

Digitized by the Internet Archive
in 2023 with funding from
University of Toronto

<https://archive.org/details/31761119739142>

CAI
XC11
E91

Government
Publications

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 53

Monday, November 30, 1987
Montreal, Quebec

Chairman: William C. Winegard

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 53

Le lundi 30 novembre 1987
Montréal (Québec)

Président: William C. Winegard

*Minutes of Proceedings and Evidence of the
Standing Committee on*

**External Affairs
and
International Trade**

*Procès-verbaux et témoignages du Comité
permanent des*

**Affaires étrangères
et du
commerce extérieur**

RESPECTING:

Pursuant to Standing Order 96(2) consideration of
the Canada-U.S. Free Trade Agreement tabled in
the House of Commons on October 5, 1987

CONCERNANT:

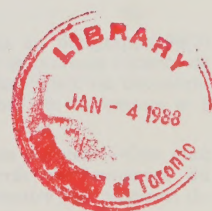
En vertu de l'article 96(2) du Règlement, étude de
l'Accord de libre-échange entre le Canada et les
États-Unis, déposé à la Chambre des communes le 5
octobre 1987

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



Second Session of the Thirty-third Parliament,
1986-87

Deuxième session de la trente-troisième législature,
1986-1987

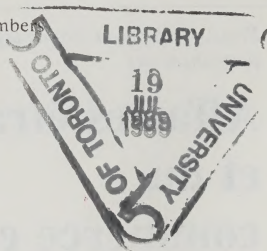
STANDING COMMITTEE ON EXTERNAL AFFAIRS
AND INTERNATIONAL TRADE

Chairman: William C. Winegard

Vice-Chairman: Clément Côté

Members
Warren Allmand
Lloyd Axworthy
Bill Blaikie
Howard Crosby
Girve Fretz
Steven Langdon
Bill Lesick
Don Ravis
John Reimer—(11)

Members



(Quorum 6)

Maija Adamsons
Clerk of the Committee

COMITÉ PERMANENT DES AFFAIRES
ÉTRANGÈRES
ET DU COMMERCE EXTÉRIEUR

Président: William C. Winegard

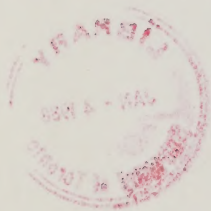
Vice-président: Clément Côté

Membres

Warren Allmand
Lloyd Axworthy
Bill Blaikie
Howard Crosby
Girve Fretz
Steven Langdon
Bill Lesick
Don Ravis
John Reimer—(11)

(Quorum 6)

Le greffier du Comité
Maija Adamsons



MINUTES OF PROCEEDINGS

MONDAY, NOVEMBER 30, 1987
(85)

[Text]

The Standing Committee on External Affairs and International Trade met, in Montreal, at 9:05 o'clock a.m., this day, the Chairman, William C. Winegard, presiding.

Members of the Committee present: Warren Allmand, Howard Crosby, Girve Fretz, Steven Langdon, Bill Lesick, John Reimer, William C. Winegard.

Acting Members present: Gabriel Fontaine for Clément Côté, Jean Lapierre for Lloyd Axworthy, Nic Leblanc for Don Ravis and John Parry for Bill Blaikie.

In attendance: From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade: Peter Dobell, Study Director; Bob Miller, Luc Rainville, Committee Researchers. Barbara Arneil, Liberal Staff Representative. Judy Giroux, N.D.P. Staff Representative. James McIlroy, P.C. Staff Representative.

Witnesses: From Texturon Inc.: George Deckelbaum, General Manager; W.B. Sears, President. *From the Canadian Textiles Institute:* Eric Barry, President. *From Dominion Textile Inc.:* Thomas R. Bell, President, Chairman & Chief Executive Officer; Mr. André Côté, Vice-President, Corporate and External Affairs. *From the Coalition régionale de Montréal d'opposition au libre-échange:* Guy Cousineau, Secretary General, *Conseil des travailleurs(euses) du Montréal-Métro (FTQ);* Yvan Loubier, Assistant Research Director, *Union des producteurs agricoles;* Louise Drouin, Vice-President, *Alliance des professeurs de Montréal (CEQ);* Pierre Paquette, President, *Conseil central de Montréal (CSN)* and Denis Boudreau. *From Le Regroupement pour le libre-échange:* Pierre Laurin, Director General and First Vice-President, *Merrill-Lynch Canada Inc.;* Pierre-Paul Proulx, Professor, Department of Economics, *Université de Montréal.*

Pursuant to Standing Order 96(2) the Committee resumed consideration of the Canada-U.S. Free Trade Agreement tabled in the House of Commons on October 5, 1987.

Steven Langdon proposed to move,—That five (5) minutes be set aside after the last scheduled witness at 12:00 noon to hear from the public.

After debate, the Chair ruled the motion out of order on the grounds that the Committee had already decided upon a similar question on previous occasions.

Whereupon, Warren Allmand appealed from the decision of the Chairman.

The question being put by the Chairman:

PROCÈS-VERBAL

LE LUNDI 30 NOVEMBRE 1987
(85)

[Traduction]

Le Comité permanent des affaires étrangères et du commerce extérieur se réunit, aujourd'hui à 9 h 05, à Montréal, sous la présidence de William C. Winegard, (président).

Membres du Comité présents: Warren Allmand, Howard Crosby, Girve Fretz, Steven Langdon, Bill Lesick, John Reimer, William C. Winegard.

Membres suppléants présents: Gabriel Fontaine remplace Clément Côté; Jean Lapierre remplace Lloyd Axworthy; Nic Leblanc remplace Don Ravis; John Parry remplace Bill Blaikie.

Aussi présents: Du Centre parlementaire pour les affaires étrangères et le commerce extérieur: Peter Dobell, directeur de l'étude; Bob Miller, Luc Rainville, chargés de recherche du Comité. Barbara Arneil, déléguée du personnel du parti libéral. Judy Giroux, déléguée du personnel du parti néo-démocrate. James McIlroy, délégué du personnel du parti conservateur.

Témoins: De Texturon Inc.: George Deckelbaum, directeur général; W.B. Sears, président. *De l'Institut canadien des textiles:* Eric Barry, président. *De Dominion Textile Inc.:* Thomas R. Bell, président-directeur général; André Côté, vice-président, *Corporate and External Affairs.* *De la Coalition régionale de Montréal d'opposition au libre-échange:* Guy Cousineau, secrétaire général, *Conseil des travailleurs(euses) du Montréal-Métro (FTQ);* Yvan Loubier, directeur adjoint de la recherche, *Union des producteurs agricoles;* Louise Drouin, vice-présidente, *Alliance des professeurs de Montréal (CEQ);* Pierre Paquette, président, *Conseil central de Montréal (CSN);* Denis Boudreau. *Du Regroupement pour le libre-échange:* Pierre Laurin, directeur général et premier vice-président, *Merrill-Lynch Canada Inc.;* Pierre-Paul Proulx, professeur, *Département d'économie, Université de Montréal.*

Conformément aux dispositions du paragraphe 96(2) du Règlement, le Comité examine de nouveau l'accord de libre-échange entre le Canada et les États-Unis, document déposé sur la Table de la Chambre des communes le 5 octobre 1987.

Steven Langdon a l'intention de proposer,—Que cinq (5) minutes soient réservées après le témoignage du dernier témoin, à midi, pour permettre aux membres du public de faire valoir ses vues.

Après débat, le président déclare la motion irrecevable car le Comité a déjà tranché une question semblable à diverses occasions.

Sur quoi, Warren Allmand en appelle de la décision du président.

Le président met aux voix la question suivante:

Shall the decision of the Chair be sustained?

It was decided in the affirmative on a recorded division:

YEAS

Howard Crosby Bill Lesick
Gabriel Fontaine John Reimer—(4)

NAYS

Warren Allmand Steven Langdon—(2)

George Deckelbaum, from Texturon Inc., made an opening statement and, with W.B. Sears, answered questions.

Eric Barry, from the Canadian Textile Institute and Thomas R. Bell, from Dominion Textile Inc. made statements and answered questions.

Guy Cousineau, Yvan Loubier, Louise Drouin and Pierre Paquette from the *Coalition régionale de Montréal d'opposition au libre-échange* each made an opening statement and with Denis Boudreau answered questions.

Pierre Laurin and Pierre-Paul Proulx from the *Regroupement pour le libre-échange* made a statement and answered questions.

At 12:10 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Richard Dupuis
Committee Clerk

La décision du président est-elle maintenue?

On y répond par l'affirmative à la majorité des voix comme suit:

POUR

Howard Crosby Bill Lesick
Gabriel Fontaine John Reimer—(4)

CONTRE

Warren Allmand Steven Langdon—(2)

George Deckelbaum, de *Texturon Inc.*, fait une déclaration préliminaire, puis lui-même et W.B. Sears répondent aux questions.

Eric Barry, de l'*Institut canadien des textiles*, et Thomas R. Bell, de *Dominion Textile Inc.*, font des déclarations et répondent aux questions.

Guy Cousineau, Yvan Loubier, Louise Drouin et Pierre Paquette, de la *Coalition régionale de Montréal d'opposition au libre-échange*, font chacun une déclaration préliminaire, puis eux-mêmes et Denis Boudreau répondent aux questions.

Pierre Laurin et Pierre-Paul Proulx, du *Regroupement pour le libre-échange*, font une déclaration et répondent aux questions.

À 12 h 10, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

Greffier de Comité
Richard Dupuis

EVIDENCE

[Recorded by Electronic Apparatus]

[Texte]

Monday, November 30, 1987

• 0900

The Chairman: This morning under Standing Order 96(2) we will resume consideration of the Canada-U.S. Free Trade Agreement as tabled in the House on October 5, 1987.

M. Allmand: J'invoque le Règlement, monsieur le président.

En premier lieu, et ce pour l'insérer au compte rendu, je voudrais faire connaître notre protestation au sujet du fait que ce Comité n'aura seulement qu'un jour d'audition au Québec.

I wanted to put on record publicly, Mr. Chairman, that we protest against having only one day of hearings in Quebec for the many groups that want to be heard and for the public. Many are unable to be heard, the public cannot be heard, and we simply want to again make it clear that we do not accept this type of process.

The Chairman: Thank you.

Mr. Langdon: Mr. Chairman, since my colleague has seen fit to put this publicly on the record, I had thought that my role had been finished last week in making this point—

The Chairman: Never.

Mr. Langdon: Never, not ever. Thank you, Mr. Chairman.

Je pense qu'il est très important que le public ait la possibilité de faire des représentations. C'est avec cette méthode que nous pouvons vraiment écouter le public. Et, c'est très important pour ce Comité. Pour ces raisons, je voudrais suggérer que nous accordions une heure pour écouter les exposés du public. La chose est possible, nous en avons la flexibilité, surtout aujourd'hui; le vol pour Frédéricton est d'une courte durée. Il n'y a donc pas de complication. Je crois qu'il est possible d'ajouter une heure pour les représentations du public. Et comme je l'ai dit auparavant, je pense qu'on peut s'organiser de cette façon très facilement.

Merci, monsieur le président.

Le président: C'est la même motion que celle que vous avez déposée la semaine dernière.

It was defeated twice before. Therefore I rule it out of order.

Mr. Langdon: Well—

Mr. Allmand: Excuse me. You say because it was defeated out west he cannot move it today?

TÉMOIGNAGES

[Enregistrement électronique]

[Traduction]

Le lundi 30 novembre 1987

Le président: Conformément à l'article 96(2) du Règlement, nous reprenons ce matin l'étude de l'accord de libre-échange entre le Canada et les États-Unis déposé à la Chambre le 5 octobre 1987.

Mr. Allmand: On a point of order, Mr. Chairman.

First of all, I would like to go on the record as saying that we protest the fact that this committee will only have one day of hearings in Quebec.

Je voulais qu'il soit consigné au compte rendu, monsieur le président, que nous protestons contre le fait qu'il n'y aura qu'un seul jour d'audience au Québec pour les nombreux groupes qui veulent se faire entendre et pour le public. Beaucoup ne peuvent pas se faire entendre, le public ne peut pas se faire entendre, et nous voulons tout simplement, encore une fois, indiquer que nous sommes contre cette façon de faire.

Le président: Merci.

M. Langdon: Comme mon collègue a cru bon de soulever la question et de la consigner au compte rendu, je croyais qu'on en avait fini avec cette affaire la semaine dernière alors que j'essayais. . .

Le président: Jamais.

M. Langdon: Jamais, au grand jamais. Merci, monsieur le président.

I think it is very important for the public to have an opportunity to make representations. This is how we can really hear the public. And it is very important for this committee. For those reasons, I would like to suggest that we take an hour to hear representations by the public. This is possible, we have the flexibility to do it, particularly today. The flight to Fredericton is short. There is no problem. I think it is possible to add an hour for representations by the public. And as I said earlier, I think we can arrange for this very easily.

Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: This is the same motion you tabled last week.

Elle a déjà été rejetée deux fois. C'est pourquoi je la déclare irrecevable.

M. Langdon: Eh bien. . .

M. Allmand: Excusez-moi. Vous dites que, parce qu'elle a été rejetée dans l'Ouest, il ne peut la présenter aujourd'hui?

[Text]

The Chairman: Oh, he may do it here. I am saying the sense of the motion is exactly the same when it was moved—

Mr. Allmand: Well, I second the motion and I would like a recorded vote.

The Chairman: Thank you. We will record each vote, persons present voting yes and no.

Mr. Allmand: Thank you.

Mr. Fontaine: Mr. Chairman, please proceed.

Mr. Allmand: Oh, we have lots of time. We can stay till later.

• 0905

M. Fontaine: Mon intervention porte sur la remarque de mon collègue concernant les représentations qu'on pourrait recevoir d'un plus grand nombre de Québécois. Il faut dire, pour votre information, monsieur le président, que le gouvernement du Québec a déjà reçu beaucoup de représentations des Québécois. Il a tenu une commission parlementaire sur le sujet du libre-échange. Le gouvernement du Québec, par son premier ministre M. Bourassa, a été très élogieux sur l'entente. Je pense qu'avec son équipe et les Québécois il a eu plusieurs occasions de nous transmettre son appui au libre-échange. Merci.

Le président: Merci.

M. Langdon: Monsieur le président, j'invoque le Règlement.

Je pense qu'il est nécessaire de dire que ces séances publiques n'ont pas porté sur l'Accord signé. Ces réunions sont très importantes mais ne sont pas des réunions où on a pu discuter d'un Accord signé.

The Chairman: May we begin and I will open—

Mr. Crosby: Mr. Chairman, it was my clear understanding that those who were unable to appear before the committee because of the time constraints could file a brief, which would be reviewed by the committee and published as part of the proceedings. I assume we are going to follow that practice.

The Chairman: That is correct. May I begin by saying that this is a House of Commons committee—

Mr. Allmand: We did not have a vote, Mr. Chairman. I called for a registered vote. We did not have one.

The Chairman: All right, a polled vote then.

Motion negated: yeas 2; nays 5

The Chairman: As I say, this is a House of Commons committee, subject to all the rules, decorum and conventions that prevail in the House. The meetings are not open to television or recording devices of any kind. The witnesses have been chosen by all three parties, 50% by the opposition and 50% by the governing party. I would ask the witnesses in each case to confine their

[Translation]

Le président: Oh, il peut la présenter ici. C'est que la motion vise à faire la même chose que lorsqu'elle avait été proposée. . .

M. Allmand: Eh bien, j'appuie la motion et je demande un vote inscrit.

Le président: Merci. Nous inscrirons chaque vote, ceux qui votent pour et ceux qui votent contre.

M. Allmand: Merci.

M. Fontaine: Veuillez procéder, monsieur le président.

M. Allmand: Oh, nous avons beaucoup de temps. Nous pouvons attendre à plus tard.

Mr. Fontaine: I want to speak about what my colleague said concerning representations we could be receiving from a greater number of Quebecers. I must say for your information, Mr. Chairman, that the government of Quebec already received many representations by Quebecers. There was a Parliamentary committee on free trade. The government of Quebec through its Premier, Mr. Bourassa, has voiced high praise for the agreement. I think that with its team and Quebecers it has had several opportunities to tell us about its support for free trade. Thank you.

The Chairman: Thank you.

Mr. Langdon: Mr. Chairman, on a point of order.

I think it needs to be said that those public hearings did not deal with the signed agreement. They are very important but did not deal with a signed agreement.

Le président: Si nous pouvions commencer, j'aimerais. . .

M. Crosby: Monsieur le président, j'avais clairement l'impression que ceux qui ne pouvaient pas comparaître devant le Comité à cause des limites de temps pouvaient produire un mémoire, que le Comité étudierait et qui serait inséré dans le compte rendu des délibérations. Je suppose que c'est ce que nous allons faire.

Le président: C'est exact. J'aimerais commencer par dire que nous sommes un comité de la Chambre des communes. . .

M. Allmand: Il n'y a pas eu de vote, monsieur le président. J'ai demandé un vote inscrit. Il n'y en a pas eu.

Le président: Très bien, un vote inscrit.

La motion est rejetée par 5 voix contre 2.

Le président: Comme je le disais, nous sommes un comité de la Chambre des communes assujéti à toutes les règles, règlements et conventions en vigueur à la Chambre. Ces réunions ne peuvent être télévisées ou enregistrées en aucune façon. Les témoins ont été choisis par les trois partis, 50 p. 100 par l'opposition et 50 p. 100 par le parti au pouvoir. J'aimerais demander aux témoins

[Texte]

statements to between 10 and 20 minutes to allow us some time for questions. In any case, the total time for each group must be adhered to strictly.

We have with us as our first witnesses—and I am sure they thought we would never get around to them—from Texturon Inc., Mr. W.B. Sears, president, and Mr. George Deckelbaum, general manager. Gentlemen, we welcome you this morning and look forward to your comments and the opportunity to have a discussion with you.

Mr. George Deckelbaum (General Manager, Texturon Inc.): I will be presenting our notes on our position with regard to free trade.

To explain firstly what we do, we are manufacturers of textured polyester yarn, which has to be considered a commodity item. We sell textured polyester strictly on the basis of denier and pretty much just that, whether it is 70 denier or 100 denier or—

Mr. Fretz: Excuse me. Is there a printed text?

Mr. Deckelbaum: I just have my notes. I was not asked to prepare a printed text.

Mr. Fretz: Okay, that is fine.

The Chairman: No problem.

Mr. Deckelbaum: As I was saying, it is a commodity item, sold on the basis of denier, which determines the size or the thickness of the yarn. A finer fabric would require a lower denier or a finer yarn. A coarser fabric would require a higher denier.

• 0910

In the United States over the years, the same thing as in Canada, the number of texturizers have reduced in number but grown in size, the same as we in Canada. With Du Pont going out of it about six years ago and other people going out of texturizing, we have expanded so that today we have roughly 33% of the Canadian domestic market. That is, of shipments to domestic mills we supply about 33%.

In the United States, as we have expanded so have they. Our capacity in Canada is 200,000 pounds of production per week. Looking at one of the larger ones in the United States, they produce 5 million pounds per week, which makes them 25 times our size. Because of their tremendous capacity they are able to purchase... their buying power is so tremendous. I think I buy pretty cheaply, but I am sure I do not buy as well as they do because of the tremendous buying power they can purchase at.

These texturizing plants in the United States are non-union plants. Trying to get as much information as I could on their salaries, fringe benefits etc., I come up with a number that their salaries in the United States, including fringe benefits, are about \$9.70 U.S. per hour. In Canada, ours is \$12.80.

[Traduction]

dans chaque cas de ne prendre que de 10 à 20 minutes pour leur déclaration de façon à nous laisser plus de temps pour des questions. De toute façon, il faudra s'en tenir strictement au temps prévu pour chaque groupe.

Nos premiers témoins... et je suis certain qu'ils pensaient que nous les avions oubliés... sont de Texturon Inc., M. W.B. Sears, président, et M. George Deckelbaum, gérant général. Messieurs, nous sommes heureux de vous accueillir parmi nous et nous attendons avec impatience vos commentaires et l'occasion d'en discuter avec vous.

M. George Deckelbaum (gérant général, Texturon Inc.): Je vous présenterai nos notes sur notre opinion concernant le libre-échange.

Pour vous expliquer d'abord ce que nous faisons, nous sommes des fabricants de fil en polyester texturé, qui est un produit commercial. Nous vendons presque exclusivement du polyester texturé qui se mesure en deniers, que ce soient 70 deniers ou 100 deniers ou...

M. Fretz: Excusez-moi. Y a-t-il un texte imprimé?

M. Deckelbaum: J'ai seulement mes notes, on ne m'a pas demandé de préparer un texte imprimé.

M. Fretz: C'est parfait.

Le président: Pas de problème.

M. Deckelbaum: Je disais donc que c'est un produit qui se vend en deniers, qui est l'unité qui sert à mesurer le calibre ou l'épaisseur du fil. Un tissu fin a moins de deniers ou un fil plus fin. Un tissu grossier a plus de deniers.

Au cours des années aux États-Unis, tout comme au Canada, le nombre de fabricants a diminué mais ceux qui sont restés ont grossi. Quand Du Pont il y a six ans et d'autres ont abandonné la texturisation, nous avons grossi de sorte qu'aujourd'hui, nous approvisionnons environ 33 p. 100 du marché intérieur canadien. Nous approvisionnons environ 33 p. 100 des usines canadiennes.

Les fabricants américains ont grossi eux aussi. Nous pouvons produire 200,000 livres par semaine au Canada. Un des plus importants fabricants aux États-Unis peut produire 5 millions de livres par semaine, 25 fois plus que nous. A cause de leur grande capacité de production, ils peuvent acheter... leur pouvoir d'achat est énorme. J'achète assez à bon marché, mais, j'en suis certain, pas à aussi bon marché qu'eux à cause de leur énorme pouvoir d'achat.

Les usines de texturisation aux États-Unis ne sont pas syndiquées. J'ai essayé d'obtenir autant de renseignements que j'ai pu sur les salaires, avantages sociaux, etc., aux États-Unis et j'en suis arrivé au chiffre d'environ 9,70\$ U.S. l'heure, y compris les avantages sociaux. Au Canada, c'est 12,80\$.

[Text]

Excuse me, I gave you wrong numbers. I am looking at the wrong note. In the U.S. it is \$6.70 U.S. per hour, and that includes fringe benefits. Ours in Canada is \$9.70 U.S., or \$12.80 Canadian, including fringe benefits. Just from this one item alone, one can see that we could not compete with the lower wage scale that exists in the United States versus what we are paying here in Canada.

Another item that has to be considered is that the nearest source of our raw material is about 1,100 miles from our plant. In the United States, I would say they are within 100 to 300 miles from their raw material, so the cost of transportation of their raw material would be much less to an American manufacturer when compared to ours here in Canada.

On top of that, their customers are within close proximity or close base to their plants, again located in the southern United States, North Carolina, South Carolina. So even if we were to try to go after some of the American market, our cost of transportation would be so much higher than for the American mills.

At present 50% of our volume is shipped to the circular knitters who in turn produce fabric for the apparel industry. There is major concern from this industry as to whether they could survive in a free trade environment with the United States. So that even as a producer, if we could some way or other survive, we might lose our customer base. And if we do not have customers in Canada to ship to, then of course there would be no viability for us to stay in business.

• 0915

We have modernized our plant from the very inception. In 1982 we increased our capacity by 60%, adding 10,000 sq. ft. of building at a cost of \$500,000. In 1985 we made a further expansion, increasing our capacity a further 50% and adding 13,000 sq. ft. of building. This was at a cost of \$1.2 million.

You can see we have reinvested our earnings into staying very modern with our equipment and competitive with our competitors here in Canada. With the duty protection we have, we have been able to operate on a fairly steady basis.

If free trade with the United States comes about and we were to try to survive, there are a number of things we would try to do. Our first attempt would be to approach our labour to see if they would consider wages competitive with the U.S. From my experience in the past, I would be very surprised if our labour would consider this. I have to strike this out as not being a logical solution. A second possibility might be—of course it would not benefit Canada—that we would move our plant into the United States if we wanted to stay in this business.

I cannot see us operating in Hawkesbury if we have free trade with the United States. If you removed the duties from U.S. prices today, their yarns would land in

[Translation]

Pardonnez-moi, je vous ai donné les mauvais chiffres. Je regardais la mauvaise note. Aux États-Unis, c'est 6,70\$ U.S. l'heure, et cela comprend les avantages sociaux. Au Canada, c'est 9,70\$ U.S., ou 12,80\$ canadiens, y compris les avantages sociaux. On voit à ce seul chiffre des salaires que nous ne pouvons pas concurrencer nos compétiteurs américains.

Un autre élément dont il faut tenir compte c'est que notre source de matière première la plus rapprochée est à 1,100 milles de notre usine. Aux États-Unis, je dirais qu'ils sont de 100 à 300 milles de leur matière première, ce qui veut dire qu'il leur en coûte moins pour transporter leur matière première qu'à nous ici au Canada.

De plus, leurs clients sont près de leurs usines, dans le sud des États-Unis, en Caroline du nord, Caroline du sud, ce qui veut dire que même si nous essayions d'accaparer une partie du marché américain, nos coûts de transport seraient beaucoup plus élevés que pour les usines américaines.

À l'heure actuelle, nous expédions 50 p. 100 de notre production aux usines de tricotage circulaire qui, à leur tour, produisent des tissus pour l'industrie de l'habillement. Cette industrie doute de pouvoir survivre dans une économie de libre-échange avec les États-Unis de sorte que même si nous pouvions survivre en tant que producteurs, nous pourrions perdre nos clients. Et si nous perdions nos clients au Canada, alors, bien sûr, nous ne pourrions pas rester dans les affaires.

Nous avons modernisé notre usine dès le début. En 1982, nous avons augmenté notre capacité de production de 60 p. 100 en ajoutant 10,000 pieds carrés de superficie à notre usine au coût de 500,000\$. En 1985, nous avons de nouveau agrandi et augmenté notre capacité d'encore 50 p. 100 en ajoutant 13,000 pieds carrés. Cela nous a coûté 1,2 million de dollars.

Comme vous le voyez, nous avons réinvesti nos bénéfices dans de l'équipement très moderne pour rester compétitifs ici au Canada. La protection tarifère dont nous jouissons nous a assuré d'une situation assez stable.

Il y a un certain nombre de choses que nous essaierions de faire pour survivre dans un contexte de libre-échange avec les États-Unis. Nous essaierions d'abord de demander à notre main-d'œuvre si elle serait prête à accepter des salaires semblables à ceux payés aux États-Unis. En me basant sur mon expérience du passé, je serais très surpris qu'elle accepte cela. Je ne crois pas que ce soit une solution logique. Une deuxième possibilité pourrait être—bien sûr, cela ne serait pas avantageux pour le Canada—de déménager notre usine aux États-Unis pour pouvoir rester en affaires.

Je ne vois pas comment nous pourrions rester à Hawkesbury dans une économie de libre-échange avec les États-Unis. Si vous supprimiez les droits qui s'ajoutent

[Texte]

Canada at 30¢ to 40¢ per kilogram Canadian cheaper than we are selling at the market price today. We operate profitably, but we do not have that 30¢ to 40¢ spread.

Gentlemen, I think I have presented our argument. I have covered all the points I wanted to bring to this panel. If you have any questions I will try to answer them.

Mr. Allmand: I want to welcome the witnesses this morning. Did I understand you to say that you operate in Hawkesbury? You do not have a plant in the United States?

Mr. Deckelbaum: No, we do not.

Mr. Allmand: With this particular free trade deal with the United States, in your opinion, what incentive is there to have individuals or companies invest in Canada in your type of industry when the cost structure is so much lower in the U.S.? Why would firms in your business and related businesses not set up in the United States, where the cost structure is cheaper, and, since there will be no tariffs and obstacles to sending their product into Canada, simply sell into the Canadian market and take the business with the lower costs?

Do you see a disinvestment from Canada in this particular sector of the industry with the establishment of plants in the United States? Do you see Americans who have subsidiaries in Canada, in the long run, closing them down and supplying Canada from the U.S. parent companies?

Mr. W.B. Sears (President, Texturon Inc.): I think there would be no way to get around the fact. If the duties were to go off and if the capacity existed in the U.S., they could take the business here immediately if they were to seek it.

• 0920

In the meanwhile, looking at it the other way regarding investment in the United States, I think our first possibility might be—and we have even considered it—to go to the United States and to try to merge with someone who is huge. I know the president of the largest company quite well. It would be an approach to him to ask that we become a branch plant or in some way fit into the overall set-up.

This company is huge. I have been through their plants on a couple of occasions. They have 20 bays on one side of the mill for unloading incoming raw material. They have 20 bays on the other side for loading the trucks going out with the finished product. They have bought out this huge one. It was the largest, but it bought out the second-largest in the United States a year or so ago. This was approved by the U.S. government. It gives them a huge percentage of the American textured polyester market for sales yarn. Some of the integrated people like Burlington and Stevelands have their own texturizing.

[Traduction]

aux prix américains aujourd'hui, ils pourraient vendre leurs fils au Canada à 30c. ou 40c. canadiens le kilogramme meilleur marché que le prix que nous obtenons sur le marché aujourd'hui. Notre entreprise est rentable, mais nous n'avons pas cette marge de manœuvre de 30c. à 40c.

Messieurs, je pense vous avoir présenté notre point de vue. J'ai couvert tous les points dont je voulais vous faire part. Si vous avez des questions, j'essaierai d'y répondre.

M. Allmand: Nous sommes heureux de vous accueillir parmi nous ce matin. Ai-je bien compris que vous êtes à Hawkesbury? Vous n'avez pas d'usine aux États-Unis?

M. Deckelbaum: Non, c'est exact.

M. Allmand: Dans un contexte de libre-échange avec les États-Unis, d'après vous, qu'est-ce qui encouragerait les particuliers ou les sociétés à investir au Canada dans votre genre d'industrie quand les coûts sont beaucoup moindre aux États-Unis? Pourquoi les entreprises comme la vôtre ou connexes n'irait-elle pas s'établir aux États-Unis où les coûts sont moindres et, comme il n'y aura pas de tarifs ou d'obstacles à l'entrée de leur produit au Canada, simplement vendre au Canada les produits qu'ils auraient fabriqués à des coûts inférieurs?

Entrevoyez-vous une réduction des investissements au Canada dans ce secteur et le déménagement d'usines aux États-Unis? Pensez-vous que les Américains qui ont des filiales au Canada finiront par les fermer pour approvisionner le Canada à partir des sociétés mères américaines?

M. W.B. Sears (président, Texturon Inc.): Je crois que ce serait inévitable. Si les droits étaient supprimés et qu'ils puissent produire davantage, les fabricants américains pourraient immédiatement vendre leur produit au Canada.

Si nous envisageons la question d'un autre point de vue, en songeant, par exemple, à investir aux États-Unis, je pense que la première chose à faire—et nous y avons pensé—c'est d'aller aux États-Unis et d'essayer de fusionner avec une entreprise. Je connais très bien le président de la plus grosse compagnie du genre; je pourrais lui demander de nous prendre comme succursale, ou un moyen quelconque de nous intégrer.

Cette compagnie-là est vraiment énorme. J'ai visité ses usines à quelques reprises. D'un côté, il y a 20 plates-formes de déchargement des matières premières; de l'autre côté, il y a 20 plates-formes où l'on charge les camions du produit fini. La compagnie, qui était déjà la plus grosse aux États-Unis, vient d'en acheter une autre, très importante elle aussi, la deuxième du pays, il y a à peu près un an. Le gouvernement américain a approuvé l'achat. Autrement dit, ces gens-là ont un très fort pourcentage du marché américain du fil de polyester texturé. Certaines des entreprises intégrées, comme Burlington et Stevelands font leur propre texturage.

[Text]

It would be, from our standpoint, rather hopeless to try to carry on. We have heard some mention of the fact that compensation might be available to plants, certainly to retrain labour. This has been discussed. Has anything been done to compensate companies that would just have to close?

Mr. Allmand: In your opening remarks, you referred to the difference in wages between Canada and the United States. I think you mentioned that this major competitor in the U.S. was a non-union company. You did not mention it, but we all know that on the whole, minimum wages in Canada are higher than those in the United States, especially if you look at the southern United States.

When we have raised this in our discussions, if you look at the elements of agreement, the 35-page document we have now, it does not mention social programs or minimum wages or union structures and so on. From what you have said in your opening remarks, there would no doubt be pressure to harmonize such things as minimum wages and other cost factors, for example, check-offs for medical plans and so on. Even though it is not in the deal, there would be pressure from the firms in order to survive to make sure that costs are as low in Canada as they are in the United States.

Can you confirm or deny that pressure would take place? If you look at the elements of the agreement, you see nothing with respect to social programs, wage structures and so on.

Mr. Deckelbaum: I cannot see... there might be pressure on management on labour. I said in my comments that our approach to labour was to ask them to take a cut in pay to approach American wages. Labour will never accept it. My feelings and my experience in the past are that labour will give up very little. Our wage structure is such that we will have to live with it if we want to continue to operate in Hawkesbury.

Mr. Allmand: At the present time, we have a 35-page document on the elements of the agreement. When it was tabled in the House of Commons on October 5, we were told we would have the legal text within three weeks. We are now into the eighth week since that date. We still do not have the legal text. Do you feel at a disadvantage in not having the legal text to look at, to have your lawyers look at and so on to see really in detail how this might affect you or not? Do you consider yourselves to be at a disadvantage in commenting on this deal without the legal text?

[Translation]

D'un autre point de vue, il n'y a à peu près aucun espoir de pouvoir continuer. On nous a bien dit que certaines usines pourraient être dédommées certainement pour le recyclage de leurs employés. On en a parlé. A-t-on fait quelque chose pour dédommager les compagnies qui doivent fermer leurs portes?

M. Allmand: Dans vos remarques d'ouverture, vous parlez des différences de salaires entre le Canada et les États-Unis. Je pense que vous avez dit que votre principal concurrent aux États-Unis n'était pas une entreprise syndiquée. D'un autre côté, même si vous ne l'avez pas dit, nous savons tous que dans l'ensemble, le salaire minimum est plus élevé au Canada qu'aux États-Unis, particulièrement dans les États du sud.

Quand nous avons soulevé cette question dans nos discussions, si vous vous reportez aux éléments de l'accord, c'est-à-dire au document de 35 pages que nous avons, il n'a pas été fait mention des programmes sociaux, des salaires minimums, du type d'organisations syndicales, et ainsi de suite. D'après ce que vous avez dit au début, on fera certainement pression pour arriver à un modus vivendi sur les salaires minimums et autres facteurs des coûts, par exemple les cotisations obligatoires aux régimes d'assurance-maladie. Même si ces questions-là ne font pas partie de l'accord, il est certain que les firmes désireuses de survivre exerceraient des pressions pour être sûres que leurs coûts sont aussi bas au Canada qu'aux États-Unis.

Pouvez-vous confirmer ou nier qu'il y aurait des pressions de ce genre? Si vous étudiez les éléments de l'accord, vous n'y voyez rien au sujet des programmes sociaux, des salaires et d'autres facteurs de ce genre.

M. Deckelbaum: Je ne vois pas... il pourrait y avoir des pressions sur la direction et sur les travailleurs. Dans mes commentaires, j'ai dit que notre façon d'en parler avec nos employés, c'était de leur demander d'accepter une baisse des salaires, pour que ceux-ci se rapprochent des salaires qu'on paie aux États-Unis. Les syndicats n'accepteront jamais de le faire. Mon sentiment, mon expérience me disent que les syndicats ne lâchent que très peu de lest. Nos salaires sont tels qu'il nous faudra nous accommoder de la situation si nous voulons continuer à fonctionner à Hawkesbury.

M. Allmand: A l'heure actuelle, nous avons un document de 35 pages sur les éléments de l'accord. Aussi à la Chambre des communes, le 5 octobre, on nous a dit que nous aurions le texte légal dans les trois semaines. Huit semaines plus tard, nous n'avons pas encore ce texte légal. Vous sentez-vous désavantagés parce que vous n'avez pas ce texte, parce que vos avocats ne peuvent pas l'étudier, parce que vous ne pouvez pas vraiment examiner tous les détails de ce qui peut vous toucher? Vous sentez-vous mal placés pour commenter l'accord sans avoir le texte légal?

Mr. Deckelbaum: Yes. We would like to see the text and the ground rules of how this is going to work.

M. Deckelbaum: Oui. Nous aimerions avoir le texte et nous aimerions connaître les règles de base du

[Texte]

Certainly not seeing it, we do not know. We are going on assumptions that this is what is going to happen. So I would say yes, we are at a disadvantage until we see the exact ground rules.

Mr. Crosby: Mr. Deckelbaum and Mr. Sears, welcome to the parliamentary committee. Let me begin by saying that I listened carefully to your presentation. I am not an expert on trade and tariffs, so if you do not mind I would like to ask you some questions about how you carry on your business at present. Do you have any export business at all?

Mr. Deckelbaum: None at all. No export. We have tried many, many times to get export business, but it has never materialized.

Mr. Crosby: So your market is entirely within Canadian borders.

Mr. Deckelbaum: Solely and strictly Canadian.

Mr. Crosby: You mentioned price. Of course that is a very important factor in any trade transaction. You mentioned there might be a 30¢ to 40¢ differential per kilo after the tariffs were removed. Can you tell us what the tariff involved is and the base price on which you are basing that?

Mr. Deckelbaum: The tariff is 10% plus 10¢ per kilo. That is most-favoured-nation.

Mr. Crosby: What is the price per kilo that you relate the 30¢ to 40¢ to?

Mr. Deckelbaum: It could be \$2 U.S. to \$2.25 U.S. per kilo.

Mr. Crosby: I mention that not so much for the detail but for the fact this is a phased-in arrangement so that nothing dramatic will happen on January 1, 1989, when the agreement could become effective; and there would be a 10-year period following that. I am not too sure how it would fit with your particular thing. So there would be the adjustment period involved.

You mentioned in response to previous questions about your interrelations with American firms, and in your presentation, that there has been a drastic change in the textile situation in the United States as it pertains to your particular product, which is textured polyester yarn. I do not know if I characterize it correctly. What do you know about that situation in the United States? What was the cause of that drastic reduction from—

Mr. Sears: The largest company, and I will not name names, they were the largest before this last merger. They bought out the second-largest, and the government approved it, which was a little shocking to some people. They have a tremendously well-organized plant; they have the most modern equipment that can be bought, and they

[Traduction]

fonctionnement de l'accord. Bien sûr, comme nous ne pouvons pas le lire, nous ne savons pas. Nous devons procéder à partir d'hypothèses sur ce qui se passera. Je dirais donc que, oui, nous sommes désavantagés, et que nous le serons tant que nous ne connaîtrons pas les règles de fonctionnement de l'accord.

M. Crosby: Monsieur Deckelbaum, monsieur Sears, je vous souhaite la bienvenue au Comité parlementaire. Permettez-moi de commencer en disant que j'ai écouté attentivement votre exposé. Comme je ne suis pas spécialiste des échanges internationaux et des tarifs, j'espère que vous ne verrez pas d'inconvénient à ce que je vous pose quelques questions sur la façon dont vous menez vos affaires. Exportez-vous?

M. Deckelbaum: Non, pas du tout. Nous n'exportons pas. Nous avons essayé très, très souvent d'exporter, mais nous n'avons jamais réussi à le faire.

M. Crosby: Votre marché est donc entièrement au Canada.

M. Deckelbaum: Exclusivement canadien.

M. Crosby: Vous avez parlé des prix. Bien entendu, c'est un facteur très important dans toute opération commerciale. Vous avez dit qu'il pourrait y avoir une différence de 30 à 40c. le kilo après l'élimination des tarifs. Pourriez-vous nous dire quel est le tarif en question et quel est le prix de base sur lequel vous vous fondez pour arriver à cette différence?

M. Deckelbaum: Le tarif est de 10 p. 100, plus 10c., pour la nation la plus favorisée.

M. Crosby: Sur quel prix vous fondez-vous pour parler de 30c. ou 40c.?

M. Deckelbaum: Le prix pourrait être de 2\$ US à 2.25\$ US le kilo.

M. Crosby: Je dois préciser, pas tellement pour donner un détail, mais bien parce que c'est un fait, que la mise en oeuvre de l'accord se fera graduellement, de sorte qu'il n'arrivera rien de vraiment frappant le 1^{er} janvier 1989, quand il entrera en vigueur; son application sera étalée sur une période de dix ans. Je ne sais pas très bien comment cela peut s'appliquer à votre situation. Il y aurait certainement une période d'ajustement.

Dans vos réponses aux questions qui vous ont été posées jusqu'à présent, vous avez parlé de vos interrelations avec des entreprises américaines et, dans votre exposé, vous avez dit qu'il y a eu un changement radical de la situation du marché du textile, en ce qui concerne votre produit, le fil de polyester texturé. Je ne sais pas si je m'exprime bien. Que savez-vous de la situation aux États-Unis? A quoi cette importante réduction est-elle due?

M. Sears: La plus grosse entreprise, que je ne nommerai pas, était déjà la plus grosse des États-Unis avant cette dernière fusion. Elle a acheté la deuxième en importance, et le gouvernement américain a approuvé cet achat, ce qui n'a pas laissé de choquer un peu certaines personnes. L'entreprise née de la fusion est extrêmement

[Text]

are a profitable organization on the stock exchanges in New York. I think any supplier to a country with a population such as Canada's would have little chance to compete.

Mr. Crosby: What you are telling us is there has been a fairly dramatic rationalization of this particular aspect of the textile industry within the United States. Is that correct?

Mr. Sears: Yes. And I would say that the U.S. looked at it more or less to set them up to compete with anybody in the world.

Mr. Crosby: That is an interesting point. I would have thought the competition in this area was coming from outside North America, from some of the textile-producing Third World countries.

Mr. Sears: We actually went into this business and set it up with a long-range approach that we wanted to develop a product, or be in a business—because in textiles we have had our problems over the years—where our labour cost would be at the same price or lower than the transportation costs from the Far East, and we accomplished that; we have that today. Our labour cost, with 70 employees producing 200,000 pounds per week, is lower than the freight cost from the Far East.

• 0930

Mr. Crosby: Could you put these on record with us in percentage terms? What is the percentage of your labour cost to your ultimate sale price?

Mr. Sears: We will give this to you.

Mr. Deckelbaum: You want our selling price?

Mr. Crosby: Yes. Labour costs are what. . . ?

Mr. Deckelbaum: They are 10%.

Mr. Crosby: What about transportation costs?

Mr. Deckelbaum: Mr. Sears said that the transportation costs from the Orient could be as much as our labour costs.

Mr. Sears: We have to meet that. We figured if our labour costs were cheaper than their transportation costs, we could be in a business where we could compete. We had set up our business to compete with the Far East and Europe, and of course Europe has been priced out by currency. The best and most efficient operation in the world is in the U.S.A.

[Translation]

bien organisée. Elle a l'équipement le plus moderne qui se puisse trouver et elle est considérée comme une organisation rentable sur les marchés boursiers de New York. Je pense qu'aucun fournisseur d'un pays dont la population est aussi petite que celle du Canada n'aurait de grandes chances de concurrencer une entreprise comme celle-là.

M. Crosby: Ce que vous nous dites, c'est qu'il y a eu une rationalisation très poussée de cet aspect particulier de l'industrie textile aux États-Unis. Est-ce exact?

M. Sears: Oui. Et je dirais que les États-Unis ont envisagé la fusion plus ou moins comme un moyen, pour cette entreprise-là, de faire face à la concurrence de n'importe qui d'autre au monde.

M. Crosby: C'est un argument intéressant. J'aurais cru que, dans ce domaine, la concurrence venait d'ailleurs que de l'Amérique du Nord, de certains des pays producteurs de textile du Tiers monde.

M. Sears: Quand nous avons lancé notre entreprise, nous avons adopté une approche à long terme: nous voulions fabriquer un produit ou avoir une production—parce que l'industrie textile a connu des difficultés au fil des années—pour laquelle le coût de notre main-d'oeuvre ne serait pas supérieur à celui des coûts de transport depuis l'Extrême-Orient, et c'est ce que nous avons réussi à obtenir. C'est ce que nous avons aujourd'hui. Le coût de notre main-d'oeuvre, c'est-à-dire de nos 70 employés qui produisent 200,000 livres de fil par semaine, est moins élevé que le coût du transport de notre produit depuis l'Extrême-Orient.

M. Crosby: Pourriez-vous nous préciser cela en pourcentage? A quel pourcentage de votre prix de vente vos coûts en main-d'oeuvre correspondent-ils?

M. Sears: Je vais vous le dire.

M. Deckelbaum: Vous voulez savoir notre prix de vente?

M. Crosby: Oui. Vos coûts en main-d'oeuvre représentent. . . ?

M. Deckelbaum: Dix p. 100.

M. Crosby: Et vos coûts de transport?

M. Deckelbaum: M. Sears a dit que nos coûts de transport depuis l'Orient pourraient être aussi élevés que nos coûts en main-d'oeuvre.

M. Sears: C'est le coût qu'il nous faut respecter. Nous nous sommes dit que si nos coûts en main-d'oeuvre étaient moins élevés que leurs coûts de transport, nous pourrions faire face à la concurrence. Nous avons monté notre entreprise pour être capables de faire face à la concurrence de l'Extrême-Orient et des pays européens, qui ne sont plus de la partie, en raison du taux de change. L'entreprise la plus efficace du monde est aux États-Unis.

[Texte]

Mr. Crosby: We want to be as helpful as we can in this exercise, Mr. Sears. The more facts you put on the record, the better we are able to deal with the specific problem. There has been a reference to an adjustment policy with respect to the free trade agreement, but what I want to get at is this: Are your problems—I will put it to you bluntly—arising from the free trade agreement, or are your problems arising from world-wide difficulties with the textile industry caused by cheap labour in undeveloped nations?

Mr. Sears: As of right now, we do not feel that anyone in the world could affect our profitability to any great degree, except the U.S.A.

Mr. Crosby: But at the same time, you want the tariffs in place for all external production.

Mr. Sears: We have very low wage rates. Another issue is some of the Third World countries—

Mr. Crosby: Are you telling me that you could compete with Taiwan, South Korea, and Indonesia without the tariff?

Mr. Deckelbaum: No, we cannot. One of the reasons that we cannot compete with developing countries is that textured polyester is coming in at a preferential duty rate, which is lower than most-favoured-nation, and this is hurting us.

Mr. Crosby: What is happening now with respect to imports from the United States in the polyester textile sector? Are there imports coming in now, even with the tariff?

Mr. Deckelbaum: Oh, yes, definitely. The largest amount of imported textured polyester coming into Canada is coming from the United States.

Mr. Crosby: You have 33% of the domestic market. Who has the other—

Mr. Deckelbaum: Excuse me, the 33% is domestic shipments. The domestic market is in the area of 13 million kilos.

Mr. Crosby: So who has the balance of the domestic market, as you described it? Other Canadian firms or...?

Mr. Sears: There are two other firms. Bermatex has a branch in Montmagny and a branch in Hespeler. Celanese of Canada are in Millhaven, and they do texturizing also. Their mother company in the States makes the raw material.

Mr. Crosby: I am not sure I have a clear picture in terms of the ultimate product to the user or the consumer of your product.

Mr. Sears: Inside Canada there would be three sources, really: Bermatex, Celanese, and ourselves.

Mr. Crosby: Is that for the whole domestic market?

[Traduction]

M. Crosby: Nous voulons vous être aussi utiles que possible, monsieur Sears. Plus nous avons d'informations, plus nous sommes en mesure de nous attaquer à vos problèmes. Vous avez parlé d'une politique de compensation dans le contexte de l'accord de libre-échange, mais voici où je veux en venir: vos problèmes—pour parler crûment—sont-ils dus à l'accord lui-même ou ne sont-ils pas plutôt liés aux difficultés qu'éprouve l'industrie du textile à l'échelle mondiale, en raison de l'emploi de main-d'oeuvre à bon marché dans les pays peu développés?

M. Sears: Pour le moment, nous ne pensons pas que quiconque puisse nous empêcher vraiment de réaliser des profits, sauf les Américains.

M. Crosby: Pourtant, vous voulez que les tarifs continuent de s'appliquer à toute la production de l'étranger.

M. Sears: Leurs salaires sont vraiment très bas; de plus, certains pays du Tiers monde. . .

M. Crosby: Essayez-vous de me dire que vous pourriez concurrencer Taiwan, la Corée du Sud et l'Indonésie si le tarif n'existait pas?

M. Deckelbaum: Non. L'une des raisons pour lesquelles nous ne pouvons pas concurrencer les pays en développement, c'est que le polyester texturé que nous importons de chez eux est frappé d'un droit préférentiel, inférieur à celui qui s'applique aux nations les plus favorisées. Cela ne nous avantage guère.

M. Crosby: Qu'en est-il des importations des États-Unis dans le secteur du polyester textile? Importons-nous actuellement des Américains, même avec le tarif?

M. Deckelbaum: Oui, certainement. La plus grande partie du polyester texturé importé nous vient des États-Unis.

M. Crosby: Vous avez 33 p. 100 du marché intérieur. Qui a les. . .

M. Deckelbaum: Je vous prie de m'excuser: c'est 33 p. 100 des livraisons au Canada. Le marché intérieur est de l'ordre de 13 millions de kilos.

M. Crosby: Bon, qui a le reste du marché intérieur, comme vous dites? D'autres entreprises canadiennes ou...?

M. Sears: Il y a deux autres compagnies canadiennes, Bermatex, qui a une usine à Montmagny et une autre à Hespeler. Celanese Canada a à Millhaven une usine de texturage. C'est la compagnie mère qui produit la matière première, aux États-Unis.

M. Crosby: Je ne suis pas sûr de bien comprendre ce qui se passe au sujet du produit que vous livrez à vos utilisateurs ou à vos consommateurs.

M. Sears: Au Canada, il y a somme toute trois sources pour notre produit: Bermatex, Celanese et nous-mêmes.

M. Crosby: Pour l'ensemble du marché intérieur?

[Text]

Mr. Sears: That is the domestic market, not counting imports.

Mr. Crosby: Now, what is the overall gross market?

Mr. Deckelbaum: I have it here. In 1986 imports amounted to 5,426,000 kilos, of which the U.S. had—

Mr. Crosby: I am better at percentages than numbers.

Mr. Deckelbaum: About 66%.

Mr. Crosby: So in 1986 66% of the total consumption was imported.

Mr. Deckelbaum: Let us say 5.5 million kilos were imported, on top of our Canadian production. This left the market in the area of 19 million kilos.

• 0935

Mr. Langdon: I will pose a question that deals with what is happening in the textile industry world-wide. It is my understanding that your kind of approach, the breakdown of the completely integrated firms that we saw so commonly in the past, is taking place in a great many parts of the world, with specialized producers, processors, finishers, and so forth within the industry. Would that be a fair comment?

Mr. Sears: The fibre producers in many parts of the world some years ago went further and went into the texturizing business, business similar to what we are doing. For one reason or another, one of them being labour costs, because they had chemical wages versus textile wages, Dupont closed a wonderful new plant in Cornwall some four or five years ago and wrote off quite a lot of money. The same is true in the States. One by one. . . Monsanto dropped it and the others have dropped it, where they were furnishing the raw material and also doing the texturizing. So what you are saying is true.

In other words, this vertical approach to texturized yarn has slowly faded away and there are only one or two now. Celanese in the States makes the raw material; they have a plant here that does the texturizing, but they closed all their plants in the States that did the texturizing.

Mr. Langdon: So with your firm and your sector we are not talking about an old-fashioned textile mill on its last legs. We are talking about a highly specialized, high-tech operation, in fact, that is much more within the chemical sector in many respects than it is within the traditional notion of the textile sector.

Mr. Sears: It is very sophisticated equipment. We need very good labour. We cannot just take the average person off the street. It is very expensive equipment. We were looking at further new equipment in the last year or so.

[Translation]

M. Sears: C'est le marché intérieur, exception faite des importations.

M. Crosby: Bon. Quel est le volume du marché, au total?

M. Deckelbaum: J'ai les chiffres ici. En 1986, nous avons importé 5,426,000 kilos, dont les États-Unis. . .

M. Crosby: Je comprends mieux les pourcentages que les chiffres.

M. Deckelbaum: Environ 66 p. 100.

M. Crosby: En 1986, nous avons donc importé 66 p. 100 de la consommation totale.

M. Deckelbaum: Disons que nous avons importé 5,5 millions de kilos, en plus de notre production au Canada même. Le marché était donc de l'ordre de 19 millions de kilos.

M. Langdon: J'aimerais vous poser une question générale au sujet de ce qui se passe dans l'industrie des textiles dans le monde aujourd'hui. Je crois qu'on assiste partout dans le monde, comme dans votre cas, à un morcellement des entreprises complètement intégrées qui étaient si communes par le passé, de sorte que l'industrie se compose aujourd'hui de producteurs spécialisés, de transformateurs, d'appréteurs, et ainsi de suite. Ai-je raison?

M. Sears: Les producteurs de fibres, dans beaucoup de parties du monde, ont décidé d'en faire davantage et de se lancer dans la texturisation, ce qui ressemble à ce que nous faisons. Pour une raison ou une autre, l'une d'elle étant les coûts de main-d'oeuvre, parce qu'elle était obligée de payer des salaires plus élevés à ses employés travaillant dans le domaine des produits chimiques, Dupont a fermé une belle nouvelle usine à Cornwall, il y a quatre ou cinq ans, et a subi une perte importante à la suite de cela. C'est la même chose aux États-Unis. Une à une. . . Monsanto en est sortie et les autres en sont sorties, là où elles fournissaient la matière première et faisaient aussi la texturisation. Ce que vous dites est donc vrai.

Autrement dit, l'approche verticale dans l'industrie du fil texturisé est lentement disparue, de sorte qu'il n'en reste plus qu'une ou deux à l'heure actuelle. Celanese, aux États-Unis, produit la matière première; elle a une usine ici qui fait la texturisation, mais elle a fermé toutes ses usines aux États-Unis qui faisaient la texturisation.

M. Langdon: Nous ne parlons donc pas, dans le cas de votre entreprise et de votre secteur, d'une vieille usine de textile tirant à sa fin. C'est une entreprise très spécialisée, utilisant de la technologie de pointe qui s'apparente en fait beaucoup plus, à de nombreux égards, au secteur des produits chimiques qu'au secteur traditionnel des textiles.

M. Sears: C'est du matériel très spécialisé. Nous avons besoin d'une bonne main-d'oeuvre. Nous ne pouvons tout simplement pas engager n'importe qui. C'est du matériel très dispendieux. Nous envisageons d'acheter d'autre

[Texte]

Of course, we have held up any expansion due to this free trade possibility.

Mr. Langdon: In short, it is an industry that has had a lot of innovation taking place in it. You have—even for the last year, you say—had to hold back on being part of that innovation because of uncertainty—

Mr. Deckelbaum: That is exactly right.

Mr. Langdon: —associated with this trade deal.

Mr. Sears: Might I say just one thing? We have 70 employees only to produce 200,000 pounds of yarn. I do not think any other sector—

Mr. Langdon: It is very high productivity.

Mr. Sears: —of the textile business could accomplish that.

Mr. Langdon: Yes. So we are talking about really a very high productivity part of—

Mr. Sears: We would invite any of these gentlemen or their representatives to visit our plant in Hawkesbury.

Mr. Langdon: Could I get a sense of your impact on Hawkesbury? Within my constituency I have a chemical plant that is almost certain to shut down if the trade deal goes through. It will likely cost them about 600 direct employees, plus a fair number of indirect employees. In the case of your Hawkesbury operation, clearly the 70 direct employees would be affected. How important an indirect impact on Hawkesbury would take place?

• 0940

Mr. Deckelbaum: Our payroll in Hawkesbury runs \$1.6 million. So just that coming out of the Hawkesbury economy certainly would have an impact on Hawkesbury. Secondly, jobs are created because of this. Our purchases locally in Hawkesbury and in Ontario, run in excess of \$1 million a year, just supplies, motor repairs, various supplies. Our transportation runs close to \$500,000 a year. So when you try to say how many jobs outside of our plant would be affected, I cannot answer it. I could just give you dollars and cents, what we spend in the area and what our costs are.

Mr. Langdon: You certainly would see a wide indirect impact, though. Hawkesbury itself is not a very large community, is it?

Mr. Deckelbaum: There are 10,000 people in Hawkesbury.

Mr. Langdon: So out of that community you might see perhaps double the number of jobs that you are talking about in your plant hit, perhaps more?

Mr. Deckelbaum: I do not think more. I am just saying I do not think more. I know that we lease trucks. So I think we have six outside drivers who do our

[Traduction]

matériel depuis environ un an. Évidemment, nous avons décidé d'attendre à cause de la possibilité de cet accord de libre-échange.

M. Langdon: Bref, c'est une industrie qui a subi de grandes transformations. Vous avez été obligés, même depuis un an, d'interrompre vos investissements à cause de l'incertitude. . .

M. Deckelbaum: C'est bien exact.

M. Langdon: . . . que crée cet accord commercial.

M. Sears: J'aimerais vous faire remarquer qu'il ne nous faut que 70 employés pour produire 200,000 livres de fil. Je ne crois pas qu'aucun autre secteur. . .

M. Langdon: C'est une très grande productivité.

M. Sears: . . . du domaine des textiles soit aussi efficace.

M. Langdon: Oui. C'est donc un secteur où la productivité est très grande. . .

M. Sears: Nous aimerions inviter tous ces messieurs ou leurs représentants à venir visiter notre usine à Hawkesbury.

M. Langdon: J'aimerais que vous me parliez des répercussions sur Hawkesbury. J'ai dans ma circonscription une usine de produits chimiques qui fermera presque certainement ses portes si l'accord est signé. Il en résultera une perte d'environ 600 emplois directs, plus un certain nombre d'emplois indirects. Dans votre cas, 70 employés seraient directement touchés. Quelles seraient, à votre avis, les répercussions indirectes à Hawkesbury?

M. Deckelbaum: Nous payons 1.6 million de dollars en salaires à Hawkesbury. Cela représenterait certainement une perte importante pour l'économie de Hawkesbury. Deuxièmement, nous créons des emplois. Nous achetons à Hawkesbury et en Ontario pour plus d'un million de dollars par année simplement en fournitures, réparations de véhicules et fournitures diverses. Nous dépensons plus de 500,000\$ par année en frais de transport. Je ne sais pas combien d'emplois indirects cela représente. Je ne puis que vous donner les chiffres en dollars et en cents, les chiffres de nos dépenses dans la région.

M. Langdon: Toutefois, vous seriez certainement d'accord pour dire que les répercussions indirectes seront importantes. Hawkesbury n'est pas bien grand, n'est-ce pas?

M. Deckelbaum: Il y a 10,000 personnes à Hawkesbury.

M. Langdon: Il pourrait donc y avoir peut-être deux fois plus d'emplois indirects de perdus que d'emplois directs, peut-être plus?

M. Deckelbaum: Pas plus, je ne pense pas. Non, je ne dirais pas plus. Je sais que nous louons des camions. Je crois que nous embauchons six conducteurs indépendants

[Text]

transportation for us, and they are on a constant basis. So they certainly would be affected.

Mr. Sears: On transportation, I might mention we have about five truckloads of 40,000 pounds coming into and going out of the mill every week, if we are looking after our own and if we are moving what we are producing.

Mr. Langdon: One thing has struck me, and this came up when we had the chemical producers in front of us. They had paid no attention to the concerns of General Chemical, a chemical plant in a small town in my constituency. I wanted to get some sense of your relationship to the whole process. The government has claimed there has been a tremendous consultative process that has taken place with respect to this agreement. Can I get a sense from you of whether you feel you have had much direct input into that consultation process? Have you been able to influence the different sector groups to take account of your concerns? How have you related to that?

Mr. Deckelbaum: We had no relation whatsoever, none whatsoever. The only channel we had was through our Member of Parliament for Hawkesbury.

Mr. Fretz: Are you part of *L'Institut des manufacturiers du vêtement du Québec*?

Mr. Deckelbaum: No, we are not.

Mr. Fretz: Where do you source your raw material, Mr. Deckelbaum?

Mr. Deckelbaum: We source it from the United States and Mexico.

Mr. Fretz: Do you know the percentage from each country? Would it be half and half?

Mr. Deckelbaum: No, less. I would say about 25% from the United States, 75% from Mexico.

Mr. Fretz: I would like to pick up on the line of questioning by Mr. Crosby. Some of this may be repetitious, Mr. Deckelbaum, but tell me again, what is the present Canadian tariff on your product?

Mr. Deckelbaum: Coming as most-favoured-nation, 10% plus 10¢ a kilo. From developing countries, it is 6.5% plus 8.2 cents a kilo.

• 0945

Mr. Fretz: As Mr. Crosby indicated, you are aware that it would be phased in over 10 years.

Mr. Deckelbaum: Yes.

Mr. Fretz: Do you have any other plants besides the one in Hawkesbury?

Mr. Deckelbaum: Doing the same thing?

Mr. Fretz: Yes.

Mr. Deckelbaum: No, just the one in Hawkesbury.

Mr. Fretz: Then you do have other plants. What do you manufacture in your other plants?

[Translation]

pour transporter nos produits, et ce, de façon constante. Ils seraient certainement touchés.

M. Sears: À propos de transport, je pourrais mentionner que cinq chargements de 40,000 livres arrivent à notre usine et en partent chaque semaine pour nos propres besoins.

M. Langdon: Une chose m'a frappé lorsque les producteurs chimiques sont venus témoigner devant nous. Ils ne s'étaient pas souciés des préoccupations de la General Chemical, une usine de produits chimiques dans une petite ville de ma circonscription. J'aimerais que vous me disiez ce que vous pensez de toute l'affaire. Le gouvernement a dit qu'il avait procédé à de longues consultations au sujet de cet accord. Pouvez-vous me dire si vous avez l'impression d'avoir participé à ce processus de consultation? Avez-vous pu convaincre les différents groupes du secteur de tenir compte de vos préoccupations? Avez-vous pu participer au processus?

M. Deckelbaum: Nous n'y avons absolument pas participé, pas du tout. Notre seul contact a été notre député de Hawkesbury.

M. Fretz: Faites-vous partie de l'Institut des manufacturiers du vêtement du Québec?

M. Deckelbaum: Non, nous n'en faisons pas partie.

M. Fretz: Où obtenez-vous votre matière première, monsieur Deckelbaum?

M. Deckelbaum: Nous l'obtenons des États-Unis et du Mexique.

M. Fretz: Savez-vous dans quel pourcentage de chaque pays? Serait-ce 50-50?

M. Deckelbaum: Non, moins. Je dirais environ 25 p. 100 des États-Unis et 75 p. 100 du Mexique.

M. Fretz: J'aimerais vous poser quelques questions dans la même veine que celles de M. Crosby. Cela pourra vous paraître répétitif, monsieur Deckelbaum, mais quel est, encore une fois, le tarif canadien actuel imposé sur votre produit?

M. Deckelbaum: En tant que nation la plus favorisée, 10 p. 100 plus 10¢. le kilo. Des pays en voie de développement, c'est 6,5 p. 100 plus 8,2¢. le kilo.

M. Fretz: Comme l'a dit M. Crosby, vous savez que cela prendra 10 ans.

M. Deckelbaum: Oui.

M. Fretz: Avez-vous d'autres usines à part celle de Hawkesbury?

M. Deckelbaum: Faisant la même chose?

M. Fretz: Oui.

M. Deckelbaum: Non, seulement celle de Hawkesbury.

M. Fretz: Vous avez alors d'autres usines. Que fabriquez-vous dans vos autres usines?

[Texte]

Mr. Deckelbaum: In the other plant we manufacture chiefly embroidery threads, hand-knitting yarns and yarns for the upholstery trade.

Mr. Fretz: Where is that plant located?

Mr. Deckelbaum: In Sutton, Quebec.

Mr. Fretz: How many people do you employ in your plant in Hawkesbury?

Mr. Deckelbaum: Seventy.

Mr. Fretz: Would you say that your production is capital-intensive or labour-intensive?

Mr. Deckelbaum: Capital-intensive.

Mr. Fretz: You mentioned that you had invested a fair amount over the last five years. To what degree are you experiencing competition from offshore such as Korea and Taiwan? I think Mr. Crosby alluded to that.

Mr. Deckelbaum: Right now we are feeling the competition from developing countries such as Korea, Mexico, and Romania coming in at this preferential duty, with which we cannot compete—we cannot meet those prices. The differential in the duty amounts to anywhere from 13 to 15 cents a kilo, and that, gentlemen, is our profit.

Mr. Fretz: You zeroed in on one differential and it seemed to me the main difference, as you expressed it, was the salary between United States employees and Canadian. In your examination of the issue, do you see anything else or would you pinpoint that as basically the only difference?

Mr. Deckelbaum: No, there are two: the wage differential plus the buying power; our buying power versus the giant in the United States. We have seen prices of the same brand of item that we supply at a differential of 14 cents above raw material costs. We know that you cannot convert for 14 cents.

Mr. Fretz: You mentioned that your labour costs account for 10% of your costs. Is that correct?

Mr. Deckelbaum: It is roughly 10% of our selling price.

Mr. Fretz: Would it be fair to say that labour costs are not the most important competitive factor in your business? Would that be true?

Mr. Deckelbaum: There are two factors—labour and raw material costs; I would put equal weight on those.

Mr. Fretz: You mentioned that your raw materials are 1100 miles away. Where do you source from?

Mr. Deckelbaum: We source from Mexico and North and South Carolina.

Mr. Fretz: You mentioned that the United States plants were closer to their markets than you are to your markets.

Mr. Deckelbaum: No, I am sorry. I said that if we tried to go after the U.S. business, to sell to the mills, most of

[Traduction]

M. Deckelbaum: À l'autre usine, nous fabriquons surtout du fil de broderie, du fil à tricoter et du fil pour l'industrie de l'ameublement.

M. Fretz: Où se trouve cette usine?

M. Deckelbaum: À Sutton, au Québec.

M. Fretz: Combien de gens employez-vous à votre usine de Hawkesbury?

M. Deckelbaum: Soixante-dix.

M. Fretz: Diriez-vous que votre entreprise est à fort capital ou à forte main-d'oeuvre?

M. Deckelbaum: À fort capital.

M. Fretz: Vous avez dit que vous aviez beaucoup investi depuis cinq ans. Vous est-il difficile de concurrencer des pays comme la Corée et Taiwan? Je pense que M. Crosby en a parlé.

M. Deckelbaum: Nos grands compétiteurs, à l'heure actuelle, sont les pays en voie de développement comme la Corée, le Mexique et la Roumanie, dont les produits peuvent entrer au Canada à ce taux préférentiel avec lequel nous ne pouvons pas rivaliser. Cette différence de droit représente de 13 à 15c. le kilo et, messieurs, c'est notre marge de profit.

M. Fretz: Vous avez parlé d'une différence, et il m'a semblé que la principale différence se situait au niveau des salaires entre les employés aux États-Unis et au Canada. Y a-t-il autre chose, ou est-ce essentiellement la seule différence?

M. Deckelbaum: Non, il y en a deux: la différence de salaire et le pouvoir d'achat, notre pouvoir d'achat comparé à celui du géant américain. Nous l'avons vu vendre le même produit que nous vendons à 14c. de plus que le coût de la matière première. Nous savons que nous ne pouvons pas la transformer pour 14c.

M. Fretz: Vous avez mentionné que la main-d'oeuvre représente 10 p. 100 de vos coûts. Est-ce exact?

M. Deckelbaum: C'est à peu près 10 p. 100 de notre prix de vente.

M. Fretz: Serait-il juste de dire que vos coûts de main-d'oeuvre ne sont pas le facteur le plus important dans l'équation de la concurrence? Est-ce exact?

M. Deckelbaum: Il y a deux facteurs: la main-d'oeuvre et la matière première. L'un est aussi important que l'autre.

M. Fretz: Vous avez dit que vous alliez chercher votre matière première à 1,100 milles de votre usine. D'où provient-elle?

M. Deckelbaum: Du Mexique et de la Caroline du Nord et du Sud.

M. Fretz: Vous avez dit que les usines américaines étaient plus près de leurs marchés que vous des vôtres.

M. Deckelbaum: Non. J'ai dit que si nous essayons d'obtenir de nouveaux clients américains, de vendre aux

[Text]

them are located in the southern United States. We are as close to our customers, I would say, as they are to theirs.

Mr. Fretz: If we agreed that this agreement was going to take effect, in your opinion what would have to take place for you to remain competitive with United States plants? Have you given any thought to the solution? What adjustment would be necessary?

Mr. Deckelbaum: We have two areas. It would be labour and raw material. Those are the two areas where we would have to see what we could do. If our raw material suppliers would allow us to be competitive, raw material price-wise, then we would stand a chance. And again, our labour, because our labour is about 50% or close to 50% higher. . . It is 10% of our selling price. If we can bring it down to 7%, we start being competitive.

• 0950

Mr. Fretz: What percentage of the Canadian market does Canadian industry secure? The overall Canadian industry—

Mr. Deckelbaum: About 65%.

Mr. Fretz: What percentage of your sales price is raw material?

Mr. Deckelbaum: I would say 60%.

The Chairman: Our next witnesses are from the Dominion Textile Inc. and the Canadian Textiles Institute. We have Mr. Thomas Bell, who is chairman and chief executive officer of Dominion Textiles; Mr. André Côté, who is vice-president of Dominion Textile Inc.; Mr. Eric Barry, who is the president of the Canadian Textiles Institute; and Mr. Paul-Émile Boudreault, who is the president of Dominion Specialty Fabrics Company. Gentlemen, we welcome you this morning.

Mr. Eric Barry (President, Canadian Textiles Institute): Mr. Chairman, my name is Eric Barry and I am president of the Canadian Textiles Institute. I am going to lead off, and then Mr. Bell will follow. The combined time required for our two opening statements will not be over 10 or 11 minutes, I promise you, and we will go through them very quickly.

Our submission, the CTI submission, is divided into two parts. Part I describes the textile industry's current position on Canada-U.S. free trade in general, and that is the part I am going to review, and then secondly on the specific agreement negotiated in early October. The rest of the submission we call annex A. It describes the textile industry, and if there was time I would go through it.

[Translation]

usines, la plupart d'entre elles sont dans le Sud des États-Unis. Je dirais que nous sommes aussi près de nos clients qu'ils le sont des leurs.

M. Fretz: Si cet accord entrait en vigueur, que faudrait-il faire pour que vous puissiez continuer à concurrencer les usines américaines? Y avez-vous pensé? Que faudrait-il faire?

M. Deckelbaum: Il y a deux facteurs. La main-d'oeuvre et la matière première. Ce sont les deux domaines où il faudrait voir ce que nous pourrions faire. Si nos fournisseurs de matière première nous accordaient des prix qui soient compétitifs, alors, nous aurions peut-être une chance. Sans compter la main-d'oeuvre, qui est près de 50 p. 100 plus chère. . . Cela représente 10 p. 100 de notre prix de vente. Si nous arrivons à ramener ce pourcentage à 7 p. 100, nous pouvons espérer être compétitifs.

M. Fretz: Quel pourcentage du marché canadien l'industrie nationale couvre-t-elle? L'industrie canadienne dans son ensemble. . .

M. Deckelbaum: Environ 65 p. 100 du marché.

M. Fretz: Quel pourcentage du prix de vente représente le coût des matières premières?

M. Deckelbaum: Je dirais environ 60 p. 100.

Le président: Les témoins que nous allons maintenant entendre appartiennent à la Dominion Textile Inc. et à l'Institut canadien des textiles. Il s'agit tout d'abord de M. Thomas Bell, qui est président-directeur général de la Dominion Textile Inc.; de M. André Côté, vice-président de la Dominion Textile Inc.; de M. Eric Barry, président de l'Institut canadien des textiles; et enfin, de M. Paul-Émile Boudreault, qui est président de la Dominion Specialty Fabrics Company. Messieurs, je vous souhaite à tous la bienvenue parmi nous ce matin.

M. Eric Barry (président, Institut canadien des textiles): Monsieur le président, je m'appelle Eric Barry et je suis président de l'Institut canadien des textiles. Je vais commencer l'exposé, et M. Bell continuera. A nous deux, nous ne dépasserons pas 10 ou 11 minutes, je vous le promets; nos déclarations seront très brèves.

Notre exposé, c'est-à-dire celui que nous faisons au nom de l'ICT, comprend deux parties. La première est consacrée à la position actuelle de l'industrie du textile sur la question du libre-échange entre le Canada et les États-Unis en général, et c'est de cette première partie dont je voudrais vous entretenir. La deuxième partie porte sur l'entente elle-même négociée au début du mois d'octobre dernier. Le reste de notre exposé constitue l'annexe A, dans laquelle vous trouverez une description de l'industrie du textile. D'ailleurs, si j'en avais le temps, j'aimerais l'examiner avec vous.

[Texte]

It is sufficient to say the textile industry has annual sales of about \$6 billion, that while it is concentrated in Quebec and Ontario there is textile manufacturing in almost all parts of Canada, from Nova Scotia to B.C. We employ something like 60,000 employees. We have become a capital-intensive, modern, high-technology industry. Our investments for the last four years were \$1.4 billion, which interestingly enough is double the investments in absolute terms in Canada's aerospace industry in that period, and our investment intentions, despite all the uncertainties we face for 1987, are at a record \$407 million.

We go on in that annex to describe how we got to the position I am going to describe. We also talk about the adjustment and transition conditions on which we have reached consensus, and which we consider to be important.

• 0955

Our position on the general desirability of a Canada-U.S. free trade arrangement is as follows. A growing number of firms are in favour. A growing majority of textile firms believe they can survive in an FTA provided the adjustment and transition conditions are adequate. A number of firms are opposed to a free trade arrangement for a variety of reasons. You have just heard from one of them, Texturon; and there are many others. Finally, there is a clear consensus within the industry, or at least within the board of directors of the Canadian Textiles Institute and within the Sector Advisory Group on International Trade, of which I am a member and of which Mr. Côté is vice-chairman, on what we mean by "adequate adjustment and transition conditions".

It is fair to ask, given that position, how we feel about the agreement concluded in early October. We are not in a position to answer that yet. There are three reasons. First, rules of origin for textiles are still being negotiated. Second, we need to see the legal text and to have the opportunity to study it closely. And third, we now advised the government has decided to implement a program designed to remit a substantial portion of the duties on fabrics for use in the manufacture of apparel. We are now being fully consulted on this matter and have received certain assurances on the design of the program. However, until we know its shape and form, we still have a number of concerns. Each of these unresolved matters will influence our ultimate opinion of the specific free trade arrangement and its impact on our industry.

[Traduction]

Les ventes annuelles de l'industrie du textile représentent environ 6 milliards de dollars. Il s'agit d'une industrie qui est surtout concentrée au Québec et en Ontario, mais qui est présente presque partout au Canada, de la Nouvelle-Écosse à la Colombie-Britannique. Nous employons actuellement quelque 60,000 personnes. Nous sommes aujourd'hui une industrie capitaliste, moderne et fondée sur des technologies de pointe. Au cours des quatre dernières années, nous avons investi au total 1,4 milliard de dollars, ce qui représente en fait—il est intéressant de le constater—le double du montant consacré pendant la même période à l'industrie canadienne aérospatiale. Si l'on considère les investissements projetés, on atteint le chiffre record de 407 millions de dollars, et ce, en dépit de l'incertitude de la situation pour 1987.

Nous avons expliqué dans l'annexe de quelle façon nous en sommes arrivés à la situation actuelle. Nous avons également abordé la question des modalités d'ajustement et de transition sur lesquelles nous nous sommes mis d'accord, et qui nous paraissent importantes.

Notre position sur l'opportunité en général d'une entente de libre-échange entre le Canada et les États-Unis est la suivante. C'est une idée à laquelle de plus en plus d'entreprises semblent favorables. Une majorité de plus en plus importante d'entreprises du textile sont persuadées qu'elles seraient en mesure de survivre, dans la mesure où l'accord de libre-échange est assorti de modalités adéquates en matière d'ajustement et de transition. Par contre, il y a un certain nombre d'entreprises qui sont opposées à cet accord, et ce, pour diverses raisons. Vous venez juste d'en entendre une, la société Texturon; et il y en a de nombreuses autres. En dernier lieu, il semble y avoir unanimité au sein de l'industrie—ou du moins au sein du conseil d'administration de l'Institut canadien des textiles et du groupe consultatif sectoriel sur le commerce extérieur, dont je suis membre et dont M. Côté est vice-président—sur ce que nous entendons par «des modalités adéquates en matière d'ajustement et de transition».

Il est normal que l'on nous demande notre avis, étant donné notre position, au sujet de l'entente qui a été conclue au début du mois d'octobre. Or, nous ne sommes pas encore en mesure de nous prononcer à cet égard, et ce, pour trois raisons différentes. Tout d'abord, les négociations relatives aux règles d'origine applicables au textile ne sont pas encore terminées. En deuxième lieu, nous allons devoir examiner de près le libellé de l'entente. Troisièmement, nous avons appris aujourd'hui que le gouvernement avait décidé de mettre en oeuvre un programme de remise des droits portant sur une partie importante des droits versés sur les tissus entrant dans la fabrication des vêtements. Nous tenons, à l'heure actuelle, certaines consultations avec le gouvernement à ce sujet, et l'on nous a donné un certain nombre de garanties sur les modalités du programme. Il reste cependant que nous avons encore un certain nombre d'inquiétudes qui ne seront pas dissipées tant que nous n'aurons pas eu devant

[Text]

Let me briefly review what we mean by "adequate adjustment and transition conditions" and our understanding of their present status. First, we wanted to see Canadian duties on textiles reduced to zero over 10 years with U.S. duties reducing to zero in half that time. The present status is that we do not have that and that textile duties will be reduced in 10 equal instalments on both sides of the border.

As part of this general group of conditions surrounding duty, we wanted access to duty drawback through the 10-year period for products we will export to the U.S. under preference, which means at the declining rates of duty. We also wanted permanent access to duty drawbacks for products we will export to the U.S. during the 10 years and after the 10 years at MFN rates of duty. The present status is that duty drawbacks will be available for five years, then there is the possibility of an extension.

Second, within Canada we wanted rates of B duty through what we call the "textile chain"—the producers of man-made fibres, yarns, fabrics, textile products and clothing, because each of these groups makes inputs and sells to the other—to all reduce by 10 equal annual instalments. The present situation is that this will happen.

Our concern with the government's decision to implement a program designed to remit a substantial portion of the duties on fabrics for apparel is that this program could negate or weaken the particular adjustment and transition conditions we have just described. We will have to wait and see.

Third, we wanted effective rules of origin—and I described briefly why—and as I said, they are still being negotiated.

[Translation]

les yeux la version finale de ce programme. Nous ne serons pas en mesure de nous prononcer de façon définitive sur cette entente de libre-échange et sur ses répercussions sur notre industrie tant que nous ne connaîtrons pas l'issue de ces différentes questions en suspens.

Permettez-moi de vous expliquer brièvement ce que nous entendons par «des modalités adéquates en matière d'ajustement et de transition» et de vous dire comment nous percevons notre situation actuelle. Tout d'abord, nous voulions que les droits canadiens sur les textiles soient ramenés à zéro en une période de dix ans, alors que les droits des États-Unis seraient, eux, ramenés à zéro en cinq ans seulement. Nous n'avons à l'heure actuelle pas obtenu satisfaction sur cette question, et il est prévu que les droits seront réduits régulièrement et également des deux côtés de la frontière, en dix étapes.

Toujours dans le cadre de cette question générale relative aux droits, nous voulions également bénéficier d'une remise des droits tout au long de la période de dix ans applicable aux produits que nous exporterons en direction des États-Unis à des conditions préférentielles, c'est-à-dire à des taux dégressifs. Nous voulions également avoir un accès permanent aux programmes de drawbacks pour les produits que nous exporterons en direction des États-Unis pendant et après la période de transition de dix ans aux taux de droits accordés dans le cadre du traitement NPF. Il est prévu à l'heure actuelle que les drawbacks seront accordés pendant une période de cinq ans, avec possibilité de prolongation.

En deuxième lieu, nous voulions, à l'intérieur même du Canada, l'imposition de droits au taux B pour les produits formant ce que nous appelons «la chaîne textile», c'est-à-dire les producteurs de fibres synthétiques, de fils, de tissus, de produits textiles et de vêtements, étant donné que ces différents groupes de producteurs se vendent et s'achètent mutuellement des produits. Donc, nous voulions que ces droits soient progressivement ramenés à zéro, en dix étapes régulières, échelonnées sur une période de dix ans. Il semble effectivement que les choses vont se passer de cette façon.

Nous craignons par contre que la décision du gouvernement de mettre en oeuvre un programme de remise applicable à une portion importante des droits payés sur les tissus entrant dans la fabrication de vêtements n'annule ou n'atténue les avantages des modalités particulières en matière d'adaptation et de transition que nous venons de vous décrire. Quoi qu'il en soit, il nous faudra attendre avant de nous prononcer.

En troisième lieu, nous aurions voulu que l'on adopte pour l'industrie du textile des règles d'origine efficaces—et je viens d'ailleurs de vous expliquer brièvement pourquoi—et comme je l'ai dit, ces règles sont encore en cours de négociation.

[Texte]

Fourth, we wanted effective protection against unfair trade practices such as certain types of dumping or predatory pricing. While we need to read the legal text, it looks as if the provisions of the specific agreement are heading in this direction.

Fifth, we wanted a level playing field on government procurement, and it looks as if we have this.

Not all of these six points are of equal importance. Obviously the ones concerning duty and duty drawback are extremely important, as is this last one, and as are rules of origin.

Finally, we wanted effective employee adjustment programs to minimize the impact on textile workers arising from any job loss resulting from a free trade arrangement with the United States. We do not know whether there will be job loss or not; there may be job gain. I do not think anybody knows whether there is going to be job loss or job gain. But should there be job loss, we need adjustment programs, and the current status is that the government has committed itself to such a program.

Let me now introduce Mr. Bell, who will cover his opening remarks, and then we are all available to answer questions. Thank you.

Mr. Thomas R. Bell (President, Chairman, and Chief Executive Officer, Dominion Textile Inc.): Good morning, gentlemen. We are here today at your invitation to give you our thoughts as a company on how the free trade agreement could impact our Canadian operations.

I would like to begin by telling you who Dominion Textile is. We are a world-wide enterprise, based in Canada, producing and marketing textile and textile-related products. World-wide we employ 12,000 people, who work in some 35 manufacturing facilities. We have 125 company locations in 50 different countries. This is a combination of manufacturing facilities, sales offices, administration quarters, etc. Last year our sales exceeded \$1 billion.

Our Canadian content encompasses 7,200 employees, who work at 17 plants and eight sales locations. Canadian sales were \$650 million last year. Our Canadian operations touch most of the industry sectors across the country: our sales yarn for knitters and weavers, our industrial products for a host of other industrial uses, bath and bedding products, as well as catering to the needs of the largest sector of our involvement, the apparel industry.

[Traduction]

Quatrièmement, nous voulions une protection efficace contre les pratiques commerciales déloyales, dont certains types de dumping ou de prix abusifs. Même s'il nous reste encore à prendre connaissance de la version finale du texte, il semble que les dispositions de l'entente aillent effectivement dans ce sens.

Cinquièmement, nous voulions pouvoir bénéficier de certaines conditions de marché d'équilibre en ce qui concerne les acquisitions du gouvernement, et il semble que nous ayons obtenu satisfaction sur ce point.

Ces divers points ne revêtent pas tous la même importance. Ceux qui concernent les droits et la remise des droits sont évidemment très importants pour nous, tout comme le dernier point, ainsi que les règles d'origine.

En dernier lieu, nous voulions des programmes efficaces d'ajustement de la main-d'oeuvre, afin de minimiser les répercussions, pour les travailleurs du textile, de toute suppression d'emplois pouvant résulter d'une entente de libre-échange avec les États-Unis. Nous ne savons pas encore s'il y aura ou non perte d'emplois, il peut même y avoir création d'emplois. Je crois que personne n'est en mesure pour l'instant de répondre à cette question. Si toutefois il devait effectivement y avoir perte d'emplois, il faudrait prévoir des programmes d'ajustement, que le gouvernement s'est d'ailleurs engagé à créer.

Permettez-moi maintenant de vous présenter M. Bell, qui va maintenant vous faire son exposé. Nous pourrions ensuite répondre à vos questions. Merci.

M. Thomas R. Bell (président-directeur général et président du conseil de la Dominion Textile Inc.): Bonjour, messieurs. Si nous sommes ici aujourd'hui, c'est en réponse à l'invitation que vous nous avez faite de venir exprimer notre opinion, en notre qualité d'entreprise, sur l'accord de libre-échange et sur ses répercussions sur les opérations canadiennes.

Je commencerai par vous parler de la Dominion Textile Inc. Il s'agit d'une entreprise mondiale, ayant son siège au Canada, qui produit et commercialise des produits textiles et autres produits connexes. Nous employons actuellement quelque 12,000 personnes, qui travaillent dans 35 fabriques, un peu partout dans le monde. Nous avons 125 installations dans 50 pays. Ce sont soit des fabriques, des comptoirs de vente, des bureaux administratifs, etc. L'année dernière, le volume de nos ventes a été de un milliard de dollars.

Au Canada, notre effectif est de 7,200 employés, qui travaillent dans 17 usines différentes et huit comptoirs de vente. Les ventes au pays se sont élevées l'année dernière à 650 millions de dollars. Nos opérations canadiennes couvrent la plupart des secteurs, et ce, dans l'ensemble du pays: du fil à tricoter et à tisser, des produits industriels pour une foule d'autres usages, des articles de literie, de toilette, ainsi que les fournitures nécessaires au plus important secteur de notre industrie, celui du vêtement.

[Text]

As a result of this broad sweep, we at Dominion Textile have been able to utilize common yarns and fabrics for a number of end uses, thereby permitting a modified economy of scale in our spinning and weaving plants. This characteristic results in a significant interdependence between plants. Any major event that adversely impacts one area simultaneously impacts others and weakens our ability to retain the competitive position we have so far achieved.

• 1005

While we believe an FTA recognizing the sensitivities of our industry would have long-term beneficial effects, it certainly would not be without its human and financial cost to many constituents, including our own corporation. Many of our North American businesses are in a position to adapt to a freer trade scenario and to enjoy the benefits of larger markets for their products. Certain of our Canadian businesses are not so well positioned and would need to be transformed to meet the new competitive environment. It is imperative that government and industry co-operate effectively to handle the impact on employees when such businesses are restructured.

As Mr. Barry has just told you, there are several factors governing the nature of free trade with the U.S. in the textile sector that are still unresolved and therefore of continuing concern to us. These are as follows.

Rules of origin for the textile industry are not yet finalized. These rules, which will specify the conditions under which textiles will qualify for preferential treatment under the FTA, will be a key factor in our planning process. The production facilities and the products made and the markets to be served from our Canadian base will all be affected by the nature of the rules of origin adopted. The textile industry has made recommendations to the Trade Negotiations Office as to the rules that would be appropriate for the Canadian textile industry, and we support the position of the industry on this matter.

A second critical factor is the manner in which the tariffs on textiles and apparel will be phased out over the next 10 years. While we would have preferred a tariff reduction program that would have seen U.S. tariffs eliminated at a faster rate than Canadian tariffs, we accept

[Translation]

Étant donné l'étendue des activités de la Dominion Textile, nous avons été en mesure d'utiliser des fils et des tissus ordinaires, pour divers usages. Nous avons ainsi pu réaliser des économies d'échelle modifiées dans nos filatures et nos ateliers de tissage. Il existe donc une certaine interdépendance entre nos installations. Tout incident faisant intervenir un secteur particulier se répercute nécessairement sur tous les autres, et compromet notre position sur le marché, qui, jusqu'à présent, a été concurrentielle.

Certes, la conclusion d'un ALE qui tiendrait compte des points faibles et de la vulnérabilité de notre industrie aurait sans doute à long terme un certain nombre de répercussions positives, mais il reste toutefois qu'un tel accord entraînerait des coûts humains et financiers pour un grand nombre d'électeurs, y compris pour notre propre entreprise. Une grande partie des entreprises installées en Amérique du Nord sont tout à fait en mesure de s'adapter à un environnement où les échanges sont plus libéralisés et de profiter des bienfaits de l'expansion des marchés pour vendre leurs produits. Par contre, il existe un certain nombre d'entreprises canadiennes qui ne sont pas aussi bien placées et qui, par conséquent, seraient obligées, dans l'hypothèse de la conclusion d'une entente, de subir un certain nombre de transformations pour pouvoir faire face à la concurrence nouvelle. À cet égard, il faut absolument que le gouvernement et les industries travaillent ensemble pour atténuer les répercussions au niveau des ressources humaines de la restructuration de ces entreprises.

Comme vient tout juste de vous le dire M. Barry, la libéralisation des échanges avec les États-Unis dans le secteur de l'industrie du textile comporte plusieurs problèmes, qui n'ont toujours pas été résolus et qui, par conséquent, continuent de nous inquiéter. Ces problèmes sont les suivants.

Les règles d'origine applicables à l'industrie du textile n'ont pas encore été finalisées. Or, ces règles sont censées énoncer les conditions dans lesquelles les textiles pourront bénéficier, dans le cadre de l'ALE, du traitement de la nation la plus favorisée. Elles constitueront un facteur déterminant de notre processus de planification. Le contenu des règles d'origine qui seront adoptées exercera sans aucun doute une influence déterminante sur les installations de production, les produits eux-mêmes et les marchés qui seront desservis à partir du Canada. Les membres de l'industrie du textile ont déjà présenté au Bureau de négociations commerciales un certain nombre de recommandations portant sur les règles d'origine qu'ils aimeraient voir adoptées; nous nous sommes déclarés en faveur de la position de l'industrie sur cette question.

Un deuxième problème important concerne la façon dont les droits qui frappent actuellement le textile et le vêtement vont être supprimés au cours des dix prochaines années. Même si nous aurions préféré un programme de réduction des droits de douane prévoyant une élimination

[Texte]

the program agreed to, which will see tariffs for all textile and apparel products reduced in 10 equal annual stages on each side of the border.

Another critical factor is the introduction of a program by the government to remit duties on imported fabrics used in the manufacture of apparel. It is of vital importance to our company's Canadian manufacturing operations that any government initiative of this kind be designed and implemented to the mutual and equitable benefit of both the apparel and the textile industries. The provisions they contain must be such that they would not inadvertently have negative impact on textile manufacturing in Canada. In this regard, we have obtained assurance from the government that the principle of mutual and equitable benefit will be adhered to. At their invitation, we will be working very closely with officials and the responsible Ministers, and we will consult with them to ensure such programs will be designed to incorporate benefit to both the textile and the apparel industries. Our own experience with a restricted duty remission program leaves us apprehensive about this initiative.

On quotas and tariffs, it is our understanding that the existing quotas and tariffs with countries other than the United States will not be affected by the free trade agreement. This is critical to us, in that we have already adjusted our manufacturing and marketing structures to deal with the existing quota and tariff rules.

Until these critical factors are resolved, and until we have made a careful evaluation of the legal text of the agreement, it is impossible to tell you our definite assessment of the free trade agreement with the United States. However, subject to satisfactory resolution of these important matters, we continue to support the Canadian initiative for freer trade between Canada and the United States, as is outlined in our perspective on free trade, which I cite herewith.

First, we believe the process of negotiations aimed at a freer trade agreement between the two countries could have long-term beneficial effects for both parties.

[Traduction]

plus rapide des droits américains que des droits canadiens, nous sommes tout de même disposés à accepter le programme en question en vertu duquel il est prévu que les droits de douane sur tous les produits du textile et du vêtement seront progressivement supprimés en dix étapes annuelles d'importance égale, et ce pour les deux parties.

Un troisième problème crucial concerne la mise en oeuvre par le gouvernement d'un programme prévoyant le remboursement des droits versés sur les tissus importés dans l'industrie du vêtement. Compte tenu des opérations de fabrication que notre société effectue au Canada, il nous apparaît essentiel que toute initiative gouvernementale en la matière soit conçue et mise en oeuvre de façon à ce qu'elle profite également et équitablement tant à l'industrie du vêtement qu'à l'industrie du textile. Les dispositions d'un éventuel programme ne doivent en aucun cas risquer de porter préjudice, même accidentellement, à l'industrie canadienne de fabrication de textiles. À cet égard, le gouvernement nous a assurés que cette initiative serait préparée dans le respect du principe de l'avantage mutuel et équitable. Lorsque les responsables et les ministres gouvernementaux responsables nous auront contactés, nous serons heureux de répondre à leur invitation et de travailler en étroite collaboration avec eux; nous veillerons à ce que tous les programmes mis en oeuvre soient effectivement conçus de façon à profiter également à l'industrie du textile et à celle du vêtement. Ayant déjà eu nous-mêmes l'occasion de vivre par le passé une expérience quelque peu négative en raison d'un programme restreint de remise des droits, vous comprendrez sans mal que cette nouvelle initiative nous inquiète quelque peu.

En ce qui concerne les contingents et les droits de douane, nous avons cru comprendre que l'accord de libre-échange ne modifierait en rien les contingents et droits de douane actuellement en vigueur avec les pays autres que les États-Unis. Il s'agit là d'une question vitale pour nous, étant donné que nous avons déjà adapté nos structures de fabrication et de commercialisation aux règles actuellement en vigueur en matière de contingents et de droits de douane.

Tant que ces quelques problèmes cruciaux ne seront pas résolus et aussi longtemps que nous n'aurons pas eu l'occasion de procéder à une évaluation attentive du texte officiel de l'accord, il nous sera impossible de vous donner notre opinion finale au sujet de l'accord de libre-échange avec les États-Unis. Toutefois, dans la mesure où ces importantes questions pourront être réglées, nous sommes prêts à continuer d'appuyer l'initiative canadienne de libéralisation des échanges avec les États-Unis, comme nous l'avons déjà dit dans notre exposé sur le libre-échange, que j'ai cité ici.

Premièrement, nous estimons que le processus de négociations en vue de la conclusion d'un accord de libre-échange entre les deux pays pourrait effectivement comporter un certain nombre d'avantages à long terme pour les deux parties en présence.

[Text]

Secondly, Dominion Textile recognizes that any such agreement will not be without its costs and dislocations to its many constituents.

Thirdly, we will adapt our operations to improve our competitiveness and to be in a position to take advantage of the opportunities of free trade. Further erosion of our manufacturing base by low-cost imports would change the minimum economies of scale of current production and cause difficulties in planning adjustment programs.

This position on free trade is also consistent with our corporate mission, which says that Dominion Textile will "corporate on business segments which enable the Corporation to maintain and enhance its leadership position" and "expand programs to link business opportunities around the globe".

The Chairman: Mr. Lapierre.

M. Lapierre: Merci, monsieur le président. Je veux remercier ces deux messieurs pour leur exposé. Je voudrais m'adresser surtout aux gens de Dominion Textile; ils ont quelques usines dans ma région. Je suis très préoccupé. Vous nous annoncez d'abord une dislocation, des changements de main-d'oeuvre, etc. Mais, le gouvernement a aboli deux programmes au cours des derniers mois. Ces programmes étaient essentiels pour les régions du textile, du vêtement et de la chaussure. Il s'agit du projet de loi C-84, le programme de préretraite, et du programme de l'Office canadien de renouveau industriel.

• 1010

Je vois, à la page 4, que vous dites que le gouvernement s'est engagé à offrir un programme aux travailleurs qui seraient affectés. J'aimerais connaître l'étendue de cet engagement; j'aimerais aussi savoir comment vous pouvez, d'une part, voir abolir les programmes existants et, par ailleurs, en espérer d'autres.

M. André Côté (vice-président, Corporate and External Affairs, Dominion Textile Inc.): Monsieur Lapierre, les commentaires que nous faisons sur les programmes d'ajustement se rapportent aux énoncés du gouvernement. Effectivement, des programmes d'ajustement pour les travailleurs feraient partie de l'implantation de l'accord du libre-échange avec les États-Unis.

M. Lapierre: De qui l'avez-vous entendu?

M. A. Côté: Du premier ministre du Canada.

M. Lapierre: Oui, mais il a été contredit le lendemain par le ministre des Finances. Vous croyez davantage le premier ministre que le ministre des Finances, bien sûr!

[Translation]

Deuxièmement, la société Dominion Textile est consciente du fait qu'un accord, quel qu'il soit, entraînera nécessairement des coûts et des bouleversements pour un grand nombre d'électeurs.

Troisièmement, il nous faudra adapter notre structure en vue de renforcer notre compétitivité et afin de pouvoir profiter des occasions qu'offre la libéralisation des échanges. Si le marché devait continuer d'être inondé d'importations bon marché qui sapent les fondements de l'industrie qui vont lui permettre de maintenir et de renforcer sa position de leadership» et «à multiplier le nombre de programmes en vue d'établir des liaisons à travers les différents marchés du monde».

La position que nous avons adoptée au sujet du libre-échange s'inscrit également dans le droit fil de notre philosophie d'entreprise, qui consiste pour Dominion Textile à «concentrer ses efforts sur les secteurs de l'industrie qui vont lui permettre de maintenir et de renforcer sa position de leadership» et «à multiplier le nombre de programmes en vue d'établir des liaisons à travers les différents marchés du monde».

Le président: Monsieur Lapierre.

Mr. Lapierre: Thank you, Mr. Chairman I would like to thank our two witnesses for their brief. My questions are mainly aimed at the people from Dominion Textile. The company has a few plants in my ridings. I am very busy. First, you announce a dislocation, manpower changes, etc. . . But the government has eliminated two programs during the last months. These programs were essential in the areas of textile, apparel and footwear. It is Bill C-84, the pre-retirement program and the program of the Canadian Industrial Renewal Bureau.

On page 4 I see that you say that the government has made the commitment to offer a program to those workers affected by this. I would like to know the extent of that commitment; I would also like to know how you can, on the one hand, see the elimination of present programs and, on the other, hope for others.

Mr. André Côté (Vice-President, Corporate and External Affairs, Dominion Textile Inc.): Mr. Lapierre, the comments we make on the adjustment programs concern the government's statements. Actually, adjustment programs for workers would be part of the implementation of the free trade agreement with the U.S.A.

Mr. Lapierre: And where did you get that from?

Mr. A. Côté: From the Prime Minister of Canada.

Mr. Lapierre: Yes, but he was contradicted the following day by the Minister of Finance. Of course, you have more faith in the Prime Minister's word than in the Finance Minister's.

[Texte]

M. A. Côté: Monsieur Lapierre, lors de l'élaboration de notre position et lors de notre planification face au libre-échange, il a bien fallu prendre en considération les énoncés du leader du gouvernement. Il est normal, à ce moment-ci, qu'on ne connaisse pas tous les mécanismes dans leurs détails précis. Mais, nous comptons bien continuer à demander que des mécanismes d'ajustements pour les travailleurs soient mis en place.

M. Lapierre: Durant ces derniers mois, vous avez fait certaines mises à pied dans certaines usines de ma région. Quels sont les filets de sécurité pour ces employés? Si la préretraite disparaît, une personne de 58 ans qui ne peut plus travailler chez-vous se retrouve devant rien. Dans la restructuration de l'industrie, à la suite de l'abolition de l'OCRI, comment pouvez-vous expliquer votre confiance dans les programmes d'ajustement? Deux programmes qui fonctionnaient très bien ont été abolis. N'est-ce pas chercher la poule et l'oeuf en même temps?

M. A. Côté: Effectivement, le programme auquel vous faites référence pour la préretraite était un programme que nous soutenions et nous continuons de le faire. Malheureusement, il n'est plus là aujourd'hui. Sera-t-il remplacé par un équivalent ou un autre moyen considérant les gens d'un certain âge qui doivent quitter? Nous espérons et nous avons toujours confiance que le gouvernement écoutera des propositions en ce sens. L'énoncé stipulant que des programmes d'ajustement doivent être mis en place doit être la prémisse sur laquelle nous devons nous appuyer pour élaborer et obtenir du gouvernement des programmes plus précis.

M. Lapierre: Mais, entre-temps, demain matin, si vous mettez quelqu'un à pied en vous préparant pour le défi du libre-échange, qu'arrive-t-il à ces pauvres diables? Ils en sont réduits à 52 semaines d'assurance-chômage et à l'aide sociale par la suite, n'est-ce pas?

M. A. Côté: Si vous me demandez ce qui arrive à nos employés, à la Dominion Textile, nous avons des programmes spécifiques. Lorsque nous faisons des mises à pied, comme nous avons malheureusement eu à effectuer durant les derniers mois, nous offrons un coussin à ces employées, pour un minimum de six mois. Ensuite, ces personnes font partie de la restructuration industrielle. On n'a pas de programme comme tel; une corporation ne peut pas se substituer aux programmes du gouvernement.

M. Lapierre: Mais, le gouvernement n'en a plus. Est-ce exact?

M. A. Côté: Il n'a plus ce programme de préretraite, non.

M. Lapierre: Alors, il n'y a plus aucun programme! Il ne reste que l'aide sociale. Voilà pourquoi je me demande où vous avez obtenu les assurances spécifiques d'un programme? Est-ce seulement le péage de broue habituel? Quand le programme de préretraite a été aboli, et vous vous en souvenez car vous avez dû suivre le

[Traduction]

Mr. A. Côté: Mr. Lapierre, when elaborating our position and during our planning concerning free trade, we did have to consider the statements made by the leader of the government. It is quite normal, at this point, for us not to know all the specific details of those mechanisms. However, we certainly will continue to request that adjustment provisions be set up for the workers.

Mr. Lapierre: During these last few months, you were laying off in some of the plants in my area. What kind of security net is there for those employees? If pre-retirement disappears, a 58 year old who cannot work for you anymore winds up with nothing. With the elimination of CIRB, within the context of the industry's restructuring, how can you explain the confidence you have in the adjustment programs? Two programs that were working quite well have been eliminated. Is that not trying to get your hands on the goose and the golden egg at the same time?

Mr. A. Côté: Indeed, the pre-retirement program to which you refer was a program that we supported and we continue to do so. Unfortunately, it is not there anymore today. Will it be replaced by something equivalent or by something else considering the people of a certain age that must leave? We hope and we still trust that the government will hear our proposals in that area. The statement specifying that adjustment programs must be implemented must be the basis on which we will have to build to better elaborate and get from the government more specific programs.

Mr. Lapierre: But in the meantime, tomorrow morning, if you lay someone off in getting ready to face the free trade challenge, what is going to happen to those poor devils? They have to fall back on 52 weeks of unemployment insurance and welfare after that, would you not say?

Mr. A. Côté: If you are asking me what is going to happen to our Dominion Textile employees, we have very specific programs. When we lay off, as we have unfortunately had to do during the last few months, we offer a cushion to those employees for a minimum of six months. After that, those people become part of industrial restructuring. We do not have any program as such; a corporation cannot step in as a substitute for government programs.

Mr. Lapierre: But the government does not have any, anymore. Is that not so?

Mr. A. Côté: They do not have that pre-retirement program anymore, no.

Mr. Lapierre: So there is no more program at all! All you have left is welfare. That is why I am wondering where you got the specific assurances concerning a program? Is it just the same old hogwash? When the pre-retirement program was eliminated and you remember that because you certainly followed the developments in

[Text]

développement de ce dossier puisque vous êtes intéressés à l'avenir de vos employés—quand le programme de préretraite a été aboli, dis-je, le gouvernement s'engageait, quelques semaines plus tard, à installer un nouveau programme. Voilà 14 ou 18 mois de cela. Entre-temps, des gens ont été mis à pied; ils n'ont rien du tout! Le fameux coussin de sécurité de quelques mois ne couvre pas les paiement de l'hypothèque pendant longtemps. Je veux savoir de quel genre d'engagement il s'agit. Si c'est une déclaration du premier ministre, demain ce sera le contraire. Je veux savoir si votre industrie a des engagements spécifiques vis-à-vis ses employés?

M. A. Côté: M. Bell voudrait faire un commentaire.

• 1015

M. Bell: Je crois très important d'évaluer la question que vous avez posée parce que nous n'avons pas reçu d'assurance absolue du gouvernement. Mais, nous avons communiqué au gouvernement cette nécessité d'un programme pour aider ceux qui seront délaissés.

Hier soir, j'ai écouté le premier ministre à la télévision. Il a mentionné, en réponse à une question, que le gouvernement mettra en place un programme d'assistance pour les ouvriers. Outre cette déclaration, nous n'avons pas d'assurance.

The Chairman: I have to move on. I am sorry.

M. Lapierre: C'est malheureux, j'aurais aimé continuer.

Le président: Monsieur Leblanc.

M. Leblanc: Bonjour! Merci de votre excellent exposé.

J'aimerais poser une question. J'ai déjà eu l'occasion de rencontrer les responsables des entreprises manufacturières de tissus. Ils m'ont assuré que le libre-échange était souhaitable pour eux. Vous semblez être d'accord également.

Mais, je crois que la vraie compétition, actuellement, ne vient pas des États-Unis mais plutôt des autres pays. Est-ce vrai?

Mr. Barry: As we indicate in our submission, a number of sectors of the textile industry have been prepared to go to a free trade arrangement very quickly, and they have been prepared for some time. Some of them are fabric manufacturers, specifically the manufacturers of woollen and worsted fabrics. Worsteds fabrics are fabrics used in things like suits.

The home-made fibre producers, at least one maker of hand-knitting yarn and some of the producers of industrial textiles, industrial fabrics, share this view.

I am sorry, what was the rest of the question?

M. Leblanc: D'après ce que j'ai entendu, dans la confection du tissu vos compétiteurs principaux ne sont

[Translation]

that area as you were interested in your employees' future, when the pre-retirement program was eliminated, the government committed itself, a few weeks later, to developing a new program. Now that was 14 or 18 months ago. Since then, people have been laid off; they have nothing at all! The safety net that is there for a few months does not cover your mortgage payments for very long. I would like to know what kind of commitment we are talking about. If it is the Prime Minister's statement, tomorrow he is going to be stating the contrary. I want to know if your industry has specific commitments for its employees?

Mr. A. Côté: Mr. Bell would like to make a comment.

Mr. Bell: I think it is very important to think about the question you have just asked because we did not get any sort of absolute assurance from the government. However, we did tell the government about the necessity of having a program to help those people.

Last night, I listened to the Prime Minister on television. In answer to a question, he mentioned that the government would be setting up an aid program for the workers. Besides that statement, we have no other assurances.

Le président: Désolé, je dois accorder le droit de parole à quelqu'un d'autre.

Mr. Lapierre: It is too bad, I would have liked to go on.

The Chairman: Mr. Leblanc.

Mr. Leblanc: Welcome! Thank you for your excellent presentation.

I have a question. I have had the opportunity of meeting the people involved in the textile manufacturing industry. They have assured me that free trade was good for them. You also seem to agree.

However, I think that the true competition these days does not come from the U.S.A. but from elsewhere. Is that so?

M. Barry: Comme nous l'avons souligné dans notre mémoire, un certain nombre de secteurs de l'industrie du textile sont prêts à embarquer dans le libre-échange très rapidement et y sont prêts depuis un certain temps déjà. Certains d'entre eux sont des fabricants de tissus et fabriquent plus précisément des lainages et des tissus en laine peignée. Ces derniers servent à la confection de costumes, notamment.

Les fabricants de fibres maison, c'est-à-dire au moins un fabricant de laine à tricoter et certains fabricants de produits textiles industriels ou de tissus industriels, partagent aussi cet avis.

Désolé, mais quelle était la suite de cette question?

Mr. Leblanc: From what I have heard, your main competition in textiles does not come from the Americans

[Texte]

pas les Américains mais plutôt les autres pays du monde. Par ailleurs, vous auriez un certain problème au niveau de la confection. Mais, même au niveau de la confection, apparemment, vous n'auriez pas trop de compétition avec les Américains; elle viendrait plutôt des autres pays du monde.

Je voulais simplement savoir si vous pouvez confirmer que ce que j'ai entendu.

Mr. Barry: At the end of our submission, in table 1, you will find some very quick statistics dealing with the question of imports and exports into Canada. If you look at the first page of table 1, you will see that in 1986 imports into Canada of textiles, not clothing—and that covers fibres, yarns, fabrics and made-up articles—amounted to \$2.6 billion, of which \$1.1 billion came from the United States. So the United States is a major source of import competition.

Of that total \$2.6 billion, close to 30% now comes from what we call low-wage countries or developing countries, and that proportion has grown over the last four or five years. So what you say is true. In certain areas import competition is increasing greatly from Third World countries, and this applies right across the whole chain. It certainly applies to man-made fibres and it also applies to yarns and fabrics.

M. Leblanc: Une autre question. J'ai lu que vous aviez 7,200 employés dans toutes vos industries du monde. Est-ce exact?

M. Bell: Ici, au Canada.

M. Leblanc: Et vous avez 4,200 employés aux États-Unis. C'est exact? Bien. Peut-être que la réponse est dans le document que vous nous avez donné mais j'aimerais que vous me le confirmiez. Croyez-vous, avec le libre-échange, que vos investisseurs seront plus intéressés à s'installer aux États-Unis qu'au Canada?

• 1020

Mr. Bell: This is a very interesting subject. I will speak for our own position. As was indicated at the beginning by Mr. Barry, everybody in the industry does not view the subject in the same fashion.

If the conditions we have asked for, and if the conditions we understand are being negotiated today, including the ones that are yet to be resolved, leave us with an environment for operating that is not only acceptable but also practical in terms of developing a competitiveness opposite the United States, then I think the choices will be at least equal. What we will then look at are all the other circumstances that go with an investment.

In our own particular case, we operate on both sides of the border. We have recently been making some additional acquisitions to support our overall worldwide

[Traduction]

but from other countries of the world. You might also have some problem in the needle trade. But even where the needle trade is concerned, you apparently would not be getting too much competition from the Americans; it would be coming from other countries.

I would simply like to know if you can confirm what I have been hearing.

M. Barry: À la fin de notre document, au tableau 1, vous trouverez des statistiques concernant les importations et exportations canadiennes. Si vous prenez la première page du premier tableau, vous constaterez qu'en 1986 nous avons importé au Canada, au niveau des textiles et non pas de la confection, c'est-à-dire fibres, fils, tissus et articles fabriqués, nous avons importé, dis-je, quelque 2,6 milliards de dollars dont 1,1 milliard de dollars en provenance des États-Unis. Nous avons donc une grosse concurrence au niveau de l'importation en provenance de ce pays.

De ces 2,6 milliards de dollars, environ 30 p. 100 nous viennent de ce que nous appelons les pays en voie de développement ou à bas salaires et cette proportion croît depuis quatre ou cinq ans. Ce que vous dites est donc vrai. Dans certains secteurs, il y a concurrence croissante au niveau des importations en provenance des pays du Tiers monde cela vaut pour tous les produits du secteur. Cela vaut certainement dans le cas des fibres chimiques et cela s'applique aussi aux fils et tissus.

Mr. Leblanc: Another question. I have read somewhere that you have 7,200 employees all around the world. Is that so?

Mr. Bell: Here, in Canada.

Mr. Leblanc: And you also have 4,200 employees in the U.S.A. Is that it? Fine. Perhaps the answer is in the document that you have handed us, but I would like you to confirm it. With free trade, do you think your investors will be more interested in setting up shop in the U.S.A. than in Canada?

M. Bell: C'est un sujet très intéressant. Je vais parler pour nous. M. Barry l'a dit en commençant: toute l'industrie ne partage pas la même opinion.

Si les conditions que nous avons demandées et les conditions qui, paraît-il, font l'objet du débat aujourd'hui, sans oublier les conditions qui restent à régler, si toutes ces conditions créent un climat non seulement acceptable mais aussi propice à défier la concurrence des États-Unis, alors, dans ce cas, je crois que les chances seront au moins égales. Nous pourrions ensuite examiner toutes les autres circonstances qui entourent un investissement.

Dans notre cas à nous, nous faisons affaire dans les deux camps. Nous avons fait récemment certaines acquisitions pour soutenir l'ensemble de notre activité

[Text]

activity. In the interests of the present employees and shareholders of our Canadian operation, we feel that the better the balance we have in the various major markets of the world, the more security, which is a very dangerous word to use, and the more confidence we can offer our employees that overall and over time we will be disrupted as little as possible. There will be some disruption. I cannot say at this point in time whether our investments will be made equally on both sides of the border or more on one than on the other. It is a hypothetical thing, depending on how the circumstances present themselves.

Speaking personally for an international company that is based in Canada, we are actively looking at the moment and have some very ambitious capital expenditure programs on hold, which are destined for our Canadian operations. We believe we have a shot at making our plants here and our products—in a different environment from the one we would prescribe—competitive with those in the United States. It takes time and it certainly will take a whole different attitude amongst all of our work force and it will take a different orientation.

I would also pick up on your other question. What we are challenged to do right now is to bring ourselves from the competitive position opposite the United States with duties included and freight and all the other things that go into it over a 10-year period and, at the same time, to face a more onerous competitive situation from the low-cost producers of the world, whose price, everything in, is lower than the United States prices.

I have a little diagram here, showing Canada, the United States and whatever the low-cost producer happens to be on a particular product. This is representative of quite a wide spectrum of competition we have. It shows the price in Canada today; the United States price, brought in and paying duty and so on, which is higher than the Canadian price; and the low-cost producer's price, including his duty.

What we are looking to do and what I believe the challenge is, which we have accepted, is to go from a higher price to a lower price to make us competitive, equal with the United States. At the same time, we cannot lose sight of the fact that this is a fact of life, and we cannot get there in one step. If we get to here, we are in much better shape to then counter the situation over here. This is the area we are concentrating on. This is where we are apprehensive about any initiative that might be introduced that does not recognize it fully and accelerates the process beyond the first step into the second step.

Given this kind of assurance and given the kind of wording we can see assures such a position, we are certainly prepared to invest a substantial sum of money to make some of our facilities competitive.

[Translation]

dans le monde. Considérant les intérêts de nos employés actuels et des actionnaires de notre entreprise au Canada, nous croyons que plus nous arrivons à conserver un équilibre entre les différents marchés importants du monde, plus nous pouvons garantir... ce mot est très dangereux... à nos employés qu'au bout du compte nos opérations seront très peu bouleversées et plus nous pouvons les mettre en confiance. Il y aura certains bouleversements. Je ne peux pas dire là maintenant si nous investirons autant de part et d'autre ou plus d'un côté que de l'autre. Cela reste une hypothèse. Tout dépend de la tournure des choses.

Je parle ici au nom d'une société internationale basée au Canada et je vous avoue qu'à l'heure actuelle nous envisageons sérieusement d'investir dans nos opérations canadiennes et que nous avons des programmes très ambitieux en suspens à cet égard. Nous croyons qu'avec nos usines et nos produits d'ici, nous pouvons arriver à concurrencer la production américaine, malgré que le contexte ne soit pas idéal pour nous. Ce sera long; il faudra sûrement que nos travailleurs changent complètement d'attitude et il faudra aussi une orientation différente.

Je voudrais également revenir sur votre autre question. Le défi que nous devons relever à l'heure actuelle est le suivant: mettre fin au cours des dix prochaines années à la situation concurrentielle qui prévaut dans nos échanges avec les États-Unis en raison des droits de douane, des frais de transport et de tout ce que cela comprend et, en même temps, affronter une concurrence plus vive de la part des pays qui produisent à bon marché, dont les prix, tout compris, sont plus bas que ceux des Américains.

Voici un petit schéma qui représente le Canada, les États-Unis et le pays producteur à bon marché pour un produit quelconque. Cela illustre une situation assez fréquente pour nous: on voit le prix au Canada aujourd'hui; puis le prix américain, comprenant le transport, les droits et tout le reste, qui est plus élevé que le prix canadien; et enfin, le prix du pays qui produit à bon marché, incluant les droits.

Ce que nous visons, et c'est là à mon avis que se trouve le défi, un défi que nous avons d'ailleurs accepté, c'est de passer d'un prix supérieur à un prix inférieur pour devenir concurrentiels, sur un pied d'égalité avec les Américains. En même temps, on ne peut pas nier l'état des choses et il est impossible de changer la situation d'un trait. Si nous arrivons ici, nous serons bien mieux placés pour contre-attaquer là. C'est là-dessus que nous misons. Et c'est là que nous nous méfions d'une quelconque initiative qui ne tiendrait pas compte, de façon rigoureuse, de cette perspective et qui précipiterait le processus de mutation de la première étape dans la seconde.

Étant donné l'assurance qui nous est donnée à cet égard et le libellé qui, à notre avis, garantit pareille position, nous sommes prêts, de toute évidence, à investir de forts montants pour rendre notre production concurrentielle.

[Texte]

[Traduction]

• 1025

Mr. Langdon: I welcome the textile industry and the Canadian Textiles Institute. I was struck very strongly by your brief this morning. I had expected it to come out very much in favour of the specific accord signed with the United States. It does not do that; it leaves the question open pending certain assumptions and certain key points.

I want to put before you one of these key points. It seems to me that the government is caught in a vice on this issue of duty remission. If they do not satisfy the apparel producers with a duty remission scheme they feel will permit them to survive, they face not just opposition, but, if the thing goes through, also considerable job loss in that part of the industry. On the other hand, if assistance by duty remission is given to the apparel producers, they will face serious opposition from you and potential job loss as well.

Am I correct that one way or the other they are looking at potentially considerable job loss, either in the apparel industry or in the textile industry?

Mr. Barry: May I speak first on behalf of CTI. It is a difficult question. There are interests to balance. We question whether the lack of a duty remission program for the apparel industry would lead to job loss. I suppose the apparel industry says it will. It is also not inevitable that a duty remission program for the apparel industry, properly constructed, would lead to job loss in the textile industry, but there is that danger.

It could also lead to market loss and deprivation of duty rate protection. Under some circumstances it could produce an advantage for the American textile industry entering our markets. None of this is known for sure yet. All we know is that there is a problem and we are going to have to try to resolve it fairly soon.

Mr. Langdon: I think it is dramatic that you have been able to bring the problem before us today. It is a case where we had not been so clearly shown the extent of the problem and the way the two sides of a related industry are battling out the question of what is going to happen to duty remission and where the costs of this trade deal are going to fall.

We are pressed for time, but I want to ask about adjustment. The government likes to use the auto pact as an example of free trade. It is not because of some of the managed aspects, but it is striking that in the pact there was an extremely well-developed system of adjustment, specifically for the auto industry, the TBA or Transition Benefits Adjustment Program.

If there were a commitment to what the Prime Minister has said—as Mr. Lapierre has indicated, the

M. Langdon: Je souhaite la bienvenue aux gens de l'industrie et de l'Institut canadien des textiles. Votre exposé de ce matin m'a profondément déconcerté. Je pensais que vous seriez très favorables à l'accord conclu avec les États-Unis. Mais non: vous laissez la question en suspens, dépendant de certaines hypothèses et certains facteurs clés.

Je tiens à vous signaler un de ces facteurs clés. Il me semble que la question de la remise des droits place le gouvernement dans un étai. S'il refuse aux fabricants de vêtements les remises qu'ils estiment nécessaires à leur survie, non seulement il soulève leur opposition, mais en plus, il risque de voir ce secteur de l'industrie perdre un nombre considérable d'emplois. Par contre, s'il leur accorde des remises pour les aider, il soulèvera votre opposition à vous et vous fera perdre éventuellement des emplois dans votre secteur aussi.

Dites-moi si je me trompe, mais il semble que d'un côté comme de l'autre, il risque de provoquer de sérieuses pertes d'emplois, tant chez les fabricants de vêtements que dans l'industrie textile?

M. Barry: J'aimerais répondre en premier au nom de l'ICT. C'est une question délicate. Il faut peser les intérêts de part et d'autre. Nous nous demandons si l'industrie du vêtement perdrait nécessairement des emplois si on lui refusait les remises de droits. Je suppose que les fabricants de ce secteur disent que oui. Il n'est pas sûr non plus qu'un programme de remise pour l'industrie du vêtement, bien élaboré, entraînerait de perte d'emplois dans l'industrie textile, mais il y a tout de même un danger.

On pourrait aussi perdre une part du marché et la protection que garantissent les tarifs douaniers. Dans certains cas, cela offrirait aux Américains une brèche leur permettant de pénétrer dans nos marchés du textile. Rien de cela n'est sûr encore. Tout ce que nous savons, c'est qu'il existe un problème et que nous devons essayer de le résoudre d'ici peu.

M. Langdon: A mon avis, votre exposé de ce matin est capital. Votre exemple illustre mieux que tout autre jusqu'ici la portée du problème et nous voyons comment deux industries connexes débattent la question de la remise des droits et se demandent qui va faire les frais de l'accord.

Le temps nous manque, mais je désire parler de l'adaptation de la main-d'œuvre. Le gouvernement aime citer l'exemple du Pacte de l'automobile quand il parle de libre-échange. Ce n'est pas tant pour certains des aspects gérés par ce poste, mais il est remarquable de constater que le pacte comporte un système d'adaptation minutieusement élaboré, prévu spécialement pour l'industrie automobile, le Programme transitoire de prestations pour l'adaptation des travailleurs.

Si l'on s'était engagé à mettre en application les paroles du premier ministre—M. Lapierre a fait remarquer que le

[Text]

Minister of Finance has refused to confirm a commitment to such job adjustment programs—would we not have expected a more specific set of announcements by this point? I heard at the First Ministers' meeting on Thursday that the only commitment made was for the establishment of an advisory council to look at the question. Does that disturb you in terms of the time it implies?

• 1030

Mr. Bell: There is no question in our minds that we would all be better served if we had a policy or a program we understood and could measure right now.

I hope there is not a wild degree of naivety on our part in expecting the words that have been used throughout the build-up to this present state have always included... and that there will be an appropriate adjustment for displaced workers in terms of training and those who are permanently displaced.

A few years ago the government had a program called C-78 in place for a specific number of industries, which was extremely helpful and served the purpose we are all concerned about in this particular discussion. That program was discontinued not even a year ago. With others in this industry, we participated with other industries across the country in a very expansive study designed to formulate a replacement policy.

I presume it would not be exactly the same as the C-78 because it was addressing the possibility of a free trade agreement, and the government wished to have a program that would embrace all industrial sectors, whereas C-78 was restricted to five or six of the various sectors. From the practical cost point of view, one could understand the desire to do that.

We have not heard how far along that study has gone, but I would hope we would be a serious part of the input which the government officials are evaluating.

I also hope and we continue to say, provisions to which we have given support are qualified by that one in particular, because we know there will be some loss and relocation. Sometimes the loss will not be felt totally, but if you relocate a number of times, as we have done—you consolidate two operations into one—you could offer positions to the displaced people.

[Translation]

ministre des Finances a refusé de confirmer un engagement envers de tels programmes d'aide à l'adaptation des travailleurs—n'aurions-nous pas reçu, au point où nous en sommes, une série d'annonces plus précises à ce sujet? J'ai entendu à la réunion des premiers ministres, jeudi, qu'on ne s'était engagé qu'à former un conseil consultatif pour examiner la question. Êtes-vous inquiets quand vous pensez au temps qu'il faudra y mettre?

M. Bell: Il ne fait absolument aucun doute dans notre esprit qu'il serait préférable pour nous de bénéficier d'une politique ou d'un programme que nous comprendrions et dont nous pourrions immédiatement évaluer les effets.

J'espère que nous n'avons pas fait preuve jusqu'à présent d'une trop grande naïveté en croyant que les termes utilisés depuis le début de toute cette affaire supposaient automatiquement... et que l'on mettra effectivement en place à l'intention des travailleurs déplacés des mesures appropriées d'ajustement en termes de recyclage, ainsi que pour ceux qui seront déplacés de façon définitive.

Il y a quelques années, le gouvernement avait mis en place un programme intitulé C-78, à l'intention d'un certain nombre d'industries; ce programme était extrêmement utile, et il répondait précisément à l'objectif qui nous intéresse aujourd'hui. Or, il vient tout juste d'être supprimé, il y a à peine un an. Nous nous sommes associés à d'autres membres de cette industrie ainsi qu'à d'autres industries à travers le pays pour mener ensemble une étude très coûteuse, dont le but était de mettre sur pied une solution de rechange à ce programme.

Je suppose que cette solution ne sera pas tout à fait identique au C-78, étant donné la possibilité d'un accord de libre-échange et d'ailleurs, le gouvernement aimerait pouvoir mettre en oeuvre un programme applicable à l'ensemble des secteurs industriels, alors que le C-78 était réservé à cinq ou six secteurs différents. C'est une position bien compréhensible du point de vue de la rentabilité économique.

Nous n'avons pas réussi à savoir dans quelle mesure cette étude avait été utilisée, mais j'ose espérer que les responsables gouvernementaux lui accorderont dans leur évaluation toute l'importance qu'elle mérite.

J'espère également, et nous continuons de le dire, que les dispositions de l'entente auxquelles nous nous sommes déclarés favorables sont quelque peu éclipsées par cette clause en particulier, étant donné que nous savons qu'il va nécessairement y avoir des pertes et des réinstallations. Dans certains cas, les effets de ces pertes ne seront pas entièrement perceptibles, mais si vous procédez à plusieurs réinstallations de suite comme nous l'avons fait, cela revient en fait à faire d'une pierre deux coups—vous pourriez en fait offrir des emplois aux personnes déplacées.

[Texte]

The hardship and trauma of moving from one community to another has precluded the possibility of much transfer. We have additional jobs we could offer the same people, but they do not want to change their lifestyle. That is also understandable.

These programs had been very helpful at that time. In this case, we could imagine being extremely helpful somewhere along those lines, because there is going to be some re-arranging of our lives. If these things are allowed to happen—within the framework we read from the present free trade agreement over the 10-year period—and are monitored and controlled in a very responsible fashion, some part of the disruption could be attritional.

But if something happens because of an inadvertent word placement in a clause that causes an undue acceleration of the process over the 10-year period to a shorter timeframe, then the attritional part would be virtually impossible and we would have more trauma.

M. Fontaine: Quand M. Barry a fait ses commentaires d'introduction, j'ai été heureux de l'entendre dire que les membres de son groupe faisaient des ventes brutes de près de 6 milliards de dollars et employaient 60,000 personnes. Il est bon que des gens représentant des intérêts aussi importants parlent d'une façon positive de l'entente de libre-échange. Je demande à mes collègues députés de tenir compte du fait que le témoin qui les a précédés parlait au nom de 70 employés.

Quelle proportion de ces ventes de 6 milliards de dollars va à l'exportation?

Mr. Barry: First of all, let me make the correction that with \$6 billion of sales we also have 60,000 employees. The employment figure of 7,000 pertained to Dominion Textile.

On the second page of tables at the end of the Canadian Textiles Institute submission, you will see that exports by the Canadian textile industry to all sources, all countries, were over \$600 million in 1986. It is a bit more than 10% of the total industry's shipments. Of that figure, some \$378 million went to the United States. You will see from that table that the share of total exports going to the United States has increased over the last four or five years. So while we do not export the bulk of our goods, export performance of over half a billion dollars is respectable.

[Traduction]

Le calvaire et le traumatisme que constitue le fait d'avoir à déménager d'un endroit à l'autre nous ont empêchés d'envisager les moindres possibilités de transfert. Nous disposons à l'heure actuelle d'emplois que nous pourrions offrir à ces mêmes personnes, mais celles-ci ne sont pas disposées à changer leur mode de vie. C'est d'ailleurs un point de vue compréhensible.

Ces différents programmes étaient très utiles à l'époque où ils ont été mis en oeuvre. On pourrait par conséquent imaginer qu'ils pourraient, une fois de plus, se révéler extrêmement utiles, étant donné que les personnes concernées vont devoir modifier quelque peu leur vie actuelle. Si on laisse effectivement les choses se dérouler ainsi—c'est-à-dire sur une période de 10 ans si l'on en croit le cadre établi dans l'actuel accord de libre-échange—et si l'on surveille et l'on suit l'évolution de la situation d'une façon aussi responsable que possible, on pourrait dans ce cas envisager d'imputer à l'attrition une partie des bouleversements qui vont survenir.

Mais s'il devait par malheur se produire que l'on insère dans une clause un mot qui risque de provoquer une accélération du processus et ramener la période de transition initiale de 10 ans à une période plus courte, alors il serait pratiquement impossible de compter sur l'attrition et nous aurions dans ce cas à faire face à des bouleversements encore plus importants.

Mr. Fontaine: I was pleased to hear Mr. Barry say in his opening remarks, that the members of his group have sales work 6 billion dollars and employ some 60,000 people. It is good to hear people who represent interests as important as these speak positively about free trade. I would remind my colleagues that the previous witness was speaking on behalf of 70 employees.

What portion of the 6 billion dollars in sales do exports account for?

M. Barry: Premièrement, laissez-moi faire une petite rectification pour dire que, parallèlement aux 6 milliards de ventes, nous avons également 60,000 employés. Le chiffre de 7,000 employés se rapportait à la Dominion Textile.

À la deuxième page des tableaux insérés à la fin de la présentation de l'Institut canadien des textiles, vous verrez qu'en 1986, les exportations totales de l'industrie canadienne des textiles se sont élevées à plus de 600 millions de dollars, et ce dans toutes les directions, dans tous les pays. Ce chiffre représente un peu plus de 10 p. 100 de la production totale de l'industrie. Sur ce chiffre, il y a eu au total quelque 378 millions de dollars d'exportation en direction des États-Unis. Vous pourrez constater d'après ce tableau que la part du total des exportations en direction des États-Unis a augmenté au cours des quatre ou cinq dernières années. Par conséquent, on peut considérer que, même si nous n'exportons pas l'essentiel des biens que nous produisons, un total d'exportation qui s'élève à plus d'un milliard de dollars est tout de même une performance honorable.

[Text]

[Translation]

• 1035

M. Fontaine: Pouvez-vous faire des commentaires sur les positions de plus en plus protectionnistes des Américains en ce qui concerne l'arrivée de marchandises canadiennes dans leur pays? Que diriez-vous si la situation ne changeait pas, si on optait pour le statu quo, compte tenu de la politique des Américains qui ferment de plus en plus leurs frontières?

Mr. Barry: Before the U.S. Congress there is an Omnibus Trade Bill and a U.S. textile bill. If the textile bill should be passed and if the President's veto, which will happen, is overcome, the effect of that bill would be to freeze imports into the United States from all countries, including Canada, at their 1986 levels and permit a growth rate of 1% a year thereafter for 10 years.

I am not sure the textile bill will pass, but that would obviously be damaging to the sort of increasing export performance these statistics show. In addition, the status quo—and it is described in greater detail in our brief and I am sorry we do not have more time to discuss it—is not all that exciting a prospect for Canadian textile manufacturers. We see the Canadian garment industry with imports taking an increasing share of its market. We see our products with imports taking an increasing share of our markets. You do not have to be a very sophisticated mathematician to extrapolate these trends over the next decade or so and reach some conclusions.

I think an increasing number of people, not everyone in the industry, believe that a free trade arrangement with the United States, given adequate transition and adjustment conditions—and we do not know these yet—provides a better alternative than the very tough one we face. It is a hard choice. It is really the better of two difficult alternatives. Neither will be easy. Both have dangers.

M. Fontaine: Combien d'emplois canadiens dépendent de nos exportations de 380 millions de dollars vers les États-Unis?

Mr. Barry: If it is 10% of shipments, and you could say 10% of jobs, but it depends on product mix.

M. Fontaine: Merci.

The Chairman: Our next witnesses are from the

Mr. Fontaine: Could you comment on the positions of the Americans, who are more and more protectionist in terms of Canadian goods entering their country? If the situation remained as it is, if we chose the statu quo, given the policy of the Americans to close their frontier tighter and tighter, what would you say?

M. Barry: Le Congrès américain examine actuellement une loi intitulée l'Omnibus Trade Bill, ainsi qu'une loi sur les textiles. Si cette dernière loi devait en fin de compte être promulguée et le veto du président, surmonté, le volume des importations admis aux États-Unis serait gelé, et ce pour tous les pays, y compris le Canada, à leurs niveaux de 1986; la loi autoriserait par ailleurs un taux annuel de croissance de ces importations de 1 p. 100 pendant une période de 10 ans.

Je ne suis pas certain que cette loi sur les textiles sera effectivement adoptée, mais si elle l'était, elle risquerait de toute évidence de mettre un frein à l'accroissement de nos exportations que révèlent les statistiques dont je viens de parler. En outre, la perspective du statu quo n'est pas aussi réjouissante que cela pour les fabricants canadiens de textile. Nous avons d'ailleurs décrit cette question en détail dans notre exposé, et je regrette que nous n'ayons pas plus de temps pour en débattre. Les importations de textile sont en train de constituer une part de marché de plus en plus importante au Canada. De la même façon, nous constatons, pour notre propre produit, que les importations représentent une part de plus en plus importante du marché. Même sans avoir des notions de mathématiques très approfondies, il n'est pas difficile de procéder à une petite extrapolation de ces tendances au cours de la prochaine décennie et de tirer certaines conditions.

Je pense qu'il y a de plus en plus de gens, peut-être pas tout le monde dans l'industrie, qui estiment préférable de conclure avec les États-Unis une entente de libre-échange, moyennant des dispositions appropriées en matière de transition et d'ajustement—que d'ailleurs, nous ne connaissons pas encore—plutôt que de rester dans la situation actuelle, qui est pour nous des plus difficile. Il s'agit là d'un choix délicat. En fait, entre deux maux, il nous faut choisir le moindre. Aucune des deux solutions n'est facile à appliquer. Elles comportent toutes deux leurs dangers propres.

Mr. Fontaine: How many jobs are linked to our \$380 million exports to U.S.?

M. Barry: S'il y a 10 p. 100 d'expéditions, et disons 10 p. 100 d'emplois, mais tout dépend de la structure des produits.

Mr. Fontaine: Thank you.

Le président: Les témoins que nous allons entendre maintenant représentent la

[Texte]

Coalition régionale de Montréal d'opposition au libre-échange. Le président est Pierre Paquette. Je vous souhaite la bienvenue.

[Traduction]

Coalition régionale de Montréal d'opposition au libre-échange, whose president is Pierre Paquette. Welcome to the Committee.

• 1040

M. Guy Cousineau (secrétaire général du Conseil des travailleurs et travailleuses du Montréal métropolitain (FTQ), Coalition régionale de Montréal d'opposition au libre-échange): Au nom de la Coalition régionale de Montréal d'opposition au libre-échange, des membres de l'UPA et de la CSN dans la région de Montréal, qui est représentée par le Conseil central de Montréal, au nom de l'Alliance des professeurs de Montréal qui représente les enseignants de la CEQ et de la FTQ qui est représentée par le Conseil des travailleurs et travailleuses du Montréal métropolitain, il nous fait plaisir d'être ici ce matin pour vous présenter notre position et nos arguments contre l'entente actuelle.

Je vous présente M. Loubier de l'UPA; M. Pierre Paquette du Conseil central; et M. Denis Boudreau, économiste à la FTQ, qui a travaillé avec la Coalition.

Comme vous le savez, nous nous sommes prononcés dès le début sur le libre-échange et l'entente actuelle. Ce qui nous poussait, au début, à être contre les négociations n'a pas été modifié dans l'entente proposée.

Pour nous, les questions en litige au moment où l'on a entamé les négociations sur le libre-échange étaient les suivantes. Est-ce qu'un accord et la restructuration industrielle qui s'ensuivrait seraient à l'avantage net du Canada? Parviendrait-il à réaliser l'objectif du gouvernement conservateur de placer l'industrie canadienne dans une meilleure position face au reste du monde, principalement aux États-Unis? Est-ce que les déplacements de l'activité industrielle, sectoriels et régionaux, qui suivront l'accord seront conciliables avec la nécessité d'une certaine stabilité économique intérieure? Enfin, est-ce que les coûts sociaux et politiques de l'ajustement seront justifiables eu égard des bénéfices que pourrait tirer le Canada d'un tel accord?

En 1986, lorsqu'on s'est posé ces questions, on y a répondu non, ce qui nous a amenés à être contre la poursuite des négociations bilatérales avec les États-Unis. L'un des premiers dangers qu'on voyait à cela, c'était celui du désinvestissement. Bien que l'accord recherché soit censé viser exclusivement la normalisation des relations commerciales entre le Canada et les États-Unis, un impact direct pourrait se situer, non pas tant dans la conciliation d'un vaste marché commun, ce qui est présenté comme le résultat final recherché, que dans une profonde modification des conditions d'investissement. La dépendance des investissements américains et étrangers nous inquiète beaucoup.

Si le Canada a été une terre d'investissements industriels dans les années passées, depuis quelques années, ces investissements se sont transformés en des placements de portefeuille. Il n'est pas sûr que le

Mr. Guy Cousineau (Secretary General, Conseil des travailleurs et travailleuses du Montréal métropolitain (QFL), Coalition régionale de Montréal d'opposition au libre-échange): On behalf of the Montreal Regional Coalition against Free Trade, members of the UPA and the CNTU in the Montreal region, represented here by the Montreal executive committee, and on behalf of the Alliance des professeurs de Montréal, which represents teachers in the QTC and the QFL, which is represented by the Conseil des travailleurs et travailleuses du Montréal métropolitain, we are pleased to be here this morning to present our position and our arguments against the free trade agreement.

I would like to introduce Mr. Loubier, from the UPA; Mr. Pierre Paquette, of the executive committee; and Mr. Denis Boudreau, an economist with the QFL who has worked with the coalition.

As you know, we took a stand on free trade and the agreement from the very beginning. The reasons we had for opposing the negotiations at the outset have not changed in light of the proposed agreement.

In our opinion, the points at issue when the free trade negotiations started were as follows: would an agreement and the resulting industrial restructuring result in a net advantage for Canada? Would it achieve the Conservative government's objective of putting Canadian industry in a better position with respect to the rest of the world, chiefly the United States? Would it be possible to reconcile the shifts in industrial, sectoral and regional activity with the need to maintain some domestic economic stability? Finally, would the social and political costs of the adjustment be justifiable given the possible benefits to Canada of the agreement?

When we asked these questions in 1986, we decided the answer was no, and this is why we were opposed to bilateral negotiations with the United States. One of the first dangers we saw was disinvestment. Although the agreement is supposed to deal exclusively with trade relations between Canada and the U.S., there could be a direct impact, not so much on the creation of a huge common market, which is presented as the ultimate desired result, but rather on a profound change in investment conditions. Our dependence on American and foreign investment concerns us a great deal.

While Canada was a country of industrial investment in the past, for a number of years now, investments of this type have become portfolio investments. It is not certain that free trade will lead to genuine investment. Companies

[Text]

libre-échange entraînera de véritables investissements. Les compagnies vont avoir tendance à investir aux États-Unis au lieu de moderniser et de renforcer les investissements qu'elles ont ici.

À notre avis, Montréal est dans une situation très précaire à ce niveau-là. Dans l'économie montréalaise, certains secteurs seront très touchés dans le cadre du libre-échange. On pense à l'habillement, aux produits électriques, à l'industrie chimique et aux aliments et boissons. Ce sont des secteurs de la région de Montréal qui vont être très touchés. Premièrement, les industries chimiques, des produits électriques et des produits métalliques dépendent beaucoup des investissements américains. Lorsque l'accord de libre-échange sera adopté, les États-Unis, avec leur surcapacité de production, nous feront directement concurrence. Montréal sera une cible, et on en va avoir des problèmes au niveau du développement industriel.

• 1045

Il y a aussi un danger dans toute la question des politiques régionales. Actuellement, dans l'Est, on propose des programmes pour restructurer l'industrie, pour mettre en place des programmes s'adaptant à la région est. Dans le cadre du libre-échange, le Canada ne sera plus en mesure de se donner des politiques de ce genre.

M. Loubier va maintenant nous parler de l'agriculture.

M. Yvan Loubier (directeur adjoint des recherches, Union des producteurs agricoles, Coalition régionale de Montréal d'opposition au libre-échange): Vous connaissez un peu les arguments qu'on lance depuis deux ans, en particulier depuis le 3 octobre dernier.

On a été les premiers au Québec, à l'Union des producteurs agricoles, à analyser les impacts possibles d'un pacte de libre-échange entre le Canada et les États-Unis sur l'économie agricole du Québec et du reste du Canada. Depuis le 3 octobre dernier, nous avons analysé et réanalysé cette entente, et on arrive encore à la même conclusion: en abolissant les tarifs douaniers dans le secteur agricole, on va faire disparaître, à moyen ou à long terme, plusieurs pans de l'agriculture québécoise et du reste du Canada.

Je vais vous donner quelques exemples des effets de l'abolition des tarifs. On pourrait parler longuement de cette entente, parce qu'elle ne touche pas seulement l'abolition des tarifs, mais aussi d'autres points qui affectent sérieusement l'agriculture.

Jusqu'en décembre 1986, les études d'Agriculture Canada et des autres ministères provinciaux de l'Agriculture arrivaient à la conclusion que la seule abolition des tarifs dans le secteur des fruits et légumes frais et en conserve signifierait, à moyen et à long terme, la disparition de ce secteur. Assez curieusement, depuis le 3 octobre 1987, ce n'est plus grave. Même après trois jours de discussions intensives avec des hauts fonctionnaires

[Translation]

will tend to invest in the United States rather than modernizing and strengthening their investments here.

We think Montreal is in a very precarious position in this regard. Some sectors of Montreal economy should be very affected by free trade. We are thinking of industries such as clothing, electrical products, chemicals, and food and beverages. These industries in the Montreal region will be very affected by the free trade agreement. First of all, the chemical, and electric and metal products industries depend heavily on American investment. When the free trade deal is passed, the United States, with its production over-capacity, will be competing directly with us. Montreal will become a target, and will have problems with industrial development.

There is also a danger as regards regional policy. At the present time, the government is planning to set up a special program to restructure the industrial sector in east-end Montreal. Under free trade, Canada would no longer be able to put such policies in place.

Mr. Loubier will now discuss agriculture.

Mr. Yvan Loubier (Assistant Research Director, Union des producteurs agricoles, Coalition régionale de Montréal d'opposition au libre-échange): I am sure you are familiar with the arguments that have been put forward for the last two years, particularly since October 3.

The UPA was the first Quebec group to analyse the possible impact of a free trade deal between Canada and the U.S. on the agricultural economy of Quebec and the rest of Canada. Since October 3, we have analysed and re-analysed the agreement, and we keep coming up with the same conclusion: namely, that by abolishing agricultural tariffs, we are going to cause the disappearance of a number of agricultural sectors in Quebec and in the rest of Canada in the medium or long term.

Let me give me a few examples of the effects of abolishing the tariffs. We could discuss the agreement at length, because it concerns not only the abolition of tariffs, but also other matters that have a considerable impact on agriculture.

Until December 1986, studies done by the federal and provincial departments of agriculture concluded that the abolition of tariffs on fresh and canned fruits and vegetables alone would result in the disappearance of this sector in the medium and long term. Strangely, since October 3, 1987, the same departments think the situation is no longer serious. Even after three days of intensive discussion with senior officials from Agriculture Canada,

[Texte]

d'Agriculture Canada, ce n'est plus grave: les fruits et légumes sont conservés.

L'abolition des tarifs joue aussi dans les secteurs où il y a gestion des approvisionnements, par exemple le secteur avicole et le secteur des produits laitiers. On nous dit qu'on a conservé les offices de commercialisation, mais ce n'est que partie remise. Par la force des choses, avec les pressions attribuables aux ouvertures sur les produits à haute valeur ajoutée, comme le yogourt, la crème glacée et les autres produits contenant des solides du lait, ainsi que sur les produits du secteur avicole, la gestion des approvisionnement telle qu'on l'a connue au Canada ne peut pas demeurer. Cela, c'est bien évident.

Lorsqu'on fait un parallèle avec la position canadienne, au GATT, en ce qui a trait à l'agriculture, on comprend fort bien qu'on ait convenu d'une entente de ce genre. En effet, la position canadienne, au GATT, est d'en arriver à l'abolition totale des contingents à l'importation qui sont un des éléments essentiels dans la gestion des approvisionnements.

On traite aussi dans cette entente-là de l'abolition des subventions. On parle des subventions à l'exportation. Lorsqu'on regarde dans le glossaire, on voit qu'il s'agit non seulement des subventions à l'exportation, mais de l'ensemble des subventions selon la définition de la notion de subventions dans la loi commerciale américaine. Il s'agit des subventions à la production, des subventions en intérêt, de toute forme de subvention ciblée. En agriculture, il n'y a que des subventions ciblées.

On dit que les pouvoirs des provinces en agriculture sont maintenus. Il n'y a rien de plus inexact. Si vous regardez à la page 35 de l'entente, vous verrez que les provinces doivent se conformer à l'esprit et à la lettre de l'entente, au même titre que le gouvernement fédéral.

Depuis le début, on nous dit qu'on a signé le 3 octobre une entente établissant le statu quo pour l'agriculture. Il y en a même qui nous disent que c'est un statu quo amélioré. J'en doute beaucoup. Pour nous, c'est une régression qui risque de faire mal à l'agriculture du Québec comme à celle du reste du Canada.

On pourrait parler des effets de l'entente sur les autres secteurs, mais je pense qu'on en a suffisamment parlé jusqu'à maintenant. On a déposé des mémoires et on vous a clairement exposé notre position. Nous avons discuté pendant trois jours avec des hauts fonctionnaires d'Agriculture Canada et du Commerce extérieur. Non seulement ils ne nous ont pas convaincus du bien-fondé de cette entente en agriculture, mais ils nous ont donné des raisons supplémentaires de nous opposer à l'entente telle qu'elle se présente actuellement.

[Traduction]

they still think that the situation of the fruit and vegetable sector is no longer serious.

The abolition of tariffs also has an impact on products that come under supply management, such as poultry and dairy products. We are told that the marketing boards have been maintained, but we think this is just for the time being. It is only natural that given the pressure resulting from steps taken regarding products with a high value added, such as yogurt, ice cream, and other products containing milk solids and poultry products, the system of supply management that Canada has had in the past cannot remain in its present form. That is quite obvious.

If we look at Canada's position in the GATT negotiations on agriculture, we can see why an agreement of this type was accepted. Canada's position in the GATT negotiations is ultimately to completely abolish import quotas, which are one of the essential aspects of supply management.

The agreement also discussed the abolition of subsidies. There is reference to export subsidies. When we look in the glossary, we find that the term "export subsidies" applies to all subsidies as defined in American trade law. It covers subsidies for production, interest payments, any sort of targeted subsidy. In agriculture, there are only targeted subsidies.

We are told that the provinces' authority in the area of agriculture will be maintained. Nothing could be less accurate. If you look at page 35 of the agreement, you will see that the provinces must comply with the spirit and the letter of the agreement, in the same way as the federal government.

Since the beginning, we have been told that on October 3 we signed an agreement that would maintain the statu quo for agriculture. Some have even told us that it was actually an improvement on the statu quo. I very much doubt this. As far as we are concerned, the agreement is a step backwards that could harm agriculture in Quebec and in the rest of Canada.

We could talk about the effects of the agreement on other sectors, but I think there has been enough discussion of that already. We have tabled briefs and explained our position clearly. We had three days of discussion with senior officials from Agriculture Canada and External Trade. Not only did they not convince us of the merits of the agreement for agriculture, they actually gave us more reasons to oppose the deal in its present form.

[Text]

[Translation]

• 1050

M. Cousineau: Je demande maintenant à Louise Drouin, de l'Alliance des professeurs de Montréal de la CEQ, de nous présenter le côté culturel et social de la question.

Mme Louise Drouin (vice-présidente de l'Alliance des professeurs de Montréal (CEQ), Coalition régionale de Montréal d'opposition au libre-échange): Je suis ici à titre de représentante de l'Alliance des professeurs de Montréal. Je représente donc quelque 8,000 enseignantes et enseignants francophones de Montréal travaillant dans le secteur public, tant aux niveaux primaire et secondaire qu'à l'éducation des adultes. Je représente aussi quelque 300 enseignantes et enseignants travaillant dans le secteur privé à Montréal, à l'école Peter Hall et au Centre académique Fournier, au niveau des enfants et adultes handicapés.

Les partisans d'un traité de libre-échange avec les États-Unis décrivent sous un jour des plus favorables la prospérité économique qui en découlerait pour le Canada et le Québec. Mais ce que ces négociations mettent en jeu, mise à part la menace qui plane sur les industries et les emplois, n'est rien moins que nos valeurs particulières. Nous avons créé, de ce côté-ci de la frontière, une société plus décente, plus humaine et plus civilisée. Une entente sur le libre-échange, si elle était conclue, se ferait au prix de tout ce qui nous différencie des Américains.

Pour l'école publique, la plus grande menace plane sur tout l'aspect de la culture et des problèmes sociaux.

La culture pour les citoyennes et les citoyens moyens, c'est d'abord l'image qu'ils reçoivent d'eux-mêmes à travers les produits culturels qu'ils consomment. Or, c'est d'abord et surtout devant leur écran de télévision que les citoyennes et citoyens s'approprient leur culture comme dans un miroir. On connaît l'importance de ce média. À 12 ans, un enfant a accumulé 10,000 heures d'écoute télévisuelle, autant que sur les bancs de l'école. Or, 72 p. 100 de la programmation de langue anglaise et plus de 90 p. 100 de toutes les dramatiques viennent des États-Unis. À la télévision française, à laquelle les Québécois sont fidèles quatre heures sur cinq, la moitié des émissions et 80 p. 100 des dramatiques proviennent de l'étranger, surtout des États-Unis. Les chiffres sont effarants. Qu'on parle anglais ou français, le miroir nous renvoie l'image et les valeurs de la culture américaine.

Nous devons nous imposer sur notre propre marché face à l'invasion culturelle américaine pour éviter la disparition des industries culturelles au profit des géants américains. Pour les négociateurs américains, la culture est une industrie comme les autres, puisque leur société est une société ethnocentrique où les valeurs humaines semblent être principalement axées sur le statut économique de l'individu.

À long terme, le plus grave danger pour l'éducation publique risque d'être l'adite harmonisation des politiques du gouvernement canadien en vue d'enligner ses services sociaux sur ceux des États-Unis pour qu'on demeure

Mr. Cousineau: I will now ask Louise Drouin, from the Alliance des professeurs de Montréal, of the QTC, to discuss the cultural and social aspects of free trade.

Ms Louise Drouin (Vice-President, Alliance des professeurs de Montréal (QTC), Coalition régionale de Montréal d'opposition au libre-échange): I am here as representative of the Alliance des professeurs de Montréal. I therefore represent some 8,000 francophone, public sector teachers in Montreal who teach at the primary and secondary levels and in the area of adult education. I also represent about 300 teachers who work in the private sector in Montreal, at Peter Hall school and Centre académique Fournier which are schools for handicapped children and adults.

Those in favour of a free trade deal with the United States speak in glowing terms of the economic prosperity that would result for Canada and Quebec. But what is at stake in these negotiations, besides the threat to industries and jobs, is nothing less than our own unique values. We in Canada have created a more decent, a more human and a more civilized society. If a free trade agreement were to be signed, we could lose everything that distinguishes us from Americans.

The greatest threat for public schools is in the area of culture and social programs.

For the average person, culture is first the image they have of themselves as transmitted by the cultural products they consume. This image comes first and foremost from television, which acts as a mirror for the average citizen. We know how important television is. By age 12, a child has spent 10,000 hours in front of the television, as much as he or she has spent in the classroom. The fact is that 72% of English-language programming, and more than 90% of all dramatic programming comes from the United States. On French-language television, which Quebecers faithfully watch four hours out of five, half of the programs and 80% of the dramas are from abroad, chiefly from the United States. The figures are alarming. Whether we speak English or French, the image we see on television reflects American cultural values.

We should take a strong stand on our own market against the American cultural invasion to ensure that our cultural industries do not disappear under the onslaught of the American giants. The American negotiators consider culture to be an industry like any other, since their society is ethnocentric, and one in which human values seem to focus chiefly on a person's financial status.

In the long term, the most serious danger facing public education could be the harmonization of Canada's policy with that of the U.S., so as to bring our social services into line with those of the United States to enable us to remain

[Texte]

compétitifs sur le vaste marché américain. Ainsi, le gouvernement serait implicitement obligé, comme il l'est déjà en matière de politique économique, de modeler ses décisions d'ordre social sur celles des États-Unis.

Dans un régime global de libre-échange, les industries culturelles canadienne et québécoise, notamment celles de l'édition et de la radiodiffusion, déjà menacées par l'invasion des produits américains, subiraient des pressions encore plus fortes, même si le Canada continuait d'affirmer sa volonté politique d'assurer une protection minimale des produits nationaux.

La principale conséquence de ceci pour les systèmes d'éducation et le personnel enseignant serait la diminution ou même la disparition des ouvrages didactiques d'origine canadienne et québécoise. Les disciplines les plus fortement touchées par ce recul possible seraient l'histoire, la littérature et les sciences humaines. Ce sont les trois disciplines clés pour préserver la culture d'une société.

De plus, il faut bien comprendre que la langue est le plus puissant facteur d'appartenance sociale et ethnique en même temps qu'un facteur de différenciation et d'exclusion. Ce phénomène se manifeste de façon particulièrement violente dans les situations de bilinguisme ou de multilinguisme. C'est pourquoi il ne peut y avoir deux langues de la promotion ou du pouvoir sur un même territoire. Au Québec, la langue est le français. Le gouvernement se doit d'encourager la création de produits culturels en français adaptés au goût des jeunes Québécois et Québécoises, de les traduire et de les distribuer rapidement.

M. Cousineau: Pierre Paquette va maintenant nous parler des services et conclure l'exposé.

• 1055

M. Pierre Paquette (président, Conseil central de Montréal (CSN), Coalition régionale de Montréal d'opposition au libre-échange): Guy Cousineau a présenté la position du milieu industriel au moment où on participait à certains débats dans la région de Montréal. Le secteur des services devait être exclus de l'entente de libre-échange; maintenant, il en fait partie. Or, dans la région de Montréal, on a un retard considérable par rapport à des villes comme Toronto ou Vancouver. Par exemple, au niveau de l'emploi, de 1971 à 1981, les services de production ont augmenté de 44.7 p. 100 à Montréal, alors qu'à Toronto, ce pourcentage d'accroissement était de 67.3 p. 100, et, à Vancouver, de 64 p. 100.

Un accord de libre-échange qui ne permettrait que des mesures transitoires dans les services de production de l'entreprise et qui ne permettrait pas de mesures gouvernementales de création et de promotion de services, à Montréal entre autres, mais aussi dans l'ensemble du Canada, nous mènerait à un retard considérable. C'est dans les services à l'entreprise particulièrement que les emplois de l'avenir se situent.

[Traduction]

competitive on the huge American market. Thus, the Government would be implicitly forced, as it already is with respect to economic policy, to model its social decisions on those of the U.S.

Under a comprehensive free trade deal, Canadian and Quebec cultural industries, in particular book publishing and broadcasting, which are already threatened by the invasion of American products, would suffer even greater pressure, even if Canada were to continue to maintain its political will to provide minimum protection for national products.

The main consequence of this change in attitude for our educational systems and our teaching staffs would be a reduction or even a disappearance of Canadian and Quebec-produced text books. The subjects that would be affected the most would be history, literature and the humanities. These are three key fields in the preservation of a society's culture.

In addition, we must understand that language is the strongest factor in creating a feeling of social and ethnic belonging. At the same time it is a factor that distinguishes and excludes one people from another. This phenomenon is particularly violent in bilingual or multilingual contexts. That is why there cannot be two languages that have power in a given area. In Quebec, the language is French. The Government must encourage the creation of cultural products in French geared to young Quebecers, and must translate and distribute them quickly.

Mr. Cousineau: Mr. Pierre Paquette will now conclude our presentation by talking about the service sector.

Mr. Pierre Paquette (President, Montreal Executive Committee (CNTU), Coalition régionale de Montréal d'opposition au libre-échange): Guy Cousineau presented the industrial sector's position at a time when we were taking part in some discussions in the Montreal area. The services sector was to have been excluded from the free trade agreement; now it is included. The Montreal area is considerably behind a city such as Toronto or Vancouver. The increase in jobs in production services between 1971 and 1981 was 44.7% in Montreal, while the figure for Toronto was 67.3%, and for Vancouver, 64%.

A free trade agreement that would provide only for transitional measures in production services and would not allow the government to take steps to create and promote services, in Montreal, and elsewhere in Canada, would put us considerably behind. Jobs of the future will be chiefly in the area of services to companies.

[Text]

Alors, le libre-échange fait le tour des secteurs. Notre coalition régionale voulait aussi souligner que la rencontre d'aujourd'hui n'est pas à proprement parler le débat que nous voulons sur l'accord du libre-échange. On réitère la demande déjà faite par la coalition québécoise contre le libre-échange, d'audiences publiques sur le texte final. On demande aussi un débat public qui devrait se terminer par une élection générale par laquelle le gouvernement qui voudra signer un accord de libre-échange irait chercher un mandat très clair sur la question; ce qui n'est pas le cas présentement. On a fait le tour de la question, je crois. Nous attendons vos questions.

Le président: Merci, Monsieur Allmand.

M. Allmand: Merci, monsieur le président. Bienvenue aux témoins.

Chaque fois que les groupes ont mentionné les mêmes préoccupations que vous ce matin, le gouvernement et les députés conservateurs ont dit que les programmes sociaux et médicaux ne sont pas touchés par l'accord; que l'Office de commercialisation ou les agences de production et de gestion ne sont pas mentionnés dans l'accord, en conséquence, ils ne sont pas touchés. S'ils ne sont pas mentionnés, ils ne sont pas touchés. L'assurance-chômage n'est pas mentionnée dans l'accord, en conséquence, elle n'est pas touchée. Même chose avec l'Action positive, des lois concernant l'environnement, etc., et même ce matin, l'éducation.

Vous savez que les compagnies canadiennes doivent faire la concurrence avec les compagnies américaines, pas seulement sur le marché canadien, mais sur le marché des États-Unis. Selon vous, même si les programmes que j'ai mentionnés ne sont pas mentionnés dans l'accord, est-ce qu'il y aura des pressions des compagnies canadiennes d'exercer pour harmoniser nos programmes sociaux, médicaux, nos relations de travail avec les Américains, le salaire minimum, et ce pour être sur le même pied en matière de compétition avec les Américains? Auriez-vous des exemples de ce genre de pressions qui pourraient se faire, même si nous n'avons pas la même attitude sociale au Canada qu'aux États-Unis?

M. Loubier: Monsieur Allmand, si vous voulez que j'aborde la question des Offices de commercialisation, il est évident qu'ils ne sont pas nommés directement dans cette entente. Mais, il est aussi évident qu'en abolissant les tarifs douaniers seulement, vous déstabilisez la gestion des approvisionnements telle que nous la connaissons aujourd'hui. Il y a trois mesures essentielles dans la gestion des approvisionnements: il y a les restrictions à la production au niveau national, les contingents à l'importation et les tarifs douaniers. En enlevant les tarifs douaniers, vous permettez aux produits transformés américains, de pénétrer le marché canadien: yogourt, crème glacée, produits de la volaille hautement transformés. . . Il est évident que vous créez des pressions. Vous créez des pressions, en premier lieu, dans la concurrence de ces produits américains face aux produits transformés canadiens.

[Translation]

So free trade has an impact on a number of sectors. Our regional coalition also wanted to make the point that today's meeting is not really the debate that we would like to have on the free trade agreement. We would like to repeat the request made by the Quebec Coalition Against Free Trade, namely that public hearings be held on the final text of the agreement. We would also ask that there be a general election after the public debate so that the government that wants to sign a free trade agreement would get a very specific mandate on the issue. That is not the case at the present time. I believe we have given you an overview of the issue. We will now answer any questions you may have.

The Chairman: Thank you, Mr. Allmand.

Mr. Allmand: Thank you, Mr. Chairman. I would like to welcome the witnesses.

Each time various groups have mentioned the same concerns you have raised this morning, the government and the Conservative MPs have said that our social and medical programs will not be affected by the agreement, that the marketing boards or the production and management agencies are not mentioned in the agreement, and therefore will not be affected. If they are not mentioned, they will not be affected. Unemployment Insurance is not mentioned in the agreement, therefore it will not be affected. The same goes for Affirmative Action, legislation on the environment, and, as we heard this morning, education.

You know that Canadian companies have to compete with American companies, not only on the Canadian market, but also on the American market. In your opinion, even if the programs I listed are not mentioned in the agreement, will there be pressure on Canadian companies to bring our social and medical programs, our approach to labour relations, and our minimum wage laws into line with those in the United States in order to compete? Have you any examples of the type of pressure that could be applied, even though Canada has a different attitude to social issues than the United States?

Mr. Loubier: Mr. Allmand, if you want me to get into the matter of marketing boards, it is quite clear that they are not mentioned specifically in the agreement. However, it is also obvious that the abolition of tariffs by itself destabilizes the supply management system we have in Canada at the present time. There are three essential components to supply management: restrictions on domestic production, import quotas and tariffs. By removing the tariffs, you allow processed American products to come into the Canadian market. I am thinking of products such as yoghurt, ice cream and highly processed poultry products. Obviously pressure will be created. The first place the pressure is felt is in the competition faced by processed Canadian products from the American products.

[Texte]

Je vous donne un exemple. On n'a pas signé l'entente, on n'a pas encore mis en place, par exemple, la suppression des tarifs douaniers que déjà l'Association canadienne des producteurs manufacturiers agro-alimentaires fait des pressions pour obtenir une plus grande ouverture au niveau des contingents en importation. Ils considèrent, contrairement au passé, que la gestion des approvisionnements n'est pas un système harmonieux, qu'elle devient une contrainte de prix puisqu'on prévoit faire entrer des produits américains transformés. Donc, par la force des choses, vous affectez les Offices de commercialisation et la gestion des approvisionnements.

• 1100

Mais, il faut aussi considérer la position canadienne au GATT. On demande non seulement l'abolition des subventions totales à l'agriculture mais l'abolition des contingents à l'importation. Donc, vous abolissez les tarifs, vous abolissez les contingents. Que reste-t-il de la gestion des approvisionnements? Il ne reste que des Offices de commercialisation d'apparence, sans pouvoir.

M. Allmand: Je dois mentionner que les manufacturiers de nourriture, par exemple, le président de Quaker Oats, et plusieurs dans la même position, ont dit que l'un ou l'autre groupe doit disparaître avec cet accord: les Offices de commercialisation ou les compagnies qui manufacturent les nourritures au Canada.

M. Loubier: Effectivement.

M. Allmand: Il y aurait peut-être d'autres commentaires sur ces questions; ceux des syndicats surtout.

• 1105

M. Paquette: Par exemple: dans le secteur de l'armement, il existe déjà une forme de marché de libre-échange puisqu'il n'y a pas de tarif. Dernièrement, le syndicat de la Vickers à Montréal a été obligé, pour être en mesure de soumissionner sur les contrats de sous-marins américains, de consentir des diminutions de 25 de l'heure de salaire; ce type de travail nécessite beaucoup de main-d'oeuvre, il s'agit de soudure de précision nécessitant beaucoup de main-d'oeuvre; et on est en concurrence avec le sud des États-Unis. C'est un peu ce qui se passe avec un accord de libre-échange. Les types d'industries du Québec ne sont pas en concurrence avec le nord des États-Unis qui verse des salaires comparables aux nôtres, avec des conditions de travail et de vie comparables aux nôtres. Il est en concurrence avec le sud des États-Unis où la main-d'oeuvre est moins bien payée et la moins bien protégée par des législations sociales. Même à l'intérieur d'une certaine forme de libre-échange qu'est la Confédération canadienne, le gouvernement du Québec n'a pas accepté d'augmenter le salaire minimum sans s'entendre, au préalable, avec le gouvernement de l'Ontario. Alors, imaginez ce que ce sera, alors qu'on n'a même pas cette entente minimale à l'intérieur d'une communauté de frères, avec un pays qui est à peu près 10

[Traduction]

Let me give you an example. We have not signed the agreement yet, we have not yet removed the tariffs, and already the Canadian Food Processors Association is lobbying for more flexibility on import quotas. Contrary to what happened in the past, they feel that supply management is not a harmonious system, that it is becoming a constraint on prices since consideration is being given to letting processed American products in, something that will necessarily affect marketing boards and supply management.

But the Canadian position on GATT must also be examined. It requires not only the abolition of all agricultural grants but also the abolition of import quotas. So you abolish tariffs, you abolish quotas. What is left of supply management? Only the semblance of marketing boards without any power.

Mr. Allmand: I must mention that food manufacturers, for example, the President of Quaker Oats and several others in the same position, have said that one group or the other must disappear with this Accord: marketing boards or the companies that manufacture food in Canada.

Mr. Loubier: Just so.

Mr. Allmand: There might be other comments on these issues; from the unions especially.

Mr. Paquette: In the armament sector, there is already a form of free trade market since there are no tariffs. Lately, the union at Vickers in Montreal has been compelled, so as to be in a position to bid on American submarine contracts, to consent to \$2 an hour salary decreases; this type of work, precision soldering, requires a great deal of manpower; the competition is the southern United States. This is a small example of what happens with a free trade agreement. Quebec industry is not in competition with the northern United States, where salaries are comparable to ours, as are working conditions and lifestyles. It is in competition with the southern United States, where salaries are lower and workers less well protected by social legislation. Even within the "free trade" area of Canadian Confederation, the Government of Quebec did not agree to increase minimum wage without prior agreement with the Government of Ontario. Imagine what will happen when there is not even this minimal agreement in a community of brothers, with a country that is nearly 10 times larger. That is what salaries, working conditions and living conditions will be like under a free trade agreement.

[Text]

fois plus gros. Voilà ce que seront les salaires, les conditions de travail et les conditions de vie sous un accord de libre-échange.

Mr. Allmand: Y a-t-il d'autres commentaires?

Mr. Cousineau: Il faut aussi regarder la dernière année. Elle nous a fourni quelques expériences de ce que nous vivrions avec l'harmonisation des lois commerciales. Les États-Unis, alors qu'on négocie un accord de libre-échange, nous imposent une surtaxe de 15 p. 100 à l'exportation du bois d'oeuvre. Le Canada et le Québec riposte en disant de ne pas y touchez, qu'ils augmenteront de 15 p. 100 le prix à payer pour le même bois. C'est se placer dans une concurrence où les Canadiens auront à payer plus cher pour des choses qu'ils vendaient aux États-Unis. Ainsi, il en coûtera plus cher pour bâtir des maisons au Canada. Mais eux, vivent dans des situations où les maisons n'ont pas les mêmes exigences.

Il faut aussi considérer le textile: la concurrence du textile n'est pas à Taiwan ou en Asie. Le coton utilisé au Québec et au Canada vient directement des États-Unis. Les syndicats sont absents des usines du textile au sud des États-Unis; il n'est pas question de salaire minimum. C'est donc une concurrence qui forcera nos usines, soit à s'harmoniser avec les salaires et les conditions de travail du sud des États-Unis, soit à investir aux États-Unis plutôt que rester au Canada. C'est clair! Nous pensons que c'est ainsi qu'on s'enlignera. S'il en est ainsi du libre-échange, on continuera d'investir dans les portefeuilles au Canada; il est avantageux d'investir dans des portefeuilles au Canada. Mais, l'investissement direct dans les entreprises se fera aux États-Unis. Les mêmes compagnies vont grandir aux États-Unis plutôt que de le faire ici.

Mr. Allmand: Dernière question.

The Chairman: I am sorry, I am going to have to go to Mr. Leblanc now.

Mr. Allmand: Same old story.

Mr. Leblanc: Merci, monsieur le président.

Tantôt, M^{me} Drouin a dit qu'elle représentait environ 1,100 enseignants; et les autres membres disaient aussi qu'ils représentent leurs syndiqués. J'ai eu l'occasion de parler avec plusieurs syndiqués. Je me suis rendu compte que vous ne les représentez pas vraiment. La plupart de vos membres ne sont pas d'accord avec vous. Tantôt, vous avez parlé d'élections que le Parti progressiste conservateur devrait demander sur le libre-échange. Je me demande si vous avez fait une élection auprès de vos membres avant de dire ici que les syndicats, en général, sont contre le libre-échange. La majorité des syndiqués auxquels j'ai parlé étaient en faveur.

Mr. Cousineau: Monsieur le président... Monsieur Leblanc, quand vous dites que vous avez jase avec des membres de syndicats qui se disent en faveur du libre-échange, vous avez rencontré des gens qui, effectivement, disent comme chez nous dans le secteur primaire, qu'il y aurait des avantages sur le plan commercial. Mais dès qu'on discute avec eux de l'impact

[Translation]

Mr. Allmand: Any other comments?

Mr. Cousineau: We must also look at the last year. It has given us a few examples of what we can expect with the harmonization of commercial legislation. As a free trade agreement is being negotiated, the United States is imposing on us a 15% surtax on construction-grade lumber exports. In reply, Canada and Quebec say "hands off"; they will increase the price to be paid for the same wood by 15%. This is engaging in a kind of competition that will see Canadians pay more for the things they sell to the United States. So it will cost more to build houses in Canada. But they live in situations where houses do not have to meet the same requirements.

Consider also textiles; the textile competition is not in Taiwan or Asia. The cotton used in Quebec and Canada comes directly from the United States. There are no unions in textile factories in the southern United States; minimum wages are not an issue. This competition will compel our factories either to fall into line with salaries and working conditions in the southern United States, or to invest in the United States rather than staying in Canada. No question! We think that is the way to go. If free trade is the same, there will be continued investment in portfolios in Canada; it is advantageous to invest in Canadian portfolios. But direct investment in businesses will take place in the United States. The same companies will grow in the United States rather than doing so here.

Mr. Allmand: Last question.

Le président: Je regrette, mais je dois céder la parole à Mr. Leblanc.

Mr. Allmand: Toujours la même histoire.

Mr. Leblanc: Thank you, Mr. Chairman.

Earlier, Mrs. Drouin said she represented approximately 1,100 teachers; and the other members say they represent their union members as well. I have had the opportunity to speak with many union members. I realize now that you do not really represent them. Most of your members do not agree with you. Earlier, you spoke of elections that the Progressive Conservative Party should call on free trade. I wonder if you had an election among your members before saying here that generally speaking, unions oppose free trade. Most of the union members with whom I have spoken supported it.

Mr. Cousineau: Mr. Chairman... Mr. Leblanc, when you say you have spoken with union members who expressed support for free trade, you have met with people who are actually expressing the same opinion as we in the private sector, that there would be advantages on the commercial level. But as soon as you discuss with them the impact of free trade on social legislation, on

[Texte]

de ceci sur les lois sociales, sur ce qu'on est en tant que Canadiens, sur l'assurance-chômage, sur nos politiques pour favoriser le développement régional, on voit que ce n'est plus la même chose.

• 1110

Vous dites que toutes ces choses ne sont pas remises en cause dans l'accord. Vous n'avez qu'à regarder ce que signifie l'harmonisation au niveau des lois commerciales et vous verrez toutes les conséquences de l'accord sur nos politiques. On sera obligés d'adopter la définition des États-Unis d'une subvention illégale. Tout développement économique dans lequel le gouvernement voudra s'impliquer sera déclaré illégal.

Vous dites qu'on n'est pas représentatifs. Cet après-midi, il y a un congrès à la FTQ. Je suis vice-président de la FTQ et je me représente au poste de vice-président. À ce congrès, où il y aura au-delà de 1,000 personnes, on appuiera la position qu'on a adoptée dès le début, à savoir que l'accord actuel n'est pas dans l'intérêt des travailleurs du Québec.

Jusqu'à maintenant, il n'y a pas eu de véritable débat. Le gouvernement progressiste conservateur a gardé ses études. Vous ne voulez pas les rendre publiques, pas plus que le gouvernement libéral au Québec. Actuellement, vous faites de la propagande avec un accord que vous semblez parfois ne pas avoir lu. Vous contredisez ce que nous lisons dans les documents que vous nous avez envoyés, et vous trompez la population canadienne. Il va falloir que vous disiez les mêmes choses que vous avez écrites. On a des problèmes avec vous, et on vous demande de tenir un débat public avec des textes où l'on se confrontera et où on parlera de la même chose. Actuellement vous avez des études et vous parlez de choses que vous ne voulez jamais rendre publiques. Il va falloir que le gouvernement progressiste conservateur indique clairement sa position.

M. Leblanc: Comment pouvez-vous dire que vous êtes contre le libre-échange alors que 95 p. 100 des investisseurs, des gens qui prennent des risques dans la société, qui achètent des actions des entreprises, qui sont propriétaires d'une entreprise, disent avoir hâte que le libre-échange se concrétise pour aider la société canadienne et québécoise à créer des emplois et à agrandir ce grand pays qu'est le Canada?

Vous dites représenter vos employés, mais au fond, vous travaillez contre l'emploi et pour les problèmes sociaux. La meilleure façon de régler les problèmes sociaux, c'est de créer des emplois. Les grands experts canadiens disent que le libre-échange est bon pour les entreprises canadiennes et pour l'emploi. Je ne comprends pas votre argument-là.

M. Loubier: Je vous ferai remarquer, monsieur Leblanc, que depuis le 3 octobre dernier, les grands partisans d'une entente de libre-échange avec les États-Unis ont lu l'entente et l'ont analysée et font maintenant preuve d'une certaine réticence. Albert Breton, qui était

[Traduction]

what we are as Canadians, on unemployment insurance, on our regional development policies, you see that it is no longer the same thing.

You say all these things are not threatened in the agreement. Just look at what commercial legislation harmonization means and you will see all the consequences of the agreement for our policies. We will be compelled to adopt the Americans' definition of an unlawful subsidy. Any economic development in which the government wishes to become involved will be declared unlawful.

You say we are not representative. This afternoon, an FTQ convention is under way. I am vice-president of the FTQ and I am running again for that office. At this convention, which will be attended by over 1,000 people, there will be support for the position we have adopted from the outset, that the current agreement is not in the interest of Quebec workers.

To date, there has been no real debate. The Progressive Conservative government has not released its surveys. You, like the Liberal government in Quebec, are unwilling to make them public. At present you are issuing propaganda for an agreement that you sometimes appear not to have read. You contradict what we read in the documents you sent us, and you are deceiving the Canadian public. You are going to have to say the same things you have written. We have problems with you, and we are asking you to hold a public debate, with texts, at which we will confront each other and discuss the same topics. At present, you have surveys and you speak of things you never seem to publish. The Progressive Conservative government is going to have to clearly indicate its position.

Mr. Leblanc: How can you say you oppose free trade when 95% of investors, of people who take risks in the society, who buy shares, who own businesses, say they cannot wait for free trade to take shape and help Canadian and Quebec society create jobs and make yet greater this great country which is Canada?

You say you represent your employees, but deep down, you are working against employment and for social problems. The best way to settle social problems is to create jobs. Leading Canadian experts say that free trade is good for Canadian businesses and employment. I do not understand your argument.

Mr. Loubier: I would point out, Mr. Leblanc, that since October 3 last, the leading proponents of the free trade pact with the United States have read the agreement and analysed it and are now displaying some reticence. Albert Breton, who was principal advisor to the Macdonald

[Text]

conseiller principal à la Commission Macdonald, a des réticences face à cette entente. Il ne peut rien dire actuellement. M. Mulroney se promène dans tout le Canada en disant que c'est la meilleure solution pour réduire les disparités régionales. M. Breton n'est pas tout à fait d'accord avec lui. Depuis le 3 octobre, le Conseil économique du Canada s'est penché sur cette entente. Judith Maxwell, la présidente du Conseil économique du Canada, prévoyait en juin dernier la création de 175,000 à 350,000 emplois. Elle dit actuellement que certaines conditions n'ont pas été respectées dans l'entente et que le Conseil doit refaire ses estimations. Ces nouvelles estimations seront disponibles à la fin de février ou au début de mars. L'entente risque d'être signée sans qu'on sache à quoi s'attendre, sans que l'analyse par les grands sages n'ait été faite.

Également, plusieurs entrepreneurs s'aperçoivent aujourd'hui qu'avec cette entente, ils ne seront pas très bien servis. On a rencontré des entrepreneurs comme Culinar, Catelli et d'autres dans le transport maritime et par camion qui commencent à douter de cette entente. Je pense qu'il ne faut pas généraliser lorsque deux ou trois grands chefs d'entreprises déjà établies aux États-Unis disent qu'ils sont en faveur du libre-échange. Nous aussi, on est en faveur de l'amélioration des échanges, mais l'entente que vous avez signée le 3 octobre dernier est loin d'être avantageuse pour le Canada.

The Chairman: Sorry, I am going to have to go to Mr. Parry, please.

M. Parry: Je tiens tout d'abord à souhaiter la bienvenue à nos témoins de ce matin et à exprimer ma satisfaction d'être de retour à Montréal, la ville qui m'a accueilli il y a 17 ans en tant qu'immigrant.

• 1115

Je veux vous poser une question sur le genre d'économie qu'on aura à Montréal quelques années après la mise en vigueur d'une entente comme celle signée le 3 octobre. Croyez-vous qu'une telle entente aura pour effet d'accroître la domination des multinationales dans l'économie montréalaise? En outre, croyez-vous qu'elle aura pour effet à long terme de substituer à la volonté des peuples exprimée par le biais du gouvernement la volonté des investisseurs exprimée par les compagnies multinationales?

M. Cousineau: On nous dit que les investisseurs et les patrons sont d'accord sur le libre-échange. En effet, cela répond à une demande qu'ils expriment depuis longtemps. Premièrement, ils disent que depuis longtemps, la main-d'œuvre au Québec et au Canada est trop bien payée et leur coûte trop cher. C'est sûr que cela fera en sorte qu'ils seront en position de force. Le libre-échange n'est pas encore en vigueur et ils nous disent: En prévision de l'accord du libre-échange, aux tables de négociations, voulez-vous restreindre vos demandes salariales, vos demandes en matière de pensions, afin qu'on puisse s'harmoniser avec les États-

[Translation]

Commission, has concerns about this agreement. He cannot say anything now. Mr. Mulroney travels across Canada saying that it is the best solution to regional disparity. Mr. Breton does not agree with him at all. Since October 3, the Economic Council of Canada has studied this agreement. In June, Judith Maxwell, who chairs the Economic Council of Canada, predicted the creation of 175,000 to 350,000 jobs. She now says that certain conditions have not been met in the agreement and the council must review its estimates. These new estimates will be available in late February or early March. The agreement may be signed without knowing what we can expect, without analysis by leading experts.

Also, many business people are realizing today that they will not be very well served by this agreement. We have met with businesses such as Culinar, Catelli and others involved in ocean-going transportation and trucking who are starting to have doubts about this agreement. I do not think a generalization can be drawn when two or three executives of businesses already established in the United States say they support free trade. We also support trade improvement, but the agreement you signed on October 3 last is far from being advantageous for Canada.

Le président: Je regrette, mais il me faut donner la parole à M. Parry, s'il vous plaît.

Mr. Parry: First I want to welcome our witnesses this morning and express my satisfaction at returning to Montreal, the city that greeted me 17 years ago as an immigrant.

I want to ask you a question about the type of economy we will have in Montreal a few years after implementation of an agreement like the one signed on October 3. Do you believe such an agreement will have the effect of increasing the multinationals' stranglehold on the Montreal economy? In addition, do you believe it will have the long-term effect of substituting the will of investors, as expressed by multinationals, for the will of the people as expressed by the government?

Mr. Cousineau: We are told investors and management agree on free trade. In fact, it meets a demand they have been expressing for a long time. First, they say that workers in Quebec and Canada have been too well-paid for too long, and it is costing them too much. The agreement will certainly result in them gaining the upper hand. Free trade is not yet in effect and they are saying: Looking ahead to the free trade agreement, to the negotiating tables, please restrict your salary demands, your pension demands, so that we can fall into line with the United States. If you continue to act as you are doing, we will not be competitive in the free trade picture.

[Texte]

Unis? Si vous continuez d'agir comme vous le faites, on ne sera pas concurrentiels dans le cadre du libre-échange.

Au fond, c'est ce que les employeurs et les investisseurs sont en train de nous dire. Ils ne pensent aucunement au bien-être des travailleurs. Nous, nous songeons avant tout au bien-être des travailleurs. On a négocié des conventions de travail à un certain niveau et on ne veut pas aller en bas de ce niveau. On s'est battus pour qu'au Québec et au Canada, on ait des lois sociales. Qu'il s'agisse de l'assurance-maladie, de l'assurance-chômage ou des politiques régionales, n'y touchez pas. Si on veut s'harmoniser avec les États-Unis, on ne peut le faire que vers la baisse. Les investisseurs sont aux États-Unis, et aucun investisseur canadien ne sera capable d'être concurrentiel dans un tel contexte.

M. Allmand disait tout à l'heure ce ne sont pas les États-Unis qui vont exercer des pressions auprès des travailleurs et du gouvernement, mais ceux qui ne sont pas assez puissants pour démanteler leur entreprise aux États-Unis et y être concurrentiels.

Voici le scénario qu'il pourrait y avoir dans la région de Montréal. Le vêtement sera l'un des secteurs les plus touchés. À Montréal, cela créera des poches de pauvreté comme on n'en a jamais connu. On est en train de revendiquer dans la région de Montréal une politique ferroviaire pour s'assurer que le CN et le CP maintiennent leurs installations de réparation à Montréal, à l'atelier Angus et à Pointe-Saint-Charles et que Bombardier, Steel Wheel et Steel Foundry continuent à fabriquer des wagons de chemin de fer afin que le dumping américain cesse au niveau canadien. Quand le libre-échange sera en vigueur, dans ces trois usines qui produisent des moteurs et des wagons de chemin de fer et dans le secteur du vêtement, de 10,000 à 15,000 emplois disparaîtront du jour au lendemain. Si on n'est plus en mesure d'avoir des politiques de ce genre, si c'est cela le libre-échange, si c'est ce que les investisseurs prétendent faire pour l'emploi, j'aimerais bien savoir quel genre d'emploi ils veulent avoir.

M. Paquette: On sera sûrement davantage dominés par les multinationales, mais elles ne seront même pas présentes dans la région de Montréal. C'est une fausse conception que quelques entrepreneurs ont en tête. Il est beaucoup plus facile pour des compagnies américaines qui ont un marché de 250 millions d'habitants d'augmenter leur production de 10 p. 100 pour répondre aux exigences d'un marché de 25 millions que pour des entreprises qui desservent un marché de 25 millions d'augmenter leur production pour répondre aux besoins d'un marché de 250 millions. Il y a probablement quelques entrepreneurs qui se laissent prendre par cela. Il sera beaucoup plus facile de rationaliser les opérations à partir des États-Unis que d'exploiter des entreprises dans la région de Montréal.

Tout ce qui nous restera, ce sera quelques entrepreneurs locaux qui répondront aux besoins du marché local qui n'intéressera pas les multinationales américaines. Je reprends un peu ce que disait M. Loubier

[Traduction]

Deep down, that is what employers and investors are saying. They are not thinking of the welfare of the workers at all. Our primary concern is the welfare of the workers. We have negotiated labour agreements at a certain level and we do not want to go backwards. We have fought for social legislation in Quebec and Canada. Hands off health insurance, unemployment insurance and regional policies! If there is a desire to fall into line with the United States, it can only be done by lowering standards. The investors are in the United States, and no Canadian investor will be able to be competitive in such a context.

Mr. Allmand said earlier that it is not the United States that will exert pressure on workers and the government, but those who are not strong enough to move their business to the United States and be competitive there.

Here is the scenario that could happen in the Montreal region. Clothing will be one of the sectors most affected. In Montreal, pockets of poverty such as we have never known will be created. In the Montreal region, demands are being expressed for a rail policy that will ensure that CN and CP maintain their repair facilities in Montreal, in the Angus shop and at Pointe-Saint-Charles and that Bombardier, Steel Wheel and Steel Foundry continue to manufacture rail cars so that American dumping in Canada will stop. When free trade is effective, 10,000 to 15,000 jobs will disappear overnight from these three plants that produce rail engines and cars, and from the clothing sector. If we are no longer in a position to have policies of this type, if that is what free trade is, if that is what investors claim to be doing for employment, I would really like to know what kind of employment they want to have.

Mr. Paquette: We will certainly be dominated to a greater extent by multinationals, but they will not even be present in the Montreal region. That is a false idea that some business people have. It is much easier for American companies that have a market of 250 million inhabitants to increase their production by 10% to respond to the requirements of a market of 25 million people than for businesses that serve a market of 25 million people to increase their production to respond to the needs of a market of 250 million. There are probably a few business people who are taken in by this. It would be much easier to rationalize operations from an American base than to develop businesses in the Montreal region.

All that will remain will be a few local businesses responding to local market needs of no interest to American multinationals. I am backing up a little to what Mr. Loubier said earlier. We are not opposed to opening

[Text]

tout à l'heure. On n'est pas contre l'ouverture au marché extérieur; au contraire, on sait très bien que le Québec et le Canada ont besoin des marchés extérieurs pour développer leurs industries. Cependant, on est contre le fait qu'on mette tous nos oeufs dans le même panier, dans le panier américain. On veut des accords multilatéraux, dans le cadre du GATT ou dans d'autres cadres qui pourraient éventuellement être mis sur pied, des accords qui nous permettraient de ne pas être à la merci d'un seul client. N'importe quelle entreprise privée qui a les moyens de le faire diversifie sa clientèle pour ne pas être aux prises avec une situation où elle serait forcée d'abaisser ses prix ou d'augmenter ses normes de qualité pour répondre aux exigences de son unique client. Il me semble que c'est tellement évident que n'importe quel entrepreneur peut comprendre cela.

• 1120

Mr. Lesick: Welcome ladies and gentlemen. I would just like to mention that we had heard from an owner of a shakes and shingles company when we were in British Columbia, and he mentioned that if this pact had been in place, they would not have had the 35% tariff put on the shakes and shingles. Business has dropped. People have had to be laid off. I thought I should like to mention that to you because you had mentioned about the softwood lumber.

Also, certainly social policies are not on the table. They will not be affected. They have not been affected in the last number of years. They have been increased and enhanced, even though we have a greater amount of freer trade now than we have ever had with the Americans, and even with other countries multilaterally.

With respect to services, you stated that services should not be included in the trade agreement with the Americans, but the European community plans to seek a major liberalization of global trade and services in the present GATT round of negotiations.

Do you believe that the services should be excluded from these GATT negotiations?

Mr. Loubier: Il y a plusieurs volets à votre question. Premièrement, vous dites qu'en Colombie-Britannique, les gens ont de la difficulté au niveau commercial et croient que ces difficultés seront éliminées avec cette entente. C'est loin d'être vrai. On parlait d'un accès garanti au marché américain. Dans l'entente, on n'a même pas obtenu cet accès garanti au marché américain. Cela n'a rien changé, et nous ne sommes pas à l'abri des droits compensatoires américains.

On dit que nos programmes sociaux ne sont pas affectés. Bien entendu, il n'est pas inscrit dans l'entente que l'assurance-chômage va tomber, que l'assurance-stabilisation des revenus du Québec en agriculture va être éliminée, mais on prévoit, sur une période maximale de sept ans, une harmonisation des lois commerciales de part

[Translation]

up to the outside market; on the contrary, we know very well that Quebec and Canada need outside markets to develop their industries. However, we do oppose putting all our eggs in the same basket, the American basket. We want multilateral agreements, in the framework of GATT or other frameworks that might be set up, agreements that would keep us from being at the mercy of a single client. Any private enterprise that is able to do so diversifies its clientele so that it is not stuck in a situation where it would be compelled to lower its prices or increase its quality standards to respond to the requirements of its only client. It seems to me that this is so obvious that any business person could understand it.

M. Lesick: Je vous souhaite la bienvenue, mesdames et messieurs. Je voudrais juste vous dire que, quand nous sommes allés en Colombie-Britannique, un producteur de bardeaux de bois nous a dit qu'il n'y aurait pas eu de surtaxe sur les bardeaux si l'accord avait été conclu. Les affaires vont mal dans ce secteur; il a fallu mettre des gens à pied. Je tenais à vous le dire, parce que vous avez parlé du bois d'oeuvre résineux.

De plus, il est absolument certain que nos politiques sociales ne sont pas sur la table de négociation; elles ne seront pas touchées et d'ailleurs, elles ne l'ont pas été depuis des années, sauf qu'elles sont plus fortes aujourd'hui que jamais. Et pourtant, nous n'avons jamais eu autant d'échanges—et des échanges aussi libres—avec les Américains, et même avec nos autres partenaires internationaux.

Par ailleurs, vous avez dit que les services ne devraient pas faire partie de l'accord, mais je vous rappelle que la CEE cherchera à obtenir une importante libéralisation des échanges de biens et de services à l'échelle planétaire, au cours de la ronde actuelle de négociations du GATT.

Croyez-vous que les services devraient être exclus des négociations du GATT?

Mr. Loubier: There are several parts to your question. First, you say that in British Columbia, people are experiencing business difficulties and believe these difficulties will be eliminated with this pact. That is far from being the truth. There was talk of guaranteed access to the American market. The pact has not even guaranteed this access. It did not change anything, and we are not sheltered from American countervailing duties.

It is said that our social programs are not affected. Of course the pact does not say that unemployment insurance will disappear, that agriculture income stabilization insurance in Quebec will be eliminated, but a mutual harmonization of commercial law is predicted over a maximum period of seven years. To harmonize

[Texte]

et d'autre. Pour harmoniser les lois commerciales, vous devez nécessairement harmoniser vos lois domestiques. Au Canada, on a un cadre législatif plus développé au niveau social et au niveau des politiques et programmes agricole, et les Américains ne nivèleront sûrement pas leurs politiques vers le haut. C'est nous qui allons niveler les nôtres vers le bas.

Quant au GATT, la Communauté économique européenne, en ce qui concerne l'agriculture en particulier, a justement proposé une position rejoignant celle de l'Union des producteurs agricoles du Québec. Elle dit qu'il faut réduire les subventions à l'exportation, et c'est aussi notre avis. La guerre des prix qui existe actuellement, en particulier entre la CEE et les États-Unis, doit cesser. Mais la CEE dit également que toutes les autres formes de subventions ayant des objectifs socio-économiques, c'est-à-dire le maintien d'une économie agricole forte et suffisante pour assurer un degré d'auto-provisionnement alimentaire respectable pour toute nation qui se respecte, doivent demeurer et que les programmes d'incitation doivent également demeurer. La position canadienne, actuellement, est d'abolir l'ensemble des subventions dans le secteur agricole et non pas seulement les subventions directes à l'exportation.

La CEE dit aussi qu'il faut maintenir une discipline de production à l'intérieur des secteurs stratégiques au niveau agricole. Depuis trois ans, on met en pratique la gestion des approvisionnements dans certaines parties de la France. On a copié le régime canadien.

Le gouvernement canadien, contrairement à la CEE, propose au GATT d'abolir la gestion des approvisionnements. Il faut faire attention! Nous appuyons la position de la CEE au GATT, mais nous sommes tout à fait contre la position canadienne, qui est calquée sur la position américaine.

• 1125

Mr. Lesick: I really asked about services and the European Community and not—

M. Loubier: Eh bien, si j'ai mentionné l'agriculture, c'est que l'agriculture fait l'objet des négociations, au même titre que les services.

Mr. Lesick: I wanted a specific answer to services.

M. Cousineau: Je vais demander à M. Boudreau de commenter votre affirmation sur le bardeau de cèdre.

M. Denis Boudreau (Coalition régionale de Montréal d'opposition au libre-échange): Je m'étonne un peu que vous disiez qu'avec l'accord de libre-échange qui est en train d'être négocié, on n'aurait pas eu un tarif compensatoire sur le bardeau de cèdre. J'aimerais comprendre. Voulez-vous dire que cet accord-là nous met à l'abri des recours compensatoires américains tels que celui-là?

Selon notre interprétation des éléments de l'entente qu'on a en main, il est clair que les mesures

[Traduction]

commercial law, you must necessarily harmonize domestic law. In Canada, we have a more highly developed legislative framework at the social level and at the level of agricultural policies and programs, and the Americans will certainly not increase the level of their policies. We will decrease the level of ours.

As for GATT, the European Economic Community, as regards agriculture in particular, has just proposed a position allied with that of the Quebec Union des producteurs agricoles. They say export subsidies must be reduced, and that is our opinion as well. The current price war, in particular between the EEC and the United States, must stop. But the EEC also says that all other forms of subsidies with socio-economic objectives, i.e. maintenance of an agricultural economy strong enough to ensure an appropriate level of food self-sufficiency for any self-respecting nation, must stay in place, as must incentive programs. The Canadian position at present is to abolish all agricultural subsidies, not only direct export subsidies.

The EEC also says that production discipline must be maintained in strategic agriculture sectors. For the past three years, supply management has been practiced in some parts of France, on the Canadian model.

The Canadian government, unlike the EEC, is proposing to GATT that supply management be abolished. A proposal worthy of attention! We support the EEC position at GATT, but are firmly opposed to the Canadian position, which is a knockoff of the American viewpoint.

M. Lesick: Ma question portait en fait sur les services et la Communauté européenne et non pas. . .

Mr. Loubier: Well, the reason I mentioned agriculture is that it is part of the negotiations, just as services are.

M. Lesick: Je voulais obtenir une réponse précise quant aux services.

Mr. Cousineau: I will ask Mr. Boudreau to comment on your statement about cedar shingles.

Mr. Denis Boudreau (Montreal Regional Coalition Opposed to Free Trade): I am rather surprised that you have said that with the free trade agreement that is being negotiated, we would not have faced a countervailing duty on cedar shingles. I would like to know why. Do you mean that this agreement protects us from American countervailing actions like that?

Our reading of the parts of the agreement we have is clearly that the countervailing measures now in effect will

[Text]

compensatoires en vigueur à l'heure actuelle ne sont pas levées et que la loi commerciale américaine ne prévoit d'aucune façon une exemption précise pour les produits canadiens. Si vous vouliez nous convaincre que ces tarifs seront un jour abolis, iriez-vous jusqu'à nous dire que la Loi omnibus sur le commerce international actuellement à l'étude aux États-Unis comportera un article disant que le Canada et les produits des exportateurs canadiens seront exemptés de cette loi commerciale omnibus? Si c'est le cas, est-ce que le gouvernement s'engage à ne pas ratifier un accord sans obtenir l'assurance d'une telle sécurité face aux lois protectionnistes qui sont à l'étude au Congrès américain?

The Chairman: Thank you very much for joining us this morning. We have appreciated your presentation and the ability to have a discussion with you. Thank you kindly.

M. Cousineau: Cela nous a fait plaisir. Nous espérons avoir la chance de vous rencontrer à nouveau lors d'un débat plus large.

The Chairman: Our next witnesses are from Le Regroupement pour le libre-échange, represented today by Mr. Pierre Laurin, from Merrill Lynch Canada Inc., and Professor Pierre-Paul Proulx, of the University of Montreal.

M. Pierre Laurin (directeur général et premier vice-président, Merrill Lynch Canada Inc., Regroupement pour le libre-échange): Mesdames, messieurs les députés, le Regroupement pour le libre-échange vous remercie de l'occasion que vous lui offrez d'exprimer son opinion sur la libéralisation des échanges canado-américains. Permettez-moi d'abord de vous présenter notre association.

Le Regroupement pour le libre-échange a été créé pour faire valoir les avantages qui résulteront de l'abolition des barrières tarifaires entre le Canada et les États-Unis. Ceci nous apparaît d'autant plus nécessaire qu'il faut dépolitiser ce dossier qui est avant tout économique. Nos membres proviennent de tous les secteurs de la société. De plus, nous sommes associés à l'Alliance canadienne pour le commerce et l'emploi.

Le 12 novembre dernier, à l'occasion du lancement de notre regroupement, M. Laurent Beaudoin, président du conseil et chef de la direction chez Bombardier, énumérait les conditions exigées pour tout accord de libre-échange. Je me permets de vous les rappeler très brièvement.

—Tout accord canado-américain devra sauvegarder la souveraineté de chacun des pays signataires;

—Tout accord devra préserver les institutions politiques et les règles constitutionnelles de chacun;

—Tout accord devra comporter des garanties pour le respect de l'identité culturelle du Canada et du Québec;

[Translation]

not be removed and that American trade law in no way provides a specific exemption for Canadian products. If you want to convince us that these duties will one day be abolished, would you go so far as to tell us that the Omnibus International Trade Bill now being studied in the United States will have a section exempting Canada and Canadian products? If that is so, does the government undertake not to ratify an accord without such an assurance of exemption from the protectionist laws now being considered by the U.S. Congress?

Le président: Merci beaucoup d'être venu ce matin. Nous vous remercions de votre exposé et de nous avoir donné l'occasion de parler avec vous. Merci bien.

Mr. Cousineau: It was a pleasure for us. We hope to have the chance to meet you again in a wider debate.

Le président: Les prochains témoins, M. Pierre Laurin, de Merrill Lynch Canada Inc. et le professeur Pierre-Paul Proulx de l'Université de Montréal, représentent le Regroupement pour le libre-échange.

Mr. Pierre Laurin (General Manager and Senior Vice-President, Merrill Lynch Canada Inc., Regroupement pour le libre-échange): Ladies, gentlemen, Members of Parliament, the Regroupement pour le libre-échange thanks you for the opportunity you have given our organization to express its views on freer Canada-U.S. trade. First let me introduce our association.

The Regroupement pour le libre-échange was created to promote the benefits that will result from eliminating tariff barriers between Canada and the United States. This seems all the more necessary to us because this issue, which is mainly economic, must be depoliticized. Our members come from all sectors of society. Furthermore, we are associated with the Canadian Trade and Employment Alliance.

On November 12, when our group was launched, Mr. Laurent Beaudoin, chairman and chief executive at Bombardier, listed the conditions required for any free trade agreement. I shall summarize them very briefly for you.

—Any Canada-U.S. agreement must safeguard the sovereignty of each of the signatory countries;

—Any agreement must preserve the political institutions and constitutional procedures of each country;

—Any agreement must include guarantees respecting the cultural identity of Canada and of Quebec;

[Texte]

[Traduction]

• 1130

—Tout accord devra permettre aux secteurs les plus vulnérables de notre économie de bénéficier de mesures de transition;

—Enfin, tout accord devra prévoir clairement que les conflits et les différends seront réglés d'une manière juste et équitable pour les deux parties.

C'est à ces conditions que nous voulons fournir à la population l'information la plus complète et la plus objective possible, permettant à celle-ci de comprendre les véritables enjeux du libre-échange.

Pour bien comprendre cette entente et en dégager les avantages, nous croyons nécessaire de faire un bref rappel historique que certains événements marquants de notre développement économique éclairent dans la perspective actuelle.

Alors, faisons un peu d'histoire. Au milieu du siècle dernier, le Haut et le Bas-Canada connurent une période de prospérité en vivant un libre-échange commercial sous l'empire d'un traité de réciprocité conclu entre les colonies britanniques du Canada et les États-Unis d'Amérique.

Dix ans plus tard, à l'échéance de ce traité, les Américains refusèrent de le renouveler. Les deux économies se retrouvèrent l'une contre l'autre, se protégeant réciproquement contre le courant économique naturel nord-sud. Cette nouvelle tendance protectionniste évolua jusqu'au milieu des années 1940. C'est au lendemain du non-renouvellement du traité de réciprocité que le Québec connut ses plus grands exodes de population.

En 1947, quelque 90 pays signent l'accord général sur les tarifs douaniers et le commerce, communément appelé le GATT. Ce traité résulte d'un effort pour introduire dans le commerce international des règles favorisant la fluidité des échanges économiques entre les pays, ce qui devait élever le niveau de vie et d'emploi et, par le fait même, provoquer une prospérité mondiale dans la stabilité. L'effet le plus bénéfique de l'accord du GATT fut de faire évoluer les mentalités et de faire reculer graduellement les obstacles au commerce des produits et services.

Le *Kennedy Round*, de 1964 à 1967, provoqua quant à lui un pas important. On cessa de négocier les tarifs produit par produit pour se fixer des objectifs de réduction globale des droits. Ainsi, on s'entendit pour abaisser de 50 p. 100 les tarifs douaniers sur les produits industriels.

En 1979, le *Tokyo Round* a accentué les efforts du *Kennedy Round* en poursuivant la décroissance des tarifs jusqu'en 1988, abaissant ainsi les barrières tarifaires d'un autre tiers en moyenne.

Le *Uruguay Round* est déjà amorcé. Il devrait permettre de freiner les mesures protectionnistes et de redonner l'impulsion voulue à la libéralisation du commerce mondial.

—Any agreement must provide transition measures for the most vulnerable sectors of our economy;

—Finally, any agreement must clearly state that conflicts and disputes will be settled in a manner that is fair and equitable for both parties.

On these conditions, we wish to provide the public with the most complete, objective information possible in order that they can understand what is really at stake with Free Trade.

To understand this agreement and its benefits properly, we believe that it is necessary to give a brief historical overview of some highlights of our economic development that provide perspective for the present situation.

So let us go over a little history. In the middle of the last century, Upper and Lower Canada had a period of prosperity thanks to free trade arising from a reciprocity treaty between the British colonies in Canada and the United States of America.

Ten years later, when this treaty expired, the Americans refused to renew it. The two economies turned against each other, protecting themselves from the natural north-south economic flow. This new protectionist trend continued until the mid-1940s. Just after the reciprocity treaty was not renewed, Quebec experienced its greatest emigration.

In 1947, some 90 countries signed the General Agreement on Tariffs and Trade, commonly called GATT. This treaty arose from a desire to liberalize trade between countries, which was to result in a higher standard of living and greater employment and thereby worldwide prosperity with stability. The most beneficial effect of GATT was to change attitudes and gradually remove obstacles to trade in goods and services.

The *Kennedy Round*, from 1964 to 1967, resulted in an important step. No longer were tariffs negotiated on a product basis, but overall targets were set for lower duties. Thus it was agreed to lower custom duties on industrial products by 50%.

In 1979, the *Tokyo Round*, building on the *Kennedy Round*, provided for declining tariffs until 1988 and further reduced tariff barriers by a third on average.

The *Uruguay Round* has already begun. It should check protectionist measures and give the required impetus to freer world trade.

[Text]

Je vous ai tracé ce bref historique pour vous sensibiliser au fait que nous sommes engagés depuis 40 ans sur la voie de la libéralisation des échanges commerciaux, non seulement avec les États-Unis, mais avec la majorité des économies mondiales.

Parlons maintenant des avantages du libre-échange. L'avantage premier et indéniable pour nous d'un accord de libre-échange avec nos voisins du Sud est l'accès à un marché dix fois plus grand que le nôtre. Ceci ne peut que permettre le développement d'une économie forte favorisant les consommateurs québécois et canadiens.

Un marché de 250 millions de consommateurs ne peut faire autrement que de permettre le développement de nos entreprises, axé présentement sur un marché de 25 millions d'individus. La notion d'économie d'échelle prend dans ce contexte tout son sens. Nier cette évidence, c'est vouloir jouer à l'autruche à tout prix.

Il est bien évident que nos entreprises devront se diversifier et se restructurer, mais c'est là que réside principalement la clé de notre développement économique.

• 1135

D'ailleurs, plusieurs études récentes démontrent que dans une situation de libéralisation des échanges entre un petit pays et un gros pays, c'est toujours le plus petit pays qui finit par gagner davantage d'une façon relative.

Un accord sur le libre-échange permet de contrer le protectionnisme américain, ce qui est de loin l'avantage le plus grand, ce protectionnisme américain qui restreint dramatiquement notre développement économique. Est-il utile de vous rappeler que depuis 1980, une quinzaine de mesures protectionnistes ont été adoptées par les États-Unis contre les importations en provenance du Canada, sur des produits aussi variés que le sucre, les produits en acier spécialisés, le porc, les bardeaux de bois, les moules de construction ou le bois d'oeuvre? Je passe sous silence les restrictions volontaires qui, de plus en plus, prennent place dans l'industrie afin que nous ne soyons pas dans une situation négative vis-à-vis des États-Unis dans le contexte actuel. Je pense par exemple à l'acier. Nous savons que nous avons des ouvertures très grandes ces temps-ci sur le marché américain, mais nous sommes obligés de restreindre volontairement les ventes à cause du climat de protectionnisme qui prévaut actuellement aux États-Unis. Donc, la libre circulation des biens et des services est nettement à l'avantage du Canada, surtout si l'on tient compte de la tendance protectionniste qui s'est développée de façon phénoménale chez nos voisins du Sud au cours des dix dernières années.

Plusieurs personnes reprennent en écho l'exemple des secteurs mous pour nous dire que le libre-échange sera néfaste pour notre économie. Une clarification s'impose ici. Il est totalement faux de prétendre que les secteurs mous sont menacés par un traité de libéralisation des échanges avec les États-Unis. D'ailleurs, accord de libre-échange ou non, ces industries devront faire l'objet

[Translation]

I have given you this brief historical overview to make you aware that we have been liberalizing our trade, not only with the United States, but with most world economies, for 40 years.

Let us now talk about the advantages of free trade. The first—and for us, undeniable—advantage of a Free Trade Agreement with our southern neighbours is access to a market ten times as large as ours. This cannot help but develop a strong economy beneficial to consumers in Quebec and Canada.

A market of 250 million consumers can only contribute to the development of our businesses, which are now based on a market of 25 million. The concept of economy of scale comes into its own in this context. To deny this obvious fact is really to insist on burying one's head in the sand.

Obviously, our businesses will have to diversify and restructure, but that is really the key to our economic development.

A number of recent studies show that under a free trade arrangement between a small country and a large country, the smaller country ultimately derives greater benefits, relatively speaking.

The greatest benefit of a free trade agreement is that it will make it possible to counter American protectionism, which dramatically limits our economic development. May I remind you that, since 1980, the United States has adopted roughly 15 protectionist measures against Canadian imports, against products as varied as sugar, specialized steel products, pork, shakes and shingles, building forms and softwood lumber. And that is not to mention the voluntary restrictions that industry is increasingly adopting so as not to vex the United States in its present mood. I am thinking, for example, of steel. We know we now have a chance to get very broad access to the American market, but in the protectionist climate currently prevailing in the United States, we are forced to restrict sales voluntarily. Thus, the free movement of goods and services is clearly to Canada's advantage, particularly in view of the phenomenal protectionist trend that has arisen among our neighbours to the south in the past 10 years.

In response to this argument, a number of people cite the example of the soft sectors to show us that free trade will be harmful for our economy. Some clarification is needed here. It is utterly false to claim that the soft sectors are threatened by a free trade treaty with the United States. Whether or not there is a free trade agreement, those industries will have to be restructured so as not to

[Texte]

d'une restructuration pour ne pas disparaître face à la concurrence internationale. En vertu de l'accord intervenu le 3 octobre dernier, ces secteurs ont dix ans pour s'ajuster. De plus, il n'est pas exclu de penser que la libéralisation de nos échanges commerciaux pourrait avoir un effet dynamisant pour les secteurs mous par l'accès à un immense marché et de possibles économies d'échelle. Cela permettra peut-être aux entreprises des secteurs mous de redevenir jusqu'à un certain point créatrices d'emplois.

La région de Montréal, en particulier, profitera de cette entente. Depuis une dizaine d'années, la métropole a vu naître plusieurs PME dans ce que l'on appelle le high-tech, la haute technologie. Déjà, nous sommes fortement concurrentiels dans ce secteur. Le bras canadien de la navette spatiale en est un exemple. L'abolition des barrières tarifaires nous permettra, non seulement de pénétrer davantage le marché américain, mais de consolider notre position et même de l'améliorer. Montréal est destinée à un avenir florissant dans le secteur de la haute technologie. Cela sera d'autant plus vrai si le gouvernement canadien peut choisir Montréal pour y établir son centre de recherche en aérospatiale.

Avec une entente de libre-échange, il sera moins nécessaire d'investir directement aux États-Unis pour desservir le marché américain, la chose pouvant être faite à partir d'ici. Jusqu'à maintenant, l'entrepreneur canadien voulant pénétrer véritablement le marché américain se devait d'investir aux États-Unis dans la distribution et dans la fabrication. Bien malgré eux, nos entrepreneurs créaient de l'emploi à l'étranger. Ce phénomène est dangereux quant à sa portée pour notre avenir économique. Faut-il nous rappeler que depuis quelques années, les investissements directs canadiens aux États-Unis dépassent largement les investissements directs américains au Canada? Une entente de libre-échange favorisera donc la création d'emplois chez nous. De la même façon, une entente de libre-échange devrait favoriser l'implantation d'entreprises européennes qui préféreraient s'établir ici pour desservir le marché nord-américain.

• 1140

Plusieurs opposants à un accord de libre-échange prétendent que nos exportations seront défavorisées en ce que nous ne pourrions plus subventionner nos entreprises. Deux précisions s'imposent. Premièrement, l'entente du 3 octobre dernier n'interdit pas aux gouvernements de subventionner les entreprises. Deuxièmement, il importe de noter que les accords du GATT interdisent déjà de subventionner les exportations et, par le fait même, de procéder à du dumping. En effet, en vertu du GATT, un pays peut imposer des droits compensatoires s'il peut prouver que les importations subventionnées peuvent causer un préjudice important à ses producteurs nationaux. Chez nous, le Tribunal antidumping remplit les fonctions liées à ces problèmes.

[Traduction]

disappear in the face of international competition. Under the agreement reached on October 3, they will have 10 years to adjust to the new regime. Moreover, it is not inconceivable that free trade may have a galvanizing effect on the soft sectors by providing access to an enormous market and possible economies of scale. This may perhaps enable companies in those sectors once again to become, to a certain extent, job-creating concerns.

The Montreal region, in particular, will benefit by this agreement. In the past 10 years or so, a number of small and medium-sized businesses have been created in the Montreal area. We are already very competitive in this sector. The Canadarm used in the space shuttle is an example of our achievements. The abolition of tariff barriers will enable us not only to penetrate the American market further, but also to consolidate, and even improve, our position. Montreal is destined for a bright future in the high-tech sector, particularly if the Canadian government decides to site its aerospace research centre there.

Under a free trade agreement, it will not be as necessary for Canadians to invest directly in the United States in order to serve the American market, since operations can be based here. To date, Canadian entrepreneurs wishing really to penetrate the American market have had to invest in manufacturing and distribution in the United States. In spite of themselves, our entrepreneurs thus created jobs abroad. This phenomenon has dangerous consequences for our economic future. Must we remind ourselves that, for the past few years, direct Canadian investment in the United States has been much greater than direct American investment in Canada? A free trade agreement will thus promote job creation at home. Likewise, a free trade agreement should encourage European firms that may prefer to establish operations here in order to serve the North American market.

A number of opponents of the free trade agreement claim that our exports will suffer because we will no longer be able to subsidize Canadian businesses. Two remarks must be made in this regard. First, the October 3 agreement does not prohibit governments from subsidizing businesses. Second, the GATT agreements already prohibit the subsidization of exports, and consequently dumping. Under GATT, a country may impose countervailing duties if it can prove that the subsidized imports may cause considerable harm to its domestic producers. In Canada, the Canadian Import Tribunal carries out duties related to these problems.

[Text]

Par sa situation géographique et ses liens naturels avec les pays européens, le Québec pourra, dans le cadre de la libéralisation de nos échanges commerciaux avec les États-Unis, devenir la porte d'entrée américaine pour les entreprises européennes. En effet, la disponibilité de ressources naturelles abondantes, tels notre potentiel hydro-électrique et une main-d'œuvre qualifiée, nous donne une longueur d'avance dans certains secteurs sur nos concurrents au chapitre des avantages comparatifs. Il n'en tient qu'à nous de saisir cette occasion.

Le débat qui s'est amorcé autour du traité canado-américain de libre-échange est à la fois sérieux et primordial. Il mérite toutefois d'être relativisé, car personne n'ignore que de larges secteurs de notre économie se trouvent déjà dans une situation virtuelle de libre-échange.

En effet, il n'est pas inutile de souligner que 80 p. 100 des exportations canadiennes sont dirigées vers nos partenaires du Sud, alors que plus de 70 p. 100 de nos importations proviennent des États-Unis. Bien plus, les quatre cinquièmes de nos exportations vers les États-Unis entrent dans ce pays en franchise douanière. Les droits demeurent bas sur 80 p. 100 de ce qui est taxé et les nombreuses barrières non tarifaires feront l'objet d'un arbitrage dans le cadre d'un mécanisme prévu par l'accord.

Au Québec, au cours de la période 1981-1985, les exportations à destination des États-Unis sont passées de 9,8 milliards de dollars à 14,1 milliards de dollars. En 1985, près de 75 p. 100 des exportations québécoises à l'étranger ont pris la direction des États-Unis. Voilà qui illustre à quel point nos deux économies sont déjà étroitement liées ainsi que le danger d'un protectionnisme accru aux États-Unis.

Nous ne pouvons donc nier que nos marchés sont passablement ouverts, admettant du même coup qu'un accord de libre-échange vient simplement compléter et assurer cette ouverture.

Bien sûr, rien n'est parfait. Nous souhaitons que tous les changements découlant de l'accord se fassent en douceur. Il est aussi certain que le nouveau contexte créé par l'accord apportera sa part de risques. Nous demeurons toutefois convaincus que les avantages sont encore plus grands que les risques et que la situation économique du Québec et du Canada sera encore plus menacée si rien n'est fait dans le sens d'un accord avec les États-Unis. Nous croyons qu'un accord de libre-échange est 1,000 fois préférable à une nouvelle vague de protectionnisme.

Personne, ni la communauté des affaires, ni le gouvernement du Québec, ni celui d'Ottawa, n'est en faveur d'un accord qui n'accorderait pas une protection adéquate à nos emplois et à nos programmes sociaux. Nous estimons que l'accord intervenu fournit des garanties suffisantes dans ces matières et nous réitérons notre appui à une entente qui comporte un mécanisme juste et équitable de règlement des différends pour les deux parties.

[Translation]

As a result of its location and natural ties with European countries, Quebec may become the North American gateway for European businesses under our free trade arrangement with the United States. Abundant natural resources, such as our hydro-electric potential and skilled labour, give us a considerable advantage over our competitors in certain sectors. It is up to us to seize the opportunity.

The debate that has arisen over the Canada-U.S. free trade agreement is both serious and very important. It must, however, be viewed in perspective, since we are all aware that large sectors of our economy are already operating under virtual free trade conditions.

Some 80% of Canadian exports are shipped to our partners to the south, whereas more than 70% of our imports come from the United States. What is more, four-fifths of our exports to the United States enter that country duty-free. Duties remain low on 80% of dutiable products, and many non-tariff barriers are subject to arbitration under a mechanism provided in the agreement.

In Quebec, the value of products exported to the United States rose from \$9.8 billion to \$14.1 billion between 1981 and 1985. Nearly 75% of the products exported by Quebec in 1985 went to the United States. That fact demonstrates how closely our two economies are linked to one another and the danger of greater protectionism in the United States.

Thus, we must admit that our markets are fairly open and that a free trade agreement will be evolutionary, not revolutionary.

Of course, nothing is perfect. We hope that all the changes resulting from the agreement will take place smoothly. It is also certain that the new situation created by the agreement will carry a fair share of risk. We are never the less convinced that the benefits outweigh the risks, and that the threat to the economic situation of Quebec and Canada will be even greater if nothing is done to bring about an agreement with the United States. In our view, a free trade agreement is far preferable to a new wave of protectionism.

No one—not the business community, the Government of Quebec or the Government of Canada—is in favour of an agreement that would not provide adequate protection for our jobs and social programs. We believe that this agreement provides adequate guarantees concerning these matters, and we now restate our support for an agreement that includes a dispute settlement mechanism that is fair and equitable for both parties.

[Texte]

[Traduction]

• 1145

Somme toute, l'accord intervenu le 3 octobre dernier répond dans l'ensemble aux attentes du Regroupement pour le libre-échange. Il nous permet d'envisager l'avenir avec optimisme.

Le Regroupement pour le libre-échange est convaincu que l'entente permettra aux Canadiens et aux Québécois de protéger notre base économique avec les États-Unis, tout en nous offrant en même temps la possibilité d'atteindre un niveau de vie plus élevé. Pour nous, il s'agit en quelque sorte de relever le défi de l'excellence.

Merci.

Je demanderai maintenant à mon collègue, M. Proulx, d'ajouter quelques remarques sur certains points particuliers.

M. Pierre-Paul Proulx (professeur titulaire au Département des sciences économiques de l'Université de Montréal, Regroupement pour le libre-échange): Monsieur le président, mes propos vont porter sur trois ou quatre points. Je reprends un peu certains arguments qu'on a entendus ce matin ou qui me semblent importants pour calculer les avantages et les coûts de ce débat.

Je suis très impressionné par le fait qu'un des acquis principaux de l'entente soit justement ce que l'on évite. Je crois que ce qui nous attendait était tellement grave que l'un des avantages de cet accord, s'il aboutit, est de nous éviter cela.

Il y a quand même, dans l'accord, le phénomène du side swiping. Nous, les Canadiens, serions protégés des mesures visant les autres, les Japonais ou les Européens, mesures qui, à cause de l'article I du GATT, nous frappaient. C'est un des éléments qui nous mettent dans une situation particulière, et qui nous protègent des coups qui visent d'autres souvent.

D'autre part, pour l'année 1988, il y a un article concernant le statu quo. C'est le dernier article portant sur les principes. Il n'est pas aussi fort qu'on le voudrait parce qu'en 1988, les Américains nous imposeront sûrement des mesures restrictives dans d'autres cas. Le statu quo est une mesure qui, face à l'alternative qui était rien, me semble quelque peu intéressante.

D'autre part, et c'est là-dessus que je voudrais mettre l'accent, il est indiqué dans cet accord qu'à partir du 1^{er} janvier 1989, à moins que l'on ne mentionne le Canada, on ne sera pas visés par la loi omnibus. À mon avis, il s'agit d'un acquis extrêmement important. C'est dans ce sens-là qu'il me semble que ce que l'on évite est un des acquis les plus importants dans la négociation en cours. C'est le premier point que je voulais vous exposer.

Le deuxième point porte sur les problèmes des secteurs dits mous qui ont des problèmes de développement. M. Laurin a dit qu'un ensemble de choses, dont certaines sont inévitables, affectent ces secteurs-là. Je crois que l'examen que l'on fait habituellement du secteur agricole,

In short, the October 3 agreement generally meets the expectations of the Regroupement pour le libre-échange. It enables us to look to the future with optimism.

The Regroupement pour le libre-échange is convinced that the agreement will enable Canadians and Quebecers to protect our economic base with the United States, while affording us the opportunity to achieve a higher standard of living. For us, it is, in a way, a matter of meeting the challenge of excellence.

Thank you.

I will now ask my colleague, Mr. Proulx, to add a few remarks on certain specific points.

Professor Pierre-Paul Proulx (Department of Economics, University of Montreal, Regroupement pour le libre-échange): Mr. Chairman, my remarks will focus on three or four points. I wish to return to certain arguments we have heard this morning, which I found important in calculating the costs and benefits of this debate.

I am strongly impressed by one main point about this agreement, that is, what it saves us from by its very existence. I believe that what was in store for us was so serious that one of the benefits of this agreement, if it in fact comes about, is that it will save us from that.

We nevertheless find in the agreement the phenomenon of side swiping. We Canadians will be protected from measures aimed at others, the Japanese and Europeans, measures that applied to us under section 1 of GATT. This is one of the items that places us in a privileged situation and protects us from blows that often are aimed at others.

At the same time, before 1988, there is a section entitled Standstill. This is the last section concerning principles. It is not as forceful as we wanted because, in 1988, the Americans will surely impose restrictive measures in other cases. Standstill is a measure which appears somewhat attractive given the alternative, which was nothing.

At the same time, and I would like to emphasize this point, it is indicated in the agreement that, starting January 1, 1989, unless Canada is mentioned, the Omnibus Bill will not apply to us. In my view, this is a very major gain. And that is why it seems to me that what we are being spared is one of the most important gains in the present negotiations. That is the first point I wanted to make.

The second point concerns the problems of the so-called soft sectors, which are experiencing development problems. Mr. Laurin said that those sectors are affected by a number of things, some of them unavoidable. I think that the review usually conducted of the agricultural

[Text]

du secteur des textiles, du secteur des vêtements, est fait de façon trop sectorielle.

J'ai examiné tous les travaux des économistes américains et canadiens portant sur la question, du moins tous ceux qui sont disponibles au public. Ces travaux nous indiquent que les effets indirects ont beaucoup d'influence sur l'aboutissement de ce qui se dessine dans un secteur particulier. Dans le secteur des textiles et du vêtement, par exemple, toutes les études sauf deux indiquent que là où il y a un impact positif sur le revenu per capita des Canadiens, on dépense un peu plus pour le textile et les vêtements. Si l'on ne regarde que le secteur des textiles et du vêtement explicitement et directement, sans tenir compte des effets indirects, on rate un ajustement, une mesure plus appropriée de l'ampleur des problèmes.

Des travaux indiquent qu'il y aurait des problèmes dans ces secteurs. Pour Montréal particulièrement, on estime que de 10,000 à 12,000 travailleurs auraient des problèmes d'emploi. Il nous semble qu'il faut envisager cela comme une occasion de redéploiement industriel et non pas comme un problème.

C'est un autre aspect du débat que je voulais mettre en lumière. Beaucoup de politiques domestiques canadiennes pourront être utilisées durant la période de transition, ce qui nous permettra de profiter de l'occasion pour transformer un problème de déclin et de restructuration de nos secteurs mous en un potentiel d'exportations nord-américaines plus large. C'est le deuxième point.

• 1150

Troisièmement, si cet accord se matérialise, il mettrait en marche un mécanisme pour redéfinir les législations communes et domestiques que l'on garderait dans le cas du dumping, des droits compensatoires, des sauvegardes, etc. Une chose assez intéressante est que le délai de cinq à sept ans nous permet de discuter de ces nouvelles législations en même temps que l'on discute avec le GATT. À mon avis, il est pertinent et très important d'avoir un calendrier, un échéancier, pour revoir nos politiques communes sur le plan commercial, ainsi que certaines politiques domestiques, pour les mettre au pas avec ce qui se dessine du côté du GATT. Un de nos soucis, beaucoup l'ont exprimé, même ceux qui sont en faveur du libre-échange, c'est de se retrouver avec un régime commercial qui serait trop nord-américain, un bloc nord-américain. Pouvoir redéfinir nos législations sur cette période de cinq à sept ans nous permettrait donc d'articuler, d'harmoniser et d'assurer que les concepts de nouvelles lois commerciales que l'on développera seront en accord avec ce que l'on espère voir naître du côté des négociations multilatérales.

Enfin, comme je viens de l'évoquer, beaucoup s'inquiètent. Je crois qu'ils ont eu raison. En regardant le détail des règles d'origine que l'on connaît maintenant, il y a le risque que, tout comme ailleurs au monde, se forme un bloc commercial. Des éléments dans l'entente pourraient mener à un bloc commercial nord-américain.

[Translation]

sector, the textile sector and the clothing sector is too sectoral.

I examined all the studies done by Canadian and American economists on the subject, at least those available to the public. Those papers indicate that indirect effects considerably influence trends in particular sectors. In the textile and clothing sector, for example, all the studies except two indicate that where there is a positive impact on the per capita income of Canadians, a little more is spent for textiles and clothing. If we look at the textile and clothing sector specifically and directly, without taking indirect effects into account, we miss an adjustment, a more appropriate way of measuring the scope of the problems.

Some papers indicate problems in these sectors. For Montreal in particular, it is estimated that 10,000 to 12,000 workers will experience employment problems. We think this must be seen as an opportunity for industrial redeployment, not as a problem.

This is another aspect of the debate that I would like to point out. Many Canadian domestic policies may be used during the transition period to enable us to seize this opportunity to transform a problem of decline and reorganization in our soft sectors into broader North American export potential. That is my second point.

Thirdly, if the Accord is implemented, it will create a mechanism redefining common and domestic legislation that would be maintained for the purposes of anti-dumping, countervailing duties, safeguards, etc. One interesting aspect is the 5-to 7-year waiting period, which allows us to discuss such new legislations even while we are negotiating with GATT. In my opinion, it is fitting and very important to have a work agenda, so as to re-examine our common trade policies, and certain domestic policies, and keep them in step with the directions of GATT. Even those who are quite in favour of the free trade accord would be concerned if it created a too exclusively North American system, a North American bloc. The fact that we have 5 to 7 years to redefine our legislation would therefore allow us to co-ordinate and harmonize things, and make sure that the new trade laws that we would develop were in keeping with what we are hoping to see on the multilateral side.

Finally, as I have just said, many people are concerned, and with good reason, I think. If we examine in detail the first regulations shown to us, they do carry the risk that a trading block might be created. Some elements in the accord could lead to a North American trading block. One has only to look at the discussions taking place about

[Texte]

L'on n'a qu'à voir les discussions du côté des textiles où l'on avait convenu que tous les vêtements exportés aux États-Unis devaient être fabriqués, à 100 p. 100, avec des textiles canadiens. On n'a qu'à voir ce qui s'est passé pour le Pacte de l'auto dont le contenu canadien est monté de 60 p. 100 à environ 70 p. 100. On peut voir des éléments qui sont compatibles avec une vision très nord-américaine de cette question.

Il y a dans cet ensemble de mesures et de propos de l'accord, d'autres arguments tels les coupures tarifaires, et les mécanismes pour revoir et déterminer des conflits. On nous a dit, ces jours derniers, que les mécanismes proposés sont plus efficaces que ceux du GATT. Ils seraient plus efficaces que ceux de l'Association européenne de libre-échange, de l'Association Australie—Nouvelle-Zélande, etc.

Il y a donc dans l'accord, ce que d'ailleurs les deux parties, le Canada et les États-Unis, avaient identifié comme objectif, des éléments qui peuvent servir à préparer la négociation multilatérale. Nous sommes sur une corde raide. Et c'est dans ce sens que le temps, de cinq à sept ans, nous permet d'harmoniser, d'articuler et d'assurer que les partenaires puissent arriver à un régime satisfaisant sur le plan multilatéral.

Enfin, comme commentaire de conclusion, on aurait pu parler de plusieurs autres aspects: des marchés publics, par exemple, dont on a coupé l'accès de 85 p. 100. On connaît les problèmes dus au protectionnisme, surtout du côté de la défense ou de la *Small Business Administration* aux États-Unis... Il reste quand même qu'il y a des éléments positifs pour les fournisseurs canadiens du côté des marchés publics.

En résumé, après discussion des éléments forts, on pourra garder et rediscuter de nos lois existantes jusqu'en 1994; cela, si l'on a raison d'interpréter, comme on l'a fait, l'exclusion de la portée du Bill omnibus. Deuxièmement, le règlement des différends par le tribunal d'arbitrage serait un peu plus objectif que ce que l'on a vécu depuis deux ou trois ans. Troisièmement, il est très possible d'être compatible avec le GATT. Quatrièmement, on évite le *side-swiping* qui est un problème sérieux; en visant le noir ou le blanc, on tue le mauvais. Ce qui faisait beaucoup de tort et beaucoup de mal au Canada. Et enfin, la période de transition nous permet de mettre en place des politiques d'adaptation et un ensemble de politiques domestiques qui nous permettront de tirer profit des occasions très considérables dans le cadre de cette libéralisation.

Merci, monsieur le président.

The Chairman: Thank you, sir. We have time for four five-minute questions. I will begin with Mr. Lapierre, *s'il vous plaît*.

M. Lapierre: Merci, monsieur le président.

[Traduction]

textiles, where it had been agreed that all garments exported to the United States would have to be 100% made of Canadian textiles. The history of the Auto Pact is also instructive, where Canadian content went from 60% to about 70%. These elements can therefore be seen as giving shape to a very North American view of the question.

Among the other measures, there are other arguments like lower tariffs, and mechanisms to re-examine and settle conflicts. These last few days, we have been told that the proposed mechanisms are more effective than those of GATT, than those of the European Association for Free Trade, those of the Australia-New Zealand Association, etc.

There are therefore, in this accord, elements that could be used to prepare multilateral negotiations, and Canada and the United States had both identified that as an objective. We are walking a tightrope. That is why the 5-to 7-year period will allow us to harmonize and co-ordinate things, and make sure that both partners can establish a satisfactory multilateral system.

To conclude, many other aspects could have been mentioned: for example, the one of government procurement, to which access has been cut by 85%. We are also aware of the problems caused by protectionism, especially in the field of defence or small business administration in the United States... despite those shortcomings, however, there are still positive elements for Canadian procurement companies dealing with governments.

To summarize, after having discussed the strong points of the accord, it is true to say that we will be able to maintain our present laws until 1994 and renegotiate them, always supposing we are in thinking that we will be excluded from the Omnibus Trade Bill. Secondly, the existence of a dispute settlement arbitration tribunal will give us a more objective mechanism to solve trade problems than what we have known these last two or three years. Thirdly, it is possible to make all of the above compatible with the GATT regulations. Fourthly, we thus avoid side-swiping, which is a serious problem where by scattershot measures hit unintended targets—something that has done great harm to Canada. Finally, the transition period allows us to implement adjustment policies, as well as a series of domestic policies, that allow us to benefit greatly from this opening up trade opportunities.

Thank you, Mr. Chairman.

Le président: Merci, monsieur. Il nous reste suffisamment de temps pour autoriser des interventions de cinq minutes chacune. La parole est d'abord à M. Lapierre, *please*.

Mr. Lapierre: Thank you, Mr. Chairman.

[Text]

Messieurs Laurin et Proulx, j'espère que les entreprises qui financent votre Comité auront les moyens d'acheter des lunettes roses à tous les Canadiens, si je me fie à la couleur de votre exposé.

Vous dites, en premier lieu, qu'il faut dépolitiser le débat. Je suis content de vous voir descendre de vos tours pour dire qu'il faut dépolitiser le débat. Mais, la réalité est que vous avez embrassé cet accord, pieds et poings liés, sans même l'avoir lu. Vous n'avez sûrement pas le texte, pas plus que nous. Et vous osez nous dire que vous offrez une information objective.

• 1155

Je n'ai rien vu d'objectif dans tout ce que vous m'avez dit ou dans votre mémoire. Il ne faudrait pas non plus être plus saints que les anges. La réalité est que même dans votre perspective historique, vous avez oublié toute la question de légitimité pour le gouvernement. Vous avez oublié des dates importantes comme 1911, 1947 et 1948. Je pense que ce sont deux points fondamentaux sur la légitimité d'un gouvernement de signer une telle entente sans avoir de mandat de la population.

Vous prétendez que cet accord bloquera le protectionnisme. Je ne sais pas si vous avez des grands lobbyistes aux États-Unis pour contrer ce protectionnisme. Mais, je ne pense pas qu'on puisse dire à la population que vous venez de mobiliser tous les *congressmen* et tous les sénateurs américains à la cause canadienne et que le protectionnisme est fini à compter de maintenant. Prenez l'exemple du bois d'oeuvre, de la surtaxe sur le porc et vous verrez qu'il n'en est rien.

Quand vous parlez de l'électricité, il y a des erreurs si je m'en reporte à certains témoignages et à ce que nos chargés de recherche nous disent. Dans le débat sur l'électricité, vous dites:

À titre de Québécois, je me permets de vous donner l'exemple des exportations d'électricité. Ce ne seront plus des règles douanières qui régiront ce marché.

Il n'a jamais été question de règles douanières. Il n'y a même pas de douane sur l'électricité. Le problème que le gouvernement du Québec avait était avec l'Office national de l'énergie. Ce qui n'a rien à voir avec les règles douanières ou les règles non tarifaires. Vous ne faites pas la nuance entre les ressources renouvelables et non renouvelables; je ne pense pas que le gaz naturel et le pétrole soient dans la même catégorie que l'électricité. Vous essayez de nous dire que seuls les secteurs mous s'inquiètent de l'entente sur le libre-échange. Je ne pense pas que des entreprises comme Agropur, Culinar, Catelli, Magna International et Patodoral soient des secteurs mous.

Dans bien des endroits de votre mémoire, vous parlez de la main-d'oeuvre. Je vous comprends, il n'y a pas beaucoup de représentant de la main-d'oeuvre à votre Comité. Vous savez qu'il aura un changement important pour la main-d'oeuvre; vous ne vous en êtes pas souciés,

[Translation]

Mr. Laurin, Mr. Proulx, I hope that the businesses that finance the work of your committee will be able to buy some rose-tinted glasses for all Canadians, judging from the colour of your presentation.

You say, first of all, that the debate on free trade must be depoliticized. I am happy to see you come down from your ivory tower to tell us this. However, the fact remains that you have decided clearly in favour of this accord, that you have fallen for it look, line and sinker, without even having read it. You certainly do not have the text, any more than we do. Despite this, however, you dare tell us that you are giving us an objective evaluation.

I have seen nothing objective in all that you have said or in your brief. Also, one must not try to the holier-than-thou attitude won't wash, either. Now, even in your historical backdrop, you have forgotten the whole question of the legitimacy of government action. You have forgotten important dates like 1911, 1947 and 1948. I think that those are two fundamental points about the legitimacy of a government's signing such an Accord without having the population's mandate to do so.

You say that this agreement will keep protectionism in check. I do not know if you have great lobbyists in United States to check this protectionism but, whatever the case, I do not think that one can say to the population that you have succeeded in winning over all the Congressmen and the American Senators to the Canadian cause, and that from now on, protectionism is licked. Take the example of softwood lumber, of the surtax on pork, and you will realize that nothing is farther from the truth.

When you speak about electricity, there are some errors in what you say if I compare it to what we heard from certain witnesses, and also from our research staff. About electricity, you say the following:

As a Quebecker, I would like to mention the example of hydro-electric power exports. This market will no longer be governed by customs regulations.

The truth is that there was never any question of regulating this market through customs regulations. Customs does not even exist for electricity. The problem for the Government of Quebec was the National Energy Board. That has nothing to do with customs or non-tariff regulations. Also, you do not distinguish between renewable and non-renewable resources; I do not think that natural gas and oil can be put in the same category as electricity. You are trying to tell us that only the weak sectors are concerned by the free trade agreement. Now, I do not think that businesses like Agropur, Culinar, Catelli, Magna International and Patodoral are weak sectors.

Your brief mentions the labour force many times. I can well understand that, since there are not very many representatives of labour on your committee. However, you know that this agreement will bring great changes for the labour force, but you did not take that into

[Texte]

aucunement. Vous allez même jusqu'à dire que cette entente garantira des emplois. Même Benoit Bouchard, avec qui vous partagez le même lit, dit que 500,000 emplois seront affectés.

Pour continuer, à propos des barrières tarifaires, vous dites que c'est extraordinaire; il n'y aura plus de barrière tarifaire. Vous oubliez de mentionner que les barrières tarifaires à destination du Canada étaient d'environ 14 p. 100 et, pour les États-Unis, elles étaient d'environ 7 p. 100. On a donné deux fois plus. Vous n'avez pas de problème avec ce point; tant mieux pour vous, mais moi j'en ai. Au niveau des subventions, vous essayez de nous convaincre que le GATT... Votre texte se contredit lui-même, à la page 12. Vous dites que «l'entente n'interdit pas au gouvernement de subventionner les entreprises». Plus loin, vous parlez de subventionner les produits d'exportation.

C'est à peu près comme si l'on mélange les oranges puis les citrons. La réalité est que tout le phénomène de développement économique régional ne l'interdit pas, mais vous savez fort bien que les droits compensatoires et les surtaxes continuent de s'appliquer, que vous n'avez pas cet accès garanti que vous privilégiez tant.

Quand vous parlez, surtout à la page 16... Je n'en reviens pas! Je suis content de vous l'entendre dire:

... une protection adéquate à nos emplois et à nos programmes sociaux.

J'aime bien que vous me disiez qu'il y a une protection adéquate de nos emplois. Mais, personne n'a pu nous l'assurer, même pas le gouvernement dans ses 56 versions.

Et le dernier élément monsieur Proulx. Vous nous parlez des vertus de cette entente par rapport au Trade Bill. Vous savez fort bien que tous les experts américains s'entendent pour dire que le *Trade Bill* sera passé avant l'accord; par conséquent, il n'aura pas de portée rétroactive. Ce sont les avis juridiques que nous avons au Comité; vous pourrez les consulter.

Par conséquent, je ne suis pas du tout impressionné par cet exposé. Il est biaisé au coton. C'est un exposé rédigé par des gens qui pensent aux intérêts des grandes corporations. Par conséquent, je ne vous demande pas de me dire que vous êtes objectif et que vous êtes pour la vertu et la maternité. Vous dites de ne pas faire de politique. Mais, vous vous accrochez à la queue d'un chat électrocuté. C'est exactement ce que vous faites. Par conséquent, dites-nous que vous représentez l'intérêt des grands lobbies ou des grandes corporations et on comprendra votre intérêt. Mais, n'essayez pas de parler de sainteté, ce n'est pas la réalité.

Voilà ce que j'avais sur le cœur; je voulais vous le dire. Que l'on n'essaie pas de dire que ce n'est pas de la politique, c'est absolument de la politique. La prochaine élection se fera sur ce libre-échange. Vous vous êtes embarqué bien malgré vous. Et je vous donne l'occasion de commenter mes remarques. Si l'on avait du temps dans ce Comité, au lieu de cette charade, on pourrait discuter

[Traduction]

consideration, not in the least. You even say that this Accord will guarantee jobs. Even Mr. Benoit Bouchard, your political bedfellow, admits that 500,000 jobs will be affected.

Furthermore, concerning tariff barriers, you say that things will be extraordinary and that those barriers will simply disappear. You overlook the fact that the tariff barriers aimed at Canada reached up to more or less 14%, and those from the United States towards Canada were of 7%. We therefore gave up twice as much. You do not see any problems in this; good for you, but for my part I do see some. On subsidies, you try to convince us that GATT... Here, there is a contradiction on page 12 of your text. You say that "the agreement does not prevent the government from subsidizing businesses." Further down, you mention subsidizing export products.

That is a bit like mixing oranges with lemons. In reality, even if this is not prohibited by the regional economic development commitment, you know full well that countervailing duties and surtaxes continue to apply in such cases, and that you do not have this guaranteed access that seems to be so important to you.

On page 16... I just cannot get over it! I am happy to hear you say the following:

Adequate protection for our jobs and our social programs.

I find it interesting that you say that there is adequate protection for our jobs. In reality, however, no one has been able to guarantee us that, not even the government in its 56 versions.

Let me now get to the last element, Mr. Proulx. You mention the advantages of this agreement over the trade bill. You know very well that according to all American experts, the trade rule will become law before the agreement is implemented; it will therefore not have any retroactive aspect. These opinions were given to us by our counsel; you can consult them.

In conclusion, I am far from impressed by this presentation. It is arrantly biased, and was written by people with the interests of big corporations at heart. Therefore, I would ask you not to pretend that you are objective and in favour of motherhood and apple pie. You tell us to depoliticize the issue, but as for you, you are latching onto the tail of an electrocuted cat. You should therefore tell us openly that you represent the interests of big lobby groups or big corporations, and we will understand. However, do not try to make this a motherhood issue, because it's no such thing.

Well, that is what I wanted to get off my chest. Do not try to tell us that this is not politicized, because it is just that. The next election will be fought on free trade. You have just jumped on the bandwagon without realizing it, but I will let you comment on what I have just said. If we had more time in this committee, instead of this charade, we could hold longer discussions. I also hope that you

[Text]

plus longuement. J'espère que vous aurez quelque chose à dire aussi sur le processus, à moins que vous ne soyez privilégié et soyez dans les secrets du gouvernement.

• 1200

The Chairman: Your time is up, I regret to tell you. I am going to Mr. Fontaine. Perhaps he might have some questions.

M. Fontaine: Merci, monsieur le président.

Monsieur Laurin, je vous remercie beaucoup de ce que vous nous avez informé ce matin. Vous avez un peu contredit ceux qui vous ont précédé; ils disaient que l'on allait perdre dans ce marché 10 fois plus grand que le nôtre. On nous a dit aussi ce matin,—et je ne le croyais pas—que le libre-échange occasionnerait une fuite de nos investissements.

Je veux vous poser deux questions. Vous savez qu'au Québec, les gouvernements ont développé les Régimes épargne-actions. Ils ont développé des institutions très importantes comme, par exemple, la Caisse de dépôt. Je me suis laissé dire que cette ouverture que les gouvernements du Québec ont donné aux investisseurs a permis de mieux restructurer les structures financières des entreprises qui, maintenant, seraient plus en mesure d'accéder à cet énorme potentiel qui est le marché américain. J'aimerais que vous commentiez sur ces deux aspects, s'il vous plaît, monsieur Laurin.

M. Laurin: Très bien.

Je répondrai à votre question le plus rapidement possible, le plus spécifiquement possible. Mais avant, je voudrais faire un court commentaire sur l'intervention précédente. J'essayais de voir quelle était la question. Quand des gens comme nous se regroupent et se disent en faveur du libre-échange, l'impression qui reste est qu'il n'y aurait que de beaux côtés. Ce qui est devenu un large débat. On a examiné toute la question du libre-échange. On y voit des risques et des avantages. Après considération, on pense que les avantages sont plus grands que les risques. Et, finalement, on se prononce en faveur.

Ce qui ne veut pas dire que l'on est inconscient de tout ce qu'il peut représenter comme risques. La montée très grande du protectionniste aux États-Unis et le fait que les États-Unis vont se préoccuper davantage du Canada avant de mettre ces mesures en vigueur représente déjà beaucoup. L'alternative serait beaucoup plus coûteuse pour nous.

Mais, je reviens à votre question. Elle est extrêmement pertinente dans le contexte actuel. Avec le Québec de l'après REA, beaucoup plus d'entreprises sont bien capitalisées. L'expérience me démontre que la plupart d'entre elles sont maintenant entrées dans une phase de diversification géographique de leur marché. Le premier endroit qu'ils regardent, évidemment, est le marché nord-américain. La plupart d'entre elles regardent d'abord les possibilités d'implantation sur le marché de la Nouvelle-

[Translation]

will have something to say about the process, unless you have privileged access to government secrets.

Le président: Votre temps de parole est écoulé. Je vais maintenant accorder la parole à M. Fontaine. Il a peut-être certaines questions à poser.

Mr. Fontaine: Thank you, Mr. Chairman.

Mr. Laurin, thank you very much for what you have told us this morning. Your presentation contradicts slightly the ones that preceded it; others said that we would lose, given that the other market is ten times as big as ours. I also heard this morning, with disbelief, that free trade would cause an investment drain.

I would like to ask you two questions. You know that in Quebec, governments have developed a share purchase savings plan. They have also created very important institutions, the Caisse de dépôt for example. I was told that this opportunity given by the Quebec governments to investors helped it to better restructure financially businesses which, otherwise, could not have gained access to the vast potential of the American market. Could you tell me what you think of those two aspects, Mr. Laurin?

Mr. Laurin: Very well.

I will try to be as brief, and as specific as possible. First however, I would like to make a short comment about what has just been said. I was trying to see what the question was. When people like us come together to say that they are in favour of free trade, the impression given is that there are only positive aspects to the project. Now this has become a very wide-ranging debate. We have examined the whole question of free trade. We see in it risks and advantages. After due consideration, we simply think that the advantages outweigh the risks. This is why we come out in favour of it.

This does not mean that we are unaware of the risks this agreement brings with it. The very sharp rise of protectionism in the United States, and the fact that they will pay closer attention to Canada before implementing such measures, is already a lot. Then, too, the alternative would cost us much more.

Coming back to your question, I find it extremely timely given the present circumstances. Thanks to the share purchase savings plan, many more businesses in Quebec have good capital funds. Most of them have now entered a diversification phase, where they are seeking other markets. Of course, the first other place they think about is the whole North American market. Most of them consider first a foothold in New England, or in the state of New York, where there are between 20 and 40 million

[Texte]

Angleterre, dans l'État de New York, dans ce vaste bassin de 20 à 40 millions de population qui se situe à une distance raisonnable des opérations de ces entreprises.

Ces entreprises sont extrêmement dynamiques, avec des coûts de production et d'opération souvent beaucoup plus bas que leurs concurrents possibles aux États-Unis. Mais, il y a toutes sortes de difficultés d'implantation; on espère les voir disparaître ou diminuer avec la nouvelle mentalité qui s'installera d'un côté comme de l'autre de la frontière si l'on a un traité comme le libre-échange. Pour répondre à la question de tout à l'heure, on ne parle pas seulement de très grandes entreprises. On parle d'entreprises moyennes ou grandes et parfois de petites qui sont en position pour regarder du côté des États-Unis.

M. Proulx: Monsieur le président, pour répondre au premier commentaire, je ne crois pas qu'on ait le forum et le contexte pour en discuter adéquatement. Par contre, il faudrait reconnaître que mon collègue M. Laurin et moi-même sommes bien nuancés dans nos propos. Comme il est dit dans le texte, il y a des aspects positifs et des aspects négatifs. Mais, le solde nous apparaît positif surtout face aux alternatives.

J'ai deux ou trois commentaires rapides, si vous me le permettez. Il est vrai qu'on n'a pas lu autre chose que les principes; nous ne possédons que quelques détails, en somme, sur le reste. Je prétends, et c'est mon expérience d'économiste de 15 à 20 ans qui me le dit, que dans cinq ans, on connaîtra un peu plus clairement les impacts de cela. Cependant, les principes me suffisent pour tirer des conclusions sur les nuances, sur les ordres de grandeur. Il y a des détails qui m'échappent, mais quand on aura les détails, on reverra tout cela. Le poids des pour et des contre me semble assez clair en principe.

• 1205

Il se peut qu'on ait des surprises d'ici le 2 janvier, parce que le Congrès exerce des pressions pour qu'on modifie cette entente. Nous devons nous donner la possibilité de rétorquer, si possible, pour essayer d'éviter ces coups-là. Certains des détails étaient en négociation même ce matin, on en convient tous, mais notre expérience de 15 à 20 ans d'études d'impact, de zones de libre-échange, d'unions douanières, etc., nous porte à croire que les grandes lignes n'auront pas changé quand on aura vu les détails. Revoyons-nous dans trois ans et dans cinq ans. Ceux qui, aujourd'hui, sont contre le seront tout autant dans cinq ans, et ceux qui sont pour le seront toujours. Cela dépasse l'économique. C'est un phénomène socioculturel, historique et autre, et il faut le voir dans son ensemble. On dit par contre que l'économique est positive et, sur le plan de l'économique, je suis prêt à défendre cela.

Deuxièmement, tout le monde spéculé sur le moment de l'adoption du *Trade Bill*. On prétend que s'il n'est pas adopté au mois de mai, il tombera à l'eau.

[Traduction]

people, and the distances are reasonable for operations purposes.

These businesses are extremely dynamic, and they often have much lower production and operating costs than their American competitors. However, setting up across the border entails all kinds of difficulties; we hope that with the new attitude we hope to create with the agreement on either side of the border, these problems will disappear or will be more easily overcome. Now, in answer to what was said a few moments ago, we are not talking only of very big corporations. We are thinking of medium-sized or big corporations, and even sometimes of small ones, who will be able to look to the United States.

Prof. Proulx: Mr. Chairman, in answer to the first comment, I do not think that this forum or this situation is right for a full discussion of this matter. That being said, I think it should be recognized that my colleague Mr. Laurin and myself give a very qualified support. As it is mentioned in our brief, there are positive aspects and negative aspects to the whole venture. However, on the whole, we think the agreement is positive, especially considering the alternatives facing us.

If I may, I would also like to add two or three brief comments. It is true that we have only had the general principles to read and that besides that, we only had a few details. My experience as an economist over the last 15 to 20 years tells me that within five years, we should know a little bit better what the impact will be. But the principles put forward allow me to draw certain conclusions on the differences that will arise and on the magnitude of the impact. There are certain details that I still do not understand, but once they are made clear, we can come back to this whole matter. In principle, the pros and cons of it seem to me to be very clear.

There still might be certain surprises in store for us before January 2, since the Congress is exerting pressure to have the deal amended. Wherever possible, we should provide for possible reprisals, in order to avoid new blows. We can all agree that details were still being negotiated this morning, but our experience, derived from 15 to 20 years of impact studies on free trade zones and custom unions, etc., leads us to believe that the general outline of the deal will not have changed once the details are known. Let us meet again in three or five years. Those who today are against the deal will still be against in five years, and the same can be said for those who agree with it. It is not just a matter of economics. It is part of a social, cultural and historical phenomenon and the deal must be considered in a global way. We still claim that the economics of the deal are good, and I am ready to defend that position.

Second, everybody is speculating on when the Trade Bill will be passed. It is said that if it still is not passed next May, we can forget about it.

[Text]

[Translation]

• 1210

Ce que je voulais faire ressortir, c'est qu'il y a dans le *Trade Bill* un bout de phrase qui dit qu'à moins qu'on ne mentionne explicitement le Canada, ce dernier sera exclu de l'application du *Trade Bill*. Il faut regarder comment le Congrès fonctionne; il n'aime pas mentionner des pays dans ses lois. J'ai peut-être mal interprété le texte, mais c'est l'idée que je m'en fais.

Troisièmement, du côté du secteur agro-alimentaire, il y a en effet des problèmes. Il y a des plus et des moins, selon l'endroit où on se situe dans la chaîne agro-alimentaire. Les points négatifs sont surtout dans le secteur primaire. Il y a beaucoup de positif un peu plus loin dans la chaîne, mais c'est la question du changement technologique dans le secteur agro-alimentaire qui pose les problèmes et crée les potentiels. C'est dans la mesure où on aura adéquatement compris l'évolution du changement technologique dans l'industrie agro-alimentaire qu'on pourra tirer profit de cela. Ce n'est pas avec des politiques de restriction de flux qu'on va régler les problèmes, parce que les flux de commerce vont être surtout du côté des biens transformés. Il faut donc pousser de ce côté-là.

Toutes les études, sauf une, indiquent que l'effet sur les investissements sera positif. Il y a un problème de niveau d'investissement et de composition de l'investissement. Je ne tenterai pas d'en discuter ici.

Un dernier commentaire, si vous me le permettez. Les travaux indiquent que dans un processus de coupures de tarifs et de libéralisation des échanges, le pays ayant les tarifs les plus élevés au départ tire davantage profit de l'intégration que celui qui part à un niveau plus bas. Cela va contre les écrits. Jusqu'à tout récemment, les économistes disaient qu'on gagnait dans la mesure où on faisait tomber les tarifs de l'autre. Cependant, on sait maintenant que les profits qu'on tire de la libéralisation viennent en bonne partie de la coupure des tarifs domestiques, ce qui entraîne la coupure des autres tarifs.

Merci, monsieur le président.

Le président: Monsieur Parry.

M. Parry: Je voudrais interroger nos témoins sur le mécanisme de règlement des différends qu'ils appuient en le qualifiant de juste et équitable. Que pensez-vous du fait que ce mécanisme permet aux États-Unis de prendre des mesures commerciales, quelles qu'elles soient, dans le cadre de leurs lois et que tout ce que le Canada pourra faire, ce sera d'en appeler au tribunal sur les questions d'application des droits seulement après que toutes les autres mesures de recours auront été épuisées?

M. Laurin: Si nous sommes en faveur de ce mécanisme, c'est surtout à cause du processus nouveau qu'il déclenche plutôt qu'à cause de sa force juridique. On comprend que les États-Unis ne veulent pas abandonner leur souveraineté lorsqu'ils sont placés devant des situations où, à leur avis, il y a des pratiques discriminatoires. On veut faire respecter notre

I would like to mention that the Trade Bill says somewhere that unless Canada is explicitly mentioned, we will be excluded from its application. Do not forget that the Congress would rather not specify any given country in its legislative texts. That is how I feel about the text, but I might be wrong.

Third, I agree that there are problems in the agri-food sector. The problems are more or less serious depending on where you are located in the agri-food chain. The negative impact will be felt mostly within the primary sectors. If we go a little further down the chain, the impact can be very positive, but it is the technological changes within the agri-food sector that could lead to serious problems. Only when we have understood adequately the evolution of technological change within the agri-food industry will we be able to derive benefit from the deal. Restricted flow policies will not solve all our problems, since the trade flow will mostly be within the processed-goods sector. That is where we have to concentrate our efforts.

All of the studies, except one, show that the effect of the deal on investments will be a positive one. I might add that there may be problems with the level of the investments and the way these are made up, but I will not deal with that matter here.

Might I add one last comment? Studies show that within every process of tariff reduction and trade liberalization, the countries that had the highest tariffs benefit from the integration much more than those that start with a lower level of tariffs. These results go against everything that had previously been written. Until very recently, economists used to say that the winner was the country that managed to lower the other's tariffs. But we now know that the benefits derived from free trade are mainly due to the reduced domestic tariffs, which in turn brings the reduction of all other tariffs.

Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Mr. Parry.

Mr. Parry: I would like to question our witnesses on the dispute settlement mechanism, which they agree with and find just and fair. What do you think of the fact that this mechanism allows the United States to take unilaterally certain trade measures, within the ambit of their own laws, and that it will only allow Canada to lodge an appeal on matters dealing with the application of duties when all other resorts have been tried?

Mr. Laurin: We agree with this mechanism mostly because of the newness of the process rather than because of its legal strength. It is easy to understand why the United States should wish to abandon their sovereignty in situations where they think there are discriminatory practices. Canada also wants to have its sovereignty respected, and it is easy to understand why the United

[Texte]

souveraineté, et on comprend que les États-Unis veuillent faire de même. Même si on voit très bien que ce mécanisme est très limité, ce qui est nouveau et important pour nous, c'est que lorsque des décisions nous affectant seront prises, des représentants des deux pays en discuteront. Normalement, ceci devrait finir par créer une mentalité nouvelle quant aux différends commerciaux opposant les deux pays.

• 1215

Nous sommes donc conscients que c'est très limité. Mais cette situation nouvelle nous apparaît supérieure à ce qui existe déjà. Alors, tout est relatif. Il faut commencer par quelque chose et si jamais c'était insatisfaisant, on a toujours l'option de se retirer. Mais, au moins, on a la perspective de commencer un processus à qui on doit donner la chance d'être intéressant.

M. Parry: Tournons nous vers la question des barrières non tarifaires. Je crois que maintenant la plupart des économistes sont d'accord pour dire que les barrières non tarifaires sont plus importantes, ont plus d'effet que les barrières tarifaires. Ce qui me concerne ce sont les barrières non tarifaires surtout celles qui sont informelles. Avec la possibilité de surveiller l'économie américaine, ce qui représente le centième de leur capacité de nous surveiller, quelle action pourrions-nous avoir contre les barrières informelles, les politiques non écrites comme *buy americans* ou *buy local* de la part des gouvernements et des compagnies des États-Unis?

M. Laurin: Très rapidement, je pense que les barrières non tarifaires—je suis complètement d'accord avec vous—ce sont les plus importantes. La plupart du temps elles sont dirigées en vertu de situations qui n'émanent pas du Canada, mais qui très souvent viennent surtout de l'Europe et le plus souvent du Japon. Et en l'absence d'une attention préférentielle ou particulière comme l'accord devrait le faire, le Canada risque toujours d'être embarqué dans le sac de mesures non tarifaires qui peuvent nous causer un tort énorme. Et je pense qu'avec ce traitement particulier dont le Canada va bénéficier avec le Traité de libre-échange, nous sommes en bien meilleure posture pour faire valoir notre situation particulière pour des mesures non tarifaires qui sont prises à cause de la situation générale des États-Unis face au commerce international.

M. Parry: Merci monsieur le président.

M. Crosby: J'aimerais souhaiter la bienvenue à M. Laurin et à M. Proulx.

Having said that, I would like to address you in English and consider the application of the free trade agreement to the province of Quebec.

You mentioned in your presentation your concern with protectionism. I think that is very important because this free trade agreement was not initiated in a vacuum. It was initiated in a trading relationship between Canada and the United States where there were very substantial

[Traduction]

States would want to do the same thing. It is easy to see that the mechanism is very limited, but what seems new and important for us is the fact that once decisions affecting us are made, it allows representatives of both countries to discuss them. We believe that it should lead to a new mentality as regards the settlement of trade disputes between the two countries.

We are all conscious of the fact that it is very limited. But we feel that this new situation is an improvement over the existing one. Everything is relative. We have to start somewhere, and if it turns out to be unsatisfactory, we have the option of withdrawing. But at least this might turn out to be a worthwhile process.

Mr. Parry: Let us turn now to the question of non-tariff barriers. Most economists will tell you that non-tariff barriers are more important and have a greater impact than tariff barriers. What concerns me are non-tariff barriers and especially the informal ones. In view of the fact that our capacity to monitor the American economy represents barely a fraction of their capacity to monitor ours, what actions could we take against informal non-tariff barriers such as the "buy American" policy or the "buy local" policy instituted by the American government or American corporations?

Mr. Laurin: I quite agree with you that non-tariff barriers are the most important. Most of them have been set up in reaction to situations originating in Europe or in Japan. In the absence of preferential treatment such as should have been included in the accord, Canada runs the risk of being subject to non-tariff barriers which can cause us enormous harm. And with the special treatment Canada will be getting out of the free trade agreement, we will be in a much better position to explain our special situation in order to escape the non-tariff barriers instituted by the United States as a response to the international trade situation.

Mr. Parry: Thank you, Mr. Chairman.

Mr. Crosby: I wish to welcome Mr. Laurin and Mr. Proulx.

Je vais maintenant, si vous me le permettez m'exprimer dans l'autre langue officielle pour aborder la question de l'application de l'accord de libre-échange à la province de Québec.

Vous avez expliqué dans votre mémoire que le protectionnisme est un problème préoccupant. C'est d'autant plus important que l'accord de libre-échange n'a pas été lancé dans le vide. Bien au contraire, la négociation de cet accord a été entreprise pour parer à des

[Text]

threats of action that would be detrimental to future trade in a province where you enjoyed an increase of over \$4 billion in trade and have 75% of your trade with the United States.

I want to deal with another aspect of life in the province of Quebec. We have been constantly presented with the proposition that a free trade agreement would diminish social programs in Canada, that it would have an adverse effect on our cultural situation, and that it might even affect our sovereignty. What is your view of those concerns about the free trade agreement?

Prof. Proulx: A general response, if you like, and it brings us back to debates we had earlier. One reaction would be that to the extent you have a wealthier, more rapidly growing province or country you can afford social welfare programs. It is undeniable there would be pressures to harmonize some of our social welfare programs. Some of the harmonization would be the U.S. trying to copy our programs, because they are particularly impressed with some of our social-cultural welfare programs. The bottom line is that to the extent you are somewhat wealthier—and the trade liberalization agreement does that—you can afford to invest more in those programs than otherwise might be the case.

Mr. Crosby: Yes, good authority for the proposition—the best social program is full employment. By the way, we have some statistics that indicate the cost of social services in the United States and Canada are more or less equal, 21% versus 20%. In fact, the United States spends more on medical care and health services than we do in Canada. We have a more efficient system and they might want to adopt ours.

• 1220

I want to talk about economic expansion which is really the *raison-d'être* for the free trade agreement. You have indicated that is your concern, a greater expansion through a greater market. You mentioned the 20 or 40 million persons who are within relatively short distance of the city of Montreal. I suspect Boston and New York are within 200 miles of the city of Montreal.

But what I wanted to deal with was your specific comment on page 8 of your presentation about the fact that small countries benefit from trade with larger areas. Can you expand on that and give us some examples, if possible?

Prof. Proulx: The observation comes from a review of the impact of trade liberalization. What it really points to is in fact what you are mentioning—that as you reduce barriers and impediments to trade, the size of the market, to the extent that you domestically get on your feet and start doing things too, mind you. . . . To the extent that the smaller partner therefore has access to a much larger market, the potential for growth and the potential for export is much greater than, relatively, the obverse.

[Translation]

menaces de rétorsion américaine qui risqueraient de causer des préjudices graves à une province dont 75 p. 100 des échanges commerciaux se font justement avec les États-Unis, échanges qui ont enregistré une augmentation de plus de 4 milliards de dollars.

Je voudrais maintenant dire quelques mots au sujet d'un autre aspect de la vie au Québec. On dit et on répète que l'accord sur le libre-échange affaiblirait les programmes sociaux du Canada, qu'il serait nuisible pour notre culture et qu'il pourrait même attenter à notre souveraineté. Que pensez-vous de toutes ces affirmations?

M. Proulx: Dans la mesure où l'économie d'une province ou d'un pays est plus performante, la société peut s'offrir des programmes de bien-être social. Il est évident qu'il y aura certaines pressions en vue d'harmoniser nos programmes de bien-être social. Dans certains cas, ce sont les États-Unis qui vont s'inspirer de nos programmes, qui n'ont pas manqué de les impressionner. C'est donc dans la mesure où une société est plus riche qu'elle peut se permettre de mettre en place différents programmes d'assistance sociale; or la libéralisation du commerce entre nos deux pays devrait justement améliorer la situation économique.

M. Crosby: Le plein-emploi est la meilleure assistance sociale qui soit. À ce propos, je vous ferai remarquer que les différents services sociaux coûtent grosso modo la même chose dans nos deux pays, 21 p. 100 aux États-Unis contre 20 p. 100 au Canada. Les États-Unis dépensent même plus que nous pour leurs soins de santé. Comme notre système à nous est plus efficace, ils voudront peut-être s'en inspirer.

Je voudrais maintenant dire quelques mots au sujet de l'expansion économique, qui est d'ailleurs la raison d'être de l'accord de libre-échange. C'est ce que vous avez d'ailleurs repris dans votre exposé en disant qu'un marché plus important assurait une plus forte expansion. En effet, il y a une population de 20 à 40 millions de personnes pas trop loin de Montréal, les villes de Boston et de New York étant situées à quelque 200 milles de Montréal.

Vous expliquez à la page 8 de votre mémoire que les petits pays ont tout à gagner à pouvoir commercer avec des pays plus grands. Pourriez-vous nous donner des exemples à l'appui de votre thèse?

M. Proulx: C'est ce qui découle en effet d'une étude faite sur les résultats de la libéralisation du commerce. Lorsque les droits de douane et autres obstacles au commerce sont supprimés, un petit pays a tout à gagner à avoir accès à un vaste marché qui en principe sert de débouché aux exportations, mais ce à condition bien entendu que le secteur privé fasse preuve d'initiative.

[Texte]

If you look at all of these studies, they do estimate that the positive impacts upon Canada's economy, and that would hold for the province, are greater than those upon the economy of the United States. Now, I would not pretend that one could stop at the economics of this question to take a position on it, but those are, as I understand it, the economics.

Studies indicate that Quebec entrepreneurs and exporters are doing extremely well in the United States, in regional sub-markets within the United States. In fact, they have been doing much better than interprovincially, which is one of our particular problems with the interprovincial barriers.

But to the extent that you again have a mechanism to sort of civilize the utilization of anti-dumping, countervail and what have you, you make it further possible for small, medium size—and to some extent large firms, too—to really penetrate regional markets in the United States, which they have been doing. That is very well documented. There is tremendous dynamism in the exports by small and medium-size entrepreneurs in Quebec, and this agreement, I think, would facilitate and aid further in that process.

Le président: Messieurs, je vous remercie beaucoup pour votre présentation et cette discussion.

M. Laurin: Merci.

The Chairman: Thank you. The meeting is adjourned.

[Traduction]

D'après toutes les études effectuées, les effets positifs de l'accord de libre-échange seront plus importants pour le Canada et pour le Québec en particulier que pour les États-Unis. Il est évident que ce ne sont pas les seuls facteurs économiques que l'on prend en compte dans cette affaire, mais sur le plan strictement économique, tel semble être l'effet.

Les hommes d'affaires du Québec ont réussi à trouver d'excellents débouchés aux États-Unis. D'ailleurs, en raison des obstacles interprovinciaux qui existent au Canada, nos hommes d'affaires au Québec exportent actuellement plus vers les États-Unis que vers les autres provinces.

Dans la mesure où il y aura moyen de tempérer les mesures anti-dumping et les droits compensatoires, les petites et moyennes entreprises et même certaines grosses sociétés trouveront encore plus facilement des débouchés dans diverses régions des États-Unis. Les petites et moyennes entreprises québécoises ont fait preuve de beaucoup de dynamisme dans leurs exportations vers les États-Unis et cet accord devrait renforcer cette tendance.

The Chairman: Thank you, gentlemen, for your presentation and for this discussion.

Mr. Laurin: Thank you.

Le président: La réunion est levée.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Canadian Government Publishing Centre,
Supply and Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Centre d'édition du gouvernement du Canada,
Approvisionnement et Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9

WITNESSES

From Texturon Inc.:

George Deckelbaum, General Manager;
W.B. Sears, President.

From the Canadian Textiles Institute:

Eric Barry, President.

From Dominion Textile Inc.:

Thomas R. Bell, President, Chairman & Chief
Executive Officer;
André Côté, Vice-President, Corporate and External
Affairs.

From the Coalition régionale de Montréal d'opposition au libre-échange:

Guy Cousineau, Secretary General, *Conseil des
travailleurs(euses) du Montréal-Métro (FTQ)*;
Yvan Loubier, Assistant Research Director, *Union des
producteurs agricoles*;
Louise Drouin, Vice-President, *Alliance des professeurs
de Montréal (CEQ)*;
Pierre Paquette, President, *Conseil central de Montréal
(CSN)*;
Denis Boudreau.

From Le Regroupement pour le libre-échange:

Pierre Laurin, Director General and First Vice-
President, *Merrill-Lynch Canada Inc.*;
Pierre-Paul Proulx, Professor, Department of
Economics, *Université de Montréal*.

TÉMOINS

De Texturon Inc.:

George Deckelbaum, directeur général;
W.B. Sears, président.

De l'Institut canadien des textiles:

Eric Barry, président.

De la Dominion Textile Inc.:

Thomas R. Bell, président-directeur général;

André Côté, vice-président, *Corporate and External
Affairs*.

De la Coalition régionale de Montréal d'opposition au libre-échange:

Guy Cousineau, secrétaire général, *Conseil des
travailleurs(euses) du Montréal-Métro (FTQ)*;
Yvan Loubier, directeur adjoint de la recherche, *Union
des producteurs agricoles*;
Louise Drouin, vice-présidente, *Alliance des
professeurs de Montréal (CEQ)*;
Pierre Paquette, président, *Conseil central de Montréal
(CSN)*;
Denis Boudreau.

Du Regroupement pour le libre-échange:

Pierre Laurin, directeur général et premier vice-
président, *Merrill-Lynch Canada Inc.*;
Pierre-Paul Proulx, professeur, Département
d'économie, *Université de Montréal*.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 54

Monday, November 30, 1987
Montreal, Quebec

Chairman: William C. Winegard

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 54

Le lundi 30 novembre 1987
Montréal (Québec)

Président: William C. Winegard

*Minutes of Proceedings and Evidence of the
Standing Committee on*

External Affairs and International Trade

*Procès-verbaux et témoignages du Comité
permanent des*

Affaires étrangères et du commerce extérieur



RESPECTING:

Pursuant to Standing Order 96(2) consideration of
the Canada-U.S. Free Trade Agreement tabled in
the House of Commons on October 5, 1987

CONCERNANT:

En vertu de l'article 96(2) du Règlement, étude de
l'Accord de libre-échange entre le Canada et les
États-Unis déposé à la Chambre des communes le 5
octobre 1987

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)

Second Session of the Thirty-third Parliament,
1986-87

Deuxième session de la trente-troisième législature,
1986-1987

STANDING COMMITTEE ON EXTERNAL AFFAIRS
AND INTERNATIONAL TRADE

Chairman: William C. Winegard

Vice-Chairman: Clément Côté

Members

Warren Allmand
Lloyd Axworthy
Bill Blaikie
Howard Crosby
Girve Fretz
Steven Langdon
Bill Lesick
Don Ravis
John Reimer—(11)

(Quorum 6)

Maija Adamsons

Clerk of the Committee

COMITÉ PERMANENT DES AFFAIRES
ÉTRANGÈRES
ET DU COMMERCE EXTÉRIEUR

Président: William C. Winegard

Vice-président: Clément Côté

Membres

Warren Allmand
Lloyd Axworthy
Bill Blaikie
Howard Crosby
Girve Fretz
Steven Langdon
Bill Lesick
Don Ravis
John Reimer—(11)

(Quorum 6)

Le greffier du Comité

Maija Adamsons

MINUTES OF PROCEEDINGS

MONDAY, NOVEMBER 30, 1987

(86)

[Text]

The Standing Committee on External Affairs and International Trade met, in Montreal, at 2:05 o'clock p.m., this day, the Chairman, William C. Winegard, presiding.

Members of the Committee present: Warren Allmand, Howard Crosby, Girve Fretz, Steven Langdon, Bill Lesick, John Reimer, William C. Winegard.

Acting Members present: Gabriel Fontaine for Clément Côté; Jean Lapierre for Lloyd Axworthy and John Parry for Bill Blaikie.

In attendance: From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade: Peter Dobell, Study Director; Bob Miller, Luc Rainville, Committee Researchers. Barbara Arneil, Liberal Staff Representative. Judy Giroux, N.D.P. Staff Representative. James McIlroy, P.C. Staff Representative.

Witnesses: From the United Steelworkers of America: Gérard Docquier, National Director; Hugh Mackenzie, Director, Research Department, U.S.A. *From the Centrale des syndicats démocratiques:* Jean-Paul Héту, President. *From the National Action Committee on the Status of Women:* Madeleine Parent, Quebec Representative; Lise Leduc, *coordonnatrice au Conseil d'intervention pour l'accès des femmes au travail.*

Pursuant to Standing Order 96(2) the Committee resumed consideration of the Canada-U.S. Free Trade Agreement tabled in the House of Commons on October 5, 1987.

Gérard Docquier, from the United Steelworkers of America, made a statement and with Hugh Mackenzie answered questions.

Jean-Paul Héту, from the *Centrale des syndicats démocratiques*, made a statement and answered questions.

Madeleine Parent and Lise Leduc, from the National Action Committee on the Status of Women, made statements and answered questions.

At 4:50 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Richard Dupuis
Committee Clerk

PROCÈS-VERBAL

LE LUNDI 30 NOVEMBRE 1987

(86)

[Traduction]

Le Comité permanent des affaires étrangères et du commerce extérieur se réunit, aujourd'hui à 14 h 05, à Montréal, sous la présidence de William C. Winegard, (*président*).

Membres du Comité présents: Warren Allmand, Howard Crosby, Girve Fretz, Steven Langdon, Bill Lesick, John Reimer, William C. Winegard.

Membres suppléants présents: Gabriel Fontaine remplace Clément Côté; Jean Lapierre remplace Lloyd Axworthy; John Parry remplace Bill Blaikie.

Aussi présents: Du Centre parlementaire pour les affaires étrangères et le commerce extérieur: Peter Dobell, directeur de l'étude; Bob Miller, Luc Rainville, chargés de recherche du Comité. Barbara Arneil, déléguée du personnel du parti libéral. Judy Giroux, déléguée du personnel du parti néo-démocrate. James McIlroy, délégué du personnel du parti conservateur.

Témoins: Des Métallurgistes unis d'Amérique: Gérard Docquier, directeur national; Hugh Mackenzie, directeur, Section de la recherche, E.-U. *De la Centrale des syndicats démocratiques:* Jean-Paul Héту, président. *Du Comité national d'action sur le statut de la femme:* Madeleine Parent, déléguée du Québec; Lise Leduc, coordonnatrice au Conseil d'intervention pour l'accès des femmes au travail.

Conformément aux dispositions du paragraphe 96(2) du Règlement, le Comité examine de nouveau l'accord de libre-échange entre le Canada et les États-Unis, document déposé sur la Table de la Chambre des communes le 5 octobre 1987.

Gérard Docquier, des Métallurgistes unis d'Amérique, fait une déclaration, puis lui-même et Hugh Mackenzie répondent aux questions.

Jean-Paul Héту, de la Centrale des syndicats démocratiques, fait une déclaration et répond aux questions.

Madeleine Parent et Lise Leduc, du Comité national d'action sur le statut de la femme, font des déclarations et répondent aux questions.

À 16 h 50, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

Greffier de Comité
Richard Dupuis

EVIDENCE

[Recorded by Electronic Apparatus]

[Texte]

Monday, November 30, 1987

• 1400

The Chairman: This afternoon, pursuant to Standing Order 96(2), the committee will resume consideration of the Canada-U.S. Free Trade Agreement as tabled in the House of Commons on October 5, 1987.

I remind everyone that this is a House of Commons committee subject to all the rules, decorum, and conventions that prevail in the House. The meetings are not open to television or to recording devices of any kind.

The witnesses have been chosen by all three parties: 50% by the opposition, and 50% by the government party.

I always ask witnesses if they could confine their statements to somewhere between 10 and 20 minutes in order that we might have some time for questions. In any case, we will have to adhere to the timing rather strictly.

Our first witness this afternoon is from the United Steelworkers of America, the National Director, Mr. Gérard Docquier. We welcome you, sir, and your colleague, and look forward to your presentation and the opportunity to have a discussion with you.

M. E. Gérard Docquier (directeur national, Canada, Syndicat des Métallos): Merci, monsieur le président.

Je veux vous dire, dès le départ, que je suis partagé à propos de mon exposé d'aujourd'hui à ce Comité. D'une part, je crois qu'il est crucial que tous les Canadiens qui se soucient de leur avenir sous le libre-échange aient l'occasion d'exprimer leurs opinions. Je serais donc inconséquent si je refusais l'occasion de le faire, moi-même. D'autre part, je dois dire que ce n'est pas sans appréhension que je participe à cet exercice superficiel, élitiste, et, en fait, peu démocratique.

Je voudrais remercier le président du Comité pour une chose au moins, c'est d'avoir reconnu que ces audiences n'influenceront pas l'opinion du gouvernement sur le libre-échange, qu'elles sont un exercice illusoire. Cela m'évite de le dire moi-même.

Notre exposé d'aujourd'hui traitera de trois points fondamentaux. Premièrement, les répercussions du libre-échange avec les États-Unis sur l'emploi. Je veux parler très précisément de certains avantages qui, dit-on, rejailliront sur deux des plus grandes industries avec lesquelles traite notre syndicat: l'acier et les mines.

Deuxièmement, le libre-échange canado-américain et le développement régional au Canada. Puisque les partisans du libre-échange, à savoir le premier ministre et les autorités provinciales, ne lui attribuent pratiquement pas d'autres bienfaits que de produire une richesse sans

TÉMOIGNAGES

[Enregistrement électronique]

[Traduction]

Le lundi 30 novembre 1987

Le président: En vertu de l'article 96(2) du Règlement, le Comité reprend cet après-midi l'étude de l'accord de libre-échange entre le Canada et les États-Unis qui a été déposé à la Chambre des communes le 5 octobre 1987.

Je rappelle aux personnes présentes, que nous sommes réunis ici en tant que Comité de la Chambre des communes, assujéti à toutes les règles en vigueur à la Chambre des communes. La présence de caméras de télévision ou de dispositifs d'enregistrement de quelque type que ce soit, n'est pas autorisée à ces réunions.

Les témoins ont été choisis par les trois partis: la moitié d'entre eux ont été choisis par l'opposition et l'autre moitié par le parti au pouvoir.

Je demanderais aux témoins de limiter leur exposé à dix ou 20 minutes, de façon à ce que nous puissions consacrer un certain temps aux questions. De toute façon, nous devons suivre d'assez près l'horaire établi.

Notre premier témoin, cet après-midi, est le directeur national du Syndicat des métallos, M. Gérard Docquier. Nous vous souhaitons la bienvenue, à vous et à votre collègue, et attendons avec impatience d'entendre votre exposé et d'avoir l'occasion de discuter avec vous.

Mr. E. Gérard Docquier (National Director, Canada, Syndicat des Métallos): Thank you, Mr. Chairman.

I want to tell you at the outset that I have mixed feelings about my presentation to this committee today. On the one hand, I believe that it is crucial that everyone in Canada who have concerns about their future under free trade have the opportunity to express their views. It would be inconsistent for me to turn down the opportunity to do so myself. On the other hand, I have to say that I have misgivings about participating in this perfunctory, elitist and undemocratic exercise.

I would like to thank the Chairman of the committee for one thing at least. He has admitted that these hearings will have no influence on the government's view on free trade, that they are a meaningless exercise. It saves me the trouble of saying it myself.

Our presentation today will deal with three basic points. First, the employment implications of free trade with the United States. I want to deal very directly with some of the claimed benefits of the deal in two of the major industries with which our union deals: steel and mining.

Second, Canada—U.S. free trade and regional development in Canada. Since virtually the only benefit of free trade now being cited by advocates from the Prime Minister on down is that it will generate unprecedented wealth in Atlantic Canada, the west and Quebec, I want to

[Texte]

précédent pour la région de l'Atlantique, l'Ouest et le Québec, je veux me concentrer particulièrement sur les répercussions de l'accord Mulroney-Reagan pour les économies régionales du Canada.

• 1405

Troisièmement, je passerai en revue les effets désastreux de l'accord sur le pouvoir du Canada de formuler et de mettre en oeuvre une politique économique et sociale indépendante.

The 160,000 members of our union work in every region and economic sector of Canada, from finance—employees of the banks and credit unions—to service—hotel and restaurant employees, nursing, homeworkers and security guards—to the endless variety of small and medium-sized manufacturing operations that make up the bulk of Canada's manufacturing employment.

For several reasons I will focus today on the implication of the free trade deal for the steel and mining industries. Our union is the dominant union in Canada in both industries. These two sectors, broadly defined, make up the majority of our members. And these sectors are two of a very small number of economic sectors in Canada that have been cited by free trade advocates as winners in the free trade lottery.

In assessing the alleged benefits of Canada-U.S. free trade for the steel industry, it is important to put the issues facing the industry into perspective. Roughly 80% of the Canadian steel industry's output is sold in Canada. The impact of free trade on steel-using industries in Canada is far more significant for the industry than is its impact on direct exports of steel to the United States.

The steel industry as a whole is subject to sweeping international influences that have nothing to do with Canada's trading relationship with the United States. Steel is a development industry. Partly for that reason, steel production is one of the hallmarks of industrialization for developing nations. Steel is also an industry with extremely rapid technological diffusion. The most efficient steel facilities in the world are the ones that have been constructed or modernized most recently, regardless of where they are built.

These factors add up to a sobering reality for the steel industry in North America. Demand for steel in North America is expected to be essentially flat for the next 10 to 15 years, while demand and productive capacity will expand significantly in the developing world. Technological pressure dictates that Canada's labour productivity in the steel industry, already the highest in the world, will have to continue to improve. In that

[Traduction]

focus specifically on the implications of the Mulroney—Reagan deal for Canada's regional economies.

Third, I will review the disastrous implications of the deal for Canada's ability to formulate and implement independent and economic social policies.

Les 160,000 membres de notre syndicat sont disséminés dans toutes les régions et tous les secteurs économiques du Canada, depuis les finances—employés de banques et de credit unions—jusqu'au service—employés d'hôtels et de restaurants, employés de centres d'accueil et gardes de sécurité—en passant par une variété infinie de petites et de moyennes entreprises qui fournissent le gros des emplois manufacturiers au Canada.

Je me concentrerai aujourd'hui sur les répercussions de l'accord de libre-échange sur l'industrie sidérurgique et sur les mines. Notre syndicat est le plus important syndicat dans ces deux secteurs au Canada. Ces deux secteurs, en général, comprennent la majorité de nos membres. Et ils sont parmi un tout petit nombre de secteurs économiques au Canada que les partisans du libre-échange donnent pour «gagnants» dans la loterie du libre-échange.

Pour évaluer les prétendus avantages que le libre-échange canado-américain apportera à l'industrie sidérurgique, il est important de situer dans leur contexte les problèmes auxquels l'industrie fait face. En gros, 80 p. 100 de la production de l'industrie sidérurgique canadienne sont écoulés au Canada. L'effet du libre-échange sur les industries consommatrices d'acier au Canada est bien plus important pour l'industrie que son effet sur les exportations directes d'acier vers les États-Unis.

L'industrie sidérurgique dans son ensemble est soumise à de vastes courants internationaux qui n'ont rien à voir avec les relations commerciales du Canada avec les États-Unis. L'acier est une industrie de l'expansion. En partie pour cette raison, la production d'acier est l'une des marques de l'industrialisation dans les pays en développement. L'acier est aussi une industrie où la diffusion de la technologie est extrêmement rapide: les aciéries les plus efficaces dans le monde sont celles qui ont été construites ou modernisées le plus récemment, quel que soit l'endroit où elles se trouvent.

Ces facteurs laissent entrevoir des perspectives modestes pour l'industrie de l'acier en Amérique du nord. On prévoit que la demande d'acier en Amérique du nord sera essentiellement stable au cours des 10 à 15 prochaines années, tandis que la demande et les capacités de production augmenteront de façon significative dans les pays en développement. Et la pression des changements technologiques nous impose de continuer

[Text]

context, let us look at the impact of the Mulroney-Reagan trade deal.

First, the 20% of the market that is located in the United States. The stated objective of the steel industry in Canada has been to protect the present position of the Canadian industry in the U.S. It is not to increase market share. The acid test of the agreement is therefore how well it protects Canadian producers from steel protectionism.

The so-called dispute resolution mechanism is merely a substitute for judicial review of the trade administration decisions of Canada and the United States. It will not offer an appeal on the facts of a case. It will only determine whether or not the domestic laws of each respective country has been followed by that country's administrative tribunals. And its decision will not be binding. Any sanctions flowing from a decision fall back on the individual country, either to retaliate or to terminate the agreement. It gives us nothing that we did not already have.

Any search for comforting details in the agreement, however, misses the most important point. The reality is that the steel industry in the United States is struggling and it is easy in the U.S. to generate political momentum behind any attempt to restrict imports of steel. That reality does not go away with a free trade deal. Deal or no deal, Canada is going to have to talk to the U.S. about the problems in the steel sector. The free trade deal changes nothing.

Turning to the 80% of the market for Canadian steel that is in Canada, we have to shift our attention to the impact of free trade on the Canadian industries that use steel, the two largest of which are the auto industry and, through the pipe and tube industry, the oil and gas industry.

Despite repeated claims that it was untouchable, the Auto Pact and motor vehicle trade receive a lot of attention in the outline of the deal. The Auto Pact, with its Canadian content requirements and its reduction guarantees, is replaced by a broader North American content requirement. Other duty remission programs applied to the non-Auto Pact producers have been eliminated for Canada but not for the United States.

In a stable industry these changes might be of little consequence. Automotive production facilities are very capital intensive and cannot easily be moved, and the

[Translation]

d'améliorer la productivité de la main-d'œuvre dans l'industrie sidérurgique au Canada qui est déjà la plus élevée au monde. Dans ce contexte, voyons l'effet de l'accord commercial Mulroney—Reagan.

Premièrement, les 20 p. 100 du marché qui sont situés aux États-Unis. L'objectif avoué de l'industrie sidérurgique au Canada est de protéger la position actuelle de l'industrie canadienne aux États-Unis. Ce n'est pas d'augmenter sa part du marché. L'épreuve décisive de l'accord est donc la mesure dans laquelle il mettra les producteurs canadiens à l'abri du protectionnisme de l'acier.

Le pseudo-mécanisme de règlement des différends n'est qu'un substitut pour la révision juridique des décisions administratives en matière de commerce du Canada et des États-Unis. Il ne permet pas d'interjeter appel sur les faits en cause. Il déterminera simplement si les lois intérieures de chaque pays ont été bien observées par les tribunaux administratifs du pays concerné. Et ces décisions ne seront pas exécutoires. Il revient au pays concerné d'imposer toute sanction émanant d'une décision, soit d'user de représailles ou de mettre fin à l'accord. Le mécanisme ne nous donne rien que nous n'avions pas déjà.

C'est cependant passer à côté de la question que de chercher dans l'accord établi quelques détails réconfortants. La réalité, c'est que l'industrie de l'acier aux États-Unis est en difficulté, et qu'il est facile de rallier la faveur politique aux États-Unis derrière toute tentative de restreindre les importations d'acier. Cette réalité n'est pas effacée par un accord de libre-échange. Accord ou pas, le Canada devra discuter avec les États-Unis des problèmes du secteur de l'acier. L'accord de libre-échange ne change rien.

Quant au 80 p. 100 du marché de l'acier canadien qui se trouve au Canada, nous devons prêter attention aux répercussions du libre-échange sur les industries canadiennes qui consomment de l'acier, dont les deux plus importantes sont l'industrie de l'automobile et—par sa consommation de tuyaux et de tubes—l'industrie du pétrole et du gaz.

Bien que l'on ait protesté à maintes reprises qu'ils étaient intouchables, le Pacte de l'automobile et le commerce des véhicules automobiles font l'objet de beaucoup d'attention dans le schéma de l'accord. Le Pacte de l'automobile, avec ses exigences de contenu canadien et ses garanties de production, est remplacé par une exigence plus large de contenu nord américain. Et les autres programmes d'exemption de tarifs douaniers s'appliquant aux producteurs hors du Pacte de l'automobile ont été éliminés pour le Canada, mais pas pour les États-Unis.

Dans une industrie stable, ces changements seront sans grande conséquence. Les installations de production automobile requièrent de fortes immobilisations et ne

[Texte]

Canada-U.S. exchange rate gives Canada a natural cost advantage in an integrated North American market.

But the auto industry is anything but stable. It faces sweeping changes in the next few years. The generally accepted view is that by the time the dust settles from the latest round of investments by Japanese auto makers, there will be about 3 million units a year of excess capacity in North America. The realignment of the industry will be enormous.

The exchange rate, currently a major competitive asset for Canada, is also a big question mark. Most observers believe the exchange rate is at the low point right now. As a result, assessments of competitiveness based on current rates probably overstate our relative competitive position in the future.

These changes are very threatening to the future of the industry in Canada and therefore the auto industry markets for Canadian steel. We will be fighting to retain the major big-three assembly plants we now have against enormous pressure on the industry in the United States. We will be fighting for new Japanese investment but without the duty remission program we have been able to use to attract the investment we now have. And we will be fighting to develop our parts industry in the face of new rules that will permit a significant increase in the non-North American content of North American-produced automobiles.

We will be fighting for a share of a smaller pie in a newly restructured industry without the independent policy tools we need to attract the investment. I can tell you, it is very hard to be optimistic about the auto industry segment of the steel market.

The second largest Canadian steel-using industry is the oil and gas sector. The impact of the Mulroney-Reagan deal on this sector has been the subject of more irrelevant rhetoric from people who should know better than any other. The fact is that oil and gas development in Canada is not currently limited in any way by U.S. trade restrictions. Indeed, two minutes of thought on the issue would make it clear that it would be counter to U.S. interests to limit Canadian exports to the United States. The increased access to the U.S. market, guaranteed by the trade deal, is irrelevant to the oil and gas industry and therefore to the steel industry.

Any pick-up in the oil and gas industry clearly benefits steel, but the primary influences on that industry are

[Traduction]

peuvent être déplacées facilement. Et le taux de change Canado-Américain donne au Canada un avantage naturel dans un marché nord-américain intégré.

Mais l'industrie de l'automobile est loin d'être stable. Elle fera face à des changements dans les années qui viennent. Le sentiment général, c'est une fois que la fumée se sera dissipée après la dernière ronde d'investissements des producteurs d'automobiles japonais, il y aura une capacité excédentaire d'environ 3 millions d'unités par année en Amérique du Nord. Le remaniement de l'industrie sera considérable.

Le taux de change qui donne un avantage concurrentiel majeur au Canada actuellement est aussi un gros point d'interrogation. La plupart des observateurs croient que le taux de change est maintenant à son point le plus bas. Il s'ensuit que des estimations de compétitivité fondées sur les taux actuels exagèrent probablement notre position concurrentielle relative, pour l'avenir.

Ces changements sont de très mauvais augure pour l'avenir de l'industrie au Canada et, par conséquent, pour les marchés de l'acier canadiens dans l'industrie automobile. Pour retenir les principales usines de montage des «trois Grands» que nous avons déjà, nous combattons d'énormes pressions sur l'industrie aux États-Unis. Nous combattons pour de nouveaux investissements japonais, mais sans le programme d'exemptions de tarifs douaniers que nous avons pu faire miroiter pour attirer les investissements que nous possédons maintenant. Et nous combattons pour développer notre industrie des pièces automobiles face à de nouvelles règles permettant une augmentation substantielle du contenu nord-américain dans les automobiles produites en Amérique du Nord.

Nous combattons pour une part d'un gâteau plus petit, dans une industrie nouvellement restructurée, et sans les instruments de politique indépendante dont nous avons besoin pour attirer les investissements. Je peux vous dire qu'il est très difficile d'être optimiste à propos de la partie du marché de l'acier que constitue l'industrie automobile.

La deuxième industrie canadienne qui consomme le plus d'acier est celle du pétrole et du gaz. Les répercussions de l'accord Mulroney-Reagan sur ce secteur ont fait l'objet de propos absurdes de la part de gens qui devraient en savoir plus que quiconque. Le fait est que l'expansion de l'industrie du pétrole et du gaz au Canada n'est toujours aucunement limitée par les restrictions commerciales américaines. Il suffit d'y penser deux minutes pour comprendre qu'il serait contraire aux intérêts américains de limiter les exportations canadiennes vers les États-Unis. Le «meilleur accès» que garantit l'accord commercial au marché américain est sans rapport avec l'industrie du pétrole et du gaz et, donc, avec l'industrie sidérurgique.

Toute reprise de l'industrie du pétrole et du gaz profiterait évidemment à l'industrie sidérurgique. Mais

[Text]

Canadian domestic policies and world oil prices, not free trade.

Outside the auto and oil sectors, the prospects for steel-using industries under a free trade deal look bleak in the medium and long term. Major steel-using industries such as freight-car manufacturing, white goods, and small appliances will virtually disappear as surplus production capacity as the U.S. market spills over into Canada.

In all these industries, with the exception of freight cars, the fact the companies for the most part are the same on both sides of the border makes matters even worse. The North American rationalization that will take place with free trade will happen more quickly and more brutally within firms than between firms.

For the steel industry markets in the United States the deal is irrelevant. Even if it is ultimately ratified, the Canadian steel industry will have to deal with precisely the same political pressures in the United States as it would without a deal. For the Canadian market, for Canadian steel, the news in the medium to long term is almost certainly going to be bad.

Les partisans du libre-échange, du premier ministre en descendant, persistent à dire que l'accord Mulroney-Reagan sera bon pour l'industrie minière du Canada parce qu'il lui garantira l'accès au marché américain.

Comme c'est si souvent le cas dans ce qui se passe autour d'un débat sur cette question, il y a beaucoup de vent dans cette prétention. Il est certainement vrai que les États-Unis constituent le principal marché des produits miniers du Canada. Il est également vrai que l'industrie du Canada est passée par une période très difficile au cours des dernières années. Personne n'apprendra rien à qui que ce soit dans notre syndicat à propos des malheurs de la situation de l'emploi dans l'industrie minière au Canada depuis quelques années.

• 1415

Mais, à l'exception très nette de la potasse et de l'uranium, il n'y a aucun rapport entre les problèmes auxquels l'industrie fait face maintenant, et risque de faire face à l'avenir, et les lois commerciales américaines.

Même si le protectionnisme des États-Unis constituait une grande menace pour l'industrie minière du Canada, comme le prétendent les partisans du libre-échange, l'accord ne fait pas grand-chose pour conjurer les problèmes que le protectionnisme pose au Canada de toute façon. Comme nous l'avons indiqué plus haut dans notre passage sur l'industrie de l'acier, le mécanisme de règlement des différends habilement maquillé et décrit en termes si ronflants par les partisans du libre-échange est

[Translation]

cette industrie est d'abord sensible aux politiques intérieures du Canada et aux prix mondiaux du pétrole, non pas au libre-échange.

Hors des secteurs de l'automobile et du pétrole, les perspectives des industries consommatrices d'acier en régime de libre-échange paraissent sombres à moyen et à long termes. Les principales industries consommatrices d'acier, comme l'industrie de fabrication des wagons de frêt, des appareils ménagers et des petits appareils électriques, seront pratiquement rayées de la carte lorsque l'excédent de la capacité de production américaine commencera à déborder au Canada.

Le fait que, dans toutes ces industries, sauf celles des wagons de frêt, les entreprises sont généralement les mêmes des deux côtés de la frontière aggrave encore la situation. La rationalisation nord-américaine que favorisera le libre-échange se fera plus rapidement et plus brusquement à l'intérieur des entreprises qu'entre les entreprises.

Pour les marchés de l'industrie sidérurgique aux États-Unis, l'accord n'a aucune signification. Même s'il finit par être ratifié, les pressions politiques auxquelles devra faire face l'industrie sidérurgique canadienne seront exactement les mêmes que s'il n'y avait pas d'entente. Et pour le marché canadien de l'acier canadien, les perspectives à moyen et à long termes seront presque certainement mauvaises.

Free trade advocates from the Prime Minister on down claim repeatedly that the Mulroney-Reagan deal will be good for Canada's mining industry because it will guarantee access to the U.S. market.

Like so much of what passes for debate on this issue, there is a lot less to this claim than meets the eye. It is certainly true that the major market for Canadian mineral products is in the United States. It is also true that the industry in Canada has gone through very difficult times in recent years. No one has anything to tell anyone in our union about the employment disaster in the mining industry in Canada in the past few years.

But with the easily distinguishable exceptions of potash and uranium, there is no connection whatsoever between the problems the industry faces now or is likely to face in the future and U.S. trade laws.

But even if protectionism in the United States were the major threat to Canadian mining that free trade advocates say it is, the deal makes no substantive contribution to the problems Canada faces with protectionism anyway. As we indicated above in our discussion of the steel industry, the elaborately dressed up dispute settlement mechanism described so glowingly by free trade advocates is nothing more than window dressing. It does not exempt Canada from current U.S. anti-dumping and countervailing duty

[Texte]

une frime. Il n'exempte pas le Canada des lois américaines actuelles sur les droits compensatoires et antidumping. De plus, il ne garantit même pas le Canada contre les mesures protectionnistes futures des États-Unis.

La plus grande menace qui pèse sur les marchés américains de l'industrie minière du Canada ne provient pas des protectionnistes des États-Unis. La politique américaine sur les importations de minerai a toujours eu pour but de contenir les prix des matières premières aux États-Unis plutôt que de soutenir les prix des producteurs américains. La principale menace pour les marchés des minerais canadiens aux États-Unis provient de la combinaison de l'ouverture du marché américain aux produits miniers et de la concurrence croissante des producteurs du Tiers monde sur ce marché.

La politique américaine traditionnelle comporte deux implications pour le commerce du Canada avec les États-Unis. D'abord, la menace protectionniste des États-Unis dans l'industrie minière est, à peu d'exceptions près, un fantôme. Deuxièmement, il est clair que nous ne devrions pas tirer trop de réconfort de notre accès actuel au marché américain en termes économiques. La même logique qui a conduit les États-Unis à ne pas appliquer ses lois commerciales aux exportations de minerai canadien les conduirait aussi à rechercher des fournisseurs à meilleur marché dans le Tiers monde. Il y a déjà des indices que l'accord commercial négocié par les États-Unis avec le Mexique conduira à une augmentation de l'activité minière dans ce pays et à une augmentation des exportations vers le marché américain. Tout mouvement du taux de change vers la hausse affaiblira notre position concurrentielle.

Le message qui ressort de cela devrait être clair. Tout ce qui est susceptible d'affecter la position concurrentielle de l'industrie minière du Canada par rapport à ses concurrents du Tiers monde risque d'infirmer grandement la capacité de l'industrie de livrer concurrence sur le marché américain et sur les autres marchés mondiaux. Dans ce contexte, l'accord Mulroney-Reagan menace très sérieusement l'un des grands avantages des entreprises minières canadiennes: les coûts relativement faibles de l'énergie.

La partie de l'entente qui crée un marché continental de l'énergie est en même temps l'élément le plus étonnant de l'accord et l'aspect qui risque d'avoir les répercussions les plus profondes à long terme. Il serait contraire à l'entente que le Canada ait une politique indépendante des prix de l'énergie. Selon la version canadienne de la transcription:

Les deux parties conviennent d'interdire les restrictions sur les importations ou les exportations, y compris les restrictions quantitatives, les taxes, les exigences de prix minimaux des importations ou des exportations, ou toute autre mesure équivalente, sous réserve d'exceptions très limitées.

Il est douteux que les prix préférentiels de l'énergie pour les grands consommateurs d'énergie au Canada

[Traduction]

legislation. Nor does it even guarantee an exemption for Canada from future U.S. protectionist legislation.

The major threat to the U.S. markets of the Canadian mining industry does not come from protectionists in the United States. U.S. policy on mineral imports has traditionally emphasized keeping mineral input prices in the U.S. down rather than maintaining prices for U.S. domestic producers. The major threat to Canadian mineral markets in the U.S. comes from a combination of the openness of the U.S. market for mineral products and increasing competition in that market from producers in the Third World.

The traditional U.S. approach has two implications for Canada's trade with the U.S. First, the protectionist threat from the U.S. in mineral industries is, with some exceptions, non-existent. Second, it is clear that we should take no comfort from our current access to the U.S. market on economic grounds. The same logic that has led the U.S. not to apply its trade laws to Canadian mineral exports would also lead the U.S. to seek out other lower cost suppliers in the Third World. There is in fact some indication already that the trade deal negotiated by the U.S. with Mexico will lead to increased mining activity in that country and increased exports to the U.S. market. Any upward drift in the exchange rate will make our relative competitive position weaker.

The message in this should be obvious. Anything that affects the competitive position of the Canadian mining industry as compared with its competitors in the Third World is potentially very damaging to the industry's ability to compete in the U.S. and other world markets. In this context, the Mulroney-Reagan deal poses a very serious threat to a major competitive advantage of Canadian mining operations—relatively low energy costs.

The section of the agreement that creates a continental energy market is at the same time the most surprising component of the deal and the aspect that has potentially the most profound long-term implications. It would be contrary to the agreement for Canada to have an energy policy of its own. According to the Canadian version of the transcript:

Both sides have agreed to prohibit restrictions on imports or exports, including quantitative restrictions, taxes, minimum import or export price requirements or any other equivalent measure, subject to very limited exceptions.

It is doubtful that preferential energy prices for major energy users in Canada would be consistent with these

[Text]

soient compatibles avec ces restrictions sur la portée des politiques canadiennes de prix de l'énergie.

En tant que grande consommatrice d'électricité et grande bénéficiaire de l'énergie à bon marché, qui est l'un des avantages relatifs du Canada et l'un des fondements du développement économique du Canada, l'industrie d'extraction et de fusion pourrait voir sa position concurrentielle à plus long terme s'affaiblir si l'accord forçait les entreprises canadiennes d'électricité à niveler les prix de l'énergie pour la consommation intérieure et pour l'exportation. Cela modifierait la position concurrentielle de l'industrie canadienne d'extraction et de fusion par rapport à celle des États-Unis, mais surtout par rapport à celle du monde en développement. Les faibles coûts de l'énergie sont l'une des grandes raisons pour lesquelles le Canada a pu maintenir sa compétitivité mondiale pour les produits miniers.

Dans l'industrie minière donc, on peut dire en résumé que les répercussions de l'accord de libre-échange sont négligeables à court terme et potentiellement très dommageables à plus long terme, dans la mesure où l'entente entraîne une hausse des prix de l'énergie au Canada jusqu'au niveau des prix américains, ou inversement.

• 1420

Le deuxième grand point touche les répercussions de l'accord Mulroney-Reagan sur les économies régionales du Canada. Il est de plus en plus clair que le principal argument des partisans de l'accord est un appel manifeste aux pires aspects de la politique régionale canadienne. Mordecai Richler, partisan du libre-échange, a fait les manchettes il y a deux semaines en suggérant ironiquement que le meilleur moyen de rallier un appui au libre-échange était de répéter à travers le pays qu'il nuirait à l'Ontario.

Le premier ministre et ses principaux collègues du Cabinet l'ont toutefois battu au fil d'arrivée. Pratiquement le seul argument qu'invoquent maintenant les partisans du libre-échange, c'est qu'il donnera aux économies régionales du Canada une prospérité comparable à celle de l'Ontario.

Dans la précipitation à jouer la carte politique régionale cependant, les faits ont été nettement relégués au second plan. Ainsi, le Pacte de l'automobile est souvent cité comme un exemple des avantages du libre-échange. Ce n'est pas le cas. Pour tous les bienfaits que, prétend-on avec enthousiasme, le libre-échange procurera aux économies régionales du Canada, il n'y a pas la moindre parcelle de preuve.

Le débat est devenu si passionné qu'en émettant des doutes sur la valeur des répercussions de l'accord pour les économies régionales, on court le risque de passer pour un défenseur sans scrupule du Canada central. Je suis forcé de courir ce risque.

[Translation]

restrictions on the scope of Canadian energy pricing policies.

As a major user of electric power, and as a major beneficiary of the low cost energy that has been one of Canada's comparative advantages and a foundation of Canada's economic development, the mining and smelting industry might find its long-term competitive position eroded if the deal ends up forcing Canadian electrical utilities to equalize the prices of power for domestic use and for export. Although this would influence the competitive position of Canadian mining and smelting vis-à-vis the United States, the more serious impact on competitiveness would be in relation to mines and smelters in the developing world. Lower energy costs have been a major reason for Canada's ability to maintain its worldwide competitiveness in mining.

In mining then, the impact of the free trade deal can be summed up as negligible in the short run and potentially extremely damaging in the longer term as the energy deal forces Canadian energy prices up to the levels prevalent in the United States or vice versa.

The second major point concerns the impact of the Mulroney-Reagan deal on Canada's regional economies. It is increasingly clear that the main argument of the deal's supporters amounts to a naked appeal to the worst aspects of Canadian regional politics. Free trade supporter Mordecai Richler made headlines two weeks ago with his tongue in cheek suggestion that the best way to build support for free trade was to repeat across the country that it would hurt Ontario.

Ironically, the Prime Minister and his senior Cabinet colleagues had already beaten Richler to the punch. Virtually the only argument now being advanced by the supporters of free trade is the claim that it will provide to the regional economies of Canada a prosperity comparable to Ontario's.

In the rush to play the regional political card, however, the facts have clearly taken a back seat. For example, the auto pact comes up frequently as an example of the benefits of free trade. It is not. The glowing evocations of the benefits of the deal for Canada's regional economies do not contain a shred of evidence to substantiate such claims.

The debate has become so heated that in raising questions about the substantive impact of the deal on regional economies, one runs the risk of being labelled a nit-picking apologist for central Canada. I will have to take that risk.

[Texte]

Les deux aspects de l'accord de libre-échange que l'on cite généralement comme étant propices au développement régional sont ceux de l'énergie et de l'accès au marché américain.

La section qui traite de l'énergie a été acclamée comme une victoire majeure pour l'Alberta et le Québec, pour leurs exportations respectives de pétrole et de gaz et d'électricité. Le problème que soulève cette prétention, c'est qu'il s'agit d'une «victoire» sur la politique canadienne de prix et de restrictions quantitatives imposées aux exportations d'énergie, non pas sur les restrictions apportées par les Américains aux importations d'énergie. Nous aurions pu profiter de tous ces prétendus avantages sans un accord commercial.

La véritable question qui se pose, c'est de savoir si nous voulons que nos prix et nos approvisionnements d'énergie soient déterminés entièrement par les forces du marché nord-américain, sans marge d'intervention gouvernementale, ni fédérale ni provinciale. Lorsque l'on pose la question de cette façon, la réponse est évidemment non.

L'accord tel que nous le percevons aujourd'hui exclut les pratiques discriminatoires de gestion des approvisionnements et des prix de l'énergie par les gouvernements provinciaux. Pour l'Alberta, cela veut vraisemblablement dire que sa politique de prix préférentiels qui a favorisé le développement de son industrie pétrochimique ne sera plus possible.

Pour le Québec, les implications sont tout aussi graves. Comme les autres provinces canadiennes possédant d'abondantes réserves d'électricité à bon marché, le Québec a fait un usage très judicieux de l'avantage naturel que lui confèrent les coûts de l'énergie comme instrument de développement économique. Dans le secteur primaire, on a attiré dans la province les entreprises de fusion et d'affinage qui sont de fortes consommatrices d'électricité. Les prix faibles de l'électricité sont un accessoire important pour attirer les entreprises manufacturières dans la province. L'engagement à vendre notre énergie aux États-Unis au même prix qu'on la vend au Canada éliminerait cet avantage relatif.

L'accord a aussi des implications importantes pour le développement futur de sources d'énergie plus coûteuses comme les sables bitumineux de l'Alberta et le pétrole et le gaz du sous-sol marin dans la région de l'Atlantique ou de la mer de Beaufort. Avec un système de prix uniformes fondés sur le marché, les politiques d'interfinancement destinées à favoriser la production en deçà du seuil de rentabilité étroitement défini par le marché, ne seront pas possibles. Ces ressources seront mises en valeur seulement lorsque le marché nord-américain déterminera qu'elles peuvent l'être.

Et qu'en est-il des avantages apparemment si grands que retireront la région de l'Atlantique et celle de l'Ouest de leur accès au marché américain? Le premier ministre dit que le commerce assurera la prospérité de Terre-Neuve, de l'Île-du-Prince-Édouard, du Nouveau-Brunswick et de la Nouvelle-Écosse, comme si l'accès au

[Traduction]

The two areas of the free trade deal generally cited as boosting regional development are the sections dealing with energy and access to the U.S. market.

The section dealing with energy has been acclaimed as a major victory for Alberta and Quebec, for oil and gas and electricity exports respectively. The problems with these claims, however, is that the "victory" is over Canadian pricing and quantity restrictions on energy exports, not U.S. restrictions on energy imports. We could have had all of these supposed benefits without a trade deal.

The real question is, do we want to have our energy prices and supplies determined entirely by North American market forces, with no scope for government intervention, either federal or provincial? When the question is put this way, the answer is clearly no.

The deal as we understand it today rules out discriminatory energy pricing and supply management practices by provincial governments. For Alberta, that presumably means that preferential pricing policies that have encouraged development of its petrochemical industry will no longer be possible.

For Quebec the implications are just as serious. Like other Canadian jurisdictions with abundant supplies of low cost electricity, Quebec has made very effective use of its natural advantage in energy costs as an economic development tool. In the resource sector, smelting and refining operations which are heavy users of electricity have been attracted to the province. Low electricity prices are an important marginal advantage in attracting manufacturing operations to the province. A commitment to sell energy to the U.S. at the same price as it is sold in Canada would wipe out this competitive advantage.

The deal also has important implications for the future development of higher cost energy sources such as oil sands in Alberta and offshore oil and gas in Atlantic Canada or the Beaufort Sea. With a uniform market based pricing system, cross-subsidization policies designed to encourage production ahead of narrowly defined market viability will not be possible. These developments will go ahead when and only when the North American market says they will go ahead.

And what of the much touted benefits for Atlantic Canada and the West from access to the U.S. market? The Prime Minister talks of Newfoundland, P.E.I., New Brunswick and Nova Scotia trading their way to prosperity, as if access to the U.S. market was going to open the doors of Fort Knox.

[Text]

marché américain allait leur ouvrir les portes de Fort Knox.

Si le libre accès au marché américain est vraiment la clé incontestable de la prospérité partout, comment les partisans du libre-échange au Canada expliquent-ils les problèmes très graves d'inégalités régionales dans ce pays? Les États du Maine, de la Virginie occidentale, du Mississippi et du Dakota Nord ont toujours pu accéder librement au marché américain. Néanmoins, le revenu par habitant y est substantiellement inférieur à la moyenne américaine.

Le message est clair: l'accès au marché américain n'est pas une garantie de prospérité.

Même pour les secteurs manufacturiers présentement vigoureux du Canada central, la promesse d'avantages résultant d'un meilleur accès sera difficile à tenir. L'échelle relativement réduite des producteurs canadiens et le fait que la plupart de nos principales industries manufacturières soient sous contrôle étranger signifient que le scénario le plus plausible est celui d'établissements américains ayant une capacité excédentaire fournissant le marché canadien plutôt que celui d'établissements canadiens créant une capacité nouvelle pour approvisionner le marché américain. Et les établissements manufacturiers du Canada central ont au moins l'avantage d'être situés à proximité des grands centres de population et d'activité économique des États-Unis.

• 1425

De toute façon, l'accès au marché américain n'est pas vraiment en cause. La plupart des produits que le Canada expédie présentement aux États-Unis sont déjà exempts de tarifs douaniers. Le tarif moyen sur le reste est très bas, en comparaison avec l'écart du taux de change. Et l'accord ne fait pratiquement rien pour régler le principal problème d'accès auquel les producteurs canadiens font face, à savoir la politique d'achats du gouvernement américain et les lois commerciales américaines.

Les obstacles au développement économique dans la région de l'Atlantique et la diversification économique dans l'Ouest sont définis par le marché, tout comme aux États-Unis. Aux États-Unis, on a décidé de laisser au marché le soin de dicter le jeu, de laisser les économies régionales fluctuer au gré du marché. Les gens se déplacent vers les emplois. Au Canada, nous avons pris une orientation différente: nous sommes intervenus dans le développement régional pour empêcher l'érosion de la base économique de communautés que le marché négligeait. Les gens se sont même déplacés vers les emplois, en nombre important. Mais nous avons aussi tenté de préserver les communautés en incitant les emplois à se déplacer vers les gens.

Je vais conclure à présent, monsieur le président.

Si les avantages économiques du libre-échange sont si discutables et les conséquences politiques si graves, pourquoi le gouvernement va-t-il de l'avant avec une telle détermination? Pourquoi le secret? Pourquoi le processus

[Translation]

If free access to the U.S. market is really the unquestioned key to prosperity everywhere, how do the proponents of free trade in Canada explain the very serious problems of regional inequality in the United States? States like Maine, West Virginia, Mississippi and North Dakota have always had free access to the U.S. market yet their per capita incomes are all substantially below the U.S. average.

The message is clear. Access to the U.S. market is no guarantee of prosperity.

Even for the presently strong manufacturing sectors of central Canada, the promise of benefits from increased access will be difficult to realize. The relatively small scale of Canadian producers and the fact that most of our major manufacturing industries are foreign owned mean that the most likely scenario would be U.S. plants with excess capacity supplying the Canadian market rather than Canadian plants building new capacity to supply the U.S. market. And manufacturing plants in central Canada at least have the advantage of being close to major centres of U.S. population and economic activity.

In any case, access to the U.S. market is not really at issue. Most of the goods Canada presently ships to the U.S. already enter duty free. The average duty on the remainder is very low compared with the exchange rate differential. And the agreement fails almost completely to deal with the major access problem faced by Canadian producers, U.S. government procurement policies.

The obstacles to economic development in Atlantic Canada and economic diversification in the West are defined by the market just as they are in the United States. In the United States, the approach has been to let the market hold sway, to let regional economies rise and fall as the market dictates. People move to the jobs. In Canada, we have taken a different approach. We have intervened with regional development policies to prevent the erosion of the economic base of communities the market has left behind. People have moved to jobs as well, in substantial numbers. But we have also tried to preserve communities by encouraging jobs to move to people.

I shall now come to my conclusion, Mr. Chairman.

If the economic benefits are so questionable and the political implications of free trade so significant, why is the government pushing ahead with such determination? Why the secrecy? Why the undemocratic process? Why

[Texte]

antidémocratique? Pourquoi le refus de laisser les Canadiens participer au processus de décision?

La difficulté de ces questions, c'est qu'elles ne reconnaissent pas la raison primordiale pour laquelle le milieu canadien des affaires tient si fermement à l'intégration économique avec les États-Unis. Le libre-échange avec les États-Unis, c'est la version canadienne des révolutions conservatrices de Thatcher et de Reagan.

Considérées dans le contexte de ces objectifs conservateurs, les options politiques auxquelles renonce l'accord ne sont pas difficiles à abandonner. L'aile droite du Parti conservateur n'envisagerait jamais de les exercer.

Il n'a pas été difficile pour ce gouvernement conservateur de renoncer à notre droit de restreindre les investissements américains. Le gouvernement ne croit pas, de toute façon, à la restriction des investissements étrangers.

Il n'a pas été difficile pour le gouvernement conservateur de renoncer à notre droit à une politique de l'énergie «fabriquée au Canada». Le gouvernement ne croit pas, de toute façon, que nous devrions avoir une politique de l'énergie.

Il n'a pas été difficile, non plus, pour le gouvernement conservateur de renoncer à notre droit de négocier un contenu canadien et des ententes de commerce dirigé avec d'autres pays. Le gouvernement ne croit pas, de toute façon, que nous devrions intervenir pour faire en sorte que le Canada retire quelque avantage économique du commerce international.

Il n'a pas été difficile pour le gouvernement conservateur de consentir à des changements qui saperont la structure des commissions de mise en marché dans l'agriculture canadienne. Le gouvernement ne croit pas, de toute façon, aux commissions de mise en marché.

La partie de l'accord qui révèle le plus clairement cette philosophie conservatrice, c'est la section de l'énergie. La «victoire» pour le Canada en matière d'énergie n'est pas une victoire sur de quelconques restrictions américaines; c'est une victoire sur la politique canadienne de l'énergie, passée, présente et future. Ce n'est pas une victoire pour le Canada. C'est une victoire pour les adversaires conservateurs d'une politique énergétique qui sert l'intérêt public de notre pays.

Dans une perspective réactionnaire, ces éléments de l'accord de libre-échange ne sont pas des concessions aux États-Unis. Ils sont une occasion de consacrer par un accord international des politiques intérieures qui, individuellement, ne jouissent pas de l'appui de la majorité des Canadiens.

Voilà, évidemment, le noeud du problème.

Si le libre-échange avec les États-Unis était une proposition d'amendement constitutionnel, nous savons déjà qu'il n'aurait aucune chance d'être ratifié. Même sous l'ancienne formule d'amendement, il y a déjà assez de provinces qui s'opposent à l'accord pour y faire échec.

[Traduction]

the refusal to let Canadians in on the decision-making process?

The problem with these questions is that they do not acknowledge the overriding reason why the Canadian business community is so strongly committed to economic integration with the United States. Free trade with the United States is Canada's version of the Thatcher and Reagan conservative revolutions.

Seen in the context of these conservative goals, the policy options the deal surrenders are not difficult to consider. The right wing of the Conservative Party would never consider exercising them.

It was not hard for this Conservative government to give away our right to limit foreign investment. The government does not believe in restricting foreign investment anyway.

It was not hard for the Conservative government to give away our right to a made in Canada energy policy. The government does not believe we should have an energy policy anyway.

It was not hard for the Conservative government to give up our rights to negotiate Canadian content and other managed trade agreements with other countries. The government does not believe we should be intervening to ensure that Canada gets some economic benefit from trade anyway.

It was not hard for the Conservative government to agree to changes that will undermine the marketing board structure in Canadian agriculture. The government does not believe in marketing boards anyway.

The part of the deal that exposes this Conservative agenda most clearly is the energy section. The "victory" for Canada in energy is not a victory over any U.S. restrictions. It is a victory over Canadian energy policies past, present and future. It is not a victory for Canada. It is a victory for the Conservative opponents of public energy policy in this country.

Seen from reactionary perspective, such elements of the free trade agreement are not concessions to the United States. They are an opportunity to enshrine in an international agreement domestic policies which, on their own, do not have the support of the majority of Canadians.

That, of course, is the crux of the problem.

If free trade with the United States were a proposal for a constitutional amendment, we already know it would not stand a chance of being ratified. Even under the old amending formula, there are already enough provinces opposed to the deal to block it.

[Text]

Pourtant, le libre-échange aura sur l'avenir du Canada des répercussions plus profondes que ne saurait avoir aucun amendement constitutionnel, à l'exception de l'abolition du système fédéral de gouvernement. Malgré la gravité de cette décision, les Canadiens sont exclus du processus.

Le gouvernement s'est engagé irrévocablement à la ratification formelle de l'accord en moins de trois semaines, en dépit du fait que le détail de l'entente ne soit pas encore public.

• 1430

Il y a des questions fondamentales qui restent sans réponse.

Qu'advient-il du pouvoir des gouvernements provinciaux du Canada de poursuivre leur propre politique énergétique?

Quel sera le sort des lois linguistiques du Québec dans l'univers d'harmonisation nord-américaine des règles d'affaires définies par Mulroney?

Quelles stratégies le Canada pourra-t-il employer pour favoriser le développement régional et la diversification économique dans le cadre d'un accord qui consacre la prépondérance du marché dans la prise des décisions économiques?

Quelles mesures prendra-t-on pour régler les problèmes d'ajustement économique que même un accord de libre-échange économiquement fructueux exigera?

Et qu'arrivera-t-il si les partisans du libre-échange se trompent? Que fera ce pays si le libre-échange avec les États-Unis se révèle un échec en tant que politique économique alors que nous avons renoncé à notre pouvoir d'influencer notre avenir économique?

Nous n'aurons pas les réponses à ces questions avant que cet absurde processus canadien de ratification soit terminé. Paradoxalement, notre meilleure chance d'obtenir une réponse à certaines de ces questions se présentera lorsque le Congrès américain entamera le processus américain de ratification.

Il n'y a pas eu de véritable débat sur cette question fondamentale au Canada. On nous a plutôt servi un wild soutenu de folles exagérations, de discours creux, d'appels cyniques aux tensions politiques régionales.

Les Canadiens sont engagés dans une marche forcée vers un arrangement économique désastreux avec les États-Unis par une élite d'affaires non élue dont l'objectif primordial est d'imposer son idéologie à ce pays, quelles qu'en soient les conséquences pour l'avenir du Canada comme nation indépendante.

En cours de route, les Canadiens sont trahis par ceux-là mêmes qui ont mission de protéger leurs intérêts. Le travail de ce Comité s'inscrit dans cette trahison malheureusement. C'est la première occasion fournie aux Canadiens de discuter des mérites de l'accord négocié avec les États-Unis. Plutôt que d'offrir une véritable occasion

[Translation]

Yet free trade would have a more significant impact on Canada's future than any constitutional amendment ever would, short of the elimination of the federal system of government. Despite the significance of this decision, however, Canadians are being left out of the process.

The government is irrevocably committed to formal ratification of the deal in less than three weeks, despite the fact that the detailed text is still not public.

Fundamental questions remain to be answered.

What does the deal mean for the ability of provincial governments in Canada to pursue their own energy policies?

What will be the fate of Quebec's language laws in the Mulroney world of North American harmonization of regulations affecting business?

What strategies will be opened to Canada to promote regional development and economic diversification in the face of a deal that requires the domination of the market in economic decision making?

What policies will there be to deal with the enormous problems of economic adjustment that even an economically successful free trade deal will require?

And what will happen if the free trade supporters are wrong? What will this country do if free trade with the U.S. turns out to be a failure as an economic policy, and we have given away our ability to influence our own economic future?

We will not get the answers to these questions before the absurd Canadian ratification process has been completed. Ironically, the best chance we have to get answers to some of these questions will come when the U.S. Congress starts to work its way through the American ratification process.

There has been no real debate on this vital issue in Canada. Instead, we have been treated to a steady diet of wild hyperboles, empty rhetoric and synical appeals to regional political tensions.

Canadians are being driven into a disastrous economic arrangement with the United States by a non-elected business elite whose overriding objective is to impose its own ideology on this country, regardless of the consequences for Canada's future as an independent nation.

In the process, Canadians are being betrayed by those in public office who have been entrusted with protecting their interests. The work of this committee is part of that betrayal, unfortunately. This is the first opportunity that Canadians have had to debate the merits of the actual deal that has been negotiated with the United States. Instead of

[Texte]

d'évaluer l'entente, la majorité des membres de ce Comité l'a transformé en une sorte de tribunal à la manqué, se déplaçant de ville en ville pour entendre quelques personnes triées sur le volet et s'acheminant avec une précipitation éhontée vers une conclusion arrêtée d'avance.

Heureusement pour notre pays, ni votre Comité ni le premier ministre n'auront le dernier mot. Que l'élection ait lieu avant ou après la ratification finale, les Canadiens auront l'occasion d'exprimer leurs opinions sur cet accord désastreux lors de la prochaine élection générale. Je l'attends avec impatience. Merci, monsieur le président.

Mr. Langdon: I want to say this is one of the best, most forthright and most effective briefs presented to this committee. I hope the rest of the committee listens to it. I hope the rest of the country listens to it.

I think your effective ability to get to the heart of what is going on—the energy sell-out that is taking place, the tie that has to regional development, and the way it is going to tie our hands with respect to very important regional development issues—is absolutely crucial. I think you have very much put the lie to suggestions that say the Auto Pact is something that is going to be improved in the future by this deal.

I would just finish up by saying if the briefs that came from the opponents of this trade deal were as powerful and as effective as this one, I think this debate would already be starting to be won. Thanks very much for an excellent presentation.

Mr. Lesick: We are always pleased to hear views one way and the other way regarding free trade. During our hearings in Ottawa we heard from the Canadian Steel Producers Association and they told us the trade agreement will help the Canadian steel industry. We also heard from the Automobile Manufacturers and they told us they support the free trade agreement. In my native province of Alberta we also heard support for the agreement in the oil and the gas sectors.

• 1435

I understand that not all your members support your position. For example I have a press release dated November 11, 1987. Is Local 2251 part of your Steelworkers?

Mr. Docquier: Yes.

Mr. Lesick: I see. I am reading from the press release. It says:

Local 2251 welcomed the federal government's initiative on free trade when it began two years ago because it was clear to us that growing protectionism in

[Traduction]

providing a genuine opportunity to assess the deal, however, the majority of this committee has transformed itself into a half baked equivalent of a kangaroo court, moving from city to city, listening to a handpicked few, rushing with indecent haste towards its foregone conclusions.

Luckily for this country, neither this committee nor Brian Mulroney will have the final say. Whether the election takes place before or after final ratification, Canadians will have the opportunity to express their views of this disastrous deal in the next general election. I am looking forward to it. Thank you, Mr. Chairman.

M. Langdon: Je dois dire que c'est l'un des meilleurs mémoires, l'un des plus directs et des plus convaincants présentés au Comité. J'espère que les autres membres du Comité y font attention et que le pays écoute bien son message.

Je pense que vous vous êtes attaqué au coeur du problème, c'est-à-dire l'abdication de notre indépendance énergétique et toutes les répercussions qu'elle peut avoir sur le développement régional car, nous allons le découvrir, nos mains seront liées. Je pense que vous avez aussi très bien réfuté l'argument selon lequel l'accord permettra d'améliorer le Pacte de l'automobile à l'avenir.

Je termine en disant que si les mémoires des adversaires de cet accord de libre-échange étaient aussi saisissants et convaincants que celui-ci, je pense que nous commencerions déjà à remporter la victoire. Je vous remercie de votre excellent exposé.

M. Lesick: Nous sommes toujours heureux d'entendre les deux points de vue sur le libre-échange. Au cours des audiences que nous avons tenues à Ottawa, la Canadian Steel Producers Association nous a affirmé que l'accord de libre-échange aidera l'industrie sidérurgique canadienne. Par ailleurs, les fabricants d'automobiles nous ont indiqué qu'ils appuyaient l'accord de libre-échange. En Alberta, dont je suis natif, les producteurs de pétrole et de gaz nous ont également signifié qu'ils appuyaient l'accord.

Je crois comprendre que les membres de votre syndicat n'appuient pas unanimement votre position. J'en voudrais pour preuve un communiqué de presse daté du 11 novembre 1987. La section locale 2251 fait bien partie de votre syndicat?

M. Docquier: Oui.

M. Lesick: Je vois. Ce communiqué dit en substance que:

La section locale 2251 a bien accueilli l'initiative lancée il y a deux ans par le gouvernement fédéral en matière de libre-échange, car elle estimait que la

[Text]

the United States posed a serious risk to Canadian steel production and the steelworkers' jobs.

Based on the content of the deal, as it has been described by the federal government, Local 2251 supports the free trade agreement. We believe the provisions of the agreement secure present and future steelworker jobs. Moreover we believe that the agreement will promote future growth in steel production and steel employment both in Canada and the United States.

Local 2251 is the United Steelworkers of America's second-largest steel industry local representing some 5,500 workers at Algoma Steel in Sault Ste. Marie, Ontario.

On page 10 of your brief you said that the dispute resolution mechanism was a complete fraud. However there are several legal opinions from international legal experts here in Canada who state that the dispute resolution mechanism offers major improvements over the status quo.

Do you have any legal opinions to support your views and, if so, would you please file them with us so we may consider them in the preparation of our report?

Mr. Docquier: On the question of Local 2251, I am pleased to say that our people in the steelworkers feel free to express their views on important matters. Apparently it is not the same in the business community. It seems that the business community is afraid to express an opinion different from the leadership of the three or four major groups. In our union there is a diversity of opinion which we gladly discuss at our various conferences.

Mr. Lesick: Sir, I just wanted to be sure that if you had a legal opinion, we could get it so we could—

Mr. Docquier: We do not have a legal opinion and I do not feel it would be appropriate at this time for an organization like ours to look at a legal opinion when we do not even have the final text of the free trade deal.

Mr. Lesick: You call this a complete fraud. If you have no legal opinion, we suggest that the opinions expressed here would be opinions only and would have no legality.

Mr. Allmand: This is a very significant brief with a lot of important points. In the Omnibus Trade Bill in the United States there is an amendment supported by the Reagan administration that would give the administration new authority to limit steel imports from non-voluntary restraint agreement countries. Canada is not a VRA country. Here we have the administration supporting an

[Translation]

pousée du protectionnisme américain menaçait sérieusement la production d'acier et les emplois des métallos au Canada.

En s'appuyant sur le contenu qu'aura l'accord selon le gouvernement fédéral, la section locale 2251 appuie l'accord de libre-échange. Nous estimons que les dispositions de cet accord assurent, tant actuellement que dans un avenir plus lointain, des emplois aux métallos. De plus, nous croyons que l'accord encouragera la croissance de la production et de l'emploi dans l'industrie sidérurgique, tant au Canada qu'aux États-Unis.

La section locale 2251 est la deuxième section locale en importance du Syndicat des métallos dans l'industrie sidérurgique, et elle représente quelque 5,500 ouvriers à l'usine Algoma Steel de Sault Ste-Marie (Ontario).

À la page 3 de votre mémoire, vous déclarez que le mécanisme de règlement des différends est une tromperie. Or plusieurs experts en droit international, oeuvrant au Canada, ont déclaré que le mécanisme constitue une amélioration importante par rapport au statu quo.

Disposez-vous d'avis juridiques pour appuyer votre position et, si tel est le cas, auriez-vous l'obligance de nous les remettre pour que nous puissions les étudier au cours de la préparation de notre rapport?

M. Docquier: Pour ce qui est de la question de la section locale 2251, c'est avec plaisir que je dis que nos gens, qui représentent les métallos, se sentent libres de s'exprimer à propos de sujets importants. Il n'en va apparemment pas de même dans le monde des affaires. Le monde des affaires semble craindre d'exprimer une opinion différente de celle des chefs de trois ou quatre grands groupes. Dans notre syndicat, les opinions sont très diverses et nous sommes contents d'en discuter à nos congrès.

M. Lesick: Monsieur, je voulais simplement m'assurer que vous disposiez d'un avis juridique, dont nous pourrions prendre connaissance afin de...

M. Docquier: Nous ne disposons pas d'avis juridique, et, à mon avis, il ne serait pas bon pour un organisme comme le nôtre de chercher un avis juridique actuellement, alors que nous n'avons pas encore de texte définitif de l'accord de libre-échange.

M. Lesick: Mais vous dites que le mécanisme de règlement des différends est une tromperie. Si vous ne disposez d'aucun avis juridique, nous vous suggérons de présenter des opinions exprimées ici uniquement comme des opinions qui n'ont aucune portée juridique.

M. Allmand: C'est un mémoire très intéressant qui soulève un certain nombre de points importants. Une modification au Omnibus Trade Bill américain appuyée par le gouvernement Reagan vise à accroître le pouvoir du gouvernement de limiter les importations d'acier provenant de pays n'ayant pas signé d'accord d'auto-limitation. C'est le cas du Canada. Nous sommes donc

[Texte]

amendment to limit steel imports from Canada. How do you see that sort of move in Congress and the support of the administration affecting Canada? How does it make sense when you consider that they are negotiating a so-called free trade agreement with us at the same time?

• 1440

Mr. Docquier: It makes our point precisely. Mr. Allmand. Even in the context of a signed agreement with the U.S., the steel industry would be confronted with the same problem. It is a political issue in the U.S. that will remain political as long as the steel industry in the U.S. is vulnerable. It is vulnerable right now, and it will be vulnerable for a number of years. We will be under these political pressures and no deal will remove that.

Regardless of what they are saying in their communications, we are talking daily with the steel industry. The steel industry in Canada is basically trying to protect its actual share of the market. With a few exceptions—it is true in our union too—some want an increase in the U.S. market and they do not realize how dangerous it is for them to do exactly that.

We have been preaching for four years that we have to limit our access and be reasonable. We will maintain that line. We have no interest in provoking or increasing the political pressure that exists right now in all the states where there are major steel producers.

Mr. Allmand: On another point, at the bottom of page 7, you say:

Major steel-using industries like freight car manufacturing, white goods and small appliances will virtually disappear as surplus production capacity in the U.S. market spills over into Canada.

The evidence we have heard has been leading me to that conclusion, but here you state very strongly these industries will disappear. You have come to a very strong conclusion. I would just be interested in the reasoning which led you to that conclusion.

Mr. Docquier: Let us start with the railway car industry. The job is already finished. There is no railway car in the steel industry. I think it is the planned destruction of the steel industry because of the railway car industry. There is actually a surplus in the U.S. of existing cars and on top of that, their capacity to produce cars is much greater than ours. For the last three or five years, we have not invested a penny in our own freight car industry. We will be totally incapable of competing with the Americans. Under the rules, if you are not

[Traduction]

face à un gouvernement, aux États-Unis, qui appuie une modification visant à limiter les importations d'acier provenant du Canada. Que pensez-vous de ce type de mesures prises par le Congrès américain et du fait que le gouvernement américain les maintient à l'endroit du Canada? Comment expliquez-vous ce type de mesures prises alors même qu'on négociait, avec le Canada, un soi-disant accord de libre-échange?

M. Docquier: C'est exactement ce que nous cherchons à prouver, monsieur Allmand. Même si un accord a été signé avec les États-Unis, l'industrie sidérurgique devrait faire face au même problème. C'est là une question politique aux États-Unis qui gardera ce caractère politique tant que l'industrie sidérurgique américaine sera vulnérable. Elle est vulnérable actuellement et le restera pendant un certain nombre d'années. Nous ferons l'objet de pressions politiques, et aucun accord n'y changera rien.

Quoi qu'en dise officiellement l'industrie sidérurgique, nous communiquons chaque jour avec elle. L'industrie sidérurgique canadienne cherche essentiellement à protéger sa part actuelle du marché. A quelques exceptions près, ce qui est également vrai dans notre syndicat, certains désirent un accès accru au marché américain sans se rendre compte des dangers que cela présente pour eux.

Depuis quatre ans, nous déclarons que nous devons limiter notre accès et être raisonnables. Nous nous tiendrons à ce point de vue. Nous n'avons aucun intérêt à provoquer ou à accroître les pressions politiques qui existent actuellement dans tous les États où se trouvent de grands producteurs d'acier.

M. Allmand: Par contre, au bas de la page 5 de votre mémoire, vous déclarez que:

Les principales industries consommatrices d'acier, comme l'industrie de fabrication de wagons de fret, des appareils ménagers et des petits appareils électriques seront pratiquement rayées de la carte lorsque l'excédent de la capacité de production américaine commencera à déborder au Canada.

Les témoignages que nous avons entendus jusqu'ici m'avaient mené à la même conclusion, mais vous déclarez ici avec force que ces industries disparaîtront complètement. C'est une conclusion très catégorique. J'aimerais savoir ce qui vous a mené à cette conclusion.

M. Docquier: Commençons par l'industrie de fabrication des véhicules de chemin de fer. Cette industrie est déjà finie. L'industrie sidérurgique ne produit pas de véhicules de chemin de fer. A mon avis, l'industrie sidérurgique devrait disparaître à cause de l'industrie de fabrication des véhicules de chemin de fer. Aux États-Unis, il y a excédent de véhicules de chemin de fer et, de plus, l'appareil de production de cette industrie est bien supérieur au nôtre. Au cours des trois ou cinq dernières années, nous n'avons pas investi un seul dollar dans notre

[Text]

competitive you are gone. I think this will be the last breath of air for the steel industry in the white goods industry.

I do not think that the Americans, who have already much more sophisticated, technologically advanced industry in the white goods field, will reduce their production capacity in order to allow a subsidiary in Canada to produce goods when they can do it cheaper right now. It seems very clear to me that the contrary will happen: they will increase their production without further investment and most of the time without even having to rehire employees, and will swamp the Canadian market.

Mr. Crosby: Mr. Docquier, welcome to the committee. I am concerned in hearing your brief, which other members have described as very forceful, how that contrasted with what we had heard from the representatives of the steel industry in their brief before the committee in Ottawa? How do you account for that? Do you think that the management in the steel industry is intent on allowing the steel industry to self-destruct through free trade?

Mr. Docquier: No. I believe the steel industry in Canada is convinced a free trade arrangement with the U.S. will protect their actual share. I have never heard them say they were trying to increase their share of the U.S. market. They know exactly the state of the steel industry in the U.S. I sometimes have a hard time understanding their reasoning. They are producing for the auto industry. Maybe they see the arrangements in the auto industry as a bonanza. It seems evident to us that the new content rule that not only reduces the content from 60% to 50% but also dilutes it in the North American content. It means very clearly there will be an increased level of foreign content in our car industry.

• 1445

For the steel industry to look at the overall U.S. market in the auto industry without looking at the penetration of the U.S. market—maybe this is where they see an advantage—is a mistake. They do not take into account the existence of the political situation in the U.S.

Mr. Crosby: You can understand our difficulty in assessing your presentation against theirs. Can I get a comment from you on the Auto Pact, which you seem to view as not improved in any way by the free trade agreement? We understand broader North American content will be required. Other aspects of it, the 60% Canadian content requirements are to be preserved.

[Translation]

industrie nationale de fabrication de wagons de marchandise. Nous serons totalement incapables de concurrencer les Américains. En théorie, si vous n'êtes pas compétitifs, vous n'existez pas. Je pense que ce sera le dernier soupir de l'industrie sidérurgique, de l'industrie des produits blancs.

Je ne pense pas que les Américains, dont le secteur des produits blancs est technologiquement beaucoup plus sophistiqué, réduiront leur appareil de production afin de permettre à une filiale canadienne de produire des biens, alors qu'ils peuvent le faire actuellement à meilleur compte. Pour moi, il est tout à fait évident que c'est le contraire qui se produira: les Américains augmenteront leur production sans investir davantage et même, la plupart du temps sans embaucher de nouveaux employés, et inonderont donc le marché canadien.

M. Crosby: Monsieur Docquier, bienvenue au Comité. À écouter votre mémoire, que les autres membres ont qualifié de convaincant, je me demande pourquoi il présente un point de vue aussi différent de celui que les représentants de l'industrie sidérurgique ont exprimé dans le mémoire qu'ils ont présenté devant votre Comité à Ottawa? Comment l'expliquez-vous? Estimez-vous que les dirigeants de l'industrie sidérurgique cherche à laisser leur industrie s'auto-détruire par le biais du libre-échange?

M. Docquier: Non. Je pense que l'industrie sidérurgique canadienne est convaincue qu'un accord de libre-échange avec les États-Unis protégera sa part actuelle du marché. Je ne les ai jamais entendu dire qu'ils cherchaient à augmenter leur part du marché américain. Ils savent exactement quel est l'état de l'industrie sidérurgique aux États-Unis. J'ai parfois des difficultés à comprendre leur raisonnement. Leur production vise le secteur de l'automobile. Ils considèrent peut-être les ententes y afférentes comme une chance exceptionnelle. Il est évident, selon nous, que la nouvelle règle sur le contenu ne se limite pas à réduire ce dernier de 60 à 50 p. 100, elle le répartit aussi dans le contenu nord-américain. Cela se traduira manifestement par un niveau accru de contenu étranger pour notre industrie de l'automobile.

L'industrie de l'acier a tort de considérer l'ensemble du marché américain dans l'industrie de l'automobile sans tenir compte de la pénétration du marché américain. ... et c'est peut-être là qu'elle voit un avantage. Elle ne tient pas compte de l'existence de la situation politique aux États-Unis.

M. Crosby: Vous pouvez comprendre notre difficulté à évaluer votre exposé par rapport au leur. Pourriez-vous me dire ce que vous pensez du Pacte de l'automobile, que vous ne semblez considérer nullement amélioré par l'accord de libre-échange? Il semble qu'un plus grand contenu nord-américain sera exigé. D'autre part, les critères sur le contenu canadien à 60 p. 100 devront être maintenus.

[Texte]

The big three are producing more in Canada than the safeguards require. Where do you see the problem? Do you think all this is going to change, that the attitude of the automobile manufacturers is going to change dramatically overnight?

Mr. Docquier: It will not change overnight because of the massive investment we have in Canada by the big three. I think what is more important is that it will prevent us using our own economic policies to bring into Canada automobile part manufacturers from Japan, Korea or Europe. They will have less interest coming to Canada than going where the market is.

Mr. Crosby: There have been several references to the omnibus bill in the United States. You realize of course this a congressional initiative before Congress, and the free trade agreement is at this point an executive initiative. Do you not see that we will get protection from measures like the omnibus bill down the line? Do you not think we had better work very quickly to get that protection before all these dire results occur?

Mr. Docquier: I do not think Canada will ever give up, even in the event of a free trade agreement with the U.S. Canada will never give up its right of countervailing duties and other measures.

Mr. Crosby: Do you mean give them up unilaterally—

Mr. Docquier: Or within the context of free trade. We cannot do that; it is unthinkable. Maybe I am wrong.

Mr. Crosby: That is what the negotiations are all about, are they not?

Mr. Docquier: Not the removal of the right of a country. That will not prevent the company from dumping into this country. Do you think the companies will suddenly become saints because there is a free trade agreement? Not true. They are there to make money, and they will keep that mission of theirs very religiously.

Mr. Crosby: The countervail and anti-dumping rules remain in force until they are renegotiated over the five-year period. That is part of the negotiation.

Mr. Hugh Mackenzie (Director, Research Department, United Steelmakers of America): We are talking about protectionist sentiments in the United States as if they come out of thin air. It is part of the political reality of the American system, and there is no way the Americans are going to give up their political right to fight against imports.

Mr. Crosby: Then they will not sign the agreement; so you do not have to worry about it.

Mr. H. Mackenzie: They are not giving away anything in the agreement, sir.

The Chairman: You seem to be saying in the brief that the current Auto Pact requirement for the big three

[Traduction]

Les trois grands produisent davantage au Canada que ne l'exigent les garanties. Où est la difficulté à cet égard, selon vous? Pensez-vous que tout cela va changer et que, brusquement, les fabricants d'automobile vont modifier leur attitude du tout au tout?

Mr. Docquier: Pas brusquement, en raison des investissements massifs que font les trois grands au Canada. Ce qui me paraît plus important, c'est que cela nous empêchera d'utiliser nos politiques économiques pour faire venir au Canada des fabricants de pièces d'automobile du Japon, de Corée ou d'Europe. Plutôt que de venir ici, ils préféreront aller où se trouve le marché.

Mr. Crosby: Il a été plusieurs fois question de la loi d'ensemble des États-Unis. Vous savez, bien sûr, que c'est là une initiative du Congrès et qu'actuellement l'accord de libre-échange est le fait du pouvoir exécutif. Ne pensez-vous pas que, finalement, des mesures comme cette loi d'ensemble pourraient nous protéger? Ne pensez-vous pas qu'il vaudrait mieux travailler très rapidement pour obtenir cette protection avant que ne se produisent tous ces résultats catastrophiques?

Mr. Docquier: Même en cas d'accord de libre-échange avec les États-Unis, je pense que le Canada ne renoncera jamais à son droit aux droits compensatoires et à d'autres mécanismes.

Mr. Crosby: Pour y renoncer de façon unilatérale?

Mr. Docquier: Ou dans le contexte du libre-échange. Nous ne pouvons pas faire cela; c'est impensable. Je me trompe peut-être.

Mr. Crosby: Mais c'est la raison d'être des négociations, n'est-ce pas?

Mr. Docquier: Pas la suppression des droits d'un pays. Cela n'empêchera pas une société de faire du dumping dans notre pays. Pensez-vous que les sociétés vont devenir brusquement irréprochables parce qu'il existe un accord de libre-échange? Pas du tout. Elles existent pour gagner de l'argent et elles maintiendront scrupuleusement cette mission.

Mr. Crosby: Les règles sur les droits compensatoires et les règles anti-dumping resteront en vigueur jusqu'à ce qu'elles soient renégociées après cinq ans. C'est prévu dans les négociations.

Mr. Hugh Mackenzie (directeur, Service de recherche, Métallurgistes unis d'Amérique): Nous parlons des sentiments protectionnistes aux États-Unis comme si c'était un mystère incompréhensible. En fait, ils s'inscrivent dans la réalité politique du système américain, et en aucune façon les Américains ne vont renoncer à leur droit politique de lutter contre les importations.

Mr. Crosby: Dans ce cas, ils ne signeront pas l'accord; vous n'avez donc pas à vous préoccuper à ce sujet.

Mr. H. Mackenzie: Ils ne renoncent à rien dans l'accord, monsieur.

Le président: Vous semblez dire dans votre mémoire que les critères actuels du Pacte de l'automobile pour les

[Text]

moves to a North American requirement rather than a Canadian-added value requirement. Perhaps you could straighten that out for us.

• 1450

Mr. Docquier: In our view the content requirement will be irrelevant, because the sourcing is North American instead of Canadian.

The Chairman: I think you are quite wrong, sir. But I thank you very, very much for being with us this afternoon.

Mr. Langdon: You are quite wrong, Mr. Chairman.

The Chairman: On the existing big three Auto Pact.

Mr. Langdon: Absolutely, because the point is that the enforcement mechanism—that is, the tariff level—is gone.

The Chairman: All right.

Thank you very much, sir. We are very grateful for your brief and the ability to exchange with you this afternoon.

Our next witnesses are from the Centrale des syndicats démocratiques, Mr. Claude Gingras, the Vice-President, and Jean-Paul Hétu, the President.

Gentlemen, we welcome you again and look forward to your presentation and the opportunity to have a discussion with you.

M. Jean-Paul Hétu (président de la Centrale des syndicats démocratiques): Monsieur le président, messieurs les députés, comme le président de cette commission vient de le signaler, nous sommes les représentants de la Centrale des syndicats démocratiques qui compte des membres exclusivement au Québec, au nombre de 55,000. Les membres que nous représentons sont principalement du secteur manufacturier. Bien sûr, nous comptons aussi des membres dans le secteur minier, en particulier dans le secteur de l'amiante, ainsi que dans le secteur des services.

La Centrale des syndicats démocratiques a étudié de façon très serrée la question du libre-échange. Dans un premier temps, nous avons procédé à une étude avec nos membres syndicaux secteur par secteur, par exemple le textile, le vêtement, le papier, l'imprimerie, le journal, etc.

Au début des négociations et pendant toute leur durée, nous étions très inquiets, parce qu'on ne savait pas où on allait et parce qu'on voyait des ombres noires pour l'avenir.

• 1455

Je dois vous préciser que l'intérêt principal de notre centrale syndicale, ce sont les emplois. Évidemment, nous ne faisons pas de commerce comme une entreprise le fait.

[Translation]

trois grands passent à un critère nord-américain plutôt qu'à un critère de valeur ajoutée pour le Canada. Vous pourriez peut-être nous préciser cela.

M. Docquier: Selon nous, le critère de contenu ne sera pas pertinent car la source est nord-américaine plutôt que canadienne.

Le président: Vous avez tout à fait tort, monsieur. Mais je vous remercie beaucoup d'avoir été parmi nous cet après-midi.

M. Langdon: Vous vous trompez complètement, monsieur le président.

Le président: Je parle des trois grands actuels du Pacte de l'automobile.

M. Langdon: Absolument, car le fait est que le mécanisme de mise en vigueur—c'est-à-dire le niveau du tarif—n'existe plus.

Le président: Très bien.

Merci beaucoup, monsieur. Nous vous sommes très reconnaissants de votre mémoire et nous sommes très heureux d'avoir pu discuter avec vous cet après-midi.

Nos prochains témoins, M. Claude Gingras et M. Jean-Paul Hétu, représentent la Centrale des syndicats démocratiques, dont ils sont respectivement vice-président et président.

Messieurs, nous vous souhaitons à nouveau la bienvenue et nous sommes impatients d'entendre votre exposé et d'avoir la possibilité de discuter avec vous.

Mr. Jean-Paul Hétu (President, Centrale des syndicats démocratiques): Mr. Chairman, members of the Committee, as the Chairman of the Committee was saying, we represent the Centrale des syndicats démocratiques, whose 55,000 members are exclusively in Quebec. The members we represent are mainly in the manufacturing sector. Of course, we also have members in the mining sector, asbestos in particular, as well as in the service sector.

The Centrale des syndicats démocratiques has studied very closely the question of free trade. To begin with, with our member unions, we undertook a sector-by-sector study of textiles, the garment industry, paper, printing, newspapers, and so on.

Throughout these negotiations, right from the start, we were very concerned, because we did not know where things were heading and because we saw black shadows looming in the future.

I should say that our union's main concern is jobs. Of course we are not engaged in trade like a business. However, collective bargaining is not the only activity of

[Texte]

Cependant, notre organisation syndicale ne fait pas uniquement de la négociation collective. Depuis ses débuts en 1972, à la suite d'une scission de la Confédération des syndicats nationaux, notre organisation a acquis une expertise concrète en matière de commerce international. On a vécu les soubresauts de la mise en place des accords du GATT sur le commerce international. On a aussi vécu une expérience très importante que le Comité se devra d'étudier, selon nous, soit celle de la mise en place par le gouvernement d'une politique intégrée pour faire face à la diminution de la protection dans le commerce international. Je reviendrai sur cette expérience.

• 1500

Donc, les représentants membres de notre organisation, au cours de consultations, ont exprimé une vive inquiétude, d'abord parce qu'ils ne savaient pas où cette négociation avec les États-Unis conduisait et, deuxièmement, parce qu'ils avaient une expérience très concrète et pratique du commerce international dans le cadre du GATT.

Après cette consultation, nous avons pris position. Notre position a deux volets: premièrement, faire valoir les risques du libre-échange pour l'emploi; deuxièmement, demander aux gouvernements, en particulier au gouvernement fédéral, des garanties de sauvegarde et des garanties en matière de politique d'emploi.

Nous avons aussi participé de façon intime et importante à des comités consultatifs institués par le gouvernement fédéral d'alors, ce qui nous a permis de suivre l'évolution de la négociation dans la mesure du possible, parce qu'on n'avait pas beaucoup d'information directe sur les négociations.

En ce qui concerne l'accord lui-même, notre organisation demande des choses très claires. Nous ne sommes pas, comme certaines organisations syndicales, contre le libre-échange ou en faveur du libre-échange. C'est une décision qui a été prise par tous les représentants de nos 450 syndicats membres. La position adoptée est la suivante. À notre avis, il y a actuellement des points obscurs. On vous les a sans doute mentionnés. Évidemment, nous avons hâte de connaître les produits qui seront assujettis à l'élimination des barrières. Actuellement, on l'ignore. Deuxièmement, nous avons hâte de connaître les textes définissant les règles. Le texte actuel ne fait que dire que seront considérés comme significatifs ou valables les produits qui seront modifiés substantiellement. Mais qu'est-ce que cela veut dire? Pour nous, dans un cadre de libre-échange, c'est une notion importante pour la protection des emplois.

• 1505

Certes, le Pacte de l'automobile a sa propre formule. Mais quelles seront les applications concrètes? Quel sera le cadre d'application de cette règle d'origine? Nous n'en savons rien. Dans notre comité de réflexion, cela a été une

[Traduction]

our union organization. Since its foundation in 1972, following a split within the Confederation of National Trade Unions, our organization has acquired concrete expertise in international trade. We experienced the upheaval in international trade caused by the implementation of the GATT agreements. We had another very important experience, one which we believe the committee will have to study, namely the implementation by the government of an integrated policy to deal with decreased protection in international trade. I shall come back to this experience.

During the consultation, the representatives of our member groups expressed great concern, firstly because they did not know where these negotiations with the United States were leading, and secondly because of their concrete and practical experience of international trade within the GATT framework.

After holding consultations, we adopted a position. Our position has two parts: First, we point out the risks of free trade for employment, and second, we ask governments, particularly the federal one, to provide safeguards and guarantees relating to employment policy.

We were also closely and significantly involved in the advisory committees set up by the federal government and thus were able to follow the progress of negotiations as far as circumstances allowed, since we did not have much direct information.

As for the deal itself, our organization has a number of specific requests. Unlike some union organizations, we are neither for nor against free trade. Such was the decision taken by all of the representatives of our 450 union members. Our position is as follows. At the present time, a number points are obscure. They have probably been drawn to your attention. Of course, we are anxious to know for what products barriers will be removed. We do not have this information as of now. We are also anxious to see the text of the regulations. The present agreement says that only those products that undergo substantial transformation will be considered significant or valid. But what exactly does that mean? Within a free trade context we consider that such a notion is important for the protection of jobs.

The Auto Pact does of course have its own provisions. But what will the concrete applications be? What will the framework be for this rule relating to origin? We know nothing about it. This was one of the major concerns in

[Text]

préoccupation majeure. Il y a même eu des rencontres entre des représentants du Canada et des représentants industriels et syndicaux canadiens et américains. On a été incapable de trouver un point d'entente. Mais quand on regarde l'accord—ce qui y est défini ou énuméré—on s'aperçoit qu'il est tellement vague qu'on ne sait pas ce que cela voudra dire de manière très concrète.

Une autre préoccupation majeure, c'est que, pour nous, l'accord, avec toutes ses lacunes, ne nous permet pas de savoir ce qui se passera d'ici dix ans. Parce que toutes les orientations futures qui seront prises par les industriels dans chaque catégorie de produits concernant par exemple des entreprises ou le maintien de ces produits-là, je pense que cela, le gouvernement l'ignore et bien malins ceux ou celles qui pourraient aujourd'hui nous en faire part.

Il y a des inquiétudes importantes: entre autres, que se passera-t-il pour les entreprises américaines, par exemple, installées au Canada qui fabriquent le même produit que les entreprises américaines? De même, comme on le sait, pour ces entreprises canadiennes, par exemple, qui sont des multinationales américaines, mais qui fabriquent pour le marché canadien: quelle sera la décision des entreprises lorsque l'accord sera mis en application?

Il y a des entreprises qui, par exemple dans le pneu de rechapage où on a des membres—au moins sur le territoire du Québec—ne savent pas ce qu'il surviendra d'eux ni de l'entreprise et encore moins des travailleurs. C'est là une préoccupation qu'on trouve inquiétante.

Mais notre préoccupation majeure est la suivante: on peut et on doit reprocher au gouvernement actuel de ne pas avoir fait connaître ses positions en matière d'emploi. On sait qu'une des caractéristiques majeures du Canada, c'est qu'il s'agit d'une société composée de salariés, de travailleurs et de travailleuses qui vivent le changement, l'adaptation. En fait, il y a un Canadien ou une Canadienne sur cinq qui, chaque année dans notre pays, perd son emploi ou change d'emploi. Sur ce cinquième il y a la moitié d'entre eux qui perdent leur emploi à cause d'une fermeture d'entreprise ou d'un ralentissement économique. Quelle implication cela aura-t-il dans un contexte de libre-échange? On peut discuter longuement pour savoir quel sera l'effet du libre-échange sur la perte d'emplois. Mais une chose est certaine: même sans libre-échange, il y a déjà beaucoup trop de travailleurs et de travailleuses qui, au pays, changent d'emploi ou ont perdu leur emploi.

Quel sera l'impact du libre-échange? Est-ce qu'il accroîtra de 10 p. 100, de 20 p. 100 le nombre des travailleurs et des travailleuses qui, actuellement, changent d'emploi? Est-ce qu'il y aura plus de Canadiens, de Canadiennes, de Québécois, de Québécoises qui perdront leur emploi?

[Translation]

our study group. There were even meetings between the representatives of Canada and Canadian and American industrial and union representatives. We were unable to find common ground. When we look at what is actually defined or listed in the agreement, we realize that it is too vague for us to have any idea of what its concrete application will be.

Another major concern for us, along with all the agreement's omissions, is its failure to consider what will be happening 10 years from now. The government knows nothing about the direction industrialists will take in the future for each category of products, or about future decisions to maintain firms or product lines, and no one seems to have a crystal ball.

There are some other important questions; for instance, what will happen to American companies in Canada making the same product as their counterparts in the United States? The same question arises in the case of American multinationals with plants in Canada to manufacture for the Canadian market: what decision will these companies make once the agreement comes into effect?

We have members in businesses in Quebec such as tire retreading where no one knows what the future holds for the business, much less the workers. We find this a cause for alarm.

But the major fault we find with the present government is its failure to make known its position with respect to employment. A striking characteristic of Canadian society is the fact that its wage earners and workers go through change and adjustment. Every year one out of every five Canadians loses his or her job or changes it. Half of these people lose their job because a business shuts down or because of economic slowdown. What implication will this have within the context of free trade? We can talk a long time about the effect of free trade on job loss. But one thing is certain, even without free trade, there are far too many workers in Canada who change jobs or lose their job.

What will the impact of free trade be? Will it mean a 10% or 20% increase in the number of workers who now change jobs? Will there be more men and women in Canada and in Quebec who lose their jobs?

Je soulève ce problème parce qu'une autre étude statistique nous révèle que tous les Canadiens ou

The reason I raise the issue is that another statistical study shows that Canadians who lose their job are

[Texte]

Canadiennes qui ont perdu leur emploi sont généralement sur le chômage pour une durée de 24 semaines. Si ces travailleurs et travailleuses se trouvent un emploi après ces 24 semaines, les chiffres nous révèlent que leurs conditions salariales sont inférieures de 7 à 8 p. 100. Quel impact le libre-échange aura-t-il sur les emplois, sur les conditions salariales de ces Canadiens et de ces Canadiennes qui accroîtront la masse des chômeurs et des chômeuses?

Je disais au tout début qu'on peut blâmer le gouvernement de ne pas avoir annoncé clairement ses politiques à l'égard de l'emploi. Il importe, si l'on veut que le chômage dû au libre-échange ne soit pas trop important, que le gouvernement s'engage à définir clairement ses positions en matière de plein emploi. Sinon, on peut considérer, d'ores et déjà, que la situation sera beaucoup plus tragique pour les Canadiens, surtout dans le contexte que nous vivons actuellement.

Il est important qu'il y ait de nouvelles politiques en matière de chômage, de formation professionnelle et des politiques pour que les entreprises puissent également s'adapter. Je réfèrais à l'expérience qui a été vécue dans le textile, le vêtement et dans d'autres secteurs économiques. Cette expérience mérite d'être analysée et étudiée; c'est une expérience canadienne réelle qui a été vécue.

Je me réfère à l'OCRI, cette institution dont l'objectif était de venir en aide aux entreprises qui devaient faire face à un commerce international où la protection est moins grande, et de permettre à ces entreprises de se rationaliser davantage pour mieux faire face à la compétition internationale.

Et en deuxième lieu, une politique permettait aux Canadiens et aux Canadiennes du textile et du vêtement,—politique qui s'est étendue, faut-il le rappeler, à d'autres secteurs économiques—à tous les travailleurs âgés de 54 ans et plus, de bénéficier d'une préretraite.

Ces deux outils que le gouvernement avait créé, dans un contexte de commerce international où une certaine protection existait, où ce n'était pas le libre-échange absolu, ces deux outils, dis-je, avaient permis de passer avec moins de difficulté à travers cette période de commerce international.

Quand la Commission du textile et du vêtement a fait le bilan de cette période, elle a révélé que de 1980 à 1984 il y avait eu, uniquement dans ces deux secteurs économiques du Canada, 25,000 salariés qui avaient perdu leur emploi. Sur ces 25,000 salariés, 15,000 l'avaient perdu directement à cause des exportations consenties aux pays en voie de développement.

Or, dans le contexte actuel, malgré l'accord que nous avons même s'il nous manque un tas d'informations, il est important que le gouvernement fasse connaître au plus vite ses positions sur l'emploi, la formation professionnelle et sur l'ensemble des politiques d'adaptation.

Je sais que, constamment, on parle de recyclage des travailleurs. Quand on parle de politiques d'adaptation

[Traduction]

generally on unemployment for 24 weeks. If they find a job after the 24 weeks, they generally take a 7% to 8% pay cut. What impact will free trade have on jobs, and on the salaries paid to these Canadians who will be added to the ranks of the unemployed?

I said at the outset that we can blame the government for not making a clear statement of its employment policies. If we want to restrict unemployment resulting from free trade, it is important that the government undertake to define clearly its position on full employment. Otherwise, the situation facing Canadians will be much more tragic, particularly in the present context.

It is important that there be new policies on unemployment and job training, and policies that will allow businesses to adapt as well. I was referring to the experience of the textile and garment sector, and that of other sectors as well. It is worth analysing and studying what happened in these industries, because this is something that actually happened in Canada.

I am referring to the CIRB, whose objective was to help companies rationalize their activities so that they could compete better on the international market, where there is less protection.

There was also a policy whereby Canadian textile and garment workers over age 54 could take early retirement. I should just mention that the policy was of course extended to other areas of economic activity.

The government set up these two policy instruments to help companies that had to compete internationally, where the context was not one of absolute free trade.

When the Textile and Clothing Board reviewed what happened between 1980 and 1984, it found that in these two sectors alone, 25,000 Canadian wage earners had lost their jobs. Of this total, 15,000 jobs were lost as a direct result of exports from developing countries.

Given this context, despite the fact that we have an agreement, even though there is a lot of information we do not have, it is important that the government state its positions as quickly as possible on employment, job training and labour adjustment.

I know that we hear a great deal of talk about retraining workers. When we talk about labour

[Text]

dans notre organisation, on parle de création d'emplois, on parle de formation professionnelle adaptée. On ne parle pas uniquement de recyclage, parce que si le taux de chômage est aussi élevé dans les prochains dix ans, ces politiques de recyclage dont on vante les mérites aujourd'hui, n'auront pas plus d'effet après la mise en vigueur du libre-échange qu'elles n'en ont aujourd'hui.

• 1515

Monsieur le président, j'ai conscience d'avoir épuisé le temps qui était alloué pour mon exposé. Je vous ai fait part, sommairement, de façon très générale, des principales préoccupations de notre organisation.

Notre organisation a commencé, et poursuit toujours, une réflexion en profondeur sur l'accord, secteur par secteur. Et, dans les jours à venir, notre organisation sera en mesure de prendre une position définitive sur toute cette question.

Je vous remercie, messieurs les députés, de nous avoir permis de nous exprimer devant vous. Nous sommes prêts à échanger nos idées sur cette question.

Le président: Merci. Monsieur Lapierre.

M. Lapierre: Merci, monsieur le président.

Monsieur Hétu, monsieur Gingras, bienvenue au Comité. J'écoutais vos propos avec beaucoup d'attention. Je réalise que vous êtes dans la même situation que l'ensemble des Canadiens. Le gouvernement procède mais sans donner l'information pertinente. Au fond, on nous demande de faire non seulement une profession de foi envers les États-Unis, mais en même temps, une profession de foi envers le gouvernement; ce qui est encore plus difficile à faire quand on connaît leur histoire.

Votre exposé a surtout été fait de points d'interrogation. Et, pendant que vous vous posez ces questions fort importantes, le gouvernement agit. Vous savez qu'il a été décidé que, le 2 janvier, le premier ministre signera l'entente en votre nom et au mien, sans que vous ayez des réponses à vos interrogations.

Si j'étais un de vos 55,000 membres, et que je regardais vers vous pour du leadership et de l'information, comme vous en avez souvent donné, je me dirais que mon syndicat est mi-figue, mi-raisin. C'est un peu comme la différence entre blanc bonnet et bonnet blanc. Franchement, comme membre, je ne saurais plus quoi dire.

Qu'est-ce que cela donne à la couturière de 58 ans de mon comté, qui est sur l'*over lock* des aiguilles, qui est pognée par l'arthrite et dont la *shop* va fermer? Je me demanderais ce qui se passe, moi!

Imaginez-vous comment c'est stupide. Notre Comité doit faire des recommandations au gouvernement sur cette entente. Mais, on n'a même pas de texte! On passe ici comme un coup de vent pour entendre le monde, mais le plus rapidement possible! Vous le savez: le 2 janvier, le

[Translation]

adjustment policies, we are talking about job creation and about training geared to specific jobs. We are not referring just to retraining, because if the unemployment rate does not go down over the next 10 years, the retraining policies we are so proud of today will not be any more effective after free trade comes into effect than they are today.

Mr. Chairman, I know I have used up the time I had to make my presentation. I have given you a very general overview of our organization's main concerns.

We began by taking an in-depth look at the impact of the agreement on individual sectors. We are continuing this approach. In the days ahead, we will be able to take a final stand on the overall issue.

I would like to thank the committee for giving us an opportunity to express our views. We are now prepared to have a discussion with you.

The Chairman: Thank you. Mr. Lapierre.

Mr. Lapierre: Thank you, Mr. Chairman.

Welcome to the committee, Mr. Hétu and Mr. Gingras. I listened to your remarks very carefully. I realize that you are in the same position as Canadians generally. The government is going ahead, but it is not providing the relevant information. It is actually asking us to make a leap of faith not only as regards the United States, but also as regards the government, and that is even more difficult, given its record.

Your statement consisted mainly of a series of questions. While you are raising these very important questions, the government is taking action. As you know, it has been decided that on January 2, the Prime Minister will be signing the agreement for you and for me, without having provided answers to your questions.

If I were one of your 55,000 members, and if I were looking to you for the leadership and information you have often supplied in the past, I would say that my union is neither here nor there on this issue. It is sort of six of one and half a dozen of the other. As a member, I really would not know what to make of it.

What does the agreement do for the 58-year-old seamstress in my riding, who works on the needle overlock machine, who has arthritis, and whose shop is going to close down? If I were in her shoes, I would be wondering what is going on!

Just look at what a ridiculous exercise we are engaged in. Our committee is supposed to me making recommendations to the government on the agreement, but we do not even have the final text! We are making a whirlwind stop here to hear people's views, but we are

[Texte]

lendemain du *party* du Jour de l'An, le premier ministre signera en votre nom et au mien!

Est-ce légitime, selon vous? Pensez-vous que le gouvernement a le droit de le faire? N'avez-vous pas peur, finalement, que le train ait déjà quitté la gare et qu'on soit resté sur le quai avec notre mouchoir? Je me mets dans votre peau. Vous dites que vous avez été membre de toutes sortes de comités et vous indiquez une dizaine de conditions dans votre texte. Est-ce que, dans ce que vous avez vu de l'accord à ce jour, à propos de la politique industrielle et du plein emploi... Je ne sais pas si vous avez vu quelque chose écrit bleu sur blanc, mais moi je n'ai rien vu!

La condition que vous avez mise, les mesures nécessaires pour compétitionner sur un pied d'égalité, etc., etc., les avez-vous vu dans l'accord? La formation professionnelle... Je veux dire, l'expérience que vous avez eue avec le gouvernement actuel qui a mis fin à l'OCRI et à la préretraite en promettant un autre programme... Mais, voilà près de 18 mois de cela! Comment pouvez-vous avoir confiance dans leurs promesses? Voilà ma question.

M. Hétu: Vous avez, comme député et membre de l'opposition, une position politique qui est claire. Je pense que vous devez continuer à jouer votre rôle, mais ne nous demandez pas de le jouer pour vous.

Cependant, comme il se doit, nous représenterons nos membres comme ils voudront bien qu'on le fasse. Je vous ai dit tout à l'heure que notre position a été prise à la suite d'un congrès; ce n'est pas la position de Jean-Paul Hétu ou de deux ou trois autres prise en catimini.

La position que nous avons prise, dans un premier temps, vous l'avez mentionnée, était une position de négociation. On a un peu d'expérience sur ce point; vous l'avez évoqué, je vous en rends grâce. Notre position, dans ce contexte, était une position de proposition. Dans la négociation en cours, on va faire une proposition, ou des propositions, sur des points qui nous apparaissent majeurs. Vous en avez évoqué que quelques-uns et je pourrais en ajouter d'autres. Nous demandions quelque chose au gouvernement, et bien sûr, si j'ai bien lu les journaux la semaine dernière, le gouvernement rejetait notre proposition. Nous estimions préférable qu'il y ait un référendum sur le libre-échange, dans le pays. Nous voulions qu'on sépare le débat. Vous voulez que je me prononce à savoir si ce gouvernement est fiable, si ce gouvernement a bien administré le pays, etc.

• 1520

Nous prétendons qu'il faut séparer l'élection du libre-échange parce que le libre-échange comporte une dimension importante pour l'avenir économique du pays. Le libre-échange sera-t-il créateur d'emplois? Des entreprises ou des secteurs industriels dont certains sont de nos membres, sont-ils favorables au libre-échange?

[Traduction]

moving on as fast as possible! As you know, January 2, the day after the New Year's Day party, the Prime Minister will be signing the agreement on behalf of you and me!

Do you think this is a legitimate process? Do you think the government has the right to proceed this way? Are you not a little afraid that the train has already left the station and that we are left on the platform waving our handkerchiefs? I am trying to put myself in your shoes. You say that you were a member of all sorts of committees and you state 10 or so conditions in your brief. From what you have seen of the agreement so far, on industrial policy and full employment... I do not know if you have seen anything in black and white, but I certainly have not!

Have you seen anything in the agreement about your conditions, that is the action that must be taken to enable Canadian companies to compete on an equal footing, and so forth? Job training... You have seen what the present government did—it closed down the CIRB and ended the early retirement program, and promised another program... But we have been waiting 18 months for it already! How can you trust them to live up to their promises? That is my question.

Mr. Hétu: As a Member of Parliament and as a member of the opposition, you have a very clear political stand on this issue. I think you should continue to play your role, but do not ask us to play it for you.

However, we will of course be representing our members in keeping with their wishes. I said earlier that we took our stand following a convention. It is not a stand that was devised by me or two or three others in secret.

As you mentioned, our initial stand was one of negotiation. We have some experience in this regard, and I thank you for mentioning it. We decided that in the negotiations we would put forward proposals on the points we consider most important. You have mentioned some of them, and I could add others. We asked the government to do something, and of course, if I read the newspapers correctly last week, it rejected our suggestion. We thought it would be preferable to have a national referendum on free trade. We think the issue should be voted on separately. You are asking me to make a statement about whether or not the government is reliable and has administered the country properly.

In our view, free trade should not be decided in an election, because free trade is so important for the country's economic future. Would it create jobs? Are companies and industrial sectors, including those of our members, in favour of free trade?

[Text]

Je regrette de vous le dire, mais des entreprises, actuellement, vivent du commerce international. Des emplois sont créés à cause du commerce international avec les Américains. Mais, actuellement, on sait aussi que les taxes créent un problème de compétitivité. Ces entreprises ont dû acheter des entreprises aux États-Unis pour se protéger contre une décision américaine éventuelle pour se donner des outils de protection qui empêcheraient le Canada de commercialiser avec les Américains.

Dans ce contexte, comme je le disais avant de terminer, notre organisation veut scruter davantage, secteur par secteur, les effets de l'accord. Je vous ai mentionné, en exemple, un aspect qui manque; on a hâte de le savoir autant que vous. On nous avait promis le document—on peut le reprocher au gouvernement—trois semaines après la négociation entre les deux gouvernements mais, on ne l'a pas eu.

En dépit de cela, il y a des secteurs importants. Je vous parlerai du meuble; ils s'exprimeront eux-mêmes, mais nos syndicats sont intimement liés. Il se posent des questions sur l'avenir de l'emploi dans ce secteur ou dans d'autres secteurs. D'autres ne veulent rien savoir. Il est clair que les gens du secteur de l'agro-alimentaire ne veulent rien savoir. Ils prétendent que l'accord n'est pas significatif pour eux. Mais, d'autres secteurs, comme l'imprimerie, par exemple, prétendent que l'accord est significatif pour eux. Déjà, ils font du commerce. Il y a d'autres secteurs: le meuble, le bois ouvré... Je vous parlerai d'autres secteurs en temps et lieu. Ces secteurs industriels feront connaître leur position. Mais, nous sommes intimement liés à leurs point de vue.

L'action du gouvernement est-elle légitime? A-t-il le droit de signer l'accord? S'il veut signer le 2 janvier, je réponds non. Le gouvernement n'est pas obligé de le faire, c'est certain, mais si le gouvernement faisait fi d'une requête pour la tenue d'un référendum... Évidemment, il y a des considérations politiques. Mais ces considérations politiques doivent-elles prévaloir sur l'intérêt socio-économique du Canada? Nous disons non. Est-ce que les politiciens nous écouteront, écouteront-ils ce Comité? Cela fait partie du débat.

Et, lorsque vous pensez que notre position est mi-figue, mi-raisin, je vous dis que vous avez sincèrement... Je ne vous dirai pas le mot; selon votre langage, il n'est pas parlementaire.

Le président: Monsieur Leblanc.

M. Leblanc: Monsieur Hétu, monsieur Gingras, merci beaucoup d'être venus cet après-midi. Je tiens à vous féliciter, parce que c'est la première fois que j'entends des chefs syndicaux parler au nom de leurs membres. Avant votre exposé, j'avais de profonds doutes...

Des voix: Oh, oh!

[Translation]

I am sorry to have to tell you this, but companies now depend on international trade. Jobs are created because of our trade with the Americans. However, it is also a fact that at the present time taxes are endangering our competitiveness. Companies have had to buy American businesses to protect themselves against a possible decision on the part of the U.S. that would prevent these Canadian companies from trading with the United States.

Given the context, as I was saying in my closing remarks, our organization wants to take a more in-depth look at the effects of the agreement on individual sectors. We gave an example of one aspect that is missing. We are just as much in a hurry to see the final text as you are. We were told we would have the document for sure three weeks after the initial deal between the two governments. We can criticize the government for this, but we still do not have the text.

Despite that, there are some important sectors. Take furniture: representatives of this industry will be expressing their views themselves, but our unions are closely linked to theirs. They are raising questions about future jobs in that sector and in others. Other industries want nothing to do with free trade. Obviously, people in the food and agricultural sector are not interested at all. They maintain that the agreement is not significant for them. But there are other sectors, such as printing, that maintain the agreement is significant for their industry. They are already trading. There are other sectors such as furniture and processed wood... I will talk about other sectors in due course. They will be making their position known as well. However, we are very closely linked to their opinions.

You asked whether or not the government's action is legitimate and whether it has the right to sign the agreement. If it wants to sign the agreement on January 2nd, my answer is no. There is no obligation on the government, of course, but if it were to completely disregard our request for a referendum... And naturally there are political considerations. However, should they take precedence over Canada's socio-economic interests? We say no. Will the politicians listen to us, will they listen to this committee? That is part of this whole debate.

When you say you think that our position is neither here nor there: I would say that you really... I will not say the word, I do not think it is parliamentary, to use your term.

The Chairman: Mr. Leblanc.

Mr. Leblanc: Thank you very much for appearing before the committee this afternoon, Mr. Hétu and Mr. Gingras. I would like to congratulate you, because this is the first time I have heard union leaders speaking on behalf of their members. Before hearing your presentation, I had some serious doubts...

Some hon. members: Oh, oh!

[Texte]

M. Parry: Monsieur le président, j'invoque le Règlement. Je ne peux pas accepter que le député impute des motifs à des témoins qui sont parties.

The Chairman: I think you are not alone in imputing motives around here this afternoon. I think it is just as well if we all stopped it.

M. Leblanc: Merci. Merci, monsieur le président.

• 1525

Je tiens à les féliciter de la façon dont ils ont exercé leur droit démocratique. Leur syndicat porte le nom de Centrale des syndicats démocratiques et je les félicite de continuer dans cette même voie.

Je vous demande, pour poursuivre dans le même ordre d'idées, si c'est pour ces raisons que vous avez décidé de ne pas être dans la coalition avec la CSN et la FTQ?

M. Hétu: Tout d'abord, je tiens à vous dire qu'en ce qui concerne la CSD, on ne veut pas être associé, d'aucune façon, avec quelque parti politique que ce soit, dans ce débat-là. Pourquoi la CSD n'a-t-elle pas participé à la coalition? La raison en est fort simple: c'est pour des raisons de chicane interne. Je n'ai pas à en donner les raisons.

M. Leblanc: Une deuxième question: ne croyez-vous pas que la position presque unanime des investisseurs, des gens d'affaires qui appuient le libre-échange avec les États-Unis, ne correspond pas, justement, à garantir l'emploi plutôt que le contraire? Pour ma part, en tout cas, j'ai toujours pensé, dans la vie, que si ceux qui prennent de grands risques et lancent des grands défis, ceux qui investissent, appuient le libre-échange c'est parce qu'il y a sûrement des avantages certains. Et c'est une des raisons pour lesquelles je suis moi-même d'accord avec le libre-échange. Une des raisons, bien sûr.

Est-ce que vous êtes d'accord dans ce sens, vous-même? Je comprends que vous avez votre propre position là-dessus, mais il reste quand même que c'est un bon indice de voir que les gens d'affaires, les investisseurs, ceux qui risquent, sont d'accord avec le libre-échange. Presque à 95 ou 100 p. 100.

M. Hétu: Selon nous et d'après les quelques recherches que nous avons faites auprès de nos syndicats, et ce qu'on a découvert, il y a deux tendances chez les employeurs. Toutes les entreprises qui faisaient ou font du commerce international, en général, sont favorables au libre-échange. Par ailleurs, on découvre que dans notre organisation, qui représente beaucoup de PME, il y a beaucoup d'entreprises qui ne font pas de commerce international. Elles sont très craintives, pour ne pas dire opposées. Elle sont très craintives parce qu'elles ne connaissent pas ou peu le marché américain; elles ne sont pas outillées pour faire face à un débordement en matière de marketing, de vente, etc.; elles ne sont pas outillées et peut-être ces entreprises n'ont-elles pas, non plus, l'argent nécessaire. Et, généralement, ces entreprises-là, dans les débats avec nos syndicats sur cette question, indiquent qu'elles sont

[Traduction]

Mr. Parry: On a point of order, Mr. Chairman. I find it unacceptable that the member should impute motives to witnesses who have already left.

Le président: Je crois que vous n'êtes pas le seul à imputer des motifs ici cet après-midi. Je crois qu'il vaudrait mieux que tout le monde cesse de le faire.

Mr. Leblanc: Thank you. Thank you, Mr. Chairman.

I would like to congratulate our witnesses on the way they have exercised their democratic right. Their union is called the Centrale des syndicats démocratiques and I would like to congratulate them on living up to their name.

Along the same lines, I would like to ask whether this is why you decided not to be part of the coalition, along with the CNTU and the QFL.

Mr. Hétu: I would like to begin by telling you that the CSD does not want to be associated with any political party in any way on this issue. You ask why we were not part of the coalition. The reason is very simple and has to do with internal disagreements. I am not about to give you the reasons.

Mr. Leblanc: I come now to my second question. Do you not think that the fact that investors and people in business are almost unanimously in favour of free trade will result in more jobs rather than fewer jobs? Personally, I have always thought that if the people who take chances, accept challenges and make investments support free trade, it must obviously have some advantages. That is one of the reasons I am in favour of free trade. It is just one of the reasons, of course.

Do you agree with that position? I understand that you have your own position, but is it not encouraging to see that 95% or 100% of business people, investors, and those who take chances are in favour of free trade?

Mr. Hétu: On the basis of some research we have done with our unions, we found that employers can be divided into two groups. All the companies that were or are involved in international trade are generally in favour of free trade. Since we represent many small and medium-sized businesses, we have found that there are many companies that do not engage in international trade. They are very much afraid of a deal if not actually opposed to it. They are afraid of it because they have little or no knowledge of the American market. They are not equipped to launch a huge marketing and sales campaign. They may not have the necessary funds, either. In their discussions with our unions on free trade, these companies tell us they fear, or are even opposed to, free trade.

[Text]

beaucoup plus craintives, pour ne pas dire opposées, au commerce international.

M. Leblanc: C'est un manque d'expérience, à ce moment-là?

M. Hétu: Elles n'ont pas d'information; d'après ce qu'on nous dit, elles ne savent pas comment le commerce international se fait, etc..

M. Leblanc: Non, mais il y a toutes sortes de moyens.

M. Hétu: Je parle de ces tendances-là. Quant à notre position, on ne se base pas là-dessus, chez nous, pour définir cela. Ce qui nous importe, c'est de savoir ce qui est possible ou faisable en matière de commerce international. Mais quels seront les effets sur l'emploi?

Notre grande préoccupation se porte sur la situation dans le domaine du textile et du vêtement. On s'est aperçu, en effet, que pour la concurrence—il s'agissait là de concurrence avec, par exemple, les pays en voie de développement—dans le cadre du commerce international, à l'égard du GATT, le Canada était dans une situation d'infériorité, dans le sens où les entreprises dans ces pays, comparées aux nôtres, tournent peut-être sept jours par semaine, sept soirs par semaine; que les conditions salariales sont différentes; que les conditions d'avantages sociaux, sont inférieures. Dans ce contexte-là, on s'aperçoit—et dans les négociations collectives on se le fait dire constamment—qu'il y a là des conditions de négociations différentes. Les conditions économiques, les conditions de travail sont différentes, et nos entreprises et nos syndicats sont dans une mauvaise situation.

• 1530

On évoque souvent les conditions salariales en vigueur ailleurs. On nous répétait sans fin: Écoutez, vous êtes en train de dépasser ou d'atteindre les conditions de travail américaines. C'est l'un des éléments sur lesquels bon nombre de nos travailleurs se basent. Ils se disent qu'ils ont des conditions salariales comparables. Cependant, ce qui nous intrigue, c'est toute la partie des avantages sociaux ou des programmes sociaux. On sait qu'il y a des différences.

Une autre question nous préoccupe beaucoup, en termes économiques. Les États-Unis, on en parle peu. De grandes régions économiques ont vécu le déclin de son activité économique. On parle, par exemple, de la région de Detroit, de Boston ou du Michigan. Ces entreprises, en collaboration avec les syndicats et les chercheurs, ont contribué et contribuent encore à l'établissement de mesures d'adaptation. On découvre que pour faire face au défi international que les États-Unis vivent, les partenaires socio-économiques se sont mis ensemble, tout au moins dans certaines grandes régions économiques, pour redresser leur pays. Mais ici, on ne connaît pas la position du gouvernement conservateur à cet égard, entre autres en ce qui concerne la politique de plein emploi. C'est pourquoi on est sceptiques.

[Translation]

Mr. Leblanc: Is it a lack of experience?

Mr. Hétu: They do not have any information. From what we hear, they do not know how international trade works, and so forth.

Mr. Leblanc: No, but there are all sorts of things that could be done.

Mr. Hétu: I am just talking about the two categories of employer. Our position is not based on the opinions of the employers. What we want to know is what can be done in the area of international trade. And what will be the effects on employment?

Our major concern is the textile and garment industry. We found that Canada is not very competitive, under the GATT agreement, with developing countries. Businesses in the Third World may work day and night, seven days a week. Salaries and fringe benefits are lower there. We have found, therefore, that the negotiating conditions are quite different, and we are reminded of this constantly in the course of our collective bargaining. The economic conditions and the working conditions are different in the developing countries, and our firms and our unions find themselves at a disadvantage.

Mention is often made of the salaries paid elsewhere. We were told over and over again that we were approaching or exceeding the working conditions in the U.S. That is one of the points that forms the basis of our workers' argument. They say they have comparable wage conditions. What we find intriguing, however, is the whole package of fringe benefits or social programs. We know there are differences there.

There is another economic question that concerns us a great deal. We do not hear a lot about what is happening in the United States. Major economic regions have suffered a loss of economic activity. We hear about what happened in Detroit, Boston or Michigan. The companies there, in co-operation with the unions and researchers, have been and are still involved in setting up labour adjustment programs. It has been found that in order to meet the international trade challenge, the socio-economic partners in the United States have been working together, at least in some parts of the country, to turn the situation around. But here in Canada, we do not know the Conservative Government's position on issues of this sort, such as a policy of full employment. That is why we are skeptical.

[Texte]

M. Parry: Je tiens tout d'abord à remercier nos témoins et à les féliciter pour leur excellent exposé sur les difficultés qu'éprouve leur organisation à prendre position sur une entente qui, dans une large mesure, n'est pas encore définie.

Je voudrais vous poser des questions sur votre analyse de la nature d'une entente de libre-échange. Vous dites à la page 16 de votre mémoire:

La CSD croit qu'on ne peut pas négocier le libre-échange absolu parce que c'est un mythe, ne serait-ce que compte tenu de la taille gigantesque et de la puissance économique des USA par rapport au Canada.

Si je comprends bien, vous dites que dans une entente entre un petit pays et un pays ayant 10 fois la population et la puissance économique du premier, le plus grand a tendance à dicter les termes, à définir les règles et à imposer ses propres valeurs, quels que soient les termes de l'entente. Est-ce bien ce que vous dites?

M. Hétu: Notre position comporte deux grands aspects. Nous sommes fermement opposés à ce qu'on appelle le libre-échange absolu, un libre-échange qui ne mettrait l'accent que sur la disparition des barrières tarifaires. On est convaincus de cela et notre position est claire: nous nous y opposons fermement.

Cependant, nous croyons que le commerce international ne se fait pas comme certains penseurs le croient. Ils croient que le commerce international doit se vivre comme on vivait le libéralisme économique lorsque le capitalisme a été constitué et créé. Nous estimons qu'il est faux de prétendre qu'on doive concevoir le commerce international sur ces bases. En voici la preuve. Depuis que l'accord du GATT a été conclu, depuis qu'il y a un accord entre l'ensemble des pays au niveau du commerce international, il y a eu sept rondes de négociations, cela depuis la Deuxième guerre mondiale. Les Américains, entre autres, et les Canadiens ont consenti à diminuer les barrières tarifaires.

• 1535

Cependant, le pays voisin, les États-Unis, s'est doté d'un certain nombre d'outils pour se protéger. Les Américains ont pratiqué sur une grande échelle ce qu'on appelle le libre-échange contrôlé. D'un côté, ils facilitaient l'entrée de marchandises et signaient des accords éliminant les barrières tarifaires pures, mais de l'autre, par des mesures non tarifaires, ils se sont dotés d'un système de protection. Le Canada a suivi cette voie, mais sans aller aussi loin que les Américains. C'est pourquoi nous demandons des mesures de protection et de sauvegarde. Nous voulons un minimum de protection. Actuellement, c'est ce qui est pénible, c'est que l'accord n'est pas complet. On ne peut pas tout déceler dans les textes qui nous sont fournis. Regardons, par exemple, le mécanisme qu'on a créé relativement aux plaintes. C'est un mécanisme complexe. Jusqu'à quel point, par exemple, le Sénat va-t-il consentir à ne pas utiliser toutes

[Traduction]

Mr. Parry: I would first like to thank our witnesses and congratulate them on a fine presentation about the difficulties their organization is having in taking a stand on an agreement that remains largely undefined.

I would like to ask you some questions about your analysis of the free trade agreement. On page 16 of your brief you say:

The CSD thinks that absolute free trade cannot be negotiated, because it is a myth, if only because of the huge size and economic strength of the U.S.A. compared to Canada.

If I understand you correctly, you are saying that in an agreement between a small country and one whose population and economic strength is 10 times as great, the larger country tends to dictate the terms, to set the rules and to impose its own values, regardless of the terms of the agreement. Is that in fact what you are saying?

Mr. Hétu: Our position is composed of two major parts. We are strongly opposed to what could be called absolute free trade, whose only purpose is to remove tariff barriers. Our conviction is from on that point, and our position is clear. We are resolutely opposed to this type of free trade.

However, we do not think international trade works the way some intellectuals may think. They think international trade must work the way economic liberalism worked when capitalism first emerged. We think it is wrong to claim that international trade must be established on such a basis. And I will tell you why. Since the signing of the GATT agreement on international trade by most countries in the world, since the Second World War, there have been seven rounds of negotiations. The Americans and Canadians, among others, agreed to reduce tariff barriers.

However, our next door neighbour, the United States, put a number of protective measures in place. They practiced what is known as controlled free trade on a large scale. On the one hand, they facilitated the entry of commodities and signed agreements to remove pure tariff barriers, but on the other hand, through non-tariff measures, they set up a protectionist system. Canada has followed the American example, without going as far. That is why we are asking for some protection and some safeguards. We want a minimum of protection. The problem at the present time is that we do not have the final text of the agreement. We cannot figure everything out from the documents we have been given. Let us look, for example, at the dispute settlement mechanism. It is very complicated. To what extent, for example, will the Senate agree not to use the protectionist measures it has? Does the text go this far?

[Text]

les mesures de protection qu'il s'est données? Est-ce que le texte va jusque-là?

On veut examiner toutes ces questions-là. Si le gouvernement signe et adopte le document le 2 janvier, je vous assure qu'on va être contre cet accord. Je pense que d'autres Canadiens seront aussi contre l'accord, parce qu'on ne saura pas où l'on va. On nous a promis des documents substantiels. On a parlé d'annexes, etc., dont on a absolument besoin pour comprendre l'accord. Il me semble que tout citoyen éclairé doit demander au gouvernement ces choses qu'on nous avait promises.

On estime que le libre-échange est important, mais il faut nous donner ces garanties pour l'avenir. Pourquoi? On va se parler franchement. Actuellement, le pays est-il en mesure de créer des emplois nouveaux? Quelle est sa capacité? Est-il tolérable que depuis la Deuxième guerre mondiale, on ait un taux de chômage aussi élevé? Comment se fait-il qu'on n'ait pas pu créer plus d'emplois? Mais est-ce que le libre-échange va permettre de créer des emplois? Pouvez-vous répondre à cette question? Puis-je le faire?

Est-ce qu'il n'y a pas là une possibilité, une avenue? Pour le faire, il faut qu'on ait un certain nombre de protections de base équivalent à celles dont se sont dotés les Américains. Certains secteurs économiques savent qu'ils sont incapables de concurrencer les Américains, mais dans les discussions qu'on a eues avec eux, ils nous ont dit que leur avenir résidait dans la signature d'ententes avec les firmes américaines qui leur font concurrence et qu'ils avaient déjà amorcé des négociations. Je ne dis pas qu'ils se partageraient l'économie, mais ils pourraient ainsi avoir leur part de marché. Est-ce que cela va se produire? L'accord ne touche pas à ces questions-là. Si j'ai bien lu l'accord, on dit aux industriels de continuer à prendre leur responsabilités. Le gouvernement aidera-t-il les entreprises à s'adapter à ce nouvel environnement? Aidera-t-il les travailleurs à s'adapter à ce nouvel environnement? On n'a pas la réponse à cette question. Si on signe l'accord le 2 janvier, on va peut-être se déclarer contre. On ne peut pas être en faveur de l'accord sans savoir ce qu'il veut dire.

Les travailleurs n'ont pas eu suffisamment d'information. On dit souvent qu'il faut d'abord connaître les études d'impact du gouvernement. Je vous dis honnêtement qu'on les a eues et qu'on les a jetées au panier parce qu'on trouvait que ce n'était pas sérieux. Elles n'étaient pas fondées sur quoi que ce soit. Nos membres nous ont demandé de l'information et en ont demandé aux employeurs, mais très souvent, ces derniers ne leur donnaient rien. Comment se fait le commerce international, de manière concrète? Le commerce international ne se fera pas par les gouvernements, mais par les entreprises. À ce niveau-là, les travailleurs ne sont pas dans le coup, et on trouve cela encore plus grave. C'est l'une des protections qu'on réclame. On veut être en mesure de participer au commerce international, parce

[Translation]

We want to look at all these issues. If the government signs and adopts the agreement on January 2, I can assure you that we are going to be against it. I think other Canadians will be against the agreement as well, because it is a pig in a poke. We have been promised some substantial documents. There has been talk of appendices, and so forth, that we must have in order to understand the agreement. I think that all enlightened Canadians must ask the government for these things that it promised.

We think free trade is important, but we must have guarantees for the future. Why? Let's be frank. Can the government create new jobs at the present time? How much can it do? Is it acceptable that we have had such a high unemployment rate since the Second World War? Why is it that we have not been able to create more jobs? But will free trade enable us to create jobs? Can you answer the question? Can I?

Does free trade not offer some potential? If we are to accept free trade, we must have some basic protective measures equivalent to those of the Americans. Some economic sectors know that they cannot compete with the Americans, but in our discussions with them, they have told us that their future depends on the signing of agreements with their American competitors, and they have already begun negotiations along these lines. I am not saying that they would share the economy, but in this way, they could have their share of the market. Will it happen? The agreement does not touch on these issues. If I understood the agreement correctly, industrialists are supposed to keep on taking care of business. Will the government help companies adapt to the new environment? Will it help workers to do so? We have no answer to this question. If they sign the agreement on January 2, we may say that we are opposed. We cannot be in favour of the agreement if we don't know what it means.

Workers have not had enough information. It is often said that we must first know the findings of the government's impact studies. I can tell you honestly that we received them and we threw them in the garbage, because we found them useless. They were not based on anything at all. Our members asked for information from us and from their employers, but very often, the employers did not give them any. How is international trade carried on, concretely? International trade will not be conducted by governments, but by businesses. Workers are not even involved in that and we find this all the more serious. That is one of the protections we are asking for. We want to be able to participate in international trade, because we believe that international trade is essential for the future of the country. I am talking about

[Texte]

qu'on estime que le commerce international est indispensable pour l'avenir du pays. Je parle du commerce international en général, ce qui n'est pas forcément le libre-échange.

• 1540

Le président: Monsieur Fontaine.

M. Fontaine: Monsieur Hétu, s'il n'y avait pas d'accord de libre-échange dans le contexte des projets de loi des Américains et de leurs mesures de plus en plus protectionnistes, qu'advierait-il de l'emploi au Canada? Quels seraient les effets du statu quo?

M. Hétu: Une chose est certaine, c'est que le protectionnisme américain existe depuis longtemps. Il s'est développé de manière importante. Bien sûr, on sait que les Américains s'apprêtent à adopter des projets de loi pour se protéger davantage. On constate cependant que, dans le contexte canadien actuel, il se fait de plus en plus de commerce international.

Faut-il se baser uniquement sur ce que vont faire les hommes politiques aux États-Unis ou s'il ne faut pas aussi tenter de voir quelle est l'évolution économique des décideurs américains? Est-ce que les Américains vont, du jour au lendemain, dans un contexte de protectionnisme accru, faire fi des denrées ou des produits finis ou semi-finis qu'on leur fournit? Je ne pense pas qu'ils le fassent du jour au lendemain. On aura peut-être plus de problèmes. Peut-être. C'est une question hypothétique et il faut éviter de berner les gens. Certains prétendent qu'on va avoir beaucoup de chômage. Ces deux types d'arguments sont irrationnels au point de vue économique.

Le vrai débat ne se situe pas là. Certains employeurs nous ont raconté des choses; il y en a qui sont allés sur le marché américain. À un moment donné, on a déclenché le processus d'enquête parce qu'en vertu d'une loi quelconque, une partie peut le déclencher, comme on pouvait le faire autrefois au Canada. Le manufacturier se renseigne auprès de son avocat. Vu que c'est un avocat canadien, il ne pouvait pas intervenir; il fallait qu'il communique avec un avocat qui connaissait cela. Finalement, à cause de ce processus d'enquête, sa marge de profit a été réduite à rien et il a préféré se retirer et ne pas aller sur le marché. Je vous raconte cette anecdote qui est véridique, mais dans un contexte général, je ne pense pas que cet élément soit vraiment significatif, ni même l'autre. Combien d'emplois va-t-on perdre? Sur quoi va-t-on se baser pour cela? D'accord, on a un tas d'études savantes, mais elles sont toujours fondées sur des bases hypothétique. Donc, il faut voir quelle sera la décision de ceux qui ont une responsabilité dans le commerce international, c'est-à-dire les compagnies.

M. Fontaine: Merci, monsieur le président.

Le président: Merci.

Je vous remercie beaucoup.

[Traduction]

international trade in general, which is not necessarily free trade.

The Chairman: Mr. Fontaine.

Mr. Fontaine: Mr. Hétu, if there were no free trade agreement, given the increasingly protectionist American legislation, what would happen to employment in Canada? What would the effects on the status quo be?

Mr. Hétu: One thing is for sure: American protectionism has been around for a long time. It has increased considerably. Of course, we know that the Americans are getting ready to pass legislation to protect themselves more. Nevertheless, we note that in the current Canadian context, more and more international trade is being carried on.

Do we have to go only on what U.S. politicians will do, or should we not also try to see in what economic direction American decision-makers are going? With increasing protectionism, will the Americans overnight shun the commodities or the finished or semi-finished products we provide them? I do not think so. We may have more problems. Perhaps. It is a hypothetical question and we must avoid misleading people. Some claim that unemployment will greatly increase. These two kinds of arguments are irrational, economically speaking.

That is not the real issue. Some employers have told us stories; some have entered the American market. At one point, an investigation was launched, because under some law or other, a party may do so, as used to be possible in Canada. The manufacturer consulted his lawyer. Since this was a Canadian lawyer, he could not act; he had to get in touch with a lawyer who knew about it. Finally, because of this investigation, his profit margin was reduced to zero and he preferred to withdraw and not enter the market. True story; but overall, I do not think that either of these issues is really significant. How many jobs will be lost? On what does one base that? Granted, we have a lot of learned studies, but they are all based on theories. So we have to see what those responsible for international trade, namely the companies, will decide.

Mr. Fontaine: Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you.

Thank you very much.

[Text]

We have enjoyed the presentation and the response to the many questions we have given to you. We thank you very much indeed.

• 1545

We are joined now by Ms Lise Leduc who is from the Comité canadien d'action sur le statut de la femme. *Bienvenue.*

Mme Madeleine Parent (représentante québécoise du Comité canadien d'action sur le statut de la femme): Monsieur le président, il y a deux courts mémoires, l'un du Comité canadien d'action sur le statut de la femme et l'autre, du CIAFT, le Conseil d'intervention pour l'accès des femmes au travail au Québec. Je suis accompagnée de M^{me} Lise Leduc, du CIAFT, une organisation affiliée à la nôtre à laquelle nous sommes associées étroitement.

Le Comité canadien d'action sur le statut de la femme est un organisme non gouvernemental qui regroupe environ 540 organisations aux fins de combattre toutes les formes de discrimination exercées contre les femmes, cela dans l'esprit de la convention adoptée à cet effet par les Nations Unies et ratifiée par le Canada. Au Québec, 52 groupes de femmes participent à nos activités, dont les comités de la condition féminine de plusieurs syndicats, d'autres grandes associations qui regroupent elles-mêmes des centres de femmes de par toute la province et, enfin, d'autres groupes féminins.

Nous sommes ici évidemment pour parler de l'accord sur le libre-échange entre le Canada et les États-Unis.

Notre analyse des textes préliminaires sur l'accord de libre-échange Canada—États-Unis nous confirme dans notre opposition à une telle entente parce que nous croyons qu'elle est contraire aux intérêts de notre population et des femmes en particulier.

Dans le domaine des emplois, mentionnons d'abord que les industries manufacturières les plus vulnérables au libre-échange sont aussi les industries où une forte proportion de femmes gagnent leur vie. Citons le textile où 40 p. 100 des employés sont des femmes; le vêtement, 80 p. 100; la chaussure, 65 p. 100; les appareils électriques, 38 p. 100, et les usines de transformation de l'alimentation, 30 p. 100.

Beaucoup de pays industrialisés jugent nécessaire de protéger leurs industries de consommation, par exemple le textile et le vêtement, pour préserver la santé de leur économie domestique. À cet égard, l'entente multifibre a permis à certains pays de restreindre les importations dans ce secteur par des contingents et des tarifs, tout en maintenant leur statut au sein du GATT. Les États-Unis, entre autres, restreignent ainsi les importations du textile et des vêtements dans leur pays.

Vous ne serez pas étonnés d'apprendre que 60 p. 100 des textiles importés au Canada viennent des États-Unis, alors que seulement 10 p. 100 des vêtements que nous importons aujourd'hui viennent de ce même pays. Presque tous les autres vêtements importés au Canada viennent de pays moins développés, en Asie surtout. Il

[Translation]

Nous avons apprécié l'exposé et la réponse aux nombreuses questions que nous vous avons posées. Merci infiniment.

M^{me} Lise Leduc du Comité canadien d'action sur le statut de la femme vient témoigner. *Welcome.*

Ms Madeleine Parent (Quebec representative, National Action Committee on the Status of Women): Mr. Chairman, there are two short briefs, one from the National Action Committee on the Status of Women and the other from the Conseil d'intervention pour l'accès des femmes au travail au Québec (CIAFT). With me is Lise Leduc of the CIAFT, an organization affiliated with ours and with which we are closely associated.

The National Action Committee on the Status of Women is a non-governmental organization that brings together some 540 groups to combat all forms of discrimination against women, in the spirit of the convention passed for this purpose by the United Nations and ratified by Canada. In Quebec, 52 women's groups participate in our activities; this includes the women's committees of several unions, other large associations whose membership includes women's centres throughout the province, and also other women's groups.

We are here, of course, to speak about the free trade agreement between Canada and the United States.

Our analysis of the preliminary texts on the Canada-United States free trade agreement confirms our opposition to it; we believe this agreement is contrary to the interests of our people, and women's in particular.

In the area of employment, we would first mention that the manufacturing industries most vulnerable to free trade are also those where a high proportion of women earn their living. For example, in textiles, 40% of the employees are women; in the garment industry, 80%; in footwear, 65%; in electrical equipment, 38%; and in food processing plants, 30%.

Many industrialized countries consider it necessary to protect their consumer industries, like the textiles and garment sectors, for the sake of the health of their domestic economy. In this regard, the multi-fibre agreement has allowed some countries to restrict imports in this sector by means of quotas and tariffs, while still maintaining their status within GATT. The United States, like other countries, thus restricts textile and clothing imports.

You will not be surprised to learn that 60% of the textiles imported into Canada come from the United States, while only 10% of the clothing we import today comes from that country. Almost all the rest of the clothing imported into Canada comes from less developed countries, mainly in Asia. In Canada, some of our

[Texte]

arrive qu'au Canada, des patrons de chez-nous ont déjà fermé certaines usines de textile, mais il est à prévoir que ce mouvement de fermetures s'accroîtra davantage, advenant un accord de libre-échange Canada—États-Unis.

• 1550

Si, par exemple, nous observons les agissements de la société Dominion Textile—et je sais qu'elle a fait une intervention ici aujourd'hui—, la plus grande productrice de textiles au pays, nous verrons que ses dirigeants ont déclaré leur appui au libre-échange comme étant une bonne affaire pour le Canada. Cependant, ils y voient leur profit en investissant de plus en plus dans l'achat d'usines de textile aux États-Unis, en Virginie et dans les Carolines—pour ne citer que les acquisitions les plus récentes de cette compagnie—alors qu'ils ferment leurs usines aux Trois-Rivières pour les draps et les taies d'oreillers—la Wabasso, à Dunnville en Ontario—, et en fermeront d'autres au Canada à l'avenir, pour importer leurs nouveaux produits américains sur notre marché domestique. Je dirais que c'est une bonne affaire pour la compagnie mais ce n'est pas une bonne affaire pour les employés de la compagnie.

À observer le comportement d'une société québécoise telle que la Dominion Textile, nous pouvons craindre le pire de la part de succursales canadiennes de sociétés américaines telles que la Celanese et la Dupont, productrices de synthétiques, lorsque toutes les barrières sont levées entre le Canada et les États-Unis, et qu'elles n'auront plus d'avantage à demeurer installées au Canada.

Mais il y a plus: à mesure que notre pays aura abandonné sa capacité de produire ses fils et ses tissus, il deviendra plus difficile pour nos fabricants de vêtements d'obtenir le matériel requis pour leur production et ces fabricants de vêtements souffriront d'un nouveau désavantage à l'ère d'une compétition plus vive.

Le déclin de ces deux secteurs traditionnels sera une lourde perte pour l'économie du Québec où ils sont fortement centralisés avec l'Ontario en deuxième lieu, et surtout pour des dizaines de milliers de femmes qui y gagnent leur vie. Nous avons cité le textile et le vêtement en exemple, mais nous avons raison de croire que la même histoire se répètera dans d'autres secteurs manufacturiers.

Pourtant, c'est dans le secteur des services que l'impact du libre-échange Canada—États-Unis menace d'être le plus désastreux pour les femmes au Québec et au Canada.

Les services constituent de beaucoup le secteur d'emplois où l'expansion est le plus rapide et le plus impressionnant. Or, pour une structure économique aux dimensions des États-Unis, l'expansion et l'exportation de ces services sont un *sine qua non* au maintien de leur position dominante dans le monde.

Par ailleurs, au Canada, quelque 70 p. 100 des emplois, aujourd'hui, sont répartis dans les services. Il s'agit de services dans les domaines de la santé, des programmes sociaux, de l'éducation, aussi bien que dans les

[Traduction]

industrialists have already shut down certain textile mills, but it is to be expected that this trend will increase under a Canada—United States free trade agreement.

Take for example the schemes of Dominion Textiles, the largest textile producer in the country—and I know that it has made an appearance here today. We see that its leaders have declared their support for free trade as a good deal for Canada. Nevertheless, they stand to gain from it by investing more and more in textile mills in the United States, in Virginia and the Carolinas, to name only this company's most recent acquisitions, while they shut down their plants in Trois-Rivières for sheets and pillow cases—Wabasso, in Dunnville, Ontario—and will close others in Canada in future, in order to import their new American products into our domestic market. I would say that it is a good deal for the company, but not the company's employees.

From observing the behaviour of a Quebec company like Dominion Textiles, we can fear the worst from Canadian subsidiaries of American corporations like Celanese and Dupont that make synthetics when all barriers between Canada and the United States are removed and there is no further advantage in their remaining in Canada.

But there is more: as our country gives up its ability to produce its own threads and fabrics, it will become more difficult for our clothing manufacturers to obtain the material required for their production and these clothing manufacturers will suffer a further disadvantage in an era of keener competition.

The decline of these two traditional industries will be a heavy loss for the economy of Quebec, where they are strongly concentrated, with Ontario coming second, and especially for the tens of thousands of women who earn their living in them. We gave textiles and clothing as an example, but we have reason to believe that the same thing will happen in other manufacturing industries.

However, it is in the service sector that the impact of Canada—United States free trade is likely to be most disastrous for women in Quebec and Canada.

Services are by far the fastest growing employment sector and the most impressive. For an economy the size of the United States, expanding and exporting these services is essential to maintaining their dominant position in the world.

Furthermore, in Canada today, some 70% of employment is in services. This includes health, social programs, education, as well as telecommunications, financial services, marketing, tourism, food, recreation,

[Text]

télécommunications, les services financiers, le marketing, le tourisme, la restauration, la récréation, la culture etc. Depuis une dizaine d'années, 80 p. 100 des nouveaux emplois créés au Canada l'ont été dans le secteur des services. Environ 83 p. 100 des femmes sur le marché du travail sont employées dans les services. Dans les télécommunications, le transport, les services financiers et ailleurs, il est à craindre qu'avec le temps, sous une entente de libre-échange, de nombreux emplois pourraient facilement être transférés aux États-Unis, grâce à l'informatique et aux autres technologies nouvelles.

Lorsque je signale un numéro avec «1-800» au téléphone de la ville de Québec pour faire une réservation dans un hôtel en banlieue de Montréal et que j'apprends qu'on me répond de Dallas au Texas, j'ai déjà compris combien le Canada peut perdre d'emplois dans les services s'il cède notre contrôle sur les investissements américains, comme il est prévu dans l'accord sur le libre-échange.

• 1555

Nous avons déjà un lourd déficit dans nos échanges avec les États-Unis au chapitre des services. Tout porte à craindre que ce déficit va croître si l'accord est conclu.

Ajoutons qu'une autre menace, que nous aurions dû prévoir, est déjà visible à l'horizon. Il s'agit de la concurrence, pour la production manufacturière, dans la zone de libre-échange, au Mexique. D'après ce qu'on nous a dit, une main-d'œuvre abondante y travaille pour 65c. l'heure et il se dégage peu de bénéfices marginaux.

Or, de nombreuses compagnies américaines sont installées dans la Maquiladora mexicaine et y fabriquent des produits à destination des États-Unis où ils sont soit finis soit intégrés à d'autres produits qui porteront l'étiquette *made in USA*. Rappelons qu'au début de son mandat, le Président des États-Unis, M. Ronald Reagan, avait prédit qu'il y aurait un jour une vaste zone de libre-échange, Mexique—États-Unis—Canada. Comment peut-on croire que les travailleuses et les travailleurs du Canada, qui revendiquent, depuis plus d'un siècle, des salaires et des conditions sociales leur permettant de vivre avec un peu de dignité, garderont leurs emplois manufacturiers face à cette nouvelle concurrence du *cheap labour* mexicain?

Pour toutes ces raisons et d'autres, que nous ne mentionnerons pas ici, nous craignons fortement qu'un accord de libre-échange Canada—États-Unis sera un désastre pour notre pays.

Qui pourra nous démontrer que l'accord permettra de créer des milliers d'emplois pour remplacer tous ceux que nous perdrons dans les secteurs manufacturiers et dans les services et permettra de créer tous les emplois additionnels qu'il faudrait pour résorber le chômage chez les jeunes et chez les travailleuses et les travailleurs occasionnels qui cherchent toujours à gagner leur vie de façon plus sécuritaire?

[Translation]

culture, et cetera. In the last 10 years or so, 80% of the new jobs created in Canada were in the service sector. About 83% of women in the labour force are employed in services. There is reason to fear that over time, under a free trade agreement, many jobs in telecommunications, transport, financial services and elsewhere, could easily be transferred to the United States, thanks to computers and other new technologies.

When I dial a 1-800 number from Quebec City to make a reservation in a suburban Montreal hotel and I learn that my call is being answered in Dallas, Texas, I get an idea of the number of service jobs Canada may lose if we give up our control over American investment, as is planned in the free trade agreement.

We already have a heavy trade deficit with the United States in services. All signs point to this deficit growing if the agreement is concluded.

We would add that there is another threat, which we should have foreseen, already visible on the horizon: competition for manufacturing production from the free trade area in Mexico. From what we have been told, labour is abundant there and people work for 65c an hour and few fringe benefits.

Many American companies have set up in the Maquiladora region of Mexico and manufacture products for the United States where, after being finished or combined with other products, they will carry the "Made in U.S.A." label. At the beginning of his term, U.S. President Ronald Reagan predicted that there would one day be a vast Mexico—United States—Canada free trade area. How can one believe that the working women and men of Canada, who for more than a century have been demanding wages and social conditions that would let them live with some dignity, will keep their manufacturing jobs in the face of this new competition from Mexican cheap labour?

For all these reasons, and others that we will not mention here, we strongly fear that a Canada—United States free trade agreement will be a disaster for our country.

Who can show us that the agreement will help create thousands of jobs to replace all those that we will lose in the manufacturing and service sectors and all the additional jobs that we would need to reduce unemployment among young people and occasional workers who are still trying to earn a more secure living?

[Texte]

Ce qui plus est, sous les pressions de la concurrence qui s'engagerait entre les compagnies des deux côtés de la frontière avec l'accord de libre-échange, nous aurions aussi raison de craindre pour nos programmes sociaux et pour leur expansion nécessaire dans le domaine des garderies et ailleurs.

L'accord nous donnerait également raison de craindre pour la souveraineté de notre pays et pour le rôle qu'il peut et doit jouer en faveur de la paix et de l'aide aux pays défavorisés.

Nous aurions enfin raison de craindre pour notre langue, ici au Québec, notre culture et notre choix de société. Nous n'avons pas revendiqué nos droits pendant des siècles pour nous retrouver un jour dans une Louisiane du Nord.

Qu'il nous soit permis de rappeler au gouvernement fédéral que lorsque, en 1984, M. Mulroney brigait nos suffrages, il nous a assurés qu'il était fermement opposé à tout accord de libre-échange avec les États-Unis. Nous croyons donc que le gouvernement n'a pas de mandat pour nous imposer un tel régime et qu'il a une obligation morale de s'en reporter à la population en déclenchant des élections générales sur son nouveau choix d'orientation économique et politique pour notre pays.

Merci.

Le président: Merci, Madame Leduc.

Mme Lise Leduc (coordonnatrice au Conseil d'intervention pour l'accès des femmes au travail, Comité canadien sur le statut de la femme): J'ai résumé le mémoire que nous avons fait parvenir et on peut dire que c'est à partir de la page 5, à peu près, que vous pourrez suivre les constatations dont je vais vous faire part cet après-midi.

D'abord, un mot pour présenter le Conseil d'intervention pour l'accès des femmes au travail. C'est est un regroupement provincial, de la province de Québec, composé d'environ 160 intervenantes et une vingtaine de groupes associés.

Tous nos membres travaillent à l'intégration des femmes au marché du travail; d'où notre intérêt pour le libre-échange. Nous avons considéré comme un témoignage de l'efficacité du travail de nos membres la déclaration faite la semaine dernière par M. Parizeau, dans sa chronique, lequel citait comme un facteur de la disparité entre le taux de chômage ontarien et celui du Québec la forte augmentation des femmes dans la population active.

• 1600

Ce qui explique aussi que les femmes arrivent en grand nombre sur le marché du travail, c'est qu'il y a des emplois pour elles. C'est ce qui a amené notre groupe à se pencher sur le libre-échange.

Je voudrais dire que nous avons aussi l'appui de différents groupes québécois qui s'intéressent au libre-échange mais qui, faute de temps, d'argent et de

[Traduction]

Moreover, faced with the pressures of competition between companies on both sides of the border with the free trade agreement, we would also have reason to fear for our social programs and their needed expansion to day care and other areas.

The agreement would also give us reason to fear for our country's sovereignty and for the role that it can and must play for peace and aid to under-privileged countries.

Finally, we would have reason to fear for our language here in Quebec, our culture and our choice of society. We have not been demanding our rights for centuries only to find ourselves one day in a kind of northern Louisiana.

May we remind the federal government that during the 1984 campaign. Mr. Mulroney assured us that he was firmly opposed to any free trade agreement with the United States. We therefore believe that the government has no mandate to impose such a plan on us and that it has a moral obligation to go to the people by calling a general election on its new choice for our country's economic and political orientation.

Thank you.

The Chairman: Thank you. Ms Leduc.

Ms Lise Leduc (Co-ordinator for the Conseil d'intervention pour l'accès des femmes au travail, National Action Committee on the Status of Women): I have summarized the brief we sent to you and you can follow the observations that I want to share with you this afternoon starting on page 5 or thereabouts.

First, a word of introduction for the Conseil d'intervention pour l'accès des femmes au travail (Women's Job Access Action Committee). This is a provincial group made up of around 160 individuals and some 20 associate groups in Quebec.

All our members work on integrating women into the labour market; that is why we are interested in free trade. We feel that the statement made last week by Mr. Parizeau in his column is a testimony to the effectiveness of the work done by our members. He said that the different unemployment rates in Ontario and Quebec were partly due to the large increase in women's participation in the labour force.

The reason women are entering the labour force in large numbers is that there are jobs for them. That is why our group is dealing with free trade.

I would like to say that we also have the support of various Quebec groups interested in free trade that cannot come or present papers on free trade for lack of time,

[Text]

personnel, n'ont pas pu venir ou présenter des documents sur le libre-échange dont la FFQ, l'Association des familles monoparentales, l'Association des femmes collaboratrices, l'R des centres de femmes, les Comités de conditions féminines de la CSN et d'autres groupes. Nous représentons donc, quand même, la position des femmes québécoises.

• 1605

Notre philosophie d'intervention se base sur le principe que l'autonomie financière des femmes doit s'acquérir par un accès permanent au travail. Les rapports entre le libre-échange et l'emploi sont assez visibles. Nous avons abordé le sujet du libre-échange, non seulement dans le sens de ses rapports avec la création d'emplois ou la perte d'emplois, mais aussi dans le sens de son impact sur l'organisation de la société en général. C'est donc au double titre de femmes et de travailleuses que nous avons abordé le dossier du libre-échange et n'avons pas voulu limiter notre analyse à l'addition et la soustraction du nombre d'emplois dans tel ou tel secteur.

L'histoire, la grande histoire et la petite histoire de nos interventions dans divers dossiers, nous a démontré que les femmes ne peuvent compter sur un équilibre naturel qui guidera les forces de la société et leur permettra d'occuper leur juste place dans la vie économique du pays. Dans cet accord de libre-échange, c'est à cet équilibre qu'on veut que nous nous fions.

Les femmes doivent plutôt compter sur des interventions du gouvernement qui changeront les règles du jeu en leur faveur. C'est pourquoi nous considérons qu'un accord de libre-échange qui limiterait sensiblement la possibilité de telles interventions ne pourrait qu'être nuisible à l'avancement des conditions de vie économique des Québécoises et des Canadiennes.

Jusqu'à présent, rien ne nous laisse supposer que l'entente à l'étude garantirait au gouvernement la possibilité de faire telles interventions, même s'il les considère nécessaires au bien-être des citoyens et des citoyennes canadiens. Au contraire, la plupart des interventions gouvernementales seront passées au crible des lois américaines et jugées, selon ces lois-là, conformes ou non au traité. Elles seront jugées comme justes ou injustes par rapport rapport aux lois commerciales américaines, mais sûrement pas par rapport aux conditions de vie des Canadiennes et des Canadiens.

Les effets du libre-échange sur l'ensemble des programmes sociaux établis au Canada: Nous pouvons supposer que les programmes sociaux qui augmenteront les coûts de production seront contestés par les Canadiens et les industries canadiennes. On peut également supposer que les programmes sociaux qui diminueront les coûts de production, parce que certaines sommes seront assumées par des programmes gouvernementaux, seront contestés par les Américains.

Je ne sais pas s'il est utile de rappeler que les femmes sont les principales utilisatrices et bénéficiaires de ces

[Translation]

money and personnel. These include the Quebec Women's Federation, the Association of Single-Parent Families, the Association of Wives in Family Businesses, the "R des centres de Femmes", the Women's Committees of the CSN and other groups. So we do represent the position of Quebec women.

Our approach is based on the principle that women must become financially self-sufficient by always having access to employment. The relationship between free trade and employment is quite clear. We have dealt with the issue of free trade not only in terms of its relationship with job creation or job loss, but also in terms of its impact on social organization in general. It is therefore as women and workers that we approach the free trade issue, and we did not want to limit our analysis to simply adding and subtracting the number of jobs in a particular sector.

History, the large and small events of our involvement in various issues, has shown us that women cannot count on a natural balance to guide social forces and give them their rightful place in the economic life of the country. In this free trade agreement, we are being asked to rely on this balance.

Women must rather count on government intervention to change the rules of the game in their favour. That is why we feel that a free trade agreement that would considerably limit the scope of such intervention could only be harmful to the advancement of the economic conditions of the women of Quebec and Canada.

So far, nothing leads us to believe that the agreement under consideration would guarantee the government's ability to take such action, even if it considered that necessary for the welfare of Canadian citizens, men and women. On the contrary, most government action will be measured against American laws to see whether it complies with the treaty or not. It will be considered fair or unfair in relation to American trade laws, but surely not in relation to the living conditions of Canadian women and men.

The effects of free trade on social programs in Canada generally: We can suppose that social programs that will increase production costs will be contested by Canadians and Canadian industry. One can also suppose that social programs that lower production costs, because some costs will be borne by government programs, will be contested by the Americans.

Need I remind you that women are the main users and beneficiaries of these social programs and that they often

[Texte]

programmes sociaux et qu'elles occupent souvent des emplois créés dans le cadre de tels programmes. Nous sommes donc inquiètes de l'impact d'un accord de libre-échange sur l'ensemble des programmes sociaux canadiens.

Nous aurions de beaucoup préféré que le gouvernement consacre à tout le moins une partie de ses énergies à l'établissement d'une politique de plein emploi, ce qui, selon nous, est la seule mesure pouvant répondre aux besoins des femmes en matière d'emploi. Nous ne croyons pas que le plein emploi et le libre-échange s'opposent nécessairement, mais ils s'opposent en Amérique du Nord, parce qu'ils relèvent de deux conceptions sociales opposées.

Pour réaliser une politique de plein emploi, il faut consentir à accepter un gouvernement interventionniste, alors que pour se lier davantage aux États-Unis, il faut accepter que le gouvernement intervienne le moins possible.

Même si le CIAFT maintient son opposition à l'établissement du libre-échange, particulièrement parce qu'il rejette la vision sociale qui y est sous-jacente, il propose, dans la perspective où cela serait inévitable, quelques éléments dont le gouvernement canadien devrait tenir compte afin que les travailleuses soit protégées par un éventuel accord de libre-échange.

Nous croyons que le gouvernement canadien doit préserver son droit d'orienter le développement industriel et régional. Quel est le lien entre la perte de subventions au développement régional et l'accès des femmes au travail? Ceci s'illustre assez facilement. C'est quand les disparités régionales s'accroissent que les travailleurs doivent changer de coin de pays ou de province pour se trouver des emplois. Ainsi, les femmes qui travaillent doivent le plus souvent quitter leur emploi pour suivre un conjoint parce que le salaire de ce dernier est plus élevé que le leur. Je vous rappelle que les femmes gagnent encore en moyenne 66 p. 100 du salaire des hommes.

• 1610

Si, pour la même raison, c'est la femme qui perd son emploi dans un contexte de libre-échange, elle ne pourra pas se relocaliser facilement en entraînant famille et mari à sa suite. Les partisans du libre-échange répondent à ces inquiétudes en disant que les travailleurs doivent adopter des comportements d'adaptation. À cela, nous rétorquons que pour les femmes, cela signifie s'adapter à des salaires inférieurs le plus souvent, à des conditions de travail inférieures ou, tout simplement, au retour à la dépendance économique du conjoint ou de l'État, si elle doit faire appel au bien-être social ou à l'assurance-chômage.

Nous voudrions également que le gouvernement conserve le pouvoir d'orienter, de planifier et de soutenir la formation professionnelle et de prévoir des mesures de recyclage adaptées aux travailleuses. Les femmes bénéficient peu des programmes actuels de recyclage, soit

[Traduction]

hold jobs created by such programs. We are therefore worried about the impact of a free trade agreement on all Canadian social programs.

We would have much preferred that the government devote at least some of its energies to establishing a full employment policy, which we feel is the only one that can meet women's needs for employment. We do not believe that full employment and free trade are necessarily opposed, but they are opposed in North America, because they arise from two opposite concepts of society.

To achieve a full employment policy, one must accept government intervention, whereas for closer ties with the United States, one must accept the least government intervention possible.

Although the CIAFT maintains its opposition to free trade, especially because it rejects the underlying social vision, if free trade were to come about, it proposes some factors that the Canadian government should consider to protect working women in any free trade agreement.

We believe that the Canadian government must preserve its right to direct industrial and regional development. What is the connection between loss of regional development subsidies and women's access to employment? It is fairly easy to illustrate. When regional disparities increase, workers must relocate or go to another province to find employment. Thus, it is most often working women who must leave their job to follow their husband because his salary is higher than hers. I remind you that women still earn 66% of what men do, on average.

If, by the same token, the woman loses her job, in the context of free trade she will not be able to settle elsewhere easily with her family and her husband. Those who speak in favour of free trade answer these concerns by saying that workers must learn to adapt. To this we reply that for women, it means learning to accept lower salaries, most often, with less satisfactory working conditions, or, simply, coming back to economic dependency on the spouse or on the state, if they must go on welfare or receive unemployment insurance.

Besides, we would like the government to keep the power to counsel, to plan, to support professional training and to provide for retraining programs for working women. Few women take advantage of the present retraining programs, either because of their insufficient

[Text]

parce que leur scolarité est insuffisante ou non pertinente, soit parce que leur rôle familial leur laisse peu de marge de manoeuvre pour respecter les horaires établis, soit parce qu'on les incite peu à s'orienter vers des secteurs où elles n'ont pas coutume d'aller, soit parce qu'on les considère trop âgées pour subir un recyclage majeur. Le gouvernement devrait donc trouver des solutions à ces difficultés qui sont bien réelles s'il veut que les femmes ne soient pas les perdantes et puissent profiter des mesures de recyclage qu'il entend mettre sur pied.

L'analyse du profil actuel des travailleuses canadiennes: Rappelons qu'elles représentent 64 p. 100 des travailleuses et des travailleurs au salaire minimum. Elles représentent 70 p. 100 des travailleurs et travailleuses à temps partiel. Soixante-six p. 100 des femmes sur le marché du travail se répartissent dans seulement 10 professions. En 1981 comme en 1987, elles formaient seulement 1 p. 100 de la main-d'oeuvre spécialisée: mécaniciens, machinistes ou travailleurs non traditionnels.

L'analyse de ce profil nous permet de douter de leur accès direct aux emplois de haute technologie qui seraient créés, nous dit-on, à la suite d'un accord de libre-échange. C'est pourquoi nous aimerions bien connaître les mesures envisagées par le gouvernement en matière de recyclage, plus particulièrement pour les travailleuses. En a-t-il envisagé pour les travailleuses?

Nous pensons aussi que le gouvernement canadien devrait être très prudent quant à l'inclusion du secteur des services dans une entente de libre-échange et procéder à l'analyse complète des répercussions possibles. Il y a lieu de penser qu'on a procédé à ces études, puisqu'on sait actuellement que le secteur des services est inclus dans cette entente. L'entente est limitée à certains secteurs pour le moment, mais la porte est ouverte et on pourra éventuellement signer des ententes couvrant tous les secteurs des services. Si on a procédé à ces études et que les impacts sont positifs, nous aimerions bien en être informées afin de pouvoir mieux alimenter le débat chez nos membres du secteur des services.

En terminant, permettez-moi de vous faire part des résolutions concernant le libre-échange adoptées par l'assemblée générale du CIAFT le 13 novembre dernier:

—Que toute signature de libre-échange entre le Canada et les États-Unis soit ratifiée par un mandat populaire;

—Que le gouvernement du Canada poursuive la démarche de libre-échange par le biais d'échanges multilatéraux au lieu de se limiter à l'échange avec les États-Unis;

—Qu'un accord de libre-échange ne soit pas signé tant que les points imprécis ne seront pas éclaircis, notamment la question du tribunal d'arbitrage, le droit d'intervention en matière d'économie, l'emploi des femmes et le recyclage de la main-d'oeuvre.

Je vous remercie.

Le président: Merci, Monsieur Allmand.

[Translation]

schooling or because it is not relevant, or because their role in the family leaves them too little time for classes, or because they are not really encouraged to turn towards sectors which are unusual for them, or because they are considered too old for major retraining. So government should find solutions to these very real problems, if they want women not to be the losers, and if they want them to be able to take advantage of the retraining programs they want to develop.

What is the present profile of Canadian working women? They represent 64% of workers—men and women—earning the minimum wage. They represent 70% of part-time workers—men and women. Of women in the labour force, 66% are found in only 10 professions. In 1981, as well as in 1987, they made up only 1% of the skilled workers, mechanics, drivers, or non-traditional workers.

The analysis of this profile makes us dubious about this supposed direct access for women to high technology jobs under a free trade agreement. This is why we would like to know what the government intends to do for the retraining of working women, particularly. Are programs envisaged for them?

We also suggest that the Canadian government should be very cautious about the inclusion of the service sector in a free trade agreement, and it is essential that they assess all the possible consequences. Such studies must have been done, since we know already that the service sector is included in this agreement. It is limited to some sectors for the moment, but the door is open, and eventually it will be possible to sign agreements for all of them. If studies have been done, and the impacts were found to be positive, we would like to know about it in order to have better discussions with our members in the service sector.

To conclude, allow me to inform you of the resolution on free trade adopted by the general assembly of the CIAFT on November 13th of this year:

—The signature of any free trade agreement between Canada and the United States should be ratified by a plebiscite;

—The Government of Canada should pursue the free trade approach through multilateral exchanges instead of dealing only with the United States;

—no free trade agreement should be signed as long as unclear points remain, especially about the arbitration tribunal, the right to intervention in the economy, employment of women, and retraining of the labour force.

Thank you.

The Chairman: Thank you, Mr. Allmand.

[Texte]

Mr. Allmand: Thank you very much. I want to welcome the witnesses here today. In recent years in Canada we have had at the provincial level and at the federal level laws that have brought in programs of affirmative action. They are stronger in some provinces than others, and they probably could be stronger still. But it seems to me that in comparison with the United States, at the state level, we have stronger affirmative action laws in Canada, especially maybe in some of the provinces.

• 1615

I am wondering if you have looked at that and whether you think with this free trade agreement, or this Canada-U.S. trade agreement, there will be pressure by businesses in Canada to harmonize on our affirmative action laws here with affirmative action laws in the United States. We know many businesses protested when we brought in the laws we have, for example the employment equity law at the federal level, which I felt was not strong enough in any case, though even then there were protests against it.

Do you foresee companies under this free trade agreement saying, well, we do not want to be bothered with affirmative action laws in Canada; consequently we will put our plants, our manufacturing, where it is easier for us, where we have less regulation; we have the Canadian market open to us anyway with free trade, we can sell our products there; why should we bother going into a jurisdiction where they are going to impose strong affirmative action on us? I am wondering if you have looked at that question, and if you also see a danger that there will be pressure to weaken whatever affirmative action we have at the present time.

Mme Parent: Oui, certainement. Nous ne croyons pas que nos lois sur l'équité en matière d'emploi soient très efficaces. Cependant, il est sûr que dans le cadre d'un libre-échange Canada—États-Unis, la loi de la concurrence dominera tous les autres motifs. Au nom de la concurrence sur le marché américain, les compagnies exerceront plus de pressions contre toute tentative visant à accorder aux femmes des salaires et des conditions de travail égaux à ceux des hommes.

Par exemple, dans le sud des États-Unis, la législation ouvrière est très mauvaise. En Caroline du Sud, je crois, seulement 8 p. 100 des travailleurs et des travailleuses sont syndiqués. On sait que c'est avec ces travailleurs et ces travailleuses-là que nous serons en concurrence. Les pressions visant à abolir nos lois sociales et ouvrières se feront donc de plus en plus fortes.

Mr. Allmand: I wonder if Mrs. Leduc would have something to say about this. You know it has been for at least 10 years now that the women in the United States have been campaigning for the equal rights amendment, without success.

[Traduction]

M. Allmand: Merci beaucoup. Je voudrais souhaiter la bienvenue aux témoins aujourd'hui. Ces dernières années au Canada, aux niveaux provincial aussi bien que fédéral, des lois ont été adoptées en vue de créer des programmes d'action positive. Elle sont plus fermes dans certaines provinces que dans d'autres, et on pourrait probablement les renforcer davantage. Mais il me semble que par rapport à celles des États-Unis, au niveau des États, nos lois d'action positive sont plus efficaces, surtout peut-être dans certaines des provinces.

Je me demande si vous avez examiné cette question et si vous pensez qu'avec cet accord de libre-échange, ou plutôt avec cet accord commercial canado-américain, les entreprises canadiennes seront incitées à harmoniser nos lois d'action positive avec celles qui existent aux États-Unis. Nous savons que de nombreuses sociétés ont protesté lorsque nous avons adopté ces lois, par exemple la loi sur l'équité de l'emploi au niveau fédéral, loi qui, de toute façon, n'était pas suffisamment efficace, bien qu'elle ait soulevé des protestations.

Pensez-vous que dans le cas de cet accord de libre-échange des sociétés disent qu'après tout elles ne veulent pas s'encombrer de lois d'action positive au Canada, ce qui leur permettrait d'installer leurs usines, leurs manufactures, là où c'est plus facile pour elles, là où il existe le moins de règlements. Après tout, elles pourraient considérer que le marché canadien leur est ouvert grâce au libre-échange, et qu'elles peuvent y vendre leurs produits. Elles pourraient se demander pourquoi il leur faudrait s'installer dans une province qui leur imposerait des programmes d'action positive trop stricts. Avez-vous examiné cette question, et pensez-vous que des pressions risquent de s'exercer afin d'affaiblir les programmes d'action positive que nous possédons pour le moment?

Ms Parent: Yes, certainly. We do not think that our employment equity laws are very strong. Nevertheless, it is obvious that in the context of a free trade agreement between Canada and the U.S., competition is going to dominate all other factors. In the name of competition on the American market, companies will exert more pressure against any measure to grant women salaries and working conditions equivalent to those of men.

For example, in the southern United States, labour laws are very bad. For example, in South Carolina, I think only 8% of the working men and women are unionized. We know that those are the people we are going to compete with, so pressures to abolish our social and labour laws will keep growing stronger and stronger.

M. Allmand: Madame Leduc, j'aimerais savoir si vous voudriez dire quelque chose à ce sujet. Vous savez que cela fait au moins 10 ans maintenant qu'aux États-Unis les femmes militent pour l'amendement sur l'égalité de leurs droits, sans succès.

[Text]

Mrs. Leduc, since you are involved with the *intervention pour l'accès des femmes ou travail*, do you have any questions on that question of *action positive*?

Mme Leduc: Oui, et on l'a mentionné dans le mémoire plus détaillé que vous avez entre les mains. Actuellement, l'action positive est découragée par le président Reagan. Au début, les lois sur l'action positive aux États-Unis fonctionnaient d'une certaine façon, mais les femmes n'ont pas réussi à faire adopter le *Equal Rights Amendment* et M. Reagan est loin d'encourager ces lois-là. On pense que cela va avoir des répercussions ici. Toutes les interventions gouvernementales laissent moins de liberté aux entreprises. Il est évident que si elles ont des contraintes, elles les évalueront en termes de coût de production et seront moins portées à implanter des programmes d'accès à l'égalité.

Ici au Québec, le gouvernement a un programme de subventions à l'aide de programmes d'accès à l'égalité. Qu'advierait-il de ce programme dans un contexte de libre-échange? On s'est posé la question et on n'a pas encore la réponse. On est en train d'examen cela attentivement pour voir quel serait l'impact du libre-échange sur les programmes d'accès à l'égalité. On croit qu'il y en aurait un et qu'il serait négatif.

Mr. Allmand: We recently had a report from Ontario, put out by the Government of Ontario, which indicated that 44% of women's jobs in manufacturing would be vulnerable under free trade—it is not that they necessarily would be lost, but they might be vulnerable—and that amounted to 100,000 jobs at risk.

• 1620

I am wondering whether you have approached the Minister responsible for the Status of Women, Barbara McDougall, to ask her to have an impact study done with respect to women in jobs as a result of free trade. What has been the answer? Has the federal government or the Minister of State attempted to find out what the impact would be on women of free trade. Do you know if any request was made and what the response was?

Mme Parent: On n'a pas demandé spécifiquement à M^{me} Barbara McDougall de faire faire une étude. Le Conseil économique du Canada a fait certaines études sur l'impact du libre-échange sur les services, mais ces études ne semblent pas très fortes. Nous hésitons donc à exiger que le gouvernement fasse des études. Je pense cependant qu'il devrait en faire. Jusqu'à maintenant, on a essayé de nous montrer le beau côté de l'affaire et on ne semble pas accorder assez d'importance au mauvais côté.

M^{me} McDougall sait que nous nous opposons au libre-échange, particulièrement à cause des emplois que les femmes perdront.

Mr. Allmand: Savez-vous si le gouvernement du Québec a fait une étude semblable à l'étude faite en Ontario concernant les femmes et le libre-échange?

[Translation]

Madame Leduc, étant donné que vous avez fait partie du groupe sur l'intervention pour l'accès des femmes au travail, avez-vous des questions à propos de l'action positive?

Ms Leduc: Yes, and we discuss them in the more detailed brief you have in front of you. President Reagan is not promoting affirmative action. In the beginning, laws on affirmative action were having some effect in the United States, but women have not managed to have the Equal Rights Amendment adopted and Mr. Reagan is far from encouraging such laws. We think it will have repercussions here. All government intervention leaves less freedom for companies. It is obvious that if they have constraints, they are going to assess them in terms of production costs and they will be less eager to establish equal opportunity programs.

Here in Quebec, the government is funding a program to promote equal opportunity. What will happen to it in the context of free trade? The question has been raised, but not yet answered. We are checking that very closely to see what the impact would be of free trade on equal opportunity programs. We think there is going to be a negative impact.

M. Allmand: Récemment, nous avons reçu un rapport du gouvernement de l'Ontario selon lequel 44 p. 100 des emplois de femmes dans le secteur manufacturier seraient touchés par le libre-échange—ils ne seraient pas nécessairement perdus, mais ils seraient touchés—ce qui signifie que 100,000 emplois sont compromis.

Je me demande si vous avez communiqué avec le ministre responsable de la situation de la femme, Barbara McDougall, pour lui demander d'étudier conséquences du libre-échange sur les emplois de femmes. Que vous a-t-elle répondu? Le gouvernement fédéral ou la ministre d'État ont-ils essayé de déterminer l'incidence du libre-échange sur les femmes? Savez-vous si des demandes ont été faites à ce sujet et quelle a été la réponse?

Ms Parent: We have not specifically asked Mrs. Barbara McDougall to have a study done. The Economic Council of Canada has done some studies on the impact of free trade on the service sector, but they do not seem very rigorous. So we hesitate to demand that the government undertake studies. I think, nevertheless, that they should. Up to now, they have tried to show us the good side of the story without stressing the downside.

Mrs. McDougall knows that we are against free trade, particularly because of the loss of jobs for women.

Mr. Allmand: Do you know if the Quebec government has done a study similar to the one undertaken in Ontario on women and free trade?

[Texte]

Mme Parent: Le gouvernement péquiste avait fait une étude avant sa défaite. Cette étude démontrait, par exemple, que dans les industries de consommation, comme le textile et vêtement, les industries où il y a beaucoup de femmes employées, l'impact serait vraiment désastreux. On a parlé de 30,000 emplois qui seraient perdus assez rapidement. Le gouvernement Bourassa n'a pas voulu publier cette étude et, finalement, elle est sortie deux ans plus tard.

M. Allmand: Comment est-elle sortie?

Mme Parent: Je ne me rappelle pas au juste, mais ce n'est pas sorti du gouvernement lui-même.

Mr. Allmand: In a "brown envelope". Thank you.

Mr. Fretz: It is good to see you here you here today. Welcome to our committee.

I would like to read to you from a paper that was circulated. It is a service of Informetrica and it is dated November 16, 1987. I want you to reflect on the content and, if you are willing, to comment on it. It states:

There is little reason to believe that earlier findings of significant positive effects on services industries' outputs and employment will be altered because of the actual agreement. For the most part, the agreement constitutes a standstill to current degrees of protectionism in services so that there appear to be few direct changes to the rules of the game. Further, services producers, like those who produce goods, will benefit from reduced input costs and improved real incomes of consumers. The Economic Council of Canada may well reduce its overall impacts, but they are likely to remain significantly positive. Further, such reduction is unlikely to follow from a change of mind about dispute settlement, which assumption was not the basis for the output or employment gains reported earlier in the year.

Would you care to comment on this?

Ms Parent: It would seem to us that in the era of new technologies, where it will be very easy to move to the United States' data banks and because of the technology we have, a large amount of the work that is now done in Canada in service jobs, for example, in insurance companies, in finance companies, in banks, in tourism, and in reservations for hotels, can be performed in the United States where a company has a main base. Because of the quantities involved, they can be performed much more cheaply. Therefore we would lose many of these jobs.

• 1625

I understand that the American Motors Company in Canada has just about all its data processing done in the United States at present on work and transactions performed in Canada, and they have something like four

[Traduction]

Ms Parent: The PQ government had a study done before its defeat. The study showed, for example, that in the manufacture of consumer goods, like textiles and clothing, which employs many women workers, the impacts would be really tremendous: 30,000 jobs would be lost rather rapidly. The Bourassa government did not want to publish this study and finally it came out two years later.

Mr. Allmand: How?

Ms Parent: I do not remember exactly, but not through the government itself.

M. Allmand: Une fuite, donc. Merci.

M. Fretz: C'est une bonne chose de vous voir ici aujourd'hui. Soyez les bienvenues au Comité.

Je voudrais vous lire un extrait d'un document qui a été distribué. Il émane d'*Informetrica* et il est du 16 novembre 1987. J'aimerais que vous y réfléchissiez et, si vous le voulez bien, que vous le commentiez. Je cite:

Il y a peu de raisons de croire que les conclusions précédemment tirées, soit qu'il y aurait une nette amélioration de la production et de l'emploi dans les industries de service, soient modifiées à cause de l'accord même. Essentiellement, ce dernier maintient les niveaux de protectionnisme qui existent déjà dans le secteur, de sorte que peu de changements directs modifieront les règles du jeu. En outre, les producteurs, tant de services, que de biens, profiteront d'une réduction du coût des intrants, et de l'amélioration du revenu réel des consommateurs. Le Conseil économique du Canada peut fort bien réviser à la baisse ces répercussions globales, mais elles resteront sans doute positives dans une grande mesure. En outre, cette réduction ne risque guère de découler d'un changement d'opinion sur le règlement des différends, dont l'hypothèse n'était pas à l'origine des prévisions de gains de production ou d'emplois dont on a fait état au début de cette année.

Voudriez-vous faire des commentaires à ce sujet?

Mme Parent: Il nous semble que grâce aux nouvelles technologies, il sera très facile de tout confier aux banques de données américaines et, grâce à ces technologies, une grande partie du travail qui se fait actuellement au Canada dans le secteur des services—compagnies d'assurance, institutions financières, banques, tourisme, réservations d'hôtel—pourrait être exécuté au siège, aux États-Unis. Compte tenu des volumes, ces activités pourraient coûter beaucoup moins cher. Beaucoup de ces emplois disparaîtraient, donc.

Je crois savoir que presque tout le traitement électronique des activités de la compagnie American Motors se fait aux États-Unis avec seulement quatre ou cinq personnes affectées à ce travail au Canada.

[Text]

or five employees in Canada involved in that particular type of processing.

So it would seem to me that it is impossible not to see that companies centred in the United States but with branch plants here would move more of that into the United States. As the accord will facilitate more investment in Canada by American corporations, they will take over more of these service industries, including insurance, including taking a greater interest in banks and so on, and then will be much more inclined to move many of these service jobs to the United States. We will be the consumers, but will we have money in our pockets to buy?

Mr. Fretz: Would you share with the committee your membership? I am not sure I heard you say how many women are members of your organizations in Canada, and do you represent every province in the country?

Mme Leduc: Je peux répondre pour le CIAFT. Nous sommes un organisme provincial. Nous travaillons seulement dans la province de Québec et sommes affiliées au NAC. Nous avons actuellement 160 membres individuels et l'appui d'une vingtaine de groupes. Nos membres travaillent auprès de femmes en recherche d'emploi. Elles voient environ 4,000 à 5,000 femmes par année.

Mais, il me serait difficile de me prononcer sur la représentativité des groupes membres. On a une vingtaine de groupes associés. Quant à savoir combien de personnes ces groupes représentent, on n'a jamais fait le comptage exact.

Dans l'appui que nous avons reçu sur les positions que nous vous présentons, avec les différents groupes qui nous ont appuyées, dont la Fédération des femmes du Québec et ceux que j'ai énumérés tantôt, on compte environ 50,000 à 60,000 femmes. Elles ont appuyé nos positions sur le libre-échange au Québec.

M^{me} Parent définira le NAC pour vous.

Mr. Fretz: I am so pressed for time that—I am sorry—I cannot give you all the time you would like.

Ms Parent: There are 3 million to 4 million women involved with NAC in Canada.

Mr. Fretz: Regarding the question I posed earlier, let us look at the educators in Canada, the teaching profession, and bank employees... which require employees in Canada to perform services. What about these kinds of people? How do you think they will be affected?

Ms Parent: The teaching profession is something different, although we know that there are a lot of American professors in Canadian universities already. American banks will be able to take greater control, over the years under a free trade agreement, in banks in Canada. One must foresee that much of the data processing, the information work, from the banks will be done in the United States.

[Translation]

Il me semble donc impossible de ne pas voir que les compagnies américaines avec des filiales au Canada transféreront de plus en plus ce genre de services aux États-Unis. Comme grâce à l'accord les sociétés américaines pourront investir plus facilement au Canada, elles prendront encore plus de contrôle dans ces industries de services, y compris les assurances, les banques etc., et bien entendu, la tentation de transférer nombre de ces emplois aux États-Unis deviendra plus grande. Nous serons toujours les clients, mais nous restera-t-il suffisamment d'argent dans nos poches pour acheter?

M. Fretz: Pourriez-vous nous donner des chiffres? Je ne suis pas certain que vous nous ayez dit combien de femmes sont membres de vos organisations au Canada et si elles sont présentes dans toutes les provinces?

Ms Leduc: I can answer for CIAFT. We are a provincial organization. We only work in the province of Quebec and we are affiliated to the NAC. Presently, our individual membership is 160 supported by 20 groups or so. Our members are helping women looking for a job. Their annual case load is about 4,000 to 5,000.

However, it would be difficult for me to give you accurate figures for the member groups. There are 20 associated groups also. Now, to know how many people these groups represent, we never made that kind of computation.

With the different groups that support us, including the Quebec Women's Federation and the ones I listed earlier, it is about 50,000 or 60,000 women who support our positions on free trade in Quebec.

Mrs. Parent will define NAC for you.

M. Fretz: Le temps nous manque—je suis désolé mais je ne peux pas vous donner tout le temps que vous aimeriez avoir.

Mme Parent: Il y a au Canada de trois à quatre millions de femmes associées aux activités du NAC.

M. Fretz: Au sujet de la question que j'ai posée un peu plus tôt, prenez les éducateurs au Canada, les enseignants, les employés de banque... Ces activités de services qui nécessitent des employés au Canada. Que va-t-il leur arriver? Pensez-vous que leurs emplois vont être touchés?

Mme Parent: L'enseignement est un domaine un peu différent bien, comme nous le savons, qu'il y ait déjà beaucoup de professeurs américains dans les universités canadiennes. Les banques américaines, avec les années, dans le cadre d'un accord de libre-échange, exerceront un contrôle de plus en plus grand sur les banques canadiennes. Il est presque certain que la majorité des activités liées à l'informatique seront transférées aux États-Unis.

[Texte]

Mr. Fretz: But if we had American banks in Canada, would they not hire Canadian employees to work in their banks here? Would that not be true?

Ms Parent: Some employees, but they could still do their data processing on Wall Street.

Mr. Fretz: I want to share with you some of the comments made by Katy McMillan, who appeared before our committee on Tuesday, November 17. Ms McMillan is an economist who has done work for the Economic Council of Canada and is the author of a paper for the National Action Committee on the status of women in free trade and its effect on women in the work force. She states:

Many women are concentrated in service sector jobs which will grow rapidly in the future. In many cases, these may be better jobs than the ones currently held in manufacturing sectors, which are vulnerable to free trade. A major point is that women will be better off as consumers, and also she states:

Eighty percent of women are in service-sector jobs, the vast majority of which will be unaffected by the free trade agreement.

• 1630

Would you comment on those statements she has made in her paper to the National Action Committee on the Status of Women?

Ms Parent: I am sorry, I cannot identify her as having worked with us. Are you not confusing that with the Advisory Council on the Status of Women, which is government sponsored? We are a non-government organization.

Mr. Fretz: I was just asking you to reflect on what she had said. I was not saying you were in the same organization.

Ms Parent: For what I can remember, I would not agree that we will not suffer in the service industries which are the biggest industries in Canada. There are some types of services, such as saleswomen in stores or restaurant employees, where they may not be as directly affected as they would where women employees are involved in new technologies and in data processing.

Mr. Fretz: So by saying you do not see a growth in service—

Ms Parent: However, as we lose jobs and people can buy less, I think jobs in department stores and in restaurants will also suffer.

Mr. Fretz: I would also just add this comment that she had made. She is sharply critical of a recent Ontario government report on the impact of free trade on women. So you can see not everyone takes the points of view you

[Traduction]

M. Fretz: Mais si nous avions des banques américaines au Canada, n'embaucheraient-elles pas des employés canadiens pour travailler dans leurs succursales? Ne serait-ce pas ainsi?

Mme Parent: Quelques employés, mais les services informatiques pourraient toujours rester à Wall Street.

M. Fretz: J'aimerais vous citer certains des propos de Katy McMillan qui a comparu devant notre Comité le mardi 17 novembre. M^{me} McMillan est une économiste qui a fait des travaux pour le Conseil économique du Canada et qui est l'auteur d'un document pour le Comité canadien d'action sur le statut de la femme sur le libre-échange et ses conséquences pour la population active féminine. Je la cite:

Beaucoup de femmes occupent des emplois dans le secteur des services, emplois qui sont promis à une croissance rapide. Dans de nombreux cas, ces emplois sont supérieurs à ceux du secteur secondaire que le libre-échange rend vulnérables. Elle dit plus loin, en insistant, que les femmes comme consommatrices y gagneront et elle ajoute également:

Quatre-vingt p. 100 des femmes occupent des emplois dans le secteur des services, emplois dont la grande majorité ne sera pas touchée par l'accord de libre-échange.

Voudriez-vous commenter ces propos contenus dans un document préparé par le Comité canadien d'action sur le statut de la femme?

Mme Parent: Je m'excuse, mais je ne pense pas qu'elle ait jamais travaillé pour nous. Est-ce que vous ne confondez pas avec le Conseil consultatif sur le statut de la femme, organisme parrainé par le gouvernement? Nous sommes un organisme non gouvernemental.

M. Fretz: Je voulais simplement que vous commentiez ses propos. Je n'ai pas dit qu'elle appartenait à votre organisme.

Mme Parent: Je ne me souviens pas de tout, mais je ne suis pas d'accord lorsqu'elle dit que les industries de services qui sont les plus grosses industries canadiennes ne souffriront pas. Il y a certains emplois, vendeuse de magasin, serveuse de restaurant, par exemple, qui ne seront peut-être pas touchés aussi directement que les emplois liés aux nouvelles technologies et à l'informatique.

M. Fretz: Vous ne prévoyez donc pas de croissance dans ce secteur. . .

Mme Parent: Cependant, si nous perdons des emplois, le pouvoir d'achat diminuera et même les emplois dans les magasins et dans les restaurants en souffriront aussi.

M. Fretz: J'aimerais également ajouter un autre de ses commentaires. Elle a vivement critiqué un rapport récent du gouvernement de l'Ontario sur l'incidence du libre-échange sur les femmes. Vous pouvez donc voir que

[Text]

have expressed here today. There are thinking women who have studied the issue and have produced some papers, but I thank you very much for appearing with us today and sharing your views.

Ms Parent: I want to say I agree with very much of the Ontario report. I have looked at it and I think it is very sound on many aspects. I would refer you to Marjorie Cohen's book, *Free Trade and the Future of Women's Work*, which I think is a good study.

M. Langdon: Merci, monsieur le président. Il est très intéressant d'écouter M. Fretz qui nous dit de bonnes choses sur les économistes. C'est nouveau chez M. Fretz.

Je veux commencer par dire deux ou trois mots à Madeleine Parent qui a tellement fait pour les femmes de cette province et du pays. C'est un plaisir de vous avoir ici. Je suis très heureux de vous poser quelques questions.

Ma première question portera sur un article du quotidien *The Globe and Mail* de ce matin. Il parle d'une lutte entre le gouvernement fédéral et le gouvernement provincial sur la question de la formation pour l'emploi, surtout pour les femmes. L'Ontario signale de grandes coupures dans ce programme fédéral de formation. Je me demande si ces coupures sont aussi sérieuses au Québec. Sont-elles importantes pour les femmes du Québec?

Mme Leduc: Oui, évidemment. Dans ces coupures pancanadiennes sur la formation le Québec en a subi sa part.

• 1635

D'ailleurs, je crois que la signature de l'entente a été retardée jusqu'en janvier dernier. Le Québec a quand même signé, beaucoup plus tard, l'entente sur la formation parce qu'il y avait des coupures qu'il ne pouvait pas absorber compte du taux de chômage qui est le plus élevé au Québec, plus que dans d'autres provinces, notamment en Ontario. Il était donc encore plus difficile de s'entendre là-dessus.

Il est évident que lorsqu'il s'agit de coupures dans le domaine de la formation, les femmes sont directement affectées puisque, historiquement, elles sont peu scolarisées, comme je le disais tantôt, ou moins scolarisées. De plus, elles ont quelquefois des formations scolaires qui ne sont pas adaptées aux emplois offerts sur le marché du travail. Elles se sont dirigées vers des professions qui, maintenant, ont une surcharge de main-d'oeuvre, par rapport aux emplois disponibles.

Evidemment, ces coupures, qui ont été quand même assez considérables, affectent l'accès des femmes aux emplois. Ce qui a également fait l'objet d'un différend, c'est qu'on a accordé l'aide budgétaire aux entreprises au lieu de la garder pour la formation aux établissements. Ces coupures affectent les femmes, dis-je, car lorsqu'une

[Translation]

tout le monde n'est pas d'accord avec le point de vue que vous avez exprimé aujourd'hui. Il y a des femmes réfléchies qui ont étudié la question et qui ont produit des documents, mais quoi qu'il en soit je vous remercie infiniment d'être venues aujourd'hui et de nous avoir fait partager votre position.

Mme Parent: Je tiens à dire que je suis en très grande partie d'accord avec le rapport de l'Ontario. Je l'ai étudié et je le trouve très pertinent à de nombreux égards. Permettez-moi de vous signaler le livre de Marjorie Cohen *Free Trade and the Future of Women's Work* (Le libre-échange et l'avenir du travail des femmes) qui, à mon avis, est une bonne étude.

Mr. Langdon: Thank you, Mr. Chairman. It is very interesting to listen to Mr. Fretz saying good things on economists. It is a new departure for him.

I want to begin by saying two or three words to Madeleine Parent who has done so much for the women of this province and of this country. It is a pleasure to have you here. It is my pleasure to ask you a few questions.

My first question will deal with a report in this morning's *Globe and Mail*. It speaks of a struggle between the federal government and the provincial government on the issue of job training, mainly for women. According to the Ontario government the funding of that federal training program has been greatly cut. I am wondering if the cuts are as serious in Quebec. Are they significant for the women of Quebec?

Ms Leduc: Yes, obviously. In these training pan-Canadian cuts Quebec was not left out.

Indeed, I think that the signature of the agreement was postponed until last January. Quebec eventually ratified, much later, the agreement on training because there were cuts they could not absorb, the rate of unemployment being higher in Quebec, higher than in other provinces, particularly Ontario. It was therefore even more difficult to agree on this one.

It is obvious that when there are cuts in the area of training, women are directly affected since, historically, fewer of them get an education, as I said earlier, or only a basic one. Moreover, sometimes their training is not geared to the jobs on the work market. They are trained in occupations where, nowadays, supply is greater than demand.

Obviously, these cuts that after all were substantial affect women's access to jobs. What has also been questioned is the fact that those aid moneys have been given to businesses instead of being put aside for training in institutions. These cuts affect women, as I say, because when a business provides training, it provides it to its

[Texte]

entreprise offre de la formation, elle l'offre à son personnel. Et les femmes étant représentées en moins grand nombre dans ce personnel, elles ne profitent pas de cette formation que l'entreprise offre.

Par ailleurs, les préjugés de l'entreprise font que si elle offre du recyclage dans une profession d'avenir, elle ne l'offre pas souvent à son personnel administratif, constitué de femmes. Les femmes ne sont pas dans la *shop*; elles sont dans les bureaux. Mais les emplois de bureau diminuent aussi. Et toute cette formation, souvent, ne leur est pas accessible.

Elle ne leur est pas accessible aussi parce qu'elles ont souvent besoin de formation plus spécifique, soit en mathématiques soit en sciences, parce qu'elles ne l'ont pas acquise au cours de leur formation. C'est ce que je mentionnais lorsque je parlais de la formation qui n'est pas tout à fait adéquate selon les emplois. Et quand il y a une coupure, évidemment, on ne veut pas garder des enveloppes budgétaires assez considérables pour offrir des suppléments de formation, ou une formation préparatoire, finalement, à l'accès à la formation; par exemple si on offre une formation pour des métiers dits non traditionnels où il faut avoir des mathématiques, il faudrait que le gouvernement puisse offrir cela.

Ces coupures ont affecté les femmes et c'est dans ce sens que nous faisons partie de la coalition québécoise sur la formation.

M. Langdon: Pour moi, c'est une étape qui est très difficile à comprendre. On voit un gouvernement qui veut avoir un accord sur le libre-échange et qui se soucie, en même temps, des problèmes de recyclage. Mais que voit-on? Des coupures pour la formation. Voyez-vous des relations pareilles, vous aussi?

Mme Leduc: Je ne voudrais pas faire de procès d'intention, à savoir si ces coupures étaient reliées au fait que le gouvernement voulait établir une politique de libre-échange. Maintenant, si la politique de libre-échange va dans le sens d'une harmonisation complète, il est évident qu'aux États-Unis la formation est donnée davantage par les entreprises qu'ici au Canada, et au Québec notamment. Peut-être y avait-il déjà, à ce moment, à travers le glissement des sommes allouées, un souci d'harmonisation dans un contexte de libre-échange, mais, là, je ne saurais dire si c'est vrai.

M. Langdon: Une dernière question: vous avez parlé dans votre présentation de la nécessité d'une élection populaire. Que pensez-vous qu'un député peut faire pour s'assurer que le pays prenne une bonne décision finale? Une élection ou tout autre moyen pour obtenir un mandat populaire? Qu'en pensez-vous?

[Traduction]

personnel. And since there are fewer women in that personnel, they do not take advantage of the training provided by the business.

Furthermore, business prejudices are such that when they provide retraining in a tomorrow's occupation, they do not often provide it to their female clerical staff. Women are not in the shop; they are in the offices. But office jobs are also on the decrease. And often, all that training is not available to them.

Also, it is not available to them because often they need a more specific training, in mathematics, in sciences, because those skills were not part of their curriculum. That is what I meant when I talked of training not quite geared to the available jobs. And when there are cuts, clearly you do not want to keep rather substantial budget envelopes to provide for additional training, or preparatory training, finally, for access to training; for instance if you provide the training for so-called non-traditional trades in which mathematics are a must, it must be provided by the government.

These cuts have affected women and it is in that sense that we are part of the Quebec Coalition on Training.

Mr. Langdon: I for one have much difficulty to understand it. We see a government that wants an agreement on free trade and that, at the same time, is concerned about retraining problems. But what do we see? Cuts in training. Do you too see the same relationships?

Ms Leduc: I would not want to impute motives and link these cuts with the will of the government to implement a free trade policy. Now, if the free trade policy calls for a total harmonization, it is obvious that in the United States training is more provided for by businesses than here in Canada and in Quebec in particular. It is possible that already, at that time, that shift in the allocated amounts was dictated by a harmonization concern in a free trade perspective, but, there, I could not say whether it is true or not.

Mr. Langdon: A last question: You said in your presentation that it called for a general election. What do you think an MP can do to make sure that this country makes a good final decision? An election or any other means of getting a people's mandate? What is your position?

• 1640

Mme Parent: Étant donné qu'une entente de libre-échange Canada—États-Unis changera considérablement l'avenir de la situation économique et politique du Canada—et ce sera un changement énorme—; étant donné que M. Mulroney, durant la campagne

Ms Parent: Since a Canada-U.S. free trade agreement will substantially change tomorrow's Canada economic and political situation—and the change will be huge—; since Mr. Mulroney, during the election campaign when the question was put to him asserted that he was against

[Text]

électorale alors qu'on lui posait la question, a affirmé qu'il était contre le libre-échange Canada—États-Unis et qu'on n'en entendrait plus parler. ... Bref! On peut dire que s'il a obtenu un mandat il en exclut une entente de libre-échange.

Je pense que la population—les femmes et les autres—doit absolument demander une élection, que le peuple soit consulté avant qu'il signe une telle entente. Je crois que les députés de l'opposition devraient insister pour qu'il consulte le peuple à nouveau.

De toute façon, qu'il fasse une élection ou non, le libre-échange sera la question principale dans l'esprit des gens durant la campagne. Mais, je pense qu'il ne doit pas engager officiellement le pays avant de consulter la population.

Mr. Langdon: Merci.

Mr. Reimer: Welcome to our committee. I would like to perhaps ask you just a few questions. How many women work in the data processing industry today? What would your estimate be?

Ms Parent: I am afraid I do not know, but I think it is a considerable industry and we know it is growing.

A-t-on les chiffres?

Mme Leduc: Non, je n'ai pas les chiffres. Mais, on sait que beaucoup de femmes y travaillent. Combien? Je ne pourrais pas vous le dire.

Mr. Reimer: My colleague mentioned the study by Katy McMillan. Are you familiar with the report she prepared for the Canadian Advisory Council on the Status of Women?

Ms Parent: I am sorry, I am not familiar with it.

Mr. Reimer: Maybe I could just quote a couple of sentences that were in the brief she presented to the committee. I am sure you would agree with these sentences:

Women have a particular interest in the consumer savings arising from free trade. High tariff and non-tariff barriers especially hurt women since a greater share of our income tends to go toward the purchase of basic necessities, such as clothing or food, which are more expensive as a result.

Just to end the quote:

Therefore, I would like to ask: women surely have a particular interest in the consumer savings that would arise from free trade, do they not?

Ms Parent: Yes, but if women do not have jobs they will not be in a position to buy consumer goods. They have to have jobs and be able to buy.

[Translation]

Canada-U.S. free trade and that that issue was past history. ... In other words, we can say that if he got a mandate it did not include a free trade agreement.

I think that the people, women and others, must absolutely ask for an election, that the people must be consulted before he signs such an agreement. I think that the opposition MPs should urge him to consult again the people.

Anyway, election or no election, free trade will be the main issue in people's minds during the campaign. But, I think that he must not officially engage the country before consulting the people.

Mr. Langdon: Thank you.

M. Reimer: Bienvenue à notre Comité. J'aimerais peut-être simplement vous poser quelques questions. Combien y a-t-il de femmes qui travaillent dans l'informatique aujourd'hui? Avez-vous une idée?

Mme Parent: Je crains de ne pas le savoir, mais c'est une industrie importante et, comme nous le savons, en pleine croissance.

Do we have the figures?

Ms Leduc: No, I do not have the figures. But we know that a lot of women work in that industry. How many? I could not tell you.

M. Reimer: Mon collègue a parlé de l'étude de Katy McMillan. Connaissiez-vous le rapport qu'elle a préparé pour le Conseil consultatif canadien sur le statut de la femme?

Mme Parent: Je m'excuse, mais je ne le connais pas bien.

M. Reimer: Je pourrais peut-être vous citer quelques phrases du mémoire qu'elle a présenté à notre Comité. Je suis certain que vous serez d'accord avec ces phrases:

Les économies pour les consommateurs créées par le libre-échange représentent un intérêt particulier pour les femmes. Les tarifs douaniers élevés et les barrières non douanières touchent plus particulièrement les femmes puisqu'une plus grande part de nos revenus est consacrée à l'achat de produits de première nécessité, comme les vêtements ou les aliments que ces tarifs et ces barrières rendent plus chers.

Juste pour finir la citation:

Par conséquent, j'aimerais poser la question suivante: Les femmes ont certes un intérêt particulier dans les économies que le libre-échange offrirait au consommateur, n'est-ce pas?

Mme Parent: Oui, mais si les femmes n'ont pas d'emplois elles ne pourront pas acheter ces biens de consommation. Il faut qu'elles aient des emplois pour pouvoir acheter.

[Texte]

Mme Leduc: Oui, j'aimerais ajouter que je suis étonnée qu'on dise que les femmes surtout profiteraient des épargnes à la consommation. À ce que je sache, jusqu'à maintenant, les femmes sont plutôt pauvres. Ce sont plutôt les hommes qui vont épargner à la consommation, ils ont le portefeuille.

Mr. Reimer: I guess the point I was trying to make was that some of these women, who are the leaders of single-parent families and do not have a high income, or very little disposable income, need to use it on such items as clothing and food, and with the free trade agreement consumer spending on those would decline. That was the point I was trying to get at.

But let me go on to something Mr. Allmand mentioned—

Ms Parent: Could I just say a word about what you have said? Further to what I said, women if they work are in a better position to buy consumer goods. I think we should realize also that as industries move out of Canada and we are more and more dependent upon imports—and that would mean the States and other countries—the price of these imports goes up because they are no longer in competition with our own domestic products.

• 1645

Mr. Reimer: I think there are some assumptions there that we would have to spend some more time with. But I would like to move on to something else, if I may.

Mr. Allmand mentioned the Ontario government's women's study. If I may quote from the third paragraph of that study, it says:

Indirectly, the agreement is likely to accelerate economic changes already taking place such as technological changes and the introduction of rationalization measures involving the recognition of production both within the firm and on a North American basis.

Do you agree that many of the changes women are experiencing in the workplace are already taking place, regardless of whether or not we have a free trade agreement?

Ms Parent: Yes, changes are taking place. However, the acceleration of change which will come from free trade will be more of a negative nature because the United States is a great importer of services. Unfortunately, we are in deficit in our balance of trade with the United States on services, not on manufactured goods, and so they will use the free trade agreement to export more of their services into Canada.

Mr. Reimer: Again, I think we could debate some of what you are saying.

[Traduction]

Ms Leduc: Yes, I would like to add that I am surprised to hear that consumer savings would mainly benefit women. To the best of my knowledge, up to now, women have been rather poor. Consumer savings will rather benefit men because it is them who have the money.

M. Reimer: J'essayais de démontrer que certaines de ces femmes qui sont à la tête de familles monoparentales et n'ont pas de revenu élevé, ou dont le revenu est très minime, doivent consacrer leurs maigres ressources à l'achat de vêtements et à l'alimentation. Or l'avènement du libre-échange éroderait le pouvoir d'achat du consommateur. Voilà ce que je voulais démontrer.

Mais permettez-moi de relever un propos de M. Allmand.

Mme Parent: Puis-je dire un mot à propos de ce que vous venez de souligner? Outre ce que j'ai dit, les femmes au travail sont en meilleure posture financière pour se procurer les biens de consommation. Je crois qu'il faudrait également bien comprendre qu'au fur et à mesure que les industries quitteront le Canada, nous dépendrons de plus en plus des importations—importations des États-Unis et d'autres pays—le prix de ces produits importés augmentera puisque nos propres produits ne seront plus là pour leur faire concurrence.

M. Reimer: Vous avancez des hypothèses auxquelles il faudrait consacrer plus de temps. Quoi qu'il en soit, j'aimerais passer à quelque chose d'autre, avec votre permission.

M. Allmand a mentionné l'étude du gouvernement de l'Ontario sur les femmes. Si vous me le permettez, je citerai le troisième paragraphe de cette étude:

Indirectement, cet accord est susceptible d'accélérer les mutations économiques déjà en cours comme par exemple les mutations technologiques et l'introduction de mesures de rationalisation impliquant la reconnaissance de production à la fois au sein de la compagnie et sur une base nord-américaine.

Ne convenez-vous pas que les femmes doivent déjà faire face à nombre de changements sur le marché du travail, accord de libre-échange ou non?

Mme Parent: Si, il y a des changements. Cependant, l'accélération de cette mutation provoquée par le libre-échange sera d'une nature plus négative car les États-Unis sont un grand importateur de services. Malheureusement, notre balance commerciale avec les États-Unis est déficitaire pour les services, et non pas pour les biens manufacturés, et par conséquent ils se serviront de l'accord de libre-échange pour exporter une plus grande part de leurs services au Canada.

M. Reimer: Encore une fois, je crois que ce sont des affirmations contestables.

[Text]

On pages 5 and 6 of your brief, Ms Parent, you mention the Mexican Maquiladoras. When we were in Edmonton, Professor Saul expressed his views regarding the Maquiladoras, and we passed his views on to the Trade Negotiations Office for their comment. The Trade Negotiations Office advised us that they are well aware of that Mexican situation. A letter was sent to us, addressed to the chairman, dated November 24, from Gordon Ritchie, the Ambassador and Deputy Chief Negotiator. I would like to read to you what he said:

I understand that during your committee hearings today one of your witnesses asserted that the United States goods further processed in Mexico and subsequently returned to the United States on a reduced tariff basis would, if exported to Canada, be entitled to the benefits of the free trade agreement. I would like to assure you that the rules of origin which we have negotiated have been designed specifically to prevent the benefits of the free trade agreement from flowing to goods produced under these circumstances.

While the United States will continue to have the right under the agreement to provide these sorts of tariff benefits to third countries, when the goods are consumed in the United States the rules of origin will ensure that the goods do not qualify for preferential treatment under the agreement.

It is also worth mentioning that the Canadian and the United States officials are very much aware of the need to ensure that the rules of origin are administered effectively. The agreement contains provisions on customs co-operation and enforcement to deal with this and similar issues.

He closes by saying:

I hope that the foregoing explanation will be of assistance to you.

I am sure in the light of what you have on pages 5 and 6 that what he says in the letter would be of interest to you as well.

Ms Parent: It is of great interest to us, and it is of interest to garment manufacturers too, as I understand, but I find it difficult to be completely reassured. I think it is going to be very, very complicated to enforce. If you have a factory in the United States, which on the one hand continues to process goods which have been partly processed in northern Mexico, and on the other hand has other goods which are only processed in the United States, I think it might be very, very difficult to distinguish between the two. I think you will have very complicated processes to enforce that rules-of-origin clause.

Mr. Reimer: That very point you raise, he does say that the agreement contains provisions and customs co-operation and enforcement to deal with that specific issue

[Translation]

Aux pages 5 et 6 de votre mémoire, madame Parent, vous parlez des *maquiladoras* mexicaines. Lorsque nous étions à Edmonton, le professeur Saul nous a dit ce qu'il pensait des *maquiladoras* et nous avons communiqué ses commentaires au Bureau des négociations commerciales. Le Bureau des négociations commerciales nous a informés être tout à fait au courant de la situation mexicaine. Une lettre nous a été envoyée, adressée au président, datée du 24 novembre, par Gordon Ritchie, notre ambassadeur et chef adjoint des négociations. J'aimerais vous lire ce qu'il nous dit:

Je crois comprendre que pendant vos audiences d'aujourd'hui un des témoins a affirmé que les produits américains transformés au Mexique puis renvoyés subséquemment aux États-Unis sur la base de tarifs douaniers réduits auraient, s'ils étaient exportés au Canada, droit aux avantages offerts par l'accord de libre-échange. J'aimerais vous assurer que les règles d'origine que nous avons négociées ont été précisément conçues pour empêcher que des produits fabriqués dans ces circonstances bénéficient des avantages de l'accord de libre-échange.

Même si les États-Unis auront toujours le droit en vertu de cet accord d'offrir ce genre d'avantages douaniers à des pays tiers, quand ces produits seront consommés aux États-Unis, les règles d'origine assureront que ces produits ne bénéficient pas du traitement préférentiel de cet accord.

Il est également utile de mentionner que les représentants canadiens et américains sont tout à fait conscients de la nécessité de s'assurer que les règles d'origine soient administrées efficacement. L'accord contient des dispositions de coopération douanière pour régler ce genre de problème.

Il conclut en disant:

J'espère que cette explication vous aidera.

Je suis certain compte tenu de ce que vous dites aux pages 5 et 6 que ce qu'il dit dans cette lettre doit également vous intéresser.

Mme Parent: Cela nous intéresse beaucoup, et cela intéresse également les fabricants de vêtements, si je ne m'abuse, mais j'ai du mal à me sentir totalement rassurée. J'ai l'impression que ce sera très difficile à faire respecter. Si vous avez une usine aux États-Unis qui, d'une part, continue à transformer des produits déjà partiellement transformés dans le nord du Mexique et, d'autre part, fabrique d'autres produits qui ne sont transformés qu'aux États-Unis, je crois qu'il sera peut-être très difficile de faire la distinction entre les deux. Je crois que faire respecter cette clause de la règle d'origine sera très compliqué.

M. Reimer: Justement, il dit que l'accord contient des dispositions de coopération douanière pour éviter ces *maquiladoras* mexicaines dont vous parlez. Encore une

[Texte]

you raise of the Mexican Maquiladoras. So again, I think it is the case of the customs officials carrying out their responsibility and doing that.

If I may refer to our discussion prior to that—

• 1650

Ms Parent: I was not speaking about customs officials. I was speaking about corporations. When we see how General Electric uses aircraft, and a number of these big corporations fool the Government of the United States on munitions, I would not put it past them fooling us on rules of origin.

Mr. Reimer: Yes, but I guess you are not saying that we are going to have these people falsify their records and carry on fraudulent types of activity through our customs officials, and so on, are you?

Ms Parent: I am not saying they will. I am saying they did with respect to munitions orders to the United States government.

Mr. Reimer: That is a separate topic. Let me go back to one question you asked when I talked to you about the quote from Katy McMillan. I would like to just ask: are dividends and interest payments, and trips to Florida, part of Canada's deficit on service trade with the United States?

Ms Parent: Yes, but I think we have more detail than that on trade in business. For example, we have a deficit on research and development with the United States. We have a deficit on royalties, patents and trademarks, and on management and administrative services. Now, that might include a few heavy hotel bills, I grant you that. We have a deficit on equipment rentals with the United States. So on many of these items we do have a deficit.

Mr. Reimer: I wonder if I might ask, Mr. Chairman, if they could file with our committee those statistics and references.

The Chairman: They are available.

I want to thank you very much for joining us this afternoon and for responding so readily to the many questions we have put to you.

I wonder if I could ask the committee if we could take a short recess. I have a brief that the free exchange agreement is a positive action for the pork industry, but

[Traduction]

fois, cela fait partie du travail et des responsabilités des douaniers.

Si je peux revenir sur ce que nous avons dit tout à l'heure. . .

Mme Parent: Je ne songeais pas ici aux douaniers mais bien aux grandes sociétés. Lorsqu'on tient compte de la façon dont la General Electric se sert d'avions, et du fait que bon nombre de ces grandes sociétés réussissent à bernier le gouvernement des États-Unis pour ce qui est des munitions, on peut en conclure qu'ils ne sont pas non plus incapables de nous tromper pour ce qui est des règles d'origine.

M. Reimer: Oui, mais vous ne dites tout de même pas que ces sociétés vont maquiller leurs dossiers et s'adonner à des activités frauduleuses à l'endroit de nos services des douanes?

Mme Parent: Ce n'est pas ce que je dis. Je rappelle simplement qu'elles l'ont fait au nez du gouvernement des États-Unis par rapport à leurs commandes de munitions.

M. Reimer: Il s'agit de tout autre chose. Maintenant, j'aimerais revenir à la question que vous avez posée lorsque je vous ai cité les propos de M^{me} Katy McMillan. J'aimerais tout simplement savoir si le dividende, les intérêts créditeurs et les voyages en Floride contribuent au déficit canadien dans ses échanges commerciaux avec les États-Unis?

Mme Parent: Oui, mais nous avons beaucoup plus de détails que cela sur les échanges commerciaux des entreprises. Ainsi par exemple, nous disposons de chiffres sur le déficit canadien en matière de recherche et de développement par rapport à ce qu'on observe dans le même domaine aux États-Unis. Nous sommes également en situation déficitaire par rapport aux redevances, brevets et marques de commerce ainsi que dans le domaine de la gestion des services administratifs. Je vous accorde qu'on peut trouver là quelques notes d'hôtel assez lourdes car nous accusons un déficit par rapport aux États-Unis en ce qui a trait au matériel de location. Bref, nous sommes en situation déficitaire par rapport à bon nombre de ces articles.

M. Reimer: Monsieur le président, nos témoins pourraient-ils déposer ces données statistiques auprès de notre Comité?

Le président: Elles sont à notre disposition.

Je vous remercie vivement d'avoir bien voulu venir participer à nos travaux cet après-midi et d'avoir répondu avec tant d'empressement aux nombreuses questions que nous vous avons posées.

Si vous permettez, j'aimerais que notre Comité fasse une brève pause. J'ai en main un mémoire favorable au libre-échange dans l'industrie de l'élevage et de la

[Text]

apparently I have no one as yet to present it. So could we take a short break till I find out what happened here?

Some hon. members: Agreed.

• 1653

• 1655

The Chairman: The information I have is that the company has two offices. The brief was prepared in one office and the person presenting was coming from another office, and he has not yet arrived. In view of the timing of the committee, I think we should adjourn now and proceed to get our things organized to the lobby.

Mr. Crosby: Mr. Chairman, if I may speak from this vantage point, would it be possible simply to file the report with the proceedings of the committee, the brief that was presented?

The Chairman: Yes, we will.

The meeting is adjourned.

[Translation]

transformation du porc, mais il semble que personne ne soit ici pour le présenter. Me permettez-vous donc de faire une brève pause afin que je vois ce qui en est?

Des voix: D'accord.

Le président: D'après mes renseignements, l'entreprise en question a deux bureaux. Le mémoire a été préparé par un bureau mais la personne qui devait le présenter vient de l'autre, et elle n'est pas encore arrivée. Étant donné nos contraintes cependant, je crois que nous devrions lever la séance et essayer de joindre l'organisme en question.

M. Crosby: Monsieur le président, si vous me permettez, pourrions-nous annexer le document au procès-verbal du Comité?

Le président: Oui, c'est ce que nous ferons.

La séance est levée.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Canadian Government Publishing Centre,
Supply and Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Centre d'édition du gouvernement du Canada,
Approvisionnement et Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9

WITNESSES

From the United Steelworkers of America:

Gérard Docquier, National Director;

Hugh Mackenzie, Director, Research Department,
U.S.A.

From the Centrale des syndicats démocratiques:

Jean-Paul Hétu, President.

From the National Action Committee on the Status of Women:

Madeleine Parent, Quebec Representative;

Lise Leduc, *coordonnatrice au Conseil d'intervention
pour l'accès des femmes au travail.*

TÉMOINS

Des Métallurgistes unis d'Amérique:

Gérard Docquier, directeur national;

Hugh Mackenzie, directeur, Section de la recherche,
E.-U.

De la Centrale des syndicats démocratiques:

Jean-Paul Hétu, président.

Du Comité national d'action sur le statut de la femme:

Madeleine Parent, déléguée du Québec;

Lise Leduc, *coordonnatrice au Conseil d'intervention
pour l'accès des femmes au travail.*

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 55

Tuesday, December 1, 1987
Fredericton, New Brunswick

Chairman: William C. Winegard

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 55

Le mardi 1^{er} décembre 1987
Fredericton (Nouveau-Brunswick)

Président: William C. Winegard

*Minutes of Proceedings and Evidence of the
Standing Committee on*

External Affairs and International Trade

*Procès-verbaux et témoignages du Comité
permanent des*

Affaires étrangères et du commerce extérieur

RESPECTING:

Pursuant to Standing Order 96(2) consideration of
the Canada-U.S. Free Trade Agreement tabled in
the House of Commons on October 5, 1987

CONCERNANT:

En vertu de l'article 96(2) du Règlement, étude de
l'Accord de libre-échange entre le Canada et les
États-Unis déposé à la Chambre des communes le 5
octobre 1987

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



Second Session of the Thirty-third Parliament,
1986-87

Deuxième session de la trente-troisième législature,
1986-1987

STANDING COMMITTEE ON EXTERNAL AFFAIRS
AND INTERNATIONAL TRADE

Chairman: William C. Winegard

Vice-Chairman: Clément Côté

Members

Warren Allmand
Lloyd Axworthy
Bill Blaikie
Howard Crosby
Girve Fretz
Steven Langdon
Bill Lesick
Don Ravis
John Reimer—(11)

(Quorum 6)

Maija Adamsons

Clerk of the Committee

COMITÉ PERMANENT DES AFFAIRES
ÉTRANGÈRES
ET DU COMMERCE EXTÉRIEUR

Président: William C. Winegard

Vice-président: Clément Côté

Membres

Warren Allmand
Lloyd Axworthy
Bill Blaikie
Howard Crosby
Girve Fretz
Steven Langdon
Bill Lesick
Don Ravis
John Reimer—(11)

(Quorum 6)

Le greffier du Comité

Maija Adamsons



MINUTES OF PROCEEDINGS

TUESDAY, DECEMBER 1, 1987

(87)

[Text]

The Standing Committee on External Affairs and International Trade met, in Fredericton, at 9:05 o'clock a.m., this day, the Chairman, William C. Winegard, presiding.

Members of the Committee present: Warren Allmand, Howard Crosby, Girve Fretz, Steven Langdon, Bill Lesick, Don Ravis, John Reimer, William C. Winegard.

Acting Members present: David Dingwall for Lloyd Axworthy and Nic Leblanc for Clément Côté.

In attendance: From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade: Luc Rainville, Committee Researcher. Barbara Arneil, Liberal Staff Representative. Judy Giroux, N.D.P. Staff Representative. James McIlroy, P.C. Staff Representative.

Witnesses: From the Conference of the United Church: Roy DeMarsh, President elected of the Maritimes. From Repap Enterprises Corporation Inc.: George Petty, Chairman and Chief Executive Officer. From the New Brunswick Fish Packers' Association: Jim Bateman.

Pursuant to Standing Order 96(2) the Committee resumed consideration of the Canada-U.S. Free Trade Agreement tabled in the House of Commons on October 5, 1987.

Steven Langdon proposed to move,—That 45 minutes be set aside after the last scheduled witness at 12:00 noon to hear from the public on a first-come first-serve basis.

After debate, the Chair ruled the motion out of order on the grounds that the Committee had already decided upon a similar question on previous occasions.

Whereupon, Warren Allmand appealed from the decision of the Chairman.

The question being put by the Chairman:

Shall the decision of the Chair be sustained?

It was decided in the affirmative by a show of hands: Yeas: 6; Nays: 3.

Roy DeMarsh, from the Conference of the United Church, made a statement and answered questions.

George Petty, from Repap Enterprises Corporation Inc., made a statement and answered questions.

Jim Bateman, from the New Brunswick Fish Packers' Association, made a statement and answered questions.

PROCÈS-VERBAL

LE MARDI 1^{er} DÉCEMBRE 1987

(87)

[Traduction]

Le Comité permanent des affaires étrangères et du commerce extérieur se réunit, aujourd'hui à 9 h 05, à Fredericton, sous la présidence de William C. Winegard, (président).

Membres du Comité présents: Warren Allmand, Howard Crosby, Girve Fretz, Steven Langdon, Bill Lesick, Don Ravis, John Reimer, William C. Winegard.

Membres suppléants présents: David Dingwall remplace Lloyd Axworthy; Nic Leblanc remplace Clément Côté.

Aussi présents: Du Centre parlementaire pour les affaires étrangères et le commerce extérieur: Luc Rainville, chargé de recherche du Comité. Barbara Arneil, déléguée du personnel du parti libéral. Judy Giroux, déléguée du personnel du parti néo-démocrate. James McIlroy, délégué du personnel du parti conservateur.

Témoins: De la Conférence de l'Église Unie: Roy DeMarsh, président élu pour les Maritimes. De Repap Enterprises Corporation Inc.: George Petty, président-directeur général. De l'Association des empaqueteurs de poisson du Nouveau-Brunswick: Jim Bateman.

Conformément aux dispositions du paragraphe 96(2) du Règlement, le Comité examine de nouveau l'accord de libre-échange entre le Canada et les États-Unis, document déposé sur la Table de la Chambre des communes le 5 octobre 1987.

Steven Langdon a l'intention de proposer,—Que quarante-cinq minutes soient réservées, à la fin du témoignage du dernier témoin, à midi, pour permettre aux membres du public de s'exprimer, à commencer par les premiers arrivés.

Après débat, le président déclare la motion irrecevable car le Comité a déjà tranché cette question.

Sur quoi Warren Allmand en appelle de la décision du président.

Le président met aux voix la question suivante:

La décision du président est-elle maintenue?

On y répond par l'affirmative par vote à main levée comme suit: Pour: 6; Contre: 3.

Roy DeMarsh, de la Conférence de l'Église Unie, fait une déclaration et répond aux questions.

George Petty, de Repap Enterprises Corporation Inc., fait une déclaration et répond aux questions.

Jim Bateman, de l'Association des empaqueteurs de poisson du Nouveau-Brunswick, fait une déclaration et répond aux questions.

At 12:05 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

À 12 h 05, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

Richard Dupuis
Committee Clerk

Greffier de Comité
Richard Dupuis

EVIDENCE

[Recorded by Electronic Apparatus]

[Texte]

Tuesday, December 1, 1987

• 0900

The Chairman: This morning, pursuant to Standing Order 96.(2), we will resume consideration of the Canada-U.S. Free Trade Agreement as tabled in the House of Commons on October 5, 1987.

I open with a few comments. I would remind everyone that this is a House of Commons committee subject to all the rules, decorum, and conventions that prevail in the House. The meeting is not open to television or any recording device.

The witnesses have been chosen, 50% by the opposition parties, and 50% by government; and I am going to ask each time if we can have the witnesses contain their opening remarks to between 10 and 20 minutes in order that we might have time for discussion.

We begin this morning with Dr. Roy DeMarsh of the Maritime Conference of the United Church of Canada.

Mr. Langdon: Mr. Chairman, again as in previous meetings, I would like to move a motion which would set aside an hour today. I am not certain if the reserve position is being taken up. It would have to be at the end of our session. But especially with the limited amount of time we have to go from here to Fredericton, for us to set an hour aside to hear members from the public on a first-come, first-booked basis would make a great deal of sense, and I make that motion, Mr. Chairman.

The Chairman: The Chair will rule that out of order. It is a motion we have had every day, and I continue to rule it out of order.

Mr. Langdon: Mr. Chairman, on a point of order: yesterday you did not rule it out of order. To be consistent, if it was not out of order yesterday, it is surely not out of order today.

The Chairman: It was out of order yesterday as well.

Mr. Langdon: You made no such ruling.

Mr. Allmand: Mr. Chairman, the conditions vary from place to place. Some places we have free time at lunch and other days we do not. I do not see how, because you voted on this in Vancouver, it is out of order in New Brunswick.

• 0905

I simply want to support my colleague. I think it is completely unacceptable that, for the entire province of New Brunswick, we spend only one day in Fredericton. We should give an opportunity to those groups not on

TÉMOIGNAGES

[Enregistrement électronique]

[Traduction]

Le mardi 1^{er} décembre 1987

Le président: Ce matin, conformément à l'article 96.(2) du Règlement général, nous allons reprendre l'étude de l'accord de libre-échange États-Unis présenté à la Chambre des communes le 5 octobre 1987.

D'abord quelques observations. Je rappelle à tous que les travaux d'un comité de la Chambre des communes sont soumis à toutes les règles et conventions et au décorum de la Chambre. La télévision ou les appareils d'enregistrement ne sont pas admis.

Les témoins ont été choisis à parts égales par les partis d'opposition et le gouvernement; chaque fois, je demanderai aux témoins de limiter leur préambule à 10 à 20 minutes, afin qu'il nous reste du temps pour les discussions.

Nous entendrons d'abord le D^r Roy DeMarsh, de la Conférence des Maritimes de l'Église Unie du Canada.

M. Langdon: Monsieur le président, je voudrais, comme dans les réunions précédentes, présenter une motion afin de réserver une heure pendant la journée. Je ne sais pas s'il y a quelque chose de prévu, mais il faudrait que ce soit à la fin de la séance. Compte tenu du peu de temps que nous avons, d'ici à Fredericton, mettre une heure de côté pour entendre des gens sur une base premier arrivé premier inscrit, serait tout à fait opportun et c'est la motion que je présente, monsieur le président.

Le président: Je considère que la motion est irrecevable. Nous l'avons entendue chaque jour et je continue à la qualifier d'irrecevable.

M. Langdon: Monsieur le président, j'en appelle au Règlement; hier, vous ne l'avez pas jugée irrecevable. Il faut être logique car si elle n'était pas irrecevable hier, elle ne l'est sûrement pas aujourd'hui.

Le président: Elle était également irrecevable hier.

M. Langdon: Vous n'avez pas pris de décision en ce sens.

M. Allmand: Monsieur le président, la situation varie d'un endroit à l'autre. À certains endroits, nous avons du temps libre au déjeuner, tandis que certains autres jours, il ne nous reste pas de temps. Même si vous avez voté sur cette question à Vancouver, je ne vois pas pourquoi elle devrait être inadmissible au Nouveau-Brunswick.

Je souhaite simplement appuyer mon collègue. Je trouve tout à fait inadmissible que tout ce que nous consacrons au Nouveau-Brunswick, c'est une seule journée à Fredericton. Nous devrions donner à ces

[Text]

this list to at least have a five-minute say at lunchtime or at the end of the afternoon.

I would ask you to reconsider your motion. The conditions vary from province to province. We do not even have all the names of the witnesses here today. I only received some of them this morning. I see at 10.30 a.m. it says "booked", but we do not know who it is.

Mr. Crosby: Mr. Chairman, we all recognized at the start of these proceedings that we would be under severe time constraints, and the logistics of travel create other difficulties.

We agreed to have representatives of each party involved in the proceedings, to go through a selection process to determine who ought to be witnesses before the committee, with regard to the time constraints. I think that process is a continuing one. I do not think we have any alternative but to continue to observe the rules we first made with respect to the selection of witnesses and the time elements under which the committee operates.

I do not see how we can possibly make changes at this stage of the game. I appreciate the desire of some people to be heard by the committee, but we did not operate under rules permitting that. We made allowances for representations to the committee by way of written brief, which becomes part of the record, and will be considered by the committee, and I think that arrangement was satisfactory when made, I think it has to be observed today and for the duration of the proceedings.

Mr. Langdon: The original motion was in fact made completely over the objections of the opposition parties. That is not the normal procedure. Within committees there is an attempt to reach some kind of consensus.

I have suggested on a number of previous occasions that we at least try out the possibility once to see if it works. This seems a perfect possibility. We know there are a number of groups wanting to make representations. We also have some segments even of our normal program that have not been slotted.

The Chairman: They are slotted.

Mr. Langdon: What does "booked" mean?

The Chairman: It is slotted for the continuation of that same corporation, the double slot. That seems to be immaterial.

I am prepared to put your motion if you wish it now.

Mr. Langdon: Did you say that one corporation has two slots?

The Chairman: That is my understanding.

Mr. Langdon: One corporation has an hour and a half, and we have other people who are not going to be permitted any presentation, while the normal presentation

[Translation]

groupes non inscrits l'occasion de s'exprimer au moins cinq minutes, par exemple au déjeuner ou à la fin de l'après-midi.

Je voudrais que vous reconsidériez la motion. Les conditions ne sont pas les mêmes d'une province à l'autre. Nous n'avons même pas les noms de tous les témoins qui se présenteront aujourd'hui. Je n'ai reçu que quelques noms, ce matin. Je vois ici, à 10h30, la mention «réservé», mais je ne sais pas qui c'est.

M. Crosby: Monsieur le président, nous savions tous, dès le départ, que nous serions très pressés par le temps, sans compter que la logistique des déplacements crée d'autres difficultés.

Nous avons convenu d'entendre des représentants de chaque partie concernée, de nous soumettre à un mécanisme de sélection afin de choisir les témoins en fonction des contraintes de temps. Je crois que ce mécanisme est permanent. Je ne crois pas que nous ayons d'autre choix que de continuer à observer les règles établies dès le départ, en ce qui a trait au choix des témoins et des contraintes temporelles de fonctionnement.

Je ne vois pas comment nous pourrions apporter des modifications au stade où nous en sommes. Je comprends que certaines personnes veulent être entendues par le Comité, mais nos règles de fonctionnement ne nous le permettent pas. Nous avons prévu des représentations au Comité au moyen de mémoires qui sont déposés et qui seront étudiés par le Comité et, à mon avis, cet arrangement était satisfaisant au moment où nous l'avons pris. J'estime qu'il faut nous y tenir, aujourd'hui et pour le reste de nos travaux.

M. Langdon: La motion initiale a été faite sans égards aux objections des partis d'opposition. Ce n'est pas la procédure normale. Au sein des comités, on essaie habituellement d'arriver à un certain consensus.

J'ai, à diverses reprises, proposé que nous essayions au moins une fois, afin de voir si cela fonctionne. L'occasion semble idéale. Nous savons qu'un bon nombre de groupes veulent faire connaître leur point de vue. Certaines parties de notre programme normal sont encore libres.

Le président: Elles sont réservées.

M. Langdon: Que signifie «réservées»?

Le président: Cela veut dire que la période est réservée à la même société que durant la période précédente, c'est une double réservation. Cela ne me semble pas très important.

Je suis disposé à présenter votre motion, si vous le souhaitez.

M. Langdon: Avez-vous dit qu'une seule société a deux périodes?

Le président: C'est ce que j'ai dit.

M. Langdon: Une société se voit accorder une heure et demie et, pendant ce temps, d'autres personnes ne sont pas autorisées à faire connaître leur point de vue et

[Texte]

period throughout this entire set of hearings has been 45 minutes.

The Chairman: We need a motion to sustain the decision of the Chair.

An hon. member: So moved.

Motion agreed to.

The Chairman: Our first witness is Mr. DeMarsh of the Maritime Conference of the United Church.

The Reverend Dr. Roy DeMarsh (President-Elect, Maritime Conference of the United Church of Canada): I want to make clear my strong personal support for a free trade, not in the terms of the proposed Canada-U.S. free trade agreement, but in terms of such free trade as has been negotiated and advanced by GATT through the continuing seven rounds of talks over about 40 years. I want to point out that the United Church of Canada has had personal representatives in the church coalition organization monitoring the process and the progress of GATT talks since 1972.

• 0910

These two documents which were given you along with the script of my address—one is entitled "Free Trade", page 1 of the other is "The United Church of Canada"—outline the serious concerns about the proposed Canada-United States free trade agreement expressed by our national body, the General Council, which last met in Sudbury, Ontario, in August 1986, and then the more recent opposition at the Maritime Conference meeting in Sackville, New Brunswick, in May 1987.

In the General Council document of 1986, 11 general areas of concern are expressed. Both of these courts of the church, the national and the conference level, urged full-scale public scrutiny of the proposed agreement. The Maritime Conference in May 1987 urged that negotiations be abandoned until the government has sought and obtained a fresh mandate from the Canadian people.

Copies of these resolutions and of the resolution of our General Council's National Executive, which is entitled "Free Trade", dated November 20, 1987, will be an appendix to my presentation, and I am not going to refer to them further at this time.

I cannot personally support the Canada-United States free trade agreement as outlined in this preliminary transcript, with such information and interpretation as we have at present. I believe the proposed free trade agreement with the United States of America is a poor agreement for a number of reasons, and I am going to select only five.

1. The realities of our climate, geography and demography as they relate to the economic history of Canada-United States relations.

[Traduction]

pourtant, la période normale de toutes ces audiences est de 45 minutes.

Le président: Il nous faut une motion appuyant la décision du président.

Une voix: Appuyée.

Motion adoptée.

Le président: Notre premier témoin est M. DeMarsh de la Conférence maritime de l'Église-Unie.

M. Roy DeMarsh (président-élu de la Conférence maritime de l'Église-Unie du Canada): Je voudrais d'abord préciser que j'appuie vivement le libre-échange, non pas dans les termes proposés dans l'accord de libre-échange Canada-États-Unis, mais selon ceux négociés et prônés par le GATT, qui a mené cette séance de pourparlers depuis une quarantaine d'années. Je voudrais préciser que l'Église Unie du Canada a ses représentants dans la coalition ecclésiastique qui surveille le mécanisme et les progrès des pourparlers du GATT depuis 1972.

Ces deux documents qu'on vous a remis avec la transcription de mon allocution, l'un s'intitule *Free Trade* et l'autre *The United Church of Canada*, portent sur le projet d'accord de libre-échange entre le Canada et les États-Unis et énoncent les graves préoccupations exprimées à ce sujet par notre organisme national, le Conseil général, qui s'est réuni en août 1986 à Sudbury, en Ontario, ainsi que sur l'opposition formulée récemment à la Conférence des Maritimes à Sackville, au Nouveau-Brunswick en mai 1987.

Dans le document publié par le Conseil général en 1986, on dégage 11 préoccupations générales. Ces deux paliers de notre Église, à savoir le conseil national et la conférence, prônent un examen public complet du projet d'accord. En mai 1987, la Conférence des Maritimes demandait l'arrêt des négociations jusqu'à ce que le gouvernement ait demandé et obtenu un nouveau mandat de la population canadienne.

Ces résolutions et celle du conseil national de direction du Conseil général, intitulée *Free Trade* du 20 novembre 1987, seront reproduites en annexe à mon exposé. Je n'en ferai donc pas mention maintenant.

Personnellement, je ne puis appuyer l'accord du libre-échange entre le Canada et les États-Unis tel qu'il est énoncé dans cette transcription préliminaire, compte tenu de l'information et de l'interprétation dont nous disposons. J'estime que cet accord est défavorable, et ce, pour plusieurs raisons. Je me contenterai d'en énumérer cinq.

1. Les réalités de notre climat, de notre géographie et de notre démographie, par rapport à l'histoire économique des relations Canada-États-Unis.

[Text]

2. The extraordinary concession from Canada to include the service sector in the proposed agreement.

3. The limitations on making any fresh policy response in times of fundamental economic change, such as a major fluctuation in the Canada-United States exchange rate.

4. The public impression of a covert, partisan political deal, and the need for open public information and participation.

5. What I consider to be the serious flaws in negotiating strategy.

First, with regard to the economic history of Canada and the United States—this is my greatest elaboration at any point—it is a time of recollection. I am sure you are all familiar with it, but I think recollection is very important. I have not seen much in the media about this factor.

The comparative economic history of Canada and the United States illustrates that because of climatic, geographic and demographic realities over which we have no control, we do not and never will have the so-called level playing field with the United States of America which they repeatedly insist on. Canada has always traded with the United States of America at a cost disadvantage because of these three interrelated factors. Sir John A. Macdonald's national policy was dictated in part by these realities. They were formidable in the 1870s. Our 4,000 mile east-west dominion, so sparsely populated, without any integrated transportation or communication network, with waterways frozen and roadways snow-blocked or impossibly muddy for most of the year, was and still is an expensive challenge and a serious disadvantage in trading with our southern neighbour.

The tariff barrier of the national policy prevented United States goods pouring into Canada at a far lower cost than they could be produced here, starting in the latter part of the 1800s. As intended, the tariff policy stimulated United States corporations to jump the tariff barrier and build branch plants here, which provided for the growing Canadian market, but which also provided for employment of Canadians, mostly in Lower and Upper Canada. From the latter part of the 19th century this policy clearly enhanced the commercial and industrial growth, especially of Ontario. It still does.

Will the United States branch plants continue in Ontario once the tariff barriers are removed, in direct competition with their home corporations? Why would they?

• 0915

The tariff barrier was not advantageous to Atlantic and western Canada. These tariffs against U.S.A. imports immediately proved disastrous for the Maritimes, which had its ocean shipping free trade patterns with New

[Translation]

2. La concession extraordinaire, de la part du Canada, d'inclure le secteur des services dans le projet d'accord.

3. Les limites à la formulation de réactions politiques originales, à une époque de profonds changements économiques, par exemple la fluctuation importante du taux de change entre le Canada et les États-Unis.

4. L'impression qu'à la population d'être en présence d'un pacte politique partisan et caché, ainsi que la nécessité d'informer et de faire participer la population.

5. Ce qui, à mon avis, constituent les graves lacunes de la stratégie de négociation.

Tout d'abord, en ce qui a trait à l'histoire économique du Canada et des États-Unis, et c'est le point sur lequel je m'attarderai le plus, nous en sommes à une période de réflexion. Le sujet ne vous est pas étranger, mais je crois que la réflexion est très importante. Les médias ne parlent pas beaucoup de ce facteur.

L'histoire économique comparative du Canada et des États-Unis montrent qu'en raison des réalités climatiques, géographiques et démographiques dont nous ne sommes aucunement maîtres, nous ne sommes pas et ne serons jamais «à égalité» avec les États-Unis d'Amérique. Ils insistent beaucoup sur ce point. Le Canada a toujours été défavorisé, dans son commerce avec les États-Unis, à cause de ces trois facteurs étroitement liés. La politique nationale de Sir John A. Macdonald était en partie dictée par ces réalités. Dans les années 1870, on ne doutait de rien. Notre territoire de 4,000 miles d'est en ouest, si peu peuplé, sans réseau intégré de transport ou de communication, où les voies navigables et les routes étaient bloquées par l'hiver ou rendues impraticables par la boue pendant une bonne partie de l'année, était et demeure un défi coûteux et un grave désavantage, dans nos relations commerciales avec nos voisins du Sud.

Notre politique nationale, avec ses barrières tarifaires, a empêché les États-Unis d'inonder le Canada de produits fabriqués là-bas à un coût bien moindre qu'il n'aurait pu l'être ici et ce, dès la fin du siècle dernier. Comme il était prévu, la politique tarifaire a incité les sociétés étatsuniennes à surmonter les barrières tarifaires et à construire ici des usines secondaires, desservant le marché canadien en pleine croissance, mais fournissant également de l'emploi aux Canadiens, surtout dans le bas et le haut Canada. Depuis la fin du XIX siècle, cette politique a vraiment favorisé la croissance commerciale et industrielle, surtout en Ontario. Elle continue à le faire.

Est-ce que les usines filiales de sociétés américaines continueront de fonctionner en Ontario, lorsque les barrières tarifaires n'existeront plus? Continueront-elles à produire, en concurrence directe avec les sociétés mères? Pourquoi le feraient-elles?

Les barrières tarifaires n'ont pas avantagé les régions de l'atlantique et de l'Ouest du Canada. Ces barrières tarifaires contre les importations étatsuniennes se sont avérées immédiatement néfastes pour les Maritimes, car

[Texte]

England, the most highly populated part of the U.S.A. at that time, already well-developed and had not suffered the very high transportation costs faced by the rest of Canada, especially in the long winter season.

The high tariffs forced maritimers and westerners to shift their import trade focus to Montreal and Upper Canada, with higher product cost and much higher transportation costs. The economy of the Maritimes has never recovered to its pre-Confederation level of prosperity relative to Upper and Lower Canada. I am told that it was the most prosperous part of Canada at the time of Confederation.

Does this suggest that a free trade agreement with the U.S.A. would be to Atlantic Canada's advantage today, relative to the rest of Canada, as it was in pre-Confederation days? Based on the same three interrelated realities of geography, demography and climate, and on the profound changes in transportation and communication, I believe it would not.

Professor Kari Levitt's input, output, economic analysis of the Maritimes, entitled "A Macro-Economic Analysis of the Structure of the Economy of the Atlantic Provinces, Ottawa, 1969", so far as I know has not been subjected to comparison analysis with related sectors in the U.S.A. sunbelt states, where such rapid economic development has taken place in recent years. If it were, I am sure an analysis of the comparative value-added costs of any product would vividly illustrate how uncontrollably expensive the climate difference is between the two regions, how uncontrollably expensive the climate is in Canada.

For example, all the linkages involved in Canada, lateral, forward and backward linkages, in analysing the cost of inputs, the value-added costs, the final output costs, must take into account winter heating and insulation costs of factories, shops, homes, clothing, snow and ice removal, rapid deterioration and repair of frost damage costs to machinery, buildings, roads, runways, railways, piers and causeways—all the higher transportation costs in winter conditions. The linkages are almost endless. Another climate-related factor is the higher cost of labour because of the higher cost of living in a winter climate with a sparse population and a vast territory.

The U.S.A. has demonstrated the realities of this climate, demography, geography factor. In the past few years Pacific Bell, for example, has installed a complete fibre optics communication system, some 250,000 miles of it as reported two years ago in trade magazine *Communications*. Where did they choose to instal this

[Traduction]

ces provinces avaient déjà conclu des modalités de libre-échange par transport maritime avec la Nouvelle-Angleterre, qui était à l'époque la région la plus densément peuplée des États-Unis point grâce à ces accords bien rodés, les Maritimes n'avaient pas souffert des coûts élevés de transport qui prévalaient dans le reste du Canada. Particulièrement dans la longue saison hivernale.

Les tarifs élevés ont forcé les gens des Maritimes et de l'ouest à réorienter leur commerce d'importation vers Montréal et le haut-Canada, d'où une augmentation des coûts de production et une forte augmentation des coûts de transport. L'économie des Maritimes n'a jamais pu retrouver la prospérité qu'elle avait avant la confédération, comparativement au haut et au bas-Canada. On m'a dit qu'à l'époque de la confédération, c'était la région la plus prospère du Canada.

Peut-on supposer qu'un accord de libre-échange avec les États-Unis serait maintenant à l'avantage de la région de l'atlantique, comparativement au reste du Canada, comme c'était le cas avant la confédération? Si je me fie à ces mêmes trois réalités étroitement liées que sont la géographie, la démographie et le climat, ainsi que sur les profonds changements dans les transports et les communications, je ne crois pas que ce soit le cas.

À ma connaissance, l'analyse économique des Maritimes menée par le professeur Kari Levitt et intitulée *A Macro-Economic Analysis of the Structure of the Economy of the Atlantic Provinces, Ottawa, 1969*, n'a pas fait l'objet d'une analyse comparative avec les secteurs correspondants dans les états du Sud des États-Unis, où une croissance économique aussi rapide a eu lieu, ces dernières années. Si tel était le cas, je suis certain qu'une analyse comparative des coûts supplémentaires, pour n'importe quel produit, illustrerait clairement à quel point la différence climatique entre ces deux régions entraîne des coûts incontrôlables, à quel point le climat canadien recèle des coûts incontrôlables.

À titre d'exemple, au Canada, tous les liens servant à analyser le coût des intrants, les coûts à valeur rajoutée, le coût final de production, doivent tenir compte des coûts de chauffage et d'isolation des usines, des ateliers, des maisons, ainsi que des vêtements et de l'enlèvement de la glace et de la neige, de la détérioration rapide et des coûts de réparation des dommages dus au gel, par exemple dans le cas de la machinerie, des immeubles, des routes, des pistes, des voies ferrées, des quais et des digues, tout ce qui fait que les coûts de transport sont plus élevés en hiver. La liste de ces liens est interminable. Un autre facteur lié au climat est le coût plus élevé de la main-d'oeuvre car le coût de la vie est plus élevée dans un climat hivernal, dans un vaste territoire où la population est éparse.

Les États-Unis ont fait la preuve des réalités innérentes à ce facteur climatique, démographique et géographique. Ces dernières années, Pacific Bell, par exemple, a installé un réseau complet de communication par fibre optique, environ 250,000 miles disait il y a deux ans un journaliste, dans la revue professionnelle *Communications*. Où cette

[Text]

first comprehensive fibre optics network? In the Los Angeles area. Why? Favourable factors of demography, geography and climate were highly relevant. Before that we had heard of the Silicon Valley capability and of the rapid industrial development in the sunbelt states away from the older, more northern industrial heartland of America.

Last Monday in Edmonton we learned, with some shock, of the even more rapid industrial development in Mexico bordering on the U.S.A., where all three factors combined with much lower standard of living expectations, resulting in labour costs approximately. I gather, of about one-tenth of our average costs.

I have neither seen nor heard evidence, and so raise the question as to whether there is evidence, that these interrelated climate, demography and geography factors have had serious, comparative input-output cost analysis in Canada. And I raise the question: do you have this information, Mr. Chairman? From this perspective, we do not have a level playing field with the U.S.A.

When the U.S.A. negotiators and congressional leaders insist on a level playing field, they are talking in terms of our social programs to provide for such things in Canada as regional development, medical care, unemployment insurance, marketing boards, transportation subsidies and so on, which they feel unfairly subsidize our products. Their countervail investigations to prove that there is subsidy, justifying further countervail action, continue. Such regional and social benefit programs as we have are threatened unless the legal text includes a grandfather clause exempting them.

Secondly, the service sector. My second concern has to do with the largest sector providing employment in Canada, the service sector, which includes a high proportion of our small businesses. This sector, we are told, provides about 70% of all employment in Canada.

On Sunday evening the Hon. Barbara MacDougall, on the CBC program *The Nation's Business*, stated that 76% of these employees are women. She further stated that this is the first time in history that the service sector has been included in a free trade agreement.

Is it true, as has been alleged, that the Macdonald commission, whose findings have been used to substantiate the urgent need of this proposed free trade agreement, did not include any survey or substantial reference to the service sector? Is it true, as pointed in the recent address by economist Professor Marjorie Cohen,

[Translation]

compagnie a-t-elle décidé d'installer son premier réseau complet de fibre optique? Dans la région de Los Angeles. Pour quelle raison? Les facteurs favorables comme la démographie, la géographie et le climat ont beaucoup compté. Auparavant, tout le monde a entendu parler des capacités de Silicon Valley et du développement industriel rapide des états du soleil qui sont loins du Nord des États-Unis, qui était pourtant autrefois le centre industriel du pays.

Lundi dernier, à Edmonton, nous avons appris avec surprise le développement industriel encore plus rapide du Mexique, à la frontière des États-Unis, où ces trois facteurs, combinés à des attentes beaucoup plus modestes, en matière de niveau de vie, font que la main-d'oeuvre coûte, si je me souviens bien, environ le dixième de ce qu'elle coûte ici. En moyenne.

Je n'ai pas vu ni entendu de preuve. Je soulève donc la question: Existe-t-il des preuves que ces facteurs climatiques, démographiques et géographiques interreliés ont fait l'objet d'une analyse comparative sérieuse des coûts de production. Et je pose la question: Avez-vous ces renseignements, monsieur le président? De ce point de vue, nous ne sommes pas à égalité avec les États-Unis.

Lorsque les négociateurs étatsuniens et les leaders du Congrès insistent sur cette notion, ils ont à l'esprit nos problèmes sociaux qui, au Canada, visent par exemple, le développement régional, les soins médicaux, l'assurance-chômage, les commissions de commercialisation, les subventions au transport, etc., tout ce qui, à leur avis, constitue une subvention indue de nos produits. Leurs enquêtes en matière de mesures compensatoires se poursuivent; ces enquêtes visent à démontrer qu'il existe des subventions et à justifier d'autres mesures compensatoires. Les programmes régionaux et d'avantages sociaux comme ceux que nous avons sont menacés, à moins que le texte ne comporte une disposition protectrice, pour les exempter.

• 0920

Passons maintenant au secteur des services. Ma deuxième préoccupation touche de plus grands secteurs d'emploi au Canada, le secteur des services, où se retrouve un très fort pourcentage de nos petites entreprises. On me dit que ce secteur représente environ 70 p. 100 des emplois au Canada.

Dimanche soir, l'honorable Barbara MacDougall disait, à l'émission *The Nation's Business* du réseau anglais de la Société d'État, de 76 p. 100 de ces employés sont des femmes. Elle a ajouté que c'est la première fois dans l'histoire que le secteur des services figure dans un accord de libre-échange.

Est-il vrai, comme on l'a dit, que le rapport de la Commission Macdonald, dont les conclusions ont servi à étayer l'urgence de ce projet de libre-échange, n'englobait aucune étude ou documentation valable sur le secteur des services? Est-il vrai, comme le faisait remarquer récemment l'économiste Marjorie Cohen, que les États-

[Texte]

that the U.S.A. has been attempting without success to engage both India and Mexico in an agreement to liberalize trade in the services sector and they have resisted all such efforts? For the Canada-U.S.A. free trade agreement to embrace the service sector is an extraordinary concession from Canada, considering we already have a \$20 billion annual deficit with the U.S.A. in the service sector, and the trend is even more gloomy.

The evidence you heard in Winnipeg on Friday from Bill Loewen of the Canadian Independent Computer Services Association is ominous. Given our disadvantages of geography, demography, and climate, I believe we cannot catch up and compete with the U.S.A. in the area of information processing. Can we imagine the same kind of grid of fibre optics all across Canada as is developing in the U.S.A.? Of course we are far behind. The job-loss rate in this sector, had as it has been, in the future, it seems to me, will be incalculable.

Thirdly, the Canada-U.S.A. exchange rate. The healthy trade balance we have enjoyed with the U.S.A. in the past several years relates, among many other factors, to the Canada-U.S.A. exchange rate. Should there be a major fluctuation either way in the exchange rate, the impact on our trade could be considerable unless there were the flexibility in the agreement to develop trade policy sector by sector to offset such fluctuations. How binding is the limitation on making a fresh policy response to major economic changes?

We know that in the last 15 years there has been mounting concern about the sequence of events that raises the spectre of international financial collapse: for example, Third World debt that cannot be repaid, excess supply of Eurodollar credits requiring high interest rates to maintain the uneasy balance, periodic bail-outs of the commercial banks through higher taxpayer inputs to the IMF. The decision to deregulate international money markets and the emergence of a transnational monetary order is regarded by many economists as the root cause of the highly unstable global monetary system. Within this context, even our monetary experts appear confused and uncertain, and the Canadian public is vulnerable if we are locked into a fixed policy.

There has been very little public information related to this problem area, and questions abound. Is there a secret understanding between Canada and the U.S.A. as to the relative value of the Canadian dollar on down the free trade road? Did the U.S.A. insist on assurances that Canada will not undercut the trade deal in the future by

[Traduction]

Unis essayent sans succès de conclure avec l'Inde et avec le Mexique un accord de libéralisation du commerce dans le secteur des services et que ces pays ont résisté à tous ces efforts? L'accord de libre-échange Canada-États-Unis, englobant le secteur des services est, de la part du Canada, une concession extraordinaire, compte tenu de notre déficit annuel avec les États-Unis qui est de 20 milliards de dollars dans le secteur des services et que cette tendance ira en s'accroissant.

Le témoignage qu'a fait devant la Commission Bill Loewen de l'Association indépendante des services informatiques du Canada n'a rien de réjouissant. Compte tenu de nos désavantages géographiques, démographiques et climatiques, je ne crois pas que nous puissions faire concurrence avec les États-Unis dans le domaine du traitement de l'information. Pourrait-on imaginer que le même type de réseau à fibres optiques que celui implanté aux États-Unis puisse se développer dans l'ensemble du Canada? Nous sommes bien sûr loin derrière. Le taux de pertes d'emplois dans ce secteur, aussi désastreux qu'il ait été, sera, à mon sens, probablement beaucoup plus élevé à l'avenir.

Vient ensuite le taux de change entre le Canada et les États-Unis. La situation favorable dont nous bénéficions depuis plusieurs années au niveau de l'équilibre des paiements avec les États-Unis est due à de nombreux facteurs, notamment au taux de change entre les deux pays. S'il se produit une fluctuation prononcée du taux de change, ses conséquences sur notre commerce pourraient être considérables, à moins que l'accord ne soit assez souple pour autoriser l'élaboration de politiques commerciales sectorielles pour contrebalancer ces fluctuations. À quel point avons-nous les mains liées dans la formulation de solutions politiques originales répondant aux changements économiques importants?

Depuis 15 ans, on s'inquiète de plus en plus de toute une série d'événements qui laissent poindre le spectre d'un krach financier international, par exemple la dette que le Tiers monde ne peut rembourser, l'offre trop abondante de crédits en Eurodollars, qui exige des taux d'intérêt élevés pour maintenir un équilibre fragile, les cautionnements périodiques des banques commerciales par une injection supplémentaire d'argent des contribuables au FMI. La décision de déréglementer les marchés monétaires internationaux et l'émergence d'un ordre monétaire transnational est considérée, par nombre d'économistes, comme la source première de la grande instabilité du système monétaire de la planète. Dans ce contexte, même nos spécialistes du domaine semblent incertains et désorientés; de plus, la population canadienne est vulnérable, si nous sommes liés par une politique figée.

La population n'a reçu que peu de renseignements sur ce secteur problème; les questions ne manquent pas. Existe-t-il une entente secrète entre le Canada et les États-Unis à propos de la valeur relative du dollar canadien, après l'accord de libre-échange? Est-ce que les États-Unis ont insisté sur des garanties selon lesquelles le Canada ne

[Text]

nudging the dollar lower? Or was there agreement that the Canadian dollar should be nudged higher?

Fourth, public information and participation. Lack of public information, a fixed time-line, with deadlines always much too near at hand, and still no official text of the proposed agreement available, lead to the public impression of a covert deal. I believe everyone's personal beliefs and actions have some public implications and impact, and I believe every public issue has some personal impact and consequences. Therefore I believe it is of urgent importance that such a far-reaching proposal as this bilateral free trade agreement have the most intense and widest possible personal and public scrutiny.

• 0925

This forum today provides an example of the kind of forum needed in every community across this country in the months ahead. I do not mean by that we would hope to assemble all of you for each forum. Rather than this wide information-seeking and information-sharing process, we seem to be caught up in a political struggle with the pros, intent on the formation of a public attitude favourable to free trade, and those opposed, seeking to counter the tie.

It reminds me of the warnings of Jacques Ellul in his study of propaganda about absorbing vast amounts of unverified information. That is a very dangerous thing and it is going on in abundance in Canada today about this subject of our focus this morning. There is too much of a tendency to accuse opponents of this proposed agreement of fear mongering and too little sharing of serious research findings. I am not going to give examples.

There are five flaws in the negotiation. I personally must oppose the proposed free trade agreement, because I believe there were such serious flaws in negotiating strategy that we are ending up with a poor deal for Canada. Too many strong bargaining positions were abandoned before formal negotiations began—for example, FIRA and the National Energy Program.

Canadian negotiators appear to have too little carefully researched information, as evidenced by the Mexico shock experienced in the hearing in Edmonton and the shock of the GATT findings against Canadian fish processing. In the trade treaty, Canada has agreed—and I think this is on page 20 of the preliminary transcript—to abide by all GATT decisions dealing with bilateral trade between Canada and the U.S.A.

[Translation]

sapera pas l'accord en abaissant la valeur du dollar? Ou encore, s'est donc entendu pour que le dollar canadien conserve une cote plus élevée?

Mon quatrième point, l'information et la participation de la population. Le manque d'information de la population, un échéancier fixe et des délais toujours trop courts, et nous n'avons pas encore de texte officiel du projet d'accord: c'est tout cela qui donne à la population l'impression d'un pacte secret. Je crois que les idées et les actions de chacun ont des implications et des conséquences publiques et que chaque question publique a des effets et des conséquences sur les personnes. J'estime donc qu'il est urgent et important qu'un projet dont la portée est aussi grande que cet accord de libre-échange fasse l'objet d'un examen personnel et public aussi vaste et aussi approfondi que possible.

Cette tribune où nous sommes est un exemple du genre de tribune nécessaire dans chaque collectivité canadienne, dans les mois à venir. Loin de moi l'idée de vous réunir tous à chacune de ces tribunes publiques. Au lieu de ce vaste mécanisme de collecte et de partage de l'information, nous semblons pris dans une lutte politique où ceux qui sont en faveur du projet veulent créer une attitude publique favorable au libre-échange et ceux qui s'y opposent essaient de faire marcher la balance en leur faveur.

Cela me rappelle ce que disait Jacques Ellul, dans son étude de la propagande, lorsqu'il parlait de l'absorption de vastes quantités d'informations non vérifiées. C'est une chose très dangereuse et actuellement très répandue au Canada, sur le sujet qui nous occupe. On a trop souvent tendance à accuser, ceux qui s'opposent au projet de répandre la peur et de ne pas suffisamment partager les conclusions des recherches sérieuses valables. Je ne donnerai pas d'exemples.

Il existe cinq lacunes dans les négociations. Personnellement, je dois m'opposer au projet d'accord de libre-échange parce que, à mon avis, la stratégie de négociations comportait des lacunes si graves que nous nous retrouvons devant un pacte défavorable au Canada. Trop de points essentiels de négociations ont été abandonnés, avant même le début des véritables pourparlers, par exemple, l'AEIE et le Programme énergétique national.

Il semble que les négociateurs canadiens ne se sont pas suffisamment souciés de rechercher l'information comme on peut le constater par la surprise, au sujet du Mexique, ou des audiences d'Edmonton, et du choc relatif aux conclusions du GATT contre la transformation du poisson au Canada. Dans l'accord commercial, le Canada a accepté, je crois que c'est à la page 20 de la transcription préliminaire, de se conformer à toutes les décisions du GATT sur le commerce bilatéral entre le Canada et les États-Unis.

[Texte]

Our Canadian policy is 82 years old, pre-dating GATT by over 40 years, so this policy could have been protected by a grandfather clause. It was not. How vulnerable are we to other U.S.A. complaints against Canadian trade policy brought to GATT? The U.S.A. embargo on our east coast fish, announced on Saturday, increases the sense of alarm.

In the time allotted for discussion, Mr. Chairman, I would be grateful if you and members of your committee would respond to the questions referred to in my presentation. I really would like to have answers to these questions.

The first question is in section one, on the top of page 3: Will U.S.A. branch plants continue in Ontario, once the tariff barriers are removed, in direct competition with their home corporations? Why would they? Could anyone respond to that? I just do not see this strategy.

Mr. Dingwall: Mr. Chairman, the witness has asked a question and I thought I should try to answer it for him.

First let me welcome him to our deliberations today and to thank him for his presentation on a topic that is of substantive importance to Canada and certainly of great importance to the Atlantic region.

To be brief in trying to respond to your question, I will say no to the first question.

Let me therefore ask you a few questions, if I may, particularly as they relate to process. Throughout your presentation you have detected, as I believe others have detected, a great desire on behalf of the government to conclude this deal very quickly. As you know, the documents we are now operating under came forward, I think, on October 5. We do not have a final text, per se, so some of the things we might be saying may be changed.

However, if you listen to government representatives, they have said repeatedly that the elements of the agreement as now tabled in the House of Commons are not going to be changed in the final text. There seems to be a discrepancy to a certain extent, but on the other hand the government is trying to qualify it as best they can.

I believe we are going to receive the final text of this agreement with the United States, which is to affect Canada for many years to come, on December 7 or shortly thereafter.

• 0930

As a Canadian and as an individual member of the United Church, do you think it is fair? Do you think it is reasonable, never mind for opposition members of Parliament, but for Canadians and interested groups across this country to have only a few weeks at best in the midst of the Christmas holiday season to try to depict the

[Traduction]

Notre politique canadienne a 82 ans, soit plus de 40 ans que le GATT; elle aurait donc dû être protégée par une clause de droit acquis. Cela n'a pas été fait. A quel point sommes-nous vulnérables aux autres griefs des États-Unis contre la politique commerciale canadienne, devant le GATT? Nous avons appris samedi que les États-Unis avaient décrété l'embargo sur le poisson de la Côte est: cela ne devrait-il pas raviver nos inquiétudes?

Par le temps prévu pour la discussion, monsieur le président, je saurai gré au Comité de répondre aux questions mentionnées dans mon exposé. J'aimerais beaucoup obtenir vos réponses à ces questions.

La première question se trouve à la section 1, au début de la page 3: Est-ce que les filiales de sociétés américaines continueront à fonctionner en Ontario, pour après l'élimination des barrières tarifères, et à mener une concurrence directe avec les sociétés mères? Pourquoi le feraient-elles? Quelqu'un peut-il répondre à cela? Je ne vois de quelle façon on peut concilier cela.

M. Dingwall: Monsieur le président, le témoin a posé une question et je voudrais essayer d'y répondre.

Permettez-moi d'abord de lui souhaiter la bienvenue et de le remercier de son exposé sur un sujet extrêmement important pour le Canada et davantage pour la région de l'Atlantique.

Pour être bref, je répondrai non à la première question.

Permettez-moi donc de vous poser quelques questions l'une notamment sur le mécanisme. Au fil de votre exposé, vous avez décelé, tout comme d'autres, je crois, un vif désir de la part du gouvernement de conclure cet accord très rapidement. Vous n'irez pas que les documents sur lesquels nous travaillons sont, si je ne m'abuse, du 5 octobre. Nous n'avons pas le texte définitif. Il se peut que certaines de nos affirmations s'en trouvent changées.

Cependant, vous avez certainement entendu les représentants du gouvernement répéter que les éléments de l'accord qui sont actuellement à la Chambre des communes ne seront pas modifiés dans le texte définitif. Il semble y avoir certaines divergences, mais il reste que le gouvernement essaie du mieux qu'il peut de mettre les choses au point.

Je crois que nous recevrons le texte définitif de cet accord avec les États-Unis, accord qui exercera sur le Canada une influence pour de nombreuses à venir, le 7 décembre ou peu de temps après.

En tant que Canadien et en tant que membre de l'Église unie, pensez-vous que ce soit juste? Croyez-vous qu'il soit raisonnable que, non les députés de l'opposition, mais les Canadiens et les groupes intéressés au pays n'aient au plus que quelques semaines, au milieu de la période des fêtes, pour essayer de faire le bilan des failles

[Text]

flaws and the benefits, if you will, of this agreement, which, we are told, can be quite extensive in terms of its detail?

I would like to know as a member of the United Church as to whether or not you would believe this is a fair way for a national government to proceed?

Dr. DeMarsh: I will answer as briefly as you have to my question, no. I think we are all familiar with Sir John A. Macdonald's phrase, talk of free trade with the U.S. is treason. The reason he considered it as such, I think, is indicated in his first National Policy. He certainly felt that free trade would result in the completion of the U.S. aim, which was so blatant in the 1850s, to simply take over Canada. As you know, this hastened Confederation and it certainly hastened the setting in place of Sir John A. Macdonald's National Policy.

I think it is really quite tragic that we are up against these tight time lines. It is embarrassing. This document in its frontispiece says that it is expected this process will take approximately three weeks. The first deadline, in other words, for having the legal text was the end of October. This deadline has been pushed back and back. The signing of the agreement on January 2 does not finalize but certainly does put the stamp of intent before there has been an opportunity even to understand the legal text. I believe it would take a good part of a year of public discussion to understand the ramifications of this document and of the legal text.

This is not a simple document. The language is very complex. I personally find it very difficult to understand. A lot of discussion is needed just to understand this document.

Mr. Dingwall: One of the big lies that has been perpetrated to the Canadian people, in particular to those in Atlantic Canada, with regard to regional economic development programs, as we now understand them, and the role of the national government and how it implements regional economic development programs, is that it is not going to be affected by this so-called bilateral arrangement with the United States. This is the big, big lie.

The fact of the matter is—

The Chairman: Mr. Dingwall, just a moment, please. We have been trying in this committee all through to try to avoid derogatory comments of any kind. I would be grateful if we might continue along that line, please.

Mr. Dingwall: Mr. Chairman, I have made a statement and I am prepared to substantiate my thesis, if you will give me the time I need to indicate it to the committee.

As I was saying to the witness, just several months ago, the Commerce Department of the United States labelled a number of programs that would be countervailable, some 50 programs of the federal government and the Province

[Translation]

et des avantages de cet accord dont les détails, nous a-t-on dit, peuvent être très complexes?

J'aimerais savoir, en tant que membre de l'Église unie, s'il est juste qu'un gouvernement national agisse ainsi?

M. DeMarsh: Je vous répondrai aussi brièvement que vous avez répondu à ma question: Non. Je pense que nous savons tous ce qu'avait dit Sir John A. Macdonald, que parler de libre-échange avec les États-Unis constituait une trahison. Nous en trouvons la raison, je crois, dans sa première politique nationale. Il était convaincu que le libre-échange permettrait aux États-Unis de parvenir à leur but, qui était si évident dans les années 1850, de tout simplement s'emparer du Canada. Comme vous le savez, cela a avancé la date de la confédération et cela a certes provoqué l'établissement de la politique nationale de Sir John A. Macdonald.

Je pense qu'il est vraiment très tragique que nous n'ayons pas plus de temps. C'est embarrassant. Ce document dit dans sa page frontispice que ce processus devrait prendre environ trois semaines. Autrement dit, la première date limite pour la formulation du texte de loi était la fin d'octobre. Cette date limite a été repoussée et repoussée. La signature de l'accord le 2 janvier ne veut pas dire que tout sera fini, mais établira certes les intentions de part et d'autre avant qu'on ait eu même l'occasion de comprendre le sens du texte de loi. Je crois qu'il faudrait peut-être un an de discussions publiques pour comprendre les ramifications de ce document et du texte de loi.

Ce n'est pas un document simple. Le langage est très complexe. Je le trouve personnellement très difficile à comprendre. Il faut beaucoup en parler simplement pour comprendre ce document.

M. Dingwall: Un des grands mensonges qu'on a fait à la population canadienne, surtout aux gens de la région Atlantique, au sujet des programmes de développement économique régional en place et du rôle du gouvernement national et sa façon de mettre en oeuvre les programmes de développement économique régional est que ces questions ne seront pas touchées par l'accord bilatéral qu'on se propose de signer avec les États-Unis. C'est un mensonge effronté.

Le fait est que...

Le président: Monsieur Dingwall, un instant, s'il vous plaît. Nous avons essayé tout au long des audiences du Comité d'éviter les commentaires désobligeants de tout genre. J'aimerais que cela continue.

M. Dingwall: Monsieur le président, j'ai dit quelque chose et je suis prêt à le défendre si vous voulez me donner le temps de le prouver au Comité.

Je disais donc aux témoins qu'il y a plusieurs mois le département du commerce des États-Unis a dressé la liste de programmes qui pourraient faire l'objet de droits compensatoires, quelque 50 programmes du

[Texte]

of New Brunswick, including the loans from the Fisheries Development Board; the fish unloading systems and ice-making programs; and the insurance premium prepayment program. Federally, you have the Fishing Vessel Assistance Program; the Agricultural and Rural Development Agreements; the Department of Fisheries and Oceans Promotions Branch; the Program for Export Market Development; Regional Development Incentive Programs; and Industrial and Regional Development Programs. The list goes on and on and on, federally in each of the provinces.

This agreement is completely silent with regard to regional economic development programs. There is absolutely nothing in the agreement that says we can be protected from those particular programs. In fact, it does say that the Government of the United States still reserves the right to trigger countervail measures against Canada, whether it be those programs or additional programs.

• 0935

I would like you to comment on what I have said, and I believe I have suggested some proof of the big lie that regional economic development programs are going to be protected under this agreement. If so, where do you see it in the agreement? If you do not see it in the agreement, do you believe just merely grandfathering it will be sufficient enough to protect those of us in this region against the erosion, if you will, of regional economic development programs.

Dr. DeMarsh: I have already alluded in my text to that uneasiness. I certainly do not believe from this document, and from such discussion as we have had across the country as reported in the media to date, that we are protected against future countervail in terms of regional development and indeed in terms of some of the other social programs that have continually been under threat for the past five years and more. I think there is uneasiness about the possibility of countervail against medicare. In the minds of many Americans that constitutes an unfair subsidy in terms of personal cost of living related to wage levels.

Mr. Fretz: Dr. DeMarsh, it is good to see you here this morning, and thank you very much for your presentation to us this morning.

When did you first read a copy of the elements?

Dr. DeMarsh: I received my copy in late October. I do not recall the date. I attended a briefing session in Ottawa. I am sorry, I do not have that date with me.

Mr. Fretz: Thank you very much. You are here on behalf of your conference, or your parish, or personally?

Dr. DeMarsh: I am president-elect of the Maritime Conference. I have been asked to pursue this subject on behalf of the conference.

[Traduction]

gouvernement fédéral et de la province du Nouveau-Brunswick, y compris les prêts du Conseil de développement des Pêches du Nouveau-Brunswick, les programmes concernant les systèmes de débarquement du poisson et de fabrication de glace et le programme de pré-paiement des primes d'assurances. Au niveau fédéral, il y a le Programme d'aide pour les bateaux de pêche, les Ententes d'aménagement rural et agricole, la Direction de la promotion du ministère des Pêches et Océans, le Programme de développement des marchés d'exportation, les Programmes de subventions au développement régional et les Programmes de développement industriel et régional. La liste continue en énumérant les programmes fédéraux dans chacune des provinces.

Cet accord ne parle pas du tout des programmes de développement économique régional. Absolument rien dans l'accord ne dit que nous pouvons protéger ces programmes. En fait, le gouvernement des États-Unis se réserve encore le droit d'imposer des droits compensatoires contre le Canada, que ce soit pour ces programmes ou d'autres.

J'aimerais avoir vos commentaires sur ce que j'ai dit, et je crois avoir montré qu'on a menti quand on a dit que cet accord permettrait de protéger les programmes de développement économique régional. Si c'était vrai, où cela se trouve-t-il dans l'accord? Si on n'y trouve rien, croyez-vous qu'une simple clause des droits acquis suffira à nous protéger contre l'érosion des programmes de développement économique régional?

M. DeMarsh: J'en ai déjà parlé dans mon texte. Je ne crois certainement pas, en lisant ce texte et suite aux discussions que les médias ont rapportées jusqu'ici, que nous sommes protégés contre l'imposition de droits compensatoires par les États-Unis dans le domaine du développement régional ou, en fait, dans le cadre de certains des autres programmes sociaux qui ont été sans cesse menacés depuis au moins cinq ans. Je crois qu'on s'inquiète de la possibilité de l'imposition de droits compensatoires dans le domaine des soins médicaux. Cela est, pour beaucoup d'Américains, une subvention injuste dans l'élément des salaires du coût de vie personnel.

M. Fretz: Docteur DeMarsh, je suis heureux de vous souhaiter la bienvenue ce matin et de vous remercier de votre exposé.

Quand avez-vous reçu votre première copie des éléments?

M. DeMarsh: À la fin d'octobre. Je ne me souviens pas de la date exacte. J'assistais à une séance d'information à Ottawa. Je regrette, je n'ai pas la date exacte.

M. Fretz: Merci beaucoup. Vous étiez ici pour votre conférence, votre paroisse ou à des fins personnelles?

M. DeMarsh: Je suis le président élu de la conférence des Maritimes. La conférence m'a demandé de m'occuper de cette question.

[Text]

Mr. Fretz: How many churches are in your conference?

Dr. DeMarsh: There are about 280.

Mr. Fretz: In the separate document you gave us, entitled "Free Trade", it states "whereas at least seven conferences of the United Church". How many conferences are there in Canada?

Dr. DeMarsh: There are 11.

Mr. Fretz: And so seven of them have voted this way. Is that correct?

Dr. DeMarsh: That is correct. Could I comment further on that?

Mr. Fretz: Excuse me. In your presentation you expressed that these were the views of the conference, and under number five you state they are your personal views. On page 8, number 5, flaws in negotiation, you say "I personally must oppose the proposed free trade agreement". So these are personal views expressed here, as well as those of the conference. Is that right?

Dr. DeMarsh: Absolutely.

Mr. Fretz: You state on the first page that the church urges full-scale public scrutiny. You are aware, of course, of the history of the topic of free trade which dates back to 1980-1982: the Senate committee, the Macdonald Royal Commission 1982-1985, the work they have done, and the work the Prime Minister has done—five meetings with First Ministers—and the Hockin committee. So it is not exactly a new subject that Canadians are hearing about, is it?

• 0940

Dr. DeMarsh: I am talking about the importance of public forums at the community level. There has been a good deal of discussion at the top, but very little substantial information and opportunity to dig into it at the grass-roots level. It is my concern that the people of Canada need to become involved in this process.

Mr. Fretz: Both the Macdonald Royal Commission and the Hockin committee travelled across the country and heard submissions from the population, much unlike the Constitution which was debated in Ottawa.

Mr. Langdon: It is debatable.

Mr. Fretz: You will have your opportunity, Mr. Langdon.

On page 1 you are suggesting obtaining a fresh mandate from the Canadian people. You will probably recall that back in the election of 1984 the Prime Minister stated something which was ridiculed by the opposition about "jobs, jobs, jobs". You will recall the Prime Minister saying that, I am sure.

Dr. DeMarsh: I recall he said the same in the by-election in 1983.

[Translation]

M. Fretz: Combien d'églises y a-t-il dans votre conférence?

M. DeMarsh: Environ 280.

M. Fretz: Dans le document séparé que vous nous avez présenté intitulé «Le libre-échange», on lit «alors qu'au moins sept conférences de l'Église unie». Combien de conférences y a-t-il au Canada?

M. DeMarsh: Il y en a 11.

M. Fretz: Et sept ont donc voté dans ce sens. Est-ce exact?

M. DeMarsh: C'est exact. Pourrais-je ajouter quelque chose?

M. Fretz: Excusez-moi. Vous avez dit dans votre exposé que ces vues étaient celles de la conférence, et, au numéro cinq, que c'était vos vues personnelles. À la page 8, numéro cinq, faille dans les négociations, vous dites «je dois personnellement m'opposer au projet d'accord de libre-échange». Ce sont donc vos vues personnelles en plus de celles de la conférence. Est-ce exact?

M. DeMarsh: Absolument.

M. Fretz: Vous dites à la première page que l'Église est en faveur d'un débat public complet. Vous êtes au courant, évidemment, du travail qui s'est fait dans le domaine du libre-échange depuis 1980-1982. Le comité du Sénat, la Commission royale Macdonald en 1982-1985, son travail, le travail du premier ministre, cinq rencontres avec les premiers ministres provinciaux et le comité Hockin. Ce n'est pas exactement quelque chose de nouveau pour les Canadiens, n'est-ce pas?

M. DeMarsh: Je veux parler de l'importance des débats publics au niveau local. On en a beaucoup parlé au sommet, mais très peu au niveau de la base. J'ai l'impression qu'il faudrait que la population participe au processus.

M. Fretz: La Commission royale Macdonald et le Comité Hockin ont traversé le pays et entendu les représentations de la population, contrairement à ce qui s'était fait dans le cas de la Constitution qui avait été débattue à Ottawa.

M. Langdon: C'est une question d'opinion.

M. Fretz: Vous aurez votre chance, monsieur Langdon.

Vous dites à la page 1 que le gouvernement devrait obtenir un nouveau mandat de la population. Vous vous souviendrez probablement que l'opposition avait ri du premier ministre quand il avait parlé, au cours des élections de 1984, de créer «des emplois, des emplois, des emplois». Vous vous souvenez qu'il avait dit cela.

M. DeMarsh: Je me souviens qu'il avait dit la même chose lors des élections partielles en 1983.

[Texte]

Mr. Fretz: As a result of that, as you know, at least a million jobs have been created. Not that we as a government have created them, but we have certainly set the tone or atmosphere for it. We believe this is part of a package which will create jobs for Canadians. Do you share that opinion?

Dr. DeMarsh: I do not have any way of measuring on the basis of this transcript or on the basis of the serious gaps in research surfacing now. For example, why was the Mexico shock a surprise? In public discussion of the factors pointed out in my first area of concern, I have heard very little discussion of comparative analysis of costs of production. I elaborate on that first point.

For that reason I think we have no way of knowing what the employment and unemployment factors involved in this free trade agreement will be down the road. We know that in the service sector the findings are very ominous. The information you received on Friday, which was buried on the page 10 of *The Globe and Mail*, but which got a top headline on page 2 of the *Telegraph Journal* on Saturday, is a very ominous indicator.

I am glad you raised the point of the service sector because I was going to mention it as a result of seeing it in your brief. Katie MacMillan, an economist who has done work for the Economic Council of Canada, Canada West Foundation, the C.D. Howe Institute and is the author of a paper for the National Action Committee on the Status of Women on free trade and its effect on women in the work force, has said that 80% of women are in service sector jobs. She goes on to say:

Many women are concentrated in service sector jobs which will grow rapidly in the future. In many cases, these may be better jobs than the ones currently held in manufacturing sectors which are vulnerable to free trade. A major point is that women will be better off as consumers.

That opinion conflicts with your. Is that true?

Dr. DeMarsh: It conflicts with the opinion of the presentation in Winnipeg on Friday and with other information I have heard about the disproportionate number of information-processing jobs, related largely but not only to the service sector, which are being established not in Canada, but in the U.S.A. I think the American Motors example was one of the grossest examples of that kind of disproportion. That is the point of my question at the bottom of page 5. I feel this is one of the most important questions this body faces:

Is it true, as has been alleged, that the Macdonald commission whose findings have been used to substantiate the urgent need of this proposed free trade agreement—

Mr. Fretz: Thank you, sir. You read that at the session this morning.

[Traduction]

M. Fretz: Cela s'est traduit, comme vous le savez, par la création d'au moins un million d'emplois. Ce n'est pas que le gouvernement les ait créés, mais il a certainement donné le ton pour créer l'atmosphère nécessaire. Nous croyons que cela fait partie d'un programme qui créera des emplois pour les Canadiens. Est-ce aussi votre avis?

M. DeMarsh: Je n'ai aucune façon de le mesurer à la lumière de ces documents ou des recherches qu'on aurait dû faire. Par exemple, pourquoi le choc du Mexique a-t-il été une surprise? Dans le débat public des facteurs que j'ai signalés dans mon premier sujet de préoccupations, j'ai très peu entendu parler d'analyses comparatives des coûts de production.

C'est pourquoi je pense qu'il n'y a aucune façon de savoir ce que seront les résultats de cet accord de libre-échange sur le plan de l'emploi et du chômage. Nous savons que, pour le secteur des services, c'est très inquiétant. Les renseignements que vous avez reçus vendredi, qui étaient enfouis à la page 10 du *Globe and Mail*, mais qui figuraient en gros titre à la page 2 du *Telegraph Journal* le samedi étaient très inquiétants.

Je suis heureux que vous ayez soulevé le point du secteur des services parce que j'allais le mentionner après avoir lu votre mémoire. Katie MacMillan, une économiste qui a travaillé pour le Conseil économique du Canada, la Canada West Foundation, l'Institut C.D. Howe et enfin une étude pour le Comité canadien d'action sur le statut de la femme sur le libre-échange et ses répercussions pour les femmes dans le marché du travail, a dit que 80 p. 100 des femmes travaillaient dans le secteur des services. Elle ajoute:

Beaucoup de femmes travaillent dans le secteur des services, qui connaîtra un essor rapide à l'avenir. Dans bien des cas, ces emplois peuvent être meilleurs que ceux qu'on trouve actuellement dans les secteurs de fabrication et qui sont vulnérables au libre-échange. Un point important est que les femmes seront avantagées en tant que consommatrices.

Cela va à l'encontre de votre opinion, n'est-ce pas?

M. DeMarsh: Cela va à l'encontre de l'exposé qui a été fait à Winnipeg vendredi et des autres renseignements qui me sont parvenus au sujet du nombre disproportionné d'emplois en informatique, liés, largement mais pas exclusivement, au secteur des services, qui sont en train d'être créés non au Canada, mais aux États-Unis. Je pense que l'exemple d'American Motors est un des plus frappants de ce genre de disproportion. C'est la raison de ma question au bas de la page 5. Je crois que c'est une des questions les plus importantes auxquelles votre Comité fait face.

Est-il vrai, comme on l'a soutenu, que la Commission Macdonald, dont les conclusions ont servi à montrer l'urgent besoin de conclure cet accord de libre-échange. . .

M. Fretz: Merci. Vous l'avez lu à la séance ce matin.

[Text]

Dr. DeMarsh: I want to raise it as a question for discussion.

[Translation]

M. DeMarsh: J'aimerais qu'on en parle davantage.

• 0945

Mr. Fretz: You raised the question, will U.S.A. branch plants continue in Ontario? I would like to turn that back to you and ask, why would they not? I also want to hook into the point you make on page 4 about analysing the cost of inputs, value-added costs, output costs, factories, shops etc.

Reverend DeMarsh, it is interesting that the people we have heard from, by and large—there are exceptions, of course—who create jobs in the country such as boards of trade, chambers of commerce, Mr. Bulloch's organization which represents small business, and larger businesses across the country who indeed create the jobs in this country, all favour it, with some exceptions.

Yet you are telling me here that these are the people who are really going to have some concerns. In Regina, we heard for example, from a young man who has a plant, employs 1,000 people, who manufactures mobile homes and trailers and boats. He is very anxious for this free trade effort to come to fruition.

That is the question mark in my mind: here is someone like you who opposes it and someone on the other hand who creates these jobs, opposing points of view which clash in ideology.

Dr. DeMarsh: Mr. Chairman, I think that is not a clash in ideology at all. I raise the question as to whether the comparative input-output cost—I used quite an extreme example between Canada and say, the sunbelt states, or California where those costs are so different—has been analyzed.

Mr. Fretz: We have heard from the people themselves.

Dr. DeMarsh: But nobody has answered my question. Nobody has answered that question nor the one on the bottom of page 5—and this is probably my most serious question to this group—that the Macdonald commission did not include. Is it true that it did not include any survey or substantial reference to the service sector? Is that true or not?

Mr. Langdon: I am certainly prepared to answer it but I suspect the Tories would best be thrown the question. Certainly, the Macdonald commission itself did not focus on the service sector, so much so that the Economic Council of Canada itself, in its study of the supposed job impact of free trade, said that the service sector would be excluded because they did not expect any free trade agreement to actually affect services.

I have just three statements that I want to throw at you, because I think here in New Brunswick where one has a resource based economy it is especially interesting to get a sense of what resource based groups across the country have been saying. Contrary, to the impression that has been left by Mr. Fretz, we can look at the B.C. Fruit

M. Fretz: Vous avez soulevé la question: les succursales américaines resteront-elles en Ontario? J'aimerais vous demander: pourquoi pas? J'aimerais aussi parler de ce que vous avez dit à la page 4 au sujet de l'analyse des coûts d'intrants, des coûts de la valeur ajoutée, des coûts de production des usines, des ateliers, etc.

Révérénd DeMarsh, il est intéressant de voir que, dans l'ensemble, il y a des exceptions, bien sûr, les gens qui créent des emplois au pays comme les chambres de commerce, l'organisation de M. Bulloch qui représente les petites entreprises, et les grandes entreprises au pays qui créent effectivement les emplois au Canada, sont tous en faveur.

Pourtant, vous me dites que ce sont ceux qui vont vraiment avoir des soucis. À Regina, par exemple, nous avons entendu un jeune homme qui a une usine, 1,000 employés et qui fabrique des maisons mobiles et des remorques et des bateaux. Il attend avec impatience la signature de cet accord.

C'est ce que je ne comprends pas: vous vous y opposez mais ceux qui créent les emplois l'appuient, des points de vue opposés dans un affrontement d'idéologies.

M. DeMarsh: Monsieur le président, je pense que ce n'est pas du tout un affrontement d'idéologies. J'ai demandé si on avait fait des études comparatives d'intrants et de production—je me suis servi d'un exemple extrême entre le Canada et, mettons, les États du Sud ou la Californie où ces coûts sont si différents.

M. Fretz: Les gens directement touchés nous l'ont dit.

M. DeMarsh: Mais personne n'a répondu à ma question. Personne n'a répondu à cette question, pas plus qu'à celle au bas de la page 5, et c'est probablement la question la plus sérieuse qu'on vous ait soumise, sur laquelle la Commission Macdonald ne s'est pas penchée. Est-il vrai qu'elle n'a pas fait d'étude du secteur des services? Est-ce vrai ou non?

M. Langdon: Je suis certes prêt à répondre à cette question, mais j'imagine que c'est aux Conservateurs qu'il faudrait la poser. En effet, le travail de la Commission Macdonald n'a pas porté sur le secteur des services, au point où le Conseil économique du Canada a dit dans son étude des répercussions du libre-échange sur les emplois que le secteur des services serait exclu parce qu'il ne croyait pas qu'un accord de libre-échange affecterait vraiment les services.

Je n'ai que trois points que j'aimerais discuter avec vous parce que je pense qu'ici, au Nouveau-Brunswick dont l'économie est basée sur les ressources, il est particulièrement intéressant d'avoir une idée de ce qu'ont dit les groupes de ressources à ce sujet. Contrairement à l'impression qu'a donnée M. Fretz, la B.C. Fruit Growers'

[Texte]

Growers' Association, for instance, which said with respect to the B.C. fruit industry, that this is a deal which is only one way, to the benefit of the Americans.

We can look at the vegetable producers in British Columbia whose president says:

I find myself in the most untenable position where I cannot find one single opportunity for the vegetable industry in British Columbia under the new arrangement but probably the demise of the industry over the next few years.

I look at the small scale oil and gas producers from Alberta surely in fact, a group that was invited by the Conservatives to testify. Their position is:

The energy arrangements are not balanced. Canada has made concessions and suffered adverse trade rules. For these concessions and granting nondiscriminatory access to our energy supplies, we did not obtain the right to compete in the United States market on the same basis as the United States producer.

Therefore, they were not prepared to endorse the deal.

• 0950

Given those comments from resource producers across the country, let me focus on what has to be a key resource concern in New Brunswick, and that is the question of the fish embargo which has been announced by the United States.

Now, within the agreement itself, there is a so-called standstill clause which says:

Accordingly, both parties understand the need to exercise discretion in the period prior to entry into force so as not to jeopardize the approval process or undermine the spirit and mutual benefits of the Free Trade Agreement.

Now, does that standstill clause seem to you to be consistent with their slapping an embargo on fish from Canada?

Dr. DeMarsh: My most current information in that area was in an article by Marjorie Nichols of *The Ottawa Citizen*. She says that it makes one embarrassed for one's country, and she is referring to this very serious gap in the negotiation, the omission of the grandfather clause.

I see no reason why the grandfather clause was not applied. As I said in my paper, that fish-processing provision has been in Canadian law for some 80 years. It clearly could have been grandfathered. It was not spotted, even though the negotiation people must have known that a protest had gone from the U.S.A. to GATT about that very thing.

It really is a serious gap in the negotiators' strategy.

[Traduction]

Association, par exemple, a dit qu'en ce qui a trait à l'industrie des fruits de la Colombie-Britannique, c'est un accord qui va profiter à une seule partie, les Américains.

On peut citer les producteurs de légumes de la Colombie-Britannique, dont le président a dit:

Je me retrouve dans la position la plus intenable où je ne puis trouver un seul avantage pour l'industrie des légumes de la Colombie-Britannique dans cet accord, qui fera probablement disparaître l'industrie au cours des prochaines années.

Je pense aux petits producteurs de pétrole et de gaz de l'Alberta, sûrement un groupe que les Conservateurs ont invité à venir témoigner. Ils ont dit:

Les dispositions énergétiques ne sont pas équilibrées. Le Canada a fait des concessions et s'est vu imposer des règles commerciales défavorables. Pour ces concessions et pour avoir accordé aux Américains un accès non discriminatoire à nos réserves d'énergie, nous n'avons pas obtenu le droit de concurrencer les producteurs américains sur un pied d'égalité.

C'est pourquoi ils ne sont pas prêts à appuyer l'accord.

Vu ces commentaires des producteurs de ressources canadiens, j'aimerais parler de ce qui doit être un sujet de grande préoccupation au Nouveau-Brunswick, la question de l'embargo sur le poisson qu'ont annoncé les États-Unis.

L'accord lui-même renferme une clause sur le statu quo, qui dit:

En conséquence, les deux Parties comprennent la nécessité d'exercer leur discrétion pendant la période préalable à l'entrée en vigueur de façon à ne pas compromettre le processus d'approbation ni nuire à l'esprit de l'accord de libre-échange ou en amoindrir les avantages réciproques.

Cette clause sur le statu quo vous semble-t-elle leur permettre d'imposer un embargo sur le poisson canadien?

M. DeMarsh: Les derniers renseignements que je possède à ce sujet proviennent d'un article de Marjorie Nichols dans le *Citizen* d'Ottawa. Elle dit que l'absence d'une clause sur les droits acquis devrait nous embarrasser.

Je ne vois aucune raison de ne pas appliquer la clause des droits acquis. Comme je l'ai dit dans mon mémoire, cette disposition concernant la transformation du poisson fait partie des lois canadiennes depuis quelque 80 ans. Elle aurait pu faire l'objet d'une clause de droits acquis. On n'y a pas pensé, même si les gens chargés des négociations devaient savoir que les États-Unis s'en étaient plaints au GATT.

C'est vraiment une lacune grave dans la stratégie des négociateurs.

[Text]

I would like to make one further comment about the whole service sector and the examples you referred to. The public cannot make a decision between the point you raise about those service sector industries opposed to free trade, the point that this gentleman made with regard to all those service sectors, and the point made by Mr. Bulloch, who is in favour of free trade. We do not have the research. We have not done the comparative cost analysis; we have not looked at the implications of the kind of fibre-optic network that has so many information processing and transmission advantages over our antiquated system. We cannot even imagine having that kind of network across this vast country.

Mr. Langdon: I think that point has been well made. The last time that I was in New Brunswick on a fact-finding tour with various groups, small-scale softwood producers were outraged at the fact that they had been left out of the exemptions that affected 5 companies. They estimated that 80 or 90 other companies in New Brunswick were not affected.

The British Columbia softwood producers said they were surprised that this deal left the softwood thing carved in stone, to be kept as it was for the future. Were you surprised? This was supposed to establish free trade. However, the deal makes it impossible for most companies in New Brunswick to use softwood lumber under conditions of free trade. Is that part of your concern with the negotiating process?

• 0955

Dr. DeMarsh: Mr. Chairman, it certainly was a shock. I am fairly close to the private wood producers of New Brunswick, through my son's long connection as president of the New Brunswick Federation of Wood Producers. Their seven zones have an ongoing discussion as to their stance as a New Brunswick federation about the free trade deal.

Their question immediately after the countervail was imposed was how it will reflect in this document, how it will reflect in the trade deal. Is there going to be any protection against the continuation of that countervail? Is there any way we can raise a case against it and have it withdrawn? It was a major shock. That is basic to New Brunswick economy.

Mr. Reimer: Before I proceed with some questions to you, Mr. DeMarsh, Mr. Dingwall referred to alleged lists by the Department of Commerce of countervailable programs. He is not here at the moment, but maybe if you could just let me ask when he returns. . .

Mr. DeMarsh, welcome to our committee. On the top of page 3, you asked whether U.S. branch plants will continue if tariff barriers are removed.

[Translation]

J'aimerais ajouter un commentaire au sujet de tout le secteur des services et des exemples dont vous avez parlé. Le public ne peut pas se faire d'idée entre ce que vous avez dit au sujet des industries du secteur des services qui sont opposées au libre-échange, ce que ce monsieur a dit au sujet de tous ces secteurs de service et ce qu'a dit M. Bulloch, qui est en faveur du libre-échange. Nous n'avons pas fait les recherches nécessaires. Nous n'avons pas les analyses comparatives de coûts. Nous n'avons pas examiné les conséquences du réseau de fibre optique qui est tellement plus avantageux, sur le plan du traitement et de la transmission de l'information, que notre système désuet. Nous ne pouvons même pas penser à ce genre de réseau dans notre grand pays.

M. Langdon: Je pense qu'on a bien fait valoir ce point. La dernière fois que je suis venu au Nouveau-Brunswick, les petits producteurs de bois mou étaient furieux de ne pas avoir été inclus dans les exemptions qui affectaient cinq compagnies. Ils estimaient que 80 ou 90 autres compagnies au Nouveau-Brunswick n'étaient pas touchées.

Les producteurs de bois mou de la Colombie-Britannique se sont dits surpris que l'accord ne touche pas leur produit. Ont-ils été surpris? Cela était censé établir le libre-échange. Toutefois, la plupart des compagnies du Nouveau-Brunswick ne peuvent pas se servir du bois mou dans des conditions de libre-échange aux termes de l'accord. Cela fait-il partie de vos inquiétudes au sujet du processus de négociation?

M. DeMarsh: Monsieur le président, cela a certes été un choc. Je connais bien les producteurs de bois privés du Nouveau-Brunswick, mon fils étant depuis longtemps président de la Fédération des producteurs de bois du Nouveau-Brunswick. Leur sept zones se demandent quelle devrait être leur position en tant que fédération du Nouveau-Brunswick face à cet accord de libre-échange.

La question qu'ils s'étaient posée, immédiatement après l'imposition du droit compensatoire était comment cela allait se refléter dans ce document, comment cela allait se refléter dans l'accord commercial. Allaient-ils être protégés contre le maintien de ce droit compensatoire? Pouvaient-ils s'y opposer et le faire retirer? Cela a été un grand choc. C'est un dur coup pour l'économie du Nouveau-Brunswick.

M. Reimer: Avant de vous poser des questions, monsieur DeMarsh, M. Dingwall a parlé de listes établies par le Département du Commerce de programmes pouvant faire l'objet de droits compensatoires. Il n'est pas ici présentement, mais peut-être si je pouvais lui demander à son retour. . .

Monsieur DeMarsh, bienvenue à notre Comité. Au haut de la page 3 vous avez demandé si les succursales américaines resteraient si les barrières tarifaires étaient supprimées.

[Texte]

We have heard that the U.S. companies do not base their investment decisions on tariff factors alone. For example, the most important manufacturing group—automobiles, the auto parts industry—have produced far more cars in Canada than the safeguards in the tariffs require them to. They do this because of non-tariff factors such as labour productivity, do they not?

Dr. DeMarsh: Yes.

Mr. Reimer: That is therefore part of the answer. You were raising a question, but you can see the answer in this industry.

Dr. DeMarsh: Yes, it is a glowing example of a fine pre-free trade deal, which has certainly caused Ontario to prosper, but as we know, during the past 10 years or more a whole host of other industries have had the experience of shut downs and the operation moving elsewhere, particularly where labour costs are much more favourable than they are in Ontario.

In those industries, what protection is there? That is my question. There is no longer an advantage in terms of the home corporation to provide import substitution in Canada when they can now flood Canada with products from their home base. Why not transfer that branch plant to some Third World country where the labour costs are so much lower and flood Canada with their products, instead of having this import substitution arrangement?

Mr. Reimer: Sir, I wish you could have been with me when I talked to the president of Uniroyal Goodrich in my riding, which produces rubber tires. He indicated that there are seven plants in North America, of which they really need five—not seven—and that the decision as to which ones will remain open and which will not will be based on the productivity of those plants, not on where the head office is and not on these other factors you allege in your report. It is a simple question of which one produces the best and that is the one that stays open.

In any case, let us go on to the top of page 6. You asked whether the Macdonald commission included any survey or substantial reference to the service sector. You mentioned the work of Professor Cohen.

When Mr. Macdonald was in Ottawa, we referred to his reports on services and we asked him to comment on Professor Cohen's position on services. You have to remember that the Macdonald commission spent a lot of time, over three years, studying this question. There were 72 volumes of research, and they spent in excess of \$10 million Canadian taxpayers' money. Are you aware that Mr. Macdonald rejected Prof. Cohen's position? Are you aware of that, sir?

[Traduction]

Vous avez entendu que les compagnies américaines ne basent pas leur décision d'investissement sur les seuls facteurs tarifaires. Par exemple, le plus important groupe de fabrication—les automobiles, l'industrie des pièces d'automobiles—a produit beaucoup plus d'autos au Canada que les garanties dans les tarifs ne l'y obligeaient. Ils l'offraient à cause de facteurs non tarifaires comme la productivité de la main-d'oeuvre. n'est-ce pas?

M. DeMarsh: Oui.

M. Reimer: Cela fait donc partie de la réponse. Vous souleviez une question, mais vous pouvez voir la réponse dans cette industrie.

M. DeMarsh: Oui, c'est un exemple frappant d'une bonne entente pré-libre-échange qui a certes amené de la prospérité en Ontario mais, comme vous le savez, depuis une dizaine d'années, toute une série d'autres industries ont fermé leurs portes et déménagé ailleurs, surtout là où les coûts de main-d'oeuvre sont beaucoup plus favorables qu'en Ontario.

Dans ces industries, quelle protection y a-t-il? C'est là ma question. Il n'y a plus d'avantages pour la société mère à importer du Canada quand elle peut maintenant inonder le Canada de produits de sa propre fabrication. Pourquoi ne pas transférer cette succursale à un pays du Tiers monde où les coûts de main-d'oeuvre sont très inférieurs et inonder le Canada de ses produits au lieu d'avoir à les remplacer?

M. Reimer: J'aurais aimé vous avoir à côté de moi quand j'ai parlé au président d'Uniroyal Goodrich dans ma circonscription qui produit des pneus de caoutchouc. Il m'a dit qu'il y a sept usines en Amérique du Nord alors qu'il n'en faut que cinq, pas sept, et que la décision quant à savoir lesquelles resteront ouvertes et lesquelles fermeront sera basée sur la productivité de ces usines, pas sur l'emplacement du bureau chef et les autres facteurs que vous mentionnez dans votre rapport. C'est une simple question de savoir laquelle produit le mieux et c'est celle qui restera ouverte.

De toute façon, j'aimerais passer au haut de la page 6. Vous avez demandé si la Commission Macdonald avait fait une étude du secteur des services. Vous avez mentionné le travail du professeur Cohen.

Quand M. Macdonald était à Ottawa, nous lui avons parlé de ses rapports sur les services et nous lui avons demandé ce qu'il pensait de la position du professeur Cohen sur les services. N'oubliez pas que la Commission Macdonald a passé beaucoup de temps, plus de trois ans, à étudier cette question. Elle a produit 72 volumes de recherches et dépensé plus de 10 millions de dollars d'impôts des contribuables canadiens. Savez-vous que M. Macdonald a rejeté la position du professeur Cohen? Êtes-vous au courant?

• 1000

On November 5, when he appeared before our committee, he debated it. I will read to you what he said

Le 5 novembre, quand il a comparu devant notre comité, il en a parlé. Je vais vous lire ce qu'il a dit à

[Text]

on the point of services, which you raised. This is from the November 5 committee meetings in response to a question:

If you pause to reflect on the kind of major service employment in Canada, it occurs at the various levels of government in this country—federal, provincial and municipal—in the kinds of quasi-governmental institutions, such as schools and hospitals, and of course the retail trade and the retail service trade, the hairdressers, and the barbers, and related vocations in Canada such as lawyers. In none of those circumstances is there going to be an adverse effect on employment in those particular areas.

I would suggest to you, sir, as you asked the question, there is an answer.

Dr. DeMarsh: I would still push the same question that I pushed with your colleague, and that is, on what extensive research has the Macdonald commission made that assumption and that judgment? It seems to me this is the basic question I put to this committee—the inadequacy of Canadian comparative research with U.S.A. sectors in terms of cost input-output analysis.

Mr. Reimer: But, sir, that is why I mentioned the 72 volumes of extensive research that was commissioned, the 1,513 written submissions, all of these various factors. He says that in none of those circumstances is there going to be any adverse effect on employment.

I think his research certainly backs up all of that statement, and it is very, very extensive research.

You stated that you support the GATT negotiations, but on page 2 you indicated you did not support the inclusion of services in the agreement. You are probably aware, sir, that the European Economic Community wants services included in the present GATT round of negotiations.

I would like to ask you, are you then opposed to the discussion of services in the Uruguay Round of GATT negotiations?

Dr. DeMarsh: No, I am not.

Mr. Reimer: So it is permissible to have services in that discussion but not in this agreement?

Dr. DeMarsh: The purpose of GATT is to liberalize trade, not to establish binding, inflexible agreements. It is binding and inflexible, instead of approaching the service sector sector by sector.

Mr. Reimer: But, sir, if it is all right to add services to the Uruguay Round, and to start looking at that whole question at the request of the European Economic Community, then surely it is permissible to look at

[Translation]

propos des services. C'est dans le procès-verbal de la séance du 5 novembre, en réponse à une question:

Il s'agit de s'arrêter et de réfléchir un peu aux principales activités du secteur des services au Canada: elles se situent au niveau des gouvernements, le gouvernement fédéral, les gouvernements provinciaux et municipaux; elles se situent également au niveau des établissements quasi gouvernementaux comme les écoles et les hôpitaux, au niveau du commerce de détail des biens et des services, il peut s'agir des coiffeurs et des coiffeuses, et au niveau de certaines professions comme celle d'avocat. Or, aucun de ces niveaux n'est menacé par des pertes d'emplois.

Je vous dirai, monsieur, puisque vous avez posé la question, qu'il y a une réponse.

M. DeMarsh: Je vous poserais encore la même question que j'ai posée à votre collègue, à savoir, sur quelles recherches approfondies la Commission Macdonald s'est-elle fondée pour faire cette hypothèse et porter ce jugement? C'est la question fondamentale que je pose à ce comité—l'imprécision de la recherche comparative canadienne relativement aux secteurs américains pour ce qui est de l'analyse des coûts, tant en amont qu'en aval.

M. Reimer: Mais, monsieur, c'est précisément pour cette raison que j'ai mentionné les 72 volumes de recherches approfondies qui ont été commandés, les 1,513 mémoires et tous ces divers éléments. Il affirme bel et bien qu'il n'y aura aucune répercussion négative sur le plan de l'emploi.

Il ne fait aucun doute dans mon esprit que cette recherche appuie vraiment ce qu'il dit, et, soit dit en passant, elle est très approfondie.

Vous dites appuyer les négociations dans le cadre du GATT, mais à la page 2 de votre mémoire, vous dites aussi que vous voyez d'un mauvais oeil l'inclusion des services dans l'accord. Vous savez probablement, monsieur, que la Communauté économique européenne désire que les services soient à l'ordre du jour des négociations actuelles dans le cadre du GATT.

Préféreriez-vous que l'on ne discute pas des services dans la ronde de négociations en Uruguay?

M. DeMarsh: Non.

M. Reimer: Ainsi, on peut bien discuter des services dans le contexte des négociations actuelles, mais pas dans cet accord?

M. DeMarsh: L'objectif du GATT est de libéraliser le commerce, et non pas d'établir des accords contraignants et sans aucune souplesse. On préfère cet accord contraignant et sans souplesse à une approche sectorielle du service des secteurs.

M. Reimer: Mais, monsieur, si rien ne s'oppose à ce que l'on ajoute les services aux négociations en Uruguay, et à ce que l'on entreprenne d'examiner l'ensemble de cette question à la demande de la Communauté

[Texte]

services within an agreement between Canada and the United States.

Dr. DeMarsh: I have the impression that with Brazil, with India, and with many other countries the U.S.A. has been pushing the service sector, because the U.S.A. has an infrastructure advantage. We still have not researched the implications of that advantage. That is my concern.

Mr. Reimer: You raised the question of geography, climate, and demography. I think you would concede, sir, that although we have the low temperatures, they have the high temperatures and the costs for air conditioning and so on to build into their system, as we have to build heating costs in. We heard in Regina, which is even colder than here in the east, that we can successfully compete within the pork industry, with about 80% of our exports going there. The cattle producers can compete extremely well. We heard of a high-tech industry, Northern Telecom, which competes extremely well, with 90% of its exports in a world-class industry. . .

These are located in these northern climates and are doing well.

I wanted to come to one last point that you raised on page 8. You mention the political scientists, the philosopher Jacques Ellul in his study of propaganda, and you mention absorbing vast amounts of unverified information. I understand, sir, that you have had more than just a passing involvement with politics. I think you have had some direct experience in it—

Dr. DeMarsh: Very little.

Mr. Reimer: But you have had some. In his study Jacques Ellul says that one of the real problems in modern society is the vast amount of unverified information. Why then, on page 5 in your document, do we have reference to things such as Medicare, social programs, unemployment insurance, and marketing boards, when we know when we read the agreement that marketing boards are protected and that social programs are not part of it. Medical care is not a part of it. Unemployment Insurance is not a part of it. Sir, are you not, with respect, in a sense, creating part of the problem Jacques Ellul is getting at because they are not in the agreement?

[Traduction]

économique européenne, je ne vois pas pourquoi on ne pourrait pas en faire autant dans le contexte d'un accord entre le Canada et les États-Unis.

M. DeMarsh: J'ai l'impression que les États-Unis ont particulièrement insisté auprès du Brésil, de l'Inde et de bien d'autres pays pour que le secteur des services figure à l'ordre du jour en raison de l'avantage que leur procure leur infrastructure. Nous ne savons toujours pas ce que voudra dire cet avantage. Et c'est cela qui m'inquiète.

M. Reimer: Vous avez soulevé la question de la géographie, du climat et de la démographie. Vous conviendrez avec moi, monsieur, que, même si nous devons composer avec les basses températures, les pays plus au sud doivent pour leur part composer avec les températures élevées et les coûts de la climatisation dans leur système, comme nous, avec les coûts du chauffage. A Regina, où les températures sont même encore plus froides qu'ici, on nous a dit que nous tirons bien notre épingle du jeu dans l'industrie du porc, car nous exportons environ 80 p. 100 de notre production aux États-Unis. Et cela vaut aussi pour les producteurs de bovins, qui se débrouillent aussi extrêmement bien à cet égard. Nous avons aussi entendu parler d'une entreprise de haute technologie, Northern Telecom, qui réussit extrêmement bien, car elle exporte 90 p. 100 de ses produits partout dans le monde. . .

Ces entreprises, malgré le climat nordique, tirent très bien leur épingle du jeu.

Je voulais aborder une dernière question que vous soulevez à la page 8. Vous parlez des spécialistes en sciences politiques, et vous vous référez entre autres au philosophe Jacques Ellul, dans son étude de la propagande. Vous mentionnez le fait que l'on absorbe de grandes quantités de renseignements qui n'ont fait l'objet d'aucune vérification. Je crois, monsieur, que vous vous êtes intéressé de très près à la politique. Je pense même que vous avez vécu directement une certaine expérience. . .

M. DeMarsh: Très courte.

M. Reimer: Mais c'est quand même le cas. Dans son étude, Jacques Ellul soutient que l'un des véritables problèmes dans notre société moderne c'est la grande quantité de renseignements non vérifiés qui circulent. Pourquoi, donc, à la page 5 de votre document, parlez-vous de choses comme l'assurance-maladie, les programmes sociaux, l'assurance-chômage et les offices de commercialisation, quand on sait que ces derniers sont protégés et qu'il n'est aucunement question des programmes sociaux dans l'accord. On ne parle pas non plus d'assurance-maladie, pas plus d'ailleurs que de l'assurance-chômage. Monsieur, avec tout le respect que je vous dois, ne contribuez-vous pas au problème dont parle Jacques Ellul, en quelque sorte, puisque ces éléments ne figurent pas dans l'accord?

[Text]

[Translation]

• 1005

Dr. DeMarsh: I think again we must await the legal text. I do not see it as clearly as you have interpreted it. They are not referred to.

Mr. Reimer: The medical program?

Dr. DeMarsh: No, they are not specified.

Mr. Reimer: They are not there, are they?

Dr. DeMarsh: However, they are open to investigation with regard to the countervail sections. In this area, it seems to me, it is quite possible that the countervail investigations may decide that in certain sectors, any one of those factors constitutes an unfair subsidy.

Mr. Reimer: My concern is that I think Jacques Ellul is right. There are tremendous amounts of vast disinformation or propaganda in society. Here we have an agreement dealing with trade. It is not dealing with medicare. It is not dealing with social programs. It is not dealing with Unemployment Insurance. We have so many groups coming forward, yes, but we interpret them to all be there or they are coming. Why do we not start dealing with what the agreement actually says instead of all of this disinformation?

The Chairman: Mr. Reimer, I am going to have to wind this up. I am sorry.

Mr. Langdon: Come on, come on, you talked with the reporters. The last person who raised the question of medicare was the president of the B.C. Business Council. If the suggestion is that this is somehow propaganda—

The Chairman: Mr. Langdon, you do not have the floor.

Dr. DeMarsh: I would like to thank the members of this committee for their very courteous hearing. Sometimes we, in the public, watching the debate in the House of Commons, are reminded of the event when a chaplain of the Senate in the U.S. early in this century, Ed Hale, was asked by a gushing visitor to the Senate whether he prayed for the senators. He replied that he looked at the senators and prayed for the country. This has been very humane.

The Chairman: Thank you very much, sir, we appreciate it.

Our next witness is Mr. George Petty, Chairman and Chief Executive Officer of Repap Enterprises Corporation, Inc.

Mr. Allmand: May I ask a question at this time, Mr. Chairman? I see that Mr. Petty and Repap are down here

M. DeMarsh: Je pense qu'il faut attendre de voir ce que l'on dira dans le texte juridique. Pour moi, ce n'est pas aussi évident que vous le dites. On les passe tout simplement sous silence.

M. Reimer: L'assurance-maladie?

M. DeMarsh: Non, on n'en parle pas spécifiquement.

M. Reimer: Ils ne sont même pas mentionnés, n'est-ce pas?

M. DeMarsh: Mais il peut toutefois en être question dans le cadre des enquêtes ayant trait aux mesures compensatoires. Il peut fort bien arriver, me semble-t-il, que dans le cadre d'une enquête sur des mesures compensatoires, on décide que, dans certains de ces secteurs, l'un de ces éléments puisse représenter une subvention non justifiée.

M. Reimer: Jacques Ellul me semble avoir raison. Il se fait énormément de désinformation ou de propagande dans la société. Nous avons là un accord qui porte sur le commerce. Il n'a rien à voir avec l'assurance-maladie. Il n'a rien à voir avec les programmes sociaux, pas plus d'ailleurs qu'avec l'assurance-chômage. Il y a tellement de groupes qui se présentent devant nous, oui, mais qui s'imaginent que ces éléments sont bel et bien là, ou qu'il en sera forcément question. Pourquoi ne commençons-nous pas à nous occuper de ce que renferme vraiment cet accord plutôt que de nous laisser aller à toute cette propagande?

Le président: Monsieur Reimer, je vais devoir mettre un terme à cette discussion. Je suis désolé.

M. Langdon: Allons! Allons! Vous en avez déjà parlé avec les journalistes. C'est le président du Business Council de la Colombie-Britannique qui a soulevé la question de l'assurance-maladie la dernière fois. Si vous avez l'intention de qualifier cela de propagande...

Le président: Monsieur Langdon, vous n'avez pas la parole.

M. DeMarsh: Je voudrais remercier les membres du Comité de leur très grande courtoisie. Parfois, en tant que membre du grand public, quand on écoute les débats à la Chambre des communes, on se souvient de l'anecdote de l'aumônier du Sénat américain au début du siècle, Ed Hale, à qui un visiteur avait demandé s'il priait pour les sénateurs. Il a répondu qu'il regardait agir les sénateurs, et que ses prières allaient plutôt vers le pays. La discussion a été très civilisée.

Le président: Nous vous remercions infiniment, monsieur, de vos commentaires.

Nous recevons maintenant M. George Petty, président-directeur général de Repap Enterprises Corporation Inc..

M. Allmand: Puis-je poser une question, monsieur le président? Je vois ici que M. Petty et Repap sont inscrits

[Texte]

in the 9.45 a.m. slot and that 10.30 a.m. is still marked as "booked". Does this mean that Repap has two slots?

The Chairman: Yes, although they do not have two full slots at the moment because we are running out of time.

Mr. Allmand: Is this what was agreed to by the group that decided on the witnesses?

The Chairman: It was agreed to by the government party, as I understand it.

Mr. Petty, we welcome you. I give you the usual comment that I try to give everyone. We hope you will not take more than 10 or 20 minutes in terms of a presentation so that we might use as much time as possible for discussion.

We welcome you and look forward to your comments.

Mr. George Petty (Chairman and Chief Executive Officer, Repap Enterprises Corporation, Inc.): Thank you, Mr. Chairman. I will give you a little brief background on Repap. It is a relatively new company and is relatively unknown. I will just quickly trace its history, explain the business we are in, and try to explain how the possibility of a free trade area will impact our company.

• 1010

I am a Canadian, born and brought up in NDG in Montreal, so I am going to look on Mr. Allmand as a friendly—

Mr. Allmand: Hear, hear—New Brunswick to NDG.

Mr. Petty: The name "Repap" is paper spelled backwards, and this is a new entity, a new horse, in the forest products industry. We have three operations with about 3,500 employees.

We have a large pulp mill and coated papermill in Newcastle, New Brunswick. We have a large pulp mill and a relatively large sawmill in Prince Rupert and Terrace, British Columbia, and we also have a coated papermachine operation in Wisconsin.

We took the company public in 1986, and we are traded on the Montreal and Toronto Stock Exchanges. In 1987 we will have sales of roughly \$1 billion. We expect that to grow to \$1.5 billion in the next couple of years with the aggressive capital program we have in place. At the end of 1987 we have assets of about \$1.4 billion.

I have some envelopes that contain 1986 annual reports, the operating memorandum as an information base, and our third-quarter nine-month report.

[Traduction]

au programme à 9h45, et que la période qui débute à 10h30 est aussi occupée. Cela veut-il dire que l'on a réservé ces deux périodes pour Repap?

Le président: Oui, malgré ce que ce ne soit plus tout à fait vrai, puisque nous accusons un certain retard.

M. Allmand: Est-ce que c'est ce qu'avait convenu le groupe qui a décidé des témoins qui seraient entendus?

Le président: C'est ce qu'a accepté le parti au pouvoir, si je comprends bien.

Monsieur Petty, soyez le bienvenu. Je vais vous rappeler un peu la règle que nous essayons d'appliquer. Nous espérons que vous vous en tiendrez à 10 ou 20 minutes pour nous présenter un exposé de manière à ce qu'il nous reste autant de temps que possible pour la discussion.

Nous vous souhaitons la bienvenue, et nous avons bien hâte d'entendre vos observations.

M. George Petty (président-directeur général, Repap Enterprises Corporation Inc.): Merci, monsieur le président. Je commencerai tout d'abord par vous parler un peu de Repap. Repap est une société relativement jeune et plutôt mal connue. Je vais vous brosser un bref tableau de son histoire, vous expliquer le caractère de nos activités, et tenter d'expliquer comment un accord de libre-échange peut avoir des répercussions sur notre société.

Je suis né et j'ai été élevé à Notre-Dame-de-Grâce, à Montréal. Je vais donc considérer que M. Allmand. . .

M. Allmand: Bravo! Bravo! . . . du Nouveau-Brunswick à Notre-Dame-de-Grâce.

M. Petty: Le nom de notre société, «Repap», vient du mot anglais «paper», écrit à l'envers. Nous sommes une nouvelle entité, un nouveau coureur, dans le secteur des produits forestiers. Nous avons trois usines, dans lesquelles nous employons environ 3,500 travailleurs.

Nous avons une importante usine de pâtes à papier et de papier couché à Newcastle, au Nouveau-Brunswick. Nous avons une importante usine de pâte ainsi qu'une scierie relativement importante à Prince Rupert et Terrace, en Colombie-Britannique. Nous avons aussi une usine de production de papier couché dans le Wisconsin.

Notre société est devenue publique en 1986, et nos actions sont cotées à la Bourse de Montréal et à la Bourse de Toronto. En 1987, nos ventes seront de l'ordre de un milliard de dollars. Avec le programme d'investissement énergétique que nous avons entrepris, nous prévoyons qu'elles atteindront 1,5 milliard de dollars dans les deux prochaines années. A la fin de 1987, nos actifs sont de l'ordre de 1,4 milliard de dollars.

J'ai ici avec moi quelques enveloppes qui renferment des exemplaires du rapport annuel de 1986, de notre charte, à titre d'information, ainsi que de notre rapport

[Text]

We are basically in three businesses. We have a very clear focus. We have 600,000 tonnes of bleached softwood market pulp capacity, which makes us the second or third largest producer and seller of market pulp in Canada. We have 550,000 tonnes of coated paper capacity: 200,000 of which is on the Miramichi, and 350,000 located in Wisconsin.

For those who are not familiar with the coated paper business, it is the glossy, shiny paper used for four-colour printing, annual reports and catalogues. It is what we describe as a high value-added product.

On a comparable weight basis, coated paper sells for \$1,100 U.S. per metric tonne and newsprint sells for \$650 per metric tonne, so we get about 70% greater value added. It takes about the same number of trees to produce a tonne of coated paper and a tonne of newsprint. For the same amount of wood consumed by making and selling the glossy paper, we achieve a 70% increase in value added compared to newsprint, which in itself has very substantial value added.

My basic philosophy, as an entrepreneur, is that nothing happens unless somebody sells something, and you have to provide a service or a product that somebody wants to buy. When you start from that basic philosophy, you come down to the fact that a large free market is the most important ingredient to a successful business and to the ability to hire and pay people well. We have just completed a \$400 million investment on the Miramichi, a \$100 million deal to buy the Newcastle Craft Pulp mill from another company, and have spent \$300 million in the installation of the first world-class coated paper machine ever to be built in Canada.

• 1015

Today I consider it to be the most productive and most technically advanced coated paper machine in the world. We have set up a distribution system where we have our own vessel, and we bring clay in from Georgia and pay \$120 a tonne for the clay. We mix that with our beautiful Canadian fibre, our black and red spruce pulp, and then we ship it back into the United States and sell it for \$1,100 a tonne.

So with the location in the Miramichi we have water access to the very important and growing southeastern quadrant of the United States. As a result, with the basic wellspring of this investment, we are competitive. We are taking advantage of the Canadian advantages and the New Brunswick advantages that we have in ideal fibre quality, premium fibre quality for high-grade printing services. We have an educated work force looking for the opportunity to upgrade their skills, which we have been

[Translation]

du troisième trimestre et de la situation après neuf mois d'activités.

Nous avons trois secteurs d'activités principaux. Notre intérêt est très spécifique. Nous avons une capacité de production de 600,000 tonnes de pâte blanchie, ce qui fait de nous le deuxième ou le troisième plus important producteur et vendeur de pâte au Canada. Notre capacité de production de papier couché est de 550,000 tonnes: 200,000 tonnes, sur la Miramichi, et 350,000 tonnes, au Wisconsin.

Pour ceux qui ne savent pas ce qu'est le papier couché, c'est le papier glacé, le papier luisant que l'on utilise pour l'impression en quatre couleurs des rapports annuels et des catalogues par exemple. C'est un produit que nous considérons à forte valeur ajoutée.

A poids égal, le papier couché se vend 1,100\$ U.S. la tonne métrique, et le papier journal, 650\$ U.S. la tonne métrique, ce qui représente donc une valeur ajoutée de 70 p. 100. Il faut environ le même nombre d'arbres pour produire une tonne de papier couché et une tonne de papier journal. Pour la même quantité de bois qui entre dans la production de ce papier glacé, nous obtenons une valeur ajoutée de 70 p. 100 par rapport au papier journal qui, en soi, a déjà une valeur ajoutée fort appréciable.

Le principe qui m'anime, en tant qu'entrepreneur, c'est que rien ne se passe à moins de vendre quelque chose et d'offrir un service ou un produit que quelqu'un désire acheter. Il se dégage de ce principe qu'un vaste marché libre est le plus important ingrédient qui contribue à la réussite d'une entreprise et à la capacité d'embaucher des gens et de bien les rémunérer. Nous venons tout juste de compléter un investissement de 400 millions de dollars sur la Miramichi, une entente de 100 millions de dollars pour acheter Newcastle Craft Pulp mill à une autre société, et nous avons consacré 300 millions de dollars à l'installation de la première machine à papier couché de classe mondiale au Canada.

Je considère aujourd'hui cette machine comme la plus productive et la plus avancée sur le plan technique qui soit au monde. Nous avons établi un système de distribution. Nous possédons notre propre navire. Nous faisons venir notre argile de Georgie et nous la payons 120\$ la tonne. Nous mélangeons cette argile à notre merveilleuse fibre canadienne, notre pâte d'épinette noire et d'épinette rouge, et nous expédions le tout aux États-Unis pour 1,100\$ la tonne.

Ainsi, grâce à notre installation sur la Miramichi, nous avons accès par voie d'eau aux marchés très importants et florissants du sud-est des États-Unis. Ainsi, cette source d'investissement nous permet d'être concurrentiels. Nous profitons des avantages que procurent le Canada et le Nouveau-Brunswick en ce qui a trait à la qualité idéale de la fibre, une fibre de première qualité qui satisfait aux exigences des services d'impression de haute gamme. Nous bénéficions d'une main-d'oeuvre éduquée qui ne cherche

[Texte]

very successful in doing in Miramichi, and we have a very adequate energy and wood supply base on the Miramichi.

I just want you to know that under the possibility of free trade we will have an opportunity to twin the first machine earlier rather than later in an area where we now have about 30% unemployed. At the peak of its construction this project had 1,800 men working during the winter of 1985-86, and it has secured the entire economic base of the Miramichi region and made two somewhat uncompetitive pulp mills viable, and we are producing and selling a world-class product that is competitive with anybody in the world.

Basically, that is where Repap comes from. I am obviously in favour of free trade and feel it will enhance our ability to compete in the United States, enhance our ability to make additional investments in Canada, to upgrade our forest resources and turn them into higher value-added products, with consequent benefits to Canadians throughout the country.

It would be presumptuous for me to speak on behalf of the Canadian forest-products industry. We are one segment, and it is not a amorphous whole; there is a newsprint segment, there is a linerboard segment, there is a fine paper segment, there is a converted product segment. But in the area of high-quality, value-added paper we are proud of our accomplishments. We are looking forward to following a very aggressive investment program, basically geared to. . .

There are two benefits that have come out of this. We are selling about 75% of our capacity in the United States. We are also selling about 25% in Canada, and for the first time a Canadian printer and a Canadian publisher have access to high-quality coated paper made on world-scale equipment in Canada.

Up until now the Canadian industry has been importing about 70% of its coated paper requirement from the United States. Again, just as a quick brush, Canada supplies 70% of the newsprint going into Canada, and until we started up the Miramichi machine, Canada supplied 1% of the coated paper market. The newsprint market in the United States is 11 million tonnes, growing at 1% to 2% a year. The coated paper market is 7.5 million tonnes, growing at an average compounded rate over the last 15 years of 6.5%.

So it is a dynamic, high-growth area, and we have an opportunity as Canadians to participate in this, provided that we do our job right technically, quality-wise, and obviously keep our costs competitive. We have an

[Traduction]

qu'à se perfectionner, ce qui a d'ailleurs donné de très bons résultats à Miramichi. Et la Miramichi nous permet aussi de pouvoir compter sur une source d'approvisionnement très adéquate en énergie et en bois.

Je veux vous dire que le libre-échange nous permettra de mettre en marche plus tôt que prévu la première machine dans une région où le taux de chômage est d'environ 30 p. 100. Au moment le plus intense de la construction de cette installation, pendant l'hiver de 1985-1986, il y avait 1,800 hommes qui travaillaient à ce projet, lequel a permis de faire vivre la région de la Miramichi et de rendre viables deux usines de pâte qui n'étaient pas tellement concurrentielles, et nous produisons et vendons maintenant un produit de classe internationale qui est concurrentiel avec tout autre produit dans le monde.

Et voilà, pour ce qui est de Repap. Je suis évidemment en faveur du libre-échange, et je pense qu'il rehaussera notre capacité de concurrencer les États-Unis en même temps que notre capacité d'investissement au Canada afin d'améliorer nos ressources forestières et de les transformer en produits d'une plus grande valeur, avec les avantages qui en découleront pour les Canadiens dans tout le pays.

Il serait présomptueux de ma part de vouloir parler au nom de toute l'industrie canadienne des produits forestiers. Nous n'en sommes qu'un segment, et ce n'est pas une entité amorphe; il y a aussi le segment du papier journal, celui du carton de toile, celui des papiers fins, et celui des produits transformés. Mais dans le segment du papier de haute qualité et à valeur ajoutée, nous sommes fiers de notre réussite. Nous comptons bien pouvoir mettre sur pied un programme d'investissement très vigoureux, axé principalement sur. . .

Il y a deux grands avantages qui sont vraiment dignes de mention. Nous écoulons environ 75 p. 100 de notre production aux États-Unis. Mais nous en écoulons aussi 25 p. 100 au Canada, et c'est la première fois qu'un imprimeur canadien et un éditeur canadien ont la possibilité d'utiliser du papier couché de première qualité fabriqué à l'aide d'un équipement de calibre international au Canada.

Jusqu'à maintenant, l'industrie canadienne a toujours importé des États-Unis environ 70 p. 100 du papier couché dont elle avait besoin. Pour vous brosser rapidement un bref tableau de la situation, le Canada fournit 70 p. 100 du papier journal imprimé au Canada, et jusqu'à ce que nous ayons mis en service notre usine à Miramichi, le Canada fournissait 1 p. 100 du papier couché requis par le marché. Le marché du papier journal, aux États-Unis, est de 11 millions de tonnes, et croît à raison de 1 à 2 p. 100 annuellement. Celui du papier couché est de 7,5 millions de tonnes, et croît à un rythme moyen de 6,5 p. 100 depuis les 15 dernières années.

C'est donc un secteur dynamique et à forte croissance, et, en tant que Canadiens, nous avons l'occasion de nous en réserver une part, pourvu que nous maintenions notre qualité sur le plan technique et, évidemment, que nous

[Text]

inherent advantage in Canada for the production of these high value-added papers with the beautiful spruce fibre, and it is the ideal fibre for the glossy printed paper.

• 1020

One other comment and then I will open it up to questions. People say we have too much trade with the United States, and maybe that is true, but they are our best customers. You have to take a look at what the alternatives are and one obvious alternative would be for us to sell into Europe. They have a Common Market over there, but they have a goddamn fence around it called a 9% tariff and we cannot get over that fence. Today I cannot really sell in Europe. The Scandinavians are selling into Europe very successfully without any duties and they are putting high value-added products into Europe. The Europeans have added high-class coated paper. The Europeans are selling into Canada and the United States but we are effectively barred from that market.

We built this paper machine under the aegis of dropping tariffs, and the reason there has not been the opportunity to build world-scale paper machines in Canada is because we do not have the population to support the investments that are needed; second, there has been a high tariff on the high value-added. The Americans have been quite willing to accept our newsprint and they have been making the high value-added stuff at home. It is the same basic principle the Japanese follow.

We are effectively precluded from competing on high quality value-added papers in Japan and in Europe. So with the United States' tariff barriers coming down—a few years ago they were 7.5% and I think this year they are 3% going to 2.5% next year—this has given us an incentive to try to hack it in the North American market with this investment.

I guess it is pretty clear where I come from, where Repap comes from. We see incredible opportunity to improve our capital investment, improve our market position and create very high-paying jobs for Canadians who have the educational and physical and mental attitude. As a matter of fact, I have always felt that one good Canadian was worth two Americans any day.

Mr. Allmand: Mr. Petty, it is a pleasure to meet you here in Fredericton. I may be mistaken, but despite our sizes, I think the last time we met was on a hockey rink—I think you were at Montreal West High.

[Translation]

maintenions nos coûts à un niveau concurrentiel. Nous avons un avantage inhérent, au Canada, pour la production de ces papiers à forte valeur ajoutée, avec la merveilleuse fibre que nous pouvons tirer de nos épinettes, et c'est la fibre idéale pour la fabrication du papier glacé.

Une dernière observation, et je répondrai ensuite à toutes vos questions. Certains disent que notre commerce dépend déjà trop des États-Unis. C'est peut-être vrai, mais ils sont notre meilleur client. Il faut examiner les autres choix que nous avons, et l'un des plus évidents serait de vendre nos produits en Europe. Mais en Europe, il y a le Marché commun; il y a l'obstacle d'un tarif de 9 p. 100, et c'est trop pour nous. Aujourd'hui, je ne peux pas vraiment vendre en Europe. Les Scandinaves le font, et avec beaucoup de succès, sans avoir de droit à payer. Ils vendent des produits à forte valeur ajoutée en Europe. Les Européens fabriquent eux aussi du papier couché de grande qualité. Ils en vendent au Canada aussi bien qu'aux États-Unis, mais leur marché nous est interdit.

Nous avons installé cette usine en supposant que les tarifs allaient diminuer, et s'il n'y a jamais eu de telles usines au Canada, c'est parce que notre population n'est pas suffisamment importante pour justifier les investissements requis, et, deuxièmement, parce que le tarif imposé sur les produits à forte valeur ajoutée a toujours été élevé. Les Américains ont toujours assez bien accepté notre papier journal, et ils fabriquaient le papier à forte valeur ajoutée chez eux. C'est le même principe que celui qu'appliquent les Japonais.

Nous sommes à toutes fins pratiques exclus du marché japonais et du marché européen pour ce qui est des papiers de haute qualité à forte valeur ajoutée. C'est ainsi que la réduction des tarifs aux États-Unis—de 7,5 p. 100, il y a quelques années, ils devraient tomber cette année à 3 p. 100 et l'année prochaine, à 2,5 p. 100—nous a donné le coup de pouce nécessaire pour effectuer cet investissement afin d'aller chercher tout ce que nous pouvons dans le marché nord-américain.

Et ceci résume ma position, et celle de Repap. Nous voyons là une occasion incroyable d'améliorer nos investissements, d'améliorer notre position dans le marché et de créer des emplois très rémunérateurs pour les Canadiens qui ont l'éducation, les qualités physiques et l'attitude voulues. Soit dit en passant, j'ai toujours pensé qu'un bon Canadien valait deux Américains.

M. Allmand: Monsieur Petty, je suis heureux de vous rencontrer ici aujourd'hui à Fredericton. Je fais peut-être erreur, mais malgré notre corpulement, je pense que la dernière fois que nous nous sommes rencontrés, c'était sur une patinoire—vous étiez alors au Montreal West High, je crois.

[Texte]

Mr. Petty: That is right.

Mr. Allmand: I was at Loyola and you won the game six to one. That is a long time ago.

Mr. Petty: You are darn right.

Mr. Allmand: I do not know why I remember that, but it all came back—early 1950s.

Mr. Petty: Yes, it was. I graduated out of Montreal West in 1950, went to McGill and graduated in 1954.

Mr. Allmand: I remember that well.

I want to make clear that we favour freer trade with the United States and other countries and anything that would provide greater access to the American market. It is interesting to note that your company now does, you said, 75% of your business in the United States.

Just a minute, Mr. Petty, we are being interrupted.

A voice: The people of Canada have no rights; they are going to sell Canada whether we want it or not. You are not listening to us! They do not hear; they are going to do it. Do you really think they care? They are going to sell Canada, whether we want them to or not.

Mr. Allmand: Mr. Petty, as I was saying, we are favourable to lowering tariff barriers around the world and to providing for greater access for trade. As a matter of fact, since the end of the Second World War, trade barriers have come down considerably and you point out yourself that you are now doing 75% of your business in the United States.

• 1025

I want to ask you this. While we are in favour of freer trade and the liberalization of trade, we are no longer in a theoretical discussion on free trade; we are looking at a particular deal that has been struck, of which we only have the Elements of Agreement—the 35-page document. We are still waiting for the legal deal. But that is what we are focusing on. Many Canadians feel that in that particular deal we lost more than we gained.

In preparing for this meeting and giving us your comments, did you look at the deal simply from the point of view of your own industry? You say that as far as your industry is concerned you see some opportunities there. And that is a legitimate approach. But I wanted to ask whether you are evaluating the deal from the point of view of your own company and your own industry or

[Traduction]

M. Petty: C'est juste.

M. Allmand: J'étais à Loyola, à cette époque, et vous avez gagné la partie six à un. Cela se passait il y a déjà fort longtemps.

M. Petty: Oui, vous avez drôlement raison.

M. Allmand: Je ne sais pas pourquoi je me souviens de cela, mais cela m'est revenu—c'était au début des années 50.

M. Petty: Oui, en effet. J'ai terminé mes études à Montreal West en 1950, et je suis ensuite allé à McGill, où j'ai obtenu mon diplôme en 1954.

M. Allmand: Oui, je m'en souviens bien.

Je veux que vous sachiez que nous sommes en faveur d'une plus grande libéralisation des échanges commerciaux avec les États-Unis et d'autres pays, et de tout ce qui peut nous donner un meilleur accès au marché américain. Il est intéressant de noter que votre société écoule déjà aujourd'hui 75 p. 100 de sa production aux États-Unis, comme vous l'avez dit.

Un instant, monsieur Petty, quelqu'un nous interrompt.

Une voix: Les Canadiens n'ont aucun droit; on va vendre le Canada, que nous le voulions ou non. Vous ne vous écoutez pas! Ils font la sourde oreille; ils vont vendre le Canada. Pensez-vous vraiment que cela les dérange? Ils vont vendre le Canada, que nous le voulions ou non.

M. Allmand: Monsieur Petty, comme je le disais, nous souhaitons que les barrières tarifaires soient réduites dans le monde et que les portes soient davantage ouvertes en fonction du commerce. Soit dit en passant, depuis la fin de la Deuxième Guerre, les barrières commerciales se sont considérablement abaissées, et vous faites vous-même remarquer que vous exportez aujourd'hui 75 p. 100 de vos produits aux États-Unis.

Je veux vous demander ceci. Bien que nous soyons en faveur d'une plus grande libéralisation du commerce, le temps des discussions théoriques est passé, et nous discutons aujourd'hui d'une entente particulière qui a été conclue et dont nous ne pouvons discuter qu'à partir des éléments de l'accord—ce document de 36 pages. Le document juridique se fait toujours attendre. Mais c'est bel et bien de cela que nous discutons. De nombreux Canadiens ont le sentiment que nous avons plus fait de concessions qu'autre chose dans cet accord.

En préparant vos observations en prévision de cette réunion, vous êtes-vous contenté d'examiner l'accord uniquement à partir de l'intérêt qu'il peut présenter pour votre industrie? Vous dites qu'il présente un certain nombre de possibilités intéressantes pour votre industrie. C'est une attitude tout à fait légitime. Mais je veux vous demander si vous ne l'évaluez qu'en fonction des intérêts

[Text]

whether you are looking at it as a total deal as to what was gained and lost all around.

Mr. Petty: I am a Canadian, and although I would have to be candid and say that I have a tendency to look at the world through the eyes of Repap and what is good for our company, when I start with the premise that nothing happens until somebody buys something, and if this deal provides access to 250 million people, it is my gut feeling, as I look at the various segments of Canadian industry, that as a country we stand to gain far more than we would lose. In terms of economic theory it has been well established that you maximize the standards of living by increasing world trade and by utilizing to the maximum extent the theory of relative comparative advantage.

There may be some discomfort; there may be some winds of change that have to blow through, but they are going to blow through this economy with or without a free trade deal.

I want you to know there are a number of people in the Canadian fine paper industry who have been against free trade. I personally have disagreed rather violently with them and thought they were pretty damn shortsighted when you look at the opportunity of a marketplace and access to it. In Montreal we would have a market of 150 million people within 500 miles of Montreal.

Again, I do not want to bring it back to my industry, but all the printers in eastern Canada, with new raw material such as we can provide, are completely competitive in the United States. Now, they have to get the hell of their asses and work at it, but I think you will find there will be additional capital investment made in the printing industry, the converting industry, and all the high tech industries that surround this industry.

I do not know if you folks are aware of the magnitude of the printing and publishing business. Everybody takes paper for granted, but I think it is the third or fourth largest industry in the United States. It is terribly important, and we have a comparative advantage with our geography and with our wood fibre.

I am going on too long. But, yes, I have looked at the total picture, not just from the point of view of Repap, sir.

Mr. Allmand: You realize that under the particular deal struck... For example the soft lumber case has not been solved; that has not been withdrawn. It is grandfathered in a sense.

Also, you understand that countervail can still be used by the United States against Canada. As a matter of fact, one of the things the American government considers to be countervailable is assistance under regional development programs. That has been made public in

[Translation]

de votre propre société et de votre propre industrie, ou si vous tenez aussi compte de ce que l'on a gagné et de ce que l'on a perdu dans l'ensemble.

M. Petty: Je suis un Canadien, et bien que je doive avouer en toute candeur que j'ai une tendance à regarder le monde à travers les intérêts de Repap et ce qui est bon pour notre société, quand j'ai débuté avec la prémisse que rien ne se passe jusqu'à ce que quelqu'un achète quelque chose, et si cet accord nous donne accès à un marché de 250 millions de personnes, en considérant les divers segments de l'industrie canadienne, j'ai le sentiment qu'en tant que pays, nous avons beaucoup plus à y gagner qu'à y perdre. La théorie économique démontre clairement qu'on maximise les niveaux de vie en augmentant le commerce à l'échelle internationale et en mettant au maximum à profit la théorie des avantages relatifs.

On peut être mal à l'aise devant une telle éventualité; il y aura peut-être certains vents de changement qui devront souffler, mais nous n'y échapperons pas dans cette économie, avec ou sans accord de libre-échange.

Je veux que vous sachiez qu'il y a un certain nombre de personnes dans l'industrie canadienne des papiers fins qui se sont opposées au libre-échange. Je leur ai personnellement et plutôt violemment fait part de mon désaccord, et je leur ai dit qu'ils avaient drôlement la vue courte, quand on songe aux possibilités que peut offrir un tel marché. A Montréal, nous aurions accès à un marché de 150 millions de personnes à 500 milles à peine.

Je ne veux pas ramener tout cela à mon industrie, encore une fois, mais tous les imprimeurs de l'est du Canada, avec les nouveaux produits que nous pouvons leur fournir, sont vraiment concurrentiels aux États-Unis. Mais il faut qu'ils s'attellent à la tâche. Ça ne viendra pas tout seul. Je crois que nous pourrions constater que cet accord aura apporté de nouveaux investissements dans l'industrie de l'impression, l'industrie de la conversion, et toutes les industries de haute technologie connexes.

Connaissez-vous l'importance de l'industrie de l'impression et de la publication? Tout le monde considère le papier comme de l'acquis, mais je crois que sa production représente la troisième ou la quatrième industrie en importance aux États-Unis. C'est une industrie extrêmement importante, et notre situation géographique ainsi que notre fibre de bois nous procurent un net avantage comparatif.

Je m'entends beaucoup trop. Oui, j'ai considéré la question dans l'ensemble, et pas seulement du point de vue de Repap, monsieur.

M. Allmand: Vous comprenez que l'accord qui a été conclu... Par exemple, le cas du bois d'oeuvre n'est toujours pas réglé; le tarif existe toujours. On l'a maintenu, si vous voulez.

Vous comprenez que les États-Unis peuvent encore créer des mesures compensatoires à l'égard du Canada. Soit dit en passant, l'aide accordée dans le cadre des programmes de développement régional est l'une des choses qui peuvent faire l'objet de mesures

[Texte]

documents they have put out. And I understand that a good many of the pulp and paper companies in New Brunswick and in the Atlantic region have received assistance from regional development. I do not know whether your company has or has not received grants from the—

• 1030

Mr. Petty: Yes, we did. We received a \$30 million grant for regional development that helped with the installation of the Miramichi project. I might add, it was initiated during the Liberal regime and then followed through by the Conservatives. So you both have to share responsibility for this investment.

Mr. Allmand: My point is that these things will still be considered countervailable. So the fact is—

Mr. Petty: Countervail, as I understand it, is only if you are doing damage and they can prove damage—that you are underselling the U.S. We go into the U.S. market, and because we have a mill in Wisconsin, and because we have an extensive marketing organization, we sell products at the same price. We are not undercutting anybody in the United States. So nobody can ever accuse us. . . . We have contracts. When we did this deal we had 150,000 tonnes of this capacity pre-sold at full market prices to our customers.

Mr. Allmand: But did you as a Canadian believe that Canadians were doing damage to the U.S. market in the shakes and shingles business, or in the softwood lumber? Were we really doing damage there?

Mr. Petty: Well, I think I would say that they threw a piece of red meat to the politicians on the west coast, and there was a sacrificial lamb put up that had to do with the political situation in the United States. I do not think the merits of the economic case prevailed. This was strictly a political deal that hopefully—

Mr. Allmand: Can that not happen again, though?

Mr. Petty: Well, I guess it could. I cannot predict what would happen. I do feel that while this judicial process, or lack of a judicial process. . . whatever the arbitration system is, there will be pre-defined procedures that we can look to to handle these kinds of things. So we will continue to have some frictions and there will be disputes, basically, but if it results in greater prosperity for Canadians and a higher standard of living, which is my conviction, I think we will take some lumps. . . no free lunch.

Mr. Crosby: Mr. Petty, welcome to the committee. I have taken so many notes on what you have said that I do

[Traduction]

compensatoires, selon le gouvernement américain. C'est un principe qui a été rendu public dans des documents qu'il a publiés. Et je crois qu'il y a pas mal de sociétés de pâtes et papiers au Nouveau-Brunswick et dans la région de l'Atlantique qui ont bénéficié de cette aide. Je ne sais pas si votre société a reçu ou non des subventions dans le cadre du. . .

M. Petty: Oui. Nous avons reçu une subvention de 30 millions de dollars dans le cadre du programme de développement régional, qui nous a facilité les choses dans le projet de Miramichi. Je devrais ajouter que tout avait débuté du temps du gouvernement libéral, et que le gouvernement conservateur y a donné suite. Les deux partis peuvent donc partager la paternité de cet investissement.

M. Allmand: Mais il n'en demeure pas moins que ce sont toujours des choses qui peuvent faire l'objet de mesures compensatoires. Il est donc évident. . .

M. Petty: Des droits compensatoires ne se justifient, si je comprends bien, que lorsqu'une mesure occasionne des dommages, et qu'on peut le prouver—lorsqu'une société canadienne vend ses produits moins chers qu'une société américaine. Nous vendons nos produits aux États-Unis, et parce que nous avons une usine au Wisconsin, et parce que notre organisation de mise en marché est importante, nous vendons nos produits au même prix. Nous ne vendons pas nos produits moins cher que les autres sociétés aux États-Unis. Personne ne peut donc nous accuser. . . nous avons des contrats. Quand nous avons conclu cette entente, nous avions déjà vendu à nos clients, à l'avance, et à plein prix, 150,000 tonnes de produits.

M. Allmand: Mais en tant que Canadien, étiez-vous convaincu que les Canadiens allaient faire du tort aux Américains dans leur marché en ce qui a trait aux bardeaux ou au bois d'oeuvre? Allions-nous vraiment leur faire du tort?

M. Petty: C'est une concession que l'on a faite aux politiciens de la côte ouest, une concession qui avait davantage trait à la situation politique qu'autre chose. Je ne pense pas que les facteurs économiques aient tellement joué dans tout cela. C'était strictement une concession politique par laquelle on espérait. . .

M. Allmand: Cela peut-il toutefois se reproduire?

M. Petty: Oui, je suppose. Je ne peux pas prédire l'avenir. Je suppose que nous pourrions compter sur des procédures définies à l'avance, dans le cas du système d'arbitrage, qui nous permettront de venir à bout de ces difficultés. Il y aura donc encore des frictions et des disputes, mais si cet accord apporte une plus grande prospérité aux Canadiens et augmente le niveau de vie, ce qui est ma conviction, je crois que nous aurons progressé.

M. Crosby: Monsieur Petty, soyez le bienvenu à notre comité. J'ai pris tellement de notes à propos de ce que

[Text]

not know if I can pull this all together in any meaningful form. But I want to focus on one or two things you said, particularly following as they did from Reverend DeMarsh, because when I heard his presentation I began to ask myself: What are we looking at here? Are we looking at some social policy for Canada for the next 50 or 100 years, or are we looking at an agreement that codifies the trading rules between Canada and the United States? I appreciate Reverend DeMarsh's view of the free trade agreement, but as far as I am concerned, it is a document that codifies the trading rules between Canada and the United States, and nothing more.

It may happen that things evolve and develop from those new trading rules, and I understand that, and we will have to be very carefully on guard in Canada to see that they do not affect adversely our social programs, or our sovereignty, or our economic structures. But I do not understand for one moment how Reverend DeMarsh and many others look at the Elements of the Agreement and reach all these conclusions on what is going to happen in the future.

So bearing that in mind, I want to focus on one word that you used in your presentation, the word "entrepreneur". You said you were an entrepreneur, and I take it that you said that with some pride. I want to say to you that I am not an entrepreneur. I did things in my career like starting the Legal Aid Program in Nova Scotia, and working for five years dealing with poverty law, so I cannot make that claim. But I see nothing wrong with being an entrepreneur. I do not think Canada was built by lawyers who practiced poverty law. I think Canada was built by business people, industrialists who were entrepreneurs. And that is what, as far as I am concerned—and I say that as a legal aid lawyer—we are trying to do. That is what the government is trying to do in this agreement—give industry a greater opportunity to trade in a larger market, having regard to the protectionist measures abroad, particularly in the United States, and having regard to our access to other world markets.

Mr. Petty, you have demonstrated very effectively for all to see, hear and read what this is all about. I take it you share that view of the free trade agreement: that it is simply a document under which we are going to establish the rules for trading with the United States.

Having said that, I want to focus on one or two of the points you mentioned. What are your fears of activity in

[Translation]

vous avez dit que je ne sais pas si je vais arriver à en faire un tout intelligible. Mais je veux surtout insister sur une ou deux choses que vous avez dites, en particulier après ce que nous avons entendu dire par le révérend DeMarsh, parce qu'en écoutant son exposé, je me suis mis à me demander ce que nous étions en train d'examiner. Sommes-nous en train d'examiner une politique sociale quelconque pour le Canada pour les 50 ou 100 prochaines années, ou s'agit-il plutôt d'un accord qui codifie les règles commerciales entre le Canada et les États-Unis? J'apprécie à sa juste valeur l'opinion du révérend DeMarsh à propos de l'accord du libre-échange, mais pour moi, ce n'est qu'un document qui codifie les règles commerciales entre le Canada et les États-Unis, et rien de plus.

Il peut fort bien arriver que les choses évoluent à partir de ces nouvelles règles, ce que j'admets volontiers, et nous allons devoir nous montrer très vigilants au Canada pour que ces règles n'entament en rien nos programmes sociaux, notre souveraineté ou nos structures économiques. Mais je ne comprends pas un seul instant comment le révérend DeMarsh et bien d'autres encore peuvent bien lire les éléments de l'accord et en arriver à toutes ces conclusions sur ce que nous réserve l'avenir.

Ceci dit, je veux insister sur un mot que vous avez utilisé dans votre exposé, le mot «entrepreneur». Vous avez dit que vous étiez un entrepreneur, et je suppose que cela n'allait pas sans une certaine fierté. Je veux vous dire que je ne suis pas un entrepreneur. Au cours de ma carrière, j'ai fait des choses comme lancer le programme d'aide juridique en Nouvelle-Écosse, et j'ai travaillé pendant cinq ans dans le contexte de la loi sur la pauvreté. Je ne peux donc pas me qualifier d'entrepreneur mais je ne vois rien de mal à l'être. Je ne crois pas que ce sont des avocats qui ont bâti le Canada. C'est plutôt à des gens de l'entreprise, de l'industrie, à des entrepreneurs, que l'on doit cette grande oeuvre. Et personnellement—en tant qu'avocat spécialisé dans le domaine de l'aide juridique—je pense que c'est exactement ce que nous essayons de faire à l'heure actuelle. C'est précisément ce que le gouvernement tente de faire dans cet accord—donner davantage à l'industrie la possibilité d'accéder à un plus vaste marché, contre les mesures protectionnistes à l'étranger, particulièrement aux États-Unis, et favoriser l'accès aux autres marchés étrangers.

Monsieur Petty, vous avez expliqué très efficacement et très clairement à tout le monde de quoi il retourne vraiment. Je suppose que vous êtes d'accord avec moi pour dire que l'accord de libre-échange n'est qu'un document dans lequel on aura établi les règles qui régiront nos relations commerciales avec les États-Unis.

Ceci dit, je veux revenir à un ou deux points que vous avez mentionnés. Que craignez-vous qu'il puisse arriver,

[Texte]

the United States if the free trade agreement is not signed, in terms of your ability to export to the United States market?

Mr. Petty: We all know there has been this increasing sense of protectionism developing in the United States Congress. Maybe Black Monday has lanced that boil temporarily. But I think we have a unique opportunity to demonstrate to the world at large that we can work out a mutually beneficial trading arrangement that will benefit both parties.

This is not a zero-sum game. I take a tree, cut it down and we put people to work. Then we change the process, add some water, some energy, and two plus two does not end up making four; it makes nine, ten, and sometimes a hundred if you hit it.

I believe there are opportunities for the synergistic aspects of these two countries to work together to take care of our advantages, to take advantage of them for the benefit of the Canadian people, and create dynamic jobs on a competitive world-wide basis. That is what it is all about.

Mr. Crosby: Mr. Petty, there has been mention before the committee of regional development and the threat to regional development programs designed to encourage the establishment and expansion of business, particularly in areas like the Maritime provinces. I understand from your testimony that your company was a beneficiary of one of those programs.

Mr. Petty: That is right.

Mr. Crosby: When you received that benefit, knowing you were going to create this enhanced paper product and knowing you would be exporting particularly to the United States, did you take into consideration that the assistance you were receiving might be countervailable under GATT or under the laws of the United States?

Mr. Petty: We started working on this deal in 1983-84 when the whole subject of countervail was pretty dormant, so we were not concerned about it at the time. If you look at the relative significance of the grant, it is a very small proportion of the total, less than 10% of the total investment.

No we did not consider it as it was not a high-level thing. We were looking at the possibility of tariff barriers being further reduced.

Mr. Crosby: Any further reduction of those tariff barriers, as I understand your testimony, would give you that much more opportunity to compete in the United States market.

Mr. Petty: Yes. Right now I am paying \$30 a tonne duty to the United States government to cross the border. Under free trade that would be wiped out, obviously, and

[Traduction]

si l'accord de libre-échange n'était pas signé, à votre capacité d'exporter vers les États-Unis?

M. Petty: Nous savons tous que la tendance au protectionnisme a beaucoup augmenté au sein du Congrès des États-Unis. Les événements du lundi noir ont peut-être un peu contribué à atténuer les choses temporairement. Mais je pense que nous avons une occasion unique de démontrer au monde entier que nous pouvons arriver à conclure un accord commercial qui profitera aux deux parties.

Nous allons y gagner. Je prends un arbre, je le coupe, et nous mettons les gens au travail. Puis, nous modifions le processus, nous ajoutons un peu d'eau, un peu d'énergie et deux plus deux ne font plus quatre, mais bien neuf, dix, et parfois cent quand on est le moins chement chanceux.

Je crois que la synergie de ces deux pays peut nous permettre de tirer parti des avantages que nous possédons, d'en tirer parti dans l'intérêt de la population canadienne et de créer des emplois dans une activité concurrentielle à l'échelle mondiale. Voilà vraiment de quoi il retourne.

M. Crosby: Monsieur Petty, on a fait allusion au développement régional et à la menace à l'égard des programmes de développement régional destinés à encourager la création et le développement de l'entreprise, notamment dans des régions comme les Maritimes. Je comprends, à votre témoignage, que votre société a bénéficié de l'un de ces programmes.

M. Petty: C'est juste.

M. Crosby: Quand vous avez reçu cet avantage, sachant que vous alliez créer ce produit amélioré et que vous alliez particulièrement exporter vers les États-Unis, avez-vous songé à la possibilité que cette aide que vous receviez puisse faire l'objet de mesures compensatoires en vertu du GATT ou des lois des États-Unis?

M. Petty: Nous avons commencé à travailler sur ce projet en 1983-1984, et à ce moment-là, on ne parlait pas tellement des mesures compensatoires. Nous ne nous sommes donc pas préoccupés de cette question. Si vous considérez l'importance relative de la subvention, vous vous rendrez compte qu'elle ne représente qu'une toute petite partie de l'investissement total, soit moins de 10 p. 100.

Non, nous n'avons pas examiné cette question, puisque ce n'était pas plus important que cela. Nous songions plutôt à la possibilité que les barrières tarifaires soient encore réduites.

M. Crosby: Toute autre réduction de ces tarifs, si je comprends bien ce que vous nous avez dit, augmenterait d'autant plus vos possibilités d'être concurrentiels dans le marché des États-Unis.

M. Petty: Oui. À l'heure actuelle, je paie un droit de 30 dollars la tonne au gouvernement des États-Unis pour traverser la frontière. Dans le cadre du libre-échange, ce

[Text]

make us that much more competitive. It works the other way. Instead of the Canadian printers bringing in 70% of their paper and paying duty on a good portion of it, they would have access to lower-cost material.

I am not sitting here saying that I should ship my New Brunswick paper to British Columbia. I think it makes a hell of a lot more sense for me to send my paper to the southeastern United States or to Toronto. We can even compete as far west as Winnipeg, but the railroads start to eat you up after that.

So I think there are certain geographical facts of life that we, as Canadians, have to live with. At the same time we have to protect our Canadian—I do not want to use the word culture, but just the fact that we are Canadians and have a clear and separate identity. I have lived in the United States, and Canadians are different.

• 1040

Mr. Crosby: Will you elaborate on it? How do you see our culture being eroded by increased exports from your company to the United States?

Mr. Petty: I do not see any erosion of our culture. There are people who say because we increase our trading relationship, it is going to impact our culture. I do not see any reason for it to happen or change it one bit.

Mr. Crosby: As far as I am concerned, Mr. Petty, the free trade initiative is about economic opportunities in Canada to increase employment and create jobs. If it does not create new employment and new jobs for Canadians, the initiative will be a failure. I want to focus in relation to your experience on job creation.

You said you revived an important segment of the industry in the Newcastle area in New Brunswick, the Miramichi. We know about the high degree of unemployment in that area. Will you tell us more specifically what you have done in terms of job creation in your area?

Mr. Petty: As background, this was a massive investment, as I said, during the construction period. The investment created a situation where at our peak period we had 1,800 construction jobs going in fall 1985 and winter 1986. It lasted for a period of about 15 months.

I bought the Acadia mill. We had about 400 people there. The Newcastle mill had 600 or 700 people. Then you have to add on the work force that cuts and supplies wood to the mill. I think at different times of the year you are talking of probably another 2,000 to 2,500 people cutting and supplying wood to both these operations,

[Translation]

droit serait éliminé, évidemment et nous serions d'autant plus concurrentiels, et c'est aussi vrai dans l'autre sens. Les imprimeurs canadiens, plutôt que d'importer 70 p. 100 de leur papier et de verser des droits sur une bonne partie de leurs achats, auraient accès à des produits moins chers.

Je ne dis pas que je devrais vendre en Colombie-Britannique mon papier produit au Nouveau-Brunswick. Je pense qu'il serait beaucoup plus sensé de ma part de l'exporter vers le sud-est des États-Unis ou vers Toronto. Nos prix peuvent même être concurrentiels jusqu'à Winnipeg, mais à partir de là, les tarifs ferroviaires mangent nos profits.

Je pense donc qu'il y a un certain nombre de réalités, sur le plan géographique, avec lesquels nous devons accepter de composer en tant que Canadiens. Parallèlement, nous devons protéger notre—je ne veux pas utiliser l'expression «culture canadienne»—mais tout simplement le fait que nous sommes Canadiens, et que nous avons une identité claire et distincte. J'ai vécu aux États-Unis, et les Canadiens sont différents.

M. Crosby: Pouvez-vous nous en dire un peu plus long là-dessus? D'après vous, comment un accroissement de vos exportations vers les États-Unis pourrait-il entraîner une érosion de la culture canadienne?

M. Petty: Je ne pense pas qu'il y aura érosion de notre culture. Certains disent que, si nous avons des liens commerciaux plus étroits avec les États-Unis, cela mettra notre culture en péril. Je ne vois pas pourquoi ça se produirait.

M. Crosby: A mon avis, monsieur Petty, cet accord de libre-échange porte sur les perspectives économiques au Canada et visent à accroître le nombre d'emplois disponibles. Si cet objectif n'est pas atteint, cet accord aura été un échec. J'aimerais maintenant parler avec vous de votre expérience dans le domaine de la création d'emplois.

Vous avez dit que vous aviez relancé un élément important du secteur dans la région de Newcastle au Nouveau-Brunswick, le long de la rivière Miramichi. Nous savons que le taux de chômage est très élevé dans cette région. Pouvez-vous nous en dire un peu plus long sur les emplois que vous y avez créés?

M. Petty: Je dois rappeler qu'il y a eu des investissements très importants durant la période de construction. Pendant la période de pointe, à l'automne 1985 et à l'hiver 1986, 1,800 employés s'occupaient de la construction de cette usine. Ce projet a duré environ 15 mois.

J'ai acheté l'usine d'Acadia. Environ 400 personnes y travaillaient. L'usine de Newcastle comptait 600 ou 700 employés. Il ne faut pas oublier ceux qui s'occupaient de la coupe du bois utilisé par les usines. Ainsi, selon la période de l'année, il y a 2,000 ou 2,500 personnes qui coupent et qui fournissent le bois à ces deux usines; de

[Texte]

prior to the installation of the paper machine, which has created 170 new jobs basically, just directly on the location.

Just as importantly, it solidified the security and the viability of the existing jobs in the groundwood pulp mill and in the kraft pulp mill. It has basically guaranteed that in good and bad markets these operations will continue to run at full capacity. We are integrated for work and have the ability to consume over a third of the total pulp production and to convert it into coated paper. Our plans are at the appropriate time to add a second paper machine and to consume more of the raw material and sell it as higher-value-added coated paper.

When you look at the total impact on the region, it is very significant. I have never sat down and added it all up; I leave it to somebody else to do this.

Mr. Crosby: Maybe you should add it up. Let me look at the negative side. If the United States Congress were by some means, which I do not pretend to understand, to embargo coated paper from Canada, what would happen to your operation?

Mr. Petty: I think there would be some major hardship. We would have to curtail operations. We would have our Canadian home market but it would only take 25% of the capacity. I imagine we would find some other, less profitable markets and be able to run the place at 50% of capacity, compared to running it flat out. It would impact the entire viability of the investment and the consequent ability to employ people.

I would like to make the point that these jobs are high-paying jobs. We are talking about papermakers on the Miramichi who make \$50,000 and \$60,000 a year. I forget what our base rate is but it is about \$15 an hour and it is going up. These are highly productive, well-paid, highly trained people.

We spent \$7 million in training these folks. I want you to know that we imported the technology from our mill in Wisconsin; this is where we acquired the technology. We brought it back from the United States, trained the people in Wisconsin and made papermakers out of New Brunswickers who had never really had any exposure to this highly technical, very sophisticated technology.

• 1045

Mr. Crosby: I hope the people who are trying to stop the free trade agreement know that they are condemning the jobs of workers in Newcastle, New Brunswick.

Mr. Petty: That may be a little bit of an overstatement.

An hon. member: Survive and prosper, no matter what happens.

Mr. Langdon: I thank Mr. Petty for that last remark. It is the usual overstatement, which I think needs to be tackled.

[Traduction]

plus, grâce à l'installation de la nouvelle machine à papier, 170 nouveaux emplois ont été créés sur place.

Ce projet a permis de maintenir les emplois à la fabrique de pâte mécanique et à la fabrique de pâte Kraft. Ainsi, même en période de récession, ces fabriques fonctionneront à pleine capacité. Nous pouvons d'ailleurs utiliser plus du tiers de la production totale de pâte pour fabriquer du papier couché. Au moment opportun, nous installerons une deuxième machine à papier et utiliserons ainsi une encore plus grande partie de la pâte fabriquée; nous pourrions ainsi produire et vendre du papier couché qui aura une valeur ajoutée plus élevée.

Ainsi, ces activités sont très importantes pour la région. Je n'ai pas pris le temps de faire tous les calculs; je laisserai les autres le faire s'ils le désirent.

M. Crosby: Peut-être devriez-vous justement faire ces calculs. Passons aux aspects négatifs. Si le Congrès américain décidait, pour une raison que je ne comprendrais pas, d'imposer un embargo sur le papier couché provenant du Canada, qu'advierait-il de vos fabriques?

M. Petty: La situation serait difficile. Il faudrait limiter nos activités. Nous avons un marché canadien, mais il n'achète que 25 p. 100 de nos produits. Je suppose qu'il nous faudrait trouver d'autres marchés moins rentables et faire fonctionner nos fabriques à 50 p. 100 de leur capacité plutôt qu'à 100 p. 100. Évidemment, la viabilité de l'investissement et notre possibilité de créer des emplois en subiraient les conséquences.

Je désire signaler que ces emplois sont très bien rémunérés. Les employés de l'usine de papier de la Miramichi ont un salaire d'environ 50,000\$ ou 60,000\$ par année. Je ne sais pas quel est le salaire de base mais je crois qu'il est d'environ 15\$ de l'heure et qu'il est à la hausse. Ces employés sont très productifs, bien payés et ont une formation spécialisée.

Nous avons consacré 7 millions de dollars à leur formation. Nous avons importé les techniques de notre usine du Wisconsin. Nous avons ramené ces techniques des États-Unis, formé les employés au Wisconsin et fait des spécialistes de la fabrication du papier, de résidents du Nouveau-Brunswick qui n'avaient jamais été en contact avec ces techniques de pointe très poussées.

M. Crosby: J'espère que ceux qui ne veulent pas que l'on signe cette entente de libre-échange sont conscients du fait que cette décision entraînerait la disparition des emplois de gens de Newcastle au Nouveau-Brunswick.

M. Petty: Vous exagérez peut-être un peu.

Une voix: La survie et la prospérité à tout coup.

M. Langdon: Je tiens à remercier M. Petty de ce dernier commentaire. C'est le genre d'exagération habituelle auquel il faut mettre fin.

[Text]

I also want to congratulate you on the contribution you have made to an area that has suffered considerable unemployment here in New Brunswick. You have clearly made some contribution to it—not as much contribution as needs to be made obviously, but the Miramichi has at least received a considerable boost from your efforts.

I have a couple of questions I would like to put to you. You say that the present tariff is 2.5%. What percentage of your exports of these fine papers, these coded papers, do you export to the United States?

Mr. Petty: From the Miramichi, about 75% will go into the United States and roughly 25% into Canada.

Mr. Langdon: It would therefore be fair to say that this 2.5% tariff, while you would prefer it was not there, is not really stopping you from exporting. You are running it flat out. You are exporting 75% of your output to the United States. That 2.5% barrier is not really a significant problem.

Mr. Petty: Oh, yes. You know, \$30 a tonne is a significant factor. If you multiply it by 150,000 tonnes a year, it is a significant amount of money. We have taken—

Mr. Langdon: Certainly it is not blocking you from the markets.

Mr. Petty: At this point it is not stopping us, but I can tell you that if the tariffs were still at 7.5% and not coming down, we would not have been able to make the investment. The prospect of lower tariffs and access to the U.S. market were therefore critical in our ability to put the \$400 million financial package together needed to make this investment.

Yes, I would say that 2.5% obviously did not shut us out. We are looking forward to getting it down to zero, but—

Mr. Langdon: Yes. Did that reduction in fact take place through the usual GATT series of rounds, which brought tariff rates down?

Mr. Petty: That is right; it was over the last five years.

Mr. Langdon: Yes. Okay. I would like to ask about what you referred to in your annual accounts as development incentives in respect of eligible capital expenditures. In your report dated June 25, 1987, you list this as totalling \$52 million, of which only \$20 million is repayable.

Mr. Petty: Yes, that is the \$30 million. The difference is the \$30 million development regional incentive grant that was—

Mr. Langdon: And the \$20 million in itself is—

[Translation]

Je tiens également à vous féliciter de votre apport dans une région du Nouveau-Brunswick qui a toujours connu un taux de chômage élevé. Vous avez, c'est évident, su créer des emplois—pas autant qu'il en faut, c'est évident, mais tout au moins grâce à vos efforts, nombre d'emplois ont été créés dans la région de la Miramichi.

J'aimerais vous poser quelques questions. Vous dites que le droit de douane imposé à vos produits s'élève actuellement à 2,5 p. 100. Quel pourcentage de votre production de papiers fins, de papier couché, exportez-vous aux États-Unis?

M. Petty: Environ 75 p. 100 de la production de la Miramichi sera expédiée vers les États-Unis; le reste, environ 25 p. 100, sera vendu au Canada.

M. Langdon: Il serait donc juste de dire que ce droit de douane de 2,5 p. 100, même si vous préféreriez qu'il n'existe pas, ne vous empêche pas vraiment d'exporter vos produits. Vos fabriques fonctionnent à 100 p. 100. Vous exportez donc 75 p. 100 de votre production vers les États-Unis. Ce droit de 2,5 p. 100 ne représente donc pas un problème important.

M. Petty: Mais oui. C'est important quand vous parlez de 30\$ la tonne. Si vous multipliez ce chiffre par 150,000 tonnes par année, cela représente quand même un montant très élevé. Nous avons. . .

M. Langdon: Mais cela ne vous empêche pas d'avoir accès aux marchés américains.

M. Petty: Pas encore, mais si ces droits étaient restés à 7,5 p. 100 et qu'on ne prévoyait pas les abaisser, nous n'aurions pas été en mesure de faire ces investissements. Nous avons pu obtenir les 400 millions de dollars nécessaires à ces investissements parce que nous savions que ces droits de douane baisseraient et que nous aurions ainsi accès aux marchés américains. Il s'agissait de facteurs très importants.

Je dois reconnaître que ces droits de douane de 2,5 p. 100 ne nous empêchent pas de vendre nos produits aux États-Unis. Nous avons hâte que ces droits disparaissent complètement, mais. . .

M. Langdon: Je vois. Est-ce lors des négociations du GATT qu'on a convenu d'abaisser ces droits de douane?

M. Petty: Oui; ces négociations se sont déroulées au cours des cinq dernières années.

M. Langdon: Dans vos états financiers, vous classez parmi les immobilisations admissibles certains encouragements au développement. Dans votre rapport du 25 juin 1987, vous dites que des 52 millions de dollars reçus en encouragements, seuls 20 millions sont remboursables.

M. Petty: C'est exact; il y a eu une subvention au développement régional de 30 millions de dollars qui. . .

M. Langdon: Et ces 20 millions de dollars représentent. . .

[Texte]

Mr. Petty: It is a repayable loan, indexed to inflation.

Mr. Langdon: It is repayable once you start hitting a profitable position.

Mr. Petty: It is repayable once you get to full capacity and out of the—

Mr. Langdon: Yes. It is \$52 million in a sense, or \$30 million.

What the Deputy Minister of Finance said in Ottawa just a few weeks ago was that we were going to have to change our regional development programs considerably because of this trade agreement with the United States. The Conservative side may not take the comments of the Deputy Minister of Finance too seriously, but I personally think he is likely to have a fair amount of influence since he has been one of the appointments that the Prime Minister has made.

• 1050

Mr. Petty: Who are we talking about now? Is that Mr. Hartt?

Mr. Langdon: That is right, Stanley Hartt.

With respect to these development incentives... If companies in the United States start to recognize you as an even more major competitor, if you added that second paper machine you talked about, for instance, and so were exporting double the capacity to the United States, if tariffs decreased to zero so you could export even more, would you not be subject to countervail action by the United States because of these development incentives you have received?

Mr. Petty: No, I do not believe we would at all. We have gone to American printers and publishers and gotten contracts for the full output of the mill. So we are not underselling the American producers. We are not causing any market damage. We are an established producer. We have two shipping locations today. We are in a rather favourable position. We can ship paper from Wisconsin into the Chicago market, or we can ship Miramichi paper into the southeastern quadrant. As I understand countervail, they have to prove you have done market damage. When you are selling at the same price, head to head with the American suppliers—and we are not susceptible to that kind of attack—

Mr. Langdon: But we are not talking about where you are at this stage, but a point at which you increase your exports to the United States by 130%.

[Traduction]

Mr. Petty: Un prêt remboursable, indexé en fonction de l'inflation.

M. Langdon: Ce prêt doit être remboursé lorsque votre entreprise deviendra rentable.

M. Petty: Ce prêt est remboursable lorsque notre entreprise fonctionnera à pleine capacité et. . .

M. Langdon: Je vois. Il s'agit donc de 52 millions dans un certain sens, ou plutôt de 30 millions de dollars.

Le sous-ministre des Finances a dit à Ottawa il y a quelques semaines qu'il nous faudrait modifier de façon considérable nos programmes de développement régional en raison de l'accord de libre-échange avec les États-Unis. Les députés conservateurs ne prennent peut-être pas les commentaires du sous-ministre des Finances au sérieux, mais je crois personnellement que le sous-ministre saura influencer dans une certaine mesure les décisions politiques puisqu'il a été choisi par le premier ministre.

M. Petty: De qui parlez-vous? De M. Hartt?

M. Langdon: C'est exact, de M. Stanley Hartt.

Pour en revenir à ces encouragements au développement. . . Si les sociétés américaines croient que vous devenez un concurrent encore plus important, si vous installez cette deuxième machine à papier dont vous parliez tout à l'heure, par exemple, et que vous étiez en mesure d'exporter une quantité deux fois plus importante vers les États-Unis, si les droits de douanes étaient abolis ce qui vous permettrait d'exporter encore plus, les Américains ne pourraient-ils pas imposer des droits compensatoires à l'endroit de vos produits simplement parce que vous avez reçu des subventions au développement?

M. Petty: Non, je ne pense pas. Nous avons communiqué avec des imprimeurs et des éditeurs américains et avons tenu suffisamment de contrats pour vendre tout ce que nous pouvons produire. Nous ne vendons pas nos produits à un prix inférieur à celui demandé par nos concurrents. Nous ne causons aucun préjudice. Nous sommes un producteur bien établi. Nous avons d'ailleurs deux centres d'expédition. Nous sommes dans une très bonne position. Nous pouvons expédier du papier à partir du Wisconsin vers les marchés de Chicago ou nous pouvons expédier le papier de la Miramichi vers le secteur du sud-est. Si j'ai bien compris comment fonctionnent les droits compensatoires, il faut prouver qu'il y a eu préjudice. Lorsque vous vendez votre produit au même prix que le produit américain, que vous entrez en concurrence directe avec les fournisseurs américains—vous ne devriez pas faire l'objet de mesures du genre. . .

M. Langdon: Nous ne parlons pas de la situation actuelle, mais plutôt d'une situation dans laquelle vous augmenteriez de 130 p. 100 vos exportations à destination des États-Unis.

[Text]

Mr. Petty: The Europeans are shipping 500,000 tonnes of coated paper into the United States, and I am looking to replace those European imports to the United States. We are selling into a growing market.

Mr. Langdon: The point is that in each case where we have started to get a market in the United States, whether it has been softwood, groundfish or hogs, the United States has come back to us with countervail attacks.

In the case of groundfish, they said that the industrial and regional development program, under which you have received much of your incentive, was a countervailable program, perceived as a subsidy against which they could put a countervail up. If that is the case—and it seems to me it is—then the way these countervail orders are handled in this trade agreement is very important. Have you had a chance to get a detailed legal opinion with respect to how this panel or tribunal process is actually going to work? Do you think it would protect you?

Mr. Petty: It is obviously going to take time and experience to see how it works. I do not profess to understand the full implications of that tribunal settlement procedure. It would be an improvement over what we have to live with today.

Mr. Langdon: Did you get a legal opinion on this?

Mr. Petty: No, I have not had a legal opinion.

Mr. Langdon: On page 45 of your last statement, you indicate that forest product projects are sensitive to exchange rates, and you go on to explain it is because of pulp and paper being sold primarily in U.S. dollars. We have had suggestions from various people that this trade deal with the United States would have an effect on our exchange rates. Some have suggested a very significant effect. I am talking about people like the former head of the C.D. Howe Institute and people who are now with Dominion Securities, not radicals like me.

• 1055

Mr. Petty: No, but they are misguided Keynesian economists.

Mr. Langdon: No, Carl Beigie is perhaps one of the strongest monetarist economists in this country. Mr. Beigie has suggested this change in exchange rates is quite likely.

What change in exchange rates would start to make things very difficult for you in terms of exporting into the United States? Would it be an increase to 85¢ or 90¢? What sort of level are we talking about?

[Translation]

M. Petty: Les Européens expédient quelque 500,000 tonnes de papier couché aux États-Unis, et je veux que mes produits remplacent les importations européennes sur le marché américain. Nos produits sont vendus sur le marché en expansion.

M. Langdon: Chaque fois que des entreprises canadiennes ont su se créer un marché aux États-Unis, qu'il s'agisse de bois d'oeuvre, de poisson de fond ou de porc, les Américains ont imposé des droits compensatoires.

Pour le poisson de fond, les Américains ont dit que le programme de développement régional et industriel, dans le cadre duquel vous avez reçu une bonne partie de vos subventions, devait faire l'objet de droits compensatoires parce qu'il s'agissait d'une subvention qui d'après eux offrait aux producteurs canadiens un avantage injuste. Si j'ai raison et que cela est le cas, la façon dont on aborde les droits compensatoires dans cet accord de libre-échange est très importante. Avez-vous eu l'occasion de consulter des avocats pour discuter de la façon dont ce Comité ou ce tribunal fonctionneront? Croyez-vous qu'ils pourront vous protéger?

M. Petty: Il faudra évidemment attendre et voir ce qui se produira. Je ne prétends pas comprendre tous les détails du fonctionnement du tribunal chargé du règlement des différends. De toute façon, cette proposition vaut mieux que ce qu'on a actuellement.

M. Langdon: Avez-vous consulté des juristes à cet égard?

M. Petty: Non.

M. Langdon: A la page 45 de votre dernier rapport, vous indiquez que les projets du secteur forestier sont sensibles aux taux de change et vous expliquez que cette situation est attribuable au fait que les pâtes et papier sont vendus principalement en devises américaines. Divers groupes nous ont dit que cet accord de libre-échange avec les Américains influera sur les taux de change. Certains ont dit que cette influence sera marquée. Je pense particulièrement à l'ancien directeur de l'Institut C.D. Howe et à ceux qui travaillent maintenant pour Dominion Securities, et non pas aux propos de personnes radicales comme moi.

M. Petty: Ils ne sont peut-être pas radicaux mais ils sont des économistes de l'école keynésienne mal avisés.

M. Langdon: Non; Carl Beigie est peut-être un des plus célèbres économistes monétaires du pays. M. Beigie a dit qu'il était fort probable qu'il se produise un changement à l'égard des taux de change.

Quelle sorte de changement rendrait l'exportation de vos produits vers les États-Unis plus difficile? Si le dollar augmentait à 85c. ou 90c.? A quel niveau le dollar canadien doit-il être rendu pour que vous commenciez à éprouver des difficultés?

[Texte]

Mr. Petty: My personal opinion is that somewhere between 75¢ and 80¢ is a reasonable relationship where we, as a country and an industry, are competitive and can stay competitive. As we go above 80¢, it would start to eat into our profitability. Above 80¢ it is going to start to pinch. It does not mean that if we make new investments we cannot cope at 90¢ or \$1.

When I came back to Canada in 1974 and formed Tembec Inc. it was \$1.03. It depends on market conditions, but under certain circumstances we were making some money. We made a hell of a lot of money in 1973 and 1974 at those exchange rates in the pulp business.

When I look at the geography and the relative costs of taking wood out of the northern part of our country and look at the costs in the south... This is not the result of any extensive analysis, but when we have a 75¢ to 80¢ dollar, our wood in New Brunswick is competitive with the wood in the south of the United States. The exchange-rate differential in that ballpark permits us to be competitive.

Personally, I would not like to see it above an 80¢ dollar, but I am not sure my personal feelings have a hell of a lot of meaning at this point.

Mr. Ravis: Welcome, Mr. Petty. We are going into our fourth week of hearing witnesses. We have had two weeks of hearings in Ottawa. I find it a fascinating experience to travel across the country talking to people like yourself and many people who are opposed to this agreement. It is interesting to hear people talk about their vision of this country. I hear some people saying that the free trade agreement is nothing but a problem and I hear people like yourself saying this agreement has nothing but opportunities for our country.

I certainly welcome your remarks, because as Mr. Crosby said, you are the entrepreneurs and the risk-takers in this country who are opposed to take a look at this agreement and assess it on the basis of being prepared to invest a dollar and create some job opportunities. I think it is what this is all about.

It is interesting for people who are saying this is a sell-out of our country. It seems to me this is a selling of our value-added commodities. I come from Saskatchewan, where one of the most important things we can do to try to diversify and increase our economic output is through a value-added process. There is no other hope for us.

Let me get to my questions. Are you a unionized company?

Mr. Petty: Yes.

[Traduction]

M. Petty: A mon avis, si le dollar canadien vaut entre 75c. et 80c., nous, notre pays et notre secteur, pouvons être compétitifs et le demeurer. Si le dollar canadien dépasse 80c., nos profits seront rongés. La situation deviendra un peu plus difficile. Cela ne veut pas dire que si nous faisons de nouveaux investissements, nous ne pourrions pas survivre si le dollar est rendu à 90c. ou même à un dollar.

Quand je suis revenu au Canada en 1974 pour mettre sur pied la société Tembec Inc., le dollar valait 1.03\$. Cela dépend des conditions du marché, mais dans certaines circonstances particulières, nous réalisons des profits. Nous avons réalisé beaucoup de profits en 1973 et 1974 dans le secteur des pâtes lorsque ce taux de change était en vigueur.

Lorsque j'étudie les facteurs géographiques et les coûts relatifs de la coupe du bois dans le nord du Canada et je compare cela aux coûts dans le sud... Nous n'avons pas procédé à une analyse détaillée, mais lorsque le dollar vaut 75c. ou 80c., notre bois au Nouveau-Brunswick peut être vendu à un prix compétitif si l'on compare avec le prix du bois provenant du sud des États-Unis. La différence à l'égard du taux de change nous permet d'être compétitifs.

Je dois reconnaître que personnellement je n'aimerais pas que le dollar canadien dépasse 80c., mais mon opinion personnelle n'est pas très importante de toute façon.

M. Ravis: Bienvenue, monsieur Petty. Nous venons de commencer notre quatrième semaine d'audiences. Nous avons eu deux semaines d'audiences à Ottawa. A mon avis voyager d'un bout à l'autre du pays et parler avec des gens comme vous et d'autres personnes qui s'opposent au libre-échange est une expérience fascinante. Il est fort intéressant d'entendre les gens nous faire part de leur vision du Canada. Certains disent que le libre-échange n'est qu'un problème et d'autres, comme vous, disent que cette entente ne peut qu'offrir de meilleures perspectives pour le Canada.

Je suis certainement heureux d'entendre vos commentaires parce que comme l'a signalé M. Crosby vous êtes de ces entrepreneurs et de ces gens qui prennent des risques au Canada et qui sont prêts à étudier cet accord et à l'évaluer en fonction des perspectives d'investissement et de création d'emploi qu'il assurera. Je crois que c'est vraiment la façon de procéder.

Il est intéressant d'entendre les gens dire que l'on vend le Canada. A mon avis on vend ainsi les produits qui ont une valeur ajoutée. Je viens de la Saskatchewan et où l'une des plus importantes choses que l'on puisse faire serait de diversifier et d'accroître la production économique grâce à un système de valeur ajoutée. C'est notre seul espoir.

Je passerai maintenant aux questions. Vos employés sont-ils syndiqués?

M. Petty: Oui.

[Text]

Mr. Ravis: I am not sure how many employees you have in Canada. I heard you mention 3,500.

Mr. Petty: There are about 2,500 in Canada.

• 1100

Mr. Ravis: Yes. I know you cannot speak for every employee, but generally speaking, what do the 2,500 employees think of this agreement with the kinds of potential you talk about for enhanced trade?

Mr. Petty: I would have to be candid with you and say that I have not discussed the benefits or the merits or demerits of a free trade agreement with our hourly employees, as such.

Mr. Ravis: Well, I guess the reason I asked the question, sir, is that I am wondering if they are fighting your company on this and saying no, we do not want this. Or are they welcoming the opportunity, as you are describing it to us, that we can have a secure market in the United States, and in fact some room to expand?

Mr. Petty: Well, I would say basically that Jim Buchanan and the Canadian Paperworkers' Union have recognized overall that in terms of their own employment and the viability of Canadian forest products, increased access and assured access to the U.S. market is beneficial for their membership. I do not want to put words in his mouth, and I would also say that they have recognized the need for technological change in the industry on quite a constructive basis. The industry has made significant progress in finding ways—as people got at the older end of the work force and there were changes—to provide for improved early retirement benefits to assist with the flow of younger people into the work force and the upward mobility.

• 1105

I have a feeling that it is difficult for a guy on the machine room floor of a paper machine to understand the economic implications of free trade. I am not sure that I even understand them, and I work at it pretty hard and spend a lot of time at it.

My feeling is there is nothing sure in life but death and taxes, and we have a unique opportunity to grab the nettle and get something constructive done here at this point. I gather that our union guys know we would not have that coated paper machine unless we had a market in the United States. They know that. They know where the paper is going.

Mr. Ravis: I think the point you made earlier in your presentation, that if you do not have somebody to sell something to then it is all for nought, seems to me to be what this agreement is all about: access to that larger

[Translation]

M. Ravis: Je ne sais pas exactement combien d'employés vous comptez au Canada. Vous avez dit 3,500 tout à l'heure.

M. Petty: Nous avons environ 2,500 employés au Canada.

M. Ravis: Je vois. Je sais que vous ne pouvez pas parler au nom de tous vos employés, mais dans l'ensemble, que pensent ces 2,500 employés des perspectives qu'offre la libéralisation des échanges commerciaux?

M. Petty: Je dois être honnête et dire que je n'ai pas discuté des avantages ou des désavantages d'un accord de libre-échange avec nos employés.

M. Ravis: Je vous ai posé cette question parce que je me demande s'ils s'opposent à cette proposition et disent qu'ils ne veulent pas entendre parler du libre-échange. Sont-ils heureux de ces perspectives, celles que vous nous avez décrites, car cette entente leur assurera un marché aux États-Unis et de fait leur offre des perspectives d'expansion?

M. Petty: Jim Buchanan et le Syndicat canadien des travailleurs du papier reconnaissent que dans l'ensemble un meilleur accès au marché américain est à l'avantage des membres du Syndicat car il permettra d'assurer une plus grande viabilité des produits forestiers provenant du Canada et le maintien des emplois dans ce secteur. Je ne veux pas leur faire dire des choses qu'ils n'ont pas dites, mais je crois qu'ils ont reconnu qu'il fallait apporter des changements technologiques dans le secteur pour en assurer l'expansion. D'ailleurs, le secteur a effectué de grands progrès; en effet au fur et à mesure que les employés vieillissent et qu'il y a des changements, nous avons trouvé des moyens d'offrir des régimes de retraite anticipée pour permettre à un plus grand nombre de jeunes de commencer à travailler. Nous assurons ainsi des chances de promotion à nos employés.

Je pense qu'il est difficile pour un type qui est responsable de l'entretien des machines d'une fabrique de papier de comprendre les répercussions économiques du libre-échange. Je ne suis pas tout à fait convaincu de les comprendre moi-même, et je consacre beaucoup de temps cependant à étudier ces choses.

Je suis d'avis que les deux seules choses immuables dans la vie sont la mort et les impôts, et nous avons une occasion unique d'essayer de faire quelque chose de constructif maintenant. Je crois que nos syndiqués savent que nous n'aurions pas une machine à papier couché s'il n'y avait pas un marché pour ce produit aux États-Unis. Ils le savent. Ils savent où nous vendons ce produit.

M. Ravis: Ce que vous avez dit tout à l'heure est vrai; en effet si vous n'avez pas de marché où vendre votre produit, il ne sert à rien d'en parler. C'est d'ailleurs toute la question dont on parle, l'accès à un marché plus

[Texte]

market in the United States. We can have the greatest resources in the world, but if you do not have somebody who wants to buy them, there you sit.

Let me pick up on this exchange rate issue, because I hear my colleagues from across the table continually raising the issue. As soon as we have a witness who comes before the committee who has something really positive to say—and I heard it in Saskatchewan and Alberta and British Columbia and now here—one of the first questions is what about the exchange rate? In other words, as poor little Canadians we are going to lose this great advantage. Would you agree with me that the reason we have a dollar worth, I believe, about \$0.765 U.S. today is that the value of the dollar is based on the value other countries have placed on our dollar? In other words, they take a look at our productivity. They take a look at the kinds of problems the country has had over the last 10 or 20 years and they are saying that is the level I am prepared to hold Canadian dollars at.

I suggest to you that if the dollar goes up it is going to be a reflection of our increased productivity and efficiency in this country. Am I correct in my analysis?

Mr. Petty: Probably an improved tax climate and an improved capital is a rather flighty thing. I do not understand what makes exchange rates go up and down and I do not know that anybody does. There are different theories. We know that it should be basically what one hour of work in Canada will provide under the circumstances, taking into consideration geography and production, versus in other countries around the world.

I suppose it is unfortunate that we have a dollar and the U.S. has a dollar. We should have a beaver, but that reflects the thing. I am an ardent believer, and I would like to see us get back to a gold standard and fixed exchange rates based on purchasing power parity. In the final analysis, the exchange rate is factored in, and all the social costs, the tax structure, and the geography and the productivity of the people.

• 1110

I said around 75¢ to 80¢. I think one important thing as far as we are concerned is some stability in the exchange rate. I think it is important to increase world trade to have the stability and continuity in the exchange rates.

Mr. Ravis: Mr. Chairman, let me go to another question. I just want to touch on what Rev. DeMarsh said earlier when he came before the committee and talked about Canada's climate, geography, and demography placing us at a natural disadvantage with the United States.

[Traduction]

important, le marché américain. Il est possible d'avoir les meilleures ressources du monde mais si nous n'avons pas d'acheteur, tout est fini.

J'aimerais qu'on parle un peu de la question du taux de change puisque mon collègue de l'autre côté de la table y revient sans cesse. Dès qu'un de nos témoins a quelque chose de positif à dire sur le libre-échange—comme ça a été le cas en Saskatchewan, en Alberta, en Colombie-Britannique et même ici à Frédéricton—on demande immédiatement qu'en est-il du taux de change? En d'autres mots, nous les pauvres petits Canadiens allons perdre ce grand avantage. Pensez-vous tout comme moi que la raison pour laquelle notre dollar ne vaut, si je ne me trompe, qu'environ 0,765c. US aujourd'hui, c'est que la valeur du dollar dépend de la valeur que les autres pays veulent bien donner à notre dollar? En d'autres mots, ils étudient la productivité au Canada. Ils étudient le genre de problèmes qu'a éprouvés ce pays au cours des 10 ou 20 dernières années et déterminent ainsi la valeur du dollar canadien.

Ainsi d'après moi si le dollar canadien prend de la valeur, cette augmentation reflètera simplement une augmentation de la productivité et de l'efficacité au Canada. Ai-je raison?

M. Petty: L'amélioration de la situation fiscale ou de la productivité économique sont des choses qui sont peu certaines. Je ne comprends pas ce qui fait fluctuer les taux de change et je ne sais pas si quiconque le comprend. Il y a diverses théories. Nous savons que tout cela devrait être fondé sur la productivité d'une heure de travail au Canada compte tenu des circonstances, des facteurs géographiques et des facteurs de production. On compare ensuite ces résultats aux résultats obtenus dans d'autres pays.

I suppose qu'il est malheureux que le Canada et les États-Unis aient la même monnaie, le dollar. Il nous faudrait peut-être avoir un castor, mais c'est la situation. Je suis convaincu d'une chose. Je voudrais qu'on retourne à l'étalon-or et au taux de change fixe fondé sur le pouvoir d'achat. Tout compte fait, on tient ainsi compte pour l'établissement du taux de change de tous les facteurs, des coûts sociaux, de la structure fiscale, de la situation géographique et de la productivité des travailleurs.

J'ai dit autour de 75 ou 80c. L'important pour nous c'est la stabilité du taux de change. Il faut faire augmenter les échanges internationaux afin d'assurer la stabilité des taux de change.

M. Ravis: Monsieur le président, j'aimerais passer à une autre question. Je voudrais revenir sur ce qu'a dit le révérend DeMarsh plus tôt lorsqu'il nous a parlé des particularités du climat, de la géographie et de la démographie du Canada qui, selon lui, nous placent dans une situation désavantageuse vis-à-vis des États-Unis.

[Text]

When we visited my home province of Saskatchewan, we were told that Canada has a natural advantage in certain vegetable crops and grain crops, such as flax and durum wheat. Our number-one hard spring wheat in Saskatchewan, for example, is sought after by the United States because of the quality, and because it is grown in a particular climate with a particular kind of soil. It seems to me the same applies for our grain-fed beef, our Canadian bacon, and our canola, which is an oilseed, which is now sought after in the United States. The one that you raise is the spruce fibre, which is also advantaged here in Canada. I wonder if you could please tell us whether there are other factors that give you an advantage over your U.S. competitors besides the one that you mentioned, spruce fibre.

Mr. Petty: Yes, management.

Mr. Ravis: Management.

The Chairman: It is probably true.

Mr. Lesick: It is rather enlightening to have you with us, Mr. Petty. I certainly appreciate the opportunity and I would like to ask you three brief questions.

Mr. Langdon earlier asked you about whether you had obtained any legal opinion about the dispute resolution mechanism. Are you aware that the Toronto law firm of Fasken & Calvin, and the Ottawa law firm of Fraser & Beatty have stated that the dispute settlement procedures in the agreement are binding and significantly better than the status quo?

Mr. Petty: That is the opinion I expressed without knowing the background of those legal briefings.

Mr. Lesick: So there is legal opinion that would substantiate your opinion?

Mr. Petty: Yes.

Mr. Lesick: Earlier also Mr. Langdon you mentioned a further 2.5% of your sales to the United States would not be so significant as to hold you back from that. However, 2.5% of 150,000 tonnes at \$30 a tonne is a significant figure. I have it down here as about \$4.5 million in duties, and if you were not paying these duties what would this amount of money be available for? Would you be expanding your business or what would it be for?

Mr. Petty: It would be available to invest in another paper machine.

Mr. Lesick: There you are. So therefore every bit of... and when you are operating on a large scale...

Mr. Petty: After the government took its share in taxes.

Mr. Lesick: Yes. You would require this type of money because you are operating on a large scale, and the larger the scale the finer the price and therefore 2.5%.

[Translation]

Lorsque nous sommes allés dans ma province natale, la Saskatchewan, on nous a dit que pour certaines cultures, le Canada bénéficiait d'un avantage naturel. C'est le cas, nous dit-on, du lin et du blé durum. Le blé de printemps de première qualité de la Saskatchewan, par exemple, est prisé aux États-Unis à cause de sa qualité, attribuable aux conditions climatiques et aux sols que l'on retrouve ici. Il en irait de même du bœuf nourri aux céréales, du bacon, du colza, une plante oléagineuse, très appréciée aux États-Unis. Vous, vous avez parlé de la fibre d'épinette canadienne aux propriétés reconnues. Y a-t-il d'autres facteurs qui vous confèrent un avantage particulier sur vos concurrents américains, à part la fibre d'épinette, dont vous avez parlé.

M. Petty: Oui, la gestion.

M. Ravis: La gestion.

Le président: C'est probablement vrai.

M. Lesick: Vous nous apprenez beaucoup de choses, monsieur Petty. Je suis heureux de la chance que nous avons et je vais vous poser trois courtes questions.

M. Langdon vous a demandé tout à l'heure si vous aviez obtenu un avis juridique sur le mécanisme de règlement des différends. Savez-vous que le cabinet d'avocats Fasken & Calvin de Toronto ainsi que le cabinet Fraser & Beatty d'Ottawa ont conclu que les procédures de règlement des différends stipulées dans l'accord sont contraignantes et marquent une nette amélioration par rapport au statu quo?

M. Petty: Je m'étais déjà prononcé dans ce sens-là sans avoir eu vent de ces avis juridiques.

M. Lesick: Il y a donc des avis juridiques qui corroborent votre opinion?

M. Petty: Oui.

M. Lesick: Aussi en réponse à M. Langdon, tout à l'heure, vous avez dit qu'une augmentation supplémentaire de 2,5 p. 100 de vos ventes aux États-Unis ne suffirait pas à vous faire changer vos plans. Pourtant, 2,5 p. 100 de 150,000 tonnes à 30 dollars la tonne, cela fait une somme coquette. Cela fait à peu près 4,5 millions de dollars en droits de douane; si vous n'avez pas à acquitter ces droits, à quoi emploieriez-vous cette somme? À faire grossir votre entreprise?

M. Petty: Cela pourrait servir à acheter une autre machine à papier.

M. Lesick: Voilà. C'est donc dire que tout... et vous faites des affaires sur une grande échelle...

M. Petty: Après que le gouvernement aura prélevé sa part d'impôt.

M. Lesick: Oui. Il vous faut des sommes de cet ordre parce que vos opérations sont sur une grande échelle et plus l'échelle est grande plus le prix est établi soigneusement, ce qui explique le 2,5 p. 100.

[Texte]

Mr. Petty: The higher the return on your investment. What is driving capital is a return on investment. That is why we invest. I mean we do put people to work, but we as entrepreneurs invest money to make money. We are full of greed and avarice. I mean that is where we come from.

Mr. Lesick: That is why you pay your taxes as well.

Mr. Petty: Lower tariffs mean improved profitability. Improved profitability means a higher return on your investment, and the ability to make additional investments.

• 1115

Mr. Lesick: Mr. Chairman, we have been hearing all across the country but particularly in the Northwest Territories—where we heard the deputy minister from the Yukon telling us about their plans to sell to third world countries—that this is where the business is, and that dealing more with the Pacific Rim and endeavouring to sell more to the European Economic Community is the way to go.

As an entrepreneur, as a man in business and not in government, you say the place to go is where the money is, and therefore you have gone to the United States. What would you say to the deputy minister from the Yukon who has claimed we should leave America, and be dealing more with the third world countries?

Mr. Petty: There is nothing wrong if you have a product that the third world countries can use and can afford to pay for. Just because you have a free trade area with the United States, does not preclude you from selling to the rest of the world. In fact, I would go so far as to say that when you have secured your base market and access to the \$250 million, and you put it into world-scale capacity as I have, you can sell into the third world countries and compete with Finland, Sweden and Brazil.

Once you have your volume and your economic base, you have a far greater opportunity to be competitive in developing Third World countries. If they do not have the resources to buy your product and do not need what you are making, you are whistling "Dixie". You have to fill a need.

Mr. Lesick: In your particular case, Mr. Petty, your big base is the United States, the richest, the wealthiest country in the world and you are selling there—

Mr. Petty: Excuse me, that is for coated paper. We ship substantial quantities of our market pulp—450,000 tonnes a year out of Prince Rupert—into Japan, into Europe and all over the world.

[Traduction]

M. Petty: Plus le placement rapporte. C'est le rendement qui fait marcher le capital. C'est pour ça qu'on investit. Bien sûr, nous donnons du travail, mais les entrepreneurs investissent de l'argent pour en faire. Nous sommes des monstres d'avarice et de cupidité. Jusqu'à la moelle.

M. Lesick: C'est aussi la raison pour laquelle vous payez des impôts.

M. Petty: Abaisser les tarifs douaniers c'est améliorer la rentabilité. Améliorer la rentabilité, c'est faire monter le rendement des investissements et améliorer la capacité d'investir davantage.

M. Lesick: Monsieur le président, à travers tout le pays mais surtout dans les Territoires du Nord-Ouest, où le sous-ministre du Yukon nous a fait part de ses projets d'exportation dans les pays du Tiers monde, on nous a dit que c'est là que l'avenir se trouve et que la clé du succès c'est le commerce avec les pays du bassin du Pacifique et de la Communauté économique européenne.

Vous qui êtes un entrepreneur, un homme d'affaires, et non pas un dirigeant politique, vous dites qu'il faut faire des affaires là où se trouvent les capitaux, c'est-à-dire aux États-Unis. Qu'avez-vous à répondre au sous-ministre du Yukon, pour qui il vaudrait mieux abandonner le marché américain et faire davantage affaires avec les pays du Tiers monde?

M. Petty: Je n'ai rien à redire à cela si l'on a un produit que les pays du Tiers monde peuvent consommer et ont les moyens d'acheter. Appartenir à une zone de libre-échange avec les États-Unis ne fait nullement obstacle aux ventes ailleurs dans le monde. De fait, je dirais qu'après avoir conquis un marché de 250 millions de dollars, et s'être doté d'une capacité de production d'ordre mondial, comme je l'ai fait, il est possible de vendre aux pays du Tiers monde et de faire concurrence à la Finlande, à la Suède et au Brésil.

Une fois que le volume et la base économique sont acquis, il est bien plus facile d'être en situation concurrentielle pour percer les marchés du Tiers monde. Par contre, si ces pays n'ont pas les moyens d'acheter votre produit ou n'en ont pas besoin, alors c'est peine perdue. Il faut répondre à un besoin.

M. Lesick: Dans votre cas à vous, monsieur Petty, votre base économique, ce sont les États-Unis, le pays le plus riche au monde, et c'est là que vous vendez. . .

M. Petty: Pardon, dans le cas du papier couché seulement. À partir de Prince Rupert, nous expédions des quantités importantes de pâte commerciale—450,000 tonnes par année—au Japon, en Europe et partout dans le monde.

[Text]

Mr. Lesick: You did say that because you have this base of selling as much as you can to the United States, you can now basically afford to sell throughout the world comparatively.

Mr. Petty: Yes, sir, that applies to the higher value-added coated paper.

Mr. Lesick: Thank you very much, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you. If members of the committee will co-operate with the Chair, we can have a quick question from either Mr. Allmand or Mr. Langdon.

Mr. Langdon: On this question of the legal opinions that came forward, I just wanted to make a point that there have, of course, been contrary legal opinions—

Mr. Petty: That is what makes a horse race.

Mr. Langdon: Exactly, that is what lawyers are for. I had a specific question though, that I did not want to put to you. You have a plant in Wisconsin, which from what I understand produces the same product basically as this new addition to the Miramichi operation. How do you see working out the relationship between those two plants in a free trade deal context? Do you see yourself, for instance, trying to supply the whole U.S. market from New Brunswick, or are both plants going to operate, or do you see maybe a third plant opening, in say South Carolina, which would be close to another market?

Mr. Petty: In the coated paper business, there is a wide range of products in what we call bases weights—thickness and weight of the paper—and we are specializing the Miramichi machine in one segment where it can service the eastern U.S. seaboard market, which is a volume printing market, heavy in magazines.

The Wisconsin thing is in the annual report business. It is smaller orders and more specialized, but it taps right into the Chicago market out of Wisconsin. So conceptually we have not split up the country, but we are saying that the natural geography of the Wisconsin thing serves Chicago, and the Miramichi complex feeds down into the eastern seaboard.

Yes, I have plans for a similar installation to what we have in the Miramichi in another location in Canada. I am very anxious to get on with it and am working very hard to doing something along those lines. I have to tell you that under the aegis of free trade, it will accelerate my ability to make the investment.

• 1120

Obviously I am going to be straddling the border. I think it improves my market position and my ability to do business on both sides of the border. It certainly gives us the volume base and the ability to attack this market.

[Translation]

M. Lesick: A cause de vos ventes aux États-Unis, dites-vous, vous avez les moyens de vendre partout ailleurs dans le monde.

M. Petty: Oui, c'est vrai pour le papier couché dont la valeur ajoutée est plus élevée.

M. Lesick: Merci beaucoup, monsieur le président.

Le président: Merci. Si les membres du Comité ne s'y opposent pas, je vais laisser M. Allmand ou M. Langdon poser une courte question.

M. Langdon: Pour ce qui est des avis juridiques qui ont été donnés, je voulais seulement signaler que des avis contraires ont été donnés. . .

M. Petty: C'est pour cela que la partie n'est pas encore jouée.

M. Langdon: Précisément, c'est à cela que servent les avocats. Enfin, j'avais une question précise que je ne voulais pas vous poser. Vous avez une usine dans le Wisconsin qui, si j'ai bien compris, produit essentiellement la même chose que les équipements que vous venez d'ajouter à celle de Miramichi. Quels liens y aura-t-il entre ces deux usines en situation de libre-échange? Par exemple, allez-vous essayer d'approvisionner tout le marché américain à partir du Nouveau-Brunswick ou est-ce que les deux usines se chargeront de la production? Pensez-vous peut-être plutôt ouvrir une troisième usine, disons en Caroline du Sud, ce qui vous rapprocherait d'un autre marché?

M. Petty: Dans le domaine du papier couché, il y a une vaste gamme de produits classés en fonction de ce que l'on appelle les forces du papier—l'épaisseur et le poids du papier. . . La papeterie de Miramichi se spécialise dans le marché de l'imprimerie à fort tirage, comme les magazines, qui se retrouve sur la côte est des États-Unis.

Celle du Wisconsin se spécialise dans le marché des rapports annuels. Les commandes sont plus petites et plus spécialisées, mais cela nous ouvre le marché de Chicago que l'on peut desservir à partir du Wisconsin. Nous n'avons pas divisé le pays en deux à dessein, mais les conditions géographiques naturelles du Wisconsin font que cette usine dessert Chicago tandis que celle de Miramichi alimente la côte Est.

Oui, je projette une installation semblable à celle de Miramichi ailleurs au Canada. J'ai très hâte que ça se fasse, je trime dur pour réaliser mes projets. Avec le libre-échange, je pourrai investir plus rapidement.

Il est bien évident que je vais chevaucher la frontière. Le libre-échange va améliorer ma position sur le marché et il me sera plus facile de faire des affaires des deux côtés de la frontière. Cela nous donnera un marché d'une taille suffisamment importante que nous aurons dorénavant la chance de percer.

[Texte]

Mr. Crosby: I just wanted Mr. Petty to deal with the charge made before the committee all the time with respect to free trade that it will destroy social programs in Canada. Reference is made to medicare and unemployment insurance. I know you are not an expert on the subject, Mr. Petty, but you did say that while you looked at the situation through the eyes of your own corporation—which is understandable—you were interested in more broad terms in the welfare of Canada. What is your reaction to it? Do you see the free trade agreement as jeopardizing social programs in any way?

Mr. Petty: No. It may force the Americans to get competitive with some of our health care delivery services.

Mr. Crosby: That is right. Thank you.

Mr. Petty: Not that ours cannot be improved. This is not a static world; this is a dynamic, changing world. The only thing that is sure is death and taxes and change, and the world is changing.

For the love of me—and I guess I am going to use this soapbox—I cannot understand Premier Peterson, the fat cat of the country, sitting there and saying that he is all right, Charlie, and to hell with the people in the Maritimes or British Columbia. This is a god-damned country. We are supposed to be in this soup together. Let us work for the greater good of the country. I take strong exception to his position. I think it is selfish and short-sighted because he is not going to survive the way he is. He is going to be subject to the winds of change. He is making a terrible mistake, particularly if he has leadership ambitions in the longer run. I think the position he is taking is an absolute fallacy.

Mr. Crosby: You are still in the hockey game, 6-1.

Mr. Langdon: Instead of Mr. Peterson, Mr. Ghiz is a little closer and a little easier target for you, I would have thought.

Mr. Allmand: I have a short point of order. I think we should be fair to Premier Peterson. I do not think he has ever said to hell with the Atlantic provinces or the west and he has not said that he is for the status quo either. He is against this particular deal, but so are lots of other people.

The Chairman: I do not think that is a point of order, Mr. Allmand.

Mr. Allmand: I think it is only fair since... I have another short point of order—

The Chairman: I believe it is a point of debate and we have now run out of time.

Mr. Allmand: I have a short point of order that I did not get to. I just gave you two briefs—

The Chairman: Yes, I am going to announce those at the end.

[Traduction]

M. Crosby: Je voudrais que M. Petty réponde à l'accusation dont les membres du Comité se font rebatte les oreilles, à savoir que le libre-échange va détruire nos programmes sociaux. On parle de l'assurance-maladie et de l'assurance-chômage. Je sais que vous n'êtes pas expert en la matière, monsieur Petty, mais vous avez dit que même si vous jugez la situation du point de vue de votre compagnie, ce qui est tout à fait compréhensible, vous vous intéressez néanmoins au bien-être du pays. Quelle est votre réaction? Pensez-vous que l'accord de libre-échange va compromettre les programmes sociaux?

M. Petty: Non. Il va peut-être forcer les Américains à émuler nos services de santé.

M. Crosby: Tout juste. Merci.

M. Petty: Pas que le nôtre soit sans failles. La situation n'est pas immuable, le monde est en état de métamorphose constante. La seule chose d'immuable c'est la mort et l'impôt; le reste change constamment.

Grand Dieu, je pense que je vais profiter de la tribune qui m'est offerte, je n'arrive pas à comprendre le premier ministre Peterson, gras dur comme il est, satisfait de son sort et qui envoie au diable les gens des Maritimes ou de la Colombie-Britannique. On fait partie du même pays, bon sang! On est tous dans la même galère. Il faut travailler pour l'intérêt supérieur de la nation. Je suis tout à fait contre sa position. C'est de l'égoïsme et de la myopie parce qu'à ce rythme-là il ne fera pas long feu. Il lui faudra un jour renverser la vapeur. Il fait une grosse bourde, surtout s'il aspire un jour à diriger le pays. Il n'y est pas du tout.

M. Crosby: Le match n'est pas fini; six à un.

M. Langdon: Au lieu de vous en prendre à M. Peterson, j'aurais cru que vous auriez choisi une cible plus proche de vous, comme M. Ghiz.

M. Allmand: Rappel au Règlement. Soyons justes à l'endroit du premier ministre Peterson. Il n'a jamais envoyé au diable les provinces de l'Atlantique ni celles de l'Ouest pas plus qu'il ne s'est prononcé en faveur du statu quo. Il est contre cette entente-ci, comme beaucoup d'autres gens.

Le président: Il ne s'agit pas d'une question d'ordre réglementaire, monsieur Allmand.

M. Allmand: Je pense qu'il ne serait que juste... j'aimerais soulever un autre point relatif au Règlement...

Le président: Il s'agit d'un sujet de discussion, et nous n'avons plus de temps.

M. Allmand: Il y a un détail de procédure que je n'ai pas pu soulever. Je viens de vous donner deux mémoires...

Le président: Oui, je vais faire une annonce à la fin.

[Text]

Mr. Allmand: Just a second now. I will be very short. I gave you two briefs—one by Michael Kwoh, a professor at St. Thomas University.

An hon. member: What about the witness?

Mr. Allmand: I thought we had finished with the witness.

An hon. member: No.

The Chairman: You have not given me time.

Mr. Allmand: I am sorry, I will reserve. . . I thought we had finished with the witness. I will come back at the end when he is finished.

The Chairman: Mr. Petty, we thank you very much for joining us this morning for your comments and for the opportunity to exchange some thoughts with you. Thank you very much.

Mr. Petty: Thank you. It is a privilege to be with you. I appreciate the opportunity to meet you, to say hello and to give you a personal point of view. Thank you, gentlemen.

Mr. Allmand: Now I would like to make my short point of order. I had given to you briefs that have been prepared by Michael Kwoh, a professor at St. Thomas University and by the Fredericton Anti-Poverty Organization. Both prepared briefs but they were not able to appear at this committee. I believe it is the policy to distribute these briefs and to make them part of the record in some way. Also I understand that others who have briefs but cannot appear cannot appear can do the same. Is this correct?

The Chairman: Yes. We have already done it many times. Yes. Mr. Allmand.

Mr. Allmand: I do not think people here knew it, Mr. Chairman.

• 1125

May I just ask the chairman, with respect to the reserved period we have before lunch, is there somebody from the New Brunswick government?

The Chairman: We have no one from the New Brunswick government.

Mr. Langdon: There is nobody from the government coming. . . ?

The Chairman: Members knowing that have already made other arrangements for that period. That is essentially the same point that was made this morning and voted on.

Mr. Langdon: It seems to me we have the briefs and we have the people here. We could certainly hear them, Mr. Chairman.

The Chairman: May I go to the next brief, please? I welcome Mr. Jim Bateman, representing the New Brunswick Fish Packers' Association.

[Translation]

M. Allmand: Un instant. Je serai bref. Je vous ai donné deux mémoires: l'un par Michael Kwoh, professeur de l'Université St. Thomas.

Une voix: Et que fait-on du témoin?

M. Allmand: Je pensais que nous avions terminé l'interrogation du témoin.

Une voix: Non.

Le président: Vous ne m'en avez pas donné le temps.

M. Allmand: Excusez-moi, je vais. . . je pensais que nous en avions fini de l'interrogation du témoin. J'y reviendrai quand il aura terminé.

Le président: Monsieur Petty, nous vous remercions beaucoup de vous être joint à nous ce matin, de nous avoir donné vos observations et d'avoir échangé avec nous. Merci beaucoup.

M. Petty: Merci. Je suis heureux de vous avoir rencontrés et de vous avoir fait valoir mes vues. Merci, messieurs.

M. Allmand: Je voudrais maintenant invoquer le Règlement. Je vous ai donné deux mémoires: l'un par M. Michael Kwoh, professeur à l'Université St. Thomas, et l'autre par la Fredericton Anti-Poverty Organization. Ni le professeur, ni l'organisme ne peuvent comparaître devant nous. Il est d'usage, je crois, de distribuer les mémoires et de les porter au procès-verbal d'une manière ou d'une autre lorsque le témoin ne peut comparaître, n'est-ce pas?

Le président: Oui. Cela s'est fait souvent. Oui, monsieur Allmand.

M. Allmand: Je ne pense pas que les gens qui sont ici le savaient, monsieur le président.

Je voulais aussi demander au président si un représentant du gouvernement du Nouveau-Brunswick allait comparaître pendant la période réservée, avant le lunch?

Le président: Non.

M. Langdon: Aucun représentant du gouvernement. . . ?

Le président: Les députés qui sont au courant ont déjà pris d'autres dispositions en ce qui concerne cette période. Il s'agit essentiellement de la même question qui a été soulevée ce matin et qui a fait l'objet d'un vote.

M. Langdon: Il me semble que nous avons les mémoires et que les témoins sont ici. Il me semble que nous pourrions les entendre, monsieur le président.

Le président: Puis-je passer au mémoire suivant? Je souhaite la bienvenue à M. Jim Bateman, représentant de l'Association des empaqueteurs de poisson du Nouveau-Brunswick.

[Texte]

Mr. Jim Bateman (Representative, New Brunswick Fish Packers' Association): Mr. Chairman, it is a pleasure for me to be here. I thank you for the opportunity. My brief is being presented on behalf of The New Brunswick Fish Packers' Association, which is an association of processors here in New Brunswick that represents about 85% or 90% of the industry and has about 45 to 50 members.

Rather than using the popular title for free trade, the Canadian fishing industry prefers to refer to, and in fact favours "comprehensive trade agreement" with the United States, emphasizing freer and fairer trade.

The Canadian fishing industry may only account for slightly less than 1% of Canada's total exports to the United States, but it is a very export-oriented sector. Approximately 85% of production from the Atlantic fishery is exported from this \$1.5 billion fishery. Our major markets are the U.S.A., Japan and the European Economic Community, which now includes Portugal, a major importer.

About 70% of Canadian exports enter the United States either duty-free or nearly so. This includes most seafood products, since Canada has within its coastal and inland waters the most valuable fishery in the world. There is no question that all seafood interests within the country would benefit from a sound agreement with the United States. Existing tariffs, where applied, are only about 3% ad valorem. Significant exceptions are value-added products such as sticks and portions which do encounter tariff barriers in the U.S. and Canada, as a similar barrier to trade. A relaxation of such tariffs by both countries would have little effect on the overall industry.

We understand that under the recently negotiated agreement with the U.S.A. some fisheries tariffs are scheduled for immediate elimination. Others will be eliminated over a five or ten-year period. The main tariff item of significance—the U.S.A. at 10% and 15% tariff, and Canada's 11% and 17.5% tariffs on fishsticks, portions and prepared meals—would be eliminated over a 10-year period.

As an export industry heavily dependent on unfettered access to the U.S.A. seafood market, The New Brunswick Fish Packers' Association, represented by the Canadian Manufacturers' Association, the Fisheries Council of Canada and its own members, has been highly supportive of an initiative to establish a formalized, special trading relationship with the U.S.A. This has been particularly true in recent years, as threatening trade legislations have been proposed in both the U.S. Congress and Senate. There is no question that the eventual elimination of the U.S.A. tariff on sticks, portions and seafood prepared

[Traduction]

M. Jim Bateman (représentant, Association des empaqueteurs de poisson du Nouveau-Brunswick): Monsieur le président, je suis ravi d'être ici. Je vous en remercie. Ce mémoire expose les vues de l'Association des empaqueteurs de poisson du Nouveau-Brunswick, qui regroupe entre 45 et 50 membres, lesquels représentent environ 85 et 90 p. 100 des entreprises alimentaires de la province.

Au lieu de parler de libre-échange, l'industrie canadienne de la pêche préfère l'expression «entente globale sur le commerce» avec les États-Unis, avec l'accent sur la libéralisation des échanges et sur un commerce plus juste.

L'industrie canadienne de la pêche n'intervient peut-être que pour un peu moins de 1 p. 100 dans l'ensemble des exportations du Canada vers les États-Unis, mais elle est largement axée sur les exportations. Environ 85 p. 100 de la production de poisson de la région de l'Atlantique, évaluée à 1,5 milliard de dollars, est exportée à l'étranger. Nos principaux clients sont les États-Unis, le Japon et la Communauté économique européenne, qui comprend maintenant le Portugal, gros importateur.

Environ 70 p. 100 des exportations canadiennes pénètrent en territoire américain en franchise de droits de douane ou presque. C'est le cas de la plus grande partie des poissons et fruits de mer, puisque c'est au large des eaux côtières et dans les eaux intérieures du Canada que se trouvent les zones de pêche les plus riches au monde. Il ne fait pas de doute que les compagnies canadiennes d'exploitation des ressources halieutiques vont tirer profit d'une entente juste avec les États-Unis. Le peu de droits de douane qui sont appliqués s'établit à environ seulement 3 p. 100, sauf dans le cas des produits à valeur ajoutée comme les baguettes de poisson et les portions individuelles de poisson qui sont frappées aussi bien aux États-Unis qu'au Canada de droits de douane qui font obstacle aux échanges commerciaux. La levée de ces obstacles tarifaires par les deux pays aurait peu d'effet sur l'ensemble de l'industrie.

Nous croyons savoir qu'aux termes de l'entente qui vient d'être négociée avec les États-Unis, certains droits de douane sur les pêches seront censés être supprimés immédiatement. D'autres le seront dans les cinq ou dix années à venir. Le droit de douane le plus lourd—10 et 15 p. 100 aux États-Unis et 11 et 17,5 p. 100 au Canada sur les baguettes de poisson, les portions individuelles et les repas préparés—serait éliminé d'ici 10 ans.

L'Association des empaqueteurs de poisson du Nouveau-Brunswick, représentée par l'Association des manufacturiers canadiens, le Conseil canadien des pêches ainsi que par ses propres membres, est le porte-parole d'une industrie qui exporte beaucoup et qui a besoin pour survivre d'avoir accès au marché américain du poisson et des fruits de mer. C'est pour cette raison que l'association est tout à fait en faveur de l'établissement de rapports commerciaux spéciaux avec les États-Unis. Cela est particulièrement le cas depuis quelques années au moment où le Congrès et le Sénat des États-Unis ont

[Text]

dinners will lead to improved efficiencies, enabling Canadian producers of these products to better rationalize production, and will eventually lead to increased employment in Canada.

This may also open up opportunities for medium-sized processors to become involved in the processing of these products, either under their own brands or for brands currently well-established in the U.S. market. However, before a final assessment of the treaty can be made regarding its potential impact on Canada's fisheries, we must first have the detailed legal document, and more specifically determine what legislation on non-tariff items on both sides of the border are eliminated or built in.

• 1130

Some people are afraid of the U.S. processors' ability to swamp us in the marketplace; however, we accept the challenge, asserting that the advantage can be in our favour. The control of the resource, our will to increase productivity and leadership in product development are positive measures that we can and will take advantage of in the quarter-billion person marketplace that will open up to us with freer and fair trade practices at the U.S. border.

The United States has unfortunately been moving toward a more protectionist stance. The President supports free trade, but the Congress and U.S. Senate members are not similarly inclined. There were recently nearly 300 bills or applications for protectionist action in Washington. Our own worst fears became reality, when on August 5, 1985, the North Atlantic Fisheries Task Force, an association representing fishermen, fishermen's cooperatives and fish processors, located in the northeastern United States, submitted a countervail petition alleging that subsidies were being paid by the Canadian government to the fishing industry, which affected exports to the U.S. of certain groundfish species, in whole and fillet form, and that U.S. fishermen and fresh fish processors were materially injured or threatened with material injury by reason of said imports.

After Canadians spent six-figure sums in legal fees, the end result was that the U.S. Department of Commerce found 54 federal and provincial government programs provided the kind of subsidies to the Canadian fishing industry that could be countered with import penalties under U.S. trade law. One exception was the Canadian unemployment insurance benefits to fishermen. The International Trade Commission ruled that our exports of

[Translation]

proposé des projets de loi commerciaux hostiles. Il ne fait pas de doute que l'élimination des droits de douane américains sur les baguettes, les portions et les repas de poisson permettra de réaliser des gains d'efficacité, ce qui permettra aux producteurs canadiens de mieux rationaliser leur production et ce qui finira par créer des emplois au Canada.

Cela pourra peut-être aussi permettre aux entreprises de transformation alimentaire de taille moyenne de transformer le poisson et de le vendre sous leur marque de commerce ou sous des marques bien connues sur le marché américain. Toutefois, avant de porter un jugement définitif sur le traité et sur ses conséquences pour les pêches canadiennes, il faudra d'abord obtenir le texte juridique détaillé de l'entente et déterminer quels droits de douane de part et d'autre de la frontière sont éliminés ou créés.

Si certaines personnes craignent les transformateurs américains, qui pourraient selon elles inonder le marché, nous acceptons quand à nous ce défi, et nous disons même qu'il est possible que les choses jouent en notre faveur. Le contrôle des ressources, notre volonté d'accroître la productivité, le rôle de chef de file que nous voulons jouer pour la mise en valeur de nos produits, tout cela représente pour nous quelque chose d'important, cela représente un avantage sur ce marché de 250 millions de personnes qui s'ouvrira tout à coup à nous à la suite de l'adoption de cet accord de libre-échange avec les États-Unis.

Malheureusement, les États-Unis se sont engagés dans une voie plus protectionniste qu'auparavant. Le président appuie le libre-échange, mais le Congrès et le Sénat ne penchent pas dans le même sens. Il n'y a pas si longtemps, on présentait à Washington 300 projets de loi dont le but était de renforcer ce protectionnisme. Nos propres craintes sont devenues une réalité lorsque le 5 août 1985 la North Atlantic Fisheries Task Force, association représentant des pêcheurs, coopérative de pêcheurs et transformateurs, association qui a son siège dans le nord-est des États-Unis, a présenté une pétition dont le but était de proposer l'adoption de droits compensatoires contre les produits canadiens, alléguant que des subventions étaient versées par le gouvernement canadien aux pêcheurs, subventions qui modifiaient le tarif d'exportation de certaines espèces de poisson de fond, entier ou sous forme de filets, vers les États-Unis. Ces importations canadiennes représentaient ou menaçaient de représenter, au dire de cette association, un préjudice aux produits américains.

Après avoir dépensé dans le million de dollars en frais juridiques, les Canadiens ont dû se rendre à l'évidence: le ministère du Commerce américain dans sa décision estimait que 54 programmes des gouvernements fédéral et provinciaux du Canada équivalaient en fait à des subventions à l'industrie de la pêche, subventions qui pouvaient faire l'objet de pénalisations et de droits aux importations canadiennes. La seule exception a été

[Texte]

fresh, whole groundfish injure U.S. interests, and a tariff to 5.82% is now in place. Fortunately the six commissions ruled in an unanimous vote that fresh fillets did not injure U.S. interests; thus the duty on fresh fillets is zero.

In addition to the anti-dumping charges, this has been the sixth attempt since 1975 to block Canadian imports through countervail duties by various interests in the United States. While most attempts failed for one reason or another, the harassment of such actions are demoralizing to our industry, interfere with business planning and drain our capital resources in payment of legal fees. That is one reason why we are somewhat disappointed that the dispute settlement tribunal takes effect only at the end of the entire process.

It is our understanding that the countervail complaints will still be investigated by the U.S. Department of Commerce and International Trade according to their current countervail laws. However, if the Canadian export industry believes the above bodies have ruled incorrectly vis-à-vis U.S.A. laws, the Canadian export industry can appeal to a binational panel comprised of five judges, of which at least two are from Canada. At present the Canadian export industry can appeal to the U.S. Court of International Trade in New York, which the Fisheries Council of Canada is presently doing, regarding subsidy findings by the U.S. Department of Commerce in the fresh groundfish countervail case.

Canada's mandate to manage its own fisheries resource must be fully protected. That is why Canada's Fisheries Act must be retained and/or built into any future bilateral or multilateral agreements. Just as late as last week, you might have seen in the newspapers where the Americans brought under an old Lacey Act—it has been on the books for 10 years—confiscated some of our lobsters in the United States. . . In fact one company is subject to fines of over a million dollars. I think this is just more of the protectionist attitude. I had the piece out of *The Gloucester Times*, but I forgot to bring it with me.

As far as the fishing industry is concerned, we certainly feel a trade agreement with the United States, our biggest customer, would be to our advantage.

The Chairman: Thank you very much. Mr. Dingwall, please.

[Traduction]

consentie pour les prestations d'assurance-chômage des pêcheurs canadiens. Dans sa décision, la Commission du commerce international a jugé que nos exportations de poisson de fond frais et entier portent préjudice aux intérêts américains et un tarif de 5,82 p. 100 est actuellement en vigueur. Heureusement, les six commissions ont décidé par un vote à l'unanimité que les filets frais ne portaient pas préjudice aux intérêts américains et qu'il n'y aurait par conséquent pas de droits qui seraient imposés sur ceux-ci.

En plus des droits anti-dumping, il s'agit là de la sixième tentative depuis 1975 d'imposer un frein aux importations canadiennes par le biais de droits compensatoires. Si la plupart de ces tentatives ont échoué pour une raison ou pour une autre, le harcèlement que représentent celles-ci est démoralisant, dérange notre planification, draine nos ressources qui sont consacrées aux paiements de frais juridiques. C'est une raison pour laquelle nous sommes quelque peu déçus de voir que le processus de règlement des différends n'intervient en fait qu'à la fin de tout le processus.

Si nous comprenons bien, les plaintes en matière de droits compensatoires feront toujours l'objet d'enquêtes par le ministère américain du Commerce ainsi que par la Commission du commerce international. Cependant, si les Canadiens estiment que ces organismes ont rendu une décision incorrecte en s'en tenant à la législation américaine, ils peuvent faire appel auprès d'un panel binational composé de cinq juges dont deux au moins seront Canadiens. A l'heure actuelle, ils ne peuvent que faire appel devant la Court of International Trade des États-Unis à New York. C'est comme cela que procède à l'heure actuelle le Conseil des pêches du Canada qui conteste la décision du ministère du Commerce américain, qui a donné lieu à l'imposition de droits compensatoires dans le cas du poisson de fond frais canadien.

Il faut que le Canada puisse continuer à gérer ses propres ressources halieutiques et il faut pour cela prévoir toute la protection voulue. C'est la raison pour laquelle la Loi sur les pêches doit être maintenue et la raison pour laquelle également il faudra en tenir compte au cours de toute entente bilatérale multilatérale qui aura lieu à l'avenir. Vous avez peut-être entendu parler la semaine passée de la confiscation de certains de nos homards par les États-Unis qui ont invoqué l'ancienne Loi Lacey, une loi qui a été votée il y a 10 ans. En fait, une compagnie canadienne s'est vue imposer des amendes de plus d'un million de dollars. Il s'agit simplement d'une réaction protectionniste de la part des États-Unis. Je voulais apporter *The Gloucester Times* comme référence, mais je l'ai oublié.

En ce qui concerne les pêches, nous estimons par conséquent qu'une entente de libre-échange avec les États-Unis, notre plus grand client, ne serait qu'à notre avantage.

Le président: Merci. Monsieur Dingwall.

[Text]

Mr. Dingwall: I wish to welcome our witness from the New Brunswick Fish Packers' Association here today.

• 1135

I was happy to note that on page 3 of your submission you stated:

However, before a final assessment of the treaty can be made regarding its potential impact on Canada's fisheries, we must first have the detailed legal document and, more specifically, determine what legislation and non-tariff items on both sides of the border are eliminated or built in.

You go on to recall the number of federal and provincial programs that had been cited by the U.S. Department of Commerce as being countervailable. You are probably well aware that one of the major objectives of the government was to eliminate the prospects of further countervail, as echoed by the Prime Minister.

Surely, though, you must be aware that under this agreement, the elements of the agreement that had been provided, the United States can and still has the right to trigger countervail. Very clearly, the objective set out by the government, however laudable, has not been achieved; they have achieved something far, far less, in that countervail will be allowed to be used against our fishing industry and a host of other sectors of our economy. Are you aware of that?

Mr. Bateman: I thought in this trade agreement some of the tariffs between the two countries would be eliminated and the chance of countervail would be less under a new trade agreement than it is at present. I thought the intention of the trade agreement was to combat some of these countervailing duties we have in place at the moment.

Mr. Dingwall: Mr. Chairman, the witness has stated something very correctly. The government's stated intention was to achieve the elimination of countervail. That is not what has happened. We are still in a situation whereby American industries, through the auspices of the Department of Commerce of the United States, can trigger countervail against Canadian business that may be operating vis-à-vis through exports in the United States. That, I suggest to you, sir, is a major, major flaw of the arrangement between Canada and the United States.

Let me go one step further and ask you to comment with regard to the Omnibus Trade Bill in the United States. For the clarification of members, Mr. Chairman, I just wish to read, and then perhaps elicit a comment, if I may, from our witness, who has been very frank and very helpful:

Four amendments to section 14(20) have added several provisions

[Translation]

M. Dingwall: Je souhaite la bienvenue à notre témoin de l'Association des empaqueteurs de poisson du Nouveau-Brunswick.

J'ai été heureux de remarquer ce que vous dites à la page trois de votre mémoire:

Toutefois, avant de porter un jugement définitif sur le traité et sur ses conséquences sur les pêches canadiennes, il faudra d'abord obtenir le texte juridique détaillé de l'entente et déterminer quels droits de douane de part et d'autre de la frontière sont éliminés ou créés.

Vous poursuivez en disant le nombre de programmes fédéral et provinciaux qui ont été considérés par le ministère du Commerce américain comme devant faire l'objet de droits compensatoires. Vous savez sans doute que l'un des objectifs principaux du gouvernement était d'éliminer la possibilité d'une telle imposition à l'avenir, comme l'a d'ailleurs dit le premier ministre.

Vous savez certainement que dans le cadre de ce nouvel accord, les États-Unis pourront toujours imposer des droits compensatoires. Ainsi, l'objectif prévu par le gouvernement, quelque louable qu'il soit, n'a pas vraiment été atteint. Le gouvernement canadien n'a donc pas eu ce qu'il voulait, bien au contraire, puisque ces droits compensatoires pourront toujours être imposés contre l'industrie de la pêche, ainsi que d'autres secteurs de notre économie. Êtes-vous au courant de cette situation?

M. Bateman: Je pensais que certains droits de douane entre les deux pays seraient éliminés et que la possibilité de se voir imposer des droits compensatoires serait beaucoup moins grande qu'elle ne l'est à l'heure actuelle. Je pensais, en effet, que le but de cet accord de libre-échange était précisément d'éliminer certains de ces droits compensatoires qui existent à l'heure actuelle.

M. Dingwall: Monsieur le président, ce que dit le témoin est tout à fait correct. L'intention avouée du gouvernement était précisément de pouvoir éliminer ces droits compensatoires. Or, ce n'est pas ce qui se passe. Nous nous retrouvons toujours dans une situation où l'industrie américaine, sous les auspices du ministère du Commerce, peut toujours déclencher cette imposition de droits compensatoires contre les entreprises canadiennes qui veulent exporter aux États-Unis. A mon avis, il s'agit là d'une lacune d'envergure dans cet accord.

J'aimerais aller plus loin et vous demander ce que vous pensez du projet de loi omnibus sur le commerce des États-Unis. Pour la gouverne des membres du Comité, monsieur le président, j'aimerais faire une citation afin de pouvoir ensuite poser certaines questions à notre témoin qui s'est montré très franc et coopératif:

Quatre amendements à l'alinéa 14(20) prévoient des dispositions

[Texte]

—this is to the omnibus trade bill—

that will affect the United States in Canadian trade:

(1) An amendment that allows the Department of Commerce and the International Trade Commission to take into consideration foreign subsidies given to a primary agricultural product to determine whether or not processed food products made from the original subsidized good may be countervailed against.

I say this has far-reaching implications on your particular industry.

Mr. Bateman: Mr. Dingwall, you are getting into the fine print of the agreement and some of the countervailing measures from the United States. I do not think I am in a position to really debate it with you, and I think this is why we have said in our presentation that we must see some of the finer print, so to speak.

Mr. Dingwall: Mr. Chairman, I want to thank the witness for his frankness and to share with him and with other members that one of the major reasons or the rationale for opposing this so-called arrangement with the United States is those very flaws I talk about.

Mr. Bateman: Yes.

* 1140

Mr. Dingwall: It is one thing to try to go back into history and talk about reducing tariffs and what it can mean in a theoretical context, but when you have an agreement before you which is seriously flawed—as I said earlier, when the chairman wanted me to withdraw my remarks or phrase them differently—the big lie is that we in the Maritimes, the Atlantic, are still going to be subject to countervail in the United States notwithstanding the consummation of this particular agreement with the United States.

The 54 programs of the Government of Canada, New Brunswick, Newfoundland, Nova Scotia and P.E.I. will impact extremely negatively on your industry unless there is some detail in the agreement to—

Mr. Bateman: Mr. Dingwall, this is only from what I have gathered on this free trade agreement, but my understanding—perhaps it is opposite to yours—is that with a free trade agreement with the United States, the chance of countervail would be lessened; some of the tariffs we have had in the past would be eliminated and the avenues to doing business in the United States would be easier and better.

Mr. Dingwall: That was the stated objective of the government. It was lauded by a number of organizations

[Traduction]

... il s'agit du projet de loi omnibus sur le commerce. . .

qui auront des répercussions sur la façon dont les États-Unis envisageront le commerce avec le Canada:

(1) Un amendement qui permet au ministère du Commerce et à la Commission du commerce international de tenir compte de subventions données par un pays étranger à un produit agricole primaire pour déterminer si des produits transformés réalisés à partir de ce produit primaire peuvent faire l'objet de droits compensatoires.

J'estime qu'une telle disposition peut avoir des répercussions très sérieuses sur votre industrie.

M. Bateman: Monsieur Dingwall, vous êtes en train d'entrer dans les détails de l'accord et des droits compensatoires. Personnellement, je ne crois pas être en mesure de discuter de ces questions avec vous et c'est la raison pour laquelle nous avons dit dans notre exposé que nous aimerions être au courant de toutes les clauses avant de nous prononcer.

M. Dingwall: Monsieur le président, je remercie le témoin pour sa franchise. Je lui signale, ainsi qu'aux autres membres du Comité, qu'une des raisons principales pour lesquelles nous nous opposons à ce soi-disant accord avec les États-Unis est que celui-ci comporte beaucoup de lacunes, comme je viens de le faire remarquer.

M. Bateman: Oui.

M. Dingwall: C'est une chose que de parler en rétrospective de la réduction possible des tarifs, c'est une chose que de parler de façon théorique, c'en est une autre que de s'attaquer à un accord que l'on a devant les yeux, un accord qui présente des lacunes certaines. Comme je l'ai dit précédemment lorsque le président a voulu que je retire mes remarques ou que je les formule différemment, toute cette opération ce n'est qu'un mensonge éhonté puisque les Maritimes, les provinces de l'Atlantique seront toujours à la merci des droits compensatoires qui leur seront imposés par les États-Unis en dépit de cet accord qui pourrait être signé.

Ces 54 programmes du gouvernement du Canada, du Nouveau-Brunswick, de Terre-Neuve, de la Nouvelle-Écosse et de l'Île-du-Prince-Édouard auront un effet extrêmement négatif sur votre industrie à moins que l'accord ne prévienne en détail. . .

M. Bateman: Monsieur Dingwall, je dis simplement ce que j'ai cru comprendre de cet accord—et mon opinion est peut-être opposée à la vôtre à ce sujet—mais j'ai cru comprendre que les possibilités d'imposition de droits compensatoires seront moins grandes une fois un accord de libre-échange signé avec les États-Unis. J'ai cru comprendre que certains des tarifs qui nous étaient imposés dans le passé seraient éliminés et qu'il serait plus facile de faire du commerce avec les États-Unis.

M. Dingwall: Ce que vous décrivez était en effet l'objectif proclamé par le gouvernement, applaudi par de

[Text]

and individuals across the country, but the bare reality is that they have not achieved it at all. Any time the United States can trigger countervail, if it is under a non-partisan judge which is the only difference between the two systems we are under now, it is not going to be very advantageous. They have fallen down very seriously in terms of countervail and there is no provision for—

Mr. Bateman: Mr. Dingwall, I think we could debate this all morning, but my understanding is as I have stated. In their wisdom, I would hope the Government of Canada... I hope it would not be the case. That is all I can say.

Mr. Crosby: Mr. Bateman, welcome to the committee. This is our first opportunity to consider the fishing industry, especially the Atlantic fishing industry, in relation to the proposed free trade agreement.

I think it is very important that we get appropriate and proper facts on the record and that we explain the fishing industry which you and I, being maritimers, both know is not always understood fully in Upper Canada or in the Parliament of Canada. I do not want us to spread misconceptions about the Atlantic Canadian fishing industry, particularly in our relations with the United States.

I want you to indicate in your words what our current relationship is in terms of Atlantic fish trading in the United States. Is it fair to say it is our major market and that without access to that market, you would have tremendous adverse repercussions in the Atlantic fishing industry? Could you elaborate on that point, please?

Mr. Bateman: There is no question that the U.S.A. is our most important market. This is only my estimate, but I would say 70% of the fish produced in Atlantic Canada ends up in the U.S.A. It is tremendously important to us. We have had a wonderful relation with a lot of people in the United States over many years, but, as I said in my presentation, over the past few years there seems to be a protectionist attitude coming from the other side of the border. We have not only seen it in the fishing industry, but also in other industries.

Mr. Crosby: Mr. Bateman, I say this partially because in your brief you mentioned access to the European market through the European Economic Community and the possibly expanding Japanese market. It is really a specialty kind of fish market.

Mr. Bateman: It is a specialty market.

Mr. Crosby: I am talking about Japan.

Mr. Bateman: Yes, but we are expanding the market in the European Economic Council, in Japan and Portugal, but—

[Translation]

nombreuses organisations et de nombreux particuliers. Or, la vérité est tout autre. Les États-Unis pourront toujours imposer des droits compensatoires et la seule différence entre les deux systèmes est que le juge sera impartial. En ce qui concerne l'imposition de droits compensatoires, on est très loin de l'objectif déclaré ouvertement par le gouvernement et rien n'est prévu pour...

M. Bateman: Monsieur Dingwall, on pourrait continuer à débattre cette question toute la matinée, je vous ai simplement expliqué ce que je crois comprendre. J'espère que dans sa sagesse, le gouvernement du Canada... J'espère que la situation que vous décrivez ne sera pas celle qui prévaudra. C'est tout ce que je peux dire.

M. Crosby: Monsieur Bateman, je vous souhaite la bienvenue au Comité. C'est la première possibilité que nous avons d'étudier l'industrie de la pêche et spécialement celle de l'Atlantique dans le cadre de l'accord de libre-échange proposé.

Je crois qu'il est très important de disposer des faits précis et de pouvoir faire connaître notre industrie au reste du Canada et au Parlement canadien, ce qui n'est pas toujours très possible pour vous et moi qui venons des Maritimes. Je ne voudrais pas que l'on fasse circuler de fausses idées en ce qui concerne l'industrie de la pêche de l'Atlantique, particulièrement en ce qui concerne nos rapports avec les États-Unis.

J'aimerais que vous définissiez dans vos propres mots les rapports actuels que nous entretenons avec les États-Unis en matière de commerce des produits de la pêche. Est-il juste de dire que les États-Unis représentent notre marché principal et que sans accès à ce marché la situation de l'industrie de la pêche dans l'Atlantique serait dans une situation très difficile. Pourriez-vous nous en parler?

M. Bateman: Il est certain que les États-Unis représentent notre marché le plus important. Je pense que 70 p. 100 du poisson pêché dans l'Atlantique est vendu aux États-Unis. Nous avons eu de très bons rapports avec la population américaine au cours de nombreuses années, mais comme je l'ai dit dans mon exposé, au cours des quelques dernières années, les États-Unis ont adopté une attitude protectionniste, qui ne se limite d'ailleurs pas seulement à l'industrie de la pêche.

M. Crosby: Dans votre mémoire, vous avez parlé de l'accès au marché européen et à la CEE ainsi qu'au marché japonais. Il s'agit là d'un marché très spécialisé.

M. Bateman: Oui.

M. Crosby: Je parle du Japon.

M. Bateman: Oui. Nous prenons de l'expansion sur le marché européen, celui de la Communauté économique européenne ainsi qu'au Japon, au Portugal, mais...

[Texte]

Mr. Crosby: Let me put something to you about the European Council because I have attended the meetings of the Canadian-European Parliamentary Group. We know what the Europeans did to our sealing industry. They shut it down because Brigitte Bardot did not like the way baby seals looked out on the ice floes after the harvest. It is also true they threatened to embargo Canadian fish products at one point for the same kind of reasons. So how can you hold out much hope for fair treatment at the hands of the European Economic Community?

• 1145

Mr. Bateman: I guess we can only go by our experience. There are certainly a lot of seafood products from Atlantic Canada that are now going to the European Economic Council and Japan. The point I want to leave with you is that the U.S. is certainly our most important market by far, and we have to keep that in place.

Mr. Crosby: I must say, Mr. Bateman, I like your reference to the free trade agreement, that you would rather call it a comprehensive trade agreement emphasizing freer and freer trade. But the fact of the matter is if you give it any other name, people will say you are hiding behind nomenclature. So we had to come out with the name, called it that, and names do not change anything.

So let me move to the problems you encountered with countervail, because that has been a serious problem in the fishing industry. The first point is that what gives rise to the countervail problems and related proceedings is the attitude of the fishing industry in the United States which brings on this action. We often hear references to the United States, they are doing this, they are doing that, but it is basically the competing fishing industry in the United States. Is that not correct?

Mr. Bateman: Yes, that is correct. It was the U.S. Groundfish Fishermen's Association that brought about the countervail we had on whole groundfish, and also the lobstermen in the United States have become better organized than they ever were, just in the last few months. Now they have organized through the University of Maine. They call themselves the Maine Institute of Lobster Fishery, and I think they are the people at the fishermen's level who prompted the problem we had with lobsters just a couple of weeks ago.

Mr. Crosby: I do not think it should be surprising to anybody that fishermen in New England look at Canadian fish coming into their market, wonder how it is getting there at the prices that are fixed in the marketplace, and inquire about what is going on in Canada, look at our programs and so on. But I think it is interesting to note that after an intensive examination of all the programs, unemployment insurance was not regarded as a subsidization program.

[Traduction]

Mr. Crosby: Au sujet du Conseil de l'Europe, j'ai participé aux réunions du groupe parlementaire Canada-Europe. Nous savons tous le tour que les Européens nous ont joué avec les phoques. Ils ont pour ainsi dire mis fin à la vente de peaux de phoques tout simplement parce que Brigitte Bardot n'aimait pas la vue des bébés phoques sur la banquise. Il ne faut pas oublier non plus que les Européens ont menacé de mettre un embargo sur nos poissons pour le même genre de raisons. Comment peut-on alors s'attendre à être bien traités par la Communauté économique européenne?

Mr. Bateman: Il faut tenir compte de l'expérience que nous avons avec ces pays. Il y a certainement beaucoup de fruits de mer de l'Atlantique qui sont vendus à la CEE et au Japon. Il faut savoir que les États-Unis représentent incontestablement notre marché le plus important et qu'il ne faut pas que nous nous fassions déloger de celui-ci.

Mr. Crosby: Vous avez dit qu'au lieu de parler de libre-échange, il conviendrait peut-être de parler de libéralisation du commerce dans le cadre d'un accord commercial global. En fait, ne pourrait-on vous accuser alors de faire de la sémantique? C'est la raison pour laquelle nous avons décidé d'adopter l'expression «accord de libre-échange», ce qui de toute façon ne change pas grand-chose.

Parlons maintenant de la question des droits compensatoires qui représentent un problème de taille pour l'industrie de la pêche. Ce problème, c'est à l'industrie de la pêche des États-Unis qu'on le doit. Si l'on se plaint des États-Unis en général, ce sont en fait vos concurrents aux États-Unis qui vous jouent un sale tour, n'est-il pas exact?

Mr. Bateman: Oui. C'est la Groundfish Fishermen's Association des États-Unis qui a déclenché tout ce processus de droits compensatoires de même que les pêcheurs de homard qui s'étaient mieux organisés au cours des quelques derniers mois. Ces pêcheurs de homard se sont réunis sous l'égide de l'Université du Maine, ils ont donné à leur organisation le nom de Maine Institute of Lobster Fishery et c'est à eux que l'on doit nos problèmes d'il y a à peine deux semaines.

Mr. Crosby: Je ne crois pas que cela devrait nous surprendre de voir que les pêcheurs de la Nouvelle-Angleterre se posent des questions quant au prix des poissons canadiens qui se vendent sur leur marché; je ne crois pas que cela devrait nous surprendre de voir qu'ils se posent des questions, qu'ils étudient nos programmes, etc. Il est intéressant cependant de remarquer qu'après avoir étudié très attentivement tous ces programmes, les Américains en soient arrivés à la conclusion selon laquelle les prestations d'assurance-chômage n'étaient pas considérées comme étant équivalentes à des subventions.

[Text]

Mr. Bateman: I think it is interesting, and it is certainly good that it was looked at that way.

Mr. Crosby: We all know about unemployment insurance in relation to fishermen. I am sure Mr. Dingwall does too. I find it very revealing that the authorities in the United States rejected the argument that unemployment insurance was a subsidy to fishermen. Do you take some solace in that fact?

Mr. Bateman: Yes. I think that is very important as far as we are concerned, as people involved in the fishery in Atlantic Canada.

Mr. Crosby: Let me talk about the concerns about countervail on Canadian fish and related proceedings, because we know countervail will never die. In any domestic law there will always be provisions to protect the local market against unfair competition. No agreement is ever going to eliminate rules and regulations relating to that. Am I correct?

Mr. Bateman: Yes. I think you are not going to eliminate every little countervailing problem, those problems are always going to be there. But by this agreement I would hope that we would diminish that effort on behalf of the United States.

Mr. Crosby: That is the very point, Mr. Bateman, we have to relate the new provisions of the free trade agreement to the status quo. Is it not the status quo that is creating all the problems with—

Mr. Bateman: Exactly. I think it is the status quo that has caused the problem. In other words, we have to bring ourselves up to date.

Mr. Crosby: How are we going to benefit if we do not change the status quo? Can you give me an answer to that?

Mr. Bateman: No. As I stated, in the fishing industry we are certainly in favour of a fair and freer trade agreement with the United States and bringing ourselves up to date as it relates to some of the countervailing proposals.

Mr. Crosby: Let me deal very quickly with the binational process for dispute settlement. We have been told by experts... Gary Horlick, who is a lawyer dealing with trade matters in the United States, has told us the new process with the binational panel may mean that interests in the United States will be less inclined to bring countervail in trade complaints, because they know in the end the matter will be adjudicated by a binational panel with representatives from both countries. Do you think that is a valid assessment?

• 1150

Mr. Bateman: From what I have read and learned, I would think that would be a valid assessment.

[Translation]

M. Bateman: C'est intéressant en effet et c'est certainement une bonne chose que la décision soit allée dans ce sens.

M. Crosby: Nous sommes tous au courant du rôle que joue l'assurance-chômage pour les pêcheurs et M. Dingwall doit certainement le savoir. Il est très révélateur de voir que les autorités américaines ont rejeté l'argument voulant que l'assurance-chômage représentait une subvention pour les pêcheurs. Cela vous reconforte-t-il?

M. Bateman: Certainement. Je crois que c'est très important pour les pêcheurs et les personnes qui travaillent dans ce domaine dans la région de l'Atlantique.

M. Crosby: J'aimerais vous parler de toute cette question des droits compensatoires imposés sur le poisson canadien. En effet, tout le monde sait qu'aucun pays du monde ne voudra se priver de la possibilité d'imposer des droits compensatoires et cela afin de protéger son marché contre la concurrence déloyale. Je crois qu'aucun accord, aucune entente n'éliminera jamais complètement la possibilité pour un pays d'avoir recours à de telles mesures, n'est-ce pas?

M. Bateman: Oui. Il ne serait en effet pas possible d'éliminer complètement une telle possibilité. Cependant j'espère que cet accord permettra de faire en sorte que les États-Unis aient moins recours à ce genre de disposition.

M. Crosby: C'est précisément là où je veux en venir avec M. Bateman. Il faut envisager les nouvelles dispositions de cet accord de libre-échange dans le contexte de la situation actuelle. Car c'est bien cette situation actuelle qui crée tous les problèmes.

M. Bateman: Précisément. C'est la situation actuelle qui a provoqué les problèmes. En d'autres termes, il faut réviser cette situation.

M. Crosby: Et je vous pose la question suivante: Comment peut-on améliorer la situation si l'on ne modifie pas le statu quo?

M. Bateman: Exactement. Comme je l'ai dit, l'industrie de la pêche est certainement en faveur d'une entente commerciale plus juste et plus libre avec les États-Unis, accord qui nous permettrait de réviser la situation en matière de droits compensatoires.

M. Crosby: J'aimerais parler très brièvement du mécanisme binational de règlement des différends. Des experts nous ont dit—Gary Horlick, un avocat en matière commerciale aux États-Unis nous a dit que grâce à ce panel binational les intérêts américains seront moins portés à invoquer les droits compensatoires lors de différends commerciaux étant donné que des représentants des deux pays siégeront à ce panel binational. Estimez-vous là que c'est une bonne façon d'envisager la question?

M. Bateman: D'après tout ce que j'ai lu sur la question d'après ce que je sais je crois que vous avez raison.

[Texte]

Mr. Crosby: One point I wanted to make with respect to the processes and procedures in the U.S. Congress, and specifically with reference to the omnibus trade bill, you understand, as I hope everybody else does, that this free trade initiative is at the executive level at this point, and nothing at this point binds the U.S. Congress. So any congressman or any senator who wishes to bring forward measures affecting trade with Canada, the fishing industry or otherwise, is free to do so, and to propose amendments. How do you assess what is happening in the U.S. Congress now? Do you think it will make a substantial difference if this free trade deal is executed?

Mr. Bateman: Here again, I am referring to our feelings in the fishing industry in Atlantic Canada. I think it will make a difference if it is not executed.

Mr. Crosby: Well, that is my point. If the free trade agreement is not signed, then we will have all these problems that are now extant in the U.S. Congress.

Mr. Bateman: Exactly.

• 1155

Mr. Langdon: I welcome Mr. Bateman. I guess my point would be that even with this trade agreement, we would have just as many and possibly—because we thought they were somehow wiped out and we got complacent—more problems with the United States on these issues. If we look, for instance, at the period since 1986 and the groundfish case, one of the programs found to be countervailable was the Fishing Vessel Construction Assistance Program, which was declared to constitute a subsidy. Their report was eliminated by the Canadian government.

Similarly, the Fisheries Improvement Loans Program was considered by the United States to be a subsidy. It is being phased out. You can go through the list of 54 programs that were considered subsidies and each of them is being limited, attacked, or changed in various ways in order to make it more difficult for the fishing industry in Atlantic Canada to carry its export program forward; or so it seems to me, in any event.

I guess I want to make just a brief comment with respect to the suggestion that it is U.S. fishermen who are leading the charge and therefore we should not blame the U.S. government. It is the U.S. law that permits U.S. fishermen to do what our law does not permit. This is a big part of the reason why this deal is so inadequate, it seems to me. It does not make any change in the U.S. freedom.

Mr. Bateman: I suppose the U.S. fishermen are part of the U.S. society. They are going to have their avenues to government and are going to bring their influence.

Mr. Langdon: The point is that they do not have to go to government. They have only to go to the International Trade Commission or the Department of Commerce to

[Traduction]

M. Crosby: Je voudrais apporter quelques précisions en ce qui concerne la situation du Congrès américain et particulièrement du projet de loi omnibus sur le commerce; il faut bien comprendre que cette initiative de libre échange se joue au niveau de l'exécutif à l'heure actuelle et que le Congrès américain n'est pas lié par quoi que ce soit. Par conséquent tout membre du Congrès et tout sénateur qui désire proposer des mesures touchant le commerce avec le Canada, l'industrie de la pêche etc. peut le faire en toute liberté. Comment évaluez-vous ce qui se passe au Congrès américain à l'heure actuelle? Estimez-vous que la signature de cet accord de libre échange aura des répercussions importantes?

M. Bateman: Je parle pour l'industrie de la pêche de la région Atlantique et je puis vous dire que les répercussions, nous les ressentirons si aucun accord n'intervient.

M. Crosby: C'est précisément là où je veux en venir. Si l'accord de libre échange n'est pas signé, nous goûterons vraiment à tous ces problèmes que nous prépare à l'heure actuelle le Congrès américain.

M. Bateman: Précisément.

M. Langdon: Je souhaite la bienvenue à M. Bateman. J'essaie de faire valoir qu'avec cette entente nous aurions tout autant, et peut-être même—si nous nous reposions sur nos lauriers, pensant que tous nos problèmes sont résolus—plus de problèmes avec les États-Unis. Si on prend par exemple le cas des poissons de fond depuis 1986, on constate que le programme d'aide à la construction des bateaux de pêche, entre autres, a été assimilé à une subvention, et à ce titre, est passible de mesures compensatoires. Le rapport fut éliminé par le gouvernement canadien.

De la même façon, les États-Unis ont considéré que le programme des prêts pour l'amélioration des pêches était une subvention. Ce programme est en voie de disparition. Vous pouvez parcourir une liste de 54 programmes qui ont été assimilés à des subventions: dans tous les cas, ils sont limités, attaqués ou modifiés, ce qui n'est pas pour faciliter la tâche des exportateurs de poisson des provinces Maritimes. En tout cas, c'est l'impression que j'en ai.

Certains prétendent que ce sont les pêcheurs américains qui organisent l'offensive et qu'il ne faut pas blâmer le gouvernement américain. C'est la loi américaine qui autorise les pêcheurs américains à prendre des mesures que notre loi n'autorise pas. A mon avis, cela explique dans une large mesure les insuffisances de cette entente. Elle n'attaque en rien les libertés américaines.

M. Bateman: Je suppose que les pêcheurs américains font partie de la société américaine. A ce titre, ils ont accès au gouvernement, ils exercent une influence.

M. Langdon: Mais justement, ils n'ont pas besoin de s'adresser au gouvernement. Il leur suffit de s'adresser à la Commission internationale du commerce ou au

[Text]

launch their case there. Here you have to get permission from a federal Cabinet Minister before you can even launch a countervail case or an anti-dumping case. It is absolutely true. It is right in our laws.

Mr. Bateman: I cannot debate the specifics of the American system. All I can say is that the U.S. fishermen are part of the U.S. society and they are going to have their say in government, as any other portion of society does.

To get to your point on subsidies to fishermen, I think it would be much better if we build an industry that starts from the marketplace down. I believe this is what this trade agreement will do. It will give us better access to the market. It will bring back better returns, so we would hope fishermen would need less subsidization. If this comes about, we will have a healthy industry.

It will be built on the private enterprise system. It will be built for the marketplace bank instead of subsidizing the thing from the bottom up and getting it all out of whack when you get to the top.

Mr. Langdon: I guess I speak as a nasty central Canadian who sees some commitment on the part of the country that has done better than Atlantic Canada to provide assistance for regional development and especially for the growth of the fisheries industry here. This is why I ask some of these questions.

I ask, for instance, with respect to your concern about what is happening to lobsters. Part of the agreement talks about standstill; it says neither country will do anything between the time when it was initialled and when it was signed to undermine the spirit and mutual benefits of this free trade agreement. Despite this, you mentioned what has happened to the lobster exports to the United States.

• 1200

Does this seem to you consistent or fair in terms of the standstill clause? It says:

Accordingly both Parties understand the need to exercise their discretion in the period prior to entry into force so as not to jeopardize the approval process or undermine the spirit and mutual benefits of the Free Trade Agreement.

This sounds to me like something that says you should not be going after New Brunswick lobsters, does it not?

Mr. Bateman: I do not take it that way. I think the New Brunswick lobsters are our most wanted and marketable product in the U.S.A. Hopefully, the problems we have been having in the last week with respect to the certain size of our lobsters will, in the discussion and negotiation we will be having and in negotiations such as this... I

[Translation]

Département du commerce pour faire valoir leur cause. Par contre, ici il faut obtenir une permission du ministre fédéral pour chercher à obtenir des mesures compensatoires ou lancer des poursuites en anti-dumping. C'est tout à fait exact. C'est écrit dans nos lois.

M. Bateman: Je ne peux pas discuter des détails du système américain. Tout ce que je peux vous dire, c'est que les pêcheurs américains font partie de la société américaine et qu'à ce titre, ils ont une certaine influence sur leur gouvernement, comme n'importe quel secteur de la société.

Pour revenir aux subventions accordées aux pêcheurs, je pense qu'il vaudrait beaucoup mieux construire notre industrie sur les réalités du marché. À mon sens, cette entente commerciale servira à cela. Elle nous donnera de meilleures voies d'accès au marché. Elle nous permettra de réaliser plus de bénéfices ce qui devrait permettre de subventionner moins les pêcheurs. Si cela se réalise, notre industrie sera d'autant plus solide.

Elle sera construite sur le système de l'entreprise privée. Elle sera construite selon les lois du marché et non plus subventionnée dès la base, ce qui provoque des distorsions considérables dans les plus hautes sphères du système.

M. Langdon: Je tiens les propos, peut-être insolites d'un Canadien des provinces du centre qui trouve normal d'aider le développement régional des provinces de l'Atlantique moins favorisées et, surtout, de faire quelque chose pour l'expansion du secteur des pêches. C'est la raison pour laquelle je pose ces questions.

Par exemple, vous avez parlé de la situation pour le homard. Dans certaines parties de l'accord, il est question d'un statu quo. Autrement dit, les deux pays s'engagent à ne rien faire entre la date où l'Accord aura été paraphé et la date où il sera signé pour porter atteinte à l'esprit de réciprocité de cette entente de libre-échange. Malgré cela, vous parlez du problème des exportations de homard à destination des États-Unis.

Est-ce que cette clause du statu quo vous semble logique ou équitable? Elle prévoit:

En conséquence, les deux parties comprennent la nécessité d'exercer leur discrétion pendant la période préalable à l'entrée en vigueur de façon à ne pas compromettre le processus d'approbation ni nuire à l'esprit de l'accord de libre-échange ou en amoindrir les avantages réciproques.

Autrement dit, vous ne devez pas toucher au homard du Nouveau-Brunswick, n'est-ce-pas?

M. Bateman: Je ne comprends pas ce passage de cette façon-là. Je pense que le homard de Nouveau-Brunswick est notre production la plus convoitée, la plus commercialisable sur les marchés américains. Il faut espérer que les problèmes que nous avons eus, depuis une semaine, au sujet de la taille de nos homards trouveront

[Texte]

guess I am an optimist. We cannot maintain the status quo. We have to change things; we have to go ahead; we have to look forward. It is time that we took a look at all of our trade agreements with the United States and did something that better suits the two countries. I would hope that in this trade agreement this is what we have.

Mr. Langdon: I think everybody in the country is convinced that an attempt to improve our trade relations with the United States makes sense. However, the question is whether this trade agreement with its specifics is, first, being respected even now, and second, going to be respected and useful to us as a country in the future, because of its various clauses and its various concessions.

I want to raise with you one specific point.

Mr. Crosby: Is the witness going to be allowed to answer any of these points?

Mr. Langdon: That was a comment, Mr. Crosby.

I have talked with west coast fishermen who were very, very concerned about the way in which the United States had taken Canada to GATT over fish processing requirements in B.C. They were concerned as well that this agreement seemed to them to freeze our commitment to whatever GATT said in that area. We can quote from page 4 the clause that they felt said that.

My question for you would be: For fishermen here in Atlantic Canada, is there any similar concern that having attacked west coast fishermen with this one approach, the United States is likely to take an approach toward Atlantic coast fishermen in the same manner?

Mr. Bateman: I do not think this was an attack. As I understand it, the GATT thing in B.C. was not an attack on the west coast fishermen.

Mr. Langdon: Fish processors.

Mr. Bateman: It was an attack on the fact that the provincial government out there had some type of regulation whereby a certain amount of their product had to be retained within the province for processing. Here you are getting into interprovincial trade, which I think is perhaps a different thing from what we are talking about here this morning.

Mr. Langdon: That is not interprovincial trade; it is intercountry trade.

Mr. Bateman: Well, it is intercountry or interprovincial, whichever you want to call it.

Mr. Langdon: It is crucial, because it was U.S.-Canada trade and it was the United States—

Mr. Bateman: We have some other provinces in Canada with similar things. It was a provincial law.

[Traduction]

une solution dans les discussions et les négociations qui auront lieu. . . Je suis probablement optimiste. Nous ne pouvons pas conserver le statu quo. Les choses doivent évoluer, nous devons avancer, nous devons nous tourner vers l'avenir. Il est temps, je pense, de reconsidérer toutes nos ententes commerciales avec les États-Unis et de nous mettre d'accord sur quelque chose qui nous conviendra mieux aux uns et aux autres. J'espère que c'est justement cette entente.

M. Langdon: Personne ne contestera la logique d'essayer d'améliorer nos relations commerciales avec les États-Unis. Cela dit, il faut se demander si cette entente commerciale est respectée à l'heure actuelle et ensuite, si elle sera respectée à l'avenir, si elle nous sera utile, compte tenu de ces clauses et des concessions qu'elle contient.

Je veux aborder une question précise.

M. Crosby: Est-ce que le témoin va pouvoir répondre à toutes ces observations?

M. Langdon: C'était une observation, monsieur Crosby.

J'ai parlé à des pêcheurs de la côte ouest qui s'inquiétaient très fort de la façon dont les États-Unis poursuivaient le Canada devant le GATT à cause de la préparation du poisson en Colombie-Britannique. Ce qui les ont inquiété, c'est que cet accord semble nous forcer à respecter les décisions du GATT, quelles qu'elles soient. Je peux vous citer la clause qui, à leur avis, établit cela et qui se trouve à la page 4.

Voilà ma question: Est-ce que les pêcheurs des provinces Maritimes s'inquiètent de la même façon et craignent que les États-Unis ne s'attaquent maintenant à la côte est après avoir eu gain de cause sur la côte ouest?

M. Bateman: Il ne s'agissait pas d'une attaque. A mon sens, l'affaire du GATT n'était pas une attaque contre les pêcheurs de la côte ouest.

M. Langdon: Les préparateurs de poisson.

M. Bateman: Ils en avaient plutôt contre le fait que le gouvernement provincial avait adopté un règlement qui obligeait à traiter une certaine proportion du poisson en Colombie-Britannique. Dans ce cas, c'est le commerce interprovincial qui est en cause, un sujet un peu différent de ce qui nous occupe ce matin.

M. Langdon: Il ne s'agit pas de commerce interprovincial mais bien de commerce international.

M. Bateman: Interprovincial ou international, peu importe.

M. Langdon: C'est crucial, parce qu'il s'agit de commerce Canada-États-Unis, et ce sont les États-Unis. . .

M. Bateman: Il y a d'autres provinces au Canada où des mesures semblables ont été prises. C'était une loi provinciale.

[Text]

Mr. Langdon: Yes, but the United States took the action against Canada; it was not taken against British Columbia.

Mr. Bateman: Perhaps to try to answer your question as it refers to Atlantic Canadian fishermen, the fishermen to whom I have talked. . . Of course, you know there are people with reservations about this agreement—I am not going to try to deny that—but I think the majority of Atlantic Canada fishermen say the U.S.A. is a terrific market. They of course know of some of the tariffs we have had in the last few years, and I think the majority of them are open to something they hope is a change in the status quo, is new and is an improvement. I would hope that is the way the majority of them are looking at it.

* 1205

Mr. Lesick: I want to compliment you, Mr. Bateman, on having obviously read the elements of the agreement and knowing your industry as well as you do, because you are able to field questions that are somewhat tricky at times.

However, I would like to put into the record a correction on Mr. Langdon's statement that Canadian law does not permit a Canadian industry to bring a countervail action without government permission. I would like to know whether you are aware that under Canada's Special Import Measures Act that Canadians can and do launch countervail actions without government permission. I would like to give you the example. Canada's corn farmers recently launched a countervail action against the United States and Revenue Canada found many American agricultural programs to be countervailable subsidies.

Mr. Bateman: I had read that, Mr. Chairman.

Mr. Lesick: You agree and you are aware of that.

Mr. Langdon: On a point of order.

The Chairman: I am not going to allow that point of order, Mr. Langdon.

Mr. Langdon: You cannot stop—

The Chairman: This is a debate, which takes place within the committee, and I think—

Mr. Langdon: It is not possible for somebody to take a position that is simply contrary to fact.

The Chairman: Mr. Langdon, if we were going to get into what is taken with respect to facts in this committee, and what members have said—

Mr. Langdon: Read the law.

The Chairman:—here over all the past few weeks, we would be nothing but points of order all day long.

Mr. Langdon: I asked Mr. Lesick to read the actual law. He wants to read something into the record.

The Chairman: We have a trade expert advising the committee. We will simply put this question to him.

[Translation]

M. Langdon: Oui, mais les États-Unis ont lancé des poursuites contre le Canada, et non pas contre la Colombie-Britannique.

M. Bateman: Vous m'avez posé une question au sujet des pêcheurs des Maritimes, et les pêcheurs auxquels j'ai parlé. . . Bien sûr, vous savez que certains ont des réserves au sujet de cet accord—je ne le nierai pas—mais je pense que la majorité des pêcheurs de l'est du Canada considèrent que les États-Unis sont un marché superbe. Bien sûr, ils sont au courant des tarifs imposés depuis quelques années, et je pense que la majorité espèrent que cet accord permettra de sortir du statu quo, d'innover et d'améliorer la situation. En tout cas, j'espère que la majorité d'entre eux voient les choses de cette façon.

M. Lesick: Je tiens à vous féliciter, monsieur Bateman, car de toute évidence, vous avez lu les éléments de l'accord, et comme vous connaissez particulièrement votre industrie, cela vous permet de répondre à nos questions qui peuvent être difficiles.

Cela dit, je tiens à rectifier les propos de M. Langdon qui a dit que la loi canadienne a tenté des mesures compensatoires sans la permission du gouvernement. J'aimerais savoir si vous êtes au courant, mais aux termes de la Loi sur les mesures spéciales d'importation, les Canadiens peuvent tenter des poursuites pour obtenir des mesures compensatoires sans la permission du gouvernement. Je vais vous donner un exemple. Les producteurs de maïs canadiens viennent de lancer des poursuites contre les États-Unis et Revenu Canada a déterminé que de nombreux programmes agricoles américains étaient en réalité des subventions pouvant faire l'objet de mesures compensatoires.

M. Bateman: J'ai lu cela, monsieur le président.

M. Lesick: Vous êtes d'accord et vous êtes au courant.

M. Langdon: J'invoque le Règlement.

Le président: Je vais refuser cet appel au Règlement, monsieur Langdon.

M. Langdon: Vous ne pouvez pas. . .

Le président: Le Comité est occupé à un débat et je pense. . .

M. Langdon: On ne peut tout simplement pas adopter une position qui est contraire aux faits.

Le président: Monsieur Langdon, si nous commençons à débattre de ce qui constitue un fait dans ce Comité et à discuter de la position des députés. . .

M. Langdon: Lisez la loi.

Le président: . . . depuis quelques semaines, nous passerions la journée à invoquer le Règlement.

M. Langdon: J'ai demandé à M. Lesick de lire le texte de la loi. Il va lire quelque chose.

Le président: Nous avons un expert commercial qui conseille le Comité. Nous lui poserons la question.

[Texte]

Mr. Lesick: On page 3 of your brief, Mr. Bateman, you have stated:

There is no question that the eventual elimination of the USA tariff on sticks, portions, and seafood prepared dinners will lead to improved efficiencies, enabling Canadian producers of these products to better rationalize production and eventually lead to increased employment in Canada.

Would you please tell me what you mean by "improved efficiencies"?

Mr. Bateman: Right now, on these value-added products or these fish sticks, there is a duty, if it is done in Canada and taken into the United States. Of course, the United States has ten times the Canadian population. If under the new agreement this could be done in Canada and not be dutiable, just imagine the jobs it would create.

I think one very valid point in this whole agreement is the fact that we are a country with a lot of resources and have a country beside us with ten times our population. This is what we mean here. This would give us the opportunity to do this in our own country and market to the United States where now, in many cases, the raw material is taken to the States and the breeding is done in that country.

Mr. Lesick: So it is the value-added aspect that is so important.

Mr. Bateman: Exactly.

Mr. Lesick: It will create jobs.

Mr. Bateman: Exactly.

Mr. Lesick: You mentioned increased employment in Canada and I guess for the value-added products, it would mean increased employment of the people of this area, would it not?

Mr. Bateman: Exactly. Of Atlantic Canada.

Mr. Lesick: We have people here who are unemployed who are waiting for jobs such as this. They can be trained for this, can they?

Mr. Bateman: Exactly. No problem.

Mr. Lesick: On page 6 of your brief you stated that the Fisheries Council is appealing a U.S. Department of Commerce decision to the U.S. Court of International Trade in New York. As you pointed out, the new impartial binational panel will replace the U.S. Court of International Trade for judicial review purposes. Do you think Canadians will have half the seats on the binational panel? The fact that the panel will decide in less than one year be an improvement over the status quo... How much money have you spent so far, and how long has it taken?

[Traduction]

M. Lesick: Monsieur Bateman, à la page 3 de votre mémoire, vous dites:

Il est certain que l'élimination future des tarifs américains sur les bâtonnets de poisson, les portions invideables et les repas de fruits de mer préparés favoriseront l'efficacité, permettront aux producteurs canadiens de rationaliser la production et conduiront à une augmentation de l'emploi au Canada.

Pouvez-vous me dire ce que vous entendez par "améliorer l'efficacité"?

M. Bateman: A l'heure actuelle, un droit de douane est imposé sur ces produits à valeur ajoutée, ces bâtonnets de poisson, s'ils sont préparés au Canada et expédiés aux États-Unis. Bien sûr, les États-Unis ont une population dix fois plus importantes que le Canada. Si le nouvel accord permettait de faire ce travail au Canada et d'exporter cette production sans droit de douanes, imaginez l'emploi que cela créera.

A mon sens, il y a un élément particulièrement positif dans cette entente, c'est que notre pays est particulièrement riche en ressources et qu'il est voisin d'un pays dix fois plus peuplé. Voilà ce que nous voulons dire. Cela nous donnera la possibilité d'effectuer ce travail chez nous et de commercialiser cette production aux États-Unis alors qu'à l'heure actuelle, le plus souvent, le poisson brut est expédié aux États-Unis et pané là-bas.

M. Lesick: Autrement dit, c'est l'élément valeur ajoutée qui est particulièrement important.

M. Bateman: Exactement.

M. Lesick: Cela créera des emplois.

M. Bateman: Exactement.

M. Lesick: Vous avez parlé d'une augmentation de l'emploi au Canada et pour les produits à valeur ajoutée, j'imagine qu'il y aurait une augmentation de l'emploi dans cette région même, n'est-ce-pas?

M. Bateman: Exactement. Dans les provinces Maritimes.

M. Lesick: Il y a ici beaucoup de gens qui sont chômeurs et qui attendent de tels emplois. On pourra les former à ces tâches, n'est-ce-pas?

M. Bateman: Exactement, pas de problème.

M. Lesick: A la page 6 de votre mémoire, vous dites que le Conseil des pêches a fait appel d'une décision du Département du commerce américain devant la Cour américaine du commerce international à New York. Comme vous l'avez dit, le nouveau tribunal binational impartial remplacera la Cour internationale du commerce et sera chargée des révisions judiciaires. Pensez-vous que dans ce tribunal binational les Canadiens auront la moitié des sièges? Le fait que ce tribunal prendra une décision en moins d'un an constitue déjà une amélioration... Combien d'argent avez-vous dépensé jusqu'à présent, combien de temps a-t-il fallu?

[Text]

[Translation]

• 1210

Mr. Bateman: It has taken a long time in some instances—up to a couple of years. And to tell you how much money we spent exactly—here I am estimating a bit—but several hundreds of thousands of dollars.

Mr. Lesick: That is under the old system, and it has taken two years at least.

Mr. Bateman: Yes, it has taken two years.

Mr. Lesick: Under the new system it will take less than one year. We will be on the binational panel; there will be two Canadians on there. So it should be and will be more effective and binding.

Mr. Bateman: We would hope so.

Mr. Lesick: Well, that is in the elements of the agreement.

You know, the two law firms we spoke about earlier, Fraser & Beatty of Ottawa and Fasken & Calvin of Toronto, state that no other international treaty is as comprehensive or as effective as the free trade agreement in its dispute settlement mechanism. They go on to say:

The opportunity for bi-national panels to make binding decisions will improve the objectivity and fairness of administrative decisions, and limit the ability of Congress to make protectionist laws affecting Canada.

Now here are two respected firms who have made this decision. Does this not give you greater confidence in what we are trying to do in this free trade agreement, in having this binational panel?

Mr. Bateman: Well, of course this is the object of the whole exercise—to try to update it and have something that is going to be fairer to Canada, particularly in what you have just mentioned.

Mr. Lesick: How many fishermen are involved in your industry?

Mr. Bateman: In New Brunswick?

Mr. Lesick: In your company, plus those who supply fish to you.

Mr. Bateman: Well, I am speaking on behalf of the New Brunswick Fish Packers' Association, which is a group of processors.

How many fishermen would be in...? Of course, here again I would have to estimate, but in New Brunswick I would estimate there are 10,000 to 15,000 fishermen.

Mr. Lesick: So yours is an extremely important—

Mr. Bateman: It is an extremely important industry, yes, in New Brunswick.

Mr. Lesick: So the increased trade will mean so much more work for the fishermen. These are fishermen only, did you say, roughly 10,000?

M. Bateman: Dans certains cas, il a fallu très longtemps, jusqu'à deux ans. Quant à vous dire combien d'argent nous avons dépensé précisément, je suppose que cela doit représenter plusieurs centaines de milliers de dollars.

M. Lesick: Donc, avec l'ancien système, il a fallu au moins deux ans.

M. Bateman: Oui, il a fallu deux ans.

M. Lesick: Avec le nouveau système, il faudra moins d'un an. Nous siégerons au tribunal binational, il y aura deux Canadiens. Autrement dit, ce sera plus efficace et les décisions seront obligatoires.

M. Bateman: Nous l'espérons.

M. Lesick: C'est ce qui figure dans les éléments de l'accord.

Vous savez, les deux firmes légales auxquelles nous avons parlé, Fraser & Beatty d'Ottawa et Fasken & Calvin de Toronto, nous ont dit qu'aucun autre traité international ne comprenait un mécanisme de règlement des différends aussi exhaustif ou aussi efficace que cet accord de libre-échange. Ils nous ont dit ensuite:

Le fait que des tribunaux binationaux puissent prendre des décisions obligatoires améliorera l'objectivité et l'équité des décisions administratives tout en empêchant dans une certaine mesure le Congrès d'adopter des lois protectionnistes contre le Canada.

Voilà donc deux firmes respectées qui adoptent cette position. Est-ce que la présence de ce tribunal binational ne vous donne pas plus de confiance dans cet accord de libre-échange?

M. Bateman: Evidemment, c'est la raison-d'être de cet exercice, essayer d'améliorer la situation, d'instaurer quelque chose de plus équitable pour le Canada, en particulier le secteur dont vous venez de parler.

M. Lesick: Combien de pêcheurs participent à votre industrie?

M. Bateman: Au Nouveau-Brunswick?

M. Lesick: Dans votre compagnie, y compris vos fournisseurs de poisson.

M. Bateman: Je suis ici au nom de l'Association des préparateurs de poisson du Nouveau-Brunswick, un groupe d'industries de transformation du poisson.

Combien de pêcheurs... Bien sûr, encore une fois, c'est une évaluation, mais je pense qu'il doit y avoir de 10,000 à 15,000 pêcheurs au Nouveau-Brunswick.

M. Lesick: Autrement dit, vous représentez un secteur particulièrement important...

M. Bateman: Effectivement, au Nouveau-Brunswick c'est une très grosse industrie.

M. Lesick: Et l'augmentation du commerce donnera beaucoup plus de travail aux pêcheurs. Ces pêcheurs sont une dizaine de milliers, avez-vous dit?

[Texte]

Mr. Bateman: Yes.

Mr. Lesick: How about the workers in your plant?

Mr. Bateman: Oh, the employees.

Mr. Lesick: In the plants.

Mr. Bateman: Well, you are getting into several thousands of employees, you know. It would be 30,000 employees, I would estimate. They are seasonal employees in a great many cases.

Mr. Lesick: How many again, please?

Mr. Bateman: Approximately 30,000.

Mr. Lesick: Approximately 30,000, plus 10,000 fishermen.

Mr. Bateman: Right.

Mr. Lesick: Most of them are family men.

Mr. Bateman: Yes, they are all self-employed. They are all private enterprisers, entrepreneurs. There is no doubt the New Brunswick fishing industry is the third most important industry in the province.

Mr. Lesick: That is of New Brunswick.

Mr. Bateman: That is of New Brunswick, yes.

Mr. Lesick: For the fish sticks and portions you were talking about, would you need new plants for that at all, or would that be...?

Mr. Bateman: Well, as I would see it, it would be something that would be attached to present plants; it would be another line or another department of present plants.

Mr. Lesick: And how many people may be involved in that industry, then?

Mr. Bateman: It is rather difficult to estimate that, but it could be 2,000 or 3,000 people, I suppose, overall.

Mr. Lesick: New jobs.

Mr. Bateman: New jobs, yes.

• 1215

Mr. Reimer: Mr. Chairman, a point of order. Mr. Dingwall referred to an alleged list by the Department of Commerce of countervailable programs. Last week Mr. Axworthy also made such an allegation. We asked Mr. Axworthy to table the document he read from. It is now Tuesday, and we still do not have the document Mr. Axworthy undertook to table. I would ask Mr. Dingwall if he would table the document he is reading from, so that we could all deal with it in an open, honest manner.

The Chairman: Yes, I am sure Mr. Dingwall will do that.

Mr. Dingwall: Well, I would want to concur with the hon. member's wish, but I am certain that he would give me the opportunity to speak to my colleagues to find out

[Traduction]

M. Bateman: Oui.

M. Lesick: Et les travailleurs de vos usines?

M. Bateman: Oh, les employés.

M. Lesick: Dans les usines.

M. Bateman: Vous savez, nous avons plusieurs milliers d'employés. Trente mille, approximativement. Très souvent, ce sont des emplois saisonniers.

M. Lesick: Combien avez-vous dit?

M. Bateman: Environ 30,000.

M. Lesick: Environ 30,000, plus 10,000 pêcheurs.

M. Bateman: Oui.

M. Lesick: La plupart d'entre eux ont des familles.

M. Bateman: Oui, ils travaillent tous à leur compte. Ce sont tous des entrepreneurs privés. Il est certain que l'industrie de la pêche au Nouveau-Brunswick est au troisième rang par son importance.

M. Lesick: Pour le Nouveau-Brunswick.

M. Bateman: Oui, pour le Nouveau-Brunswick.

M. Lesick: Quant aux bâtonnets de poisson et aux portions individuelles dont vous avez parlé, est-ce qu'il faudra construire de nouvelles usines, ou bien...?

M. Bateman: A mon avis, cela viendra s'ajouter aux activités des usines actuelles, une activité nouvelle pour les usines actuelles.

M. Lesick: Combien de gens pourraient être employés dans cette industrie?

M. Bateman: C'est assez difficile à évaluer, mais peut-être 2,000 ou 3,000 personnes, en tout.

M. Lesick: De nouveaux emplois.

M. Bateman: De nouveaux emplois, oui.

M. Reimer: Monsieur le président, j'invoque le règlement. M. Dingwall a parlé d'une certaine liste de programmes pouvant faire l'objet de mesures compensatoires, liste dressée par le département du Commerce. La semaine dernière, M. Axworthy a fait la même allégation. Nous avons demandé à M. Axworthy de déposer le document qu'il lisait. Nous sommes aujourd'hui mardi, nous n'avons toujours pas reçu le document que M. Axworthy avait promis. Je vais demander à M. Dingwall de déposer le document qu'il est en train de lire; de cette façon, les choses seront bien plus honnêtes.

Le président: Oui, je suis certain que M. Dingwall le fera volontiers.

M. Dingwall: Je suis tout à fait disposé à accéder au désir de l'hon. député, mais il me permettra certainement de m'informer auprès de M. Axworthy pour savoir à quoi

[Text]

exactly what Mr. Axworthy was referring to, and see whether or not it is in the process of being tabled. There should be no difficulty.

The Chairman: Thank you. We will now adjourn.

[Translation]

il faisait allusion et si le document en question est sur le point d'être déposé. Il ne devrait pas y avoir de problème.

Le président: Merci. La séance est levée.



*If undelivered, return COVER ONLY to:
Canadian Government Publishing Centre,
Supply and Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9*

*En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Centre d'édition du gouvernement du Canada,
Approvisionnement et Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9*

WITNESSES

From the Conference of the United Church:

Roy DeMarsh, President elected to the Maritimes.

From Repap Enterprises Corporation Inc.:

George Petty, Chairman and Chief Executive Officer.

From the New Brunswick Fish Packers' Association:

Jim Bateman.

TÉMOINS

De la Conférence de l'Église Unie:

Roy DeMarsh, président élu pour les Maritimes.

From Repap Enterprises Corporation Inc.:

George Petty, président-directeur général.

*De l'Association des empaqueteurs de poisson du
Nouveau-Brunswick:*

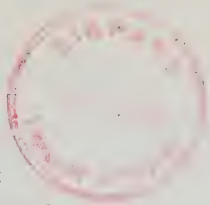
Jim Bateman.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 56

Tuesday, December 1, 1987
Fredericton, New Brunswick

Chairman: William C. Winegard



CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 56

Le mardi 1^{er} décembre 1987
Fredericton (Nouveau-Brunswick)

Président: William C. Winegard

*Minutes of Proceedings and Evidence of the
Standing Committee on*

External Affairs and International Trade

*Procès-verbaux et témoignages du Comité
permanent des*

Affaires étrangères et du commerce extérieur

RESPECTING:

Pursuant to Standing Order 96(2) consideration of
the Canada-U.S. Free Trade Agreement tabled in
the House of Commons on October 5, 1987

CONCERNANT:

En vertu de l'article 96(2) du Règlement, étude de
l'Accord de libre-échange entre le Canada et les
États-Unis déposé à la Chambre des communes le 5
octobre 1987

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)

Second Session of the Thirty-third Parliament,
1986-87

Deuxième session de la trente-troisième législature,
1986-1987

STANDING COMMITTEE ON EXTERNAL AFFAIRS
AND INTERNATIONAL TRADE

Chairman: William C. Winegard

Vice-Chairman: Clément Côté

Members

Warren Allmand
Lloyd Axworthy
Bill Blaikie
Howard Crosby
Girve Fretz
Steven Langdon
Bill Lesick
Don Ravis
John Reimer—(11)

(Quorum 6)

Maija Adamsons

Clerk of the Committee

COMITÉ PERMANENT DES AFFAIRES
ÉTRANGÈRES
ET DU COMMERCE EXTÉRIEUR

Président: William C. Winegard

Vice-président: Clément Côté

Membres

Warren Allmand
Lloyd Axworthy
Bill Blaikie
Howard Crosby
Girve Fretz
Steven Langdon
Bill Lesick
Don Ravis
John Reimer—(11)

(Quorum 6)

Le greffier du Comité

Maija Adamsons

MINUTES OF PROCEEDINGS

TUESDAY, DECEMBER 1, 1987

(88)

[Text]

The Standing Committee on External Affairs and International Trade met, in Fredericton, at 2:05 o'clock p.m., this day, the Chairman, William C. Winegard, presiding.

Members of the Committee present: Warren Allmand, Howard Crosby, Girve Fretz, Steven Langdon, Bill Lesick, Don Ravis, John Reimer, William C. Winegard.

Acting Members present: David Dingwall for Lloyd Axworthy and Nic Leblanc for Clément Côté.

In attendance: From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade: Luc Rainville, Committee Researcher. Barbara Arneil, Liberal Staff Representative. Judy Giroux, N.D.P. Staff Representative. James McIlroy, P.C. Staff Representative.

Witnesses: From the G.M.L. Shirt Co. Ltd.: Jean-Marc Lafontaine, President. *From the Canadian Printing Industries Association:* Willy Cooper, President; Don Eisner, President, Lunenburg Printing; Massimo Bergamini, Director, Government Relations. *From Co-op Atlantic:* Sidney Pobihushchy, First Vice-President; Tom Webb, Manager, Corporate Services Division. *From the New Brunswick Federation of Agriculture:* Malcolm Sprague, President.

Pursuant to Standing Order 96(2) the Committee resumed consideration of the Canada-U.S. Free Trade Agreement tabled in the House of Commons on October 5, 1987.

Jean-Marc Lafontaine, from G.M.L. Shirt Co. Ltd., made a statement and answered questions.

Willy Cooper and Don Eisner, from the Canadian Printing Industries Association, made a statement and with Massimo Bergamini answered questions.

Sidney Pobihushchy, from Co-op Atlantic, made a statement and with Tom Webb answered questions.

Malcolm Sprague, from the New Brunswick Federation of Agriculture, made a statement and answered questions.

At 5:00 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Richard Dupuis
Committee Clerk

PROCÈS-VERBAL

LE MARDI 1^{er} DÉCEMBRE 1987

(88)

[Traduction]

Le Comité permanent des affaires étrangères et du commerce extérieur se réunit, aujourd'hui à 14 h 05, à Fredericton, sous la présidence de William C. Winegard, (président).

Membres du Comité présents: Warren Allmand, Howard Crosby, Girve Fretz, Steven Langdon, Bill Lesick, Don Ravis, John Reimer, William C. Winegard.

Membres suppléants présents: David Dingwall remplace Lloyd Axworthy; Nic Leblanc remplace Clément Côté.

Aussi présents: Du Centre parlementaire pour les affaires étrangères et le commerce extérieur: Luc Rainville, chargé de recherche du Comité. Barbara Arneil, déléguée du personnel du parti libéral. Judy Giroux, déléguée du personnel du parti néo-démocrate. James McIlroy, délégué du personnel du parti conservateur.

Témoins: De G.M.L. Shirt Co. Ltd.: Jean-Marc Lafontaine, président. *De la Canadian Printing Industries Association:* Willy Cooper, président; Don Eisner, président (Lunenburg Printing); Massimo Bergamini, directeur, Relations avec le gouvernement. *De Co-op Atlantic:* Sidney Pobihushchy, premier vice-président; Tom Webb, directeur, Division des services corporatifs. *De la Fédération d'agriculture du Nouveau-Brunswick:* Malcolm Sprague, président.

Conformément aux dispositions du paragraphe 96(2) du Règlement, le Comité examine de nouveau l'accord de libre-échange entre le Canada et les États-Unis, document déposé sur la Table de la Chambre des communes le 5 octobre 1987.

Jean-Marc Lafontaine, de G.M.L. Shirt Co. Ltd., fait une déclaration et répond aux questions.

Willy Cooper et Don Eisner, de la Canadian Printing Industries Association, font une déclaration, puis eux-mêmes et Massimo Bergamini répondent aux questions.

Sidney Pobihushchy, de Co-op Atlantic, fait une déclaration, puis lui-même et Tom Webb répondent aux questions.

Malcolm Sprague, de la Fédération d'agriculture du Nouveau-Brunswick, fait une déclaration et répond aux questions.

À 17 heures, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

Greffier de Comité
Richard Dupuis

EVIDENCE

[Recorded by Electronic Apparatus]

[Texte]

Tuesday, December 1, 1987

• 1400

The Chairman: Pursuant to Standing Order 96.(2), we will resume consideration of the Canada-U.S. free trade agreement, tabled in the House of Commons on October 5, 1987.

I remind everyone this is a House of Commons committee, subject to all the rules, decorum and conventions that prevail in the House. The meetings are not open to television or recording devices.

The eight slots for witnesses have been chosen 50% by the opposition and 50% by the government party. I ask each group to make their presentation between 10 and 20 minutes, in order that we might have time for questions.

We are going to have a change of order. The first group of witnesses are not prepared at the moment, but Mr. Lafontaine of the J.M.L. Shirt Company has agreed to proceed.

M. Jean-Marc Lafontaine (président de J.M.L. Shirt Co. Ltd.): Merci, monsieur le président.

• 1405

Je n'ai pas la prétention de parler en expert sur le sujet très controversé de l'entente de principe sur les éléments à être inclus dans l'accord de libre-échange avec les États-Unis.

Étant un homme d'affaires dirigeant une entreprise employant près de 300 personnes, il est normal que je ne connaisse pas toutes les implications générales d'une telle entente et que j'aie de la difficulté à formuler une opinion valable, puisque l'on sait que les experts en la matière et même nos négociateurs ont parfois de la difficulté à arriver à un consensus.

On sait aussi que nos premiers ministres provinciaux, des hommes pourtant très intelligents, sont divisés sur le sujet. Je comprends bien que notre premier ministre, l'honorable Frank McKenna, prenne le temps d'analyser avec ses experts tous les angles d'une future entente avant de se prononcer définitivement.

On sait d'ores et déjà que certaines provinces ainsi que certains secteurs de chaque province bénéficieront plus que d'autres d'un tel accord et que certains autres secteurs ou provinces pourraient être affectés. Malgré tout, nous devons arriver à nous faire une idée et à nous prononcer, en dehors de la politiaillerie, le plus globalement possible, pour ou contre, car c'est un élément trop sérieux

TÉMOIGNAGES

[Enregistrement électronique]

[Traduction]

Le mardi 1^{er} décembre 1987

Le président: Conformément aux dispositions du paragraphe 96.(2) du Règlement, nous reprenons l'examen de l'accord du libre-échange entre le Canada et les États-Unis, déposé à la Chambre des communes le 5 octobre 1987.

Je rappelle à tous qu'il s'agit d'un comité de la Chambre des communes, qui est assujéti à toutes les règles, au décorum et à toutes les conventions qui prévalent à la Chambre. Aucun enregistrement sonore ou visuel n'est permis.

Les périodes où comparaitront les témoins ont été choisies à parts égales par l'Opposition et le parti ministériel. Je demande à chaque groupe de ne pas prendre plus de 10 à 20 minutes pour son exposé, de manière à ce qu'il reste suffisamment de temps pour poser des questions.

Le premier groupe de témoins qui devait comparaître n'est pas encore prêt, mais M. Lafontaine, de la J.M.L. Shirt Company, a accepté de passer en premier.

Mr. Jean-Marc Lafontaine (President, J.M.L. Shirt Co. Ltd.): Thank you, Mr. Chairman.

I do not claim to speak as an expert on the very controversial subject of the agreement in principle on elements to be included in the free trade agreement with the United States.

As a businessman who manages a company employing nearly 300 people, I naturally am not aware of all the wide ranging implications of such an agreement and have trouble forming a valid opinion, particularly since we know that experts and even our negotiators sometimes have trouble reaching a consensus.

We also know that the provincial premiers, who are intelligent men, are nevertheless divided on this issue. I can understand why our premier, the Honourable Frank McKenna, is taking the time with his experts to analyse every angle of a future agreement before taking a definite stand.

We already know that some provinces and some sectors in each province will benefit more than others from such an agreement, and that some other sectors or provinces may be adversely affected. Nevertheless, we should manage to leave political considerations aside and eventually make the most comprehensive decision possible for or against, because this is too serious a step in

[Texte]

de l'histoire du Canada pour qu'on laisse aller les choses sans s'impliquer individuellement.

Je ne parlerai que de ce que je vois personnellement, pour mon industrie, sans impliquer les différentes associations auxquelles je peux appartenir.

En ce qui concerne notre industrie, c'est-à-dire l'industrie de la chemise pour hommes et garçons, les idées, comme dans d'autres secteurs, sont partagées. On exprime la crainte de ne pouvoir faire concurrence à un géant qui, pour prendre notre marché, n'aurait qu'à augmenter sa production de 7 p. 100 ou 8 p. 100 puisque le reste, soit les 10 p. 100 comparatifs aux États-Unis, continuerait à être importé d'ailleurs. On dit que les salaires des employés ainsi que les avantages sociaux en général, et dans plusieurs États américains, sont moindres que chez nous; que notre productivité n'est pas comparable à celle de nos voisins; que si le dollar américain venait à descendre ou le nôtre à monter, ce serait la fin.

Quant aux autres secteurs de l'aiguille, lingerie pour dames et autres, ils semblent avoir à peu près les mêmes réticences que celles que j'ai mentionnées pour le secteur de la chemise pour hommes et garçons.

Ce qui justifie, à mon point de vue, les craintes de ces secteurs, ce sont les conditions actuelles de l'accord proposé sur l'exportation de vêtements canadiens aux États-Unis qui pourraient avoir pour effet de réduire plutôt que de libéraliser les échanges commerciaux entre le Canada et les États-Unis dans le domaine du vêtement. Je m'explique et je cite:

La fabrication de vêtements canadiens utilisant des tissus provenant d'un tiers pays, sera maintenant assujettie à des restrictions de contingentement, une application tout à fait nouvelle.

Cela veut dire que tout tissu utilisé dans la fabrication de vêtements devant être exportés aux États-Unis devra être un produit tissé aux États-Unis ou au Canada, ce qui aura pour effet de réduire nos possibilités d'exportation aux États-Unis, car il nous faudrait employer le même tissu qu'on emploie aux États-Unis. Donc, il sera impossible d'innover, de créer un vêtement différent et attrayant pour le client. Le magasin et le consommateur américains veulent voir et acheter quelque chose de différent de ce qu'ils voient continuellement chez eux.

• 1410

Il est vrai que nous pourrions commander chez le manufacturier des tissus différents et originaux, mais certains craignent que notre distribution et production étant limitées comparativement à celles de nos voisins, la commande ne puisse être assez importante pour que le manufacturier veuille la remplir à moins qu'on paie le prix fort. On croit donc que c'est de la concurrence illégale.

Pour contre, les optimistes, et j'en suis un, même s'ils craignent de ne pouvoir acheter du tissu à un prix moindre à l'extérieur de l'Amérique du Nord sans

[Traduction]

the history of Canada for us not to be involved individually but to let things slide.

I shall speak only on my own behalf and that of my industry, and not for the various associations of which I am a member.

As in other sectors, opinion in our industry that manufactures men's and boys' shirts is divided. The fear is expressed that we will not be able to compete with a giant that would only have to raise its production by 7% or 8% to take over our market, since the difference, corresponding to 10% of the United States market, would still be imported from other countries. It is noted that American salaries and fringe benefits are generally, and particularly in some states, lower than those in Canada, that our productivity compares with that of our neighbour, and that an eventual drop in the value of the American dollar or a rise in the value of our dollar would spell the end.

The reservations I had noted in the men's and boys' shirt industry are apparently shared by other sectors of the needle trade industry, such as the women's clothing sector.

In my opinion, it is the current provisions of the proposed agreement regarding the export of Canadian apparel to the United States that create the apprehensions in these sectors, because they could have the effect of reducing, rather than liberalizing trade in apparel between Canada and the United States. Allow me to explain by referring to the agreement:

Canadian manufacture of apparel from third-country fabric will now be subject to quota restrictions, an entirely new application.

This means that any fabric used to manufacture apparel for export to the United States must be woven in the United States or in Canada, a situation that will reduce our opportunity to export to the United States, since we would have to use the same fabric used there. As a result, it will be impossible to innovate or to create a different and attractive garment for the client. American stores and consumers want to see and purchase something different than the merchandise they see everyday in their country.

Granted, we could order original or unusual fabrics from manufacturers, but there are those who fear that, since our distribution and production are more limited than those south of the border, our orders might not be big enough for manufacturers to fill them except at a high price. Therefore, we feel that this is illegal competition.

On the other hand, the optimists—with whom I side—despite their fear of not being able to purchase fabric outside North America at lower prices and without

[Text]

contraintes, croient que dans l'ensemble, il faut faire tous les efforts nécessaires pour réussir cette entente de libre-échange avec les États-Unis. C'est, à mon point de vue, la seule façon de créer des emplois, d'abaisser notre taux de chômage, d'aider le consommateur à se procurer des biens de consommation à des prix inférieurs, parce que nous aurons éventuellement accès à un marché de 250 millions d'habitants comparativement à notre faible marché de 25 millions d'habitants. Si nous y croyons, si nous nous modernisons, si nous nous préparons à produire, nous pourrions transformer nos biens et nos richesses au lieu de les expédier et d'en exporter la plus grande partie en vrac comme cela se fait actuellement.

Notre force est que malgré une faible population à servir dans un grand pays comme le nôtre, malgré nos importations massives de biens de consommation, nos usines, celles qui survivent, sont habituées à produire des biens diversifiés, à avoir de petites *runs*, comme on dit habituellement, et elles progressent malgré tout.

Qu'arriverait-il si, au lieu de produire 25,000 chemises du même style au Canada, on en produisait 200,000, ou si au lieu de produire 10 meubles, on en produisait 150, etc.? Cela, on peut le faire si les échanges sont plus libres, si les barrières sont plus ouvertes, surtout avec nos voisins du Sud.

Les Européens ont réussi ce tour de force malgré des tensions énormes. Ils ont le Marché commun qui fut et est encore leur planche de salut. Nous sommes pratiquement le seul pays développé à être isolé avec nos 25 millions de personnes, avec des barrières autour de nous et même entre nos propres provinces. De ce côté, il y aurait beaucoup à dire. Si nous acceptons une négociation ferme et finale, une négociation saine d'ouverture des barrières tarifaires avec nos voisins du Sud, pas à n'importe quel prix, comme nous le disons tous, mais avec une attitude positive quant au bien-fondé d'une telle entente, nous éviterons très probablement une augmentation déjà inquiétante des contingentements et des tarifs douaniers accentués par nos voisins, lesquels nous achètent 80 p. 100 de nos exportations.

Même si nous sommes encore derrière certains pays au point de vue de la technologie avancée, nous faisons de grands pas depuis quelques années. Avec plus d'ouverture sur nos voisins et sur le monde, nous avancerons encore plus vite. Nous agrandirons nos usines, nous nous moderniserons encore plus et nous saurons être très concurrentiels.

Telle est mon opinion, messieurs. Je vous remercie.

Le président: Merci, monsieur.

Mr. Allmand, are you leading off?

M. Allmand: Je voudrais souhaiter la bienvenue à notre témoin. En premier lieu, je voudrais avoir plus de détails concernant sa compagnie. Votre usine est à Edmundston, n'est-ce pas?

[Translation]

restrictions, feel that overall, every effort must be made to make this free trade agreement with the United States work. In my opinion, it is the only way to create jobs, to lower our unemployment rate and to help consumers obtain consumer goods at lower prices; sooner or later, we will have access to a market of 250 million people, compared with our own small market of 25 million. If we believe in this option, if we modernize, if we are prepared to produce, we will be able to process our goods and our natural resources, instead of sending out or exporting most of them in bulk, as we do now.

Despite a small population to be served in a country as large as ours, and despite our massive imports of consumer goods, our strength lies in the fact that our plants, the ones that survive, are used to producing a diversified line of products in small runs and in getting ahead regardless of obstacles.

What would happen if, for example, instead of producing 25,000 shirts of one style in Canada, we produced 200,000, or if instead of producing 10 pieces of furniture, we produced 150? We can do this if trade is freer and if tariff barriers are more open, especially with our neighbour to the south.

The Europeans have performed this feat in spite of very great tensions. Their Common market was and still is their lifebuoy. With our 25 million people, we are almost the only developed country that is isolated behind tariff barriers; there are even tariff barriers among our own provinces, a subject that would certainly bear investigation. If we agree to a firm and final negotiation, a healthy negotiation that would open up tariff barriers with our neighbour to the south—not at any price, we all agree on that, but with a positive attitude about the valid reasons behind such an agreement—we will most likely avoid further increases to the already high quotas and customs tariffs that are aggravated by the fact that this neighbour buys 80% of our exports.

Although we still lag behind some countries in high technology, for a number of years we have been making considerable progress. If we are more open to our neighbour and to the world, we will make even more rapid progress. We will expand our plants and modernize our production, and we will be able to be very competitive.

That is my opinion, gentlemen. Thank you.

The Chairman: Thank you, sir.

Monsieur Allmand, êtes-vous le premier intervenant?

Mr. Allmand: I would like to welcome the witness. Firstly, I would like to have some more details about his business. Your plant is in Edmundston, is that right?

[Texte]

M. Lafontaine: L'usine principale est à Edmundston, et nous avons une deuxième à Grand Falls, au Nouveau-Brunswick.

• 1415

M. Allmand: Vous dites que vous produisez des chemises pour hommes et garçons. Produisez-vous des chemises *high style* ou des chemises ordinaires?

M. Lafontaine: Ce sont des chemises plutôt ordinaires puisqu'on en produit à peu près 25,000 par semaine. Si c'était des chemises spécialisées, ou quelque chose de tout à fait différent, il serait difficile de les vendre au Canada. On sait que nous sommes limités au marché canadien, que nous ne pouvons pas faire d'exportation.

M. Allmand: Où est votre marché? Au Canada, aux États-Unis, en Europe?

M. Lafontaine: Notre marché est strictement au Canada.

M. Allmand: Dans tout le Canada?

M. Lafontaine: Partout au Canada, oui. Il faut comprendre que nous sommes surtout des contracteurs. Par exemple, on fabrique des chemises pour Sears du Canada. On place donc leur étiquette sur les chemises. On a aussi des contrats avec le gouvernement du Canada, avec les Forces armées. Avec tout cela, on produit 25,000 chemises.

Comme contracteurs, on n'a pas de vendeurs qui vont dans tous les magasins du Canada. On a des contrats avec des manufacturiers. Cela ne nous empêche pas d'employer des gens et d'être conscients du potentiel d'exportation dans un contexte de libre-échange. Je parle en connaissance de cause, parce que j'ai fait des études là-dessus.

M. Allmand: Si je comprends bien, jusqu'à maintenant, vous n'avez pas essayé d'exporter aux États-Unis à cause de la concurrence ou du tarif.

M. Lafontaine: J'ai essayé en 1984. C'est à ce moment-là que j'ai vu qu'avec le libre-échange, il y aurait possibilité de concurrencer les États-Unis et d'ouvrir un marché assez extraordinaire. En 1984, malgré un tarif douanier de 29 p. 100 ou de 30 p. 100, on était presque prêts à faire concurrence aux États-Unis. Si l'on enlève ce tarif douanier de 29 p. 100, il est sûr que l'on peut concurrencer les États-Unis si l'on sait s'organiser.

M. Allmand: Y a-t-il un syndicat dans votre compagnie?

M. Lafontaine: Non.

M. Allmand: Je suis un député du Québec. Dans notre province, l'industrie du vêtement et du textile a beaucoup de craintes. Il y a des exceptions. Il y a des compagnies qui croient qu'elles peuvent réussir avec le libre-échange, mais il y en a d'autres qui n'y croient pas. Elles craignent la concurrence avec les compagnies américaines aux États-Unis et aussi au Canada, parce qu'avec le libre-échange,

[Traduction]

Mr. Lafontaine: The main plant is in Edmundston, and we have a second one in Grand Falls, New Brunswick.

Mr. Allmand: You say that you produce men's and boys' shirts. Are these high style or regular shirts?

Mr. Lafontaine: Since we produce about 25,000 shirts per week, they are regular shirts. If they were specialized or very original shirts, it would be hard to sell them in Canada. We know that we are limited to the Canadian market and that we cannot export them.

Mr. Allmand: Where is your market? In Canada, the United States, Europe?

Mr. Lafontaine: Our market is strictly limited to Canada.

Mr. Allmand: All of Canada?

Mr. Lafontaine: All of Canada, yes. You should understand that we work mostly on contract. For example, we make shirts for Sears of Canada, and we put their label on those shirts. We also have contracts with the Government of Canada and the Canadian Armed Forces. In total, we produce 25,000 shirts.

Since we work on contract, we have no sales people who cover stores across Canada. We have contracts with manufacturers. However, we employ people and we are aware of the export potential under free trade. I know whereof I speak: I have done some studies on this issue.

Mr. Allmand: If I understand correctly, up until now you have not tried to export to the United States because of competition or because of the tariff.

Mr. Lafontaine: I tried in 1984. At that time, I saw that under free trade, it would be possible to compete with the United States and to open up a very special market. In 1984, in spite of a customs tariff of 29% or 30%, we were almost competitive in the United States. If this customs tariff of 29% were removed, and if we were able to get organized, we would certainly be able to compete with the United States.

Mr. Allmand: Is your company unionized?

Mr. Lafontaine: No.

Mr. Allmand: I am a Member of Parliament from Quebec. In our province, the fabric and apparel industry has a great many apprehensions. There are exceptions. Some companies feel that they can make a go of free trade, but others do not. They fear competition with American companies, both in the United States and in Canada, because under free trade, the Americans will

[Text]

les Américains nous feront concurrence ici. On dit que le salaire minimum est plus bas aux États-Unis, comme vous l'avez mentionné, je crois.

Mr. Lafontaine: Oui, j'ai mentionné cela.

Mr. Allmand: Il y a beaucoup de gens qui ne sont pas concurrencés. Ces gens n'ont pas le même salaire que les gens travaillant dans plusieurs de nos compagnies. Aux États-Unis, tous les frais sont plus bas parce que le climat fait que les frais de production ne sont pas aussi élevés. Avez-vous fait des études pour savoir si, en dépit de ces différences de climat, de frais de production, de déductions pour les programmes sociaux, vous pouvez quand même concurrencer les compagnies américaines?

Mr. Lafontaine: Il serait peut-être plus difficile de concurrencer les États du Sud comme la Caroline du Nord ou la Caroline du Sud où les salaires sont très bas. Cependant, dans l'ensemble, malgré les salaires plus bas aux États-Unis, nous sommes habitués à diversifier notre production, et nous demeurons tout de même assez productifs. Si l'on nous donnait la possibilité de produire 10,000 chemises au lieu de 100, on serait certainement concurrentiels. Je suis convaincu que même le Québec, où les salaires sont plus élevés, peut être compétitif, pourvu qu'on s'organise, qu'on se modernise, qu'on établisse des méthodes de production.

• 1420

Ceux qui sont un peu réticents de ce côté-là n'ont généralement pas fait d'études pour savoir si l'on pourrait faire la concurrence aux États-Unis. Ils ont généralement de l'ancienne machinerie, qu'ils n'ont pas modernisée, et des méthodes anciennes. Chez J.M.L., on ne néglige rien des techniques nouvelles. On envoie des techniciens acheter la machinerie la plus nouvelle afin d'être à la page. C'est la seule façon de réussir.

Même si les Américains prenaient ces 8 p. 100 ou quelque chose du genre, si les Canadiens allaient chercher 10 p. 100 là-bas, cela représenterait plus que notre production actuelle. Il est assez facile, à mon point de vue, d'aller chercher 10 p. 100 aux États-Unis où il y a 250 millions d'habitants.

Mr. Allmand: Quel pourcentage de vos produits est maintenant vendu aux grandes compagnies comme Sears, par contrat spécial de production? Êtes-vous en mesure d'augmenter votre production pour exporter aux États-Unis, ou si vous avez besoin de nouvelles installations?

Mr. Lafontaine: Il faudrait sûrement prendre de l'expansion, et c'est ce que nous envisageons. On sait que le libre-échange ne peut pas arriver du jour au lendemain, et il ne serait pas souhaitable que cela se fasse. Il faut donner aux manufacturiers et aux usines le temps de se préparer. Naturellement, il y en a qui sont prêts, mais ce n'est pas tout le monde. Il faut donc donner du temps aux manufacturiers et ne pas ouvrir immédiatement les barrières. D'ailleurs, je ne crois pas que ce soit l'intention du premier ministre.

[Translation]

compete with us here. The American minimum wage is said to be lower, as I believe you mentioned.

Mr. Lafontaine: Yes, I did mention that.

Mr. Allmand: Many people are not unionized. These people do not have the same salary as people who work for various Canadian companies. In the United States, total costs are lower, because the climate lowers production costs. Have you undertaken studies to find out whether you could compete with American companies in spite of these differences in climate, production costs and deductions for social programs?

Mr. Lafontaine: It might be harder to compete with southern states such as North or South Carolina, where salaries are very low. Still, overall, and in spite of lower American salaries, we are used to diversifying our product line, and we would remain fairly productive. If we had the opportunity to produce 10,000 shirts instead of 100, we would certainly be competitive. I am sure that even Quebec, where salaries are higher, could be competitive, if its industries get organized, modernize and set up production methods.

Most people who have reservations about being competitive have not carried out any studies about whether they could compete with the United States. Most of them have old machinery that they have not modernized, and use old fashioned methods. At J.M.L., we make use of every new technological advance. We send technicians to buy the newest machinery in order to keep up-to-date. That is the only way to get ahead.

Even if the Americans got those 8% or so, if Canadians went after 10% of the American market, that would still be more than our current production. In my opinion, it is quite easy to go after 10% of the American market of 250 million people.

Mr. Allmand: What percentage of your products is now sold to large companies such as Sears under a special production contract? Are you able to increase your production to export to the United States, or do you need new facilities?

Mr. Lafontaine: We would certainly have to expand; that is what we are planning for. We realize that free trade cannot happen overnight; nor would this be advisable. Manufacturers and plants must be given lead time. Naturally, some of them are ready, but not all. So, we must give manufacturers time and not lift the barriers all at once. I do not feel the Prime Minister intends to do this either.

[Texte]

M. Allmand: Avez-vous déjà reçu des subventions du gouvernement, du ministère de l'Expansion industrielle régionale?

M. Lafontaine: Oui. Nous avons dépensé l'an dernier 500,000\$ pour améliorer nos opérations.

M. Allmand: Du gouvernement fédéral ou provincial?

M. Lafontaine: On a reçu 200,000\$. On nous a aidés de ce côté-là.

M. Allmand: Du gouvernement fédéral?

M. Lafontaine: Du gouvernement fédéral, oui.

M. Allmand: Vous savez sans doute qu'en vertu des lois américaines, on peut utiliser ces subventions comme prétexte pour imposer des droits compensatoires sur vos produits.

M. Lafontaine: Oui, mais je crois que de toute façon, les gouvernements au Canada, qu'ils soient bleus ou rouges, sont d'avis que ces subventions-là doivent cesser et qu'il faut trouver autre chose. C'est ce que l'on dit. C'est aussi ce que dit l'industrie, parce que ces subventions, dans certains cas, entraînent de la concurrence inégale et font fermer certaines industries alors que d'autres ouvrent. Je pense que c'est très bon, mais qu'il faut être prudent. Ce n'est pas avec des subventions que l'on doit penser vivre.

M. Leblanc: Monsieur Lafontaine, je vous remercie beaucoup d'être venu nous rencontrer cet après-midi. Je tiens à vous féliciter d'être en faveur du libre-échange. Certains qui sont dans le même domaine semblent avoir plus de difficulté à accepter ces faits.

• 1425

Actuellement, vos concurrents au Canada sont-ils principalement les États-Unis ou des pays comme la Corée ou Hong Kong?

M. Lafontaine: Les concurrents, naturellement, ne sont pas au Canada, parce qu'on ne fabrique au Canada qu'une petite partie des vêtements ou des chemises qui se portent au Canada. D'où la concurrence vient-elle? Elle vient justement de l'Orient, de la Corée, de Taiwan ou de la Chine. Plus les quotas diminuent dans ces pays, plus on ouvre la porte à d'autres petits pays.

M. Leblanc: Vous voulez dire que vos concurrents ne sont pas les États-Unis.

M. Lafontaine: Non.

M. Leblanc: Donc, vos concurrents sont principalement la Corée et Hong Kong.

M. Lafontaine: Absolument, oui.

M. Leblanc: Donc, le libre-échange avec les États-Unis serait avantageux pour vous, au fond, parce que c'est un marché que vous ne pouvez pas percer actuellement.

M. Lafontaine: Absolument, parce que c'est pratiquement le seul pays où on pourrait actuellement

[Traduction]

Mr. Allmand: Have you ever received any government subsidies, from the Department of Regional Industrial Expansion?

Mr. Lafontaine: Yes. Last year, we spent \$500,000 to improve our operation.

Mr. Allmand: Was this from the federal or the provincial government?

Mr. Lafontaine: We receive \$200,000 in assistance.

Mr. Allmand: Was this from the federal government?

Mr. Lafontaine: Yes, it was from the federal government.

Mr. Allmand: I am sure you know that under American law, these subsidies could give rise to countervailing duties on your products.

Mr. Lafontaine: Yes, but I think that the government of Canada—whether red or blue—thinks that these subsidies should come to an end and be replaced by something else, or so I have heard. The industry also feels that, in some cases, subsidies have resulted in unfair competition and the closing of some companies while others are opened. I think subsidies are a good idea, but must be used with caution. People must not think that they can live on subsidies.

Mr. Leblanc: Mr. Lafontaine, I very much appreciate your appearance before the committee this afternoon. I would like to congratulate you for supporting free trade. Some people in your industry seem to have trouble accepting these facts.

Who are your main competitors in Canada at the moment, the United States, or countries such as Korea or Hong Kong?

Mr. Lafontaine: Our competitors are of course not in Canada, because only a small percentage of the clothing or shirts worn in Canada are manufactured here. You ask where the competition comes from? It comes from the east, from Korea, from Taiwan, or China. As the import quotas of these countries are reduced, the door is open to other smaller countries.

Mr. Leblanc: In other words, the United States is not your competitor.

Mr. Lafontaine: No.

Mr. Leblanc: So your main competitors are Korea and Hong Kong.

Mr. Lafontaine: Definitely, yes.

Mr. Leblanc: So in fact free trade with the United States would be good for you, because you cannot get into that market at the present time.

Mr. Lafontaine: That is right, because the United States is about the only country where we could increase our

[Text]

progresser dans la vente de nos produits. On ne peut pas les vendre en Europe, ni en Chine, ni à Taiwan.

M. Leblanc: Vous avez dit tout à l'heure qu'avec le libre-échange, vous auriez beaucoup plus la possibilité de vendre aux États-Unis. Cela dit, croyez-vous qu'en augmentant votre production et en vendant aux États-Unis, vous aurez à l'avenir la possibilité de concurrencer Hong Kong et la Corée?

M. Lafontaine: Je crois que ce sera le cas un jour. Souvenez-vous que le Japon était un pays que personne ne pouvait concurrencer. Je parle des salaires qui se payaient à ce moment-là. Naturellement, dans ces pays-là comme dans d'autres, les choses changent: les salaires augmentent et ainsi de suite. On pourra peut-être leur faire concurrence un jour, mais pas actuellement. Sûrement pas.

M. Leblanc: Si vous augmentez votre production parce que le libre-échange vous aura donné accès à un nouveau marché aux États-Unis, vous serez en mesure un jour de percer le marché de Hong Kong et de ces pays. C'est bien ce que vous m'avez dit, n'est-ce pas?

M. Lafontaine: Oui, un jour, mais seulement si les choses changent dans ces pays-là. Il va falloir attendre longtemps avant qu'elles ne changent.

M. Leblanc: Vous avez parlé d'importation de tissu pour la fabrication de vêtements ici. Vous avez parlé d'une règle avec les États-Unis, d'un quota égal, d'un tissu semblable. Vous en avez parlé dans votre mémoire, mais je n'ai pas bien saisi. Vous dites que les Américains vous empêchent de fabriquer des chemises de tissus différents des tissus utilisés aux États-Unis. Je n'ai pas très bien compris cet aspect de la question.

M. Lafontaine: Vous avez raison, c'est très complexe. Le *Canadian Apparels Manufacturers Institute of Quebec* dit ceci:

unless the Canadian government takes a strong stand, Canadian garments imported by the United States, made of fabric, dry goods or yarn, from sources outside Canada or the United States, will be subject to tariffs and quotas.

Donc, les États-Unis disent: Vous allez nous faire concurrence. . . Il semble que c'est une entente avec certains gros manufacturiers de tissu des États-Unis et du Canada. Nous, on n'est pas des manufacturiers de tissu. Je ne nommerai personne, car on connaît les gros manufacturiers de tissu. Il n'y en a pas beaucoup ici, au Canada. Donc, les Américains disent: Si vous importez, vous n'importerez pas de tissu. Le tissu importé de Taiwan ou de Pologne est moins cher que celui qu'on prend au Canada ou aux États-Unis. Au Canada, on en a très peu.

• 1430

Je pense qu'ils nous empêchent de faire cela pour pouvoir vendre leur tissu. Les États-Unis n'acceptent pas qu'on fasse des chemises ou d'autres choses avec des tissus

[Translation]

sales. We cannot sell our products in Europe, China, or Taiwan.

Mr. Leblanc: You said earlier that with free trade, you would have more opportunities to sell your products in the United States. In light of this, do you think that by increasing your production, and by selling in the U.S., you could compete with Hong Kong and Korea?

Mr. Lafontaine: I think this will happen some day. It should be remembered that no country could compete with Japan. I am talking about the wages that were being paid at the time. Naturally, in these countries, as in others, things change: wages go up, and so forth. We could perhaps compete someday, but we cannot at the moment. Definitely not.

Mr. Leblanc: If you increase your production because free trade gives you access to a new market in the U.S., someday you would be able to get into the market in Hong Kong and these other countries. That is what you said, is it not?

Mr. Lafontaine: Yes, someday, but only if things change in those countries. We are going to have to wait a long time before things change.

Mr. Leblanc: You talked about importing fabrics for manufacturing clothing here. You talked about a rule about goods imported from the U.S., about an equal quota and similar fabrics. You referred to this matter in your brief, but I did not understand it very well. You say that the Americans prevent you from manufacturing shirts from fabrics other than those used in the United States. I did not understand this part of your brief very well.

Mr. Lafontaine: You are quite right, the issue is very complicated. The *Canadian Apparels Manufacturers Institute of Quebec* has said:

à moins que le gouvernement canadien ne prenne une position très ferme, les vêtements canadiens importés par les États-Unis, qui sont fabriqués avec des tissus ou des fils qui proviennent de l'extérieur du Canada ou des États-Unis, feront l'objet de droits de douane et de contingents.

In other words, the United States is saying: you are going to be competing with us. . . Apparently there is an agreement between some major fabric manufacturers in the United States and Canada. We are not involved in manufacturing fabrics. I will not mention any names, because we all know who the major fabric manufacturers are. There are not very many of them here in Canada. So the Americans say: If you import, you will not import fabric. Fabric imported from Taiwan or Poland is less expensive than fabric from Canada or the U.S. There is very little from Canada.

I think they want to prevent us from importing in order to sell their own fabric. The United States will not agree to our making shirts or other things with fabrics

[Texte]

venant de l'extérieur du Canada et des États-Unis. Autrement, cela devient sujet à des tarifs et quotas.

M. Leblanc: Est-ce que ce sont principalement les tarifs américains qui vous ont empêchés d'exporter aux États-Unis?

M. Lafontaine: Il semble que oui. Les États-Unis disent: Si vous n'achetez pas le tissu chez vous ou chez nous. . .

M. Leblanc: Je ne parle pas du tissu, mais de l'exportation aux États-Unis proprement dite. Est-ce vraiment les tarifs que les Américains imposent qui vous empêchent actuellement d'exporter aux États-Unis?

M. Lafontaine: Oui, c'est cela.

M. Leblanc: Donc, s'il n'y a plus de tarifs, vous avez davantage de possibilités.

M. Lafontaine: Absolument.

M. Leblanc: Merci.

M. Langdon: Je souhaite la bienvenue à M. Lafontaine. Je voudrais vous poser une question à laquelle, me semble-t-il, vous aurez de la difficulté à répondre. Beaucoup de manufactures de vêtements de Montréal exportent aux États-Unis. Pourquoi ne vous est-il pas possible, au Nouveau-Brunswick, d'exporter, alors que les usines de Montréal le peuvent? Quelle est la raison de cette différence?

M. Lafontaine: Je ne crois pas qu'il y ait d'exportateurs de chemises pour hommes et pour garçons à Montréal. Il se fait de l'exportation dans le secteur des vêtements pour femmes. On exporte des produits différents de ceux qu'on peut trouver aux États-Unis. Si on produit, à un prix plus élevé, quelque chose qu'on peut trouver aux États-Unis, on ne l'achètera pas. Il y en a qui exportent, mais ils exportent en petite quantité.

M. Langdon: C'est peut-être une question de style?

M. Lafontaine: Absolument.

M. Langdon: Est-ce que vous avez reçu de l'aide du gouvernement pour construire votre usine?

M. Lafontaine: Oui, on a eu de l'appui dans le passé. Actuellement, on pourrait avoir de l'aide, mais on ne sait pas encore dans quelle mesure.

• 1435

S'il s'agissait, par exemple, de réductions de taux bancaires, ce serait bien, mais il faudrait autre chose. Comme le disait notre premier ministre, M. McKenna, nous manquons de spécialistes pour pousser l'industrie plus loin. C'est ce qui nous manque, je crois. C'est pour cela que, même si nous sommes une petite entreprise comparativement à Fraser ou à d'autres, nous dépensons énormément d'argent pour envoyer des gens aux États-Unis ou ailleurs pour qu'ils deviennent techniciens en électronique ou spécialistes dans d'autres domaines.

[Traduction]

from outside of Canada and the U.S. If we use fabrics from other countries, they will be subject to tariffs and quotas.

Mr. Leblanc: Are the American tariffs the main reason why you have not exported to the United States?

Mr. Lafontaine: Yes, apparently. The U.S. says: If you do not buy fabric in Canada or in the U.S. . .

Mr. Leblanc: I am not talking about fabric, but about exports to the U.S. as such. Is it really the American tariffs that are preventing you from exporting to the U.S. at the present time?

Mr. Lafontaine: Yes, that is correct.

Mr. Leblanc: Therefore, you would have more opportunities, if the tariffs were to be eliminated.

Mr. Lafontaine: Absolutely.

Mr. Leblanc: Thank you.

Mr. Langdon: I would like to welcome Mr. Lafontaine. I am going to ask you a question I think you will have trouble answering. Many Montreal clothing manufacturers export to the United States. Why is it impossible for you, in New Brunswick to export your goods, whereas the plants in Montreal can do so? What is the reason for this difference?

Mr. Lafontaine: I do not think there are any companies exporting shirts for men and boys in Montreal. The women's clothing sector does export some goods to the U.S. They export products that are different from those available in the U.S. If we produce, at a higher cost, something that can be found in the U.S., American consumers will not buy it. Some companies do export, but they export very little.

Mr. Langdon: Could it be a question of style?

Mr. Lafontaine: Definitely.

Mr. Langdon: Did you receive any government assistance to build your plant?

Mr. Lafontaine: Yes, we have received support in the past. We could have some assistance at the present time, but we do not know how much.

If for example it was a decrease in the bank rates, it would be fine, but we would need something else. As our Premier, Mr. McKenna, was saying we do not have enough specialists to push the industry even further. I think that is what we are lacking. That is why, even though we are just a small business compared to Fraser or others, we spend all kinds of money to send people to the U.S.A. or elsewhere for them to become technicians in electronics or specialists in other areas.

[Text]

Mr. Langdon: If we are talking about specific financial assistance from government, have you received some of that for establishing your factory?

Mr. Lafontaine: As I said a while ago, we received some assistance in 1981 and in 1986. We spent \$500,000 in 1986, and in 1981 we also spent \$500,000. That is why we are still ahead.

Mr. Langdon: I have no question that you have contributed much to it as well. However, if we look at the question of exports to the United States, which you hope to achieve, one serious problem you will face, because you have received government subsidies and grants to build your plant, is that those exports will be subject to countervail moves within the United States.

Is this something you think is also an important blockage to your being able to enter the U.S. market?

Mr. Lafontaine: I cannot talk for others, but as far as we are concerned I feel it would not be something that would stop us producing for United States and enlarging.

Mr. Langdon: This is certainly something that has hit a great many producers in New Brunswick.

Mr. Lafontaine: It is something to think about, and I believe and I hope that our governments—you see we can be in favour of something but everything is not finished yet. We just hope the government negotiators will be able to negotiate this thing also with something else, and if United States cuts everything when there are subsidies it could be bad for certain areas, certain sectors of industry.

Mr. Langdon: We heard from the textile producers in Montreal about the same issue you were discussing, your ability to import cloth from third countries to make shirts.

It is a very difficult position for the government. If they accept your point of view and permit considerable import of low-cost cloth so that you remain competitive, of course they hurt the textile manufacturers in Canada who expect to be producing in a market where cloth is purchased from Canadian companies. The government ends up either with the textile industry against it or with the apparel industry against it.

• 1440

Do you see that in this fight back and forth the apparel industry is likely to win? Or do you think the textile industry, which has much bigger plants and a larger work force, is likely to win?

Mr. Lafontaine: If I had somebody here from the big textile industry, I would tell them to get on their toes and start to produce something we can buy here in Canada

[Translation]

M. Langdon: S'il s'agit d'aide financière précise du gouvernement, en avez-vous reçu pour mettre sur pied votre usine?

M. Lafontaine: Comme je l'ai dit tantôt, nous avons reçu de l'aide en 1981 et 1986. Nous avons dépensé 500,000\$ en 1986 et autant en 1981. C'est pour cela que nous progressons encore.

M. Langdon: Je ne doute pas que vous y ayez contribué vous aussi. Cependant, si nous étudions la question des exportations vers les États-Unis, objectif que vous espérez atteindre, vous devrez faire face à un problème sérieux parce que vous avez reçu des subsides et des subventions du gouvernement pour construire votre usine, ce qui signifie que ces biens exportés pourront faire l'objet de mesures de rétorsion aux États-Unis.

Croyez-vous que cela aussi nuise à votre entrée sur le marché américain?

M. Lafontaine: Je ne peux pas parler pour les autres, mais pour ce qui nous concerne, je crois que cela ne nous empêcherait pas de produire pour le marché américain et de nous développer.

M. Langdon: C'est certainement quelque chose qui a nui à bien des producteurs du Nouveau-Brunswick.

M. Lafontaine: Il faut y penser sérieusement, et je crois et j'espère que nos gouvernements... vous voyez, on peut très bien pencher en faveur de quelque chose mais tout n'est pas encore dit. Nous espérons tout simplement que les négociateurs du gouvernement réussiront à négocier ceci en même temps que d'autres choses, et si les États-Unis veulent sabrer partout où il y a des subventions, cela pourrait être très nuisible pour certains domaines et certains secteurs industriels.

M. Langdon: Les producteurs de textile à Montréal nous ont parlé des mêmes questions que vous, c'est-à-dire de la possibilité d'importer du tissu d'autres pays pour en faire des chemises.

Voilà qui met le gouvernement dans une position très difficile. Si l'on acceptait votre raisonnement et que l'on permettait l'importation d'une quantité considérable de tissu bon marché pour que vous puissiez maintenir votre compétitivité, cela nuierait, de toute évidence, aux fabricants de textile du Canada qui s'attendent à fabriquer leur marchandise dans un marché où l'on s'approvisionne en tissu auprès de sociétés canadiennes. Le gouvernement finira par se mettre à dos l'industrie du textile ou l'industrie du vêtement.

Dans cette guerre, croyez-vous que l'industrie du vêtement a des chances de gagner ou, au contraire, que l'industrie du textile, avec ses grandes usines et ses effectifs beaucoup plus nombreux, l'emportera au bout du compte?

M. Lafontaine: S'il y avait ici des représentants de la grande industrie du textile, je leur dirais qu'il est temps de se bouger un peu et de commencer à produire quelque

[Texte]

instead of closing their plants, and modernizing instead of letting things go. We have no choice but to go outside to get something, because they are closing most of their facilities in Canada and they do not modernize. They prefer to close or they ask the government for millions of dollars to put into their organizations. I just hope if we cannot buy our fabric elsewhere, they will do something to serve us. Otherwise there is no way we can survive. They have to do something. Instead of doing something in Canada, they buy all kinds of big factories or companies in the United States and they switch slowly to the United States, because this is the market there.

Mr. Lesick: As you know, for a subsidy to be countervailable, the subsidy must injure the American industry. Would the assistance you received last year, and also in 1981, be large enough to cause injury to the American shirt industry?

Mr. Lafontaine: No, I do not see that. I do not see that 20%, with the red tape we have to go through and the waiting and everything, which you know about yourself, could hurt. Naturally they will do anything to say it hurts their own industry, but they should put on the table what they receive in incentives themselves. This is a point we do not know exactly. I hope some of us and some of our great people will find out what they are receiving.

Mr. Lesick: In your opinion, though, the subsidy you have received would not cause any—

Mr. Lafontaine: It would not cause any... no, because it is not every year that we have subsidies.

Mr. Lesick: That is right.

Mr. Lafontaine, we heard from a coalition opposed to this Canada-U.S. trade agreement, and they told us Canada should not try to compete with a country 10 times our size. You are telling us you would like to get into and access that market of 250 million Americans, and that is a challenge to you and an opportunity. Why do you believe you do not need to protect your Canadian market and you can compete in the United States market?

Mr. Lafontaine: As I explained a while ago, in 1984 I made some... I keep on checking if there is a possibility... I am working not only as a shirt manufacturer in New Brunswick. I am thinking of the

[Traduction]

chose que nous pouvons acheter ici au Canada, qu'ils feraient mieux de se moderniser plutôt que de se tourner les pouces ou de fermer leurs usines. Nous n'avons d'autre choix maintenant que de nous tourner vers l'extérieur parce que ces gens ferment la plupart de leurs installations au Canada et ne font rien pour se moderniser. Ils préfèrent fermer leurs portes ou demander au gouvernement des millions de dollars de subventions. Si nous n'arrivons pas à nous procurer nos tissus ailleurs, j'espère qu'ils feront tout au moins quelque chose pour nous dépanner. Autrement, nous ne survivrons pas. Ils se doivent de faire quelque chose. Mais non, ils ne pensent qu'à acheter de grosses usines aux États-Unis ou de prendre le contrôle de grandes sociétés dans ce pays, parce que c'est là que se trouve le marché.

M. Lesick: Comme vous le savez, pour qu'une subvention donne lieu à des mesures de représailles, il faut d'abord qu'elle soit jugée préjudiciable à l'industrie américaine. A votre avis, l'aide dont vous avez bénéficié l'année dernière, de même qu'en 1981, est-elle suffisante pour causer un préjudice à l'industrie de la chemise des États-Unis?

M. Lafontaine: A mon avis, non. Je ne vois pas comment ces 20 p. 100 pourraient lui nuire, surtout si l'on pense à toutes les formalités administratives que nous avons dû subir et aux longues périodes d'attente auxquelles nous avons dû nous soumettre, comme vous en convenez vous-même. Naturellement, les Américains ne manqueront pas de crier au préjudice et de s'empresser d'oublier les stimulants dont ils bénéficient eux-mêmes. Nous ne connaissons d'ailleurs pas l'ampleur de ces stimulants. Je voudrais bien que quelqu'un prenne la peine de faire quelques recherches pour nous éclairer à ce sujet.

M. Lesick: Ainsi, selon vous, la subvention que vous avez reçue n'est pas propre à causer... .

M. Lafontaine: Non, elle ne cause pas de... car, après tout, ce n'est pas tous les ans qu'on nous accorde une subvention.

M. Lesick: C'est juste.

Monsieur Lafontaine, nous avons entendu le point de vue d'une coalition qui s'oppose à l'accord commercial canado-américain. D'après cette coalition, le Canada ne devrait pas essayer de faire concurrence à un pays dix fois plus grand que lui. Vous affirmez, pour votre part, que vous aimeriez avoir accès à ce marché de 250 millions d'Américains, que vous êtes prêt à relever le défi et que vous y voyez des perspectives intéressantes. Qu'est-ce qui vous fait croire qu'il n'est pas nécessaire de protéger le marché canadien et que vous êtes en mesure de vous montrer compétitif sur le marché américain?

M. Lafontaine: Je me suis déjà expliqué là-dessus. En 1984, je me suis livré... car je suis toujours à l'affût des possibilités. Bien sûr, je suis un fabricant de chemises du Nouveau-Brunswick, mais mes intérêts ne s'arrêtent pas

[Text]

rest of the Canada also. If I can compete, the rest of Canada can compete also.

In 1984, as I said, I checked with a shirt manufacturer in New York who has his own factory and his own organization, which is quite big. I knew that gentleman so I asked him if I could make shirts for him. He asked me to send a price list. So I sent him a price list. He said that we were not too far off. The initial contract would have been for 10,000 dozen. We do not see an order for 10,000 dozen in Canada. You cannot imagine how happy we would be.

• 1445

Mr. Lesick: If there were no tariff you would be able to get into that American market, would you not?

Mr. Lafontaine: Definitely. I would not have any problem, but we have to be ready in our mind and also ready with our technology. We have succeeded up to now working alone. However, we now have to change our way of thinking.

Mr. Lesick: You are certainly progressive and we are pleased to see that.

Yesterday we heard from the Canadian Textile Institute. Do you presently buy most of your raw material from the Canadian textile industry?

Mr. Lafontaine: We do not buy much.

Mr. Lesick: You do not buy much any more because they are closing up. Is that correct?

Mr. Lafontaine: Not only are they closing up, they do not give us anything that can be sold.

Mr. Lesick: The price is too high.

Mr. Lafontaine: The price is too high and there is no choice. Fifty years ago they produced the same thing they are producing today. Unfortunately, they do not want to change. They do not want to modernize.

Mr. Lesick: They are not progressive, according to what you said earlier.

Mr. Lafontaine: Yes. I am talking about shirts.

Mr. Lesick: If you were able to get these textile materials from the United States without tariff and manufacture the shirts, then you could manufacture for the Canadian market as well as the export market. Is that correct?

Mr. Lafontaine: Perhaps in a few years, after free trade is open, we will be able to take big orders from the United States, but right now we have small runs. We have to buy

[Translation]

là. Je pense également au Canada dans son ensemble et je me dis que, si je suis prêt à entrer dans la course, le reste du Canada devrait l'être aussi.

En 1984, disais-je, je me suis livré à une petite enquête auprès d'un fabricant de chemises de New York, qui possède sa propre usine et sa propre organisation, qui est assez impressionnante. J'en connaissais le propriétaire et je lui ai demandé s'il serait intéressé à ce que je fabrique des chemises pour son compte. Il m'a répondu que je pouvais lui envoyer la liste de mes prix courants. C'est ce que j'ai fait. Il m'a fait savoir, toutefois, que nous étions beaucoup trop loin. Le contrat initial aurait porté sur la fabrication de 10,000 douzaines de chemises. Les commandes de cet ordre sont impensables au Canada. Vous ne pouvez vous imaginer combien nous serions heureux d'exécuter une telle commande.

M. Lesick: Si les droits de douane étaient abolis, vous pourriez donc, selon vous, pénétrer ce marché américain?

M. Lafontaine: Sans aucun doute. Personnellement je ne vois pas de difficultés, à condition qu'on s'y prépare sur le double plan psychologique et technologique. Nous avons réussi jusqu'à présent à nous débrouiller tout seul. Il nous faut maintenant changer notre façon de penser.

M. Lesick: Vous avez l'esprit ouvert et cette attitude nous fait plaisir.

Nous avons accueilli hier des représentants de l'Institut canadien des textiles. Achetez-vous actuellement la plus grande partie de vos tissus sur le marché canadien des textiles?

M. Lafontaine: Nous n'achetons plus grand-chose.

M. Lesick: Parce que les usines ferment à tour de rôle. C'est bien cela?

M. Lafontaine: L'industrie est en perte de vitesse et non seulement ferme des usines mais n'a rien de valable à vendre.

M. Lesick: Le prix est trop élevé?

M. Lafontaine: Le prix est trop élevé et le choix est très limité. Voilà 50 ans que le même produit est fabriqué. Malheureusement, l'industrie ne veut pas changer, ne veut pas se moderniser.

M. Lesick: Elle est contre le progrès, d'après ce que vous avez dit plus tôt.

M. Lafontaine: C'est exact, dans le domaine de la chemise, tout au moins.

M. Lesick: Si vous pouviez vous procurer le tissu aux États-Unis sans payer de droits de douane, vous pourriez alors confectionner des chemises non seulement pour le marché canadien mais également pour les marchés d'exportation. Est-ce exact?

M. Lafontaine: Dans quelques années, peut-être, une fois que les frontières seront ouvertes, nous serons en mesure d'exécuter de grosses commandes des États-Unis,

[Texte]

small quantities which would not attract. We would have to buy the same goods as they use in the United States. How can we attract the buyers in the United States when you are offering them things they have seen for years?

We could give an order for something different, but they would not be interested if it were a small run.

Mr. Lesick: Are you the president of J.M.L. Shirt Company?

Mr. Lafontaine: Yes.

Mr. Lesick: Did you start the company?

Mr. Lafontaine: Yes.

Mr. Lesick: When?

Mr. Lafontaine: In 1954.

Mr. Lesick: When you started the company you did not have any guarantees that you would be successful. You thought that it would be a good idea, so you started the company. You took the risk.

Mr. Lafontaine: Without guarantees and without any grants.

Le président: Monsieur Lafontaine, je vous remercie beaucoup pour votre exposé et pour vos réponses.

Mr. Lafontaine: I thank you very much, sir.

The Chairman: The next witnesses are from the Canadian Printing Industries Association. We are joined by Ms Cooper, Mr. Bergamini, and Mr. Eisner. Ms Cooper is the president of the association and will lead off.

Ms Willy Cooper (President, Canadian Printing Industries Association): We did pass out copies of our position paper. They are in French. The English will be available shortly after this particular meeting.

• 1450

I would like to thank the committee for allowing us the opportunity to appear here today in Fredericton, and I would like to introduce Mr. Donald Eisner, the president of Kenmark Litho Inc., from Lunenburg, and Mr. Massimo Bergamini, the director of government relations for the association.

I have to apologize, I am not bilingual. Therefore, if you have any questions in French, Mr. Bergamini will be able to translate for me or will be able to answer the question.

These hearings are extremely important for the Canadian printing industry, and they essentially represent a final opportunity to express our case.

Out of respect, Mr. Chairman, for the time limitation, we did have an opening commentary, about six pages, and it is included in the handout materials. I will keep my

[Traduction]

mais pour l'instant il nous faut nous contenter d'une production limitée. Nous devons vendre en petites quantités des produits qui n'accrochent pas. Il nous faudrait concurrencer les Américains sur leur propre terrain, car comment pouvons-nous nous imposer sur le marché alors que nous vendons des produits qui existent déjà depuis de nombreuses années?

Nous pourrions essayer d'innover, bien sûr, mais personne n'est intéressé par de petites quantités.

M. Lesick: Êtes-vous président de la J.M.L. Shirt Company?

M. Lafontaine: Oui.

M. Lesick: Est-ce vous qui avez lancé l'entreprise?

M. Lafontaine: Oui.

M. Lesick: Quand?

M. Lafontaine: En 1954.

M. Lesick: Lorsque vous avez créé votre entreprise, quelles étaient vos chances de réussite? Vous les avez jugées suffisamment bonnes, de toute évidence, pour tenter l'aventure. Vous avez pris le risque.

M. Lafontaine: Sans garantie et sans subvention.

The Chairman: Mr. Lafontaine, I would like to thank you for your brief and your evidence.

M. Lafontaine: Merci beaucoup, monsieur.

Le président: Nos prochains témoins représentent l'Association canadienne de l'imprimerie. Voici M^{me} Cooper, M. Bergamini et M. Eisner. M^{me} Cooper est présidente de l'association et parlera en premier.

Mme Willy Cooper (présidente, Association canadienne de l'imprimerie): Nous avons fait circuler des exemplaires de notre mémoire. Le texte est en français. La version anglaise vous sera remise peu après la réunion.

Je tiens à remercier le Comité de nous avoir donné l'occasion de prendre la parole ici aujourd'hui à Fredericton et j'aimerais vous présenter M. Donald Eisner, président de Kenmark Litho Inc., de Lunenburg, et M. Massimo Bergamini, directeur des relations gouvernementales de l'association.

Je vous dois mes excuses, mais je ne suis pas bilingue. Si vous avez des questions à poser en français, M. Bergamini se fera un plaisir de les traduire pour moi ou d'y répondre lui-même.

Ces audiences sont extrêmement importantes pour l'industrie canadienne de l'imprimerie, car elles sont sans doute notre dernière chance de défendre notre cause.

Pour gagner du temps, monsieur le président, je ne lirai pas notre exposé au complet, car celui-ci comporte environ six pages et il figure parmi les documents qu'on

[Text]

comments restricted to about half of that, and this will perhaps allow a little bit more time for some questions.

We did indeed make our views and concerns known last April to Mr. Charles Stedman of the Trade Negotiations Office. At that time we had hoped, perhaps a little naively, that given the relative importance of our industry, our suggestions would have some bearing on the final agreement as it impacted on printing. Unfortunately, that was not to be the case.

At the time of the meeting with Mr. Stedman, we raised several specific points. We asked, for example, given the currently high levels of tariff protection for many Canadian printed products, for a minimum 10-year phase-in period for the elimination of tariffs.

We asked that special protection be negotiated for publishers of Canadian periodicals and books. In the case of the periodical publishing industry, such protection consisted primarily of a retention of the provisions of Bill C-58.

• 1455

We ask that every effort be made to have government procurement of printing not included in the eventual agreement. We ask that the United States Treasury restrictions on the importation of lottery tickets into the United States be lifted.

On the first three fronts our advice was not heeded. On the fourth we applauded the lifting of the treasury restriction, only to find out last week that in no way did it alter individual state's restrictions on the printing of that particular product.

Probably the industry's greatest concern is the question of tariffs. Many tariffs protecting the Canadian printing and allied industries are higher than the American tariffs. In certain product lines the tariffs are among the highest imposed. In spite of this fact, a severe trade deficit in printing products still exists between Canada and the United States.

In 1985 \$276.6 million worth of products were exported to Canada by the United States. This amounted to 82.4% of our country's total print imports for the year and Canada absorbed 24.9% of all United States exports. In marked contrast in 1985, Canada exported \$132.7 million worth of printing to the United States. Given the

[Translation]

vous a remis. Si vous me le permettez, je réduirai de moitié nos remarques préliminaires afin de réserver un peu de temps aux questions.

Nous avons déjà présenté notre point de vue et fait part de nos préoccupations en avril dernier à M. Charles Stedman, du Bureau des négociations commerciales. À l'époque, nous avions espéré, un peu naïvement peut-être, qu'en raison de l'importance relative de notre industrie, il serait tenu compte de nos suggestions dans l'accord final au chapitre de l'imprimerie. Malheureusement, tel n'est pas le cas.

Au moment où nous avons rencontré M. Stedman, nous avons soulevé plusieurs points bien précis. Nous avons demandé, par exemple, que l'on prévoie la suppression progressive des droits de douane sur une période de transition d'au moins 10 ans, en reconnaissance du fait que de nombreux produits canadiens d'imprimerie jouissent actuellement d'une protection élevée.

Nous avons demandé également que l'on s'emploie à obtenir dans les négociations une protection spéciale pour les éditeurs de périodiques et de livres canadiens. En ce qui a trait à l'industrie des périodiques, la protection demandée n'allait pas au-delà des dispositions du projet de loi C-58.

Nous avons demandé que l'on s'emploie dans toute la mesure du possible à exclure de l'accord éventuel les marchés publics de travaux d'impression. Nous avons demandé que soient levées les restrictions imposées par le ministère américain des Finances aux importations de billets de loterie aux États-Unis.

Pour les trois premières demandes, on n'y a pas donné suite. Quant à la quatrième, nous nous sommes réjouis dans un premier temps de la levée des restrictions par le ministère des Finances, mais notre satisfaction n'a pas duré bien longtemps puisque nous avons appris la semaine dernière que les différents États n'étaient nullement tenus de modifier leur politique à l'égard de l'impression de ce produit particulier.

Du reste, les plus grandes préoccupations de notre industrie ont trait à la question des droits de douane. Les droits qui protègent l'imprimerie canadienne et les secteurs connexes sont en effet plus élevés dans l'ensemble que les droits américains. Certaines gammes de produits bénéficient même des droits les plus élevés du tarif douanier. Or, en dépit de toute cette protection, notre déficit commercial au chapitre des produits d'imprimerie demeure quand même énorme dans nos échanges avec les États-Unis.

En 1985, la valeur des produits exportés au Canada par les États-Unis s'élevait à 276.6 millions de dollars. Ce montant représentait 82.4 p. 100 de nos importations totales d'imprimés au cours de l'année, et le Canada a absorbé à lui seul 24.9 p. 100 de toutes les exportations américaines. Par comparaison, le Canada a exporté cette

[Texte]

imbalance that exists at current tariff levels, the concerns of the Canadian printing and allied industries in terms of a free trade agreement which would do away with any tariff protection are understandable and real.

In our April submission we asked for a gradual reduction of tariffs. We are not against reduction of tariffs but want them through the procedure allowed under the GATT agreement.

There are many ambiguities and many questions left unanswered regarding the trade deal and its impact for industry. For example, on page 18 of the preliminary transcript of the elements of the agreement, we are told that Canada has agreed to phase out discriminatory postal rates for magazines of significant circulation. Nowhere in the document do we see what "significant" is supposed to mean. In our industry the general understanding is that as of October 3, the trade and finance Ministers signed a blank cheque and told the Americans to fill in the numbers.

A further question, which to this day has not received a satisfactory answer, is on the issue of government procurement. The Department of Supply and Services has over the last year been moving toward the concept of an electronic bid board to allow for a more equitable regional distribution in the awarding of contracts.

We are now asking if under the terms of the agreement such preferential access for Canadian printers would be allowed. Could the very marked regional imbalance which exists in printing procurement be addressed through a buy-western or or a buy-Atlantic plan? We understand that such plans are being considered under the Western Diversification and Atlantic Opportunities Plan.

The American printing industry's reaction to the trade deal is a reflection of the one-way street we have entered. The American print industry's interests see the deal as a major opportunity, opening up some \$500 million worth of new United States printing business to Canada. This represents a potential loss of at least 6,000 jobs for Canada.

In doing away with tariff protection, in doing away with important safeguards contained in Bill C-58 and in doing away with mailing privileges for Canadian publishing, the federal government risks undermining the viability of one of Canada's most important industrial sectors.

[Traduction]

année-là pour une valeur de 132.7 millions de dollars de produits d'imprimerie aux États-Unis. En raison de ce déséquilibre qui se maintient malgré les droits de douane actuels, on comprend facilement les préoccupations de l'industrie canadienne de l'imprimerie et des industries connexes devant les perspectives d'un accord de libre-échange qui aurait pour effet d'abolir les protections tarifaires.

Dans notre mémoire du mois d'avril, nous avons demandé la réduction progressive des droits de douane. Nous ne sommes pas foncièrement contre la réduction des tarifs mais nous voulons que cette réduction se fasse dans le cadre du GATT.

Il reste encore plusieurs incertitudes et points d'interrogation concernant les répercussions de l'accord de libre-échange sur notre industrie. Par exemple, à la page 34 de la transcription préliminaire des Éléments de l'accord, on peut lire que le Canada a convenu d'éliminer progressivement les tarifs postaux discriminatoires applicables aux revues à grand tirage. L'expression «à grand tirage» n'est cependant définie nulle part dans le document. L'impression que nous avons dans notre industrie, c'est que le 3 octobre, les ministres du Commerce et des Finances ont signé un chèque en blanc qu'ils ont remis aux Américains pour que ceux-ci inscrivent les chiffres eux-mêmes.

Les marchés publics sont une autre question qui, jusque là, n'a pas trouvé de réponse satisfaisante. Approvisionnement et Services Canada s'emploie depuis un an à mettre en place un système d'avis électroniques pour assurer une répartition plus équitable entre les régions des marchés attribués.

Nous demandons maintenant si les dispositions de l'accord permettront un tel traitement préférentiel des imprimeurs canadiens. Sera-t-il encore possible d'essayer de corriger le déséquilibre régional dans les marchés publics de travaux d'impression au moyen d'une politique d'achat local? Or, il était justement question de procéder au lancement du Programme de diversification de l'économie de l'Ouest et du Programme des perspectives de l'Atlantique.

La réaction de l'industrie américaine de l'imprimerie à l'égard de l'accord commercial est tout à fait typique de la vision à sens unique des choses. Celle-ci se voit déjà, en effet, à même de réaliser de nouvelles ventes d'une valeur de quelque 500 millions de dollars sur le marché canadien, peu importe si le Canada doit pour cela y perdre 6,000 emplois.

En supprimant la protection tarifaire, les clauses importantes de sauvegarde prévues par le projet de loi C-58 et les tarifs postaux préférentiels applicables aux imprimés canadiens, le gouvernement fédéral risque de compromettre l'avenir de l'un des secteurs industriels les plus importants du Canada.

[Text]

[Translation]

• 1500

While the Canadian Printing Industries Association had no a priori or philosophical objection to the conclusion of an agreement that would ensure fairer trade between Canada and the United States, it has argued in the past that this should never be achieved at the cost of sacrificing whole industrial sectors. This current agreement, we fear, would do just that.

I would now like to call on Mr. Eisner to address the industry's views as seen from the small business community, which is largely comprised of the printing and allied industries.

Mr. Don Eisner (Canadian Printing Industries Association): Ms Cooper has pointed out that the Canadian printing and allied industries are primarily made up of small industries, small businesses, and we do want to emphasize that. We represent 65,000 employees and revenues of close to \$5 billion, but we are comprised of 3,800 establishments throughout the nation. Quick mathematics will tell you 96.8% of all these firms have less than 100 employees, which, of course, translated, is small business.

I want to echo a number of the concerns Ms Cooper pointed out in her remarks. What could have represented an opportunity for securing market access has indeed turned into a one-way street, where opportunity seems to end where the American market begins.

We want to work openly and in good faith with the federal government to achieve a deal that would be good for Canada, but we are deeply disappointed that our views and concerns got so little attention during the course of these negotiations. When formulating trade policy, the federal government should not, as it appears to have done, underestimate the importance of Canada's printing and allied industries. In many ways our industry has deep roots in every corner of the country, from Vancouver to St. John's, Newfoundland. But while the industry has no doubt a robust constitution, the free trade agreement constitutes a major challenge to its continued viability.

In many ways the Canadian and U.S. printing industries appear similar. To conclude, however, that the Canadian industry is a mirror-image of its counterpart to the south would be a serious mistake. Important structural differences do exist, and they do affect the competitiveness of our printing sector.

Large American undertakings tend to have fewer manufacturing locations than do Canadian companies. Typically in the United States such facilities are dedicated to the production of huge quantities of a limited number of product lines. The Canadian situation, reflecting the linguistic and geographic reality of this nation, is altogether different. Canadian printing firms often have a large number of plants located across the country and

Bien que l'Association canadienne de l'imprimerie ne s'oppose pas en principe ou a priori à la conclusion d'un accord qui rendrait plus équitables les échanges entre le Canada et les États-Unis, elle a soutenu par le passé que cet objectif ne valait pas le sacrifice de secteurs industriels complets. Nous craignons que l'accord actuel n'ait justement ce résultat.

Je demanderai maintenant à M. Eisner de transmettre le point de vue des petites entreprises, qui représentent la plus grande partie de l'industrie de l'imprimerie et des industries connexes.

M. Don Eisner (Association canadienne de l'imprimerie): M^{me} Cooper vient de signaler que l'industrie canadienne de l'imprimerie et des activités connexes est avant tout constituée de PME. Nous tenons à insister sur ce fait. Nous représentons 65,000 employés et un chiffre d'affaires de près de 5 milliards de dollars, mais réparti sur près de 3,800 établissements d'un bout à l'autre du pays. Un calcul rapide nous apprend que 96.8 p. 100 de toutes ces entreprises ont un effectif de moins de 100 employés, c'est-à-dire qu'elles sont des PME.

Je voudrais reprendre certaines des préoccupations mises en évidence par M^{me} Cooper dans son exposé. L'accord de libre-échange, qui aurait pu avoir pour effet d'améliorer l'accès au marché, s'est avéré un instrument à sens unique où les perspectives du Canada s'arrêtent là où commencent celles des Américains.

Nous sommes prêts à collaborer sans réserve et en toute bonne foi avec le gouvernement fédéral afin de conclure un accord avantageux pour le Canada, mais nous sommes profondément déçus de voir qu'il a fait si peu de cas de nos opinions et de nos préoccupations dans les négociations. Dans l'élaboration de sa politique commerciale, le gouvernement fédéral ne peut se permettre, comme il semble le faire, de sous-estimer l'importance de l'industrie canadienne de l'impression et des activités connexes. De bien des façons, notre industrie est profondément enracinée dans tous les coins du pays, de Vancouver à Saint-Jean. Mais, si robuste que soit cette industrie, elle n'en est pas moins menacée dans sa survie même par l'accord de libre-échange.

L'industrie canadienne et l'industrie américaine de l'imprimerie possèdent plusieurs points en commun. Ce serait, toutefois, une erreur grave que d'en conclure que l'industrie canadienne est identique à son homologue du Sud. Il existe d'importantes différences d'ordre structurel, qui jouent en défaveur de la compétitivité de notre secteur.

Les grandes sociétés américaines sont en général plus centralisées que ne le sont les entreprises canadiennes. Le plus souvent, les grandes maisons d'édition des États-Unis produisent à la chaîne d'énormes quantités d'un nombre limité de produits. Au Canada, en revanche, pour des raisons linguistiques et géographiques, la situation est foncièrement différente. Les imprimeries canadiennes possèdent des installations dans diverses régions et

[Texte]

producing a wider variety of products for local or regional distribution. The results are higher operating costs for these Canadian companies but a more diffuse industrial base for the country.

• 1505

Conscious of this, Printing Industries of America, the U.S. trade association, has confidently been forecasting an opportunity for new markets in the range of \$500 million U.S. What this means for us is a serious erosion of domestic market share, an erosion we fear will impact the hardest on the smaller, locally based printer.

Thank you, Mr. Chairman.

Mr. Allmand: I want to thank the witnesses for their important statement.

Ms Cooper, if I understand correctly, the position you put to us is the position of the Canadian Printing Industries Association, not just the Atlantic branch.

Ms Cooper: This is correct.

Mr. Allmand: You said at the opening of your remarks that this was probably the last chance you would have to present your case. You pointed out that you made your case to the Trade Negotiations Office last April but that, having seen the agreement of October 5, your concerns were not paid attention to.

Let me ask you whether you have attempted to go back to the Trade Negotiations Office or to the political leadership following October 5 to see if something could be done. We have the elements of the agreement, 35 pages. We were promised the legal document in three weeks; we are now eight weeks and it is still not before us. They are saying next week. Did your association make another stab at the government? We are Members of Parliament; of course, we hope to have something to say too.

Ms Cooper: Mr. Allmand, we are still trying to seek from TNO a wide range of answers to a number of questions we have. There do not seem to be any answers forthcoming. We are finding it very difficult.

We would like to work with the ministry and we would like to work with the Trade Negotiations Office, but we are finding it very difficult. No one has specific answers. We have read all the material that has been issued to date and we just have questions.

[Traduction]

assure la distribution d'une gamme plus étendue de produits à l'échelon local ou régional. Il s'ensuit que les entreprises canadiennes doivent assumer des coûts d'exploitation supérieurs et que l'infrastructure industrielle est beaucoup moins concentrée.

Consciente des perspectives qui s'offrent, l'association corporative des États-Unis, Printing Industries of America, a annoncé en toute confiance qu'elle envisageait l'ouverture de nouveaux créneaux d'une valeur de quelque 500 millions de dollars américains. La conséquence inéluctable de cette percée, ce sera le rétrécissement de notre part du marché intérieur, dont les victimes se recruteront surtout, nous en avons bien peur, chez les petits imprimeurs locaux.

Merci, monsieur le président.

M. Allmand: Je remercie les témoins, qui nous ont communiqué un témoignage important.

Madame Cooper, si j'ai bien compris, le point de vue que vous nous présentez est celui de l'Association canadienne de l'imprimerie, et non uniquement de la section de l'Atlantique.

Mme Cooper: C'est exact.

M. Allmand: Au début de votre exposé, vous avez fait observer que l'audience d'aujourd'hui était sans doute votre dernière chance de défendre votre cause. Vous avez déclaré avoir présenté votre point de vue au Bureau des négociations commerciales en avril dernier, mais que, à en juger d'après l'accord du 5 octobre, il n'a pas été tenu compte de vos préoccupations.

Pourrais-je vous demander si vous avez essayé de communiquer de nouveau avec les porte-parole du Bureau des négociations commerciales ou avec nos dirigeants politiques après le 5 octobre, pour voir s'il était encore temps de faire quelque chose. Nous avons en mains les Éléments de l'accord, qui est un document de 36 pages. On nous a promis le texte officiel de l'accord dans un délai de trois semaines, mais huit semaines se sont écoulées sans qu'il n'ait encore été publié. On nous demande d'attendre encore une semaine. Votre association a-t-elle cherché à intervenir encore une fois auprès du gouvernement? Quoi qu'il en soit, vous vous trouvez aujourd'hui en présence de députés qui devraient, naturellement, avoir eux aussi leur mot à dire.

Mme Cooper: Monsieur Allmand, nous n'avons pas cessé de demander au Bureau des négociations commerciales de répondre aux nombreuses questions que nous nous posons. Ces réponses, toutefois, tardent à venir. Nous trouvons la situation extrêmement pénible.

Nous sommes tout à fait disposés à travailler en collaboration avec le ministère, de même qu'avec le Bureau des négociations commerciales, mais il faut avouer que ce n'est pas facile. Personne ne semble disposer de l'information voulue. Nous avons lu tous les

[Text]

Mr. Allmand: If I understand correctly, if this trade deal goes through as it appears in the elements of the agreement and if it starts to take effect on January 1, 1989, do you feel—and I do not want to put words in your mouth—this will in fact happen? I will not lead the question, as they say in law. In two or three years, what will happen to your firms in Canada?

Ms Cooper: I had a meeting last night with the key industry leaders in the country who represent 60% of the domestic market share. They spoke on the subject and I will express their views.

They will have to start spending copious amounts of money to become head-on competitive with the Americans. The capitalization required for one firm, a small printer within the group, meant expenditures of over \$60 million.

Mr. Allmand: Mr. Eisner pointed out that a lot of firms are small. Will they be able to get the capital to carry out this investment in time to meet the competition? By the way, in answering the question, what is the status or the situation with takeovers in this industry, both in the United States and in Canada?

There is a phenomenon that has been going on in the United States in recent years anyway of the large fish eating up the small fish. What would you expect to happen if these smaller firms cannot put together this capital to expand or to bring in the new equipment? Will these disappear altogether or will they be taken over by bigger firms, especially American firms?

• 1510

Ms Cooper: Mr. Eisner has alluded to that in his notes. The market erosion will happen almost immediately, by American firms coming into Canada who are better equipped to meet the demands of the consumer. What will happen to those located in Canada, with the erosion of Americans coming in and taking our market share. . . there will be a ricochet effect. The large manufacturers in Canada will seek out other markets here in Canada, and then they will go to the medium-sized; the medium-sized will probably gobble up some of the share currently enjoyed by the smaller printers. You are right—there is a trend. Some of the larger ones are forced to not only take other people's or other, smaller firms' market share, they are buying the companies out.

We do expect, just based on experience over the past few years, that some of these American firms will be

[Translation]

documents publiés jusqu'à présent sans avoir pu trouver les réponses que nous cherchions.

M. Allmand: Ainsi, si l'accord commercial est entériné tel qu'il se présente dans les Éléments de l'accord et qu'il entre en vigueur le premier janvier 1989, vos craintes—et je ne veux pas répondre à votre place—se matérialiseront-elles? Je ne voudrais pas souffler la réponse au témoin, comme on dit dans les tribunaux, mais que deviendront vos entreprises au Canada dans deux ou trois ans?

Mme Cooper: J'ai rencontré hier soir quelques-uns des chefs de file de notre industrie, qui détiennent quelque 60 p. 100 de notre part du marché intérieur. Ils ont justement abordé cette question et je vais vous transmettre leur point de vue.

Tout d'abord, ils devront dépenser des sommes énormes pour pouvoir soutenir la concurrence des Américains. L'investissement que devra faire l'une de ces entreprises, un petit imprimeur du groupe, dépasse les 60 millions de dollars.

M. Allmand: M. Eisner a précisé effectivement que bon nombre des entreprises de l'industrie sont modestes. Seront-elles en mesure d'obtenir les capitaux nécessaires pour investir avant d'être balayées par la concurrence? Pourriez-vous, pour compléter votre réponse, nous mettre un peu au courant du genre de prises de contrôle qui s'opèrent dans votre industrie, tant qu'aux États-Unis qu'au Canada?

Il semble bien, en effet, qu'on assiste actuellement aux États-Unis au scénario classique des gros poissons qui mangent les petits. Que pensez-vous qu'il arrivera aux petites entreprises qui ne peuvent réunir les capitaux nécessaires à leur expansion ou à l'achat de nouveaux équipements? Disparaîtront-elles complètement ou seront-elles rachetées par de grandes sociétés, américaines en particulier?

Mme Cooper: M. Eisner a commencé à aborder cette question. Le rétrécissement du marché se produira presque immédiatement lorsque les sociétés américaines envahiront le Canada grâce à un équipement mieux adapté à la demande du consommateur. Qu'arrivera-t-il donc à nos entreprises canadiennes lorsqu'elles seront expulsées de leur propre segment du marché? Eh bien, on peut s'attendre à un jeu de chaises musicales. Les plus grandes sociétés au Canada chercheront à s'emparer d'autres segments du marché intérieur et s'attaqueront aux entreprises de taille moyenne. Les entreprises de taille moyenne jetteront sans doute leur dévolu sur la part occupée actuellement par les petits imprimeurs. Vous avez raison au sujet du scénario des gros poissons qui mangent les petits. Les grandes sociétés se verront contraintes non seulement de marcher sur les plates-bandes des petites entreprises mais également d'en prendre le contrôle.

Nous nous attendons donc, ne serait-ce qu'en nous fondant sur l'expérience de ces dernières années, à ce que

[Texte]

buying out some of the smaller firms. The tendering is going on already.

Mr. Allmand: You mentioned, or Mr. Eisner mentioned, that at the present time there are about 65,000 employees in this industry in Canada.

Ms Cooper: Yes.

Mr. Allmand: You also said you forecast that about 6,000 jobs could be lost. The sort of jobs that you have in this industry, are they for the most part skilled positions? Are they full-time or part-time? What kind of jobs are we likely to lose?

Ms Cooper: Full-time manufacturing.

Mr. Allmand: I see. You also referred to the government procurement policies. I presume at the present time, provincial, municipal, federal governments try to use Canadian firms, have policies of having their printing done by Canadian firms.

Ms Cooper: Yes.

Mr. Allmand: Is it your interpretation of the agreement that this kind of policy is against either the letter or the spirit of the agreement? Buy Canadian or buy Nova Scotian or buy New Brunswick printing—would a policy of that kind be against the agreement?

Ms Cooper: That is one of the questions we are trying to get an answer to. Our interpretation of the information that has been released to date simply states that the level of procuring, U.S. to Canada or Canada to the United States, has been lowered. Contracts of \$25,000 U.S. or more, or \$33,000 Canadian, will be open to both countries. In light of that, we are wondering how the regional-buy programs now being introduced by DRIE will be impacted by the opening of the border to contracts of \$25,000 or more.

Mr. Allmand: I was shocked a few years ago—I am from Montreal—in talking to an advertising firm, that they were at that time doing their layouts and their copy in Montreal, and still sending it over the border for printing. I do not know how they were doing that. Is that commonplace? Even with the tariffs as they are now. . . I do not know if they were sneaking it across the border and sneaking it back, because they felt they were getting a better deal, I guess because of big firms having lower costs. . . I do not know how they were doing it, but I was a bit shocked at that. Is that a commonplace thing you have under the present situation?

Ms Cooper: The cost in the United States for production is lower than in Canada, and yes, we are losing some business because—

Mr. Allmand: Despite the tariffs?

[Traduction]

quelques-unes des grandes sociétés américaines rachètent certaines des petites entreprises. Le processus est déjà en marche.

M. Allmand: Vous avez mentionné, ou peut-être est-ce M. Eisner, que l'industrie canadienne emploie actuellement quelque 65,000 travailleurs.

Mme Cooper: C'est exact.

M. Allmand: Vous avez également avancé une perte possible de 6,000 emplois. S'agit-il dans l'ensemble de postes occupés par des travailleurs spécialisés? À plein temps ou à temps partiel? Quels sont les emplois qui sont ici en jeu?

Mme Cooper: Des emplois à plein temps dans le secteur de la fabrication.

M. Allmand: D'accord. Vous avez également parlé de la politique des marchés publics. J'imagine qu'à l'heure actuelle les administrations provinciales, municipales et fédérales attribuent leur marché de préférence à des entreprises canadiennes et ont pour politique de faire imprimer leurs travaux sur place.

Mme Cooper: Oui.

M. Allmand: Selon vous, ces pratiques vont-elles à l'encontre de l'esprit ou de la lettre de l'accord? La politique d'achat des produits d'imprimerie au Canada, en Nouvelle-Écosse ou au Nouveau-Brunswick n'est-elle pas incompatible avec l'accord?

Mme Cooper: Voilà justement une question à laquelle nous avons essayé de trouver une réponse. D'après l'information qui a été divulguée jusqu'à présent, nous pensons que ce sont les montants des marchés, au Canada aussi bien qu'aux États-Unis, qui ont été abaissés. Les contrats de 25,000 dollars américains ou plus, soit de 33,000 dollars canadiens, donneront lieu à un appel d'offres dans les deux pays. Nous nous demandons donc comment les programmes d'achats régionaux que le MEIR s'attache à mettre en place résisteront à l'ouverture des frontières pour les contrats de 25,000 dollars ou plus.

M. Allmand: Un fait m'a choqué il y a quelques années. Je suis de Montréal et je discutais avec les représentants d'une entreprise de publicité, qui à l'époque préparaient sur place les maquettes et la copie mais qui envoyaient le tout de l'autre côté de la frontière pour faire imprimer le produit final. Je ne sais pas pourquoi ils agissaient de la sorte. Est-ce une pratique courante? Avec les droits de douane que nous avons actuellement, s'arrangeaient-ils pour contourner le système ou les prix. Aux États-Unis étaient-ils suffisamment bas pour neutraliser les obstacles tarifaires. Je ne sais pas comment ils s'y prenaient, mais j'en ai été quelque peu choqué. Est-ce là une pratique courante à l'heure actuelle?

Mme Cooper: Les coûts de production aux États-Unis sont moins élevés qu'au Canada et, effectivement, nous nous faisons souffler une partie de nos commandes.

M. Allmand: Malgré les droits de douane?

[Text]

Ms Cooper: Well, for goods going into the United States, the tariffs are lower. For U.S.-manufactured products coming into Canada, they are substantially higher, and we have been very fortunate in having that protection, despite the extreme deficit we have in printed products.

Perhaps that advertising agency had an American client.

Mr. Allmand: It did.

Ms Cooper: Perhaps they were having their own press work done as part of a very large order that was being prepared for both markets, and the finishing being done in Canada.

Mr. Reimer: I wonder if I might start on the second-last page of your brief to us. The figures you show there, if I understand them correctly, indicate that even on printed material with tariffs of over 10%, over 40% of imports are effectively competing in Canada. Is that correct? Am I reading it correctly?

• 1515

Ms Cooper: I am hoping I am looking at the right ones. Is it the applicable Canadian duty, 10% or more?

Mr. Reimer: It is on the second-last page.

Ms Cooper: Forty-two percent of the imports coming into Canada are tariffed at a rate of 10% or better.

Mr. Reimer: That is right. Even with that tariff, they appear to be effectively competing in Canada. Is that correct?

Ms Cooper: Yes.

Mr. Reimer: Why?

Ms Cooper: It is probably because there are so many American firms in Canada and their buy policy probably dictates that they—

Mr. Reimer: However, they still have to go through that tariff.

Ms Cooper: Absolutely. It is 26% or 27%.

Mr. Reimer: Okay. On the same page, we note that catalogues and publicity materials have Canadian tariffs, I think, of 28.6% and of 24.3% respectively. Therefore, even with these high tariffs, these imports are coming into Canada and competing well. Again, how do you explain that? Why?

Ms Cooper: The cost of production in the United States—labour costs, supply costs—is lower than the cost

[Translation]

Mme Cooper: Il faut dire qu'en direction des États-Unis, ces droits sont inférieurs. Ce sont les produits fabriqués aux États-Unis qui sont frappés de droits élevés à leur arrivée au Canada, et nous nous estimons heureux d'avoir bénéficié de cette protection, même si nous continuons à connaître un déficit.

La société de publicité dont vous parlez avait peut-être un client américain.

M. Allmand: Effectivement.

Mme Cooper: À ce moment-là, leurs travaux d'impression faisaient peut-être partie d'une commande beaucoup plus importante à l'intention des deux marchés et peut-être s'occupait-on au Canada uniquement des travaux de finition.

M. Reimer: Pourrais-je commencer par l'avant-dernière page de votre mémoire. Les chiffres que vous présentez, si je les interprète correctement, montre que même pour les imprimés qui sont pourtant protégés par plus de 10 p. 100 de droits de douane, 40 p. 100 du marché canadien, et même davantage, est envahi par des produits d'importation. Est-ce bien l'interprétation qu'il faut donner à ces chiffres?

Mme Cooper: J'espère que je regarde au bon endroit. S'agit-il des droits de douane canadiens applicables, 10 p. 100 ou plus?

M. Reimer: Les chiffres se trouvent à l'avant-dernière page.

Mme Cooper: Quarante-deux p. 100 des importations canadiennes sont frappées de droits de 10 p. 100 ou davantage.

M. Reimer: Exact. Alors, malgré ces droits de douane, les produits étrangers réussissent quand même à percer notre marché. Est-ce juste?

Mme Cooper: Oui.

M. Reimer: Pourquoi?

Mme Cooper: Probablement parce qu'il existe au Canada de nombreuses sociétés américaines, que la politique d'achat oblige à...

M. Reimer: Ces sociétés sont quand même assujetties au tarif douanier.

Mme Cooper: Bien sûr, qui s'élève à 26 ou à 27 p. 100.

M. Reimer: D'accord. À la même page, on peut voir que les catalogues et les documents publicitaires sont frappés d'un tarif canadien de 28,6 p. 100 et de 24,3 p. 100 respectivement. Par conséquent, malgré l'importance des droits de douane, ces importations ne se portent pas si mal sur le marché canadien. Encore une fois, pourriez-vous nous expliquer ce phénomène?

Mme Cooper: Les coûts de production aux États-Unis, main-d'oeuvre, approvisionnement, sont suffisamment bas

[Texte]

for the Canadian manufacturer, so the tariff is not a deterrent for certain product lines.

Mr. Reimer: Are you experiencing any competition from Third World countries?

Ms Cooper: It is limited to certain product lines, but it is very limited.

Mr. Reimer: And from Europe?

Ms Cooper: No, no. Not very much. It is not measurable.

Mr. Reimer: You mentioned that the Canadian printing industry has many small plants spread across Canada. You mentioned that in the statistics. Have inter-provincial trade barriers erected by Canada's provinces been in any way responsible for, say, your plant location decisions?

Ms Cooper: I am aware of one province that has some restrictions, yes.

Mr. Reimer: Which province is that?

Ms Cooper: Quebec.

Mr. Reimer: Could you just expand on that?

Ms Cooper: They are not restrictions per se, but they are given an advantage in the form of subsidies or grants that are not given those in the industry in the other provinces. We have had one experience whereby a firm in Ontario has recently moved to Quebec and is now exporting—he calls it “exporting”—out of the province of Quebec into Ontario and the Maritimes. The reason he moved his manufacturing facilities from Ontario to Quebec is that he was given a grant he could not have received elsewhere in the country.

Mr. Reimer: Okay, but that is an inter-provincial problem your industry is experiencing.

Ms Cooper: Yes.

Mr. Reimer: You mentioned that Bill C-58 was not maintained by the agreement. Could you please tell us which provisions in the agreement affect Bill C-58?

Ms Cooper: Bill C-58 was not fully dropped. We must congratulate the Canadian negotiators for maintaining much of it.

We have read, or at least our interpretation is, that there will be an elimination of the preferential tariff on the rate of postage for magazines.

Mr. Reimer: That was the point you made on page 18 of the elements of the agreement, of the phasing out of the postal rates. I want to come back to that in a moment. Are there any other provisions in the agreement that affect Bill C-58?

Ms Cooper: Publishing.

Mr. Massimo Bergamini (Director, Government Relations, Canadian Printing Industries Association):

[Traduction]

par rapport aux coûts des fabricants canadiens pour que le tarif douanier ne soit pas un obstacle dans le cas de certaines gammes de produits.

M. Reimer: Subissez-vous la concurrence des pays du Tiers monde?

Mme Cooper: Uniquement dans certaines gammes de produits extrêmement limitées.

M. Reimer: Des pays d'Europe?

Mme Cooper: Non, très peu, pas de façon quantifiable.

M. Reimer: Vous avez mentionné que les entreprises canadiennes étaient décentralisées et possédaient des installations dans diverses régions du Canada. Vos chiffres en font état. Les barrières commerciales érigées par les provinces au Canada sont-elles pour quelque chose dans les décisions relatives à l'emplacement des installations?

Mme Cooper: Nous avons effectivement une province qui impose des restrictions.

M. Reimer: De quelle province s'agit-il?

Mme Cooper: Du Québec.

M. Reimer: Pourriez-vous donner des précisions?

Mme Cooper: Le Québec n'impose pas de restrictions comme telles, mais il accorde aux entreprises locales des subventions qui ne sont pas accessibles aux entreprises des autres provinces. Nous connaissons un cas où une entreprise ontarienne s'est résolue à s'installer au Québec et exporte maintenant—c'est le terme qu'elle utilise—ses produits en Ontario et dans les Maritimes. La raison qui l'a incitée à quitter l'Ontario pour s'installer au Québec, c'est qu'elle a pu bénéficier d'une subvention à laquelle elle n'aurait pas eu droit autrement.

M. Reimer: Bon. N'est-ce pas là, toutefois, un problème interprovincial qui déborde un peu notre propos?

Mme Cooper: Oui.

M. Reimer: Vous avez déclaré que les dispositions du projet de loi C-58 n'étaient pas maintenues dans l'accord. Pourriez-vous préciser de quelles dispositions il s'agit?

Mme Cooper: Le projet de loi C-58 n'a pas été complètement mis de côté. Nous devons féliciter les négociateurs canadiens pour en avoir conservé une bonne partie.

En revanche, nous avons lu, ou du moins nous avons cru comprendre, que les tarifs postaux préférentiels applicables aux revues seraient supprimés.

M. Reimer: C'est effectivement, comme vous l'avez dit, ce que l'on peut lire à la page 34 des Éléments de l'accord. J'y reviendrai. Y a-t-il d'autres dispositions de l'accord qui touchent le projet de loi C-58?

Mme Cooper: L'édition.

M. Massimo Bergamini (directeur, relations gouvernementales, Association canadienne de

[Text]

Unfortunately I do not have the Elements of Agreement here in front of me, but I believe the dispositions regarding the tax write-offs for advertising have been removed from Bill C-58.

Mr. Reimer: You point out the specific provision in the elements with regard to the postal rates. Perhaps you could point out which specific provision in the elements you were referring to on that point.

• 1520

Mr. Bergamini: Again, I refer you to page 18 of the elements of the agreement. You will see, I believe, both dispositions clearly spelled out.

Mr. Reimer: I am looking at page 18, but I am having difficulty picking that out.

An hon. member: Could you underline that for us?

Mr. Bergamini: That might be the only way, but I do not have it in front of me. I believe it is on page 18. I believe it is at the bottom of the page, but if it is not, then a careful look at the Elements of Agreement will bring it—

Mr. Reimer: Do you have a copy handy?

Mr. Bergamini: Unfortunately, I do not.

Mr. Reimer: I wonder if you could assist me and just read that part of the agreement into the record.

Perhaps as you are looking for that I will ask one other question. On the postal rates, you mention that they would be phased out for some magazines. Which magazines are to lose this or to be affected by this reduced postal rate?

Ms Cooper: Magazines of significant circulation. We are still seeking a definition of what significant circulation is, and when we know that we will be able to answer your question better.

Mr. Reimer: Are you aware of what Mordecai Richler said about that provision? I might just read it to you.

Ms Cooper: Please.

Mr. Reimer: He said:

Let us look at a couple of examples of our most popular general magazines, *Maclean's* and *Chatelaine*. I do not consider either one a cultural artifact any more than I do *Time*, *Newsweek* or *Cosmopolitan*. I also take it that *Maclean Hunter*, a huge conglomerate, is highly profitable. Indeed, I remember reading somewhere that in the last decade their stock value soared. Why cannot they lick the same number of stamps as *Time* or *Good Housekeeping*?

[Translation]

l'imprimerie): Malheureusement, je n'ai pas le texte des Éléments de l'accord devant les yeux, mais je pense que les dispositions permettant de déduire la publicité de l'impôt ont été supprimées du projet de loi C-58.

M. Reimer: Dans le cas des tarifs postaux, vous nous avez donné une référence exacte. Pourriez-vous en faire autant dans ce cas en nous indiquant la page des éléments visés.

M. Bergamini: Je me reporte encore une fois à la page 34 des Éléments de l'accord. Vous y verrez, je pense, les deux dispositions clairement énoncées.

M. Reimer: J'ai beau regarder, je n'arrive pas à les retrouver.

Une voix: Pourriez-vous nous en donner lecture?

M. Bergamini: Je le voudrais bien, mais je n'ai pas le texte devant les yeux. Je crois que c'est à la page 34. C'est bien là quelque part. . .

M. Reimer: En avez-vous un exemplaire à la portée de la main?

M. Bergamini: Malheureusement, non.

M. Reimer: Vous pourriez peut-être m'aider en lisant à haute voix le texte des dispositions aux fins du procès-verbal.

Le temps que vous vous retrouviez dans vos papiers, je vais poser une autre question. A propos des tarifs postaux, vous avez dit qu'ils seraient supprimés pour certaines revues. Quelles sont les revues susceptibles d'être touchées par cette disposition?

Mme Cooper: Les revues à grand tirage. Nous cherchons toujours à obtenir une définition de ce terme et, quand nous aurons une réponse, nous serons peut-être en mesure de mieux répondre à votre question.

M. Reimer: Êtes-vous au courant de ce que Mordecai Richler a déclaré au sujet de cette disposition? Il vaut peut-être mieux que je lise cette déclaration pour vous.

Mme Cooper: S'il vous plaît.

M. Reimer: Voici:

Prenons l'exemple de deux de nos revues les plus populaires, *Maclean* et *Chatelaine*. Pour moi, il ne s'agit pas d'objets culturels, pas plus d'ailleurs que *Time*, *Newsweek* ou *Cosmopolitan*. Je crois savoir également que *Maclean Hunter*, qui est un énorme conglomerat, est une entreprise extrêmement lucrative. Je me rappelle même avoir lu quelque part que ses actions en bourse ont monté en flèche au cours des dix dernières années. Pourquoi alors cette entreprise serait-elle dispensée d'apposer sur ses produits le même nombre de timbres que *Time* ou *Good Housekeeping*?

[Texte]

Ms Cooper: That is a very personal point of view. We do not speak for any one company at any time. We speak for an industry.

Mr. Reimer: Would you then agree that *Maclean's* and *Chatelaine* could lick their own stamps, even if they are 2¢ more? I think that is the point Mordecai Richler was making.

Ms Cooper: I would prefer that you direct the question to Maclean Hunter, please.

Mr. Reimer: Okay.

Do you now have that point in the agreement?

Mr. Bergamini: I have the preliminary transcript and my page 18. Under "Other Measures" it states:

Canada has agreed to remove the print-in-Canada requirement for eligible advertising expenses which can be deducted for income tax purposes. Also, Canada has agreed to phase out discriminatory postal rates for magazines of significant circulation.

This is page 18 of my copy, which is dated—

Mr. Reimer: And of mine. Thank you.

Mr. Langdon: I would like very much to welcome the representatives from the printing industry. It has been a very powerful message you have come to us with this afternoon, with the strong and clear evidence of job loss you have laid out in your brief and the clear points you have made about how this will penetrate into small towns and small cities throughout the country. This is not just something that will happen in one part of the country; but, because the printing industry itself is so widespread and so broadly based, this is going to affect a great many people and a great many firms right across the country.

You mentioned that you had requested a ten-year phase-in for these changes. Have you heard for certain that you have not received that phase-in?

Ms Cooper: Yes. Mr. Stedman has advised us that it is five years. We did not find it anywhere in the text, but he did tell us verbally.

• 1525

Mr. Langdon: You have been told that it is five years. I congratulate you; that is something the committee has not yet been able to find out. That it is a piece of new information, and we grapple valiantly for new pieces of information. This is tremendous to hear, although very sad for the industry itself.

I wanted to ask you as well, with respect to U.S. firms coming into this market and taking away your business,

[Traduction]

Mme Cooper: C'est là un point de vue purement personnel. Nous ne venons pas à la défense d'une entreprise en particulier, nous parlons au nom de l'industrie.

M. Reimer: Ne seriez-vous pas d'accord avec l'idée que *MacLean* et *Chatelaine* paient le même prix que tout le monde pour leurs timbres? C'est là le sens de l'intervention de Mordecai Richler.

Mme Cooper: Je préférerais que vous posiez la question directement à Maclean Hunter.

M. Reimer: Très bien.

Avez-vous retrouvé les dispositions de l'accord.

M. Bergamini: J'ai retrouvé la transcription préliminaire et le texte de la page 34. A la rubrique «Autres mesures», on peut lire:

Le Canada a convenu d'abolir la prescription d'«impression au Canada» en ce qui concerne les dépenses publicitaires admissibles aux déductions fiscales. Par ailleurs, le Canada a convenu d'éliminer progressivement les tarifs postaux discriminatoires applicables aux revues à grand tirage.

C'est la page 34 de mon exemplaire, daté du. . .

M. Reimer: Même chose ici, merci.

M. Langdon: Je tiens à mon tour à souhaiter la bienvenue aux représentants de l'industrie de l'impression. Vous avez communiqué un message sans équivoque cet après-midi, qui met clairement en évidence les pertes d'emplois que nous risquons et l'invasissement dont feront les frais les petites villes et les villages dans tout notre pays. Ce n'est pas seulement une région ou une autre qui sera touchée, mais étant donné que l'industrie de l'imprimerie est profondément ancrée dans la vie de tous les jours et intéresse tous les secteurs de la population, un grand nombre de gens, un grand nombre d'entreprises seront atteints dans toutes les régions du pays.

Vous avez demandé, disiez-vous, une période de transition de 10 ans pour l'adoption de ces changements. Vous a-t-on confirmé que cette introduction progressive du libre-échange ne se ferait pas?

Mme Cooper: Oui. M. Stedman nous a précisé que la période de transition serait limitée à cinq ans. Nous n'avons pas retrouvé ces précisions dans le texte, mais c'est ce qu'il nous a dit de vive voix.

M. Langdon: Vous avez quand même réussi à savoir que la période serait de cinq ans. Félicitations, car le comité a été incapable d'obtenir une réponse. Voilà donc un nouvel élément d'information à ajouter aux petites bribes que nous recueillons çà et là. Nous sommes heureux d'entendre la nouvelle, même si elle est fort triste pour l'industrie elle-même.

Je voulais vous demander également, à propos des sociétés américaines qui pénétreront sur notre marché et

[Text]

could you explain to me exactly what that process will involve? We are obviously not talking about the physical transfer of U.S. firms. We are talking about something else. Explain it so we have a clear picture of what is taking place or will take place.

Ms Cooper: Two things will happen. There will be a physical transfer of plants coming to Canada to better service U.S. subsidiary firms in Canada, and there will be what we call run-ons. I will explain that term.

A firm in the United States manufacturing, say, two million brochures for distribution to a certain market segment, rather than printing two million, will take perhaps another hour to do another couple of million for the same or a larger market base, of course, in Canada. The cost is to do that is a very slight fraction, not even 5%, of what it would take for a Canadian company to do all the make-ready, to do all the start-up costs, to do all the preparation for that same two million.

Since we are protected in some cases from that happening through tariffs, what is happening now is that companies are doing that two million run in the United States for their distribution in the United States market, and Canadian companies, thank heavens, are having the same opportunity here.

With the reduction of tariffs there will be no medium or wall there to prevent the extra copies being made for shipping into Canada.

So yes, there will be physical relocation and there will be what is called a run-on.

Mr. Langdon: Of those two, would we expect the second to be the most prevalent?

Ms Cooper: Yes. I would like to clarify. You did mention the loss of substantial jobs. That is an absolute minimum; those in the U.S. have stated—and this is a written statement by our sister organization in the United States—they have done a survey and they indicate \$500 million of new business. That is in addition to the—

Mr. Langdon: From Canada.

Ms Cooper: Yes. They are going to take that from the existing market base. That represents, based on some financial ratio studies we do on a national basis, about 6,000 jobs. It does not include the losses that will be experienced from the normal erosion that is going to take place.

Mr. Langdon: Okay. We have talked about your industry this afternoon very much as a manufacturing industry. The fact is, of course, that printing is often very

[Translation]

qui vous délogeront, comment le processus se déroulera exactement. De toute évidence, ces sociétés ne viendront pas d'installer ici. Pourriez-vous nous expliquer ce qui se passe exactement ou ce qui se passera?

Mme Cooper: On assistera à deux phénomènes distincts. Tout d'abord, certaines sociétés viendront effectivement s'implanter au Canada afin de mieux desservir les filiales américaines qui s'y trouvent déjà. En deuxième lieu, nous subirons ce qu'on appelle dans le métier les suppléments d'impression. Je m'explique.

Une société américaine à qui on aurait commandé, par exemple, deux millions de brochures à distribuer dans un certain segment du marché, pourrait fort bien investir une heure de plus pour imprimer deux millions d'exemplaires supplémentaires à l'intention du même marché, mais cette fois au Canada. Le coût de cette opération est minime et pourrait représenter moins de 5 p. 100 de ce qu'il en coûterait à une société canadienne pour réaliser tous les travaux préparatoires, effectuer les mises de fonds initiales et imprimer les deux premiers millions d'exemplaires.

Jusque là, nous étions dans une certaine mesure protégés contre cette pratique par l'existence des droits de douane, de sorte que les imprimeurs américains se limitaient aux deux millions d'exemplaires destinés à leur marché tandis que les imprimeurs canadiens pouvaient en faire autant, Dieu merci, à l'intention de leur propre marché.

Dès le moment où le tarif douanier sera aboli, il n'existera plus de barrières ou de murs pour empêcher que des exemplaires supplémentaires soient expédiés au Canada.

Ainsi donc, on assistera à des implantations, mais aussi à l'écoulement de suppléments d'impression.

M. Langdon: Pensez-vous que la deuxième formule sera la plus courante?

Mme Cooper: Oui, mais il me faut nuancer cette réponse. Nous avons parlé d'une perte considérable d'emplois. Les chiffres avancés sont un minimum. Nos homologues américains se sont vantés—dans une déclaration écrite de l'association américaine—d'avoir effectué une étude mettant en évidence un nouveau marché possible de 500 millions de dollars. Ce montant s'ajoute. . .

M. Langdon: Ce marché est le Canada?

Mme Cooper: Oui, qui s'ajoute à la part qu'occupe déjà les Américains sur le marché canadien. La nouvelle percée, suivant les ratios financiers que nous utilisons dans nos études nationales, représente environ 6,000 emplois. Or, ce chiffre ne tient pas compte des pertes que nous subirons à la suite de la pénétration régulière des Américains sur le marché national.

M. Langdon: Fort bien. Nous avons discuté de votre industrie cet après-midi un peu comme s'il s'agissait d'une industrie de fabrication. Le fait est, toutefois, que

[Texte]

closely interlinked with the cultural sector. Not always, because I recognize there are print activities one would be hard put to tie to some kind of element of distinctiveness within the country, but when the claim is put forward that this trade agreement does not touch the cultural sector, that is of course not true if you think of printing as having some cultural significance within the country.

• 1530

To what degree would you say printing as an activity is part of the basis of our distinctive cultural activities within this country?

Ms Cooper: I think the primary part of our industry, which could be categorized as cultural, would be book manufacturing and some magazines.

Mr. Langdon: I think you can say most magazines and not have much argument. We can talk about popular culture also.

Ms Cooper: We have free trade in books and I would like to outline what happened when that came into play.

In 1979, over a five-year period, the net balance in U.S. favour was \$255 million. Five years later, in 1984, the net balance in U.S. favour—these numbers are taken from StatsCan by the way—was \$408 million, almost double. That is under the guise of zero tariffs on books.

Mr. Fretz: Thank you for your submission. It is always helpful to know more about your organization. How many printing companies does your organization represent in New Brunswick?

Ms Cooper: In your handout materials under the demographics, there is a breakdown of the number of printers in each of the provinces and geographic areas. In New Brunswick we represent very few. It is one of the smallest—

Mr. Fretz: Do you have the figure?

Ms Cooper: I do not have the exact numbers, but there are approximately 10 or 12 member firms in New Brunswick.

Mr. Fretz: How many employees would they represent? Do you have that figure?

Ms Cooper: No, not exactly, but it would probably be between 250 and 300.

Mr. Fretz: Those would be total employees in New Brunswick.

[Traduction]

l'imprimerie est étroitement associée au secteur culturel. Pas toujours, naturellement, puisqu'il serait difficile pour certaines activités d'impression de faire le lien avec le caractère distinctif de notre pays, mais il reste qu'on a prétendu que l'accord commercial ne touche en rien le secteur culturel. Cette affirmation ne peut donc être vraie pour ceux qui croient que l'imprimerie présente un intérêt culturel dans notre pays.

Dans quelle mesure, à votre avis, l'imprimerie est-elle une activité qui contribue à faire du Canada une entité culturelle distincte?

Mme Cooper: Pour moi l'élément essentiel de notre industrie, que l'on pourrait classer dans la catégorie culturelle, est l'édition de livres et de revues.

M. Langdon: On pourrait rétorquer que la plupart des revues ne méritent pas l'épithète de culturelles. Mais ce serait-là engager un nouveau débat sur la culture populaire.

Mme Cooper: Nous vivons sous un régime de libre-échange dans le domaine du livre, et je pourrais vous raconter ce qui s'est passé depuis que ce régime est entré en vigueur.

En 1979, sur une période de cinq ans, les États-Unis bénéficiaient d'un excédent commercial net de 255 millions de dollars. Cinq ans plus tard, soit en 1984, l'excédent net, toujours en faveur des États-Unis—et les chiffres proviennent de Statistiques Canada—avait grimpé à 408 millions de dollars, c'est-à-dire qu'il avait pratiquement doublé. Voilà ce qui s'est produit sous un régime d'admission des livres en franchise.

M. Fretz: Merci pour votre témoignage. Il est toujours utile d'en connaître davantage sur votre organisation. Combien d'entreprises d'imprimerie représentez-vous au Nouveau-Brunswick?

Mme Cooper: Dans les documents qu'on vous a distribués, sous la rubrique de la répartition géographique, vous trouverez le nombre d'imprimeurs que nous représentons dans chacune des provinces et des régions géographiques. Au Nouveau-Brunswick, ces entreprises sont fort peu nombreuses. C'est ici que se trouve l'un de nos plus petits...

M. Fretz: Vous rappelez-vous les chiffres?

Mme Cooper: Pas exactement, mais nous comptons environ 10 ou 12 sociétés membres au Nouveau-Brunswick.

M. Fretz: Combien d'employés est-ce que cela représente? Le savez-vous?

Mme Cooper: J'ai oublié les chiffres exacts, mais je dirais autour de 250 à 300.

M. Fretz: C'es-à-dire l'ensemble des employés du Nouveau-Brunswick?

[Text]

Ms Cooper: No, in the association. I am speaking for the association. Do you mean the total industry?

Mr. Fretz: I am speaking about New Brunswick. You mentioned there would be 10 or 12 printing firms in New Brunswick who are members of your organization. Is that what you said?

Ms Cooper: Yes.

Mr. Fretz: How many employees in New Brunswick would it represent?

Ms Cooper: It would be between 250 and 300.

Mr. Fretz: I want to come back to a question raised by Mr. Reimer a few minutes ago. Did I understand you correctly when you said there were 28.6% and 24.3% tariffs? In your opinion, these are not high enough and Canada should increase the printing tariffs. Did you say something similar to that?

Ms Cooper: No, not at all.

Mr. Fretz: Could you clarify it for me? Are those figures correct?

Ms Cooper: Yes, they are. The tariffs were raised through GATT about three or four years ago. Canada was on a fair-market-value tariff system and we were the only country as a signatory to the GATT agreement that had fair market value as a tariff basis.

As an industry we were requested to change our measure of tariff to the transactional value so that we matched the measuring of tariffs with other countries which were signatories to GATT. In coming in line with the other countries, it was approved that our tariffs would go up. I am sure you are aware of it. It is very difficult for signatories to the GATT to increase their tariffs. Ours went up and everyone approved it, including the Americans.

They are now going down. We are the first to say our tariffs are very high. Despite this, they do not seem to cause a detriment to imports coming in from the United States. They are coming down at an approximate rate of 2% annually.

• 1535

Mr. Fretz: You mentioned these tariffs are rather high. What impact do you think this has on the business people who would use your companies to print? How does it affect them in the marketplace?

Ms Cooper: In Canada, it is a form of protection. For the U.S., it is a deterrent.

[Translation]

Mme Cooper: Non. Les employés représentés par notre association. Je parle au nom de notre association. Voulez-vous connaître les chiffres pour l'ensemble de l'industrie?

M. Fretz: Je m'intéresse au Nouveau-Brunswick de façon générale. Vous avez dit que quelque dix ou douze entreprises d'imprimerie sont membres de votre organisme au Nouveau-Brunswick. C'est bien ce que vous avez dit?

Mme Cooper: Oui.

M. Fretz: Combien d'employés travaillent pour ces entreprises?

Mme Cooper: De 250 à 300 environ.

M. Fretz: Revenons à une question soulevée tout à l'heure par M. Reimer. Ai-je bien compris, quand vous avez parlé de droits de douanes de 28,6 p. 100 et 24,3 p. 100? À votre avis, ces droits de douanes seraient encore insuffisants, et le Canada devrait augmenter le tarif douanier applicable aux produits de l'imprimerie. Est-ce bien le sens de vos paroles?

Mme Cooper: Non, pas du tout.

M. Fretz: Pourriez-vous alors me préciser votre pensée? Ces chiffres sont-ils exacts?

Mme Cooper: Oui, les chiffres sont exacts. Le tarif douanier a été augmenté dans le cadre du GATT il y a trois ou quatre ans. Le Canada se conformait au système de la valeur loyale et marchande pour la fixation des tarifs, mais c'était le seul pays signataire du GATT à agir de la sorte.

Il a été demandé à notre industrie de modifier notre façon d'établir les tarifs par l'adoption du système de la valeur transactionnelle, afin de s'aligner sur les pratiques tarifaires des autres pays signataires du GATT. Il était entendu que le changement entraînerait une hausse des droits de douanes. Je suis sûre que vous êtes au courant de cette affaire. Les pays signataires éprouvent normalement beaucoup de difficultés à faire augmenter leurs droits de douanes dans l'enceinte du GATT. Pourtant, les nôtres ont augmenté, avec l'approbation de toutes les parties, y compris des Américains.

Ils sont aujourd'hui sur le point de baisser. Mais nous sommes les premiers à avouer que nos droits de douanes sont très élevés. Malgré cela, ils ne semblent pas nuire à nos importations aux États-Unis. Ils diminuent à un rythme d'environ 2 p. 100 annuellement.

M. Fretz: Vous avez dit que ces droits de douane étaient plutôt élevés. Quels effets ont-ils sur les gens d'affaire qui auraient recours aux services de vos sociétés, selon vous? Quelles répercussions ont-ils sur le marché?

Mme Cooper: Pour le Canada ils constituent une forme de protection, tandis que pour les États-Unis, ils ont plutôt un effet dissuasif.

[Texte]

Mr. Fretz: How many printing companies in New Brunswick are not members of your organization? Would you have any idea what the number might be?

Ms Cooper: No, but I would be more than happy to provide you with the number.

Mr. Fretz: It would be helpful. Thank you. You stated that you forecast job loss, if I remember correctly, of about 6,000 people. Is this a net job loss of 6,000? It would seem to me surely some jobs will be created. Have you given some consideration as to the trade-off? Is this 6,000 net?

Ms Cooper: I mentioned 6,000 as a minimum.

Mr. Fretz: Have you done some job impact studies?

Ms Cooper: The number we have used—6,000—is based on the Americans' statement that they will be securing an additional market of \$500 million worth of new business. We have financial ratio studies, which are quoted in the report before you. The average employee is justified with about \$125,000 worth of sales. This is a measure. It is not an off-the-wall number; we have measured it and calculated it as to what the effect of all this market erosion will be.

Mr. Fretz: You have used their information to extrapolate a figure of 6,000; is this correct? You have not done any impact studies or the industry has not; is this correct?

Ms Cooper: We have done some, and it pretty well matches the numbers we have come up with recently to respond to the U.S. claim. Our submission to the Trade Negotiations Office in April stated about the same thing. We said we would lose about 10%.

Mr. Fretz: What opportunities do you see for your industry to invade the U.S. marketplace? I was interested in the comments you made in your submission about having small regional plants spread across the country. This in some ways could be a disadvantage, but I think in other ways it could be an advantage if the industry felt they were ready to invade the market in the United States.

In looking at it perhaps as an advantage, what kind of assistance do you think you would need to be able to be competitive in the United States? Have you given any thought to this kind of a process?

Ms Cooper: Yes, we have. As a matter of fact, I mentioned a meeting with the industry leaders last night. The assistance they would require is not necessarily financial assistance. They need time, and we have asked for ten years; ten years they feel they can work with. It means gearing up. One press can cost anywhere up to \$16 million and it takes a lot of time to accumulate this type of capital. Industry is certainly starting now—or they have

[Traduction]

M. Fretz: Combien de sociétés d'impression au Nouveau-Brunswick ne font pas parties de votre association? En avez-vous la moindre idée?

Mme Cooper: Non, mais je vous fournirai bien volontiers ce chiffre.

M. Fretz: Ce serait utile, oui. Merci. Vous avez dit que vous prévoyez des pertes d'emplois, environ 6,000 si je me souviens bien. Est-ce une perte nette, dans votre esprit? Il s'en créera certainement un certain nombre. Avez-vous pensé à cela? Est-ce une perte nette de 6,000 emplois?

Mme Cooper: J'ai dit que 6,000 emplois seraient perdus au minimum.

M. Fretz: Avez-vous fait des études quelconques sur l'incidence qu'aura l'accord sur l'emploi?

Mme Cooper: Nous sommes arrivés au chiffre de 6,000 emplois à partir d'une déclaration des Américains, qui disaient que l'accord allait leur assurer un nouveau marché de 500 millions de dollars. Nous avons établi des ratios financiers, qui sont cités dans le rapport que vous avez en main. Nous avons utilisé un ratio de un employé pour environ 125,000\$ de ventes. C'est une mesure. Ce chiffre ne nous est pas tombé du ciel; nous avons mesuré et calculer les effets qu'auront cette érosion du marché.

M. Fretz: Vous êtes partis des renseignements américains pour déterminer ce chiffre de 6,000 emplois, n'est-ce pas? Vous n'avez fait aucune étude réelle des effets, et l'industrie non plus; est-ce bien cela?

Mme Cooper: Si, nous en avons fait, et les résultats correspondent assez bien aux chiffres que nous avons établis dernièrement en réponse à ce que disaient les Américains. Dans l'exposé que nous avons présenté au Bureau des négociations commerciales, en avril, c'était à peu près la même chose. Nous avons dit que notre perte serait d'environ 10 p. 100.

M. Fretz: Voyez-vous des possibilités pour que votre industrie puisse envahir le marché américain? J'ai trouvé plutôt intéressantes les observations que vous avez faites au cours de votre exposé, quand vous nous avez dit que votre industrie était composée de petites usines régionales dispersées dans le pays. Ce pourrait être effectivement un désavantage, mais ce pourrait être aussi un atout si l'industrie se sentait un jour prête à envahir le marché des États-Unis.

En supposant que ce soit un atout, de quelle aide auriez-vous besoin, selon vous, pour devenir concurrentielle aux États-Unis? Y avez-vous songé?

Mme Cooper: Oui. J'ai justement mentionné que nous avons eu une réunion hier avec les leaders de l'industrie. Ce n'est pas forcément d'aide financière dont ils auraient besoin. Ce qu'il faut, c'est du temps. Nous avons demandé 10 ans pour nous préparer. Une presse peut coûter jusqu'à 16 millions de dollars vous savez, et il faut beaucoup de temps pour accumuler une somme de ce genre. Il y a deux ans que l'industrie a commencé à se

[Text]

not started now; they started a couple of years ago—to gear up their operation to be competitive with the market base they are now serving and to also compete in the same market in the United States.

The presses are manufacturing given types of products. You cannot print everything on one press. They are trying to specialize so they can become more competitive. It takes a long time to build up your plant to be able to compete. Most companies who are able financially to compete require more than five years, from a financial point of view.

• 1540

Mr. Fretz: Right. Perhaps the chairman is going to cut us off regarding time.

I come from a small town in Ontario. It is a border town, across the border from New York, and we have a printing company there called Greater Canada Printing. A high percentage of their printing is going into the United States. For the Canadian market, they manufacture products such as comics and the advertising inserts that go into newspapers. A small town has invaded the United States market, not only into Buffalo, New York, but further afield, hundreds of miles away. There are opportunities there. However, I am grateful for the thoughts that you have shared with us today. Thank you.

Ms Cooper: The company you are referring to in Stephenville is American owned. The U.S. parent is running a lot of its overflow jobs in the Canadian plant.

Mr. Fretz: I guess the point I was trying to make is that they located in Canada and not elsewhere. Thanks a lot.

Ms Cooper: You are welcome, sir.

Mr. Fretz: Thank you, Mr. Chairman.

• 1545

The Chairman: You will realize that sometimes in this committee we have a difficult job with the boosters from Windsor, Fort Erie, and Saskatoon.

We thank you very much for joining us this afternoon. We have appreciated your comments and the presentation.

Ms Cooper: Thank you, Mr. Chairman.

Mr. Allmand: Mr. Chairman, on a point of order, a very serious one.

In examining the elements of the agreement that was signed, the photocopy that was signed on October 5, it does have the clause that says under "Other Measures":

Canada has agreed to remove the print-in-Canada requirement for eligible advertising expenses. . .

[Translation]

préparer pour être concurrentielle sur le marché qu'elle dessert à l'heure actuelle ainsi que sur le marché américain.

On ne peut pas imprimer n'importe quoi avec la même presse. Les sociétés tentent de se spécialiser afin de devenir plus concurrentielles. Mais cela ne se fait pas du jour au lendemain. La plupart des sociétés qui sont en mesure financièrement de livrer une bonne concurrence ont besoin de cinq ans pour s'y préparer.

M. Fretz: Je vois. J'ai l'impression que le président est sur le point de nous interrompre. Le temps dont nous disposons est peut-être écoulé.

Je viens d'une petite ville de l'Ontario. Elle est située tout près de la frontière qui nous sépare de New York, et il y a là une société qui s'appelle Greater Canada Printing. Cette société fait beaucoup affaire avec les États-Unis. Pour le marché canadien, elle imprime des choses comme des bandes dessinées et des encarts que l'on trouve dans les journaux. Une petite société, d'une petite ville, a pénétré le marché américain, et non seulement Buffalo et New York, mais bien plus loin encore, à des centaines de milles de distance. C'est donc possible. Je vous suis toutefois reconnaissant des pensées que vous avez partagées avec nous aujourd'hui. Merci.

Mme Cooper: La société de Stephenville, dont vous parlez, appartient à des Américains. Ils font faire bien des travaux qu'ils ont en excédent dans leur filiale canadienne.

M. Fretz: Ce que je tentais de démontrer, c'est que les Américains se sont installés au Canada, et pas ailleurs. Merci beaucoup.

Mme Cooper: Je vous en prie, monsieur.

M. Fretz: Merci, monsieur le président.

Le président: Vous comprendrez que nous avons parfois des difficultés dans ce Comité avec les gens de Windsor, de Fort Erie et de Saskatoon.

Nous vous remercions infiniment de votre présence cet après-midi. Nous avons bien aimé les observations et l'exposé que vous nous avez faits.

Mme Cooper: Merci, monsieur le président.

M. Allmand: Monsieur le président, j'invoque le Règlement. . . Et c'est très grave.

Si vous jetez un coup d'oeil au document intitulé *Éléments de l'accord*, la photocopie du document que l'on a signé le 5 octobre, vous constaterez qu'il renferme bien la clause, à la rubrique «Autres mesures», qui dit:

Le Canada a convenu d'abolir la prescription d'«impression au Canada» en ce qui concerne les dépenses publicitaires admissibles. . .

[Texte]

However, if you look at "Other Measures" on page 33 of this agreement distributed to all of us, it does not have that; it is completely missing. In the "Other Measures", paragraph one is similar to paragraph one, paragraph two is similar to paragraph two. Paragraph three, the print-in-Canada clause, is missing altogether. We then have:

Canada has agreed to phase out discriminatory postal rates for magazines of significant circulation.

Now my point of order is this. I do not know whether this is due to sloppiness, rushing, or whatever, but this is an example where certain things are missing from this document we are using as a basis for study. How many other errors are in it, I do not know. I notice that a later printing has the clause back in again. God knows how many other mistakes were in this document, which was sent around to Canadians.

A Witness: You have the right to use the name of the printer.

Mr. Allmand: No, I do not blame the printer. I blame the people who put the copy together. However, Mr. Chairman, this is a serious point of order.

The Chairman: May I dismiss the witnesses, please?

Mr. Allmand: Yes. Sure, you may dismiss the witnesses.

I think this is again another by-product of this entire rush at the matter. Here we have a document that is not even the same as the document signed by the United States and Canada on October 5, and we are using it as a basis of our discussion.

The Chairman: May we take that up. I think the document we are supposed to be studying is the one tabled on October 5. The transcript is the official one. Now I think there are two versions, and I believe it was an error. I believe the second version is the correct one, but we will check with TNO to ensure that.

Mr. Allmand: It would have been nice if the government had sent second versions to all our offices, to the people to whom they sent out the first versions.

Mr. Langdon: Could we in fact just check around the table as far as it concerns the versions that people have been using on the committee? I am sorry, I do not understand what is first and what is second. The question is, what are you using? Who is using versions that include within them this clause?

The Chairman: I have no objection to this, but may we please take it up later, because we have witnesses who are waiting. You know, we are delayed again this afternoon. I am quite happy to take it up, but I would like to get the witnesses before the committee. I think it is only fair to

[Traduction]

Toutefois, à la rubrique «Autres mesures», à la page 33 de la version anglaise que l'on nous a distribuée, elle n'y est pas; cette clause n'y est pas. Pour le premier paragraphe, cela va, pour le deuxième aussi, mais au troisième paragraphe, on dit:

Le Canada a convenu d'éliminer progressivement les tarifs postaux discriminatoires applicables aux revues à grand tirage.

Voici ce pourquoi j'invoque le Règlement. Je ne sais pas si c'est à de la négligence ou à la cadence accélérée des choses qu'il faut attribuer cela, mais nous avons là, entre autres, peut-être, un cas où il manque des renseignements dans un document sur lequel repose toute notre étude. Combien d'erreurs peut-il encore y avoir, je ne le sais pas. Par contre, je remarque, dans une autre version qui a été publiée plus tard, que la clause en question y est. Dieu seul sait combien d'autres erreurs ont pu se glisser dans ce document, document qui a été distribué aux Canadiens.

Un témoin: Vous pouvez dénoncer l'imprimeur en cause.

M. Allmand: Non, je n'accuse pas l'imprimeur. J'attribue plutôt la faute aux gens qui ont préparé le tout. Il n'en demeure pas moins, monsieur le président, que c'est une grave erreur.

Le président: Puis-je laisser aller les témoins, maintenant?

M. Allmand: Oui, bien sûr.

Et voilà, c'est encore un autre effet de toute cette grande hâte. Nous avons là, entre les mains, un document qui ne dit pas la même chose que celui qui a été signé entre les États-Unis et le Canada le 5 octobre, et c'est à partir de ce document que nous discutons.

Le président: Résumons le tout. Le document que nous sommes censés étudier est celui qui a été déposé le 5 octobre. La transcription est le document officiel. Mais je pense qu'il y a deux versions, et je crois qu'il y a eu erreur. La seconde version est la bonne, selon moi, mais nous le confirmerons auprès du Bureau des négociations commerciales.

M. Allmand: Cela aurait été bien si le gouvernement avait fait parvenir une copie de la seconde version à tous nos bureaux, à tous ceux à qui il avait envoyé une copie de la première version.

M. Langdon: Pourrions-nous vérifier auprès des députés qui sont présents quelle version ils ont en main? Je suis désolé, mais je ne comprends pas. Qu'est-ce que c'est que la première version, et qu'est-ce que c'est que la deuxième? En fin de compte, je veux savoir quelle version vous utilisez. Qui a en main la version qui renferme cette clause?

Le président: Je n'ai aucune objection, mais pourrions-nous remettre cela à plus tard? Nous avons des témoins qui attendent. Nous accusons encore un certain retard cet après-midi, vous le savez. J'en prends note bien volontiers, mais je voudrais poursuivre avec nos témoins.

[Text]

the witnesses that we have them when we said we were going to have them, or as close to it as we possibly can.

Mr. Langdon: Certainly as close to it as possible, but surely this is without procedural conflict here. We could just test and see how many have actually gotten the full version, and if they have not, could the Chairperson assure that we in fact do get it?

The Chairman: Yes. The Chairperson uses the official transcript that was tabled. That is the one I have been using, in transcript form.

May I suggest we take this up on the way to the bus, in the bus? We have people coming before us, and this is a technical matter we can resolve very quickly.

• 1550

Mr. Allmand: Let us hope they have the right version of the commercial technical package.

The Chairman: Thank you very much. Our next witnesses are Mr. Tom Webb and Mr. Pobihushchy from Co-op Atlantic. Gentlemen, we welcome you to the committee.

Mr. Sid Pobihushchy (First Vice-President, Co-op Atlantic): I am just going to summarize our brief, as I believe you have had a chance to read it in advance.

Contrary to the recollections we have from the Sunday movie matinees of our childhood, it was not the rule of the six-gun that built Atlantic Canada. The Hollywood image of the gunfighter solving problems with a six-gun has never been part of our cultural heritage, only part of our commercial culture. What really built these four Atlantic provinces was co-operation. The co-operative spirit lives on to this day as a vital force for the well-being of Atlantic Canadians.

For proof of this, you need look no further than Co-op Atlantic, the wholesale and administrative services organization created by 181 local community-owned co-operatives to serve their needs. Co-op Atlantic represents over 130,000 households, more than a quarter of a million people across the Maritimes, Newfoundland and Quebec's Magdalen Islands. Co-op Atlantic and our local-owner co-operatives together had sales in excess of \$1.1 billion in 1986. We employed about 3,700 people, and constituted the seventh largest regionally owned business enterprise in Atlantic Canada.

Our members believe it is to the advantage of the community, where possible, to produce and consume what we need from our own resources and not to create unnecessary dependence upon distant suppliers and decision-makers.

[Translation]

Je pense qu'il conviendrait de respecter les engagements que nous avons pris envers eux, ou le mieux possible, en tout cas.

M. Langdon: Oui, c'est vrai, le mieux possible, mais nous sommes bel et bien devant un vice de procédure, à n'en pas douter. Nous pourrions peut-être demander combien ont en main la version complète, et le président pourrait peut-être veiller à ce que ceux qui ne l'ont pas en obtiennent une copie.

Le président: Oui. J'utilise, pour ma part, la transcription officielle qui a été déposée. C'est la version que j'utilise depuis le début, la transcription.

Nous pourrions peut-être en reparler en allant prendre l'autobus, ou pendant le trajet? Nous avons des gens qui attendent, et c'est une difficulté technique que nous pouvons résoudre très rapidement.

M. Allmand: Espérons qu'ils ont la bonne version des documents techniques relatifs au commerce.

Le président: Merci beaucoup. Nous recevons maintenant les représentants de Co-op Atlantic, M. Tom Webb et M. Pobihushchy. Messieurs, nous vous souhaitons la bienvenue.

M. Sid Pobihushchy (premier vice-président, Co-op Atlantic): Je me contenterai de résumer notre mémoire, puisque vous avez eu l'occasion de le lire.

Contrairement aux souvenirs que peuvent nous avoir laissés les films du dimanche de notre enfance, ce n'est pas la règle du revolver à six coups qui a permis de bâtir la région atlantique du Canada. L'image hollywoodienne du cowboy qui règle tout à coups de revolver n'a jamais fait partie de notre héritage culturel, mais seulement de notre culture commerciale. Ce qui a vraiment contribué à bâtir ces quatre provinces de l'Atlantique, c'est la coopération. L'esprit de collaboration, c'est la force vitale qui a le plus contribué au bien-être des Canadiens de la région de l'Atlantique.

Pour en avoir la preuve, il suffit de prendre l'exemple de Co-op Atlantic, l'association de services généraux et administratifs dont se sont dotées 181 coopératives locales communautaires afin de satisfaire à leurs besoins. Les activités de Co-op Atlantic touchent plus de 130,000 familles, plus d'un quart de million de gens des Maritimes, de Terre-Neuve et des Îles de la Madeleine. Les ventes de Co-op Atlantic et de nos coopératives ont dépassé 1,1 milliard de dollars en 1986. Nous fournissons de l'emploi à environ 3,700 personnes, et nous sommes la septième entreprise commerciale d'intérêt régional en importance dans la région de l'Atlantique.

Nos membres croient qu'il est dans l'intérêt de la collectivité, là où c'est possible, de produire et de consommer ce dont nous avons besoin à partir de nos propres ressources, et de ne pas créer de dépendance inutile envers des fournisseurs et des décideurs distants.

[Texte]

Co-op Atlantic is concerned and disturbed by the direction of trade policy in Canada. Our concern originates because our view of the economy is based upon the philosophy and practice of co-operation.

It seems to us that those who support a free trade, market-driven economy see that economy as being separate from the people it is meant to serve—an economy, which resembles an angry god, to whom we must periodically sacrifice people and communities.

However, co-operators see the economy as the arrangements we have made in society to produce the goods and services that people need to live their lives. Part of this vision of the economy is that it should provide each person with a meaningful role in contributing to society according to his or her ability, and provide each person with the necessary resources to obtain the goods and services he needs.

The trade agreement, which Canadians are being asked to support but not trusted to approve, is one that moves Canada very sharply towards having an economy driven almost exclusively by an international marketplace, freed from the controls of nations and societies that it supposes to serve.

• 1555

Unfortunately, although the marketplace has a most useful role in providing a society with information about the flow of goods and services, it is far from perfect. The economic disasters that occur in our society are caused more often by the imperfections of the market than by misguided government action.

Consider, for example, that a marketplace simply excludes the poor. Their lack of buying power removes them from providing input into the decision-making process of the market. Nor does the marketplace have a great record for consumer protection. A marketplace dominated by large, multinational corporations, without strong government control, tends to pollute at will and show high levels of disregard for the health and safety of its workers.

The international marketplace is perfectly content that sugar-cutters in Third World countries make \$2 or \$3 a day; and their own local marketplaces are perfectly content to provide them with food at \$5 or \$6 a day.

This list of shortcomings of the marketplace is not meant to be exhaustive but rather to illustrate that the marketplace is far from a perfect instrument for deciding on the kind of economy people need. Left to its own devices, the marketplace is inhuman, unjust, and anti-democratic.

[Traduction]

L'orientation de la politique commerciale au Canada inquiète et dérange Co-op Atlantic. Notre inquiétude part de la vision de l'économie que nous avons, et qui repose, pour nous, sur le principe et la pratique de la coopération.

Nous avons l'impression que ceux qui sont favorables au libre-échange, à une économie dirigée par le marché, voient l'économie comme une entité distincte de ceux qu'elle est censée servir—une économie qui ressemble à un dieu en colère, auquel nous devons de temps à autre offrir des gens et des collectivités en sacrifice.

Toutefois, les adeptes de la coopération conçoivent l'économie comme les dispositions que nous avons prises dans la société pour produire des biens et des services dont on a besoin pour vivre. Une partie de cette vision de l'économie veut qu'elle permette à chacun d'apporter sa contribution à la société selon ses possibilités, et qu'elle apporte à chacun les ressources qui lui sont nécessaires pour se procurer les biens et les services dont il a besoin.

L'accord commercial, que l'on demande aux Canadiens d'appuyer, mais qu'ils n'ont pas le pouvoir d'approuver, est un accord qui oriente très radicalement le Canada vers une économie qui obéira désormais presque exclusivement à un marché international exempt de tout contrôle de la part des nations et des sociétés qu'il est censé desservir.

Malheureusement, malgré que le marché ait un rôle des plus utiles à jouer en fournissant à une société des renseignements au sujet de la circulation des biens et des services, il est loin d'être parfait. Les désastres économiques qui surviennent dans notre société sont plus souvent dus aux imperfections du marché qu'à des mesures malheureuses de la part du gouvernement.

Songez, par exemple, au fait qu'un marché exclut tout simplement le démuné. N'ayant pas de pouvoir d'achat, il ne peut participer aux décisions qui se prennent dans le marché. Et que dire de l'attitude du marché à l'égard de la protection du consommateur? Sans un contrôle rigoureux de la part des gouvernements, un marché dominé en grande partie par des multinationales a davantage tendance à polluer à volonté et à faire extrêmement peu de cas de la santé et de la sécurité de ses travailleurs.

Ça fait bien l'affaire du marché international que les coupeurs de canne à sucre des pays du Tiers monde ne se fassent que 2\$ ou 3\$ par jour; et ça fait aussi très bien l'affaire des marchés locaux de ces pays de fournir à ces travailleurs de la nourriture pour 5\$ ou 6\$ par jour.

Cette liste de défauts du marché n'a pas la prétention d'être exhaustive, mais veut plutôt démontrer que le marché est loin d'être un instrument parfait pour décider du genre d'économie dont les gens ont besoin. Laisse à lui-même, le marché est inhumain, injuste et antidémocratique.

[Text]

Just as the marketplace excludes the poor, it includes and over-represents the very, very rich, for it is they and multinational corporations who control the supply of information it needs. An economy in Canada driven by the international marketplace will not be an economy of the people, by the people, for the people, but an economy of the multinational corporations by the multinational corporations and for the multinational corporations.

The people of Atlantic Canada have learned that they can successfully create their own economic institutions which serve them and their communities in a more satisfactory manner. We find the trade deal unacceptable. We need a trade policy that is more consistent with co-operatives and locally owned business rather than multinational corporations.

Some 120 years ago the three maritime provinces were hearing many of the same promises they are hearing today. Prosperity was to be just around the corner, and we were to have access to the large upper Canadian markets which would give us jobs and more jobs. Of course there might be dislocations, but they would be short term, and in the long term any jobs lost would be replaced. We are still waiting.

Successive governments over the years have not found ways to counteract the tendency for economic control and corporate power to centralize where the market is centralized.

Our communities in Atlantic Canada are continuing to experience unemployment rates of 15%, 20%, 25%, and even 60%. Our bitter experience is far more convincing than the promises of either economists with great assumptions or government bureaucracies.

Contrary to popular rhetoric, the winners will not be the strong competitors, the wisest entrepreneurs, and the craftiest salesmen, but those with greater raw economic wealth and power.

This trade agreement tips the balance and vastly enlarges the role of the marketplace in guiding our economy. It diminishes the control our society has over its collective destiny. It diminishes the sense of responsibility our society has for its collective destiny. Like a lottery, it attempts to seduce us with the opportunity of quick riches for a few; to surrender to chance and to anonymous forces beyond our control responsibility for our future and the future of our children. It ignores the past, bitter lessons about our need to balance the information coming from the marketplace with information based on moral and ethical good sense and good judgment. It removes control over our economy from Main Street to Bay Street and Wall Street and freezes out local people in their communities.

[Translation]

Tout comme le marché exclut le démuné, il accueille, même en trop grand nombre, ceux qui sont très riches, puisque ce sont eux et les multinationales qui contrôlent le flux de l'information dont il a besoin. Si nous acceptons, au Canada, que notre économie obéisse aux lois du marché international, ce ne sera plus une économie qui appartiendra aux gens, qui sera menée par eux, et qui leur profitera, à eux, mais une économie des multinationales, dirigée par les multinationales, et qui profitera aux multinationales.

La population de la région de l'Atlantique a appris qu'elle peut réussir à créer ses propres institutions économiques, qui serviront mieux ses intérêts et ceux de ses collectivités. Nous trouvons que l'accord commercial est inacceptable. Notre politique commerciale doit répondre davantage aux besoins de nos coopératives et de nos entreprises locales qu'à ceux des multinationales.

Il y a quelque 120 ans, les trois provinces Maritimes entendaient nombre des promesses qu'elles entendent aujourd'hui. La prospérité était à nos portes. Nous devions avoir accès aux grands marchés canadiens, ceux qui devaient nous procurer des emplois, et encore des emplois. Bien entendu, il pourrait survenir quelques difficultés, mais elles seraient de courte durée, et à long terme, tous les emplois perdus seraient récupérés. Nous attendons toujours.

Les gouvernements qui se sont succédés, au fil des années, n'ont pas pu contrer la tendance du contrôle économique et du pouvoir corporatif à se concentrer là où se trouve le marché.

Les taux de chômage, dans nos collectivités de l'Atlantique, continuent à jouer dans les 15, 20, 25, et même 60 p. 100. L'expérience amère que nous avons vécue est beaucoup plus convaincante que les promesses de quelques économistes, avec leurs grandes hypothèses, ou quelques bureaucrates.

Contrairement à la rhétorique répandue, les gagnants ne seront pas les compétiteurs les plus acharnés, les entrepreneurs les plus sages et les vendeurs les plus habiles, mais bien ceux qui auront le plus de richesse et de pouvoir sur le plan économique.

Cet accord commercial rompt l'équilibre et élargit énormément le rôle du marché dans l'orientation de notre économie. Il diminue le contrôle de notre société sur sa destinée collective. Il diminue le sentiment de responsabilité de notre société à l'égard de sa destinée collective. Comme une loterie, il essaie de nous séduire avec la possibilité de s'enrichir rapidement pour certains; de nous convaincre de laisser au hasard et à des forces anonymes, qui échappent à notre contrôle, le soin de décider de notre avenir et de celui de nos enfants. Il fait fi du passé, des leçons amères que nous avons reçues à propos de la nécessité de faire la part des choses entre l'information qui vient du marché et celle qui s'inspire de la morale, de l'éthique et du bon sens. Il remet le contrôle de notre économie entre les mains des gens de Bay Street et de Wall Street, et immobilise nos gens dans leurs collectivités.

[Texte]

[Traduction]

• 1600

Entering a free trade area with the United States will not create hundreds of thousands of new jobs. Trade is not about jobs. Trade is about securing those goods and services it makes no sense to produce in Canada.

If the present government has a mandate from the 1984 election, it is that free trade is not in the interests of this country. There has been no systematic, informative debate which engages Canadians in a discussion of the future of their country. Instead, many supporters of free trade seem to imply that the ordinary people of Canada would have no interest and that the only people who really need to be listened to are the leaders of the great corporations.

This parliamentary committee, with its rushed trip across the country, does not represent meaningful national debate. Yes, we are grateful for the opportunity to appear before you; yes, we will speak on behalf of our quarter-million members. No, we do not believe this adequately replaces the right of our members as Canadians to speak on their own behalf. Nor does it replace their right to listen to a full and informed debate over a protracted period of time before a decision is made, which will commit their children and their children's children to a course of action.

The pro-free trade lobby has been funded generously by multinational corporations, many of them American, and by our tax dollars. This is a state of affairs that undermines the very democratic nature of our country. Does the government wish to be seen to be using its large parliamentary majority and the public purse to ram free trade down the throats of ordinary Canadians on behalf of the multinational corporations? Does it wish to be seen as using tax dollars to supplement the funds of the multinational corporations?

Even if one did believe in a market-driven economy, this would still be a bad deal. To enter into a deal that would increase our trade dependence upon the American economy at this time seems inappropriate, a bit like tying a dory to the *Titanic*.

At present, 27% of our economy depends upon trade with the United States. Only 2% of their economy depends upon trade with us. Entering in an atmosphere of haste into an agreement with the Americans is like an outport fisherman being in a hurry to mortgage his home to the fish merchant in order to create a more stable relationship! Our economy is already in a state of over-dependence upon a single trading partner. To exacerbate that dependence is sheer folly.

We in the co-operative movement have no doubt that we can compete with the best in the world. The real

Conclure un accord de libre-échange avec les États-Unis ne créera pas des centaines de milliers d'emplois. L'objectif du commerce n'est pas l'emploi. Le commerce a plutôt pour but d'obtenir des biens et des services qu'il serait insensé de produire au Canada.

Si le gouvernement actuel a obtenu un mandat après les élections de 1984, c'est que le libre-échange n'est pas dans l'intérêt de ce pays. Il n'y a pas eu de débat systématique qui ait permis aux Canadiens de discuter de l'avenir de leur pays. Au lieu de cela, le grand nombre de personnes qui appuient le libre-échange laissent à penser que l'opinion du Canadien ordinaire n'a pas d'importance, et que les seules personnes auxquelles il faut vraiment prêter l'oreille sont les dirigeants des grandes sociétés.

Ce comité parlementaire, avec son voyage précipité d'un bout à l'autre du pays, n'est pas représentatif d'un véritable débat national. Oui, nous vous sommes reconnaissants de l'occasion de comparaître devant vous; oui, nous allons vous parler au nom de notre quart de millions de membres. Mais non, nous ne croyons pas que ce soit un substitut valable au droit de nos membres, en tant que Canadiens, de s'exprimer en leur propre nom, pas plus d'ailleurs qu'à leur droit à un débat complet et bien informé, sur une période suffisamment longue, avant qu'une décision ne soit prise, décision qui engagera leurs enfants, et les enfants de leurs enfants.

Ce sont des multinationales, dont de nombreuses sont américaines, et nos dollars qui ont financé généreusement le lobby en faveur du libre-échange. C'est une réalité qui porte atteinte au caractère démocratique même de notre pays. Le gouvernement souhaite-t-il être perçu comme celui qui se sera servi de sa forte majorité au Parlement et des fonds publics pour faire avaler de force le libre-échange aux Canadiens ordinaires pour le compte des multinationales? Souhaite-t-il être perçu comme un gouvernement qui utilise l'argent des contribuables pour grossir les coffres des multinationales?

Même si l'on croyait en une économie dirigée par le marché, cet accord serait toujours une mauvaise affaire. Conclure une telle entente, à ce moment-ci, qui accroîtrait notre dépendance par rapport à l'économie américaine, semble plutôt inapproprié. C'est un peu comme attacher une chaloupe derrière le *Titanic*.

À l'heure actuelle, 27 p. 100 de notre économie dépend du commerce avec les États-Unis. Dans le cas des États-Unis, les échanges avec le Canada ne représentent que 2 p. 100 de leur économie. Signer à la hâte un accord avec les Américains, c'est un peu comme le pêcheur qui s'empresserait d'hypothéquer sa maison au profit du marchand de poisson pour que les relations soient plus stables! Notre économie est déjà beaucoup trop dépendante d'un partenaire commercial unique. Accroître encore cette dépendance, c'est de la pure folie.

Au sein du mouvement coopératif, nous ne doutons pas un seul instant de pouvoir tenir tête à nos meilleurs

[Text]

question is: what is the object of competition? Is it to produce a widget or a potato at the lowest possible cost, or is it to build the best society, the most just, the fair, the most humane and sharing society in the world?

The vision held by Canadian co-operators is one in which we would share our technology, our skills and our techniques with our brothers and sisters who make up the rest of humanity, in order to create economies in each of our countries that serves the needs of the people. We do not feel second-class or inferior, but rather proud, determined and invigorated by our choice, knowing it is the only road to peace in the world.

• 1605

The co-operatives in Atlantic Canada are not afraid of or against trade. We would see the process of pursuing a fair trade policy in Canada beginning with a debate on what is the purpose of trade in fashioning an economy that provides the goods and services people need. What role do we want trade to play? Such a debate would include a clear series of decisions with regard to those socio-economic factors we wanted to ensure remain totally under our control as responsible Canadians.

These factors would include the following: our ability and responsibility to pursue employment policies and to minimize regional disparity to acceptable levels; our ability and responsibility to regulate the conditions of employment in Canadian workplaces; our ability and responsibility to minimize environmental degradation; our ability and responsibility to enhance and sustain the distinctive Canadian culture; our ability and responsibility to regulate with regard to occupational health and safety; our ability and responsibility to regulate minimum wage levels; our ability and responsibility to define the context in which labour and management relations will be dealt with in our society; our ability and responsibility to adequately control the investments and actions of multinational corporations in our economy.

We believe a Canada-wide debate involving all levels of Canadian society, carried out over a period of several years, would result in a radically different trade policy in Canada. We believe a fair trade policy would have a number of characteristics: Canada would seek multilateral trade relations with a wide range of trading partners and lower our dependence on trade with one country, namely, the United States.

[Translation]

concurrents de par le monde. Mais il faut se demander quel est le véritable but de la concurrence. Le but de la concurrence est-il de produire un machin quelconque ou une pomme de terre au meilleur coût possible? Ne serait-il pas plutôt de bâtir la meilleure société, celle qui soit la plus juste, la plus équitable, la plus humaine et la plus ouverte au monde?

La vision des Canadiens qui croient au mouvement coopératif voudrait davantage que nous partagions notre technologie, nos compétences et nos techniques avec nos frères et sœurs qui composent le reste de l'humanité, afin d'établir dans chacun de nos pays des économies qui satisfont aux besoins des gens. Nous ne nous percevons pas comme des citoyens de deuxième classe ou inférieurs. Nous sommes plutôt fiers, déterminés et vivifiés par notre choix, étant convaincus qu'il est la seule voie qui peut mener à la paix dans le monde.

Les coopératives des provinces de l'Atlantique n'ont pas peur du commerce ou ne sont pas contre le commerce. Nous souhaiterions que l'établissement d'une bonne politique commerciale au Canada commence par un débat sur le but du commerce dans le façonnage d'une économie qui fournisse les biens et les services dont les gens ont besoin. Quel rôle voulons-nous que le commerce joue? Un tel débat impliquerait une série de décisions sur les facteurs socio-économiques dont nous voudrions nous assurer de conserver complètement le contrôle en tant que Canadiens responsables.

Au nombre de ces facteurs, il y aurait, entre autres: notre capacité et notre responsabilité d'appliquer des politiques relativement à l'emploi et de minimiser à des niveaux acceptables les écarts entre les régions; notre capacité et notre responsabilité de réglementer les conditions de l'emploi dans les entreprises canadiennes; notre capacité et notre responsabilité de minimiser la dégradation de l'environnement; notre capacité et notre responsabilité de renforcer et de maintenir le caractère distinct de la culture canadienne; notre capacité et notre responsabilité d'appliquer des règlements à l'égard de la santé et de la sécurité professionnelles; notre capacité et notre responsabilité d'appliquer des politiques en ce qui a trait au salaire minimum; notre capacité et notre responsabilité de définir le contexte dans lequel évolueront les relations patronales et ouvrières dans notre société; notre capacité et notre responsabilité de contrôler adéquatement les investissements et les interventions des multinationales dans notre économie.

Nous croyons qu'un débat à l'échelle de tout le Canada, auquel toutes les couches de la société canadienne seraient admises, et qui s'étendrait sur plusieurs années, aboutirait à une politique totalement différente en matière de commerce pour le Canada. À notre avis, une bonne politique commerciale posséderait un certain nombre de caractéristiques: le Canada chercherait à développer ses relations commerciales multilatérales avec un grand nombre de partenaires et à

[Texte]

We would search out possibilities to develop trade relationships with Third World countries, which would contribute to their development and the health of their economies, as well as meet our needs.

Co-operatives, in particular, would be encouraged to make special efforts to increase co-operative trade with Third World countries, especially concentrating on the Caribbean and Latin America.

To back away from the agreement at this time will not be a move of weakness, but one requiring considerable strength and courage. It will be a move reflecting a belief in democracy and in the value of the dignity of people. If indeed an agreement, such as the one reached, is the best thing for Canada, then it will happen some time down the road because the government will be able to sell it to the Canadian people through an open and democratic process involving Canadians. If it withers and dies under public scrutiny, then it should. We believe it will.

Mr. Dingwall: It is somewhat ironic that what we are hearing now we have heard many years ago by the proponents of tariff policy and now of the free trade that is just around the corner. If we all support this bilateral arrangement with the United States, the panacea for the economic ills of Atlantic Canada will be resolved. I am glad you do not believe it, because I certainly do not believe it.

• 1610

I do want to ask a number of questions, one with regard to energy. I will make a comment and then see if you would like to respond to it. Then I would like to make some comments with regard to procurement and how you feel it could be used as a tool here in our region in terms of increasing economic opportunities.

In the Minister of Energy's briefing notes, this question was posed: Can provinces continue to price their energy resources differently inter-provincially versus extra-provincially? The official answer in the Minister's briefing note was this:

It is our expectation that the provinces will not take actions incompatible with the spirit and intent of the free trade agreement. The fact is that provincial compliance with price discrimination clause will not be written into the agreement. However, the provinces are apparently bound by the Constitution, section 92.(a), not to price discriminate as between intra- and inter-provincial sales.

[Traduction]

diminuer notre dépendance à l'égard d'un seul pays, en l'occurrence, les États-Unis.

Nous chercherions des possibilités de développer nos relations commerciales avec les pays du Tiers monde, ce qui favoriserait leur développement et la santé de leurs économies, tout en satisfaisant à nos besoins.

On encouragerait les coopératives, notamment, à faire des efforts particuliers pour accroître le commerce coopératif avec les pays du Tiers monde, en mettant l'accent particulièrement sur les Antilles et l'Amérique latine.

Renoncer à signer l'accord, à ce moment précis, ne sera pas un geste de faiblesse, mais un geste qui exigera une force et un courage considérables. Ce sera une action qui reflètera notre foi dans la démocratie et dans la valeur de la dignité du peuple. Et s'il advenait qu'un accord, comme celui que nous avons conclu, soit la meilleure chose qui puisse arriver au Canada, il y en aura un, un jour, parce que le gouvernement aura su en convaincre des bienfaits la population canadienne dans un débat démocratique et ouvert à tous les Canadiens. S'il ne résiste pas à l'examen public, il en sera bien ainsi. Et c'est ce que nous croyons.

M. Dingwall: Il est quelque peu ironique d'entendre aujourd'hui répéter au sujet du libre-échange les mêmes promesses que nous avaient faites les défenseurs de la politique tarifaire il y a bien des années. En appuyant tout cet accord bilatéral avec les États-Unis, nous aurons trouvé la panacée à tous les maux économiques de la région de l'Atlantique. Je suis bien heureux que vous ne soyez pas dupes, parce que je ne le suis sûrement pas moi plus.

J'ai de nombreuses questions à poser. J'en ai justement une à propos de l'énergie. Je ferai tout d'abord une observation, et vous voudrez peut-être ensuite me donner votre réaction. Je ferai aussi d'autres observations au sujet des marchés publics, et vous pourrez me dire comment on pourrait utiliser ces marchés ici, dans notre région, pour accroître les possibilités sur le plan économique.

Dans les notes d'information à l'intention du ministre de l'Énergie, on posait la question suivante: les provinces peuvent-elles continuer à fixer des prix différents pour l'énergie qu'elles vendent aux autres provinces et à l'étranger? Et voici la réponse officielle que l'on peut lire dans les notes d'information du ministre:

Nous prévoyons que les provinces ne prendront pas de mesures qui seront incompatibles avec l'esprit et l'intention de l'accord de libre-échange. L'obligation des provinces de ne pas faire de discrimination dans leurs prix ne sera pas stipulée dans l'accord. Il semblerait toutefois que les provinces, de par la constitution, en vertu de l'article 92.a), sont tenues de ne pas faire de discrimination dans leurs prix pour les ventes d'énergie à l'intérieur de la province et entre les provinces.

[Text]

The question of provincial compliance with the agreement is a very sensitive issue which the Prime Minister wants to deal with himself.

Subsequent to that, the Deputy Prime Minister has said on the floor of the House of Commons that maybe it is going to have to be an issue for the Supreme Court of Canada.

I am asking you as a person from Atlantic Canada, how one feels about having the Supreme Court of Canada deciding on a public policy matter of that nature. In effect, it would prohibit the Government of Nova Scotia or the Government of New Brunswick, if they wish to attract—and it is a hypothetical example—a smelter to this particular province, and wanted to include a cheaper price to supply that smelter with energy over a 25-year period. . . Under this free trade arrangement they could not do it. At best the only hope is four or five years maybe in the Supreme Court of Canada debating it.

I am wondering as one who has adopted a philosophy of co-operation in working with governments at all levels, whether you believe that proviso of the free trade arrangement with the United States is in the best interest of Atlantic Canadians and Canadians as a whole.

Mr. Pobiushchy: I am going to respond briefly, and then I am going to call on Tom and ask him to make his comments.

I think there are two parts to the answer I would like to make. We have grown up in, and have developed, a political system that is very small “p” political, if you like. Political decisions, public decisions ought to be made maximally by the public. Decisions by courts, by various kinds of quasi-judicial tribunals and so on, should be restricted to those areas of life that are most appropriate for that kind of decision.

When it comes to a matter of public values, public choices, public priorities, about allocation of resources, those kinds of choices ought to be made by the public, maximally. Those are political decisions and we ought to respect the political nature of them and not jeopardize, therefore, the people's abilities and capacities in their communities to make those kinds of choices for themselves.

Yes, I see this kind of an agreement as placing in serious jeopardy the people's abilities, capacities, and authority to make their own priorities for themselves where they live. That is one part of it.

The other part is this. As co-operators, we have a strong commitment to the idea of maximal control in communities, control over our affairs in our communities. Co-operatives are especially and particularly designed to meet that kind of a challenge, so that power does not get concentrated in the hands of one powerful person or small number of powerful persons in the community.

[Translation]

Le premier ministre a l'intention de régler lui-même la question très délicate du respect de l'accord de la part des provinces.

À ce sujet, le vice-premier ministre a dit à la Chambre des communes que c'était peut-être une question que devrait trancher la Cour suprême du Canada.

En tant que personnes de la région de l'Atlantique, comment réagissez-vous à l'idée que la Cour suprême du Canada puisse prendre une décision sur une question de politique publique de cette nature? En réalité, cela empêcherait le gouvernement de la Nouvelle-Écosse ou le gouvernement du Nouveau-Brunswick, s'ils voulaient attirer—et ce n'est qu'une hypothèse—une fonderie dans leur province, d'offrir de l'énergie à cette fonderie à meilleur prix pendant 25 ans. . . L'accord de libre-échange le leur interdirait. Tout ce que l'on pourrait espérer, c'est que la Cour suprême du Canada ne prenne que quatre ou cinq ans pour régler la question.

En tant que personnes qui avez adopté un principe de collaboration avec tous les paliers de gouvernement, je me demande si vous croyez que cette modalité de l'accord de libre-échange intervenu avec les États-Unis sert au mieux les intérêts des Canadiens de la région de l'Atlantique et de tous les autres Canadiens.

M. Pobiushchy: Je vais répondre brièvement à votre question, et je demanderai ensuite à Tom de vous faire part de ses observations.

La réponse que je voudrais vous donner est en deux parties. Le système politique que nous avons établi, et dans lequel nous avons grandi, est très peu important, si vous voulez. Les décisions politiques, les décisions publiques appartiennent ultimement au public. Les décisions des tribunaux, et des divers genres de tribunaux quasi judiciaires, devraient être limitées aux réalités qui s'y prêtent le mieux.

Quand des questions de valeurs publiques, de choix publics, de priorités publiques, à propos de l'affectation des ressources, interviennent, ces choix doivent le plus possible revenir au public. Ce sont là des décisions politiques, et nous devons en respecter le caractère politique, et, par conséquent, ne pas mettre en jeu la capacité des gens de faire ces choix dans leurs collectivités.

Oui, je considère que ce genre d'accord constitue une grave menace pour la capacité et le pouvoir des gens de fixer les priorités qui leur conviennent. Voilà pour la première partie.

Deuxièmement, en tant que personnes qui croient à la coopération, nous sommes fermement convaincus de l'idée du contrôle maximal dans les collectivités, du contrôle de nos affaires dans nos collectivités. Les coopératives sont justement conçues pour relever ce genre de défi, de manière que le pouvoir n'appartienne pas à une seule personne ou à un petit nombre de personnes dans une collectivité.

[Texte]

[Traduction]

• 1615

We therefore see the co-operative alternative as a healthier way to allocate resources, if you like, and establish priorities in our society.

Mr. Tom Webb (Manager, Corporate Services Division, Co-op Atlantic): I do not know that I would add very much to that, except to say that certainly to tie the hands of the Atlantic provinces, any of those provinces, in what they can do to promote regional development, given the history of this region, does not seem to me to be a very sensible course of action. I cannot see that it makes a great deal of sense.

Mr. Crosby: Gentlemen, welcome to the committee. I have, quite frankly, a little difficulty assessing your presentation, because in a way it is based on a premise such that if I accept it, or I suppose if the Government of Canada accepts it, we would not be trying to establish a free trade agreement with the United States. Is that a fair assessment?

Mr. Pobihushchy: Yes, I think that is an excellent one.

Mr. Crosby: I guess we can only agree to disagree on the motive or the sensibility for pursuing a free trade agreement. Let me therefore examine your organization in a little more detail. I certainly am familiar with co-ops, and indeed the co-op trademark. Perhaps you would explain what activities you pursue throughout Atlantic Canada. I know, for example, you have retail sales. You supply consumer products, including energy products. Can you tell us a little more about that?

Mr. Pobihushchy: Co-op Atlantic is primarily a wholesale co-operative enterprise. It provides retail co-operatives, about 181 of them, both consumer and agriculture retail co-operatives, with their products, the products they sell at retail. That is the number one area of our enterprise. We also provide administrative and management services to those co-operatives.

Mr. Crosby: In pursuing these operations, do you employ the kinds of concepts you have mentioned today? Do you seek to purchase goods, for example, from Third World countries in order to resell them in Atlantic Canada?

Mr. Pobihushchy: We are making more and more effort in that direction, yes. The amount we are actually buying right now is very small, because the facilities, the systems, are not in place to do that. Co-op Atlantic is involved in co-operative development in the Caribbean, in Central America, right now to assist in putting those kinds of systems in place, yes.

Mr. Crosby: Do I understand you correctly in your presentation that you would be willing in Co-op Atlantic to purchase goods from Third World countries in excess

Nous voyons donc dans la coopérative une façon plus saine de répartir les ressources, si vous voulez, et de déterminer les priorités dans notre société.

M. Tom Webb (directeur, Corporate Services Division, Co-op Atlantic): Je ne sais pas ce que je pourrais tellement ajouter à cela, si ce n'est que de dire que de lier les mains des provinces de l'Atlantique, de quelque province que ce soit, par rapport à ce qu'elles peuvent faire pour favoriser le développement régional, compte tenu de l'histoire de cette région, ne me paraît sûrement pas une mesure qui soit tellement appropriée. Je ne vois pas comment cela pourrait être valable.

M. Crosby: Messieurs, soyez les bienvenus. Je vous dirai franchement que j'ai un peu de mal à me faire une idée sur votre exposé, parce que, si j'acceptais ce que vous dites ou si le gouvernement du Canada l'acceptait, nous n'essaierions pas de conclure un accord de libre-échange avec les États-Unis. Mon interprétation est-elle juste?

M. Pobihushchy: Oui, je dirais même qu'elle est excellente.

M. Crosby: Je pense alors que nous ne pouvons qu'être d'accord pour diverger d'opinions sur la raison ou le sentiment qui nous pousse à vouloir d'un tel accord. Je vais donc me contenter d'examiner d'un peu plus près votre association. Je connais très bien les coopératives et je connais aussi très bien votre marque de commerce: «Co-op». Vous pourriez peut-être nous décrire un peu vos activités dans la région de l'Atlantique. Je sais, par exemple, que vous faites de la vente au détail. Vous vendez directement des produits aux consommateurs, y compris de l'énergie. Pourriez-vous nous en dire un peu plus long là-dessus?

M. Pobihushchy: Co-op Atlantic est avant tout un grossiste coopératif. Elle approvisionne des coopératives de vente au détail, environ 181 coopératives, qui vendent leurs produits autant à des consommateurs qu'à des agriculteurs. C'est la principale activité de notre entreprise. Nous leur fournissons aussi des services d'administration et des services de gestion.

M. Crosby: Dans le cadre de vos activités, appliquez-vous le genre de formules que vous avez mentionnées aujourd'hui? Cherchez-vous à acheter des biens, par exemple, de pays du Tiers monde, afin de les revendre dans les provinces de l'Atlantique?

M. Pobihushchy: Nous faisons de plus en plus d'efforts en ce sens, oui. Nous achetons en fait très peu de ces pays à l'heure actuelle, parce que les installations et les systèmes ne permettent pas de faire davantage. Co-op Atlantic participe à l'heure actuelle au développement coopératif dans les Antilles, en Amérique centrale, afin d'aider à mettre ce genre de systèmes en place, oui.

M. Crosby: Ai-je bien compris, dans votre exposé, que Co-op Atlantic était disposée à acheter des produits de pays du Tiers monde à un prix plus élevé que la normale

[Text]

of the normal price in order to assist Third World countries, and then to resell the goods in Atlantic Canada at that artificial price?

Mr. Pobihushchy: Just about all prices are artificial, with that kind of an approach. What we are saying is we want to be able to—

Mr. Crosby: Tell me what you are doing, because—

Mr. Pobihushchy: Do you mean what we are doing with purchase from Third World countries? We purchase very little right now from Third World countries. I have answered you that the systems are not in place to do that. We are working to establish those systems so we could purchase more, more of what we cannot provide for ourselves here.

Mr. Crosby: However, you would agree that is a somewhat different approach to domestic marketing from what most organizations would take. Most organizations that I am aware of, in the commercial field, at least, purchase at the lowest possible price and sell at the lowest possible price.

Mr. Pobihushchy: That is probably correct.

Mr. Crosby: But that is not the way in which you operate as Co-op Atlantic.

Mr. Webb: What is not the way we operate?

Mr. Crosby: You just said you do not purchase at the lowest possible price and resell at the lowest possible price.

• 1620

Mr. Webb: Perhaps I can just clarify that a bit. We certainly have to purchase at prices that allow us to remain competitive. There is no question about that. What probably separates us as a co-operative from other businesses is that when we look at the wages that a sugar-cutter earns in the Caribbean, we are concerned, whereas I think many other business organizations, quite frankly, do not know what a sugar-cutter earns, and if they knew they would not care.

Mr. Crosby: What about the consumers? Would you not say the same thing about Canadian consumers—that they pay little or no attention to what sugar-cutters make when they purchase sugar in the supermarkets?

Mr. Webb: I think that, unfortunately, is one of the places where the marketplace falls down most badly. It is one of the greatest lacks in the marketplace. Most Canadians do not understand that when they buy products from Third World sweatshops, part of the price is someone else's suffering, someone else's ill health, someone else's starving children. The marketplace will never provide them with that information, and that is a shortcoming. The marketplace is a wonderful source of

[Translation]

pour aider ces pays et à vendre ces produits dans la région de l'Atlantique à ce prix artificiel?

Mr. Pobihushchy: Presque tous les prix sont artificiels quand on utilise ce genre d'approche. Tout ce que nous voulons, c'est pouvoir. . .

Mr. Crosby: Dites-moi ce que vous faites, parce que. . .

Mr. Pobihushchy: Voulez-vous dire, ce que nous faisons à propos des achats que nous effectuons dans les pays du Tiers monde? Nous achetons très peu de ces pays à l'heure actuelle. Je vous ai répondu que les systèmes ne sont pas en place. Nous travaillons à les établir de manière à pouvoir acheter davantage, davantage de produits que nous ne pouvons pas produire nous-mêmes ici.

Mr. Crosby: Vous admettez toutefois que votre optique est quelque peu différente de celle de la plupart des entreprises. La plupart que je connais, en tout cas dans le domaine du commerce, achètent au meilleur prix possible et revendent au meilleur prix possible.

Mr. Pobihushchy: C'est probablement juste.

Mr. Crosby: Mais ce n'est pas comme cela que vous fonctionnez chez Co-op Atlantic.

Mr. Webb: Je ne comprends pas.

Mr. Crosby: Vous venez juste de dire que vous n'achetez pas au meilleur prix possible et que vous ne revendez pas au meilleur prix possible.

Mr. Webb: Je pourrais peut-être apporter quelques éclaircissements là-dessus. Il est évident que nous devons acheter à des prix qui nous permettent de demeurer concurrentiels. Cela ne fait aucun doute. Ce qui nous distingue probablement, en tant que coopérative, des autres entreprises, c'est que lorsque nous pensons au salaire que gagne une personne qui coupe de la canne à sucre dans les Antilles, cela nous préoccupe, tandis que pour bien d'autres entreprises, pour être franc, elles ne savent même pas ce que touche une telle personne, et même si elles le savaient, cela ne leur ferait pas un pli.

Mr. Crosby: Et cela n'est-il pas aussi vrai des consommateurs canadiens? Ils ne se préoccupent pas tellement de savoir ce que gagne quelqu'un qui coupe de la canne à sucre lorsqu'ils achètent du sucre au supermarché.

Mr. Webb: Et je pense que c'est malheureusement là un des endroits où pêche le plus le marché. C'est l'une des plus importantes lacunes dans le marché. La plupart des Canadiens ne comprennent pas que lorsqu'ils achètent des produits du Tiers monde, une partie du prix représente la souffrance de quelqu'un d'autre, la santé de quelqu'un d'autre, les enfants affamés de quelqu'un d'autre. Le marché ne leur donnera jamais cette information, et c'est l'une des difficultés. Le marché est une merveilleuse

[Texte]

information, but that kind of information it just does not provide.

What we are saying is simply this: We know that we operate in our own marketplace, and we know that if we went out and purchased at prices that were wildly higher we would lose our market share. We would lose our membership.

Mr. Crosby: I cannot help but conclude, listening to you, that you are not particularly interested as a co-op in the export trade. That is to say, you have no real intention to produce goods and export them to other markets or to the United States.

Mr. Webb: I can see areas where we would be interested in in export trade. For example, some of the islands in the Caribbean have poor sources or high-priced sources of seed potatoes. I think we would be delighted—

Mr. Crosby: I guess you would call that exporting for social purposes, though, as opposed to commercial or economic purposes.

Mr. Webb: Yes and no. It may be that they cannot grow those seed potatoes here—

Mr. Crosby: Let me get this straight. I am not disputing anything—

Mr. Pobihushchy: —is now involved with farming co-operatives in the export of, for instance, blueberries, hay, and various other commodities like that.

Mr. Langdon: If you are not focusing on commercial exporting you would certainly be concerned about our borders suddenly being opened to commercial import from the United States, because that could be quite devastating, I would take it, to you as co-operative competitors. One thing that strikes me as interesting in looking at some of the statistics that are available... say if we take the northern United States, their average rate of growth has been, over the last 10 years, around 20% to 25%, whereas the rate of growth on average for Canadian provinces just adjacent to the border has been between 40% and 45%.

One wonders if it is not likely, even from an economic point of view, that one is going to see what has happened to the northern United States. We know how poor northern Maine is for much of its territory, and we may be going to see those kinds of conditions gradually develop in parts of our country. It will become a kind of periphery of the periphery, especially in Atlantic Canada.

Mr. Pobihushchy: Yes. You probably are aware of the fact that much of that portion of the United States you are referring to is now called the Rust Belt, because the factories have been shut down and are rusting. The production units have been moved to the south where labour costs, work standards and health standards and so on of the working people are much lower. Labour costs

[Traduction]

source d'information, mais il ne donne pas ce genre d'information.

Nous disons simplement ceci: nous savons que nous fonctionnons dans notre propre marché, et nous savons que si nous allions acheter nos produits à des prix beaucoup plus élevés, nous perdriions notre part du marché. Nos membres nous laisseraient tomber.

M. Crosby: En vous écoutant, je ne peux pas faire autrement que d'en déduire que vous n'êtes pas particulièrement intéressés, en tant que coopérative, au marché de l'exportation. Vous n'avez aucune intention réelle de produire des biens et de les exporter vers d'autres marchés, ou vers les États-Unis.

M. Webb: Il y a certains produits que nous pourrions être intéressés à exporter. Par exemple, certaines îles des Antilles n'ont pas tellement de sources pour obtenir des pommes de terre de semence, ou doivent payer très cher pour en obtenir. Nous serions ravis de pouvoir... .

M. Crosby: Oui, mais ce serait toutefois de l'exportation dans un but humanitaire, et non pas dans un but commercial ou économique.

M. Webb: Oui et non. C'est peut-être qu'ils ne peuvent pas cultiver ces pommes de terre... .

M. Crosby: Faisons une mise au point. Je ne remets pas en question... .

M. Pobihushchy: ... nous collaborons avec des coopératives agricoles pour l'exportation de bleuets, par exemple, et de divers autres produits de ce genre.

M. Langdon: Si vous ne vous intéressez pas à l'exportation commerciale, vous vous inquiéteriez sûrement à propos de la possibilité que nos frontières s'ouvrent soudainement à l'importation commerciale des États-Unis, parce que ce pourrait être vraiment dévastateur pour vous, je suppose, du point de vue de la concurrence. Une chose qui me frappe en examinant certaines statistiques qui sont disponibles... prenons par exemple le cas des États du nord des États-Unis. Le taux de croissance, dans ces États, au cours des dix dernières années, a oscillé entre 20 et 25 p. 100, tandis qu'en moyenne, pour les provinces canadiennes adjacentes, il a oscillé entre 40 et 45 p. 100.

On est en droit de se demander si l'on ne risque pas qu'il y ait quelqu'un qui se rende compte de ce qui s'est passé dans ces États sur le plan économique. Nous savons à quel point le Maine peut être pauvre dans la plus grande partie de son territoire, et il pourrait arriver que cette réalité s'étende graduellement dans notre pays. Nous allons être dans la périphérie de la périphérie, et particulièrement la région de l'Atlantique.

M. Pobihushchy: Oui. Vous savez probablement qu'on désigne maintenant une bonne partie de ces États comme la «ceinture de rouille», parce que les usines ont été fermées et sont maintenant en train de rouiller. Les unités de production ont été déplacées vers le sud, où les coûts de main-d'œuvre, les normes de travail et les normes de santé, et ainsi de suite, des travailleurs sont beaucoup plus

[Text]

are much lower. This is what has happened to the north. There is no good reason to expect the same kind of phenomenon will not be transferred into Canada if we break down the trade barriers.

• 1625

I noticed something very interesting in the previous intervention. One of the people here mentioned that a printing firm someplace in Ontario was American owned and located in Canada. This goes to prove, I guess, that American firms would locate in Canada. I wonder if they would locate in Canada if there were not a tariff protection in the first place. I suspect if one were to inquire into the situation, one would find they located in Canada precisely because of the tariff protection. If there were no tariff protection, there would be no need for them to locate in Canada.

Mr. Langdon: With respect, I would like to get in one more question. I appreciate your effort to make a comment.

I wanted to just draw out quite clearly that the lesson or recommendation you are trying to put to us is not that we should not trade with the United States, not that we should not have close relations with the United States, but that trade with the United States will still go on and discussions about trade sector by sector can still take place. Do you want to expand just briefly on it in terms of what sectors you think might be susceptible to this kind of development of better relationships?

Mr. Pobihushchy: I think we can take a lesson from the automobile portion of our economy. There was a great amount of information and knowledge we can benefit from in this experience. I think we in the Co-op Atlantic system have a strong belief that if we approached particular commodities or particular sectors of our economy as to how they relate to the United States in negotiated improved trading exchanges in those specific commodities, it would be a vastly superior approach to the comprehensive approach to break down all barriers to everything, which jeopardizes our capacity to control ourselves. We are not prepared to identify particular commodities or industries or sectors. Any of them could be improved upon through judicious negotiations.

Mr. Ravis: First of all, welcome to both of you gentlemen. Are you by chance from New Brunswick originally or from another part of Canada? I am a westerner by the way and I was just wondering if—

Mr. Pobihushchy: I am from all over Canada. I have lived in New Brunswick now for about 20 years.

Mr. Ravis: Coming from Saskatchewan, as you know, it is sort of the home of the co-operative movement; at least people in Saskatchewan tend to think this way.

Mr. Pobihushchy: This is right. I was born there.

[Translation]

faibles. Les coûts de main-d'oeuvre sont beaucoup plus faibles. C'est ce qui est arrivé au nord. Rien ne porte à croire que ce phénomène ne se reproduira pas au Canada si nous abattons les obstacles au commerce.

J'ai remarqué quelque chose de très intéressant dans l'intervention précédente. On a mentionné qu'une imprimerie ontarienne appartenait à des Américains et était située au Canada. Ceci prouve, j'imagine, que des entreprises américaines s'établiraient au Canada. Je me demande si elles s'établiraient au Canada s'il n'y avait pas de protection tarifaire. Je crois qu'une étude plus poussée révélerait qu'elles se sont établies au Canada précisément en raison de la protection tarifaire. Sans cette protection, il n'y aurait pour elles aucune nécessité de s'établir au Canada.

M. Langdon: J'aimerais poser encore une question. J'apprécie votre effort pour faire une remarque.

Je voulais préciser que la leçon ou la recommandation que vous tentez de nous faire n'est pas que nous ne devrions pas commercer avec les États-Unis, pas que nous ne devrions pas avoir d'étroites relations avec les États-Unis, mais bien que le commerce avec les États-Unis continuera et qu'il peut encore y avoir des discussions commerciales secteur par secteur. Pourriez-vous développer brièvement ce point en mentionnant des secteurs qui, selon vous, pourraient être susceptibles de ce genre de développement ou d'amélioration des relations?

M. Pobihushchy: Je crois que nous pouvons apprendre beaucoup du secteur de l'automobile. Cette expérience peut nous apporter beaucoup de renseignements et de connaissances. Nous, du réseau Co-op Atlantic, croyons fermement qu'il vaudrait beaucoup mieux négocier l'amélioration des échanges commerciaux avec les États-Unis pour certaines denrées ou certains secteurs plutôt que de tenter d'abattre toutes les barrières, ce qui met en danger la capacité de nous contrôler nous-mêmes. Nous ne sommes pas en mesure d'identifier des denrées, des industries ou des secteurs. Des négociations judicieuses pourraient amener des améliorations partout.

M. Ravis: En premier lieu, je vous souhaite la bienvenue à tous deux. Êtes-vous nés au Nouveau-Brunswick, ou venez-vous d'une autre région du Canada? Je suis moi-même de l'Ouest et je me demandais si...

M. Pobihushchy: Je viens de partout au Canada. J'habite le Nouveau-Brunswick depuis maintenant une vingtaine d'années.

M. Ravis: Je suis de la Saskatchewan, qui est, comme vous le savez, plus ou moins le berceau du mouvement coopératif; du moins, c'est ce que nous aimons penser en Saskatchewan.

M. Pobihushchy: C'est exact, c'est là que je suis né.

[Texte]

Mr. Ravis: You mentioned at the beginning of your brief, sir, that what really built these four Atlantic provinces was co-operation. This is a line I certainly hear a lot in Saskatchewan, Manitoba, and Alberta, particularly Manitoba and Saskatchewan. I think people did have to use the co-operative spirit in the early days just to eke out an existence.

• 1630

As you know, the Federated Co-op is headquartered Saskatoon. I happen to be a co-op member and I do a lot of work with the co-operative movement, both locally and with the Federated Co-op. They are involved in some major things, such as the co-op oil upgrader which is a multi-million dollar undertaking in Saskatchewan now. As you know, our Saskatchewan wheat pools are involved in a billion-dollar business in terms of exporting wheat and canola around the world.

Some of the things you mentioned do not quite fit with some of the things I hear at home in terms of the co-operative movement. I will take back a copy of your brief to show to some of my co-op friends. I wonder if you possibly have a slightly different philosophy from some of the people in the western co-operative movement.

• 1535

Mr. Pobihushchy: I am sure that is true in some cases. I am from Saskatchewan originally and I know something about the co-operative movement in Saskatchewan. I know there are some people who could benefit from a visit to Antigonish and even Atlantic Canada more generally. However, they are the only ones that ensure the rest of the co-operatives.

Yes, I think there would be some people who would hazard that kind of a risk to challenge our philosophy, but I think they would be hard pressed to rationalize their contention of co-operation and maintain any fundamental disagreements with our position. Do you wish to add to that?

Mr. Webb: I would just say there are probably some levels of diversity in the co-operative movement similar to what you would find within a political party for that matter. All of you are probably aware of that. I guess the thing I would note, which is significant from our point of view, is that when the motion upon which our stand is based was debated at our annual meeting, it was passed unanimously. It was with 178 co-operatives at the time, and we have grown a bit since then.

Mr. Ravis: I am just curious as to whether you have done a poll of your membership. I believe you mentioned 130,000. Is that correct?

Mr. Pobihushchy: Yes. We have not done a poll of our membership, because at the last annual general meeting a resolution was presented on the free trade issue. That resolution was well debated at the local co-operatives; it

[Traduction]

M. Ravis: Vous avez dit au début de votre mémoire, monsieur, que c'est vraiment la coopération qui a permis de construire ces quatre provinces de l'Atlantique. C'est une chose que l'on me dit souvent en Saskatchewan, au Manitoba et en Alberta, surtout au Manitoba et en Saskatchewan. Je crois qu'il fallait autrefois faire appel à l'esprit de coopération tout simplement pour survivre.

Comme vous le savez, la Federated Co-op a son siège social à Saskatoon. J'en suis membre, et je travaille beaucoup avec le mouvement coopératif, tant sur le plan local qu'avec la Federated Co-op. Cette coopérative travaille à de grandes choses, notamment l'usine coopérative de traitement du pétrole, entreprise d'une valeur de plusieurs millions de dollars en Saskatchewan. Comme vous le savez, les syndicats du blé de la Saskatchewan font des affaires d'un milliard de dollars d'exportation de blé et de canola dans le monde entier.

Certaines des choses que vous avez dites ne sont pas tout à fait conformes à ce que j'entends dire chez moi à l'égard du mouvement coopératif. Je vais montrer un exemplaire de votre mémoire à certains de mes amis des coopératives. Je me demande si vous n'avez pas une philosophie légèrement différente de celle des membres du mouvement coopératif de l'Ouest.

M. Pobihushchy: C'est sûrement vrai dans certains cas. Je suis originaire de la Saskatchewan et je connais un peu le mouvement coopératif de cette province. Je crois qu'il y a là des gens qui pourraient profiter d'une visite à Antigonish, et même n'importe où dans les provinces de l'Atlantique. Toutefois, ce sont les seuls qui assurent le reste des coopératives.

Oui, je crois qu'il y a des gens qui courraient ce risque pour contester notre philosophie, mais je crois qu'ils auraient du mal à justifier leur attitude envers la coopération et à maintenir un désaccord fondamental avec notre position. Avez-vous quelque chose à ajouter?

M. Webb: Je dirais qu'il y a probablement une certaine diversité dans le mouvement coopératif, tout comme dans un parti politique. Vous en êtes probablement tous conscients. Ce que j'aimerais souligner, et qui est important de notre point de vue, c'est que la proposition sur laquelle se fonde notre position a été adoptée à l'unanimité, après délibération, à notre réunion annuelle. Nous comptons alors 178 coopératives, et nous avons connu une légère croissance depuis lors.

M. Ravis: Je me demande si vous avez procédé à un sondage auprès de vos membres. Je crois que vous avez dit qu'ils sont au nombre de 130,000. Est-ce exact?

M. Pobihushchy: Oui. Nous n'avons pas fait de sondage auprès de nos membres, parce qu'une résolution portant sur le libre-échange a été présentée à la dernière assemblée annuelle. Cette résolution a fait l'objet de

[Text]

was then debated at the cross-Atlantic general meeting and it was passed unanimously.

Mr. Ravis: I have just a couple of other points. You mentioned eight factors here, which I found quite interesting, towards the latter part of your presentation. Did you have a chance, sir, to take a look at the elements of the agreement? Did you have a chance to read it?

Mr. Pobihushchy: Of course I have not read it through thoroughly. No, I have read that document.

Mr. Ravis: Basically I just wanted to refer you to page 12. I know you can read, but I would suggest you take a look at the paragraph here under "Standards", which says that:

At the federal level, neither Party will use standards as a barrier to trade. Standards and regulations are allowed where their demonstrable purpose is to protect health and safety, environmental, national security and consumer interests.

I think we are on the same frequency there in terms of those points.

There is another point I want to make. You mentioned that the free trade lobby is generously funded by multinational corporations, many of them American, and by our tax dollar. I have been with this committee now for going on four weeks and we have had some fascinating witnesses before this committee. I think we have had some of the best people in the country, representing whether it is seniors, youth, corporations, small business. I guess one of the things that I have been hearing is that according to the Chamber of Commerce, Canadian Federation of Independent Business, and even The Canadian Manufacturer's Association, their small business people are saying there are real some opportunities here for them and that they do not see this as necessarily a big corporation, multinational opportunity, that there are a lot of opportunities for the small guys as well.

Mr. Webb: I think the way the thing has been cast is sort of... You know, a business man is in the position of saying if he is against free trade, then he is some kind of a wimp, that he is some kind of a weak-kneed businessman because he cannot go out there and compete and hammer the Americans into the ground.

• 1640

I would like to suggest a specific example. In Moncton right now there is in effect a supermarket war. We have had Superstores come in. Superstores are owned by Atlantic wholesalers, who are owned by Loblaws, who are owned by Weston. They can afford to absorb losses of \$1 million or \$1.5 million a year for several years in order to purchase market shares. Now, let us look at the co-op store. How many years can we lose \$1 million or \$1.5 million? I would say about a half of one year.

[Translation]

discussions approfondies dans les coopératives locales, puis à l'assemblée générale pan-atlantique, où elle a été adoptée à l'unanimité.

M. Ravis: J'aimerais mentionner quelques autres points. Vous parlez de huit facteurs, que j'ai trouvés très intéressants, vers la fin de votre exposé. Avez-vous eu l'occasion, monsieur, de regarder les éléments de l'accord? Avez-vous eu l'occasion de les lire?

M. Pobihushchy: Naturellement, je ne les ai pas lus en profondeur. Non, j'ai lu ce document.

M. Ravis: Je voulais tout simplement vous reporter à la page 12. Je sais que vous savez lire, mais je vous suggère de jeter un coup d'œil au paragraphe sous la rubrique «Normes», où l'on peut lire:

Au niveau fédéral, ni l'une ni l'autre partie n'utilisera des normes pour faire obstacle au commerce. Il est permis d'adopter des normes et des règlements s'il peut être prouvé qu'ils ont pour objet de protéger la santé et la sécurité, l'environnement, la sécurité nationale et les intérêts des consommateurs.

Je crois que nous sommes sur la même fréquence à cet égard.

J'aurais un autre point à mentionner. Vous avez dit que le lobby du libre-échange est financé généreusement par les sociétés multinationales, dont bon nombre sont américaines, et par l'argent des contribuables. Il y a bientôt quatre semaines que je fais partie du Comité, et nous avons entendu des témoins fascinants. Je crois que nous avons eu certaines des personnes les plus compétentes du pays, représentant, par exemple, les citoyens âgés, les jeunes, les sociétés, les petites entreprises. Selon la Chambre de commerce, la Fédération canadienne de l'entreprise indépendante, et même l'Association des manufacturiers canadiens, les petits entrepreneurs entendent ici des occasions bien réelles, qui ne sont pas nécessairement réservées aux grandes sociétés multinationales, mais qui sont intéressantes également pour les petits.

M. Webb: Selon la façon dont la chose a été présentée... Vous savez, si un homme d'affaires s'oppose au libre-échange, il passe pour une lavette, pour un faible, parce qu'il ne peut retrousser ses manches, faire concurrence aux Américains et les battre à plate couture.

J'aimerais donner un exemple précis. A Moncton, il y a actuellement une guerre des supermarchés. Les Superstores sont arrivés. Ils appartiennent à Atlantic wholesalers, qui appartient à Loblaws, qui appartient à Weston. Ils peuvent se permettre d'absorber des pertes de 1 million ou de 1,5 million de dollars par année pendant plusieurs années pour s'accaparer une part du marché. Mais pendant combien d'années le magasin co-op peut-il se permettre de perdre 1 million ou 1,5 million de dollars? Je dirais environ la moitié d'une année.

[Texte]

Mr. Ravis: It cuts into the dividends.

Mr. Webb: How many years can De Ware, a small local chain, afford to do that? About the same amount of time.

So when you look at this, you have to say there is a tremendous naivety in our business sector. Somehow we have a number of impressions. We already have a whole series of large American corporations that are much better heeled, with much larger capital resources than we have in this region—better than in Ontario, and Ontario out-capital and out-muscles us. Somehow we have this notion that we are going to go in and not only are we going to beat them in our own marketplace, where they can afford to out-capital us, to absorb losses we could not touch, but we are going to go their marketplace and hammer the hell out of them there. It just is incredible. It is just not credible.

Mr. Ravis: Mr. Chairman, let me close in saying that Mr. Bateman, who spoke on behalf of the New Brunswick Fish Packers' Association this morning, who talked about 10,000 to 15,000 fishermen in this province alone, said they are enthused about having a chance to compete. They already do compete very nicely against the Americans. They are excited about the opportunities they see down the road. I think the jury is maybe out on some of these issues.

The Chairman: I am prepared to let Saskatoon have the last word, as he normally does in these discussions here.

Gentlemen, we thank you very much for joining us here this afternoon. We have appreciated it.

Mr. Webb: Thank you very much.

The Chairman: Our next witnesses are from the New Brunswick Federation of Agriculture, Mr. Sprague, the president, and Mr. Rideout, the general manager.

Mr. Malcolm Sprague (President, New Brunswick Federation of Agriculture): First of all, I would like to thank you for this opportunity to present our concerns regarding free trade.

This presentation is not meant to be an emotional submission for or against free trade. It is not my intention to wrap myself in the Canadian flag and talk about a loss of Canadian sovereignty, or on the other hand to spout rhetoric about the lack of vision and confidence that Canadians who do not support the agreement may display.

As president of the New Brunswick Federation of Agriculture, what I am concerned about are the facts we have before us and how the agreement will affect agriculture now and in years to come.

To present our concerns, I will be using information and quotes from *Trade: Securing Canada's Future*; quotes from Commons debates March 16, 1987; information from Harry Nason, chief trade negotiator for New

[Traduction]

M. Ravis: Cela réduit les dividendes.

M. Webb: Pendant combien d'années De Ware, une petite chaîne locale, peut-elle se permettre cela? A peu près aussi longtemps.

C'est pourquoi il faut avouer une énorme naïveté dans notre secteur des affaires. Nous avons toutes sortes d'impressions. Il y a déjà toute une série de grandes sociétés américaines, beaucoup plus riches, avec des ressources plus importantes en capital, des ressources plus fortes que celles de l'Ontario, qui pourtant nous dépassent beaucoup en capital et en puissance. Et pourtant, nous avons cette idée que non seulement nous allons les battre dans nos propres marchés, où ils peuvent se permettre d'avoir beaucoup plus de capital que nous, d'absorber des pertes que nous ne pourrions nous permettre, mais nous croyons que nous allons envahir leur marché et les battre à plate couture. C'est tout simplement incroyable, ce n'est pas crédible.

M. Ravis: Monsieur le président, je terminerai en disant que M. Bateman qui a parlé au nom de l'Association des empaqueteurs de poisson du Nouveau-Brunswick, ce matin, qui parlait de 10,000 à 15,000 pêcheurs en cette seule province, a dit qu'ils sont ravis d'avoir l'occasion de faire concurrence aux Américains. Ils y réussissent déjà très bien et sont enthousiastes à la pensée des occasions qui s'offrent à eux. Je crois que le dernier mot n'a pas été dit sur certaines de ces questions.

Le président: Je suis prêt à laisser le dernier mot à Saskatoon comme d'habitude.

Messieurs, nous vous remercions beaucoup d'être venus cet après-midi. Nous avons apprécié votre présence.

M. Webb: Merci beaucoup.

Le président: Nos prochains témoins représentent la Fédération d'agriculture du Nouveau-Brunswick; nous accueillons M. Sprague, président, et M. Rideout, directeur général.

M. Malcolm Sprague (président, Fédération d'agriculture du Nouveau-Brunswick): Je voudrais tout d'abord vous remercier de cette occasion de présenter nos préoccupations en matière de libre-échange.

Mon exposé ne sera pas un plaidoyer émotif pour ou contre le libre-échange. Je n'ai pas l'intention de brandir le drapeau canadien et de parler de la perte de la souveraineté canadienne, non plus que je n'aie l'intention de me laisser aller à des envolées sur le manque de vision et de confiance dont font preuve les Canadiens qui n'appuient pas l'accord.

En qualité de président de la Fédération d'agriculture du Nouveau-Brunswick, je m'intéresse aux faits dont nous sommes saisis et à l'effet que l'accord aura sur l'agriculture maintenant et à l'avenir.

Je ferai appel à des renseignements et à des citations tirés de *Le commerce*: la clé de l'avenir, de citations des débats de la Chambre des communes du 16 mars 1987, de renseignements provenant de Harry Nason, négociateur

[Text]

Brunswick; and various information from industry and published material.

Under elements of the agreement, I wish first to speak about horticulture. I refer you to the *Preliminary Transcript, Canada-U.S. Free Trade Agreement: Elements of the Agreement*. This is part of the information package *Trade: Securing Canada's Future*. The first section of the elements of the agreement states that:

Canada and the United States have agreed to eliminate all agricultural tariffs within 10 years. With respect to fresh fruits and vegetables, a conditional snapback, the MFN rate of duty would be allowed for 20 years.

• 1645

We will address the elimination of all agricultural tariffs within 10 years, when commenting on underpinnings of supply management.

I have this to say about the horticulture industry in New Brunswick: vegetable producers in New Brunswick have a difficult time competing with imported vegetables, not because of inefficiency but rather because of climate.

When vegetable crops begin to ripen or mature, our producers receive a premium price for their produce. The reason this is possible is seasonal customs duties. If a producer in New Brunswick can extend his growing season through technology, these premium prices can be achieved over longer term, thus contributing to viability.

These premium prices are very important for the survival of the segments of our horticulture industry.

Our producers do not have the advantage of multiple crops; indeed, if frost is late in the spring and early in the fall, they are lucky to get one crop. This makes it difficult for them to utilize the huge U.S. market that is being opened up to them through this agreement. Plain and simple, climate is the factor that has made our producers uncompetitive with their U.S. counterparts. This agreement is giving our producers 10 years to do something about it. Short of a dramatic climatic change, it will be doubtful if they will be able to even compete for their own market.

Our potato producers know all too well the cost of fighting countervail action. They are not sure that the dispute settlement mechanism will do anything to alleviate this. I will comment further on this later.

Dairy: Of concern to the dairy producers under the elements of the agreement is a section that states:

The United States has agreed to exempt from quantitative restrictions imports from Canada of sweetener-

[Translation]

commercial en chef pour le Nouveau-Brunswick et de divers renseignements en provenance de l'industrie et de documents publiés.

A la rubrique des éléments de l'accord, je parlerai d'abord de l'horticulture. Je vous renvoie à la *Transcription préliminaire, accord de libre-échange entre le Canada et les États-Unis: Éléments de l'accord*. Ceci fait partie du dossier d'information intitulé *Le commerce: la clé de l'avenir*. On peut lire à la première section des éléments de l'accord que:

Le Canada et les États-Unis sont convenus d'éliminer tous les droits sur les produits agricoles dans un délai de 10 ans. En ce qui a trait aux fruits et légumes frais, un retour conditionnel au taux de droit MPF serait permis pour une période de 20 ans.

Nous parlerons de l'élimination de tous les tarifs agricoles d'ici 10 ans à propos des bases de la gestion de l'offre.

J'ai ceci à dire de l'horticulture au Nouveau-Brunswick: les producteurs de légumes du Nouveau-Brunswick ont du mal à soutenir la concurrence des légumes importés, non pas en raison de leur inefficacité, mais bien à cause du climat.

Lorsque les légumes commencent à mûrir, nos producteurs reçoivent le prix fort pour leurs produits, en raison des droits de douane saisonniers. Si le producteur du Nouveau-Brunswick veut prolonger la saison par des moyens technologiques, ces prix élevés peuvent être réalisés à long terme, ce qui contribue à la rentabilité de l'entreprise.

Ces prix sont très importants pour la survie des segments de notre industrie horticole.

Nos producteurs n'ont pas l'avantage de récoltes multiples; même, s'il gèle tard au printemps et tôt à l'automne, il leur faut de la chance pour avoir même une seule récolte. C'est pourquoi il est difficile pour eux d'utiliser l'énorme marché américain qui s'ouvre à eux en vertu de cet accord. En termes simples, c'est le climat qui empêche nos producteurs d'être compétitifs par rapport à leurs homologues américains. L'accord donne 10 ans à nos producteurs pour réagir. Mais à moins d'une évolution spectaculaire du climat, il est douteux qu'ils puissent même soutenir la concurrence dans leur propre marché.

Nos producteurs de pommes de terre savent trop bien ce qu'il en coûte de lutter contre les mesures compensatoires. Ils ne sont pas convaincus que le mécanisme de règlement des litiges permettra de réduire ces coûts. Je reviendrai là-dessus plus tard.

Les produits laitiers: la section de l'accord qui préoccupe les producteurs laitiers est la suivante:

Les États-Unis ont convenu d'exempter des restrictions quantitatives des importations canadiennes de produits

[Texte]

containing products having 10% or less sweetener dry weight.

This concession does not give our producers the same access to the U.S. market that U.S. producers have to the Canadian market. The 10% or less of sweetener stipulation prohibits the dairy industry in Canada from exporting ice cream and yogurt to the U.S., unless of course these products are subject to tariffs.

Our producers feel that if the 10% sweetener stipulation stays then American yogurt and ice cream should be placed on the Canadian import control list.

Poultry: The segment referring to the poultry industry states that:

Canada has agreed to increase its global import quotas for poultry, eggs, and products thereof to the annual average level of actual shipments during the past five years.

In addition to this, all agricultural tariffs will be eliminated over the next 10 years.

The feather industry of New Brunswick and indeed Canada is extremely concerned about these areas of the agreement. The following three points outline the concerns in reference to the underpinnings of supply management:

1. Supplemental imports will no longer be subject to tariffs. As a result, there will be more pressure from importers to receive supplemental import permits to bring product into Canada.
2. In the elements of the free trade agreement, the increase in global quota was equal to the average of the last five years of supplemental imports plus the historic global quota. Although this is a new larger global import quota, supplementals will still be permitted into the country.
3. To date we have had no assurances that global quota will not continue to increase periodically. This could be done at any time in the future by combining global quota and supplemental imports.

We see the above-mentioned as having a very negative long-term effect upon the supply-managed feather boards and the underpinnings that maintain them.

In response to the announcement of the free trade agreement, the Canadian Turkey Marketing Agency had this to say on October 7, 1987:

Immediate concern related to the underpinnings of supply management. Domestic supply management is predicated on import controls and tariff structures. Our first information is that global quotas are being increased and tariffs removed over an unknown period

[Traduction]

contenant 10 p. 100 ou moins d'édulcorants par rapport à leur poids net.

Cette concession ne donne pas à nos producteurs l'accès au marché américain dans la même mesure où les producteurs américains ont accès au marché canadien. Les dispositions portant sur les 10 p. 100 ou moins d'édulcorants interdisent à l'industrie laitière canadienne d'exporter la crème glacée et le yogourt aux États-Unis, à moins bien sûr que ces produits ne soient soumis à des tarifs.

Selon nos producteurs, si cette disposition demeure, le yogourt et la crème glacée des États-Unis devraient figurer à la Liste canadienne d'importation contrôlée.

La volaille: Le passage qui traite de la volaille se lit comme suit:

Le Canada a convenu de hausser ses quotas globaux à l'importation de volailles, d'oeufs et de produits dérivés jusqu'au niveau annuel moyen des livraisons réellement effectuées au cours des cinq dernières années.

En outre, tous les tarifs agricoles seront éliminés au cours des 10 prochaines années.

L'industrie de la plume du Nouveau-Brunswick et même du Canada, est très préoccupée de ces secteurs de l'accord. Les préoccupations quant à la base de la gestion de l'offre peuvent se résumer dans les trois points suivants:

1. Les importations supplémentaires ne feront plus l'objet de tarifs. C'est pourquoi les importateurs seront davantage portés à recevoir des permis d'importation supplémentaire pour importer des produits au Canada.
2. Selon les éléments de l'accord de libre-échange, l'augmentation des quotas globaux est égale à la moyenne des importations supplémentaires des cinq dernières années, plus le quota global historique. Bien qu'il s'agisse d'un quota global accru, les importations supplémentaires seront toujours permises.
3. A ce jour, nous n'avons reçu aucune assurance que les quotas globaux ne continueront pas d'augmenter périodiquement. On pourrait y arriver n'importe quand en combinant le quota global et les importations supplémentaires.

Selon nous, ces facteurs auront un effet très négatif à long terme sur les commissions de la plume et sur les bases qui les soutiennent.

En réaction à l'annonce de l'accord de libre-échange, l'Office canadien de commercialisation du dindon déclarait le 7 octobre 1987:

Préoccupation immédiate liée à la base de la gestion de l'offre. La gestion intérieure des approvisionnements repose sur les contrôles des importations et sur les structures tarifaires. Selon les renseignements dont nous disposons, les quotas globaux sont augmentés et

[Text]

of time. Clearly then, the underpinnings of supply management are at risk.

Our initial analysis indicates that the removal of tariffs specifically will retard future investment in a progressive Canadian turkey industry. Secondly, the increase of global import quota levels will clearly replace Canadian-produced product with imports. The combination effect of the foregoing will be a lost contribution to the Canadian economy in terms of employment and revenue in both short and long term.

• 1650

We recognize the advantages of a secured access to U.S. markets for some commodities. However, the Canadian turkey industry and the Canadian poultry and egg industry in general has worked to the benefit of all Canadians.

Unfortunately, the underpinnings have not been maintained. However, I would like to read a quote of the Hon. John Wise from the House of Commons debate on bilateral trade on March 16, 1987, page 4189 of *Hansard*, and I was lucky enough to be there when he made it:

We have sent a clear signal that the Canadian Wheat Board stays and that marketing boards, even those with supply management powers, stay. At the same time, there must be a recognition that certain underpinnings are required and will have to remain in place. There is no way the supply management system can operate unless it continues to have other trade advantages.

Having quoted this, we would have to say it is difficult to take comfort from assurances the Government of Canada may give us on specific areas of concern we may have with the agreement.

In reference to beef, hogs and potatoes, it is our understanding that we have free trade in these areas now and that has not changed. Our concern in all commodities is: what will become of the various support payments that commodities receive?

Export subsidies: Again referring to *Trade: Securing Canada's Future*, elements of the agreement, under the agriculture section:

The Parties have agreed not to use direct export subsidies on agricultural products shipped to each other.

We can refer to the same trade package, only this time to the *Canada-U.S. Trade Negotiations Glossary*. The pertinent term here is "export subsidy". The definition is given as follows:

Export Subsidies: Government payments or other financially quantifiable benefits provided to domestic producers or exporters contingent on export of their goods or services.

[Translation]

les tarifs éliminés sur une période inconnue. Manifestement, les bases de la gestion de l'offre sont en danger.

Selon nos premières analyses, l'élimination des tarifs retardera expressément l'investissement futur dans une industrie canadienne progressiste du dindon. En second lieu, l'augmentation des quotas globaux aura manifestement pour effet de remplacer des produits canadiens par des importations. L'effet combiné sera la perte d'une contribution à l'économie canadienne au titre de l'emploi et du revenu, tant à court et à long terme.

Nous reconnaissons les avantages d'un accès sûr aux marchés américains pour certaines marchandises. Toutefois, l'industrie canadienne du dindon et celle de la volaille et des oeufs en général ont travaillé à l'avantage de tous les Canadiens.

Malheureusement, les bases n'ont pas été maintenues. J'aimerais toutefois lire une citation de l'honorable John Wise, tirée des débats de la Chambre des communes sur le commerce bilatéral, à la page 4189 du *Hansard* du 16 mars 1987, j'ai eu la chance d'être présent lorsqu'il a fait cette déclaration:

Nous avons signalé clairement que la Commission canadienne du blé restera et que les offices de commercialisation, même ceux qui ont le pouvoir de gérer l'offre, subsisteront. Par ailleurs, il faut admettre que certains états seront nécessaires et qu'ils devront rester en place. Il n'y a vraiment pas moyen de faire fonctionner le système de gestion de l'offre sans continuer à avoir d'autres avantages commerciaux.

Après cette citation, il est difficile d'être réconforté par les assurances que le gouvernement du Canada peut nous donner quant à certains éléments de l'accord qui nous préoccupent.

Au chapitre du boeuf, du porc et des pommes de terre, si nous ne nous trompons, nous avons déjà le libre-échange et rien n'a changé. Pour toutes les denrées, notre préoccupation est la même: qu'advient-il des divers paiements de soutien?

Subventions à l'exportation: Pour citer encore une fois *Le commerce, la clé de l'avenir*, Éléments de l'accord, à la section Agriculture:

Les Parties sont convenues de ne pas subventionner directement les produits agricoles exportés de part et d'autre.

Reportons-nous maintenant au même dossier de documentation, mais cette fois au glossaire de l'accord de libre-échange entre le Canada et les États-Unis. Voici la définition de «subventions à l'exportation»:

Subventions à l'exportation: Paiements gouvernementaux ou autres avantages financièrement quantifiables consentis à des producteurs ou exportateurs nationaux qui exportent leurs biens ou services.

[Texte]

The definition of "contingent" given in *The Concise Oxford Dictionary* is as follows, "of uncertain occurrence, fortuitous, incidental to, true only under existing or specified conditions and non-essential". It is possible that at present, segments of the agreement concerning export subsidies are being broken through feed-freight assistance, the Atlantic Livestock Feed Initiative, hog stabilization, potato stabilization, agri-food agreements, subsidies on agricultural development board loans, etc. These programs are contingent on the export of goods and services.

We are told not to worry about regional programs, that they will remain in place, and on this subject our Prime Minister states, "current regional development programs will emerge unscathed from free trade". However, he also admitted:

Public investment in the future will have to be examined because of the possibility of countervailing action by the United States.

The implications are clear to us that any future regional program is clearly in jeopardy if the U.S. claims that the program amounts to an export subsidy.

Trade remedies: We refer again to the document, *Canada-U.S. Free Trade Agreement: Elements of the Agreement, Synopsis*. When looking at page 7 under trade remedies and dispute settlement, we see:

The two Governments have agreed to a unique dispute settlement mechanism which guarantees the impartial application of their respective anti-dumping and countervailing duty laws and other aspects of trade remedy law. Either Government may seek a review of anti-dumping or countervailing duty determination by a bilateral panel with binding powers. Concurrently, the two Governments will work towards establishing a new regime to address problems of dumping and subsidization to come into effect at the end of the seventh year.

The very anti-dumping and countervailing duty laws from which we sought relief are still in place. We have no idea what will eventually be determined as subsidization and may not know for up to seven years. Following suspension of talks with Simon Reisman, September 23, 1987, on September 25, 1987 in her Vancouver speech, Trade Minister Carney says that talks will begin if the U.S. responds to five Canadian demands: clear rules on what is fair and unfair trade practice; speedy binding resolutions to disputes over matters such as duties imposed by each country on the other's products; increased access to each other's agriculture and food products in a balanced way; changes in automotive trade only if they increase production and employment in both countries; and removal of virtually all tariffs and non-tariff barriers

[Traduction]

La version anglaise utilise le mot «contingent» qui signifie, selon le dictionnaire anglais-français *Robert & Collins* dépendre de quelque chose. Il est possible qu'à l'heure actuelle certaines parties de l'accord concernant les subventions à l'exportation soient violées par l'assistance au transport des provendes, le projet de développement des productions fourragères dans la région de l'Atlantique, la stabilisation des prix du porc et des pommes de terre, les ententes agro-alimentaires, les subventions pour les prêts des Commissions de l'aménagement agricole, etc. Tous ces programmes dépendent de l'exportation de biens et de services.

On nous dit de ne pas nous inquiéter au sujet des programmes régionaux, qu'ils demeureront en vigueur; notre Premier ministre déclare que les programmes actuels de développement régional sortiront indemnes du libre-échange. Toutefois, il avoue également:

L'investissement public devra être examiné à l'avenir en raison de la possibilité de mesures compensatoires de la part des États-Unis.

Il est clair pour nous que tous les programmes régionaux seront à l'avenir en danger si les États-Unis soutiennent que le programme équivaut à une subvention à l'exportation.

Recours commerciaux: Nous nous reportons encore une fois au document *Accord de libre-échange entre le Canada et les États-Unis: Éléments de l'accord, Synopsis*. À la page 3, à la rubrique Recours commerciaux et règlement des différends, on peut lire:

Les deux Gouvernements ont convenu d'adopter un mécanisme unique de règlement des différends qui garantit l'application impartiale de leurs lois respectives sur les mesures anti-dumping et compensatoires, ainsi que sur d'autres aspects des lois sur les recours commerciaux. L'un ou l'autre gouvernement pourra demander à un comité bilatéral ayant pouvoir exécutoire de revoir les décisions rendues en ce qui a trait aux mesures anti-dumping ou compensatoires. Parallèlement, les deux gouvernements travailleront à la mise au point d'un nouveau régime permettant de régler les problèmes de dumping et de subventionnement, qui devrait entrer en vigueur à la fin de la septième année.

Les lois sur les mesures anti-dumping et compensatoires contre lesquelles nous voulions nous protéger sont toujours en vigueur. Nous n'avons aucune idée de ce qui sera en fin de compte considéré comme constituant une subvention, et nous devons peut-être attendre sept ans pour le savoir. Après l'arrêt des pourparlers avec Simon Reisman, le 23 septembre 1987, la ministre du Commerce extérieur M^{me} Carney a déclaré dans son discours de Vancouver, le 25 septembre 1987, que les pourparlers reprendraient si les États-Unis répondaient à cinq exigences canadiennes: des règles claires quant à ce qui constitue des pratiques commerciales loyales et déloyales, le règlement rapide et exécutoire des différends portant sur des questions comme les droits imposés par chacun des pays sur les produits de

[Text]

between the two countries with no new barriers introduced.

• 1655

From an agricultural standpoint, the U.S. did not respond to what is fair or unfair trade practice. This area may be further explained in seven years. The demand for a speedy binding dispute mechanism was not fulfilled. The potential time it could take to settle a dispute is seven to seven and a half months. Parties who are subject to the countervail still must spend a considerable amount of money at the consultation commission and/or panel levels either to defend themselves or to press their case.

In the area of increased access to each other's agricultural and food products, it is true that the U.S. has more access to Canadian poultry markets. However there are restrictions on Canadian yogurt and ice cream exported to the U.S. Although beef, hogs and potatoes appear to have access at least as good as it has been, the definition of export subsidy has not been defined and may not be for seven years. When defined, those products could be subject to countervail if support programs they receive should be deemed as export subsidies.

The areas of Canadian concern outlined by Miss Carney and not responded to outweigh the areas which were responded to, at least in terms of agriculture. It is clear that this agreement has failed in a number of areas which concern us.

One ponders the statement made by External Affairs Minister Joe Clark on July 2, 1987, at a meeting in Detroit that if this negotiation fails, let it fail on its merits. I believe his intent in this statement was to say to let the agreement fail on its lack of merits. This agreement has generally shown a lack of merit for agriculture in New Brunswick.

Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you very much, Mr. Sprague.

Mr. Dingwall: I thank the witnesses for coming here this afternoon and for their presentation.

Could you briefly describe the significance of the horticultural industry here in New Brunswick? Some of us are aware of the obvious differences between New Brunswick and the United States in terms of climate, but I am wondering if you could describe the extent of the horticultural industry in New Brunswick.

[Translation]

l'autre, un accès meilleur et équilibré aux produits agro-alimentaires de l'autre partie, des modifications au commerce automobile uniquement dans la mesure où il y aurait augmentation de la production et de l'emploi dans les deux pays et l'élimination de presque toutes les barrières tarifaires et non tarifaires entre les deux pays, sans qu'aucune nouvelle barrière ne soit érigée.

Du point de vue de l'agriculture, les États-Unis n'ont pas répondu quant à ce qui constitue des pratiques commerciales déloyales. Nous aurons peut-être de nouvelles explications dans sept ans. On n'a pas répondu à l'exigence portant sur un mécanisme rapide et exécutoire de règlement des différends. Le règlement pourrait exiger de sept mois à sept mois et demi. Les parties qui font l'objet de droits compensatoires doivent toujours consacrer des sommes d'argent considérables au niveau de la Commission consultative ou du groupe pour se défendre ou faire valoir leur point de vue.

Pour ce qui est d'un accès accru aux produits agro-alimentaires de chacune des parties, il est vrai que les États-Unis ont un meilleur accès aux marchés canadiens de la volaille. Toutefois il y a des restrictions sur l'exportation du yogourt et de la crème glacée du Canada aux États-Unis. Bien que l'accès semble au moins aussi bon qu'auparavant pour le boeuf, le porc et les pommes de terre, la définition des subventions à l'exportation n'a pas été rédigée définitivement, et il faudra peut-être attendre encore sept ans. Une fois cette définition connue, ces produits pourraient faire l'objet de droits compensatoires si les programmes de soutien sont jugés constituer des subventions à l'exportation.

Les préoccupations canadiennes mentionnées par M^{lle} Carney et qui n'ont pas reçu de réponse l'emportent sur celles pour lesquelles la réponse est connue, au moins en ce qui touche l'agriculture. Il est manifeste que cet accord est un échec à l'égard de bon nombre de domaines qui nous concernent.

Le ministre des Affaires extérieures, Joe Clark, a déclaré le 2 juillet 1987 à une réunion à Détroit que si les négociations échouent, elles doivent échouer sur le fond. Je crois qu'il voulait dire que si l'accord devait échouer, ce serait en raison de ses lacunes. Or, l'accord comporte des lacunes considérables en ce qui touche l'agriculture au Nouveau-Brunswick.

Merci, monsieur le président.

Le président: Merci beaucoup, monsieur Sprague.

M. Dingwall: Je remercie les témoins de leur présence et de leur exposé.

Pourriez-vous décrire brièvement l'importance de l'horticulture au Nouveau-Brunswick? Certains d'entre nous connaissent bien les différences manifestes entre le Nouveau-Brunswick et les États-Unis pour ce qui est du climat, mais je me demandais si vous pourriez parler de l'étendue de l'industrie horticole au Nouveau-Brunswick.

[Texte]

Mr. Sprague: I would say the farm cash receipts would amount to about 5% of the total farm cash receipts. I think the significance of the horticultural industry is that in the last ten years we have seen technologies being developed with plastic mulch, etc., which have extended our season and are building a very strong and vibrant horticultural industry in the province. As I pointed out in the brief, the seasonal tariffs are required for that industry to continue.

Mr. Dingwall: It is a leading question, but because Canada's population is dispersed over a large geographical mass and because of climate, particularly in our own region in Atlantic Canada, I believe it is incumbent upon a national government acting on behalf of all Canadian people to try to put programs into place which will facilitate a supply management system. That also takes into consideration the removal of tariffs, the increasing of tariffs, etc.

It seems to me that coupled with that are additional programs. You have mentioned a few of them. I want you to underline their significance or lack of significance to the agricultural industry here in New Brunswick.

• 1700

I am talking, and you have made mention of them, about the feed freight assistance, which it seems, as a result of the dispute mechanism that is in place, could very well be in jeopardy—the Atlantic Livestock Feed Initiative, the hog stabilization, the potato stabilization, and subsidies on agricultural development boards, etc. I think it would be useful for committee members who are not from New Brunswick, or who may not be familiar with the issues of agriculture in New Brunswick, to understand the significance of those programs to those in Atlantic Canada, New Brunswick, what have you.

Mr. Sprague: I welcome the chance to comment on that.

Mr. Crosby: In relation to export?

Mr. Sprague: No, I do not think he was asking the question in relation to export.

The way goods move in Canada, of course, is east-west; they do not move north-south. We have to move feed grains east from Ontario or from the west. Our fields are small and our climate is such that we are not good soybean growers, we are not good grain growers, and as well it is rather hard to grow small grains. The Atlantic Livestock Feed Initiative is endeavouring to get us into more grain production so we can be more self-sufficient in grain. There is nothing you can do about our not being able to grow soybean beans, or not being able to grow corn, unless you can come up with a variety that will mature in this amount of time. These programs are vital to the region in order for us to maintain some competitiveness

[Traduction]

Mr. Sprague: Je dirais que les recettes s'élèvent à environ 5 p. 100 du total des recettes agricoles. Au cours des dix dernières années, nous avons assisté à la mise au point de nouvelles technologies qui ont prolongé notre saison et qui donnent à l'industrie horticole de la province beaucoup de force et d'énergie. Comme je l'ai souligné dans le mémoire, les tarifs saisonniers sont nécessaires pour que cette industrie continue d'exister.

Mr. Dingwall: Voici une question tendancieuse. Étant donné que la population du Canada est dispersée sur une grande masse géographique et en raison du climat, particulièrement dans notre propre région de l'Atlantique, je crois qu'il incombe au gouvernement national agissant au nom de tous les Canadiens de tenter d'implanter des programmes susceptibles de faciliter un système de gestion de l'offre. Cela tient également compte de l'élimination des tarifs, de l'augmentation des tarifs, etc.

Il me semble que d'autres programmes s'ajoutent à cela. Vous en avez mentionné quelques-uns. J'aimerais que vous exposiez leur importance ou leur manque d'importance pour l'industrie agricole du Nouveau-Brunswick.

Je pense ici—et vous en avez parlé—à l'assistance au transport des provendes qui, semble-t-il, en raison du mécanisme de règlement des différends, pourrait bien être en danger; je pense aussi au Projet de développement des productions fourragères de la région de l'Atlantique, à la stabilisation des prix du porc et des pommes de terre, aux subventions pour les commissions d'aménagement agricole, etc. Je crois qu'il serait utile pour les membres du Comité qui ne sont pas du Nouveau-Brunswick, ou qui ne connaissent pas bien le dossier de l'agriculture au Nouveau-Brunswick, de comprendre l'importance de ces programmes pour la région de l'Atlantique, pour le Nouveau-Brunswick.

Mr. Sprague: Je suis heureux d'avoir l'occasion d'en parler.

Mr. Crosby: Par rapport aux exportations?

Mr. Sprague: Non, je ne crois pas que la question portait sur les exportations.

Naturellement, au Canada, les marchandises circulent dans l'axe est-ouest et non pas dans l'axe nord-sud. Il nous faut transporter les provendes vers l'est de l'Ontario ou de l'Ouest. Nos champs sont petits et notre climat n'est guère favorable à la culture de la fève soya et des céréales, et il est également assez difficile de cultiver les petites céréales. Le Projet de développement des productions fourragères de la région de l'Atlantique tente d'accroître la production céréalière de sorte que nous puissions être plus autonomes. On ne peut rien faire quant à l'impossibilité de cultiver le soya ou le maïs, à moins de produire une variété capable de mûrir dans le temps dont nous disposons. Ces programmes sont essentiels pour que

[Text]

vis-à-vis Ontario or Quebec or some area where these crops can be grown.

Mr. Dingwall: Perhaps you could give us a range of the number of people who would be employed in the agricultural sector in New Brunswick. I am not looking for the Atlantic region. To remove some of these programs, if they are labelled to be countervailable by the United States Department of Commerce because of an action triggered by a company there, what sort of numbers are we talking about?

Mr. Sprague: I can make a comment on the poultry industry. The poultry industry in the province represents around 1,000 thousand jobs. Spin-off from the poultry industry represents about \$80 million. Direct poultry sales are about \$30 million, \$35 million. I guess the dairy industry right now represents about \$60 million. Spin-offs there, I cannot comment on that; that is a direct sale. The hog industry is about \$20 million.

Joe, do you have some more figures on that?

Mr. Joe Rideout (General Manager, New Brunswick Federation of Agriculture): I do not have any exact figures, but I would suggest that the total value of our sales is somewhere in excess of \$200 million a year from farm products. You are looking at a situation here in New Brunswick where we have approximately 3,200 commercial farmers; and as Mr. Sprague just mentioned, 500 or so of them are dairy farmers, 500 or so are potato farmers.

Maybe I could make one point with regard to your question. If, for example, our hog stabilization program in this province became countervailable—we have a hog stabilization program like many other provinces have—and we had to do away with it, then we would basically be out of business overnight. We have a \$4 million to \$5 million balance there, a debt which is carried through the stabilization program. Now, you could call that what you want to. You could call it a forgivable loan, or, at the very least, certainly the interest on that amount of money would be deemed countervailable by the Americans. That is the kind of thing that if it were to occur would cause the hog industry to disappear overnight.

Le président: Monsieur Leblanc.

• 1705

Mr. Leblanc: Le mémoire que vous nous présentez cet après-midi a-t-il été approuvé par la majorité de vos membres?

Mr. Sprague: Yes, unless you have other information. We do, certainly.

[Translation]

la région conserve une certaine compétitivité vis-à-vis de l'Ontario, du Québec ou d'autres régions où l'on peut cultiver ces produits.

M. Dingwall: Pourriez-vous nous donner une idée du nombre de personnes qui sont employées dans le secteur agricole au Nouveau-Brunswick. Il ne s'agit pas de l'ensemble de la région de l'Atlantique. Si certains de ces programmes devaient être éliminés après avoir été jugés susceptibles de mesures compensatoires par le Département américain du commerce en raison d'une action intentée par une société américaine, de quel ordre de grandeur sont les chiffres?

M. Sprague: Je peux parler de l'industrie de la volaille qui représente environ 1,000 emplois dans la province. Les retombées de cette industrie s'établissent à environ 80 millions de dollars. Les ventes de volaille se situent aux environs de 30 à 35 millions de dollars. Quant à l'industrie laitière, j'imagine qu'elle représente environ 60 millions de dollars. Il ne s'agit pas des retombées, mais des ventes directes. L'industrie du porc représente environ 20 millions de dollars.

Joe, avez-vous d'autres chiffres à cet égard?

M. Joe Rideout (directeur général, Fédération d'agriculture du Nouveau-Brunswick): Je n'ai pas de chiffres exacts, mais j'imagine que la valeur totale de nos ventes de produits agricoles dépasse quelque peu 200 millions de dollars par année. Le Nouveau-Brunswick compte environ 3,200 agriculteurs commerciaux; comme M. Sprague vient de le dire, environ 500 d'entre eux sont des producteurs laitiers et environ 500 sont des producteurs de pommes de terre.

J'aurais une chose à mentionner à propos de votre question. Si, par exemple, notre programme de stabilisation des prix du porc pouvait faire l'objet de mesures compensatoires—nous avons un tel programme, tout comme beaucoup d'autres provinces—et si nous devions éliminer ce programme, nous devrions abandonner les affaires du jour au lendemain. Il y a là un solde de 4 à 5 millions de dollars, une dette époncée par le programme de stabilisation. On peut donner le nom qu'on veut à ce processus, dire qu'il s'agit d'un prêt susceptible de remise ou, à tout le moins, que les intérêts sur cette somme pourraient être jugés passibles de mesures compensatoires par les Américains. C'est le genre de choses qui pourraient entraîner la disparition instantanée de l'industrie du porc.

The Chairman: Mr. Leblanc.

Mr. Leblanc: Was the brief you presented to us this afternoon approved by the majority of your members?

M. Sprague: Oui, à moins que vous ayez des informations contraires. Il est certainement approuvé par nous.

[Texte]

M. Leblanc: Quelle est la valeur de vos exportations de pommes de terre aux États-Unis?

M. Rideout: La valeur de nos exportations de pommes de terre aux États-Unis est d'environ 30 p. 100 de nos ventes totales annuelles. Au cours d'une année comme l'année passée, cela peut représenter environ 100 millions de dollars, mais normalement, c'est beaucoup moins élevé. Cela dépend du prix au moment de la vente. Vous savez probablement qu'il y a de grosses différences dans les prix des pommes de terre d'une année à l'autre.

M. Leblanc: À combien de droits de douane avez-vous dû faire face au cours des dix dernières années?

M. Rideout: Depuis sept ou huit ans, les tarifs sur les pommes de terre diminuent graduellement chaque année. Selon une entente entre nous et les États-Unis, je crois que d'ici deux ans, il n'y aura plus aucun tarif sur les pommes de terre.

M. Leblanc: Est-ce que cela va vous aider à exporter davantage?

M. Rideout: Oui.

M. Leblanc: La plus grosse entreprise de pommes de terre au Nouveau-Brunswick est McCain. C'est une entreprise qui exporte beaucoup à travers le monde. Pensez-vous que le libre-échange sera avantageux pour McCain?

Mr. Sprague: I will go ahead. The information we have is that McCain is basically against free trade. At least, up until three weeks ago, it came out in the paper saying they were basically against free trade from the standpoint that if totally free trade were allowed and they were paying the commodity prices they are paying, they would be uncompetitive. So they welcome being able to have the protections that they have right now, considering the market they are buying out of.

We understand that has been McCain's position. Do you want to add to that, Joe?

M. Leblanc: J'ai aussi une petite question concernant la crème glacée et le yogourt. Il semble que le ministre M. John Wise ait promis que l'*import control test* sera en vigueur pour les produits laitiers exportés aux États-Unis. Les produits laitiers, aux États-Unis, comptent seulement pour environ 2,5 p. 100 des exportations totales de produits agricoles. Êtes-vous au courant de cela?

Mr. Sprague: Mr. Chairman, what I am aware of is that to date, or as late as yesterday afternoon, I talked to the chairman of the Milk Marketing Board and they had not received any guarantees on the American ice cream or yogurt being placed on the import control list. Although perhaps yogurt or ice cream only accounts for 2% of agricultural shipments to the United States, it represents about 15% of production of dairy products in Canada. It is therefore a very significant amount of product coming from dairy products.

[Traduction]

Mr. Leblanc: What is the value of your potato exports to the United States?

Mr. Rideout: Our potato exports to the United States amount to approximately 30% of our total annual sales. During a year like last year this can add up to as much as \$100 million but usually the amount is not nearly so high. It depends on the price at the time of sale. You probably know that potato prices differ widely from one year to another.

Mr. Leblanc: What sort of customs duty have you had over the past ten years?

Mr. Rideout: Over the past seven or eight years potato tariffs have been gradually going down each year. Under an agreement between us and the United States I think that within two years there will no longer be any potato tariff.

Mr. Leblanc: Will that help increase your exports?

Mr. Rideout: Yes.

Mr. Leblanc: The biggest potato business in New Brunswick is McCain's. It exports large quantities throughout the world. Do you think that free trade would be in the interests of McCain's?

M. Sprague: Je vais répondre. D'après nos renseignements la Société McCain est essentiellement contre le libre-échange. Du moins il y a trois semaines on a expliqué dans les journaux que cette société était contre le libre-échange parce que dans un régime semblable, si elle continuait à payer les mêmes prix pour ses produits, elle ne serait pas concurrentielle. Elle est donc satisfaite des protections qui lui sont actuellement accordées, compte tenu du marché où elle achète.

Nous croyons savoir que c'est là la position de la Société McCain. Avez-vous quelque chose à ajouter, Joe?

Mr. Leblanc: I also have a short question about ice cream and yogurt. Apparently the minister Mr. John Wise promised that the import control test would be in effect for dairy products exported to the United States. Dairy products to the United States account for only about 2.5% of total agricultural exports. Are you aware of that?

M. Sprague: Monsieur le président, je sais que jusqu'ici, ou jusqu'à hier après-midi, lorsque j'ai parlé au président de l'Office de commercialisation du lait, celui-ci n'avait reçu aucune garantie que la crème glacée ou le yogourt américain figurerait sur cette liste d'importation contrôlée. Même si le yogourt et la crème glacée ne représentent que 2 p. 100 des exportations agricoles aux États-Unis, ils constituent environ 15 p. 100 de la production laitière au Canada. Il s'agit donc d'une production considérable.

[Text]

[Translation]

• 1710

M. Leblanc: Ne croyez-vous pas que le fait d'avoir un marché aussi immense que celui des États-Unis dans le domaine de l'agriculture nous permettra de transformer davantage les produits de la ferme? Actuellement, nous vendons à l'extérieur du pays surtout des produits à l'état brut, comme les patates, le grain, etc. Ne croyez-vous pas qu'avec ce grand marché, nos producteurs canadiens vont devenir des manufacturiers de produits finis dans le domaine agricole? Par exemple, on pourrait faire plus de *corn flakes*, de pommes de terre frites, etc.

Mr. Sprague: Thank you. Yes, Mr. Chairman. I think I have to make some basic comments about the agriculture industry. There is no doubt about it, the free trade agreement is going to hurt some segments of agriculture. I do not think there is any denying that. There are some who will win under it. However, agriculture is not just a matter of a small business here and a totally unrelated small business over there. It is a dynamic structure. If you cut an arm off a structure, an organism, or you cut another arm off it, the thing does not do as well even though maybe individual segments will do okay or maybe even prosper.

For instance, let us just use an analogy here. If the poultry industry, the hog industry, the horticulture industry, say those industries for some reason under a free trade agreement were completely decimated here in the province, all of a sudden instead of having a couple of hundred million dollars in gross product you would only have maybe \$100 million, maybe more or maybe less, but that is not the argument. The thing is, all of a sudden you are then only selling half as many tractors. The machinery dealers no longer have that volume because they are not selling to the poultry producers, they are not selling to hog producers any more. You cannot cut part of an organism up, a dynamic organism like agriculture, and expect the rest of it to go on its merry way just because they have 15% more output. It does not work that way.

M. Leblanc: Nous prévoyons une période d'ajustement de 20 ans au niveau de l'agriculture. Vingt ans, c'est passablement long pour s'ajuster. Je parle de l'entente globale.

Mr. Sprague: I would have to beg to differ on that, looking at 20 years of adjustment. There is an MFN snapback right for horticultural only over 20 years of adjustment—and that is only if it can be demonstrated that damage was done to the market. We are looking at 10 years and all tariffs are going to be gone across the board, or basically all of them will be gone across the board. That is what we are looking at.

You tell me how you make the climate suitable so we can cut three crops of hay, or grow three crops of broccoli or brussel sprouts, etc. Or tell me how I, as a poultry producer, can build a barn with just tin on the sides and chicken wire for ventilation. You tell me how I can do that in this climate and I will tell you how vast segments of agriculture can be competitive with the United States.

Mr. Leblanc: Do you not think that access to a market as huge as the American one in agriculture will make it possible for us to process more farm products? At the present time our exports are mainly products in their unprocessed form, such as potatoes, grain, etc. Do you not think that such a large market will enable our producers to become manufacturers of processed food products? For instance, we could make more corn flakes, french fries, etc.

M. Sprague: Merci. Oui, monsieur le président. Je voudrais faire quelques observations fondamentales au sujet du secteur agricole. Cela ne fait pas de doute, l'accord de libre-échange portera préjudice à certains éléments de l'agriculture. Je pense que c'est incontestable. Il va y avoir des gagnants. Toutefois, l'agriculture ce n'est pas simplement une petite entreprise ici et une autre petite entreprise là sans aucun lien entre les deux. C'est une structure dynamique. Si vous amputez cet organisme d'un membre, il ne peut pas fonctionner aussi bien même si certains de ces éléments continuent à bien fonctionner ou même à prospérer.

Parlons de cas précis. Supposons que l'élevage avicole ou porcin, ou bien l'horticulture dans cette province se trouvait décimé à la suite d'un accord de libre-échange, tout d'un coup le produit brut pourrait passer de quelques centaines de millions de dollars à peut-être seulement 100 millions de dollars, peut-être plus ou peut-être moins mais cela ne s'arrête pas là. Tout d'un coup on ne vendrait que la moitié des tracteurs. Les vendeurs de matériel agricole ne feraient plus le même chiffre d'affaires car ils ne feraient plus de ventes aux éleveurs de volailles et de porcs. On ne peut pas amputer de cette façon un organisme dynamique comme l'agriculture et penser qu'il va se porter comme avant simplement parce que la production aura augmenté de 15 p. 100. Les choses ne se passent pas de cette façon.

Mr. Leblanc: A 20-year adjustment period is expected for agriculture. Twenty years is a fairly long time to make adjustments. I am talking about the overall agreement.

M. Sprague: Je ne peux pas partager votre opinion là-dessus quand on parle de 20 ans pour l'ajustement. Dans le secteur horticole, il est possible de rétablir le statut NPF seulement après 20 ans d'ajustement et seulement si on peut démontrer des effets préjudiciables sur le marché. Dans 10 ans tous les tarifs seront supprimés, grosso modo. Et c'est la situation dans laquelle nous allons nous trouver.

Expliquez-moi comment nous pouvons changer le climat afin d'avoir trois récoltes de foin ou de brocoli ou de chou de Bruxelles, etc. Ou expliquez-moi, qu'en tant qu'aviculteur je peux me contenter d'un poulailler construit en tôle avec du fil de fer pour la ventilation. Si vous me dites comment je peux le faire dans notre climat, je vous dirai comment de vastes secteurs de notre agriculture pourront faire concurrence aux États-Unis.

[Texte]

The Chairman: Thank you. I go to Mr. Langdon, please.

Mr. Langdon: Thank you, Mr. Chairman. That snapback clause, of course, as well as requiring the 10% reduction in prices, there has to be no increase in acreage for it to operate too. It is therefore even more restrictive than you have been suggesting.

I guess I am struck by the groups we have heard today, the Maritime Conference of the United Church, Printers, Co-op Atlantic, yourselves—this is the Federation of Agriculture—all raising very tough questions about this trade deal and coming down, as I read all four of those groups, very much on the negative side.

• 1715

Given this breadth of opposition in this province, what is your assessment of what your Premier is likely to do, and do you think it is important for the government of the country to take into account having full support from the Premiers across the country for a far-reaching agreement like this?

Mr. Sprague: On the first comments, you said we were coming down very strongly against... I do not want any misconceptions here. We were promised certain things. There was a lot of rhetoric about what the deal would be comprised of, and as a matter of fact I pointed out the five conditions laid out by Miss Carney to get us back to the table, to get the American and Canadian sides talking. From our standpoint the majority of those conditions were not complied with, so we are asking why there was an agreement. Why is there not a speedy dispute mechanism for, say, our potato producers, who from time to time experience these countervails?

I go back to the External Affairs Minister's comments of September 23. He said that if it was not a good deal then there would be no deal, to paraphrase him. From our standpoint it was not a good deal. It was not a good deal for certain numbers of New Brunswick farmers. There are some the jury is not in on, like the hog situation or the potato situation or the beef situation, because we do not know what an export subsidy is going to be termed as. If, for instance, it is decided that the programs I mentioned earlier are export subsidies, then they could be in jeopardy. If that is not the case, then, fine, that is a certain segment that will not have been hurt by this deal. So I want to make that clear.

I think a much better deal could have been struck. To me, what this committee and every Canadian should be asking is whether the majority of people benefit from this deal. All kidding aside, that is the bottom line on the thing. As I see it we did not benefit, and if I take Mr.

[Traduction]

Le président: Merci. Monsieur Langdon, vous avez la parole.

M. Langdon: Merci, monsieur le président. Pour l'application de l'article prévoyant le rétablissement du statu quo, en plus de l'obligation de réduire les prix de 10 p. 100, il ne peut pas y avoir non plus d'augmentation de la superficie ensemencée. Il est encore plus limitatif que ce que vous dites.

Je suis frappé de constater que tous les groupes que nous avons entendus aujourd'hui, la Conférence des Églises unies des provinces de l'Atlantique, les imprimeurs, le Co-op Atlantic, et votre Fédération de l'agriculture soulèvent tous des questions très difficiles au sujet de cette entente de libre-échange et signalent des répercussions très défavorables.

Étant donné l'envergure de l'opposition dans cette province, qu'est-ce que votre premier ministre risque de faire selon vous, et croyez-vous qu'il est important pour le gouvernement du pays de tenir compte du plein appui des premiers ministres de toutes les provinces du pays à l'égard d'un accord d'une telle envergure?

M. Sprague: Quant aux premières remarques, vous avez dit que nous sommes fortement opposés... comprenons-nous bien. On nous a promis certaines choses. On a beaucoup parlé de ce que comprendrait l'accord, et j'ai souligné les cinq conditions posées par M^{lle} Carney pour que nous revenions à la table de négociation, pour que les pourparlers reprennent entre les Canadiens et les Américains. De notre point de vue, la plupart de ces conditions n'ont pas été remplies et nous nous demandons pourquoi il y a eu un accord. Pourquoi n'y a-t-il pas de mécanisme rapide de règlement des différends, par exemple pour nos producteurs de pommes de terre, qui doivent de temps à autre faire face à des mesures compensatoires?

Je reviens aux remarques du 23 septembre du ministre des Affaires extérieures. Il a déclaré, si je peux me permettre cette paraphrase, qu'il n'y aurait pas d'accord à moins que ce ne soit un bon accord. Ce n'est pas un bon accord pour un certain nombre d'agriculteurs du Nouveau-Brunswick. Dans certains cas, par exemple dans le cas du porc, de la pomme de terre ou du bœuf, le verdict n'est pas encore connu, car nous ne savons pas ce qui sera considéré comme une subvention à l'exportation. Par exemple, s'il est jugé que les programmes dont j'ai parlé tout à l'heure sont des subventions à l'exportation, alors il pourrait y avoir danger. Dans le cas contraire, tant mieux; un certain secteur n'aura pas subi de préjudice en raison de l'accord. Je veux qu'on me comprenne bien.

Je pense qu'on aurait pu conclure un bien meilleur accord. Selon moi, la question que devrait se poser le Comité, et chaque Canadien, est de savoir si la majorité des gens profiteront de cet accord. Blague à part, c'est là le critère ultime. Selon moi, cet accord n'est pas

[Text]

Clark's words at face value then I would assume that a deal should never have been signed.

Mr. Langdon: We heard exactly the same thing from the B.C. Fruit Growers' Association and the B.C. Horticultural Council, so you are not alone in some of your questions and concerns about that.

But, yes, I would be interested in that.

Mr. Sprague: As for what our Premier is thinking on the whole thing, quite frankly I think he is going to weigh everything very, very carefully, and I believe he is concerned about the same sorts of things as I am. He is not going to make this decision lightly. I do not know, frankly, exactly what side of the issue he is going to come down on; but he is going to look at the same things as I have looked at and he is going to ask whether, from the standpoint of New Brunswick, we are going to be gross losers or gross winners in the final analysis. He is very thorough, and he is going to make sure that he knows exactly where it stands. That is why he is taking this time to make the public announcement, in my estimation.

• 1720

To the question of whether the agreement needs unanimous approval across Canada, I would have to say on the one hand certainly it is in the federal jurisdiction, but on the other hand, to implement the things that are being said in this agreement, there is no doubt about it, it crosses into provincial jurisdiction. Therefore, if he does not have their co-operation, do we have a deal? Are the Americans going to look at it and say we have a deal, if a province does not co-operate?

Mr. Ravis: Welcome, gentlemen.

We have been travelling across the country. I am from Saskatchewan, which is well known for agriculture. With a bit of mining, that is what makes us tick. So I certainly am interested in asking you a few questions, and I have enjoyed your presentation. I particularly enjoyed the way you led into your presentation, that you are not here to wave flags or get into a lot of rhetoric. I think it is the kind of presentation you have given us today that will lead to some recommendations from this committee to the Trade Negotiation Office and others.

• 1725

Let me start by touching on some of the positive aspects. You mentioned in your brief and a little while ago that you recognize secured access to the U.S. market is certainly going to have some benefits. I am just wondering what benefits there are for this province. I realize when we talk about agriculture it is as the waterfront.

Mr. Sprague: That comment was a quote from a press release to the Canadian Turkey Marketing Agency. They were looking at things on more of a global scene, and I

[Translation]

avantageux pour nous et, en interprétant littéralement les mots de M. Clark, je suppose que l'accord n'aurait jamais dû être signé.

M. Langdon: La B.C. Fruit Growers' Association et la B.C. Horticultural Council nous ont dit exactement la même chose, de sorte que vous n'êtes pas les seuls à vous poser ces questions et à avoir ces préoccupations.

Mais oui, cela m'intéresserait.

M. Sprague: Quant à ce que pense notre premier ministre provincial de toute cette chose, à vrai dire je crois qu'il va peser chaque élément extrêmement soigneusement, et je crois qu'il se préoccupe des mêmes choses que moi. Il ne prendra pas sa décision à la légère. À vrai dire, je ne sais pas de quel côté il penchera; mais il tiendra compte des mêmes facteurs que moi et il se demandera si, en dernière analyse, le Nouveau-Brunswick sera perdant ou gagnant. C'est un homme très minutieux et il prendra soin de savoir exactement où les choses en sont. J'estime que c'est pour cela qu'il prend du temps à faire une déclaration publique.

Quant à savoir si l'accord doit avoir une approbation unanime dans tout le Canada, je dois dire d'une part qu'il relève certe de la compétence fédérale, mais que d'autre part il ne fait aucun doute que la mise en oeuvre des éléments de cet accord touche à la compétence des provinces. Ainsi, sans coopération des provinces, est-ce qu'il y a un accord? Est-ce que les Américains vont dire qu'il y a un accord si l'une des provinces ne collabore pas?

M. Ravis: Messieurs, je vous souhaite la bienvenue.

Nous avons parcouru le pays. Je suis de Saskatchewan, province bien connue pour l'agriculture. C'est là notre raison d'être, avec un peu d'activité minière. Je suis donc très intéressé à vous poser quelques questions, et j'ai pris plaisir à votre exposé. J'ai particulièrement apprécié ce que vous avez dit en guise d'introduction, que vous n'êtes pas ici pour brandir le drapeau ou vous livrer à des excès de rhétorique. Je crois que ce sont des exposés comme celui que vous nous avez fait aujourd'hui qui susciteront de la part du Comité des recommandations à l'adresse du Bureau des négociations commerciales et d'autres instances.

J'aimerais mentionner pour commencer certains aspects positifs. Vous dites dans votre mémoire et vous avez dit tout à l'heure que vous reconnaissez qu'un accès sûr au marché américain aura certes des avantages. Je me demande quels sont les avantages pour cette province. Je reconnais que lorsque nous parlons d'agriculture, c'est comme la façade.

M. Sprague: Cette remarque est une citation d'un communiqué de presse de l'Office canadien de commercialisation du dindon. L'Office se plaçait d'un

[Texte]

guess I am looking at it more from a provincial perspective. Perhaps I should not have had the entire quote in there. It was in reference to the whole Canadian scene. Joe, would you like to comment a little bit on that?

Mr. Rideout: I could elaborate a little more on your question of what benefits may accrue to New Brunswick. A gentleman was alluding to the potato industry a few minutes ago. The American market is extremely important to the potato industry in this province. It is crucial. I mean, without it we just would not be anywhere. The concern we have is we have been competing and we have been progressing with our American competitors in that market, and there is no reason to believe that under the old arrangement, assuming we use the term old and new, we would not have continued to do so. What the potato industry is hoping for is that this mechanism, if put in place, would provide an opportunity to prevent these sorts of harassment countervail actions, and things that at this very minute are going on 75 miles away from here. As was outlined in the brief, the problem we have is that we do not see and—having asked them—they do not see a mechanism in that agreement now to avoid these types of harassing duties and countervails we are faced with. We may just have to go ahead and deal with them as we have traditionally done.

Mr. Ravis: Right. I am glad you touched on the harassment, because if you have listened to the news in the last while you have heard about our pork harassment in Saskatchewan—certainly potash, uranium, softwood. I mean it is unbelievable what that province has had to endure as a result of trade disputes.

Let me ask you a little more specifically, and I am thinking back now to some of the witnesses, one gentleman in particular who represented the pork industry in Alberta. We heard him say in Edmonton that for a while they were almost going week by week. While this dispute mechanism may not be the panacea, it is not going to solve all their problems, we are hearing not only from people like that but also from others that at least this is a step in the right direction. It is going to be a binding decision, there is going to be more impartiality, we are now going to have two Canadian panalists sitting on that panel and not one American judge that is looking at the situation. It is getting rid of some very, very high legal costs, and I think more importantly we are now going to have—maybe not as much speed as you gentlemen would like to see, but at least in the elements of the agreement it spells it out that within 300 to 315 days we will have a decision. Now do you consider that to be at least reasonable considering the fact this was done under a negotiation umbrella? In other words, you do not always get exactly what you want.

Mr. Sprague: Mr. Chairman, the dispute settlement mechanism still has the so-called Supreme Court judge or

[Traduction]

point de vue global, alors que je me place plutôt d'un point de vue provincial. Peut-être n'aurais-je pas dû reproduire la citation en entier. Elle portait sur l'ensemble du Canada. Joe, auriez-vous quelque chose à ajouter à ce sujet?

M. Rideout: Je pourrais développer un peu la réponse à votre question sur les avantages pour le Nouveau-Brunswick. On parlait de l'industrie de la pomme de terre tout à l'heure. Le marché américain est particulièrement important pour l'industrie de la pomme de terre de cette province. Il est vital. Sans ce marché, nous n'existerions pas. Nous avons soutenu la concurrence avec les Américains sur ce marché et nous avons fait des progrès; rien ne porte à croire que cela n'aurait pas continué en vertu des anciennes dispositions—si nous pouvons parler d'anciennes et de nouvelles dispositions. Ce que l'industrie de la pomme de terre espère, c'est que ce mécanisme, s'il est appliqué, permettra d'empêcher le harcèlement des mesures compensatoires et des choses qui se déroulent à l'instant même à 75 milles d'ici. Comme l'expose le mémoire, le problème, c'est que selon nous—et selon eux, car nous le leur avons demandé—l'accord ne comporte aucun mécanisme permettant d'éviter le harcèlement des droits et des mesures compensatoires. Nous devons peut-être continuer de traiter avec eux comme nous l'avons toujours fait.

M. Ravis: Exact. Je suis heureux que vous ayez parlé de harcèlement, car si vous avez écouté les nouvelles dernièrement, vous avez entendu parler du harcèlement sur le porc en Saskatchewan—et en tout cas sur la potasse, l'uranium, le bois tendre. Ce que cette province a dû subir en raison de différends commerciaux, est absolument incroyable.

Permettez-moi des questions un peu plus précises. Je pense à certains témoins, notamment à un monsieur qui représentait l'industrie du sport en Alberta. Il nous a dit à Edmonton que pendant un certain temps il vivait à la semaine. Ce mécanisme de règlement des différends n'est peut-être pas la panacée, il ne va pas résoudre tous les problèmes, mais beaucoup de personnes de ce genre et d'autres aussi nous disent que c'est au moins un pas dans la bonne direction. Il s'agira d'une décision exécutoire, qui sera plus impartiale, car le groupe comprendra deux membres canadiens, il ne s'agira plus d'un seul juge américain. Cela éliminera des frais juridiques extrêmement élevés, et ce qui me semble plus important, la décision sera plus rapide, bien que peut-être pas autant que vous l'auriez souhaité. Au moins, les éléments de l'accord précisent que nous aurons une décision dans un délai de 300 à 315 jours. Considérez-vous que c'est au moins raisonnable, compte tenu du fait qu'on y est arrivé par négociation? En d'autres termes, on n'obtient pas toujours exactement ce que l'on veut.

M. Sprague: Monsieur le président, le mécanisme de règlement des différends est toujours dirigé par un juge de

[Text]

whatever at the top of it. This is the final thing. It is still at the top. The conciliation is first.

• 1730

Mr. Ravis: There is an administration review where you have to—

Mr. Sprague: No, no, there are three levels. I forget the names of them right now. They are your consultation, commission and then your panel. You still have those three layers. If the outcome is not favourable to the party that feels it is being wronged, it still does not have to abide by those rules.

Mr. Ravis: Maybe I am wrong, sir, but it is my understanding that what is happening here is that we are taking the Canadian and the federal judicial review process and we are melting it into binational panel. This is where it becomes binding. In other words, you do not take it on and on and on. This is a binding decision at that level.

Mr. Sprague: From the documentation, it is not my understanding this is the end of it; the final panel decision is not the end of it, if the party so wishes. If they party says no and if they still do not agree with what the panel decision is, then this is not the end of it. They can say it should be, if it was a truly binding mechanism, but the point is that it is not. It is in the documentation. I read it the other night. They can withdraw from the agreement.

Mr. Ravis: There are four different mechanisms and I think you are referring to the countervail and anti-dump mechanism. This is a very, very important point. We in Saskatchewan see this as something that is going to do two things. The fact there is a binding dispute mechanism—this panel—is going to slow down what I call a lot of these nuisance non-tariff barriers that we have seen; for example, too much moisture in your pork exports.

The Chairman: We are out time. Would you, please?

Mr. Ravis: I am prepared to just go over it with you afterwards to show you what page it is on. I think you have a bit of a confusion in terms of the mechanism.

Mr. Sprague: I do not think so. We will have a talk after when we have some more time.

The Chairman: I will let the two of you sort it out. I thank you very much for joining us this afternoon. We are very grateful for the presentation and the discussion. Thank you kindly.

Mr. Sprague: Thank you.

The Chairman: I say to members of the committee that the bus will leave in roughly 15 minutes. Would you please check to see your luggage is on the bus. The bus is by the door by room 268. Let us not leave without your luggage, please.

[Translation]

la Cour suprême ou quelque chose d'approchant. C'est la dernière chose. C'est toujours au sommet. La conciliation vient en premier.

M. Ravis: Il existe un examen administratif où il faut. . .

M. Sprague: Non, non, il y a trois paliers. J'oublie les noms pour le moment. Il y a la consultation, la commission et puis le groupe. Il y a toujours trois paliers. Si l'issue n'est pas favorable à la partie qui s'estime lésée, elle n'est toujours pas obligée de respecter les règles.

M. Ravis: Je me trompe peut-être, monsieur, mais je crois savoir que ce qui se passe, c'est que nous prenons les mécanismes canadiens et américains d'examen judiciaire pour les fusionner en un groupe binational. C'est là que la décision devient exécutoire. En d'autres termes, on ne peut pas continuer indéfiniment. Il y a une décision exécutoire à ce palier.

M. Sprague: Si je comprends bien les documents, ce n'est pas la fin; la décision finale du groupe ne met pas un terme au processus, si la partie désire continuer. Si une partie n'est toujours pas satisfaite de la décision du groupe, ce n'est pas la fin. Il pourrait en être ainsi, si c'était un mécanisme véritablement exécutoire, mais tel n'est pas le cas. Ce n'est pas ce qu'on lit dans les documents. Je les ai lus l'autre soir. On peut se retirer de l'accord.

M. Ravis: Il y a quatre mécanismes différents, et je crois que vous parlez des mesures compensatoires et anti-dumping. C'est un point extrêmement important. Pour nous, en Saskatchewan, ce mécanisme aura deux effets. L'existence d'un mécanisme exécutoire de règlement des différends, le groupe binational, ralentira l'établissement d'un bon nombre de ces barrières non tarifaires de harcèlement que nous avons connues, par exemple trop d'humidité dans les exportations de porc.

Le président: Notre temps est écoulé. Voudriez-vous, s'il vous plaît?

M. Ravis: Je pourrai vous montrer tout à l'heure à quelle page cela se trouve. Je crois que vous êtes victime d'une certaine confusion en ce qui touche le mécanisme.

M. Sprague: Je ne le crois pas. Nous en reparlerons lorsque nous aurons plus de temps.

Le président: Je vais vous laisser vous expliquer tous les deux. Je vous remercie beaucoup de votre présence. Nous vous sommes très reconnaissants de votre exposé et de la discussion qui a suivi. Merci beaucoup.

M. Sprague: Merci.

Le président: J'informe les membres du Comité que l'autobus partira dans une quinzaine de minutes. Veuillez vous assurer que vos bagages sont dans l'autobus. L'autobus se trouve près de la porte de la pièce 268. S'il vous plaît, ne partez pas sans vos bagages.

[*Texte*]

The meeting is adjourned.

[*Traduction*]

La séance est levée.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Canadian Government Publishing Centre,
Supply and Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Centre d'édition du gouvernement du Canada,
Approvisionnement et Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9

WITNESSES

From G.M.L. Shirt Co. Ltd.:

Jean-Marc Lafontaine, President.

From the Canadian Printing Industries Association:

Willy Cooper, President;

Don Eisner, President, Lunenberg Printing;

Massimo Bergamini, Director, Government Relations.

From Co-op Atlantic:

Sidney Pobihushchy, First Vice-President;

Tom Webb, Manager, Corporate Services Division.

From the New Brunswick Federation of Agriculture:

Malcolm Sprague, President.

TÉMOINS

De G.M.L. Shirt Co. Ltd.:

Jean-Marc Lafontaine, président.

De la Canadian Printing Industries Association:

Willy Cooper, président;

Don Eisner, président (Lunenberg Printing);

Massimo Bergamini, directeur, Relations avec le gouvernement.

De Co-op Atlantic:

Sidney Pobihushchy, premier vice-président;

Tom Webb, directeur, Division des services corporatifs.

De la Fédération d'agriculture du Nouveau-Brunswick:

Malcolm Sprague, président.

C 11
E 91

1
2
3

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 57

Wednesday, December 2, 1987
Charlottetown, P.E.I.

Chairman: William C. Winegard

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 57

Le mercredi 2 décembre 1987
Charlottetown (Î.-P.-É.)

Président: William C. Winegard

*Minutes of Proceedings and Evidence of the
Standing Committee on*

External Affairs and International Trade

*Procès-verbaux et témoignages du Comité
permanent des*

Affaires étrangères et du commerce extérieur

RESPECTING:

Pursuant to Standing Order 96(2) consideration of
the Canada-U.S. Free Trade Agreement tabled in
the House of Commons on October 5, 1987

CONCERNANT:

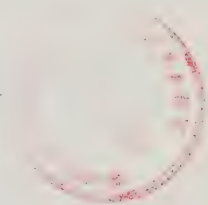
En vertu de l'article 96(2) du Règlement, étude de
l'Accord de libre-échange entre le Canada et les
États-Unis déposé à la Chambre des communes le 5
octobre 1987

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



Second Session of the Thirty-third Parliament,
1986-87

Deuxième session de la trente-troisième législature,
1986-1987

STANDING COMMITTEE ON EXTERNAL AFFAIRS
AND INTERNATIONAL TRADE

Chairman: William C. Winegard

Vice-Chairman: Clément Côté

Members

Warren Allmand
Lloyd Axworthy
Bill Blaikie
Howard Crosby
Girve Fretz
Steven Langdon
Bill Lesick
Don Ravis
John Reimer—(11)

(Quorum 6)

Maija Adamsons

Clerk of the Committee

COMITÉ PERMANENT DES AFFAIRES
ÉTRANGÈRES
ET DU COMMERCE EXTÉRIEUR

Président: William C. Winegard

Vice-président: Clément Côté

Membres

Warren Allmand
Lloyd Axworthy
Bill Blaikie
Howard Crosby
Girve Fretz
Steven Langdon
Bill Lesick
Don Ravis
John Reimer—(11)

(Quorum 6)

Le greffier du Comité

Maija Adamsons

MINUTES OF PROCEEDINGS

WEDNESDAY, DECEMBER 2, 1987
(89)

[Text]

The Standing Committee on External Affairs and International Trade met, in Charlottetown, at 9:03 o'clock a.m., this day, the Chairman, William C. Winegard, presiding.

Members of the Committee present: Warren Allmand, Howard Crosby, Girve Fretz, Steven Langdon, Bill Lesick, Don Ravis, John Reimer, William C. Winegard.

Acting Members present: David Dingwall for Lloyd Axworthy and Nic Leblanc for Clément Côté.

In attendance: From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade: Luc Rainville, Committee Researcher. *Barbara Arneil, Liberal Staff Representative. Judy Giroux, N.D.P. Staff Representative. James McIlroy, P.C. Staff Representative.*

Witnesses: From the National Farmers Union: Gordon Vessey, Regional Coordinator. *John Robinson. From the P.E.I. Egg Commodity Marketing Board:* Eldred Simmons, Chairman; Alvin MacDonald, Manager. *From Vidéo Atlantique:* Jack McAndrew, President and Chief Executive Officer. *From the Atlantic Provinces Chamber of Commerce:* Jeanne Geldart, President and Chief Executive Officer. *From the Summerside Chamber of Commerce:* Emerson Gennis, General Manager. *From the P.E.I. Potato Marketing Board:* Leslie MacKay, Chairman; Don Anderson, General Manager.

Pursuant to Standing Order 96(2) the Committee resumed consideration of the Canada-U.S. Free Trade Agreement tabled in the House of Commons on October 5, 1987.

Gordon Vessey, from the National Farmers Union, made a statement. John Robinson made a statement. Eldred Simmons and Alvin MacDonald, from the Egg Marketing Board made statements. The witnesses answered questions.

Jack McAndrew, from Vidéo Atlantique, made a statement and answered questions.

Jeanne Geldart, from the Atlantic Provinces Chamber of Commerce and Emerson Gennis, from the Summerside Chamber of Commerce, each made a statement and answered questions.

Leslie MacKay, from the P.E.I. Potato Marketing Board, made a statement and with Don Anderson answered questions.

PROCÈS-VERBAL

LE MERCREDI 2 DÉCEMBRE 1987
(89)

[Traduction]

Le Comité permanent des affaires étrangères et du commerce extérieur se réunit, aujourd'hui à 9 h 03, à Charlottetown, sous la présidence de William C. Winegard, (président).

Membres du Comité présents: Warren Allmand, Howard Crosby, Girve Fretz, Steven Langdon, Bill Lesick, Don Ravis, John Reimer, William C. Winegard.

Membres suppléants présents: David Dingwall remplace Lloyd Axworthy; Nic Leblanc remplace Clément Côté.

Aussi présents: Du Centre parlementaire pour les affaires étrangères et le commerce extérieur: Luc Rainville, chargé de recherche du Comité. *Barbara Arneil, déléguée du personnel du parti libéral. Judy Giroux, déléguée du personnel du parti néo-démocrate. James McIlroy, délégué du personnel du parti conservateur.*

Témoins: Du Syndicat national des cultivateurs: Gordon Vessey, coordinateur régional. *John Robinson. Du P.E.I. Egg Commodity Marketing Board:* Eldred Simmons, président; Alvin MacDonald, directeur. *De Vidéo Atlantique:* Jack McAndrew, président-directeur général. *De la Chambre de commerce des provinces de l'Atlantique:* Jeanne Geldart, président-directeur général. *De la Chambre de commerce de Summerside:* Emerson Gennis, directeur général. *Du P.E.I. Potato Marketing Board:* Leslie MacKay, président; Don Anderson, directeur général.

Conformément aux dispositions du paragraphe 96(2) du Règlement, le Comité examine de nouveau l'accord de libre-échange entre le Canada et les États-Unis, document déposé sur la Table de la Chambre des communes le 5 octobre 1987.

Gordon Vessey, du Syndicat national des cultivateurs, fait une déclaration. John Robinson fait une déclaration. Eldred Simmons et Alvin MacDonald, du Egg Marketing Board, font des déclarations. Les témoins répondent aux questions.

Jack McAndrew, de Vidéo Atlantique, fait une déclaration et répond aux questions.

Jeanne Geldart, de la Chambre de commerce des provinces de l'Atlantique, et Emerson Gennis, de la Chambre de commerce de Summerside, font chacun une déclaration et répondent aux questions.

Leslie MacKay, du P.E.I. Potato Marketing Board, fait une déclaration, puis lui-même et Don Anderson répondent aux questions.

At 12:05 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

À 12 h 05, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

Richard Dupuis
Committee Clerk

Greffier de Comité
Richard Dupuis

EVIDENCE

*[Recorded by Electronic Apparatus]**[Texte]*

Wednesday, December 2, 1987

• 0900

The Chairman: Pursuant to Standing Order 96.(2) the committee will resume consideration of the Canada-U.S. Free Trade Agreement as tabled in the House of Commons on October 5, 1987. I always begin our sessions by reminding everyone that this is a House of Commons committee. It is subject to all the rules, decorum, and conventions that prevail in the House. Meetings are not open to television or recording devices. Fifty percent of the slots today, as every day, have been filled by the opposition parties and fifty percent by the government party. We ask each group of witnesses to confine their remarks to 10 to 20 minutes so that we might have time for discussion.

We welcome this morning from the National Farmers Union Mr. Gordon Vessey, and as an individual, Mr. John Robinson. From the Egg Marketing Board we have Mr. Simmons, who is chairman of the board, and Mr. Haneveld, who is the senior representative for P.E.I. So we welcome all of you.

Mr. Gordon Vessey (Regional Co-ordinator, National Farmers Union): As regional co-ordinator of the National Farmers Union, I welcome the opportunity to participate with this panel and to express the concerns of farmers to the Standing Committee on External Affairs and International Trade on the subject that the Canada-U.S. Free Trade Agreement.

Our position is that free trade with the U.S. spells disaster for Canadian farm families. Considering the interests of farm families, we would find absolutely no redeeming feature in this agreement. As difficult as the farm situation has been for the past decades, it will seem mild compared to what is on the horizon for us when our major policy decisions will be made not in Ottawa but in Washington, and according to the interests of the American capital.

We will confine our remarks today to a consideration of the ways in which the various farm commodities will be affected by the bilateral free trade agreement.

Dairy: Many farmers have had the notion that the Canadian dairy industry has been so well protected by a strong supply-management system that it would not be affected by this trade agreement. A point, however, which has been seriously overlooked is that the dairy industry has operated with a high degree of dependency on many tariff and non-tariff measures. As well, the dairy industry has been protected by the legislation of individual

TÉMOIGNAGES

*[Enregistrement électronique]**[Traduction]*

Le mercredi 2 décembre 1987

Le président: En vertu de l'article 96.(2) du Règlement, le Comité reprend l'étude de l'accord de libre-échange entre le Canada et les États-Unis déposé à la Chambre le 5 octobre 1987. Je débute toujours nos sessions en rappelant à tout le monde que nous sommes un comité de la Chambre des communes et donc assujettis à tous les règlements, règles de conduite et conventions en vigueur à la Chambre. Les caméras de télévision ou les appareils d'enregistrement ne sont pas autorisés à nos réunions. Comme tous les jours, la moitié des témoins ont été choisis par l'opposition et la moitié par le gouvernement. Nous demandons à chaque groupe de consacrer de 10 à 20 minutes à ses déclarations de manière à ce que nous ayons le temps de poser des questions.

Nous accueillons ce matin M. Gordon Vessey, du Syndicat national des cultivateurs, et M. John Robinson, à titre personnel. De l'Office de commercialisation des oeufs, nous entendrons M. Simmons, président du Conseil d'administration et M. Haneveld, représentant principal pour l'Île-du-Prince-Édouard.

M. Gordon Vessey (coordonnateur régional, Syndicat national des cultivateurs): A titre de coordonnateur régional du Syndicat national des cultivateurs, je suis heureux de prendre part à cette tribune et d'exprimer les préoccupations des agriculteurs au Comité permanent des Affaires étrangères et du commerce international au sujet de l'accord de libre-échange entre le Canada et les États-Unis.

Nous sommes d'avis que le libre-échange avec les États-Unis laisse présager un désastre pour les familles agricoles canadiennes. Considérant les intérêts des familles agricoles, nous ne trouvons aucun élément positif dans cet accord. Tout aussi difficile qu'ait été la situation agricole au cours des dernières décennies, elle paraîtra aisée par rapport à ce qui nous attend à l'horizon quand nos grandes décisions de politique se prendront non pas à Ottawa mais à Washington, et en fonction des intérêts des capitaux américains.

Nous limiterons nos remarques de ce matin à une considération de la manière dont les divers produits agricoles seront touchés par l'accord de libre-échange bilatéral.

Produits laitiers: de nombreux agriculteurs avaient l'impression que l'industrie laitière canadienne était si bien protégée par un solide régime de gestion de l'offre qu'elle ne serait pas touchée par cet accord commercial. Mais un fait dont on n'a nullement tenu compte est que l'industrie laitière dépend fortement de nombreuses mesures tarifaires et non tarifaires. De plus, elle a été protégée par les lois provinciales limitant les imitations de

[Text]

provinces with respect to the limitation of imitation dairy products. It is these which enable the Canadian Dairy Commission to function in a relatively healthy manner. Any form of tampering with these props will result in an erosion of the degree order, which has been evident in the dairy industry.

• 0905

The trade agreement proposes the phasing out of tariffs on yoghurt and ice cream. While it is promised that these products will be added to the import control list, there is no assurance that an import level will be imposed which would save the supply management program. It is clear that the imported products would be priced less than Canadian products, resulting in the lowering of our prices. This will mean an erosion of the price-setting functions of milk marketing agencies and lower returns to the producers. One dairy processing plant in the U.S., with unregulated cheap raw product and non-unionized workers, could easily flood our yoghurt and ice cream markets.

Under the section "Quantitative Restrictions" the agreement indicates that as a goal neither the U.S. nor Canada will maintain or introduce import or export restrictions. Canadian milk production is very vulnerable in an open-border situation without import controls. If, for example, Wisconsin, Minnesota and Washington dairy farmers increase their production by 2%, then every dairy farmer in Canada will be bankrupt.

Poultry and eggs: The bilateral free trade agreement removes the tariff on poultry and eggs but retains the import quota. The quotas are slightly raised; for example, the import quota for chickens will be raised from the present 6.3% of the Canadian domestic production to 7.5% for each year after the commencement of the agreement on January 1, 1989. The import quota for turkey and turkey products will be increased from 2% to 3.5%. The import quota on eggs will be increased to 2.988%. On the surface it may seem that these increases are not significant, but they represent the amounts by which Canadian farmers will have to decrease their production or freeze expansion.

In the long run it is expected that eggs and poultry will come under the terms of the agreement by which import and export quotas will be eventually eliminated. At present the two largest American egg-producing companies are able to produce as many eggs as all the egg farmers in Canada. With the removal of a few restrictions, it would not take long to eliminate the Canadian farmers who are involved in this commodity.

Red meats: Red meat exports to the United States have been presented as the major plus factor in the free trade agreement. The primary advantages Canadian producers

[Translation]

produits laitiers. Ce sont ces lois qui permettent à la Commission canadienne du lait de fonctionner de manière relativement saine. Toute altération de ces soutiens résultera en une érosion de l'ordre qui existait dans l'industrie laitière.

L'accord de libre-échange prévoit l'abolition graduelle des droits de douane sur le yogourt et la crème glacée. Même si l'on promet que ces produits s'ajouteront à la liste des contrôles à l'importation, il n'y a aucune garantie qu'un niveau d'importation sera établi afin de sauvegarder le programme de gestion de l'offre. Il est clair que les produits importés seront moins chers que les produits canadiens, ce qui se traduirait par une baisse de nos prix. Cela entraînera une érosion des fonctions d'établissement des prix des offices de commercialisation du lait ainsi qu'une diminution des bénéfices des producteurs. Une usine laitière américaine, faisant appel à un produit brut peu coûteux et à des travailleurs non syndiqués, pourrait facilement inonder nos marchés de yogourt et de crème glacée.

Dans l'article sur les restrictions quantitatives, l'accord indique que ni le Canada ni les États-Unis ne chercheront à maintenir ou à implanter des restrictions à l'importation ou à l'exportation. La production de lait au Canada est très vulnérable si les frontières sont ouvertes sans contrôles à l'importation. Si, par exemple, les producteurs laitiers du Wisconsin, du Minnesota et de l'État de Washington augmentent leur production de 2 p. 100, tous les producteurs laitiers canadiens seront acculés à la faillite.

Volaille et oeufs: L'accord de libre-échange bilatéral abolit les droits de douane sur la volaille et les oeufs, mais maintient les contingents à l'importation. Ces contingents sont légèrement majorés; ainsi le contingent sur le poulet passera du niveau actuel de 6,3 p. 100 de la production intérieure canadienne à 7,5 p. 100 pour chacune des années qui suivront l'entrée en vigueur de l'entente, le 1^{er} janvier 1989. Le contingent à l'importation de dinde et de produits de la dinde passera de 2 à 3,5 p. 100. Pour les oeufs, le contingent passera à 2,988 p. 100. De prime abord, ces hausses ne paraissent pas significatives, mais les agriculteurs canadiens devront réduire d'autant leur production ou freiner leur expansion.

A long terme, les oeufs et la volaille seront éventuellement visés par les modalités de l'accord prévoyant l'élimination des contingents à l'importation et à l'exportation. A l'heure actuelle, les deux plus grandes sociétés américaines productrices d'oeufs sont en mesure de produire autant d'oeufs que le font tous les producteurs d'oeufs du Canada. Il suffirait d'abolir quelques restrictions pour éliminer rapidement les agriculteurs canadiens engagés dans ce secteur.

Viande rouge: Les exportations de viande rouge aux États-Unis ont été présentées comme le plus important facteur positif de l'accord de libre-échange. Les

[Texte]

currently have in red meat exports to the U.S. result from low feed grain prices and the devalued exchange rate on the Canadian dollar. Last year hog farmers had net exports to the U.S. of more than \$600 million, while cattle producers had surpluses of \$300 million. On the other hand, hog producers lost about \$130 million last year as a result of the U.S. countervailing duties. With the agreement the 4.39¢-per-pound countervail on live hogs remains. There is no assurance that the value of the dollar will remain as it is at present. As well, with very little negotiation we could find our Canadian markets swamped by cheap American meat.

Fruit and vegetables: There seems to be a full consensus that fruit and vegetable growers will be ruined by the agreement. Canada's growing season is short. Survival of this sector over the years has been achieved through a system of seasonal tariffs that go into effect when the Canadian crops are being harvested. Under the free trade deal these seasonal tariffs would be phased out over 10 years. Without such tariff protection the Canadian market will be flooded with cheaper surplus produce by the time their crops come to market. Potato farmers could easily be put out of business as large buyers who control the market on both sides of the border find it in their interest to cut off Canadian suppliers.

• 0910

On behalf of farm families who are clearly being sold down the drain by the Canada-U.S. Free Trade Agreement, the National Farmers Union most strongly and urgently recommends that the Standing Committee on External Affairs and International Trade convey to the Parliament of Canada that this deal must stop and that no other such bilateral trade deal with the U.S. should be entertained. We insist that a federal election be called on the free trade issue.

If we trade off our family-based agriculture, we will have lost for all time the capacity to control our food production. We will have irreversibly removed Canadian farm families from the land. We insist that instead of entering a free trade deal designed to eliminate farm families, the Canadian government should be vigorously promoting the formation of new supply management systems and strengthening those which already exist. Thank you very much.

Mr. John Robinson (Individual Presentation): Thank you, Mr. Chairman, committee members, ladies and gentlemen. I welcome the opportunity to present my

[Traduction]

principaux avantages dont disposent actuellement les producteurs canadiens dans le domaine des exportations de viande rouge aux États-Unis résultent du fait que les prix des céréales fourragères sont moins élevés au Canada qu'aux États-Unis et que le dollar canadien s'est déprécié. L'an dernier, les éleveurs de porcs ont réalisé des exportations nettes de plus de 600 millions de dollars aux États-Unis, et les éleveurs de boeufs, des exportations nettes de 300 millions de dollars. Par contre, les éleveurs de porcs ont perdu environ 130 millions de dollars l'an dernier, par suite des droits compensateurs américains. En vertu de l'accord, ces droits de 4,39¢ la livre demeurent dans le cas des porcs sur pied. Il n'existe aucune garantie que la valeur du dollar se maintiendra à son niveau actuel. De plus, il suffirait de peu pour que nos marchés soient inondés de viande américaine à bon marché.

Fruits et légumes: Tous semblent s'entendre pour dire que les producteurs de fruits et légumes seront ruinés par l'accord. La saison de culture est courte au Canada. Au fil des années, la survie de ce secteur a été assurée par un régime de droits de douane saisonniers qui prennent effet quand les produits canadiens sont récoltés. En vertu de l'accord de libre-échange, l'abolition de ces droits serait échelonnée sur dix ans. Sans cette protection douanière, le Canada sera inondé par des produits excédentaires peu coûteux quand les produits canadiens arriveront sur le marché. Les producteurs de pommes de terre pourraient facilement être évincés si les grands acheteurs qui contrôlent les marchés des deux côtés de la frontière ont intérêt à se débarrasser des fournisseurs canadiens.

Au nom des familles agricoles canadiennes qui se font clairement rouler par l'accord de libre-échange entre le Canada et les États-Unis, le Syndicat national des cultivateurs recommande très fortement et de toute urgence au Comité permanent des affaires étrangères et du commerce extérieur de dire au Parlement du Canada que cette entente ne doit pas être conclue et qu'aucun accord bilatéral de ce genre ne doit être négocié avec les États-Unis. Nous insistons pour que des élections fédérales soient déclenchées et que l'enjeu de ces élections soit le libre-échange.

Si nous abandonnons notre agriculture familiale, nous aurons perdu pour toujours la capacité de contrôler notre production alimentaire. Nous aurons chassé pour toujours les familles d'agriculteurs. Nous insistons pour que, au lieu de conclure un accord de libre-échange visant à éliminer les familles d'agriculteurs, le gouvernement canadien favorise vigoureusement la création de nouveaux régimes de gestion de l'offre et la consolidation de ceux qui existent déjà. Merci beaucoup.

M. John Robinson (à titre individuel): Je vous remercie beaucoup, monsieur le président, mesdames et messieurs. Je suis heureux de pouvoir exprimer mon

[Text]

views on the proposed free trade agreement. I had a difficult time reaching a final opinion to present to you today.

I am part of a family business that grows and markets P.E.I. potatoes. As with the majority of other P.E.I. producers, our most stable and important markets are in the central Canadian provinces of Ontario and Quebec. P.E.I. ships about 10,000 van loads annually to this market alone. That represents much more than half our total shipments.

Access to low-cost transportation is crucial, since potatoes are bulky and relatively low-priced. Most of the annual 10,000 loads to central Canada are transported by trucks that have come to the Maritimes loaded with high-priced manufactured goods from Quebec and Ontario. These high-priced value-added goods can afford to pay higher freight costs. Since the transportation industry has received a good inbound freight rate, it can afford to haul potatoes back to central Canada at a lower rate in a so-called back-haul situation. This is a well-balanced transportation system.

At the same time, P.E.I. ships 2,000 to 4,000 van loads per year to markets in the eastern U.S. This quantity fluctuates from year to year depending on such factors as the size of the U.S. crop, availability of transportation, and most importantly the relative value of U.S. and Canadian currency.

I became quite interested when the concept of free trade began to be discussed again a year or two ago. To me free trade meant guaranteed unimpeded access to markets. This would mean no more threat of U.S. countervail or anti-dumping duties. It also meant identical grade and quality standards in both countries and within all provinces and states in both countries. It meant removal of all individual state and provincial non-tariff barriers.

At that point my concern was if I wanted to give U.S. producers unimpeded access to my principal central Canadian markets in trade for me gaining unimpeded access to the U.S. market. I concluded that P.E.I. would lose most of its central Canadian market and possibly gain a bit of the U.S. market. How quickly this happened would depend on currency exchange rates.

Our Canadian market is protected from U.S. imports by the weak Canadian dollar, higher Canadian grade and quality standards and a 35¢ per hundredweight tariff. We are able to participate in the U.S. market because of our high quality standards and the strong U.S. dollar. Both situations change as the currencies come together. U.S.

[Translation]

point de vue sur l'accord de libre-échange proposé. J'ai eu du mal à me faire une idée là-dessus.

Je fais partie d'une entreprise familiale qui cultive et commercialise des pommes de terre à l'Île-du-Prince-Édouard. Tout comme pour la majorité des autres producteurs de l'Île, nos marchés les plus stables et les plus importants se trouvent dans les provinces du centre du Canada, soit en Ontario et au Québec. L'Île-du-Prince-Édouard y expédie chaque année environ 10,000 camions de pommes de terre, ce qui représente plus de la moitié de toutes nos expéditions.

L'accès à des services de transport à bon marché est crucial, puisque les pommes de terre prennent de l'espace et sont relativement peu coûteuses. La plupart des 10,000 chargements annuels vers le centre du Canada sont transportés dans des camions qui viennent dans les Maritimes chargés de biens manufacturés coûteux fabriqués au Québec et en Ontario. Ces biens coûteux pour lesquels la valeur ajoutée est élevée peuvent se permettre des frais de transport élevés. Étant donné que l'industrie du transport a reçu un bon tarif à l'aller, elle peut ramener des pommes de terre au centre du Canada à un tarif inférieur. Ce système de transport est bien équilibré.

Par ailleurs, l'Île-du-Prince-Édouard expédie tous les ans de 2,000 à 4,000 chargements vers les marchés de l'est des États-unis. Ces quantités varient d'année en année et dépendent de divers facteurs comme l'importance des récoltes américaines, la disponibilité des transporteurs et surtout la valeur relative des monnaies américaine et canadienne.

Mon intérêt a été piqué quand on a commencé à parler de libre-échange il y a un an ou deux. Pour moi, le libre-échange signifiait un accès garanti et sans entrave aux marchés. Autrement dit, aucune menace de droits de contrepartie ou de droits anti-dumping de la part des États-Unis. Cela signifiait aussi des normes de classement et de qualité identiques dans les deux pays et dans toutes les provinces et tous les États des deux pays. Cela signifiait l'abolition de toutes les barrières non tarifaires imposées par les provinces et les États.

À ce moment-là, ce qui m'inquiétait, c'était de savoir si je voulais donner aux producteurs américains un accès illimité à mes grands marchés du centre du Canada en échange d'un accès illimité au marché américain. J'ai conclu que l'Île-du-Prince-Édouard perdrait la plus grande partie de son marché du centre du Canada et élargirait peut-être un peu son marché américain. La vitesse avec laquelle cette situation se produirait dépendrait des taux de change.

Notre marché canadien est protégé des importations américaines par la faiblesse du dollar canadien, des normes de classement et de qualité plus élevées et un droit de douane de 35¢ du quintal. Nous pouvons exporter sur le marché américain en raison de nos normes de qualité élevées et de la vigueur du dollar

[Texte]

imports will capture more of the Canadian market and P.E.I. will have less of this market.

[Traduction]

américain. Les deux situations changeront si le cours des deux monnaies se rapproche. Les importations américaines accapareront la plus grande partie du marché canadien et l'Île-du-Prince-Édouard perdra une part de ce marché.

• 0915

As we ship less product to central Canada, manufactured goods from that region will become more expensive in our region, since there will be no more back-haul for those 10,000 trucks that now come into the region loaded with evaluated goods. However, American manufactured goods will then be much cheaper for us to import, which will mean more empty U.S. trucks looking for a back-haul, which will give us low-cost transportation to the U.S.. Thus, even with a lower U.S. dollar we can continue shipping some product to the U.S.

So after going through that line of reasoning, I decided that under a free trade agreement P.E.I. would lose its traditional stable central Canadian market, the Canadian consumer would be purchasing lower-quality U.S. potatoes, Ontario and Quebec would lose the maritime market for 10,000 loads of manufactured goods annually, and P.E.I. would gain a bit of the eastern U.S. market—an overall loss for Canada and a gain for the U.S. I decided to oppose free trade. Now that was a year ago.

Now I find the free trade deal is not a free trade deal at all. The elimination of tariffs will make it easier for American product to move into my central Canadian markets. I will gradually lose those traditional markets as currencies come together. Central Canadian manufactured goods will cost more to ship to the Maritimes, and we will lose market share to U.S. goods.

I will have access to lower-cost trucks to ship my product to markets in the eastern U.S. Big deal. I will still be faced with the threat of U.S. countervail and anti-dumping duties. I will still be faced with individual state harassment and non-tariff barriers. My overall financial situation will worsen.

Two important factors are frequently being missed in the current free trade fever. The present currency exchange rates are hiding the fact that it is more expensive to operate in Canada than in the U.S. Secondly, these currencies will come together. The U.S. might even force this to happen. How will our ability to participate in the U.S. market look then? How will the U.S. ability to dominate Canadian markets look then?

Comme nous expédierons moins de produits vers le centre du Canada, les biens manufacturés de cette région coûteront plus cher dans la nôtre, puisque les 10,000 camions qui viennent chez nous chargés de biens manufacturés retourneront vides. Toutefois, les biens manufacturés américains importés nous coûteront moins cher, ce qui signifiera plus de camions américains vides à la recherche d'un chargement au retour et, de ce fait, une baisse des frais de transport vers les États-Unis. Par conséquent, même si le cours du dollar américain diminue, nous pouvons continuer d'expédier une partie de nos produits vers les États-Unis.

Après tout ce raisonnement, j'ai conclu que, en cas de libre-échange, l'Île-du-Prince-Édouard perdrait une partie de son marché traditionnel du centre du Canada, que les consommateurs canadiens achèteraient des pommes de terre américaines de qualité inférieure, que l'Ontario et le Québec perdraient chaque année le marché des Maritimes pour 10,000 chargements de biens manufacturés et que l'Île-du-Prince-Édouard élargirait un peu sa part du marché de l'est des États-Unis—soit une perte globale pour le Canada et un gain pour les États-Unis. J'ai décidé de m'opposer au libre-échange. C'était il y a un an.

Maintenant, je me rends compte que l'accord de libre-échange n'est pas du tout un accord de libre-échange. L'élimination des droits de douane facilitera l'entrée des produits américains sur mes marchés du centre du Canada. Je perdrai peu à peu ces marchés traditionnels à mesure que les monnaies se rapprocheront. Les biens manufacturés canadiens coûteront plus cher à transporter dans les Maritimes et nous perdrons une part du marché, qui ira aux biens manufacturés américains.

J'aurai accès à des camions qui coûteront moins cher pour transporter mon produit vers les marchés de l'est des États-Unis. La belle affaire! Je devrai toujours subir la menace des droits compensateurs et des droits anti-dumping américains. Je serai toujours gêné par les tracasseries et les barrières non tarifaires des États. Ma situation financière globale s'empirera.

Deux facteurs importants sont souvent oubliés dans la fièvre actuelle du libre-échange. Les taux de change actuels masquent le fait qu'il coûte plus cher de faire des affaires au Canada qu'aux États-Unis. Deuxièmement, les monnaies vont se rapprocher. Les États-Unis pourraient même forcer la note. Dans quelle mesure pourrions-nous participer au marché américain à ce moment-là? Dans quelle mesure les États-Unis pourront-ils dominer les marchés canadiens?

[Text]

Mr. Chairman, I urge you to recommend that the government not enter into this proposed free trade agreement. Thank you.

Mr. Eldred Simmons (Chairman of the Board, P.E.I. Egg Commodity Marketing Board): I would like to thank you for allowing the P.E.I. Egg Commodity Marketing Board to be here today, and I will call on our manager to read the report.

Mr. Alvin MacDonald (Manager, P.E.I. Egg Commodity Marketing Board): First of all, there are so many viewpoints on the so-called free trade philosophy today, and also on the various directions it could take. I think first and foremost we should do an analysis of what we want in agriculture for the next century, and how to best achieve this goal in Canada, North America and internationally in other hemispheres in a practical, sensible, long-term agriculture strategy.

In relation to trade to the United States there are two main approaches. Open borders is number one. Number two is organized approaches to agricultural trade that would enhance the agricultural situation in both countries. That is the generality of our viewpoint.

I am just going to comment on a few things here in the brief. If you want to get into some rules situations, I think that I first should say that in a meeting with an MP a few months ago he made the comments about the fact that there were only four farmers in every hundred people in Canada. I do not know if he was expressing his feelings or if he knew the general situation, but I can tell you a lot more than four farmers are getting the benefits from agriculture in this country.

• 0920

In this brief I have statistical figures for a 20% factor used as a generality for determining the indirect value of agriculture to our economy. If these figures are correct, it comes to almost one-quarter of the GNP both directly and indirectly. That may seem like a lot, but when you look at the involvement of agriculture and the sectors that benefit from it, it may not be out very much.

Taking all goods-producing industries in this country and the goods-servicing industries which live off all these goods industries, including agriculture, forestry and fishing, a third or a little less than a third of the GNP goes to these goods-producing industries, whereas two-thirds are benefactors to the servicing industries. This goes to show just how many people rely on the goods-producing industries in this country. If we are going to pursue these industries, I think we have to accept the fact that we cannot just have open borders. It appears that the free trade agreement has not gone in that direction.

[Translation]

Monsieur le président, je vous exhorte à recommander au gouvernement qu'il ne signe pas l'accord de libre-échange proposé. Merci.

M. Eldred Simmons (président du conseil, Office de commercialisation des oeufs de l'Île-du-Prince-Édouard): Je vous remercie d'avoir invité l'Office de commercialisation des oeufs de l'Île-du-Prince-Édouard à venir ici aujourd'hui et je demanderai à notre directeur de lire notre rapport.

M. Alvin MacDonald (directeur, Office de commercialisation des oeufs de l'Île-du-Prince-Édouard): Les points de vue sont très nombreux au sujet de la soi-disant philosophie du libre-échange et des diverses orientations qu'elle peut prendre. D'abord et avant tout, nous devrions définir ce que nous voulons en agriculture au cours du prochain siècle et comment atteindre ce but au Canada, en Amérique du Nord et dans les autres hémisphères, au moyen d'une stratégie agricole à long terme pratique et sensée.

Pour ce qui est du libre-échange avec les États-Unis, deux voies sont possibles. La première consiste à ouvrir les frontières. La seconde, à recourir à des stratégies organisées en matière de commerce agricole de manière à améliorer la situation de l'agriculture dans les deux pays. Voilà en gros notre point de vue.

J'apporterai simplement quelques précisions à certains aspects de notre mémoire. Généralement parlant, j'indiquerai d'abord que, au cours d'une réunion avec un député fédéral il y a quelques mois, ce dernier a déclaré qu'il n'y avait que quatre agriculteurs sur 100 personnes au Canada. Je ne sais pas s'il exprimait son opinion personnelle ou s'il connaissait la situation générale, mais je peux vous assurer que beaucoup plus que quatre agriculteurs sur 100 personnes profitent de l'agriculture dans ce pays.

Dans le mémoire, je donne des statistiques selon lesquelles la valeur indirecte de l'agriculture dans notre économie se chiffre en gros à 20 p. 100. Si ces chiffres sont corrects, ils représentent presque le quart du PNB, directement et indirectement. Cela peut sembler beaucoup, mais quand on examine la participation de l'agriculture dans les secteurs qui en profitent, on voit que ce n'est pas beaucoup.

Considérant toutes les industries productrices de biens dans ce pays, et toutes les industries de services qui dépendent des industries de production, dont l'agriculture, les forêts et la pêche, on s'aperçoit que le tiers ou un peu moins du tiers du PNB provient des industries de production et les deux tiers des industries de services. Cela donne une idée du nombre de personnes qui dépendent des industries de production au Canada. Si nous voulons maintenir ces industries, nous devons accepter le fait que nous ne pouvons nous contenter de frontières ouvertes. Il semble que l'accord de libre-échange ne va pas dans cette direction.

[Texte]

I think we should list some other concerns because of the approach to standardizing industries under what they call "harmonization of grades". We ran into that situation in the egg industry. We found the direction this could lead. We see a similar situation developing in the fish industry today. The harmonization of some industries might work; in others it would cost us many millions of dollars and is very dangerous.

I do not want to get into the details. You have copies of both briefs on this matter and I will leave it at that. I will not go into statistics because there are a lot of them, but I want to go into agriculture in general.

Mr. Chairman, I think we ought to look at the international market, not just the American market. We are dealing with people in the United States who are producers of surplus products. If anybody in agriculture today thinks that five years down the road, with a free trade agreement, the situation is going to be the same as today, they are dreaming. It is not.

A businessman from the United States told me that in a few years we will not be able to sell a peck of wheat unless there is a crop failure somewhere in the world. Third World countries are trying to develop their own industries; you cannot blame them. The consequence is going to be other alternatives for agriculture. I am sure Canadian and American farmers are going to be looking at that.

If we are going to achieve real success on the international market, I think we have to look at countries which need some of our goods and are re-using some of their goods. Japan is an example.

I think we made a big mistake in GATT in the approaches to international trade. We were seeing what we could bargain for and not looking at where the industries bargained were going. If we looked a little closer at what we can afford to deal with and used that approach, I think we could gain a lot more than the bargaining process is going to gain us in GATT.

The subsidies in both countries are great. They are just as great in the United States as they are in our country. If we think we can compete on the international market, we cannot. Australia found this in the egg industry. The subsidies alone destroyed supply management in Australia. We can only compete in those markets we can afford to sell on.

There has to be a new approach taken in the GATT, gentlemen. I do not want to go into details—the approach has to be generalized into what we can afford to trade and

[Traduction]

Nous devrions dresser la liste d'autres préoccupations découlant de la volonté de normaliser les industries, en vertu de ce qu'on appelle l'«harmonisation des catégories». L'industrie des oeufs se trouve dans cette situation. Nous avons découvert dans quelle direction cela pourrait nous mener. Nous constatons qu'une situation semblable se développe actuellement dans l'industrie de la pêche. L'harmonisation de certaines industries pourrait fonctionner; dans d'autres, l'harmonisation nous coûterait des millions de dollars et serait très dangereuse.

Je ne veux pas aller dans les détails. Vous avez des exemplaires des deux mémoires sur cette question, cela suffit. Je ne donnerai pas de statistiques, parce qu'elles sont nombreuses, mais je parlerai de l'agriculture en général.

Monsieur le président, je crois que nous devrions considérer les marchés internationaux et pas seulement le marché américain. Nous nous trouvons face à des gens qui ont des produits excédentaires. Si des agriculteurs pensent que la situation sera la même dans cinq ans, malgré un accord de libre-échange, ils rêvent. Ce ne sera pas la même chose.

Un homme d'affaires américain m'a raconté que, dans quelques années, nous ne serons plus capables de vendre un grain de blé à moins qu'une récolte ne soit perdue ailleurs dans le monde. Les pays du Tiers monde essaient de développer leurs propres industries; personne ne peut les en blâmer. Il faudra donc trouver d'autres débouchés pour l'agriculture. Je suis certain que les agriculteurs canadiens et américains y penseront.

Si nous voulons obtenir des succès réels sur les marchés internationaux, nous devons considérer les marchés qui ont besoin de nos biens et qui réutilisent une partie de leurs biens. Le Japon est un exemple.

Je crois que nous avons fait une grossière erreur dans la manière d'envisager le commerce international dans le cadre du GATT. Nous nous sommes demandé ce qui pouvait être négocié mais n'avons pas tenu compte de ce vers quoi se destinaient les industries visées. Si nous examinons d'un peu plus près ce que nous pouvons faire, nous obtiendrions beaucoup plus que ce que nous rapportera le processus de négociation du GATT.

Les subventions sont importantes dans les deux pays. Elles le sont autant aux États-Unis que chez nous. Si nous pensons que nous pouvons rivaliser sur les marchés internationaux, nous nous trompons. C'est ce que l'Australie a découvert sur le marché des oeufs. Les subventions à elles seules ont détruit la gestion de l'offre en Australie. Nous ne pouvons rivaliser que sur les marchés où nous pouvons nous permettre de vendre.

Il faut adopter une nouvelle attitude face au GATT, messieurs. Je ne veux pas aller dans les détails—cette attitude se résume à ce que nous pouvons nous permettre

[Text]

what we can afford to buy. I am just dealing in generalities, Mr. Chairman, and will leave it at that.

The Chairman: Thank you very much, sir. We have time for four questioners. I will begin with Mr. Allmand, please.

Mr. Allmand: Welcome, gentlemen. I will get right to the point. Although there is nothing in the agreement we have been studying—which by the way seems to be changing from day to day, from what we read out of Ottawa—that takes away the authority of marketing boards, we have heard from food processors in different parts of the country that they do not want to hurt the marketing boards. The processors say unless something is done they will not be able to compete with American companies coming into Canada selling processed food. They will not be able to compete because they have to buy their raw agricultural materials from marketing boards, whereas American costs are much lower because they do not have marketing boards in many American states. The implication was that either the marketing board's authority is weakened or reduced in status, or the processors will go out of business in Canada.

In other words, all the food will be processed in the United States and sold into Canada, because there will be no tariffs in Canada. Have you looked at and assessed this particular dilemma, which is a result of this agreement? Either our food processors go out of business and we are supplied from the United States, or the marketing boards are weakened or put out of business so that the processors can survive in Canada. Though not in the agreement directly, it is a result of the type of deal it is.

Mr. Vessey: Mr. Chairman, in regards to the dairy industry and our supply management, when tariffs are taken off ice cream and yoghurt and that supply begins to come in from the U.S. at a cheaper rate, our processors in Canada will then not be able to compete with that product. They will be putting on pressure to buy their raw products in Canada at a cheaper rate, which will undermine our supply management in the dairy industry. What you are saying is true—we have looked at that and it is a strong point as to why the dairy industry should be opposed to this free trade agreement. It will have an undermining process on our Canadian Dairy Commission as the tariffs are lifted.

Mr. MacDonald: Let us first look at the egg industry in the United States. A year ago, 62% of the egg industry was controlled by multinational corporations or big national corporations. These people have control over everything including the chicks and the feed. They can work on the philosophy of not just making money on the eggs, but making it on everything else.

[Translation]

de vendre et ce que nous pouvons nous permettre d'acheter. Je ne parle que globalement, monsieur le président. Ce sera tout.

Le président: Je vous remercie beaucoup, monsieur. Nous avons le temps d'entendre les questions de quatre personnes. Je commencerai par M. Allmand.

M. Allmand: Bienvenue, messieurs. J'irai droit au but. Même si rien dans l'accord que nous avons étudié—et qui, soit dit en passant, semble changer de jour en jour d'après les nouvelles provenant d'Ottawa—ne réduit les pouvoirs des offices de commercialisation, les usines de transformation alimentaires de diverses régions du pays nous ont déclaré qu'ils ne veulent pas nuire aux offices de commercialisation. Ils affirment que si nous ne faisons rien, ils ne pourront pas rivaliser avec les entreprises américaines qui viendront vendre des aliments transformés au Canada. Ils ne pourront affronter la concurrence parce qu'ils doivent acheter les matières premières agricoles des offices de commercialisation, tandis que les coûts américains sont nettement inférieurs du fait que de nombreux États ne disposent pas d'offices de ce genre. Il faut en déduire que les pouvoirs ou le statut des offices de commercialisation doivent être affaiblis, sinon les transformateurs seront acculés à la faillite au Canada.

Autrement dit, tous les aliments seront transformés aux États-Unis et vendus au Canada, parce qu'il n'y aura pas de droits de douane au Canada. Avez-vous examiné et évalué ce dilemme, qui résulte de l'accord? Ou bien nos transformateurs disparaissent et nous nous approvisionnons aux États-Unis, ou bien les offices de commercialisation sont affaiblis ou démantelés pour que les transformateurs puissent survivre au Canada. Même si l'accord ne le prévoit pas directement, c'est ce qui en découlerait.

M. Vessey: Monsieur le président, pour ce qui est de l'industrie laitière et de notre gestion de l'offre, lorsque les droits de douane frappant le yogourt et la crème glacée seront abolis et que les produits américains à bon marché commenceront à entrer au Canada, nos transformateurs canadiens ne pourront pas offrir des produits concurrentiels. Ils exerceront des pressions pour acheter les matières premières canadiennes à un prix inférieur, ce qui est vrai—nous avons examiné la situation et c'est un argument important qui pousse l'industrie laitière à s'opposer à l'accord de libre-échange. Cet accord nuira à notre Commission canadienne du lait, si les droits de douane sont abolis.

M. MacDonald: Examinons d'abord l'industrie des oeufs aux États-Unis. Il y a un an, 62 p. 100 de l'industrie était contrôlée par des sociétés multinationales ou de grandes sociétés nationales. Ces sociétés contrôlent tout, y compris les poulets et les aliments. Elles peuvent décider de renoncer à leurs profits sur les oeufs, pour en réaliser sur tout le reste.

[Texte]

[Traduction]

• 0930

This is the threat many industries face in agriculture today. Not only is it going on there but also there are forces in Canada trying to get monopolistic control of our industry. We are concerned about it.

As far as the breakers in this country are concerned, CEMA has a responsibility to supply them with breaker eggs, at the unvarying price of cost price plus transportation costs to deliver it to Ontario. This is their price. They levy to allow them to get them at this price, which is below what fresh market eggs are. Surplus removal does this. For anything above surplus, they try to go on the market outside the country, if there is a market. This market is very small and is not profitable.

There will probably be difficulties imposed by the agreement with regard to the dropping of the levies through the 3.5¢ tariff coming into this country. This will pose problems. CEMA has to find ways to meet those problems. It is the intention of CEMA to keep the breakers supplied.

Now they have gone to an escrow on eggs they can bring into this country. There is a real threat here in this free trade deal to this situation because eggs today for the prices marketed are dyed to keep them off the fresh market and to keep them going where they are supposed to. There is another danger here. With the dropping of inspection and with escrow eggs going to some of these plants, CEMA is quite concerned to find a solution to this problem.

They were working with Agriculture Canada. So far, they do not have a solution. We have some concerns about some situations here. I think the breakers are getting the worst of the deal and they seem to be able to deal also on the international market.

The Chairman: I am sorry, but we are already running behind schedule, and we have a very full day. If I am not a tough chairman, you will be here a long time.

Mr. Reimer: Welcome to our committee this morning. I wonder if I might start by asking whether each of you are members of the National Farmers' Union. Mr. Vessey is the only one; the rest of you are not. Mr. Vessey, how many P.E.I. farmers does the NFU represent?

Mr. Vessey: I could not tell you right now, but I do know we do have in the vicinity of 1,100 or 1,200 membership cards out in Prince Edward Island.

Mr. Reimer: What percentage would this be of the total of all farmers in P.E.I.?

Mr. Vessey: I do not know the actual total of farmers on P.E.I. but you could be looking at 50%.

Mr. Reimer: Is this the approximate proportion of NFU membership right across Canada? Do you have the numbers indicating the proportion of all Canadian farmers who are members of the NFU?

Cette menace frappe beaucoup d'industries dans le secteur agricole de nos jours. Elle existe là-bas, mais il y a aussi au Canada des forces qui essaient d'obtenir un contrôle monopolistique sur notre industrie. Cela nous inquiète.

En ce qui concerne les casseurs canadiens, l'OCCO doit les approvisionner à prix fixe, ce qui correspond au coût plus les frais de transport en Ontario. Voilà le prix. L'Office prélève des droits pour obtenir les oeufs à ce prix, inférieur au prix des oeufs frais. C'est à l'étranger tout ce qui dépasse les excédents, s'il existe un marché. Ce marché est très petit et n'est pas rentable.

L'accord posera probablement des difficultés en ce qui concerne l'abolition des droits, par l'entremise des droits de douane de 3,5c. sur les importations. Cela créera des problèmes. L'OCCO doit trouver des solutions à ces problèmes. Il a l'intention de continuer à approvisionner les casseurs.

Les oeufs importés au pays sont mis en main tierce. L'accord de libre-échange pose une menace réelle, parce que les oeufs sont teints actuellement afin d'éviter qu'ils ne se retrouvent sur le marché des oeufs frais et pour qu'ils aillent là où ils sont censés aller. Voilà un autre danger. Si on abandonne les inspections et que des oeufs mis en main tierce aboutissent dans les usines, l'OCCO devra trouver une solution à ce problème.

Nous collaborons avec Agriculture Canada. Jusqu'ici, on n'a pas trouvé de solution. Nous nous inquiétons. Les casseurs sont désavantagés par l'accord et ils semblent être en mesure de rivaliser sur les marchés internationaux.

Le président: Je suis désolé, mais nous sommes déjà en retard sur l'horaire, qui est déjà bien rempli. Si je n'interviens pas, vous serez ici pendant longtemps.

M. Reimer: Bienvenue à notre comité ce matin. Je peux probablement commencer par demander à chacun de vous si vous êtes membres du Syndicat national des cultivateurs. M. Vessey est le seul; les autres ne le sont pas. Monsieur Vessey, combien d'agriculteurs de l'Île-du-Prince-Édouard sont représentés par votre syndicat?

M. Vessey: Je ne saurais vous dire exactement, mais je sais que nous avons entre 1,100 et 1,200 cartes de membres à l'Île-du-Prince-Édouard.

M. Reimer: Ce qui correspond à quel pourcentage de tous les agriculteurs de la province?

M. Vessey: Je ne sais pas exactement combien il y a d'agriculteurs à l'Île-du-Prince-Édouard, mais le taux de représentation pourrait bien être de 50 p. 100.

M. Reimer: Cette proportion vaut-elle pour toutes les régions du Canada? Avez-vous des statistiques sur la proportion d'agriculteurs canadiens qui sont membres du SNC?

[Text]

Mr. Vessey: Right at the moment I could not give you the figures for right across the country, no.

Mr. Reimer: All right, thank you. Page 1 of the NFU brief said you could find absolutely no redeeming feature in the agreement. How many pork and beef producers are there in the NFU?

Mr. Vessey: You are asking me questions commodity by commodity. It is quite hard to answer. The NFU is a general farm organization to represent all farmers. Many of our farmers are mixed farmers. They produce many different commodities, so to answer that specific question is quite difficult.

• 0935

Mr. Reimer: We have heard from the Canadian Cattlemen's Association, the Canadian Pork Council and the Canadian Meat Council. All three told us they see some very real benefits, some good redeeming features in this agreement. You do not agree with the cattlemen or the pork association, do you sir?

Mr. Vessey: As I have stated, we believe maybe in the short term there could be a small advantage for red meats. But in the long term we believe the dollar will come closer to par and that would be very devastating for red meat producers in this country. We feel there would be a flood of pork and beef from the U.S. into Canada.

As I think the gentleman from the poultry commission said, if you think the U.S. is not capable of producing a sufficient amount of any agricultural products, then you are not being realistic.

Mr. Langdon: In my constituency we have quite a few hog farmers. Certainly many of them share the sentiments your brief suggests, that there are significant problems as far as their sector of the red meat industry is concerned. The question I wanted to ask was are farmers who are producing hogs here as surprised as my farmers are because the hog countervail was not lifted as part of what was supposed to be a trade agreement that would solve these various problems?

Mr. Vessey: Yes, I would have to say the farmers here were surprised that the countervail was not lifted and there would be no changes in that area. If you went into a free trade agreement with the U.S. and all subsidies and support programs had to be lifted, if hog stabilization had to be removed, for instance, our hog producers could not exist.

Mr. Langdon: You have two or three points, not just from the National Farmers' Union but there was reference from the egg marketing brief. You have made a point of focusing on the currency question, whether there is going to be a coming together of Canadian and American dollars. This has come before our hearings before. It has been supported by a lot of people as what is

[Translation]

M. Vessey: Pour le moment, je ne pourrais vous donner les chiffres à l'échelle du pays.

M. Reimer: Très bien. Merci. A la page 1 du mémoire du SNC, on indique que l'accord ne présente aucun aspect positif. Combien d'éleveurs de porc et de boeuf sont membres du syndicat?

M. Vessey: Vous me demandez une répartition par produit. Il est très difficile de vous répondre. Le SNC est un organisme agricole général qui représente tous les agriculteurs. Bon nombre de nos membres ont des exploitations mixtes. Leur production étant très variée, il est difficile de répondre à votre question.

M. Reimer: Nous avons entendu l'Association canadienne des éleveurs de bétail, le Conseil canadien du porc et le Conseil des viandes du Canada. Tous les trois nous ont affirmé qu'ils voient des avantages très réels à cet accord et qu'ils y trouvent quelques caractéristiques positives. Vous n'êtes pas d'accord avec les associations qui représentent les éleveurs de boeufs ou de porcs, n'est-ce pas, monsieur?

M. Vessey: Comme je l'ai déclaré, nous croyons qu'il y aura peut-être un petit avantage à court terme pour la viande rouge. Mais, à long terme, nous pensons que le dollar se rapprochera de la parité et que cela pourrait être très dévastateur pour les producteurs de viande rouge du pays. Nous pensons que le Canada pourrait être inondé de porc et de boeuf américains.

Comme l'a indiqué le représentant de l'Office du poulet, si je ne m'abuse, ceux qui pensent que les États-Unis ne sont pas capables de produire des quantités suffisantes de produits agricoles ne sont pas réalistes.

M. Langdon: Ma circonscription compte un assez grand nombre d'éleveurs de porcs. Beaucoup d'entre eux partagent les sentiments que vous exprimez dans votre mémoire au sujet des problèmes significatifs qui se posent pour leur secteur de la viande rouge. Je me demande si les éleveurs de porcs ont été aussi étonnés que ceux de ma circonscription de constater que les droits compensateurs n'ont pas été abolis dans le cadre d'un accord de libre-échange qui devait résoudre ces divers problèmes?

M. Vessey: Oui, je dirais que les agriculteurs ont été surpris de voir que les droits compensateurs ne sont pas abolis et qu'il n'y aura pas de modification dans ce domaine. S'il y avait un accord de libre-échange avec les États-Unis et que toutes les subventions et tous les programmes de soutien étaient abolis, si les mécanismes de stabilisation des prix du porc étaient supprimés, par exemple, nos éleveurs de porc ne pourraient survivre.

M. Langdon: Vous avez deux ou trois arguments, pas seulement au Syndicat national des cultivateurs, mais aussi à l'Office de commercialisation des oeufs. Vous avez insisté sur la question des taux de change et sur l'éventualité d'un rapprochement entre les dollars canadien et américain. Nous avons déjà entendu cet argument pendant nos audiences. Beaucoup croient que

[Texte]

likely to happen. It has been rejected by others. I would like to get some sense from you of why you expect that kind of movement to take place and why it would be so damaging to your farm interests here on the island.

• 0940

Mr. J. Robinson: On the question of currencies and exchange rates, it has been an historical fact for thousands of years that these currencies will cycle. I cannot tell you what the particular reason is going to be for that cycle, but many possible situations can arise. There seem to be some expressions of doubt in the committee that this is a serious issue, but currencies will cycle for reasons unknown or perhaps known to us at the moment.

When the U.S. dollar is significantly less valuable in relation to the Canadian dollar, suddenly Canadian markets look much better to American manufacturers. They are getting a dollar for a dollar and not 72 or 75 cents. In the same way our markets in the U.S. look a lot worse because suddenly we are not getting \$1.30 or \$1.35 for a dollar; we are only getting a dollar. As I said in my brief, I believe this currency exchange rate hides the basic fact that it is more expensive to do business in Canada. When these currencies come together it will become painfully obvious and we will suffer tremendously.

Mr. Fretz: I would like to refer you to the NFU statement you read for us this morning. On the bottom of page 1 it says:

Under the section on quantitative restrictions, the agreement indicates that, as a goal, neither the U.S. or Canada will maintain or introduce import or export restrictions.

Do you have your copy of the agreement with you, gentlemen?

Mr. MacDonald: I do not have a full copy of it.

Mr. Fretz: On page 11, under quantitative restrictions, it says that both parties have agreed they will not maintain or introduce import or export restrictions. You indicated that part in your report, but you failed to add these words: "except in accordance with GATT". You did not fully cite the provision; it adds the words I have just read for you.

Are you aware that Article XI of the GATT permits supply management schemes? Canada relied on Article XI when it set up its supply management schemes in the dairy and feather industries.

Mr. Vessey: I would like to respond by going back to when free trade was introduced. Mr. Wise said agriculture would not be on the table. We look down the road a little further and agriculture is on the table in the—

[Traduction]

c'est ce qui va arriver. D'autres pensent le contraire. J'aimerais que vous m'indiquiez pourquoi vous vous attendez à ce genre d'évolution et pourquoi ce serait si néfaste pour vos intérêts agricoles ici à l'Île-du-Prince-Édouard.

M. J. Robinson: A propos des monnaies et des taux de change, l'histoire démontre depuis des milliers d'années que les monnaies fluctuent. Je ne saurais vous dire les motifs à l'origine de ce cycle, mais de nombreuses situations peuvent se produire. Il semble exister des doutes au sein du comité quant à la gravité de cette question, mais il n'en demeure pas moins que les monnaies fluctuent pour des raisons inconnues ou peut-être inconnues de nous pour le moment.

Quand la valeur du dollar américain est nettement inférieure à celle du dollar canadien, les marchés canadiens deviennent soudainement beaucoup plus attrayants pour les fabricants américains. Un dollar vaut un dollar, pas seulement 72 ou 75c. De la même manière, nos débouchés aux États-Unis diminuent fortement parce que soudainement nous ne recevons plus 1,30\$ ou 1,35\$ par dollar. Nous n'obtenons qu'un dollar. Comme je l'ai déclaré dans le mémoire, je crois que les taux de change masquent le fait essentiel qu'il coûte plus cher de faire des affaires au Canada. Quand les monnaies se rapprocheront, cela deviendra malheureusement évident et nous en souffrirons énormément.

M. Fretz: J'aimerais revenir sur la déclaration du SNC que vous nous avez lue ce matin. Au bas de la page 1, on lit ce qui suit:

Dans l'article sur les restrictions quantitatives, l'accord indique que ni le Canada ni les États-Unis ne chercheront à maintenir ou à implanter des restrictions à l'importation ou à l'exportation.

Avez-vous un exemplaire de l'accord avec vous, messieurs?

M. MacDonald: Je n'ai pas une version complète.

M. Fretz: A la page 11, on lit que les deux parties ont convenu qu'elles ne maintiendront ni n'implanteront de restrictions à l'importation ou à l'exportation. C'est ce que vous citez dans votre rapport, mais vous avez oublié d'ajouter ces mots: «sauf conformément aux accords du GATT». Vous n'avez pas cité la disposition en entier, qui contient les mots que je viens de vous lire.

Savez-vous que l'article XI du GATT autorise les régimes de gestion de l'offre? Le Canada s'est fondé sur cet article quand il a établi ses régimes de gestion de l'offre dans les industries du lait et de la volaille.

M. Vessey: J'aimerais répondre en revenant au moment où il a commencé à être question du libre-échange. M. Wise a déclaré que l'agriculture ne serait pas un enjeu des négociations. Un peu plus tard, nous nous sommes aperçus que l'agriculture faisait partie des négociations. . .

[Text]

Mr. Fretz: Did you say that Mr. Wise said agriculture was not on the table or that supply management was not on the table?

Mr. Vessey: Initially he said that agriculture would not be on the table. We look down the road a little further and in some of the propaganda he said supply management would not be affected. The agreement says that all the tariffs will be removed within 10 years. We find that supply management is tampered with. For this reason along with the other commodities, we feel that supply management has not been untouched and further down the road it will be undermined further.

Mr. Fretz: Why did you leave out those important words in your presentation this morning?

Mr. Vessey: They were not left out intentionally, but basically we are saying that supply management is affected and—

• 0945

Mr. Fretz: Perhaps we could. . . If time permits I might talk about that, but I want to move back to the subject of potatoes, which was addressed here this morning. One of you spoke of anti-dumping and countervailing duties laws. Has the P.E.I. potato industry been affected by anti-dumping actions in the United States?

Mr. J. Robinson: I represented the industry in P.E.I. in Washington on an anti-dumping investigation in 1983. The Canadian industry successfully defended our position at that time on a specific, narrow question. It cost the industry a lot of money, the actual cost of supporting the case. In addition, it created turmoil in the market for a long time, for a year or so, while this issue was being investigated.

I understand now under the new proposed agreement we would still be subject to the same costs and uncertainty, but that there will be an appeal process so we would be guaranteed that at least within a specific timeframe, I think about one year, the uncertainty of the issue would be settled. Once the ruling was made by ITC, then there would be a year for the appeal process to take place, and at the end of that time we would at least know from the panel if U.S. law had been properly applied in this case, and it would be over with.

Now I have no idea how much extra cost that appeal process will place on us. I know that they will place. . .

Mr. Fretz: Do you see that as an advantage, having that time in the appeal process?

Mr. J. Robinson: In the present system with the appeal process being done at the judicial level, it is a deterrent to the Americans, and I suppose to Canadians as well, to enter into that process, so we tend now to accept the ruling of the ITC. I feel that with the appeal process being

[Translation]

M. Fretz: Avez-vous dit que M. Wise avait déclaré que l'agriculture ou que la gestion de l'offre ne serait pas un enjeu?

M. Vessey: Au départ, il a affirmé que l'agriculture ne serait pas visée. Un peu plus tard, dans les documents, nous avons lu que la gestion de l'offre ne serait pas touchée. L'accord prévoit que tous les droits de douane seront abolis d'ici dix ans. Nous pensons que la gestion de l'offre est altérée. Pour cette raison, comme pour les autres produits, nous pensons qu'il est faux de prétendre que la gestion de l'offre n'a pas été touchée et que, plus tard, elle sera minée encore davantage.

M. Fretz: Pourquoi n'avez-vous pas dit ces phrases importantes dans votre déclaration de ce matin?

M. Vessey: Nous ne les avons pas omises intentionnellement—essentiellement, nous disons que la gestion de l'offre est touchée et. . .

M. Fretz: Nous pourrions peut-être. . . Si le temps le permet, j'aimerais en parler, mais j'aimerais aussi revenir à la question des pommes de terre, dont il a été question ici ce matin. L'un d'entre vous a parlé des lois anti-dumping et des lois sur les droits compensatoires. L'industrie de la pomme de terre de l'Île-du-Prince-Édouard a-t-elle été touchée par les poursuites anti-dumping entreprises aux États-Unis?

M. J. Robinson: J'ai représenté l'industrie de l'Île-du-Prince-Édouard à Washington au cours d'une enquête sur le dumping en 1983. À ce moment-là, l'industrie canadienne a défendu sa position avec succès au sujet d'une question précise très définie. La défense de sa cause a coûté très cher à l'industrie. En outre, cela a créé de la confusion sur le marché pendant un certain temps, soit pendant un an, environ, c'est-à-dire le temps de l'enquête sur cette question.

Si je comprends bien, en vertu de l'accord envisagé, nous demeurerions sujets aux mêmes coûts et à la même incertitude, mais il existerait un processus d'appel qui nous assurerait que, au moins dans un délai bien défini, environ un an, je crois, la question serait réglée, et l'incertitude disparaîtrait. Après que la décision aurait été rendue par l'ITC, on disposerait d'une année au cours de laquelle le processus d'appel pourrait avoir lieu et, à la fin de ce délai, nous apprendrions au moins du jury si la loi américaine a été bien appliquée dans ce cas précis, et c'en serait fini.

Par ailleurs, je ne sais pas quel serait pour nous le coût additionnel de ce processus d'appel.

M. Fretz: Considérez-vous comme un avantage d'avoir ce délai du processus d'appel?

M. J. Robinson: Selon le système actuel où le processus d'appel se déroule au niveau judiciaire, les Américains, et, j'imagine, les Canadiens aussi, sont dissuadés d'entreprendre ce processus, ce qui fait que nous avons tendance à accepter la décision de l'ITC. J'ai l'impression

[Texte]

perceived as taking less time and being less expensive, more appeals will be made, which means that we will face a much greater threat of extra cost and time from the appeal process.

Mr. Fretz: Thank you.

The Chairman: Thank you very much, gentlemen, for joining us this morning. We have appreciated your briefs. We will make sure everyone does get a full copy of the P.E.I. Egg Commodity Marketing Board brief.

Mr. Langdon: I was given this morning a detailed set of briefs, which was presented yesterday to an alternative set of free trade hearings, which took place here in Charlottetown. A total of 19 groups reflecting the entire community made these presentations. They felt and feel unhappy that they cannot make public statements here today, but they would like to forward these briefs to the clerk of the committee to have them circulated as briefs for our full consideration.

The Chairman: Thank you, we will do that, sir.

Mr. Reimer: Just a question to the point that was raised. Are all parties represented on that committee?

The Chairman: I think anyone who wishes to present briefs. . .

Mr. Reimer: For the information, are all parties represented?

Mr. Langdon: Let me go through some of the groups that. . . It was set up first not by any party, but by a group called P.E.I. Coalition Against Free Trade, which had selected a number of commissioners. Presentations were made by the fisheries, by worker co-ops, the Union of Public Sector Employees, the Canadian Auto Workers, Social Action Committee, Peace Committee. . .

The Chairman: I think the point is that if we have anyone wishing to submit a brief in writing to us we will certainly have it circulated. I think that is the point.

• 0950

Mr. Langdon: The point is that this group invited anybody to come and speak. They spent up until 10 p.m. yesterday listening to these briefs, so it is a very wide cross-section of island opinion.

The Chairman: We welcome now Mr. McAndrew, president and chief executive officer of Atlantic Video Inc., Points East Productions Inc., and Media Concepts Inc. Sir, we welcome you this morning and look forward to your comments and the opportunity to have an exchange with you.

Mr. Jack McAndrew (President and Chief Executive Officer, Atlantic Video Inc.): Thank you, Mr. Chairman. I

[Traduction]

que, si l'on juge que le processus d'appel est plus court et coûte moins cher, il y aura davantage d'appels, et par voie de conséquence nous serons encore plus menacés de dépenser davantage et de consacrer plus de temps au processus d'appel.

M. Fretz: Merci.

Le président: Merci beaucoup, messieurs, de vous être joints à nous ce matin. Nous avons aimé vos mémoires. Nous veillerons à ce que chacun obtienne un exemplaire complet du mémoire de l'Office de commercialisation des oeufs de l'Île-du-Prince-Édouard.

M. Langdon: On m'a remis ce matin une série complète des mémoires présentés hier à d'autres audiences sur le libre-échange, qui ont eu lieu ici à Charlottetown. Au total, 19 groupes représentant toute la collectivité ont présenté ces exposés. Ils se sont dits et se disent toujours malheureux de ne pas pouvoir faire ces déclarations publiquement ici aujourd'hui, mais ils aimeraient envoyer ces mémoires au greffier du Comité pour que nous les examinions attentivement.

Le président: Merci, c'est ce que nous ferons, monsieur.

M. Reimer: J'aimerais poser une simple question au sujet de ce qui vient d'être dit. Tous les partis sont-ils représentés au Comité?

Le président: Je pense que quiconque désire présenter des mémoires. . .

M. Reimer: J'aimerais le savoir. Les partis sont-ils tous représentés?

M. Langdon: Je jette un coup d'oeil sur certains des groupes qui. . . cela a été organisé non pas par un parti, mais par un groupe qui a pour nom la Coalition de l'Île-du-Prince-Édouard contre le libre-échange et qui s'était donnée plusieurs commissaires. Des exposés ont été présentés par les pêches, par des coopératives de travailleurs, par le syndicat des fonctionnaires, par les travailleurs canadiens de l'automobile, par le comité d'action social, par le comité de la paix. . .

Le président: L'important, c'est que si quelqu'un désire nous soumettre un mémoire écrit, nous le ferons circuler à coup sûr. Voilà l'essentiel, d'après moi.

M. Langdon: L'important, c'est que ce groupe a invité tous ceux qui voulaient venir parler. On a écouté ces mémoires jusqu'à 22 heures hier soir. C'est donc un éventail très représentatif de l'opinion publique de l'île.

Le président: Nous accueillons maintenant M. McAndrew, président et directeur général de Atlantic Video Inc., Points East Productions Inc. et Media Concepts Inc.. Nous vous souhaitons la bienvenue, messieurs, et nous vous félicitons d'avance d'entendre vos observations et d'échanger des idées avec vous.

M. Jack McAndrew (président et directeur général, Atlantic Video Inc.): Merci, monsieur le président. Je me

[Text]

am not at all sure why I was invited to appear before you today. I assume I must be on somebody's list of those comedians who question the wisdom of entering into the proposed trade agreement with the United States of America.

I must say in all candour that I will not anticipate that anything I might say here today will have the slightest impact on most of the members of the committee. However, since you have been kind enough to invite me, there are a few thoughts I would like to leave for the record.

I have spent almost all of my life working in what are defined as the cultural industries. I have been a journalist and I have been a producer of entertainment in theatre and on television. This really means that I have spent my life in one form of communication or another, including the communication of ideas and the communication of emotions. Three and a half years ago I forsook the centre of this activity in Toronto and came home to this island to continue such work. I run a television production company and an advertising agency and I do some media consulting work.

I work in an industry that has enjoyed free trade with the United States for many years. There is no barrier to the export of television programs into the United States and no tariffs of any kind. There is, however, a barrier of another kind, a cultural barrier: the parochialism of the American television marketplace, the rejection of any cultural values except their own, and an insistence that programs be swept clean of any values except their own. There is no tariff barrier to the import of American television programs into Canada. The Americans have simply considered Canada an extension of their own national marketplace where they can dump programs at a fraction of their original cost. This means that I, like every other Canadian producer, have spent most of my adult life fighting for a stall in the marketplace of my own country. We fight for air time to tell stories about our own people and our own country because it has been so much cheaper for Canadians to buy American. It may be cultural suicide, but it does make a lot of economic sense.

The free marketplace, from my perspective, has created an unequal economic situation for Canadians who are trying to find a market in our own country. This happens because we must pay the full cost of production. The Americans recover the cost in their own market and dump their programs into Canada at one-tenth or less of the cost. I am sure the Americans would be horrified if Canadians were to level out the playing field by demanding that they charge full production cost in Canada to create economic equity in the marketplace.

[Translation]

demande pourquoi on m'a invité à témoigner devant vous aujourd'hui. Je suppose que c'est parce que je figure sur la liste des excentriques qui contestent la sagesse de l'éventuel accord commercial avec les États-Unis d'Amérique.

Je dois dire en toute naïveté que rien de ce que je vais dire aujourd'hui n'aura le moindre effet, d'après moi, sur la plupart des membres de votre comité. Pourtant, puisque vous avez eu la bonté de m'inviter, j'aimerais vous laisser quelques réflexions pour les dossiers.

J'ai passé presque toute ma vie dans ce qu'on appelle les industries culturelles. J'ai été journaliste, et directeur de spectacles au théâtre et à la télévision. En somme, j'ai passé ma vie dans diverses formes de communication, y compris la communication des idées et des émotions. Il y a trois ans et demi, j'ai délaissé le cœur de cette activité, Toronto, pour revenir continuer ce travail dans mon île. Je dirige une entreprise qui produit des émissions pour la télévision et une agence de publicité, et je fais aussi du travail de consultation sur les médias.

Je travaille dans une industrie où le libre-échange avec les États-Unis existe depuis de nombreuses années. Aucune entrave ni aucun tarif que ce soit ne s'oppose à l'exportation des émissions de télévision aux États-Unis. Il existe pourtant un autre type d'entrave, une entrave culturelle: le chauvinisme du marché américain de la télévision, le rejet de toutes les valeurs culturelles autres que les leurs et la ferme volonté de retrancher des émissions toutes les valeurs autres que les leurs. Aucune entrave tarifaire ne s'oppose à l'importation au Canada des émissions de télévision américaines. Les Américains considèrent tout simplement le Canada comme le prolongement de leur propre marché national; ils peuvent y passer des émissions à une fraction du coût original. Cela a pour conséquence que moi-même, à l'instar de tous les autres directeurs canadiens, j'ai passé la plus grande partie de ma vie adulte à lutter pour me trouver une niche sur le marché de mon propre pays. Nous luttons pour obtenir le temps d'onde qui nous permette de raconter des histoires sur les gens de chez nous et sur notre pays, car, pour les Canadiens, il est bien moins cher d'acheter les produits américains. C'est peut-être un suicide culturel, mais c'est tout à fait raisonnable sur le plan économique.

À mon point de vue, le marché libre a créé une situation économique d'inégalité pour les Canadiens qui veulent se trouver un marché dans leur propre pays. C'est qu'il nous faut payer en entier le coût de la production. Les Américains recouvrent ce coût sur leur propre marché, puis ils passent leurs émissions au Canada à un dixième ou moins du prix coûtant. Je suis convaincu que les Américains crieraient au meurtre si les Canadiens voulaient égaliser les chances en exigeant qu'ils imposent au Canada la totalité du coût de production pour créer l'égalité économique sur le marché.

[Texte]

For that matter, the importers of the programs would yell bloody murder as well. This would be a fair thing to do, I think, under a concept of free trade between our countries. It certainly would create a level of equal competition.

The Americans like their version of free trade in the cultural industries. They want their northern dumping ground free of restrictions. They do not like the notion of our using the public purse to even up the playing field. They consider it an affront of monumental proportions when Canadians have effrontery to want to control the marketplace for films in their own country. They react the way they do for a very simple reason. They think they own the marketplace. They see us as simply an extension of the American marketplace.

I have a lot more trouble understanding the Canadian perception of ourselves that permeates this proposed trade agreement with the United States. I do not understand why some of the people who run this country say I am dumb and fearful and backward and cowardly because I wanted to defend my country's right to make national policies in the best interests of Canadians. I do not understand why they call me names instead of explaining to me why giving up those rights is not a loss of sovereign rights. I do not understand how they question my courage and in the next breath tell me that we had better knuckle under and accept this agreement because the Americans will make it worse for us if we do not. It seems to me there is a contradiction in there.

• 0955

I think it happens because the proponents use fear as a weapon, not reason, and fear is an emotion. Now, the Prime Minister and Miss Carney and Mr. Reisman keep yelling at me to use my reason and not get emotional about this trade agreement. Here is my problem: I cannot fathom their logic; they say one thing and then they do another.

Anyway, since people like me are dismissed as emotional nationalists, I have been trying to use my reason to understand why we would want to tie ourselves to a declining world economy, one that every analyst I have read says is in deep trouble. I cannot find any logical reason why anybody would want to do that. My reason does tell me, though, that when we begin to define ourselves as the Americans define us, as simply an extension of their marketplace, we have begun to define ourselves as a nation according to American terms, American reality, American values. That is where my process of cool, clear reason takes me.

I have read that Margaret Atwood received a scathing condemnation as a result of her remarks before this committee, that there were attempts to write her off as a

[Traduction]

D'ailleurs, les importateurs d'émissions crieraient au meurtre, eux aussi. Ce serait pourtant normal, d'après moi, si l'on voulait créer le libre-échange entre nos deux pays. Cela contribuerait certes à créer une concurrence dans l'égalité.

Les Américains aiment bien leur version du libre-échange dans les industries culturelles. Ils veulent bien pouvoir déverser librement leurs produits dans le nord. Ils s'opposent à l'idée que nous utilisions les deniers publics pour créer plus d'égalité. Ils considèrent que c'est une injure énorme que leur font les Canadiens lorsque ceux-ci veulent effrontément contrôler le marché des films chez eux. S'ils réagissent de la sorte, c'est pour une raison bien simple. Ils se croient propriétaires du marché. Ils nous considèrent comme un simple prolongement du marché américain.

J'ai beaucoup plus de mal à comprendre la perception que nous avons de nous-mêmes et qui sous-tend l'accord commercial envisagé avec les États-Unis. Je ne comprends pas que certains dirigeants de notre pays me considèrent comme stupide, craintif, arriéré et lâche, tout simplement parce que je veux défendre le droit de mon pays d'adopter des politiques nationales dans l'intérêt des Canadiens. Je ne comprends pas qu'on me lance des injures au lieu d'essayer de m'expliquer que l'abandon de ces droits n'est pas une perte de souveraineté. Je ne comprends pas qu'on conteste mon courage et qu'on vienne me dire dans le même souffle que nous ferions bien de nous soumettre et d'accepter cet accord puisque les Américains vont rendre notre situation encore plus pénible si nous ne le faisons pas. Je crois voir là une contradiction.

Les partisans de l'accord utilisent comme arme la peur plutôt que la raison, et la peur est une émotion. Le premier ministre, M^{lle} Carney et M. Reisman ne cessent de me crier qu'il faut que je me serve de ma raison et laisse de côté mes émotions au sujet de cet accord commercial. Mais mon problème est le suivant: je ne comprends pas leur logique; ils disent une chose, puis ils pratiquent le contraire.

Quoiqu'il en soit, puisqu'on écarte les gens comme moi en les traitant de nationalistes émotifs, j'ai entrepris d'utiliser ma raison pour comprendre pourquoi nous voudrions nous lier à une économie mondiale en déclin, une économie qui connaît de graves difficultés d'après tous les analystes que j'ai vus. Je ne puis trouver aucune raison logique pour que quelqu'un veuille agir de la sorte. Ma raison me dit, cependant, que lorsque nous commençons à nous définir comme les Américains nous définissent, c'est-à-dire un simple prolongement de leur marché, c'est que nous avons commencé à nous définir comme nation en fonction du vocabulaire américain, de la réalité américaine, des valeurs américaines. C'est à cela qu'aboutit mon raisonnement calme et clair.

Je viens de lire que Margaret Atwood a reçu une condamnation cinglante à la suite des observations qu'elle a formulées devant votre comité; on a voulu juger son

[Text]

flighty artiste who could not possibly understand the economic complexities of the trade agreement. I do not know if she understands the economic theory of free trade. I do know she understands well that a country without a soul is not a country at all. I know that Margaret Atwood understands well a very fundamental facet of human nature, that if you trade your soul for a slice of bread you are less a human being. If a country begins to redefine its values according to another country's value system, you are less a country.

I have come here today so you will know there are those of us in places like Prince Edward Island who do not want that to happen to the country we love. You will know that there are those of us who believe that the soul of our country is worth keeping; that you cannot take from it to nourish the body without withering from within.

Now, it is not my emotions that lead me to these convictions; it is my reason. They are the absolutely predictable consequences of what you are up to with this agreement. I think it is a work of creative fiction to maintain that this agreement is nothing more than a matter of cleaning up a few tariffs. My reason tells me it is more than that. My reason tells me if you give away the right to make decisions in your own self-interest, you have bartered away your essence as a nation. My reason tells me that if you redefine yourself in another nation's light, you become less of what you are. My reason tells me that every time that question is put to the Prime Minister, Miss Carney, or Grant Devine, they talk faster, change the subject, or engage in personal attacks. My reason tells me that people tend to do that when they do not have an answer that makes any sense, any logic or any reason.

• 1000

What I understand from this is that you can only argue the case for this agreement on the basis of unproven economic hypotheses generated by a friendly computer. Economic theory is not the same as economic reality.

I do not understand the logic in the argument that the Americans will suddenly abandon their protectionist ways the moment they sign this agreement. I ask myself why that would be so. Why would they want to do that? They managed to get a good piece towards a continental economic policy behaving in that protectionist way. Why would they want to stop? Logic and reason tell me they are more likely to behave in an even more protectionist way until they get everything they want.

The constant threat of countervail is a wonderful negotiating ploy if you want to buy Canadian business at a bargain-basement price. All the assurances of Prime

[Translation]

intervention sans importance, comme étant le fait d'une artiste fantaisiste absolument incapable de comprendre les subtilités économiques de l'accord commercial. Je ne sais pas si elle comprend la théorie économique du libre-échange. Ce que je sais, c'est qu'elle comprend très bien qu'un pays sans âme n'est pas un pays. Ce que je sais, c'est que Margaret Atwood comprend très bien un élément fondamental de la nature humaine, soit que si on vend son âme pour un morceau de pain, on s'abaisse plus bas que la condition humaine. Lorsqu'un pays commence à redéfinir ses valeurs d'après le système des valeurs d'un autre pays, il se diminue.

Si je suis venu ici aujourd'hui, c'est pour que vous sachiez qu'il y a parmi nous, dans des endroits comme l'Île-du-Prince-Édouard, des gens qui ne veulent pas que cela arrive au pays que nous aimons. Je veux que vous sachiez qu'il y en a parmi nous qui croient que l'âme de notre pays mérite d'être sauvée, qu'on ne saurait puiser dans cette âme pour nourrir le corps sans que cette âme ne s'affaiblisse.

Ce ne sont pourtant pas mes émotions qui me font aboutir à ces convictions; c'est ma raison. Telles sont les conséquences absolument prévisibles de l'accord que vous allez signer. C'est tomber dans le roman que de soutenir que cet accord consiste uniquement à faire disparaître certains tarifs. Ma raison me dit que c'est bien davantage. Ma raison me dit que si nous abandonnons le droit de prendre des décisions selon notre propre intérêt, nous abandonnons l'essentiel de ce qui constitue un pays. Ma raison me dit que si nous nous redéfinissons sous l'éclairage d'un autre pays, nous nous diminuons. Ma raison me dit que, chaque fois que cette question est posée au premier ministre, à M^{lle} Carney ou à Grant Devine, ceux-ci se mettent à parler plus vite, à changer de sujet, ou se lancent dans des attaques personnelles. Ma raison me dit que les gens agissent de la sorte lorsqu'ils ne peuvent pas présenter une réponse sensée, logique ou raisonnable.

J'en conclus qu'on ne saurait justifier cet accord par des hypothèses économiques non prouvées, engendrées par un ordinateur amical. La théorie économique et la réalité économique sont deux choses.

Je trouve illogique de prétendre que les Américains vont abandonner leur protectionnisme dès qu'ils auront signé cet accord. Je me demande pourquoi ils le feraient. Pourquoi agiraient-ils de la sorte? Ils ont réussi à se rapprocher d'une politique économique continentale tout en se comportant en protectionnistes. Pourquoi cesseraient-ils de le faire? La logique et la raison me disent que, selon toutes probabilités, ils se comporteront d'une manière encore plus protectionniste jusqu'à ce qu'ils aient acquis tout ce qu'ils veulent.

La menace constante de droit compensatoire est un merveilleux outil de négociation pour qui veut acheter une entreprise canadienne à un prix qui défie toute

[Texte]

Minister Mulroney and all of the bombast of Simon Reisman are not going to change that fundamental fact.

This agreement gives the United States the right to redress any adverse commercial effects of any future cultural measures enacted in Canada. It is what the elements of the agreement say. I have been trying to figure out what in hell it means.

I am in the business of producing cultural products for sale in Canada and the rest of the world, including the United States. I know the Americans do not perceive their cultural products in a cultural context. They define them as commercial. It is one of the ways we differ in our perceptions and definitions. I wonder why the Americans want to reserve that right. It has been my experience that people generally do things for one reason or another. Given the reality that what Canada does for cultural reasons is defined by a commercial rationale by the Americans, what does that general statement mean in its specific application?

Reason tells me that what Canada does for cultural reasons can be objected to for commercial reasons. It means that Americans can define what we call culture. Reason tells me that the assurances we have been given by the Prime Minister that he has protected cultural industries do not add up.

I know from experience that the Americans perceive Canada as a dumping ground for cultural products, an extension of their own marketplace. My reason tells me there was a reason for reserving that right and I do not think it takes much imagination to figure out what the reason is. I have come to the conclusion that the free trade agreement is not going to make it any easier for people like me to find a stall in the marketplace of our own country. It might make our situation worse.

I would like to say a final word about this thing called Canadian identity because people who talk the way I do are accused of being too protective of our identity. It is not at risk in this agreement, or so we are told. It seems to me that defining Canadian identity is a little like chasing fire flies in the night. We know they are there only when we see their light for a few flickering moments. We have always had difficulty defining ourselves as Canadians because we have a habit of defining ourselves by what we are not, rather than what we are. That is a predictable consequence of our short history as a nation, the presence of two major linguistic groups and the changing nature of our society to a multicultural and multi-racial society.

[Traduction]

concurrence. Les paroles rassurantes du premier ministre Mulroney et le panache de Simon Reisman ne peuvent rien changer à ce fait fondamental.

Cet accord donne aux États-Unis le droit de corriger tout effet commercial négatif de n'importe quelle mesure adoptée à l'avenir par le Canada. C'est ce qu'on peut lire dans les éléments de l'accord. Je n'ai pas encore réussi à comprendre ce que cela peut vouloir dire.

Mon entreprise consiste à produire des biens culturels qui puissent être vendus au Canada et dans le reste du monde, y compris les États-Unis. Je sais que les Américains ne perçoivent pas leurs produits culturels dans un contexte culturel. Ils les définissent comme une réalité commerciale. C'est un des points sur lesquels nos perceptions et nos définitions diffèrent. Je me demande pourquoi les Américains veulent se réserver ce droit. Selon mon expérience, les gens ont toujours une raison d'agir. Comme ce que le Canada fait pour des raisons culturelles est défini par les Américains par une logique commerciale, quel est le sens de cette déclaration générale lorsqu'on pense aux applications précises?

La raison me dit qu'on peut s'opposer pour des raisons commerciales à ce que le Canada fait pour des raisons culturelles. En somme, les Américains peuvent définir ce que nous appelons la culture. La raison me dit que rien ne justifie les propos rassurants du premier ministre lorsqu'il nous dit qu'il a protégé les industries culturelles.

Je sais par expérience que les Américains perçoivent le Canada comme un entrepôt pour leurs biens culturels, le prolongement de leur propre marché. La raison me dit que ce droit a été réservé pour une raison particulière, et à mon sens, il n'est pas nécessaire d'avoir beaucoup d'imagination pour deviner quelle est cette raison. J'en suis venu à la conclusion que l'accord de libre-échange ne va pas faciliter les choses pour les gens qui, comme moi, essaient de se trouver une place sur le marché de leur propre pays. Il pourrait même aggraver la situation.

J'aimerais dire un mot, pour terminer, sur ce qu'on appelle l'identité canadienne, car les gens qui parlent comme je le fais se font accuser de trop vouloir protéger notre identité. Celle-ci n'est pas compromise par l'accord, du moins c'est ce qu'on nous dit. Définir l'identité canadienne, c'est un peu comme chasser des lucioles la nuit. Nous savons qu'il y en a de présentes lorsque nous voyons leurs feux s'allumer pendant quelques instants fugitifs. Nous avons toujours eu du mal à nous définir comme Canadiens parce que nous avons l'habitude de nous définir par ce que nous ne sommes pas plutôt que par ce que nous sommes. C'est une conséquence prévisible de la brièveté de l'histoire de notre pays, de la présence de deux grands groupes linguistiques et de notre évolution vers la situation de société multiculturelle et multiraciale.

• 1005

We are still coalescing, fusing a bewildering assortment of cultural influences into something identifiably

Nous sommes toujours en train de nous cristalliser, de fusionner un assortiment étonnant d'influences culturelles

[Text]

Canadian. We are vulnerable, because we do not have the protection of language. We are fragile, because we have not had the luxury of a long history to fuse our cultural forces. We are exposed, because of the free flow of American cultural forces into our marketplace for economic reasons.

Our identity as Canadians has to do with the soul of our country; and it is the artists of a country who are most in touch with its soul. Their function is to express a relationship to that soul, so we can see ourselves in the mirror they hold up for us. When the artists are truly in touch with the soul of a country, they create an expression that brings us together as one. That happens because they have touched a quality of universality and found a touch-point of human nature.

Our artists are our fireflies, illuminating the night with brief insights into who we are and what we are. We are Canadians when we share a mutuality of that expression, when we share a common set of values, a way of looking at things that is identifiably us, when we define ourselves by what we are and what we want to be. Our history is a record of our attempts to define ourselves, to preserve the east-west axis of our country despite the economic pull to the south.

I ask you, is that Canadian preoccupation no longer valid? If that is so, then somebody please explain to me why it became so in the space of 48 hours in the first days of October. Explain me to why in the space of two days 120 years of history became expendable. Just explain that to me. Do not insult my intelligence and affront my reason by telling me sovereign rights have nothing to do with national identity.

My reason, my sense of logic, tell me when you give up your right to define yourself, you become a lesser being. One follows as a consequence of the other. The history of this century has been one of elements in society attempting to define themselves in their own terms. That is what the struggle for women's rights has been all about. Women decided they no longer would accept being defined by their relationship to men. Black people refused any longer to be defined by the values of whites. Colonies rejected definition by their colonial masters. But our response to the thrust of history is to negotiate an agreement whose underlying implication is the redefinition of ourselves on American terms, to become less of what we are and could become, to trade our soul for a slice of bread.

I weep for my country.

The Chairman: Thank you very much. Mr. Dingwall.

Mr. Dingwall: I thank the witness for what I would have to say is an excellent presentation. You posed a number of questions in your submission. One you posed I would like to read into the record again. You said on page

[Translation]

en quelque chose de typiquement Canadien. Nous sommes vulnérables, car nous n'avons pas la protection de la langue. Nous sommes fragiles, car nous n'avons pas eu le luxe d'une longue histoire qui aurait fusionné nos forces culturelles. Nous sommes exposés, à cause de la libre arrivée des forces culturelles américaines sur notre marché pour des raisons économiques.

Notre identité en tant que Canadiens se rapporte à l'âme de notre pays; et ce sont les artistes qui sont en communication avec l'âme d'un pays. Ils ont pour fonction d'exprimer une relation à cette âme, pour que nous puissions nous voir dans le miroir qu'ils tiennent devant nous. Lorsque les artistes sont vraiment en contact avec l'âme du pays, ils créent une expression qui nous unit. C'est qu'ils ont touché une qualité d'universalité et trouvé un élément fondamental de la nature humaine.

Nos artistes sont nos lucioles, ils illuminent la nuit par de brefs aperçus sur qui nous sommes et ce que nous sommes. Nous sommes des Canadiens lorsque nous partageons mutuellement cette expression, lorsque nous partageons une échelle commune de valeurs, une vision de la réalité qu'on peut dire la nôtre, lorsque nous nous définissons par ce que nous sommes et ce que nous voulons être. Notre histoire relate les luttes que nous avons menées pour nous définir, pour maintenir l'axe est-ouest de notre pays malgré l'attraction économique du sud.

Dites-moi, est-ce que ce souci du Canada est maintenant désuet? Si tel est le cas, j'aimerais bien que quelqu'un m'explique pourquoi cela s'est produit en l'espace de 48 heures au début d'octobre. Je voudrais qu'on m'explique pourquoi en deux jours, 120 ans d'histoire ont pu être oubliés. Qu'on me l'explique, tout simplement. Qu'on ne vienne pas faire injure à mon intelligence et à ma raison en me disant que la souveraineté n'a rien à voir avec l'identité nationale.

Ma raison et mon sens de la logique me disent que, lorsqu'on abandonne le droit de se définir, on se diminue. C'est une conséquence inévitable. L'histoire de ce siècle a été marquée par la volonté de divers éléments de notre société de se définir dans leurs propres termes. La lutte des femmes pour leurs droits se résume à cela. Les femmes ont décidé qu'elles ne pouvaient plus accepter d'être définies par leur relation aux hommes. Les Noirs ont refusé de continuer à se laisser définir par les valeurs des Blancs. Les colonies ont rejeté une définition imposée par la métropole. Mais notre réaction à la poussée de l'histoire est de négocier un accord à la base duquel nous nous redéfinissons dans des termes américains, nous devenons un peu moins ce que nous sommes et ce que nous pourrions devenir, nous échangeons notre âme contre un morceau de pain.

Je pleure pour mon pays.

Le président: Merci beaucoup. Monsieur Dingwall.

M. Dingwall: Je remercie le témoin de l'exposé qu'il nous a fait et que je trouve excellent. Vous y soulevez plusieurs questions. Il y en a une, que j'aimerais verser au dossier de nouveau. Vous dites, à la page 13 de votre

[Texte]

13 of your brief that this agreement gives the United States the right to redress any adverse commercial effects of any future cultural measures enacted by Canada. You said you have been trying to find out what it means. I suggest, with great respect, it means what it says. They, not we, will have the right to determine what commercial impact anything we may do culturally in Canada will have. What does that mean as far as islanders are concerned about any cultural programs or support from government, whether it be provincially or federally, from your perspective?

• 1010

Mr. McAndrew: It means if you pose a hypothesis that begins with the notion that Americans define what they do as commercial and we define what we do as cultural therefore anything we do that is cultural is commercial and there is the right to redress, that there can be pressure of whatever kind to limit the flow of Canadian programs within Canada, and any time you constrict the air time on the networks, any time you put any kind of economic pressure on government support to the arts, that the opportunities for expression from Prince Edward Island or the Maritimes or the Prairies or anywhere else in Canada start to diminish and start to shrink, that to me is the inevitable consequence.

Mr. Dingwall: I also have a particular concern in view of the fact that investment restrictions are now going to be lifted. We will have, in my view, a proliferation of companies in the United States either wanting to buy up or merge or take over Canadian companies in order to broaden, if you will, their own economic base. I wonder what particular effect that would have on the cultural industry, because many of them are small, community-based if you will, but yet Canadian. With the investment restrictions lifted, keeping in mind the distinction you have made and made so cleverly between commercial in the United States and culturally in Canada, are you afraid as I am, or concerned, that this unlimited access by the United States to takeovers, without any restrictions by Canadian, could be very harming to the Canadian cultural industry in the long run?

Mr. McAndrew: I would have to answer the question from my own experience, Mr. Dingwall. When you get involved in a co-production situation with an American company that presently exists in the United States, there is immediate and intense pressure to pull any gambit you can to evade Canadian content restrictions in order to qualify for Telefilm funds or to get it on the CBC or CTV under Canadian content regulations. The pressure then comes from the United States side, as I say, to scrub it clean. I have had hilarious sessions trying to coach actors

[Traduction]

mémoire, que cet accord donne aux États-Unis le droit de corriger tout effet commercial nocif de toute mesure culturelle adoptée à l'avenir par le Canada. Vous dites que vous vous demandez ce que cela peut bien vouloir dire. À mon avis, sauf votre respect, cela veut dire ce que cela dit. Ce sont eux, et non pas nous, qui auront le droit de déterminer l'impact commercial de quoi que ce soit que nous pourrions faire sur le plan culturel au Canada. Qu'est-ce que, selon vous, cela entraîne pour les gens de l'île en ce qui concerne les programmes culturels ou l'appui des gouvernements, qu'il s'agisse de la province ou du gouvernement fédéral?

M. McAndrew: Si vous posez comme hypothèse que les Américains définissent ce qu'ils font comme quelque chose de commercial et que nous définissons ce que nous faisons comme quelque chose de culturel, il s'ensuit que tout ce que nous faisons de culturel est commercial, et qu'intervient alors le droit de corriger la situation; toutes sortes de pressions peuvent s'exercer pour limiter la circulation des émissions canadiennes au Canada, et chaque fois que l'on impose des limites au temps d'ondes sur les réseaux, chaque fois qu'on impose n'importe quelle pression économique au soutien des arts par les gouvernements, les possibilités de s'exprimer de l'Île-du-Prince-Édouard, des provinces maritimes, des Prairies ou de n'importe quelle autre partie du Canada commencent à diminuer. Voilà, d'après moi, la conséquence inéluctable de cet état de choses.

M. Dingwall: Quelque chose d'autre me préoccupe, étant donné que les restrictions imposées aux investissements vont maintenant disparaître. D'après moi, il y aura aux États-Unis prolifération d'entreprises désireuses d'acheter des sociétés canadiennes ou de se fusionner avec elles pour élargir d'une certaine manière leur propre base économique. Je me demande quel serait l'effet de ce phénomène sur l'industrie culturelle. En effet, il s'agit dans bien des cas de petites entreprises, qui peuvent être fondées sur une collectivité donnée, mais qui demeurent canadiennes. Avec la disparition des restrictions sur les investissements, compte tenu de la distinction que vous avez établie d'une manière tellement perspicace entre ce qui est commercial aux États-Unis et ce qui est culturel au Canada, ne craignez-vous pas comme moi, que cet accès illimité des États-Unis aux prises de possession, sans aucune restriction de la part du Canada, ne nuise beaucoup à l'industrie culturelle canadienne à long terme?

M. McAndrew: Il me faut répondre à cette question en me fondant sur ma propre expérience, monsieur Dingwall. Lorsqu'on se trouve dans une situation de coproduction avec une société américaine qui existe actuellement aux États-Unis, des pressions s'exercent immédiatement et intensément pour qu'on prenne tous les moyens d'échapper aux restrictions sur le contenu canadien pour être admissibles aux fonds de Téléfilm ou pour pouvoir faire passer l'émission à Radio-Canada ou au réseau CTV conformément aux règles sur le contenu

[Text]

to say "house" and "about" the way the Americans say it. It gets down to that kind of fine point. So in the event American companies bought up those Canadian companies they deem to be profitable or which allowed them access to more government funding, if they play both sides of the street, intense pressure would come on any of the regulatory situations that have to do with Canadian content. I think that is an inevitable result; that is a consequence.

Mr. Dingwall: I would like to quote something you said on page 3, and then perhaps you can expound upon it.

There is a barrier of another kind... a cultural barrier... The parochialism of the American television marketplace... the rejection of any cultural values except their own... and an insistence that programs be scrubbed clean of any values except their own.

Mr. McAndrew: That is the famous "changing the street sign syndrome"—that you must change the street signs to make it look like an American street, so that the program, the plot, and situation occurs nowhere, in sort of Nowheresville, because they do not want anything identifiably culturally foreign. That is the same thing as the "house" and "about" pressure.

Mr. Dingwall: Thank you very much, an excellent presentation.

Mr. Crosby: I may offer a very personal welcome to Mr. McAndrew to the committee. Other members should know that we go back a long way. As we say in Halifax, we went to separate schools together.

Mr. McAndrew: Wherein lies one of the great imponderable questions of my life. You see, he is a Catholic and I was a Protestant, and I could never understand why he was allowed to play football on Sunday and I was not.

Mr. Crosby: That is what we are trying to do, make things more liberal.

Anyway, Mr. McAndrew, let me say to you that when you mention your representations falling on deaf ears, I do not think there is any doubt, certainly in my own case and I think I speak for my colleagues, that we want to defend Canada's right to make national policies in the best interests of Canadians; and specifically that is why cultural industries were exempted from the agreement. Now, I do not want a dialogue or to argue with you as to what the nature and extent of that exemption was, but that was the position in relation to the free trade agreement. In my opinion you are addressing a broader problem in Canada than simply free trade with the United States as represented by this agreement. I do not mean it argumentatively, but it is my impression from your presentation.

[Translation]

canadien. Les pressions viennent des États-Unis, comme je l'ai dit. J'ai eu des séances de tournage très drôles où l'on essayait d'obtenir que les comédiens prononcent *house* et *about* avec un accent américain. On en arrive là. Si donc des entreprises américaines achetaient ces sociétés canadiennes jugées profitables ou leur permettant l'accès à un financement accru de la part du gouvernement, si ces entreprises jouaient sur les deux plans, des pressions considérables s'exerceraient sur tous les règlements relatifs au contenu canadien. J'y vois une conséquence inévitable.

M. Dingwall: J'aimerais citer ce que vous dites à la page 3 et que vous pourriez peut-être développer.

Il existe un autre type d'entrave... une entrave culturelle... Le chauvinisme du marché américain de la télévision... le rejet de toutes les valeurs culturelles autres que les leurs... et la ferme volonté de retrancher des émissions toutes les valeurs autres que les leurs.

M. McAndrew: C'est une situation que symbolise le changement de nom des rues. Il faut les changer pour que les rues aient l'air de rues américaines, que l'émission, l'intrigue et la situation ne se raccrochent à aucun endroit particulier, que cela se passe à Nulle-part-ville. On ne veut rien qui puisse être reconnu comme étranger sur le plan culturel. C'est le même phénomène que le changement de prononciation de *house* et de *about*.

M. Dingwall: Merci beaucoup. C'est un excellent exposé.

M. Crosby: Je désire souhaiter personnellement la bienvenue à M. McAndrew. Je dois dire aux autres membres du Comité que nous nous connaissons depuis longtemps. Comme nous disons à Halifax, nous avons fréquenté ensemble des écoles distinctes.

M. McAndrew: De là viennent les grandes questions que je me suis posé toute ma vie. Il est catholique, et j'étais protestant, et je n'ai jamais pu comprendre pourquoi il pouvait jouer au football le dimanche et pas moi.

M. Crosby: C'est ce que nous essayons de faire, c'est-à-dire rendre les choses plus libérales.

Quoi qu'il en soit, monsieur McAndrew, permettez-moi de vous dire que, lorsque vous dites que vos paroles tombent dans l'oreille d'un sourd, il n'est pas douteux, du moins dans mon cas—et je crois pouvoir parler au nom de mes collègues—que nous voulons défendre le droit du Canada d'adopter des politiques nationales dans l'intérêt des Canadiens; c'est justement pourquoi les industries culturelles ont été exclues de l'accord. Bien sûr, je ne veux pas entreprendre un dialogue ou un débat avec vous sur la nature et l'étendue de cette exemption, mais c'est la position que nous avons adoptée pour ce qui est de l'accord de libre-échange. A mon avis, vous abordez un problème qui dépasse la simple question du libre-échange avec les États-Unis. Je ne veux pas m'argumenter avec vous; c'est tout simplement l'impression que me laisse votre exposé.

[Texte]

[Traduction]

• 1015

Let me communicate it in this way. With some of my colleagues I got lost in the Middle East, and we wandered around trying to find somebody to guide us back to our destination. I heard rock and roll music wafting through the air and we directed ourselves towards the origin of that music. When we arrived at the spot we encountered a group of Arabs sitting there talking in their own language. They knew nothing of English or North American culture, but they were listening to this music. I can tell you, American rock and roll music did not affect their culture at all. I know that is a silly example, but whether, how, and to what extent Canadians are affected by U.S. culture is a subjective matter. Some Canadians are, some Canadians are not.

I think our role in government as Canadians is to try to create national policies, to create and carry on a distinctive Canadian culture that lies in other areas, for example, the CRTC. We do not have to buy American culture in Canada. We do not have to watch U.S. movies. No TV producer has to buy an American program to put on Canadian television. The question is why do they do it?

Mr. McAndrew: Because it is cheap.

Mr. Crosby: I would like to address that. If that is unfair competition because it is cheap, then we can have trade laws to protect us against that if our current laws do not. In fact, under the agreement that is exactly what we are going to do within that structure—

Mr. McAndrew: If you allow a countervail situation where there was an option of either buy expensive product or buy cheaper product, you are going to buy the cheaper product. I am not particularly even objecting to it. I am simply making the point that there is an unequal economic, never mind the cultural, situation. I tried to stay away from that to make that point.

We who work in the business of publishing books, making television programs, and making films have worked in an unequal situation because the cost of production in Canada is about the same as the cost of production in the United States. That is all. That is part of the price you pay for working here rather than there.

Mr. Crosby: I was just trying to make the point with you that this is the situation now without a free trade agreement. Maybe a free trade agreement over a period of time can resolve some of those problems. Has that occurred to you?

Mr. McAndrew: It may well be, but that is why I asked the question. What in the world does that ambiguous phrase mean that has to do with whether the redress of Canadian cultural policies conflicts with American commercial ends? If you start from the proposition, as I

Je vais essayer de m'exprimer autrement. Avec quelques-uns de mes collègues, je me suis égaré au Moyen-Orient, et nous avons erré quelque temps en essayant de trouver quelqu'un qui puisse nous ramener à notre destination. J'ai entendu de la musique de rock and roll, et nous nous sommes dirigés vers la source de cette musique. Rendus là, nous avons trouvé un groupe d'Arabes qui étaient assis et qui parlaient entre eux dans leur langue. Ils ne savaient rien de la culture anglaise ou nord-américaine, mais ils écoutaient cette musique. Je vous l'assure, la musique américaine de rock and roll n'avaient en rien effleuré leur culture. C'est peut-être un exemple ridicule, mais déterminer la réalité, les modalités et l'étendue de l'influence exercée sur les Canadiens par la culture américaine, est une chose très subjective. Certains Canadiens subissent cette influence, d'autres pas.

A mon sens, le rôle des législateurs canadiens est d'essayer de mettre en place des politiques nationales, de créer et de maintenir une culture canadienne distincte qui s'appuie ailleurs, par exemple, le CRTC. Nous ne sommes pas tenus d'acheter la culture américaine au Canada, ni de regarder les films américains. Aucun directeur de la télévision n'est tenu d'acheter une émission américaine pour la présenter à la télévision canadienne. La question qui se pose, c'est de savoir pourquoi on le fait.

M. McAndrew: Parce que c'est bon marché.

M. Crosby: J'aimerais dire un mot à ce sujet. S'il s'agit d'une concurrence injuste parce qu'elle est bon marché, nous pouvons nous donner des lois commerciales pour nous protéger contre cela si nos lois actuelles n'y suffisent pas. En réalité, en vertu de l'accord, c'est exactement ce que nous allons faire dans cette structure. . .

M. McAndrew: Si l'on accepte une situation de droits compensatoires où le choix est d'acheter un produit cher ou un produit bon marché, on achètera le produit bon marché. Je ne m'y oppose pas particulièrement. Tout ce que je veux signaler, c'est qu'il existe une inégalité économique, sans parler de la situation culturelle. Je me suis abstenu de parler de celle-ci pour insister sur ce point.

Nous qui travaillons à publier des livres, à produire des émissions de télévision et à faire des films, travaillons dans une situation d'inégalité parce que le coût de production au Canada est à peu près le même que le coût de production aux États-Unis. Voilà tout. Cela fait partie du prix à payer pour travailler ici plutôt que là-bas.

M. Crosby: Ce que j'ai voulu essayer de vous faire comprendre, c'est justement que telle est la situation actuelle en l'absence d'un accord de libre-échange. Avec le temps, peut-être un accord de libre-échange pourra-t-il régler certains de ces problèmes. Y avez-vous pensé?

M. McAndrew: C'est bien possible, et c'est pourquoi j'ai posé la question. Que peut bien vouloir dire cette phrase ambiguë, où l'on se demande si les mesures de correction relevant des politiques culturelles canadiennes entrent en conflit avec les fins commerciales américaines?

[Text]

start, that the Americans define everything they do commercially and we define things culturally, to me the logical consequence of that is anything we do to protect or advance our own cultural identity will immediately be considered a commercial hindrance to the United States. If you have a different kind of reason or logic, tell me what it is.

Mr. Crosby: It is difficult to deal with this subject in short order. But in relation to the free trade agreement, where do you see the effect on the ability of Canada to protect and foster its cultural industries within Canada?

Mr. McAndrew: I am entitled to take whatever meaning I wish out of ambiguity. If the people writing this damn thing are not going to be specific, then you have to allow me the right to take my own meanings.

Mr. Crosby: Yes, right.

Mr. McAndrew: What I take it to mean is that in any area of something we call culture, the Americans can redress any measures Canada takes—in book publishing, in record production, in television production, in that whole broad span of things.

• 1020

Mr. Crosby: I think that is where the committee can be helpful. You have a concern you present on the free trade agreement with respect to a particular interest area. We can look at that and try to resolve any ambiguities or any lack of clear understanding you find there.

Mr. McAndrew: I certainly wish you well, sir.

The Chairman: Thank you very much.

Mr. Langdon: I wanted to say first that we have heard a lot of briefs before this committee, and I think I would have to say I had not heard a brief that has been so well put and so well argued. I thank you very much for putting that case, and I am especially hopeful it may have some impact on our conservative colleagues on this committee, because I think your argument is absolutely crucial to what is happening as part of this trade agreement.

I would like to ask two questions. The first is a straightforward one. We have heard various groups, textile groups, petroleum groups—just about every sector of industry—tell us that they had been consulted during the process of the negotiation of this trade agreement. Was the arts community on Prince Edward Island personally consulted at any stage about this trade agreement, which deals so crucially with how you earn your living, and what others do on this island?

Mr. McAndrew: I personally was not consulted. I frankly do not know whether other organized arts groups

[Translation]

Si l'on commence par dire, comme moi, que les Américains définissent tout ce qu'ils font comme quelque chose de commercial et que nous définissons certaines choses comme culturelles, la conséquence logique selon moi est que tout ce que nous ferons pour protéger ou améliorer notre identité culturelle sera immédiatement considéré comme une entrave commerciale pour les États-Unis. Si l'on peut aboutir à un raisonnement ou à une conclusion logique différente, j'aimerais bien qu'on me le dise.

M. Crosby: Il est difficile de régler cette question à court terme. Mais pour ce qui est de l'accord de libre-échange, où voyez-vous que soit touchée l'aptitude du Canada à protéger et à favoriser ses industries culturelles au Canada?

M. McAndrew: A partir d'un texte ambigu, j'ai le droit d'adopter l'interprétation que je veux. Si les gens qui rédigent ce texte manquent de précision, il faut m'accorder le droit à ma propre interprétation.

M. Crosby: Oui, d'accord.

M. McAndrew: D'après moi, le sens est le suivant: dans tout ce que nous appelons la culture, les Américains peuvent riposter à n'importe quelle mesure prise par le Canada, qu'il s'agisse de l'édition, du disque ou de la télévision.

M. Crosby: A mon avis, le Comité peut jouer un rôle utile à cet égard. Un aspect particulier de l'accord du libre-échange vous préoccupe. Nous pouvons examiner cet aspect et tenter de régler toutes ambiguïtés, tout manque de clarté que vous y trouvez.

M. McAndrew: Bonne chance, monsieur.

Le président: Merci beaucoup.

M. Langdon: Je veux dire tout d'abord que notre comité a entendu beaucoup de mémoires et je dois ajouter que je n'en ai pas entendu un seul qui ait été si bien construit et si bien justifié. Je vous remercie beaucoup d'avoir présenté ce point de vue et j'espère tout spécialement qu'il aura une influence sur nos collègues conservateurs, membres du Comité, car, à mon avis, votre argumentation touche au vif du sujet.

J'ai deux questions à vous poser. La première est bien simple. Divers groupes représentant le textile ou le pétrole—et à peu près tous les secteurs de l'industrie—sont venus nous dire qu'ils avaient été consultés au cours du processus de négociation de cet accord commercial. La communauté artistique de l'Île-du-Prince-Édouard a-t-elle été consultée à quelque moment que ce soit au sujet de cet accord commercial, qui intéresse d'une manière si essentielle votre gagne-pain et celui d'autres habitants de l'île?

M. McAndrew: Je n'ai pas été moi-même consulté. En toute franchise, je ne sais pas si d'autres groupements

[Texte]

were consulted. I have no particular knowledge of that, sir.

Mr. Langdon: We have in fact raised that question in the House, and also got much that kind of answer. The government indicated that it had not carried on that kind of detailed consultation.

The second question I wanted to put to you is this. You are here as a self-described artist, but you are also something that to my Conservative colleagues is perhaps what their eyes light up most about; you are an independent entrepreneur in Atlantic Canada who has come back from Toronto, who has carried on a number of—

Mr. McAndrew: In other words, I am a masochist?

Mr. Langdon: Well, I guess that is my question. Have these been successful operations? Have you been able to carry forward a good deal of successful activity in terms of a business, or is there just such difficulty this has been a serious problem?

Mr. McAndrew: I suppose any time you try to do what I and my colleagues have tried to do, some people would say you really should visit a good psychiatrist. It has not been easy.

Any time you start a small business of any kind, the critical period is the first three or four years. I can tell you we have been close to the receiver on a number of occasions in order to get started up. I will tell you a little story. When I came back from Toronto, I thought we had 14 months working capital. Because we had enormous difficulty in making arrangements to get our equipment, by the time I arrived we had six weeks working capital. When you start out with six weeks working capital you are fighting from the bottom up.

After three and a half years, I think we are about to start turning the corner. At least I normally have to worry now only about the payroll three payrolls ahead. It is not an easy business. But I chose it; I mean, I could do something else. . .

Mr. Langdon: I would ask you with respect to this clause within the agreement that you pointed to, and I agree it is a crucial clause, which has to be a threat to those who are operating in the cultural sector, what potential impact do you think that could have on you, as a small entrepreneur trying to deal with these difficulties in Atlantic Canada?

• 1025

Mr. McAndrew: In order to make a living, we operate on a very broad range, everything from very inexpensive local commercials to network specials. In the context of what we are talking about, I really have to talk more about broadcast television. Any diminishing of the opportunity, for economic or whatever reasons, in terms

[Traduction]

artistiques organisés l'ont été. Je ne suis tout simplement pas au courant, monsieur.

M. Langdon: C'est une question que nous avons même posée aux Communes, et nous y avons obtenu à peu près la même réponse. Le gouvernement nous a fait savoir qu'il n'y avait pas eu de consultation détaillée de ce genre.

La deuxième question que je vais vous poser est la suivante. Vous vous décrivez comme artiste, mais vous êtes aussi ce qui intéresse le plus mes collègues conservateurs, un entrepreneur indépendant du Canada atlantique, revenu de Toronto et ayant réalisé plusieurs. . .

M. McAndrew: Un masochiste, en d'autres termes?

M. Langdon: Voilà ma question. Votre travail a-t-il été couronné de succès? Avez-vous pu exercer une activité assez considérable et y connaître le succès, ou bien les difficultés ont-elles été tellement grandes qu'elles ont posé un problème sérieux?

M. McAndrew: J'imagine que chaque fois que quelqu'un veut faire ce que moi-même et mes collègues ont tenté de faire, il se trouvera quelqu'un pour lui conseiller de voir un bon psychiatre. Cela n'a pas été facile.

Chaque fois qu'on lance une petite entreprise, quelle qu'elle soit, les trois ou quatre premières années constituent une période critique. Je puis vous dire que nous nous sommes trouvés au bord de la faillite quelquefois à nos débuts. Je vais vous raconter une anecdote. Lorsque je suis revenu de Toronto, je pensais que nous avions un capital de travail pouvant durer 14 mois. A cause des difficultés énormes que nous avons eues à prendre des dispositions pour obtenir notre équipement, au moment où je suis arrivé nous avions pour six semaines de capital de travail. Lancer une entreprise dans ces conditions, c'est partir de très bas.

Après trois ans et demi, je pense que nous sommes à la veille de prendre un bon tournant. Du moins, en temps normal, je me préoccupe seulement des trois prochaines paies. Ce n'est pas une entreprise facile. Mais c'est ce que j'ai choisi; après tout, je pourrais faire autre chose. . .

M. Langdon: Au sujet de la disposition de l'accord que vous avez signalé—je suis de votre avis, c'est une clause essentielle, une menace pour tous ceux qui travaillent dans le secteur culturel. Quel pourrait en être l'impact, selon vous, sur un petit entrepreneur qui essaie de surmonter ces difficultés dans le Canada atlantique?

M. McAndrew: Afin de gagner notre vie, nous étendons notre exploitation sur une très vaste plage, allant des annonces publicitaires locales peu onéreuses jusqu'aux émissions spéciales de réseau. Dans le contexte qui nous intéresse ici, j'aimerais parler davantage de la télédiffusion. Toute réduction des débouchés, pour des

[Text]

of air time or in terms of the public support to production, most of the programs which appear on Canadian television produced in Canada simply would not be there if they were not being paid for to the extent of anywhere between about 40% and 100% by the taxpayer. That is reality in this country. So the fact is that as an independent I can usually get between 15% and 25% of my production costs from any of the networks; the rest I have to scramble for.

Mr. Langdon: So if the amount that we put into Telefilm Canada as subsidies was significantly increased as a cultural measure against which the United States could take commercial responses, that would be something that could help you accept the responses and might prevent that and stop it from happening would be a serious potential case of damage.

Mr. McAndrew: Without question, without question.

Mr. Langdon: Thanks, Mr. Chairman.

Mr. Ravis: Welcome, sir. I enjoyed your presentation. You obviously are doing a lot of wondering about it. You kept saying I wonder about this and wonder about that, and I have to agree that the free trade deal is probably not a panacea for anyone. It is a negotiation that has taken a long time and I think we have to take a look at both the good parts and the bad parts.

Let me start off by saying that if you have a chance to pick up a videotape that was done on Sunday night in Ottawa by Doug Fisher, former New Democratic Member of Parliament from way back in the late 1970s, when he interviewed Flora MacDonald on cultural industries and the impact of the free trade agreement, it was so good that the next day I phoned both of them and asked them if I could replay that on my weekly cable program in Saskatoon, which is my constituency, because it addresses precisely so many of the points you have raised with us today. I think it is a very emotional subject. It is the kind of thing that can tug away at our Canadian heartstrings and our emotions, but I think Flora MacDonald did an excellent job, and I am almost tempted to send you a copy if I can get that put on VHS, just for you to take a look at.

Mr. McAndrew: By all means.

Mr. Ravis: I want to just read something here, and I think this is a reasonably credible individual here. His name is Jim Sword, chairman of the Canadian Association of Broadcasters. On October 9 of this year, just a matter of weeks ago, he sent a telex to the Hon. Flora MacDonald, and I would just like to read you part of that.

The Canadian private broadcasting industry is extremely pleased that the important aspects relating to the development of Canadian programming have been

[Translation]

raisons économiques ou autres, du temps d'antenne ou de l'appui apporté par le public à la production... La plupart des programmes présentés à la télévision canadienne et produits au Canada n'existeraient tout simplement pas s'ils n'avaient pas été financés à hauteur de 40 à 100 p. 100 par le contribuable. C'est la réalité de notre pays. Ainsi, en tant qu'indépendant, je peux généralement obtenir de l'un des réseaux entre 15 et 25 p. 100 de mes coûts de production; pour le reste, je dois me débrouiller.

M. Langdon: Donc, si les subventions que nous accordons à Téléfilm Canada étaient considérablement augmentées dans le cadre d'une mesure culturelle et que les États-Unis considéraient cela d'un point de vue commercial, la suppression de cette mesure pourrait vous conduire à la catastrophe.

M. McAndrew: Sans aucun doute.

M. Langdon: Merci, monsieur le président.

M. Ravis: Bienvenue, monsieur. Votre exposé a été très instructif. De toute évidence, vous vous posez beaucoup de questions; vous dites souvent: je me demande ceci et je me demande cela, et je dois convenir avec vous qu'un accord de libre-échange n'est probablement pas la panacée. Il s'agit de négociations qui ont pris beaucoup de temps, et je pense que nous devons considérer les aspects positifs comme les aspects négatifs.

Tout d'abord, laissez-moi vous dire que si vous avez l'occasion de mettre la main sur la bande vidéo qui a été enregistrée dimanche soir à Ottawa par Doug Fisher, ancien député néo-démocrate de la fin des années 70, sur son interview de Flora MacDonald au sujet des industries culturelles et de l'impact de l'accord de libre-échange, surtout n'hésitez pas; c'était tellement bon que le lendemain je leur ai téléphoné à tous les deux pour leur demander si je pouvais faire repasser cette bande à mon programme hebdomadaire sur câble à Saskatoon, ma circonscription, car cette entrevue a couvert précisément un grand nombre des points qui ont été soulevés ici aujourd'hui. Je pense qu'il s'agit d'un sujet susceptible de soulever les passions. C'est le genre de chose qui fait vibrer les cordes les plus profondes de notre identité canadienne et de nos émotions, mais je pense que Flora MacDonald s'en est très bien tirée et j'ai presque envie de vous en envoyer une copie si je peux la faire convertir en VHS.

M. McAndrew: Je vous en prie.

M. Ravis: J'aimerais vous lire ici quelque chose; cela vient de quelqu'un dont la crédibilité, je pense, est établie. Il s'agit de Jim Sword, président de l'Association canadienne des radiodiffuseurs. Il y a quelques semaines, le 9 octobre, Jim Sword a envoyé à l'honorable Flora MacDonald, un télex, dont j'aimerais vous lire une partie.

Le secteur privé de la radiodiffusion au Canada se réjouit vivement de voir que les aspects importants du développement de la programmation canadienne n'ont

[Texte]

left undisturbed. Bill C-58 and simultaneous substitution will remain cornerstones of the Canadian Broadcasting System upon which Canadians will continue to build a strong future for their broadcasting industry and reflect their unique cultural identity. The agreement opens the door for more fruitful exchanges with the Americans while protecting Canada's uniqueness in its cultural development.

I am just wondering how you react to that.

Mr. McAndrew: I am not sure I know what it means, sir. I do not know what thought he is trying to convey to me there.

Mr. Ravis: I guess I am not going to interpret. I will leave it for you to ponder. How is that?

What about a gentleman by the name of Mordecai Richler, who came before the committee?

Mr. McAndrew: He is a terrific writer.

Mr. Ravis: I thought he gave a fairly balanced approach. Again, he looked at the positives and he looked at the negatives. He is the kind of witness we enjoy hearing, because it causes us to think about this as fairly as we can, as Canadians, I might add. He suggested before the committee that there would be no loss of cultural identity as a result of this agreement. He looked at publishers, the film industry, and quite a few other things. There are probably some things he would have liked to have seen tightened.

• 1030

I just wonder how you feel about Mordecai Richler's statements, as a pretty famous Canadian who is involved in the cultural industry.

Mr. McAndrew: I think he is drawing a different opinion from the same ambiguous dark that I am. From my experience, if you write something that is very ambiguous you are going to get a wide variety of opinions, because people are going to interpret that ambiguity in light of their own experience.

My experience has been working within Canada. Mordecai Richler's experience has been working for a large period of his life in London, England, then coming back to Canada and working in an international marketplace. Therefore, it is predictable that I may have a different perception, because his life experience has not been mine. I am not sure where your question leads, but I can only speak from my own experience.

Mr. Ravis: I am reasonably satisfied. I know that Mr. Richler did work in England, but he is a Canadian. He is back in Canada now and I think he does understand Canadians very well.

I am just wondering whether you are appearing here in some sort of personal capacity, or are you representing others?

[Traduction]

pas été touchés. Le projet de loi C-58 et la substitution simultanée demeureront les pierres angulaires du système de la radiodiffusion canadienne sur lesquelles les Canadiens continueront de bâtir un avenir solide pour leur industrie et de refléter leur identité culturelle unique. Cette entente ouvre la porte à un accroissement d'échanges fructueux avec les Américains, tout en protégeant le caractère unique du développement culturel du Canada.

Que dites-vous de cela?

M. McAndrew: Je ne vois pas très bien ce que cela veut dire, monsieur. Je ne sais pas quel est le message qu'il tente de me faire parvenir ici.

M. Ravis: Je ne vais pas en faire une interprétation. Je le laisse à votre réflexion. D'accord?

Et que dire d'un monsieur appelé Mordecai Richler, qui est venu témoigner devant le Comité?

Mr. McAndrew: C'est un auteur sensationnel.

M. Ravis: Je pense qu'il a présenté une opinion relativement équilibrée. Là encore, il a pris en considération tant les aspects positifs que les aspects négatifs. C'est le genre de témoin que nous avons plaisir à entendre parce qu'il nous amène à réfléchir à toute la situation le plus objectivement possible, en Canadiens, si j'ose m'exprimer ainsi. Il a déclaré devant le Comité que cette entente ne se traduirait par aucune perte d'identité culturelle. Il s'est penché sur les secteurs de l'édition, du cinéma, et bien d'autres encore. Il aurait probablement aimé que certaines choses soient plus précises.

J'aimerais savoir ce que vous pensez des déclarations de Mordecai Richler, ce Canadien célèbre, qui oeuvre sur la scène culturelle.

M. McAndrew: Je pense qu'il a une opinion différente de la mienne sur un même sujet nébuleux. A ma connaissance, lorsque vous écrivez quelque chose de très ambigu, vous pouvez vous attendre à provoquer des opinions très diverses, puisque les gens interprètent cette ambiguïté en fonction de leur propre expérience.

Mon expérience à moi est celle du travail à l'intérieur du Canada. Pour sa part, Mordecai Richler a travaillé pendant longtemps à Londres, puis, une fois rentré au Canada, il s'est dirigé vers le secteur international. Il n'est pas étonnant donc que ma perception soit différente de la sienne, puisque son expérience n'est pas la mienne. Je ne vois pas très bien où votre question peut mener et je ne peux parler que de ma propre expérience.

M. Ravis: D'accord. Je sais que M. Richler a travaillé en Angleterre, mais c'est un Canadien. Il est rentré au Canada maintenant, et je pense qu'il comprend très bien la mentalité canadienne.

Puis-je vous demander si vous êtes ici à titre personnel ou si vous représentez quelqu'un d'autre?

[Text]

Mr. McAndrew: I had a phone call from Ottawa two weeks ago asking whether I would like to appear in front of this committee, and I said sure.

Mr. Ravis: These are basically your personal points of view.

Mr. McAndrew: Absolutely. I represent no one.

Mr. Ravis: Are you aware that there was consultation—this tends to go on day after day—with the cultural industries? The Secretary of State and Flora MacDonald met with them, as pointed out in that interview I spoke of earlier. In this agreement there are specific areas that are grandfathered with regards to existing laws and regulations and publishing policies. I wonder if you have read the agreement and have had a chance to sum that up.

Mr. McAndrew: Yes, I have. I am aware of that.

Mr. Ravis: Good. One other very short question: Do you have any idea how many American programs are aired on CBC these days?

Mr. McAndrew: I believe the prime-time content is now down to about 20% or 30%. I cannot say for sure. I do know they have announced their intention to move toward I think 95% Canadian programming in the next five years or so, depending on their budgets. So if you vote them a lot of money, then people like me will be able to make a better living.

Mr. Ravis: Right. Thank you for appearing before us, sir.

Mr. McAndrew: Thank you, sir.

The Chairman: Thank you very much, Mr. McAndrew. We certainly enjoyed your presentation and the opportunity to have a discussion with you. We are very grateful.

We are now joined by Mr. Gennis and Ms Geldart. We welcome you both. I always begin by reminding our witnesses that we would like to confine the total remark time to between 10 and 20 minutes in order that we might have a chance for a few short questions. Who is going to lead here?

Ms Jeanne Geldart (President and Chief Executive Officer, Atlantic Provinces Chamber of Commerce): Thank you, I am very happy to be here. Located in Moncton, we are a federation of 60 community chambers of commerce and boards of trade in each of the four Atlantic provinces. Our regional policy is developed at annual meetings, and through the work of our committees and the board of the Atlantic Chamber.

We are on record as being supportive of free trade with the United States, in principle. Approval of a free trade agreement has always been subject to knowledge of the

[Translation]

Mr. McAndrew: On m'a appelé d'Ottawa il y a deux semaines pour me demander si j'étais disposé à me présenter devant le Comité, et j'ai accepté volontiers.

Mr. Ravis: Le point de vue que vous présentez ici est donc essentiellement le vôtre.

Mr. McAndrew: Absolument. Je ne représente personne.

Mr. Ravis: Saviez-vous qu'il y a eu consultation du secteur culturel—cela a tendance à se prolonger éternellement? Le secrétaire d'État et Flora MacDonald en ont rencontré des représentants, comme cela a été signalé dans l'interview dont j'ai parlé plus tôt. Dans l'accord, certains droits acquis ont été conservés dans des secteurs bien précis en ce qui a trait aux lois et aux règlements, ainsi qu'aux politiques d'édition. Avez-vous eu l'occasion de lire le texte de l'accord et d'en tirer des conclusions?

Mr. McAndrew: Oui, je sais cela.

Mr. Ravis: Très bien. Une autre toute petite question: avez-vous une idée du nombre de programmes américains diffusés sur les ondes de Radio-Canada par les temps qui courent?

Mr. McAndrew: Je pense qu'aux heures de pointe, c'est environ 20 ou 30 p. 100. Je n'en suis pas certain. Je sais par contre que Radio-Canada a annoncé son intention de viser une programmation à 95 p. 100 canadienne d'ici les cinq prochaines années, environ, selon ses possibilités budgétaires. Ainsi, si vous lui accordez beaucoup d'argent, les gens comme nous serons alors en mesure de mieux gagner leur vie.

Mr. Ravis: Exactement. Merci, monsieur, de votre témoignage.

Mr. McAndrew: Merci à vous.

Le président: Merci beaucoup, monsieur McAndrew. Votre exposé a été très intéressant, et nous avons apprécié l'occasion d'échanger avec vous. Nous vous en sommes reconnaissants.

Nous accueillons maintenant M. Gennis et M^{me} Geldart. Bienvenue parmi nous. Je commence toujours par rappeler à nos témoins que leur exposé ne devrait pas durer plus de 10 à 20 minutes, afin de nous donner le temps de leur poser quelques questions. Qui commence?

Mme Jeanne Geldart (présidente et directrice générale, Chambre de commerce des provinces de l'Atlantique): Merci. Je suis très heureuse d'être ici aujourd'hui. Établis à Moncton, nous sommes une fédération de 60 chambres de commerce communautaires de chacune des quatre provinces de l'Atlantique. Notre politique régionale est mise au point lors de congrès annuels et grâce aux efforts de nos comités et du conseil d'administration de notre organisme.

Nous nous sommes officiellement prononcés en faveur du libre-échange avec les États-Unis, en principe. L'approbation d'un accord de libre-échange ne peut se

[Texte]

details of the agreement. The chamber believes the information provided to date does not satisfy our need for sufficient detail to give an unequivocal approval to a free trade deal at this time. What has in fact been released to us gives us concern on two accounts.

• 1035

The Atlantic Provinces Chamber of Commerce holds strong policies concerning the absolute necessity for the federal government to address a serious impediment to nation-building: regional economic disparity. Chambers in the region are currently engaged in consultations with the Atlantic Canada Opportunities Agency regarding new ways to address this century-old problem.

In introducing the agency on June 6, Prime Minister Mulroney stated that we address Canada's highest purpose when we speak of national building and national unity. He said it is surely clear we cannot achieve it unless we assume as a national responsibility the need to relieve the burden of regional disparity, a burden which bears heavily upon Atlantic Canada, and has done so for generations.

In establishing the agency, a commitment has been made to redress the problem of regional economic disparity and by all measures this problem is a serious one. According to a recent analysis by the Atlantic Provinces Economic Council, earned income per person in the Atlantic region in 1984 stood at 66% of the national average. In 1926 it stood at 65.2%. We have not improved very much in that space of time. Unemployment rates are higher than the national average in Atlantic Canada. During recessions they become disproportionately higher, and when the economy improves, they are slower to come down. That is the experience we are now having, with the improved prosperity in Ontario and Quebec. The chamber is therefore concerned that the terms of a free trade deal could preclude the federal government from implementing policies that address this serious problem.

On page 12 of the overview of the agreement, under the heading "Trade Remedies and Dispute Settlement", it states:

The complexities of developing a new regime to address the problems of dumping and subsidization have resulted in the two sides recognizing that developing a new regime was a complex task, and would require more time as well as confidence in each other. A seven-year timeframe has been mentioned.

The chamber is concerned that the ability of the federal government to offer direct assistance to business and industry in regions that suffer from regional economic disparity will be inhibited. One result could be that the Atlantic Canada Opportunities Agency could be

[Traduction]

faire sans une pleine connaissance des détails de l'accord. Nous estimons que les renseignements qui ont été fournis jusqu'à présent ne répondent pas à toutes nos questions pour que nous puissions approuver de façon catégorique cet accord à l'heure actuelle. En fait, les renseignements que nous avons eus nous inquiètent à deux points de vue.

La Chambre de commerce des provinces de l'Atlantique préconise de solides politiques concernant la nécessité absolue pour le gouvernement fédéral de faire face à l'obstacle que la disparité économique régionale pose pour le développement de la nation. Les chambres de commerce de la région sont en pourparlers actuellement avec l'Atlantic Canada Opportunities Agency pour trouver de nouvelles solutions à ce problème vieux d'un siècle.

En présentant cet organisme le 6 juin, le premier ministre Mulroney a déclaré que nous visons l'objectif le plus haut du Canada lorsque nous parlons de développement national et d'unité nationale. D'après lui, il est évident que nous ne pourrions atteindre cet objectif tant que nous n'assumons pas la responsabilité globale, en tant que nation, d'alléger le fardeau de la disparité régionale, fardeau qui pèse lourdement, et depuis des générations, sur la région atlantique du Canada.

Lors de sa constitution, cet organisme s'est engagé à corriger le problème de la disparité économique régionale, problème qui est assurément très grave. Selon une récente analyse effectuée par l'Atlantic Provinces Economic Council, le revenu personnel moyen dans la région de l'Atlantique en 1984 atteignait à peine 66 p. 100 de la moyenne nationale. En 1926, il s'élevait à 65,2 p. 100. Nous n'avons pas beaucoup avancé depuis. Les taux de chômage sont plus élevés que la moyenne nationale dans les provinces de l'Atlantique. Au cours des récessions, l'écart se creuse encore plus, et, lorsqu'il y a reprise économique, il est beaucoup plus lent à se refermer. C'est ce que nous vivons maintenant avec la prospérité accrue de l'Ontario et du Québec. Notre organisme craint donc qu'un accord de libre-échange n'empêche le gouvernement fédéral de mettre en oeuvre les politiques visant à régler ce grave problème.

À la page 12 du sommaire de l'accord, sous la rubrique Recours commerciaux et règlement des différends, il est dit que:

La difficulté de mettre au point un mécanisme concernant les mesures anti-dumping et les subventions a amené les deux parties à convenir que l'élaboration d'un nouveau régime était chose complexe et exigerait plus de temps et une confiance mutuelle. Une période de sept ans a même été mentionnée.

La chambre craint que le gouvernement fédéral ne puisse plus aussi bien offrir une aide directe au secteur des affaires et de l'industrie dans les régions touchées par la disparité économique régionale. Un accord pourrait entraver certaines des activités de l'Atlantic Canada

[Text]

hindered in some of its activities by an agreement. The Atlantic chamber believes the Canadian government cannot negotiate away its right to provide assistance to business and industry in economically depressed parts of the country.

The other impediment to an unequivocal yes to free trade is the concern for what might be in the fine print of the agreement. As an example, the chamber is aware that in its relationship with the United States Canada has agreed to abide by all the terms and agreements of GATT. The food industry is currently affected by an agreement that allows the U.S. to impose a quota on foodstuffs containing 10% sweetener, should damage be proven to existing U.S. manufacturers. I give this as an example of something merely brought to our attention, not as something we are specifically supporting.

The confectionery industry presently has protection in the Canadian market, with a 12% to 15% duty on American goods. All export to the U.S. is around 7%. With the elimination of this tariff protection, the Canadian industry will be competing with many American companies that already enjoy Canadian consumer awareness through the television advertising cable networks. The argument that these same firms will have a new market in which to compete is a legitimate one. The cost of introducing a new product into a market is substantial. Should our firms be successful in carving out a niche for themselves, they could find they are subject to GATT agreements, and a virtual embargo on export of their products could ensue. So the implications for this sector are significant.

The Atlantic chamber cannot help but wonder what other terms of agreement in the final document could have a similar significant effect on specific business and industry in our region. It would therefore be premature for the chamber to give an unequivocal yes to the existing details of the agreement until we have reviewed the documents.

• 1040

Free trade is a serious subject, which deserves much time and thoughtful consideration. The impact of any change, large or small, could serve to transform the essence of our Atlantic and Canadian way of life. The Atlantic region has strong historical ties with the United States and in particular with the New England states. We believe opportunities do exist for us by enhancing our trade relations with these important neighbours.

The chamber also believes that prudence is advisable. In a recent address to the Greater Moncton Chamber of Commerce, Frank Stronach gave an analogy deserving of sober thought. As children we all played marbles in the schoolyard. Often the partners were not equally matched

[Translation]

Opportunities Agency. La Chambre de commerce des provinces de l'Atlantique estime que le gouvernement canadien ne peut pas céder dans des négociations son droit d'aider les entreprises et l'industrie des régions du pays économiquement défavorisées.

L'autre obstacle à un oui catégorique au libre-échange est l'inconnue que constitue le texte final de l'accord. Par exemple, on sait que le Canada a accepté, dans ses échanges avec les États-Unis, de respecter les termes et accords du GATT. L'industrie des aliments est touchée, à l'heure actuelle, par un accord en vertu duquel les États-Unis peuvent imposer un contingentement aux aliments contenant 10 p. 100 d'agent édulcorant, s'il est prouvé que les fabricants américains actuels en subissent des dommages. Je donne cet exemple simplement, parce ce qu'il nous a été signalé, et non parce que nous en entreprenons la défense.

À l'heure actuelle, le secteur de la confiserie jouit d'une protection sur le marché canadien, 12 à 15 p. 100 de droits étant imposés aux marchandises américaines. Ce secteur exporte en tout près de 7 p. 100 de sa production aux États-Unis. Avec l'élimination de cette protection tarifaire, l'industrie canadienne se trouverait en concurrence avec de nombreuses compagnies américaines, que le consommateur connaît déjà grâce à la publicité télévisée. On peut dire en revanche que ces mêmes entreprises auront accès à un nouveau marché, soit. Mais il coûte très cher de lancer un nouveau produit sur le marché. Même en supposant que nos entreprises réussissent à se tailler une place sur ce marché, elles pourraient fort bien découvrir qu'elles sont touchées par des accords du GATT et se voir imposer un embargo virtuel sur leurs produits. Les conséquences pour ce secteur sont donc très sérieuses.

Nous ne pouvons donc nous empêcher de nous demander quelles autres dispositions de l'accord dans sa forme finale auraient d'autres conséquences de ce genre sur des entreprises ou des industries de notre région. Il serait donc prématuré de nous prononcer sans équivoque en faveur de l'accord sans en avoir étudié de façon approfondie les documents.

Le libre-échange est une chose sérieuse, qui mérite d'être étudiée longtemps et attentivement. Le moindre changement, important ou minime, pourrait donner lieu à une transformation de l'essence même de notre façon de vivre dans les provinces Atlantiques et au Canada. La région de l'Atlantique a de tout temps eu de fortes attaches avec les États-Unis et surtout la Nouvelle-Angleterre. Nous sommes convaincus qu'il y a effectivement de la place pour une amélioration de nos relations commerciales avec ces voisins importants.

Mais nous préconisons également la prudence. Dans une allocution récente devant la Chambre de commerce du Grand Moncton, Frank Stronach s'est servi d'une analogie intéressante. Enfants, nous avons tous joué aux billes dans la cour de l'école. Bien souvent, les partenaires

[Texte]

in size or ability. Often, too, if the smaller of a group won the game, the larger child would scoop up the marbles saying, "Do you not know the new rules of the game?"

The Atlantic chamber would like to be assured that the new rules of the game are not full of unpleasant surprises in the big guy's favour. Thank you very much.

Mr. Emerson Gennis (General Manager, Greater Summerside Chamber of Commerce): Thank you, Mr. Chairman. The Greater Summerside Chamber of Commerce, which was incorporated in 1900, represents approximately 275 businesses and organizations that comprise about 35% of the business community of the greater Summerside area. Nearly 400 individuals are members of the chamber.

The economy of Prince Edward Island, in particular the greater Summerside area, is dependent upon foreign exports and shipments to other parts of Canada for its economic well-being. Shipping activity through the port of Summerside generates substantial employment in the area and the port relies on exports of agricultural products for a great measure of its activity.

I would mention in passing that Summerside is the largest shipper of potatoes in North America. The Greater Summerside Chamber of Commerce recognizes the role exports play in the greater Summerside area and does whatever is possible to stimulate and support the development and maintenance of a high level of foreign exports and shipments to elsewhere in Canada. It is a policy of the chamber to support the export programs of the Department of Regional Industrial Expansion in its endeavours to increase export trade and to support the efforts of the provincial Department of Industry in the promotion of export trade.

As you know, the Canadian Chamber of Commerce gave strong support to the process of Canada-U.S. trade negotiations. The Greater Summerside Chamber of Commerce, as a member of the Canadian Chamber of Commerce, supported the national organization in its position regarding the trade negotiations. While this has been the position of our chamber with regard to the process of trade negotiations, we have not yet taken a stand regarding the resultant free trade agreement, because it is yet to be completed.

In general terms, the chamber believes that a freer trade arrangement between Canada and the United States should benefit this area, provided our agricultural industry and regional development programs have not been jeopardized. It would appear the fishing industry and other industries producing consumer-ready products in this region will also gain through improved access to the large U.S. market. In broad principle, the chamber supports the concept of freer trade because it would open up more markets for Canada.

[Traduction]

n'étaient pas de la même taille ni de la même force. Souvent aussi, lorsque le plus petit d'un groupe gagnait la partie, le plus grand de ce groupe raflait les billes en disant «Tu veux que je te dise quelles sont les nouvelles règles du jeu?»

Nous voudrions nous assurer que ces nouvelles règles du jeu ne sont pas chargées de mauvaises surprises pour nous et en faveur du colosse du groupe. Merci.

M. Emerson Gennis (directeur général, Chambre de commerce du Grand Summerside): Monsieur le président, merci. La Chambre de commerce du Grand Summerside, constituée en société en 1900, représente quelque 275 entreprises et organismes qui englobent près de 35 p. 100 de la communauté des affaires de la région du Grand Summerside. Près de 400 personnes sont membres de notre organisme.

La santé économique de l'Île-du-Prince-Édouard, et surtout de la région du Grand Summerside, dépend fortement des exportations à l'étranger et d'expéditions vers d'autres régions du Canada. Les activités d'expédition au port de Summerside génèrent de nombreux emplois dans la région et les activités du port dépendent fortement de l'exportation de produits agricoles.

J'aimerais mentionner en passant que Summerside est le plus gros expéditeur de pommes de terre en Amérique du Nord. Nous reconnaissons le rôle de l'exportation dans la région du Grand Summerside et faisons de notre mieux pour stimuler et appuyer le maintien et la croissance d'un niveau élevé d'exportations à l'étranger et d'expéditions vers les autres régions du Canada. Nous avons pour politique d'appuyer les programmes d'exportation du ministère de l'Expansion industrielle régionale dans ses efforts pour augmenter le commerce à l'exportation et appuyer les activités du ministère provincial de l'Industrie pour la promotion des exportations.

Comme vous le savez, la Chambre de commerce du Canada appuie fortement le processus des négociations commerciales entre le Canada et les États-Unis. La Chambre de commerce du Grand Summerside, en tant que membre de la Chambre de commerce du Canada, s'est rangée aux côtés de l'organisme national dans sa position concernant les négociations commerciales. Bien que ceci ait été notre attitude à l'égard du processus des négociations commerciales, nous n'avons pas pris encore position à l'égard de l'accord de libre-échange qui en découlerait, parce que celui-ci n'est pas encore au point.

Dans l'ensemble, nous estimons qu'une libéralisation du commerce entre le Canada et les États-Unis serait bénéfique, à condition que notre agriculture et que nos programmes d'expansion régionale ne soient pas menacés. Il semblerait que l'industrie de la pêche et d'autres industries de produits prêts à la consommation dans cette région tireraient également des avantages d'un accès accru au vaste marché américain. En principe, nous appuyons le concept de la libéralisation des échanges car cela ouvrirait au Canada la porte d'autres marchés.

[Text]

For Atlantic Canada, this is particularly important because last year the United States bought 67% of Atlantic Canada's exports. In 1986, Prince Edward Island sent \$87.6 million worth of products to the United States, which is 60% of its exports. Ten years ago this figure was only \$10.7 million.

There will be no net benefit to Atlantic Canada or P.E.I., however, if the agricultural industry and regional development programs are jeopardized by the trade agreement. The growing protectionist trend in the United States is of considerable concern. Restrictions of various types placed on fish and softwood lumber are two of the specific items that affect this region.

The chamber assumes that implicit in any freer trade arrangement with the United States would be relief from such protectionist measures. Obviously, the Canada-U.S. trade agreement will be very detailed and complex when it is concluded. Until the final agreement has been written and the details explained for the public to understand, our chamber cannot commit to a firm policy as to whether it is in the best interests of the greater Summerside area and Canada as a whole. Indeed, we have a great deal of difficulty in understanding how some interest groups can reach the fixed and seemingly irrevocable positions they have taken on various aspects of the issue in the absence of a detailed final agreement.

• 1045

We also find it disconcerting to have some public figures taking diametrically opposite positions on the same subject; for example, the merits or shortcomings of the dispute settling mechanism. The resultant rhetoric serves only to cloud an already complex matter for Canadians. We fear that a continuation of this politically polarized debate, taking place often largely in a factual vacuum, may result in the decision as to whether freer trade is in Canada's best interest being decided on an emotional and political basis, instead of on the basis of economic logic.

The Greater Summerside Chamber of Commerce appreciates this opportunity to comment on free trade to the committee and would welcome any questions. Thank you, sir.

The Chairman: Thank you very much. Mr. Dingwall.

Mr. Dingwall: I thank the witnesses for appearing here this morning. I enjoyed reading their brief and hearing their remarks, as I have on previous occasions regarding a variety of matters. The Atlantic chamber as well as the Summerside chamber have been very helpful in the public policy process of this country, and you are to be commended for your presentations here this morning.

[Translation]

Pour ce qui est des provinces de l'Atlantique, ceci est particulièrement important car l'an dernier les États-Unis ont acheté 67 p. 100 de nos exportations. En 1986, l'Île-du-Prince-Édouard a envoyé 87,6 millions de dollars de produits aux États-Unis, ce qui représente 60 p. 100 de ses exportations. Il y a dix ans, ce chiffre ne s'élevait qu'à 10,7 millions de dollars.

Les avantages nets seront nuls toutefois pour les provinces de l'Atlantique ou l'Île-du-Prince-Édouard si l'agriculture et les programmes d'expansion régionale sont menacés par cet accord. La tendance protectionniste croissante aux États-Unis est particulièrement inquiétante. Deux des points qui touchent particulièrement cette région sont les diverses restrictions imposées au poisson et au bois tendre.

La Chambre de commerce suppose qu'un accord de libéralisation du commerce avec les États-Unis sous-entendrait l'élimination de telles mesures protectionnistes. De toute évidence, l'accord de libre-échange Canada-États-Unis sera très détaillé et compliqué, une fois conclu. Tant que le texte définitif de l'accord n'a pas été écrit et les détails expliqués au public de façon compréhensible, notre Chambre de commerce ne peut s'engager dans une attitude ferme à savoir s'il est à l'avantage de la région du Grand Summerside et du Canada dans son ensemble. En réalité, nous ne comprenons pas comment certains groupes d'intérêt peuvent avoir adopté une décision immuable et apparemment irrévocable sur divers aspects de la question lorsque nous ne disposons pas de l'accord final détaillé.

Nous trouvons aussi plutôt déconcertant de voir l'attitude diamétralement opposée qu'adoptent certaines personnalités sur le même sujet; prenons, par exemple, les mérites ou les lacunes du mécanisme de règlement des différends. La rhétorique qui en a découlé n'a servi qu'à obscurcir encore plus pour les Canadiens une situation déjà complexe. Nous craignons que, si ce débat polarisé et politique se poursuit, plus souvent qu'autrement en l'absence totale de faits concrets, la décision sur le fait de savoir si la libéralisation des échanges est dans l'intérêt du Canada sera prise à un niveau émotionnel et politique, plutôt que d'être fondée sur une logique économique.

La Chambre de commerce du Grand Summerside apprécie cette possibilité de présenter son point de vue sur le libre-échange et en remercie le Comité. Nous sommes prêts à répondre à vos questions.

Le président: Merci beaucoup. Monsieur Dingwall.

M. Dingwall: Je remercie les témoins de s'être présentés ici ce matin. C'est avec plaisir que j'ai lu leur mémoire et écouté leur exposé comme je l'ai fait par le passé au sujet de diverses questions. La Chambre de commerce des provinces de l'Atlantique ainsi que celle du Grand Summerside ont contribué de façon très valable au processus public d'établissement des politiques dans ce

[Texte]

I have to say, however, by way of a comment that we are not talking about free trade; we are talking about a specific deal consummated by the Government of Canada and the United States. All of us in Atlantic Canada can recall with a certain degree of clarity the arguments in favour, theoretically anyway, of freer trade. I go back to the days of Angus L. Macdonald, the Premier of Nova Scotia, when he commissioned a study in 1933, when Norman Rogers, who later became the Deputy Minister of National Defence, talked about the tariff policies of Macdonald and how they affected the economy of Nova Scotia. But that was away back then. We are not dealing with free trade; we are dealing with a specific agreement.

We have had to proceed in this process with certain information provided to us by the government, supplemented by the Prime Minister, who has said repeatedly, time and time and time again, that the elements of the agreement, which we all now have, are the substantive part of the deal. So that is what we are going on, but I think you underline for all of us a very serious flaw in this whole agreement, which is the process. The process, as we have been saying on this side of the table, is flawed. We are not to get the final agreement for another week to 10 days. The elements of the agreement are 35 pages in length; the final agreement is supposed to be around 1,000 pages, and Canadians somehow are supposed to read and study and examine that within a two-week period so the Prime Minister will then go to the United States, or vice versa, to sign this historic agreement.

What is the commerce position on procurement? I and my party have argued consistently that procurement can be a very major tool in economic development. We have now seen, based on the elements of the agreement, that procurement will now be opened up on a continental basis where the United States will have access. You will no longer have "Buy Nova Scotia", "Buy P.E.I.", or anything of that nature. Do you not think that this removal of procurement policies will affect negatively the many small businesses you represent as the Atlantic Provinces Chamber of Commerce, as well as the Summerside Chamber of Commerce?

[Traduction]

pays et nous vous félicitons de votre présentation ici ce matin.

Je dois dire, cependant, que nous ne parlons pas de libre-échange; nous parlons d'un accord précis conclu entre les gouvernements du Canada et des États-Unis. Nous nous souvenons tous, dans les provinces de l'Atlantique, plus ou moins clairement, des arguments en faveur, théoriquement tout au moins, de la libéralisation du commerce. Je remonte à l'époque d'Angus L. Macdonald, le premier ministre de la Nouvelle-Écosse, lorsque ce dernier a demandé une étude en 1933, lorsque Norman Rogers, qui est devenu plus tard sous-ministre de la Défense nationale, a parlé des politiques tarifaires de Macdonald et de la façon dont celles-ci influaient sur l'économie de la Nouvelle-Écosse. Mais il y a longtemps de cela. Nous ne parlons pas de libre-échange; nous parlons d'un accord bien précis.

Nous avons abordé ce processus avec les renseignements qui nous ont été fournis par le gouvernement, auxquels est venue s'ajouter l'opinion du premier ministre qui a répété, à maintes et maintes reprises, que les éléments de l'entente, dont nous disposons tous maintenant, représentent la majeure partie de l'accord. Et c'est de là que nous partons, mais je pense que vous nous avez fait tous remarquer une lacune grave dans tout cela, c'est-à-dire le processus lui-même. Le processus, comme nous le répétons de ce côté de la table, laisse à désirer. Nous ne recevrons pas l'accord final avant une semaine ou dix jours. Les éléments de l'accord s'étendent sur 35 pages; l'accord final devrait lui-même avoir quelque 1,000 pages et les Canadiens sont supposés... comment, on se le demande... lire, étudier et examiner tout cela en deux semaines pour que le premier ministre puisse aller aux États-Unis ou que ces derniers viennent chez nous signer cet accord historique.

Et quelle est la position du commerce sur les acquisitions? Mon parti et moi-même avons régulièrement insisté sur le fait que les acquisitions peuvent se révéler un outil important de l'expansion économique. Par contre, rien dans les éléments de l'accord que nous avons vus ne nous permet de supposer que les acquisitions feront l'objet d'une ouverture à l'échelle du continent. Nous n'entendrons plus les slogans «Achetez les produits de la Nouvelle-Écosse», «Achetez les produits de l'Î.-du-P.-É.». Ne pensez-vous pas que cette élimination des politiques en matière d'acquisition aura une incidence négative sur les nombreuses petites entreprises que vous représentez en tant que Chambre de commerce des provinces de l'Atlantique, ainsi que Chambre de commerce du Grand Summerside?

• 1050

Ms Geldart: You are raising an issue that is touchy for all of us in Atlantic Canada. The Atlantic Canada Plus Association has been working for 10 years to encourage consumer awareness of the importance of purchasing in

Mme Geldart: Vous soulevez un point particulièrement sensible pour nous tous dans les provinces de l'Atlantique. L'Association Atlantique Canada Plus s'efforce depuis 10 ans de faire prendre conscience aux consommateurs de

[Text]

Atlantic Canada where value, price, and quality are equal to other. . .

So I think as a philosophy in this region we have been trying to encourage self help by purchasing from ourselves. Ten years have gone by and I think Atlantic Canada Plus has had some change in that. So I think from that point of view we would be concerned.

The chamber does not have a policy on that particular element of the agreement.

Mr. Dingwall: But the chamber has been very supportive of regional economic development policies instituted by the national government.

Ms Geldart: Yes.

Mr. Dingwall: This is one policy which could provide many, many benefits to Atlantic Canada. I provide the analogy, Mr. Chairman, in terms of the eastern seaboard and the Boston area, where both state and federal governments have used the concept of procurement in order to revitalize that particular sector of their economy, with thousands of new small businesses taking place. I see it as an example of regional economic development programs where the Government of Canada has failed to meet any objective standard in providing us with that particular type of program for the future.

Ms Geldart: The Atlantic chamber has been very encouraged by the Atlantic Opportunities Program. We saw that as an important initiative on the part of the federal government to shift some of its purchasing to our region. As a matter of fact, an additional \$170 million was purchased in the region. We just recently took a look at that program and its success to date. We felt that it was helping us.

But as I said, you are right, we have a position that favours the government assisting us in that way. Our main point is that we would not like to see our government hindered in any way in making specific policies which can address our problem of regional disparity.

Mr. Dingwall: The elements of the agreement are completely void and silent with regard to the conceptualization and implementation of regional economic programs.

In your brief you quite cautiously have taken the approach of waiting for the final document. You want to make sure that regional economic development programs are protected. But I provide to you as way of information that the elements of the agreement, as provided by the Prime Minister, are void of any assurances of protection. Nor do we have the prospects of a national government introducing new and varied types of regional economic

[Translation]

l'importance d'acheter les biens et services des provinces de l'Atlantique, lorsque les facteurs valeur, prix et qualité sont comparables avec ceux d'ailleurs. . .

Ainsi, je pense que dans cette région, nous avons essayé d'encourager les gens à apprendre à s'aider eux-mêmes en achetant les biens et services de chez nous. Dix ans se sont écoulés et je pense que l'Association Atlantique Canada Plus réussi à changer un peu les choses. Je pense donc que nous devons nous intéresser à la question.

Notre Chambre de commerce n'a pas une politique sur cet élément particulier de l'accord.

M. Dingwall: Mais elle a fortement appuyé les politiques d'expansion économique régionale lancées par le gouvernement national.

Mme Geldart: Oui.

M. Dingwall: Et il s'agit là d'une politique qui pourrait avoir de nombreuses retombées positives sur les provinces de l'Atlantique. Prenons l'exemple, monsieur le président, du littoral est et de la région de Boston, où les gouvernements tant au niveau de l'État qu'au niveau fédéral ont eu recours au principe des marchés publics pour injecter du sang nouveau dans ce secteur particulier de leur économie, ce qui a eu pour résultat la création de milliers de nouvelles petites entreprises. Je vois cela comme un exemple de programmes d'expansion économique régionale que le gouvernement du Canada aurait pu adopter.

Mme Geldart: La Chambre de commerce des provinces de l'Atlantique a vu d'un très bon oeil la création du Programme des perspectives de l'Atlantique que nous avons jugé être une initiative importante de la part du gouvernement fédéral pour faire bénéficier notre région de certains de ces marchés publics. En fait, 170 millions de dollars de biens ont été achetés dans la région. Nous nous sommes récemment penchés sur la question de ce programme et de ses résultats jusqu'à présent. Nous estimons qu'il a été très bénéfique pour nous.

Mais, comme je le disais, vous avez raison; nous sommes plutôt en faveur d'une aide de ce genre pour nous de la part du gouvernement. Notre argument principal est que nous ne voudrions pas que notre gouvernement soit empêché, de quelque façon que ce soit, d'adopter les politiques précises qui pourraient régler notre problème de disparités régionales.

M. Dingwall: Les éléments de l'accord passent complètement sous silence la question de la conception et de la mise en oeuvre de programmes économiques à l'échelle régionale.

Dans votre mémoire, vous avez réservé votre jugement dans l'attente du document final. Vous voulez vous assurer que les programmes d'expansion économique régionale ne sont pas mis en jeu. Mais je vous informe, moi, que les éléments de l'accord que nous a fournis le Premier ministre ne comportent aucune assurance de protection. Pas plus que nous ne pouvons nous prévaloir de la perspective de voir le gouvernement national

[Texte]

development programs which will assist you and me in our capacity to try to help the economy of Atlantic Canada. So I share that with you.

Mr. Lesick: I was impressed with the briefs presented this morning. They show concern, they show a thoughtful process. They show the positives and I guess some of your concerns.

In both of your briefs you did raise the issue of regional economic assistance. Under the present GATT principles a regional economic assistance program may only be classified as a countervailable subsidy if it is a subsidy that causes injury to a specific American industry. So your companies would have to export to the United States in substantial quantities, would they not? How would you classify a case?

Ms Geldart: I am not sure I understand the question. Are you asking me how large the problem has to be?

• 1055

Mr. Lesick: Do you have any industry you feel would affect an American industry if it were subsidized regionally?

Ms Geldart: We have just recently had the fishing problem, which was one that was affecting both coasts.

Mr. Lesick: But this has been an ongoing problem, has it not, over the years?

Ms Geldart: Yes.

Mr. Lesick: Under the status quo the United States can unilaterally define countervailable subsidies. However, under the agreement there will be an impartial binational tribunal to oversee the application of U.S. laws, and there will be a binational working group to develop a substitute system of laws in both countries for anti-dumping and countervailing duties. Do you believe this new binational system is better than the present unilateral system?

Ms Geldart: I do not think our membership felt. . . I think there may be some concerns about the recommendation for a dispute settlement mechanism.

Mr. Lesick: You mean of a binational. . . ?

Ms Geldart: If you are asking me if it is better than what we have, I would not want to answer that question unequivocally. I think there are some concerns about the mechanism.

Mr. Lesick: Could you say that again?

Ms Geldart: I believe there are some concerns about the dispute-settling mechanism that has been proposed. I would not be prepared to comment on what concerns there are. But about your question of whether it is better,

[Traduction]

adopter de nouveaux programmes d'expansion économique régionale qui nous aideront, vous et nous, à promouvoir l'économie des provinces de l'Atlantique. Nous avons donc un intérêt commun ici.

M. Lesick: J'ai été impressionné par les mémoires présentés ce matin. Ils révèlent un intérêt réel et une réflexion posée. Ils font état des éléments positifs, de même que certaines de vos préoccupations, je suppose.

Vos deux mémoires soulèvent la question de l'aide économique régionale. D'après les principes actuels du GATT, un programme d'aide économique régionale ne peut être considéré comme donnant lieu à des mesures compensatrices que si la subvention a des conséquences néfastes directes sur une industrie américaine particulière. Vos entreprises devraient alors exporter aux États-Unis des quantités très importantes, n'est-ce pas? Comment définiriez-vous le cas?

Mme Geldart: Je ne suis pas sûre de comprendre la question. Me demandez-vous quelle envergure le problème devrait-il avoir?

M. Lesick: Avez-vous une industrie qui, à votre avis, pourrait nuire à une industrie américaine si elle était subventionnée à l'échelle régionale?

Mme Geldart: Nous venons d'avoir le problème des pêches, qui touchait les deux côtes.

M. Lesick: Mais ne s'agit-il pas d'un problème qui dure depuis de longues années?

Mme Geldart: Oui.

M. Lesick: A l'heure actuelle, les États-Unis peuvent définir unilatéralement quelles sont les subventions donnant lieu à des mesures compensatrices. Par contre, aux termes de l'accord, un tribunal binational impartial surveillera l'application des lois américaines et un groupe de travail binational serait chargé d'élaborer d'autres lois sur les droits anti-dumping et compensatoires dans les deux pays. Estimez-vous que le nouveau système binational est plus valable que le système unilatéral actuel?

Mme Geldart: Je ne pense pas que nos membres. . . Je crois qu'il pourrait y avoir certaines réserves au sujet d'une recommandation quant au mécanisme de règlement des différends.

M. Lesick: Vous voulez dire le groupe binational. . . ?

Mme Geldart: Si vous me demandez si cela est mieux que ce dont nous disposons à l'heure actuelle, je ne voudrais pas répondre à cette question de façon catégorique. Je pense que le mécanisme est quelque peu inquiétant.

M. Lesick: Pouvez-vous répéter cela?

Mme Geldart: Je pense que le mécanisme de règlement des différends qui a été proposé nous inquiète quelque peu. Je ne peux pas me prononcer cependant sur le terrain de nos inquiétudes. Mais en ce qui concerne votre

[Text]

that is rather an unfair question. What we would want to judge is how satisfactory the mechanism that is proposed will be.

Mr. Lesick: Well, the status quo is certainly not satisfactory, because we do not even have any judge on our side.

Ms Geldart: I believe the chamber would support that.

Mr. Lesick: In this new binational system we would have two people on there, the Americans would have two, and one would be impartial. So certainly we would have some input into this. Then the results would be available within one year, the cost would be less, and we would have input into this. Would you not agree?

Ms Geldart: I believe there was some concern when it was originally announced that this mechanism did not have the sort of teeth it was anticipated it might have when it was discussed as a desirable thing.

Mr. Lesick: This decision will be binding. Were you aware of that?

Ms Geldart: Yes.

Mr. Lesick: How many small businesses that are receiving or that may be receiving assistance under the Atlantic Opportunities Program do you believe would affect American industries if they were to sell things to the United States?

Ms Geldart: Again, I am having difficulty with the question. I do not know if I am obtuse or not, but—

Mr. Lesick: Would a small business cause injury to an American industry?

Ms Geldart: I will answer this question in another way. In preparing to come here, I had an opportunity to speak with one of our candy exporters. The example we gave today in this brief is an example of concerns that exist in some of our industries here, not with everybody, but I think across the country. Everything is potential. This particular exporter has an interest in expanding his company business. He might like to go into the American market. The cost of going into the American market, of introducing a consumer good, as he says, is high. He can invest that money, take the risk, have potential success, and then find that with all of his investment and all of his success he has penetrated, carrying out his objective, a market, and then find that with his success he is now causing injury or damage to an existing American company, and there would be provision within GATT to have that problem brought before the panel.

Mr. Lesick: But with the entire American industry... It is not just a little industry or any large American industry in any one region or location. It means input from Canada would have to range from between 5% to

[Translation]

question à savoir s'il s'agit d'un meilleur système, j'estime que cette question est injuste. Ce que nous devons nous demander c'est à quel point le mécanisme proposé sera satisfaisant.

M. Lesick: Eh bien, le statu quo n'est certainement pas satisfaisant, puisque nous n'avons même pas un juge de notre côté.

Mme Geldart: Je pense bien que nous serions d'accord avec ça.

M. Lesick: Dans le cadre de ce nouveau système binational, nous aurions deux participants, les Américains en auraient deux et un cinquième participant serait impartial. Ainsi, nous aurons certainement notre mot à dire. Ensuite, les résultats seront disponibles dans l'année qui suit, les coûts seront moindres et nous aurons eu notre mot à dire. N'êtes-vous pas d'accord?

Mme Geldart: Je crois qu'au tout début, lorsque ce nouveau mécanisme a été annoncé, on craignait qu'il n'ait pas la poigne qu'on prévoyait qu'il aurait lorsque ce concept a été envisagé comme chose souhaitable.

M. Lesick: Cette décision aura force exécutoire. En êtes-vous conscients?

Mme Geldart: Oui.

M. Lesick: Combien des petites entreprises qui reçoivent actuellement ou qui pourraient recevoir une aide dans le cadre du Programme des perspectives de l'Atlantique pourraient nuire aux industries américaines si elles étaient autorisées à vendre aux États-Unis?

Mme Geldart: Là encore, je ne comprends pas très bien la question. Je ne sais pas si j'ai l'esprit obtus, mais...

M. Lesick: Une petite entreprise pourrait-elle nuire à une industrie américaine?

Mme Geldart: Je vais répondre à cette question autrement. En me préparant à venir ici, j'ai eu l'occasion de rencontrer un de nos exportateurs de confiserie. L'exemple que nous avons donné aujourd'hui dans notre mémoire est un exemple de ce qui pourrait inquiéter certaines de nos industries ici, pas tout le monde, mais dans l'ensemble du pays, je pense. Tout est éventuel. L'exportateur en question souhaite agrandir son entreprise. Il pourrait vouloir pénétrer sur le marché américain. Cela coûte très cher d'entrer sur le marché américain, d'y lancer un produit de consommation, comme il dit. Il peut investir de l'argent, prendre le risque, avoir un certain succès potentiel, puis alors que son investissement et ses efforts portent fruit et lui permettent de réaliser son objectif, entrer sur le marché, il constate qu'avec tout ce succès il porte atteinte ou nuit à une entreprise américaine qui était sur les lieux et que les dispositions du GATT donneraient lieu à la présentation du problème devant ce groupe.

M. Lesick: Mais avec la totalité de l'industrie américaine... Il ne s'agit pas seulement d'une petite industrie ou d'une grosse industrie américaine d'une région donnée. Cela veut dire que les importations

[Texte]

10% or less of the total imports which would normally not be considered substantial.

• 1100

Ms Geldart: Your point is that our business is considered so small that we are not going to cause any injury to Americans and that we will never be guilty of any—

Mr. Lesick: I am asking you.

Ms Geldart: Mr. Dingwall is saying that the importance of a free trade agreement is to open doors to new opportunities for us here in Atlantic Canada. If our people have the courage, innovation, and creativity to move into those new markets, we are not assured that they are not going to find they are subject to more problems. There is no guarantee forever in this world. We also understand that.

• 1105

Mr. Lesick: We heard from Mr. Petty in New Brunswick. He started small and was so innovative that he just kept on working. Most of his exports go to the United States. I would like to suggest that you might consider that. When you start small, you can build up and compete. This is very progressive. I would hope that as an organization you would promote this type of innovativeness and the ability to export.

Mr. Donald Macdonald spent between two and three years as a co-chairman of the Canadian Alliance for Trade. He said that most of the current Canadian agricultural restrictions have been exempted from this agreement. Did you read that into the elements of the agreement as well?

Mr. Gennis: From what I have observed, it would appear to be the case. While they are the major areas of economic importance to us, anything that hampers access to our potato and fishing industries is to our detriment. For our particular little local area this is of great importance.

Could I make a comment on Mr. Dingwall's question about procurement and our views on that? We have a policy on procurement which says we give preference to local people in the greater Summerside area, all things being equal. As the Atlantic Provinces Chamber of Commerce, we are strong supporters of Atlantic Canada Plus. We are supporters of buy Canada, if you want to call it that. We would be concerned about procurement if a free trade agreement resulted in constrictions on procurement. I guess you could say we lay the procurement locally at whatever level. It is the way to go provided it is not legislated to the point where it penalizes.

[Traduction]

provenant du Canada ne devraient pas dépasser 5 à 10 p. 100 des importations totales qui ne sont d'ailleurs pas très importantes.

Mme Geldart: Vous dites donc que nous sommes si petits que nous ne causerons pas de préjudices aux producteurs américains et que nous ne pourrions jamais être accusés d'avoir. . .

M. Lesick: Je vous pose la question.

Mme Geldart: M. Dingwall dit que l'accord de libre-échange permettra d'offrir aux provinces Maritimes de nouvelles perspectives. Même si nous avons le courage, l'esprit d'innovation et la créativité nécessaires pour aller vendre nos produits sur ces nouveaux marchés, rien ne garantit que nous n'aurons pas d'autres problèmes. Dans ce monde, il n'y a aucune garantie. Nous en sommes conscients.

M. Lesick: Nous avons entendu le témoignage de M. Petty au Nouveau-Brunswick; à ses débuts, son entreprise était toute petite et c'est grâce à un esprit innovateur qu'il a su en assurer l'expansion. La majorité des produits qu'il exporte vont aux États-Unis. Peut-être devriez-vous vous inspirer de son exemple. Lorsque vous êtes tout petits vous pouvez assurer l'expansion de votre entreprise et livrer concurrence. C'est le genre de progression qui peut se produire. J'espère que votre organisme encouragera ce genre d'esprit d'innovation qui permettra éventuellement aux entreprises d'exporter leurs produits.

M. Donald Macdonald a été pendant deux à trois ans coprésident du Regroupement canadien pour le libre-échange. Il soutient que la plupart des restrictions actuelles à l'égard des produits agricoles canadiens ne sont pas visées par cette entente. Est-ce votre interprétation des éléments de l'entente?

M. Gennis: D'après ce que j'ai lu, ça semble être le cas. Le secteur des pommes de terre et des pêches est très important pour nous et tout ce qui nuit à l'exportation de ces produits nous nuit. Pour nous ces deux secteurs sont très importants.

J'aimerais dire quelques mots sur la question qu'a posée M. Dingwall sur les politiques d'achat de l'État. D'après notre politique dans ce domaine, nous accordons la priorité aux résidents de la région de Summerside. À titre de représentants de la Chambre de commerce des provinces de l'Atlantique, nous appuyons sans équivoque le programme Atlantique Canada Plus. Nous appuyons le programme de préférence aux produits canadiens. Nous nous inquiéterions d'une entente de libre-échange qui limiterait la marge de manœuvre du gouvernement à l'égard des marchés publics. Dans la mesure du possible, nous achetons nos produits dans la localité. C'est la meilleure façon de procéder et nous espérons qu'on

[Text]

Mr. Langdon: I welcome both groups to the committee. A special welcome to the Summerside and District Chamber of Commerce. My parents were based there during the war. I am not sure if the point of conception or the point of birth is where one starts. Depending on that, I might actually be a Prince Edward Islander.

I thought it was very courageous for the Atlantic Provinces Chamber of Commerce to come before this committee this morning and to give a brief not prepared to come down on the government side, but to say that this has to be kept an open question until we see the fine print of the agreement. I know that for your chamber especially and for many organizations in Atlantic Canada, the dependence on federal assistance is considerable. I think it took considerable courage to take an independent position, a position which I think is especially appropriate given the headlines this morning that suggest that in fact renegotiation of the agreement is taking place in any event. It seems to me that this makes our work as a committee especially difficult to justify without the final agreement itself.

* 1110

I had two questions I wanted to put to you. First to the Atlantic Provinces Chamber of Commerce, I have here an assessment of the trade agreement by McLeod, Young and Weir which is generally on balance probably a reasonably favourable assessment, but says, and I quote precisely, "The dispute settlement mechanism is nominally binding, but not effectively binding". Do I take it that this is the message that you have been getting from a number of your members here? And I at least recognize that there are larger firms in the Maritimes and smaller firms and I think that the range and the diversity of those firms is important to see that this is the message they have been giving you.

Ms Geldart: I think the original reaction was that it is not exactly what we had hoped it might be, but I cannot be more precise than that about what it is that there was an expectation of. I am afraid I cannot be.

Mr. Langdon: But they certainly have questions too about whether it is binding or not. With respect to one of the points which the Summerside brief made, I wanted to raise a question about a comment which you made on page 3. Your chamber assumes that implicit in any freer trade arrangement with the U.S. would be relief from such protectionist measures, and you note specifically fish and softwood lumber. I wanted to ask you if you were surprised that within the agreement itself, both of these measures which have hit Atlantic Canada have in fact been carried forward. They have not been affected,

[Translation]

n'adoptera pas de mesures visant à limiter ce genre d'activités.

M. Langdon: Je tiens à souhaiter la bienvenue aux représentants des deux groupes et tout particulièrement aux représentants de la Chambre de commerce du Grand Summerside. Mes parents ont vécu dans la région pendant la dernière guerre. Quand on parle de l'endroit d'où l'on vient, je ne sais pas s'il faut parler de l'endroit où on a été conçu ou de l'endroit où on est né. Selon votre interprétation, je pourrais de fait venir de l'Île-du-Prince-Édouard.

Je crois que les représentants de la Chambre de commerce des provinces de l'Atlantique ont fait preuve de beaucoup de courage en venant ce matin présenter un mémoire qui n'appuie pas la décision du gouvernement; en effet, nos témoins nous disent qu'ils ne peuvent se prononcer tant qu'ils ne connaîtront pas les détails de cet accord. Je sais pertinemment qu'un grand nombre d'organisations des provinces maritimes, et tout particulièrement votre association, dépendent dans une large mesure de l'aide accordée par le gouvernement fédéral. Je crois qu'il a fallu beaucoup de courage pour adopter cette position, qui est d'après moi particulièrement appropriée, puisque ce matin les journaux signalent que l'on renégocie en fait cet accord. À mon sens, il est encore plus difficile de justifier le travail de notre Comité en l'absence du texte officiel de l'accord.

Je désire vous poser deux questions. Ma première s'adresse aux représentants de la Chambre de commerce des provinces maritimes. J'ai en main un document préparé par McLeod, Young and Weir; dans l'ensemble, cette firme semble assez favorable au libre-échange, mais on précise, et je cite: «Le mécanisme de règlement des différends est en théorie exécutoire, mais il ne l'est pas en pratique». Est-ce l'opinion de certains membres de votre groupe? Je sais que vous représentez de toutes petites entreprises et des entreprises un peu plus importantes; je crois important de tenir compte du message que vous avez reçu de toute cette gamme d'entreprises.

Mme Geldart: À mon avis, à l'origine, la réaction était que cet accord ne correspondait pas exactement à ce qu'on avait espéré; cependant, je ne peux pas vraiment vous en dire plus long sur ce à quoi on s'attendait.

M. Langdon: Les membres de votre association se demandent également sans aucun doute si ce mécanisme est exécutoire ou pas. J'aimerais attirer votre attention sur un des commentaires présentés à la page 3 du mémoire de la Chambre de commerce de Summerside. Vous supposez que tout accord visant la libéralisation des échanges commerciaux avec les États-Unis vous mettrait à l'abri de mesures protectionnistes. Vous donnez comme exemple les mesures visant le poisson et le bois d'oeuvre. Je voudrais savoir si vous aviez été surpris de constater que ces deux mesures, qui ont durement éprouvé les provinces

[Texte]

eliminated, reduced or in any way changed by the signing of this accord. For instance, the softwood lumber Memorandum of Understanding is explicitly mentioned in the agreement as something which will not be touched by the accord itself. Was this a surprise to groups and also with respect to the fish, the groundfish decision?

Mr. Gennis: First of all, sir, let me bring greetings to you from the people of Summerside. It is good to see one of us again. We hope you will come and visit us soon.

Mr. Langdon: Oh, we have done.

Mr. Gennis: The question of the relief from the protectionist measures we talked about, when the deal is a deal is a deal, so to speak, which is not yet, we certainly hope that will be part of it. If it is not, we will be concerned, by all means.

Mr. Langdon: May I ask you to be a bit more precise here? Are you saying that with respect to the future you would hope that such actions by the United States would not take place? Are you saying that with respect to these past and continuing blockages to Prince Edward Island and wider Atlantic province exports to the United States, you would hope these two decisions dealing with fish and softwood lumber would be wiped out or eliminated?

• 1115

Mr. Gennis: First of all, I feel it more than coincidental that over the past months we have had a number of these things happen. In my view, it is more than coincidental—a play, if you will.

Mr. Langdon: You said it is more than coincidental. Do you think there has been an attempt to push us in the direction of a deal by these kinds of countervail efforts?

Mr. Gennis: My expertise in international affairs does not qualify me to answer with a yes or a no. As an individual, I just find it interesting that it has happened. As to the future, is this not what freer trade is all about—less protectionism?

Mr. Langdon: What about the past?

The Chairman: I am sorry, Mr. Langdon, I must move on now.

Mr. Leblanc: Je suis toujours surpris de voir la contradiction entre les gens du milieu des affaires et ceux qui représentent les syndicats et les artistes. Les gens d'affaires, ceux qui risquent, ceux qui ont la responsabilité de l'économie canadienne, sont presque unanimes à dire que le libre-échange est avantageux pour eux. Je suis un ancien président de chambre de commerce, et tous mes amis de l'industrie et du commerce que je rencontre me disent qu'ils sont en faveur du libre-échange.

[Traduction]

maritimes, ne sont pas écartées par cet accord de libre-échange. En effet, la signature de l'accord ne les touche absolument pas. Par exemple, on mentionne dans cet accord que le protocole d'entente sur le bois d'œuvre ne sera absolument pas touché par l'entente. Avez-vous été surpris de l'apprendre? Avez-vous été surpris d'apprendre qu'il en allait de même pour les mesures visant le poisson de fond?

M. Gennis: J'aimerais tout d'abord, monsieur Langdon, vous saluer de la part des résidents de Summerside. Nous sommes heureux de voir un des nôtres et nous espérons que vous reviendrez nous voir bientôt.

M. Langdon: Nous sommes revenus vous visiter.

M. Gennis: Nous avons signalé que nous aimerions être à l'abri des mesures protectionnistes américaines et nous espérons que lorsque cette entente sera officiellement finalisée, ce qui n'est pas encore le cas, elle comprendra des mesures à cet égard. Sinon, nous nous inquiéterons franchement de la situation.

M. Langdon: Pourriez-vous être un peu plus précis? Dites-vous que vous espérez qu'à l'avenir les États-Unis ne prendront pas de mesures de ce genre? Voulez-vous dire qu'en ce qui concerne le blocus des exportations de l'Île-du-Prince-Édouard et des provinces de l'Atlantique vers les États-Unis, vous espérez qu'on pourrait voir disparaître ces deux décisions concernant le poisson et le bois d'œuvre?

M. Gennis: Tout d'abord, à mon sens, c'est loin d'être à cause d'une simple coïncidence qu'au cours des derniers mois, nous avons eu ce genre de choses. À mon avis, c'est beaucoup plus qu'une coïncidence, c'est planifié, si vous voulez.

M. Langdon: Vous dites que c'est plus qu'une coïncidence. Croyez-vous que quelqu'un essaie de nous pousser à signer ce traité en imposant ce genre de mesure de rétorsion?

M. Gennis: Je ne suis pas expert en relations internationales, alors je ne puis vous répondre par un oui ou par un non. À titre personnel, cependant, la situation me semble intéressante. Quant à l'avenir, n'est-ce pas l'objet de la libéralisation de notre commerce, c'est-à-dire moins de protectionnisme?

M. Langdon: Et le passé, qu'en faites-vous?

Le président: Je suis désolé, monsieur Langdon, mais je dois donner la parole à un autre intervenant.

Mr. Leblanc: I am always surprised to see the contradiction between those people involved in business and those who represent unions and artists. The business community, those who risk something, those who are responsible for Canada's economy, almost unanimously say that free trade is advantageous for them. I am past president of a chamber of commerce and all my friends in industry and trade that I meet tell me that they are in favour of free trade.

[Text]

Puisque nous sommes ici aujourd'hui pour entendre vos opinions, j'aimerais que vous m'expliquiez comment il se fait que les gens d'affaires, ceux qui risquent, soient en faveur du libre-échange et que ceux qui ne risquent presque rien soient contre le libre-échange?

Mr. Gennis: There are certain members of our chamber whose particular narrow—and I do not use this in a disparaging manner—interests are such that they are concerned about being overwhelmed by our neighbour to the south. Looking at it from their perspective, which is of necessity, as I said, fairly narrow, I think it is understandable.

As to the broad question of why there are some who are apparently not in favour of free trade, they may in part be basing their conclusion at this point in time on the rhetoric that has been forthcoming, about which we mentioned we had some concern.

M. Leblanc: Tout à l'heure, un monsieur s'occupant de la culture nous a dit qu'il était carrément contre le libre-échange, même au niveau de l'industrie culturelle, par exemple au niveau de la production de disques ou de films. Il nous a dit que le libre-échange était désavantageux à ce niveau. Pourtant, certaines industries du disque et du film sont en faveur du libre-échange, parce qu'il permettra à nos entreprises canadiennes de s'améliorer avec le temps et de percer plus facilement ce grand marché des États-Unis.

• 1120

Croyez-vous qu'avez le libre-échange, on transformera davantage les produits agricoles dans les Maritimes au lieu de toujours les vendre à l'état brut? Je pense que le Canada est suffisamment riche au niveau des richesses naturelles et suffisamment avancé au niveau des ressources humaines pour que nous fassions davantage de transformation de nos aliments. Actuellement, on se base sur la façon dont nous faisons affaire avec les Américains. Moi, ce qui m'intéresse, c'est de savoir de quelle façon nous allons faire affaire avec les Américains à l'avenir, avec le libre-échange. La Chambre de commerce a-t-elle étudié cet aspect du dossier?

Ms Geldart: I think it would be fair to say there are sectors within the Atlantic region that will benefit greatly by being able to export processed products. The fishing industry is certainly a good example of this and they have been very positive about it. It is also fair to say that many other sectors have been concerned all along and remain concerned now. Perhaps the rules of doing business in the United States in a fair trade agreement will not allow them the full potential they would like.

I think our business would like to expand opportunities and that is why we said we are in favour of trade. We are talking about information that is not as complete as we would like it to be, to know that we have the good

[Translation]

As we are here today to listen to your opinions, I would like you to explain to me how it comes that the business community, those who run the risks, are in favour of free trade and those who risk almost nothing are against free trade?

M. Gennis: Certains membres de notre propre Chambre, dont les intérêts très précis et étroits—et je ne le dis pas en mal—sont tels qu'ils ont peur d'être enterrés par notre voisin du sud. Si l'on adopte leur perspective, qui, nécessairement, comme je l'ai dit, est plutôt étroite, je crois que cela se comprend.

Quant à la question plus générale de savoir pourquoi certains apparemment ne sont pas en faveur du libre-échange, peut-être fondent-ils leur conclusion aujourd'hui sur toute cette rhétorique qui nous inonde et dont nous avons dit qu'elle nous inquiétait quelque peu.

Mr. Leblanc: A while back, a gentleman involved in culture told us that he came down squarely against free trade even for the cultural industry in the matter of record or film production, for example. He told us that free trade was unfavourable at that level. On the other hand, certain areas of the record and film industries are in favour of free trade because it would allow our Canadian businesses to improve over time and to more easily make inroads into that huge U.S. market.

Do you think that with free trade, we will process more of our agricultural products in the Maritimes instead of always selling them as primary products? I think that Canada is sufficiently rich in natural resources and advanced in the area of human resources for us to do more processing of our food stuffs. Right now, we are basing our arguments on the way we are already doing business with the Americans. What I am interested in is to know how we will do business with the Americans in the future under free trade. Has the Chamber of Commerce explored that angle?

Mme Geldart: Je crois qu'on pourrait dire, en toute justice, qu'il y a des secteurs dans la région de l'Atlantique qui auront énormément avantage à pouvoir exporter des produits finis. L'industrie de la pêche est certainement un bon exemple dans ce domaine, et l'attitude y est d'ailleurs très positive. Il est aussi très juste de dire que bien d'autres secteurs sont inquiets depuis le tout début, et le sont toujours. Peut-être que les règles du jeu pour faire affaire aux États-Unis, imposées dans le contexte d'un accord sur l'équité commerciale, ne leur permettront pas de réaliser leur potentiel dans la mesure qu'ils voudraient.

Je crois que nos entreprises voudraient pouvoir élargir leurs horizons, et c'est pour cela que nous nous sommes prononcés en faveur du commerce. Les renseignements dont nous parlons ici ne sont pas aussi complets qu'on

[Texte]

opportunities you are suggesting could be there for our business in the future.

The Chairman: Thank you very much to both of you for being with us and responding to our questions this morning.

Ms Geldart: Thank you.

The Chairman: Our next witnesses are from the Prince Edward Island Potato Marketing Board. We have Mr. MacKay, the chairman, and Mr. Anderson, the general manager. We welcome you. I will begin, as I always do, by asking you, if possible, to confine your remarks to somewhere between 10 and 20 minutes so we have some time for comment.

Mr. Leslie MacKay (Chairman, Prince Edward Island Potato Marketing Board): Thank you, Mr. Chairman. I am the newly elected chairman of the Prince Edward Island Potato Marketing Board. With me is Mr. Don Anderson, who is our general manager. He has been with us for a few years.

Mr. Chairman, ladies and gentlemen of the External Affairs Standing Committee on Free Trade, we are pleased as potato industry representatives to appear before you on this very important trade issue. We would like to state that the Prince Edward Island potato industry has always been above politics. We would ask this body, which we know is a political body, to keep this extremely important issue to the Canadian nation above partisan politics. All our comments today will be addressed in that nature.

• 1125

The potato industry is of similar importance to Prince Edward Island's economy as the automobile industry is to Ontario's or the wheat industry is to Saskatchewan's. We produce 25% of Canada's potatoes. Together with our neighbouring province of New Brunswick, we represent 90% of the seed sales. Prince Edward Island produces 80% of that 90%.

The processing sector represents 15% of Prince Edward Island's total production. Our potato sales represent 38% to 50% of the total cash generated from the sale of all farm products. It will range from \$40 million to in excess of \$100 million on an annual basis.

One of the major reasons for Canada entering the free trade negotiations was the increased protectionist attitude in the United States. The potato industry was one of the first industries subjected to 332 hearings and countervailing action with the United States. At that time

[Traduction]

l'aimerait et ne nous permettent pas d'être sûrs que nous jouissons en réalité de ces merveilleuses occasions qui, d'après vos dires, s'ouvriront pour nous à l'avenir.

Le président: Merci beaucoup d'être venus répondre à nos questions ce matin.

Mme Geldart: Merci.

Le président: Nos prochains témoins nous viennent de l'Office de commercialisation de la pomme de terre de l'Île-du-Prince-Édouard. Il y a M. MacKay, le président, et M. Anderson, le directeur général. Bienvenue. Comme je le fais toujours, je vous demanderai, si c'est possible, de nous présenter votre cas en 10 ou 20 minutes, afin que nous puissions avoir le temps de vous poser des questions.

M. Leslie MacKay (président, Office de commercialisation de la pomme de terre de l'Île-du-Prince-Édouard): Merci, monsieur le président. Je suis le président nouvellement élu de l'Office de commercialisation de la pomme de terre de l'Île-du-Prince-Édouard. M. Don Anderson m'accompagne; c'est notre directeur général. Il travaille pour nous depuis quelques années déjà.

Monsieur le président, mesdames et messieurs du Comité permanent des affaires étrangères sur le libre-échange, nous sommes heureux, à titre de représentants de l'industrie de la pomme de terre, de comparaître devant vous pour vous entretenir de ce sujet très important que constitue le libre-échange. Nous tenons tout d'abord à déclarer que l'industrie de la pomme de terre de l'Île-du-Prince-Édouard s'est toujours tenue loin de la politique. Quoique nous sachions que vous constituez un organisme composé de politiciens, nous vous prions de ne pas ravalier ce débat extrêmement important pour la nation canadienne au niveau de la partisanerie politique. Toutes les observations que nous ferons aujourd'hui seront du même ordre.

La pomme de terre revêt autant d'importance pour l'économie de l'Île-du-Prince-Édouard que l'automobile pour l'Ontario ou le blé pour la Saskatchewan. Nous produisons 25 p. 100 des pommes de terre du Canada. Avec la province voisine de la nôtre, le Nouveau-Brunswick, nous produisons 90 p. 100 des pommes de terre de semence. La production de l'Île-du-Prince-Édouard représente 80 p. 100 de ces 90 p. 100.

Le secteur de la transformation absorbe 15 p. 100 de la récolte totale de la province. Nos ventes de pommes de terre constituent 38 à 50 p. 100 du produit total de la vente de l'ensemble des denrées agricoles. Elles se chiffrent annuellement entre 40 millions de dollars et plus de 100 millions de dollars.

L'une des principales raisons pour lesquelles le Canada a entamé les négociations sur le libre-échange était la montée du protectionnisme aux États-Unis. L'industrie de la pomme de terre a été l'une des premières à faire l'objet des 332 audiences et mesures compensatoires demandées

[Text]

we pointed out that this legal action was but the tip of the iceberg. Since that time other segments of our economy have been subjected to this costly exercise—to mention a few, the pork industry, the fisheries, and shakes and shingles.

Any move to improve trading practices between the world's two leading trading countries has to be considered a positive action.

We believe that the agriculture sector of the Canadian economy has been served well by our Canadian negotiators in the free trade negotiations. They failed, however, to secure seasonal tariffs for sensitive areas of agriculture. We acknowledge that the FTA does make allowances for conditional tariffs over a period of 20 years. We encourage that the conditional tariffs be further defined prior to the FTA coming into effect.

In addition, agriculture had asked for a binding dispute settling mechanism. We want to register our concern to this committee that the free trade agreement falls short of this request. In the dispute settling mechanism we wonder if our legal advisers would be able to represent us before the appeal board. Having gone through that very expensive exercise, 332 and the countervailing procedure, we are concerned about who is to bear the cost of the appeal board. In other words, who pays the bill?

Some of the positive points we recognize are the reduction of the 35¢-per-hundredweight tariff both ways across the border and the reduction of the 10% processing duty. As a matter of interest, one-third of the markets for our local processor, we understand, are south of the border. The P.E.I. potato industry wishes freer access to the 62-million population base in New England. It is a very large market close to home. Further, we are pleased that there is an agreement on pesticides and chemical issues, as well as agreement in principle on research procedures.

We are also satisfied that the Canadian grade standards have been protected. We support the harmonization of Canadian and American standards, but we would like to see that our standards are not brought down to the American standards where they are lower than Canadian standards. To be perfectly fair, wherever Canadian and American standards are to be harmonized, the higher standards must always prevail.

Regarding consignment selling, this practice is followed in the U.S. but is not found conducive in Canada to increased returns to the Canadian producer. Hence the presence of Canadian legislation to prevent consignment

[Translation]

par les Américains. Nous avions alors fait valoir que ces actions en justice ne représentaient que la pointe de l'iceberg. Depuis lors, d'autres secteurs de notre économie, dont l'industrie du porc, le secteur de la pêche et l'industrie du bardeau, pour n'en nommer que quelques-uns, ont dû se soumettre à ces coûteuses tracasseries.

Toute mesure visant à améliorer les pratiques commerciales entre les deux principaux pays commerçants du monde doit être considérée comme une initiative positive.

Nous sommes convaincus que les négociateurs canadiens ont bien servi les intérêts du secteur agricole dans le cadre des négociations sur le libre-échange. Toutefois, il n'ont malheureusement pas obtenu de droits de douane saisonniers pour les secteurs de l'agriculture particulièrement fragiles. Nous reconnaissons que l'accord de libre-échange prévoit des droits de douane conditionnels sur une période de vingt ans. Nous recommandons de mieux définir ces droits de douane conditionnels avant l'entrée en vigueur de l'accord.

De plus, le secteur agricole a demandé un mécanisme de règlement exécutoire des différends. Nous tenons à signaler au Comité que l'accord de libre-échange ne répond pas à cette demande. Nous nous demandons si le mécanisme de règlement des différends permettrait aux conseillers juridiques de nous représenter devant la commission d'appel. Après avoir dû faire face à 332 demandes de mesures compensatoires, nous nous demandons qui va devoir assumer les frais juridiques que représente la commission d'appel. Autrement dit, qui paie la note?

Nous reconnaissons que l'accord contient certains éléments positifs, par exemple la réduction des droits de 35¢. les cent livres, des deux côtés de la frontière, et la réduction du droit de transformation de 10 p. 100. À ce propos, signalons que le tiers des marchés de notre usine de transformation locale se trouve au sud de la frontière. L'industrie de la pomme de terre de l'Île-du-Prince-Édouard désire avoir plus librement accès aux 62 millions de consommateurs de la Nouvelle-Angleterre. C'est là un marché très vaste, à proximité de chez nous. En outre, nous nous réjouissons de voir qu'il y a un accord au sujet des pesticides et des produits chimiques, de même qu'un accord de principe sur la recherche.

Nous nous réjouissons également de voir que les normes de qualité canadiennes ont été protégées. Nous sommes en faveur d'une harmonisation des normes canadiennes et américaines, mais nous ne voulons pas que nos normes soient alignées sur les normes américaines, qui sont inférieures aux nôtres. Par souci d'équité, chaque fois que l'on harmonisera les normes canadiennes et américaines, il faudra toujours s'aligner sur les normes les plus élevées.

Pour ce qui est de la vente en consignation, il s'agit d'une pratique en vigueur aux États-Unis, mais nous ne pensons pas qu'elle augmentera le revenu des producteurs canadiens. C'est pourquoi nous avons une loi canadienne

[Texte]

selling, and we are pleased that this legislation has been left intact by the free trade agreement.

The Canadian people in general are concerned about the lack of information on the free trade agreement. We believe that this is the most important trade bill to be negotiated in this century and that the people of Canada need more information.

We view with alarm that the legal text of this agreement has yet to be received from the publisher despite the fact the agreement is to be formally signed by the President of the United States of America and the Prime Minister of Canada on January 2, 1988.

• 1130

The Prince Edward Island Potato Marketing Board registers concerns on the status, impact and ramifications of the omnibus trade bill presently before the House of Representatives and the American Congress. We are alarmed at the proposed broadening and the definition of subsidies, for example.

We say, Mr. Chairman, this American legislation could be a real sleeper. In our opinion, it runs counter to the principles of free or freer trade. It is our hope that the strong commitment by the President to free trade with Canada will generate significant, moral persuasion so that the status quo is not significantly soured. If the President were to veto the bill, as he has indicated he would, we recognize that it is unclear whether the Congress' protectionist mood is also one of presidential defiance.

Mr. Chairman, ladies and gentlemen, the Prince Edward Island Potato Marketing Board conditionally supports the free trade agreement, based on the information we have now. We state emphatically that we need freer access to American markets and the removal of some of the ridiculous barriers to trade we have experienced in the past.

Finally, Mr. Chairman and members of the Standing Committee on External Affairs and International Trade, we believe there is a misconception in the United States that Canada is a socialist country. Canadians have reason to be very proud of their progress in social programs, including medicare, Unemployment Insurance benefits, and the Canada Pension Plan to name a few. These have been achieved through co-operation and are the result of our political system.

We are proud to be Canadians and as Canadians we are producers of food for mankind. We are a trading nation. We want access to the markets to our south and to the world. Thank you.

[Traduction]

qui interdit la vente en consignation, et nous sommes contents de voir que cette loi n'a pas été touchée par l'accord de libre-échange.

En général, les Canadiens s'inquiètent devant le manque d'information sur l'accord de libre-échange. C'est la loi commerciale la plus importante que nous allons négocier au cours de ce siècle, et il faudrait donc que les Canadiens soient mieux renseignés.

Nous trouvons inquiétant que l'éditeur ne nous ait pas encore fait parvenir le texte juridique de l'accord, même si le président des États-Unis et le premier ministre du Canada doivent le signer officiellement le 2 janvier 1988.

L'Office de commercialisation de la pomme de terre de l'Île-du-Prince-Édouard redoute les répercussions et ramifications du projet de loi commercial omnibus dont la Chambre des représentants et le Congrès américain sont actuellement saisis. Nous sommes très inquiets à l'idée que l'on propose d'élargir la définition des subventions, par exemple.

Monsieur le président, cette loi américaine pourrait se révéler dangereuse pour nous. À notre avis, elle va à l'encontre des principes du libre-échange ou de la libéralisation du commerce. Nous espérons que la détermination du président à conclure un accord de libre-échange avec le Canada convaincra les Américains de ne pas bouleverser le statu quo. Si le président opposait son veto à ce projet de loi, comme il en a manifesté l'intention, nous ne savons pas trop si le protectionnisme qu'affiche le Congrès ne vise pas également à défier le président.

Monsieur le président, mesdames et messieurs, l'Office de commercialisation de la pomme de terre de l'Île-du-Prince-Édouard appuie l'accord de libre-échange moyennant certaines réserves, sur la foi des renseignements que nous possédons. Nous insistons sur le fait que nous avons besoin d'un meilleur accès au marché américain et qu'il faut éliminer certaines des barrières commerciales ridicules qui se sont dressées en travers de notre chemin par le passé.

Enfin, je tiens à vous dire, monsieur le président, ainsi qu'aux autres membres du Comité permanent des affaires étrangères et du commerce extérieur, qu'à notre avis, les États-Unis considèrent, à tort, le Canada comme un pays socialiste. Les Canadiens ont raison d'être très fiers de leurs progrès sur le plan social, notamment en ce qui concerne l'assurance-maladie, l'assurance-chômage et le Régime de pensions du Canada, entre autres. Ces progrès sont le fruit de la coopération et de notre système politique.

Nous sommes fiers d'être Canadiens et, en tant que Canadiens, nous produisons de la nourriture pour l'humanité. Nous sommes un pays commerçant. Nous voulons avoir accès au marché du sud et du monde entier. Je vous remercie.

[Text]

The Chairman: Thank you very much. We have time for four questioners, each of approximately eight minutes. I begin with Mr. Allmand, please.

Mr. Allmand: I want to thank the witnesses for their important contribution to this discussion. I want to make clear to them that we in my group favour freer trade not only with the United States but also with the whole world. As a matter of fact, the history since the Second World War by our federal government is to gradually bring down tariffs and trade barriers. It is quite a difference in 1987 from what it was in 1950.

The point I want to make is that we are no longer today dealing with theoretical free trade. What we have to address our attention to is this agreement and whether this agreement is a good one or a bad one for Canada, whether there is more good in it than bad in it, and whether we gave up too much for we got.

As you point out, there are many unanswered questions. Page 4 of your brief says that Canadian people in general are concerned about the lack of information on the free trade agreement. By the way, this is 35 pages; first I heard the final agreement would be 900 pages, then I heard it would be 1,200 pages, then I heard it would be 2,000. I do not know what it will be, but it will be quite different from 35 pages to go through with your lawyers and your accountants.

You go on to say that you view with alarm the fact that the legal text has yet to be received from the publisher, despite the fact that the Prime Minister and the President are supposed to sign on January 2. We have been on the road since Monday. We read in *The Guardian* this morning—and I guess other places as well—that it is not merely a question of drafting the legal text. Some parts are being renegotiated.

In light of these delays and possible changes, even if we get the legal text in the week of December 15 or something, and we have then Christmas and New Years when people do not get too much work done, do you think it would be wise for our government to request from the United States a delay on the signing day? Is it not unreasonable to expect us to examine a document, whether it is 1,000 or 2,000 pages, in a period between December 15 or whatever it might be and January 2? To request an extension of that date and further consultations with the business community, with the unions, with the interest groups across the country on the legal text—do you think that is a reasonable position to take?

Mr. L. MacKay: It is certainly a loaded question. Wait until we send in our brief. We are very concerned about the protectionist mood in the United States. We would hate to see something put into place that might jeopardize that even further. We have gone through quite a few battles, and perhaps we are getting battle-shy, but we

[Translation]

Le président: Merci beaucoup. Nous allons pouvoir poser quatre séries de questions, chacune d'une durée d'environ huit minutes. Je commence par M. Allmand.

M. Allmand: Je tiens à remercier les témoins de leur participation importante à cette discussion. Je tiens à leur préciser que mon groupe est en faveur d'une libéralisation des échanges, non seulement avec les États-Unis, mais également avec le monde entier. En fait, depuis la Seconde Guerre mondiale, le gouvernement fédéral a graduellement abaissé les droits de douane et les barrières commerciales. En 1987, la situation n'est plus ce qu'elle était en 1950.

Je tiens à dire qu'aujourd'hui, le libre-échange n'est plus une question purement théorique. Nous devons examiner cet accord pour voir s'il est bon ou mauvais pour le Canada, s'il contient plus d'éléments positifs que d'éléments négatifs, et si nous n'avons pas donné plus que nous n'avons obtenu.

Comme vous l'avez dit, de nombreuses questions demeurent sans réponse. À la page 4 de votre mémoire, vous dites que les Canadiens en général s'inquiètent du manque d'informations sur l'accord de libre-échange. En fait, il s'agit de 35 pages; j'ai d'abord entendu dire que l'accord final remplirait 900 pages, puis on a parlé de 1,200 pages et de 2,000 pages. J'ignore quel sera son épaisseur, mais vous n'aurez pas seulement 35 pages à examiner avec vos avocats et vos comptables.

Vous dites, ensuite, trouver inquiétant que l'éditeur n'ait pas encore remis le texte juridique, alors que le premier ministre et le président doivent le signer le 2 janvier. Nous sommes sur la route depuis lundi. Nous avons lu dans *The Guardian* de ce matin, et sans doute dans d'autres journaux également, qu'il ne s'agit pas seulement de rédiger le texte juridique. Certains éléments de l'accord sont renégociés.

Compte tenu de ces retards et des changements qui risquent d'être apportés, même si nous obtenons le texte juridique vers le 15 décembre, ce sera ensuite Noël et le Nouvel An, une période de l'année où les gens ne travaillent pas très fort. Dans ces conditions, ne serait-il pas sage, selon vous, que notre gouvernement demande aux États-Unis de retarder la date de la signature? N'est-il pas déraisonnable de nous demander d'examiner un document, qu'il s'agisse de 1,000 ou de 2,000 pages, entre le 15 décembre, ou une date quelconque, et le 2 janvier? Est-il raisonnable, selon vous, de demander une prolongation de ce délai et la tenue d'autres consultations au sujet du texte juridique avec les hommes d'affaires, les syndicats et les groupes d'intérêts de tout le pays?

• 1135

M. L. MacKay: Vous me posez là une question piège. Attendez d'avoir reçu notre mémoire. La tendance protectionniste qui existe aux États-Unis nous inquiète vivement. Nous voulons surtout éviter d'envenimer les choses par d'éventuelles initiatives que nous prendrons. Nous avons eu quelques litiges, et peut-être voulons-nous

[Texte]

would hope what we read in this preliminary agreement is fact. We hope it would not change much. That is about all I can say. I know what your question is, and I have avoided answering it directly, and that is the reason why.

Mr. Allmand: In your opening remarks you said you feel seasonal tariffs should have been maintained. We have heard the arguments all over the country that it is very difficult for Canadian producers to compete especially against southern American states, whose producers have a longer growing season, sometimes several crops, lower cost due to their climate and so on. I guess I do not know whether... You say there is a possibility for the seasonal tariff under the conditional tariff provision. I guess one thing you will want to see in the final text is whether that is more clearly defined.

You had some concerns about the dispute-settling mechanism. You wanted to know whether you could appear directly before the tribunal, and who pays the bill. The answers we have so far are that while a group such as yours could request a matter be brought to the new dispute settlement mechanism, in fact the Canadian government would plead the case. Whether that is going to be changed in the legal text or not, again we do not know.

On the grade standards, you say you support harmonization, but the harmonization should be to the higher standard. That makes sense, but we know what hard-nosed bargainers the Americans are. Whether we come out, whether the pressure will be to go to the lower standard or not...

What I am trying to point out here is that you yourselves have raised several things you would like clarified or changed. I wanted to ask you, since October 5 when we received the elements, have you been able to have direct contact with the Trade Negotiation Office or the Minister, Miss Carney, or anybody to try to see if in the final text, these matters could be clarified in the way you would like to see them, those three items you mentioned I just referred to?

Mr. Don Anderson (General Manager, Prince Edward Island Potato Marketing Board): In reply to your question, it was our understanding the agreement reached by October 4 was basically the overall broad agreement, and could not be changed. The legal text is being developed at the present time. It was explained to us by individuals from within the TNO that the principles agreed on as of the deadline of October 4 had to remain unchanged. The legal wording is of course what is the great concern. I am like you sir. We heard on the way to work this morning that there is disagreement within the last couple of days. The 30th was to be the deadline, and now that is extended. But if we are to accept the principles that were hammered out to meet the deadline

[Traduction]

éviter à tout prix qu'il y en ait d'autres, mais nous espérons que le texte de l'accord préliminaire correspond à la réalité. Nous espérons qu'il ne sera guère modifié. C'est tout ce que je puis dire. J'ai compris votre question et j'ai évité d'y répondre directement, pour cette raison.

M. Allmand: Dans votre exposé liminaire, vous avez dit qu'à votre avis, on aurait dû maintenir les droits de douane saisonniers. Dans tout le pays, les témoins nous ont dit qu'il est très difficile aux producteurs canadiens de soutenir la concurrence des producteurs des États américains du sud, notamment, où la saison des cultures est plus longue, où il y a parfois plusieurs récoltes, où les frais sont moindres, étant donné les conditions climatiques, et ainsi de suite. Je ne sais pas vraiment si... Vous dites que le droit de douane saisonnier est possible en vertu de la disposition sur les droits de douane conditionnels. Je suppose qu'il faudra définir davantage cette question dans le texte définitif.

Vous avez émis des réserves au sujet du mécanisme de règlement des différends. Vous vouliez savoir si vous pouviez comparaître directement devant le tribunal et qui paierait la note. Jusqu'ici, d'après les renseignements que nous avons obtenus, même si un groupe comme le vôtre pourrait demander que le nouveau mécanisme de règlement des différends soit saisi d'une question, c'est en fait le gouvernement canadien qui défendrait la cause. Là encore, nous ne savons pas si cette disposition sera oui ou non modifiée dans le texte juridique.

Quant aux normes de qualité, vous dites que vous êtes favorables à l'harmonisation, à condition qu'il s'agisse des normes les plus élevées. C'est logique, mais nous savons à quel point les Américains sont obstinés lorsqu'ils négocient quelque chose. Que nous ayons ou non gain de cause, que l'on nous demande d'harmoniser les normes inférieures ou non...

Ce que je veux dire, c'est que vous avez vous-mêmes abordé plusieurs points qui méritent d'être tirés au clair ou modifiés. Je voudrais savoir si depuis le 5 octobre, date où nous avons reçu les éléments de l'accord, vous avez pu communiquer directement avec le Bureau des négociations commerciales ou la ministre, M^{lle} Carney, ou autres, pour voir si le texte final apporte les précisions que vous souhaitez au sujet des trois points en question que vous avez soulevés.

M. Don Anderson (directeur général, Office de commercialisation de la pomme de terre de l'Île-du-Prince-Édouard): Pour répondre à votre question, nous pensions que l'accord conclu le 4 octobre dernier représentait fondamentalement l'entente globale qui ne pouvait pas être modifiée. On met actuellement au point le texte juridique. Certaines personnes du Bureau des négociations commerciales nous ont expliqué que les principes dont sont convenus les parties le 4 octobre dernier devaient rester les mêmes. C'est évidemment le libellé juridique qui nous préoccupe vivement. Je suis comme vous, monsieur. En nous rendant à notre bureau ce matin, nous avons appris qu'il existait certains points de désaccord depuis un ou deux jours. La date limite était

[Text]

then we have to accept that in the legal presentation the original agreement is not going to be changed.

[Translation]

le 30, et elle a été reportée. Toutefois, si nous acceptons les principes qui ont été difficilement élaborés pour respecter le délai prévu, nous devons donc admettre que l'accord initial ne sera pas modifié dans le libellé juridique.

• 1140

Mr. Allmand: This is the problem with a global agreement as opposed to a sector agreement. It seems that because the American shipping interests and American automobile interests are not too happy with what was concluded they have convinced their government officials to open up these sectors. If American lobby groups, shipping and automobiles, can get their negotiators to get our guys to discuss once more those parts—they may be minor or they may be great, we do not know, as this is all in secret—then why should we not play hardball, as much as they do, in our agricultural interests and get our negotiators to say okay, if you want a change in automobiles and shipping then we want seasonal tariffs and we want some clarification on standards, etc.? If you are going to open it up and make it a bit easier for American shipping and American automobile producers, why should we not play the game as hard as they do?

A witness: Good point, sir.

Mr. Ravis: Welcome, gentlemen. I enjoyed your brief, particularly your non-partisan approach to this topic. We tend to get very emotional and dug in on both sides of the issue in terms of our political colours, but I do not think that is healthy.

While it may sound like I am trying to pit one against the other, I am hearing some conflicting things across the country and right here in P.E.I. For example, we have had some positives and some negatives expressed by various agricultural organizations across the country, certainly in terms of red beef and hogs. For example, yesterday the New Brunswick Federation of Agriculture talked about the positive impact this would have for their potato growers, as you are suggesting this morning. Yet when we had the National Farmers Union here this morning I listened very carefully and they basically ended up by saying that they were being sold down the river, that they were strongly against this, that this should not be signed. We had a gentleman here by the name of Mr. Eric Robinson who represented potato growers, who said:

I urge you to recommend that the government not enter this proposed agreement.

M. Allmand: C'est le problème que pose un accord global par opposition à un accord sectoriel. Étant donné que les expéditeurs et les fabricants d'automobiles américains n'approuvent pas la teneur de l'accord qui a été conclu, ils ont convaincu les responsables du gouvernement de rouvrir les discussions à ce sujet. Si des groupes de pression américains, tant les compagnies maritimes que les fabricants d'automobiles, réussissent à convaincre leurs négociateurs d'inciter les nôtres à discuter à nouveau de ces éléments—il peut s'agir d'aspects importants ou secondaires, nous n'en savons rien, puisque tout est tenu secret—pourquoi ne pas nous montrer nous aussi intransigeants dans la défense de nos intérêts agricoles et demander à nos négociateurs d'accepter de modifier les dispositions relatives à l'automobile et au transport maritime en échange des droits saisonniers et de l'éclaircissement des questions touchant les normes, et ainsi de suite? Si l'on entame des discussions à ce sujet et si l'on facilite les choses aux expéditeurs et aux fabricants d'automobiles américains, pourquoi ne pas nous montrer aussi intransigeants qu'eux?

Un témoin: Cet argument est pertinent, monsieur.

M. Ravis: Soyez les bienvenus, messieurs. J'ai écouté votre mémoire avec intérêt, et j'apprécie tout particulièrement votre objectivité en l'occurrence. Quant à nous, nous avons tendance à nous laisser emporter par nos sentiments et à faire preuve de sectarisme, que nous soyons pour ou contre, ce qui n'est pas très sain, à mon avis.

Même si je donne l'impression de chercher à dresser les uns contre les autres, j'entends des opinions contradictoires dans le pays et ici même, dans l'Île-du-Prince-Édouard. Par exemple, nous avons entendu du pour et du contre de la part de diverses organisations agricoles dans le pays en ce qui concerne en tout cas le bœuf et le porc. Hier, par exemple, les représentants de la Fédération de l'agriculture du Nouveau-Brunswick ont dit que cet accord aura une incidence positive sur les producteurs de pommes de terre de la province, comme vous le déclarez ce matin. Par contre, j'ai écouté attentivement les témoins du Syndicat national des cultivateurs, ce matin, et leurs arguments revenaient à dire que l'on bradait leurs intérêts à nos voisins du sud, qu'ils étaient vivement opposés à cet accord et que nous ne devrions pas le signer. Un certain M. Eric Robinson, représentant les producteurs de pommes de terre, a déclaré ceci:

Je vous exhorte à recommander au gouvernement de ne pas conclure l'accord proposé.

[Texte]

Yet you gentlemen seem to be saying some very positive things, again in a balanced way: you are pointing out the positives and you are pointing out a few negatives, and I am just curious about where this is all coming from.

Mr. L. MacKay: We represent all the potato industry. We represent 680 or so growers, and we have to take in their considerations in general. Some growers perhaps would not agree with the statements we have made, but we have a board of directors of nine people who are growers or dealers and this is the consensus we formed, that we would conditionally accept what we see on the table, that we would like this. This is the position we stand for.

Mr. Ravis: I commend you for the position you have taken, not just because you tend to be in favour but because you represent a lot of growers and you tried to gain a consensus from your directors. What this is all about is trying to speak on behalf of various groups.

I would like to touch on the binding disputes mechanism. You asked a question, I believe on page 2. You referred to the appeal board. I assume that you meant the binational panel.

Mr. L. MacKay: Yes.

Mr. Ravis: Okay, just so we are on the same frequency there. I just want to read to you in response to your questions about who is going to pay the bill and who can take a dispute before the panel; in other words, is it a government or does somebody else represent you?

• 1145

Mr. L. MacKay: Our main concern was whether our legal counsel is going to represent us at the appeals board.

Mr. Ravis: I will just quickly read this from November 2. We had Mr. Gordon Ritchie, ambassador and deputy chief negotiator for the Trade Negotiation Office, and he had with him a gentleman by the name of Konrad von Finckenstein, who is general counsel. He just said:

You are correct that the people who can appeal to the binational panel are the two governments. Either government invokes the process, and the parties concerned of course can appear before the binational panel and state their point of view, be represented by counsel.

So the governments can carry your action forward for you, or if you decide your group would like to be represented, obviously that option exists. Of course you would have to pick up the legal fees if you wanted to take that option.

[Traduction]

Et pourtant, vous semblez avoir une opinion favorable, là encore avec certaines réserves: vous signalez les aspects positifs, mais également les quelques aspects négatifs, et je voudrais savoir de qui émanent toutes ces opinions.

M. L. MacKay: Nous représentons toute l'industrie de la pomme de terre. Nous représentons environ 680 producteurs, et nous devons tenir compte de leurs points de vue en général. Certains d'entre eux n'approuvent peut-être pas les déclarations que nous avons faites, mais nous avons un conseil d'administration composé de neuf membres qui sont des producteurs ou des négociants, et ce que nous avons dit représente l'opinion générale, à savoir que nous accepterons à certaines conditions l'accord proposé, que cela nous paraît acceptable. Voilà notre position.

M. Ravis: Je vous félicite de la position que vous avez adoptée, pas simplement parce que vous semblez être favorables à l'accord, mais aussi parce que vous représentez un grand nombre de producteurs et que vous avez essayé de réaliser un consensus au sein de votre conseil d'administration. Il s'agit là d'essayer de représenter des groupes divers.

Je voudrais dire un mot au sujet du mécanisme de règlement des différends. Vous avez posé une question, à la page 2, sauf erreur. Vous avez parlé de la commission d'appel. Je suppose que vous faisiez allusion au groupe binational composé de représentants des deux pays.

M. L. MacKay: En effet.

M. Ravis: Très bien, nous sommes donc sur la même longueur d'onde. Je voudrais répondre à vos questions, à savoir qui va payer la note et qui pourra saisir le groupe d'un différend; autrement dit, êtes-vous représentés par un gouvernement ou par quelqu'un d'autre?

M. L. MacKay: Ce qui nous préoccupe surtout, c'est de savoir si notre conseiller juridique nous représentera à la commission d'appel.

M. Ravis: Je vais vous lire rapidement le texte du 2 novembre. Nous recevions M. Gordon Ritchie, ambassadeur et sous-négociateur en chef du Bureau des négociations commerciales. Il était accompagné de M. Konrad von Finckenstein, avocat-conseil général. Ce dernier a déclaré:

Il est exact que ceux qui peuvent faire appel à ce groupe binational sont les deux gouvernements. L'un ou l'autre porte l'affaire devant lui, l'audience a lieu devant le groupe binational, et les parties concernées peuvent, bien entendu, comparaître, exposer leur point de vue et se faire représenter par un avocat.

Par conséquent, les gouvernements peuvent le faire pour vous, ou si vous décidez que votre groupe aimerait être représenté, l'option existe, bien sûr. Il vous faudra évidemment payer les honoraires d'un avocat si vous choisissez cette dernière option.

[Text]

I have a couple of other points here dealing with the dispute-settling mechanism. I think you gentlemen agree. . . I am from Saskatchewan, by the way. You talk about your potatoes being as important as our wheat. Well, you are absolutely right, but we have gone through some very difficult times in Saskatchewan, particularly in potash and pork. You talk about 332 hearings and having to go into the whole judicial process. How long did that take?

Mr. L. MacKay: I was not chairman at that time, but our general manager. . .

Mr. Anderson: More than a year.

Mr. Ravis: Right. Do you have any idea what it cost you in legal costs?

Mr. Anderson: The Canadian potato industry or our industry?

Mr. Ravis: Well, say the Canadian industry.

Mr. Anderson: For the Canadian industry it cost in excess of \$250,000.

Mr. Ravis: Well, I think one of the advantages I see. . . and while this binding disputes mechanism is not perfect, I hear people across the country saying it is at least a step in the right direction. I am wondering if you would agree with that.

Mr. L. MacKay: Well, the part we do not like about it is that we still have to go through the American judicial system. That is where the expense is. We are under the understanding that we would still have to hire American lawyers to defend our case in the U.S. courts. That is what that \$250,000 represents.

Mr. Ravis: Right.

Mr. L. MacKay: We would still be burdened with that. If the potato industry was not burdened with that, if Ottawa picked up the bill, then that would be considered a subsidy.

Mr. Ravis: Well, it is my understanding that the two judicial processes from both Canada and the United States come together as part of this binational panel with two members from Canada and two members from the United States. They are not judges.

Mr. L. MacKay: Yes, but that is on the appeals board. That is after it goes through the American judicial system.

Mr. Ravis: No.

Mr. L. MacKay: Am I wrong?

Mr. Ravis: I believe you are incorrect on that one, sir.

The Chairman: If I might intercede for just a moment, I think I can clear this up very quickly. The judicial system as such does not come in until the appeal. The early stages are the U.S. Department of Commerce and

[Translation]

Je voudrais soulever quelques autres questions au sujet du mécanisme de règlement de différends. Je crois que vous avez accepté, messieurs. . . Je vous souligne en passant que je viens de la Saskatchewan. Vous avez dit que vos pommes de terre étaient aussi importantes que notre blé. Eh bien, vous avez tout à fait raison, mais nous avons connu des périodes très difficiles en Saskatchewan, notamment dans les secteurs de la potasse et du porc. Vous avez mentionné 332 audiences et le fait de devoir faire face à tout le processus judiciaire. Cela a duré combien de temps?

M. L. MacKay: Je n'étais pas président à l'époque, mais notre directeur général. . .

M. Anderson: Plus d'un an.

M. Ravis: Bien. Est-ce que vous savez combien cela a coûté en frais judiciaires?

M. Anderson: Pour l'industrie de la pomme de terre canadienne ou notre industrie à nous?

M. Ravis: Disons, l'industrie canadienne.

M. Anderson: Pour l'industrie canadienne, les coûts se sont élevés à plus de 250,000\$.

M. Ravis: Un des avantages que j'y vois. . . et même si le mécanisme de règlement des différends n'est pas parfait, j'entends des gens au pays qui disent qu'il s'agit là au moins d'un pas dans la bonne voie. Je me demande si vous êtes d'accord avec eux.

M. L. MacKay: Ce que nous n'aimons pas à ce sujet, c'est qu'il nous faut toujours avoir affaire au système judiciaire américain. C'est cela qui coûte cher. D'après ce que nous savons, il faudrait toujours embaucher des avocats américains pour défendre notre cause devant les tribunaux américains. C'est pourquoi nous avons dépensé 250,000\$ en frais judiciaires.

M. Ravis: Très bien.

M. L. MacKay: Nous aurons toujours ce fardeau. Si l'industrie de la pomme de terre ne l'avait pas, si Ottawa payait la facture, ce serait vu comme étant une subvention.

M. Ravis: Je crois comprendre qu'on liera les deux processus judiciaires, celui du Canada et celui des États-Unis, en un seul groupe binational qui comprendra deux membres du Canada et deux membres des États-Unis. Il ne s'agit pas de juges.

M. L. MacKay: Oui, mais il s'agit de la commission d'appel, une fois que nous aurons passé par le processus judiciaire américain.

M. Ravis: Non.

M. L. MacKay: Ai-je tort?

M. Ravis: Je crois que vous n'avez pas raison, monsieur, à ce sujet.

Le président: Permettez-moi d'intervenir un instant; je peux peut-être rapidement éclairer votre lanterne. Le système judiciaire en tant que tel n'intervient pas avant l'appel. Il y a comme premières étapes le Département

[Texte]

the International Trade Commission, and I think we are both using judicial in slightly different senses here.

Mr. L. MacKay: So we still have to bear our costs to defend ourselves if we. . .

The Chairman: Yes.

Mr. L. MacKay: Okay. That is what we are concerned about, whether it is Commerce Department or judicial.

Mr. Ravis: The only cost that you would have to bear, as I understand it, is prior to the binational panel; in other words, when it is under review. And at that point, whether it is the Department of Commerce or the International Trade Commission, they are verifying what in fact was said in an earlier administrative review process. I do not think there are horrendous costs to you at that stage. Probably the biggest cost comes at the judicial stage, and I think the advantage under this system is that the judicial stage comes into the binational panel and it could very well be the Government of Canada carrying the ball for you there. Or as I said earlier, if you wanted to have your own legal counsel, then you would pick up the tab for that.

Mr. Anderson: Mr. Chairman, I believe there is a misunderstanding here now. I would like to state that it is our understanding, and that of the region of the country, that we have been subjected to 332 hearings, that the costs began as soon as the charge was laid, and it was costing the industry from day one, irregardless of going through the International Trade Commission or the countervailing, and the cost continued until the decision was made. This has to be a concern. It cost the people that laid the charge even more than for us to defend it. The only ones who really won were the legal people, and they usually look after their own returns. So our concern has to be that we are going to be subjected to the same or even extended costs.

• 1150

The Chairman: As soon as you mentioned lawyers making money, Mr. Crosby had a big grin on his face.

Mr. Langdon: I used to apologize for not being a lawyer. I now apologize for the opposite.

I think you have hit on a key point, with respect to the costs and the possibility of costs being increased for this hearing process. If you wish to be represented, and I am certain every group facing appeals in front of it would want to be represented. You actually won your case, did you not? At the first round there was no appeal to the judicial system in the United States, so the costs at an

[Traduction]

américain du commerce et la Commission du commerce international; à mon avis, le judiciaire n'a pas ici pour nous deux tout à fait le même sens.

M. L. MacKay: Il nous faudra quand même payer les frais de notre défense si nous. . .

Le président: Oui.

M. L. MacKay: Très bien. C'est la raison pour laquelle nous sommes inquiets, qu'il s'agisse du Département américain du commerce ou du judiciaire.

M. Ravis: Les seuls coûts qu'il vous faudra payer, si j'ai bien compris, ce sont ceux qui précéderont l'appel devant le groupe binational; autrement dit, lorsque le différend fera l'objet d'un examen. A ce moment-là, que la question soit devant le Département américain du commerce ou devant la Commission du commerce international, ces gens vérifient ce qui a été dit lors du processus antérieur de l'examen administratif. Je ne pense pas que les coûts soient si énormes à cette étape-là. Les coûts les plus importants sont peut-être ceux qui surviennent au moment de l'étape judiciaire, et j'estime que l'avantage de ce système, c'est que l'étape judiciaire se présente lorsque l'affaire est portée devant le groupe binational. Et il se pourrait très bien qu'à ce moment-là, le gouvernement du Canada assume les frais à votre place. Je le répète, si vous vouliez avoir votre propre conseiller juridique, il vous faudrait alors payer la note.

M. Anderson: Monsieur le président, je crois qu'il y a malentendu. J'aimerais vous signaler que d'après nous, et d'après notre région, il nous a fallu faire face à 332 audiences, et en payer les coûts dès que l'accusation a été portée. Par conséquent, l'industrie a dû payer dès le premier jour, que l'affaire ait été présentée devant la Commission du commerce international ou le système compensatoire, et il en a été ainsi jusqu'à ce que la décision ait été rendue. Il faut s'en inquiéter. Il en a coûté davantage aux personnes qui ont porté l'accusation que pour nous de les défendre. Les seuls qui ont gagné quelque chose, ce sont les avocats, et habituellement ils veillent à leurs propres profits. Par conséquent, ce qui nous inquiète c'est que nous allons probablement devoir faire face aux mêmes coûts ou, même, à des coûts plus élevés.

Le président: Dès que vous avez mentionné que les avocats faisaient de l'argent, M. Crosby a arboré un grand sourire.

M. Langdon: J'avais l'habitude de m'excuser de n'être pas son avocat. Maintenant, je m'excuse du contraire.

Je pense que vous avez mis le doigt sur le problème, ce qu'il en coûte et la possibilité que ces coûts augmentent lors des audiences. Si on veut être représentés, et je suis certain que chaque groupe qui doit faire face à des appels voudrait l'être. Vous avez gagné votre cause n'est-ce pas? A la première négociation il n'y a pas eu d'appel auprès du judiciaire aux États-Unis, par conséquent les coûts au

[Text]

appeal level in the courts in the United States never came into it.

Mr. Anderson: In addition to the cost, Mr. Chairman, we overlooked the disruption to doing business and the uncertainty of doing business. It just threw our whole industry into an uproar.

Mr. Langdon: You have said you are conditionally supporting this particular specific deal, despite six fairly serious reservations in your brief. First, there was a failure to secure seasonal tariffs. Second, the dispute settlement mechanism fell short of being binding. Three, the expense of countervail and other hearings would be a cost problem for you. Four, a concern about harmonization of standards with the United States. Five, a concern that the text itself has not come from the publisher—it is not a question of it not coming from the publisher; it has not gone to the publisher because it has not yet been agreed upon, so it is an even more serious concern than your brief suggests. Six, a concern about the U.S. omnibus trade bill, which is expanding the definition of subsidies and what that might do. We know that bill is not going to be blocked in any sense by this trade agreement, something originally talked about as a possibility. Given those six fairly major concerns, why do you offer conditional support for this agreement?

• 1155

Mr. L. MacKay: You said they were major concerns. We put them down as concerns. If they were major concerns then we would not support the agreement.

Mr. Langdon: You are saying they are not major concerns.

Mr. L. MacKay: Yes, they are concerns, but the positive things are more positive than the negative things.

Mr. Langdon: The positive things in this case being what?

Mr. L. MacKay: The 35¢ duty per hundredweight of potatoes shipped into the U.S., for example. That is U.S. cents, so if you translate that into Canadian it is more. We have to look at that as a very positive approach. If it is going to be eliminated over 10 years, it is extra money in our pockets that we can realize from growing potatoes.

The appeals board is certainly a very positive step, even though it is not in the same sequence as we would like to see it. We do not have one now.

As I said in the brief, we are very scared of the protectionist mood. The United States is constantly putting up non-tariff barriers, and we would like to see them addressed. Looking at the economics of the whole

[Translation]

niveau de l'appel devant les tribunaux américains ne sont jamais entrés en ligne de compte.

M. Anderson: Nous avons oublié, monsieur le président, qu'en plus des coûts, les affaires se trouvent bouleversées et il y règne une certaine incertitude. Une véritable tempête de protestations s'est élevée dans l'industrie.

M. Langdon: Vous avez déclaré appuyer cette transaction particulière conditionnellement, en dépit de six réserves assez sérieuses dans votre mémoire. Premièrement, on n'a pas assuré les tarifs saisonniers. Deuxièmement, le mécanisme de règlement du différend n'est pas vraiment exécutoire. Troisièmement, les dépenses des mesures compensatoires et des autres audiences vous causeraient un problème financier. Quatrièmement, il serait difficile de faire concorder nos normes avec celles des États-Unis. Cinquièmement, le texte lui-même vient pas de l'éditeur—ce n'est pas vraiment qu'il ne vient pas de l'éditeur; il ne lui pas été remis car il n'a pas encore été accepté, par conséquent c'est encore plus sérieux que le laisse entendre votre mémoire. Sixièmement, on s'inquiète aussi du U.S. omnibus trade bill, mais la définition des subventions et de ce qu'elles pourraient faire est élargie. Nous savons que le projet de loi ne va pas être bloqué du tout par cet accord de libre-échange, possibilité évoquée au départ. Pourquoi offrez-vous un soutien conditionnel à cet accord si vous avez toujours ces six sérieuses préoccupations?

M. L. MacKay: Vous avez dit qu'il s'agissait de préoccupations sérieuses. Nous les avons mentionnées comme étant des préoccupations. Si elles étaient importantes, nous n'aurions pas appuyé cet accord.

M. Langdon: Vous prétendez qu'elles ne sont pas des préoccupations importantes.

M. L. MacKay: Oui, il s'agit de préoccupations, mais il y a plus de choses positives que de choses négatives.

M. Langdon: Quelles sont donc les choses positives dans ce cas-ci?

M. L. MacKay: Les droits de 35c. par cent livres de pommes de terre expédiées aux États-Unis par exemple. Il s'agit de cents américains, par conséquent c'est plus que cela en argent canadien. Il faut voir cela comme étant une approche très positive. Si ces droits doivent être éliminés au cours de dix ans, ce sont des sommes additionnelles que nous encaisserons pour la culture de la pomme de terre.

La Commission d'appels représente certainement une mesure très positive, même si elle ne s'applique pas dans la même séquence que nous aurions voulu. Nous n'avons pas la Commission pour le moment.

Je l'ai dit dans mon mémoire, nous craignons fort l'ambiance protectionniste. Les États-Unis élèvent constamment des barrières non tarifaires, et nous voulons régler cette question. Si on examine les choses sur le plan

[Texte]

deal, and speaking personally as a P.E.I. potato farmer, I feel I can compete with any potato-growing region in North America if everything is equal. We can compete in that U.S. market if we do not have these other barriers to contend with all the time. I hope this free trade agreement would eliminate those barriers.

Mr. Langdon: Despite the fact you are concerned about—

Mr. L. MacKay: Yes, we are concerned. That is the reason we took a position, instead of going down the middle of the road.

Mr. Langdon: As indeed a great many groups did. For instance, the New Brunswick Federation of Agriculture did go very much down the middle of the road yesterday and said look, we cannot make a decision at this stage.

Your group represents both growers and dealers, is that right?

Mr. L. MacKay: Yes, but most of the dealers happen to also be growers.

Mr. Langdon: Okay. If the U.S. omnibus trade bill does go through—if it overrides a presidential veto and significantly extends the definition of subsidies, which a lot of people in the United States think is at least likely, if not very likely—is that going to change your conditional support for this deal, or is that not a major enough concern to offset the other points you have made?

Mr. L. MacKay: No, that is probably the number-one concern.

Mr. Langdon: So that would change your support, if it happened?

Mr. L. MacKay: To be quite frank, we were briefed on that trade bill, but do not have the complete facts on it. From what we see on the outside, yes, maybe we would change our position.

Mr. Langdon: If it becomes clear with the final agreement text that this is not a binding appeal system you feel would help you, would that be enough to shift your support as well?

• 1200

Mr. L. MacKay: I cannot answer that.

Mr. Langdon: You are not sure if it is important enough.

Mr. Anderson: Mr. Chairman, we welcomed the committee here so we could express our concerns. It is hoped that you, as Members of Parliament, can address these issues on the floor of the House of Commons and outline the concerns from the lay people you have met across Canada.

[Traduction]

de l'économie, et toutes choses étant égales, je parle évidemment en tant que cultivateur de pommes de terre de l'Île-du-Prince-Édouard, j'estime que nous pourrions concurrencer n'importe quel autre cultivateur de pommes de terre de l'Amérique du Nord. Nous pouvons concurrencer sur le marché américain si on essaie de dresser des barrières. J'espère que cet accord de libre-échange les éliminera.

M. Langdon: En dépit de cette question qui vous préoccupe...

M. L. MacKay: Oui, nous sommes inquiets. C'est la raison pour laquelle nous avons adopté cette position, plutôt que de demeurer neutres.

M. Langdon: Comme l'ont fait de nombreux groupes. La Fédération de l'agriculture du Nouveau-Brunswick par exemple était de cet avis hier lorsqu'elle a déclaré: nous ne pouvons prendre de décision en ce moment.

Vous groupe représente à la fois des cultivateurs et les fournisseurs n'est-ce pas?

M. L. MacKay: Oui, mais il se trouve que la plupart des fournisseurs sont également des cultivateurs.

M. Langdon: Bien. Si le U.S. omnibus trade bill est adopté—s'il a préséance sur le veto présidentiel et qu'on élargisse de façon importante la définition des subventions, ce que beaucoup de personnes aux États-Unis croient probable, à tout le moins, si non très probable—est-ce que ça va modifier votre appui conditionnel à cette transaction, ou est-ce qu'il s'agira d'une préoccupation suffisamment importante selon les autres questions que vous avez soulevées?

M. L. MacKay: Non, c'est probablement notre grande inquiétude.

M. Langdon: Si cela se produit, votre appui s'en trouvera modifié, n'est-ce pas?

M. L. MacKay: Je serai très franc, nous avons eu une séance d'instruction au sujet de ce projet de loi, mais nous ne connaissons pas encore tous les faits. A première vue, oui, nous pourrions modifier notre position.

M. Langdon: Si le texte final de l'accord montre clairement qu'il ne s'agit pas d'un système d'appel exécutoire, système qui à votre avis serait très utile, est-ce que ce sera suffisant pour modifier aussi l'appui que vous accordez à l'accord?

M. L. MacKay: Je ne puis répondre à ça.

M. Langdon: Vous n'êtes pas sûr que cela soit suffisamment important.

M. Anderson: Monsieur le président, nous avons reçu le Comité ici de sorte que nous puissions lui faire part de nos préoccupations. Nous espérons qu'à titre de député, vous pouvez soulever ces questions à la Chambre des communes et transmettre dans les grandes lignes les préoccupations des gens ordinaires que vous avez rencontrés dans tout le Canada.

[Text]

You have listed six concerns. There are others as well. Under this trade agreement we are concerned that there can be standards and barriers to trade put in place between states and provinces. We welcome the opportunity to bring these points to our elected representatives.

Mr. Crosby: Welcome, gentlemen. I will begin with your comments that you support conditionally the free trade agreement. Those who support the free trade agreement are called upon to defend every element of the agreement and every word in each of those elements. They are called upon to defend what is not in the free trade agreement and in the opinion of some should be. They are also called upon to defend the process by which Canada and the U.S. arrived at this free trade agreement.

In September of 1985 we started down the road towards a free trade agreement known as the fast track. The Prime Minister announced it. Everybody knew there were deadlines along that road, places at which they had to stop and have various matters decided. That is back in time. We knew the problems we would encounter going down that road and we knew the time elements. I do not expect anybody to feel sympathy for the government, but I expect them to understand that they had to meet these deadlines to take advantage of the fast-track system.

The alternative was to negotiate for four or five years to come up with some kind of an agreement with Parliament, Congress, and the President changing. You have to weigh it in relation to the alternatives. I hope you appreciate that, although I understand fully your concerns about the time element.

Another difficulty we are constantly encountering—you might have heard it this morning with the first presentation, particularly by Mr. Robinson—is why a free trade agreement. We have 77% of our foreign trade with the United States; 80% of it is tariff-free. Why bother? Why not just move along in a normal course under GATT and other sectoral arrangements Mr. Allmand mentioned to reduce the existing tariffs?

The P.E.I. Potato Marketing Board stands in testimony of the difficulty with the status quo. I would like you to elaborate a little more on the kinds of problems you are having. You say you do not come to this from any partisan political point of view and we appreciate that.

You are traders. You have to penetrate the U.S. market to survive and you are having problems doing it. You mentioned those problems, but particularly you are having the problem of meeting harassment by way of countervail or anti-dumping. Will you explain that a little

[Translation]

Vous avez énuméré six préoccupations. Il y en a d'autres. Dans le cadre d'un tel accord de libre-échange, nous craignons qu'il puisse y avoir des normes et des obstacles au commerce entre les états et les provinces. Nous sommes heureux de l'occasion qui nous est donnée de porter ces questions à l'attention de nos représentants élus.

M. Crosby: Messieurs, je vous souhaite la bienvenue. Vous dites que vous appuyez conditionnellement l'accord du libre-échange. Ceux qui appuient l'accord de libre-échange doivent en défendre tous les éléments et chaque mot dans chacun de ces éléments. Ils doivent défendre ce qui ne fait pas partie de l'accord du libre-échange et qui, de l'avis de certaines personnes, devrait en faire partie. Ils doivent également défendre le processus par lequel le Canada et les États-Unis sont arrivés à conclure un tel accord.

En septembre 1985 nous avons entrepris ce qu'on appelle la procédure accélérée. Le premier ministre l'a annoncée. Tout le monde savait qu'il y aurait des derniers délais, qu'à un certain moment donné il faudrait s'arrêter pour prendre des décisions. Nous connaissions les problèmes auxquels nous devrions faire face si nous connaissions les délais. Je ne m'attends pas à ce que quiconque éprouve de la sympathie pour le gouvernement, mais je m'attends à ce qu'ils comprennent qu'il était nécessaire de respecter ces délais afin de profiter de la procédure accélérée.

L'autre possibilité consistait à négocier pendant 4 ou 5 ans afin d'en arriver à une entente avec le Parlement, le Congrès et le président qui changerait. Il faut sopeser les différentes possibilités. J'espère que vous comprenez cela, mais je comprends très bien vos préoccupations relativement aux délais.

Une autre difficulté que nous rencontrons constamment—on vous en a peut-être déjà parlé certain au cours du premier exposé, notamment celui de M. Robinson—c'est la raison pour laquelle on veut conclure un accord de libre-échange. À 77 p. 100, notre commerce à l'étranger se fait avec les États-Unis; 80 p. 100 de ces échanges commerciaux sont libres de tous droits de douane. Pourquoi conclure un accord de libre-échange? Pourquoi ne pas tout simplement poursuivre normalement comme avant nos ententes en vertu du GATT et d'autres ententes sectorielles que M. Allmand a mentionnées pour réduire les droits de douane existants?

Le P.E.I. Potato Marketing Board peut témoigner des difficultés du statu quo. J'aimerais que vous nous expliquiez davantage le genre de problèmes que vous avez. Vous dites que votre point de vue est dénué de tout esprit de partisan et nous vous en savons gré.

Vous êtes des commerçants. Vous devez pénétrer le marché américain pour survivre et vous avez des difficultés à le faire. Vous avez mentionné ces problèmes, plus particulièrement celui que vous pose les mesures compensatoires ou anti-dumping. Pouvez-vous nous

[Texte]

more to us? What have your competitors in the United States said about potato producers in Canada?

Mr. L. MacKay: Americans have a conception that we are a socialist country and that must mean we have been subsidized in all aspects of industry. For example, in the fishing industry, the Americans are claiming that—

Mr. Crosby: Yes, we have heard elements of that. What have they said about the potato industry in Canada?

Mr. L. MacKay: When we receive stabilization payments for a specific year, they could use it against us. We have this ERDA program, for example, under which money is distributed to P.E.I. farmers. Perhaps some of the research work that Agriculture Canada does would be considered. I am just naming them off; I am sure there will be more if I could think about it a little longer.

• 1205

Mr. Crosby: What happened in the United States when these matters were raised by your competitors, the potato producers in the United States?

Mr. L. Mackay: We found that the United States were guilty of some of these practices also. For example, a farmer in Maine can get an interest-free loan on irrigation costs, which is paid for by the American federal government. I consider this a stabilization price or a subsidy, whatever you want to call it. Their U.S. farm bill would certainly be an indirect subsidy.

Mr. Crosby: In the end, was there no case made against you in respect to your marketing of potatoes in the United States?

Mr. L. Mackay: No, we won the case. It is a constant harassment; we cannot get on with our industry.

Mr. Crosby: I understand that.

Mr. L. Mackay: We are constantly defending ourselves. It makes it very hard for us; we are unsure of the markets. This is what we are concerned about.

• 1210

Mr. Crosby: But what I understand we are trying to do is to codify the rules of trading between the United States and Canada in a document called a free trade agreement, which is going to reduce, if not entirely terminate, that kind of difficulty: the kind of difficulty in marketing in the United States you have just called harassment.

Would you deal with the charge made that the free trade agreement will destroy regional development and the programs that have been established to assist in regional development? Do you have fears arising from

[Traduction]

expliquer cela davantage? Qu'est-ce que vos concurrents américains ont dit au sujet des producteurs de pommes de terre du Canada?

M. L. MacKay: Les Américains ont l'impression que nous sommes un pays socialiste et que tous les secteurs de l'industrie sont subventionnés. Par exemple, dans l'industrie de la pêche, les Américains prétendent. . .

M. Crosby: Oui, nous en avons entendu certains éléments. Mais que disent-ils au sujet de l'industrie de la pomme de terre au Canada?

M. L. MacKay: Si nous recevons des paiements de stabilisation pour une année donnée, ils peuvent s'en servir contre nous. Nous avons ce programme EDER, par exemple, en vertu duquel on distribue de l'argent aux agriculteurs de l'Île-du-Prince-Édouard. Peut-être que certains travaux de recherche effectués par Agriculture Canada seraient visés. Je le nomme au passage; je suis sûr que je pourrais penser à d'autres si j'avais plus de temps.

M. Crosby: Qu'est-ce qui s'est passé aux États-Unis lorsque vos concurrents, les producteurs de pommes de terre américains, ont soulevé ces questions?

M. L. Mackay: Nous avons constaté que les Américains étaient coupables de certaines de ces pratiques aussi. Par exemple, un agriculteur du Maine peut obtenir un prêt sans intérêt pour les frais d'irrigations, payé par le gouvernement fédéral américain. Je considère cela comme une mesure de stabilisation ou de subvention, selon votre préférence. La loi agricole américaine constituerait certainement une subvention indirecte.

M. Crosby: En fin de compte, n'a-t-on pas trouvé que vous étiez coupables en ce qui concerne la commercialisation de vos pommes de terre aux États-Unis?

M. L. Mackay: Non, nous avons gagné la cause. C'est du harcèlement continu, nous ne pouvons pas poursuivre notre travail.

M. Crosby: Je comprends cela.

M. L. Mackay: Nous nous défendons toujours. Cela nous est très difficile; nous ne sommes pas sûrs des marchés. C'est ce qui nous préoccupe.

M. Crosby: Mais d'après ce que je comprends, nous essayons de codifier les règles du commerce canado-américain dans un document appelé entente de libre-échange, qui nous permettra de réduire, sinon éliminer complètement, ce genre de difficultés, à savoir le problème de commercialisation aux États-Unis dû au harcèlement que vous venez de décrire.

Voulez-vous parler de l'accusation qu'on a faite selon laquelle l'accord de libre-échange mettra fin au développement régional et aux programmes conçus à cette fin? Est-ce que vous craignez cette possibilité? Je crois

[Text]

that possibility? My understanding is that the kind of programs we have in place will not adversely affect, for example, potato producers marketing in the United States, provided there is no direct subsidy for the export that allows you to lower the price in the United States and create unfair competition, and even then only if you inflict commercial injury on producers in the United States. Can you assess that situation for us in light of the free trade agreement?

Mr. L. MacKay: No, I do not think it will damage our ability. I can speak only as a potato producer. As I mentioned earlier, I would love to meet head-on with American growers, especially on the eastern seaboard. We in Prince Edward Island are very proud of the product we produce. We can produce a good product economically. We would just love to have the opportunity to market more of our product in that particular market. We can compete.

Mr. Crosby: In the words of your presentation, we all know in the Maritimes how close we are to New England. You mentioned 68 million people there. If you can get rid of this trade harassment—not the trade principles, not principles of freer trade, but trade harassment—you feel you have an excellent opportunity not only to continue to penetrate that New England market in particular but to expand your exports to the New England market.

Mr. L. MacKay: Absolutely. There is no question.

Mr. Crosby: So you want the chance to do that, is that it? Well, if you want that chance, then I think all Canadians, all people who want that opportunity, have to support the free trade initiative while registering their complaints about the specifics of it.

For example, let me talk about the dispute settlement mechanism. We were told by Gary Orr, who I understand to be more or less of an expert, although he is a lawyer too... I belong to the two most unpopular professions in Canada, law and politics. He said the importance of eliminating judicial review and establishing a binational panel was that people who use trade laws to harass competition from Canada take advantage of the time element. That is to say, they know it is going to take a lot of time to resolve the dispute. They know they are going to go before U.S. officials and get some benefit of any doubts from them. The binational assures speed in the process and it ensures the Canadian argument, if you will, the Canadian case is presented. His conclusion was that might well dissuade people from entering into the process in the first place. That is to say, they will not harass you with unfair trade actions, because they will know the process means in the end you will have a fair hearing and you will have a speedy hearing.

Mr. Anderson: Mr. Chairman, I would have liked to have had the opportunity to follow up Mr. Crosby's question on our experiences on the 332 encounters daily. Maybe at some time in the future we will have it.

[Translation]

comprendre que les programmes qui existent déjà ne nuiront pas, par exemple, aux producteurs de pommes de terre qui vendent leurs produits aux États-Unis, à condition qu'il n'y ait pas de subventions directes à l'exportation permettant aux producteurs de réduire leurs prix aux États-Unis et livrer ainsi une concurrence déloyale, et même si les producteurs américains en souffraient. Pouvez-vous évaluer cela pour nous à la lumière de l'accord de libre-échange?

M. L. MacKay: Non, je pense que nous ne serons pas lésés. Je ne peux parler qu'en tant que producteur de pommes de terre. Comme je l'ai déjà dit, j'ai hâte de concurrencer les cultivateurs américains, surtout ceux de la côte est. Nous, de l'Île-du-Prince-Édouard, sommes très fiers de notre produit. Nous pouvons livrer un bon produit bon marché. Nous serions ravis d'avoir l'occasion de vendre plus de notre produit sur ce marché. Nous pouvons concurrencer.

M. Crosby: Comme vous l'avez dit dans votre exposé, nous savons tous, dans les Maritimes combien nous sommes près de la Nouvelle-Angleterre. Vous avez parlé de 68 millions de personnes. Si on peut éliminer le harcèlement commercial—pas les principes du libre-échange, mais le harcèlement—you pensez que vous avez une excellente occasion d'accroître vos exportations sur les marchés de la Nouvelle-Angleterre et pas seulement de les maintenir au niveau actuel.

M. L. MacKay: Absolument. Il n'y a pas de doute.

M. Crosby: Donc vous voulez en avoir la possibilité, n'est-ce pas? Donc si vous voulez avoir cette possibilité, je pense que tous les Canadiens, tous ceux qui la veulent, doivent appuyer l'initiative de libre-échange tout en faisant leurs remarques de détail.

Par exemple, permettez-moi de parler du mécanisme de règlement de différends. Gary Orr, qui est plus ou moins un expert, je crois, même s'il est avocat aussi, nous a dit... J'appartiens aux deux professions les plus impopulaires au Canada, le droit et la politique. Selon lui, il est important d'éliminer la revue judiciaire et d'établir une commission binationale parce que ceux qui profitent des lois commerciales pour harceler la concurrence canadienne bénéficient du délai accordé. C'est-à-dire, ils savent que le règlement du différend prendra longtemps. Ils savent qu'ils doivent comparaître devant les fonctionnaires américains, qu'ils leur accorderont une certaine crédibilité. Grâce à la Commission binationale, le processus sera rapide et la cause des Canadiens sera présentée. Selon lui, cela peut dissuader des plaignants éventuels. C'est-à-dire, qu'ils cesseront de vous harceler commercialement, parce qu'ils savent que, grâce au processus, vous aurez finalement une audition rapide et impartiale.

M. Anderson: Monsieur le président, j'aurais voulu poursuivre l'idée de M. Crosby concernant nos expériences des 332 rencontres par jour. Peut-être qu'on en aura la possibilité à l'avenir.

[Texte]

[Traduction]

• 1215

I think in the development and the presentation of this brief. . . We are a trading province. We are 120,000 and we produce 25% of Canada's potatoes. We are looking for a freer access to markets, but we have registered these concerns to the people we feel have an opportunity to bring them to the attention of the Canadian government and our Canadian negotiators.

The Chairman: Thank you very much, gentlemen. We have appreciated your comments and the tone of your brief today.

Mr. L. MacKay: Thank you.

The Chairman: We begin again at 1 o'clock. We are now adjourned.

Je pense que dans l'exposé de ce mémoire. . . Notre province vit du commerce. Nous comptons 120,000 habitants et nous produisons 25 p. 100 des pommes de terre du Canada. Nous cherchons un accès plus libre aux marchés, mais nous avons signalé ces préoccupations à ceux qui, selon nous, peuvent les porter à l'attention du gouvernement canadien et de nos négociateurs canadiens.

Le président: Merci beaucoup, messieurs. Nous avons apprécié vos observations et le ton de votre mémoire présenté aujourd'hui.

M. L. MacKay: Merci.

Le président: Nous reprenons à 13 heures. La séance est levée.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Canadian Government Publishing Centre,
Supply and Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Centre d'édition du gouvernement du Canada,
Approvisionnement et Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9

WITNESSES

From the National Farmers Union:

Gordon Vessey, Regional Coordinator.

John Robinson.

From the P.E.I. Egg Commodity Marketing Board:

Eldred Simmons, Chairman;

Alvin MacDonald, Manager.

From Vidéo Atlantique:

Jack McAndrew, President and Chief Executive Officer.

From the Atlantic Provinces Chamber of Commerce:

Jeanne Geldart, President and Chief Executive Officer.

From the Summerside Chamber of Commerce:

Emerson Gennis, General Manager.

From the P.E.I. Potato Marketing Board:

Leslie MacKay, Chairman;

Don Anderson, General Manager.

TÉMOINS

Du Syndicat national des cultivateurs:

Gordon Vessey, coordinateur régional.

John Robinson.

Du P.E.I. Egg Commodity Marketing Board:

Eldred Simmons, président;

Alvin MacDonald, directeur.

De Vidéo Atlantique:

Jack McAndrew, président-directeur général.

De la Chambre de commerce des provinces de l'Atlantique:

Jeanne Geldart, président-directeur général.

De la Chambre de commerce de Summerside:

Emerson Gennis, directeur général.

Du P.E.I. Potato Marketing Board:

Leslie MacKay, président;

Don Anderson, directeur général.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 58

Wednesday, December 2, 1987
Charlottetown, P.E.I.

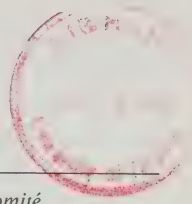
Chairman: William C. Winegard

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 58

Le mercredi 2 décembre 1987
Charlottetown (Î.-P.-É.)

Président: William C. Winegard



*Minutes of Proceedings and Evidence of the
Standing Committee on*

External Affairs and International Trade

*Procès-verbaux et témoignages du Comité
permanent des*

Affaires étrangères et du commerce extérieur

RESPECTING:

Pursuant to Standing Order 96(2) consideration of
the Canada-U.S. Free Trade Agreement tabled in
the House of Commons on October 5, 1987

CONCERNANT:

En vertu de l'article 96(2) du Règlement, étude de
l'Accord de libre-échange entre le Canada et les
États-Unis déposé à la Chambre des communes le 5
octobre 1987

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)

Second Session of the Thirty-third Parliament,
1986-87

Deuxième session de la trente-troisième législature,
1986-1987

STANDING COMMITTEE ON EXTERNAL AFFAIRS
AND INTERNATIONAL TRADE

Chairman: William C. Winegard

Vice-Chairman: Clément Côté

Members

Warren Allmand
Lloyd Axworthy
Bill Blaikie
Howard Crosby
Girve Fretz
Steven Langdon
Bill Lesick
Don Ravis
John Reimer—(11)

(Quorum 6)

Maija Adamsons

Clerk of the Committee

COMITÉ PERMANENT DES AFFAIRES
ÉTRANGÈRES
ET DU COMMERCE EXTÉRIEUR

Président: William C. Winegard

Vice-président: Clément Côté

Membres

Warren Allmand
Lloyd Axworthy
Bill Blaikie
Howard Crosby
Girve Fretz
Steven Langdon
Bill Lesick
Don Ravis
John Reimer—(11)

(Quorum 6)

Le greffier du Comité

Maija Adamsons

MINUTES OF PROCEEDINGS

WEDNESDAY, DECEMBER 2, 1987
(90)

[Text]

The Standing Committee on External Affairs and International Trade met, in Charlottetown, at 1:02 o'clock p.m., this day, the Chairman, William C. Winegard, presiding.

Members of the Committee present: Warren Allmand, Howard Crosby, Girve Fretz, Steven Langdon, Bill Lesick, Don Ravis, John Reimer, William C. Winegard.

Acting Members present: David Dingwall for Lloyd Axworthy and Nic Leblanc for Clément Côté.

In attendance: From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade: Luc Rainville, Committee Researcher. Barbara Arneil, Liberal Staff Representative. Judy Giroux, N.D.P. Staff Representative. James McIlroy, P.C. Staff Representative.

Witnesses: From the Government of Prince Edward Island: Honourable Wayne Cheverie, Minister of Justice, and Attorney General of P.E.I., Minister Responsible for Trade, Minister of Labour. From the Atlantic Federations of Labour: Gwen Wolfe, President, Nova Scotia Federation of Labour; Frank Taylor, Secretary-Treasurer, Newfoundland & Labrador Federation of Labour; Tim McCarthy, President, New Brunswick Federation of Labour; John Murphy, Executive-Secretary, New Brunswick Federation of Labour; Jim MacDonald, President, Prince Edward Island Federation of Labour. From the Prince Edward Island Seafood Processors Association: Bruce Lewis, President. From the Prince Edward Island Fishermen's Association Ltd.: Walter Bruce, President. Patricia Mella.

Pursuant to Standing Order 96(2) the Committee resumed consideration of the Canada-U.S. Free Trade Agreement tabled in the House of Commons on October 5, 1987.

Honourable Wayne Cheverie, on behalf of the Government of Prince Edward Island, made a statement and answered questions.

Gwen Wolfe, Frank Taylor, Tim McCarthy and Jim MacDonald, from the Atlantic Federations of Labour, made statements and with John Murphy answered questions.

Bruce Lewis, from the Prince Edward Island Seafood Processors Association and Walter Bruce, from the Prince Edward Island Fishermen's Association, made statements and answered questions.

Patricia Mella made a statement and answered questions.

PROCÈS-VERBAL

LE MERCREDI 2 DÉCEMBRE 1987
(90)

[Traduction]

Le Comité permanent des affaires étrangères et du commerce extérieur se réunit, aujourd'hui à 13 h 02, à Charlottetown, sous la présidence de William C. Winegard, (président).

Membres du Comité présents: Warren Allmand, Howard Crosby, Girve Fretz, Steven Langdon, Bill Lesick, Don Ravis, John Reimer, William C. Winegard.

Membres suppléants présents: David Dingwall remplace Lloyd Axworthy; Nic Leblanc remplace Clément Côté.

Aussi présents: Du Centre parlementaire pour les affaires étrangères et le commerce extérieur: Luc Rainville, chargé de recherche du Comité. Barbara Arneil, déléguée du personnel du parti libéral. Judy Giroux, déléguée du personnel du parti néo-démocrate. James McIlroy, délégué du personnel du parti conservateur.

Témoins: Du gouvernement de l'Île-du-Prince-Edouard: L'honorable Wayne Cheverie, ministre de la Justice, procureur général de l'Î.-P.-E., ministre chargé du Commerce, ministre du Travail. Des Fédérations du travail de l'Atlantique: Gwen Wolfe, président, Fédération du travail de la Nouvelle-Écosse; Frank Taylor, secrétaire-trésorier, Fédération du travail de Terre-Neuve et du Labrador; Tim McCarthy, président, Fédération du travail du Nouveau-Brunswick; John Murphy, secrétaire exécutif, Fédération du travail du Nouveau-Brunswick; Jim MacDonald, président, Fédération du travail de l'Île-du-Prince-Edouard. De la Prince Edward Island Seafood Processors Association: Bruce Lewis, président. De la Prince Edward Island Fishermen's Association Ltd.: Walter Bruce, président. Patricia Mella.

Conformément aux dispositions du paragraphe 96(2) du Règlement, le Comité examine de nouveau l'accord de libre-échange entre le Canada et les États-Unis, document déposé sur la Table de la Chambre des communes le 5 octobre 1987.

L'honorable Wayne Cheverie, au nom du gouvernement de l'Île-du-Prince-Edouard, fait une déclaration et répond aux questions.

Gwen Wolfe, Frank Taylor, Tim McCarthy et Jim MacDonald, des Fédérations du travail de l'Atlantique, font des déclarations, puis eux-mêmes et John Murphy répondent aux questions.

Bruce Lewis, de la Prince Edward Island Seafood Processors Association, et Walter Bruce, de la Prince Edward Island Fishermen's Association, font des déclarations et répondent aux questions.

Patricia Mella fait une déclaration et répond aux questions.

At 5:00 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

À 17 heures, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

Richard Dupuis
Committee Clerk

Greffier de Comité
Richard Dupuis

EVIDENCE

[Recorded by Electronic Apparatus]

[Texte]

Wednesday, December 2, 1987

• 1300

The Chairman: This afternoon, pursuant to Standing Order 96.(2), we will resume consideration of the Canada-U.S. Free Trade Agreement, as tabled in the House of Commons on October 5, 1987. We are very pleased to have with us the Hon. Wayne Cheverie, representing the Premier, along with Doug Johnston, the Prince Edward Island Trade Representative, and Sandy Stewart, the Senior Policy Adviser.

Minister and gentlemen, we are very grateful you could take the time to visit us. We look forward to some comments from you and the opportunity to have a short discussion.

Hon. Wayne Cheverie (Government of Prince Edward Island): Thank you very much, Mr. Chairman. I am pleased to have this opportunity to discuss the views of the Government of Prince Edward Island on the preliminary draft of the Canada-United States free trade agreement.

In my opening remarks I will outline the province's major concerns about the agreement and explain why we have come to the firm conclusion that the free trade agreement is a bad deal for Canada and Prince Edward Island. As you may know, the Government of Prince Edward Island took an objective position throughout the course of the negotiations. With an open mind, we carefully examined the possible merits of a new trading regime with the Americans. In developing our initial position, we considered that the United States does provide a market of growing importance for our exports, such as fish and potato products. Let me expand on this.

Last year Prince Edward Island recorded total international exports of \$146 million, and \$87.5 million, or approximately 6% of our province's total economic output, was exported to the United States. Also in 1986, Americans purchased 48% of Prince Edward Island's potato exports, 79% of our lobster exports, and 82% of our other fisheries products.

I wish to state clearly that we were not and are not opposed to the principle of mutually beneficial trade liberalization. We were not and are not opposed to improving our trading arrangements with the Americans in a manner that respects Canadian sovereignty. But we oppose the particular free trade agreement that was actually

TÉMOIGNAGES

[Enregistrement électronique]

[Traduction]

Le mercredi 2 décembre 1987

Le président: En vertu de l'article 96.(2) du Règlement, nous reprenons cet après-midi l'étude de l'accord de libre-échange entre le Canada et les États-Unis présenté à la Chambre le 5 octobre 1987. Nous sommes heureux d'accueillir l'honorable Wayne Cheverie, qui représente le premier ministre, ainsi que Doug Johnston, représentant commercial de l'Île-du-Prince-Édouard et Sandy Stewart, conseiller principal en politique.

Monsieur le ministre, messieurs, nous vous remercions d'avoir pris le temps de venir nous rendre visite. Nous sommes impatients d'entendre vos commentaires et de nous entretenir brièvement avec vous.

L'honorable Wayne Cheverie (gouvernement de l'Île-du-Prince-Édouard): Merci beaucoup, monsieur le président. Je suis heureux d'avoir l'occasion de pouvoir discuter du point de vue du gouvernement de l'Île-du-Prince-Édouard sur l'ébauche de l'accord de libre-échange entre le Canada et les États-Unis.

Dans mes remarques liminaires, je donnerai un aperçu des principales préoccupations de la province au sujet de l'accord et j'expliquerai pourquoi nous en sommes venus à la conclusion que l'accord de libre-échange est une mauvaise affaire pour le Canada et pour l'Île-du-Prince-Édouard. Comme vous le savez peut-être, le gouvernement de l'Île-du-Prince-Édouard a adopté une position objective pendant toute la durée des négociations. Sans parti pris, nous avons examiné attentivement les avantages possibles d'un nouveau régime commercial avec les Américains. En établissant notre position initiale, nous avons tenu compte du fait que le marché américain n'offre pas de grandes possibilités de croissance pour nos exportations, comme le poisson et les pommes de terre. Permettez-moi de vous expliquer cela davantage.

L'an dernier, les exportations internationales de l'Île-du-Prince-Édouard totalisaient 146 millions de dollars, et des produits d'une valeur de 87,5 millions de dollars, ou approximativement 6 p. 100 de la production économique totale de la province, ont été exportés vers les États-Unis. En 1986 également, les Américains ont acheté 48 p. 100 des exportations de pommes de terre de l'Île-du-Prince-Édouard, 79 p. 100 de nos exportations de homards et 82 p. 100 de nos autres produits de la pêche.

Je tiens à souligner que nous ne sommes pas et que nous n'étions pas contre le principe d'une libéralisation des échanges commerciaux mutuellement avantageuse. Nous n'étions pas et nous ne sommes pas contre l'amélioration de nos ententes commerciales avec les Américains dans la mesure où la souveraineté canadienne

[Text]

negotiated, because Canada sacrificed too much to gain too little.

What, then, you ask, was the Government of Prince Edward Island's concept of an acceptable trade agreement? The answer is found in a paper released in March of this year that outlines our government's position on the trade negotiations. In this paper we stated seven principles and five particular objectives. The principles related to matters such as Canadian sovereignty and a provision for input of the provinces in the trade negotiations. Our objectives stated what we thought an acceptable trade agreement should achieve and what it should preserve. I would like to take a few moments to highlight these.

• 1305

Our primary objective was to obtain security of access to the U.S. market for our export products. In our view and in the opinion of others, including I believe the federal government, secure access was to be the foundation of a Canada-U.S. free trade agreement. Reference was made to the increasing propensity of Americans to resort to the use of trade remedy actions in an attempt to stem the importation of Canadian products. Secure access, therefore, was to require exemptions from protectionist U.S. trade remedy laws, particularly countervail and anti-dumping law. This, our most important objective, was not achieved, and I will elaborate on this in a few moments.

The second objective was to improve our access to the U.S. market through a reduction in existing tariff and non-tariff barriers. In general, P.E.I. products exported to the U.S. face low tariff rates. So in our view, tariff removal was of lesser importance than simply maintaining our existing access to the U.S. market. While the agreement will remove tariff barriers, other non-tariff barriers remain. For instance, approximately 18% to 20% of the total U.S. fish market will remain protected through the "buy America" restrictions, and the Jones Act will continue to prohibit the importation of Canadian-made ships.

Another of Prince Edward Island's objectives was to ensure that Canada's social and cultural programs would not be compromised by a trade agreement. In general, these policies do not appear to be directly threatened by the elements of the free trade agreement. However, there is also no guarantee that the United States will not rule that a social program, such as unemployment insurance payments, constitutes a countervailable subsidy on an export such as fish. In the area of culture, the free trade

[Translation]

est respectée. Mais nous nous opposons à l'accord de libre-échange qui a été négocié, parce que le Canada a sacrifié beaucoup trop pour gagner trop peu.

Vous me demanderez alors quel accord de libre-échange serait acceptable pour le gouvernement de l'Île-du-Prince-Édouard. La réponse se trouve dans un document publié en mars dernier, qui donne un aperçu de la position de notre gouvernement sur les négociations commerciales. Dans ce document, nous énumérons sept principes et cinq objectifs particuliers. Les principes étaient liés à des questions telles que la souveraineté canadienne et une disposition prévoyant la participation des provinces aux négociations commerciales. Nos objectifs stipulaient ce que, à notre avis, un accord de libre-échange devrait réaliser et ce qu'il devrait préserver. J'aimerais prendre quelques minutes pour vous en donner les grandes lignes.

Notre premier objectif consistait à obtenir la sécurité d'accès au marché américain pour nos produits d'exportation. Nous sommes d'avis, comme d'autres, y compris le gouvernement fédéral, qu'un accès assuré devait être le fondement d'un accord de libre-échange entre le Canada et les États-Unis. On a parlé de la tendance croissante des Américains à avoir recours à des sanctions commerciales pour essayer d'endiguer l'importation des produits canadiens. Par conséquent, obtenir un accès assuré, c'était exiger d'être exemptés des lois protectionnistes américaines portant sanctions commerciales, et notamment des lois qui permettent l'imposition de droits compensatoires et anti-dumping. Il s'agit de notre objectif le plus important, et il n'a pas été atteint. Je vous en parlerai davantage dans quelques instants.

Le second objectif consistait à améliorer notre accès aux marchés américains grâce à une réduction des barrières tarifaires et non tarifaires existantes. En général, les taux des droits de douane qui s'appliquent aux produits de l'Île-du-Prince-Édouard exportés vers les États-Unis ne sont pas élevés. Donc, à notre avis, l'élimination du tarif avait moins d'importance que le simple maintien de notre accès actuel aux marchés américains. Bien que l'accord éliminera les barrières tarifaires, d'autres barrières non tarifaires demeureront. Par exemple, de 18 à 20 p. 100 environ de tout le marché du poisson américain continuera à bénéficier de la protection accordée aux producteurs américains, et la Jones Act continuera d'interdire l'importation des navires fabriqués au Canada.

Un autre objectif du gouvernement de l'Île-du-Prince-Édouard consistait à veiller à ce que les programmes culturels et sociaux du Canada ne soient pas compromis par une entente commerciale. En général, ces politiques ne semblent pas être directement menacées par les éléments de l'accord de libre-échange. Cependant, rien ne nous garantit que les États-Unis ne décideront pas qu'un programme social, par exemple les paiements d'assurance-chômage, constitue une subvention possible

[Texte]

agreement does not address the already overwhelming domination by Americans of Canadian cultural entities, and Canada has agreed to phase out preferential postal rates for magazines and the "print-in-Canada" requirement for eligible advertising expenses.

Our fourth and fifth objectives pertain to economic policy. Our government wanted to ensure that Canada would retain sufficient flexibility in implementing policies in the areas of agriculture, fisheries and regional economic development. We were adamant that agricultural policies, like supply management systems in dairy and poultry, be protected. We insisted that a free trade agreement not disallow the potato industry from setting up an effective supply management policy if it so wished.

We urged that certain Canadian regulations regarding the marketing of potatoes be retained so as not to allow a flood of inferior quality American potatoes from undercutting our sales in the central Canadian market. We also sought to maintain access for our potatoes to the U.S. market through exemptions from U.S. trade remedy law.

In fisheries, our major concerns in addition to U.S. trade remedy law related to maintaining our resource conservation efforts and in preventing Americans from buying on Canadian fishing vessel licences.

While on balance our agricultural and fisheries industries fared no better or no worse under the free trade agreement, we do however still have some concerns. In particular, the removal of tariffs on processed foods could result in increased competition in the Canadian market. Canadian food processors, facing higher input costs because of Canadian agricultural supply management systems, could exert pressure for a dismantling of such support systems. Another major concern, of course, is that our agricultural and fisheries exports are still vulnerable to U.S. protectionist actions such as countervailing and anti-dumping duties.

On this note, I would like to return to our primary objective, namely security of access to the U.S. market. We were led by the federal government to believe that a

[Traduction]

de droits compensatoires sur un produit d'exportation comme le poisson. Dans le domaine de la culture, l'accord de libre-échange ne règle pas le problème de la domination déjà écrasante des entités culturelles canadiennes par les Américains, et le Canada a accepté d'éliminer progressivement les tarifs postaux préférentiels pour les magazines et l'exigence que les documents doivent avoir été imprimés au Canada pour l'admissibilité des dépenses publicitaires.

Nos quatrième et cinquième objectifs ont trait à la politique économique. Notre gouvernement voulait veiller à ce que le Canada garde suffisamment de souplesse pour mettre en oeuvre des politiques dans les domaines de l'agriculture, des pêches et du développement économique régional. Nous tenions absolument à ce que les politiques agricoles, comme les systèmes de gestion des approvisionnements en produits laitiers et de la volaille soient protégés. Nous avons demandé avec insistance qu'un accord de libre-échange n'empêche pas l'industrie de la pomme de terre de mettre sur pied une politique efficace de gestion des approvisionnements si elle le désirait.

Nous avons recommandé vivement que certains règlements canadiens relatifs à la commercialisation de la pomme de terre soient maintenus afin d'empêcher que des pommes de terre américaines de qualité inférieure viennent nuire à nos ventes sur le marché du Canada central. Nous avons également essayé de conserver pour nos pommes de terre notre accès au marché américain grâce à des exemptions des lois américaines portant sanctions commerciales.

Dans le domaine des pêches, nos principales préoccupations, outre les lois portant sanctions commerciales, américaines consistaient à maintenir nos efforts de conservation des ressources et à empêcher les Américains d'acheter les licences de bateaux de pêche canadiens.

Bien que l'accord de libre-échange n'améliore ni n'aggrave la situation de nos industries agricoles et de la pêche, nous avons cependant certaines préoccupations. Plus particulièrement, l'élimination des tarifs sur les aliments transformés pourrait mener à une plus grande concurrence sur le marché canadien. Étant donné que les coûts de leurs intrants sont plus élevés à cause des systèmes canadiens de gestion des approvisionnements agricoles, les producteurs canadiens d'aliments conditionnés pourraient exercer des pressions pour l'abandon de ces systèmes d'approvisionnement. Une autre grande préoccupation, bien sûr, c'est que les mesures protectionnistes américaines, comme l'imposition de droits compensatoires et anti-dumping, peuvent toujours faire tort à nos exportations de produits agricoles et de la pêche.

J'aimerais maintenant revenir à notre premier objectif, c'est-à-dire la sécurité d'accès au marché américain. Le gouvernement fédéral nous a laissé croire qu'un accord de

[Text]

free trade agreement would exempt Canada from U.S. trade remedy law. This was to be accomplished by a three-pronged approach. The first component would involve modifications to existing U.S. trade remedy law to exempt Canada from its application.

The second component was to be a code on acceptable subsidy practices. This code would determine in advance the types of subsidies that would not run afoul of Canadian and American trade law. This would prevent the United States from changing the ground rules and arbitrarily attacking our export products.

The third component would consist of a binding dispute settlement mechanism to ensure that both sides would comply with the rules of the game.

These three elements—exemptions from U.S. trade law, a code on subsidies and a binding dispute settlement mechanism—were to form the bottom line for Canada's acceptance of a free trade agreement. This is the trade agreement we were told we would get at the outset of the negotiations. This was the trade deal that First Ministers were told we would get through seven briefing sessions. It is not the deal we got.

What we actually got was a deal that will not prevent the U.S. from applying countervailing or anti-dumping duties against Canadian products. There is no code on subsidies. The binding dispute settlement mechanism is far from what was promised. Instead, Canada and the United States will take another five years to try to work out new rules for countervail and anti-dumping laws. There is no guarantee that new rules will ever be developed. In the interim, it turns out that the binding dispute settlement mechanism is only an appeal mechanism.

For instance, if a Canadian industry believes a countervailing duty has been unfairly applied, it will be able to appeal to a binational panel instead of to the U.S. Court of International Trade. The binational panel, however, will be obliged to base its findings on existing U.S. law, including statutes, legislative history, regulations, administrative practice and judicial precedent. The panel cannot rewrite or reinterpret American countervail or anti-dumping laws.

The result is that Canada has not secured its access to the U.S. market. The underpinnings of the free trade agreement are missing. The free trade agreement has not achieved the primary objective.

This is a serious technical deficiency in the agreement. However, it is not the only reason for our opposition. We are extremely concerned with the major concessions Canada made to seal the trade agreement. In the area of

[Translation]

libre-échange exempterait le Canada des lois américaines portant sanctions commerciales. Cela devait être possible grâce à trois éléments. Le premier élément devait consister à modifier les lois américaines actuelles portant sanctions commerciales de sorte qu'elles ne s'appliquent pas au Canada.

Le deuxième élément devait être un code des pratiques acceptables en matière de subventions. Ce code devait déterminer à l'avance le genre de subventions qui n'iraient pas à l'encontre des lois américaines et canadiennes portant sanctions commerciales. Cela aurait empêché les États-Unis de changer les règles de base et d'attaquer nos produits d'exportation de façon arbitraire.

Le troisième élément devait consister en un mécanisme exécutoire de règlement des différends afin de veiller à ce que les deux parties respectent les règles du jeu.

Ces trois éléments—les exemptions de lois américaines portant sanctions commerciales, un code relatif aux subventions et un mécanisme exécutoire de règlement des différends—devaient représenter les conditions requises pour que le Canada accepte un accord de libre-échange. Au début des négociations, on nous avait dit qu'un accord commercial fondé sur ces trois éléments serait conclu. Au cours de sept séances d'information, les premiers ministres se sont fait dire qu'un tel accord commercial serait conclu. Mais ce n'est pas ce que nous avons obtenu.

En fait, l'accord qui a été conclu n'empêchera pas les Américains d'imposer des droits compensatoires ou anti-dumping sur les produits canadiens. Il n'y a pas de code relatif aux subventions. Le mécanisme exécutoire de règlement des différends est loin d'être celui que l'on nous a promis. Le Canada et les États-Unis mettront encore cinq ans à essayer d'en arriver à de nouvelles règles concernant les lois permettant d'imposer des droits compensatoires et anti-dumping. Rien ne nous garantit que ces règles seront élaborées un jour. Entre-temps, il s'avère que le mécanisme exécutoire de règlement des différends n'est qu'un mécanisme d'appel.

Par exemple, si une industrie canadienne estime que des droits compensatoires lui ont été injustement imposés, elle pourra faire appel à un groupe binational plutôt qu'au Tribunal de commerce international américain. Le groupe binational sera toutefois obligé de fonder sa décision sur la législation américaine actuelle, y compris les lois, l'évolution de la législation, les règlements, les pratiques administratives et les précédents judiciaires. Le groupe en question ne peut rédiger ni interpréter à nouveau les lois américaines concernant l'imposition de droits compensatoires ou anti-dumping.

Par conséquent, le Canada n'a pas réussi à se garantir un accès au marché américain. Il manque donc les éléments de base de l'accord de libre-échange. L'accord de libre-échange n'a pas atteint son premier objectif.

Il s'agit d'une grave lacune technique. Cependant, cela n'est pas la seule raison pour laquelle nous nous opposons à l'accord. Nous sommes extrêmement préoccupés par les concessions importantes faites par le Canada pour

[Texte]

energy, for instance, we were shocked when we first learned that the free trade agreement had made provisions for a continental energy market.

In a country like ours, affordable energy is absolutely essential to economic development. Energy is an essential commodity. For a long time, the U.S. has envied our vast energy resources of oil and gas. Americans have exploited their own energy resources to the point where their existing proven reserves of crude oil are equivalent to only eight years of consumption. They need our energy reserves to help fuel their economy.

• 1315

In Canada we have a history of recognizing the need for strong federal control over energy resources. We have exercised the right to price energy within the country according to our own economic policy. The free trade agreement will change all of that.

Clearly the American negotiators have achieved what they have always wanted, a continental energy policy. That is bad news for Canada and for Prince Edward Island. It means Americans have guaranteed access to our energy production far beyond what is provided for under existing international agreements. It means the federal government's ability to use our energy as an instrument of national economic policy has been severely limited.

It means the Canadian government cannot set a price for energy lower in Canada than we set for American customers. If world oil prices skyrocket again, as happened in the 1970s, the free trade agreement would not allow the federal government to cushion Canadians from the full impact of exorbitant prices for energy products like gasoline and furnace oil.

The selling of electricity will also come under the provisions of the free trade agreement. The powers of the National Energy Board will be weakened, and Americans will be guaranteed proportional access to our electricity.

The Government of Prince Edward Island has concerns that as areas such as the New England States absorb increasing quantities of eastern Canadian electricity, eventually electricity-disadvantaged regions like our province could face an uncertain electricity-supply situation and higher prices. This is a deeply disturbing scenario.

[Traduction]

conclure l'accord commercial. Par exemple, dans le domaine de l'énergie, nous avons été scandalisés d'apprendre qu'il y avait dans l'accord de libre-échange des dispositions prévoyant un marché continental de l'énergie.

Dans un pays comme le nôtre, l'énergie à un prix abordable est absolument essentielle au développement économique. L'énergie est un produit de base essentiel. Pendant longtemps, les Américains ont envié nos vastes ressources en hydrocarbures. Les Américains ont exploité leurs propres ressources énergétiques au point où leurs ressources prouvées existantes en pétrole brut ne représentent que huit ans de consommation. Ils ont besoin de nos réserves énergétiques pour aider à alimenter leur économie en combustible.

Au Canada, nous avons toujours reconnu la nécessité que le gouvernement fédéral exerce un contrôle serré sur les ressources énergétiques. Nous avons toujours exercé le droit de fixer les prix de l'énergie à l'intérieur du pays selon ce que nous dictait notre propre politique économique. L'accord de libre-échange va chambarder tout cela.

Les négociateurs américains ont enfin obtenu ce qu'ils ont toujours voulu: une politique énergétique continentale. Ce n'est pas tellement de bon augure pour le Canada et l'Île-du-Prince-Édouard. Les Américains pourront désormais avoir accès à nos ressources énergétiques, et bien au-delà de ce qu'il est prévu dans les accords internationaux existants. Cela signifie que la capacité du gouvernement fédéral à utiliser notre énergie comme un instrument de politique économique nationale est désormais sérieusement limitée.

Le gouvernement canadien ne peut désormais plus favoriser le Canada par rapport à ses clients américains en ce qui a trait au prix de l'énergie. Si les prix mondiaux du pétrole s'emballaient encore une fois, comme dans les années 70, l'accord de libre-échange ne permettrait plus au gouvernement fédéral de protéger les Canadiens des répercussions des prix exorbitants qu'atteindraient des produits comme l'essence et le mazout.

La vente de l'électricité n'y échappera pas non plus. L'Office national de l'énergie n'aura plus les pouvoirs qu'il avait, et les Américains seront assurés d'un accès proportionnel à notre électricité.

Le gouvernement de l'Île-du-Prince-Édouard craint qu'au fur et à mesure que des régions comme les États de la Nouvelle-Angleterre absorberont des quantités de plus en plus importantes de l'électricité produite dans l'est du Canada, des régions comme notre province, qui sont désavantagées en ce qui a trait à l'électricité, se retrouvent dans une situation incertaine quant à leur approvisionnement en électricité et doivent faire face à des prix plus élevés. C'est une éventualité profondément troublante.

[Text]

In the final analysis, Americans will have guaranteed non-discriminatory proportional access to Canadian energy supplies. In our view this is an unacceptable intrusion on Canadian sovereignty.

Energy is not the only area where Canada has spent its precious bargaining chips. The free trade agreement will make it easier for American firms to buy out Canadian firms. In the past, Canada has maintained the right to screen foreign investment in our economy. This screening has been used as a tool for ensuring that foreign investors would conduct their operations to the benefit of our nation.

Currently Investment Canada may screen any direct foreign take-over in excess of \$5 million. Under the free trade agreement, most foreign take-overs will be exempt from review. Only direct take-overs in excess of \$150 million will be eligible for review.

The free trade agreement will clearly limit the policy flexibility of future governments in the critical areas of investment as well as energy, and that is not all. Canadian ownership requirements in the financial services area will also be discarded.

Currently, non-residents are limited to owning, in aggregate, not more than 25% of a Schedule A Canadian bank. Under free trade, this limit will be eliminated. So American investors could, in aggregate, achieve majority ownership of a Schedule A Canadian bank. Also American bank subsidiaries will no longer face a collective limit on the share of the Canadian banking market that they may capture.

Mr. Chairman, the implications of erosion of sovereignty in the critical areas of energy, investment and finance, concern us greatly. The free trade agreement seeks to bind future governments to the policies of the present government. It will restrict the policy flexibility of future governments. We fear that an inevitable consequence of this agreement will be an irreversible move towards continental economic integration. If our economy, our vital industries are controlled by the United States, we will become increasingly restricted in our ability to relate to other nations in our own way. Our ability to decide what is right for Canada will be weakened, and American self-interest will increasingly determine our future direction as a nation.

[Translation]

Au bout du compte, les Américains seront assurés d'un accès proportionnel non discriminatoire aux ressources énergétiques canadiennes. Ceci constitue, selon nous, une atteinte inacceptable à la souveraineté canadienne.

L'énergie n'est pas le seul atout précieux qu'aura perdu le Canada. L'accord de libre-échange facilitera les choses pour les firmes américaines qui voudront mettre la main sur des sociétés canadiennes. Le Canada avait su maintenir le droit de filtrer les investissements étrangers dans notre économie. Ce filtrage permettait de veiller à ce que les investisseurs étrangers tiennent compte des intérêts de notre nation.

À l'heure actuelle, Investissement Canada peut intervenir dans toute tentative étrangère de prise de contrôle directe excédant 5 millions de dollars. Avec l'accord de libre-échange, la plupart des tentatives de prise de contrôle de la part d'investisseurs étrangers ne feront l'objet d'aucun examen. Seules les tentatives directes de prise de contrôle qui excéderont 150 millions de dollars pourront faire l'objet d'un examen.

Il est on ne peut plus évident que l'accord de libre-échange va limiter le pouvoir d'intervention des futurs gouvernements dans les composantes critiques de notre économie que constituent l'investissement et l'énergie. Et comme si ce n'était pas assez... Le Canada abandonnera aussi ses exigences quant à la propriété canadienne dans le secteur des services financiers.

À l'heure actuelle, des non-résidents ne peuvent posséder, en totalité, plus de 25 p. 100 des actifs d'une banque canadienne inscrite à l'annexe A. Avec le libre-échange, il n'y aura plus de limite. C'est donc dire que des investisseurs américains pourront éventuellement détenir la majorité des actifs d'une banque canadienne de l'annexe A. De plus, il n'y aura plus de limite à la part du marché bancaire canadien que pourront accaparer collectivement les filiales de banques américaines.

Monsieur le président, les perspectives de l'érosion de notre souveraineté dans les composantes critiques de l'énergie, de l'investissement et des finances de notre économie nous inquiètent au plus haut point. L'accord de libre-échange tend à lier les futurs gouvernements aux politiques du gouvernement actuel. Il va limiter les pouvoirs d'intervention des futurs gouvernements. Nous craignons que cet accord nous engage inévitablement et d'une manière irréversible sur la pente de l'intégration économique continentale. Si notre économie et les industries qui nous sont vitales tombent sous le contrôle des États-Unis, notre capacité d'entretenir des relations avec d'autres nations sera de plus en plus limitée. Notre capacité à décider de ce qui est bon pour le Canada en sera d'autant plus affaiblie, et notre orientation future en tant que nation s'articulera de plus en plus autour des intérêts américains.

This is why the agreement is much more than a commercial agreement. This is why it goes much further

C'est pourquoi cet accord est beaucoup plus qu'un accord commercial. C'est pour cela qu'il va jusqu'à nous

[Texte]

to redefine us as a nation. This is the real question Canadians must decide in the national debate now under way.

Proponents of the agreement say this deal is better than no deal at all. We say the free trade agreement has failed to achieve its most important objective, securing our access to the American market. We say the free trade agreement surrenders Canadian sovereignty and restricts Canada's ability to formulate national economic policy. We say the free trade agreement is a bad deal.

Mr. Dingwall: Mr. Minister and your colleagues with you, I welcome you to the committee. Thank you for your presentation.

It seems this whole debate of this trading arrangement with the United States is flawed from a number of perspectives. On the substantive side you have talked about energy; and perhaps we can get into that in a moment. But certainly from the perspective of process... and I am interested in having your comments about the process.

As you know, the Elements of the Agreement were tabled in the House of Commons on or about October 5, 1987. We as parliamentarians, and I presume First Ministers as well as Ministers of the Crown and the provincial capitals, are also awaiting the legal text. We are told—unofficially, by the way—that we will have it on or about December 7 or 8, with a few weeks to examine it... and then for the Prime Minister to sign the agreement with the President of the United States on January 2. How do you feel about this process, as a provincial Minister of the Crown representing the Government of Prince Edward Island? Does that give us sufficient time as Canadians and as persons interested in the effects this agreement will have? Do you think this is sufficient time for us as Canadians to examine it?

Mr. Cheverie: Thank you very much, Mr. Dingwall, for that question. It certainly focuses attention on a very important aspect of this whole process, and that is the timing of it.

I can only comment by saying the timeframe is extremely restricted. As a lawyer, my background would suggest the ultimate agreement, the elements of which we have just seen, would be a very large, comprehensive document. I would expect it will take those who have great expertise in the area considerable time to do a thorough job in going through that agreement and digesting it so that not only those persons who are charged with the responsibility of executing it but also Canadians at large will have a better understanding of it.

That being said, it seems to me we are attempting to compress into a very short period of time an extremely gigantic problem.

Having been involved with our Premier in the briefing sessions leading up to the initialing of the present document—and I referred to it in the brief—it did

[Traduction]

redéfinir en tant que nation. C'est la véritable question à laquelle doivent répondre les Canadiens dans le cadre du débat national actuel.

Ceux qui sont en faveur de cet accord, à l'heure actuelle, disent que cette entente est mieux que rien. Pour nous, l'accord de libre-échange passe à côté de son plus important objectif, qui est de nous garantir l'accès au marché américain. L'accord de libre-échange met en jeu la souveraineté canadienne et limite la capacité du Canada de formuler une politique économique qui desserve ses intérêts nationaux. Pour nous, cet accord de libre-échange est une mauvaise affaire.

M. Dingwall: Monsieur le ministre, je vous souhaite la bienvenue, ainsi qu'à vos collègues. Je vous remercie de votre exposé.

Tout ce débat qui entoure cet accord commercial avec les États-Unis semble faussé sous bien des aspects. Sur le plan du fond, vous nous avez parlé de l'énergie, et nous pourrions peut-être en discuter dans un instant. Mais que dire du processus? ... je voudrais bien savoir ce que vous en pensez.

Comme vous le savez, les Eléments de l'accord ont été déposés à la Chambre des communes le 5 octobre 1987, ou autour de cette date. En tant que parlementaires, ou que premiers ministres ou ministres de la Couronne et des provinces, je suppose, nous attendons tous le texte juridique. On nous a dit—de manière non officielle, soit dit en passant—qu'il devrait être prêt vers le 7 ou le 8 décembre. Nous aurons alors quelques semaines pour l'examiner. Il est ensuite prévu que notre premier ministre et le président des États-Unis signent l'accord le 2 janvier. En tant que ministre du gouvernement de l'Île-du-Prince-Édouard, que pensez-vous de ce processus? Est-ce suffisant pour donner aux Canadiens et à toutes les personnes qui s'intéressent aux effets qu'aura cet accord le temps de l'examiner?

M. Cheverie: Monsieur Dingwall, je vous remercie infiniment de me poser cette question. Elle attire nettement l'attention sur un aspect très important de tout ce processus, à savoir, sa répartition dans le temps.

Le moins que l'on puisse dire, c'est que les échéances sont extrêmement serrées. Selon mon expérience, en tant qu'avocat, je serais porté à penser que l'accord final, dans lequel seront articulés les éléments que nous connaissons, sera un document très imposant et complet. Je suppose qu'il faudra pas mal de temps à ceux qui connaissent très bien le domaine pour en digérer tous les tenants et aboutissants de manière à ce que non seulement ceux qui seront chargés de son application, mais aussi tous les Canadiens comprennent bien la teneur de cet accord.

Ceci dit, il me semble que nous sommes en train de tenter de comprimer dans une très courte période de temps un problème absolument gigantesque.

Pour avoir assisté, avec notre premier ministre, aux séances d'information qui ont été tenues avant la signature du document actuel—et j'y fais d'ailleurs

[Text]

concern us that in the last few days of negotiations the information we had been given with respect to any negotiations on energy had changed. The result was an agreement on energy far beyond what we had anticipated.

• 1325

Mr. Dingwall: I just think it is absolutely foolish for the Canadian government to proceed with this arrangement without having given Canadians sufficient time to digest and understand the detail.

Any good lawyer, any good law firm, on a major, major file would want to take sufficient time to study, to understand the implications of a contract, very thoroughly and to discuss it with his or her client, whatever the case may be, before proceeding with the actual signing. I just think it is absolutely unbelievable that the Government of Canada would want to rush into the signing of this document without careful, careful examination of the detail. But because time is limited, I want to ask a question with regard to energy.

You have noted in your brief, I believe on page 9, you say that in the area of energy you were shocked when you first learned that the free trade agreement had made provisions for a continental energy market. Could you tell us when you first learned that there was such a thing as a continental energy plan under this agreement?

Mr. Cheverie: Our first advice in that regard occurred within the last two days prior to the agreement that had been initialled. By way of contrast, the information we had been given through the various briefing sessions leading up to that point in time was that anything to do with energy would be cosmetic only.

Mr. Dingwall: Who told you that?

Mr. Cheverie: That came through the negotiators down through the continuing committee on trade negotiations, on which Mr. Johnston represents us. In fact, after the agreement was struck we went back through our notes to determine if in fact there had been an oversight on our part, if there had been any reference to a larger deal in relation to energy, and the review of our notes clearly indicated that such was not the case.

All we were led to believe was that this area may be touched upon—cosmetically is the word that I believe was used—but nothing to the extent that was agreed upon, and that is the access that the United States will now have.

Mr. Dingwall: Do you believe, as I do, that it is a major, major flaw in the substance of this agreement with the United States that there is no written guarantee with regard to the protection of our present regional economic development policies, and the capacity of both provincial

[Translation]

allusion dans le mémoire—je peux dire que le fait que l'information n'ait plus été tout à fait la même dans les quelques derniers jours au sujet des négociations sur l'énergie nous a quelque peu inquiétés. C'est ainsi que l'entente sur l'énergie a dépassé de beaucoup ce que nous avions prévu.

M. Dingwall: Je suis tout simplement d'avis qu'il est tout à fait absurde de la part du gouvernement canadien d'aller de l'avant avec cet accord sans avoir laissé suffisamment de temps aux Canadiens pour en digérer et en comprendre les détails.

Tout bon avocat, ou toute bonne firme d'avocats, qui serait consulté sur un dossier très important, voudrait disposer de suffisamment de temps pour étudier très minutieusement et pour bien comprendre les modalités d'un contrat, et pour en discuter avec son client ou sa cliente avant que quoi que ce soit ne soit signé. Je trouve absolument inconcevable que le gouvernement du Canada accepte ainsi de signer aussi rapidement ce document sans un examen approfondi et minutieux des détails qu'il renferme. Mais puisque le temps est limité, je veux vous poser une question à propos de l'énergie.

À la page 9 de votre mémoire, je crois, à propos de l'énergie, vous dites que vous avez été choqué d'apprendre que l'accord de libre-échange laissait entrevoir la possibilité d'un marché continental en ce qui a trait à l'énergie. Pourriez-vous nous dire quand vous l'avez appris?

M. Cheverie: La première indication nous a été fournie dans les deux jours qui ont précédé la signature de l'accord préliminaire actuel. Jusque-là, on avait toujours laissé entendre, lors des diverses séances d'information, que tout ce qu'il pourrait y avoir au sujet de l'énergie ne serait que des retouches.

M. Dingwall: Qui vous avait dit cela?

M. Cheverie: C'était ce que les négociateurs avaient dit au comité des négociations commerciales, où M. Johnston nous représentait. En fait, après que l'accord ait été conclu, nous avons revu nos notes pour voir si nous n'aurions pas fait erreur, s'il n'avait pas déjà été question de conditions plus importantes au sujet de l'énergie, et il s'est avéré que ça n'avait jamais été le cas.

On nous avait toujours dit qu'il pourrait arriver que ce domaine soit touché—de façon superficielle—mais jamais dans la mesure de ce que nous avons devant nous, c'est-à-dire l'accès à nos ressources énergétiques dont jouiront désormais les États-Unis.

M. Dingwall: Ne croyez-vous pas, comme moi, que ce soit une lacune extrêmement importante, en ce qui a trait au fond de cet accord avec les États-Unis, qu'il ne renferme aucune garantie écrite à l'égard de la protection de nos politiques actuelles en matière de développement

[Texte]

and federal governments to initiate and implement future regional economic development policies?

Mr. Cheverie: I agree. I agree because in the principles and objectives which we set out as a province back in March of this year, to which I referred in my presentation, that was an underlying principle that had to be addressed. So I agree with your statement.

Mr. Dingwall: In your comments with regards to energy, you talked about the continental energy policy. But as you know, under the provisions of this agreement it seems quite clear that provincial governments or utility boards, what have you, do not have the capacity to regulate price within their provincial jurisdictions. As a nation we have given up that right under the auspices of this agreement which in the long run—and you have noted and underlined this—to a small province like Prince Edward Island, which has to be energy conscious at all times, could be quite devastating.

In the brief time that I have remaining I am wondering if the Minister could explain in a few sentences, if he would, the seriousness of the energy situation in the Province of Prince Edward Island.

• 1330

Mr. Cheverie: It is a tall order to try to express it succinctly, but I would attempt to answer the question as follows.

It concerns us greatly, in a non-energy-producing province where we have to depend on energy produced elsewhere, primarily in New Brunswick, that we may be headed for an agreement which would tie the hands of the federal government through its agencies, to whom we look for strong leadership in this area—an agreement that would tie the hands of the federal government or its agencies in setting a price for energy in this province.

Recently the local utility took a case to the Federal Court of Appeal involving the sale of surplus energy to the State of Maine, and the key in that case was the right as we perceived it to have energy offered to us at a price not less favourable than that offered to the United States. That was confirmed by the National Energy Board and the Federal Court of Appeal.

We fear that type of decision would go by the wayside in light of what we know of this preliminary agreement, because it would appear to us that the federal government would have given away a great deal, if not all, of its power to set policy in this area.

I guess that is the best I can do in a few sentences to express our concern in that area.

[Traduction]

économique régional et du pouvoir de nos gouvernements, tant fédéral que provinciaux, d'en élaborer et d'en mettre d'autres en oeuvre à l'avenir?

M. Cheverie: Oui, tout à fait. Je suis d'accord parce que, dans les principes et les objectifs que nous avons établis en tant que province, en mars dernier, ce à quoi j'ai fait allusion au cours de mon exposé, c'était un principe sous-jacent dont il fallait tenir compte. Je suis donc d'accord avec vous.

M. Dingwall: Dans vos observations au sujet de l'énergie, vous avez parlé de la politique continentale en matière d'énergie. Mais comme vous le savez, en vertu de cet accord, il paraît tout à fait évident que les gouvernements provinciaux, ou les régies compétentes, n'ont pas le pouvoir de réglementer les prix dans leurs provinces respectives. En tant que nation, nous avons abdiqué ce droit dans le cadre de cet accord, ce qui pourrait avoir des effets très dévastateurs à long terme—comme vous l'avez souligné—pour une petite province comme l'Île-du-Prince Édouard, qui doit sans cesse se préoccuper des questions concernant l'énergie.

Dans le peu de temps qu'il me reste, monsieur le ministre, je me demande si vous ne pourriez pas nous expliquer en quelques phrases, si vous le voulez bien, la gravité de la situation sur le plan de l'énergie à l'Île-du-Prince-Édouard.

M. Cheverie: Exprimer cela de façon succincte, c'est beaucoup demander. Mais je peux toujours tenter de répondre à votre question de la façon suivante.

Dans une province comme la nôtre, où l'on ne produit pas d'énergie, et qui doit compter sur de l'énergie produite ailleurs, principalement au Nouveau-Brunswick, cela nous inquiète énormément que nous soyons sur le point de conclure un accord qui, en liant les mains de ses organismes, liera le gouvernement fédéral, sur lequel nous comptons pour assurer un leadership qui soit fort dans ce domaine—un accord qui empêchera le gouvernement fédéral ou ses organismes de fixer un prix pour l'énergie dans cette province.

Dernièrement, notre régie locale a demandé à la Cour d'Appel fédérale de se prononcer sur la vente de surplus d'énergie à l'État du Maine, et dans cette cause tout tournait autour du droit, que nous croyons posséder, de nous voir offrir de l'énergie à un aussi bon prix qu'aux États-Unis, ce qu'a d'ailleurs confirmé l'Office national de l'énergie et la Cour d'Appel fédérale.

Nous craignons que de telles décisions ne soient plus possibles à la suite de ce que nous savons de cet accord préliminaire, parce qu'il semblerait que le gouvernement fédéral a fait beaucoup de concessions quant à son pouvoir de statuer en la matière, s'il ne l'a pas abdiqué complètement.

C'est le mieux que je puisse faire, en quelques phrases pour exprimer notre inquiétude à cet égard.

[Text]

Mr. Crosby: Mr. Cheverie and your colleagues, welcome to the parliamentary committee.

I have to begin by saying to you, Mr. Cheverie, because you do represent the Government of Prince Edward Island and in that way the people of Prince Edward Island, that from my point of view the purpose of the free trade initiative was to create employment opportunities for Canadians. That is my definition of it.

In Canada we have exploited our domestic market nearly to the fullest extent. You know the statistic that 77% of our exports go to the United States. You know that accounts for 30% of our gross domestic product. I see export trade, not only to the United States but around the world, as a job-creation activity, generating through the economic and commercial activity jobs for Canadians, and that is what I want for Nova Scotians.

How are you going to create jobs for Prince Edward Islanders?

Mr. Cheverie: In relation to this agreement?

Mr. Crosby: In the absence of trade expansion.

Mr. Cheverie: If you see employment as the key to this initiative, then that is your view and I respect it. Employment and unemployment are certainly key, and a key element in the entirety of this country. But I do not think it is employment at any cost. I do not think that any government would pursue that sort of a policy, that it would be employment at the risk of giving away our sovereignty.

Local job creation by this government is ongoing. We attempt to do it here in our own way in small, viable enterprises that seem very small by comparison—

Mr. Crosby: Making what and doing what, though?

Mr. Cheverie: —to other activities that are undertaken and have been undertaken by previous governments to attempt to quick-fix the situation. We have addressed the question of job creation and continue to address it in this province on a small, solid base through industries hopefully that are indigenous to this province.

Mr. Crosby: How are you going to create jobs in the potato industry and at the same time risk loss of the United States market?

Mr. Cheverie: One example that comes immediately to mind in the potato industry is the co-operative that has been very successful in manufacturing Old Barrel potato chips and in marketing that product, at least in the Atlantic region, and that hopes to expand on that. I do not know if this is the nature of your question, but it is the type of industry we see as a spin-off.

[Translation]

M. Crosby: Monsieur Cheverie, bienvenue au comité parlementaire, à vous et à vos collègues.

Monsieur Cheverie, je veux tout d'abord vous dire, puisque vous représentez le gouvernement de l'Île-du-Prince-Édouard, et de ce fait, la population de l'Île-du-Prince-Édouard, que selon moi, l'objectif que l'on poursuivait par l'initiative du libre-échange était de créer des emplois pour les Canadiens. C'est comme cela que je le vois.

Notre marché, au Canada, est presque saturé. Vous savez que 77 p. 100 de nos exportations vont aux États-Unis. Vous savez que ces exportations représentent 30 p. 100 de notre produit national brut. Pour moi, l'exportation, non seulement vers les États-Unis, mais partout dans le monde, est une activité qui génère des emplois, une activité économique et commerciale qui génère des emplois pour les Canadiens, et c'est ce que je veux pour la population de la Nouvelle-Écosse.

Comment allez-vous créer des emplois pour les habitants de l'Île-du-Prince-Édouard?

M. Cheverie: Après cet accord?

M. Crosby: S'il n'y a pas d'expansion dans notre commerce.

M. Cheverie: Si l'emploi, pour vous, est l'élément le plus important dans cette initiative, libre à vous. Et je respecte votre opinion. L'emploi et le chômage sont sûrement des éléments clés, des éléments qui importent énormément dans tout ce pays. Mais je ne pense pas qu'il faille que ce soit à n'importe quel prix. Je ne crois pas qu'un gouvernement puisse vouloir adopter une telle attitude: vouloir créer des emplois au risque de sacrifier la souveraineté du pays.

Le gouvernement actuel poursuit ses efforts pour créer des emplois sur le plan local. Nous essayons de le faire, ici, de notre manière, par le biais de petites entreprises, viables, qui semblent minuscules comparativement. . .

M. Crosby: Mais comment, précisément?

M. Cheverie: . . . à d'autres activités qu'ont mis de l'avant d'autres gouvernements avant nous pour tenter de régler rapidement le problème. Nous nous sommes attaqués au problème de l'emploi dans notre province en créant une base solide, grâce à nos industries qui appartiennent, espérons-le, à cette province. Et nous continuons de le faire.

M. Crosby: Comment allez-vous créer des emplois dans l'industrie de la pomme de terre, tout en risquant de perdre le marché des États-Unis?

M. Cheverie: Un exemple qui me vient immédiatement à l'esprit, dans cette industrie, c'est la coopérative qui a remporté beaucoup de succès en produisant les croustilles Old Barrel et en commercialisant ce produit, à tout le moins dans la région de l'Atlantique, et qui espère aller encore plus loin. Je ne sais pas si cela répond à votre question, mais c'est le genre d'industrie que nous considérons comme une retombée importante.

[Texte]

[Traduction]

• 1335

Mr. Crosby: I do not think there is any problem with the nature of my question. The nature of my question is that we in the Maritimes suffer from a small, local market and to expand our industrial base, we have to expand our market. Am I crazy about it, or am I wrong?

I thought our difficulty in the Maritimes—and I have lived here all my life—is that it was difficult to expand our business enterprises and our industrial enterprises because we do not have the market for the produce of those industrial and business enterprises within our own regions. We have to go beyond our own regions. We can go to central Canada and beyond, but I personally feel we have reached almost the limit on this. Do you differ in that opinion?

Mr. Cheverie: Therefore by extension, we have to get into the U.S. market.

Mr. Crosby: By extension, we have to get into an expanded market, whether it is in the United States of America or in Taiwan. I do not see too much chance to market our manufactured goods in Taiwan.

Mr. Cheverie: If you would note, though, I do not disagree with the initiative to gain secure access to the U.S. market. I do not want to be playing with words. However, the problem with this agreement, as we see it, is that we have not gained such security. We are still subject to countervail and the anti-dumping and all that stuff.

Mr. Crosby: I would have to ask you what you mean by secure access. I would have thought secure access meant a set of rules under which Canada and the U.S. trade, with the rules written down, known to both parties, and not subject to unilateral change. When you have access under those kinds of rules, then I would have thought you had secure access. You are saying no, this is not it. Do you want a statement of security?

Mr. Cheverie: No. What I am suggesting, Mr. Chairman, is what I thought we were attempting to get in this process; that is, a new set of rules that would govern the trade relationship between Canada and the United States. Further, if we had a problem or a dispute that would arise as a result of it, we would have a new set of rules against which this new panel would be able to determine the issue finally. This is not what we achieved.

Mr. Crosby: I understand this because it is included in your brief. I could argue with you that I think this is exactly what we have achieved, perhaps not as perfectly as we would have liked to achieve it, but this is what is there in the ability to negotiate rules of countervail and anti-dumping over the five- to seven-year period, plus the binational panel.

I do not question your right to criticize the provisions. I would like to deal with the three—

M. Crosby: Ma question, en réalité, tourne autour du fait que, dans les Maritimes, notre marché local est petit, et que, pour élargir notre base industrielle, nous devons élargir notre marché. Suis-je trop entiché de l'idée? Est-ce que je me trompe?

Notre problème, dans les Maritimes—et j'ai vécu ici toute ma vie—c'est qu'il est difficile d'élargir nos entreprises et nos industries parce que notre marché est trop limité. Nous devons sortir de nos régions. Nous pouvons bien aller vendre nos produits jusqu'au centre du Canada, et même au-delà, mais, personnellement, je pense que nous avons presque atteint la limite. Êtes-vous de mon avis?

M. Cheverie: Ce qui signifie, par conséquent, que nous devons aller sur le marché des États-Unis.

M. Crosby: Ce qui signifie que nous devons élargir notre marché, que ce soit aux États-Unis ou à Taiwan. Mais ça m'étonnerait que nous puissions vendre nos produits à Taiwan.

M. Cheverie: Je vous ferai toutefois remarquer que je ne suis pas contre l'idée de s'assurer un accès au marché américain. Je ne veux pas jouer sur les mots. La difficulté, toutefois, avec cet accord, c'est que cette garantie d'accès ne nous est pas acquise, selon nous. Nous pouvons encore faire l'objet de mesures compensatoires et de mesures anti-dumping, et tout ce que vous voudrez.

M. Crosby: Qu'est-ce que c'est pour vous qu'une garantie d'accès? Pour moi, ce serait des règles qui régiraient le commerce entre le Canada et les États-Unis, des règles écrites, connues des deux parties, et qui ne pourraient pas être modifiées unilatéralement. Un accès qui serait régi par des règles de ce genre, ce serait cela une garantie d'accès. Mais vous n'êtes pas de cet avis. Voudriez-vous une déclaration officielle?

M. Cheverie: Non. Ce que je dis, monsieur le président, c'est que je pensais que ce que nous tentions d'obtenir par ce processus était un nouvel ensemble de règles qui régiraient les relations commerciales entre le Canada et les États-Unis. Dans l'éventualité d'un problème ou d'un différend, nous disposerions d'un nouvel ensemble de règles auxquelles ce nouveau groupe d'experts pourraient se référer pour trancher la question. Mais ce n'est pas ce que nous avons obtenu.

M. Crosby: Je comprends cela, puisque vous le dites dans votre mémoire. Mais je pourrais vous dire, pour ma part, que c'est précisément ce que nous avons obtenu. Ce n'est peut-être pas aussi parfait que nous l'aurions souhaité, mais il est bel et bien prévu que nous pourrions négocier au sujet des règles ayant trait aux mesures compensatoires et aux mesures anti-dumping pendant une période de cinq à sept ans, et il y a en plus le groupe binational.

Je ne remets pas en question votre droit de critiquer les dispositions de l'accord. Je voudrais aborder les trois. . .

[Text]

Mr. Cheverie: Nor do I your right to propose it.

Mr. Crosby: —major points you made, which you said affected sovereignty of energy, investment and banking. There are answers on the record to all those.

We in Atlantic Canada, as we all know, are vitally concerned with regional development programs. The allegation is made that our regional development programs are placed in jeopardy. You mentioned Unemployment Insurance specifically in your brief. My understanding is that when Unemployment Insurance was raised in the fish dispute as a potential subsidization aspect in the fishing element, it was specifically rejected by the U.S. Department of Commerce. It was ruled that UI was not a countervailable subsidy.

Mr. Cheverie: Our concern there, Mr. Chairman, goes beyond and focuses on the Omnibus Trade Bill presently before the United States. We feel it could broaden the definition of countervailable subsidy to include fishermen's UI payments. This would negate any previous decision.

Mr. Crosby: You are saying to scrap the free trade agreement and to let the Omnibus Trade Bill go through. Then this is exactly what we will have.

Mr. Cheverie: No, this is not what I am suggesting at all, Mr. Chairman.

Mr. Crosby: What are you?

Mr. Cheverie: I come before this committee representing the Government of Prince Edward Island to express our considered view on the agreement that has been initiated by the Government of Canada. As I said, we supported the initiative. We feel that to liberalize our trade with the United States is commendable, and we supported that principle at the outset. What we do not support is the present agreement as initialed, for the reasons I have already enunciated.

• 1340

Mr. Crosby: But we have to live with the alternative.

Mr. Langdon: I think the key point in your presentation is right at the conclusion, where you say "We say the free trade agreement is a bad deal". That is what I would like to pick up on, if I could, because it is also very much my sense. If it is a bad deal, for some of the reasons you have noted in your brief, and for many other reasons which people have presented to us at the hearings throughout the country—and I recognize this is sensitive

[Translation]

M. Cheverie: Pas plus que je ne remets en question votre droit de le proposer.

M. Crosby: ... points importants que vous avez soulevée, ces éléments qui entameraient notre souveraineté sur le plan de l'énergie, de l'investissement et des banques. Il y a déjà des réponses qui sont consignées à cet égard.

Nous savons tous que les programmes de développement régional sont d'une importance vitale pour les provinces de l'Atlantique. Certains prétendent que nos programmes de développement régional sont menacés. Dans votre mémoire, vous avez même mentionné l'assurance-chômage. Dans le différend au sujet du poisson, quand on a voulu faire valoir que l'assurance-chômage pouvait être considérée comme une subvention, je crois que le ministère américain du Commerce a rejeté la chose. On a décrété que l'assurance-chômage ne pouvait pas être considérée comme une subvention pouvant faire l'objet de mesures compensatoires.

M. Cheverie: Notre inquiétude à ce sujet dépasse cela, monsieur le président, et porte davantage sur le projet de loi omnibus sur le commerce actuellement à l'étude aux États-Unis. Nous pensons que l'accord pourrait élargir la définition des subventions pouvant faire l'objet de mesures compensatoires pour inclure les prestations d'assurance chômage-versées aux pêcheurs, ce qui renverserait toute décision antérieure.

M. Crosby: Vous dites qu'il faudrait jeter l'accord de libre-échange à la poubelle et attendre le projet de loi omnibus sur le commerce. Si c'est cela que vous voulez, libre à vous!

M. Cheverie: Non, ce n'est pas du tout ce que je dis, monsieur le président.

M. Crosby: Mais que faites-vous?

M. Cheverie: Je suis ici aujourd'hui pour représenter le gouvernement de l'Île-du-Prince-Édouard et exprimer notre opinion sur l'accord qu'a parafé le gouvernement du Canada. Comme je l'ai dit, nous étions en faveur de l'initiative. Nous pensons que libéraliser davantage notre commerce avec les États-Unis est une entreprise louable, et nous en avons appuyé le principe dès le départ. Ce que nous n'appuyons pas, c'est l'accord qui a été paraphé, et pour les motifs que j'ai déjà énoncés.

M. Crosby: Mais nous allons devoir composer avec le projet de loi omnibus sur le commerce.

M. Langdon: L'élément clé de votre exposé me semble être dans la conclusion, quand vous dites «nous considérons que l'accord de libre-échange est une mauvaise affaire». C'est là-dessus que je voudrais revenir, si vous me le permettez, parce que c'est aussi mon sentiment profond. Puisque c'est une mauvaise affaire, pour les raisons que vous avez indiquées dans votre mémoire, et pour bien d'autres raisons encore qui ont été

[Texte]

ground—what is your response to the Prime Minister's position, despite the view of a number of provinces—it is three now; it may be four; it may be five—despite the opposition of at least one of the territories, that this deal should go through, and not only should go through but that there is a right on the part of the federal government to see to it that the provincial governments implement the clauses that are part of the agreement? Do you feel that is a correct reading of the constitutional relationship between the federal and provincial levels of government in this country? Would you, as a government, intend to accept that reading and put the agreement into effect if the Prime Minister and the Parliament of Canada ultimately carry it through?

Mr. Cheverie: Mr. Chairman, we certainly recognize the distribution of powers, and we recognize the powers of the federal government in its jurisdiction over international trade. We had hoped throughout this process, as had been demonstrated by the Prime Minister's openness in consulting on a regular basis with the Premiers from east to west, that the process would carry through to the conclusion, whatever that conclusion might have been. You are asking me, sir, for an opinion, categorically perhaps, as to what the Government of Prince Edward Island would do faced with that, and I have difficulty in responding because we have not really addressed that particular point. I feel that the role of this committee—

Mr. Langdon: Perhaps I could rephrase it in a way you could answer more comfortably. Do you feel there are areas under your jurisdiction which are touched on by the present principles of this trade deal which you as a province would have the right either to decide to go forward with or decide not to go forward with?

Mr. Cheverie: We are not aware of any particulars in the draft. However, like so many others, we are waiting to see the final text in order to see exactly what is enumerated there. When it comes to the authority of the provincial government, we would fight strongly to retain the powers and jurisdiction over matters that have been given to us under our Constitution.

• 1345

Mr. Langdon: The question of differential pricing for wine, for instance, the questions of service, access, land ownership. . . there is a lot which suggests that the United States has to be treated in a non-discriminatory way according to this trade agreement. It would seem to me, from what I know of your exercises in provincial jurisdiction, that at least some of these would contradict initiatives which you have taken. Would that be correct?

[Traduction]

invoquées par de nombreux témoins que nous avons eu l'occasion d'entendre—et j'admets que c'est une question délicate—quelle est votre réaction à la position du premier ministre qui veut, malgré l'opposition d'un certain nombre de provinces—de trois provinces, à l'heure actuelle; peut-être quatre; et peut-être même cinq—et malgré l'opposition d'au moins l'un des territoires, que cet accord soit conclu. Et il veut non seulement que cet accord soit conclu, mais que le gouvernement fédéral ait le droit de veiller à ce que les gouvernements provinciaux en appliquent les dispositions? Une telle attitude est-elle fidèle aux dispositions de notre Constitution ayant trait aux relations entre le gouvernement fédéral et les gouvernements provinciaux? En tant que gouvernement, avez-vous l'intention d'accepter cette interprétation et de mettre l'accord en application si le premier ministre et le Parlement du Canada l'adoptent?

M. Cheverie: Monsieur le président, nous reconnaissons sûrement le partage des pouvoirs, et nous reconnaissons les pouvoirs du gouvernement fédéral dans ce qui relève de sa compétence sur le plan du commerce international. Nous avions espéré, pendant ce processus, comme l'avait démontré le premier ministre par l'ouverture dont il avait fait preuve en consultant régulièrement les premiers ministres des provinces, d'est en ouest, que le processus serait maintenu jusqu'à la fin, quelle qu'elle soit. Vous me demandez une opinion, monsieur, peut-être catégorique, quant à ce que ferait le gouvernement de l'Île-du-Prince-Édouard face à une telle éventualité, et j'ai de la difficulté à vous répondre parce que nous n'y avons pas vraiment songé. Je pense que le rôle de ce comité. . .

M. Langdon: Je pourrais peut-être reformuler ma question, de manière à ce que vous puissiez être plus à l'aise pour y répondre. Y a-t-il des éléments qui relèvent de votre compétence, et que touche le présent accord, au sujet desquels vous pourriez décider d'aller de l'avant ou non, en tant que province?

M. Cheverie: Nous ne connaissons pas encore les détails. Comme bien d'autres, nous attendons le texte final pour voir exactement de quoi il retourne. Pour ce qui est de la compétence du gouvernement provincial, je peux vous assurer que nous allons nous battre farouchement pour conserver les pouvoirs et la compétence que nous accorde notre Constitution.

M. Langdon: À propos des prix du vin, par exemple, de la question des services, de l'accès, de la propriété foncière. . . il y a bien des choses, dans cet accord, qui laissent entendre que les États-Unis ne doivent faire l'objet d'aucune discrimination. Selon ce que je sais de la façon dont vous exercez votre compétence provinciale, il me semble qu'il doit bien y en avoir quelques-unes qui vont à l'encontre d'initiatives que vous avez prises, n'est-ce pas?

[Text]

Mr. Cheverie: The question of differential prices does not affect us, because we treat everyone in the same manner. However, when you touch on land ownership, it is our understanding that it would be grandfathered in. We do have statutes in the province governing non-resident ownership, and that is our understanding at this point.

Mr. Langdon: It is not part of the principles, but you believe it will be part of the agreement itself.

Mr. Cheverie: Yes.

Mr. Langdon: I have a last question, and it deals with a point I thought you handled very well in the brief: the question of take-overs of Island companies, and the screening which goes with that. It is common for the government to say they are just trying to encourage increased foreign investment, but of course any U.S. company can come into Prince Edward Island now and establish itself without any screening, so it is actually just take-overs that are being handled. I guess my question would be: If this part of the trade deal were put into effect, from your understanding of the P.E.I. economy, would there be any firm which would be large enough in terms of assets which would leave it subject to take-over review? Or would you in fact have left all firms on the Island subject to take-over without any review process?

Mr. Cheverie: You are referring specifically to the \$150 million threshold?

Mr. Langdon: That is right.

Mr. Cheverie: As far as we know, we would have no companies that would be that large.

Mr. Langdon: So any firm on the Island would be subject to take-over without any review process being possible.

Mr. Cheverie: That is correct, with the knowledge that we have presently.

Mr. Langdon: I see. And that clearly disturbs you, as you suggest in your brief. Could you perhaps expand a little bit further on why that would be a point of disturbance?

Mr. Cheverie: I guess in the broad sense our basic concern would be ownership of too much of one particular industry in Canada, which would, I think, not have desirable effects for the country as a whole.

Mr. Fretz: Just to set the record straight, did you indicate that land-ownership laws are grandfathered?

Mr. Cheverie: It is our understanding that they will be.

Mr. Fretz: I would like you to refer, please, to page 3 of your brief. You indicate that you think the United States should exempt Canada from its anti-dumping and countervailing laws. It seems to me that in order to obtain

[Translation]

M. Cheverie: La question des prix ne nous touche pas tellement, parce que nous traitons tout le monde sur le même pied. Toutefois, pour ce qui est de la propriété, nous comprenons que notre compétence sera maintenue en la matière. Nous avons des lois provinciales qui régissent la propriété en ce qui concerne les non-résidents, et c'est ce que nous comprenons pour l'instant.

M. Langdon: Ce n'est pas dans les principes, mais vous croyez qu'il en sera question dans l'accord.

M. Cheverie: Oui.

M. Langdon: J'ai une dernière question au sujet d'un point que vous avez soulevé et que vous avez fort bien traité dans votre mémoire: la question des prises de contrôle de sociétés de l'île, et de l'examen qui devrait être fait. C'est un lieu commun pour le gouvernement que de dire qu'il essaie seulement de favoriser l'augmentation de l'investissement étranger, mais, évidemment, une société américaine peut très bien venir à l'Île-du-Prince-Édouard à l'heure actuelle, et s'y installer sans autre forme de procès. On ne s'occupe donc que des prises de contrôle. Si cette partie de l'accord entrait en vigueur, d'après ce que vous savez de l'économie du l'Île-du-Prince-Édouard, y aurait-il des sociétés dont les actifs seraient suffisamment importants pour qu'une tentative de prise de contrôle fasse l'objet d'un examen? Se pourrait-il, en réalité, que toutes les sociétés de l'île puissent faire l'objet d'une prise de contrôle sans qu'il n'y ait d'examen?

M. Cheverie: Vous parlez de la limite de 150 millions de dollars?

M. Langdon: Oui.

M. Cheverie: Autant que nous sachions, il n'y a pas de société aussi importante à l'Île-du-Prince-Édouard.

M. Langdon: Ainsi, toutes les sociétés de l'I.P.E. pourraient faire l'objet d'une prise de contrôle sans qu'il soit possible de procéder à un examen.

M. Cheverie: Selon l'information que nous possédons jusqu'à maintenant, c'est juste.

M. Langdon: Je vois. Et cela vous inquiète vraiment, comme votre mémoire permet de le supposer. En quoi cela vous inquiète-t-il? Pourriez-vous nous en dire un peu plus long là-dessus?

M. Cheverie: Notre inquiétude fondamentale, à ce sujet, dans l'ensemble, est que les Américains pourraient en venir à détenir des proportions trop importantes d'une industrie au Canada, ce qui n'est pas tellement souhaitable pour le pays.

M. Fretz: Pour être sûr de ne pas me tromper, vous avez bien dit, n'est-ce pas, que les lois sur la propriété foncière sont maintenues?

M. Cheverie: C'est ce que nous comprenons, oui.

M. Fretz: Pour être sûr de renvoyer à la page 3 de votre mémoire. Vous dites que vous pensez que les États-Unis devraient exempter le Canada de leurs mesures anti-dumping et compensatoires. Que ce soit dans le cadre

[Texte]

something in a trade negotiation, Canada must also be prepared to give something in return, whether this be in a trade agreement with the United States or in GATT negotiations. In order to obtain an exemption from the United States anti-dumping and countervailing laws, would the Government of Prince Edward Island recommend that Canada exempt the United States from its anti-dumping and countervailing laws?

* 1350

Mr. Cheverie: Our understanding in these negotiations is that the new package would be complete, with rules that would govern both countries. Therefore, the Canadian law would not apply to a measure undesirable to a U.S. citizen and U.S. trade law would not apply when the opposite was triggered. We would have a new package, a new set of rules whereby both countries would abide. That is what we were told was going to happen. In that respect then, whatever would be freely bargained for in that area, in the new set of rules, would be fair game. We understand that was not the case. In fact, the U.S. trade remedy law and the Canadian laws applicable still apply.

Mr. Fretz: Are you saying that the Government of P.E.I. would recommend that Canada exempt the United States from countervail and anti-dumping laws?

Mr. Cheverie: No, we are not in a position to recommend what should be negotiated, in terms of the power of the Government of Canada to negotiate in this area. What we are doing is commenting on the agreement that has been reached at this point in time. It was our understanding that a new set of rules would be reached. Apparently that has not happened in terms of the application of existing laws in this country and in the United States. We had thought, rightly or wrongly, that the new rules would govern the trade relationship between the countries. But as I have said several times this afternoon, it is our view that this has not taken place. In fact, U.S. law will still apply.

Mr. Fretz: At the top of page 4 of the brief you stated that 18% to 20% of the U.S. fish market will remain protected by American restrictions. Are those American provisions applied by the federal government or the state government in the United States?

Mr. Cheverie: By the federal government.

Mr. Fretz: As you know, the agreement procurement provisions apply to the federal government of Canada and the United States. In order to get the American states to lower their procurement trade barriers, would the Government of P.E.I. be prepared to lower its procurement trade barriers?

Mr. Cheverie: I know that our Premier has expressed the view that the barriers that exist interprovincially do need to be addressed and are cause for concern.

[Traduction]

d'un accord commercial avec les États-Unis ou dans le cadre des négociations du GATT, il me semble que, pour obtenir une concession, le Canada doit aussi être disposé à en faire une. Pour que le Canada soit exclu des mesures anti-dumping et compensatoires des États-Unis, le gouvernement de l'Île-du-Prince-Édouard recommanderait-il que le Canada en fasse autant pour les États-Unis?

M. Cheverie: Selon ce que nous comprenons de ces négociations, le nouvel accord devrait être complet et assorti de règles qui s'appliquent aux deux pays. Par conséquent, la loi canadienne ne s'appliquerait pas à une mesure non favorable à un citoyen américain, et vice versa. Nous aurions un nouvel accord, un nouvel ensemble de règles auxquelles les deux pays adhèreraient. C'est ce qu'on nous avait dit. Dans ce contexte, tout ce qui pourrait être négocié en la matière, dans le nouvel ensemble de règles, serait équitable. Mais ça ne semble pas le cas. En fait, les lois compensatoires américaines et canadiennes s'appliquent toujours.

M. Fretz: Êtes-vous en train de nous dire que le gouvernement de l'Île-du-Prince-Édouard recommanderait que le Canada exclu les États-Unis de l'application de ses mesures anti-dumping et compensatoires?

M. Cheverie: Non, nous ne sommes pas en position de recommander ce qui devrait être négocié relativement au pouvoir du gouvernement du Canada en la matière. Nous faisons tout simplement des observations sur l'accord qui a été conclu. Nous avons compris qu'un nouvel ensemble de règles seraient établies. Selon toute apparence, ce n'est pas ce qui s'est produit en ce qui a trait à l'application des lois américaines et canadiennes existantes. Nous avons cru, à tort ou à raison, que les nouvelles règles régiraient les relations commerciales entre les deux pays. Mais, comme je l'ai déjà dit à plusieurs reprises cet après-midi, cela ne s'est pas produit, selon nous. En fait, la loi américaine s'appliquera toujours.

M. Fretz: À la page 4 de votre mémoire, vous dites que 18 à 20 p. 100 du marché américain du poisson demeurera protégé par les restrictions américaines. Est-ce le gouvernement fédéral américain ou le gouvernement de l'État qui applique ces dispositions aux États-Unis?

M. Cheverie: C'est le gouvernement fédéral.

M. Fretz: Comme vous le savez, les dispositions de l'accord ayant trait aux marchés publics s'appliquent au gouvernement fédéral du Canada et au gouvernement fédéral des États-Unis. Pour que les États américains abaissent leurs barrières commerciales à l'égard de ces marchés, le gouvernement de l'Île-du-Prince-Édouard serait-il prêt à en faire autant de son côté?

M. Cheverie: Je sais que notre premier ministre a exprimé l'avis que les barrières interprovinciales qui existent à cet égard doivent faire l'objet de discussions, et qu'elles provoquent un certain nombre d'inquiétudes.

[Text]

[Translation]

• 1355

To comment further on that, Mr. Chairman, perhaps the member has a specific example I could address. We do recognize that the interprovincial matter has to be addressed, and we have suggested that publicly.

Mr. Fretz: We realize that interprovincial barriers are a problem, but what I was talking about was procurement.

Mr. Cheverie: I would suggest, Mr. Chairman, that we would certainly consider that.

Mr. Fretz: Mr. Minister, if we could look at the bottom of page 4, you stated that Canada has agreed to phase out preferential postal rates for magazines. Are you saying they will be phased out for all Canadian magazines?

Mr. Cheverie: My understanding is that it would just be for ones with major circulation.

The Chairman: Mr. Minister, and your colleagues, we are very grateful that you would take the time to come to see us. We wanted to get some expression from the government to this committee, and you have made your points very clear.

Mr. Cheverie: Thank you, Mr. Chairman. On behalf of the government, I thank you for the courtesies extended to me this afternoon. We extend an open invitation to each of you to return again when you do not have to conduct such sessions. If I may recommend, the province, perhaps, will be more to your liking in July or August.

The Chairman: I can guarantee that, sir, and after the dinner they had last night, you may have them back sooner than you think. Thank you very much.

We are joined now by representatives from the Atlantic Federations of Labour. Ladies and gentlemen, we welcome you and look forward to this somewhat longer time with you.

Ms Gwen Wolfe (President, Nova Scotia Federation of Labour): Perhaps I will just explain that normally when we make this kind of joint presentation, the president of the federation of the host province does the presentation. Mr. MacDonald has an extremely bad cold, so it is my option to begin by reading the joint presentation. The other attached presentations are part of the submission, but the main theme is in the joint presentation.

Mr. Chairman and committee members, almost two years' ago representatives of the four Atlantic Federations of Labour met in this same hotel to discuss issues of mutual concern including federal government plans to enter into free trade negotiations with the United States. At that time we unanimously agreed that Atlantic Canada's number one problem of unemployment will seriously worsen with enormous economic, social and

Pour apporter des précisions à ce sujet, monsieur le président, il faudrait peut-être que le député donne un exemple précis. Nous reconnaissons que les questions interprovinciales doivent être réglées et nous l'avons indiqué publiquement.

M. Fretz: Nous sommes conscients que les barrières interprovinciales posent un problème, mais je parlais des approvisionnements.

M. Cheverie: Nous serions sans doute disposés à examiner cet aspect, monsieur le président.

M. Fretz: Monsieur le ministre, au bas de la page 4, vous indiquez que le Canada a convenu d'abolir graduellement les tarifs postaux préférentiels sur les revues. Affirmez-vous qu'ils seront abolis sur toutes les revues canadiennes?

M. Cheverie: J'ai cru comprendre que cette mesure ne s'appliquerait qu'aux revues à fort tirage.

Le président: Monsieur le ministre, nous vous sommes très reconnaissants, ainsi qu'à vos collègues, d'avoir pris le temps de venir nous voir. Nous voulions entendre le point de vue du gouvernement et vous avez exprimé vos arguments très clairement.

M. Cheverie: Je vous remercie, monsieur le président. Au nom du gouvernement, je vous remercie de toutes vos gentilleses à mon endroit cet après-midi. Nous invitons cordialement chacun de vous à revenir chez nous à un moment où vous n'aurez pas à tenir ces réunions. Si je puis me permettre une suggestion, la province sera peut-être encore plus accueillante en juillet ou en août.

Le président: Je n'en doute pas monsieur, et après le dîner auquel les députés ont été conviés hier soir, il se pourrait bien que vous les revoyiez plus tôt que vous ne pensez. Merci beaucoup.

Nous accueillons maintenant les représentants des Fédérations du travail de l'Atlantique. Mesdames et messieurs, nous vous souhaitons la bienvenue et sommes heureux de pouvoir passer un peu plus de temps avec vous.

Mme Gwen Wolfe (présidente, Fédération du travail de la Nouvelle-Écosse): Je tiens d'abord à préciser que, normalement, quand nous présentons ce genre d'exposé commun, le président de la fédération de la province hôte prend la parole. M. MacDonald étant affligé d'une vilaine grippe, je vous lirai notre exposé commun. Les autres documents joints en annexe font partie du mémoire, mais le document principal est l'exposé commun.

Monsieur le président, messieurs les membres du comité, il y a presque deux ans, des représentants des quatre fédérations du travail de l'Atlantique se sont rencontrés dans l'hôtel où nous nous trouvons aujourd'hui pour discuter des questions d'intérêt commun, dont l'intention du gouvernement fédéral d'amorcer des négociations pour libéraliser le commerce avec les États-Unis. À ce moment-là, nous avons convenu

[Texte]

human consequences should free trade between Canada and the U.S. become a reality.

• 1400

Any advantages of free trade are far outweighed by the countless disadvantages, we publicly stated, while warning of the dangers of putting blind faith in a trade policy advocating unfettered, bilateral competition with the United States.

Unfortunately our warnings were to little avail as negotiations still went ahead, and following eleventh-hour bargaining sessions to salvage any deal regardless of obvious shortcomings, on October 4 Prime Minister Mulroney announced agreement in principle on a Canada-U.S. free trade agreement.

• 1405

Two months later we are still waiting for the legal text of this agreement. We feel that this is evidence of the rushed manner in which it was concluded. Judging by media reports, the final version to be ratified by Canada and the United States may contain significant changes, especially in the crucial area of disputes settlement.

That this committee would commence public hearings on a free trade deal of the magnitude of the Canada-U.S. free trade agreement without all interested parties having had the opportunity to study and digest the fine details of the deal is incredible, to say the least.

Even more unbelievable, however, is the gall of the Mulroney government to promote a trade deal full of so many unknowns and uncertainties, to say nothing of shortcomings and giveaways, as a "good deal" for Canada and Canadians.

The Mulroney trade deal confirms our worst fears. Industries will be wiped out which will result in massive job losses. Severe economic dislocation is inevitable. There will be increased U.S. ownership and control of the Canadian economy. Our regional development initiatives, social programs, labour laws, and benefits are open to attack. Canadian sovereignty and political independence stand to be severely reduced unless free trade is defeated.

However, whether one opposes or supports free trade, there can be no question that the most important issue facing our country today is the Mulroney trade deal and its implications for the future of Canada, as well as for

[Traduction]

à l'unanimité que le chômage, principal problème de la région de l'Atlantique, s'aggraverait fortement, ce qui aura d'énormes répercussions économiques, sociales et humaines, si la libéralisation des échanges entre le Canada et les États-Unis se matérialise.

Tout avantage qui pourrait découler du libre-échange est largement compensé par d'innombrables inconvénients, avons-nous déclaré publiquement, et nous avons fait ressortir le danger de croire aveuglément à une politique commerciale préconisant une libre concurrence bilatérale avec les États-Unis.

Malheureusement, nos avertissements n'ont rien donné puisque les négociations ont eu lieu et, après des séances de négociation de la onzième heure visant à arriver coûte que coûte à une entente, en dépit des défauts évidents, le premier ministre Mulroney a annoncé le 4 octobre qu'une entente de principe avait été conclue au sujet d'un accord de libre-échange entre le Canada et les États-Unis.

Deux mois plus tard, nous attendons toujours le texte juridique concrétisant cet accord. Nous pensons que cela démontre la précipitation avec laquelle l'accord a été conclu. À en juger par les rapports des médias, la version finale que le Canada et les États-Unis devraient ratifier contiendra des modifications significatives, surtout dans le domaine crucial du règlement des conflits.

Que ce comité amorce des audiences publiques sur une entente de libre-échange d'une portée aussi importante que celle de l'accord de libre-échange entre le Canada et les États-Unis, sans que toutes les parties intéressées n'aient eu l'occasion d'en étudier et d'en assimiler les menus détails, est incroyable, c'est le moins qu'on puisse dire.

Ce qui est encore plus incroyable cependant, c'est que le gouvernement Mulroney a le culot de promouvoir un accord commercial présentant autant d'inconnues et d'incertitudes, sans parler des lacunes et des concessions, et de prétendre que cet accord est une «bonne affaire» pour le Canada et pour les Canadiens.

L'accord commercial de Mulroney confirme nos pires craintes. Des industries disparaîtront, occasionnant ainsi des pertes d'emplois massives. Une grave dislocation économique est inévitable. Les intérêts américains contrôleront encore davantage l'économie canadienne. Nos mesures d'expansion régionale, nos programmes sociaux, nos lois du travail, et nos avantages sociaux prêtent le flanc à une attaque. La souveraineté et l'indépendance politique du Canada risquent d'être gravement réduites, si la libéralisation des échanges se concrétise.

Mais qu'on s'oppose au libre-échange ou qu'on l'appuie, il ne fait aucun doute que la question la plus importante au pays actuellement est l'accord commercial de Mulroney et ses implications pour l'avenir du Canada,

[Text]

our own future and that of our children. For this reason, we are highly critical of the inadequate opportunity being afforded interested groups and individuals to appear before the Standing Committee on External Affairs and International Trade with their views, pro or con, on the Canada-U.S. free trade agreement.

Numerous Canadians have been denied the chance to present their views at these public hearings across the country. However, those allowed to appear have been forced to compile submissions in an extremely short time and without reference to the legal text of the proposed free trade agreement.

For a government that did not campaign on free trade to so limit public debate on such an important issue is a discredit to the democratic process and, in our view, leaves open to question the real purpose behind these hearings.

Judging by the federal government's free trade promotional literature, the U.S.-Canada free trade agreement is a godsend which guarantees Canada's future and achieves all of the objectives that the government set for itself.

Ostensibly, this agreement will give Canada improved and more secure access to the world's largest market. It will encourage Canadian producers to improve their competitiveness and lead to the creation of hundreds of thousands of new jobs while allowing many industries to lower production costs. Consumers supposedly will benefit as tariffs fall and prices drop.

The government further maintains that the agreement will benefit all provinces and all regions of Canada as well as all the major economic sectors. It also maintains that it respects Canada's political independence and cultural sovereignty, our system of social programs, our regional development policies, and preserves our traditional way of life.

This glowing self-appraisal of the Mulroney trade deal fails to hold up under close scrutiny. Unions, church groups, farm organizations, women's groups, senior citizens' organizations, anti-poverty groups, teachers' associations, nurses' organizations, co-operative organizations, businessmen and many, many individual Canadians have all found it seriously lacking.

On its main objectives, Canada has fared very badly. The key objective of secure access to the U.S. market has not been achieved. Canada has not been exempted from the U.S. trade protection legislation. Rather, the agreement provides for a period of five to seven years, and states that "each party shall continue to enforce domestic anti-dumping and countervailing duty laws".

[Translation]

ainsi que pour notre propre futur et celui de nos enfants. C'est pourquoi nous critiquons vivement le fait que les groupes et les individus intéressés n'aient pas tous l'occasion d'exprimer devant le Comité permanent des affaires étrangères et du commerce extérieur leur opinion, pour ou contre, sur l'accord de libre-échange entre le Canada et les États-Unis.

De nombreux Canadiens se sont fait refuser la possibilité de présenter leur point de vue pendant ces audiences publiques tenues d'un bout à l'autre du pays. Ceux qu'on a autorisé à comparaître ont été forcés de rédiger leurs mémoires dans des délais extrêmement courts et sans pouvoir consulter le texte officiel de l'accord de libre-échange proposé.

Qu'un gouvernement qui n'a pas voulu faire campagne sur le libre-échange limite ainsi les débats publics sur une question aussi importante jette le discrédit sur le processus démocratique et, selon nous, soulève des doutes quant à l'objet réel de ces audiences.

À en juger par la documentation publiée par le gouvernement fédéral pour promouvoir le libre-échange, l'accord entre le Canada et les États-Unis est un cadeau du ciel qui assure l'avenir du Canada et atteint tous les objectifs que le gouvernement s'est fixés.

Apparemment, cet accord donnera au Canada un meilleur accès et un accès plus sûr au plus grand marché du monde entier. Il incitera les producteurs canadiens à accroître leur compétitivité et provoquera la création de centaines de milliers de nouveaux emplois tout en permettant à de nombreuses industries d'abaisser leurs coûts de production. Les consommateurs en profiteront supposément puisque les droits de douane et les prix diminueront.

Le gouvernement prétend aussi que l'accord sera avantageux pour toutes les provinces et pour toutes les régions du Canada ainsi que pour tous les grands secteurs de l'économie. Il soutient que l'accord respecte l'indépendance politique et la souveraineté culturelle du Canada, notre régime de programmes sociaux et nos politiques d'expansion régionale, et qu'il préserve notre mode de vie.

Cette auto-évaluation très favorable de l'accord commercial de Mulroney ne résiste pas à un examen approfondi. Des syndicats, des groupes religieux, des organisations agricoles, des groupes féminins, des organismes de personnes âgées, des groupes anti-pauvreté, des associations de professeurs, des organismes d'infirmeries, des coopératives, des gens d'affaires et de nombreux Canadiens y ont tous trouvé des lacunes graves.

Par rapport à ses grands objectifs, le Canada a fait très mauvaise figure. L'objectif clé qui consiste à garantir l'accès au marché américain n'a pas été atteint. Le Canada ne se soustrait pas à l'application des lois américaines protégeant le commerce. L'accord prévoit plutôt une période de cinq à sept ans pendant laquelle chaque partie continuera d'appliquer ses propres mesures anti-dumping et compensatoires.

[Texte]

The final agreement admittedly provides for a binding dispute-settlement mechanism, as demanded by Canada, but even free trade proponents have questioned its value. Many uncertainties have arisen over the establishment, composition, process, etc., of the binding dispute-settling panels which, in the final analysis, can only determine whether national laws have been correctly applied. They cannot actually settle disputes.

Not only is Canada not protected from the action of U.S. countervail laws now in place, it is also subject to possibly even greater trade harassment under the new omnibus trade bills before the United States Congress, as long as Canada is notified in advance and specifically mentioned in the legislation.

• 1410

In addition to failing to gain more secure access to the American market, Canada did not obtain clear roles on subsidies or non-tariff barriers. While these are to be defined over the next seven years, past practice applies, and the Canadian experience of late offers ample proof that the U.S. trade laws have been and likely will continue to be administered in an arbitrary and unfair fashion. As a result our regional development and social programs are still open to attack as unfair subsidy.

Although Canada did succeed in negotiating an overall tariff reduction over 10 years, this achievement is not all that laudable considering that 85% of trade between the two nations was already tariff-free or at rates below 5%, and of those goods subject to tariffs the level of Canadian tariffs is generally three times higher than U.S. tariffs.

Other Canadian tariffs are limited too. These include partial access to the U.S. procurement market at the federal level, but not at the state or local level; and exemption from the agreement for breweries, again to change because of the recent GATT ruling.

Unlike Canada, the U.S. has won almost everything they wanted. The U.S. gains, which invariably translate into Canadian losses, include, among other things:

- a continental energy policy giving them free access, even in times of shortages, to Canada's invaluable energy resources;
- the undermining of Canada's supply-management agricultural marketing boards, the Canada Wheat Board,

[Traduction]

Il est vrai que l'accord final prévoit un mécanisme de règlement des conflits liant les deux parties, comme l'a demandé le Canada, mais même les partisans du libre-échange ont mis en doute sa valeur. Beaucoup d'incertitudes sont nées au sujet notamment de la création, de la composition et du mode de fonctionnement de ce groupe binational qui, en dernière analyse, ne peut que déterminer si les lois nationales ont été appliquées correctement. Il ne peut pas vraiment régler les conflits.

Non seulement le Canada n'est pas protégé des mesures découlant des lois américaines existantes sur les droits compensatoires, mais il pourrait aussi subir un harcèlement commercial encore plus marqué en raison des nouveaux projets de loi omnibus en matière de commerce à l'étude au Congrès américain, tant que le Canada est prévenu à l'avance et mentionné expressément dans la loi.

En plus de ne pas obtenir un accès assuré au marché américain, le Canada n'a pas réussi à faire définir clairement les rôles au sujet des subventions et des barrières non tarifaires. Ces rôles seront définis au cours des sept prochaines années et les pratiques passées s'appliqueront dans l'intervalle. Or, l'expérience récente du Canada démontre clairement que les lois commerciales américaines continueront d'être appliquées de manière arbitraire et injuste. Par conséquent, les États-Unis peuvent toujours accuser nos programmes d'expansion régionale et nos programmes sociaux de constituer des subventions injustes.

Même si le Canada a réussi à négocier une réduction globale des droits de douane échelonnée sur dix ans, ce résultat n'est pas si louable, compte tenu du fait que 85 p. 100 des échanges entre les deux pays se font déjà en franchise ou sont assujettis à des droits de douane inférieurs à 5 p. 100 et que, dans le cas des marchandises assujetties à des droits de douane, les droits canadiens sont habituellement trois fois plus élevés que les droits américains.

D'autres barrières tarifaires canadiennes sont limitées également. Elles comprennent l'accès partiel au marché des approvisionnements fédéraux américains, mais pas à ceux des approvisionnements des États ou des approvisionnements locaux; et l'exclusion des brasseries, sujette à changement à cause de la décision récente du GATT.

Contrairement au Canada, les États-Unis ont obtenu presque tout ce qu'ils voulaient. Les gains américains, qui se traduisent inévitablement par des pertes pour le Canada, comprennent notamment:

- une politique énergétique continentale leur donnant libre accès, même en périodes de pénurie, aux ressources énergétiques incalculables du Canada;
- la diminution de l'importance des offices de commercialisation agricole et du régime de gestion de

[Text]

and the fruit and vegetable growers, by reducing tariffs and quotas;

—the gutting of the Auto Pact through the replacement of the 60% Canadian content requirement with 50% North American content, and the elimination of the penalty duty and duty remission programs;

—free trade in services, the first time this sector has been included in a trade pact, and an area which accounts for two-thirds of our national income and 70% of all the jobs in Canada;

—protection of intellectual property, including patent drugs;

—an open market for investment in Canada;

—national treatment for U.S. companies in the purchase of Canadian financial institutions while retaining restrictions on similar investments in U.S. financial institutions by Canadians;

—exemption of military spending and procurement from the free trade agreement;

—specific assurance that export tax on softwood lumber will remain in place.

The enormity of the U.S. gains in this free trade deal is underscored by the fact that many Canadian concessions represent new areas of trade. Also, U.S. gains are more immediate. Canadian gains, on the other hand, are partial wins aimed at hopefully protecting what Canada already had before the free trade talks. Clearly, the U.S. won the future in these negotiations, and Canada at best maintained the status quo. But regardless of the yardstick used, the Mulroney trade deal is a bad deal for Canada and all ordinary Canadians.

Free trade and Atlantic Canada. The economic plight of the Atlantic provinces is a familiar one to most Members of Parliament and should not require repeating here today, other than to re-emphasize for the purpose of our submission that this region of Canada continues to be plagued by high unemployment, low per capita incomes, inadequate economic development, inferior social programs, and excessive dependency on government spending.

Atlantic Canada's goal of economic self-sufficiency is still far from being a reality, and in our opinion free trade with the United States will not hasten its attainment. On the contrary, the pitfalls of the Mulroney free trade deal ensure that Atlantic Canadians will remain hewers of wood and drawers of water until such time as our natural resources are depleted.

Underlying the federal government's free trade objectives is the very fundamental premise that the free market is the most efficient allocator of resources. In short, free trade is viewed as reliance on the market to

[Translation]

l'offre du Canada, de la Commission canadienne du blé et des producteurs de fruits et légumes, par la réduction des droits de douane et des contingents;

—l'affaiblissement du Pacte de l'automobile puisque le critère du contenu canadien à 60 p. 100 sera remplacé par un contenu nord-américain à 50 p. 100, et l'élimination des programmes de pénalités et de remise de droits;

—la libéralisation des échanges de services, ce secteur étant inclus pour la première fois dans un accord commercial et représentant les deux tiers de notre revenu national et 70 p. 100 de tous les emplois au Canada;

—la protection de la propriété intellectuelle, dont les médicaments brevetés;

—un marché libre pour l'investissement au Canada;

—un traitement national pour les sociétés américaines qui achètent des institutions financières canadiennes tout en maintenant les restrictions sur les investissements semblables réalisés par des Canadiens dans des institutions financières américaines;

—l'exclusion des dépenses et des approvisionnements militaires de l'accord de libre-échange;

—une assurance précise que les taxes à l'exportation sur le bois d'oeuvre résineux resteront en place.

L'ampleur énorme des gains américains est soulignée par le fait que beaucoup des concessions canadiennes portent sur de nouveaux secteurs commerciaux. De plus, les gains américains sont plus immédiats. Les gains canadiens, par contre, sont des gains partiels visant, espérons-le, à protéger les acquis du Canada avant le début des négociations sur le libre-échange. De toute évidence, les États-Unis ont gagné l'avenir tandis que le Canada a, tout au plus, maintenu le statu quo. Mais peu importe l'unité de mesure employée, l'accord commercial de Mulroney est une mauvaise affaire pour le Canada et pour tous les Canadiens ordinaires.

Le libre-échange et la région de l'Atlantique. Les difficultés économiques des provinces de l'Atlantique étant bien connues de la plupart des députés et sénateurs, il n'est pas nécessaire d'en parler ici aujourd'hui, si ce n'est pour souligner à nouveau, pour les besoins de notre mémoire, que cette région du Canada continue d'être affligée par un taux de chômage élevé, de faibles revenus par habitant, des programmes sociaux inférieurs et une dépendance excessive face aux dépenses publiques.

L'objectif de l'autosuffisance économique de la région de l'Atlantique est loin d'être une réalité et, selon nous, la libéralisation des échanges avec les États-Unis ne permettra pas de l'atteindre plus rapidement. Au contraire, les pièges de l'accord de libre-échange de Mulroney garantissent que les Canadiens de la région de l'Atlantique resteront bûcherons et des porteurs d'eau jusqu'à ce que nos ressources naturelles soient épuisées.

Derrière les objectifs du libre-échange visés par le gouvernement fédéral se trouve la prémisse très fondamentale que le marché libre est le moyen le plus efficient d'affecter les ressources. En résumé, le

[Texte]

determine economic reality. As such, it is part and parcel of the same philosophy that lends support to the downsizing of government, privatization, and de-regulation.

An important consequence of this economic theory is that the enhancement of business confidence becomes the priority of government and corporate decision-making in the marketplace is substituted for public decision-making in the political arena.

• 1415

Needless to say, the free-market philosophy is not subscribed to by the trade union movement. The state of the Canadian economy today and the economic experiences of the Atlantic provinces over the years clearly demonstrate that the free market offers no such assurances of economic prosperity for the people of this region of Canada. Instead, they destine us to a life of perpetual disparity and economic dependency. We therefore cannot and will not rely on free trade and the free market to determine economic reality.

Atlantic Canada must be permitted to develop a stronger regional economy. This necessitates a strong central government with effective regional development policies and strategies. It requires appropriate economic stimulation measures and subsidies sufficient to offset historical, national economic imbalances. Above all, it means a strong and active government presence, nationally and provincially, in the economic area.

In other words, the future economic welfare of Atlantic Canada depends on actions which are totally at odds with the philosophy underling the Mulroney trade deal, as well as with most of its elements.

Under free trade, all agricultural tariffs are to be removed over 10 years, beginning January 1, 1989. Seasonal tariffs remain in place for 20 years subject to Canada not increasing its market share. Poultry, dairy, and egg import quotas will rise, while meat will be exempted from Canada and U.S. import laws and quotas.

These provisions raise profound concerns about the future of agriculture and related industries in the Atlantic provinces. The eventual removal of seasonal tariffs will mean that the protection offered our higher-cost fruit and vegetable production from U.S. imports will be gone, and until then we are prohibited from increasing our production levels. Removal of all tariffs stands to adversely affect local food-processing companies and/or producers involved with supply-managed commodities such as dairy, poultry, and eggs.

[Traduction]

libre-échange consiste à se fier au marché pour déterminer la réalité économique. À ce titre, il fait partie intégrante de la philosophie qui tend à appuyer la réduction du gouvernement, la privatisation et la déréglementation.

Une conséquence importante de cette théorie économique est que l'amélioration de la confiance des entreprises devient la priorité du gouvernement et que la prise des décisions des sociétés sur le marché remplace la prise des décisions publiques sur la scène politique.

Il va sans dire que le mouvement syndical ne souscrit pas à cette philosophie du libre-échange. L'état de l'économie canadienne actuellement et l'expérience économique des provinces de l'Atlantique au fil des années démontrent clairement que le marché libre n'assure nullement la prospérité économique des citoyens de cette région du Canada. Il nous destine plutôt à une disparité perpétuelle et à une dépendance économique continue. Nous ne pouvons donc compter... et nous ne compterons pas... sur le libre-échange et sur le marché libre pour déterminer la réalité économique.

Il faut permettre à la région de l'Atlantique de bâtir une économie régionale solide. Pour ce faire, il faut un gouvernement central fort et des politiques et des stratégies efficaces d'expansion régionale. Il faut des encouragements économiques et des subventions suffisantes pour compenser les déséquilibres économiques historiques et nationaux. Surtout, il faut une présence forte et active des gouvernements, à l'échelle nationale et à l'échelle provinciale, sur la scène économique.

Autrement dit, le bien-être économique futur de la région de l'Atlantique dépend de mesures tout à fait incompatibles avec l'esprit qui sous-tend l'accord commercial de Mulroney, ainsi qu'avec la plupart de ses éléments.

En vertu du libre-échange, tous les droits de douane agricoles seront abolis sur une période de dix ans débutant le 1^{er} janvier 1989. Les droits saisonniers resteront en place pendant 20 ans, sous réserve que le Canada n'accroisse pas sa part du marché. Les contingents à l'importation de volaille, de produits laitiers et d'œufs augmenteront, tandis que la viande ne sera pas touchée par les lois et les contingents à l'importation du Canada et des États-Unis.

Ces dispositions soulèvent de graves préoccupations quant à l'avenir de l'agriculture et des industries connexes dans les provinces de l'Atlantique. L'abolition éventuelle des tarifs saisonniers signifie que la protection accordée à notre production de fruits et légumes de coût plus élevé que les importations américaines disparaîtra et que, dans l'intervalle, il sera interdit d'accroître nos niveaux de production. L'abolition des droits de douane risque de nuire aux entreprises locales de transformation des aliments et aux producteurs de produits régis par la

[Text]

Because our prices for these commodities are higher than in the United States, the industries in question will be at a competitive disadvantage against U.S. industries. This will lead to a loss of jobs in the food processing industry and/or lower returns to producers.

Lastly, will a reduction in restrictions on meat exports eventually see the Atlantic provinces' market flooded by cheaper U.S. beef imports to the detriment of local beef producers and meat-packing plants, a number of which are already on shaky ground?

There are serious concerns for a region that has devoted considerable energy to achieving greater self-sufficiency in agricultural production. They become even graver, moreover, given that, as part of the free trade agreement, Canada has agreed to support the U.S. position on international negotiations calling for subsidy-free world agriculture. Our limited agriculture industry being of necessity heavily subsidized, elimination of this assistance would certainly spell its total demise.

The decision to eliminate restrictions on energy, exports of oil, natural gas, and electricity to the United States, and not to engage in discriminatory energy pricing practices, will hurt the Atlantic provinces especially hard.

To agree not to use cheap domestic energy as an element of a national or industrial policy is in our opinion ludicrous to the extreme. But this is exactly what the free trade agreement entails. Canada quite simply agrees not to use energy pricing to subsidize Canadian consumers or businesses vis-à-vis the United States in order to provide regional or industrial advantages.

The trade agreement has in effect established a continental energy market in which market forces will decide who gets the energy and at what price. This fundamentally undermines Canadian control over our own resources. Furthermore, it stands to seriously jeopardize future economic activity in Atlantic Canada.

Those Atlantic provinces with offshore gas and oil prospects will not be allowed to offer their reserves to industry or individual consumers at preferential rates, for either industrial-development purposes or as owners of a valuable non-renewable resource.

Provinces reliant on neighbouring ones for electricity will be denied first option on available supplies with

[Translation]

gestion de l'offre, comme les produits laitiers, la volaille et les oeufs.

Parce que nos prix pour ces produits sont plus élevés que les prix américains, les industries visées seront moins concurrentielles que les industries américaines. Il en résultera des pertes d'emplois dans l'industrie de la transformation des aliments ou une baisse des revenus des producteurs, ou les deux.

Enfin, une réduction des restrictions sur les exportations de viande signifiera-t-elle, au bout du compte, l'inondation des provinces de l'Atlantique par des importations de boeuf américain à bon marché, au détriment des producteurs de boeuf locaux et des entreprises d'abattage locales, dont certains se trouvent déjà en mauvaise posture?

Il existe de vives inquiétudes face à une région qui a dépensé beaucoup d'énergie pour s'autosuffire davantage dans le secteur de la production agricole. En outre, ces inquiétudes deviennent encore plus marquées quand on considère que, dans le cadre de l'accord de libre-échange, le Canada a accepté d'appuyer la position américaine au sujet des négociations internationales visant à éliminer les subventions agricoles. Notre industrie agricole limitée étant fortement subventionnée par nécessité, l'élimination de cette aide signifierait une mort assurée.

La décision d'éliminer les restrictions sur l'énergie et sur les exportations de pétrole, de gaz naturel et d'électricité aux États-Unis et de ne pas adopter de pratiques discriminatoires d'établissement des prix de l'énergie, frappera les provinces de l'Atlantique particulièrement durement.

Accepter de ne pas recourir à l'énergie nationale à bon marché comme élément d'une politique nationale ou industrielle est, à notre avis, d'un grotesque extrême. Or c'est exactement ce que prévoit l'accord de libre-échange. Le Canada accepte tout simplement de ne pas recourir à l'établissement des prix de l'énergie pour subventionner les consommateurs ou les entreprises du pays et donner un avantage régional ou sectoriel au Canada par rapport aux États-Unis.

L'accord commercial a pour effet de créer un marché continental de l'énergie dans lequel les forces du marché décident qui recevra l'énergie et à quel prix. Cela porte atteinte fondamentalement au contrôle du Canada sur ses propres ressources. De plus, cela risque de nuire gravement à l'activité économique dans la région de l'Atlantique.

Les provinces de l'Atlantique disposant de ressources gazières et pétrolières au large des côtes ne pourront pas offrir leurs réserves à l'industrie ou aux consommateurs à des tarifs préférentiels, à des fins de développement industriel ou en tant que propriétaire d'une ressource non renouvelable de grande valeur.

Les provinces qui dépendent de leurs voisins pour obtenir de l'électricité n'auront plus le premier choix sur

[Texte]

almost certain adverse impacts on their economies, particularly if this leads to them being forced to pay higher prices than U.S. customers. In turn exporting provinces will lose the advantages associated with using higher-priced export power to lower intra-provincial rates, a development which could harm the competitive position of major industries with huge power requirements such as pulp and paper, and mining.

Government procurement. The general thrust of the free trade agreement is to reduce buy-national programs. Opening up of this area in Canada to U.S. competition comes at a time when federal authorities are undertaking to ensure industry in Atlantic Canada has greater opportunities in gaining a bigger share of government business. The likelihood of this happening will be that much less under free trade.

In addition the gradual elimination of buy-Canada programs will probably be compounded by demands for an end to buy-Atlantic or buy-provincial programs which can only be to the detriment of suppliers and small business. It also will place pressure on preferential government purchasing of provincial commodities such as coal, rail, and rail cars in Nova Scotia, thereby adversely impacting on related jobs in a major way.

Services. The agreement allows for free trade in services and in doing so directly invites U.S. involvement in an area which is highly labour-intensive and, as stated earlier, accounts for two-thirds of the national income.

Analysts predict that free trade in services will result in a number of negative trends developing in this sector including: job losses as U.S. industries replace domestic ones; a move to lower production costs by promoting privatization, contracting-out, wage cuts and generally poorer working conditions and benefits; increased pressure on social policies and programs; and a stronger lobby against more progressive labour laws such as pay-equity legislation.

With the advent of transport deregulation, these negative trends are already being witnessed regionally.

Since the Atlantic provinces are most in need of jobs and lag behind in the area of labour standards, any further movement in this direction outlined is unacceptable and would be unwelcome by ourselves.

Economic Development and Jobs. During the course of the free trade talks, the federal government has issued conflicting statements projecting both job losses and gains should free trade become a reality. More recently Prime

[Traduction]

les approvisionnements disponibles, ce qui aura presque à coup sûr des répercussions négatives sur leur économie, surtout si cela les force à payer un prix plus élevé que le prix payé par les consommateurs américains. Par ailleurs, les provinces exportatrices perdront les avantages liés au fait de recourir aux exportations à prix élevé pour abaisser les tarifs chez elles, ce qui pourrait nuire à la position concurrentielle des grandes industries dont les besoins énergétiques sont énormes, telles que les pâtes et papiers et les mines.

Approvisionnement publics. L'objectif général de l'accord de libre-échange consiste à réduire les programmes d'approvisionnement national. On décide donc d'ouvrir ce secteur à la concurrence américaine au moment où les autorités fédérales prennent des mesures pour que les industries de la région de l'Atlantique soient mieux à même d'obtenir une plus grande part du marché que constitue le secteur public. La perspective d'aboutir à des résultats dans ce domaine sera nettement assombrie par le libre-échange.

De plus, l'élimination graduelle des programmes d'achat au Canada s'accompagnera probablement de demandes visant à mettre un terme aux programmes d'achat dans la région de l'Atlantique ou dans les provinces, ce qui ne pourra que nuire aux fournisseurs et aux petites entreprises. Il en résultera aussi des pressions sur les approvisionnements publics préférentiels en produits provinciaux comme le charbon, les rails et les wagons de chemin de fer en Nouvelle-Écosse et des effets négatifs importants sur les emplois connexes.

Services. L'accord prévoit le libre-échange des services et, de ce fait, invite les États-Unis à s'engager davantage dans un domaine à forte intensité en main-d'œuvre et, comme nous l'avons dit tantôt, un domaine qui représente les deux tiers du revenu national.

Les analystes prévoient que le libre-échange des services provoquera diverses tendances négatives, notamment des pertes d'emplois à mesure que les industries américaines remplaceront les industries nationales; une réduction des frais de production grâce à la privatisation, à l'affermage, à des baisses de salaire et à une dégradation générale des conditions de travail et des avantages sociaux; des pressions accrues sur les politiques et les programmes sociaux; et des actions accrues contre des lois du travail plus progressistes comme celles qui touchent au salaire égal à travail égal.

La déréglementation des transports fait déjà ressortir ces répercussions négatives dans la région.

Comme les provinces de l'Atlantique sont celles qui ont le plus besoin d'emplois et qu'elles traînent de la patte dans le domaine des normes professionnelles, tout mouvement dans cette direction est inacceptable et serait mal vu à nos yeux.

Expansion économique et emploi. Pendant les négociations sur le libre-échange, le gouvernement fédéral a fait des déclarations contradictoires et prédit à la fois la perte d'emplois et la création d'emplois si le libre-échange

[Text]

Minister Mulroney has maintained that the deal would provide Canadians hundreds of thousands of jobs. At the same time, however, Employment and Immigration Minister Benoit Bouchard has admitted that half a million or more Canadians could lose their jobs because of tariff elimination.

Projections aside, until otherwise shown we firmly believe that free trade and the elimination of tariffs will cost Canadians jobs. Vulnerable industries in Atlantic Canada include textiles and clothing, box plants, furniture, food processing, bakeries, wine and liquor, trucking, fruit farmers, dairy farmers, vegetable farmers, poultry farms, eggs and various services including health care. In the final analysis, potential winners from the free trade agreement may not all be as successful as anticipated. This is especially true of the forestry products, fish processing and metal-smelting industries.

There is an assumption that the removal of trade barriers will automatically lead to increased local processing of our resources and expanded U.S. sales at the expense of industries in that country. The scenario outlined, however, ignores other factors taken into consideration by resource-based companies in determining the degree of local processing to be undertaken, such factors as labour rates, power rates, transportation costs, taxation levels and the value of the Canadian dollar.

In many cases our raw or semi-processed resources will likely still be shipped south of the border for final processing until such time as Canadian production and distribution costs are brought in line with those in the U.S., and new laws forcing local processing would not be permitted under the free trade deal.

• 1425

There is also a question as to whether we have a sufficient supply of natural resources to meet any additional demands which might materialize under a free trade deal.

Finally, as most opponents of the Mulroney free trade deal have pointed out, Canadian companies are still subject to the U.S. trade protection legislation and new countervail actions, as well as other forms of free trade harassment, as shown by the latest disputes affecting the fishing sector. Earlier countervail duties still apply, moreover, and include the 15% export tax on softwood lumber, duties of up to 85% on potash and the duty on Canadian groundfish, all of which seriously impact on regional industries.

[Translation]

devient réalité. Récemment, le Premier ministre Mulroney a soutenu que l'accord donnerait des milliers d'emplois aux Canadiens. Au même moment, Benoit Bouchard, ministre de l'Emploi et de l'Immigration, a admis qu'au moins un demi-million de Canadiens pourraient perdre leur emploi par suite de l'élimination des droits de douane.

Projections à part, à moins qu'on nous fasse la preuve du contraire, nous croyons fermement que le libre-échange et l'élimination des droits de douane coûteront des emplois au Canada. Les industries vulnérables de la région de l'Atlantique comprennent les textiles et les vêtements, les usines de wagons, les meubles, la transformation des aliments, les pâtisseries, les vins et l'alcool, le camionnage, la culture des fruits, la production laitière, la culture maraîchère, la volaille, les oeufs et divers services dont les soins de santé. En dernière analyse, les gagnants éventuels pourraient ne pas avoir autant de succès que prévu. C'est particulièrement vrai pour les produits de la forêt, la transformation du poisson et les fonderies.

On suppose que l'élimination des barrières commerciales entraînera automatiquement une hausse de la transformation locale de nos ressources et une augmentation des ventes aux États-Unis, aux dépens des industries de ce pays. Mais ce scénario ne tient pas compte d'autres facteurs que les sociétés axées sur les ressources doivent considérer pour déterminer l'ampleur de la transformation locale, comme les taux de rémunération de la main-d'oeuvre, le prix de l'énergie, les frais de transport, les niveaux d'imposition et la valeur du dollar canadien.

Dans bien des cas, nos matières premières ou nos semi-produits seront probablement expédiés chez nos voisins du Sud pour une transformation finale jusqu'à ce que les frais de production et de distribution au Canada s'alignent sur les frais correspondants aux États-Unis, et l'accord de libre-échange interdise l'adoption de nouvelles lois favorisant la transformation locale.

On peut aussi se demander si nous avons des ressources naturelles suffisantes pour satisfaire toute demande supplémentaire susceptible de se matérialiser par suite du libre-échange.

Enfin, comme l'ont souligné la plupart de ceux qui s'opposent à l'accord de libre-échange de Mulroney, les sociétés canadiennes restent assujetties aux lois américaines de protection du commerce et aux nouvelles mesures compensatoires, ainsi qu'à d'autres formes de harcèlement commercial, comme en témoignent les conflits récents dans le secteur de la pêche. Les droits compensatoires déjà imposés s'appliquent toujours; ils comprennent la taxe à l'exportation de 15 p. 100 sur le bois d'oeuvre résineux, des droits pouvant aller jusqu'à 85 p. 100 sur la potasse et les droits sur le poisson de fond canadien, et ils ont tous de graves conséquences sur les industries régionales.

[Texte]

Insofar as the Atlantic provinces and regional development are concerned, the continued existence of non-tariff barriers is very disturbing, as the U.S. is free to view any and all subsidies as unfair and subject to countervail. The list is extensive: social programs, provincial local development schemes, government aid to resource sectors, R and D grants, etc. All may still be considered unfair subsidies. Each, however, is critical to economic development in this region and that their existence can still be questioned by American industry in future trade challenges against Atlantic Canadian companies is a good indication of how poorly our free trade negotiators have fared.

Free trade will adversely impact on our economy in other ways, too. Whereas high tariffs resulted in the establishment of U.S. branch plants in the Atlantic provinces, we will see a greater tendency on their part to move back to the U.S. Increased foreign ownership and the control of the region's economy will lead to reduced opportunities for local investors and no real growth in job opportunities.

A study by Statistics Canada on growth in jobs for the period 1978-1985 indicates that U.S. companies in the goods-producing sector doubled their profits, but cut 61,000 jobs. In the same period Canadian-controlled companies in all commercial industries created 876,000 new jobs, while foreign companies eliminated 12,800 jobs. Profits earned by foreign firms in Canada, meanwhile, rose from 31% to 43% of the total profits earned in Canada.

All things considered, we feel that Atlantic Canadians have ample reason for not endorsing the Mulroney trade deal.

For our part, we cannot support a deal which will put more people on the unemployment rolls, on social assistance, and provide our members and their families with a lower standard of living. The only Canadians who will benefit from the free trade agreement are the multinationals and big Canadian corporations. For the 500 biggest corporations, one-half of whose profits already go to non-Canadians, this will basically mean more profits. The Atlantic provinces earlier went down the long road to Confederation with high expectations that have not yet been fulfilled. We are not anxious to proceed down the hazardous and treacherous road of free trade.

The alternatives: We are not against trading with the Americans; what we are concerned about is potential job losses, the loss of industries, the erosion of our standard of living and the possible tampering with our social programs and our sovereignty.

The free trade agreement, we believe, is important enough to be put squarely before the Canadian public. Let

[Traduction]

En ce qui concerne les provinces de l'Atlantique et l'expansion régionale, le maintien des barrières non tarifaires est très perturbé, puisque les États-Unis sont libres de considérer n'importe quelle subvention comme une subvention injuste et d'imposer des droits compensatoires. La liste est longue: programmes sociaux, programmes provinciaux de développement local, aide publique aux secteurs des ressources, subventions à la recherche et au développement, etc. Toutes pourraient encore être considérées comme des subventions injustes. Or chacune est essentielle au développement économique de la région, et que leur existence puisse encore être remise en question par l'industrie américaine dans des conflits commerciaux futurs avec des sociétés canadiennes de la région de l'Atlantique indique bien à quel point nos négociateurs se sont mal tirés d'affaire.

Le libre-échange aura d'autres effets négatifs sur notre économie. Alors que les droits de douane élevés ont entraîné l'installation d'usines américaines dans les provinces de l'Atlantique, nous verrons maintenant que les sociétés américaines auront de plus en plus tendance à retourner chez elles. L'accroissement de la propriété étrangère et du contrôle étranger sur l'économie de la région réduira les possibilités des investisseurs locaux et n'entraînera aucune croissance réelle des possibilités d'emploi.

Une étude réalisée par Statistique Canada sur la croissance de l'emploi entre 1978 et 1985 révèle que les entreprises de fabrication américaines ont doublé leurs bénéfices, mais éliminé 61,000 emplois. Pendant la même période, les entreprises contrôlées par des intérêts canadiens dans tous les secteurs commerciaux ont créé 876,000 emplois tandis que les entreprises étrangères en éliminaient 12,800. Les bénéfices des entreprises étrangères établies au Canada sont passés de 31 p. 100 à 43 p. 100 de tous les bénéfices réalisés au Canada.

Tout bien considéré, nous pensons que les Canadiens de la région de l'Atlantique ont de nombreuses raisons de ne pas appuyer l'accord commercial de Mulroney.

Quant à nous, nous ne pouvons appuyer une entente qui allongera encore la liste des chômeurs et des assistés sociaux et qui réduira le niveau de vie de nos membres et de leurs familles. Les seuls Canadiens qui profiteront de l'accord de libre-échange sont les multinationales et les grandes sociétés canadiennes. Pour les 500 plus grandes sociétés, dont la moitié des bénéfices vont déjà à des étrangers, l'accord signifie des profits plus élevés. Les provinces de l'Atlantique se sont engagées sur la longue route de la Confédération avec des attentes élevées qui n'ont pas encore été comblées. Nous n'avons pas envie de nous engager sur la voie dangereuse du libre-échange.

Les solutions de rechange: Nous ne sommes pas contre le commerce avec les États-Unis; nous nous inquiétons des éventuelles pertes d'emplois, de la disparition d'industries, de l'érosion de notre niveau de vie et de l'altération de nos programmes sociaux et de notre souveraineté.

L'accord de libre-échange est assez important, croyons-nous, pour qu'il soit discuté clairement sur la place

[Text]

the government lay all its cards on the table and call a general election to let all Canadians express how they really feel about free trade with the United States.

Given the opportunity, we are confident that Canadians will not support the Mulroney trade deal, that Canadians will not subscribe to the doomsday logic of those free trade proponents who argue that Canada cannot experience future economic growth and prosperity without a Canada-U.S. bilateral free trade agreement.

The people of Canada, ourselves included, realize that increased trade can mean more jobs and a higher standard of living. However, if the price of increased prosperity is greater U.S. and other foreign ownership and control of the Canadian economy, significantly reduced political independence and sovereignty in energy, investment and financial services and less Canadian control over culture, industrial policies, subsidies, and social programs, most Canadians are not interested. Nor do we want economic or political union with the U.S.

• 1430

As the trade union has stated time and again, our federal and provincial governments must abandon bilateral free trade with the United States in favour of a fair trade policy that emphasizes multilateral trade through GATT as part of an overall economic and social strategy dedicated to making Canada and its various regions more self-reliant. Such an industrial strategy, in our view, would bring about economic renewal while responding to Canada's domestic need and enhancing Canadian independence.

For too long governments have been looking for the big fix or the grand scheme or the quick solution. It is time we changed direction and put more emphasis on our resource-based industries and started to look seriously at what we can do within our regions and our nation.

We need a well-thought-out economic and social development policy that advocates an integrated and balanced approach to development, a strategy that recognizes the strengths and weaknesses of our existing economic base and has as an objective a reduction in our overwhelming dependence on the U.S. as a trading partner.

Free trade has no place in such a strategy. Governments, federally and provincially, have a responsibility to intervene, to create viable economies that serve the interests of working people and ordinary Canadians and are not totally dependent on the market

[Translation]

publique. Que le gouvernement mette cartes sur table et déclenche des élections pour que tous les Canadiens expriment vraiment leur sentiment sur le libre-échange avec les États-Unis.

Si on leur donne la chance de s'exprimer, nous sommes certains que les Canadiens n'appuieront pas l'accord commercial de Mulroney, qu'ils n'appuieront pas la logique défaitiste des partisans du libre-échange, qui soutiennent que la croissance économique et la prospérité du Canada sont impossibles sans accord de libre-échange bilatéral avec les États-Unis.

Les citoyens du Canada, nous y compris, sont conscients que des échanges commerciaux accrus peuvent signifier de nouveaux emplois et une hausse du niveau de vie. Mais si le prix à payer pour accroître la prospérité est une hausse de la propriété et du contrôle des Américains et des étrangers sur l'économie canadienne, une baisse significative de l'indépendance politique et de la souveraineté dans les domaines de l'énergie, de l'investissement et des services financiers ainsi qu'une baisse du contrôle canadien sur la culture, les politiques industrielles, les subventions et les programmes sociaux, la plupart des Canadiens ne sont pas intéressés. Nous ne voulons pas non plus d'union politique ou économique avec les États-Unis.

Comme les syndicats l'ont répété à maintes reprises, nos gouvernements fédéral et provinciaux doivent renoncer au libre-échange avec les États-Unis et favoriser plutôt une politique commerciale juste qui mette l'accent sur le commerce multilatéral, dans le cadre du GATT, et qui fasse partie d'une stratégie économique et sociale globale visant à l'autosuffisance accrue du Canada et de ses diverses régions. À notre avis, une telle stratégie industrielle apporterait un renouveau économique tout en satisfaisant les besoins nationaux du Canada et en rehaussant son indépendance.

Pendant trop longtemps, les gouvernements ont recherché la solution miracle, le remède universel ou la solution rapide. Il est temps que nous changions de direction, que nous insistions davantage sur nos industries de ressources et que nous commencions à examiner sérieusement ce que nous pouvons faire dans nos régions et au pays.

Nous avons besoin d'une politique de développement économique et social bien pensée qui préconise une approche intégrée et équilibrée en matière de développement, d'une stratégie qui tienne compte des points forts et des faiblesses de notre base économique actuelle et qui vise à réduire notre dépendance accablante face aux États-Unis en tant que partenaire commercial.

Le libre-échange n'a pas de place dans une telle stratégie. Les gouvernements, au niveau fédéral et au niveau provincial, ont la responsabilité d'intervenir, de créer des économies viables qui servent les intérêts des travailleurs et des Canadiens ordinaires et qui ne

[Texte]

mentality. Canadians must be free to choose their economic future rather than have it imposed on them by businesses pursuing their self-interest in a continental market.

The dangers of putting blind faith in a free trade policy advocating unfettered bilateral competition with the United States were addressed by Prime Minister Mulroney during the 1983 Conservative leadership campaign. His words warrant repeating today.

Canada-U.S. free trade is like sleeping with an elephant. It is terrific until the elephant twitches, and if it ever rolls over you are a dead man. That is why free trade was decided in an election in 1911. It affects Canadian sovereignty, and we will have none of it, not during leadership campaigns or at any other time.

These sentiments were also shared by other leadership hopefuls, including Finance Minister Michael Wilson, who at the time stated: "Bilateral free trade with the United States is simplistic and naive. It would only serve to diminish our ability to compete internationally."

Free trade will seriously affect the future of Canada. The Conservative Party did not campaign on this issue and therefore the federal government has no mandate to enter into a deal of the magnitude contemplated. We demand a federal election to let all Canadians decide the future of Canada.

In conclusion, we thank you for listening to our submission and ask that you also later review the additional comments attached as an appendix. We hope you will seriously consider our comments and undertake to report to the House of Commons the urgency of calling a general election on the question of free trade with the United States. Respectfully submitted on behalf of the Atlantic Federations of Labour.

I think the other presidents would like to make a comment at this time.

Mr. Frank Taylor (Secretary-Treasurer, Newfoundland and Labrador Federation of Labour): Let me say I like Prince Edward Island and I enjoy being here, but I, along with a goodly number of other Newfoundlanders and Canadians, am upset because the Newfoundland and Labrador Federation of Labour was not given an opportunity to present their brief to this committee in Newfoundland.

Let me also say that with respect to the deal we are talking about, I find it somewhat appalling again that the media would not be allowed to come into this room today or any other room that this committee has its hearings, and let the public know exactly what is going on with respect to this deal that we are talking about.

[Traduction]

dépendent pas complètement de la mentalité du marché. Les Canadiens doivent être libres de choisir leur avenir économique plutôt que de se le faire imposer par des entreprises à la recherche de leur propre intérêt sur un marché continental.

Les dangers qu'il y a à croire aveuglément à une politique de libre-échange préconisant une libre concurrence bilatérale avec les États-Unis ont été évoqués par le Premier ministre Mulroney pendant la campagne au leadership du parti conservateur en 1983. Nous croyons utiles de rappeler ses paroles.

Libéraliser les échanges avec les États-Unis, c'est comme coucher avec un éléphant. C'est fantastique tant qu'il ne grouille pas. S'il roule sur vous, vous êtes fini. Voilà pourquoi le libre-échange a été l'enjeu d'une élection en 1911. Il touche la souveraineté du Canada et nous ne voulons pas en entendre parler, pas pendant les campagnes au leadership ni à aucun autre moment.

Ces sentiments étaient aussi partagés par d'autres candidats, dont le ministre des Finances Michael Wilson, qui a déclaré à ce moment-là que le libre-échange bilatéral avec les États-Unis était simpliste et naïf et qu'il ne servirait qu'à réduire notre capacité à rivaliser sur les marchés internationaux.

Le libre-échange influencera considérablement l'avenir du Canada. Le parti conservateur n'a pas fait campagne sur cette question et, par conséquent, le gouvernement fédéral n'a pas le mandat de conclure une entente de l'ampleur de celle qui est envisagée. Nous demandons la tenue d'élections pour laisser tous les Canadiens décider de l'avenir du Canada.

En conclusion, nous vous remercions de nous avoir entendus et vous demandons d'examiner plus tard les observations supplémentaires jointes en annexe. Nous espérons que vous considérerez nos remarques avec soin et que vous communiquerez à la Chambre des communes l'urgence de la tenue d'élections générales sur la question du libre-échange avec les États-Unis. Avec tous les respects des Fédérations du travail de l'Atlantique.

Je crois que les autres présidents voudraient maintenant prendre la parole.

M. Frank Taylor (secrétaire-trésorier, Fédération du travail de Terre-Neuve et du Labrador): J'aime l'Île-du-Prince-Édouard et je suis heureux d'être ici, mais je suis franchement déçu, tout comme beaucoup d'autres Terre-Neuviens et Canadiens, que la Fédération du travail de Terre-Neuve et du Labrador n'ait pas eu l'occasion de présenter son mémoire lors des audiences du comité à Terre-Neuve.

En ce qui concerne l'accord, je suis aussi consterné de voir que les médias ne peuvent entrer dans cette salle aujourd'hui ni dans aucune salle où ont lieu les audiences du comité afin que le public sache exactement ce qui arrive.

[Text]

Mr. Chairman, I have some grave reservations and I am going to go into them at some other time, but let me say that maybe we all should ask ourselves exactly what we are doing here today based on a headline in *The Globe and Mail* this morning, which says Ottawa may reopen the free trade agreement.

• 1435

I think that if I negotiated a collective agreement on behalf of my membership and supposedly supported it, and then said to the membership I will go back to the employer tomorrow or the next day to find out exactly what we were talking about and try to reopen it, then I would be in serious trouble.

So in a lot of cases here we have certainly put the cart before the horse. I know that we are on, as the Americans say, or someone says, the fast track. In our opinion, an issue as important as this should not be on any fast track, and I would suggest through you to the Prime Minister and his government that we get away from this path we are on, whereby we are trying to criss-cross this nation within a couple of weeks to hear a select group of people put forward positions and then report back to our government for another day or so in Parliament so that then we can debate it. That is not the way to go on this issue.

Mr. Tim McCarthy (President, New Brunswick Federation of Labour): I have to reiterate what Frank has said in regard to the hearings. We in the province of New Brunswick, even though we asked to be heard, were not selected in the province of New Brunswick, as were many other groups who are highly interested, as citizens, in the whole question of free trade. We believe also, as a federation in the province of New Brunswick, that they should have been given the opportunity as citizens to appear before this committee, because I hope that we live in a democratic society.

I wish I had been at the hearings yesterday. I heard one member of the committee talk about innovation, and how innovative Mr. Petty is. I work for the company, and have for 20 years, where Mr. Petty is now the chairman and president of the board, and I would like to tell you how Mr. Petty began in business. He began in Témiscamingue, Quebec, in a plant that was shut down and taken over by the workers of that plant. It was subsidized by the federal government with grants, by the municipal government, and by the provincial government. So Mr. Petty got a lot of help from the workers in that province, in that plant, to be where he is today. I do not believe Mr. Petty consulted the workers of the plant in New Brunswick before he took a position on free trade. He did not ask me. I do not think he asked anybody else.

[Translation]

Monsieur le président, j'ai de fortes réserves, que j'exprimerai plus tard. Pour le moment, nous devrions peut-être nous demander ce que nous faisons ici, à en juger par la manchette parue dans le *Globe and Mail* ce matin et annonçant qu'Ottawa renégociera peut-être l'accord de libre-échange.

Je pense que si j'avais négocié une convention collective pour le compte des travailleurs que je représente et que je m'étais déclaré en faveur de cette convention pour ensuite dire à mes membres qu'il me faudrait demander à l'employeur le sens exact des clauses de la convention pour essayer de les modifier, j'aurais de gros problèmes avec mes troupes.

C'est pourquoi je pense que nous avons trop souvent mis la charrue devant les boeufs. Je sais que nous nous trouvons, comme disent les Américains, sur la voie rapide. Mais nous estimons qu'une question aussi importante que celle-ci ne devrait pas être traitée rapidement et je voudrais vous demander de dire au Premier ministre et à son gouvernement qu'il faut abandonner cette façon de faire. Il ne sert à rien de sillonner le pays pendant quelques semaines dans le but d'entendre les opinions émises par certains groupes de personnes, de faire rapport à notre gouvernement pour en parler pendant une journée ou deux devant le Parlement. Ce n'est pas la bonne façon d'aborder cette question.

M. Tim McCarthy (président de la Fédération du travail du Nouveau-Brunswick): Je dois répéter ce que Frank a dit à propos des audiences. Nous, au Nouveau-Brunswick, nous n'avons pas été choisis pour participer à ce débat, comme nous l'avions demandé, ce qui est d'ailleurs le cas de beaucoup d'autres groupes qui s'intéressent fortement, à titre de citoyens, à la question du libre-échange. Nous pensons également, en tant que fédération de la province du Nouveau-Brunswick, qu'ils auraient dû permettre aux citoyens ordinaires de comparaître devant ce comité, parce que j'espère que nous vivons toujours dans une société démocratique.

J'aurais aimé assister à l'audience hier. J'ai entendu un membre du comité qui parlait d'innovation et de la réussite de M. Petty sur ce point. Je travaille depuis plus de 20 ans pour la société dont M. Petty est maintenant président et directeur général, et j'aimerais vous dire comment M. Petty a commencé sa carrière. Il a commencé au Témiscamingue, Québec, dans une usine qui a été fermée et reprise par les travailleurs de l'usine. C'était une usine subventionnée par le gouvernement fédéral, l'administration municipale et le gouvernement provincial. M. Petty doit beaucoup aux travailleurs de cette province, de cette usine. Je ne pense pas que M. Petty ait consulté les travailleurs de l'usine située au Nouveau-Brunswick avant de prendre sa décision sur le libre-échange. Il ne m'en a pas parlé. Je ne pense pas qu'il ait interrogé quelqu'un d'autre.

[Texte]

Mr. John Murphy (Executive Secretary, New Brunswick Federation of Labour): He did not say anything different.

Mr. McCarthy: I will come back to it later maybe, on the question of the textile industry.

You had an appearance by a member from the Edmundston area yesterday in Fredericton, and I would like to refer to what is happening in his case also. He came from the province of Quebec because he was unionized in the province of Quebec. It is harder to organize in the province of New Brunswick, and he came to the province of New Brunswick and brought with him cheap labour and a minimum wage.

Mr. Allmand: That is the shirt company.

Mr. McCarthy: That is the shirt company.

Also, we read in the Halifax papers that for the textile industry in the province of Nova Scotia it will be disaster if free trade becomes reality. But that is not going to happen to the shirt company in New Brunswick, because he will continue to pay the minimum wage. He has no subsidies per se. The only subsidy he has is from the workers he has working for him. So free trade will be good for him. That is what he is saying. But he must remember who is subsidizing him. It is not the government or anybody else; it is the workers of that province.

The Chairman: Mr. MacDonald.

Mr. Jim MacDonald (President, P.E.I. Federation of Labour): Good afternoon. I would like to welcome you—I am sure you have been by the government and other people—to the province of Prince Edward Island. I thank you for this opportunity for the Atlantic federations to present this brief to you today.

• 1440

Without reiterating what Frank Taylor of Newfoundland said, I have some of the same concerns with this agreement on free trade. The details seem to be pretty sparse, and in the labour movement we find that hard to understand, because our collective agreements pretty well have to have the i's dotted and the t's crossed.

In the labour movement's opinion, we face problems in P.E.I. that are the same as some of the other Atlantic provinces. We have a high unemployment rate. The main thing we need in P.E.I. is jobs. P.E.I. is pretty well an agriculture-efficient community. Marketing boards affect the farmers and local food processing companies. We are scared of what would happen to those if we had free trade with the United States.

[Traduction]

M. John Murphy (secrétaire exécutif, Fédération du travail du Nouveau-Brunswick): Il n'a jamais affirmé le contraire.

M. McCarthy: Je reviendrai peut-être sur ce point plus tard, en parlant de l'industrie du textile.

Un représentant de ce secteur provenant de la région d'Edmundston a comparu devant vous hier à Frédéricton, et j'aimerais parler de son cas. Il a quitté la province de Québec parce que les travailleurs étaient syndiqués. Il est plus difficile de regrouper les travailleurs dans la province de Nouveau-Brunswick et il est venu au Nouveau-Brunswick en apportant sa politique de bas salaire et de travail au salaire minimum.

M. Allmand: C'est la compagnie de fabrication de chemises.

M. McCarthy: Oui c'est cela.

Nous lisons également dans les journaux d'Halifax que la conclusion d'un accord de libre-échange serait un désastre pour l'industrie textile de la Nouvelle-Écosse. Mais ce n'est pas ce qui attend la compagnie de fabrication de chemises du Nouveau-Brunswick, parce qu'elle va continuer à payer ses employés au salaire minimum. Il ne reçoit aucune subvention. La seule subvention qu'il reçoit provient des personnes qui travaillent pour la compagnie. De sorte que le libre-échange sera une bonne chose pour elle. C'est ce qu'il dit. Mais il ne faut pas oublier qu'il est malgré tout subventionné. Ce n'est pas le gouvernement ou un organisme qui le subventionne: ce sont les travailleurs de la province.

Le président: Monsieur MacDonald.

M. Jim MacDonald (président de la Fédération du travail de l'I.P.E.): Bonjour. J'aimerais vous souhaiter la bienvenue—comme l'ont d'ailleurs sûrement fait le gouvernement et d'autres groupes—dans la province de l'Île-du-Prince-Édouard. Je vous remercie de donner l'occasion aux fédérations de la région de l'Atlantique de présenter ce mémoire aujourd'hui.

Sans vouloir reprendre ce qu'a déclaré M. Frank Taylor de Terre-Neuve, je dois avouer que je partage une partie de ses craintes à l'égard de l'accord de libre-échange. Nous avons peu de détails sur cet accord et nous, du mouvement syndical, avons du mal à comprendre une telle situation, parce que pour nos conventions collectives, il faut qu'un texte des différentes clauses soit soigneusement rédigé.

Pour les syndiqués, les problèmes de l'Île-du-Prince-Édouard sont à peu près identiques à ceux des autres provinces de l'Atlantique. Nous avons un taux de chômage élevé. La principale chose dont l'Île-du-Prince-Édouard a besoin ce sont des emplois. L'Île-du-Prince-Édouard est pour l'essentiel une communauté agricole. Les commissions de commercialisation prennent des décisions qui affectent les agriculteurs et les

[Text]

We are scared of what will happen to meat plants and dairies, which in P.E.I. do create a number of jobs, many that are better paying. So we are very leery that those jobs would be affected by free trade. Social programs are also a very important part of the income on Prince Edward Island, I do not think we would like to see them affected by free trade.

Those are general comments we have on free trade. The important issue in Prince Edward Island is jobs. We do not want to lose any more. What we do need are more jobs.

Ms Wolfe: I am now going to say something you do not normally hear from somebody from Nova Scotia: I am going to defend Ontario. I take some exception to comments about the fact that people in Ontario have always gotten the best of everything; therefore they are now going to get theirs, and that means we should be supporting free trade. This does not recognize the economic realities of the country. Ontario's industries, and the auto pact in particular, are the engine that drives this country. They produce the wealth and the taxes, which in the past the government has always been in a position to use in social programs, in redressing regional disparities.

Whether or not you agree those things have necessarily been successful, they have at least been tried, and that is certainly something. I take exception to the way these kinds of statements have been made, that somehow or other because it is bad for this region, another regions should be supporting it. I think it either has to be good for all of us, or it is not good for any of us. Our view in the Nova Scotia labour movement is that it is not good for all of us. If we sit down and go through every single industry in this country, you will have winners and losers.

I think there is a much wider issue here than just winners and losers, how many jobs and economics. The whole question is that this deal is of such magnitude and ties us to an economy and a social system really different from ours. If we tie ourselves to that, we have made a fundamental change in the direction we see this country going. To try and sell that to the people of Canada by pitting one region against another just does a total disservice to the argument, whether you are in favour or opposed. Canadians deserve better from the people they have elected.

I have heard this from many people. We have to recognize this deal works either for all of us or none of us. You cannot do it on a regional basis. It either works for everyone in the country or we have to throw it out

[Translation]

compagnies locales de transformation des aliments. Nous craignons pour leur survie au cas où il y aurait un accord de libre-échange avec les États-Unis.

Nous sommes inquiets de ce que l'avenir peut réserver aux usines de traitement de la viande et aux laiteries—on retrouve à l'Île du Prince-Édouard un bon nombre d'emplois, parmi les plus payés. C'est pourquoi nous craignons que ces emplois soient menacés par le libre-échange. Les programmes sociaux constituent également une partie très importante du revenu des habitants de l'Île-du-Prince-Édouard et je ne pense pas que nous aimerions les voir disparaître à cause du libre-échange.

Voici donc les commentaires généraux que nous voulions vous présenter sur la question du libre-échange. Le principal pour nous à l'Île du Prince-Édouard ce sont les emplois. Nous ne voulons pas en perdre d'autres. Ce qu'il nous faut c'est davantage d'emplois.

Mme Wolfe: Je vais vous dire quelque chose qu'une personne de la Nouvelle-Écosse ne dit pas habituellement: je vais défendre l'Ontario. Je ne suis pas d'accord avec les personnes qui disent que l'Ontario a toujours été favorisé; qu'il est donc normal qu'il souffre un peu et que les autres provinces devraient donc être en faveur du libre-échange. Un tel raisonnement ne tient pas compte des réalités économiques de notre pays. Ce sont les industries de l'Ontario et le Pacte de l'automobile en particulier qui sont le moteur de notre pays. Ce sont eux qui produisent la richesse et les impôts que le gouvernement a jusqu'ici utilisés pour mettre sur pied des programmes sociaux destinés à remédier aux disparités régionales.

On peut certes s'interroger sur l'efficacité de ces programmes, mais il faut reconnaître qu'ils ont été créés et que cela est déjà quelque chose. Je ne suis pas d'accord avec ce genre d'affirmations d'après lesquelles parce qu'une certaine chose n'est pas bonne pour une région, les autres régions devraient l'appuyer. Je pense qu'un tel accord est soit à l'avantage de tous ou au détriment de tous. Pour les syndiqués de la Nouvelle-Écosse, cet accord risque de nuire à tout le monde. Si nous examinons les différentes industries du Canada, nous allons constater qu'il y aura des gagnants et des perdants.

Je pense qu'il existe une question plus large que celle des gagnants et des perdants, du nombre d'emplois et des chiffres. L'aspect plus global découle de l'ampleur d'un tel accord qui nous lie à un système économique et social bien différent du nôtre. Accepter cet accord revient à apporter un changement fondamental dans l'avenir de notre pays. Essayer de faire accepter un tel accord partout, à tous les Canadiens, en montant les régions contre les autres me paraît tout à fait contraire au but recherché, que l'on soit pour ou contre cet objectif. Les Canadiens méritent mieux de leurs élus.

C'est ce que beaucoup de gens m'ont dit. Cet accord doit être avantageux pour tous ou pour personne. Il n'est pas possible de le faire sur une base régionale. Cet accord devra avantager toute la population ou il faudra

[Texte]

and we have to look at some other programs, look at some other ways.

• 1445

I think this country and the people in it and the businesses—even though somehow it sometimes seems to me that they have less confidence in themselves than maybe the workers—can do that, and I do not think we should be tying ourselves in such a way that we are losing control over our country. Thank you.

The Chairman: Thank you very much. I think I have whatever Mr. MacDonald has. We have time for four questioners, at least ten minutes, and I will start with Mr. Allmand please.

Mr. Allmand: I want to thank the witnesses for their submission this afternoon. Despite your analysis in your brief that the United States clearly outwitted our government in negotiating this deal, with the result that they came out the clear winner, despite that it seems that the Americans have not given up.

As was mentioned by one of you, if we look at this morning's *Globe and Mail* they are not happy with the provisions, or two or their industries are not happy anyway, with the provisions relating to shipping and automobiles and they want to open up the agreement on those grounds. So one might ask, if they are going to open it up on those grounds we have lots of areas that we are not happy with—agriculture, energy—why is our chief negotiator not saying that we should open it up on some grounds ourselves?

Then we have, on the same page, a report that the office of the U.S. trade representative has identified hundreds of millions of dollars in subsidies and preferential treatment that Canada gives industries and that his office hopes the free trade pact will eliminate. And it goes on:

This report by the office identifies special treatment that would be removed under the free trade deal as well as areas that were not included in the deal but that the United States has identified for future elimination.

And they refer to these areas: Canadian government contracts, cultural industries, farming and the food industry, the footwear industry, data processing and the telecommunications industry.

It seems to me that these two recent moves by the United States are not only against the standstill provision in the agreement, you know, the last clause in the 35-page

[Traduction]

l'abandonner et chercher d'autres solutions, envisager d'autres programmes.

Je pense que notre pays, les Canadiens et le monde des affaires—même si j'ai parfois l'impression qu'ils ont moins confiance en eux que les travailleurs—peuvent y arriver et je ne pense pas que nous devrions accepter de tels liens s'ils nous empêchent de contrôler l'avenir de notre pays. Je vous remercie.

Le président: Je vous remercie beaucoup. Je pense que nous avons tout ce que M. MacDonald a. Nous avons suffisamment de temps pour que quatre personnes posent des questions, au moins dix minutes, et je donnerai la parole à M. Allmand.

M. Allmand: Je désire remercier les témoins pour le mémoire qu'ils ont présenté cet après-midi. Vous avez clairement démontré dans votre mémoire que les États-Unis avaient beaucoup mieux négocié cet accord que notre gouvernement et qu'ils en étaient sortis nettement vainqueurs. Malgré tout ceci, il semble que les Américains n'aient pas abandonné.

Comme l'un d'entre vous l'a mentionné, si nous lisons le *Globe and Mail* de ce matin, on constate que l'Ontario est très critique avec les dispositions—ou du moins deux industries ontariennes le sont—avec les dispositions concernant le transport maritime et l'industrie automobile et ces secteurs veulent renégocier ces clauses de l'accord. On pourrait donc se demander si l'on peut renégocier certaines clauses pourquoi on ne pourrait pas en profiter pour réexaminer certains autres domaines comme l'agriculture et l'énergie, qui n'ont pas été réglés d'après nous de façon satisfaisante. Pourquoi notre négociateur en chef ne parle-t-il pas de renégocier ces autres clauses?

On lit, à la même page, un rapport selon lequel le bureau du représentant commercial des États-Unis a constaté que le gouvernement canadien versait aux industries des millions, des centaines de millions de dollars sous forme de subventions et de traitements préférentiels et que ce bureau espérait que l'accord de libre-échange aurait pour effet de supprimer tous ces versements. L'article poursuit:

Le rapport préparé par ce bureau parle non seulement des traitements préférentiels qui disparaîtraient à la suite de l'adoption de l'accord de libre-échange, mais également des secteurs non visés par cet accord mais dans lesquels tout traitement préférentiel devrait être supprimé par la suite.

Ces secteurs comprennent notamment: les contrats avec le gouvernement canadien, les industries culturelles, l'industrie agricole et l'industrie alimentaire, l'industrie de la chaussure, le traitement des données et les télécommunications.

Il me semble que ces deux dernières manœuvres américaines ne sont pas seulement contraires à la clause du maintien du statu quo prévu dans l'accord, vous savez,

[Text]

agreement says that neither side should do anything to undermine the spirit of the free trade agreement. To me, it is not only against that but it again provides clear evidence that the United States did not really want a level playing field and really did not want a free trade agreement. What they really wanted and what they got was our storehouse of resources and energy and also a dumping ground, as it was said this morning, for their surplus products in the United States.

I want to ask you this: in view of these latest moves that we have just read about today, do you think the January 2 date should be postponed indefinitely until we get a complete legal text that has the consensus behind it of Canadians, in other words with many many changes, and one that is acceptable to all the provinces?

I asked this of a witness this morning. He did not feel free to answer me, but it seems to me that with all these changes and the fact that we do not have the legal text, the fact that Parliament adjourns on December 18 for Christmas and New Year and here we are going to have about a 1,000-page text with God knows what in it and off the Prime Minister will go on January 2 to sign the document does not seem reasonable to me. I would like to have your views on that.

Mr. F. Taylor: Mr. Allmand, let me say that I am fearful these days to pick up the paper or listen to the radio or watch television because I do not know what is coming next. If I may be a little bit capricious, we may have a good industry in this country pretty soon making American flags.

The position I think we should take. . . Our position was that we should have freer trade. But we could never understand why we just went to the United States. I suppose we go back to the St. Patrick's Day summit, or whatever you want to call it.

We should walk away. And I am at a loss to understand why Reisman, when he did walk away. . . I think he had no choice; he was ordered to go back by the politicians. This was always a fear of mine in that somewhere along the way as soon as the politicians took over. . . And we all know that the political process was involved in it from day one. There is no question in my mind, in our mind, that the government wanted a deal at any cost, and, my God, it looks like we got a deal at any cost—or supposedly a deal. We should walk away and tell the Americans that we want no part of it. I agree with you that what the Americans wanted out of this deal they got. They wanted access to our energy, and they got that in no uncertain terms.

[Translation]

la dernière clause de cet accord de 35 pages qui prévoit qu'aucune des deux parties ne peut prendre des mesures qui seraient contraires à l'esprit de l'accord du libre-échange. D'après moi, ces manoeuvres violent clairement cette clause, mais elles démontrent également amplement que les États-Unis n'étaient pas véritablement en faveur de règles uniformes pour tous ni d'un accord de libre-échange. Ce qu'ils voulaient vraiment et ce qu'ils ont obtenu ce sont nos réserves de matières premières et d'énergie ainsi qu'un endroit pour déverser leurs surplus de production, comme cela a été dit ce matin.

Je voudrais vous poser cette question: compte tenu des dernières manoeuvres que nous venons d'apprendre, pensez-vous qu'il conviendrait de remettre *sine die* la date du 2 janvier, tant que nous n'aurons pas un texte d'accord valable et complet qui ait l'accord de tous les Canadiens, en d'autres termes qui serait profondément modifié et qui serait acceptable pour toutes les provinces?

J'ai posé cette question à un témoin ce matin. Il ne se sentait pas libre de me répondre mais il me semble qu'avec toutes ces modifications, combinées au fait que nous n'avons pas encore le texte définitif de l'accord, que le Parlement ajourne ses travaux le 18 décembre pour les Fêtes de fin d'année, et qu'on va avoir un document de plus de 1,000 pages à examiner et le premier ministre voudrait partir le 2 janvier pour signer ce document. Cela ne me semble pas très raisonnable. J'aimerais savoir ce que vous en pensez.

M. F. Taylor: Monsieur Allmand, je dois vous dire que ces jours-ci j'ai peur de prendre le journal, d'écouter la radio ou de regarder la télévision parce que je ne sais pas ce qui va nous arriver. Si vous voulez bien pardonner un peu de fantaisie, je dirais qu'on pourrait faire de bonnes affaires au Canada en fabriquant des drapeaux américains.

La position qu'il conviendrait d'adopter—nous estimons qu'il faudrait libéraliser les échanges commerciaux. Mais nous ne comprenons vraiment pas pourquoi cela se limiterait à nos rapports avec les États-Unis. Il faudrait sans doute revenir au jour où il y a eu le sommet de la Saint-Patrick, ou je ne sais pas exactement comment on l'appelle.

• 1450

Il aurait fallu abandonner la discussion. Et je ne peux comprendre pourquoi M. Reisman quand il est parti. . . Je pense qu'il n'avait pas le choix; ce sont les politiciens qui lui ont ordonné de retourner. J'ai toujours craint qu'à un moment donné ce soit les politiciens qui prennent les choses en main. . . Et nous savons tous maintenant que l'aspect politique était présent dès le premier jour. Je suis certain, comme nous le sommes, que le gouvernement voulait obtenir un accord à n'importe quel prix et mon dieu, c'est bien ce que nous avons eu, un accord à n'importe quel prix ou un soi-disant accord. Il faudrait abandonner les négociations et dire aux Américains que nous n'en voulons plus. Je suis d'accord avec vous sur le fait que les Américains ont obtenu tout ce qu'ils

[Texte]

I will get off the subject for a minute. In Newfoundland we have hydroelectric power at Churchill Falls. There is another province in this country, in this nation of ours, Quebec, that is reaping more benefits from Churchill Falls than Newfoundland has or probably in the foreseeable future ever will. The Government of Newfoundland has been trying for umpteen number of years to recall 800 megawatts of power from Quebec, or they want to put a transmission line through Quebec, use their transmission lines to export our power. That has been denied us. The former Liberal government, of which you were a part of, with all due respect, and the present government have not had the intestinal fortitude—there is another word for that—to become involved in this dispute. We do not even have free trade within our boundaries, but we give another country unlimited access to our energy. We should walk away from the deal, no question about that.

Mr. Allmand: Each time witnesses have raised some of the questions you have raised this morning—for example, you have said that this deal threatens marketing boards, that it threatens social programs, that it threatens the programs of affirmative action, and some have said it threatens environmental laws, standards in agriculture—my friends on the other side say “read the document; where can you find in the document that these things are threatened?” Of course it is not in the document, but it seems clear.

We have had other witnesses, such as the food processors who came here and said that although certain things are not in the document with respect to marketing boards. . . They said that if something is not changed with respect to the marketing boards, they cannot compete with American firms that will sell processed food in Canada, because the American firms have low costs, lower minimum wages, do not have marketing boards. So the pressure starts developing to weaken the marketing boards, or to weaken the social programs so that costs will be lower in Canada, lower minimum wages, user fees for medicare, and so on.

Do you have any examples from your own experience here in Atlantic Canada where that sort of pressure is being applied and where it could become worse with businesses having to cut their costs to compete with American firms in the Canadian market, to get rid of all these things not mentioned in the agreement but which the agreement provides a pressure-cooker system to get rid of them or lower them? Do you have any examples you could give us?

[Traduction]

voulaient. Ils voulaient avoir accès à nos sources énergétiques et c'est bien ce qu'ils ont obtenu.

Je voudrais quitter ce sujet pour une minute. À Terre-Neuve, il y a la centrale hydro-électrique de Churchill Falls. Il y a une autre province dans ce pays, dans notre pays, le Québec qui profite de la centrale de Churchill Falls beaucoup plus que Terre-Neuve ne l'a fait, ou pourra probablement le faire à l'avenir. Cela fait des années que le gouvernement de Terre-Neuve s'efforce de récupérer quelque 800 mégawatts d'électricité du gouvernement du Québec ou qu'il essaie d'avoir une ligne de transmission traversant le Québec, pour pouvoir exporter notre électricité. Tout ceci nous a été refusé. Ni l'ancien gouvernement libéral, dont vous faisiez partie, ni le gouvernement actuel n'ont eu la force intérieure de se mêler de cette question. Nous n'avons même pas de libre-échange à l'intérieur de nos frontières, ce qui ne nous empêche pas d'accorder à un autre pays un accès illimité à notre énergie. Il faudrait abandonner ces négociations, cela ne fait aucun doute.

M. Allmand: Chaque fois que les témoins soulèvent des questions semblables à celles que vous avez posées ce matin—par exemple, vous avez dit que cet accord est une menace pour les offices de commercialisation, une menace pour les programmes sociaux, pour les programmes d'action positive, certains ont parlé de menaces aux lois sur l'environnement, aux normes d'agriculture—mais les députés de l'autre côté répondent «Lisez le document; à quel endroit mentionne-t-on dans ce document que ces secteurs sont menacés?» Bien entendu, on ne trouve pas cela dans le document mais cela est évident.

Il y a eu d'autres témoins, comme ceux du secteur de la transformation des aliments qui sont venus nous dire que bien que le document ne mentionne pas certaines choses concernant les offices de commercialisation. . . Ils ont déclaré que si certaines dispositions concernant les offices de commercialisation n'étaient pas modifiées, ils ne pourraient faire concurrence aux entreprises américaines qui vendraient des aliments transformés au Canada, parce que les entreprises américaines ont des coûts de production peu élevés, des salaires minimums moins élevés et elles ne dépendent pas d'offices de commercialisation. Tout cela fait naître des pressions pour affaiblir les offices de commercialisation, ou pour affaiblir les programmes sociaux de façon à abaisser les coûts de production au Canada, introduire des salaires minimums plus bas, des frais payables par les utilisateurs pour l'assurance-santé et ainsi de suite.

Pourriez-vous nous donner des exemples issus de votre expérience de cette région, le Canada Atlantique, où l'on ressent ce genre de pression et où la situation pourrait s'aggraver, les entreprises devant réduire leurs coûts pour pouvoir faire concurrence avec les entreprises américaines sur le marché canadien, en vue de supprimer toutes les choses non mentionnées dans l'accord, mais que cet accord incite néanmoins à supprimer ou au moins à réduire? Pourriez-vous nous donner certains exemples?

[Text]

Mr. F. Taylor: I do not have any ready examples, but maybe there are three examples I could use to show where the United States is beginning now to pressure us with respect to this deal. I look at the subsidy on wheat; I look at what happened with the two recent GATT rulings in the brewery industry; and the other one of course is with respect to our fish going into United States. Although I do not have any concrete examples of outright pressure on marketing boards, I can certainly see where they have taken this action, and I think they have done that as a scare tactic to say to Canada, if you do not enter into this deal with us, that is what is going to happen down the road.

If we go back a year ago with respect to the Forget commission report, as you are aware there was a recommendation that unemployment insurance—the Americans view that as a subsidy with respect to our inshore fishermen—would be done away with. So I think that was another example whereby pressure was put on because they consider that a subsidy. These are the examples I use.

• 1455

I do not know of any outright pressure on marketing boards. In Newfoundland the only things we have are the Egg Marketing Board and the Milk Marketing Board. I talked to those people. There has not been any outright pressure. But maybe P.E.I. would. . .

Mr. MacDonald: One of the best examples I have heard of is the chicken industry, raising chickens. There is a plant in Nova Scotia that does fowl and chickens for export and for Canadian use as well. If they can raise those chickens in Nova Scotia, of course they have to heat barns and stuff in the winter. They can raise those chickens in the southern United States and down in the right-to-work states, where there are no unions and the labour rates are a lot lower and the temperatures are warmer. So there would be just no way that particular industry could compete against the southern United States. It would be virtually wiped out in Atlantic Canada.

Mr. Allmand: About investment, some people have said with this deal they are going to expand their plants in Canada and they are going to build new plants in Canada and that will bring new jobs. On the other hand, we have had people say why would they build new plants in Canada when, as you pointed out, costs are lower in many American states and they will have total access to the Canadian market? Since the important factor—and that is the way business operates—is the bottom line, if they can make more money in the southern states, or in certain states, and they still can sell into the Canadian market, why should they invest in Canada? Some person gave us the example that Campbell Soups, for example, could

[Translation]

M. F. Taylor: Je n'ai pas d'exemples précis, mais il y a trois cas que je pourrais mentionner qui montrent comment les États-Unis commencent à faire des pressions à l'égard de cet accord. Prenons le cas des subventions aux producteurs de blé; les deux récentes décisions du GATT dans l'industrie des brasseries; et le dernier exemple est bien entendu celui du poisson canadien exporté aux États-Unis. Je ne peux donner des exemples concrets où on aurait appliqué des pressions sur les offices de commercialisation, mais je peux néanmoins constater qu'ils ont pris des actions en ce sens, des mesures en ce sens, et qu'il s'agit d'épouvantails qu'on agit devant le Canada pour lui faire comprendre que s'il ne conclut pas cet accord c'est ce qui l'attend au tournant.

Si nous revenons à l'année dernière au sujet du rapport de la Commission Forget, comme vous le savez sans doute on recommandait l'abandon de l'assurance-chômage—les Américains estimant qu'il y avait là une subvention versée à nos pêcheurs côtiers. C'est pourquoi je pense qu'il s'agit là d'un autre exemple où on utilise des pressions parce qu'ils considèrent qu'il s'agit là d'une subvention. Voici les exemples que je connais.

Je n'ai pas eu connaissance du fait qu'on ait fait directement pression sur les offices de commercialisation. À Terre-Neuve, nous avons seulement un office de commercialisation des oeufs et un office de commercialisation du lait. J'ai parlé à ces personnes. Elles n'ont pas subi de pressions directes. Mais peut-être que dans l'île du Prince-Édouard. . .

M. MacDonald: Un des meilleurs exemples que je connais est celui de l'industrie des poulets. Il y a une usine en Nouvelle-Écosse qui élève des volailles et des poulets pour l'exportation et pour la consommation interne. Pour élever ces poulets en Nouvelle-Écosse, il faut bien entendu chauffer les granges et les autres bâtiments en hiver. Mais dans le sud des États-Unis, il est possible d'élever ces poulets dans des États où il n'y a pas de syndicats, où les salaires sont beaucoup plus faibles et les températures plus élevées. Il est donc tout à fait impossible à cette industrie de faire concurrence à celle qui exercerait ses activités dans le sud des États-Unis. Ce secteur serait donc tout à fait complètement supprimé dans la région de l'Atlantique.

M. Allmand: Au sujet des investissements, il y a des personnes qui ont affirmé qu'avec cet accord elles allaient agrandir leurs usines au Canada, construire de nouvelles usines au Canada ce qui créerait des emplois. Par contre, d'autres personnes se demandent pourquoi voudrait-on construire de nouvelles usines au Canada alors que, vous l'avez mentionné d'ailleurs, les coûts sont moins élevés dans la plupart des États américains et que, de toute façon, ces entreprises auraient accès au marché, Canadien? L'élément essentiel—mais c'est la façon dont les affaires fonctionnent—est la rentabilité, s'ils peuvent faire des profits plus élevés dans les États du sud ou dans certains États tout en vendant leur marchandise sur le

[Texte]

close their Canadian plant and supply the whole Canadian market by running their Chicago plant an extra half day, or at night, and they would not even have to make new investments in Chicago to do that.

Again, do you have any maritime or Atlantic province examples of the type of industry you see disappearing from here because the market here could be supplied from the United States very easily and at cheaper costs?

Mr. MacDonald: I think one of the important things to what you are saying is that now in Canada we have what is called a "branch-plant economy", and I think under free trade what you would have in Canada is a "warehouse economy". There would be no incentive for them to have their main plants in Canada, because the population of the United States, the marketplace, is so great. We have all kinds of industries right in Prince Edward Island. We do not have any examples I can give you right now, but we are scared of things. One of the largest employers in P.E.I. is Cavendish Farms, which employs about 600 people. Of course we grow potatoes here, and they are a manufacturer of frozen food. But we are also scared in that industry.

Mr. Allmand: What does Cavendish Farms do?

Mr. MacDonald: It makes french fries and frozen vegetables. We are scared that with free trade it might be cheaper to ship the raw product to the United States to a big plant where the population is than to manufacture it in P.E.I. and then ship it out in french fries and that sort of thing.

Ms Wolfe: I hope this example is what you are aiming at here. In 1972 the Michelin Tire Corporation began the process of setting up its plants in Nova Scotia. At that time they did that to avoid a 10% tariff that existed on the importation of tires into Canada. As this tariff is eliminated by the free trade agreement, what seems to be the likely scenario is that... The major American tire corporations currently are in Ontario: Firestone and Goodyear—

Mr. Allmand: Firestone closed.

Ms Wolfe: Okay, but the others. They will eventually close most of those plants and move, because they have not put any money into updating the technology or how those plants operate. What they will do is simply close those plants and move their production to Akron. A company like Michelin is put in the position of having to decide whether or not it can continue to remain in Nova Scotia, or whether it should actually close the plants here and go to the United States.

[Traduction]

marché canadien, pourquoi investir au Canada? Certaines personnes nous ont donné l'exemple des soupes Campbell qui pourraient par exemple fermer leur usine canadienne et approvisionner l'ensemble du marché canadien en faisant fonctionner leur usine de Chicago une demi-journée supplémentaire, ou le soir, et sans avoir à faire d'autres investissements à Chicago pour y arriver.

Je vous demande encore si vous connaissez dans les Maritimes ou les provinces Atlantiques des exemples d'un genre d'industrie qui risquerait de disparaître parce que le marché canadien pourrait être approvisionné très facilement et à faible coût par les États-Unis?

M. MacDonald: Je pense que vos commentaires reviennent à dire que ce que nous avons maintenant au Canada est une «économie de succursales», et je pense qu'avec l'accord de libre-échange on aurait au Canada «une économie d'entrepôt». Rien ne pousserait les entreprises américaines à avoir leur principale usine au Canada, parce que la population américaine et son marché sont tellement plus importantes. Il y a toutes sortes d'industries dans l'île du Prince-Édouard. Je ne peux pas vous donner d'exemples immédiatement mais nous sommes craintifs. Un des plus gros employeurs dans l'Î du P.-É. est la Ferme Cavendish qui emploie 600 personnes environ. Bien entendu, nous faisons de la pomme de terre et ils fabriquent également des aliments surgelés. Mais nous craignons également pour cette industrie.

M. Allmand: Que fait la Cavendish Farms?

M. MacDonald: Elle fabrique des frites et des légumes surgelés. Nous craignons qu'avec le libre-échange, il soit plus rentable d'envoyer la matière première aux États-Unis dans une grosse usine plutôt que de transformer ces matières premières dans l'île du Prince-Édouard et d'ensuite renvoyer les aliments transformés, les frites et ainsi de suite.

Mme Wolfe: J'espère que l'exemple que je m'approprie à vous donner vous satisfera. En 1972, la société Michelin a commencé l'installation de ses usines en Nouvelle-Écosse. À l'époque, elle avait pris cette décision pour éviter des droits de douane de 10 p. 100 qui s'appliquaient à l'importation de pneumatiques au Canada. L'accord de libre-échange aura pour effet de supprimer ces droits et donc l'évolution probable est la suivante... Les principaux fabricants américains de pneus en Ontario: Firestone et Goodyear...

M. Allmand: Firestone est fermée.

Mme Wolfe: D'accord, mais les autres. Ils vont finalement fermer la plupart de ces usines et les déplacer, parce qu'ils n'ont pas investi dans les nouvelles technologies ou les nouveaux procédés de fabrication. Ils vont tout simplement fermer ces usines et transférer leur production à Akron. Une compagnie comme Michelin se trouve donc dans une situation où elle doit décider si elle va continuer ses opérations en Nouvelle-Écosse ou si elle devrait fermer les usines qu'elle y a et transférer ses activités aux États-Unis.

[Text]

[Translation]

• 1500

What you end up with is the possibility of workers in one country being pitted against workers in another country. Obviously with a corporation like Michelin it is very difficult. This is simply a projection of the sort I hope you were looking for.

Mr. Allmand: It is a good example. Thank you.

Mr. Reimer: I wonder if I might start on page 6 of your brief. With regard to the fourth point that you make on page 6, there are about five or six starred items. The fourth point you make is an open market for an investment in Canada. Are you aware that the present investment policies are all grandfathered in this agreement?

Mr. J. Murphy: All current investment policies and rules are grandfathered. Do you mean they will still apply under a free trade agreement once it is formally signed and implemented?

Mr. Reimer: Let me read to you the paragraph at the top of page 10 of the trade agreement:

The parties agree that all existing laws, regulations, and published policies and practices not in conformity with any of the obligations described above shall be grandfathered.

I just wondered if you were aware of that.

Mr. J. Murphy: Then you can go on and perhaps explain what the rest of that information on the particular page you are reading from means in terms of certain types of investments in this country. Perhaps you could also tell us what it means in terms of the present body that replaced the Foreign Investment Review Agency.

Mr. Reimer: I think we have heard also from other testimony that at least two-thirds of our business would still be subject to review.

On page 4 of your brief you mentioned that unions, farm organizations, women's groups, businessmen, and others have all found the trade agreement seriously lacking. I would like to set the record straight. Are you not aware of a widely distributed story reported by the Canadian press regarding our hearings in Montreal on Monday? I am quoting from the *The Toronto Star*, Tuesday, December 1, where it reads:

Gerard Docquier, national director of the United Steelworkers of America, acknowledged under questioning that a steelworkers local in Sault Ste. Marie favours free trade.

Are you aware of that, sir?

Mr. McCarthy: We read that.

Mr. Reimer: Are you aware that farm organizations, such as Canadian cattlemen, pork producers and the meat council, as well as women such as Katie Macmillan, writing for the Advisory Council on the Status of Women, and Dorothy Dobbie in Winnipeg have told this

Tout cela risque en fin de compte de faire s'affronter les travailleurs de ces deux pays. Évidemment, avec une société comme Michelin, cela est très difficile. J'espère que c'est bien là le genre de cas hypothétique qui vous intéresse.

M. Allmand: C'est un bon exemple. Merci.

M. Reimer: J'aimerais commencer à la page 6 de votre mémoire. Pour ce qui est du quatrième commentaire formulé à la page 6, il y a cinq ou six astérisques. Le quatrième argument avancé est celui d'un marché libre pour les investissements au Canada. Êtes-vous au courant du fait que le présent accord prévoit le maintien de toutes les politiques actuelles en matière d'investissements?

M. J. Murphy: Toutes les politiques et règles en matière d'investissements sont maintenues. Voulez-vous dire qu'elles s'appliqueraient encore après la signature et l'entrée en vigueur d'un accord de libre-échange?

M. Reimer: Je voudrais vous lire le paragraphe qui se trouve en haut de la page 10 de l'accord de libre-échange:

Les Parties sont convenues de maintenir toutes leurs lois et tous leurs règlements existants ainsi que toutes leurs politiques et pratiques qui ne sont pas conformes à l'une ou l'autre des obligations décrites ci-avant.

Je me demandais si vous connaissiez cette disposition.

M. J. Murphy: Vous pourriez peut-être alors m'expliquer ce que le reste de la page que vous avez lue veut dire pour certains genres d'investissements dans ce pays. Vous pourriez peut-être nous dire également quelles pourraient être les conséquences de ces passages sur la question de l'organisme qui doit remplacer l'agence d'examen des investissements étrangers.

M. Reimer: Je pense que d'autres témoins nous ont également déclaré qu'au moins deux tiers de nos affaires seraient soumises à cet examen.

À la page 4 de votre mémoire, vous avez mentionné que les syndicats, les associations d'agriculteurs, de femmes, d'hommes d'affaires et d'autres estiment tous que l'accord de libre-échange comporte de graves lacunes. J'aimerais rétablir ces faits. Êtes-vous au courant d'une nouvelle rapportée par la Presse canadienne au sujet des audiences que nous avons tenues à Montréal lundi? Je cite le *Toronto Star* du mardi 1^{er} décembre:

Gerard Docquier, le directeur national de United Steelworkers of America, a reconnu lors d'une entrevue qu'une section des travailleurs de l'acier de Sault Ste-Marie étaient en faveur du libre-échange.

Êtes-vous au courant de ce fait, monsieur?

M. McCarthy: Nous avons lu cela.

M. Reimer: Êtes-vous au courant du fait que des associations d'agriculteurs, comme les éleveurs du Canada, les producteurs de porcs et le Conseil de la viande, ainsi que des femmes comme M^{me} Katie Macmillan, écrivant pour le Conseil consultatif sur le

[Texte]

committee that they see substantial benefits in this trade agreement? Many small businessmen and individuals have also said the same thing.

Mr. J. Murphy: I guess the answer then is an election. Based on the suggestions you are making, the country seems to be quite divided on this issue.

Mr. Reimer: [*Inaudible—Éditeur*]. . . as we travel across the country we are hearing from all of these different organizations, individuals, and groups representing many, many small Canadian businessmen.

• 1510

Ms Wolfe: Yes, we are aware of it. We are also aware that not everybody in this country who wanted a chance to appear before this committee has been here. In fact, the people who are before this committee have been invited. So without meaning to impinge on the integrity of the committee in any way, I would suspect that. . . I would be surprised, let me put it that way, if the majority of the presenters did not come out in favour of the free trade deal. I do not mean that in any derogatory way; I mean it in a purely political sense.

The Chairman: I think to keep the record straight I should tell you that of all the time slots, 50% have been chosen by the opposition parties and 50% by the government party. That is all.

Mr. McCarthy: Mr. Chairman, if I could just make one point on the question of Gerard Docquier, I think what the committee was trying to do was to tell Gerard Docquier that not all steelworkers were in favour of the policy of free trade. That is all we were doing, just making a point on that.

Mr. Reimer: I would like to return to your brief. On page 5 of your brief you referred to, and I quote:

a continental energy policy giving them. . . the Americans, free access, even in times of shortages, to Canada's invaluable energy resources.

When we were in Alberta, Profession Wilkinson told us that the Canadian provinces still own their resources. As we have within our BNA Act, Canadian provinces can still decide whether to develop these resources or not to develop them, to sell them or not to sell them. Are you also aware that all existing policies, such as the Petroleum Monitoring Act, are grandfathered and that we have every right through the provinces or federal regulations, whichever jurisdiction it involves, to adopt any environmental, any health, any labour standards that we wish? They are 100% in Canadian control. Are you aware of that?

[Traduction]

statut de la femme, et Dorothy Dobbie de Winnipeg ont déclaré à ce Comité que l'accord de libre-échange offrait des avantages importants? De nombreux citoyens et hommes d'affaires nous ont déclaré la même chose.

M. J. Murphy: Je pense qu'il faudra passer par une élection. D'après vos suggestions, il semble que notre pays soit divisé sur cette question.

M. Reimer: [*Inaudible—Éditeur*]. . . au cours de nos déplacements, nous entendons les opinions qu'émettent toutes ces associations différentes, des individus, et des groupes qui représentent de nombreuses petites entreprises canadiennes.

Mme Wolfe: Oui, nous connaissons ces faits. Nous savons également que toutes les personnes qui voulaient présenter leurs observations à ce Comité n'ont pas pu le faire. En fait, les personnes qui comparaissent devant vous ont été invitées à le faire. De sorte que, sans vouloir mettre en doute l'intégrité des membres du Comité, j'aurais tendance à penser que. . . Je serais fort surprise si la majorité des témoins n'était pas dans l'ensemble en faveur de l'accord de libre-échange. Je ne veux pas être critique sur ce point; je pense tout simplement à l'aspect politique de la question.

Le président: J'aimerais simplement rétablir les faits en précisant que pour ce qui est des participations, 50 p. 100 des invitations ont été faites par les partis d'opposition et 50 p. 100 par le parti du gouvernement. Voilà tout.

M. McCarthy: Monsieur le président, je voudrais faire une remarque sur les déclarations de Gérard Docquier. Je pense que le Comité voulait uniquement faire savoir à Gerard Docquier qu'il y avait des travailleurs de l'acier qui n'étaient pas favorables à l'accord de libre-échange. Nous voulions uniquement formuler cette remarque.

M. Reimer: J'aimerais revenir à votre mémoire. A la page 5 de votre mémoire vous mentionnez, et je cite:

une politique énergétique continentale qui donnerait. . . aux Américains un libre accès, même en temps de pénurie, aux ressources énergétiques canadiennes.

Lorsque nous étions en Alberta, le professeur Wilkinson nous a déclaré que les provinces canadiennes étaient toujours propriétaires de leurs ressources. Dans le cadre de l'AANB, les provinces canadiennes décident si elles désirent développer ces ressources ou les vendre. Êtes-vous également au courant du fait que toutes les politiques en vigueur, comme la Loi sur le contrôle des sociétés pétrolières, sont maintenues et que nous avons le droit d'adopter n'importe quelle norme dans le domaine de l'environnement, de la santé et du travail, par le biais de règlements provinciaux ou fédéraux, selon le domaine de compétence conservé? Ces sujets relèvent à 100 p. 100 de la compétence canadienne. Êtes-vous au courant de ce fait?

[Text]

Mr. J. Murphy: Again, what you are implying then is that if down the road for some reason we decided there was a crunch with respect to oil or natural gas, then at that point in time we can tell the Americans that, after all, that is our resource. It came from our lands, not yours, and we do not have to give you at this point in time or continue to give you on a reduced basis in proportion to what you obtained from us before.

Mr. Reimer: No, I come to that point in a moment, Mr. Murphy. But I guess what I am answering first are the points being made that we are giving them free access. All right? But let us remember something. The Petroleum Monitoring Act stays, the right to develop or not to develop stays. The right of ownership stays with the provinces and with the federal government and with the Territories. The right to make any environmental, any health, any labour standards, they stay with either the province or the federal government in their jurisdictions. All of those continue. I guess that is what I am asking. Are you aware of that when you make a statement that we are giving them free access?

Mr. J. Murphy: Yes. But again you made reference to the western provinces, and their objective is to sell that resource as quickly as possible. Part of the point that we are making is that control over the development of that resource and control over it with respect to other provinces like this province, P.E.I., that has a requirement for the energy resource—for example, electricity—it is going to be negatively impacted upon by the manner in which that agreement is worded now.

Mr. Reimer: But the decision to develop or not to develop is still with the provinces. Is that correct?

Mr. J. Murphy: Right.

• 1515

Mr. Reimer: Are you also aware that Canada has already, in oil energy sharing obligations, made the commitment to share in times of international crisis or need, and that was decided in 1974?

Mr. J. Murphy: With the exception that it is my understanding that this commitment goes beyond the earlier commitment you are referring to.

Mr. Reimer: Well, we could get into a debate on this. This agreement simply says that we will share, and it upholds the 1974 agreement. That is what it does. The rest remains with our decision-making.

You state in your brief on page 17, in the top paragraph:

Free trade will adversely impact on our economy in other ways, too. Where high tariffs resulted in the establishment of U.S. branch plants in the Atlantic

[Translation]

M. J. Murphy: Vous semblez laisser entendre que si à l'avenir nous décidions qu'il y avait un problème à l'égard du gaz naturel ou du pétrole, nous pourrions dire aux Américains qu'il s'agit là après tout de nos ressources. Que ces ressources viennent de nos terres et non des leurs et que nous n'avons pas à leur donner des garanties sur les quantités que nous sommes disposés à leur vendre.

M. Reimer: Non, je reviendrai sur cet argument dans un moment, monsieur Murphy. Mais je voulais commenter tout d'abord les affirmations selon lesquelles nous donnons aux Américains un accès tout à fait libre à nos ressources. C'est bien ça? Mais rappelons certains faits. La Loi sur le contrôle des sociétés pétrolières demeure en vigueur, le droit de développer ces ressources ou non demeure également. Le droit de propriété appartient toujours aux provinces, au gouvernement fédéral et aux territoires. Le droit d'adopter des normes en matière d'environnement, de santé et de travail appartient toujours soit aux provinces ou au gouvernement fédéral, selon leur domaine de compétence. Tous ces pouvoirs sont conservés. C'est la remarque que je voulais faire. Tenez-vous compte de ces faits lorsque vous affirmez que nous leur donnons plein accès à nos ressources?

M. J. Murphy: Oui. Mais là encore, vous parlez des provinces de l'Ouest qui ont pour objectif de vendre leurs ressources aussi rapidement que possible. Notre observation porte en partie sur le fait que le contrôle de l'exploitation d'une ressource et le contrôle sur cette ressource par rapport aux autres provinces, comme cette province, l'Île-du-Prince-Édouard, qui a des besoins en ressources énergétiques—par exemple en électricité—ce contrôle donc va être affecté de façon négative par la façon dont l'accord est rédigé actuellement.

M. Reimer: Mais la décision d'exploiter ou de ne pas exploiter ces ressources appartient toujours aux provinces. N'est-ce pas?

M. J. Murphy: C'est exact.

M. Reimer: Savez-vous que le Canada a déjà pris un engagement prévoyant le partage de ses ressources pétrolières en cas de crise ou de pénurie internationale, et que cette entente a été adoptée en 1974?

M. J. Murphy: Peut-être, mais à mon sens, l'entente actuelle va plus loin que l'entente antérieure à laquelle vous faites allusion.

M. Reimer: On pourrait ouvrir un débat sur le sujet. L'accord prévoit simplement le partage de nos ressources et maintient l'entente conclue en 1974. C'est tout. Le reste est laissé à notre discrétion.

Je cite le paragraphe placé au haut de la page 17 de votre mémoire:

Le libre-échange aura d'autres effets nocifs sur notre économie. Les usines américaines qui se sont installées dans les provinces de l'Atlantique en raison du

[Texte]

Provinces, we will see a greater tendency on their part to move back to the United States.

You go on:

Increased foreign ownership and control of the region's economy will lead to reduced opportunities for local investors and no real growth in job opportunities.

I am sorry, I said page 17; I am referring to page 14. In the second sentence of that paragraph you point out:

We will see a greater tendency on their part to move back to the United States.

So you seem to be expressing a concern that American companies will leave the Maritimes in that sentence. Then in the next sentence, the third sentence, you seem to be expressing concern that U.S. companies will come back to the Maritimes. So I am confused. I do not understand. Do you want the American investors to come into the Maritimes, or do you want them to leave?

Mr. J. Murphy: I do not follow you. What we are saying in that particular paragraph is that there is a strong possibility under this trade agreement, if it is finalized, that when we get to some of these difficult times. . .

I could use an example, because it is happening right here in Canada and it is impacting in an adverse way upon Atlantic Canada, New Brunswick in particular. When we had the slump in the economy several years ago and the slump, for example, in the housing industry, we had in New Brunswick a very viable industry, Fibreglass Canada, which had just recently set up, was unionized, and was paying good rates of pay to its workers. They made a conscious decision at that time to consolidate because of the pressures of the marketplace, and on a split vote they decided to close out a new manufacturing facility and to increase the capacity of an older facility in central Canada at our expense, despite the fact that the new facility had been strongly and heavily funded by the federal government both in direct grants and in training grants.

We are saying there is the same potential for that happening in this new deal that is being proposed. Down the road, when the consolidation exercise begins, there is a strong possibility that corporate decisions will be made to do the production from the U.S. side of the border, because, after all, there will be no restrictions on them getting their produce back here into Canada.

Likewise, there were no restrictions on Fibreglass Canada continuing to supply, as it still does today, the Atlantic Canadian market for fibreglass insulation products.

Mr. Reimer: So what you are saying is that you want more U.S. investment at the moment.

[Traduction]

montant élevé des tarifs auront tendance à retourner aux États-Unis.

Et vous poursuivez:

La plus grande mainmise des entreprises étrangères sur l'économie de la région réduira les possibilités d'investissement local, sans augmentation réelle des débouchés pour les salariés.

Excusez-moi, j'ai mentionné la page 17, alors qu'il s'agit de la page 14. Dans la deuxième phrase de ce paragraphe, vous déclarez:

Les usines américaines auront tendance à retourner aux États-Unis.

Dans cette phrase, vous semblez donc craindre que les entreprises américaines quittent les Maritimes. Dans la phrase suivante, la troisième, vous semblez redouter que les sociétés américaines envahissent les Maritimes. Je ne comprends pas. Souhaitez-vous que les investisseurs américains viennent faire des affaires dans les Maritimes ou préférez-vous les voir s'en aller?

M. J. Murphy: J'ai du mal à suivre votre raisonnement. Ce que nous voulons dire dans ce paragraphe, c'est qu'il est fort possible qu'après signature de l'accord de libre-échange, s'il finit par être signé, nous risquons, si nous devons traverser une période difficile. . .

Je vais prendre comme exemple un cas qui concerne le Canada et qui a des conséquences négatives sur la région de l'Atlantique, en particulier le Nouveau-Brunswick. Lorsque l'économie canadienne a connu, il y a quelques années, un ralentissement qui a marqué, entre autres, l'industrie de la construction, nous avions, au Nouveau-Brunswick, une entreprise très rentable, Fibreglass Canada, nouvellement installée, dont le personnel était syndiqué et bien rémunéré. Le conseil d'administration de cette entreprise a décidé de regrouper ses usines de production pour faire face aux pressions du marché et, lors d'un vote partagé, a résolu de fermer une installation de fabrication nouvelle et d'accroître la capacité d'installations plus anciennes dans le centre du Canada, au détriment des employés du Nouveau-Brunswick dont la nouvelle usine avait pourtant reçu du gouvernement fédéral d'importantes subventions directes et d'autres subventions de formation.

D'après nous, l'accord qui nous est proposé risque d'avoir les mêmes conséquences. Une fois que les sociétés auront commencé à regrouper leurs unités de production, leurs dirigeants décideront d'effectuer la production aux États-Unis, étant donné que rien ne les empêchera d'exporter leurs produits au Canada.

Dans l'exemple que j'ai cité, rien n'empêchait Fibreglass Canada de continuer à livrer, comme elle le fait encore aujourd'hui, des matériaux isolants en fibre de verre dans les provinces de l'Atlantique.

M. Reimer: Vous souhaitez donc, pour le moment, un accroissement des investissements américains.

[Text]

Mr. J. Murphy: I think the people of Atlantic Canada have always supported investment, but investment controlled by a strong provincial government—that has been lacking—or investment controlled by a strong central government.

Mr. Langdon: You have just been treated to an interesting example of what has often happened as this debate has taken place. Mr. Reimer referred to a paper by Mr. Wilkinson, implying that this paper somehow supported the government side. Let me quote to you from the actual presentation Mr. Wilkinson made. He starts by saying:

A number of the so-called facts regarding this bilateral agreement that have been presented to the public by advocates of it are misleading. This is true at the federal level, and for the province of Alberta, where I reside. When these "facts" are corrected, it becomes clear that the potential costs of this agreement are much greater, relative to the benefits, than we have been given to believe by our politicians in Ottawa and several of the provinces. We could be placing ourselves on an irreversible path towards future political integration with the U.S. Canadians need to be made aware of this possibility and have the opportunity to reject it via a federal election.

• 1520

So he was precisely taking your position in the actual document and the presentation he made to our committee.

On energy questions, let me quote to you again, just to demonstrate the problems we have run into in misrepresentation on this committee. It is from the actual brief from the Small Explorers and Producers Association of Canada, which came before us as a witness invited by the government and told us this:

The energy arrangements are not balanced. Canada has made concessions and suffered adverse trade rulings. For these concessions and granting non-discriminatory access to our energy supplies, we did not obtain the right to compete in the United States market on the same basis as the United States producer.

On another point that was made about investments and the suggestion that somehow nothing had changed in investments, I quote to you from a briefing paper prepared for Secretary Baker and Ambassador Yeutter in the United States, in which they talk about investment:

... by accepting after a phase-in period a size-of-firm threshold of \$150 million in constant Canadian dollars... i.e., that will go up with the rate of inflation. To reduce the universe of firms to be screened on

[Translation]

M. J. Murphy: Je crois que les Canadiens de la région de l'Atlantique ont toujours encouragé les investissements, à condition qu'ils soient régis par un gouvernement provincial fort, qui a fait défaut jusqu'à présent, ou par un gouvernement central influent.

M. Langdon: Nous venons d'avoir une intéressante illustration de ce qui s'est souvent produit au cours du présent débat. M. Reimer a fait allusion à un document présenté par M. Wilkinson, suggérant que ce mémoire appuyait le point de vue du gouvernement. Permettez-moi de citer le mémoire de M. Wilkinson. Cela commence comme ceci:

Certaines informations concernant l'accord bilatéral, qui ont été présentées au public par des partisans du libre-échange, sont trompeuses. Cela s'est produit au niveau fédéral et dans la province de l'Alberta, où je réside. Après correction de ces «données», il est clair que l'accord risque d'avoir beaucoup plus de conséquences négatives qu'avantages, contrairement à ce que prétendent les hommes politiques d'Ottawa et de plusieurs provinces. L'accord risque de nous condamner irrémédiablement à l'intégration politique avec les États-Unis. Il faut que les Canadiens soient mis au courant de ce risque et qu'on leur donne la possibilité d'y remédier en convoquant des élections fédérales.

Il avançait donc le même point de vue que vous dans son mémoire et dans l'exposé qu'il a présenté au Comité.

Mais permettez-moi de citer à nouveau un document portant sur les questions de l'énergie, simplement pour illustrer le genre de distorsion dont nous sommes témoins au sein du présent Comité. Je cite textuellement l'exposé présenté par la Small Explorers and Producers Association of Canada qui a témoigné devant nous, sur l'invitation du gouvernement.

L'entente est mal équilibrée dans le secteur énergétique. Le Canada a été victime de mesures compensatoires alors qu'il a fait des concessions. En échange de ces concessions et d'un accès non discriminatoire à nos réserves énergétiques, nous n'avons pas obtenu le droit d'offrir nos produits sur le marché américain aux mêmes conditions que les producteurs des États-Unis.

Au sujet d'une remarque suggérant que rien n'avait été fait au niveau des investissements, je cite maintenant un mémoire préparé par le secrétaire Baker et l'ambassadeur Yeutter aux États-Unis, dans lequel il est question des investissements:

... en acceptant, après une période de transition, d'imposer un seuil de 150 millions de dollars canadiens constants... c'est-à-dire un seuil variant en fonction du taux d'inflation. De cette manière, les règles actuelles

[Texte]

direct acquisition or sale from \$750,000 under present rules to only the 500 largest firms in Canada.

So it is a massive decrease.

We heard the representative of the Prince Edward Island government indicate to us that this would leave not a single firm in Prince Edward Island subject to review if there were a take-over attempt by a United States company. That is the reality. Those are the facts that have been put out by people who have made presentations to us.

You talk about communities that are going to be shut down, going to be hurt, as part of this trade deal. I have a community like that in my constituency. It will likely see the major employer, a chemical company, shut down because of the trade deal. Are there examples you can point to in your various jurisdictions, the four provinces of Atlantic Canada, where you could see this kind of actual damage, so comprehensive to a community that it amounts to a destruction of that community itself?

Mr. F. Taylor: We have some overall fears. In Newfoundland we have a very limited agricultural industry. We have a lot of things going against us in that regard in that industry: the long distance from the market, the cost of importing feed, the short growing season. With a free trade deal, we feel there are communities that will be wiped out with respect to our agricultural industry, particularly on the west coast of the province. There is no way in the world we could possibly compete. In the chicken-producing and hog-producing industries, we have some grave fears, but probably our gravest fear is with respect to the fishing industry.

• 1525

Mr. Langdon, I do not know if anyone is going to clarify this, but one of the gravest concerns we have is there has been no definition put on the word "subsidy". If it were not for subsidies... I think the whole Atlantic region is more dependent on government; there is government everywhere we turn. If you look at the number of jobs in the private sector and in the public sector and the amount of money that is generated in this country with respect to... The money that comes from Ottawa is phenomenal.

If there was a free trade agreement and the definition of subsidy was that there could not be any federal-provincial-municipal money put into industry, for all intents and purposes one of the largest companies in Newfoundland today, Fishery Products International, would not be. We fear that with a free trade agreement there are real possibilities with respect to Fishery Products and National Sea Products that they can set up plants in the United States.

I have raised this issue with the Premier of Newfoundland, particularly with respect to raw fish. He sees some difficulty with it. I do not know what he worked out with the Prime Minister last week but

[Traduction]

d'examen des acquisitions ou ventes directes de plus de 750,000\$ s'appliqueraient seulement aux 500 plus grandes entreprises du Canada.

La différence est énorme.

Un représentant du gouvernement de l'Île-du-Prince-Édouard a signalé que les règles d'examen ne s'appliqueraient à aucune entreprise de l'Île-du-Prince-Édouard en cas de tentative de prise de contrôle par une société américaine. Voilà la réalité. Voilà les faits que nous ont présentés les témoins dans leurs témoignages.

Vous parlez des villes qui vont être touchées et qui vont devoir cesser leurs activités, suite à la signature de l'accord de libre-échange. Le cas se présente dans la circonscription. Il est probable qu'un important employeur, une usine chimique, devra fermer ses portes à cause du libre-échange. Connaissez-vous, dans vos diverses juridictions, les quatre provinces de l'Atlantique, de tels exemples qui risquent de mal tourner et d'entraîner la perte de certaines localités?

M. F. Taylor: Nous avons certaines craintes. À Terre-Neuve, notre agriculture est très limitée. Il y a beaucoup d'éléments qui jouent contre nous: l'éloignement du marché, le coût d'importation des aliments, la courte saison agricole. Nous craignons que l'accord de libre-échange entraîne la disparition de l'industrie agricole dans certaines localités, en particulier sur la côte ouest de la province. Il nous est absolument impossible d'être concurrentiels. Nous avons de grandes inquiétudes pour les éleveurs de poulet et de porc, mais c'est probablement pour l'industrie de la pêche que nos inquiétudes sont les plus vives.

Il n'existe aucune définition du terme «subvention»; cela nous inquiète beaucoup et je ne sais pas, monsieur Langdon, si l'on va remédier à cette lacune. Si nous n'avions pas de subventions... c'est vrai que toute la région de l'Atlantique est plus tributaire que les autres du gouvernement; le gouvernement est omniprésent. Il suffit de prendre en compte le nombre d'emplois offerts par le secteur public et par le secteur privé, ainsi que l'argent produit au Canada... Il y a des sommes d'argent considérables qui proviennent d'Ottawa.

Si le Canada signe une entente de libre-échange et si la définition de subvention est telle que les investissements fédéraux-provinciaux-municipaux dans l'industrie seraient interdits, une des plus grandes entreprises actuelles de Terre-Neuve, la Fishery Products International devrait fermer ses portes. Nous craignons que l'entente de libre-échange amène la Fishery Products et la National Sea Products à s'installer aux États-Unis.

J'ai posé cette question au premier ministre de Terre-Neuve et en prenant tout particulièrement le cas des usines de conditionnement du poisson cru. Le cas de ce secteur semble le préoccuper quelque peu. Je ne sais pas

[Text]

apparently some of his fears, he says, have been laid to rest. I am not so sure about that. But we see some serious consequences. If some of those plants were to close, there is no doubt that several communities in Newfoundland that depend on the fishing industry, and I will not name them, could be in serious trouble.

Mr. Langdon: Just before getting some comment from other areas, I wanted to quote to you an assessment of the trade agreement by Mcleod, Young, Weir, a very neutral party, which indicates, and I will quote from it precisely. They are talking about the subsidies area and the failure to make progress there.

This means that the U.S. is still free to view any and all Canadian subsidies as unfair and subject to countervail. Canadian social programs, provincial local development schemes, government aid to resource sectors, R and D grants, etc., may still be viewed as subsidies and therefore countervail can be taken against them.

Did some of the other presidents have comments?

Mr. McCarthy: In the province of New Brunswick, Mr. Langdon, I can see one company that will be completely wiped out by free trade—they have admitted that themselves—and that is Ganong's Chocolates in St. Stephen. That is a plant that employs roughly 300 people. It is a family-owned business that has been in operation for approximately 80 years. They have stated publicly that under a free trade agreement they could not exist. That and another small industry are the only two viable industries at the present time in that part of the province. It would be a disaster for those people down there if those industries were to close.

Mr. Langdon: Nova Scotia and P.E.I.

Ms Wolfe: Any community, and there are a number of them, that is based on a single industry and is in those sensitive industry areas runs the risk of having a major economic problem facing them, such as Sydney and Pictou. Certainly Sydney is facing some problems, but particularly Pictou. On that basis I would say it is not going to be which one but it is going to be where are they. Certainly if there was any move to any loss of the 6,000 jobs in the fish processing industry in the province of Nova Scotia, there would be any number of small communities facing a major economic dislocation.

• 1530

Mr. MacDonald: Mr. Langdon, as I mentioned earlier, Prince Edward Island being agricultural and fishing, I think we have some concerns. We have a couple of large dairies. We have some concerns that under free trade

[Translation]

ce qu'il a mis au point avec le premier ministre la semaine dernière, mais, d'après lui, il est maintenant rassuré. Je n'en suis pas si certain. Nous prévoyons certaines conséquences graves. Si certaines de ces usines devaient cesser leurs activités, il est évident que plusieurs localités de Terre-Neuve que je ne nommerai pas, dont l'économie repose sur la pêche, se trouveraient dans une situation difficile.

M. Langdon: J'aimerais, avant d'entendre d'autres commentaires, citer une analyse de l'accord de libre-échange effectuée par Mcleod, Young, Weir, des observateurs extrêmement impartiaux, que je citerai textuellement. Il s'agit de la question des subventions et de l'échec des négociations à ce sujet.

Cela signifie que les Américains peuvent très bien considérer que toutes les subventions canadiennes sont inéquitables et donnent lieu à l'imposition de droits compensatoires. Les programmes sociaux, les initiatives de développement provincial et local, les aides gouvernementales aux secteurs des ressources, les subventions de R&D, etc., pourront être considérés comme des subventions et donner lieu à des mesures compensatoires.

D'autres présidents ont-ils des commentaires à formuler?

M. McCarthy: Au Nouveau-Brunswick, monsieur Langdon, je connais une entreprise qui serait entièrement condamnée à disparaître, la direction l'a admis elle-même. Il s'agit du chocolatier Ganong de St. Stephen. L'usine Ganong emploie environ 300 personnes. Il s'agit d'une entreprise familiale en activité depuis environ 80 ans. La direction a déclaré publiquement que l'usine ne pourrait pas survivre à un accord de libre-échange. En ce moment, les deux seules industries rentables de cette partie de la province sont ce fabricant de chocolat et une autre petite industrie. La fermeture de ces deux usines serait une catastrophe pour les habitants de cette région.

M. Langdon: En Nouvelle-Écosse et à l'Île-du-Prince-Édouard.

Mme Wolfe: Toute localité dont l'économie repose sur une seule industrie appartenant au secteur vulnérable, risque d'être confrontée à des difficultés économiques graves. C'est le cas de Sydney et de Pictou. Sydney risque de connaître certaines difficultés, mais Pictou est particulièrement menacée. Dans ces circonstances, l'important n'est pas le type des industries qui seront touchées, mais l'endroit où elles se trouvent. Il est certain que, si les 6,000 emplois de l'industrie de conditionnement des produits de la pêche de la province de la Nouvelle-Écosse sont touchés, certaines petites localités iront droit à la catastrophe économique.

M. MacDonald: Monsieur Langdon, nous avons quelques inquiétudes, étant donné que l'économie de l'Île-du-Prince-Édouard repose, comme je l'ai déjà mentionné, sur l'agriculture et la pêche. Nous avons quelques

[Texte]

products would be shipped into Prince Edward Island from the United States and would undercut the dairies that are presently here. I think there is good reason to think that and I think that would affect a couple of communities.

The other thing is that in the fishing industry there is already a problem in Prince Edward Island that has been around for a few years with raw fish going out to other provinces. Under free trade, I guess our fear is that we have one community I can think of in eastern Prince Edward Island that pretty well depends on a large fish plant. If for some reason the fish were shipped out in raw product there, it would be very devastating to that community.

Mr. Fretz: Mr. Chairman, I would like to thank the panel for its presentation to us today. We have heard from federations of labour as we have toured across the country, including British Columbia, Alberta, the Northwest Territories, Saskatchewan, Manitoba and Quebec, and we will be travelling to St John's where we will hear the president of the Canadian Labour Congress, Shirley Carr, on Friday.

Having said that, I would like you to refer please to page 16 of your brief where you state that you favour a fair trade policy which emphasizes multilateral trade through GATT. Having seen that, then refer if you would please to page 5 where you spoke of the beer exemption under the trade agreement with the United States. Then you said, "this again is subject to change because of the recent European GATT complaint". Do you believe that Canada should therefore follow the GATT ruling which arose as a result of the Europeans' complaint about Canadian liquor practices?

Mr. J. Murphy: Mr. Fretz, I sat here for part of this morning and heard a lot of the presentations and I heard a lot of you people on the committee speaking and other people have suggested it as well, I believe, that we have developed a lot of our trading patterns through GATT, particularly the action in terms of reductions in levels of tariffs, and that involves many other countries as you are well aware.

What we are saying is that GATT is the best forum to proceed through, although I recognize Canada is proceeding through that as well. But it appears to us that we are putting too many eggs in the United States free trade agreement basket. In terms of the beer question, I think we have to do what we are going to do and what a lot of people suggested we should do, and that is to discuss the issue further with the countries that raised the complaints through GATT. There is no question that trade has to involve give and take. And our problem with the free trade agreement versus proceeding through GATT is that it seems to us that it has been all taking on

[Traduction]

entreprises de produits laitiers. Nous craignons qu'avec le libre-échange les États-Unis exportent à l'île du Prince-Édouard des produits qui seraient vendus à un prix inférieur aux produits laitiers que l'île produit actuellement. Je crois qu'il y a de bonnes raisons de s'inquiéter et qu'une telle situation ferait du tort à certaines localités.

Par ailleurs, l'industrie de la pêche est déjà en difficulté à l'île du Prince-Édouard depuis quelques années, puisque le conditionnement du poisson cru s'effectue dans d'autres provinces. Je connais, à l'est de l'île du Prince-Édouard, une localité dont l'économie dépend presque entièrement d'une grande usine de poisson. Ce serait catastrophique pour cette localité si, pour une raison quelconque, le poisson était expédié directement, avant traitement, à l'extérieur de la province.

M. Fretz: Monsieur le président, j'aimerais remercier le groupe de témoins pour l'exposé qu'il nous a présenté aujourd'hui. Nous avons entendu des représentants des fédérations de travailleurs au cours de nos déplacements à travers le pays, en Colombie-Britannique, en Alberta, dans les Territoires du Nord-Ouest, en Saskatchewan, au Manitoba et au Québec et, vendredi, à Saint-Jean, Terre-Neuve, nous entendrons la présidente du Congrès du travail du Canada, Shirley Carr.

Cela étant dit, j'aimerais revenir à la page 16 de votre mémoire où vous vous prononcez en faveur d'une politique de libre-échange qui mettra l'accent sur le commerce multilatéral par le truchement du GATT. Ensuite, j'aimerais revenir à la page 5 où il est question de ne pas soumettre la bière à l'accord de libre-échange avec les États-Unis. Je vous cite: «Cela devra changer, à cause des récentes protestations formulées par les membres européens du GATT». Estimez-vous donc que le Canada devrait accepter la décision du GATT résultant des protestations émises par les Européens au sujet des dispositions canadiennes touchant les boissons alcoolisées?

M. J. Murphy: Monsieur Fretz, je suis ici depuis une bonne partie de la matinée et j'ai entendu beaucoup d'exposés et de nombreux commentaires de la part des membres du Comité et d'autres personnes également suggérant que le GATT nous a permis de mettre au point bon nombre de nos stratégies commerciales, en particulier grâce à la réduction des tarifs douaniers qui, comme vous le savez, a nécessité la participation de beaucoup d'autres pays.

Nous estimons que le GATT est la meilleure tribune pour obtenir de tels changements, bien que le Canada peut de son côté obtenir aussi de bons résultats. Mais il me semble qu'avec l'accord de libre-échange canado-américain, nous mettons trop d'oeufs dans le même panier. Pour ce qui est de la bière, j'estime que nous devons faire ce qui est prévu et ce que beaucoup préconisent, en l'occurrence étudier la question avec les pays qui ont émis des protestations par l'intermédiaire du GATT. Il est clair qu'en matière commerciale il faut faire des concessions. Par rapport aux négociations du GATT, il semble que l'accord de libre-échange fasse la part belle

[Text]

the part of the United States in terms of the free trade agreement, whereas by proceeding through GATT Canada may have to very well make adjustments in some areas in terms of the way industry is developed or treated or whatever. On the other hand, it is going to involve multilateral action on the part of all the countries who subscribe to GATT, and we think it is a much preferred route to follow.

Mr. Fretz: So what you are saying then is that even if GATT ruled against us, we should abide by that decision.

Mr. J. Murphy: I said we have to discuss with GATT, first of all, as to how they arrived at that decision.

Mr. Fretz: Yes.

Mr. J. Murphy: You negotiate in terms of whether you can change that decision, stop it in the first place. . . I do not have the details of the decision, as to how they arrived at it, whether we can totally reverse it, partially reverse it or reach some other type of trade-off or understanding that will protect to the extent possible our beer industry and also allow Canada to continue to be what we term a fair trader. Again, you would have to know the details of how they arrived at that decision themselves in the first place.

• 1535

Mr. Fretz: What would you say about the GATT panel finding regarding the west coast fish processing? Should Canada follow this GATT ruling or should we ignore it?

Mr. J. Murphy: Again, you have to know how they arrived at that decision and then discuss with them. I find it a bit much. As a matter of fact, we discussed this with our premier earlier this week when we met him on other matters and briefly discussed free trade.

The suggestion that we are unable to have any rules, regulations, or laws that control the processing of our natural resources, in this case the fish product in B.C., is a bit much. I understand that there are all kinds of countries that are party to GATT that have rules and regulations and laws that control processing of their resources, rules and laws that are much stronger than we have in this country or in the province of British Columbia.

Again, I am saying that you have to sit down and, through the give and take involved with negotiations through a forum or body like GATT, work it out—but work it out with the objective that all the nations who are party to GATT are interested in fair trade and developing trading opportunities with all of the various nations that make up GATT, which again is more than what is

[Translation]

aux États-Unis, même si, dans le cadre des négociations du GATT, le Canada peut très bien être amené à modifier la façon dont son industrie est développée ou traitée. En revanche, il y a une intervention multilatérale de la part de tous les pays membres du GATT et j'estime que cette option est bien meilleure.

M. Fretz: Par conséquent, vous estimez que nous devrions respecter la décision du GATT, même si elle nous est défavorable.

M. J. Murphy: D'après moi, il faudrait tout d'abord étudier avec les membres du GATT les raisons qui les ont amenés à prendre une telle décision.

M. Fretz: Oui.

M. J. Murphy: Il faut négocier en vue de faire modifier cette décision et empêcher tout d'abord son application. . . Je ne connais pas les détails de la décision et je ne sais pas comment les membres du GATT y sont parvenus ni si nous pouvons la renverser entièrement ou partiellement ou mettre au point un certain type de compromis ou une entente qui permettrait de protéger le mieux possible notre industrie de la bière sans pour autant nuire à la réputation qu'a le Canada d'être un bon partenaire commercial. Là encore, il faudrait se renseigner pour savoir ce qui les a amenés à prendre une telle décision.

M. Fretz: Que pensez-vous des conclusions du GATT concernant le conditionnement du poisson sur la côte Ouest? Le Canada devrait-il se conformer à cette décision du GATT ou ne pas l'appliquer?

M. J. Murphy: Là aussi, il faudrait savoir ce qui a amené le GATT à prendre une telle décision et en discuter avec les membres. À mon sens, c'est un peu exagéré. Nous en avons d'ailleurs discuté avec notre Premier ministre, un peu plus tôt cette semaine, lorsque nous l'avons rencontré pour traiter d'autres questions et discuter brièvement du libre-échange.

C'est un peu exagéré de prétendre que nous ne pouvons appliquer aucun règlement ou aucune loi pour contrôler le traitement de nos ressources naturelles et, dans ce cas, le traitement des produits de la pêche en Colombie-Britannique. Je crois qu'il y a beaucoup de pays membres du GATT qui appliquent des règlements et des lois au contrôle des activités de traitement de leurs ressources, règlements et lois qui sont beaucoup plus stricts que ceux qui s'appliquent au Canada ou dans la province de la Colombie-Britannique.

Je répète qu'il faut se mettre à table et négocier dans le cadre d'une tribune ou par l'intermédiaire d'un organisme comme le GATT, étudier la question, mais en se fondant sur la prémisse que tous les pays membres du GATT cherchent à instaurer des relations commerciales équitables et des débouchés commerciaux avec tous les pays membres, ce qui est différent des négociations

[Texte]

involved in the U.S.-Canada trade talks, which is simply two nations, Canada and the U.S.

That is what we have emphasized. There is nothing wrong with developing and improving our trading patterns with the States; on the other hand, we cannot continue to overemphasize the U.S. as our trading partner simply because history has shown that over the years we have done most of our trading with them.

Mr. Fretz: On page 13 you stated:

... social programs, provincial, local development schemes, government aid to resource sectors, R & D grants, etc. All may still be considered unfair subsidies.

When you say "still", you recognize that such programs have been attacked in the past and can be attacked under the status quo? Is that correct?

Mr. J. Murphy: Yes. It is our understanding that they can launch... and they have with respect, for example, to the fishery. Everybody has seen the list of 50 or so charges they have levelled against the Canadian fishing industry saying that these were examples of unfair trade practices or subsidies that were in effect unfair trade on the part of the Canadian fishing industry. It is a scatter-gun approach and, whether they are successful on 2 out of the 50 or 49 out of the 50, the bottom line is, as we understand it, that those types of charges can still be made under this agreement. They can be initiated.

Mr. Fretz: You have been quite specific in your criticism of the trade agreement with the United States. I would like to get some more specifics from you on alternatives you would be proposing here today to protect Canadian jobs, jobs that you feel are vulnerable to the United States trade actions under the status quo.

Ms Wolfe: Perhaps I can start the ball rolling on that. It is pretty clear that obviously we are totally opposed to this type of bilateral trade agreement. We have a history—and we have an excellent example in the Auto Pact—of sectoral arrangements. I do not believe there is any reason why these types of arrangements cannot continue to be used and continue to be worked at.

I am not sure which of the people mentioned it, but somebody said something about free trade starting in 1985. It is my understanding that the U.S. has been nattering away at these things since the early 1970s, trying to get at the subsidies and all of these programs, and it is our view that the government has simply finally caved in to a program that the United States has been trying to get into this country since the early 1970s.

[Traduction]

commerciales canado-américaines qui n'engagent que deux partenaires.

Voilà ce que nous avons souligné. Il n'y a rien de mal à développer et à améliorer nos relations commerciales avec les États-Unis; en revanche, on ne peut pas continuer à privilégier les États-Unis comme partenaire commercial, uniquement parce que c'est avec eux que nous effectuons la plupart de nos échanges commerciaux depuis de nombreuses années.

M. Fretz: À la page 13, vous écrivez ceci:

... les programmes sociaux, les programmes provinciaux et locaux de développement, les subventions gouvernementales au secteur des ressources, les subventions à la R&D, etc., pourront continuer d'être considérés comme des subventions inévitables.

En utilisant le verbe «continuer», vous estimez que de tels programmes nous ont été reprochés par le passé et peuvent encore être contestés en cas de statu quo? Est-ce que c'est exact?

M. J. Murphy: Oui, nous sommes convaincus que les États-Unis peuvent nous les reprocher... ils l'ont d'ailleurs fait, dans le cas des pêches. Nous avons tous pris connaissance de la cinquantaine d'accusations déposées contre l'industrie canadienne de la pêche qui, selon les États-Unis, est coupable de pratiques commerciales déloyales ou bénéficie de subventions qui, dans la pratique, placent l'industrie canadienne dans une situation privilégiée. Peu importe que les Américains parviennent à leurs fins dans deux cas sur 50 ou dans 49 cas sur 50 en pratiquant ce genre de coup de force, l'important, selon nous, c'est que l'accord ne ternisse pas ce type d'approche.

M. Fretz: Vous avez fait preuve d'une grande précision dans les critiques que vous adressez à l'accord de libre-échange avec les États-Unis. J'aimerais que vous exposiez de manière aussi précise quelles sont les mesures que vous avez l'intention de nous proposer aujourd'hui, pour protéger les emplois canadiens qui vous paraissent menacés par les activités commerciales américaines en cas de maintien du statu quo.

Mme Wolfe: Je veux bien commencer. Il est clair que nous sommes totalement opposés à ce type d'entente commerciale bilatérale. Nous avons conclu plusieurs ententes sectorielles; le Pacte de l'automobile en est un excellent exemple. Je ne peux pas croire qu'il est désormais impossible, pour une raison quelconque, de continuer à appliquer et à améliorer de telles ententes.

Je ne sais plus qui l'a dit, mais quelqu'un a mentionné que le libre-échange a commencé en 1985. D'après moi, les États-Unis ont commencé à nous reprocher ces subventions et tous ces programmes depuis le début des années 1970 et nous sommes convaincus que le gouvernement a finalement cédé aux États-Unis en acceptant le programme qu'ils essaient de nous imposer depuis le début des années 1970.

[Text]

[Translation]

• 1540

Mr. Fretz: Would you tell us how you would propose that disputes should be resolved?

Ms Wolfe: If we moved into sectoral trade negotiations, I would assume disputes would be resolved in the way they have been resolved in the past. All we have at this time is some general information on a dispute-settling mechanism with some kind of a neutral chairman. I would suspect that finding neutral chairmen in the trade area is as difficult as finding neutral chairmen in the labour relations field. On that basis I am not at all convinced this kind of approach has any real validity.

Mr. Fretz: So you would not find fault with a binational panel with two members chosen from each country and a fifth one—

Ms Wolfe: Yes, I would find fault with it. I thought that was the point I was making. If I did not make that point, I do find fault with it.

Mr. Fretz: But you do not have a solution to offer to that?

Ms Wolfe: We seemed to proceed in the past without too many difficulties. If we changed our focus, then obviously we would have to change the method by which we settle the disputes.

The Chairman: Gentlemen and Ms Wolfe, we thank you for joining us this afternoon and sharing your briefs with us and responding to our questions.

Mr. Reimer: On a point of order, I am sure Mr. Langdon did not want to imply that I was misrepresenting the testimony of Professor Wilkinson in Edmonton. All I was trying to do, Mr. Langdon, was to say that in his testimony to us in response to questions he said what I used. If I used the wrong word and said in his brief he said that, then I apologize.

The Chairman: We are joined now by representatives from the Prince Edward Island Seafood Processors Association, Mr. Lewis, the president, and Mr. Thomson, the managing director; and by Mr. Bruce, president of the Prince Edward Island Fishermen's Association Limited. Mr. Lewis.

Mr. Bruce Lewis (President, Prince Edward Island Seafood Processors Association): Mr. Chairman, the Prince Edward Island Seafood Processors Association is a 16-member organization. Through our association, we are members of the Fisheries Council of Canada and the Atlantic Industries Trade Association. We were a party to the Fisheries Council's position on free trade, it being that the Fisheries Council of Canada supports a Canada-United States free trade arrangement, particularly an arrangement that secures our access to the United States market. The important element in such an arrangement is not the elimination of tariffs, but rather an agreement that

M. Fretz: Pouvez-vous nous indiquer ce que vous préconisez pour le règlement des différends?

Mme Wolfe: Si nous optons pour des négociations commerciales sectorielles, je suppose que le règlement des différends continuerait de se faire de la même manière que par le passé. Or, nous ne disposons, pour le moment, que de données vagues sur un tribunal d'arbitrage présidé par un juge impartial. Il me paraît aussi difficile de trouver un arbitre impartial dans le secteur commercial que dans le secteur des relations de travail. C'est pourquoi je ne suis pas convaincue de la validité de ce type d'approche.

M. Fretz: Vous ne seriez donc pas opposée à un tribunal binational composé de deux membres provenant de chaque pays et d'un cinquième membre?

Mme Wolfe: Mais si, je m'y oppose. C'est justement ce que j'essayais d'expliquer. Si mon raisonnement n'était pas clair, sachez que je suis contre un tel mécanisme.

M. Fretz: Avez-vous une autre solution à proposer?

Mme Wolfe: Jusqu'à présent, nous avons semblé nous accommoder de la formule actuelle, sans trop de difficultés. Dès le moment où nous changeons notre approche, nous devons, évidemment, modifier la méthode de règlement des différends.

Le président: Messieurs, Madame, nous vous remercions d'avoir été des nôtres cet après-midi pour présenter vos mémoires et répondre à nos questions.

M. Reimer: Permettez-moi d'invoquer le Règlement. Je suis convaincu que M. Langdon n'avait pas l'intention d'affirmer que je déformais le témoignage présenté par M. Wilkinson à Edmonton. Je voulais simplement, monsieur Langdon, préciser que, dans des réponses aux questions que nous lui avions posées, il avait formulé des commentaires analogues aux miens. Si je me suis mal exprimé et si j'ai donné l'impression qu'il avait formulé de tels commentaires dans son mémoire, je m'en excuse.

Le président: Nous accueillons maintenant les représentants de la Prince Edward Island Seafood Processors Association, M. Lewis, le président, et M. Thomson, le directeur; ils sont accompagnés par M. Bruce, président de la Prince Edward Island Fishermen's Association Limited. Monsieur Lewis.

M. Bruce Lewis (président, Prince Edward Island Seafood Processors Association): Monsieur le président, notre association compte 16 membres. Par l'intermédiaire de notre association, nous sommes membres du Conseil canadien des pêches et de l'Atlantic Industries Trade Association. Nous partageons l'opinion du Conseil des pêches sur le libre-échange qui est favorable à un accord canado-américain, en particulier une entente qui nous assure l'accès du marché américain. Il est moins important de disposer d'un accord supprimant les tarifs douaniers que d'une entente protégeant l'industrie canadienne de la pêche contre tout harcèlement par

[Texte]

protects the Canadian fishing industry from uncontrolled harassment by certain United States fishing interests. For P.E.I. this was a logical position, because overall about 75% of the fishery products produced in Atlantic Canada are exported to the U.S. The U.S. market has become of increasing importance to P.E.I. in recent years, to the point where we now receive more than 80% of our export dollars from this market.

• 1545

We have the resource, we have the raw material supply on our doorstep. Any reduction in barriers to seafood trade should benefit the Atlantic fishing industry. Our main concern was that the agreement provide the Canadian fishing industry with relief from the continued harassment by the U.S. interests, which threaten countervail and dumping action when imports increase. The fish resources in the United States are experiencing difficulties. Our penetration of the U.S. market has been increasing and particular fishing interests use existing U.S. countervail and dumping legislation as a solution to their problems.

Our second major concern was the increasing proliferation in the U.S. of non-tariff barriers to seafood trade. These barriers include the use of possession limits to restrict the size of scallops, groundfish, and lobsters imported into the U.S. market. Our recommended course of action was that the government pursue a comprehensive free trade agreement with the U.S. which would deal specifically with our concerns regarding the U.S. contingency protection measures and non-tariff barriers hindering the flow of imports.

Where does the Prince Edward Island Fishing Industry Association stand in relation to the agreement? I assume that is the question for today's exercise. We understand that the final text is not completed, so there is some sense of playing cards with a short deck. We believe the subject is a complex one and we do not profess to be very knowledgeable in this regard. However, our comments are made relative to our understanding of the agreement as it is or will be.

The official stance of the P.E.I. association is to support the free trade initiative insofar as the fishing industry is concerned, and insofar as our assumptions regarding the agreement are correct. Although we are on balance supportive, it is without any great depth or conviction.

We were obviously disappointed that secure access to the U.S. market was not achieved, that we are still subject to U.S. countervail and dumping legislation. This was one of our major areas of concern. However, we believe the binational panel is at least an improvement over the present situation. We believe it will act as a positive force

[Traduction]

certain éléments du secteur des pêches américain. Pour l'Île-du-Prince-Édouard, il est logique d'être en faveur du libre-échange, étant donné qu'environ 75 p. 100 des produits de la pêche de la région de l'Atlantique sont exportés vers les États-Unis. Depuis quelques années, le marché américain est de plus en plus important pour l'Île-du-Prince-Édouard, à tel point que plus de 80 p. 100 de nos recettes d'exportation proviennent de ce marché.

Nous avons les ressources, les matières premières à notre porte. L'industrie de la pêche de la région de l'Atlantique devrait bénéficier de toute réduction des barrières tarifaires touchant le commerce des produits de la pêche. Pour nous, l'important était que l'accord protège l'industrie canadienne de la pêche contre le harcèlement continu dont il était l'objet de la part des intérêts américains qui brandissaient les menaces des droits compensatoires et de mesures anti-dumping dès que nos exportations augmentaient. Le secteur de la pêche américain connaît des difficultés. Nous occupons une part de plus en plus grande du marché américain et certains intérêts du secteur des pêches des États-Unis ont recours à certaines mesures compensatoires et anti-dumping américaines pour tenter de régler leurs problèmes.

Notre deuxième source de préoccupation majeure était la prolifération aux États-Unis des barrières non tarifaires imposées dans le secteur des profits de la pêche. Au nombre de ces barrières figurent les critères imposés quant à la taille des pétoncles, des poissons de fond et des homards exportés vers les États-Unis. Nous avons recommandé que le gouvernement négocie avec les États-Unis un accord de libre-échange qui calmerait nos inquiétudes relativement aux mesures de protection d'urgence et aux barrières non tarifaires américaines qui s'opposent à l'accroissement de nos exportations.

Quel est le point de vue de la Prince Edward Island Fishing Industry Association sur l'accord? Je crois que c'est la question à laquelle nous devons répondre aujourd'hui. Étant donné que le texte définitif n'est pas encore disponible, nous avons l'impression de jouer aux cartes avec un jeu incomplet. À notre avis, la question est complexe et nous n'avons pas la prétention de tout savoir. C'est pourquoi les commentaires que nous formulons s'appuient sur l'analyse que nous avons faite de l'accord tel qu'il se présente ou tel qu'il sera.

Notre association appuie officiellement l'initiative de libre-échange dans ses applications pour l'industrie de la pêche et dans la mesure où nos hypothèses en ce qui a trait à l'accord sont justes. Dans l'ensemble, nous sommes en faveur de l'accord, mais c'est sans grande conviction.

Bien entendu, nous sommes déçus que l'accord ne puisse garantir l'accès au marché américain et que nous soyons toujours assujettis aux mesures compensatoires et anti-dumping américaines. C'était là un de nos sujets de préoccupation. Cependant, nous estimons que le tribunal binational représente tout au moins une amélioration par

[Text]

in either deterring actions or parochial decisions regarding actions of this nature.

The elimination of all bilateral tariffs is regarded as a positive step. The effect of this measure is rated as minimal at present for P.E.I.; however, it does permit more serious consideration of added-value production by the entire sector in the future. Our second major concern, which was previously cited, is the proliferation of non-tariff barriers to seafood trade.

In the text of the elements of the agreement under the heading "Agriculture", it states:

The Parties have agreed to minimize technical barriers on agricultural food and beverage goods. This involves both countries regulatory authorities co-operating to reduce technical differences which interfere with trade. . .

Under the heading of "Institutional Provisions" and "Dispute Settlement", it states:

The provisions of this article shall apply whenever a dispute arises concerning the interpretation or application of the agreement, or whenever a Party considers that an actual or proposed measure of the other Party or its political subdivisions is or would be inconsistent with the obligation of the agreement.

Having said this, we assume that the federal government under the agreement has the leverage to deal with the present situation in the eastern seaboard States involving the possession laws on lobster. These laws, which have recently been dusted off, following a 20-year dormancy, are a vivid example of the reality of the harassment the Canadian fishing industry has to contend with in dealing with selected fishing interests in the United States.

The federal government in the United States have exempted small lobsters originating in Canada from the jurisdictions of their undersized law. Our battle is with the States, or as we interpret, the political subdivision.

We trust the Canadian and U.S. federal authorities can use the free trade agreement to reasonably settle this major problem facing our lobster industry today. This is an extremely important issue to P.E.I. at this time, particularly in view of the prospect that the state interpretation of their law may be applied to canned lobster. These are the real issues for fishery.

• 1550

For those who have studied the agreement in depth, there may be elements in the text that will have a positive

[Translation]

rapport à la situation actuelle. Nous sommes convaincus qu'il dissuadera les Américains de prendre des mesures de rétorsion ou qu'il réduira les décisions arbitraires concernant les mesures de ce type.

Nous considérons que l'élimination de tous les tarifs douaniers bilatéraux est une mesure positive. Pour le moment, cette mesure n'a qu'une faible incidence sur l'Île-du-Prince-Édouard, mais elle permet quand même d'envisager plus sérieusement une augmentation de la production de tout le secteur. Notre deuxième sujet de préoccupation, que nous avons déjà mentionné, est la prolifération des barrières non tarifaires dans le secteur du commerce des produits de la pêche.

On peut lire ce qui suit dans le texte des éléments de l'accord consacré à l'agriculture:

Les Parties sont convenues de réduire au minimum les barrières techniques à l'égard des produits agricoles, des aliments et des boissons. Cela suppose que les organismes de réglementation des deux pays collaborent afin de réduire les obstacles techniques qui entravent le commerce. . .

Dans les rubriques «Dispositions institutionnelles» et «Règlement des différends», on lit ce qui suit:

Les dispositions du présent article s'appliqueront lorsqu'un différend surgit au sujet de l'interprétation ou de l'application du présent accord ou lorsqu'une partie considère qu'une mesure adoptée ou envisagée par l'autre partie ou l'une de ses subdivisions politiques n'est pas conforme aux obligations de l'accord.

Cela étant dit, nous supposons que l'accord confère au gouvernement fédéral une certaine marge de manoeuvre pour régler la situation actuelle qui prévaut dans les états maritimes de la côte Est en raison des lois réglementant la taille des homards. Ces lois que l'on a récemment sorties de l'ombre après qu'elles aient été mises en veilleuse pendant 20 ans, illustrent bien le type de harcèlement que l'industrie canadienne de la pêche doit subir de la part de certains intérêts américains.

Le gouvernement fédéral des États-Unis cesse d'appliquer aux petits homards en provenance du Canada la loi exigeant que les crustacés aient atteint une certaine taille. Il nous reste donc à confronter les États eux-mêmes, ou comme nous les appelons, les subdivisions politiques.

Nous avons confiance que les autorités fédérales canadiennes et américaines pourront se servir de l'accord de libre-échange pour régler d'une manière raisonnable ce problème grave qui se pose aujourd'hui à notre industrie de la pêche au homard. C'est une question extrêmement importante pour l'Île-du-Prince-Édouard à ce moment-ci, étant donné que l'interprétation de leur loi pourrait s'appliquer au homard en conserve. Ce sont là des problèmes réels qui touchent les pêches.

Ceux qui ont étudié l'accord en profondeur y ont peut-être trouvé des éléments qui auront une incidence

[Texte]

impact on the fishery. What is important for us is we are not aware we have lost anything under the agreement.

In terms of our concerns, we will have to wait and see. We will have to go through the exercise to evaluate the performance or benefit of a binational panel. We will have to monitor the degree to which the federal governments can use the agreement to counter the problems raised by the New England states regarding short lobster.

Our position is something is better than nothing at all. The agreement does provide an authoritative framework for action. We anticipate positive long-term benefits for the fishery. We support the agreement, as we understand it from the preliminary text. It is only fair to expect the final text to be judged on its own.

Mr. Walter Bruce (President, P.E.I. Fishermen's Association Ltd.): I would firstly like to clarify Mr. Thomson's status. He is not managing director of the Seafood Association, but managing director of the Prince Edward Island Fishermen's Association.

The Prince Edward Island Fishermen's Association to date has not made any public statement concerning our decision either for or against the free trade agreement. We hate to disappoint the committee, but we will not be forthcoming with an official decision at this hearing today. Instead we would like to inform the committee what our concerns are within the free trade debate.

I would like to explain how we came here today. On Friday, November 27, my office received a call from External Affairs.

The Acting Chairman (Mr. Fretz): I have been alerted by the clerk the phone call came from the committee, not from External Affairs.

Mr. Bruce: A committee staff member told us this committee would be in Charlottetown to hear from various interests. It was next explained the P.E.I. Seafood Processors Association would be making a presentation, and they had asked we join them. But upon contacting them, we were informed they had in no way, shape or form asked that we make a joint presentation, but in fact made it clear that if they decided to appear here today they certainly did not need us beside them to hold their hand. That is certainly true. The processors association is a formidable organization, capable of acting and speaking as it sees fit. The P.E.I. Seafood Processors Association has already made public statements in favour of the proposed free trade deal.

A similar situation is taking place tomorrow in Halifax, when you will hear jointly from the Seafood Processors Association of Nova Scotia and the Eastern Fishermen's Federation. Again it is a matter of public record that

[Traduction]

positive sur les pêches. Nous n'avons pas l'impression d'avoir perdu quoi que ce soit dans le cadre de cet accord, et c'est important pour nous.

Quant à ce qui nous inquiète, il va nous falloir attendre pour savoir. Il nous faudra donc vivre l'expérience pour évaluer le rendement ou les avantages que présente un groupe binational. Nous devons surveiller pour savoir dans quelle mesure le gouvernement fédéral peut se servir de l'accord pour contrer les problèmes que soulèvent les États de la Nouvelle-Angleterre au sujet des petits homards.

La position que nous avons adoptée vaut mieux que rien du tout. L'accord fournit un cadre excellent pour agir. Nous prévoyons des avantages positifs à long terme pour les pêches. Nous appuyons l'accord, d'après ce que nous y voyons dans le texte original. Cependant, il n'est que juste d'attendre le texte final pour se faire une idée.

M. Walter Bruce (président, P.E.I. Fishermen's Association Ltd.): Je voudrais tout d'abord préciser le rôle de M. Thomson. Il est directeur général de la Prince Edward Island Fishermen's Association et non pas de la Seafood Association.

Notre association n'a fait jusqu'à maintenant aucune déclaration publique concernant la décision d'appuyer ou non l'accord de libre-échange. Nous regrettons de décevoir les membres du Comité, mais nous n'allons pas prendre une décision officielle lors de cette audience aujourd'hui. Nous allons plutôt vous faire part de nos préoccupations dans le cadre du débat sur le libre-échange.

Permettez-moi de vous expliquer pourquoi nous sommes venus ici aujourd'hui. Le vendredi 27 novembre, nous avons reçu à mon bureau un appel téléphonique du ministère des Affaires extérieures.

Le président suppléant (M. Fretz): Le greffier me signale que cet appel téléphonique venait du Comité et non pas du ministère des Affaires extérieures.

M. Bruce: Un membre du personnel du Comité nous a laissé entendre que le Comité viendrait à Charlottetown pour entendre divers groupes. On nous a ensuite expliqué que la P.E.I. Seafood Processors Association ferait un exposé et avait demandé que nous nous joignons à eux. Toutefois, lorsque nous avons communiqué avec cette association, on nous a dit qu'on n'avait d'aucune façon demandé que nous nous joignons à eux pour cet exposé, et ils nous ont dit d'une façon très claire que s'ils décidaient de comparaître ici aujourd'hui, ils n'avaient certainement pas besoin de nous pour leur tenir la main. C'est absolument vrai. La «Seafood Processors Association» est une organisation formidable, certainement capable d'agir et de parler comme elle l'entend. Cette association a déjà fait des déclarations publiques en faveur du projet d'accord de libre-échange.

La situation sera semblable demain à Halifax, alors que vous entendrez en même temps la Seafood Processors Association of Nova Scotia et la Eastern Fishermen's Federation. C'est connu que la SPANS a appuyé

[Text]

SPANS has publicly supported the free trade deal while the EFF has not made any official public statement. I know this is true because the five groups we represent here today are also member groups of the Eastern Fishermen's Federation.

All this leads us to only one conclusion. It is abundantly clear the current government has given this committee the mandate to manipulate organizations such as the PEIFA into a position where it would appear they are in support of this free trade deal. We can only call this petty politics, and take the most extreme exception to being used in that manner. The PEIFA is not a political entity, but rather a non-partisan organization working for the good of its membership. This whole issue of free trade is political enough without this type of sleazy political manoeuvring going on its midst.

I hope the committee members at whom this statement is aimed will take the strong reprimand to heart and get on with the task to which you have been assigned: hearing public opinion, not forming it.

• 1555

The Chairman: Excuse me, Mr. Bruce. The witnesses we heard just previous to your presentation and that of Mr. Lewis were here representing the Atlantic Federations of Labour. They were not one group. There were a number of groups that were here making their presentations. They may have been similar. We felt it would be important that we heard from different groups within the industry. In no way were we attempting to manipulate; and I take exception to those remarks, sir.

So you may continue with your presentation, but I think you should understand that invitation was extended to you as representing an industry. We welcome you here today and we welcome your comments. Please continue.

Mr. Bruce: We will comment on that properly later, Mr. Chairman.

Fishermen have been properly accused in the past of saying exactly what is on their minds, and we will be accused again when I read our next statement.

We have discussed this trade deal at meetings and we have run into a real problem. With the available information, there are only two positions that can be taken, Liberal or Conservative. That is what has faced us to date in trying to form our position. Depending on which side of the fence you sit on, you are either in favour of this deal or you are not.

I suspect this may be one of the most honest statements you will hear during your round of hearings. Nonetheless, the fishermen's association will be capable of forming a non-partisan position when available information is

[Translation]

publiquement le libre-échange alors que la EFF n'a fait aucune déclaration publique officielle. J'en suis certain car les cinq groupes que nous représentons ici aujourd'hui font également partie de la Eastern Fishermen's Federation.

On ne peut donc en conclure qu'une seule chose. Il est tout à fait clair que le gouvernement actuel a donné à ce Comité le mandat de manipuler les organisations comme la PEIFA de façon à ce qu'elle semble appuyer cet accord de libre-échange. C'est, à notre avis, de la petite politique, et nous nous opposons fermement à cette façon de faire. La PEIFA n'est pas une entité politique, mais plutôt une organisation non partisane qui travaille pour le bien de tous ses membres. Toute cette question de libre-échange est suffisamment politique sans que l'on trouve dans son sein ce genre de manoeuvres politiques minables.

J'espère que les membres du Comité à qui s'adresse cette déclaration tiendront compte de cette réprimande énergique et qu'ils poursuivront le travail qui leur a été assigné: entendre les diverses opinions publiques et non pas les formuler.

Le président: Excusez-moi, monsieur Bruce. Les témoins que nous avons entendus avant vous, de même que M. Lewis représentaient ici la Fédération du travail de l'Atlantique. Il ne s'agissait pas d'un seul groupe. Il y a donc eu plusieurs groupes qui sont venus ici pour présenter leurs exposés, qui étaient peut-être semblables. Nous avons cru important d'entendre divers groupes de l'industrie. Nous n'avons cherché d'aucune façon à manipuler les gens, et votre remarque m'offusque.

Vous pouvez poursuivre votre exposé, mais vous devez comprendre que cette invitation vous a été faite en tant que représentant d'une industrie. Nous vous souhaitons la bienvenue ici aujourd'hui et nous sommes disposés à entendre vos remarques. Vous pouvez continuer.

M. Bruce: Nous allons en parler un peu plus tard, monsieur le président.

Les pêcheurs ont été accusés, à juste titre dans le passé, de dire exactement ce qu'ils pensaient, et on va nous accuser de nouveau après que j'aurai lu ma prochaine déclaration.

Nous avons discuté de cet accord de libre-échange à nos réunions et nous avons fait face à un véritable problème. À cause de l'information dont nous disposons, il n'y a que deux positions qu'on peut adopter, la libérale ou la conservatrice. Voilà donc ce à quoi nous faisons face aujourd'hui en essayant d'adopter une position. Cela dépend du côté où l'on siège, on est soit en faveur ou contre l'entente.

C'est peut-être là une des déclarations les plus honnêtes que vous aurez entendues pendant vos audiences. Néanmoins, l'Association des pêcheurs pourra très bien adopter une position non partisane lorsque tous les

[Texte]

complete. There are issues we need answers to before we can take a stand on one side of this issue or the other.

In a very general sense the P.E.I. Fishermen's Association is in support of a true free trade deal. The American market has been and probably always will be the most important market for our fish products. In 1986, 55% of all merchandise exported from P.E.I. went to the United States. Of that, fish and fish products accounted for 45%. So you can see that a free trade arrangement with our largest trading partner would be a concept we would support if in fact it were a situation of free trade.

At this point it would be useful to define what we mean when we say "free trade". In the *Concise Oxford Dictionary* "free trade" is defined as "left to its natural course without restriction on imports etc." To us that means without any tariffs, countervailing duties, or technical non-monetary trade barriers. It would seem the current deal, although called "free trade", does not fall into that category.

So we would support free trade, but this agreement that we are here to talk about today is not free trade. It is a trade deal. It must therefore be discussed in that context.

So what would this proposed agreement do for the fishery on Prince Edward Island? It is very unclear at this point. As a matter of fact, in the available information we were hard pressed to find anything more than a token mention about the fishery at all. At best, there is a one-paragraph motherhood statement that the fishery will enjoy freer access to the U.S. market and the agreement will curtail the abuse of technical standards. Sounds good so far.

We are also pleased to see the stand-still provision that has been included in the preliminary transcript. That must be why we have seen shipments of fish from this very province seized in the past week and a half.

In the absence of specifics on fisheries-related trade we must therefore look at the other elements of the agreement and apply them to our situation. From the schedules set out for the reduction and eventual elimination of all tariffs we can see some benefit. It would obviously be a preferred way to trade.

But what does this do for our fishermen? Well, not too much. We can see how the elimination of tariffs on processed fish products will allow for more value-added processing at home, and the assumption has been that this will mean better prices for our fishermen. In fact, the federal Minister of Fisheries has made public statements here on the island that this free trade deal will put about \$10,000 into the pocket of every fisherman.

[Traduction]

renseignements nous serons fournis. Nous attendons des réponses à certaines questions avant de prendre position pour ou contre l'entente.

De façon très générale, la P.E.I. Fishermen's Association appuie un véritable accord de libre-échange. Le marché américain a été et sera probablement toujours le marché le plus important pour notre poisson. En 1986, 55 p. 100 de tous les produits exportés de l'Île-du-Prince-Édouard étaient acheminés vers les États-Unis. De ce pourcentage, les poissons et les produits du poisson représentaient 45 p. 100. Vous voyez donc que l'accord de libre-échange avec notre plus gros partenaire commercial serait une leçon que nous accepterions si de fait il s'agissait d'une situation de libre-échange.

Il serait utile, en ce moment, de définir ce que nous entendons par «libre-échange». Dans le *Concise Oxford Dictionary* «libre-échange» est défini de la façon suivante «laisser suivre son cours normal sans restreindre les importations, etc.». Nous entendons par cela sans aucun tarif, droit compensatoire ou barrière commerciale technique non monétaire. J'ai le sentiment que l'accord actuel, même si on le qualifie de «libre-échange» ne se situe pas dans cette catégorie.

Par conséquent, nous serions en faveur du libre-échange, mais cet accord dont nous discutons aujourd'hui n'est pas un libre-échange. Il s'agit d'une entente commerciale. Il faudrait donc en parler dans ce contexte.

Quels seraient les effets de ce projet d'accord sur les pêches de l'Île-du-Prince-Édouard? On ne sait rien de très précis pour le moment. De fait, il nous est très difficile de trouver dans les renseignements dont nous disposons autre chose qu'une mention symbolique des pêches. On y trouve, au mieux, une lapalissade affirmant que les pêches jouiront d'un plus libre accès au marché américain et que l'accord empêchera tout abus des normes techniques. Jusque là, ça va.

Nous sommes également heureux de constater qu'une disposition de statu quo est comprise dans la transcription préliminaire. C'est peut-être la raison pour laquelle des envois de poissons de cette province ont été saisis depuis une semaine et demie.

En l'absence de détails précis sur le commerce relatif aux pêches, nous devons tenir compte des autres éléments de l'accord et les appliquer à notre domaine. D'après les échéanciers concernant la réduction et l'élimination éventuelle de tous les tarifs, il pourrait y avoir des avantages à notre avis. Ce serait bien sûr une meilleure façon de faire du commerce.

Qu'est-ce que cela représente pour nos pêcheurs? Eh bien, pas grand-chose. Nous pouvons nous rendre compte comment l'élimination des tarifs sur les produits du poisson transformé permettra une plus grande valeur ajoutée par la transformation qui se fait chez nous, et nous supposons que cela signifie de meilleurs prix pour nos pêcheurs. De fait, le ministre des Pêches du gouvernement fédéral a fait des déclarations publiques ici,

[Text]

We hate to be the ones to inform this committee about the facts of life, but more processing at home does not translate into more money in a fisherman's pocket. More processing also means more labour and energy that have to come out of sales, and bigger profits very seldom end up in the fisherman's wallet. Every processor is in business to make money, not give it away, so we do not see too much there for our fishermen.

• 1600

The trade barriers that have the most effect on our fishermen are the technical non-monetary barriers applied even to fish harvested within our fisheries laws. Examples of this are minimum size restrictions on species such as cod, other groundfish, and lobster. If a processor cannot ship a particular fish to his market in the States, then he is not going to buy it from his fishermen. That is a case where U.S. trade laws, in the form of technical standards, take money directly out of fishermen's pockets.

In some areas of this province, the percentage of cannery in a fisherman's lobster catch runs as high as 80%. It used to be that as long as those canners were processed, they could be shipped to the States, even though they are below the minimum U.S. import size of 3 3/16 inches. Last week there were apparently some 25,000 processed canners seized in the Boston area. There are also rumours the Americans will eventually apply that size limit to lobster meat in cans. If this trade agreement will protect us from that sort of trade irritant, then we would certainly support the agreement fully. However, we do not know yet if we will be protected from that sort of action or not.

We understand one of the major points of this agreement is the formation of a binational dispute settlement mechanism. It would appear, however, that this panel will be responsible only for making sure U.S. federal and state laws, past, present and future are properly applied. That seems to indicate our industry will still be subject to various countervailing actions, old and new, as long as the Americans apply them according to their rules. We will also still be subject to both new and old technical standards.

In light of the current omnibus trade bill currently under discussion in the States, we need to know how that fits in with this agreement. We understand if the protectionist bill is passed, we may have some real problems on our hands, particularly with respect to

[Translation]

sur l'île, et a laissé entendre que ce libre-échange signifie pour chaque pêcheur 10,000\$ de plus dans ses poches.

Nous détestons être de ceux qui doivent vous informer des réalités de la vie, mais davantage de transformations ici chez nous ne signifie pas plus d'argent dans les poches du pêcheur. Plus de transformations signifie également plus de travail et plus d'énergie pour effectuer des ventes, réaliser de plus gros profits qui très peu souvent se retrouvent dans le portefeuille du pêcheur. Ceux qui s'occupent de transformer le poisson le font pour de l'argent, et non pas pour rien, par conséquent nous ne voyons pas beaucoup d'avantages pour nos pêcheurs.

Les barrières commerciales qui touchent le plus nos pêcheurs sont les barrières techniquement monétaires qui s'appliquent même au poisson pêché dans le cas de nos propres lois sur les pêches. Je vous donne un exemple: les restrictions concernent la taille minimale pour des espèces comme la morue, d'autres poissons de fonds et le homard. Si le responsable de la transformation ne peut expédier une espèce de poisson particulière à son marché aux États-Unis, il ne va pas l'acheter aux pêcheurs. Voilà une situation où les lois commerciales américaines, sous forme de normes techniques, prennent directement de l'argent dans la poche des pêcheurs.

Le pourcentage des prises de homard qui sont mis en conserve par les pêcheurs s'élève à 80 p. 100. Dans le passé, pour autant que les homards destinés à la conserve étaient transformés, ils pouvaient être expédiés aux États-Unis, même s'ils étaient en deça de la taille minimale imposée par les importations vers les États-Unis, soit 3 pouces et 3/16. Il y a eu, apparemment la semaine dernière, quelque 27,000 homards destinés à la conserve qui ont été saisis près de Boston. Il y a eu également les rumeurs que les Américains appliqueront éventuellement cette limite de taille à tout homard destiné à la conserve. Si cet accord de libre-échange peut les protéger contre cet irritant commercial, nous serions certainement en faveur. Cependant, nous ne savons pas encore si nous sommes protégés contre ce genre de mesures ou non.

Nous croyons savoir qu'une des questions importantes dans l'accord c'est l'adoption d'un mécanisme binational pour régler les différends. Il semblerait, cependant, que ce groupe binational serait seulement responsable de s'assurer que les lois fédérales des États-Unis et celles des États, passées, présentes et futures, seront adéquatement appliquées. Ça laisse supposer que notre industrie fera toujours l'objet de diverses mesures compensatoires, anciennes et nouvelles, tant que les Américains les appliqueront en fonction de leurs règlements. Ils sont toujours soumis à leurs normes techniques anciennes et nouvelles.

À la lumière de l'Omnibus trade bill actuel, qui fait l'objet de discussions, présentement aux États-Unis, nous devons savoir comment ce projet de loi s'inscrit dans cet accord. Nous pourrions si le projet de loi sur le protectionnisme est adopté, nous retrouver avec beaucoup

[Texte]

fishermen and unemployment insurance. It is our understanding the omnibus trade bill lists UI programs specifically as a countervailable subsidy. Before we could support or oppose this trade agreement, we need to know more about the bill, and exactly what its effects on us will be.

At this time, Mr. Chairman, we are not able to form a position either for or against this proposed trade agreement. Right now there are just too many ifs. We need to know the whole story. We need more specific information about how this agreement will affect us, especially in the areas of countervail action and technical standards. We need to know for sure if it will offer us some protection in the future with respect to new laws the Americans may adopt. Today we just do not have those answers. This is not surprising when you consider that the final text of the agreement is still in the process of being finalized. When the document is complete, who really knows what it will contain? At present, we have only seen glossy brochures, Mr. Chairman, and we need to see the fine print.

Islanders, as you know, are very cautious people, as was exhibited during Confederation. For the same reason we are not taking a position on this trade agreement, especially after hearing Mr. Reisman last night saying that some parts of the trade agreement are again open to negotiation. Until all the t's are crossed and the i's dotted, we will refrain from taking a position on this trade agreement. Free trade as Webster defines it is okay, but this trade agreement is questionable at best.

The Acting Chairman (Mr. Fretz): Mr. Dingwall.

Mr. Dingwall: I must say at the outset I can respect and appreciate the position you have taken. You would like to wait and want to be cautious; you want to see the fine print before you make a definitive decision. I have no difficulty with that at all. In fact because of what you have articulated in your brief, and because of the membership you do represent, I can easily understand why you would want to wait for further information, or indeed clarification.

On the other hand, I make a comment to Mr. Lewis of the Seafood Processors Association, and then I ask a question. You seem to note some of the major flaws, if you will, of the proposed agreement.

The important element in such an arrangement is not the elimination of tariffs, but rather an agreement that protects the Canadian fishing industry from uncontrolled harassment by certain U.S. fishing interests.

[Traduction]

de problèmes, surtout dans le domaine des pêches et de l'assurance-chômage. Nous croyons également que le projet de loi commerciale américain mentionne précisément que les programmes d'assurance-chômage représentent une subvention que l'on peut qualifier de compensatoire. Avant que nous puissions appuyer ou rejeter cet accord de libre-échange, il nous faut mieux connaître le projet de loi américain afin de voir exactement de quelle façon nous serons touchés.

En ce moment, monsieur le président, nous ne pouvons adopter une position qu'elle soit pour ou contre ce projet d'accord de libre-échange. Pour le moment, il y a trop de si. Il nous faut connaître toute l'histoire. Il nous faut des renseignements plus précis pour savoir comment cet accord nous touchera, surtout dans le domaine des mesures compensatoires et des normes techniques. Nous devons savoir de façon certaine si l'accord nous protégera à l'avenir des nouvelles lois que les Américains pourraient adopter. Pour le moment, nous n'avons pas de réponse. Ce n'est pas surprenant, étant donné que le texte final de l'accord est encore incomplet. Lorsque le document final sera connu, qui sait ce qu'il contiendra? Pour l'instant, nous n'avons vu que des brochure de luxe, monsieur le président, mais nous devons en connaître toutes les clauses.

Les insulaires, vous le savez, sont des gens très prudents; on s'en est rendu compte pendant les discussions sur la Confédération. Pour les mêmes raisons, nous n'allons pas adopter de position au sujet de l'accord de libre-échange, surtout après avoir entendu M. Reisman, hier soir, dire que certaines parties de l'accord peuvent encore faire l'objet de négociations. Quand on aura mis les points sur les i, nous pourrions alors nous prononcer. Le libre-échange, ainsi que définit le Webster, est bon, mais cet accord commercial soulève bien des questions.

Le président suppléant (M. Fretz): Monsieur Dingwall.

M. Dingwall: Je dois avouer, au départ, que je respecte et apprécie la position que vous avez adoptée. Vous préférez attendre et vous voulez être prudent, vous voulez connaître toutes les clauses avant de prendre une décision définitive. Cette attitude ne me pose pas de problèmes. De fait, à cause de ce que vous avez dit dans votre mémoire, et parce que vous représentez tous vos membres, je peux facilement comprendre pourquoi vous voulez attendre d'avoir davantage de renseignements ou même des précisions.

Par ailleurs, j'aimerais faire une remarque à M. Lewis de la Seafood Processors Associations et lui poser ensuite une question. Vous semblez relever certaines failles importantes, si l'on veut, dans l'accord proposé.

L'élément important dans un tel accord ce n'est pas l'élimination des tarifs, mais plutôt un accord qui protège l'industrie de la pêche Canadienne du harcèlement incontrôlé qu'exercent certains intérêts de pêche américains.

[Text]

[Translation]

• 1605

I do not know whether you had an opportunity to hear the Minister of Justice of the Province of Prince Edward Island, who was a key figure in the negotiations prior to Canada's coming to an agreement with the United States. He said the following, and I wish to quote it just for your information, if I may:

We were led to believe by the federal government that a free trade agreement would exempt Canada from U.S. trade remedy law.

That was to be accomplished by a three-pronged approach. The first component would involve modifications to existing U.S. trade remedy laws to exempt Canada from its application.

That, sir, was the major objective of the Government of Canada in its talks with the United States. They have failed. The provisions of countervail and anti-dumping are still applicable to Canadian interests, in particular the fishing interests. We have not been exempt. The 54 programs that were noted as being countervailable can still be increased or what have you. So I ask this question: Since the government has failed in its major objectives with regards to that element, how could you support this arrangement?

Mr. B. Lewis: Our position is that the negotiators were not able to achieve, as you say, what we felt was the most important aspect of it all. However, we do look at it in terms that this was a negotiating process. In terms of the fishery—and that is only where we speak from—at least we have gained a different forum for these types of actions. Without the agreement at all, nothing is changed. With the agreement, we now have the binational panel, which we assume will give a little more just decision in this particular case. It is a question of something—

Mr. Dingwall: I suggest, with great respect, that the government has failed to meet its objectives on point one. On point two, with regard to the new mechanism that you are referring to, there are many, many flaws. Perhaps the underlying and major flaw of the entire process is not the fact that you have a different judge, but the fact that you have the same law. You can change a hat on a person, but it does not necessarily change the outcome. I guess I cannot understand why you think merely having a new judge is such a major win by the Government of Canada. It is the same law. That overrides the fact that countervail can still continue, that anti-dumping can still continue. Do you support this?

Mr. B. Lewis: We support it, but we have not said it is anything major. It is nothing close to major. I guess all we are saying is that in our opinion it is better than what we have now.

Je ne sais pas si vous avez eu l'occasion d'entendre le ministre de la Justice de l'Île-du-Prince-Édouard, qui a joué un rôle clé lors des négociations menant à la réalisation de l'accord canado-américain. Vous me permettez de citer librement le ministre:

Le gouvernement fédéral nous a laissé croire qu'un accord de libre échange soustrairait le Canada aux lois américaines visant les recours commerciaux.

On devait y arriver au moyen de trois éléments, le premier étant une modification des lois américaines sur les recours commerciaux afin d'y soustraire le Canada.

Voilà le but principal, monsieur, qu'avait le gouvernement du Canada en entamant des pourparlers avec les États-Unis. Ces pourparlers ont été un échec. Les droits compensatoires et anti-dumping visent toujours les intérêts canadiens, surtout dans le domaine des pêches. On n'en a pas exempté le Canada. Par exemple, on pourra toujours augmenter les 54 programmes visés par les droits compensatoires. Alors je vous demande, étant donné que le gouvernement n'a pas atteint ici son but principal, comment pouvez-vous appuyer cet accord?

M. B. Lewis: Selon notre groupe, comme vous le dites, les négociateurs n'ont pas réussi à atteindre leur but le plus important. Cependant, nous estimons que la négociation est un processus. En ce qui concerne les pêches—et c'est le seul domaine où nous nous prononçons—nous avons obtenu au moins un nouveau tribunal qui pourra régler ce genre de litige. Sans aucun accord, rien ne changera. En vertu de l'accord, il existera désormais un groupe d'experts binational qui, d'après nous, saura rendre une décision, un peu plus juste dans le cas qui nous préoccupe. C'est quelque chose...

M. Dingwall: Avec le plus grand respect, je vous soumets que le gouvernement n'a pas atteint son but en ce qui concerne ce premier élément. Par ailleurs, si on regarde le deuxième élément, c'est-à-dire le nouveau processus que vous signalez, on y voit de très nombreuses lacunes. On peut dire que la plus grande, dans tout ce processus, est le fait d'être toujours soumis à la même loi, même si le juge est différent. Changer l'apparence d'un processus n'en change pas le résultat pour autant. Je n'arrive pas à comprendre pourquoi, d'après vous, la simple introduction de nouveaux juges représente une victoire importante pour le gouvernement du Canada. Les lois n'ont pas changé, elles prévalent toujours. Cela veut dire que droits compensatoires et mesures anti-dumping continueront d'être appliqués. Approuvez-vous cette situation?

M. B. Lewis: Nous l'approuvons, mais nous n'avons pas affirmé qu'il s'agit d'un changement majeur, loin de là. En fait, nous disons seulement que selon nous c'est une amélioration par rapport à la situation actuelle.

[Texte]

Mr. Dingwall: I suggest to you that it is not better than what we have now. However, that is a matter for interpretation.

• 1610

Mr. Bruce, I will return to the issue you raised. As someone who is obviously very concerned about your industry, are you satisfied with the way this process of public hearings is taking place? A number of witnesses who have come before us have expressed concern about the process of hearing, the quickness with which this agreement is going to be signed. We are told that on January 2, 1988 the agreement will be signed by the President of the United States and the Prime Minister, but we do not have the legal text. We are not supposed to get the legal text until December 7 or 8. I do not think that is sufficient time. I wonder what your thoughts are on that.

Mr. Bruce: That is my opinion exactly. It is too rushed. When we became aware of this committee coming here, we had a problem getting information. First we get a brochure and we find one paragraph there, you know, so long. That is all there is on fisheries. We contact our MPs and we do get a bunch of stuff from the government side and it is all their viewpoint. Of course, we go to the other side and we get your viewpoint. Then we are left in the middle. There is no final text. I think an agreement of this major proportion should not be jumped into so quickly, especially when in fact they are still negotiating.

• 1615

Mr. Dingwall: I want to thank the witnesses. As I said at the outset to Mr. Bruce and Mr. Thomson, I can well appreciate and be very sensitive to your position that you want to remain as you are until you see the final text. I understand that very fully.

M. Leblanc: Quel est le pourcentage de vos ventes de poisson non transformé par rapport à vos ventes de poisson transformé?

Mr. B. Lewis: I am not certain what the percentage would be. The only figure I have is 80% of our exports are to the U.S.

M. Leblanc: Vous qui êtes dans l'industrie de la transformation, vous n'avez pas calculé quelle partie de la pêche était vendue transformée. Vous ne le savez pas?

Mr. B. Lewis: No, I do not have that figure.

M. Leblanc: Alors, il vous est difficile de savoir combien d'emplois le libre-échange peut créer. On sait que les emplois sont créés principalement dans le secteur de la transformation. Croyez-vous que le libre-échange favoriserait la vente de poisson transformé?

Mr. B. Lewis: I guess I do not really see the agreement having any great influence in terms of Prince Edward Island, at least in the immediate future. I think the zero

[Traduction]

M. Dingwall: Je vous soumetts qu'elle est loin de représenter une amélioration. Admettons cependant que cette question est discutable.

Je reviens à la question que vous avez soulevée, monsieur Bruce. Vous avez évidemment à coeur les intérêts de votre industrie; êtes-vous satisfait du déroulement de ces audiences publiques? Certains témoins ont exprimé des doutes quant à leur utilité et à la hâte qui nous pousse à signer l'accord. On nous apprend que le Président des États-Unis et le premier ministre signeront cet accord le 2 janvier 1988, mais nous n'avons pas le libellé définitif. Apparemment ce texte ne sera pas disponible avant le 7 ou le 8 décembre. Je trouve ce délai insuffisant, et je me demande ce que vous en pensez.

M. Bruce: Je suis absolument d'accord. On se presse trop. Quand nous avons appris que le Comité allait visiter l'Île, nous avons eu de la difficulté à réunir des informations. On nous remet une brochure qui contient un seul paragraphe concernant les pêcheries. Lorsque nous contactons nos députés, on nous remet des documents présentant exclusivement le point de vue du gouvernement. Les députés de l'opposition bien entendu nous font parvenir leur point de vue. Et nous voilà pris au milieu. Il n'y a toujours pas de texte définitif. À mon avis, un accord de cette importance ne devrait pas être conclu à la sauvette d'autant que les négociations suivent encore leur cours.

M. Dingwall: Je voudrais remercier les témoins. Il est tout à fait normal que vous teniez à rester sur vos positions en attendant d'avoir pu consulter le document définitif. Je comprends parfaitement votre point de vue.

Mr. Leblanc: What percentage of your sales is made up of non-processed fish as opposed to processed fish?

M. B. Lewis: Je ne suis pas sûr de ce pourcentage. Ce qui est certain, c'est que 80 p. 100 de nos exportations sont destinées aux États-Unis.

Mr. Leblanc: Even though you are in the processing industry, you have not tried to find out what percentage of the catches sold as processed fish, and you mean to say that you do not know?

M. B. Lewis: Non, je n'ai pas ce chiffre.

Mr. Leblanc: In that case you would not know how many new jobs would be created through free trade. What we do know is that most jobs will be created in the processing industry. Do you think that free trade will promote the sale of processed fish?

M. B. Lewis: À mon avis, l'accord de libre-échange n'apportera pas de changements radicaux dans l'Île-du-Prince-Édouard du moins dans un proche avenir. Ce sont

[Text]

tariff part of the agreement will give larger companies, like National and Fisheries Products, who are into the value-added type of production now, probably the most immediate gains. But in terms of the rest of the industry, particularly the smaller companies like we have on P.E.I., there may be some new developments which benefit in the future, and gratefully, you know, at zero tariff.

As far as any immediate benefit, there may be some, sir, but I think realistically it is minor. You know, we look at that part of the agreement as positive for the fishing industry as a whole, but relative to Prince Edward Island, it is not a great achievement.

Mr. Leblanc: Oui, mais si on vend plus de poisson transformé, est-ce que cela vous permettra de demander de meilleurs prix et de percer le grand marché international? Vous sera-t-il plus facile d'aller sur le marché international si vous faites plus de transformation dans le cadre du libre-échange?

• 1620

Mr. B. Lewis: The drafting of the tariff will benefit anybody who is now selling processed fish. I do not think the agreement is going to change the amount of fish that is processed on the island right now. The thing that determines what is processed and what is not processed is more in terms of what can be moved into the lucrative fresh fish market in the U.S. What we cannot put into the fresh fish market we process; and what we sell as processed product if we do not have a tariff, obviously we are better off.

Mr. Crosby: [Inaudible—Editor]... to market, or the availability of supply?

Mr. B. Lewis: I think it is availability of supply, in part.

Mr. Langdon: I would first like to welcome here this afternoon what is clearly a two-headed group representing the fishing industry and the fish processing industry in Prince Edward Island.

I want to raise just two questions. Mr. Lewis, did you have a chance to look through the preliminary transcript of the agreement itself?

Mr. B. Lewis: Briefly.

Mr. Langdon: One of the things that most outraged me when I had a chance to go through it in detail was that not only did we have a situation where the appeal process looked at whether the United States had applied its own laws properly in any countervail action against us, but we had a situation where they could change their anti-dumping and their countervailing duty statutes after the agreement came into effect, and on that we would have no possibility of using the panel system to enforce a change in the law. In other words, they could find that they lose a case against lobsters in the United States on countervail because of subsidies so they change the law to strengthen it and we have no capacity through the panel system to force a reversal in that law, even though it is an obvious attempt to toughen their law in order to get at a Canadian

[Translation]

les grosses entreprises comme la National and Fisheries Products qui bénéficieront sans doute le plus, dans l'immédiat, de l'élimination des droits de douane. Par contre, pour la majorité des petites entreprises qui sont nombreuses dans l'Île-du-Prince-Édouard, il se pourrait que la suppression des droits de douane soit effectivement bénéfique mais à plus long terme.

J'estime donc que dans l'immédiat, les avantages seront minimes. Pour l'ensemble de l'industrie de la pêche, l'accord sera sans doute bénéfique, mais pour l'Île-du-Prince-Édouard, les résultats seront moindres.

Mr. Leblanc: If you sell more processed fish, will you be able to demand higher prices and break through onto the international market? If the free trade agreement enables you to do more processing, will that not open new access to the international market?

M. B. Lewis: La suppression de droit de douane devrait être bénéfique à tous ceux qui vendent du poisson conditionné. Je ne pense pas par contre que les quantités de poisson conditionné dans l'île vont augmenter suite à l'accord. En effet, ce n'est que le poisson qui n'a pas pu être vendu aux États-Unis sous forme de poisson frais qui est conditionné; évidemment si les droits de douanes sur le poisson conditionné sont supprimés, ce sera pour nous tout bénéfice.

M. Crosby: Est-ce que c'est l'offre qui compte avant tout?

M. B. Lewis: Oui je pense que c'est l'offre.

M. Langdon: Je voudrais tout d'abord souhaiter la bienvenue aux représentants des pêcheurs et des conditionneurs de poisson de l'Île du Prince-Édouard.

J'ai deux questions à vous poser. Monsieur Lewis avez-vous eu la possibilité de consulter le projet d'accord?

M. B. Lewis: Oui, mais plutôt superficiellement.

M. Langdon: Ce que je trouve pour ma part le plus scandaleux c'est que la procédure d'arbitrage aura pour objet de déterminer si les États-Unis ont respecté leurs propres lois en matière de droits compensatoires; en outre les États-Unis pourront modifier leurs lois anti-dumping et leurs droits compensatoires après la mise en vigueur de l'accord, auquel cas nous n'aurions aucun recours. Ainsi si la commission d'arbitrage se prononçait contre les États-Unis en ce qui concerne les droits compensatoires sur le homard canadien à la suite de quoi les États-Unis renforceraient leurs lois, nous ne pourrions pas en appeler à la commission d'arbitrage pour faire modifier la nouvelle loi. Même s'il est tout à fait évident que la loi américaine a été renforcée pour essayer de refouler les exportations canadiennes. Les lois américaines pouvant

[Texte]

export. And when we went to the ultimate appeal on it, again the law would be different, and so the appeal process presumably would find, yes, this time they did comply with American law. Does the existence of that situation worry you as a processor? It is not just a case of our not getting the objectives we sought, but it seems to me a position we have put ourselves into where we can be hit by a change in U.S. law with no chance to overcome it.

Mr. B. Lewis: I am not totally conversant with the document. I understand the Americans are very good at changing laws and that this is a concern, but I am also under the impression that under this agreement there will be some involvement with Canada in doing so. So it is not a totally independent move on their part, because somehow the Canadian government will be either notified or involved in some respect in their changes, which will give us a little more protection than we have now. I may be wrong in that interpretation.

• 1625

Mr. Langdon: What we can do is to take their changed law to a panel situation and grieve the situation, in a sense. But if they refuse to change it then the only recourse we have is retaliation, which we have at the moment, or to walk away from the trade agreement. We can walk away from it because we do not have it at the moment, but that is—

The Acting Chairman (Mr. Fretz): Thank you, Mr. Langdon. Mr. Lesick.

Mr. Langdon: That cannot be six minutes, Mr. Chairman.

Mr. Lesick: Welcome, gentlemen. Mr. Lewis, I suggest that you were quite right when you said that two Canadians are going to be on the panel. Without the panel we have nothing but the American law and the American judges. So I feel quite assured that you were speaking correctly there.

I would like to quote from your presentation, on page 2:

However, we believe the binational panel is at least an improvement over the present situation. We believe it will act as a positive force in either deterring actions or parochial decisions regarding actions of this nature.

Could you kindly elaborate on that?

M. B. Lewis: We have gone through these countervail and anti-dumping things in the fishery in the past, and the last one cost the country over \$600,000. These people seem to be able to use their laws at a whim. Our concept of the agreement is simply that, with the binational panel and the fact that it would be a more independent, non-political body, in the future these people would be a little

[Traduction]

ainsi être modifiées après coup, la commission d'arbitrage serait obligée de convenir que les lois américaines en la matière ont effectivement été respectées. Ne pensez-vous pas que c'est une situation plutôt préoccupante? Nous n'avons non seulement pas atteint les objectifs que nous nous étions proposés mais en outre, les lois américaines pourraient être modifiées sans que nous puissions avoir un recours.

M. B. Lewis: Je dois vous avouer que je connais pas tous les détails de ce document. Il paraît en effet que les Américains sont passés maître dans l'art de modifier leurs propres lois, ce qui est sans doute préoccupant mais il paraît que l'accord prévoit que les Canadiens auront leur mot à dire. Les Américains ne pourront donc pas agir entièrement à leur guise, car le gouvernement canadien devra être notifié si bien que nous serons mieux protégés que nous ne le sommes actuellement. Mais peut-être mon interprétation n'est-elle pas la bonne.

M. Langdon: S'ils modifient leur loi, nous pouvons en saisir la commission d'arbitrage. Si, néanmoins, les Américains refusent d'y changer quoi que soit, il nous reste à appliquer des mesures de rétorsion, ce qui est le cas actuellement, ou bien nous serions obligés d'abroger l'accord.

Le président suppléant (M. Fretz): Merci, monsieur Langdon. Monsieur Lesick.

M. Langdon: Je ne pense pas avoir eu mes six minutes de temps de parole, monsieur le président.

M. Lesick: Vous avez tout à fait raison de dire, monsieur Lewis, que deux Canadiens feraient partie de la commission d'arbitrage. En l'absence de cette commission, nous devons nous en remettre aux juges américains et aux lois américaines.

Je voudrais, si vous le permettez, citer un extrait de votre exposé à la page 2:

Toutefois, nous sommes d'avis que la commission binationale constitue une amélioration par rapport à la situation actuelle. Cette commission devrait jouer un rôle positif, soit en évitant que certaines mesures soient prises, soit en évitant que des mesures soient prises sur la base d'un point de vue trop étroit.

Qu'est-ce que vous entendez au juste par là?

M. B. Lewis: Nous avons examiné les droits compensatoires et les mesures anti-dumping institués contre nos pêcheries par le passé, la dernière en date nous ayant coûté 600,000\$. Jusqu'à présent, les Américains ont appliqué leurs propres lois comme cela leur convenait. La commission d'arbitrage binationale prévue dans le cadre de l'accord de libre-échange, commission qui serait plus

[Text]

less eager to invoke countervail. That is basically where we are coming from.

Mr. Lesick: That is certainly the purpose of the binational panel.

In the next paragraph you state:

The elimination of all bilateral tariffs is regarded as a positive step. The effect of this measure is rated as minimal at present for Prince Edward Island, however it does permit more serious consideration of added value production by the entire sector in the future.

What do you mean by "added value production"?

Mr. B. Lewis: The more added value of the product, the higher the tariff that exists today. Therefore, if you eliminate those tariffs which will go under the zero-tariff part of the agreement, then people can more seriously consider added-value production, and normally added-value production is the type of thing that is good for the local economy.

Mr. Lesick: You would need more people to work with regard to the added-value aspect of this—

Mr. B. Lewis: You are adding more to the value of the product. So it is not like you are shipping away your raw material. You are trying to produce the most finished product you can for the market.

Mr. Lesick: On page 4 you say: "Simply put, our position is that something is better than nothing at all". Maybe you can just elaborate on what you had in mind when this was written and what you envision as a result of this trade pact.

Mr. B. Lewis: I think the agreement, in general, falls short of what everybody had anticipated it would be. But to have no agreement leaves us exactly where we are, and that is in a very bad situation. The countervail issue was one, and the anti-dumping; we have gone through that.

• 1630

This whole business of the state laws on lobsters is going to have one horrendous impact on Prince Edward Island in particular, because we are basically a canning type of industry. If there is any hope of countering this type of foolishness that goes on by the Americans every time they have a problem with competition, we have to look for some kind of remedy to stop this.

We are right now viewing the agreement as being a means or a method of doing it, because otherwise we end up in the courts down there, at an horrendous cost, and a time factor that can go for years. So as I say, we have gone through the countervail and anti-dumping in the past, but

[Translation]

ou moins indépendante et apolitique, ferait sans doute réfléchir ces gens avant d'instituer des droits compensatoires.

M. Lesick: Tel est effectivement le sens de cette commission binationale.

Au paragraphe suivant, vous dites ce qui suit:

L'élimination de tous les droits de douane bilatéraux est une mesure positive. Mais dans l'immédiat, les effets en seront minimes pour l'Île-du-Prince-Édouard, même si, à l'avenir, on pourra peut-être envisager plus sérieusement la possibilité de nous lancer dans la production à valeur ajoutée.

Qu'est-ce que vous entendez au juste par «production à valeur ajoutée»?

M. B. Lewis: Actuellement, plus la valeur ajoutée est importante, plus les droits de douane sont élevés. Si ces droits de douane sont complètement supprimés, les productions à valeur ajoutée deviennent plus intéressantes; or, ce sont les productions à valeur ajoutée qui sont les plus rentables pour l'économie locale.

M. Lesick: Il faudrait donc que plus de personnes travaillent dans le secteur de la production à valeur ajoutée.

M. B. Lewis: Plutôt que d'exporter des matières brutes, on les conditionne, ce qui donne une valeur ajoutée.

M. Lesick: Vous dites encore à la page 4: «Quelque chose est mieux que rien». Est-ce que vous pourriez nous préciser votre pensée et nous dire également quels seront, à votre avis, les effets de l'accord de libre-échange?

M. B. Lewis: Dans l'ensemble, j'estime que l'accord est loin de nous apporter tout ce que nous en avions espéré. Mais si on n'était pas parvenu à conclure un accord, les droits compensatoires et les mesures anti-dumping auraient continué à être appliqués, ce qui est très mauvais pour nous.

Étant donné l'importance primordiale des conserveries à l'Île-du-Prince-Édouard, les dispositions législatives concernant le homard, adoptées par cet état américain, vont avoir des conséquences catastrophiques pour nous. Ces réactions absolument erratiques des Américains à chaque fois qu'ils ont un problème de concurrence deviennent intolérables, et si nous avons enfin trouvé le moyen d'y porter remède, je pense qu'il ne faut pas hésiter.

C'est précisément ce à quoi pourrait servir cet accord, de notre point de vue, puisque nous sommes sinon contraints d'engager des procédures devant les tribunaux américains, ce qui coûte évidemment horriblement cher, en argent mais aussi en temps puisque cela peut traîner

[Texte]

this non-tariff type thing, like the possession laws. . . there has to be some way that this country can stop this sort of interference with trade. We are certainly hopeful that the agreement can do that.

Mr. Lesick: I am certainly pleased you were able to elaborate on what will happen if we get the panel, and we will get this binational panel eventually when the agreement is signed. But the situation looked very bleak, as you described it, if nothing were to be done. It would take two to four years to resolve the problem. As you mentioned, it would cost over \$600,000, or did cost over \$600,000 for the resolution of the problem. This kind of binational panel would take less than one year and it would be far more satisfactory to your industry and the fishermen of the Atlantic region. Is that correct?

Mr. B. Lewis: That certainly is our aspiration and hope, yes.

The Acting Chairman (Mr. Fretz): Gentlemen, thank you very much.

Mr. Crosby: Just on a very brief point of order, I want to say to Mr. Bruce with respect to his remarks, as a member of the committee from Atlantic Canada I want to make it clear that I for one am not so much interested in whether you are for or against the free trade agreement, but what your comments are on it, particularly whether you think it will benefit your organization or your fellow fishermen or whether it is no improvement over the status quo. I would not want you to leave here with the idea that we were—

The Acting Chairman (Mr. Fretz): Mr. Crosby, I am afraid our time has expired. Thank you for that input.

Again, gentlemen, Messrs. Lewis, Bruce, and Thomson, thank you for appearing before the committee today. We are grateful.

We will call our next witness, please. Welcome, Ms Mella, to committee hearings here in Prince Edward Island this afternoon. You may proceed when you are ready. We usually try to remember to suggest to witnesses that if they keep their remarks to about 15 minutes, it allows members more time to question them. So somewhere in the 15 to 20 minute time period will be fine. Please proceed.

Ms Patricia Mella (Individual Presentation): Mr. Chairman, hon. members, I want to begin by expressing my appreciation to the committee for the opportunity to present my views on behalf of the PC Party of Canada on the proposed free trade agreement between Canada and the United States.

The views that I am presenting are my honest assessment of this issue in terms of its application to

[Traduction]

pendant des années. Nous avons eu la petite guerre des droits compensatoires, les procès en dumping etc., mais lorsque l'on se heurte à ces barrières non tarifaires, comme dans le cas de ces dispositions législatives. . . il faut que le Canada puisse un jour mettre fin à ce genre d'intervention. Nous avons donc bon espoir que l'accord nous en donnera les moyens.

M. Lesick: J'ai été très heureux de vous entendre dire quelle pourrait être l'utilité de ce groupe binational spécial, qui verra le jour si l'accord est signé. Mais comme vous le dites également, la situation risque d'être beaucoup plus morose si nous n'aboutissons pas. Cela risquerait de prendre de deux à quatre ans, avant qu'une solution ne soit trouvée, à un coût de plus de 600,000\$, comme cela a déjà été le cas. Or, le groupe binational permettrait de régler la question en moins d'un an, ce dont votre secteur, et celui de la pêche de la côte Atlantique, ne pourraient que se féliciter. Est-ce bien cela?

M. B. Lewis: C'est en tous les cas ce que nous espérons, oui.

Le président suppléant (M. Fretz): Messieurs, merci beaucoup.

M. Crosby: J'aimerais rapidement invoquer le règlement. Je suis député d'une circonscription de la région Atlantique, et je voulais dire à M. Bruce que ce n'était pas tant de savoir si vous étiez pour ou contre le libre-échange qui m'intéressait, que d'apprendre, de votre bouche, quels seraient, d'après vous, les avantages qu'en retirerait votre secteur, ou vos collègues pêcheurs, ou au contraire si vous pensez que cet accord ne nous fait absolument pas progresser. Je ne voudrais pas que nous nous séparions. . .

Le président suppléant (M. Fretz): Monsieur Crosby, je pense que vous avez déjà utilisé tout votre temps. Merci pour cette remarque.

Messieurs Lewis, Bruce et Thomson, permettez-moi encore de vous remercier d'avoir répondu à l'invitation du Comité. Nous vous en sommes très reconnaissants.

Nous allons maintenant passer au témoin suivant. Soyez la bienvenue, madame Mella, à cette séance du Comité tenue à l'Île-du-Prince-Édouard. Allez-y dès que vous serez prête. Nous aimons rappeler aux témoins qu'ils disposeront de plus de temps pour les questions s'ils s'en tiennent à un exposé de 15 minutes. Vous avez donc en gros entre 15 à 20 minutes. Vous avez la parole.

Mme Patricia Mella (témoin à titre individuel): Monsieur le président, messieurs les membres du Comité, permettez-moi tout d'abord de vous remercier de me donner ici la parole et de me permettre de vous présenter le point de vue du Parti progressiste conservateur du Canada sur l'accord de libre-échange entre le Canada et les États-Unis.

Je vais essayer, le plus honnêtement possible, de vous dire simplement ce que je pense personnellement des

[Text]

Prince Edward Island. Like all other provinces, we have people here with differing views of this issue. It is not my intention to suggest that those who oppose the deal are any less Canadian or any less islanders than I am. I am assuming that those who hear my views will likewise conclude that I am a committed islander and a committed Canadian.

• 1635

Canada and the United States are about to sign a bilateral trade agreement that will undoubtedly affect Prince Edward Islanders. The debate on this issue in P.E.I. has been largely centred on philosophical objections and the effect such a deal would have on our culture, our way of life, or our sovereignty. While recognizing the importance of these issues, I believe Islanders deserve a more pragmatic view of how the bilateral trade agreement will affect the different sectors of our economy.

Prince Edward Island had exports to the value of \$147 million in 1986. Sales to the United States accounted for 60% of this total. With an economy based largely on its primary resources, it is important that we safeguard this export market and work toward enhancing it.

It is obvious to anyone that in recent years the United States has become more protectionist. Protectionism is an international phenomenon that every country will have to deal with sooner or later. American protectionism in various disguises can hit P.E.I. as likely as any other province. The difference is that on P.E.I. the effects would be more devastating, because we are an economy based on primary resources, with very little back-up in secondary industries.

However, it is not only the need for insuring our continued access to the present United States market that is important. We on Prince Edward Island must consider the opportunity this bilateral trade agreement will provide in expanded markets and a diversified economy. The economy of P.E.I. is comprised of our primary industries, agriculture, fishing, forestry, and tourism, with additional employment being provided by small business, a craft industry, food processing, and high-tech industries.

Prince Edward Island's top industry is agriculture. We produce one-quarter of all the potatoes grown in Canada. At present we have a 35¢ per hundredweight American tariff on our potatoes. With the bilateral agreement, all tariffs will be phased out over a 10-year period. This will

[Translation]

conséquences de cet accord pour l'Île-du-Prince-Édouard. Comme dans le reste du Canada, les habitants de cette province ne sont pas tous d'accord sur cette question. Cela ne veut pas dire, dans mon esprit, que ceux qui sont opposés à cet accord puissent être moins Canadiens, ou moins iliens que moi. J'espère également que ceux qui m'entendront sauront comprendre que je suis une ilienne engagée, en même temps qu'une Canadienne convaincue.

Le Canada et les États-Unis sont à la veille de signer un accord commercial bilatéral qui aura un certain nombre de conséquences pour les habitants de l'Île-du-Prince-Édouard. Le débat qui s'est ouvert sur cette question à l'Île-du-Prince-Édouard est resté jusqu'ici très général, et a donné lieu à un certain nombre de controverses concernant les effets de cet accord sur notre culture, notre mode de vie ou notre souveraineté. Sans vouloir minimiser l'importance de ces questions, je pense que iliens ont le droit à une analyse plus pragmatique des conséquences qu'aura l'accord pour les différents secteurs de notre économie.

Les exportations de l'Île-du-Prince-Édouard se chiffraient en 1986 à 147 millions de dollars. 60 p. 100 de ces exportations concernaient les États-Unis. Étant donné que notre économie est étroitement tributaire de l'exploitation des ressources naturelles, il est important que nous préservions ce marché d'exportations et que nous travaillions même à l'élargir.

Tout le monde sait que les États-Unis sont devenus, ces dernières années, de plus en plus protectionnistes. Ce protectionnisme est d'ailleurs un phénomène international avec lequel tous les pays, tôt ou tard, devront compter. Ce protectionnisme américain, quelles que soient les formes qu'il revêt, frappe aussi bien l'Île du Prince Édouard que les autres provinces canadiennes. Malheureusement l'Île-du-Prince Édouard risquerait d'en souffrir beaucoup plus, étant donné la part essentielle que joue l'exploitation des ressources naturelles dans son économie, et le peu d'importance par ailleurs de son secteur de transformation.

Cependant, s'il est important que nous préservions notre accès au marché américain, les habitants de l'Île-du-Prince-Édouard doivent par ailleurs bien réfléchir aux avantages qu'ils retireraient de cet accord commercial bilatéral en terme d'expansion des marchés et de la diversification de notre économie. L'économie de l'Île-du-Prince-Édouard se compose du secteur des industries primaires, l'agriculture, la pêche, l'exploitation forestière et le tourisme, et du secteur de la petite entreprise, de l'artisanat, de l'industrie alimentaire de transformation, et des industries de pointe, qui représentent une marge supplémentaire d'emplois.

Le secteur économique le plus important de l'Île-du-Prince-Édouard est celui de l'agriculture. Notre production représente le quart de la production canadienne de pommes de terre. Les Américains imposent en ce moment à nos exportations un droit de 35¢ par sac

[Texte]

provide our potato producers with increased export opportunities and a competitive edge over others seeking access to the same market.

Island producers are competing now against U.S. potato producers for the New England market. They are doing this while they face a 35¢ per hundredweight tariff. The removal of that tariff, which is among the higher tariffs for Canadian exports, will give our producers a significant boost.

Another obstacle facing potato producers in recent years has been the placement of technical barriers on potato products. Island producers have been adversely affected by anti-dumping duties and added inspections at the border. The elimination of technical barriers on potato products has the potential to encourage a much-needed processing sector for the potato industry. It provides us with the opportunity to produce potatoes in bakercount boxes and other specialty products geared to the restaurant or convenience-food markets. Potatoes need a more predictable set of rules to limit trade-remedy laws and to create a stable economic environment.

Although potatoes are our major agricultural export, they are not the only one. We have beef and hog producers, dairy producers, fruit and vegetable producers.

Our beef and hog producers stand to benefit substantially from the proposed bilateral agreement. In addition to the elimination of tariffs on customer-ready beef and pork products, we have the removal of meat import loss. This major barrier to the U.S. market has been an obstacle that prevented red meat producers from gaining access to the huge American market. Both sectors will also benefit from a dispute settlement mechanism that will objectively assess what have often been unfair, state-initiated restrictions preventing access to the marketplace.

Our dairy industry will remain largely unaffected by the trade deal. Importation of dairy products is tightly controlled or prohibited. Supply management marketing systems, which are necessary for the health of our dairy industry, will be maintained, and provisions made in the agreement to extend supply management to other sectors that need protection from the open market.

[Traduction]

de 100 livres. L'accord bilatéral prévoit la disparition de tous ces tarifs d'ici 10 ans, ce qui donnerait à nos producteurs un avantage sur leurs concurrents qui cherchent à pénétrer le même marché, et leur permettrait d'accroître leurs exportations.

Les producteurs de l'Île sont à l'heure actuelle en concurrence, sur le marché de la Nouvelle-Angleterre, avec les producteurs de pommes de terre américains. La suppression de ce droit de 35¢, qui est, à l'heure actuelle, l'un des droits de douane les plus élevés que nos exportateurs canadiens aient à payer, donnera au secteur de la pomme de terre un nouvel élan.

Depuis quelques années un certain nombre de barrières techniques font également obstacle à l'exportation des produits de transformation de la pomme de terre. C'est ainsi que des droits anti-dumping ont été appliqués à ces produits de transformation, en même temps qu'ils faisaient l'objet d'inspections accrues à la frontière. La suppression de toutes ces entraves au commerce des produits de transformation de la pomme de terre relancera une industrie de transformation dont le secteur de la pomme de terre, dans son ensemble, a cruellement besoin. Nous aurions notamment la possibilité de vendre nos pommes de terre sans indication précise de poids ou de quantité, et nous pourrions également écouler certains produits de transformation destinés aux restaurants ou à divers services d'alimentation rapide. L'industrie de la pomme de terre a besoin qu'un ensemble fixe et prévisible de règlements permette d'éviter que les producteurs ne soient en permanence en butte aux entraves de la loi, tout en jouissant d'un environnement économique stable.

Si la pomme de terre est notre principal produit d'exportation agricole, ça n'est pas le seul. Il faut citer la viande de bovin, de porc, les produits laitiers, les fruits et les légumes.

Nos producteurs de viande de porc et de bovin profiteront largement de cet accord bilatéral. Non seulement les tarifs sur les produits du porc et du boeuf «prêts-à-consommer» seront supprimés, mais l'on abrogera les lois sur l'importation de la viande, qui ont empêché jusqu'ici nos producteurs d'avoir accès à cet immense marché américain. Ces deux secteurs profiteront également de la mise en place de ce mécanisme de règlement des conflits, qui permettra de juger de façon impartiale ce qu'ont été ces mesures souvent déloyales de l'État visant à fermer l'accès du marché.

• 1640

L'accord commercial restera, pour l'essentiel, sans effets sur notre secteur laitier. L'importation des produits laitiers est étroitement contrôlée, sinon interdite. La gestion de l'offre, nécessaire à la santé de notre secteur laitier, sera maintenue, et l'accord inclura un certain nombre de dispositions permettant d'étendre à d'autres secteurs, qui ont besoin de cette protection, le bénéfice de cette gestion de l'offre.

[Text]

Fruit and vegetable growers have been exempted from the terms of the agreement. Tariffs will not be completely phased out over 10 years and seasonal tariffs can be reapplied if the market warrants this.

On balance, when we look at this agreement, the agricultural sector on P.E.I. stands to gain substantially, through security of access to the U.S. market for its agricultural products, while maintaining the existing marketing systems for dairy products and the right to implement new supply management programs.

The second major industry on P.E.I. is fishing. The bilateral trade agreement ensures free access to the U.S. for all fish products. While our fresh fish have duty-free entry to the U.S. market, we face significant tariffs on fish processed in any way. This agreement means significant gains for our fishermen. Some 80% of our fish exports go to the United States. We are looking at the removal of tariffs ranging from 4¢ a pound on ground fish fillets to 17% on prepared fish products. This is welcome news for fish processors. Secondary processing of our own products is important to the fishing industry and to the P.E.I. economy.

The fishing industry has had firsthand experience with American protectionist measures. They face almost weekly a new set of technical standards, which in reality are unfair trade restrictions. No industry can function with any degree of success with this instability in the marketplace. The binding dispute settlement mechanism will introduce an accountability to trade that is a necessity for island fishermen.

We also have to protect the Canadian fishery. The free trade agreement has nothing to do with American access to Canadian waters or to fish stocks. The requirement that companies involved in catching fish be Canadian-owned has been protected. Independent studies by the Economic Council of Canada and by the Atlantic Provinces Economic Council conclude that the fishing industry will be a winner in this agreement.

The third major sector of the P.E.I. economy is tourism. This agreement will enhance the opportunities for increased tourism by heightening the awareness of Canada and of P.E.I., and encouraging business exchanges and conventions on P.E.I.

As we look at the sectors of our economy, we can foresee access to our crafts, our processors and our high-tech industries, especially those associated with the

[Translation]

L'accord donne un statut d'exception au secteur des fruits et légumes. Les barrières tarifaires ne seront pas complètement supprimées pendant cette période de dix ans, et des tarifs pourront être appliqués de façon saisonnière, lorsque le marché le justifiera.

Au total, voilà un accord qui profitera largement à l'agriculture de l'Île-du-Prince-Édouard, puisqu'il ouvre l'accès du marché américain à nos produits, tout en maintenant en place certains modes de commercialisation qui existaient déjà, notamment pour les produits laitiers, et en nous réservant le droit d'entendre à d'autres secteurs les programmes de gestion de l'offre.

Après l'agriculture, la pêche est l'activité la plus importante de l'Île-du-Prince-Édouard. Là encore, l'accord commercial bilatéral ouvre le marché américain à tous les produits de la pêche et à ceux de l'industrie de transformation. Alors que notre poisson frais pénètre librement sur le marché américain, les produits de l'industrie de transformation sont lourdement frappés de droits de douane. Voilà donc un accord dont nos pêcheurs vont profiter. Près de 80 p. 100 de nos exportations de poissons sont absorbées par le marché américain. Les nouveaux accords permettront de supprimer tous les tarifs douaniers, qui s'étagent entre 4¢, par livre de filet de poissons de fond et 17 p. 100 sur les produits de la pêche transformée. Je pense que les industriels du secteur de la transformation ne peuvent que s'en réjouir. Cette transformation de nos propres produits est toute aussi importante pour l'avenir de la pêche à l'Île-du-Prince-Édouard que pour celui de l'économie toute entière de l'île.

L'industrie de la pêche a été la première à souffrir du protectionnisme américain. Celui-ci nous a valu, presque tous les huit jours, l'adoption de nouvelles règles qui n'étaient en réalité que des entraves déloyales aux échanges. Aucun secteur ne peut fonctionner dans un tel climat d'incertitude commerciale. Le mécanisme de règlement des litiges permettra donc précisément de créer la stabilité commerciale dont ont besoin les pêcheurs de l'île.

Mais nous devons également protéger nos lieux de pêche. L'accord de libre-échange n'offre dans le domaine aucun privilège aux Américains, puisqu'il faudra, comme par le passé, que les sociétés de pêche continuent à être canadiennes. Selon les études faites par le Conseil Économique du Canada et le Conseil Économique des Provinces Atlantiques, l'industrie de la pêche sera au total gagnante.

Le troisième secteur important de notre économie est celui du tourisme. Cet accord qui encouragera les échanges commerciaux en même temps que l'organisation de conférences et conventions à l'Île-du-Prince-Édouard, renforcera l'image que l'on a du Canada et de l'île et profitera à l'activité touristique.

Et de façon générale, nous pouvons dire que nous artisans, nos industriels de la transformation et des secteurs d'avant-garde, notamment dans les domaines de

[Texte]

manufacture of medical supplies. This agreement is of substantial benefit to islanders.

I would now like to deal with some of the issues put forth by the critics of this bilateral agreement. There are those who will say the dispute settlement mechanism is not good enough. We did get a dispute settlement mechanism, and it is binding. Included in this mechanism is an institutionalized process for negotiating changes in trade restricting laws. This will enable us to work toward a new system to address problems of dumping and subsidies. A joint panel will act as a final court of appeal on Canada and U.S. unfair trade actions. We have a mechanism that gives Canada an added advantage.

The United States will name Canada in new legislation that is applicable to us. We will have prior notification of changes to anti-dumping and countervail legislation. There will be consultation and an opportunity for input before laws or amendments that will affect us are made. This mechanism makes our trade laws objective, not subjective. It takes politics and lobbyists out and puts the rule of law in.

• 1645

What about the energy component of the agreement? Contrary to critics, we will not end up with a continental energy policy. A continental energy policy would involve the energy resources of our country being shared from ownership to rates of production to price. None of these takes place under this agreement.

The provinces retain control of their own resource, as specified in our Constitution. The producing provinces also decide how much they will sell and at what price. We have only to look at the last energy crisis, in the 1970s, to see that setting prices for energy artificially is counter-productive and wasteful.

The energy shortage issue was not solved with cheap prices. The crisis ended when we went to world prices, which in turn encourage economy in use. In fairness to the producing provinces, we cannot say suffer it out when prices are low, but when prices go up sell to us for less.

[Traduction]

la fabrication du matériel et des appareils médicaux, auront largement accès au marché Américain. C'est un accord qui profitera largement aux habitants de l'île.

Je voudrais maintenant discuter d'un certain nombre d'objections que les critiques de l'accord ont pu faire valoir. Il y a d'abord ceux qui prétendent que le mécanisme de règlement des différends n'est pas satisfaisant. Or, les dispositions sur lesquelles nous nous sommes entendus, à propos de ce règlement des différends prévoient que les décisions qui seront prises soient exécutoires. Ce mécanisme prévoit également la possibilité de négocier en vue de modifier les dispositions légales qui feront obstacle aux échanges. Grâce à cela nous pourrions mettre en place un nouveau système nous permettant de régler les problèmes de dumping et de subventions. Le groupe mixte jouera le rôle d'une Cour d'appel de dernier ressort que l'on pourra saisir au cas où l'un ou l'autre des deux pays prendrait des mesures jugées déloyales par l'autre partie. Voilà donc un avantage supplémentaire dont le Canada pourra profiter.

Toute nouvelle loi américaine qui serait applicable au Canada mentionnera le nom de notre pays. Les États-Unis avertiront par ailleurs le Canada de tout projet de modification des lois anti-dumping, ou des dispositions concernant les droits compensatoires. Toute nouvelle loi, tout projet d'amendement, donneront donc lieu à une procédure de consultation nous permettant de faire valoir notre point de vue. Grâce à ces dispositions le droit du commerce deviendra plus impartial. Le pouvoir de la scène politique, ou des groupes de pression, en sera réduit, et remplacé par celui de la règle de droit.

Que dire de la question de l'énergie dans le cadre de l'accord de libre-échange? Contrairement à ce que peuvent dire les personnes qui critiquent cet accord, celui-ci ne débouchera pas sur une politique continentale en matière d'énergie, ce qui supposerait un partage intégral des ressources énergétiques, un partage qui interviendrait à la fois en matière de propriété de taux de production et de prix. Or, cet accord ne prévoit pas des dispositions en ce sens.

Les provinces gardent le contrôle de leurs propres ressources conformément à la Constitution. Les provinces productrices décideront également du volume et du prix. Il suffit de se reporter à la dernière crise énergétique des années 70 pour se rendre compte que tout établissement artificiel des prix en matière énergétique est ridicule et inutile.

Ce n'est pas en diminuant les prix que l'on a mis fin à la crise mais bien en établissant une parité avec les prix sur le marché mondial, ce qui a provoqué une relance économique. Il faut adopter une politique juste envers les provinces productrices. Celles-ci ne doivent pas souffrir lorsque les prix sont bas et elles ne doivent pas non plus brader leurs produits lorsque ceux-ci montent.

[Text]

What about our cultural sovereignty? It seems to me there are several myths swarming around this whole issue. One of the myths is that we are totally unique beings on the North American stage. In my view, what we are witnessing is ethnocentrism disguised as patriotism.

A distinguished anthropologist, Ralph Linton, once wrote a classic account of the 100% American citizen. We might want to take a lesson from him when he points out that we are a part of all that we have met. There is no doubt in our minds that as Canadians we are a people set apart. However, some foreign influences have wormed their way into our Canadian civilization. So on occasion we will find our children in Levi denims and Nike shirts and Reebok sneakers, not unlike their American neighbours. They might even be listening to American rock groups in their General Motors car. And what will we do if these same kids want to listen to Willie Nelson instead of Ronnie Prophet, if they watch *Moonlighting* instead of *The Beachcombers*?

Can we Canadianize this patriot by stopping a free trade agreement? Of course not. Canadians, young and old, will make their choices from the best that is available, and Canadians will choose Anne Murray, Rita MacNeill, Haywire, and Anne of Green Gables because they are the best available.

Will increased trade with the United States make us less Canadian? If this were true, then we would have to conclude that Ontario is less Canadian than P.E.I. Are we less Canadian now than we were in the 1930s, when we traded less? I think not. If trade is closely connected with culture, why is it that Quebec can trade with the Americans and with the rest of Canada but still maintain a very enviable and unique French-Canadian culture.

There are numerous examples throughout the world of bilateral trade agreements that in no way affect the culture, the sovereignty, or the political independence of the participants.

Finally, I would like to defend our government on the openness with which they have sought a Canada-U.S. trade agreement. We have had an extensive consultative process for these negotiations, and Prince Edward Island has been well represented. The Prime Minister and the Premiers meet quarterly. Each province and the federal government have designated Ministers for trade negotiations. The Committee on Trade Negotiations holds regular meetings, where P.E.I. is represented by Doug Johnston, Deputy Minister of Fisheries. The private sector is also involved in consultations through the International Trade Advisory Committee and through sectoral advisory

[Translation]

Que dire maintenant de notre souveraineté culturelle? Il me semble que beaucoup d'idées fausses circulent à ce sujet, entre autres, on entend dire que les Canadiens sont tout à fait uniques en Amérique du Nord. A mon avis, il s'agit là d'ethnocentrisme déguisé sous forme de patriotisme.

Un anthropologue éminent, Ralph Linton, a défini ce qu'était l'Américain pure laine. Il est intéressant de noter que, d'après ce savant, on peut retrouver en nous une partie de toutes les choses et personnes avec lesquelles nous sommes entrés en contact. Si les Canadiens se considèrent comme tellement différents, ils ne doivent pas cependant oublier que la civilisation canadienne ne s'est pas développée de façon tout à fait isolée. C'est la raison pour laquelle nos enfants portent des jeans Levi, des chemises Nike, des espadrilles Reebok, tout comme leurs voisins américains. Ils écoutent peut-être des groupes rock américains dans leurs voitures General Motors. Que ferons-nous si ces enfants veulent écouter Willie Nelson plutôt que Ronnie Prophet, s'ils veulent regarder *Moonlighting* et non *The Beachcombers*?

Pourrions-nous rendre ces enfants davantage Canadiens en empêchant un accord de libre-échange? Evidemment pas. Les Canadiens, jeunes et vieux choisiront les programmes qu'ils veulent écouter ou regarder parmi les meilleurs qui existent, et les Canadiens choisiront certainement d'écouter Anne Murray, Rita MacNeill et Haywire et de regarder *Anne of Green Gables* parce qu'il s'agit là de chanteurs et de spectacles excellents.

Serons-nous moins Canadiens si nous augmentons nos liens commerciaux avec les États-Unis? Si tel était le cas, il faudrait conclure que l'Ontario est moins canadien que l'Île-du-Prince-Édouard. Peut-on dire que nous sommes moins Canadiens à l'heure actuelle qu'en 1930 lorsque nos échanges commerciaux étaient moins importants avec notre voisin? Je ne le crois pas. Si le commerce est étroitement lié à la culture, comment se fait-il que le Québec puisse entretenir des relations commerciales avec les Américains et le reste du Canada tout en conservant sa culture canadienne française tout à fait unique et très enviable?

Il existe de nombreux exemples de pays qui ont conclu des ententes commerciales bilatérales avec d'autres sans que de telles ententes n'aient de répercussions négatives sur la culture, la souveraineté ou l'indépendance politique de ces pays.

Finalement, j'aimerais défendre notre gouvernement dont l'attitude a été si franche et ouverte dans le cadre de ces négociations. Il y a eu de longues consultations en vue de ces négociations et l'Île-du-Prince-Édouard a été bien représentée. Le premier ministre et les premiers ministres provinciaux ont eu des réunions trimestrielles. Chaque province et le gouvernement fédéral ont désigné des ministres responsables du Comité des négociations commerciales à de fréquentes réunions et l'Île-du-Prince-Édouard est représentée par le sous-ministre des Pêches, Doug Johnston. Le secteur privé participe également aux consultations par le biais du comité

[Texte]

groups set up by the federal government to ensure private-sector input from all provinces.

Through these mechanisms the federal government is ensuring that a trade agreement will take into account the interests and concerns of P.E.I. I believe this bilateral agreement will bring employment to islanders, some of whom face a very bleak future. It will bring stability to our export markets. It will give us a chance to broaden our export base, and it will signify to North Americans that we are truly one of the world's great islands.

• 1650

Mr. Allmand: Mr. Chairman, I must say that I was taken by surprise when Ms Mella began her remarks and announced that she was speaking on behalf of the PC Party of Canada. We have turned many witnesses down because of our limited time. I had thought that these hearings were to give an opportunity to individuals and groups throughout Canada to express their views, but not the political parties. After all, P.E.I. has three Conservative members in the Parliament of Canada, and we have ample opportunity to hear their views. The government has spent millions of dollars on all kinds of propaganda and pamphlets and brochures, which they are spreading all over the country.

I have no questions for the witness. I know the Conservative position quite well. I could debate her on every one of the points she raised. I do not agree with her, and neither do many of the witnesses here today. I respect her views as a Conservative, but this was not the place to bring in the Conservative Party to once again present the views of the party.

Ms Mella: Could I respond?

The Chairman: Please.

Ms Mella: First of all, I am speaking as an islander, as a Canadian, and I assume that no one has an objection to my belonging to a political party. I assume that all of you belong to a political party, and you are free to express your views. I am speaking in favour of the government's move to the bilateral trade agreement because I think the government is doing the right thing by supporting the agreement, by working towards it. I am speaking on behalf of the federal government because I support their initiatives. I am an islander, and I support the PC Party. I feel it is my right, whether I am Conservative, Liberal, or NDP, to come before the committee and give my views.

[Traduction]

consultatif sur le commerce extérieur et dans le cadre du groupe de consultations sectorielles sur le commerce extérieur établi par le gouvernement fédéral afin d'assurer la participation de ce secteur privé de toutes les provinces.

Par ces mécanismes, le gouvernement fédéral veut s'assurer que cet accord commercial tiendra compte des intérêts et des préoccupations de l'Île-du-Prince-Édouard. Je crois que la signature de cet accord bilatéral augmentera les possibilités d'emplois des habitants de l'Île-du-Prince-Édouard dont les perspectives d'avenir semblent loin d'être brillantes, en tout cas pour certains. Cet accord permettra de stabiliser nos marchés d'exportation. Cela nous donnera la possibilité d'élargir notre base d'exportation nous permettant ainsi de nous faire connaître comme une des grandes villes du monde.

M. Allmand: Monsieur le président, je dois dire que j'ai été vraiment surpris d'entendre M^{me} Mella commencer ses remarques en disant qu'elle parlait au nom du Parti progressiste-conservateur du Canada. Nous avons refusé à beaucoup de témoins la possibilité de venir témoigner à cause de manque de temps. Je pensais que ces audiences devaient donner la possibilité aux particuliers et groupes d'exprimer leurs points de vue mais pas aux partis politiques. En fait, l'Île-du-Prince-Édouard a élu 13 député conservateurs que nous avons toujours la possibilité d'entendre au Parlement. Le gouvernement a dépensé des millions de dollars pour disséminer sa propagande de toute sorte dans toutes les régions du pays.

Je n'ai pas de questions à poser aux témoins. Je connais très bien la position du Parti conservateur. Je pourrais réfuter tous les arguments qu'elle a soulevés. Je ne suis pas d'accord avec elle; beaucoup de témoins qui ont comparu ici aujourd'hui ne le sont pas non plus. Je respecte son point de vue en tant que conservatrice, mais je crois que le Comité n'est pas l'endroit où il convient d'inviter des membres du Parti conservateur pour entendre à nouveau le point de vue de ce parti.

Mme Mella: Pourrais-je répondre?

Le président: Je vous en prie.

Mme Mella: Tout d'abord, je parle en tant qu'habitante de l'Île-du-Prince-Édouard, en tant que Canadienne et j'espère que personne ne verra d'un mauvais oeil le fait que j'appartienne à un parti politique. Je suppose que vous appartenez tous à un parti politique et que vous êtes libre d'exprimer votre point de vue. Je suis en faveur de l'accord de libre-échange et je crois que le gouvernement est sur la bonne voie lorsqu'il essaie de faire adopter celui-ci. Je parle au nom du gouvernement fédéral étant donné que j'appuie son initiative. Je viens de l'Île-du-Prince-Édouard et j'appuie le Parti progressiste-conservateur. J'estime avoir le droit de venir devant le Comité pour exposer mon point de vue, que je sois conservatrice, libérale ou néo-démocrate.

[Text]

Mr. Allmand: Mr. Chairman, it was not a question of coming as an individual.

Mr. Crosby: Excuse me. A point of order. Mr. Allmand, are you not going to ask questions or are you going to ask questions?

Mr. Allmand: I have the floor for a number of minutes and I insist on my right to speak. She said at the beginning that she was speaking on behalf of the PC Party. If she had come here as an individual who happened to be a Conservative, that is another matter. But the point is we have turned down many witnesses because we said we did not have time. Mel Gass is quite able to speak on behalf of islanders in the Parliament of Canada. So is Tom McMillan and so are a couple of others who are up there. I respect her views as a Conservative. I just think it was wrong to give time to an individual who represents a political party. That is all I want to say.

The Chairman: I think, Mr. Allmand, it is very clear that Ms Mella is here as an individual. She happens to be a Conservative. I think no one can come before this group, except perhaps the Prime Minister or Mr. Turner or Mr. Broadbent, and say that he represents the PC Party or the Liberal Party or the NDP Party. She happens to be a Conservative. Mr. White happened to be an NDPer.

Mr. Allmand: She did not say that, though, Mr. Chairman. She said "on behalf of". I quote her words. It is in the written brief that is distributed to us. Maybe she did not express it properly, but she should not have said that.

The Chairman: You have nothing further to add, Mr. Allmand?

Mr. Allmand: That is all. I have no questions.

Mr. Crosby: Ms Mella, let me begin by apologizing to you for that intervention. I think it is quite obvious that you come here as an individual. You have stated that. You were perhaps inaccurate in describing yourself. Mr. Allmand saw fit to take advantage of that slight inaccuracy. He knows you are not the president of the Progressive Conservative Party. He knows you are not the president of the Prince Edward Island Conservative Party. What can I say? You saw the display; you be the judge of his intervention.

I want to focus our attention on what I think is your real point, that the views that you are presenting are an honest assessment of the issue in terms of its application to Prince Edward Island. I think it is in that capacity that you appear before the committee, and you can be an advantage to the committee because we have heard from the Government of Prince Edward Island. . . We all know

[Translation]

M. Allmand: Monsieur le président, la question n'est pas de venir présenter son point de vue en tant que particulier.

M. Crosby: J'invoque le Règlement. Monsieur Allmand, allez-vous ou non poser des questions?

M. Allmand: J'ai le droit de parole pendant quelques instants et j'insiste pour me prévaloir de ce droit. Le témoin a dit au début qu'elle parlait au nom du Parti progressiste-conservateur. Si elle était venue témoigner en tant que particulier d'allégeance conservatrice, cela aurait été différent. Cependant, nous avons refusé à beaucoup de témoins la possibilité de venir exposer leur point de vue tout simplement à cause de manque de temps. Mel Gass peut très bien défendre les habitants de l'Île-du-Prince-Édouard au Parlement, tout comme Tom McMillan et quelques autres également. Je respecte le point de vue du témoin en tant que conservatrice, mais je pense qu'il n'aurait pas fallu consacrer du temps à écouter une personne qui représente un parti politique. C'est tout ce que je veux dire.

Le président: Monsieur Allmand, je crois qu'il est très clair que M^{me} Mella est ici en son nom personnel. Il se fait qu'elle est conservatrice. Personne, à l'exception du premier ministre, de M. Turner ou de M. Broadbent ne peut venir ici pour nous dire qu'il représente le parti conservateur, libéral ou néo-démocrate. Il se fait que M^{me} Mella est conservatrice alors que M. White était néo-démocrate.

M. Allmand: Ce n'est pas ce que le témoin a dit monsieur le président. Elle a dit qu'elle parlait «au nom de». Je me borne simplement à citer ses paroles que l'on peut retrouver également dans son mémoire écrit qui nous a été distribué. Peut-être ne s'est-elle pas exprimée convenablement, mais le fait est qu'elle n'aurait pas dû tenir ces propos.

Le président: Avez-vous autre chose à ajouter, monsieur Allmand?

M. Allmand: Non, c'est tout. Je n'ai pas de question à poser.

M. Crosby: Madame Mella, j'aimerais tout d'abord vous présenter des excuses pour cette intervention. Il est tout à fait évident que vous êtes venue ici présenter votre point de vue personnel. Vous l'avez d'ailleurs déclaré vous-même. Vous n'avez peut-être pas décrit correctement votre rôle. M. Allmand a su tirer partie de cette inexactitude. Il sait en effet que vous n'êtes pas la présidente du Parti progressiste-conservateur, pas plus que la présidente du parti à l'Île-du-Prince-Édouard. Que dire d'autre? Je ne le sais. Vous pourrez vous-même juger.

Le fait est que vous nous présentez une évaluation honnête de la question en ce qui concerne l'Île-du-Prince-Édouard. C'est à titre que vous comparaissez. Je crois que vous pouvez être utile au Comité qui a également entendu le point de vue du gouvernement de l'Île-du-Prince-Édouard. . . Nous savons tous que M. Ghiz, premier ministre de l'Île-du-Prince-Édouard s'est

[Texte]

Premier Ghiz has taken a very clear position against the free trade agreement. He does not want the elements of the agreement in the current form or in their final form to be signed by the Government of Canada. He prefers the status quo, obviously, over this trade agreement.

• 1655

Of course that presents real difficulties for many people in Canada, but particularly for people in Prince Edward Island, because in some particular areas like the fishing industry the status quo has produced real disadvantages. Perhaps you can elaborate on that in terms of the people you deal with in Prince Edward Island, the situations you know exist, and what havoc trade harassment has wrecked on Prince Edward Islanders.

Ms Mella: I think in responding to those who have been critical of the agreement, actually the premier's presentations against free trade have really been centered on issues that are not specific to Prince Edward Island. It was my view average islanders want to find out the basic facts about the agreement, and how this agreement is going to affect them every day.

It seems to me Prince Edward Island is an export economy. There are 126,000 of us. We do not consume even close to what we produce. We are an exporting economy. It is the lifeblood of our province, and we need assurances our major products we export, including potatoes and fish, and hopefully processed materials, will increase. We need the market to increase, and we need jobs on P.E.I. It seems to me the initiative is going to lead to the development of secondary resources, which will in turn give employment to islanders.

Mr. Crosby: In the presentation to the committee, the Hon. Wayne Cheverie took the position that the proposed free trade agreement affects Canadian sovereignty, in particular because of the provisions relating to energy, relating to investment, and relating to banking. Do you share that view with him? Do you think that is a view commonly held in Prince Edward Island?

Ms Mella: I do not believe it is. I think if we are going to talk about sovereignty, we have to get down to looking at what makes our country sovereign, at what our constitutional rights are, and at what is the set-up of our economy and our social programs. If you look at the details of the proposed agreement, there is no evidence to suggest our social programs will be influenced, and there is no evidence to suggest there will be anything that would cause us to lose our sovereignty, none whatsoever. What we have here is a trade agreement which is going to ensure a strong economy for Canada, and it is my view that strong economies are the ones who will defend their sovereignty.

[Traduction]

prononcé très clairement contre cet accord de libre-échange. Il préfère que l'on s'en tienne au statu quo et que le gouvernement ne signe pas cet accord ni dans sa forme actuelle ni dans sa forme finale.

Cela présente des problèmes pour beaucoup de Canadiens mais, en particulier, pour les habitants de l'Île-du-Prince-Édouard puisque la situation telle que nous la connaissons à l'heure actuelle a déjà présenté des problèmes notamment dans certains domaines comme les pêches. Peut-être pourriez-vous nous parler de la situation dans votre province et des problèmes que le protectionnisme américain a pu causer chez vous.

Mme Mella: En fait lorsque le premier ministre s'est prononcé contre le libre-échange, il s'est concentré sur des questions qui ne touchent pas à proprement parler notre province. Les habitants de celle-ci veulent connaître le fin fond de toute cette question et les répercussions qu'un accord pourrait avoir sur leur vie quotidienne.

L'économie dans notre province est basée sur l'exportation. L'Île-du-Prince-Édouard compte 126,000 habitants qui ne consomment pas ce qu'ils produisent. L'exportation est donc vitale pour nous; nous voulons par conséquent être sûrs que les produits que nous exportons, et parmi les plus importants les pommes de terre et le poisson et, espérons-le, les produits manufacturés, nous espérons donc que ces exportations pourront augmenter à l'avenir. Nous avons besoin de pouvoir exporter davantage, nous avons besoin d'augmenter notre main-d'œuvre locale. Une telle augmentation des exportations permettrait la mise en valeur des ressources secondaires qui seraient bénéfiques dans le domaine de l'emploi.

M. Crosby: Lors de son exposé devant le Comité l'honorable Wayne Cheverie a dit que l'accord de libre-échange aurait des répercussions néfastes sur la souveraineté canadienne à cause précisément des dispositions concernant l'énergie, les investissements et les banques. Êtes-vous d'accord avec lui? Estimez-vous qu'il a reflété le point de vue de la majorité des habitants de l'Île?

Mme Mella: Je ne crois pas. Lorsque l'on parle de souveraineté il faut savoir en quoi celle-ci consiste, quels sont nos droits constitutionnels, comment fonctionne notre économie et ses programmes sociaux? Or, l'accord proposé ne devrait pas avoir des répercussions sur nos programmes sociaux, il ne met pas en cause notre souveraineté. Il s'agit bien au contraire d'un accord commercial qui donnera davantage de vigueur à notre économie; or, c'est précisément une économie vigoureuse qui nous permettra de raffermir notre souveraineté.

[Text]

Mr. Crosby: Ms Mella, have you taken the opportunity to discuss free trade in Prince Edward Island, or attend public meetings?

Ms Mella: I have attended some public meetings on the issue. The meetings I attended happened to be very one-sided, and did not present two sides of the issue. I know there have been people that have been very critical of this committee recently, and I would suggest that those who have been critical. . . The public should look very closely at the way they are handling the issue themselves. I have attended meetings that were supposed to be on free trade, and there was not a single positive point brought up. It seems to me that if it is on free trade, the public of Prince Edward Island deserve a chance to see the pros and the cons. You criticize the committee that has both views being heard, that has opposition and government members on it, and then you go and have an anti-free trade group who present all negative views. To me what you are saying is it is okay for us to present the negative views, but we do not want any committee presenting both sides of it.

Mr. Crosby: Ms Mella, let me be frank with you as a Nova Scotian. I do not understand the position of the Government of Prince Edward Island. I would have thought that in the absence of some kind of special trading arrangement with the United States of America, the fishing industry, not only of Prince Edward Island but the whole maritime area, was in jeopardy. I would have thought that agriculture could suffer great harm, particularly in the potato industry. I simply do not understand why the Government of Prince Edward Island is taking such a negative position in view of the status quo. Can you provide me with any reasons, as a Prince Edward Islander to a Nova Scotian?

• 1700

Ms Mella: As far as I know there have not been a lot of studies done by the government to come up with the conclusions they have. The studies I have seen by the Atlantic Provinces Economic Council, by the Economic Council of Canada, by the C. D. Howe Institute, all the studies I have seen, would indicate that this free trade agreement would be beneficial, especially to our region.

Mr. Crosby: Ms Mella, I was amazed to hear the Minister mention energy, because it seems to me that Prince Edward Island has turned down opportunities to enter into long-term energy agreements, particularly with the Province of New Brunswick with respect to the supply of electrical energy. Do you see any special concern with the agreement in relation to energy?

Ms Mella: As I said in my presentation, I think the resources belong to the provinces; and if Mr. Ghiz has a problem with that, then we should be taking that to constitutional conferences and discussing it there, where it belongs. I do not think it has anything to do with the validity of this free trade agreement. Our energy comes

[Translation]

M. Crosby: Madame Mella, avez-vous eu la possibilité de discuter du libre-échange à l'Île-du-Prince-Édouard ou de participer à des réunions publiques?

Mme Mella: J'ai participé à quelques réunions publiques portant sur cette question. Ces réunions étaient fortement orientées et ne représentaient pas les deux côtés de la médaille. Certaines personnes ont critiqué de façon très violente le Comité récemment et je pense que ces personnes. . . Le public devrait être au courant de la façon dont les choses sont orientées. J'ai participé à des réunions qui devaient porter sur le libre-échange mais où rien de positif n'a été évoqué dans ce contexte. Il me semble que les habitants de notre île devraient avoir la possibilité d'entendre le pour et le contre sur cette question. On a critiqué le Comité et pourtant celui-ci se compose de membres du gouvernement mais également de membres de l'opposition. Ce n'est pas le cas pour ce groupe qui s'oppose au libre-échange.

M. Crosby: Je serai franc avec vous M^{me} Mella. Je suis de la Nouvelle-Écosse et je ne comprends vraiment pas pourquoi le gouvernement de l'Île-du-Prince-Édouard a adopté cette position. Il me semblerait en effet qu'en l'absence d'ententes commerciales avec les États-Unis, l'industrie de la pêche non seulement de l'Île-du-Prince-Édouard mais également de toute la région des Maritimes se trouve menacée. J'aurais cru que c'est l'agriculture qui en souffre beaucoup, surtout les producteurs de pommes de terre. Je ne comprends tout simplement pas pourquoi le gouvernement de l'Île-du-Prince-Édouard adopte une position si négative, étant donnée la situation actuelle. Vous qui êtes de l'Île-du-Prince-Édouard, pouvez-vous expliquer cela à quelqu'un de la Nouvelle-Écosse?

Mme Mella: Que je sache, peu d'études gouvernementales aboutissent aux conclusions du gouvernement. Toutes les études que j'ai vues, celle du Conseil économique des provinces de l'Atlantique, du Conseil économique du Canada, de l'Institut C.D. Howe, toutes montrent que l'entente de libre-échange serait bénéfique, surtout pour nous.

M. Crosby: Madame Mella, j'ai été renversé d'entendre le ministre parler d'énergie, parce qu'il me semble que l'Île-du-Prince-Édouard a refusé de conclure des ententes d'approvisionnement énergétique à long terme, notamment avec le Nouveau-Brunswick dans le domaine de l'énergie électrique. L'accord soulève-t-il quoi que ce soit de problématique en ce qui concerne l'énergie?

Mme Mella: Comme je l'ai dit dans mon exposé, je pense que les ressources appartiennent aux provinces. Si cela ennuie M. Ghiz, il n'a qu'à soulever la question à l'occasion des conférences constitutionnelles, là où ces choses doivent être discutées. Pour moi, cela n'a rien à voir avec l'accord du libre-échange. De toute façon, notre

[Texte]

mostly from Venezuela anyway; we get practically nothing from Alberta, as far as I know.

• 1705

Mr. Crosby: Just in conclusion, to clarify Mr. Allmand's outburst earlier today, you come here simply to express your views as an individual?

Ms Mella: I come here as Patricia Mella and a native islander to speak very strongly in favour of free trade, because I am concerned that the next generation of islanders would like to stay on Prince Edward Island and would like to work here. I see this as having the potential to provide long-term employment instead of 10 weeks of work and 42 weeks of unemployment. I see this as the hope for islanders.

I am speaking in favour. If I should reword my speech, which incidentally I happened to write between classes, since I teach high school. . . I do not spend a lot of time writing speeches. I wrote it rather quickly. But my intention is to say I am speaking in favour of the government's bilateral trade agreement. I am speaking as an islander. In my own view this is good for P.E.I., and I am in favour of the government initiative.

Mr. Crosby: And certainly there is nothing wrong with being a member of the Progressive Conservative Party of Canada.

Ms Mella: I would hope not.

Mr. Crosby: Some of my best friends are.

Mr. Ravis: I welcome you here, Ms Mella. We now have had almost four weeks of hearings, two weeks in Ottawa. By the end of this Friday we will have had two weeks on the road. We have another day to go in Toronto next week. I am going to congratulate you for coming here with your Canadian-islander hat on to talk about a subject I think is very important to all of us as Canadians. Obviously you feel very strongly to talk about it as an islander who was born here. I do not think you have to be concerned at all about any criticism just because you showed your political stripe. We had Mr. Bob White before us, and he was proud of the fact that he is a vice-president of the New Democratic Party of Canada—not just a member but in fact a vice-president. So I would assume he has a little more—

Mr. Crosby: We had the former NDP candidate from Central Nova.

Mr. Ravis: That is right. Let me ask you this. I think I know the answer. I do not believe you are an executive member of the PC Party of Canada, are you?

Ms Mella: No.

[Traduction]

approvisionnement énergétique vient pour la majeure partie du Vénézuéla; à ma connaissance, nous n'obtenons presque rien de l'Alberta.

M. Crosby: Pour terminer, pour élucider la sortie de M. Allmand tout à l'heure, dites-moi: vous comparez ici à titre privé?

Mme Mella: Je viens ici en mon nom propre au nom de quelqu'un qui est né ici pour donner mon appui vigoureux au libre échange parce que je sais que la prochaine génération d'habitants de l'île voudra continuer à habiter l'Île-du-Prince-Édouard et à travailler ici. Pour moi, ceci a des chances de nous donner de l'emploi à long terme au lieu de dix semaines de travail et de 42 semaines de chômage. À mon avis, cela a de quoi faire espérer les habitants de l'île.

Je suis pour. Si je reprenais mon discours; au fait, je l'ai rédigé entre deux classes, parce que j'enseigne à l'école secondaire. . . Je n'écris pas souvent des discours; celui-ci, je l'ai rédigé plutôt vite. Je suis ici pour manifester mon appui à l'accord du gouvernement sur le commerce bilatéral. C'est une habitante de l'île qui vous parle. Pour moi, c'est bon pour l'Île-du-Prince-Édouard et je suis en faveur de l'initiative du gouvernement.

M. Crosby: Et il n'y a assurément pas de mal à être membre du parti Progressiste-Conservateur du Canada.

Mme Mella: J'espère bien que non.

M. Crosby: Certains de mes meilleurs amis en sont.

M. Ravis: Je vous souhaite la bienvenue, madame Mella. Nous tenons des audiences depuis maintenant près de quatre semaines, dont deux à Ottawa. Vendredi, nous aurons voyagé pendant deux semaines. La semaine prochaine, nous passerons une autre journée à Toronto. Laissez-moi vous féliciter d'être venue ici à titre de Canadienne et d'habitante de l'Île-du-Prince-Édouard nous parler d'une question qui importe à tous les Canadiens. On voit bien qu'il est important pour vous de donner votre point de vue d'habitante de l'île. Vous n'avez pas du tout à craindre du fait que vous ayez annoncé vos couleurs politiques. M. Bob White a comparu devant nous, et il était fier de dire qu'il est le vice-président du Nouveau Parti Démocratique du Canada, pas seulement un membre mais bien vice-président. Je pense donc qu'il a un peu plus. . .

M. Crosby: Nous avons entendu l'ancien candidat du NPD dans la circonscription de Central Nova.

M. Ravis: C'est vrai. Laissez-moi vous poser la question suivante; je pense connaître la réponse. Vous n'appartenez pas au bureau du parti Progressiste-Conservateur du Canada, n'est-ce pas?

Mme Mella: Non.

[Text]

Mr. Ravis: So you are expressing views of the PC Party, but you are not here necessarily on behalf of it. Did they send you?

Ms Mella: No, they did not. Actually, I asked to make a presentation because I felt on Prince Edward Island we were getting a lot of negative views on the bilateral agreement and I wanted an opportunity to present some of the positive views, in a practical sense, of what it will do for the farmers and the fishermen and the crafts people and the tourism and other sectors of the island economy. I wanted to make the presentation for that reason.

Mr. Ravis: That is great.

You said you were a teacher. I just want to add that I do not think you have to have a Ph.D. in anything to come before this committee. We have had a number of individual professors who have come before this committee, invited by the opposition parties. So do not feel bad at all.

Let me pick up on a couple of points here. I am from Saskatchewan, and I have been hammering away at this one not in a divisive way, not trying to drive a wedge between the different regions of the country. You ask here, should we conclude that Ontario is less Canadian than P.E.I. because of the amount of industry and because of the amount of American investment there? Well, not only can we ask that question about Ontario; I have asked it of Windsor and Oakville and Oshawa, which have, I gather, billions of dollars worth of American investment. But what about the 80% of trade we do with the United States now? This whole free trade deal is not going to be a brand new day come January 3, 1989. This has been going on now, to a large extent, for literally decades. Do people around here feel the roof is going to cave in once this agreement is signed and implemented?

Ms Mella: I think the public discussion has really caused people to think there is going to be some drastic change in the overall way our economy works, because of discussion of what the negative effects of the agreement could possibly be. But in fact people realize that Prince Edward Island exports almost everything they produce and we need export markets, we need reliability, we need some kind of security of access, and we need stability of regulations if we are to continue to encourage people to settle here and set up secondary resource manufacturing, to process the fish, instead of sending out the raw product, and process potatoes. Not that we could not stand the increase in our potato market, because marketing is one of the big concerns of potato producers, and we do need the markets.

• 1710

We should be working to enhance our markets, not hoping day by day that someone will get up in the

[Translation]

M. Ravis: Vous reprenez donc les vues du parti Progressiste-Conservateur, mais vous n'êtes pas ici pour le représenter. Vous a-t-on envoyé ici?

Mme Mella: Non. Si je suis venue, c'est que l'Île-du-Prince-Édouard entend beaucoup de choses négatives sur cet accord et que je voulais faire valoir un point de vue positif et montrer ce qu'il apportera, dans la pratique, aux agriculteurs, aux pêcheurs, aux artisans, à ceux qui travaillent dans le secteur du tourisme et d'autres secteurs de l'économie de l'Île. C'est pour ça que je voulais faire un exposé.

M. Ravis: Magnifique.

Vous êtes enseignante, avez-vous dit. Il n'est pas nécessaire d'avoir un doctorat pour comparaître ici. Les partis de l'opposition ont invité un certain nombre de professeurs d'université. Que cela ne vous gêne pas.

Je voudrais soulever quelques points. Je suis de la Saskatchewan et je défends cet accord sans essayer de provoquer un clivage entre les différentes régions du pays. Vous avez posé la question suivante: «Doit-on conclure que l'Ontario est moins patriote que l'Île-du-Prince-Édouard à cause du nombre d'industries et de la grosseur des investissements américains là-bas?» Pour moi, la question vaut non seulement pour l'Ontario mais aussi pour Windsor, Oakville et Oshawa qui détiennent des milliards de dollars en investissements américains. Mais qu'en est-il des 80 p. 100 des échanges commerciaux que nous pratiquons actuellement avec les États-Unis? Cet accord de libre échange nous tombera pas dessus du jour au lendemain le 3 janvier 1989. Dans une large mesure, le libre échange se pratique depuis des dizaines d'années. Est-ce que les gens d'ici pensent que le ciel va leur tomber sur la tête le jour où cet accord entrera en vigueur?

Mme Mella: Les débats publics ont vraiment conduit la population à croire que notre économie changera de fond en comble. C'est ce qu'on fait croire les débats autour des éventuelles conséquences négatives de l'accord. Mais en réalité, les gens se rendent compte que l'Île-du-Prince-Édouard exporte quasiment tout ce qu'elle produit et que nous avons besoin des marchés d'exportation, nous avons besoin d'assises solides, nous avons besoin d'une sécurité d'accès et nous avons besoin d'une stabilité de la réglementation si nous voulons continuer à inciter des gens à venir s'installer ici et à y installer des industries secondaires, à transformer le poisson au lieu de l'expédier brut, et transformer les pommes de terre. Non pas que nous ne soyons pas en mesure de faire face à l'augmentation de notre marché de la pomme de terre, car la commercialisation est l'une des grosses préoccupations des producteurs de pomme de terre et nous avons effectivement besoin de ces marchés.

Nous devons nous efforcer de développer le marché, et non nous contenter d'espérer au jour le jour que

[Texte]

morning and say no thanks, we do not want your potatoes any more. That is simply not good enough for people who have hundreds of thousands of dollars invested in their industry. You cannot run a business that way. People need more assurances than they now have.

If you look at what has happened recently in the fishery, what do you do when you are faced with these technical barriers? You go to the Boston consulate. Is the Boston consulate better than a bilateral mechanism that will have two Canadians, two Americans and a fifth person, agreed to by both? I cannot see that going to the Americans and asking them why they did it is better than having this bilateral panel make an objective decision binding on both.

We are not objecting to fair trade. What we want to deal with is unfair trade.

Mr. Ravis: I am glad to see you taking more of a long-term look at this. The Prime Minister said to Barbara Frum on *The Journal* the other night that no one is going to get rich by Christmas just because of the free trade deal. I think we have to put this in perspective.

I was somewhat disappointed this afternoon, not because Mr. Cheverie spoke out against the agreement—I am over 21 and I can take the positives and the negatives—but because we unfortunately did not see a balanced approach from the Government of Prince Edward Island. Maybe we knew that before we came here.

My own premier from the Province of Saskatchewan said in a speech in Toronto that the free trade agreement is not perfect, but neither is Meech Lake. In other words, when you go in to negotiate these things you never come up with perfection. It is a case of giving and taking, compromising, and giving something up to get something else.

One witness, a gentleman from the P.E.I. Fishermen's Association, who came before the committee this afternoon, said you are either Liberal or Conservative, but we could not come up with the decision. I find that disappointing, and it is one of the reasons why I welcome you here, as an individual who feels strongly that even though you certainly have declared your political affiliation we have to be looking at what benefits there are for us in P.E.I., or for us as Canadians. Too few people are taking that view.

Ms Mella: Everyone who has come before your committee is politically affiliated. I assume that is not an objection. What we have to look at is whether or not we have a better deal than we had. If you look through the

[Traduction]

quelqu'un ne va pas arriver le lendemain en nous disant non merci, nous n'avons plus besoin de vos pommes de terre. C'est rigoureusement inadmissible pour des gens qui ont investi des centaines de milliers de dollars dans leur industrie. Ce n'est pas comme cela que fonctionne une entreprise. Les gens ont besoin de plus de garanties qu'ils n'en ont actuellement.

Prenez ce qui s'est passé récemment pour les pêcheries. Que faites-vous lorsque vous vous heurtez à ce genre de barrière technique? Vous allez au consulat de Boston. Le consulat de Boston vaut-il mieux qu'un mécanisme bilatéral regroupant deux Canadiens, deux Américains et une cinquième personne choisie d'un commun accord par les deux parties? Je ne vois pas en quoi il est préférable d'aller trouver directement les Américains pour leur demander pourquoi ils ont agi ainsi plutôt que de demander à ce groupe d'experts bilatéral de trancher objectivement et de rendre un jugement exécutoire.

Nous n'avons pas d'objection à un commerce équitable. Ce que nous voulons régler c'est le problème des pratiques commerciales douteuses.

M. Ravis: Je suis heureux de vous voir adopter une perspective à plus long terme. Le premier ministre a dit à Barbara Frum au *The Journal* l'autre soir que personne n'allait faire fortune d'ici à Noël simplement parce qu'il y a eu cet accord de libre-échange. Je pense qu'il faut remettre les choses en perspective.

J'ai été un peu déçu cet après-midi non pas d'entendre M. Cheverie prendre position contre cet accord—je suis majeur et je comprends parfaitement le pour et le contre—mais de ne pas avoir eu malheureusement de la part du gouvernement de l'Île-du-Prince-Édouard une intervention plus équilibrée. Nous pouvions d'ailleurs nous y attendre avant de venir ici.

Le premier ministre de ma province, la Saskatchewan, a lui-même déclaré à Toronto que l'accord de libre-échange n'était pas parfait, mais que celui du Lac Meech ne l'était pas non plus. Autrement dit, quand on négocie ce genre de chose, il faut faire des compromis. Tout n'est pas parfait, et il faut en prendre et en laisser.

L'un des témoins, un représentant des pêcheurs de l'Île-du-Prince-Édouard, qui comparaisait cet après-midi, nous a dit que nous étions forcément des libéraux et des conservateurs et que nous ne pouvions décider autrement qu'en fonction de cela. Je trouve cela décevant, et c'est une des raisons pour lesquelles je suis heureux de vous accueillir, car bien que vous ne cachiez pas votre affiliation politique, vous estimez que nous sommes ici pour essayer de déterminer les avantages que peut présenter cette entreprise pour l'Île-du-Prince-Édouard ou pour l'ensemble des Canadiens. C'est une attitude que l'on rencontre trop rarement.

Mme Mella: Tous les gens qui sont venus témoigner devant votre Comité ont une affiliation politique. Je pense qu'il n'y a pas de honte à cela. Ce qu'il faut voir, c'est si nous pouvons améliorer notre situation. Si l'on étudie le

[Text]

specific details of the dispute mechanism, there is no question the bilateral dispute mechanism Mr. Ghiz is so critical of is much better than what we now have. There are conditions in there that will enable us to negotiate, over the next seven years, changes to anti-dumping regulations that will benefit both Canada and the United States.

• 1715

There is also a regulation in there that I think is a very significant benefit for Canada, and that is that when the United States enacts their trade legislation, Canada will be specified. When the United States brings in a tariff against products from outside their country, it applies to everybody outside their country. They may have intended it for Korea or Japan or whatever, but it applies to Canada as well. This way we are going to be exempted and protected, and that is a very distinct advantage for the markets we have and for the hope of extended markets.

Mr. Ravis: Ms Mella, I want to thank you for sharing some of your thoughts with us. I see we are running out of time; we are catching a plane to Halifax. Again, thank you.

The Chairman: Thank you very much for joining us this afternoon. I do hope you did not take too much exception to the outburst. I think it is clear to all members of the committee that you are here as an individual.

Ms Mella: Thank you.

The Chairman: Would the committee please stay for just two moments? I want to report to the committee. Yesterday there was some discussion about a difference in two versions of the elements of the agreement. What I am told is that in the first version, the version tabled by the Prime Minister, there were differences in English and in French. The French version was correct, the English version was not. Therefore, the October 7 version is the corrected version; that is correct in both English and French. October 7 is the official one, which mirrors the French one in the earlier version.

Also, I am required by the rules to say that for some parts of the next two days I will not be here; and since the vice-chairman is not here, I name Mr. Fretz as acting chairman when I am not in attendance.

The meeting is adjourned.

[Translation]

détail du mécanisme de règlement des différends, il est incontestable que ce mécanisme que M. Ghiz critique tellement vaut bien mieux que ce que nous avons actuellement. Il nous permet de négocier dans les sept prochaines années des modifications à la réglementation anti-dumping qui nous permettront d'améliorer la situation à la fois au Canada et aux États-Unis.

Il y a aussi un passage très important pour le Canada qui précise que quand les États-Unis adopteront leurs lois commerciales le Canada sera avisé. Quand les États-Unis établissent une barrière douanière à l'égard de produits importés, cette barrière s'applique à tous les pays étrangers. Elle peut viser la Corée ou le Japon ou n'importe quel pays mais elle s'applique aussi au Canada. C'est de cela que nous allons être exemptés et protégés, et cela nous donne un avantage considérable sur nos marchés actuels et un espoir d'élargissement de ces marchés.

M. Ravis: Madame Mella, je vous remercie de nous avoir fait part de vos commentaires. Il ne nous reste presque plus de temps, car nous devons prendre un avion pour aller à Halifax. Je vous remercie encore une fois.

Le président: Merci beaucoup d'être venu nous rencontrer cet après-midi. J'espère que vous n'attachez pas trop d'importance à la petite diatribe qu'il y a eu. Je pense qu'il est clair pour tous les membres du Comité que vous êtes ici à titre individuel.

Mme Mella: Merci.

Le président: Les membres du Comité auraient-ils l'obligeance de rester encore quelques instants? J'ai des informations à leur communiquer. Il a été question hier des différences entre les deux versions de l'accord. D'après ce qu'on m'a dit, dans la première version, celle qui a été déposée par le premier ministre, le texte anglais et le texte français ne correspondaient pas. La version française était correcte, et la version anglaise erronée. Par conséquent, la version du 7 octobre est la version rectifiée; c'est celle-là qui est correcte en anglais et en français. C'est la version du 7 octobre qui est la version officielle, c'est-à-dire qui correspond au texte français de la première version.

Le règlement m'impose d'autre part de préciser que je serai absent pendant une partie des deux prochains jours; et comme le vice-président n'est pas là, je nomme M. Fretz président suppléant pour les périodes où je serai absent.

La séance est levée.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Canadian Government Publishing Centre,
Supply and Services Canada,
Ottawa, Canada. K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Centre d'édition du gouvernement du Canada,
Approvisionnement et Services Canada,
Ottawa, Canada. K1A 0S9

WITNESSES

From the Government of Prince Edward Island:

Honourable Wayne Cheverie, Minister of Justice, and
Attorney General of P.E.I., Minister Responsible for
Trade, Minister of Labour.

From the Atlantic Federations of Labour:

Gwen Wolfe, President, Nova Scotia Federation of
Labour;

Frank Taylor, Secretary-Treasurer, Newfoundland &
Labrador Federation of Labour;

Tim McCarthy, President, New Brunswick Federation
of Labour;

John Murphy, Executive-Secretary, New Brunswick
Federation of Labour;

Jim MacDonald, President, Prince Edward Island
Federation of Labour.

From the Prince Edward Island Seafood Processors Association:

Bruce Lewis, President.

From the Prince Edward Island Fishermen's Association Ltd.:

Walter Bruce, President.

Patricia Mella.

TÉMOINS

Du gouvernement de l'Île-du-Prince-Édouard:

L'honorable Wayne Cheverie, ministre de la Justice, et
procureur général de l'Î.-P.-É., ministre chargé du
Commerce, ministre du Travail.

Des Fédérations du travail de l'Atlantique:

Gwen Wolfe, président, Fédération du travail de la
Nouvelle-Écosse;

Frank Taylor, secrétaire-trésorier, Fédération du travail
de Terre-Neuve et du Labrador;

Tim McCarthy, président, Fédération du travail du
Nouveau-Brunswick;

John Murphy, secrétaire exécutif, Fédération du travail
du Nouveau-Brunswick;

Jim MacDonald, président, Fédération du travail de
l'Île-du-Prince-Édouard.

De la Prince Edward Island Seafood Processors Association:

Bruce Lewis, président.

De la Prince Edward Island Fishermen's Association Ltd.:

Walter Bruce, président.

Patricia Mella.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 59

Thursday, December 3, 1987
Halifax, Nova Scotia

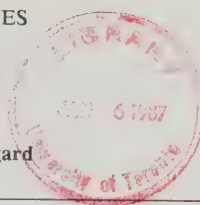
Chairman: William C. Winegard

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 59

Le jeudi 3 décembre 1987
Halifax (Nouvelle-Écosse)

Président: William C. Winegard



*Minutes of Proceedings and Evidence of the
Standing Committee on*

External Affairs and International Trade

*Procès-verbaux et témoignages du Comité
permanent des*

Affaires étrangères et du commerce extérieur

RESPECTING:

Pursuant to Standing Order 96(2) consideration of
the Canada-U.S. Free Trade Agreement tabled in
the House of Commons on October 5, 1987

CONCERNANT:

En vertu de l'article 96(2) du Règlement, étude de
l'Accord de libre-échange entre le Canada et les
États-Unis déposé à la Chambre des communes le 5
octobre 1987

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)

Second Session of the Thirty-third Parliament,
1986-87

Deuxième session de la trente-troisième législature,
1986-1987

STANDING COMMITTEE ON EXTERNAL AFFAIRS
AND INTERNATIONAL TRADE

Chairman: William C. Winegard

Vice-Chairman: Clément Côté

Members

Warren Allmand
Lloyd Axworthy
Bill Blaikie
Howard Crosby
Girve Fretz
Steven Langdon
Bill Lesick
Don Ravis
John Reimer—(11)

(Quorum 6)

Maija Adamsons
Clerk of the Committee

COMITÉ PERMANENT DES AFFAIRES
ÉTRANGÈRES
ET DU COMMERCE EXTÉRIEUR

Président: William C. Winegard

Vice-président: Clément Côté

Membres

Warren Allmand
Lloyd Axworthy
Bill Blaikie
Howard Crosby
Girve Fretz
Steven Langdon
Bill Lesick
Don Ravis
John Reimer—(11)

(Quorum 6)

Le greffier du Comité
Maija Adamsons

MINUTES OF PROCEEDINGS

THURSDAY, DECEMBER 3, 1987
(91)

[Text]

The Standing Committee on External Affairs and International Trade met, in Halifax, at 9:00 o'clock a.m., this day, the Chairman, William C. Winegard, presiding.

Members of the Committee present: Warren Allmand, Bill Blaikie, Howard Crosby, Girve Fretz, Bill Lesick, Don Ravis, John Reimer, William C. Winegard.

Acting Members present: David Dingwall for Lloyd Axworthy; Dan Heap for Steven Langdon and Morrissey Johnson for Clément Côté.

Other Member present: Ken James.

In attendance: From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade: Luc Rainville, Committee Researcher. Barbara Arneil, Liberal Staff Representative. Judy Giroux, N.D.P. Staff Representative. James McIlroy, P.C. Staff Representative.

Witnesses: From Britex Limited: Sandy Archibald, Chairman; David Graham, President. Eric Kierans, P.C., Fellow-in-Residence, The Institute for Research on Public Policy. From the Canadian Union of Public Employees: Randall Sykes, Executive Assistant to the National President. Honourable Gerald Regan, P.C., Q.C.

Pursuant to Standing Order 96(2) the Committee resumed consideration of the Canada-U.S. Free Trade Agreement tabled in the House of Commons on October 5, 1987.

Bill Blaikie proposed to move,—That 45 minutes be set aside after the last scheduled witness at 12:00 noon to hear from the public on a first-come first-served basis.

After debate, the Chair ruled the motion out of order on the grounds that the Committee had already decided upon a similar question on previous occasions.

Whereupon, Warren Allmand appealed from the decision of the Chairman.

The question being put by the Chairman:

Shall the decision of the Chair be sustained?

It was decided in the affirmative by a show of hands: Yeas: 5; Nays: 4.

Sandy Archibald from Britex Limited made a statement and with David Graham, answered questions.

Eric Kierans made a statement and answered questions.

PROCÈS-VERBAL

LE JEUDI 3 DÉCEMBRE 1987
(91)

[Traduction]

Le Comité permanent des affaires étrangères et du commerce extérieur se réunit, aujourd'hui à 9 heures, à Halifax, sous la présidence de William C. Winegard, (président).

Membres du Comité présents: Warren Allmand, Bill Blaikie, Howard Crosby, Girve Fretz, Bill Lesick, Don Ravis, John Reimer, William C. Winegard.

Membres suppléants présents: David Dingwall remplace Lloyd Axworthy; Dan Heap remplace Steven Langdon; Morrissey Johnson remplace Clément Côté.

Autre député présent: Ken James.

Aussi présents: Du Centre parlementaire pour les affaires étrangères et le commerce extérieur: Luc Rainville, chargé de recherche du Comité. Barbara Arneil, déléguée du personnel du parti libéral. Judy Giroux, déléguée du personnel du parti néo-démocrate. James McIlroy, délégué du personnel du parti conservateur.

Témoins: De Britex Limited: Sandy Archibald, président; David Graham, président. Eric Kierans, c.p., membre en résidence, L'Institut de recherches politiques. Du Syndicat canadien de la fonction publique: Randall Sykes, adjoint exécutif du président national. L'honorable Gerald Regan, c.p., c.r.

Conformément aux dispositions du paragraphe 96(2) du Règlement, le Comité examine de nouveau l'accord de libre-échange entre le Canada et les États-Unis, document déposé sur la Table de la Chambre des communes le 5 octobre 1987.

Bill Blaikie a l'intention de proposer,—Que quarante-cinq minutes soient réservées après l'audition du dernier témoin, à midi, pour entendre les membres du public, à commencer par les premiers arrivés.

Après débat, le président déclare la motion irrecevable car le Comité a déjà tranché la question.

Sur quoi, Warren Allmand en appelle de la décision du président.

Le président met aux voix la question suivante:

La décision du président est-elle maintenue?

On répond par l'affirmative par vote à main levée: Pour: 5; Contre: 4.

Sandy Archibald, de la société Britex Limited, fait une déclaration, puis lui-même et David Graham répondent aux questions.

Eric Kierans fait une déclaration et répond aux questions.

At 10:05 o'clock a.m., the Chairman left the Chair.

The Acting Chairman, Girve Fretz, took the Chair.

Randall Sykes from the Canadian Union of Public Employees made a statement and answered questions.

Honourable G. Regan made a statement and answered questions.

At 12:10 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Richard Dupuis

Committee Clerk

À 10 h 05, le président quitte le fauteuil.

Le président intérimaire, Girve Fretz, occupe le fauteuil.

Randall Sykes, du Syndicat canadien de la fonction publique, fait une déclaration et répond aux questions.

L'honorable G. Regan fait une déclaration et répond aux questions.

À 12 h 10, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

Greffier de Comité

Richard Dupuis

EVIDENCE

[Recorded by Electronic Apparatus]

[Texte]

Thursday, December 3, 1987

• 0902

The Chairman: Pursuant to Standing Order 96(2), we will this morning resume consideration of the Canada-U.S. Free Trade Agreement as tabled in the House of Commons on October 5, 1987.

As we begin the hearings, I would like to remind everyone that we have eight slots each day. Four have been chosen by opposition members and four by the government party. I would also like to remind our witnesses that I would be very grateful if they could confine their remarks to somewhere between 10 and 20 minutes in order that we might have time for discussion.

Mr. Blaikie: Mr. Chairman, I know you must be growing tired of this, but I would like to try to move that the committee set aside some time after our regular hours, in that space that we have reserved between 12 noon and 1 p.m., to hear individuals or groups who may not have been able to get onto the official roster as yet.

Mr. Crosby: I agree. I think we should stay in Halifax for two or three days.

The Chairman: As I have said on other occasions, members use that for various purposes, some to even read the briefs. So I am going to once again rule that out of order. You may challenge the Chair if you wish.

Mr. Allmand: I would like to challenge the Chair, Mr. Chairman. As I said yesterday and the day before, different circumstances are present in each city. I think it is in order to move this motion in each place. Today we have nothing scheduled between 12 noon and 1 p.m., and I think the motion is in order. I challenge your ruling and I would like a vote on it.

The Chairman: May I have a motion then to sustain the ruling of the Chair?

Mr. Ravis: I so move.

Mr. Reimer: I second the motion.

Motion agreed to.

The Chairman: Thank you. That is quite a surprise this morning.

Our first witnesses are from Britex Limited. We have Mr. Archibald, who is the chairman of the corporation, and Mr. Graham, who is the president. Gentlemen, we welcome you this morning. We look forward to your presentation and for the opportunity to exchange some comments with you. I assume Mr. Archibald is leading.

Mr. Sandy Archibald (Chairman, Britex Limited): Yes, I am. First of all, I would like to welcome the committee to Nova Scotia. It is Thursday and this is Nova Scotia.

TÉMOIGNAGES

[Enregistrement électronique]

[Traduction]

Le jeudi 3 décembre 1987

Le président: En conformité avec l'article 96(2) du Règlement, nous reprenons ce matin l'étude de l'accord canado-américain de libre-échange déposé à la Chambre des communes le 5 octobre 1987.

Je tiens à rappeler dès maintenant à tout le monde que la journée est divisée en huit plages d'audiences dont le contenu est déterminé moitié par les députés de l'opposition, moitié par les députés ministériels. En outre, je serais reconnaissant aux témoins de limiter la durée de leur intervention à 20 minutes au plus, de manière à nous ménager suffisamment de temps pour la discussion.

M. Blaikie: Monsieur le président, vous allez me trouver lassant, mais je voudrais proposer que le Comité consacre un peu de temps entre midi et 13 heures, entre les séances, à l'audition des témoins qui n'ont pu être portés sur la liste officielle.

M. Crosby: Je suis d'accord. Je trouve que l'on devrait rester à Halifax pendant deux ou trois jours.

Le président: Comme je l'ai dit à d'autres occasions, les députés occupent cette heure de différentes façons, certains même pour lire les mémoires. Je vais donc à nouveau déclarer cette motion irrecevable. Vous pouvez contester la décision du président si vous le voulez.

M. Allmand: Je voudrais la contester, monsieur le président. Comme je l'ai dit hier et le jour précédent, les circonstances changent de ville en ville. Il est donc normal de faire la proposition à chaque endroit différent. Rien n'est prévu à l'horaire entre midi et 13 heures, si bien qu'à mon avis, la motion est recevable. Je conteste votre décision et je demande un vote.

Le président: Quelqu'un présente-t-il une motion en faveur de la décision du président?

M. Ravis: Moi.

M. Reimer: J'appuie la motion.

La motion est adoptée.

Le président: Merci. Voilà qui me surprend.

La société Britex Limitée est la première à témoigner ce matin. Nous recevons M. Archibald, président du conseil, et M. Graham, président. Messieurs, je vous souhaite la bienvenue. C'est avec plaisir que nous allons écouter votre exposé et échanger avec vous. C'est M. Archibald qui commencera, je suppose.

M. Sandy Archibald (président du conseil, Britex Limitée): Oui. D'abord, je voudrais souhaiter la bienvenue aux membres du Comité en Nouvelle-Écosse.

[Text]

• 0905

Mr. Chairman, I would like to thank you for the opportunity of addressing the committee. I think it is quite a privilege, especially for a company the size of Britex.

Britex Inc. is a manufacturer of engineered elastic fabrics. We are located in Bridgetown in the rural Annapolis Valley. We employ 185 people, and run our plant 24 hours a day, seven days a week. We are the largest employer in the county, and we represent 65% of the manufacturing employment base there.

Our company was founded in August 1980 when 175 former employees of United Elastic Limited acquired the assets of a closed plant. The operation had been closed after 20 years of operation by United's American parent, J.F. Stevens Inc. of New York, because it was unprofitable and obsolete. The employee acquisition was assisted by DREE, as well as by loans from a provincial Crown corporation, Industrial Estates Limited.

In the seven years since 1980, Britex Inc. has maintained a stable employment base while increasing sales almost fourfold. I think that speaks for the productivity improvement that has taken place during the period. It was accomplished by an extensive and ongoing program of investment in new technology, equipment, and research and development to where today our company is approaching a world-class operation. To put it in perspective, our total acquisitions over this seven-year period have exceeded \$5 million, an additional investment per employee in excess of \$25,000.

Our accomplishments as a company have been recognized by the Canada Awards of Excellence with a two-time selection, and by *Financial Post* as one of Canada's 100 best companies in Canada to work for. This could not have been accomplished without an early recognition that our maritime location did disadvantage us, and that the key competitive advantage we could develop was our people. This joint commitment by Britex Inc. and its employees has been the key to our success.

Our success in meeting the challenges we faced since that 1980 take-over has given us the confidence that the risks and new challenges we face in a Canada-U.S. free trade environment are ones we want to take on. Our position has been one of strong support for the initiative. We would like to explain why.

Mr. David Graham (President, Britex Inc.): Why is Britex a proponent of free trade with the United States? Perhaps a look at a few of our major Canadian markets for elastic fabrics will highlight our concern with the status quo. During our brief history as a company, shipments of foundation garments from all sources have

[Translation]

Nous sommes aujourd'hui jeudi, et vous êtes en Nouvelle-Écosse.

Monsieur le président, laissez-moi d'abord vous remercier de la possibilité qui m'est offerte de m'adresser à vous. Je me trouve privilégié, surtout si on considère la petite taille de la société Britex.

La Britex fabrique des tissus élastiques. Installée à Bridgetown, dans la vallée d'Annapolis, elle emploie 185 travailleurs jour et nuit, toute la semaine durant. Il s'agit du plus gros employeur du comté, et la compagnie représente 65 p. 100 des emplois du secteur manufacturier du comté.

Notre compagnie est née en août 1980 de l'achat, par 175 anciens employés de la United Elastic Limited, d'une usine désaffectée après 20 ans d'activité. Son propriétaire américain, la J.F. Stevens Inc., de New York, avait décidé de la fermer parce qu'elle était désuète et non rentable. L'achat par les employés a été rendu possible par le concours du MEER, ainsi que par des prêts obtenus d'une société d'État provinciale, la Industrial Estates Limited.

Dans les sept années qui ont suivi, la Britex a maintenu son effectif, tout en multipliant par quatre ses ventes. Voilà qui atteste du gain de productivité réalisé dans cette période. Il est dû à une série ininterrompue d'investissements dans de nouvelles technologies et de nouveaux équipements, ainsi que dans la recherche et le développement. C'est pourquoi, aujourd'hui, la Britex est proche d'être une entreprise de calibre international. Pour mettre les choses en perspective, sachez que l'ensemble de nos acquisitions au cours de cette période de sept ans a dépassé les 5 millions de dollars, soit un placement supplémentaire par employé de plus de 25,000\$.

Les réalisations de notre société lui ont valu par deux fois le Prix d'excellence du Canada, ainsi qu'une mention sur la liste du *Financial Post* des 100 compagnies canadiennes où il fait bon travailler. Ces succès n'auraient pu être remportés si nous n'avions pas admis dès le début que notre situation maritime constituait pour nous un réel désavantage et que c'était sur nos employés qu'il fallait miser pour avoir le dessus sur la concurrence. C'est cette réalisation par la compagnie et ses employés qui est la clé de notre succès.

Les résultats obtenus depuis l'achat de 1980 nous convainquent aujourd'hui de relever le défi du libre-échange entre le Canada et les États-Unis. Nous nous sommes déclarés vivement en faveur de cette initiative. Voici pourquoi.

M. David Graham (président, Britex Inc.): Pourquoi la Britex est-elle en faveur du libre-échange avec les États-Unis? Un coup d'oeil sur les principaux marchés canadiens de tissus élastiques illustrera peut-être pourquoi le statu quo nous inquiète. Pendant la courte existence de notre compagnie, les commandes de vêtements de

[Texte]

declined in Canada from 18.674 million units in 1980 to 15.5 million in 1986. Foundation garment customers represent the largest single end-use market for our elastic fabrics. During this same period, the domestic share of this declining market has fallen from 90% in 1980 to only 77% in 1986.

Other major customers for elasticized fabrics are swimwear manufacturers. They have been one of the few growth markets, fueled by our increasingly affluent society who take winter vacations to southern climates, and by the proliferation of backyard swimming pools. However, when we examine this growth market in some details, it is interesting to note that while domestic shipments have grown from just over 4 million units in 1980 to almost 7 million in 1986, imports from the low-cost countries have grown from 2.700 million units to 7.261 million over the same period. The domestic share of this market also has fallen from a 61% level to 49%.

Another major customer market for elastic fabrics is underwear. Here again their total shipments have declined from 104 million units in 1980 to just over 87 million in 1986. Again the domestic share of this total has declined from 88% in 1980 to 79% in 1986. Obviously the status quo suggests a continual decline in the available Canadian market for the products we produce.

• 0910

If we look at another perspective of the current status as it relates to our company, we currently have approximately 160 active customers spread from coast to coast in Canada, as well as modest exports to such countries as the Philippines and Australia. To achieve the success we have enjoyed to date in this limited market opportunity has required us to produce and market more than 2,000 individual products in four basic textile manufacturing disciplines. These are warp knitting, circular knitting, narrow weaving, and crochet knitting. Servicing such a diversity of end-use markets with such an extensive range of products is unique to this industry in Canada and, to our knowledge, is unparalleled anywhere in the world.

How then do we see the impact of free trade on Britex? Over time, the larger market opportunities should allow us to specialize in selected product lines and markets, enabling us to achieve some economies of scale in these product lines and improve our competitiveness in both North American and world markets.

These larger markets would also justify a larger and more targeted commitment to research and development. Technology within the U.S. is running at 2% of industrial gross domestic product, while it is only 0.7% in Canada. Specialization in product lines and market segments

[Traduction]

maintien de toutes sources ont chuté au Canada, passant de 18.674 millions d'articles en 1980 à 15.5 millions en 1986. Les consommateurs de vêtements de maintien représentent le plus gros marché d'utilisation finale de nos tissus élastiques. Pendant la même période, la fraction canadienne de ce marché en déclin est tombée de 90 p. 100 en 1980 à 77 p. 100 à peine en 1986.

Les autres gros acheteurs de tissus élastiques sont les fabricants de maillots de bain. Il s'agit d'un des rares marchés actuellement en expansion, ce qui est attribuable au nombre de plus en plus grand de vacanciers qui se rendent sous les tropiques en hiver et à la prolifération des piscines de jardin. Toutefois, si l'on se penche de plus près sur ces chiffres, on constate que même si la production intérieure est passée de 4 millions d'articles en 1980 à près de 7 millions en 1986, les importations en provenance de pays où le coût de production est moins élevé sont passées, elles, de 2.700 millions d'articles à 7.261 millions au cours de la même période. La fraction canadienne de ce marché s'est elle aussi contractée, passant de 61 à 49 p. 100.

Un autre gros secteur consommateur de tissus élastiques est celui du sous-vêtement. Ici aussi, les commandes sont passées de 104 millions d'unités en 1980 à un peu plus de 87 millions en 1986. Encore une fois, la fraction canadienne de ce marché est passée de 88 p. 100 en 1980 à 79 p. 100 en 1986. Si l'on ne fait rien, le marché canadien pour les produits que nous fabriquons continuera de toute évidence à se rétrécir.

Si nous examinons la situation dans l'optique de notre société, nous avons actuellement environ 160 clients actifs répartis aux quatre coins du pays, et nous faisons également de modestes exportations vers des pays comme les Philippines et l'Australie. Pour réussir comme nous l'avons fait dans ce marché limité, nous avons dû produire et commercialiser plus de 2,000 produits dans quatre spécialités du textile. Il s'agit du tricotage à maille jetée, du tricotage circulaire, du tissage étroit et du tricotage au crochet. Notre industrie est la seule au Canada à approvisionner divers marchés avec une gamme aussi importante de produits et, à notre connaissance, personne d'autre au monde n'en fait autant.

Dans ce cas, quelles devraient être les conséquences du libre-échange sur Britex? Avec le temps, l'élargissement des débouchés commerciaux nous permettra de nous spécialiser dans certaines gammes de produits et certains marchés. Ainsi, nous pourrions réaliser des économies d'échelle dans ces gammes de produits et améliorer notre compétitivité sur les marchés nord-américains et mondiaux.

Compte tenu de l'élargissement de nos marchés, nous pourrions augmenter nos efforts sur le plan de la recherche et du développement et les focaliser davantage. Aux États-Unis, la technologie absorbe 2 p. 100 du produit industriel brut contre 0.7 p. 100 seulement au

[Text]

would also allow us to concentrate new capital investment over a narrower range to realize the optimum benefit in terms of modernization for our investment dollars.

There are, of course, obstacles and challenges to be overcome in any free trade arrangement with the United States. First and foremost is the need to develop a marketing and distribution base in the U.S. market, which makes the adjustment period and appropriate support policies crucial to any success in this regard. Cost-competitive and efficient transportation modes for both bulk and LTL shipments must be developed to service at least the eastern seaboard of the United States from the Maritimes.

We believe that our success in realizing the full benefit of this new environment will also be considerably enhanced if our present Canadian customers are equally successful in responding to this larger market opportunity, assuming government policy encourages domestic manufacture and fabric sourcing versus increased imports from low-cost and state-controlled countries.

Mr. Archibald will address some other concerns.

Mr. Archibald: Duty remission programs have been proposed by the Department of Finance for the apparel industry to assist them in their adjustment, but it could effectively eliminate the phased 10-year tariff reduction for the textile industry, which is so critical to our adjustment.

Also, though targeted toward low-wage Third World countries' fabric imports, which could significantly decrease Canadian prices for our fabrics, it is a concern that the drawback could be applied to U.S. fabric imports by even some of our customers, which would mean, effectively, duty-free entry of directly competitive U.S. fabrics starting January 1, 1989, instead of the phased 10-year reduction that has been advertised. Even a performance-based plan designed to encourage domestic sourcing would not ensure the domestic market the stability so critical to us during the adjustment period.

We also have a concern about the rules of origin. These are still being negotiated by Mr. Reisman and Mr. Murphy for our textile industry.

If we as a company are going to be recognized as design leaders in our niche markets, which is what we are going to have to go after in the U.S., we require fabrics produced from specialty yarns and specialty raw materials that are not produced in North America and to have those fabrics that we produce qualify for duty-free preference status. Depending on the rules of origin, this may or may not be possible.

[Translation]

Canada. La spécialisation dans certaines gammes de produits et certains segments du marché nous permettra également de cibler davantage nos immobilisations de façon à ce que nos investissements nous permettent de moderniser nos installations au maximum.

Bien sûr, tout accord de libre-échange avec les États-Unis représente des obstacles et des défis à surmonter. D'abord et avant tout, nous devons établir une base de commercialisation et de distribution sur le marché américain, et c'est pourquoi la période d'ajustement et les politiques de soutien joueront un rôle crucial, car notre réussite en dépendra. Il faut mettre en place des modes de transport concurrentiels et efficaces pour les expéditions et les chargements partiels pour desservir au moins la côte est des États-Unis, à partir des Maritimes.

Je crois que nous profiterons beaucoup mieux de cette nouvelle situation si nos clients canadiens actuels réussissent également à profiter de l'élargissement des débouchés; il faut pour cela que la politique gouvernementale favorise la fabrication et l'approvisionnement au Canada plutôt qu'un accroissement des importations en provenance des pays où les coûts de production sont peu élevés et où l'industrie est sous le contrôle de l'État.

M. Archibald a d'autres questions à soulever.

M. Archibald: Le ministère des Finances a proposé des programmes de remise des droits de douane pour l'industrie du vêtement afin de l'aider à s'adapter, mais cela pourrait revenir à éliminer la réduction des droits de douane étalée sur dix ans, qui est cruciale pour l'adaptation de l'industrie du textile.

D'autre part, nous craignons qu'en raison des importations de tissus en provenance des pays du Tiers monde, où les salaires sont peu élevés, et qui pourraient entraîner une baisse importante du prix des tissus canadiens, la remise des droits pourrait s'appliquer aux tissus américains importés par certains de nos clients, ce qui veut dire qu'en fait, les tissus américains concurrentiels commenceraient à entrer en franchise le 1^{er} janvier 1989 au lieu que la réduction des droits de douane s'étale sur dix ans, tel qu'annoncé. Même un plan, basé sur le rendement, visant à favoriser l'approvisionnement au Canada, n'assurerait pas au marché national la stabilité dont nous avons tellement besoin au cours de la période de transition.

Les règles d'origine nous causent également des inquiétudes. M. Reisman et M. Murphy continuent à les négocier pour l'industrie textile.

Si nous voulons devenir des modélistes de renom sur nos marchés privilégiés, ce que nous allons devoir tenter de faire aux États-Unis, nous avons besoin de tissus fabriqués avec des filés et des matières premières spéciales qu'on ne trouve pas en Amérique du Nord, et il faut que les tissus que nous fabriquons soient exemptés de droits de douane. Cela dépendra des règles d'origine.

[Texte]

The U.S. position is to insist that all varieties of yarns are available in the U.S. and therefore preference treatment should require total North American content. That availability is just not the case. A specified limit for third country materials similar to what the apparel industry agreement states is critical to our company and to others in our industry.

We also need an indefinite extension of duty drawback on imported material incorporated into fabrics exported to the U.S. subject to the normal MFN rates. This would be a continuation of existing Canadian policies and would provide relief once the specified limit is exceeded or expires. Precedence for this exists in the apparel segment of the agreement.

• 0915

Adjustment and rationalization for us will not be easy. We are faced with some very, very tough and important decisions. It is important we make these decisions within the context of a stable domestic market base, and within the context of policies that encourage rather than deter our significant adjustment. We are going to have to make financial commitments; we are going to have to modernize further. We are going to have to invest in technical innovation and research and development.

The current uncertainty underlying our industry positioning in the FTA has resulted in one of our financial institutions even re-examining the risk factors before committing additional financing for this process. For small and mid-sized companies like us, this could be very, very serious. Likewise our undeveloped equity market structure in the Atlantic provinces affects directly the smaller companies, leading to higher debt-equity ratios than elsewhere in Canada, and I will remind you that the Canadian debt equity ratio is about twice that of the U.S.

Policies that encourage equity investment in the small business sector are important to allow that sector to take advantage of the upside potential being offered. Innovative programs that offer mutual benefit to both companies and employees, such as encouraging employee share-purchase programs for a small business through the tax system, are just an example of a way the problems could be addressed while fostering a sense of common purpose, goals and benefits, leading to improved productivity and competitiveness.

We are anxiously waiting to see what the final text will be, and what decisions the government will make regarding our industry and the adjustment process. Unqualified support will of course be dependent on these developments, and we will continue to offer our suggestions and input in this regard. Nevertheless we feel we must state our current position. On balance we see the

[Traduction]

Les États-Unis font valoir qu'il est possible de se procurer toutes les variétés de filés aux États-Unis et que le traitement préférentiel ne devrait donc être accordé que si le contenu est entièrement nord-américain. Il est faux que nous puissions obtenir toutes les matières premières dont nous avons besoin. Il est crucial pour notre entreprise et ses consociés que l'on fixe une limite pour les matières premières en provenance de pays tiers, comme dans le cas de l'industrie du vêtement.

Il faudrait également prolonger indéfiniment les remises de droits sur les matières premières importées incorporées dans les tissus exportés vers les États-Unis et qui sont assujettis aux taux normal NPF. Cela ne ferait que poursuivre la politique canadienne en vigueur et nous permettrait d'obtenir une aide une fois la limite dépassée ou expirée. L'accord établit un précédent en faveur du secteur du vêtement.

Il ne nous sera pas facile d'adapter et de rationaliser notre entreprise. Nous avons des décisions très difficiles et très importantes à prendre. Il faut que nous les prenions dans le contexte d'un marché national stable et de politiques propres à faciliter notre adaptation. Nous allons devoir prendre des engagements financiers; nous allons devoir nous moderniser davantage. Nous allons devoir également investir dans l'innovation technique, de même que la recherche et le développement.

L'incertitude que l'accord de libre-échange fait planer sur notre industrie a amené l'une de nos banques à réexaminer les risques avant de s'engager à mettre des moyens financiers supplémentaires à notre disposition pour ce processus. Pour les PME comme la nôtre, cela peut avoir des conséquences très graves. D'autre part, le sous-développement du marché des capitaux, dans les provinces de l'Atlantique, touche directement les petites entreprises, ce qui donne des taux d'endettement plus élevés que partout ailleurs au Canada, et je vous rappelle que le taux d'endettement canadien représente environ le double du taux américain.

Les politiques favorisant l'investissement dans le secteur de la PME sont importantes pour permettre à ce secteur de profiter des nouveaux débouchés qui s'offrent à lui. Les programmes novateurs qui offrent des avantages mutuels aux entreprises et aux employés, comme ceux qui incitent les employés à acheter des actions d'une petite entreprise par l'entremise du régime fiscal, représentent un des moyens de résoudre les problèmes tout en donnant aux employés l'impression de partager les objectifs et les intérêts de leur entreprise, ce qui devrait améliorer la productivité et la compétitivité.

Nous avons hâte de voir le texte final et les décisions que le gouvernement prendra au sujet de notre industrie et du processus d'adaptation. Notre appui en dépend, et nous continuerons à faire des suggestions et des propositions à cet égard. Néanmoins, nous estimons pouvoir énoncer notre position actuelle. Dans l'ensemble, nous considérons l'accord de libre-échange canado-

[Text]

Canada-U.S. free trade arrangement as a pragmatic, realistic agreement, especially considering the strong protectionist environment in the U.S. Given the proper transition adjustment programs we feel it would benefit Britex, our province, and our industry.

The FTA is crucial to providing us with opportunity to become internationally competitive in a number of products. Our long-term survival is dependent on our ability to be more competitive in the global village. Without the preferred access to a much larger market this would be unlikely, if not impossible. We at Britex feel the opportunities on balance—and I stress on balance—outweigh the risks. We seek the challenge. We seek the opportunity. With the right environment, we are confident we can succeed.

The Chairman: Thank you very much. We have time for about four questioners, each roughly seven minutes.

Mr. Dingwall: It is a pleasure to have the witnesses with us. It is also a pleasure to read their brief, and also to read about the success of the company that they now head and operate so well for employees and for Nova Scotians generally. I welcome these gentlemen.

At the outset I want to tell you we can always agree to disagree in terms of the substance and the thesis of your remarks. Perhaps very briefly, could you explain for committee members the extent of the amount of funding your company has been able to extract from DRIE as well as from Industrial Estates Limited?

Mr. Archibald: The DRIE grant was on the basis of a normal DRIE grant for a start-up operation, which was on the basis of 25% of the capital investment, and at that time a grant of \$5,000 a job. The total figure, as I recall, was about \$1.4 million. Industrial Estates Limited was a loan under normal bank terms with normal interest, and the total extent of the loan initially was in the area of \$1.7 million. Throughout our modernization program that has gone up, but effectively today it is about where it was to start with.

• 0920

Mr. Dingwall: The reason I asked that question is because you said at the closing of your submission that the arrangement is a pragmatic and realistic agreement. In view of the fact that the elements of the agreement we have now been shown is completely void—not even a sentence, not a paragraph, not a page—of any assurances with regards to regional economic development programs in this country, and secondly it is void in terms of the capacity of the national government to conceptualize and to implement new and innovative regional economic development programs, do you think that is a major omission of this agreement? And if not, why not?

[Translation]

américain comme un accord pragmatique et réaliste, surtout si l'on tient compte de la montée du protectionnisme aux États-Unis. À la condition que des programmes de transition satisfaisants soient mis en place, nous estimons que cet accord sera bénéfique à Britex, à notre province et à notre industrie.

L'accord de libre-échange est indispensable pour nous donner la possibilité de devenir concurrentiels sur le marché international pour plusieurs produits. Notre survie à long terme dépend de l'accroissement de notre compétitivité sur les marchés mondiaux. Sans accès privilégié à un marché beaucoup plus vaste, il serait peu probable, voire impossible, que nous atteignions cet objectif. Britex estime que, tout bien considéré, les possibilités l'emportent sur les risques. Il y a un défi à relever. Il y a des possibilités à saisir. Si les conditions sont favorables, nous sommes certains de pouvoir réussir.

Le président: Merci beaucoup. Nous pourrions avoir quatre séries de questions d'environ sept minutes chacune.

M. Dingwall: C'est avec plaisir que nous avons entendu les témoins. Nous avons également lu leur mémoire avec plaisir et nous nous réjouissons du succès de cette entreprise qu'ils dirigent et gèrent si bien au profit des employés et des Néo-Écossais. Je souhaite la bienvenue à ces messieurs.

Tout d'abord, je tiens à vous dire que nous pouvons toujours émettre certaines objections quant à la teneur de vos propos. Peut-être pourriez-vous nous expliquer, en quelques mots, l'importance des fonds que votre entreprise a pu obtenir du MEIR, de même que d'Industrial Estates Limited?

M. Archibald: La subvention du MEIR était une subvention de démarrage correspondant à 25 p. 100 des immobilisations, plus une subvention de 5,000\$ par emploi. Si je me souviens bien, le chiffre total était environ 1,4 million. Industrial Estates Limited nous a accordé un prêt, aux conditions bancaires habituelles et au taux d'intérêt normal, qui se chiffrait aux alentours de 1,7 million de dollars. Ce chiffre a augmenté au cours de notre programme de modernisation, mais aujourd'hui, le montant est à peu près le même qu'au départ.

M. Dingwall: Si j'ai posé cette question, c'est que vous avez dit à la fin de votre exposé qu'il s'agit d'un accord pragmatique et réaliste. Étant donné que les éléments de l'accord que vous avons vus sont totalement muets—pas même une phrase, un paragraphe ou une page—quant aux programmes de développement économique régional de ce pays et étant donné qu'ils sont totalement muets en ce qui touche la capacité du gouvernement national de concevoir et d'appliquer des programmes de développement économique régional nouveaux et novateurs, croyez-vous qu'il s'agisse là d'une omission majeure? Et sinon, pourquoi pas?

[Texte]

Mr. Archibald: I guess I can draw a parallel. Our parent company back in 1980 was J.P. Stevens Inc. They had a similar division, about six or seven times our size, sitting in Virginia. Subsequently that was acquired through a leverage buy-out by the management and employees, and one of the tools for financing was the state tax exempt bonds, which in fact are as much a subsidy, if you want to call it a subsidy, as what we have here. In fact, their terms of lending are much more attractive than ours, and the interest rates are approximately half because of the tax exempt status.

I think there are subsidies everywhere. Regional development exists in the U.S. as well as it does here, as it does in any country. The question is how do we approach it, how do we deal with it? I think having regional development re-examined would be extremely valid, based on the history we have in regional development and the successes we have had and the lack of success—

Mr. Dingwall: I am sorry to interrupt, but we have a limited amount of time as questioners, and the Chair is very tough.

Are you saying, as a recipient of moneys from the national government, and as a recipient of moneys from the provincial Crown corporation, that you would now like to see included in this agreement assurances that regional economic development programs will be protected and not be prohibited by any agreement we enter into in the United States?

Mr. Archibald: In discussing regional development programs, I think the problem is the approaches to regional development are different in both countries. They have to rationalize over a period of time what makes sense. Regional development is critical to our country. No ifs, buts, or maybes, it is critical to our province. We do need some flexibility. Yes, in time they do need to be incorporated. But we need to know what the rules are going to be and have them more consistent on both sides. I think it is a long discussion that is going to resolve that.

Mr. Dingwall: Perhaps you could elaborate on your point that the protectionist sentiment in the United States, as evidenced by representatives of the government, is somehow going to come to a halt upon the signing of this agreement. Why do you feel, as a businessman here in Canada, by Canada and the United States consummating the agreement that all of a sudden the protectionist mood in the United States is going to stop? What evidence do you see that would suggest that?

Mr. Archibald: I do not think it is going to stop at all. With their trade deficit and the other problems they have, if we had similar problems we would perhaps be the same. I am saying that I am amazed we have been able to get the agreement we have, that the textile industry is even included when you consider the attitude that exists in the United States textile industry to any kind of deal with Canada or any other country in the area of free trade. They are totally protectionist. I have sat across the table

[Traduction]

M. Archibald: Je pourrais faire une comparaison. En 1980, notre société mère était J.P. Stevens Inc. Elle comportait une division semblable, environ six ou sept fois notre taille, établie en Virginie. Par la suite, cette division a été achetée par la direction et les employés; un des outils de financement était les obligations d'État, exemptes d'impôt, qui sont en fait tout autant une subvention, si on veut utiliser ce terme, que ce que nous avons ici. En fait, les modalités du prêt sont beaucoup plus intéressantes que les nôtres et les taux d'intérêt sont d'environ la moitié en raison de l'exemption fiscale.

J'estime qu'il y a des subventions partout. Le développement régional existe au Canada tout comme ici, tout comme dans n'importe quel pays. La question est de savoir quelle démarche adopter. Je crois qu'il serait tout à fait valable de réexaminer le développement régional, d'après nos antécédents à cet égard, nos réussites et le manque de réussites. . .

M. Dingwall: Je regrette de vous interrompre, mais nous n'avons que peu de temps, et le président est très dur.

Dites-vous qu'à titre de bénéficiaires des fonds du gouvernement national et de la société d'État provinciale, vous aimeriez maintenant que cet accord comporte des garanties que les programmes de développement économique régional seront protégés et ne seront pas interdits par un accord que nous conclurions avec les États-Unis?

M. Archibald: Au sujet des programmes de développement régional, je crois que le problème est que le développement régional est abordé de façon différente dans les deux pays. Il faut rationaliser avec le temps ce qui a du sens. Le développement régional est essentiel pour notre pays. Sans aucun doute possible, il est essentiel pour notre province. Il nous faut une certaine souplesse. Oui, avec le temps, le développement régional devrait être inclus dans l'accord. Mais il nous faudra savoir quelles seront les règles, et il faudra qu'elles soient plus uniformes des deux côtés. Je crois qu'il faudra de longs pourparlers pour régler cette question.

M. Dingwall: Pourriez-vous développer ce que vous avez dit, c'est-à-dire que le sentiment protectionniste aux États-Unis, manifesté par les représentants du gouvernement, va d'une façon ou d'une autre se terminer à la signature de l'accord? Pourquoi estimez-vous, vous qui êtes en affaires ici, au Canada, que la signature de l'accord par le Canada et les États-Unis va tout à coup mettre un terme à l'humeur protectionniste des États-Unis? Sur quelles indications vous fondez-vous?

M. Archibald: Je ne crois pas que ce sentiment va cesser. Les Américains ont un déficit commercial et d'autres problèmes; si nous avions les mêmes problèmes, nous ferions peut-être la même chose. Je dis que je suis étonné que nous ayons pu obtenir cet accord, étonné que l'industrie du textile soit incluse, compte tenu de l'attitude qui existe dans l'industrie textile américaine envers toute espèce d'entente de libre-échange avec le Canada ou avec quelque autre pays. Ces gens sont

[Text]

from their private sector industry advisers and heard what they feel, and they do not want to be part of the agreement. The fact that we have one, and the opportunities to enter into that huge U.S. market, is totally amazing.

• 0925

Mr. Dingwall: But Mr. Archibald, surely you are aware that we do not, under this agreement as we now know it, have secured access to the United States. You obviously must be aware that in the United States they still have the capability and the right to issue countervail and anti-dumping provisions under their trade law.

The major objective, the major thesis of the government as evidenced... We have heard witnesses, in fact the Minister of Justice of the Province of Prince Edward Island told us that leading up to the negotiations the major thesis of the government was to get secured access, to do away with the United States trade remedy laws. But it is clearly spelled out by the government, it is in the documents, that they still have the right to use countervail and anti-dumping. So how can you say we are going to have access to a big and wider market when those trade remedy laws are still in effect?

Mr. Archibald: We have preferred access to a huge market over virtually every other country in the world. That is extremely significant to us and will certainly assist us in our attempt to penetrate that market.

As far as secure access goes, yes, it would be very nice to have secure access to the U.S. market, no countervail, no anti-dumping down there, but I question whether I would want to see us in this country give up that right as well.

The Chairman: Thank you very much. I go now to Mr. Lesick please.

Mr. Lesick: Your submission today, gentlemen, is a story of great success, determination, obviously good management, and people who are willing to put out to be successful.

Some witnesses have told this committee that we should not proceed with a trade agreement with the United States and that we should rely solely on GATT. Do you believe that Canada should abandon its two-track approach, which stresses a trade agreement with both the United States and our GATT trading partners, and to dump the one-track GATT system only?

Mr. Archibald: When we look at our international trading, as I recall in the 1970s we made a tremendous effort to diversify our trade away from the U.S. to other countries. At the beginning of that period 60% of our trade was with the U.S.; at the end of that period 80% of our trade was with the U.S. If we truly want to be leaders in GATT, if we truly want to liberalize world trade which has always benefited our country, I wonder how we can go to the table at GATT, how we can go as a country and

[Translation]

totaleme nt protectionnistes. Je me suis trouvé en face des conseillers de l'industrie du secteur privé, je les ai entendus dire ce qu'ils pensent, et ils ne veulent pas faire partie de l'accord. Le fait que l'accord existe, que nous ayons l'occasion de pénétrer cet énorme marché américain, est tout à fait stupéfiant.

M. Dingwall: Mais, monsieur Archibald, vous savez sûrement que sous sa forme actuelle, l'accord ne garantit pas l'accès aux États-Unis. Vous savez sûrement que les États-Unis ont encore la possibilité et le droit de prendre des mesures compensatoires et anti-dumping conformément à leurs lois commerciales.

Le principal objectif, la principale thèse du gouvernement, d'après... Nous avons entendu des témoins, notamment le ministre de la Justice de la province de l'Île-du-Prince-Édouard qui nous a dit qu'avant les négociations, la grande thèse du gouvernement était d'obtenir un accès garanti, d'éliminer les lois américaines portant sanction commerciale. Mais le gouvernement et les documents énoncent clairement qu'ils ont toujours le droit d'utiliser des mesures compensatoires et anti-dumping. Comment donc pouvez-vous dire que nous aurons accès à un grand marché, alors que ces lois sont toujours en vigueur?

M. Archibald: Nous avons un accès privilégié à un énorme marché par rapport à presque tous les autres pays du monde. Cela est extrêmement important pour nous et cela nous aidera à pénétrer ce marché.

En ce qui touche l'accès garanti, oui, il serait bon d'avoir un accès garanti au marché américain, sans mesures compensatoires, sans mesures anti-dumping, mais je ne suis pas du tout certain que je voudrais que notre pays abandonne aussi ce droit.

Le président: Merci beaucoup. La parole est à M. Lesick.

M. Lesick: Votre mémoire, messieurs, témoigne d'une grande réussite, de beaucoup de détermination, manifestement d'une bonne gestion et d'un effort acharné couronné par une réussite.

Certains témoins nous ont dit que nous ne devrions pas donner suite à un accord commercial avec les États-Unis et qu'il faudrait nous en remettre uniquement au GATT. Croyez-vous que le Canada devrait abandonner cette double approche, soit un accord commercial, tant avec les États-Unis qu'avec nos partenaires commerciaux du GATT, pour utiliser uniquement le système du GATT?

M. Archibald: Au chapitre du commerce international, je me souviens que dans les années 70, nous avons énormément travaillé à diversifier notre commerce, à réduire la part des États-Unis, pour augmenter celle des autres pays. Au début de cette période, 60 p. 100 de notre commerce se faisait avec les États-Unis; à la fin de cette période, la proportion était passée à 80 p. 100. Si nous voulons vraiment être des chefs de file au GATT, si nous voulons vraiment libéraliser le commerce mondial, ce qui

[Texte]

say we want to liberalize world trade when we have not been able to make a deal with our biggest partner, the largest trading relationship in the world.

I think our credibility would be totally destroyed. I think Sylvia Ostry would have a tough time and we would no longer be leaders. If we are going to liberalize world trade, I think this is the first step. I think the agreement in many cases strategically was targeted toward the goal of setting the stage for GATT and resolving major issues that exist internationally. I think the United States wanted those in there strategically. We gave them and we won economically.

Mr. Lesick: Thank you very much. On page 2 of your brief you say:

... without early recognition that our maritime location disadvantaged us, and that the key competitive advantage we could develop was our people. This joint commitment by Britex and its employees is the key to our success.

When we were in New Brunswick we were told that Canada's geography and demography and climate placed us at a disadvantage, but you seem to be saying that Canada's people can place it at a comparative advantage. I would like to ask you to enlarge on that and to tell us your perspective of this part of the country and where we can go if we have the initiative.

Mr. Archibald: I think there are many examples down here where Nova Scotians have demonstrated that they can exceed anyone else in the world in terms of productivity and quality. No ifs, buts, or maybes.

I think if you do have some discussions with Michelin at any point, it might be worthwhile discussing their experience in Canada versus the U.S. I think if you talked to Volvo and their experiences here in Nova Scotia and the quality and the productivity per man-hour versus other Volvo operations, I think you would be quite surprised.

• 0930

I think we have found the same thing time and again when we compare ourselves with our United States competitors. The skills, knowledge, ingenuity, ability, and commitment of Nova Scotians can make us as productive on a per-hour basis as anyone in the world.

I will be honest. If we do have a problem, I think mostly it is a management problem.

Mr. Lesick: So you have the people, and obviously your company has the management. On the last page you

[Traduction]

nous a toujours été avantageux, comment pouvons-nous nous présenter à la table du GATT et dire que nous voulons libéraliser le commerce mondial si nous n'avons même pas pu nous entendre avec notre principal partenaire, dans le cadre de la relation commerciale la plus importante au monde?

Je crois que notre crédibilité serait totalement détruite. Sylvia Ostry aurait beaucoup de mal, et nous ne serions plus des chefs de file. Si nous voulons libéraliser le commerce mondial, j'estime que c'est là le premier pas à faire. Selon moi, dans de nombreux cas, l'accord était stratégiquement dirigé vers l'objectif de préparer la voie pour le GATT et de résoudre des problèmes majeurs sur le plan international. Je crois que les États-Unis voulaient que ces dispositions y figurent stratégiquement. Nous les avons données et nous avons gagné sur le plan économique.

M. Lesick: Merci beaucoup. À la page 2 de votre mémoire, vous dites:

... si nous n'avions pas reconnu dès le départ que notre emplacement maritime nous désavantageait et que notre principal avantage était nos gens. Ce double engagement de la part de Britex et de ses employés est la clé de notre succès.

Au Nouveau-Brunswick, on nous a dit que le Canada est désavantagé par sa géographie, sa démographie et son climat; pourtant, vous semblez dire que le peuple canadien peut assurer au pays un avantage comparatif. J'aimerais que vous développiez ce point et que vous nous fassiez part de votre perspective sur cette partie du pays et sur ce que nous pouvons réaliser si nous avons l'initiative.

M. Archibald: Je crois que les habitants de la Nouvelle-Écosse ont démontré à de nombreuses reprises qu'ils peuvent se classer au premier rang du monde pour ce qui est de la productivité et de la qualité. Cela ne fait pas le moindre doute.

Si vous parlez avec Michelin, il vaudrait la peine de parler de leur expérience au Canada par rapport aux États-Unis. Si vous parliez à Volvo de son expérience en Nouvelle-Écosse et de la qualité et de la productivité par heure-homme par rapport aux autres usines Volvo, je crois que vous seriez étonnés.

Nous avons constaté la même chose à de nombreuses reprises en nous comparant avec nos concurrents américains. Les compétences, les connaissances, l'ingéniosité, les aptitudes et l'engagement des habitants de la Nouvelle-Écosse peuvent nous rendre aussi productifs à l'heure que quiconque au monde.

Je serai franc. Si nous avons effectivement un problème, j'estime que c'est surtout un problème de gestion.

M. Lesick: Vous avez donc les gens, et manifestement, votre entreprise a les gestionnaires nécessaires. A la

[Text]

say the free trade agreement is crucial to providing you with the opportunity to become internationally competitive in a number of parts. I would like to know why you have used the word "crucial". I would like to know what your vision is for your company, which is only a little over seven years old.

Mr. Archibald: If you go back to the first page, we have indicated that in the last seven years we have increased our volume four times with the same number of employees. That is almost a fourfold increase. As Mr. Graham pointed out, we do not have a growing Canadian market. If we do not have access to a growing market, we are still going to have to continue to invest, to modernize, to remain competitive. If we do not, we are going to be out of business. But within that framework, our commitment to our 200 employees... in five to seven years' time we are going to be down to 50 or 100, if we follow the course we have followed so far, unless we have the potential for growth.

We need to be more competitive. We feel we can tackle the Americans head-on in certain areas. We certainly intend to. We believe we can do it.

Mr. Lesick: I would like to know whether you have spread any of this philosophy of success, of good management, good people, to other industries or other areas within Nova Scotia. Success breeds success. I would think if you believe in yourself and you believe in what the company can do, if you believe you can trade world-wide, certainly you should be an inspiration to other companies and other organizations here. Maybe you could let us know about that aspect.

Mr. Archibald: Success is critical to confidence, and once you build confidence... I guess as Donald Macdonald said, you have to have a leap of faith to believe in free trade. Robert Stanfield a couple of weeks ago said the key is confidence. I think you need a leap of confidence before you can make the leap of faith.

We need to spread the word, yes; and we try in every way we can. We speak in the province and we speak nationally, to tell other people our story. I will tell you, the amazing thing is that we are not alone. There are a lot of other stories about companies that have done the same as Britex. I guess it just does not make good press, because it is not bad news.

Mr. Heap: Welcome, Mr. Archibald and Mr. Graham. I was very interested in Mr. Graham's remarks, because I represent Spadina, in which of course there is a garment industry, as you know. I have been curious about some of the remarks attributed to Mr. Nygard.

I see in *The Globe and Mail* for Friday or Saturday they say that under the tentative agreement only garments made exclusively from North American fabrics could be sent duty-free to the United States. But now apparently

[Translation]

dernière page, vous dites que l'accord de libre-échange est essentiel pour vous donner l'occasion de devenir compétitifs sur le plan international. J'aimerais savoir pourquoi vous avez utilisé le mot «essentiel». J'aimerais connaître ce que vous envisagez pour votre entreprise, qui n'a qu'un peu plus de sept ans.

M. Archibald: A la première page, nous disons qu'au cours des sept dernières années, nous avons quadruplé notre volume avec le même nombre d'employés. Presque quadruplé. Comme l'a souligné M. Graham, le marché canadien n'est pas en expansion. Si nous n'avons pas accès à un marché en expansion, nous devons néanmoins continuer d'investir, de moderniser pour demeurer compétitifs. Si nous ne le faisons pas, nous ferons faillite. Mais dans ce cadre, notre engagement envers nos 200 employés... dans cinq à sept ans, il n'y en aura plus que 50 ou 100 si nous continuons dans la même voie, à moins d'avoir une possibilité d'expansion.

Il nous faut être plus compétitifs. J'estime que nous pouvons lutter de front contre les Américains dans certains secteurs. Nous avons en tout cas l'intention de le faire, et nous estimons pouvoir réussir.

M. Lesick: J'aimerais savoir si vous avez répandu cette idéologie de réussite, de bonne gestion, de bons employés à d'autres industries ou à d'autres régions de la Nouvelle-Écosse. La réussite attire la réussite. Si vous croyez en vous, si vous croyez en ce que l'entreprise peut faire, si vous croyez que vous pouvez commercer à l'échelle mondiale, vous devez être une inspiration pour les autres entreprises et les autres organisations. Peut-être pourriez-vous nous parler de cet aspect.

M. Archibald: La réussite est essentielle à la confiance, et une fois que vous avez établi la confiance... Je crois, comme l'a dit Donald Macdonald, qu'il faut un acte de foi pour croire au libre-échange. Il y a quelques semaines, Robert Stanfield a dit que la clé est la confiance. Je crois qu'il faut faire un acte de confiance avant de pouvoir faire un acte de foi.

Il nous faut passer le mot, certes, et nous tentons de le faire par tous les moyens. Nous prenons la parole dans la province et sur le plan national, nous nous racontons aux autres. Et ce qui est étonnant, c'est que nous ne sommes pas seuls. Beaucoup d'autres entreprises ont fait la même chose que Britex. Si on n'en parle pas dans la presse, j'imagine que c'est parce que ce ne sont pas de mauvaises nouvelles.

M. Heap: Monsieur Archibald, monsieur Graham, je vous souhaite la bienvenue. J'ai été très intéressé par les remarques de M. Graham, car je représente Spadina, où l'on retrouve, comme vous le savez, une industrie du vêtement. Je m'intéresse à certaines des observations attribuées à M. Nygard.

On peut lire dans le *Globe and Mail* de vendredi ou de samedi que selon l'accord provisoire, seuls les vêtements fabriqués exclusivement à partir de tissus nord-américains pourraient être envoyés en franchise de droits aux États-

[Texte]

there is a proposal to allow Canada to export duty-free to the United States \$500 million to \$600 million a year of garments made of fabrics not produced in North America. Mr. Nygard apparently feels more comfortable with that. Are you in agreement with Mr. Nygard regarding that bit of the negotiations? Does this assist your company?

Mr. D. Graham: No, it does not. The customers will have to be careful in how they address that. I would have to say I am not totally in agreement with him. Most of the Canadian apparel people addressing this issue are avoiding the obvious American position, which says we are going to give you access to our market, but the product should use North American materials. As a Canadian company, we are obviously saying that is good, because we are a North American resource. Mr. Nygard is saying he cannot source in North America the products he needs to be able to make that penetration into the U.S. market. The Americans are saying this is not true.

• 0935

Without knowing Mr. Nygard's business right down to the last T, I assume both sides have some basis for the argument. I am sure there are fabrics Mr. Nygard would like to use that are not available in North America. Where you draw the line is what I cannot offer. The only thing I know is when you really get down to a lot of the issues, very often you find it is not availability but price. They are looking to source from Korea or Taiwan because of price, not because of substitutability or a like product being available in the North American market. That is unfair to the American, who must then compete with Mr. Nygard where he would have a lower cost base than his American competitor.

There are probably some areas where he is obviously right. If those can be more clearly defined, I would have no argument with it. I do not think there is a yard of silk in North America.

Mr. Heap: When you say you are concerned about the rules of origin, how much does your satisfaction with the present agreement rest on a satisfactory working out of these rules? If the rules of origin were not satisfactorily worked out, would that hurt you a little bit or a great deal?

Mr. Archibald: The limit set for the apparel industry is about seven or eight times the current level; so it allows a great area and room for growth. We want to see the apparel industry do well. They are our biggest customer, and we want them to be successful. We want to succeed with them. If the textile industry had the same deal as the apparel group, we would be very happy. We are not even asking for that as an industry.

We do not feel Canada or the U.S. should be a conduit for low-cost and state-controlled countries to avoid quotas

[Traduction]

Unis. Mais il semble maintenant qu'on propose de permettre au Canada d'exporter en franchise aux États-Unis entre 500 millions et 600 millions de dollars de vêtements fabriqués à partir de tissus qui ne sont pas produits en Amérique du Nord. M. Nygard semble préférer cela. Êtes-vous d'accord avec M. Nygard sur ce point? Est-ce que cela aide votre entreprise?

M. D. Graham: Non, pas du tout. Les clients devront faire preuve de prudence à cet égard. Je dois dire que je ne suis pas complètement d'accord avec lui. La plupart des membres de l'industrie canadienne du vêtement qui traitent de cette question évitent la position évidente des Américains, qui offrent de nous donner accès à leur marché à condition que nous utilisions des matières premières nord-américaines. En notre qualité d'entreprise canadienne, nous considérons manifestement que cela est favorable, car nous sommes une ressource nord-américaine. M. Nygard dit qu'il ne peut acheter en Amérique du Nord les produits dont il a besoin pour pénétrer le marché américain. Les Américains disent que c'est faux.

Sans connaître tous les détails du commerce de M. Nygard, je suppose que les deux arguments sont fondés en partie. Je suis certain que certains tissus dont M. Nygard aimerait se servir ne sont pas disponibles en Amérique du Nord. Je ne saurais dire où il faut tracer la frontière. Tout ce que je sais, c'est qu'en examinant les choses en profondeur, on constate souvent que le problème n'est pas la disponibilité, mais le prix. Ils veulent s'approvisionner en Corée ou à Taiwan en raison du prix, et non pas parce que le marché nord-américain n'offre pas un produit semblable ou un produit de remplacement. Cela est injuste pour les Américains qui doivent faire concurrence à M. Nygard, alors que sa base de coût serait inférieure à la leur.

Il y a probablement des domaines où il a évidemment raison. S'il était possible de les définir plus clairement, je n'aurais aucune objection. Je ne crois pas qu'on puisse trouver un mètre de soie en Amérique du Nord.

M. Heap: Quand vous dites que vous vous inquiétez des règles d'origine, jusqu'à quel point êtes-vous satisfaits de l'accord uniquement dans la mesure où l'on réussira à préciser ces règles? Si les règles d'origine n'étaient pas définies de façon satisfaisante, est-ce que cela vous nuirait un peu ou beaucoup?

M. Archibald: La limite établie pour l'industrie du vêtement est d'environ sept ou huit fois le niveau actuel; il y a donc de grandes possibilités de croissance. Nous voulons que l'industrie du vêtement réussisse. Car c'est notre principal client. Nous voulons réussir avec eux. Si l'industrie du textile bénéficiait du même accord que celle du vêtement, nous serions très heureux. Nous ne demandons même pas cela pour nous.

Nous ne croyons pas que le Canada ou les États-Unis devraient servir de filière permettant aux pays dont les

[Text]

and tariffs going into either country. It should not be a conduit, and that is why we do have rules of origin. But we need some flexibility in Canada because we are going to have to niche into that U.S. market. We are not going to be commodity producers. If we cannot source the world in order to provide fashion, design and new product to secure niches, we have the same problems the Canadian fashion industry is talking about.

Mr. Heap: Could I also ask about the reference to the duty drawback? At the bottom of Mr. David Graham's first page, it states you need "an indefinite extension of duty drawback on imported material incorporated into fabrics exported to the U.S." Could you enlarge on that? I would like to know whether that is something you simply would like to have or something you really need for your security.

Mr. Archibald: We have duty drawback now. We can import anything into Canada, pay duty on it, and as long as we ship it out to another country, we can get that duty back.

Within the agreement right now, without the textile rules being spelled out, we do not know which way that is going to go. If we are under the general rule it will end, so that when we import a third-country yarn, produce a fabric, ship it into the United States and pay the full duty rate as a most favoured nation, we will not be able to get duty drawback.

All those three points are extremely critical. We have advised the TNO they are. They know our bottom line. We have been assured they are going to negotiate with the Americans just as hard as they can, but they have a tough row to hoe.

Mr. Heap: If we fail to get that from the Americans, where does it leave you?

Mr. Archibald: We will have to reassess our situation. But it certainly is going to make the adjustment that much more difficult, because we are talking a ten-year adjustment period, and that is the critical period. We are the smaller player. We have more adjustment to make. We need government policies that support change, not stop it.

Mr. Heap: When you say the precedent for your duty drawback exists in the apparel segment of the agreement, could you explain that a little further? Do you mean that Mr. Nygard's group will have a continuation, an extension of the duty drawback, but you are not sure your group will?

[Translation]

coûts sont faibles et dont l'industrie est contrôlée par l'État d'éviter les quotas et les tarifs à l'entrée dans l'un ou l'autre pays. Il ne faut pas qu'il y ait une filière, et c'est pour cela que nous avons les règles d'origine. Mais il nous faut une certaine souplesse au Canada, car nous allons devoir nous tailler une place dans ce marché américain. Nous ne serons pas des producteurs de denrées. Si nous ne pouvons nous approvisionner partout au monde pour produire la mode, le design et de nouveaux produits afin de nous tailler une place, nous aurons les mêmes problèmes que l'industrie canadienne de la mode.

M. Heap: J'aimerais parler de la remise des droits de douane. Au bas de la première page de M. David Graham, on peut lire qu'il vous faut «un prolongement indéfini de la remise des droits de douane sur les matières premières importées incorporées dans les tissus exportés aux États-Unis». Pourriez-vous développer ce point? J'aimerais savoir s'il s'agit de quelque chose que vous aimeriez bien avoir ou de quelque chose dont vous avez absolument besoin pour votre sécurité.

M. Archibald: Il y a actuellement remboursement des droits de douane. Nous pouvons importer n'importe quoi au Canada, payer la douane, et dans la mesure où nous expédions le produit à un autre pays, nous pouvons nous faire rembourser les droits de douane.

Dans le cadre de l'accord sous sa forme actuelle, où les règles touchant les textiles ne sont pas définies, nous ne savons pas ce qui va se passer. Si nous sommes soumis à la règle générale, cela sera terminé; lorsque nous importerons du fil d'un tiers pays, que nous en produirons un tissu, que nous l'expédierons aux États-Unis et que nous paierons au complet les droits de douane du pays le plus favorisé, nous ne pourrions pas obtenir le remboursement des droits de douane.

Ces trois points sont extrêmement critiques. Nous en avons avisé le BNC. Notre position est connue. On nous a assuré qu'il y aura des négociations acharnées avec les Américains, mais cela ne sera pas facile.

M. Heap: Si nous n'arrivons pas à obtenir cela des Américains, quelle sera votre situation?

M. Archibald: Il nous faudra réévaluer notre situation. Mais l'adaptation sera certes d'autant plus difficile, car il s'agit d'une période d'adaptation de 10 ans, et c'est là la période critique. Nous sommes les plus petits. Il nous faut nous adapter davantage. Nous avons besoin de politiques gouvernementales qui favorisent le changement au lieu de l'empêcher.

M. Heap: Vous dites qu'il y a un précédent dans la partie de l'accord qui touche le vêtement; pourriez-vous expliquer davantage? Est-ce que cela signifie que le groupe de M. Nygard bénéficiera d'une prolongation du remboursement, mais que vous n'êtes pas certains que votre groupe en bénéficiera aussi?

[Texte]

[Traduction]

• 0940

Mr. Archibald: They are in the principles of the agreement and they have an indefinite extension.

Mr. Heap: So you would like what they have?

Mr. Archibald: Certainly, and we would be very happy with it.

Mr. Heap: If you do not get it you will be in very great difficulty, is that the case?

Mr. Archibald: It certainly creates problems.

Mr. James: Welcome, gentlemen. I am intrigued by what you have done with your company, taking it over as employees. If we have time I would like to ask some questions about that.

Mr. Dingwall brought up the subject of regional development programs and he said that it was not specifically stated in the agreement. If I understand the present situation correctly, the United States has the ability to unilaterally determine the kinds of subsidies they want to put forward.

I understand that we will have a seat at the table and will be discussing with the U.S., over the five to seven years, the definition of countervail, etc. It will be up to us to remind them that they certainly have subsidies. Would it not be better to have regional development programs—which you and I both agree we need to have—under the agreement rather than having them under the status quo situation?

Mr. Archibald: I have heard from number of Americans that they are very upset with the dispute settlement mechanism. They are very concerned with the process because if they are overruled on the binational panel, the credibility of their entire process around the world—not just with Canada but with all their trading partner—is really put into question.

So from what I understand, they are having second thoughts about the binational panel ruling on their countervail and other issues. They are probably going to have to be much more careful when it comes to Canada, because they do have that second body to look at it and provide under judicial review an opinion.

Regional development is critical. Maybe some rethinking is good, because we have not been really successful. We are searching again with the ACOA. We are very hopeful that we will find some new techniques and new processes. I think we have to wait and see what happens. I think the agreement is almost like a marriage, because you are not sure a marriage is going to work.

An hon. member: It is a pretty bad marriage.

Mr. Archibald: You have grounds for divorce, but you have to work at the thing. You have to approach the thing with good faith on both sides. You do not solve every problem on day one, after the Minister gets the thing

M. Archibald: Cela se trouve dans les principes de l'accord, et le prolongement est indéfini.

M. Heap: Vous aimeriez donc avoir les mêmes avantages qu'eux?

M. Archibald: Certes, nous en serions très heureux.

M. Heap: Si vous n'obtenez pas cela, vous connaîtrez de grandes difficultés, n'est-ce pas?

M. Archibald: Il y aura certainement des problèmes.

M. James: Messieurs, bienvenue. Je suis très intéressé par ce que vous avez fait de votre entreprise, par la prise de contrôle par les employés. Si nous en avons le temps, j'aimerais poser quelques questions à ce sujet.

M. Dingwall a mentionné les programmes de développement régional et il a dit qu'il n'y a pas de mention expresse dans l'accord. Si je comprends bien ce qui se passe, les États-Unis sont en mesure de déterminer unilatéralement les sortes de subventions qu'ils veulent proposer.

Nous aurons un siège à la table de négociation et nous discuterons avec les États-Unis, au cours des cinq à sept années, de la définition des mesures compensatoires, etc. C'est à nous qu'il incombera de leur rappeler qu'ils ont effectivement des subventions. Ne serait-il pas préférable que les programmes de développement régional—qui nous sont nécessaires, nous en sommes tous deux convaincus—relèvent de l'accord plutôt que du statu quo?

M. Archibald: Bon nombre d'Américains m'ont dit qu'ils sont très déçus du mécanisme de règlement des différends. Ils s'inquiètent de ce mécanisme, car si le groupe binational leur donne tort, la crédibilité de tout le processus dans le monde entier—non seulement envers le Canada, mais envers tous leurs partenaires commerciaux—sera effectivement remise en doute.

Ainsi, si je ne m'abuse, il y a des hésitations à laisser le groupe binational se prononcer sur les mesures compensatoires et sur d'autres questions. Ils devront probablement être beaucoup plus prudents à l'égard du Canada, en raison de l'existence de ce second organisme qui pourra se prononcer à la suite d'un examen judiciaire.

Le développement régional est essentiel. Peut-être convient-il de revoir le mécanisme, car nous n'avons pas très bien réussi. Nous essayons encore avec l'APA. Nous avons bon espoir de trouver des nouvelles techniques et de nouveaux processus. J'estime qu'il nous faut attendre les événements. L'accord ressemble selon moi à un mariage, car on ne sait jamais si le mariage va bien fonctionner.

Une voix: C'est un assez mauvais mariage.

M. Archibald: On peut avoir des motifs de divorce, mais il faut travailler à sauver le mariage. Il faut aborder la chose de bonne foi de part et d'autre. On ne peut pas résoudre tous les problèmes le premier jour, en sortant de

[Text]

done. There has to be a will to work at it and there has to be mutual benefit in working at it.

I think the issue is whether there is good faith. Is there going to be ongoing good faith on both sides? I think that is where industries and business on both sides are going to have to say to government, we want you to approach this thing in good faith, it is in the best interests of both countries. In freer trade agreements, there is not necessarily a winner or a loser. Both sides can win and historically have won. Let us get this marriage working; let us talk about it. Yes, we have a binational panel under an independent marriage counsellor. We are going to try to work the problems out on the basis of goodwill.

Mr. James: Speaking of marriage, Mr. Archibald, were you involved in our down-the-road work in developing this agreement with the United States?

Mr. Archibald: I was. Former Minister of International Trade James Kelleher was down in Nova Scotia a number of years ago, and he said "What textile industry in Nova Scotia?" I think it made the front page. I think as a result of that I was appointed chairman of the SAGIT. Through that process I have become very familiar with the agreement. I am speaking today not as chairman of the SAGIT; I want to make that clear. I have one or two comments on the SAGIT process.

• 0945

In talking to the other SAGIT chairpeople I get the impression that through our unique advisory process that has worked really, really well, both government and negotiators have known what industry requirements are. I think in virtually every case our negotiators have exceeded the bottom-line position of each advisory group. When I hear the hue and cry about some of the things that have taken place, that hue and cry is because we have what the industries have wanted, especially in the energy sector. They have gotten what they wanted, yet there is a big hue and cry.

Perhaps the process is wrong. Perhaps negotiating what industry wants is not the right approach. If the main goal of the agreement is job creation and economic development, I think you do have to listen to the players. The players are businessmen, industries, and generally speaking, on balance, we see it as a good deal.

Mr. James: I want to thank you for your participation then. You expressed somewhat of a surprise at the good news that the textile industry became part of the free trade arrangements, that your group comes—and undoubtedly your advice helped our negotiators.

I will get back then to how I was initially intrigued. We have those opposed in the country often saying Canadian small businesses cannot survive in competition with these gigantic companies, and all this sort of business. I was intrigued how you have taken a U.S. company that was owned by a U.S. parent, and turned it into profitability.

[Translation]

l'église. Il faut la volonté d'y travailler, et il faut qu'il y ait un avantage réciproque.

J'estime que la bonne foi est la question centrale. Y aura-t-il bonne foi des deux côtés? J'estime que les industries et les entreprises des deux côtés devront dire au gouvernement qu'il faut faire preuve de bonne foi dans l'intérêt des deux pays. Les accords de libéralisation des échanges ne produisent pas nécessairement un gagnant ou un perdant. Les deux côtés peuvent être gagnants, et cela s'est déjà produit. Essayons de faire fonctionner ce mariage, parlons-en. Oui, il existe un groupe binational relevant d'un conseiller matrimonial indépendant. Nous allons essayer de résoudre les problèmes sur la base de la bonne foi.

Mr. James: À propos de mariage, monsieur Archibald, avez-vous participé auparavant au travail d'élaboration de cet accord avec les États-Unis?

Mr. Archibald: Oui. L'ancien ministre du Commerce extérieur, James Kelleher, s'est rendu en Nouvelle-Écosse il y a quelques années et a dit: «Quelle industrie du textile en Nouvelle-Écosse?» Cette remarque a fait les manchettes. Je crois que c'est à la suite de cela que j'ai été nommé président du GCSC. Ce processus m'a permis de bien connaître l'accord. Je ne parle pas aujourd'hui à titre de président du GCSC; je tiens à le préciser. J'ai une ou deux remarques à faire sur ce processus.

En parlant aux autres présidents de ce groupe, j'ai l'impression que ce mécanisme consultatif unique a fonctionné extrêmement bien et a permis aux gouvernements et aux négociateurs de connaître les besoins de l'industrie. Je crois que dans presque tous les cas, nos négociateurs ont dépassé la position de repli de chaque groupe consultatif. Le tollé de protestations tient au fait que nous avons obtenu ce que voulaient les industries, surtout dans le secteur énergétique. Elles ont obtenu ce qu'elles voulaient; pourtant, il y a un tollé général.

Peut-être le processus est-il mauvais. Peut-être n'est-il pas bon de négocier ce que veut l'industrie. Si le principal objectif de l'accord est la création d'emplois et le développement économique, j'estime qu'il faut écouter les intervenants, soit les gens d'affaires, les industries; en général, tout compte fait, nous considérons l'accord favorable.

Mr. James: Je désire vous remercier de votre participation. Vous avez exprimé une certaine surprise à la bonne nouvelle que l'industrie du textile fait partie des dispositions de libre-échange, que votre groupe—et sans contredit vos conseils ont aidé nos négociateurs.

Je reviens à ce qui m'a fasciné au départ. On entend souvent dire que les petites entreprises canadiennes ne peuvent survivre en concurrence avec ces sociétés géantes, et toutes sortes de choses du même genre. J'ai été fasciné de voir que vous avez pris une entreprise américaine, appartenant à une société mère américaine, et que vous

[Texte]

You seemed to be the Horatio Alger story of the Annapolis Valley. Can you tell us how you did that, and comment on this business that people talk about—those opposed—that small business in Canada cannot compete?

Mr. Archibald: Generally speaking, I think we are a lot better than we give ourselves credit for. You see it more down here. We feel that the impression is Ontarians are more productive than Nova Scotians, and Canadians feel Americans are more productive than Canadians. That is a lot of bunk. It truly is. It is perhaps a lack of confidence, yes. It truly is. We just believed we could do it. We had to do it. We had the challenge, and we did it seven years ago, and we have been doing it ever since. It is not easy. It has been a real challenge.

I think the key to our success, and I will say it again, is that we were all in it together—employee shareholders, profit-sharing, employee director on the board—we all realized the mutual benefit.

Small business in Canada is a lot better than they think. They face a tough environment right now—smaller markets, more product lines than you have to produce elsewhere. The Americans, in some ways, have an easy going. They are not as flexible. They are not as fast on their feet. We have had to be flexible, we have had to change. I think we are better than we give ourselves credit for.

If we had a little more confidence and the right environment, I think you are going to be surprised at what we actually would do. I have confidence in us as a region, in us as a country, but within that context there are going to be losers. We are going to have to design policies targeted at the people, targeted at the communities, that are going to be hurt in this agreement, and there will be some hurt.

We have to slow that downside adjustment—not stop it, slow it—and stress policies that push the up side and encourage the up side.

The Chairman: Thank you. We have run out of time. Gentlemen, we thank you very much for joining us this morning and answering our questions so readily.

Mr. Archibald: Thank you, Mr. Chairman.

Mr. D. Graham: We have brought a little gift for you, which you can take home to your children or whatever, which I would like to pass around. A little memento of Britex. We say we stretch around the world, so...

Mr. Archibald: Thank you all.

The Chairman: Thank you very much.

[Traduction]

en avez fait une entreprise rentable. Vous semblez être l'Horatio Alger de la vallée d'Annapolis. Pouvez-vous nous dire comment vous avez réussi et répondre à l'argument des opposants à l'accord qui disent que les petites entreprises canadiennes ne peuvent soutenir la concurrence?

M. Archibald: En général, je crois que nous sommes bien meilleurs que l'opinion que nous avons de nous-mêmes. On peut le constater plus facilement ici. Nous avons l'impression que les Ontariens sont plus productifs que les habitants de la Nouvelle-Écosse, et les Canadiens estiment que les Américains sont plus productifs qu'eux. C'est absolument faux. C'est peut-être un manque de confiance. Nous avons tout simplement cru en nous-mêmes. Il nous fallait réussir. Il y avait un défi à surmonter, et nous y avons réussi il y a sept ans, et nous y réussissons depuis. Ce n'est pas facile. Le défi était de taille.

Je crois que la clé de notre succès, je le répète, c'est que nous étions tous impliqués—des actionnaires employés, le partage des bénéfices, un employé membre du conseil d'administration—nous nous sommes tous rendu compte de l'avantage qu'il y avait pour tout le monde.

Les petites entreprises canadiennes sont bien meilleures qu'elles ne le pensent. Elles font face à l'heure actuelle à un milieu difficile—des petits marchés, un plus grand nombre de produits qu'ailleurs. Pour les Américains, à certains égards, la tâche est facile. Ils ne sont pas aussi souples. Ils ne sont pas aussi rapides sur leurs patins. Nous avons dû faire preuve de souplesse, nous avons dû nous adapter. Je crois que nous valons beaucoup mieux que l'opinion que nous avons de nous-mêmes.

Si nous avions un peu plus de confiance et le bon environnement, j'estime que nous pourrions faire des choses étonnantes. J'ai confiance dans notre région, dans notre pays, mais dans ce contexte, il y aura des perdants. Il nous faudra concevoir des politiques axées sur les gens, sur les communautés à qui cet accord sera préjudiciable, et il y en aura.

Il nous faut ralentir cet ajustement à la baisse—non pas l'arrêter, mais le ralentir—et mettre l'accent sur les politiques qui favorisent les éléments en expansion.

Le président: Merci. Notre temps est écoulé. Messieurs, nous vous remercions d'être venus nous voir ce matin et d'avoir répondu avec tant de bonne volonté à nos questions.

M. Archibald: Merci, monsieur le président.

M. D. Graham: Nous vous avons apporté un petit cadeau, que vous pourrez ramener à vos enfants et que j'aimerais distribuer. Un petit souvenir de Britex. Nous disons que nous couvrons le monde entier, alors...

M. Archibald: Merci à tous.

Le président: Merci beaucoup.

[Text]

Mr. Paul Bergman (Halifax District Labour Council): Mr. Chairman, my name is Paul Bergman, and I am from the Halifax District Labour Council.

The Chairman: Yes. Our next witness is Mr. Eric Kierans. I welcome Mr. Kierans this morning. He is well known in Canada. Mr. Kierans, we welcome you very much. We look forward to your presentation, and we look forward to the opportunity to question you.

• 0950

Mr. Bergman: We would like to present our brief. Could you please give me an answer?

The Chairman: We will be happy to receive any written briefs that people have, and we have said that all the time.

Mr. Bergman: We were told that we could make an oral presentation to you.

The Chairman: I do not know who told you.

Mr. Bergman: Stewart McInnes did. Stewart McInnes, our local MP, said that all our—

The Chairman: This committee has had its agenda full now for some time, and I welcome Mr. Kierans here this morning.

Mr. Bergman: We phoned your office and gave them the information, and they said that you would be getting back to us.

The Chairman: Thank you very much. I have a witness in front of me. Now, would you please let me get on with the witness?

Mr. Bergman: Therefore, you will not allow me to make an oral presentation.

The Chairman: No, I will not, sir.

Mr. Kierans, we welcome you very much indeed this morning. As I said earlier, we look forward to your comments and the opportunity to have a discussion with you.

Mr. Eric Kierans (Individual Presentation): I want to thank you very much, Mr. Chairman. I certainly appreciate the invitation. I may say that I was somewhat surprised to get one, because I think that my criticisms of these arrangements have been fairly well known.

I have really no quarrel with the tail-end of what I was listening to—that is, the reduction of the remaining tariffs that we have over a five-year or ten-year period. I assume that we would be able to look after those who are disadvantaged, but I think in a way this committee is parading across the country under something called a free trade arrangement when in fact the substantial elements of this agreement have very little to do with free trade. I mean, we already have 85% access to American markets. We are competitive with them. All we have to do is look at the merchandise trade statistics and then we will find out what the reasons are for this so-called upsurge of non-

[Translation]

M. Paul Bergman (Halifax District Labour Council): Monsieur le président, je m'appelle Paul Bergman et je représente le Halifax District Labour Council.

Le président: Oui. Notre prochain témoin est M. Eric Kierans, à qui je souhaite la bienvenue. Il est bien connu au Canada. Monsieur Kierans, nous vous souhaitons la bienvenue et nous attendons avec impatience votre exposé et l'occasion de vous poser des questions.

M. Bergman: Nous aimerions présenter notre mémoire. Pourriez-vous, s'il vous plaît, me donner une réponse?

Le président: Nous serons heureux de recevoir des mémoires écrits; c'est ce que nous avons toujours répété.

M. Bergman: On nous a dit que nous pourrions vous présenter un exposé oral.

Le président: Je ne sais pas qui vous a dit cela.

M. Bergman: C'est Stewart McInnes, notre député, qui a dit que...

Le président: Il y a déjà un certain temps que notre ordre du jour est rempli, et je souhaite la bienvenue à M. Kierans.

M. Bergman: Nous avons téléphoné à votre bureau pour donner les renseignements, et on nous a répondu que vous communiqueriez avec nous.

Le président: Merci beaucoup. Le témoin est devant moi. Voulez-vous, s'il vous plaît, me permettre de m'occuper de lui?

M. Bergman: Vous ne me permettez donc pas de faire un exposé oral.

Le président: Non, monsieur.

Monsieur Kierans, nous sommes très heureux de vous souhaiter la bienvenue ce matin. Comme je l'ai déjà dit, nous attendons avec impatience vos commentaires et l'occasion de causer avec vous.

M. Eric Kierans (à titre individuel): Je vous remercie beaucoup, monsieur le président. Je suis très heureux de votre invitation. Je dois avouer que j'ai été assez étonné d'en recevoir une, car mes critiques à l'égard de cet accord sont bien connues.

Je n'ai en fait aucune objection à la fin de ce que j'ai écouté—c'est-à-dire la réduction des tarifs qui restent sur une période de cinq à 10 ans. Je suppose que nous serions en mesure de nous occuper de ceux qui sont désavantagés, mais j'estime que ce Comité se promène à travers le pays sous le drapeau de ce qu'on appelle un accord de libre-échange, quand, en fait, les éléments substantiels de cet accord n'ont guère de liens avec le libre-échange. Nous avons déjà accès à 85 p. 100 aux marchés américains. Nous sommes compétitifs. Il nous suffit d'examiner les statistiques du commerce des marchandises pour découvrir les motifs de cette présumée augmentation

[Texte]

tariff threats or countervailing power and the use of it in the last five years against us.

If you look at those figures, in our merchandise trade with the United States in the last five years they have been well above \$10 billion surplus in each of the five years. Obviously the United States, which wants a merchandise trade surplus with each and every one of its trading partners—which is an impossibility, but anyway they want it—have extreme difficulty in accepting this situation from what it regards as really taking us at our own face value, an uncompetitive nation.

What bothers me about the agreement is the fact that we have ceded or will cede so much sovereignty and jurisdiction over our own affairs. We all know what the source of power is. The source of power is property. It starts with property. If you own, you have control of what it is that you own, and here we are giving access to the entire country. We are opening up all the property in Canada, up to \$150 million, to take-overs or to purchase without any screening process whatsoever.

We are giving a neighbour access to sharing our energy resources. I suppose they may need it for air conditioning in the summertime, whereas we need it to stop from freezing in the dark in the wintertime. We have given them open sesame really to control of our financial institutions, and those who control the finance and the credit institutions of a country have a pretty large say in what that country's policies and future is going to be.

If you look at this, I cannot conceive of a Mitterand or a Thatcher or a Chancellor Kohl yielding so much authority and jurisdiction to the United States as we would be doing in this agreement. Why we had to do it, I do not understand. If we want to eliminate tariffs, if we want to do it, we can do it unilaterally over a ten-year period. The only reason that seems to stand out is that we are afraid—not of ourselves any more, but we are afraid of what the Americans will do to us. I do not think there is a person around this table that does not understand that if you cede to violence you are only encouraging violence, if you cede to pressure you are only encouraging more pressure.

This is at a particular time in the history of the United States when it feels beleaguered. It is suffering from its own paranoia. The literature of the northeast so-called intellectual establishment for the 1970s and the 1980s has been filled with the loss of their economic hegemony, the sharing of military hegemony with the U.S.S.R. In effect, I think there will be as much reason after this agreement for us to be a member of the Group of Seven as there would be for the U.S.S.R. to demand treatment in its bloc for the Ukraine.

Free trade is an abstract concept. The way any economist uses it, and should use it... and incidentally,

[Traduction]

de menaces non tarifaires ou de mesures compensatoires et de l'utilisation de telles mesures contre nous depuis cinq ans.

Les chiffres montrent que notre commerce de marchandises avec les États-Unis depuis cinq ans produit chaque année un excédent qui dépasse largement 10 milliards de dollars. Il est évident que les États-Unis, qui désirent un excédent commercial par rapport à chacun de leurs partenaires commerciaux—c'est impossible, mais ils le veulent quand même—ont beaucoup de mal à accepter cette situation par rapport à ce qui leur semble une nation non compétitive.

Ce qui me dérange dans l'accord, c'est que nous avons cédé ou que nous céderons une partie si importante de notre souveraineté et de notre compétence. Nous savons tous quelle est la source du pouvoir. C'est la propriété. Tout parle de la propriété. Quand on possède des biens, on a la maîtrise de ce qu'on possède, et voilà que nous donnons accès à tout le pays. Nous autorisons l'achat ou la prise de contrôle de tous les biens au Canada, jusqu'à concurrence de 150 millions de dollars, sans aucun tri.

Nous donnons à notre voisin l'accès au partage de nos ressources énergétiques. J'imagine qu'ils en auront peut-être besoin pour la climatisation en été, tandis que nous en avons besoin en hiver pour ne pas geler dans l'obscurité. Nous leur avons donné notre bénédiction en leur permettant de contrôler nos institutions financières; or, ceux qui contrôlent les finances et les institutions de crédit d'un pays ont un gros mot à dire quant aux politiques et à l'avenir de ce pays.

Je ne saurais concevoir que Mitterand, Thatcher ou le chancelier Kohl cèdent autant de pouvoir et de compétence aux États-Unis que nous le ferions par le moyen de cet accord. Je n'arrive pas à comprendre pourquoi il nous fallait le faire. Si nous voulons éliminer les tarifs, nous pouvons le faire unilatéralement sur 10 ans. La seule raison qui me semble possible, c'est que nous avons peur—nous n'avons plus peur de nous-mêmes, mais nous avons peur de ce que les Américains nous feront. Je ne crois pas qu'il se trouve quelqu'un autour de cette table qui ne comprenne pas qu'en cédant à la violence, on ne fait que l'encourager, et qu'en cédant à la pression, on ne fait que susciter d'autres pressions.

• 0955

Nous sommes à un moment de l'histoire où les États-Unis se sentent assiégés. Ils souffrent de leur propre paranoia. La littérature de ce qu'on appelle l'establishment intellectuel du nord-est pendant les années 70 et 80 ne parle que de la perte de l'hégémonie économique, du partage de l'hégémonie militaire avec l'U.R.S.S. En fait, une fois cet accord en vigueur, je crois que nous ne serons pas plus justifiés d'être membres du groupe des sept que l'U.R.S.S. serait justifiée d'exiger un traitement semblable dans son bloc pour l'Ukraine.

Le libre-échange est un concept abstrait. C'est du moins ainsi qu'un économiste devrait l'utiliser... et en

[Text]

they do not. If you ask any of the economists who come before you if they believe in tenure within the universities, they will very rapidly tell you they believe in tenure. What that has to do with the free mobility of people I do not know. But free trade has always been conceived of as something a nation looks forward to after it has achieved the full employment of its own resources. A nation cannot solve its problems by exporting them to its neighbours. We will not solve them by asking the Americans to take over our problems.

Free trade means after you have done everything else to bring your own nation to the peak of efficiency and productivity, to create the best standard of living you possibly can with the resources you have at your disposal, if you have not sold them. . . then free trade says well, what more can we do for our people? Well, there are some things some other nation can do better than we can, so we will take our people out of that particular sector, put them into what we can do better, and we will purchase and trade with the other nation.

What this will do is put Canada into a continental economy in which there will be a single locational framework of production, income, and distribution. It is the reverse of free trade: we are in fact asking that we be internalized within the American economy, within an American sand-box.

Let me give you one example of how this is likely to work, what I call the Kellogg cornflakes example. The Kellogg people about a year ago made the following announcement. They made this from Battle Creek, Michigan. They were changing their organization. Henceforth their Canadian and U.S. cereal businesses would be organized into a new operating division in Battle Creek. I quote:

The purpose of this change in organization structure is to achieve greater co-ordination of our marketing, production, and distribution investments in both the United States and Canada.

I guess rather than "cornflaking" their operations, we could say "shredding".

The Canada of meaningful jobs, of having presidents and vice-presidents of sales and marketing and production in that firm, and in thousands of others, has gone. What has kept presidents of subsidiaries up here until now has been the fact that we have been an independent nation. Now, of course, all this will be internalized.

In return, we are offered a dispute settlement mechanism. There is no dispute settlement mechanism that is worth, or will be worth, the paper it is written on, so long as Congress—and rightly—refuses to surrender any part of its authority, the authority that was given it by a democratic electoral process, to establish the goals and the priorities and the needs of the American people. We are the only ones who are surrendering authority. It is not the Americans who are surrendering authority.

[Translation]

passant, les économistes ne le font pas. Si vous demandez aux économistes qui comparaissent devant vous s'ils croient à la permanence dans les universités, ils auront tôt fait de vous dire qu'ils y croient. Je ne sais pas quel rapport il peut y avoir avec la liberté de mouvement des gens. Mais le libre-échange a toujours été conçu comme quelque chose qu'un pays recherche après avoir réalisé le plein emploi de ses propres ressources. Un pays ne saurait résoudre ses problèmes en les exportant chez ses voisins. Nous ne les résoudrons pas en demandant aux Américains de les absorber.

Le libre-échange signifie qu'après avoir tout fait pour amener son pays au sommet de l'efficacité et de la productivité, pour créer le meilleur niveau de vie possible avec les ressources dont on dispose, si on ne les a pas vendues. . . alors, le libre-échange consiste à se demander ce que l'on peut faire d'autre pour les gens. Eh bien, il y a des choses qu'un autre pays peut faire mieux que nous, alors nous allons abandonner ce secteur pour nous occuper de ce que nous faisons mieux, et nous ferons commerce avec l'autre pays.

Le résultat de l'accord sera de placer le Canada dans une économie continentale où il y aura un seul cadre géographique de production, de revenu et de distribution. C'est le contraire du libre-échange: nous demandons en fait d'être internalisés dans l'économie américaine, dans le carré de sable américain.

Laissez-moi vous donner un exemple de ce qui risque de se produire, ce que j'appelle l'exemple des flocons de maïs Kellogg. Il y a environ un an, le siège social de Kellogg, à Battle Creek (Michigan), annonçait une réorganisation. Dorénavant, le commerce canadien et américain des céréales devait être réuni dans une nouvelle division située à Battle Creek. Je cite:

L'objet de cette réorganisation est de mieux coordonner nos investissements en matière de commercialisation, de production et de distribution, tant aux États-Unis qu'au Canada.

Ce ne sont plus des flocons, ce sont des miettes.

Le Canada, où il y avait de vrais emplois, des présidents et des vice-présidents des ventes, de la commercialisation et de la production, dans cette société comme dans des milliers d'autres, est disparu. Si nous avions ici des présidents de filiales jusqu'à maintenant, c'est parce que nous étions un pays indépendant. Maintenant, bien sûr, tout sera internalisé.

En échange, on nous offre un mécanisme de règlement des différends. Aucun mécanisme de règlement des différends ne vaudra quoi que ce soit tant que le Congrès, à juste titre, refusera de céder une partie des pouvoirs qui lui ont été conférés par un processus électoral démocratique, le pouvoir d'établir les objectifs, les priorités et les besoins du peuple américain. Nous sommes les seuls à céder des pouvoirs. Les Américains n'en font rien.

[Texte]

[Traduction]

• 1000

If I may put a personal note in here, I have had careers at both the provincial and the federal levels. If this agreement comes into effect, I would think that from then on I would not make the choice of going federal, because of the emasculation of the powers of the federal authority, and would probably think that, wanting a political career, it would be better to go the provincial route.

• 1005

Open trade between our two countries is actually going to decline, because as American investment takes over more and more of the Canadian economy the transactions between the parents and the branch plants are going to grow. But transactions with yourself are not trade. These are exchanges that do not meet the test of any market, for when one is exchanging with oneself, or with someone not at arm's length, one cannot call it trade. As I have suggested, I have little objection to the elimination of most of our remaining tariffs.

The cultural aspects—our mores, our values, and so on—deserve consideration, because every nation has something of its own that is different, something of its own to protect. But what cannot be justified is the giving up of so much to another authority.

Not very much in-depth analysis can be done in this kind of a forum or in this kind of a format; but I have included a paper that has divided the Canadian corporate economy into three groups, and I would like to suggest what the impact might be. This is obviously a generalization, but I would like to make some suggestions about this.

Of course the bulk, 89%, of the corporations in Canada are really not corporations at all. They could just as easily and more easily be partnerships and proprietorships if it were not for the tax structure, and they of course assume the corporate form because of that tax structure. So I do not think very much impact precisely will come to them from the free trade agreement. Their actual future is going to depend on what it has always depended on: the ebb and the flow of the Canadian economy. How well the Canadian economy does will be how well its lawyers and its accountants and its grocery store keepers and so on do.

But the other two groups—and they are the most vociferous groups—are the groups that are going to benefit. There are 56,000 firms in the Canadian economy—or were in 1984, the latest figures as of June of this year—that have assets of \$1 million to \$25 million. They are well below your \$150-million limit, mind you. These are the kinds of firms that are going to attract investment in Canada and take-overs and purchases of these assets, and there will be no screening whatsoever. They are mainly private firms; they are family controlled

J'aimerais faire une remarque personnelle en disant que j'ai déjà fait une carrière aux niveaux provincial et fédéral. Si cet accord entre en vigueur, je ne pense pas m'orienter à nouveau vers le gouvernement fédéral, lequel aura perdu une bonne partie de ses pouvoirs. Désireux de poursuivre une carrière politique, je pense qu'il vaudra mieux pour moi m'orienter vers le gouvernement provincial.

Le commerce ouvert entre nos deux pays va en fait diminuer, car à mesure que l'investissement américain s'emparera d'une part de plus en plus grande de l'économie canadienne, les transactions entre les sociétés mères et les succursales se développeront. Mais une transaction avec soi-même n'est pas du commerce. Ces échanges ne répondent pas aux critères du marché, car lorsqu'on échange avec soi-même, ou avec quelqu'un avec qui on a un lien de dépendance, on ne peut dire qu'il s'agit de commerce. Comme je l'ai dit, je n'ai guère d'objection à l'élimination de la plupart des tarifs qui restent.

Les aspects culturels—nos moeurs, nos valeurs, et ainsi de suite—méritent qu'on s'y arrête, car chaque pays a quelque chose de particulier, quelque chose de différent, quelque chose à protéger. Ce qui est injustifiable, c'est de céder autant à un autre pouvoir.

Il n'est pas possible dans une telle instance de procéder à une analyse en profondeur; j'ai toutefois présenté un document qui divise l'économie des sociétés canadiennes en trois groupes, et j'aimerais parler des répercussions possibles. Il s'agit évidemment d'une généralisation, mais j'aurais certaines suggestions à présenter.

Évidemment, le gros des sociétés commerciales canadiennes ne sont pas vraiment des sociétés. Elles pourraient tout aussi facilement être des associations et des entreprises privées, si ce n'était du régime fiscal; elles prennent le statut de société en raison du régime fiscal. Pour ces sociétés, je ne crois pas que l'accord de libre-échange aura des répercussions importantes. Leur avenir dépendra toujours des mêmes facteurs: les fluctuations de l'économie canadienne. La santé de l'économie canadienne sera celle de ses avocats, de ses comptables, de ses épiciers, et ainsi de suite.

Mais les deux autres groupes—et c'est eux qui parlent le plus fort—sont ceux qui vont être avantagés. L'économie canadienne compte 56,000 entreprises—ou du moins les comptait en 1984, car c'était là les derniers chiffres connus en juin de cette année—qui ont des actifs dont la valeur se situe entre 1 et 25 millions de dollars. C'est là beaucoup moins que la limite de 150 millions de dollars. Ce sont les entreprises de ce genre qui vont attirer l'investissement, les prises de contrôle et l'achat de ces actifs, et il n'y aura aucun tri. Il s'agit surtout

[Text]

or founder controlled; there are the usual problems of continuity with what children want to do, go their own way, and so on; and they will all be sold abroad. Why? Because—and I have had experience in this—you can get 40% more in selling something to an American company or a British company or a German company, and I suppose a Japanese company, than you can for selling to Canadians.

Therefore, there will be huge capital gains for the people who own these companies in the middle group, and there will be, I suppose, capital gains taxes for the government: one-shot capital gains, one-shot capital gains taxes. But in effect all this money will flow in and more and more Canadian markets, Canadian operations, Canadian lands, and Canadian resources will be taken over.

The top group of 3,300 firms... There are really between 500 and 600 firms, because these are called corporations but there would only be between 500 and 600 enterprises. For example, Brascan owns Noranda and all of its other things, but they are all in here separately. Of that 500, by the way, almost half are foreign owned at present. So something like 246 of them are owned by Canadians.

So who are they and what are they? They are 0.6% of the corporate population. They are the firms that have benefited most from their operations in Canada. Canada has provided them with political stability, favourable legislation, a secure environment, tariff protection, east-west transportation systems to the enormous overhead costs of building a political unit, favourable tax legislation, and, as we all know, a host of subsidies, allowances and incentives.

• 1010

These are the people who want now to emigrate. We had an emigration of persons in the four decades prior to the 20th century. Now there is going to be an emigration of capital. They have too much money, as you can see. They have 81%, which is probably an exaggerated figure, because you can exempt from that the \$429 billion that are the assets of the deposit-taking institutions. But even so they have almost \$1 trillion in assets. Well, \$1 trillion in assets among a very few firms like this is too much for a market the size of Canada.

They are the ones who, having been protected all their lives by tariffs, now want to leave and take their money with them, not only because they fear the future, they fear the day-care costs, and the costs of maintaining, in a much more competitive and less profitable environment, the kinds of services we presently have, but because they have in effect outgrown the nation that made them great, and

[Translation]

d'entreprises privées, dirigées par la famille ou le fondateur; il y a comme toujours des problèmes de continuité, les enfants qui veulent suivre leur propre voie, etc., c'est pourquoi ces entreprises seront toutes vendues à l'étranger. Pourquoi? Parce que—et je le sais par expérience—on peut obtenir 40 p. 100 de plus si l'on vend à une entreprise américaine, britannique ou allemande et, j'imagine, japonaise qu'en vendant à des Canadiens.

Il y aura donc d'énormes gains en capital pour les propriétaires de ces entreprises du groupe moyen, et j'imagine qu'il y aura des impôts sur les gains en capital pour le gouvernement: des gains ponctuels et des impôts ponctuels. Mais en fait, tout cet argent entrera au pays, et de plus en plus de marchés canadiens, d'exploitations canadiennes, de terres canadiennes et de ressources canadiennes passeront sous contrôle étranger.

Quant au groupe supérieur, qui compte 3,300 sociétés... En fait, il y en a entre 500 et 600, parce qu'elles portent le nom de société, mais il n'y a qu'entre 500 et 600 entreprises. Par exemple, Brascan est propriétaire de Noranda et de beaucoup d'autres entreprises qui figurent à part dans la liste. Entre parenthèses, sur ces 500 sociétés, près de la moitié ont actuellement des propriétaires étrangers. De sorte qu'il y en a 246 qui appartiennent à des Canadiens.

Alors, qui sont ces sociétés et que sont-elles? Elles constituent 0,6 p. 100 de la population des sociétés au Canada. Ce sont celles qui ont bénéficié le plus de leurs exploitations canadiennes. Le Canada leur a assuré la stabilité politique, une législation favorable, un milieu sûr, une protection tarifaire, des réseaux de transport est-ouest en assumant les énormes frais généraux qu'entraîne la création d'une unité politique, un régime fiscal favorable et, comme nous le savons tous, toute une gamme de subventions, d'allocations et de mesures incitatives.

Ce sont ces gens-là qui désirent à présent émigrer. Il y a eu un exode de population au cours des 40 dernières années du XXe siècle. Aujourd'hui, nous avons un exode de capitaux. Ils ont trop d'argent, comme vous pouvez le voir. Ils détiennent 81 p. 100 de l'argent, ce qui est probablement un pourcentage exagéré, car il faut en retirer les 429 milliards de dollars qui représentent l'actif des institutions de dépôt. Mais leur actif représente tout de même près d'un billion de dollars. Et un actif d'un billion de dollars répartis entre quelques entreprises représente trop d'argent pour un marché de la taille de celui du Canada.

Ce sont ces gens-là qui, après avoir été protégés toute leur vie par des droits de douane, désirent quitter leur pays, leur fortune en poche, non seulement par crainte de l'avenir et par crainte d'avoir à assumer le coût des garderies et, dans une conjoncture plus concurrentielle et moins rentable, des types de services dont nous bénéficions actuellement, mais également parce qu'ils sont

[Texte]

they have to be invested in wider markets. The alternatives would be to have it taken from them by governments that want to build a standard of living in the nation or to return it to the shareholders; but a shareholder, as you know, with people like this counts for nothing at all. The whole sense of private property is being diluted. They are building up for themselves an enormous number of problems in the future.

Their own interests demand that they be welcomed as American nationals. They are welcome now. They can do anything they want. They have given us a surplus in merchandise trade. But that is not enough. They want complete freedom to move back and forth across the border.

What we call a fair trade agreement is in essence an agreement to integrate Canada in an American-controlled continent. I myself am filled with disgust that the Government of Canada, my government, should seek and accept such an agreement. I for one certainly intend in the next election to vote for the party that convinces me it will suspend all further discussions leading to this agreement, or if it has already been signed, will immediately move to repeal it.

The Chairman: Thank you, Mr. Kierans. Mr. Allmand.

Mr. Allmand: It is a pleasure to see my former Member of Parliament still contributing so significantly to national affairs. Mr. Kierans, as you have said, you have been a Minister at the federal level and at the provincial level. You were president of the Montreal Stock Exchange. You were in the academic world. You were in the business world. So you have had experience at all levels of our economy and our business world. What do you think will be the results of this deal for the ability of provinces and the federal government to use their resources, particularly their energy resources, to develop their own economy?

Mr. Lougheed has said, and others have said—it is pretty clear in the deal—that two-price advantage systems between provincial and federal governments to assist the development of industry in their provinces, whether aluminum in Quebec or processing of industry resources in Alberta, are gone. You would have to have a one-price system. You could not make special deals. So how do you see that sort of deal affecting the development of secondary industry in our provinces with the use of our resources, particularly our energy resources? Although it is not mentioned in the deal of social programs, pressure is arising from this deal to harmonize our unemployment insurance or our social programs or our medicare programs with the American programs so that Canadian firms will have the same costs on this side of the border in order to compete with American firms coming in. They

[Traduction]

devenus, en fait, trop grands pour la nation qui leur a permis de devenir aussi puissants et parce qu'ils doivent investir dans des marchés plus importants. Les autres possibilités seraient de leur retirer leur argent, par les gouvernements qui désirent améliorer le niveau de vie dans l'ensemble du pays, ou de rendre cet argent aux actionnaires; mais, comme vous le savez, pour ces gens, un actionnaire ne compte pas. La propriété privée ne compte plus vraiment. Ces gens-là sont en train de se construire un avenir très incertain.

Il leur faut, pour leurs propres intérêts, être accueillis comme des citoyens américains. Pour le moment, ils sont les bienvenus. Ils peuvent faire ce qu'ils veulent. C'est grâce à eux que notre balance commerciale enregistre un excédent. Mais cela ne leur suffit pas. Ils désirent pouvoir franchir la frontière en toute liberté.

Ce que nous appelons un accord de libre-échange est, essentiellement, un accord visant à intégrer le Canada dans un continent aux mains des Américains. Je suis moi-même dégoûté par le fait que le gouvernement du Canada, mon gouvernement, a cherché et accepté un tel accord. J'ai la ferme intention, à la prochaine élection, de voter pour le parti qui me convaincra qu'il suspendra toute discussion ultérieure menant à un tel accord, ou si cet accord a déjà été signé, prendra immédiatement les mesures nécessaires pour l'abroger.

Le président: Merci, monsieur Kierans. Monsieur Allmand.

M. Allmand: C'est avec plaisir que je vois que mon ancien député apporte toujours une contribution aussi importante aux affaires de la nation. Monsieur Kierans, comme vous l'avez dit, vous avez été ministre aux niveaux fédéral et provincial. Vous avez été président de la Bourse de Montréal. Vous avez participé au monde universitaire et au monde des affaires. Vous avez donc acquis une certaine expérience à tous les paliers de notre économie et du monde des affaires. À votre avis, quels seront les résultats de cette entente pour ce qui est de la capacité des provinces et du gouvernement fédéral d'utiliser leurs ressources, en particulier leurs ressources énergétiques, pour développer leur propre économie?

M. Lougheed a indiqué, tout comme d'autres, que le système de la dualité des prix établi entre les gouvernements provinciaux et fédéral et visant à encourager le développement de l'industrie dans les provinces, que ce soit l'aluminium au Québec ou la transformation des ressources industrielles en Alberta, a été abandonné—ce qu'indique clairement l'accord. Il faudrait que vous ayez un système de prix unique. Vous ne pourrez plus négocier des ententes spéciales. Alors, à votre avis, quel sera le contrecoup de ce type d'accord sur le développement de l'industrie du secteur secondaire dans nos provinces pour ce qui est de l'utilisation de nos ressources, et en particulier de nos ressources énergétiques? Bien que les programmes sociaux ne soient pas mentionnées dans l'accord, il résulterait de celui-ci des pressions visant à accorder nos programmes

[Text]

are also threatening to move to the United States because they will have full access to the Canadian market anyway.

[Translation]

d'assurance-chômage, de services sociaux ou d'assurance-maladie avec les programmes américains, pour que les entreprises canadiennes assument les mêmes frais que leurs homologues américains pour pouvoir concurrencer les entreprises américaines qui s'installeront au Canada. Des entreprises canadiennes menacent également de s'installer aux États-Unis, car, de toute façon, elles y auront également accès au marché canadien.

• 1015

Do you think it is fair that we still do not have the legal text? From the news this morning, we will not even have it by next week when this committee has to report. Do you think we should be signing a deal on January 2, when all they have is a 35-page document, which we understand will be replaced by 1,000 or more pages of legal text? Do you think that deadline of January 2 gives us time for a discussion? Do you think that deadline is adequate and fair? I know I have put those on the record, but they are important questions.

Mr. Kierans: I will take the last first. I think it has been fairly clear, if you read the American literature—long before this was approached—that when they began to worry about their own lack of energy resources and what this meant for their hegemony, they began to look northward. They have been looking northward since 1952, since the Paley commission.

It is not just the trade they want. Where they see a tariff barrier, they just go in and buy up the industry, or a large proportion of the industry. What they want is access to every bit of our land and resources. That is clear and that is what the agreement turned out to be. Anybody in the United States could have told you that this is what they would hold to. The rest of it was just filler material.

I do not think I can make any comment on our not having a text. It is just ridiculous.

Now, the thing that we have given up, the thing that the corporate community has given up... What they do not understand is that one of the fundamental principles and values of western society, of a parliamentary, democratic society, is the belief in private property. There are only two things that form a nation: the people and its land and resources. This is what they have to work with. If they cannot work with this, if they are forced to share what they have, they are of course operating on one leg, or with one arm tied behind their back. Effectively, this is what we have done with energy resources. Effectively, this is what is happening now when \$20 billion a year is pulled out of the company for management fees, accounting fees, legal fees, dividends, and so on.

Estimez-vous qu'il soit juste que nous ne disposions toujours pas du texte définitif? D'après ce que j'ai entendu ce matin, nous n'en aurons même pas un d'ici à la semaine prochaine, moment auquel le Comité devra faire rapport. Estimez-vous que nous devrions signer un accord le 2 janvier, alors que celui-ci compte actuellement 35 pages et, d'après ce que j'ai cru comprendre, sera remplacé par un document d'au moins 1,000 pages? A votre avis, cette date du 2 janvier nous donne-t-elle suffisamment de temps pour discuter de l'accord? Cette date convient-elle et est-elle juste? Je sais que j'ai déjà posé ces questions, mais ce sont là des questions importantes.

M. Kierans: Je commencerai par votre dernière question. Je pense qu'il est assez clair, à la lecture des documents américains—bien avant que la question soit soulevée—que, dès qu'ils ont commencé à s'inquiéter de leur manque de ressources énergétiques et de la signification de ce manque pour leur hégémonie, les États-Unis ont commencé à s'intéresser au nord du continent. C'est ce qu'ils font depuis 1952, depuis la Commission Paley.

Les Américains ne s'intéressent pas uniquement au commerce. Lorsqu'il y a un droit de douane, ils achètent l'industrie en entier ou en grande partie. Ce qu'ils désirent, c'est un accès à chacun des petits coins de notre pays et à nos ressources. C'est tout à fait clair, comme l'indique l'accord de libre-échange. N'importe qui aux États-Unis aurait pu vous dire que c'était là ce qu'ils cherchaient. Tout le reste n'est que remplissage.

Je ne pense pas pouvoir faire de commentaires sur le fait que nous n'avons pas de texte. C'est absolument ridicule.

Pour ce que nous avons abandonné, ce que le monde des affaires a abandonné... Ce qu'ils ne comprennent pas, c'est que l'un des principes et l'une des valeurs fondamentales de la société occidentale, d'une société parlementaire et démocratique, c'est l'attachement à la propriété privée. Il n'y a que deux choses qui forment une nation: son peuple et son sol et ses ressources. C'est à partir de cela qu'une nation fonctionne. Si cela lui est impossible, si un pays est obligé de partager ses ressources, il fonctionne de toute évidence à moitié, ou un bras lié derrière le dos. C'est en fait ce que nous avons fait avec nos ressources énergétiques. C'est en fait ce qui se produit lorsque 20 milliards de dollars sont dépensés chaque année en honoraires de gestion, en honoraires de comptables ou d'avocats et en dividendes, etc.

[Texte]

We have crippled ourselves; we have done it to ourselves. I do not expect any pressures from the United States to reduce unemployment insurance, to go ahead with day care, to keep all of our family allowances, all of our social security programs, and so on. I just expect that they will watch them fall one by one.

If Brascan goes down there, or any Canadian fisheries or whatever, we are going to have to adopt their tax policies. We are going to have to adopt all of their fiscal policies. If we do not, our firms are going to pay 48% tax while their firms pay 32% tax. Of course, we are going to have all the Canadian firms simply say that they are going out of business, and so on, and that they will locate down there, which they will anyway.

There is the locational drawing power of going down to New Jersey or North Carolina or Atlanta, Georgia, where you can walk out of your door and be within a market of 125 million to 150 million people. How many doors can you walk out of in Canada and encounter a market of 125 million people? It is the location that is going to draw them down there. Transportation is cheaper down there. Money is easier to get down there and cheaper down there, as we all know, to our costs. The cost of building a factory down there is cheaper than building a factory in Montreal or in Toronto or in Edmonton. There are energy costs of keeping these places heated, and all of these advantages are down there. Because of this agreement, we become a little tiny edge. We have become a periphery to the core of the American economy. Any one of those 500-odd firms or the 250 large Canadian firms do not want to operate in competition from a periphery that is 700 miles, 800 miles, 1,000 miles away from the real core of the marketplace. If they do, and want to bear the additional interest costs and transportation costs, okay.

• 1020

Mr. Crosby: Mr. Kierans, let me welcome you to the committee. It is probably about the nicest thing I am going to say to you. You have had a long career in politics and other activities, so you know the give and take of this.

Mr. Kierans: Oh, sure.

Mr. Crosby: But I want to ask you, in answer to your last question, who you are going to vote for. I do not know if you live in Halifax West, but you are not going to vote for me, that is for sure, and I am not sure I would want you to, because I am in profound and absolute disagreement with so much of what you have said.

I will not even mention the fact that while you complained about the lack of text and the lack of

[Traduction]

Nous nous sommes automutilés. Je ne m'attends pas à ce que les États-Unis exercent des pressions sur nous pour que nous réduisions l'assurance-chômage, pour que nous procédions à la mise sur pied d'un service de garderies, pour que nous conservions toutes nos allocations familiales ou l'intégralité de nos programmes de sécurité sociale, entre autres exemples. Je m'attends simplement à ce qu'ils nous regardent abandonner chacun de ces éléments, l'un après l'autre.

Si Brascan, ou toute autre pêcheerie canadienne s'installe aux États-Unis, elle devra adopter les politiques fiscales des États-Unis. Nous devons adopter toutes les politiques fiscales des États-Unis. Sinon, nos entreprises seront imposées à 48 p. 100, tandis que les entreprises américaines sont imposées à 32 p. 100. Et, évidemment, toutes les entreprises canadiennes déclareront simplement faillite, et iront s'installer aux États-Unis, ce qu'elles feront de toute façon.

Le New Jersey, la Caroline du Nord ou Atlanta, en Géorgie, présentent un attrait pour la simple raison que ces endroits sont situés au sein d'un marché de 125 à 150 millions de personnes. Où, au Canada, avez-vous accès à un marché de 125 millions de personnes? C'est cela qui va attirer les entreprises canadiennes aux États-Unis. Les transports y sont également moins chers; l'argent y est plus facile à obtenir, et à moindres frais. Le coût de la construction d'une usine est moins élevé aux États-Unis qu'à Montréal, à Toronto ou à Edmonton. Le coût du chauffage y est moins élevé; ce sont autant de facteurs qui sont à l'avantage des États-Unis. En raison de cet accord, nous finirons par pratiquement disparaître. Notre économie est à présent à la périphérie de l'économie américaine. Aucune des quelque 500 entreprises ou des 250 grandes entreprises canadiennes ne veut fonctionner dans une économie de concurrence, à partir d'une zone périphérique située à 700, 800 ou 1,000 milles du cœur du marché. Si c'est ce qu'elles désirent et si elles sont disposées à assumer les frais d'intérêt et de transport supplémentaires, libre à elles.

M. Crosby: Monsieur Kierans, j'aimerais vous souhaiter la bienvenue à ce Comité. C'est probablement les propos les plus gentils que je vous dirai aujourd'hui. Vous avez à votre actif une longue carrière dans le monde de la politique, et dans d'autres domaines; vous savez donc ce qui vous attend.

M. Kierans: Oh, bien sûr.

M. Crosby: J'aimerais vous demander, en réponse à votre dernière question, pour qui vous allez voter. J'ignore si vous vivez à Halifax Ouest, mais il est sûr que vous n'allez pas voter pour moi, et je ne pense pas que j'aimerais que vous le fassiez de toute façon, car je suis en désaccord profond et total avec une grande partie de ce que vous avez dit.

Je ne mentionnerai même pas le fait que, tout en vous plaignant qu'il n'y a aucun texte ni aucune substance dans

[Text]

substance in the agreement you have reached the conclusion that it is an agreement to integrate Canada in an American-controlled continent. You have told us, Mr. Kierans, and here is what bothers me, that we already have 80% of our trade with the United States tariff-free. You know that trade accounts for 30% of our domestic product in Canada. What do you think of the status quo? Are you satisfied with it? Do you think Canada in economic terms is in good shape? Are you satisfied with 8.8% unemployment?

Mr. Kierans: Do you think the Americans are going to give us a deal that will reduce our unemployment, or will the deal rather reduce their unemployment? They are not in this thing to help us.

Mr. Crosby: That is the point. The Americans are not going to give us anything in this agreement; we understand that. It is a negotiation of trade rules. But we in Canada are looking for broader markets for our goods and services. Where are we going to get those markets?

Let me talk about energy, because you have mentioned energy. The previous government spent over \$4 billion financing exploration on east-coast Canada. If that ever becomes productive, if we ever get that gas and oil out of the ground, where are we going to sell it? What are we going to do with it? It is worth absolutely nothing unless you market it. The northern Europeans built a pipeline to the Soviet Union, so that is not a market. If you can get gasoline in a liquified state over to Japan in tankers, that might be a possibility. Dome Petroleum almost went out of business exploring those kinds of possibilities. We have a provincial government that talks about marketing Nova Scotia's energy source, and they talk about marketing it in the United States. Do you think anybody in the United States is going to buy that on long-term without negotiated price and without security of supply, regardless of world-wide economic conditions?

Mr. Kierans: There are two points you have raised, Mr. Crosby—one about markets, and one about gas. Let us take the markets first. I first attended a meeting in Banff of the Canadian Manufacturers' Association in 1948. It could have been in 1947, but anyway I think it was 1948. At that time the whole talk was that we need more markets; Canada will not be a viable country until it has 25 million people. At that time I guess we had about 12 million. The 25 million has now gone from 25 million to 30 million, to 40 million, to 80 million, to 100 million, and now we do not have a market of 100 million people; therefore, to become part of a market of 100 million people we have to join, in effect, the United States, because those are the terms and conditions they have put on. Why the hell do we not look inside the country and see all those things that need to be done inside this

[Translation]

l'accord, vous soyez arrivé à la conclusion qu'il s'agit d'un accord visant à intégrer le Canada dans un continent aux mains des Américains. Vous avez indiqué, monsieur Kierans, et c'est là ce qui m'ennuie, que 80 p. 100 de nos échanges avec les États-Unis ne sont soumis à aucun droit de douane. Vous savez que nos échanges commerciaux représentent 30 p. 100 de notre produit intérieur, au Canada. Que pensez-vous du statu quo? Vous satisfait-il? Estimez-vous que l'économie canadienne est en bonne forme? Un taux de chômage de 8,8 p. 100 est-il à votre convenance?

M. Kierans: Pensez-vous que les Américains signeront un accord qui permettra de réduire notre taux de chômage ou plutôt un accord qui permettra de réduire leur propre taux de chômage? Leur intention n'est pas de nous aider.

M. Crosby: C'est exactement mon argument. Les Américains ne nous feront aucun cadeau; nous le savons. Il s'agit d'une négociation de règles commerciales. Mais, au Canada, nous cherchons des débouchés plus larges pour nos biens et nos services. Où les trouverons-nous?

J'aimerais parler d'énergie, puisque vous avez mentionné le sujet. Le gouvernement précédant a dépensé plus de 4 milliards de dollars pour financer des projets d'exploration sur la côte est du Canada. Si les gisements sont un jour exploités, si jamais nous exploitons le pétrole et le gaz, où allons-nous vendre ces ressources? Qu'allons-nous en faire? Ces ressources ne valent absolument rien tant qu'on ne les commercialise pas. Les pays du nord de l'Europe ont construit un pipeline qui les relie à l'Union soviétique; ils ne constituent donc pas un marché pour nos produits. Si nous pouvons expédier du gaz liquéfié au Japon, dans des bateaux citernes, nous aurons peut-être un espoir. Dome Petroleum a risqué la faillite pour examiner ce type de possibilités. Nous avons un gouvernement provincial qui s'intéresse à la commercialisation des sources d'énergie de la Nouvelle-Écosse, et ce, aux États-Unis. Pensez-vous que quiconque, aux États-Unis, achètera à long terme notre énergie sans avoir négocié un prix et sans avoir obtenu une assurance quant à l'approvisionnement, indépendamment des conditions économiques mondiales?

M. Kierans: Vous avez soulevé deux points, monsieur Crosby: les marchés et le gaz. Parlons des marchés d'abord. J'ai assisté à une réunion, à Banff, de l'Association des manufacturiers canadiens en 1948, ou peut-être 1947, mais je pense que c'était en 1948. À l'époque, on parlait de notre besoin de marchés; on disait que le Canada ne pourrait survivre tant qu'il n'y aurait pas 25 millions de Canadiens. Je pense que nous étions aux environs de 12 millions à l'époque. Cette cible de 25 millions est à présent passée à 30, 40, 80, 100 millions; et nous n'avons pas un marché de 100 millions de personnes; donc, pour pénétrer sur un marché de 100 millions de personnes, nous devons en fait nous joindre aux États-Unis, car ce sont les modalités qui ont été établies. Pourquoi donc ne regardons-nous pas autour de nous, au Canada, et ne nous penchons-nous pas sur toutes

[Texte]

country? Why are our provincial governments not a lot more entrepreneurial, a lot more active in doing things with their own resources, as here in Nova Scotia to be talking about forestry? It is a tremendous resource in this province, and we do very little with it except sell it.

With respect to the gas, I acknowledge that the gas is not worth anything in the ground. It is not worth anything in terms of cash—paper money, that stuff—to the fellow who owns the rights to it right now. But that gas is a national resource; it is not an individual resource. Wait a minute now. If you want to sell all of that gas today, fine, you go ahead and sell it. But you explain that to your children and to your grandchildren when they have to go out looking for energy resources. The thing is finite; we have to think in terms of Canada existing a generation from now, or two or three generations, instead of the cashing in quick for the people in this country now.

• 1025

Mr. Crosby: Mr. Kierans, next time you are in Alberta consult with the authorities over there. They say they have 200 years' supply of oil for Canada in the Alberta tar sands. They need the investment to get it out.

The Acting Chairman (Mr. Fretz): I am sorry, Mr. Crosby, I have to cut you off. Mr. Blaikie, please.

Mr. Blaikie: Mr. Chairman, I think we could spend a very interesting day with Mr. Kierans.

An hon. member: Hear, hear!

Mr. Blaikie: It is too bad we have so little time. You have a couple of things in your brief. I think it is obvious, at least to other committee members, that I tend to agree with your overall analysis of the agreement. You talked about the 40% premium that companies could get by selling themselves to non-Canadian buyers. I wonder if you could explain why that is the case.

Mr. Kierans: An American company that wants to come up here has the choice of either starting anew and proceeding very slowly over a 10-year to 20-year period, spending all of the money as well as the time in attempting to build or develop a niche in a particular market. The market is there. The Canadian competitors to the Canadian firm that is selling out, or wants to sell out, already have their niche. Therefore, they are not going to pay for something that they already have and only have to expand. They would love to see the other fellow go down;

[Traduction]

les choses qui sont à faire ici? Comment se fait-il que nos gouvernements provinciaux ne font pas preuve d'un esprit d'entreprise plus développé, n'entreprennent pas plus de choses avec leurs propres ressources, comme l'industrie forestière en Nouvelle-Écosse? C'est une ressource énorme dans cette province, et nous nous contentons de la vendre.

Pour ce qui est du gaz, je reconnais qu'il ne vaut pas grand-chose lorsqu'il est dans le sol. Il ne vaut pas grand-chose en espèces, en billets de banque, pour le gars qui en est propriétaire aujourd'hui. Mais le gaz, c'est une ressource nationale; ce n'est pas une ressource individuelle. Une minute. Si vous désirez vendre ce gaz aujourd'hui, libre à vous, vendez-le. Mais vous expliquerez à vos enfants et à vos petits-enfants ce que vous avez fait lorsqu'ils devront trouver de nouvelles ressources énergétiques. Le gaz n'est pas renouvelable; il vous faut penser aux générations futures, et non pas à réaliser rapidement ce bien pour la génération d'aujourd'hui.

M. Crosby: Monsieur Kierans, la prochaine fois que vous vous trouverez en Alberta, communiquez donc avec les autorités de là-bas. D'après elles, les sables bitumineux de l'Alberta contiennent des ressources en pétrole qui devraient suffire aux besoins canadiens pendant 200 ans. Ils ont besoin des investissements nécessaires pour exploiter ces sables.

Le président suppléant (M. Fretz): Monsieur Crosby, je regrette d'avoir à vous interrompre. Monsieur Blaikie, s'il vous plaît.

M. Blaikie: Monsieur le président, je pense que nous pourrions passer une journée très intéressante en compagnie de M. Kierans.

Une voix: Bravo!

M. Blaikie: Il est vraiment dommage que nous disposions d'aussi peu de temps. Il y a quelques points de votre mémoire que j'aimerais aborder. Je pense qu'il est évident, du moins aux yeux des autres membres du Comité, qu'en règle générale, je suis d'accord avec votre analyse globale de l'accord. Vous avez parlé des 40 p. 100 supplémentaires qu'obtiendraient les sociétés canadiennes si elles passaient à des mains étrangères. Pourriez-vous nous expliquer pourquoi?

M. Kierans: Une société américaine qui désire s'installer au Canada a la possibilité de commencer à zéro, de progresser très lentement au cours de 10 à 20 années, de consacrer toutes ses ressources en argent et en temps à tenter de trouver ou de développer un créneau dans un marché particulier. Le marché est là. Les entreprises canadiennes qui sont les concurrentes de l'entreprise qui liquide, ou qui désire liquider, ont déjà leur créneau. Elles ne vont donc pas acheter quelque chose qu'elles ont déjà et qu'elles n'ont qu'à accroître. Ce qu'elles veulent,

[Text]

they do not want to see him sell. So it is 40% more to anybody, to the British or anybody else.

The thing that I have not seen and I would love to see in a detailed draft of this agreement is whether American money, dollar-for-dollar, is worth more than German money or British money or Japanese money. In other words, if in Canadian dollars a Canadian seller has four different bids, all of them amounting to the same amount, or the Japanese might be more or the German might be more than the American, does the American still get preference under this? I do not know. Are we going to discriminate against German marks and Japanese yen, or whatever?

Mr. Blaikie: I do not know the answer to that, but—

Mr. Kierans: No. I do not think anybody does.

Mr. Blaikie: —I was wondering if you could say a bit more about the whole question of regional development and the future of... There are many communities in Canada that are one-industry towns. I was asked to ask you this actually by the hon. member from Nickel Belt, John Rodriguez, because coming from Sudbury he has a lot of one-industry towns in northern Ontario, for instance, but that is true also in Atlantic Canada. It has been said that under this agreement the kinds of government assistance, regional development assistance that has been available in the past, would not be permissible under this agreement unless, of course, it was for defence purposes. You could give a grant to Litton in Prince Edward Island, for instance, but you could not give a grant to a steel company in Cape Breton. I was wondering if you could say more about how you see the effect of this agreement on regional development and on the future of one-industry towns?

Mr. Kierans: There are two contrary influences at work here. Because of my background in Quebec, I was for the Meech Lake agreement, I realize. But in Quebec, you had a government from about the 1960s on, as Warren could testify, that was very active, very innovative, that was determined to build its own economy. This accelerated after the major corporations left Montreal at the time of Lévesque winning governmental power. Then, when they left, nobody complained about it in the government. They just set out to build and subsidize, build their own small and medium-sized companies. The result is that they have a very healthy and growing economy right now.

I want to say this: this is what more provinces are going to have to do after Meech Lake. In particular, a number of premiers have had as the prime element in their economic policy an Air Canada timetable to Ottawa, and that has been it, with their hands out. They have done very little else that has been creative. There are of course exceptions, but not many.

[Translation]

c'est voir l'autre entreprise périlcliter, mais non vendre. Alors, cela fait 40 p. 100 pour les autres, qu'ils soient Britanniques ou autres.

La chose que je n'ai pas vue et que j'aimerais voir expliquée en détail dans cet accord, c'est si la devise américaine, à dollar égal, vaut plus que la devise allemande, britannique ou japonaise. En d'autres termes, si un vendeur canadien dispose de quatre offres différentes dont le montant, en dollars canadiens, est identique, acceptera-t-il l'offre américaine, même si l'offre japonaise ou l'offre allemande sont supérieures à l'offre américaine? Je l'ignore. Allons-nous exercer une discrimination à l'encontre du mark allemand ou du yen japonais, ou de quelque devise que ce soit?

M. Blaikie: J'ignore la réponse à cette question, mais...

M. Kierans: Je sais. Je ne pense pas que quelqu'un ait la réponse.

M. Blaikie: ... pourriez-vous préciser votre pensée sur la question du développement régional et de l'avenir... De nombreuses collectivités canadiennes fonctionnent grâce à une industrie unique. En fait, c'est le député de Nickel Belt, M. John Rodriguez, qui m'a demandé de vous poser la question, car, originaire de Sudbury, il connaît beaucoup de villes du nord de l'Ontario, où il y a une industrie unique, par exemple, ce qu'est aussi le cas dans les provinces Atlantiques. On a dit qu'aux termes de cet accord, les différents programmes d'aide du gouvernement, aide au développement régional, qui étaient offerts par le passé disparaîtraient, à moins, bien sûr, qu'ils ne servent à des fins de défense. Le gouvernement pourrait donner une subvention à Litton, dans l'Île-du-Prince-Édouard, par exemple, mais non à une usine sidérurgique du Cap-Breton. Pourriez-vous approfondir la question de l'effet de cet accord sur le développement régional et sur l'avenir des villes à industrie unique?

M. Kierans: Deux influences contraires sont en jeu. En raison de mes antécédents québécois, j'étais partisan de l'accord du lac Meech, je dois l'avouer. Mais depuis les années 60, au Québec, comme Warren pourrait en témoigner, le gouvernement était très actif, très novateur et était déterminé à construire sa propre économie. Cet esprit s'est intensifié après que les grandes sociétés ont quitté Montréal, avec l'arrivée de M. Lévesque au pouvoir. Celui-ci s'est simplement décidé à construire, accorder des subventions, encourager les petites et moyennes entreprises. Et aujourd'hui, le Québec jouit d'une économie très saine et en pleine prospérité.

Voilà ce que je veux dire: c'est cette attitude que les provinces devront adopter après l'accord du lac Meech. Plus particulièrement, la politique économique d'un certain nombre de premiers ministres a été essentiellement déterminée par l'horaire des vols pour Ottawa à Air Canada. Ils n'ont pas fait grand-chose d'autre à part quémander. Il y a bien sûr des exceptions, mais elles ne sont pas nombreuses.

[Texte]

[Traduction]

• 1030

This agreement is going to do the reverse. You are going to find your federal government saying no to anything a province wants to do. We made an agreement with the United States. Those are subsidies to build up a wood-chip industry. If you cannot find enough people willing to put in enough money to get that thing started, and wait 8 or 10 years for it to get going and become profitable, that is your hard luck.

I think there is a period of retrogression, but there is going to be one for the company anyway. I do not believe a 25% increase in the standard of living, next year, or five or ten years from now. I do not believe 300,000 to 500,000 new jobs. This is all a mirage.

The economists making these kind of projections do not know what they are taking about. They are talking about something with very few simple parameters. They take no account of how the pressures are actually going to work in the real world. We are not going to be able to finance much of what we are doing. The Americans will not have to put pressure on us to reduce all these things. We are going to have to do it to ourselves because of this agreement, because money has no citizenship. The people that have the billions in this country could not care less. They want to go to Atlanta. They like the climate better. They are in the centre of 150 million people in Atlanta, and in the centre of 12 million people in Canada.

Mr. Ravis: I completely agree with you when you say that economists do not know what they are talking about. I will go to the small businessmen who appeared before us just minutes ago. These people took a company that got into financial difficulties in 1980. I quote from the beginning of their paper:

Our success in meeting the challenges we faced in 1980 has given us the confidence that the risks and new challenges we face in a Canada-U.S. free trade environment is one that we want to take on. Our position has been one of strong support for the Free Trade initiative.

These are small businessmen. He finished off by saying the players in this game are business people and industry. That does not mean we disregard everyone else in the country. If the risk-takers in this country are not prepared to look at this agreement and take on the challenge, we should all go home.

What I am hearing across the country is pluses and minuses. I am not suggesting this thing is a panacea. I do not think anyone is. But I am hearing business people prepared to risk a dollar, create some jobs and meet the challenge. Their saying yes is a step in the right direction.

Mr. Maurice Strong, probably an old colleague of yours, holding 25 honorary degrees, chairman of Petro-Canada and CIDA, spoke at the National Forum on Post-Secondary Education on October 25, almost three weeks

Cet accord aura l'effet inverse. Votre gouvernement fédéral refusera toutes les initiatives des provinces. Nous avons conclu un accord avec les États-Unis. Ce sont des subventions pour construire une industrie de copeaux de bois. S'il vous est impossible de trouver suffisamment de gens disposés à investir suffisamment pour mettre cette industrie sur pied et attendre huit à dix années pour qu'elle devienne rentable, tant pis pour vous.

Je pense qu'il y a une période de régression, mais qu'il y en aura une de toute façon pour la société. Je ne crois pas à une hausse de 25 p. 100 du niveau de vie, pour l'année prochaine ou pour dans cinq ou dix ans. Je ne crois pas aux 300,000 ou 500,000 nouveaux emplois. C'est là un mirage.

Les économistes qui effectuent ce type de projections ne savent pas de quoi ils parlent. Ils parlent de quelque chose qui s'accompagne de simples paramètres. Ils ne tiennent pas compte des pressions qui s'exerceront en réalité. Nous ne serons pas en mesure de financer nos projets. Les Américains n'auront pas à exercer de pressions pour que nous réduisions nos activités. Nous devons le faire de nous-mêmes, en raison de cet accord, parce que l'argent n'a pas de citoyenneté. Les gens qui ont l'argent, au Canada, ne s'en soucient pas. Ils veulent aller à Atlanta. Ils aiment mieux le climat là-bas. Ils seront au centre de 150 millions de gens, alors qu'au Canada, ils se trouvent parmi 12 millions de gens.

M. Ravis: Je suis tout à fait d'accord avec vous lorsque vous dites que les économistes ne savent pas de quoi ils parlent. Je veux revenir aux chefs de petites entreprises qui se sont présentés ici il y a quelques minutes. Ils ont acheté une société qui était en difficulté en 1980. Je citerai le début de leur mémoire:

Parce que nous avons réussi à relever le défi auquel nous faisons face en 1980, nous sommes disposés à prendre les risques et à relever les nouveaux défis que pose l'accord de libre-échange entre le Canada et les États-Unis. Nous appuyons fermement l'initiative de libre-échange.

Ce sont des chefs de petites entreprises. Ils ont conclu en disant que les principaux intéressés se trouvaient parmi le monde des affaires et l'industrie. Ceci ne signifie pas que nous ne tenons pas compte des autres Canadiens. Si les Canadiens qui désirent prendre des risques ne sont pas disposés à examiner cet accord et à relever le défi, nous devrions rentrer chez nous.

Ce dont on entend parler à ce sujet dans le pays, ce sont les avantages et les inconvénients. Je ne dis pas que cet accord est une panacée. Aucun accord ne peut l'être. Mais je vois que des gens d'affaires sont prêts à risquer un dollar, à créer des emplois et à relever le défi. Leur approbation est un pas dans la bonne direction.

M. Maurice Strong, sans doute un de vos anciens collègues, détenteur de 25 diplômes honorifiques, président du conseil de Petro-Canada et de l'ACDI, a pris la parole au Colloque national sur l'enseignement

[Text]

after this agreement was signed. After talking on the preceding page about the new world economy, he says on page 24:

In any event, the old style economic nationalism which nourished Canadian political life for so long is no longer a practical option for Canada. The free trade agreement and the Meech Lake Accord have produced a national dialogue on the very nature of Canada which is fundamental to our future as a nation. This is a dialogue which will, and must, continue whatever the formal fate of the two agreements.

There is a lot of change taking place. We often have to look back to see where we are coming from. Have you not noticed the change in the United States, particularly in the protectionist mood that has resulted from a \$170 billion deficit? Have you not noticed the change in the mood, not in the last 5 or 10 years, but even in the last 6 or 12 months? All we have to do is talk to your fishermen, your people in pulp and paper, or your hog producers. They are all giving us the same story.

• 1035

Mr. Kierans: I can respond to most of your remarks. With respect to strength and globalism and so on. . . The Meech Lake proposal, by the way, is not a step towards globalism; it is a reversion to regionalism. So I do not see how he can take that as being some evidence of the direction of the changes Canada is taking.

I think you and I are talking at cross-purposes. I have been a small businessman all my life and have taken over companies that have been bankrupt too and have faced whatever challenges there were, in 1946 and 1954 and so on, and have gone on to do other things. I have every confidence in Canadian businessmen, including the gentlemen who were up here. This is not the problem. I have no problem at all with the free trade aspects. All I am saying to you is that you are parading a committee under a free trade umbrella which in effect is doing things 90% of which—not the free trade aspects—are harmful to the continuity of this nation as a country. That is what I am objecting to.

Sure, I have noticed—everybody has noticed—that the Americans are getting rough. They are telling Kohl what to do about his interest rates; they are telling Thatcher what to do; the Japanese. . . they go and say that they have to give them the grounds to establish themselves in Japan. Sure. Everybody knows what has caused it. The problem with the Americans, of course, right now is not with the other nations as much as it is with their own people, who have sent their manufacturing facilities over to Korea and Taiwan and everything else.

[Translation]

postsecondaire, le 25 octobre, soit près de trois semaines après que cet accord a été signé. Après avoir exposé ses vues sur l'économie mondiale, il dit à la page 24:

De toute façon, le nationalisme économique de l'ancienne école qui a inspiré la vie politique au Canada pendant si longtemps ne constitue plus une option pratique pour le Canada. L'accord de libre-échange et l'accord du lac Meech ont eu pour résultat un dialogue national sur la nature réelle du Canada, ce qui est fondamental pour notre avenir comme nation. C'est un dialogue qui continuera et devra continuer, quoi qu'il advienne de ces deux accords.

De nombreux changements ont lieu. Nous devons souvent jeter un coup d'œil en arrière. Avez-vous remarqué les changements qui se sont opérés aux États-Unis, surtout pour ce qui concerne le climat protectionniste qui a résulté du déficit de 170 milliards de dollars? Avez-vous remarqué le changement d'humeur, non seulement au cours des cinq ou dix dernières années, mais même au cours des six ou douze derniers mois? Il suffit de parler à vos pêcheurs, aux gens qui travaillent dans vos usines de pâtes et papiers ou à vos producteurs de porc. Ils nous racontent tous la même chose.

M. Kierans: Je peux répondre à la plupart de vos remarques. Pour ce qui est de la force et de l'internationalisme, etc. . . La proposition du lac Meech, d'ailleurs, n'est pas un pas dans la voie de l'internationalisation; c'est un retour au régionalisme. Je ne vois donc pas comment notre interlocuteur peut voir dans cet accord un signe de l'orientation des changements qu'envisage le Canada.

Je pense qu'il y a un malentendu entre nous. J'ai été chef d'une petite entreprise toute ma vie et j'ai également racheté des sociétés qui avaient fait faillite, j'ai relevé les défis qui se présentaient, que ce soit en 1946, en 1954, ou à un autre moment, et j'ai entrepris d'autres projets. J'ai toute la confiance du monde dans les gens d'affaires canadiens, et dans les personnes qui se sont présentées ici. Ce n'est pas là le problème. Je n'ai aucune difficulté face aux aspects concernant le libre-échange. Toute ce que je dis, c'est que vous promenez un comité fier d'exhiber un accord de libre-échange, dont 90 p. 100 des dispositions—qui ne comprennent pas les aspects portant sur le libre-échange lui-même—nuisent à la continuité de la nation, en tant que pays. C'est à cela que je m'oppose.

Bien sûr que j'ai remarqué, comme tout le monde, que les Américains durcissent leur position. Ils disent à M. Kohl quoi faire à propos des taux d'intérêt; ils indiquent à M^{me} Thatcher ce qu'elle devrait faire; aux Japonais. . . ils demandent qu'on leur prépare le terrain pour qu'ils puissent s'établir au Japon. Tout le monde sait ce qui est à l'origine de cette attitude. Le problème avec les Américains, bien sûr, n'est pas tant avec les autres pays qu'avec leurs propres gens, qui ont installé leurs entreprises manufacturières en Corée, à Taiwan, etc.

[Texte]

The Japanese are not afraid of American competition. Neither are Canadians. We have surpluses with them. That is not the problem. Sure, they are getting very much more aggressive and hostile towards us; but do you think that asking them to take over your energy, asking them to take control of your fisheries, asking them to determine your tax rates and so on is going to appease them? Every time you do something like that. . . That is what Reisman is probably finding out today. Reisman and Mulroney thought they had an agreement; but boy, there is always something else that the Americans. . . And they will keep on doing that as long as you give in to them.

Mr. Ravis: This is starting to sound like Mel Hurtig talk where we are putting the fear of God into Canadians. I certainly objected to the point you made in your oral presentation that we are afraid of what Americans will do to us if we do not yield. I have been listening to people across the country, and what is this business about us yielding to the Americans? What is most important to us is wanting to gain secure access to a market that is in danger and that has been very much tied to the standard of living in this country today.

You as a businessman know that the one thing that will kill a business more quickly than anything is uncertainty, and that is what small businessmen are saying to us today in Canada.

The Acting Chairman (Mr. Fretz): Thank you very much, Mr. Kierans. We appreciate your attendance before the committee today.

Mr. Dingwall: On a point of order, allow the witness to answer.

Mr. Blaikie: At least let him respond to Mr. Ravis's remarks.

The Acting Chairman (Mr. Fretz): Thank you very much for the point of order. You have been heard, Mr. Dingwall.

Mr. Kierans, a brief statement in conclusion, please.

Mr. Kierans: Life is going to be even more uncertain after this agreement, because the small businessmen will be watching not only what the Ottawa federal government says to them but also what Washington will be telling Ottawa to say to us, and that doubles the uncertainty. If you want an example of that, when the Americans get into trouble they lower the boom right off the bat. I just give you 1965, when they had a balance of payments problem. They sent out a directive to every subsidiary across the world: we are losing gold—this was before they went off gold—and our balance of payments is in serious difficulty, so double your dividends to your home country, increase your purchases from the home country; never mind what the market is in Canada or Japan for your supplies, gather up all your excess working capital and send it back home. The result was an enormous

[Traduction]

Les Japonais ne craignent pas la concurrence américaine. Les Canadiens non plus. Nos échanges avec les Américains sont excédentaires. Ce n'est donc pas là le problème. Bien sûr, les Américains sont de plus en plus agressifs et hostiles à notre égard; mais estimez-vous que leur demander de prendre nos ressources énergétiques, de contrôler nos pêcheries, de déterminer nos taux d'imposition, etc., va les apaiser? Chaque fois que l'on fait quelque chose de ce genre. . . C'est sans doute ce que M. Reisman est probablement en train de découvrir aujourd'hui. MM. Reisman et Mulroney pensaient qu'ils avaient conclu un accord; mais il y a toujours quelque chose que les Américains. . . Et c'est ce qu'ils continueront de faire tant que vous leur céderez.

M. Ravis: On croirait entendre M. Mel Hurtig lorsqu'il cherche à inculquer aux Canadiens la crainte de Dieu. Je me suis élevé contre l'argument que vous avez soulevé dans votre exposé oral, à savoir que nous avions peur de ce que les Américains nous feraient si nous ne leur cédon pas. J'ai entendu des gens venus de tous les coins du pays, et je me demande d'où vous sortez cette idée de céder aux Américains. Ce qui nous importe le plus, c'est obtenir un accès libre à un marché qui est en danger et qui a été très lié au niveau de vie dans ce pays.

En tant qu'homme d'affaires, vous savez bien que la chose qui tuera plus rapidement que toute autre chose une entreprise, c'est l'incertitude, et c'est ce que nous disent aujourd'hui, au Canada, les chefs de petites entreprises.

Le président suppléant (M. Fretz): Je vous remercie beaucoup, monsieur Kierans. Nous vous remercions de votre présence parmi nous aujourd'hui.

M. Dingwall: J'invoque le Règlement: laissez le témoin répondre.

M. Blaikie: Laissez-le au moins répondre à la remarque de M. Ravis.

Le président suppléant (M. Fretz): Merci beaucoup. Monsieur Dingwall, nous acceptons votre remarque.

Monsieur Kierans, veuillez conclure brièvement, s'il vous plaît.

M. Kierans: La vie deviendra beaucoup plus incertaine une fois cet accord conclu, parce que les chefs de petites entreprises prêteront attention non seulement à ce que leur dira le gouvernement fédéral, à Ottawa, mais aussi à ce que Washington dira à Ottawa de nous dire, ce qui accentuera le climat d'incertitude. Par exemple, lorsque les Américains connaissent des difficultés, ils agissent immédiatement. Prenons par exemple la façon dont les Américains ont réagi aux difficultés de balance des paiements qu'ils ont eues en 1965. Ils ont envoyé à chaque filiale des sociétés américaines, dans le monde entier, la directive suivante: nous perdons notre or—c'était avant qu'ils n'abandonnent le système d'étalon-or—et notre balance des paiements se trouve en difficulté; doublez le montant des dividendes que vous rapatriez, augmentez vos achats réalisés aux États-Unis; ne vous souciez pas de ce

[Text]

collapse that they had not foreseen. But it did not stop them, and it took four months before Reisman went down and tried to get back what he had already accepted and given away.

The Acting Chairman (Mr. Fretz): Thank you, Mr. Kierans.

Mr. Kierans: Thank you very much, gentlemen.

• 1040

The Acting Chairman (Mr. Fretz): We welcome the next witness, Mr. Sykes. Mr. Sykes, please proceed.

Mr. Randall Sykes (Executive Assistant to the National President, Canadian Union of Public Employees): Thank you, Mr. Chairman. I am executive assistant to Jeff Rose. Mr. Rose would have liked to have been here, but on account of the short notice we had and your appearing here somewhat remotely from our home base, he could not make it. I have with me John Calvert, who is a senior research officer with the CUPE national office and a labour economist.

Let me say at the outset that we in CUPE are not experts in the matter of international trade. That is not what we are all about, and it is not the jurisdiction we are primarily involved in. We represent public-sector employees in Canada. But we do have a point of view on this fundamental question, and that point of view was confirmed very strongly at a national convention CUPE held only one month ago.

As I read in Linda McQuaig's article in *The Globe and Mail*, unlike some business organizations, such as the Canadian Chamber of Commerce, we do consult our members on these issues. We consulted them and got unanimous support for the position CUPE and the labour movement generally holds on free trade: the unanimous support of 1,500 rank-and-file delegates from every community in this country, representing the views of 350,000 working people and their families. So we believe we really do represent the views here of about one million ordinary Canadians. We really welcome this opportunity to appear before you and comment on the Mulroney trade agreement with the United States. The concerns we wish to share with you today are the concerns of our members.

CUPE is affiliated with the Canadian Labour Congress and is Canada's largest trade union. We have a membership of in excess of 345,000 people. Our members are employed by municipal governments, school boards, hospitals, universities, nursing homes, electrical utilities, libraries, day care centres, social agencies, workers' compensation boards, provincial housing corporations, the CBC, and the major airlines of Canada: a very broad spectrum of Canadian workers. About half our membership are women.

[Translation]

qu'est le marché au Canada ou au Japon, réunissez votre fonds de roulement et renvoyez-le aux États-Unis. Cette attitude a eu pour résultat un effondrement qu'ils n'avaient pas prévu. Mais cela ne les a pas arrêtés, et il a fallu quatre mois avant que M. Reisman essaie de reprendre ce qu'il avait déjà accepté de donner.

Le président suppléant (M. Fretz): Merci, monsieur Kierans.

M. Kierans: Merci beaucoup, messieurs.

Le président suppléant (M. Fretz): Nous accueillons maintenant le témoin suivant, M. Sykes. Monsieur Sykes, vous avez la parole.

M. Randall Sykes (premier adjoint du président national, Syndicat canadien de la fonction publique): Merci, monsieur le président. Je suis le premier adjoint de Jeff Rose. M. Rose aurait bien aimé être là lui-même, mais comme nous avons été avertis relativement tard et que cette séance a lieu assez loin de chez nous, il lui a été impossible de venir. Je suis accompagné de John Calvert, agent principal de recherche au bureau national du SCFP et spécialiste de l'économie du travail.

Laissez-moi vous dire tout de suite qu'au SCFP nous ne sommes pas des experts dans le domaine du commerce international. Ce n'est pas notre domaine et le commerce international n'est pas notre principal domaine d'intérêt. Nous représentons les employés du secteur public au Canada. Par contre, nous avons un point de vue à faire valoir au sujet de cette question fondamentale et ce point de vue a été fortement entériné par nos membres il y a un mois lors du congrès national du SCFP.

Comme le disait l'article de Linda McQuaig dans le *Globe and Mail*, à la différence de certains organismes, comme la Chambre de commerce du Canada, nous consultons nos membres au sujet de ce genre de questions. Nous les avons consultés et ils ont appuyé unanimement la position du SCFP et du mouvement syndical en général au sujet du libre-échange: l'appui unanime de 1,500 délégués syndicaux de partout au pays et représentant l'opinion de 350,000 travailleurs et leur famille. Alors, nous pensons bien représenter ici l'opinion d'environ un million de Canadiens moyens. Nous sommes très heureux de cette occasion de vous faire part de nos commentaires au sujet de l'accord commercial de M. Mulroney avec les États-Unis. Les points que nous soulèverons aujourd'hui ici représentent les préoccupations de nos membres.

Le SCFP est affilié au Congrès du travail du Canada et il représente le plus gros syndicat au Canada. Nous avons plus de 345,000 membres. Nos membres sont employés par des gouvernements municipaux, des conseils scolaires, des hôpitaux, des universités, des maisons de retraite, des services publics d'électricité, des bibliothèques, des garderies, des organismes sociaux, des commissions d'accidents du travail, des sociétés provinciales de logement, Radio-Canada et les plus grandes compagnies aériennes du Canada: en d'autres termes, un échantillon

[Texte]

Of course, like you, we have not yet seen the final text of the free trade agreement. Nevertheless, we can unequivocally state here that we are strongly opposed to the draft trade deal.

We are particularly concerned that the government appears intent on pushing this deal through without consulting the people of Canada through the electoral process. This deal is not simply a matter of Canada's foreign trading policy, or even its broader economic policy. It is one that fundamentally affects Canada's sovereignty. It will draw us all inexorably into closer ties with the United States, first in economic matters and subsequently in social and political affairs as well. It will leave our elected government stripped of some of its key traditional tools for influencing the economic and social issues facing Canada.

• 1045

In our written presentation we have outlined our major concerns about the agreement. Many of the points we make reiterate concerns which have been or will be presented to you by the Canadian Labour Congress and many of the provincial federations of labour, of which CUPE forms a part. So I will not dwell on these in my remarks to you today.

Because we are a union representing public employees, we have chosen to focus our presentation primarily on what we see as the agreement's probable impact on public policy and social programs. This has not yet received adequate attention in the public debate, despite the profound negative ramifications the deal will have in those areas. In the remainder of my introduction, I will highlight six major points.

First, the Mulroney trade agreement has serious implications for Canada's tax system. Corporate tax rates in the United States are significantly lower than in Canada. We believe the free trade agreement will increase pressures to modify the Canadian tax system to more closely resemble that in the United States. Why? To reduce the cost of doing business in Canada, to equalize the business climate—in other words, to eliminate any perceived competitive disadvantage with respect to taxation between businesses in Canada and businesses in the United States.

The key point is this: the long-term result of such changes will be a reduction in the overall level of taxation in Canada and a less progressive system of taxation generally. At the same time, the more positive tax policy

[Traduction]

très vaste des travailleurs canadiens. Les femmes représentent près de la moitié de nos membres.

Bien sûr, comme vous, nous n'avons pas encore eu le loisir d'examiner le texte final de l'accord de libre-échange. Par contre, nous pouvons vous dire ici, sans équivoque aucune, que nous nous opposons catégoriquement à l'ébauche de l'accord.

Une des choses qui nous inquiètent particulièrement, c'est que le gouvernement semble vouloir conclure cet accord sans la consultation préalable du peuple canadien par le biais du processus électoral. Cet accord ne représente pas simplement une des nombreuses politiques de commerce international du Canada, ni même sa principale politique économique. Il représente quelque chose qui a une incidence profonde et fondamentale sur la souveraineté canadienne. Il nous attirera tous, inexorablement, dans des liens plus étroits avec les États-Unis, d'abord sur le plan économique, puis, graduellement, sur le plan social et politique. Cet accord dépouillera notre gouvernement de certains des moyens clés qu'il a de tout temps eu à sa disposition pour influencer le sort économique et social du Canada.

Nous avons présenté, dans notre mémoire, les points qui nous préoccupent particulièrement au sujet de cet accord. Plusieurs de ces points reprennent certaines des préoccupations qui vous ont été présentées, ou le seront, par le Congrès du travail du Canada et de nombreuses fédérations provinciales du travail, dont le SCPF fait partie. Je ne m'attarderai donc pas sur ces points aujourd'hui.

Étant donné que nous sommes un syndicat représentant des fonctionnaires, nous avons choisi d'axer notre présentation principalement sur ce que nous voyons dans l'accord comme étant une incidence probable sur la politique publique et les programmes sociaux. Cet aspect n'a pas encore été suffisamment soulevé dans le débat public, malgré les ramifications négatives profondes qu'aura l'accord dans ces domaines. Dans le reste de mon introduction, je vais vous présenter six gros points.

Premièrement, l'accord commercial de Mulroney aura des répercussions graves au niveau du système fiscal canadien. Aux États-Unis, les taux d'imposition des sociétés sont de loin inférieurs à ceux au Canada. A notre avis, l'accord de libre-échange forcera graduellement le Canada à modifier son système fiscal pour se rapprocher encore plus de celui des États-Unis. Pourquoi? Pour que cela coûte moins cher de faire affaire au Canada, pour uniformiser le climat d'affaires—en d'autres termes, pour éliminer tout désavantage sur le plan de la concurrence qui pourrait être perçu entre l'imposition des sociétés au Canada et celle des sociétés aux États-Unis.

L'élément clé est le suivant: le résultat à long terme de tels changements sera une réduction du niveau d'imposition global au Canada et une diminution du dynamisme du système fiscal en général. Qui plus est, cet

[Text]

changes which many Canadians seek, including our members, such as higher capital gains taxes and redistribution of the tax burden from individuals to corporations, would likely be rendered impossible under this agreement.

Second, the foregoing in itself is a major policy concern, but what about its effect on programs? U.S.-style revisions to the tax system will have a negative impact on federal government revenues. Unless the Canadian government chooses to increase personal taxes or to increase the deficit to compensate for the decline in revenue coming from corporate taxes, it will no longer have the revenue necessary to pay for existing social programs and public services. The programs we as Canadians are so proud of—our old age security, our education and housing programs, our hospital insurance and medicare programs—will all be threatened by inadequate government funding. Canadians do not want this.

The present system is not perfect, but it has been developed in response to Canadian values and it is more comprehensive and more compassionate than what is in place south of the border and we do not want to exchange it. In addition, CUPE members and other employees who provide these public services believe the Mulroney deal will, as government revenue decreases, inevitably entail a reduction in the quality of services, along with staff cuts, increased workloads, and deteriorating working conditions.

As we have seen in the past, pressure on governments to reduce the cost of public services invariably translates into pressures on staffing, on quality of service, and also real wage cuts for the employees who provide those services.

Third, Canadians pride themselves on the fact that our towns and cities are cleaner, safer, and better administered than most American municipalities, and it is our members who provide many of those municipal services. But the free trade deal would change that. The United States relies on the profit-making provision of public services to a far greater degree than Canada, where we have chosen to develop a strong municipal public service on a not-for-profit basis.

We believe the trade deal will lead to a substantial increase in the contracting out of municipal services, and we firmly believe the result of that will be reductions in the standards and accessibility of service to which Canadians are accustomed.

Fourth, we believe too that the broader privatization of public services will have a negative impact on the implementation of important social objectives such as pay

[Translation]

accord rendra probablement impossible les changements positifs que de nombreux Canadiens, y compris nos membres, souhaitent voir au niveau de la politique fiscale, comme l'imposition plus élevée des gains en capital et la redistribution du fardeau fiscal entre les particuliers et les sociétés.

Deuxièmement, ce qui précède est déjà, en soi, fort inquiétant, mais que dire de ses répercussions au niveau des programmes? Une révision du système fiscal à l'américaine entraînera une réduction des recettes du gouvernement fédéral. À moins que le gouvernement canadien ne décide d'augmenter l'impôt personnel ou de creuser le déficit pour compenser le manque à gagner au niveau de l'impôt des sociétés, il ne disposera plus des montants nécessaires pour financer les programmes sociaux et services publics actuels. Tous les programmes dont nous sommes si fiers, en tant que Canadiens—pension de vieillesse, programmes d'éducation et de logement, programmes d'assurance médicale et chirurgicale—seront menacés par la réduction du financement gouvernemental. Les Canadiens ne veulent pas cela.

Le système actuel est loin d'être parfait, mais il a été mis au point en fonction de valeurs canadiennes et il est plus complet et plus souple que tout ce qu'il y a aux États-Unis, et nous ne voudrions pas faire un échange. De plus, les membres du SFCP et les autres employés qui assurent la prestation de ces services publics estiment que l'accord de Mulroney mènera, au fur et à mesure que diminuent les recettes fédérales, à une réduction inévitable de la qualité des services, conjuguée à des coupures de personnel, une augmentation de la charge de travail et une détérioration des conditions de travail.

Comme nous l'avons vu par le passé, toute mesure de réduction du coût des services publics se traduit inévitablement par une incidence négative au niveau du personnel et de la qualité du service, sans compter les coupures de salaires réelles que subissent les employés qui assurent ces services.

Troisièmement, les Canadiens sont fiers du fait que nos villes sont plus propres, plus sûres et mieux administrées que la plupart des municipalités américaines, et ce sont nos membres qui assurent un grand nombre de ces services municipaux. Mais l'accord de libre-échange changerait tout ça. Aux États-Unis, les services publics reposent davantage sur un système d'entreprises à but lucratif qu'au Canada, où nous avons choisi une structure municipale forte qui ne repose pas sur l'entreprise à but lucratif.

Nous estimons que l'accord de libre-échange donnera lieu à une augmentation considérable de l'affermage des services municipaux et nous sommes convaincus que cela se traduira par une réduction de la qualité et de l'accessibilité des services auxquels les Canadiens sont habitués.

Quatrièmement, nous pensons également qu'une privatisation plus généralisée des services publics aura une incidence négative sur la mise en oeuvre d'objectifs

[Texte]

equity. Pay equity achievements and public employment could be wiped out at a stroke when a service is converted to a profit-making enterprise.

• 1050

This, like so much else of what is important to us as citizens of Canada, is being menaced by the two chief elements of free trade: the marketplace mentality, in which profitability designs the system of public services, rather than people's needs, and the decline in government revenues, which I talked about a moment ago. The public services most vulnerable to this kind of privatization employ a large proportion of women. We are thinking of hospitals, nursing homes, social agencies, child care centres, and the like. These public-sector jobs have provided women with good wages and working conditions relative to the profit-making sector. Public-sector unions like ours have also been able to make collective bargaining breakthroughs that benefit women, such as sexual harassment protection, paid parental leave, and benefits for part-time workers. The erosion of the public sector through broader privatization would mean a general set-back in equality in employment for women in this country.

• 1055

Women would be particularly hard hit by cuts to social programs. The elderly and the poor in this country would be devastated by cuts in pensions and medical benefits inspired by unfettered competitive pressures of the Mulroney trade agreement. And parents, particularly working mothers, would be severely affected by cuts in child care, maternity benefits, child allowances and welfare services.

Our document deals with a number of other issues as well. The effect of the Mulroney deal on the regulatory environment is dealt with in chapter 5, where we highlight the need to maintain government regulations in areas such as pollution control, consumer protection and aviation.

A related area of workplace health and safety regulations is addressed in chapter 6. We are particularly concerned that competitive pressures not be used as an excuse for eroding the protection that Canadian workers have strived so long to achieve in health and safety.

The deal will also have major repercussions on labour relations, as one of Canada's leading arbitrators, Kenneth

[Traduction]

sociaux importants comme la parité de salaire. Tout ce que nous avons gagné sur le plan de la parité de salaire et de l'emploi dans la Fonction publique pourrait être anéanti d'un coup avec la conversion d'un service en une entreprise à but lucratif.

Ceci, comme tant d'autres choses qui ont une importance pour nous, citoyens du Canada, est menacé par deux des principaux éléments du libre-échange: la mentalité du marché, dans laquelle les systèmes de services publics reposent principalement sur les profits, plutôt que sur les besoins des gens, et le déclin des recettes gouvernementales, dont je viens de parler. Les services publics qui offrent le plus de vulnérabilité à ce type de privatisation emploient une grande proportion de femmes. Nous pensons aux hôpitaux, aux maisons de retraite, aux organismes sociaux, aux garderies et autres activités du genre. Les emplois dans le secteur public ont offert aux femmes des salaires et des conditions de travail relativement meilleurs que dans le secteur privé. Les syndicats du secteur public, comme le nôtre, ont aussi pu remporter pour les femmes, par la négociation collective, des victoires comme la protection contre le harcèlement sexuel, le congé de maternité payé, ainsi que toutes sortes d'avantages pour l'employé à temps partiel. L'érosion du secteur public par une privatisation plus poussée marquera pour les femmes de notre pays un recul sur le plan de l'égalité d'emploi.

Les femmes auront particulièrement à souffrir des coupures imposées aux programmes sociaux. Pour les vieux et les pauvres de notre pays, ce sera la catastrophe des coupures des pensions de retraite et des prestations médicales sous l'effet des pressions concurrentielles incontrôlées qui découleront de l'accord de M. Mulroney. Et les parents, surtout les mères qui travaillent, souffriront sérieusement des coupures au niveau des garderies, des congés de maternité, des allocations familiales et du bien-être social.

Notre document traite également de plusieurs autres questions. Les conséquences de l'accord de Mulroney sur la réglementation sont abordées dans le chapitre 5, où nous insistons sur la nécessité de maintenir une réglementation gouvernementale dans les domaines comme le contrôle de la pollution, la protection du consommateur et l'aviation.

Une question connexe, la réglementation dans le domaine de la santé et de la sécurité au travail, est abordée dans le chapitre 6. Nous nous inquiétons particulièrement du fait que les pressions de la concurrence puissent servir d'excuse pour réduire la protection pour laquelle les travailleurs canadiens ont tellement lutté dans le domaine de la santé et de la sécurité.

L'accord aura également des répercussions importantes au niveau des relations du travail, comme le faisait

[Text]

Swan noted in a recent speech. You probably saw the clipping a couple of days ago in the *Report on Business*.

In chapter 7 we indicate how it would unleash enormous pressures on Canadian legislators to copy the worst aspects of U.S. labour law, so that firms in Canada will not be at a so-called competitive disadvantage when compared with employers in the more backward states in the U.S. Canadian workers do not want the labour legislation of Tennessee and Alabama to operate here. Attempts to impose such regressive patterns will only lead to unnecessary labour conflict.

Chapter 8 deals with the problem of regional disparities. It is our view that the deal will seriously weaken the ability of the federal government to redress regional imbalances.

Chapter 9 addresses the issue of Canadian culture. Our cultural heritage is already under serious threat from the pressures of U.S.-based media. Giving them additional rights in Canada, as this deal does, can only further stifle the development of our indigenous cultural institutions.

Finally, chapter 10 looks at the question of unemployment. Here we question, and we think with very good reason, the ability of the market to produce the jobs so desperately needed by hundreds of thousands of Canadian workers. The even greater reliance on market forces required under free trade seems to us much more likely to aggravate the disease of unemployment rather than to cure it.

Permit us now to return to the fifth major point which we have chosen to highlight in this brief introduction. As is apparent, we are deeply concerned about the impact of the agreement on both the users and the providers of public services. And because the ramifications are far reaching and dangerous, we are also concerned about the way the deal is being introduced and marketed to the Canadian people. For example, the federal government's claim that the agreement will not infringe on the provinces is misleading. As we elaborate in detail in chapter 11 of our document, as federal revenues decline, so too transfers will decline. The abandonment of major social policy commitments by Ottawa will thus profoundly affect services that provincial and local governments are able to provide.

The First Ministers conference held here in Halifax in 1985 led to an agreement by the federal government to consult the provinces on free trade. Now Ottawa is claiming that consultation constitutes sufficient consent. Recently the Prime Minister indicated that he intended to go ahead, regardless of the views of individual provinces.

[Translation]

remarquer récemment un des grands arbitres canadiens, Kenneth Swan, dans un de ses discours. Vous en avez probablement lu les extraits il y a quelques jours dans le cahier *Report on Business*.

Au chapitre 7, nous expliquons à quel point les organes de législation canadiens subiront des pressions énormes pour copier les pires aspects de la loi du travail américaine, pour que les entreprises au Canada ne se retrouvent pas dans une position concurrentielle soit-disant défavorisée par rapport aux employeurs dans les États américains les moins progressistes. Les travailleurs canadiens ne veulent pas fonctionner ici sous les lois du travail du Tennessee ou de l'Alabama. Tenter d'imposer une telle régression ne mènera qu'à des conflits de travail inutiles.

Le chapitre 8 traite du problème des disparités régionales. À notre avis, cet accord empêchera sérieusement le gouvernement fédéral de rectifier le déséquilibre régional.

Le chapitre 9 soulève la question de la culture canadienne. Notre héritage culturel est déjà sérieusement menacé par les médias américains. Leur donner encore d'autres droits au Canada, ce que fait cet accord, ne peut qu'étouffer encore plus l'expansion de nos institutions culturelles indigènes.

Enfin, le chapitre 10 traite du chômage. Nous nous interrogeons dans ce chapitre, et avec raison il nous semble, sur la mesure dans laquelle le marché serait capable de produire les emplois dont ont désespérément besoin des centaines de milliers de travailleurs canadiens. Et le fait de se fier encore plus aux forces du marché comme il faudra le faire avec la libéralisation du commerce nous semble beaucoup plus susceptible d'aggraver le fléau du chômage que de l'éliminer.

Permettez-moi maintenant de revenir sur le cinquième gros point que j'ai souligné dans cette brève introduction. Comme vous avez pu le constater, nous nous préoccupons particulièrement de l'incidence de l'accord au niveau tant des utilisateurs des services publics que de ceux qui en assurent la prestation. Et, les ramifications étant profondes et dangereuses, nous nous préoccupons également de la façon dont cet accord est présenté et vendu au peuple canadien. Par exemple, le gouvernement fédéral prétend que l'accord n'empiètera pas sur la juridiction des provinces; cela est faux. Comme nous l'expliquons en détail dans le chapitre 11 de notre mémoire, les transferts aux provinces diminueront au fur et à mesure que les recettes fédérales baisseront. L'abandon d'importants engagements de politique sociale par Ottawa se fera durement sentir sur les services que les gouvernements provinciaux et locaux seront en mesure d'offrir.

À l'issue de la conférence de premiers ministres qui a eu lieu ici à Halifax en 1985, le gouvernement fédéral s'était engagé à consulter les provinces au sujet du libre-échange. Ottawa prétend maintenant que la consultation représente un consentement. Récemment, le premier ministre déclarait avoir l'intention d'aller de

[Texte]

We believe this is fundamentally wrong. We believe that if the federal government decides to enact a deal without provincial consent, provinces are justified in refusing to enact implementing legislation. We will certainly be urging them to take such a course of action.

Sixth and most importantly, what this deal really means is weakening efforts by Canadians through their governments to establish and maintain our own social and economic priorities and to shape the future development of our economy. This deal sees the future of our country in hanging on to the coat-tails of the United States economy. It rests our destiny on the hope the U.S. economy will grow and that some of this growth will trickle down to Canadians. And because of competitive pressures, the deal entails the creation of a level playing field, as it is called, between our two countries. What that really means is bulldozing down our end of the field rather than raising up their end to meet our standards. All of this is absolutely basic to our sovereign rights as Canadians.

• 1100

On its merits the Mulroney trade agreement deserves to be rejected by all Canadians. It is a bad bargain. The U.S. gets too much and Canada not enough. In our view the accord fails to meet Canada's main objective in the talks, which was stated to be to get out from under current and future U.S. protectionist laws.

A close look at the elements of the agreement—what we have seen, of course—reveals that for Canada in every important respect this is little more than an interim accord. Because under U.S. law American industry has the right to initiate the protectionist process, even measures to move Canadian workers from low to high productivity industries—which was after all the very rationale behind trade liberalization in the first place—are still subject to countervail and duty power in the U.S. So to all the other unacceptable features of the trade agreement, we therefore have to add the fact that it still leaves the Canadian work force very much opposed to American protectionist actions.

In short, Canada has yet to get what it sought at the table: relief from U.S. trade remedy laws and recognition that federal-provincial industrial, regional, and social policies measures are not unfair competition but are rather necessary policies for a country with a small domestic market, with large disparities of income, and a commitment to help weaker social groups maintain a decent existence. Our negotiators have made major concessions without achieving their major objectives. And since Canada has already accepted key U.S. demands on

[Traduction]

l'avant, quelle que soit l'opinion des diverses provinces. Nous estimons qu'il y a là un vice fondamental. À notre avis, si le gouvernement fédéral décide de signer un accord sans le consentement des provinces, ces dernières sont entièrement justifiées de refuser d'adopter les lois nécessaires pour sa mise en oeuvre. Et nous les encouragerons certainement à adopter une telle ligne de conduite.

Sixièmement, et d'importance primordiale, cet accord signifie que les Canadiens n'auront plus la possibilité d'établir et de conserver, par le truchement de leurs gouvernements, leurs propres priorités économiques et sociales et de façonner le cours futur de notre économie. Avec cet accord, le Canada de l'avenir sera à la remorque de l'économie américaine. Notre destinée dépendra de l'espoir que l'économie américaine prospère et qu'un petit peu de cette prospérité retombe sur les Canadiens. Et compte tenu des pressions concurrentielles, l'accord sous-entend l'établissement d'un équilibre des forces de nos deux pays. Ce que cela signifie réellement, c'est abaisser notre côté de la balance plutôt que de soulever le leur à notre niveau. Et tout cela est absolument crucial sur le plan de nos droits en tant que Canadiens.

Cet accord de libre-échange de M. Mulroney mérite d'être rejeté par tous les Canadiens. C'est une mauvaise affaire. Les États-Unis en retirent trop et le Canada pas assez. À notre avis, cet accord n'atteint pas le principal objectif du Canada dans les pourparlers, objectif qui était de se soustraire aux lois protectionnistes américaines actuelles et futures.

Un coup d'oeil attentif aux éléments de l'accord... ce que nous avons pu en voir, bien sûr... révèle que, pour le Canada, pour chacun des aspects importants, ce n'est guère plus qu'un accord provisoire. Étant donné que les lois américaines confèrent à l'industrie américaine le droit de lancer le processus protectionniste, même les mesures visant à faire passer des travailleurs canadiens d'industries à faible productivité à des industries à haute productivité... ce qui était, après tout, le raisonnement même à la base de la libéralisation du commerce... seront toujours assujettis à des droits et à des mesures compensatoires aux États-Unis. Ainsi donc, il faudrait ajouter aux autres caractéristiques inacceptables de cet accord de libre-échange le fait que la main-d'oeuvre canadienne reste encore et fortement exposée à des mesures protectionnistes américaines.

En résumé, le Canada n'a pas encore eu ce qu'il voulait à la table des négociations: ne plus subir les recours commerciaux prévus par la législation américaine et faire accepter le fait que les politiques fédérales et provinciales sur le plan industriel, régional et social ne sont pas une concurrence injuste mais plutôt des politiques indispensables pour un pays dont le marché intérieur est petit, où les revenus sont très disparates et où il y a engagement à aider les groupes socialement faibles à maintenir une existence décente. Nos négociateurs ont

[Text]

investment, energy, banking, agriculture, and the services trade, there is little left to bargain with in the talks to come.

Regardless of whether or not one believes that foreign investment rights should be unrestricted and non-reviewable, whether we believe that the public sector should be open to tender, that Canadian labour laws should mirror those in the United States, that pooling energy resources with the United States is a fine idea, that U.S. ownership of our major banks is unimportant, that free competition with the world's most subsidized farmers is healthy, and that Canadian operations of U.S. firms and services can be sacrificed, the fact is these were American bargaining demands agreed to by the Canadian negotiators. And in exchange for this list of concessions, about all the federal government can point to by way of achievement is a binational panel for resolving disputes and some increased access to U.S. government procurement.

The Mulroney trade agreement is a bad deal for Canada, and we urge this parliamentary committee to recommend against signing the agreement. For some time now CUPE, the Canadian Labour Congress, and many labour unions, along with a host of other major organizations and coalitions in Canada, have been insisting publicly that the federal government call an immediate general election on the free trade issue. We reiterate that call in our presentation to you today. It is of fundamental importance. As you are aware, the Government of Canada neither sought nor obtained at any time a mandate from the Canadian people to negotiate an agreement with the United States on free trade. The issue was not even discussed in a 1984 federal election.

We in CUPE believe that to push this deal through without an election would constitute a fundamental violation of the democratic rights of Canadians. The Canadian people must be given the opportunity to vote on a matter which affects their sovereign destiny so clearly and profoundly. Democracy and the future of our country demand nothing less.

Those are our opening remarks to you, Mr. Chairman. Thank you very much. We would be pleased to answer any questions as best we can.

The Acting Chairman (Mr. Fretz): Thank you very much, Mr. Sykes. We will go to Mr. Dingwall and Mr. Allmand, six minutes each. Mr. Allmand, please.

[Translation]

fait des concessions importantes sans avoir atteint leurs objectifs importants. Et le Canada ayant déjà accepté les demandes clés des États-Unis au niveau des investissements, de l'énergie, des banques, de l'agriculture et des services, il ne lui reste plus de grands éléments de négociation pour les pourparlers à venir.

Que l'on soit convaincu ou pas que les investissements étrangers ne devraient pas être soumis à des restrictions ou à un examen, que le secteur public devrait s'orienter sur des appels d'offre, que les lois du travail canadiennes devraient se rapprocher de celles des États-Unis, que mettre en commun nos ressources énergétiques avec celles des États-Unis est une bonne idée, que ce n'est pas grave si nos banques importantes appartiennent aux États-Unis, que la concurrence libre avec les agriculteurs les plus subventionnés au monde est saine et que l'on peut sacrifier les opérations canadiennes d'entreprises et de services américains, il demeure que tout cela représente des demandes américaines auxquelles les négociateurs canadiens ont accédé à la table. Et en échange de toute cette liste de concessions, tout ce que le gouvernement fédéral a à nous offrir comme victoire est un groupe binational qui sera chargé de régler les différends et un accès un peu plus élevé aux marchés publics américains.

L'accord de libre-échange de M. Mulroney est une mauvaise affaire pour le Canada et nous exhortons ce Comité à s'opposer à sa signature. Depuis quelques temps déjà, le SCFP, le Congrès du travail du Canada et de nombreux autres syndicats, ainsi qu'un grand nombre d'autres organismes et coalitions au Canada insistent publiquement pour que le gouvernement fédéral déclenche des élections fédérales sur la question du libre-échange. Nous réitérons cette demande dans notre présentation aujourd'hui. Cela a une importance primordiale. Comme vous le savez, à aucun moment le gouvernement du Canada n'a cherché à obtenir, ni n'a obtenu, du peuple canadien le mandat de négocier avec les États-Unis un accord de libre-échange. La question n'a même pas été soulevée lors des élections fédérales de 1984.

Au SCFP, nous estimons que faire accepter cet accord sans qu'il n'y ait eu des élections représenterait une atteinte fondamentale aux droits démocratiques des Canadiens. Le peuple canadien devrait avoir l'occasion de se prononcer par vote sur une question qui touche aussi clairement et profondément sa destinée. Au nom de la démocratie et de l'avenir de notre pays, il ne saurait en être autrement.

C'était là, monsieur le président, notre introduction. Merci. Nous répondrons maintenant avec plaisir à vos questions.

Le président suppléant (M. Fretz): Merci beaucoup, monsieur Sykes. Nous passons à MM. Dingwall et Allmand, six minutes chacun. Monsieur Allmand, s'il vous plaît.

[Texte]

[Traduction]

• 1105

Mr. Allmand: If I understand correctly, this brief is a brief of your national organization and not just the Nova Scotia or Atlantic provinces section of CUPE. Is that correct?

Mr. Sykes: That is correct, it is our national presentation.

Mr. Allmand: The brief is very long, extensive, but very important, Mr. Chairman, and I hope it is made part of the record, not simply the verbal comments of the witnesses.

The Acting Chairman (Mr. Fretz): That is correct, Mr. Allmand.

Mr. Allmand: Mr. Sykes, each time that witnesses suggest, as you have, that this Canada-U.S. trade agreement we have before us will destroy Canadian social programs, health programs, regional development programs, cultural programs, environmental programs, marketing boards and so on, every time witnesses suggest that, members of the government say look at it, read the document; where can you find anywhere in the document that social programs are touched, that marketing boards are touched, that we will have to reduce our environmental programs—where can you find it? And of course unsophisticated Canadians will look through it and say you are right, there is nothing in there to affect our social programs; I guess it does not do that.

What they do not tell these Canadians is that as a result of this document pressures will build up from Canadian business, who will have to compete with American business in Canada without tariffs, and without the assistance of subsidy and support by the Canadian government. They will put pressure on. They will say either you lower those taxes, reduce those benefits, or we will go out of business here and we will go to the United States. That is what they do not tell Canadians.

I would like you to comment on that and expand, because a lot of Canadians are being fooled by the government members, I think, because they say look at the agreement. They have even said this in days past here when witnesses have come before the committee. They keep on asking them to find where in this document that is so, and of course you do not find it in the document. I know you have referred to it in your brief, but I would like you to comment on those pressures.

We just had the Forget commission in the last year or so, which recommended reductions—substantial reductions—in unemployment insurance. At the end of the last Parliament we had provinces trying to introduce user fees and extra-billing in medical care. We had a fight against that. Those kinds of pressures under this kind of system will be excessive. I would just like you to comment further on it.

M. Allmand: Si je comprends bien, cet exposé est la position de votre organisme national et non seulement des chapitres de la Nouvelle-Écosse ou des provinces de l'Atlantique du SCFP. N'est-ce pas?

M. Sykes: C'est exact, il s'agit de notre présentation nationale.

M. Allmand: Cet exposé est très long, poussé, mais très important, monsieur le président, et j'espère qu'il est consigné et non pas seulement les commentaires verbaux des témoins.

Le président suppléant (M. Fretz): C'est exact, monsieur Allmand.

M. Allmand: Monsieur Sykes, chaque fois qu'un témoin déclare, comme vous l'avez fait, que cet accord de libre-échange entre le Canada et les États-Unis détruira les programmes sociaux, les programmes de santé, les programmes d'expansion régionale, les programmes culturels, les programmes de l'environnement, les offices de commercialisation, etc, du Canada, chaque fois que des témoins disent cela des membres du gouvernement répondent: regardez bien, lisez le document; où voyez-vous que les programmes sociaux sont touchés, que les offices de commercialisation sont touchés, que nos programmes de protection de l'environnement seront réduits; où voyez-vous cela? Eh bien sûr, les Canadiens non avertis regardent le document, et disent vous avez raison, il n'y a rien ici qui touche nos programmes sociaux; je suppose donc que ceux-ci ne sont pas touchés.

Ce qu'ils ne disent pas à ces Canadiens est que ce document donnera lieu à des pressions de la part des entreprises canadiennes qui devront se mesurer aux entreprises américaines au Canada sans les barrières tarifaires et sans l'aide des subventions et de l'appui du gouvernement canadien. Vous pouvez être certains qu'elles exerceront des pressions. Elles diront: ou bien vous baissez ces taxes ou bien vous diminuez ces avantages, ou alors nous faisons faillite ici et nous allons aux États-Unis. Et c'est ça qu'ils ne disent pas aux Canadiens.

J'aimerais que vous me donniez votre opinion à ce sujet, car les membres du gouvernement dupent un grand nombre de Canadiens, je pense, en leur disant de lire l'accord. Ils l'ont même dit récemment à des témoins devant ce Comité. Ils passent leur temps à leur demander de trouver où cela est dit dans le document et, bien sûr, cela ne l'est pas. Je sais que vous avez parlé de cela dans votre mémoire, mais j'aimerais entendre vos commentaires sur ces pressions.

Il y a un an à peu près, la Commission Forget a recommandé des réductions et des réductions considérables, de l'assurance-chômage. À la fin de la dernière session parlementaire, les provinces tentaient de faire accepter les tickets modérateurs et la surfacturation pour les soins médicaux. Dans le cadre d'un tel système, des pressions de ce genre seront très fortes. J'aimerais avoir votre opinion là-dessus.

[Text]

Mr. Sykes: We agree with that entirely, and much of the thrust of our brief is that the government could not possibly have sold this deal to the Canadian people if they were touching social programs. We have found that in the past, Canadians strongly support the maintenance of the public sector in social programs in this country, and any document that attacked that openly would be doomed to failure, even with the size of the government's present majority.

It is ironic, I think, the government would make the claim that the perceived dangers of the effects on social programs are speculative, shall I say, because much of what we are being asked to accept on the benefit side of this agreement is strictly on faith. There is nothing—very, very little, let us put it that way—in the way of hard evidence that even on the economic side of things this agreement is going to be a benefit to Canada.

There is a great deal to suggest there will be great dangers to our social programs, to our public services, to the way we have basically structured our society in Canada. Why? Because we are entering into a continental market with the United States. There will be pressures from the United States industries through their government. Now they have gotten a free trade deal as a central focal point, there will be pressures from those industries on the United States government to bring all the conditions into line with the United States.

You look at what the public sector in social programs and services are like now in the United States. I do not think Canadians fully appreciate the differences between our country and theirs. We talked a lot about how they do not have medicare, but we do not talk about, for example, the size of their public sector being about two-thirds of ours on a proportional basis. In other words, if we were to completely harmonize all of our public services and programs, we would have to chop about one-third off the size of everything we do in the public way in Canada. I do not think Canadians realize that. There is just a huge potential danger there for altering a system and a structure of programs we have had a consensus on for such a long time in this country. We have worked together. I think all political parties up till now have shared that kind of consensus.

• 1110

Mr. Allmand: I cannot recall if it was yesterday in Charlottetown or the day before in Fredericton, because these things fall so quickly, one on the other, but we on this side put on the record a position the American Department of Commerce took with respect to subsidies in Canada for fisherman—what they believe to be subsidies, and therefore countervailable, such things as assistance for vessels, for wharves, fisheries enhancement programs; we tabled the document, although I do not

[Translation]

M. Sykes: Nous sommes parfaitement d'accord avec cela et une des idées principales de notre mémoire est que le gouvernement n'aurait absolument pas pu vendre cet accord au peuple canadien s'il devait toucher aux programmes sociaux. C'est une chose que nous avons constaté dans le passé. Les Canadiens appuient fortement le maintien du secteur public au niveau des programmes sociaux dans ce pays, et tout document qui attaquerait ce principe ouvertement serait voué à l'échec, même dans le contexte de la majorité actuelle du gouvernement.

Il est ironique, je pense, que le gouvernement prétende que les retombées négatives perçues au niveau des programmes sociaux sont de l'ordre de la spéculation, si je peux m'exprimer ainsi, puisque la majorité de ce que l'on nous demande d'accepter du côté des retombées positives de cet accord est strictement fondée sur l'acte de foi. Il n'y a rien de concret—ou si peu, disons—qui nous permet de conclure que, même sur le plan économique, cet accord sera à l'avantage du Canada.

Il y a, par contre, bien des choses qui nous semblent menacer sérieusement nos programmes sociaux, nos administrations publiques et toute la structure sur laquelle notre société est fondée au Canada. Pourquoi? Parce que nous nous engageons dans une situation de marché continental avec les États-Unis. Les industries américaines exerceront des pressions par le truchement de leur gouvernement. Maintenant qu'elles ont un accord de libre-échange, elles exerceront des pressions sur le gouvernement des États-Unis pour que toutes les conditions soient adaptées aux États-Unis.

Regardez de quoi ont l'air aujourd'hui les programmes et les services sociaux dans le secteur public américain. Je ne crois pas que les Canadiens se rendent pleinement compte des différences entre nos deux pays. Nous avons beaucoup parlé du fait qu'ils n'ont pas d'assurance-maladie, mais nous ne mentionnons pas par exemple le fait que, proportionnellement, leur secteur public est à peu près les deux tiers du nôtre. En d'autres termes, si nous devions pleinement harmoniser tous nos services et programmes publics, il nous faudra élaguer près d'un tiers de tout ce qui se fait au niveau public au Canada. Je ne crois pas que les Canadiens se rendent compte de cela. Il y a un danger potentiel énorme à modifier un système et une structure de programmes qui est accepté unanimement depuis si longtemps au Canada. Nous avons collaboré. Je pense que tous les partis politiques, jusqu'à présent, étaient unanimes à ce sujet.

M. Allmand: Je ne me souviens plus exactement si c'était hier à Charlottetown ou l'avant-veille à Fredericton, car les jours se succèdent si rapidement, mais nous avons consigné la position du ministère américain du Commerce en ce qui concerne les subventions accordées par le Canada aux pêcheurs, du moins ce qu'ils considèrent être des subventions et donc pouvant donner lieu à des droits compensatoires, comme les programmes d'aide pour les bateaux de pêche, pour la construction de

[Texte]

have it here with me right now—any types of assistance programs from governments for fishermen that they would consider countervailable, that they believe are unfair. There are also their positions with respect to assistance to the steel industry and so on as being countervailable.

Since we are now in Atlantic Canada, have you again analysed the impact of this agreement—this Canada-U.S., Mulroney-Reagan agreement—on regional development programs, and how they will also be virtually impossible if this thing is signed as it appears to be right now?

Mr. Sykes: I think it is one thing to state in the propaganda, and in Mr. Mulroney's comments recently, the Prime Minister's comments, that regional subsidies will still be available under this. I think over time there is no question the kind of pressures you have alluded to will be extremely strong on the federal government to eliminate this type of thing. No, we have not done any—

Mr. Allmand: Leaving aside the pressures, I am talking about the American position that these are countervailable. There are the pressures which will exist, and then there is also their position right now that many of these things are unfair subsidies and countervailable.

Mr. Sykes: As we understand the deal, as we have seen it so far, basically the present system does not change that. All the perceived subsidies the Americans disapprove of are still countervailable and subject to trade-remedy legislation.

We made our point that this is one of the things we did not get effectively. They talked about substituting a new system of rules over a period of negotiations of, I believe, five to seven years. We are asked, I suppose, to accept on faith that somehow things will be better five years down the road.

The Acting Chairman (Mr. Fretz): Mr. Reimer, please.

Mr. Reimer: Welcome to the delegates. Thank you for your brief. I read your brief with real interest. It is a long one, and I have tried to skip ahead to just get an idea of the detail that follows the introductory part you read to us. I would like to learn a little more about your organization, if I may. Mr. Sykes, you mentioned that Mr. Calvert is from the national office. Are you from the national office as well?

Mr. Sykes: Yes, we are both national union staff.

Mr. Reimer: So you are both based in. . . ?

Mr. Sykes: Ottawa.

[Traduction]

quais, les programmes de mise en valeur des ressources halieutiques; nous avons déposé le document, bien que je ne l'aie pas en main actuellement, mais il concerne tous les types de programmes d'aide des gouvernements destinés aux pêcheurs et qui seraient considérés comme pouvant donner lieu à des droits compensatoires parce que jugés déloyaux. Le ministère américain a également pris position en matière d'aide à l'industrie sidérurgique, aide considérée comme pouvant donner lieu à des droits compensatoires.

Puisque nous nous trouvons dans les provinces atlantiques, avez-vous analysé de nouveau les répercussions de cet accord, l'accord entre le Canada et les États-Unis, entre Mulroney et Reagan, sur les programmes de développement régionaux, et avez-vous analysé le fait que ces programmes seront pratiquement impossibles, si cet accord est signé dans sa forme actuelle?

M. Sykes: Je pense que c'est un sujet qui est abordé dans la propagande et dans les commentaires récents de M. Mulroney, notre premier ministre, à savoir que les subventions régionales ne disparaîtront pas par suite de l'accord. Je pense qu'à la longue il y aura des pressions extrêmement fortes sur le gouvernement fédéral pour qu'il élimine ce type de choses. Mais nous n'avons pas encore. . .

M. Allmand: Laissons de côté les pressions; je parle de la prise de position américaine, à savoir que l'on peut imposer des droits compensatoires. Des pressions seront exercées, mais la position américaine aujourd'hui est que nombre de ces pratiques constituent des subventions déloyales et doivent faire l'objet de droits compensatoires.

M. Sykes: D'après notre compréhension de l'entente, jusqu'à présent le système actuel ne change rien à cela. Les subventions que les Américains semblent désapprouver donnent toujours lieu à des droits compensatoires et font l'objet de recours commerciaux.

Nous avons indiqué que c'est une des choses que nous n'avons pas obtenu réellement. Ils avaient parlé d'instituer un nouveau système de règles au cours des négociations qui devaient durer, je crois, de cinq à sept années. On nous demande, je suppose, d'accepter le principe que les choses s'amélioreront dans cinq ans.

Le président suppléant (M. Fretz): Monsieur Reimer, s'il vous plaît.

M. Reimer: Bienvenue aux délégués. Je vous remercie de votre mémoire. Je l'ai lu avec grand intérêt. Il est long, et j'ai essayé de sauter quelques passages pour avoir une idée des points précis qui suivent votre introduction, que vous nous avez lue. J'aimerais en savoir un peu plus sur votre organisme, si cela est possible. Monsieur Sykes, vous avez mentionné que M. Calvert travaille au bureau national. C'est de là que vous venez, vous aussi?

M. Sykes: Oui, nous faisons tous les deux partie du personnel du syndicat national.

M. Reimer: Alors vous travaillez tous à. . . ?

M. Sykes: À Ottawa.

[Text]

Mr. Reimer: In Ottawa. I would like to know a little more about the members you have here in Nova Scotia. Have you polled...? How many members do you have here in Nova Scotia?

Mr. Sykes: Between 9,000 and 10,000.

Mr. Reimer: Between 9,000 and 10,000 in Nova Scotia.

Mr. Sykes: Yes, that is right.

Mr. Reimer: Have you polled your members on the 35 pages of the elements of the agreement, this document, the elements of the agreement?

Mr. Sykes: As I mentioned, we have had a number of representative conventions, both at the national level and here in Nova Scotia as late as June, in which we have discussed the free trade agreement. We had a national convention subsequent to the October 3 signing of the agreement at which Nova Scotia had its allotted share of delegates. As I say, the support for the position that CUPE and the Canadian Labour Congress have taken is unanimous among the delegates that have been at those bodies.

• 1115

Mr. Reimer: I will just go back to the dates. Have you polled your members here in Nova Scotia on this agreement itself, and what was the date of the convention?

Mr. Sykes: We, like most other organizations, do not poll our membership.

Mr. Reimer: Okay. Did you ask for their support of this agreement or their opinions of this agreement since October 3?

Mr. Sykes: Through their representation at our national body, yes.

Mr. Reimer: I understand the polls indicate that about 40% of Canada's union members favour the trade agreement with the United States, do they not?

Mr. Sykes: I suppose polling is often in the way the question is presented to you.

Mr. Blaikie: They were polled on the agreement.

Mr. Sykes: We believe that there is a process going on now in this country where all Canadians are learning about the free trade agreement. Certainly the Prime Minister has made that point from the contrary point of view, that from his point of view they are all going to become in favour of it. Our point of view is that as union members learn more and more about this agreement they are all moving in one direction. We believe that those who may have at some point indicated in a telephone poll that they thought free trade was a good idea—most people think anything with the word “free” in it is a good idea—are all moving in the direction against this because they feel that it is a bad deal for working people in this country.

[Translation]

M. Reimer: À Ottawa. J'aimerais en savoir un peu plus sur les membres de la Nouvelle-Écosse. Avez-vous fait un sondage auprès d'eux? Combien de membres avez-vous en Nouvelle-Écosse?

M. Sykes: Entre 9,000 et 10,000.

M. Reimer: Entre 9,000 et 10,000 en Nouvelle-Écosse.

M. Sykes: C'est exact.

M. Reimer: Avez-vous fait un sondage auprès de vos membres sur les 35 pages de l'accord, de ce document?

M. Sykes: Comme je l'ai mentionné, nous avons tenu un certain nombre de conférences des représentants, tant au niveau national qu'en Nouvelle-Écosse, en juin dernier, au cours desquelles nous avons discuté de l'accord de libre-échange. Nous avons tenu un congrès national après la signature de l'accord, survenu le 3 octobre, auquel la Nouvelle-Écosse était représentée par ses délégués, dans la proportion qui lui appartient. Comme je l'ai dit, la position du SCFP et du Congrès du travail du Canada est unanimement appuyée par les délégués présents à ces occasions.

M. Reimer: Je reviendrai aux dates. Avez-vous fait un sondage auprès de vos membres, en Nouvelle-Écosse, sur l'accord lui-même et quelle a été la date de ce congrès?

M. Sykes: Comme la plupart des autres organismes, nous ne faisons aucun sondage auprès de nos membres.

M. Reimer: D'accord. Leur avez-vous demandé s'ils appuyaient cet accord ou ce qu'ils pensaient de l'accord depuis le 3 octobre?

M. Sykes: Par l'entremise de leur représentant à notre bureau national, oui.

M. Reimer: Je crois comprendre que les sondages indiquent que 40 p. 100 environ des membres de syndicats au Canada sont partisans de l'accord de libre-échange avec les États-Unis. Qu'en pensez-vous?

M. Sykes: Je suppose que les résultats d'un sondage dépendent souvent de la façon dont la question est présentée.

M. Blaikie: Le sondage portait sur l'accord.

M. Sykes: Je pense qu'actuellement, au Canada, on sensibilise les Canadiens à l'accord de libre-échange. Pour le premier ministre, tous les Canadiens seront en faveur du libre-échange. D'après nous, les membres des syndicats se feront une opinion au fur et à mesure qu'ils en sauront davantage sur l'accord. Nous estimons que les personnes, interrogées au téléphone sur la question, ont déclaré que le libre-échange était une bonne idée—la plupart des gens pensent que tout ce qui contient le mot «libre» est une bonne idée—mais s'opposent maintenant à cet accord, car ils estiment qu'il nuira aux travailleurs canadiens.

[Texte]

Mr. Reimer: At the top of page 33 of your brief, you stated that "regional development programs will be open to challenge under their trade remedy legislation". You mentioned the same point in your introductory comments. As you know, under the status quo industries such as fishing have already seen some of their regional programs attacked. You have been very specific in your criticism of the trade agreement, but you have not really provided any specifics regarding any alternative way to deal with trade disputes that have adversely affected industries here in the Maritimes and in other parts of Canada. So I wonder if you could help me by showing me where in the 47-page brief you have given us today you offer specific alternatives to the resolution of trade disputes?

Mr. Sykes: As I mentioned to you, that is not the area we chose to concentrate on. We felt that you would be getting an awful lot of input on that area, and we chose to focus our remarks on its effect on the public sector, by and large, with peripheral references to some of these other points.

Generally speaking, CUPE and the labour movement are in favour of trade liberalization. There is no dispute on that point, and everybody is in favour of solving trade disputes. The point is how you do it. Do you do it under a comprehensive free trade deal? Do you do it under multilateral negotiations, sectoral negotiations with the United States? There are a lot of different alternatives.

We are saying the particular one you have to deal with and we have to deal with right now is the October 3 trade agreement between the two, and we do not think it is a good deal.

Mr. Heap: Welcome to your delegation. On page 5 you warn against what you call the marketplace mentality in which profitability designs the system of public services. When you suggested that we could lose a third of our public sector, I heard some grunts of approval from other parts of this room. I think the statement you made is regarded differently by different people.

I am reminded of a debate that went on over a period of a year in Toronto City Council about 15 years ago, when I was a member, as to whether garbage in Forest Hill should continue to be collected by a private contractor or should be collected by city employees. The council, which nobody suggested was a New Democratic council, finally decided that it should be collected by city employees.

There was a similar debate later as to whether Metro should dispose of its garbage in a privately owned landfill site or whether it should acquire the landfill site. I believe again the decision was that it should acquire the landfill site, of course at a cost. But what Metro Council, which

[Traduction]

M. Reimer: En haut de la page 33 de votre mémoire, vous déclarez que «les recours commerciaux prévus par la législation remettront en question les programmes de développement régional». Vous avez fait la même remarque dans votre introduction. Comme vous le savez, dans l'état actuel des choses, certains programmes régionaux des secteurs tels que les pêcheries ont déjà été attaqués. Vous avez critiqué de façon très précise l'accord de libre-échange, mais n'avez pas vraiment fourni de détails sur les autres façons de régler les différends en matière commerciale qui ont nui aux industries des provinces maritimes et des autres régions du Canada. Pourriez-vous donc m'aider en me montrant à quelle page, dans votre mémoire de 47 pages que vous nous avez remis aujourd'hui, vous proposez d'autres moyens de régler les différends?

M. Sykes: Comme je vous l'ai mentionné, ce n'est pas le domaine sur lequel nous avons décidé de nous concentrer. Nous avons estimé que vous recevriez un très grand nombre de réactions à ce sujet, nous avons choisi d'assister sur l'effet de l'accord de libre-échange sur le secteur public, en gros, et de faire certaines références à d'autres points.

En règle générale, le SFCP et le mouvement syndical appuient la libéralisation des échanges commerciaux. Il n'y a aucun doute à ce sujet, et chacun appuie le règlement des différends d'ordre commercial. La question porte plutôt sur la façon dont ces choses seront faites. Faudrait-il un accord de libre-échange global, ou bien des négociations multilatérales ou encore sectorielles avec les États-Unis? Il y a plusieurs solutions.

D'après nous, l'entente dont il est ici question est l'accord de libre-échange du 3 octobre entre les États-Unis et le Canada, et à notre avis, ce n'est pas une bonne affaire.

M. Heap: Bienvenue parmi nous. A la page 5 de votre document, vous lancez une mise en garde contre ce que vous appelez la mentalité de marché, dans laquelle la rentabilité détermine le type de système de services publics. Lorsque vous avez indiqué que nous pourrions perdre un tiers de notre secteur public, j'ai entendu des grognements d'approbation dans les autres parties de cette salle. Je pense que votre déclaration est perçue différemment selon les gens.

Cela nous rappelle un débat qui a eu lieu pendant une année au conseil municipal de Toronto, dont j'étais membre, il y a de cela environ 15 ans, sur la question de savoir si les ordures de Forest Hill devaient continuer d'être enlevées par une entreprise privée ou devaient être enlevées par les employés de la ville. Le conseil, dont personne n'a suggéré qu'il était d'allégeance néo-démocrate, a finalement décidé que l'enlèvement des ordures devait être effectué par les employés de la ville.

Un peu plus tard, il y a eu le même genre de débat sur la question de savoir si la région métropolitaine de Toronto devait déposer ses ordures dans une décharge privée ou si elle devait acheter la décharge. Je crois donc que la décision a été d'acheter le terrain de décharge, bien

[Text]

again is far from a New Democratic council or a pro-union council, decided was that in the interests of the people of Metro it was necessary to acquire the landfill site.

• 1120

But those are only municipal examples, and maybe they are based on unusual productivity by Toronto workers, for all I know, or Toronto public employees. I wonder if you have any statistical or generalized information, more nation-wide, on the cost-benefit comparison between doing public services by public employees and doing public services by contracting with a private-profit contractor.

Contracting out of course is very popular with the government in Ottawa, the present and previous government, and always on the grounds that it will save money. The Toronto council, city and metro, decided in effect either it would not save money or the money saved would be at too great social cost. But have you any general information as to how that stacks up across Canada?

Mr. Sykes: From a cost-benefit standpoint, it varies a great deal from place to place. It is by and large a localized type of situation. We believe in all but rare occurrences municipal councils and other public employers have chosen to continue with the maintenance of publicly operated services in the face of enormous continuing pressure from private-sector contractors. In most cases the cost comparisons have been relatively similar, although there is a lot of dispute over what, for example, it costs a municipality to produce a garbage collection; what you take into account in those cost comparisons. But by and large we have been successful in maintaining a publicly operated system of municipal services in this country despite constant pressure from private companies, many of them U.S. multinational corporations, who would dearly love a piece of what is an enormous market.

One of the greatest concerns we have under this free trade deal is the kinds of pressures Mr. Allmand alluded to earlier coming on provincial and municipal governments, through the federal government, through U.S. industry, to open up that market further to U.S. multinational corporations. That is the way they do business in the United States. They are used to compulsory tendering practices and so on.

Mr. Heap: On page 21, where you begin your section on women and free trade, you have suggested there will be serious cuts in income and other employment benefits to women on a large scale if such public services as day care, welfare, income support, child benefits, senior citizens, and so on are transferred to private enterprise. Can you give any general comparison of the present wage

[Translation]

entendu, moyennant finances. Mais le conseil métropolitain, qui est bien loin d'être un conseil nouveau démocrate ou un conseil favorable aux syndicats, a décidé que, dans l'intérêt des habitants de l'agglomération torontoise, il fallait acheter cette décharge.

Ce ne sont cependant là que des exemples municipaux, et après tout, peut-être sont-ils fondés sur une production inhabituelle des travailleurs de Toronto, ou des fonctionnaires torontois. Auriez-vous des statistiques ou des données générales plus valables pour l'ensemble de la nation, sur la prestation des services publics par des fonctionnaires et l'impartition de ces services à un entrepreneur privé?

Nous savons tous, bien sûr, que le gouvernement fédéral actuel, comme son prédécesseur, est très favorable à l'impartition, toujours sous prétexte qu'elle permet de faire des économies. Le conseil municipal de Toronto «celui de la ville est de l'agglomération urbaine», a en fait décidé que cette solution ne permettait pas de faire des économies ou que, si elle le faisait, le coût social était trop élevé. Avez-vous une idée générale de ce que cela donne pour l'ensemble du Canada?

M. Sykes: Sur le plan des coûts-avantages, cela varie beaucoup d'un endroit à un autre. D'une façon générale, le résultat est purement localisé. Nous considérons qu'à de très rares exceptions près, les conseils municipaux et autres employeurs publics ont décidé de continuer à assurer eux-mêmes les services publics en dépit des énormes pressions que les entrepreneurs du secteur privé continuent à exercer. Dans la plupart des cas, les coûts sont à peu près les mêmes, bien que les gens sont loin d'être d'accord sur ce que coûte à une municipalité le ramassage des ordures, et sur les éléments qui entrent dans ces comparaisons. D'une façon générale, cependant, nous avons réussi à maintenir un système public de services municipaux dans ce pays en dépit des pressions constantes exercées par des sociétés étrangères, dont beaucoup sont des multinationales américaines et qui seraient ravies d'avoir une part de cet énorme marché.

Une des plus grandes inquiétudes que nous inspire l'accord du libre-échange a trait aux genres de pressions auxquelles M. Allmand a fait allusion tout à l'heure, pressions qui s'exerceraient sur les gouvernements provinciaux et municipaux, par l'intermédiaire du gouvernement fédéral et de l'industrie américaine, en faveur d'un plus large accès à ce marché pour les multinationales américaines. C'est comme cela qu'ils fonctionnent, aux États-Unis. Ils sont habitués aux appels d'offre obligatoires, et cetera.

M. Heap: A la page 21, qui marque le début de la section que vous consacrez aux femmes et au libre-échange, vous dites que les femmes, en général, souffriront d'une sérieuse réduction de leur revenu et des autres avantages que leur rapporte l'emploi si des services publics tels que la garde de jour, le bien-être social, le soutien au revenu, l'attribution d'avantages pour enfants,

[Texte]

levels between public and private, and where they stand in relation to what is commonly recognized as a liveable allowance, a liveable income?

Mr. Sykes: There is a tremendous difference between the wages. If you look at the day care sector, for example, which employs an overwhelming proportion of women as opposed to men, unionized day care workers are still paid, in our opinion, relatively poorly in this country, because all the funding problems we hear of are not now going to be remedied by this government.

In the non-unionized day care centre, particularly that run by the private sector in this country, the wages are atrocious. They are terrible. They are poverty-level wages in this country. If that sector expands... and under this agreement it will, we believe, because profit-making chain day care—some people call it “Kentucky fried day care”—is an enormous industry in the United States, and it has been looking to break into Canada for a long time. They can do it on the cheap, because they pay their workers very low wages. It is hard to unionize in that sector. Private contractors are always difficult to unionize. If you do unionize them, oftentimes they will reform in another country to get out from under the union contracts.

• 1125

It is inevitable I think that the wage rates in the private sector, in the non-unionized private sector, will always be much, much lower than they are in the unionized public sector. That is of real concern, because the women who are working in that sector need the money. They cannot live on the kinds of incomes that would be paid in a profit-making McDonald's enterprise.

Mr. Crosby: Mr. Sykes, Mr. Calvert, welcome to the committee.

Mr. Sykes: Thank you.

Mr. Crosby: I recognize that you represent the Canadian Union of Public Employees nationally, but I am from Atlantic Canada and you will forgive me if I give this an Atlantic focus.

We are hearing the same things over and over again from witnesses. We are reaching the point where it is sort of “do not confuse me with facts; my mind is made up”. I would have liked to review with you some of your concerns that you mention in your brief. It is an articulate statement. You talk about regional development, binational dispute settlement, control of investment, and continuance of regulation in various areas. I think it is probably fair to say that you are not in favour of a comprehensive trade agreement with the United States, even if those matters which you mentioned

[Traduction]

l'aide aux personnes âgées, et cetera, sont confiés à l'entreprise privée. Pouvez-vous nous présenter une comparaison générale entre les salaires actuels dans le secteur public et le secteur privé, et nous dire ce qu'ils sont par rapport à ce que l'on considère habituellement comme une allocation, un revenu acceptables.

M. Sykes: Il existe des différences énormes entre les salaires. Si vous prenez le secteur des garderies de jour, par exemple, qui emploie infiniment plus de femmes que d'hommes, les gardiens de jour syndiqués continuent à être relativement mal payés chez nous, à mon avis, car tous les problèmes de financement dont nous entendons parler ne vont pas être réglés par le gouvernement.

Dans le centre de garde de jour non syndiqué, en particulier celui dont le fonctionnement est assuré par le secteur privé, les salaires sont pitoyables. Au Canada, ils sont voisins du seuil de pauvreté. Si ce secteur se développe... et avec cet accord, nous sommes convaincus qu'il le fera, car la chaîne de garderies à but lucratif... que certains appellent une chaîne de garderies style «Villa du poulet»... est une énorme industrie aux États-Unis et s'efforce de pénétrer le marché canadien depuis longtemps. Elle peut le faire à l'économie, car elle paie très mal ses employés. Il est difficile de se syndiquer dans ce secteur. Il est toujours laborieux de syndiquer des entrepreneurs privés. Si vous réussissez à le faire, ils se reconstituent souvent dans un autre pays pour échapper aux contrats passés avec le syndicat.

Je crois qu'il est inévitable que les salaires du secteur privé, dans le secteur privé non syndiqué, demeurent toujours beaucoup plus faibles que dans le secteur public syndiqué. C'est très inquiétant, car les femmes qui travaillent dans ce secteur ont besoin d'argent. Il n'est pas question qu'elles puissent vivre avec le genre de revenu que leur assurerait une entreprise à but lucratif du genre McDonald's.

M. Crosby: Monsieur Sykes, monsieur Calvert, soyez les bienvenus au Comité.

M. Sykes: Merci.

M. Crosby: Vous représentez le Syndicat Canadien de la Fonction publique à l'échelon national, mais je viens du Canada atlantique, et vous me pardonnerez, j'espère, de mettre l'accent sur cette région.

Nous entendons constamment le même refrain des témoins. Nous en sommes au point où nous sommes tentés de dire «ne m'embrouillez pas avec des faits; ma décision est prise». J'aurais aimé passer en revue avec vous certaines préoccupations dont vous faites état dans votre mémoire, qui est d'ailleurs fort bien écrit. Vous parlez de développement régional, de règlement binational des différends, du contrôle de l'investissement et du maintien de la réglementation dans différents secteurs. Il est probablement juste de dire que vous n'êtes pas favorable à un accord de libre-échange global avec les

[Text]

specifically could be refined to your satisfaction. Is that correct?

Mr. Sykes: It is hard to separate the two because it is a pretty hypothetical question. But generally speaking, I cannot conceive of any circumstance where we would be in favour of a comprehensive trade agreement.

Mr. Crosby: I am really concerned when I hear people say that there is a lack of fundamental democracy—I think that was your term—in the process. When you run for Parliament and you receive the endorsement of the electorate, you think, maybe naively, you represent the people in the area, even though they are represented by other organizations—the board of trade, the unions, and so on. So you get into the argument of who represents the people.

I want to tell you the overwhelming employer in the Halifax—Dartmouth area is the public service. I am talking about all levels—federal, provincial, hospitals, and all the government emanations. So any politician in this area makes it his business to be concerned about what public servants are thinking.

When I was elected to Parliament—I just want to explore this with you—my concern was not employment; that is, not the people who were employed. My concern was the people who were unemployed. With rising interest rates, with double-digit inflation, with all the problems, people said to me, if you give me a job, I will at least have an opportunity to cope with those problems. Without a job I have no opportunity.

You can tell your public employees in this area that I see this free trade agreement giving us the opportunity to create employment. You have said in your brief that you do not know whether the agreement will create jobs. Nobody can make that prognosis accurately. I understand that.

If the complaint from business and industry is that they do not have a large enough market in order to attract the investment for expanding, then they are the ones we have to call upon to create employment. Do you agree with at least that proposition, that it is up to the private sector in Canada to create employment?

Mr. Sykes: Certainly not exclusively. We think there is much scope for creating employment in the public sector in Canada. Unfortunately, many of the governments in Canada, led by the federal government and taken to incredible extremes by people like Premier Vander Zalm in B.C. and Premier Devine in Saskatchewan, are chopping jobs left and right in the public sector.

[Translation]

États-Unis, même si les questions auxquelles vous vous attachez plus particulièrement pouvaient recevoir une réponse satisfaisante pour vous. Est-ce exact?

M. Sykes: Il est difficile de faire la distinction entre les deux, car il s'agit d'une question assez hypothétique. Généralement parlant, cependant, je ne vois pas comment nous pourrions être favorables à un accord de libre-échange global.

M. Crosby: Je suis très inquiet d'entendre des gens dire qu'il y a un manque fondamental d'esprit démocratique—je crois que c'est le terme que vous avez utilisé—dans ce processus. Quand vous êtes candidat à un poste de député et que vous recevez l'aval des électeurs, vous vous dites, peut-être naïvement, que vous représentez les gens de votre région, encore qu'ils soient représentés par d'autres organisations—la Chambre de commerce, les syndicats, etc. D'où la discussion pour savoir qui représente ces gens.

Je puis vous dire que le plus gros employeur dans la région d'Halifax—Dartmouth, est de très loin, la Fonction publique; et j'entends par là tous les niveaux—fédéral, provincial, sans compter les hôpitaux, et toutes les émanations gouvernementales. Tout politicien de la région tient donc à savoir ce que pensent les fonctionnaires.

Lorsque j'ai été élu député—permettez-moi d'examiner la question avec vous—ce qui m'intéressait, ce n'était pas l'emploi, c'est-à-dire, les gens qui occupent un emploi. Ce qui me préoccupait, c'était les chômeurs. Avec des taux d'intérêts en hausse, une inflation supérieure à 10 p. 100, avec tous les problèmes qui existaient, les gens me disaient, si vous me donnez un emploi, j'aurai au moins la possibilité de faire face à ces problèmes. Sans emploi, il n'en est pas question.

Vous pouvez dire à vos fonctionnaires que je considère que cet accord de libre-échange va nous offrir la possibilité de créer des emplois. Vous écrivez dans votre mémoire que vous ne savez pas si l'accord créera des emplois. Personne n'est capable de faire un pronostic exact. Je le comprends bien.

Si les secteurs commerciaux et industriels se plaignent de ne pas avoir un marché suffisamment important pour attirer les investissements nécessaires à leur expansion, c'est précisément à eux que nous devons demander de créer des emplois. Êtes-vous au moins d'accord sur le fait que au Canada c'est au secteur privé qu'il appartient de créer des emplois?

M. Sykes: Pas exclusivement, en tout cas. Nous estimons que les possibilités de création d'emplois dans la Fonction publique Canadienne sont également importantes, malheureusement, beaucoup des gouvernements provinciaux suivent l'exemple du gouvernement fédéral et prennent des positions extrêmes à l'instigation du premier ministre de la C.B., M. Vander Zalm, et du premier ministre Devine, en Saskatchewan, et sabrent joyeusement dans les emplois du secteur public.

[Texte]

A couple of thousand of our members in the province of Saskatchewan either have already lost their jobs or have had their jobs threatened. Now, is that creating employment? Hardly. Premier Devine is in favour of a free trade agreement that will not only save his bacon but also create jobs. Meanwhile hundreds—even thousands—of people are losing their livelihood. We do not think that makes a lot of sense economically.

• 1130

Mr. Crosby: Well, your union represents, you mentioned, airline workers.

Mr. Sykes: Yes.

Mr. Crosby: Let me focus on a problem in Atlantic Canada in relation to trade with the United States. If you go to Halifax International Airport, you will find direct flights to Ottawa, direct flights to Montreal, direct flights to Toronto. But try to get New York, where there are 8 million people in the Manhattan area alone, and try to get to Boston from Halifax, and see what it is like, and tell me if a free trade agreement will not generate more activity in the transport field between Halifax, this area, and the east coast of the United States. Do you not see that as a possibility?

Mr. Sykes: Do you mean there will be more people moving back and forth between—

Mr. Crosby: But how are they going to get back and forth?

Mr. Sykes: The rules governing international landing rights are extremely complicated, and I do not think this agreement touches that area at all. But if you are talking about increased economic activity creating more traffic between the two cities, that is pure speculation.

The Acting Chairman (Mr. Fretz): Mr. Sykes, we will allow you to make a brief closing statement.

Mr. Sykes: I think, Mr. Chairman, we have basically said it in our opening remarks. As the Macdonald commission pointed out, though we disagreed with much in their analysis, of course, one of the inevitable consequences of this agreement—of any kind of free trade agreement with the United States—is going to be a harmonization of our tax policies and our regulatory policies. Harmonization of tax policies in this country means a smaller public sector. It means less government revenue. That, to us, is a given. We feel, as public employees, that is extremely dangerous for our country. It will ultimately erode the kind of public and social system Canadians have had a consensus about in this country for the last 40 years or more. It is dangerous. It should not be allowed to happen. It is not, as Mr. Allmand says, in the document. But we feel it is a logical consequence, and an inevitable consequence, of what is going to happen under bilateral comprehensive free trade.

[Traduction]

Environ 2,000 de nos membres, en Saskatchewan, ont déjà perdu leur emploi ou en sont menacés. Et vous appelez cela créer des emplois? On en est loin. Le premier ministre Devine est favorable à un accord de libre-échange qui permettra non seulement de s'en sortir lui-même, mais aussi de créer des emplois. Entre-temps, des centaines—et même des milliers—de personnes perdent leurs moyens de subsistance. Économiquement, tout cela ne nous paraît pas tenir debout.

M. Crosby: Vous avez bien dit que votre syndicat représente les travailleurs des compagnies aériennes.

M. Sykes: Oui.

M. Crosby: Eh bien, prenons un problème que connaît le Canada Atlantique en ce qui concerne les échanges commerciaux avec les États-Unis. À l'Aéroport international de Halifax, vous trouvez des vols directs sur Ottawa, sur Montréal ou sur Toronto. Mais essayez donc de vous rendre à New York, où il y a 8 millions de personnes, rien qu'à Manhattan; ou essayez de vous rendre de Halifax à Boston, et venez me dire ensuite si un accord de libre-échange ne créera pas plus d'activités dans le domaine des transports entre Halifax, cette région, et la côte est des États-Unis. N'est-ce pas là une possibilité?

M. Sykes: Vous voulez dire qu'il y aura plus de gens qui circuleront entre... .

M. Crosby: Mais justement, comment le feront-ils?

M. Sykes: Les règles qui régissent les droits d'atterrissage internationaux sont extrêmement compliquées, et je ne crois pas que cet accord en fasse le moindre mention. Mais si vous parlez d'une augmentation de l'activité économique et du trafic entre les deux villes, c'est une pure spéculation de votre part.

Le président suppléant (M. Fretz): Monsieur Sykes, vous pouvez présenter une brève conclusion.

M. Sykes: Je crois, monsieur le président, que nous avons pratiquement tout dit dans nos remarques préliminaires. Comme le faisait remarquer la Commission Macdonald, bien que, bien entendu, nous ne soyons pas d'accord avec une bonne partie de son analyse, une des conséquences inévitables de cet accord—de tout accord de libre-échange avec les États-Unis—sera d'amener une harmonisation de nos politiques fiscales et de nos politiques de réglementation. L'harmonisation des politiques fiscales dans ce pays signifie un secteur public plus réduit. Il signifie une diminution des recettes gouvernementales. Pour nous, cela va de soi. À titre de fonctionnaire, nous estimons que cela est extrêmement dangereux pour notre pays. Cela finira par provoquer une érosion du régime social et public sur lequel les Canadiens sont d'accord depuis au moins 40 ans. C'est dangereux. Il ne faut pas que cela arrive. Comme le dit M. Allmand, cela n'apparaît pas dans le document. Nous estimons cependant que ce sera là une des conséquences

[Text]

The Acting Chairman (Mr. Fretz): Gentlemen, thank you very much for your presentation.

We call our next witness, Mr. Regan. Welcome, Mr. Regan. It is good to see you again, sir. Please proceed.

Hon. Gerald A. Regan (Individual Presentation): Thank you, Mr. Chairman. Members of the committee, welcome to Halifax. I am delighted to have the opportunity to meet with you this morning, and to see some former colleagues and also some hon. members I have not had the privilege of meeting in the past.

I am fortunate to have the opportunity to appear to bear testament to the cause of free trade. It is a cause for which the Liberal Party, of which I have long been a member, has fought many battles. W.S. Field, who served as Premier of Nova Scotia for 12 years and Minister of Finance of Canada for 15 years, Premier George Murray, and generations of Nova Scotian leaders fought for the principle that protective tariffs that benefit few should not deny our citizens the best products at the best prices.

• 1135

I believe that protection breeds inefficiency and non-competitive industries and indeed leads down a slippery slope. I have always believed in the principle of free trade.

One of the great misconceptions permeating discussions of free trade is the illusion that those jobs and those industries that presently exist in our country will remain static and unaltered if we do not enter a free trade agreement with the Americans. So comparisons are made about how many jobs we presently have and how many might be lost. The truth, of course, is quite different. The level of employment and the very existence of industries in Canada are constantly being affected by trade policy decisions made outside our country. They are also affected by multinational agreements to which Canada becomes a party. They are affected by economic conditions elsewhere in the world, and by the pace of development in the Third World.

Not so many years ago Nova Scotia had textile plants in Oxford and Bridgetown and elsewhere in the province. We manufactured trucks at Debert. We built deep-sea oil-drilling rigs at the Halifax shipyards, and television sets and stereos at Stellarton. The Trenton car works, about which you hear so much, were thriving, with exports flowing to many countries—before those countries, or many of the Third World countries, started making rail cars themselves and made the overseas market much more competitive.

[Translation]

logiques et inévitables, de ce qui va se produire en vertu d'un accord de libre-échange bilatéral global.

Le président suppléant (M. Fretz): Messieurs, je vous remercie beaucoup de votre exposé.

Passons maintenant au témoin suivant. Monsieur Regan, soyez le bienvenu. Nous sommes heureux de vous revoir, monsieur. Vous avez la parole.

L'honorable Gerald A. Regan (à titre personnel): Merci, monsieur le président. Messieurs les membres de ce Comité, soyez les bienvenus à Halifax. Je suis ravi de cette occasion qui m'est donnée de vous rencontrer ce matin et de voir quelques-uns de mes anciens collègues ainsi que certains honorables membres que je n'avais pas encore eu le plaisir de rencontrer.

Je suis heureux de pouvoir témoigner en faveur du libre-échange. C'est une cause pour laquelle le Parti libéral, dont j'ai été longtemps membre, a livré de nombreux combats. W.S. Field, qui fut premier ministre de la Nouvelle-Écosse pendant 12 ans et ministre des Finances du Canada pendant 15 ans, le premier ministre George Murray, et des générations de leaders de notre province ont défendu le principe selon lequel des tarifs protecteurs qui profitent à un petit nombre ne devraient pas empêcher nos citoyens d'avoir accès aux meilleurs produits, aux meilleurs prix.

À mon avis, le protectionisme engendre l'inefficience et des industries non compétitives; en fait, ils nous entraînent sur une pente dangereuse. Et j'ai toujours cru au principe du libre-échange.

Une des grandes idées force qui sous-tendent des discussions sur le libre-échange est l'illusion que les emplois et les industries qui existent actuellement dans notre pays demeureront statiques si nous ne concluons pas à un accord de libre-échange avec les américains. Les gens comparent donc le nombre d'emplois que nous avons actuellement avec le nombre de ceux qui pourraient être perdus. La vérité est, bien sûr, tout à fait différente. Le niveau de l'emploi et l'existence même des industries canadiennes subissent constamment l'influence de décisions prises ailleurs qu'au Canada dans le domaine des politiques commerciales. Elles subissent également l'influence des accords multi-nationaux auxquels le Canada devient partie. Elles subissent l'influence de la situation économique ailleurs dans le monde, et du rythme de développement du Tiers monde.

Il n'y a pas si longtemps de cela, la Nouvelle-Écosse avait des usines textiles à Oxford, Bridgetown, et ailleurs dans la province. Nous construisions des camions à Debert. Nous construisions des plates-formes de forage en mer au chantier naval de Halifax, et des postes de télévision et des appareils stéréo à Stellarton. L'usine de construction de matériel ferroviaire de Trenton, dont on vous a tant parlé, était prospère et, ses produits étaient exportés dans de nombreux pays. . . avant que ceux-ci, ou beaucoup de pays du Tiers monde, ne commencent à

[Texte]

All of the jobs associated with the activities I have just enumerated have disappeared as a consequence of international conditions. I do not need to tell you that we have other industries in this province that are presently in jeopardy.

Clinging to the status quo in trade policy is no guarantee of keeping the same types of jobs as we presently have. This is particularly true in our province, where the great bulk of our product goes in export and most of it to the United States. Our fishery, our pulp and paper industry, our gypsum, Michelin tires, Volvo cars, blueberries, Christmas trees, and a vast array of other products head right for the American border.

At the end of World War II we had quite a steel industry in Sydney. It had the logical base for development into a major integrated steel complex, but it did not happen. One major reason was that Dosco, who owned it at that time, felt that it was located too far from the principal Canadian steel markets in central Canada to be competitive. So they left it as an orphan mill and non-integrated, and you all know what has happened to it across the years. Had we had free trade with the United States at that time, with an integrated steel mill at Sydney able to ship into the eastern seaboard of the United States, its future might have been quite different indeed.

While we have lost jobs in some industries, we have been getting new ones as a result of tariff reductions through GATT negotiations. Our standard of living has been higher in recent years than ever before. But whether or not we make a trade deal with the United States, industries will continue to come and go. What a bilateral trade deal does is to provide us with the chance to create new opportunities rather than just be affected, one way or the other, by forces beyond our control.

I have not had the opportunity to see the text of the proposed agreement yet—and I gather that you have not either—so I cannot give it a blanket endorsement. But I want to applaud the initiative and support the principle of free trade. A fairly balanced free trade agreement would be very much in Canada's interest. We are a trading nation exporting to maintain our standard of living. With 25 million people we cannot possibly consume the things we produce, and therefore we are dependent upon fair winds for trade. As such, it is in our interest to seek the removal of barriers to trade wherever they exist.

When I was Minister of Trade in Mr. Trudeau's government, I recognized the importance of obtaining better guarantees of access to the vital American market

[Traduction]

fabriquer eux-mêmes des wagons et rendent le marché d'outre-mer plus compétitifs.

Tous les emplois liés aux activités que je viens d'énumérer ont disparu à cause de la situation internationale. Inutile de vous dire que nous avons d'autres industries dans cette province qui sont actuellement menacées.

Se cramponner au statu quo, en matière de politiques commerciales, ne garantit absolument pas que nous pourrions conserver les mêmes types d'emploi que ce qui existe actuellement. Cela est particulièrement vrai dans notre province, où l'essentiel de nos produits sont destinés à l'exportation, et en particulier aux États-Unis. Notre industrie halieutique, notre industrie des pâtes et papiers, notre gypse, les pneus Michelin, les Volvos, les bleuets, les arbres de Noël, et une foule d'autres produits, s'en vont directement aux États-Unis.

À la fin de la seconde guerre mondiale, nous avions une industrie de l'acier prospère à Sydney. Nous avions là une base logique de développement qui aurait dû permettre de créer un grand ensemble sidérurgique intégré, mais cela ne s'est pas produit. Une des principales raisons a été que Dosco, le propriétaire de l'époque, a jugé que Sydney était trop éloignée des principaux marchés canadiens de l'acier du centre du Canada, pour être compétitif. Ils ont donc abandonné l'aciérie sans l'intégrer à un complexe, et vous savez tous ce qui s'est passé depuis. Si le libre-échange avec les États-Unis avait existé à l'époque, à un complexe intégré à Sydney, capable d'expédier ses produits sur la côte est des États-Unis, l'avenir aurait pu être fort différent.

Certes, nous avons perdu des emplois dans certaines industries, mais nous en avons obtenu d'autres grâce à la réduction des tarifs douaniers à la suite des négociations avec le GATT. Notre niveau de vie est plus élevé que jamais. Mais que nous signions un accord commercial avec les États-Unis ou non, les industries continueront à apparaître et à disparaître. L'avantage d'un accord commercial bilatéral est qu'il nous offre la possibilité de créer de nouveaux débouchés au lieu de subir l'influence, sous une forme ou sous une autre, de forces qui échappent à notre contrôle.

Je n'ai pas encore pu voir le texte de l'accord proposé—vous non plus, d'ailleurs, je crois—je ne puis donc lui donner inconditionnellement mon aval. Je tiens cependant à applaudir l'initiative et à soutenir le principe du libre-échange. Un accord de libre-échange bien équilibré devrait être très profitable au Canada. Nous sommes une nation commerçante qui exporte pour maintenir notre niveau de vie. Avec 25 millions d'habitants, il nous est impossible de consommer tout ce que nous produisons, et pour que nous puissions commercer, il faut que les vents nous soient cléments. Il est donc dans notre intérêt de chercher à obtenir la suppression des barrières douanières là où elles existent.

Lorsque j'étais ministre du Commerce au gouvernement de M. Trudeau, j'ai reconnu l'importance de meilleures garanties d'accès au marché américain si

[Text]

to which Canada sends the lion's share of our exports. I sought to move in that direction by initiating free trade talks with the United States on a sector-by-sector basis. The defeat of the Liberals ended that effort, but I have come to the conclusion that the present free trade project is more meaningful, more courageous, and an important undertaking—more important than our limited negotiations.

[Translation]

important pour nous puisqu'il absorbe la part du lion des exportations canadiennes. Je me suis efforcé d'aller dans cette direction en engageant des discussions sur le libre-échange avec les États-Unis sur une base sectorielle. La défaite des libéraux a mis fin à cette entreprise, mais je suis parvenu à la conclusion que le projet de libre-échange actuel est plus valable, plus courageux, et constitue une entreprise importante... plus importante que nos négociations limitées.

• 1140

Mind you, the sectoral initiative was an important advance, and all that was possible at that time. What our sector-by-sector approach did was test the waters as to the acceptability of free trade initiatives in the Canadian business community. It demonstrated a broad degree of support for a free trade pact. After the effort was announced, affecting only three or four sectors, we were approached by various other industries asking that their sectors be included. It well may be that the favourable reaction to the sectoral talks affected the thinking of the royal commission that subsequently recommended a comprehensive free trade arrangement.

Mr. Chairman, to date this great Canadian debate on free trade has been characterized by extreme positions, articulated by proponents and adversaries. We are told it is the only way and the greatest thing that has ever happened, or that it is an absolute disaster, which would ruin our country and destroy its independence. Here, it seems, is that rare occasion in Canadian political history when the parties are not attempting to elbow each other out of the centre, but that indeed there is a sharp contrast between their positions.

I have to honestly say to you I find myself at odds with many of the statements made on both sides of the question. I think the important thing is that the question should be treated as an economic, rather than a political issue. Unfortunately a great number of politically motivated people see free trade either as an opportunity for the government to gain popularity through its attainment or as a sure route to defeating the government by marshalling opposition to the pact.

It would be trite to say the issue is too important for politics, but it does seem unfortunate that the days when vital issues involving the overall national interest could be approached on a bipartisan basis are gone, probably never to return.

Cela dit, l'initiative sectorielle constituait un progrès important et il n'aurait pas été possible d'aller plus loin à l'époque. Cette démarche secteur par secteur a permis de tâter le terrain et de voir dans quelle mesure des initiatives de libre-échange seraient acceptées par le secteur privé canadien. Cela nous a permis de constater qu'il était, en général, favorable à une entente de libre-échange. Dès que nous avons annoncé ce que nous voulions entreprendre, et qui ne touchait que trois ou quatre secteurs, les représentants de diverses autres industries sont intervenu auprès de nous pour nous demander d'inclure leur propre secteur. Il se peut fort bien que la réaction favorable à ces discussions sectorielles ait eu un effet sur l'attitude de la Commission royale qui devait recommander par la suite un accord de libre-échange global.

Monsieur le président, jusqu'à présent, ce grand débat canadien sur le libre-échange a été caractérisé par des prises de position extrêmes, justifiées par les partisans et les adversaires de l'accord. Certains nous disent que c'est la seule solution et la chose la plus extraordinaire qui se soit jamais produite, alors que pour d'autres, c'est une véritable catastrophe, qui ruinerait notre pays et détruirait son indépendance. Il semble que nous soyons là témoins de quelque chose de rare dans l'histoire politique du Canada: les partis ne jouent pas des épaules pour se démarquer du centre mais sont absolument divisés sur la question.

Je dois honnêtement reconnaître ne pas être d'accord avec beaucoup des déclarations faites des deux côtés. Ce qui me paraît important c'est qu'on traite tout cela comme une question économique, et non politique. Malheureusement, un grand nombre de personnes politiquement motivées voient dans le libre-échange un moyen pour le gouvernement d'assurer sa popularité en parvenant à un accord ou au contraire, le moyen assuré de défaire le gouvernement en soulevant l'opposition générale à cette entente.

Ce serait une platitude de dire que la question est trop importante pour être réglée par des politiciens, mais il semble regrettable que l'époque où des questions d'une importance vitale, mettant en cause l'intérêt national, pouvaient être traitées d'une manière bipartite soit révolue, probablement à tout jamais.

[Texte]

[Traduction]

• 1145

One of the arguments I hear against free trade that I do not think is sound at all is that it might lead to the loss of our sovereignty. I suppose only in 17th century Japan, which forbade all contact with foreigners, could it be said that sovereignty was absolute. When one begins to trade with other countries, one lessens that independence of decision that constitutes sovereignty. When you undertake binding obligations in the United Nations, the Commonwealth, or in NATO, then in one sense you technically reduce your sovereignty. On the other hand, you are exercising that very sovereignty by entering such agreements.

It seems to me that in this interdependent global village in which we now live, we still will retain our basic sovereignty regardless of whether free trade comes for all of the world, and that it will certainly not be diminished by the removal of tariffs with the United States. I regard arguments to the effect that Canada will lose its culture and its sovereignty, or its social welfare system as a consequence of this kind of pact, as downright silly.

Some people say that the pressure to compete in the United States under a free trade system will force us to dismantle our social programs. We already have to compete in the United States to sell some \$90 billion worth of exports a year. Of our former tariffs with the United States, 85% have disappeared in recent years. That increasing dependence on the U.S. market has not eroded our social security system. Indeed, during these years the system has been enhanced by expansion of the UI system and by the barring of extra billing for medical services, as well as other improvements. If the removal of 85% of the barriers has left our social system intact, why should the dismantling of the remaining 15% cause such a change? The answer, of course, is that it will not and that such claims are unmitigated nonsense and scare tactics.

The business people who sell that \$90 billion worth of exports to the United States have been able to compete without the erosion of our social programs. Why should it be any different with those who would be affected by the removal of the small amount of remaining tariffs and non-tariff barriers?

I would like to say a word about culture. The Maritimes constitute a pretty good example: 120 years of Ontario dominance in this country has not destroyed the culture of the Maritimes. I do not see how free trade with the Americans is going to affect the Canadian culture. Tell me this, though, how will free trade affect our culture? I do not think it will.

Un des arguments invoqués contre le libre-échange qui ne me paraît pas du tout valable est qu'il pourrait entraîner la perte de notre souveraineté. Je crois que ce n'est qu'au Japon du XVII^e siècle, qui interdisait tout contact avec les étrangers, que l'on pouvait dire que la souveraineté était absolue. Lorsqu'on commence à avoir des échanges commerciaux avec d'autres pays, on réduit cette indépendance de décision qui constitue la souveraineté. Lorsque vous prenez des engagements solidaires aux Nations Unies, avec le Commonwealth, ou à l'OTAN, en un sens, vous réduisez techniquement votre souveraineté. En revanche, vous exercez cette même souveraineté en contractant de tels accords.

Il me semble que dans ce village global interdépendant où nous vivons maintenant, nous conservons malgré tout notre souveraineté fondamentale même si nous commerçons librement avec le monde entier, et cette souveraineté ne sera certainement pas réduite par la suppression des tarifs douaniers avec les États-Unis. Pour moi, les arguments de ceux qui soutiennent que le Canada perdra sa culture et sa souveraineté, ou son régime de bien-être social à cause de cet accord, sont tout simplement stupides.

Certaines personnes disent que l'obligation d'être en concurrence avec les États-Unis dans le cadre d'un système de libre-échange nous contraindra à démanteler nos programmes sociaux. Cette concurrence, nous la connaissons déjà aux États-Unis mêmes, où nous vendons quelques 90 milliards de dollars d'exportations par an. Quatre-vingt-cinq p. 100 de nos anciens tarifs douaniers avec les États-Unis ont disparu au cours de ces dernières années. Cette dépendance croissante à l'égard du marché américain n'a pas compromis notre régime de sécurité sociale. En fait, au cours de ces mêmes années, ce régime a été renforcé par l'extension du régime d'assurance-chômage et par l'interdiction de la surfacturation pour les services médicaux, ainsi que par d'autres améliorations. Si la suppression de 85 p. 100 de ces barrières douanières a laissé notre régime social intact, pourquoi la disparition des 15 p. 100 restants provoquerait-elle un tel changement? La réponse est, bien sûr, qu'il n'en sera rien et que ces arguments ne tiennent absolument pas debout et relèvent des tactiques d'affolement.

Les gens d'affaires qui vendent ces 90 milliards de dollars d'exportations aux États-Unis ont réussi à affronter la concurrence sans érosion de nos programmes sociaux. Pourquoi en serait-il autrement de ceux qui seraient touchés par la suppression des quelques obstacles tarifaires et non tarifaires restants?

Permettez-moi maintenant de dire un mot au sujet de la culture. Les Maritimes nous offrent un assez bon exemple: 120 années de domination de ce pays par l'Ontario n'ont pas détruit la culture des Maritimes. Je ne vois pas comment le libre-échange avec les Américains va affecter la culture canadienne. Dites-moi donc comment il pourrait le faire? Je ne pense pas que cela se produise.

[Text]

We do not need protection in this part of the country for our culture. We find it stands very well on its own feet and that we are able to export it, not only to other parts of the country but to the United States also. Does someone suggest that with free trade we would no longer have highland dancing in Cape Breton, or the highland games in Antigonish? Will our fiddling championships be taken away? Will the Men of The Deep fall silent? Will they kidnap Rita MacNeil? Will the magnificent weaving ability be lost to Cheticamp?

An hon. member: Will they stop Newfoundland jokes?

Mr. Regan: They had better not stop Newfoundland jokes.

You know, Mr. Chairman, I have run into maritimers all over the world, and even when they live and work in foreign clime they always remain maritimers when they are there. So do you really think that some small thing such as the fact that we are able to sell our goods more easily into the United States will result in our culture or our social system being changed? I think it is more likely with the strong Canadian and the strong maritime character that the impact will be on the United States.

Mr. Chairman, free trade will not affect our culture, and the only reason anyone would believe it could would be if they did not know what is involved.

This was not in my script, but I want to say this: I am afraid that the opposition of many organizations that you will hear from and many people that you will hear from is related to the fact that they do not like the United States. I do not want to make any judgments on that at all. I think I am as Canadian as anyone in the country, and I do not see the question of strengthening our country by having better access to the American market as in any way diminishing my Canadianism.

• 1150

Indeed the proposed agreement is not even a major event in relation to the amount of changes it causes compared to what we have been doing by way of tariff reduction since 1960. Actually it undertakes to remove the remaining tariffs at a more gradual rate than we had done as a result of multilateral decisions in the preceding years.

I believe the greatest assurance of protection of our sovereignty, of our culture, is the maintenance of a strong economy, and free trade with the greatest market on earth gives us an opportunity to strengthen our economy that any other country on earth would give their eye teeth to have.

As I grew up in the small town of Windsor, Nova Scotia, 45 miles from here, I heard my teachers tell me

[Translation]

Nous n'avons pas besoin qu'on protège notre culture dans cette région de notre pays. Elle s'en sort très bien toute seule et nous sommes en fait capables de l'exporter, non seulement dans d'autres régions du Canada mais également aux États-Unis. Quelqu'un aurait-il le front de prétendre qu'à cause du libre-échange, nous ne pourrions plus avoir de danse écossaise à Cap-Breton, ni les Jeux des Highlands à Antigonish? Nos championnats de violoneux nous seront-ils enlevés? Les «Men of The Deep» perdront-ils la voix? Rita MacNeil sera-t-elle kidnappée? Les tisserands de Cheticamp vont-ils perdre leur magnifique talent?

Une voix: N'y aura-t-il plus de plaisanteries sur les gens de Terre-Neuve?

M. Regan: J'espère bien que non!

Voyez-vous, monsieur le président, j'ai rencontré des gens des Maritimes dans le monde entier, et même lorsqu'ils vivent et travaillent sous des cieux étrangers, ils demeurent toujours fidèles à leurs origines. Croyez-vous donc vraiment que quelque chose d'aussi insignifiant que la possibilité de vendre plus aisément nos produits aux États-Unis changera notre culture et notre régime social? Étant donné la force de caractère des Canadiens et des gens des Maritimes, il est probable que ce soit les États-Unis qui changent.

Monsieur le président, le libre-échange n'aura pas d'effet sur notre culture, et pour y croire, il faudrait ne pas savoir ce qui est en jeu.

Ces remarques sont impromptues, mais je tiens à dire ceci: je crains que l'opposition qui sera exprimée devant vous par de nombreuses organisations et de nombreuses personnes ne soit liée au fait qu'elles n'aiment pas les États-Unis. Je ne me permettrais pas de porter de jugement là-dessus. Je me considère comme aussi profondément Canadien que quiconque, et je ne vois pas comment le renforcement de notre pays, causé par un meilleur accès au marché américain, pourrait réduire ce sentiment de mon appartenance au Canada.

En fait, les changements qu'amènera l'accord proposé ne sont pas particulièrement importants par rapport à ce que nous avons fait depuis 1960 dans le domaine de la réduction des tarifs douaniers. Cet accord prévoit en fait une suppression des tarifs restants et qui sera plus graduelle que ce que nous avions fait dans le passé à la suite de décisions multilatérales.

A mon avis, la meilleure garantie de la protection de notre souveraineté, de notre culture est le maintien d'une économie forte, et précisément le libre-échange avec le plus grand marché du monde nous donne la possibilité de renforcer notre économie—et n'importe quel pays au monde serait prêt à tout sacrifier pour avoir cette possibilité.

Pendant ma jeunesse à Windsor, en Nouvelle-Écosse, à 45 milles d'ici, mes professeurs me disaient que les

[Texte]

the Maritimes got the short end of the stick in Confederation. Other maritimers have had the same experience. We have heard it all our lives, I think with good justification. Admittedly since Confederation there have been various efforts to redress the economic inequity of being forced to trade east and west behind tariff walls. We were forced to trade east and west, rather than north and south as our traditional economy had flowed, and so there has been some compensation.

Mind you, there was no compensation for the Maritimes not being given those rich lands, when the lands of the north were divided up, with Keewatin being given to Manitoba, and the other provinces all extended northward, as Quebec was and Ontario. We took it on the nose again then, but there have been efforts.

To come back to the impact, in national trade, what Confederation meant was we were at the extreme end of a chain of population islands 4,000 miles long. It was virtually impossible to locate many types of industries here and have them compete in a central Canadian market, not to mention the more distant west. As an inevitable result, our economy floundered after Confederation.

Over the years, a variety of regional development programs have been undertaken by Ottawa as partial recognition of our problem. We have had grant systems that have provided grants only to the growth centres, like Halifax, and then they have tried grant systems that have given them only to the hinterland, for which the growth centres were not eligible. They have tried a great variety and they are still trying them, with a new project at the present time.

I think everyone from the Maritimes would have to say none of them has been fully adequate. It does not mean they have not been helpful. It does not mean we have not appreciated them, but the problem has not been overcome.

Nova Scotians recognize, mind you, that some tariff policy was necessary in the early formative years of our country, and as good Canadians we more or less willingly accepted the loss of our industrial opportunities. At the same time our consumers subsidized the central Canadian industries, paying higher prices for products manufactured there than we would have had to pay if we could have purchased elsewhere. That continues to this day in the price of automobiles and many other products. In the Maritimes and in the west, we have provided markets for Ontario products all these years. Surely, Mr. Chairman, those "infant industries" are now grown to the point that they can leave home and go out on their own, and we parents of central Canada, as the Maritimes have been, do not have to give the amount of support we did in the past.

[Traduction]

Maritimes étaient le parent pauvre de la Confédération. D'autres habitants des Maritimes ont eu la même expérience. Nous avons entendu répéter cela toute notre vie, et c'était d'ailleurs très justifié. Certes, depuis la Confédération, plusieurs efforts ont été entrepris pour redresser l'injustice économique que représente l'obligation de commercer entre l'Est et l'Ouest derrière des obstacles tarifaires. Nous avons été contraints de le faire, plutôt que de commercer entre le nord et le sud, comme c'était la tradition dans notre économie, et il y a donc eu certaines compensations.

Cela dit, on ne nous a rien donné en compensation lorsque les terres riches en ressources du Nord ont été partagées, Keewatin ayant été donnée au Manitoba, et que toutes les autres provinces ont étendu leur territoire vers le nord comme l'ont fait le Québec et l'Ontario. Encore une fois, c'est nous qui avons été victimes, mais il faut reconnaître qu'il y a eu des efforts pour nous aider.

Revenons aux conséquences de la Confédération sur le plan du commerce national: nous nous sommes retrouvés à l'extrême bout d'une chaîne d'îlots de population de 4,000 milles de long. Il était pratiquement impossible d'installer des industries de quelque type que ce soit et de leur permettre d'être compétitives sur le marché du centre du Canada, sans même parler de l'Ouest plus lointain. Inévitablement, notre économie a périéclité après la Confédération.

Au fil des années, Ottawa, reconnaissant partiellement notre problème, a lancé divers programmes de développement régional. Nous avons eu des systèmes de subventions qui n'étaient accordés qu'aux centres en développement, comme Halifax; après quoi on a fait l'essai du système de subventions qui étaient réservées à l'arrière-pays, et dont ces centres de croissance étaient exclus. Ottawa a donc essayé toutes sortes de choses et continue à le faire puisqu'un nouveau projet est actuellement en cours.

Je crois que les gens des Maritimes diraient qu'aucun de ces programmes n'est vraiment suffisant. Cela ne signifie cependant pas qu'ils n'ont pas été utiles. Cela ne signifie pas que nous ne nous les avons pas appréciés, mais le problème demeure.

Cela dit, les habitants de la Nouvelle-Écosse reconnaissent qu'une politique de tarifs douaniers était nécessaire pendant les premières années de formation de notre nation, et en bons Canadiens que nous étions, nous avons plus ou moins accepté la perte de nos débouchés industriels. En même temps, nos consommateurs subventionnaient les industries du centre du Canada en payant pour des produits fabriqués là-bas des prix plus élevés que ceux que nous aurions été obligés de payer si nous avions pu les acheter ailleurs. Cela continue à être le cas aujourd'hui pour les automobiles et beaucoup d'autres produits. Pendant toutes ces années, les Maritimes et l'Ouest ont constitué, un marché pour les produits de l'Ontario. Sûrement, monsieur le président, ces «industries dans l'enfance» ont maintenant grandi et sont capables de se débrouiller toutes seules, et nous qui

[Text]

I believe that Canada has now matured to the point where the highly developed industrial base of southern Ontario, with its sophisticated auxiliary services and magnificent geographic location to distribute into the American market, can not only stand on its own feet, but indeed prosper in a free market. I believe the time has come when the Maritimes should be unshackled from a total east-west flow, and be allowed to benefit from our advantageous position for north-south and international trade.

With free trade, a new day would dawn for industrial and economic development in this province. I have stated my belief that a well-negotiated free trade agreement would be good for Canada as a whole, but I am strongly convinced that it would be better for Nova Scotia than anyone else. Our pivotal position on the North Atlantic sea lanes made companies like Michelin and Volvo conclude this was an ideal location from which to serve North America.

• 1155

With barriers removed, we can enter a new era of economic development in this province. A good free trade agreement can be the most effective regional development plan this country could have, and it could move us toward the time when transfer payments will no longer be necessary.

Mr. Chairman, I have not sought to deal with the adequacy of the protections within the pact, or the phase-in provisions. You are hearing from many people advising you on those matters. In the limited time available, I have sought to stress that the removal of tariffs does not threaten culture or sovereignty, and, as a Nova Scotian, that free trade would be a golden opportunity for this part of the country.

I thank you for the privilege of meeting with you this morning.

The Acting Chairman (Mr. Fretz): Thank you, Mr. Regan. We go to Mr. Dingwall.

Mr. Dingwall: I welcome a former colleague and a friend to the table. I say at the outset, and as he knows very well, that I have always been in favour of liberalized trade. In his opening remarks he touched on some great Nova Scotians who favoured the concept of free trade, but he did not mention a former premier in the person of Angus L. Macdonald, who in 1933 commissioned a study. Norman Rogers headed up that particular study and outlined the negative effects the tariff policy of Macdonald had upon the economy of Nova Scotia.

[Translation]

sommes les parents du centre du Canada, n'avons plus besoin de lui apporter l'aide que nous lui avons fournie autrefois.

J'estime qu'avec la base industrielle extrêmement développée du Sud de l'Ontario, ses services auxiliaires sophistiqués et sa situation géographique privilégiée pour distribuer des produits sur le marché américain, le Canada a maintenant atteint une maturité qui lui permet non seulement de tenir sa place mais de prospérer sur un marché libre. Le temps est venu de libérer les Maritimes de la tutelle d'échanges limités à l'Est et à l'Ouest et de lui permettre de tirer profit de sa position avantageuse pour le commerce Nord-Sud et le commerce international.

Avec le libre-échange, une aube nouvelle se lèverait pour le développement industriel et économique de cette province. J'ai exprimé la conviction qu'un accord de libre-échange bien négocié serait profitable pour l'ensemble du Canada, mais je suis absolument convaincu qu'il serait encore plus profitable à la Nouvelle-Écosse. La position charnière que nous occupons sur les voies maritimes de l'Atlantique Nord ont amené des sociétés comme Michelin et Volvo à conclure que c'était là l'emplacement idéal pour servir l'Amérique du Nord.

Avec la suppression des barrières, notre province peut entrer dans une nouvelle ère de développement économique. Un bon accord de libre-échange peut être le programme de développement régional le plus efficace dont le pays puisse se doter au point où, un jour, les paiements de transfert pourraient ne plus être nécessaires.

Monsieur le président, je n'ai pas cherché à traiter de la question de savoir si les protections contenues dans l'accord ou les mesures de transition sont adéquates. Vous entendez les témoignages de beaucoup de gens sur ces questions. Dans le temps limité dont je dispose, j'ai essayé de montrer que la suppression des tarifs ne menace pas notre culture ou notre souveraineté et, en tant que citoyen de la Nouvelle-Écosse, que le libre-échange serait une occasion rêvée pour notre région.

Je vous remercie de l'occasion de venir témoigner devant vous ce matin.

Le président suppléant (M. Fretz): Merci, monsieur Regan. Je passe la parole à M. Dingwall.

M. Dingwall: J'aimerais souhaiter la bienvenue à un ancien collègue et un ami. Je commencerai par dire, comme il le sait très bien, que j'ai toujours été en faveur de la libéralisation du commerce. Il a parlé dans ses remarques d'ouverture des grandes personnalités de la Nouvelle-Écosse qui étaient en faveur du libre-échange, mais il a oublié de mentionner un ancien premier ministre de la province, Angus L. Macdonald, qui avait commandé une étude en 1933. Norman Rogers en avait été chargé et il a signalé les effets négatifs de la politique tarifaire de Macdonald sur l'économie de la Nouvelle-Écosse.

[Texte]

Having said that, we can agree that liberalized trade would in effect provide some benefits to our economy, both nationally and regionally. However, we are not dealing with theory at this present time, we are dealing with a specific agreement. Some of the elements we are aware of, but obviously we need more detail.

I want to pose three different questions to the witness, and perhaps he would answer at the end of my remarks, because time is so limited and the Chair is so tough.

With regard to countervail, we heard yesterday in Prince Edward Island from the Minister of Justice, who was intricately involved, if you will, in the negotiations in a preliminary way prior to the consummation of the agreement, and he said this:

We were led to believe by the federal government that a free trade agreement would exempt Canada from U.S. trade remedy law. That was to be accomplished by a three-pronged approach. The first component would involve modifications to existing United States trade remedy law to exempt Canada from its application.

The Prime Minister very clearly said that was the major thesis of his initiative to consummate the agreement. We now see from the elements that have been tabled in the House of Commons and testimony of witnesses from the Government of Canada that this has not been achieved.

Secondly, with regards to regional economic development, the agreement is completely silent on the capacity of a national government to continue with regional economic development programs. It is completely silent and void of any detail with national governments implementing future innovative types of regional economic development programs. I ask the witness, does he not think it in the best interest of regions and of the country as a whole that in that agreement there ought to be something very specific about regional economic development programs, not only past but the future, and the capacity of a national government to deal with and to implement them?

And thirdly, in the time I have I will talk about energy. The witness knows this situation very well. He knows that when the heavy water plants were being talked about being closed we were trying to get a deal to have a Japanese smelter come to Cape Breton. One of the things they wanted was a 25-year fixed price on energy, because energy is the major component of the smelter. Under this agreement, as the elements have now been tabled, provincial governments will not be able to charge a lower rate for energy, thus denying governments... thus denying business opportunities and jobs for our region. Does the witness think that denial of provincial governments having the right to regulate price within their own jurisdiction is good for Canada and good for regional economic development?

[Traduction]

Cela dit, nous pouvons reconnaître que la libéralisation du commerce comporterait effectivement certains avantages pour notre économie, tant sur le plan national que régional. Toutefois, ce n'est pas le principe du libre-échange que nous étudions ici, mais un accord précis. Nous en connaissons certains éléments, mais il nous faudrait manifestement plus de renseignements.

J'aimerais poser trois questions différentes au témoin et peut-être voudrait-il y répondre à la fin de mes remarques parce que nous n'avons pas beaucoup de temps et le président est si dur.

Au sujet des droits compensatoires, nous avons entendu hier dans l'Île-du-Prince-Édouard le ministre de la Justice qui avait participé d'une certaine façon aux négociations avant la conclusion de l'accord, nous dire:

Le gouvernement fédéral nous avait laissé entendre qu'à la suite de l'accord de libre-échange, le Canada serait exempté de la loi américaine sur les sanctions commerciales. Cela devait se faire de trois façons. La première consisterait à modifier la loi américaine actuelle sur les sanctions commerciales de façon à en exempter le Canada.

Le premier ministre avait très clairement dit que c'était le thème principal de ses efforts en vue de conclure l'accord. Nous voyons maintenant aux Éléments qui ont été déposés à la Chambre des communes et aux témoignages des représentants du gouvernement du Canada que ce ne sera pas le cas.

Deuxièmement, l'accord ne dit absolument pas si les gouvernements nationaux pourront maintenir leurs programmes de développement économique régional. Il ne dit absolument pas si les gouvernements nationaux pourront mettre en oeuvre d'autres genres de programmes de développement économique régional à l'avenir. Le témoin ne croit-il pas qu'il serait dans le meilleur intérêt des régions et de l'ensemble du pays que l'accord renferme des dispositions très précises concernant les programmes de développement économique régional non seulement passés mais à venir?

Troisièmement, j'aimerais parler d'énergie. C'est une question que le témoin connaît très bien. Il sait que, quand on parlait de fermer les usines d'eau lourde, nous essayions de convaincre les Japonais d'ouvrir une fonderie au Cap-Breton. Ils voulaient entre autres que nous leur garantissons pendant 25 ans un prix fixe pour leur énergie parce que l'énergie est l'élément principal de la fonderie. Aux termes de cet accord, à en juger d'après les éléments qui ont été déposés, les gouvernements provinciaux ne pourront pas offrir de tarifs inférieurs pour l'énergie, ce qui privera notre région de possibilités commerciales et d'emplois. Le témoin pense-t-il que le fait que les gouvernements provinciaux ne puissent réglementer les prix à l'intérieur de leur territoire soit bon pour le Canada et bon pour le développement économique régional?

[Text]

[Translation]

• 1200

Finally, I say I agree with the principle of liberalized trade. But the deal as we now know it has major, major flaws. In addition to the three areas I have touched on, are there other areas the witness would like to see some solid guarantees in to facilitate and enhance Canadian business, as well as businesses here in Atlantic Canada?

Mr. Regan: First of all, about countervail, I think we all wait to see the final text of the agreement on the dispute settlement mechanism. The dispute settlement mechanism is not the one I would have liked to have seen developed, but I think I would have to recognize that when two parties are participating in a negotiation, you cannot always get the ideal. It really becomes a question—and this is why I reserve endorsement of the package today—of looking at the overall package and deciding whether what has been obtained is worth while, on balance, for moving ahead, and whether we will benefit from a net point of view.

But I do want to make this clear—and I do not mean to disagree with anyone in the Government of Prince Edward Island—that I for one, as a former trade Minister, would not want to see countervail totally done away with. I could imagine the outcry if there were a situation such that a American state government vastly subsidized some competing industry right near the Canadian border to swamp the Canadian market. I would think it would be a loss of sovereignty if we were not able to take a countervail against that sort of action. I think we still have to have that defence mechanism. I think what we wanted in the trade deal was a situation where countervail would not be used irresponsibly, or where it could be subjected to realistic review if it were, so there would be fairness.

We are fair traders. We can compete. I do not think we want to take advantage of the Americans by doing something unfair in trade. So I do not mind there being a fair type of countervail. I guess I would like to see the final wording of the dispute settlement mechanism in relation to how that will work.

On your second question, about silence on the capacity to continue regional economic development programs, I honestly have to admit to the member that while I have seen some discussion of that in the newspaper in the past few days, it is not a subject to which I have been able to give close attention. I certainly will take that question as something to consider and examine. But I would have thought the federal government had the sovereign right to make grants to the provinces in the same way as the federal government in the United States can to the states, and silence of the pact on the subject would mean our right to do so is unaltered. I do not think that has ever been questioned in trade disputes in the past. There have been questions of countervail about grants to specific companies, but not to governments.

En dernier lieu, je dois dire que je suis d'accord avec le principe de la libéralisation du commerce. Mais l'accord dans sa forme actuelle comporte des failles très importantes. Y a-t-il d'autres domaines, en plus des trois que j'ai mentionnés, où le témoin aimerait voir des garanties pour faciliter et encourager le commerce au Canada ainsi que les entreprises de la région Atlantique?

M. Regan: Tout d'abord, au sujet des droits compensatoires, je pense que nous attendons tous de voir le texte final de l'accord sur le mécanisme de règlement des différends. Ce mécanisme n'est pas celui que j'aurais préféré, mais il faut dire que quand deux parties négocient, il n'est pas toujours possible d'obtenir l'idéal. Il faut, et c'est pourquoi je ne puis pas encore appuyer l'accord, examiner l'affaire dans son ensemble et décider si on a obtenu, à tout prendre, des concessions valables et un avantage net.

Toutefois, je dois dire clairement, et je n'essaie pas de donner tort à qui que ce soit du gouvernement de l'IPE, qu'en tant qu'ancien ministre du Commerce, je ne crois pas qu'on devrait se débarrasser entièrement des droits compensatoires. Je pourrais imaginer le tollé si le gouvernement d'un Etat américain devait accorder des subventions importantes à une industrie concurrente tout près de la frontière canadienne pour inonder le marché canadien. Je pense que nous nous trouverions à perdre une partie de notre souveraineté si nous ne pouvions pas imposer de droits compensatoires dans un cas semblable. Je pense que ce que nous voulions, c'était une situation où l'on ne se servirait pas des droits compensatoires de façon irresponsable ou l'on pourrait faire étudier la question le cas échéant pour que ce soit juste.

Nous sommes des commerçants justes. Nous pouvons concurrencer. Je ne pense pas que nous voulions profiter des Américains en faisant quelque chose d'injuste dans notre commerce avec eux. Je n'ai donc pas d'objection à ce qu'il y ait de justes droits compensatoires. J' imagine que j'aimerais voir le texte final du mécanisme de règlement des différends pour voir comment il fonctionnera.

Au sujet de la deuxième question, l'absence de dispositions concernant les programmes de développement économique régional, je dois dire honnêtement que, bien que ce soit un sujet dont j'ai entendu parler dans le journal ces derniers jours, c'est un sujet que je n'ai pas étudié à fond. J'essaierai certainement de le faire. J'aurais pensé que le gouvernement fédéral avait le droit souverain d'accorder des subventions aux provinces de la même façon que le gouvernement fédéral américain peut en accorder aux États, et le fait qu'on n'en parle pas signifierait que rien n'est changé. Je ne pense pas qu'on ait jamais contesté ce droit dans les différends commerciaux par le passé. On a parlé de droits compensatoires dans le cas de subventions accordées à certaines compagnies, mais pas entre gouvernements.

[Texte]

On the question of energy, the energy agreement is one of the parts of the agreement a lot of people have questions on, and we certainly want to see the final text. I guess I would have to say that to get unfettered access to the world's greatest market we have to pay some price. I just want to be sure that the price is not too much, and that is why I want to look at the exactitudes of the final text. In energy we seem to be paying some price, but I do not think provincial governments are bound as to the prices at which they sell, for instance, electrical energy or coal to people within their province by what the federal government has undertaken in this agreement. I would be happy to have better legal advice on that, but that would be my feeling.

• 1205

On your fourth question, as to whether there is anything else I would like changed, I come back to the fact that one has to see the whole deal and then weigh the pluses and the disadvantages to decide whether these people have done a good enough job or whether they should go back to the bargaining table and try to improve it.

Mr. Lesick: It is a pleasure to have you here, Mr. Regan. I enjoyed the balanced paper you have presented. It is given like a statesman.

Mr. Regan: Thank you very much.

Mr. Lesick: I compliment you on that.

Mr. Regan: Mr. Lesick, you know that the definition of a statesman is a dead politician.

Mr. Lesick: You are very much alive, and we are glad to have you here.

We have heard from several witnesses regarding the issue of regional development and you have just replied in a certain respect, Mr. Regan, but on page 13 of your brief you noted that the present and past regional development programs have not been fully adequate in the Atlantic region. On page 17 of your brief you stated that "a good free trade agreement can be the most effective regional development plan this country could have". Why do you feel that past regional development programs have not worked, and why do you think that a good trade agreement with the United States is a better plan?

Mr. Regan: First, I believe that the past efforts by a variety of governments have been efforts to compensate for the disadvantage of being at that extremity of the country. But it has turned out that just throwing money at the problem does not solve it, at least not the amounts that governments in Ottawa, always dominated by Ontario and Quebec members, whether the governments are Liberal, Conservative or NDP... There has not been one of those yet, thank God. But regardless of what they are, only so much will be done for the small population areas, I am afraid. So far that has been the case. So they have had a bunch of programs in that regard and the proof that

[Traduction]

Sur la question de l'énergie, c'est un élément de l'accord sur lequel beaucoup de gens s'interrogent, et nous voudrions certainement voir le texte final. J'imagine que pour avoir libre accès au plus grand marché du monde, il y a un prix à payer. Je veux simplement m'assurer le prix n'est pas trop élevé et c'est pourquoi je voudrais voir les détails du texte final. Nous semblons payer un certain prix dans le domaine de l'énergie, mais je ne pense pas que l'accord oblige les gouvernements provinciaux à vendre l'électricité ou le charbon aux gens à l'intérieur de leur province un certain prix. Il faudrait consulter les avocats, mais c'est ce que je pense.

Au sujet de votre quatrième question, à savoir s'il y a quelque chose d'autre que j'aimerais voir changer, je reviens à ce que j'ai dit, à savoir qu'il faut regarder toute l'affaire et peser le pour et le contre avant de décider si les négociateurs ont fait un assez bon travail ou s'il faut les renvoyer à la table de négociations pour essayer de l'améliorer.

M. Lesick: C'est un plaisir de vous avoir avec nous, monsieur Regan. J'ai apprécié votre présentation pondérée. Vous l'avez fait en vrai homme d'État.

M. Regan: Merci beaucoup.

M. Lesick: Je vous en félicite.

M. Regan: Monsieur Lesick, vous savez que la définition d'un homme d'État est un politicien mort.

M. Lesick: Vous êtes bien vivant et nous sommes heureux que vous soyez ici.

Plusieurs témoins ont parlé de la question du développement régional et vous nous avez donné vos commentaires à ce sujet, monsieur Regan, mais, à la page 13 de votre mémoire, vous dites que les programmes de développement régional actuels et passés n'ont pas été vraiment adéquats dans la région Atlantique. À la page 17 de votre mémoire, vous dites qu'un bon accord de libre-échange peut être le programme de développement régional le plus efficace dont notre pays puisse se doter. Pourquoi estimez-vous que les programmes de développement régional passés n'ont pas marché et pourquoi pensez-vous qu'un bon accord commercial avec les États-Unis est mieux?

M. Regan: Tout d'abord, je crois que les efforts déployés par les divers gouvernements par le passé visaient à nous compenser pour le désavantage de nous trouver à cette extrémité du pays. Mais on n'a pas réglé le problème en y affectant simplement de l'argent, du moins pas dans les montants dépensés par les gouvernements d'Ottawa, qui sont toujours dominés par les députés de l'Ontario et du Québec, que ce soient des gouvernements libéraux, conservateurs ou NPD... Il n'y en a pas encore eu un de ceux-là, Dieu merci. Mais, indépendamment de leur affiliation politique, je crains que les efforts qu'ils sont prêts à déployer pour les petites régions ne soient

[Text]

they have not been adequate is that the level of employment is lower, that we have more unemployment, and that we have a lower standard of living. So it obviously has not been adequate.

The level of education in Nova Scotia does not take second place to any part of the country. With the capacity of our workers and the resources and the geographic position we have in relation to international trade, there is no reason, except the forced east-west flow of trade, why we should have a lower standard of living than anywhere in the country. So the free trade agreement, not overnight but over time, will mean the industrialization, certainly, of this province with its great geographic advantage for a north-south flow of trade.

Mr. Lesick: Certainly the Britex Limited brief we heard earlier this morning substantiates exactly what you have said.

When you were Canada's minister for international trade your government participated, as you have mentioned, in sectoral trade discussions with the United States. Yesterday the Maritime Federation of Labour told us that Canada should attempt to negotiate sectoral trade discussions with the United States. Could you please tell us what happened when Canada attempted to negotiate a sectoral agreement with the United States, say on steel?

Mr. Regan: One of the disadvantages of the sectoral approach is the fact that the voice of one particular industry that does not want to have its comfortable pew affected—the steel industry in the United States, for instance—is able to create sufficient resistance that it is hard to move forward. When you are dealing with a comprehensive deal that is not the case, because everyone is looking at the overall advantages and disadvantages and it is a much broader question. But I nevertheless think we would have made a number of sectoral free trade arrangements if we had continued on that front, if the government had continued in office. It would have been hard going and taken a long time and it would not have produced nearly the benefits I think a comprehensive deal might.

• 1210

[Translation]

limités. Cela a été le cas jusqu'ici. Ils ont donc mis sur pied toute une série de programmes dans ce sens et la preuve qu'ils n'ont pas été adéquats, c'est que nous avons moins d'emplois, plus de chômage et un niveau de vie inférieur. Ils n'ont donc pas été adéquats.

Les gens de la Nouvelle-Écosse sont aussi instruits que n'importe qui d'autre au pays. Vu la capacité de nos travailleurs et nos ressources et notre emplacement géographique pour le commerce international, il n'y a aucune raison, à part le mouvement est-ouest obligatoire du commerce, pour que nous ayons un niveau de vie inférieur à celui de n'importe où au pays. L'accord de libre-échange se traduira donc, non pas du jour au lendemain mais avec le temps, par l'industrialisation de notre province avec son grand avantage géographique pour un mouvement nord-sud du commerce.

M. Lesick: C'est exactement ce que disait Britex Limited dans son mémoire ce matin.

Quand vous étiez ministre du Commerce extérieur du Canada, votre gouvernement a participé, comme vous l'avez mentionné, à des discussions commerciales sectorielles avec les États-Unis. Hier, la Fédération du travail des Maritimes nous a dit que le Canada devrait essayer de négocier des ententes commerciales sectorielles avec les États-Unis. Pourriez-vous nous dire qui est arrivé quand le Canada a essayé de négocier une entente sectorielle avec les États-Unis dans le domaine, par exemple, de l'acier?

M. Regan: Un des désavantages de l'approche sectorielle, c'est qu'une industrie qui ne veut pas se faire sortir de son nid, comme l'industrie de l'acier aux États-Unis, par exemple, peut créer assez de résistance pour qu'il soit difficile d'avancer. Dans le cas d'une entente globale, c'est différent parce que tout le monde examine l'ensemble du pour et du contre et c'est beaucoup plus vaste. Je crois néanmoins que nous aurions conclu un certain nombre d'ententes de libre-échange sectorielles si nous avions poursuivi nos efforts, si le gouvernement était resté au pouvoir. Cela aurait été difficile et aurait pris beaucoup de temps et n'aurait pas produit les avantages que pourrait le faire à mon avis, une entente globale.

Mr. Lesick: When we were in New Brunswick we heard from the United Church representative that the Maritimes and Canada were at a comparative disadvantage because of climate, demography, and geography. But on page 15 of your brief, you indicated that the Maritimes' geographical location made it an ideal location from which to serve North America. This morning, Mr. Archibald from Britex told us that he thought his people had the advantage here. Now, do you see any other comparative advantages that the Maritimes might enjoy?

M. Lesick: Quand nous étions au Nouveau-Brunswick, nous avons entendu le représentant de l'Église unie dire que les Maritimes et le Canada étaient désavantagés par leur climat, leur démographie et leur géographie. Mais, à la page 15 de votre mémoire, vous dites que l'emplacement géographique des Maritimes est idéal pour desservir l'Amérique du Nord. Ce matin, M. Archibald de Britex nous a dit qu'il croyait avoir l'avantage ici. Voyez-vous d'autres avantages aux Maritimes?

[Texte]

Mr. Regan: I think I have mentioned the fact that Nova Scotia has a highly developed work force with a good education, that we have a pretty good infrastructure in place and that we are on the shipping lanes and we have the facilities with which to ship. We are in a very good location in relation to that whole eastern seaboard market of the United States and of course overseas. I am in favour of freer trade with Europe too, if Europe would move in that direction. But that is part of the reason we have got to make some associations, the fact that they are so protectionist.

Mr. Lesick: Thank you very much, Mr. Regan.

Mr. Blaikie: I have just a few comments and then a question. Mr. Regan, with respect, I think you have let your obvious longstanding enthusiasm for theoretical free trade cloud your judgment about this agreement. I notice from *The Chronical Herald*—"Turner: Region to Suffer". Unless your judgment clears up, I fear you will not be making your political comeback as a Liberal. Perhaps you will be given your leader's commitment to abrogate the deal. Perhaps you can get signed up across the way here after today.

You talk about the old days when there could be a bipartisan approach to these things. I do not remember when there was ever a bipartisan approach to free trade. Certainly not in 1911, or any other occasion when this very political—in the best sense of the word—issue is dealt with. It is not just an economic issue; it has to do with how the country will be shaped. You talk about conditions in Nova Scotia being the result of international conditions. I can tell you that the reason that Trenton is in the shape it is in, in terms of rail cars, is because the government you were part of permitted Canadian railways to rent American rolling stock when many of us were asking that this not be permitted, particularly on the part of the CNR.

With respect to culture, culture is not just what maritimers do themselves, with themselves. It is also a question of being part and parcel of the broader Canadian picture. One of the things that I would have liked to have seen over the years would have been more movies about the Maritimes and the rest of Canada and less of a situation in which the only movies I ever get to watch are about California and not about the Maritimes. Why? Because our culture is dominated, the distribution of our culture is dominated by Americans, and this deal will make it even more difficult to create a future in which we will be able to know more about the rest of Canada, including the Maritimes.

I would argue that our social programs already are under pressure as a result of the relationship we have with the United States now, in which 80% of our trade with them is of a non-tariff issue.

[Traduction]

M. Regan: Je crois avoir mentionné que la Nouvelle-Écosse a une main-d'œuvre très spécialisée et bien instruite, que nous avons une assez bonne infrastructure en place, que nous sommes près des routes de navigation et que nous avons les installations nécessaires. Nous sommes très bien situés pour tout le marché de l'Est des États-Unis et, évidemment, outre-mer. Je suis en faveur d'un commerce plus libre avec l'Europe aussi, si l'Europe le voulait. Mais leur protectionnisme est une des raisons pour lesquelles nous devons nous associer à d'autres.

M. Lesick: Merci beaucoup, monsieur Regan.

M. Blaikie: Je vais faire quelques commentaires, après quoi, j'aurai une question. Sauf votre respect, monsieur Regan, je crois que vous avez laissé votre enthousiasme pour l'idée du libre-échange obscurcir votre jugement sur cet accord. Je vois que le *Chronicle Herald* dit: «Turner: la région va souffrir». A moins que votre jugement ne s'améliore, je crains que votre retour politique ne se fasse au sein du Parti libéral. Peut-être vous fera-t-on remarquer que votre chef s'est engagé à abroger l'accord. Peut-être qu'on serait heureux de vous accueillir en face ici après aujourd'hui.

Vous avez parlé de l'époque où l'on pouvait compter sur une approche bipartisane face à ces questions. Je ne me souviens pas d'avoir jamais vu une approche bipartisane sur la question du libre-échange. Certainement pas en 1911 ou en aucune autre occasion où a été étudiée cette question bien politique. Ce n'est pas juste une question économique, cela a trait au genre de pays que nous voulons avoir. Vous avez dit que les conditions en Nouvelle-Écosse reflétaient les conditions internationales. Je puis vous dire que la raison pour laquelle Trenton se trouve dans l'état où elle est en ce qui a trait aux wagons de chemin de fer, c'est parce que le gouvernement dont vous faisiez partie a permis aux compagnies de chemin de fer canadiennes de louer du matériel roulant américain alors que beaucoup d'entre nous vous demandaient de ne pas le permettre, surtout dans le cas du CN.

Quant à la culture, la culture n'est pas seulement ce que les gens des Maritimes font eux-mêmes à leur sujet. Il faut la considérer dans le contexte de l'ensemble du Canada. Une des choses que j'aurais aimé voir au cours des années aurait été un plus grand nombre de films au sujet des Maritimes et du reste du Canada au lieu de toujours voir la Californie. Pourquoi? Parce que notre culture est dominée, la distribution de notre culture est dominée par les Américains, et il sera encore plus difficile suite à cet accord de créer un avenir où nous pourrions en apprendre plus au sujet du reste du Canada, y compris les Maritimes.

Je dirais que nos nouvelles relations avec les États-Unis, dans le cadre desquelles 80 p. 100 de notre commerce avec eux se fait sans tarifs, mettent déjà nos programmes sociaux en péril.

[Text]

Finally, I just cannot fathom the intellectual irresponsibility of coming here and talking about this agreement as if it is only a matter of tariffs. And then when you get asked difficult questions about other incredibly significant elements of the deal, you say "Well, I have not really considered that". I remind you that you were part of a government that instituted the National Energy Program. And what this deal will make impossible and what a lot of people across the way like about this agreement is that it will make it impossible for any government, any national government, ever again to have a national energy policy. That is what Peter Lougheed came before this committee and said. Under this agreement there will never be a national energy program again, and not just the kind the Liberals had in 1980, but any kind.

• 1215

I do not know how you have the nerve to come here, saying all the happy-go-lucky, cheerleading-type things you have said about this agreement, unless you have completely renounced your past. This is not just a free trade agreement; it is more than a free trade agreement. Actually, it is both more and less. It is more in the sense that it includes investment and energy and all kinds of things that your free traders of the past never imagined would be included in a free trade agreement. It is less than free trade, because we do not have the secure access that the Prime Minister said would be the bottom line of any agreement. We have the worst of all possible worlds in this agreement. Yet you sound like Pollyanna.

Mr. Regan: Mr. Chairman, in relation to the question from Mr. Blaikie, I want to say that I guess I do not agree with him. I have a very great respect for him. I always found him, during my years in politics, to be a very able Member of Parliament, but not one perhaps sufficiently oriented to the problems of the maritime provinces. I am not renouncing my past—

Mr. Blaikie: Is that what you are saying about Turner?

Mr. Regan: I think that I reflect the fact that I have always felt strongly that central Canada inevitably, whether they intend to or not, just by numbers, gave us the short end of the stick.

Mr. Blaikie: I am not from central Canada.

Mr. Regan: I think if you are farther away you are even less aware of our problems. I think I am being consistent. What you say about Trenton shows a basic misunderstanding of the Trenton car works problem. The management up there would be able to tell you—present or past management—that Trenton cannot operate on Canadian markets alone. Having the CN market is very important. There is no question about that. But the success of Trenton in the past was its opportunity to sell in overseas markets. We have sold to these markets through CIDA a great many times.

[Translation]

En dernier lieu, je ne comprends tout simplement pas comment on peut venir nous dire que cet accord n'est qu'une question de tarifs. Et, quand on vous pose des questions difficiles au sujet d'autres éléments de l'accord incroyablement important, vous dites: «Oh, je n'ai pas vraiment étudié la question». Je vous rappelle que vous faisiez partie du gouvernement qui a mis sur pied le programme énergétique national. Suite à cette entente, et c'est ce que beaucoup de gens en face aiment au sujet de cet accord, aucun gouvernement, aucun gouvernement national ne pourra jamais plus nous redoter d'une politique énergétique nationale. C'est ce que Peter Lougheed est venu nous dire. Aux termes de cet accord, il n'y aura plus jamais de programme énergétique national, pas seulement du genre de celui que les Libéraux avaient produit en 1980, mais d'aucun genre.

Je ne sais pas comment vous avez le culot de venir nous vanter cet accord en termes si élogieux, à moins d'avoir complètement renoncé à votre passé. Ce n'est pas simplement un accord de libre-échange, c'est plus qu'un accord de libre-échange. En fait, ce sont les deux, plus et moins. C'est plus dans le sens où cela comprend les investissements et l'énergie et toutes sortes de choses que les vieux partisans du libre-échange n'avaient jamais imaginé voir inclure dans un accord de libre-échange. C'est moins que le libre-échange parce que nous n'avons pas obtenu l'accès assuré que le premier ministre nous avait garanti de faire inclure dans l'accord. Il n'y a rien de bon dans cet accord. Pourtant, vous parlez comme Candide.

M. Regan: Monsieur le président, au sujet de la question de M. Blaikie, je dois dire que je ne suis pas d'accord avec lui. J'ai beaucoup de respect pour lui. J'ai toujours pensé, au cours de mes années en politique, qu'il était un très bon député, mais peut-être pas assez sensible aux problèmes des Maritimes. Je ne renonce pas à mon passé. . .

M. Blaikie: Est-ce ce que vous dites au sujet de Turner?

M. Regan: J'imagine que c'est parce que j'ai toujours pensé qu'inévitablement, que ce soit ou non son intention, simplement à cause de la taille de sa population, le Canada central se gardait le gros bout du bâton.

M. Blaikie: Je ne suis pas du Canada central.

M. Regan: Je pense que, si vous êtes plus loin, vous êtes encore moins conscient de nos problèmes. Je pense être logique. Ce que vous dites au sujet de Trenton montre que vous ne comprenez pas du tout le problème de Trenton. Les dirigeants tant actuels que passés pourraient vous dire que Trenton ne peut pas vivre des seuls marchés canadiens. Le marché du CN est très important. Il n'y a pas de doute là-dessus. Mais Trenton devait son succès au fait de pouvoir vendre sur les marchés d'outre-mer. C'est ce que nous avons fait bien des fois par l'entremise de l'ACDI.

[Texte]

I can tell you, to sell those rail cars to Bangladesh, to Colombia, to Mexico, where we have sold them in the past, becomes more and more difficult as more developing countries are building rail cars at a lower cost. It is not a terribly sophisticated thing to build, unfortunately. That really is the basic problem there. I hope that in your future deliberations you will address that.

I agree with you regarding movies. I would like to see more about the Maritimes. I do not see that this is affected by free trade. The problem that you mention is one that exists now. How are you going to do it? Are you going to have censorship? Are you going to close your borders? The American movies also dominate in England and in Europe.

Mr. Blaikie: The government was about to bring in—

The Chairman: Pardon me, Mr. Blaikie. You have had your time. Allow the witness to complete his answers.

Mr. Regan: The fact that we speak the same language as the United States and that they are such a vast country means that everywhere in the English world their books and their movies will continue to have a big place, whether we like it or not. But in my view that has nothing to do with the question of free trade.

I want to assure you that I have no intention of renouncing my past. To me the Liberal Party has always been associated with the principle of free trade. I am sorry if you do not find my testimony helpful. I am not able to spend my full time going into the details, but I think I know the elements of the agreement pretty well. There are parts of it that I approve of strongly, and there are parts of it which I have concern about.

As I have said to you already, the energy agreement is one that I would not consider ideal, although I was not a great supporter of every aspect of the National Energy Plan. Indeed, I undid a little bit of it during my 70 days as Energy Minister, as you may recall, by providing for the deregulation of the export of natural gas. But I do believe the best way to judge the pact is to wait until you see the full text. In fairness, that is one disadvantage that you people have in these hearings and in making your judgments at the present time: the whole story is not before you.

Mr. Crosby: Let me welcome Mr. Regan to the committee. I hope you will not accuse me, Mr. Regan, of being a statesman for saying this, but I suppose we are being politically naive if we think we can remove partisan politics and party politics from the discussion of the free trade agreement. But I certainly agree with you that it is an economic measure, not a political measure. I happen to support it. I do not know if I would have the political courage not to support it, if I felt differently. But I know you will be just as much a political adversary in the future on other matters as you were in the past, so I do

[Traduction]

Il est de plus en plus difficile de vendre ces wagons au Bangladesh, à la Colombie, au Mexique, où nous les avons vendus par le passé, parce qu'un plus grand nombre de pays en voie de développement en construisent à un coût moindre. Ce n'est pas très difficile à construire, malheureusement. C'est le problème ici. J'espère que vous étudierez la question dans vos délibérations à venir.

Je suis d'accord avec vous au sujet des films. J'aimerais en voir plus sur les Maritimes. Le libre-échange ne changera rien à cela. Le problème que vous mentionnez existe déjà. Comment allez-vous changer la situation? Allez-vous imposer la censure? Allez-vous fermer vos frontières? Les films américains dominent aussi en Angleterre et en Europe.

M. Blaikie: Le gouvernement allait présenter. . .

Le président: Je m'excuse, monsieur Blaikie. Vous avez eu votre temps. Permettez au témoin de terminer ses réponses.

M. Regan: Le fait que nous parlions la même langue qu'aux États-Unis et que leur pays soit si énorme signifie que, partout dans le monde où l'on parle l'anglais, leurs livres et leurs films continueront d'occuper une grande place, qu'on le veuille ou non. Mais cela n'a, à mon avis, rien à voir avec la question du libre-échange.

Je tiens à vous assurer que je n'ai nullement l'intention de renoncer à mon passé. Pour moi, le Parti libéral a toujours été associé au principe du libre-échange. Je suis désolé que vous ne trouviez pas mon témoignage utile. Je n'ai pas eu le temps d'entrer dans les détails, mais je pense connaître assez bien les éléments de l'accord. Il y a des parties que j'appuie fermement et d'autres qui me préoccupent.

Comme je vous l'ai déjà dit, l'accord en matière d'énergie n'est pas idéal, à mon sens, bien que je n'aie pas été d'accord avec tous les aspects du Programme énergétique national. J'en ai même changé de petits bouts au cours de mes 70 jours comme ministre de l'Énergie, si vous vous en souvenez, en procédant à la déréglementation des exportations de gaz naturel. Mais je crois que la meilleure façon de juger l'accord est d'attendre d'avoir le texte final. Pour être juste, c'est un désavantage que vous avez dans ces audiences: il vous est difficile de porter des jugements parce que vous n'avez pas tous les éléments devant vous.

M. Crosby: Je voudrais souhaiter la bienvenue à M. Regan. J'espère bien, monsieur Regan, que vous ne me taxerez pas pour autant d'être un homme d'État, mais je suppose qu'il est politiquement naïf de notre part de penser que nous pouvons situer au-dessus de la politique partisane et de la politique de parti le débat sur l'accord de libre-échange. Mais je reconnais d'emblée avec vous qu'il s'agit d'une mesure économique, et non d'une mesure politique. Il se trouve que je l'appuie. J'ignore si j'aurais le courage politique de la dénoncer, si j'en avais le goût. Je sais que, sur les autres points, vous resterez le

[Text]

not really think your past political life is entirely relevant to your adjudication.

At the same time, I want to dwell on your experience in international trade and pose two matters to you. We have heard in these hearings the problems arising from change in the east-west trading pattern. It has been said to us that over 120 years of Canadian history built up an effective east-west trading pattern, that we do not want to break this at this point and start going north-south again. In Nova Scotia, I do not see it that way. Ontario has not been a good market for us. We have almost as many barriers trying to trade into the large markets of Ontario and Quebec as we do in the United States. I would like you to comment on that area, or perhaps provide some answers.

Secondly, I would like you to give us some assessment of what your experience was bargaining with the United States. Let me give you this personal experience. I was at the United Nations one year ago. I had an opportunity to be briefed by some U.S. experts on trade, and was told that we would never get a comprehensive free trade agreement, that the United States just did not do things like that. We might get a special disputes settlement mechanism, but there was no real possibility of a comprehensive free trade agreement; and quite frankly, I took their word for it and did not think we were going to get one. If you read back, in late September the media comment was to the effect that "we told you so, the U.S. is not going to give us a free trade agreement". The point is we still do not have one; it has to be approved by the U.S. Congress.

I think it would benefit the committee if you would tell us a little bit about negotiating trade deals with the United States.

Let me end, because I want to hear your answer, by saying that I think you and I share a common fault, and it is apparent in these hearings, that we have not made it clear to other Canadians, and that is our failure, what the situation is in Nova Scotia. We have this narrow railway track connecting Halifax to Montreal and beyond; we cannot get our container ships into central Canada. I think we have not made that point, even on the National Energy Program. Everybody thinks the National Energy Program was oil development in western Canada. They do not talk about east-coast offshore and the benefits that accrued to the east coast. I would like you to use your moments to comment on those two points.

Mr. Regan: Mr. Chairman, I certainly did like the part of the National Energy Plan that led to the exploration and development off our coast. It has resulted in finds that will eventually enrich the reserves of our country. I think it has been terribly important in that regard. I wish, for

[Translation]

même adversaire politique que jadis; par conséquent, je ne pense pas que votre vie politique passée soit tout à fait pertinente dans le cas qui nous occupe.

En même temps, j'aimerais insister sur votre expérience du commerce international et vous poser deux questions. Nous avons pris connaissance, au cours de nos audiences, des problèmes que posent les échanges commerciaux est-ouest. On nous a fait valoir que plus de 120 années d'histoire canadienne ont débouché sur un régime commercial est-ouest efficace, que nous ne voulons pas rompre maintenant pour l'option nord-sud. En Nouvelle-Écosse, je ne vois pas les choses du même oeil. L'Ontario n'a pas été un bon marché pour nous. Nous nous heurtons à presque autant d'obstacles dans nos efforts de pénétration des grands marchés de l'Ontario et du Québec que de ceux des États-Unis. J'aimerais connaître vos commentaires là-dessus, et peut-être certaines réponses.

En second lieu, pourriez-vous nous parler de votre expérience de la négociation avec les États-Unis? Voici mon expérience personnelle. J'étais aux Nations unies, il y a un an. Lors d'une séance d'information sur le commerce, certains spécialistes américains m'ont dit que nous n'aurions jamais un accord global de libre-échange, que les États-Unis ne faisaient pas ce genre de choses. Nous aurions peut-être un mécanisme spécial de règlement des différends, mais il n'était vraiment pas question d'un accord global de libre-échange; et, à vrai dire, je les ai crus sur parole et je ne pensais pas que nous y parviendrions. Fin septembre, si vous vous rappelez, l'attitude des médias était la suivante: «Nous vous l'avions dit, les États-Unis ne vont pas nous donner un accord de libre-échange». De fait, nous ne l'avons toujours pas; il faut l'approbation du Congrès des États-Unis.

Vous pourriez rendre service au Comité en nous parlant un peu de la négociation de marchés commerciaux avec les États-Unis.

Je m'arrête là, car je tiens à entendre votre réponse, mais permettez-moi d'ajouter d'abord que vous et moi sommes fautifs, comme cela ressort de nos audiences, en ce sens que nous n'avons pas su préciser clairement aux autres Canadiens... et c'est là notre faute... ce qu'est la situation en Nouvelle-Écosse. Nous avons un chemin de fer étroit qui relie Halifax à Montréal et qui va plus loin; nous ne pouvons envoyer nos porte-conteneurs dans le Canada central. Nous n'avons pas fait ressortir ce point, même au sujet du Programme énergétique national. Tout le monde pense que le Programme énergétique national portait sur la mise en valeur du pétrole dans l'Ouest canadien. Il n'est pas question du pétrole sous-marin de la côte est ni des retombées pour la côte est. Pourriez-vous prendre quelques instants pour commenter ces deux points?

M. Regan: Monsieur le président, j'ai bien aimé la partie du Programme énergétique national qui a débouché sur l'exploration et la mise en valeur du pétrole au large de notre côte. Cela a donné lieu à des découvertes qui enrichiront plus tard les réserves de notre pays. À cet

[Texte]

instance, that you people had continued more generous grants in relation to exploration offshore.

As Mr. Crosby has said, I am sure we will continue to have different views on many political matters, even though I am not in active political life as he is. But on the question of free trade, I have to call it the way I see it. It is a little embarrassing for me, as Mr. Blaikie has pointed out, but that is the way I see it. I guess I have to say that in relation to the principle of free trade, most of the people I have known who have held, in recent years, high office with the Liberals in economic portfolios have been supporters of the principle of free trade, if not your particular deal. I refer to people like Don Macdonald, Ed Lumley, Don Johnston, Allan MacEachen, as well as myself. Herb Gray is not, but Herb has always been a southern Ontario economic nationalist from day one. I respect him for his views in that regard, even if I do not agree.

What was it like to deal with the Americans? Well, I think Bill Brock was a magnificent man and a much better man for that trade post than Mr. Yeutter, who I think does not have the background with Congress that Brock had. I take nothing away from him when I say that I think Brock had a magnificent grasp of and a great commitment to freer trade.

• 1225

The Americans are always tough to deal with. They are a very tough group to deal with. They are so large a country that they are preoccupied with themselves. The average person perhaps knows less about what goes on outside their country than a similarly educated person in other countries, just because of the vastness. Their constitution, drawn up by some people 200 years ago, is an absolute disaster, where members of the House of Representatives have to be re-elected every two years. How would you fellows like that? There is no moment in time when they do not have to be looking over their shoulders at what their constituents are thinking. There is no independence of action. The tyranny of the Senate vis-à-vis the administration is another problem. But because they have a different constitution, and a more complex one than ours, does not mean we should not trade with them. I would be here saying the same thing about a trade deal with almost any country.

So I think it is possible to work out deals with the Americans. But you want to do them very carefully, and at the end of the day you want to be prepared to look at the balance and decide whether it is a good deal or not a good deal. I reserve the right to do that when I see the final form of your package.

[Traduction]

égard, j'estime qu'il revêt une extrême importance. J'aurais souhaité, par exemple, que vous ayez maintenu des subventions plus généreuses à l'égard de l'exploration au large des côtes.

Comme M. Crosby l'a dit, je suis sûr que nous ne sommes pas prêts d'harmoniser nos vues sur bien des questions politiques, même si je ne suis pas comme lui dans la politique active. Mais sur la question du libre-échange, je dois dire les choses comme je les vois. C'est un peu embarrassant pour moi... M. Blaikie l'a dit... mais c'est ainsi que je vois les choses. Pour ce qui est du principe du libre-échange, la plupart des Libéraux que j'ai côtoyés et qui détenaient, ces dernières années, en haut lieu des portefeuilles économiques étaient des partisans du principe du libre-échange, sinon de votre accord particulier. Je veux parler de personnes comme Don Macdonald, Ed Lumley, Don Johnston, Allan MacEachen, et moi-même. Herb Gray n'est pas là, mais il a toujours été un nationaliste économique du sud de l'Ontario. Je respecte ses vues à ce sujet, même si je ne suis pas d'accord.

Comment se passaient les négociations avec les Américains? Ma foi, Bill Brock était un homme magnifique, bien meilleur pour cette mission commerciale que M. Yeutter, qui ne me paraît pas avoir les mêmes antécédents que Brock au sein du Congrès. Je ne lui enlève rien lorsque je dis que Brock comprenait magnifiquement la libéralisation des échanges, à laquelle il était entièrement voué.

Avec les Américains, les négociations sont toujours difficiles. Ce sont des durs à cuire. Leur pays est si grand qu'ils sont préoccupés par eux-mêmes. L'Américain en sait peut-être moins sur ce qui se passe à l'étranger que le citoyen ayant un niveau d'instruction équivalent dans les autres pays. C'est à cause de l'étendue du pays. Leur Constitution, rédigée il y a 200 ans par quelques individus, est un désastre total, car elle oblige, par exemple, les membres de la Chambre des représentants à se faire réélire tous les deux ans. Comment aimeriez-vous ça, vous autres? Ils n'ont jamais un moment de répit: ils doivent constamment rester aux aguets pour connaître les courants de pensée de leurs électeurs. Ils n'ont aucune indépendance d'action. La tyrannie du Sénat vis-à-vis de l'administration est un autre problème. Mais ce n'est pas parce qu'ils ont une constitution différente, plus complexe que la nôtre, qu'il ne faut pas commercer avec eux. Je dirais la même chose au sujet d'un accord commercial avec presque n'importe quel pays.

Donc, à mon avis, il est possible de faire des affaires avec les Américains. Mais il faut le faire avec le plus grand soin, et être prêt, en bout de course, à examiner le bilan et à voir si l'on fait une bonne affaire ou non. Je me réserve le droit de le faire, en voyant le texte final de votre accord.

[Text]

The Acting Chairman (Mr. Fretz): Mr. Regan, thank you very much for your attendance before the committee today.

Mr. Regan: Mr. Chairman, I wish you well in your deliberations, and I of course admire the sacrifices all of you make to serve the people of the country, under circumstances where you are subject to a lot of criticism and where often the hours of work you put in are not as fully recognized across the country as they should be.

The Acting Chairman (Mr. Fretz): The meeting is adjourned.

[Translation]

Le président suppléant (M. Fretz): Monsieur Regan, merci beaucoup de votre présence au Comité aujourd'hui.

M. Regan: Monsieur le président, je vous souhaite du succès dans vos travaux et, bien sûr, j'admire les sacrifices que vous faites tous pour servir les Canadiens, dans des circonstances qui vous exposent à une foule de critiques et dans lesquelles il arrive souvent que les heures de travail que vous consacrez ne sont pas reconnues comme elles le devraient de par le pays.

Le président suppléant (M. Fretz): La séance est levée.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Canadian Government Publishing Centre,
Supply and Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Centre d'édition du gouvernement du Canada,
Approvisionnement et Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9

WITNESSES

From Britex Limited:

Sandy Archibald, Chairman;
David Graham, President.

Eric Kierans, P.C., Fellow-in-Residence, The Institute for
Research on Public Policy.

From the Canadian Union of Public Employees:

Randall Sykes, Executive Assistant to the National
President.

Honourable Gerald Regan, P.C., Q.C.

TÉMOINS

De Britex Limited:

Sandy Archibald, président;
David Graham, président.

Eric Kierans, c.p., membre en résidence, L'Institut de
recherches politiques.

Du Syndicat canadien de la fonction publique:

Randall Sykes, adjoint exécutif du président national.

L'honorable Gerald Regan, c.p., c.r.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 60

Thursday, December 3, 1987
Halifax, Nova Scotia

Chairman: William C. Winegard

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 60

Le jeudi 3 décembre 1987
Halifax (Nouvelle-Écosse)

Président: William C. Winegard

*Minutes of Proceedings and Evidence of the
Standing Committee on*

External Affairs and International Trade

*Procès-verbaux et témoignages du Comité
permanent des*

Affaires étrangères et du commerce extérieur

RESPECTING:

Pursuant to Standing Order 96(2) consideration of
the Canada-U.S. Free Trade Agreement tabled in
the House of Commons on October 5, 1987

CONCERNANT:

En vertu de l'article 96(2) du Règlement, étude de
l'Accord de libre-échange entre le Canada et les
États-Unis déposé à la Chambre des communes le 5
octobre 1987

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)

Second Session of the Thirty-third Parliament,
1986-87

Deuxième session de la trente-troisième législature,
1986-1987

STANDING COMMITTEE ON EXTERNAL AFFAIRS
AND INTERNATIONAL TRADE

Chairman: William C. Winegard

Vice-Chairman: Clément Côté

Members

Warren Allmand
Lloyd Axworthy
Bill Blaikie
Howard Crosby
Girve Fretz
Steven Langdon
Bill Lesick
Don Ravis
John Reimer—(11)

(Quorum 6)

Maija Adamsons

Clerk of the Committee

COMITÉ PERMANENT DES AFFAIRES
ÉTRANGÈRES
ET DU COMMERCE EXTÉRIEUR

Président: William C. Winegard

Vice-président: Clément Côté

Membres

Warren Allmand
Lloyd Axworthy
Bill Blaikie
Howard Crosby
Girve Fretz
Steven Langdon
Bill Lesick
Don Ravis
John Reimer—(11)

(Quorum 6)

Le greffier du Comité

Maija Adamsons

MINUTES OF PROCEEDINGS

THURSDAY, DECEMBER 3, 1987
(92)

[Text]

The Standing Committee on External Affairs and International Trade met, in Halifax, at 2:00 o'clock p.m., this day, the Acting Chairman, Girve Fretz, presiding.

Members of the Committee present: Warren Allmand, Bill Blaikie, Howard Crosby, Girve Fretz, Bill Lesick, Don Ravis, John Reimer.

Acting Members present: David Dingwall for Lloyd Axworthy; Dan Heap for Steven Langdon; Ken James for William C. Winegard.

Other Member present: Morrissey Johnson.

In attendance: From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade: Luc Rainville, Committee Researcher. Barbara Arneil, Liberal Staff Representative. Judy Giroux, N.D.P. Staff Representative. James McIlroy, P.C. Staff Representative.

Witnesses: From National Sea Products Limited: Gordon Cummings, President and Chief Executive Officer; Eric Roe, Vice-President, Seafood Producers Association of Nova Scotia; Allan Billard, Executive Director, Eastern Fishermen's Federation. Dennis Stairs, Professor of Political Science, Dalhousie University. *From the Halifax Board of Trade:* Charles Stock, President. *From the Women's Action Coalition of Nova Scotia:* Marion Mathieson, Chairperson, Peace & Free Trade Committee.

Pursuant to Standing Order 96(2) the Committee resumed consideration of the Canada-U.S. Free Trade Agreement tabled in the House of Commons on October 5, 1987.

Gordon Cummings from the National Sea Products Limited and Eric Roe from the Seafood Producers Association of Nova Scotia, each made a statement and with Allan Billard from the Eastern Fishermen's Federation, answered questions.

Dennis Stairs from the Department of Political Science of Dalhousie University made a statement and answered questions.

Charles Stock from the Halifax Board of Trade made a statement and answered questions.

Marion Mathieson from the Women's Action Coalition of Nova Scotia made a statement and answered questions.

PROCÈS-VERBAL

LE JEUDI 3 DÉCEMBRE 1987
(92)

[Traduction]

Le Comité permanent des affaires étrangères et du commerce extérieur se réunit, aujourd'hui à 14 heures, à Halifax, sous la présidence de Girve Fretz, (*président suppléant*).

Membres du Comité présents: Warren Allmand, Bill Blaikie, Howard Crosby, Girve Fretz, Bill Lesick, Don Ravis, John Reimer.

Membres suppléants présents: David Dingwall remplace Lloyd Axworthy; Dan Heap remplace Steven Langdon; Ken James remplace William C. Winegard.

Autre député présent: Morrissey Johnson.

Aussi présents: Du Centre parlementaire pour les affaires étrangères et le commerce extérieur: Luc Rainville, chargé de recherche du Comité. Barbara Arneil, déléguée du personnel du parti libéral. Judy Giroux, déléguée du personnel du parti néo-démocrate. James McIlroy, délégué du personnel du parti conservateur.

Témoins: De National Sea Products Limited: Gordon Cummings, président-directeur général; Eric Roe, vice-président, Association des producteurs des fruits de mer de la Nouvelle-Écosse; Allan Billard, directeur exécutif, *Eastern Fishermen's Federation*. Dennis Stairs, professeur de sciences politiques, université Dalhousie. *De la Chambre de commerce de Halifax:* Charles Stock, président. *De la Women's Action Coalition of Nova Scotia:* Marion Mathieson, présidente, *Peace & Free Trade Committee*.

Conformément aux dispositions du paragraphe 96(2) du Règlement, le Comité examine de nouveau l'accord de libre-échange entre le Canada et les États-Unis, document déposé sur la Table de la Chambre des communes le 5 octobre 1987.

Gordon Cummings, de *National Sea Products Limited*, et Eric Roe, de l'Association des producteurs des fruits de mer de la Nouvelle-Écosse, font chacun une déclaration, puis eux-mêmes et Allan Billard, de la *Eastern Fishermen's Federation*, répondent aux questions.

Dennis Stairs, du département des sciences politiques de l'université Dalhousie, fait une déclaration et répond aux questions.

Charles Stock, de la Chambre de commerce de Halifax, fait une déclaration et répond aux questions.

Marion Mathieson, de la *Women's Action Coalition of Nova Scotia*, fait une déclaration et répond aux questions.

At 5:10 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

À 17 h 10, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

Richard Dupuis
Committee Clerk

Greffier de Comité
Richard Dupuis

EVIDENCE

[Recorded by Electronic Apparatus]

[Texte]

Thursday, December 3, 1987

• 1400

The Acting Chairman (Mr. Fretz): Welcome to the witnesses here today. We would ask the witnesses to start.

Mr. Gordon Cummings (President and Chief Executive Officer, National Sea Products Ltd.): Thank you, Mr. Chairman. We really have three presentations. Our third witness is about to arrive, Mr. Allan Billard of the Eastern Fishermen's Federation. We will start with Mr. Eric Roe, who is the vice-president of the Seafood Producers Association of Nova Scotia, and I will go second. We had planned all the way along that Mr. Billard would go third, so I think our planning was a little better than we thought.

Mr. Eric Roe (Vice-President, Seafood Producers Association of Nova Scotia): Mr. Chairman, members of the committee, the Seafood Producers Association of Nova Scotia is pleased to present its view of the Canada-United States Free Trade Agreement.

As a major exporting industry dependent on continued access to the U.S. market, we particularly welcome the opportunity to address this issue. The Seafood Producers Association is this province's leading seafood processor representative. Our 17 member companies account for approximately 85% of the fish processed in Nova Scotia. The association includes both inshore and offshore companies, and our members, in addition to operating a number of fishing vessels under 65 feet in length, also operate the bulk of the offshore, large-vessel fishing fleet. Whether inshore or offshore, large or small, our members share one thing in common: they are all in the export business.

Before discussing the free trade agreement itself, I would like to provide a little background information on free trade and the fishing industry. In May 1985, as members of the Fisheries Council of Canada, we submitted a paper on free trade with the U.S. to the then Minister for International Trade, the Hon. James Kelleher. Our position then and now is clear. We must work towards securing our continued access to the U.S. market.

The United States has been our industry's single most important market. To put the importance of this market into perspective, it must be noted that in 1986, of Nova Scotia's \$647 million in seafood exports, \$472 million or 73% went to the U.S. This translates into 90% of our

TÉMOIGNAGES

[Enregistrement électronique]

[Traduction]

Le jeudi 3 décembre 1987

Le président suppléant (M. Fretz): Bienvenue aux témoins d'aujourd'hui. À vous la parole.

M. Gordon Cummings (président et chef de la direction, National Sea Products Ltd.): Je vous remercie, monsieur le président. Nous avons trois déclarations. Le troisième témoin, M. Allan Billard de la Eastern Fisherman's Federation, devrait arriver sous peu. Nous débiterons par M. Eric Roe, vice-président de l'Association des producteurs de fruits de mer de la Nouvelle-Écosse, puis je m'adresserai à vous. Nous avions prévu dès le départ que M. Billard viendrait en dernier, de sorte que notre planification s'avère meilleure que prévu.

M. Eric Rose (vice-président, Association des producteurs de fruits de mers de la Nouvelle-Écosse): Monsieur le président, messieurs les membres du Comité, l'Association des producteurs de fruits de mer de la Nouvelle-Écosse est heureuse de présenter son point de vue sur l'accord de libre-échange entre le Canada et les États-Unis.

À titre de grande industrie exportatrice qui dépend d'un accès continu au marché américain, nous sommes particulièrement reconnaissants de pouvoir discuter de cette question. L'Association des producteurs de fruits de mer est le principal représentant des transformateurs de poisson de la province. Les 17 entreprises membres représentent environ 85 p. 100 de tout le poisson transformé en Nouvelle-Écosse. L'Association comprend des sociétés qui font la pêche côtière ou hauturière, et nos membres, en plus d'exploiter des navires de pêche de moins de 65 pieds, exploitent aussi la majorité de la flotte hauturière, composée de grands navires. Qu'ils fassent la pêche côtière ou hauturière, soit petits ou grands, nos membres ont un point en commun: ils font tous du commerce d'exportation.

Avant de parler de l'accord de libre-échange proprement dit, j'aimerais apporter quelques précisions sur le libre-échange et sur l'industrie de la pêche. En mai 1985, en tant que membres du Conseil canadien des pêches, nous avons présenté un mémoire sur le libre-échange avec les États-Unis au ministre du Commerce extérieur de l'époque, M. James Kelleher. Notre position à ce moment-là était très claire et elle l'est encore aujourd'hui. Nous devons chercher à nous assurer un accès continu au marché américain.

Les États-Unis sont le principal marché de notre industrie. Afin de donner une idée de l'importance de ce marché, je signale que, en 1986, sur les 647 millions de dollars d'exportations de fruits de mer de la Nouvelle-Écosse, 472 millions, soit 73 p. 100, étaient des

[Text]

fresh and frozen groundfish, almost 100% of our scallops and 70% of our lobsters.

This is in no way to suggest that we have been unsuccessful in developing or expanding other markets for our products. In the last five years, for example, Canada's exports of seafood to Japan have increased from \$60 million to a projected \$450 million this year. Canadian crab, herring roe, lobster and groundfish command a growing presence in the Japanese market, and future prospects appear excellent.

However, in spite of this and other international successes, for reasons of its size, its wealth and its proximity, the U.S. market will likely always be the single largest destination for our exports. Declining U.S. fish resources, combined with a steady rise in seafood consumption, presents an unparalleled opportunity for our industry. During the past five years there has been a steady growth in the volume and value of our exports to the U.S., as well as a much wider geographical distribution of our products south of the border.

In addition to maintaining traditional markets in New England, Nova Scotian seafood has made major inroads into such key markets as the southeastern and southwestern U.S. It is now routine for live Nova Scotian lobsters and fresh groundfish to be air-shipped today for consumption tomorrow in Los Angeles or Atlanta. The increasing popularity of seafood, fueled by its variety and healthful characteristics, bodes very well for our industry's future.

Why then, with record sales and record prices for our products in the U.S., have we advocated a change to the status quo by supporting the free trade initiative? The reason is that the status quo had been changed by growing American protectionism before the present government even launched the free trade initiative. Our existing market access, much less expended opportunities, was threatened by this fundamental shift in American political policy. As is the case with a score of other Canadian producers, our industry has not escaped unscathed from U.S. protectionism. Since 1980 our industry has fought three major trade actions directed against us by U.S. interests. These disputes have had a threefold impact on our industry:

• 1405

First, the U.S. interests that had launched actions against our products were successful in having duties placed on Canadian salt fish and fresh, round or

[Translation]

exportations destinées aux États-Unis. Cela veut dire 90 p. 100 de notre poisson de fond, frais ou surgelé, près de 100 p. 100 de nos pétoncles et 70 p. 100 de notre homard.

Il ne faut pas en conclure cependant que nous n'avons pas réussi à percer ou à élargir d'autres marchés pour nos produits. Au cours des cinq dernières années, par exemple, les exportations de fruits de mer canadiens au Japon sont passées de 60 millions de dollars à des prévisions de 450 millions cette année. Le crabe, les raves de hareng, le homard et le poisson de fond canadiens occupent une place de plus en plus grande sur le marché japonais et les perspectives d'avenir sont excellentes.

Mais malgré ce succès au Japon et d'autres du même genre, en raison de sa taille, de sa richesse et de sa proximité, le marché américain restera probablement toujours la plus importante destination de nos exportations. Le déclin des ressources américaines en poisson, conjugué à la hausse constante de la consommation de fruits de mer, offre un débouché incomparable pour notre industrie. Depuis cinq ans, le volume et la valeur de nos exportations aux États-Unis ont progressé de manière constante et la répartition géographique de nos produits au sud de la frontière s'est grandement élargie.

En plus de se maintenir sur les marchés traditionnels de la Nouvelle-Angleterre, les fruits de mer de la Nouvelle-Écosse ont fait des percées importantes sur les marchés clés que constituent par exemple le sud-est et le sud-ouest des États-Unis. Il est maintenant monnaie courante d'expédier par avion des homards vivants et du poisson de fond frais de la Nouvelle-Écosse destinés à être consommés le lendemain à Los Angeles ou à Atlanta. La popularité croissante des fruits de mer, accentuée par leur variété et leurs bienfaits pour la santé, laisse présager un bel avenir à notre industrie.

Pourquoi alors, avec un chiffre d'affaires et des prix records pour nos produits aux États-Unis, avons-nous préconisé un changement au statu quo en appuyant le libre-échange? Nous l'avons fait parce que le statu quo avait été modifié par un protectionnisme américain grandissant avant même que le gouvernement actuel n'amorce les négociations en vue de libéraliser les échanges. Notre accès au marché existant était menacé par cette réorientation fondamentale de la politique américaine, qui risquait de nous faire perdre des débouchés. Tout comme d'autres producteurs canadiens, notre industrie ne s'est pas sortie indemne du protectionnisme américain. Depuis 1980, elle a dû faire face à trois grandes poursuites commerciales intentées par des intérêts américains. Ces litiges ont eu trois effets sur notre industrie:

Premièrement, les intérêts américains qui ont intenté ces poursuites contre nos produits ont réussi à faire imposer des droits de douane sur le poisson canadien salé

[Texte]

unprocessed groundfish. The cost of these duties to our industries is roughly \$2 million per annum.

The second impact, the high cost of fighting these actions, both in terms of legal fees and the dissipation of energy which could have been more productively channelled, underlined the harassment value inherent to these disputes.

Third, the experience revealed that the actions often had very little to do with fair trade and that we were playing under a set of rules not always consistently applied.

As a result of these disputes and concern that even more damaging actions were forthcoming, we urged the government to pursue free trade talks with the United States and to adopt as its first priority relief for the Canadian fishing industry from the continuous harassment of U.S. countervail and dumping complaints.

With this background I would now like to comment on the Canada-U.S. trade agreement announced on October 3, 1987. Let me first preface my remarks by noting that we have not seen the final text of the agreement and therefore can only comment on what we understand to be in the agreement.

On a general note, although we are disappointed that the agreement did not accomplish even more, we are nevertheless very pleased that Canada and the United States have agreed in principle to a formalized special trading arrangement. Lacking a large domestic market of our own, and being outside all existing trade blocs, we believe it is in our best interests to reach an agreement with our closest and largest trading partner.

In terms of the specific details of the agreement, our comments are as follows. First, we are naturally very happy that tariffs will be phased out. Elimination of the current U.S. tariff on imports of fresh and frozen groundfish, for example, will contribute approximately \$24 million to this vital segment of the fishing industry. The eventual elimination of tariffs on consumer packaged seafood dinners and entrees should help further develop the production of value-added products in Nova Scotia. Tariff-free access to this rapidly growing, value-added seafood market will lead to greater efficiencies and will enable Canadian companies to increase production of value-added products. Over time this should mean increased employment in Nova Scotia and elsewhere in Atlantic Canada. Removal of this 10% to 15% tariff will also provide medium-sized processors for the first time with the opportunity to enter secondary processing.

[Traduction]

et sur le poisson de fond frais, entier ou non transformé. Ces droits de douane représentent pour notre industrie des coûts d'environ 2 millions de dollars par année.

Deuxièmement, les frais élevés de la lutte contre ces poursuites, tant en honoraires juridiques qu'en gaspillage d'énergie qui auraient pu être dépensées de manière plus productive, ont fait ressortir le harcèlement inhérent à ces conflits.

Troisièmement, l'expérience a révélé que les poursuites n'avaient souvent pas grand-chose à voir avec des pratiques commerciales justes et que nous devions jouer un jeu dans lequel les règles n'étaient pas toujours appliquées uniformément.

Par suite de ces litiges et en raison des craintes que des poursuites encore plus dommageables ne soient intentées, nous avons exhorté le gouvernement à poursuivre les pourparlers en vue de libéraliser les échanges avec les États-Unis et à se donner comme principale priorité l'élimination du harcèlement continu dont l'industrie de la pêche était l'objet par l'entremise des poursuites américaines visant l'imposition de droits compensatoires ou de droits anti-dumping.

Après ce bref historique, j'aimerais maintenant parler de l'accord de libre-échange annoncé le 3 octobre 1987. D'entrée de jeu, je tiens à souligner que nous n'avons pas vu le texte final et, par conséquent, nous ne pouvons nous prononcer que sur ce qui croyons-nous, figure dans l'accord.

En général, même si nous sommes déçus que l'accord ne soit pas allé plus loin, nous n'en sommes pas moins très heureux de constater que le Canada et les États-Unis se sont entendus, en principe, sur un accord commercial spécial et officiel. En l'absence d'un grand marché à l'intérieur de nos frontières et ne faisant partie d'aucun grand bloc commercial existant, nous pensons que nous avons tout intérêt à conclure une entente avec notre partenaire commercial le plus proche et le plus important.

Au sujet des détails de l'accord, nos remarques sont les suivantes. Premièrement, nous sommes naturellement très heureux que les droits de douane soient abolis graduellement. L'élimination des droits américains actuels sur les importations de poisson de fond frais et surgelé, par exemple, rapportera environ 24 millions de dollars à ce secteur vital de l'industrie de la pêche. L'élimination éventuelle des droits sur les portions emballées de repas de fruits de mer devrait contribuer à accroître la fabrication de produits transformés en Nouvelle-Écosse. L'accès en franchise à ce marché en pleine expansion des fruits de mer transformés aidera les sociétés canadiennes à augmenter leur production de produits transformés. Avec le temps, il devrait en résulter une hausse de l'emploi en Nouvelle-Écosse et ailleurs dans la région de l'Atlantique. L'abolition des droits de douane de 10 à 15 p. 100 sur ces produits donnera aussi, pour la première fois, la possibilité aux transformateurs de moyenne taille de se lancer dans le secteur de la transformation secondaire.

[Text]

Tariff removal is of course a two-way street. We will face stiffer competition from U.S. producers in our own market, particularly in value-added products, but the advantages of this competition outweigh the disadvantages. Our industry will be gaining tariff-free access to a huge market, access our European competitors will not enjoy. And with our significant resource advantage, we will more than hold our own.

The second point is that while some Nova Scotian processing companies are not adverse to foreign investment in the harvesting sector of the fishing industry, most industry participants oppose it and are therefore pleased that the agreement maintains the Canadian policy that prohibits the issuing of fishing licences to foreign-owned enterprises.

There are also some concerns that a deal with the United States might include a trade-off involving U.S. access to Canadian fish stocks. The fishing industry has long argued against trading fishery resource access for market access. We are pleased the agreement avoids such a trade-off and just as importantly imposes no restraints or conditions on Canada's fisheries resource management.

Finally, with respect to our primary objective of protection from countervail harassment, we believe the dispute settlement mechanism contained in the agreement is a substantial improvement over the existing process. The agreement will for the first time introduce the rule of law, as opposed to political or economical pressure, into the trade dispute settlement process. If such a binding binational appeal panel had existed during the salt fish and groundfish cases previously mentioned, it is likely that the decisions made by the U.S. Commerce Department would have been thrown out for being inconsistent with U.S. trade law. We are confident that this dispute settlement mechanism will act as an effective deterrent to the kind of harassment alluded to earlier. We also take encouragement from the fact that under the agreement negotiators from both sides will attempt to develop a special Canada-U.S. countervail subsidy code.

In conclusion, Mr. Chairman, the Seafood Producers Association of Nova Scotia remains committed to freer and fairer trade with the United States, and we regard the free trade agreement as an historic step in that direction. We believe the fishing industry will prosper under this new trade regime. The elimination of tariffs coupled with the removal of other trade barriers and the creation of a binational appeal panel should enhance our access to the

[Translation]

Il y a bien sûr l'envers de la médaille. Nous ferons face à une concurrence plus vive des producteurs américains sur notre propre marché, surtout dans le secteur des produits transformés, mais les avantages de cette concurrence surpassent les inconvénients. Notre industrie aura libre accès à un marché énorme, ce qui ne sera pas le cas de nos concurrents européens. Et avec l'avantage dont nous disposons quant aux ressources, nous saurons fort bien nous tirer d'affaire.

Deuxièmement, même si certaines sociétés de transformation de la Nouvelle-Écosse ne s'opposent pas aux investissements dans le secteur de la capture du poisson, la plupart des membres de l'industrie ne partagent pas cette opinion et, par conséquent, sont heureux que l'accord maintienne la politique canadienne interdisant l'émission de licences de pêches aux entreprises étrangères.

Certains s'inquiétaient aussi que l'accord avec les États-Unis ne prévoie un compromis grâce auquel les États-Unis auraient eu accès aux stocks de poisson du Canada. L'industrie de la pêche a plaidé pendant longtemps pour que l'on ne troque pas l'accès aux ressources en poisson contre l'accès au marché du poisson. Nous sommes heureux que l'accord ne prévoie pas de tel compromis et, ce qui est tout aussi important, qu'il n'impose aucune restriction ni aucune condition à la gestion des ressources en poisson du Canada.

Enfin, au sujet de notre principal objectif, qui consiste à nous protéger du harcèlement des mesures compensatoires, nous croyons que le mécanisme de règlement des conflits prévu est une amélioration significative par rapport au processus actuel. Pour la première fois, le processus de règlement des conflits reposera sur les règles du droit plutôt que sur les pressions politiques ou économiques. Si un tel tribunal d'appel bilatéral et liant les deux parties avait existé pendant les poursuites relatives au poisson de fond dont j'ai parlé tantôt, il est probable que les décisions prises par le département du Commerce des États-Unis auraient été renversées, étant incompatibles avec les lois commerciales américaines. Nous sommes confiants que ce mécanisme de règlement des conflits sera un moyen de dissuasion efficace contre le type de harcèlement auquel j'ai déjà fait allusion. Nous sommes aussi encouragés par le fait que, en vertu de l'accord, les négociateurs des deux pays tenteront de mettre au point un code spécial entre le Canada et les États-Unis au sujet des subventions compensatoires.

• 1410

En conclusion, monsieur le président, l'Association des producteurs de fruits de mer de la Nouvelle-Écosse maintient son engagement face à la libéralisation et au traitement plus juste des échanges avec les États-Unis et nous considérons l'accord de libre-échange comme une étape historique dans cette direction. Nous croyons que l'industrie de la pêche prospérera dans ce nouveau régime commercial. L'élimination des droits de douane,

[Texte]

United States market and offer protection from trade restrictive actions. I thank you for your consideration.

The Acting Chairman (Mr. Fretz): Thank you.

Mr. Cummings: Mr. Chairman, with your permission, what we had hoped to do is have the three presentations and then turn ourselves to your questions.

The Acting Chairman (Mr. Fretz): That is fine. You may utilize the time in the manner in which you choose. Just to let you know, there is a total of 45 minutes. We usually suggest that witnesses take about 15 minutes, leaving the remaining time for questioning. However, please proceed.

Mr. Cummings: You are not going to get much time, Al, but you have to get these things right.

Mr. Chairman and members of the committee, I very much appreciate this opportunity to give you my comments on the free trade agreement and its impact on companies such as the one I represent, National Sea Products Limited. From the Seafood Producers Association vice-president, you have just heard our provincial fishing industry position in support of the agreement. National Sea Products in particular fully endorses that position.

National Sea is an international company of more than 7,000 people, with a fleet of 59 offshore vessels and 16 processing plants in North America. Although our head office is here in Halifax, we have a strong presence and an immense responsibility—indeed, not only in Nova Scotia but in all of Atlantic Canada—as one of the largest private sector employers in the region.

As our operations go beyond the borders of Nova Scotia, I thought it important that you hear directly from National Sea Products in addition to the industry position expressed by the Seafood Producers. As a company with facilities not only in Atlantic Canada but also in the United States, and a company set on being a world-class organization trading to that world, I think we have an important perspective to bring to the debate.

Let me enumerate some of the specific benefits of the free trade agreement in its present form to the fishing industry. First, it leaves untouched the right of the Canadian government to manage the fishery under its own effective conservation and allotment guidelines, something I believe is absolutely essential to the stability and growth of the Atlantic Canadian fishery.

It eliminates present tariffs of 10% to 15% on secondary processed fish exports to the United States, and

[Traduction]

conjuguée avec l'abolition des autres barrières commerciales et la création d'un tribunal d'appel binational, devrait améliorer notre accès au marché américain et nous protéger contre des mesures de restriction du commerce. Merci de votre attention.

Le président suppléant (M. Fretz): Merci.

M. Cummings: Monsieur le président, nous espérons faire nos trois déclarations, puis répondre ensuite à vos questions.

Le président suppléant (M. Fretz): Très bien. Vous pouvez employer à votre guise le temps qui vous est alloué. Je vous signale que vous disposez de 45 minutes en tout. Nous suggérons habituellement que les témoins fassent des déclarations de 15 minutes et consacrent le reste du temps aux questions. Mais, allez-y, je vous en prie.

M. Cummings: Vous n'aurez pas beaucoup de temps, Al, mais il faut ce qu'il faut.

Monsieur le président, messieurs les membres du Comité, je vous suis très reconnaissant de pouvoir vous exprimer mon opinion sur l'accord de libre-échange et sur son incidence sur des sociétés telles que celle que je représente, la National Sea Products Limited. Le vice-président de l'Association de producteurs de fruits de mer vient de vous exposer la position de notre industrie provinciale de la pêche, en faveur de l'accord. La Nationale Sea Products appuie sans réserve cette position.

La National Sea est une entreprise internationale qui compte plus de 7,000 employés, une flotte de 59 navires hauturiers et 16 usines de transformation en Amérique du Nord. Même si notre siège social se trouve ici à Halifax, nous sommes très présents et avons une responsabilité immense—de fait non seulement en Nouvelle-Écosse mais dans toutes les provinces de l'Atlantique—en tant que l'un des plus grands employeurs du secteur privé de la région.

Comme nos opérations dépassent les frontières de la Nouvelle-Écosse, j'ai jugé important que vous entendiez directement le point de vue de la National Sea Products, en plus de la position de l'industrie, exprimée par l'Association des producteurs de fruits de mer. En tant que société dont les usines se trouvent non seulement dans la région de l'Atlantique mais aussi aux États-Unis et que société qui s'est fixé comme objectif d'être un organisme de calibre international vendant ses produits dans le monde entier, je crois que nous pouvons apporter une perspective importante au débat.

Permettez-moi d'énumérer quelques-uns des avantages précis de l'accord de libre-échange actuel sur l'industrie de la pêche. Premièrement, cet accord ne touche pas au droit du gouvernement canadien de gérer l'industrie de la pêche conformément à ses lignes directrices efficaces en matière de conservation et d'affectation, ce qui, selon moi, est absolument essentiel à la stabilité et à la croissance de l'industrie de la pêche de la région de l'Atlantique.

Il élimine les droits de douane actuels de 10 à 15 p. 100 sur les exportations aux États-Unis de poisson ayant subi

[Text]

of overwhelming importance is the provision of a binational court of appeal with the authority to make binding decisions in countervail and unfair trade cases. With that we can remain competitive.

Some observers have questioned this premise, suggesting that workers in this country and Canadian industry cannot be cost effective with Americans. At National Sea we decided to examine this speculation head on with facts rather than rumour.

As one of the few Atlantic Canadian companies with plants in both Canada and the United States producing the same products, I think we were well equipped to do so. We have carried out detailed analysis of production costs of our plant in Lunenburg, Nova Scotia, and those of our plant in Portsmouth, New Hampshire, manufacturing the identical product. Both plants are well managed, modern and competitive in their respective countries.

The results of our close comparison studies were illuminating. Product by product, considering all costs, we found that our Canadian plant and workers in Lunenburg are very competitive with our American operations in New Hampshire. In fact the only differences in cost structure were the slight disadvantage of 6% or 7% caused by two-price wheat in Canada. Members of this committee will be interested, I hope, in knowing that one of the most important reasons for this is that the cost of health care and workers' compensation in Canada is well below what American companies typically have to pay.

Some critics of free trade have said it would inevitably lead to pressure on the business community to dismantle the social support and health care system we have developed in Canada. From the point of view of National Sea Products, I would like to challenge that assumption. Our experience comparing our plants in Canada and our plants in the United States very clearly underlines that the Canadian social security system, our health care system and our workmen's compensation system in fact give us a competitive edge with the Americans.

For corroboration of our findings we turned to other sources. One study showed that in 1970 the difference in health care costs as a percentage of gross national product was indeed almost the same in the two countries. But by 1982, the last year for which we have figures, the United States was spending 10.5% of its gross national product for health services, and Canada only 8.4%. As we all know, all Canadians can access health care, and I think we are very proud of that as Canadians. Certainly not all Americans access health care. They just die earlier. That works out that Americans spend 25% more for their

[Translation]

une transformation secondaire et, autre caractéristique extrêmement importante, il prévoit la création d'un tribunal d'appel binational ayant les pouvoirs de prendre des décisions liant les deux parties lorsque des droits compensatoires sont exigés ou que les pratiques commerciales sont injustes. Avec tout cela, nous pouvons rester concurrentiels.

Certains observateurs ont mis en doute cette prémisse, laissant entendre que les travailleurs canadiens et l'industrie canadienne ne peuvent rivaliser avec les Américains au niveau des coûts. À la National Sea, nous avons décidé d'examiner cette allégation et de la confronter aux faits plutôt que de se fier aux rumeurs.

Étant l'une des rares sociétés de la région de l'Atlantique possédant au Canada et aux États-Unis des usines qui fabriquent les mêmes produits, nous étions bien placés pour procéder à cet examen. Nous avons fait une analyse détaillée de nos coûts de production à notre usine de Lunenburg, en Nouvelle-Écosse, et de ceux de notre usine de Portsmouth, au New Hampshire, pour des produits identiques. Les deux usines sont bien dirigées, modernes et concurrentielles dans leur pays respectif.

Les résultats de cette comparaison poussée sont très révélateurs. Produit par produit, compte tenu de tous les coûts, nous avons constaté que notre usine et nos travailleurs de Lunenburg sont très concurrentiels avec leurs homologues du New Hampshire. De fait, la seule différence dans la structure des coûts provient du léger désavantage de 6 à 7 p. 100 causé par le programme de paiements à double prix pour le blé au Canada. Les membres du Comité seront intéressés de savoir, je l'espère, que l'une des raisons les plus importantes de cette situation est le fait que le coût des soins de santé et de la rémunération des travailleurs au Canada est nettement inférieur à celui que doivent habituellement assumer les entreprises américaines.

Certains opposants au libre-échange ont affirmé que le libre-échange provoquerait inévitablement des pressions sur le milieu des affaires en vue de démanteler le régime de soutien social et des soins de santé que nous avons mis au point au Canada. Au nom de la National Sea Products, j'aimerais réfuter cette hypothèse. La comparaison de nos usines canadiennes et de nos usines américaines montre clairement que le régime de sécurité sociale du Canada, notre régime de soins de santé et notre régime de rémunération des travailleurs nous donnent un avantage concurrentiel par rapport aux Américains.

Pour confirmer nos résultats, nous avons consulté d'autres sources. Une étude démontre que, en 1970, les coûts des soins de santé en pourcentage du produit national brut étaient presque les mêmes dans les deux pays. Mais en 1982, la dernière année pour laquelle nous avons des statistiques, les États-Unis consacraient 10,5 p. 100 de leur produit national brut aux soins de santé, tandis qu'au Canada, le pourcentage n'était que de 8,4 p. 100. Comme nous le savons tous, tous les Canadiens ont accès aux soins de santé, et je crois que nous en sommes tous fiers. Les Américains n'ont certainement pas tous

[Texte]

combined private and public health care systems than Canadians spend on comprehensive public health care. An even more startling fact comes from the automobile industry, where comparable employee benefits cost the Canadian auto industry a full 50% less than their competitors across the border.

• 1415

These indicators show that far from being a liability in terms of free trade, our concern for the well-being of our fellow citizens will prove to be a double-edged advantage, serving us both socially and economically. Rather than Canadian business people encouraging the Canadian government to alter or dismantle our health care and social support programs, I think it is really more likely that the United States government will be under pressure from their business interests to revamp their own programs more on the Canadian model, much as Senator Kennedy has been pushing for some time.

So we believe we can compete effectively, and the bottom line for National Sea is that when it comes to expand our product lines, the existence or absence of tariffs will weigh very heavily on that decision. The 10% to 15% low the free trade agreement will remove means jobs here rather than jobs elsewhere.

In the case of National Sea's Nova Scotia operations alone, I am confident we would be adding some 400 people to our work force as tariffs came off. As you heard from the Seafood Processors Association, this industry has been a victim in many countervail suits. We have had to join in a concerted fight against several in just the past few years. The liability we incur from such wilful harassment, as Mr. Roe pointed out, goes well beyond the official penalties imposed. In the case of National Sea Products, we had to defer some very important priorities in the course of our turn-around strategy. We had to divert the skills of key executives in the conflict, and we paid our share in enormous \$1.5 million legal costs.

Canada is a trading nation. National Sea is a company that depends on export trade. Fully 60% of our sales go to the United States. Because of that, we have to accept the basic rule of international commerce: when you trade with another country, you must accept their laws. The only way to evade that reality is to stay out of the game and export nothing. Otherwise, if you set up in their shopping centre, you sell by their rules. We as Canadians reserve the same right. It is part of our sovereignty. None of that is going to change with this agreement.

[Traduction]

accès aux soins de santé. Ils consacrent donc à leurs régimes public et privé 25 p. 100 de plus que nous ne le faisons au Canada pour notre régime public universel. Les statistiques sont encore plus renversantes dans l'industrie de l'automobile, où des avantages sociaux comparables coûtent un bon 50 p. 100 de moins aux fabricants d'automobiles canadiens qu'à leurs concurrents de l'autre côté de la frontière.

Ces indicateurs révèlent que, loin de constituer un handicap au régime de libre-échange, nos préoccupations, quant au bien-être de nos concitoyens, présenteront le double avantage de nous servir au point de vue social et au point de vue économique. Plutôt que les gens d'affaires canadiens incitent le gouvernement canadien à modifier ou à démanteler nos programmes de soins de santé et de soutien social, il est plus probable, à mon avis, que le gouvernement américain subira les pressions des milieux d'affaires qui voudront une refonte des programmes américains s'inspirant du modèle canadien, comme le préconise le sénateur Kennedy depuis un certain temps déjà.

Nous pensons donc que nous pouvons concurrencer efficacement les Américains. En fin de compte, quand la National Sea songera à élargir sa gamme de produits, l'existence ou l'absence de droits de douane influencera très fortement sa décision. La réduction de 10 à 15 p. 100 des droits de douane en vertu de l'accord de libre-échange fera perdre moins d'emplois ici qu'ailleurs.

Dans le seul cas des opérations de la National Sea en Nouvelle-Écosse, j'ai confiance que nous ajouterons quelque 400 personnes à notre effectif quand les droits de douane seront abolis. Comme vous l'avez entendu de l'Association des producteurs de fruits de mer, notre industrie a été la victime de nombreuses poursuites commerciales. Nous avons dû unir nos efforts pour nous défendre contre plusieurs d'entre elles ces dernières années. Comme l'a indiqué M. Roe, le mal que nous subissons par suite de ce harcèlement délibéré va beaucoup plus loin que les pénalités officielles imposées. Dans le cas de la National Sea Products, nous avons dû reporter à plus tard des priorités très importantes pour faire face à ces poursuites. Nous avons dû affecter les compétences de dirigeants clés à ces conflits et nous avons payé notre part de l'énorme 1,5 million de dollars qu'ont coûté les avocats.

Le Canada est une nation commerçante. La National Sea est une société qui dépend du commerce à l'exportation. Plus de 60 p. 100 de nos ventes se font aux États-Unis. Pour cette raison, nous devons accepter la règle fondamentale du commerce international: quand on fait des affaires avec un autre pays, il faut accepter les lois de ce pays. La seule façon de se dérober à cette réalité consiste à se tenir à l'écart de cette activité et à ne pas exporter. Sinon, quand on s'installe sur un marché, on vend selon les règles de l'hôte. Nous nous réservons le

[Text]

What the dispute settlement mechanism can and will do is stop frivolous U.S. actions, the bullying and the prejudgment that has certainly hurt the Atlantic Canadian fishery. I have no reservations in speaking for myself and for National Sea when I say we welcome the dispute settlement mechanism as outlined in the free trade agreement as a substantive improvement over the status quo. What National Sea wants, and what we believe this agreement gives us, is assurance that United States trade laws will be implemented fairly, free of political and special-interest pressure, and we are willing to live by the same rules of arbitration. Each country may have the advantage of knowing their home ballpark better than the others, but they cannot change the ground rules whenever the visiting team gets the ball. No longer will the home team have the umpire in their pocket.

In summary, National Sea believes the agreement on free trade retains every right that is important to us for sound management of the fishery we participate in. We will be protected from the misuse of U.S. trade laws, and with the removal of tariffs on processed fish we will be able to increase value-added processing activity right here in Atlantic Canada along with the facilities and the hundreds of jobs that brings.

I am not sure exactly what the opponents of the agreement believe. Do they really foresee some idealistic future in which the customary laws of international trade apply to every country but Canada? Do they think we can shrug off the long and very tough bargaining that has gone into this agreement, and then come knocking on our neighbour's door next year or the year after asking for a chance to start the exhausting process all over again? Do they perhaps think that if we ignore all the threats and the disadvantages we now face, they will simply go away and we can carry on with our \$10 billion trade surplus with the United States?

Critics of the agreement seem to be saying, often in the vaguest terms, that it is an imperfect instrument. Well, so it is. Just as our political system itself is imperfect, we have to live with the facts, not fairy tales. As Winston Churchill said, "Democracy is the worst system devised by the wit of man, except for all the others." This is how I feel about the present agreement. Those who want to reject it out of hand because it is less than perfect have a duty to suggest something better. I have yet to hear a sound and realistic alternative to this free trade agreement from the opposing factions, except to do nothing.

[Translation]

même droit en tant que Canadiens. L'accord n'y changera rien.

Ce que peut faire et que fera le mécanisme de règlement des conflits, c'est mettre fin aux poursuites américaines injustifiées, à l'intimidation et aux préjugés qui ont certainement nui à l'industrie de la pêche de la région de l'Atlantique. Je n'hésite pas à affirmer en mon nom et au nom de la National Sea que nous considérons le mécanisme de règlement des conflits prévu dans l'accord de libre-échange comme une amélioration importante par rapport au statu quo. Ce que veut la National Sea, et ce que nous apportera cet accord selon nous, c'est l'assurance que les lois commerciales américaines seront appliquées avec justice, sans subir les pressions des politiciens et des groupes d'intérêt spéciaux, et nous sommes disposés à accepter les mêmes règles d'arbitrage. Chaque pays a peut-être l'avantage de connaître sa patinoire mieux que les autres, mais il ne peut changer les règles du jeu chaque fois que l'équipe adverse s'empare de la rondelle. L'équipe jouant sur sa propre patinoire n'aura jamais plus l'arbitre dans sa poche.

En résumé, la National Sea croit que l'accord de libre-échange maintient chacun des droits que nous considérons importants pour la saine gestion des pêches à laquelle nous participons. Nous serons protégés contre le mauvais usage des lois commerciales américaines et, par suite de l'abolition des droits de douane sur le poisson transformé, nous pourrions élargir nos activités de transformation du poisson ici même dans la région de l'Atlantique, avec les usines et les centaines d'emplois qui en découlent.

Je ne sais pas exactement ce que pensent ceux qui s'opposent à l'accord. Envisagent-ils vraiment un avenir idéal dans lequel les lois courantes du commerce international s'appliqueraient à tous les pays sauf au Canada? Pensez-ils que nous pouvons faire fi des négociations longues et ardues qui ont abouti à cet accord, puis revenir frapper à la porte de notre voisin l'an prochain ou l'année suivante et demander la permission de recommencer à nouveau ce processus exténuant? Pensez-il peut-être que si nous fermons les yeux sur les menaces et les inconvénients actuels, ils disparaîtront d'eux-mêmes et que nous pourrions continuer d'avoir un excédent commercial de 10 milliards de dollars avec les États-Unis?

Ceux qui critiquent l'accord semblent dire, souvent en des termes on ne saurait plus vagues, que l'accord est un instrument imparfait. J'en conviens. Notre régime politique est imparfait lui aussi, mais nous devons vivre dans la réalité, pas dans un monde de contes de fées. Comme le disait Winston Churchill, la démocratie est le pire système conçu par l'esprit humain, excepté tous les autres. Voilà ce que je pense de l'accord actuel. Ceux qui veulent le rejeter à la légère parce qu'il n'est pas parfait ont le devoir de proposer une meilleure solution. Je n'ai pas encore entendu les opposants proposer une solution de rechange solide et réaliste autre que de ne rien faire.

[Texte]

[Traduction]

• 1420

Let us face it squarely: the alternative is the status quo and a loss of \$10 billion of exports. For the fishermen, the trawlermen, the processors and the thousands of support workers, it means a tariff hurdle of 10% to 15%, harassment by the U.S. industry and politicians, and no fair recourse or remedy. For us, the status quo alternative is not good enough. This deal is better.

National Sea Products depends on exports to the United States. We are expanding around the world and we will continue to do so. However, our ability to sell in the all-critical U.S. market makes us more competitive to be able to compete otherwise.

I believe the Atlantic region will benefit from free trade. I do not have to tell anyone here how critical the fishery is to our region's growth and prosperity. Contrary to a widely reported remark from the central part of the country, I believe the economic history of this nation shows us that what is good for the regions of this country is good for all Canada, not what is good for Ontario.

As a Canadian by birth and an Atlantic Canadian by choice, I am proud of this country and this region. We take care of one another, as an industry through regional development incentives and transfer payments, and as individuals through a comprehensive social and health care system.

We have always had the advantages that strength of character and purpose give us as Canadians. The free trade agreement will provide us with a fair opportunity to bring these characteristics into Canadian-American trade and to win.

Thank you very much.

Mr. Allan Billard (Executive Director, Eastern Fisherman's Federation): Thank you to each of the members of the committee for taking the time to come here and to listen to us directly. I am very pleased that a committee of your stature would take the time to tour the country and to gather the words of wisdom, however wise they may be, from people like us who do not oftentimes get a chance to talk to people like you, except for Dave, who we see all the time, and Howard, who lives here anyway.

I am not going to take up too much time. I think what you have heard is far and away the generally accepted view of the fishing industry of Nova Scotia, the fishing industry of the Maritimes, and dare I say the fishing industry of Canada.

Eric Roe has put very succinctly the results of all of our assessments, studies and reviews of the free trade agreement, the one that is available to date. Gordon Cummings, of course, has been reported widely and often

Regardons les choses en face: la solution de rechange c'est le statu quo et la disparition de 10 millions de dollars d'exportations. Pour les pêcheurs, les chalutiers, les transformateurs et les centaines d'employés de soutien, cela signifie des barrières tarifaires de 10 à 15 p. 100, le harcèlement de l'industrie et des politiciens américains, et aucun recours ou remède équitable. Pour nous, le statu quo ne suffit pas. L'accord est plus avantageux.

La National Sea Products dépend des exportations aux États-Unis. Nous devenons de plus en plus présents dans le monde entier et nous continuerons de le faire. Toutefois, notre capacité de vendre sur le marché crucial des États-Unis nous rend plus en mesure de rivaliser sur les autres.

Je crois que le libre-échange sera bénéfique pour la région de l'Atlantique. Je n'ai pas à vous convaincre de l'importance vitale des pêches pour la croissance et la prospérité de notre région. Contrairement à une observation fort répandue et émanant du centre du pays, l'histoire économique de notre pays nous montre que ce qui est bon pour les régions du pays est bon pour l'ensemble du Canada, et non ce qui est bon pour l'Ontario.

À titre de Canadien de naissance et de Canadien de l'Atlantique par choix, je suis fier de ce pays et de cette région. Nous prenons soin les uns des autres, à titre d'industrie, par l'entremise des encouragements à l'expansion régionale et des paiements de transfert, et à titre individuel, par l'entremise d'un régime universel de sécurité sociale et de soins de santé.

Nous avons toujours eu les avantages que la force de caractère et la ténacité nous donnent en tant que Canadiens. L'accord de libre-échange nous donnera une bonne occasion d'intégrer ces qualités aux échanges entre le Canada et les États-Unis et d'en sortir gagnants.

Merci beaucoup.

M. Allan Billard (directeur général, Eastern Fisherman's Federation): Je remercie chacun des membres du Comité de prendre le temps de venir ici et de nous entendre directement. Je suis très heureux qu'un Comité de votre calibre prenne le temps de parcourir le pays et d'entendre les sages paroles—enfin, plus ou moins sages—de gens comme nous qui n'avons pas souvent la chance de parler à des gens comme vous, sauf à Dave, que nous voyons tout le temps, et Howard, qui vit ici de toute façon.

Je serai bref. Ce que vous avez entendu correspond en gros au point de vue généralement accepté de l'industrie de la pêche de la Nouvelle-Écosse, de l'industrie de la pêche des Maritimes, et j'oserais même dire de l'industrie de la pêche du Canada.

Eric Roe a exposé très sommairement les résultats de nos évaluations, de nos études et de nos examens de l'accord de libre-échange, tel qu'il nous a été présenté à ce jour. La réputation de Gordon Cummings comme ardent

[Text]

through the media in this country as being a very loud and vociferous proponent of the FTA.

I simply want to put my own position in perspective. My position is as a representative of the primary sector here in Nova Scotia, the Maritimes, and Atlantic Canada. My position as executive director of the Eastern Fisherman's Federation does not really give me the right to pontificate on what is basically an international trade arrangement, a marketing sector arrangement. Therefore, the position our organization, the Eastern Fisherman's Federation, is taking is a little less up front, it is a little less vocal and it is a little less removed from the actual debate.

By way of example and by way of explanation, perhaps I could indicate to you that the 70% of lobsters Eric Roe indicated go into the American market are our lobsters. Once we have caught them and once we have landed them, we sell them; and once we sell them, we just go back out for more lobsters. It is not a natural thing for us to worry about what is going to happen to those lobsters: whether they are going to be able to go into the United States, whether they are going to have to go to some new market, or whether they are all going to have to be consumed at home, resulting in a much lower price to us.

We are interested in the guaranteed stability of the market. We are interested in the reduced tariffs. We are interested in the dispute settlement process. All of those things are in the draft agreement we have seen, and we are pleased with it.

I do not want to belittle our preoccupation, which is more in the catching than in the selling and harvesting. We are not blind. We are not stupid. We are not about to say the heck with them, the processors are on their own and whatever they can get is up to them because we will get our share. We realize that our share is directly related to their share.

• 1425

Mr. Cummings was absolutely correct when he said "So as goes the economy of the Atlantic region, so goes the economy of this country". I think it would be fair to say, at least in part, as goes the economic health of National Sea and the processors in this region, so goes our own economic health—ours being the small, independent producer, the small businessman, the owner-operator, the lobster fishermen, if you will, in Atlantic Canada.

With respect to the guaranteed stability of the market, what I have said to date is fairly positive and it echoes the statements you heard a few minutes ago.

We still have some reservations, and one of them stems from the recent GATT ruling on the west coast. We are wondering what that may do in terms of diverting our raw material—the stuff we bring ashore, put on the wharf and

[Translation]

défenseur de l'accord de libre-échange n'est plus à faire au pays, et ses propos ont souvent été rapportés par les journalistes.

Je veux simplement placer en perspective ma propre position en tant que représentant du secteur primaire de la Nouvelle-Écosse, des Maritimes, de l'Atlantique. Ma position, à titre de directeur général de la Eastern Fisherman's Federation ne me donne pas vraiment le droit de pontifier sur ce qui est essentiellement un accord commercial international, une entente du secteur de la commercialisation. Par conséquent, la position de notre organisme, la Eastern Fisherman's Federation est un peu moins éclatante, un peu moins bruyante et un peu moins détachée du débat réel.

En guise d'exemple et d'explication, je précise que 70 p. 100 des homards qui vont sur le marché américain, comme l'a mentionné Eric Roe, sont nos homards. Après les avoir pêchés et les avoir ramenés à terre, nous les vendons; après les avoir vendus, nous retournons en mer pour en pêcher d'autres. Il n'est pas naturel pour nous de nous soucier de ce qui arrive à ces homards; qu'ils entrent aux États-Unis, aillent sur un autre marché ou soient consommés chez nous, ce qui est beaucoup moins payant pour nous.

Nous nous soucions de la stabilité garantie du marché. Nous nous soucions de la baisse des droits de douane. Nous nous soucions du processus de règlement des conflits. Tous ces aspects se retrouvent dans l'ébauche de l'accord que nous avons vue et nous nous en réjouissons.

Je ne veux pas diminuer notre préoccupation, qui touche davantage la capture que la vente et l'exploitation. Nous ne sommes pas aveugles. Nous ne sommes pas stupides. Nous ne dirons pas qu'ils aillent au diable, les transformateurs doivent se débrouiller seuls et ce qu'ils peuvent obtenir dépend d'eux, nous aurons bien notre part. Nous sommes conscients que notre part est liée directement à la leur.

M. Cummings avait tout à fait raison de déclarer: «Ainsi va l'économie de la région de l'Atlantique, ainsi va l'économie du pays.» Il serait probablement juste de dire, au moins en partie, ainsi va la santé économique de la National Sea et des transformateurs de cette région, ainsi va notre propre santé économique—et je veux parler du petit producteur indépendant, du petit entrepreneur, du propriétaire-exploitant, du pêcheur de homard, si vous voulez—dans la région de l'Atlantique.

En ce qui concerne la stabilité garantie du marché, ce que j'ai déclaré jusqu'ici est assez positif et fait écho aux déclarations que vous avez entendues il y a quelques minutes.

Nous avons encore quelques réserves, dont l'une qui découle de la décision récente du GATT au sujet de la côte ouest. Nous nous demandons ce qui peut en résulter sur la dispersion de notre matière première—le poisson

[Texte]

then hope will be sold at a high price. We do not know what that GATT ruling may do, we do not know what the GATT council is going to do with that, and we do not know how that is going to affect our industry. Therefore, gentlemen, we do not understand whether the GATT ruling will be independent of that, or whether we would be better off to have the free trade agreement as soon as possible, so we can learn to live with the problems that type of GATT ruling may bring us.

We also recognize from the news we see everyday, that the talks are still going on, and we do not know exactly what the final free trade agreement will be. It would therefore be a little premature for us to sit here and say yes, sir, thank you, sir, that is the very best agreement we could possibly have—because I do not think we have seen the final text.

What I am referring to is a report as late as last night on the national news, which indicated that fisheries may still be a negotiating tool to some extent. I do not know whether it will bring us more benefit from the Americans, or whether it will cut into those benefits we see in the draft agreement. I am not prepared to extol the virtues of the free trade agreement 100%.

The omnibus bill, which as I understand it is going in part through the American House and in part through the American Senate, will be redefining things like subsidies. We do not think we get subsidies. We do not think we are encumbered with a problem in terms of the American definition of subsidies.

What if they define the unemployment insurance program as a subsidy, which they have not done in the past? What if this omnibus trade bill does give us more exposure in that respect? Will the free trade agreement help or hinder us, or will it have any effect at all? I have to leave these questions unanswered for people wiser than me.

I do want to simply summarize by saying it appears to be quite favourable the way it looks now, and we will echo the voices of other representatives of the Atlantic fishing industry. We have a couple of concerns, and we only hope negotiations will proceed as they have in the past, because it looks as if things are moving in our direction. Thank you.

The Acting Chairman (Mr. Fretz): Thank you, gentlemen. We will go to Mr. Dingwall with three minutes.

Mr. Dingwall: Three minutes for the tsars of the Nova Scotia fishing industry? I want to welcome these three gentlemen to our hearings and to say that it is good to see you again and to read and examine your briefs on a very important subject-matter, not only to Nova Scotians but to Canadians in general. Having only three minutes, excuse

[Traduction]

que nous ramenons à terre, que nous déposons à quai et que nous espérons vendre à un prix élevé. Nous ne savons pas ce que nous réserve la décision du GATT, nous ne savons pas ce qu'en fera le conseil du GATT, et nous ne savons pas en quoi cela influencera notre industrie. Par conséquent, messieurs, nous ne comprenons pas si la décision du GATT sera indépendante du libre-échange ou s'il vaudrait mieux signer l'accord de libre-échange le plus rapidement possible pour que nous puissions apprendre à vivre avec les problèmes du type de ceux que la décision du GATT peut nous occasionner.

Nous reconnaissons aussi, à en juger par les nouvelles que nous entendons tous les jours, que les négociations se poursuivent toujours, et que nous ne savons pas exactement en quoi consistera l'accord final. Il serait donc un peu prématuré pour nous de nous asseoir devant vous et de dire: oui monsieur, merci monsieur, c'est le meilleur accord que nous pouvions obtenir, parce que nous n'avons pas encore le texte final.

Je fais allusion aux nouvelles d'hier soir sur le réseau national selon lesquelles les pêches pourraient être encore un outil de négociation jusqu'à un certain point. Je ne sais pas si cela nous permettra de tirer davantage des Américains ou si cela réduira les avantages que nous voyons dans l'ébauche de l'accord. Je ne suis pas prêt à vanter sans condition ses vertus.

Le projet de loi omnibus qui, si je comprends bien, est à l'étude au Congrès américain et au Sénat américain, redéfinira des aspects comme les subventions. Nous ne pensons pas que la définition des subventions par les américains nous pose des problèmes.

Qu'arrivera-t-il si les Américains considèrent que le programme d'assurance-chômage est une subvention, ce qui n'était pas le cas jusqu'ici? Qu'arrivera-t-il si le projet de loi omnibus sur le commerce nous rend plus vulnérable à cet égard? L'accord de libre-échange nous aidera-t-il ou nous nuira-t-il ou aura-t-il un effet quelconque? Je laisse à des gens plus sages que moi le soin de répondre à ces questions.

Je résumerai ma pensée en disant que l'accord semble assez favorable de la façon dont il se présente actuellement, et que nous partageons l'opinion des autres représentants de l'industrie de la pêche de l'Atlantique. Nous avons quelques inquiétudes et nous espérons seulement que les négociations se poursuivront comme elles l'ont fait par le passé, parce qu'elles semblent jouer en notre faveur. Merci.

Le président suppléant (M. Fretz): Merci messieurs. Monsieur Dingwall, vous avez trois minutes.

M. Dingwall: Trois minutes pour les tsars de l'industrie de la pêche de la Nouvelle-Écosse? Je tiens à souhaiter la bienvenue à ces trois messieurs et à leur dire qu'il est bon de les revoir, de lire et d'examiner leurs mémoires sur une question très importante, pas seulement pour les gens de la Nouvelle-Écosse mais pour les Canadiens en général.

[Text]

me for putting all my questions at the beginning and then waiting for your response.

I briefly direct most of my comments to Mr. Cummings. I would like to know whether or not you agree this process we are now embarked upon is seriously flawed? As someone who is very keen on detail in your own operations, I wonder if you think it appropriate that Canadians would have to support this arrangement with the United States in view of the fact that we do not have a final text—which some individuals say will range up to 1200 pages, the elements we now have representing 35 pages.

• 1430

I am just wondering, as chief executive officer of two weeks, if the Christmas holiday season is sufficient time for Canadians as well as individuals involved in your sector to get a full appreciation of the effects that this—not free trade agreement, because it is not free trade, as Mr. Cummings knows. It is an economic treaty with the United States. It is something quite different from the historical arguments we talked about with respect to free trade. That is my first question with regard to process.

Keeping in mind that I believe National Sea is 20% owned by the Government of Canada, I am wondering whether or not you would care to comment with regard to the fact that countervail is still applicable by the United States government. Keep in mind that the Prime Minister said in April 1987 the following words: "Trade remedy laws cannot apply to Canada."

As we have seen from the elements of the agreement and testimony adduced from government representatives, countervail and anti-dumping provisions will still continue as a result of consummating this particular agreement. The harassment will continue. It is not going to be stopped as a result of this particular agreement.

My third question concerns regional economic development, and I am wondering whether or not you would want to see a very specific clause or clauses in the agreement to say that the Canadian government cannot be prohibited from entering into new and innovative ways with regard to fighting regional disparity and regional economic development, in view of the fact that National Sea or Fisheries Products International, first of all, received in 1983-84 from the Government of Canada—

The Acting Chairman (Mr. Fretz): Excuse me, Mr. Dingwall, I remind you that if you hope to get answers you had better terminate questioning rapidly.

Mr. Dingwall: I will conclude very shortly. They received \$167 million from the federal government and

[Translation]

Ne disposant que de trois minutes, je poserai toutes mes questions en même temps et vous demanderai d'y répondre ensuite.

J'adresse brièvement la plupart de mes remarques à M. Cummings. J'aimerais savoir si vous convenez ou non que le processus dans lequel nous nous sommes engagés comporte de graves lacunes? Puisque vous vous attachez beaucoup aux détails dans vos affaires, je me demande si vous pensez qu'il convient que les Canadiens appuient cet accord avec les États-Unis compte tenu du fait que nous n'avons pas vu le texte final—qui, selon certains, pourrait avoir jusqu'à 1,200 pages—et que les éléments dont nous disposons actuellement représentent 35 pages.

Je me demande seulement si vous pensez, compte tenu du nouveau poste que vous occupez depuis deux semaines, que le temps des fêtes est une période suffisamment longue pour permettre aux Canadiens ainsi qu'aux personnes intéressées de votre secteur de bien comprendre les effets qu'aura—non pas cet accord de libre-échange, parce que ce n'est pas du libre-échange, mais plutôt un accord commercial, comme M. Cummings le sait déjà. En réalité, c'est un traité économique que nous concluons avec les États-Unis. C'est plutôt différent de ce que l'on a toujours bien voulu nous faire croire. C'est ma première question à propos du processus.

Compte tenu que le gouvernement du Canada a une participation de 20 p. 100 dans National Sea, je crois, je me demande si vous n'auriez pas quelques observations à nous faire au sujet du fait que le gouvernement des États-Unis peut encore imposer des mesures compensatoires. Souvenez-vous que le premier ministre disait en avril 1987, que des lois compensatoires ne pouvaient pas s'appliquer au Canada en matière de commerce.

À la lecture des éléments de l'accord, et d'après des témoignages que nous avons reçus de représentants du gouvernement, on peut constater que l'accord actuel permettra encore que des mesures anti-dumping et compensatoires s'appliquent, il ne mettra pas fin au harcèlement. Il me mettra pas un terme à ces mesures.

Ma troisième question porte sur le développement économique régional. Souhaiteriez-vous que l'accord renferme une disposition ou des dispositions très précises dans lesquelles on stipulerait que rien ne saurait empêcher le gouvernement canadien de s'engager dans des initiatives nouvelles et innovatrices pour atténuer les disparités régionales et à l'égard du développement économique régional, en tenant compte du fait que National Sea ou Fisheries Products International ont reçu du gouvernement du Canada, en 1983-1984. . .

Le président suppléant (M. Fretz): Je m'excuse de vous interrompre, monsieur Dingwall, mais si vous voulez obtenir des réponses à vos questions, il faudrait peut-être que vous abrégiez un peu.

M. Dingwall: Oui, j'ai presque terminé. Elles ont reçu 167 millions de dollars du gouvernement fédéral, et 66,2

[Texte]

\$66.2 million from the Government of Newfoundland. I believe National Sea received from the federal government \$10 million directly. The federal government also spent approximately \$80.5 million to retire the debts of National Sea's former majority owners.

Obviously I would think you would want to make certain that the Government of Canada is not prohibited in terms of any bail-outs, as it did with your company, I think prior to your arrival.

My final point is would you comment on the statements that you made in September 1986 in *The Financial Post*, which said that the major reasons for the turn-around of National Sea had to do with the price of the Canadian dollar, as well as low fuel cost.

Are you not a little bit concerned as a result of this agreement, which gives us now a continental energy policy and the prospects of higher prices?

The Acting Chairman (Mr. Fretz): Thank you, Mr. Dingwall. You have more than used up your time. I would ask the witnesses if they would be cognizant of the questions raised by you and during the remaining time, perhaps at the end, try to include them. We are now going to go to Mr. Johnson.

Mr. Dingwall: Mr. Chairman, this is a very serious issue that I have raised with regard to the fisheries. It is not often we get the calibre of a witness of Mr. Cummings and others here. Please give him an opportunity to respond forthwith in order that questions that may follow will not be duplicated.

The Acting Chairman (Mr. Fretz): Thank you, Mr. Dingwall. Mr. Johnson.

Mr. Johnson: I personally want to thank the witnesses for their presentation and I will try to keep my questions as brief as possible. First of all, I would like to direct a question to Mr. Roe. Mr. Roe, do the the 16 companies you have listed in your association represent the majority of major exporters of fish products in Nova Scotia?

Mr. Roe: The companies that belong to the association represent between 80% and 85% of the fish processed in Nova Scotia and therefore would be the major exporters of products to the United States and elsewhere.

Mr. Johnson: Mr. Chairman, either of the witnesses could answer the next question. What percentage of the Nova Scotian export economy can be attributed to the fishery in the broad range?

Mr. Cummings: I think it is around 50%, Mr. Johnson, but I am not sure.

Mr. Johnson: That is substantial, is it not?

[Traduction]

millions de dollars du gouvernement de Terre-Neuve. National Sea a reçu directement, je crois, 10 millions de dollars du gouvernement fédéral. Le gouvernement fédéral a aussi consenti à environ 80,5 millions de dollars pour éteindre les dettes des anciens propriétaires majoritaires de National Sea.

Evidemment, je suppose que vous voudriez que rien ne puisse empêcher le gouvernement du Canada de sortir ainsi du pétrin une entreprise, comme il l'a fait pour la vôtre avant votre entrée en fonction, je crois.

Enfin, je voudrais bien que vous nous fassiez quelques observations au sujet des déclarations que vous faisiez en septembre 1986, dans le *Financial Post* où vous disiez que les principales raisons du rétablissement de la situation chez National Sea étaient la valeur du dollar canadien et le faible prix du pétrole.

N'êtes-vous pas un peu inquiet, aujourd'hui, à la suite de cet accord qui nous donne une politique continentale en matière d'énergie, et devant l'éventualité de prix plus élevés.

Le président suppléant (M. Fretz): Merci, monsieur Dingwall. Je vous avais prévenu, votre temps est écoulé. Si nos témoins ont des réponses à donner aux questions, je leur demanderai peut-être de le faire à la fin s'il reste du temps. Je donne maintenant la parole à M. Johnson.

M. Dingwall: Monsieur le président, les questions que j'ai soulevées à propos des pêches sont très graves. Ce n'est pas souvent que nous avons l'occasion de recevoir des témoins du calibre de M. Cummings et de ses collègues ici présents. Je vous prierais donc de lui donner la possibilité de répondre tout de suite de manière à ce que d'autres questions ne viennent pas faire double emploi.

Le président suppléant (M. Fretz): Merci, monsieur Dingwall. Monsieur Johnson.

M. Johnson: Je vais tout d'abord personnellement remercier les témoins de leur exposé, et je vais m'efforcer d'être aussi bref que possible dans mes questions. Monsieur Roe, les 16 sociétés qui font parties de votre association représentent-elles la majorité des exportateurs importants de produits de la mer en Nouvelle-Écosse?

M. Roe: Les sociétés qui font parties de notre association produisent de 80 à 85 p. 100 de tout le poisson qui est traité en Nouvelle-Écosse, ce qui en fait donc les exportateurs les plus importants de produits vers les États-Unis et ailleurs dans le monde.

M. Johnson: Monsieur le président, ma deuxième question ne s'adresse pas à l'un de nos témoins en particulier. N'importe lequel d'entre eux peut y répondre. Quel pourcentage des exportations, celle du poisson représente-t-elle dans l'ensemble de l'économie de la Nouvelle-Écosse?

M. Cummings: Environ 50 p. 100, je pense, monsieur Johnson, mais je n'en suis pas certain.

M. Johnson: C'est beaucoup, n'est-ce pas?

[Text]

[Translation]

• 1435

Mr. Cummings: It is the biggest single action.

Mr. Johnson: Mr. Cummings, in addition to your Portsmouth, New Hampshire plant, I believe you have two other plants in the United States. Do you think those plants would have been established in the United States if we had a free or freer trade agreement, similar to the one now being negotiated?

Mr. Cummings: The two plants in New Hampshire and Maine would not have been established. They were both established because of the tariffs. Between the two they have over 600 jobs. The third plant is in Florida, and processes shrimp. Florida is a logical place to have shrimp plant, but it is the smallest of the three plants.

Mr. Johnson: Would you say approximately 400 additional jobs would be created by your company in the secondary processing area?

Mr. Cummings: They would all be in secondary processing, Captain Johnson. Last year we bought the Booth retail label, on which we are now spending a lot of money, trying to make it grow. The real question is do we produce all those new products we are developing in Canada or in the United States. About eight months ago, on the hope that this agreement would go through, we made the decision to delay buying a \$1 million piece of equipment and installing it in the United States. We had a duplicate piece of equipment in Canada. We are now producing that product in Canada temporarily and paying a 10% duty, in the hope that we will be able to permanently produce it in Canada. If the agreement is not signed, we will buy the line for the United States tomorrow, and that will be 60 jobs gone.

Mr. Blaikie: Mr. Chairman, the witness has just said the two plants in the United States were opened up in order to get around the tariff barrier. If this agreement goes through, it could be argued you will then have surplus plants. Can you guarantee there will not be any Canadian closings as a result of the agreement?

Mr. Cummings: I guess you are not familiar with Atlantic Canada and our company, and the commitment we have made to employment here. As one of the two largest employers in Atlantic Canada, our intent is to increase employment in Canada, particularly in Atlantic Canada. The ultimate evidence of that is a plant we have in Lunenburg, Nova Scotia that supplies products from Newfoundland to British Columbia. It would be cheaper to put it in Ontario. It is here because we are Atlantic Canadians, and things stay in Atlantic Canada.

M. Cummings: C'est la plus importante activité individuelle.

M. Johnson: Monsieur Cummings, en plus de vos installations à Portsmouth, dans le New Hampshire, je crois que vous en avez deux autres aux États-Unis. Auriez-vous établi ces installations aux États-Unis si un accord à un libre-échange analogue à celui que nous sommes en train de négocier avait existé?

M. Cummings: Non, nous n'aurions pas établi nos deux installations dans le New Hampshire et dans le Maine si cela avait été le cas. Si nous l'avons fait, c'est en raison des tarifs. Ces deux installations représentent plus de 600 emplois. Notre troisième installation est en Floride. On y produit des crevettes. La Floride est un endroit tout indiqué pour la transformation des crevettes, mais c'est la plus petite installation des trois.

M. Johnson: Diriez-vous que votre société créerait environ 400 emplois additionnels dans la transformation secondaire?

M. Cummings: Tous les emplois seraient créés dans la transformation secondaire, Capitaine Johnson. L'année dernière, nous avons acheté la marque de commerce Booth, dans laquelle nous investissons beaucoup à l'heure actuelle pour la faire mieux connaître. La question réelle revient maintenant à ceci: allons-nous produire tous ces nouveaux produits que nous mettons au point au Canada et aux États-Unis? Il y a environ 8 mois, avec l'espoir que cet accord soit conclu, nous avons décidé de retarder l'achat d'une pièce d'équipement de 1 million de dollars et son installation aux États-Unis. Nous en avons déjà une au Canada. Nous produisons donc, à l'heure actuelle, ce produit au Canada, de façon temporaire, et nous payons un droit de 10 p. 100, en espérant que nous pourrions un jour le faire d'une manière permanente au Canada. Si l'accord n'est pas signé, nous allons l'acheter pour les États-Unis demain, et ce sera 60 emplois qui se seront envolés.

M. Blaikie: Monsieur le président, le témoin vient tout juste de nous dire que sa société avait établi deux installations aux États-Unis pour éviter la barrière tarifaire. Si cet accord était signé, il pourrait arriver que vous ayez des installations en trop. Pouvez-vous nous assurer qu'on n'en fermera aucune au Canada à la suite de cet accord?

M. Cummings: J'ai l'impression que vous connaissez mal la région de l'Atlantique et notre société, sans compter l'engagement que nous avons ici à l'égard de l'emploi. En tant que l'un des deux plus importants employeurs de la région de l'Atlantique, notre intention est d'accroître l'emploi au Canada, et en particulier dans notre région. La meilleure preuve de cet engagement est une installation que nous avons à Lunenburg, en Nouvelle-Écosse, qui fournit des produits en fonction d'un marché qui s'étend de Terre-Neuve à la Colombie-Britannique. Il serait plus rentable qu'elle soit en Ontario. Mais elle est ici, parce que nous sommes des Canadiens de

[Texte]

Mr. Blaikie: I would still have preferred a guarantee there would be no Canadian closings if the agreement went through.

I was glad to see that Mr. Cummings brought forward an issue in his presentation that we have not had a chance to deal with since we were in Vancouver. That is the whole question of how the cost of health care and other social programs in Canada might become—and according to Mr. Cummings, in fact already are—part of the calculus of what constitutes competitive advantage.

I am glad to see your acknowledgement of the superiority of the publicly funded health care system we have in Canada, as opposed to the private sector health care system in the United States, where incidentally, even given all the figures you have mentioned, some 35 million Americans do not have any coverage at all—16% of that money is spent on administrative costs, whereas only 2% is spent on administrative costs here in Canada.

My concern is how long do you think it will be, and I am not directing this at National Sea—if what you say is true, and I think it is—in the discussions of what constitutes non-tariff barriers and competitive advantage, etc., in the next five to seven years of this negotiating period, before Americans come to argue that our medicare system is in fact, or they will argue it is in fact, a subsidy of sorts. That is what some of us mean when we say our social programs are in the long run on the table—not by name in this agreement, but by the very fact that you admit they are part of what companies calculate when they calculate competitive advantage. You are already saying, even if you do not agree with my scenario for the future, that they are part of that calculus.

It could come the other way around. It could come from Canadian companies arguing the tax burden they have to bear in order to fund medicare is making them uncompetitive, the opposite of your argument. Do you see what I am getting at? This could come to be part of the calculus, as you have already said it is, and I wonder what you would have to say about that.

Mr. Cummings: Quite honestly, I think you have speculated to the extreme. We saw a much more specific example when in the last fisheries countervail UI, which specifically isolates one industry—and the only way you can ever get at anything is if it is a specific industry and UI is different for the fishing industry—was determined at one time as not being countervailable. So we have seen

[Traduction]

la région de l'Atlantique, et les choses de l'Atlantique demeurent dans la région de l'Atlantique.

M. Blaikie: J'aurais préféré que vous nous donniez la garantie qu'aucune installation ne sera fermée au Canada si l'accord est signé.

J'ai bien aimé entendre M. Cummings soulever une question dans son exposé, dont nous n'avons pas encore eu l'occasion de discuter au cours de notre périple depuis Vancouver. Et toute cette question s'articule autour de la possibilité que le coût de l'assurance-maladie et d'autres programmes sociaux que nous avons au Canada—ce qui se fait déjà d'ailleurs, selon M. Cummings—entrent dans l'évaluation de ce qui constitue un avantage concurrentiel.

Je suis heureux de constater que vous reconnaissez la supériorité de notre régime public d'assurance-maladie sur le régime privé des États-Unis où, soit dit en passant, malgré tous les chiffres que vous avez mentionnés, quelques 35 millions d'Américains ne bénéficient absolument d'aucune protection—car 16 p. 100 de l'argent passent en frais administratifs, tandis qu'ici, au Canada, les frais d'administration ne représentent que 2 p. 100.

Combien de temps cela prendra-t-il, selon vous, et ma question ne s'adresse pas uniquement à National Sea—si ce que vous dites est vrai, ce que je crois d'ailleurs—dans le contexte des discussions autour de ce qui constitue une barrière non tarifaire et un avantage concurrentiel, etc., au cours des cinq à sept années de négociations prévues d'ici à ce que les Américains commencent à dire que notre régime d'assurance-maladie constitue, en fait, une forme de subvention, ou qu'ils l'affirment carrément. C'est ce que certains d'entre nous voulons dire quand nous disons que nos programmes sociaux sont dans la balance, à long terme—pas en toutes lettres dans cet accord, mais de par le fait même que vous admettez que les sociétés en tiennent déjà compte dans l'évaluation d'un avantage concurrentiel. Vous avouez déjà, même si nous voyons pas l'avenir de la même façon, qu'ils font déjà partie de cette évaluation.

Ça pourrait aussi être l'inverse. Les sociétés canadiennes pourraient aussi faire valoir que le fardeau que leur impose l'assurance-maladie les rend moins concurrentielles, contrairement à ce que vous dites. Voyez-vous où je veux en venir? La situation inverse pourrait aussi être invoquée dans l'évaluation. Qu'en pensez-vous?

M. Cummings: Je vais vous dire franchement que je pense que vous avez poussé le raisonnement à l'extrême. Nous en avons eue une démonstration beaucoup plus spécifique dans l'affaire de l'assurance-chômage dans le domaine de la pêche, où l'on ne vise que l'industrie bien particulière—et c'est d'ailleurs la seule façon d'y arriver, mais l'application de l'assurance-chômage est différente

[Text]

the thing come up once in the United States in a far more specific illustration, and the answer came down as no.

If you worried about that, quite frankly you are worrying about every American ghost. I would ask you to think for one minute what the difference is with or without this agreement, because we still export 25% of our total gross national product to the United States. If they want to come after us on any of these programs, this agreement has nothing to do with it. What you are arguing for, sir, is not to trade with the United States because they may throw a countervail. And I invite you to to rethink—

Mr. Blaikie: That is not what I am arguing.

Mr. Cummings: I invite you to think about that for a minute or two, because this agreement does not change in any way, shape or form any interpretation of any subsidy—

Mr. Blaikie: Not yet. I did not say it did. I was talking about the possibilities of the kinds of arguments that can be generated.

You say that business will put that kind of pressure on the U.S. to harmonize with us. In fact, the business community in Massachusetts is right now fighting attempts by their governor to bring in a program similar to Canada's. So the very opposite of what you speculate will happen is happening.

Mr. Crosby: The point I wanted to make and have been making throughout these hearings is that the proposed free trade agreement is simply that—an agreement respecting trade with the intention of giving greater opportunities to businesses and industries in Canada by way of an expanded market. I know you understand that, but I am not sure all Canadians do, because it gets involved with concerns such as the effect on our sovereignty, diminution of Canadian social programs and so on.

What I want you to address very quickly, if you will, is what would be the effect on the fishing industry in Atlantic Canada of maintaining the status quo? Can the fishing industry live with the status quo?

Mr. Cummings: We would try very hard, Mr. Crosby, but I think the prima facie evidence of what would happen has to be taken in the broader context. The United States is telling Japan they must solve the United States' balance of payments deficit with Japan. Basically, the United States is not acknowledging that they should increase exports or in fact do a better job of being productive. They are saying Japan has a problem.

[Translation]

dans l'industrie de la pêche—on en conclut que l'assurance-chômage n'était pas une subvention pouvant faire l'objet de mesures compensatoires. Les États-Unis ont donc déjà essayé une fois, dans ce cas bien précis, et la réponse a été non.

Si cela vous inquiète, je vous dirai bien franchement que vous avez peur de tout ce qui peut venir des Américains. Je voudrais que vous réfléchissiez un peu à la différence qu'il pourrait y avoir si cet accord n'était pas signé, parce que nous exportons toujours 25 p. 100 de notre produit national brut aux États-Unis. S'ils veulent s'en prendre à ces programmes, ils le feront, qu'il y ait un accord ou non. Ce que vous dites, monsieur, c'est qu'il ne faut pas faire de commerce avec les États-Unis, parce qu'il pourrait arriver qu'ils prennent des mesures compensatoires envers nous. Et je vous suggère de réfléchir...

M. Blaikie: Ce n'est pas ce que je dis.

M. Cummings: Je vous suggère d'y réfléchir une minute ou deux, parce que cet accord ne modifie absolument en rien quelque interprétation qui pourrait être faite d'une subvention...

M. Blaikie: Pas encore. Je n'ai pas dit que c'était le cas aujourd'hui. Je parlais de l'éventualité que cela se produise.

Vous dites que le milieu des affaires va inciter les États-Unis à s'harmoniser avec nous. En fait, au Massachusetts, c'est justement le contraire à l'heure actuelle. Le milieu des affaires fait tout ce qu'il peut pour dissuader le gouverneur d'introduire un programme analogue à un programme que nous avons au Canada. C'est donc tout à fait le contraire de ce que vous dites.

M. Crosby: Ce que je voulais faire valoir, et ce que je soutiens depuis le début de ces audiences, c'est que l'accord de libre-échange que l'on se propose d'adapter ne se résume qu'à cela—un accord commercial dont l'intention est d'offrir davantage de possibilités aux entreprises et aux industries canadiennes en leur ouvrant les portes d'un plus vaste marché. Je sais que vous comprenez cela, mais je ne suis pas persuadé que ce soit le cas de tous les Canadiens, parce qu'on fait constamment intervenir dans le débat les effets que pourrait avoir cet accord au sujet de notre souveraineté, de l'amoinissement de nos programmes sociaux, et le reste.

Ce dont je voudrais vous entendre parler, très brièvement, si vous le voulez bien, c'est de l'effet que pourrait avoir le statu quo sur l'industrie de la pêche dans la région de l'Atlantique. L'industrie de la pêche peut-elle survivre si l'on maintient le statu quo?

M. Cummings: Nous essaierions très fort de survivre, monsieur Crosby, mais pour répondre à cela, je pense qu'il faut considérer la question dans un contexte plus large. Les États-Unis disent au Japon qu'il doit régler le problème du déficit de la balance commerciale des États-Unis avec le Japon. Fondamentalement, les États-Unis ne reconnaissent pas que ce serait à eux qu'il appartiendrait d'augmenter leurs exportations ou d'améliorer leur

[Texte]

United States market and offer protection from trade restrictive actions. I thank you for your consideration.

The Acting Chairman (Mr. Fretz): Thank you.

Mr. Cummings: Mr. Chairman, with your permission, what we had hoped to do is have the three presentations and then turn ourselves to your questions.

The Acting Chairman (Mr. Fretz): That is fine. You may utilize the time in the manner in which you choose. Just to let you know, there is a total of 45 minutes. We usually suggest that witnesses take about 15 minutes, leaving the remaining time for questioning. However, please proceed.

Mr. Cummings: You are not going to get much time, Al, but you have to get these things right.

Mr. Chairman and members of the committee, I very much appreciate this opportunity to give you my comments on the free trade agreement and its impact on companies such as the one I represent, National Sea Products Limited. From the Seafood Producers Association vice-president, you have just heard our provincial fishing industry position in support of the agreement. National Sea Products in particular fully endorses that position.

National Sea is an international company of more than 7,000 people, with a fleet of 59 offshore vessels and 16 processing plants in North America. Although our head office is here in Halifax, we have a strong presence and an immense responsibility—indeed, not only in Nova Scotia but in all of Atlantic Canada—as one of the largest private sector employers in the region.

As our operations go beyond the borders of Nova Scotia, I thought it important that you hear directly from National Sea Products in addition to the industry position expressed by the Seafood Producers. As a company with facilities not only in Atlantic Canada but also in the United States, and a company set on being a world-class organization trading to that world, I think we have an important perspective to bring to the debate.

Let me enumerate some of the specific benefits of the free trade agreement in its present form to the fishing industry. First, it leaves untouched the right of the Canadian government to manage the fishery under its own effective conservation and allotment guidelines, something I believe is absolutely essential to the stability and growth of the Atlantic Canadian fishery.

It eliminates present tariffs of 10% to 15% on secondary processed fish exports to the United States, and

[Traduction]

conjuguée avec l'abolition des autres barrières commerciales et la création d'un tribunal d'appel binational, devrait améliorer notre accès au marché américain et nous protéger contre des mesures de restriction du commerce. Merci de votre attention.

Le président suppléant (M. Fretz): Merci.

M. Cummings: Monsieur le président, nous espérons faire nos trois déclarations, puis répondre ensuite à vos questions.

Le président suppléant (M. Fretz): Très bien. Vous pouvez employer à votre guise le temps qui vous est alloué. Je vous signale que vous disposez de 45 minutes en tout. Nous suggérons habituellement que les témoins fassent des déclarations de 15 minutes et consacrent le reste du temps aux questions. Mais, allez-y, je vous en prie.

M. Cummings: Vous n'aurez pas beaucoup de temps, Al, mais il faut ce qu'il faut.

Monsieur le président, messieurs les membres du Comité, je vous suis très reconnaissant de pouvoir vous exprimer mon opinion sur l'accord de libre-échange et sur son incidence sur des sociétés telles que celle que je représente, la National Sea Products Limited. Le vice-président de l'Association de producteurs de fruits de mer vient de vous exposer la position de notre industrie provinciale de la pêche, en faveur de l'accord. La Nationale Sea Products appuie sans réserve cette position.

La National Sea est une entreprise internationale qui compte plus de 7,000 employés, une flotte de 59 navires hauturiers et 16 usines de transformation en Amérique du Nord. Même si notre siège social se trouve ici à Halifax, nous sommes très présents et avons une responsabilité immense—de fait non seulement en Nouvelle-Écosse mais dans toutes les provinces de l'Atlantique—en tant que l'un des plus grands employeurs du secteur privé de la région.

Comme nos opérations dépassent les frontières de la Nouvelle-Écosse, j'ai jugé important que vous entendiez directement le point de vue de la National Sea Products, en plus de la position de l'industrie, exprimée par l'Association des producteurs de fruits de mer. En tant que société dont les usines se trouvent non seulement dans la région de l'Atlantique mais aussi aux États-Unis et que société qui s'est fixé comme objectif d'être un organisme de calibre international vendant ses produits dans le monde entier, je crois que nous pouvons apporter une perspective importante au débat.

Permettez-moi d'énumérer quelques-uns des avantages précis de l'accord de libre-échange actuel sur l'industrie de la pêche. Premièrement, cet accord ne touche pas au droit du gouvernement canadien de gérer l'industrie de la pêche conformément à ses lignes directrices efficaces en matière de conservation et d'affectation, ce qui, selon moi, est absolument essentiel à la stabilité et à la croissance de l'industrie de la pêche de la région de l'Atlantique.

Il élimine les droits de douane actuels de 10 à 15 p. 100 sur les exportations aux États-Unis de poisson ayant subi

[Text]

of overwhelming importance is the provision of a binational court of appeal with the authority to make binding decisions in countervail and unfair trade cases. With that we can remain competitive.

Some observers have questioned this premise, suggesting that workers in this country and Canadian industry cannot be cost effective with Americans. At National Sea we decided to examine this speculation head on with facts rather than rumour.

As one of the few Atlantic Canadian companies with plants in both Canada and the United States producing the same products, I think we were well equipped to do so. We have carried out detailed analysis of production costs of our plant in Lunenburg, Nova Scotia, and those of our plant in Portsmouth, New Hampshire, manufacturing the identical product. Both plants are well managed, modern and competitive in their respective countries.

The results of our close comparison studies were illuminating. Product by product, considering all costs, we found that our Canadian plant and workers in Lunenburg are very competitive with our American operations in New Hampshire. In fact the only differences in cost structure were the slight disadvantage of 6% or 7% caused by two-price wheat in Canada. Members of this committee will be interested, I hope, in knowing that one of the most important reasons for this is that the cost of health care and workers' compensation in Canada is well below what American companies typically have to pay.

Some critics of free trade have said it would inevitably lead to pressure on the business community to dismantle the social support and health care system we have developed in Canada. From the point of view of National Sea Products, I would like to challenge that assumption. Our experience comparing our plants in Canada and our plants in the United States very clearly underlines that the Canadian social security system, our health care system and our workmen's compensation system in fact give us a competitive edge with the Americans.

For corroboration of our findings we turned to other sources. One study showed that in 1970 the difference in health care costs as a percentage of gross national product was indeed almost the same in the two countries. But by 1982, the last year for which we have figures, the United States was spending 10.5% of its gross national product for health services, and Canada only 8.4%. As we all know, all Canadians can access health care, and I think we are very proud of that as Canadians. Certainly not all Americans access health care. They just die earlier. That works out that Americans spend 25% more for their

[Translation]

une transformation secondaire et, autre caractéristique extrêmement importante, il prévoit la création d'un tribunal d'appel binational ayant les pouvoirs de prendre des décisions liant les deux parties lorsque des droits compensatoires sont exigés ou que les pratiques commerciales sont injustes. Avec tout cela, nous pouvons rester concurrentiels.

Certains observateurs ont mis en doute cette prémisse, laissant entendre que les travailleurs canadiens et l'industrie canadienne ne peuvent rivaliser avec les Américains au niveau des coûts. À la National Sea, nous avons décidé d'examiner cette allégation et de la confronter aux faits plutôt que de se fier aux rumeurs.

Étant l'une des rares sociétés de la région de l'Atlantique possédant au Canada et aux États-Unis des usines qui fabriquent les mêmes produits, nous étions bien placés pour procéder à cet examen. Nous avons fait une analyse détaillée de nos coûts de production à notre usine de Lunenburg, en Nouvelle-Écosse, et de ceux de notre usine de Portsmouth, au New Hampshire, pour des produits identiques. Les deux usines sont bien dirigées, modernes et concurrentielles dans leur pays respectif.

Les résultats de cette comparaison poussée sont très révélateurs. Produit par produit, compte tenu de tous les coûts, nous avons constaté que notre usine et nos travailleurs de Lunenburg sont très concurrentiels avec leurs homologues du New Hampshire. De fait, la seule différence dans la structure des coûts provient du léger désavantage de 6 à 7 p. 100 causé par le programme de paiements à double prix pour le blé au Canada. Les membres du Comité seront intéressés de savoir, je l'espère, que l'une des raisons les plus importantes de cette situation est le fait que le coût des soins de santé et de la rémunération des travailleurs au Canada est nettement inférieur à celui que doivent habituellement assumer les entreprises américaines.

Certains opposants au libre-échange ont affirmé que le libre-échange provoquerait inévitablement des pressions sur le milieu des affaires en vue de démanteler le régime de soutien social et des soins de santé que nous avons mis au point au Canada. Au nom de la National Sea Products, j'aimerais réfuter cette hypothèse. La comparaison de nos usines canadiennes et de nos usines américaines montre clairement que le régime de sécurité sociale du Canada, notre régime de soins de santé et notre régime de rémunération des travailleurs nous donnent un avantage concurrentiel par rapport aux Américains.

Pour confirmer nos résultats, nous avons consulté d'autres sources. Une étude démontre que, en 1970, les coûts des soins de santé en pourcentage du produit national brut étaient presque les mêmes dans les deux pays. Mais en 1982, la dernière année pour laquelle nous avons des statistiques, les États-Unis consacraient 10,5 p. 100 de leur produit national brut aux soins de santé, tandis qu'au Canada, le pourcentage n'était que de 8,4 p. 100. Comme nous le savons tous, tous les Canadiens ont accès aux soins de santé, et je crois que nous en sommes tous fiers. Les Américains n'ont certainement pas tous

[Texte]

combined private and public health care systems than Canadians spend on comprehensive public health care. An even more startling fact comes from the automobile industry, where comparable employee benefits cost the Canadian auto industry a full 50% less than their competitors across the border.

[Traduction]

accès aux soins de santé. Ils consacrent donc à leurs régimes public et privé 25 p. 100 de plus que nous ne le faisons au Canada pour notre régime public universel. Les statistiques sont encore plus renversantes dans l'industrie de l'automobile, où des avantages sociaux comparables coûtent un bon 50 p. 100 de moins aux fabricants d'automobiles canadiens qu'à leurs concurrents de l'autre côté de la frontière.

• 1415

These indicators show that far from being a liability in terms of free trade, our concern for the well-being of our fellow citizens will prove to be a double-edged advantage, serving us both socially and economically. Rather than Canadian business people encouraging the Canadian government to alter or dismantle our health care and social support programs, I think it is really more likely that the United States government will be under pressure from their business interests to revamp their own programs more on the Canadian model, much as Senator Kennedy has been pushing for some time.

So we believe we can compete effectively, and the bottom line for National Sea is that when it comes to expand our product lines, the existence or absence of tariffs will weigh very heavily on that decision. The 10% to 15% low the free trade agreement will remove means jobs here rather than jobs elsewhere.

In the case of National Sea's Nova Scotia operations alone, I am confident we would be adding some 400 people to our work force as tariffs came off. As you heard from the Seafood Processors Association, this industry has been a victim in many countervail suits. We have had to join in a concerted fight against several in just the past few years. The liability we incur from such wilful harassment, as Mr. Roe pointed out, goes well beyond the official penalties imposed. In the case of National Sea Products, we had to defer some very important priorities in the course of our turn-around strategy. We had to divert the skills of key executives in the conflict, and we paid our share in enormous \$1.5 million legal costs.

Canada is a trading nation. National Sea is a company that depends on export trade. Fully 60% of our sales go to the United States. Because of that, we have to accept the basic rule of international commerce: when you trade with another country, you must accept their laws. The only way to evade that reality is to stay out of the game and export nothing. Otherwise, if you set up in their shopping centre, you sell by their rules. We as Canadians reserve the same right. It is part of our sovereignty. None of that is going to change with this agreement.

Ces indicateurs révèlent que, loin de constituer un handicap au régime de libre-échange, nos préoccupations, quant au bien-être de nos concitoyens, présenteront le double avantage de nous servir au point de vue social et au point de vue économique. Plutôt que les gens d'affaires canadiens incitent le gouvernement canadien à modifier ou à démanteler nos programmes de soins de santé et de soutien social, il est plus probable, à mon avis, que le gouvernement américain subira les pressions des milieux d'affaires qui voudront une refonte des programmes américains s'inspirant du modèle canadien, comme le préconise le sénateur Kennedy depuis un certain temps déjà.

Nous pensons donc que nous pouvons concurrencer efficacement les Américains. En fin de compte, quand la National Sea songera à élargir sa gamme de produits, l'existence ou l'absence de droits de douane influencera très fortement sa décision. La réduction de 10 à 15 p. 100 des droits de douane en vertu de l'accord de libre-échange fera perdre moins d'emplois ici qu'ailleurs.

Dans le seul cas des opérations de la National Sea en Nouvelle-Écosse, j'ai confiance que nous ajouterons quelque 400 personnes à notre effectif quand les droits de douane seront abolis. Comme vous l'avez entendu de l'Association des producteurs de fruits de mer, notre industrie a été la victime de nombreuses poursuites commerciales. Nous avons dû unir nos efforts pour nous défendre contre plusieurs d'entre elles ces dernières années. Comme l'a indiqué M. Roe, le mal que nous subissons par suite de ce harcèlement délibéré va beaucoup plus loin que les pénalités officielles imposées. Dans le cas de la National Sea Products, nous avons dû reporter à plus tard des priorités très importantes pour faire face à ces poursuites. Nous avons dû affecter les compétences de dirigeants clés à ces conflits et nous avons payé notre part de l'énorme 1,5 million de dollars qu'ont coûté les avocats.

Le Canada est une nation commerçante. La National Sea est une société qui dépend du commerce à l'exportation. Plus de 60 p. 100 de nos ventes se font aux États-Unis. Pour cette raison, nous devons accepter la règle fondamentale du commerce international: quand on fait des affaires avec un autre pays, il faut accepter les lois de ce pays. La seule façon de se dérober à cette réalité consiste à se tenir à l'écart de cette activité et à ne pas exporter. Sinon, quand on s'installe sur un marché, on vend selon les règles de l'hôte. Nous nous réservons le

[Text]

What the dispute settlement mechanism can and will do is stop frivolous U.S. actions, the bullying and the prejudgment that has certainly hurt the Atlantic Canadian fishery. I have no reservations in speaking for myself and for National Sea when I say we welcome the dispute settlement mechanism as outlined in the free trade agreement as a substantive improvement over the status quo. What National Sea wants, and what we believe this agreement gives us, is assurance that United States trade laws will be implemented fairly, free of political and special-interest pressure, and we are willing to live by the same rules of arbitration. Each country may have the advantage of knowing their home ballpark better than the others, but they cannot change the ground rules whenever the visiting team gets the ball. No longer will the home team have the umpire in their pocket.

In summary, National Sea believes the agreement on free trade retains every right that is important to us for sound management of the fishery we participate in. We will be protected from the misuse of U.S. trade laws, and with the removal of tariffs on processed fish we will be able to increase value-added processing activity right here in Atlantic Canada along with the facilities and the hundreds of jobs that brings.

I am not sure exactly what the opponents of the agreement believe. Do they really foresee some idealistic future in which the customary laws of international trade apply to every country but Canada? Do they think we can shrug off the long and very tough bargaining that has gone into this agreement, and then come knocking on our neighbour's door next year or the year after asking for a chance to start the exhausting process all over again? Do they perhaps think that if we ignore all the threats and the disadvantages we now face, they will simply go away and we can carry on with our \$10 billion trade surplus with the United States?

Critics of the agreement seem to be saying, often in the vaguest terms, that it is an imperfect instrument. Well, so it is. Just as our political system itself is imperfect, we have to live with the facts, not fairy tales. As Winston Churchill said, "Democracy is the worst system devised by the wit of man, except for all the others." This is how I feel about the present agreement. Those who want to reject it out of hand because it is less than perfect have a duty to suggest something better. I have yet to hear a sound and realistic alternative to this free trade agreement from the opposing factions, except to do nothing.

[Translation]

même droit en tant que Canadiens. L'accord n'y changera rien.

Ce que peut faire et que fera le mécanisme de règlement des conflits, c'est mettre fin aux poursuites américaines injustifiées, à l'intimidation et aux préjugés qui ont certainement nui à l'industrie de la pêche de la région de l'Atlantique. Je n'hésite pas à affirmer en mon nom et au nom de la National Sea que nous considérons le mécanisme de règlement des conflits prévu dans l'accord de libre-échange comme une amélioration importante par rapport au statu quo. Ce que veut la National Sea, et ce que nous apportera cet accord selon nous, c'est l'assurance que les lois commerciales américaines seront appliquées avec justice, sans subir les pressions des politiciens et des groupes d'intérêt spéciaux, et nous sommes disposés à accepter les mêmes règles d'arbitrage. Chaque pays a peut-être l'avantage de connaître sa patinoire mieux que les autres, mais il ne peut changer les règles du jeu chaque fois que l'équipe adverse s'empare de la rondelle. L'équipe jouant sur sa propre patinoire n'aura jamais plus l'arbitre dans sa poche.

En résumé, la National Sea croit que l'accord de libre-échange maintient chacun des droits que nous considérons importants pour la saine gestion des pêches à laquelle nous participons. Nous serons protégés contre le mauvais usage des lois commerciales américaines et, par suite de l'abolition des droits de douane sur le poisson transformé, nous pourrions élargir nos activités de transformation du poisson ici même dans la région de l'Atlantique, avec les usines et les centaines d'emplois qui en découlent.

Je ne sais pas exactement ce que pensent ceux qui s'opposent à l'accord. Envisagent-ils vraiment un avenir idéal dans lequel les lois courantes du commerce international s'appliqueraient à tous les pays sauf au Canada? Pensent-ils que nous pouvons faire fi des négociations longues et ardues qui ont abouti à cet accord, puis revenir frapper à la porte de notre voisin l'an prochain ou l'année suivante et demander la permission de recommencer à nouveau ce processus exténuant? Pensent-ils peut-être que si nous fermons les yeux sur les menaces et les inconvénients actuels, ils disparaîtront d'eux-mêmes et que nous pourrions continuer d'avoir un excédent commercial de 10 milliards de dollars avec les États-Unis?

Ceux qui critiquent l'accord semblent dire, souvent en des termes on ne saurait plus vagues, que l'accord est un instrument imparfait. J'en conviens. Notre régime politique est imparfait lui aussi, mais nous devons vivre dans la réalité, pas dans un monde de contes de fées. Comme le disait Winston Churchill, la démocratie est le pire système conçu par l'esprit humain, excepté tous les autres. Voilà ce que je pense de l'accord actuel. Ceux qui veulent le rejeter à la légère parce qu'il n'est pas parfait ont le devoir de proposer une meilleure solution. Je n'ai pas encore entendu les opposants proposer une solution de rechange solide et réaliste autre que de ne rien faire.

[Texte]

[Traduction]

• 1420

Let us face it squarely: the alternative is the status quo and a loss of \$10 billion of exports. For the fishermen, the trawlermen, the processors and the thousands of support workers, it means a tariff hurdle of 10% to 15%, harassment by the U.S. industry and politicians, and no fair recourse or remedy. For us, the status quo alternative is not good enough. This deal is better.

National Sea Products depends on exports to the United States. We are expanding around the world and we will continue to do so. However, our ability to sell in the all-critical U.S. market makes us more competitive to be able to compete otherwise.

I believe the Atlantic region will benefit from free trade. I do not have to tell anyone here how critical the fishery is to our region's growth and prosperity. Contrary to a widely reported remark from the central part of the country, I believe the economic history of this nation shows us that what is good for the regions of this country is good for all Canada, not what is good for Ontario.

As a Canadian by birth and an Atlantic Canadian by choice, I am proud of this country and this region. We take care of one another, as an industry through regional development incentives and transfer payments, and as individuals through a comprehensive social and health care system.

We have always had the advantages that strength of character and purpose give us as Canadians. The free trade agreement will provide us with a fair opportunity to bring these characteristics into Canadian-American trade and to win.

Thank you very much.

Mr. Allan Billard (Executive Director, Eastern Fisherman's Federation): Thank you to each of the members of the committee for taking the time to come here and to listen to us directly. I am very pleased that a committee of your stature would take the time to tour the country and to gather the words of wisdom, however wise they may be, from people like us who do not oftentimes get a chance to talk to people like you, except for Dave, who we see all the time, and Howard, who lives here anyway.

I am not going to take up too much time. I think what you have heard is far and away the generally accepted view of the fishing industry of Nova Scotia, the fishing industry of the Maritimes, and dare I say the fishing industry of Canada.

Eric Roe has put very succinctly the results of all of our assessments, studies and reviews of the free trade agreement, the one that is available to date. Gordon Cummings, of course, has been reported widely and often

Regardons les choses en face: la solution de rechange c'est le statu quo et la disparition de 10 millions de dollars d'exportations. Pour les pêcheurs, les chalutiers, les transformateurs et les centaines d'employés de soutien, cela signifie des barrières tarifaires de 10 à 15 p. 100, le harcèlement de l'industrie et des politiciens américains, et aucun recours ou remède équitable. Pour nous, le statu quo ne suffit pas. L'accord est plus avantageux.

La National Sea Products dépend des exportations aux États-Unis. Nous devenons de plus en plus présents dans le monde entier et nous continuerons de le faire. Toutefois, notre capacité de vendre sur le marché crucial des États-Unis nous rend plus en mesure de rivaliser sur les autres.

Je crois que le libre-échange sera bénéfique pour la région de l'Atlantique. Je n'ai pas à vous convaincre de l'importance vitale des pêches pour la croissance et la prospérité de notre région. Contrairement à une observation fort répandue et émanant du centre du pays, l'histoire économique de notre pays nous montre que ce qui est bon pour les régions du pays est bon pour l'ensemble du Canada, et non ce qui est bon pour l'Ontario.

À titre de Canadien de naissance et de Canadien de l'Atlantique par choix, je suis fier de ce pays et de cette région. Nous prenons soin les uns des autres, à titre d'industrie, par l'entremise des encouragements à l'expansion régionale et des paiements de transfert, et à titre individuel, par l'entremise d'un régime universel de sécurité sociale et de soins de santé.

Nous avons toujours eu les avantages que la force de caractère et la ténacité nous donnent en tant que Canadiens. L'accord de libre-échange nous donnera une bonne occasion d'intégrer ces qualités aux échanges entre le Canada et les États-Unis et d'en sortir gagnants.

Merci beaucoup.

M. Allan Billard (directeur général, Eastern Fisherman's Federation): Je remercie chacun des membres du Comité de prendre le temps de venir ici et de nous entendre directement. Je suis très heureux qu'un Comité de votre calibre prenne le temps de parcourir le pays et d'entendre les sages paroles—enfin, plus ou moins sages—de gens comme nous qui n'avons pas souvent la chance de parler à des gens comme vous, sauf à Dave, que nous voyons tout le temps, et Howard, qui vit ici de toute façon.

Je serai bref. Ce que vous avez entendu correspond en gros au point de vue généralement accepté de l'industrie de la pêche de la Nouvelle-Écosse, de l'industrie de la pêche des Maritimes, et j'oserais même dire de l'industrie de la pêche du Canada.

Eric Roe a exposé très sommairement les résultats de nos évaluations, de nos études et de nos examens de l'accord de libre-échange, tel qu'il nous a été présenté à ce jour. La réputation de Gordon Cummings comme ardent

[Text]

through the media in this country as being a very loud and vociferous proponent of the FTA.

I simply want to put my own position in perspective. My position is as a representative of the primary sector here in Nova Scotia, the Maritimes, and Atlantic Canada. My position as executive director of the Eastern Fisherman's Federation does not really give me the right to pontificate on what is basically an international trade arrangement, a marketing sector arrangement. Therefore, the position our organization, the Eastern Fisherman's Federation, is taking is a little less up front, it is a little less vocal and it is a little less removed from the actual debate.

By way of example and by way of explanation, perhaps I could indicate to you that the 70% of lobsters Eric Roe indicated go into the American market are our lobsters. Once we have caught them and once we have landed them, we sell them; and once we sell them, we just go back out for more lobsters. It is not a natural thing for us to worry about what is going to happen to those lobsters: whether they are going to be able to go into the United States, whether they are going to have to go to some new market, or whether they are all going to have to be consumed at home, resulting in a much lower price to us.

We are interested in the guaranteed stability of the market. We are interested in the reduced tariffs. We are interested in the dispute settlement process. All of those things are in the draft agreement we have seen, and we are pleased with it.

I do not want to belittle our preoccupation, which is more in the catching than in the selling and harvesting. We are not blind. We are not stupid. We are not about to say the heck with them, the processors are on their own and whatever they can get is up to them because we will get our share. We realize that our share is directly related to their share.

• 1425

Mr. Cummings was absolutely correct when he said "So as goes the economy of the Atlantic region, so goes the economy of this country". I think it would be fair to say, at least in part, as goes the economic health of National Sea and the processors in this region, so goes our own economic health—ours being the small, independent producer, the small businessman, the owner-operator, the lobster fishermen, if you will, in Atlantic Canada.

With respect to the guaranteed stability of the market, what I have said to date is fairly positive and it echoes the statements you heard a few minutes ago.

We still have some reservations, and one of them stems from the recent GATT ruling on the west coast. We are wondering what that may do in terms of diverting our raw material—the stuff we bring ashore, put on the wharf and

[Translation]

défenseur de l'accord de libre-échange n'est plus à faire au pays, et ses propos ont souvent été rapportés par les journalistes.

Je veux simplement placer en perspective ma propre position en tant que représentant du secteur primaire de la Nouvelle-Écosse, des Maritimes, de l'Atlantique. Ma position, à titre de directeur général de la Eastern Fisherman's Federation ne me donne pas vraiment le droit de pontifier sur ce qui est essentiellement un accord commercial international, une entente du secteur de la commercialisation. Par conséquent, la position de notre organisme, la Eastern Fisherman's Federation est un peu moins éclatante, un peu moins bruyante et un peu moins détachée du débat réel.

En guise d'exemple et d'explication, je précise que 70 p. 100 des homards qui vont sur le marché américain, comme l'a mentionné Eric Roe, sont nos homards. Après les avoir pêchés et les avoir ramenés à terre, nous les vendons; après les avoir vendus, nous retournons en mer pour en pêcher d'autres. Il n'est pas naturel pour nous de nous soucier de ce qui arrive à ces homards; qu'ils entrent aux États-Unis, aillent sur un autre marché ou soient consommés chez nous, ce qui est beaucoup moins payant pour nous.

Nous nous soucions de la stabilité garantie du marché. Nous nous soucions de la baisse des droits de douane. Nous nous soucions du processus de règlement des conflits. Tous ces aspects se retrouvent dans l'ébauche de l'accord que nous avons vue et nous nous en réjouissons.

Je ne veux pas diminuer notre préoccupation, qui touche davantage la capture que la vente et l'exploitation. Nous ne sommes pas aveugles. Nous ne sommes pas stupides. Nous ne dirons pas qu'ils aillent au diable, les transformateurs doivent se débrouiller seuls et ce qu'ils peuvent obtenir dépend d'eux, nous aurons bien notre part. Nous sommes conscients que notre part est liée directement à la leur.

M. Cummings avait tout à fait raison de déclarer: «Ainsi va l'économie de la région de l'Atlantique, ainsi va l'économie du pays.» Il serait probablement juste de dire, au moins en partie, ainsi va la santé économique de la National Sea et des transformateurs de cette région, ainsi va notre propre santé économique—et je veux parler du petit producteur indépendant, du petit entrepreneur, du propriétaire-exploitant, du pêcheur de homard, si vous voulez—dans la région de l'Atlantique.

En ce qui concerne la stabilité garantie du marché, ce que j'ai déclaré jusqu'ici est assez positif et fait écho aux déclarations que vous avez entendues il y a quelques minutes.

Nous avons encore quelques réserves, dont l'une qui découle de la décision récente du GATT au sujet de la côte ouest. Nous nous demandons ce qui peut en résulter sur la dispersion de notre matière première—le poisson

[Texte]

then hope will be sold at a high price. We do not know what that GATT ruling may do, we do not know what the GATT council is going to do with that, and we do not know how that is going to affect our industry. Therefore, gentlemen, we do not understand whether the GATT ruling will be independent of that, or whether we would be better off to have the free trade agreement as soon as possible, so we can learn to live with the problems that type of GATT ruling may bring us.

We also recognize from the news we see everyday, that the talks are still going on, and we do not know exactly what the final free trade agreement will be. It would therefore be a little premature for us to sit here and say yes, sir, thank you, sir, that is the very best agreement we could possibly have—because I do not think we have seen the final text.

What I am referring to is a report as late as last night on the national news, which indicated that fisheries may still be a negotiating tool to some extent. I do not know whether it will bring us more benefit from the Americans, or whether it will cut into those benefits we see in the draft agreement. I am not prepared to extol the virtues of the free trade agreement 100%.

The omnibus bill, which as I understand it is going in part through the American House and in part through the American Senate, will be redefining things like subsidies. We do not think we get subsidies. We do not think we are encumbered with a problem in terms of the American definition of subsidies.

What if they define the unemployment insurance program as a subsidy, which they have not done in the past? What if this omnibus trade bill does give us more exposure in that respect? Will the free trade agreement help or hinder us, or will it have any effect at all? I have to leave these questions unanswered for people wiser than me.

I do want to simply summarize by saying it appears to be quite favourable the way it looks now, and we will echo the voices of other representatives of the Atlantic fishing industry. We have a couple of concerns, and we only hope negotiations will proceed as they have in the past, because it looks as if things are moving in our direction. Thank you.

The Acting Chairman (Mr. Fretz): Thank you, gentlemen. We will go to Mr. Dingwall with three minutes.

Mr. Dingwall: Three minutes for the tsars of the Nova Scotia fishing industry? I want to welcome these three gentlemen to our hearings and to say that it is good to see you again and to read and examine your briefs on a very important subject-matter, not only to Nova Scotians but to Canadians in general. Having only three minutes, excuse

[Traduction]

que nous ramenons à terre, que nous déposons à quai et que nous espérons vendre à un prix élevé. Nous ne savons pas ce que nous réserve la décision du GATT, nous ne savons pas ce qu'en fera le conseil du GATT, et nous ne savons pas en quoi cela influencera notre industrie. Par conséquent, messieurs, nous ne comprenons pas si la décision du GATT sera indépendante du libre-échange ou s'il vaudrait mieux signer l'accord de libre-échange le plus rapidement possible pour que nous puissions apprendre à vivre avec les problèmes du type de ceux que la décision du GATT peut nous occasionner.

Nous reconnaissons aussi, à en juger par les nouvelles que nous entendons tous les jours, que les négociations se poursuivent toujours, et que nous ne savons pas exactement en quoi consistera l'accord final. Il serait donc un peu prématuré pour nous de nous asseoir devant vous et de dire: oui monsieur, merci monsieur, c'est le meilleur accord que nous pouvions obtenir, parce que nous n'avons pas encore le texte final.

Je fais allusion aux nouvelles d'hier soir sur le réseau national selon lesquelles les pêches pourraient être encore un outil de négociation jusqu'à un certain point. Je ne sais pas si cela nous permettra de tirer davantage des Américains ou si cela réduira les avantages que nous voyons dans l'ébauche de l'accord. Je ne suis pas prêt à vanter sans condition ses vertus.

Le projet de loi omnibus qui, si je comprends bien, est à l'étude au Congrès américain et au Sénat américain, redéfinira des aspects comme les subventions. Nous ne pensons pas que la définition des subventions par les américains nous pose des problèmes.

Qu'arrivera-t-il si les Américains considèrent que le programme d'assurance-chômage est une subvention, ce qui n'était pas le cas jusqu'ici? Qu'arrivera-t-il si le projet de loi omnibus sur le commerce nous rend plus vulnérable à cet égard? L'accord de libre-échange nous aidera-t-il ou nous nuira-t-il ou aura-t-il un effet quelconque? Je laisse à des gens plus sages que moi le soin de répondre à ces questions.

Je résumerai ma pensée en disant que l'accord semble assez favorable de la façon dont il se présente actuellement, et que nous partageons l'opinion des autres représentants de l'industrie de la pêche de l'Atlantique. Nous avons quelques inquiétudes et nous espérons seulement que les négociations se poursuivront comme elles l'ont fait par le passé, parce qu'elles semblent jouer en notre faveur. Merci.

Le président suppléant (M. Fretz): Merci messieurs. Monsieur Dingwall, vous avez trois minutes.

M. Dingwall: Trois minutes pour les tsars de l'industrie de la pêche de la Nouvelle-Écosse? Je tiens à souhaiter la bienvenue à ces trois messieurs et à leur dire qu'il est bon de les revoir, de lire et d'examiner leurs mémoires sur une question très importante, pas seulement pour les gens de la Nouvelle-Écosse mais pour les Canadiens en général.

[Text]

me for putting all my questions at the beginning and then waiting for your response.

I briefly direct most of my comments to Mr. Cummings. I would like to know whether or not you agree this process we are now embarked upon is seriously flawed? As someone who is very keen on detail in your own operations, I wonder if you think it appropriate that Canadians would have to support this arrangement with the United States in view of the fact that we do not have a final text—which some individuals say will range up to 1200 pages, the elements we now have representing 35 pages.

• 1430

I am just wondering, as chief executive officer of two weeks, if the Christmas holiday season is sufficient time for Canadians as well as individuals involved in your sector to get a full appreciation of the effects that this—not free trade agreement, because it is not free trade, as Mr. Cummings knows. It is an economic treaty with the United States. It is something quite different from the historical arguments we talked about with respect to free trade. That is my first question with regard to process.

Keeping in mind that I believe National Sea is 20% owned by the Government of Canada, I am wondering whether or not you would care to comment with regard to the fact that countervail is still applicable by the United States government. Keep in mind that the Prime Minister said in April 1987 the following words: "Trade remedy laws cannot apply to Canada."

As we have seen from the elements of the agreement and testimony adduced from government representatives, countervail and anti-dumping provisions will still continue as a result of consummating this particular agreement. The harassment will continue. It is not going to be stopped as a result of this particular agreement.

My third question concerns regional economic development, and I am wondering whether or not you would want to see a very specific clause or clauses in the agreement to say that the Canadian government cannot be prohibited from entering into new and innovative ways with regard to fighting regional disparity and regional economic development, in view of the fact that National Sea or Fisheries Products International, first of all, received in 1983-84 from the Government of Canada—

The Acting Chairman (Mr. Fretz): Excuse me, Mr. Dingwall, I remind you that if you hope to get answers you had better terminate questioning rapidly.

Mr. Dingwall: I will conclude very shortly. They received \$167 million from the federal government and

[Translation]

Ne disposant que de trois minutes, je poserai toutes mes questions en même temps et vous demanderai d'y répondre ensuite.

J'adresse brièvement la plupart de mes remarques à M. Cummings. J'aimerais savoir si vous convenez ou non que le processus dans lequel nous nous sommes engagés comporte de graves lacunes? Puisque vous vous attachez beaucoup aux détails dans vos affaires, je me demande si vous pensez qu'il convient que les Canadiens appuient cet accord avec les États-Unis compte tenu du fait que nous n'avons pas vu le texte final—qui, selon certains, pourrait avoir jusqu'à 1,200 pages—et que les éléments dont nous disposons actuellement représentent 35 pages.

Je me demande seulement si vous pensez, compte tenu du nouveau poste que vous occupez depuis deux semaines, que le temps des fêtes est une période suffisamment longue pour permettre aux Canadiens ainsi qu'aux personnes intéressées de votre secteur de bien comprendre les effets qu'aura—non pas cet accord de libre-échange, parce que ce n'est pas du libre-échange, mais plutôt un accord commercial, comme M. Cummings le sait déjà. En réalité, c'est un traité économique que nous concluons avec les États-Unis. C'est plutôt différent de ce que l'on a toujours bien voulu nous faire croire. C'est ma première question à propos du processus.

Compte tenu que le gouvernement du Canada a une participation de 20 p. 100 dans National Sea, je crois, je me demande si vous n'auriez pas quelques observations à nous faire au sujet du fait que le gouvernement des États-Unis peut encore imposer des mesures compensatoires. Souvenez-vous que le premier ministre disait en avril 1987, que des lois compensatoires ne pouvaient pas s'appliquer au Canada en matière de commerce.

À la lecture des éléments de l'accord, et d'après des témoignages que nous avons reçus de représentants du gouvernement, on peut constater que l'accord actuel permettra encore que des mesures anti-dumping et compensatoires s'appliquent, il ne mettra pas fin au harcèlement. Il me mettra pas un terme à ces mesures.

Ma troisième question porte sur le développement économique régional. Souhaiteriez-vous que l'accord renferme une disposition ou des dispositions très précises dans lesquelles on stipulerait que rien ne saurait empêcher le gouvernement canadien de s'engager dans des initiatives nouvelles et innovatrices pour atténuer les disparités régionales et à l'égard du développement économique régional, en tenant compte du fait que National Sea ou Fisheries Products International ont reçu du gouvernement du Canada, en 1983-1984. . .

Le président suppléant (M. Fretz): Je m'excuse de vous interrompre, monsieur Dingwall, mais si vous voulez obtenir des réponses à vos questions, il faudrait peut-être que vous abrégiez un peu.

M. Dingwall: Oui, j'ai presque terminé. Elles ont reçu 167 millions de dollars du gouvernement fédéral, et 66,2

[Texte]

\$66.2 million from the Government of Newfoundland. I believe National Sea received from the federal government \$10 million directly. The federal government also spent approximately \$80.5 million to retire the debts of National Sea's former majority owners.

Obviously I would think you would want to make certain that the Government of Canada is not prohibited in terms of any bail-outs, as it did with your company, I think prior to your arrival.

My final point is would you comment on the statements that you made in September 1986 in *The Financial Post*, which said that the major reasons for the turn-around of National Sea had to do with the price of the Canadian dollar, as well as low fuel cost.

Are you not a little bit concerned as a result of this agreement, which gives us now a continental energy policy and the prospects of higher prices?

The Acting Chairman (Mr. Fretz): Thank you, Mr. Dingwall. You have more than used up your time. I would ask the witnesses if they would be cognizant of the questions raised by you and during the remaining time, perhaps at the end, try to include them. We are now going to go to Mr. Johnson.

Mr. Dingwall: Mr. Chairman, this is a very serious issue that I have raised with regard to the fisheries. It is not often we get the calibre of a witness of Mr. Cummings and others here. Please give him an opportunity to respond forthwith in order that questions that may follow will not be duplicated.

The Acting Chairman (Mr. Fretz): Thank you, Mr. Dingwall. Mr. Johnson.

Mr. Johnson: I personally want to thank the witnesses for their presentation and I will try to keep my questions as brief as possible. First of all, I would like to direct a question to Mr. Roe. Mr. Roe, do the 16 companies you have listed in your association represent the majority of major exporters of fish products in Nova Scotia?

Mr. Roe: The companies that belong to the association represent between 80% and 85% of the fish processed in Nova Scotia and therefore would be the major exporters of products to the United States and elsewhere.

Mr. Johnson: Mr. Chairman, either of the witnesses could answer the next question. What percentage of the Nova Scotian export economy can be attributed to the fishery in the broad range?

Mr. Cummings: I think it is around 50%, Mr. Johnson, but I am not sure.

Mr. Johnson: That is substantial, is it not?

[Traduction]

millions de dollars du gouvernement de Terre-Neuve. National Sea a reçu directement, je crois, 10 millions de dollars du gouvernement fédéral. Le gouvernement fédéral a aussi consenti à environ 80,5 millions de dollars pour éteindre les dettes des anciens propriétaires majoritaires de National Sea.

Évidemment, je suppose que vous voudriez que rien ne puisse empêcher le gouvernement du Canada de sortir ainsi du pétrin une entreprise, comme il l'a fait pour la vôtre avant votre entrée en fonction, je crois.

Enfin, je voudrais bien que vous nous fassiez quelques observations au sujet des déclarations que vous faisiez en septembre 1986, dans le *Financial Post* où vous disiez que les principales raisons du rétablissement de la situation chez National Sea étaient la valeur du dollar canadien et le faible prix du pétrole.

N'êtes-vous pas un peu inquiet, aujourd'hui, à la suite de cet accord qui nous donne une politique continentale en matière d'énergie, et devant l'éventualité de prix plus élevés.

Le président suppléant (M. Fretz): Merci, monsieur Dingwall. Je vous avais prévenu, votre temps est écoulé. Si nos témoins ont des réponses à donner aux questions, je leur demanderai peut-être de le faire à la fin s'il reste du temps. Je donne maintenant la parole à M. Johnson.

M. Dingwall: Monsieur le président, les questions que j'ai soulevées à propos des pêches sont très graves. Ce n'est pas souvent que nous avons l'occasion de recevoir des témoins du calibre de M. Cummings et de ses collègues ici présents. Je vous prierais donc de lui donner la possibilité de répondre tout de suite de manière à ce que d'autres questions ne viennent pas faire double emploi.

Le président suppléant (M. Fretz): Merci, monsieur Dingwall. Monsieur Johnson.

M. Johnson: Je vais tout d'abord personnellement remercier les témoins de leur exposé, et je vais m'efforcer d'être aussi bref que possible dans mes questions. Monsieur Roe, les 16 sociétés qui font parties de votre association représentent-elles la majorité des exportateurs importants de produits de la mer en Nouvelle-Écosse?

M. Roe: Les sociétés qui font parties de notre association produisent de 80 à 85 p. 100 de tout le poisson qui est traité en Nouvelle-Écosse, ce qui en fait donc les exportateurs les plus importants de produits vers les États-Unis et ailleurs dans le monde.

M. Johnson: Monsieur le président, ma deuxième question ne s'adresse pas à l'un de nos témoins en particulier. N'importe lequel d'entre eux peut y répondre. Quel pourcentage des exportations, celle du poisson représente-t-elle dans l'ensemble de l'économie de la Nouvelle-Écosse?

M. Cummings: Environ 50 p. 100, je pense, monsieur Johnson, mais je n'en suis pas certain.

M. Johnson: C'est beaucoup, n'est-ce pas?

[Text]

[Translation]

• 1435

Mr. Cummings: It is the biggest single action.

Mr. Johnson: Mr. Cummings, in addition to your Portsmouth, New Hampshire plant, I believe you have two other plants in the United States. Do you think those plants would have been established in the United States if we had a free or freer trade agreement, similar to the one now being negotiated?

Mr. Cummings: The two plants in New Hampshire and Maine would not have been established. They were both established because of the tariffs. Between the two they have over 600 jobs. The third plant is in Florida, and processes shrimp. Florida is a logical place to have shrimp plant, but it is the smallest of the three plants.

Mr. Johnson: Would you say approximately 400 additional jobs would be created by your company in the secondary processing area?

Mr. Cummings: They would all be in secondary processing, Captain Johnson. Last year we bought the Booth retail label, on which we are now spending a lot of money, trying to make it grow. The real question is do we produce all those new products we are developing in Canada or in the United States. About eight months ago, on the hope that this agreement would go through, we made the decision to delay buying a \$1 million piece of equipment and installing it in the United States. We had a duplicate piece of equipment in Canada. We are now producing that product in Canada temporarily and paying a 10% duty, in the hope that we will be able to permanently produce it in Canada. If the agreement is not signed, we will buy the line for the United States tomorrow, and that will be 60 jobs gone.

Mr. Blaikie: Mr. Chairman, the witness has just said the two plants in the United States were opened up in order to get around the tariff barrier. If this agreement goes through, it could be argued you will then have surplus plants. Can you guarantee there will not be any Canadian closings as a result of the agreement?

Mr. Cummings: I guess you are not familiar with Atlantic Canada and our company, and the commitment we have made to employment here. As one of the two largest employers in Atlantic Canada, our intent is to increase employment in Canada, particularly in Atlantic Canada. The ultimate evidence of that is a plant we have in Lunenburg, Nova Scotia that supplies products from Newfoundland to British Columbia. It would be cheaper to put it in Ontario. It is here because we are Atlantic Canadians, and things stay in Atlantic Canada.

M. Cummings: C'est la plus importante activité individuelle.

M. Johnson: Monsieur Cummings, en plus de vos installations à Portsmouth, dans le New Hampshire, je crois que vous en avez deux autres aux États-Unis. Auriez-vous établi ces installations aux États-Unis si un accord à un libre-échange analogue à celui que nous sommes en train de négocier avait existé?

M. Cummings: Non, nous n'aurions pas établi nos deux installations dans le New Hampshire et dans le Maine si cela avait été le cas. Si nous l'avons fait, c'est en raison des tarifs. Ces deux installations représentent plus de 600 emplois. Notre troisième installation est en Floride. On y produit des crevettes. La Floride est un endroit tout indiqué pour la transformation des crevettes, mais c'est la plus petite installation des trois.

M. Johnson: Diriez-vous que votre société créerait environ 400 emplois additionnels dans la transformation secondaire?

M. Cummings: Tous les emplois seraient créés dans la transformation secondaire, Capitaine Johnson. L'année dernière, nous avons acheté la marque de commerce Booth, dans laquelle nous investissons beaucoup à l'heure actuelle pour la faire mieux connaître. La question réelle revient maintenant à ceci: allons-nous produire tous ces nouveaux produits que nous mettons au point au Canada et aux États-Unis? Il y a environ 8 mois, avec l'espoir que cet accord soit conclu, nous avons décidé de retarder l'achat d'une pièce d'équipement de 1 million de dollars et son installation aux États-Unis. Nous en avons déjà une au Canada. Nous produisons donc, à l'heure actuelle, ce produit au Canada, de façon temporaire, et nous payons un droit de 10 p. 100, en espérant que nous pourrions un jour le faire d'une manière permanente au Canada. Si l'accord n'est pas signé, nous allons l'acheter pour les États-Unis demain, et ce sera 60 emplois qui se seront envolés.

M. Blaikie: Monsieur le président, le témoin vient tout juste de nous dire que sa société avait établi deux installations aux États-Unis pour éviter la barrière tarifaire. Si cet accord était signé, il pourrait arriver que vous ayez des installations en trop. Pouvez-vous nous assurer qu'on n'en fermera aucune au Canada à la suite de cet accord?

M. Cummings: J'ai l'impression que vous connaissez mal la région de l'Atlantique et notre société, sans compter l'engagement que nous avons ici à l'égard de l'emploi. En tant que l'un des deux plus importants employeurs de la région de l'Atlantique, notre intention est d'accroître l'emploi au Canada, et en particulier dans notre région. La meilleure preuve de cet engagement est une installation que nous avons à Lunenburg, en Nouvelle-Écosse, qui fournit des produits en fonction d'un marché qui s'étend de Terre-Neuve à la Colombie-Britannique. Il serait plus rentable qu'elle soit en Ontario. Mais elle est ici, parce que nous sommes des Canadiens de

[Texte]

Mr. Blaikie: I would still have preferred a guarantee there would be no Canadian closings if the agreement went through.

I was glad to see that Mr. Cummings brought forward an issue in his presentation that we have not had a chance to deal with since we were in Vancouver. That is the whole question of how the cost of health care and other social programs in Canada might become—and according to Mr. Cummings, in fact already are—part of the calculus of what constitutes competitive advantage.

I am glad to see your acknowledgement of the superiority of the publicly funded health care system we have in Canada, as opposed to the private sector health care system in the United States, where incidentally, even given all the figures you have mentioned, some 35 million Americans do not have any coverage at all—16% of that money is spent on administrative costs, whereas only 2% is spent on administrative costs here in Canada.

My concern is how long do you think it will be, and I am not directing this at National Sea—if what you say is true, and I think it is—in the discussions of what constitutes non-tariff barriers and competitive advantage, etc., in the next five to seven years of this negotiating period, before Americans come to argue that our medicare system is in fact, or they will argue it is in fact, a subsidy of sorts. That is what some of us mean when we say our social programs are in the long run on the table—not by name in this agreement, but by the very fact that you admit they are part of what companies calculate when they calculate competitive advantage. You are already saying, even if you do not agree with my scenario for the future, that they are part of that calculus.

• 1440

It could come the other way around. It could come from Canadian companies arguing the tax burden they have to bear in order to fund medicare is making them uncompetitive, the opposite of your argument. Do you see what I am getting at? This could come to be part of the calculus, as you have already said it is, and I wonder what you would have to say about that.

Mr. Cummings: Quite honestly, I think you have speculated to the extreme. We saw a much more specific example when in the last fisheries countervail UI, which specifically isolates one industry—and the only way you can ever get at anything is if it is a specific industry and UI is different for the fishing industry—was determined at one time as not being countervailable. So we have seen

[Traduction]

la région de l'Atlantique, et les choses de l'Atlantique demeurent dans la région de l'Atlantique.

M. Blaikie: J'aurais préféré que vous nous donniez la garantie qu'aucune installation ne sera fermée au Canada si l'accord est signé.

J'ai bien aimé entendre M. Cummings soulever une question dans son exposé, dont nous n'avons pas encore eu l'occasion de discuter au cours de notre périple depuis Vancouver. Et toute cette question s'articule autour de la possibilité que le coût de l'assurance-maladie et d'autres programmes sociaux que nous avons au Canada—ce qui se fait déjà d'ailleurs, selon M. Cummings—entrent dans l'évaluation de ce qui constitue un avantage concurrentiel.

Je suis heureux de constater que vous reconnaissez la supériorité de notre régime public d'assurance-maladie sur le régime privé des États-Unis où, soit dit en passant, malgré tous les chiffres que vous avez mentionnés, quelques 35 millions d'Américains ne bénéficient absolument d'aucune protection—car 16 p. 100 de l'argent passent en frais administratifs, tandis qu'ici, au Canada, les frais d'administration ne représentent que 2 p. 100.

Combien de temps cela prendra-t-il, selon vous, et ma question ne s'adresse pas uniquement à National Sea—si ce que vous dites est vrai, ce que je crois d'ailleurs—dans le contexte des discussions autour de ce qui constitue une barrière non tarifaire et un avantage concurrentiel, etc., au cours des cinq à sept années de négociations prévues d'ici à ce que les Américains commencent à dire que notre régime d'assurance-maladie constitue, en fait, une forme de subvention, ou qu'ils l'affirment carrément. C'est ce que certains d'entre nous voulons dire quand nous disons que nos programmes sociaux sont dans la balance, à long terme—pas en toutes lettres dans cet accord, mais de par le fait même que vous admettez que les sociétés en tiennent déjà compte dans l'évaluation d'un avantage concurrentiel. Vous avouez déjà, même si nous voyons pas l'avenir de la même façon, qu'ils font déjà partie de cette évaluation.

Ça pourrait aussi être l'inverse. Les sociétés canadiennes pourraient aussi faire valoir que le fardeau que leur impose l'assurance-maladie les rend moins concurrentielles, contrairement à ce que vous dites. Voyez-vous où je veux en venir? La situation inverse pourrait aussi être invoquée dans l'évaluation. Qu'en pensez-vous?

M. Cummings: Je vais vous dire franchement que je pense que vous avez poussé le raisonnement à l'extrême. Nous en avons eue une démonstration beaucoup plus spécifique dans l'affaire de l'assurance-chômage dans le domaine de la pêche, où l'on ne vise que l'industrie bien particulière—et c'est d'ailleurs la seule façon d'y arriver, mais l'application de l'assurance-chômage est différente

[Text]

the thing come up once in the United States in a far more specific illustration, and the answer came down as no.

If you worried about that, quite frankly you are worrying about every American ghost. I would ask you to think for one minute what the difference is with or without this agreement, because we still export 25% of our total gross national product to the United States. If they want to come after us on any of these programs, this agreement has nothing to do with it. What you are arguing for, sir, is not to trade with the United States because they may throw a countervail. And I invite you to to rethink—

Mr. Blaikie: That is not what I am arguing.

Mr. Cummings: I invite you to think about that for a minute or two, because this agreement does not change in any way, shape or form any interpretation of any subsidy—

Mr. Blaikie: Not yet. I did not say it did. I was talking about the possibilities of the kinds of arguments that can be generated.

You say that business will put that kind of pressure on the U.S. to harmonize with us. In fact, the business community in Massachusetts is right now fighting attempts by their governor to bring in a program similar to Canada's. So the very opposite of what you speculate will happen is happening.

Mr. Crosby: The point I wanted to make and have been making throughout these hearings is that the proposed free trade agreement is simply that—an agreement respecting trade with the intention of giving greater opportunities to businesses and industries in Canada by way of an expanded market. I know you understand that, but I am not sure all Canadians do, because it gets involved with concerns such as the effect on our sovereignty, diminution of Canadian social programs and so on.

What I want you to address very quickly, if you will, is what would be the effect on the fishing industry in Atlantic Canada of maintaining the status quo? Can the fishing industry live with the status quo?

Mr. Cummings: We would try very hard, Mr. Crosby, but I think the prima facie evidence of what would happen has to be taken in the broader context. The United States is telling Japan they must solve the United States' balance of payments deficit with Japan. Basically, the United States is not acknowledging that they should increase exports or in fact do a better job of being productive. They are saying Japan has a problem.

[Translation]

dans l'industrie de la pêche—on en conclut que l'assurance-chômage n'était pas une subvention pouvant faire l'objet de mesures compensatoires. Les États-Unis ont donc déjà essayé une fois, dans ce cas bien précis, et la réponse a été non.

Si cela vous inquiète, je vous dirai bien franchement que vous avez peur de tout ce qui peut venir des Américains. Je voudrais que vous réfléchissiez un peu à la différence qu'il pourrait y avoir si cet accord n'était pas signé, parce que nous exportons toujours 25 p. 100 de notre produit national brut aux États-Unis. S'ils veulent s'en prendre à ces programmes, ils le feront, qu'il y ait un accord ou non. Ce que vous dites, monsieur, c'est qu'il ne faut pas faire de commerce avec les États-Unis, parce qu'il pourrait arriver qu'ils prennent des mesures compensatoires envers nous. Et je vous suggère de réfléchir. . .

M. Blaikie: Ce n'est pas ce que je dis.

M. Cummings: Je vous suggère d'y réfléchir une minute ou deux, parce que cet accord ne modifie absolument en rien quelque interprétation qui pourrait être faite d'une subvention. . .

M. Blaikie: Pas encore. Je n'ai pas dit que c'était le cas aujourd'hui. Je parlais de l'éventualité que cela se produise.

Vous dites que le milieu des affaires va inciter les États-Unis à s'harmoniser avec nous. En fait, au Massachusetts, c'est justement le contraire à l'heure actuelle. Le milieu des affaires fait tout ce qu'il peut pour dissuader le gouverneur d'introduire un programme analogue à un programme que nous avons au Canada. C'est donc tout à fait le contraire de ce que vous dites.

M. Crosby: Ce que je voulais faire valoir, et ce que je soutiens depuis le début de ces audiences, c'est que l'accord de libre-échange que l'on se propose d'adapter ne se résume qu'à cela—un accord commercial dont l'intention est d'offrir davantage de possibilités aux entreprises et aux industries canadiennes en leur ouvrant les portes d'un plus vaste marché. Je sais que vous comprenez cela, mais je ne suis pas persuadé que ce soit le cas de tous les Canadiens, parce qu'on fait constamment intervenir dans le débat les effets que pourrait avoir cet accord au sujet de notre souveraineté, de l'amointrissement de nos programmes sociaux, et le reste.

Ce dont je voudrais vous entendre parler, très brièvement, si vous le voulez bien, c'est de l'effet que pourrait avoir le statu quo sur l'industrie de la pêche dans la région de l'Atlantique. L'industrie de la pêche peut-elle survivre si l'on maintient le statu quo?

M. Cummings: Nous essaierions très fort de survivre, monsieur Crosby, mais pour répondre à cela, je pense qu'il faut considérer la question dans un contexte plus large. Les États-Unis disent au Japon qu'il doit régler le problème du déficit de la balance commerciale des États-Unis avec le Japon. Fondamentalement, les États-Unis ne reconnaissent pas que ce serait à eux qu'il appartiendrait d'augmenter leurs exportations ou d'améliorer leur

[Texte]

It is not the intention of the Women's Action Coalition of Nova Scotia to make a critical analysis of all aspects of the free trade agreement as presently understood. Although all the terms of the agreement are of paramount importance to us, anything we might say on certain topics you have no doubt heard before.

Many Canadians feel the reduction of tariff and non-tariff barriers is really a complex abstract economic matter, having little to do with the daily-life concerns of most of us. We on the other hand feel very strongly that the subject of economics needs to be demythologized. As a word, "economics" is derived from two Greek words, *oikos*, "a house", and *nomos*, "a rule or regulation". "Economics" can therefore be quite simply understood to mean "house management". We would seriously doubt any responsible men or women, no matter how inept, would divide their resources, of whatever magnitude, unevenly among their family members.

We agree with economist Majorie Griffin Cohen, who in *Free Trade and the Future of Women's Work*, wrote that:

In Canada, the debate over free trade is a debate about the nature of change in our society. For the most part the arguments have been structured around whether free trade will be good or bad for the economy. This is important, but the argument cannot be won or lost simply by an appeal to economic logic, for there is much more at stake than whether business will prosper or decline because of it. The issue is fundamentally about the future—about the values and the moral standards of Canadians. What we are arguing about is not simply how to achieve "the good life," but essentially what is it that makes this life good. We're fighting about the objectives of this country and the ways to achieve these objectives. For this reason free trade is a tremendously divisive issue. To some it is strange that free trade is able to arouse such political passion in this country. But there are good reasons why it does so. More than any other public issue, free trade dramatizes the very different interests dividing ordinary people and the rich and powerful.

Those who argue in favour of free trade have a long tradition behind them. The basic ideas of orthodox economics teach that the most efficient productive society is one where individuals are free to pursue their own self-interest through the private market. The private market, through the price mechanism, is best able to sort out the wants, desires, abilities and needs of individuals if it is not unduly restricted by regulation, manipulation and government interference. There is a happy coincidence in this view of the individual pursuit of self-interest—it also benefits society as a

[Traduction]

Notre groupe n'a pas l'intention de vous présenter une critique détaillée de tous les aspects de l'accord de libre-échange. Bien que tous ces éléments soient extrêmement importants, il ne fait aucun doute que ce que nous pourrions dire dans plusieurs domaines ne pourrait être que répétitif.

Pour beaucoup de Canadiens, l'abaissement des tarifs douaniers et des barrières non tarifaires est une question économique extrêmement complexe, qui a fort peu à voir avec les préoccupations quotidiennes de chacun. D'un autre côté, nous sommes fermement convaincus qu'il est grand temps de démystifier l'économie. Le mot lui-même, économie, vient de deux mots grecs, soit *oikos*, «maison», et *nomos*, «règle». Autrement dit, dans son sens premier, l'économie désigne simplement la gestion de la maison, et nous nous inquiéterions beaucoup de voir quelqu'un, aussi inepte soit-il, qui accepterait de répartir inégalement ses ressources entre tous les membres de sa famille.

Nous sommes d'accord avec l'économiste Majorie Griffin Cohen, qui a déclaré ceci, dans *Free Trade and the Future of Women's Work*:

Au Canada, le débat sur le libre-échange est un débat sur la nature de l'évolution sociale. La plupart des arguments présentés au sujet du libre-échange portent sur le fait de savoir si celui-ci sera bon ou mauvais pour l'économie. Certes, ce débat est important, mais la bataille ne pourra être gagnée ou perdue en faisant simplement appel à la logique économique, puisque le libre-échange remet en cause beaucoup plus qu'une simple question de prospérité ou de déclin des entreprises. Le problème fondamental est celui de notre avenir, c'est-à-dire des valeurs et des normes morales des Canadiens. La question qu'il faut se poser est de savoir si notre objectif est simplement d'avoir «la belle vie», ou de faire en sorte que notre vie soit belle. Autrement dit, nous luttons pour atteindre des objectifs particuliers, pour notre collectivité. Voilà pourquoi le libre-échange divise notre nation de manière aussi marquée. Certains s'étonneront peut-être de voir que cette question suscite autant de passion dans notre pays, mais cela s'explique sans difficulté. Plus que n'importe quel autre problème, le libre-échange fait ressortir de manière particulièrement éloquente les intérêts extrêmement différents des citoyens ordinaires, d'une part, et des riches et des puissants, de l'autre.

Les partisans du libre-échange se rattachent à une longue tradition. Les économistes orthodoxes enseignent depuis longtemps que les sociétés les plus productives et les plus efficaces sont celles où l'individu est libre de poursuivre ses intérêts particuliers, par le truchement du marché privé. Par le mécanisme des prix, le marché privé serait le mieux à même de faire le tri entre les besoins, les désirs et les capacités de chacun, à condition que ce marché ne soit pas excessivement entravé par la réglementation, la manipulation et l'intervention gouvernementale.

[Text]

whole. In the famous words of Adam Smith, the individual is

... led by an invisible hand to promote an end which was no part of his intention. By pursuing his own interest, he frequently promotes that of the society more effectively than when he really intends to promote it.

While Adam Smith qualified his words by saying "frequently" rather than "invariably", the belief that the private market mechanism can, in an inadvertent way, look after the interests of society better than deliberate policy and effort has been elevated to a theology over the centuries.

There springs to mind the criticism of governments and social agencies for trying to help people cope with their lot rather than help them escape. When miners are trapped by a cave-in, the priority is to get them out, rather than to help them adjust. The approach we are using is let us get people comfortable at the bottom of the mine shaft. Again, to refer to Cohen:

What Canada has to decide is whether trade-led growth is the best path for the future of this country and whether trade policy should direct economic goals or serve them. With a commitment to free trade Canadians will have less ability to determine their own future—it will be determined by the blind forces of the market. The question at stake is whether government policy will meet the demands of the people of this country or the demands of business. These are different objectives and cannot be met by the same policies.

• 1635

It is a sign of maturity to be able to learn from past mistakes. From an historical perspective we can learn from T.W. Acheson's "The Maritimes and Empire Canada"—a chapter in the book *Canada and the Burden of Unity*. This chapter states:

... and these efforts culminated in the horizontal consolidation of many new Maritime industries which were henceforth controlled from Montreal or Toronto. A second wave of consolidations—in the early twentieth century—completed this process and resulted in control of most Maritime secondary industry by entrepreneurs and corporations in Central Canada. Frequently, in their zeal to acquire control of all producing elements in an industry, some of the consolidated companies engaged in fierce price wars,

[Translation]

Coïncidence extraordinaire, cette vision de l'intérêt particulier débouche naturellement sur l'intérêt collectif. Pour reprendre la thèse célèbre d'Adam Smith, l'individu est

... poussé par une main invisible à promouvoir une fin qui ne faisait pas partie de ses intentions. En poursuivant son propre intérêt, il contribue fréquemment à promouvoir plus efficacement l'intérêt de la société que s'il avait vraiment eu l'intention de le faire.

Certes, Adam Smith apporte une restriction à sa thèse, en disant «fréquemment» plutôt que «toujours», mais il n'en reste pas moins que la thèse selon laquelle le marché privé peut, sans qu'on ait à s'en occuper, contribuer mieux à l'intérêt collectif que des politiques délibérées a peu à peu acquis la valeur d'un dogme économique.

D'aucuns reprochent au gouvernement et aux organismes sociaux d'essayer les gens à s'adapter à leur sort plutôt qu'à y échapper. En effet, dit-on, lorsque des mineurs sont coincés au fond d'une mine, l'objectif est de les faire sortir, pas de les aider à s'adapter. Notre approche des problèmes sociaux reviendrait donc à faire en sorte que les gens arrivent à croire qu'ils peuvent vivre confortablement au fond de la mine. Pour reprendre l'analyse de Cohen:

La décision que doit prendre le Canada est de savoir si une croissance stimulée par le commerce est la meilleure solution pour l'avenir, et si notre politique commerciale doit déterminer nos buts économiques, ou plutôt y être assujéti. Avec le libre-échange, les Canadiens seront moins à même de déterminer leur propre avenir, puisque celui-ci sera déterminé par les forces aveugles du marché. La question qui se pose est donc de savoir si les politiques publiques seront élaborées pour répondre aux besoins des citoyens canadiens ou à ceux des entreprises. Cette question est importante car ces objectifs sont différents et n'appellent pas les mêmes politiques.

Quiconque tire leçon de ses erreurs passées fait preuve de maturité. D'un point de vue historique, nous avons beaucoup à apprendre du texte de T.W. Acheson intitulé «The Maritimes and Empire Canada», publié dans le livre *Canada and the Burden of Unity*. Voici ce que dit l'auteur:

... et ces efforts ont abouti à la consolidation horizontale de beaucoup d'industries nouvelles des provinces Maritimes, qui ont alors été contrôlées à partir de Montréal ou de Toronto. Une deuxième vague de consolidation, au début du 20^e siècle, a permis d'achever ce processus, dont le résultat a été de donner le contrôle de la majeure partie des industries secondaires des provinces Maritimes aux entrepreneurs et aux corporations du Canada central. Souvent, la volonté d'obtenir le contrôle de tous les facteurs de

[Texte]

deliberately dumping into the Maritime market in an effort to drive their small regional competitors into consolidation or bankruptcy. By 1914 the Maritimes had become a "a branch plant economy".

We can also learn, if we wish, from the experience of Chief Sioui. Speaking to the Council of Canadians as representative of the Assembly of First Nations of Canada, who are unalterably opposed to any form of free trade treaty or agreement with the United States, he said:

Our opposition to a free trade agreement or treaty or whatever you choice to call it arises out of our own historical experience. Our experience is something every Canadian should think about and draw lessons from, because unless one is blinded by racism, the things we have endured over the four and one-half centuries will certainly be the fate of the majority of Canadians in the future should we be tricked into any kind of free trade agreement with the United States.

Perhaps we can also learn from the pages of a booklet entitled *In Bed with an Elephant—The Scottish Experience*, published by the Saltire Society, Edinburgh, in 1985:

It was the misfortune of Scotland to have on her border a country which is not only larger, and therefore more powerful, but which was, for centuries, particularly aggressive and expansionist.

This booklet also makes the point that:

the relationship with England was reinforced by a dynastic accident, the succession of a Scottish King, James VI, to the English throne in 1603. . . When it was under discussion in the English Court, some of Henry's advisers pointed to the risk that it might bring to England under the rule of a Scottish prince. Henry told them not to worry. If that happened, it would mean the accession not of England to Scotland, but of Scotland to England, since "the greater would always draw the less, as England had drawn Normandy under her sway". He was right. The transfer of the Royal Court to London deprived Scotland, at a stroke of the control of the Executive, of state appointments and of the conduct of foreign policy. Royal patronage of the arts disappeared with the King. Scots was no longer the language of a Royal Court and inevitably began to lose the status of a national speech. In the words of Hume-Brown, Scotland had become "a severed and a withered branch and her people knew it".

Throughout our history, international trade has played an important role in Canada's economic growth and development. Our success as a trading nation has undoubtedly had spill-over benefits for the growth and

[Traduction]

production d'une industrie a mené certaines de ces entreprises consolidées à se lancer dans de sauvages guerres de prix, c'est-à-dire à prendre délibérément des produits sous-tarifés sur les marchés des Maritimes, pour pousser leurs petits concurrents régionaux à la consolidation ou à la faillite. En 1914, les Maritimes étaient devenues une «économie de filiales».

Si on veut, on peut également tirer des leçons de l'expérience du chef Sioui. S'adressant au Conseil des Canadiens, à titre de représentant de l'Assemblée des Premières nations, qui est résolument opposée à toute forme de libre-échange avec les États-Unis, il a déclaré ceci:

Notre opposition à un accord ou à un traité de libre-échange résulte de notre expérience historique. C'est une expérience dont tous les Canadiens devraient tenir compte, et en tirer les leçons car, à moins d'être aveuglé par le racisme, les choses que nous avons dû subir pendant quatre siècles et demi constitueront certainement le sort de la majorité des Canadiens, s'ils se laissent piéger dans un accord de libre-échange avec les États-Unis, sous quelque forme que ce soit.

Peut-être pourrions-nous également tirer des leçons d'une brochure publiée par la Saltire Society, d'Edimbourg, en 1985, et intitulée *In Bed with an Elephant—The Scottish Experience*:

Le malheur de l'Écosse a été de partager une frontière avec un pays non seulement plus vaste, et donc plus puissant, mais qui a aussi été particulièrement agressif et expansionniste, pendant des siècles.

Les auteurs de cette brochure précisent également que: les rapports avec l'Angleterre ont été renforcés par un accident dynastique, soit la succession au trône anglais, en 1603, d'un roi écossais, James VI. . . Lorsque la succession fut discutée par la cour anglaise, certains des conseillers d'Henri évoquèrent le risque auquel pourrait faire face l'Angleterre, sous le règne d'un prince écossais. Henri leur dit de ne pas s'inquiéter car, si cela arrivait, cela représenterait non pas le rattachement de l'Angleterre à l'Écosse mais plutôt celui de l'Écosse à l'Angleterre, puisque «le plus fort attire toujours le moins fort, comme l'Angleterre a attiré la Normandie sous son empire». Il avait raison. Le transfert de la Cour royale à Londres priva d'un seul coup l'Écosse du contrôle du pouvoir exécutif, des nominations de l'État et de la conduite de la politique étrangère. L'appui royal aux arts disparut avec le roi. L'Écosse ne fut plus la langue d'une cour royale et commença donc inévitablement à perdre le statut de langue nationale. Pour reprendre les termes de Hume-Brown, l'Écosse était devenue «une branche coupée et flétrie, et son peuple le savait».

Le commerce international a toujours joué un rôle très important dans l'histoire économique du Canada. Nos succès de nation commerçante ont incontestablement eu des effets bénéfiques au niveau de notre enseignement

[Text]

development of public education. It follows that the interests of public school systems across Canada, of teachers and of children in schools, are linked indirectly to the successes and failures of Canada's international trading arrangements. It is the political, social, and cultural implications which cut closest to the interests of public education, teachers and children in school.

The greatest long-term threat to public education, from a comprehensive free trade deal with the United States, would be pressure to conform to or harmonize with public policy choices in the United States in order to keep the costs of government in Canada competitive with the continental marketplace. This pressure could ultimately affect the goals, structure, and operation of Canadian public school systems and the extent to which our schools promote the distinctive goals of Canadians and a Canadian national identity.

• 1640

The American branch plants located in Canada dominate the profitable educational publishing sector, accounting for 67% of book sales to the elementary and high schools, and 75% of the book sales to the college market. Fully 80% of the revenue of the \$1.4 billion annual book market in Canada accrues to foreign-owned companies.

For teachers as public sector employees, the major hazard is that continental free trade would tend to increase the pressure for harmonization of labour laws between Canada and the United States to the detriment of Canadian public employees, teachers in particular. Labour law in the United States is much less sympathetic towards collective bargaining and unions than Canadian law.

Although the impact of free trade on education and on teachers is likely to be long and indirect, consisting of pressures for policy harmonization, the impact on some children in most communities and regions, and on all children in certain single industry localities, is likely to be more direct during the phase-in or transition of any free trade agreement. Depending on whether their parents work in industries, occupations, or locales which are winners or losers under free trade, the effects on children may be beneficial or detrimental. The most adverse effects will be for children whose parents lose their livelihoods and are dislocated as a result of free trade. There is a very real possibility of major disruption and even permanent dislocation of the educational process, security of home life, and access to other necessities of life in some cases.

Free trade with the United States has further disturbing implications for women in Canada. Pornography produced in the United States will cross the border in

[Translation]

public. Il s'ensuit que les intérêts de nos établissements d'enseignement public, c'est-à-dire de nos enseignants et de nos enfants, sont indirectement reliés aux succès et aux échecs de nos mécanismes de commerce international. Ce sont les conséquences politiques, sociales et culturelles du commerce qui sont le plus directement reliées aux intérêts de nos enseignants et de nos enfants.

La menace la plus grave que pourrait poser un accord de libre-échange global avec les États-Unis, au niveau de notre enseignement public, prendrait la forme de pressions exercées pour nous conformer aux choix politiques des États-Unis, afin de maintenir les coûts d'administration du Canada compétitifs, au sein d'un marché continental. Ces pressions pourraient en fin de compte influencer sur les buts, la structure et le fonctionnement de notre réseau d'enseignement public et sur la latitude laissée à nos écoles pour promouvoir l'identité nationale canadienne et les buts spécifiques de notre société.

Les filiales d'entreprises américaines établies au Canada exercent un pouvoir dominant sur le secteur très rentable de l'édition scolaire, puisqu'elles sont à l'origine de 67 p. 100 des ventes de livres dans les écoles primaires et secondaires, et de 75 p. 100 dans les collèges. Par ailleurs, 80 p. 100 des revenus du marché annuel du livre au Canada, lequel représente 1,4 milliard de dollars, sont destinés à des sociétés sous propriété étrangère.

Pour les enseignants aussi bien que pour les employés du secteur public, le principal danger du libre-échange continental serait l'intensification des pressions exercées pour harmoniser les lois sur le travail au Canada et aux États-Unis, au détriment des fonctionnaires canadiens, et surtout des enseignants. La législation américaine sur le travail est beaucoup moins favorable à la négociation collective et au syndicalisme.

S'il est vrai que l'effet du libre-échange sur l'enseignement et sur les enseignants sera probablement indirect et à long terme, puisqu'il prendra la forme de pressions exercées pour harmoniser les politiques, son effet sur les enfants de la plupart de nos régions, et surtout sur ceux des collectivités tributaires d'une seule industrie, sera probablement beaucoup plus direct dans la période de transition. Selon que leurs parents travailleront dans des entreprises, des métiers ou des régions qui auront gagné ou perdu au jeu du libre-échange, les effets subis par les enfants seront bénéfiques ou néfastes. Les enfants qui subiront les effets les plus néfastes seront ceux dont les parents auront perdu leur emploi et dont la vie aura donc été considérablement perturbée. Il est fort possible que cela se traduise par des troubles majeurs, voire permanents, au niveau du processus éducatif, de la sécurité du foyer et de l'accès aux biens de première nécessité.

Le libre-échange avec les États-Unis aura également des effets troublants pour les femmes du Canada. Un nombre croissant de productions pornographiques des États-Unis

[Texte]

strikingly increased quantities. The Fraser committee found 540 pornographic magazines available in Canada in 1984. Last year, in Boston alone, the U.S. Attorney General's Commission on Pornography documented finding 1,372 pornographic magazines, and estimated that over 50,000 were available throughout the United States. I have the appendix if you want it.

In the free trade negotiations between Canada and the United States, the status of pornography has not been addressed directly, yet the terms of a free trade agreement could well affect the availability of pornography in Canada. The data on the pornography industry reported by the Fraser commission in Canada and by the Attorney General's commission in the United States makes it very clear that Canada is not nearly as saturated with pornography as the United States and that Canada is a chief export market for United States producers of pornography. Only 3% of all pornography used in Canada is produced here; 85% is imported from the United States.

Under conditions of free trade, United States producers could export much more pornography to Canada. About 1,700 new pornographic videotapes are made in the United States each year, but according to the Fraser report only 200 to 300 titles are available in any one Canadian city. Although 2,350 different pornographic magazines were found in a sample of a mere 16 adult bookstores in the United States, the Fraser commission found only 540 different magazine titles in all of Canada in 1984.

As the United States begins to enforce its anti-obscenity legislation against pornography, and as the United States begins to make civil remedies available to those who are injured by pornography, Canada will become an even more important export market than before.

Representatives of the pornography industry are well aware of what is at stake. Earlier this year, Ray Argyle, head of Argyle Communications in Toronto, devised a massive disinformation campaign to create a climate of distrust and fear of any new anti-pornography legislation. The dimensions of this disinformation campaign are spelled out in a detailed memorandum from Argyle's United States affiliates to the Periodical Distributors Association, which commissioned a \$900,000-a-year campaign. In the words of Stephen Johnson, senior vice-president of Gray and Co., the purpose of the campaign is this:

A way must be found of discrediting the organizations and individuals who have begun to disrupt the legitimate business activities of publishers.

[Traduction]

pourront traverser la frontière. Selon le comité Fraser, on pouvait trouver 540 magazines pornographiques au Canada en 1984. L'an dernier, rien qu'à Boston, la Commission du procureur général des États-Unis sur la pornographie a établi l'existence de 1,372 revues pornographiques, et a estimé que plus de 50,000 titres différents étaient disponibles dans l'ensemble du pays. Si vous le souhaitez, j'ai une copie du document à ce sujet.

Le problème de la pornographie n'a pas été évoqué directement lors des négociations commerciales entre le Canada et les États-Unis, alors qu'il est bien évident que les modalités du libre-échange auront des effets sur les possibilités de distribution des productions pornographiques au Canada. Les données publiées sur cette industrie par la commission Fraser au Canada, et par la Commission du procureur général aux États-Unis, montrent clairement que le Canada est loin d'être aussi saturé de pornographie que les États-Unis, et qu'il constitue un marché d'exportation très important pour les producteurs américains. En effet, seulement 3 p. 100 de toutes les productions pornographiques utilisées au Canada sont d'origine canadienne, alors que 85 p. 100 sont d'origine américaine.

Avec le libre-échange, les producteurs américains de pornographie pourront exporter beaucoup plus vers le Canada. Environ 1,700 nouveaux films pornographiques sont réalisés chaque année aux États-Unis mais, selon le rapport Fraser, seulement 200 à 300 titres sont distribués dans les villes canadiennes. Près de 2,350 revues pornographiques différentes ont été identifiées dans un échantillon de 16 magasins spécialisés aux États-Unis, alors que la commission Fraser n'a trouvé que 540 titres différents dans tout le Canada, en 1984.

Alors que les États-Unis commenceront à appliquer leur législation anti-obscénité pour réprimer la pornographie, et qu'ils commenceront à offrir des recours civils à ceux qui auront subi un préjudice par la pornographie, le marché canadien deviendra de plus en plus important pour les producteurs américains.

Les membres de l'industrie de la pornographie sont parfaitement conscients des enjeux. Plus tôt cette année, Ray Argyle, directeur de Argyle Communications, à Toronto, a mis sur pied une campagne massive de désinformation destinée à favoriser la crainte et la méfiance contre toute nouvelle législation anti-pornographique. Les dimensions de cette campagne de désinformation ont été clairement précisées dans un mémoire détaillé adressé par les filiales américaines de Argyle à l'Association des distributeurs de périodiques, qui a commandé une campagne de 900,000\$ par an. Selon Stephen Johnson, vice-président senior de Gray and Co., le but de la campagne est le suivant:

Il faut trouver une façon de discréditer les organisations et les particuliers qui ont commencé à désorganiser les activités commerciales légitimes des éditeurs.

[Text]

• 1645

Elsewhere, Stephen Johnson refers to the threat posed by self-styled anti-pornography activists. The themes proposed in Mr. Johnson's memorandum coincide explicitly with the media coverage of the pornography issue since June 1986. Not only did they get the contract, but they are also delivering what they promised.

I would like to skip over the next part, because I think possibly you have had many of these. . .

The Acting Chairman (Mr. Fretz): You decide whatever you want to read.

Ms Mathieson: Thank you. I am trying to bring out things that may not have been. . .

The Acting Chairman (Mr. Fretz): We can append your presentation to the submissions. So please use only the part you want.

Ms Mathieson: It is no accident that the Women's Action Coalition of Nova Scotia is treating regional development and the militarization of the Canadian economy as topics inextricably interconnected. If I may use the words of John Crispo, who I heard on November 17 in Ottawa regarding Frank Stonach and David Peterson regarding the Canadian-U.S. free trade initiatives: "For reasons best known to himself. . .". These were his words, that they cannot understand anyone who disagrees with them, they must have reasons known only to themselves.

I am going to quote that and say that for reasons best known to himself, Prime Minister Mulroney has decided to follow in the footsteps of President Reagan and Margaret Thatcher, with both of whom he has vast ideological differences, by making defence—and I want to be absolutely explicit here that it is not the defence industry but the arms industry that we are talking about—a key sector of the Canadian economy in spite of the fact that this great economy has been described as badly managed, as devoting far too great a proportion of its resources to inflation-building war industries, and suffering its own crisis in the location and content of investment.

To achieve this perceived goal, the Canadian government would reduce aid to regions and to industries other than those engaged in military production, in addition to other cut-backs affecting social and cultural sectors, job training and job creation programs in the community sector, and protection of the environment.

Leaders of large corporations love the high-tech militarization of the country and would pressure government for more—indeed, why not? The Defence Industry Productivity Program of subsidies is available "to develop and sustain the technological capability of the Canadian defence industry for the purpose of defence"—and again, I really do not want to justify the use of the word "defence" there—"export sales or civil export sales arising from that capability".

[Translation]

Stephen Johnson parle ailleurs de la menace que posent ceux qui se disent lutter contre la pornographie. Les thèmes que propose M. Johnson dans son mémoire sont exactement les mêmes que ceux qu'on retrouve dans les rapports des médias sur la pornographie depuis juin 1986. Non seulement ils parlent fort, mais ils font aussi ce qu'ils disent.

J'aimerais passer la partie suivante, parce que je pense que vous avez probablement reçu beaucoup. . .

Le président suppléant (M. Fretz): Vous décidez ce que vous voulez lire.

Mme Mathieson: Merci. J'essaie de faire valoir des points qui n'ont peut-être pas été. . .

Le président suppléant (M. Fretz): Nous pouvons faire imprimer votre mémoire en appendice aux délibérations. Lisez donc seulement ce que vous voulez.

Mme Mathieson: Ce n'est pas par hasard que la Women's Action Coalition of Nova Scotia considère le développement régional et la militarisation de l'économie canadienne comme des sujets indissociables. Comme l'a dit John Crispo, que j'ai entendu le 17 novembre à Ottawa concernant Frank Stonach et David Peterson sur les initiatives de libre-échange entre le Canada et les États-Unis: «Pour des raisons qu'il est le seul à connaître. . .». C'est ce qu'il a dit, qu'ils ne comprennent pas ceux qui ne sont pas d'accord avec eux, qu'ils doivent avoir des raisons qu'ils sont les seuls à connaître.

Je dis de même que, pour des raisons qu'il est le seul à connaître, le premier ministre Mulroney a décidé d'emboîter le pas au président Reagan et à Margaret Thatcher, avec qui il a de profondes divergences idéologiques, en faisant de la défense—et je tiens absolument à préciser que ce n'est pas de l'industrie de défense, mais de l'industrie d'armements que nous parlons ici—un secteur-clé de l'économie canadienne, en dépit du fait qu'on ait dit de notre grande économie qu'elle est mal administrée, qu'on consent une partie beaucoup trop grande de ses ressources aux industries de guerre productrices d'inflation et qu'elle traverse une crise des affectations et des sommes d'investissements.

Pour y arriver, le gouvernement canadien réduirait son aide aux régions et aux industries ne travaillant pas à la production militaire, en plus des autres réductions dans le domaine des secteurs sociaux et culturels, des programmes de recyclage et de création d'emplois dans le secteur communautaire et de la protection de l'environnement.

Les dirigeants des grandes entreprises adorent la militarisation technologique du pays et demanderaient au gouvernement de faire davantage dans ce sens pour. . . et pourquoi pas? Le Programme de productivité de l'industrie du matériel de défense est là pour permettre à l'industrie canadienne de défense de se doter des moyens technologiques dont elle a besoin pour faire des ventes d'exportation de matériel de défense—avec la même précision que plus tôt—ou civil.

[Texte]

While it is the business of government to take responsibility for national security, it is not the business of government to encourage commercial firms to develop a stake in military production. While military production has become a continuing requirement of the state, it should not be regarded as an arena of private economic opportunity.

The DIPP program represents an attempt to transform military production from a limited national requirement into a general economic enterprise. The public resources committed to this enterprise to this enterprise could be transformed into an opportunity to redirect public resources towards a reduced economic dependence on military production.

One of the forces that continues to encourage the international arms race is the perception that there are economic benefits to be derived from continued and expanding military production. This perception inhibits the formation of an international political will in support of radical reductions in military spending and production.

• 1650

Canada clearly is not a central actor in the international arms race. Nor is it one of the world's leading military producers. Nevertheless, military production is prominent in Canada. Exports of military commodities now approach \$2 billion per year, concentrated in the aerospace and electronics industries, which depend on military sales for at least one-fifth of their total production. Military production is even viewed in some, if not most, government circles as a legitimate response to unemployment.

Not only is the perception of military production as desirable for its alleged economic benefits completely unfounded in reality, but the exporting of arms contributes to the undermining of the global political will in support of disarmament and development. The resources of the DIP program could be used more generally in support of civilian production in Canada.

The other side of this coin is the Defence Production Sharing Agreement—another bilateral free trade agreement—which has also produced a substantial trade deficit, close to \$3 billion, with the U.S. Since the United States is already very happy with this arrangement, there is every reason to believe Mr. Mulroney is speaking the truth when he says regional development is not on the table. In our opinion, it does not have to be discussed; the blueprint has already been stamped with U.S. approval. In Nova Scotia and in Cape Breton, with the assistance of Sinclair Stevens, we have already enjoyed this prosperity.

• 1655

A further reason for our alarm is that on November 1, 1984, the Business Council on National Issues released a

[Traduction]

Bien que ce soit au gouvernement qu'il appartienne d'assurer notre sécurité nationale, ce n'est pas à lui d'encourager les entreprises commerciales à se lancer dans la production militaire. Bien que la production militaire soit une nécessité constante pour l'État, il ne faudrait pas y voir une occasion pour le secteur d'y faire de l'argent.

Ce programme vise à transformer le besoin national limité de production militaire en une entreprise économique générale. On pourrait essayer de se servir des fonds publics affectés à ce programme pour réduire la dépendance économique sur la production militaire.

Une des forces qui continuent à promouvoir la course internationale aux armements est l'idée qu'il y a des avantages économiques à retirer d'une production militaire continue et en expansion. C'est cette idée qui fait qu'on ne peut pas se décider à l'échelle internationale de procéder à des réductions radicales des dépenses et de la production militaires.

Le Canada n'est clairement pas un joueur important dans la course internationale aux armements, ni un des grands producteurs mondiaux d'armements militaires. Néanmoins, la production militaire joue un rôle important au Canada. Les industries aérospatiales et électroniques, qui dépendent des ventes militaires pour au moins le cinquième de leur production totale, exportent pour près de 2 milliards de dollars par année de matériel militaire à l'heure actuelle. Certains, sinon la plupart, des gouvernements considèrent même la production militaire comme une solution légitime au chômage.

Non seulement l'idée que la production militaire est souhaitable à cause de ces prétendus avantages économiques n'a-t-elle aucun fondement réel, mais le fait d'exporter des armes n'aide pas à convaincre les autres pays du monde à appuyer le désarmement et le développement. On pourrait se servir des ressources de ce programme pour encourager d'une façon plus générale la production civile au Canada.

Il y a aussi l'Accord de partage de la production de matériel de défense, un autre accord de libre-échange bilatéral, qui a aussi produit un important déficit commercial de près de 3 milliards de dollars avec les États-Unis. Comme les États-Unis sont très heureux de cet arrangement, nous avons toutes les raisons de croire M. Mulroney quand il dit que le développement régional ne fait pas partie des discussions. À notre avis, on n'a pas besoin d'en parler, les États-Unis ont déjà approuvé l'idée. En Nouvelle-Écosse et au Cap-Breton, avec l'aide de Sinclair Stevens, nous avons déjà goûté à cette prospérité.

Une autre raison de notre inquiétude, c'est que, le 1^{er} novembre 1984, le Conseil canadien des chefs

[Text]

position paper including the demand that there be a reallocation away from other government activities and programs to defence and also participation in the space activities of the U.S. armed forces. We must not discount as mere coincidence the fact that the Business Council on National Issues, comprised of 150 major corporations operating in Canada, a powerful big business lobby, dominated by the American multinationals, has for its spokesperson Thomas d'Aquino, foremost proponent outside the present government of this proposed Canada U.S. agreement.

The Women's Action Coalition of Nova Scotia sincerely hopes that the premier, Mr. Buchanan, will echo the thoughts of Premier Ghiz of Prince Edward Island in his definitive statement:

Under this agreement American politicians will decide what policy our national government may enact to help regional industries. . .

Think of it, we will have to go hat in hand to congressmen from Kansas and Mississippi to get permission to put our own Canadian Constitution into force as we see fit.

Our vision of Canada is a Canada that glories in her unique position as a last bastion of a true democracy and sets an example to the world as only she can by refusing to encourage an economy based on a war mentality and the greed of a minute part of the population, and by showing leadership in support of arms control, influenced only by the knowledge and understanding that without security for all there is not security for any.

Free trade is not a panacea. Because of its narrow, outdated ideology, the Conservative government thinks the private market, and hence free trade, are the only tools for economic development. The unregulated marketplace also brought us slavery, sweat shops, 90-hour weeks for women and children, fascist dictatorships, the use of private armies against struggling unions, and today southern United States without minimum wages or union rates. This ideology ignores the reality of today's successful economies, such as Japan, Singapore, Taiwan, Austria, and Germany, which use government as an economic catalyst between business, labour, and finance. Free trade will reinforce Canada's resource dependence, keep us out of technology development, and do nothing to foster the creation of products for world markets. It will also hamstring government for taking the action necessary to ensure growth and competitiveness even in the U.S. markets.

Since the beginning of Canadian history, the attraction of the American economic markets has lured Canadians from the challenge of developing a distinct society in North America. Time and again, from the attempts at

[Translation]

d'entreprises a émis une déclaration de principe réclamant le transfert de fonds d'autres activités et programmes du gouvernement à la défense ainsi que la participation aux recherches spatiales des forces armées américaines. Ce n'est pas par pur hasard que le porte-parole du Conseil canadien des chefs d'entreprises, qui comprend 150 grandes sociétés au Canada, un puissant lobby représentant les grandes entreprises et dominé par les multinationales américaines, soit Thomas d'Aquino le plus grand partisan après le gouvernement actuel de cet accord entre le Canada et les États-Unis.

La Women's Action Coalition of Nova Scotia espère sincèrement que le premier ministre de cette province, M. Buchanan, se ralliera au point de vue du premier ministre Ghiz de l'Île-du-Prince-Édouard, qui a dit:

Aux termes de cet accord, ce sont les politiciens américains qui décideront de la politique que notre gouvernement national peut adopter pour aider les industries régionales. . .

Pensez-y, nous serons obligés d'aller demander aux membres du Congrès du Texas et du Mississippi la permission de mettre notre propre Constitution canadienne en oeuvre comme nous le jugeons bon.

Nous croyons en un Canada qui se glorifie d'être le dernier bastion d'une vraie démocratie et qui donne l'exemple au monde, comme seul il peut le faire, en refusant d'encourager une économie basée sur une mentalité de guerre et la cupidité d'une infime partie de la population et en montrant aux autres qu'on peut être en faveur du contrôle des armements en sachant bien qu'il n'y a pas de sécurité individuelle sans sécurité générale.

Le libre-échange n'est pas une panacée. À cause de son idéologie restreinte et dépassée, le gouvernement conservateur pense que le marché privé, et par conséquent, le libre-échange sont les seuls instruments de développement économique. L'absence de réglementation du marché nous a aussi amené l'esclavage, les ateliers de misère, les semaines de 90 heures pour les femmes et les enfants, les dictateurs fascistes, l'utilisation des armées privées contre les syndicats, et aujourd'hui, l'absence de salaires minimums ou de tarifs syndicaux dans le sud des États-Unis. Cette idéologie oublie la réalité des économies prospères d'aujourd'hui, comme le Japon, Singapour, Taiwan, l'Australie et l'Allemagne, qui se servent du gouvernement comme catalyseur économique entre les affaires, les syndicats et la finance. Le libre-échange renforcera notre dépendance envers les ressources, assurera notre retard technique et ne fera rien pour encourager la création de produits pour les marchés mondiaux. Il empêchera aussi le gouvernement de prendre les mesures nécessaires pour promouvoir la croissance et la concurrence, même sur les marchés américains.

De tout temps au Canada, l'attraction des marchés économiques américains nous a empêchés de relever le défi de devenir une société distincte en Amérique du Nord. Depuis toujours, des tentatives d'annexion et de

[Texte]

annexion and reciprocity in the 19th century to debates on free trade in 1911 and now, selfish business groups have put their own interests ahead of that of the country. Whenever the Canadian economy faces problems, economic interests look south instead of looking at the roots of the problem. Each time they have been confounded by American nationalism and the common sense of the Canadian people. So it will be now.

Time and again, short-sighted politicians blinded by their partisan agendas have grasped at the illusion that free trade can be separated from its political consequences, when everyone else knows that a state that has surrendered economic autonomy can provide neither welfare nor freedom for its citizens. The dreamers, the idealists who were repeatedly told that this is not the way the world is, are now seen to be the practical ones who can actually make things work for all of us, and the so-called "experts" are left with their unworkable ideology of the unregulated marketplace.

• 1700

We are respected and envied abroad. Now more than ever we must not sacrifice our standing on the altar of imaginary economic gain. Will we out of ignorance trade our beloved land, like the island of Manhattan, for the illusory attractions of a rope of useless baubles because we underestimate its true worth? And will we regret for the rest of our lives having sold our birthright for a mess of pottage because it seemed expedient at the time?

May we end with two quotations? The first is from U.S. Senator Spark Matsunaga in April 1987:

So when we say free trade between Canada and the United States, I would mean the same sort of relationship that exists among the 50 states in the Union.

And the last critical word goes to Ralph Surette, himself a maritimer:

Free trade is the Canadian equivalent of Star Wars: a big lie, a weak-minded leader's substitute for political and moral vision. It must be relegated to the trashcan of history, from where Brian Mulroney fished it out in the first place.

Each woman of the Action Coalition of Nova Scotia believes wholeheartedly in the motto of the Order of Canada, *Desidero meliorem patriam*: "I desire a better Canada". It may not be too late.

Mr. Dingwall: I appreciate your presentation and thank you for your brief. There was a lot in it. We might want to reflect upon it a bit more in the days and weeks ahead.

How do you respond to the charge that has been levelled against those who are opposing this arrangement with the United States that they are fear-mongers; of

[Traduction]

réciprocité du 19^{ième} siècle aux discussions de libre-échange de 1911 et maintenant, les groupes d'affaires égoïstes ont placé leurs propres intérêts avant ceux du pays. Chaque fois que l'économie canadienne connaît des problèmes, les intérêts économiques se tournent vers les États-Unis au lieu de chercher les causes du problème. Chaque fois, ils ont été déconcertés par le nationalisme américain et le bon sens de la population canadienne. Il en sera de même ici.

Les politiciens myopes aveuglés par leurs programmes partisans ont cru qu'on pouvait séparer le libre-échange de ses conséquences politiques alors que tous les autres savent qu'un État qui a renoncé à son autonomie économique ne peut assurer ni le bien-être ni la liberté de ses citoyens. Les rêveurs, les idéalistes à qui on n'a cessé de répéter que ce n'est pas ainsi que se passent les choses apparaissent maintenant comme les gens pratiques qui peuvent réussir à faire marcher les choses pour nous tous et les prétendus experts se retrouvent avec leur idéologie inapplicable des marchés non réglementés.

On nous respecte et on nous envie dans le monde. Aujourd'hui plus que jamais, nous ne devons pas vendre notre situation pour un gain économique imaginaire. Voulons-nous par ignorance vendre notre pays bien-aimé, comme l'île de Manhattan, pour les attraits illusoire d'une corde de fanfreluches inutiles parce que nous sous-estimons sa valeur réelle? Et regretterons-nous pour le reste de notre vie d'avoir vendu notre droit d'aïnesse pour un plat de lentilles parce que cela semblait commode à ce moment-là?

J'aimerais terminer par deux citations. La première est du sénateur américain Spark Matsunaga en avril 1987:

Quand nous disons libre-échange entre le Canada et les États-Unis, j'entends le même genre de relation qui existe entre les cinquantes États de l'Union.

Et le dernier mot critique va à Ralph Surette, lui-même un résident des Maritimes:

Le libre-échange est l'équivalent canadien de la Guerre des étoiles: un gros mensonge, un substitut dans l'esprit d'un chef faible pour une vision politique et morale. Il faut le reléguer à la poubelle de l'histoire où Brian Mulroney l'avait trouvé en premier lieu.

Toutes les femmes de l'Action Coalition of Nova Scotia croient sincèrement en la devise de l'ordre du Canada: *Desidero meliorem patriam* ou «Je désire un meilleur Canada». Il n'est peut-être pas trop tard.

M. Dingwall: J'apprécie votre présentation et je vous en remercie. Il y avait beaucoup de choses. Nous pourrions y penser un peu plus dans les jours et semaines à venir.

Comment répondez-vous à l'accusation qui a été portée contre ceux qui s'opposent à la conclusion de cet accord avec les États-Unis qu'ils cherchent à répandre la peur,

[Text]

tactics bordering on trying to perpetrate false information against the Canadian people; that somehow if you are not in favour of this free trade agreement with the United States you are a wimp, you cannot be Canadian, and things of that nature? I wonder how you respond as a Canadian here in Nova Scotia.

Ms Mathieson: If you are called a wimp, you are actually being called a coward; you do not have the courage to do this and that and the next thing. I find that particularly amusing, especially with Mr. Reisman calling somebody or other a Nazi, or Nazis.

I did come through World War II, and to me there is something worse than being a coward, and that is to get your name into the English dictionary. Probably some of you know there is the word "quisling" in the English dictionary. To me, worse than to be a coward is to be a collaborator. I can remember in World War II, women on the continent who collaborated with the enemy had their hair shaven and were paraded down the streets, and of course they were shot and all sorts of things. The other word that kept getting used in 1939, I remember very vividly, was that Winston Churchill "appeased" the enemy.

So the two things that are bad for me are appeasement and collaboration. It is bad enough to invite people to come in and rape your resources, etc. But to me, to collaborate and invite them to do so is the cowardly thing to do.

Mr. Crosby: Ms Mathieson, welcome to the committee. I want to deal with your concerns about the free trade agreement, but I cannot help but note your remarks about military matters. You know you are present in a city that has a long history in military activity and is the base for Canada's navy, and it has strong military connections. Am I to gather that you would be opposed, for example, to the location of the Pratt & Whitney plant, and Litton Industries in Halifax county, and the Canadian Patrol Frigate Program and other elements of national defence policy?

• 1705

Ms Mathieson: There is a lot in that question. That is a very loaded question. It is not as direct a question as one would think it might be. I thought and I hoped I had made it quite specific that I am not against defence. How can I, having come through a war, ever want to let myself be in the state where I cannot hit back? That is fundamental. That is psychologically inbred into you. I have nothing against the defence of Canada.

What I am talking about is the use of a military industry, which quite frankly in my estimation has not to do with the defence of Canada. It is even for export to other countries. I mean, everything that Litton makes is certainly not for the defence of Canada. They make stuff

[Translation]

qu'ils se prêtent à des tactiques mensongères et que si on n'est pas en faveur de cet accord de libre-échange avec les États-Unis, on est un mou, on ne peut pas être Canadien et des choses du genre? Comment y répondez-vous en tant que canadienne de la Nouvelle-Écosse?

Mme Mathieson: Quand on vous traite de mou, on se trouve en fait à vous traiter de lâche qui n'a pas le courage de faire ceci ou cela. Je trouve cela assez amusant, surtout quand M. Reisman traite quelqu'un de Nazi.

J'ai survécu à la Seconde Guerre mondiale et, pour moi, il y a quelque chose de pire que d'être un lâche, et c'est de faire inscrire son nom dans le dictionnaire. Certains de vous savent probablement qu'il y a le mot «quisling» dans le dictionnaire. Pour moi, un collaborateur est pire qu'un lâche. Je me souviens au cours de la Seconde Guerre mondiale que les femmes sur le continent qui allaient collaborer avec l'ennemi se faisaient raser la tête et parader dans les rues et, évidemment, on les fusillait et on leur faisait toutes sortes de choses. L'autre mot qu'on utilisait beaucoup en 1939, je m'en souviens très bien, était que Winston Churchill avait «apaisé» l'ennemi.

Les deux choses que je déteste sont donc l'apaisement et la collaboration. C'est déjà assez grave d'inviter les gens à venir violer vos ressources et ainsi de suite mais, pour moi, de collaborer et de les inviter à venir le faire, c'est ça la lâcheté.

M. Crosby: Madame Mathieson, j'aimerais vous souhaiter la bienvenue à notre Comité. J'aimerais vous parler de vos inquiétudes au sujet de l'accord de libre-échange, mais je ne puis m'empêcher de noter vos remarques au sujet des questions militaires. Vous savez que nous sommes ici dans une ville qui a une longue histoire d'activité militaire et qui est la base de notre marine canadienne et qui a des liens bien établis avec les Forces armées. Dois-je en déduire que vous seriez opposée, par exemple, au déménagement de l'usine de Pratt & Whitney et des Industries Litton à Halifax et au Programme de la frégate canadienne de patrouille et aux autres éléments de la politique de défense nationale?

Mme Mathieson: Il y a beaucoup d'éléments dans cette question. C'est une question-piège. Elle n'est pas aussi simple qu'on pourrait le croire. Je croyais et j'espérais avoir très bien dit que je n'étais pas contre la défense. Comment pourrais-je, après avoir survécu à une guerre, jamais vouloir me retrouver dans une situation où je ne pourrais pas me défendre? C'est une réaction naturelle. Je n'ai rien contre la défense du Canada.

Je veux parler de l'utilisation d'une industrie militaire, ce qui, bien franchement, à mon avis, n'a rien à voir avec la défense du Canada. C'est même pour exportation à d'autres pays. Litton ne produit pas seulement du matériel pour la défense du Canada. Ils font des choses pour le

[Texte]

for Chile, they make things for everywhere else. I am talking about that kind of thing, but I am talking even more about the fact that I think the Americans would be happy to have that as a means of regional. . . I mean, it is in the agreement, which I have read from back to front and front to back and upside down; there is something sacrosanct about military production and it has nothing to do with defence.

The other thing that is really monstrous is the amount of money that is poured into them as subsidies. We are sitting here all discussing how we can become competitive and how we must not have subsidies and here we are pushing money into such things. . . mind you, into groups which are even competing with their own parent companies. To me, that me does not even make sense. I can see you competing with another company, but Litton competes with its own. . . And the money that is poured into it is just out of all proportion.

The other thing is that I have been to the United Nations and I am appalled to see people are now changing their view of Canadians. It used to be, and we keep hearing we have a high profile. We do have a profile in the United Nations, but it is not staying a good high profile.

Mr. Heap: Thank you, Ms Mathieson, for coming. I am sorry I was called out so that I missed part of your presentation. Like Mr. Crosby, but perhaps not necessarily for the very same reasons, I am very interested in what you said in your brief, beginning at page 10, entitled "Regional Development and the Militarization of the Canadian Economy", particularly when you say at the bottom of page 11:

... the exporting of arms contributes to the undermining of the global political will in support of disarmament and development.

And up above you say:

While it is the business of government to take responsibility for national security, it is not the business of government to encourage commercial firms to develop a stake in military production.

Now, I should acknowledge to the committee that while I do not have a conflict of interest in the matter, I do have a bias. I am also a member of Veterans Against Nuclear Arms, and like you I was and am in favour of a necessary defence of our country. But again like you, I am alarmed when that is treated not just from the point of view of defence but as somehow or other a magic ray of rejuvenating the economy, whether for Canada as a whole or for this or that region.

A number of people have commented that opponents of free trade do not have any alternatives and I am wondering if you would care to comment, not so much on free trade as a whole—there is a guide to this section on militarization—if we are not going to put in Litton Systems, or Pratt & Whitney, or whatever, or if we are not

[Traduction]

Chili, pour tout le monde. C'est de ce genre de choses que je veux parler, mais encore plus du fait qu'à mon avis, les Américains seraient très heureux de s'en servir comme moyen. . . C'est dans l'accord, que j'ai lu de la première à la dernière page et de la dernière à la première et dans tous les sens; il y a quelque chose de sacro-saint au sujet de la production militaire et cela n'a rien à voir avec la défense.

L'autre chose qui est vraiment monstrueux c'est la quantité d'argent qu'on y affecte sous forme de subventions. Nous essayons de voir comment nous pouvons devenir concurrentiels et comment supprimer les subventions, mais nous investissons dans de telles affaires. . . En fait, dans des groupes qui font même concurrence à leurs propres sociétés mères. Cela n'a même pas de bon sens. Je puis voir des compagnies se faire concurrence, mais Litton concurrencer sa propre société mère! Et les sommes d'argent qu'on y investit sont tout simplement astronomiques.

Je suis allée aux Nations unies et j'ai été renversée de voir que les gens changeaient leur opinion des Canadiens. On nous dit que nous sommes bien en vue. Nous sommes en vue aux Nations unies, mais pas bien vus.

M. Heap: Merci, madame Mathieson, d'être venue. Je regrette d'avoir été obligé de sortir et d'avoir manqué une partie de votre présentation. Comme M. Crosby, mais peut-être pas nécessairement pour les mêmes raisons, je suis très intéressé par ce que vous avez dit dans votre mémoire à partir de la page 10 sous la rubrique «Le développement régional et la militarisation de l'économie canadienne», surtout quand vous dites au bas de la page 11:

... Les exportations d'armes n'aident pas à promouvoir l'idée du désarmement et du développement à l'échelle nationale.

Et tout juste au-dessus:

Bien que ce soit au gouvernement qu'appartienne la responsabilité d'assurer notre sécurité nationale, ce n'est pas à lui d'encourager les entreprises commerciales à se lancer dans la production militaire.

Je dois dire au Comité que bien que je n'aie pas de conflits d'intérêts dans cette affaire, je ne suis pas impartial. Je suis aussi membre des Anciens combattants contre les armes nucléaires et, comme vous, je crois qu'il faut défendre notre pays. Mais, comme vous, je suis alarmé quand, en plus de l'aspect de la défense, on y voit une façon magique de relancer l'économie, que ce soit du Canada en général ou d'une région en particulier.

Un certain nombre de gens ont dit que ceux qui sont contre le libre-échange n'ont pas de solutions de rechange à proposer. Si nous ne pouvons pas déménager Litton Systems ou Pratt & Whitney ou si nous ne pouvons pas trouver de marché pour notre fer et notre pétrole dans les industries de minerais américaines, qu'allons-nous faire?

[Text]

going to find a market for our iron and our oil in the American ore industries, what are we going to do?

* 1710

Ms Mathieson: There is a whole program of conversion that is quite viable. Quite frankly, I do not think it is up to me to tell the people who are paid to look after my country why I should do their work for them. I am sorry, I really—

Mr. Crosby: Mr. Heap will take care of it.

Ms Mathieson: He may well do, and quite soon.

Mr. Heap: My philosophy is that neither Mr. Crosby nor I nor the whole of Parliament can do it at all. I am not saying that if you do not have a ready-made alternative then you are not to be listened to, because I agree with your objection. I am asking whether you have some suggestions about where we should look, rather than looking for the easy buck in Litton Systems.

Ms Mathieson: I am getting so good at writing briefs in two days that I would be quite pleased to write you a brief on that, but not tonight.

Mr. Heap: I would welcome that.

Ms Mathieson: I will write it on the way home in the bus.

Mr. Reimer: I notice on the cover page of your brief that you are the chairperson of a peace and free trade committee. Is that correct? I wonder if you could tell us how many members there are in your organization.

Ms Mathieson: In the organization, which is only a year old, there are about 10,000 members. Now, that is a conservative estimate.

Mr. Reimer: In one of the sections of your brief you talk about the problem of pornography in Canada. I wonder if I might, with the utmost of respect, just say that the Criminal Code is not a part of this agreement. I do not think you could find it in the text of the agreement, and I would say that we as Canadians have every right to change our Criminal Code to control pornography if we wish. Yesterday we were discussing a pornography bill that is in the second-reading stage in the House right now. So at the very stage we are negotiating this free trade agreement, we are showing that we have the right and the power to deal with the problem of pornography in Canada. In your brief you state that you are concerned that this might lead to more pornography. In actual fact, we are dealing with that problem right now.

Ms Mathieson: Of course you are absolutely right when you say that you are proceeding and that you have the right. We have the right, but do we always have the political will? It is not the same thing. We can have the

[Translation]

Mme Mathieson: Il y a tout un programme de conversion qui est très viable. Bien franchement, je ne pense pas que ce soit à moi de dire aux gens qui sont payés pour s'occuper de mon pays pourquoi je devrais faire leur travail pour eux. Je regrette, vraiment. . .

M. Crosby: M. Heap va s'en occuper.

Mme Mathieson: Je le voudrais bien et très bientôt.

M. Heap: Je pense que ni M. Crosby ni moi ni tout le Parlement ne pouvons y arriver tout seuls. Je ne dis pas que si vous n'avez pas de solutions toutes prêtes, on ne doit pas vous écouter parce que je suis d'accord avec votre opposition. Avez-vous des suggestions au sujet des industries que nous pourrions songer à attirer au lieu de chercher la solution facile de faire déménager Litton Systems.

Mme Mathieson: Je suis rendue tellement bonne à rédiger des mémoires en deux jours que je serais très heureuse de vous écrire un mémoire là-dessus, mais pas ce soir.

M. Heap: Je vous en serais reconnaissant.

Mme Mathieson: Je l'écrirai dans l'autobus en rentrant.

M. Reimer: J'ai remarqué sur la page couverture de votre mémoire que vous êtes présidente d'un comité sur la paix et le libre-échange. Est-ce exact? Pourriez-vous nous dire combien il y a de membres dans votre organisation?

Mme Mathieson: Il y a environ 10,000 membres dans notre organisation, qui n'est vieille que d'un an. C'est une estimation conservatrice.

M. Reimer: Dans une des sections de votre mémoire, vous parlez du problème de la pornographie au Canada. J'aimerais vous faire remarquer le plus respectueusement possible que le code criminel ne fait pas partie de cet accord. Je ne pense pas que vous pourriez le trouver dans le texte de l'accord et nous avons en tant que Canadiens le droit de changer notre code criminel pour contrôler la pornographie si nous le voulons. Hier, nous étudions un bill sur la pornographie qui en est rendu à l'étape de la deuxième lecture à la Chambre. Au moment même où nous sommes en train de négocier cet accord de libre-échange, nous montrons que nous avons le droit et le pouvoir de régler le problème de la pornographie au Canada. Vous dites dans votre mémoire que vous craignez une augmentation de la pornographie. En fait, nous sommes en train d'étudier le problème en ce moment même.

Mme Mathieson: Vous avez, évidemment, complètement raison de dire que vous êtes en train de le faire et que vous avez le droit de le faire. Vous avez le droit, mais en avons-nous toujours la volonté politique?

[Texte]

It is not the intention of the Women's Action Coalition of Nova Scotia to make a critical analysis of all aspects of the free trade agreement as presently understood. Although all the terms of the agreement are of paramount importance to us, anything we might say on certain topics you have no doubt heard before.

Many Canadians feel the reduction of tariff and non-tariff barriers is really a complex abstract economic matter, having little to do with the daily-life concerns of most of us. We on the other hand feel very strongly that the subject of economics needs to be demythologized. As a word, "economics" is derived from two Greek words, *oikos*, "a house", and *nomos*, "a rule or regulation". "Economics" can therefore be quite simply understood to mean "house management". We would seriously doubt any responsible men or women, no matter how inept, would divide their resources, of whatever magnitude, unevenly among their family members.

We agree with economist Majorie Griffin Cohen, who in *Free Trade and the Future of Women's Work*, wrote that:

In Canada, the debate over free trade is a debate about the nature of change in our society. For the most part the arguments have been structured around whether free trade will be good or bad for the economy. This is important, but the argument cannot be won or lost simply by an appeal to economic logic, for there is much more at stake than whether business will prosper or decline because of it. The issue is fundamentally about the future—about the values and the moral standards of Canadians. What we are arguing about is not simply how to achieve "the good life," but essentially what is it that makes this life good. We're fighting about the objectives of this country and the ways to achieve these objectives. For this reason free trade is a tremendously divisive issue. To some it is strange that free trade is able to arouse such political passion in this country. But there are good reasons why it does so. More than any other public issue, free trade dramatizes the very different interests dividing ordinary people and the rich and powerful.

Those who argue in favour of free trade have a long tradition behind them. The basic ideas of orthodox economics teach that the most efficient productive society is one where individuals are free to pursue their own self-interest through the private market. The private market, through the price mechanism, is best able to sort out the wants, desires, abilities and needs of individuals if it is not unduly restricted by regulation, manipulation and government interference. There is a happy coincidence in this view of the individual pursuit of self-interest—it also benefits society as a

[Traduction]

Notre groupe n'a pas l'intention de vous présenter une critique détaillée de tous les aspects de l'accord de libre-échange. Bien que tous ces éléments soient extrêmement importants, il ne fait aucun doute que ce que nous pourrions dire dans plusieurs domaines ne pourrait être que répétitif.

Pour beaucoup de Canadiens, l'abaissement des tarifs douaniers et des barrières non tarifaires est une question économique extrêmement complexe, qui a fort peu à voir avec les préoccupations quotidiennes de chacun. D'un autre côté, nous sommes fermement convaincus qu'il est grand temps de démystifier l'économie. Le mot lui-même, économie, vient de deux mots grecs, soit *oikos*, «maison», et *nomos*, «règle». Autrement dit, dans son sens premier, l'économie désigne simplement la gestion de la maison, et nous nous inquiétons beaucoup de voir quelqu'un, aussi inepte soit-il, qui accepterait de répartir inégalement ses ressources entre tous les membres de sa famille.

Nous sommes d'accord avec l'économiste Majorie Griffin Cohen, qui a déclaré ceci, dans *Free Trade and the Future of Women's Work*:

Au Canada, le débat sur le libre-échange est un débat sur la nature de l'évolution sociale. La plupart des arguments présentés au sujet du libre-échange portent sur le fait de savoir si celui-ci sera bon ou mauvais pour l'économie. Certes, ce débat est important, mais la bataille ne pourra être gagnée ou perdue en faisant simplement appel à la logique économique, puisque le libre-échange remet en cause beaucoup plus qu'une simple question de prospérité ou de déclin des entreprises. Le problème fondamental est celui de notre avenir, c'est-à-dire des valeurs et des normes morales des Canadiens. La question qu'il faut se poser est de savoir si notre objectif est simplement d'avoir «la belle vie», ou de faire en sorte que notre vie soit belle. Autrement dit, nous luttons pour atteindre des objectifs particuliers, pour notre collectivité. Voilà pourquoi le libre-échange divise notre nation de manière aussi marquée. Certains s'étonneront peut-être de voir que cette question suscite autant de passion dans notre pays, mais cela s'explique sans difficulté. Plus que n'importe quel autre problème, le libre-échange fait ressortir de manière particulièrement éloquentes les intérêts extrêmement différents des citoyens ordinaires, d'une part, et des riches et des puissants, de l'autre.

Les partisans du libre-échange se rattachent à une longue tradition. Les économistes orthodoxes enseignent depuis longtemps que les sociétés les plus productives et les plus efficaces sont celles où l'individu est libre de poursuivre ses intérêts particuliers, par le truchement du marché privé. Par le mécanisme des prix, le marché privé serait le mieux à même de faire le tri entre les besoins, les désirs et les capacités de chacun, à condition que ce marché ne soit pas excessivement entravé par la réglementation, la manipulation et l'intervention gouvernementale.

[Text]

whole. In the famous words of Adam Smith, the individual is

... led by an invisible hand to promote an end which was no part of his intention. By pursuing his own interest, he frequently promotes that of the society more effectively than when he really intends to promote it.

While Adam Smith qualified his words by saying "frequently" rather than "invariably", the belief that the private market mechanism can, in an inadvertent way, look after the interests of society better than deliberate policy and effort has been elevated to a theology over the centuries.

There springs to mind the criticism of governments and social agencies for trying to help people cope with their lot rather than help them escape. When miners are trapped by a cave-in, the priority is to get them out, rather than to help them adjust. The approach we are using is let us get people comfortable at the bottom of the mine shaft. Again, to refer to Cohen:

What Canada has to decide is whether trade-led growth is the best path for the future of this country and whether trade policy should direct economic goals or serve them. With a commitment to free trade Canadians will have less ability to determine their own future—it will be determined by the blind forces of the market. The question at stake is whether government policy will meet the demands of the people of this country or the demands of business. These are different objectives and cannot be met by the same policies.

• 1635

It is a sign of maturity to be able to learn from past mistakes. From an historical perspective we can learn from T.W. Acheson's "The Maritimes and Empire Canada"—a chapter in the book *Canada and the Burden of Unity*. This chapter states:

... and these efforts culminated in the horizontal consolidation of many new Maritime industries which were henceforth controlled from Montreal or Toronto. A second wave of consolidations—in the early twentieth century—completed this process and resulted in control of most Maritime secondary industry by entrepreneurs and corporations in Central Canada. Frequently, in their zeal to acquire control of all producing elements in an industry, some of the consolidated companies engaged in fierce price wars,

[Translation]

Coincidence extraordinaire, cette vision de l'intérêt particulier débouche naturellement sur l'intérêt collectif. Pour reprendre la thèse célèbre d'Adam Smith, l'individu est

... poussé par une main invisible à promouvoir une fin qui ne faisait pas partie de ses intentions. En poursuivant son propre intérêt, il contribue fréquemment à promouvoir plus efficacement l'intérêt de la société que s'il avait vraiment eu l'intention de le faire.

Certes, Adam Smith apporte une restriction à sa thèse, en disant «fréquemment» plutôt que «toujours», mais il n'en reste pas moins que la thèse selon laquelle le marché privé peut, sans qu'on ait à s'en occuper, contribuer mieux à l'intérêt collectif que des politiques délibérées a peu à peu acquis la valeur d'un dogme économique.

D'aucuns reprochent au gouvernement et aux organismes sociaux d'essayer les gens à s'adapter à leur sort plutôt qu'à y échapper. En effet, dit-on, lorsque des mineurs sont coincés au fond d'une mine, l'objectif est de les faire sortir, pas de les aider à s'adapter. Notre approche des problèmes sociaux reviendrait donc à faire en sorte que les gens arrivent à croire qu'ils peuvent vivre confortablement au fond de la mine. Pour reprendre l'analyse de Cohen:

La décision que doit prendre le Canada est de savoir si une croissance stimulée par le commerce est la meilleure solution pour l'avenir, et si notre politique commerciale doit déterminer nos buts économiques, ou plutôt y être assujéti. Avec le libre-échange, les Canadiens seront moins à même de déterminer leur propre avenir, puisque celui-ci sera déterminé par les forces aveugles du marché. La question qui se pose est donc de savoir si les politiques publiques seront élaborées pour répondre aux besoins des citoyens canadiens ou à ceux des entreprises. Cette question est importante car ces objectifs sont différents et n'appellent pas les mêmes politiques.

Quiconque tire leçon de ses erreurs passées fait preuve de maturité. D'un point de vue historique, nous avons beaucoup à apprendre du texte de T.W. Acheson intitulé «The Maritimes and Empire Canada», publié dans le livre *Canada and the Burden of Unity*. Voici ce que dit l'auteur:

... et ces efforts ont abouti à la consolidation horizontale de beaucoup d'industries nouvelles des provinces Maritimes, qui ont alors été contrôlées à partir de Montréal ou de Toronto. Une deuxième vague de consolidation, au début du 20^e siècle, a permis d'achever ce processus, dont le résultat a été de donner le contrôle de la majeure partie des industries secondaires des provinces Maritimes aux entrepreneurs et aux corporations du Canada central. Souvent, la volonté d'obtenir le contrôle de tous les facteurs de

[Texte]

deliberately dumping into the Maritime market in an effort to drive their small regional competitors into consolidation or bankruptcy. By 1914 the Maritimes had become a "a branch plant economy".

We can also learn, if we wish, from the experience of Chief Sioui. Speaking to the Council of Canadians as representative of the Assembly of First Nations of Canada, who are unalterably opposed to any form of free trade treaty or agreement with the United States, he said:

Our opposition to a free trade agreement or treaty or whatever you choose to call it arises out of our own historical experience. Our experience is something every Canadian should think about and draw lessons from, because unless one is blinded by racism, the things we have endured over the four and one-half centuries will certainly be the fate of the majority of Canadians in the future should we be tricked into any kind of free trade agreement with the United States.

Perhaps we can also learn from the pages of a booklet entitled *In Bed with an Elephant—The Scottish Experience*, published by the Saltire Society, Edinburgh, in 1985:

It was the misfortune of Scotland to have on her border a country which is not only larger, and therefore more powerful, but which was, for centuries, particularly aggressive and expansionist.

This booklet also makes the point that:

the relationship with England was reinforced by a dynastic accident, the succession of a Scottish King, James VI, to the English throne in 1603. . . . When it was under discussion in the English Court, some of Henry's advisers pointed to the risk that it might bring to England under the rule of a Scottish prince. Henry told them not to worry. If that happened, it would mean the accession not of England to Scotland, but of Scotland to England, since "the greater would always draw the less, as England had drawn Normandy under her sway". He was right. The transfer of the Royal Court to London deprived Scotland, at a stroke of the control of the Executive, of state appointments and of the conduct of foreign policy. Royal patronage of the arts disappeared with the King. Scots was no longer the language of a Royal Court and inevitably began to lose the status of a national speech. In the words of Hume-Brown, Scotland had become "a severed and a withered branch and her people knew it".

Throughout our history, international trade has played an important role in Canada's economic growth and development. Our success as a trading nation has undoubtedly had spill-over benefits for the growth and

[Traduction]

production d'une industrie a mené certaines de ces entreprises consolidées à se lancer dans de sauvages guerres de prix, c'est-à-dire à prendre délibérément des produits sous-tarifés sur les marchés des Maritimes, pour pousser leurs petits concurrents régionaux à la consolidation ou à la faillite. En 1914, les Maritimes étaient devenues une «économie de filiales».

Si on veut, on peut également tirer des leçons de l'expérience du chef Sioui. S'adressant au Conseil des Canadiens, à titre de représentant de l'Assemblée des Premières nations, qui est résolument opposée à toute forme de libre-échange avec les États-Unis, il a déclaré ceci:

Notre opposition à un accord ou à un traité de libre-échange résulte de notre expérience historique. C'est une expérience dont tous les Canadiens devraient tenir compte, et en tirer les leçons car, à moins d'être aveuglé par le racisme, les choses que nous avons dû subir pendant quatre siècles et demi constitueront certainement le sort de la majorité des Canadiens, s'ils se laissent piéger dans un accord de libre-échange avec les États-Unis, sous quelque forme que ce soit.

Peut-être pourrions-nous également tirer des leçons d'une brochure publiée par la Saltire Society, d'Edimbourg, en 1985, et intitulée *In Bed with an Elephant—The Scottish Experience*:

Le malheur de l'Écosse a été de partager une frontière avec un pays non seulement plus vaste, et donc plus puissant, mais qui a aussi été particulièrement agressif et expansionniste, pendant des siècles.

Les auteurs de cette brochure précisent également que:

les rapports avec l'Angleterre ont été renforcés par un accident dynastique, soit la succession au trône anglais, en 1603, d'un roi écossais, James VI. . . . Lorsque la succession fut discutée par la cour anglaise, certains des conseillers d'Henri évoquèrent le risque auquel pourrait faire face l'Angleterre, sous le règne d'un prince écossais. Henri leur dit de ne pas s'inquiéter car, si cela arrivait, cela représenterait non pas le rattachement de l'Angleterre à l'Écosse mais plutôt celui de l'Écosse à l'Angleterre, puisque «le plus fort attire toujours le moins fort, comme l'Angleterre a attiré la Normandie sous son empire». Il avait raison. Le transfert de la Cour royale à Londres priva d'un seul coup l'Écosse du contrôle du pouvoir exécutif, des nominations de l'État et de la conduite de la politique étrangère. L'appui royal aux arts disparut avec le roi. L'Écossais ne fut plus la langue d'une cour royale et commença donc inévitablement à perdre le statut de langue nationale. Pour reprendre les termes de Hume-Brown, l'Écosse était devenue «une branche coupée et flétrie, et son peuple le savait».

Le commerce international a toujours joué un rôle très important dans l'histoire économique du Canada. Nos succès de nation commerçante ont incontestablement eu des effets bénéfiques au niveau de notre enseignement

[Text]

development of public education. It follows that the interests of public school systems across Canada, of teachers and of children in schools, are linked indirectly to the successes and failures of Canada's international trading arrangements. It is the political, social, and cultural implications which cut closest to the interests of public education, teachers and children in school.

The greatest long-term threat to public education, from a comprehensive free trade deal with the United States, would be pressure to conform to or harmonize with public policy choices in the United States in order to keep the costs of government in Canada competitive with the continental marketplace. This pressure could ultimately affect the goals, structure, and operation of Canadian public school systems and the extent to which our schools promote the distinctive goals of Canadians and a Canadian national identity.

• 1640

The American branch plants located in Canada dominate the profitable educational publishing sector, accounting for 67% of book sales to the elementary and high schools, and 75% of the book sales to the college market. Fully 80% of the revenue of the \$1.4 billion annual book market in Canada accrues to foreign-owned companies.

For teachers as public sector employees, the major hazard is that continental free trade would tend to increase the pressure for harmonization of labour laws between Canada and the United States to the detriment of Canadian public employees, teachers in particular. Labour law in the United States is much less sympathetic towards collective bargaining and unions than Canadian law.

Although the impact of free trade on education and on teachers is likely to be long and indirect, consisting of pressures for policy harmonization, the impact on some children in most communities and regions, and on all children in certain single industry localities, is likely to be more direct during the phase-in or transition of any free trade agreement. Depending on whether their parents work in industries, occupations, or locales which are winners or losers under free trade, the effects on children may be beneficial or detrimental. The most adverse effects will be for children whose parents lose their livelihoods and are dislocated as a result of free trade. There is a very real possibility of major disruption and even permanent dislocation of the educational process, security of home life, and access to other necessities of life in some cases.

Free trade with the United States has further disturbing implications for women in Canada. Pornography produced in the United States will cross the border in

[Translation]

public. Il s'ensuit que les intérêts de nos établissements d'enseignement public, c'est-à-dire de nos enseignants et de nos enfants, sont indirectement reliés aux succès et aux échecs de nos mécanismes de commerce international. Ce sont les conséquences politiques, sociales et culturelles du commerce qui sont le plus directement reliées aux intérêts de nos enseignants et de nos enfants.

La menace la plus grave que pourrait poser un accord de libre-échange global avec les États-Unis, au niveau de notre enseignement public, prendrait la forme de pressions exercées pour nous conformer aux choix politiques des États-Unis, afin de maintenir les coûts d'administration du Canada compétitifs, au sein d'un marché continental. Ces pressions pourraient en fin de compte influencer sur les buts, la structure et le fonctionnement de notre réseau d'enseignement public et sur la latitude laissée à nos écoles pour promouvoir l'identité nationale canadienne et les buts spécifiques de notre société.

Les filiales d'entreprises américaines établies au Canada exercent un pouvoir dominant sur le secteur très rentable de l'édition scolaire, puisqu'elles sont à l'origine de 67 p. 100 des ventes de livres dans les écoles primaires et secondaires, et de 75 p. 100 dans les collèges. Par ailleurs, 80 p. 100 des revenus du marché annuel du livre au Canada, lequel représente 1,4 milliard de dollars, sont destinés à des sociétés sous propriété étrangère.

Pour les enseignants aussi bien que pour les employés du secteur public, le principal danger du libre-échange continental serait l'intensification des pressions exercées pour harmoniser les lois sur le travail au Canada et aux États-Unis, au détriment des fonctionnaires canadiens, et surtout des enseignants. La législation américaine sur le travail est beaucoup moins favorable à la négociation collective et au syndicalisme.

S'il est vrai que l'effet du libre-échange sur l'enseignement et sur les enseignants sera probablement indirect et à long terme, puisqu'il prendra la forme de pressions exercées pour harmoniser les politiques, son effet sur les enfants de la plupart de nos régions, et surtout sur ceux des collectivités tributaires d'une seule industrie, sera probablement beaucoup plus direct dans la période de transition. Selon que leurs parents travailleront dans des entreprises, des métiers ou des régions qui auront gagné ou perdu au jeu du libre-échange, les effets subis par les enfants seront bénéfiques ou néfastes. Les enfants qui subiront les effets les plus néfastes seront ceux dont les parents auront perdu leur emploi et dont la vie aura donc été considérablement perturbée. Il est fort possible que cela se traduise par des troubles majeurs, voire permanents, au niveau du processus éducatif, de la sécurité du foyer et de l'accès aux biens de première nécessité.

Le libre-échange avec les États-Unis aura également des effets troublants pour les femmes du Canada. Un nombre croissant de productions pornographiques des États-Unis

[Texte]

strikingly increased quantities. The Fraser committee found 540 pornographic magazines available in Canada in 1984. Last year, in Boston alone, the U.S. Attorney General's Commission on Pornography documented finding 1,372 pornographic magazines, and estimated that over 50,000 were available throughout the United States. I have the appendix if you want it.

In the free trade negotiations between Canada and the United States, the status of pornography has not been addressed directly, yet the terms of a free trade agreement could well affect the availability of pornography in Canada. The data on the pornography industry reported by the Fraser commission in Canada and by the Attorney General's commission in the United States makes it very clear that Canada is not nearly as saturated with pornography as the United States and that Canada is a chief export market for United States producers of pornography. Only 3% of all pornography used in Canada is produced here; 85% is imported from the United States.

Under conditions of free trade, United States producers could export much more pornography to Canada. About 1,700 new pornographic videotapes are made in the United States each year, but according to the Fraser report only 200 to 300 titles are available in any one Canadian city. Although 2,350 different pornographic magazines were found in a sample of a mere 16 adult bookstores in the United States, the Fraser commission found only 540 different magazine titles in all of Canada in 1984.

As the United States begins to enforce its anti-obscenity legislation against pornography, and as the United States begins to make civil remedies available to those who are injured by pornography, Canada will become an even more important export market than before.

Representatives of the pornography industry are well aware of what is at stake. Earlier this year, Ray Argyle, head of Argyle Communications in Toronto, devised a massive disinformation campaign to create a climate of distrust and fear of any new anti-pornography legislation. The dimensions of this disinformation campaign are spelled out in a detailed memorandum from Argyle's United States affiliates to the Periodical Distributors Association, which commissioned a \$900,000-a-year campaign. In the words of Stephen Johnson, senior vice-president of Gray and Co., the purpose of the campaign is this:

A way must be found of discrediting the organizations and individuals who have begun to disrupt the legitimate business activities of publishers.

[Traduction]

pourront traverser la frontière. Selon le comité Fraser, on pouvait trouver 540 magazines pornographiques au Canada en 1984. L'an dernier, rien qu'à Boston, la Commission du procureur général des États-Unis sur la pornographie a établi l'existence de 1,372 revues pornographiques, et a estimé que plus de 50,000 titres différents étaient disponibles dans l'ensemble du pays. Si vous le souhaitez, j'ai une copie du document à ce sujet.

Le problème de la pornographie n'a pas été évoqué directement lors des négociations commerciales entre le Canada et les États-Unis, alors qu'il est bien évident que les modalités du libre-échange auront des effets sur les possibilités de distribution des productions pornographiques au Canada. Les données publiées sur cette industrie par la commission Fraser au Canada, et par la Commission du procureur général aux États-Unis, montrent clairement que le Canada est loin d'être aussi saturé de pornographie que les États-Unis, et qu'il constitue un marché d'exportation très important pour les producteurs américains. En effet, seulement 3 p. 100 de toutes les productions pornographiques utilisées au Canada sont d'origine canadienne, alors que 85 p. 100 sont d'origine américaine.

Avec le libre-échange, les producteurs américains de pornographie pourront exporter beaucoup plus vers le Canada. Environ 1,700 nouveaux films pornographiques sont réalisés chaque année aux États-Unis mais, selon le rapport Fraser, seulement 200 à 300 titres sont distribués dans les villes canadiennes. Près de 2,350 revues pornographiques différentes ont été identifiées dans un échantillon de 16 magasins spécialisés aux États-Unis, alors que la commission Fraser n'a trouvé que 540 titres différents dans tout le Canada, en 1984.

Alors que les États-Unis commenceront à appliquer leur législation anti-obscénité pour réprimer la pornographie, et qu'ils commenceront à offrir des recours civils à ceux qui auront subi un préjudice par la pornographie, le marché canadien deviendra de plus en plus important pour les producteurs américains.

Les membres de l'industrie de la pornographie sont parfaitement conscients des enjeux. Plus tôt cette année, Ray Argyle, directeur de Argyle Communications, à Toronto, a mis sur pied une campagne massive de désinformation destinée à favoriser la crainte et la méfiance contre toute nouvelle législation anti-pornographique. Les dimensions de cette campagne de désinformation ont été clairement précisées dans un mémoire détaillé adressé par les filiales américaines de Argyle à l'Association des distributeurs de périodiques, qui a commandé une campagne de 900,000\$ par an. Selon Stephen Johnson, vice-président senior de Gray and Co., le but de la campagne est le suivant:

Il faut trouver une façon de discréditer les organisations et les particuliers qui ont commencé à désorganiser les activités commerciales légitimes des éditeurs.

[Text]

[Translation]

• 1645

Elsewhere, Stephen Johnson refers to the threat posed by self-styled anti-pornography activists. The themes proposed in Mr. Johnson's memorandum coincide explicitly with the media coverage of the pornography issue since June 1986. Not only did they get the contract, but they are also delivering what they promised.

I would like to skip over the next part, because I think possibly you have had many of these. . .

The Acting Chairman (Mr. Fretz): You decide whatever you want to read.

Ms Mathieson: Thank you. I am trying to bring out things that may not have been. . .

The Acting Chairman (Mr. Fretz): We can append your presentation to the submissions. So please use only the part you want.

Ms Mathieson: It is no accident that the Women's Action Coalition of Nova Scotia is treating regional development and the militarization of the Canadian economy as topics inextricably interconnected. If I may use the words of John Crispo, who I heard on November 17 in Ottawa regarding Frank Stonach and David Peterson regarding the Canadian-U.S. free trade initiatives: "For reasons best known to himself. . .". These were his words, that they cannot understand anyone who disagrees with them, they must have reasons known only to themselves.

I am going to quote that and say that for reasons best known to himself, Prime Minister Mulroney has decided to follow in the footsteps of President Reagan and Margaret Thatcher, with both of whom he has vast ideological differences, by making defence—and I want to be absolutely explicit here that it is not the defence industry but the arms industry that we are talking about—a key sector of the Canadian economy in spite of the fact that this great economy has been described as badly managed, as devoting far too great a proportion of its resources to inflation-building war industries, and suffering its own crisis in the location and content of investment.

To achieve this perceived goal, the Canadian government would reduce aid to regions and to industries other than those engaged in military production, in addition to other cut-backs affecting social and cultural sectors, job training and job creation programs in the community sector, and protection of the environment.

Leaders of large corporations love the high-tech militarization of the country and would pressure government for more—indeed, why not? The Defence Industry Productivity Program of subsidies is available "to develop and sustain the technological capability of the Canadian defence industry for the purpose of defence"—and again, I really do not want to justify the use of the word "defence" there—"export sales or civil export sales arising from that capability".

Stephen Johnson parle ailleurs de la menace que posent ceux qui se disent lutter contre la pornographie. Les thèmes que propose M. Johnson dans son mémoire sont exactement les mêmes que ceux qu'on retrouve dans les rapports des médias sur la pornographie depuis juin 1986. Non seulement ils parlent fort, mais ils font aussi ce qu'ils disent.

J'aimerais passer la partie suivante, parce que je pense que vous avez probablement reçu beaucoup. . .

Le président suppléant (M. Fretz): Vous décidez ce que vous voulez lire.

Mme Mathieson: Merci. J'essaie de faire valoir des points qui n'ont peut-être pas été. . .

Le président suppléant (M. Fretz): Nous pouvons faire imprimer votre mémoire en appendice aux délibérations. Lisez donc seulement ce que vous voulez.

Mme Mathieson: Ce n'est pas par hasard que la Women's Action Coalition of Nova Scotia considère le développement régional et la militarisation de l'économie canadienne comme des sujets indissociables. Comme l'a dit John Crispo, que j'ai entendu le 17 novembre à Ottawa concernant Frank Stonach et David Peterson sur les initiatives de libre-échange entre le Canada et les États-Unis: «Pour des raisons qu'il est le seul à connaître. . .». C'est ce qu'il a dit, qu'ils ne comprennent pas ceux qui ne sont pas d'accord avec eux, qu'ils doivent avoir des raisons qu'ils sont les seuls à connaître.

Je dis de même que, pour des raisons qu'il est le seul à connaître, le premier ministre Mulroney a décidé d'emboîter le pas au président Reagan et à Margaret Thatcher, avec qui il a de profondes divergences idéologiques, en faisant de la défense—et je tiens absolument à préciser que ce n'est pas de l'industrie de défense, mais de l'industrie d'armements que nous parlons ici—un secteur-clé de l'économie canadienne, en dépit du fait qu'on ait dit de notre grande économie qu'elle est mal administrée, qu'on consent une partie beaucoup trop grande de ses ressources aux industries de guerre productrices d'inflation et qu'elle traverse une crise des affectations et des sommes d'investissements.

Pour y arriver, le gouvernement canadien réduirait son aide aux régions et aux industries ne travaillant pas à la production militaire, en plus des autres réductions dans le domaine des secteurs sociaux et culturels, des programmes de recyclage et de création d'emplois dans le secteur communautaire et de la protection de l'environnement.

Les dirigeants des grandes entreprises adorent la militarisation technologique du pays et demanderaient au gouvernement de faire davantage dans ce sens pour. . . et pourquoi pas? Le Programme de productivité de l'industrie du matériel de défense est là pour permettre à l'industrie canadienne de défense de se doter des moyens technologiques dont elle a besoin pour faire des ventes d'exportation de matériel de défense—avec la même précision que plus tôt—ou civil.

[Texte]

While it is the business of government to take responsibility for national security, it is not the business of government to encourage commercial firms to develop a stake in military production. While military production has become a continuing requirement of the state, it should not be regarded as an arena of private economic opportunity.

The DIPP program represents an attempt to transform military production from a limited national requirement into a general economic enterprise. The public resources committed to this enterprise to this enterprise could be transformed into an opportunity to redirect public resources towards a reduced economic dependence on military production.

One of the forces that continues to encourage the international arms race is the perception that there are economic benefits to be derived from continued and expanding military production. This perception inhibits the formation of an international political will in support of radical reductions in military spending and production.

• 1650

Canada clearly is not a central actor in the international arms race. Nor is it one of the world's leading military producers. Nevertheless, military production is prominent in Canada. Exports of military commodities now approach \$2 billion per year, concentrated in the aerospace and electronics industries, which depend on military sales for at least one-fifth of their total production. Military production is even viewed in some, if not most, government circles as a legitimate response to unemployment.

Not only is the perception of military production as desirable for its alleged economic benefits completely unfounded in reality, but the exporting of arms contributes to the undermining of the global political will in support of disarmament and development. The resources of the DIP program could be used more generally in support of civilian production in Canada.

The other side of this coin is the Defence Production Sharing Agreement—another bilateral free trade agreement—which has also produced a substantial trade deficit, close to \$3 billion, with the U.S. Since the United States is already very happy with this arrangement, there is every reason to believe Mr. Mulroney is speaking the truth when he says regional development is not on the table. In our opinion, it does not have to be discussed; the blueprint has already been stamped with U.S. approval. In Nova Scotia and in Cape Breton, with the assistance of Sinclair Stevens, we have already enjoyed this prosperity.

• 1655

A further reason for our alarm is that on November 1, 1984, the Business Council on National Issues released a

[Traduction]

Bien que ce soit au gouvernement qu'il appartienne d'assurer notre sécurité nationale, ce n'est pas à lui d'encourager les entreprises commerciales à se lancer dans la production militaire. Bien que la production militaire soit une nécessité constante pour l'État, il ne faudrait pas y voir une occasion pour le secteur d'y faire de l'argent.

Ce programme vise à transformer le besoin national limité de production militaire en une entreprise économique générale. On pourrait essayer de se servir des fonds publics affectés à ce programme pour réduire la dépendance économique sur la production militaire.

Une des forces qui continuent à promouvoir la course internationale aux armements est l'idée qu'il y a des avantages économiques à retirer d'une production militaire continue et en expansion. C'est cette idée qui fait qu'on ne peut pas se décider à l'échelle internationale de procéder à des réductions radicales des dépenses et de la production militaires.

Le Canada n'est clairement pas un joueur important dans la course internationale aux armements, ni un des grands producteurs mondiaux d'armements militaires. Néanmoins, la production militaire joue un rôle important au Canada. Les industries aérospatiales et électroniques, qui dépendent des ventes militaires pour au moins le cinquième de leur production totale, exportent pour près de 2 milliards de dollars par année de matériel militaire à l'heure actuelle. Certains, sinon la plupart, des gouvernements considèrent même la production militaire comme une solution légitime au chômage.

Non seulement l'idée que la production militaire est souhaitable à cause de ces prétendus avantages économiques n'a-t-elle aucun fondement réel, mais le fait d'exporter des armes n'aide pas à convaincre les autres pays du monde à appuyer le désarmement et le développement. On pourrait se servir des ressources de ce programme pour encourager d'une façon plus générale la production civile au Canada.

Il y a aussi l'Accord de partage de la production de matériel de défense, un autre accord de libre-échange bilatéral, qui a aussi produit un important déficit commercial de près de 3 milliards de dollars avec les États-Unis. Comme les États-Unis sont très heureux de cet arrangement, nous avons toutes les raisons de croire M. Mulroney quand il dit que le développement régional ne fait pas partie des discussions. À notre avis, on n'a pas besoin d'en parler, les États-Unis ont déjà approuvé l'idée. En Nouvelle-Écosse et au Cap-Breton, avec l'aide de Sinclair Stevens, nous avons déjà goûté à cette prospérité.

Une autre raison de notre inquiétude, c'est que, le 1^{er} novembre 1984, le Conseil canadien des chefs

[Text]

position paper including the demand that there be a reallocation away from other government activities and programs to defence and also participation in the space activities of the U.S. armed forces. We must not discount as mere coincidence the fact that the Business Council on National Issues, comprised of 150 major corporations operating in Canada, a powerful big business lobby, dominated by the American multinationals, has for its spokesperson Thomas d'Aquino, foremost proponent outside the present government of this proposed Canada U.S. agreement.

The Women's Action Coalition of Nova Scotia sincerely hopes that the premier, Mr. Buchanan, will echo the thoughts of Premier Ghiz of Prince Edward Island in his definitive statement:

Under this agreement American politicians will decide what policy our national government may enact to help regional industries. . .

Think of it, we will have to go hat in hand to congressmen from Kansas and Mississippi to get permission to put our own Canadian Constitution into force as we see fit.

Our vision of Canada is a Canada that glories in her unique position as a last bastion of a true democracy and sets an example to the world as only she can by refusing to encourage an economy based on a war mentality and the greed of a minute part of the population, and by showing leadership in support of arms control, influenced only by the knowledge and understanding that without security for all there is not security for any.

Free trade is not a panacea. Because of its narrow, outdated ideology, the Conservative government thinks the private market, and hence free trade, are the only tools for economic development. The unregulated marketplace also brought us slavery, sweat shops, 90-hour weeks for women and children, fascist dictatorships, the use of private armies against struggling unions, and today southern United States without minimum wages or union rates. This ideology ignores the reality of today's successful economies, such as Japan, Singapore, Taiwan, Austria, and Germany, which use government as an economic catalyst between business, labour, and finance. Free trade will reinforce Canada's resource dependence, keep us out of technology development, and do nothing to foster the creation of products for world markets. It will also hamstring government for taking the action necessary to ensure growth and competitiveness even in the U.S. markets.

Since the beginning of Canadian history, the attraction of the American economic markets has lured Canadians from the challenge of developing a distinct society in North America. Time and again, from the attempts at

[Translation]

d'entreprises a émis une déclaration de principe réclamant le transfert de fonds d'autres activités et programmes du gouvernement à la défense ainsi que la participation aux recherches spatiales des forces armées américaines. Ce n'est pas par pur hasard que le porte-parole du Conseil canadien des chefs d'entreprises, qui comprend 150 grandes sociétés au Canada, un puissant lobby représentant les grandes entreprises et dominé par les multinationales américaines, soit Thomas d'Aquino le plus grand partisan après le gouvernement actuel de cet accord entre le Canada et les États-Unis.

La Women's Action Coalition of Nova Scotia espère sincèrement que le premier ministre de cette province, M. Buchanan, se ralliera au point de vue du premier ministre Ghiz de l'Île-du-Prince-Édouard, qui a dit:

Aux termes de cet accord, ce sont les politiciens américains qui décideront de la politique que notre gouvernement national peut adopter pour aider les industries régionales. . .

Pensez-y, nous serons obligés d'aller demander aux membres du Congrès du Texas et du Mississippi la permission de mettre notre propre Constitution canadienne en oeuvre comme nous le jugeons bon.

Nous croyons en un Canada qui se glorifie d'être le dernier bastion d'une vraie démocratie et qui donne l'exemple au monde, comme seul il peut le faire, en refusant d'encourager une économie basée sur une mentalité de guerre et la cupidité d'une infime partie de la population et en montrant aux autres qu'on peut être en faveur du contrôle des armements en sachant bien qu'il n'y a pas de sécurité individuelle sans sécurité générale.

Le libre-échange n'est pas une panacée. À cause de son idéologie restreinte et dépassée, le gouvernement conservateur pense que le marché privé, et par conséquent, le libre-échange sont les seuls instruments de développement économique. L'absence de réglementation du marché nous a aussi amené l'esclavage, les ateliers de misère, les semaines de 90 heures pour les femmes et les enfants, les dictateurs fascistes, l'utilisation des armées privées contre les syndicats, et aujourd'hui, l'absence de salaires minimums ou de tarifs syndicaux dans le sud des États-Unis. Cette idéologie oublie la réalité des économies prospères d'aujourd'hui, comme le Japon, Singapour, Taiwan, l'Australie et l'Allemagne, qui se servent du gouvernement comme catalyseur économique entre les affaires, les syndicats et la finance. Le libre-échange renforcera notre dépendance envers les ressources, assurera notre retard technique et ne fera rien pour encourager la création de produits pour les marchés mondiaux. Il empêchera aussi le gouvernement de prendre les mesures nécessaires pour promouvoir la croissance et la concurrence, même sur les marchés américains.

De tout temps au Canada, l'attraitance des marchés économiques américains nous a empêchés de relever le défi de devenir une société distincte en Amérique du Nord. Depuis toujours, des tentatives d'annexion et de

[Texte]

annexation and reciprocity in the 19th century to debates on free trade in 1911 and now, selfish business groups have put their own interests ahead of that of the country. Whenever the Canadian economy faces problems, economic interests look south instead of looking at the roots of the problem. Each time they have been confounded by American nationalism and the common sense of the Canadian people. So it will be now.

Time and again, short-sighted politicians blinded by their partisan agendas have grasped at the illusion that free trade can be separated from its political consequences, when everyone else knows that a state that has surrendered economic autonomy can provide neither welfare nor freedom for its citizens. The dreamers, the idealists who were repeatedly told that this is not the way the world is, are now seen to be the practical ones who can actually make things work for all of us, and the so-called "experts" are left with their unworkable ideology of the unregulated marketplace.

• 1700

We are respected and envied abroad. Now more than ever we must not sacrifice our standing on the altar of imaginary economic gain. Will we out of ignorance trade our beloved land, like the island of Manhattan, for the illusory attractions of a rope of useless baubles because we underestimate its true worth? And will we regret for the rest of our lives having sold our birthright for a mess of pottage because it seemed expedient at the time?

May we end with two quotations? The first is from U.S. Senator Spark Matsunaga in April 1987:

So when we say free trade between Canada and the United States, I would mean the same sort of relationship that exists among the 50 states in the Union.

And the last critical word goes to Ralph Surette, himself a maritimer:

Free trade is the Canadian equivalent of Star Wars: a big lie, a weak-minded leader's substitute for political and moral vision. It must be relegated to the trashcan of history, from where Brian Mulroney fished it out in the first place.

Each woman of the Action Coalition of Nova Scotia believes wholeheartedly in the motto of the Order of Canada, *Desidero meliorem patriam*: "I desire a better Canada". It may not be too late.

Mr. Dingwall: I appreciate your presentation and thank you for your brief. There was a lot in it. We might want to reflect upon it a bit more in the days and weeks ahead.

How do you respond to the charge that has been levelled against those who are opposing this arrangement with the United States that they are fear-mongers; of

[Traduction]

réciprocité du 19^{ième} siècle aux discussions de libre-échange de 1911 et maintenant, les groupes d'affaires égoïstes ont placé leurs propres intérêts avant ceux du pays. Chaque fois que l'économie canadienne connaît des problèmes, les intérêts économiques se tournent vers les États-Unis au lieu de chercher les causes du problème. Chaque fois, ils ont été déçus par le nationalisme américain et le bon sens de la population canadienne. Il en sera de même ici.

Les politiciens myopes aveuglés par leurs programmes partisans ont cru qu'on pouvait séparer le libre-échange de ses conséquences politiques alors que tous les autres savent qu'un État qui a renoncé à son autonomie économique ne peut assurer ni le bien-être ni la liberté de ses citoyens. Les rêveurs, les idéalistes à qui on n'a cessé de répéter que ce n'est pas ainsi que se passent les choses apparaissent maintenant comme les gens pratiques qui peuvent réussir à faire marcher les choses pour nous tous et les prétendus experts se retrouvent avec leur idéologie inapplicable des marchés non réglementés.

On nous respecte et on nous envie dans le monde. Aujourd'hui plus que jamais, nous ne devons pas vendre notre situation pour un gain économique imaginaire. Voulons-nous par ignorance vendre notre pays bien-aimé, comme l'île de Manhattan, pour les attraits illusoire d'une corde de fanfreluches inutiles parce que nous sous-estimons sa valeur réelle? Et regretterons-nous pour le reste de notre vie d'avoir vendu notre droit d'aînesse pour un plat de lentilles parce que cela semblait commode à ce moment-là?

J'aimerais terminer par deux citations. La première est du sénateur américain Spark Matsunaga en avril 1987:

Quand nous disons libre-échange entre le Canada et les États-Unis, j'entends le même genre de relation qui existe entre les cinquantes États de l'Union.

Et le dernier mot critique va à Ralph Surette, lui-même un résident des Maritimes:

Le libre-échange est l'équivalent canadien de la Guerre des étoiles: un gros mensonge, un substitut dans l'esprit d'un chef faible pour une vision politique et morale. Il faut le reléguer à la poubelle de l'histoire où Brian Mulroney l'avait trouvé en premier lieu.

Toutes les femmes de l'Action Coalition of Nova Scotia croient sincèrement en la devise de l'ordre du Canada: *Desidero meliorem patriam* ou "Je désire un meilleur Canada". Il n'est peut-être pas trop tard.

M. Dingwall: J'apprécie votre présentation et je vous en remercie. Il y avait beaucoup de choses. Nous pourrions y penser un peu plus dans les jours et semaines à venir.

Comment répondez-vous à l'accusation qui a été portée contre ceux qui s'opposent à la conclusion de cet accord avec les États-Unis qu'ils cherchent à répandre la peur,

[Text]

tactics bordering on trying to perpetrate false information against the Canadian people; that somehow if you are not in favour of this free trade agreement with the United States you are a wimp, you cannot be Canadian, and things of that nature? I wonder how you respond as a Canadian here in Nova Scotia.

Ms Mathieson: If you are called a wimp, you are actually being called a coward; you do not have the courage to do this and that and the next thing. I find that particularly amusing, especially with Mr. Reisman calling somebody or other a Nazi, or Nazis.

I did come through World War II, and to me there is something worse than being a coward, and that is to get your name into the English dictionary. Probably some of you know there is the word "quising" in the English dictionary. To me, worse than to be a coward is to be a collaborator. I can remember in World War II, women on the continent who collaborated with the enemy had their hair shaven and were paraded down the streets, and of course they were shot and all sorts of things. The other word that kept getting used in 1939, I remember very vividly, was that Winston Churchill "appeased" the enemy.

So the two things that are bad for me are appeasement and collaboration. It is bad enough to invite people to come in and rape your resources, etc. But to me, to collaborate and invite them to do so is the cowardly thing to do.

Mr. Crosby: Ms Mathieson, welcome to the committee. I want to deal with your concerns about the free trade agreement, but I cannot help but note your remarks about military matters. You know you are present in a city that has a long history in military activity and is the base for Canada's navy, and it has strong military connections. Am I to gather that you would be opposed, for example, to the location of the Pratt & Whitney plant, and Litton Industries in Halifax county, and the Canadian Patrol Frigate Program and other elements of national defence policy?

• 1705

Ms Mathieson: There is a lot in that question. That is a very loaded question. It is not as direct a question as one would think it might be. I thought and I hoped I had made it quite specific that I am not against defence. How can I, having come through a war, ever want to let myself be in the state where I cannot hit back? That is fundamental. That is psychologically inbred into you. I have nothing against the defence of Canada.

What I am talking about is the use of a military industry, which quite frankly in my estimation has not to do with the defence of Canada. It is even for export to other countries. I mean, everything that Litton makes is certainly not for the defence of Canada. They make stuff

[Translation]

qu'ils se prêtent à des tactiques mensongères et que si on n'est pas en faveur de cet accord de libre-échange avec les États-Unis, on est un mou, on ne peut pas être Canadien et des choses du genre? Comment y répondez-vous en tant que canadienne de la Nouvelle-Écosse?

Mme Mathieson: Quand on vous traite de mou, on se trouve en fait à vous traiter de lâche qui n'a pas le courage de faire ceci ou cela. Je trouve cela assez amusant, surtout quand M. Reisman traite quelqu'un de Nazi.

J'ai survécu à la Seconde Guerre mondiale et, pour moi, il y a quelque chose de pire que d'être un lâche, et c'est de faire inscrire son nom dans le dictionnaire. Certains de vous savent probablement qu'il y a le mot «quising» dans le dictionnaire. Pour moi, un collaborateur est pire qu'un lâche. Je me souviens au cours de la Seconde Guerre mondiale que les femmes sur le continent qui allaient collaborer avec l'ennemi se faisaient raser la tête et parader dans les rues et, évidemment, on les fusillait et on leur faisait toutes sortes de choses. L'autre mot qu'on utilisait beaucoup en 1939, je m'en souviens très bien, était que Winston Churchill avait «apaisé» l'ennemi.

Les deux choses que je déteste sont donc l'apaisement et la collaboration. C'est déjà assez grave d'inviter les gens à venir violer vos ressources et ainsi de suite mais, pour moi, de collaborer et de les inviter à venir le faire, c'est ça la lâcheté.

M. Crosby: Madame Mathieson, j'aimerais vous souhaiter la bienvenue à notre Comité. J'aimerais vous parler de vos inquiétudes au sujet de l'accord de libre-échange, mais je ne puis m'empêcher de noter vos remarques au sujet des questions militaires. Vous savez que nous sommes ici dans une ville qui a une longue histoire d'activité militaire et qui est la base de notre marine canadienne et qui a des liens bien établis avec les Forces armées. Dois-je en déduire que vous seriez opposée, par exemple, au déménagement de l'usine de Pratt & Whitney et des Industries Litton à Halifax et au Programme de la frégate canadienne de patrouille et aux autres éléments de la politique de défense nationale?

Mme Mathieson: Il y a beaucoup d'éléments dans cette question. C'est une question-piège. Elle n'est pas aussi simple qu'on pourrait le croire. Je croyais et j'espérais avoir très bien dit que je n'étais pas contre la défense. Comment pourrais-je, après avoir survécu à une guerre, jamais vouloir me retrouver dans une situation où je ne pourrais pas me défendre? C'est une réaction naturelle. Je n'ai rien contre la défense du Canada.

Je veux parler de l'utilisation d'une industrie militaire, ce qui, bien franchement, à mon avis, n'a rien à voir avec la défense du Canada. C'est même pour exportation à d'autres pays. Litton ne produit pas seulement du matériel pour la défense du Canada. Ils font des choses pour le

[Texte]

for Chile, they make things for everyplace else. I am talking about that kind of thing, but I am talking even more about the fact that I think the Americans would be happy to have that as a means of regional. . . I mean, it is in the agreement, which I have read from back to front and front to back and upside down; there is something sacrosanct about military production and it has nothing to do with defence.

The other thing that is really monstrous is the amount of money that is poured into them as subsidies. We are sitting here all discussing how we can become competitive and how we must not have subsidies and here we are pushing money into such things. . . mind you, into groups which are even competing with their own parent companies. To me, that me does not even make sense. I can see you competing with another company, but Litton competes with its own. . . And the money that is poured into it is just out of all proportion.

The other thing is that I have been to the United Nations and I am appalled to see people are now changing their view of Canadians. It used to be, and we keep hearing we have a high profile. We do have a profile in the United Nations, but it is not staying a good high profile.

Mr. Heap: Thank you, Ms Mathieson, for coming. I am sorry I was called out so that I missed part of your presentation. Like Mr. Crosby, but perhaps not necessarily for the very same reasons, I am very interested in what you said in your brief, beginning at page 10, entitled "Regional Development and the Militarization of the Canadian Economy", particularly when you say at the bottom of page 11:

... the exporting of arms contributes to the undermining of the global political will in support of disarmament and development.

And up above you say:

While it is the business of government to take responsibility for national security, it is not the business of government to encourage commercial firms to develop a stake in military production.

Now, I should acknowledge to the committee that while I do not have a conflict of interest in the matter, I do have a bias. I am also a member of Veterans Against Nuclear Arms, and like you I was and am in favour of a necessary defence of our country. But again like you, I am alarmed when that is treated not just from the point of view of defence but as somehow or other a magic ray of rejuvenating the economy, whether for Canada as a whole or for this or that region.

A number of people have commented that opponents of free trade do not have any alternatives and I am wondering if you would care to comment, not so much on free trade as a whole—there is a guide to this section on militarization—if we are not going to put in Litton Systems, or Pratt & Whitney, or whatever, or if we are not

[Traduction]

Chili, pour tout le monde. C'est de ce genre de choses que je veux parler, mais encore plus du fait qu'à mon avis, les Américains seraient très heureux de s'en servir comme moyen. . . C'est dans l'accord, que j'ai lu de la première à la dernière page et de la dernière à la première et dans tous les sens; il y a quelque chose de sacro-saint au sujet de la production militaire et cela n'a rien à voir avec la défense.

L'autre chose qui est vraiment monstrueux c'est la quantité d'argent qu'on y affecte sous forme de subventions. Nous essayons de voir comment nous pouvons devenir concurrentiels et comment supprimer les subventions, mais nous investissons dans de telles affaires. . . En fait, dans des groupes qui font même concurrence à leurs propres sociétés mères. Cela n'a même pas de bon sens. Je puis voir des compagnies se faire concurrence, mais Litton concurrencer sa propre société mère! Et les sommes d'argent qu'on y investit sont tout simplement astronomiques.

Je suis allée aux Nations unies et j'ai été renversée de voir que les gens changeaient leur opinion des Canadiens. On nous dit que nous sommes bien en vue. Nous sommes en vue aux Nations unies, mais pas bien vus.

M. Heap: Merci, madame Mathieson, d'être venue. Je regrette d'avoir été obligé de sortir et d'avoir manqué une partie de votre présentation. Comme M. Crosby, mais peut-être pas nécessairement pour les mêmes raisons, je suis très intéressé par ce que vous avez dit dans votre mémoire à partir de la page 10 sous la rubrique «Le développement régional et la militarisation de l'économie canadienne», surtout quand vous dites au bas de la page 11:

... Les exportations d'armes n'aident pas à promouvoir l'idée du désarmement et du développement à l'échelle nationale.

Et tout juste au-dessus:

Bien que ce soit au gouvernement qu'appartienne la responsabilité d'assurer notre sécurité nationale, ce n'est pas à lui d'encourager les entreprises commerciales à se lancer dans la production militaire.

Je dois dire au Comité que bien que je n'aie pas de conflits d'intérêts dans cette affaire, je ne suis pas impartial. Je suis aussi membre des Anciens combattants contre les armes nucléaires et, comme vous, je crois qu'il faut défendre notre pays. Mais, comme vous, je suis alarmé quand, en plus de l'aspect de la défense, on y voit une façon magique de relancer l'économie, que ce soit du Canada en général ou d'une région en particulier.

Un certain nombre de gens ont dit que ceux qui sont contre le libre-échange n'ont pas de solutions de rechange à proposer. Si nous ne pouvons pas déménager Litton Systems ou Pratt & Whitney ou si nous ne pouvons pas trouver de marché pour notre fer et notre pétrole dans les industries de minerai américaines, qu'allons-nous faire?

[Text]

going to find a market for our iron and our oil in the American ore industries, what are we going to do?

• 1710

Ms Mathieson: There is a whole program of conversion that is quite viable. Quite frankly, I do not think it is up to me to tell the people who are paid to look after my country why I should do their work for them. I am sorry, I really—

Mr. Crosby: Mr. Heap will take care of it.

Ms Mathieson: He may well do, and quite soon.

Mr. Heap: My philosophy is that neither Mr. Crosby nor I nor the whole of Parliament can do it at all. I am not saying that if you do not have a ready-made alternative then you are not to be listened to, because I agree with your objection. I am asking whether you have some suggestions about where we should look, rather than looking for the easy buck in Litton Systems.

Ms Mathieson: I am getting so good at writing briefs in two days that I would be quite pleased to write you a brief on that, but not tonight.

Mr. Heap: I would welcome that.

Ms Mathieson: I will write it on the way home in the bus.

Mr. Reimer: I notice on the cover page of your brief that you are the chairperson of a peace and free trade committee. Is that correct? I wonder if you could tell us how many members there are in your organization.

Ms Mathieson: In the organization, which is only a year old, there are about 10,000 members. Now, that is a conservative estimate.

Mr. Reimer: In one of the sections of your brief you talk about the problem of pornography in Canada. I wonder if I might, with the utmost of respect, just say that the Criminal Code is not a part of this agreement. I do not think you could find it in the text of the agreement, and I would say that we as Canadians have every right to change our Criminal Code to control pornography if we wish. Yesterday we were discussing a pornography bill that is in the second-reading stage in the House right now. So at the very stage we are negotiating this free trade agreement, we are showing that we have the right and the power to deal with the problem of pornography in Canada. In your brief you state that you are concerned that this might lead to more pornography. In actual fact, we are dealing with that problem right now.

Ms Mathieson: Of course you are absolutely right when you say that you are proceeding and that you have the right. We have the right, but do we always have the political will? It is not the same thing. We can have the

[Translation]

Mme Mathieson: Il y a tout un programme de conversion qui est très viable. Bien franchement, je ne pense pas que ce soit à moi de dire aux gens qui sont payés pour s'occuper de mon pays pourquoi je devrais faire leur travail pour eux. Je regrette, vraiment. . .

M. Crosby: M. Heap va s'en occuper.

Mme Mathieson: Je le voudrais bien et très bientôt.

M. Heap: Je pense que ni M. Crosby ni moi ni tout le Parlement ne pouvons y arriver tout seuls. Je ne dis pas que si vous n'avez pas de solutions toutes prêtes, on ne doit pas vous écouter parce que je suis d'accord avec votre opposition. Avez-vous des suggestions au sujet des industries que nous pourrions songer à attirer au lieu de chercher la solution facile de faire déménager Litton Systems.

Mme Mathieson: Je suis rendue tellement bonne à rédiger des mémoires en deux jours que je serais très heureuse de vous écrire un mémoire là-dessus, mais pas ce soir.

M. Heap: Je vous en serais reconnaissant.

Mme Mathieson: Je l'écrirai dans l'autobus en rentrant.

M. Reimer: J'ai remarqué sur la page couverture de votre mémoire que vous êtes présidente d'un comité sur la paix et le libre-échange. Est-ce exact? Pourriez-vous nous dire combien il y a de membres dans votre organisation?

Mme Mathieson: Il y a environ 10,000 membres dans notre organisation, qui n'est vieille que d'un an. C'est une estimation conservatrice.

M. Reimer: Dans une des sections de votre mémoire, vous parlez du problème de la pornographie au Canada. J'aimerais vous faire remarquer le plus respectueusement possible que le code criminel ne fait pas partie de cet accord. Je ne pense pas que vous pourriez le trouver dans le texte de l'accord et nous avons en tant que Canadiens le droit de changer notre code criminel pour contrôler la pornographie si nous le voulons. Hier, nous étudions un bill sur la pornographie qui en est rendu à l'étape de la deuxième lecture à la Chambre. Au moment même où nous sommes en train de négocier cet accord de libre-échange, nous montrons que nous avons le droit et le pouvoir de régler le problème de la pornographie au Canada. Vous dites dans votre mémoire que vous craignez une augmentation de la pornographie. En fait, nous sommes en train d'étudier le problème en ce moment même.

Mme Mathieson: Vous avez, évidemment, complètement raison de dire que vous êtes en train de le faire et que vous avez le droit de le faire. Vous avez le droit, mais en avons-nous toujours la volonté politique?

[Texte]

right to produce any kind of legislation, but we may not have the political will to do it. Ambassador Roche is in town today. My goodness, that man has a terrible time at the United Nations, trying to convince everybody that disarmament will lead to development. He can convince everybody but the U.S.

Political will has always entered into it. I have heard time and time again that all these things will be good for the economy, that they will raise our standard, that they will raise our social services. There will be more money in some people's pockets, but unless there is political will to take that money from their pockets and stocks and shares, or whatever, it will not necessarily be used for social services. There has to be some mechanism to meet that. It should not be an automatic assumption.

• 1715

Mr. Blaikie: Mr. Chairman, a point of order. On a more lighthearted but analogous note, the witness made reference to the relationship between England and Scotland. Being of Scottish background, I feel doubly grieved that we may be about to repeat the error of my ancestors. I ask her to look up some of Burns's poetry where he talked about the Scots never having submitted to English steel, but they were bought and sold for English gold. Oh, what a parcel of rogues in a nation!

The Acting Chairman (Mr. Fretz): Mr. Blaikie, a good note to end on.

Ms Mathieson: I think it is usual for the presenter to have the last word.

The Acting Chairman (Mr. Fretz): One wee word.

Ms Mathieson: One wee word. Do you realize I am the only woman who has sat at this table today?

The Acting Chairman (Mr. Fretz): You have that distinction.

Ms Mathieson: You had the last word.

The Acting Chairman (Mr. Fretz): The meeting is adjourned.

[Traduction]

Ce n'est pas la même chose. On peut avoir le droit de produire toutes sortes de lois, mais on peut ne pas avoir la volonté politique de le faire. L'ambassadeur Roche est en ville aujourd'hui. Bonté Divine, cet homme a beaucoup de difficultés aux Nations Unies à essayer de convaincre tout le monde que le désarmement se traduira par un accroissement du développement. Il peut convaincre tout le monde, sauf les États-Unis.

La volonté politique a toujours été un élément du problème. J'ai entendu répéter bien des fois que toutes ces choses vont être bonnes pour l'économie, qu'elles vont augmenter notre niveau de vie, qu'elles vont accroître nos services sociaux. Certains auront plus d'argent dans les poches, mais, à moins qu'on soit prêt politiquement à aller chercher cet argent dans leurs poches et leurs obligations et actions, il ne servira pas nécessairement aux services sociaux. Il faut qu'il y ait un mécanisme pour le faire. Il ne faudrait pas supposer que cela va se faire automatiquement.

M. Blaikie: Monsieur le président, j'invoque le Règlement. Sur un ton moins sérieux mais dans la même veine, le témoin a parlé des relations entre l'Angleterre et l'Écosse. Étant de souche écossaise, cela m'attriste doublement de voir que nous allons peut-être répéter l'erreur de mes ancêtres. Je lui demanderais de lire la poésie de Burns quand il dit que les Écossais ne se sont jamais soumis à l'acier anglais, mais qu'ils ont été achetés et vendus pour de l'or anglais.

Le président suppléant (M. Fretz): Monsieur Blaikie, une bonne note sur laquelle terminer.

Mme Mathieson: Je pense qu'on donne habituellement le dernier mot au présentateur.

Le président suppléant (M. Fretz): Un tout petit mot.

Mme Mathieson: Un tout petit mot. Vous rendez-vous compte que je suis la seule femme à s'être assise à cette table aujourd'hui?

Le président suppléant (M. Fretz): Vous avez cette distinction.

Mme Mathieson: Vous avez eu le dernier mot.

Le président suppléant (M. Fretz): La séance est levée.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Canadian Government Publishing Centre,
Supply and Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Centre d'édition du gouvernement du Canada,
Approvisionnement et Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9

WITNESSES

From National Sea Products Limited:

Gordon Cummings, President and Chief Executive Officer;

Eric Roe, Vice-President, Seafood Producers Association of Nova Scotia;

Allan Billard, Executive Director, Eastern Fishermen's Federation.

Dennis Stairs, Professor of Political Science, Dalhousie University.

From the Halifax Board of Trade:

Charles Stock, President.

From the Women's Action Coalition of Nova Scotia:

Marion Mathieson, Chairperson, Peace & Free Trade Committee.

TÉMOINS

De National Sea Products Limited:

Gordon Cummings, président-directeur général;

Eric Roe, vice-président, Association des producteurs des fruits de mer de la Nouvelle-Écosse;

Allan Billard, directeur exécutif, Eastern Fishermen's Federation.

Dennis Stairs, professeur de sciences politiques, université Dalhousie.

De la Chambre de commerce de Halifax:

Charles Stock, président.

De la Women's Action Coalition of Nova Scotia:

Marion Mathieson, présidente, Peace & Free Trade Committee.



HOUSE OF COMMONS

Issue No. 61

Friday, December 4, 1987
St. John's, Newfoundland

Chairman: William C. Winegard

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 61

Le vendredi 4 décembre 1987
St-Jean (Terre-Neuve)

Président: William C. Winegard

*Minutes of Proceedings and Evidence of the
Standing Committee on*

External Affairs and International Trade

*Procès-verbaux et témoignages du Comité
permanent des*

Affaires étrangères et du commerce extérieur

RESPECTING:

Pursuant to Standing Order 96(2) consideration of
the Canada-U.S. Free Trade Agreement tabled in
the House of Commons on October 5, 1987

CONCERNANT:

En vertu de l'article 96(2) du Règlement, étude de
l'Accord de libre-échange entre le Canada et les
États-Unis déposé à la Chambre des communes le 5
octobre 1987

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)

Second Session of the Thirty-third Parliament,
1986-87

Deuxième session de la trente-troisième législature,
1986-1987

STANDING COMMITTEE ON EXTERNAL AFFAIRS
AND INTERNATIONAL TRADE

Chairman: William C. Winegard

Vice-Chairman: Clément Côté

Members

Warren Allmand
Lloyd Axworthy
Bill Blaikie
Howard Crosby
Girve Fretz
Steven Langdon
Bill Lesick
Don Ravis
John Reimer—(11)

(Quorum 6)

Maija Adamsons

Clerk of the Committee

COMITÉ PERMANENT DES AFFAIRES
ÉTRANGÈRES
ET DU COMMERCE EXTÉRIEUR

Président: William C. Winegard

Vice-président: Clément Côté

Membres

Warren Allmand
Lloyd Axworthy
Bill Blaikie
Howard Crosby
Girve Fretz
Steven Langdon
Bill Lesick
Don Ravis
John Reimer—(11)

(Quorum 6)

Le greffier du Comité

Maija Adamsons

MINUTES OF PROCEEDINGS

FRIDAY, DECEMBER 4, 1987
(93)

[Text]

The Standing Committee on External Affairs and International Trade met in St. John's, Newfoundland, at 9:00 o'clock a.m., this day, the Acting Chairman, Girve Fretz, presiding.

Members of the Committee present: Warren Allmand, Howard Crosby, Girve Fretz, Bill Lesick, Don Ravis.

Acting Members present: Jack Harris for Steven Langdon; Dan Heap for Bill Blaikie; Ken James for William C. Winegard; Morrissey Johnson for Clément Côté and Bill Rompkey for Lloyd Axworthy.

In attendance: From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade: Luc Rainville, Committee Researcher. *Barbara Arneil, Liberal Staff Representative. Judy Giroux, N.D.P. Staff Representative. James McIlroy, P.C. Staff Representative.*

Witnesses: From the Economic Council of Newfoundland and Labrador: Harold Lundrigan, President and Chairman; Adele Poynter, Director of Research. *From the Fishermen, Food & Allied Workers:* Richard Cashin, President. *From the Canadian Labour Congress:* Shirley Carr, President; Nancy Riche, Executive Vice-President; Dick Martin, Executive Vice-President. *From the Provincial Advisory Council on the Status of Women:* Ann Bell, President; Martha Muzychka, Researcher.

Pursuant to Standing Order 96(2) the Committee resumed consideration of the Canada-U.S. Free Trade Agreement tabled in the House of Commons on October 5, 1987.

Warren Allmand proposed to move,—That 45 minutes be set aside after the last scheduled witness at 12:00 noon to hear from the public on a first-come first-serve basis.

After debate, the Chair ruled the motion out of order on the grounds that the Committee had already decided upon a similar question on previous occasions.

Whereupon, Warren Allmand appealed from the decision of the Chairman.

The question being put by the Chairman:

Shall the decision of the Chair be sustained?

It was decided in the affirmative by a show of hands: Yeas: 5; Nays: 3.

Harold Lundrigan, from the Economic Council of Newfoundland and Labrador, made a statement and with Adele Poynter, answered questions.

PROCÈS-VERBAL

LE VENDREDI 4 DÉCEMBRE 1987
(93)

[Traduction]

Le Comité permanent des affaires étrangères et du commerce extérieur se réunit, aujourd'hui à 9 heures, à Saint-Jean-de-Terre-Neuve, sous la présidence de Girve Fretz. (*président suppléant*).

Membres du Comité présents: Warren Allmand, Howard Crosby, Girve Fretz, Bill Lesick, Don Ravis.

Membres suppléants présents: Jack Harris remplace Steven Langdon; Dan Heap remplace Bill Blaikie; Ken James remplace William C. Winegard; Morrissey Johnson remplace Clément Côté; Bill Rompkey remplace Lloyd Axworthy.

Aussi présents: Du Centre parlementaire pour les affaires étrangères et le commerce extérieur: Luc Rainville, chargé de recherche du Comité. *Barbara Arneil, déléguée du personnel du parti libéral. Judy Giroux, déléguée du personnel du parti néo-démocrate. James McIlroy, délégué du personnel du parti conservateur.*

Témoins: Du Conseil économique de Terre-Neuve et du Labrador: Harold Lundrigan, président; Adele Poynter, directeur de la recherche. *De Fishermen, Food & Allied Workers:* Richard Cashin, président. *Du Congrès canadien du travail:* Shirley Carr, présidente; Nancy Riche, vice-présidente exécutive; Dick Martin, vice-président exécutif. *Du Conseil consultatif provincial sur la situation de la femme:* Ann Bell, présidente; Martha Muzychka, chargée de recherche.

Conformément aux dispositions du paragraphe 96(2) du Règlement, le comité examine de nouveau l'accord de libre-échange entre le Canada et les États-Unis, document déposé sur la Table de la Chambre des communes le 5 octobre 1987.

Warren Allmand a l'intention de proposer,—Que 45 minutes soient réservées à la suite du témoignage du dernier témoin, à midi, pour entendre les membres du public, à commencer par les premiers arrivés.

Après débat, le président déclare la motion irrecevable car le Comité a déjà tranché la question.

Sur quoi, Warren Allmand en appelle de la décision du président.

Le président met aux voix la question suivante:

La décision du président est-elle maintenue?

On décide par l'affirmative par vote à main levée: Pour: 5; Contre: 3.

Harold Lundrigan, du Conseil économique de Terre-Neuve et du Labrador, fait une déclaration, puis lui-même et Adele Poynter répondent aux questions.

Richard Cashin, from the Fishermen, Food & Allied Workers, made a statement and answered questions.

Shirley Carr, from the Canadian Labour Congress, made a statement and, with Nancy Riche and Dick Martin, answered questions.

Ann Bell, from the Provincial Advisory Council on the Status of Women, made a statement and with Martha Muzychka, answered questions.

At 12:00 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Richard Dupuis
Committee Clerk

Richard Cashin, de *Fishermen, Food & Allied Workers*, fait une déclaration, et répond aux questions.

Shirley Carr, du Congrès canadien du travail, fait une déclaration, puis elle-même, Nancy Riche et Dick Martin répondent aux questions.

Ann Bell, du Conseil consultatif provincial sur la situation de la femme, fait une déclaration, puis elle-même et Martha Muzychka répondent aux questions.

À midi, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

Greffier de Comité
Richard Dupuis

EVIDENCE

[Recorded by Electronic Apparatus]

[Texte]

Friday, December 4, 1987

• 0901

The Acting Chairman (Mr. Fretz): Order, please.

It is good to be in the wonderful province of Newfoundland this morning.

I see we have a point of order. Before I accept the point of order, I have just a couple of comments.

First, we have learned that our translation equipment did not arrive from Halifax due to the Air Canada strike. We hope that will not create a problem for any of our witnesses or the members of the committee. We apologize for it, but it is beyond our control.

I am the acting chairman. Our chairman is not able to be with us today.

This a regular standing committee of the House of Commons and is subject to the same rules, decorum and conventions that exist in Ottawa in the House of Commons, which means that TV cameras and other cameras and recording devices are not to be used in the meeting except in between witnesses.

Mr. Allmand: On a point of order, I note that the reserved period from 12 a.m. to 1 p.m. in our schedule has not been allocated. Consequently I would like to move that the period be set aside to hear individuals who come to the meeting to present their views to us, in short periods of 5 to 10 minutes each. I am making that motion because we have chosen only eight groups and asked them to come before the committee, but a goodly number of Newfoundlanders would like to present their views to the committee. I therefore make that motion in the hope that the committee will agree to it.

Mr. Crosby: Mr. Allmand, as we all know, has made this motion on several occasions. We are coming to the end of the public hearings, and I would be quite willing not only to meet through the noon hour but to stay on afterwards for as long as Mr. Allmand wants to stay. Our difficulty is that we have had this time and time again in each city we have visited and in order to have some logistics for the committee and some sense of timing our permanent chairman has ruled that motion out of order. I do not know if you have any alternative—I do not know what advice you are getting on the matter—but I would certainly be willing to hear everybody all weekend, because I am not going anywhere on the weekend.

Mr. Allmand: I am only asking from 12 a.m. to 1 p.m. I am not asking anybody to stay all weekend.

TÉMOIGNAGES

[Enregistrement électronique]

[Traduction]

Le vendredi 4 décembre 1987

Le président suppléant (M. Fretz): La séance est ouverte.

C'est avec plaisir que nous nous trouvons aujourd'hui dans la magnifique province de Terre-Neuve.

Je vois que nous avons un rappel au Règlement. Avant de l'accepter, j'aurai quelques informations à vous communiquer.

Tout d'abord, nous avons appris que le matériel d'interprétation n'est pas arrivé de Halifax en raison de la grève d'Air Canada. Nous espérons que cela ne présentera aucune difficulté à nos témoins ou aux membres du comité. Nous regrettons fort cet incident, mais il est indépendant de notre volonté.

Je suis le président suppléant. Notre président n'a pas été en mesure de se joindre à nous aujourd'hui.

Ceci est un comité permanent de la Chambre des communes, et, à ce titre, est assujéti aux mêmes règles et conventions que celles en vigueur à Ottawa, à la Chambre des communes, ce qui signifie qu'il est interdit d'utiliser des caméras de télévision ou autres ou des dispositifs d'enregistrement au cours de la réunion, sauf entre témoins.

M. Allmand: J'invoque le Règlement. Je remarque que rien n'est prévu pour la période réservée de midi à 13 heures de notre emploi du temps. Je proposerais donc que cette période soit réservée aux personnes qui désirent venir nous présenter leurs vues pendant 5 à 10 minutes. Je propose cette motion, car nous n'avons choisi que 8 groupes, auxquels nous avons demandé de comparaître devant ce comité, mais beaucoup de gens de cette province aimeraient nous présenter leurs opinions. Je propose donc cette motion en espérant que le comité l'accueillera.

M. Crosby: Comme nous le savons tous, M. Allmand a présenté cette motion à plusieurs reprises. Nous arrivons à la fin des audiences publiques, et je serais tout à fait disposé à siéger non seulement pendant l'heure du déjeuner mais, aussi longtemps que le désirera M. Allmand. Nous avons eu cette difficulté dans chaque ville que nous avons visitée et, pour des raisons d'organisation et d'emploi du temps, notre président a déclaré la motion irrecevable. J'ignore si vous avez une autre solution—je ne sais quels sont les conseils que vous avez reçus en la matière—mais je serais certainement disposé à entendre des témoins au cours de la fin de semaine, car je ne vais nulle part.

M. Allmand: Je demande seulement que le comité siège entre midi et 13 heures. Je ne demande à personne de rester pendant la fin de semaine.

[Text]

Mr. Crosby: All I am going to do on the weekend is go to a couple of legions or firehalls in Halifax West and meet with people, as I always do, so I am quite willing to meet with Newfoundlanders as long as you want.

Mr. James: I would say the same thing. Mr. Allmand has brought it up before. I know that he is interested in hearing others. Not only could we meet from 12 a.m. to 1 p.m., even though that may be somewhat inconvenient to people who have appointments set up, but we could also meet this evening, as long as Mr. Allmand is agreeable.

Mr. Allmand: Let us dispose of my motion first and we will deal with that point next.

The Acting Chairman (Mr. Fretz): Rather than set a precedent, I will follow the example of the chairman and rule the motion out of order and proceed at this time.

Mr. Allmand: I challenge the chairman's ruling. In each province it is a different situation, as I said yesterday, and because the motion was ruled out of order in Halifax and Charlottetown and Fredericton... I challenge your ruling, Mr. Chairman.

The Acting Chairman (Mr. Fretz): Thank you, Mr. Allmand.

Then we will have a motion to sustain the Chair.

Mr. Lesick: I so move.

• 0905

Motion agreed to.

Mr. Allmand: We oppose the ruling of the Chair.

The Acting Chairman (Mr. Fretz): Mr. Lundrigan, welcome to the committee. Please proceed.

Mr. Harold Lundrigan (Chairman, Economic Council of Newfoundland and Labrador): Thank you, sir.

I am a businessman in this province, with activities across Canada as part of a family business. With me I have Ms Adele Poynter, a member of our staff.

On behalf of the Economic Council of Newfoundland and Labrador, I would like to take this opportunity, since I am the first member speaking to you at this hearing, to welcome members of the committee to Newfoundland, and secondly to thank the committee for providing us with an opportunity to present our views on the free trade question. Because some of you may be unfamiliar with our organization, I would like to take just a brief moment to provide you with some background on the Economic Council.

The Economic Council of Newfoundland and Labrador is a provincial Crown corporation, established in late 1983 for the purpose of providing independent and responsible advice to the provincial Cabinet. The

[Translation]

M. Crosby: Tout ce que je fais au cours de la fin de semaine, c'est de rencontrer des anciens combattants ou des pompiers d'Halifax-Ouest, comme d'habitude, et suis donc tout à fait disposé à rencontrer des Terre-Neuviens, aussi longtemps que vous le voudrez.

M. James: Je suis du même avis. M. Allmand a déjà soulevé ce point. Je sais que cela l'intéresse d'entendre d'autres témoins. Nous pourrions non seulement siéger entre midi et 13 heures bien que cela ne puisse pas convenir aux personnes qui ont déjà pris des engagements, mais aussi ce soir, si cela convient à M. Allmand.

M. Allmand: Commençons par régler ma motion, après quoi nous pourrions passer à cette idée.

Le président suppléant (M. Fretz): Au lieu de créer un précédent, je suivrais l'exemple du président et déclarerais la motion irrecevable pour passer à autre chose.

M. Allmand: Je conteste la décision de la présidence. Dans chaque province, la situation est différente, comme je le disais hier, et parce que la motion a été déclarée irrecevable à Halifax, à Charlottetown et à Fredericton... Je conteste votre décision, monsieur le président.

Le président suppléant (M. Fretz): Je vous remercie, monsieur Allmand.

Il nous faudra une motion pour confirmer la décision de la présidence.

M. Lesick: J'en fais la proposition.

Motion adoptée.

M. Allmand: Nous contestons la décision de la présidence.

Le président suppléant (M. Fretz): Monsieur Lundrigan, bienvenue. Veuillez commencer.

M. Harold Lundrigan (président, Economic Council of Newfoundland and Labrador): Je vous remercie, monsieur.

Je travaille dans le milieu des affaires ici, à Terre-Neuve, et mes activités me conduisent un peu partout au Canada. M^{me} Adele Poynter, un membre de notre personnel, se trouve ici aujourd'hui avec moi.

Au nom de l'Economic Council of Newfoundland and Labrador, j'aimerais saisir cette occasion, puisque je suis la première personne à prendre la parole à cette audience, pour souhaiter la bienvenue à Terre-Neuve aux membres du Comité et, deuxièmement, pour remercier ces derniers de nous avoir fourni la possibilité de présenter notre opinion de la question du libre-échange. Certains d'entre vous ne connaîtront peut-être pas très bien notre organisme et j'aimerais donc le présenter brièvement.

L'Economic Council of Newfoundland and Labrador est une société de la Couronne provinciale, fondée vers la fin de l'année 1983, avec pour objectif de fournir au Cabinet de la province des conseils indépendants et

[Texte]

organization's mandate is to identify the major social and economic issues confronting the province, advise on policies and strategies to address these issues, and contribute to informed public debate. The Economic Council comprises a 15-member voluntary board of directors, who represent diverse business, labour and community interests throughout the province of Newfoundland and Labrador.

In its capacity as an independent advisory body to government, the council indicated in early 1986 that it would undertake a study to examine the effects of free trade on the province of Newfoundland. The resulting report was presented to the Premier and his Cabinet in May of this year and released to the public in June. My intention today is to provide you with a summary of the findings of our report, and in the course of this discussion I shall also refer to the proposed free trade agreement and discuss some of its implications.

Trade is critically important to the economy of Atlantic Canada. For Newfoundland, the United States holds a particularly prominent place in that trade picture, as a market for 75% of our exports. Increasing protectionism in the United States is threatening Newfoundland and Canada's access to that large and growing market.

The conclusion of our June study suggested that Newfoundland will experience positive but minor gains from a free trade agreement with the United States. Free trade will provide a more open, stable trading environment by eliminating or reducing tariffs and non-tariff barriers. A free trade arrangement will protect and maintain our major export industries, which of course would be fish, minerals, and newsprint. These are presently, or are likely to be, threatened by reactionist or protectionist measures in the United States.

Most of the gains in these industries, particularly for the fisheries, will come first of all from secured access to the United States market and secondly from reduced uncertainty for investors as more stability is introduced into the United States trade law procedures. For example, the elimination of tariffs on processed fish and the reduced uncertainty would allow us the opportunity at least to further process our fish here and export a value-added product, adding dollars and jobs to the Newfoundland economy. Free trade will also mean reduced prices for imported goods and more competitive Canadian goods; hence lower prices to Newfoundland consumers and lower input costs for some of our industries.

[Traduction]

motives. Cet organisme a pour mandat de déterminer quelles sont les principales questions sociales et économiques auxquelles fait face la province, conseiller le Cabinet sur les politiques et les stratégies pertinentes et contribuer à un débat public fondé sur la connaissance des faits. Ce conseil est doté d'un conseil d'administration de 15 membres bénévoles, qui représentent divers intérêts du monde des affaires, du travail et de la collectivité dans l'ensemble de Terre-Neuve et du Labrador.

En sa qualité d'organisme consultatif indépendant auprès du gouvernement, le Conseil a indiqué au début de l'année 1986 qu'il entreprendrait une étude afin d'examiner les effets du libre-échange sur la province de Terre-Neuve. Ce rapport a été présenté au premier ministre et à son cabinet en mai dernier et communiqué au public en juin. J'ai l'intention aujourd'hui de vous résumer les conclusions de notre rapport, et, au cours de la discussion, je traiterai de l'accord de libre-échange proposé et de certaines de ses implications.

Le commerce est d'une importance cruciale pour l'économie des provinces Atlantiques. Pour Terre-Neuve, les États-Unis tiennent une place particulièrement importante dans les échanges commerciaux, car c'est vers ce pays que 75 p. 100 de nos exportations partent. Le protectionnisme croissant des États-Unis menace Terre-Neuve et l'accès du Canada à ce marché important et en pleine expansion.

Nous avons conclu dans notre étude de juin que Terre-Neuve gagnerait à un accord de libre-échange avec les États-Unis, quoique assez faiblement. Le libre-échange fournira un environnement ouvert et stable aux échanges, en éliminant ou en réduisant les droits de douane et les barrières non tarifaires. Un accord de libre-échange protégera et appuiera nos principales industries exportatrices, qui exporteraient bien sûr du poisson, des produits minéraux et du papier journal. Elles sont actuellement ou deviendront probablement menacées par les mesures réactionnaires protectionnistes prises par les États-Unis.

Ces industries, et tout particulièrement les pêcheries, bénéficieraient essentiellement d'un accès garanti aux marchés américains et, deuxièmement, du climat de moindre incertitude, pour les investisseurs, qui résulterait de la plus grande stabilité dans les mesures législatives prises par les États-Unis en matière de commerce. Par exemple, la suppression des droits de douane sur le poisson transformé et la réduction des incertitudes nous permettraient au moins de transformer encore plus notre poisson et d'exporter un produit qui ait une valeur ajoutée, ce qui signifierait, pour l'économie de Terre-Neuve, un accroissement des recettes financières et de l'emploi. Le libre-échange s'accompagnera également d'une baisse des prix des produits importés et d'une hausse de la compétitivité des produits canadiens, d'où une baisse des prix pour les consommateurs de Terre-Neuve et des coûts des intrants pour certaines de nos industries.

[Text]

[Translation]

• 0910

Our study also identified several industries as being somewhat vulnerable under free trade. These include the brewing industry, sawmilling, hogs and chicken farming, the shipbuilding and ship repair industry, and the trucking industry. To summarize, therefore, the major conclusions of our June report was that Newfoundland would experience positive gains from a free trade agreement. Although we have some concerns over certain aspects of the agreement, which we will discuss momentarily, and although we will not give final support to that particular trade initiative until we can see the final text of the agreement, we think, however, that Canada and Newfoundland will benefit from a free trade agreement with the United States.

One area that was a major concern of ours when we released our report, and which remains a major question mark in the whole free trade debate, is the concessions that will be demanded by the United States. There are some indications that these include changes to government policies in such areas as financial assistance to industry, regional development, government procurement, and perhaps social programs. One point that has to be made clear is that Atlantic Canada, and Newfoundland as part of that group considered Atlantic Canada, will need ongoing assistance if we are to catch up to the rest of Canada, and we therefore could not support an agreement that abandons the principle of reducing regional disparity.

Nevertheless, we recognize that the nature or form of assistance will likely change, and perhaps it should change, whether there is a free trade agreement or not. For example, in the area of financial assistance, we in Canada have been almost totally preoccupied with grants and loans. Not only is this an expensive method of assisting industry, it may not be the appropriate way to assist industry. The Americans place more emphasis on the tax system and on the public infrastructure to provide financial assistance to industry, and perhaps, I am not saying we should, we should look at these methods ourselves.

Another example is the unemployment insurance program. The Americans have on occasion argued that unemployment insurance is an unfair subsidy to fishermen in Atlantic Canada and should be eliminated or changed. Although we do not agree that these social transfers should be eliminated, perhaps we should look at changing the present unemployment insurance system in favour of a system that does not discriminate against an individual who shows initiative. The present unemployment insurance system is not contributing to the kind of self-reliance and entrepreneurship—and in entrepreneurship here I am not referring to business, I am referring just to initiative—that is necessary if we are to build a strong and competitive economy in Newfoundland and Labrador.

Grâce à notre étude, nous avons également pu identifier plusieurs industries qui pourraient souffrir d'un accord de libre-échange. Il s'agit, entre autres, des brasseries, du sciage mécanique, de l'élevage de porcs et de poulets, de la construction navale et de la réparation de navires ainsi que du transport routier. Notre rapport de juin concluait que Terre-Neuve bénéficierait d'un accord de libre-échange. Même si nous nous inquiétons de certains aspects de l'accord, que nous discuterons brièvement, et que nous n'accordions notre appui définitif à cette initiative particulière qu'après avoir vu le texte final de l'accord, nous estimons toutefois que le Canada et Terre-Neuve bénéficieront d'un accord de libre-échange avec les États-Unis.

L'une de nos principales inquiétudes, lorsque nous avons publié notre rapport, et qui demeure un gros point d'interrogation dans le débat sur le libre-échange, touche aux concessions qu'exigeront de nous les États-Unis. Il semblerait que les États-Unis nous demanderaient, entre autres choses, de changer des politiques gouvernementales dans des domaines tels que l'aide financière à l'industrie, au développement régional, l'approvisionnement gouvernemental et, peut-être même les programmes sociaux. Un point sur lequel il convient d'insister, c'est que les provinces Atlantiques, dont fait partie Terre-Neuve, auront besoin d'une aide constante, si elles désirent rattraper le reste du pays; nous ne pourrions donc pas appuyer un accord qui abandonne le principe d'une réduction des disparités régionales.

Nous reconnaissons néanmoins que la nature ou la forme d'aide changera probablement et devrait peut-être changer, qu'il y ait un accord de libre-échange ou non. Dans le domaine de l'aide financière, pour citer un exemple, nous sommes, au Canada, presque obnubilés par les subventions et les prêts. Ces derniers constituent non seulement des moyens onéreux d'aider l'industrie, mais ils ne constituent peut-être pas la manière adéquate d'aider cette dernière. Les Américains s'appuient davantage sur le système fiscal et sur l'infrastructure pour fournir une aide financière à l'industrie; nous devrions peut-être examiner de plus près ces méthodes.

Un autre exemple serait le programme d'assurance-chômage. Les Américains ont prétendu de temps à autre que l'assurance-chômage constituait une subvention injuste accordée aux pêcheurs des provinces Atlantiques du Canada et devrait donc être éliminé ou changé. Nous n'estimons pas que ces prestations devraient être éliminées, mais il faudrait peut-être envisager de modifier le système actuel d'assurance-chômage afin d'adopter un régime qui ne constitue pas une mesure discriminatoire à l'encontre des personnes qui font preuve d'un sens de l'initiative. Le système actuel d'assurance-chômage n'encourage pas l'autonomie et l'esprit d'entreprise—et par esprit d'entreprise, je ne parle pas du monde des affaires mais plutôt du sens de l'initiative—qui sont nécessaires à la construction d'une économie forte et concurrentielle à Terre-Neuve et au Labrador.

[Texte]

We think it is also important to remember the context under which the free trade negotiations began. There is some feeling that we can ignore this talk about free trade and continue on as we have done. Some may well choose to reject free trade after closer examination, but we do not have the option of continuing on as we have. Protectionism in the United States is threatening our export industries right now and if it worsens—and there is every indication that it will—it could jeopardize jobs in those industries in Newfoundland that are involved in export.

• 0915

As well, there is a growing international pressure to liberalize trade and dismantle barriers between countries and provinces. We saw evidence of this recently with the GATT challenge to the Canadian brewing industry and the provincial liquor laws that protect it. Both of these pressures are now reality, and Newfoundland and Canadian companies will have to become more competitive to operate in a more liberalized, global trading environment.

To summarize and conclude, the Economic Council of Newfoundland and Labrador study showed that Newfoundland would experience positive but minor gains from a free trade arrangement with the United States. Our concern in light of these findings was what concessions would be demanded of Canada, particularly in the area of programs that affect regional development. I might add that this is probably the largest single concern. We are still somewhat uncertain about the impact the proposed agreement on regional development programs. Our position is that we will support free trade if it incorporates those principles of free trade that were shown to result in positive gains for Newfoundland—and these were the majority—and if the principle of reduced regional disparity is not sacrificed in any changes to regional development and those related social programs.

Mr. Allmand: Thank you for your contribution this morning. I note that the report you refer to was completed in June, before the agreement of October 5 was concluded, and throughout your comments this morning you keep on making... You say, "a free trade agreement", but we all know now we are not discussing free trade in theory; we are discussing a particular agreement, this 35-page document which promised us a legal text in three weeks. We are now in the ninth week. We do not have the legal text, and as a matter of fact we do not know when we are going to get it, and the Prime Minister has said he is going to sign this at the end of the month.

[Traduction]

Nous estimons qu'il est également important de se rappeler le contexte dans lequel les négociations sur le libre-échange ont commencé. D'aucuns estiment que l'on peut laisser de côté ce débat sur le libre-échange et continuer comme par le passé. Certes, certains pourront choisir de rejeter le libre-échange après l'avoir examiné de plus près, mais nous n'avons pas la possibilité de continuer comme par le passé. Des mesures protectionnistes adoptées par les États-Unis menacent nos industries exportatrices aujourd'hui et, si elles s'aggravent, et tout semble indiquer qu'elles le feront, elles pourraient menacer les emplois au sein des industries exportatrices de Terre-Neuve.

De plus, des pressions croissantes s'exercent sur la scène internationale afin de libéraliser le commerce et de supprimer les droits de douane existant entre pays et provinces. Nous en voulons pour preuve la décision récente du GATT à propos de l'industrie de la brasserie canadienne et des lois provinciales en matière d'alcool, qui protègent celle-ci. Ces pressions sont bien réelles, et les sociétés établies à Terre-Neuve et dans l'ensemble du pays devront devenir plus concurrentielles pour pouvoir fonctionner dans un climat de plus grande libéralisation et d'internationalisation des échanges.

Pour résumer et conclure notre exposé, je dirais que l'étude menée par notre organisme a révélé que Terre-Neuve bénéficierait de façon certaine, quoique faible, d'un accord de libre-échange avec les États-Unis. Il demeure tout au moins un point obscur, à savoir le type de concessions qu'aurait à faire le Canada, tout particulièrement dans les programmes touchant au développement régional. J'ajouterais que c'est probablement notre plus grande inquiétude. Nous ignorons toujours l'impact qu'aura l'accord proposé sur les programmes de développement régional. Notre position est la suivante: Nous appuierons le libre-échange, si l'accord comprend les principes de libre-échange qui devraient se solder par des avantages pour Terre-Neuve—et ceux-ci étaient en majorité—et si le principe de l'atténuation des disparités régionales n'est pas abandonné au profit de changements au programme de développement régional et autres programmes sociaux connexes.

M. Allmand: Je vous remercie de votre contribution. Je remarque que le rapport auquel vous avez fait allusion a été terminé en juin, avant que l'accord du 5 octobre ne soit conclu, et vous n'avez cessé de dire ce matin... Vous dites «accord de libre-échange», mais, comme nous le savons tous, nous ne discutons pas en ce moment du principe du libre-échange mais bien d'un accord particulier, d'un document de 35 pages qui devait donner lieu, dans les trois semaines qui suivent, à un texte de portée juridique. Nous en sommes maintenant à la neuvième semaine et n'avons toujours pas de texte de portée juridique; d'ailleurs, nous ne savons pas quand nous obtiendrons ce texte, et le Premier ministre a déclaré qu'il signerait l'accord à la fin du mois.

[Text]

You have said that the study you did in Newfoundland and Labrador... you know, wanted certain things. You wanted security to the American market. We see from this particular agreement, the elements of the agreement, that while tariffs will go down, non-tariff barriers will remain. There is nothing said about those. We know that countervail remains. We know that an omnibus trade bill is still before the United States Congress. We know that since October 5 the Americans have issued new guidelines on what things they think are countervailable, some of them affecting regional development programs, programs of assistance to fishermen and so on.

I forget if it was yesterday or the day before we learned that the Americans, unhappy with the deal that was concluded, wanted it reopened for matters relating to shipping and automobiles, and perhaps the appeal process. If the Americans want it open for those things, why should our Canadian government not ask that it be opened as well for some of the concerns you mentioned? You mentioned sawmilling, hogs and chicken farming, shipbuilding, ship repair industries, the trucking industry. Then you go on talking about your concerns about assistance to industry, regional development; why should there not be a clause in the agreement saying that regional development programs will not be touched by the agreement, to make sure they are not affected?

Therefore, if the Americans, having concluded or signed this preliminary agreement on October 4 or 5, now want certain things open because of concerns in the United States, why should our government not say there are also concerns in Canada, and if you are going to discuss shipping and automobiles and the appeal process, we would like to discuss, say, agriculture and regional development? Why in those circumstances, especially since we do not have the legal text, should we not postpone the signing date from January 1 or 2 for a couple of months until we see the legal text and we can work these things out?

Mr. Lundrigan: The question is not a simple one. We did a study in June on what we felt was the impact of free trade in our concept of free trade as we knew it, and we came up with very few negatives. The negatives we listed are sawmilling and so on. In the principle of the agreement we have seen, the regional development was presented in a context that was better—it was put off for finding a definition, for instance, of subsidy.

[Translation]

Vous avez dit que l'étude que vous avez menée à Terre-Neuve et au Labrador... vous savez, voulaient certaines choses. Vous désiriez un accès garanti au marché américain. Nous savons que cet accord particulier, les éléments de l'accord, signifiera que les droits de douane seront supprimés mais que des barrières non tarifaires demeureront. Il n'est fait aucune mention de ces barrières dans l'accord. Nous savons que les droits compensatoires demeureront. Nous savons que le Congrès américain doit adopter un Omnibus Trade Bill. Nous savons que, depuis le 5 octobre, les Américains ont lancé de nouvelles directives sur ce qui, à leur avis donne lieu à des droits compensatoires, ce qui touche, dans une certaine mesure, les programmes de développement régional, les programmes d'aide aux pêcheurs, etc.

Hier, ou peut-être avant-hier, nous avons appris que les Américains, mécontents de l'entente conclue, voulaient négocier de nouveau certains points portant sur la navigation, les automobiles et, peut-être même, la procédure d'appel. Si tel est le cas, pourquoi notre gouvernement canadien ne demanderait-il pas à renégocier certains des points que vous avez mentionnés? Vous avez mentionné le sciage mécanique, l'élevage de porcs et de poulets, la construction navale, la réparation de navires, le transport routier. Puis vous exprimez vos inquiétudes à propos de l'aide fournie aux industries et au développement régional; pourquoi l'accord ne contiendrait-il pas une clause stipulant que l'accord ne porte pas sur les programmes de développement régional, de sorte que nous serons assurés que ces programmes ne seront jamais touchés.

Si les Américains, qui ont conclu ou signé cet accord préliminaire le 4 ou le 5 octobre, désirent à présent renégocier certains points en raison d'inquiétudes soulevées aux États-Unis, pourquoi notre gouvernement n'exprimerait-il pas les préoccupations des Canadiens? Si les Américains désirent discuter de nouveau de la navigation, des automobiles et de la procédure d'appel, nous aimerions discuter de l'agriculture et du développement régional, par exemple. Étant donné les circonstances, et surtout étant donné que nous n'avons pas de texte juridique, pourquoi ne retarderions-nous pas la date de signature, fixée au 1^{er} ou au 2 janvier, pendant quelques mois, jusqu'à ce que nous ayons un texte juridique et que nous puissions résoudre ces questions?

• 0920

M. Lundrigan: La question n'est pas simple. Nous avons mené une étude sur ce que nous estimions être l'impact du libre-échange, tel que nous entendions ce terme, et nous n'avons trouvé que quelques rares inconvénients. Les côtés négatifs de l'accord portent sur le sciage mécanique, etc. Dans l'accord que nous avons étudié, le développement régional était présenté dans un contexte qui était meilleur—la chose a été reportée jusqu'à ce que l'on trouve une définition du terme subvention, par exemple.

[Texte]

There is already a problem of definition of subsidy, so you have seven years in which to find it. I think the question is not so much whether we should enter into free trade now but whether the government of the day has enough stamina to say it is sorry it cannot take it, if the conditions laid down during the seven-year period are not acceptable.

There are certain things we should not and cannot give up, particularly in Atlantic Canada, and most of them are associated with the regional development problems.

The brewing industry, which was a big problem for this province, has been set aside. Having been set aside, the GATT deal comes in and impacts on it again a few weeks later. We have therefore concluded that to postpone it, or not have a trade agreement, is worse on us in the sense these impacts can be made upon us at any time.

Mr. Allmand: I want to make it clear we are all for getting greater access to the American market and lower tariffs, but we think we have given up too much in this deal to get that. My question to you was—and maybe you did not hear it properly—if just two days ago, the Americans at this stage can ask that it be opened up to discuss concerns of their citizens in their businesses, why should we not open it up for things not just right according to our citizens? Why should we be rushed by this deadline of January 2?

I am not saying, kill the deal altogether. If the Americans want to open up, why should we not open up? Why be rushed into doing something when we will not even have the legal text and when the Christmas and New Year's season is coming up? We hear the text will go from 35 pages to over a 1,000 pages in legal terminology. We will all have to start looking at that long complex legal text before the Christmas break, and the Prime Minister will go off and sign on January 2. By the way, the American Congress will still have 90 days to look it over, but we will not have that in Canada under our Constitution.

Mr. Lundrigan: The problem I have with this, sir, is that there is a negotiating process going on. As a citizen of Canada, I see no difference in a negotiating team put together by one government or group or another government or group that would do any differently. It is a negotiation. You cannot get what you want. I am not party to that negotiation. If I were in the centre of it, I would have a good clear judgment of whether opening it up would give me a gain. I do not know. When both parties are unhappy with a good, tough negotiation, it is usually the best you can get, because no party gets what it wants.

Mr. James: Thank you, Mr. Lundrigan, for appearing. I want to stay on the main thrust of the free trade

[Traduction]

Ce problème de définition du terme subvention existe déjà, et vous avez donc sept années pour le résoudre. Je pense que la question n'est pas tant de savoir si nous devrions conclure une entente de libre-échange aujourd'hui, mais plutôt de savoir si le gouvernement actuel a suffisamment de nerf pour refuser l'accord, si les conditions établies au cours de cette période de sept années ne sont pas acceptables.

Il existe certaines choses que nous ne devrions ni ne pouvons abandonner, particulièrement dans les provinces Atlantique, et la plupart d'entre elles sont liées aux problèmes de développement régional.

L'industrie de la brasserie, qui constitué un gros problème pour cette province, a été mise de côté. Ceci fait, le GATT prend une décision qui touche cette industrie quelques semaines plus tard. Nous avons donc conclu que retarder l'accord, ou encore ne pas en conclure du tout, serait pire pour nous, car nous pouvons subir ce type de répercussions à n'importe quel moment.

M. Allmand: Je désire insister sur le fait que nous sommes tous partisans d'un meilleur accès au marché américain et d'une baisse des droits de douane, mais nous estimons que nous avons payé trop cher pour ces avantages. Ma question, peut-être ne l'avez-vous pas tout à fait entendue, était que si, il y a tout juste deux jours, les Américains ont pu demander à rouvrir le débat afin de discuter des préoccupations de leurs citoyens, pourquoi ne pourrions-nous pas rouvrir nous aussi le débat pour discuter des sujets qui préoccupent nos propres citoyens? Pourquoi devrions-nous être pressés par cette date du 2 janvier?

Je ne dis pas qu'il faut rejeter l'entente en bloc. Si les Américains désirent renégocier, pourquoi ne pas le faire? Pourquoi nous précipiter, alors que nous n'avons même pas le texte juridique et que la période des fêtes s'annonce? À notre connaissance, le texte de 35 pages passera à un texte juridique de 1,000 pages. Nous devons commencer à étudier ce texte complexe et long avant les congés de Noël, et le Premier ministre signera l'entente le 2 janvier. D'ailleurs, le Congrès américain aura encore 90 jours pour étudier l'accord, mais aux termes de notre Constitution, nous n'aurons même pas cela.

M. Lundrigan: Mon problème, monsieur, est qu'il y a une négociation en cours. En tant que citoyen canadien, je ne vois pas la différence entre une équipe de négociation constituée par un gouvernement ou un groupe ou une autre équipe de négociation constituée par un autre gouvernement ou groupe. Il s'agit toujours d'une négociation. Il est impossible d'obtenir tout ce que vous voulez. Je ne participe pas à cette négociation. Si tel était le cas, je saurais clairement si la réouverture des négociations m'avantagerait. Cela, je l'ignore. Lorsque les deux parties sont mécontentes d'une négociation acharnée, c'est généralement le meilleur compromis, car aucune partie ne peut obtenir tout ce qu'elle désire.

M. James: Je vous remercie, monsieur Lundrigan, de votre exposé. J'aimerais revenir au cœur de l'accord de

[Text]

agreement. I know you are very concerned about your province and about your business here, and that comes through very clearly in jobs and development of business.

You mentioned that removal of tariffs would certainly lead to more valued-added jobs. I know you might want to expand upon how you see that happening.

Mr. Lundrigan: The three main resource industries mentioned—mining, newsprint and fishery—are the three main products we can contemplate exporting.

• 0925

In the case of the newsprint, we think we have reached our maximum, not because of access to U.S. markets but because of the source of raw material available to produce newsprint. Our forest industries utilize almost to their maximum, keeping in mind the dangers of loss of products through bugs or fires.

We are concerned about the 15% stumpage fee for lumber added in other parts of Canada. It was always felt it was not very far to move from lumber, since trees turned into lumber, and trees turned into newsprint, and a stumpage fee could be added to it.

It is probably not on because the United States does not have the capacity to produce its newsprint, but you are always concerned about that. For our newsprint, it was therefore not so much more access as protecting what we already have.

The mining industry is kind of steady in that it is accessing the market by the demand of the markets being supplied. We are underproducing now. We can produce greater amounts of iron ore, particularly, for the U.S. or other markets.

In the case of fisheries, there is now a 10% to 15% tariff on cooked fish. That means processed fish. We cannot very well get at that to any great extent at the moment. If that tariff were to drop, we have that advantage. We could get into further processing of fish. We contemplate that is where the jobs are. There are many, many statistics, but sometimes five to seven jobs turn a product into a value added to what we have right now. That is our biggest potential improvement in exports and added jobs for the fishing industry.

Mr. James: I think that is the very important element of this, especially in your province. You may appear to be wearing two hats. You have your personal companies. Would you like to relate to us how it would personally affect the businesses you are in?

[Translation]

libre-échange. Je sais que vous vous préoccupez beaucoup de votre province et des affaires que vous y faites; et l'accord aura des répercussions très nettes sur l'emploi et l'expansion des affaires.

Vous avez déclaré que la suppression des droits de douane créerait certainement davantage d'emplois dans les industries de transformation. Vous désirez peut-être vous expliquer.

M. Lundrigan: Les trois principales industries de ressources mentionnées—les mines, le papier-journal et les pêches—produisent les trois principaux produits que nous envisageons d'exporter.

À notre avis, notre industrie de papier journal a atteint sa capacité maximale, non pas du point de vue de l'accès au marché américain, mais plutôt du point de vue des matières premières permettant de produire du papier journal. Notre secteur forestier est pratiquement exploité à son maximum, si l'on tient compte des dangers de pertes dues aux insectes ou aux incendies de forêts.

Nous nous préoccupons du droit de coupe de 15 p. 100 prélevé sur le bois d'oeuvre dans les autres régions du Canada. Entre le bois d'oeuvre et le papier journal il n'y a qu'un pas, puisque les arbres sont transformés en bois d'oeuvre et en papier journal; on pourrait donc prélever un droit de coupe sur le papier journal.

Ce droit n'est probablement pas perçu, parce que les États-Unis ne sont pas en mesure de produire leur propre papier journal, mais cela demeure néanmoins une inquiétude. Pour notre industrie du papier journal, il n'est donc pas tant question d'avoir accès à un marché élargi que de protéger celui que nous avons déjà.

La production du secteur minier est régulière en ce sens qu'elle répond à la demande. Cette industrie ne produit pas autant qu'elle le pourrait. Nous pourrions produire davantage de minerais de fer, en particulier, à destination des États-Unis ou d'autres pays.

Pour ce qui est des pêcheries, un droit de douane de 10 à 15 p. 100 est prélevé sur le poisson cuit, c'est-à-dire le poisson transformé. On ne peut pas vraiment s'y attaquer pour le moment. Si ce droit de douane devait être supprimé, nous aurions l'avantage. Nous pourrions passer à des étapes ultérieures de transformation du poisson. À notre avis, c'est là que sont les emplois. Les statistiques sont variées, mais, parfois, avec cinq ou sept emplois, un produit est transformé et il y a donc valeur ajoutée à la matière première dont nous disposons maintenant. C'est dans ce domaine que nous pouvons réaliser les plus grandes améliorations, au chapitre des exportations et de la création d'emplois dans la pêche.

M. James: Je pense que c'est là un élément très important, surtout pour votre province. Vous semblez peut-être représenter deux intérêts très différents. Vous avez vos entreprises personnelles. Comment, à votre avis, le libre-échange touchera-t-il les secteurs dans lesquels vous opérez?

[Texte]

Mr. Lundrigan: The family business is essentially the construction industry across Canada, from Vancouver to St. John's, and in the province, the building supplies, automobile, and ready-mix concrete businesses.

In the building supplies we see there will probably be pluses and minuses. There will be products coming from the United States that will give greater variety for the consumer, and probably cheaper prices if the tariffs were dropped on some of the products.

That could have some minor impact on manufacturers in Canada, but it will give the consumer a better break. For those of us in that particular business, there will be a period of adjustment. We cannot yet assess what it will do to us.

In the construction industry we are faced with Canadian-American competition anyway, because there is nothing to prevent an American brain from coming across the border, starting up in the construction industry and competing with us. It is in fact happening. It is very strong, particularly in Ontario. Our greatest competitors are American-based companies, but we live with them. We know it.

We have to rely on Canadian tradesmen. In our industry we are 100% unionized right across Canada. We think we have the best tradesmen there are. They are Canadian. We are prepared to take on the Americans, whether they flow freely across the border or not. It is going to be tougher, but you have to be competitive or you cannot live for very long anyway.

Mr. Harris: Mr. Lundrigan, you indicated that Newfoundland's exports to the U.S. constitute about 75% of our exports. What percentage is it in terms of mining and pulp and paper?

Mr. Lundrigan: It is virtually 100%.

Mr. Harris: Therefore virtually 100% of our exports to the U.S. in dollar value are mining and pulp and paper. Is that correct?

Mr. Lundrigan: It is a very high percentage—90% to 90% plus.

• 0930

Mr. Harris: Would the fish exports to the U.S. to which you referred therefore constitute a very small portion of Newfoundland's total exports in value? That is the question.

Mr. Lundrigan: No.

Mr. Harris: You have indicated that 75% of our exports are to the U.S. I am asking what portion of our

[Traduction]

M. Lundrigan: Notre entreprise familiale est essentiellement dans le secteur de la construction, de Vancouver à Saint-Jean, et, dans la province, touche surtout aux matériaux de construction, à l'automobile et au béton prêt à l'emploi.

L'accord de libre-échange aura des répercussions négatives et positives sur les matériaux de construction. Nous recevrons au Canada des produits provenant des États-Unis: le consommateur aura un choix plus grand et les prix baisseront probablement, si les droits de douane sont supprimés sur certains de ces produits.

Ceci pourrait toucher légèrement les manufacturiers canadiens, mais les consommateurs y gagneront. Il y aura pour tous ceux d'entre nous qui sont dans ce milieu un ajustement à faire. Nous ne pouvons déterminer encore ce qu'il en sera.

Dans le secteur de la construction, nous devons faire face de toute façon à la concurrence américaine, car rien n'empêche à un entrepreneur américain de traverser la frontière, de mettre sur pied une usine de construction et de chercher à nous concurrencer. C'est en fait ce qui se produit, surtout en Ontario. Nos plus grands concurrents sont des entreprises dont le siège social se trouve aux États-Unis, mais nous devons nous en accommoder. Nous le savons.

Nous devons nous fier à nos ouvriers qualifiés. Dans notre industrie, nous sommes entièrement syndicalisés dans l'ensemble du pays. Nous savons que nous avons les meilleurs ouvriers qualifiés, ils sont Canadiens. Nous sommes préparés à affronter les Américains, qu'ils traversent librement la frontière ou non. La lutte sera plus rude, mais il faut être concurrentiel si l'on veut vivre longtemps.

M. Harris: Monsieur Lundrigan, vous avez déclaré que les exportations de Terre-Neuve à destination des États-Unis constituent 75 p. 100 de vos exportations. Quel pourcentage représentent les exportations des industries des mines et des pâtes et papiers?

M. Lundrigan: À peu près 100 p. 100.

M. Harris: Donc la presque totalité de vos exportations à destination des États-Unis représente des produits de l'industrie minière et des pâtes et papiers. Est-ce correct?

M. Lundrigan: C'est un pourcentage très élevé, de 90 p. 100 et même plus.

M. Harris: Les exportations de poisson à destination des États-Unis, auxquelles vous avez fait allusion, constitueraient donc une très petite portion, en dollars, de l'ensemble des exportations de Terre-Neuve? C'est là la question.

M. Lundrigan: Non.

M. Harris: Vous avez dit que 75 p. 100 de nos exportations sont destinées aux États-Unis. Je me

[Text]

American exports constitute mining, minerals and pulp and paper. Perhaps Adele has the statistics.

Ms Adele Poynter (Director of Research, Economic Council of Newfoundland and Labrador): Fish would be about 90% of it and iron ore would be closer to about 55%. I think it is in the neighbourhood of 30% or 40% for newsprint.

Mr. Harris: We are going the wrong way. I am not asking you what percentage of our mineral exports go to the U.S.; I am asking you what percentage of all our exports to the United States are in these various sectors. What is the total value of Newfoundland exports to the U.S.? What percentage of mineral and pulp is entering essentially duty free?

Ms Poynter: The percentage of our mineral exports, mostly iron ore, going to the U.S. is about 55%. That is the way I understand your question.

Mr. Harris: Therefore 55% of our exports to the U.S. are minerals.

Ms Poynter: No.

Mr. Harris: What is the dollar value in Newfoundland exports to the United States? Do you have that answer?

Mr. Lundrigan: I do not have it.

Mr. Harris: Of all our exports to the United States, most of them in dollar value constitute minerals and pulp and paper. While fisheries exports are considerable, they are a lesser percentage of our exports than minerals and pulp and paper.

I have heard your council say that we are concerned about security of access to the United States. I wonder if there was ever any problem exporting iron ore or pulp and paper to the United States because of protectionist measures by the U.S. I understand these exports have never had any difficulty of entry.

Mr. Lundrigan: That is correct.

Mr. Harris: They probably never will.

Mr. Lundrigan: That is the part I do not buy.

Mr. Harris: You mentioned the possibility of stumpage. Can you tell us how this particular agreement affected the stumpage dispute on the west coast? We have not had any resolutions. The tax put into place by the Canadian government is not removed by the agreement. The problem has not been resolved. The fear you have that perhaps somewhere down the road they will put a stumpage... It has not changed as a result of this agreement.

[Translation]

demande quelle portion de nos exportations vers les États-Unis consiste en produits miniers, en produits minéraux et en pâtes et papier. Adele dispose peut-être des statistiques.

Mme Adele Poynter (directrice des recherches, Economic Council of Newfoundland and Labrador): Le poisson constituerait environ 90 p. 100, le minerai de fer près de 55 p. 100, et le papier journal, de 30 à 40 p. 100 de nos exportations.

M. Harris: Vous présentez mal les choses. Je ne vous demande pas quel est le pourcentage de nos exportations de produits minéraux qui sont à destination des États-Unis; je vous demande quel est le pourcentage de l'ensemble de nos exportations vers les États-Unis qui provient de ces divers secteurs. Quel est le montant total des exportations de Terre-Neuve à destination des États-Unis? Quel est le pourcentage de produits minéraux et de pâtes et papier qui ne fait l'objet d'aucun droit de douane?

Mme Poynter: Le pourcentage de nos exportations de produits minéraux, essentiellement du minerai de fer, qui partent vers les États-Unis est d'environ 55 p. 100. C'est ainsi que je comprends votre question.

M. Harris: Donc 55 p. 100 de nos exportations à destination des États-Unis sont des produits minéraux.

Mme Poynter: Non.

M. Harris: Quel est le montant en dollars des exportations de Terre-Neuve à destination des États-Unis, pouvez-vous répondre à cette question?

M. Lundrigan: Non, je ne peux pas.

M. Harris: Les produits minéraux et les pâtes et papier constituent la majeure partie, en dollars, de nos exportations à destination des États-Unis. Même si les exportations des pêches sont considérables, elles représentent un pourcentage inférieur à celui que représentent les produits minéraux et les pâtes et papier.

Votre organisme est d'avis que nous sommes préoccupés par la garantie d'accès au marché américain. Y a-t-il jamais eu de difficultés à exporter du minerai de fer ou des pâtes et papier vers les États-Unis en raison de mesures protectionnistes imposées par les États-Unis. A ma connaissance, nous n'avons jamais eu de problèmes avec ces exportations.

M. Lundrigan: C'est exact.

M. Harris: Et nous n'en aurons probablement jamais.

M. Lundrigan: De cela, je ne suis pas sûr.

M. Harris: Vous avez mentionné la possibilité d'imposer un droit de coupe. Pouvez-vous nous dire comment l'accord de libre-échange se répercute sur le débat qui a eu lieu sur la côte ouest en matière de droit de coupe? Nous n'avons eu aucune résolution. Le droit imposé par le gouvernement canadien n'est pas supprimé par l'accord. Le problème n'a pas été résolu. La crainte qu'il y ait peut-être un jour un droit... Cela n'a pas changé par suite de l'accord.

[Texte]

Mr. Lundrigan: My perception of what I have read is that if there were a stumpage fee put on timber tomorrow, there is a better chance of winning than we had on shakes and shingles in the lumber industry sometime back.

Mr. Harris: That is your perception.

Mr. Lundrigan: Yes, it is my perception.

Mr. Harris: Given the problems you have expressed and the concern about value added in the fisheries industry, do you have a concern that the countervail on Atlantic groundfish has not been changed as a result of this agreement? Does the embargo on Atlantic fish through Maine, which took place while these negotiations were going on, give you some cause for concern that this agreement is not going to resolve problems Newfoundland or the Atlantic provinces are going to have with fish?

Mr. Lundrigan: No, we are not naive enough to think this is going to cure all the problems, but we think we have a better chance of it under an agreement than we have under the present situation. We are not at all happy about the methods of settling the dispute mechanism, but at least there is a group to which you can present your case other than the courts of the United States.

Mr. Harris: They would apply American law.

• 0935

Mr. Lundrigan: The dispute mechanism committee can pass an opinion on and overrule some of the court decisions. Previously, there was no possibility that anyone would get an opinion over. . . . When they put the tariff on salt fish, there was no means of even expressing a view. I think it would be more difficult for any group in the United States to put the tariff on now with this mechanism put in place than previously. Public statements alone would improve it.

Mr. Ravis: I have a number of questions, panel, and I would like to try to get through them as quickly as possible. We are very pleased to be here. It is my first visit to your great province.

My colleague from the NDP just mentioned there are no tariffs on the raw materials in mining, forestry and fishing products shipped to the United States. On this side of the table, we are interested in value-added jobs, at least from what I have been hearing across Canada on this trip. Are there any tariffs on processed mining, fishing and forestry products?

[Traduction]

M. Lundrigan: Mon interprétation de ce que j'ai lu est que, si demain un droit de coupe était imposé sur le bois d'oeuvre, nous aurions de meilleures chances de gagner la bataille que nous n'en avions dans l'affaire des bardeaux, il y a de cela quelque temps.

M. Harris: C'est votre interprétation.

M. Lundrigan: Oui, c'est mon interprétation.

M. Harris: Étant donné les problèmes que vous avez mentionnés et les préoccupations de valeur ajoutée dans l'industrie des pêches, vous inquiétez-vous de ce que les droits compensatoires imposés sur les poissons de fond de l'Atlantique ne changent pas par suite de l'accord? L'embargo sur le poisson de l'Atlantique qui passe par le Maine, décidé alors que ces négociations étaient en cours, suscite-il chez vous la crainte que cet accord ne résolve pas les problèmes que Terre-Neuve ou les provinces Atlantiques rencontreront en matière de pêche?

M. Lundrigan: Non nous ne sommes pas naïfs au point de croire que ceci va tout résoudre, mais nous estimons avoir de meilleures chances si un accord est signé qu'actuellement. Nous ne sommes absolument pas satisfaits des méthodes utilisées pour régler les différends mais, du moins, il existe un groupe auquel vous pouvez présenter votre cas au lieu d'avoir à vous présenter devant les tribunaux américains.

M. Harris: Ils appliqueront la loi américaine.

M. Lundrigan: Le comité de règlement des différends peut transmettre une opinion et passer outre à certaines décisions du tribunal. Auparavant, cela était absolument impossible. . . . Lorsque le droit de douane a été imposé sur le poisson salé, il n'y avait aucun moyen ne serait-ce que d'exprimer une opinion. Je pense qu'il serait plus difficile qu'auparavant pour un groupe américain d'imposer un droit de douane, maintenant que ce mécanisme est en place. Les déclarations publiques, à elles seules, amélioreraient la situation.

M. Ravis: Messieurs, j'ai un certain nombre de questions que j'aimerais vous proposer aussi rapidement que possible. Nous sommes très heureux de nous trouver ici aujourd'hui. Ceci est ma première visite dans votre belle province.

Mes collègues du Nouveau parti démocratique viennent de mentionner qu'il n'y a aucun droit de douane sur les matières premières dans les secteurs des mines, des forêts et des pêches, qui sont expédiées vers les États-Unis. De ce côté-ci de la table, nous nous intéressons aux emplois dans l'industrie de la transformation, du moins si j'en juge par ce que j'ai entendu dans les régions du Canada que nous avons traversées au cours de ces audiences. Y a-t-il des droits de douane sur les produits transformés du secteur minier, des pêches et de la forêt?

[Text]

Mr. Lundrigan: Yes, there is a tariff on all processed goods. Are you referring to a tariff on processed mining products?

Mr. Ravis: Yes, fishing, forestry products, mining. . .

Mr. Lundrigan: Forestry products other than newsprint, if you call newsprint a manufactured product from forestry; there is no tariff on newsprint.

Mr. Crosby: If you wanted to go into coated paper. . .

Mr. Lundrigan: Yes, this is right, if you go beyond the newsprint into further processing, such as making scribbles or coated paper.

Mr. Ravis: Let me touch on this question of regional disparities you mentioned in your paper. In the province of Saskatchewan, we rely heavily on regional development grants, just as you do here, though maybe not quite as heavily. I do not want to see those grants disappear for our province. I think we have to remember that the regional development grants only come into question when they are causing injury in the United States—in other words, if we are injuring a particular market down there. Of course, this has to be proven under the GATT, as we are dealing today.

We also must remember that the United States is not pure in this regard. It too provides assistance, as you pointed out, through possibly a slightly different system, through the tax system. It is still money out of the federal, state or provincial coffers. I just wanted to see if you agree with me on this.

Mr. Lundrigan: Yes, the Americans are very adept at giving benefits to an investor in their states. We did an investigation when we were contemplating an investment in the United States some years ago. We were inundated with offers of infrastructure, railway sidings, roads, sewer and water, and land at \$1 a year for x number of years. There were all kinds of things on an infrastructure but you would not get a buck. In Canada, however, we think in terms of giving cash and you take the cash and you buy the infrastructure. We understand that to put up infrastructure and many other things such as, for instance, research and development. . .

You are right, sir, they have this bond that is tied in with the municipalities, cities and towns. They have all of these mechanisms we do not use. The Americans are telling us we cannot give a grant to a fish plant to build up a fish plant because it is countervailable and constitutes unfair trade practices. From what I can read and understand, there is nothing wrong with developing

[Translation]

M. Lundrigan: Oui, un droit de douane est imposé sur tous les produits transformés. Faites-vous allusion à un droit de douane sur les produits transformés de l'industrie minière?

Mr. Ravis: Oui, des pêches, des forêts, du secteur minier. . .

M. Lundrigan: Les produits de l'industrie forestière, autre que le papier journal, si vous appelez le papier journal un produit manufacturé de l'industrie forestière; il n'y a aucun droit de douane sur le papier journal.

M. Crosby: Si vous vouliez produire du papier couché. . .

M. Lundrigan: Oui, si vous désirez passer à des étapes de transformation ultérieures, comme la fabrication de cahier-brouillon ou de papier couché.

M. Ravis: Je voudrais aborder la question des disparités régionales, mentionnée dans votre mémoire. En Saskatchewan, nous dépendons fortement des subventions de développement régional, comme vous le faites ici, quoique peut-être pas autant. Je ne veux pas que notre province n'obtienne plus ces subventions. Je pense que nous devons nous souvenir que les subventions de développement régional ne sont remises en question que lorsqu'elles nuisent aux États-Unis—en d'autres termes, si nous nuisons à un marché particulier aux États-Unis. Bien entendu, ceci doit être prouvé par le GATT, comme nous le savons aujourd'hui.

Nous devons également nous souvenir que les États-Unis ne sont pas tout à fait purs à cet égard. Les États-Unis fournissent également une aide, comme vous l'avez fait justement remarquer, par un système légèrement différent, le système fiscal. Mais ce sont toujours des fonds qui proviennent du gouvernement fédéral ou de l'État. Je voulais simplement voir si vous étiez d'accord avec moi sur ce point.

M. Lundrigan: Tout à fait, les Américains sont partisans des bénéfices accordés à un investisseur, dans les États. Nous avons fait une enquête, lorsque nous envisagions d'investir aux États-Unis, il y a de cela quelques années. Nous avons été inondés d'offres de construction d'infrastructures, de voies de service, de routes, de systèmes d'égouts et d'approvisionnement en eau et de baux d'un montant de 1\$ par an, et ce pour un certain nombre d'années. L'infrastructure nous était bien souvent donnée, mais il était impossible d'obtenir un seul dollar. Au Canada, toutefois, le gouvernement donne des subventions en espèces, avec lesquelles vous construisez votre infrastructure. À notre connaissance, construire l'infrastructure et financer de nombreuses autres choses comme la recherche et le développement. . .

Vous avez tout à fait raison, monsieur, les États-Unis ont ce lien avec les municipalités, les villes et les cités. Ils ont tout un ensemble de mécanismes que nous n'avons pas. Les Américains nous disent que nous ne pouvons accorder de subventions afin de construire une pêcherie, parce qu'elle donnerait lieu à un droit compensatoire et constituerait une pratique commerciale déloyale. D'après

[Texte]

the fish package, doing the research and the tasting, looking into the shape and size of the boxes they go in: all this stuff can be free, although it is really money into a system. I think we have to be smarter at finding the mechanisms by which we can do it rather than fighting them and being scared of them. They are doing this in the United States now.

Mr. Ravis: Exactly. I think we have to call a spade a spade in this regard. You mentioned you had some members of business, labour and industry involved in this particular study. I am just wondering how your labour members felt about the study. Were they generally supportive of the issues you have brought out here? I want to compliment you for coming out with the pluses and the minuses. Anyone who does come forward with a paper like yours, I think, has a lot of credibility.

• 0940

Mr. Lundrigan: I must say at the outset, sir, that we looked at it strictly as we saw it. True, our council has business people on it and it has one labour member. Our labour member was supportive to the extent to which new jobs could be created, particularly on the fishing side of the industry. That particular member is at present involved in the logging industry. He felt our logging industry is satisfied. It has no tariffs now and whatever employment is there, is there.

He would have to speak for himself, but I imagine he recognized the possibility that tariffs could be put on.

Mr. Ravis: You mentioned two things: secure access to markets and reducing uncertainty. I think those are the two key points for people like yourself who are the risk takers, the job creators in this sense. These people are looking at this agreement, and I hear them saying it is a step in the right direction.

I do not know if there is time for a comment on the question of uncertainty, but I think the biggest thing that will kill a business in Canada is not knowing what the rules are.

Mr. Lundrigan: You are absolutely right. As far as the business community is concerned, knowing what the rules are is more important than having something removed, because if you know what the rules are, at least you can work on a solution. However, if you do not know on what day any solution you have can be dampened by somebody applying something that was not even considered the day before, as our people out in the west found with the shakes and shingles—

The Acting Chairman (Mr. Fretz): Mr. Lundrigan, you have time to make a few concluding remarks for two or three minutes, if you would like to.

[Traduction]

ce que j'ai lu et à ce que je sache, il n'y a rien de mal à mettre au point l'emballage des poissons, effectuer les recherches et les dégustations, étudier la forme et la taille des emballages: tout cela peut être gratuit, bien que ce soit effectivement de l'argent qui entre dans le système. Je pense que nous devons être plus malins et trouver des mécanismes qui nous permettraient d'obtenir une aide, plutôt que de combattre les Américains ou d'en avoir peur. C'est également ce qui se passe aujourd'hui aux États-Unis.

M. Ravis: Exactement. Je pense qu'il faut que nous appelions un chat un chat. Vous avez dit que certains membres du monde des affaires, du travail et de l'industrie ont participé à cette étude. Je me demande ce qu'ont pensé les membres du monde du travail de cette étude. Étaient-ils généralement en faveur des points que vous avez soulevés ici? Je veux vous féliciter d'avoir ainsi exposé les inconvénients et les avantages. Toute personne qui se présente ici munie d'un exposé comme le vôtre jouit, j'en suis sûr, d'un grand crédit.

M. Lundrigan: Je dois vous dire, monsieur, que nous avons envisagé la chose telle quelle. Il est vrai que notre organisme compte des gens d'affaires et a un membre du secteur syndical. Notre membre syndical était d'accord dans la mesure où de nouveaux emplois seraient créés, surtout du côté pêche. Ce membre-là est maintenant tourné vers le secteur de l'exploitation forestière. A son avis, ce secteur est satisfait; il n'est soumis à aucun droit de douane, pour l'instant, et il compte autant d'emplois qu'il pourrait en avoir.

Il faudrait qu'il donne son opinion lui-même, mais j'ai cru comprendre qu'il entrevoyait la possibilité de barrières tarifaires.

M. Ravis: Vous avez parlé de deux choses: la sécurité d'accès aux marchés et la réduction de l'incertitude. Je pense que ce sont là deux éléments clés pour les gens comme vous qui prennent des risques, les créateurs d'emploi, en quelque sorte. Ceux-ci examinent l'accord et déclarent qu'il s'agit d'un pas dans la bonne voie.

Je ne sais pas si j'ai le temps de parler vraiment de la question de l'incertitude, mais, à mon avis, ce qu'il y a de mortel pour une entreprise canadienne, c'est de ne pas savoir quelles sont les règles du jeu.

M. Lundrigan: Vous avez parfaitement raison. Pour le secteur des affaires, savoir quelles sont les règles du jeu est bien plus important que de voir une chose enlevée, car, si l'on connaît les règles du jeu, on peut au moins travailler à trouver une solution. Par contre, lorsque l'on ne sait pas quand la solution que l'on aura trouvée pourra être démolie par l'application d'une chose qui n'avait même pas été envisagée la veille, comme nos gens dans l'Ouest ont pu s'en rendre compte avec les bardeaux. . .

Le président suppléant (M. Fretz): Monsieur Lundrigan, il ne vous reste plus que deux ou trois minutes pour conclure, si vous le voulez bien.

[Text]

Mr. Lundrigan: I want to thank you for the opportunity of making a presentation and to conclude by saying that as citizens we have to rely on a team to negotiate. As the council or as a group of citizens, we cannot comment on all of the items that should have been or might be or can be done in any negotiation.

As far as the question of speed with which this is being done, I guess the people who do it have their own agenda. We would like to see free trade as soon as possible. Whether it is done on January 1 or some other date, I do not think is of great importance.

We have to recognize that any negotiating team, if they are good Canadians and I believe they are, will negotiate the best possible agreement. You cannot get all you want. We are definitely not getting all we would like to have.

However, as we have read into the principles, the trade agreement would be a lot better than the status quo with the uncertainties there and the ability of the Americans to act quickly and with no concern for us, as we found with the 15% put on the salt fish sometime back because a Puerto Rican manufacturer thought he was being unfairly treated. We are not accustomed to these sorts of things.

I would like to emphasize one other point made in the brief. There has been so much debate and discussion about free trade throughout Canada and the United States—incidentally, to have a discussion that the United States is aware of is unique in itself.

I do not think you can ever go back to where we were without so much knowledge about trade. For example, I would say that not 1% of the people in Newfoundland were aware that there was no trade with beer between the provinces, but every Newfoundlander knows it today and everyone in Nova Scotia knows it today. We cannot be the same. There is no way to be the same. We are on a track that has to be settled.

The Acting Chairman (Mr. Fretz): The committee thanks you for your presentation.

• 0945

Our next witness is the Fishermen, Food and Allied Workers Union, represented by Mr. Richard Cashin.

Mr. Richard Cashin (President, Fishermen, Food and Allied Workers Union): Thank you.

I use the words "so-called free trade agreement" because I believe the other words are rather misleading. It is more encompassing than that. It is a bilateral arrangement with the United States with, in my view,

[Translation]

M. Lundrigan: Je voudrais vous remercier de m'avoir donné l'occasion de m'adresser à vous et j'aimerais conclure en disant ceci: en tant que citoyens, nous devons nous en remettre à une équipe pour la négociation; en tant qu'organisme ou en tant que groupe de citoyens, nous ne pouvons commenter tous les points qui auraient dû l'être ou auraient pu l'être dans le cadre de négociations.

Pour ce qui est de la rapidité avec laquelle tout cela est fait, je suppose que les personnes concernées ont leur propre échéancier. Nous aimerions voir l'adoption de l'accord de libre-échange le plus tôt possible. Que ce soit le 1^{er} janvier ou à une autre date, cela importe peu.

Il faut admettre que toute équipe de négociation, si elle est composée de bons Canadiens (et je pense bien que c'est le cas), négociera le meilleur accord possible. On ne peut pas avoir tout ce que l'on veut. Et, assurément, nous ne sommes pas en train d'obtenir ce que nous aimerions avoir.

Par contre, d'après ce que nous avons pu lire dans les principes, l'accord de libre-échange est certainement une nette amélioration par rapport au statu quo avec ses incertitudes et la possibilité pour les Américains d'agir rapidement et avec indifférence à notre égard, comme nous avons pu le constater avec les 15 p. 100 imposés au poisson salé il y a quelque temps, parce qu'un manufacturier portoricain estimait être injustement traité. Nous ne sommes pas habitués à ce genre de choses.

J'aimerais insister sur un autre point soulevé dans le mémoire. Il y a eu un tel débat et tellement de discussions au sujet du libre-échange partout au Canada et aux États-Unis—soit dit en passant, le simple fait d'avoir un débat ici que les États-Unis remarquent est déjà exceptionnel. . .

Je doute que nous revenions jamais au degré d'ignorance que nous avions auparavant au sujet du commerce. Par exemple, je pense qu'il n'y avait même pas 1 p. 100 des gens à Terre-Neuve qui savaient qu'il n'y a aucun commerce de bière entre les provinces, mais aujourd'hui, tout le monde le sait, à Terre-Neuve et en Nouvelle-Écosse. Nous ne pouvons pas revenir en arrière, cela est impossible. Nous sommes lancés sur une voie qu'il nous faut poursuivre.

Le président suppléant (M. Fretz): Le Comité vous remercie de votre présentation.

Nous accueillons maintenant notre témoin suivant, M. Richard Cashin, qui représente la Fishermen, Food and Allied Workers Union.

M. Richard Cashin (président, Fishermen, Food and Allied Workers Union): Merci.

J'utilise les termes «prétendu accord de libre-échange», car j'estime que toute autre appellation induit plutôt en erreur. Cet accord embrasse bien plus que cela. Il s'agit d'un accord bilatéral avec les États-Unis, dont, à mon avis,

[Texte]

serious and profound social, economic, cultural, and political implications.

You could begin by examining it at two levels. One could have a mind-set that would say, I am for this in the abstract but it really depends on the meat and potatoes of the deal. Secondly, you could have, as I do, a very deep philosophical objection to the arrangement.

However, let us look at the first level. Let us say that a free trade deal, so-called, could be judged on its merits. As one who has participated from time to time in negotiations, I say with respect to the supporters of this deal that, if I had ever commenced negotiations with the rhetoric the government of this country employed when they commenced negotiations, I would have been drawn and quartered.

First, this was something that came up in the middle of a term and the rhetoric, as far as I could perceive it in this end of the country—and you must realize that we are very good at rhetoric in this end of the country, so we are able to judge it—was telling us that this was almost a life or death thing we had to do. At the same time, inside the United States I was not aware that there was any attention paid to it; but it seems to me that we had given one hell of a signal to the Americans.

There were a number of things that I suppose one could have said, if you were to pursue this deal, were bargaining chips. One was the National Energy Policy, another was foreign investment. All these things were cleared away, and we achieved a deal that I think, on the merits of it, is not a good deal.

For those of us who feel strongly about the long-term implications of a free trade arrangement for our ability to govern ourselves, some of our worst fears are confirmed when we look at the merits of this deal. When one takes aside all the extraneous words about free trade, one has to ask the question, where is this rooted philosophically? It is basically rooted in the notion of a free and unfettered market. In other words, this is but one of several manifestations of the free, unfettered market, which is of course a long-standing philosophical proposition. The strongest proponents of this deal are those who I might also say, in my observation of it, are also by and large the strongest proponents of a fundamental change in the historic assumptions of governance in this country.

• 0950

I believe, as Canadians, we have had a different sense of collective action from our neighbours to the south. Historically, we have viewed the role of government differently in our society. The idea of government action or intervention is as old as Canada itself. It flows not from an intellectual bias that may be described in left or right

[Traduction]

les répercussions sociales, économiques et culturelles sont très profondes et très graves.

On peut l'examiner sur deux plans. Le premier serait du point de vue théorique: je suis pour, mais cela dépend évidemment des détails de l'accord. Le deuxième point de vue, qui est le mien, repose sur une objection philosophique profonde à cet accord.

Envisageons-le cependant, sur le premier plan. Et supposons qu'un accord de libre-échange, s'il est appelé ainsi, puisse être jugé en fonction de sa valeur intrinsèque. En tant que personne ayant participé à l'occasion à des négociations, je peux me permettre de dire, au sujet des partisans de cet accord, que, si jamais j'avais eu l'audace d'aborder des négociations avec la rhétorique que le gouvernement de ce pays nous a servie lorsqu'il a commencé ces négociations, j'aurais été pendu.

Tout d'abord, c'est quelque chose qui est survenu au milieu d'un mandat et la rhétorique, du moins ce que j'ai pu en percevoir de ce côté-ci du pays—il faut admettre que nous sommes très bons à la rhétorique, chez nous, alors, nous sommes bien placés pour la reconnaître—je disais donc que l'on nous a présenté la chose comme une question presque de vie ou de mort. Parallèlement, aux États-Unis, on n'y a pas accordé grande attention, il me semble; par contre, il faut reconnaître que nous avons dévoilé nos batteries aux Américains.

Il y avait un certain nombre de choses que l'on pourrait appeler, dans le cadre de telles négociations, des atouts. Un de ces atouts était le Programme énergétique national et l'autre, l'investissement étranger. Toutes ces choses ont été balayées et nous avons maintenant un accord qui, à mon avis, n'est pas en soi une bonne affaire.

Pour ceux d'entre nous qui ont une opinion bien ferme au sujet des conséquences à long terme d'un tel accord de libre-échange sur notre souveraineté, il est indéniable que nos pires craintes sont fondées si l'on examine la valeur concrète de cet accord. Une fois que l'on a élagué tous les mots au sujet du libre-échange, on peut se poser la question: à quelle racine philosophique se rattache cela, au fond? C'est fondamentalement à la notion d'un marché libre et sans entrave aucune. En d'autres termes, c'est là une des nombreuses représentations d'un marché libre et sans entrave aucune, concept philosophique qui remonte à très longtemps. Les partisans les plus acharnés de cet accord sont ceux qui, à mon avis, sont également et dans une large mesure les partisans les plus acharnés d'un changement fondamental des fondations sur lesquelles a reposé la direction de notre pays depuis toujours.

Je crois que nous, les Canadiens, avons une autre conception de l'action collective que celle de nos voisins du Sud. Nous avons de tout temps considéré le rôle de notre gouvernement dans notre société de façon différente. Chez nous, la notion d'action ou d'intervention gouvernementale est aussi vieille que le Canada lui-même.

[Text]

terms but really as an integral part of nation building. Canadians, with a much larger country and a much smaller population than the United States, have always seen government and government action in a positive light in the creation and development of our nation.

For example, some of the early innovations and government intervention in this country were executed not by a social democratic government but indeed by a Conservative government.

Now the most significant implication of this new bilateral economic relationship with the United States is to give greater credence than we ever had in the past to the notion of a completely free market. If one examines the premise of a free market, what we have done is to allow the wealthy and the privileged a far greater voice in setting national priorities—for them, a painless experience resulting in ever increasing long-term gain.

If we allow the principle of government intervention in the economy to be successfully challenged, we will witness a period of economic stagnation, social deprivation and political instability unprecedented in our nation.

If the current distribution of income between rich and poor is wrong from a moral viewpoint, then the economic priorities set in the free market will be wrong until redistribution of wealth and income is achieved. The proponents of this deal almost appear to me, if I may say so, with respect, to be almost universally indifferent to these feelings, or at best a bit fuzzy and confused and wishing it would go away.

The basic fact of the matter is that our ability to set our own separate social, economic and political priorities has been and will be seriously eroded.

A recent poll suggested that a considerable majority of Canadians were confused about the merits of the free trade deal. The fact of the matter is that the confusion may indeed be encouraged by suggesting rather naively to the governments—and I am one example—of Atlantic Canada that our regional development program will remain intact, that the medicare will not, of and by itself, be challenged.

I think if we allow the debate to beat down into those kinds of details, we have avoided the debate at the first premise. The fact of the matter is that it was from the collective, political will of Canada in setting our priorities that we adopted these types of social programs, which is in contrast to the United States, and of all industrial nations, with the possible exception of Japan—I do not

[Translation]

Elle découle non pas d'une démarche intellectuelle qui pourrait être qualifiée de droite ou de gauche, mais plutôt du processus intégral de la constitution d'une nation. Les Canadiens, dont le pays est beaucoup plus vaste mais la population beaucoup moins dense que celle des États-Unis, ont toujours vu le gouvernement et l'action gouvernementale d'un angle positif pour la création et le développement de notre nation.

Par exemple, parmi les innovations et les interventions gouvernementales les plus anciennes dans ce pays, certaines ont été le fait non pas d'un gouvernement socio-démocrate, mais, en réalité, d'un gouvernement conservateur.

Revenons maintenant à la signification la plus importante de cette nouvelle relation économique bilatérale avec les États-Unis, cela signifie accorder une plus grande importance que nous ne l'avons fait jusqu'à présent à la notion d'un marché entièrement libre. Si l'on examine les prémisses d'un marché libre, on constate que nous avons accordé aux personnes riches et privilégiées une plus grande participation à l'établissement des priorités nationales—ce qui pour elles représente une expérience sans douleur et donnant lieu à des gains à long terme de plus en plus élevés.

Si nous acceptons que le principe de l'intervention gouvernementale au niveau de l'économie soit contesté avec succès, nous connaîtrons une période de stagnation économique, de privations sociales et d'instabilité politique sans égale dans notre pays.

Si la répartition actuelle des revenus entre riches et pauvres pèche d'un point de vue moral, il en découle que les priorités économiques découlant d'un marché libre pêcheront également jusqu'au moment où sera achevée la redistribution des richesses et des revenus. Les partisans de cet accord me semblent, si j'ose m'exprimer ainsi et sauf votre respect, faire tous preuve d'indifférence à cet égard, ou, au mieux, ne ressentir qu'une légère confusion et espérer la voir disparaître.

La question fondamentale à voir ici est que nous ne pourrions plus autant fixer nos propres priorités sociales, économiques et politiques.

Un récent sondage a révélé qu'une forte proportion des Canadiens ne voyaient pas très bien les avantages et les inconvénients d'un accord de libre-échange. Le fait est que cette confusion peut effectivement être amplifiée si l'on laisse entendre naïvement aux gouvernements—et j'en suis un exemple—des provinces de l'Atlantique que notre programme d'expansion régionale ne sera pas touché, que notre assurance-maladie ne sera pas mise en cause.

Je pense que si nous permettons au débat de s'articuler autour de tels détails, nous sommes carrément passés à côté. Le fait est que c'est par une volonté politique collective d'établir nos priorités au Canada que nous avons adopté ce genre de programmes sociaux, ce qui n'est pas le cas des États-Unis, et, de toutes les nations industrialisées, à l'exception peut-être du Japon—et je ne

[Texte]

know, but I have never held it as a model—the United States does the least in social programs.

If our two economies are to be more integrated, if the kinds of things in the free market are to be the dominant governance of this country, then those people who opposed, as they did oppose, every single innovation in social security, will be reinforced, if we are to have any further creativity or any further changes. I suggest that the same applies to the question of regional development programs.

We ought not to make any mistake in what this debate is about. This debate is really about the operation of the free market and the appropriate role of government. The United States of America adheres more forcibly than any other western country to the principles of free market. Canada, since its inception, has had a different assumption of governance.

• 0955

Thus, when the dust settles, I believe it is fair to say that there will be two categories of Canadians who will be worse off as a result of this arrangement. The first category includes those regions of the country, such as Newfoundland, for which the principle of government intervention is an absolute necessity in establishing social, economic and political goals. The ability of both federal and provincial governments, either separately or jointly, to devise applicable social and economic strategies will be replaced by a direct subservience to the principles of the free market.

The whole principle of equality, which goes back to the time of the Rowell-Sirois report and which forms an integral part of the governance of this country, will be fundamentally altered by the ultimate integration of our economies.

In that first category, when I talk about the regions most adversely affected, read Newfoundland for number one. The second category will be all of those people who are the most easily exploited in that kind of society. If you look at the statistics, there are more of those in Newfoundland than anywhere else, although some other parts of this country have this problem. I therefore think we will be worse off in two categories.

Now, specifically, I would like to deal with examples of what I believe will be the manifestations of this change in the governance of this country.

If you had said in Canada 75 years ago that we were going to have free trade, which was in an era of freer laissez-faire economics, the average primary producer in Lunenburg or in Cape St. George or wherever he... At that time the idea of free trade was something that may have appealed to primary producers. I have had the opportunity of having some public debate with those for

[Traduction]

sais pas, mais je ne l'ai jamais cité en exemple—les États-Unis font le moins sur le plan des programmes sociaux.

Si nos deux économies doivent subir une intégration plus poussée, si le genre de choses qui découlent d'un marché libre doivent avoir la prépondérance dans la direction de notre pays, alors, tous ceux qui s'opposaient à chacune des innovations au niveau de la sécurité sociale seront appuyés chaque fois que l'on envisagera d'autres changements ou innovations. Et je prétends qu'il en va de même pour les programmes d'expansion régionale.

Il ne faut pas nous leurrer quant à ce sur quoi porte ce débat. Ce débat porte en réalité sur le fonctionnement d'un marché libre et sur le rôle du gouvernement. Les États-Unis d'Amérique souscrivent plus catégoriquement que tout autre pays démocratique aux principes du marché libre. Le Canada, depuis sa création, a une conception différente de la direction d'un pays.

Ainsi, quand tout sera dit, je pense que l'on peut raisonnablement dire qu'il y aura deux catégories de Canadiens dont la situation aura empiré par suite de cet accord. La première comprend les régions du pays, comme Terre-Neuve, pour lesquelles le principe de l'intervention gouvernementale est une nécessité absolue dans l'établissement des buts sociaux, économiques et politiques. La possibilité pour les gouvernements tant fédéral que provincial, séparément ou conjointement, de concevoir les stratégies sociales et économiques qui s'imposent, sera remplacée par une attitude de soumission totale aux principes du marché libre.

Le principe entier de l'égalité, qui remonte à l'époque du rapport Rowell-Sirois et qui constitue une partie intégrante de l'administration de ce pays, sera modifié en profondeur par l'intégration ultime de nos économies.

Dans cette première catégorie, lorsque je parle des régions qui seront les plus gravement touchées, vous pouvez considérer Terre-Neuve comme étant la première touchée. La deuxième catégorie sera composée de tous les gens qui sont le plus facilement exploités dans ce genre de société. Si vous examinez les statistiques, vous constaterez qu'il y en a plus à Terre-Neuve que n'importe où ailleurs, bien que certains autres endroits du pays connaissent également ce problème. J'en conclus donc que notre situation aura empiré sur deux plans.

Maintenant, j'aimerais aborder plus spécifiquement certains exemples de ce que, je crois, seront les manifestations de ce changement du style d'administration du pays.

Si vous aviez dit au Canada il y a 75 ans que nous allions avoir le libre-échange, alors que c'était une époque d'économie beaucoup plus libre et axée sur le laissez-faire, le producteur ordinaire de matières premières à Lunenburg ou à Cape St-George, ou ailleurs... A cette époque, l'idée du libre-échange était une chose qui aurait pu paraître attrayante aux producteurs de matières

[Text]

whom I have respect, but with whom I have some differences; namely, the leaders of some of our larger fish companies.

Let us deal specifically with the fishing industry in this province. I believe this province stands to lose the most. Some people say that in the secondary processed fish industry, with the tariffs down—there are such plants in Atlantic Canada; one in Burin and one in Lunenburg—we will have access to American markets. I do not know whether that is true or not. My guess is it is likely the reverse on that question. There is already an infrastructure in the United States, an infrastructure in which both of the major fish companies are primary owners. I believe it is a question of marketing. Probably the finished product produced down there will flow into this country, rather than the other way around. There are some very serious implications for fisheries.

Let me deal with the question of resources. I believe you people in the House of Commons are aware of the rhetoric that flows from here regarding the control of our resources. Our people have had a lot of anguish, debate, etc., concerning the provincial sovereignty of our resources.

As a former Premier would have said of the present Premier: If there was ever a man who trod shoe leather, he should have been the one above all who would, consistent with his past positions, be opposed to this deal. We have the so-called northern cod resource. We have been at it now for 10 years. We have had the 200-mile limit. In the 10 years since then, it has been a matter of public policy in Canada that, with regard to the northern cod, we had tilt, and that was a word used by a former Minister of Fisheries towards the inshore sector as far as the northern cod is concerned. That is based on the fact that historically it was the small inshore fishing communities of Newfoundland that depended on that cod stock.

• 1000

That approach really flies in the face of the free market philosophy, because it is really making philosophical social decisions. It has been challenged inside this country; it has been treated with scorn by such Toronto national newspapers as *The Globe and Mail*, but nevertheless, more or less, it has been a kind of a policy in Canada as far as resources are concerned.

• 1005

We have seen in recent days attempts to use that resource by people who have never used it before, because it is a Canadian and national resource. I am thinking

[Translation]

premières. J'ai eu l'occasion d'avoir un débat public avec certains d'entre eux que je respecte, mais également avec d'autres avec qui j'ai des différends; notamment, les dirigeants de certaines de nos plus grosses entreprises de poisson.

Prenons l'exemple précis du secteur de la pêche dans cette province. Je suis convaincu que cette province est celle qui risque de perdre le plus. Certaines personnes du secteur de la transformation du poisson—et il y a deux usines de ce genre dans les provinces de l'Atlantique, une à Burin et l'autre à Lunenburg—prétendent que, une fois les droits de douane éliminés, nous aurons accès aux marchés américains. Je ne sais pas si cela est vrai ou non; j'ai plutôt tendance à croire, par contre, que c'est l'inverse qui se produira. Les États-Unis ont déjà une infrastructure, une infrastructure dans laquelle les deux principales sociétés de poisson sont propriétaires primaires. Je crois que c'est une question de marketing. Probablement, le produit fini sortant de chez eux se frayeront un chemin dans notre pays, plutôt que l'inverse. Les conséquences au niveau des pêches sont très sérieuses.

J'aimerais aborder maintenant la question des ressources. Je suppose que vous, à la Chambre des communes, savez quel genre de rhétorique sort d'ici en ce qui a trait au contrôle de nos ressources. Nos gens ont longtemps débattu, discuté, examiné, etc., la question de la souveraineté provinciale de nos ressources.

Comme l'aurait dit un ancien premier ministre du premier ministre actuel de la province, lui plus que tout autre aurait dû, pour être fidèle à ses positions antérieures, s'opposer à cet accord. Nous avons la soi-disant ressource de la morue du Nord. On s'y consacre maintenant depuis 10 ans. Nous avons eu la limite des 200.000. Au cours de ces dix dernières années, cela a été une question de politique publique au Canada, il a été évident qu'en ce qui concerne la morue du Nord, nous n'avons eu que des clous, et c'est un terme qui a été utilisé par un ancien ministre des pêches au sujet du secteur de la pêche côtière, en ce qui concerne la morue du Nord. Ceci est fondé sur le fait que, depuis tout temps, cela a été les petits villages de pêche côtière de Terre-Neuve qui ont dépendu de cette ressource de morues.

Ceci va vraiment à l'encontre de la philosophie du marché libre, car c'est vraiment prendre des décisions sociales d'un point de vue philosophique. On s'y est opposé à l'intérieur du pays; cela a été traité avec mépris par des quotidiens nationaux de Toronto comme le *Globe and Mail*, mais pourtant, cela été, en quelque sorte, le genre de politique adoptée au Canada en ce qui concerne les ressources.

Il y a eu récemment des gens qui ont tenté d'utiliser cette ressource, des gens qui ne l'avaient jamais utilisée auparavant, pour la simple raison que c'est une ressource

[Texte]

about people in the province of Quebec, the province of New Brunswick.

Under the free trade arrangement—and you can mark this down—when we really start to talk about the utilization of that resource, or any other resource, for social and economic purposes... and what do I mean when I say “social”? I am using that word deliberately, because evidently it is a word the free marketers really find perjorative and think ought not to be used. I will give you an example.

In the late 1970s we found a shrimp resource off the province of Newfoundland and Labrador. Nobody knew it was there. Every economist whom DRE, DRIE, and ARDA had, and whatever previous group there was that the government had devised to assist the socially and economically handicapped, would refer to Labrador as “geographically disadvantaged”, whatever that meant. I guess it meant they were far away from the markets. Yet when the resource was found on their doorstep, it took little imagination to come up with the idea that three licences could be given.

The free marketers and the fishing industry went bananas because the government of the day gave three licences to co-operative groups in Labrador, which in fact have spawned probably 700 or 800 jobs. Three licences represented about 15% or 18% of the resource. The rest of the resource was allocated, because it was a national resource, to interest groups in eastern Canada.

Those were politically arbitrary decisions. I believe they were wrong decisions. However, the chance that we could ever devise in the future a strategy for the utilization of those resources as a creator of new employment alternatives I believe will be seriously reduced in this relationship with the United States.

This province is a little different from the province of Nova Scotia; they do not have the same regulations. In the province of Nova Scotia they export fresh fish, and it is regarded as a good thing to do. It costs the province several thousands of jobs a year; and that is acknowledged. In this province, which is a little more interventionist, we have regulations regarding the way in which we export fish. I believe those regulations ultimately contradict the free market.

Our organization was involved in the past in over-the-side sales of surplus fish. The industry opposed that, on the grounds that it was hurting the people. It was really that they were for it, but they were not doing it themselves. I see those kinds of things being much more—and I am not just talking about tomorrow, I am talking about a decade from now. I think the point of it is that how we handle our resource, how we manage it, and the regulations we use to deal with our resources, especially

[Traduction]

canadienne et nationale. Je fais allusion ici à des gens du Québec et du Nouveau-Brunswick.

Aux termes de l'accord de libre-échange—et vous pouvez noter cela—lorsque l'on commence réellement à parler de l'utilisation de cette ressource, ou de n'importe quelle autre ressource, à des fins sociales et économiques... et qu'entends-je pas «sociales»? J'utilise ce mot sciemment car, de toute évidence, c'est un mot que les libres-échangistes trouvent péjoratif et qu'ils condamnent. Je vais vous donner un exemple.

Vers la fin des années 1970, nous avons découvert des ressources de crevettes au large de Terre-Neuve et du Labrador. Nulle n'en connaissait l'existence. Tous les économistes du MEE, MEIR et ERDA, et de n'importe quel autre groupe avant cela que le gouvernement avait inventé pour aider les handicapés sociaux et économiques, qualifié le Labrador de région «géographiquement désavantagée». Ce qu'ils voulaient dire par là, je n'en sais rien; je suppose que cela signifiait qu'elle était loin des marchés. Pourtant, lorsque cette ressource a été découverte sur le pas de leur porte, il n'était pas difficile de dire que trois licences pouvaient être accordées.

Les libre-échangistes et le secteur de la pêche sont devenus fous lorsque le gouvernement en place a accordé trois licences à des groupes coopératifs du Labrador qui, soit dit en passant, ont créé quelque 700 ou 800 emplois. Les trois licences représentaient près de 15 ou 18 p. 100 de la ressource. Le reste a été alloué, puisque c'était une ressource nationale, à des groupes d'intérêt de l'Est du Canada.

Ces décisions ont été des décisions politiques arbitraires. Et je crois que c'étaient de mauvaises décisions. Par contre, il est peu probable que nous puissions à l'avenir concevoir une stratégie du genre pour l'utilisation de ces ressources avec en tête la création d'emplois, si nous entrons dans ce genre de relation avec les États-Unis.

Notre province diffère quelque peu de la Nouvelle-Écosse; leurs règlements ne sont pas les mêmes. En Nouvelle-Écosse, ils exportent le poisson frais et cela est considéré comme la chose à faire. Cela fait perdre à la province de nombreux milliers d'emplois par an, ce qui est reconnu. Dans notre province, qui a un peu plus tendance à intervenir, nous avons des règlements au sujet de la façon dont nous pouvons exporter le poisson. J'estime que ces règlements entrent en conflit avec la notion de marché libre.

Notre organisme s'est penché, par le passé, sur la question des ventes au détail du poisson excédentaire. Le secteur des pêches s'est opposé à cela, prétextant que des personnes en pâtissaient. En réalité, ils n'étaient pas contre, mais l'idée ne venait tout simplement pas d'eux. J'entrevois la possibilité que ce genre de choses se produise de plus en plus—et je ne parle pas seulement de demain, je pense à dans dix ans. À mon avis, c'est la façon dont nous traitons nos ressources, comment nous les

[Text]

as they might provide us with job opportunities, will be undermined.

We also in this province had the question of the use of energy. God knows we spent a lot of time talking about the control we needed offshore so we could develop our energy resource to our own advantage. Our opportunities to do this. . . These are examples, I think, that flow from a change in the assumption of governance and a switch to the blind hand of the free market.

• 1010

In closing my presentation, I think I would like to say that I recognize that the Prime Minister of this country has been. . . At the moment, I mean it is a kind of an unusual situation politically.

The economy is in relatively good shape, the governing party is down in the polls, but the fact remains, whether you are for or against the present Prime Minister, he has tackled two issues which help him by themselves, ensures his place in the history of this country in a way that probably cannot be said for any other Prime Minister, including the one who was so colourful and so long there. I am referring to the Meech Lake accord and now this so-called free trade deal.

I mean, the history books are there. I have even thought about writing to say to him. . . I am not obviously a supporter of the party in power, but the fact is that two very significant things have been tackled by this government. I am not in favour of either of them, but that is probably a sign that they would carry! That has never bothered me.

I listened to what John Crosbie in his usual forthright manner said: You ought not to have an election. It would be hara-kiri. However, it would seem to me that having done these things, and having put yourselves in a position where history is there, it would tarnish it tremendously not to face the people with this question and to really have that kind of debate about the governments of this country.

If this thing goes through and if indeed we become more integrated with the United States, I think the poets and the writers will say: The reason it all happened was that it was after all a bit of an aberration. It was a nation that in the first place ought not to have been, because if it ought to have been it would have survived; it would have devised its own separate strategies, but really it did not have the political will. If we are therefore going to make those kinds of decisions, I think we should at least have the decks cleared and have an election on it.

Mr. Rompkey: I want to welcome our witness, who is of course no stranger to this kind of table. In a previous

[Translation]

dirigeons et les règlements que nous adoptons pour cela, surtout en ce qui concerne la création d'emplois, en pâтира.

Notre province a également eu la question de l'utilisation de l'énergie. Dieu sait combien nous avons parlé de la façon dont nous devions contrôler nos ressources au large des côtes pour pouvoir développer nos ressources énergétiques à notre avantage. Nos chances de faire cela. . . Ce sont des exemples, je pense, qui découlent d'un changement au niveau des principes d'administration d'un pays et du passage aux aléas du marché libre.

En conclusion, j'aimerais dire que j'admets que le Premier ministre de notre pays a été. . . Je veux dire, à l'heure actuelle, nous connaissons une situation politique plutôt inhabituelle.

L'économie est relativement saine, la popularité du parti au pouvoir baisse d'après les sondages, mais il n'en demeure pas moins, que vous soyez pour ou contre le Premier ministre actuel, que celui-ci a pris de front deux questions qui sont à son avantage en elles-mêmes, lui assurent une place dans l'histoire de ce pays, d'une façon dont aucun autre Premier ministre ne pourrait se prévaloir, y compris celui qui était si pittoresque et si longtemps au pouvoir. Je veux parler de l'accord du lac Meech et, maintenant, de ce prétendu accord de libre-échange.

Nous n'avons qu'à regarder les livres d'histoire. J'ai même pensé à lui écrire pour lui dire. . . De toute évidence, je ne suis pas pour le parti au pouvoir, mais le fait est que deux choses très importantes ont été prises de front par ce gouvernement. Je ne suis en faveur ni de l'une ni de l'autre, mais cela est probablement un indice qu'elles passeront! Enfin, cela ne m'a jamais dérangé.

J'ai entendu ce que John Crosbie a dit avec sa franchise habituelle: vous ne devriez pas tenir des élections; ce serait se faire hara-kiri. Par contre, il me semble qu'ayant fait toutes ces choses, et vous ayant placé dans une position de décision historique, ce serait ternir considérablement votre image que de ne pas soumettre cette question au peuple et lancer ce genre de débat au sujet des gouvernements de ce pays.

Si cet accord passe et si nous nous intégrons effectivement davantage avec les États-Unis, je pense que les poètes et les écrivains diront: tout ceci est arrivé car, après tout, c'était une aberration en quelque sorte. C'était une nation qui n'était pas destinée à être, car si elle avait été, elle aurait survécu; elle aurait mis au point des stratégies qui lui sont propres; mais, elle n'en avait pas vraiment la volonté politique. Alors si nous allons prendre ce genre de décision, je pense que nous devrions au moins éliminer tout équivoque et tenir des élections à ce sujet.

M. Rompkey: J'aimerais souhaiter la bienvenue à notre témoin qui, bien sûr, connaît bien ce genre de débat.

[Texte]

incarnation he may very well have been on this side asking questions, rather than on that side answering them.

Secondly, Mr. Chairman, because this is such a good example of Newfoundland rhetoric and because I think it contains some very useful points, I would like to see it appended to the *Minutes of Proceedings and Evidence*.

The Acting Chairman (Mr. Fretz): It will be, Mr. Rompkey, and I also failed to tell you that you have five minutes for your questions.

Mr. Rompkey: Thank you, Mr. Chairman. The province appreciates the five minutes it is being given.

Rick, there are two areas I want to get at. The first is fish, and then because our time is limited, the second is energy. You make the point first of all that Canada is quite different. You just made that point laterally, and you say in your brief:

The idea of government action or intervention is as old as Canada itself.

That is a given difference between the two countries.

The dispute settling mechanism of this agreement, as I understand it, really changes nothing. The Prime Minister said he would not sign a deal without a clear dispute settling mechanism, but what we have is a tribunal to which you go and ask: Is the country following its law or is it not? You do not ask if the law is fair, if it is right, but if it is being applied. That is what the dispute settling mechanism says.

On the other hand, the U.S. Treasury Board has just ruled that all of these items are countervailable. Fishing vessel assistance programs, Department of Fisheries and Oceans Promotion Branch, economic and regional development agreements, assistance for the construction of ice-making and fish-chilling facilities, the Fish Vessel Insurance Plan—there are 12 items. There are 12 items that the U.S. Treasury Board have said are countervailable.

What is the advantage to us of this deal if the dispute settling mechanism simply asks whether you are or are not following your law and the Americans have already indicated that these items are countervailable? Do you see any advantage to the dispute settling mechanism?

• 1015

Mr. Cashin: No. In the first part, that is what I mentioned. If there were the need in the United States, or had we done it differently, we might have negotiated a better arrangement, an arrangement that could have dealt precisely with the point you have made and which would have allowed us to proceed with our governance in our

[Traduction]

D'ailleurs, il est probable qu'au cours d'une vie antérieure, il était de ce côté, à poser des questions plutôt que de l'autre côté à y répondre.

Deuxièmement, monsieur le président, étant donné que ceci est un si bon exemple de la rhétorique terre-neuvienne et puisque je considère qu'elle présente quand même quelques points très utiles, je demande qu'elle soit annexée au compte rendu des délibérations du comité.

Le président suppléant (M. Fretz): Elle le sera, monsieur Rompkey; et j'ai oublié de vous dire, aussi, que vous aviez cinq minutes pour poser vos questions.

M. Rompkey: Merci, monsieur le président. La province apprécie ces cinq minutes qui lui sont accordées.

Rick, il y a deux questions que je voudrais aborder. La première est la question du poisson, puis, puisque nous n'avons pas beaucoup de temps, la question de l'énergie en deuxième lieu. Vous dites tout d'abord que le Canada est très différent. Vous faites ressortir cela partout et vous dites dans votre mémoire:

La notion d'action ou d'intervention gouvernementale est aussi vieille que le Canada lui-même.

C'est là une différence reconnue entre les deux pays.

Dans cet accord, si je le comprends bien, le mécanisme de règlement des différends ne change pas grand-chose. Le Premier ministre a déclaré qu'il ne signerait pas un accord sans un mécanisme de règlement de différends qui soit clair, mais ce que nous avons obtenu est un tribunal auquel on irait demander: ce pays suit-il ses lois ou non? On ne lui demande pas si cette loi est juste, si elle est équitable, mais si elle est en vigueur. Voilà à quoi se résume le mécanisme de règlement des différends.

D'autre part, le Conseil du Trésor américain vient de déclarer que tous les articles suivants donneraient lieu à des mesures compensatoires. Les programmes d'aide aux bateaux de pêche, la Direction de la promotion du ministère des Pêches et Océans, les ententes de développement économique et régional, l'aide accordée pour la construction de fabriques de glace et de réfrigération des poissons, les régimes d'assurance des bâtiments de pêche... et ainsi de suite. Il y a douze articles qui, d'après le Conseil du Trésor américain, donneraient lieu à des mesures compensatoires.

Quel est donc l'avantage pour nous de cet accord si le mécanisme de règlement des différends ne fait que demander si oui ou non vous suivez vos lois, et les Américains ont déjà précisé que ces articles donnent lieu à des mesures compensatoires? Voyez-vous un avantage quelconque au mécanisme de règlement des différends?

M. Cashin: Non. C'est ce que j'ai mentionné dans la première partie. S'il y en avait eu nécessité aux États-Unis, ou si nous nous y étions pris différemment, nous aurions pu négocier une meilleure entente, une entente qui aurait traité précisément du point que vous avez soulevé et qui ne nous aurait permis de poursuivre

[Text]

own manner. I see no change in this. We are still going to be subject to countervail, and I suppose you might argue that we might have it in the future as well, but I see no difference. Even though the Americans have these opportunities to countervail, they have their own free market at work and we have a source of supply. That may alter. It may alter whether or not we have a free trade arrangement. In other words, I think we are as vulnerable after this deal as we were before this deal.

Mr. Rompkey: The people who say this is a good deal say that we will be able to value add to fish, that this will be an advantage to us. You already have said, though, that it is quite likely that if there is an expansion it will be in plants in the United States.

Mr. Cashin: That is where the centre of the value-added industry is. I do not know how it would work down, but my guess is that it is equally easy for it to go the other way. The fact is we have increased dramatically the percentage of our product that actually goes to the consumer, the kind of other packs we do. I am much more concerned about the implications on our resource management policy.

Mr. Rompkey: I want to get on to energy. I believe the greatest resource we have not exploited nearly to its advantage is hydro power. The National Energy Board has already said that Quebec can sell its power into the United States as long as it offers it to the other provinces. It offers it to Newfoundland, which does not have any transmission lines at all and really cannot take advantage of the deal. As I see it, the National Energy Board system right now is really blindfolding the devil in the dark.

Under this free trade deal, as I understand it, you will have to sign long-term agreements in energy with the U.S. if you want to sell your hydro power down there. Secondly, you have to sell your energy in Canada at the same price as you sell it in the United States; you cannot have a differential price in Canada. If you wanted to say to a company, come in and set up in Labrador and we will offer you cheap energy, as I understand it you could not do it under this deal, and neither can we have any right to recall, as I understand it. What are the implications of that for the lower Churchill and the hydro development—

Mr. Cashin: I think they are absolutely profound. It goes to the point that we cannot govern ourselves. In other words, the whole historic notion of Newfoundlanders as the hewers of wood and drawers of water is going to be writ large. There was a period in our history, in the late 1960s and early 1970s, when even the Conservative Government talked about Scandanavian-like planning and we looked at Iceland as a model. The Icelanders are able to do different things. They are similar to us in that they have a fish resource, but they have

[Translation]

l'administration de notre nation à notre manière. Je n'y vois aucun changement. Nous allons toujours être exposés à des mesures compensatoires et je suppose que l'on pourrait dire qu'il en serait autrement à l'avenir, mais moi je n'y vois aucune différence. Bien que les Américains aient ces possibilités d'adopter des mesures compensatoires, ils ont leur propre marché libre et nous avons une source d'approvisionnement. Cela peut changer. Cela peut changer, que nous ayons un accord de libre-échange ou non. En d'autres termes, j'estime que nous serons aussi vulnérables après cet accord qu'avant.

M. Rompkey: Les partisans de cet accord prétendent que nous pourrions nous lancer dans le secteur secondaire des poissons, que cela représentera un avantage de valeur ajoutée pour nous. Mais vous avez déjà dit que s'il y a expansion, celle-ci aura lieu au niveau des installations des États-Unis.

M. Cashin: C'est là que se trouve le centre du secteur de la transformation. Je ne sais pas comment cela va fonctionner, mais je suppose que les choses pourraient facilement être inversées. Le fait est que nous avons déjà augmenté considérablement le pourcentage de nos produits qui vont directement aux consommateurs, des autres conditionnements que nous offrons. Je m'inquiète plutôt des répercussions au niveau de notre politique de gestion des ressources.

M. Rompkey: J'aimerais passer à l'énergie. Je crois comprendre que la plus grande ressource que nous n'avons pas encore exploitée à son plein potentiel est l'énergie hydro-électrique. L'Office national de l'énergie a déjà décrété que le Québec pouvait vendre son électricité aux États-Unis, dans la mesure où il l'offre aussi aux autres provinces. Il l'offre à Terre-Neuve, qui n'a aucune ligne de transmission et ne peut vraiment pas profiter de cette offre. À mon avis, le système actuel de l'Office national de l'énergie n'est pas très efficace.

Aux termes de cet accord de libre-échange, si je comprends bien, pour vendre son électricité aux Américains, il faudra signer des accords à long terme avec eux. D'autre part, il faudra vendre l'électricité au Canada au même prix qu'on la vend aux États-Unis; la structure tarifaire ne peut pas être différente au Canada. Si vous voulez dire à une société, viens t'établir au Labrador et nous t'offrons de l'électricité à bon marché, je crois que cet accord vous interdirait de le faire, pas plus que vous n'auriez un droit de rappel, si je comprends bien. Quelles sont les répercussions de cela au niveau de Churchill et du développement hydro-électrique. . .

M. Cashin: Je pense qu'elles sont très grandes. Cela va au point où nous ne pourrions nous diriger nous-mêmes. En d'autres termes, nous revenons aux Terre-Neuviens coupeurs de bois et tireurs d'eau, et avec fracas. Il fut un temps dans notre passé, vers la fin des années 60 et le début des années 70, où même le gouvernement conservateur a parlé d'une planification à la scandinave et nous avons étudié le modèle de l'Islande. Les Islandais peuvent faire beaucoup de choses. Comme nous, ils ont des ressources de poissons, mais ils ont également une

[Texte]

sovereignty and they have political will. What we are going to give up with this deal... We, as Newfoundlanders, complain about the deal we made and blame it on the previous Liberal Government, that they were asleep when they made that deal. Well, we are in a deep slumber again if we make this one as far as it concerns our ability to use our resources creatively. What we are going to see is mass relocation of people. That is the American free enterprise way. We are going to see this centralization concept we had in Newfoundland writ large. The next generation in Newfoundland... The kinds of advantages we had in our resources, our right to use them to our best advantage, have been seriously fettered.

Mr. Crosby: Mr. Cashin, welcome to the parliamentary committee. You covered a lot of ground in your presentation and in your written brief. It is very difficult to go over all of that in the time available. You also mentioned what I like to refer to as "Lantic Canada" rhetoric. One of the things I tell my colleagues on the committee is that my grandfather was a Member of Parliament for Halifax, the same constituency I represent. He was defeated in 1911. When I asked my father years later why my grandfather, his father, was defeated, he said the damn fool opposed free trade. I do not want to make that mistake. At the same time, I am like you. I do not want to see Canada, particularly the Atlantic area, lose out as a result of free trade, so let me tell you that I regard the free trade initiative as an economic matter.

• 1020

The agreement is intended to permit expansion of the economy within Canada by permitting business enterprises and industrial enterprises to expand, and that expansion would be by way of exploiting the products of their joint labour to an assured market. However, the purpose of the exercise is to create jobs for Canadians and in my case, particularly for Nova Scotians. If the initiative, if the agreement as it ultimately appears, is approved—and it has not yet been approved by either party—and does not achieve that purpose, does not create employment, then it will have failed. Politically, I and every one of my colleagues will suffer the consequences.

I would like to really focus on that aspect of the agreement in terms of your interest, particularly the Newfoundland fishery and the energy field. I want to deal with the fishery because that is your particular concern. Do you not see the opportunity for greater expansion of the Newfoundland processing sector of the fishery with an assured market to the United States? By an assured market, I mean a set of rules established and agreed to by Canada and the United States, which cannot be unilaterally changed by the United States.

[Traduction]

souveraineté et une volonté politique. Ce que nous allons abandonner avec cet accord... Nous, les Terre-Neuviens, nous nous plaignons de l'entente qui a été faite et en mettons la responsabilité sur les épaules du gouvernement libéral et les accusons d'avoir été endormis lorsqu'ils ont passé cet accord. Eh bien, c'est encore dans un sommeil profond que nous nous trouvons si nous passons celui-ci en ce qui concerne nos possibilités d'utiliser nos ressources avec créativité. C'est un déplacement en masse des gens qui va se produire. C'est le principe américain de la libre entreprise. La notion de centralisation que nous avons eue à Terre-Neuve tombera à l'eau. La prochaine génération des Terre-Neuviens... Le genre d'avantages que nous avions au niveau de nos ressources et le droit dont nous jouissions de nous en servir à notre avantage ont pris un sacré coup.

M. Crosby: Monsieur Cashin, bienvenue. Votre exposé oral et votre mémoire regorgent de matières. Il est très difficile de passer tout cela en revue en si peu de temps. Vous avez aussi parlé de ce que j'aime qualifier de la rhétorique du «Canada Atlantique». J'ai raconté à mes collègues du Comité que mon grand-père était député pour Halifax, la même circonscription que la mienne. Il a été battu en 1911. Lorsque j'ai demandé à mon père plus tard pourquoi mon grand-père, c'est-à-dire son père, a été battu, il m'a répondu: Ce vieux idiot était contre le libre-échange. Je ne voudrais pas faire la même erreur. Par contre, je suis comme vous. Je ne voudrais pas voir le Canada, surtout les régions de l'Atlantique, perdre du terrain à cause du libre-échange et laissez-moi vous dire donc que je considère l'initiative de libre-échange comme étant une question économique.

Cet accord est supposé permettre l'expansion de l'économie au Canada en favorisant l'expansion des entreprises et de l'industrie, expansion qui se ferait grâce à l'exploitation du produit de leur labeur commun à l'intention d'un marché assuré. Néanmoins, l'objet de cet exercice est de créer des emplois pour les Canadiens et, dans mon cas, surtout pour les Néo-Écossais. Si cet accord est approuvé—et il n'a pas encore été approuvé ni par l'une ni par l'autre des parties—et qu'il ne réalise pas cet objectif, c'est-à-dire ne crée pas d'emplois, il aura donc échoué. Politiquement, moi-même et chacun de mes collègues subirons les conséquences.

J'aimerais m'attacher particulièrement à l'optique de l'accord qui vous concerne particulièrement, c'est-à-dire le domaine des pêches et de l'énergie à Terre-Neuve. Je veux parler des pêches car c'est là votre préoccupation première. N'y voyez-vous pas la possibilité d'une plus vaste expansion du secteur terre-neuvien de la transformation du poisson avec un marché garanti aux États-Unis? Par marché garanti, je veux dire une assurance découlant d'une série de règles établies et adoptées par le Canada et les États-Unis et qui ne pourront être changées unilatéralement par ces derniers.

[Text]

Mr. Cashin: No, I do not. Quite the contrary, I see the long-term implications of... I mean, when you talk about winners and losers, there are winners in free trade. Those who have, will win. For example, you could have fewer fishermen selling at a higher price and selling a product, less of which, rather than more, will be produced in this country. I mentioned the example of regulations we have in this province, which you do not have in Nova Scotia, requiring a certain labour content. I think those kinds of policies can and will be challenged.

I might say that your grandfather showed eminent good sense and, as a result of your grandfather sacrificing himself, I think his children fared better. My concern will be if you do not follow him, the implications of this will not be felt by you but by your children.

Mr. Crosby: That is a fine example of Newfoundland rhetoric. If you think Nova Scotia has benefited by closing markets to the United States, then I think you had better try to tell that to Nova Scotians, because I think there is almost a unanimous view to the contrary. However, I asked you about—

Mr. Cashin: I do not know of any markets that have been closed in Nova Scotia.

Mr. Crosby: Mr. Cashin, I am sorry. I do not mean to interrupt you, but I did ask you about effects on employment in the fishery in Newfoundland. Your answer has been that in your belief a free trade agreement, with access to an assured market in the United States and with rules that cannot be unilaterally changed, will not create jobs in the province of Newfoundland in the fishing industry; that is your position.

Mr. Cashin: With regard to the bilateral arrangement with the United States, my concern is that we will end up with fewer jobs in the fishing industry in both Newfoundland and Nova Scotia.

Mr. Crosby: I hope you will tell that to the plant workers in Nova Scotia when you go there again, because they complained about that very lack of access for processed fish.

Mr. Cashin: If I may say so, the plant workers in Cape Breton have complained quite regularly to the Government of Nova Scotia and I have helped prepare a brief for them, asking the Government of Nova Scotia to employ the same regulations as the Government of Newfoundland so the fish can be processed in Nova Scotia.

• 1025

Mr. Crosby: Instead of here?

Mr. Cashin: The fish is exported in the raw state and the jobs are lost to Nova Scotia.

[Translation]

M. Cashin: Non, je ne la vois pas. Bien au contraire, je vois les conséquences à long terme de... Je veux dire, lorsque vous parlez de gagnants et de perdants, le libre-échange sous-entend des gagnants. Ceux qui ont, gagneront. Par exemple, moins de pêcheurs pourraient vendre à des prix plus élevés et vendre un produit, plutôt moins que plus, qui sera produit dans ce pays. J'ai cité l'exemple des règlements de notre province, que vous n'avez pas en Nouvelle-Écosse, et qui exigent une certaine proportion de main-d'œuvre. Je pense que ce genre de politique pourra être et sera contestée.

J'aimerais dire en passant que votre grand-père a fait preuve de sagesse profonde et, grâce à son sacrifice, je pense que le lot de ses enfants est plus heureux. Ce qu'il y a de grave, c'est que si vous ne suivez pas sa trace, les conséquences de cette situation ne retomberont pas sur vos épaules, mais sur celles de vos enfants.

M. Crosby: Voilà qui est un exemple parfait de la rhétorique terre-neuvienne. Si vous pensez que la Nouvelle-Écosse a tiré des avantages de la non-accessibilité au marché américain, vous devriez essayer de dire ça aux Néo-Écossais, car ils sont unanimes dans un point de vue opposé. Par contre, je vous ai demandé...

M. Cashin: Je ne suis pas au courant de marchés qui ont été fermés pour la Nouvelle-Écosse.

M. Crosby: Monsieur Cashin, je suis désolé. Je ne veux pas vous interrompre, mais je vous ai posé une question sur les répercussions au niveau de l'emploi dans le secteur des pêches de Terre-Neuve. Vous vous êtes contenté de répondre que, à votre avis, un accord de libre-échange, offrant une garantie d'accès au marché américain et fondé sur des règles qui ne pourront être changées unilatéralement, ne créera pas des emplois à Terre-Neuve dans le secteur de la pêche; c'est là votre opinion.

M. Cashin: En ce qui concerne l'accord bilatéral avec les États-Unis, je crains que nous ne finissions avec un nombre inférieur d'emplois dans le secteur des pêches tant à Terre-Neuve qu'en Nouvelle-Écosse.

M. Crosby: J'espère que vous reprendrez ce raisonnement devant les travailleurs des usines de Nouvelle-Écosse lorsque vous y retournerez, car ils se plaignent justement du peu d'accès au marché pour le poisson traité.

M. Cashin: Permettez-moi de vous dire que les ouvriers d'usine du Cap-Breton se sont plaints régulièrement au gouvernement de la Nouvelle-Écosse et j'ai même collaboré avec eux à l'élaboration d'un mémoire demandant au gouvernement de la Nouvelle-Écosse d'avoir recours aux mêmes règlements que le gouvernement de Terre-Neuve, pour que le poisson puisse être traité en Nouvelle-Écosse.

M. Crosby: Plutôt qu'ici?

M. Cashin: Le poisson est exporté à l'état brut, ce qui fait que la Nouvelle-Écosse perd des emplois.

[Texte]

Mr. Crosby: To where was the fish going to be exported?

Mr. Cashin: The United States.

Mr. Harris: I have a question for Mr. Cashin concerning this issue of processing and whether the processing goes on in Canada or the U.S. We know that Fishery Products and National Sea both have substantial assets and investments in the United States, I think in Massachusetts. Have you received any indication from either of these companies that they plan to move these processing facilities back to Newfoundland or back to Canada now that the so-called tariff wall, which caused these assets to be achieved in the first place, may be removed in the future?

Mr. Cashin: No, I have not.

By the way, I do not accept entirely that the reason for those plants being in the United States is necessarily and only a question of the tariff wall. It is the question that there was an industry in the United States that existed, and a marketing strategy is part of the problem.

However, no, I have no indication that they will move that back to Canada.

Mr. Harris: There are other issues concerning the processing facilities in Newfoundland. We have a large number of plants that operate for a short period in the year. Is there any realistic expectation that capital will be put into these kinds of plants rather than centralizing the collection and processing of fish? It seems to me that the further processing we are talking about may well be much more capital intensive in terms of plant and equipment and facilities, and it would appear to me to be more likely that this kind of further processing would go on where you had lots of product to process. This would tend to be a more centralized effort rather than spread out to the small fish plants in Newfoundland.

Do you agree with that?

Mr. Cashin: Yes, I agree with that. The largest independent processor in the United States, O'Donnell-Usen, who have sales of about \$150 million, employ 400 people in Gloucester, so we are not talking about a great number of jobs.

Mr. Heap: Mr. Cashin, I agree with you about John Crosbie's forthrightness. Before the last election he said: If we told you what we are going to do, you would not vote for us. He was right, and I wish the voters had paid attention to him.

However, I would like to ask you about your remark that what we have done in the free trade proposal is to allow the wealthy and privileged a far greater voice in

[Traduction]

M. Crosby: Et où le poisson est-il exporté?

M. Cashin: Aux États-Unis.

M. Harris: J'aimerais poser à M. Cashin une question au sujet du conditionnement du poisson afin de savoir si cette opération est effectuée au Canada ou aux États-Unis. Nous savons que la Fishery Products et la National Sea ont toutes deux des actifs et des investissements importants aux États-Unis, au Massachusetts, je crois. Avez-vous reçu, de la part de l'une ou l'autre de ces sociétés, certaines informations révélant qu'elles ont l'intention de rapatrier désormais leurs usines de traitement à Terre-Neuve ou au Canada, en raison de la suppression prochaine des soi-disant barrières tarifaires qui les avaient amenées à créer des installations de conditionnement aux États-Unis?

M. Cashin: Non, je n'ai rien entendu de tel.

En passant, je ne suis pas tout à fait d'accord avec vous quand vous affirmez que l'implantation de ces usines aux États-Unis est liée nécessairement et uniquement à la question des barrières tarifaires. La raison véritable, c'est qu'il existait une industrie de ce type aux États-Unis et qu'il s'agissait, en partie, d'une stratégie de marketing.

En tout cas, elles ne m'ont pas laissé entendre qu'elles avaient l'intention de revenir au Canada.

M. Harris: Les installations de conditionnement de Terre-Neuve présentent un autre problème, puisque bon nombre d'entre elles ne fonctionnent que pendant une courte période de l'année. Peut-on raisonnablement s'attendre à ce que l'industrie investisse dans ce type d'usines plutôt que de centraliser la pêche et le conditionnement du poisson? Il me semble que les opérations de conditionnement complémentaire dont nous parlons exigent beaucoup plus d'investissement en installations et en matériel. Selon moi, il est plus logique que ce type de conditionnement plus poussé se fasse dans les régions qui ont de grandes quantités de produits à conditionner. Cela encourage donc plutôt la centralisation que la dispersion des opérations dans les petites usines de poisson de Terre-Neuve.

Est-ce que vous êtes d'accord?

M. Cashin: Oui, je suis d'accord avec vous. La plus grande société indépendante de conditionnement américaine, O'Donnell-Usen, dont le chiffre d'affaires se situe à environ 150 millions de dollars, emploie 400 personnes à Gloucester. Par conséquent, les emplois ne sont pas très nombreux.

M. Heap: Monsieur Cashin, je partage votre opinion sur la franchise de M. Crosbie. Il disait, avant la dernière élection, que les électeurs ne voteraient pas pour lui s'ils savaient ce que les conservateurs avaient derrière la tête. Il avait raison et j'aurais souhaité que les électeurs fussent un peu plus vigilants.

Cependant, j'aimerais revenir à la remarque que vous avez faite au sujet du libre-échange, à savoir que l'accord donnera aux riches et aux nantis une plus grande

[Text]

setting national priorities, thinking of what the Deputy Prime Minister, Mr. Mazankowski, said in Alberta recently, that the free trade agreement will protect the oil companies against a possible NDP government in Canada.

We have been told by proponents of free trade that we who oppose it are just too timid. We are also told that the greatest danger to business is uncertainty. Would you say that the greater fear is not fear of the American business but fear of those who, in your words, are not among the wealthy and privileged in Canada? Is that their main purpose in promoting the free trade agreement?

Mr. Cashin: I am not sure they have a great fear of any great attack on them, but I do feel, for example, the energy strategy we developed, which was controversial... Part of the reason it was controversial is that if the government had acted properly in 1973 and done in 1973 what they started to do in 1976, I think, then the energy policy would have been even better, but we will never be able to do things like that again. Whether it would be necessary to do is a separate question, but it is our ability to do it that has been diminished.

A whole element in society philosophically does not believe in any kind of interventionist economics, whether it be interventionist economics to deal with redistribution of wealth... So much of Canada's interventionist economics has not been from a socialist or social democratic viewpoint. A lot of it has been brought in by Conservative governments to deal with the question of nation-building, doing it on a regional basis.

• 1030

This whole campaign is actually arse-backwards, inasmuch as people are saying it is the regions. In other words, it is Ontario that is fighting this damn thing; I heard somebody say it was you people down in the regions who are being exploited by Ontario.

Actually one of the reasons... and one of the few places to remember why we became Canadians, because we could become part of a society where you could have a Conservative government intervening in the economy to distribute wealth on a regional basis, not necessarily on an individual basis, as you might do it, Mr. Heap. They do it to distribute it to the rich in the Atlantic provinces, hoping the trickle-down theory will work this way. However it was done, it was still some form of intervention. Our right to do it is completely jeopardized by this deal.

Mr. Johnson: Good morning, Richard. It is good to see you again. Richard, you spoke on a wide variety of topics

[Translation]

influence sur les priorités nationales, et la rapprocher de la déclaration faite récemment par le vice-premier ministre, M. Mazankowski, en Alberta, selon laquelle l'accord de libre-échange protégera les sociétés pétrolières contre un éventuel gouvernement NPD au Canada.

Les partisans du libre-échange nous ont accusés, nous autres les opposants, d'être trop timides. On nous a dit également que l'incertitude est le plus grand des dangers pour les entreprises. Croyez-vous que la plus grande source d'incertitude n'est pas l'industrie américaine, mais, selon vos propres termes, les Canadiens qui ne font pas partie des riches et des nantis? Est-ce la principale raison pour laquelle certains sont favorables à l'accord de libre-échange?

M. Cashin: Je ne sais pas exactement s'ils éprouvent une grande crainte, mais je sais, par exemple, que la stratégie énergétique que nous avons mise au point, était controversée... Une des raisons pour lesquelles elle prêtait à controverse, c'est que le gouvernement aurait dû prendre les décisions appropriées en 1973 et appliquer à ce moment-là les mesures qu'il a commencé à appliquer en 1976, car cela nous aurait permis de disposer d'une politique énergétique encore meilleure. Nous ne pourrions plus jamais appliquer de telles mesures. Quant à savoir s'il serait nécessaire de procéder de la sorte, c'est une tout autre question. J'affirme seulement que nous n'avons plus la même latitude.

Toute une tranche de la société ne croit pas aux politiques interventionnistes en matière d'économie, qu'il s'agisse de redistribuer la richesse... La plupart des mesures économiques interventionnistes du Canada n'ont pas été prises dans une perspective socialiste ou sociale-démocrate. Bon nombre de ces mesures ont été prises à l'échelle régionale par des gouvernements conservateurs, dans le but de consolider le pays.

Toute cette campagne ne tient pas debout, puisque l'on dit que c'est la faute des régions. Autrement dit, c'est l'Ontario qui joue les trouble-fête. Quelqu'un a dit que les habitants des régions se font exploiter par l'Ontario.

En fait, c'est une des raisons... et des motifs dignes d'intérêt qui nous a incités à devenir Canadiens, c'est que nous voulions appartenir à une société où un gouvernement conservateur peut intervenir sur le plan économique pour distribuer la richesse entre les régions et non pas nécessairement entre les individus, comme vous le feriez vous-même, monsieur Heap. Les conservateurs distribuent les richesses aux riches des provinces de l'Atlantique, en espérant que la théorie de la percolation produira son effet. Il s'agit d'une intervention, peu importe la forme qu'elle prend. L'accord de libre-échange remet totalement en question notre capacité à agir de la sorte.

M. Johnson: Bonjour, Richard. Cela me fait plaisir de vous revoir. Vous devez aborder de nombreux thèmes

[Texte]

in your presentation; you mentioned our culture, our sovereignty, our social welfare system and so on. I guess we all know or were told that we have to compete with the United States to sell some \$90 or \$100 billion worth of exports a year. We are told that in recent years, 85% of the former tariffs have been eliminated. Yet you feel that with the elimination of the existing 15%, our social programs might be threatened.

Is it not a fact that although we have become more dependent on U.S. markets, our social security system is not eroded but indeed has been enhanced by the fact that we have a stronger economy because of those exports? How would the removal of the remaining 15% of tariffs threaten those programs now?

Mr. Cashin: It is not just the removal of the tariffs. It is the whole concept of entering into this kind of an arrangement, which would therefore set rules and bring into play forces that would prevent us from doing things in our own interest, specifically resource management and energy. These are two examples where this thing is not only a deal of reducing tariffs but also an integration of the economies.

We would find, for example, in any kind of our social programs... Every time we have made some new initiatives, there has always been a kind of debate. You can predict where the people who oppose them come from. They have not changed. They have not changed from the 1930s to the 1960s to the 1980s. They come from the same establishment... income; this is where they come from.

Mr. Johnson: You are paranoid about the establishment.

Mr. Cashin: They are the vested interests; I think it is a fact. If we have any new initiatives, they will be further reinforced by saying we can not do this because it is making us uncompetitive and we have to follow the example of the Americans.

Mr. Johnson: With regard to tariffs on fish, is it not true that our European competitors for value-added fish products are subject to the same tariffs now that we as Canadians are? Is it not true that with the removal of those tariffs on Canadian value-added fish products, we will have an upper hand or edge over our European competitors, if they have us in their agreement?

Mr. Cashin: Neither of us at the moment are exporting the finished product, the battered product. My guess is that on balance it is just as easy to assume that O'Donnell-Usen, which has no facilities in Canada... It is going to cut two ways. I use as an example their Gloucester plant. You are probably familiar with that, Morrissey.

[Traduction]

dans votre exposé; vous avez parlé de la culture, de notre souveraineté, de notre système de bien-être social, etc. Nous avons compris ou on nous a fait remarquer que nous devons soutenir la concurrence avec les États-Unis pour exporter chaque année des marchandises d'un montant de 90 milliards de dollars ou 100 milliards de dollars. On nous dit que, depuis quelques années, 85 p. 100 des droits de douane ont été supprimés. Et pourtant, vous estimez, quant à vous, que la suppression des 15 p. 100 restants constitue une menace pour nos programmes sociaux.

Nous sommes peut-être devenus tributaires des marchés américains, mais, ne croyez-vous pas que notre régime de sécurité sociale n'en a pas pâti et qu'il a plutôt bénéficié du raffermissement de l'économie dû à ces exportations? Comment la suppression des 15 p. 100 des droits de douane restants pourrait-elle menacer nos programmes sociaux?

M. Cashin: Il ne s'agit pas simplement de la suppression de certains droits de douane. Il faut prendre en compte le principe même de ce type d'accord qui va imposer des règles et mettre en jeu des forces qui vont nous empêcher d'agir selon notre propre intérêt, en particulier dans le domaine de la gestion des ressources et de l'énergie. Voici deux exemples montrant que l'accord ne préconise pas uniquement la réduction des tarifs, mais également l'intégration des économies de nos deux pays.

Par exemple, toutes les nouvelles initiatives en matière de programmes sociaux ont toujours fait l'objet d'un débat. Les opposants des mesures sociales viennent toujours des mêmes couches sociales. Ce sont les mêmes depuis les années 1930 et 1960, jusqu'aux années 1980. Ils proviennent de «l'establishment».

M. Johnson: Vous faites de la paranoïa.

M. Cashin: Ils protègent leurs intérêts; c'est évident. Si nous proposons des initiatives nouvelles, ils seront d'autant plus forts pour les contrer, prétextant qu'elles nous rendraient moins compétitifs et que nous devons suivre l'exemple des Américains.

M. Johnson: Pour ce qui est des droits sur le poisson, n'est-il pas exact que nos concurrents européens subissent les mêmes droits que nous dans le cas des produits du poisson transformés? N'est-il pas exact que la suppression de ces droits en vertu de l'accord nous donnera un avantage sur nos concurrents européens?

M. Cashin: En ce moment, nous n'exportons pas le produit fini, c'est-à-dire le poisson pané, pas plus que nos concurrents européens. A mon avis, il est tout aussi possible qu'O'Donnell-Usen, qui n'a pas d'usines au Canada... Cela va dans les deux sens. Prenons l'exemple de l'usine de Gloucester. Vous la connaissez probablement, Morrissey.

[Text]

[Translation]

• 1035

It is equally true that they could be shipping product from their Gloucester plant into the Ontario market just as easily as the Burin plant. It is more conceivable, to my mind, to have finished product going from Gloucester to Toronto than from Burin to Boston.

Mr. Johnson: Are there presently tariffs in place to stop those products from coming into Canada?

Mr. Cashin: Yes.

I think this is such a fundamental decision that it is a matter that really calls, in a very historic sense... so the other Mr. Crosby will be able to have his grandchildren say, "Why is Canada like it is?" "Well, you remember your grandfather? He did not follow the advice of his grandfather."

The Acting Chairman (Mr. Fretz): Mr. Cashin, thank you very much.

We call on our next witnesses, the Canadian Labour Congress.

Welcome, Shirley Carr, and those who are with you today.

Ms Shirley Carr (President, Canadian Labour Congress): Thank you very much, Mr. Chairman. I would like to introduce Nancy Riche and Dick Martin, Executive Vice-Presidents of the Canadian Labour Congress; Bill Parsons, the President of the Newfoundland and Labrador Federation of Labour and also a member of our executive council; and Mel Watkins, a renowned Canadian in his own right, as an economist and also as a professor. There are also a number of other titles he is totally entitled to have.

I would like to comment that this is the second-last day of the hearings, and it is rather tragic that no report is down, if there is ever going to be a report. It would seem to me no one seems to know what is in it. It is very difficult to speak to a shadow. It is mystifying in the first place, and at most times disappears.

It is unfortunate also that lawyers cannot agree on the words. As a labour movement, we know very well what lawyers can do to a collective agreement, so we can well imagine what is happening to this agreement.

We also have some grave misgivings about the fact that now it is going into the political process, where the Prime Minister of this country, and perhaps Pat Carney, will be making some more decisions about what else they are going to give away as far as Canada is concerned.

You well know the Canadian Labour Congress has been opposed to a comprehensive bilateral free trade deal with the United States from the outset. I think if not the first group, we were one of the first organizations across

L'usine de Gloucester pourrait très bien livrer ses produits sur le marché ontarien tout autant que l'usine de Burin. Il est plus logique, à mon sens, que l'usine de Gloucester expédie des produits à destination de Toronto, plutôt que l'usine de Burin exporte à destination de Boston.

M. Johnson: Existe-t-il en ce moment des droits de douane qui s'opposent à l'exportation de ces produits au Canada?

M. Cashin: Oui.

A mon sens, il s'agit d'une décision extrêmement grave qui aura des conséquences historiques. C'est pourquoi, lorsqu'un certain M. Crosby se fera demander par ses petits-enfants pourquoi le Canada est devenu ce qu'il est, il devra répondre ceci: «Vous souvenez-vous de votre grand-père? Eh bien, il n'a pas suivi les conseils de son propre grand-père».

Le président suppléant (M. Fretz): Merci beaucoup, monsieur Cashin.

Nos témoins suivants représentent le Congrès du travail du Canada.

Bienvenue à Shirley Carr et ses collègues.

Mme Shirley Carr (présidente, Congrès du travail du Canada): Merci beaucoup, monsieur le président. Je vous présente Nancy Riche et Dick Martin, vice-présidents du Congrès du travail du Canada; Bill Parsons, président de la Fédération du travail de Terre-Neuve et du Labrador et membre de notre conseil exécutif; ainsi que Mel Watkins, économiste et professeur bien connu. Il a également bien d'autres titres.

J'aimerais faire remarquer que nous sommes à l'avant-dernier jour des audiences et qu'aucun rapport n'est encore prêt. C'est absolument tragique; on se demande même, s'il y aura un rapport. Il semble que personne ne connaît le contenu. C'est très difficile de parler d'une ombre, car une ombre, c'est plein de mystère et cela a tendance à disparaître.

C'est dommage également que les avocats ne s'entendent pas sur le libellé. En tant que mouvement syndical, nous savons très bien ce que les avocats peuvent faire avec une convention collective; on imagine très bien ce qui se passe dans le cas de l'accord.

Nous redoutons également que l'accord soit livré désormais aux hommes politiques et que notre Premier ministre et peut-être même Pat Carney seront seuls à décider quelle partie du Canada ils vont encore sacrifier.

Vous savez que le Congrès du travail du Canada s'oppose depuis le début à tout accord bilatéral de libre-échange avec les États-Unis. Nous avons été, sinon les premiers, tout au moins parmi les premiers à avertir

[Texte]

Canada publicly to make the statement that it was bad for this country. You all know also that this Canadian Labour Congress is on record as supporting trade.

• 1040

We have been opposed because of our concerns about the adverse effects it would have on jobs and on Canadian sovereignty. We also believed it was an arrangement that could be more accurately described as North American protectionism rather than free trade proper. It is retreating from the world rather than learning to cope with it.

I am fed up with people saying that Canadians are afraid. Canadians have never been afraid of anything in the history of this country and I do not suspect we are going to be afraid in the future.

We sense that the proposal for free trade with the United States was part of a larger neo-conservative agenda, which included privatization. If anybody flies on some of the airlines, there is deregulation and the erosion of the welfare state. The Mulroney government, unable to get Canadians to accept these directly, was trying to sneak them in through the back door.

Now we see the agreement—or I guess not exactly since none of us have seen the fine print of the actual deal. Everything is so secretive. Certainly the trade union movement is secretive. If union leaders asked their members to decide on a contract offer on that basis, their members would want to throw them out for such undemocratic behaviour—and rightly so.

We are told that the deal includes a binational dispute resolution mechanism, which would be allowed to decide whether the United States has done things fairly or unfairly. For this empty shell, this pale shadow of an effective institution which is harder to see with each passing day, our side has seen fit to give away the store.

Once the deal is in place, there is to be a five- to seven-year period when we again sit down with the Americans and negotiate which of our subsidies constitutes a fair subsidy in their view, which could then be continued, and which constitutes an unfair trade practice, which would have to be discontinued. Everything—regional policy, cultural policy and social policy—is apparently back on the table.

We are put in the position of buying the pig in the poke. We are being asked to enter into an open-ended process of negotiation during which, as the agreement begins to take effect, our room for manoeuvring shrinks. This is the most insidious part of the whole sordid deal. Anybody who has been at the bargaining table knows that you do not have those kind of open-ended agreements where you can waltz in and out all the time and do whatever you want to it.

[Traduction]

les Canadiens que cet accord serait mauvais pour le pays. Vous savez par ailleurs que le Congrès du travail du Canada a toujours appuyé le commerce.

Nous sommes contre l'accord, parce que nous nous inquiétons des conséquences négatives qu'il pourrait avoir sur les emplois et la souveraineté du Canada. Nous estimons également qu'il s'agit moins d'un accord de libre-échange que d'une entente nord-américaine de protectionnisme. Loin de nous préparer à la concurrence, il nous isole du monde.

J'en ai assez d'entendre dire que les Canadiens sont timorés. L'histoire de notre pays prouve que les Canadiens n'ont jamais eu peur de rien, et je ne pense pas que cela change à l'avenir.

Nous avons l'impression que la proposition de libre-échange avec les États-Unis fait partie d'un plan néo-conservateur plus vaste qui comprend aussi la privatisation. Les gens qui voyagent peuvent se rendre compte des effets de la déréglementation; l'État providence s'effrite lentement. Sachant très bien que les Canadiens n'accepteront jamais directement de tels changements, le gouvernement Mulroney tente de les introduire par la porte arrière.

Quand on regarde l'accord... D'ailleurs, on ne peut pas dire cela, car personne ne sait exactement ce qu'on y trouve. Tout est gardé secret. Il est certain que les syndicats sont très discrets sur certaines de leurs activités, mais si les chefs syndicaux demandaient à leurs membres d'entériner certaines offres contractuelles de cette manière, ils se feraient, à juste titre, dénoncer pour leur attitude anti-démocratique.

On nous dit que l'accord comporte un mécanisme binational de règlement des différends qui aura pour tâche de décider si les États-Unis appliquent des mesures équitables. Le Canada a fait toutes les concessions voulues pour obtenir cette structure vide, ce simulacre de tribunal d'arbitrage qui nous paraît chaque jour de plus en plus falot.

Cinq à sept ans après l'entrée en vigueur de l'accord, nous devrons négocier à nouveau avec les Américains quelles sont, parmi nos subventions, celles qui leur paraissent équitables, qui devraient donc être maintenues, et celles qui devraient être supprimées, étant considérées comme des pratiques commerciales inéquitables. Apparemment, tout sera remis en question: politique régionale, politique culturelle et politique sociale.

On nous demande en fait d'acheter chat en poche. On nous demande d'embarquer dans un processus de négociation ouvert où notre marge de manoeuvre ne cessera de diminuer dès le moment où l'accord sera en vigueur. Telle est la partie la plus insidieuse de cette entente sordide. Tous ceux qui ont officié à une table de négociation vous diront qu'il n'existe pas d'accord ouvert qui autorise ainsi les parties à accorder et retirer leur adhésion comme bon leur semble.

[Text]

This deal is not just a trade deal but something much bigger and much worse. Perhaps some Canadians do not yet fully realize its extraordinary scope. There is a complete continental energy deal buried within it. It means the American market will set the price for our resources and we can no longer have any kind of national policy in this area. This is a profound mistake.

Having turned the Foreign Investment Review Agency into Investment Canada before it even got to the bargaining table, the Mulroney government now further guts Canadian controls over American takeovers of Canadian companies.

Multilateral trade deals under GATT include goods, but not services. Most jobs today are in the service sector and it has been opened up to free trade as part of this deal. Little is known about what effects this will have, but there is good reason to believe women's jobs in particular will be hit hard. Mr. Chairman, I notice there are no women sitting here. Apparently it was not important enough to come to this province for your lady colleagues. I regret that.

The Auto Pact, which has safeguards in it, has worked to our benefit. This government pretends the whole deal is one giant auto pact, but there are no safeguards for Canadian content and no jobs in the comprehensive package, while those in the Auto Pact are weakened.

Why has this government made such a bad deal? It is because we fear comprehensive American protectionism. The Canadian government has been worried about it for four to five years, but it has not happened yet and in our view is less likely to happen now. The American dollar has fallen a lot in the past couple of years and is still falling. At some point it is bound to result in a lessening of that big American trade deficit feeding the protectionist sentiment. Add to that the October crash of 1987; it has revived the memory of how it was. American protectionism in 1930 helped to drag the world from the crash of October of 1929 to the depths of the great depression of the 1930s. The new view of Washington is that the trade bill is probably stalled in the American Congress, and that protection is now less of a threat.

• 1045

We think the real threat Canadian workers face is not American protectionism but the prospect of a deteriorating American and world economy. The costs of the absurdities of Reaganomics can no longer be evaded, and the real incomes in America must fall. Canada, being

[Translation]

Cet accord va beaucoup plus loin que les simples questions commerciales. Certains Canadiens ne réalisent peut-être pas toute sa portée extraordinaire. L'accord contient une entente énergétique à l'échelle de tout le continent. Cela signifie que le marché américain déterminera le prix de nos ressources et que nous ne pourrions plus avoir de politique nationale dans ce secteur. C'est une erreur grave.

L'Agence d'examen de l'investissement étranger a été remplacée par Investissement Canada avant même le début des pourparlers, et le gouvernement Mulroney entreprend maintenant de supprimer tout contrôle sur les prises de possession des entreprises canadiennes par les Américains.

Les ententes commerciales multilatérales conclues en vertu du GATT portent sur les biens, mais pas sur les services. Or, l'accord de libre-échange englobe le secteur des services, qui, de nos jours, est la source de la plupart de nos emplois. On ne connaît pas très bien les conséquences de tout cela, mais il y a fort à parier que les emplois des femmes seront durement touchés. Je remarque, monsieur le président, qu'il n'y a pas de femmes parmi vous. Vos collègues de sexe féminin ont sans doute jugé qu'il n'était pas important de se déplacer jusque dans notre province. J'en suis déçu.

Le Pacte de l'automobile, qui comporte certaines garanties, nous procure des avantages. Le gouvernement veut nous présenter l'accord de libre-échange comme un immense pacte de l'automobile, mais l'accord ne comporte aucune garantie en matière de contenu canadien, ni en matière d'emploi, et affaiblit même les garanties contenues dans le Pacte de l'automobile.

Pourquoi le gouvernement a-t-il conclu un aussi mauvais accord? Parce que nous craignons un protectionnisme américain universel. Voilà quatre ou cinq ans que le gouvernement canadien s'en inquiète, mais rien n'est encore arrivé et, d'après nous, les risques sont désormais moins grands. Depuis deux ans, le dollar américain ne cesse de chuter. Fatalement, cette chute entraînera une diminution de l'énorme déficit commercial américain qui est à l'origine de cette tendance au protectionnisme. Par ailleurs, l'effondrement boursier du mois d'octobre 1987 nous a rappelé qu'en 1930, le protectionnisme américain a contribué, après le krach d'octobre 1929, à entraîner le monde dans la grande dépression des années 30. On pense en ce moment, à Washington, que le projet de loi sur le commerce est probablement retardé au Congrès et que ces mesures protectionnistes posent désormais une menace moins grande.

À notre avis, le protectionnisme américain n'est pas la véritable menace pour les travailleurs canadiens; c'est plutôt la détérioration de l'économie américaine et de l'économie mondiale. Désormais, on ne peut plus échapper aux conséquences des mesures absurdes prises

[Texte]

so highly dependent on the United States, will be hard put not to experience the same fate.

It is on this that the government should be focusing, in our opinion. A free trade deal that ties us yet more closely to the crisis-ridden American economy makes no sense. It will add to unemployment in Canada, just as it is about to rise anyway. That surely constitutes cruel and unusual punishment.

This means, too, that the prospects presently being painted for Canadian youth—that free trade will be the fulfillment of their hopes for jobs and opportunities—are without substance. This again is irresponsible of this government.

Our brief sets out at length why we believe Canadian jobs, incomes and working conditions will be put at risk by this agreement, but some say we will all be better off as consumers. It is mighty interesting that the people at the Consumers Association are finally trying to get themselves out from under the crowd they have been running with, because consumers will not benefit from anything.

That will not help much for those who will not have jobs to buy things, and for those who will have jobs there is still very little in this deal. The best estimate we have seen, Mr. Chairman, is that the average consumer will save between \$6 and \$20 a year—hardly enough to warrant the risk to oneself, let alone to one's country.

The Canadian Labour Congress is a national organization that speaks to the national interests of its members. In addition to that, we speak for those who cannot speak for themselves. The issue of free trade with the United States is a divisive issue regionally, but we can report that there are no divisions within our ranks on this question on a regional basis. The Newfoundland and Labrador Federation of Labour is opposed to this free trade deal, just as is every other of our provincial and territorial federations.

Because American trade law remains in place, there is no guarantee that the resource-exporting regions of Canada have more secure access to the American market. At the same time, there is good reason to fear that our deficits in manufacturing and services will be worsened. The reason is that free trade helps those sectors that are already strong but threatens to downsize those that are weak. All regions, and not just Ontario, as everybody seems to think, would tend to lose jobs in manufacturing and in services.

Compared to much of the world, the Canadian economy is not doing that badly at the moment, relatively. It is not all that clear just what a free trade deal is intended to save us from. We are reminded of the old adage: "If it ain't broke, don't fix it". Certainly free trade

[Traduction]

par Reagan, et le revenu réel ne peut que diminuer aux États-Unis. Le Canada, étant si tributaire des États-Unis, ne pourra échapper à un sort identique.

À notre avis, c'est sur cette question que le gouvernement devrait faire porter ses efforts. Il est absurde de conclure un accord de libre-échange qui nous lie encore plus à l'économie en pleine crise de notre voisin du Sud. L'accord entraînera au Canada une augmentation du chômage, dont la tendance est déjà à la hausse. C'est un châtement cruel et inusité.

Il est clair également que les avantages que l'on fait miroiter à la jeunesse canadienne, promesses d'emplois et de débouchés, sont sans fondement. Une fois de plus, le gouvernement ne prend pas ses responsabilités.

Notre mémoire explique en détail pourquoi nous sommes convaincus que l'accord est dangereux pour les emplois, les revenus et les conditions de travail au Canada. Certains prétendent que l'accord sera avantageux pour les consommateurs. Il est très intéressant, à ce titre, de noter que l'Association des consommateurs cherche finalement à se dissocier des partisans de l'accord, puisque ce dernier ne sera pas favorable aux consommateurs.

Ceux qui auront perdu leur emploi ne pourront guère acheter de produits de consommation; quant à ceux qui auront conservé leur emploi, l'accord leur offrira bien peu d'avantages. Selon les estimations les plus optimistes, monsieur le président, le consommateur moyen économisera entre 6\$ et 20\$ par an. Il n'y a pas de quoi mettre en jeu la liberté d'un individu, encore moins celle d'un pays.

Le Congrès du travail du Canada est un organisme national qui se fait le porte-parole des intérêts nationaux de ses membres. Il est aussi le porte-parole de ceux qui ne peuvent s'exprimer en leur propre nom. Le libre-échange avec les États-Unis est une question qui divise les régions et, pourtant, d'une région à l'autre, tous nos membres sont d'accord. La Fédération du travail de Terre-Neuve et du Labrador est contre cet accord de libre-échange, tout comme les autres fédérations provinciales et territoriales.

Les régions canadiennes exportatrices de ressources naturelles ne sont pas assurées d'avoir un meilleur accès au marché américain, étant donné que la législation commerciale américaine reste en vigueur. Parallèlement, on peut craindre une aggravation de nos déficits dans l'industrie manufacturière et le secteur des services, pour la bonne raison que le libre-échange favorise les secteurs forts, mais menace les secteurs moins dynamiques. Contrairement à l'opinion répandue, toutes les régions, pas seulement l'Ontario, perdront des emplois dans l'industrie manufacturière et dans le secteur des services.

Par rapport aux autres économies mondiales, l'économie canadienne s'en tire assez bien. On peut se demander exactement de quelle catastrophe l'accord de libre-échange est censé nous délivrer. Rappelons-nous que le mieux est l'ennemi du bien. Il est fort probable que le

[Text]

with the United States threatens to be a cure that is worse than the disease.

What we should be doing is reaffirming our commitment to multilateralism. We must reserve the options to use our resources, particularly of energy, to create a more diversified economy. As one of the largest importers of manufactured goods on a per capita basis in the world, our first priority should be to target not the American market, but our own.

We cannot in all honesty thank you, Mr. Chairman, for letting us appear before this committee. We feel very strongly about the high-handed way the government is conducting itself on this great question about free trade with the United States. The least we owe ourselves as Canadians is to do this one right. The Mulroney government owes all of us an election, where it can try to get a mandate to proceed with free trade with the United States—and we can do our best, as we most assuredly will, to stop it.

• 1050

I would like to make one other comment and that is about being Canadian. This labour movement is a national movement, and we represent Canadians from one end of this country to the other, from north and south of Canada. Yes, we all have a heritage we are proud of. My heritage happens to rely on and to be in the province of Nova Scotia. My husband's heritage happens to be in the province of New Brunswick. We can all say around this table where we are from.

However, in the North American context, the characteristic feature of the Canadian economy relative to the American economy is the lesser commitment to markets, the greater willingness to use government positively and creatively to bind the country together to provide social services, to soften the impact of the market on the poorer regions and the poorer citizens of this country.

One of the most reliable indicators of the difference between the American and Canadian political cultures is the American suspicion and distrust of the public sector, in both public spending and public enterprises, except, it must added, for the military and arms budget.

Canada differs greatly with the American government on international politics, and surely to God that alone should be one reason we do not get involved with the American government any more than we already are. The trade union movement differs from the American trade movement in international affairs in many areas, and surely you are not asking us as Canadians to get involved in the Latin Americas and a few other countries, as some others are.

[Translation]

libre-échange avec les États-Unis sera un traitement beaucoup plus douloureux que la maladie.

Il faudrait, au contraire, renouveler notre attachement au multilatéralisme. Nous devons conserver le droit d'utiliser nos ressources, en particulier nos ressources énergétiques, afin de disposer d'une économie plus diversifiée. Le Canada étant, dans le monde, l'un des plus grands importateurs de produits fabriqués, par habitant, nous devrions prendre pour cible, prioritairement, non pas le marché américain, mais le nôtre.

Nous ne pouvons, monsieur le président, vous remercier en toute honnêteté de nous donner l'occasion de témoigner devant le présent Comité. Nous protestons vigoureusement contre l'attitude hautaine du gouvernement dans ce dossier du libre-échange avec les États-Unis. Le moins qu'on puisse faire, en tant que Canadiens, c'est d'assumer nos responsabilités. Si le gouvernement Mulroney respecte les Canadiens, il doit leur demander de lui accorder le mandat de conclure un accord de libre-échange avec les États-Unis. Nous ferons tout notre possible pour lui refuser un tel mandat, et nous sommes persuadés que nous y parviendrons.

Enfin, j'aimerais dire ce que cela signifie pour moi d'être Canadienne. Notre groupement syndical est un mouvement national, et nous représentons les Canadiens de tous les coins du pays, du nord et du sud. Nous sommes tous fiers de notre patrimoine. Mes origines me rattachent à la province de la Nouvelle-Écosse. Mon mari, quant à lui, vient du Nouveau-Brunswick. Nous pouvons tous, autour de cette table, évoquer nos origines diverses.

Cependant, ce qui caractérise l'économie canadienne par rapport à l'économie américaine, c'est un attachement moins grand aux marchés, une plus grande volonté de recourir à l'intervention du gouvernement pour unifier le pays, offrir des services sociaux et rendre plus supportables les conséquences du marché sur les régions et les citoyens pauvres du pays.

Un des indices les plus révélateurs de la différence entre les cultures politiques américaine et canadienne, c'est le dédain des Américains pour le secteur public, tant pour les dépenses que pour les entreprises publiques, exception faite, bien entendu, du budget consacré à l'armée et aux armements.

Sur la scène politique internationale, le Canada se différencie beaucoup des États-Unis, et cela devrait être une bonne raison pour le Canada de ne pas se compromettre plus qu'il n'en faut avec le gouvernement américain. Le mouvement syndical canadien se différencie du mouvement américain dans bien des aspects des affaires internationales, et il ne faut surtout pas nous demander de nous engager en Amérique latine et dans certains autres pays.

[Texte]

Both countries are basically market societies and are likely so to remain, but Canadians are less ideological and more pragmatic in deciding what markets should not do and what government should do. Canadians have always been influenced by the American example, sometimes emulating it but often resisting it in using government to counter American influences and provide a Canadian alternative.

There are many examples of Canadian achievements in transportation, energy, media, arts, education, health care and two languages, which nobody talks about. All of us know this and many of us take great pride in it, and the reason we must insist upon all this today is that through a free trade deal with the United States we will put at risk these very achievements and our capacity to continue to do these things our own way. The harmonization that will relentlessly proceed as governments negotiate and corporations lobby will eat at our national soul.

Mr. Chairman, I would also like to say on behalf of the labour movement of this country that we are fed up with people who say: If you want to stay the status quo, we cannot stay status quo. We have to get involved more with the United States. What a cop-out to the Canadian people. Twenty-five million people in this country are "has beens" according to those people, and I am saying that Canada and this great nation of ours has enough with our people and the resources we have to build this country, without relying on the United States. We already trade with the United States 80% of the things we produce. Surely to God we can maintain our independence and our own sovereignty.

Thank you very much.

Mr. Allmand: I want to welcome the witnesses here this morning, and I will get right to the point.

It is well known that the Canadian Labour Congress' principal interest is in jobs—good jobs, not sweat-shop jobs—and the general welfare of working people. However, each time that they and other groups raise the question of labour standards, minimum wage, unemployment insurance, affirmative action, health and safety standards, and say that these could be affected or will be affected by this free trade agreement, the government members say they are exaggerating, there is nothing... They take out the agreement and they say: Find in this agreement anything threatening labour standards, minimum wage, unemployment insurance, affirmative action, etc. There is nothing in there!

• 1055

Of course they fail to mention the pressures that you have referred to. But I was going to ask you to expand on it, because in looking at the deal some people are being misled by that, people who are unsophisticated. They fail

[Traduction]

Nos deux pays sont essentiellement des sociétés de marchés. Elles le resteront probablement, mais les Canadiens ont une attitude moins idéologique et plus pragmatique en ce qui a trait à la réglementation des marchés et à l'intervention du gouvernement. Les Canadiens ont toujours été influencés par l'exemple américain; nous avons parfois cherché à l'imiter, mais nous nous y opposons souvent en faisant appel au gouvernement pour contrer les influences américaines et proposer des solutions canadiennes.

On ne mentionne pas assez souvent les nombreuses réalisations canadiennes dans le domaine des transports, de l'énergie, des médias, des arts, de l'éducation, de la santé et du bilinguisme. Nous connaissons tous ces initiatives, et la plupart d'entre nous en sont fiers; aujourd'hui, nous devons insister sur tout cela parce qu'un accord de libre-échange avec les États-Unis remettra en question ces réalisations et notre capacité de décider nous-mêmes ce qui nous convient. Le génie canadien disparaîtra sous les efforts d'uniformisation déployés par les gouvernements, appuyés par les entreprises.

Monsieur le président, j'aimerais ajouter également, pour le compte des travailleurs du Canada, que nous en avons assez de nous faire dire qu'il est impossible de maintenir le statu quo et qu'il faut resserrer les liens avec les États-Unis. Quelle tromperie! À croire de tels commentaires, 25 millions de Canadiens sont des «demeurés». Quant à moi, j'affirme que le Canada n'a pas besoin des États-Unis pour assurer son avenir, car il peut compter sur les Canadiens et sur les ressources dont la nature l'a doté. Nous vendons déjà aux États-Unis 80 p. 100 de notre production. Rien ne nous empêche de conserver notre indépendance et notre souveraineté.

Je vous remercie.

M. Allmand: Je souhaite la bienvenue à nos témoins et j'entre directement dans le vif du sujet.

On sait très bien que le Congrès du travail du Canada se préoccupe surtout des emplois—des bons emplois, pas des emplois qui imposent des conditions intolérables—et du bien-être général des travailleurs. Cependant, chaque fois que le congrès et certains autres groupes s'interrogent sur l'incidence qu'aura le libre-échange sur les normes de travail, le salaire minimum, l'assurance-chômage, l'action positive, les normes de santé et de sécurité, les représentants du gouvernement prétendent qu'ils exagèrent... Ils brandissent l'accord et les mettent au défi d'y trouver une quelconque menace aux normes de travail, au salaire minimum, à l'assurance-chômage, à l'action positive, etc. Il n'y a rien de tel dans l'accord!

Bien entendu, ils se gardent bien de mentionner les pressions auxquelles vous avez fait allusion. Je voulais vous demander de développer ce point, étant donné que certaines personnes non averties risquent d'être trompées

[Text]

to mention the pressures to harmonize that will result from this deal where Canadian firms will say we have to compete with these American firms in the Canadian market because there are no tariffs and we cannot compete as long as these extra costs are taxed to us, so please eliminate them. I want you to comment on that, because even this morning Mr. Crosby told one of the witnesses that this is an economic deal, this is just a free trade deal. That is the first question.

The second question is this, and then I will leave it to you. The other day in Fredericton, George Petty, president of Repap Enterprises Corporation, which has paper plants in New Brunswick and Wisconsin, said that Premier Peterson's opposition to free trade shows he is a selfish, shortsighted, fat cat in Ontario saying I am all right Charlie and to hell with Atlantic Canada and British Columbia. Of course Mr. Peterson never said that about British Columbia and Atlantic Canada, but the president of this company failed to mention that Mr. Pawley of Manitoba and Mr. Ghiz of Prince Edward Island also oppose the deal, and this morning we had Richard Cashin here opposing the deal. I would like to know how you in the Canadian Labour Congress answer that, because the biggest base of your membership is in Ontario, and, like Premier Peterson, you might be accused of opposing this because you represent more Ontario jobs than other jobs.

So I put those two questions. I think we have to deal with that, because even Mordecai Richler came to this committee and said tongue-in-cheek: if I wanted to sell free trade in Canada I would recommend the Conservatives have posters saying "Screw Ontario, vote for free trade". He more or less said that before the committee. I would like to know how you respond as the Canadian Labour Congress, so I put those two questions to you.

Ms Carr: I am going to make an initial response and then my colleagues will answer more definitely the questions relative to those points you raised on the collective bargaining issue.

Everything we negotiate is on the table. What the Americans want is for the Canadian labour movement, the Canadian work force, regardless of whether they are in a union or not, to go down to their lowest level. The minimum wage in Florida, for instance, is \$2.25. Is that what we want for the people in Canada and our medicare coverage and all that sort of thing, and our pensions? Anyway, my two colleagues will make comments on that.

It is interesting that the gentleman you refer to, who called Mr. Peterson a name, was at least a little more kind than what we have been called. The labour movement has

[Translation]

par cet accord. On oublie de mentionner que la tendance à l'uniformisation qui résultera de l'accord amènera les firmes canadiennes à demander l'élimination des charges supplémentaires qui leur sont imposées, car ces charges ne leur permettront pas d'être aussi concurrentielles face aux firmes américaines qui auront envahi le marché canadien, suite à l'abolition des tarifs. J'aimerais avoir votre opinion à ce sujet, car, ce matin même, M. Crosby a déclaré à un des témoins que l'accord n'est qu'une entente économique, une entente de libre-échange. Voilà ma première question.

Je vous pose une deuxième question avant de vous laisser la parole. L'autre jour, à Fredericton, George Petty, président de Repap Enterprises Corporation, qui a des usines de papier au Nouveau-Brunswick et au Wisconsin, a déclaré que l'opposition du premier ministre Peterson à l'accord de libre-échange démontre que l'Ontario est une province gâtée et égoïste, qui se moque bien du sort des provinces de l'Atlantique et de la Colombie-Britannique. Bien entendu, M. Peterson n'a jamais tenu de tels propos à l'égard de la Colombie-Britannique et des provinces de l'Atlantique, mais le président de cette compagnie a omis de mentionner que M. Pawley, du Manitoba, et M. Ghiz, de l'Île-du-Prince-Édouard, s'opposent eux aussi à l'accord. Et, ce matin, nous avons entendu M. Richard Cashin, qui est également contre l'accord. J'aimerais savoir quelle est la réaction du Congrès du travail du Canada à une telle déclaration, puisqu'on peut vous accuser, vous aussi, tout comme le premier ministre Peterson, de vous opposer à l'accord tout simplement parce que la plus grande partie de vos adhérents sont de l'Ontario et que vous représentez plus de travailleurs en Ontario que dans les autres provinces.

Voilà mes deux questions. Je pense qu'elles soulèvent des points importants. Même Mordecai Richler a déclaré devant le présent Comité, avec une certaine dose d'humour, qu'il recommanderait aux Conservateurs, s'il était lui-même en faveur du libre-échange, de faire imprimer des affiches portant le slogan suivant: «Contre l'Ontario, pour le libre-échange». Voilà plus ou moins ce qu'il a déclaré lors de son témoignage. J'aimerais connaître la réaction du Congrès du travail du Canada sur ces deux points.

Mme Carr: Je vais vous donner une réponse préliminaire et passer ensuite la parole à mes collègues, qui répondront de manière plus complète aux questions concernant la négociation collective.

Tout est négociable. Les Américains veulent mettre à genoux le mouvement syndical canadien, les travailleurs en général, qu'ils soient syndiqués ou non. En Floride, par exemple, le salaire minimum est de \$2.25. Est-ce le sort que nous souhaitons aux Canadiens? Qu'en sera-t-il de l'assurance-maladie et de nos pensions? Je laisse le soin à mes deux collègues de présenter des commentaires plus complets.

Je note avec intérêt que les insultes proférées à l'égard de M. Peterson ont été un peu moins virulentes que celles qui nous ont été adressées. Je vous fais grâce des insultes

[Texte]

been called a number of things. The Prime Minister has called anybody who disputes what he has to say as being juvenile delinquents. I should say that we are part of a coalition that represents half the Canadians of this country. The coalition we have with us represents more than 13 million Canadians. I presume we would like to be a juvenile delinquent from time to time, but I think the Prime Minister should never have said that.

I also see the Business Council on National Issues—the great and glorious business council with whom we meet in a number of forums, we even participate on the Canadian Labour Market and Productivity Centre, supposedly as equals with them—calls us economic terrorists. Surely in a democracy we have the right to dissent without being called economic terrorists.

Then the best, the most horrendous one of all, of course was Simon Reisman. Because we dare to speak out in this country, in this democracy, we are part of the great big lie of the Nazis. How dare he say that to Canadians? I noticed he went undercover for the last two or three weeks. I suddenly saw him yesterday for the first time in three weeks.

So the premiers, who are speaking out against this deal, are speaking not only as premiers of their province, but as Canadians who have the right to speak out. I have asked every premier to speak as a Canadian, never mind their political principles within their own province, this is bigger than the parochial provincial situation. This is Canada we are talking about, and every person as a Canadian must speak out, otherwise you can see what goes on in United States.

I will ask my colleague Nancy to speak on some of the issues you have raised and then Dick Martin would raise the question of health and safety.

• 1100

Ms Nancy Riche (Executive Vice-President, Canadian Labour Congress): I want to go back to the social programs. I am not sure how many of you have read any of our speeches, but for the last 16 to 18 months we have been saying to Canadians that medicare will not be on the table. We will not see medicare and UI in the October 5 deal.

Two or three years down the road, we will see the concern you raised, that we cannot compete because our taxes are higher, because we have to pay for medicare and the social programs we have built in this country—we in the labour movement take some credit for that. Every time we raised it, we were told publicly and most dramatically they were not on the table. We were also told throughout all these months the Auto Pact was not on the table, in any way, shape or form. We all know that to be different.

[Traduction]

qui ont été proférées à l'encontre du mouvement syndical. Pour le premier ministre du Canada, tous ceux qui ne sont pas d'accord avec lui sont des délinquants juvéniles. Nous faisons partie d'une coalition qui représente la moitié des Canadiens, soit plus de 13 millions de personnes. Je suppose que nous aimerions parfois être des délinquants juvéniles, mais je pense que le premier ministre du Canada a manqué une occasion de se taire.

J'ai appris également que le Conseil canadien des chefs d'entreprises, dont nous avons parfois l'occasion de rencontrer les représentants—nous travaillons même ensemble au Centre canadien du marché du travail et de la productivité, censément comme partenaires égaux—le grand et célèbre conseil nous traite donc de terroristes économiques. J'estime que chacun a le droit, dans une démocratie, de manifester son désaccord sans être traité de terroriste économique.

Mais la palme revient encore à Simon Reisman. Il nous fait passer pour des sympathisants nazis parce que nous avons osé élever la voix dans ce pays, dans cette démocratie. Comment peut-il s'exprimer ainsi devant la population canadienne? J'ai remarqué qu'il s'est fait très discret ces deux ou trois dernières semaines. Je l'ai aperçu pour la première fois hier depuis trois semaines.

C'est pourquoi les premiers ministres qui se prononcent contre l'accord ont le droit de parler, non seulement en tant que premier ministre de leur province, mais en tant que Canadien. J'ai demandé à tous les premiers ministres de prendre leurs responsabilités en tant qu'individu, d'oublier les principes politiques de leur province, car, dans la situation actuelle, il faut oublier les querelles de clocher. Il est question du Canada, et tous les Canadiens doivent se prononcer, pour ne pas dire Amen à tout ce qui se fait aux États-Unis.

Je vais demander à ma collègue, Nancy, de commenter certains points que vous avez soulevés, et ensuite à Dick Martin de répondre à la question sur la santé et la sécurité.

Mme Nancy Riche (vice-présidente exécutive, Congrès du travail du Canada): Je voudrais revenir aux programmes sociaux. Je ne sais pas si beaucoup d'entre vous ont lu nos discours, mais depuis 16 ou 18 mois, nous répétons aux Canadiens que l'assurance-maladie ne sera pas discutée, et que ni elle, ni l'assurance-chômage ne figureront dans l'accord du 5 octobre.

Dans deux ou trois ans, le problème que vous mentionnez se posera; à ce moment-là, nous ne serons plus compétitifs parce que nos impôts seront plus élevés, et parce que nous serons obligés de payer l'assurance-maladie et les programmes sociaux que nous avons créés dans ce pays—que l'on considère d'ailleurs à son crédit. Chaque fois que nous avons soulevé la question, on nous a dit publiquement et catégoriquement que ces programmes n'étaient pas mis en cause. Pendant tout ce temps-là, on nous a également dit que le Pacte de

[Text]

We question the idea of subsidies. 15 or 16 months ago we said the United States would never give up their right to countervail, their right to define what they believe to be an unfair subsidy. We now know that has happened. We know that the two countries could not agree on a code of subsidies. We know from our sources that the United States was looking for a ceiling of \$20,000 on subsidies. That was our information. However, Pat Carney said on TV that their ceiling was in fact \$10,000, and the Canadians were looking for \$2 million. They could not reach an agreement, and we now have all of that on the table. Regional development and anything the United States would define as an unfair subsidy will be there.

In the summer we saw a strike with de Havilland in this country. One of the main issues and concerns of the Canadian auto workers was the company trying to bring American labour-management relations into this country. We fear there will be an attempt to harmonize the labour legislation.

We have right-to-work laws and labour legislation that does not come near the labour legislation in southern United States. Although we would still like it a little better, it is certainly far better in comparison. With the right of these companies to be treated as Canadians, with national treatment, we expect they will be flipping back and forth. We expect, and I think the Prime Minister said something similar, that in the branch plants, particularly in southern Ontario, when the American head comes in to negotiate, if the workers do not agree with what they want they will either close her down or the workers will have to take concessions, and they will move back. When he disagreed with free trade a few years ago, I believe it was the Prime Minister who said that in fact would happen. While we did not see it in October, we believe there will be discussion on all our social programs in this committee set aside to discuss subsidies.

If in fact we still come out of it with nothing, we expect to see our own business community lobbying to change our social programs, because they cannot compete, which seems to be the great buzzword. Our answer to people is we cannot really trust the Mulroney government. When we say these social programs are there on the table being discussed, they say they are not. We only have to refer back to the same answer on the Auto Pact. It is a matter of trust, and that is how we have been speaking to our own constituency.

[Translation]

l'automobile ne l'était pas non plus, de quelque manière que ce soit. Nous savons tous qu'il en va tout autrement.

Nous avons des doutes sur la question des subventions. Il y a 15 ou 16 mois, nous vous avons dit que les États-Unis ne renonceraient jamais à leur droit d'adopter des mesures compensatoires, à leur droit de définir ce qui, pour eux, constitue une subvention inéquitable. Nous savons maintenant ce qui s'est produit. Nous savons que les deux pays n'ont pas pu se mettre d'accord sur un code commun en ce qui concerne les subventions. Nous tenons de source sûre que les États-Unis visaient un plafond de 20,000\$ pour les subventions. Pourtant, Pat Carney a déclaré qu'en fait, leur plafond était de 10,000\$, et que les Canadiens visaient 2 millions de dollars. L'accord n'a donc pas pu se faire, et nous avons maintenant tout cela sur le tapis. Le développement régional et tout ce que les États-Unis définiraient comme une subvention inéquitable seront discutés.

L'été dernier, il y a eu une grève de de Havilland. Une des principales inquiétudes des travailleurs canadiens de l'industrie automobile était que leur société essaie d'adopter les mêmes relations qu'aux États-Unis. Nous craignons d'assister à une tentative d'harmonisation des lois du travail.

Nous avons des lois concernant le droit au travail et le travail qui sont très éloignées de celles qui sont en vigueur dans le sud des États-Unis. Bien que les nôtres auraient encore besoin d'être un peu améliorées, elles sont certainement très supérieures en comparaison. Une fois que ces sociétés auront le droit d'être traitées comme des sociétés canadiennes, qu'elles bénéficieront du traitement national, elles joueront sur les deux tableaux. Comme l'a d'ailleurs dit, je crois, le premier ministre, nous nous attendons à ce que dans les filiales, en particulier dans le sud de l'Ontario, lorsque le grand patron américain viendra négocier, si les ouvriers ne sont pas d'accord avec ce qu'il veut, les usines seront fermées ou les ouvriers seront obligés de faire des concessions, et il rentrera chez lui. Lorsqu'il n'était pas d'accord avec le libre-échange, il y a quelques années, je crois que c'est le premier ministre lui-même qui a dit que c'est ce qui se produirait. Bien que cela ne semble pas avoir eu lieu en octobre, nous sommes convaincus que tous nos programmes sociaux seront discutés au sein du comité créé pour discuter des subventions.

Si nous nous en sortons sans mal, nous nous attendons cependant à ce que le secteur des entreprises exerce des pressions pour obtenir une modification de nos programmes sociaux, sous prétexte qu'elles ne sont plus compétitives, ce qui semble être le mot à la mode. Tout ce que nous pouvons dire aux gens, c'est que nous ne pouvons pas vraiment faire confiance au gouvernement Mulroney. Lorsque nous disons que ces programmes sociaux sont sur le tapis et qu'on en discute, il nous dit que ce n'est pas vrai. Il n'y a qu'à se référer à la même réponse qui nous avait déjà été donnée pour le Pacte de l'automobile. C'est une question de confiance, et c'est dans cet esprit que nous avons parlé à nos membres.

[Texte]

Mr. Ravis: We have been travelling right across the country. We have had two weeks of hearings in Ottawa as well. So we have heard from a lot of people, certainly from a lot of union representatives. We have been hearing the same story over and over again. When we were in Charlottetown on Wednesday, we met with four Atlantic Federations of Labour. When we asked them for alternative trade policy approaches, they mentioned sectoral trade arrangements with the United States. On page 13 of your brief, you mention the sectoral negotiations under the Trudeau government about five years ago. Do you agree that sectoral trade negotiations with the United States is a viable alternative way of settling our disputes with our biggest trading partner?

• 1105

Ms Carr: Certainly if we mention that, yes, we agree with it.

Mr. Ravis: Would you care to expand?

Ms Carr: I should go back then, and Mr. Allmand knows very well what we have been involved in.

In the previous governments, the labour movement and the business community have worked very closely together on sectoral committees. We have been doing that since I have been an officer of the congress, and I am sure that it happened before my time in 1974. We did set up a committee to deal with the 23 manufacturing sectors, and we did come down with some very comprehensive recommendations, particularly because we were looking at jobs, training and re-training, mobility of workers, and in fact the economy of the country. They were very comprehensive. The committees worked very well together, and we did agree to certain situations such as that, knowing full well some would have a problem.

The second one we got involved in, you may as well know, is the major projects task force in which we looked at the entire region and almost every industry in the country. There were many areas where we could have the economies rolling, in fact—all of them, including Prince Edward Island.

• 1110

Mr. Ravis: You are probably aware that Mr. Regan, the former Premier of Nova Scotia, appeared before the committee in Halifax yesterday. I will just read from his text. I would like to give you a copy of this, by the way, because I think it is fascinating; he is the most credible witness that we have heard in our meetings across the country. He said:

When I was Minister of Trade in Mr. Trudeau's government, I recognized the importance of obtaining

[Traduction]

M. Ravis: Nous venons de parcourir tout le Canada. Nous avons également eu deux semaines d'audiences à Ottawa. Nous avons donc entendu un grand nombre de témoins, et notamment, de représentants syndicaux. Nous entendons constamment la même histoire. Lorsque nous étions à Charlottetown, mercredi dernier, nous avons rencontré les représentants de quatre fédérations du travail de l'Atlantique. Lorsque nous leur avons demandé de suggérer d'autres politiques commerciales, ils ont mentionné des accords commerciaux sectoriels avec les États-Unis. À la page 13 de votre mémoire, vous faites allusion aux négociations sectorielles d'il y a cinq ans, sous le gouvernement Trudeau. Des négociations sectorielles vous paraissent-elles une formule viable de règlement des différends avec notre plus grand partenaire commercial?

Mme Carr: Certainement, puisque nous le mentionnons dans notre mémoire.

M. Ravis: Pourriez-vous préciser votre position?

Mme Carr: Il va alors falloir que je fasse un retour en arrière, et M. Allmand sait fort bien ce à quoi nous avons eu affaire.

Sous les gouvernements antérieurs, le mouvement ouvrier et l'entreprise ont travaillé en étroite collaboration au sein de comités sectoriels. Nous le faisons depuis que je suis représentante au congrès, et je suis certaine que cela se faisait déjà avant 1974. Nous avons effectivement créé un comité chargé de s'occuper des 23 secteurs manufacturiers, et nous avons présenté des recommandations exhaustives, car nous avions examiné la situation de l'emploi, la formation et le recyclage, la mobilité des travailleurs, et, en fait, toute l'économie de notre pays. Ces recommandations couvrent donc énormément de choses. L'entente a été très bonne au sein des comités, et nous nous sommes mis d'accord sur certaines de ces situations, sachant fort bien qu'il y aurait parfois des problèmes.

Comme vous le savez bien, nous avons également participé à l'important groupe de travail sur les projets qui a étudié toute la région et presque chaque industrie au pays. Dans beaucoup de régions, nous pourrions faire prospérer l'économie—en fait... dans toutes, y compris l'Île-du-Prince-Édouard.

M. Ravis: Vous savez probablement que M. Regan, l'ancien premier ministre de la Nouvelle-Écosse, a comparu hier, devant ce Comité, à Halifax. Je vais vous lire un passage de son mémoire. Je voudrais d'ailleurs vous en remettre une copie, car je le trouve passionnant; c'est le témoin le plus crédible que nous ayons entendu au cours des audiences que nous avons tenues dans tout le pays. Voici ce qu'il a dit:

Lorsque j'étais ministre du Commerce dans le gouvernement de M. Trudeau, je me suis rendu compte

[Text]

better guarantees of access to the vital American market to which Canada sends the lion's share of our exports. I sought to move in that direction by initiating free trade talks with the United States on a sector by sector basis. The defeat of the Liberals ended that effort. . . But I have come to the conclusion that the present free trade project is a much more meaningful. . . courageous. . . and important undertaking than our more limited negotiations.

This gentleman was a premier of one of our provinces and a minister of international trade. I respect your views, by the way. That is what this debate is all about. I have to say that I am a little disappointed that you are so negative about this agreement. It seems that you do not recognize that there are some positive things in here. I am wondering how you react to this.

Ms Carr: First of all, I am surprised that you would say that Mr. Regan is, up to this point, the most credible witness that you have heard.

Mr. Ravis: One of them.

Ms Carr: No, you said "the". I am also very, very surprised that Mr. Regan has made the statement that he agrees with free trade as the new norm for Canada. Mr. Regan is up in Ottawa most of the time lobbying, and I am sure he is lobbying on behalf of the business community. We are not negative all the time, my friend. If in fact this had been out in the open, instead of secret, we may have had a different opinion on some things. But everything is secret.

Why does the United States have 60 days to look at the agreement, but we have only two or three days to look at the agreement? Why do you have only two weeks to run around this vast country to hold hearings? Why are only selected people witnesses? Somebody said to me that we could only hear all four federations together as one spokesperson. We were so limited in the number of opportunities that we decided that the four federations would put themselves together. . . But we are not a negative group. We have stated that in principle, in convention policy, and in trade union practices, we agree on multilateral trade.

Mr. Harris: Ms Carr and the congress, I would like to welcome you to St. John's once again. I congratulate you on your decision to present your brief here, as opposed to Ottawa. I think that is very pleasing. This is my riding that you are now sitting in, so I am especially happy to have you present your brief here.

With the agreement this government has entered into, we are having a little closer look at things that go on in the United States. There is a great debate going in the U.S. right now as to whether or not there ought to be

[Translation]

de l'importance qu'il y avait à obtenir de meilleures garanties d'accès au marché américain, qui est essentiel pour nous, car le Canada lui réserve la part du lion de ses exportations. C'est l'orientation que j'ai essayé de prendre en engageant des entretiens de libre-échange avec les États-Unis sur une base sectorielle. La défaite des libéraux a mis fin à cette entreprise. . . mais je suis parvenu à la conclusion que le projet actuel de libre-échange est une entreprise beaucoup plus significative. . . courageuse. . . et importante que nos négociations, qui avaient un caractère plus limité.

Ce monsieur a été premier ministre d'une de nos provinces et ministre du Commerce international. Cela dit, je respecte votre point de vue. C'est le fondement même d'un tel débat. Je dois dire que je suis un peu déçu de votre attitude si négative à l'égard de cet accord. Vous ne semblez lui reconnaître aucun élément positif. Que pensez-vous de ce que disait M. Regan?

Mme Carr: Premièrement, ce qui me surprend, c'est que vous disiez que jusqu'à présent, M. Regan a été le témoin le plus crédible que vous ayez entendu.

M. Ravis: Un d'entre eux.

Mme Carr: Non, vous avez dit «le témoin». Je suis également extrêmement surprise que M. Regan ait déclaré qu'il trouve acceptable que le libre-échange soit la nouvelle norme pour le Canada. M. Regan passe le plus clair de son temps à faire du lobbying à Ottawa, et je suis certaine qu'il le fait pour les sociétés privées. Notre attitude n'est pas toujours négative, mon ami. En fait, si toutes ces affaires s'étaient négociées en pleine lumière, au lieu de l'être en secret, nous aurions peut-être eu une opinion différente sur certaines choses. Mais tout est secret.

Pourquoi les États-Unis ont-ils 60 jours pour étudier l'accord, alors que nous n'en avons que deux ou trois? Pourquoi n'avez-vous que deux semaines pour parcourir notre vaste pays et y tenir des audiences? Pourquoi n'y a-t-il que des témoins choisis? Quelqu'un m'a dit que les quatre fédérations du travail ne pouvaient avoir qu'un seul porte-parole. Les possibilités de témoigner étaient si réduites que nous avons décidé que les quatre fédérations se regrouperaient. . . mais l'attitude de notre groupe n'est pas négative. Sur le plan des principes, celui des politiques, et également celui des pratiques syndicales, nous avons déjà déclaré que nous étions d'accord avec les échanges multilatéraux.

M. Harris: Madame Carr, représentants du Congrès, je vous souhaite encore une fois la bienvenue à Saint-Jean. Je vous félicite de votre décision de présenter votre mémoire ici, au lieu d'Ottawa. Cela m'a fait beaucoup plaisir. Vous vous trouvez ici dans ma circonscription, et je suis donc particulièrement heureux que vous y présentiez votre mémoire.

La conclusion de cet accord nous amène à examiner d'un peu plus près ce qui se passe aux États-Unis. En ce moment même s'y déroule un grand débat sur la question de savoir si le congé de maternité devrait être obligatoire,

[Texte]

compulsory maternity leave, unpaid of course. There are bills before the U.S. Congress now which require companies with more than 15 employees to provide maternity leave. The biggest opponent to this apparently is the U.S. Chamber of Commerce. They say that this would bring about economic catastrophe and destroy the competitiveness of businesses. That prospect is frightening, not only for the women of Canada but for all of our labour force. Have you done any comparative studies of the labour standards in the U.S. and Canada? Do you know what the impact would be, as a result of this agreement?

Mr. Dick Martin (Executive Vice-President, Canadian Labour Congress): I think you raise a good point, and it goes back to Mr. Allmand's initial question in terms of the maternity leave provisions. That just demonstrates how far behind they are in terms of labour policy and social policy, and it also indicates the arguments we run into repeatedly. We run into those arguments here, when you talk about the increase of the minimum wage. All of a sudden all business is going to become unproductive and flee into the deep south or into some foreign place, or in fact go to another province, because provinces have that jurisdiction on minimum wage. It is the same thing in talking about the maternity benefits.

• 1115

It is unbelievable to us that in a large industrial democracy such as the United States they would only be getting around to debating such a question at this point in time. But it still indicates why we are so concerned about the free trade arrangements, because we will be in competition with that type of mentality, those types of labour laws, that type of social legislation. It has been referred to as "right-to-work".

Mrs. Carr talked about the minimum wage in Florida. We could go on and talk about occupational health and safety matters, environmental concerns, and of course I believe it was this committee that heard Jean-Paul Sauterne, the economist, talk about the Mexican connection. We will not only be in competition—and this is something that is really enraging—with the labour laws of the deep south, which are notoriously bad, we will now be in competition with the laws of the far north of Mexico, which are even worse than the deep south, and consequently it goes to the lowest denominator.

So all of our things are on the table, in terms of maternity benefits, in terms of unemployment insurance, in terms of workers' compensation. The United States workers' compensation laws are terrible compared to our laws, and yet there is a big competition going on here to privatize, as a matter of fact, in many cases in the United States, and we will be under competition in terms of Canada with those U.S. worker's compensation laws. It is

[Traduction]

sans salaire, bien entendu. Des projets de loi soumis au Congrès des États-Unis exigent des sociétés ayant plus de 15 employés qu'elles accordent le congé de maternité. Le plus vigoureux adversaire de cette mesure est apparemment la U.S. Chamber of Commerce. Selon elle, ce serait une catastrophe économique qui détruirait la compétitivité des entreprises. Voilà une perspective terrifiante, non seulement pour les Canadiennes, mais pour l'ensemble de nos travailleurs. Avez-vous fait des études comparatives des normes de travail aux États-Unis et au Canada? Savez-vous quel serait l'effet de cet accord dans ce domaine?

M. Dick Martin (vice-président exécutif, Congrès du travail du Canada): Vous soulevez là une question intéressante, qui nous ramène à la question initiale de M. Allmand au sujet des dispositions relatives au congé de maternité. Cela prouve combien ils sont en retard dans le domaine de la politique du travail et de la politique sociale, et cela montre également à quels arguments nous nous heurtons constamment. Ce sont des arguments que nous entendons ici, lorsque l'on parle d'augmenter le salaire minimum. Tout à coup, toutes les entreprises vont devenir improductives et se dépêcher d'aller s'installer dans le Sud des États-Unis ou à l'étranger, ou simplement dans une autre province, parce que le salaire minimum relève de la compétence provinciale. C'est la même chose qui se passe lorsque l'on parle de prestations de maternité.

Il nous paraît incroyable que dans une grande démocratie industrielle telle que les États-Unis, ils en soient encore à discuter ce genre de question. Cela vous explique cependant pourquoi cet accord du libre-échange nous inquiète tellement, car nous nous heurterons à ce genre de mentalité, ce genre de lois sur le travail, ce type de législation sociale. C'est ce qu'on appelle le «droit au travail».

M^{me} Carr parlait du salaire minimum en Floride. On pourrait continuer à discuter à perte de vue de l'hygiène au travail et des questions de sécurité, des problèmes d'environnement, etc. Je crois d'ailleurs que c'est ce Comité qui a entendu l'économiste Jean-Paul Sauterne parler de la filière mexicaine. Nous ne serons pas seulement en concurrence—et c'est quelque chose qui nous exaspère—avec les lois sur le travail du Sud des États-Unis, qui, tout le monde le sait, sont très mauvaises, mais nous serons également en concurrence avec les lois du Nord du Mexique, qui sont encore pires que les lois américaines; et bien sûr, ce sera le plus petit dénominateur commun qui prévaudra.

Donc, tout ce à quoi nous tenons est maintenant sur le tapis, qu'il s'agisse des prestations de maternité, d'assurance-chômage, ou de la rémunération des travailleurs. Les lois américaines relatives à cette dernière sont terribles comparées aux nôtres, ce qui ne nous empêche pas de nous évertuer à savoir qui sera le premier à privatiser, en fait, dans bien des cas aux États-Unis; nous allons donc nous trouver confrontés au Canada à ces lois

[Text]

all of those things, and it comes back to the whole issue of harmonization. We have to have harmonization. It is a great level playing field. It is what all the deregulation is all about. It is what all the free trade is all about.

Our colleagues in the clothing and textile industry will tell you in the unions that there is no chance, when we get into something like this, of the textile and clothing industry ever surviving in this country, when they can put on runs 10% more in the deep south with their notoriously bad labour laws... and cranking up the production, and they will feed the whole North American market.

Once again, you talk about ghettoized industries—take a look in those industries. You are talking about women in those industries who are subjected to terrible labour laws, and they are only starting to talk about maternity benefits. I can tell you for sure, under the Reagan administration they are not going to darn well get anything close to what we have now.

Ms Riche: I would just like to add a personal note on that, because I think it is so significant of the differences in the two countries and how we have evolved. About a month ago I spoke at a large conference in Washington on social policy. After I finished, one of the trade union women came and said: Is it possible that you and Shirley Carr could come to Washington to lobby the Congress for paid maternity? First of all, it would blow them away to see women as labour leaders; and secondly, they have no comprehension or no understanding of a concept of paid maternity leave, as you have in Canada.

They asked me about child care. They had no understanding that there would be a lobby for publicly funded, universally accessible, quality child care. We have evolved differently. We are a different country. These are the people who never passed the ERA. We are the country that has put equality rights in the Constitution, and we cannot afford to lose it. What we have done well, under all kinds of governments with all kinds of party stripes, with a lot of pushing from us and some other parties, I think we have to maintain. And your question on paid maternity leave is quite significant in showing up and focusing on the complete difference in how the society has evolved in the two different countries.

Mr. Crosby: Ms Carr and your colleagues, welcome. We have such limited time that it is difficult to have a meaningful dialogue, but I take note of your statement in the first lines of your presentation that the Canadian Labour Congress is opposed to a comprehensive free trade agreement between Canada and the United States, and I understand your many reasons for that. Since that is your

[Translation]

américaines sur la rémunération des travailleurs. Ce sont toutes ces choses qui nous inquiètent. Ce qui nous ramène à la question de l'harmonisation, car elle est indispensable. Tout le monde va se trouver sur le même plan: c'est cela que signifie la déréglementation; le libre-échange n'est rien d'autre.

Nos collègues syndiqués de l'industrie du textile et du vêtement vous diront que si nous nous engageons dans cette voie, leur industrie n'a pas la moindre chance de survivre au Canada, car avec leurs lois exécrables dans le sud, ils peuvent en mettre 10 p. 100 de plus au travail... accroître la production et alimenter tout le marché nord-américain.

Encore une fois, vous parlez d'industries qui sont des ghettos—regardez donc ces industries. Vous parlez des femmes qui y sont soumises à des lois sur le travail épouvantables, dans un pays où on commence à peine à parler de prestations de maternité. Je puis vous assurer que tant que Reagan sera au pouvoir, ils ne sont pas prêts d'obtenir les avantages que nous avons actuellement.

Mme Riche: Permettez-moi d'ajouter une remarque personnelle, car elle illustre bien les différences existant entre les deux pays et la manière dont nous avons évolué. Il y a environ un mois, j'ai pris la parole à Washington, à une importante conférence sur la politique sociale. Après que j'eus terminé, une des syndicalistes féminines est venue me trouver et m'a dit ceci: serait-il possible que Shirley Carr et vous-même veniez à Washington faire du lobbying auprès du Congrès en faveur de congés de maternité payés? Pour commencer, ils seraient totalement ahuris de voir des femmes qui sont des chefs syndicalistes; et deuxièmement, ils n'ont pas la moindre notion de ce qu'est le congé de maternité payé, comme celui que vous avez au Canada.

On m'a interrogée là-bas sur la garde des enfants. Les gens n'avaient pas la moindre idée qu'il y aurait un groupe de pression en faveur de garderies d'enfants de qualité, accessibles à tous et financées sur les deniers publics. Nous sommes un pays tout à fait différent. Ce sont là les gens qui n'ont jamais voté la Loi sur les droits à l'égalité. Nous sommes le pays qui a incorporé ces droits dans sa constitution, et nous ne pouvons pas nous permettre de les perdre. Ce que nous avons bien fait, avec toutes sortes de gouvernements et toutes sortes de partis, avec beaucoup de pressions exercées par nous et par d'autres, mérite, je crois, d'être conservé. Votre question sur le congé de maternité payé est donc fort importante, car elle illustre parfaitement la différence complète d'évolution de la société dans nos deux pays.

M. Crosby: Madame Carr et vos collègues, soyez les bienvenus. Comme nous ne disposons pas de beaucoup de temps, il est difficile d'avoir une discussion très poussée, mais je prends note de votre déclaration, dans les premières lignes de votre mémoire, selon laquelle le Congrès du travail du Canada est opposé à un accord de libre-échange global entre le Canada et les États-Unis, et

[Texte]

position, I would rather try to focus on what appears to be some of your major concerns.

• 1120

Assuming that a free trade agreement is executed between Canada and the United States, I think one thing we share is a very common and important concern about employment in Canada. I am not satisfied and I am sure the Canadian Labour Congress is not satisfied with the unemployment rate in Canada. More importantly, it is regional unemployment, the social harm and difficulty that arises in parts of the country like Cape Breton, Nova Scotia—I will not speak for any other province—from unemployment. Whatever you think of the initiative, I hope you will understand that the motives of people like myself are to create jobs and employment opportunities.

I would like more comment on what you regard as the status quo. You mentioned expanding Canadian manufacture domestically. There is no question in my mind that we should do that and try to displace imports, but we have such particular situations, especially in the Atlantic corner. I realize that you are speaking from a national perspective.

I had a conversation with Mr. Cashin. The fish plant workers in Nova Scotia were not adversely affected by the tariffs imposed on fish exports to the United States. The Christmas tree exporters from Nova Scotia came to Parliament Hill with chainsaws to demonstrate that their Christmas trees were worth nothing in the face of a tariff. What is your position in terms of what can we do about rising protectionism in the United States? Do we have to suffer through it?

Ms Carr: As you correctly say, the labour movement is very concerned about job loss in this country. It is not a selfish reason for us, as some people have indicated, but it is a selfish reason on behalf of this country. We have not been challenged by anybody across this country, economists or whoever. We have come to the conclusion that there will be more than 800,000 jobs lost in this country as a result of this deal. If you add that to our unemployment already, it is horrendous.

The whole question of what this country can do is fair. It has been said that the Atlantic provinces are the have-not provinces, but there are many things this nation can do. We have the best-educated work force in the world. We have a work force that wants to work. I learned all this through the task forces we have been on with members of your own caucuses. I have seen the advantages which can happen if somebody in this country would like to have some national strategies. Let us take shipbuilding as an example. The Atlantic provinces are

[Traduction]

je comprends les nombreuses raisons qui vous ont inspirés. Puisque c'est là votre position, je préférerais essayer de m'attacher à ce qui semble constituer certaines de vos principales inquiétudes.

À supposer qu'un accord de libre-échange soit consacré entre le Canada et les États-Unis, je crois que nous partageons un souci très important, celui de l'emploi au Canada. Je ne suis pas satisfait du taux de chômage dans notre pays, et je suis certain que le Congrès du travail du Canada ne l'est pas non plus. Ce qui est encore plus important, c'est que ce chômage est régional et qu'il crée des problèmes sociaux dans certaines parties du pays, telles que le Cap-Breton, la Nouvelle-Écosse—je ne parlerai pas au nom d'autres provinces. Quoi que vous puissiez penser de cette initiative, j'espère que vous comprendrez que le motif qui inspire des personnes telles que moi est celui de créer des emplois et des débouchés.

J'aimerais que vous m'en disiez plus sur ce que vous considérez comme le statu quo. Vous avez évoqué la possibilité de développer le secteur manufacturier canadien. Il est indiscutable que nous devrions le faire et essayer d'éliminer certaines importations, mais le problème est que la situation est parfois très particulière, notamment dans la région de l'Atlantique. Je me rends bien compte que vous vous placez à un point de vue national.

J'ai eu un entretien avec M. Cashin. Les ouvriers des usines de transformation du poisson de la Nouvelle-Écosse ne souffraient pas des tarifs douaniers imposés aux exportations de poisson à destination des États-Unis. Les exportateurs d'arbres de Noël de la même province sont venus sur la colline du Parlement, armés de scies mécaniques, pour démontrer que leurs arbres de Noël ne valaient rien à cause du tarif douanier. Que pourrions-nous faire, selon vous, pour lutter contre le protectionnisme croissant aux États-Unis? S'y résigner?

Mme Carr: Comme vous le dites fort justement, le mouvement ouvrier s'inquiète beaucoup des pertes d'emplois dans notre pays. Au contraire de ce que certains ont pu dire, ce n'est pas par égoïsme, mais, en quelque sorte, par égoïsme canadien. Personne au Canada, que ce soit des économistes ou d'autres, n'a contesté ce que nous avançons. Nous sommes parvenus à la conclusion que cet accord entraînera la perte de plus de 800,000 emplois au Canada. Si vous ajoutez à cela le nombre des chômeurs, le résultat est désastreux.

Il est juste de poser la question de ce que ce pays peut faire. On a dit que les provinces de l'Atlantique étaient déshéritées, mais il y a bien des choses que cette nation pourrait faire. Nous avons les travailleurs les plus instruits du monde, et ces gens-là veulent travailler. J'ai appris tout cela dans les groupes de travail auxquels j'ai participé avec des membres de vos caucuses. J'ai vu tout ce que l'on pourrait faire s'il y avait seulement quelqu'un, dans ce pays, qui veuille établir des stratégies nationales. Prenons les constructions navales comme exemple. Les provinces

[Text]

great shipbuilders, as is Quebec. We are notorious for it. Yet every time we want a ship built, we have to go offshore.

Mr. Crosby: We would be bigger shipbuilders if we could get rid of the Jones Act. How are we going to get rid of the Jones Act?

Ms Carr: Good luck on that one. You are not going to get rid of it by dealing with a free trade situation like the one we are involved in now.

Mr. Crosby: How are we going to get rid of it?

Ms Carr: We will get rid of it by being Canadians and having a Canadian government that will stand up and have some guts to say no to the American government once in a while.

Mr. Crosby: Do you mean on the Jones Act?

Ms Carr: The President of the United States fired thousands of air traffic controllers. Do you think we are going to do any better down there? Let us talk about the steel industry and coal mining.

Mr. Crosby: I have a lot of marine workers and stevedores in my constituency and—

Ms Carr: I am going to have my sister speak about your constituency.

Mr. Crosby: Are you suggesting that we close marine transportation in Canada to foreign ships?

Ms Carr: No, absolutely not. We have to have our own ships in this country.

Mr. Crosby: I hope you will speak to the ILA on this.

Ms Riche: Mr. Crosby talked about regional development and the concern about protectionism. We are sitting around this table—

Mr. Crosby: I mentioned jobs in Nova Scotia.

Ms Riche: Because this government entered into this deal on the whole issue of protectionism and because of the rise of protectionism in the United States, we were at risk of losing our access to the American market or certainly not increasing our access. The deal has been initiated, Mr. Crosby, but has not changed it. The Americans still have the right to countervail. The 55 programs in the Atlantic Fisheries that have been identified as unfair subsidies are still identified as unfair subsidies. You know and I know that the deal that was initiated exempted the Jones Act and allowed the Jones Act to stay in place.

• 1125

What is happening now between the negotiators in Ottawa is that the American shipping industry not only wants it exempt but also wants any other legislation applying to ships to exclude Canada... be treated as national treatment in the United States. On the other hand, we have said under the investment part of the deal

[Translation]

de l'Atlantique ont de grands chantiers navals, et le Québec aussi. Nous sommes connus pour cela. Pourtant, chaque fois que nous voulons faire construire un navire, nous sommes obligés de faire appel à l'étranger.

M. Crosby: Nous serions de plus gros constructeurs navals si nous pouvions nous débarrasser de la Jones Act. Que faire pour nous en débarrasser?

Mme Carr: Je vous souhaite bonne chance. Vous n'allez en tout cas pas vous en débarrasser en vous lançant dans le libre-échange.

M. Crosby: Comment faire, alors?

Mme Carr: Nous nous en débarrasserons en étant Canadiens et en ayant un gouvernement canadien qui aura le courage de dire non, pour une fois, au gouvernement américain.

M. Crosby: Vous voulez dire, à propos de la Jones Act?

Mme Carr: Le président des États-Unis a licencié des milliers de contrôleurs du trafic aérien. Croyez-vous que nous sommes capables de faire mieux ici? Parlons de l'industrie de l'acier et de celle du charbon.

M. Crosby: J'ai beaucoup de dockers et de gens des métiers marins dans ma circonscription et...

Mme Carr: Je vais demander à ma soeur de parler de votre circonscription.

M. Crosby: Recommandez-vous d'interdire les transports maritimes au Canada aux navires étrangers?

Mme Carr: Absolument pas, mais il faut que nous ayons nos propres navires.

M. Crosby: J'espère que vous en parlerez à l'ADI.

Mme Riche: M. Crosby a parlé de développement régional et des inquiétudes soulevées par le protectionnisme. Nous sommes assis autour de cette table...

M. Crosby: J'ai parlé des emplois en Nouvelle-Écosse.

Mme Riche: Parce que le gouvernement s'est engagé dans la négociation de cet accord qui met en cause toute la question du protectionnisme et à cause de sa résurgence aux États-Unis, nous risquons de perdre notre accès au marché américain ou, certainement, de ne pas l'accroître. L'accord a été parafé, monsieur Crosby, mais il n'y a rien de changé. Les Américains conservent le droit d'adopter des mesures compensatoires. Les 55 programmes des pêches de l'Atlantique considérés par eux comme des subventions inéquitables continuent à être jugés comme tels. Vous savez aussi bien que moi que l'accord parafé laisse intacte la Jones Act.

Ce qui se passe maintenant aux négociations à Ottawa, c'est que l'industrie américaine du transport maritime veut non seulement que cette loi bénéficie d'une exemption, mais que toute autre loi concernant le transport maritime exclue le Canada... et que ce soit le traitement national des États-Unis qui prime. En

[Texte]

that everybody in the United States, to some limits, can come in here and be treated as Canadians. Do not ask us how we get rid of the Jones Act when your government initialed a deal on October 5 that exempted the Jones Act.

Mr. Crosby: I hear what you are saying, but I am afraid the Christmas tree workers will be back on Parliament Hill next Christmas chopping up the—

The Acting Chairman (Mr. Fretz): Shirley Carr, we thank you and those who are with you here today for your presentation. We want to give you an opportunity to make a few brief concluding remarks, if you would like to.

Ms Carr: Mr. Chairman, you have our brief and we have been very strong in the brief. I would like to remind colleagues around this table to know what this deal will do to border towns. I do not know if anybody has raised the problems of border towns, but I would like to, because I am from a border town. I can tell you the border towns will be ghost towns. I can give you the examples of Niagara Falls and the whole peninsula from Fort Erie to Niagara-on-the-Lake and all around.

If this trade deal goes through, you can be very well assured that Canadians will shop—yes, they will—in the United States. Canadians will shop and buy their butter, bread, milk and gas in the United States. The border town shops, however, will be closed because there will be no jobs because of the situation of the branch plant economy we have. We are totally different from any other nation. There are two nations. You cannot compare what is going on between Canada and the United States with the trading market in Europe; you cannot do it. We are two nations only, whereas many countries are involved in the European community.

In my community you can go across the river and buy butter for about 80¢ a pound. You can buy a gallon of milk for about \$1.50 and it sounds all really nice. You can go and buy gas for \$1.50 a gallon. What do we pay here? The point I am raising, Mr. Chairman, is the one we have raised in all the small communities across this country: you will be ghost towns, because we are multinational, foreign-owned. . . so much.

If the Canadian foreign-owned plants, which are headquartered in the United States, are closed down in order to build up their own shops, what is going to happen to the branch plants here? They will go. As for the border towns, there will be none because there will be no jobs and there will be people crossing the border to buy these groceries. What is going to happen to the work

[Traduction]

revanche, nous avons dit, à propos des investissements, que, dans une certaine mesure, n'importe qui aux États-Unis peut venir ici et être traité comme Canadien. Ne nous demandez pas comment nous débarrasser de la Jones Act alors que le 5 octobre, votre gouvernement paraît un accord qui exemptait cette loi.

M. Crosby: Je comprends bien ce que vous voulez dire, mais je crains que les vendeurs d'arbres de Noël ne reviennent l'année prochaine sur la colline du Parlement pour abattre les. . .

Le président suppléant (M. Fretz): Madame Shirley Carr, nous vous remercions, ainsi que les personnes qui vous accompagnent, de votre exposé. Si vous le désirez, vous pouvez faire quelques brèves remarques en conclusion.

Mme Carr: Monsieur le président, vous avez entre les mains un mémoire dans lequel nous avons exprimé nos vœux avec vigueur. Je tiens à rappeler aux collègues assis autour de cette table ce que cet accord va faire aux villes frontalières. Je ne sais pas si quelqu'un a déjà parlé de leurs problèmes, mais j'aimerais le faire, car je suis moi-même originaire d'une ville frontalière. Je puis vous assurer qu'on va en faire des villes fantômes. Si vous voulez des exemples, je peux vous donner ceux de Niagara Falls et de toute la péninsule, de Fort Erie à Niagara-on-the-Lake, et toute la région avoisinante.

Si cet accord de libre-échange est adopté, vous pouvez être certains que les Canadiens iront faire leurs courses—mais si, mais si—aux États-Unis. Ils iront y acheter leur beurre, leur pain, leur lait et leur essence. Pourtant, les villes frontalières seront des villes mortes, car on n'y trouvera pas d'emplois à cause de notre économie, où les filiales jouent un si grand rôle. Nous sommes totalement différents de toute autre nation. Nous avons ici affaire à deux nations. Vous ne pouvez pas comparer ce qui se passe entre le Canada et les États-Unis avec le marché européen; c'est tout simplement impossible. Nous avons uniquement affaire à deux nations, alors que de nombreuses nations font partie de la Communauté européenne.

Chez moi, vous pouvez traverser la rivière et aller acheter du beurre que vous paierez 80¢. la livre. Vous pouvez acheter un gallon de lait 1.50\$ environ, et cela paraît fort agréable. Vous pouvez acheter votre essence 1.50\$ le gallon. À côté de cela, combien payons-nous ici? Ce que je veux montrer, monsieur le président, c'est ce que nous avons déjà montré dans toutes les petites localités de ce pays: vos villes seront des villes mortes, car nous allons devenir un pays multinational, appartenant à des intérêts étrangers, etc.

Si les usines canadiennes appartenant à des intérêts étrangers, dont le siège social se trouve aux États-Unis, sont fermées pour permettre aux Américains de renforcer leurs propres installations, que va-t-il advenir des filiales qui se trouvent au Canada? Elles vont disparaître. Quant aux villes frontalières, il n'y en aura plus, car il n'y aura plus d'emplois, et les gens franchiront la frontière pour

[Text]

force along the border towns? What is going to happen to the heritage of those border towns?

The other thing I would like to ask about is how are the northern benefits protected for our people who are developing the north? There has been no guarantee those northern benefits will remain there so people can build the north, which we want them to continue to do.

We are saying yes, our sovereignty is at stake; yes, our water is at stake; yes, our protection is at stake; yes, the Northwest Passage is at stake; and yes, the drug patent law was in fact on the table as evidenced by the documents we have.

My friend, you are shaking you head. You should read your own bloody documents from your government and see. The Drug Patent Act is part of the deal. Do not give us anything on it. We have the documents to prove it.

Mr. Chairman, with respect, I thank you for your patience. We are concerned as Canadians. My final point is that I would like to indicate to you and hand to this committee—because they have not been allowed to submit anything—a small written brief, which they have just given to me, from Local 1252 of the United Food and Commercial Workers here in Newfoundland. I would like to leave it in the hands of the secretariat. Thank you very much.

The Acting Chairman (Mr. Fretz): Thank you. It will be appended to your submission.

Ms Carr: This brief should be part of the records.

The Acting Chairman (Mr. Fretz): Yes. This is correct. Thank you.

• 1130

We will call our next witnesses, the Provincial Advisory Council on the Status of Women. We welcome you to the committee today and thank you for preparing a presentation for us. We ask that you consider spending only about 15 minutes on your presentation, which will allow time for members to question. You are not restricted to 15 minutes, however, the total time is 45 minutes. Please proceed.

Ms Ann Bell (President, Provincial Advisory Council on the Status of Women): Thank you. With me is Martha Muzychka, who is the researcher with our council. We do not need 15 minutes for our presentation. We only had a couple of days to put together our thoughts on this issue, so we have a very brief presentation to make to you with a number of questions we would like to ask.

We would like to make clear to the committee examining free trade that the Provincial Advisory Council on the Status of Women does not have a position for the proposed free trade agreement and we do not have a

[Translation]

aller acheter leur épicerie. Que va-t-il advenir de la population active de ces villes? Que va-t-il advenir du patrimoine de ces villes frontalières?

J'aimerais également vous demander comment les avantages spéciaux accordés à ceux qui développent le Nord du Canada seront protégés? Rien ne garantit qu'ils seront conservés et qu'ils permettront à ces gens de développer le Nord, ce que nous voudrions qu'ils continuent à faire.

Nous le répétons donc, notre souveraineté est en jeu; oui, nos eaux sont en jeu; oui, notre protection est en jeu; oui, le passage du nord-ouest est en jeu; et oui encore, la loi sur les brevets pharmaceutiques a été discutée, comme le prouvent les documents que nous détenons.

Vous hochez la tête, mon ami. Vous feriez bien de lire les maudits documents de votre gouvernement pour voir. La loi sur les brevets fait partie de l'accord. N'essayez pas de dire le contraire; nous avons des documents qui le prouvent.

Monsieur le président, je vous remercie de votre patience. Le sort des Canadiens nous inquiète. Pour terminer, je voudrais remettre à ce Comité—car on ne leur a pas permis de soumettre quoi que ce soit—un petit mémoire de la section 1252 du Syndicat des travailleurs unis de l'alimentation et du commerce, à Terre-Neuve. Je voudrais le laisser à votre secrétariat. Merci beaucoup.

Le président suppléant (M. Fretz): Merci. Il sera annexé à votre propre mémoire.

Mme Carr: Ce mémoire devrait être mentionné au compte rendu.

Le président suppléant (M. Fretz): Oui. C'est exact. Merci.

Nos prochains témoins sont les représentants du Provincial Advisory Council on the Status of Women. Soyez les bienvenues, et merci d'avoir préparé un exposé. Essayez de ne consacrer qu'un quart d'heure à celui-ci, de manière à permettre à nos membres de vous poser des questions. Vous disposez cependant au total de 45 minutes. Vous avez la parole.

Mme Ann Bell (présidente, Provincial Advisory Council on the Status of Women): Merci. Je suis accompagnée de Martha Muzychka, qui est recherchiste chez nous. Notre exposé prendra moins d'un quart d'heure. Nous n'avons disposé que de deux ou trois jours pour organiser nos idées, et notre exposé sera donc très bref. Nous avons également un certain nombre de questions que nous voudrions poser.

Nous tenons à préciser au comité d'étude de l'accord de libre-échange que le Provincial Advisory Council on the Status of Women n'a pas adopté de position officielle au sujet de cet accord, pas plus pour que contre, non pas

[Texte]

position against the free trade agreement. It is not that we would not like to have an opinion. It is just that we find it difficult to comment in any way but superficially on an agreement no individual or ordinary Canadian has seen in its entirety.

Given that we have not been given the formal legal text to examine, and given that the United States just this week moved to reopen negotiations on specific areas such as the Auto Pact, we consider evaluating the free trade agreement to be like reviewing a book before it has been written.

Nevertheless, it is important to express our concerns and explain our reservations. We want to know what free trade means for women, and we want to know what it means for Newfoundland. We have read the newspapers, we have listened to the debates and we have plowed through the briefs, yet we find we have more questions than answers.

It is important to note that the vast amount of material available on free trade was written or produced before the final terms were announced in October. The speculative, theoretical discussions of free trade need to be placed within the context of what is actually in the agreement. It is ironic that we probably know more of the specific details about the negotiators' final dinner than we do about the concrete terms of the trade deal.

In effect, we are expected to take the federal government's word on faith that free trade is good for Canada. Women have heard this line before, with the Charter five years ago and most recently with the Meech Lake accord. Trust us, we will look after you, they say; but we have learned women must make their concerns known and known and known and known, then change is very slow.

We are curious that there is such an air of urgency to signing the agreement with the U.S. A traditional saying warns "marry in haste, repent at leisure". Are we about to commit the same error with free trade and the U.S.?

What we need is a specific, cogent and in-depth analysis of the terms for free trade, not a glossy promotional pamphlet providing simplistic and vague explanations of the most general kind. To this end, the advisory council has several questions, which we hope will elicit some useful information to enable the development of an opinion one way or the other.

[Traduction]

parce que nous ne tenons pas à exprimer d'opinion, mais parce qu'il nous paraît difficile de rien dire qui ne soit superficiel à propos d'un accord qu'aucun Canadien ordinaire n'a vu dans son intégralité.

Étant donné que l'on ne nous a pas remis le texte officiel pour l'examiner, étant donné que, pas plus tard que cette semaine, les États-Unis ont relancé les négociations sur des points particuliers, tels que le Pacte de l'automobile, l'évaluation de l'accord du libre-échange revient un peu à faire la revue d'un livre avant qu'il ait été écrit.

Néanmoins, il est important que nous exprimions nos inquiétudes et que nous expliquions nos réserves. Nous tenons à savoir ce que le libre-échange signifie pour les femmes, et nous voulons savoir ce qu'il signifie pour Terre-Neuve. Nous avons lu les journaux, nous avons écouté les débats et nous avons laborieusement parcouru les mémoires, mais au bout du compte, nous nous retrouvons avec moins de réponses que de questions à poser.

Il importe de noter que l'énorme quantité de documents sur le libre-échange ont été écrits ou produits avant l'annonce, en octobre, de sa forme finale. Il importe de replacer les discussions théoriques et purement spéculatives sur le libre-échange dans le contexte effectif de l'accord. Il est un peu drôle de voir que nous en savons probablement plus sur le menu du souper final des négociateurs que sur les conditions concrètes de cet accord.

Ce qu'on nous demande, en fait, c'est d'accepter aveuglément la parole du gouvernement lorsqu'il nous dit que le libre-échange est bon pour le Canada. Ce n'est pas la première fois que les femmes entendent ce genre de déclaration, elle a déjà été faite à propos de la charte, il y a cinq ans, et tout récemment, à propos de l'accord du lac Meech. Faites-nous confiance, nous nous occupons de vous, disent-ils; mais s'il y a une chose que nous avons apprise, c'est que les femmes doivent faire entendre leurs préoccupations, et une fois qu'elles l'ont fait, recommencer inlassablement; après cela, les choses changent, avec beaucoup de lenteur.

Nous nous demandons pourquoi il est si urgent de signer l'accord avec les États-Unis. Comme le dit le proverbe: «tel se marie à la hâte qui s'en repent à loisir». Allons-nous commettre la même erreur avec le libre-échange et les États-Unis?

Ce dont nous avons besoin, c'est une analyse approfondie, précise, des conditions de ce libre-échange, et non d'une brochure promotionnelle tape-à-l'oeil qui nous offre des explications vagues et simplistes. Notre conseil a donc plusieurs questions à poser à ce sujet, et nous espérons obtenir des réponses utiles, qui nous permettront de nous faire une opinion, dans un sens ou dans l'autre.

[Text]

[Translation]

• 1135

There are certain questions we have for you: When are we going to see the final, legal text of the free trade agreement? Will it be the day it is signed? What is the government going to do to reduce labour adjustments in areas where jobs will be lost, such as manufacturing and brewing? The federal government says prices will drop. Are women supposed to be pleased because they will get more for their 60-cent-dollar? What guarantees do we have that prices will drop? Why is Canada the only country to negotiate a free trade agreement with service industries as an item to be covered?

Tourism and transportation are two of the service industries covered in the agreement. What is Canada going to do to insure that Canadian tourism and transportation will be exempt from pressures to deregulate the industry? How will the Newfoundland fishing industry be affected by free trade? Women are the majority of workers in fish processing. With the proposed tariff free market, what is to stop the U.S. from setting up fish processing plants along the eastern seaboard in the United States and reap more profits by reselling processed fish? What will the government do to support the Newfoundland and presumably other Atlantic fishing industry workers?

The government says more jobs will be created, that there will be more opportunities for women in the retailing and sales industries. Yet with the influx of American goods, in spite of the American chain stores, are we not expanding the pink-collar ghetto instead of reducing it and channeling women into higher paying, more challenging employment areas?

Why is Canada giving into the U.S. demands to have the free trade agreement developed, negotiated and signed so quickly? Why does the U.S. say if one province refuses the deal, it will never negotiate another free trade agreement with Canada?

In conclusion, it is essential that the point of view of women be seen and their concerns heard, especially where the economy is concerned. We approached the committee when we had the resources to prepare a presentation and we were told the agenda was full. As representatives of the women of this province, and because Jane and John Q. Public are not invited to participate in what should be a public debate, committees such as yours must offer community agencies the opportunity to be heard.

I am reminded of the parliamentary committee on the Meech Lake accord, where women of this country just recently presented well-researched, documented briefs on how the Meech Lake accord would affect women. The chairman of that committee said: We have heard from the women of this country; now we will hear from the experts. Thank you.

Voici nos questions: quand verrons-nous le texte officiel définitif de l'accord de libre-échange? Le jour de sa signature? Que va faire le gouvernement pour réduire les rajustements dans les secteurs où des emplois seront perdus, comme le secteur manufacturier et les brasseries? Le gouvernement fédéral dit que les prix vont baisser. Les femmes sont-elles censées se réjouir parce que leur dollar à 60c. vaudra plus? Quelles garanties avons-nous que les prix baisseront? Pourquoi le Canada est-il le seul pays à négocier un accord de libre-échange qui porte également sur les industries de services?

Le tourisme et les transports sont deux de ces industries qui sont traitées dans cet accord. Que va faire le Canada pour s'assurer que le tourisme et les transports canadiens seront protégés contre les pressions exercées en faveur de la déréglementation de l'industrie? Quel sera l'effet du libre-échange sur l'industrie halieutique à Terre-Neuve? La majorité des employés des usines de transformation du poisson sont des femmes. Avec un marché sans tarifs, qu'est-ce qui empêchera les États-Unis de construire des usines de transformation du poisson sur leur côte est et d'accroître leurs profits en revendant le poisson transformé? Que va faire le gouvernement pour aider les travailleurs de l'industrie halieutique de Terre-Neuve et, vraisemblablement, des autres provinces de l'Atlantique?

Le gouvernement nous dit qu'il y aura création d'emplois, que les perspectives d'emploi seront meilleures pour les femmes dans l'industrie de la vente au détail. Pourtant, avec l'afflux de marchandises américaines, en dépit des succursales américaines, ne sommes-nous pas en train d'agrandir le ghetto des «cols roses» au lieu de le résorber et d'orienter les femmes vers des emplois mieux payés et plus stimulants?

Pourquoi le Canada cède-t-il aux États-Unis lorsque ceux-ci exigent que l'accord de libre-échange soit élaboré, négocié et signé si vite? Pourquoi les États-Unis disent-ils que si une province le rejette, ils ne négocieront jamais d'autre accord de libre-échange avec le Canada?

En conclusion, il est essentiel de tenir compte du point de vue et des préoccupations des femmes, en particulier sur le plan économique. Nous avons pris contact avec le Comité au moment où nous avions les ressources nécessaires pour préparer un mémoire, et on nous a répondu que le calendrier était plein. À titre de représentantes des femmes de cette province, et étant donné que la brave Canadienne et le brave Canadien moyen ne sont pas invités à ce qui devrait être un débat public, nous demandons instamment que des comités tels que le vôtre offrent la possibilité aux organismes communautaires de se faire entendre.

Cela me rappelle le comité parlementaire d'examen de l'accord du lac Meech, devant lequel des femmes de ce pays ont tout récemment présenté des mémoires bien documentés sur les répercussions de cet accord sur les femmes. Le président de ce comité a alors dit ceci: nous avons entendu les femmes de ce pays; nous allons maintenant entendre les experts. Merci, n'en jetez plus!

[Texte]

Mr. Rompkey: You have raised some questions, and I appreciate that. What I am going to do is raise some more questions and let you comment on my questions. Prof. Barry Lesser, an economist at Dalhousie who supports the free trade initiative, argued that it is unlikely the Atlantic provinces will benefit from free trade to the same degree as some other parts of Canada, in particular central Canada. This is point number one.

The CLC, in their brief, referred to a study by Marjorie Cohen, called *Free Trade and the Future of Women's Work*. It says that disproportionately, it will be women who will be hurt. If those two points are true, will not women in Newfoundland be in double jeopardy? That is the first question.

The second question is where is it that women work in Newfoundland? How many of them work in the service sector? Apart from the fact that they are paid less than men, many of them work in the service sector in jobs of lesser importance. If it is true that the service sector is part of this deal, are not women in Newfoundland who work in fish plants, the trucking industry and the tourism industry—the tourism industry is part of this—in double jeopardy?

Thirdly, if we are going to go into a situation where we, and women in particular, have to compete with the Americans, what are we doing now and what are we going to do in the future to help women overcome the entrenched disadvantage they already have? That means what are we doing about training programs? What training programs does the government have in place, or is it going to put in place, to help the disadvantaged—i.e., women? First they said we are going to have training programs. Then the Minister said no, the programs we have are adequate already.

• 1140

I point out to you that in post-secondary education grants have been consistently cut back. Newfoundland, for example, is going to lose \$181 million over the next five years as a result of the fact that EPF has been cut back from an increase of 7% to an increase of 5%. Newfoundland will lose \$181 million over the next five years. What programs are going to go first? Continuing education. Some 50% of all the people in continuing education programs are women. And we know there is a direct correlation between the amount of money you make and the amount of education you have. Secondly, training programs in trade schools have been cut back. Where are the retraining programs? Where is the access to education? Where is the legislation for affirmative action.

[Traduction]

M. Rompkey: Vous avez soulevé un certain nombre de questions, et je vous en remercie. Je vais à mon tour vous en poser et vous laisser y répondre. Le professeur Barry Lesser, économiste à l'Université Dalhousie, qui est favorable à l'accord de libre-échange, a fait valoir qu'il est peu probable que les provinces Atlantiques bénéficient de cet accord dans la même mesure que certaines autres parties du Canada, en particulier le centre du Canada. Premier point.

Le CTC, dans son mémoire, citait une étude de Marjorie Cohen, intitulée: *Free Trade and the Future of Women's Work*, où elle écrit que proportionnellement, les femmes souffriront beaucoup plus de cet accord. Si ces deux arguments sont valables, les femmes de Terre-Neuve ne seront-elles pas doublement menacées? C'est là ma première question.

La seconde est la suivante: quels emplois les femmes occupent-elles à Terre-Neuve? Combien d'entre elles travaillent dans le secteur des services? En dehors du fait qu'elles sont moins payées que les hommes, beaucoup d'entre elles occupent des emplois moins importants dans le secteur des services. S'il est vrai que ce secteur fait partie de l'accord, les femmes de Terre-Neuve qui travaillent dans les usines de transformation du poisson, dans l'industrie du camionnage et dans l'industrie du tourisme—le tourisme fait partie de l'accord—ne sont-elles pas doublement menacées?

Troisièmement, si nous nous retrouvons dans une situation où nous devons tous, mais en particulier les femmes, affronter la concurrence des Américains, que faisons-nous actuellement et qu'allons-nous faire demain pour aider les femmes à surmonter les désavantages inhérents à leur situation? En d'autres termes, que faisons-nous pour avoir des programmes de formation? Quels programmes de formation le gouvernement a-t-il, ou devrait-il mettre en place pour aider les défavorisés—en d'autres termes, les femmes? Il nous ont d'abord annoncé que nous allions avoir des programmes de formation, après quoi, le ministre a dit que non, que les programmes que nous avons déjà sont suffisants.

Permettez-moi de vous faire remarquer que les subventions à l'enseignement postsecondaire se font régulièrement amputer. Terre-Neuve, par exemple, va perdre 181 millions de dollars au cours des cinq prochaines années parce que l'augmentation de 7 p. 100 du FPE a été ramenée à 5 p. 100. C'est la somme que Terre-Neuve va perdre au cours des cinq prochaines années. Quels seront les premiers programmes à disparaître? L'éducation permanente. Environ 50 p. 100 des personnes qui participent aux programmes d'éducation permanente sont des femmes. Et nous savons qu'il existe une corrélation directe entre ce que vous gagnez et votre niveau d'instruction. Deuxièmement, les programmes de formation dans des écoles professionnelles ont été réduits. Qu'en est-il des programmes de recyclage? Et de l'accès à l'éducation? Et la Loi sur l'action positive?

[Text]

The final question I want to raise with you is the situation of young people, because nobody today has talked about young people, yet in this province we have young people who have, according to Statistics Canada, a 50% unemployment rate. That is an official Statistics Canada figure: a 50% unemployment rate. We are talking about those young people who want access to jobs; and how many of those young people are going to be women?

There are a lot of questions there, Ann, but I think it is important to raise those questions, because those are legitimate questions to raise on behalf of Newfoundland women.

Ms Bell: One of the things I would like to comment on first and foremost is where women are working. We know the majority of women work in the service industry. However, in our province over the last two years they spent \$2 million or more on research on the employment and unemployment problems of Newfoundlanders. But they did not do any particular research on the special employment needs of the women of Newfoundland. Though we petitioned the premier, we petitioned the royal commission, etc., it was to no avail.

It is simply coming down to the fact that women are not where the decisions are made. The particular employment concerns, the particular employment needs of women, it is well documented, are different. The employment concerns women have, the employment needs women have, are different from a lot of the employment needs men have. That was not done.

So there are no studies, there is no documentation, there is no applied research in this province that would give us the information on where women are and what will happen with them. And to my knowledge there are no studies across Canada by the proponents of free trade, by governments, on how women will be adversely affected. There are studies done by Marjorie Cohen, there are studies done by the women's organizations. We have studies that show both sides of the coin. But we are excluded, basically, from what the concerns are.

Mr. Rompkey: But on the question of the double jeopardy, does it make sense to you that if the Atlantic provinces are not going to benefit like other parts of Canada, and if women in the Atlantic provinces are already disadvantaged, given the fact that they are in lower-paying jobs, they do not make as much money as men do, they have less access to education, which will be the one thing that is going to give them a better job... if you add together the disadvantage of the Atlantic provinces and the entrenched disadvantage women already have, is there not going to be a double jeopardy to Newfoundland women if this deal goes through?

[Translation]

La dernière question que je voudrais vous poser a trait à la situation des jeunes: personne n'en a parlé aujourd'hui, et pourtant, dans cette province, 50 p. 100 des jeunes, selon Statistique Canada, sont au chômage. Il s'agit là d'une statistique officielle: je dis bien, un taux de chômage de 50 p. 100. Il s'agit là de jeunes qui voudraient accéder à un emploi; et combien d'entre eux sont des femmes?

Cela fait beaucoup de questions, Ann, mais je crois qu'il est important de les poser, car elles sont justifiées, lorsqu'il s'agit des femmes de Terre-Neuve.

Mme Bell: Je voudrais avant tout vous dire quels sont les emplois occupés par des femmes. Nous savons que la majorité d'entre elles travaillent dans l'industrie et les services. Au cours de ces deux dernières années, on a dépensé au moins 2 millions de dollars dans notre province à faire des recherches sur les problèmes d'emploi et de chômage des Terre-Neuviens. Aucune recherche n'a cependant été faite sur les besoins particuliers des Terre-Neuviennes en matière d'emploi. Malgré la requête que nous avons adressée au premier ministre et celle que nous avons soumise à la commission royale, etc., rien n'a été fait.

Cela tient simplement au fait que les femmes ne font pas partie des décideurs. Il est abondamment démontré que les préoccupations et les besoins des femmes dans le domaine de l'emploi sont différents. Ces besoins et ces inquiétudes sont différents des besoins des hommes dans ce domaine. Rien n'a été fait.

Il n'existe donc aucune étude, aucun document, aucune recherche appliquée dans cette province qui nous permette de vous dire où travaillent les femmes et ce qui va leur arriver. D'ailleurs, à ma connaissance, aucune étude n'a été faite au Canada par les partisans du libre-échange, par les gouvernements, sur les effets préjudiciables de l'accord sur les femmes. Certes, il y a les études faites par Marjorie Cohen, celles qui ont été faites par les organisations de femmes, il y a des études qui nous montrent les deux côtés de la médaille, mais essentiellement, nous sommes tenues à l'écart des véritables préoccupations.

M. Rompkey: En ce qui concerne le double risque pour les femmes, vous paraît-il logique de dire que si les provinces de l'Atlantique ne vont pas tirer autant de bénéfices que les autres régions du Canada, si les femmes de ces provinces sont déjà défavorisées, étant donné qu'elles occupent des emplois moins bien payés, qu'elles ne gagnent pas autant que les hommes, que leur accès à l'éducation est réduit, ce qui est pourtant la condition essentielle d'un accès à un meilleur emploi... si vous faites la somme des désavantages des provinces Atlantiques et du désavantage inhérent à la condition féminine, n'est-il pas logique, dis-je, de penser que les femmes de Terre-Neuve seront doublement menacées si cet accord est approuvé?

[Texte]

Ms Martha Muzychka (Researcher, Provincial Advisory Council on the Status of Women): I think it is fair to say some effect will be felt. Women are the majority of part-time workers because it is easier for employers to pay them half the wages. They do not have to give them extra benefits beyond vacation pay or what have you.

[Traduction]

Mme Martha Muzychka (rechercheuse, Provincial Advisory Council on the Status of Women): Je crois qu'il est juste de dire que certains effets seront ressentis. Les femmes constituent la majorité des travailleurs à temps partiel parce qu'il est plus facile pour les employeurs de leur payer des demi-salaires. Ceux-ci ne sont pas obligés de leur accorder d'avantages supplémentaires en dehors d'un congé payé, etc.

• 1145

Across Canada, 84% of the working women work in the service industry. They work in retailing, in stores, as secretaries. They are in the pink-collar ghetto. While there are concerns about women in the manufacturing and the trades, they only make up 12%. Part of that has been because of the tradition that women have not been encouraged to go into non-traditional employment. There are 4 million women in these low-paying jobs, and it does not look like it is going to get any better. They may get some marginally increased pay and their consumer goods are supposed to drop, although we have no guarantees about that. But women are the poor. In Newfoundland there are a lot of single parents who are women and they have to deal with the fact that they have to support their children and they are not getting enough money where they work.

Au Canada, 84 p. 100 des femmes travaillent dans l'industrie des services. Elles travaillent dans le secteur de la vente au détail, dans des magasins, comme secrétaires. Elles constituent le ghetto des «cols roses». On s'inquiète beaucoup des femmes qui travaillent dans le secteur manufacturier et professionnel, mais il ne s'agit que de 12 p. 100 d'entre elles. Cela s'explique en partie par le fait qu'on ne les a jamais encouragées à rechercher des emplois non traditionnels. Il y a quatre millions de femmes dans ces emplois faiblement rémunérés, et l'avenir ne s'annonce pas meilleur. Peut-être bénéficieront-elles d'une augmentation marginale de leurs salaires, et les biens de consommation qu'elles achètent sont sans doute censés diminuer de prix, encore que rien ne nous le garantisse, mais les femmes sont pauvres. A Terre-Neuve, beaucoup de parents seuls sont des femmes qui sont obligées d'assurer la subsistance de leurs enfants et qui ne gagnent pas suffisamment d'argent dans les emplois qu'elles occupent.

The advisory council has sponsored two re-entry programs for women, in non-traditional trades and in entrepreneurial skills. But that is not enough. You have to have these programs; but as you pointed out, there is not any more money coming for these extra programs, particularly for women. The royal commission made it very clear that women are the majority in fish processing and in the secretarial service industries. What is going to happen when even in our own schools young girls, as a report presented by the ad hoc committee on young women's issues discovered, are still going into these pink-collar areas?

Notre conseil consultatif a commandité deux programmes de réinsertion pour les femmes, un pour les emplois non traditionnels et l'autre pour le développement de talents d'entrepreneur. Mais ce n'est pas suffisant. Ces programmes sont nécessaires; mais comme vous l'avez fait remarquer, il n'y a plus d'argent pour ces programmes supplémentaires, en particulier pour les femmes. La commission royale a très clairement montré que les femmes sont la majorité dans l'industrie de la transformation du poisson et celle des services de secrétariat. Que va-t-il se passer, puisque, même dans nos propres écoles, comme l'a montré un rapport présenté par le comité spécial d'étude de la situation des jeunes femmes, des jeunes filles continuent à travailler dans ces secteurs réservés aux «cols roses»?

So even when we are talking about 20 years into the future, women are still going to get a raw deal, unless people start thinking about change and recognizing that just because we are talking about the economy and free trade with the States it is not going to have an impact in all these other little areas. We have to start looking at the whole thing rather than one particular issue, which is getting increased economic ties with the U.S.

Donc, même dans vingt ans, les femmes continueront à être injustement traitées, à moins que les gens ne commencent à se dire qu'un changement s'impose et à reconnaître que le fait de parler d'économie et de libre-échange avec les États-Unis ne va pas avoir d'effets sur tous ces autres petits secteurs. Il faut commencer à étudier la question dans son ensemble au lieu de s'attacher à une seule question, qui est celle d'augmenter nos liens économiques avec les États-Unis.

Mr. James: Thank you very much for appearing. I appreciated your opening remarks where you were saying that you are not for or against but you have questions to

M. James: Merci beaucoup d'avoir bien voulu comparaître. J'ai été sensible au fait que dans votre introduction, vous avez déclaré que vous n'êtes ni pour ni

[Text]

ask and you are interested in answers. You did not feel that it is a one-issue area.

The trade agreement has to have balance. It has to have balance for the rights of women; it has to have balance for the growth of the economy; and it has to maintain our very important social systems. Other people were wrapping themselves up in the flag today. I can tell you that I am as much of a Canadian nationalist as anybody at this table.

I would like to address some of the questions you presented on page 3. You mentioned lost jobs in brewing. If you check the agreement, you will find that the brewing industry has been set aside and is not included. We are still going to have a provincial brewing industry and that is not going to change. The other was in manufacturing. You are looking for some answers, and I noticed that you—

Mr. Rompkey: On a point of order, just to set the record straight, the fact is that the Economic Council of Newfoundland in its brief identifies brewing as one of the sectors that is going to be affected. The reason is that for economies of scale brewers are going to set up big brewing plants somewhere else and ship down here rather than do their brewing here in the local market.

The Acting Chairman (Mr. Fretz): Mr. Rompkey, that is debate, not a point of order.

Mr. Rompkey: It is an accurate statement. It is important to have the record straight.

Mr. James: I would just suggest that you check the date. That was written before the agreement came out, Mr. Rompkey, and I think I have been very—

Mr. Rompkey: The agreement has not come out yet. There is no agreement.

Mr. James: The essence of the agreement.

The Acting Chairman (Mr. Fretz): Gentlemen, please.

Mr. James: Did I come to Newfoundland to be interrupted by the member? I doubt it. If you read the essence of the agreement, you will find that it is not part of the elements of the agreement. I believe that will be borne out.

Also, you talked about manufacturing, and I was trying to address some of the points that these important people have brought up. You noted Katie MacMillan as being a source that you have used. Katie MacMillan in her submission to this committee said:

The truth is that the vast majority of jobs held by women would be completely unaffected by a move to free trade.

She went on to say:

[Translation]

contre l'accord, mais que vous avez des questions à poser et que vous aimeriez qu'on y réponde. Pour vous, la question n'était pas close.

Il faut qu'il y ait un équilibre dans cet accord de libre-échange. Il faut qu'il y ait un équilibre entre les droits des femmes et la croissance de l'économie; et il faut que le maintien de nos régimes sociaux si importants soit assuré. D'autres personnes, aujourd'hui, ont tenu à se draper dans les plis de notre drapeau. Je puis vous assurer que je suis aussi fier d'être Canadien que n'importe quelle autre personne assise à cette table.

Permettez-moi de répondre à certaines des questions que vous avez présentées à la page 3 de votre mémoire. Vous mentionnez des pertes d'emplois dans les brasseries. Si vous vérifiez l'accord, vous constaterez qu'il laisse entièrement de côté cette industrie. Nous allons conserver nos brasseries provinciales, et rien ne sera changé dans ce domaine. Votre autre question concernait le secteur manufacturier. Vous voudriez des réponses, et j'ai remarqué que vous...

M. Rompkey: J'invoque le Règlement, simplement pour mettre les choses au point. Il est de fait que le Conseil économique de Terre-Neuve indique, dans son mémoire, que les brasseries constituent un des secteurs qui seront touchés par l'accord. En effet, pour réaliser des économies d'échelle, les brasseurs vont construire ailleurs de grandes brasseries d'où ils nous expédieront leurs produits au lieu de produire leurs bières localement.

Le président suppléant (M. Fretz): Monsieur Rompkey, il s'agit ici d'un débat, et non d'un rappel au Règlement.

M. Rompkey: C'est une déclaration exacte. Il est important de bien le préciser.

M. James: Vous feriez bien de vérifier la date. Cela a été écrit avant la sortie de l'accord, monsieur Rompkey, et je crois que j'ai été très...

M. Rompkey: L'accord n'est pas encore public. Officiellement, il n'existe pas.

M. James: Le fond de l'accord.

Le président suppléant (M. Fretz): Je vous en prie, messieurs.

M. James: Suis-je venu à Terre-Neuve pour me faire interrompre par le membre? J'en doute. Si vous lisez le fond de cet accord, vous constaterez que les brasseries n'en font pas partie. Je crois que cela sera confirmé.

Vous avez également parlé du secteur manufacturier, et j'essayais de répondre à certaines des remarques que les représentants de cet important secteur ont faites. Vous nous avez dit que vous aviez utilisé Katie MacMillan comme personne ressource. Dans son mémoire au Comité, celle-ci écrivait:

La vérité est que la vaste majorité des emplois occupés par les femmes ne seraient aucunement touchés par le passage au libre-échange.

Elle ajoutait ceci:

[Texte]

Various studies have predicted that substantial employment gains would arise from free trade with the United States. Women in the service sector in particular would see their employment prospects vastly improved as a result of the greater consumer spending and investment that would accompany trade.

• 1150

Also you went on:

Women are supposed to be pleased because they will get more for their 60-cent dollar. What guarantees do we have that prices will drop?

Again, Katie MacMillan in her submission and studies that she has done—and again I use her because you have noted her as a resource person—has said:

I am aware that this very point has been argued in front of your committee. This assertion flies in the face of economic reality. It also displays an inconsistency here in the arguments against free trade, that industries will both lay off workers but because of increased competition will be able to maintain or increase selling prices in spite of that competition.

If you are telling us that prices will be the same, then you are also saying that we will not face any of the job adjustments we spoke of earlier. It is obvious you cannot have both.

Women have a particular interest in consumer savings arising from free trade. High tariff and non-tariff barriers especially hurt women since a great share of our incomes tend to go toward the purchase of basic necessities.

Also you note that "The government says there will be more jobs created". Katie MacMillan also addressed that particular point and said:

In conclusion, free trade offers Canadian women the chance to improve our economic circumstances both as workers and as consumers. Women have not been served well by our existing industrial structure since we incur the greatest cost of protecting jobs and industries which compete with low-wage countries. Virtually every analysis on this subject has concluded that free trade would expand Canadian incomes and create employment opportunities. And this will allow women to leave jobs with no future for jobs with a future.

So you are asking for studies. You might want to check into Katie MacMillan for some of the work she has done. That is just to pass on information. There are other studies that have been done.

[Traduction]

Diverses études ont prédit que le libre-échange avec les États-Unis entraînerait une augmentation sensible des emplois. Les femmes du secteur des services, en particulier, verraient leurs perspectives d'emploi considérablement améliorées à cause de l'augmentation des dépenses de consommation et des investissements qui accompagnerait le libre-échange.

Et vous poursuivez:

Les femmes devraient être ravies, parce qu'elles en auront plus pour leur dollar, qui ne vaut que 60c. Qu'est-ce qui nous dit que les prix baisseront?

Et Katie MacMillan, dans son mémoire et les études qu'elle a faites—je parle d'elle parce que vous l'avez citée comme personne ressource—a dit:

Je sais qu'on a fait valoir ce même argument devant le Comité. Mais cet argument va à l'encontre de la réalité économique. Il contredit en outre les détracteurs du libre-échange, qui prétendent, d'une part, que les industries mettront des travailleurs à pied et, d'autre part, que, malgré la concurrence accrue, les prix demeureront au même niveau ou augmenteront.

Si les prix demeurent les mêmes, cela veut dire que nous n'aurons pas à faire face aux ajustements d'emploi dont nous avons parlé précédemment. Il est évident qu'on ne peut pas y gagner sur les deux plans.

Les femmes sont particulièrement touchées en ce qui concerne la consommation et les économies issues du libre-échange. Les tarifs élevés et les barrières non tarifaires frappent tout particulièrement les femmes, parce qu'une bonne part de nos revenus va à l'acquisition des nécessités de la vie.

Vous faites valoir également que le gouvernement dit qu'il y aura plus d'emplois. Katie MacMillan a elle aussi abordé cette question dans les termes suivants:

En conclusion, le libre-échange permet aux Canadiennes d'améliorer leur situation économique, aussi bien en tant que travailleuses que consommatrices. Les femmes n'ont pas été bien servies par la structure industrielle existante, parce que ce sont elles qui absorbent le plus le coût de la protection des emplois et des industries en concurrence avec les pays qui paient de faibles salaires. Presque toutes les analyses sur la question concluent que le libre-échange aurait pour effet d'accroître les revenus des Canadiens et de créer de l'emploi. Cela devrait permettre aux femmes de quitter des emplois qui n'ont pas d'avenir pour d'autres plus intéressants.

Vous demandez des études. Vous pourriez peut-être vérifier les analyses qu'a faites Katie MacMillan, simplement à titre d'information. Il y a également d'autres études.

[Text]

Ms Muzychka: Excuse me, with all due respect—

The Acting Chairman (Mr. Fretz): Mr. James, are you posing a question, or are you asking for reflection on the...?

Mr. James: There were questions asked. I was replying to the questions. I have a question if you would like and I believe they would like to respond.

Ms Muzychka: With all due respect, when I read Katie MacMillan's report it was one of the few reports I had read that was positive in terms of what would happen for women. But she also makes clear in her brief to the Advisory Council on the Status of Women, Canadian, that even all the briefs and models that she looked at all vary in their degrees of how prosperous and how beneficial free trade is going to be. With that in mind we want to qualify, we want to explore it a little bit more.

We recognize that there are positive and there are negative briefs. But because she made that particular note that there is such variations between different models of how prosperous, we wanted to make that point.

Mr. James: Sure.

The Acting Chairman (Mr. Fretz): Mr. James, you only have time for one brief question.

Mr. James: Just one brief question. We talked about the brewing industry, and I do not want to get into another argument with Mr. Rompkey, but brewing could be affected by the recent GATT decisions. There are those who purport constantly that we not look at bilateral trade but multilateral trade. Also those same people, as soon as the GATT rulings come down, say we should not agree with the GATT rulings. You cannot have it both ways. I am wondering if you have thought about this on the multilateral side.

Ms Muzychka: No, we have not.

The Acting Chairman (Mr. Fretz): Thank you. We go to Mr. Heap.

Mr. Heap: Thank you very much for coming today. I have a couple of questions on your questions. You remind us that Canada is the only country that has surrendered the service industries to a trade deal and it is rather striking because I always thought free trade was concerned with exporting goods. In the last century, English economists decided that since England was good at exporting cloth and Portugal was good at exporting port wine, that was a very good arrangement, especially for those Englishmen who could afford to drink port wine.

However, you further raise the point, or sharpen the point, by talking about deregulation in the tourism and transportation industries. The deregulation of transportation started with the previous government and is greatly speeded up under the present federal

[Translation]

Mme Muzychka: Sauf le respect que je vous dois. . .

Le président suppléant (M. Fretz): Monsieur James, c'est une question ou une observation. . . ?

M. James: Des questions ont été posées, et j'ai tenté d'y répondre. Toutefois, j'ai une question à poser, et je pense que les témoins voudraient y répondre.

Mme Muzychka: Sauf le respect que je vous dois, le rapport de Katie MacMillan est l'un des rares que j'ai lus qui soit positif en ce qui concerne l'impact du libre-échange sur les femmes. Mais Katie MacMillan n'a pas manqué de préciser dans le mémoire qu'elle a présenté au Conseil consultatif canadien de la situation de la femme que tous les mémoires et modèles qu'elle a examinés varient dans leur évaluation des avantages que procurerait le libre-échange. Dans cet esprit, nous souhaitons explorer la question un peu plus à fond.

Nous reconnaissons qu'il y a des mémoires positifs et d'autres négatifs. Mais comme elle a mis en lumière les divergences d'opinions quant aux avantages des différents modèles, nous tenions à en parler.

M. James: Bien sûr.

Le président suppléant (M. Fretz): Monsieur James, vous avez le temps pour une brève question.

M. James: Une petite question. Nous avons parlé des brasseries, et je ne veux pas m'engager dans une autre discussion avec M. Rompkey, mais les brasseries pourraient être affectées par les récentes décisions du GATT. D'aucuns persistent à dire que nous devons nous préoccuper non pas de commerce bilatéral, mais de commerce multilatéral. Mais dès que les décisions du GATT sont rendues, ces mêmes personnes disent que nous ne devons pas les accepter. Nous ne pouvons pas tout avoir. J'aimerais savoir si vous vous êtes penchées sur la question du commerce multilatéral.

Mme Muzychka: Non, nous ne nous sommes pas penchées là-dessus.

Le président suppléant (M. Fretz): Merci. Monsieur Heap.

M. Heap: Merci beaucoup d'être venues aujourd'hui. Les questions que vous avez soulevées m'amènent à vous en poser quelques-unes. Vous nous avez dit que le Canada est le seul pays qui a sacrifié son industrie tertiaire au profit d'un accord de libre-échange, et je trouve cela plutôt étonnant, parce que j'ai toujours pensé que le libre-échange concernait l'exportation de biens. Au siècle dernier, les économistes britanniques ont décidé qu'étant donné que l'Angleterre exportait du tissu et que le Portugal exportait du porto, c'était une bonne affaire, spécialement pour les Anglais qui avaient les moyens de boire du porto.

Cependant, vous allez un peu plus loin en parlant de la déréglementation des industries du tourisme et des transports. La déréglementation des transports a été amorcée par le gouvernement précédent et beaucoup accélérée par l'actuel gouvernement fédéral. Pourriez-

[Texte]

government. But could you just give us some examples of how deregulation and transportation or tourism is especially affecting women, either in Newfoundland or generally?

[Traduction]

vous nous donner quelques exemples pour nous montrer comment la déréglementation dans les transports ou le tourisme affecte particulièrement les femmes, soit à Terre-Neuve, soit en général?

• 1155

Ms Bell: Just last week in a journal I read an article written by a woman in the United States. She made comments with regards to the deregulation of the airline industry in the United States. She said it is only over the past few years that women have made successful inroads in that industry. They are now able to survive. They have well-paying jobs, they have job security, and they are fairly comfortable with their situation.

Mme Bell: La semaine dernière, j'ai lu dans un journal un article rédigé par une femme aux États-Unis. Elle faisait un commentaire sur la déréglementation du transport aérien aux États-Unis. Elle disait que les femmes ont réussi à faire des percées dans cette industrie dans les dernières années seulement. Elles peuvent maintenant se tirer d'affaire. Elles ont une sécurité d'emploi, du travail bien rémunéré, et elles sont relativement satisfaites de leur situation.

With the deregulation, and the close down and consolidation of different airlines, a lot of these women—particularly those who work as stewardesses or air hostesses—now find themselves without a job after 20 years of work with an airline, and they have to go in making \$12,000 a year at an entry level with another airline. They use this as an example it happened not to just a few, but to so many women within that industry. This is certainly a very real threat to our own industry with the deregulation.

Avec la déréglementation, avec la fermeture et le regroupement de diverses lignes aériennes, de nombreuses femmes—particulièrement les hôteses ou les agentes de bord—se trouvent maintenant sans travail, après 20 ans de service au sein d'une ligne aérienne, et doivent commencer au bas de l'échelle dans une nouvelle entreprise, avec un salaire de 12.000\$ par année. Cette situation n'est pas rare: de nombreuses femmes de l'industrie l'ont vécue. La déréglementation constitue donc une véritable menace pour notre propre industrie.

Mr. Heap: You say there will be an expansion of opportunities in retailing and sales, but you suggest this would be expanding the pink-collar ghetto, instead of reducing it and channelling women into higher-paying jobs. If there was an expansion of the retailing, would this result in the retail jobs for women being better paid, worse paid, or the same?

M. Heap: Vous dites qu'il y aura un accroissement des ventes au détail en général, mais vous ajoutez que cela aura pour effet d'élargir le ghetto des cols roses plutôt que de le réduire et de permettre aux femmes d'occuper des emplois mieux rémunérés. S'il y avait accroissement des ventes au détail, le salaire des femmes dans ce secteur serait plus élevé, moins élevé, ou le même?

Ms Bell: Our own experience in this province is that a lot of the chains coming in now are Canadian. They are one of the major employers of women in this province, though we do not have any documentation on that, because there has been no research. Nobody does particular research on the employment areas of women. However, we know if you go into any of the shopping malls, the biggest percentage of the employees are women.

Mme Bell: Nous avons constaté, dans notre province, que de nombreuses chaînes qui s'installent sont canadiennes. Elles sont parmi les principaux employeurs de femmes dans la province, bien que nous n'ayons pas de preuves à l'appui, étant donné qu'aucune recherche n'a été faite sur la question. Personne ne fait de recherche sur l'emploi des femmes. Cependant, nous savons que, dans les centres commerciaux, les femmes constituent la plus forte proportion des employés.

Most of the large chains hire very few full-time workers. Most of the workers are part-time, so they have to pay very few benefits. Most of the women I have spoken with are not only part-time, but they are on a casual basis, so they have no job security or no benefits. If this is an example of what Canadian industry is doing, I fear that can be multiplied many times with the free trade agreement.

La plupart des grandes chaînes embauchent très peu d'employés à plein temps. La plupart des employés sont à temps partiel, de sorte que les entreprises paient très peu d'avantages sociaux. La plupart des femmes que j'ai rencontrées sont non seulement des employées à temps partiel, mais aussi des employées occasionnelles, ce qui veut dire qu'elles n'ont pas de sécurité d'emploi, ni d'avantages sociaux. Si telle est la situation dans l'industrie canadienne, je crains que l'accord de libre-échange ne fasse qu'intensifier cette tendance.

Mr. Heap: You are afraid the pay and conditions will be worse if this—

M. Heap: Vous craignez que les salaires et les conditions de travail ne soient pires si...

Ms Bell: The working conditions are not good now for women. A lot of the women in our province are working for minimum wage in these areas.

Mme Bell: Les conditions de travail des femmes ne sont déjà pas intéressantes. Beaucoup de femmes, dans notre province, sont payées au salaire minimum dans ces secteurs.

[Text]

Mr. Heap: Finally, you mentioned you are not in a position to take a stand for or against the agreement. There is a prediction by DRIE that groundfish processors will need to make changes, which will include closing inefficient plants and increasing the degree of modernization in others. Changes could result in substantially less employment in Newfoundland and other areas where unemployment is already, of course, very high. Do you think that is likely to happen? If so, would that incline you to take a stand for or against?

Ms Bell: I do not know if it is going to happen.

Mr. Heap: Thank you.

Mr. Harris: I wonder if you have heard the comments and discussion by the Canadian Labour Congress on maternity leave provisions in the U.S.? If you did not, there is a debate going on right now in the U.S. as to whether or not unpaid maternity leave ought to be compulsory. In other words, you would lose your job if you had to resign for pregnancy reasons. Does it worry you that this kind of provision in the U.S. might put pressure on our Canadian benefit schemes for competition reasons?

Ms Bell: Yes, not only the maternity leave provisions, as I know there are many states in the southern United States that have no minimum wage regulations and no minimum labour standards—some things we work long and hard to get in this country. Certainly it is a concern. It goes right back to our need for studies to show what is going to happen to women.

• 1200

Mr. Lesick: Welcome, ladies. On the bottom of page 2 you say you did not want a glossy promotional pamphlet, and I was wondering whether you may have looked at the elements of the agreement.

Ms Bell: We have never seen it.

Mr. Lesick: You have not seen this at all.

Ms Bell: No, no.

Mr. Lesick: This is the agreement that was signed by the negotiators, as well as Ministers of both governments, and this would have told you what it is all about.

Now, I would like to respond to a question or two. In one of your questions for the committee you asked: Why is Canada the only country to negotiate a free trade agreement with the service industries as an item to be covered? As you may know, services will be on the table in the GATT negotiations in Geneva. A *Globe & Mail* article recently reported that the Europeans plan seek major liberalization of global trade in services. Now, are you saying Canada should not participate in the GATT negotiations on services?

[Translation]

M. Heap: Finalement, vous dites que vous n'êtes pas en mesure de vous prononcer en faveur ou contre l'accord. Le MEIR a prédit que les usines de transformation du poisson de fond devront procéder à des changements, notamment fermer des usines inefficaces et moderniser davantage les autres. Ces changements pourraient se traduire par des pertes substantielles d'emplois à Terre-Neuve et dans d'autres régions où le chômage est déjà très élevé. Croyez-vous que c'est ce qui se produira? Et dans l'affirmative, ne seriez-vous pas en mesure de vous prononcer pour ou contre l'accord?

Mme Bell: Je ne sais pas si c'est cela qui va se produire.

M. Heap: Merci.

M. Harris: Je ne sais pas si vous êtes au courant des propos du Congrès du travail du Canada sur les congés de maternité aux États-Unis. Au cas où vous, ne le seriez pas, un débat est en cours actuellement aux États-Unis sur la question de savoir si les congés de maternité non payés devraient être obligatoires. Cela voudrait dire que les femmes perdraient leur emploi si elles devaient le quitter parce qu'elles sont enceintes. Pensez-vous que ce genre de disposition aux États-Unis pourrait nuire au système canadien pour des raisons de concurrence?

Mme Bell: Oui, mais pas seulement en ce qui concerne les congés de maternité. Vous savez sans doute que de nombreux États, aux États-Unis, n'ont pas de règlements sur le salaire minimum ni de normes minimales de travail. ... c'est-à-dire des choses que nous avons obtenues à force de travail assidu. C'est certainement inquiétant. Cela nous ramène au fait que nous avons besoin d'études concernant l'impact du libre-échange sur les femmes.

M. Lesick: Mesdames, je vous souhaite la bienvenue. Au bas de la page 2 de votre mémoire, vous dites que vous ne vouliez pas d'une belle brochure de publicité, et je me demandais si vous aviez vu le document sur les éléments de l'accord.

Mme Bell: Nous ne l'avons jamais vu.

M. Lesick: Vous n'avez jamais vu ce document.

Mme Bell: Non.

M. Lesick: Eh bien, vous avez ici l'accord qui a été signé par les négociateurs, de même que par des ministres des deux gouvernements, et si vous l'aviez lu, vous sauriez de quoi il retourne.

Maintenant, j'aimerais répondre à une ou deux questions que vous avez soulevées. Vous avez notamment posé la question suivante: pourquoi le Canada est-il le seul pays à négocier un accord de libre-échange dans lequel il est question des industries de services? Vous savez sans doute que les services seront discutés dans le cadre des négociations du GATT, à Genève. Un article du *Globe and Mail* disait récemment que les Européens souhaitent une grande libéralisation du commerce dans le secteur tertiaire à l'échelle mondiale. Cela veut-il dire, à votre

[Texte]

Ms Muzychka: Well, I was taking my comments from the little booklet we received from External Affairs, and they said Canada was setting a precedent with discussing services. I am not suggesting it should not be discussed, but it should be carefully considered in light of all sorts of other things, particularly since, as Dan Heap pointed out, when we hear about free trade we always think about goods, and yet services that are provided by people who are working, such as secretarial or administrative, are not something you can actually pick up and distribute here, there and everywhere. When you are talking about people and you are talking about their livelihood, then I think there is a special concern to be considered: what is going to be the effect?

Mr. Lesick: This is a question you posed, so we attempt to ask you this question, and to tell you that this is what the European community is doing as a result of the leadership that we have shown.

Another question you asked was how the Newfoundland fishing industry will be affected by free trade. Well, yesterday the Seafood Producers Association of Nova Scotia said they saw positive benefits for Nova Scotia. This morning we heard from the Economic Council of Newfoundland and Labrador, and they told us they saw opportunities to further process fish here, and to export value-added products, adding dollars and jobs to the Newfoundland economy. That is from page 3 of the Economic Council brief we heard earlier this morning. This afternoon we will also hear from Fishery Products International, and I hope you will have the opportunity to hear their views, and I would like to get your comments on that aspect, please.

Ms Bell: We are just asking the questions. What we are trying to say is that there is not enough information. We do not know; we do not have the expertise, we do not have the resources to find out the answers. You people are selling free trade, so you tell us the answers. You tell us how it is going to affect us, and tell us in a way that is meaningful to us. We did not come here with any answers. We came here with questions. We do not know.

All we know is that every single day for the past year free trade has been in the news. I mean, whether the average person knows anything about free trade... all they know is the words. Somebody is selling a parcel, but we do not know what is inside the parcel.

Mr. Lesick: No. We are asking the questions to elicit from you what you may know about it.

Ms Bell: We do not know.

Mr. Lesick: As I say, it is important that you might have been able to read this, and your Members of Parliament might have been able to provide this; I know

[Traduction]

avis, que le Canada ne devrait pas participer aux négociations du GATT sur le secteur des services?

Mme Muzychka: J'ai formulé mes commentaires à la lumière de la petite brochure que nous avons reçue des Affaires extérieures disant que le Canada créait un précédent en mettant le secteur tertiaire sur la table des négociations. Je ne dis pas qu'il ne devrait pas en être question, mais il faudrait être prudent et tenir compte de bien d'autres considérations, étant donné que, comme Dan Heap l'a mentionné, dans les négociations de libre-échange, nous avons toujours tendance à penser au commerce de biens, alors que les services dans les domaines, notamment, du secrétariat ou de l'administration ne sont pas des choses qui s'échangent facilement. Comme il est question de personnes et de leur gagne-pain, il faut s'interroger sérieusement sur les effets que pourrait avoir un accord.

M. Lesick: C'est une question que vous avez posée, et nous avons tenté d'y répondre en vous expliquant comment la Communauté européenne avait réagi à nos initiatives.

Vous avez posé une autre question: quel sera l'impact du libre-échange sur l'industrie des pêches de Terre-Neuve? Hier, la Seafood Producers Association de la Nouvelle-Écosse a déclaré que le libre-échange serait bon pour la province. Ce matin, le Conseil économique de Terre-Neuve et du Labrador nous a dit que le libre-échange permettrait de traiter le poisson ici, et d'exporter plus de produits transformés, ce qui ajouterait des dollars et des emplois dans l'économie terre-neuvienne. Vous trouverez cela à la page 3 du mémoire que nous a présenté le conseil économique ce matin. Cet après-midi, nous rencontrerons les représentants de la Fishery Products International, et j'espère que vous serez là pour entendre leurs témoignages. Maintenant, j'aimerais avoir vos commentaires, s'il vous plaît.

Mme Bell: Nous posons simplement des questions. Nous nous efforçons de vous dire que nous n'avons pas suffisamment d'information. Nous n'avons pas les réponses, nous n'avons pas les compétences voulues ni les ressources pour les obtenir. Vous, vous vantez les mérites du libre-échange; alors c'est à vous de nous donner les réponses. Dites-nous comment le libre-échange nous affectera, dites-nous quels avantages nous en tirerons. Nous ne sommes pas venues ici avec des réponses; nous sommes venues ici avec des questions.

Tout ce que nous savons, c'est que chaque jour, depuis un an, le libre-échange défraie les manchettes. Le citoyen ordinaire ne sait pas ce que signifie le libre-échange; pour lui, ce ne sont que des mots. On nous offre un colis, mais nous ne savons pas ce qu'il y a dedans.

M. Lesick: Non. Nous posons des questions pour déterminer ce que vous en savez.

Mme Bell: Nous n'en savons rien.

M. Lesick: Je le répète, il aurait été bon de lire ce document. Vos députés auraient pu vous le procurer; nous, nous l'avons fait. Il y a une suite chronologique des

[Text]

we have been able to. I say there is a chronology of events, that free trade has been discussed from 1980 to 1982 by the Senate committee and by the Macdonald royal commission from 1982 and 1985—and that is very, very comprehensive. Then we had the international ministers from August of 1983, and then, of course, we have had this process, which has been going on for a long time. So this is certainly nothing new, and I was wondering whether you have managed to study any of these events and reports that have come out. Have you had an opportunity to study any of these before?

• 1205

Ms Bell: No, we have not.

Mr. Lesick: You have not seen them either?

Ms Muzychka: I have seen them.

Mr. Lesick: You have seen them, but you have not studied them.

Ms Muzychka: With all due respect, our mandate with the advisory council is to look at women's issues and to promote the status of women. Our major concerns in Newfoundland have been issues of day care, and they have been issues of employment, and they have been issues of sexual harassment, and pay equity. With the free trade and our ability to do this, we only have so many resources. I understand that these things exist, but we were looking—

Mr. Lesick: Who read the Macdonald commission report? It is a very comprehensive report that took some three years in the making, and I was wondering whether you have read it. There were some 1,513 submissions made. It is very important background to what we have done in these negotiations with the Americans. There were 496 individuals who made presentations. I wonder whether you had taken the opportunity to make any presentations or to hear what was said during the Macdonald commission hearings when they came to Newfoundland.

Ms Bell: We made two presentations in both rounds of what I called the "Donald Macdonald Travelling Circus". They were not interested in the concerns and the viewpoints of the women as we or the women across the country expressed them. Every single group that met with the Macdonald Royal Commission were very unhappy with the reaction and the response of the committee at that time. But yes, we all had input into their hearings.

Mr. Lesick: I am sorry to hear you say that about Mr. Allmand's colleague. However, if you have not read the report, how would you know that this is in the report when you—

Ms Bell: We divide right down the line on all of it.

Mr. Lesick: I think that is all I would have to ask of the witnesses at this time. Thank you very much.

[Translation]

événements: le libre-échange a été discuté par le comité sénatorial de 1980 à 1982, par la Commission royale Macdonald de 1982 à 1985, de sorte que la question a été débattue en long et en large. Puis, il y a eu les ministres internationaux qui s'y sont penchés à compter du mois d'août 1983, et, évidemment, nous, qui tenons les présentes audiences depuis un certain temps déjà. Le sujet n'est donc pas nouveau, et je me demandais si vous aviez eu l'occasion d'examiner les événements qui se sont succédés et les rapports qui ont été publiés. Avez-vous eu l'occasion d'examiner certains de ces rapports avant aujourd'hui?

Mme Bell: Non.

M. Lesick: Et vous ne les avez pas vus non plus?

Mme Muzychka: Moi, je les ai vus.

M. Lesick: Vous les avez vus, mais vous ne les avez pas examinés.

Mme Muzychka: Sauf le respect que je vous dois, le mandat du conseil consultatif est de se pencher sur les questions qui concernent les femmes et de promouvoir la situation de la femme. Nos intérêts à Terre-Neuve ont porté principalement sur la garde d'enfants, l'emploi, le harcèlement sexuel et l'équité salariale. Nos ressources sont limitées, et nous n'avons pas pu approfondir autant qu'il aurait fallu la question du libre-échange. Je sais que ces documents existent, mais nous nous occupons...

M. Lesick: Qui a lu le rapport de la Commission Macdonald? C'est un rapport très volumineux, qui a nécessité environ trois ans de travail, et je me demandais si vous l'aviez lu. La commission a reçu quelque 1,513 mémoires. C'est très important comme toile de fond pour expliquer ce que nous avons fait dans les négociations avec les Américains. Quatre cent quatre-vingt-seize personnes ont présenté des mémoires. Avez-vous profité de l'occasion pour en présenter un vous-mêmes, ou pour assister aux audiences de la Commission Macdonald lorsqu'elle s'est rendue à Terre-Neuve?

Mme Bell: Nous avons témoigné les deux fois que ce que j'appelle le «Grand Cirque itinérant Donald Macdonald» est venu. La commission n'était pas intéressée à entendre les préoccupations et les opinions exprimées par les femmes de Terre-Neuve ou de partout au Canada. Tous les groupes qui ont comparu devant la Commission Macdonald furent très déçus de l'attitude de la commission. Mais pour répondre à votre question, oui, nous avons participé aux audiences.

M. Lesick: Je suis désolé de vous entendre dire cela au sujet d'un collègue de M. Allmand. Toutefois, si vous n'avez pas lu le rapport, comment pouvez-vous savoir ce qui s'y trouve...

Mme Bell: Nous divergeons d'opinions sur toute la ligne.

M. Lesick: Je n'ai pas d'autres questions à poser aux témoins pour le moment. Merci beaucoup.

[Texte]

Mr. Crosby: Mr. Chairman, I might mention that we are missing one member on this side. It is Mary Collins who had difficulty in being transported to St. John's. I did not want to get in an argument with Miss Carr, but I did want to mention that to you.

Mr. Harris: [Inaudible—Editor]... respond to his question that the Member of Parliament, Mr. Crosbie, his colleague in the Cabinet, is the Member of Parliament for this witness.

The Acting Chairman (Mr. Fretz): We thank you for your presentation today. If you have some concluding remarks you would like to make, please feel free to do so.

Ms Bell: The only thing I would really like to say is I find this whole process very disconcerting. I am here as a representative to speak on behalf of women of this province. First and foremost, we had problems accessing this. We basically did not have any time to put our thoughts together, so we asked the questions. We would just like you to listen to the things we are saying and to give us the answers to the questions; tell the people how free trade will affect them; tell the women of the country how free trade will affect them; tell Newfoundlanders how free trade will affect them.

The Acting Chairman (Mr. Fretz): Thank you very much for appearing before the committee today. We are grateful for your concerns and for your questions.

We are adjourned until 2 p.m.

[Traduction]

M. Crosby: Monsieur le président, je tiens à signaler qu'il nous manque un député de ce côté-ci. Il s'agit de Mary Collins, qui a eu des problèmes de transport pour se rendre à Saint-Jean. Je ne voulais pas me disputer avec M^{me} Carr, mais je pense qu'il est opportun de tirer cela au clair.

M. Harris: [Inaudible—Éditeur]... je tiens à signaler que M. Crosbie, membre du Cabinet, est le député de la circonscription de notre témoin.

Le président suppléant (M. Fretz): Nous vous remercions pour votre témoignage d'aujourd'hui. Si vous avez des observations à faire en guise de conclusion, sentez-vous libres.

Mme Bell: La seule chose que je tiens à dire, c'est que je trouve tout ce processus très déconcertant. Nous sommes ici pour parler au nom des femmes de la province. Première des choses, nous avons eu de la difficulté à cerner la question. Nous n'avons pas eu le temps d'établir notre position, et c'est pourquoi nous avons posé des questions. Nous aimerions simplement que vous écoutiez ce que nous avons à dire et que vous répondiez à nos questions. Dites à la population, aux Canadiennes, aux Terre-neuviens comment le libre-échange les affectera.

Le président suppléant (M. Fretz): Merci beaucoup d'être venues témoigner devant le Comité aujourd'hui. Merci de nous avoir fait part de vos préoccupations et de vos questions.

La séance est levée jusqu'à 14 heures.



If undelivered, return **COVER ONLY** to:
Canadian Government Publishing Centre,
Supply and Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette **COUVERTURE SEULEMENT** à:
Centre d'édition du gouvernement du Canada,
Approvisionnement et Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9

WITNESSES

From the Economic Council of Newfoundland and Labrador:

Harold Lundrigan, President and Chairman;
Adele Poynter, Director of Research.

From the Fishermen, Food & Allied Workers:

Richard Cashin, President.

From the Canadian Labour Congress:

Shirley Carr, President;
Nancy Riche, Executive Vice-President;
Dick Martin, Executive Vice-President.

From the Provincial Advisory Council on the Status of Women:

Ann Bell, President;
Martha Muzychka, Researcher.

TÉMOINS

Du Conseil économique de Terre-Neuve et du Labrador:

Harold Lundrigan, président;
Adele Poynter, directeur de la recherche.

De Fishermen, Food & Allied Workers:

Richard Cashin, président.

Du Congrès canadien du travail:

Shirley Carr, présidente;
Nancy Riche, vice-présidente exécutive;
Dick Martin, vice-président exécutif.

Du Conseil consultatif provincial sur la situation de la femme:

Ann Bell, présidente;
Martha Muzychka, chargée de recherche.

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 62

Friday, December 4, 1987
St. John's, Newfoundland

Chairman: William C. Winegard

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 62

Le vendredi 4 décembre 1987
St-Jean (Terre-Neuve)

Président: William C. Winegard

*Minutes of Proceedings and Evidence of the
Standing Committee on*

External Affairs and International Trade

*Procès-verbaux et témoignages du Comité
permanent des*

Affaires étrangères et du commerce extérieur

RESPECTING:

Pursuant to Standing Order 96(2) consideration of
the Canada-U.S. Free Trade Agreement tabled in
the House of Commons on October 5, 1987

CONCERNANT:

En vertu de l'article 96(2) du Règlement, étude de
l'Accord de libre-échange entre le Canada et les
États-Unis déposé à la Chambre des communes le 5
octobre 1987

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)

Second Session of the Thirty-third Parliament,
1986-87

Deuxième session de la trente-troisième législature,
1986-1987

STANDING COMMITTEE ON EXTERNAL AFFAIRS
AND INTERNATIONAL TRADE

Chairman: William C. Winegard

Vice-Chairman: Clément Côté

Members

Warren Allmand
Lloyd Axworthy
Bill Blaikie
Howard Crosby
Girve Fretz
Steven Langdon
Bill Lesick
Don Ravis
John Reimer—(11)

(Quorum 6)

Maija Adamsons
Clerk of the Committee

COMITÉ PERMANENT DES AFFAIRES
ÉTRANGÈRES
ET DU COMMERCE EXTÉRIEUR

Président: William C. Winegard

Vice-président: Clément Côté

Membres

Warren Allmand
Lloyd Axworthy
Bill Blaikie
Howard Crosby
Girve Fretz
Steven Langdon
Bill Lesick
Don Ravis
John Reimer—(11)

(Quorum 6)

Le greffier du Comité
Maija Adamsons

MINUTES OF PROCEEDINGS

FRIDAY, DECEMBER 4, 1987

(94)

[Text]

The Standing Committee on External Affairs and International Trade met in St. John's, Newfoundland, at 2:00 o'clock p.m., this day, the Acting Chairman, Girve Fretz, presiding.

Members of the Committee present: Warren Allmand, Howard Crosby, Girve Fretz, Bill Lesick.

Acting Members present: Jack Harris for Steven Langdon; Dan Heap for Bill Blaikie; Ken James for William C. Winegard; Morrissey Johnson for Clément Côté and Bill Rompkey for Lloyd Axworthy.

In attendance: From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade: Luc Rainville, Committee Researcher. *Barbara Arneil, Liberal Staff Representative. Judy Giroux, N.D.P. Staff Representative. James McIlroy, P.C. Staff Representative.*

Witnesses: From Fishery Products International: Victor Young, Chairman and Chief Executive Officer. *Christopher Pratt. From the Roman Catholic Social Action Commission:* Sister Lorraine Michael, Director. *From the Coalition of Citizens Against Pornography:* Ian Penny. *James G. Barnes, Dean, Faculty of Business Administration, Memorial University of Newfoundland.*

Pursuant to Standing Order 96(2) the Committee resumed consideration of the Canada-U.S. Free Trade Agreement tabled in the House of Commons on October 5, 1987.

Victor Young from Fishery Products International made a statement and answered questions.

Christopher Pratt made a statement and answered questions.

Sister Lorraine Michael from the Roman Catholic Social Action Commission and Ian Penny from the Coalition of Citizens Against Pornography made statements and answered questions.

James G. Barnes made a statement and answered questions.

At 5:10 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Richard Dupuis
Committee Clerk

PROCÈS-VERBAL

LE VENDREDI 4 DÉCEMBRE 1987

(94)

[Traduction]

Le Comité permanent des affaires étrangères et du commerce extérieur se réunit, aujourd'hui à 14 heures, à Saint-Jean-de-Terre-Neuve, sous la présidence de Girve Fretz, (président suppléant).

Membres du Comité présents: Warren Allmand, Howard Crosby, Girve Fretz, Bill Lesick.

Membres suppléants présents: Jack Harris remplace Steven Langdon; Dan Heap remplace Bill Blaikie; Ken James remplace William C. Winegard; Morrissey Johnson remplace Clément Côté; Bill Rompkey remplace Lloyd Axworthy.

Aussi présents: Du Centre parlementaire pour les affaires étrangères et le commerce extérieur: Luc Rainville, chargé de recherche du Comité. *Barbara Arneil, déléguée du personnel du parti libéral. Judy Giroux, déléguée du personnel du parti néo-démocrate. James McIlroy, délégué du personnel du parti conservateur.*

Témoins: De Fishery Products International: Victor Young, président-directeur général. *Christopher Pratt. De la Roman Catholic Social Action Commission:* Soeur Lorraine Michael, directeur. *De la Coalition of Citizens Against Pornography:* Ian Penny. *James G. Barnes, doyen, faculté des hautes études commerciales, université Memorial de Terre-Neuve.*

Conformément aux dispositions du paragraphe 96(2) du Règlement, le Comité examine de nouveau l'accord de libre-échange entre le Canada et les États-Unis, document déposé sur la Table de la Chambre des communes le 5 octobre 1987.

Victor Young, de *Fishery Products International*, fait une déclaration et répond aux questions.

Christopher Pratt fait une déclaration et répond aux questions.

Soeur Lorraine Michael, de la *Roman Catholic Social Action Commission*, et Ian Penny, de la *Coalition of Citizens Against Pornography*, font des déclarations et répondent aux questions.

James G. Barnes fait une déclaration et répond aux questions.

À 17 h 10, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

Greffier de Comité
Richard Dupuis

EVIDENCE

[Recorded by Electronic Apparatus]

[Texte]

Friday, December 4, 1987

• 1400

The Acting Chairman (Mr. Fretz): Mr. Young and Mr. Etchegary, we welcome you to the committee this afternoon.

This is a committee of the House of Commons and subject to the same decorum rules and conventions that prevail in the House of Commons. Govern yourselves accordingly. Television cameras or recordings are not allowed.

Mr. Allmand: Mr. Chairman, I have the brief here. It says it is by Victor L. Young. I am wondering if Mr. Young is here on his own behalf or for Fishery Products International, which is on the timetable. I have read the first three or four pages, but I am not to the point where it mentions fisheries products.

Mr. Victor L. Young (Chairman, Chief Executive Officer, Fishery Products International): We are here on behalf of Fishery Products International.

The Acting Chairman (Mr. Fretz): We have asked our witnesses to try to confine their comments to 15 or 20 minutes to give the members of the committee an opportunity to ask questions. You are not restricted to that time; you can take up to 45 minutes. Please proceed.

Mr. V. Young: Mr. Chairman, I would like to thank you and the committee for the opportunity to speak on the free trade issue. It is a critical issue for our company, Fishery Products International.

FPI, as we call it, is a Newfoundland fishing company. It has annual sales in the order of \$400 million, and 80% of those sales are represented by exports into the United States marketplace.

At present we employ over 800 men at sea on our trawler operations and over 7,000 employees in our plants in Newfoundland and Nova Scotia. We have 66 deep-sea vessels and 16 processing plants, all on the island of Newfoundland. We are therefore a major economic force in Newfoundland. Outside the government, we are certainly by far the largest corporate employer. We also have two secondary processing facilities in the United States. We not only do business in the U.S. marketplace, but we also operate and employ people there.

TÉMOIGNAGES

[Enregistrement électronique]

[Traduction]

Le vendredi 4 décembre 1987

Le président suppléant (M. Fretz): Monsieur Young et monsieur Etchegary, le Comité est heureux de vous souhaiter la bienvenue cet après-midi.

Notre Comité est un comité de la Chambre des communes qui doit respecter le Règlement et les conventions de la Chambre. Il en va de même pour ceux qui participent à la réunion. Il est interdit d'enregistrer ou de filmer nos délibérations.

M. Allmand: Monsieur le président, j'ai reçu un mémoire. On dit que l'auteur en est Victor L. Young. Je me demande si M. Young est venu cet après-midi nous parler de sa position personnelle ou s'il représente la Fishery Products International, dont le nom figure au programme. J'ai lu les trois ou quatre premières pages de ce document et on n'y parle pas encore de pêches.

M. Victor L. Young (président-directeur général, Fishery Products International): Nous représentons cet après-midi la Fishery Products International.

Le président suppléant (M. Fretz): Nous demandons habituellement à nos témoins de prendre 15 ou 20 minutes pour nous faire part de leurs commentaires puis de réserver le reste de la période aux questions des députés. Vous n'êtes cependant pas tenu de procéder de cette façon. Vous pouvez prendre jusqu'à 45 minutes si vous le désirez. Allez-y.

M. V. Young: Monsieur le président, je tiens à vous remercier et à remercier le Comité de nous avoir offert l'occasion de vous faire part de notre opinion à l'égard du libre-échange. Cette question revêt une importance primordiale pour notre société, la Fishery Products International.

La FPI, comme nous l'appelons, est une compagnie de pêche de Terre-Neuve. Elle vend chaque année environ 400 millions de dollars de produits et 80 p. 100 des ventes sont constituées par des exportations à destination du marché américain.

Nous avons actuellement 800 hommes qui travaillent sur nos chalutiers et environ 7,000 employés qui travaillent dans nos usines de Terre-Neuve et de Nouvelle-Ecosse. Nous avons 66 bâtiments de haute mer et 16 usines de transformation à l'île de Terre-Neuve. Nous jouons donc un rôle économique important dans cette province. D'ailleurs, nous sommes certainement, après le gouvernement, le plus important employeur. Nous avons de plus deux usines de transformation secondaire aux États-Unis. Ainsi non seulement nous vendons notre produit aux États-Unis mais nous avons également des installations et des employés là-bas.

[Texte]

We have some experienced sensitivity to the present U.S. sentiment towards protectionism and, more importantly, we have a tremendous amount of confidence that the Atlantic fishing companies can compete very well in the U.S. marketplace. This competitive position would be improved with free trade.

This is just a sheet I added to address Mr. Allmand's concern. You will not find it in the text. I will go to the text, but you will find that I deviate from it on many occasions. Please do not follow it.

• 1405

The high-profile and often highly charged debate on Canada's free trade agreement with the U.S. is nothing more, in our view, than a clear reflection of the reality that the whole economy of Canada is based on trade. Obviously any major trading agreement, be it under GATT or under a unilateral arrangement with the U.S., evokes the maximum amount of political, philosophical, and economic debate. Some of this debate is put forth dispassionately, but much of it is put forth with evangelical fervour, much to the confusion of the average Canadian.

There is no denying the entire free trade issue is a critical one for Canada. After all, the fundamental and indisputable underpinnings of Canada's economy are its access to world markets. The ultimate simplicity of the free trade deal, therefore, is its objective of substantially improving Canada's free trade arrangements with its largest market, south of its own border. You either believe Canada's economy runs on trade or you do not. If you accept that fundamental fact, it is difficult to deny the fundamental importance of the free trade agreement to our long-term economic success. This certainly applies in the Atlantic fishery.

It is true you can argue the details of the agreement or put forth a rationale that a better agreement might have been or should have been negotiated. It is, however, virtually impossible to argue that Canada would be better off withdrawing from a free trade arrangement and putting itself at the mercy of the growing protectionist movement in the United States.

As far as the most important industry in Atlantic Canada is concerned, the fishery, the free trade agreement has little down-side. More importantly, there is a lot of upside, particularly in what we call increased value-added production, and also in protecting against future increases in existing tariffs. At the moment Canadian seafood companies in Atlantic Canada have been forced, through a series of historic trade barriers, to build secondary processing facilities in the U.S. and to add value to Canadian fish in their U.S. facilities. FPI is certainly in

[Traduction]

Nous sommes conscients des tendances protectionnistes américaines et, chose encore plus importante, nous sommes convaincus que les compagnies de pêche des provinces Maritimes peuvent être très concurrentielles sur le marché américain. L'accord de libre-échange améliorerait notre position concurrentielle.

J'ai fait ces commentaires pour répondre à la question de M. Allmand. Ce que je viens de dire ne figure pas dans le mémoire. Je passerai maintenant au mémoire, mais je ne le suivrai pas mot à mot. Je vous conseille donc de m'écouter plutôt que de lire.

La discussion fort animée sur l'accord de libre-échange entre le Canada et les États-Unis, qui a d'ailleurs fait couler beaucoup d'encre, est simplement, à notre avis, un reflet fidèle de la réalité, à savoir que toute l'économie canadienne est fondée sur les échanges commerciaux. Évidemment, tout accord commercial important, qu'il soit négocié dans le cadre du GATT ou unilatéralement avec les États-Unis, suscite un très grand débat politique, philosophique et économique. Certaines discussions se déroulent de façon impartiale mais, dans l'ensemble, les arguments sont présentés avec une ferveur évangélique, ce qui ne fait que semer la confusion chez le Canadien moyen.

On ne peut nier que toute la question du libre-échange revêt une importance primordiale pour le Canada. Après tout, il est évident que toute l'économie canadienne repose sur l'accès aux marchés des autres pays. Le cœur même de l'entente de libre-échange est donc son objectif, qui est d'améliorer de façon considérable les arrangements de libre-échange du Canada avec son principal marché, situé au Sud. Ainsi, tout dépend si vous croyez que l'économie du Canada est fondée sur le commerce. Si vous acceptez ce fait, il est difficile de nier l'importance fondamentale que revêt l'accord de libre-échange pour notre succès économique à long terme. Ce raisonnement vaut certainement pour les pêches dans les provinces Maritimes.

Il est certainement possible de discuter des détails de l'accord ou de dire qu'on aurait pu ou qu'on aurait dû négocier une meilleure entente. Cependant, il est impossible de soutenir que le Canada serait dans une meilleure position s'il ne s'engageait pas dans ce processus de libéralisation des échanges commerciaux et s'il restait à la merci de la tendance protectionniste croissante qui se manifeste aux États-Unis.

Pour ce qui est du principal secteur de l'économie dans les provinces Maritimes, celui des pêches, l'accord de libre-échange comporte très peu de désavantages. Et, chose plus importante, il présente beaucoup d'avantages, comme une augmentation de la mise en marché de produits à valeur ajoutée et également la protection de ce secteur contre une augmentation des droits de douane actuels. Les compagnies de pêche des provinces Maritimes ont été obligées, à cause de toute une série de barrières commerciales, de construire des installations de

[Text]

this position, as we have a secondary processing facility in Boston and a secondary processing facility in Danvers, which is a community just outside of Boston.

With the reduction of tariffs on such prepared products over the next 10 years, there is little doubt we will see a growth in the market for Canadian fish products and an increase in the production of these products in Atlantic Canada. In other words, free trade will mean an increase in employment opportunities in the Atlantic Canadian fishery. At FPI we have just finished the construction of a new secondary processing facility in Burin, Newfoundland. The growth of sales from that facility very much depends on the Canadian, Japanese, and U.S. marketplace, and free trade will directly affect our ability to increase the jobs in our Burin facility.

In addition, the dispute settlement mechanism related to countervailing duties, while not perfect, at least provides an appeal mechanism through which Canadians can challenge U.S. trade actions. This would be particularly important in the fishery, where there has been a history of harassment actions related to countervailing duties. The present agreement also provides for improvements in that mechanism over the course of the free trade agreement.

There is one major assumption I have made about what I call an upbeat picture for fish and free trade. The whole issue of protecting Canada's right to insist on further processing of round fish must be resolved in the final text of the agreement. In Newfoundland's case this is particularly important for the southwest coast winter fishery, though it covers other areas as well. Premier Peckford has made this argument on many occasions. I will not repeat it here, other than to say that from our corporate perspective the Premier is absolutely correct.

• 1410

The debate on free trade itself has become great Canadian entertainment. If you were to listen to Simon Reisman, you would question the sanity of anyone who dared debate such a historic arrangement; and if you were to listen to Premier Joe Ghiz, you would be fearful that the very fabric of our nation was about to collapse with the signing of the agreement. Such polarized points of view make it extremely difficult for most Canadians to focus on the global simplicity, that gaining greater access to our largest marketplace has considerable economic

[Translation]

transformation secondaire aux États-Unis et d'ajouter à la valeur des poissons canadiens dans leurs usines aux États-Unis. La FPI ne fait pas exception puisque nous avons des installations de transformation secondaire à Boston et à Danvers, une petite localité à l'extérieur de Boston.

La réduction, au cours des dix prochaines années, des droits de douane visant ces produits transformés se traduira sans aucun doute par une croissance du marché pour le poisson et les produits connexes provenant du Canada ainsi que par une augmentation de la production de ces denrées dans les provinces Maritimes. En d'autres termes, le libre-échange fera augmenter les perspectives d'emploi dans le secteur des pêches dans les provinces Maritimes. Notre société, la FPI, vient de terminer la construction d'une nouvelle usine de transformation secondaire à Burin, à Terre-Neuve. L'augmentation des ventes des produits provenant de cette usine dépend dans une large mesure des marchés canadien, japonais et américain, et un accord de libre-échange nous permettra d'accroître le nombre d'emplois disponibles à l'usine de Burin.

De plus, le mécanisme de règlements des différends en ce qui a trait aux droits compensatoires, même s'il n'est pas parfait, nous offre tout au moins un mécanisme d'appel qui permettra aux Canadiens de contester les mesures commerciales américaines. Ce nouvel avantage est tout particulièrement important pour le secteur des pêches puisque ce dernier a, au fil des ans, été visé par nombre de mesures relatives aux droits compensatoires. L'accord proposé prévoit également des dispositions qui assureront l'amélioration du mécanisme de règlement des différends au cours de la période d'application de cette entente.

Tous ce que j'ai dit sur les avantages que présentera cet accord de libre-échange pour le secteur des pêches ne se réalisera que si l'on précise dans le texte officiel de l'entente que le Canada conserve le droit d'adopter des dispositions particulières à l'égard de la transformation du poisson entier. Cette question revêt une importance primordiale pour Terre-Neuve, particulièrement pour les pêches d'hiver sur la côte du sud-ouest; cependant, ce n'est pas le seul type de pêche qui sera visé par cette disposition. Le premier ministre provincial, M. Peckford, a soulevé la question à plusieurs reprises. Je ne répéterai pas ses arguments mais je me contenterai simplement de dire qu'à notre avis, il a parfaitement raison.

Le débat sur le libre-échange est devenu un spectacle très populaire au Canada. Ainsi, d'après Simon Reisman, c'est pure folie que de critiquer un accord aussi historique. Par contre, le premier ministre Joe Ghiz, craint que la signature de cet accord ne détruise jusqu'à la fibre même du pays. Cette bipolarisation des points de vue empêche la majorité des Canadiens de comprendre les avantages économiques immenses qu'entraînerait l'accès à un marché aussi vaste. C'est d'autant plus vrai si l'on compare les dispositions de l'accord de libre-échange au

[Texte]

benefits. This is especially the case when you compare freer trading arrangements not with the status quo but with a possible future, with an increasingly protectionist U.S. marketplace.

The emotional side of the debate is heightened by those who criticize free trade on the premise that Canada could very well be freeing its political sovereignty or cultural uniqueness. The relationship between trade arrangements and sovereignty cultural issues is a very fuzzy one. The U.K. and France seem to have kept their heritage within the EEC, as has every other member country.

Indeed, Canada itself must be one of the finest examples, where even its own political integration has done little to affect the cultural distinctiveness of individual peoples in its various provinces. How free trade is going to turn Canadians into Americans or the House of Commons into the House of Representatives is still a mystery to me. In fact, it would make more sense to argue the abolition of cable television than free trade, when it comes to cultural issues. To me, they are emotional diversions away from the real and simple issue—one that directly affects the Atlantic fishing industry and one that directly affects the 8,600 people we employ—of improved trade arrangements with the United States.

In essence, then, the very ethos of free trade is the economic improvement it will bring to Canadians, as long as we have the confidence to compete with the world and especially with industry in the U.S. In our view, we should have such confidence, and we should also have the good common sense not to ignore the protectionist attitudes in the U.S., which are currently a major threat to many of our industries. The free trade deal is for the long-term benefit of Canadians, keeping in mind that proper adjustments must be made in the sectors that are harmed by a more competitive environment. We must realize as well that regional development policies are protected.

Canada is in no position, especially in the fishing industry, to pursue isolationist trade policies any more than it is in a position to negotiate perfect arrangements with its trading partners. We in the Atlantic fishing industry know the importance of the U.S. marketplace and know the importance of having freer trade than we have today. Just as significant is our strong feeling that we do not want more barriers imposed in the future, should a free trade deal slip away over the next several months. It is a complex issue but one of importance to all Canadians. It is an issue that we hope your committee, Mr. Chairman, will concentrate on explaining in a rational and objective way in your report to Parliament. In turn, we hope that the Canadian people will understand the

[Traduction]

statu quo d'un marché américain de plus en plus protectionniste.

Les critiques du libre-échange, qui prétendent que le Canada met en danger sa souveraineté politique et son caractère culturel unique, ne font qu'envenimer le débat. Les liens entre les accords commerciaux et la souveraineté culturelle sont en effet assez ténus. Le Marché commun ne semble pas avoir empêché le Royaume-Uni et la France de conserver leur culture propre. Et la même chose vaut d'ailleurs pour les autres pays membres de cette organisation.

En fait, le Canada est un très bon exemple de ce phénomène. En effet, l'intégration politique semble avoir très peu influé sur la culture propre à chaque province. Je ne comprends toujours pas comment l'on peut prétendre que cet accord va transformer les Canadiens en Américains et la Chambre de communes en Chambre de représentants. Selon moi, il serait plus logique de promouvoir la suppression de la câblodistribution que de parler de libre-échange dans le contexte culturel. Ce sont de simples moyens de détourner l'attention de la grande question de l'heure qui est d'améliorer la nature des échanges commerciaux avec nos voisins du Sud. Ces échanges ont une incidence très directe sur l'industrie de la pêche dans les provinces Atlantiques qui fournit du travail à environ 8,600 personnes.

Selon moi, l'objectif du libre-échange est d'améliorer la conjoncture canadienne. Or, pour réaliser cet objectif, nous devons avoir suffisamment confiance en nous-mêmes pour faire concurrence au monde entier, et en particulier aux industries américaines. Nous n'avons aucune raison de ne pas avoir cette confiance, surtout si nous avons le bon sens de ne pas oublier l'attitude protectionniste des États-Unis, qui constitue, à l'heure actuelle, une menace importante pour un bon nombre de nos secteurs industriels. N'oublions pas que des ajustements seront effectués dans les secteurs les plus susceptibles de souffrir de la concurrence. Par conséquent, l'accord de libre-échange ne peut qu'être avantageux à long terme pour les Canadiens. N'oubliez pas que les politiques d'expansion régionale seront protégées.

Le Canada ne peut pas se permettre, surtout dans le secteur des pêches, de pratiquer une politique commerciale isolationniste, pas plus d'ailleurs qu'il n'est en mesure de négocier des accords parfaits avec ses partenaires commerciaux. Nous, qui représentons le secteur des pêches dans les provinces Atlantiques, sommes très conscients de l'importance que revêt l'accès au marché américain et la libéralisation des échanges commerciaux. Nous nous opposons d'ailleurs fermement à l'imposition de quelque barrière tarifaire que ce soit au cas où l'accord de libre-échange ne serait pas ratifié au cours des prochains mois. C'est une question très complexe mais aussi très importante pour le Canada. Et nous espérons, monsieur le président, que votre comité

[Text]

importance of moving forward in our trading arrangements with the United States.

Thank you very much.

Mr. Allmand: I am pleased to have the views of this most important company in Newfoundland, Fishery Products International.

I want to make clear that many of us on this side support lower tariffs and greater access to the United States. As a matter of fact, many of our members are for "theoretical free trade"—Mr. Sharp, for example.

• 1415

We are saying that on balance, this particular deal is a bad deal. We gave up too much for what we got. I notice in your brief—I had heard you say it while I was reading it—you wanted to make sure the right to have regional development programs remain. I think I heard you say it. Of course, there are many who believe this deal does not guarantee the continuance of regional development, especially when we know countervail remains. We know in the last period of time the American Department of Commerce had listed 12 items of development assistance to the fisheries they felt were countervailable. Mr. Rompkey read some of those into the record this morning.

We have a situation whereby we have certain things, but we have given up a lot. We have given up the right to use our energy resources, especially oil, gas, and electricity, to beneficially develop secondary industries in our provinces; we cannot charge a price in our provinces or for our own people that is lower than what the market dictates in the United States.

I guess my first question is the following. I see your own company, Fishery Products International, in the 1983-84 period received direct assistance from the government of \$167.6 million, while the Newfoundland government in the same period put in \$66.2 million. Government assistance programs certainly helped the development of your own company. If we want to see such assistance continue for companies of various kinds in different parts of the country, whether they are in lumbering or manufacturing or whatever, would you not agree it should be written right into the agreement that we should have in Canada the right to continue regional development programs?

There is nothing in the agreement right now, and there is a lot of dispute as to whether it is protected or not. We do not have the legal text. This committee is going to start

[Translation]

cherchera à fournir des explications logiques et objectives dans son rapport au Parlement. Nous espérons aussi que les Canadiens comprendront l'importance qu'il y a à aller de l'avant dans nos accords commerciaux avec les États-Unis.

Merci beaucoup.

M. Allmand: Je suis très heureux de connaître l'opinion de la Fishery Products International, la plus importante société de Terre-Neuve.

Je tiens à souligner bien clairement que beaucoup de membres de l'Opposition sont en faveur de la diminution des droits de douane et de la libéralisation de l'accès aux marchés américains. Et, qui plus est, certains de nos membres sont même en faveur du libre-échange en théorie. Je pense à M. Sharp, entre autres.

C'est à cet accord en particulier que nous nous opposons. Nous sommes d'avis que nous avons été obligés de faire trop de concessions. Vous avez dit dans votre mémoire, ainsi que dans votre exposé d'ailleurs, que vous teniez beaucoup au maintien des programmes d'expansion régionale. Je pense vous avoir bien entendu. Il y a beaucoup de gens qui pensent que cet accord ne protège aucunement nos politiques en matière d'expansion régionale du fait que l'on a décidé de conserver les mesures compensatoires. Nous savons tous que le ministère américain du Commerce a établi ces derniers temps une liste de douze éléments d'aide à l'expansion dans le secteur des pêches, qui feront l'objet de mesures compensatoires. M. Rompkey vous a lu cette liste pour les fins du compte rendu ce matin.

Nous avons obtenu certaines choses, mais en échange de nombreuses concessions. Ainsi, nous avons cédé le droit d'utiliser nos propres ressources énergétiques, surtout le pétrole, le gaz et l'électricité en vue de favoriser l'expansion du secteur de la fabrication dans les provinces. Cette disposition nous empêche de vendre ces ressources aux provinces à un prix inférieur à celui en vigueur sur le marché américain.

Voici donc ma première question. Pendant l'exercice financier de 1983-1984, votre société, la Fishery Products International, a reçu 167,6 millions de dollars d'aide directe du gouvernement fédéral et 66,2 millions de dollars du gouvernement provincial. Les programmes d'aide du gouvernement vous ont beaucoup aidé à donner de l'expansion à votre propre entreprise. Ne pensez-vous pas qu'il soit opportun pour le gouvernement de continuer de venir en aide à toutes sortes d'entreprises dans tous les secteurs et dans toutes les régions du pays? Ne conviendrait-il pas à ce moment-là d'intégrer dans l'accord une disposition qui protégerait le droit du Canada de maintenir ses programmes d'expansion régionale?

Il y a une grosse lacune à cet égard. Il n'est pas clair en effet si ce droit est protégé ou non. Nous n'avons toujours pas le texte juridique de l'accord. Le comité va

[Texte]

considering a report by next Tuesday. We have not seen the legal text. The present document is 35 pages. We hear the final one will be between 1,000 and 2,000 pages. What is your response on this? You yourself have said you would like to see regional development programs continue.

Mr. V. Young: There was a lot in your question.

Mr. Allmand: I guess the main question is: Would you agree we should write right into the agreement that regional development programs should be protected and that the Government of Canada and the provinces should have the right continue them?

Mr. V. Young: I think this applies to the dispute settlement mechanism as well. Would you like to see a binding dispute settlement mechanism? The answer would be yes. Would you like to see specific wording that made it absolutely clear in this agreement that regional development policies and possible future equity injections into the fishery would be written right into the agreement? The answer to this, of course, is yes.

I guess we are dealing with the global issue of whether Canada, for whatever reason—and I cannot really comment on what those reasons may or may not be—is not in a position to negotiate what you or I might call a perfect free trade agreement. Is this reason enough to back away from free trade and subject yourself to what we have seen for many, many years, namely the growing protectionist sentiment?

I guess I would agree with you and disagree with you. I would agree with you that it would be great if the Government of Canada could negotiate a perfect free trade agreement.

• 1420

Our reading of the imperfect free trade agreement is—and I relate this mainly to the fishery—that we are far better off with that imperfection, rather than simply backing away from it and saying that we are going to pursue isolationist policies in a nation whose whole economic well-being depends on trade.

I do not have enough time to respond to the success of the investments of the Government of Newfoundland and the Government of Canada in Fishery Products International.

Mr. Allmand: Well, that would be another question for another time.

Mr. Johnson: I want to thank Mr. Young and Mr. Etchegary for appearing before the committee.

On page 3 of your brief, Mr. Young, you say that you were forced to build the secondary processing plants in the United States to add value to your fish products. Had the tariffs not been in place, would those plants have been in Newfoundland?

[Traduction]

commencer à rédiger son rapport d'ici mardi prochain. Mais nous n'avons toujours pas le texte juridique de l'accord. Le document que nous avons en main compte 35 pages. La rumeur voudrait que le document définitif en compte 1,000 ou même 2,000. Qu'avez-vous à dire là-dessus? Vous avez dit vous-même que vous étiez en faveur du maintien des programmes d'expansion régionale.

M. V. Young: C'est toute une question que vous me posez-là.

M. Allmand: Je veux tout simplement savoir si vous seriez d'accord pour que nous intégrions dans le document officiel une disposition dont le but serait de protéger le droit des autorités fédérales et provinciales de maintenir leurs programmes d'expansion régionale?

M. V. Young: Cela vaut également pour le mécanisme de règlement des différends. Oui, je serais en faveur d'un mécanisme qui permettrait de rendre des décisions exécutoires. Et je serais aussi en faveur d'intégrer une disposition dans l'accord qui protégerait nos politiques d'expansion régionale et l'éventuelle injection de fonds dans le domaine des pêches.

La question qui nous intéresse ici est plus générale. Pour des raisons dont je ne peux traiter ici, le Canada n'est pas vraiment en mesure de négocier un accord parfait de libre-échange. Est-ce une raison suffisante pour refuser de participer à ces négociations? Surtout quand on voit que les États-Unis manifestent une tendance sans cesse croissante au protectionnisme.

Je suis donc d'accord avec vous à certains égards, mais pas à d'autres. En effet, je conviens avec vous que ce serait vraiment formidable si le gouvernement canadien pouvait négocier un accord de libre-échange qui soit parfait.

Notre avis sur cet accord imparfait de libre-échange—et je parle là essentiellement des pêcheries—est que cette imperfection est de loin préférable au maintien des politiques d'isolationnisme dans un pays dont le bien-être économique dépend si largement du commerce.

Le temps me manque pour vous répondre à propos du succès des investissements du gouvernement de Terre-Neuve et de celui du Canada dans la Fishery Products International.

M. Allmand: Eh bien ce sera pour une autre fois.

M. Johnson: Je tiens à remercier M. Young et M. Etchegary d'être venus témoigner devant le Comité.

À la page 3 de votre mémoire, monsieur Young, vous dites que vous avez été obligés de construire vos usines de transformation secondaire aux États-Unis pour ajouter à la valeur de vos produits. S'il n'y avait pas eu de tarifs, auriez-vous construit ces usines à Terre-Neuve?

[Text]

Mr. V. Young: It would be difficult to say. It would depend on the history of the moment. However, in today's marketplace, if we had, for instance, tomorrow increased sales of secondary processed product in the U.S. that filled the capacity of our Burin plant and put us in the position of building another secondary processing plant, I do not think there is any doubt whatsoever that the plant and the jobs associated with it would be built in Newfoundland.

Mr. Johnson: Hopefully in South Dildo, in my riding, where you had good success.

Mr. V. Young: We have not gone so far as to pick the location of our second plant.

Mr. Johnson: I know that, but I could not resist putting that in.

Mr. V. Young: Mr. Rompkey will be looking for it in St. Anthony.

Mr. Johnson: This morning Mr. Cashin was expressing doubts about the benefits to the fishing industry as a whole because of secondary processing. Here you are with such a big company, which has been turned around in the past couple of years, and quite sizeable investments, and you are obviously in favour of the trade agreement as it has been negotiated—we would all like to see one that would improve on the present arrangement. Obviously you have no fears about the benefits that are going to be devised for the fishing industry.

Mr. V. Young: No. Well, it goes both ways. We have no fears about the benefits, but we do have fears if the agreement does not go through.

I will give you a good example of that. Despite the fact that there is a 10% tariff on what they call "prepared meals", one of the major products that comes out of our Burin facility is a product called "Seafood Elites", which we sell mainly in the U.S. The product is of sufficient quality and the margins we make on it are high enough that despite the tariff we can still sell it in the U.S. The removal of that tariff will therefore allow us to increase the sales and also increase our profit on that product. Without free trade, however, our biggest fear is that there could be, over time, an increase in the tariff that would make it unprofitable to export it to the U.S., and then you would have a negative impact on existing jobs in the secondary processing facilities.

I therefore say without any hesitation that, as far as secondary processing is concerned, there is absolutely no doubt about the benefits of free trade. The benefit is less the removal of the tariffs than the protection against further tariffs.

Mr. Johnson: Some witnesses seem to be concerned that we might lose our culture, our sovereignty, our welfare systems, and so on. When we talk about our culture and our sovereignty, we became a part of Canada

[Translation]

M. V. Young: C'est difficile à dire. Cela dépendrait de la conjoncture du moment. Toutefois, dans la situation actuelle, si les ventes des produits de transformation secondaire aux États-Unis augmentaient à tel point que l'usine de Burin soit débordée et qu'il soit nécessaire d'en construire une autre, il n'y a pas le moindre doute, je pense, qu'elle serait construite à Terre-Neuve, avec tous les emplois qui en découleraient.

M. Johnson: J'espère que ce sera à South Dildo, dans ma circonscription, où vous avez connu un si grand succès.

M. V. Young: Nous n'en sommes pas encore arrivés au point de choisir l'endroit.

M. Johnson: Je le sais bien, mais je ne pouvais pas manquer une telle occasion.

M. V. Young: M. Rompkey la voudra à St. Anthony.

M. Johnson: Ce matin M. Cashin disait douter des avantages dont pourraient bénéficier le secteur de la pêche dans son ensemble en raison de la transformation secondaire. Et vous, le représentant d'une grande entreprise comme la vôtre, qui a été remise à flot au cours des deux dernières années, avec des investissements importants, vous êtes de toute évidence en faveur de l'accord tel qu'il a été négocié—et nous aimerions tous y voir des améliorations. Il est clair que vous n'avez aucune crainte quant aux avantages que pourra en tirer le secteur de la pêche.

M. V. Young: Non. Mais cela va dans les deux sens. Nous n'avons aucune crainte quant aux avantages, mais nous avons des craintes si l'accord n'était pas accepté.

Je vais vous donner un exemple. En dépit d'un droit tarifaire de 10 p. 100 sur ce que l'on appelle les «repas apprêtés», l'un de nos principaux produits préparés à Burin est le Seafood Elites que nous vendons principalement aux États-Unis. La qualité du produit et nos marges bénéficiaires sont suffisantes pour que nous puissions le vendre aux États-Unis en dépit des droits tarifaires. Si ces droits étaient éliminés, cela nous permettrait d'accroître nos ventes ainsi que nos bénéfices sur ce produit. Toutefois, ce que nous craignons principalement, en l'absence de libre-échange, c'est qu'avec le temps, les tarifs augmentent au point qu'il ne soit plus rentable pour nous d'exporter aux États-Unis, et c'est alors que les conséquences seraient néfastes pour l'emploi dans les usines de transformation secondaire.

C'est donc sans la moindre hésitation que je peux avancer que le libre-échange serait avantageux pour l'industrie de transformation secondaire. L'avantage réside moins dans l'élimination des tarifs que dans la protection contre l'imposition de nouveaux droits tarifaires.

M. Johnson: Certains témoins semblent craindre que nous y perdions notre culture, notre souveraineté, notre système de bien-être social, et ainsi de suite. Parlant de culture et de souveraineté, nous sommes devenus

[Texte]

in 1949. I do not feel any less a Newfoundlander because of that.

How do you feel? Do you still have certain feelings towards Newfoundland? It is almost as if we have a free trade agreement with the United States. All of a sudden people think they are not going to be Canadians any more. I know you alluded to that when you mentioned France and Great Britain joining the common market, that they are no less French or no less British.

[Traduction]

Canadiens en 1949. Je ne me sens pas moins Terre-Neuvien pour autant.

Quels sont vos sentiments? Eprenevez-vous encore quelque chose pour Terre-Neuve? On dirait presque que les gens s'imaginent que, si nous signons un accord de libre-échange avec les États-Unis, nous cesserons soudainement d'être Canadiens. Vous avez fait allusion à cet aspect de la question lorsque vous avez dit qu'à l'entrée de la France et de la Grande-Bretagne dans le Marché commun, les Français et les Britanniques n'ont rien perdu de leur identité nationale.

• 1425

Mr. V. Young: I actually chickened out on it by saying the relationship between culture and free trade was fuzzy. I said that because I was speaking on behalf of our company. I just think it is a lot of nonsense to try to draw a relationship between economic partnership and culture, not that there is not some relationship, but certainly I could think of other issues. I would rather hear someone argue that television be cut, unless it is Canadian in terms of the impact. That is a diversion away from the real issue in free trade, which is an economic issue, and I see it used quite successfully over and over again.

Mr. Johnson: One of the things Mr. Ravis pointed out when he appeared before the committee in Halifax was that there was too much political talk going on about the trades instead of economics, because what is good economically for Canada is going to be good for every other way, and that our social services have been enhanced by the increasing dependence we have had on the United States as our exports there have increased.

Mr. V. Young: I would not want to think where the fishing industry would be without the exports to the U.S.

Mr. Harris: How many employees does your company have in the state of Massachusetts? Under this agreement when do you plan to move these jobs and that processing back to Canada?

Mr. V. Young: We have about 300 employees in our marketing and our secondary processing organizations, but the bulk of those employees would be in Boston and in Danvers in the processing plants.

Mr. Harris: How many would be involved in secondary processing in the U.S.?

Mr. V. Young: It would be 260 out of the 300 people.

Mr. Harris: Your company has 7800 employees. Is that an indication of the kind of ratio for secondary processing to your overall employment picture?

M. V. Young: En fait, j'ai lâchement évité les épines de la question en disant que le lien entre culture et libre-échange n'était pas clair. J'ai parlé ainsi parce que je suis le porte-parole de mon entreprise. Personnellement, je pense qu'il est ridicule de vouloir établir un lien entre une relation commerciale et la culture; non pas qu'il n'y ait aucun lien entre les deux, mais il y a certainement d'autres questions qui entrent en ligne de compte. Du point de vue de l'effet sur la culture, il serait plus raisonnable de prêcher contre tout ce qui n'est pas canadien à la télévision. On s'éloigne par là de la véritable essence du libre-échange, qui est de nature économique, et je m'aperçois que l'on continue de resserrer cet argument avec beaucoup de succès.

M. Johnson: Lorsqu'il a comparu devant le Comité à Halifax, M. Ravis a fait remarquer, entre autres, que l'on parlait beaucoup trop de politique, dans cette discussion sur le libre-échange, et pas assez d'économie, parce que ce qui est bon pour le Canada sur le plan économique sera bon sur tous les plans, et notre dépendance croissante à l'égard des États-Unis à mesure qu'augmentaient nos exportations a profité à nos services sociaux.

M. V. Young: Je ne veux même pas imaginer où en serait le secteur de la pêche sans les exportations aux États-Unis.

M. Harris: Combien d'employés avez-vous au Massachusetts? Avec cet accord, quand entendez-vous ramener ces emplois et cette activité au Canada?

M. V. Young: Nous avons environ 300 employés dans le marketing et les activités de transformation secondaire, mais ils sont pour la plupart dans les usines de Boston et de Danvers.

M. Harris: Combien travaillent dans le secteur de la transformation secondaire aux États-Unis?

M. V. Young: Ce secteur emploie 260 personnes sur 300.

M. Harris: Vous employez 7,800 personnes. Cela donne-t-il une juste idée de l'importance de la transformation secondaire dans l'ensemble de vos activités?

[Text]

Mr. V. Young: No. Depending on the time of the year, we have anywhere from 125 to 150 people operating in our plant in Burin in the secondary processing aspect of it.

Mr. Harris: Looking at the brief submitted by the Economic Council of Newfoundland and Labrador, they did not seem to think the potential for secondary processing in Newfoundland was very great, with or without the tariff barrier, because of other factors that would lead a large company to have facilities in the U.S.—certain other competitive advantages of having storage of inventory and that sort of thing before the final processing takes place.

You must disagree with the Economic Council of Newfoundland and Labrador. They are reporting on your company and suggesting there is already overcapacity in secondary existing processing facilities in the U.S. In a perfectly integrated industry, it is very likely the growth would be in the U.S.

When are you bringing these jobs back to Newfoundland?

Mr. V. Young: We do not have any plans to bring those jobs back to Newfoundland.

I have not seen the brief of the Economic Council of Newfoundland, but it depends on what periods of time you look at your confidence in terms of secondary processing. There were not too many people in Newfoundland four or five years ago who would say we could now employ 150 people in Burin, with the potential of having 200 in secondary processing.

I have not seen their analysis. I cannot say I disagree with their analysis, but I would probably disagree with their lack of confidence in the fishing industry's ability to go forward in secondary processing. I think there is a lot of potential there, and there is much more potential if the largest market for that product has the trade barriers to that product removed.

• 1430

Mr. Harris: It is also suggested that less than half of the Burin production is destined for the United States market. Is that in fact correct?

Mr. V. Young: I think now that would be correct, the major reason being that there is a tariff barrier. The other part of the Burin production goes to Canada, Japan and Europe.

Mr. Harris: Mr. Young, you have stressed the need for adjustment programs. We do not have any planned in the government so far. You have said there should be an exception for regional development programs; of course that has not been nailed down. You think there ought to be a right spelled out, that we should maintain further processing in Canada as a right. None of this has taken

[Translation]

M. V. Young: Non. Selon les saisons, nous avons de 125 à 150 personnes qui travaillent dans le secteur de la transformation secondaire à l'usine de Burin.

M. Harris: Le Conseil économique de Terre-Neuve et du Labrador, d'après le mémoire qu'il nous a présenté, ne semble pas avoir une grande confiance dans le potentiel de la transformation secondaire à Terre-Neuve, avec ou sans barrières tarifaires, car, disent-ils, il y a d'autres facteurs pour inciter une grande société à s'installer aux États-Unis, par exemple les avantages que représentent l'entreposage et l'inventaire sur place, par exemple, avant de passer à la dernière transformation.

Vous ne partagez probablement pas ce point de vue avec le Conseil économique de Terre-Neuve et du Labrador. Parlant de votre entreprise, le Conseil laisse entendre que ses installations de transformation secondaire aux États-Unis excèdent déjà ses besoins. Dans une industrie parfaitement intégrée, il est fort probable que la croissance se poursuivra aux États-Unis.

Quand allez-vous ramener ces emplois à Terre-Neuve.

M. V. Young: Nous n'avons pas prévu de ramener ces emplois à Terre-Neuve.

Je n'ai pas pris connaissance du mémoire du Conseil économique de Terre-Neuve, mais pour ce qui est de la confiance dans l'avenir de la transformation secondaire, tout dépend de la période. Il y a quatre ou cinq ans, très peu de gens à Terre-Neuve auraient prévu que nous nous emploierions 150 personnes à Burin, avec un potentiel de 200 emplois dans les activités de transformation secondaire.

N'ayant pas pris connaissance de l'analyse faite par le Conseil, je ne peux pas vous dire que je la réfute, mais je ne partage probablement pas leur manque de confiance dans les possibilités d'expansion pour les activités de transformation secondaire. Je crois qu'il y a beaucoup de potentiel, et qu'il sera encore plus important si le plus gros marché pour ce produit n'érige aucune barrière commerciale pour sa vente.

M. Harris: D'aucun prétend également que moins de la moitié de la production de Burin est destinée au marché américain. Est-ce que c'est vrai?

M. V. Young: Je dirais que c'est vrai maintenant, surtout à cause de l'existence d'une barrière tarifaire. Le reste de la production de Burin est envoyée ailleurs au Canada, au Japon et en Europe.

M. Harris: Monsieur Young, vous avez souligné la nécessité de mettre sur pied des programmes d'adaptation. Pour l'instant, il n'y en a pas de prévus au gouvernement. Vous avez dit que l'on devrait faire une exception dans le cas des programmes d'expansion régionale; bien entendu, aucune décision précise n'a encore été prise. D'après vous, il faudrait reconnaître clairement le droit de garder

[Texte]

place. In fact the Americans have challenged our right to limit the export of unprocessed fish through the GATT, and no doubt will continue to do so.

Are you supporting this agreement because you believe in free trade as an economic theory, or why do you not qualify your support in saying these things are absolutely necessary, particularly for Newfoundland?

Mr. V. Young: I think I have qualified what I did say there. I said my upbeat picture on free trade is on the assumption in fact that the final text of the agreement will protect Canadian rights to demand the further processing of fish in the provinces. In Newfoundland that is especially important to the winter fishery on the southwest coast. You probably missed that when I read it out, so I did actually have that caveat—

Mr. Harris: That is important.

Mr. V. Young: —to my support. In my question to Mr. Allmand, I agreed with him that a perfect agreement would in fact have a binding dispute settlement and would in fact have some strong wording with respect to regional incentives.

The lack of both of those is a concern, but it does not concern me nearly as much as backing away from moving forward because we do not have a perfect agreement.

Mr. Harris: What kind of confidence can we have that the harassment actions you have suggested will stop? We still have the countervail on Atlantic groundfish, we still have other actions taking place, and all we have in the agreement thus far is an agreement that they will enforce the national laws of each country. These national laws of the United States allow all sorts of things to take place, including the new omnibus trade bill which will allow even more harassment.

Mr. V. Young: I do not think we have any guarantees. Right now about the only guarantee we do have is that without a free trade agreement, we will have guaranteed future harassments. I think the free trade deal has a very upside potential for changing the whole tone of our relationship in terms of trading fish with the United States, and at least it provides a mechanism whereby we can appeal a decision.

I think the agreement itself, at least my interpretation of the agreement, virtually says this is not a perfect mechanism, because there is provision within the agreement over the next five to seven years to try to improve upon the very mechanism that has been signed up or about to be signed up at this moment.

I am encouraged that what is there is better than what there is, if nothing else than to improve the tone, though I think it will go further than that. I am encouraged that

[Traduction]

au Canada toutes les activités de transformation. Rien de tout cela ne s'est produit. De fait, les Américains ne reconnaissent pas notre droit de limiter l'exportation de poisson non transformé par l'intermédiaire du GATT, et ils continueront sans doute de le faire.

Appuyez-vous cet accord parce que vous êtes partisan du libre-échange comme théorie économique? Pourquoi ne dites-vous pas que ces choses sont absolument nécessaires, particulièrement pour Terre-Neuve?

M. V. Young: Je crois avoir émis certaines réserves. J'avais dit que la description positive que je faisais du libre-échange dépendait du fait que le texte final de l'accord protégerait le droit des Canadiens d'exiger que les activités de transformation aient lieu dans les provinces. Ceci est particulièrement important pour Terre-Neuve, surtout pour la pêche hivernale sur la côte du sud-ouest. Vous l'avez sans doute manqué lorsque j'ai lu mon exposé, mais j'ai bien émis des réserves. . .

M. Harris: C'est important.

M. V. Young: . . . à l'appui que je donnais à l'accord. Au cours de ma discussion avec M. Allmand, j'ai convenu avec lui que l'entente parfaite devrait comprendre un mécanisme obligatoire de règlement des différends ainsi que des modalités très précises au sujet des encouragements régionaux.

L'absence de ces deux éléments est inquiétante, mais elle ne me préoccupe pas autant que le fait d'hésiter à aller de l'avant tout simplement parce que l'accord n'est pas parfait.

M. Harris: Quelle assurance avons-nous que le harcèlement dont vous parliez va cesser? Les droits compensatoires sont toujours imposés pour le poisson de fond de l'Atlantique, d'autres mesures sont encore en vigueur, et tout ce que l'accord comprend jusqu'ici, c'est une entente selon laquelle les deux pays vont faire appliquer leurs lois nationales. Les lois américaines permettent toutes sortes de choses, y compris l'adoption d'un nouveau projet de loi commercial d'ensemble, qui permettra encore d'autres mesures de harcèlement.

M. V. Young: Je ne crois pas qu'il y ait de garanties. En ce moment, la seule garantie que nous ayons, c'est que, sans accord de libre-échange, le harcèlement se poursuivra. À mon avis, l'accord du libre-échange présente énormément de possibilités pour ce qui est d'améliorer nos liens commerciaux avec les États-Unis, au niveau de l'exportation du poisson. A tout le moins, cet accord prévoit un mécanisme d'appel des décisions.

À mon avis, l'accord. . . du moins mon interprétation de l'accord. . . reconnaît qu'il ne s'agit pas d'un mécanisme parfait, puisque l'on a prévu d'essayer, au cours des cinq à sept prochaines années, d'améliorer ce même mécanisme sur lequel on est sur le point de s'entendre.

Je suis encouragé de voir que c'est mieux que ce que c'était, ne serait-ce que parce que cela va améliorer le ton de nos relations, mais je crois que cela va aller encore

[Text]

both sides are essentially saying—these are not the words but this is what it means—look, this mechanism is not good enough, and we have to improve it over the next seven years. That does not guarantee anything, but without it I feel pretty confident in saying the harassment is guaranteed to continue. I think we should do everything to change that whole environment.

Mr. Crosby: Thanks, Mr. Chairman. Mr. Young, Mr. Etchegary, let me welcome you to the committee. Time is always limited and I want to begin right away.

In your presentation you have stressed the importance of trade to Canada, and you say Canada's economy runs on trade. You dealt with the problems arising from protectionist measures in the United States, particularly as they affect the fishing industry. As I understand it this has meant job losses in Newfoundland, because you have to move to the United States to enhance the fish products. You do not know what harassment might lie around the corner. It is going to continue in some form or other because the protectionist mood in the United States is a very broad-based one.

• 1435

You have indicated that with a free trade agreement there would be an opportunity to increase employment opportunities in the fishing industry in Newfoundland, particularly in your own company. That is the argument for the free trade agreement and it is exactly what we have been hearing across Canada. I want to deal with it because I know you are business people and not politicians, sociologists or representative of a broad-based unorganized group.

I want you to consider the other side of it. You mentioned the debate that occurred and you referred to Simon Reisman. I do not agree with some of the things he has said. You do not expect me to defend Premier Joe Ghiz and his utterances. You mentioned the polarization of the points, but I want to point out the number of people who do not agree with you.

Shirley Carr, who heads the Canadian Labour Congress, says the free trade agreement is not necessary. She said she is part of a coalition that represents 11 million Canadians and that we do not need a free trade agreement in Canada. We are doing very well; we can expand through GATT. Eric Kierans told us in Halifax that it is not the way you run a country. He says that you expand internally and when you have done everything you can for your people, then you go outside and trade. How do you face these kinds of criticisms?

Mr. V. Young: I think they are legitimate points of view. Ms Carr and Mr. Kierans are intelligent and

[Translation]

plus loin. Je suis encouragé de voir que les deux parties reconnaissent que le mécanisme n'est pas parfait et qu'il va falloir l'améliorer au cours des sept prochaines années. Cela ne garantit rien, mais, sans cette entente, je suis persuadé que le harcèlement se poursuivra. À mon avis, nous devons tout mettre en oeuvre pour changer toute cette situation.

M. Crosby: Merci, monsieur le président, j'aimerais souhaiter la bienvenue à MM. Young et Etchegary. Le temps nous manque toujours, et je voudrais donc commencer tout de suite.

Dans votre exposé, vous avez souligné l'importance du commerce pour le Canada, rappelant que l'économie canadienne est fondée sur le commerce. Vous avez parlé des difficultés découlant du protectionisme américain, particulièrement en ce qui concerne l'industrie de la pêche. Si je ne m'abuse, ces mesures ont entraîné des pertes d'emplois à Terre-Neuve, puisque vous devez maintenant aller aux États-Unis pour la transformation des produits de la pêche. Et vous ne savez pas quel genre de harcèlement vous attend. Cela va continuer sous une forme ou une autre, car la tendance américaine au protectionnisme est très généralisée.

Vous avez indiqué qu'un accord de libre-échange permettrait d'augmenter les possibilités d'emploi dans le secteur de la pêche de Terre-Neuve, particulièrement au sein de votre propre compagnie. C'est l'argument parfait en faveur du libre-échange, et c'est justement celui que nous entendons d'un bout à l'autre du pays. Je veux en discuter car je sais que vous êtes gens d'affaires et non pas politiciens, sociologues ou représentants d'un grand groupe non organisé.

Je vous demande d'examiner le revers de la médaille. Vous avez mentionné le débat qui a eu lieu en faisant allusion à Simon Reisman. Je ne suis pas d'accord avec certaines des affirmations de M. Reisman. Vous ne vous attendez pas à ce que je défende le premier ministre Joe Ghiz et ses propos. Vous avez mentionné la bipolarisation des points de vue, mais je dois vous rappeler qu'un grand nombre de personnes ne sont pas d'accord avec vous.

Shirley Carr, chef du Congrès du travail du Canada, estime que l'accord du libre-échange est inutile. Elle dit faire partie d'une coalition représentant 11 millions de Canadiens et que nous n'avons pas besoin au Canada d'un accord de libre-échange. Elle dit que nous nous débrouillons très bien, que nous pouvons nous organiser en nous servant du GATT. A Halifax, Eric Kierans nous a dit que ce n'était pas une façon de diriger un pays. D'après lui, l'expansion doit se faire d'abord à l'intérieur du pays puis, une fois que l'on a fait tout ce que l'on pouvait pour la population, on peut penser à entreprendre des échanges commerciaux avec l'extérieur. Comment réagissez-vous à ces critiques?

M. V. Young: À mon avis, ce sont des points de vue qui se défendent. M^{me} Carr et M. Kierans sont des personnes

[Texte]

articulate people. I hope I did not give any impression that free trade is a black-and-white issue or that it is our view the current arrangements are anywhere close to perfect. You would expect to have a wide range of opinions about whether it is needed or whether you should proceed with it. I just happen to disagree with their particular points of view.

Mr. Crosby: You have fallen into the trap everybody falls into in free trade. You admit there are good sides and difficulties in the free trade process, as I do.

Mr. V. Young: That is not falling into a trap. It is the very problem we have in trying to explain this to average Canadians. People either try to say it is absolutely ridiculous or that it is one of the greatest agreements in the history of the world in trade. You have heard—

Mr. Crosby: Nobody has said that. I think Gerald Regan came as close as anybody, but that is—

Mr. V. Young: I will not tell you who said it. I think the important thing is that this is a complex issue and there are arguments on both sides—not hysterical arguments, but arguments. The emphasis people who support free trade should be giving is how much better off you might be in 10 years versus allowing 10 more years of protectionist attitude in the United States. It is an economic issue and it is virtually black and white. You have to move forward.

I think the trap people are falling into is in trying to ask people like me how much better off I am going to be the day after the free trade agreement. No one can answer that because it is comparing it to the status quo. The question people should be asking is how much better off you might be in 10 years versus allowing 10 more years of protectionist attitude in the United States. It is an economic issue and it is virtually black and white. You have to move forward.

Mr. Crosby: Mr. Young, when people concentrate on the economic issues, they come to the same conclusion you do in relation to your willingness to support a free trade initiative with the United States. Those critics then move to issues such as whether it will destroy Canada's regional development programs. You ask how it will destroy Canada's regional development programs and they say it is because it is a subsidy and will lead to countervail.

They do not consider the possibility that the United States has just as many development programs as we have. They do not consider the possibility that almost as much money is spent on social programs in terms of the gross domestic product in the United States as we spend. They do not consider the fact that unemployment insurance costs United States fish producers more than Canadian

[Traduction]

intelligentes, qui savent bien s'exprimer. J'espère ne pas vous avoir donné l'impression que tout est clair, net et précis dans le cas du libre-échange ou qu'à notre avis la situation actuelle frise la perfection. Vous devez vous attendre à ce qu'il y ait toute une variété d'opinions sur l'utilité de cet accord et sur la sagesse de l'adopter. Le fait est que je ne suis simplement pas d'accord avec l'opinion de ces personnes.

M. Crosby: Vous vous êtes fait prendre au même piège que tout le monde en ce qui concerne le libre-échange. Vous reconnaissez, comme moi, que le processus présente des avantages et des inconvénients.

M. V. Young: Je n'appelle pas cela tomber dans un piège. C'est justement le problème que nous avons lorsque nous essayons de l'expliquer aux Canadiens. Soit que les gens le trouvent absolument ridicule, soit qu'ils pensent que c'est l'une des ententes commerciales les plus extraordinaires de toute l'histoire. Vous avez entendu. . .

M. Crosby: Personne n'a dit cela. Je crois que Gerald Regan est arrivé à deux doigts de le faire, mais c'est. . .

M. V. Young: Je ne vous dirai pas qui l'a dit. Ce qui importe, c'est de comprendre que c'est une question complexe et qu'il existe des arguments pour et contre—pas de l'hystérie, des arguments. Les gens qui sont en faveur du libre-échange devraient insister sur les questions d'ordre économique. Lorsque l'on examine ces questions, il n'y a aucun doute qu'un accord de libre-échange ou de libéralisation des échanges. . . non pas par opposition au statu quo. . .

Je crois que le piège, c'est de demander à des gens comme moi à quel point la vie sera meilleure le lendemain de la signature de l'accord du libre-échange. Personne ne saurait répondre, car il faudrait faire une comparaison avec le statu quo. Ce qu'il faut se demander, c'est dans quelle mesure cet accord va nous faciliter l'existence dans dix ans, par rapport à dix années de plus de protectionnisme américain. Voilà une question économique qui est bien claire et précise. Il faut aller de l'avant.

M. Crosby: Monsieur Young, lorsque les gens se penchent sur des questions économiques, ils en arrivent aux mêmes conclusions que vous, en ce sens qu'ils sont prêts à appuyer un accord de libre-échange avec les États-Unis. Puis, les critiques se demandent si cela n'entraînera pas l'élimination des programmes canadiens d'expansion régionale. On leur demande comment un tel accord pourrait éliminer les programmes d'expansion régionale du Canada, et ils répondent que ces programmes sont des subventions qui vont entraîner l'imposition de mesures de rétorsion.

Ils ne pensent pas que les États-Unis ont autant de programmes d'expansion que nous. Ils ne pensent pas que les États-Unis dépensent presque autant d'argent en pourcentage de leur produit national brut réel pour les programmes sociaux que le Canada. Ils ne tiennent pas compte du fait que l'assurance-chômage coûte plus aux producteurs de poisson des États-Unis qu'à leurs

[Text]

fish producers; and they do not consider the fact that the United States spends more money on providing medical care for its citizens than we do, although they do not have as efficient a program.

• 1440

I want you to consider, in specific terms to meet this kind of argument, what your view is about, how to—

The Acting Chairman (Mr. Fretz): Mr. Crosby, I am sorry, but I have to interrupt. We have to allow Mr. Young time to answer and give a brief summation.

Mr. Crosby: More specifically, the U.S. trade authorities reviewed 55 federal-provincial programs in a particular case and they resulted in a countervail of 5.8% on fish products. What can you tell us about countervail?

Mr. V. Young: If you look at the history of countervail and regional programs—and the biggest example you could probably pick would be the investment in the Atlantic fishing industry in the last four or five years, which has been absolutely enormous—the only countervail that came out of that was 5.8% on fresh fish fillets into the U.S. marketplace, which quite frankly did not have a huge impact.

I am therefore not at all swayed by the arguments on regional disparities, that it will lead to countervail if we continue with our programs. I really do not need to summarize it, Mr. Chairman, other than to say I agree with everything I have said here so far today.

Some hon. members: Oh, oh!

The Chairman: I would now like to call our next witness, Mr. Christopher Pratt.

Mr. Christopher Pratt (Individual Presentation): Thank you, Mr. Chairman. After hearing the questions, I think I will use up the whole 45 minutes if I can.

I apologize for not having a typewritten, duplicated submission. I do not have access to those services where I live in Newfoundland. Indeed, everything I know about the recent history of this debate comes to me through the CBC, which is the only television station I can get, thanks to some vagaries of the CRTC, I believe.

• 1445

Mr. Chairman, I have the privilege of appearing here as a private and individual Canadian and Newfoundlander. I am by trade and profession a painter and a printmaker, but I am not today representing any group or lobby or faction, nor do I presume to present any views other than my own.

[Translation]

homologues canadiens; et ils ne tiennent pas compte du fait que les États-Unis dépensent plus d'argent pour les soins médicaux que le Canada, bien que leur régime ne soit pas aussi efficace que le nôtre.

J'aimerais que vous répondiez à ce genre d'argument en nous donnant votre opinion sur la façon de...

Le président suppléant (M. Fretz): Monsieur Crosby, je suis désolé mais je dois vous interrompre. Nous devons donner à M. Young suffisamment de temps pour répondre et pour faire un bref résumé.

M. Crosby: Plus précisément, les autorités commerciales américaines ont examiné dans un cas particulier 55 programmes fédéraux-provinciaux, et cette étude a entraîné l'imposition d'un droit compensatoire de 5,8 p. 100 sur les produits de la pêche. Que pouvez-vous nous dire à ce sujet?

M. V. Young: Si l'on prend tout l'historique des droits compensatoires et des programmes régionaux—et le meilleur exemple serait celui de l'investissement dans le secteur de la pêche des provinces Atlantiques depuis quatre ou cinq ans, investissement faramineux—le seul droit compensatoire imposé était celui de 5,8 p. 100 sur les filets de poisson frais exportés vers les marchés américains et qui, à franchement parler, n'a pas changé grand-chose.

Par conséquent, je suis loin d'être ému par les arguments concernant les disparités régionales, selon lesquels, si nous poursuivons nos programmes, les Américains vont imposer des droits compensatoires. Monsieur le président, je ne sens pas le besoin de faire un résumé, sauf pour réitérer tout ce que j'ai dit aujourd'hui.

Des voix: Ah, ah!

Le président: J'invite maintenant le témoin suivant, M. Christopher Pratt, à prendre place.

M. Christopher Pratt (présentation individuelle): Merci, monsieur le président. Après avoir entendu les questions posées par les membres du Comité, je crois que je vais prendre les 45 minutes qui me sont dues.

Je suis désolé de ne pouvoir vous présenter de mémoire dactylographié et photocopié. Là où je demeure à Terre-Neuve, je n'ai pas accès à ces services. De fait, tout ce que je connais des événements récents entourant ce débat, je l'ai appris par Radio-Canada, la seule station de télévision que je puisse capter, grâce aux caprices du CRTC.

Monsieur le président, j'ai l'honneur de comparaître devant votre comité en tant que citoyen canadien et terre-neuvien. Je suis peintre et graveur de profession, mais je ne suis pas venu aujourd'hui pour représenter mon groupe, mon association ou ma faction, et je ne prétends pas représenter les idées d'autres personnes que moi.

[Texte]

I understand the depth and sincerity of the anxieties expressed by many people in the arts community regarding the concept of free trade with the United States of America. I respect their integrity, I share their commitment to Canada, but I do not share their anxiety. Because of the increasingly partisan and politicized nature of the free trade debate across Canada, which I consider to be entirely regrettable—indeed, the stridently partisan tone of most public discussion in Canada is an aspect of our culture that I could do without right now—I feel it is not inappropriate for me to tell you that I am not a member of any political party, nor do I habitually support any one political party on the basis of doctrine or dogma.

My sense of solidarity is with the people who seek a better way of doing things, who try to do what they do well. I believe that toeing a party line does not serve this present process well. It may be that much of what you are hearing is compromised by being partisan, that submissions may not always accurately describe the best interests of the constituents they purport to represent. It is apparent that many aspects of the free trade proposals lend themselves to emotional interpretation, wherein appeals to patriotism are tempting and easily made on both sides. It is very easy to assume and then to act out a role on either side of this debate, and the issues are far too important to be loaded aboard an existing, ongoing political bandwagon.

I would also like to express more than a little sympathy with those members of your committee who are frustrated at having to conduct these hearings in such a short timeframe, and in the absence of what would appear to be an elusive final draft. On the other hand, perhaps you will understand my anxieties about this process, when I read in the press that minds are made up and minority reports are anticipated—even before your group leaves the capital city.

I am in favour of free trade. There are many well-reasoned, well-documented, deeply felt and intelligently held positions on both sides of this proposal, but I believe the arguments in support of free trade with the United States are more compelling than those against it. I believe in the fundamental logic of continental trade as a vehicle whereby Canada can achieve a more equitable economic balance and opportunities coast to coast, which so far have eluded us and are very long overdue.

In the first decades of this century an overwhelming social concern was the fairer distribution of wealth. Great strides have been made in this area, which have provided a measure of dignity and security to millions of Canadians who would otherwise have little of either. That process is not yet complete. However, it seems to me that there is now another, more urgent issue, which has as much to do with human dignity as the redistribution of wealth, and

[Traduction]

Je comprends la profondeur et la sincérité des craintes exprimées par de nombreux membres du secteur artistique au sujet du principe du libre-échange avec les États-Unis d'Amérique. Je respecte leur intégrité, et j'aime mon pays autant qu'eux, mais je ne partage pas leurs craintes. Étant donné que le débat qui se déroule au Canada au sujet du libre-échange prend un ton de plus en plus partisan et politique, chose que je trouve tout à fait regrettable—en fait, ces temps-ci je me passerais bien de la partisanerie excessive que l'on rencontre dans la plupart des débats publics au Canada—je ne trouve pas inapproprié de vous dire que je ne suis pas membre d'un parti politique et que je n'ai pas l'habitude d'appuyer un parti politique quelconque pour sa doctrine ou sa philosophie.

Je suis solidaire avec ceux qui cherchent une meilleure façon de faire les choses et qui essaient de bien faire leur travail. J'estime que, dans le contexte de l'accord, le respect d'une doctrine de parti ne sert à rien. Il est fort possible qu'une bonne partie des arguments qui vous sont présentés soient entachés de partisanerie, que les exposés ne reflètent pas toujours avec précision les meilleurs intérêts des gens au nom desquels ils sont faits. Il est évident que de nombreux aspects des négociations du libre-échange se prêtent à une interprétation émotive, où il est tentant pour les partisans des deux côtés d'invoquer le patriotisme. Il est très facile d'être pour ou contre dans ce débat, et les questions sont beaucoup trop importantes pour qu'on les alourdisse avec des considérations d'ordre politique.

Je dois également témoigner ma sympathie aux membres de votre comité qui sont frustrés de devoir mener des audiences dans un délai aussi restreint et en l'absence d'un texte final si longtemps attendu. Cependant, peut-être comprendrez-vous ma méfiance à l'égard de ce processus, lorsque je lis dans les journaux que la décision a déjà été prise et que l'on s'attend à des rapports minoritaires—et ce, avant même que votre comité n'ait quitté la capitale.

Je suis en faveur du libre-échange. Les opinions pour et contre sont nombreuses, raisonnées, bien fondées, sincèrement ressenties et intelligentes, mais j'estime que les arguments en faveur du libre-échange avec les États-Unis sont plus convaincants que les arguments contre. Je crois à la logique fondamentale qui veut que le commerce continental permette au Canada d'atteindre un équilibre économique plus équitable et d'améliorer les possibilités pour les Canadiens d'un bout à l'autre du pays, choses qui nous échappent depuis longtemps.

Pendant la première partie du XXe siècle, une des grandes priorités sociales était d'assurer une distribution plus équitable des richesses. De grands progrès ont été réalisés de ce côté, et aujourd'hui, des millions de Canadiens jouissent d'une certaine dignité et d'une sécurité qu'ils n'auraient pas pu avoir auparavant. Le processus n'est pas encore terminé. Cependant, il y a maintenant une autre question, encore plus urgente, qui a

[Text]

that is the more equitable distribution of work and the more equitable distribution of economic opportunity.

Once upon a time it was a matter of taking from the rich and giving to the poor, and many wealthy and privileged people, who constituted a reactionary establishment, opposed it mightily. They sought to keep what they had. They did not want to share. They opposed change. They liked the status quo. No one would brand as a reactionary someone who does not want to lose meaningful work. No one would equate the right to a meaningful and productive job with the luxury of wealth. It is not a matter of wanting to snatch a job from one person or one area and give it to another. But in an overall economic strategy, and to achieve a fairer distribution of work opportunity, we will have to lose jobs in some sectors where perhaps we cannot be competitive, by virtue of climate or geography or whatever, in favour of more jobs and more secure and naturally viable work opportunities in sectors where we are and can be competitive. We may in fact have to do without the ginger ale of champagnes. We also have to be prepared to see more of those work opportunities distributed fairly and equitably across this nation and not remain forever concentrated in a few small areas. We have to guard against reaction to such change and recognize reaction for what it is, wherever it shows up.

• 1450

If you live in a community and you work in an industry where you have work all the time, then things are all right for you and things look pretty good the way they are, and change is an alarming prospect. You are apt to forget that when the automobile was put into production it put out of work most blacksmiths, harness shops, that it ruined the market for hay, and ended forever what now seems to have been a lovely way of life—silence, the clip-clop-clip of hoof on road, and sleigh-bells in the snow. But few would return to those days now, except perhaps in the temporary nostalgia of this time of year—certainly not the citizens of Oshawa or Oakville.

You are apt to believe that make-work projects, the provisional proverbial 10 weeks, achieves this fair distribution of work. Make no mistake, much of Newfoundland, many communities, many thousands of people could not survive except in desperate poverty without these programs. At best they are acknowledged band-aids, but they are certainly not the necessary surgery. They more closely resemble an anaesthetic, and the patient is waking up, uncured, realizing that what we need is a more fundamental redistribution of work and economic opportunity in Canada than these schemes have ever provided or ever will. People are beginning to realize that the surgery is needed at the centre, not the extremities.

[Translation]

autant à voir avec la dignité humaine que la redistribution des richesses, et c'est celle de la distribution plus équitable du travail et de la distribution plus équitable des possibilités économiques.

Autrefois, il fallait enlever aux riches pour donner aux pauvres, et les nombreux riches et privilégiés, qui constituaient un groupe réactionnaire, s'y opposaient fermement. Ils voulaient conserver ce qu'ils avaient, ne rien partager. Ils s'opposaient aux changements. Le statu quo leur convenait. Personne n'oserait qualifier de réactionnaire quelqu'un qui ne veut pas perdre un emploi intéressant. Personne ne ferait un parallèle entre le droit de faire un travail intéressant et productif et le luxe de la richesse. Il ne s'agit pas d'essayer d'enlever un emploi à une personne ou à un secteur pour le donner à un autre. Mais, dans une stratégie économique globale, pour réaliser une distribution plus équitable des possibilités d'emploi, nous allons devoir accepter de perdre des emplois dans certains secteurs où, à cause du climat, de la géographie ou d'autres considérations, nous sommes peut-être un peu moins compétitifs, pour créer d'autres emplois et assurer des possibilités de travail plus sûres et plus solides dans des secteurs où nous pouvons être plus concurrentiels. Nous risquons en fait de devoir nous passer du ginger ale des champagnes. Il faudrait en outre que les possibilités d'emploi soient réparties de façon plus équitable sur l'ensemble du territoire national plutôt que de rester concentrées dans un petit nombre de centres. Or, cette évolution risque de susciter des réactions contre lesquelles nous devons nous garder.

Pour ceux qui vivent dans une agglomération et qui y ont un bon travail, toute perspective de changement risque d'être inquiétante. On oublie trop souvent que l'automobile a acculé à la faillite les forgerons, les vendeurs de harnais, les marchands de foin après avoir mis fin à un mode de vie où le silence était rompu par le bruit des sabots sur la route et les sonnettes des traîneaux dans la neige. Or, sauf en cette période de Noël, personne ne tient plus à revenir à cette époque et certainement pas les habitants d'Oshawa ou d'Oakville.

Baucoup de gens s'imaginent que les projets de création d'emplois et les dix semaines de travail minimum assurent une plus juste répartition des emplois. Il est certain qu'une bonne partie de Terre-Neuve et de nombreuses autres agglomérations où vivent des milliers de personnes se retrouveraient dans une extrême pauvreté en l'absence de ces programmes. Malgré tout, ces programmes ne sont que des palliatifs et ne remplacent pas l'opération chirurgicale indispensable. Il s'agit plutôt d'une anesthésie dont le patient se réveille pour se rendre compte que ces programmes ne pourront jamais assurer une répartition réellement équitable de l'emploi ni des possibilités économiques à travers le pays. Les gens commencent enfin à comprendre que l'opération

[Texte]

Mr. Chairman, a lot has been said about the potential of free trade to destroy Canadian culture and Canadian identity. Perhaps it is because I have been a Canadian for only 38 years that I have never been able to discover precisely what Canadian culture is, although I have listened attentively to debates, I have participated in them, I served for six years as a member of the Canada Council. I know it is a mistake to try to define Canadian culture by drawing a line along the 49th parallel.

North America is not a continent separated into hard, distinct little countries that are the residue of centuries of wars and bitterness. It is not a continent of fiefdoms and kingdoms. It is not a continent of walled cities and iron curtains and Berlin walls; nor should we erect them now. We do not need a nationalistic, chauvinistic posturing in our arts. The strength of Canadian culture is precisely that it is part of an exciting, vital, open North American culture. It is not a monolith. It is not an assembly of protectorates. There are networks of cross-fertilization that go east and west, north and south, and proceed diagonally across the continent, happily ignoring the 49th parallel.

Nonetheless, Newfoundland is not Ontario. New Brunswick is not New Hampshire. But neither is New Hampshire, New York; or Houston, Harlem. In North America, it seems to me, cultural separateness is rich even where it is subtle. It relates to geography and history and climate and the strength of individuals in communities in that environment. It does not need to be forced. Indeed, it is at its most ludicrous when we attempt to force an identity by changing the size, for example, of a football, by going to three downs instead of four, by pretending that the shows we put on in Canada are not direct apes of shows in the United States, such as the Oscar shows, by pretending that Canadian artists do not aspire to showing in the United States, do not want to have their movies distributed in the United States, and all that kind of thing. Those are the aspirations of most Canadian artists. Canadian culture, Canadian identity does not need the stuffy incestuous enclosure of a greenhouse environment to survive.

In 1949, at least until April Fool's Day of that year, we had in Newfoundland and Labrador a British government, an American army, Canadian currency, our own postage stamps, and three Departments of Education. We should have been having an identity crisis. We were not. We knew who we were. We did have a crisis of confidence, especially confidence in our ability to govern ourselves. We had the option of trying to do that and seeking an economic association with the United States, or joining Canada. The latter option you may be amused to remember was billed as British union by those who wished to fan the fears of the stars and stripes. I believe we

[Traduction]

chirurgicale doit se faire au centre et non pas aux extrémités.

Monsieur le président, un tas de gens ont dit que l'accord de libre-échange risque de détruire la culture et l'identité canadiennes. C'est sans doute parce que je ne suis Canadien que depuis 38 ans que je n'ai jamais réussi à comprendre en quoi consiste la culture canadienne, et cela, en dépit du fait que j'ai suivi tous les débats très attentivement, que j'y ai participé et que, pendant six ans, j'ai fait partie du Conseil des arts du Canada. C'est une erreur à mon avis que de chercher à définir la culture canadienne en tirant une ligne le long du 49^e parallèle.

L'Amérique du Nord n'est pas un continent divisé en petits pays distincts qui ne sont que le résidu de siècles de guerres et d'amertume. L'Amérique du Nord n'est pas constituée de fiefs et de royaumes; on n'y trouve pas de villes entourées de remparts, ni des rideaux de fer, ni de mur de Berlin, et nous devons nous garder d'en ériger. Nous n'avons pas besoin de chauvinisme dans notre art. La grande force de la culture canadienne réside justement dans le fait qu'elle fait partie intégrante de la culture nord-américaine qui est tellement forte et passionnante. Ce n'est pas un monolithe ni un groupe de protectorats. Des courants circulent d'est en ouest, du nord vers le sud et dans toutes les directions à travers le continent sans tenir le moindre compte du 49^e parallèle.

Mais malgré tout, Terre-Neuve, ce n'est pas l'Ontario, pas plus que le Nouveau-Brunswick n'est le New Hampshire. Mais on trouve également des différences entre le New Hampshire et New York ou entre Houston et Harlem. Les distinctions culturelles en Amérique du Nord, même si elles sont subtiles, sont pleines de richesse. Elles sont fonction de la géographie, de l'histoire, du climat et des individus qui composent les agglomérations. Il est inutile de chercher à forcer les choses. Il est tout à fait ridicule d'essayer d'imposer une identité, entre autres, en modifiant le calibre des ballons de football ou en passant de trois à quatre essais ou encore en prétendant que nos spectacles ne sont pas des copies de ce que l'on fait aux États-Unis, comme la distribution des Oscars, entre autres, ou que les artistes canadiens ne tiennent pas à ce que leurs films soient distribués aux États-Unis, etc. C'est au contraire ce à quoi la plupart des artistes canadiens tiennent. Pour survivre, la culture canadienne n'a nullement besoin de l'atmosphère incestueuse d'une serre.

Jusqu'au 1^{er} avril 1949, il y avait à Terre-Neuve et au Labrador un gouvernement britannique, une armée américaine, de la monnaie canadienne, nos propres timbres-poste et trois ministères de l'Éducation. Tout cela aurait dû nous valoir une belle crise d'identité, mais cela ne s'est nullement produit car nous savons parfaitement qui nous sommes. Nous avons par contre eu une crise de confiance en ce qui concerne notre aptitude à nous gouverner. Nous avions le choix entre nous associer avec les États-Unis ou avec le Canada. Vous vous souvenez peut-être que l'adhésion au Canada était qualifiée d'union britannique par ceux qui voulaient instiller la peur des

[Text]

joined Canada not out of fear of Uncle Sam but out of a deep and probably well-justified fear of our own politicians. There were those who feared that either way we would lose our Newfoundland identity, and there are many who think we have.

• 1455

Clearly, though, we have not. On the contrary, even with full political union with Canada, the culture and unique identity of this "now province" has flourished. Many, many Newfoundlanders, artists and otherwise, have done exceptionally well, given access to that broader audience, that greater and more secure prosperity. Many artists and teachers have worked and prospered here. They have enriched our own outlooks, our abilities, and our performance.

If the Newfoundland identity could survive total economic and political integration with another country, why do Canadians see the removal of some remaining barriers to trade with the United States—a nation whose culture we already borrow from, learn from, and contribute to, and with no thought of political or institutional union—as a threat to our identity?

In my own discipline we work without direct protection from the foreign product. Paintings and other works of art enter this country duty free. When you and your colleagues next go into an art dealer, or wherever you go to buy a work of art, which I am sure you all do frequently, your decision on what to procure will be based on what you like, what you think is good, and what speaks to you as Canadians, not on some small artificial prop.

There is nothing in this draft agreement that will prevent or discourage Canadians from buying Canadian prints or paintings, reading Canadian books, watching Canadian dance or movies or television, or attending Canadian theatre if they want to. Indeed, Mr. Chairman, as long as committees such as this continue to roam Canada there will always be Canadian theatre.

Indeed, greater prosperity and more work security will increase access to and expand the availability of these things to all people. I believe the ability of the fiscal offices and the cultural agency to stimulate and facilitate production in the cultural sectors is fairly protected in the draft agreement.

Finally, Mr. Chairman, many people have expressed anxieties over the potential difference between the spirit of an agreement and its eventual application. Nobody knows more about that than Newfoundlanders. When we entered this Confederation in 1949, we thought that, when the British North America Act talked about freedom of trade across provincial borders, that was what it meant.

[Translation]

États-Unis. A mon avis, nous avons adhéré au Canada non pas par crainte des États-Unis, mais par une peur justifiée à mon avis de nos propres hommes politiques. Il y a des gens à l'époque qui disaient que, de toute façon, nous perdriions notre identité en tant que Terre-Neuviens et d'autres vous diront que c'est ce qui est bel et bien arrivé.

Mais la réalité est toute autre, car, malgré l'union politique à part entière avec le Canada, la culture et l'identité très originale de cette nouvelle province n'ont fait que prospérer. De nombreux artistes de Terre-Neuve ont largement profité de l'accès à un public élargi qui leur a permis de prospérer. De nombreux artistes et enseignants ont bien réussi à Terre-Neuve et ils ont enrichi notre patrimoine.

Si l'identité de Terre-Neuve a réussi à survivre à l'intégration économique et politique à un autre pays, pourquoi les Canadiens s'imaginent-ils que la suppression des derniers obstacles commerciaux avec les États-Unis, pays dont nous avons déjà emprunté la culture, dont nous avons beaucoup appris et auquel nous avons beaucoup à contribuer, constituerait une menace pour notre identité.

Mes collègues artistes-peintres, n'ont aucune protection contre leurs homologues étrangers. Les tableaux et autres oeuvres d'art entrent au Canada en franchise de douane. Lorsque vous allez dans une galerie acheter un tableau, vous faites votre choix en fonction de vos goûts, de ce qui vous semble beau et non pas en fonction de facteurs artificiels.

Rien dans le présent accord n'empêche les Canadiens d'acheter des tableaux ou des gravures canadiennes ou de lire des livres canadiens, de regarder des spectacles de danse ou des films canadiens, ou de voir des pièces de théâtre canadiennes. Du reste, tant que des comités comme celui-ci continueront à se déplacer à travers le pays, nous ne manquerons jamais de représentations théâtrales.

Je dirais que, au contraire, une plus grande prospérité et plus de sécurité au travail permettront à davantage de gens d'avoir accès à la culture. J'estime que nos agences culturelles pourront continuer à encourager toutes les formes d'art après la mise en vigueur de cet accord.

Certaines personnes se sont dit préoccupées par les différences entre l'esprit et la lettre de l'accord. Or les habitants de Terre-Neuve sont justement bien placés pour vous en dire quelque chose. Lorsque nous avons adhéré à la Confédération en 1949, nous étions convaincus que les dispositions de l'Acte de l'Amérique du Nord britannique entraîneraient automatiquement le libre-échange entre les diverses provinces.

[Texte]

I agree with the Premier of this province and thousands of other Newfoundlanders—in fact, Canadians everywhere—that one of the greatest injustices in this nation is our own inability to get our electricity to market through or across the province of Quebec. As you have heard, oil flows uninterrupted east; electricity stops dead in its tracks at the Quebec border.

Is oil a commodity and electricity a concept? We know a contract is a contract is a contract. We know the historical circumstances of the Churchill Falls contract and all the truisms about hindsight. We also know that, if the shoe had been on the other foot, had Quebec owned the resource and had this fledgling and impoverished province stood between it and a market, we would have had a delivery system rammed through us from vent to voice without apology. For nearly 40 years we have been forced to deal with a sister—or is it a brother?—province, and through it Canada, as if it were a foreign country.

We know about the national interest clause. Can it be in the national interest to keep one province forever at the bottom of the heap? We are at the bottom of the ladder, with nothing above us but missing rungs. Is it in the national interest to placate the strong at the expense of the weak? That is what we fear. That is not the way we want the free trade issue to be resolved.

We see missionaries fan out from the prosperous core across this land to defend the status quo, but the status quo is not good enough.

• 1500

Finally, Mr. Chairman, may I say a word about the lobster. It has a claw that crushes and a claw that carves, but either way it has to escape its shell, and without one be temporarily vulnerable growing a bigger shell. That may very well be what we have to do. If it is, then I believe we should begin the process. Thank you.

The Acting Chairman (Mr. Fretz): Thank you, Mr. Pratt. You still have about 27 minutes if you would like to continue talking.

Mr. Pratt: No sir, I have spun out.

Mr. Rompkey: I want to welcome our distinguished witness. He talked about free trade with the United States. I had hoped he would make a distinction, though, between free trade in principle and the deal that has been negotiated between the two countries. I think we want to and should focus on what is in this deal, whether it is a good enough deal, and whether we should accept the deal.

[Traduction]

Or, je suis tout à fait d'accord pour dire avec le premier ministre de Terre-Neuve ainsi qu'avec bon nombre de mes concitoyens et de nombreux autres Canadiens, que le fait que nous ne puissions pas exporter notre électricité à travers la province de Québec est hautement injuste alors que rien n'empêche les producteurs de pétrole de l'Ouest d'écouler leur production à l'Est.

Est-ce que le pétrole serait une marchandise alors que l'électricité ne serait qu'un concept? En principe un contrat est sacré. Nous connaissons tous dans quelles circonstances l'accord de Churchill Falls a été conclu, et il est facile d'être malin après coup. Nous savons également que, si les choses s'étaient passées autrement et que si, l'électricité appartenant au Québec, une pauvre petite province derrière venue avait essayé de l'empêcher de vendre son électricité, on nous aurait bel et bien imposé une solution sans même nous consulter. Or, depuis près de 40 ans, nous avons été obligés de traiter avec une province et avec le Canada tout entier comme s'il s'agissait d'un pays étranger.

Il y a bien entendu la clause relative à l'intérêt national. Mais serait-ce dans l'intérêt national de maintenir à tout jamais une province dans l'indigence? Nous nous trouvons tout au bas de l'échelle avec aucun moyen de nous en sortir. Est-ce dans l'intérêt national de donner satisfaction aux forts aux dépens des faibles? Ce n'est pas ainsi que la question du libre-échange doit être résolue.

Des missionnaires, partis des régions centrales prospères, vont déferler à travers le pays pour défendre le statu quo, mais ce statu quo ne nous donne pas du tout satisfaction.

Enfin, monsieur le président, permettez-moi un dernier mot concernant le homard. Le homard, comme vous le savez, a deux pinces, l'une qui lui sert à broyer, l'autre à creuser; mais quelle que soit la façon dont il s'y prend, il faut qu'il quitte sa carapace, et rester un certain temps sans protection jusqu'à ce qu'il ait fini sa croissance. C'est peut-être exactement ce que nous aurons à faire. Dans ce cas, je pense que nous ne devrions pas attendre. Merci.

Le président suppléant (M. Fretz): Merci, monsieur Pratt. Vous avez encore près de 27 minutes, si vous voulez continuer.

M. Pratt: Non, je pense que j'ai terminé.

M. Rompkey: Je tiens tout d'abord à souhaiter la bienvenue à ce témoin de marque. Il nous a parlé de libre-échange avec les États-Unis. J'aurais aimé qu'il fit une distinction, entre le principe du libre-échange et l'accord, à proprement parler, qui a été négocié entre nos deux pays. Je pense que nous sommes ici pour parler de ce que contient cet accord, pour savoir s'il est positif, et si nous devons en accepter les termes.

[Text]

Let me go to some other points that were raised. The witness told us we will have to lose jobs in some sectors in favour of others. In which sectors in Newfoundland do you foresee our losing jobs and in which sectors in Newfoundland do you foresee our gaining jobs?

Mr. Pratt: I cannot answer very specifically, Mr. Rompkey, but I do know we have the highest unemployment in Canada, possibly in North America, with the exception of some small pockets in some small places. I also know our trade here in Newfoundland has been fundamentally north and south for centuries.

I had a friend in Toronto phone me and talk about the traditional east-west, west-east pattern of trade in this country. We know something about the west-east pattern, but not a lot about the east-west pattern. The bottom line is we sell an awful lot more fish in Boston than we do in Oshawa, and generally speaking that is where our trade pattern is.

It is not for me—because I confess I do not know—to identify specifically where a job may be lost, or where a job may be gained. What I am afraid of is that there is a defensive process whereby jobs and industries, which have existed from time immemorial in a certain part of this country, will be protected to the extent that no opportunity ever arises anywhere for anything else.

In terms of our employment picture in this province, it seems hard to imagine our being worse off in any situation. I believe the arguments put forward by Mr. Young and others conclusively indicate that certainly this part of Canada would prosper very greatly from direct trade with the United States.

Mr. Rompkey: On the other hand, we heard Mr. Cashin give an opposing point of view to Mr. Young's this morning. He felt there was no guarantee or assurance that jobs would necessarily be created in Newfoundland.

Do you also agree, though, that if you were a worker in Newfoundland—

Mr. Pratt: I am a worker, Mr. Rompkey.

Mr. Rompkey: —who was not self-employed, particularly if you were a young person facing a 50% unemployment rate, would you want to know which sectors were going to lose jobs and which sectors were going to gain jobs, before you gave agreement to this particular deal?

Mr. Pratt: I certainly would, and if I were in a sector where I was going to lose work, I would want to know what was going to be done for me by the government of my province and the government of my country.

Whether or not I am a worker and what kind of privileges and whatnot I enjoy as a self-employed person. . . I have absolutely no access, for example, to a pension plan other than the Canada Pension Plan and

[Translation]

Permettez-moi maintenant de passer à l'exposé, à proprement parler. D'après le témoin, il y aura certaines suppressions, et certaines créations dans d'autres secteurs. Quels seraient, d'après vous, les secteurs de l'économie de Terre-Neuve qui seraient touchés par ces suppressions, ou par ces créations d'emplois?

M. Pratt: Je ne peux pas vous répondre de façon précise, monsieur Rompkey, mais je sais que nous avons le taux de chômage le plus élevé du Canada, et peut-être même d'Amérique du Nord, à l'exception de quelques petits îlots privilégiés. Je sais également que depuis des siècles Terre-Neuve a développé son commerce dans le sens nord-sud avant tout.

Un ami de Toronto me disait l'autre jour au téléphone que les échanges au Canada s'étaient toujours faits entre l'est et l'ouest, et l'ouest et l'est. En ce qui nous concerne, je pense qu'ils se font surtout d'ouest en est, beaucoup plus que d'est en ouest. Nous vendons beaucoup plus de poisson à Boston qu'à Oshawa, et de façon très générale c'est de cette façon que se sont développés nos échanges.

Évidemment, ce n'est pas à moi de vous dire—je dois avouer que je n'en sais rien—où il y aura création d'emplois, ou au contraire suppression d'emplois. Ce que je crains, c'est qu'il n'y ait une réaction de défense faisant que certains secteurs traditionnellement protégés souhaitent le rester encore au détriment de certaines créations d'emplois dans d'autres secteurs.

Mais pour revenir à la province, il me semble difficile d'imaginer une situation pire que celle-ci. Je me range donc aux raisons de M. Young, et de certains autres, lorsqu'il nous explique que cette région-ci du Canada ne pourrait que profiter d'une suppression des entraves au commerce avec les États-Unis.

M. Rompkey: Pourtant, nous avons entendu M. Cashin développer ce matin une thèse complètement opposée à celle de M. Young. D'après lui, rien ne permettait d'être sûr que Terre-Neuve y gagnerait sur le plan de l'emploi.

Mais supposons que vous soyez un travailleur de Terre-Neuve. . .

M. Pratt: Je travaille, monsieur Rompkey.

M. Rompkey: . . . je parle de quelqu'un qui n'est pas indépendant, et je pense notamment aux jeunes qui entrent sur un marché du travail caractérisé par un taux de chômage de 50 p. 100, n'aimeraient-ils pas savoir quels secteurs seront touchés, dans un sens ou dans l'autre, avant de donner votre appui à cet accord?

M. Pratt: Certainement, et si j'appartenais à un secteur qui s'attend à des suppressions d'emplois, j'aimerais surtout savoir ce que le gouvernement de ma province, ou du pays, prévoit faire pour moi.

Que je sois employé, ou indépendant, quels que soient les privilèges. . . Je n'ai absolument pas la possibilité de cotiser à un régime de pensions, autre que le Régime de pensions du Canada, et à ces formules offertes par les

[Texte]

what I may purchase at the bank or other trust company on the basis of an RRSP. I have no access to an indexed pension or anything whatsoever.

I am really way out on a limb when it comes to the economic future and the economic prospects of this environment.

Mr. Rompkey: You talked about Canadian culture and you said the strength of Canadian culture is its openness. I think you used the word "dynamic"—or a word that meant much the same thing—and you said we do not need stuffy greenhouses to survive.

• 1505

Is not one difference between Canada and the United States the fact that we have—of necessity, because of our geography, settlement of the country and heritage—had government intervention as an inherent part of our way of life ever since the country began? Is this not one essential difference between Canada and the U.S.? If it were to stop or to be impeded in any way, would it not be a serious blow to Canadian culture?

Mr. Pratt: I do not think it would be anything resembling a death blow, first of all. Secondly, there are agencies in the United States, most of them private, that fund the arts in that country. Canadians have access to most of those agencies. Canadians are very proud when they get a Guggenheim or a Fulbright or this, that or the other thing.

As for the capacity of the Canadian government to influence productivity and other activities in the cultural sector, as I read this agreement, first of all, the agreement implicitly states the cultural sector, with the exception of the noted indications, i.e., the postage rate with respect to magazines and those things, which are specifically noted, is not affected.

Secondly, the fiscal regime appears not to be affected. It seems to me, therefore, that fiscal programs in which the Canadian government may engage in order to encourage productivity in the arts activities need not be impaired. Certainly they need not be impaired if we have in Ottawa a creative government that is prepared to use the system and is prepared to use the situation that prevails.

In terms of the purchase and acquisition, for example, of Canadian art and this kind of thing, clearly the Americans understand nothing better than patriotism. It is a very arguable posture that this is what you want to do.

Mr. Rompkey: I was thinking about regional development programs.

The other important question I want to raise—and time is a real problem at this hearing—is the question of electricity. You raised the question of electricity yourself and the fact it cannot go through Quebec. I think the first point to be made is that there is nothing in this agreement

[Traduction]

banques et les sociétés de fiducie sous forme de REER. Je n'ai pas de régime de pensions indexé à ma disposition.

Disons que mon avenir économique est moins qu'assuré.

M. Rompkey: Vous avez aussi parlé du secteur culturel canadien, en disant qu'une des forces de la culture canadienne était son ouverture. Vous avez parlé de «dynamisme»—ou de quelque chose comme cela—en faisant remarquer que nous n'avions pas besoin, pour survivre, d'être surprotégés.

N'est-ce pas précisément ce qui distingue le Canada des États-Unis, à savoir le fait—par nécessité, en raison des caractéristiques géographiques de notre pays, de son mode de colonisation, et de tout son passé—que l'intervention de l'État fait partie inhérente de notre mode de vie depuis sa création? N'est-ce pas une des différences essentielles entre le Canada et les États-Unis? Mettre un terme à ces interventions ne risquerait-il pas en même temps de porter un coup sérieux à la culture canadienne?

M. Pratt: Je ne pense pas que ce puisse être un coup mortel. Deuxièmement, il y a des organismes américains, privés pour la plupart, qui subventionnent le secteur des arts au Canada. Les Canadiens ont la possibilité de s'adresser à ces organismes, et sont d'ailleurs en général très fiers d'obtenir des bourses Guggenheim ou Fulbright, entre autres.

Pour ce qui est de l'intervention de l'État canadien dans le secteur de la culture, l'accord précise justement que ce dernier—à l'exception de quelques cas bien précis, tels que l'affranchissement postal des revues, etc., tout cela figure sur une liste—n'est pas concerné par l'accord.

Deuxièmement, il n'y est pas question non plus des privilèges fiscaux. J'ai donc bien l'impression que certains de ces avantages fiscaux dont profite le secteur des arts ne disparaîtront pas. Je pense en tous les cas qu'il n'est absolument pas nécessaire qu'ils soient supprimés si nous avons à Ottawa une équipe gouvernementale décidée à se servir du système, et prête à profiter de la situation qui lui est faite.

Et pour ce qui est d'acheter des oeuvres d'art canadiennes, je pense que les Américains ne comprennent rien de mieux que l'argument patriotique, qui est précisément le vôtre, si je ne me trompe.

M. Rompkey: Je pensais en fait aux programmes d'expansion régionale.

Mais l'autre question importante que je voulais poser—et je sais que nous manquons toujours de temps à ces auditions—concerne l'électricité. Vous avez abordé vous-même la question, en disant que le Québec pouvait très bien fermer sa frontière. Mettons tout de suite les choses

[Text]

that will do away with interprovincial trade barriers at all. Nothing whatsoever. This is point number one.

Point number two is that under this agreement, as I understand it, the market for energy is wide open. There is open access. As I understand it, it means that if you are going to sell hydroelectricity to the U.S.—which you have to do to develop Labrador; there is no way you are going to develop Labrador power without selling into the American market; I take this as a given—you have to sign a long-term agreement, which probably means you cannot recall.

Secondly, which is even more important, you have to sell to the Americans at the same price as you sell to Canadians. The agreement very clearly says there is to be no price differential. This means that if you wanted to set up a smelter in Goose Bay or if you wanted to set up ERCO down in Long Harbour and if you wanted to give them preferential electricity rates to set up in this province, you could not do it. Do you think this is a weakness?

Mr. Pratt: First of all, I do not think ERCO should have preferential electricity rates. Secondly, it seems to me that the problems of interprovincial trade in Canada have nothing to do with the United States. I do not care if they are in this agreement or not. They are a problem for the people in Ottawa and—

Mr. Rompkey: No, but to—

Mr. Pratt: I am trying to answer your question, Mr. Rompkey.

Mr. Rompkey: To be fair about it, to be fair about it—

The Acting Chairman (Mr. Fretz): I am sorry, Mr. Rompkey; we are going to have to allow Mr. Pratt to answer the question and then move on to the other side. Mr. Pratt, please.

Mr. Pratt: As far as having to enter into a long-term agreement with the United States is concerned, we know all about long-term agreements. We now have one with Quebec for three mills. Maybe if we could sell to the United States for four mills, we would be better off.

Mr. James: Thank you, Mr. Pratt, for coming. I was very pleased to have a person who has been a member of the Canada Council for over six years and to hear your interesting dissertation.

You say you come as an individual. I think it is awfully important that individuals come before this committee. Out there from time to time, we hear the silent majority do not come forward.

[Translation]

au point, rien n'est prévu dans l'accord pour que ces barrières interprovinciales disparaissent. Rien n'a été prévu dans ce sens, dans l'accord, disons-le tout de suite.

Deuxièmement, cet accord, si je comprends bien, libère complètement le marché de l'énergie. Cela veut dire, si j'ai bien compris, que, si vous voulez vendre votre houille blanche aux États-Unis—ce que vous serez obligés de faire, si vous voulez développer le Labrador; je ne vois pas comment vous réussirez à mettre en valeur les ressources énergétiques du Labrador sans en même temps vendre aux Américains, cela me paraît évident—vous serez obligés de signer un accord à long terme, auquel vous serez tenus.

Troisièmement, et c'est encore plus important, vous êtes obligés de vendre aux Américains au même prix qu'aux Canadiens. Là-dessus, l'accord est très clair, pas de différentiel de prix. Cela veut dire que, si vous voulez construire une fonderie à Goose Bay, ou installer ERCO à Long Harbour, vous ne pourrez pas leur offrir de tarifs d'électricité spéciaux. Ne pensez-vous pas que ce soit une faiblesse?

M. Pratt: Je ne pense pas que ERCO doive bénéficier d'un tarif préférentiel pour son électricité. Ensuite, cette question des barrières interprovinciales au Canada et celle du commerce avec les États-Unis sont bien distinctes. Peu importe que cela figure à l'accord ou non. Il s'agit d'un problème qui concerne Ottawa. . .

M. Rompkey: Non, pour pouvoir. . .

M. Pratt: J'essaie de répondre à votre question, monsieur Rompkey.

M. Rompkey: Soyons justes, soyons quand même justes. . .

Le président suppléant (M. Fretz): Excusez-moi, monsieur Rompkey; permettez à M. Pratt de répondre, et nous passerons ensuite à l'autre côté de la table. Monsieur Pratt, vous avez la parole.

M. Pratt: Si vous voulez me parler d'accord à long terme avec les États-Unis, je crois que nous savons ce que sont les accords à long terme. Nous en avons un qui nous astreint à fournir en ce moment au Québec de l'électricité à trois sous. Si nous pouvions la vendre à quatre sous aux États-Unis, je crois que ça ne serait pas plus mal.

M. James: Merci, monsieur Pratt, d'être venu. C'est un plaisir d'entendre quelqu'un qui a été membre du Conseil des arts pendant six ans vous faire un exposé aussi intéressant.

Vous dites que vous parlez ici à titre purement personnel. Il est précisément très important que des citoyens puissent prendre la parole à titre individuel. Il arrive effectivement, de temps en temps, que l'on se plaigne de ce que la majorité silencieuse n'ait pu s'exprimer.

[Texte]

[Traduction]

• 1510

I was interested, though, as an individual in what kind of feeling you get when you are talking to your friends and associates within the province, and most especially within your particular line of work, as far as the free trade arrangements are concerned.

Mr. Pratt: I think most practising artists are afraid of free trade. I acknowledged in the statement I made that most people I know in the cultural sector have anxieties about free trade. I have had phone calls from many places in Canada inviting me to sign petitions, and join this, that and the other thing in general opposition to this agreement, but more especially to the principle of free trade.

This is why my remarks were addressed at the principle of free trade as opposed to the specifics in this instance, because the lobbying I have had at my door has been concerned with opposing free trade, period. I think an awful lot of people in the cultural industries in Canada have genuine fears and anxieties about free trade, and I would hope that the final draft will put some of those fears and anxieties to rest.

As I was specifically saying, I think the capacity of the fiscal regime to indirectly support Canadian cultural activities through taxation provisions should not be impaired.

At the present time, for example, Canadian corporations can get capital cost allowance or depreciation, whatever you would call it, in respect to the acquisition of Canadian work, if it is over \$200. If it is under \$200, it qualifies as furniture; it does not matter if it comes from Taiwan, you can write it off. They cannot write off work that comes from elsewhere, that comes from the United States.

As I read the agreement, there is no reason that particular provision should not continue. I would hope the provisions like that could continue, because it is a fair and justifiable way of supporting Canadian cultural industries. I think people in the cultural industries are anxious for clarification of points of that nature.

Mr. James: I thought maybe as you did not touch upon the energy side—and I know you are very knowledgeable about the cultural side, in which you work. We had a submission earlier today from the Economic Council of Newfoundland and Labrador as part of the brief they submitted. They said:

Oil and Gas. Potential gains are increasing threats by U.S. interests to impose duties on oil imported into the U.S. Since Canada is one of the large exporters to the U.S., removal of this threat would be viewed as a gain and therefore a gain potentially to all developments in Newfoundland. Freer trade in this industry would also allow for cheaper inputs into exploration and development, as the industry enjoys greater access and reduced costs for U.S. products.

Mais je voudrais connaître l'impression que vous avez personnellement lorsque vous parlez du libre-échange avec vos amis et associés dans la province, et surtout dans le domaine où vous travaillez.

M. Pratt: La plupart des artistes actifs ont peur du libre-échange. Dans mon exposé, j'ai reconnu que la plupart de mes connaissances dans le secteur culturel avaient certaines appréhensions envers le libre-échange. On m'a appelé de tout le Canada, pour m'inviter à signer des pétitions, à me joindre à tel ou tel groupe s'opposant à l'accord mais surtout au principe du libre-échange.

Et c'est pourquoi mes observations portaient sur le principe plutôt que sur l'accord en lui-même, parce que la plupart des gens qui m'en ont parlé étaient contre, un point c'est tout. Je crois qu'un très grand nombre de gens dans les secteurs culturels ont des craintes et des angoisses réelles envers le libre-échange, et j'espère que la version finale va les dissiper.

Comme je le disais de façon plus précise, il ne faudrait pas nuire aux possibilités d'appuyer indirectement les activités culturelles canadiennes par le biais de la fiscalité.

A l'heure actuelle, par exemple, les sociétés canadiennes peuvent réclamer une déduction pour amortissement lorsqu'elles acquièrent toute oeuvre canadienne au-delà de 200\$. En deçà de 200\$, il s'agit de meubles, qui sont déductibles, qu'ils viennent de Taiwan ou d'ailleurs. Toutefois, elles ne peuvent pas déduire les oeuvres qui viennent des États-Unis ou d'ailleurs.

D'après mon interprétation de l'accord, rien n'empêche que cette disposition ne soit maintenue. J'espère que les dispositions de ce genre seront acceptables car c'est une façon juste et équitable d'appuyer les industries culturelles canadiennes. Je crois que les représentants du secteur culturel sont impatients d'obtenir des éclaircissements là-dessus.

M. James: Vous n'avez pas abordé la question de l'énergie, mais je sais que vous connaissez bien le secteur culturel, où vous travaillez. Nous avons entendu plus tôt l'Economic Council of Newfoundland & Labrador qui nous a présenté un mémoire où il disait ce qui suit:

Pétrole et gaz. Des gains sont possibles à cet égard, étant donné que certains intérêts américains menacent de plus en plus d'imposer des droits sur le pétrole importé aux États-Unis. Étant donné que le Canada est l'un des exportateurs les plus importants de pétrole et de gaz aux États-Unis, la disparition de cette menace serait considérée comme un gain et serait un gain aussi pour Terre-Neuve. Des échanges plus libres dans cette industrie entraîneraient également une baisse du coût des intrants pour la prospection et la mise en valeur,

[Text]

You did not touch upon it. I wondered if this was an area that you agreed with.

Mr. Pratt: I am just one of these Newfoundlanders who sits in wait and watches the news on Hibernia. I mean I expect the next headline to be that it is actually cod liver oil or something.

We will wait and see, but certainly it seems to me that unhindered access to the American market would be very important to the development of that or other similar resources.

Mr. Harris: I was very impressed by your defense of progress. I think the move from the age of buggies to the age of automobiles has brought about progress and certainly displaced some workers.

It seems you have a belief that somehow the position of people in Newfoundland, and you are from rural community yourself, will be enhanced by being part of the larger pot.

We have heard opposing views this morning. In another eloquent position before the committee, Mr. Cashin stated that this particular agreement, because of the interference with our previous ways of doing things politically and interventions that governments could undertake, would result in fewer fishermen, further depopulation of Newfoundland communities, and a greater move towards centralization, not only in Newfoundland but Canada-wide. What do you say to that?

• 1515

Mr. Pratt: I do not know exactly what he bases his arguments on, and I will confess that. I think, quite honestly, and I do not mean to be unfair to Richard Cashin, who is a friend of mine, but I think Richard could just as easily take the other side of this argument and be just as loquacious, just as eloquent and just as persuasive. I have absolutely no doubt about that at all. I do not doubt his sincerity in the position that he took, but I think he has the capacity to take either side in it.

As far as the threat of there being fewer people in the fishing industry, out migration and that kind of thing is concerned, we have that situation now. Nothing in the current regime seems capable of addressing that. That has been the situation here for the past 35 years. It is why I made the reference to the lobster, which I made in closing. Some things have to be done on faith, have to be done on probability. It seems to me that the probability of the situation is such that we will be better off if we have better access to the American markets in terms of fishery and so on and so forth.

Mr. Harris: I take it then you would agree with me and those in my party who would suggest that Confederation has not done for Newfoundlanders and for Newfoundland what we would expect out of the fair distribution of the

[Translation]

étant donné que les produits américains seront moins coûteux et plus accessibles.

Vous n'avez pas abordé cet aspect. Je me demandais si vous étiez d'accord avec cela.

M. Pratt: Je suis un de ces Terre-Neuviens qui se contente d'attendre les nouvelles au sujet d'Hibernia. Pour autant que je sache, on pourrait annoncer bientôt qu'il ne contient que de l'huile de foie de morue.

Il faut attendre, mais il me semble évident qu'un accès illimité au marché américain serait très favorable à la mise en valeur de ces ressources et d'autres.

M. Harris: J'ai été très impressionné par la façon dont vous avez défendu le progrès. D'après moi, le passage de l'ère de la carriole à celle de l'automobile a aussi entraîné le progrès et le déplacement de certains travailleurs.

Vous semblez croire que les habitants de Terre-Neuve, et vous habitez vous-même une région rurale, se trouveront en meilleure position s'ils sont inclus dans ce contexte plus vaste.

Nous avons entendu des opinions contradictoires ce matin. Avec beaucoup d'éloquence également, M. Cashin a déclaré que cet accord entraînerait une réduction du nombre de pêcheurs, accélérerait le dépeuplement des collectivités terre-neuviennes et favoriserait la centralisation, non seulement à Terre-Neuve, mais dans tout le Canada, parce qu'il change notre mode de vie politique et nuit aux interventions du gouvernement. Qu'avez-vous à répondre?

M. Pratt: Je vous avoue que j'ignore sur quoi il fonde ses arguments. Franchement, je ne veux pas être injuste envers Richard Cashin, qui est un ami, mais je crois qu'il pourrait défendre d'une façon toute aussi éloquente et persuasive la position contraire. J'en suis absolument convaincu. Sa sincérité ne fait aucun doute pour moi, mais il est tout à fait capable de présenter la position contraire.

Pour ce qui est d'une diminution éventuelle du nombre de pêcheurs, de l'immigration, etc., la situation existe déjà. Rien ne semble susceptible de corriger la situation en vertu du régime actuel. Elle existe depuis 35 ans. C'est la raison pour laquelle j'ai conclu mes observations en faisant allusion au homard. Certaines choses doivent être faites malgré l'incertitude, en se fondant sur des probabilités. Il me semble qu'il est fort probable que notre situation s'améliorera si nous avons meilleur accès au marché Américain pour les produits de la pêche, etc.

M. Harris: Vous conviendriez donc avec moi et avec les membres de mon parti que la Confédération n'a pas donné leur juste part des ressources et des possibilités aux Terre-Neuviens et à Terre-Neuve.

[Texte]

resources of this country and the opportunities that are offered.

Mr. Pratt: I think that is absolutely true.

Mr. Harris: Quebec, of course, is one example that you have given.

However, you do not look to a change in the political regime in Canada, or policies in Canada, to bring about any greater result. Have you given up any hope that Canada can be reformed to the extent of adopting policies that would end up being fair to Newfoundland, in terms of the distribution of employment opportunities across this country?

Mr. Pratt: It seems to me a rather hopeless thing, yes. I have never heard anybody from any political party come to this province and say: we stand firmly on the side of you people getting your electricity wherever you want it. If we are elected, you can put a powerline across Quebec, and we will explain it and why you are doing it. Nobody has ever done that—not your party, not any party.

Mr. Harris: Do you have any fears about the political strait-jacket that this agreement implies for Canadian policy in terms of the interventions we have had in the past for regional development programs, of things like subsidies or equity participation in fishery products and the restructure of that industry, which result in being treated by the Americans as countervailable, unfair subsidies, as Vic Young testified recently, of those kinds of measures that our governments have had to take even though they have been—and I think we would both agree—inadequate to resolve the problems? Are we not now putting ourselves in a strait-jacket and preventing ourselves from pursuing programs that could result in either saving an industry or promoting or developing regional industries in Newfoundland?

Mr. Pratt: I think the most important aspect of any industry is the market for its product. That is certainly the most important aspect of my industry, if you want to call it that after the production, and for an artist it is a different thing.

Clearly it does not matter what you are making or whether you are making salt fish, fresh fish, frozen lobsters, barrels, chairs—it does not make any difference what you are making or how well you are making them, or under what economic regime they are produced, if you have no market for them. What is important is the market.

I do not think for one minute, as Mr. Young, himself said, that this is flawless or gives us all the protections we might want or anticipate or hope to get in the American market, but it gives us access to the process we do not have now.

Mr. Johnson: First of all I want to congratulate Mr. Pratt. I know that his presentation was sincere. It was emotional, and I am proud that I was present to the hear

[Traduction]

M. Pratt: C'est absolument vrai.

M. Harris: Évidemment, vous avez donné l'exemple du Québec.

Toutefois, vous ne croyez pas qu'un changement au niveau du gouvernement ou des politiques du Canada donnera des résultats en ce sens. Avez-vous abandonné l'espoir que certaines politiques puissent être adoptées pour que Terre-Neuve ait finalement sa juste part des possibilités d'emploi au pays?

M. Pratt: J'ai assez peu d'espoir, en effet. Aucun membre de quelque parti politique que ce soit n'est jamais venu dire aux habitants de cette province qu'il prenait fermement position pour qu'ils obtiennent leur électricité quand ils le veulent. Personne n'a jamais dit que, s'il était élu, nous pourrions construire une ligne de transport de l'électricité à travers le Québec. Personne ne l'a jamais fait, que ce soit votre parti ou un autre.

M. Harris: Craignez-vous que cet accord n'empêche le gouvernement canadien d'intervenir comme il l'a fait dans le passé en adoptant des programmes d'expansion régionale, en subventionnant les produits de la pêche et la restructuration de cette industrie, toutes ces mesures que nos gouvernements ont dû prendre même si elles n'ont pas toujours été efficaces et que les Américains ont considéré comme étant des subventions injustes justifiant l'imposition de droits compensatoires, comme Vic Young l'a dit récemment? Sommes-nous en train de nous lier les mains et pourrions-nous quand même mettre sur pied des programmes qui pourraient être nécessaires pour la survie d'une industrie ou la promotion des industries régionales à Terre-Neuve?

M. Pratt: L'aspect le plus important de toute industrie est le marché où elle écoule ses produits. C'est certainement l'aspect le plus important dans mon industrie, si vous voulez utiliser le terme, et pour un artiste c'est différent.

Peu importe les articles qu'on fabrique, que ce soit du poisson salé, du poisson frais, du homard congelé, des barils, des chaises, peu importe leur qualité ou les conditions économiques, si vous n'avez pas de marché. C'est ça qui est important.

Je ne crois pas un seul instant, comme l'a dit M. Young lui-même, que cet accord soit parfait ou qu'il nous assure toutes les protections imaginables sur le marché américain, mais il nous donne un accès dont nous ne profitons pas auparavant.

M. Johnson: Je tiens tout d'abord à féliciter M. Pratt. Je sais que son exposé était tout à fait sincère, il était rempli d'émotion, et je suis fier d'avoir été là pour

[Text]

your presentation. Any small doubts I might have had about free trade, I think you have erased a lot of them with your presentation.

• 1520

From what I see, Mr. Pratt, you think a lot of people are afraid to look toward securing a better future, and they keep looking back at the past or at the status quo. I believe what you were trying to get across was that we should be looking to the future and grasping at any markets out there we could get to have a better economy for the country, for our province.

Mr. Pratt: I think we should definitely look to the future, and it seems to me that frequently in Canada there is a paranoic fear of change. You can hardly change a bus stop without a public riot, and this really, really upsets me. Frequently the opposition to change comes from precisely that section of the community you would expect to be promoting change. The pattern of action and reaction has completely shifted gears, as far as I am concerned.

Mr. Crosby: Let me add my welcome, Mr. Pratt. Let me begin by saying that somebody asked me: Why was Christopher Pratt invited to appear before the parliamentary committee? I said: Well, hopefully he has an interest in the free trade initiative. But we heard from Margaret Atwood and we heard from Mordecai Richler, both of whom received tremendous publicity across Canada, even though Margaret Atwood virtually contradicted herself by saying we are tying our economic future to a falling star in the United States, but then on the next page adding that we were going to be overwhelmed by the mighty American economic force for decades to come. Mordecai Richler told us he did not understand Mel Hurtig's attitude in protecting Canadian culture, because he had never published a new Canadian author in his life.

I understand you are here to talk about culture. Interestingly enough, I am sorry we did not bring more people, because as soon as you started talking about culture the opposition member started talking about economics, about how much energy was going to be exported and by how much fish prices were going to improve, etc.

So I want you just to go back—

Mr. Rompkey: Just for the record, it was Mr. Pratt who raised energy.

Mr. Crosby: I just want you to go back—

Mr. Rompkey: Is that not true?

Mr. Crosby: If it is on the record, it is on the record, Mr. Rompkey.

Mr. Rompkey: Is that not true, Chris?

[Translation]

l'étendre. Grâce à votre exposé, vous avez fait disparaître le peu de doute que j'avais sur le libre-échange.

D'après ce que je vois, monsieur Pratt, vous trouvez que beaucoup de gens ont peur de se créer un meilleur avenir et préfèrent rester dans le passé ou maintenir le statu quo. Ce que vous essayez de dire, je pense, c'est qu'il faut se tourner vers l'avenir et saisir les marchés qui s'offrent à nous pour créer une meilleure économie pour le pays, pour la province.

M. Pratt: Je pense que l'on dit se tourner vers l'avenir, précisément, et je trouve que souvent au Canada on est paranoïaque face au changement. Il est pratiquement impossible de placer un arrêt d'autobus sans causer une émeute et ça, je vous dis, cela m'ennuie beaucoup. Souvent, la résistance au changement vient précisément des milieux dont on attendrait le contraire. Quant à moi, l'élément réactionnaire et l'élément révolutionnaire ont pris la place l'un de l'autre.

M. Crosby: Moi aussi je vous souhaite la bienvenue, monsieur Pratt. Pour commencer, je vais vous rapporter une question qui m'a été posée: «pourquoi Christopher Pratt a-t-il été invité à comparaître devant le comité parlementaire?» Voici ce que j'ai répondu. Eh bien, j'espère qu'il s'intéresse à la question du libre-échange. Mais nous avons entendu le témoignage de M^{me} Margaret Atwood et celui de Mordecai Richler, qui ont tous les deux fait l'objet d'un battage de publicité énorme à travers le pays. Remarquez que Margaret Atwood s'est presque contredite lorsqu'elle a affirmé que notre avenir économique allait être emporté par le déclin de l'empire américain puis, à la page suivante, que nous allions être écrasés par la force économique américaine pendant des dizaines d'années à venir. Mordecai Richler nous dit ne pas comprendre l'attitude de M^{lle} Hurtig en matière de protection de la culture canadienne parce qu'il n'avait jamais publié un nouvel auteur canadien de sa vie.

Vous êtes venu ici nous parler culture. Je regrette que nous ayons pas fait venir plus de personnes parce que, dès que vous vous êtes mis à parler de culture, le député de l'opposition s'est mis à parler d'économie, des exportations d'énergie et de la montée des prix du poisson.

Je voudrais que vous reveniez. . .

M. Rompkey: Juste pour le compte rendu, c'est M. Pratt qui a soulevé la question de l'énergie.

M. Crosby: Je voulais revenir. . .

M. Rompkey: Est-ce que ce n'est pas la vérité?

M. Crosby: Si c'est consigné au compte rendu, ça doit être la vérité, monsieur Rompkey.

M. Rompkey: Est-ce que ce n'est pas la vérité, Chris?

[Texte]

Mr. Pratt: I raised the horrible problem we have with our Labrador resources, Mr. Rompkey, about which I have anxieties that I am sure you share.

Mr. Rompkey: Exactly. I do.

Mr. Pratt: You must, as a Newfoundlander.

Mr. Rompkey: I do indeed.

Mr. Crosby: What we want to hear from you is your concern for Canadian culture in relation to the possibility of freer trade with the United States. We have been told that every time a businessman appears he is told it may be good for business, but it has an adverse effect on Canadian culture. I think that is what I would like to hear you articulate, even more than you have done.

Do you see that as a direct result of the free trade agreement—a diminution of Canadian culture?

Mr. Pratt: No, personally, I absolutely do not. I think that historically what we call culture, what we call cultural activities, have thrived. In times of prosperity and environments of prosperity they tend to thrive, they tend to live upon openness, they tend to live upon freedom, they tend to live upon access, capacity for communication and all those things. I think free trade is about issues like that, as well as economic issues.

Mr. Crosby: Yes. Just from my own point of view, just a short while ago in Parliament I swallowed heart and voted to support a distinct society for Quebec, and then I had people from the province of Quebec come before this committee in relation to free trade and say they are in jeopardy.

I could not understand it. I thought, as I said, Quebec had a distinct culture. I believe Newfoundland has a distinct culture. I know Nova Scotia has a distinct culture, because I live there, and I just do not understand how we are going to be affected. We have accepted much of U.S. culture, much of European culture, much of the world's culture. We are a multicultural society.

Is that your impression of Canada, and of the Atlantic area in particular?

Mr. Pratt: I think at the present time there is such a thing as a global culture, and I do not think it is anything to be afraid of. Where there is excellence, you have to aspire to excellence. You can only achieve excellence by reference to your own sources, your own environment, and your own beliefs. We have our own sources, we have our own environment, and we have our own beliefs. That is essentially the foundation for any cultural activity. I do not see how increased access and increased outreach can possibly impair the quality of what we do.

• 1525

Mr. Crosby: Somebody else said Canadian society is a caring society and the United States is not. We have in both countries the phenomenon of AIDS, and I had not

[Traduction]

M. Pratt: J'ai soulevé l'énorme problème que posent les richesses naturelles du Labrador, monsieur Rompkey. Je suis certain que vous partagez mes inquiétudes.

M. Rompkey: Oui.

M. Pratt: J'imagine bien, vous qui êtes de Terre-Neuve.

M. Rompkey: Effectivement.

M. Crosby: Ce que je veux entendre de vous, ce sont les inquiétudes que vous pouvez avoir pour la culture canadienne dans l'éventualité d'une libéralisation des échanges avec les États-Unis. Chaque fois qu'un homme d'affaires comparait ici, nous dit-on, on lui répond que c'est peut-être une bonne idée pour les affaires, mais que cela nuit à la culture canadienne. C'est ce dont j'aimerais vous entendre parler en termes plus clairs encore que ceux que vous avez employés.

L'entente de libre-échange va-t-elle directement provoquer un affaiblissement de la culture canadienne?

M. Pratt: Non. A mon avis, pas du tout. De tout temps, les activités culturelles ont prospéré. C'est ce qui se passe en période de prospérité, lorsque règnent l'ouverture, la liberté, la facilité d'accès, la capacité de communication. Le libre-échange dépend de questions comme celles-là ainsi que de questions économiques.

M. Crosby: Oui. Prenez mon cas. Récemment, au Parlement, j'ai ravalé mes principes et voté en faveur de la société distincte au Québec. Pourtant des Québécois sont venus au comité affirmer qu'ils sont en danger à cause du libre-échange.

Cela me dépasse. Je me disais, le Québec a sa culture distincte. Terre-Neuve a sa culture distincte. Je sais que la Nouvelle-Écosse a une culture distincte, parce c'est là que j'habite et je ne vois pas en quoi elle sera touchée. Nous avons accepté une grande partie de la culture américaine, de la culture européenne, de la culture mondiale. Notre société est une société multiculturelle.

Est-ce ainsi que vous concevez le Canada et la région de l'Atlantique en particulier?

M. Pratt: Je pense qu'il existe à l'heure actuelle une culture mondiale, et je ne pense pas qu'il y a lieu de la craindre. Quand on fait face à l'excellence, il faut y aspirer soi-même. On ne peut y parvenir qu'à partir de son propre milieu et de ses propres convictions. Nous avons les nôtres; ce sont elles qui forment les assises de toute l'activité culturelle. Je ne vois pas comment le fait de pouvoir pénétrer davantage un marché puisse altérer la qualité de ce que nous faisons.

M. Crosby: Quelqu'un d'autre a dit que la société canadienne a plus de sollicitude que la société américaine. Dans les deux pays, le SIDA sévit, et, à ce que je sache, les

[Text]

noticed that Canadians are any more caring about AIDS victims than the United States or anyone else in the world.

That is the kind of thing being said to the committee. Do you see any very substantial difference?

Mr. Pratt: Nobody would want to see Toronto turn into Detroit. Nobody would want to see the many, many social problems of the United States, of which, by virtue of good management, good luck, or good climate, we are spared. I do not think those things are threats.

They have access now. If they were threats, as Mr. Young said, you might as well wipe out cable television. A lot more comes in by that route than what I refer to as cultural activity.

The Acting Chairman (Mr. Fretz): I consider it a privilege to be in your province, Mr. Pratt. I think so much of the oratory and the humour that comes from this province, I even went so far as to invest a few dollars in a tape that relates the exchange between Mr. John Crosbie and Mr. Baker in the House of Commons, so I can look at it and show it to my friends and hear it.

Mr. Pratt: I assumed any exchange between a Crosbie and a Baker would involve John Crosbie, sir.

I am happy I live in a country where this process can take place.

The Acting Chairman (Mr. Fretz): The clerk has given me a submission from Mr. H.H. Stanley, Deputy Minister, Intergovernmental Affairs Secretariat, Newfoundland, with an attached letter that reads:

... while the Premier is unable to appear before the committee, he has asked me to provide you with a copy of a statement prepared for the recent meeting of First Ministers which outlines the Newfoundland government's position on the free trade agreement. A copy of the Premier's statement is attached.

We will now call our next witness, the Roman Catholic Social Action Commission.

Sister Lorraine Michael (Director, Roman Catholic Social Action Commission): The Roman Catholic Social Action Commission does not do its reflection in isolation, especially with regard to the issue of free trade. We have been working in conjunction with other communities groups, such as our counterparts in the Anglican and United Churches.

• 1530

We have worked with people from different industries. We have met with working people from agriculture, the inshore fishery and the brewing industry. Mr. Penny, who

[Translation]

Canadiens n'ont pas plus de sollicitude pour les victimes du SIDA que les Américains ou quiconque d'autre dans le monde.

Voilà le genre d'argument que l'on entend au Comité. Constatez-vous une différence notable?

M. Pratt: Personne ne veut voir Toronto se transformer en Détroit. Personne ne veut voir les nombreux problèmes sociaux des États-Unis dont, par la grâce d'une bonne gestion, de la chance ou du climat, nous ne sommes pas victimes. Je ne pense pas qu'il s'agisse là de menaces.

Nous sommes déjà exposés à ces choses-là. Si elles étaient de véritables menaces, comme l'affirme M. Young, aussi bien faire disparaître la télévision par câble. Ce vecteur-là est bien plus puissant que ce que j'appelle l'activité culturelle.

Le président suppléant (M. Fretz): Je m'estime privilégié d'être dans votre province, monsieur Pratt. Je prise tellement l'art oratoire et l'humour qui viennent de votre province que j'ai dépensé quelques dollars pour acheter un enregistrement de la joute oratoire entre M. John Crosbie et M. Baker à la Chambre des communes pour que mes amis et moi puissions les écouter.

M. Pratt: S'il y a eu une joute oratoire entre un Crosbie et un Baker, il devait bien s'agir de John Crosbie.

Je suis heureux d'habiter un pays où cela peut se passer.

Le président suppléant (M. Fretz): Le greffier vient de me remettre la déposition de M. H.H. Stanley, sous-ministre, Secrétariat aux Affaires intergouvernementales de Terre-Neuve. La lettre d'accompagnement se lit comme suit:

Même si le premier ministre est dans l'impossibilité de comparaître devant le Comité, il m'a demandé de vous faire parvenir un exemplaire de la déclaration préparée à l'intention de la rencontre récente des premiers ministres, dans laquelle est exposée la position du gouvernement de Terre-Neuve sur l'accord de libre-échange. Un exemplaire du discours du premier ministre est joint.

J'invite maintenant notre prochain groupe de témoins, la Roman Catholic Social Action Commission.

Soeur Lorraine Michael (directrice, Roman Catholic Social Action Commission): L'oeuvre de réflexion de la Commission catholique d'action sociale n'est pas l'aboutissement d'une action isolée, surtout en ce qui concerne le libre-échange. Nous avons collaboré avec d'autres groupes communautaires, comme nos vis-à-vis au sein de l'Église anglicane et de l'Église unie.

Nous avons travaillé avec des gens venant de différents secteurs de l'industrie: agriculture, pêches côtières, brasseries. M. Penny, qui m'accompagne cet après-midi,

[Texte]

is with me this afternoon, is a brewery worker who has been working with us in our reflection and analysis.

Although we are not economic experts, we have tried to use all the facts at our disposal. The last page of our paper indicates the many references and sources we used to try to help us come to the analysis we have come to.

The paper describes some of the potential impacts on the Newfoundland economy that might arise as the result of a proposed new trade agreement between Canada and the United States. The discussion includes background information on the provincial economy, highlighting the importance of export markets to overall economic output, a general review of potential implications of free trade for various economic sectors and key industries, and the discussion of issues of special concern for this province as we see them.

Since the agreement reached in October is still tentative and will no doubt be refined and altered through further negotiation—I do not have to point out what has actually happening in Ottawa these days—assessment of likely impacts on specific industries in Newfoundland must also be regarded as preliminary.

This paper raises a number of general concerns and issues surrounding the broad concept of free trade and whether such an arrangement will ultimately benefit or harm the province's social and economic fabric. Given the unique historical, geographic and economic circumstances of Newfoundland, the province must overcome long-standing social and economic problems before it can begin to make its full economic contribution to the nation.

The proposed agreement poses a threat to the basic principles of Confederation, which to date have allowed Newfoundland to achieve significant social and economic progress. We will be pointing out how we see this.

The undue haste with which the federal government has reached this agreement and the lack of information on its specific contents has not been conducive to public debate. Any change in the trading relationship between Canada and the United States will have significant consequences for all provinces.

In focusing on the special concerns of this province, it is our hope to contribute to increased public and private understanding of the short- and long-term consequences of a new trade relationship with Canada and its largest trading partner.

We wish to emphasize strongly that our comments on free trade are from the perspective of the working people of this province, not from the viewpoint of large corporations which we fear very often only consider whether free trade will increase their profit margins.

[Traduction]

est un travailleur des brasseries qui a collaboré à notre réflexion et à notre analyse.

Même si nous ne sommes pas des spécialistes de l'économie, nous avons essayé de nous servir de tous les faits à notre disposition. La dernière page de notre mémoire énumère les nombreuses sources où nous avons puisé notre information pour mener à bien l'analyse que nous avons effectuée.

Ce document décrit les répercussions possibles sur l'économie de Terre-Neuve du projet d'accord de libre-échange entre le Canada et les États-Unis. On y retrouve les faits saillants de l'économie de la province, qui mettent en évidence l'importance des marchés d'exploitation pour l'ensemble de la production économique, un exposé général des répercussions possibles du libre-échange sur un ensemble de secteurs économiques et d'industries clés, ainsi qu'une analyse des questions qui préoccupent particulièrement notre province.

Comme l'accord réalisé en octobre est toujours provisoire et fera sans nul doute l'objet de mises au point dans le cadre de négociations supplémentaires—il est inutile de signaler ce qui se déroule à Ottawa ces jours-ci—il faut aussi considérer comme préliminaire l'évaluation des effets dont pourront se ressentir certains secteurs industriels à Terre-Neuve.

Ce document soulève un certain nombre de craintes et de questions d'ordre général sur le thème du libre-échange et s'interroge sur l'effet salutaire ou néfaste qu'un arrangement comme celui-là pourra avoir sur le tissu social et économique de la province. Vu l'unicité des circonstances historiques, géographiques et économiques de Terre-Neuve, la province doit surmonter des problèmes économiques et sociaux de longue date avant de pouvoir apporter son entière contribution économique au pays.

L'entente proposée constitue une menace aux principes fondamentaux de la Confédération qui, jusqu'à ce jour, ont permis à Terre-Neuve de réaliser des progrès sociaux économiques importants. Nous vous expliquerons comment cela se fait.

La précipitation avec laquelle le gouvernement fédéral est parvenu à cet accord et l'absence d'information sur sa teneur détaillée n'ont pas été propices à un débat public. Tout changement des rapports commerciaux entre le Canada et les États-Unis aura des conséquences notables sur toutes les provinces.

En mettant l'accent sur les intérêts particuliers de notre province, nous espérons aider les autorités et la population à comprendre mieux les conséquences à court et à long termes d'une nouvelle relation commerciale entre le Canada et son premier partenaire commercial.

Nous soulignons avec vigueur que nos réflexions sur le libre-échange s'inspirent de la situation des travailleurs de la province et non des grandes sociétés qui, nous le craignons, se contentent de se demander si le libre-échange fera grossir leur marge de profit.

[Text]

Experience in Newfoundland and Labrador, as elsewhere in Canada, shows that bigger profits for Fishery Products International or Abitibi Price, for example, do not automatically guarantee improved wages and social benefits for ordinary working Newfoundlanders. I would like to point out that the value is very important to us.

Mr. Ian Penny (Roman Catholic Social Action Commission): I would like to summarize some of the key features of the Newfoundland economy. I will not go through all the economic details, but our analysis is summed up on page 8.

Given the nature of its resource base, the provincial economy is highly dependent on export markets. The sale of various commodities in world markets generates about 26% of our GDP. Given the significant role of the federal transfer payment in the overall economy, the real economic contribution of exports to overall economic output is significantly underestimated.

Total exports, including iron ore, are currently worth about \$1.5 billion each year. Based on estimated sales of \$960 million in 1985 for all Newfoundland products in the United States, this single market generates 65% of annual export earnings.

Given the nature and structure of the economy, the geographic location on the margin of North American and the late entry into Confederation, Newfoundland and Labrador are highly dependent on federal expenditures to maintain existing social and economic standards and for the future development of a resource base.

On page 7 we have indicated some of the actual dollar values of federal expenditures. A recent royal commission indicates 48% of the province's current revenue comes from federal sources. There is \$697 million in equalization payments and individual transfer payments of \$558 million from unemployment insurance benefits, etc., considering a large number of sources.

• 1535

Looking at the fishing sector of the economy, I think you already very adequately had a good summary of the fishing industry in Newfoundland, vis-à-vis Mr. Young's statement, Mr. Cashin's statement and some of the statements issued by the Economic Council of Newfoundland. At this point, we will not go into them again. We are pretty much in agreement with the basic economic analysis there.

We would like to make some additional points. We would like to re-emphasize the fact that supply and demand is a factor vis-à-vis the fishing industry, the exchange rate is a factor vis-à-vis the fishing industry and the vertical nature of the fish companies is also a factor to be taken into consideration in terms of gaining secondary processing for Newfoundland. In the Economic Council of Newfoundland's report on this view of secondary

[Translation]

L'histoire montre qu'à Terre-Neuve et au Labrador, comme ailleurs au Canada, l'accroissement des bénéfices de la Fishery Products International ou d'Abitibi Price, par exemple, ne garantit pas automatiquement une augmentation des salaires et des avantages sociaux des travailleurs terre-neuviens.

M. Ian Penny (Commission catholique d'action sociale): Je voudrais faire un résumé des faits saillants de l'économie terre-neuvienne. Je n'irai pas dans le détail, mais notre analyse se retrouve à la page 8.

Comme l'économie de la province repose sur les richesses naturelles, celle-ci est fortement tributaire des marchés d'exportation. La vente de ses divers produits de base sur les marchés mondiaux est la source d'environ 26 p. 100 de notre PIB. Vu le rôle significatif des paiements fédéraux de péréquation dans l'ensemble de l'économie, la véritable contribution économique des exportations à l'ensemble de la production économique est considérablement sous-estimée.

L'ensemble des exportations, y compris celles de minerai de fer, est évalué à environ 1 milliard et demi de dollars par année. En 1985, on a estimé à 960 millions de dollars la valeur de tous les produits terre-neuviens vendus aux États-Unis; le marché américain représente donc 65 p. 100 de nos recettes annuelles d'exportation.

Vu la nature et la structure de l'économie, notre situation géographique aux confins de l'Amérique du Nord et notre entrée tardive dans la Confédération, le maintien de l'infrastructure socio-économique et le développement futur de nos richesses naturelles dépendent pour beaucoup des dépenses fédérales.

Certaines de ces dépenses sont données à la page 7. Une commission royale d'enquête a constaté récemment que 48 p. 100 des revenus actuels de la province proviennent du gouvernement fédéral. Par exemple, 697 millions de dollars en paiements de péréquation, des paiements de transfert de 558 millions pour les prestations d'assurance-chômage, et ainsi de suite.

Considérant maintenant le secteur de la pêche, je pense que vous en avez obtenu un exposé très satisfaisant grâce aux déclarations de M. Young, de M. Cashin et de certains documents publiés par le Conseil économique de Terre-Neuve. Je ne répéterai pas ce qui a déjà été dit puisque nous faisons nôtre l'analyse économique qui se trouve exposée dans ces documents.

Je voudrais toutefois ajouter quelques points. Nous insistons à nouveau sur le fait que le jeu de l'offre et de la demande influe sur l'industrie de la pêche, que le taux de change influe sur l'industrie de la pêche et que l'intégration verticale des compagnies de poisson doit aussi être prise en ligne de compte si l'on tient à obtenir des usines de transformation secondaire à Terre-Neuve. Le Conseil économique de Terre-Neuve, dans son rapport sur

[Texte]

processing, they indicated they were skeptical of gaining any secondary processing; this was brought up before.

We would like to highlight some other points. On page 12, we indicate three other areas that may be looked at.

On resource access, the Economic Council of Newfoundland's report rather casually dismisses express concerns that increased access to the U.S. markets can only be gained at the expense of increased fishing rights in Canadian waters by U.S. interests, noting that presently there is no indication that this is a demand of the U.S. negotiators.

In light of Newfoundland's experience with foreign fishing over the past two decades and with more recent battles over French fishing rights, such a casual dismissal that U.S. fishermen will not seek increased access to our fishery resources is naive, ill-informed and based more on wishful thinking than on hard fact. In the 1950s and 1960s, foreign fleets descended like an avalanche on our fishing resources and were only removed through concerted worldwide action to create a 200-mile fishing zone under the Law of the Sea negotiations.

We are also concerned about the GATT process. The recent U.S.-initiated decisions regarding the west coast stocks and have implications for Newfoundland also.

Sister Michael: We would like to turn to the social and economic assistance programs that affect our fishery. Throughout our long history, the fishery has always been considered a precarious economic undertaking. Yet, despite the periodic ups and downs, the fluctuations in supply and demand and the vulnerability to changes in world market trends, the industry has consistently provided employment for thousands of Newfoundlanders. The statistics on this are found in the section we have not read.

In general, prospects at this time for the fishery are considered excellent. The industry is poised to make substantial gains in new product markets, for example, in Japan, to develop new segments like aquaculture and to expand harvesting capabilities as middle-distance technology.

All of these will require considerable investment capital, which in the past has come from the public treasury. The Economic Council of Newfoundland's report notes, however, that various types of financial assistance, regional development programs and income support systems have, as recently as April 1986, been the main target of countervail cases launched by the United States. The report states:

There is no doubt that many of these programs will have to be changed in return for greater and more

[Traduction]

la transformation secondaire, s'est dit sceptique quant à la possibilité de créer ici des usines de transformation secondaire. Cela a déjà été dit.

Je voudrais ajouter autre chose. A la page 12, nous parlons de trois autres secteurs qui méritent d'être examinés.

En ce qui concerne l'accès aux richesses naturelles, le Conseil économique de Terre-Neuve a balayé du revers de la main l'inquiétude à propos du fait qu'une ouverture accrue des marchés américains ne pourra être acquise qu'aux dépens d'une augmentation des droits de pêche dans les eaux canadiennes par les Américains, en déclarant que rien n'indiquait qu'il s'agissait là d'une demande des négociateurs américains.

L'histoire de la pêche étrangère à Terre-Neuve au cours des vingt dernières années et le litige récent concernant les droits de pêche de la France montrent bien que pareille désinvolture est naive, mal informée et tient bien davantage du souhait que de la réalité. Dans les années 50 et 60, les flotilles étrangères se sont abattues sur nos ressources halieutiques et n'ont pu être repoussées que grâce à l'action mondiale concertée destinée à créer une zone de pêche de 200 milles en vertu du droit de la mer.

Nous nous préoccupons aussi des négociations du GATT. Les décisions rendues récemment à l'initiative des États-Unis au sujet des stocks de poisson de la côte ouest, ont aussi des implications pour Terre-Neuve.

Soeur Michael: Nous voudrions maintenant parler des programmes socio-économiques qui touchent notre industrie de la pêche. Tout au long de notre longue histoire, la pêche a toujours été considérée comme une entreprise économique précaire. Pourtant, malgré les variations cycliques, les fluctuations de l'offre et de la demande ainsi que la vulnérabilité face aux changements des tendances mondiales, l'industrie a toujours fourni des emplois à des milliers de Terre-Neuviens. Les statistiques se trouvent dans le chapitre que nous n'avons pas lu.

En général, on estime que les perspectives de la pêche à ce moment-ci sont excellentes. L'industrie s'apprête à réaliser des gains substantiels sur de nouveaux marchés, au Japon par exemple, à se lancer dans de nouvelles techniques comme l'aquaculture et à multiplier ses capacités de capture grâce à des techniques de récoltes à distance moyenne.

Tout cela nécessitera des capitaux considérables qui, par le passé, ont été puisés à même le Trésor public. Toutefois, le Conseil économique de Terre-Neuve relève que différents types d'aide financière, de programmes d'expansion régionale et d'appoint du revenu ont, pas plus tard qu'au mois d'avril 1986, fait l'objet de mesures de rétorsion de la part des États-Unis. Voici ce que dit le rapport.

Il ne fait pas de doute que beaucoup de ces programmes devront être modifiés en contrepartie de

[Text]

secure access to United States markets, and to remain compatible with the tenants of a free trade relationship.

The obvious questions that arise from this are: How does Canada or Newfoundland expect to reduce or eliminate U.S. concerns that various fisheries assistance programs constitute an unfair subsidy? Will all of these programs suddenly be eliminated? What will replace them? Does free trade mean the loss of sovereignty over long-standing development objectives for this key industry in Newfoundland?

The point to be made is that the answer to those questions, which express the fears of our fishermen, are not to be found yet in the agreement because there is no protection for these things in the agreement.

• 1540

With regard to market diversification, which is very important for our fisheries, one basic point overlooked in all discussions about the need for secure access to U.S. fish product markets is whether it is a good strategy to be so dependent on a single market.

Historically, Newfoundland fish products were traded throughout the world so as to decrease the risk associated with change in any one market. Dependency on U.S. markets has not only made the provincial economy highly vulnerable to shifts in consumer tastes or in exchange rates between the U.S. and Canada, but it has also narrowed the number and type of products produced by local fish plants.

The overall result of free trade could be a more narrowly specialized, more vulnerable Newfoundland fishing industry.

Mr. Penny: Some other points I would like to make in respect to the pulp and paper industry and the mining industry can be found on pages 16 and 17 of our report.

The free trade deal that was signed generally acknowledges, from a Newfoundland perspective, that the pulp and paper industry and the mining industry may not be seriously affected. However, there are two main areas of uncertainty about future prospects, including the question of stumpage fees and various forms of regional development assistance now offered to the pulp and paper industry. Newfoundland paper companies pay very low stumpage royalties and may face the same complaints from United States' interests that these represent a hidden subsidy.

There are a number of regional development programs that will come under close scrutiny with respect to free trade. These programs would include the federal-provincial subsidiary agreement on forestry, as well as

[Translation]

l'ouverture et de la stabilisation des marchés des États-Unis pour qu'ils restent compatibles avec les principes du libre-échange.

On peut donc poser les questions suivantes: comment le Canada ou Terre-Neuve entendent-ils faire disparaître ou atténuer les inquiétudes des États-Unis pour qui les divers programmes d'aide à la pêche constituent une subvention injuste? Tous ces programmes seront-ils éliminés du jour au lendemain? Qu'est-ce qui les remplacera? Le libre-échange signifie-t-il la perte de la souveraineté sur des cibles de développement établies il y a longtemps?

Ce que nous tenons à dire, c'est que la réponse à ces questions, qui représentent les craintes de nos pêcheurs, ne se trouve pas encore dans l'accord car celui-ci ne contient aucune mesure de protection pour ce genre de chose.

En ce qui concerne la diversification du marché, qui est très importante pour nos pêches, un point fondamental, qui a été oublié au cours de tous les entretiens sur la nécessité de garantir l'accès aux marchés américains des produits du poisson, est de savoir si dépendre autant d'un seul marché constitue une bonne stratégie.

Historiquement, les produits du poisson de Terre-Neuve étaient vendus partout dans le monde de façon à diminuer le risque associé aux fluctuations d'un marché unique. Dépendre des marchés américains a non seulement nuis l'économie provinciale à la merci des changements de goût des consommateurs ou du taux de change entre le Canada et les États-Unis, mais il a également limité le nombre et le genre de produits fabriqués par les usines locales de poisson.

Le libre-échange pourrait rendre l'industrie du poisson de Terre-Neuve plus spécialisée et plus vulnérable.

M. Penny: Vous trouverez aux pages 16 et 17 de notre rapport d'autres remarques au sujet de l'industrie des pâtes et papier et de l'industrie minière.

L'accord de libre-échange qui a été signé reconnaît généralement, du point de vue de Terre-Neuve, que l'industrie des pâtes et papier et l'industrie minière ne seront peut-être pas gravement touchées. Cependant, deux points principaux demeurent incertains relativement aux perspectives d'avenir, notamment la question des droits de coupe et diverses formes d'aide au développement régional offertes actuellement à l'industrie des pâtes et papier. Les droits de coupe que paient les sociétés de pâtes et papier terre-neuviennes sont très peu élevés de sorte que leurs concurrents américains pourraient prétendre qu'il s'agit d'une subvention cachée.

Un certain nombre de programmes de développement régional feront l'objet d'un examen minutieux en ce qui a trait au libre-échange, en particulier l'entente auxiliaire fédérale-provinciale sur les forêts ainsi que des

[Texte]

special grants to upgrade the industry. Since 1984, for example, the federal government provided \$41 million in investment capital in the form of grants to help modernize both paper companies. It is obvious such assistance would not be permitted under a free trade agreement.

In respect to mining, both governments have also made substantial grants and loan guarantees to support fluorospar, asbestos and gold mining operations in the province. Since 1984 a total of \$40 million has been paid in various forms of assistance to mining companies. Under any form of free trade agreement, there is every reason to conclude that future assistance to encourage the mining sector would be impossible.

We now come to our oil and gas industry, which is not established yet. We have great hopes in Newfoundland for it, and essentially we are moderately appalled by the prospects and the change in government attitudes occurring within this trade deal.

In light of the significant efforts that have gone into creating an appropriate policy framework and development climate to encourage an offshore oil industry in the province, it is astounding the potential implications of free trade for this sector are dealt with so casually.

The Economic Council report says, for example, that free trade will mean potential gains arising from assured access and cheaper inputs into exploration and industry development. In contrast, we suggest the proposed free trade agreement will undermine the basic principles and philosophies that both governments have established for developing this industry. These principles were enshrined in the Atlantic Accord.

Since the mid-1970s the central theme of provincial oil policy was the need to control the pace and mode of offshore oil development in order to maximize local employment benefits and participation by local firms. Both of these principles are threatened by proposed free trade. For example, will overall continental demand dictate the pace of development, rather than provincial employment objectives or Canadian goals for self-sufficiency? Or will oil companies argue the need for less costly, more competitively priced production systems?

Over the past decade this province managed to enforce a local labour preference policy, which sought to guarantee that qualified Newfoundlanders would be given first preference over outside workers. This principle enshrined in recent federal and provincial legislation goes against the basic objective of free trade, which is to

[Traduction]

subventions spéciales pour améliorer l'industrie. Depuis 1984, par exemple, le gouvernement fédéral a injecté 41 millions de dollars en capitaux permanents sous forme de subventions pour aider les deux entreprises de pâtes et papier à se moderniser. Il va de soi qu'une telle aide ne serait pas permise dans le cadre d'un accord de libre-échange.

En ce qui concerne l'industrie minière, les deux gouvernements ont également consenti des subventions importantes et des garanties de prêts pour venir en aide aux exploitants aurifères, aux exploitations d'amiante et de spath fluore dans la province. Depuis 1984, les sociétés minières ont reçu 40 millions de dollars sous diverses formes d'aide. On a toutes les raisons de croire que dans le cadre d'un accord de libre-échange il serait impossible à l'avenir de fournir une aide à l'industrie minière.

Parlons maintenant de notre industrie pétrolière et gazière, qui n'est pas encore établie. A Terre-Neuve, nous avons beaucoup d'espoir de ce côté-là, et nous sommes plutôt consternés par les perspectives d'avenir et le changement d'attitude du gouvernement révélé par l'accord commerciale.

Étant donné les efforts considérables qui ont été consacrés pour créer un cadre de politique et un climat propice au développement pour encourager l'industrie pétrolière extra-côtière dans la province, il est étonnant de voir que l'on se préoccupe si peu des conséquences possibles du libre-échange pour ce secteur.

Le rapport du Conseil économique indique, par exemple, que le libre-échange se traduira par des gains éventuels découlant de l'accès garanti et par des coûts d'intrants moins élevés dans l'exploration et le développement de l'industrie. Nous disons au contraire que l'accord de libre-échange tel que proposé minera les principes de base et les philosophies que les deux gouvernements ont établis pour la mise en valeur de cette industrie et qui ont été enchâssés dans l'accord atlantique.

Depuis le milieu des années 70, le thème central de la politique pétrolière provinciale est la nécessité de contrôler le rythme et le mode de mise en valeur des ressources pétrolières extra-côtières afin de maximiser les retombées locales sur l'emploi et la participation des entreprises locales. Ces deux principes sont menacés par l'accord de libre-échange tel qui est proposé. Par exemple, est-ce que la demande globale continentale dictera le rythme auquel l'industrie sera développée plutôt que les objectifs d'emplois provinciaux ou les objectifs canadiens d'autosuffisance? Les sociétés pétrolières feront-elles valoir qu'il est nécessaire d'avoir des systèmes de production moins coûteux, dont le prix est plus concurrentiel?

Au cours de la dernière décennie, notre province a réussi à faire respecter une politique donnant préférence à la main-d'oeuvre locale, afin de veiller à ce que l'on donne préférence aux Terre-Neuviens qualifiés plutôt qu'aux travailleurs de l'extérieur. Ce principe, qui est enchâssé dans des lois récentes fédérales-provinciales, va à

[Text]

remove barriers to the free flow of labour, goods and services, and investment between the two countries.

Closely linked with both of these principles is the policy that seeks to enhance the province's ability to capture a significant share of the industrial benefits from oil and gas development. The Atlantic Accord contains a Canada—Newfoundland benefits policy dealing with training, research and development, and the development of provincial industrial capability. A cornerstone of this policy is the creation of the Offshore Development Fund.

Given the fact that the National Energy Program was so vehemently attacked by American oil interests in the 1980s, there is little doubt this regional oil policy will come under similar attack as we move into the 1990s under any free trade agreement.

• 1545

Let me move on now to another vulnerable sector, the brewing and soft drink industry. Though this proposed agreement exempts the brewing industry for a stated period, the overall impact on Canada will be the same over the long run. In other words, as a result of either east-west rationalization in the past few years, or the removal of existing tariff and non-tariff protective measures under free trade in brewery products after 1999, there is little doubt that all three local firms will cease to operate their facilities in Newfoundland. This will result directly from the reduction in the number of breweries in Canada from 39 to 12 or less, and the centralization of activity in central Canada.

Though the Economic Council of Newfoundland and Labrador states, based on assumptions that the industry will establish a joint handling-storage facility in the province, that the overall loss of jobs would only be 150 to 200 jobs, a recent independent analysis indicates that the overall impacts will be much more severe. Considering direct and indirect labour losses, the number of jobs lost in the brewing and related industries could be close to 500. This study estimates total losses in the Newfoundland economy of \$32.4 million annually.

The soft drink industry is under the same pressures of east-west rationalization with a free trade arrangement, and there are two soft drink manufacturers in Newfoundland employing about 400 workers.

Sister Michael: Turning to the cultural industries, we would like to make the point that while the province has

[Translation]

l'encontre de l'objectif fondamental du libre-échange, qui consiste à éliminer les obstacles afin de libérer le mouvement de la main-d'œuvre, des biens et services, et de l'investissement entre les deux pays.

La politique visant à améliorer la capacité de la province pour aller chercher une part importante des retombées industrielles découlant de la mise en valeur des hydrocarbures est étroitement liée à ces deux principes. L'accord atlantique comprend une politique de retombées pour le Canada et Terre-Neuve en ce qui concerne la formation, la recherche et le développement, ainsi que le développement de la capacité industrielle provinciale. La pierre angulaire de cette politique est la création du Fonds de développement des régions extra-côtières.

Étant donné que le Programme énergétique national a été aussi vivement critiqué par les sociétés minières américaines dans les années 80, il ne fait aucun doute que tout accord de libre-échange amènera des critiques semblables au début des années 90 pour cette politique pétrolière régionale.

Permettez-moi de vous parler maintenant d'un autre secteur vulnérable, l'industrie de fabrication de la bière et des boissons gazeuses. Bien que l'accord proposé accorde une exemption à l'industrie de fabrication de la bière pendant une certaine période, les conséquences globales pour le Canada seront en fin de compte les mêmes. En d'autres termes, par suite de la rationalisation est-ouest au cours des dernières années ou de l'élimination des mesures protectrices tarifaires et non tarifaires prévues dans le libre-échange pour les produits des brasseries après 1999, il ne fait aucun doute que les trois entreprises locales de Terre-Neuve devront toutes fermer leurs portes, en conséquence directe de la réduction du nombre de brasseries au Canada, qui passera de 39 à 12 ou moins, et de la centralisation des activités dans le centre du Canada.

Bien que le Conseil économique de Terre-Neuve et du Labrador affirme, en supposant que l'industrie établira des installations conjointes de manutention et d'entreposage dans la province, que la perte globale d'emplois ne dépassera pas 150 ou 200 emplois, une analyse indépendante récente indique que les répercussions globales seront beaucoup plus graves. Si l'on tient compte des pertes directes et indirectes de main-d'œuvre, le nombre d'emplois perdus dans l'industrie de fabrication de la bière et des industries connexes atteindrait presque 500. Cette étude évalue les pertes totales dans l'économie terre-neuvienne à 32,4 millions de dollars par an.

Dans une situation de libre-échange, l'industrie des boissons gazeuses fait face au même problème de rationalisation entre l'Est et l'Ouest. Or il y a à Terre-Neuve deux fabricants de boissons gazeuses qui emploient environ 400 travailleurs.

Sœur Michael: En ce qui concerne les industries culturelles, nous tenons à souligner, bien que la province

[Texte]

always had a vigorous visual and performing industry, other components, for example film and book publishing, are in the early stages of development as yet. Though the proposed free trade agreement specifically exempts cultural industries, the notwithstanding provision in the tentative agreement would allow U.S. entertainment interests to "take measures of equivalent commercial effect in response to actions" inconsistent with exemption provisions.

[Traduction]

ait toujours eu une industrie des arts visuels et du spectacle vigoureuse, d'autres éléments, par exemple, l'industrie du film et de la publication n'en sont encore qu'aux toutes premières étapes de leur développement. Bien que l'accord de libre-échange proposé exempte expressément les industries culturelles, il y a néanmoins une disposition qui permettrait aux concurrents américains de prendre des mesures ayant des conséquences commerciales équivalentes en réponse à ces actions, ce qui est en contradiction avec les dispositions d'exemption.

• 1550

Free trade poses a clear threat to further development of the province's arts and culture sector. For example, in the U.S. culture would include opera, ballet, etc., but not film. In Canada the protection and development of Canadian film producers is a clearly stated national policy objective as evidenced by the creation of the Canadian Film Development Corporation in 1974, now known as Telefilm Canada.

Il est manifeste que le libre-échange menace l'expansion future du secteur des arts et de la culture de la province. Par exemple, aux États-Unis la culture englobe l'opéra, le ballet, etc., mais pas les productions cinématographiques. Par contraste, au Canada, la protection et le soutien accordés aux réalisateurs de films canadiens est un objectif clairement énoncé de la politique nationale, comme en fait foi la création, en 1974, de la société de développement de l'industrie cinématographique canadienne, maintenant appelée Téléfilm Canada.

It is obvious to everybody that we could not name everything we are concerned about and have questions about. We emphasize that we have not tried to address the implications for all components of the provincial economy. It would be impossible to do so. For example, we have not addressed the potential effects on ship building and repair, hog and chicken farming, the transportation industry or the likelihood that free trade will require the dismantling of the provincial and Canadian agricultural marketing board system. We do not believe there has been enough analysis on these points.

Il est clair que nous ne saurions énumérer tous les éléments qui nous préoccupent et à l'égard desquels nous avons des réserves. Nous réitérons que nous n'avons pas essayé de déterminer quelles seront les répercussions sur tous les secteurs de l'économie provinciale. Ce serait impossible. Par exemple, nous n'avons pas commenté l'incidence que cela pourrait avoir sur la construction et le radoub de navires, l'élevage du porc et de la volaille, l'industrie des transports et les offices provinciaux et nationaux de commercialisation des produits agricoles qui devront vraisemblablement être démantelés. Nous estimons que ces questions n'ont pas fait l'objet d'une analyse suffisamment approfondie.

We have not attempted to quantify the economic costs and benefits to Newfoundland and Labrador if the agreement is applied over the next two decades. However, we would like to draw the committee's attention to a recent study by the Atlantic Provinces Economic Council which indicated that the economic gains for the provincial gross domestic product would amount to about \$33 million in 1991 and possibly \$91 million in 2005. If the APEC projections are accurate, it is obvious that the potential financial gains to the provincial economy would be very modest, if not insignificant. The potential gains in 1991 would be more than cancelled out by revenue and employment losses in just one industry, the brewery.

Par ailleurs, nous n'avons pas tenté de calculer les coûts et les avantages économiques de l'accord pour Terre-Neuve et le Labrador, s'il est mis en oeuvre sur les vingt années à venir. Toutefois, nous aimerions porter à l'attention du Comité une étude publiée récemment par le Conseil économique des provinces de l'Atlantique, selon laquelle la croissance du produit intérieur brut provincial pourrait atteindre 33 millions de dollars en 1991 et 91 millions de dollars en l'an 2005. Si les extrapolations du CEPA sont justes, il est clair que les gains enregistrés par l'économie provinciale pourraient être minimes, voire négligeables. Les gains qui pourraient être enregistrés en 1991 seraient de loin inférieurs aux pertes de recettes et d'emplois subies par les brasseries à elles seules.

We have not dealt extensively with a number of philosophical and ideological questions raised by the free trade proposal, but we think questions of this nature have to be raised. There are fundamental differences between the political and economic philosophies of both countries

Nous n'avons pas fait d'analyse approfondie d'un certain nombre de questions d'ordre philosophique et idéologique soulevées par l'accord commercial, mais nous croyons qu'elles doivent être prises en compte. Il existe des différences fondamentales entre les philosophies

[Text]

and differences between the principles and procedures used to establish national, social and economic objectives.

Among our special concerns is the fact that the federal government has not considered the potential negative impact of increased foreign ownership in the provincial and national economies. In the latest statistics the higher percentage of creation of new jobs in Canada comes not from foreign-owned businesses, including the U.S., but from small Canadian-based businesses.

The tentative agreement offers no protection for established social programs, for example, health care, pensions and regional development assistance. We fear free trade will involve an attempt to harmonize our social programs with those of the United States, with the result that the standard of living in Canada would be reduced.

Another point of harmonization we have a fear about is the whole thing about international relations. We believe we have a totally different way of dealing with our international partners than the United States does and we fear what harmonization could do in that area. What would we be willing to give to maintain our relationship with the United States?

The proposed agreement assumes there is only one universal definition of free competition, but in the final analysis our economy will be using the American standard. While we could take many examples, the one we have chosen is Puerto Rico with which the United States has been in a free trade relationship for 80 years. The average annual income of a Puerto Rican worker is \$3,050 compared with \$12,820 in the United States. After 80 years of relationship with the United States, Puerto Rico remains an under-developed country despite its long-standing trade relationship with the U.S.

Our concluding remarks are a summary. We are not going to go into all of them, but we would like to highlight number 3 on page 28 because it could get lost.

• 1555

Proponents of free trade note that employment lost in one sector will be made up through expansion in another sector. While this may happen in some parts of Canada, given the narrow resource base and the limited employment alternatives in this province, it is difficult to see where and how new jobs would be created within the Newfoundland economy.

The most likely outcome of free trade will be even more unemployment and increased out-migration of our

[Translation]

politiques et économiques de nos deux pays, et des différences entre les principes et les procédures influent sur le choix des objectifs sociaux et économiques nationaux.

Nous sommes particulièrement préoccupés du fait que le gouvernement fédéral n'a pas tenu compte de l'incidence négative que pourrait avoir sur les économies provinciales et nationales une augmentation du taux de propriété étrangère. Les plus récentes statistiques révèlent que ce sont les petites entreprises canadiennes, et non les entreprises sous contrôle étranger, y compris américain, qui créent le plus grand nombre de nouveaux emplois au Canada.

Cet accord provisoire ne protège en rien les programmes sociaux existants, notamment les programmes de soins de santé, de pension et de développement régional. Nous craignons que l'accord de libre-échange n'ouvre la voie à une plus grande harmonisation de nos programmes sociaux et de ceux des États-Unis, ce qui entraînerait une dégradation du niveau de vie au Canada.

Nous craignons en outre que des pressions en faveur de l'harmonisation ne s'exercent dans les relations internationales. À notre avis, les rapports que le Canada a avec ses partenaires internationaux sont bien différents de ceux des États-Unis, et nous craignons les effets de l'harmonisation à cet égard. Serions-nous disposés à faire des concessions à cet égard pour préserver nos rapports avec les États-Unis?

L'accord proposé semble reposer sur le principe qu'il n'y a qu'une définition universelle de la libre concurrence; mais en dernière analyse, notre économie se convertira à la norme américaine. Nous avons l'embarras du choix, mais nous avons choisi l'exemple de Porto Rico, pays avec lequel les États-Unis ont un accord de libre-échange depuis 80 ans. Le travailleur portoricain touche un revenu annuel moyen de 3,050\$, comparativement à 12,820\$ aux États-Unis. Malgré les liens commerciaux qui l'unissent aux États-Unis depuis 80 ans, Porto Rico demeure un pays sous-développé.

En guise de conclusion, nous aimerions faire une récapitulation de nos observations. Nous n'allons pas les reprendre une à une, mais nous aimerions mettre en relief le point numéro 3, à la page 28, de peur qu'il ne passe inaperçu.

Les partisans du libre-échange prétendent que les nouveaux emplois créés dans un secteur feront contrepois aux emplois perdus dans un autre secteur. Ce sera peut-être vrai dans certaines régions du pays, mais étant donné les ressources limitées dont dispose la province et les choix limités qui y existent en matière d'emploi, nous avons du mal à voir comment et où nous pourrions créer de nouveaux emplois à Terre-Neuve.

Il est fort probable que l'accord de libre-échange se soldera par une augmentation du chômage et par une plus

[Texte]

population to central Canada. This will further contribute to our heavy dependency on federal transfers. Thus, even if free trade leads to lower consumer prices, there will be less spending in the provincial economy, simply because unemployment rates will be higher and because fewer people will be spending money.

There is a concluding mark we feel is necessary to make. We wish we did not have to make this, but we feel it is necessary to comment on the process used to reach a free trade deal. This agreement has the potential to alter fundamentally the social, economic and political fabric of Canada. The national government, led by Mr. Mulroney, has been given no such mandate to negotiate any such change in our national structure.

To date, the government has made no great attempt to consult with the people whose lives will be so greatly affected. One would say this committee is such an attempt. It appears to us that this committee has approached its work in a fashion similar to that of the federal government, especially with respect to the process used to select submissions from various interest groups.

In our experience—it is limited but we have had experience with more than one parliamentary committee—most parliamentary committees usually take their mandate seriously, pay attention to the concerns of ordinary people and generally try to arrange time timetables to suit the desires of local presenters.

In contrast, this committee seems to be racing across the country and selecting whom they chose to listen to. Is this committee afraid to hear the opinions of ordinary Canadians on this vital issue of free trade? We would be deeply concerned if this committee was following the approach to date of the PC government in Ottawa and was simply trying to stall the debate until the deal is signed.

If this is so, you have a lot of stalling to do, so maybe you could take time to listen to more people. If such is the case, then not only are Canadians being denied sufficient information about the free trade deal, but also they are being refused an opportunity to voice their genuine concerns.

We are grateful that at the very last minute, probably less than 48 hours ago, we heard that after weeks of asking, because somebody dropped out, we were able to make our presentation. We just wish the many, many groups of Canadians across the country had been able to get in at the last minute as well.

The Acting Chairman (Mr. Fretz): Thank you, Sister. Would you like to entertain some questions?

Sister Michael: Yes, I am willing to do so. Both of us are willing to entertain questions.

[Traduction]

forte migration vers le centre du pays. Nous deviendrons encore plus dépendants que nous ne le sommes des paiements de transfert fédéraux. Ainsi, même si l'accord de libre-échange entraîne une réduction des prix à la consommation, il y aura réduction des achats, tout simplement parce que le taux de chômage sera plus élevé et que les résidents de la province auront moins d'argent à dépenser.

Il nous faut encore décocher une dernière flèche. Nous aurions préféré pouvoir l'éviter, mais nous estimons nécessaire de commenter le processus qui a mené à la conclusion de l'accord de libre-échange. Cet accord pourrait modifier du tout au tout le tissu social, économique et politique du Canada. Le gouvernement fédéral, dirigé par M. Mulroney, n'a jamais reçu le mandat de négocier une telle modification de notre structure nationale.

Jusqu'à maintenant, le gouvernement ne s'est guère donné la peine de consulter ceux dont les vies seront bouleversées. Certains diront que c'est la raison d'être du Comité. Or, il nous semble que le Comité a adopté une façon de faire comparable à celle du gouvernement fédéral, notamment en ce qui concerne ses procédures de sélection des porte-parole des divers groupes d'intérêt.

Ce n'est pas la première fois que nous avons affaire à un comité parlementaire, et nous avons pu constater dans le passé qu'ils prennent habituellement leur mandat au sérieux, qu'ils tiennent compte des préoccupations des citoyens ordinaires et qu'ils essaient généralement d'arrêter le calendrier de leurs travaux en fonction des préférences des témoins locaux.

Par contraste, ce comité semble avoir parcouru à la hâte le pays, choisissant ici et là qui il veut bien entendre. Le Comité a-t-il peur d'entendre ce que diraient les Canadiens moyens sur cette question d'importance vitale qu'est le libre-échange? Nous serions sérieusement inquiets d'apprendre que le Comité a fait sienne la façon de procéder adoptée jusqu'à maintenant par le gouvernement conservateur d'Ottawa et qu'il ne cherche qu'à bloquer le débat jusqu'après la signature de l'accord.

Si c'est le cas, vous n'êtes pas au bout de votre peine et vous pourriez peut-être prendre le temps d'écouter plus de gens. Si c'est le cas, alors les Canadiens se voient refuser non seulement des renseignements adéquats au sujet de l'accord de libre-échange mais aussi la possibilité d'exprimer les préoccupations très réelles qu'ils ont.

Nous sommes reconnaissants d'avoir été invités à comparaître à la toute dernière minute, il y a moins de 48 heures, sans doute parce qu'un autre témoin s'est désisté. Nous regrettons que de nombreux autres groupes de Canadiens, dans tout le pays, n'aient pas été, eux aussi, invités à la dernière minute à comparaître.

Le président suppléant (M. Fretz): Merci, Soeur Michael. Seriez-vous disposée à répondre à des questions?

Soeur Michael: Oui. Nous sommes toutes deux prêtes à le faire.

[Text]

The Acting Chairman (Mr. Fretz): We can give the members two to three minutes. I think it is in order that I should make you aware that, of the witnesses who are called here, half are called by the opposition, half by the government. This means the New Democratic Party have 25%, the Liberal party 25%, which is half the witnesses, and the government has the other half.

Mr. Rompkey: Sister Lorraine, do you think there should be an election in Canada before any free trade agreement is signed between Canada and the United States?

Sister Michael: Mr. Rompkey, I believe the voice of Canadians has to be heard, whether it is through a referendum, an election or however. I do not think the government has a mandate to go ahead with the free trade deal. I believe it is a moral obligation for this government to discover whether or not the Canadian people want the deal.

Mr. Rompkey: Is it not true that the only way a government has of getting a mandate is through an election?

Sister Michael: It is our normal way of doing it.

Mr. Rompkey: What we lose on the roundabouts, we make up on the swings. Do you have any idea where jobs will be lost in Newfoundland and where jobs will be gained?

Mr. Penny: We can take the report of the Economic Council of Newfoundland; they have come out marginally—and I emphasize marginally—in support of free trade. They have acknowledged that jobs will be lost in brewing, agriculture, shipbuilding, trucking, and sawmilling. They suspect jobs will also be lost in the harvesting section of the fishing industry. We will not question this significantly.

• 1600

What we will question in their report is the emphasis. In our analysis, we would prefer to emphasize the employment factors and the impact the employment factors have for the whole economy, which we did not feel their report did as well.

Mr. Rompkey: I was struck by what you said about the participation of local firms in oil and gas, because I do not think that has been raised. Certainly it has not been raised here today. The National Energy Policy was done away with because it had enemies, including the U.S., and it no longer exists. But it did give preference to Newfoundlanders, and as a result of that policy a lot of Newfoundlanders have jobs on oil rigs who would not have had them otherwise. Do you believe that if we had this free trade agreement now, we would not have had as many Newfoundlanders working on oil rigs as we do today, or as we did a couple of years ago?

[Translation]

Le président suppléant (M. Fretz): Nous pouvons accorder aux députés deux ou trois minutes chacun. Je me permets de vous signaler que la moitié des témoins ont été invités par les partis d'opposition et l'autre moitié par le gouvernement. Cela signifie que 25 p. 100 des témoins ont été choisis par le parti néo-démocrate, 25 p. 100 par le parti libéral et les 50 p. 100 restant par le gouvernement.

M. Rompkey: Soeur Lorraine, pensez-vous qu'il faudrait tenir une élection au Canada avant que l'accord commercial entre le Canada et les États-Unis ne soit signé?

Soeur Michael: Monsieur Rompkey, je crois que les Canadiens doivent avoir l'occasion de se prononcer, que ce soit au moyen d'un référendum, d'une élection ou autrement. À mon avis, le gouvernement n'a pas le mandat de conclure cet accord de libre-échange. Je crois que le gouvernement a l'obligation morale de consulter les Canadiens pour savoir s'ils veulent cet accord.

M. Rompkey: N'est-il pas vrai que le gouvernement ne saurait obtenir ce mandat sans en faire l'enjeu d'une élection?

Soeur Michael: C'est la façon normale de procéder au Canada.

M. Rompkey: Nous gagnons ici ce que nous perdons là. Pouvez-vous nous dire quels secteurs de Terre-Neuve connaîtront des gains en matière d'emplois, et lesquels subiront des pertes?

M. Penny: Prenons le rapport du Conseil économique de Terre-Neuve; il s'est prononcé plus ou moins... je souligne plus ou moins... en faveur du libre-échange. Le Conseil a admis qu'il y aura perte d'emplois dans l'industrie du brassage, l'agriculture, la construction navale, le camionnage et le sciage. Il soupçonne par ailleurs qu'il y aura perte d'emplois parmi les pêcheurs. Nous ne contesterons pas sérieusement ces conclusions.

Ce que nous contestons dans le rapport, est ce qu'ils ont privilégié. D'après notre analyse, il vaudrait mieux privilégier les facteurs de l'emploi et leurs répercussions sur l'ensemble de l'économie, ce qui semble avoir été négligé dans leur rapport.

M. Rompkey: Ce que vous avez dit concernant la participation d'entreprises locales dans le secteur gazier et pétrolier m'a frappé, car je ne pense pas que cela ait été soulevé jusqu'à présent. En tout cas, on n'en a pas parlé aujourd'hui. La politique nationale énergétique a été abandonnée, car elle avait ses détracteurs, et parmi eux les États-Unis, et voilà qu'elle n'existe plus. Mais, cette politique donnait la préférence aux gens de Terre-Neuve, et par conséquent, bien des Terre-Neuviens ont des emplois qu'ils n'auraient pas eu autrement dans les puits de pétrole. Pensez-vous qu'il y aurait moins de Terre-Neuviens qui travailleraient dans le secteur pétrolier aujourd'hui, ou depuis deux ans, si l'accord de libre-échange existait actuellement?

[Texte]

Sister Michael: I think that if we had the free trade agreement, as it is now and as I understand it, we would not have been able to have, for example, the local hiring preference policy we have.

Mr. Rompkey: You asked the question, is it a good strategy to be dependent on one market. Is it not true that there have been a lot more joint ventures between ourselves and, say, the Japanese or the Koreans or others in the past few years, that we have developed new fish products which we have been sell in new markets? Do you want to expand on the possibilities of encouraging trade in fishery and other sectors with other countries?

Sister Michael: Yes, we indicate that; we spoke to it briefly. We believe that is the way to go. Already 75% of our exports are going to the United States, and we do not think it is in any way beneficial to a country—to have one major trading partner only, rather than increasing... I mean, the status quo, okay, maintain it, but we should be looking for diversification. Economically, from the advice we get, we believe diversification will bring greater growth.

Mr. Crosby: Sister Michael, Mr. Penny, I want to begin by welcoming you to the committee.

I want to ask a question, and I hope you will not consider this a loaded question, because it is not intended that way. But it will give me an indication of where I should lead in our dialogue. Do I understand your presentation to indicate that you would support a comprehensive trade agreement between Canada and the United States if it had all the elements you would have placed in such an agreement?

Sister Michael: It is loaded, and I will be just as careful.

Mr. Crosby: All right, stop, and I will tell you why. When Ms Shirley Carr and her colleagues from the Canadian Labour Congress came before the committee, the first three lines of their brief said they would not support a comprehensive free trade agreement between Canada and the United States, so then I could deal with some of their broader concerns. There is not much point talking about the provisions of the agreement if you are against any kind of a comprehensive free trade agreement, and it is only in that context that I asked the question.

Sister Michael: I guess what I would say is that I believe we have to improve our trading relationships with the United States. I am prepared to say that, and I am not saying we can ignore the role of the United States in our trade relations. It is our major trading partner and we have to improve our relationships, but never at the loss of our growth within Canada, in autonomy and in other areas.

Mr. Crosby: But I think you will agree that involves an assumption on your part, just as increased growth involves an assumption on my part.

[Traduction]

Soeur Michael: Si l'accord de libre-échange existait dans sa forme prévue actuellement prévue, nous n'aurions pas pu donner préférence à la main d'oeuvre locale comme nous l'avons fait.

M. Rompkey: Vous vous êtes demandé si le fait d'être tributaire d'un marché était une stratégie opportune. N'est-il pas vrai que nous avons connu plus d'entreprises en co-participation avec le Japon, la Corée ou d'autres pays au cours des dernières années, ce qui nous a amené à offrir de nouveaux produits de poisson et aller les vendre sur ces nouveaux marchés? Voulez-vous que soient multipliées les possibilités d'encourager le commerce du poisson ou d'autres secteurs avec d'autres pays?

Soeur Michael: En effet, et nous le signalons. Nous en avons parlé brièvement. Nous pensons que c'est la solution. Actuellement, 75 p. 100 de nos exportations sont acheminées vers les États-Unis, et nous ne pensons pas qu'il soit opportun pour un pays... un seul grand partenaire commercial plutôt que plusieurs nous estimons qu'il serait bon de maintenir les choses telles qu'elles sont, mais il faudrait songer à la diversification. D'après nos sources, c'est la diversification qui entraînera une plus grande croissance économique.

M. Crosby: Soeur Michael, monsieur Penny, je vous souhaite la bienvenue au Comité.

J'espère que vous ne jugerez pas ma question tendancieuse parce que ce n'est pas mon intention. Toutefois, elle vous donnera une idée de l'orientation que je veux donner à notre dialogue. Ai-je bien compris ce que vous avez dit dans votre exposé? Vous seriez en faveur d'un accord commercial général entre le Canada et les États-Unis si tous les éléments que vous souhaitez s'y trouvaient?

Soeur Michael: La question est tendancieuse, et je serai très prudente.

M. Crosby: Je vous arrête, car je vous dois des explications. Quand M^{me} Shirley Carr et ses collègues du Congrès du Travail du Canada ont comparu devant le Comité, ils ont annoncé d'entrée de jeu qu'ils n'étaient pas en faveur d'un accord de libre-échange général entre le Canada et les États-Unis, ce qui m'a amené à traiter de leurs inquiétudes plus globales. Il n'est pas utile de parler des dispositions d'un accord quand on est contre le principe d'un accord de libre-échange général, voilà pourquoi je vous ai posé la question.

Soeur Michael: Je vous répondrai que, à mon avis, il est important d'améliorer nos rapports commerciaux avec les États-Unis. Je vous le concède, mais cela ne signifie pas qu'il faille ignorer le rôle des États-Unis dans nos relations commerciales. Les États-Unis sont notre principal partenaire commercial, et nous devons améliorer nos relations avec eux, mais ce ne doit jamais être au détriment de notre croissance au Canada, du point de vue de notre autonomie et d'autres aspects.

M. Crosby: Vous reconnaîtrez toutefois qu'une hypothèse sous-tend votre affirmation, tout comme moi j'en ai une quand je parle d'une plus grande croissance.

[Text]

You mentioned the haste. The haste stems from the fact that we are following a track announced in September 1985. If we stay on that track we have to recognize the deadlines along with it. We can go off that track, but then it would take years, four or five years probably, to establish a comprehensive trade agreement. So that is a decision that was made back in 1985, and we are still pursuing it.

Sister Michael: From my knowledge of that track, it is a track that is imposed by deadlines to met by the United States government, and I do not believe we should be responding to the needs of the United States Congress. If staying on that track means hasty decisions that in the long term could be to the detriment of Canada, then I would say let us take the five or six or ten or fifteen years to do it.

• 1605

Mr. Heap: Thank you for coming, Sister Michael and Mr. Penny. Towards the end you said that to date the government has made no attempt to consult with the people whose lives would be greatly affected.

I was impressed at the opening of your presentation with the effort you have made to consult many people and to attempt a survey of the industries. I am wondering if you would outline what you think would be the appropriate method of consultation for this. Nobody is going to say we will talk to 25 million people or even to 15 million adults, but which routes or channels ought to be used? I agree with you about the haste and I hope it can be remedied.

Sister Michael: I do not think there is a problem with the routes and channels because I think they are set up. We have many groups who would be able to help with that kind of debate. We have the labour movement itself and the churches which, as all of us know, have been so involved in helping with debate on various issues affecting our country. We have many other community groups and the women's movement. The problem has been that none of us have been able to get a debate going because of the insufficient information we have received from the government. It has been impossible for us to even have meaningful discussions. We can only deal with limited information because of the secrecy of the process used by the government thus far.

Mr. Heap: Your problem is the same one we have in Parliament: there is no signed agreement.

Mr. Harris: Sister Michael and Mr. Penny, thank you for a very comprehensive report.

We almost have a free trade with the U.S. now and, in Newfoundland's case, almost all our exports to the U.S. are duty free. Even the Economic Council of Newfoundland, the only presentation we have heard with a major study of this, says it is marginally economically

[Translation]

Vous avez parlé de la hâte. Si nous devons nous hâter, c'est parce que nous avons annoncé cette direction dès septembre 1985. Pour respecter cette décision, nous devons tenir compte des échéances. Si nous dérogeons, il faudra des années, quatre ou cinq sans doute, pour arrêter les éléments d'un accord commercial général. La décision qui a été prise en 1985 est donc maintenue.

Soeur Michael: À ma connaissance, le cheminement est imposé par les échéances fixées par le gouvernement des États-Unis, et je ne pense pas qu'il convienne que nous répondions aux besoins du Congrès des États-Unis. Si pour maintenir le cours fixé, nous sommes forcés de prendre à la hâte des décisions qui pourraient nuire au Canada à long terme, je vous dirai qu'il est opportun de prendre les cinq, six, dix ou quinze ans nécessaires.

M. Heap: Soeur Michael, monsieur Penny, merci d'être venus. À la fin de votre exposé, vous avez dit que jusqu'à présent le gouvernement n'avait pas essayé de consulter les gens qui seront touchés de très près par cet accord.

J'ai été vivement impressionné par le fait que vous ayez consulté tant de gens, que vous ayez fait enquête dans tant de secteurs. Pouvez-vous nous dire quelle forme devraient prendre les consultations du point de vue du gouvernement. Personne ne peut s'attendre à ce que nous consultations directement 25 millions de personnes, voire 15 millions d'adultes, mais selon vous quelles devraient être les méthodes employées? Je reconnais que les choses sont faites à la hâte et j'espère qu'on pourra y remédier.

Soeur Michael: Je ne pense pas que les méthodes soient difficiles à trouver puisqu'elles existent déjà. Il y a bien des groupes qui pourraient certainement contribuer utilement au débat. Il y a le mouvement syndical, les groupes confessionnels, qui, nous le savons tous, ont largement participé à la discussion des enjeux intéressant notre pays. Il y a aussi beaucoup d'autres groupes communautaires et le mouvement des femmes. La difficulté vient du fait que personne n'a pu débattre à fond cette question, étant donné que le gouvernement n'a pas fourni assez de renseignements. Il nous a été impossible de lancer une discussion utile. Nous devons nous en tenir à des renseignements limités parce que le gouvernement a jusqu'à présent entouré la question du plus grand secret.

M. Heap: Vous faites face à la même difficulté que nous, parlementaires: l'accord n'est pas encore signé.

M. Harris: Soeur Michael, monsieur Penny, merci de nous avoir présenté un rapport exhaustif.

Actuellement, nous avons un libre-échange virtuel avec les États-Unis et, dans le cas de Terre-Neuve, presque toutes nos exportations sont acheminées vers les États-Unis en franchise de droit. Même le Conseil économique de Terre-Neuve, qui a fourni le seul mémoire fondé sur

[Texte]

better to go to a free trade arrangement. This also seems to be the theory.

What other considerations should we look at when we virtually have free trade now? This agreement is causing a great deal of anxiety even on the economic level. You are a social action committee. You are presumably in favour of progress and change and not opposed to it as Mr. Pratt has suggested. You are opposed to this agreement, but you are not opposed to change. What should we look to in this agreement?

Mr. Penny: As an analogy—Mr. Pratt was quite good with analogies—I think we in Newfoundland have a tendency to view ourselves as the poor region of Canada. Generally the free trade arrangement, as we view it, would probably seem to be advantageous to larger areas, larger corporations and groups which already have strength and strong economy. In that sense we do not see how this could be of any benefit. We are quite concerned about the loss of our social programs and our federal transfer payments.

Mr. Lesick: Thank you for your very comprehensive report. On page 4 of your brief you mentioned that 75% of Newfoundland's exports go to the United States. You also mentioned that Newfoundland's second largest export market is Europe, but you say it has been declining in recent years. Could you please tell us what percentage of Newfoundland exports go to Europe? Why are your exports to Europe declining? You mentioned that you thought it is where you should be trading and yet they are declining. Could you explain?

Mr. Penny: We could probably send you some additional materials on the background of the industry.

Mr. Lesick: Why are the exports to Europe declining?

• 1610

Mr. Penny: We can speculate as to the percentage. I think the iron ore industry, as an industry, is a very volatile thing. So that has changed the percentage relationship over the years. Most of our iron ore exports go to the United States. We have had considerable down cycles. Once the American economy is in a down cycle, it drops our iron ore shipments to the United States. So that can vary, as you say, in any particular year.

Mr. Lesick: I am trying to find out why your exports to Europe are declining. It is not to the United States but to Europe.

Mr. Penny: As I say, if our percentage of exports in the United States increases or declines, then that automatically affects where the exports go in other areas.

[Traduction]

une étude d'importance, affirme que l'accord de libre-échange est du point de vue économique préférable, mais vraiment peu. Cela semble le principe.

Quels sont les autres facteurs dont nous devrions tenir compte, alors que concrètement le libre-échange existe déjà? Cet accord suscite beaucoup de soucis chez les principaux intéressés économiques. Vous représentez un comité d'action sociale. On peut supposer que vous préconisez le progrès et le changement et que vous ne vous y opposez pas, comme l'a signalé M. Pratt. Vous êtes contre cet accord, mais vous ne vous opposez pas au changement. Que devrait-il contenir alors?

M. Penny: Je voudrais faire un rapprochement—M. Pratt est très fort là-dessus. A Terre-Neuve, nous avons tendance à nous considérer comme une région pauvre du Canada. Selon notre interprétation, l'accord de libre-échange profitera sans doute davantage aux grandes régions, aux grandes sociétés et aux groupes qui déjà jouissent d'une économie saine et solide. Nous ne voyons pas quels avantages il aura pour nous. Nous nous inquiétons très fort de la disparition de nos programmes sociaux et de nos paiements fédéraux de transfert.

M. Lesick: Merci de votre rapport très exhaustif. A la page 4, vous rappelez que 75 p. 100 des exportations de Terre-Neuve sont acheminées vers les États-Unis. Vous signalez par ailleurs que le deuxième marché d'exportation de Terre-Neuve est l'Europe, mais vous dites que les choses ont périclité de ce côté-là au cours des dernières années. Quelle proportion des exportations de Terre-Neuve est acheminée vers l'Europe? Pourquoi y a-t-il déclin sur ce marché? Vous avez dit que l'on devrait intensifier les efforts de ce côté-là, et pourtant il y a déclin. Pouvez-vous me donner des précisions?

M. Penny: Nous pourrions peut-être vous envoyer des renseignements supplémentaires sur l'évolution de l'industrie.

M. Lesick: Pourquoi y a-t-il baisse des exportations en direction de l'Europe?

M. Penny: Nous ne pouvons faire que des spéculations quant aux pourcentages. L'industrie du minerai de fer est une industrie très volatile. Ce pourcentage a changé au cours des années. La majeure partie de nos exportations est destinée aux États-Unis. Nous avons connu beaucoup de périodes de récession. Quand l'économie américaine traverse une période de récession, nos exportations chutent. Il y a donc, comme vous dites, des variations d'une année sur l'autre.

M. Lesick: J'essaie de comprendre pourquoi nos exportations vers l'Europe diminuent. Ce n'est pas vers les États-Unis qu'elles diminuent, mais vers l'Europe.

M. Penny: Comme je l'ai déjà dit, l'augmentation ou la diminution du pourcentage de nos exportations vers les États-Unis affecte automatiquement nos exportations vers les autres régions du monde.

[Text]

Mr. Lesick: You say your exports to Europe are declining. You have not been able to tell me anything except what is happening to the United States.

You mentioned the brewing industry. As you know, the Europeans recently successfully attacked provincial liquor policies under the GATT. Now this GATT finding has forced Canada to try to negotiate a settlement with the Europeans. If Canada cannot work out a settlement with the Europeans, do you believe Canada should refuse to abide by this adverse GATT finding?

Mr. Penny: The brewery industry is an excellent one, I think, and I am fairly closely related to it. I think what very often comes up now with this trade arrangement with the United States is the sense that we have heard our federal government and the Americans are trying to set up this trade arrangement as an example toward international trade relations in GATT. In that sense, we see that as pretty much as the same thing. So we are arguing the same issues bilaterally as we are multilaterally.

I would ask you, in a manner of speaking: Where would we draw the line, vis-à-vis the brewing industry? You seem to indicate in your intention that we should not have a brewing industry in each province. Some of the corporate presidents have indicated that the economics would dictate that they would not have a brewing industry in Canada at all.

Mr. Lesick: Well, you have mentioned the brewing industry—

The Acting Chairman (Mr. Fretz): I am sorry, Mr. Lesick. I know you would like to proceed with that line of questioning, but time does not permit. We will give the witnesses about one minute to pull their thoughts together and wind up.

Sister Michael: Okay, I hope we can do that.

I think the thing we would like to say—and I was quite disturbed today by comments from the committee that indicated otherwise—is that it is impossible for us in the country, either as government or as corporations or any other group, to make economic decisions without considering the social impact. We think it is not only impossible, we think it is impossible morally to do that. Once we start making decisions based on the dollar sign without considering the lives of our people, then I believe we are being morally irresponsible as a country. I do not make any apologies for asking us here today... and asking the committee to place before our government a reminder of the moral responsibility of everybody who has been elected by the people of Canada to look not just to the profit-making of corporations, but to the lives of our people.

The second point is that it is impossible for our government to expect that we can continue to give

[Translation]

M. Lesick: Vous dites que vos exportations vers l'Europe diminuent. Vous n'avez rien pu me dire si ce n'est ce qui arrive aux États-Unis.

Vous avez parlé de l'industrie de la bière. Comme vous le savez, récemment les Européens ont attaqué avec succès dans le cadre du GATT les politiques appliquées par les provinces aux vins et aux alcools importés. Cette résolution du GATT oblige le Canada à négocier un règlement avec les Européens. Si le Canada ne parvient pas à négocier des règlements avec les Européens, pensez-vous que le Canada devrait refuser d'accepter cette résolution du GATT, qui lui est défavorable?

M. Penny: L'industrie de la bière est une industrie excellente, à mon avis, et je la connais très bien. Très souvent, dans le but de nous expliquer cette entente commerciale avec les États-Unis, on nous dit que le gouvernement fédéral et les Américains veulent en faire un exemple d'échange commercial international à suivre par le GATT. Dans ce sens, nous considérons que c'est pratiquement la même chose. Que l'accord soit bilatéral ou multilatéral, les arguments restent les mêmes.

Permettez-moi de vous poser la question suivante: quel sort devons-nous réserver à l'industrie de la bière? Vous semblez dire qu'il ne devrait pas y avoir une industrie de la bière dans chaque province. Certains présidents de sociétés ont indiqué que les réalités économiques sont telles qu'il ne devrait pas y avoir du tout d'industrie de la bière au Canada.

M. Lesick: Vous avez parlé de l'industrie de la bière. . .

Le président suppléant (M. Fretz): Je suis désolé, monsieur Lesick. Je sais que vous aimeriez poser encore d'autres questions, mais nous n'avons plus le temps. Nous allons donner aux témoins une minute pour conclure leur présentation.

Sœur Michael: Très bien, j'espère que nous y arriverons.

Je crois que ce que nous aimerions dire—et j'ai été assez troublée aujourd'hui par certains commentaires allant dans le sens opposé—c'est qu'il est impossible aux gouvernants ou aux gouvernés de notre pays de prendre des décisions économiques sans tenir compte des conséquences sociales. Non seulement nous pensons que c'est impossible, mais nous pensons également que c'est moralement impossible. Si nous commençons à fonder nos décisions sur des considérations pécuniaires sans tenir compte des conséquences pour nos concitoyens, j'estime que nous agissons de manière irresponsable sur le plan moral. Je ne vois aucune raison de m'excuser parce que je demande au Comité de rappeler à notre gouvernement la responsabilité morale de tous ceux qui ont été élus par la population canadienne de ne pas simplement s'intéresser aux bénéfices des entreprises, mais aux conséquences pour nos concitoyens.

Deuxièmement, il est impossible que notre gouvernement espère que nous continuions à donner des

[Texte]

informed opinions on what is happening if we do not start getting more information. I am appalled by what has been happening in the past couple of days in Ottawa. For example, when somebody brought up the essential elements of the document here today on the committee. . . If it had been said to be this afternoon, my answer would be: Whatever meaning it had before, it now has no more meaning, because again I do not know what is happening at the negotiating table, which I was told was closed down two months ago. Thank you very much.

The Acting Chairman (Mr. Fretz): Thank you. You wanted to share your time with the Coalition of Citizens against Pornography. Dr. John Lewis and Dorothy Inglis, welcome.

• 1615

Ms Dorothy Inglis (Co-ordinator, Coalition of Citizens Against Pornography): I must say that I have listened with quite a bit of despair over the last few hours when I hear speakers around the room talking about things like culture, like Canadian identity, like social conditions of Canada in a trivial manner, and acting as if those things were not terribly important, stacked up against the great wealth of the companies of Canada.

I would like to suggest that if your numbers were half women, I think the concerns about home and family and community would be entirely different from what I have been listening to.

I would like to point out one of the differences that I think so graphically explains a difference that Canadian women and Canadian society experience as opposed to the society in the United States.

Two years ago the magazine *Penthouse* was stopped all across Canada by your Minister of Justice, and we applauded him for it. It is a magazine in which Japanese women are tied up by their breasts, and hung by trees, and trussed up like turkeys. That was a Canadian response that we saw.

Bob Guccinone, who runs the magazine, was appalled at what Canadian society had done to his publication. At the time he said "Only in Canada am I having this difficulty". He said:

Nowhere in the United States has any other states objected to this magazine. What is the matter with you people?

I applaud what is the matter with us people.

He then went to every major newspaper in Canada, and put in full-page ads with a Gestapo sign over this publication saying that Canadians prohibited this great freedom. I can tell you with pride that only three major newspapers accepted the ad, and one of them apologized later.

I want to emphasize to you that the progress that the women's movement has been making in Canada is very

[Traduction]

opinions informées sur ce qui se passe si nous ne sommes pas plus renseignés que cela. Je suis renversée par ce qui vient de se passer au cours des derniers jours à Ottawa. Par exemple, quand quelqu'un a apporté les éléments essentiels du document aujourd'hui à cette séance. . . Si cela avait été cet après-midi, ma réponse aurait été: quelle qu'en ait été la signification auparavant, cela n'en a plus aucune, car encore une fois, je ne sais pas ce qui se passe à la table des négociations, négociations dont on m'a dit qu'elles avaient pris fin il y a deux mois. Merci beaucoup.

Le président suppléant (M. Fretz): Merci. Nous voulions que votre temps soit partagé avec la Coalition of Citizens against Pornography. Monsieur John Lewis et madame Dorothy Inglis, bienvenue.

Mme Dorothy Inglis (coordinatrice, Coalition of Citizens Against Pornography): Je dois dire qu'entendre qualifier la culture, l'identité canadienne, les conditions sociales au Canada de considérations secondaires, de considérations pas si importantes que cela en face de la prospérité des entreprises canadiennes m'a laissé un certain goût de désespoir.

J'aimerais vous suggérer que si vous étiez composé pour moitié de femmes, je crois que les questions relatives au foyer, à la famille, à la collectivité seraient tout à fait différents de celles que j'ai entendu citer.

Je voudrais vous signaler une des différences qui explique de façon saisissante l'opposition entre, d'un côté, l'expérience des femmes canadiennes et de la société canadienne, et, de l'autre, l'expérience de la société américaine.

Il y a deux ans votre ministre de la Justice a interdit la distribution du magazine *Penthouse*, action que nous avons applaudie. C'était un numéro dans lequel les femmes japonaises étaient attachées par la poitrine, pendues à des arbres et troussées comme des dindes. C'était une réponse canadienne.

Bob Guccinone, directeur de ce magazine, s'est dit consterné par la réaction de la société canadienne à sa publication. Il a dit: «Il n'y a qu'au Canada que j'ai ce genre de problème». Il a dit:

Aucun État aux États-Unis ne se plaint de ce magazine. Qu'est-ce qui ne va pas chez vous?

J'applaudis à ce qui ne va pas chez nous.

Il a ensuite fait publier toute une page de publicité dans les principaux journaux canadiens avec son journal frappé d'une croix gammée et affirmant que les Canadiens étaient contre la liberté de la presse. Je suis fière de pouvoir vous dire que seulement trois de nos principaux journaux ont accepté cette publication et que l'un d'entre eux a fait des excuses par la suite.

Je tiens à ce que vous sachiez que les progrès réalisés par les mouvements de femmes au Canada sont très

[Text]

closely related to what your department of Justice has been doing on our behalf to protect us from a very pernicious industry.

Those are very precious commodities, and they rank as high as any dollar sign.

Dr. John Lewis (Chairman, Coalition of Citizens Against Pornography): Thank you, Dorothy, and thank you to the Roman Catholic Social Action Commission for the five minutes they have given us to make our presentation.

My task is simple and yet challenging. I would like, in the 158 seconds which remain, to speak words that would echo across the country. I would echo the words that the committee has heard already in Halifax and I hope elsewhere, that our Coalition of Citizens Against Pornography has fears for the social and cultural consequences of a free trade agreement with the great United States, where hardcore pornography is a fact of life, where the first amendment is presumed to give shelter to the handiwork of the Mafia-directed racketeer-organized pornographic industry.

We have fears that the fragile defences to the American porn industry which are maintained by Canadian customs, and which are reinforced by a social, political, and legal climate in our country, will not withstand the subtle cultural and social changes that may follow a broad free trade agreement in our country.

The Acting Chairman (Mr. Fretz): Thank you very much for your presentations.

• 1620

We will call Dr. Jim Barnes, Dean, Faculty of Business Administration, Memorial University. Dr. Barnes, welcome.

Dr. Jim Barnes (Individual Presentation): Thank you, Mr. Chairman and members of the committee, for the opportunity to appear here this afternoon. I have listened intently to the presentations preceding mine since lunch and it may not surprise you that, as the final witness on the final afternoon of your hearings across the country, I am not going to tell you a great deal you have not already heard at one point or another during the past two weeks.

The gist of my comments is quite similar to those which Mr. Young and Mr. Pratt have put forward to you this afternoon. They are in favour of the principle of enhanced trade with the United States. As befits an academic, it will take me probably twice as long to present my statement. What Mr. Young has presented more succinctly and Mr. Pratt more eloquently, I genuinely appreciate the opportunity of putting before the committee.

I do not intend to go into a great deal of detail on what has been and will continue to be an extremely complex subject. I would like to speak about the process which has

[Translation]

étroitement liés aux actions du ministère de la Justice visant à nous protéger contre une industrie très pernicieuse.

Ce sont des biens très précieux, et elles ont autant de valeur que l'argent.

M. John Lewis (président, Coalition of Citizens Against Pornography): Merci, Dorothy, et merci à la Roman Catholic Social Action Commission de nous avoir fait cadeau de ses cinq minutes pour que nous puissions témoigner.

Ma tâche est simple et pourtant difficile. J'aimerais, dans les 158 secondes qui restent, vous parler dans des termes susceptibles d'être compris dans tout le pays. J'aimerais répéter ce que vous avez déjà entendu à Halifax, et ailleurs, je l'espère, vous répéter que notre Coalition of Citizens Against Pornography craint les conséquences sociales et culturelles d'un accord de libre-échange avec les États-Unis, ce grand pays, où la pornographie dure est simplement une réalité de la vie, où le premier amendement est censé protéger les malversations d'une industrie pornographique organisée, dirigée et contrôlée par la Mafia.

Nous craignons que les défenses fragiles opposées à l'industrie pornographique américaine par les douanes canadiennes, renforcées par le climat social, politique et légal de notre pays, ne résistent pas aux subtils changements culturels et sociaux provoqués par cet accord de libre-échange.

Le président suppléant (M. Fretz): Nous vous remercions infiniment de votre témoignage.

Nous accueillons maintenant M. Jim Barnes, doyen de la faculté d'administration des affaires, de l'université Mémorial. Bienvenue, monsieur Barnes.

M. Jim Barnes (à titre personnel): Merci, monsieur le président, mesdames et messieurs, de m'avoir permis de comparaître ici cet après-midi. J'ai soigneusement écouté les interventions qui ont précédé la mienne depuis ce midi, et vous ne serez pas étonnés d'apprendre que, puisque je suis le dernier témoin du dernier après-midi des audiences que vous avez tenues dans tout le pays, je ne vais pas vous apprendre grand-chose que vous n'avez déjà entendu à un moment ou à un autre depuis quinze jours.

Mes commentaires rejoignent en substance ceux de M. Young et de M. Pratt. Je suis favorable au principe d'un renforcement des échanges commerciaux avec les États-Unis. Dans la bonne tradition universitaire, il va me falloir probablement deux fois plus de temps pour exposer mes arguments. Je vous suis sincèrement reconnaissant de me permettre de vous présenter un point de vue exposé plus succinctement par M. Young et plus éloquemment par M. Pratt.

Je ne vais guère entrer dans le détail d'un sujet, qui est et qui va demeurer très complexe. Je voudrais simplement vous parler du déroulement des événements depuis deux

[Texte]

been followed during the past two years since the Prime Minister and President Reagan agreed in principle to pursue a bilateral agreement on trade.

Before I go further, Mr. Chairman, it may be appropriate to explain to members of the committee that I do not appear before you this afternoon as a representative of any particular interest group. I am a dean of a university business school. I do not pretend to represent the university or any other particular group, but I come before you as an individual, as Mr. Pratt has already indicated he did.

Since early 1986 I have served as a member of one of the Sectorial Advisory Groups on International Trade, commonly known as SAGIT. As a member of the SAGIT which dealt with aspects of the free trade agreement in the areas of agriculture, food and beverages, I participated with 36 other Canadians, most of whom represented particular industry groups, in lengthy discussions about the implications of the agreement for Canadian business and for Canadians.

While I do not mean to suggest that I know all there is to know about free trade or the agreement or that I am in any way an expert on the subject, I believe I may have some insights into the process which has been followed and has led to the conclusion of the draft agreement in October 1987.

I will attempt to address a number of issues which I honestly believe have not been adequately debated, at least not in those discussions and comments I have heard concerning the draft agreement on free trade.

I have been impressed with the negotiation process followed in reaching the tentative agreement signed in Washington on October 4. I believe Canadians across this country ought to know that over the past 18 months of negotiations, this country has been represented by an extremely able group of negotiators. It also ought to be known that there has been an elaborate system of consultation throughout the process. Contrary to what the speakers who preceded me this afternoon said, the Government of Canada, through its Trade Negotiations Office, consulted very widely with interest groups across this country throughout the entire process.

In late 1985 and early 1986 the Minister for International Trade established the International Trade Advisory Committee, commonly known as ITAC, under the distinguished chairmanship of Walter Light and a total of 15 sectorial advisory groups on international trade. These groups are broadly representative of the Canadian people. I doubt there is a significant interest group in this country that was not represented, directly or indirectly, on one or more of these bodies.

• 1625

The group of which I was privileged to be a member, and still am, represented many sectors of the so-called agri-

[Traduction]

ans, depuis que le premier ministre et le président Reagan se sont entendus sur le principe d'un accord commercial bilatéral.

Avant d'aller plus loin, monsieur le président, je devrais peut-être expliquer aux membres du Comité que je ne représente pas un groupe d'intérêt particulier. Je suis doyen d'une école d'administration des affaires dans une université. Je ne prétends pas représenter cette université ni un autre groupe, et je me présente au contraire à titre individuel, exactement comme M. Pratt.

Depuis le début de 1986, je suis membre d'un des groupes de consultation sectoriels sur le commerce extérieur, plus connu sous l'abréviation GCSCE. À titre de membre du GCSCE chargé d'étudier les dispositions en matière de libre-échange dans le domaine de l'agriculture, de l'alimentation et des boissons, j'ai participé avec trente-six autres Canadiens, qui représentaient pour la plupart des groupes industriels particuliers, à de longues discussions sur les répercussions de cet accord pour l'entreprise au Canada et pour les Canadiens.

Sans prétendre tout savoir sur le libre-échange ou sur cet accord, et sans prétendre être expert en la matière, je crois néanmoins avoir perçu certains rouages de la procédure qui a été suivie et qui a débouché sur la conclusion du projet d'accord en octobre 1987.

Je vais essayer d'aborder un certain nombre de questions, dont je crois franchement qu'on n'a pas assez discuté, du moins dans les débats que j'ai pu suivre sur le projet d'accord de libre-échange.

J'ai été impressionné par le déroulement des négociations qui ont débouché sur l'accord provisoire signé à Washington le 4 octobre. Je crois qu'il serait bon que les Canadiens sachent que depuis 18 mois notre pays a été représenté lors de ces négociations par une équipe de négociateurs brillants. Ils devraient aussi savoir que tout au long de ces négociations, il y a eu des consultations approfondies. Contrairement à ce qu'ont dit les intervenants qui m'ont précédé, le gouvernement du Canada, par le biais de son Bureau des négociations commerciales, a très largement consulté les groupes d'intérêt de notre pays tout au long de cette procédure.

Fin 1985 et début 1986, la ministre du commerce extérieur a créé le Comité consultatif sur le commerce extérieur, en abrégé CCCE, sous la présidence distinguée de Walter Light, ainsi que quinze groupes de consultation sectoriels sur le commerce extérieur. Ces groupes sont globalement représentatifs de la population canadienne. Je doute qu'il y ait au Canada un groupe d'intérêt important qui n'ait pas été représenté directement ou indirectement à au moins un de ces comités.

Celui dont j'ai eu et ai toujours le privilège de faire partie représentait de nombreux secteurs de ce qu'on

[Text]

food industry, from hog farmers, turkey and wheat farmers to the Consumers' Association of Canada, the Retail Council of Canada, Grocery Products Manufacturers of Canada and so on.

These advisory bodies have been meeting on a regular basis with senior members of the staff of the Trade Negotiations Office, with the Minister herself and with members of the Minister's staff. There has been free and open debate at the meetings of the SAGIT's. The deliberations have been long and protracted, and the varying points of view of Canadians have been made abundantly clear to those individuals who are responsible for the actual negotiations.

It is my considered opinion that the negotiators have been extremely well-informed concerning the views of various interest groups. They have indeed been listening very intently to those views and have taken them into consideration in the negotiation process.

I do not believe we should lose sight of the fact that a free trade agreement has to be negotiated. In other words, I place emphasis on that word "negotiated". As in any series of negotiations, there is give and take. Our Canadian negotiators could not win on every point. There were concessions made in order to ensure that certain industries were protected or that particular areas Canada considers inviolate were preserved, such as culture, marketing boards and certain transfer and social assistance payments.

I can assure you that the negotiating team did listen to the advice provided by the members of the SAGIT's, and that they did indeed win major points on behalf of Canadians and Canadian business during the negotiations.

But as anyone who has ever negotiated an agreement will attest, we cannot have it all our own way. We cannot expect to be able to ship products and services to the U.S. market without facing increased competition from their firms. The conclusion of a free trade agreement with the United States means that Canadian companies will have to increase their ability and capacity to compete, not only with U.S. firms, but also with those of other countries.

The situation of liberalized world trade is coming, regardless of what we do with the United States through the current round of negotiations under the General Agreement on Tariffs and Trade. Canada has already made a commitment to liberalized world trade through our participation in the GATT.

We cannot ignore the fact that free trade with the United States is but a part of a much larger multinational trade negotiations under the GATT. Much of what we hear discussed today vis-à-vis the United States trade agreement will come to pass under that GATT agreement. Markets all over the world are going to be opening up to Canadian companies. This enhanced trade agreement with

[Translation]

appelle l'industrie de l'agro-alimentaire, des éleveurs de porcs, de dindes et des céréaliculteurs à l'Association des consommateurs du Canada, au Conseil canadien du commerce de détail, aux fabricants canadiens de produits alimentaires etc.

Ces groupes de consultations ont rencontré régulièrement les dirigeants du Bureau des négociations commerciales, la ministre elle-même et ses adjoints. Les GCSCÉ ont eu des débats francs et ouverts. Ils ont délibéré pendant très longtemps, et les divers points de vue des Canadiens ont été abondamment exposés aux responsables des négociations proprement dites.

J'ai la conviction que les négociateurs ont été parfaitement mis au courant des points de vue des divers groupes d'intérêt. Ils ont écouté avec énormément d'attention ces points de vue et en ont tenu compte dans la négociation.

Je crois qu'il ne faut pas perdre de vue le fait qu'un accord de libre-échange a été négocié. Autrement dit, j'insiste sur le terme «négocié». Toute négociation implique des compromis. Nos négociateurs ne pouvaient pas être gagnants sur tous les plans. Ils ont fait des concessions pour pouvoir protéger certaines industries ou protéger des domaines que le Canada considère comme intouchables, par exemple, la culture, les offices de commercialisation et certains paiements de transfert et d'aide sociale.

Je vous garantis que l'équipe de négociations a soigneusement écouté les conseils que lui ont adressés les membres des GCSCÉ, et qu'ils ont effectivement marqué des points très importants pour les Canadiens et les entreprises canadiennes lors de ces négociations.

Mais comme quiconque a jamais négocié un accord le confirmera, nous ne pouvons pas être gagnants partout. Nous ne pouvons pas nous attendre à pouvoir expédier nos produits et nos services vers le marché américain sans nous heurter à un accroissement de la concurrence des entreprises américaines. La conclusion d'un accord de libre-échange avec les États-Unis signifie que les entreprises canadiennes vont devoir s'organiser pour être plus compétitives non seulement face aux entreprises américaines, mais aussi à d'autres entreprises étrangères.

La libéralisation du commerce international est en marche, quoique nous fassions avec les États-Unis dans le cadre actuel des négociations de l'accord général sur les tarifs douaniers et le commerce. Le Canada s'est déjà engagé sur la voie de la libéralisation du commerce international dans le cadre de sa participation au GATT.

Nous ne pouvons faire abstraction du fait que le libre-échange avec les États-Unis n'est qu'un aspect de négociations commerciales multilatérales beaucoup plus vastes dans le cadre du GATT. Une bonne partie de ce dont nous avons entendu parler aujourd'hui à propos de l'accord commercial avec les États-Unis va se réaliser dans le cadre du GATT. Les marchés du monde entier vont

[Texte]

the United States is but the beginning of a much larger world-wide free trade initiative, which is being reflected in the next round of GATT negotiations. Canada must be part of that process. The agreement with the United States is a valuable first step as it secures for us a position of primacy, which ensures our special place in United States markets.

We must also realize that Canadian business is going to have to become more competitive, regardless of the existence of a free trade agreement with the United States. That agreement represents an impetus for our business community to respond in order to take advantage of the opportunities that will become available, not only in the United States but farther afield. Canadian business is not going to grow and prosper economically by throwing up barriers to entry. Growth and employment will only come through making Canadian companies more competitive on world markets, so we can buy more competitively priced goods at home and export more Canadian products and services abroad. We will not become more competitive and efficient by ignoring the world as it passes us by or by throwing up artificial barriers.

I do not believe Canadian companies should be afraid of competition. We have world-class companies in Canada, several of them right here in the Atlantic provinces. If we have the will to do it, we have the potential to create a lot more companies that will do more and more of their business internationally in the future. Strong competitive Canadian companies will expand and prosper, and will be able to address the much larger North American marketplace without tariff and non-tariff barriers.

• 1630

There is no question, Mr. Chairman, that Canadian firms in certain industries will, under the free trade agreement, be subjected to increasing competition from American companies, which will now be able to sell their products and services in Canada on the same footing as Canadian companies. This competition, and the increased competition that we can expect from companies in other countries as the barriers to multinational trade come down, will sharpen the competitiveness of Canadian firms.

The result will be improved economies of scale, the adoption of new technologies, and more skilled Canadian employees and managers.

Most of the debate which I have heard concerning the free trade agreement seems to concentrate on the manufacturing sector. It should also be noted that the fastest growing sector of world trade lies in services—20%

[Traduction]

s'ouvrir aux entreprises canadiennes. Cet accord de libéralisation des échanges avec les États-Unis n'est que le début d'une initiative de libre-échange beaucoup plus vaste à l'échelle mondiale, à laquelle on va assister dans la prochaine ronde de négociations du GATT. Il faut absolument que le Canada y participe. L'accord avec les États-Unis est un premier pas important, car il nous accorde une priorité qui nous garantit une place privilégiée sur les marchés américains.

N'oublions pas non plus que les entreprises canadiennes vont devoir devenir plus concurrentielles, quoiqu'il advienne de l'accord de libre-échange avec les États-Unis. Cet accord représente pour nos entreprises une incitation à réagir et à profiter des créneaux qui vont s'ouvrir non seulement aux États-Unis mais par-delà les États-Unis eux-mêmes. Ce n'est pas en se protégeant par des barrières douanières que les entreprises canadiennes vont se développer et prospérer. La croissance et l'emploi ne progresseront que si les entreprises canadiennes deviennent plus concurrentielles sur les marchés internationaux, de façon à nous permettre d'acheter des biens à des prix plus concurrentiels sur le marché intérieur et d'exporter de plus grandes quantités de produits et de services canadiens. Ce n'est pas en fermant les yeux sur le monde qui nous environne ou en nous enfermant derrière des barrières artificielles que nous deviendront plus compétitifs.

Je ne crois pas que les entreprises canadiennes doivent avoir peur de la concurrence. Nous avons au Canada des entreprises de classe mondiale, notamment plusieurs dans les provinces de l'Atlantique. Si nous en avons la volonté, nous pouvons mettre sur pied beaucoup d'autres entreprises dont les activités seront de plus en plus axées sur les marchés internationaux à l'avenir. Les entreprises canadiennes viables et concurrentielles connaîtront une expansion et la prospérité, et seront capables d'affronter le marché beaucoup plus vaste de l'Amérique du Nord sans droits de douane ni barrières non tarifaires.

Il est évident, monsieur le président, que pour les entreprises canadiennes de certains secteurs industriels, l'accord de libre-échange ne fera qu'intensifier la concurrence avec les entreprises américaines, puisque ces dernières pourront vendre leurs produits et leurs services au Canada dans les mêmes conditions que les premières. Toutefois, cette intensification de la concurrence, qui pourrait aussi bien provenir d'entreprises d'autres pays, au fur et à mesure que les barrières commerciales multinationales seront levées, fera à son tour augmenter la compétitivité des entreprises canadiennes.

Il en résultera de plus grandes économies d'échelle, un apport de nouvelles technologies et une amélioration des compétences des employés et des gestionnaires canadiens.

Jusqu'à présent, le débat entourant l'accord de libre-échange semble avoir porté essentiellement sur le secteur de la fabrication. Or, il ne faut pas oublier que, en ce qui concerne les échanges internationaux, c'est le

[Text]

of the value of all world trade now is accounted for by trade in services. These are basically products, if you like, which are not manufactured at all, but which exist totally in the minds and hands of those persons who deliver the services.

Many opportunities will be created for Canadian service companies to do business in the United States. The current issue of *Scientific American* points out that service industries now account for 71% of gross national product, and 75% of all jobs in the United States.

In recent years many companies in this province have developed considerable expertise in the service sector, especially as it relates to offshore oil and gas, and the development of computer software. These companies and those offering other forms of professional services will now have access to the U.S. market on the same basis as service companies located in that country.

What do I see as the benefits to Canada of an agreement with the United States to move toward an open border with respect to trade? In addition to the secure access to the U.S. market and the increased competitiveness of Canadian companies to which I have already referred, the availability of products imported from the United States will represent a benefit to Canadian consumers, not simply because these products may be lower in price as a result of the elimination of tariffs, but also because their presence in the market and the increased efficiency and productivity of Canadian firms will ensure that Canadian products are also more price-competitive.

One of the most important side benefits to come from the free trade agreement with the United States will be the dismantling of interprovincial barriers to trade which have distorted the pattern of trade within Canada for generations. As we have seen within the past couple of weeks, these barriers will come down in any event as part of Canada's commitment to enhanced world trade under the GATT. This will ensure that products are free to move across provincial borders, something that has not happened in the past.

The signing of the free trade agreement with the United States will make it possible for Canadian companies to increase their export of value-added products. For example, fish and forest products from the Atlantic provinces, which have been the victims of U.S. protectionist policy in the past, will have secure access to the U.S. market in the future on the same basis as products produced in that country.

We will also see a benefit to the Atlantic region because of its proximity to many large U.S. regional markets, and because we rely on those markets for most of our exports at the present time. Many of our products

[Translation]

secteur des services qui connaît la plus forte expansion, et que les échanges de services représentent aujourd'hui 20 p. 100 de la valeur totale des échanges internationaux. Les services ainsi échangés ne sont pas des produits manufacturés, puisqu'ils n'existent que dans l'esprit de ceux qui les fournissent.

L'accord de libre-échange offrira aux entreprises de services canadiennes d'énormes possibilités aux États-Unis. Le dernier numéro de *Scientific American* indique que le secteur des services représente maintenant 71 p. 100 du produit national brut et 75 p. 100 de tous les emplois existant aux États-Unis.

Au cours des dernières années, de nombreuses entreprises de la province ont acquis une expertise considérable dans le secteur des services, surtout en ce qui concerne l'exploitation du pétrole et du gaz naturel extra-côtier, et la mise au point de logiciels d'ordinateur. Avec l'accord, ces entreprises, tout comme celles qui offrent des services professionnels, auront accès au marché américain dans les mêmes conditions que les sociétés de services implantées aux États-Unis.

Quels avantages le Canada tirera-t-il d'un accord de libre-échange avec les États-Unis? En plus d'un accès garanti au marché américain et de la plus grande compétitivité des entreprises canadiennes, ce dont je viens de parler, les consommateurs canadiens profiteront des produits importés des États-Unis et ce, non seulement parce que ces produits seront peut-être moins chers, étant donné qu'il n'y aura plus de barrières tarifaires, mais aussi parce que les produits canadiens seront, eux aussi, moins chers, face à la concurrence accrue des produits étrangers et en raison de l'augmentation de l'efficacité et de la productivité des entreprises canadiennes.

L'un des avantages secondaires de l'accord de libre-échange sera la suppression des barrières commerciales interprovinciales, qui faussent ces échanges depuis des générations. Comme nous l'avons vu au cours des dernières semaines, ces barrières seront levées de toute façon, étant donné l'engagement qu'a pris le Canada vis-à-vis du GATT. Cela permettra donc aux marchandises de circuler librement entre les provinces, ce qui n'était pas le cas par le passé.

La signature d'un accord de libre-échange avec les États-Unis permettra aux entreprises canadiennes d'augmenter leurs exportations de produits à valeur ajoutée. Par exemple, le poisson et les produits forestiers des provinces de l'Atlantique, qui ont souffert par le passé des politiques protectionnistes américaines, auront désormais un accès garanti au marché américain, et ce, dans les mêmes conditions que les produits américains équivalents.

La région de l'Atlantique bénéficiera également de cet accord en raison de sa proximité de plusieurs grands marchés régionaux américains, marchés sur lesquels nous écoulons la plupart de nos exportations à l'heure actuelle.

[Texte]

will, for the first time, be exported duty-free to the United States.

The opening of the North American market, which will follow the signing of the free trade agreement will, Mr. Chairman, require a process of adjustment. World markets are constantly changing, and the businesses of this country must respond accordingly. This adjustment process, I would suggest, is nothing new to business. They are accustomed to rolling with the punches, and through the years most businesses have been prepared to make all kinds of adjustments to their way of doing business in the face of increased competition, new technologies, new regulatory environments, and so on.

Most business organizations in this country are in favour of free trade, not because it will enable them to lay off thousands of Canadian employees, but because they will now have improved access to the largest market in the world, and will be able to expand, thereby enabling them to hire more Canadians.

• 1635

Certain adjustments will have to take place under the new free trade environment, but a great deal of adjustment would have taken place in many of our industries in any event over the next 10 years. Even without a free trade deal, it is difficult to separate what would have happened over that period from the adjustment that will be necessitated by the elimination of tariffs and other barriers. Business is constantly in a state of adjustment, and many firms are looking at the free trade scenario as another event that will require they adjust the way they do business.

In the current issue of the *Business Quarterly*—a quarterly publication from the Business School at the University of Western Ontario—Professor Allan Rugman of the University of Toronto reports the results of a study he conducted to ascertain the attitudes of multinational companies towards the adjustments required under a free trade scenario. He talked with senior management personnel in the 21 largest Canadian-owned multinationals and the 17 largest subsidiaries of U.S. firms in Canada. He concluded these companies—which account for approximately 70% of all bilateral trade between Canada and the United States—will be able to bear the costs of adjustment themselves, without any assistance from government. They will continue to prosper, there will be few plant closures, and bilateral trade and investment will increase.

This is not to say, Mr. Chairman, there will not be a need to protect certain industries through that period of adjustment. But such a phased-period of adjustment has been provided for. For example, many tariffs are to be removed over a 10-year period. Such adjustment, I would suggest, is not often available in businesses facing changes in their environment.

[Traduction]

Pour la première fois, un grand nombre de nos produits seront admis en franchise aux États-Unis.

La libéralisation du marché nord-américain, qui sera le résultat direct de l'accord de libre-échange, exigera, monsieur le président, une certaine période d'adaptation. Toutefois, les marchés internationaux sont en évolution constante, et nos entreprises doivent donc réagir en conséquence. Ce processus d'adaptation n'a donc rien de nouveau pour les entreprises. Elles sont habituées à faire face aux difficultés, et, au cours des années, la plupart des entreprises ont su faire les ajustements nécessaires face à une concurrence accrue, à une nouvelle technologie, à une nouvelle réglementation, etc.

La plupart des entreprises canadiennes sont favorables au libre-échange, non pas parce qu'elles pourront ainsi licencier des milliers d'employés canadiens, mais parce qu'elles auront plus facilement accès au plus vaste marché du monde, qu'elles pourront ainsi développer leurs activités et, par conséquent, embaucher encore plus de Canadiens.

Dans ce nouveau climat de libre-échange, il faudra, bien sûr, procéder à certains ajustements, mais la plupart d'entre eux ont déjà été effectués par un grand nombre de nos entreprises au cours des 10 dernières années. Même sans accord de libre-échange, il serait difficile de faire une distinction entre les ajustements qui auraient été de toute façon nécessaires et ceux qui seront requis par la suppression des tarifs et des autres barrières commerciales. En effet, le monde des affaires doit constamment s'adapter, et bon nombre d'entreprises ne voient dans cet accord de libre-échange qu'un autre phénomène qui les obligera à s'adapter aux nouvelles conditions.

Dans le dernier numéro du *Business Quarterly*, revue trimestrielle de l'École de commerce de l'Université Western, le professeur Allan Rugman, de l'Université de Toronto, donne les résultats d'une étude qu'il a faite sur l'attitude des multinationales face aux ajustements que nécessitera un accord de libre-échange. Il dit avoir rencontré les dirigeants des 21 principales multinationales appartenant à des intérêts canadiens et des 17 principales filiales américaines établies au Canada, lesquelles représentent toutes ensemble à peu près 70 p. 100 des échanges canado-américains. Il a conclu de ces contacts que ces sociétés seront en mesure d'assumer elles-mêmes les coûts de l'adaptation, sans aucune aide du gouvernement. Elles continueront à prospérer, peu d'usines fermeront leurs portes, et les échanges et investissements bilatéraux ne feront qu'augmenter.

Cela ne veut pas dire, monsieur le président, qu'il ne sera pas nécessaire de protéger certains secteurs industriels pendant cette période d'adaptation. Mais justement, l'accord prévoit une période d'adaptation, puisque, par exemple, l'élimination d'un grand nombre de tarifs douaniers sera étalée sur une période de 10 ans. Or, croyez-moi, les entreprises ne bénéficient pas toujours

[Text]

As another form of adjustment protection within the free trade agreement, Canada has negotiated the right to maintain and establish marketing boards and other forms of supply management in order to promote and protect Canadian producing industries. However, we must be aware of the potential for distortion such supply management systems have, for the sale of products within Canada.

In many cases, the price of supply-managed commodities is higher when sold as raw materials to Canadian companies, than when sold south of the border to American competitors. Prices maintained at a certain level by marketing boards themselves represent a trade distortion within Canada, and have important downstream effects on further Canadian processors. These effects will have to be addressed within the context of the adjustments necessary during the implementation of the agreement.

I am somewhat bothered by the nature of the opposition to the free trade agreement by those who have raised considerable public outcry, not only against the draft agreement, but also against the concept of free trade itself. The arguments presented against the agreement are largely emotional and ideological. The true impact of the free trade with the United States cannot be foretold, but those who predict a massive loss of jobs are, in my opinion, doing Canadians a disservice. It is relatively easy to stir up fear and negative reaction to such a massive undertaking which is, indeed, the largest bilateral trade agreement ever negotiated.

• 1640

I am not really surprised that a fairly large percentage of adult Canadians register their opposition to the concept of free trade when asked their opinions, but let us not confuse public opinion with public knowledge. Most Canadians cannot possibly understand the intricacies of the draft agreement and of the thousands of hours of discussions, planning and negotiations that went into its development.

Many will tend to listen, first and foremost, to those who single out specific industries or specific areas of the country suggesting that thousands of jobs will be lost. I would like to hear more from those who are confident that thousands of jobs will be created.

It is no accident that Canadian business is supportive of the free trade initiative for the most part. This is so, not because those businesses want to close their plants or offices but because they have made a rational analysis of the situation and in the main they agree the opportunities to be created through this agreement genuinely outweigh the potential costs.

[Translation]

d'une telle période d'adaptation lorsqu'elles doivent faire face à des changements, quels qu'ils soient.

Toujours au sujet de cette période d'adaptation, le Canada a négocié dans cet accord de libre-échange le droit de conserver et même de créer des offices de commercialisation et autres mécanismes de gestion des approvisionnements, afin de promouvoir et de protéger ses industries productrices. Cependant, il ne faut pas oublier que ce genre de système de gestion des approvisionnements risque de fausser les échanges de produits au Canada.

En effet, il arrive très souvent que le prix des denrées ainsi contrôlées soit plus élevé lorsqu'elles sont vendues sous forme de matière première à des entreprises canadiennes que lorsque ces mêmes denrées sont vendues à des concurrents américains. En maintenant les prix à un certain niveau, les offices de commercialisation faussent en quelque sorte les échanges sur le territoire canadien, ce qui a par la suite des effets considérables sur les transformateurs canadiens. Il faudra tenir compte de ces effets dans les ajustements que nécessitera la mise en place progressive de l'accord.

Je ne comprend pas pourquoi certains décrient tellement cet accord de libre-échange, et pas seulement le projet d'accord, mais tout le concept de libre-échange. La grande majorité des arguments avancés dans ce sens sont d'ordre sentimental et idéologique. Certes, on ne peut pas prévoir exactement l'incidence d'un libre-échange avec les États-Unis, mais j'estime que ceux qui prétendent que cela fera disparaître un nombre considérable d'emplois ne rendent pas du tout service aux Canadiens. Il est relativement facile de susciter des craintes et des réactions négatives à un projet aussi important, en fait le plus vaste accord commercial bilatéral jamais négocié.

Je ne suis pas surpris qu'un grand nombre de Canadiens adultes se disent opposés au principe du libre-échange quand on leur demande leur avis, mais l'opinion publique ne se fonde pas toujours sur la connaissance des faits. Il est impossible à la plupart des Canadiens de comprendre les complexités du projet d'accord et des milliers d'heures de discussions, de planifications et de négociations consacrées à sa préparation.

La plupart des gens écoutent en premier lieu ceux qui désignent des régions du pays ou des secteurs d'activité précis, où, selon eux, des milliers d'emplois seront supprimés. Ceux qui sont convaincus que des milliers d'emplois seront créés devraient le dire plus souvent.

Ce n'est pas par hasard que les hommes d'affaires canadiens appuient dans l'ensemble l'initiative de libre-échange. Ce n'est pas parce qu'ils veulent fermer leurs usines ou leurs bureaux, mais parce qu'ils ont évalué objectivement la situation et que, dans l'ensemble, ils conviennent que les avantages qui découleront de cet accord l'emportent véritablement sur les coûts éventuels.

[Texte]

There will have to be adjustments made, and adjustment periods and processes have been provided for. Many Canadian companies will also have to provide their own adjustment mechanisms, many of which would have been needed with or without free trade. In this regard, a sound case can be made for support from government to allow those companies, primarily of small to medium size, to acquire the technologies and the skilled management which will be needed to compete effectively in the global free market which will be open to us in the near future.

It seems to me that opposition to free trade for the most part has come from organizations which tend to oppose many forms of progress. They appear to be opposed to any form of change, be it free trade, the introduction of new forms of technology, or new ways of doing business in general. They decry the protectionist sentiment which is prevalent in the United States at the present and yet they would wish to introduce our own unique brand of Canadian protectionism through the maintenance of restrictions on trade which would merely serve to cut us off from the rest of the world.

We should not fall into the trap of assuming that free trade will mean an automatic influx of cheaper products from the United States and that Canadian consumers will automatically buy those products. As a representative of the brewing industry in this province observed just yesterday: "the distance to ship products may itself represent a disadvantage to entering the market".

Although U.S. products will be able to enter Canada free of tariffs and other barriers under a free trade arrangement, this does not mean that a major portion of sales will go to those products. As anyone who studies and knows the Canadian consumer will attest, local preferences and brand loyalties will continue to operate.

Canadian consumers will continue to drink Molson's beer and eat McCain's french fries, will continue to have their hair done by Canadian hairstylists and their homes painted by Canadian painters. We will continue to read Margaret Atwood's books, watch Gordon Pinsent's films and appreciate the art of Christopher and Mary Pratt. As Canadians, we will probably also continue to watch too little CBC television, read too few Canadian magazines, buy too few Canadian books.

I share many of their concerns about the preservation of Canadian culture and a Canadian identity, but I have had these concerns for years not because of free trade but because of a history of living next to the United States and a history of Canadian consumers opting for American programming, music, books and magazines. In this regard, we are really no different in kind from other consumers throughout the western world.

[Traduction]

Certains changements s'imposeront, et l'on a prévu une période et des mécanismes d'adaptation. Bon nombre de sociétés canadiennes devront également mettre en place leurs propres programmes d'adaptation, qui, pour la plupart, auraient été nécessaires avec ou sans libre-échange. À cet égard, le gouvernement aurait de bonnes raisons d'aider ces sociétés, pour la plupart des PME, à acquérir les technologies et les cadres qualifiés dont elles auront besoin pour soutenir efficacement la concurrence sur le marché libre international qui s'ouvrira à nous dans un proche avenir.

À mon avis, ceux qui s'opposent au libre-échange sont essentiellement des organismes qui en général, sont contre toute forme de progrès. Ils s'opposent à tout changement, qu'il s'agisse du libre-échange, de l'adoption de nouvelles techniques ou de nouvelles pratiques commerciales en général. Ils dénoncent la tendance protectionniste qui existe actuellement aux États-Unis; pourtant, ils souhaitent nous voir instaurer une politique protectionniste bien canadienne en continuant à limiter certains échanges commerciaux, ce qui ne fera que nous couper du reste du monde.

Nous ne devons pas tomber dans le piège en partant du principe que s'il y a libre-échange, notre marché sera envahi par des produits américains moins chers et que les consommateurs canadiens les achèteront automatiquement. Un représentant des brasseries de Terre-Neuve a signalé hier que l'éloignement des marchés représente peut-être en soi un obstacle.

Même si en vertu d'un accord de libre-échange, les produits américains pourront être admis au Canada en franchise de droits et autres barrières, cela ne veut pas dire que les Canadiens les achèteront en priorité. Comme peuvent en témoigner tous ceux qui étudient et connaissent le consommateur canadien, celui-ci continuera à accorder la préférence aux marques et aux produits canadiens.

Les consommateurs canadiens continueront à boire de la bière Molson et à manger des frites McCain, ils continueront à se faire coiffer chez des coiffeurs canadiens et à engager des entreprises canadiennes pour repeindre leurs maisons. Nous continuerons à lire les ouvrages de Margaret Atwood, à regarder les films de Gordon Pinsent et à apprécier l'art de Christopher et Mary Pratt. En tant que Canadiens, nous continuerons sans doute aussi à ne pas regarder suffisamment les émissions télévisées de Radio-Canada, à lire trop peu de revues canadiennes et à acheter trop peu de livres canadiens.

Je partage bon nombre de leurs inquiétudes au sujet de la protection de la culture et de l'identité canadiennes, mais c'est une question qui me préoccupe depuis des années, non à cause du libre-échange, mais parce que depuis toujours, nous sommes voisins des États-Unis et les consommateurs canadiens choisissent les émissions, la musique, les revues et les livres américains. Sur ce plan, nous ne nous distinguons pas des autres consommateurs du monde occidental.

[Text]

In summary, Mr. Chairman, I wish to offer my support for the principle of enhanced trade with the United States. I believe Canada has been well served in the negotiation process and once it is implemented, the agreement will serve as a model for a more open international trading regime in the future.

What we are seeing in this country with respect to the discussion and debate on free trade is not surprising, but I believe that much of the criticism and concern stems from the fact that we are dealing with an extremely complex issue.

• 1645

I do not believe it is possible for anyone to be completely satisfied with the final document, for this is the nature of the process of negotiation. I do believe, however, for the most part, this agreement marks a tremendous opportunity for Canadian business to take advantage of a larger U.S. market, and Canadian companies will prosper as a result. There is a need for adjustment mechanisms and for incentives to ensure companies in this country are in a position to improve efficiency and productivity. I am confident that these mechanisms will be put in place and that the net result will be more jobs for Canadians. Thank you, Mr. Chairman.

Mr. Rompkey: I welcome our guest, who has had a distinguished career in academics and in public life in this province.

Because of my limited time, Mr. Chairman—I know you are going to cut me off at some point—I am going to list the questions I have arising from Dr. Barnes' presentation. I will then allow him to fight with you on time to get his answers on the record.

First, page 11 of your brief says:

They appear to be opposed to any form of change, be it free trade, the introduction of new forms of technology, or new ways of doing business in general.

Rather than being opposed to the introduction of new forms of technology, my concern is that there are going to be no new forms of technology because R and D in this country has already dropped to 1.3%, even though the Prime Minister said during the last election it was going to be 2.5%. How can you have any competitive Canadian firms when you do not have any commitment to R and D and you do not have any commitment to training and retraining?

Second, your brief also says:

There will have to be adjustments made and adjustment periods and processes have been provided for.

[Translation]

En résumé, monsieur le président, je souscris au principe de libéralisation des échanges avec les États-Unis. Selon moi, les intérêts du Canada ont été bien défendus au cours des négociations, et lorsqu'il sera en vigueur, l'accord servira de modèle à la libéralisation des échanges internationaux à l'avenir.

Le débat que suscite le libre-échange dans notre pays n'a rien de surprenant, mais une grande partie des critiques et des préoccupations découlent, à mon avis, du fait qu'il s'agit d'une question extrêmement complexe.

Personne ne pourra être entièrement satisfait du document définitif, ce qui est normal dans un processus de négociation. Je suis toutefois convaincu que dans l'ensemble, cet accord offrira d'énormes possibilités aux entreprises canadiennes pour profiter d'un vaste marché américain, ce qui favorisera leur prospérité. Il faut prévoir des mécanismes d'adaptation et des stimulants pour permettre aux sociétés canadiennes d'accroître leur rentabilité et leur productivité. Je suis certain que l'on va mettre en place ces mécanismes et qu'il s'ensuivra une création d'emplois pour les Canadiens. Je vous remercie, monsieur le président.

M. Rompkey: Je souhaite la bienvenue à notre invité, qui a fait une éminente carrière dans le secteur universitaire et sur la scène publique au niveau provincial.

Étant donné que j'ai peu de temps, monsieur le président—je sais que vous allez m'interrompre à un moment donné—je vais énumérer mes questions qui découlent de l'exposé de M. Barnes. Libre à lui ensuite d'obtenir le temps nécessaire pour faire consigner ses réponses.

Tout d'abord, vous déclarez ceci à la page 11 de votre mémoire:

Ils s'opposent à tout changement, qu'il s'agisse du libre-échange, de l'adoption de nouvelles techniques ou de nouvelles pratiques commerciales en général.

Au lieu de s'opposer à l'adoption de nouvelles technologies, je crains pour ma part qu'aucune nouvelle technologie ne voie le jour puisque la R&D est déjà tombée à 1,3 p. 100 dans notre pays, même si, lors de la dernière campagne électorale, le premier ministre avait dit qu'elle atteindrait 2,5 p. 100. Comment les entreprises canadiennes peuvent-elles être concurrentielles si rien n'est prévu pour accroître la recherche et le développement ou pour offrir des programmes de formation et de recyclage?

En deuxième lieu, vous déclarez également ceci dans votre mémoire:

Certains changements s'imposeront, et l'on a prévu une période et des mécanismes d'adaptation.

[Texte]

What adjustment processes have been provided for? The Prime Minister said we are going to have training, but the Minister of Employment and Immigration said existing training programs are adequate, even though over the past two years they have been consistently reduced in dollar amounts and in application.

Third, your brief says:

Most Canadians cannot possibly understand the intricacies of the draft agreement. . .

Is this not perjorative?

Fourth, on page 9 you mention a report by Professor Allan Rugman of the University of Toronto on the results of a study he made in the *Business Quarterly*. Is not it also true Professor Rugman argued that free trade is really only a way of preserving existing jobs, given that tariff levels between Canada and the United States are already so low that further reductions will have little impact on job creation?

Next question: On page 7—

The Acting Chairman (Mr. Fretz): In case I did not tell you, Mr. Rompkey, your time is three to four minutes.

Mr. Rompkey: But in Newfoundland we have a different system, as you know, Mr. Chairman.

Fifth, on page 7 you talk about the dismantling of interprovincial barriers to trade. What evidence is there of dismantling of interprovincial barriers to trade? I saw none coming out of the First Ministers' Conference. I was not there, but I read the press reports; I see no evidence there is going to be dismantling of interprovincial barriers.

Sixth, page 6 of your brief says:

It should also be noted that the fastest growing sector of world trade lies in services.

Is it not true we will be vulnerable if larger American firms with economies of scale compete with us in the service sector? Are not women particularly vulnerable because most of them work in this sector?

Seventh, page 5 says:

Strong, competitive Canadian companies will expand and prosper. . .

This does not necessarily create jobs. Is not it true that the only way a firm can prosper is through the application of improved technology? Is not evident that improved technology loses jobs? Does not the pattern of Abitibi-Price and factory freezer trawlers by National Sea Products indicate that, as we apply technology, we lose jobs? Is it not true, as you have said in your brief already,

[Traduction]

Quels mécanismes d'adaptation a-t-on prévus? Le premier ministre a parlé de programmes de formation, mais le ministre de l'Emploi et de l'Immigration a déclaré que les programmes en vigueur sont suffisants, même si, depuis deux ans, leur budget et leur portée n'ont cessé de diminuer.

Troisièmement, vous faites la remarque suivante:

Il est impossible à la plupart des Canadiens de comprendre les complexités du projet d'accord. . .

N'est-ce pas un peu péjoratif?

Quatrièmement, vous parlez à la page 9 d'un rapport du professeur Allan Rugman, de l'Université de Toronto, sur les résultats d'une étude qu'il a faite dans le *Business Quarterly*. Le professeur Rugman n'a-t-il pas également soutenu que le libre-échange n'est en réalité qu'une façon de protéger les emplois actuels, puisque les droits de douanes entre le Canada et les États-Unis sont déjà si bas que leur suppression progressive aura peu d'incidence sur la création d'emplois?

Question suivante: À la page 7. . .

Le président suppléant (M. Fretz): Au cas où je ne vous l'ai pas dit, monsieur Rompkey, vous avez trois à quatre minutes à votre disposition.

M. Rompkey: Comme vous le savez, à Terre-Neuve, le système est différent, monsieur le président.

Cinquièmement, à la page 7 vous parlez de la suppression des obstacles interprovinciaux au commerce. Quelle preuve en a-t-on? Il n'en a pas été question lors de la conférence des premiers ministres. Je n'y ai pas assisté, mais j'ai lu les journaux; rien ne prouve que les échanges s'effectueront librement d'une province à l'autre.

En sixième lieu, vous dites ceci à la page 6 de votre mémoire:

Il ne faut pas oublier que, en ce qui concerne les échanges internationaux, c'est le secteur des services qui connaît la plus forte expansion.

Ne risquons-nous pas d'être vulnérables si de grosses entreprises américaines qui ont des économies d'échelle nous font concurrence dans le secteur des services? Les femmes ne sont-elles pas particulièrement menacées puisqu'elles travaillent pour la plupart dans ce secteur?

Septièmement, il est dit à la page 5:

Les sociétés canadiennes viables et concurrentielles connaîtront une expansion et la prospérité. . .

Cela ne veut pas dire qu'il y aura création d'emplois. Une entreprise ne peut-elle pas prospérer uniquement en appliquant les nouvelles technologies? Cela n'implique-t-il pas la suppression d'emplois? L'exemple d'Abitibi-Price et des chalutiers-usines congélateurs de la société National Sea Products ne prouve-t-il pas que le progrès technique entraîne une perte d'emplois? Doit-on s'attendre, comme

[Text]

the jobs that are going to be created are in the service sector, I suggest, by small Canadian companies?

The Acting Chairman (Mr. Fretz): Mr. Rompkey, I am going to stop you there to hopefully allow Dr. Barnes to reply; otherwise, there will not be sufficient time for other members.

• 1650

Dr. Barnes: I hope I have captured all the questions Mr. Rompkey wished to have me address. Let me begin with the last point. There is no question in my mind that the main benefit of free trade is the creation of opportunities through expanded access to the U.S. market.

I disagree that the only way for firms to prosper is through the introduction of new technologies and therefore that it means a loss of jobs. Nothing could be further from the truth. I think the prosperity of Canadian business will mean expanded sales and expanded opportunity to employ Canadians. I think it is a point on which we may agree to disagree, but my view of the world is that with expanded opportunities, not only in the United States, but also internationally, Canadian firms will prosper, thereby enabling them to hire more Canadians and not fewer.

I think your second-from-last question was about the vulnerability of Canadian service companies. Economies of scale are less likely to apply in the service industry than in manufacturing companies where a great deal of investment is required in plants and equipment. It would seem to me to be considerably easier for Canadian firms to gain access to the service markets of the United States simply because that economy-of-scale problem is less likely to be prevalent there versus the case of manufacturing companies where the investment is likely to be much more significant.

On the dismantling of interprovincial barriers, I think we have just begun to see the effect of the GATT round and the recognition last week that Canada is going to have to respond to the European initiative in terms of the distribution of alcoholic beverages. I think it is the first evidence that there will be a gradual dismantling of interprovincial trade barriers.

The principle of the free trade agreement with the United States, and the principle embodied in all such forms of freer trade multinationally, is that there shall not be discrimination between goods produced in the home country versus goods imported from the outside. That being the case, we cannot continue to maintain barriers within Canada which preclude the sale at competitive prices of products produced in Canada in the face of initiatives such as those taken under GATT by the

[Translation]

vous l'avez déjà dit dans votre mémoire, à ce que les emplois soient créés dans le secteur des services, et par des petites sociétés canadiennes?

Le président suppléant (M. Fretz): Monsieur Rompkey, je vous interromps maintenant pour permettre à M. Barnes de répondre; autrement, il n'y aura pas assez de temps pour les autres membres du Comité.

M. Barnes: J'espère avoir noté toutes les questions que m'a posées M. Rompkey. Je commencerai par la dernière. Il ne fait aucun doute, à mon avis, que les possibilités d'un plus grand accès au marché américain constituent le principal avantage du libre-échange.

Je ne pense pas que les entreprises ne pourront connaître une expansion que si elles appliquent de nouvelles technologies, et qu'il s'ensuivra donc une perte d'emplois. Rien ne saurait être plus loin de la vérité. La prospérité des entreprises canadiennes entraînera une augmentation des ventes et des possibilités d'emploi pour les Canadiens. C'est un point sur lequel nous pouvons ne pas être d'accord, mais d'après ma vision du monde, grâce aux nouvelles possibilités qui s'offriront non seulement aux États-Unis, mais également sur le marché international, les entreprises canadiennes pourront prospérer, ce qui leur permettra d'engager un plus grand nombre de Canadiens et non d'en mettre à pied.

Votre avant-dernière question portait sur la vulnérabilité des entreprises canadiennes dans le secteur des services. Il y aura probablement moins d'économies d'échelle dans ce secteur que dans celui de la fabrication, où de gros investissements s'imposent dans les installations et le matériel. À mon avis, il sera beaucoup plus facile aux entreprises canadiennes d'avoir accès aux marchés de services des États-Unis simplement parce que ce problème des économies d'échelle s'y posera moins que dans le cas des sociétés de fabrication où les investissements seront vraisemblablement plus importants.

En ce qui concerne la suppression des obstacles interprovinciaux, les répercussions de la série de négociations du GATT commencent à peine à se faire sentir, et l'on a admis la semaine dernière que le Canada devra faire suite à l'initiative des pays d'Europe en matière de distribution des boissons alcoolisées. C'est la première preuve que les obstacles au commerce interprovincial vont disparaître peu à peu.

L'accord de libre-échange avec les États-Unis et tous les régimes de libéralisation des échanges internationaux se fondent sur le principe qu'il ne doit exister aucune distinction entre les produits fabriqués dans le pays d'origine et les importations. Dans ce cas, nous ne pouvons maintenir dans notre pays des obstacles qui empêchent de vendre à des prix concurrentiels des produits canadiens, alors que la Communauté européenne prend de telles initiatives, sous les auspices du GATT,

[Texte]

European community to dismantle the arrangement currently applying to alcoholic beverages.

I did not bring my copy of Dr. Rugman's article, but simply quoted from his conclusions. I do not recall the details of your quotation, but I think it referred to the fact that free trade is a mechanism to preserve the current situation vis-à-vis employment within this country.

Mr. Rompkey, I will go back to my earlier comments. As I am sure the committee appreciates, free trade is but the beginning. I would think this committee's responsibility does not extend merely to free trade with the United States, but is a much broader one dealing with all manner of international trade, as was the responsibility of the SAGITS.

I think the comment to which Mr. Rompkey referred is taken in a particular context. I would prefer to look at the context of a much broader situation, that Canadian companies are going to have to compete on the international market and that the U.S. agreement is only the first step towards a much expanded international market for Canadian firms.

In terms of the intricacies of the agreement, I am not sure I need to say much more than I have said already. My files from the meetings of the advisory group, of which I am member, fill one full file drawer and if stacked vertically would probably be about three feet high. It is an extremely complex process. I do not think the average Canadian can be expected to know all the details of the agreement or all the intricacies of the deliberations. That is why I think—a personal opinion—calling an election on the issue is totally meaningless. You would require Canadians to vote in such an election on a totally emotional basis. It is not possible for the average person in the street, so-called, to appreciate the detail and the intricacies of this particular agreement, or of any similar agreement, I might add.

• 1655

The Acting Chairman (Mr. Fretz): Thank you, Dr. Barnes. I have been advised by the clerk that Professor Rugman will be appearing before the committee in Toronto. Mr. Johnson.

Mr. Johnson: Thank you, Mr. Chairman. I too want to thank Dr. Barnes for his appearance before the committee. I think it is a widely known fact that most of the jobs created in Canada are created through small business. I continually hear all the time government members, opposition members, screaming because there are not enough jobs in Canada, especially in Atlantic Canada and perhaps in western Canada, and yet I am at a loss to understand why it is that those opposed to this trade agreement are so upset because Canadian businesses will appear to be having more markets for their products. I know it is probably a crazy question to pose to Dr. Barnes, but seeing that he is Dean of the Faculty of Business Administration at the university, I was just

[Traduction]

pour éliminer les dispositions qui s'appliquent actuellement aux boissons alcoolisées.

Je n'ai pas sous la main l'article du professeur Rugman, mais j'ai simplement cité un extrait de ses conclusions. Je ne me rappelle pas précisément votre citation, mais vous avez dit, sauf erreur, que le libre-échange est un moyen de maintenir la situation actuelle dans le secteur de l'emploi au Canada.

Monsieur Rompkey, j'en reviens à mes observations précédentes. Je n'apprendrai rien au Comité en lui disant que le libre-échange n'est qu'un début. Le mandat du Comité ne se limite pas à l'accord de libre-échange avec les États-Unis, mais il porte également sur tous les aspects du commerce extérieur, comme c'était le cas des comités consultatifs sectoriels.

L'observation qu'a citée M. Rompkey s'applique à un contexte précis. Je préfère envisager la question dans un contexte plus général, à savoir que les sociétés canadiennes devront soutenir la concurrence sur le marché international et que l'accord avec les États-Unis n'est que le premier pas vers l'expansion du marché international pour les entreprises canadiennes.

Quant aux complexités de l'accord, je n'ai pas grand-chose à ajouter à ce que j'ai déjà dit. J'ai un classeur plein des dossiers établis à la suite des réunions du groupe consultatif dont je fais partie, et si on les empilait, on obtiendrait un tas de près de trois pieds de haut. C'est un processus extrêmement complexe. On ne peut pas demander au Canadien moyen de comprendre tous les détails de l'accord ni toutes les complexités des négociations. C'est pourquoi, et j'émetts là un avis personnel, il est tout à fait inutile de déclencher des élections sur cette question. On demanderait au Canadien de voter en se fiant à ses sentiments personnels. Il est impossible à l'homme de la rue de comprendre les détails et les complexités de cet accord ou de tout autre accord semblable, en l'occurrence.

Le président suppléant (M. Fretz): Merci, monsieur Barnes. Le greffier vient de me dire que le professeur Rugman va comparaître devant le Comité à Toronto. Vous avez la parole, monsieur Johnson.

M. Johnson: Merci, monsieur le président. Je veux également remercier M. Barnes d'avoir témoigné devant le Comité. Chacun sait que la petite entreprise est au Canada la principale source de création d'emplois. J'entends continuellement les députés de la majorité ou ceux de l'opposition pousser les hauts cris parce qu'il n'y a pas suffisamment d'emplois au Canada, surtout dans la région de l'Atlantique et peut-être aussi dans l'Ouest; pourtant, je n'arrive pas à comprendre pourquoi ceux qui s'opposent à cet accord commercial sont mécontents à l'idée que les entreprises canadiennes auront de nouveaux débouchés pour leurs produits. Je sais que c'est une question stupide à poser à M. Barnes, mais sachant qu'il est le doyen de la Faculté de gestion de l'université, je

[Text]

wondering, has he found out any way yet that we can create jobs without having business, other than through the public sector, through government. Is that not what it is all about, to create businesses to prosper so that they can expand and give more work?

Dr. Barnes: Mr. Johnson, that was my point I was trying to make. I am a firm believer that it is the private sector that creates employment in this country, lasting viable employment, and I think this agreement will represent the access that it provides to the U.S. market, and I must suggest also that we have to put this in the context of a much larger multinational situation. Over the next few years, whether we like it or not, this situation is going to represent a much broader worldwide marketplace, with far fewer barriers than we have seen in the past, and that to me represents an opportunity.

I cannot help it, I am an optimist. I think that jobs are created by business, and that business responds positively to opportunity, and there is no doubt in my mind that this deal, so-called, represents a tremendous opportunity, just as I think over the next few years there will be similar opportunities opened up in the rest of the world.

I am reminded of the little story about two shoe salesmen who many years ago visited a part of the developing world, only to find hidden tribes that had not been discovered before, none of whose members wore shoes. The pessimist wired back to head office saying no market here, nobody wears shoes. The optimist wired back saying "ship 500 pairs, nobody wears shoes". I think that is what we are looking at here.

I think we have to be optimistic. My optimism tells me that there will indeed be market openings, that we have a number of success stories in Atlantic Canada and in the rest of Canada, some of which have not been told well enough, Mr. Chairman.

I was very fortunate this past year to serve as a member of one of the adjudicatory panels on the Canadian Awards for Business Excellence, which is an extremely valuable program that used to be run by DRIE. I think it still is run by DRIE. I think there is still a DRIE, is there not? The program represents an opportunity for Canadian firms to be recognized for their excellence—not only Canadian firms, I might add, because one of the awards in Newfoundland was jointly won by one of our local utility companies and its labour union.

Companies like Fishery Products International and others are recognized for their tremendous strides in developing export markets. I was absolutely impressed by the number of companies in the panel on marketing, which was the one that I dealt with, which showed tremendous initiative in the last 5 to 10 years in developing export markets, and this will only enhance that.

[Translation]

voudrais savoir s'il a trouvé une façon de créer des emplois sans les entreprises, si ce n'est par l'entremise du secteur public. N'est-ce pas là l'objectif poursuivi, favoriser l'expansion des entreprises pour qu'elles créent de nouveaux emplois?

M. Barnes: Monsieur Johnson, c'est ce que j'ai essayé de vous dire. Je suis fermement convaincu que c'est le secteur privé qui crée des emplois durables dans notre pays, et cet accord facilitera l'accès aux marchés américains; j'ajoute qu'il faut examiner la question dans un contexte international plus vaste. Au cours des prochaines années, que nous le voulions ou non, nous allons assister à l'apparition d'un marché international plus étendu, où les échanges seront beaucoup plus libres que par le passé, et c'est une bonne chose, selon moi.

Je suis optimiste de nature. D'après moi, les emplois sont créés par les entreprises, et ces dernières réagissent de façon positive aux possibilités; je suis convaincu que ce fameux accord offre d'énormes possibilités, tout comme je pense qu'au cours des prochaines années, des débouchés semblables s'ouvriront dans le reste du monde.

Cela me rappelle une petite histoire au sujet de deux vendeurs de chaussures qui, il y a des années, ont visité un pays du Tiers monde, où ils ont trouvé des tribus cachées qui n'avaient pas encore été découvertes et dont aucun des membres ne portait de chaussures. Celui des deux qui était pessimiste a envoyé un câble au siège social en disant qu'il n'y avait pas de marché dans cette région puisque personne ne portait de chaussure. Celui qui était optimiste a envoyé un télégramme en ces termes: «Envoyez 500 paires, personne ne porte de chaussure». Cela reflète bien la situation actuelle.

Nous devons être optimistes. Ma nature optimiste me dit qu'il y aura de nouveaux débouchés et que certaines entreprises dans la région de l'Atlantique et dans le reste du pays connaîtront une nouvelle prospérité, choses sur lesquelles on n'a pas suffisamment insisté, monsieur le président.

J'ai eu la chance l'an dernier de faire partie de l'un des jurys d'attribution des primes à l'excellence commerciale, un programme des plus utiles, qui était administré par le MEIR. C'est toujours le cas, sauf erreur. Ce programme permet à des entreprises canadiennes d'être récompensées pour leur excellence—pas seulement des entreprises canadiennes, soit dit en passant, puisqu'à Terre-Neuve, l'une des primes a été accordée conjointement à l'une de nos sociétés de services publics et à son syndicat.

On reconnaît les efforts énormes que font des entreprises comme Fishery Products International et d'autres pour trouver des marchés d'exportation. J'ai été impressionné par le nombre de sociétés soumises au groupe sur la commercialisation, dont j'ai fait partie, qui ont pris d'énormes initiatives au cours des cinq à dix dernières années pour trouver de nouveaux marchés d'exportation. L'accord ne fera qu'améliorer la situation.

[Texte]

[Traduction]

• 1700

Mr. Harris: I listened with interest to your comments on the positive aspects of free trade in general. You will of course agree that we have virtual free trade with the U.S. now, and our tariffs generally are twice as high as the Americans' in the areas we do not. We are into a trade surplus position.

Given the American government's expressed interest in free trade as a philosophy, why is it that in this agreement, in addition to reducing tariffs, we have agreed to share our oil and gas resources with the Americans? Why have we agreed not to sell our electricity to anyone in Canada at a cheaper rate than we can to the Americans? In addition to potential problems with regional development programs, why have we been required to make those concessions in order to get a deal the Americans are in favour of philosophically, and they have more to gain?

Dr. Barnes: I am not sure, Mr. Harris, that the Americans are any more philosophically committed to this than we are.

I am not as convinced as you that Canada has made the types of concessions you referred to. I too have not seen a final agreement. I have probably seen enough in the sessions of the advisory group, of which I am a member, to convince me that, as Canadians, we have been extremely well represented. I am convinced nobody is giving the shop away. I am convinced we have been extremely well served through the negotiation process, and nobody went to that table on the Canadian side with a view to bargaining Canadian jobs, in order to gain access to the U.S. market. I refuse to believe that is the case. I think this will ultimately lead to the types of opportunities I just mentioned.

Mr. Harris: Dr. Barnes, you have an interesting statistic in your paper and presentation, that the 21 largest Canadian-owned multinationals and 17 largest subsidiaries of U.S. firms, a total of 38 companies, control approximately 70% of all trade between Canada and the U.S. It seems to me to be a very significant number. You have also said we have had world-class companies, a few in Atlantic Canada.

This morning we heard from the Economic Council of Newfoundland. They presented a brief to the committee in which they expressed the view that, for large companies like FPI, there were certain advantages, a certain ability for them to operate in the larger market. It may be good for business, but is it not really a big business proposition in terms of taking advantage of those situations? I want to contrast that with Newfoundland's needs in small business.

M. Harris: J'ai écouté avec intérêt vos propos sur les aspects positifs du libre-échange en général. Vous conviendrez sans doute avec moi que nous ayons déjà virtuellement le libre-échange avec les États-Unis; et en général, nos droits de douane sont deux fois plus élevés que les leurs dans les domaines où il n'y a pas de libre-échange. Nous sommes dans une situation commerciale excédentaire.

Étant donné la faveur accordée au libre-échange par le gouvernement américain, pour quoi, dans cet accord, avons-nous en plus de la réduction des droits, accordé le partage de nos ressources pétrolières et gazières avec les Américains? Pourquoi avons-nous accepté de ne pas vendre notre électricité aux Canadiens à des tarifs inférieurs à ceux imposés aux Américains? Il y a déjà les problèmes éventuels soulevés par nos programmes de développement régional. Pourquoi a-t-on exigé de nous de telles concessions pour signer un accord auquel les Américains sont déjà favorables en principe, et dont ils ont plus de profits à tirer que nous?

M. Barnes: Monsieur Harris, je ne suis pas sûr que par principe, les Américains soient plus favorables au libre-échange que nous.

Je ne suis pas non plus aussi sûr que vous que le Canada ait fait les concessions auxquelles vous faites allusion. Moi non plus, je n'ai pas encore vu le texte définitif de l'accord. Cependant, j'ai peut-être assisté à suffisamment de séances de travail du comité consultatif, dont je fais partie, pour avoir la conviction que, nous Canadiens, avons été extrêmement bien représentés. Je suis persuadé que personne n'est en train de brader nos biens. Je pense au contraire que nous avons très bien négocié, et que personne, dans l'équipe canadienne de négociations, n'était prêt à céder des emplois canadiens afin d'avoir accès au marché américain. Je refuse de croire cela. À mon avis, le nouveau régime amènera les possibilités que je viens de mentionner.

M. Harris: Monsieur Barnes, votre mémoire et votre exposé font état d'une statistique intéressante, à savoir que les 21 plus grandes sociétés multinationales appartenant à des intérêts canadiens et les 17 plus grandes filiales d'entreprises américaines, ce qui fait un total de 38 entreprises, contrôlent environ 70 p. 100 de tous les échanges entre le Canada et les États-Unis. Cela me semble très significatif. Vous avez également affirmé que nous disposons des entreprises de classe mondiale, dont quelques unes dans la région de l'Atlantique.

Ce matin, nous avons entendu le témoignage du Conseil économique de Terre-Neuve. Or ce dernier est d'avis que le libre-échange représentera certains avantages pour de grandes entreprises comme la FPI, par exemple, et leur permettra d'étendre leurs activités à un marché élargi. Ce sera peut-être bon pour les entreprises, mais est-ce que les grandes sociétés ne seront pas les seules en fin de compte à profiter de cette nouvelle situation? En fait, et je veux le souligner, Terre-Neuve a besoin de petites entreprises.

[Text]

Dr. Barnes: I fully agree with you and with Mr. Johnson's comments about small business. I have been a proponent of that sector for a good many years. I do not believe this is necessarily a good deal for big business. If it is a good deal for big business, I do not think it can be criticized because it is big business that employs a lot of people. Those 21 Canadian-owned multinationals employ a great many Canadians.

I would prefer not to respond directly to those numbers because they are not my numbers. They are Professor Rugman's, and you and your colleagues on the committee might wish to raise that point with him in Toronto.

I do not believe this deal necessarily represents advantages only for big firms. Quite the contrary. Some of the international-class companies to which I referred are not merely the FPI's and the National Seas and the McCains of this world, but we have good evidence, even in this province, in the fishing industry, of extremely competitive and well-managed companies—Dr. Hoe's operation in Clarendville, Clarendville Ocean Products, and a number of others that in fact serve to benefit just as much from this agreement as do Fishery Products and National Sea.

• 1705

Mr. James: I am interested in the balance. The agreement seems to be zeroed in on from certain sectors, so to speak. When I look at this agreement it appears a lot more masterful when we see more of it. We remove the tariffs, but also we seem to do some things that could help lower consumer prices by more competition. It is just historically that has happened. We have left the supply management in place, which people who oppose and say everything has been free enterprise oriented, that certainly is not, it was left in place.

I ask you this because you have been part and parcel of advising and have so then been looking at it. But we removed the non-tariff barriers and then we did something for the west by allowing them to market their product at marketable prices and gave them a market so they could export.

We got the service industry in because so many of the companies where I come from face all sorts of barriers. I am right on the Michigan border and we could not get our people across to service the products we sold, and so we touched on that. Then we went on the other way again and protected the beer industry, which is provincially ours. So certainly that did not go the true free enterprise way or we would have been going at that to remove those kinds of interprovincial barriers.

[Translation]

M. Barnes: Je suis tout à fait d'accord avec vous et avec M. Johnson au sujet des petites entreprises. Je me suis d'ailleurs fait l'avocat de leur cause depuis bon nombre d'années. Cela dit, je ne crois pas que l'accord soit nécessairement bon pour les grandes entreprises. Mais s'il l'est, ce n'est certainement pas mauvais, car les grandes sociétés emploient beaucoup de monde. Les 21 sociétés multinationales appartenant à des intérêts canadiens donnent de l'emploi à bon nombre de Canadiens.

Toutefois, j'ai préféré ne pas répondre directement à propos des chiffres que vous citez, car ils ne résultent pas de mes propres calculs. Il s'agit des données du professeur Rugman, et vous et vos collègues voudrez peut-être l'interroger à Toronto.

Quoi qu'il en soit, je ne crois pas que l'accord en question représente des avantages uniquement pour les grandes entreprises, au contraire. Certaines entreprises d'envergure internationale ne sont pas seulement des sociétés comme la FPI, la National Seas et la McCains, car il existe, même dans cette province, dans le domaine des pêches, des entreprises extrêmement concurrentielles et bien administrées. Je songe ici à la société de M. Hoe, située à Clarendville, et appelée la Clarendville Ocean Products, et à certaines autres, qui pourront profiter tout autant de cet accord que les Fishery Products et National Sea.

M. James: C'est l'équilibre qui m'intéresse. Or on semble se concentrer sur certains secteurs lorsqu'on en parle. Il me semble donc plus riche lorsqu'on le voit dans son ensemble. Nous éliminons les droits de douane, mais nous prenons également d'autres mesures qui pourraient faire baisser le prix des biens de consommation, grâce à une augmentation de la concurrence. C'est d'ailleurs ainsi que les choses se sont passées. Nous avons conservé les mécanismes de gestion de l'offre, et il est donc faux de dire que tout a été éliminé pour laisser place au libre-échange total.

Si je vous demande ceci, c'est parce que vous avez la fonction de conseiller et avez donc examiné la situation. Quoi qu'il en soit, nous avons éliminé les barrières non tarifaires, puis nous avons pris des mesures favorables à l'Ouest en lui permettant de commercialiser ses produits à des prix acceptables pour le marché, et en plus nous avons mis un nouveau marché à sa disposition.

Nous avons inclus l'industrie des services, car bon nombre d'entreprises de ce domaine font face à toutes sortes d'obstacles dans la région d'où je viens. Je suis en effet juste à la frontière du Michigan, et jusqu'à maintenant il nous a été impossible d'aller de l'autre côté de la frontière pour entretenir les produits que nous vendons, nous nous sommes donc occupés de cela. Ensuite, nous avons protégé l'industrie de la bière, qui fait partie de notre province. Nous n'avons donc pas adopté un libre-échange total, sinon nous aurions éliminé ce genre de barrières interprovinciales.

[Texte]

We grandfathered our banking industry so that investment from the U.S.—that whole thing does not seem to get strung out right, does it, because a lot of pieces there have been put together. It talks about this business of public opinion versus public knowledge that you talk about. Could you help us with that one?

Dr. Barnes: I will try to help you, Mr. James. I agree with you, and this goes back to one of the points I made in the earlier part of my paper and my comments to you and in response to Mr. Harris' question, that this negotiation process has been an extremely complex one and there was a process of constant discussion and seeking of advice on the part of the negotiating team through ITAC and SAGIT. Once certain points were raised at those meetings they were then taken into consideration in the discussions.

I think you have precisely that process to thank that many of these things have been protected on the Canadian side in the negotiations. Whether you agree with them or not, or whether some Canadians agree with them or not, marketing boards have been protected, the service sector has been protected in many ways, as well as a number of the things you referred to.

I think that demonstrates not that there has not been consultation, as some other people suggested, but indeed the views of many of the Canadian interest groups represented on these advisory groups were in fact listened to, taken into consideration, and dealt with. They were not always dealt with in the early stages; in fact, some of them were kept quite tight to the vest of the negotiators up until October 2 and 3, and then were used, and they won. I was really pleased with that.

Mr. James: I believe I am a very good nationalist, and proud to be a nationalist, and I believe you are. May I ask you if you are a Canadian nationalist?

Dr. Barnes: Yes.

Mr. James: Right, and the people who negotiated this agreement are.

Richard M. Anderson, who is supposedly a Liberal party activist currently working with Zone Research Corporation, has written in *The Globe and Mail*:

Another worldly argument is that Canada is dooming itself to end up with U.S. gun laws and crime, education for the rich and medicine for profit, weakened social services and a lessened commitment to fairer income distribution. The insecurity implied by this is mind numbing. Why when Canada has achieved progress in so many fields beyond the U.S. level would Canadians assume that things must revert to the U.S. standard rather than progress to the Canadian? Why do Canadians think Americans would want that or that Canadians would even agree to it?

[Traduction]

Nous avons conservé les droits acquis d'ancienneté pour nos banques pour que les investissements américains... mais tout cela ne semble pas être connu du public. Vous savez, il y a l'opinion publique et la connaissance du public, dont vous avez parlé, et ce sont deux choses différentes. Pouvez-vous nous aider à cet égard?

M. Barnes: Je vais essayer, monsieur James. Pour revenir à l'un des points que j'ai présentés plus tôt lors de mon exposé et que j'ai repris dans mes remarques et à ma réponse à M. Harris, je conviens avec vous que le processus de négociations a été extrêmement complexe et qu'il a donné lieu à des dispositions et à des consultations constantes de la part des deux équipes, par le truchement du comité consultatif sur le commerce extérieur et du groupe de consultations sectoriel sur le commerce extérieur. Une fois que certaines questions avaient été soulevées lors de ces rencontres, on les examinait au cours des négociations.

Je crois que c'est justement grâce à ces processus que nous avons réussi à protéger bon nombre de choses du côté canadien. Que vous soyez d'accord ou non, ou que certains Canadiens soient d'accord ou non, les régies de commercialisation ont été protégées, le secteur des services, ce de bien des manières, ainsi que beaucoup de choses que vous avez déjà mentionnées.

A mon avis, cela ne prouve pas qu'il n'y a pas eu de consultations, contrairement à ce qu'affirment certaines personnes, car on a tenu compte de l'avis de bon nombre de groupes d'intérêt canadien, représentés au sein de ces groupes consultatifs. On n'a pas toujours étudié leurs points de vue au début; en fait, certaines demandes ont fait partie de l'arsenal secret des négociateurs jusqu'aux 2 et 3 octobre; après quoi on s'en est servi, et on a gagné. Cela m'a d'ailleurs beaucoup réjoui.

M. James: Je crois être un nationaliste à toute épreuve et j'en suis fier; je crois que vous l'êtes, vous aussi. Enfin, puis-je vous demander si vous l'êtes?

M. Barnes: Oui.

M. James: Bien, comme ceux qui ont négocié cette entente.

M. Richard M. Anderson, dont on dit qu'il est un membre actif du Parti libéral et qu'il travaille présentement au sein de la Zone Research Corporation, a écrit ce qui suit dans le *Globe and Mail*, et je cite:

Selon un autre argument souvent invoqué, le Canada serait condamné à adopter les lois américaines en matière de port d'armes et de droit criminel, à avoir un enseignement pour les riches et, une médecine à buts lucratifs, à connaître un affaiblissement de ses services sociaux et une diminution de l'intérêt pour la répartition des revenus. L'insécurité que suppose un tel raisonnement est confondante. Lorsqu'on sait que le Canada a atteint des niveaux supérieurs à ceux des États-Unis dans tant de domaines, pourquoi faudrait-il supposer que tout cela s'alignera à la baisse sur une norme américaine au lieu que les normes américaines

[Text]

I bring this up because it must have been there running through all the negotiations and all your thoughts, I would assume, and I would like you to relate to us if it was—that our social systems and all that is the underpinnings to stay with all.

Dr. Barnes: I share some of the opinions I have heard this afternoon which really look upon what has happened in this debate as a very unfortunate process.

• 1710

I see a polarization of views that nobody is going to resolve. You are not going to get Shirley Carr and me to agree on free trade. Let us face it, you are not going to get me to agree with what you just quoted from *The Globe and Mail*, which albeit was written from an American location.

Having been closer to this than many Canadians over the last 18 months, I am satisfied we have been well served. There is no hint in the process that we will get U.S. gun laws, or any form of U.S. legislation. Quite the contrary, what many of us fail to appreciate is the fact that when American products come into this country, they are going to be bound by the same packaging and labelling legislation, for example, as Canadian products. We are going to have bilingual metric labels, or they will not get into Canada—it is as simple as that. I do not think these things are well enunciated.

I think the debate is at an emotional level, and this is unfortunate. I do not know what else we can do about it, because I think the issue is so complex that to call an election on it—as somebody suggested earlier this afternoon—will simply see us voting with our hearts, not our heads. I cannot see a way to make it otherwise.

I really cannot identify with what you just quoted, because I see absolutely no threat that we are going to see the crime rate in Toronto rise to that in Houston or Miami. I see no danger that we are suddenly going to be inundated with even more American culture than we have at the moment. I see no concerns like that.

Summing up, Mr. Chairman, I do not have a great deal to add, except I did want to leave the committee with a few personal opinions. This process of the last two years has not been something done on a whim. This has been a tremendously complex issue which has involved some other very important and well-intentioned Canadian

[Translation]

s'efforcent d'atteindre les normes canadiennes? Pourquoi les Canadiens pensent-ils que les Américains voudraient une telle chose ou que les Canadiens eux-mêmes l'accepteraient?

Si je soulève ce point, c'est parce que pendant toute la durée des négociations, je pense que cette préoccupation a été présente à vos esprits. J'aimerais donc savoir si tel est bien ce que vous pensez et si vous craignez que nos systèmes sociaux et les fondements de notre vie sociale ne soient affectés.

M. Barnes: Je partage certaines opinions que j'ai entendues cet après-midi au sujet de la tournure regrettable prise par ce processus.

Je constate une polarisation des idées dont personne ne viendra à bout. Vous ne pourrez jamais mettre M^{me} Shirley Carr et moi-même d'accord au sujet du libre-échange. Franchement, vous ne me persuaderez pas d'adhérer au point de vue exprimé dans le *The Globe and Mail* que vous venez de citer, même s'il a été écrit en territoire américain.

Ayant été mêlé beaucoup plus que la plupart des Canadiens à ces négociations de 18 derniers mois, je suis heureux des résultats obtenus. Rien dans ce processus ne nous laisse penser que nous adopterons les lois américaines en matière de port d'armes ni toute autre loi américaine. Bien au contraire, ce qu'un bon nombre d'entre nous ne semble pas voir, c'est que lorsque les produits américains commenceront à entrer dans notre pays, ils seront assujettis aux mêmes exigences en matière d'emballage et d'étiquetage que, par exemple, les produits canadiens. Il faudra que les produits affichent des étiquettes bilingues et en mesures métriques, ou ils ne seront pas admis au Canada; c'est aussi simple que cela. Or je ne crois pas que ces choses aient été suffisamment précisées.

Le débat se situe au niveau des émotions, ce qui est regrettable. J'ignore ce que nous pouvons faire pour corriger cet état de choses cependant, car la question est tellement complexe que tenir une élection à son sujet, comme le proposait quelqu'un cet après-midi, donnera lieu à un scrutin où ce seront nos cœurs qui s'exprimeront, et non nos têtes. Je ne vois pas comment il pourrait en être autrement.

Je ne puis vraiment pas me ranger à l'avis que vous venez de citer, car je ne crains nullement que le taux de criminalité à Toronto n'atteigne les mêmes niveaux que ceux de Houston ou de Miami. Je ne nous vois pas en danger d'être inondés plus que nous le sommes déjà par la culture américaine. Je ne vois rien de tout cela.

Pour résumer, monsieur le président, je n'ai pas grand-chose à ajouter, sauf quelques remarques personnelles. Le processus dans lequel nous sommes engagés voilà deux ans n'est pas le fruit d'une initiative irréfléchie. Il s'est agi d'un processus extrêmement complexe, auquel ont concouru de très éminents et fervents nationalistes

[Texte]

nationalists who have negotiated extremely well on behalf of Canadians. This has not been something done behind closed doors in Ottawa. There has been an extremely active, consultative process. Whether as average Canadians we know it or not, we have been well represented. I have nothing but compliments in this agreement, and I genuinely appreciate the opportunity to be here.

The Acting Chairman (Mr. Fretz): Thank you, Dr. Barnes. That concludes our hearings in Newfoundland.

This meeting stands adjourned.

[Traduction]

canadiens, qui ont très bien négocié au nom des Canadiens. Il ne s'est pas déroulé à huis clos à Ottawa, car on a effectué des consultations très actives. Que le Canadien moyen le sache ou non, nous avons été très bien représentés. Je n'ai que des compliments à adresser au sujet de cet accord, et je suis très heureux d'avoir pu m'exprimer à ce sujet ici.

Le président suppléant (M. Fretz): Merci, monsieur Barnes. Voilà qui met un terme à nos audiences à Terre-Neuve.

La séance est levée.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Canadian Government Publishing Centre,
Supply and Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Centre d'édition du gouvernement du Canada,
Approvisionnement et Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9

WITNESSES

From Fishery Products International:

Victor Young, Chairman and Chief Executive Officer.
Christopher Pratt.

From the Roman Catholic Social Action Commission:

Sister Lorraine Michael, Director.

From the Coalition of Citizens Against Pornography:

Ian Penny.

James G. Barnes, Dean, Faculty of Business
Administration, Memorial University of
Newfoundland.

TÉMOINS

De Fishery Products International:

Victor Young, président-directeur général.
Christopher Pratt.

De la Roman Catholic Social Action Commission:

Soeur Lorraine Michael, directeur.

De la Coalition of Citizens Against Pornography:

Ian Penny.

James G. Barnes, doyen, Faculté des hautes études
commerciales, université Memorial de Terre-Neuve.

CAI
XC 11
-E91

Publication

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 63

Monday, December 7, 1987
Toronto, Ontario

Chairman: William C. Winegard

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 63

Le lundi 7 décembre 1987
Toronto (Ontario)

Président: William C. Winegard

*Minutes of Proceedings and Evidence of the
Standing Committee on*

External Affairs and International Trade

*Procès-verbaux et témoignages du Comité
permanent des*

Affaires étrangères et du commerce extérieur

RESPECTING:

Pursuant to Standing Order 96(2) consideration of
the Canada-U.S. Free Trade Agreement tabled in
the House of Commons on October 5, 1987

CONCERNANT:

En vertu de l'article 96(2) du Règlement, étude de
l'Accord de libre-échange entre le Canada et les
États-Unis déposé à la Chambre des communes le 5
octobre 1987

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)



Second Session of the Thirty-third Parliament,
1986-87

Deuxième session de la trente-troisième législature,
1986-1987

STANDING COMMITTEE ON EXTERNAL AFFAIRS
AND INTERNATIONAL TRADE

Chairman: William C. Winegard

Vice-Chairman: Clément Côté

Members

Warren Allmand
Lloyd Axworthy
Bill Blaikie
Howard Crosby
Girve Fretz
Steven Langdon
Bill Lesick
Don Ravis
John Reimer—(11)

(Quorum 6)

Maija Adamsons
Clerk of the Committee

COMITÉ PERMANENT DES AFFAIRES
ÉTRANGÈRES
ET DU COMMERCE EXTÉRIEUR

Président: William C. Winegard

Vice-président: Clément Côté

Membres

Warren Allmand
Lloyd Axworthy
Bill Blaikie
Howard Crosby
Girve Fretz
Steven Langdon
Bill Lesick
Don Ravis
John Reimer—(11)

(Quorum 6)

Le greffier du Comité
Maija Adamsons

MINUTES OF PROCEEDINGS

MONDAY, DECEMBER 7, 1987
(95)

[Text]

The Standing Committee on External Affairs and International Trade met, in Toronto, at 9:01 o'clock a.m., this day, the Chairman, William C. Winegard, presiding.

Members of the Committee present: Warren Allmand, Lloyd Axworthy, Bill Blaikie, Howard Crosby, Girve Fretz, Steven Langdon, Bill Lesick, Don Ravis, John Reimer, William C. Winegard.

Other Member present: Dan Heap.

In attendance: From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade: Peter Dobell, Study Director; Philip Rourke, Committee Researcher. *Barbara Arneil, Liberal Staff Representative.* Bruce Campbell, N.D.P. Staff Representative. *James McIlroy, P.C. Staff Representative.*

Witnesses: From the Ontario Federation of Labour: Gordon Wilson, President; Joe Surich, Research Director. *From the Board of Trade of Metropolitan Toronto:* Tom Akin, Chairman, International Trade Committee; James Bursey, Vice-Chairman, International Trade Committee; Andrew Alleyne, Member, Economic Policy Committee. *From the Anglican Church of Canada:* Archbishop Michael Peers, Primate; and *From the United Church of Canada:* Dr. Anne Squire, Moderator; John Foster, Staff Officer, Economic Justice and Ecumenical Coalitions. *From Falconbridge Limited:* Bill James, President.

Pursuant to Standing Order 96(2) the Committee resumed consideration of the Canada-U.S. Free Trade Agreement tabled in the House of Commons on October 5, 1987.

Steven Langdon, seconded by Warren Allmand moved,—That at the end of the scheduled witnesses the public be allowed to be heard on a first-come first-served basis.

After debate, the question being put on the motion, it was negated by a show of hands: Yeas: 3; Nays: 4.

Warren Allmand moved,—That the Committee obtain a copy of the legal text and that the mandate of the Committee be extended to properly examine the legal text before any report is considered.

After debate, the question being put on the motion, it was negated by a show of hands: Yeas: 3; Nays: 5.

Gordon Wilson made a statement and with Joe Surich answered questions.

Tom Akin made a statement and with James Bursey and Andrew Alleyne answered questions.

PROCÈS-VERBAL

LE LUNDI 7 DÉCEMBRE 1987
(95)

[Traduction]

Le Comité permanent des affaires étrangères et du commerce extérieur se réunit, aujourd'hui à 9 h 01, à Toronto, sous la présidence de William C. Winegard, (président).

Membres du Comité présents: Warren Allmand, Lloyd Axworthy, Bill Blaikie, Howard Crosby, Girve Fretz, Steven Langdon, Bill Lesick, Don Ravis, John Reimer, William C. Winegard.

Autre député présent: Dan Heap.

Aussi présents: Du Centre parlementaire pour les affaires étrangères et le commerce extérieur: Peter Dobell, directeur de l'étude; Philip Rourke, chargé de recherche du Comité. *Barbara Arneil, déléguée du personnel du parti libéral.* Bruce Campbell, délégué du personnel du parti néo-démocrate. *James McIlroy, délégué du personnel du parti conservateur.*

Témoins: De la Fédération du travail de l'Ontario: Gordon Wilson, président; Joe Surich, directeur de la recherche. *De la Chambre de commerce de la région métropolitaine de Toronto:* Tom Akin, président, Comité du commerce international; James Bursey, vice-président, Comité du commerce international; Andrew Alleyne, membre, Comité de la politique économique. *De l'Église anglicane du Canada:* Son Excellence monseigneur l'archevêque Michael Peers, primat. *De l'Église Unie du Canada:* Madame Anne Squire, présidente de l'assemblée paroissiale; John Foster, agent du personnel, Justice économique et coalitions oecuméniques. *De Falconbridge Limited:* Bill James, président.

Conformément aux dispositions du paragraphe 96(2) du Règlement, le Comité examine de nouveau l'accord de libre-échange entre le Canada et les États-Unis, document déposé sur la Table de la Chambre des communes le 5 octobre 1987.

Steven Langdon, appuyé par Warren Allmand, propose,—Qu'à la fin de l'audition des témoins, les membres du public aient la possibilité de faire valoir leurs vues, à commencer par les premiers arrivés.

Après débat, la motion est rejetée par vote à main levée comme suit: Pour: 3; Contre: 4.

Warren Allmand propose,—Que le Comité se procure un exemplaire du texte juridique; et que le mandat du Comité soit prolongé de façon à lui permettre de bien examiner le texte juridique avant d'étudier tout rapport.

Après débat, la motion est rejetée par vote à main levée comme suit: Pour: 3; Contre: 5.

Gordon Wilson fait une déclaration, puis lui-même et Joe Surich répondent aux questions.

Tom Akin fait une déclaration, puis lui-même, James Bursey et Andrew Alleyne répondent aux questions.

Archbishop Michael Peers and Dr. Anne Squire made statements and with John Foster answered questions.

Bill James made a statement and answered questions.

At 12:15 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Maija Adamsons
Clerk of the Committee

Monseigneur l'archevêque Peers et M^{me} Anne Squire font des déclarations, puis eux-mêmes et John Foster répondent aux questions.

Bill James fait une déclaration et répond aux questions.

A 12 h 15, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité
Maija Adamsons

EVIDENCE

[Recorded by Electronic Apparatus]

[Texte]

Monday, December 7, 1987

• 0900

The Chairman: Order, please. Pursuant to Standing Order 96.(2), we will resume consideration of the Canada-U.S. Free Trade Agreement tabled in the House of Commons on October 5, 1987.

There are eight slots today; 50% of the slots have been chosen by the opposition parties and 50% by the government party. Each group to appear before us is asked to keep its remarks to something like 15 minutes. Each slot is 45 minutes long, and we hope that people will confine their remarks to between 10 and 20 minutes so we might have time for questions.

Mr. Langdon: I cannot break the precedent that has been set at each of the previous hearings, so I would like to move a motion that we set an hour aside at the end of today's proceedings so members of the public can come forward and give short, 5- to 10-minute, presentations, organized on a first-come, first-served basis.

The Chairman: That is the same motion as we have had before. Mr. Allmand, do you wish to second that motion?

Mr. Allmand: Yes.

Motion negatived.

Mr. Allmand: I have a further motion, as follows. Considering that the final text of the Canada-U.S. trade agreement was only agreed upon early this morning and it is rumoured to be over 1,000 pages, compared with the 35-page document we now have, I move that the final text of the agreement be forwarded to the committee as quickly as possible and that the mandate of the committee be extended properly to examine the legal text before any report is considered by this committee.

The Chairman: We have that motion. As you know, we will get the legal text as soon as it is tabled in the House, and the committee is always free then to do whatever further study it wishes. I think it would be wrong not to submit our report based on what we have heard across the country, but that of course is up to the committee.

Mr. Allmand: I have made that motion, Mr. Chairman. I would like it dealt with.

The Chairman: Yes, all right.

Mr. Axworthy: I think it is prudent, at a minimum, to ensure that the committee report is not put to bed or completed until we have had a chance at least to review

TÉMOIGNAGES

[Enregistrement électronique]

[Traduction]

Le lundi 7 décembre 1987

Le président: La séance est ouverte. Conformément au paragraphe 96.(2) du Règlement, nous reprenons l'examen de l'accord de libre-échange entre le Canada et les États-Unis présenté à la Chambre des communes le 5 octobre 1987.

Nous avons huit créneaux aujourd'hui, qui ont été déterminés à part égale par les partis de l'opposition et par le gouvernement. Nous demandons à chaque groupe de s'en tenir à 15 minutes pour nous faire son exposé. Chaque créneau est d'une durée de 45 minutes, et nous espérons que les témoins prendront entre 10 et 20 minutes pour faire leur exposé de manière à ce qu'il nous reste suffisamment de temps pour poser des questions.

M. Langdon: Je ne peux pas demander de déroger à la règle que nous avons appliquée jusqu'à maintenant. Je proposerai donc de réserver une heure à la fin de la séance d'aujourd'hui afin que des particuliers qui ne représentent pas forcément une association puissent venir à tour de rôle nous faire part de leurs opinions pendant 5 à 10 minutes.

Le président: C'est encore une fois la même motion. Monsieur Allmand, est-ce que vous l'appuyez?

M. Allmand: Oui.

La motion est rejetée.

M. Allmand: J'ai une autre motion à présenter. Considérant que ce n'est que tôt ce matin que l'on est tombé d'accord sur le texte final de l'accord commercial canado-américain, et qu'il renfermerait, semble-t-il, plus de 1,000 pages, comparativement aux 35 pages que renferme le document actuel, je propose que le comité obtienne aussi rapidement que possible un exemplaire du texte définitif de l'accord et que l'on prolonge suffisamment le mandat du comité pour lui permettre de l'examiner avant de remettre quelque rapport que ce soit.

Le président: Nous avons donc une motion. Comme vous le savez, nous allons recevoir un exemplaire du texte définitif dès qu'il aura été déposé à la Chambre, et le comité pourra alors procéder à toutes les études qu'il voudra effectuer. Il ne serait pas tellement convenable de ne pas présenter notre rapport partant de tout ce que nous avons entendu d'un bout à l'autre du pays, mais c'est une décision qui appartient évidemment au comité.

M. Allmand: J'ai présenté cette motion, monsieur le président, et je souhaiterais qu'on en discute.

Le président: Oui, très bien.

M. Axworthy: Il ne serait que prudent, selon moi, de s'assurer de ne pas mettre un point final au rapport du comité avant d'avoir au moins eu la possibilité d'examiner

[Text]

the final document to notice where there may be discrepancies or major changes that would substantially alter the assessments and findings. When you say, I think legitimately, that there has been a lot of presentation to this committee, much of it has always been conditional or with caveats on it depending on the final agreement. If there are alterations in a number of the key areas—the dispute settlement mechanism, transportation, energy, other areas—that would obviously, I think... I think from the point of view of the legitimacy of the committee itself it would hardly be seemly to make a report commenting on various important aspects of the agreement when those parts of the agreement may have been changed.

• 0905

I realize we are caught in a conundrum, but I think it would be helpful if you could secure from the Trade Negotiation Office or from the government an understanding as to when the final text might be available to this committee. Then we would have to determine whether a report should at least be held up to give us sufficient time to examine it and determine where there are changes that might alter or substantially change the nature of our presentation next week.

The Chairman: We are trying to find out today when that report is to be tabled in the House. In any case, the committee will be meeting tomorrow afternoon to begin to look at some text. We will know a little better by the end of the day, I think, what is going on.

Mr. Langdon: There are just two points that I think have to be made to my Conservative colleagues and to you, Mr. Chairman, as well. First, we started in our discussions of how we were going to handle this whole question with a great many members on the Conservative side saying we should not even start hearings before a final text is available. That position was subsequently reversed. I am not quite sure why. But we now have a situation where not a single bit of the public testimony we have heard, and we will hear today, will be on the basis of the actual agreement itself.

We have heard from the early comments of people like Mr. Reisman this morning that in fact this is supposed to be a considerable improvement on what we have been hearing objections to across the country. I think on that basis this motion is an important motion to support, because it says that our schedule as a committee is, as of today, put in very different terms and the December 15 date that was talked about next week is simply not possible.

Right from the start of the committee, all of us have held the assumption that it would be possible to actually see the agreement and give it some careful study before we actually had the chance to take positions with respect to different sections of the report itself.

[Translation]

le document final afin de vérifier là où il pourrait y avoir des différences ou des modifications importantes qui remettraient en cause les évaluations et les constatations que nous avons faites. Quand vous dites, avec raison d'ailleurs, que le comité a reçu bien des témoignages, il ne faut pas oublier que la plupart étaient toujours assortis de condition ou de réserves quant à la teneur du texte final. En supposant que des modifications aient été apportées à quelques-uns des principaux éléments—au mécanisme de règlement des différends, à l'élément des transports, de l'énergie ou d'autres encore—it est évident que cela... Il me semble qu'il ne serait pas tellement logique que le comité produise un rapport dans lequel il ferait des observations sur des aspects importants de l'accord, sachant qu'il se pourrait qu'ils aient été modifiés.

Je sais bien que la question est délicate, mais je crois qu'il serait utile de demander au Bureau des négociations commerciales ou au gouvernement à quel moment le comité peut espérer obtenir un exemplaire du texte définitif. Nous serions alors plus en mesure de déterminer s'il n'y aurait pas lieu de retarder un peu le dépôt de notre rapport afin d'examiner le texte et de vérifier s'il comporte des modifications qui justifieraient que nous modifions d'une manière plus ou moins importante le rapport que nous devons déposer la semaine prochaine.

Le président: Nous tentons de savoir, aujourd'hui, quand ce rapport doit être déposé à la Chambre. Quoiqu'il en soit, nous nous réunissons demain après-midi pour commencer l'examen de notre ébauche de rapport. Nous en saurons un peu plus à la fin de la journée, je pense.

M. Langdon: Il y a deux éléments que je voudrais porter à l'attention de mes collègues Conservateurs, et à la vôtre aussi, monsieur le président. Tout d'abord, au début, quand nous discutons de la façon dont nous allions aborder la question, de nombreux députés du parti conservateur étaient d'avis que nous ne devions même pas entreprendre de tenir ces audiences avant d'avoir en main le texte final. Puis, ils ont changé d'avis. Je ne sais pas trop pourquoi. Or, maintenant, rien de tout ce que nous avons entendu jusqu'ici et de ce que nous entendrons aujourd'hui ne se sera inspiré du texte réel de l'accord.

Il semblerait, d'après ce qu'on dit des gens comme M. Reisman ce matin, que le texte final améliore considérablement les éléments sur lesquels nous avons entendu des objections d'un bout à l'autre du pays jusqu'à maintenant. Ceci étant dit, je crois qu'il serait important d'appuyer cette motion, puisqu'on y fait état de la réalité actuelle, à savoir que les conditions ont maintenant changé et que l'échéance du 15 décembre qui avait été fixée n'est tout simplement pas réaliste.

Dès le début des audiences du comité, nous avions tous supposé qu'il serait possible d'obtenir l'accord et d'en faire une étude approfondie avant d'adopter une position quelconque dans notre rapport.

[Texte]

The Chairman: I just remind members of the committee that it was only last week that some member of the opposition was arguing that if we had the final text we would not be able to have any influence, and here we have had several weeks of hearings, all of which has been before the final text was released. I would have thought that would have been useful, because these things are being recorded back into government all through the hearings. But I think the committee should not prejudice what it is going to do until it knows when the final text is to be available. Furthermore, until it knows exactly what changes there are to be. If those changes are specific in certain instances, it may be fine. If it is a wholesale change, the committee would obviously want to take a different direction. I always think it is unwise to prejudice until you have something in front of you.

Mr. Ravis: Mr. Chairman, I want to say that I am as anxious as anyone to see a copy of the text. I think a lot of the things we are discussing here this morning can be discussed in our committee in Ottawa tomorrow. I would like to get on and hear the witnesses in Toronto before our schedule is completely out of whack.

The Chairman: Well, we have a motion on the floor.

Mr. Langdon: Mr. Chairman, just one comment, if I may, which refers to your suggestion that we do not have an idea of when a text is going to come forward.

The Chairman: No, we do not.

Mr. Langdon: It has been announced on radio and television this morning that it is going to be available in two days' time. That tells us that as of Wednesday it will be available. We are supposed to be talking about what to report. We are supposed to be talking about tomorrow, we are supposed to be talking about the day after. I do not see how it can, in any feasible and sensible way, be possible to do that before we have a chance to actually study a piece of material. According to reports, it is 250 pages long, and that does not include the annexes.

• 0910

The Chairman: Mr. Langdon, you are making two assumptions. The first assumption is that there are significant changes. The second assumption is that the committee is absolutely finished with this subject on December 15. We have never agreed to that, and that was part of our discussions. But I think Mr. Ravis has a point. I really would like to get to the witnesses.

The motion is that the committee obtain a copy of the legal text, and that the mandate of the committee be extended to properly examine the legal text before any report is considered.

Motion negated.

[Traduction]

Le président: Je rappelle aux membres du comité que pas plus tard que la semaine dernière, l'un des députés de l'opposition faisait valoir que même si nous avions le texte définitif, nous ne pourrions quand même pas avoir quelque influence que ce soit, et voici que nous avons maintenant tenu des audiences pendant plusieurs semaines, et cela, avant la publication du texte définitif. J'aurais cru que ç'aurait pu être utile, puisque toutes ces observations sont transmises au gouvernement. Mais je pense que le comité ne devrait pas présumer de la décision avant de savoir à quel moment le texte définitif sera disponible, et en outre, avant de savoir précisément quelles modifications il renfermera. Si ces modifications apportent des précisions sur certains aspects, cela ne posera peut-être aucune difficulté. Par contre, si les modifications sont plus globales, le comité voudra évidemment modifier considérablement son orientation. J'ai toujours été d'avis qu'il n'était pas sage de porter un jugement avant de connaître les faits.

M. Ravis: Monsieur le président, j'ai moi aussi bien hâte d'obtenir un exemplaire de ce texte. Je pense que nous pourrions remettre à demain, à Ottawa, toute cette discussion. Je préférerais que nous poursuivions et que nous entendions nos témoins de Toronto avant que l'horaire de la journée ne soit complètement bousillé.

Le président: On nous a présenté une motion.

M. Langdon: Monsieur le président, j'aurais seulement une observation, si je peux me permettre, au sujet de ce que vous avez dit tout à l'heure, à savoir que nous ne savons absolument pas quand le texte sera disponible.

Le président: Non, nous ne le savons pas.

M. Langdon: A la radio et à la télévision, ce matin, on disait qu'il allait être disponible dans deux jours. Cela veut donc dire que nous pourrions l'obtenir dès mercredi. Nous sommes censés discuter de ce sur quoi portera notre rapport. Nous devons en discuter demain et après-demain. Je ne vois pas comment ce peut être possible, logiquement parlant, avant d'avoir pu examiner de façon concrète le document en question. On m'a laissé entendre qu'il aurait 250 pages, sans compter les annexes.

Le président: Monsieur Langdon, vous faites deux suppositions. Premièrement, vous supposez qu'il y aura des modifications importantes. Deuxièmement, vous supposez que le Comité ne fera plus rien après le 15 décembre. Mais nous en avons discuté, et rien n'a jamais été arrêté à ce sujet. Mais je pense que M. Ravis a raison. Nous devrions procéder avec nos témoins.

La motion veut donc que le Comité obtienne un exemplaire du texte définitif et que l'on prolonge le mandat du Comité afin d'examiner ce texte d'une manière appropriée avant la rédaction d'un rapport.

La motion est rejetée.

[Text]

The Chairman: I welcome from the Ontario Federation of Labour Mr. Gordon Wilson, the president, and Mr. Joe Surich, who is the research director. Gentlemen, thank you for joining us this morning. We look forward to your presentation.

Mr. Gordon Wilson (President, Ontario Federation of Labour): Thank you, Mr. Chairman. We have before us a brief that was based upon the earlier documentation, as we understood the agreement to be. Of course, we are labouring under the same disadvantage as members of this committee with regard to knowing explicitly what is contained within the document arrived at some time early this morning. We would like to present the brief to you. Then we are available of course for questioning, and we would like to engage the committee in some dialogue.

The Ontario Federation of Labour represents 800,000 unionized workers in virtually every industry and occupation in Ontario. It will be no secret to the members of this committee that the federation has opposed the negotiation of a bilateral free trade agreement with the U.S. from the beginning. We will not take the time of this committee to outline the principal reasons for our opposition to the process. However, the information kits provided with this submission contain a number of materials published by us on this subject over the last two years. Like members of this committee, and the Canadian public as a whole, we are forced to build our critique on the basis of the elements of the agreement. A final and definitive version of the agreement has recently been negotiated.

Given the massive impact bilateral free trade with the U.S. will have on most aspects of Canadian life, this failure to deliver a complete document for debate by the people of this country is tantamount to denying our democratic heritage. In addition, it is unfortunate that such a major step in the development of a nation is being investigated in a timeframe that can hardly be claimed to allow for sober reflection and discussion. Clearly, many groups in our society are simply precluded from stating their position by the brevity of the process. This committee has failed to even grace parts of this country, such as the Yukon, with its presence. The indecent haste with which a very sketchy agreement is being investigated leaves us with serious doubts about the commitment of the federal government to consultation with the people directly affected by this major change in course.

We wish to take this opportunity to discuss the basic question of access to the U.S. market and the extent to which the agreement before us is able to deliver that. One of the stated objectives of the federal government in pursuing a bilateral agreement with the U.S. in the first

[Translation]

Le président: Je souhaite donc la bienvenue aux représentants de la Fédération du travail de l'Ontario: M. Gordon Wilson, président de la Fédération, et M. Joe Surich, directeur du service de recherche. Messieurs, je vous remercie d'avoir accepté notre invitation ce matin. Nous avons bien hâte d'entendre ce que vous avez à nous dire.

M. Gordon Wilson (président, Fédération du travail de l'Ontario): Merci, monsieur le président. Le mémoire que nous avons remis s'inspire du document préliminaire. Nous ne savons évidemment pas plus que les membres du Comité ce que renferme précisément le document sur lequel on s'est mis d'accord plus tôt ce matin. Nous voudrions vous présenter notre mémoire. Nous répondrons ensuite à toutes les questions que vous voudrez bien nous poser.

La Fédération du travail de l'Ontario représente 800,000 travailleurs syndiqués de presque toutes les industries et toutes les catégories professionnelles représentées en Ontario. Je ne vous apprendrai rien en vous disant que la Fédération s'est opposée depuis le début à la négociation d'un accord de libre-échange avec les États-Unis. Nous ne vous ferons pas perdre de temps à expliquer les principales raisons de notre opposition au processus. Toutefois, la trousse d'information qui accompagne notre mémoire renferme plusieurs documents que nous avons publiés sur le sujet au cours des deux dernières années. Tout comme vous et la population canadienne en général, nous devons fonder notre critique sur le document: Éléments de l'accord. On vient tout juste de s'entendre sur la version finale de l'accord.

Compte tenu de l'effet extrêmement important qu'aura le libre-échange avec les États-Unis sur la plupart des aspects de la société canadienne, ce manquement à produire un document complet devant permettre à la population de ce pays de se prononcer est une négation de notre héritage démocratique. Il et en outre malheureux que l'on ait prévu une échéance aussi brève pour se prononcer sur une étape aussi importante dans l'évolution d'une nation, échéance dont on peut difficilement dire qu'elle permet une réflexion et une discussion qui soient mesurées. Il ne fait aucun doute que l'on refuse ainsi à de nombreux groupes de notre société la possibilité de faire valoir leur opinion. Ce Comité a même négligé certaines parties de ce pays, comme le Yukon. Cette hâte indécente dont on fait preuve dans l'examen d'un accord aussi squelettique nous fait sérieusement douter de l'intention avouée du gouvernement fédéral de consulter ceux qui sont directement touchés par cet important changement d'orientation.

Nous voulons profiter de l'occasion pour discuter de la question fondamentale de l'accès au marché américain et de la mesure dans laquelle cet accord peut le garantir. L'un des principaux motifs qui incitaient le gouvernement fédéral à chercher à conclure un accord

[Texte]

place was mounting concern about the rising protectionism of the U.S. Congress. Since the recession of the early 1980s, American trade deficits have been rising dramatically and a large number of industrial jobs lost. We would estimate, as an aside, that approximately five million American jobs have been lost in that period of time.

The natural tendency of the democratically elected lawmakers in the U.S. was to seek to find protection for industries in their own districts. While the initial American protectionist thrust appeared to be aimed largely at producers outside North America, pressures also began to be put on Canadian producers as the Canadian surplus in goods trade rose.

• 0915

Canadian concerns about American protectionism are entirely understandable. We simply doubt whether the negotiation of a bilateral agreement provided the best possible alternative for Canadians. We strongly challenge the proposition that the agreement before us provides any assurance of access to the U.S. market.

Almost everyone will agree that the problem of access was never one of tariffs, although their elimination will bring with it much greater costs of adjustment in this country than south of the border. This is especially true where industries have a relatively high level of protection. It is equally true in the operation of the Auto Pact, where tariffs had the effect of providing safeguards for Canada. It is also true because the Canadian tariff levels tended to be more than twice as high as American levels, while they will both be phased out at the same pace. The elimination of tariffs will have serious effects in some manufacturing sectors in Ontario.

However, the tendency of American producers to seek countervailing duties against Canadian products is based on grounds that have more to do with the profoundly different nature of our two countries than anything else. At this stage more than \$6 billion of Canadian exports to the U.S. face countervailing or anti-dumping duties, while barely \$200 million of U.S. exports face such duties here in Canada. The primary ground for U.S. countervail actions is to be found in claims about unfair subsidy in Canada. The International Trade Commission, or ITC, rulings against softwood lumber, fish products, and raspberries were all based on the proposition that Canadian governments provide subsidies to producers in this country that are unfair.

While it is undoubtedly the case that subsidies are provided, there can be, and are, widely divergent views of what constitutes an unfair subsidy. For example, our system of Crown lands and stumpage fees linked to the commercial value of our timber harvest presumably exists because it suits our culture. The system flows out of the process of historical and economic development in this

[Traduction]

bilatéral avec les États-Unis était la montée du protectionnisme au Congrès des États-Unis. Depuis la récession du début des années 80, le déficit commercial américain a augmenté radicalement et bien des emplois ont été perdus dans l'industrie. Nous estimons que les États-Unis ont perdu environ cinq millions d'emplois au cours de cette période.

La tendance naturelle des élus aux États-Unis a été de chercher à protéger les industries dans leurs propres régions. Bien qu'au début l'attitude protectionniste américaine ait surtout semblé viser les producteurs à l'extérieur de l'Amérique du Nord, avec l'augmentation de l'excédent canadien, les États-Unis ont aussi commencé à exercer des pressions sur les producteurs de notre pays.

Nos inquiétudes à propos du protectionnisme américain sont tout à fait compréhensibles. Nous doutons tout simplement qu'un accord bilatéral puisse être la meilleure solution pour les Canadiens. Nous ne sommes pas du tout d'accord que l'accord actuel nous garantisse l'accès au marché des États-Unis.

Nous reconnaissons presque tous que ce ne sont pas les tarifs qui représentent la véritable difficulté en ce qui a trait à l'accès au marché américain, et que leur élimination coûtera beaucoup plus cher au Canada qu'aux États-Unis. Ceci est particulièrement vrai pour les industries qui bénéficient d'une protection assez forte. C'est également vrai dans le cas des activités régies par le Pacte de l'automobile, où les tarifs protègent le Canada. Et c'est d'autant plus vrai que les tarifs canadiens étaient en général deux fois plus élevés que les tarifs américains, et que les tarifs seront éliminés au même rythme des deux côtés. L'élimination des tarifs aura de graves répercussions dans certains secteurs manufacturiers de l'Ontario.

Toutefois, la propension des producteurs américains à vouloir imposer des mesures compensatoires à l'égard des produits canadiens part davantage du caractère profondément différent de nos deux pays. À l'heure actuelle, plus de six milliards de dollars d'exportations canadiennes vers les États-Unis sont l'objet de droits anti-dumping ou compensatoires, tandis qu'à peine 200 millions de dollars d'exportations américaines sont menacées de droits ici au Canada. La plupart du temps, les Américains justifient leurs actions en nous reprochant d'accorder des subventions déloyales. Dans toutes les décisions qu'elle a rendues à propos du bois d'œuvre, du poisson et des framboises, la Commission du commerce international est toujours partie du principe que les gouvernements canadiens offrent des subventions déloyales aux producteurs de ce pays.

Bien qu'il ne fasse aucun doute que les gouvernements offrent de telles subventions, on peut considérablement diverger d'opinion sur ce qui constitue une subvention déloyale. Par exemple, notre système de terres de la Couronne et de droits de coupe liés à la valeur marchande de notre bois existe probablement parce qu'il sied à notre culture. Il découle de notre évolution

[Text]

country. As a society that has made a commitment over time to using the power and authority of government to shape our economic relations, and with them social relations, our approach to timber development makes eminently good sense. From the American perspective, from the perspective of a society that auctions off timber rights, leaving the producer to take the major risks entailed in changing market prices, our approach looks like a subsidy. In the same vein, our decision to allow fishermen to collect unemployment insurance during the off-season makes social sense, while it looks like an unfair subsidy to American competitors.

Significant elements of the way we have traditionally chosen to carry on relations between government and the private sector raise concerns about unfair subsidy in the United States. From our perspective, we can readily argue that the U.S. military budget, which approaches \$300 billion, contains major elements of subsidy. We would be correct in that assertion. But it is clearly naive to assume Canada, as a foreign power, can negotiate changes in the way the United States carries out its military program. Further, the agreement specifically excludes U.S. military activities.

If the process of negotiation was entered into with the view of seeking assured access to the U.S. market for Canadian goods, then the question of countervailable subsidies had to be front and centre in the entire process of negotiations. Claims about subsidy lie at the heart of virtually all countervail actions in the U.S. As long as there is no agreement on this crucial point, there can be no assurance of reasonable access.

There is no evidence that the agreement before us, as we understand it, provides any assurance of relief from countervail. If this government and the majority on this committee approve this treaty, they must prove that progress has been made on countervail. Indeed, on this crucial ground the agreement fails utterly. It makes virtually no provision for assuring access. Instead, the agreement has delivered a dispute-settling panel, which will have the power to determine only whether or not national law was followed in a countervail or anti-dumping action. Given the disproportionate volume of such actions in the U.S. as compared with Canada, the real work of the disputes panel will be determined whether or not American law was followed.

On the specific question of subsidy fairness in the countervailing process, the agreement proposes a five-to-seven-year period of negotiation. If we assume a subsidies protocol is likely to be extremely difficult to negotiate, it is highly unlikely that any settlement on this issue can be reached before the middle of the next decade. It is also

[Translation]

historique et économique. Comme notre société a choisi, avec le temps, d'utiliser le pouvoir et l'autorité du gouvernement pour modeler ses relations économiques en même temps que ses relations sociales, le principe que nous avons adopté à l'égard de l'exploitation de nos forêts a tout son sens. Pour les Américains, pour une société qui vend à l'enchère ses droits de coupe et qui consent à exposer le producteur aux risques que représentent les fluctuations du marché, notre approche ressemble à une subvention. Dans la même veine, permettre aux pêcheurs de recevoir de l'assurance-chômage pendant la saison morte se justifie sur le plan social, mais, pour nos concurrents américains, cela prend l'allure d'une subvention déloyale.

Des éléments importants du mode de fonctionnement que nous avons toujours préféré pour les relations entre le gouvernement et le secteur privé soulèvent aussi la question de la subvention déloyale aux États-Unis. De notre côté, nous pouvons facilement répondre que le budget consacré à la défense aux États-Unis, qui approche les 300 milliards de dollars, ressemble de très près à une subvention, et cette réponse serait justifiée. Mais il serait vraiment naïf de compter que le Canada, en tant que puissance étrangère, puisse arriver à convaincre les États-Unis de modifier la façon dont ils gèrent leurs programmes de défense. En outre, l'accord exclut expressément les activités militaires américaines.

Si les négociations avaient pour but d'assurer l'accès au marché américain, la question des subventions pouvant faire l'objet de mesures compensatoires aurait dû occuper une place beaucoup plus grande dans le processus. La question des subventions est au cœur de presque toutes les menaces de droits compensatoires lancées par les États-Unis. Sans accord sur ce point crucial, on ne peut parler d'accès garanti.

Il n'est pas évident que cet accord permet de compter que nous ne ferons plus l'objet d'aucune autre mesure compensatoire. Avant d'approuver ce traité, le gouvernement et ce Comité doivent faire la preuve que des progrès ont été réalisés sur ce plan. À cet égard, l'accord est un échec. Il ne renferme presque aucune disposition qui assure l'accès au marché américain. Contrairement à cela, l'accord prévoit la création d'un groupe qui sera chargé de trancher les différends, mais qui n'aura que le pouvoir de déterminer si l'on a appliqué ou non une loi nationale en imposant des droits anti-dumping ou compensatoires. Compte tenu de la quantité disproportionnée de telles actions de la part des États-Unis, comparativement au Canada, le groupe passera tout son temps à déterminer si l'on a appliqué ou non une loi américaine.

Pour ce qui est de la question du caractère équitable des subventions dans le cadre du règlement des différends touchant les droits compensatoires, l'accord propose une période de négociations qui durera entre cinq et sept ans. En admettant qu'il risque d'être extrêmement difficile de négocier un protocole à cet égard, il est fort peu probable

[Texte]

likely that the protocol established will parallel that of the General Agreement on Tariffs and Trade.

[Traduction]

que la question puisse être réglée avant le milieu de la prochaine décennie. On peut aussi s'attendre à ce que le protocole établi s'inspire de celui de l'Accord général sur les tarifs douaniers et le commerce.

• 0920

The application of GATT rules will do nothing to change the current situation, which leaves Canadian producers with enormous costs in fighting the capricious actions of American firms. Their application will not improve access to the U.S. markets at all.

Appliquer les règles du GATT n'améliorera pas la situation actuelle, ce qui entraînera des frais énormes pour les producteurs canadiens qui voudront se défendre contre les mesures imprévisibles des sociétés américaines. Appliquer ces règles n'améliorera en rien nos possibilités d'accès aux marchés américains.

The elements of the agreement, as they are available for analysis, contain virtually no assurances on this central question. As such, it appears to us incumbent on the Government of Canada and the majority of this committee to provide sound evidence that the capricious, unfair, and costly process of countervail on the basis of subsidy claims will at least be slowed.

Les éléments de l'accord, dans leur formulation actuelle, n'offrent presque aucune garantie au sujet de cette question cruciale. Par conséquent, nous croyons qu'il incombe au gouvernement du Canada et au présent comité de faire la preuve que l'accord aura au moins l'effet de décourager les procédures fantaisistes injustes et coûteuses des représailles contre de prétendues subventions.

Another serious problem is raised by the long timeframe in which the subsidies question is to be negotiated. The implementation of the current agreement on January 1, 1989 will accelerate the process of restructuring and rationalization on the basis of a continental economy. Those firms which hope to survive with the bilateral free trade pact, and those which hope to prosper, will have to make very serious adjustments in the way they do business. The majority of the restructuring decisions must be made in a new, continental context. They will leave firms operating in Canada as very different entities than they are now, and they will leave the Canadian economy with very different structures and relations. Surely no one in this country disagrees with that proposition.

La longue période sur laquelle on prévoit étendre la négociation relative aux subventions soulève une autre grave difficulté. La mise en oeuvre de l'accord actuel, prévue pour le 1^{er} janvier 1989, va accélérer le processus de restructuration et de rationalisation en vue d'une économie continentale. Les sociétés qui espèrent survivre, dans le contexte du libre-échange, et celles qui espèrent prospérer, vont devoir faire de très importants rajustements dans leur façon d'opérer. La plupart des décisions ayant trait à la restructuration seront prises dans une nouvelle optique continentale. Elles vont faire de nos sociétés des entités fort différentes de ce qu'elles sont à l'heure actuelle, et nos structures et rapports économiques en seront également transformés. Tous les Canadiens sont sûrement d'accord là-dessus.

Given this fact, we fail to see what bargaining strength the Canadian government might have six or seven years from now in seeking to strike an effective deal on subsidies. By the time that set of negotiations is nearing completion, the full integration of the Canadian economy with that of the United States will have been completed. Consequently, there can be no reason to assume that the threat of abrogation of the treaty, of walking away from the whole deal, will have any meaning whatsoever. We would assert that the changes in place by then will be so massive as to make backing out almost entirely impossible.

Compte tenu de cette réalité, nous doutons du pouvoir de négociation que pourrait avoir le gouvernement canadien dans six ou sept ans quand il cherchera à régler la question des subventions. Quand ces négociations approcheront de leur échéance, l'intégration de l'économie canadienne à celle des États-Unis sera chose faite. Par conséquent, rien ne permet de croire que la menace de l'abrogation du traité ou de tout laisser tomber puisse avoir un effet quelconque. Nous pensons que les modifications seront à ce moment-là si profondes que tout retour en arrière sera désormais presque impossible.

A number of inescapable conclusions follow logically from this line of reasoning. First, the relatively weak bargaining position of a Canadian government representing a fundamentally restructured economy will prevent the negotiation of a subsidies code which recognizes and takes into account the major cultural differences between Canada and the United States.

Un certain nombre de conclusions inéluctables découlent logiquement de ce raisonnement: premièrement, le pouvoir de négociation relativement faible d'un gouvernement canadien représentant une économie fondamentalement restructurée empêchera de pouvoir négocier un code des subventions qui reconnaisse et qui tienne compte des différences culturelles importantes entre le Canada et les États-Unis.

In turn, it is these cultural differences that determine the nature of the social services networks in the two

Ce sont précisément ces différences culturelles qui déterminent le caractère des services sociaux des deux

[Text]

countries. For example, we have chosen a universal, public-sector route in the provision of health care and subsidize its delivery out of our taxes. Americans remain as the only major industrialized country that leaves the delivery of this service in the hands of private corporations.

The enormous differences in the costs of medicare premiums between Canada and the U.S. may lead American firms to argue that our medicare system represents an unfair subsidy to Canadian producers. As Canadians we would clearly reject that position because we support the notion that access to health care is an absolute right for all our citizens. Viewed from the U.S., where nearly 30 million citizens have no health insurance at all and where government does not appear to be inclined to deliver the service, our system does look very much like a subsidy.

Of course this is not to suggest that any Canadian government, bargaining in good faith on behalf of the Canadian people, would be inclined to bargain away our medicare system as part of a subsidies code. However, a Canadian government left with very little bargaining strength as a direct result of the restructuring which has already proceeded may have very little choice.

This leads us to a second inescapable conclusion. The agreement now before us gave away for all time the capacity to shape our society and its social and economic relations in a way that does not closely match the norm in the United States. The agreement binds us with respect to the use of energy prices as a mechanism for encouraging economic development. On the investment front, it dismantles most of the remainder of the investment review process, further limiting our capacity to seek to build a less dependent economy. In turn, the long timeframe established for negotiating a subsidies code virtually guarantees that no agreement can be reached which provides assured access and retains for Canada the right to expand services to her citizens in the public sector.

A third inescapable conclusion follows directly. Very simply, this agreement will have a profound effect on the capacity of any government of Canada to determine a future that does not fit the norms, values, directions, and policy of the United States.

These conclusions must also lead us to understand fully that this agreement is not simply a commercial one. Even on that basis there is doubt about the utility of what we have negotiated, even among members of the business community. But this is not a commercial agreement. It is much more than that, and had to be because of the bilateral nature of the agreement, because of our proximity to and dependence on the United States, and because it ultimately lays open for negotiation the entire spectrum of our unique system of social services, of our unique approach to relations between government and citizens in this country.

[Translation]

pays. Par exemple, nous avons opté pour l'universalité et la voie du secteur public dans la prestation des soins de santé, et nous avons choisi de financer le tout par le biais de nos impôts. Les États-Unis demeurent le seul pays industrialisé important où la prestation de ce service est confiée à des sociétés privées.

L'énorme différence dans les coûts de l'assurance-maladie entre le Canada et les États-Unis peut porter des sociétés américaines à faire valoir que notre régime constitue une subvention injuste à l'avantage des producteurs canadiens. En tant que Canadiens, nous rejeterions cet argument parce que nous considérons l'accès aux soins de santé comme un droit absolu de tous nos citoyens. Vu des États-Unis, où près de 30 millions de citoyens ne profitent d'aucune assurance-maladie, et où le gouvernement ne semble pas enclin à offrir le service, notre régime ressemble beaucoup à une subvention.

Nous ne laissons évidemment pas entendre qu'un gouvernement canadien, qui négocierait de bonne foi au nom de la population canadienne, pourrait consentir à mettre dans la balance notre régime d'assurance-maladie dans le contexte d'un code des subventions. Toutefois, un gouvernement canadien dont le pouvoir de négociation serait très réduit, à la suite de la restructuration qui se serait faite, pourrait ne pas avoir tellement le choix.

Ceci nous amène à une deuxième conclusion inéluctable. Dans l'accord actuel, on abandonne définitivement la capacité de modeler notre société et ses liens sociaux et économiques autrement que sur le modèle américain. Nous ne sommes plus libres de faire jouer le prix de l'énergie pour favoriser le développement économique. Sur le plan de l'investissement, il démantèle en grande partie ce qui restait du processus d'examen des investissements, ce qui nous limite dans nos efforts pour bâtir une économie moins dépendante. En outre, la longue période prévue pour l'établissement d'un code des subventions garantit, à toutes fins pratiques, l'impossibilité d'un accord assurant l'accès au marché américain tout en conservant au Canada le droit d'offrir des services à ses citoyens par le biais de son secteur public.

Il en découle directement une troisième conclusion inéluctable. Très simplement, cet accord aura un profond effet sur la capacité de tout gouvernement canadien de décider d'un avenir pour le Canada qui ne corresponde pas aux normes, aux valeurs, aux orientations et aux politiques des États-Unis.

Ces conclusions doivent aussi nous amener à comprendre que cet accord n'est pas seulement un accord commercial. Et même sur ce plan, on a des doutes à propos de l'utilité de ce que nous avons obtenu, et ce, même dans les milieux d'affaires. Mais ce n'est pas un accord commercial. C'est beaucoup plus que cela, et c'était inévitable en raison du caractère bilatérale de l'accord, de notre proximité et de notre dépendance à l'égard des États-Unis, et parce qu'il laisse ouvert à la négociation, en bout de course, tout notre système unique de services sociaux, notre principe unique à l'égard des relations entre le gouvernement et les citoyens de ce pays.

[Texte]

[Traduction]

• 0925

Government members of this committee will undoubtedly seek to defend this agreement as a purely commercial one. Had it arisen from multilateral negotiations through GATT, that might have been possible. However, as a bilateral agreement it cannot be treated as a simple commercial proposition. The intended effect of the agreement is to spur the restructuring of the Canadian economy while one of its perhaps unintended effects is to bring enormous pressure to bear on Canadian governments to alter one of the major expressions of what we are as a nation—the social service system.

It is not surprising that many Canadians have come to the conclusion that the effects on the health of our social service system are intentional. We would refer members of the committee back to the statements of the Prime Minister in the House, in which he promised massive and generous adjustment assistance to the Canadian working people. Only one day later his Minister of Finance rose to assure the House that there were no plans for such assistance because the government saw no need for it. Such statements go further to raise doubts among people about the seriousness of this government in acting on their behalf when they are added to the evidence so far. The only clear action by this government in this area involved the deliberate undermining of the severance pay provisions of the Ontario Employment Standards Act.

The bilateral free trade agreement is not a commercial deal negotiated between two private actors, rather our government, operating without a direct mandate from the people of Canada, has pursued and set a course which will massively alter the way we will live in the future. It is not at all unreasonable to argue that this measure should be put to the supreme test in a democratic political system, that of an election. Surely the people of Canada have the absolute fundamental and inalienable right to decide their own future.

The Chairman: Thank you very much, Mr. Wilson. We have time for four questioners, roughly six minutes each. I begin with Mr. Axworthy.

Mr. Axworthy: I thank the gentlemen from the OFL for appearing this morning. I listened to your arguments about the impact this agreement will have on the social service systems. I wonder if I could ask you some questions about the other side of the equation, the so-called employment jobs issue, which is put forward by the Prime Minister as being the rationale for this agreement.

You represent 800,000 workers in the province of Ontario. We are told by the government that Ontario will gain major benefits by this. It will be the manufacturing industry that will become lean and mean, competitive and productive, that this will be the basis of growth, that we cannot pay for our social service systems unless we have that.

Les députés conservateurs de ce comité diront sans doute que cet accord est purement un accord commercial. S'il était issu de négociations multilatérales dans le cadre du GATT, cela aurait peut-être été possible. Toutefois, son caractère bilatéral empêche de le considérer comme une simple initiative commerciale. L'effet prévu de l'accord est de restructurer l'économie canadienne, mais l'un de ses effets, peut-être moins attendu, est de mettre une énorme pression sur nos gouvernements canadiens pour modifier l'une des plus importantes expressions de ce que nous sommes en tant que nation—notre système de services sociaux.

Il n'est pas étonnant que bien des canadiens en soient venus à la conclusion que les effets sur la santé de notre système de services sociaux sont intentionnels. Nous vous suggérons de relire les déclarations du Premier Ministre à la Chambre, où il promettait d'apporter une aide massive et généreuse aux travailleurs canadiens pour qu'ils puissent s'adapter. Le lendemain, le ministre des Finances se levait pour assurer à la Chambre que le gouvernement n'avait rien prévu à cet égard puisqu'il n'en voyait pas la nécessité. Ces déclarations, quand on les ajoute à tout ce que l'on sait déjà, font douter du sérieux de ce gouvernement à agir dans l'intérêt de la population canadienne. La seule action évidente de la part du gouvernement actuel en la matière s'associe à la dislocation délibérée des dispositions relatives aux indemnités de cessation d'emploi de la Loi sur les normes de travail de l'Ontario.

L'accord bilatéral sur le libre-échange n'est pas un accord commercial négocié entre deux acteurs du secteur privé, mais plutôt par notre gouvernement, sans mandat explicite de la population du Canada, qui a adopté une orientation qui modifiera énormément notre mode de vie. Il n'est pas le moins du monde déraisonnable de soutenir que cette mesure devrait être soumise au test suprême dans un système politique démocratique, à des élections. La population du Canada a sûrement le droit absolu, fondamental et inaliénable de décider de sa destinée.

Le président: Merci beaucoup, monsieur Wilson. Quatre membres pourront poser des questions, pendant environ six minutes chacun. Monsieur Axworthy.

M. Axworthy: Je remercie les représentants de la Fédération du travail de l'Ontario de leur présence ce matin. J'ai écouté votre argumentation au sujet des répercussions qu'aura cet accord sur notre système de services sociaux. J'aurais quelques questions à vous poser à propos de l'autre aspect de la question, la création d'emplois, qui serait le principal objectif de cet accord, selon le premier ministre.

Vous représentez 800,000 travailleurs de l'Ontario. Le gouvernement nous dit que l'Ontario va grandement bénéficier de cet accord. Ce sera l'industrie de la fabrication qui en profitera le plus sur le plan de la concurrence et de la productivité. On nous dit aussi que c'est le gage de la croissance, que nous ne pourrions plus défrayer le coût de nos services sociaux sans cela.

[Text]

I have always been kind of curious why it is that the people with whom you do business, the employers, all seem to be in favour of this agreement—not all of them, but the majority—and the people you represent, the workers, seem to be against it. It would seem to me you would have a stake in the jobs issue itself, so I am curious in the general issue of why you would be against an agreement that purportedly will be the bonanza of job creation and employment that the government says it is.

Secondly, I wonder if you could give us an assessment as to what the changing nature of the industrial structure of the United States has been. We have heard substantial evidence that what is going on in the United States is a lot of the northern tier states, where manufacturing had been heaviest, are losing those industries to the southern states where there are right-to-work states and other things. I wonder whether you would see that as having an implication in terms of this agreement, whether that would be part of the problem we might be facing, and whether that major geographical shift that is going on would be one of the concerns you would have.

Mr. Gordon Wilson: Mr. Axworthy, to respond to your first question, why we are opposed to the agreement is based on our research that we do not believe it is going to provide a net increase in jobs in this province; nor do we believe it will extend a net increase in job creation in this country. In fact, when I have pressed members of federal departments, and in fact Mr. Gordon Ritchie, I have yet to receive an answer as to where one of these jobs will appear. It seems to be that whole concept of job creation is based on some form of blind faith that somehow multinational corporations acting in this country are going to act in the public interest.

• 0930

I can tell you, with 50 years of experience in the labour movement dealing with multinational corporations, not myself personally but the movement, clearly they do not act in the interest of public policy or the public interest, they act in their own interests. If I were a multinational corporation maintaining a branch plant in this country—and most of our industry is branch plants of multinationals, as you are well aware—there would be absolutely no rationale, as a manager or owner, for me to continue the process of operating that Canadian subsidiary if I had access to the market, because the tariffs that protect those jobs had been removed. I would simply use that excess capacity, which we estimate at being around 20% give or take a couple of points depending on industry that is available in the U.S., to absorb the Canadian production needs and simply shift that product into our market here in Canada without providing any jobs.

Secondly, you are right in your second question that there will be an effect upon the standard of Canadian workers, even those of us who have the ability to bargain at the bargaining table with these corporations. As they

[Translation]

J'ai toujours été intrigué de constater que les personnes avec lesquelles vous faites affaire, les employeurs, semblent toutes en faveur de cet accord—pas toutes, mais en majorité—et que celles que vous représentez, les travailleurs, semblent être contre. Il me semble que cela devrait faire votre affaire du point de vue des emplois, et je suis curieux de savoir pourquoi vous ne seriez pas favorable à un accord qui devrait être absolument fantastique sur le plan de l'emploi et de la création d'emploi, à en croire le gouvernement.

Deuxièmement, pourriez-vous nous parler un peu de la transformation qu'a connu la structure industrielle aux États-Unis? On nous a souvent dit qu'aux États-Unis, à l'heure actuelle, il y avait un déplacement important du nord—très industrialisé—vers le sud, des activités de l'industrie de la fabrication dans les états où règne la loi du droit au travail. Cela pourrait-il avoir des répercussions quelconque, compte tenu de cet accord? Cet important déplacement de l'activité pourrait-il faire partie des difficultés que nous risquons de rencontrer? Cela fait-il partie de vos préoccupations?

M. Gordon Wilson: Monsieur Axworthy, pour répondre à votre première question, nous nous opposons à l'accord parce que nos recherches révèlent qu'il n'entraînera pas d'augmentation des emplois dans cette province, pas plus d'ailleurs, qu'il ne favorisera la création d'emplois dans l'ensemble du Canada. En fait, j'ai posé la question à des hauts fonctionnaires du gouvernement fédéral, et même à M. Gordon Ritchie, et je ne sais toujours pas où l'un de ces emplois sera créé. On dirait que toute cette affaire de création d'emploi part d'une espèce de croyance aveugle que les multinationales vont tout à coup commencer à penser à l'intérêt publique.

Après 50 ans d'expérience dans le milieu du travail avec les multinationales, pas personnellement, mais le mouvement, je peux vous assurer qu'elles ne songent pas à l'intérêt public, mais seulement à leurs propres intérêts. Si j'étais dirigeant ou propriétaire d'une multinationale, qui aurait une filiale dans ce pays—et dans notre industrie, la plupart des usines sont des filiales de multinationales, comme vous le savez très bien—absolument rien ne justifierait pour moi de continuer d'exploiter cette filiale canadienne si j'avais accès au marché, puisque les tarifs qui protègent ces emplois auraient été éliminés. J'utiliserais tout simplement ma capacité de production excédentaire, que nous estimons aux environs de 20 p. 100, un ou 2 points près selon l'industrie, pour absorber les besoins de production du Canada, et je viendrais tout simplement écouler cette production sur le marché canadien sans fournir un seul emploi.

Deuxièmement, vous avez raison dans votre deuxième question. Il va en effet y avoir des répercussions sur les conditions pour les travailleurs canadiens, et ce, même pour ceux qui se débrouillent assez bien à la table de

[Texte]

shift their operations south, as they have, and do not maintain any manufacturing bases in Canada excepting those that we would be involved in at bargaining at that point, whatever point of the scenario we would be involved in, we would find ourselves having to compete for jobs across the bargaining table with the employer's threat that if we did not meet the standards available in Alabama or Mississippi or the Carolinas, in health and safety and wages and working conditions, then they would take those jobs south to the sun belt and produce the product there.

This would be done with absolutely no legislative or mandatory requirement for them to provide those jobs and that production here in Canada. So I would see for us a deterioration of the standard, generally, of Canadian workers, and eventually a standard of the social services in this country as a result of that.

Mr. Axworthy: Following on that question—

The Chairman: Just a brief one.

Mr. Axworthy: I am sorry, I had a longer question. I will just ask a short one. If that is the case, what you are saying, I understand, is that not only would there be the actual shift, but the threat of a shift of location in manufacturing would become very much part of the collective bargaining process in this country, and therefore affect not just the jobs themselves but the whole range of benefits that workers are able to use across that table.

Mr. Gordon Wilson: Of course. It is exactly true.

Mr. Axworthy: So when we hear that this agreement will not affect the social service systems, in effect we are saying it will have a major impact on the social service systems as they are bargained for through collective bargaining.

Mr. Gordon Wilson: Yes. The erosion will begin, I believe, at the bargaining table and eventually, through the arguments of subsidy, will begin to attack a number of our social programs we have established in this country. You have to understand that unions in this country have for many years, as I said, negotiated with multinational corporations, and they make business decisions. They do not make decisions of public policy. It is our government that has done that, and the business decisions under this agreement, as we see with the tariffs gone, would lead one clearly to believe that acting in their own interest, as they have, they are going to retain their markets here, they are going to ship their products in here but the jobs are going to be elsewhere. Canadian workers, if they are to salvage any jobs, will have to compete with the sun belt in order to do that, and that means a much reduced standard of living.

Mr. Axworthy: Thank you.

[Traduction]

négociations avec ces sociétés. Avec le déplacement de leurs activités vers le sud, comme elles l'ont fait, et sans conserver d'activités de fabrication au Canada, à l'exception de celles dont il serait question à la table des négociations, à un moment ou à un autre, nous nous retrouverions dans la position de devoir négocier des emplois à la table des négociations, devant la menace, de la part de l'employeur, que tous ces emplois se retrouvent dans le sud des États-Unis et que la production se fasse là-bas, si nos normes sont supérieures à celles que l'on retrouve en Alabama, au Mississippi, ou dans les Carolines, en ce qui a trait à la santé, à la sécurité, aux salaires et aux conditions de travail.

Et absolument aucune exigence réglementaire ou législative ne les obligerait à maintenir ces emplois et cette production au Canada. C'est pourquoi j'entrevois une détérioration des conditions de travail pour les travailleurs canadiens et, à terme, de la qualité de nos services sociaux.

M. Axworthy: Pour enchaîner sur cette question. . .

Le président: Soyez bref.

M. Axworthy: Je suis désolé, ma question était plutôt longue. Je me contenterai d'en poser une courte. Si ce que vous dites là est juste, et si je comprends bien, non seulement y aurait-il un déplacement réel, mais la menace même d'un déplacement des activités dans le domaine de la fabrication pèserait dans le processus de négociations collectives dans ce pays et, par conséquent, menacerait non seulement les emplois, mais tout l'éventail d'avantages que les travailleurs peuvent utiliser à la table des négociations.

M. Gordon Wilson: Évidemment. C'est tout à fait juste.

M. Axworthy: Ainsi, quand on nous dit que cet accord ne touchera pas les services sociaux, en réalité, nous savons qu'il aura un effet important sur ces services, puisqu'ils sont obtenus à la table de négociations.

M. Gordon Wilson: Oui. L'érosion commencera, selon moi, à la table de négociations, et finira par s'étendre à bon nombre de nos programmes sociaux sous prétexte qu'ils sont une forme de subventions. Vous devez comprendre que les syndicats dans ce pays, négocient déjà depuis plusieurs années avec ces multinationales, et leurs décisions sont des décisions d'affaires. Elles ne décident pas de politiques publiques. C'est notre gouvernement qui l'a fait, et les décisions d'affaires dans cet accord, avec l'élimination des tarifs, portent à croire qu'en agissant dans leurs propres intérêts, comme elles l'ont toujours fait, elles conserveront leur marché et expédieront leurs produits ici, mais les emplois seront ailleurs. Pour conserver leurs emplois, les travailleurs canadiens vont devoir faire concurrence aux états du sud des États-Unis, et cela signifie un niveau de vie beaucoup plus bas.

M. Axworthy: Merci.

[Text]

Mr. Fretz: I would like you to refer to page 5, please, in the middle paragraph, where you state: "In the same vein, our decision to allow fishermen to collect unemployment insurance"... that sentence. I would like to pose a question. Do you know approximately how much of Ontario's exports go to the United States?

Mr. Joe Surich (Research Director, Ontario Federation of Labour): Maybe I can deal with that. About 90%. A very large proportion of that, of course, is automotive.

Mr. Fretz: Right. And are you saying that the United States has found UIC to be a countervailable subsidy?

Mr. Gordon Wilson: In the one case, on groundfish, they brought in 55 pieces of legislation which they felt were effectively a subsidy provided in that situation.

Mr. Fretz: You are aware though that the United States Department of Commerce found in the groundfish case that UIC was not a countervailable subsidy because it was not provided on a preferential term to a specific enterprise or industry. Is that not correct?

Mr. Gordon Wilson: In that case.

Mr. Fretz: In that case.

• 0935

Mr. Gordon Wilson: There are of course a great number of other products we extract from the sea that have not yet been tested.

Mr. Fretz: When we heard testimony from Mr. Regan in the Atlantic provinces, he stated:

We already have to compete in the U.S. to sell some \$90 billion worth of exports a year. . . 85% of our former tariffs with the U.S. have disappeared in recent years.

That increasing dependence on the U.S. market has not eroded our social security system. . . Indeed. . . during those years it has been enhanced by expansion of the UI system and the barring of extra-billing for medical services as well as other improvements.

This is in spite of the fact that we have 90% of our exports from Ontario going into the United States, and it has not had an effect on our social system.

Mr. Gordon Wilson: Let me respond to your remarks regarding Mr. Regan's statements. Surely what he is speaking about there is the ability of the federal government, through the instrument of social policy, to be able to address regional disparities, and that is why we have been able to have that level of policy applied to Atlantic Canada.

[Translation]

M. Fretz: Au milieu de la cinquième page de votre mémoire, vous nous dites: «Dans la même veine, notre décision de permettre aux pêcheurs de recevoir de l'assurance-chômage...» J'aurais une question à vous poser là-dessus. Quelle proportion des exportations de l'Ontario est à destination des États-Unis?

M. Joe Surich (directeur du Service de recherche, Fédération du travail de l'Ontario): Je peux peut-être répondre à cela. Environ 90 p. 100. Une très grande proportion de ce pourcentage est évidemment dans le secteur de l'automobile.

M. Fretz: Très bien. Et vous dites que les États-Unis ont reconnu que l'assurance-chômage était une subvention qui méritait des mesures compensatoires?

M. Gordon Wilson: Dans le cas du poisson de fond, par exemple, ils ont recensé 55 cas où ils croyaient qu'il y avait effectivement subvention.

M. Fretz: Mais vous savez, toutefois, que le Département du commerce américain a conclu dans ce cas, que l'assurance-chômage n'était pas une subvention pouvant faire l'objet de mesures compensatoires parce qu'elle n'était pas accordée d'une manière préférentielle à une entreprise ou à une industrie particulière. Cela n'est-il pas juste?

M. Gordon Wilson: Dans ce cas-là.

M. Fretz: Oui, dans ce cas.

M. Gordon Wilson: Il y a bien sûr un grand nombre d'autres produits que nous extrayons de la mer et qui n'ont pas encore fait l'objet d'une décision.

M. Fretz: Quand nous avons entendu le témoignage de M. Regan dans les provinces de l'Atlantique, il a déclaré:

Nous devons déjà nous battre aux États-Unis pour vendre des exportations d'une valeur de quelque 90 milliards de dollars par année. . . 85 p. 100 de nos anciens tarifs avec les États-Unis ont disparu au cours des dernières années.

Cette dépendance accrue à l'égard du marché américain n'a pas entraîné l'érosion de notre système de sécurité sociale. . . En fait. . . au cours de ces années, il a été amélioré par l'expansion du Régime d'assurance-chômage et par l'interdiction de la surfacturation pour les services médicaux, de même que d'autres améliorations.

Le fait que 90 p. 100 des exportations de l'Ontario soient dirigées vers les États-Unis n'a pas eu d'effet sur notre système social.

M. Gordon Wilson: Permettez-moi de répondre à vos observations concernant les déclarations de M. Regan. Ce dont il parle, c'est la possibilité pour le gouvernement fédéral, par le moyen de la politique sociale, de corriger les disparités régionales, et c'est pourquoi la région de l'Atlantique a pu bénéficier de ce niveau de politique.

[Texte]

What we are suggesting to you in our brief is that eventually you will have an erosion of the public policy area in this country, specifically medicare, specifically some forms of unemployment insurance. It is ludicrous to assume that the Americans, in order to reach the level playing field concept, are going to bring their medicare standards up to Canada's. It is the only industrialized nation in the western world that cannot come to a policy decision about that kind of service. What makes anyone on this committee, or in this world for that matter, think that they are somehow magically going to equalize ours once they have arrived at this free trade agreement? I do not think they will.

Mr. Fretz: Medicare, like UIC, is not a countervailable subsidy under U.S. or under GATT law. It is generally available to all of the population. It does not target a specific industry.

Regarding the comments that you made earlier, do you have legal opinions to support your views?

Mr. Gordon Wilson: We have 50 years of experience at the bargaining table to support our views. I suggest to you that 50 years is certainly more experience than the experience of this committee.

Let us return to the subject of medicare. There is no question in my mind, because it has been raised in bargaining in the auto industry, that there is a disparity between the cost to a corporation to provide medical coverage for its employees in the United States vis-à-vis the cost of operating in Canada. There is no question in my mind whatsoever that medicare will become a subject at the bargaining table, dealing with the question of competitiveness.

Mr. Fretz: I am coming back to the point that I made as a result of the one you made. If 90% of our exports are from Ontario, then surely that would have been a bone of contention in the past. It seems to me that point is a bit of a red herring.

Mr. Gordon Wilson: As Mr. Surich has already said to you, the bulk of that export is in the auto industry. What is proposed in this agreement will seriously deteriorate the safeguards in the auto pact, which provides for the bulk of that export from Ontario to the United States.

Mr. Langdon: I welcome the representatives from the federation. I would like to state for the record that the discussion that is in this brief with respect to the weakening of our bargaining power on the issue of what constitutes a subsidy because of the five- to seven-year period is the strongest argument I have heard put against that approach throughout the hearings that I have been able to attend. I think it constitutes an important attack on the approach. . . Incidentally, the government originally took this approach. The government said that they had to have an agreed set of rules with respect to

[Traduction]

Ce que nous disons dans notre mémoire, c'est qu'un jour il y aura érosion des politiques publiques à cet égard, particulièrement l'assurance-maladie, certaines formes d'assurance-chômage. Il est ridicule de supposer que les Américains, pour égaliser le terrain, vont rehausser leurs normes d'assurance-maladie au niveau de celles du Canada. C'est le seul pays industrialisé du monde occidental qui ne puisse en arriver à une décision de politique sur ce genre de service. Qu'est-ce qui pourrait pousser un membre du Comité, ou quiconque, à penser qu'ils vont par magie en arriver à un régime égal au nôtre une fois conclu cet accord de libre-échange? Je ne crois pas qu'ils le fassent.

M. Fretz: L'assurance-maladie, tout comme l'assurance-chômage, ne constitue pas une subvention justifiant des droits compensatoires en vertu des lois américaines ni en vertu du GATT. Ces régimes sont offerts à toute la population et ne s'adressent pas à une industrie en particulier.

En ce qui touche les remarques que vous avez faites tout à l'heure, disposez-vous d'avis juridiques à l'appui de vos opinions?

M. Gordon Wilson: Nos opinions s'appuient sur 50 années d'expérience à la table de négociation. C'est certes là une expérience plus considérable que celle du Comité.

Revenons à l'assurance-maladie. Je suis absolument certain, car cette question a été soulevée dans les négociations de l'industrie de l'automobile, qu'il y a une différence entre ce qu'il en coûte à une société de fournir l'assurance-maladie à ses employés aux États-Unis et au Canada. Je suis absolument certain que l'assurance-maladie sera mentionnée à la table de négociation à propos de la question de la compétitivité.

M. Fretz: Je reviens à ce que je disais en réponse à l'une de vos remarques. Si 90 p. 100 de nos exportations proviennent de l'Ontario, cela aura dû être un sujet de discussions dans le passé. Cela me semble une diversion.

M. Gordon Wilson: Comme M. Surich vous l'a déjà dit, le gros de ces exportations proviennent de l'industrie de l'automobile. Les dispositions de cet accord entraîneront une grave détérioration des garanties du Pacte de l'automobile, qui assure le gros de ce que nous exportons de l'Ontario vers les États-Unis.

M. Langdon: Je souhaite la bienvenue aux représentants de la Fédération. Je tiens à dire que le contenu de ce mémoire au sujet de l'affaiblissement de notre pouvoir de négociation sur la question de savoir ce qui constitue une subvention en raison du délai de cinq à sept ans est l'argument le plus fort que j'aie entendu contre cette démarche au cours des audiences auxquelles j'ai pu assister. Je crois que c'est là une attaque importante contre cette approche. . . Entre parenthèses, cette approche a d'abord été celle du gouvernement. Il a dit qu'il fallait avoir d'un ensemble convenu de règles en

[Text]

subsidies. Then they backed away from it; they could not get that objective. They are now trying to sell a deal despite the fact that they did not get the objective.

• 0940

You have talked about medicare specifically in the context of social programs that might be affected. About Ontario, this province, because these attacks, I am sure, will come on an area-by-area, province-by-province basis, as indeed was the case in the groundfish example you mentioned, I would like to ask you what social provisions within the Ontario structure you would feel would be particularly likely to be attacked by employers as something that was making them uncompetitive with the United States, and therefore as subject to what they hope for as change.

Mr. Gordon Wilson: First let me make the observation that I believe under the agreement as we understand it to be, Ontario will be ravaged. But Ontario will most likely fare better than any other part of the country under this trade agreement, notwithstanding that we will lose a considerable number of jobs in this province.

About what benefit I think will most clearly become an endangered species, I would say jobs, with the whole restructuring, for the reasons I argued before. Secondly, about what kinds of jobs will be left, they will be mostly service-oriented jobs. They will not be well-paying jobs at \$12, \$13, or \$14 an hour. They will be jobs at \$5.50, \$6, or less.

The whole question of the provisions we have been able to establish over years of bargaining a delicate industrial relations balance in this province, with health and safety laws, working conditions... the conditions under which the relationship exists between employers and employees will have all gone for naught, because there will be a complete restructuring of industry in this province, particularly when one views the structure of industry in Canada, and particularly in Ontario. It is a branch-plant economy. The decisions, as I said earlier, are not decisions of public policy. Why do they have plants here? Because they were required by legislation to do so. When you remove that imperative, it opens the door on a north-south axis, and you will see a drain of jobs and a comparable and accompanying deterioration in standards of working conditions and in the standard of living of people in this country.

Mr. Langdon: I was struck by your comments at the start that despite what has been said by premiers of other provinces and implied by the Prime Minister, that Ontario will be a major beneficiary, relative to other parts of the country, of this trade deal—i.e., it will not lose as much as some other parts of the country.

I would like to ask you what your reaction is to attacks that put this free trade debate very much on a regional basis, saying that "fat-cat" Ontario is somehow acting like a spoiler on this deal, that all the rest of the country

[Translation]

ce qui touche les subventions. Puis il a reculé, disant que cet objectif n'était pas réalisable. On essaie maintenant de nous faire accepter cet accord, même si cet objectif n'a pas été atteint.

Vous avez parlé de l'assurance-maladie dans le contexte des programmes sociaux qui pourraient être touchés. Étant donné que ces attaques viendront région par région, province par province, comme cela s'est produit dans le cas de l'exemple que vous avez mentionné des poissons de fond, j'aimerais vous demander quelles dispositions sociales de la structure ontarienne risqueront selon vous tout particulièrement d'être attaquées par les employeurs comme nuisant à leur compétitivité par rapport aux États-Unis et donc comme susceptibles de changement.

M. Gordon Wilson: J'aimerais dire tout d'abord que j'estime que d'après ce que nous connaissons de l'accord, l'Ontario sera dévasté. Mais l'Ontario s'en tirera vraisemblablement mieux que le reste du pays, même si nous perdrons un nombre considérable d'emplois.

Quant aux avantages qui selon moi seront le plus en danger, je mentionnerais les emplois, dans le cadre de la restructuration, pour les raisons que j'ai déjà fait valoir. En second lieu, quant à savoir quel genre d'emplois resteront, il s'agira surtout des services. Ce ne seront pas des emplois bien rémunérés à 12\$, 13\$ ou 14\$ l'heure; ce seront des emplois à 5,50\$, 6\$ ou moins.

Toute la question des dispositions que nous avons pu établir après avoir négocié pendant des années un délicat équilibre des relations industrielles dans cette province, les lois touchant la santé et la sécurité, les conditions de travail... les conditions qui rendent possible cette relation entre les employeurs et les employés seront disparues, car il y aura une restructuration complète de l'industrie dans cette province, particulièrement compte tenu de la structure de l'industrie au Canada et surtout en Ontario. C'est une économie de succursales. Les décisions, comme je l'ai déjà dit, ne relèvent pas de la politique publique. Pourquoi les usines sont-elles ici? Parce que la loi l'exigeait. La disparition de cet impératif ouvrira la porte à un axe nord-sud et l'on assistera à la disparition des emplois, accompagnée d'une détérioration semblable des conditions de travail et du niveau de vie dans ce pays.

M. Langdon: Vous avez dit au début que malgré ce qu'ont dit les premiers ministres des autres provinces et ce qu'a sous-entendu le premier ministre, l'Ontario sera le principal bénéficiaire de cet accord commercial, par rapport aux autres régions du pays, c'est-à-dire qu'elle ne perdra pas autant que certaines autres régions du pays.

Comment réagissez-vous aux attaques qui placent ce débat sur le libre-échange sur une base régionale, disant que la riche Ontario vient brouiller les cartes, que le reste du pays désire, pour citer M. Getty, une part de la

[Texte]

wants, to quote Mr. Getty, a share of the prosperity that Ontario has. What is your sense of political approaches that try to inflame those kinds of regional differences and tensions?

Mr. Gordon Wilson: I think it is political expediency. Clearly the debate ought to be one that views the effect of this agreement on Canada as a whole, not specific regions of the country. The argument advanced, for example, by Mr. Devine that somehow under a free trade pact he is going to have a General Motors plant in Saskatchewan is absolutely asinine. If that were true, if access were the question that was going to bring prosperity either to Atlantic Canada or to the Prairies... One has to make some comparisons with entities within the United States whose markets we have access to at present. If that is true, why does North Dakota not have a booming auto plant industry, or why does Mississippi not have a booming auto plant industry? The fact is that those decisions are not completely policy decisions of government, by and large. They are in great part the decisions of the players in that particular industry.

• 0945

In the case of the auto industry, they have decided for market reasons to locate the bulk of their industry in southwestern Ontario. Had it suited their plans to locate that industry in the Arctic then they would have done it, but it would have been a corporate planning imperative, not a public policy imperative.

So access to U.S. markets in the sense of the comparison Mr. Devine made about the prosperity of General Motors in Oshawa is absolutely an asinine comparison, in my view.

Mr. Reimer: Welcome to the committee, sir.

Mr. Gordon Wilson: It is a pleasure to be here, Mr. Reimer. Thank you.

Mr. Reimer: On the first page of your brief you mention that the OFL represents some 800,000 workers in virtually every industry and occupation in Ontario. Have you canvassed or polled your 800,000 members since the elements of the agreement were tabled on October 5?

Mr. Gordon Wilson: Of this year?

Mr. Reimer: Yes.

Mr. Gordon Wilson: We certainly did it in a representative way that is comparable to your lifestyle as a member of the House of Commons. We just went through our provincial convention, which had approximately five times more members in attendance than you have in the House, more than 1,500 delegates, who unanimously adopted the position of the federation again with regard to our opposition to free trade. You have to understand that our structure representatively is the same as I think that of the House, in that elected delegates from literally every workplace in the province attended there.

[Traduction]

prosperité dont jouit l'Ontario. Que pensez-vous des démarches politiques qui tentent de faire appel à ces différences régionales et à ces tensions?

M. Gordon Wilson: Je crois que c'est un jeu politique. Le débat devrait manifestement porter sur l'effet de cet accord sur l'ensemble du Canada, et non sur certaines régions du pays. L'argument proposé, par exemple par M. Devine, que l'accord de libre-échange va susciter l'implantation d'une usine de General Motors en Saskatchewan est absolument idiot. Si c'était vrai, si l'accès devait amener la prospérité soit à l'Atlantique soit aux Prairies... Les comparaisons doivent porter sur les entités américaines aux marchés desquelles nous avons actuellement accès. Si tel est le cas, pourquoi n'y a-t-il pas une industrie prospère de l'automobile au Dakota du Nord, ou dans le Mississippi? En fait il ne s'agit pas dans l'ensemble de décisions de politique des gouvernements. Ces décisions sont prises en grande partie par les acteurs de l'industrie en cause.

Dans le cas de l'automobile, on a décidé pour des raisons de marché d'implanter le gros de l'industrie dans le sud-ouest de l'Ontario. S'il avait été conforme à leurs plans d'implanter cette industrie dans l'Arctique, alors ils l'auraient fait, mais en fonction des impératifs de la planification des sociétés, et non en fonction des impératifs de la politique publique.

C'est pourquoi la comparaison faite par M. Devine quant à la prospérité de General Motors à Oshawa en raison de l'accès aux marchés américains est absolument idiote à mon avis.

M. Reimer: Monsieur, bienvenue au Comité.

M. Gordon Wilson: Je suis ravi d'être ici, monsieur Reimer. Merci.

M. Reimer: A la première page de votre mémoire, vous dites que la FTO représente quelques 800,000 travailleurs de presque toutes les industries et les professions de l'Ontario. Avez-vous procédé à une enquête ou à un sondage auprès de vos 800,000 membres depuis que les éléments de l'accord ont été déposés le 5 octobre?

M. Gordon Wilson: De cette année?

M. Reimer: Oui.

M. Gordon Wilson: Nous l'avons fait d'une façon représentative comparable au système de représentation par les députés. Nous venons de tenir notre congrès provincial, auquel assistaient environ cinq fois plus de membres que vous n'avez de députés en Chambre, plus de 1,500 délégués, qui ont unanimement adopté la position de la Fédération en ce qui touche l'opposition au libre-échange. Il faut comprendre que notre structure représentative est à mon avis la même que celle de la Chambre, car il y avait au congrès des délégués élus de chaque lieu de travail de la province.

[Text]

Mr. Reimer: And this was done after October 5?

Mr. Gordon Wilson: Yes, the convention was last week. I am still recovering from it.

Mr. Reimer: Is Local 2251 of the United Steelworkers of America part of the OFL?

Mr. Gordon Wilson: Yes, it is, and they chose not to send a delegate to that convention. I know what you are coming to, because the president, Mr. Abernot, of that local union has expressed some reservations about the policy of not only his union nationally and internationally but also the Ontario labour movement and the Canadian labour movement in total. So that is a good example that you can use in future speeches about the autonomy of local unions in the trade union structure.

Mr. Reimer: Would you also agree that Local 2251 welcomed the federal government's initiative on free trade when it began two years ago? Because quoting from their press release of November 11:

... it was clear to us that growing protectionism in the United States posed a serious risk to Canadian steel production and steelworkers' jobs.

Then they go on:

Based on the content of the deal as it has been described by the federal government, Local 2251 supports the free trade agreement. We believe the provisions of the agreement secure present and future steelworkers' jobs. Moreover, we believe that the agreement will promote future growth in steel production and steel employment, both in Canada and the United States.

Local 2251 is the USWA's second-largest steel industry local, representing 5,500 workers at Algoma Steel in Sault Ste. Marie, Ontario. In other words, not all of your members would agree with you.

Mr. Gordon Wilson: As I said before, that is exactly right. I could counter by arguing that Frank Stronach, who is the president of the largest parts supplier in the auto industry, is also one who opposes the deal from the business side.

Let me come back to figures that are more relative: 5,500 members is quoted in that statement, if I recall well.

Mr. Reimer: Yes, sir.

Mr. Gordon Wilson: That is 5,500 out of approximately 2.5 million Canadians. That is about the way it would break out, I would suggest to you, if you were to put this question in a federal election before the people in this country.

Mr. Reimer: I guess we can quarrel with statistics.

Mr. Gordon Wilson: You do not think so? Well put it out there, then.

[Translation]

M. Reimer: Et ceci a eu lieu après le 5 octobre?

M. Gordon Wilson: Oui, le congrès était la semaine dernière; je n'ai pas encore fini de m'en remettre.

M. Reimer: Est-ce que la section locale 2251 des métallurgistes unis d'Amérique fait partie de la FTO?

M. Gordon Wilson: Oui, et elle a choisi de ne pas envoyer de délégué au congrès. Je sais à quoi vous voulez en venir, car le président de cette section locale, M. Abernot, a exprimé certaines réserves quant à la politique non seulement nationale et internationale de son syndicat, mais aussi du mouvement syndical ontarien et canadien. C'est là un bon exemple qui pourra vous servir à l'avenir dans vos discours sur l'autonomie des sections locales dans la structure syndicale.

M. Reimer: Convieendrez-vous également que la section locale 2251 a accueilli favorablement l'initiative du gouvernement fédéral en matière de libre-échange à ses débuts il y a deux ans? Je cite le communiqué de presse du 11 novembre:

... il nous apparaissait clairement que le protectionnisme croissant des États-Unis menaçait gravement la production canadienne d'acier et les emplois des métallurgistes.

Le communiqué ajoute:

D'après le contenu de l'accord selon la description qu'en donne le gouvernement fédéral, la section 2251 appuie l'accord de libre-échange. Nous croyons que les dispositions de cet accord protègent les emplois présents et futurs des métallurgistes. En outre, nous croyons que l'accord favorisera la croissance de la production et de l'emploi dans l'industrie de l'acier, tant au Canada qu'aux États-Unis.

La section locale 2251 est la deuxième en importance des métallurgistes unis d'Amérique, représentant 5,500 travailleurs d'Algoma Steel à Sault Ste Marie (Ontario). En d'autres termes, vos membres ne sont pas tous d'accord avec vous.

M. Gordon Wilson: Comme je l'ai déjà dit, c'est tout à fait exact. Je pourrais faire valoir en réponse que Frank Stronach, président du plus gros fournisseur de pièces pour automobile, s'oppose également à cet accord du côté de l'entreprise.

Revenons à des chiffres plus relatifs: cette déclaration parle de 5,500 membres, si je me rappelle bien.

M. Reimer: Oui, monsieur.

M. Gordon Wilson: C'est-à-dire 5,500 Canadiens sur environ 2,5 millions. C'est selon moi la répartition que l'on obtiendrait si l'on posait cette question au peuple canadien dans une élection fédérale.

M. Reimer: Nous pourrions discuter des statistiques.

M. Gordon Wilson: Vous n'êtes pas d'accord? Eh bien posez la question, alors.

[Texte]

Mr. Reimer: In the third paragraph on page 7 of your brief you asked the committee "to provide sound evidence that the capricious, unfair, and costly process of countervail on the basis of subsidy claims will at least be slowed".

Mr. Gordon Wilson: Yes.

Mr. Reimer: Are you aware of legal opinions that have stated that the dispute resolution mechanism will offer improvements over the status quo? For example, an article in *The Globe and Mail*, November 26, 1987, says the following:

The dispute settlement procedures in the free trade agreement are binding and significantly better than the existing way of handling United States-Canadian trade disputes according to legal opinions released yesterday by supporters of the deal.

Are you aware of that, sir?

• 0950

Mr. Gordon Wilson: Yes. I am also aware that the Ontario government's legal advice is that it is not true. Now, whom am I to believe, my federal government or my provincial government? I guess I can only go by the track record.

Mr. Reimer: Have you sought legal opinions on the dispute resolution mechanism?

Mr. Gordon Wilson: We have a number of researchers involved in the labour movement, who have concluded unanimously that that statement is erroneous.

Mr. Reimer: And these are legal opinions that you have sought?

Mr. Gordon Wilson: No, I am saying researchers and economists in addition to the legal opinion of the Ontario government. From our point of view, this is enough of a preponderance to substantiate that that is not correct.

If we get into the area of countervail, what power do we have under the agreement, as we currently know it, if the United States decides there is an unfair subsidy in any way relative to their economy? I bring into play that whole range of social programs under the level playing field concept. How do we deal with that? All it says is whether or not American law has been followed, and bang there is a countervail. Ask the steelworkers about that.

Mr. Reimer: May I ask you then, what power do we have under the status quo to solve that sort of problem?

Mr. Gordon Wilson: I am suggesting to you that simply giving away the ship in order to get an inch on a distance that has to go a mile is not the answer either.

Mr. Reimer: But sir, you have not answered my question. What power do we have under the status quo?

[Traduction]

M. Reimer: Au troisième paragraphe de la page 7 de votre mémoire, vous demandez au Comité de fournir la preuve que l'accord aura au moins l'effet de décourvrir les procédures fantaisistes injustes et coûteuses des représailles contre des prétendues subventions.

M. Gordon Wilson: Oui.

M. Reimer: Êtes-vous au courant des avis juridiques selon lesquels le mécanisme de règlement des différends constituera une amélioration par rapport au statu quo? Par exemple, on peut lire dans le *Globe and Mail* du 26 novembre 1987:

Les mécanismes de règlement des différends prévus dans l'accord de libre-échange sont exécutoires et représentent une amélioration considérable par rapport au traitement actuel des différends commerciaux entre les États-Unis et le Canada selon les avis juridiques publiés hier par les tenants de l'accord.

Êtes-vous au courant de cela, monsieur?

M. Gordon Wilson: Oui. Je suis également au courant du fait que les avis juridiques obtenus par le gouvernement ontarien disent le contraire. Qui dois-je croire, mon gouvernement fédéral ou mon gouvernement provincial? Je ne peux juger que par l'expérience.

M. Reimer: Avez-vous demandé des avis juridiques sur le mécanisme de règlement des différends?

M. Gordon Wilson: Le mouvement syndical compte un certain nombre de chercheurs qui ont conclu à l'unanimité que cette déclaration est erronée.

M. Reimer: Ce sont là des avis juridiques que vous avez demandés?

M. Gordon Wilson: Non, il s'agit des chercheurs et des économistes, en plus de l'avis juridique du gouvernement de l'Ontario. Selon nous, c'est là une preuve suffisante de la fausseté de cette déclaration.

En ce qui touche les droits compensatoires, quel pouvoir avons-nous en vertu de l'accord, sous la forme que nous en connaissons actuellement, si les États-Unis décident qu'il y a une subvention déloyale à l'égard de leur économie? Selon moi, toute la gamme des programmes sociaux entre en jeu sous le principe de l'égalité des chances. Comment ferons-nous face à cela? L'accord se contente de dire si le droit américain a été ou non respecté, et voilà, des droits compensatoires! Parlez-en aux métallurgistes.

M. Reimer: Est-ce que je peux alors vous demander de quel pouvoir nous disposons en vertu du statu quo pour résoudre des problèmes de ce genre?

M. Gordon Wilson: Je dis tout simplement que le fait de céder le navire pour avancer d'un pouce sur le mille à parcourir n'est pas non plus la réponse.

M. Reimer: Mais, monsieur, vous n'avez pas répondu à ma question. De quel pouvoir disposons-nous en vertu du statu quo?

[Text]

I wonder if I might conclude. I think my time is very short—

Mr. Gordon Wilson: I will tell you what power. You are asking me the question; let me respond. I think we have the power of collective bargaining as a nation. We have an evidence of 300 years of coexistence with that nation to the south of us. We have not been ravaged because we have used the instrument of public policy to intervene in the public's good, on the basis of what is good for Canada, rather than reverting to a corporate decision. That is the difference. We had bargaining chips. If we knew how to use them at the bargaining table, we would be able to do that.

Mr. Reimer: You raise the question several times in your brief about our social programs and about the way in which you see this not as a trade agreement but really much beyond a commercial agreement. I wonder if I might quote a brief paragraph from *The Toronto Sun*, November 25, 1987.

Mr. Gordon Wilson: You seem to want to quote all these left-wing papers.

Mr. Reimer: These left-wing papers, yes. Thank you. It says the following:

But the OFL, like its NDP mentor, does not want freer trade with the United States. Its goal is ultimately a socialist Canada with as few links as possible with our best ally.

Mr. Wilson, with respect, sir, as I see it from reading your brief, from your perspective that is maybe the real issue in this debate. What you are really getting at is you do not want to talk about this as a trade agreement, you do not want to get into the specifics of what it does for Canada today, you want to raise the question of how it is going to change the nature of Canada from a socialist perspective. I think maybe that is the real issue and the real debate, is it not, sir?

Mr. Gordon Wilson: You are right. You are right in part, and I will tell you this. I would rather have Canada as Canadians have designed it than the United States as corporations have designed it. I will take that deal any day. How do you justify from your point of view a nation that has 30 million people who do not have any access to adequate health care? Do you agree with that system over ours?

Mr. Reimer: Sir—

Mr. Gordon Wilson: Do you?

Mr. Reimer: I think our chairman—

The Chairman: I think I will stop this argument, because we are running out of time.

Mr. Crosby: [Inaudible—Editor]

Mr. Gordon Wilson: Yes, I have the audacity to ask you questions, Mr. Crosby, because I happen to be a

[Translation]

Je devrais peut-être conclure, car je crois qu'il me reste peu de temps. . .

M. Gordon Wilson: Je vais vous dire de quel pouvoir nous disposons. Vous me posez la question: laissez-moi répondre. J'estime que nous avons, en tant que pays, le pouvoir de la négociation collective. Nous avons l'expérience de 300 ans de coexistence avec notre voisin du sud. Nous n'avons pas été anéanti parce que nous avons utilisé comme instrument la politique publique pour intervenir dans l'intérêt public, d'après ce qui est bon pour le Canada, au lieu de s'en remettre à la décision des grandes sociétés. C'est là la différence. Nous avions des éléments de négociation. Si nous savions comment nous en servir à la table de négociation, nous pourrions le faire.

M. Reimer: Vous parlez à plusieurs reprises dans votre mémoire de nos programmes sociaux et du fait que pour vous cet accord va beaucoup plus loin qu'un simple accord commercial. Permettez-moi de citer un bref paragraphe du *Toronto Sun* du 25 novembre 1987.

M. Gordon Wilson: Vous semblez vouloir citer tous ces journaux de gauche.

M. Reimer: Ces journaux de gauche, oui. Merci. On peut lire ce qui suit:

Mais la FTO, comme son mentor le NPD, ne désire pas la libéralisation des échanges avec les États-Unis. Son objectif ultime est un Canada socialiste ayant le moins de liens possibles avec notre meilleur allié.

Sauf le respect que je vous dois, monsieur Wilson, je crois comprendre à la lecture de votre mémoire que c'est peut-être là la véritable question de ce débat. L'essentiel de votre propos c'est que vous ne voulez pas parler de cet accord sur le plan commercial, vous ne voulez pas entrer dans les détails de ce qu'il fait pour le Canada d'aujourd'hui, vous voulez soulever la question de savoir comment cet accord modifiera la nature du Canada d'un point de vue socialiste. Je crois que c'est peut-être là le vrai débat, n'est-ce pas, monsieur?

M. Gordon Wilson: Vous avez raison. Vous avez raison en partie. Je préfère le Canada comme l'ont fait les Canadiens aux États-Unis qu'ont conçu les grandes sociétés. Je l'accepte sans hésitation. Comment justifiez-vous de votre point de vue un pays où 30 millions de personnes n'ont pas accès à des soins de santé adéquats? Préférez-vous ce système au nôtre?

M. Reimer: Monsieur. . .

M. Gordon Wilson: Le préférez-vous?

M. Reimer: Je crois que notre président. . .

Le président: Je crois que je vais mettre un terme à cette discussion, car nous manquons de temps.

M. Crosby: [Inaudible—Éditeur]

M. Gordon Wilson: Oui, j'ai l'audace de vous poser des questions, monsieur Crosby, car il se trouve que je suis un

[Texte]

Canadian. And if I understand Parliament, you are my servant, so I would appreciate a response now and again.

The Chairman: Mr. Wilson and Mr. Surich, thank you very much for joining us this morning.

Mr. Gordon Wilson: Our pleasure.

The Chairman: We appreciate the fact that you have been with us.

Mr. Gordon Wilson: We will see you all in the next federal election, which we hope will be in the coming weeks.

The Chairman: We will knock on your door.

Mr. Gordon Wilson: And I will talk to you.

The Chairman: Thank you very much.

Mr. Gordon Wilson: You will not see too many doors out there.

The Chairman: Yes, we know the strategy. Thank you very much.

We are now joined from the Board of Trade of Metropolitan Toronto by Mr. Akin, who is the chairman of their international trade committee; by Mr. Bursey, who is the vice-chairman of the international trade committee; by Mr. Alleyne, who is a member of the economic policy committee; and by Mr. Han, who is also a member of that economic policy committee. Gentlemen, we welcome you.

• 0955

Mr. Tom Akin (Chairman, International Trade Committee, Board of Trade of Metropolitan Toronto): Thank you, Mr. Chairman and members of the committee.

The Board of Trade of Metropolitan Toronto has in excess of 15,000 members, and as a result is the largest community board of trade or chamber of commerce in North America. The board's membership comprises a broad cross-section of the greater metropolitan Toronto business community, from self-employed business persons to major corporations, both foreign and domestic owned and engaged in both service-sector and manufacturing activities. In this regard, 56% of the board membership are corporations, whereas 33% are individuals and 9% are retired individuals.

Over the past two and a half years the board has supported the negotiation of a trade liberalization agreement with the United States, as the board views freer trade as a means to securing and enhancing Canada's access to the U.S. market. As you know, the U.S. is becoming increasingly protectionist, and the board believes failure to reach a formal trading arrangement with the U.S. could expose Canadian exports to greater restrictions in the future in that market. Based on our examination of the preliminary transcript, the board believes the proposed agreement will enhance Canadian

[Traduction]

Canadien. Et si je comprends bien ce qu'est le Parlement, vous êtes mon serviteur, et j'aimerais bien recevoir de temps à autre une réponse.

Le président: Monsieur Wilson et monsieur Surich, je vous remercie beaucoup de votre présence.

M. Gordon Wilson: Tout le plaisir est pour nous.

Le président: Nous avons apprécié votre présence.

M. Gordon Wilson: Nous vous reverrons lors des prochaines élections fédérales, dont nous espérons qu'elles auront lieu d'ici quelques semaines.

Le président: Nous frapperons à votre porte.

M. Gordon Wilson: Et je vous parlerai.

Le président: Merci beaucoup.

M. Gordon Wilson: Vous ne verrez pas un très grand nombre de portes.

Le président: Oui, nous connaissons la stratégie. Merci beaucoup.

Nous accueillons maintenant les représentants de la Chambre de commerce du Toronto métropolitain, soit M. Akin, président du Comité du commerce international, M. Bursey, vice-président du même comité, M. Alleyne, membre du Comité de la politique économique et M. Han, également membre de ce comité. Messieurs, nous vous souhaitons la bienvenue.

M. Tom Akin (président, Comité du commerce international, Chambre de commerce du Toronto métropolitain): Je vous remercie, monsieur le président, messieurs les députés.

La Chambre de commerce du Toronto métropolitain compte plus de 15,000 membres, qui en font la plus importante Chambre de commerce locale de l'Amérique du Nord. Nos membres constituent un vaste échantillonnage du monde des affaires du Toronto métropolitain, depuis les gens d'affaires indépendants jusqu'aux grandes sociétés, sous contrôle canadien ou étranger, appartenant à la fois au secteur des services et à celui de la fabrication. À cet égard, 56 p. 100 des membres sont des sociétés, 33 p. 100 sont des particuliers et 9 p. 100 des particuliers à la retraite.

Depuis deux ans et demi, nous avons appuyé la négociation d'un accord de libéralisation des échanges avec les États-Unis, car selon nous la libéralisation des échanges constitue une façon de garantir et d'accroître pour le Canada l'accès aux marchés américains. Comme vous le savez, les États-Unis deviennent de plus en plus protectionnistes, et nous croyons que si nous ne concluons pas un accord officiel de commerce avec les États-Unis, les exportations canadiennes pourraient être soumises à l'avenir à des restrictions encore plus importantes dans ce marché. D'après notre étude de la

[Text]

access to the U.S. market and will provide greater security against the protectionist mood of the U.S. Congress.

As we have noted in the brief, complete security of access was not achieved, but we are optimistic further progress can and will be made in the areas of anti-dumping and countervailing duties. In this regard, it is the board's view that the area where the agreement falls short is in not coming to terms with what kinds of government-support programs might be subject to countervailing duties and what kinds might not. But we take hope from the fact that the parties have agreed to continue to examine this question over the next five years, or seven years if necessary, to come to some determination on that very important question.

To counterbalance that, however, the board would be reluctant to agree with any agreement that would provide complete immunity from countervailing duties, because that is a two-edged sword, and we would be concerned that subsidies from a larger and more financially able government could work to our detriment if they were to subsidize goods shipped to Canada to compete with Canadian goods. So both sides of that have to be looked at. But the area that has to be subject to more work is agreeing precisely what government programs would be exempt from any countervailing duty measures.

• 1000

While the Board of Trade is aware that free trade with the U.S. may impact negatively upon some sectors of the Canadian economy, many sectors will clearly benefit. On balance, the board believes the free trade agreement is beneficial to Canada and to Ontario. Accordingly, the board has urged the Ontario government to support the free trade agreement and to examine ways in which transitional relief may be provided to the sectors of the Ontario economy which may be adversely affected, at least in the initial stages.

In this regard, the board is encouraged by the recent initiative that the federal government announced last week to provide assistance to the grape growers and wine producers, and we are hopeful similar initiatives will be made by both federal and provincial governments in those sectors that may be adversely affected. The board is also hopeful that the free trade agreement will be the catalyst leading to freer trade within Canada.

That is a summary of our brief. Myself and the other members of our committee will be more than happy to answer any questions that members of the committee may have in that regard.

The Chairman: We thank you very much. I will go first to Mr. Allmand.

[Translation]

transcription préliminaire, nous croyons que le projet d'accord améliorera pour le Canada l'accès du marché américain et assurera une plus grande sécurité contre l'humeur protectionniste du Congrès américain.

Comme nous le signalons dans notre mémoire, nous n'avons pas réalisé la pleine sécurité d'accès, mais nous estimons que de nouveaux progrès peuvent être réalisés dans le domaine des droits anti-dumping et compensatoires et qu'ils seront réalisés. À cet égard, nous estimons que la lacune de l'accord est qu'il ne définit pas les programmes d'aide gouvernementale qui pourraient faire l'objet de droits compensatoires. Toutefois, le fait que les parties sont convenues de continuer d'examiner cette question au cours des cinq prochaines années, ou des sept prochaines années au besoin, pour en venir à une décision sur cette question très importante nous permet d'espérer.

En contrepartie, toutefois, nous hésiterions à appuyer un accord qui assurerait une immunité complète contre les droits compensatoires, car c'est là une arme à deux tranchants et nous craindrions que les subventions d'un gouvernement plus important et plus riche ne jouent contre nous si ce gouvernement subventionnait les marchandises expédiées au Canada pour concurrencer les marchandises canadiennes. Nous croyons donc qu'il faut examiner les deux côtés de la médaille. Là où il reste du travail à faire, c'est pour convenir précisément des programmes gouvernementaux qui seront exemptés de tout droit compensatoire.

Nous savons que l'accord de libre-échange avec les États-Unis peut avoir des effets négatifs sur certains secteurs de l'économie canadienne, mais de nombreux secteurs seront manifestement avantagés. Dans l'ensemble, nous croyons que l'accord de libre-échange est avantageux pour le Canada et pour l'Ontario. C'est pourquoi nous avons incité le gouvernement ontarien à appuyer l'accord de libre-échange et à étudier des façons d'accorder un soulagement transitoire aux secteurs de l'économie ontarienne qui pourraient être désavantagés, au moins dans un premier temps.

À cet égard, nous accueillons favorablement l'initiative récente annoncée la semaine dernière par le gouvernement fédéral de fournir de l'aide aux producteurs de raisin et de vin, et nous espérons que les gouvernements fédéral et provinciaux prendront des initiatives semblables à l'égard des secteurs qui pourraient être désavantagés. Nous espérons également que l'accord de libre-échange sera un catalyseur permettant la libéralisation des échanges au sein du Canada.

Tel est en résumé notre mémoire. Il nous fera plaisir de répondre aux questions des membres du Comité à cet égard.

Le président: Merci beaucoup. Je donne d'abord la parole à M. Allmand.

[Texte]

Mr. Allmand: Welcome, gentlemen. If I understood you correctly, you represent thousands of firms in the Toronto area, which I presume like to carry on their businesses in a rational, responsible way. Do you not think that as responsible, rational firms, they would want to examine the legal document which was concluded early this morning to see how it impacts on their businesses and on the sectors they are in before they would give final approval to this agreement, before it is signed with the United States on January 2? Is it not something one would expect of responsible businesses, to look at the fine print of a document before they say *yea* to it? That is a preliminary question I would like to put to you.

Mr. Akin: I believe we state in our brief that our remarks are based on the preliminary transcript. We would obviously want to look at the legal text when it is released later this week in order to determine how consistent it is with that transcript. Once we get down to the details, further questions may very well arise. But I think most people who are commenting on the agreement are doing so with the caveat that they are anxious to see the actual legal text.

Mr. Allmand: But what about the timeframe? Christmas and New Year holidays are coming and the signature date is January 2. Is this the way business usually carries on, being put into a pressure cooker to look at a complex legal document on an imposed timeframe which does not appear reasonable? Does it appear like a reasonable timeframe to you?

Mr. Akin: In the context of the fact that discussions and submissions have been made by various groups across the country for the last 18 months on this topic, the timetable is right but it was a timetable that everybody recognized right from the start.

Mr. James Bursey (Vice-Chairman, International Trade Committee, Board of Trade of Metropolitan Toronto): Excuse me, Mr. Allmand. There is one other thing.

Mr. Allmand: Sure.

Mr. Bursey: The Board of Trade on December 15 will be having a meeting for its members to talk to negotiators who wrote this agreement and it is open to all Board of Trade members. We have already announced this. So from our point of view, our membership of over 15,000 will have ample opportunity to ask questions, and you have just been given a brochure.

Mr. Andrew Alleyne (Member, Economic Policy Committee, Board of Trade of Metropolitan Toronto): You are invited to attend.

Mr. Allmand: We will try to squeeze that in with our attempt to try to conclude a report.

Let me put this to you. At a seminar on North American free trade that took place this weekend, sponsored by the Canadian Council for European Affairs, Dr. Manfred Meier-Preschany, who is a former senior loans officer with the Dresdner Bank in Germany, said

[Traduction]

M. Allmand: Messieurs, bienvenue. Si j'ai bien compris, vous représentez des milliers d'entreprises de la région de Toronto, entreprises qui, j'imagine, aiment faire affaire d'une façon rationnelle et responsable. Ne croyez-vous pas que des entreprises responsables et rationnelles souhaiteraient examiner le document officiel terminé tôt ce matin pour en constater les effets sur leurs entreprises et leurs secteurs avant d'accorder leur appui définitif à cet accord, avant qu'il ne soit signé avec les États-Unis le 2 janvier? Est-ce qu'on ne s'attendrait pas que des entreprises responsables examinent tous les détails d'un document avant d'y donner leur aval? C'est là la question préliminaire que je veux vous poser.

M. Akin: Je crois que notre mémoire précise que nos observations se fondent sur la transcription préliminaire. Nous examinerons évidemment le texte officiel lorsqu'il sera publié plus tard cette semaine afin d'établir dans quelle mesure il est conforme à cette transcription. Une fois que nous entrerons dans les détails, il se pourrait bien que de nouvelles questions se posent. Je crois que la plupart de ceux qui commentent l'accord le font en précisant qu'ils voudraient bien voir le texte définitif.

M. Allmand: Mais l'échéancier? Noël et le Jour de l'an s'en viennent, et la signature est prévue pour le 2 janvier. Est-ce là la façon habituelle de faire des affaires, la façon d'examiner un document juridique complexe sous pression dans le cadre d'un échéancier imposé qui ne semble pas raisonnable? Est-ce que cet échéancier vous semble raisonnable?

M. Akin: Étant donné qu'il y a eu des discussions et des mémoires présentés par divers groupes de tout le pays depuis 18 mois sur ce sujet, l'échéancier est serré, mais tout le monde en était au courant dès le départ.

M. James Bursey (vice-président, Comité du commerce international, Chambre de commerce du Toronto métropolitain): Excusez-moi, monsieur Allmand, il y a une autre chose.

M. Allmand: Certainement.

M. Bursey: Le 15 décembre, la Chambre de commerce se réunira pour que ses membres puissent parler aux négociateurs qui ont rédigé l'accord; cette réunion est ouverte à tous les membres. Nous l'avons déjà annoncée. De notre point de vue, nos plus de 15,000 membres auront tout le loisir de poser des questions, et nous venons de vous remettre une brochure.

M. Andrew Alleyne (membre, Comité de la politique économique, Chambre de commerce du Toronto métropolitain): Vous êtes invitée.

M. Allmand: Nous tenterons d'y faire une place dans le cadre de nos travaux sur le rapport.

Laissez-moi vous poser la question suivante. Lors d'un colloque sur le libre-échange nord-américain qui a eu lieu cette fin de semaine sous l'égide du Conseil canadien des affaires européennes, M. Manfred Meier-Preschany, ancien agent supérieur des prêts de la banque Dresdner

[Text]

that without a free trade deal Europeans are almost forced to invest in Canada to reach the Canadian market, but free trade would allow them to serve Canada from plants in the United States:

If large European firms are given the option of locating a manufacturing plant in either Canada or the United States, they will almost by definition choose the United States. That is because of such factors as transportation costs, taxation rates, market size and labour laws.

• 1005

Many others have said that within this committee and outside the committee since we have started considering this. Why invest in Canada when you have complete access to the Canadian market from the echo centres in the United States, which are close to massive markets, when you can simply gear up your production lines that are unused?

How do you respond to that? It is expected of Canadian business that they seek the best possible return on their dollar of investment. Why would they continue in Canada when they can make a better return for their shareholders and their investors from the Chicago area, the Dallas area, the Atlanta area, and so on?

Mr. Bursey: As a legislator you should be able to answer that in one simple question to yourself: what kind of environment are you providing for Canadian and foreign businesses to locate in Canada? If we are in a competitive position with the United States—and you are implying that we will be even more competitive with the United States—then I would suggest that you take a look at our past record, never mind our future. The past we do have some facts on. We are not doing very well in that regard even under the status quo.

One of the things any European businessmen must look at is what kind of market they are going to be serving, what kinds of products they are going to be putting into the marketplace. Canada has a number of closer linkages to Europe than does the United States at present vis-à-vis products and markets, but the bottom line is that there are nine times as many people—sometimes ten times as many, depending on the market—in the United States as there are here in Canada, and the natural attraction for European firms has been to the United States. This is not new; it has been going on for about 40 or 50 years.

So to answer your question whether we are going to be any worse off with the free trade agreement, quite probably not. What will really determine how effective we will be are our level of taxation, our productivity, our ability to have inexpensive and rapidly available raw

[Translation]

d'Allemagne, a déclaré que sans l'accord de libre-échange les Européens sont presque forcés d'investir au Canada pour atteindre le marché canadien, mais que le libre-échange leur permettra de desservir le Canada à partir d'usines situées aux États-Unis:

Si les grandes sociétés européennes ont le choix d'implanter une grande usine soit au Canada soit aux États-Unis, elles choisiront presque par définition les États-Unis, en raison de facteurs comme les coûts de transport, les taux d'impôt, la taille du marché et la législation ouvrière.

Beaucoup d'autres ont dit la même chose tant ici qu'à l'extérieur depuis que nous avons entrepris l'étude de ce sujet. Pourquoi investir au Canada quand on a un accès complet au marché canadien à partir des centres américains, situés près de marchés énormes, quand on peut tout simplement faire fonctionner des chaînes de montage inutilisées?

Comment réagissez-vous à cela? On s'attend à ce que les entreprises canadiennes tentent d'obtenir le meilleur rendement possible pour leurs investissements. Pourquoi demeureraient-elles au Canada quand elles peuvent obtenir un meilleur rendement pour leurs actionnaires et leurs investisseurs à partir de la région de Chicago, de Dallas, d'Atlanta, etc.?

M. Bursey: À titre de législateur, vous devriez pouvoir répondre à cela par une simple question: quel genre d'environnement fournissez-vous pour amener les entreprises canadiennes et étrangères à s'implanter au Canada? Si nous sommes dans une situation compétitive par rapport aux États-Unis—et vous sous-entendez que nous serons encore plus compétitifs par rapport aux États-Unis—alors je vous conseillerais d'examiner notre dossier, sans parler de notre avenir. Pour le passé, nous disposons de certains faits. Nous ne réussissons pas très bien à cet égard, même dans la situation actuelle.

Une des choses dont les gens d'affaires européens doivent tenir compte est le genre de marché qu'ils desserviront, le genre de produits qu'ils vendront sur le marché. À l'heure actuelle, le Canada a des liens plus étroits avec l'Europe que les États-Unis en ce qui touche les produits et les marchés, mais en dernière analyse il y a neuf fois plus de gens—parfois même 10 fois plus, selon le marché—aux États-Unis qu'au Canada, et les entreprises européennes sont naturellement attirées par les États-Unis. Ce n'est pas nouveau; c'est ainsi depuis 40 ou 50 ans.

Pour répondre à votre question quant à savoir si notre situation sera moins bonne avec l'accord de libre-échange, très probablement non. Notre efficacité sera en fait déterminée par notre niveau d'imposition, notre productivité, la disponibilité de matières premières peu

[Texte]

natural materials for conversion into finished products—in short, none of the things that are covered under the free trade agreement.

Mr. Allmand: I do not know how you can say quite probably not, when now there will be no tariffs between Canada and the United States and the rationale for business to invest in branch plants in Canada was that in order to have access to the Canadian market they needed those branch plants. For you as a businessman—I presume you are a businessman—to say that it will not make any difference with this free trade agreement I find hard to understand.

You seemed in your first answer to me to confirm the fears of those who, in opposing this agreement, feel that it will lead to a pressure on harmonization. You said that we should look at ourselves and the kinds of things we have done in the past that send firms south of the border. Is that not part of the problem? As the previous witness said, we have a medicare system in Canada. We have a higher minimum wage system on the whole, especially compared to the southern right-to-work states. Are you suggesting that what we should do to make ourselves really competitive is whittle these things away so we will have the environment, as you described it, in Canada that will make it easy for these firms to invest in Canada—in other words, that we should lower our standards so European and Asian firms will find it easy to come to Canada so they can compete with the American firms that will have total access to this market?

Mr. Bursey: Let me just ask you one other thing. Why should Asian firms or European firms even locate in the United States? Let us not forget that both Canada and the United States have signed a little agreement called GATT. GATT effectively, over a period of 11 or 12 years, has been lowering the tariff barriers into Canada and the United States to the point where today, if we compare ourselves to some of our major competitors—who are not European or American, they are Taiwanese, Korean, Mexican, and Brazilian, that is where our manufactured goods compete against—those products can come into Canada at extremely low rates of duty when similar Canadian products are not even allowed, never mind face any kind of duty barrier, into those markets.

Our real competition, which is something a lot of people do not realize, in manufactured goods is most heavily from the so-called developing nations. It is not from places like the United States or Europe. Now, if we are talking about an investor who wants to manufacture in North America, he must consider a whole host of problems, costs, and opportunities, of which some of the social support programs that we have put up in Canada are but a very small part. What we really have not considered here, and which is something I think is

[Traduction]

coûteuses susceptibles d'être converties en produits finis—bref, rien de ce qui est visé par l'accord de libre-échange.

M. Allmand: Je ne vois pas comment vous pouvez dire probablement non, alors qu'il n'y aura plus de tarifs entre le Canada et les États-Unis et que la raison pour laquelle les entreprises investissaient dans des succursales canadiennes était qu'elles devaient le faire pour avoir accès au marché canadien. Je trouve difficile à comprendre qu'un homme d'affaires comme vous—je suppose que vous êtes un homme d'affaires—dise que l'accord de libre-échange ne fera aucune différence.

Votre première réponse me semblait confirmer les craintes de ceux qui, en s'opposant à cet accord, estiment qu'il suscitera des pressions en vue de l'harmonisation. Vous avez dit que nous devrions jeter un regard sur nous-mêmes et sur ce que nous avons fait dans le passé qui envoie les entreprises au sud de la frontière. Est-ce que cela ne fait pas partie du problème? Comme l'a dit le témoin précédent, nous avons au Canada un système d'assurance-maladie. Dans l'ensemble, notre salaire minimum est plus élevé, surtout en comparaison des États du Sud qui ont une loi du droit au travail. Selon vous, pour devenir vraiment compétitifs, devrions-nous peu à peu renoncer à ces choses pour que l'environnement canadien, pour reprendre vos termes, facilite pour ces entreprises l'investissement au Canada—en d'autres termes, dites-vous que nous devrions abaisser nos normes pour que les entreprises européennes et asiatiques trouvent facile de s'implanter au Canada pour pouvoir concurrencer les entreprises américaines qui auront un accès total à ce marché?

M. Bursey: Permettez-moi de vous poser une autre question. Pourquoi les entreprises asiatiques ou européennes devraient-elles même s'implanter aux États-Unis? N'oublions pas que le Canada et les États-Unis ont signé un petit accord qui s'appelle le GATT. Sur une période de 11 à 12 ans, le GATT a réussi à abaisser les barrières tarifaires au Canada et aux États-Unis à tel point qu'aujourd'hui, si nous nous comparons à certains de nos principaux concurrents—qui ne sont pas l'Europe ou l'Amérique, mais bien Taïwan, la Corée, le Mexique et le Brésil en ce qui touche les produits de fabrication—ces produits peuvent entrer au Canada à des tarifs extrêmement bas tandis que les produits canadiens semblables ne peuvent en aucune façon pénétrer sur ces marchés, même en étant assujettis à des barrières tarifaires.

Pour les produits de fabrication, ce dont beaucoup ne se rendent pas compte, notre concurrence réelle provient surtout des pays dits en voie de développement. La concurrence ne vient pas des États-Unis ni d'Europe. L'investisseur qui désire fabriquer en Amérique du Nord doit tenir compte de toute une gamme de problèmes, de coûts, d'occasions, et les programmes d'aide sociale que nous avons mis en place au Canada ne constituent qu'une très petite part de l'équation. Ce que nous n'avons pas vraiment considéré ici, et c'est une chose qui s'infiltre

[Text]

creeping into the argument slowly, is whether we want to have in Canada a system of public lack of support, as you describe it.

• 1010

It has been the consensus of various federal and provincial governments for the last 25 years that we do want some form of social support. If this is the case, then we will have to look at lower investment because, on a dollar-cents basis, it is expensive. If that is the sole reason for businesses locating in Canada or the United States, then, sir, I suggest that you should probably go into business yourself, because that is not the sole reason at all.

The Chairman: Mr. Allmand, I must move on.

Mr. Allmand: That is too bad, because I wanted to tell him what the Hon. Eric Kierans says in response to that.

Mr. Akin: Mr. Chairman, I would like to elaborate just very briefly on one point.

The Chairman: I am sorry. I must move on to Mr. Lesick. Maybe you will have an opportunity later on in the discussion.

Mr. Lesick: Welcome, gentlemen. On page 2 of your summary of recommendations you made to the Ontario Cabinet subcommittee, recommendation number 21 states:

The board believes that it is incumbent upon the Government of Ontario to identify and promote alternatives to freer Canada-U.S. trade, should the government ultimately decide to reject the agreement.

Now, we have heard a lot of criticism of this agreement, but very few specific alternatives to the status quo have been provided. Many say that we should put all our eggs in the GATT basket, but the minute a GATT panel report goes against Canada, such as the provincial liquor practices, there are some who say we should ignore the GATT. Do you believe the Government of Ontario has offered you any specific alternatives to the status quo?

Mr. Akin: No, we do not.

Mr. Lesick: Not that you are aware of?

Mr. Akin: That is correct. The basis for that comment was that the Ontario government was not prepared to support the free trade agreement, that it should be prepared to come forward with alternatives because the status quo is not acceptable in our view.

Mr. Lesick: On page 14 of the same brief you asked whether we have another option. What has been the experience of your members when trying to penetrate the European and the Asian markets?

Mr. Bursey: I will first address my comments, primarily because I work in the manufacturing field. I

[Translation]

lentement dans l'argument, c'est la question de savoir si nous voulons avoir au Canada un régime d'absence d'aide publique, tel que vous le décrivez.

Le consensus des divers gouvernements fédéral et provinciaux depuis 25 ans est que nous voulons effectivement une certaine forme d'aide sociale. Si tel est le cas, alors il nous faudra accepter un investissement plus faible, car c'est coûteux en dollars. Si c'est là la seule raison pour que les entreprises s'implantent au Canada ou aux États-Unis, alors je crois, monsieur, que vous devriez probablement être en affaires vous-même, car cela n'est pas du tout la seule raison.

Le président: Monsieur Allmand, il faut avancer.

M. Allmand: C'est dommage, car je voulais lui communiquer la réponse de l'honorable Eric Kierans à cet argument.

M. Akin: Monsieur le président, j'aimerais développer un seul point très brièvement.

Le président: Je regrette. Je dois donner la parole à M. Lesick. Peut-être aurez-vous l'occasion plus tard.

M. Lesick: Messieurs, soyez les bienvenus. A la page 2 de votre résumé des recommandations présentées au Sous-comité du Cabinet ontarien, la recommandation numéro 21 se lit comme suit:

Nous croyons qu'il incombe au gouvernement de l'Ontario de dégager et de favoriser les solutions de rechange à la libéralisation des échanges entre le Canada et les États-Unis, si le gouvernement décidait finalement de rejeter l'accord.

Nous avons entendu beaucoup de critiques, mais on nous a fourni très peu de solutions de rechange précises. Pour beaucoup, nous devrions mettre tous nos oeufs dans le panier du GATT, mais dès qu'un rapport du GATT est contraire au Canada, comme dans le cas des pratiques provinciales en matière d'alcool, il se trouve des gens pour dire que nous ne devrions pas tenir compte du GATT. Croyez-vous que le gouvernement de l'Ontario vous a offert des solutions de rechange précises?

M. Akin: Non, nous ne le croyons pas.

M. Lesick: Pas à votre connaissance?

M. Akin: C'est exact. Si nous avons fait cette recommandation, c'est que si le gouvernement ontarien n'accepte pas d'appuyer l'accord de libre-échange, alors il devrait présenter des solutions de rechange, car le statu quo n'est pas acceptable selon nous.

M. Lesick: À la page 14 du même mémoire, vous demandez s'il y a une autre option. Quelle a été l'expérience de vos membres qui ont tenté de pénétrer les marchés européens et asiatiques?

M. Bursey: Je répondrai en premier, surtout parce que je travaille dans le domaine de la fabrication. Je crois que

[Texte]

think Tom Akin and Sinbee Han could cover some of the other areas.

My business is promoting international trade. I am a consultant and I primarily work with the Orient. I also work with Europe. I must say that in the last five years most of my work has been from the Orient into North America, and not because these are firms that are selling. They are actually the first that are investing.

As a matter of fact—these will tie in with some of the comments that I was going over with Mr. Allmand—there is one major problem we have seen. There is a tremendous amount of investment in the United States without this free trade provision. Yet at the same time, we are also seeing a fair amount of investment by Canadian firms into the United States. That tends to be a problem, as far as the creation of new business goes.

The next thing we have going between North America and the Pacific is export trade. I think you know that export trade from Japan or from Korea is very high coming into North America. However, our experience going into those markets, especially the Japanese one on food products, has been thoroughly frustrating.

• 1015

If we want to talk about automobiles going into Korea, do not even try; they are not allowed. You cannot send a Canadian-built automobile into Korea. There is one exception I am aware of, and that is under a diplomatic permit. That is our ambassador's bullet-proof Chevrolet. That is about the only Canadian car on Korean roads. If you want to talk about Taiwan, again, good luck.

So our experience as exporters has been that we are hamstrung by an agreement put together in the late 1960s and early 1970s and known as the GATT. We just cannot get our goods, however competitive they may be—and let me tell you we have some damn fine manufacturers in Canada—into those countries.

About Europe, I think you are well aware of the barriers to both livestock and farm products, but also the barriers that we have in processed food. Again, we are not able to get some of our products into the European Common Market. With our other manufactured goods, where there is a deemed need in Europe, we seem to have no trouble.

So if we take a look at this agreement as an opportunity for Canadian exporters and if we compare it against the status quo, we do have a slight problem. Historically we have traded almost 80% of our goods north-south, and if the historical patterns continue to develop, we will have less opportunity to trade east-west. We therefore must trade north-south. If I look to the north, I do not think there is much to trade with on the

[Traduction]

Tom Akin et Sinbee Han pourront traiter de certains des autres domaines.

Je m'occupe de la promotion du commerce international. Je suis expert-conseil et je m'intéresse surtout à l'Orient, ainsi qu'à l'Europe. Je dois dire qu'au cours des cinq dernières années, la plus grande partie de mon travail est axé de l'Orient vers l'Amérique du Nord, et non pas parce qu'il s'agit d'entreprises qui font des ventes. Ce sont effectivement les premières à investir.

En fait—et ceci rejoint certains des commentaires que je faisais à M. Allmand—nous avons constaté un problème majeur. Il y a une somme énorme d'investissement aux États-Unis sans cet accord de libre-échange. En même temps, il y a également un investissement assez considérable de la part des entreprises canadiennes aux États-Unis. Cela tend à poser un problème, en ce qui touche la création de nouvelles entreprises.

Et puis il y a la question des exportations entre l'Amérique du Nord et le Pacifique. Vous savez sans doute que les exportations du Japon ou de la Corée vers l'Amérique du Nord sont considérables. Toutefois, lorsque nous avons tenté de pénétrer ces marchés, particulièrement le marché japonais pour les produits alimentaires, nous avons connu une complète frustration.

Il ne faut même pas songer à exporter des automobiles vers la Corée, cela n'est pas permis. On ne peut envoyer une automobile construite au Canada en Corée. A ma connaissance, il n'y a qu'une seule exception, sous permis diplomatique, et c'est la Chevrolet blindée de notre ambassadeur. C'est à peu près la seule voiture canadienne sur les routes coréennes. Et si vous vous intéressez à Taiwan, je vous souhaite bonne chance.

En tant qu'exportateurs, nous sommes entravés par un accord conclu à la fin des années 60 et au début des années 70 et portant le nom de GATT. Nous ne pouvons tout simplement pas vendre nos marchandises dans ces pays—même si elles sont compétitives—et laissez-moi vous dire que nous avons d'excellents manufacturiers au Canada.

Quant à l'Europe, je crois que vous êtes bien au courant des barrières qui s'appliquent à la fois au bétail et aux produits agricoles, mais aussi aux barrières qui s'appliquent aux aliments transformés. Certains de nos produits ne peuvent pénétrer le marché commun européen. Quant à nos autres produits de fabrication, si l'Europe estime en avoir besoin, nous ne semblons pas éprouver de difficulté.

Ainsi, si nous voyons dans cet accord une occasion pour les exportateurs canadiens et si nous comparons l'accord au statu quo, nous avons un léger problème. Par le passé, près de 80 p. 100 notre commerce de marchandises suivait l'axe nord-sud; si les tendances du passé continuent à se développer, nous aurons moins d'occasion de faire du commerce selon l'axe est-ouest. Il nous faut donc faire commerce dans l'axe nord-sud. Si

[Text]

polar ice-cap. So the only place I can see to advise my clients to go to trade is south to the United States. That is why this agreement is important.

Mr. Lesick: On page 3 you talk about the dispute settlement mechanism, and you suggest it is not perfect, but it provides a better means of resolving trade disputes than existed before. Just before you, the Ontario Federation of Labour seemed to feel confident that the present system has worked effectively for I think they mentioned up to 300 years, or whatever—for a long time—and they felt that might be satisfactory. But you suggest this system would be preferable. Maybe you could enlarge on that.

Mr. Akin: I think all of us have watched with great concern what has been going on south of the border, with the increasing protectionist mood. Often Canada is swept in with concerns that... where Canada is not the main country contributing to problems the U.S. may be having in its economy with imported goods. I think it is often referred to as a "side-swipe provision", where a provision is brought forward by Congress to deal with a particular situation and there are no exceptions to it.

Under these mechanisms brought in under the agreement... they really cover several fronts, but one of the mechanisms is that whenever measures of this nature are taken, Canada will not be covered if it is contrary to the terms of the agreement. In certain areas Canada can be covered only if specifically identified. In other words, it has to be intentional; and in that case Canada has to be given advance notice. That is something we do not have at present. For example, one of the largest complaints in the cedar shakes and shingles dispute was that Canada was not notified in advance. This measure was taken and it came fairly much as a surprise.

There are procedures that deal with anti-dumping and countervailing duty. There is the one area where we believe the agreement falls short. But the door is clearly not closed on that question. Specifically, one of the objectives was to eliminate the concept of dumping between the two countries. Another area was to cut down considerably on the scope for countervailing duty action. Neither of those was covered in the agreement. But the parties have agreed over the next five years to continue to discuss and negotiate on that important question, and we are hopeful considerable progress will be made.

We did get certain agreements in that area. A legal opinion was referred to. There are two camps. We subscribe to the views put forward by the Business Council on National Issues, namely that the dispute settlement mechanism in this agreement is unparalleled in the world and does provide a considerable improvement over what exists at present.

[Translation]

nous nous tournons vers le nord, je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de commerce à faire sur la calotte polaire. C'est pourquoi le seul conseil que je puisse donner à mes clients c'est d'aller commercer au sud, vers les États-Unis. C'est pourquoi cet accord est important.

M. Lesick: A la page 3, vous parlez du mécanisme de règlement des différends et vous dites qu'il n'est pas parfait, mais qu'il assure une meilleure façon de résoudre les différends commerciaux. Le témoin précédent, la Fédération du Travail de l'Ontario, semblait croire que le régime actuel a bien fonctionné depuis 300 ans environ, si je me souviens bien du chiffre, en tout cas très longtemps—et cela semble satisfaisant. Mais selon vous, l'accord de libre-échange serait préférable. Peut-être pourriez-vous développer ce point.

M. Akin: Je crois que nous avons tous suivi avec un grand intérêt ce qui se passe au sud de la frontière, l'aggravation de l'humeur protectionniste. Il arrive souvent que le Canada soit entraîné... alors qu'il n'est pas le principal responsable des problèmes de l'économie américaine à l'égard de marchandises importés. Il arrive souvent que de telles dispositions adoptées par le Congrès en raison d'un problème donné frappe accidentellement le Canada, parce qu'il n'y a aucune exception.

D'après les mécanismes visés par l'accord... Il y a en fait plusieurs éléments, mais selon un des mécanismes, lorsque des mesures de ce genre seront prises, le Canada ne sera pas visé si cela est contraire aux modalités de l'accord. Dans certains domaines, le Canada ne peut être visé que s'il est expressément nommé. En d'autres termes, cela doit être intentionnel et le Canada doit être avisé d'avance. Nous n'avons pas cela à l'heure actuelle. Par exemple, un des principaux reproches que l'on a fait dans l'affaire des bardeaux de cèdre était que le Canada n'a pas été averti d'avance. La mesure a été prise de façon assez inopinée.

Il y a des procédures traitant des droits anti-dumping et compensatoires. C'est le seul domaine où nous croyons que l'accord présente une lacune. Mais la porte n'est pas fermée. Plus précisément, un des objectifs était d'éliminer le concept du dumping entre les deux pays. On voulait également réduire considérablement la portée des droits compensatoires. Ni l'un ni l'autre objectif n'est atteint par l'accord. Mais les parties ont convenu qu'au cours des cinq prochaines années elles continueront de discuter et de négocier sur cette question importante, et nous espérons que des progrès considérables seront réalisés.

Nous avons obtenu certains accords dans ce domaine. On a parlé d'un avis juridique. Il y a deux camps. Nous souscrivons à l'opinion émise par le Conseil canadien des chefs d'entreprise, soit que le mécanisme de règlement des différends prévu dans cet accord est sans précédent dans le monde entier et constitue une amélioration considérable par rapport à la situation actuelle.

[Texte]

[Traduction]

• 1020

Mr. Langdon: I welcome the members of the board of trade. I would like to continue the line of questioning Mr. Lesick started and ask if you supported the stated objective of the federal government to try to achieve an agreed set of rules with respect to subsidies that would apply in countervail and anti-dumping cases.

Mr. Akin: Yes, if I recall the objectives correctly. There is a little bit of disagreement as to what those objectives are or should be. I personally am a bit concerned that we would eliminate any possibility of a countervailing duty action, because there are certain areas where government support programs can be very influential in the marketability of a good, and I would not be entirely happy with leaving the United States with the ability to subsidize their goods coming into Canada.

Obviously the concern that has gotten the most press is our goods going south of the border; but it is a two-edged sword. I think what is important here is that the parties come to clear agreement as to what kinds of government programs would be countervailable and what would not be. That is the objective I think we should have. Part of those objectives is to eliminate the concept of dumping altogether, given that it is going to be a single market.

Mr. Langdon: That objective, which was set out very early on, I do not think it implied either the removal of countervail on this side of the border or on that side of the border, but it did suggest that one would at least have to look at subsidies that were being received on each side of the border. As I am sure you are aware, one of the most ridiculous aspects of the U.S. system of analysing subsidies for countervail is they do not look at subsidies provided to their own companies, although they do look at subsidies provided to our companies. Given your agreement—very strong, as I would take it—with that basic objective, and given the fact that objective was not achieved in this negotiation, that instead that has been put off for five to seven years, and given the fact a great deal of rationalization of certainly Ontario industry would have to take place by that point in order to respond to changes in tariff levels and changes in competition, would you expect that in five to seven years we would be able to work out on an equitable basis, a balanced basis, some kind of subsidies code, or that the position presented to us this morning by the OFL, suggesting that we would have lost considerable bargaining leverage by putting this off for five to seven years, would be a more sensible position to adopt?

Mr. Akin: That is a difficult question to answer. On balance, I think the agreement is good. There are a number of things in the agreement other than dealing with countervailing duties. I think that objective is an important one. I remain optimistic that the parties will negotiate in good faith and will achieve considerable

M. Langdon: Je souhaite la bienvenue aux membres de la Chambre de commerce. Je voudrais poursuivre dans la même ligne que M. Lesick et vous demander si vous êtes d'accord avec l'objectif déclaré du gouvernement fédéral d'essayer d'obtenir une série de règlements agréés de part et d'autre en ce qui concerne les subventions qui feraient l'objet de mesures compensatoires et d'actions anti-dumping.

M. Akin: Oui, si je me souviens bien des objectifs. Les gens ne sont pas tout à fait d'accord sur ce que sont, ou devraient être, ces objectifs. Personnellement, cela m'inquiète un peu de voir éliminer toute possibilité d'imposition d'un droit compensatoire, car, dans certains domaines, les programmes de soutien gouvernementaux peuvent avoir une très forte influence sur la possibilité de commercialiser un produit, et je n'aimerais pas beaucoup laisser aux États-Unis la possibilité de subventionner les marchandises qu'ils expédient au Canada.

Manifestement la presse s'est surtout intéressée à nos exportations, mais c'est une arme à double tranchant. Ce qui importe, c'est que les parties se mettent bien d'accord sur la définition des programmes gouvernementaux qui pourraient faire l'objet de mesures compensatoires, et sur ceux qui y échapperaient. C'est cela l'objectif que nous devrions avoir. L'une des buts est d'éliminer complètement le concept de dumping, étant donné qu'il ne s'agira plus que d'un seul et même marché.

M. Langdon: Je ne pense pas que cet objectif, qui avait d'ailleurs été fixé très tôt, impliquait la suppression des mesures compensatoires d'un côté ou de l'autre de la frontière; ce dont il s'agissait c'était d'imposer au moins l'examen des subventions reçues dans l'un ou l'autre pays. Comme vous le savez certainement, un des éléments les plus ridicules du système américain d'analyse des subventions pouvant faire l'objet de mesures compensatoires tient au fait qu'il ne tient pas compte de celles qui sont accordées aux sociétés américaines, mais uniquement de celles dont bénéficient les nôtres. Compte tenu du fait que vous approuvez... très vigoureusement je crois—cet objectif de base, et que bien loin d'être atteint au cours de ces négociations, il a été reporté de cinq à sept ans; compte tenu également, du fait que notre industrie, et en tout cas l'industrie ontarienne devrait faire un gros effort de rationalisation pour s'adapter aux changements sur le plan des tarifs douaniers et de la concurrence, pensez-vous que d'ici cinq à sept ans, nous serons capables d'élaborer un code des subventions qui soient équitable et équilibré ou qu'il serait plus raisonnable d'adopter la position prise ce matin par la FTO, qui considère que notre pouvoir de négociation souffrirait beaucoup de ce report de cinq à sept ans?

M. Akin: Il est difficile de répondre à votre question. En gros, j'estime l'accord valable. Il comporte bien des choses en dehors de la question du traitement des droits compensatoires. Cet objectif est important. Je conserve le ferme espoir que les parties négocieront de bonne foi et feront beaucoup avancer les choses au cours des cinq

[Text]

progress in the next five years. I am not certain that it is a fatal negotiating strategy to agree on the areas that could be agreed upon. I think both parties have points to make in the area of countervailing duties, and I think this particular aspect of it buys them more time in order to come to grips as to precisely what is going to be onside and what will not be. There are major achievements in the area of safeguard actions in the agreement and in legislative changes in the area of countervailing duties that were achieved at this time.

Mr. Langdon: I will ask some further questions with respect to them, and you can highlight what you feel are benefits. I want to come back to the question I asked. I want to try to push you to a more precise answer. Here in Canada, rationalization is going to take place. I think it is fair to say that there is not going to be much rationalization of industry required in the United States to deal with the fact that the market has been expanded by 10%. So from their point of view it is certainly possible to walk away from a deal at that point with virtually no consequences that damage them and damage their industries, whereas if we were to walk away at that point, when a great deal of rationalization has taken place, we would have to face serious consequences in the Canadian economy.

• 1025

As I say, I would like to push you to more precision on this. Do you not think that our bargaining position, as the OFL has argued this morning, will be weaker by trying to leave this question of subsidies for five to seven years, rather than dealing with it at the start of the agreement itself?

Mr. Bursey: I think you have a three-part question there. I will try to answer two parts. I think my colleague, Mr. Akin, would be able to answer your question about bargaining.

There are two assumptions that are invalid. One assumption is that Canadian industry needs to be held and that it is currently irrational. The other assumption is that the United States will not have to undergo some rationalization. Both of those arguments take a continentalist view of trade which, as I think we are all well aware, is not the case. We are in an international marketplace and the Canadian industry is in the process of rationalizing. It has been rationalizing for at least the last five years and will have to continue to rationalize, whether or not we have a free trade agreement. U.S. industry is also rationalizing. So it is highly unlikely that this free trade agreement will put any more pressure on Canadian business.

Mr. Langdon: You are seriously saying that?

Mr. Bursey: Absolutely. I work in one of the most competitive businesses around, which is already wide open, and that is the automotive parts business.

[Translation]

prochaines années. Ce n'est pas nécessairement une erreur fatale de stratégie que de se mettre d'accord sur les points qui le permettraient. A mon avis, les deux parties ont des arguments à faire valoir dans le domaine des droits compensatoires, et je crois que cela leur donne plus de temps pour décider ce qui compte vraiment. L'accord représente un progrès considérable en ce qui concerne les mesures de protection ainsi que les changements législatifs déjà convenus dans le domaine des droits compensatoires.

M. Langdon: J'aurais d'autres questions à vous poser là-dessus, et vous pourrez souligner ce que sont, à votre avis, les avantages. Revenons à ma question. Je voudrais une réponse plus précise. Au Canada, un effort de rationalisation va avoir lieu. Je crois qu'il est juste de dire que l'industrie américaine n'aura pas grand chose à faire pour s'adapter à un accroissement de 10 p. 100 du marché. Du point de vue des États-Unis, il est donc tout à fait possible de renoncer à cet accord sans pratiquement aucune conséquence dommageable pour eux et leurs industries, alors que si nous le faisons, après qu'un gros effort de rationalisation eut été consenti, l'économie canadienne en souffrirait beaucoup.

Comme je viens de le dire, j'aimerais que vous me donniez une réponse plus précise. Ne pensez-vous pas que, comme l'a soutenu la FTO ce matin, nous serons plus mal placés pour négocier si nous essayons de reporter de cinq à sept ans la question des subventions au lieu de la traiter dès le début de l'accord?

M. Bursey: Votre question est en fait triple. Je vais essayer de répondre à deux des points soulevés, et mon collègue, M. Akin, pourra, je crois, répondre à votre question au sujet de la négociation proprement dite.

Deux hypothèses ne sont pas valables. La première est que l'industrie canadienne a besoin d'aide et de rationalisation. La seconde est que les États-Unis n'auront pas eux-mêmes besoin de faire un effort de rationalisation. Ces deux arguments sont fondés sur une conception continentaliste des échanges commerciaux, qui, comme vous le savez tous fort bien, je crois, ne correspond pas à la réalité. Le marché est international et l'industrie canadienne est en train de se rationaliser. Elle le fait d'ailleurs depuis au moins cinq ans et devra continuer à le faire, qu'il y ait ou non un accord de libre-échange. L'industrie américaine se rationalise également. Il est donc fort peu probable que cet accord de libre-échange expose le secteur privé canadien à des pressions encore plus fortes.

M. Langdon: Vous parlez sérieusement?

M. Bursey: Absolument. Je travaille dans un des secteurs où la concurrence est la plus forte, et qui est déjà totalement libre, celui des pièces d'automobiles.

[Texte]

Mr. Langdon: Perhaps that is the reason that you are saying it in that case, because the rationalization that will have to take place in Ontario industry, in Canadian industry, inevitably has to be much greater.

Mr. Bursey: Correct. I use your word "inevitably". Whether or not we have free trade, it is going to have to take place. The forces that are changing that are not in this free trade agreement. They are external to both Canada and the United States.

Mr. Langdon: But these will be extra forces, which will impinge much more in Canada.

Mr. Bursey: Not in the least.

Mr. Langdon: You are taking an intellectual position that I am afraid is contrary to any sense of fact.

Mr. Bursey: I could say the same thing about you, sir.

The Chairman: May I say that one of the things about this committee is that the witnesses have been allowed to take whatever positions they wish.

Mr. Bursey: Thank you.

Mr. Langdon: Their positions have also been permitted, Mr. Chairman.

Mr. Ravis: Mr. Chairman, I will throw Mr. Langdon a lifeline.

Gentlemen, welcome. You obviously have given this a fair bit of thought and you represent quite a number of people. After travelling across the country for more than four weeks, we have heard everything about 20 different ways. It is interesting to have further dialogue with you on some of these issues.

I am trying to figure out why we are having so much opposition between people who represent small business in this country, which I see as a sector that is prepared to read this agreement in a business sense and say yes, there is something in it, or no, it does not fit us at all. Yet we have, of course, unions who tend not to employ very many small business people but tend to employ, I guess, the larger corporations, or their employees are represented in the larger corporations. Obviously we are really at loggerheads here. Particularly in the province of Ontario I see things really being in a deadlock.

• 1030

I just wonder if you can touch on how you see small business becoming involved in the free trade agreement. Are there some benefits for small business? Because people tend to jump to the conclusion that this is just for multinationals and huge corporations. Would you like to comment on that?

[Traduction]

M. Langdon: Peut-être est-ce là la raison pour laquelle vous soutenez ce point de vue car il est inévitable que l'effort de rationalisation que devra faire l'industrie ontarienne, et l'industrie canadienne en général, soit beaucoup plus grand.

M. Bursey: Correct. Vous venez d'utiliser le terme «inévitable»; qu'il y ait libre-échange ou non, cela va se faire. Les forces de changement qui s'exercent n'ont rien à voir avec cet accord de libre-échange. Elles sont extérieures au Canada comme aux États-Unis.

M. Langdon: Mais il s'agit de pressions supplémentaires, qui seront beaucoup plus durement ressenties au Canada.

M. Bursey: Pas du tout.

M. Langdon: Vous adoptez une position purement théorique, qui, je le crains, est totalement contraire à la réalité.

M. Bursey: Je pourrais en dire autant de vous, monsieur.

Le président: Permettez-moi de rappeler qu'une des choses qui caractérise ce Comité c'est que les témoins ont été autorisés à adopter la position qui leur plaisait, quelle qu'elle fut.

M. Bursey: Merci.

M. Langdon: Leurs positions ont également été permises, monsieur le président.

M. Ravis: Je vais lancer une bouée de sauvetage à M. Langdon.

Messieurs, soyez les bienvenues. Manifestement, vous avez sérieusement réfléchi à la question et vous représentez beaucoup de monde. Depuis quatre semaines que nous sillonnons ce pays, nous avons entendu présenter les choses sous une vingtaine de formes différentes. Il est intéressant de pouvoir poursuivre la discussion avec vous sur certaines de ces questions.

J'essaie de comprendre pourquoi les avis diffèrent tellement entre les gens qui représentent la petite entreprise dans ce pays. C'est là en effet pour moi un secteur qui est prêt à considérer cet accord d'un point de vue commercial et à dire, oui, il contient des choses valables, ou non, il ne nous convient pas du tout. Pourtant, il y a aussi les syndicats dont la majorité des membres appartiennent à de grandes sociétés et très peu, je crois, à de petites entreprises. Il y a donc manifestement là total désaccord, en particulier en Ontario, où la situation me paraît vraiment bloquée.

Pourriez-vous me dire comment vous envisagez la participation de la petite entreprise à l'accord de libre-échange. Celui-ci offre-t-il des avantages pour elle? Les gens ont en effet tendance à conclure hâtivement que cet accord n'intéresse que les multinationales et les très grosses sociétés. Qu'en pensez-vous?

[Text]

Mr. Akin: When we appeared in front of the Ontario cabinet subcommittee, one of the groups that went ahead of us was the Canadian Federation of Independent Business. I believe that was the group. The committee members seemed to be surprised at their endorsement of the free trade agreement, and one particular aspect of the agreement they specifically referred to was the increased movement of business people provided under the agreement both to secure sales and even more importantly the after-sales-service aspect of it. I know that in my own practice that has been a major problem in the past, that the sale gets made but then the servicing of the equipment or the goods that have been sold is made virtually impossible because the technical people with the manufacturer who have the expertise cannot get admission to the United States in order to provide that after-sales follow-up.

There are many aspects of the agreement. I think basically the message of business is that we feel that tariffs are clearly part of it in other aspects of the agreement but that is not the end of it. Canada is in a privileged position in that we have a skilled labour force. We have a lot of economic advantages here in that we have cheaper and secure access to hydroelectric power and raw materials. We also have the dollar differential, which has been with us for some time. All those factors, combined with the more open access to the U.S. market, should encourage sales from both small and large business into that market.

Mr. Bursey: I am a consultant, as I think you are already aware. We have a lot of competition today from U.S.-based firms. However, right now we are, to use a U.S. term, not playing on a level playing field. For instance, I cannot go into the United States legally and undertake my consulting practice—as I can, interestingly enough, in Japan or in Europe—without registering as a U.S. business, which we have had to do, and channelling any earnings we have through a U.S. system and therefore paying taxes in the United States. Also, we are forced in some cases to subcontract part of our work in the United States to U.S. nationals. That is the current situation.

Conversely, U.S. companies. . . As a matter of fact, one of my largest competitors is based in New York and is making a lot of money off both the Ontario and the federal governments—based in New York and employing not one single Canadian and making approximately 45% of that office's revenue on Canadian governments alone, exclusive of Canadian business. That I call unfair competition. I cannot go down and get his business, but he can sure come raiding into my market. Under the free trade agreement I will be able to send my personnel to service contracts whether they are subsidiaries of Canadian corporations with whom I have primary contracts or whether I wish to go and get U.S. contracts.

[Translation]

M. Akin: Lorsque nous avons comparu devant le Sous-comité du Cabinet de l'Ontario, un des groupes qui nous précédait, j'en suis à peu près certain, était la Fédération canadienne de l'entreprise indépendante. Les membres du Comité ont semblé surpris de la voir approuver l'accord du libre-échange. Dans son intervention, la Fédération a particulièrement insisté sur l'avantage que représentaient les possibilités accrues de déplacements des gens d'affaires, prévues par l'accord, pour conclure des ventes et, ce qui est encore plus important, assurer le service après vente. Je sais personnellement, que, dans mon métier, cela a été un des principaux problèmes jusqu'à présent, car une fois la vente conclue, il devient presque impossible d'assurer le service du matériel ou des marchandises, parce que les techniciens qui travaillent pour le fabricant et qui sont capables d'assurer ce service, ne sont pas autorisés à entrer aux États-Unis pour assurer le suivi.

Cet accord comporte bien des choses. Essentiellement, ce que nous voulons dire, c'est que les tarifs douaniers sont certainement un élément important dans d'autres domaines de l'accord, mais il y a autre chose. Le Canada occupe une position privilégiée grâce à sa main-d'œuvre qualifiée. Nous jouissons d'un grand nombre d'avantages économiques car nous avons un accès assuré à l'hydro-électricité et à des produits bruts, et ils nous coûtent moins cher. Il y a également, depuis un certain temps, la différence de valeur entre notre dollar et le leur. Tous ces facteurs, combinés à une plus grande liberté d'accès au marché américain, devraient encourager les ventes aux États-Unis de la petite comme de la grande entreprise.

M. Bursey: Comme vous le savez déjà probablement, je suis expert-conseil. Nous nous heurtons aujourd'hui à une forte concurrence de la part des cabinets américains. Cependant, pour le moment, pour reprendre l'expression utilisée par les Américains, nous ne luttons pas à armes égales. Par exemple, il m'est légalement interdit d'aller aux États-Unis et d'y pratiquer ma profession. . . alors que, chose intéressante, je peux le faire au Japon ou en Europe. . . sans me faire enregistrer comme entreprise américaine; nous avons d'ailleurs été obligés de le faire, et nos gains doivent passer par le système américain, ce qui veut dire que nous payons des impôts aux États-Unis. Dans certains cas, nous sommes également obligés de sous-traiter une partie de notre travail à des ressortissants américains. Voilà la situation actuelle.

En revanche, les sociétés américaines. . . En fait, un de mes plus gros concurrents a son siège à New York et gagne beaucoup d'argent grâce aux gouvernements ontarien et fédéral; il a son siège à New-York dis-je, et n'emploie pas un seul Canadien alors qu'il tire 45 p. 100 de ses bénéfices de gouvernements canadiens, sans compter les entreprises canadiennes. C'est cela que j'appelle une concurrence inéquitable. Je n'ai pas le droit d'aller gagner de l'argent chez lui, mais rien ne l'empêche de venir me voler des clients. En vertu de l'accord de libre-échange, je pourrais envoyer mon personnel exécuter des contrats, qu'il s'agisse de filiales de sociétés canadiennes avec les quelles j'ai des contrats primaires ou

[Texte]

In other words, I will now be able to do what he has been doing here for the last 10 years. That to me is important.

Mr. Ravis: Let me follow up on something that was said to us a number of weeks ago. It has to do with the adjustment and technological change many businesses may have to go through. Some people feel that the technological change this country is going through right now is in fact much greater than the adjustments that free trade will bring about, and I wonder if you agree with that or have any comments.

Mr. Alleyne: There will be some adjustments under free trade, but the removal of the tariff is not the main factor when you are looking at the adjustment a company will have to go through. Factors like technology and exchange rates and tax systems are probably weighted as heavily as or more heavily than the actual removal of a tariff. A lot of Canadian companies that will not be able to compete when the tariffs are removed after 10 years are having trouble competing today.

• 1035

Mr. Akin: It really ties back to a question raised by Mr. Allmand earlier. By removing some of these tariff barriers and providing greater access, why would companies locate in Canada? Why not locate in the U.S. where the market is larger? Without trade liberalization, that is a two-edged sword, in that a lot of companies looking at where to invest may very well decide to locate in that larger more important market, when by locating in Canada they are penalized either by tariffs or restricted access to that U.S. market.

In my own practice I have already seen quite a change in direction of thinking as the result of the prospect of a free trade agreement. Looking at the possibility of locating in Canada and being able to service that market, which is not geographically all that far away, the U.S. northeast is pretty close to both Quebec and Ontario, and if you are going to serve the U.S. south or the U.S. west, it is going to be just as difficult to do it from Ontario as it is from New England. I do not think that is an impediment.

We can also look at the tax system changes that have been going on, which occurred and were proposed prior to the free trade agreement. Canada is in there trying to compete with the U.S. tax system; that has already occurred. We have heard comments about that is going to cause erosion of our tax structure and put pressure on social programs. This government has proposed stage two of tax reform which would not be affected at all by a free trade agreement. Most economists are suggesting today that we move away from income taxes, more onto consumption taxes. As long as we do those in a way that is not regressive, that should be an acceptable alternative. So there is a mechanism whereby the Canadian government can raise additional revenues, and that does not affect

[Traduction]

de contrats américains. En d'autres termes, je pourrai désormais faire ce que mon concurrent fait ici depuis 10 ans. Pour moi, c'est important.

M. Ravis: Permettez-moi de revenir sur quelque chose qu'on nous a dit il y a plusieurs semaines. Il s'agit du processus d'adaptation et de changements technologiques auxquels de nombreuses entreprises devront se soumettre. Certains pensent que le changement technologique que ce pays vit actuellement est en fait beaucoup plus important que les rajustements qu'entraînera le libre-échange. Êtes-vous d'accord, ou avez-vous des remarques à faire à ce sujet?

M. Alleyne: Certains rajustements seront nécessaires, mais la suppression du tarif douanier n'est pas le facteur principal pour une société. Des facteurs tels que la technologie, les taux de change et les régimes fiscaux comptent probablement autant ou plus que la suppression effective d'un tarif douanier. Beaucoup de sociétés qui ne seront pas capables de faire face à la concurrence lorsque ces tarifs seront supprimés au bout de dix ans, ont déjà des difficultés à le faire aujourd'hui.

M. Akin: Cette question est vraiment liée à celle qu'a posée M. Allmand tout à l'heure. Si l'on supprime certain de ces tarifs douaniers et qu'on accroît la liberté d'échange, pourquoi des sociétés s'installeraient-elles au Canada? Pourquoi ne pas s'installer aux États-Unis où le marché est plus important? Sans libéralisation des échanges, c'est une arme à double tranchant car beaucoup de sociétés qui se demandent où investir pourraient très bien décider de s'implanter sur ce marché beaucoup plus important, puisqu'en s'installant au Canada elles sont pénalisées par des tarifs douaniers ou certaines restrictions d'accès au marché américain.

Dans ma profession, j'ai déjà constaté que les idées ont beaucoup changé à la perspective d'un accord de libre-échange. Je ne pense pas que le fait de s'installer au Canada pose un problème car il permet de servir un marché qui, géographiquement, n'est pas tellement éloigné: en effet, le Nord-est des États-Unis est assez proche du Québec et de l'Ontario; et si vous voulez servir le Sud ou l'Ouest des États-Unis, ce n'est pas plus difficile de le faire de l'Ontario que de la Nouvelle-Angleterre.

Prenons maintenant les changements au régime fiscal qui ont eu lieu et qui ont été proposés avant l'accord du libre-échange. Le Canada essaye de faire concorder son régime fiscal avec le régime américain; ça, ça se fait déjà. Certains ont dit que cela allait provoquer une érosion de nos structures fiscales et exercer des pressions sur nos programmes sociaux. Le gouvernement a proposé une deuxième étape pour la réforme fiscale, sur laquelle un accord de libre-échange n'aurait aucune influence. La plupart des économistes recommandent aujourd'hui de faire une plus large place aux taxes à la consommation, aux dépendes de l'impôt sur le revenu. Tant que nous le ferons d'une manière qui n'est pas régressive, cette solution devrait être acceptable. Il existe donc un

[Text]

exports one iota, because they are totally exempt from that tax.

The Chairman: I am sorry, Mr. Ravis, I regret I am out of time. I am going to excuse the witnesses.

Thank you very, very much, gentlemen, for being with us this morning, for your brief, and for the response.

Mr. Akin: Thank you, Mr. Chairman and members of the committee.

The Chairman: Our next witnesses are Dr. Anne Squire, Moderator of the United Church of Canada, and Mr. John Foster, who is the staff officer on economic justice and ecumenical coalitions. And we have Archbishop Michael Peers, who is the Primate of the Anglican Church of Canada, and Mr. David Pollock, who is a consultant on economic justice and peacemaking. Dr. Squire and gentlemen, we welcome you to the committee. I am not sure who is leading, Dr. Squire or Archbishop Peers.

His Excellency Archbishop Michael Peers (Primate, Anglican Church of Canada): I will be beginning, Mr. Chairman.

At the beginning, I would like to say simply that I begin because the nature of the two presentations is slightly different. The United Church of Canada, through its executive, has a specific recommendation to make, and I, as the Primate of the Anglican Church of Canada, come with a presentation I made to the bishops, clergy, and lay members of our executive in fulfilling my mandate to raise, for the church, issues for their agenda. It was in that vein that I wrote to our constituency, and it is that letter which forms the basis of my presentation. I would like to quote some parts of that and at the same time elaborate on one or two sections.

The concern from which we speak is the concern that has its roots in the tradition of the Old Testament, the protection God demanded for the weak, the stranger, the widow, and the orphan, to use those examples; and in the New Testament tradition, the voice of Jesus who spoke of the least in society, such as the hungry and the homeless, as so important that when we act generously to them we act generously to Jesus himself. And we recall that the early church provided a community that freely shared its goods among themselves and provided an example where none of their members was ever in want. The tradition of our church has exemplified this through various recommendations and proposals to government, which I have listed in my letter and which take certain very specific forms today, particularly in a concern for aboriginal people, for the settlement of land claims and for their desire that they should be directly involved in making the decisions that affect their destiny.

[Translation]

mécanisme qui permet au gouvernement canadien d'accroître ses recettes et qui ne change absolument rien à nos exportations car elles sont totalement exonérées de cette taxe.

Le président: Excusez-moi monsieur Ravis, mais nous sommes à cours de temps. Je vais libérer les témoins.

Merci infiniment, messieurs, d'avoir bien voulu comparaître ce matin, de nous avoir remis un mémoire, et d'avoir répondu à nos questions.

M. Akin: Merci, monsieur le président et membres du Comité.

Le président: Nos témoins suivant sont M^{me} Anne Squire, modératrice de l'Eglise unie du Canada, et M. John Foster, chargé de la justice économique et des coalitions oecuméniques. Nous avons également l'archevêque Michael Peers, primate de l'Eglise anglicane du Canada et M. David Pollock, expert-conseil en justice économique et maintien de la paix. Madame Squire, messieurs, soyez les bienvenus à ce comité. Qui mène la délégation, M^{me} Squire ou l'archevêque Peers?

Son Excellence l'Archevêque Michael Peers (primate, Eglise anglicane du Canada): C'est moi qui vais commencer, monsieur le président.

Je tiens à préciser que si je suis le premier à prendre la parole c'est parce que nos deux exposés sont de nature légèrement différente. L'exécutif de l'Eglise unie du Canada a une recommandation précise à faire, et moi-même, à titre de primate de l'Eglise anglicane du Canada, je viens faire un exposé que j'ai déjà présenté aux évêques, au clergé, et aux membres laïques de notre exécutif dans le cadre de mon mandat qui consiste à soulever, pour l'Eglise, des questions à mettre à son ordre du jour. C'est dans cet esprit que j'ai écrit aux membres de notre collège, et cette lettre constitue le fond de mon exposé. J'aimerais en citer certains passages et examiner plus à fond un ou deux d'entre eux.

Nos craintes ont leurs racines dans la tradition de l'Ancien Testament; elles concernent la protection que Dieu réclamait pour le faible, l'étranger, l'aveugle, et l'orphelin, pour utiliser ces exemples; et dans la tradition du Nouveau Testament, je m'inspire de la voix de Jésus qui a parlé des déshérités, tels que les affamés et les sans-logis et qui nous dit que lorsque nous nous montrons généreux à leur égard, c'est à l'égard de Jésus lui-même que nous sommes généreux. Et nous rappelons qu'à ses débuts, l'Eglise a créé une communauté qui partageait généreusement ses biens et servait d'exemple aux autres car aucun de ses membres ne se trouvait jamais dans le besoin. Notre Eglise a concrétisé cette tradition sous la forme de plusieurs recommandations et propositions au gouvernement, dont je dresse la liste dans ma lettre et qui prennent certaines formes très précises aujourd'hui, en particulier en ce qui a trait aux craintes que nous inspire le sort des autochtones, le règlement de leurs revendications territoriales et leur désir de participer directement aux décisions qui influent sur leur destinée.

[Texte]

[Traduction]

• 1040

We can quote other things in many places in our church locally about concerns, particularly about the future of farming communities and agriculture in the face of many changes that are coming. At the international level, we are committed and actively involved in seeing that wealth and power gaps between rich and poor, between what is called north and south, are closed. Whether it is a concern with refugees or with the misuse of the world's resources on nuclear weapons, all the concerns for the victims and the voiceless of society have been our particular preoccupation among the many concerns that face us.

Out of this tradition and out of this history, I have tried to isolate four particular principles which we believe need to shape our assessment as to the appropriateness and righteousness of this proposal which is commonly referred to as free trade. I set out in my letter the principles of that, that I hope we will reflect on, as these proposals come before us.

The first principle is that economic plans must not affect the most vulnerable members of Canadian society, nor of the global family, in a negative way. There are so many examples that one could take of the kinds of things that are happening in the world and very close to home that make this urgent. In recent years, for instance, in the United States of America, in Great Britain, highly developed countries, we are experiencing a growing disparity between richest and poorest in society. The most obvious example to me is the increasing incidence of homelessness. It has shown a dramatic increase in parts of the world where it was virtually unknown some years ago.

We believe that things that are done in our society need to counter this kind of trend. We need to be certain that nothing is done in Canadian policy that will do anything except counter the trend to the growing disparity between rich and poor in our own society.

As well, in the course of the concerns about the present free trade agreement, one of the concerns relating to the most vulnerable has to do with the concept of the level playing field, which has been referred to in many places. What are the implications for the most vulnerable in society of levelling the playing field? For instance, if it is harmonizing tax structures, does that mean that the use of tax revenue is also in question, is also up for being harmonized? If steps along those lines were taken, for instance threatening things like health care in this country, then there are major concerns obviously implicit in that.

One of the specific concerns is that among the few areas that will still be eligible for government subsidies are military industries. It raises the concern that conventional industrial development and development to meet human need, particularly in the less prosperous

Nous pourrions citer bien d'autres préoccupations locales, au sein de notre Église, en particulier en ce qui concerne l'avenir des collectivités agricoles et de l'agriculture, face aux nombreux changements qui s'annoncent. Au niveau international, nous nous employons activement à supprimer l'écart entre les riches et les pauvres sur le plan de la richesse et du pouvoir, entre ce que l'on appelle le Nord et le Sud. Qu'il s'agisse des réfugiés ou du mésusage des ressources mondiales pour produire des armes nucléaires, le sort des victimes et de la majorité silencieuse de la société sont une de nos principales préoccupations.

M'inspirant de cette tradition et de cette histoire, j'ai essayé d'isoler quatre principes qui, nous semble-t-il, devraient conditionner notre évaluation de la propriété et de la justesse de cette proposition communément appelée le libre-échange. J'énonce ces principes dans ma lettre et j'espère qu'ils servent un sujet de réflexion lorsque nous examinerons les propositions qui nous seront soumises.

Le premier principe est le suivant: les plans économiques ne doivent pas porter préjudice aux membres les plus vulnérables de la société canadienne, ni d'ailleurs du monde tout entier. On pourrait donner une foule d'exemples de ce qui se passe dans le monde et même tout près de nous, pour justifier l'urgence de l'adoption de ce principe. Les dernières années, par exemple, aux États-Unis d'Amérique, en Grande-Bretagne, qui sont des pays extrêmement développés, nous avons pu constater la croissance de l'écart entre les riches et les pauvres. Pour moi, l'exemple le plus évident est l'augmentation du nombre des sans-logis. Il a considérablement augmenté dans certaines parties du monde où ce phénomène était pratiquement inconnu, il y a seulement quelques années.

Notre société doit prendre des mesures pour corriger cette tendance. Il faut bien nous assurer que rien, dans la politique canadienne, n'empêchera de corriger la disparité croissante qui existe entre les riches et les pauvres de notre propre société.

D'autre part, un des grands dangers que risque selon nous de présenter cet accord de libre-échange pour le plus vulnérables dans notre société découle du principe de la «lutte» à armes égales, auquel on a souvent fait allusion. Qu'est-ce que cela représente pour les membres les plus vulnérables de notre société? Par exemple, s'il s'agit d'harmoniser les régimes fiscaux, cela signifie-t-il que l'utilisation des recettes fiscales est mise en question et devrait également être harmonisée? Si l'on prend des mesures dans ce sens, qui pourraient, par exemple, menacer des programmes tels que celui des soins de santé au Canada, il est tout à fait justifié d'éprouver des craintes sérieuses.

Prenons le cas précis des industries militaires qui demeurent un des rares secteurs qui pourront encore prétendre à des subventions gouvernementales. Cela nous amène à craindre que le développement industriel ordinaire, celui qui vise à satisfaire aux besoins humains,

[Text]

regions, will take a lower priority to government initiative in relationship to military industry and industrial expansion in that area.

We are concerned about the implications for Third World countries if the agreement commits us to a joint approach with the United States in GATT trade negotiations. Our policy of aid relations with the Third World has been significantly more generous on a per capita basis than that of the United States, and increasingly Canada recognizes that fundamental assistance to the Third World requires both debt relief and equitable trade arrangements. Would the commitment to joint approaches in trade negotiations at the international level endanger our ability to respond in the way we traditionally have?

• 1045

I think I could add there are other specific concerns that need to be raised for vulnerable people in our society. One has to do with concerns about the position of women in society. Their vulnerability is demonstrable in statistical information about women in poverty, for instance, and particularly in the fact that the vast majority of working women in Canada work in the service sector. Any changes in the service sector will have most immediate and dramatic concerns for women.

There are questions about what the levelling of the playing field, with a country in which seven states have no minimum wage, means particularly in terms of working conditions for women. These kinds of concerns are major issues in the relationship of these agreements to the most vulnerable in society.

The second principle says that economic or social agreements should not be undertaken if they limit society's members from making future decisions on behalf of the common good. We have done a lot in our society to keep covenant with the poor in the use of democratically controlled public policy and the instruments of public policy. What are the implications of the agreement for future generations in terms of the shaping of public policy?

It is one of the tasks of the church, I believe, to speak with a very long view, which not everybody is able to take in our society. That question is a major one, which needs to be addressed.

Our third principle is that economic agreements should not be undertaken that reduce our ability as a society to be good stewards of our environment and our rich heritage of natural resources. It is observable that the further removed the decision-maker is from the environmental impact, the less sensitive the decisions become. It is others' nests we foul, and not our own. What is the impact of the continentalization of decisions about

[Translation]

en particulier dans les régions les moins prospères, devra céder le pas aux initiatives gouvernementales en faveur de l'industrie militaire et de son expansion.

Nous nous inquiétons également de ce que cela impliquerait pour les pays du Tiers monde si cet accord nous engage à adopter une démarche conjointe avec les États-Unis dans le cadre des négociations avec le GATT. Notre politique d'aide au Tiers monde a toujours été nettement plus généreuse, par habitant, que celle des États-Unis, et le Canada reconnaît de plus en plus que cette aide fondamentale exige à la fois l'allégement de la dette et des arrangements commerciaux équitables. L'obligation de négociations commerciales communes à l'échelon international compromettrait-elle notre capacité de réagir comme nous l'avons toujours fait jusqu'à présent?

Je dois ajouter qu'il y a d'autres aspects du sort des personnes les plus vulnérables de notre société qui nous inquiètent également, notamment en ce qui concerne la situation de la femme dans notre société. Leur vulnérabilité nous est révélée par les statistiques qui nous apprennent que beaucoup d'entre elles sont pauvres, par exemple, et en particulier que la vaste majorité des femmes qui travaillent au Canada appartiennent au secteur des services. Tout changement dans ce secteur aura un effet immédiat et profond sur les femmes.

On peut s'interroger sur la signification de «lutter à armes égales», en particulier pour les femmes dans la population active, lorsqu'on a affaire à un pays dans lequel sept États n'ont pas de salaire minimum. Ce sont là le genre de questions que nous inspire l'effet que cet accord pourra avoir sur les membres les plus vulnérables de notre société.

Le second principe est le suivant: aucun accord économique ou social ne devrait être conclu s'il limite le droit des membres de la société à prendre des décisions pour le bien de tous. Nous avons beaucoup fait dans notre société pour respecter nos engagements à l'égard des pauvres par le recours à de politiques publiques soumises à un contrôle démocratique et à des instruments de politiques publiques. Quelles seront les répercussions de l'accord pour les générations futures, en ce qui concerne l'élaboration des politiques publiques?

J'estime que c'est une des tâches de l'Église de voir très loin, ce qu'il n'est pas toujours possible aux autres de faire dans notre société. Il s'agit là d'une question essentielle qui exige une réponse.

Notre troisième principe est le suivant: on ne devrait pas conclure d'accord économique qui réduise notre capacité, en tant que société, à gérer sagement notre environnement et nos riches ressources naturelles. On peut constater que plus le décideur est éloigné des effets sur l'environnement, moins il tient compte de celui-ci dans ses décisions. C'est toujours le voisin qui a besoin de mettre de l'ordre en sa demeure, jamais nous. Quelle est

[Texte]

energy and resources on the tendency to depletion and environmental damage already threatening us?

Our fourth principle is that ordinary citizens must be allowed an opportunity to understand what is at stake, and to take part in decisions of major importance in a meaningful way. I already mentioned our concern about the involvement of aboriginal peoples in decision-making affecting them. This is already a difficult question in Canadian society, and the Assembly of First Nations has commented on its anxieties as a result of these proposals.

We believe that in our church world-wide we support the call for the development of societies that are not only just and sustainable, but also participatory. We believe that call applies equally at home.

On a matter of such general importance to the future of this country and to future generations of our citizens, the fullest public discussions—including considerations of alternatives—need to be undertaken prior to any binding decision taken on free trade.

My final point comes from a tradition of moral theology. In any proposal for change, it is incumbent primarily on the proponents of change to demonstrate that the change is a good one, and this demonstration is based on the probable consequences of such a change.

• 1050

I think there is grave anxiety at the moment in our church. I hear it in my travels in many places that such a discussion is not possible with the information that is now before us and with the indefinite nature of the things that are put forward by the proponents of change about what will be the probable consequences, and until that kind of thing is before people, decisions are being made about the lives of people at many, many levels, economic and other, on the basis of information they do not have.

Our call to the church has been that we will discern more clearly God's call to build a society of justice and peace, both among ourselves and throughout the world. And my prayer is that we bring these perceptions and discernments to bear within our own constituency in the church and within the population at large at this critical moment of decision.

The Acting Chairman (Mr. Fretz): Thank you. Dr. Squire.

Dr. Anne M. Squire (Moderator, The United Church of Canada): We begin by saying that on behalf of the United Church of Canada we are grateful for this opportunity to make a presentation to the Standing Committee on External Affairs and International Trade.

[Traduction]

l'incidence de la continentalisation des décisions au sujet de l'énergie et des ressources sur la tendance à épuiser celles-ci et à détruire celui-là, ce dont nous sommes déjà menacés?

Notre quatrième principe est qu'il faut donner la possibilité aux citoyens ordinaires de comprendre ce qui est en jeu et de participer de manière utile aux prises de décision majeures. J'ai déjà dit que nous voudrions que les autochtones soient associés aux prises de décision qui les concernent. La question est déjà difficile à résoudre dans la société canadienne et l'Assemblée des Premières nations a fait état des inquiétudes que lui inspiraient ces propositions.

Dans notre Église, nous sommes favorables à l'appel qui se fait entendre dans le monde entier en faveur du développement de sociétés qui sont non seulement justes et viables, mais qui font également appel à la participation de tous. Nous estimons que cela vaut également chez nous.

Étant donné l'extrême importance générale, pour l'avenir de ce pays et des générations futures, il est indispensable que toutes ces questions soient pleinement discutées en public—ainsi d'ailleurs que les solutions de rechange possible—avant de nous engager à signer un accord de libre-échange.

Ma dernière remarque s'inspire d'une tradition de théologie morale. Dans toute proposition de changement, il appartient aux partisans de ce changement de démontrer qu'il est justifié et de fonder leur démonstration sur les conséquences probables du changement.

Les membres de notre Église sont très inquiets en ce moment. Au cours de mes nombreux voyages, j'entends dire qu'une telle discussion n'est pas possible, compte tenu de l'information dont nous disposons et de l'imprécision des explications qui nous sont données par les partisans du changement au sujet des conséquences probables. Ce qui se passe donc, c'est que les décisions qui sont prises au sujet de la vie des gens, non seulement sur le plan économique, mais sur bien d'autres, sont fondées sur des données que le public ne connaît pas.

Nous avons invité les membres de notre Église à mieux respecter la volonté de Dieu et à édifier une société de paix et de justice, ici et dans le monde entier. Je prie donc pour que ce message soit compris par eux et par l'ensemble de la population à ce moment critique de décision.

Le président suppléant (M. Fretz): Merci. Madame Squire.

Mme Anne M. Squire (modératrice, Église unie du Canada): Nous voudrions tout d'abord vous dire, au nom de l'Église unie du Canada, que nous sommes heureux de pouvoir témoigner devant le Comité permanent des affaires étrangères et du commerce extérieur. Comme

[Text]

Since we are in agreement with the Primate's statement, I will try to elaborate, rather than to repeat.

Our position in the United Church of Canada emerges from a faith basis that is rooted in a tradition of active engagement in issues that affect the lives of people, people who live not only in Canada, but in the world community. Our basic commitment is to an economic policy, the priority of which is justice, participation and sustainability. This framework we share with all of those churches that form a part of the World Council of Churches. We believe that the way society treats the poor and the oppressed is a test of God's justice. Thus, our basic concern is for the marginalized and those who are apt to be adversely affected by an economic policy.

We acknowledge that there are some segments of Canadian society that may benefit from this agreement, but our voice speaks for those who stand to lose. Throughout the years, the church's economic statements have reflected a concern for such things as social security, greater equality, and full employment. Employment for all, not just for some.

To assure that those ideals are not restricted to Canadians, the United Church, in co-operation with four other major denominations in Canada, decided some 15 years ago that if we were going to have anything probing and prophetic to say about world trading relationships or about the challenge of development in our relationships with the Third World or about such questions as international debt, then we have to dedicate some resources in common to research, education and action on these matters. Thus, Project Gatt-Fly was born, an ecumenical project for economic justice, which has been providing leadership in research for church and community use. It has assisted us in such diverse matters as debt, marketing boards in Canada, energy markets, and proposals for alternative economic policies for the future.

Our approach to this current debate has been assisted and reinforced by the resources of this very valued ecumenical project. You have already heard from Bishop Remi De Roo and Roy DeMarsh speaking on behalf of Gatt-Fly.

In 1984 the General Council of the United Church of Canada issued a policy statement on "The Church and the Economic Crisis". That has served as a basis and a guideline for our discussion of any bilateral trade agreement with the United States. This report marked out the objective of a full employment economy with adequate social benefits for all. It stressed the importance of developing new models of ownership and control in Canada and of gaining more effective guarantees from corporations against sudden closures.

[Translation]

nous sommes d'accord avec la déclaration du Primate, je me contenterai de préciser certaines choses, plutôt que de répéter ce qu'il a dit.

La foi des membres de l'Église unie du Canada est enracinée dans une tradition de participation active dans tous les domaines qui influent sur la vie des gens, de ceux qui vivent non seulement au Canada, mais dans le monde entier. Nous sommes fondamentalement partisans d'une politique économique dans laquelle priorité est donnée à la justice, la participation et la solidarité. C'est là un cadre conceptuel que nous partageons avec toutes les Églises qui constituent le Conseil mondial des Églises. Nous considérons que la justice de Dieu est mise à l'épreuve par la manière dont la société traite les pauvres et les opprimés. Nous nous inquiétons donc surtout du sort des marginaux et de ceux qui risquent de souffrir d'une politique économique.

Nous reconnaissons que certains secteurs de la société canadienne tireront peut-être profit de cet accord, mais nous parlons au nom de ceux qui risquent d'y perdre. Au fil des années, les prises de position de l'Église sur le plan économique ont traduit l'importance que nous accordions à la sécurité sociale, à plus d'égalité et au plein emploi. Emploi pour tous, et non pas pour quelques-uns.

Pour s'assurer que ces idéaux ne valent pas que pour les Canadiens, l'Église unie, en coopération avec quatre autres grandes sectes au Canada, a décidé, il y a une quinzaine d'années, que si nous voulions avoir quelque chose de valable et de prophétique à dire au sujet des échanges commerciaux mondiaux ou du développement de nos relations avec le Tiers monde, ou encore de questions telles que la dette internationale, il fallait que nous réunissions nos ressources pour aider la recherche, l'éducation et l'action dans ces domaines. C'est ainsi qu'est né le projet Gatt-Fly, projet oecuménique de justice économique, qui a été le fer de lance de la recherche pour l'Église et la communauté. Il nous a aidés à traiter des questions aussi diverses que la dette, les agences de commercialisation au Canada, les marchés énergétiques et les propositions de politique économique de remplacement pour l'avenir.

Les ressources de ce projet oecuménique très apprécié nous ont aidés à définir notre position dans le débat actuel. Vous avez déjà entendu l'évêque Remi De Roo et Roy DeMarsh qui vous ont parlé au nom de Gatt-Fly.

En 1984, le conseil général de l'Église unie du Canada a présenté un énoncé de politiques sur «l'Église et la crise économique». Notre discussion d'un accord commercial bilatéral avec les États-Unis s'inspire de ce document et est guidée par lui. Son objectif principal était l'avènement d'une économie de plein emploi avec des avantages sociaux suffisants pour tous. On y soulignait la nécessité d'élaborer de nouveaux modèles de propriété et de contrôle au Canada et d'obtenir des sociétés des garanties plus efficaces contre des fermetures soudaines.

[Texte]

[Traduction]

• 1055

The general council action indicated the importance of reducing Canada's dependence on raw material exports, increasing our self-reliance, converting war defence production to production for peace, and increasing public planning and democratic participation in decisions about investment, about ownership and control in Canada. The preservation of policies, of universal free access to fundamental social programs in Canada, including health care, education and legal services, were also highlighted.

All of these policies have already been conveyed to the Prime Minister and to other departments, but with the talk of bilateral trade arrangements in the air in 1986, several courts of the church, including Saskatchewan and the Toronto conference, called on the general council to take further action. Two resolutions were passed in August of 1986. One of these, originating with our farm and fisheries network in the church, stated clear opposition to a general trade agreement, stressing the useful alternative of sectoral discussions. The other resolution listed 11 paragraphs of specific concern, stating that unless these areas could be protected the government should move away from the free trade option.

The resolution also called on the government to proceed in ways that were open to public scrutiny. Those concerns have also been passed along and are appended to the notes for this particular presentation. I will simply review them very quickly:

(a) The preservation of our national ability to fight regional disparity, whether through regional development grants or government purchasing preference for Canadian firms and goods. These were the things that we felt needed to be looked at in any free trade agreement.

(b) The preservation and extension of our national ability to determine or control investment and the use, export or reprocessing of our raw materials.

(c) The protection of the rights of Canadian working people through environmental safety, equal pay and other labour laws and regulations.

(d) The preservation of social and health programs.

(e) The protection of subsidies, supply control marketing boards and other means of assisting the family farm.

The publication of the elements of the agreement in October did little to reduce our concern. Our initial reading is that marketing boards are weakened, dependence on raw material exports is increased, the

L'intervention du conseil général a montré combien il était important de réduire la dépendance du Canada à l'égard des exportations de matières premières, d'accroître notre autonomie, de convertir la production militaire au profit d'une production pacifique, et d'accroître la planification publique et la participation démocratique aux décisions concernant les investissements, la propriété et le contrôle au Canada. Le document soulignait également la nécessité de préserver le principe de l'universalité pour les programmes sociaux de base au Canada, notamment les soins de santé, l'éducation et les services juridiques.

Tout cela a déjà été porté à la connaissance du premier ministre et de divers ministères, mais en 1986, lorsqu'on a commencé à parler d'accord bilatéral, plusieurs instances de l'église, y compris les conférences de la Saskatchewan et de Toronto, ont demandé au conseil général de prendre d'autres mesures. Deux propositions ont été adoptées en août 1986. L'une d'entre elles, émanant de notre réseau d'agriculteurs et de pêcheurs, était clairement opposé à un accord de libre-échange général et recommandait la tenue de discussions sectorielles. L'autre résolution dénonçait 11 sujets de préoccupation et précisait que, s'il ne pouvait les protéger, le gouvernement devait écarter ces secteurs du libre-échange.

La résolution invitait également le gouvernement à procéder de manière à ce que le public puisse suivre toutes les négociations. Tout cela est annexé à notre mémoire. Je me contenterai de les passer très rapidement en revue:

(a) Le maintien de notre capacité nationale de lutter contre les disparités régionales, soit par le biais de subventions au développement régional, soit en donnant la priorité aux sociétés et aux produits canadiens en ce qui concerne les achats du gouvernement. C'était là des points qui nous paraissaient devoir être étudiés dans tout accord de libre-échange.

(b) Le maintien et le développement de notre capacité nationale de déterminer et contrôler les investissements et l'utilisation, l'exportation ou la retransformation de nos matières premières.

(c) La protection des droits des travailleurs canadiens en assurant la sécurité de l'environnement, l'égalité des salaires et le respect d'autres droits et règlements en matière de travail.

(d) La préservation des programmes sociaux et des programmes de santé.

(e) Le maintien des subventions, des offices de commercialisation qui assurent la régulation des marchés et des autres mécanismes permettant d'aider l'exploitation agricole familiale.

La publication, en octobre, des éléments de l'accord, n'a guère contribué à apaiser nos inquiétudes. A première lecture, il nous apparaît que les offices de commercialisation sont affaiblis, que notre dépendance à

[Text]

problem of American challenge to our social programs has not been resolved, and culture is very much on the table.

Let me highlight two or three concerns, first of all in connection with social policy. The failure of the negotiations to produce a clear agreement on subsidies leaves our social programs as exposed to American challenge as they were before the banner of free trade was raised, perhaps more so. We are not alone in our concern about this matter. Seniors' groups, anti-poverty groups, women's groups, native groups, regional and labour groups have already highlighted this concern and we join with them.

The United Church of Canada, in the domestic expression of its mission over the past 62 years, has been intimately involved in the effort to bring unique and humane social and community structures in Canada. We have sought to combat regional disparity, to reduce income inequality and to see every Canadian provided not only with opportunity but with fundamental security in the basic needs and services which make life liveable.

We do not want to level or average out our health services with those in the United States, or to see them privatized in the American pattern. We do not want our taxation system so harmonized with that in the United States that we can do nothing more to redistribute income in Canada and end up with the same growing polarization of the super-rich and the marginalized which is widening every day in the United States. We do not want a day care system dominated by the profit corporations owned far away. We have done better than this in Canada, and we must protect the ability to apply our imagination and our best motives in developing better social programs in Canada's future.

• 1100

Secondly, in connection with sovereignty and democracy, what underlines all of these in our view is the issue of participation in democracy. Our church's economic policies are in good part a response to the many Canadians who have seen unemployment and regional disparity on one hand, and huge corporate control and distant state decision-making on the other. Through greater attention to Canadian needs, the domestic market and Canadian creativity, we could create a more just economic community in this country.

• 1105

We must be free to make vital decisions about the direction and conditions under which new investment is

[Translation]

l'égard des exportations de matière première est accrue, que nos programmes sociaux risquent toujours d'être remis en question par les Américains et que la culture fait vraiment partie des négociations.

Permettez-moi d'évoquer deux ou trois de nos préoccupations, et tout d'abord en ce qui concerne la politique sociale. Parce que les négociations n'ont pas réussi à aboutir à un accord précis sur les subventions, nos programmes sociaux risquent d'être contestés par les Américains, et peut-être même plus qu'avant qu'il ne soit question de libre-échange. Nous ne sommes pas les seuls à nous en inquiéter. Les groupes de personnes âgées, les groupes de lutte contre la pauvreté, les groupes de femmes, les groupes autochtones, les groupes régionaux et les syndicats ont déjà fait état de cette inquiétude, et nous nous associons à eux.

L'Eglise Unie du Canada s'est donné pour mission dans notre pays, depuis 62 ans, de participer activement à l'instauration de structures sociales et communautaires fondées sur des principes humanitaires. Nous nous sommes efforcés de combattre les disparités régionales, de réduire l'inégalité des revenus et de donner à chaque Canadien, non seulement la possibilité de bénéficier des biens et services de base qui rendent la vie supportable, mais une sécurité fondamentale dans ce domaine.

Nous ne tenons pas à ce que nos services de santé soient ramenés au même niveau que ceux des États-Unis pas plus que nous ne tenons à ce qu'ils soient privatisés à l'américaine. Nous ne voulons pas que notre régime fiscal soit harmonisé avec celui des États-Unis au point qu'il ne nous sera plus possible de redistribuer les revenus au Canada et que le fossé ne cessera de se creuser entre les super-riches et les marginaux, comme c'est le cas chez notre voisin. Nous ne voulons pas d'un système de garderies dominé par des sociétés à but lucratif, appartenant à des intérêts étrangers. Nous avons fait mieux que cela au Canada, et il faut que nous puissions continuer d'utiliser notre imagination et de nous inspirer des motifs les plus nobles pour créer des programmes sociaux encore meilleurs pour le Canada.

Deuxièmement, en ce qui concerne la souveraineté et la démocratie, la question essentielle est celle de la participation à la démocratie. Les politiques économiques de notre église sont, dans une large mesure, la réponse que nous donnons aux nombreux Canadiens qui voient, d'un côté, le chômage et les disparités régionales et, de l'autre, le contrôle exercé par des sociétés gigantesques et les prises de décision émanant d'États lointains. En accordant une plus grande importance aux besoins canadiens, au marché intérieur et à notre créativité, nous pourrions créer chez nous une communauté économique plus juste.

C'est en toute liberté que nous devons pouvoir prendre des décisions essentielles au sujet de l'orientation des

[Texte]

made, and we must extend rather than give up our democratic and participatory approach to our economy. There is a sense that corporate responsibility begins at home. The proposed agreement not only affects immediate and long-term prospects in this or that sector, but it challenges the fundamental ability of Canadians to make democratic decisions about the direction of a sector or their whole economy. We have yet to find an evaluation of the proposed agreement that indicates that it will increase the at-home decision-making power of the Canadian community.

Thirdly, in connection with our international relations, the churches have given persistent attention to our economic relations overseas, particularly with Third World countries, and this is an essential part of the global mission in which we are partners rather than big brothers.

Through analysis and participation in global economic conferences and dialogue with overseas partners, we have attempted to develop economic proposals which increase the margin of decision-making and autonomous, just and self-reliant development of our overseas partners at the same time as such proposals increase the same qualities in Canadian economic life.

At the moment it is probably fair to say that the refusal of the United States to address creatively the fundamental north-south economic challenge is a significant contributing factor to the debt emergency and trade deficits which form a major element in the current crisis in confidence in the United States economy.

A trade agreement which would bind us in significant areas of international economic negotiation to common positions and strategies with the United States cannot help but seriously limit Canada's ability to play a creative role in developing alternative, mutually beneficial long-term trade relationships with developing countries. Further, an agreement which would increase the already strong tendencies to integrate our Canadian economy with the oversized military industrial structure of the United States must be resisted. Nor would we wish to find ourselves further tied up in the use of trade by the United States for aggressive purposes, as in the current embargoes against Cuba or against Nicaragua.

Let me add one further important note. Sometimes the debate on bilateral trade goes on as if there were no other alternative open for Canada. We do not believe this is true. In a hurting and polarized global economy, a rich and creative nation like Canada does have options, in the plural. We have the option of addressing more energetically the basic needs, the economic and social security of our own community and our domestic market. We can do better at this. We do not need to rely on soup

[Traduction]

nouveaux investissements et des conditions dans lesquelles ils doivent se faire, et, plutôt que d'y renoncer, nous devons renforcer au contraire notre démarche économique fondée sur la participation et l'esprit de démocratie. Après tout, la responsabilité du secteur privé commence par soi-même. L'accord proposé non seulement influe sur les perspectives immédiates et à long terme de tel ou tel secteur, mais compromet la capacité fondamentale des Canadiens de décider démocratiquement de l'orientation d'un secteur ou de l'ensemble de leur économie. Aucune étude ne permet d'affirmer que cet accord augmentera le pouvoir décisionnel de la collectivité canadienne.

Troisièmement, pour ce qui est de nos relations internationales, les églises s'y sont toujours beaucoup intéressées, surtout avec les pays du Tiers monde, car cette conception participe de notre doctrine globale selon laquelle nous sommes tous des associés égaux et d'où le paternalisme est exclu.

En participant à des conférences économiques mondiales et en dialoguant avec des associés d'outre-mer, nous nous sommes efforcés d'élaborer des propositions économiques qui permettent d'accroître la marge d'autonomie et le pouvoir décisionnel de nos associés d'outre-mer afin de favoriser leur développement, dans la justice et l'autonomie, tout en veillant à que ces propositions développent les mêmes qualités dans la vie économique canadienne.

Actuellement, il est probablement vrai que le refus des États-Unis de relever de manière constructive le défi économique fondamental nord-sud contribue largement aux problèmes de la dette et des déficits commerciaux qui sont un des éléments principaux de la crise de confiance dont souffre actuellement l'économie des États-Unis.

Un accord de libre-échange qui, dans des domaines importants de la négociation économique internationale, nous obligerait à nous aligner sur les positions et stratégies des États-Unis ne peut que gravement compromettre la capacité du Canada de jouer un rôle constructif dans l'élaboration d'autres formes de relations commerciales durables et mutuellement profitables, avec les pays en développement. De plus, il faut lutter contre tout accord qui renforcerait les tendances déjà marquées d'intégration de notre économie canadienne à l'énorme structure industrielle militaire des États-Unis. Nous devons absolument éviter de nous retrouver obligés d'emboîter le pas aux États-Unis dans des mesures commerciales hostiles, comme c'est le cas des embargos actuels contre Cuba ou le Nicaragua.

Permettez-moi de faire une autre remarque importante. Le débat sur le libre-échange bilatéral donne parfois l'impression qu'aucune autre solution ne s'offre au Canada. Nous n'en croyons rien. Dans une économie globale difficile et polarisée, une nation riche et créative comme le Canada a bien d'autres solutions. Nous avons celle de nous attaquer plus énergiquement aux besoins fondamentaux et, à la sécurité économique et sociale de notre pays et de notre marché intérieur. Nous avons

[Text]

kitchens, emergency shelters and low-grade housing forever. We have the option of developing less dependent multilateral relationships with the world, particularly in developing long-term trading relationships of a mutually beneficial nature with developing countries.

When our general council executive met just two weeks ago and considered this matter, in addition to reaffirming the concerns we have just outlined, it raised another issue: the issue of time and due deliberation. Our executive expressed its concern that the democratic process and public scrutiny are being endangered by the short time line for discussion and debate in the light of the absence of a detailed legal text. We called on the Government of Canada to "suspend further steps toward approval of an agreement until such time as the people of Canada are more widely consulted and a national debate has been fostered on the basis of a public legal text". We understand there were people this morning who asked to participate, and were not given the opportunity to do so.

• 1110

Mr. Chairman, the entire scheduling of the bilateral trade agreement has been organized to meet a United States time line. We are now less than a month from the time their President and our Prime Minister will sign the deal, and yet we do not have the full text, which is open to scrutiny by and considered review from the public.

Canadian people are deeply concerned about this issue. There are breakfast meetings, discussion meetings, and debates in villages and cities across Canada in our denomination and in many other organizations. We want to make informed evaluations, and we have a right to make a considered and reflective decision. There is simply no way the Canadian people can do that prior to January 2. We have to ask what our Prime Minister's signature would signify.

Finally, let me reaffirm our commitment to the review and debate of the fundamental issues raised by the proposed agreement. The general council and its executive have repeatedly committed the church to examine thoroughly the fundamental value questions raised by this agreement in a global context, and to examine the alternative economic directions open to Canada. But our people need and demand time and the right to participate democratically in any decision so fundamental and far-reaching.

The Chairman: Thank you very much. We have time for four questioners, about three to four minutes for each. We begin with Mr. Axworthy, please.

[Translation]

encore des progrès à faire dans ce domaine. Nous devrions pouvoir nous passer des soupes populaires, des abris d'urgence et des logements bon marché. Il nous est tout à fait possible d'établir des relations multilatérales et indépendantes avec le monde entier, en particulier des rapports commerciaux durables et mutuellement profitables avec les pays en développement.

Lorsque l'exécutif de notre conseil général s'est réuni il y a deux semaines pour étudier la question, il a réitéré les préoccupations dont nous venons de faire état et a soulevé une autre question: celle du temps de réflexion dont nous avons besoin. Il a déclaré qu'il craignait que le processus démocratique et la possibilité pour le public d'examiner l'accord ne soient compromis par le peu de temps laissé aux discussions et aux débats en l'absence d'un texte officiel détaillé. Nous avons demandé au gouvernement du Canada de «suspendre toute autre démarche en faveur de l'approbation d'un accord jusqu'à ce que le peuple du Canada ait été plus largement consulté et qu'un débat national ait permis d'étudier le texte juridique de l'accord.» Nous croyons savoir qu'il y a eu des gens, ce matin, qui avaient demandé à participer, mais qui n'ont pas pu le faire.

Monsieur le président, le calendrier tout entier de l'accord de libre-échange bilatéral a été conçu pour respecter les échéances fixées par les États-Unis. Nous sommes maintenant à moins d'un mois du jour où leur président et notre premier ministre signeront l'accord, et nous n'avons toujours pas le texte complet qui devrait être soumis à l'examen et à l'évaluation du public.

Cela inquiète profondément les Canadiens. Ils se réunissent au petit déjeuner pour en discuter, dans les villages et les villes du Canada, et je veux parler des membres de notre foi et de ceux de beaucoup d'autres organisations. Nous tenons à évaluer cet accord en toute connaissance de cause et c'est notre droit de prendre une décision raisonnée. Il est tout simplement impossible que les Canadiens puissent le faire avant le 2 janvier. Force nous est de nous demander ce que signifiera alors la signature de notre premier ministre.

En conclusion, permettez-moi de réitérer notre engagement à l'égard de l'examen et de la discussion des questions fondamentales soulevées par l'accord proposé. Le conseil général et son exécutif ont engagé l'église à maintes reprises à procéder à un examen approfondi des questions fondamentales soulevées par cet accord dans un contexte global, et à étudier les autres orientations économiques s'offrant au Canada. Et pour cela, il nous faut avoir le temps nécessaire, et nous le réclamons, comme nous réclamons le droit de participer démocratiquement à une décision aussi fondamentale et aussi lourde de conséquences.

Le président: Je vous remercie. Vu le temps qu'il nous reste, chacun des quatre députés disposera de trois à quatre minutes pour poser ses questions. Monsieur Axworthy, vous avez la parole.

[Texte]

Mr. Axworthy: Mr. Chairman, it is like summarizing the Old Testament in 30 words or less.

Dr. Squire: You can do it.

Mr. Axworthy: I would like to ask a question both to the archbishop and to Dr. Squire. Ms Carney, the Minister for International Trade, questioned the role of the church in this debate several weeks ago, and said it is a commercial agreement that really should not involve matters of church organizations. As I listen to your brief, it appeared to me this was not just a matter of the hierarchy of the church, but as you suggest, there has also been a fair degree of so-called grass-roots participation by the congregations and other general councils on this matter. Have you communicated this kind of representation to Ms Carney? Does she now understand the concerns of the churches in this matter, and that it is a legitimate concern?

Dr. Squire: We replied to Ms Carney that the churches have not only a right, but a responsibility, to address issues that affect the lives of our people. We set out in some detail in Dr. Howie Mills's letter of response to her what the church has done in the past on this kind of question, and what we are presently doing in terms of studying this particular issue.

Our church has put out what is called an issue sheet, which in March listed a number of the different issues. Just this month we put out a whole docket called "social concerns", which has not only the elements of the agreement in it, but also all the United Church policy statements on this and a number of documents from other sources.

Mr. Axworthy: Supplementary to that, as I travelled throughout this committee and listened to the briefs, I noticed this country has really two solitudes on this issue, and is perhaps more deeply divided than almost any other issue.

It really represents a set of values—according to the members of the board of trade—that we have to become lean and mean, competitive, and productive to survive in a North American environment. That is the nature of the world, and we have to learn to live with it. What you both have provided on behalf of your churches is the different set of values that has to be exercised in this country. I am curious as to whether you have talked to those lean and mean people to try to bridge those solitudes and see if there is some way of resolving this issue.

Archbishop Peers: The answer is yes, because that kind of debate goes on within the life of the church just as it goes on within the life of society. My response, which I have made in writing a number of times, is that there is nothing wrong with the word "lean". It depends on how you distribute leanness around society. There is a great deal wrong with the word "mean", and I get very

[Traduction]

M. Axworthy: Monsieur le président, autant essayer de résumer l'Ancien Testament en 30 mots ou moins.

Mme Squire: Vous en êtes capable.

M. Axworthy: Ma question s'adresse à la fois à l'archevêque et à M^{me} Squire. M^{me} Carney, ministre du Commerce international, a mis en doute le rôle de l'église dans ce débat, il y a quelques semaines, en déclarant qu'il s'agissait d'un accord commercial et que cela ne regardait pas les organisations religieuses. En écoutant votre déposition, je me suis rendu compte que ce n'était pas simplement les hauts dirigeants de l'église qui s'intéressaient à cette question, mais, comme vous le dites vous-même, qu'il y avait une participation assez active de la part des assemblées de fidèles et d'autres conseils généraux. Avez-vous soumis vos remarques à M^{me} Carney? Comprend-elle maintenant les préoccupations de l'église dans ce domaine et se rend-elle compte qu'elles sont légitimes?

Mme Squire: Nous avons répondu à M^{me} Carney que les églises avaient non simplement le droit, mais la responsabilité, de s'intéresser aux questions qui influent sur la vie de nos fidèles. Dans la lettre qu'il lui a adressée en réponse, M. Howie Mills décrit de manière assez détaillée ce que l'église a fait dans le passé dans ce domaine, et ce que nous faisons actuellement à propos de cette question.

Notre église a publié, en mars, un bulletin dans lequel nous dressons la liste des grandes questions de l'heure. Ce mois-ci, nous publions un cahier intitulé «Préoccupations sociales», qui contient non seulement les éléments de l'accord, mais également toutes les prises de position de l'Église Unie sur la question ainsi qu'un certain nombre de documents d'autres sources.

M. Axworthy: A ce propos, pendant que je parcourais le Canada avec le comité et que j'écoutais les dépositions, j'ai remarqué que la question du libre-échange avait en fait créé deux solitudes dans notre pays, et que celui-ci est peut-être encore plus divisé que sur toute autre question.

Cet accord, selon les membres de la Chambre de commerce, représente un ensemble de valeurs: il faut que nous devenions purs et durs, compétitifs, et suffisamment productifs pour survivre dans un environnement nord-américain. Ainsi va le monde, et il faut que nous apprenions à y vivre. Ce que vous avez fait tous deux, au nom de vos églises, c'est de nous présenter les autres valeurs que nous devrions adopter. Je me demandais si vous aviez parlé à ces gens «purs et durs» pour essayer de rapprocher ces deux solitudes et pour voir s'il y avait une solution.

L'archevêque Peers: La réponse est oui, car ce genre de débat fait partie de la vie de l'église au même titre que de celle de la société. Ma réponse, que j'ai donnée par écrit bien des fois, est qu'il n'y a rien de mal à être «pur». Tout dépend de la façon dont on répartit le dégraissage dans la société. Mais cela ne veut pas dire être «dur» et je suis très inquiet quand on associe les deux choses, comme si elles

[Text]

distressed when those two words are used together, as if they are synonymous. They are not. I think there are some very important distinctions behind that.

• 1115

Mr. Axworthy: Those spokespersons for business organizations, who appear before us, portray themselves as speaking in the national interest, not just in their own self-interest. They say this is the way that Canada must organize itself and restructure itself in order to survive that big world out there.

You have had the debate in both churches. What is the response to that kind of challenge? Mr. Devine says that we are all cowards if we do not agree with it or that we lack confidence. All of the proponents say that those who are concerned about this deal are lacking courage and conviction. They are simply hiding behind a wall of... I want to ask your opinion because presumably you are from that school. Are you a coward? Do you lack confidence? Do you not have conviction? That is what Mr. Devine and Mr. Mulroney say.

Archbishop Peers: My brief answer is no. I do not want to do anything that impugns the motives of individuals who support this agreement. When we get into that kind of debate, we are so desperately off-track that we are in serious trouble.

I will go back to my classical point of moral theology, which is that people must know the probable consequences of any step they choose to take. I think the reason why people respond with such emotion is in part a function of not knowing, and not knowing does raise enormous anxieties. I am not saying that knowing is going to reduce anxieties, but not knowing certainly increases them.

Mr. Crosby: Archbishop Peers, Dr. Squire, and the members of your delegation, let me add my welcome to the parliamentary committee. I want to be careful. Usually in my discussions with the clergy, I am on the receiving end of the injunctions. So I do not want to violate that dictum.

Archbishop Peers: I am often on the receiving end.

Mr. Crosby: I hope you will not consider this a loaded question, but I think it pertains to the balance of the discussion. I get the impression, perhaps wrongly, that you would not—particularly Dr. Squire—be in favour of a comprehensive trading agreement between Canada and the United States in any event.

Dr. Squire: It is not that the United Church of Canada is automatically against free trade per se, but that the elements of the agreement that we have seen so far do not answer the questions which we have asked to be considered within the particular agreement.

I said in my presentation that we realize that some of the segments of our society will benefit from this. I visited a fish processing plant in the Maritimes this week, and the

[Translation]

étaient synonymes. Elles ne le sont pas. Je crois qu'il y a des distinctions très importantes entre les deux.

M. Axworthy: Les porte-parole des milieux d'affaires qui comparaissent devant nous soutiennent qu'ils parlent dans l'intérêt national, pas seulement dans leur propre intérêt. Ils déclarent que c'est ainsi que le Canada doit s'organiser et se restructurer afin de survivre dans la grande jungle.

Vos deux églises ont débattu cette question. Quelle est la réponse à ce genre de défi? M. Devine affirme que nous sommes tous des lâches si nous ne sommes pas d'accord ou que nous manquons de confiance en nous. Tous les partisans du libre-échange déclarent que ceux qui le redoutent manquent de courage et de conviction. Ils se cachent tout simplement derrière un mur de... Je voudrais connaître votre opinion, parce que vous en faites partie, je suppose. Êtes-vous un lâche? Manquez-vous de confiance? N'avez-vous pas de convictions? C'est ce que prétendent M. Devine et M. Mulroney.

L'archevêque Peers: Pour répondre brièvement, non. Je ne voudrais pas dénigrer les motifs de ceux qui appuient l'accord. Quand nous entrons dans ce genre de polémique, nous sommes tellement hors propos que ça en devient vraiment désolant.

Je préfère reprendre mon argument classique de théologie morale, à savoir que les gens doivent connaître les conséquences probables de chacune des décisions qu'ils choisissent de prendre. Si les gens réagissent aussi émotivement, c'est en partie par manque de connaissance, et ne pas savoir fait naître d'énormes inquiétudes. Je ne dis pas que savoir réduit l'anxiété, mais ne pas savoir l'augmente certainement.

M. Crosby: Monseigneur Peers, madame Squire et tous les membres de la délégation, permettez-moi de vous souhaiter moi aussi la bienvenue au comité parlementaire. Je vais être prudent. D'habitude, quand je discute avec le clergé, c'est moi qui reçois les recommandations. Je ne veux pas enfreindre à cette règle.

L'archevêque Peers: J'en reçois souvent moi aussi.

M. Crosby: J'espère que vous ne penserez pas qu'il s'agit d'une question piégée; je cherche simplement à équilibrer la discussion. J'ai l'impression, peut-être à tort, que de toutes façons vous n'êtes pas favorables—en particulier M^{me} Squire—à un accord commercial global entre le Canada et les États-Unis.

Mme Squire: L'Eglise Unie du Canada n'est pas contre le libre-échange en soi, mais les éléments de l'accord dont nous avons pris connaissance jusqu'ici ne répondent pas aux questions qui devraient être considérées dans le cadre de cet accord.

J'ai affirmé dans ma déclaration que nous sommes conscients que certains groupes de la société tireront profit de l'accord. J'ai visité une usine de transformation

[Texte]

workers said that they would like to see a free trade agreement. But the fishermen themselves do not want it. So the constituency is split on this as well.

Mr. Crosby: I would welcome the opportunity to tell you why the fishermen do not want it, as opposed to the fish plant workers, but the time is limited.

I do want to say to the delegation that I think it would be the height of arrogance in Christian terms, or in other terms, to suggest that the pursuit of a free trade agreement was not in the best interest of Canadians. Let me put it this way. I think there is one thing we can all agree on, that full employment is the best social policy. When one sees the social devastation caused by chronic unemployment in areas like the Maritimes—particularly in areas like Cape Breton, in sectors like the fishing industry—you must realize that something has to be done. I am sure you take that position. I know you do, because there has already been an indication from the Canadian Labour Congress, from practically everybody who has come before the committee. . . . We are all agreed on full employment for Canadians as a social aim. Our problem is how we reach that aim.

• 1120

I can understand your concerns when I say to you that the free trade initiative is the implementation of the government's policy to reach full employment for Canadians. So the question becomes does it achieve opportunities for employment? This we will have to see, because we have been told by economists that nobody can forecast that with great accuracy. So that is the question. If it does not result in increased employment opportunities then the free trade agreement will fail.

But rather than debate that point with you, I want to address some of your concerns. Mr. Peers, you had listed four economic principles. And doctor, you indicated your concern for social policy, sovereignty and democracy, and international relations. I believe that the free trade agreement is a codification of trading rules between Canada and the United States, that the allegation that it will adversely affect social programs is not well founded. In the case of medicare, the fact is that the U.S. spends more on medical care than we do in Canada. The fact is that even in the fishing industry, by analysis, medicare costs U.S. employers a greater amount of money percentage-wise than Canadians.

We have gone through a lot of these very points you mentioned. We do not see how it is going to affect our sovereignty, although we acknowledge that you have a concern.

[Traduction]

du poisson des Maritimes cette semaine, et les travailleurs m'ont déclaré qu'ils aimeraient qu'un accord de libre-échange soit conclu. Les pêcheurs, par contre, ne sont pas de cet avis. Les gens ne sont pas tous du même avis.

M. Crosby: J'aimerais pouvoir vous expliquer pourquoi les pêcheurs ne veulent pas de l'accord, contrairement aux travailleurs des usines de transformation du poisson, mais le temps est limité.

Je voudrais dire à la délégation que, selon moi, ce serait le comble de l'arrogance, pour employer des termes chrétiens, d'insinuer que le désir de conclure un accord de libre-échange ne va pas dans le meilleur intérêt des Canadiens. Pour préciser ma pensée, je crois que nous pouvons tous nous entendre sur le fait que le plein emploi est la meilleure politique sociale qui soit. Quand on voit les ravages sociaux causés par le chômage chronique dans des régions comme les Maritimes—surtout dans des régions comme le Cap Breton et dans des secteurs comme les pêches—on se rend bien compte qu'il faut faire quelque chose. Je suis certain que vous êtes d'accord là-dessus. Je sais que vous êtes d'accord, parce que le Congrès du travail du Canada a déjà laissé entendre, tout comme presque tous ceux qui ont comparu devant ce comité. . . . Nous nous entendons tous pour dire que le plein emploi doit être un objectif social du Canada. Notre problème, c'est comment atteindre cet objectif.

Je peux comprendre vos inquiétudes si je vous dis que l'accord de libre-échange est la mise en oeuvre de la politique du gouvernement visant à atteindre le plein emploi au Canada. La question qui se pose est donc la suivante: cet accord créera-t-il des possibilités d'emploi? Il faudra attendre pour connaître la réponse, parce que les économistes nous ont déclaré que personne ne peut le prédire avec beaucoup d'exactitude. Voilà la question. Si l'accord ne se traduit pas par une augmentation des possibilités d'emploi, ce sera un échec.

Mais plutôt que de débattre cette question avec vous, j'aimerais apaiser certaines de vos inquiétudes. Monseigneur Peers, vous avez mentionné quatre principes économiques. Et vous, madame Squire, vous avez déclaré vous soucier de la politique sociale, de la souveraineté et de la démocratie ainsi que des relations internationales. L'accord de libre-échange est une codification des règles commerciales entre le Canada et les États-Unis, et il est vrai de dire qu'il nuira aux programmes sociaux. Dans le cas de l'assurance-maladie, il se trouve que les États-Unis y consacrent plus d'argent que le Canada. En effet, même dans le secteur des pêches, les analyses démontrent que les coûts des soins de santé assumés par les employeurs américains sont proportionnellement beaucoup plus élevés qu'au Canada.

Nous avons examiné bon nombre des aspects que vous avez mentionnés. Nous ne voyons pas en quoi l'accord porterait atteinte à notre souveraineté, mais nous prenons note de vos inquiétudes.

[Text]

In the area of international relations we are on two tracks. We can pursue GATT; we can grant subsidies and access to goods from Third World countries, as we have done in many cases—except that, for instance, in South Korea it seems to work in the opposite direction.

The Chairman: Sorry, Mr. Crosby; I am going to have to interrupt you.

Mr. Crosby: I just want you to know that we are aware of your concerns.

The Chairman: You may use your time as you wish, Mr. Crosby, but I am now going to move on to Mr. Heap.

Mr. Heap: Welcome to the delegation from the Anglican and United Churches. I simply want to comment, on the suggestion of arrogance, that the Old Testament began when the Israelites rejected full employment on the Pharaoh's terms. They were fully employed, but they did not stay; otherwise, we would not have had the Bible.

Dr. Squire: Making bricks without straw.

Mr. Fretz: And that is the last straw.

Mr. Heap: That is it. They were not even given straw to make bricks.

I welcome the principle Archbishop Peers stated, that it is incumbent on proponents of change to demonstrate that the change is a good one. That seems to me a sound conservative principle with which I am bound to agree, and I think the argument is that this demonstration has a long way yet to go before it has been made.

I would like to ask Dr. Squire to enlarge a bit on what she says on page 5: "we must extend rather than give up our democratic and participatory approach to our economy". That issue has not been highlighted very often in the discussion of the proposed agreement, as to whether it would abridge or enlarge the opportunity for Canadians to act democratically, and I would be interested to hear your further comment.

Dr. Squire: The United Church of Canada position on all of this is that in any of these issues we want to have as full participation as possible in decision-making around this. We are simply not sure at this particular point in time that enough Canadians have been able to be involved in these kinds of decisions.

Perhaps someone from our resource team would like to address this issue.

Mr. John Foster (Staff Officer, Economic Justice and Ecumenical Coalitions, United Church of Canada): At the moment we are part of the way through a major national project in economic animation in the United Church, on economic justice, supporting community projects on a local and provincial basis from Vancouver through to Newfoundland. We are finding a number of things. One

[Translation]

Quant aux relations internationales, deux voies s'offrent à nous. Nous pouvons poursuivre la voie du GATT; nous pouvons accorder des subventions et ouvrir la porte aux marchandises des pays du Tiers monde, comme nous l'avons fait dans bien des cas—sauf que, en Corée du Sud, par exemple, on semble aller dans la direction opposée.

Le président: Désolé, monsieur Crosby, mais je dois vous interrompre.

M. Crosby: Je voudrais simplement vous dire que nous sommes conscients de vos préoccupations.

Le président: Vous pouvez utiliser à votre guise le temps mis à votre disposition, monsieur Crosby, mais je dois maintenant céder la parole à M. Heap.

M. Heap: Bienvenue à la délégation de l'Église anglicane et de l'Église Unie. A propos de l'arrogance, j'aimerais préciser que l'Ancien Testament a débuté quand les Israélites ont rejeté le plein emploi tel que conçu par le pharaon. Ils avaient tous du travail, mais ils ne sont pas restés; autrement, nous n'aurions pas eu la Bible.

Mme Squire: Il fallait un miracle.

M. Fretz: La goutte a fait déborder le vase.

M. Heap: Ils ne pouvaient pas encore changer l'eau en vin.

J'accepte le principe invoqué par L'archevêque Peers, qu'il revient à celui qui propose des changements de prouver que ces changements sont positifs. Cela me paraît être un bon principe conservateur auquel je souscris; le problème est que cette preuve est encore loin d'avoir été faite.

Je vais demander à M^{me} Squire d'expliquer un peu ce qu'elle écrit à la page 5: «Plutôt que d'y renoncer, nous devons renforcer notre approche démocratique et notre participation à l'économie». Cette question n'a pas été soulignée très souvent dans les discussions sur l'accord proposé. Nous ne nous sommes pas souvent demandé jusqu'à présent si l'accord réduirait ou renforcerait la capacité des Canadiens d'agir démocratiquement, et j'aimerais que vous précisiez votre pensée.

Mme Squire: La position de l'Église Unie du Canada est que nous voulons participer le plus possible aux décisions qui touchent toutes ces questions. Nous ne sommes tout simplement pas convaincus que, pour le moment, un nombre suffisant de Canadiens aient pu participer à ce genre de décisions.

Un membre de notre délégation voudra peut-être ajouter quelque chose.

M. John Foster (agent de personnel, Coalitions oecuménique et de justice économique, Église Unie du Canada): Pour le moment, nous avons un grand projet national en animation économique au sein de l'Église Unie: ce projet est axé sur la justice économique et appuie des projets communautaires locaux et provinciaux, de Vancouver à Terre-Neuve. Nous faisons des découvertes

[Texte]

of the chief ones is people really resent it when decision-making is taken away from them, moved further away, and I think other parliamentary hearings have probably found this as well over the last few years.

• 1125

We cited in the paper the example of the Kootenay Light and Power Company, where a locally privately-owned company was sold to an American firm, and local church people and others protested against it because they felt that decisions over that resource at their doorstep were being taken out of their reach.

We are finding a skepticism about the decisions of large corporations and the churches, and through our task force on corporate responsibility we have tried to open those decisions up, and to push the Ontario government and the federal government to open them up. We have found, on the other hand, some skepticism about state control. The response frequently is in local community self-help, community employment, and co-operative projects where people are involved directly in the decision-making. The choice is usually for that and for public as against foreign or private ownership.

That is the sort of feed-back we are getting, and I think people's feelings on reading the trade agreement, particularly the investment sections and the energy sections, is this is going further and further away from them. They want society to move in the other direction, and this agreement is not going to help us.

Mr. Reimer: To both Archbishop Peers and Dr. Squires, you have given us so much to look at and so many things we could ask you questions about, but I would like to pose just one question. It will take me a little while to develop it. I know I have very little time, but let me try.

I want to thank you for alerting us to the need for Christians to create the kind of legal-social environment in Canada that does promote justice and fairness, especially for the weak and the vulnerable.

I think both of you would accept the fact that many of us, and different Christian churches represented here, are seeking to do that very thing. We have now had some 160 hearings across Canada. We have heard many, many different points of view on this issue.

We have heard from the Chamber of Commerce, which says the following:

Elimination of tariffs should reduce prices, helping us to ease inflationary pressures and increase consumer purchasing power, all of which should lead to increased GNP and more jobs.

[Traduction]

intéressantes, notamment que les gens sont vraiment irrités quand on leur enlève le pouvoir de décision, quand on l'éloigne d'eux, et les autres audiences parlementaires qui se sont déroulées ces dernières années ont probablement permis de dégager la même conclusion.

Nous citons dans le mémoire l'exemple de la Kootenay Light and Power Company, petite entreprise privée locale dont le rachat par une entreprise américaine a soulevé les protestations des Églises locales et d'autres personnes, parce que selon elles, les décisions sur cette ressource locale devenaient hors de leur portée.

Nous remarquons qu'il règne un scepticisme au sujet des décisions des grandes sociétés et des Églises, et grâce à notre groupe de travail sur la responsabilité des sociétés, nous avons tenté de faciliter la participation du public à ces décisions et de pousser le gouvernement de l'Ontario et le gouvernement fédéral à faire de même. Nous avons constaté, par contre, un certain scepticisme face au contrôle de l'État. La réponse se trouve souvent dans l'aide communautaire locale, dans des emplois communautaires et dans des projets coopératifs où les gens participent directement à la prise des décisions. Le choix va habituellement dans cette direction et dans la direction de la propriété publique plutôt que la propriété étrangère ou privée.

Voilà le genre de réactions que nous recevons, et les gens ont le sentiment, à la lecture de l'accord commercial et surtout des chapitres sur l'investissement et l'énergie, que le pouvoir de décision s'éloigne de plus en plus d'eux. Ils veulent que la société aille dans la direction opposée, et cet accord de nous aidera pas.

M. Reimer: Monseigneur Peers et madame Squire, vous nous avez donné beaucoup de matière à réflexion et avez fait naître beaucoup de questions. Mais je ne vous en poserai qu'une. J'aurai besoin d'un peu de temps pour la formuler. Je sais que je dispose d'un temps très limité, mais je vais essayer d'être clair.

Je tiens à vous remercier de nous avoir informés de la nécessité pour les Chrétiens de créer le genre de cadre juridique et social au Canada qui favorise la justice et l'équité, surtout envers les faibles et les vulnérables.

Vous reconnaîtrez tous les deux que bon nombre d'entre nous et les diverses églises chrétiennes représentées ici recherchons exactement la même chose. Nous avons eu quelque 160 audiences d'un bout à l'autre du Canada. Nous avons entendu de nombreux points de vue différents sur cette question.

Nous avons entendu la Chambre de commerce, qui nous a déclaré:

L'élimination des droits de douane devrait réduire les prix, nous aider à atténuer les pressions inflationnistes et accroître le pouvoir d'achat des consommateurs, ce qui, à son tour, devrait faire monter le PNB et créer des emplois.

[Text]

We have the background of the Macdonald study, some 72 volumes of research, telling us that this is the way to go. Various people are telling us that we have to secure the 80% of the trade we now have to protect the some 3 million jobs of Canadians involved in export. We are being told the status quo is unacceptable. Others say to us that we have to seek opportunity of trade with the United States because that will create jobs and that will create new wealth so we can pay for our social programs and improve them if we wish.

If I may quote to you very briefly from Gerald Regan, who appeared before us in Halifax, he said:

If the removal of 85% of the barriers has left our social system intact... why should the dismantling of the remaining 15% cause such a change?

He went on:

The greatest assurance of protection of our sovereignty... and our culture... is the maintenance of a strong economy. Free trade... with the greatest market on earth... gives us an opportunity to strengthen our economy that any other country on earth would give their eye-teeth to have.

As I listen to both of you and what you are presenting to us, based on all the evidence we have been given to date, I would say we are doing the very thing you want us to do. Perhaps this trade agreement is going in the very direction you want us to go in. The very thing you are asking us to do, in the third paragraph of your statement to us, Archbishop Peers, that we have to be concerned about the weak, the stranger, the widow, and the orphan, or in quoting Jesus, we must be concerned about the hungry and the homeless, the least in our society, perhaps that is the very thing this is going to do. If it does create the jobs and lower costs in Canada, and if it does create new wealth, then we will be able to do the very thing you are driving at.

I guess my question to you, and I know time is very short, would be simply to say that maybe we are doing exactly what you are asking.

• 1130

Archbishop Peers: My first response would be to say that at the moment the anxiety we are expressing—on behalf of many people, I believe—is in the word you used, which is the word “maybe”. That is an extremely important issue.

Also, there is some hard data that raises questions about the simple equation between the removal of tariffs and the improvement of access of people into the economy. Two years ago tariffs were removed on children's shoes and the domestic shoe production system

[Translation]

Nous avons les études de la Commission Macdonald, environ 72 volumes de recherches, qui nous indiquent qu'il faut aller dans cette voie. Diverses personnes nous affirment que nous devons garantir les 80 p. 100 d'échanges commerciaux que nous réalisons actuellement afin de protéger les quelque 3 millions d'emplois canadiens liés aux exportations. On nous dit que le statu quo est inacceptable. D'autres nous déclarent que nous devons rechercher les possibilités de faire des affaires avec les États-Unis parce que cela créera des emplois et fera naître une nouvelle richesse qui nous aidera à payer nos programmes sociaux et à les améliorer si nous le souhaitons.

Je vais citer brièvement Gerald Regan, qui a comparu devant nous à Halifax:

Si l'élimination de 85 p. 100 des barrières a laissé notre système social intact... pourquoi l'abolition des 15 p. 100 qui restent devrait-elle provoquer un effet contraire?

Il a ajouté:

La meilleure garantie de protection de notre souveraineté... et de notre culture... c'est le maintien d'une économie forte. Le libre-échange... avec le plus grand marché du monde... va nous permettre de raffermir notre économie que nous envient tous les autres pays.

En vous écoutant tous les deux et en écoutant le point de vue que vous nous présentez, d'après tous les témoignages que nous avons entendus jusqu'ici, il me semble que nous faisons exactement ce que vous voulez que nous fassions. L'accord commercial va peut-être exactement dans la direction que vous recommandez. Au troisième paragraphe de votre déclaration, monseigneur Peers, vous nous demandez de nous soucier du faible, de l'étranger, de la veuve et de l'orphelin, ou, pour reprendre les paroles du Christ, de ceux qui ont faim et n'ont pas d'abri, ces plus démunis de notre société; or, c'est peut-être exactement ce que fera l'accord. S'il crée des emplois et réduit les coûts au Canada, et s'il crée une nouvelle richesse, nous pourrions faire exactement ce que vous attendez.

Je sais que nous avons très peu de temps, mais ne pensez-vous pas que nous sommes peut-être en train de faire exactement ce que vous préconisez?

L'archevêque Peers: Je vais vous répondre en disant que, pour le moment, les craintes que nous exprimons—au nom de bien des gens, j'en suis sûr—sont justement reliées au mot que vous avez employé, au mot «peut-être». Voilà qui est très important.

De plus, des faits concrets nous amènent à douter que l'abolition des droits de douane permettra une plus grande participation de tous à l'économie. Il y a deux ans, les droits de douane ont été abolis sur les chaussures pour enfants: primo, l'industrie canadienne de la chaussure en

[Texte]

suffered. That was fact number one, but fact number two was that the imported price of children's shoes rose.

We need to be sure that some of the equations that are set out in some of these things actually produce what they are supposed to, and this is our major concern: the probable consequences of the actions taken.

One of the things we are concerned about is protection in the very long term of the capacity to make decisions. Some of the things outlined in the elements of the agreement about the steps that will be taken over a number of years raise a great number of anxieties about what happens down that road and at the end of that process on behalf of people who do not have the capacity to speak for themselves.

So those are the issues we are raising.

The Chairman: Thank you very much, Dr. Squire and Archbishop Peers, for coming before us this morning and responding to our questions. We are very grateful.

Dr. Squire: Thank you.

The Chairman: Our next witness is Mr. James, who is president of Falconbridge Limited. Mr. James, welcome.

Mr. Bill James (Chairman, President, and Chief Executive Officer, Falconbridge Limited): Thank you, Mr. Chairman. Nice to be here.

The Chairman: I will repeat my comments that we hope the remarks might be confined to 10 to 20 minutes so we might have time for questioning.

Mr. B. James: Okay, I will do that. I do not have much to say. I noticed the questions take quite a long time. I do not know who has the platform on some of the questions.

The Chairman: You have discovered that Members of Parliament sometimes take a long time to ask a question, and—

Mr. B. James: It is hard to outdo them. They are well experienced and they are very good at it.

It is an honour for me to be here. Falconbridge Limited is a mining company. We have operations in Sudbury, where we have 2,200 people working, and we produce nickel and copper in a matte and send it over to Norway, where we refine nickel and copper. We also own the Kidd Creek operations in Timmins, where we have 2,500 people working, and there we produce refined copper and zinc.

Basically—and you are not surprised, I guess—we are for free trade. The mining industry in Ontario, the OMA, is for free trade, and the Mining Association of Canada is for free trade. We do not pretend to speak for the unions that work. Most of those are against it, and that is one thing I have a little difficulty understanding. If it is not good for the union then it is not going to be good for me, because if the union is not working then I am not working.

[Traduction]

a souffert, secondo, les prix des chaussures pour enfants ont augmenté.

Nous voulons être certains que certaines des équations formulées produiront vraiment les résultats prévus. C'est là que réside notre principale crainte: les conséquences probables des mesures prises.

Nous nous inquiétons notamment du maintien à long terme de notre capacité de prendre des décisions. Certains aspects des éléments de l'accord au sujet des étapes à franchir au fil d'un certain nombre d'années soulèvent beaucoup d'inquiétudes quant à ce qui attend, à la fin de ce processus, ceux qui ne sont pas en mesure de se défendre.

Voilà les questions que nous soulevons.

Le président: Merci beaucoup, madame Squire et monseigneur Peers, d'être venus ici ce matin et d'avoir répondu à nos questions. Nous vous en sommes très reconnaissants.

Mme Squire: Merci.

Le président: Notre témoin suivant est M. James, président de Falconbridge Limitée. Vous êtes le bienvenu, monsieur James.

M. Bill James (président et chef de la direction, Falconbridge Limitée): Je vous remercie, monsieur le président. Je suis ravi d'être ici.

Le président: Je vous rappelle que votre déclaration doit durer 10 à 20 minutes, afin que nous ayons le temps de vous poser des questions.

M. B. James: Entendu. Je serai bref. J'ai remarqué que les questions prennent pas mal de temps. Pour certaines, je ne sais pas toujours qui a vraiment la parole.

Le président: Vous avez constaté que les députés mettent parfois beaucoup de temps à poser une question, et...

M. B. James: Ils sont difficiles à battre. Ils sont très expérimentés et savent très bien comment s'y prendre.

C'est un honneur pour moi d'être ici. Falconbridge Limitée est une société minière. Nous avons une usine à Sudbury, où nous employons 2,200 personnes, et nous fabriquons du nickel et du cuivre en matte que nous expédions en Norvège, où nous affinons le nickel et le cuivre. Nous sommes aussi propriétaires de l'usine de Kidd Creek à Timmins, où nous avons 2,500 employés et où nous affinons le cuivre et le zinc.

Essentiellement—et vous ne serez pas surpris, je suppose—nous sommes en faveur du libre-échange. L'industrie minière en Ontario, l'Ontario Mining Association, et l'Association minière du Canada sont en faveur du libre-échange. Nous ne prétendons pas parler au nom des syndicats. La plupart s'opposent au libre-échange, et franchement, je ne comprends pas pourquoi. Si ce n'est pas bon pour le syndicat, alors ce n'est pas bon pour moi, parce que si les syndiqués ne travaillent pas, je ne travaille pas non plus.

[Text]

We believe that we need to maintain our markets. The mining industry in Canada exports 80% of its production, and about 75% of that 80% in Canada goes to the United States. In our case in Falconbridge, we export about 40% to the United States. So they are a very important customer, both to our company and to the industry.

We have had a reasonably good relationship with the United States. There have been trade actions brought against us in copper, in zinc, and in lead, and then in potash. What we have noticed lately is there is a more protectionist sentiment growing up there. We feel that if some of these come forward, and it is quite likely that actions will be brought forward on either copper or zinc in the near future, we are not going to have the status quo as we have had it and that it will be much more protectionist. Therefore, we seek to have an agreement. We support having an agreement in which we have assured access to that market.

• 1135

There has been criticism made, I suppose, by some of the premiers that in tying to the United States we are tying to the economy of a falling star. Well, there are a couple of rising stars in the world economy, and I guess they are Korea and Taiwan. I do not think we could make a—well, maybe we could make a trade agreement with them. But I know if we did make a trade agreement with Korea and Taiwan, where they have wage rates that are one-quarter of ours, we would get our clocks cleaned.

The real rising stars now are countries we cannot compete with because of their very low wage rates. In my view we are much better tying to a country that has the same standards as we do, has similar type wage rates, and a similar type culture, so we are more or less competitive with them.

I was looking through a copy of the Auto Pact, and it is only on four pages. It is really amazing. It says that the Government of Canada and the Government of the United States are determined to strengthen economic relations between their two countries, recognizing that this can best be achieved through the stimulation of economic growth and through the expansion of markets available to producers, and it can best be achieved through the reduction and elimination of tariffs and all other barriers to trades operating. Surely that is the sense of this free trade agreement.

In the Auto Pact, in the legislation, there is nothing in there about minimum Canadian content. The minimum Canadian content in there is only supplied in letters from the presidents of the three automobile companies—Carl Scott, and Walker at that time. But those fellows are all dead now. They are up in the big used car lot up yonder. Nobody can sue them if we do not have Canadian content. They are now immune from prosecution. I wonder how legal that Canadian content is.

[Translation]

Nous devons conserver nos marchés. L'industrie minière du Canada exporte 80 p. 100 de sa production, et environ 75 p. 100 de ces 80 p. 100 vont aux États-Unis. Falconbridge exporte environ 40 p. 100 de sa production aux États-Unis. Ce pays est donc un client très important, tant pour notre société que pour l'industrie.

Nos relations avec les États-Unis sont relativement bonnes. Les Américains ont pris des mesures contre nos exportations de cuivre, de zinc, de plomb et de potasse. Nous avons remarqué dernièrement qu'une vague de protectionnisme est en train de déferler chez nos voisins. Nous pensons que si les Américains prennent d'autres mesures de ce genre, ce qui est fort probable pour le cuivre ou le zinc d'ici peu, notre situation ne sera plus tout la même que par le passé et le protectionnisme s'intensifiera. Par conséquent, nous cherchons un terrain d'entente. Nous appuyons la conclusion d'un accord qui nous donnera un accès garanti à ce marché.

Certains premiers ministres provinciaux ont exprimé la critique que, en nous rattachant aux États-Unis, nous nous rattachons à l'économie d'une étoile sur son déclin. Il y a quelques étoiles montantes dans le monde, la Corée et Taiwan, selon moi, mais je ne crois pas que nous pourrions—mais peut-être que si, au fond—conclure un accord commercial avec ces pays-là. Mais je sais que si nous concluions un accord commercial avec la Corée et Taiwan, des pays où les taux de rémunération correspondent au quart des nôtres, nous nous ferions lessiver.

Les vraies étoiles montantes sont donc des pays avec lesquels nous ne pouvons rivaliser en raison de leurs taux de rémunération très bas. Selon moi, il vaut beaucoup mieux que nous nous rattachions à un pays où les normes sont les mêmes que les nôtres, où les taux de rémunération se ressemblent et où la culture est semblable, car la concurrence est plus ou moins égale.

J'ai lu le Pacte de l'automobile, qui ne compte que quatre pages. C'est renversant. Dans ce texte, le gouvernement du Canada et le gouvernement des États-Unis se disent déterminés à renforcer les relations économiques entre les deux pays, conscients que le meilleur moyen d'y arriver consiste à stimuler la croissance économique, à faciliter l'accès des marchés aux producteurs et à réduire et éliminer les droits de douane et tous les autres obstacles au commerce. L'accord de libre-échange va certainement en ce sens.

Le Pacte de l'automobile et les lois ne contiennent aucune disposition quant à un contenu canadien minimum. Les dispositions relatives au contenu canadien minimum se trouvent dans les lettres des présidents des trois fabricants d'automobiles—Carl Scott et Walker à cette époque. Ces gens-là sont morts maintenant. Ils sont là-haut, dans le grand paradis des voitures d'occasion. Personne ne peut les poursuivre si le contenu canadien est inexistant. Ils sont maintenant à l'abri de toute

[Texte]

Nevertheless, we do have Canadian content because we can compete; and I believe we are above the minimum standards now because Canadians have the ability to produce a quality product and put it out in competition with the United States. I think we can do that. As we can do that in the automobile business, we can also do it in other manufacturing industries.

In the mining industry, there are no tariffs on commodities coming into Canada now; fundamentally there are not too many tariffs on metals going out. We compete with mining industries around the world, and we do it successfully even though we have wage rates that are up to ten times other rates in Third World countries, because we mine them efficiently and because we mine better grade ore bodies.

Free trade in Europe, I do not think there are many countries that want to go back on free trade in Europe. They have found that to be a tremendous benefit to the countries there.

You know, there is a thing about provincial governments. Provincial governments are paid to think provincially, I think. I do not mean that in a derogatory sense, but they are to think within their own borders. You get resulting things such as restricted-size beer companies and so on that have to supply local markets, and you get a build-up of a number of restrictions.

• 1140

I think in this case it is the federal government that has the ball, and it is the federal government that has to run with it. I will admit that we still have not seen the final deal. I would be very interested to see what that says, especially in the trade dispute mechanisms. But I think having that mechanism and having a binational panel to look at it, to make sure that everything is kosher, is better than just having the American courts. So provided that is still in there, I am all for the free trade deal.

Mr. Allmand: I will try to ask some very short questions, and maybe Mr. James can give me some short answers on detail. To what extent is Falconbridge a foreign-owned company and in particular a U.S.-owned company?

Mr. B. James: Our major shareholder is Placer Dome, which owns 20% of our stock. They are located in Canada. As far as I know the vast majority of Falconbridge is Canadian-owned. I do not think I know one American shareholder. We were controlled before by Superior Oil and they were taken over by Mobil. Mobil sold that to Dome and then Dome and Placer

[Traduction]

poursuite. Je me demande dans quelle mesure cette disposition sur le contenu canadien est légale.

Néanmoins, il y a un contenu canadien parce que nous sommes compétitifs et nous sommes au-dessus des normes minimales parce que les Canadiens sont maintenant en mesure de fabriquer un produit de qualité et de rivaliser avec le produit américain. Nous en sommes capables. Ce que nous faisons dans le secteur de l'automobile, nous pouvons aussi le faire dans d'autres industries de fabrication.

Dans le secteur des mines, il n'y a pas de droits de douane sur les matières premières qui entrent au Canada actuellement et, dans l'ensemble, il n'y a pas tellement de droits de douane sur les métaux qui en sortent. Nous sommes compétitifs avec les secteurs miniers du monde entier, et ce, même si nos taux de rémunération sont jusqu'à dix fois plus élevés que ceux des pays du Tiers monde, parce que nous exploitons nos mines de manière efficiente et que nous extrayons du minerai de meilleure qualité.

Je ne pense pas que beaucoup d'Européens veuillent remettre en question le libre-échange en Europe. Ils ont découvert que les pays participants en tirent de grands avantages.

Les gouvernements provinciaux sont payés pour défendre les intérêts de leur province. Je ne dis pas cela de manière péjorative; ils sont élus pour ça. Il en résulte notamment des situations comme des brasseries de taille limitée qui doivent approvisionner des marchés locaux et une accumulation de restrictions.

Dans le cas présent, le gouvernement fédéral a beau jeu et c'est à lui de jouer. J'admets que nous n'avons pas encore vu l'accord final. Je serais très curieux de voir ce qu'il dit, surtout au sujet des mécanismes de règlement des conflits. Mais je pense que disposer d'un mécanisme et d'un groupe binational pour examiner les cas litigieux et s'assurer que tout se déroule dans les règles vaut mieux que de se fier uniquement aux tribunaux américains. Alors, si cette disposition s'y trouve encore, je suis en faveur de l'accord de libre-échange.

M. Allmand: Je vais essayer de poser des questions très brèves auxquelles M. James pourra peut-être répondre tout aussi brièvement. Dans quelle mesure la Falconbridge appartient-elle à des intérêts étrangers et en particulier à des intérêts américains?

M. B. James: Notre principal actionnaire est la Placer Dome, qui possède 20 p. 100 de nos actions et est établie au Canada. Que je sache, la Falconbridge appartient presque exclusivement à des intérêts canadiens. Je ne connais pas un seul actionnaire américain. Nous étions contrôlés auparavant par la Superior Oil, qui a été rachetée par Mobil. Mobil a vendu ses intérêts à Dome,

[Text]

amalgamated. So we are a Canadian company. I do not think we have one American director.

Mr. Allmand: Now, with respect to mines, I understand that in addition to the mines in Canada you have mining operations in other countries.

Mr. B. James: We have two gold mines in Zimbabwe and we have a refinery in Norway. We also have mines in the Dominican Republic.

Mr. Allmand: Do you have any operations in Indonesia?

Mr. B. James: No. You are thinking of Inco. But we have a ferro-nickel operation in the Dominican Republic, where we produce 70 million pounds of nickel and ferro-nickel.

Mr. Allmand: Now, is it not correct that at the present time minerals—and I think you said this yourself—go into the United States free of tariff? It is only when you start processing them that there is a tariff.

Mr. B. James: By and large, except if you exclude the 30-odd percent duty they were going to put on potash.

Mr. Allmand: That is a countervail. I am talking about tariffs right now. Therefore what affects your industry, with respect to the United States. . . It is not really tariffs on raw minerals. It is economic conditions in the United States and around the world and price competition.

To what extent is the exchange rate, as opposed to tariffs, an issue for your company when competing with those who supply nickel and copper from other parts of the world? It seems to me that the exchange rate is really. . . If it were to bounce back to the same as it is today, that would really hit you hard in fighting the competition that you have from other countries that produce zinc, nickel, copper. Is this right or wrong?

Mr. B. James: If the exchange rate went to \$1 U.S. that would be very difficult for us. The exchange rate is important. The tariffs also can be important. They can put on quotas that will cut you down.

Mr. Allmand: What I am getting at is that despite this agreement, which does not do very much. . . They are going to reduce the tariffs globally down to zero, but you do not have tariffs on minerals now anyway.

The thing that will really affect your business with the United States is the exchange rate. You said that if it did go up to—

Mr. B. James: The metal price and the exchange rate.

Mr. Allmand: These would affect it, and you have confirmed that despite this agreement, the countervail still remains, the right to put on quotas still remains. By the way, we are in favour of freer trade with the United States. We are not talking about theoretical free trade. We

[Translation]

puis Dome et Placer ont fusionné. Nous sommes donc une société canadienne. Je ne crois pas qu'un seul de nos administrateurs soit américain.

M. Allmand: Je crois comprendre qu'en plus des mines au Canada, vous en avez dans d'autres pays.

M. B. James: Nous avons deux mines d'or au Zimbabwe et une raffinerie en Norvège. Nous avons aussi des mines en République dominicaine.

M. Allmand: Et en Indonésie?

M. B. James: Non. Vous pensez à l'Inco. Mais nous avons une mine de ferro-nickel en République dominicaine, où nous produisons 70 millions de livres de nickel et de ferro-nickel.

M. Allmand: Est-il exact que, actuellement, le minerai. . . je crois que vous l'avez dit vous-même. . . entre aux États-Unis en franchise? Les droits de douane ne s'appliquent qu'à partir du moment où vous commencez à le transformer.

M. B. James: Dans l'ensemble, c'est exact, sauf en ce qui concerne les droits de 30 p. 100 que les Américains voulaient imposer sur la potasse.

M. Allmand: Ce sont des droits compensatoires. Je parle des droits de douane. Par conséquent, ce qui vous touche dans vos échanges avec les États-Unis, ce ne sont pas vraiment les droits de douane sur le minerai brut, mais plutôt la conjoncture économique aux États-Unis et dans le monde et la concurrence des prix.

Dans quelle mesure les taux de change, plutôt que les droits de douane, sont-ils un facteur dont votre société doit tenir compte pour concurrencer les fournisseurs de nickel et de cuivre du reste du monde? Il me semble que les taux de change sont vraiment. . . Si notre monnaie s'appréciait, cela vous porterait un rude coup et réduirait votre capacité de rivaliser avec les autres pays producteurs de zinc, de cuivre et de nickel. Vrai ou faux?

M. B. James: Si le dollar canadien se retrouvait à parité avec le dollar américain, nous serions dans une position très difficile. Les taux de change sont importants. Les droits de douane le sont aussi. Les autres pays peuvent imposer des contingents qui limitent nos exportations.

M. Allmand: Ce à quoi je veux en venir, c'est que malgré cet accord, qui ne fait pas beaucoup. . . Les États-Unis vont éliminer complètement les droits de douane, mais il n'y a pas de droits sur le minerai de toutes façons.

Ce qui a vraiment une influence sur vos échanges avec les États-Unis, ce sont les taux de change. Vous dites que si le cours devait monter à. . .

M. B. James: Les prix des métaux et les taux de change.

M. Allmand: Ces facteurs ont une influence, et vous avez confirmé que, malgré l'accord, les droits compensatoires demeurent, le droit d'imposer des contingents demeure. Soit dit en passant, nous sommes en faveur de la libéralisation des échanges avec les États-

[Texte]

are talking about this agreement—we do not have it yet, but the legal text was concluded this morning. We are talking about that legal text. How does that really help you to solve the problems that you face in sending metals into the United States? It does not seem it helps it at all. You are still up against all the risks that you had in the past.

• 1145

Mr. B. James: At least you get the binational committee to look at it, and that assures you there will be Canadians on that committee to see that the deal is a square one, even though you have to apply the U.S. law.

Mr. Allmand: You think that is a substantial gain, when the omnibus trade bill is still sitting in the Senate and the House. Somebody pointed out earlier this morning that in some industries, the American Department of Commerce listed 51 possible countervailable subsidies they would consider dutiable.

It seems to me that we could have struck a better deal. Some of the things you are up against are not really being resolved by this deal at all. I am talking about Inco, Falconbridge, the metals and mining industry.

Mr. B. James: Maybe they could have, but they did not. I believe they probably got the best deal they could get at this time. Maybe they could have done better—I cannot argue with you on that—but I think this deal is better than no deal. I think what we have now is no deal, and the U.S. is getting much more protectionist than they were before.

I have something here with 106 pages of what is wrong with the omnibus trade bill. They can cry injury when they cannot do R and D, they can cry injury when they cannot make out new capital expenditures, and they can cry injury on any damn thing. You can have that—or you can have the trade bill.

Mr. Allmand: But is it not correct that the trade bill will not resolve this problem—

Mr. B. James: We are sure not going to get it resolved if we do not have the trade bill. What the hell, you might just as well throw the trade bill away. If we do not get something, we are going with that omnibus bill. They put all the crap in there on the 106 pages. I will leave it with you. It will scare the hell out of you.

Mr. Allmand: You are a businessman, you have done some hard negotiating before—

Mr. B. James: Yes, I did not come talking for the church and I did not talk for the unions. But it will help them too.

[Traduction]

Unis. Nous ne parlons pas d'un libre-échange théorique. Nous parlons de cet accord en particulier... dont nous n'avons pas le texte final parafé ce matin. Nous parlons de ce document officiel. Dans quelle mesure vous aide-t-il à résoudre les problèmes auxquels vous faites face quand vous exportez des métaux aux États-Unis? Il me semble qu'il ne vous aide pas du tout. Vous vous retrouvez encore face aux mêmes risques qui vous menaçaient par le passé.

M. B. James: Au moins, il y aura un comité binational pour les examiner, et l'accord nous garantit qu'il y aura des Canadiens au sein de ce comité afin de veiller à ce que tout se déroule dans les règles, même s'il faut appliquer les lois américaines.

M. Allmand: Vous pensez que c'est un gain important, quand le projet de loi omnibus sur le commerce est encore à l'étude au Sénat et au Congrès. Quelqu'un a souligné ce matin que, pour certaines industries, le département américain du Commerce a dressé une liste de 51 subventions susceptibles de donner lieu à des droits compensatoires.

Il me semble que nous aurions pu conclure un accord plus favorable. Cet accord n'élimine pas vraiment certaines des difficultés auxquelles vous vous heurtez, et quand je dis «vous», je veux parler de Inco, de Falconbridge, et de l'industrie minière.

M. B. James: Nous aurions peut-être pu conclure un accord plus favorable, mais c'est fait, et nous avons probablement obtenu le meilleur accord possible pour le moment. Nous aurions peut-être pu faire mieux—j'en conviens avec vous—mais cet accord vaut mieux que pas d'accord du tout. Actuellement, nous n'avons aucun accord, et les États-Unis deviennent de plus en plus protectionnistes.

J'ai ici un document de 106 pages sur les défauts du projet de loi omnibus sur le commerce. Avec ce texte, les Américains pourront prétendre qu'ils sont lésés parce qu'ils ne peuvent faire de recherche-développement, parce qu'ils ne peuvent faire de nouvelles dépenses en immobilisations, en un mot, à propos de tout et de rien. C'est cela ou l'accord commercial.

M. Allmand: Mais n'est-il pas vrai que l'accord commercial ne résoudra pas ce problème...

M. B. James: Nous ne le réglerons certainement pas s'il n'y a pas d'accord commercial. Bon sang, nous n'avons pas besoin de ce projet de loi, mais si nous ne faisons rien, nous nous retrouverons avec. Tout y passe dans ces 106 pages. Je vous laisserai ce document. Il vous fera dresser les cheveux sur la tête.

M. Allmand: Vous êtes un homme d'affaires, vous êtes passé au travers de négociations ardues par le passé...

M. B. James: Oui, je ne suis pas venu parler au nom de l'Eglise, ni au nom des syndicats. Mais l'accord les aidera eux aussi.

[Text]

Mr. Allmand: Is it not a good negotiating tactic, if you want to soften up your opposition, to throw all these things in front of them and say that if you do not agree to this deal, here is what you are going to get? It seems to me what we have done is given into American hard-nosed bargaining. They have said here are 50-some. You have shown them to us, this pack of things they are going to do to us.

Mr. B. James: Yes, 106 pages; look them over.

Mr. Allmand: Have we not got a deal? We have it too, you know.

Mr. B. James: We will really get it if that goes through. If we do not get a trade bill, we do not have any avenue to deal on that. We are dealing like all the others. At least in the trade bill they have to explicitly state that it is Canada they are referring to. We do not get bulked in with Chile, Peru, or Japan. The way it stands right now, we are with all the rest of the guys. I would be much happier on a more favoured status, and I think this supplies that.

Mr. Allmand: Do you think that despite the fact the United States needs our copper, zinc, and nickel, and there has been no tariff there before, that they are really going to do this to us?

Mr. B. James: There have been tariffs there before.

Mr. Allmand: I know, but I am talking about recently. They want our stuff.

Mr. B. James: You just listen to the American zinc producers talk about it. They are trying to get a trade action. The U.S. Bureau of Mines sent a fellow up to our plant to get all our customers and all our subsidies. We are just waiting for the action to come.

I am going to get you to come down and help us fight this damn trade bill.

The Chairman: Thank you very much. We will go now to Mr. Ravis, please.

Mr. Ravis: I am trying to decide whether to give up the rest of my time to Mr. Allmand so he can carry on with this conversation.

Welcome, sir, and let me pick up on your opener this morning where you talked about the union situation in this country. We have been listening to both sides of that argument now for four weeks. Are your people unionized?

Mr. B. James: It depends. In Sudbury, the mine mill and smelter workers, the steelworkers, and the clerical and technical office employees are unionized. At Kidd Creek they are not unionized, although the steelworkers and mine mill workers have tried quite a few times.

[Translation]

M. Allmand: N'est-ce pas une bonne tactique de négociation, pour attendrir l'opposition, de lui jeter tout cela à la figure en lui disant: si vous n'acceptez pas cet accord, voilà ce que vous allez récolter? Il me semble que ce que nous avons fait c'est céder face à des Américains irréductibles. Ils ont dit, voilà une cinquantaine de subventions. Vous nous les avez montrées, toutes ces choses qu'ils vont nous faire.

M. B. James: Oui, 106 pages, examinez-les.

M. Allmand: N'avons-nous pas conclu un accord? Nous l'avons fait, vous savez.

M. B. James: Nous souffrirons vraiment si ce projet de loi est adopté. Sans accord commercial, nous n'avons aucune porte de sortie. Nous nous retrouvons dans le même bateau que tous les autres. Au moins, avec l'accord commercial, les États-Unis doivent indiquer clairement qu'ils font allusion au Canada. Nous ne nous retrouvons pas dans le même bateau que le Chili, le Pérou ou le Japon. Actuellement, nous sommes sur un pied d'égalité avec tous les autres. Je préférerais nettement que nous ayons un statut plus favorable, et c'est ce que nous donne l'accord.

M. Allmand: Pensez-vous que, en dépit du fait que les États-Unis ont besoin de notre cuivre, de notre zinc et de notre nickel et qu'il n'y a pas eu de droits de douane par le passé, ils nous feraient cela?

M. B. James: Il y a déjà eu des droits de douane aux États-Unis.

M. Allmand: Je sais, mais je parle du passé récent. Ils veulent nos produits.

M. B. James: Écoutez les producteurs de zinc américains. Ils essaient d'obtenir des droits compensatoires. Le Bureau des mines des États-Unis a envoyé un représentant dans notre usine pour obtenir la liste de tous nos clients et de toutes nos subventions. Ces droits pourraient être imposés d'un jour à l'autre.

Il faudrait que vous veniez nous aider à lutter contre ce damné projet de loi sur le commerce.

Le président: Merci beaucoup. Monsieur Ravis, s'il vous plaît.

M. Ravis: J'essaie de décider si je dois laisser le reste de mon temps à M. Allmand pour qu'il puisse poursuivre cette conversation.

Bienvenue à vous, monsieur. Permettez-moi de revenir sur votre entrée en matière de ce matin, quand vous avez parlé de la situation des syndicats au Canada. Nous entendons des arguments pour et contre depuis quatre semaines maintenant. Vos employés sont-ils syndiqués?

M. B. James: Cela dépend. À Sudbury, les mineurs, les ouvriers de la fonderie, les métallurgistes et les employés de bureau et de soutien technique sont syndiqués. À Kidd Creek, ils ne le sont pas, bien que les métallurgistes et les mineurs aient tenté de se syndiquer à quelques reprises.

[Texte]

[Traduction]

• 1150

Mr. Ravis: I come from Saskatchewan, where we have thousands of union potash workers, many more thousands in the uranium industry who are unionized, and many of the other people in resource sectors who are unionized. It seems to me that I hear those people saying that they want to secure their jobs, that they want to see those markets expand so they can not only keep their jobs but possibly employ some of their unemployed friends, and I am trying to figure out why Shirley Carr and the Canadian Labour Congress are spending in excess of \$5 million trying to fight this agreement.

Mr. B. James: Yes, they would be better off trying to fight us in a strike some time or something. Maybe it would be money better spent; I do not know.

But I am not sure, because if you take the people at Algoma I believe that local too is for free trade, where their jobs are right on the line and they have the cut-backs and they have gone through the really hard stuff. For the life of me, I cannot really figure it out. I think it is the uncertainty, but everything is uncertain. It is uncertain under this omnibus trade bill. You take that, and if we do not have some special avenues of discussion with the United States then things are going to be very difficult. But I cannot understand why this is different.

I was up when Leo Gerard was in Sudbury when we were testifying there, and if it is not good for him then it is not good for me. I do not know why there is the split, because it is the same people dependent on the same products going into the same country for their jobs, yet we take two different views. It is a labour-management kind of thing, and for the life of me I cannot understand why it is split that way. There are political splits too, and maybe I can understand that; but the labour-management one on this... Because it is either good for us or it is not good for us, but I do not know the answer to that.

Mr. Ravis: I wish we could find the answer to that one.

You mentioned the binational panel being better than one American judge, and I picked up on one point about judging American law. I hope you did not mean that everything is going to be judged by American law. I am sure you did not mean it.

Mr. B. James: Oh no, I was speaking of U.S. actions being under U.S. law. From our metals viewpoint, I do not know that we have ever had an action against a foreigner shipping into Canada. But Canadian actions are judged by Canadian laws so it is a reciprocal kind of thing.

M. Ravis: Je viens de la Saskatchewan, où nous avons des milliers et des milliers des travailleurs syndiqués, dans le secteur de la potasse et dans le secteur de l'uranium, et d'autres encore dans les secteurs des ressources. Il me semble entendre ces personnes dire qu'elles veulent la sécurité d'emploi, qu'elles veulent l'expansion des marchés pour pouvoir non seulement garder leur emploi, mais éventuellement pour que d'autres emplois soient offerts à leurs amis chômeurs, et j'essaie de comprendre pourquoi Shirley Carr et le Congrès du travail du Canada dépensent plus de 5 millions de dollars pour lutter contre cet accord.

M. B. James: Oui, ils feraient mieux de consacrer cet argent à financer une grève quelconque. Ce serait sans doute une meilleure façon de le dépenser.

Mais je ne suis pas certain, car, si vous prenez l'exemple des travailleurs d'Algoma, leur section locale est aussi en faveur du libre-échange; les emplois de ces gens-là sont en jeu, ils ont souffert des coupures et ont vraiment eu à passer par des moments difficiles. Je n'y comprends absolument rien. C'est peut-être l'incertitude, mais là encore, il n'y a de certitude nulle part. Ce projet de loi omnibus n'offre pas de certitude, et si, en plus, nous ne nous menageons aucun terrain de discussion avec les États-Unis, les choses deviendront très difficiles. Mais je ne comprends pas pourquoi cela est différent.

J'étais présent lors du témoignage de Leo Gerard à Sudbury; si l'accord ne lui profite pas, à moi non plus alors. Je ne sais pas pourquoi les opinions divergent, puisqu'il s'agit des mêmes personnes qui dépendent de l'entrée des mêmes produits dans le même pays pour conserver leurs emplois; et pourtant, on a là deux points de vue opposés. C'est un petit peu comme une situation patronale-syndicale, et je ne comprends absolument pas pourquoi il y a une telle divergence. Il y a des divergences politiques aussi, et cela je peux le comprendre, mais cette optique patronale-syndicale... Enfin, de deux choses l'une: ou bien c'est à notre avantage, ou bien ça ne l'est pas; par contre, je ne connais pas la réponse à cela.

M. Ravis: J'aimerais moi aussi qu'on m'en donne la réponse.

Vous avez dit qu'un groupe spécial binational était mieux qu'un juge américain tout seul; au sujet des lois américaines, j'espère que vous ne vouliez pas dire tout à l'heure que toutes les décisions seront prises en fonction des lois américaines. Je suis sûr que vous n'avez pas voulu dire cela.

M. B. James: Oh non, je parlais des mesures américaines qui relèveraient des lois américaines. En ce qui concerne nos métaux, je ne pense pas que nous ayons jamais adopté de mesures contre des importateurs étrangers. Mais les mesures canadiennes sont jugées en fonction des lois canadiennes; c'est donc un procédé réciproque.

[Text]

Mr. Ravis: That is right. I think we have had plenty of actions against the Americans, by the way. When it comes to anti-dumping, I think Canadians—

Mr. B. James: Yes, but not in metals, I think.

Mr. Ravis: Maybe not in metals, no.

Mr. B. James: That is what I am speaking of. It would be better, but I think it takes time to work out one common ground of action. But you can understand how the Americans are very reluctant to give up their sovereignty on that one.

Mr. Ravis: Let me just touch on the binding dispute mechanism. Some people have expressed disappointment in that area, and I guess Roger Phillips from Saskatchewan at Ipsco has been one of our witnesses who felt that maybe we should have gone a little further in that area, except that this is the game of give and take and compromise and you do the best you can. But I wonder, given what we have now according to the elements of the agreement, if you feel that just the fact that we at least have the mechanism that we have today will deter some of these nuisance non-tariff barriers the Americans have been throwing at us.

Mr. B. James: That is right. We hope that they can at least take the frivolous actions out of there, and you can also use precedents so the ones that went in our favour before would be a help in that.

Mr. Ravis: Right.

Mr. B. James: Sure. And you get an honest look at it. I am not suggesting that all the American courts are like the Texas courts, but we are still better off with Canadians on that panel making the final judgment.

Mr. Ravis: Are there concerns about Canadian independence and sovereignty and our culture? Is that an issue around the mines, or are people more concerned about their jobs?

Mr. B. James: I think jobs come first. I do not see where we give a... They kept out beer and they kept out culture. Those are the two things Canadians are really concerned about. The two things of prime importance are withdrawn from the agreement, so I think we are okay now, are we not?

• 1155

Interestingly, the one that is really causing the kerfuffle in Ontario is on wine. But that is very provincial and a fellow has to do that kind of thing, I suppose, to look after those provincial things, because it is good wine but people do not recognize that yet.

Mr. Langdon: Mr. James, it is a pleasure to see a constituent of one of my fellow Members of Parliament, John Rodriguez.

[Translation]

M. Ravis: C'est exact. Et, soit dit en passant, nous avons pris de nombreuses mesures contre les Américains. Pour ce qui est de l'anti-dumping, je pense que les Canadiens...

M. B. James: Oui, mais pas pour les métaux.

M. Ravis: Peut-être pas pour les métaux, non.

M. B. James: C'est cela dont je parle. Ce ne serait pas une mauvaise chose, mais je crois que la mise sur pied d'une procédure commune prend du temps. Mais on peut comprendre pourquoi les Américains sont tellement réticents à renoncer à leur souveraineté sur ce plan.

M. Ravis: J'aimerais aborder la question du mécanisme exécutoire de règlement des différends. D'aucuns se disent déçus, et par exemple, Roger Phillips d'Ipsco, en Saskatchewan, estimait que nous aurions peut-être dû exiger davantage; par contre, ce sont les règles du jeu des négociations et des compromis, et on fait de son mieux. Je me demande, néanmoins, vu le contenu des Éléments de l'accord, si, le simple fait que nous ayons ce mécanisme empêchera les Américains de nous imposer les barrières non tarifaires dont ils nous ont bombardés jusqu'à présent.

M. B. James: Absolument. Nous espérons voir disparaître, au moins, toutes les mesures frivoles et, étant donné que nous pourrions nous appuyer sur des précédents, les cas qui auront été jugés en notre faveur nous aideront beaucoup.

M. Ravis: Très juste.

M. B. James: Bien sûr; et on peut voir cela d'un oeil objectif. Je ne veux pas dire que tous les tribunaux américains sont comme les tribunaux texans, mais il vaut quand même mieux pour nous d'avoir des Canadiens dans le groupe qui prendra la décision finale.

M. Ravis: Votre secteur a-t-il des inquiétudes au sujet de notre indépendance, de notre souveraineté et de notre culture? Est-ce un sujet de préoccupation dans les mines, ou craint-on davantage les disparitions d'emplois?

M. B. James: Je pense que la sécurité d'emploi vient en premier. Le reste, si s'en... La bière et la culture ne sont pas touchées. Et ce sont les deux choses auxquelles tiennent réellement les Canadiens. Ces deux choses d'importance primordiale ne sont plus dans l'accord; je pense donc que tout est parfait; vous ne pensez pas?

Au fait, il est intéressant de noter qu'en Ontario, c'est le vin qui fait les manchettes. Mais ça, c'est quelque chose de propre à une province, et c'est le genre de choses qu'il faut faire, j'imagine, pour veiller aux intérêts de la province, car c'est du bon vin, mais les gens ne s'en rendent pas encore compte.

M. Langdon: Monsieur James, je suis heureux d'accueillir l'un des électeurs de mon collègue, John Rodriguez.

[Texte]

I want to ask you a question. You are a labour negotiator, among other things, and you deal with trade unions. Would you go into negotiations with your workers at Falconbridge with the attitude that any agreement is better than no agreement?

Mr. B. James: No, of course I would not. I am not saying that here. I am saying this agreement is better than no agreement.

Mr. Langdon: I think what you said, if I can quote you earlier, was that we have to take this agreement because it is the only one—

Mr. B. James: It is the one that is made, that is correct, so I am saying this agreement is better than no agreement.

Mr. Langdon: So if your labour relations people brought that back to you and said we have this agreement, which they will accept, would you go along with that in labour negotiations?

Mr. B. James: I would look at the agreement, and then, on the basis of what is in the agreement, I would accept it or reject it.

Mr. Langdon: Okay, that is basically what this committee is doing. It is looking this agreement and assessing what has been achieved against what the government said was the goal. The government said the goal was to get exactly what you talked about at the start of our discussion, assured access to the U.S. market.

Within this agreement, there is a section that says the United States at any stage can change its anti-dumping or countervailing laws as long as they are consistent with the GATT anti-dumping code, consistent with the rest of the agreement. Despite any such change, we cannot force the United States to back off. The only option left to us is retaliation, which we already have as an option, or the possibility of breaking the whole agreement off. As somebody who has faced a lot of these attacks in the past, how can that assure you if the United States continues to have the right to change its laws so that it can attack your zinc or refined copper or whatever when it is exported to the United States, if it finds that its first law is not effective? How can you accept that as assured entry into the U.S. market?

Mr. B. James: I do not think we could prohibit the United States from making further changes in law, and I do not think they could ever prohibit us from making further changes in law. I think that is just understandable.

Mr. Langdon: Yes, but the point is with respect to binding controls that are going to keep this agreement honest on each side that any change can take place in countervail law or in anti-dumping law, and there is no binding dispute settlement mechanism.

[Traduction]

Je voudrais vous poser une question. Vous traitez et vous négociez avec des syndicats. Dans des négociations avec vos syndiqués de Falconbridge, affirmeriez-vous qu'un accord, n'importe lequel, vaut mieux que rien?

M. B. James: Non, bien sûr que non. Ce n'est pas ça que je veux dire. Je veux dire que cet accord est mieux que rien.

M. Langdon: Pourtant vous avez bien dit, si je peux reprendre vos termes, que nous devons accepter cet accord car c'est le seul...

M. B. James: C'est le seul accord qui existe, c'est exact; je veux donc dire que cet accord est mieux que rien.

M. Langdon: Alors, si vos agents des relations du travail vous ramenaient une entente en vous disant «voilà l'accord que nous avons conclu avec les travailleurs», accepteriez-vous cette façon de faire pour vos négociations syndicales?

M. B. James: J'examinerais l'accord et, d'après son contenu, je l'accepterais ou je le rejetterais.

M. Langdon: D'accord, et c'est essentiellement ce que fait notre comité. Nous étudions l'accord et évaluons ce qui a été accompli en fonction de l'objectif déclaré par le gouvernement. Cet objectif était d'obtenir exactement ce dont vous avez parlé au début de notre discussion, soit un accès garanti au marché américain.

Il y a dans cet accord un article selon lequel les États-Unis peuvent, à n'importe quel moment, changer leur législation sur les droits anti-dumping ou compensatoires, tant qu'ils respectent le code anti-dumping du GATT, ainsi que le reste de l'accord. Nous ne pouvons pas forcer les États-Unis à revenir sur ces changements. La seule option qui s'offre à nous est celle des représailles, option que nous avons déjà maintenant, ou encore la possibilité de rompre l'accord dans son ensemble. Puisque vous avez été victime de maintes attaques de ce genre par le passé, pouvez-vous m'expliquer en quoi cet accord vous donne des garanties puisque les États-Unis continuent à avoir le droit de changer leur législation pour attaquer vos exportations de zinc ou de cuivre affiné, ou autres, s'ils jugent que leur législation initiale est inadéquate? Comment pouvez-vous concevoir que cela soit une garantie d'accès au marché américain?

M. B. James: Je ne pense pas que nous pourrions interdire aux États-Unis d'amender leurs lois et je ne pense pas qu'ils pourraient nous interdire d'amender les nôtres. Il me semble que c'est compréhensible.

M. Langdon: Assurément, mais il n'en demeure pas moins, en ce qui concerne les contrôles exécutaires qui forceront les deux parties à respecter cet accord, que n'importe quel changement peut être apporté à la législation sur les droits anti-dumping ou compensatoires et, dans ce cas, le mécanisme de règlement des différends n'est pas exécutoire.

[Text]

Mr. B. James: There is still a dispute mechanism that is laid out in here with the binational panel.

Mr. Langdon: No. With respect to that, the panel can sit but all it can recommend is not a change but it can recommend compulsory consultation. That is useful. It can—

• 1200

Mr. B. James: This is to get them to change the law you are talking about now, is it?

Mr. Langdon: That is right.

Mr. B. James: Yes, but now on the application of that law, does the binational panel not then sit on it?

Mr. Langdon: Oh, sure but if—

Mr. B. James: That is right. Well they can make their own lives just as we can make our own lives. I think that is just natural.

Mr. Langdon: But the point is if they make a law that is directly aimed at trying to stop your company from exporting refined zinc into the United States from Kidd Creek, this section stops us from having any binding control over review of that law.

Mr. B. James: You do not review the law, do you? I believe we have reviewed the application of the law. I think that is—

Mr. Langdon: You are going to be hit just as hard as you are being hit now.

Mr. B. James: No, but you want the Americans to review our laws, your laws—

Mr. Langdon: If you have an agreement that is going to set up some kind of fair and equitable basis you have to have a kind of agreed system of rules. That is the out that permits the United States to say they are going to change the rules, and we do not have any recourse. That is the key weakness in this thing, and that is what does not give you your assured market that you had started talking about.

Mr. B. James: As I understand it, the rules are that the laws of each country apply when they are hearing a case on their side. Surely there is a right on the part of each country to make their own laws.

Mr. Langdon: And to change those laws.

Mr. B. James: And I would not want to give that up to the U.S. either.

Mr. Langdon: Yes, but the point is if they can change those laws they can—

Mr. B. James: Oh yes, but then you start doing that and then they can put in your children's allowance or old age pension or medicare or whatever.

[Translation]

M. B. James: Mais il y a quand même un mécanisme de règlement des différends avec le groupe spécial binational.

M. Langdon: Non. A cet égard, le groupe spécial ne peut exiger que la consultation et non pas une modification des lois. Cela est utile. Cela peut. . .

M. B. James: Vous parlez de les amener à changer ces lois?

M. Langdon: C'est exact.

M. B. James: Oui, mais en ce qui concerne l'application de ces lois, le groupe spécial binational n'est-il pas en mesure de se saisir de la chose?

M. Langdon: Oui, bien sûr, mais si. . .

M. B. James: Exactement. Ils ont droit de regard chez eux, tout comme nous avons droit de regard chez nous. Je pense que c'est normal.

M. Langdon: Il n'en demeure pas moins que s'ils adoptent une loi visant directement à empêcher votre entreprise d'exporter son zinc affiné de Kidd Creek aux États-Unis, cet article nous empêchera d'avoir un contrôle quelconque sur la révision de cette loi.

M. B. James: Mais on ne révisé pas la loi, on révisé l'application de la Loi. Je pense que c'est. . .

M. Langdon: Vous allez être touchés tout aussi gravement que vous l'êtes maintenant.

M. B. James: Mais vous voulez que les Américains révisent nos lois, ou vos lois. . .

M. Langdon: Dans le cas de tout accord qui va donner lieu à des mécanismes justes et équitables, il faut avoir un ensemble de règles acceptées par toutes les parties. C'est cela qui donne la possibilité aux États-Unis de dire qu'ils vont changer les règles, sans que nous n'ayons aucun recours. Voilà la principale faiblesse de l'accord, et c'est justement à cause de cela que vous n'avez pas ces marchés garantis dont vous parliez plus tôt.

M. B. James: Si j'ai bien compris les règles, ce sont les lois du pays en cause qui s'appliquent lorsque le groupe étudie un cas pour ce pays. Il me semble que chaque pays a bien le droit d'établir ses propres lois.

M. Langdon: Et de les changer.

M. B. James: Et je ne voudrais pas non plus céder cette prérogative aux États-Unis.

M. Langdon: Évidemment, mais il n'en demeure pas moins que s'ils peuvent changer ces lois, ils peuvent. . .

M. B. James: D'accord, mais si on commence cela, ils finiront par mettre le nez partout, même dans les allocations familiales, les pensions de vieillesse, l'assurance-maladie, et ainsi de suite.

[Texte]

Mr. Langdon: That is right.

Mr. B. James: Sure. If you want them to do that—

Mr. Langdon: That is exactly what the—

Mr. B. James: I say they keep out of our backyard and we will keep out of theirs—

Mr. Langdon: But that is exactly the problem. They have the right, and we have the right too; but we are a much smaller country, which depends much more on trade with the United States than they do.

Mr. B. James: That is right; sure.

Mr. Langdon: It is much more crucial to us so than it is to them. So you are—

Mr. B. James: We would not want the U.S. Congress to be taking your places making the legislation in Canada.

Mr. Langdon: Yes, but you started out as saying that assured access was what you wanted. I hope the actual agreement when it comes out will be tighter, but by my reading of it you do not have assured access, and that is why I—

Mr. B. James: Well, I will agree with you it is not perfect, and they can still bring up anti-dumping and countervail and whatever. That is still going to apply, and they can make different conditions on anti-dumping and countervail.

Mr. Langdon: That is right.

Mr. B. James: And so can we. So in that sense it is not assured, but you have much more assurance—

Mr. Langdon: In that sense it is not assured?

Mr. B. James: Yes.

Mr. Langdon: You concede that?

Mr. B. James: Sure.

Mr. Langdon: But you started out saying it was assured access that you wanted. So you did not get out of this agreement—

Mr. B. James: I want heaven on earth too, but even John Rodriguez cannot give me that.

Mr. Langdon: He might be able to do a better job at it, let me tell you.

Mr. B. James: Well I do not. . .

Mr. Langdon: The last question—

The Chairman: I think the only assured thing at this moment is that I am going to Mr. Fretz please.

Mr. Fretz: Mr. James, you have proven to be a very colorful witness, and we are grateful for your presence here today.

Mr. Langdon pointed out that under the status quo the United States can attack Canadian programs under their countervail laws without considering American subsidies.

[Traduction]

M. Langdon: C'est exact.

M. B. James: Tout à fait, et si vous voulez qu'ils fassent cela. . .

M. Langdon: Mais c'est exactement ce que le. . .

M. B. James: Et moi je dis, que chacun s'occupe de ses oignons.

M. Langdon: Mais c'est exactement cela le problème, ils ont le droit de le faire et nous en avons le droit également; mais nous sommes un pays beaucoup plus petit, qui dépend davantage de notre commerce avec eux que vice-versa.

M. B. James: Oui, bien sûr.

M. Langdon: C'est beaucoup plus important pour nous que pour eux. Alors il faut. . .

M. B. James: Vous ne voudriez pas que le Congrès américain usurpe votre droit de légiférer au Canada.

M. Langdon: D'accord, mais vous avez commencé en disant que vous vouliez une garantie d'accès. J'espère que l'accord final sera plus rigoureux, mais d'après ce que j'en tire, vous n'aurez pas votre garantie d'accès, et c'est pourquoi je. . .

M. B. James: D'accord, je conviens qu'il n'est pas parfait et qu'ils peuvent toujours imposer des droits anti-dumping ou compensatoires. Ce sera toujours le cas et ils pourront établir diverses conditions au sujet de l'anti-dumping et de mesures compensatoires.

M. Langdon: C'est exact.

M. B. James: Et nous pouvons le faire, nous aussi. Donc, sous cet angle-là, il n'y a pas de garantie, mais on est beaucoup plus certains. . .

M. Langdon: Sous cet angle-là, il n'y a pas de garantie?

M. B. James: C'est exact.

M. Langdon: Vous le reconnaissez?

M. B. James: Bien sûr.

M. Langdon: Mais vous avez dit au départ que c'est la garantie d'accès que vous vouliez. Alors si vous ne l'avez pas avec cet accord. . .

M. B. James: Et je veux le paradis sur terre aussi; mais même John Rodriguez ne peut pas me le donner.

M. Langdon: Pourtant, si vous le laissez, vous seriez étonné des résultats!

M. B. James: Eh bien, je ne. . .

M. Langdon: Une dernière question. . .

Le président: La seule garantie, pour l'instant, c'est que je donne la parole à M. Fretz.

M. Fretz: Monsieur James, vous êtes un témoin très intéressant; vous avez votre franc-parler, et nous vous remercions d'être venu aujourd'hui.

M. Langdon a signalé que, avec le statu quo, les États-Unis pourraient attaquer les programmes canadiens aux termes de leur législation sur les mesures compensatrices

[Text]

Under the agreement Canada will for the first time have the right to raise the issue of these American subsidies and will be able to participate in the definition of what is a countervail subsidy. What has your experience been with the status quo where the United States unilaterally defines countervail subsidies?

Mr. B. James: That is right. They look only to our subsidy, and not what their own people get. I was not aware that we were even able to go on a net-net basis on subsidies.

Mr. Langdon: It not in the agreement.

Mr. B. James: Yes, I was not aware of it. If it is there it is great, but I do not think it is there.

Mr. Fretz: What experience have you had with the status quo?

• 1205

Mr. B. James: Well you can see what happened when they put a 70% or 80% duty on potash for Noranda for dumping. Noranda had no sales in Canada. So they took a very high-priced sale in Japan and compared that with sales into the U.S., where they are doing very high volume sales at lower prices. They said the difference is dumping. They said the tariff comes up and they automatically put up a tariff of 80% for that particular company. That is pretty harsh.

The Acting Chairman (Mr. Fretz): Mr. James, we have had a number of people come before the committee and speak to the issue of the consultative process, and sometimes the lack of it. They say there has not really been enough opportunity for some people to be involved. On Friday, in Newfoundland, we heard Dr. Barnes say that the SAGIT process provided Canadians with an unprecedented opportunity for consultation over the last year and a half. Could you tell us what your experience has been with the consultation process regarding this agreement?

• 1210

Mr. B. James: I am chairman of the metals and minerals SAGIT, which is a sectoral advisory group on international trade to the Trade Negotiations Office. There are some 15 to 18 SAGITs, I suppose. We broke that up into about eight different subgroups, 10 different subgroups. Each group then canvassed the members in their sector—took cement, glass, container glass, plate glass, metal fabricating steel, and so on—and then got a consensus from the various subgroups. We gave that data to the Trade Negotiations Office. Mind you, we do not have the problems in metals and minerals that some of the others may have. They were very satisfied with the

[Translation]

sans avoir à tenir compte des subventions américaines. Avec cet accord, le Canada aura pour la première fois le droit de soulever la question de ces subventions américaines et pourra participer à la définition de ce qu'est une subvention compensatrice. Pouvez-vous nous donner votre point de vue au sujet du statu quo, c'est-à-dire lorsque les États-Unis définissent unilatéralement les subventions compensatrices?

M. B. James: C'est exact, ils ne tiennent compte que de notre subvention et non pas de ceux que leurs exportateurs reçoivent. Je ne savais même pas que nous pouvions même partir du principe d'une équivalence des subventions.

M. Langdon: Cela ne fait pas partie de l'accord.

M. B. James: Oui, je ne le savais pas. Si cela fait partie de l'accord, c'est génial, mais je ne le pense pas.

M. Fretz: Quelle a été votre expérience du statu quo?

M. B. James: Vous avez vu ce qui est arrivé lorsqu'ils ont imposé des droits anti-dumping de 70 ou 80 p. 100 sur la potasse de Noranda. Noranda ne vendait pas au Canada. Alors, ils se sont fondés sur des ventes à prix très élevés au Japon et ont comparé ces prix aux prix aux États-Unis, où Noranda pouvait pratiquer des prix plus bas grâce à un volume d'affaires très élevé. Ils ont décrété que cet écart constituait du dumping, et ils ont automatiquement imposé à cette société un droit de douane de 80 p. 100. C'est plutôt sévère.

Le président suppléant (M. Fretz): Monsieur James, un certain nombre des témoins qui se sont présentés devant le comité ont abordé la question du processus de consultation et, dans quelques cas, de l'absence de consultation. D'après eux, certaines personnes n'ont pas vraiment eu la possibilité de faire entendre leur point de vue. Vendredi, à Terre-Neuve, le Docteur Barnes nous a déclaré que le mécanisme des GCSCE a donné aux Canadiens, au cours des 18 mois qui se sont écoulés, l'occasion de participer à un processus de consultation comme jamais auparavant. Pourriez-vous me dire quelle a été votre expérience du processus de consultation entrepris au sujet de cet accord?

M. B. James: Je suis président du GCSCE des métaux et des minéraux, qui est un groupe de consultations sectorielles sur le commerce extérieur auprès du Bureau des négociations commerciales. Il y a environ 15 à 18 GCSCE. Nous nous sommes subdivisés en 8 à 10 sous-groupes. Chaque groupe a ensuite entrepris la tournée des membres de son secteur—comme les producteurs de ciment, de verre, de verres contenant, de plaques de verre, d'acier de structure etc.—puis a obtenu un consensus des divers sous-groupes. Ces données ont ensuite été remises au Bureau des négociations commerciales. Je dois souligner le fait que, dans le secteur

[Texte]

process, as it turned out; and the trade negotiators, as far as we could see, took into account what our concerns were and the adjustment periods that were necessary and so on. They found it was very satisfying that we could get the input of the industry through to them. I think it was an efficient link. And this is going on for GATT negotiations as well.

Mr. Fretz: If I understand you correctly, you have had 15 to 18 meetings, is that correct?

Mr. B. James: Oh, no. I am talking about the different sectoral advisory groups, 15 to 18. We had, I would say, about eight meetings, and then the various subgroups had meetings on it. Anybody who was concerned got their data through to the government.

Mr. Fretz: So you think the industry has had ample input into the process, spreading over what period of time?

Mr. B. James: I guess it would be about a year, a year and a half, around that time.

The Chairman: Mr. James, thank you for joining us this morning, for your comments, and for responding to our questions. We are very grateful, as I have said before.

Mr. B. James: Thanks very much, Mr. Chairman. It is nice to be here.

The Chairman: Thank you.

Mr. Langdon: Mr. Chairman, on a very brief point of order, I received a copy from John Ralston Saul of a seven-page response to the response given to his testimony presented originally in Edmonton. It is a response that suggests that there was, on the part of Mr. Clarke, a frightening lack of understanding of the Maquiladora situation in the southern United States. I would like to ask the Chair if he would be prepared to permit Mr. Saul to outline briefly the contents of his response to the committee, since it was such an important and interesting presentation to all of us in Edmonton.

The Chairman: Mr. Saul's comments are being duplicated and will be given to all members of the committee. But as far as the Chair is concerned, Mr. Saul made a presentation, and I am not going to get into rebuttals on rebuttals. It will be tabled before the committee, and the committee members may take it into consideration as they begin to draft.

Mr. Langdon: Mr. Chairman, again on a point of order. I left that decision in Edmonton. You had been requested, and I believe you had agreed, to see to it that either Mr. Ritchie or Mr. Reisman appear before the committee and answer directly and not in written form with respect to the gap Mr. Saul seems to have discovered. Could I ask why this has not taken place?

[Traduction]

des métaux et des minéraux, nous n'avons peut-être pas le genre de problèmes que d'autres secteurs ont. Chez nous, les intéressés se sont déclarés très satisfaits du processus; les négociateurs commerciaux, autant que l'on a pu en juger, ont tenu compte des points que nous soulevions et des périodes d'adaptation qu'il nous fallait. Ils ont été très satisfaits que nous ayons pu leur transmettre le point de vue du secteur. Je pense qu'il s'agissait là d'un lien efficace. Et la même chose se fait également pour les négociations du GATT.

M. Fretz: Si j'ai bien compris, vous avez eu entre 15 et 18 réunions; est-ce bien cela?

M. B. James: Oh, non. Je parlais des différents groupes de consultations sectorielles quand je disais 15 à 18. Nous avons eu, je pense bien, 8 réunions environ, puis les divers sous-groupes se sont réunis par la suite. Tous les secteurs intéressés ont eu l'occasion de transmettre leur point de vue au gouvernement.

M. Fretz: Ainsi donc, vous estimez que le secteur a eu amplement l'occasion de contribuer au processus et ce, sur une période d'environ combien de temps?

M. B. James: Je dirai un an, un an et demi.

Le président: Monsieur James, merci de vous être joint à nous ce matin, de nous avoir présenté votre point de vue et d'avoir répondu à nos questions. Nous vous en sommes très reconnaissants, comme je l'ai dit plus tôt.

M. B. James: Merci beaucoup, monsieur le président. Tout le plaisir était pour moi.

Le président: Merci.

M. Langdon: Monsieur le président, j'invoque brièvement le Règlement; j'ai reçu de John Ralston Saul une réponse de sept pages à la réponse donnée à son témoignage à Edmonton. Selon cette réponse, il y aurait, de la part de M. Clarke, un manque de compréhension aberrant de la situation de Maguiladora dans le sud des États-Unis. J'aimerais vous demander si vous seriez disposé à autoriser M. Saul à présenter brièvement sa réponse au comité, puisqu'il s'agissait d'une présentation que nous avons tous trouvée très importante et très intéressante à Edmonton.

Le président: Les remarques de M. Saul sont polycopiées et distribuées à tous les membres du comité. Mais M. Saul a déjà fait un exposé, et je n'autoriserai pas des réfutations, de réfutations. Sa réponse sera déposée devant le comité, et les membres de ce dernier en tiendront compte lors de la rédaction de leur rapport.

M. Langdon: Monsieur le président, j'invoque à nouveau le Règlement. Lorsque nous nous sommes quittés à Edmonton, vous aviez été prié et je crois que vous aviez accepté, de faire en sorte que M. Ritchie ou M. Reisman reviennent devant le comité pour commenter directement et non pas par écrit, l'écart que M. Saul semble avoir découvert. Puis-je vous demander pourquoi cela n'a pas encore eu lieu?

[Text]

[Translation]

• 1215

The Chairman: It has not taken place because Mr. Ritchie has been somewhat busy over the last few days, and I expect he is still busy today. We have to find out what their future schedule is. When I know exactly what is going on, I will of course be happy to bring it back to the committee.

Mr. Langdon: If I could press just a little bit, Mr. Chairman, could we still have your assurance that you will be pressing Mr. Ritchie or Mr. Reisman to come back to the committee and to speak directly to this point?

The Chairman: Yes. The problem we have now is that I am not sure precisely where they are. I do not want to put Mr. Ritchie in an impossible position in terms of where the agreement is now and when the agreement is tabled in Parliament. I think the committee has to discuss this when we start our drafting tomorrow.

Mr. Axworthy: I am sorry to arrive late, because I was just outside, Mr. Chairman. Does this mean the commitment we have that Mr. Ritchie would appear before the committee tomorrow to deal with the question raised in Edmonton two weeks ago?

The Chairman: I am going to try to find out what is happening in Ottawa over the lunch hour. The important thing now, it seems to me, is to find out when we could get Mr. Ritchie to address this particular issue. I think you have to realize we are now in a difficult situation for Mr. Ritchie.

Mr. Langdon: It is a difficult situation for the committee, Mr. Chairman.

The Chairman: This is an opinion I do not want to argue with. I think the difficulty we have now with Mr. Ritchie is that he has to be very careful when he comes before this committee and that he not be in contempt of Parliament by saying anything about the final legal text of the agreement before it is tabled in the House of Commons. I think we have to be very careful we do not put a civil servant, an ambassador, in such a position. I think we are in a very sensitive position right now.

Mr. Axworthy: Mr. Chairman, may I raise one other point on this? We had a research paper prepared for us by Mr. Clarke, who is the research officer for the committee. Would it be possible to deal with him to at least start opening this issue up? I am concerned that Mr. Ritchie will slip off the hook a little bit because of this other timetable. As you know, by your own scheduling, we have to have a report ready by Thursday or Friday.

The Chairman: Yes. As we are drafting, and particularly when we are drafting in this section, I am quite prepared to have Mr. Clarke there.

Mr. Axworthy: I was coming to another point, though. Does this mean to say that on this question of the Mexican connection, along with several other important

Le président: Cela n'a pas encore eu lieu car M. Ritchie a été très occupé ces derniers temps, et je suppose qu'il l'est encore aujourd'hui. Il va falloir que nous nous renseignions sur son emploi du temps. Lorsque je saurai exactement de quoi il en est, je me ferai un plaisir de ramener la question au comité.

M. Langdon: Si je puis me permettre d'insister un tout petit peu, monsieur le président, pouvez-vous nous assurer que vous insisterez auprès de MM. Ritchie ou Reisman pour que l'un des deux vienne en parler devant le comité?

Le président: Oui. Mais encore faudrait-il savoir exactement où ils sont. Je ne voudrais pas mettre M. Ritchie dans une situation impossible, vu que l'accord va bientôt être déposé devant le Parlement. Je pense que nous devons en discuter lorsque nous commencerons notre rédaction demain.

M. Axworthy: Désolé d'arriver en retard, monsieur le président, car j'étais juste dehors. Cela veut-il dire que M. Ritchie va reparaitre devant le comité demain pour parler de la question soulevée à Edmonton il y a deux semaines?

Le président: Je vais tenter de voir de quoi il en est à Ottawa pendant l'heure du déjeuner. L'important pour l'instant, il me semble, est de savoir quand M. Ritchie pourra venir nous en parler. N'oubliez pas que la situation est quelque peu difficile pour M. Ritchie maintenant.

M. Langdon: La situation est également difficile pour le comité, monsieur le président.

Le président: C'est un point de vue que je ne contesterai pas. La difficulté en ce qui concerne M. Ritchie est que celui-ci doit faire très attention lorsqu'il se présente devant le comité de ne pas enfreindre les règles du Parlement en dévoilant quoi que ce soit du texte final de l'accord avant que celui-ci ne soit déposé en Chambre. Nous devons faire très attention de ne pas placer un fonctionnaire ou un ambassadeur dans une position délicate. La situation est particulièrement difficile, maintenant.

M. Axworthy: Monsieur le président, puis-je soulever une autre question connexe? M. Clarke, l'attaché de recherche du comité, nous a préparé un document de travail. Pourrions-nous commencer par lui? Je crains que M. Ritchie ne nous file entre les doigts à cause de son calendrier chargé. Comme vous le savez, d'après le calendrier que vous avez établi vous-même, il nous faut avoir fini notre rapport d'ici jeudi ou vendredi.

Le président: Oui. Pendant que nous rédigeons, et surtout pendant que nous rédigeons cette section, je suis parfaitement disposé à ce que M. Clarke soit là.

M. Axworthy: J'en venais à autre chose, cependant. Cela signifie-t-il que, au sujet de cette question de la filière mexicaine, ainsi que d'autres questions importantes, si

[Texte]

issues, if the report is not going to be tabled in the House till Wednesday afternoon—

The Chairman: Tuesday.

Mr. Axworthy: Will it be tabled in the House Tuesday?

The Chairman: I am not sure. On the legal text. . . I just do not know. It may not be so soon.

Mr. Axworthy: Mr. Reisman said 48 hours. I am just going by his timetable. We have Thursday, when we are going to hear Mr. Ritchie or Mr. Reisman, to draft the report, to look at the new agreement and to do it all within a 24-hour period.

The Chairman: As I have said to you right from the beginning, I have no objection whatsoever to tabling a report that is based on what we had to study. The committee may go back to this issue to look at the final text at some future date.

Mr. Langdon: Mr. Chairman, again this seems to me to be a point of order that has to be pressed. We had a commitment from you with respect to this Maquiladora issue, which is tied to the Mexicans, that we would get a chance to deal specifically with this point as a committee with people. . . I appreciate Lloyd's suggestion of Mr. Clarke, but frankly Mr. Clarke is not somebody who has dealt with the negotiations with respect to this issue.

The Chairman: I would have thought, with all due respect, sir, that Mr. Clarke was far more knowledgeable about trade matters; this is why the committee hired him.

Mr. Axworthy: Mr. Chairman, we are not talking about trade matters in general, nor trade matters in a whole set of specific areas; we are talking about a specific question, which has to do with the presentation made to us. I recall that a commitment was made to us at this stage that Mr. Ritchie or Mr. Reisman would be brought back before the committee to talk to us. I simply ask if the Chair is prepared to press it in terms of time if this is necessary. Wednesday after the agreement is tabled in detail is fine, but I think the actual commitment to come back and discuss this very explosive point needs to be made.

• 1220

The Chairman: You were using the words "very explosive". We have a recourse, but I think—

Mr. Langdon: As a member of the committee, I happen to believe it is a very explosive matter.

The Chairman: We have different opinions on the matter. Coming back to the issue, I think we have to talk to Mr. Ritchie and see what his position is at the present time vis-à-vis the drafting of the final legal text and what he is allowed to say before a Parliamentary committee before the thing is tabled in the House. We can have Mr.

[Traduction]

l'accord n'est pas déposé en Chambre avant mercredi après-midi. . .

Le président: Mardi.

M. Axworthy: Sera-t-il déposé à la Chambre mardi?

Le président: Je ne suis pas sûr. Pour ce qui est du texte juridique. . . je n'en sais rien. Il se peut que ce soit plus tard.

M. Axworthy: M. Reisman a dit 48 heures. Je ne fais que suivre ses indications. Il nous reste jeudi, jour où nous allons entendre MM. Ritchie ou Reisman, pour rédiger le rapport, pour étudier le nouvel accord. . . pour faire tout ça en 24 heures.

Le président: Comme je vous le dit depuis le début, je n'ai aucune objection à déposer un rapport qui est fondé sur ce que nous avons pu étudier. Le comité pourra par la suite revenir sur le texte final pour régler cette question.

M. Langdon: Monsieur le président, il me semble devoir invoquer le Règlement à nouveau. En ce qui concerne cette question de Maquiladora, qui est reliée aux Mexicains, vous vous étiez engagé à faire en sorte que nous ayons, en tant que comité, l'occasion d'aborder précisément ce point avec des personnes. . . J'apprécie la proposition de Lloyd au sujet de M. Clarke, mais M. Clarke n'a pas participé directement aux négociations sur ce sujet.

Le président: Je suis désolé, mais il me semble, monsieur, que M. Clarke en sait beaucoup plus au sujet des questions commerciales; c'est précisément pour cela que le comité l'a engagé.

M. Axworthy: Monsieur le président, nous ne parlons pas de questions de commerce en général, ni de questions de commerce dans une série de domaines donnés; nous parlons d'une question précise, qui se rapporte à un témoignage qui nous a été fait. À ce moment-là, je me souviens nettement que vous vous étiez engagé à faire en sorte que MM. Ritchie ou Reisman revienne devant le comité. Je demande simplement au président d'accélérer les choses, s'il y a lieu. Va pour mercredi après que l'accord ait été déposé, mais je pense qu'il y a lieu d'insister pour que nous obtenions de votre part l'engagement que nous puissions revenir débattre cette question très explosive.

Le président: Vous dites «très explosive». Nous avons d'autres moyens à notre disposition, mais je pense. . .

M. Langdon: En tant que membre du comité, j'estime qu'il s'agit-là d'une question très explosive.

Le président: Nous ne sommes pas du même avis. Pour en revenir à la question, il me semble que nous devrions parler à M. Ritchie pour voir quelle est sa situation actuelle à l'égard de la rédaction du texte juridique final et savoir ce qu'il est autorisé à dire devant un comité parlementaire avant que le document ne soit déposé à la

[Text]

Ritchie at some point. The question is when. I am going to try to find out.

Mr. Langdon: There is a commitment that we will have him in terms of this issue.

The Chairman: Yes, but I cannot tell you is if we are going to get him this coming week, next week or before we do our report on the October 5 tabled document. You may write what you wish about it. If it is an issue, it can be clearly stated in the document we write, but we will get Mr. Ritchie to comment on it.

Mr. Axworthy: Mr. Chairman, I recognize what you are saying about Mr. Ritchie's busy agenda. I am wondering if it would not be appropriate that at minimum there be a representative from the trade negotiator's office who has dealt specifically with this issue, perhaps at a different rank or stature, but who at least could answer some questions. He would not have to get into questions of the final text, but simply answer questions on what is available by tomorrow so we know where we are going in this matter. It is very significant and will deserve an examination more than we might have if we wait until the end of the week. Perhaps there is somebody else—the other guy—the third-ranking member who gave comments and would answer questions—

The Chairman: It is possible and we will take that up. The only thing I have for sure for tomorrow is that we are going to meet at 3.30 p.m. as a committee to begin looking at the development of a report.

Mr. Blaikie: I appreciate the difficulty you and everyone else is in, but going back to our original concern about this, the committee at least has the right to expect that so far as it is possible you will try to get Ambassador Ritchie to come before us before the committee has to comment in its report on this issue without having had the benefit of that meeting. I was feeling okay until you said perhaps we will not have him until long after we have dealt with it. I think every effort should be made to have him before we deal with it. I hope you are trying to pursue it.

The Chairman: I will certainly do that. Mr. Ritchie is coming before us on this specific point and I am not going to take three hours of the committee time to talk about this issue when we have an awful lot of work to do before the end of this week. I am prepared to have Mr. Ritchie come for an hour; that seems to me to be reasonable.

Mr. Axworthy: It is if we can get some answers from him.

The Chairman: If that is what we agree upon, let it be clearly on the record.

Mr. Axworthy: If Mr. Ritchie has agreed to do it, it is fine, but it does not excuse him from a future appearance

[Translation]

Chambre. Nous pourrions certainement entendre M. Ritchie; le tout est de savoir quand. Je m'en occupe.

M. Langdon: Vous vous engagez donc à faire en sorte que nous puissions l'interroger sur cette question?

Le président: Oui, mais je ne peux pas vous dire si nous arriverons à l'avoir cette semaine, ou la semaine prochaine ou avant la présentation de notre rapport sur le document déposé le 5 octobre. Vous pouvez écrire ce que vous voulez à cet égard. Si c'est une question importante, cela peut être clairement précisé dans le document que nous rédigerons, mais nous aurons l'occasion d'entendre les commentateurs de M. Ritchie à cet égard.

M. Axworthy: Monsieur le président, vous avez raison de dire que M. Ritchie est très occupé. Je me demande s'il ne serait pas pertinent d'inviter au moins un représentant du Bureau des négociations commerciales pour nous parler précisément de cette question, quelqu'un d'un autre niveau peut-être, mais qui pourrait au moins répondre à certaines de nos questions. Il n'aurait pas à entrer dans le détail du texte final, mais simplement à répondre à nos questions sur ce qui sera disponible d'ici demain afin que nous sachions où nous en sommes. C'est un point très important, qui mérite d'être examiné de près, ce que nous n'aurons peut-être pas la possibilité de faire si nous attendons jusqu'à la fin de la semaine. Il y a peut-être quelqu'un d'autre—une autre personne qui pourrait nous éclairer sur le sujet. . .

Le président: C'est possible, et nous prendrons cela en considération. La seule chose dont je suis sûr, c'est que demain notre comité se réunit à 15h30 pour commencer la rédaction de son rapport.

M. Blaikie: Je suis conscient de la situation difficile dans laquelle tout le monde se trouve, mais pour en revenir à notre préoccupation initiale à cet égard, j'estime que le comité est en droit de s'attendre à ce que vous fassiez de votre mieux pour que M. Ritchie vienne devant le comité avant que celui-ci n'ait à se prononcer sur cette question dans son rapport. J'étais raisonnablement satisfait de la réponse, jusqu'au moment où vous avez mentionné la possibilité que nous ne puissions le faire avant longtemps. Je pense que nous devons faire de notre mieux pour lui parler avant d'avoir à trancher. J'espère que vous tenterez de le faire.

Le président: Oui, je le ferai. Le comité aura l'occasion de parler à M. Ritchie au sujet de ce point précis, mais je ne vais pas consacrer trois heures de notre temps à un débat sur cette question alors que nous avons tant de travail à abattre d'ici la fin de la semaine. Je suis disposé à avoir M. Ritchie pendant une heure; cela me semble raisonnable.

M. Axworthy: Si nous arrivons à lui soutirer des réponses.

Le président: Bon, si nous sommes tous d'accord, que ce soit bien entendu.

M. Axworthy: Si M. Ritchie a accepté de comparaître, c'est d'accord; mais il ne faudrait pas que cela soit une

[Texte]

to deal with another range of issues. If you can get him or his representative to come here specifically on this issue tomorrow, it would be appreciated.

[Traduction]

raison pour qu'il ne revienne pas parler d'autres questions devant le comité. Si vous pouvez obtenir que lui-même ou l'un de ses représentants vienne demain nous parler de ce point précis, nous vous en serions reconnaissants.

• 1225

The Chairman: This is quite another matter. The meeting is adjourned. Thank you.

Le président: Ça, c'est une autre affaire. La séance est levée. Merci.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Canadian Government Publishing Centre,
Supply and Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9

*En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:*
Centre d'édition du gouvernement du Canada,
Approvisionnement et Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9

WITNESSES

From the Ontario Federation of Labour:

Gordon Wilson, President;

Joe Surich, Research Director.

From the Board of Trade of Metropolitan Toronto:

Tom Akin, Chairman, International Trade Committee;

James Bursey, Vice-Chairman, International Trade Committee;

Andrew Alleyne, Member, Economic Policy Committee.

From the Anglican Church of Canada:

Archbishop Michael Peers, Primate;

and

From the United Church of Canada:

Dr. Anne Squire, Moderator;

John Foster, Staff Officer, Economic Justice and Ecumenical Coalitions.

From Falconbridge Limited:

Bill James, President.

TÉMOINS

De la Fédération du travail de l'Ontario:

Gordon Wilson, président;

Joe Surich, directeur de la recherche.

De la Chambre de commerce de la région métropolitaine de Toronto:

Tom Akin, président, Comité du commerce international;

James Bursey, vice-président, Comité du commerce international;

Andrew Alleyne, membre, Comité de la politique économique.

De l'Église anglicane du Canada:

Son Excellence monseigneur Michael Peers, Primat.

et

De l'Église Unie du Canada:

M^{me} Anne Squire, présidente de l'assemblée paroissiale;

John Foster, agent du personnel, Justice économique et coalitions oecuméniques.

De Falconbridge Limited:

Bill James, président.

C11
E91

Committee
Standing

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 64

Monday, December 7, 1987
Toronto, Ontario

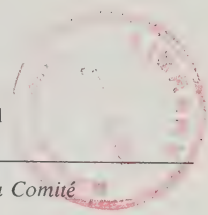
Chairman: William C. Winegard

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 64

Le lundi 7 décembre 1987
Toronto (Ontario)

Président: William C. Winegard



*Minutes of Proceedings and Evidence of the
Standing Committee on*

External Affairs and International Trade

*Procès-verbaux et témoignages du Comité
permanent des*

Affaires étrangères et du commerce extérieur

RESPECTING:

Pursuant to Standing Order 96(2) consideration of
the Canada-U.S. Free Trade Agreement tabled in
the House of Commons on October 5, 1987

CONCERNANT:

En vertu de l'article 96(2) du Règlement, étude de
l'Accord de libre-échange entre le Canada et les
États-Unis déposé à la Chambre des communes le 5
octobre 1987

WITNESSES:

(See back cover)

TÉMOINS:

(Voir à l'endos)

Second Session of the Thirty-third Parliament,
1986-87

Deuxième session de la trente-troisième législature,
1986-1987

STANDING COMMITTEE ON EXTERNAL AFFAIRS
AND INTERNATIONAL TRADE

Chairman: William C. Winegard

Vice-Chairman: Clément Côté

Members

Warren Allmand
Lloyd Axworthy
Bill Blaikie
Howard Crosby
Girve Fretz
Steven Langdon
Bill Lesick
Don Ravis
John Reimer—(11)

(Quorum 6)

Maija Adamsons
Clerk of the Committee

COMITÉ PERMANENT DES AFFAIRES
ÉTRANGÈRES
ET DU COMMERCE EXTÉRIEUR

Président: William C. Winegard

Vice-président: Clément Côté

Membres

Warren Allmand
Lloyd Axworthy
Bill Blaikie
Howard Crosby
Girve Fretz
Steven Langdon
Bill Lesick
Don Ravis
John Reimer—(11)

(Quorum 6)

Le greffier du Comité
Maija Adamsons

MINUTES OF PROCEEDINGS

MONDAY, DECEMBER 7, 1987
(96)

[Text]

The Standing Committee on External Affairs and International Trade met, in Toronto, at 2:00 o'clock p.m., this day, the Chairman, William C. Winegard, presiding.

Members of the Committee present: Warren Allmand, Lloyd Axworthy, Bill Blaikie, Howard Crosby, Givré Fretz, Steven Langdon, Bill Lesick, Don Ravis, John Reimer, William C. Winegard.

Acting Member present: Bill Attewell for Clément Côté.

In attendance: From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade: Peter Dobell, Study Director; Philip Rourke, Committee Researcher. Barbara Arneil, Liberal Staff Representative. Bruce Campbell, N.D.P. Staff Representative. James McIlroy, P.C. Staff Representative.

Witnesses: From the Canadian Life and Health Insurance Association: Gerald M. Devlin, President; Alan Morson, Vice-Chairman, Crown Life. *From the Manufacturers Life Insurance Company:* Jalynn H. Bennett, Vice-President, Corporate Development. Professor Abraham Rotstein, Economist, University of Toronto. *From ACTRA (Alliance of Canadian Cinema, Television and Radio Artists):* Gino Marrocco, National President; Eric Peterson, Member, ACTRA Performers Guild; Meg Hogarth-Griffiths, Member, ACTRA Performers Guild; Garry Neil, General Secretary. Alan M. Rugman, Professor of International Business, Faculty of Management, University of Toronto.

Pursuant to Standing Order 96(2) the Committee resumed consideration of the Canada-U.S. Free Trade Agreement tabled in the House of Commons on October 5, 1987.

Gerald Devlin and Jalynn Bennett made statements, and with Alan Morson, answered questions.

Professor Rotstein made a statement and answered questions.

Gino Marrocco, Eric Peterson, Meg Hogarth-Griffiths made statements, and with Garry Neil, answered questions.

Alan Rugman made a statement and answered questions.

At 5:05 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Maija Adamsons
Clerk of the Committee

PROCÈS-VERBAL

LE LUNDI 7 DÉCEMBRE 1987
(96)

[Traduction]

Le Comité permanent des affaires étrangères et du commerce extérieur se réunit, aujourd'hui à 14 heures, à Toronto, sous la présidence de William C. Winegard, (président).

Membres du Comité présents: Warren Allmand, Lloyd Axworthy, Bill Blaikie, Howard Crosby, Givré Fretz, Steven Langdon, Bill Lesick, Don Ravis, John Reimer, William C. Winegard.

Membre suppléant présent: Bill Attewell remplace Clément Côté.

Aussi présents: Du Centre parlementaire pour les affaires étrangères et le commerce extérieur: Peter Dobell, directeur de l'étude. Philip Rourke, chargé de recherche du Comité. Barbara Arneil, déléguée du personnel du parti libéral. Bruce Campbell, délégué du personnel du parti néo-démocrate. James McIlroy, délégué du personnel du parti conservateur.

Témoins: De l'Association canadienne des compagnies d'assurances de personnes: Gerald M. Devlin, président; Alan Morson, vice-président, Crown Life. *De la Manufacturers, compagnie d'assurance sur la vie:* Jalynn H. Bennett, vice-président, Développement corporatif. Professeur Abraham Rotstein, économiste, Université de Toronto. *De l'Association des artistes canadiens de la télévision et de la radio:* Gino Marrocco, président national; Eric Peterson, membre, Guilde des artistes; Meg Hogarth-Griffiths, membre, Guilde des artistes; Garry Neil, secrétaire général. Alan M. Rugman, professeur de commerce international, Faculté de gestion, Université de Toronto.

Conformément aux dispositions du paragraphe 96(2) du Règlement, le Comité examine de nouveau l'accord de libre-échange entre le Canada et les États-Unis, document déposé sur la table de la Chambre des communes le 5 octobre 1987.

Gerald Devlin et Jalynn Bennett font une déclaration et avec Alan Morson, répondent aux questions.

Le professeur Rotstein fait une déclaration et répond aux questions.

Gino Marrocco, Eric Peterson, Meg Hogarth-Griffiths font des déclarations, puis eux-mêmes et Garry Neil répondent aux questions.

Alan Rugman fait une déclaration et répond aux questions.

À 17 h 05, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité
Maija Adamsons

EVIDENCE

[Recorded by Electronic Apparatus]

[Texte]

Monday, December 7, 1987

• 1400

The Chairman: May we come to order, please.

This afternoon, pursuant to Standing Order 96(2), we will resume consideration of the Canada-U.S. Free Trade Agreement tabled in the House of Commons on October 5, 1987.

I remind everyone that this is a House of Commons committee subject to all the rules, decorum, and convention of the House itself, and I would be grateful if while we are in session we could have no television cameras or recording of any kind.

Once again, I remind everyone that the witnesses have been chosen for this day, as all days, 50% by the opposition parties and 50% by the government party. I ask people to keep their statements down to somewhere between 10 and 20 minutes in order that we might have time for questions and responses.

Our first witnesses are Mr. Gerald Devlin, President, Canadian Life and Health Insurance Association; Mr. Alan Morson, Vice-Chairman of Crown Life; Mr. Jean Martial, Acting General Counsel, Canadian Life and Health Insurance Association; and Ms Jalynn Bennett, Vice-President, Corporate Development, Manufacturers Life Insurance Company.

Ladies and gentlemen, we welcome you, and we look forward to your comments and the opportunity to exchange some thoughts with you. Mr. Devlin, I presume you are leading.

Mr. Gerald M. Devlin (President, Canadian Life and Health Insurance Association): Thank you very much, Mr. Chairman, for allowing us this opportunity to make this presentation to this committee.

I would point out that Mr. Alan Morson is also a member of the CLHIA Committee Task Force on Bilateral and Multilateral Trade. Mrs. Bennett, from the Manufacturers Life Insurance Company, is making a joint presentation with us today.

We have the joint presentation, but keeping to your admonition, Mr. Chairman, we will make sure the joint presentation is limited to the time limit you suggested. We will be dividing it. I will, if it is all right with you and the committee, make an opening presentation for the CLHIA, and then Mrs. Bennett will make an opening presentation on behalf of Manulife. We are then subject to your direction.

TÉMOIGNAGES

[Enregistrement Electronique]

[Traduction]

Le lundi 7 décembre 1987

Le président: Je déclare la séance ouverte.

En vertu du paragraphe 96(2) du Règlement, le Comité reprend cet après-midi l'étude de l'accord de libre-échange entre le Canada et les États-Unis, qui a été déposé à la Chambre des communes le 5 octobre 1987.

Je rappelle aux personnes présentes que nous sommes réunis ici en tant que Comité de la Chambre des communes, assujéti à toutes les règles en vigueur à la Chambre des communes. La présence de caméras de télévision ou de dispositifs d'enregistrement de quelque type que ce soit, n'est pas autorisée à ces réunions.

Je vous rappelle également que les témoins ont été choisis par les trois partis: la moitié d'entre eux ont été choisis par l'opposition et l'autre moitié par le parti au pouvoir. Je demanderai aux témoins de limiter leurs exposés à 10 ou 20 minutes, de façon à ce que nous puissions consacrer un certain temps aux questions.

Notre premier témoin est M. Gerald Devlin, président de l'Association canadienne des compagnies d'assurance de personnes Inc., M. Alan Morson, vice-président du conseil d'administration de la Crown Vie, M. Jean Martial, chef du service du contentieux de l'Association canadienne des compagnies d'assurance de personnes Inc. et M^{me} Jalynn Bennett, vice-présidente, Développement social, Compagnie d'assurance-vie Manufacturiers.

Mesdames et messieurs, nous vous souhaitons la bienvenue, nous sommes très intéressés à entendre vos remarques et à échanger avec vous des points de vue. Monsieur Devlin, je suppose que vous êtes le premier à prendre la parole.

M. Gerald M. Devlin (président, Association canadienne des compagnies d'assurance de personnes Inc.): Je vous remercie beaucoup, monsieur le président, de nous donner cette occasion de comparaître devant le Comité.

Je souligne au départ que M. Alan Morson fait partie également du comité de travail de l'ACCAP sur le commerce bilatéral et multilatéral. M^{me} Bennett, de la Compagnie d'assurance-vie Manufacturiers, se joint à nous pour cet exposé.

Même s'il s'agit d'un exposé mixte, nous respectons votre demande de nous limiter à la période suggérée. Nous allons donc la partager. Si vous le permettez, je vous ferai un exposé liminaire au nom de l'ACCAP, et M^{me} Bennett vous présentera ensuite le sien au nom de Manuvie. Vous nous direz ensuite comment procéder.

[Texte]

We thank the committee for this opportunity. Of all the groups that have presented their case to you, you will find us among the strong supporters of a bilateral free trade agreement as it affects the life and health insurance industry.

The Canadian Life and Health Insurance Association is the trade association for 110 life and health insurers in Canada, including many American, British, and European companies.

Although many companies have built their business almost entirely within Canada, there is no question that the life and health insurance industry has a global scope. Many Canadian companies beginning in the last century reached outward to build their markets. At the same time, American, British, and European companies came to Canada where they have established a major presence over many decades. In speaking to the bilateral free trade agreement with the United States, I want to emphasize that we regard this as only a first step to similar agreements with GATT countries. We hope the bilateral treaty will prove to be a model that provides a global framework in financial services.

As far as Canada-U.S. trade relations have evolved in our field, they are already in a virtual free trade situation. It was in recognition of this fact of life that the three major trade insurance associations in life and health insurance signed last November a tripartite declaration setting out our joint position.

Along with the CLHIA, the American Council of Life Insurance and the Health Insurance Association of America issued a statement of principles on trade and services. We have heard that this agreement was of great help to the trade negotiators. In this statement, we supported free trade on the basis that there should be no discrimination between foreign or non-resident companies and domestic companies. In other words, the principle was one of non-discrimination by place of residency, or what we call "national treatment".

• 1405

Where impediments to trade do exist we urged that regulations and practices impeding free trade be amended. We were saying that the unique regulatory systems in each country should remain in place. We also pointed out that government social programs, unique to each country, should not be affected. This marked the first time our industry in both countries formed a common front to deal with an issue of vital importance to Canadians and Americans alike.

[Traduction]

Nous remercions les membres du Comité de nous avoir invités. Parmi tous les groupes que vous avez déjà entendus, vous verrez que nous sommes parmi ceux qui appuient sans réserve un accord de libre-échange bilatéral pour ce qui concerne l'industrie de l'assurance de personnes.

L'Association canadienne des compagnies d'assurance de personnes est une association commerciale qui représente 110 assureurs de personnes au Canada, y compris de nombreuses sociétés américaines, britanniques et européennes.

Même si de nombreuses sociétés se sont développées presque entièrement au Canada, il n'y a pas de doute que l'industrie de l'assurance des personnes est d'envergure universelle. De nombreuses compagnies d'assurance canadiennes qui ont vu le jour au cours du siècle dernier ont par la suite étendu leur marché à l'étranger. En même temps, les compagnies américaines, britanniques et européennes sont venues s'installer au Canada, où leur présence remonte à plusieurs décennies. Je voudrais souligner, au sujet de l'accord de libre-échange bilatéral avec les États-Unis, que pour nous c'est une première étape vers la signature d'accords semblables avec les pays du GATT. Nous espérons que le traité bilatéral servira de modèle à un cadre universel de services financiers.

Les relations commerciales canado-américaines ont évolué dans le domaine, et on peut dire qu'elles sont presque déjà dans une situation de libre-échange. Reconnaisant cette réalité de la vie, les trois grandes associations commerciales d'assurance de personnes ont signé en novembre dernier une déclaration tripartite pour faire connaître leur commune position.

De concert avec l'ACCAP, le Conseil américain de l'Association des assurances de personnes aux États-Unis a publié une déclaration de principes sur le commerce et les services. Nous avons entendu dire que cet accord aidait énormément les négociateurs commerciaux. Dans la déclaration précitée, nous avons appuyé le libre-échange en déclarant qu'il ne devait y avoir aucune discrimination entre les compagnies étrangères ou non résidentes et les compagnies nationales. Autrement dit, le principe mis de l'avant prévoyait qu'il ne devait y avoir aucune discrimination à cause du lieu de résidence. C'est ce que nous appelons le «traitement national».

Nous avons exhorté les parties, là où il y avait des obstacles au commerce, à modifier les règlements et les pratiques qui empêchaient le libre-échange. Nous avons déclaré qu'il fallait conserver des systèmes de réglementation uniques pour chaque pays. Nous avons également souligné que les programmes sociaux du gouvernement, propres à chaque pays, ne devaient pas être touchés. C'est la première fois que notre industrie, dans les deux pays, a fait front commun pour traiter d'une question d'importance vitale aussi bien pour les Canadiens que pour les Américains.

[Text]

Our fundamental concern was not greater access to the U.S. market. Rather, our main concern was that the free trade agreement is essential to preserve our current market access. While we have not seen the final details of the official agreement, it is our understanding the principles we put forward are being followed.

As we understand it, the life and health insurance industry will be included in a general services code. This code will address matters such as national treatment, right of establishment, right of commercial presence and dispute settlement. These are to apply to future laws and regulations governing trade and investment in the covered sectors.

Obviously, Mr. Chairman, we cannot go beyond this today. We have not yet seen the provisions of the code. From all we have learned so far, however, it is our feeling that open competition in insurance will continue and that certain impediments will be removed, especially on ownership rules. For example, we have been told that the 10-25 rule relating to foreign ownership will be abolished. Thus, the risk of U.S. retaliation will be eliminated.

Just as a word of explanation, under current law, no foreigner can buy more than 10% of a federally regulated company. No group of foreigners can collectively own more than 25% of such a company. The same rules apply to trust companies, but special rules apply to banks.

Elimination of the 10-25 rule will permit U.S. interests to purchase stock life insurance companies outright. We have been told this could occur in the case where the capital of the stock company is less than \$750 million. Where capital exceeds this amount, the 65% ceiling will be maintained, as proposed in the government's paper *New Directions for the Financial Sector*, released in December 1986.

The timing of this rule change is still uncertain. It remains to be seen whether it will become effective when the rest of the free trade agreement is enacted or when financial services legislation is introduced in Parliament.

We urge all members of the committee to keep a close eye on what emerges from the draft bills, soon to be introduced, which will modernize the financial services sector in Canada. There could well be implications for free trade.

One concept in the *New Directions* paper that causes us great concern in the free trade context is that of commercial financial links. The issue of commercial links, we have heard, did come up during the free trade talks, but apparently no new rules were set. Restraints on

[Translation]

Ce qui nous préoccupait surtout, ce n'était pas d'avoir un plus grand accès au marché américain. Nous nous préoccupons surtout du fait que l'accord de libre-échange est essentiel si nous voulons conserver nos marchés actuels. Nous n'avons pas encore vu les détails de l'accord officiel, mais nous croyons comprendre que les principes que nous avons avancés sont respectés.

Nous croyons comprendre que l'assurance-vie et l'assurance-maladie seront incluses dans un code de services général. Ce code mentionne par exemple le traitement national, le droit de s'établir, le droit d'une présence commerciale et le règlement des différends. On doit en tenir compte dans les lois et les règlements futurs qui régiront le commerce et les investissements dans les secteurs couverts.

Nous ne pouvons, bien sûr, monsieur le président, aller plus loin aujourd'hui. Nous ne connaissons pas encore les dispositions du code. D'après ce que nous avons entendu dire jusqu'à maintenant, nous avons l'impression que la libre concurrence en matière d'assurances va se poursuivre et qu'on éliminera certains obstacles, surtout dans le cas des règles sur la propriété. On nous a dit par exemple que la règle 10-25 concernant la propriété étrangère sera abolie. Ainsi, le risque de représailles américaines disparaîtrait.

J'aimerais vous donner une petite explication. En vertu de la loi actuelle, aucun étranger ne peut acheter plus de 10 p. 100 des actions d'une compagnie réglementée par le gouvernement fédéral. Aucun groupe d'étrangers ne peut collectivement posséder plus de 25 p. 100 des actions d'une telle compagnie. Les mêmes règles s'appliquent aux fiducies, dont on a prévu des règles spéciales pour les banques.

La suppression de la règle 10-25 permettra aux intérêts américains d'acheter ouvertement les actions des compagnies d'assurance-vie. On nous a dit que ce pourrait être le cas lorsque le capital social de la compagnie est inférieur à 750 millions de dollars. Lorsque le capital social dépasse cette somme, le plafond de 65 p. 100 sera maintenu, tel que le proposait le document gouvernemental, *Nouvelles orientations pour le secteur financier*, publié en décembre 1986.

On ne sait pas encore exactement quand cette règle sera modifiée. Il reste à savoir si elle entrera en vigueur lorsque le reste de l'accord de libre-échange sera promulgué ou lorsque la loi sur les services financiers sera présentée au Parlement.

Nous exhortons tous les membres du Comité à surveiller de près ce qui découlera des projets de loi, qui seront bientôt déposés, et qui visent à moderniser le secteur des services financiers au Canada. Il pourrait bien y avoir des répercussions sur le plan du libre-échange.

Dans ce document, *Nouvelles orientations*, il y avait une notion qui nous a beaucoup préoccupés dans le contexte du libre-échange: c'est celle des liens financiers et commerciaux. Cette question des liens commerciaux a été soulevée, nous a-t-on dit, pendant les pourparlers sur

[Texte]

commercial links will do more harm than good. As we have stated repeatedly, the concept is not the answer to failures of financial institutions, self-dealing or conflicts of interest. There are in place, or contemplated, a variety of control measures to combat abuses.

Thus, although the free trade agreement does not provide any specific proposals on the issue of commercial links, Canada should give up any idea of imposing such restraints. Neither the U.S. nor other countries plan such restraints, and they pose real problems of application in the free trade co-operative environment. This is vitally important today with the increasing internationalization of financial services, even without free trade.

To sum up, Mr. Chairman, our industry believes the national treatment concept will ensure a viable marketplace and a strong industry on both sides of the border. Removal of undue constraints, notably the 10-25 rule, is an important step in this direction. We are now hopeful these talks have set up a model for the multilateral GATT negotiations, where the question of financial services is to be debated for the first time. We hope all members of your committee will support this approach to trade in financial services, especially in the insurance sector.

• 1410

Mr. Chairman, if I might, I would now like to turn to my colleague in this presentation, Mrs. Jalynn Bennett.

Mrs. Jalynn Bennett (Vice-President, Corporate Development, Manufacturers Life Insurance Company): Thank you very much, Mr. Devlin, and thank you, Mr. Chairman and members of your committee, for the opportunity to be here with you today.

I would like to start by saying right up front that my company, the Manufacturers Life, heartily endorses the position taken by our industry association in support of freer trade on the bilateral agreement with the United States. We, as a company, stand in favour of free trade based essentially on the history of our business experience.

Manufacturers Life started out in business 100 years ago this year, and almost from our inception we started to do business outside of Canada, and particularly with the United States.

We realized the limitations of a relatively small domestic market, so we expanded abroad. Today only a third of our business is generated in Canada. The balance of it comes from outside Canada. We have international activities in the U.K., Pacific Asia, the Caribbean, and the

[Traduction]

le libre-échange, mais, apparemment, aucune nouvelle règle n'a été prévue. Limiter les liens commerciaux ferait plus de mal que de bien. Nous l'avons dit à plusieurs reprises, cette notion ne constitue pas la manière adéquate de réagir aux échecs des institutions financières, aux transactions intéressées ou aux conflits d'intérêts. Il existe déjà, ou on prévoit, diverses mesures de contrôle pour combattre les abus.

De cette façon, même si l'accord de libre-échange ne prévoit aucune proposition précise quant aux liens commerciaux, le Canada devrait abandonner toute idée d'imposer de telles restrictions. Ni les États-Unis ni les autres pays ne prévoient de telles restrictions, qui posent des problèmes d'application réels dans un milieu de libre-échange coopératif. C'est d'une importance vitale de nos jours à cause de l'internationalisation croissante des services financiers, même en l'absence de libre-échange.

Pour résumer, monsieur le président, notre industrie est d'avis que la notion de traitement national garantira un marché viable et une industrie forte des deux côtés de la frontière. Si on élimine des contraintes inutiles, par exemple la règle 10-25, ce serait une étape importante dans la bonne direction. Nous espérons maintenant que les discussions ont permis d'établir un modèle de négociations multilatérales pour le GATT, où la question des services financiers sera débattue pour la première fois. Nous espérons que tous les membres du Comité appuieront cette approche du commerce dans le domaine des services financiers, et surtout dans le secteur de l'assurance.

Monsieur le président, si vous le permettez, j'aimerais maintenant demander à ma collègue, M^{me} Jalynn Bennett, de poursuivre.

Mme Jalynn Bennett (vice-présidente, Division de la promotion des affaires, Compagnie d'assurance Manufacturers Life): Merci beaucoup, monsieur Devlin. Monsieur le président, je tiens à vous remercier ainsi que les membres du Comité de nous avoir offert l'occasion de nous adresser à vous aujourd'hui.

J'aimerais dire d'entrée de jeu que ma compagnie, Manufacturers Life, soutient sans équivoque la position adoptée par l'Association des assureurs vie qui appuie la libéralisation des échanges et l'Entente bilatérale signée avec les États-Unis. Compte tenu de ses antécédents commerciaux, notre compagnie elle aussi appuie le libre-échange.

Manufacturers Life fête son 100 anniversaire cette année; dès ses débuts, elle a fait affaires à l'extérieur du Canada principalement aux États-Unis.

Conscient des limites que présentait le marché national plutôt petit, nous nous sommes tournés vers l'étranger. Aujourd'hui, seul le tiers de nos activités se déroulent au Canada. Nos opérations internationales se situent au Royaume-Uni, dans les nations asiatiques qui bordent le

[Text]

country under discussion today, the United States, where we have a major stake in that marketplace.

In fact, our commitment to the U.S. marketplace represents about 60% to 65% of our total business. Certainly our substantial business and our asset base there have helped us to expand and compete, both here at home and in other parts of the world.

Our history, in international markets, has given us an unusual, if not a unique, perspective on the free trade debate. The Manufacturers has experienced first-hand opportunities of secure and open market access. We have also, however, experienced first hand the fallout from protectionist measures.

Despite a continuing commitment and mandate to operate internationally, we have withdrawn from more than 25 countries in the past 60 years because of non-tariff barriers to trade. Such non-tariff barriers to trade have included localization and the divestiture requirements, currency controls, taxation, and a host of other restrictive trade practices.

That however, most fortunately for us, has not been the case in the United States. Both Canadian and U.S. life insurance companies have enjoyed unfettered access to each other's markets. Under these free trade circumstances, our U.S. business, as I indicated earlier, has grown substantially and it accounts for a significant percentage of our total business.

In reality, in terms of premium income alone, our U.S. business is bigger today than our total business was just six years ago. Similar success stories are being written by companies like ours, doing business on both sides of the Canada-U.S. border.

Trade in insurance services between our two countries reflects the striking momentum with which our economies—the world economy in general—have become linked. We believe there are unmistakable advantages to be gained from that linkage, and that is why we, as a company and within our industry, have been pressing hard for a formal free trade agreement.

That is also why we have been playing a leading role in developing the Canada-U.S. insurance industry statement of trade principles—principles such as national treatment and the other principles that Mr. Devlin outlined just a few minutes ago. We are very pleased to see the principles that we endorse incorporated and encoded in the proposed free trade agreement.

There is a general question as to what benefits Canada will derive from freer trade. I would like to talk to you very specifically from my own business experience, and from the perspective of an industry and a company that has benefited from a freer trade environment.

For us, and from my perspective, free trade contributes to the strength and stability of Canadian financial

[Translation]

Pacifique, dans les Antilles, et dans le pays dont nous parlons aujourd'hui, les États-Unis où nous nous sommes créés une place importante.

De fait, entre 60 p. 100 et 65 p.100 de nos activités se déroulent aux États-Unis. Nos activités aux États-Unis ainsi que les capitaux que nous y avons investis nous ont permis d'élargir nos activités et de devenir compétitifs au Canada ainsi que dans les autres régions du monde.

Notre participation sur les marchés internationaux nous a offert une perspective spéciale, sinon unique, en ce qui a trait à la discussion sur le libre-échange. Notre compagnie a l'expérience directe d'un marché sûr et ouvert. Nous avons également subi directement les répercussions de mesures protectionnistes.

Même si nous avons pour mandat et pour désir d'avoir des activités internationales, nous avons dû, au cours des 60 dernières années, mettre fin à nos opérations dans plus de 25 pays en raison de barrières commerciales non tarifaires telles les exigences de mise en place et de retrait, de contrôles de devises, de taxation et de toutes sortes d'autres restrictions commerciales.

Cependant, fort heureusement d'ailleurs, ceci n'a pas été le cas aux États-Unis. Les Sociétés d'assurance-vie canadiennes et américaines ont eu libre accès aux deux marchés. Dans ce climat de libre-échange, comme je l'ai indiqué tout à l'heure, nos activités aux États-Unis ont pris une importance toujours plus grande et représentent aujourd'hui une partie importante de nos opérations.

De fait, aujourd'hui, le revenu en primes provenant des activités aux États-Unis dépassent le revenu total de toutes nos activités il y a six ans. D'autres sociétés comme les nôtres ont connu un succès semblable, faisant affaires des deux côtés de la frontière canado-américaine.

La situation qui existe dans le secteur des assurances entre les deux pays reflète le fait que nos deux économies, et les économies de tous les pays, sont liées de façon très étroite. Nous croyons que ces liens peuvent assurer nombre d'avantages et c'est pourquoi notre société, au sein de notre industrie, a toujours appuyé le principe du libre-échange.

C'est également pourquoi nous jouons un rôle majeur dans l'élaboration des principes commerciaux dans l'industrie des assurances au Canada et aux États-Unis comme le traitement national et d'autres principes dont vous a parlé tout à l'heure M. Devlin. Nous sommes heureux de constater que les principes que nous appuyons ont été incorporés à l'accord de libre-échange proposé.

Beaucoup de gens se demandent quels avantages le libre-échange pourrait apporter au Canada. Je vais vous en parler du point de vue particulier de l'expérience personnelle et dans la perspective de l'industrie et de notre compagnie qui a beaucoup bénéficié du libre-échange.

D'après nous, le libre-échange accroîtra la force et la stabilité des institutions financières comme la nôtre,

[Texte]

institutions like ours, reinforcing public confidence and fostering economic growth. At the Manufacturers we regard our international operations as prudent business diversification.

• 1415

Our geographic spread makes us less vulnerable to a market setback in any particular country and this adds an extra measure of security to a company like ours, which must meet long-term financial obligations to its customers.

Secondly, free trade spurs innovation in product design and development. We trade techniques among markets to the benefit of consumers in Canada. As ideas rest with people, the free trade agreement's provision for greater labour mobility between the U.S. and Canada is welcomed very much by a company like ours.

Thirdly, free trade means enhanced employment, which benefits the Canadian economy. We have about 1,650 permanent employees at our head office in Toronto and, of these, about 1,000 are directly related to our U.S. business.

Finally, free trade with the United States is, as Mr. Devlin indicated, a step towards freer and fuller trade with the world. We believe the learning curve on trade and services that has been achieved through these bilateral negotiations holds promise for multilateral negotiations and the process now under way at the GATT in Geneva.

In closing, Mr. Chairman, we have had the opportunity today to achieve for both countries the benefits that flow from broader competition and fair trading. Without free trade those who rely on the products and services the life insurance industry produces would be less well served than they are today. We are what our experience has made us and consequently we are a strong advocate for freer trade. Thank you.

The Chairman: Thank you very much.

Mr. Allmand: I am having a difficult time understanding why the insurance industry wants this kind of bilateral free trade agreement with the United States. In her brief, Mrs. Bennett says that despite a continuing commitment and mandate to operate internationally, they have withdrawn from 25 countries in the past 60 years because of non-tariff barriers. She gives some examples. She goes on to say that it has not been the case with the United States and that both Canadian and United States life insurance enjoy unfettered access to each other's markets.

[Traduction]

renforcera la confiance du public et entraînera la croissance économique. La Société Manufacturiers perçoit ses opérations internationales comme une diversification prudente de ses activités.

Comme nos opérations se déroulent dans plusieurs pays, nous sommes moins vulnérables lorsqu'il y a baisse soudaine du marché dans un pays donné; de plus, cela assure une sécurité accrue pour notre compagnie, qui, après tout, doit respecter des engagements financiers à long terme conclus avec ses clients.

De plus, le libre-échange encourage l'innovation à l'égard de la conception et du développement de nouveaux produits. Les échanges de techniques entre les divers marchés sont à l'avantage des consommateurs canadiens. Ce sont les gens qui ont ces nouvelles idées, et notre compagnie est très heureuse du fait que l'entente de libre-échange prévoit une plus grande mobilité de la main-d'œuvre entre les deux pays.

L'entente de libre-échange accroîtra les perspectives d'emploi, ce qui, évidemment, ne saurait qu'avantager l'économie canadienne. Nous avons environ 1,650 employés permanents à notre siège social de Toronto, et de ce groupe, environ 1,000 employés s'occupent directement de nos affaires américaines.

Enfin, comme l'a signalé M. Devlin, l'entente de libre-échange avec les États-Unis est un premier jalon vers la libéralisation des échanges commerciaux à l'échelle internationale. Nous sommes d'avis que ce que nous avons appris sur les échanges commerciaux et les services dans le cadre de ces négociations bilatérales nous permet d'espérer de bonnes choses des négociations multilatérales et du processus qui se déroule actuellement dans le cadre du GATT, à Genève.

Enfin, monsieur le président, on nous offre aujourd'hui d'assurer à nos deux nations les avantages qui découlent naturellement d'une concurrence juste et plus générale. Si cette entente n'était pas conclue, ceux qui ont besoin des produits et des services offerts par le secteur de l'assurance-vie n'auraient pas accès aux mêmes avantages qu'aujourd'hui. Comme c'est tout ce que nous avons vécu au fil des ans qui a fait de nous ce que nous sommes aujourd'hui, nous appuyons sans équivoque la libéralisation des échanges commerciaux. Merci.

Le président: Merci beaucoup.

M. Allmand: J'ai peine à comprendre pourquoi le secteur de l'assurance appuie ce type d'accord de libre-échange bilatéral avec les États-Unis. Dans son mémoire, M^{me} Bennett nous dit que même si le mandat de sa compagnie prévoit des activités internationales, cette dernière a mis fin à ses opérations dans 25 pays au cours des 60 dernières années en raison des barrières non tarifaires. Elle nous donne des exemples. Elle poursuit en disant que les États-Unis n'avaient pas eu recours à ce type de mesures et que le secteur de l'assurance-vie, au Canada et aux États-Unis, a libre accès aux deux marchés.

[Text]

It would seem to me that in these circumstances you would want a multilateral free trade agreement rather than one with the United States. You say you have unfettered access to the United States. I find it difficult to understand.

Mrs. Bennett: We see the free trade agreement achieving for the life insurance industry secured market access, enhancing and encoding what we already have. We have become increasingly concerned by the well-documented evidence of increased U.S. protectionism. It has been our real fear that what we have had, i.e., free market access, will be eroded and changed in a very negative fashion and that it will impact very badly on our business operations in a protectionist environment.

From our perspective in the life insurance industry, the free trade agreement gives a standstill agreement for us, enshrines what we already have and protects us from the anticipated negative downside coming from U.S. protectionism. We have already seen some incidences in the life insurance industry. We do not like it; we want it stopped and this seems to stop it.

Mr. Allmand: I would be interested in knowing the threats. If you are already selling a good deal of life insurance and health insurance in the United States, it would seem to me that your customers in the United States would object to any restrictive measures in terms of your industry. All I can see is that for years and years you have had this unfettered access.

• 1420

The problem is that we are dealing with a specific global free trade agreement, which we have not yet seen, although we may see more in a couple of days. Therefore, to write into the services agreement those things you want for your industry, which you already have but want written down... You say you are giving up things in other sectors, such as energy, free investment in Canada, etc., and looking at the agreement in a global sense, you feel that threatens Canada. Is it worthwhile to put in something you already have, to simply write it down, and give up a whole lot of other things?

I guess what I am asking now is, have you assessed this agreement simply in terms of your own industry or have you looked at it in a global sense to see how it affects Canada as a whole? I could put that to any one of you. It appears to me you are looking at it simply from the aspect of your own industry.

Mrs. Bennett: I think we will all want to respond to that, Mr. Allmand.

Let me start by saying that in our estimation we could speak to you most realistically out of our pragmatic business experience, and it would be useful for you to

[Translation]

D'après moi, dans ce genre de circonstances, il serait plus logique de préférer un accord de libre-échange multilatéral plutôt que cet accord avec les États-Unis. Vous dites que vous avez libre accès aux États-Unis. Je ne comprends pas très bien.

Mme Bennett: D'après nous, l'accord de libre-échange assurera au secteur de l'assurance-vie un accès au marché, et permettra d'améliorer et d'encoder ce qui existe déjà. Les tendances protectionnistes accrues des États-Unis, qui sont fort bien connues, nous préoccupent de plus en plus. Nous craignons que les choses dont nous jouissons actuellement, soit un libre accès au marché, diminueront ou disparaîtront; un marché protectionniste changerait vraiment la situation dans laquelle nous fonctionnons actuellement.

À titre d'intervenants du secteur de l'assurance-vie, nous croyons que l'accord de libre-échange assure le statu quo pour notre secteur, enchâsse ce dont nous disposons actuellement et nous protège des graves répercussions que pourrait avoir le protectionnisme américain. Nous avons déjà constaté certaines retombées dans le secteur de l'assurance-vie. Nous n'aimons pas cette situation; nous voulons y mettre fin, et cet accord semble être le moyen d'y parvenir.

M. Allmand: J'aimerais savoir quels sont ces dangers. Si vous vendez déjà un grand nombre de contrats d'assurance-vie et d'assurance-santé aux États-Unis, il me semble que votre client américain s'opposerait à toute restriction imposée à votre secteur. Depuis des années déjà, vous avez libre accès au marché américain.

La difficulté, c'est qu'il s'agit d'un accord de libre-échange global, que nous n'avons pas encore vu, mais au sujet duquel nous en saurons peut-être beaucoup plus dans un jour ou deux. Par conséquent, inscrire ce que vous souhaitez à la rubrique des services, ce qui est déjà la réalité, mais que vous voulez voir confirmé par écrit... Mais pour ce faire, vous faites des concessions à d'autres égards, comme l'énergie, l'investissement au Canada, etc., et dans l'ensemble, vous considérez que l'accord menace le Canada. Vaut-il la peine de faire tellement d'autres concessions tout simplement pour confirmer quelque chose qui existe déjà?

En fait, ce à quoi je veux en venir, c'est si vous vous êtes contentés de considérer l'accord en ne tenant compte que des effets qu'il aurait sur votre industrie, ou si vous l'avez plutôt fait d'une manière plus générale, en songeant à l'ensemble du Canada? C'est une question que je pourrais vous poser, à tous. J'ai l'impression que vous vous êtes limités aux effets sur votre industrie.

Mme Bennett: Je pense que nous aurions tous des choses à dire là-dessus, monsieur Allmand.

Nous avons pensé qu'il serait plus valable de vous en parler à partir de notre expérience, et de l'expérience d'une industrie ayant des ramifications internationales et

[Texte]

have a chance to hear from an internationally oriented industry that feels strongly that we need what the bilateral free trade agreement provides us.

Over and above that, I think we all have thought and have views on the free trade agreement. There would be no way I would believe a free trade agreement should be entered into that was not ultimately to the benefit of most Canadians, and realistically, to most Americans. It has to be an evenhanded agreement that will work on a macro level for both countries.

Mr. Allmand: Before any more of you answer let me just—in your statement of principles put out by the Health Insurance Association of America, I see at the end you have “no change to government programs intended”. You say:

Government's social programs such as health, retirement and unemployment benefits with special reserve rights that are unique to each country or their political subdivisions are not intended to be affected by the statement of principle. . .

I mean with respect to a free trade agreement.

I must tell you, we have had witness after witness appear before this committee who have said that because of the competitive pressures coming to bear as a result of this agreement—in other words, Canadian companies in manufacturing, whatever, trying to compete with American companies—there will be pressures to harmonize our social programs with the Americans, and therefore lower our standards. That would seem to conflict with this clause in your statement of principles, because many people feel that our social and health programs are at risk as a result of this agreement.

Mr. Devlin: In response to that, Mr. Allmand, in the first place the agreement does make specific response to that issue; and, as it states, that is not our intention. You are saying that this free trade agreement will have that result—

Mr. Allmand: Many witnesses have said that to us.

Mr. Devlin: I have no doubt that there is a lot of division of opinion of people observing this situation, which would probably be on both sides of that particular question. You will get witnesses who will say that, and witnesses who will say just the opposite, and it depends upon your perspective and point of view.

However, I would like to respond to something you laid out earlier. You were curious about the evidence we would have of the loss of this sort of operation that seems now to be a very—

Mr. Allmand: Unfettered access.

Mr. Devlin:—good working operation.

[Traduction]

fermement convaincue de la nécessité de ce que nous offre l'accord de libre-échange.

Je vous dirai aussi, en outre, que nous y avons tous réfléchi, et que nous sommes tous arrivés à des conclusions sur l'accord de libre-échange. Je ne proposerais jamais d'accepter un tel accord s'il n'était pas dans le meilleur intérêt de la majorité des Canadiens et, bien entendu, de la majorité des Américains. Cet accord doit procurer des avantages aux deux pays dans l'ensemble.

M. Allmand: Avant d'aller plus loin—dans l'énoncé de principes de la Health Insurance Association of America, on dit: «sans qu'aucune modification aux programmes gouvernementaux ne soit prévue. . .» Vous dites:

L'énoncé de principes ne doit pas toucher les programmes sociaux gouvernementaux ayant trait à la santé, à la retraite et à l'assurance-chômage, entre autres, qui doivent être protégés dans ce qu'ils ont de particulier pour chaque pays ou chacune de leurs subdivisions politiques. . .

J'entends, dans le contexte d'un accord de libre-échange.

Je dois vous dire que nous avons eu une multitude de témoins qui sont venus nous dire que la concurrence qu'engendrera cet accord—les sociétés canadiennes de la fabrication, par exemple, qui tenteront de faire concurrence aux sociétés américaines—fera en sorte qu'il y aura de plus en plus de pressions pour que nous harmonisions nos programmes sociaux avec ceux de la société américaine, et que nous abaissions, par conséquent, nos normes. Cela semble s'opposer à ce que vous dites, parce que bien des gens croient que cet accord menace nos programmes sociaux.

M. Devlin: Tout d'abord, monsieur Allmand, l'accord n'offre aucune garantie précise à cet égard; et, comme nous le disons, ce n'est pas notre intention. Vous dites que cet accord de libre-échange mettra en jeu. . .

M. Allmand: Un grand nombre de témoins nous ont dit cela, oui.

M. Devlin: Je ne doute pas un seul instant que les opinions soient très partagées sur cette question. Certains témoins diront ceci, et d'autres soutiendront précisément le contraire; tout dépend du point de vue où l'on se place.

Mais je voudrais revenir à une question à laquelle vous avez fait allusion tout à l'heure. Vous vous demandiez sur quoi reposaient nos craintes à propos de notre secteur, qui semble maintenant très. . .

M. Allmand: De cet accès inconditionnel, oui.

M. Devlin: . . . de ce secteur où tout semble baigner dans l'huile.

[Text]

There are two specific things. Number one, we did have a bill, which was being thought of about three or four years ago in the services and being proposed actually by Senator Danforth, that would have definitely given the President of the United States a sector-by-sector authority to close down in any of these areas of services, and they were talking in threatening terms about our own. We are well aware of that.

As you have seen, we have very close links and affiliation with the American Council of Life Insurance and the Health Insurance Association of America. These two associations are ones we keep in close links with for obvious reasons of issues that spill over on both sides of the border. We like to know what is going on, etc.

The other, and perhaps more telling one is, we are told in no uncertain terms by fairly significant, responsible, and very large insurance organizations in the United States that operate here in Canada that unless they get a little unrestricted freedom in Canada they are very definitely going to be advising their government to shut down on the Canadian operations, and they are not making any bones about that.

I think if you were saying is this threat real, there is no question in my mind it is very real.

We do have something to be concerned about, we do have something to protect, and I think frankly the insurance industry has demonstrated how things can work in a co-operative market and in competition on both sides of the border. We hope that maybe we are a model for some other industries.

• 1425

Mr. Lesick: Mrs. Bennett, can you tell us again what your position is in your company?

Mrs. Bennett: Do you mean on the question of free trade and the bilateral free trade agreement?

Mr. Lesick: No, the official position you hold as a person.

Mrs. Bennett: I am corporate development vice-president.

Mr. Lesick: How long have you been with the company?

Mrs. Bennett: Approximately 22 years.

Mr. Lesick: We heard from Prof. Marjorie Cohen that most Canadian women work in the services sector and that the trade agreement means that those in the Canadian services sector, women in particular, are going to lose many, many jobs. On page 4 of your submission, however, you mention that 1,000 of your 1,650 head office jobs here in Toronto are directly attributable to your American business.

Mrs. Bennett: That is correct.

[Translation]

Premièrement, il y a eu ce projet de loi, auquel on a songé il y a trois ou quatre ans pour les services, projet de loi qui était proposé par le sénateur Danforth. Ce projet de loi aurait donné au président des États-Unis le pouvoir d'intervenir dans n'importe lequel des secteurs des services, et les choses paraissaient plutôt menaçantes pour nos activités. Nous en étions fort conscients.

Comme vous avez pu le constater, nous entretenons des liens très étroits avec l'American Council of Life Insurance et la Health Insurance Association of America. Nos relations avec ces associations nous permettent évidemment de nous tenir au courant de tout ce qui peut influencer réciproquement sur les activités des deux côtés de la frontière. Nous aimons bien savoir ce qui se passe, etc.

L'autre crainte que nous avons, qui est peut-être encore plus révélatrice, est que des organismes américains du monde de l'assurance, plutôt influents et très importants, et qui ont des filiales au Canada, nous disent carrément que si nous ne leur donnons pas un peu plus les coudées franches au Canada, ils vont conseiller à leur gouvernement d'en faire autant du côté des opérations canadiennes, et ils ne se gênent pas pour le dire.

Si vous voulez savoir si cette menace est réelle, je peux vous dire que cela ne fait aucun doute à mon esprit.

Nous avons de quoi nous inquiéter, car nous avons quelque chose à protéger, et je crois franchement que le secteur de l'assurance illustre bien comment les choses peuvent s'harmoniser dans un marché coopératif en même temps que concurrentiel des deux côtés de la frontière. Nous pouvons peut-être servir de modèle pour d'autres industries.

M. Lesick: Madame Bennett, quelle est votre position au sein de la société?

Mme Bennett: Au sujet du libre-échange et de l'accord de libre-échange?

M. Lesick: Non, quel poste occupez-vous?

Mme Bennett: Je suis vice-présidente au développement.

M. Lesick: Depuis combien de temps travaillez-vous pour cette société?

Mme Bennett: Depuis environ 22 ans.

M. Lesick: M^{me} Marjorie Cohen nous disait que la plupart des emplois occupés par des femmes au Canada se trouvent dans le secteur des services, et que l'accord de libre-échange allait entraîner de très nombreuses pertes d'emplois dans ce secteur; donc, que bien des femmes perdraient leur emploi. À la quatrième page de votre mémoire, vous dites que 1,000 de vos 1,650 emplois, à votre siège social, ici, à Toronto, sont directement reliés à vos activités américaines.

Mme Bennett: C'est juste.

[Texte]

Mr. Lesick: Do you believe there will be job losses in your company, and in your industry, as a result of this trade agreement?

Mrs. Bennett: Absolutely not. To the extent we secure market access and are able to manage our business environment without concern about ongoing protectionist initiatives that would be detrimental to us, jobs will be preserved, and in terms of normal growth, additional jobs will be created.

I would remind you that Manufacturers Life is not unlike financial services organizations. Approximately 66% to 70% of the jobs are held by females. We may not have the perfect hierarchy, but the reality is we see this as enhancing the ability for job creation in financial services. We believe Canadian financial services institutions can compete abroad very effectively, and that is good; it does create jobs at home, at head office.

Mr. Lesick: Do you find in your company that more and more women are getting higher and higher in the hierarchy?

Mrs. Bennett: Yes, that is true.

Mr. Lesick: Approximately how many women do you have working? Is it roughly two-thirds?

Mrs. Bennett: I do not have specific data, but historically about 66% to 70% of the total employee base would be female.

Mr. Lesick: Has there been any indication to you that there may be a lessening or eroding of, shall we say, free trade in your line of endeavour with the United States?

Mrs. Bennett: I am sorry, I am not quite sure what you want to clarify that point.

Mr. Lesick: You have mentioned that you have virtual free trade with the Americans at this time. I am wondering if you have any indications that there may not be free trade, notwithstanding this free trade agreement we will be signing with the United States.

Mrs. Bennett: There have been concerns. Mr. Devlin mentioned the initiative under the Danforth bill originating in the U.S. Senate three or four years ago. Recently, Bill HR-3 was introduced. One of the provisions in that bill was that every time foreign-controlled companies operating in the United States made an investment in level dollars of over approximately \$10,000, they would have to report it to a central agency.

Manufacturers Life is an institution with \$19 billion. We have U.S. assets to support our business well in excess of \$10 billion or \$11 billion, and we make 100, 200, 300, 400 trades a day on the New York Stock Exchange. Each of those trades would have had to be reported within

[Traduction]

M. Lesick: C'est accord va-t-il éliminer des emplois au sein de votre société et dans l'ensemble de votre secteur?

Mme Bennett: Absolument pas. Dans la mesure où l'accès au marché sera garanti, et dans la mesure où nous pourrions poursuivre nos activités à l'abri d'initiatives protectionnistes, les emplois seront préservés, et d'autres seront même créés avec la croissance normale.

Je vous ferai remarquer que la situation, chez Manufacturers Life, ressemble d'assez près à celle des autres organismes de services financiers. Les femmes occupent de 66 à 70 p. 100 des emplois. Cela ne se reflète peut-être pas à la perfection dans la hiérarchie, mais nous prévoyons que cet accord améliorera les possibilités sur le plan de la création d'emplois dans le secteur des services financiers. Nous croyons que les institutions canadiennes peuvent très bien tirer leur épingle du jeu à l'étranger, et c'est bien, car cela crée des emplois au Canada, à notre siège social.

M. Lesick: N'y a-t-il pas de plus en plus de femmes qui accèdent à des niveaux de plus en plus élevés dans la hiérarchie au sein de votre société?

Mme Bennett: Oui, c'est un fait.

M. Lesick: Combien de femmes, environ, votre société a-t-elle à son service? Environ les deux tiers de ses effectifs, je suppose.

Mme Bennett: Je n'ai pas de chiffres précis, mais je dirais que par le passé, les femmes ont toujours représenté de 66 à 70 p. 100 de l'effectif total.

M. Lesick: Avez-vous perçu des signes quelconques que cette situation de libre-échange puisse se resserrer quelque peu en ce qui a trait à vos activités avec les États-Unis?

Mme Bennett: Je m'excuse, mais j'ai peur de ne pas très bien comprendre. Pourriez-vous préciser un peu votre pensée?

M. Lesick: Vous avez mentionné que vous viviez pratiquement en situation de libre-échange à l'heure actuelle avec les Américains dans le contexte de vos activités. Avez-vous perçu des signes quelconques que ce ne puisse peut-être plus être le cas si nous ne signons pas cet accord de libre-échange avec les États-Unis?

Mme Bennett: Nous avons eu certaines inquiétudes à cet égard, oui. M. Devlin mentionnait tout à l'heure le projet de loi Danforth qu'avait envisagé le Sénat américain, il y a trois ou quatre ans. On a dernièrement présenté le projet de loi HR-3. Dans ce projet de loi, on prévoyait que chaque fois qu'une société d'intérêts étrangers en activité aux États-Unis ferait un investissement qui dépasserait 10,000\$, ou environ, la chose devrait être signalée à un organisme central.

Les actifs de Manufacturers Life sont de l'ordre de 19 milliards de dollars. Nos actifs aux États-Unis dépassent les 10 ou 11 milliards de dollars, et nous faisons parfois 100, 200, 300, et même 400 opérations par jour à la Bourse de New York. C'est donc dire que chacune de ces

[Text]

three days. You can imagine how difficult it would be to conduct your business if you had to report virtually every single transaction to a U.S. regulatory authority because you were a foreign-controlled company; and U.S. competition would not have to bear the cost of that regulatory burden. That is just another example of the kind of thing that can happen.

Mr. Lesick: Let us go back to the aspect of women in the work force and women in the service sector. The women working in your company are, shall we say, comparatively well paid. They are not, as women in the service sector are, as some have indicated, earning two-thirds of what the average man earns. That is certainly not the case in your industry. Is that correct?

Mrs. Bennett: I have used that argument myself from time to time.

• 1430

I think we are dealing with a set of very complicated social issues here. I must say I in no way see the proposed free trade agreement as having a negative impact on the position of women, at least in the financial sector, which I know well. If anything, in a competitive environment, good people are always necessary, and foreign competition often drives salaries up in the domestic marketplace.

Mr. Devlin: I would just like to supplement Mrs. Bennett's response. You are into an area that concerns us, and an area we feel very good about and very comfortable with, namely our industry's reaction to women in the workplace.

I guess there are two elements here: One is opportunity and the other is equal pay. I cannot think of a company that would not use a very complicated system of evaluation of jobs through Hay Associates Ltd. This has gone on for many years, because the industry felt it wanted a system whereby it could do a comparative basis of where it sat in terms of its salary administration. With this approach you do not evaluate people; you evaluate jobs. The occupier of the job is incidental. You do not pay people on the basis of whether it is a man or it is a woman. I think on the equal pay side of things, our industry has done an outstanding job.

On the question of opportunity, you may know that there is a women's directorate to the Ontario government's drives in this question of equality here. I am very proud to say our industry took three out of about half a dozen corporate awards for excellence in this particular area. I think the industry is doing quite a good and significant job in terms of its trying to react to women in the workplace.

[Translation]

opérations devrait être signalée dans les trois jours. Vous pouvez vous imaginer ce que ce serait s'il fallait signaler presque chaque opération à un organisme réglementaire américain, parce qu'on est une société étrangère; sans compter que cela avantagerait les sociétés américaines, puisqu'elles n'auraient pas à satisfaire à cette exigence. Ce n'est qu'un autre exemple de ce qui peut arriver.

M. Lesick: Revenons à la question des femmes sur le marché du travail et dans le secteur des services. Les femmes qui travaillent pour votre société sont bien rémunérées, comparativement à d'autres secteurs. Ce n'est pas comme bien d'autres femmes dans le secteur des services, qui ne gagneraient, semble-t-il, que les deux tiers de ce que gagne un homme, en moyenne. Ce n'est sûrement pas le cas dans votre secteur, n'est-ce pas?

Mme Bennett: C'est un argument que je fais aussi valoir de temps à autre.

Ce sont là des questions d'ordre social très complexes. Je dois dire que je ne crois pas un seul instant que l'accord de libre-échange puisse avoir des effets négatifs sur la situation des femmes, en tout cas dans le secteur des services financiers, secteur que je connais bien. En règle générale, dans un environnement concurrentiel, on a toujours besoin de personnes compétentes, et la concurrence étrangère pousse souvent les salaires à la hausse sur le marché.

M. Devlin: Je voudrais seulement ajouter un peu à la réponse de M^{me} Bennett. Vous touchez là à un aspect qui me tient à cœur, et au sujet duquel nous sommes très satisfaits, soit le comportement de notre industrie à l'égard des femmes sur le marché du travail.

Je crois qu'il y a deux éléments dont il faut tenir compte ici: l'équité dans les possibilités d'emploi, et l'égalité sur le plan de la rémunération. J'ai peine à imaginer comment nous pourrions nous passer d'un système très élaboré pour évaluer les emplois, comme celui de Hay Associates Ltd. C'est un système que l'on utilise déjà depuis de nombreuses années dans notre industrie parce que nous avions besoin d'un système qui permettrait d'effectuer des analyses comparatives quant à la situation sur le plan de la rémunération. Avec cette formule, on n'évalue pas les personnes, mais les emplois. Le titulaire du poste n'importe pas dans le cadre de l'évaluation. Qu'il soit un homme ou une femme n'intervient pas dans la détermination de la rémunération. Sur ce plan, je pense que notre industrie a fait un travail remarquable.

Pour ce qui est de l'équité dans les possibilités d'emploi, vous savez peut-être qu'il y a en Ontario un organisme gouvernemental qui en est spécifiquement chargé. Je suis très fier de dire que notre industrie s'est accaparé les honneurs de trois mentions d'excellence sur environ six possibilités à cet égard. Je pense que nous nous acquitons très bien de nos responsabilités à l'égard des femmes sur le marché du travail.

[Texte]

Mr. Blaikie: I am still not clear what actual threats this committee or the government ought to be responding to in freezing the free trade arrangement that now exists between Canada and the United States with respect to life and health insurance.

I am getting two conflicting messages here. We have one statement that says you enjoy unfettered access. Yet Mr. Morson told Mr. Allmand that if we did not lift some of the restrictions we have on American companies operating here, the Americans were going to come down hard on Canadian operators. It would be interesting to get that story straight.

I want to ask something with respect to the whole question of another matter that came before this committee regarding data processing. Claims were made that once we have free trade in services, a great many large corporations will find it cheaper to do their data processing in the United States and to service themselves from American locations. I wonder if Mrs. Bennett particularly could comment on this, because you, I am told, were part of the advisory group on services.

There were no studies done on free trade and financial services by the Macdonald commission. It is a relatively new area. Some would argue it transcends the traditional notion of free trade. I was wondering if you could tell us what you expect to see happen. Can you say before the committee now that large Canadian insurance companies will not, if it is cheaper to do so, do their data processing from the United States, if they have such access?

Mrs. Bennett: I think business organizations will always weigh—among other factors obviously—relative costs in terms of getting specific jobs performed at any given location. The reality would be that the cost structure in Canada from an economic point of view alone is such that it would make sense to maintain as many functions here as possible. We have a well-educated and well-equipped work force. I happen to believe we have competitive wage rates. We have head offices here. There is always a predilection to do as much in your home country as possible. I would not see massive erosion of jobs from the Canadian financial services sector under a free trade agreement.

The reality in today's financial services is that it is increasingly internationalized, it is increasingly competitive, and the forces for change are market driven.

[Traduction]

M. Blaikie: Je ne comprends toujours pas en réponse à quelles menaces le présent Comité, ou le gouvernement, devrait tout interrompre à propos de l'accord de libre-échange qui est intervenu entre le Canada et les États-Unis, pour ce qui est de l'assurance-vie et de l'assurance-santé.

Vous ne dites pas tous la même chose. Vous nous dites que vous jouissez actuellement d'un accès à toutes fins utiles inconditionnel au marché américain. Pourtant, M. Morson disait à M. Allmand que si nous n'éliminions pas certaines des limites que nous imposons aux sociétés américaines au Canada, les Américains allaient faire la vie difficile aux sociétés canadiennes. Je voudrais bien pouvoir tirer cela au clair.

Je voudrais aussi aborder un peu une autre question qu'ont soulevée un certain nombre de témoins devant le Comité, le traitement des données. On nous a dit qu'une fois que le libre-échange serait installé dans le secteur des services, un très grand nombre de grosses sociétés allaient décider, pour des raisons d'économies, d'effectuer le traitement de leurs données aux États-Unis et de satisfaire à leurs besoins au Canada à partir des États-Unis. Madame Bennett, vous pourriez peut-être nous faire quelques observations là-dessus, puisqu'on me dit que vous faisiez partie du groupe consultatif qui s'est penché sur la question des services.

La Commission Macdonald n'a pas fait d'études là-dessus. C'est un domaine relativement nouveau. Certains diraient qu'il transcende la notion traditionnelle de libre-échange. Vous pourriez peut-être me dire ce que vous prévoyez à cet égard. Seriez-vous prête à affirmer que les grandes sociétés d'assurance canadiennes n'effectueraient pas leur traitement de données aux États-Unis, si c'est moins cher ainsi, puisque ce sera désormais possible?

Mme Bennett: Je pense que les entreprises feront toujours intervenir—entre autres facteurs, évidemment—les coûts relatifs dans la détermination de l'endroit où il serait le plus rentable d'effectuer une activité donnée. La réalité voudrait que la structure de coûts au Canada, du point de vue purement économique, est telle qu'il serait logique de conserver ici autant de fonctions que possible. Nos travailleurs sont compétents et bien équipés. Je suis convaincue que les salaires que nous versons sont concurrentiels. Nous avons des sièges sociaux au Canada. On a toujours tendance à faire les choses autant que possible dans son pays. Je ne penserais pas qu'un accord de libre-échange nous fasse perdre tellement d'emplois dans le secteur canadien des services financiers.

La réalité d'aujourd'hui, dans le secteur des services financiers, veut qu'ils s'internationalisent de plus en plus, qu'ils soient de plus en plus concurrentiels, et que les pressions pour que les choses évoluent viennent du marché.

[Text]

[Translation]

• 1435

The drive is definitely towards freer trade, but there are barriers in place in different parts of the world and the strong potential for barriers to be erected in the United States.

I would just remind you the proposed free trade agreement does not treat life insurance as a separate entity. Life insurance falls under the umbrella statement of "principles governing trade in the general services area". I have to tell you, from our experiences in industry and my corporate experience, that free trade in services has served us well and we want to preserve it. We believe other Canadian companies, which have not had as liberal access as we have had in the past to the American marketplace, will fare very well in an environment in which the rules are codified, clear, understandable and applicable.

Mr. Blaikie: You still have not been able to refer to any studies that have been done with respect to either data processing or jobs that may or may not be created in the financial services. When you responded to Mr. Lesick, you made some claims about the increase in jobs that might occur and yet there seems to be a dearth of information.

You are not just anybody in the insurance industry, you were on the advisory group. I wonder if you could, in your final remarks, tell us whether you have been privy to any studies in that respect and if so, how the committee could get them.

I have a final question about the insurance industry in general. I notice the absence with all our witnesses, so far at least, of anybody representing the automobile insurance industry. I realize that may not fall within your particular group, but I wonder how you would interpret the "right of commercial presence", which is a phrase used to describe the freedoms that would be given to American-owned insurance companies, whether it be Allstate or various American automobile insurance agencies.

I wonder whether you see this as a principle, the right of commercial presence, that might come into conflict with the publicly-owned monopoly in automobile insurance, which exists in Manitoba, Saskatchewan, British Columbia, and Quebec.

In your own bailiwick with respect to health insurance companies, I also wonder if the right of commercial presence would mean that doors would be more open for American multinational health insurance companies—or health corporations for that matter, because often they are concerned with a wide variety of health services—to have more access to operate in the Canadian health-care market. Have you given any thought to that? You were on

La tendance est nettement à la libéralisation des échanges, mais il y a des barrières douanières un peu partout dans le monde et de fortes menaces d'érection de barrières douanières aux États-Unis.

Permettez-moi de vous signaler que cet accord de libre-échange ne fait pas d'exceptions pour l'assurance-vie. L'assurance-vie, comme beaucoup d'autres industries de ce secteur, est couverte par les «principes régissant le commerce dans le domaine des services généraux». Je dois vous dire, forte de l'expérience de notre industrie et de ma propre expérience, que nous n'avons pas du tout à nous plaindre du libre-échange dans le secteur tertiaire et que nous voulons préserver cet état de choses. Nous croyons que d'autres compagnies canadiennes qui, jusqu'à présent, n'ont pas pu accéder aussi librement que nous au marché américain se débrouilleront très bien dans un environnement aux règles codifiées, claires, compréhensibles et contestables.

M. Blaikie: Vous ne m'avez toujours pas cité d'études sur l'informatique ou sur l'éventualité de création d'emplois dans les services financiers. Répondant à M. Lesick, vous avez parlé de création d'emplois, alors que sur ce plan, on semble beaucoup manquer d'informations.

Vous n'êtes pas n'importe qui dans l'industrie de l'assurance, vous faisiez partie du groupe consultatif. En guise de remarque finale, pourriez-vous nous dire si vous avez eu connaissance d'études sur cette question, et dans l'affirmative, comment notre Comité pourrait-il se le procurer?

J'ai une dernière question à poser sur l'industrie de l'assurance en général. J'ai remarqué l'absence, tout du moins jusqu'à présent, parmi nos témoins de représentants de l'industrie de l'assurance-automobile. Cela ne concerne peut-être pas votre groupe en particulier, mais quelle serait votre interprétation de l'expression «droit de présence commerciale» utilisée pour décrire les libertés qui seraient accordées aux compagnies d'assurance américaines, qu'il s'agisse d>Allstate ou d'autres agences d'assurance-automobile américaines.

Pensez-vous que ce principe, ce droit de présence commerciale, puisse se heurter au monopole public d'assurance-automobile du Manitoba, de la Saskatchewan, de la Colombie-Britannique et du Québec?

Dans votre propre domaine de l'assurance-santé, ce droit de présence commerciale signifierait-il également une plus grande ouverture des portes aux compagnies d'assurance-santé multinationales américaines—ou aux sociétés s'intéressant à la santé, d'ailleurs, puisque souvent, elles offrent toute une variété de services de santé—une libéralisation de l'accès au marché canadien de la santé et des soins? Y avez-vous réfléchi? Vous étiez

[Texte]

the advisory committee. What studies were done in this particular area?

Mrs. Bennett: The role of the advisory committee was to take people operating in the varied sectors, in this case financial services, and contribute their views, experience and hands-on business judgment to the Minister and the Trade Negotiations Office, to tell them, from a private-sector perspective, what we felt was needed, what we wanted to protect, and what we wanted in terms of enhanced access to the United States.

We were not given a budget to research any of those questions—they are important questions—from an academic point of view.

I would remind you that the Economic Council of Canada actually has under way a number of sectoral studies pertaining to the implications and impact of freer trade. You might want to address the questions to Judith Maxwell, the chairman of the Economic Council of Canada. It would be one collective where I know some research work is happening.

In terms of automobile insurance, we are the life and health insurance industry, so I do not really think I should be talking specifically about automobile insurance. However, I can make a general statement that it is my understanding that the proposed free trade agreement in no way touches the role and significant position of Crown corporations providing either automobile insurance or health insurance in this country where they operate.

Mr. Crosby: Mr. Devlin, let me welcome your group to the parliamentary committee. My first comment is that the whole purpose of the free trade initiative is to preserve existing trading regimes between Canada and the United States from protectionism, and then beyond that to enhance trading opportunities in the future.

• 1440

Therefore, I note your comments on the status quo and your desire to maintain the trading relations that have been established in the insurance industry. However, I would like you to tell me whether you think there is a move afoot internationally to review service arrangements to be included in the broad definition of "trade", and whether this is an almost inevitable and unavoidable process, that service arrangements will be looked at as part of inter-nation trades.

Mr. Devlin: You are absolutely correct to look at that issue. We have had trade in products under GATT. We have not had trade in services. The GATT is now being pushed to take a look at this for the first time, particularly by the U.S., though I think others would have to be interested in it too. If you take a look at the economy in Canada, the United States, and in other industrialized nations, services are vastly outstripping product development in the benefits and the contribution to the

[Traduction]

membre du comité consultatif. Y a-t-il eu des études dans ce domaine particulier?

Mme Bennett: Le comité consultatif avait pour rôle d'interroger les agents des divers secteurs, dans ce cas celui des services financiers, et de communiquer leurs opinions, leur expérience et leur jugement pratique au ministre et au Bureau des négociations commerciales, de les informer, du point de vue du secteur privé, de ce qui nous semblait nécessaire, de ce que nous voulions protéger et de ce que nous attendions d'une libéralisation de l'accès au marché américain.

On ne nous a pas donné de budget pour faire des recherches sur ces questions—et ce sont des questions importantes.

Permettez-moi de vous rappeler que le Conseil économique du Canada mène actuellement toute une série d'études sectorielles sur les implications et l'impact de la libéralisation des échanges. Vous devriez peut-être poser cette question à Judith Maxwell, la présidente du Conseil économique du Canada. C'est un des organismes qui se livrent à certaines recherches sur cette question.

Nous représentons l'industrie de l'assurance-vie et de l'assurance-santé; je ne me sens donc pas vraiment qualifiée pour parler de l'assurance-automobile. Cependant, je crois savoir que cet accord de libre-échange ne touchera ni au rôle ni à la place prédominante des sociétés de la Couronne qui offrent soit de l'assurance-automobile, soit de l'assurance-santé dans notre pays.

M. Crosby: Monsieur Devlin, permettez-moi de vous souhaiter, ainsi qu'à votre groupe, la bienvenue devant notre Comité parlementaire. Je commencerai par dire que l'objet de cette initiative de libre-échange est de préserver les régimes commerciaux existants entre le Canada et les États-Unis du protectionnisme, et, en deçà, d'optimiser les échanges de demain.

En conséquence, je prends note de vos commentaires sur le statu quo et de votre désir de maintenir les relations commerciales qui ont été établies dans le domaine de l'assurance. Cependant, j'aimerais que vous me disiez si, à votre avis, il est question sur le plan international de revoir les ententes de services pour qu'elles soient incluses dans la définition plus large d'"échange commercial", et s'il est pratiquement inévitable et inéluctable que les ententes de services soient prises en compte dans les règles des échanges inter-nations.

M. Devlin: Vous avez tout à fait raison de rappeler cette question. Le GATT régit l'échange des produits. Il ne régit pas l'échange des services. Certains, tout particulièrement les États-Unis, voudraient que le GATT s'y intéresse pour la première fois, et il n'y a pas que les États-Unis que cela intéresse. Il suffit de regarder l'économie canadienne, américaine, et celle d'autres pays industrialisés pour se rendre compte que la contribution du tertiaire à l'ensemble de ces économies dépasse

[Text]

overall economy. That is the way things are going today. Not to view services, which are a very important segment, and growing in overall importance, would be a big mistake.

So yes, there is indeed a movement to have this included, and it is inevitable. We would have to face up to this at some time.

Mr. Crosby: It is pretty hard to ignore activities that create 70% to 80% of jobs in western nations.

Mr. Devlin: That is quite right.

Mr. Crosby: You mentioned ownership in your presentation. We are constantly hearing that if a free trade arrangement is established between Canada and the United States, Canada will be invaded and our industries will be taken over by United States interests. You represent the insurance industry. What is your view of the possibility of greater take-overs and acquisitions under the free trade arrangement?

Mr. Devlin: I really do not think that is too likely. Maybe we are unique as an industry, but as an industry we have quite a mixture of stock and mutual companies, as you are probably well aware. The split now in the business, in premium income in Canada, would be about 60% of that premium income being done by mutual companies, for which there would be no hope that there is any question of anybody taking those over. They are owned by the policy holders. They are Canadian now; they will remain Canadian.

On the issue of the stock companies that could be present, I suppose there is some opportunity for that. We have to keep in mind the other moves the government is making with the *New Directions* paper on policy for re-regulation, where they are saying large institutions cannot buy large. Therefore, if we are talking about our large stock companies, I would think it is almost by definition going to be impossible for a large U.S. organization to take them; and no one else would be able to swallow them. We also have other players in Canada opening up under the re-regulation, such as banks and other institutions, who might get quite interested in any of these corporate enterprises, should they indeed come up for sale. However, most of them are major-shareholder-owned, with most of them being families or interests that have long roots and have spent a long time in Canada. My overall response to the issue, therefore, is that it is highly unlikely.

Mr. Crosby: Mrs. Bennett, you mentioned in your presentation the advance of your organization in terms of what it has been able to do in trade with the United States and other nations of the world. What I think this raises is the matter of economies of scale. We have heard from many business enterprise owners that if they had an opportunity to have free access to the huge U.S. market, they would build up an organization and benefit from economies of scale in such a way that they would then be able to trade favourably with other nations. In that way

[Translation]

largement celle du secondaire. C'est la réalité aujourd'hui. Ne pas tenir compte du tertiaire, élément très important et en croissance constante, serait une grave erreur.

Donc, oui, certains demandent son inclusion, et c'est inévitable. Il faudra nous y faire un jour ou l'autre.

M. Crosby: Il est très difficile d'ignorer des activités qui créent de 70 à 80 p. 100 des emplois dans les pays occidentaux.

M. Devlin: Exactement.

M. Crosby: Vous avez parlé de contrôle dans votre exposé. Nous ne cessons d'entendre dire que si une entente de libre-échange est conclue entre le Canada et les États-Unis, le Canada sera envahi et nos industries seront achetées par les Américains. Vous représentez l'industrie de l'assurance. Que pensez-vous de cette possibilité accrue de prises de contrôle et d'acquisitions provoquées par cette entente de libre-échange?

M. Devlin: Franchement, je n'y crois pas beaucoup. Le cas de notre industrie est peut-être unique, mais comme vous le savez probablement, nous sommes le résultat d'un mélange d'actions et de mutuelles. À l'heure actuelle, au Canada, les mutuelles représentent environ 60 p. 100 du marché, et les prises de contrôle ne sont même pas pensables. Ces compagnies appartiennent aux titulaires de polices. Elles sont aujourd'hui canadiennes, elles le seront toujours demain.

Pour ce qui est des compagnies par actions, je suppose que la possibilité existe. Il ne faut pas oublier les autres initiatives du gouvernement dans le cadre de sa politique de réglementation—le document intitulé *Nouvelles directions*—interdisant aux grosses institutions de s'acheter mutuellement. Par conséquent, si vous voulez parler de nos grosses compagnies par actions, je pense que par définition, il sera pratiquement impossible aux grosses compagnies américaines d'en prendre le contrôle; et personne d'autre ne pourra les absorber. Dans le cadre de la réglementation, il y a également d'autres acteurs au Canada, comme les banques et d'autres institutions, qui, voulant diversifier leurs activités, pourraient s'intéresser à ces entreprises au cas où elles seraient à vendre. Cependant, la majorité d'entre elles appartiennent à des actionnaires majoritaires, à des familles ou à des intérêts résidant au Canada depuis longtemps. Je répondrai donc d'une manière générale que c'est fort peu vraisemblable.

M. Crosby: Madame Bennett, lors de votre exposé, vous avez parlé de la situation privilégiée de votre industrie, qui est en mesure de commercer avec les États-Unis et d'autres nations du monde. Cela pose à mon avis la question des économies d'échelle. De nombreux patrons d'entreprises nous ont dit que s'ils avaient accès librement à l'énorme marché américain, ils s'associeraient pour bénéficier des économies d'échelle et de manière à pouvoir commercer favorablement avec d'autres nations. Comment des échanges accrues avec les États-Unis peuvent-

[Texte]

increased trade with the United States gives us advantages in worldwide trade. Is this true in the insurance industry?

Mrs. Bennett: It would be presumptuous for me to talk for the entire industry on that point, but certainly the manufacturers and the Canadian life companies I know that are international absolutely would support your analysis of the situation. There is no question that access to the U.S. marketplace has given us an impetus to be able increasingly to trade abroad outside of North America.

Mr. Devlin: You have another company to address, Crown Life, which does significant business. You might want to hear Mr. Morson's comments as it reflects the Crown experience.

Mr. Alan Morson (Vice-Chairman, Crown Life Insurance Company): Mr. Blaikie and Mr. Allmand also brought this issue up.

My company is a Canadian company. Only 15% of our business is Canadian; 70% of it comes from the United States, and 15% elsewhere. The economies of scale are a very important aspect of that, and we along with other Canadian companies have a significant share of the U.S. marketplace. We are favourably thought of in the United States.

• 1445

However, when you add up the business we have there together, it only represents 2.5% or 3% of the U.S. marketplace; therefore, we do not have a big influence on their marketplace. Looked at from our perspective, though, over 40% of the premium income of Canadian companies comes from outside our borders, and we therefore have a very important stake in the international business, particularly the U.S. business.

Mr. Crosby: I cannot pass up the opportunity to mention to you the matter of health care and insurance in relation to health care. We have heard constantly that medicare will be jeopardized in Canada by a free trade agreement.

Do they not have health care programs in the United States? Does it not cost more to support health care in the United States than it does in Canada? Can you give me some information on that?

Mr. Morson: In the United States they spend 10.6% of the GNP on health care; in Canada it is 8.5%. I think it is pretty clear who has the best system at this point in time. I do not think there is any fear of our system being in jeopardy.

The Chairman: Thank you very much, ladies and gentlemen. Thank you for joining us this afternoon. We have appreciated your comments.

Mr. Devlin: I might say, Mr. Chairman, we beat the pants off the Americans down in the United States. We have 3% of that trillion-dollar market, so we are not afraid of them.

[Traduction]

Ils nous avantagent sur le plan du commerce international? Est-ce vrai pour l'industrie de l'assurance?

Mme Bennett: Répondre au nom de l'ensemble de l'industrie serait présomptueux de ma part, mais il est certain que les fabricants et les compagnies d'assurance-vie opérant sur le marché international seraient tout à fait d'accord avec votre analyse de la situation. Il est incontestable que l'accès au marché américain nous a donné le coup de fouet nécessaire pour nous aventurer sur les marchés à l'extérieur de l'Amérique du Nord.

M. Devlin: Il y a une autre compagnie à laquelle il faudrait penser, Crown Life, dont les activités sont importantes. M. Morson pourrait vous parler de l'expérience de Crown.

M. Alan Morson (vice-président, Crown Life Insurance Company): M. Blaikie et M. Allmand ont tous les deux abordé cette question.

Ma compagnie est canadienne. Seulement 15 p. 100 de nos activités sont canadiennes, alors que 70 p. 100 viennent des États-Unis et 15 p. 100 d'ailleurs. Les économies d'échelle sont un aspect très important, et avec d'autres compagnies canadiennes, nous détenons un part importante du marché américain. Nous sommes très bien vus aux États-Unis.

Cependant, lorsque vous additionnez nos activités, elles ne représentent que 2,5 ou 3 p. 100 du marché américain; par conséquent, nous n'exerçons pas une grosse influence sur leur marché. Cependant, plus de 40 p. 100 du capital des compagnies canadiennes viennent de l'extérieur de nos frontières, et par conséquent, la participation internationale est très importante pour nous, notamment celle des Américains.

M. Crosby: Je ne peux pas laisser passer cette occasion sans vous parler d'une question qui revient souvent. On ne cesse de nous répéter que cet accord de libre-échange sonnera le glas de l'assurance-maladie au Canada.

N'ont-ils pas de programmes de santé aux États-Unis? La santé ne coûte-t-elle pas plus cher aux États-Unis qu'au Canada? Pouvez-vous me donner quelques renseignements à ce sujet?

M. Morson: Aux États-Unis, 10,6 p. 100 du PNB sont consacrés à la santé; au Canada, 8,5 p. 100. Il est facile de voir qui a le meilleur système pour le moment. Je ne vois pas comment notre système pourrait être mis en danger.

Le président: Merci beaucoup, mesdames et messieurs. Merci de vous être joints à nous cet après-midi. Nous avons apprécié vos commentaires.

M. Devlin: Permettez-moi d'ajouter, monsieur le président, que les Américains ne nous font pas peur aux États-Unis. Nous détenons 3 p. 100 de ce marché d'un billion de dollars; nous n'avons donc pas peur d'eux.

[Text]

The Chairman: Our next witness is Prof. Abraham Rotstein, an economist from the University of Toronto.

Mr. Rotstein, we welcome you this afternoon.

Professor Abraham Rotstein (Department of Economics, University of Toronto): Thank you very much, Mr. Chairman.

I would like to begin by saying that it is both a pleasure and a privilege to be able to appear before this committee in the midst of one of the most important debates we have had on the future of this country. The government must deserve some credit for launching this inquiry far ahead of the American Congress, which seems to be stuck on technicalities such as wishing to see a full draft of the agreement before they launch their inquiry. In that sense we are ahead of the game.

I have a text that I hope will not run longer than about 12 minutes. With your permission, I would like to deliver it and make it part of the record.

The year 1988 will be the preparatory year before we usher in the Canada-U.S. free trade agreement, a little over 12 months from now. But during that transitional year the full benefits of the earlier round of GATT negotiations, the Tokyo round, will have come into effect. What is our trade situation likely to be over the next 12 months before the provisions of the bilateral trade agreement come into force? The thrust of American protectionism is unpredictable of course, but it will be little affected by the new agreement.

What we are likely to find is that 80% of our industrial exports will enter the United States duty free, as is the case at present, and 96% will have only a negligible tariff levied of, say, 5% or less. Industrial exports include virtually everything we ship to the United States apart from agricultural products and fish. Very few products will face a high tariff, and these will be largely limited to ceramics, textiles, petrochemicals, and some urban mass transit equipment.

This liberalization of Canada-U.S. trade has occurred quite outside the present set of free trade talks, and is the fruit of many rounds of GATT negotiations in the post-war period. The most recent negotiations, the Tokyo round of 1979, cleared away the bulk of the outstanding tariff barriers between Canada and the United States, leaving only those few protected areas, as well as the automobile tariffs that form the basis of the sanctions of the Auto Pact. During these successive rounds of GATT negotiations, we have of course made concessions of our own, in lowering our tariffs on American products coming into Canada.

[Translation]

Le président: Notre témoin suivant est le professeur Abraham Rotstein, économiste de l'Université de Toronto.

Monsieur Rotstein, bienvenue.

M. Abraham Rotstein (professeur, Département d'économie politique, Université de Toronto): Merci beaucoup, monsieur le président.

J'aimerais commencer par dire que c'est à la fois un plaisir et un privilège que de comparaître devant votre Comité en plein milieu d'un des débats les plus importants que nous ayons eus sur l'avenir de notre pays. Le gouvernement mérite un certain crédit pour avoir lancé cette enquête bien avant le Congrès américain, qui semble être bloqué par des détails techniques, comme par exemple voir le texte complet de l'accord avant de commencer son étude. Dans cette mesure, nous sommes en avance sur eux.

J'ai un texte à vous lire qui, je l'espère, ne dépassera pas les 12 minutes. Avec votre permission, j'aimerais le lire pour qu'il soit versé au compte rendu.

L'année 1988 sera l'année préparatoire avant l'entrée en vigueur de l'accord de libre-échange canado-américain, d'ici un peu plus de douze mois. Cependant, pendant cette année de transition, tous les avantages de la ronde précédente de négociations du GATT, la ronde de Tokyo, seront entrés en vigueur. Quelle pourra bien être notre situation commerciale pendant ces 12 prochains mois avant que les dispositions de l'accord de libre-échange bilatéral n'entrent en vigueur? Bien entendu, les poussées de protectionnisme américain sont imprévisibles, mais elles seront affectées par le nouvel accord.

Nous constaterons que 80 p. 100 de nos exportations industrielles entreront aux États-Unis hors taxe, comme c'est le cas à présent, et 96 p. 100 se verront imposer des droits négligeables d'un maximum de, disons, 5 p. 100. Les exportations industrielles incluent pratiquement tout ce que nous expédions aux États-Unis, à l'exception des produits agricoles et du poisson. Très peu de produits seront assujettis à des droits élevés, et ils seront en grande partie limités aux céramiques, aux textiles, aux produits pétrochimiques et à certains équipements de transport urbain en commun.

Cette libéralisation des échanges commerciaux entre le Canada et les États-Unis n'est pas due à des accords de libre-échange, mais est le fruit des nombreuses rondes de négociation au sein du GATT pendant la période d'après-guerre. Au cours des plus récentes négociations, celles de Tokyo en 1979, presque toutes les barrières tarifaires qui subsistaient entre le Canada et les États-Unis sont tombées, à l'exception évidemment des quelques domaines protégés, ainsi que du secteur de l'automobile, pour lequel des négociations spéciales ont eu lieu dans le cadre du Pacte canado-américain de l'automobile. Au cours de ces différentes négociations, nous avons évidemment fait des concessions, parce que nous avons choisi de les faire,

[Texte]

The present euphoria over the bilateral free trade agreement tries to hitchhike on the earlier GATT achievements that have already been bought and paid for. It is in fact not commonly realized that much of the new proposal, at least as far as tariffs are concerned, consists of selling the previous deal for the second time, and we will be expected to pay up once again.

If so much progress was made under GATT, why were we confronted with new obstacles to freer trade, even before the old agreement had fully come into force? A second toll-gate had unexpectedly appeared on the highway. This consisted of the non-tariff barriers, such as the countervail, anti-dumping duties and the injury clauses, which have caused us this continuing concern in softwood lumber, shakes and shingles and so on.

What I therefore find peculiar in the free trade agreement is that we are being asked to pay twice for most of the free trade concessions we are seeking from the Americans, once under the auspices of GATT, and again, under the proposed bilateral treaty.

By a second toll fee, I mean the new concessions we are proposing to make in the area of foreign investment regulations, the continental energy agreement, the concessions and services and so on. Suppose the bilateral trade agreement goes through, and we do pay a second time. Would that finally settle the question of secure access to the American market with which we began? Would we at least have a clear and open path for our trade with the United States?

The answer unfortunately is no. Paying twice gets us little additional security. As everyone is aware, the American countervail provisions remain in place, and we will not be exempt from them. We will merely have the right to sit in a tribunal to judge whether they have been properly applied.

When new countervail threats arise, as they may, perhaps in an area such as pulp and paper, we will be tempted once more to scurry for cover. We will require yet another round of negotiations, offer still further concessions to acquire yet another small margin of safety.

We may further discover that the whole process repeats itself. A third and even a fourth toll-gate may appear down the road. The secure access we have been pursuing and paying for may remain almost as elusive after these further rounds of negotiation as it is now.

Should we gracefully accept the prospect of paying two or even three times over for the same package? At the end

[Traduction]

et nous avons abaissé les tarifs sur les produits importés des États-Unis.

Dans l'euphorie actuelle, on oublie que cet accord de libre-échange ne fait que profiter des acquis du GATT et que les propositions actuelles, en tout cas en matière de tarifs, ne visent qu'à vendre pour la deuxième fois l'accord du GATT, pour lequel on devrait cependant payer une fois de plus.

Si tant de progrès avaient été réalisés dans le cadre du GATT, pourquoi tant d'obstacles ont-ils été opposés au libre-échange, même avant que l'ancien accord ne soit entré totalement en vigueur? On se heurterait ici à un deuxième péage, à des barrières non tarifaires comme les droits compensateurs, les droits antidumping, les clauses de préjudices que l'on connaît bien dans le domaine du bois d'oeuvre, des bardeaux, etc.

Ce que je trouve vraiment étonnant dans cet accord de libre-échange, c'est que l'on nous demande de payer deux fois pour la plupart des concessions de libre-échange que l'on cherche à obtenir des Américains, la première fois dans le cadre du GATT, la deuxième dans le cadre de ce traité bilatéral de libre-échange.

Lorsque je parle de second péage, j'entends ces nouvelles concessions que nous nous proposons de faire dans le domaine des règlements en matière d'investissements étrangers, l'entente continentale en matière d'énergie, les concessions et services, etc. Supposons que cet accord de libre-échange soit adopté et que l'on acquitte ce péage une seconde fois. Cela réglerait-il la question d'un accès sûr au marché américain, question qui nous a poussés à chercher cet accord? Aurions-nous un accès tout à fait libre et certain au marché américain?

La réponse à cette question est malheureusement non. Le fait que nous payons deux fois pour la même chose ne nous procure que très peu de sécurité supplémentaire. Comme tout le monde le sait, les dispositions concernant l'imposition de droits compensateurs américains resteront en place, et nous ne serons pas exemptés de celles-ci. Nous aurons tout simplement le droit de soumettre notre cause à un tribunal qui décidera si la loi a été appliquée de façon judicieuse ou non.

Lorsque de nouvelles menaces de droits compensateurs surviendront—car cela reste une possibilité, peut-être dans le domaine des pâtes et papiers—nous chercherons une fois de plus à nous couvrir, nous procéderons à de nouvelles négociations, nous offrirons d'autres concessions pour nous voir simplement quelque peu rassurés.

Nous découvrirons alors que tout le processus ne fait que recommencer. D'autres barrières s'élèveront peut-être sur notre chemin, et l'accès sûr au marché canadien que nous essayons d'obtenir et pour lequel nous payons cher ne sera pas plus une réalité qu'à l'heure actuelle.

Devrions-nous tout simplement nous y plier et payer deux ou trois fois pour la même chose? Cela permettra-t-

[Text]

of the day, will our trade relations be any more secure than they are now? It is for these reasons I feel that the free trade rhetoric has been long on hyperbole and short on common sense and sound business judgment. Why do we fail to see the longer-term risks of being asked to pay twice over, and even then, to be denied the secure access we seek?

I sometimes suspect that members of the free trade camp are so intoxicated by the classical free trade rhetoric that they find it hard to come down to earth and to look at the specifics of this agreement. Is the agreement a good business deal or not? The deal is so patently one-sided that it is difficult to understand the enthusiasm and endorsement of the business community, which should know a one-sided deal when they see one.

In its bare essentials, the deal is structured in two parts. In the first part, on tariff concessions, residual Canadian tariffs are twice as high as the average tariff level that remains in the United States. To bring these both to a zero tariff within ten years, we give away twice as much as we get and lose, moreover, the production safeguards on the Auto Pact that apply specifically to Canada.

• 1455

In the second part of the agreement, we make major concessions on investment regulations, energy and services. What do we receive in return? The assurance we can appeal a countervail decision where the American law is unfairly applied. Most of the problematic cases have not stemmed from the politicization of the American law but from its proper application. However, we cannot get that law itself amended, or exempt ourselves from its application.

I ask anyone who has ever had to negotiate and sign a business deal, does this add up? Is there even a remote degree of balance between what we are giving up and what we are getting back? The real trouble with this free trade agreement is that it is likely to give free trade a bad name.

What seems unfortunate in this great national debate we are having is the emergence of a new style of economic reasoning among free trade proponents that I can only call, with apologies to George Orwell, "ecospeak". In this new vocabulary, it is difficult to distinguish the costs of the free trade treaty from its benefits. For free trade proponents, in fact, everything is a benefit. All the costs to Canada, all the things we shall have to give up, are magically transformed into things that are really good for us and that we should have wanted all along.

[Translation]

il à nos relations commerciales d'être plus sûres? Je ne le crois pas. Je pense au contraire qu'en matière de libre-échange, on fait beaucoup de bruit pour rien, on manque de réalisme et de sens des affaires. Comment peut-on ne pas se rendre compte des risques de toute cette entreprise à long terme, alors qu'on nous demande de payer deux fois, et même plus, pour la même chose, tout en nous refusant l'accès sûr que nous recherchons?

Je pense parfois que ces ardents défenseurs du libre-échange se gargarisent de mots et qu'ils oublient de faire preuve tout simplement de bon sens. Ils ne se posent pas la question de savoir si on est en train de faire une bonne affaire ou non. Or, on peut se poser des questions quand on se rend compte qu'il s'agit vraiment d'un marché léonin. Il me semble que les hommes d'affaires devraient pouvoir s'en rendre compte.

Dans les grandes lignes, ce marché se compose de deux parties; dans la première, portant sur les concessions tarifaires, les droits dont le Canada devrait s'acquitter seront deux fois plus élevés que ceux des États-Unis. Pour en arriver à éliminer les droits tarifaires au cours de cette période de 10 ans, nous abandonnons deux fois plus que nous ne gagnons et nous consentons à la disparition des garanties de production dans le cadre du Pacte de l'automobile.

Quant à la deuxième partie de cet accord, nous faisons des concessions importantes en matière de réglementation des investissements, d'énergie et des services. Que recevons-nous en échange? L'assurance que nous pouvons faire appel de toute décision portant sur des droits compensateurs lorsque la loi américaine a été appliquée de façon injuste. Or, dans la plupart des cas qui nous ont causé des problèmes, c'est l'application de la loi elle-même qui était en cause, non l'aspect politique de la question. Cependant, il ne nous est pas possible de faire modifier cette loi ou de nous soustraire à son application.

La question que je poserai à tous ceux qui ont déjà signé des ententes commerciales est la suivante: une telle façon de procéder est-elle raisonnable? Y a-t-il un semblant d'équilibre entre les concessions que nous faisons d'une part et les avantages que nous en retirons de l'autre? Le véritable problème, c'est que tout cela nuit à un véritable libre-échange.

Ce qui est malheureux aussi, c'est que l'on voit apparaître dans le contexte de toutes ces discussions un nouveau jargon économique, un «écono-jargon» dans le style de George Orwell, un jargon qui déforme tout et nous empêche de distinguer vraiment les avantages des inconvénients. Ainsi, pour ces défenseurs du libre-échange, le tout est considéré comme un avantage: tous les handicaps que cela représente pour le Canada, toutes les choses que l'on devra abandonner, tout cela est transformé de façon magique en avantages pour le Canada.

[Texte]

In the Continental Energy Program, for instance, the United States has a proportionate claim to our energy supplies and receives national treatment in regard to the price at which it can purchase feedstock or natural gas. This will succeed in getting our petrochemicals into the U.S. duty free, but the result will be the opposite of what had been intended. With no particular price advantage to locating in Canada, it seems to me the clear result will be that the new petrochemical plants will go in on the U.S. side of the border. By giving up the option to price natural gas more cheaply to our own petrochemical industry, Alberta's industrial future is seriously compromised.

However, the free traders turn even this into a benefit to Canada since they focus single-mindedly on only one aspect. We will remove any future temptation to discriminate against Alberta on behalf of Ontario by pricing energy at less than the world price. It is a classic case of refighting the last war and losing the present one in the process, but for free traders in the language of "ecospeak", tying ourselves to this uniform-pricing policy is regarded as a big advantage for Canada. They fail to see it for what it is—a permanent restriction of our energy options.

What we seem to need instead is the outside discipline of a free trade treaty with the United States to keep our own worst impulses in check. It is humiliating to me to think that under this treaty we do not trust ourselves to formulate our own energy policy in the national interest. One can only wonder if the free traders plan to sanction this provision by the Lord's Prayer itself—"lead us not into temptation but deliver us from evil".

The lifting of our foreign investment code for investments under \$150 million once again pretends to qualify under the good conduct provisions, which every intelligent person or country ought to observe anyway. The inference here is that all of Canada's foreign investment policy since the creation of FIRA in 1973 was misguided. The American demands have presumably at last brought us to our senses, so let us be grateful once more for this provision of the bilateral trade treaty to restore us on the path of righteousness.

I do not wish to belabour the point, but what greater loss of sovereignty can there ultimately be than the cultivation of a mind-set that sees all the demands being made by the other side as major benefits to Canada? The few marginal benefits we do derive are regarded as mini-miracles or manna from heaven. Of all the forms of colonialism still extant, this form of self-induced colonialism is the worst.

[Traduction]

Dans le cas du programme énergétique continental, les États-Unis ont un droit proportionnel à nos approvisionnements énergétiques et jouissent du même traitement que le Canada pour l'achat de pétrole et de gaz naturel. De cette façon, nos produits pétrochimiques entreront hors taxe aux États-Unis; cependant, le résultat ne sera pas celui escompté. Les compagnies américaines n'auront aucun avantage monétaire à s'installer au Canada, et l'on assistera par conséquent à un exode des usines pétrochimiques du côté américain. En abandonnant la possibilité de vendre le gaz naturel moins cher à notre propre industrie pétrochimique, l'avenir industriel de l'Alberta se trouvera sérieusement compromis.

Pourtant, les défenseurs du libre-échange estiment qu'il s'agit même là d'un avantage pour le Canada; dans leur étroitesse d'esprit, ils ne se concentrent que sur un seul aspect de la question: ils ne voudraient plus que l'on traite l'Alberta injustement par rapport à l'Ontario en établissant le prix de l'énergie à un niveau inférieur au prix mondial. En procédant de cette façon, ils ne comprennent pas quelle est la situation à l'heure actuelle. Ces défenseurs du libre-échange, qui parlent leur nouveau jargon économique, considèrent que l'avantage du prix uniforme est extraordinaire pour le Canada. Ils ne comprennent pas qu'en agissant de cette façon, le Canada perd ses différentes options en matière énergétique.

Ces défenseurs du libre-échange estiment que le Canada a besoin d'un traité de ce genre avec les États-Unis pour se discipliner. C'est humiliant de penser que le Canada n'a pas suffisamment confiance en lui pour formuler ses propres politiques énergétiques dans l'intérêt national. Ces défenseurs du libre-échange demanderont peut-être également au Seigneur «de ne pas nous laisser tomber en tentation et de nous délivrer du mal».

La suppression du code d'investissement étranger s'appliquant aux investissements de moins de 150 millions de dollars aurait été faite pour tenir compte des dispositions concernant la bonne conduite. Or, toute personne ou pays raisonnable procéderait de cette façon, de toute façon. En fait, la conclusion est tirée, et c'est que toute la politique du Canada sur les investissements étrangers depuis la création de l'Agence d'examen de l'investissement étranger, en 1973, n'a pas été très judicieuse. Les exigences américaines nous auraient heureusement remis sur la bonne voie, et nous devrions une fois de plus remercier notre bonne étoile, qui, sous la forme d'un traité commercial bilatéral, nous remet sur le droit chemin.

Je ne voudrais pas m'attarder sur toute cette question, mais que peut-on considérer de pire pour la souveraineté d'un pays que cette tendance à envisager toutes les exigences faites par l'autre côté comme des avantages, et à envisager les quelques bénéfices marginaux que nous faisons comme de petits miracles, ou la manne provenant du ciel. De toutes les formes de colonialisme qui existent encore à l'heure actuelle, cette espèce, que l'on s'inflige à soi-même, est la pire.

[Text]

[Translation]

• 1500

The disputesettlement mechanism provides yet another example of "ecospeak". Under this procedure we will be duly notified and named before we are hit again with countervail or similar legislation. It may be a slight consolation to some that, should our pulp and paper industry be thrown into disarray by a countervail action, we will have had due notice and a chance to review whether the American law has been correctly applied. One eminent free trader has stated that these provisions make Canada "the envy of the world". Thank God for small mercies. Personally, I find these views a form of cheap rationalization. I find it demeaning that my country would negotiate and accept such a bilateral treaty. Thank you, Mr. Chairman.

The Chairman: Thank you, Prof. Rotstein.

Mr. Axworthy: Prof. Rotstein, I want to ask some questions about alternatives. We have been told that this is the only answer to our trade problems, that if we do not sign this deal, Armageddon will be visited upon us—to use your own biblical analogy—and the hordes will descend, and I suppose the locusts will take over as well. Yet in your paper you point out that, over a period of time, we have succeeded in bringing down tariff barriers substantially, and at a reasonably limited cost to Canada in terms of major sectors of our domestic economy.

I wonder if you could do two things for me. First, give me a quick assessment as to what the costs and benefits were of the reduction of tariffs under GATT, under the previous rounds, in terms of the impingement on our sovereignty, on our energy, on our investment areas. Second, we are now engaged in the Uruguay round, which the latest press reports say is quite successful and will be reaching a major stage of completion on the first round by next year. I wonder whether the kinds of benefits in reduction of barriers can be achieved at substantially less cost than this bilateral agreement.

Prof. Rotstein: Those are very demanding questions, Mr. Axworthy. I will try to give a partial view of the way I see this. In these negotiations, we generally have to balance economics and politics. What we have seen in the post-war period, for many countries, is a remarkable expansion of the world economy and, with it, a very great expansion of international trade. We have, by working in GATT, received our share of this expansion. We have, in my view, tilted far too much in favour of proportional expansion of our trade with the United States.

Le mécanisme de règlement des différends est un autre exemple de ce jargon économique dont nous avons parlé. Le mécanisme prévoit en effet que nous soyons dûment notifiés avant d'être frappés une fois de plus par l'imposition de droits compensateurs, ou d'autres dispositions du même acabit. Certains verront peut-être d'un bon oeil le fait que nous serons à l'avenir prévenus de tout droit compensateur qui pourrait frapper par exemple notre industrie des pâtes et papiers. Nous serons donc prévenus, nous aurons la possibilité de voir si la loi américaine a été appliquée comme il se doit. Selon les propres termes d'un défenseur du libre-échange, de telles dispositions feraient du Canada le pays le plus envié du monde. Que Dieu nous en préserve! Personnellement, j'estime qu'il est honteux de voir notre pays négociier puis accepter un tel traité. Je vous remercie, monsieur le président.

Le président: Merci, monsieur Rotstein.

M. Axworthy: Monsieur Rotstein, j'aimerais vous poser quelques questions sur les autres possibilités qui pourraient s'offrir à nous dans ce domaine. On nous a dit que l'accord de libre-échange est la seule solution à nos problèmes commerciaux et que si nous ne signons pas celui-ci, les armées d'Armageddon s'attaqueront à nous, pour reprendre votre citation—et je suppose que les sauterelles envahiront la planète également. Or, comme vous le signalez dans votre document, nous avons pu faire baisser de façon importante les barrières tarifaires, et cela, à un coût assez peu important dans les grands secteurs de notre économie.

Pourriez-vous me dire deux choses: premièrement, quels étaient les avantages et les inconvénients de cette réduction de tarifs dans le cadre du GATT, réduction que nous avons connue au cours des précédentes négociations? Quelles ont été les répercussions sur notre souveraineté, notre énergie, le domaine des investissements? Deuxièmement, nous participons à l'heure actuelle à d'autres rondes de négociations en Uruguay, qui évolueraient bien selon les derniers rapports de presse, et pourraient aboutir après une seule ronde de négociations, l'année prochaine. Croyez-vous qu'il serait possible de négocier, dans le cadre de ces rondes de négociations, des avantages comme une réduction des barrières tarifaires à un prix nettement moins élevé pour notre pays que cet accord bilatéral?

M. Rotstein: Il n'est pas facile de répondre à cette question, monsieur Axworthy. Je vais vous expliquer en partie comment j'envisage la question. Au cours de ces négociations, il faut tenir compte à la fois de l'aspect économique et politique. Au cours des années d'après-guerre, la plupart des pays du monde ont connu une expansion économique remarquable, surtout dans le domaine du commerce international. Le Canada, étant membre du GATT, a eu sa part de cette expansion. À mon avis, nous avons accordé une trop grande importance à l'expansion de notre commerce avec les États-Unis.

[Texte]

However, some of that may have been misleading perhaps because the Auto Pact tilts the figures in that direction. Most of all, though, we have enjoyed this expansion under a politically protective cover. With other countries, with courts, and various kinds of mechanisms of recourse, with certain rules of the game in GATT, we have not been facing the United States on a one-to-one basis; and that has been a benefit for us in that situation.

As for what we should expect from the Uruguay round, I think it is too early for me to be able to judge. There are some difficult questions—the question of services, the question of non-tariff barriers—but I am not sure how this agenda is going to go. I do think, however, that our chances with the GATT in the past, and I think in the future, are considerably better than a bilateral approach.

• 1505

Mr. Axworthy: Mr. Chairman, if I may pursue that. Where we have had presentations by various advocates or supporters of this agreement they saw two benefits. One was the degree of tariff reduction, that it might bring some lower costs to consumers and some lower input costs to Canadian industry. The second was that in the dispute settlement mechanism there seems to be some kind of aura that this new panel will itself exercise more discipline over American countervail action.

What I am intrigued by is that no one seems to talk about the fact that presently GATT has a very well defined definition of subsidy, what is an unfair trade subsidy, and that does not include a whole range of domestic programs. Yet under the American system they substantially broaden that definition of subsidy, which we now seem to be entrenching in this new agreement.

Is it a fair assessment that in part we are surrendering domestic control over many of our industries because we are accepting that American definition of subsidy and entrenching it in this agreement, as opposed to using the GATT rules, which have a much narrower definition in that you have to have an actual export-related subsidy to qualify for retaliatory action? Is that a fair reading of the way the system works?

Prof. Rotstein: The short answer, Mr. Axworthy, would be to say that I share your view of it. I find that what we have simply done is shoved further and further back the resolution of this whole subsidy question and of this whole countervail question. From the very beginning we were told, I think by our Prime Minister and some of the Cabinet Ministers, that without a resolution of this problem of subsidy and countervail there would be no agreement.

We found that the problem was not easily solvable, partly because tariffs can be negotiated in a common currency; so many percentage you lower, so many percentage I lower.

[Traduction]

Peut-être cela est-il dû en grande partie à la signature du Pacte canado-américain de l'automobile. De façon générale, cependant, on peut dire que nous avons connu une telle expansion tout en étant protégés du fait même de notre participation au GATT. Nous entretenons des relations avec d'autres pays, nous disposons de mécanismes de recours, bref, nous n'avons pas dû affronter les États-Unis, ce qui a été bénéfique pour nous.

Quant à vouloir préjuger de l'issue des négociations de l'Uruguay, il est encore trop tôt pour faire des pronostics. Il y a des questions difficiles à régler, la question des services, des barrières non tarifaires. Je pense cependant que nos possibilités dans le cadre du GATT, à l'avenir comme dans le passé, sont nettement meilleures que dans un contexte strictement bilatéral.

M. Axworthy: Monsieur le président, les personnes qui défendent l'accord le font pour deux raisons: tout d'abord, parce qu'elles estiment que la réduction des tarifs douaniers abaisserait les coûts pour les consommateurs, ainsi que les frais d'intrants pour l'industrie canadienne. Deuxièmement, ces personnes estiment également que le mécanisme de règlement des différends et son groupe d'experts permettraient d'exercer de plus grandes pressions à l'encontre de l'imposition de droits compensateurs par les Américains.

Ce qui m'intrigue, c'est que personne ne parle du fait qu'à l'heure actuelle, il existe dans le cadre de l'accord du GATT une très bonne définition de ce que représente une subvention, et que cela ne s'applique pas dans le cas de programmes intérieurs. Pourtant, le système américain élargit considérablement cette définition que nous semblons accepter définitivement dans ce nouvel accord.

Serait-il juste de dire que nous abandonnons le contrôle de beaucoup de nos industries en acceptant cette définition américaine de ce que représente une subvention, en inscrivant cette définition dans cet accord au lieu de nous en tenir aux règles du GATT? D'après celles-ci, les subventions qui se rapportent directement aux exportations pourraient seules faire l'objet de mesures de représailles. Est-ce une bonne façon d'envisager la chose?

M. Rotstein: Personnellement, je suis d'accord avec votre point de vue. Nous n'avons fait que toujours reporter à plus tard la résolution de toute cette question portant sur les subventions et les droits compensateurs. Dès le départ, le premier ministre, si je ne me trompe, et certains de ses ministres ont dit que sans résoudre ce problème de la subvention et des droits compensateurs, il n'y aurait pas d'accord.

Nous nous sommes rendu compte que le problème n'était pas facile à résoudre, en partie parce que les tarifs peuvent être négociés à l'amiable.

[Text]

These non-tariff barriers come in discrete, that is in separate entities, and cannot be easily traded off one against the other and, in the case of the United States, ultimately find a rock-bottom level, being a reluctance to give up their own procedures and their own policies and to put them into anybody else's hands. Therefore, I am not optimistic that we can solve it even though the trade agreement does call down the road, five to seven years, for a common subsidy code. This is the most attractive feature that attracts people who believe in the free trade treaty. Down the road, five to seven years, we will have worked out a common agreement.

However, when we think of the relative wait we will have down the road five to seven years, if we do not come up with such a common code we will have given away most of the chips that we have to play with. The costs of extricating ourselves will be enormous and the chances are high, although nobody knows, that the common code that we will end up with will simply be the American code and, therefore, we will have continually to conform our own activities to what the American practices are. This is my fear about this issue.

The dispute settlement mechanism is simply, to my mind, an indication that we have not been able to solve this issue, that we cannot solve this issue, that this group of wise men who are supposed to solve the disputes could not do it without a set of rules to go by. Then the question is: whose rules would they go by? There are no common rules, so they would go by the American rules. I think that brought us full circle to the realization of the fact that we could not get anywhere.

Mr. Reimer: Welcome to our committee, Dr. Rotstein. I would like to begin with where Mr. Axworthy left off, if I may. Mr. Axworthy told us that GATT rules have a better defined definition of subsidy. I wonder if you could please tell us how the GATT defines the subsidy.

Prof. Rotstein: Mr. Reimer, I am sorry, I am not expert in this area. There is a subsidy code. My impression is that it is not a comprehensive code. My impression moreover is that the GATT's major work was done on tariff negotiations. Therefore, I do not think I could enlighten you to any important degree on the details.

• 1510

Mr. Reimer: I accept it and perhaps this next part is really unfair to ask you. I wondered if I could ask you about how Canada defines subsidies when we impose countervail duties on U.S. corn, which in a sense is a similar topic. It may be unfair and I will withdraw it if it is.

Prof. Rotstein: I do not have in my head the details of the corn arrangement. In principle we have a limited mirror legislation. For the first time, we tried to exercise it in the case of corn. I think it made a very strong

[Translation]

Or, dans le cas des barrières non tarifaires, on ne peut procéder de la même façon et, de plus, les États-Unis ont toujours eu l'habitude de ne se fier qu'à eux-mêmes. Je ne suis par conséquent pas optimiste, je ne crois pas que l'on pourra résoudre cette question, même à la suite de cet accord, dans cinq ou sept ans. Et pourtant, c'est précisément cette partie de l'accord qui semble le plus alléchante pour toutes les personnes qui estiment que dans cinq ou sept ans, on aura pu trouver un terrain d'entente avec les Américains.

Si nous ne trouvons pas ce terrain d'entente, nous nous trouverons tout simplement dans la gueule du loup. Il sera très difficile et très coûteux de nous en extraire. Il est fort probable également que ce code commun soit simplement le code américain et que nous devrions par conséquent continuellement nous conformer à celui-ci. C'est cela qui m'inquiète.

Quant au mécanisme de règlement des différends, celui-ci permet de voir que nous n'avons pas pu résoudre cette question, que nous ne pouvons la résoudre et que cet auguste aréopage qui est censé résoudre les différends ne pourrait le faire sans s'en tenir à certaines règles. Quand on pose la question de savoir de quelles règles il s'agit, puisqu'il n'existe aucune règle commune, il est certain qu'il s'agira des règles américaines. Cela nous montre bien à quel point nous tournons en rond.

M. Reimer: Je vous souhaite la bienvenue au Comité, monsieur Rotstein. J'aimerais poursuivre sur la lancée de M. Axworthy. Celui-ci nous a dit que les règles du GATT donnaient une meilleure définition du terme «subvention». Pourriez-vous nous dire en quoi celles-ci consistent?

M. Rotstein: Monsieur Reimer, je m'excuse, mais je ne suis pas un expert en la matière. Il existe un code de subvention. Si je ne me trompe, il ne s'agit pas d'un code global. Si je ne me trompe, également, le travail principal du GATT portait surtout sur les négociations tarifaires. Je ne crois par conséquent pas pouvoir vous éclairer en la matière.

M. Reimer: J'accepte cela, mais ma question suivante est peut-être un peu injuste pour vous. Pouvez-vous me dire comment le Canada définit ce qui constitue un subside quand nous imposons des droits de douane compensatoires sur le maïs américain, un produit comparable? Si vous trouvez la question trop injuste, je la retire.

M. Rotstein: Je n'ai pas à l'esprit les ententes en ce qui concerne le maïs. En principe, nous avons des dispositions législatives identiques et limitées. Pour la première fois, nous avons essayé de les utiliser dans le cas

[Texte]

impression on the Americans, because it was the first time anybody had labelled their corn exports a subsidy. It potentially showed us we had a little more ammunition in our armoury than we had known.

Mr. Reimer: In your brief, you say we will be expected to pay up once again. The tariff reductions negotiated under the Tokyo round in 1979 will come in and be finally completed on January 1, 1988. This tariff agreement with the United States really takes over after January 1, 1988, and further phases the tariffs right out over the next 10 years. If I understand you correctly, sir, you seem to be saying we are expected to pay up once again. I wonder if you could explain it for me.

Prof. Rotstein: To step back a little bit, what surprises me about the enthusiasm of the business community is the feeling that they have tremendous opportunities ahead of them to move into the United States, which they would get if this treaty came into being. The fact is that for most industries, the opportunities are there in place right now ready for them. Apart from ceramics, textiles, urban mass transit and petrochemicals, they could go tomorrow, except for the fact that hanging over the whole situation is the uncertainty of when this new kind of protectionism, this countervail legislation, may be applied.

The only thing preventing them from marching forward into the American market of 220-million population is this countervail. We have not done very much for them, I am afraid, in terms of relieving their fears or anxieties about the application of the countervail. The only thing we can do for them is to say that we will have an inspection mechanism to see it is fairly applied. However, it is just as strongly entrenched and will be as strongly entrenched in the future as it is right now.

Therefore, we have earned our way for most of our products to go in, as I said, with 96% at a tariff of 5% or less. We now have to come up with a whole batch of additional concessions. This is what I mean by the second toll-gate down the road to assure it goes through. We do not give them much assurance. Does this answer your question?

Mr. Reimer: Perhaps I am not understanding you correctly. I really do not see this paying twice. This is really what I am trying to get at: how are we paying twice?

Prof. Rotstein: We have a very small margin left to complete to go to zero tariffs. At present 96% go in at 5% or less. It does not matter much because currency fluctuations are more. We have already paid for this 96% at 5% or less. Suddenly we find we cannot take advantage of it because of the American countervail.

[Traduction]

du maïs. Je pense que cela a beaucoup impressionné les Américains, car c'est la première fois qu'on qualifiait leurs exportations de maïs de subsides. Nous nous sommes rendu compte, à cette occasion, que nous avions peut-être un peu plus de munitions que nous ne le pensions.

M. Reimer: Dans votre mémoire, vous dites qu'encore une fois, il va falloir payer. Les réductions tarifaires négociées à Tokyo en 1979 parviendront enfin à échéance le 1^{er} janvier 1988. Cette entente tarifaire avec les États-Unis ne prendra effet qu'après le 1^{er} janvier 1988 et élimine progressivement les tarifs au cours des dix prochaines années. Si je vous ai bien compris, encore une fois, il va falloir payer. Pouvez-vous nous expliquer cela?

M. Rotstein: Il faut revenir un peu en arrière. Quand je vois le secteur commercial qui est rempli d'enthousiasme, ce qui me surprend, c'est qu'il prévoit de magnifiques occasions de s'imposer sur les marchés américains grâce à la mise en place de ce traité. Or, pour la plupart des industries, ces occasions existent déjà; il suffit de les saisir. À l'exception des céramiques, des textiles, des systèmes de transport urbain et des produits pétrochimiques, ils peuvent traverser la frontière demain matin, avec cette seule réserve que ce nouveau protectionnisme est imprévisible, que des lois compensatoires sont toujours possibles.

La seule chose qui les empêche de se tourner vers le marché américain, vers cette clientèle de 220 millions de personnes, ce sont les mesures compensatoires. Malheureusement, je crains que nous n'ayons pas fait grand-chose pour les rassurer. Cela dit, nous pouvons annoncer la mise en place d'un mécanisme d'inspection pour vérifier si ces mesures sont appliquées équitablement. Mais c'est un obstacle réel, qui va continuer à exister.

Par conséquent, nous avons su imposer la plupart de nos produits, avec un tarif de 5 p. 100 ou moins dans 96 p. 100 des cas. Maintenant, il faut trouver toute une série de concessions nouvelles, et c'est ce que je veux dire quand je parle d'une deuxième barrière douanière: nous ne leur donnons pas beaucoup d'assurances. Est-ce que cela répond à votre question?

M. Reimer: Il est possible que je ne vous comprenne pas bien. Je ne comprends pas cette histoire de payer deux fois. Pouvez-vous m'expliquer comment nous payons deux fois?

M. Rotstein: Il nous reste une petite marge avant d'arriver au tarif zéro. À l'heure actuelle, 96 p. 100 des produits traversent la frontière en payant 5 p. 100 ou moins. Cela n'a pas grande importance, parce que les fluctuations du change sont plus importantes. Nous payons déjà 5 p. 100 ou moins sur 96 p. 100. Du jour au lendemain, nous ne pouvons plus profiter de cette situation à cause des mesures compensatoires américaines.

[Text]

Mr. Reimer: There are some things we cannot trade now in a competitive way because of the tariffs that exist even after the Tokyo round.

Prof. Rotstein: Oh, yes, absolutely. The only problem is that business fears some kind of a countervail action may come anytime. If you leave the countervail aside, they have something very close to free trade now.

Mr. Reimer: I would agree that we are close and that we have so much already. On this question of how we are paying twice, I am still not clear.

• 1515

Prof. Rotstein: In order to tie up our advantages, we are adding a revision in our foreign investment code, \$150 million, a continental energy agreement, the whole services question, and a number of other things. Those are additional payments we are making to secure the agreement. That is paying twice. We did not have to pay it the first time.

Mr. Reimer: You raised two points on page 5 that struck me, to which I would like to refer. One is in the top paragraph when you raised the energy question. You said:

It is a classic case of refighting the last war and losing the present one in the process.

Then in the third paragraph you referred to FIRA:

The inference here is that all of Canada's foreign investment policy since the creation of FIRA in 1973 was misguided.

Would I be correct in thinking that you were a supporter of both FIRA and the NEP?

Prof. Rotstein: You would be correct to make that assumption, but it is not part of the existing argument. The existing argument merely puts forward the fact that many in Alberta are for free trade to ensure that never again will the prices be below world prices to favour Ontario. I am saying that is fighting the last war and risking losing the next one, because the next one is where Alberta's petrochemical industry is going to come from without cheap gas.

Mr. Reimer: I read through that and, as you say, I did correctly interpret what you are saying there, at least historically. My concern is, when I read your whole brief with those thoughts in mind, that really the issue is not free trade with the United States in this deal; it is really not an agreement with the United States at all. The issue really is more ideological than it is this agreement.

Is that fair?

[Translation]

M. Reimer: Il y a certaines choses que nous ne pouvons pas échanger à l'heure actuelle sur le marché libre à cause des tarifs qui existent toujours, même après les ententes de Tokyo.

M. Rotstein: Oh, oui, absolument. Le seul problème, c'est que le secteur des affaires craint l'imposition de mesures compensatoires qui sont toujours possibles. Si vous faites abstraction de ces mesures, on n'est déjà pas très loin du libre-échange.

M. Reimer: Je reconnais que nous n'en sommes pas loin, que nous avons déjà beaucoup fait. A ce sujet, comment nous payons deux fois, je n'ai toujours pas compris.

M. Rotstein: Pour compléter nos avantages, nous ajoutons une révision de notre code des investissements étrangers, 150 millions de dollars, une entente sur l'énergie continentale, toute la question des services, et un certain nombre d'autres choses. Ce sont des paiements supplémentaires que nous acceptons de faire pour obtenir l'accord. Autrement dit, nous payons deux fois. Nous n'avions pas à le faire la première fois.

M. Reimer: A la page 5, vous mentionnez deux sujets qui me frappent et sur lesquels je veux revenir. En haut du paragraphe, vous parlez de l'énergie; vous dites:

C'est un cas classique, on livre à nouveau la dernière guerre et, ce faisant, on perd la guerre en cours.

Dans le troisième paragraphe, vous faites allusion à l'AEIE:

On sous-entend que toute la politique canadienne sur les investissements étrangers depuis la création de l'AEIE en 1973 a été une erreur.

Dois-je en déduire que vous étiez pour l'AEIE et également pour le PEN?

M. Rotstein: Effectivement, mais cela ne fait pas partie de l'accord qui nous occupe. Cet accord souligne simplement que beaucoup de gens en Alberta défendent le libre-échange seulement pour s'assurer que les prix du pétrole ne seront plus jamais inférieurs aux prix mondiaux pour favoriser l'Ontario. Comme je l'ai dit, cela revient à livrer la dernière guerre au risque de perdre la suivante, car c'est dans la suivante que l'industrie pétrochimique de l'Alberta sortira son carburant à bon marché.

M. Reimer: J'ai parcouru ce passage, et comme vous le dites, j'ai bien compris vos arguments, du moins les éléments historiques. Le problème, c'est que lorsqu'on lit tout votre mémoire en pensant à ces arguments, on s'aperçoit que ce n'est pas vraiment le libre-échange avec les États-Unis qui est en discussion, et que vous situez le débat sur un plan beaucoup plus idéologique.

Est-ce bien juste?

[Texte]

Prof. Rotstein: No, I think it is unfair. I am trying to put forward a common-sense, I hope, businessman's point of view, which really asks the question: what are you getting; what are you paying? Weigh it up. I do not think it adds up. We are paying a hell of a lot for what we already bought before and we are not getting very much for it. I have therefore tried—I am sorry I was not successful—to make a case that was the opposite of ideological, pragmatic. What do you get; what do you pay for it?

Mr. Langdon: A very warm welcome to Prof. Rotstein.

I would like to start with a question that has disturbed me a lot during recent weeks. We as a committee have received very powerful briefs from British Columbia, for instance, from a former Social Credit Minister who has attacked the energy agreements there. We have received briefs from the Small Explorers and Producers Association of Canada appearing in Alberta, who said that the energy arrangements are not balanced, Canada has made concessions and suffered adverse trade rulings, and for these concessions we did not obtain the right to compete in the U.S. market on the same basis as the U.S. producer. We had a brief from the P.E.I. Fishermen's Association Limited in which they made some very harsh judgments of the standstill clause in the agreement and the fact that despite that standstill clause last week, apparently some 25,000 processed canners from P.E.I. were seized in the Boston area.

The chambers of commerce from all of the Atlantic provinces made a presentation in Charlottetown as well, in which they said the chamber is concerned that the terms of a free trade deal could preclude the federal government from implementing policies that would address regional development. The Atlantic Provinces Chamber of Commerce believes the Canadian government cannot negotiate away its right to provide assistance to business and industry in economically depressed parts of the country, and therefore they were not prepared to support the deal.

• 1520

In short, across the country we have heard from groups—unexpected groups, one must say, in many cases—who have been far, far less than enthusiastic about this particular trade deal. Yet there has been a campaign mounted in this country to claim that it is just Ontario trying to stop this deal from going forward, that fat-cat Ontario is trying to stand in the way of prosperity for the rest of the country.

I want to ask you, as an economist, whether in your assessment of this trade deal you would take the view that, for instance, Richard Lipsey took—and I hate to put you in the same camp as Richard Lipsey—that there would be

[Traduction]

M. Rotstein: Non, je crois que ce n'est pas juste. L'essai de défendre la position du bon sens, celle de l'homme d'affaires, du moins, je l'espère, celle de l'homme qui se pose la question: qu'est-ce que vous obtenez? Qu'est-ce que vous payez? Il faut peser cela. A mon avis, ça ne s'équilibre pas. Nous payons énormément pour quelque chose que nous avons déjà acheté et nous n'obtenons pas grand-chose en échange. J'ai donc essayé—et je suis désolé de n'avoir pas réussi—de défendre la position inverse du point de vue idéologique, pragmatique: qu'est-ce que vous obtenez? Combien le payez-vous?

M. Langdon: Professeur Rotstein, je suis très heureux de vous accueillir.

Je vais commencer par une question qui m'intrigue beaucoup depuis quelques semaines. Notre Comité a reçu des mémoires très importants de la Colombie-Britannique, par exemple, d'un ancien ministre du Crédit social qui s'attaque aux dispositions de l'accord relatives à l'énergie. Nous avons reçu des mémoires de l'Association des petits prospecteurs et producteurs du Canada; ils ont comparu en Alberta et nous ont dit que les dispositions sur l'énergie n'étaient pas équilibrées, que le Canada avait fait des concessions et s'était vu imposer des décisions commerciales contraires à ses intérêts; ils nous ont dit qu'après avoir fait ces concessions, nous n'avions pas obtenu la même place sur les marchés américains que les producteurs américains. Nous avons eu un mémoire de l'Association des pêcheurs de l'Île-du-Prince-Édouard, qui condamne fermement la clause du statu quo et qui fait observer qu'en dépit de cette clause, quelque 25,000 conserves de l'Île-du-Prince-Édouard ont été saisies dans la région de Boston.

Les chambres de commerce de toutes les provinces Atlantiques sont intervenues à Charlottetown également; elles nous ont déclaré que leur organisation craint que l'entente de libre-échange n'empêche le gouvernement fédéral d'appliquer des politiques favorables au développement régional. La Chambre de commerce des provinces Atlantiques estime que le gouvernement canadien ne peut pas, par des négociations, se débarrasser de ses responsabilités envers les secteurs commercial et industriel dans les régions économiquement déprimées; elle est donc contre l'entente.

Bref, dans tout le pays, nous avons entendu des groupes—très souvent des interventions auxquelles on ne se serait pas attendu—des groupes qui sont loin d'être enthousiastes au sujet de cette entente commerciale. Et pourtant, une campagne s'est organisée qui prétend que seule l'Ontario essaie d'empêcher cette entente, que cette province bien pourvue veut barrer la route de la prospérité au reste du pays.

En votre qualité d'économiste, pouvez-vous me dire si vous êtes du même avis que Richard Lipsey—et c'est avec répugnance que je vous mets dans le même camp—est-ce qu'à votre avis, cette entente ne fera absolument rien pour

[Text]

no benefit whatsoever from this trade deal in any solving of regional development problems in this country.

Prof. Rotstein: Mr. Langdon, you have given me a fairly lengthy agenda; I am not sure I can deal with all of it.

Let me say, as an economist interested in the issue of development, it is fairly well known that one of the big problems we face not just in Canada but elsewhere is that development circulates or grows around certain poles. That is another way of saying that generally speaking more-developed areas of a country tend to get the business more frequently than the less-developed areas.

In a simple formulation, if free trade were to occur, and if it really were free trade, the chances are that the benefits would be disproportionately going to Ontario. Therefore it makes no sense, in my view, to argue that Ontario is against the agreement because it has vested economic interests. If it had vested economic interests and it were acting only in those interests, it is likely that development would come in its direction.

However, that raises the deeper question of how in some sense this country differs from the United States in regional development. From the time of Confederation, when it was realized that different regions in this country would benefit disproportionately from the tariff and Sir John A. Macdonald's National Policy, the obligation was assumed, first implicitly and then explicitly, that we would do everything we could to right the balance and make it up for those regions that fell behind because of this national policy. Later on we carried that obligation further by assisting and supplementing various kinds of income, development, and regional growth programs.

It is the essence of the ethos and the economic rationale of this country that it has commitments and obligations that are bona fide for regional development. I believe all of these are threatened under a free trade agreement where the United States reserves the right to exclude products that are subsidized and, even more important, provide us with no definition of a "subsidy". It is therefore not only its right to exclude products that are subsidized and threaten the exports of these regions, but we get no guidelines on when we will be excluded and when we will not be excluded. This creates a serious danger. The only recourse is when in doubt, compromise your regional development programs, so that down the road you will not stand the risk of being excluded.

This, I think, is the major difficulty we face with the Atlantic provinces.

Mr. Langdon: A technical question came up earlier today. I would like to get an economist's input on it. The

[Translation]

régler les problèmes de développement économique dans les régions?

M. Rotstein: Monsieur Langdon, vous ouvrez un sujet considérable; je ne sais pas si je pourrai couvrir tout cela.

Bien sûr, en tant qu'économiste, je m'intéresse au développement, et on sait généralement qu'un des grands problèmes, pas seulement pour le Canada d'ailleurs, c'est que le développement gravite autour de certains pôles d'attraction. Autrement dit, ce sont souvent les régions les plus développées qui continuent à se développer naturellement aux dépens des régions moins développées.

En termes simples, si le libre-échange devait s'installer, et s'il s'agit véritablement de libre-échange, selon toute probabilité, c'est l'Ontario qui en profitera de façon disproportionnée. Par conséquent, il est tout à fait illogique de prétendre que l'Ontario est contre l'entente de libre-échange à cause de ses intérêts économiques propres. Si l'Ontario avait des intérêts économiques particuliers, si cette province cherchait uniquement à défendre ses intérêts, selon toute probabilité, le développement viendrait à elle.

Toutefois, cela nous amène à une question plus profonde, celle des différences qui existent entre les deux pays en matière de développement régional. Depuis la Confédération, à l'époque où on s'est rendu compte que les barrières douanières et la politique nationale de Sir John A. Macdonald profiteraient de façon disproportionnée à certaines régions, on a toujours pensé, au départ implicitement, puis explicitement, que le pays devait faire tout ce qui était possible pour rétablir l'équilibre, pour compenser en faveur des régions qui prenaient du retard à cause de cette politique nationale. Par la suite, nous sommes allés plus loin et nous avons aidé et compensé la différence de revenus, de développement, et mis en place des programmes de croissance régionale.

C'est donc une réalité morale et économique de ce pays: ses engagements, ses obligations de bonne foi dans le sens du développement régional. À mon avis, tout cela est menacé par l'entente de libre-échange qui donne le droit aux États-Unis d'exclure certains produits qui sont subventionnés et, ce qui est plus grave encore, qui ne nous donne pas de définition de ce qui constitue «un subside». Autrement dit, non seulement on reconnaît le droit d'exclure certains produits qui sont subventionnés, ce qui menace les exportations de ces régions, mais en même temps, on ne nous donne pas d'indications sur ce qui sera exclu et sur ce qui ne le sera pas. C'est un grave danger. En cas de doute, le seul recours est de compromettre les programmes de développement régional pour ne pas courir le risque d'être exclu à une date ultérieure.

Dans le cas des provinces de l'Atlantique, c'est à mon avis le principal problème.

M. Langdon: Nous avons entendu plus tôt une question d'ordre technique; j'aimerais savoir ce qu'en pense un

[Texte]

Omnibus Trade Bill will be passed or rejected—dealt with, in any event—before this trade agreement is to come into force. Is that not correct?

Prof. Rotstein: I have the impression that the sequence is as you outlined it, but recently we have been told the Omnibus Trade Bill has been postponed somewhat and the pressure is off a bit. Most of all, however, we were never given clear-cut assurances that the provisions of such an omnibus trade bill would exempt Canada. I think we will, ironically, if a free trade agreement is signed, discover within a very few months that we are hit once again with a major countervail due to the Omnibus Trade Bill or some other action and we are no further ahead.

• 1525

Mr. Ravis: Welcome, Prof. Rotstein. I think you are probably the only person in all our hearings in the last month who gave the government some credit for holding this debate. I have to agree with you. I think this is a very important debate, despite the fact we will not see the written text until maybe one or two days from now. Nevertheless, I found it very healthy to be travelling across this country and dialoguing with people like you.

Prof. Rotstein: Thank you.

Mr. Ravis: Just out of curiosity, what kind of business experience do you have? You are coming from sort of a business perspective, which I happen to enjoy.

Prof. Rotstein: I will have to confess that most candid confession of all, that I have never met a payroll. However, I will tell you that I have worked in a large corporate sector for some seven years, between graduate school and returning to teach, so perhaps I have a few notions about what goes on.

Mr. Ravis: I am sure you do, as I guess we all do.

What I find interesting is we have had both sides of this discussion which has gone on now for weeks. I find, as witnesses this morning told us, that they see an opportunity here not only to secure their markets—and I think that is becoming maybe the most important discussion of all—but enhancing their markets as a result of a large marketplace; that when they start to weigh the gains and the losses—and there are some losses, there are some adjustments, let us not fool ourselves—they see us coming out on top. In other words, the gains outnumber the losses. It is small business people and medium-sized companies across Canada saying that. I am sort of wondering why we have an economist, and it is certainly your right to say whatever you want to say... The business community have read this, and believe me, they are not going to invest a dollar in this, or endorse it, unless they see some advantages of enhancing their

[Traduction]

économiste. Le projet de loi omnibus sur le commerce sera adopté ou refusé; quoi qu'il en soit, il fera l'objet de discussions avant la mise en place de cette entente de libre-échange, n'est-ce pas?

M. Rotstein: J'ai l'impression que les choses doivent effectivement se dérouler comme vous le dites, mais on nous a dit récemment que le projet de loi omnibus avait été retardé quelque peu, ce qui enlève un peu à l'urgence de la situation. Mais surtout, on ne nous a jamais assuré explicitement que les dispositions de ce projet de loi omnibus exempterait le Canada. Et si une entente de libre-échange est signée, je suis convaincu, c'est assez ironique, qu'il ne faudrait pas attendre longtemps pour qu'on nous impose un droit douanier compensatoire majeur à cause des dispositions du projet de loi ou d'autres choses: nous ne serions pas plus avancés.

M. Ravis: Professeur Rotstein, je vous souhaite la bienvenue. Vous êtes probablement le seul intervenant, depuis un mois que nous siégeons, à féliciter le gouvernement d'avoir organisé ce débat. Je suis d'accord avec vous. Je suis convaincu que ce débat est particulièrement important, même si nous devons attendre encore un ou deux jours pour voir le texte rédigé. Cela dit, ce voyage dans tout le pays, ce dialogue avec des gens comme vous, m'a paru particulièrement utile.

M. Rotstein: Merci.

M. Ravis: Par curiosité, quelle est votre expérience du secteur privé? Votre position semble axée sur ce secteur, ce que j'apprécie.

M. Rotstein: Je dois reconnaître—c'est la plus grande preuve d'innocence—que je n'ai jamais établi une feuille de paye. Cela dit, j'ai travaillé pour une grosse société pendant sept ans, entre la fin de mes études et le moment où je suis revenu pour enseigner. J'ai donc certaines notions.

M. Ravis: J'en suis convaincu, comme nous tous, je pense.

Cette discussion depuis plusieurs semaines est particulièrement intéressante parce qu'elle nous permet d'entendre les deux positions. Des témoins nous ont dit ce matin que pour eux, c'était une occasion non seulement d'assurer leur marché, ce qui est en train de devenir l'élément le plus important de la discussion, mais également de développer leur marché; ils nous ont dit que s'ils pèsent le pour et le contre—et il y a certains contres, des ajustements, il ne faut pas se leurrer—dans l'ensemble, c'est positif. Je suis d'accord avec eux. Autrement dit, les gains l'emportent sur les pertes. Ce sont les petites et moyennes entreprises de tout le Canada qui ont adopté cette position. De votre côté, vous êtes un économiste, et je reconnais que vous avez le droit de dire ce que vous voulez... Le secteur des affaires a lu cela, et je peux vous assurer qu'ils n'investiront pas 1\$ dans cette entreprise, qu'ils n'approuveront sûrement pas s'ils n'y voient pas la

[Text]

position. Since I would like to think that would mean job creation, I am wondering why we seem to be at loggerheads on that one.

Prof. Rotstein: I think it would be awkward if I attempted to try to get, so to speak, to the bottom of the business outlook. It can only be a speculative guess. But every once in a while a kind of euphoria, a kind of wave, sweeps through the business community, and I find, unfortunately, that it does not have a very wide diversity of view, that once a certain view gets going it really goes. I took it to be, and I can only say with apologies, a sign of weakness rather than strength, because they had very little else going for them. Government was not offering an industrial policy that would create modernization of our industry, enhanced research and development, or offered opportunities for world markets. They had very little going in the way of government direction. It was not clear what they would do in relation to competition from offshore production. There were very serious problems with regard to Malaysia, Korea, and all the rest. There seemed to be a kind of despondency. In the midst of all of this somebody came along with this one-stop shopping that would solve all the problems, and I think that might account for their enthusiasm; otherwise, if they could do all these things, why do they not do them now?

Mr. Ravis: I think there are many businesses in this country that five or ten years ago did not feel they were mature enough to go out and meet the challenge. I certainly have heard enough major small business organizations come before this committee and say they are ready to go out there and bite the bullet. So I guess the proof will be in the pudding.

As a westerner, let me deal with a couple of things you touched on. On this continental energy policy, we got it in the ear out west, no matter how you cut the cake. The NEP cost us about \$60 billion. I guess you can say I am fighting an old war, which is behind us. There is no use fighting. I do not want to shut the lights out on Ontario.

• 1530

As we reduce the price of energy for Canada, as it comes down to Sarnia, it is put through the petrochemical plant and sold to the United States. Guess who is losing twice. First of all, we are losing in the west because we sold it inexpensively to Canada, but then we are losing again because the plants in Sarnia make the profit when they sell it to the United States. Keep in mind there is only a 25-million population market here, and 250 million in the United States. I am interested in your reaction to that.

Prof. Rotstein: I wish we could anticipate, as we could not anticipate in the mid-1970s, the jokers in the pack, on

[Translation]

possibilité d'améliorer leur position. À mon sens, il faut penser tout de suite à la création d'emplois, et je me demande pourquoi nous ne sommes pas d'accord sur cet aspect-là.

M. Rotstein: Je ne vois pas très bien comment nous pourrions expliquer tout à fait la position du monde des affaires. On entre forcément dans le domaine de la spéculation. Mais de temps en temps, la communauté des affaires est traversée par une sorte d'euphorie, une vague de fond qui se propage, mais qui, malheureusement, ne témoigne pas d'une très grande diversité d'opinions: quand une position est lancée, rien ne l'arrête plus. Pour moi, et je regrette de devoir l'avouer, c'est un signe de faiblesse, et non pas de force, héritage d'une période pas très favorable. Le gouvernement ne leur offrait pas une politique industrielle susceptible de moderniser notre industrie, de favoriser la recherche et le développement, d'ouvrir de nouveaux marchés mondiaux. Le gouvernement n'avait pas grand-chose à leur offrir en matière d'orientation. On ne savait pas très bien ce qu'il fallait faire face à la concurrence étrangère. La Malaisie, la Corée, entre autres, posaient de graves problèmes. Une sorte de désespoir s'était installé. Au milieu de tout cela, quelqu'un est arrivé qui a proposé une solution qui réglerait tous les problèmes, et je pense que c'est ce qui explique leur enthousiasme. S'ils avaient toutes ces possibilités, pourquoi n'en profiteraient-ils pas?

M. Ravis: Il y a beaucoup d'entreprises qui, il y cinq ou dix ans, ne se sentaient pas suffisamment fortes pour relever le défi. Nous avons entendu beaucoup d'organisations de petites entreprises qui sont prêtes à descendre dans l'arène et à relever le défi. Ce sont les résultats qui seront probants.

Vous avez parlé d'une ou deux choses qui m'intéressent particulièrement, puisque je suis de l'Ouest. À propos de cette politique continentale de l'énergie, dans l'Ouest, nous nous faisons avoir à tous les coups. Le PEN nous a coûté environ 60 milliards de dollars. Vous allez peut-être dire que je mène un combat d'arrière-garde dans une guerre qui est déjà terminée. Cela ne sert à rien de se battre. Je n'ai aucune envie de mettre l'Ontario à genoux.

Mais quand on fait diminuer le prix de l'énergie au Canada, et que cette énergie est transformée dans une usine pétrochimique à Sarnia pour être vendue aux États-Unis, devinez qui est doublement perdant. Premièrement, nous sommes perdants dans l'Ouest parce que nous avons vendu cette énergie à un prix modique au Canada, et deuxièmement, nous sommes perdants parce que les usines de Sarnia font un bénéfice sur cette énergie en la vendant aux États-Unis. N'oubliez pas que nous n'avons ici qu'un marché de 25 millions d'habitants, contre 250 millions aux États-Unis. J'aimerais bien savoir ce que vous en pensez.

M. Rotstein: J'aimerais bien pouvoir deviner à l'avance, ce que nous n'avons pas pu faire au milieu des

[Texte]

the energy field. My answer has to be very simple. I would love to keep our options open, because we do not know when we will have to use energy as a device in boosting petrochemical or other industries and what is in the cards for the next decade. Anything that locks us into a given arrangement reduces our freedom of action, and makes it, in general, more dangerous.

I do not think we need a free trade treaty to tell us what is in the national interest. We have all learned things from the National Energy Program. We should be able to devise a policy that is fair to all parts of the country. However, locking ourselves in that, saying we cannot do this and that, is not going to be a help.

Mr. Ravis: I hope you understand, sir, that we have an option, to leave it in the ground for our next generation. I think it is a very important one.

The Chairman: Prof. Rotstein, thank you for joining us this afternoon.

Our next witnesses are from ACTRA, the Alliance of Canadian Cinema Television & Radio Artists. We have Mr. Gino Marrocco, National President; Mr. Neil, General Secretary; Miss Hogarth-Griffiths, a member of the ACTRA Performers Guild; and Mr. Eric Peterson, another member of the ACTRA Performers Guild.

Ladies and gentlemen, we welcome you, and look forward to your presentation and the opportunity to have an exchange with you.

Mr. Marrocco, are speaking this afternoon?

Mr. Gino Marrocco (National President of ACTRA): Yes, I am. Thank you, Mr. Chairman, and members of the committee, for this opportunity to present to you the views of the more than 9,000 professional performers, writers and broadcast journalists, who are members of the Alliance of Canadian Cinema, Television & Radio Artists.

To demonstrate that the concern about the free trade deal is widespread in our community, we are joined by a number of ACTRA members, and representatives of the other major performing and writing unions in English Canada.

Canadian Actors' Equity Association, the Periodicals Writers Association of Canada, the Writers' Unions and the Playwrights' Union are here. They join us to express the outrage of Canada's performing and writing artists. All of us believe the Prime Minister has failed—

Ladies and gentlemen, one of my favourite Canadians, William Lyon Mackenzie—

[Traduction]

années 70, les atouts que nous allons détenir dans le domaine de l'énergie. Ma réponse est en fait très simple. Nous souhaiterions nous conserver un maximum de marge de manoeuvre, car nous ne savons pas quand nous aurons besoin de nous servir de notre énergie pour relancer l'industrie pétrochimique ou d'autres industries ni ce que nous réserve la prochaine décennie. Tout arrangement qui nous impose un comportement donné limite notre marge de manoeuvre et accroît globalement nos risques.

Je ne trouve pas que nous ayons besoin d'un traité de libre-échange pour savoir où se trouve notre intérêt national. Nous avons tous tiré des enseignements du Programme énergétique national. Nous devrions être capables d'élaborer une politique juste pour l'ensemble du pays. Mais cela ne va pas nous servir à grand-chose de nous enfermer dans cette entente, et de nous interdire de faire ceci ou cela.

M. Ravis: J'espère que vous comprenez que nous avons le choix, que nous pouvons conserver ces ressources pour la prochaine génération. Je crois que c'est un choix très important.

Le président: Merci beaucoup, monsieur Rotstein.

Nos témoins suivants sont les représentants de l'ACTRA, ou Alliance of Canadian Cinema, Television & Radio Artists. Nous avons M. Gino Marrocco, président national; M. Neil, secrétaire général; M^{lle} Hogarth-Griffiths, membre de la Performers Guild de l'ACTRA; et M. Eric Peterson, lui aussi membre de cette guild.

Mesdames et messieurs, bienvenue. Nous sommes heureux de pouvoir vous entendre et discuter avec vous.

Monsieur Marrocco, c'est vous qui prenez la parole?

M. Gino Marrocco (président national de l'ACTRA): Oui. Merci, monsieur le président, et merci à vos collègues de nous avoir donné cette occasion de vous présenter le point de vue de plus de 9,000 acteurs professionnels, écrivains et journalistes de la radiodiffusion, qui sont membres de la Alliance of Canadian Cinema, Television & Radio Artists.

Pour vous montrer que l'inquiétude soulevée par le libre-échange est généralisée dans notre communauté, nous avons amené avec nous un certain nombre de membres de l'ACTRA et de représentants des autres syndicats d'acteurs et d'écrivains du Canada anglophone.

L'Association canadienne des artistes de la scène, la Periodicals Writers Association of Canada, la Writers' Union et la Playwrights' Union sont représentées. Ils se joignent à nous pour vous faire part de l'indignation des artistes et des écrivains canadiens. Nous sommes tous convaincus que le premier ministre a échoué. . .

Mesdames et messieurs, l'un de mes personnages favoris de l'histoire canadienne, William Lyon Mackenzie. . .

[Text]

Mr. Eric Peterson (Portraying William Lyon Mackenzie): I am sorry for this interruption, but I was irresistibly drawn here. I smelled something, something quite familiar to me here, today, in this country, and it is the sweet unsettling smell of revolt, of pride in Canada, of the fight for Canadian independence.

• 1535

I know times have changed. We had something called the family compact. It was indistinguishable from the Tories back then. They were always busy parcelling up government positions, patronage jobs, the best land and business deals for themselves and their relatives. So I am glad times have changed.

I must admit I have always had a hard time with the Tories. They called me a traitor. In fact a bunch of their thugs once came down and busted up my newspaper office and threw the type into Toronto Bay. I understand there is a paper down there now called *The Toronto Star*. If they had asked my advice, I would have told them not to locate so close to the water.

I have some advice for you, too. Beware of thwarting or denying the will of the people. The government in my day threw me out of my elected seat in the assembly four times, and four times the people put me back. Round one for the people.

We tried everything. We had a petition of grievances half a mile long. It had no effect on our government, so we said we had to go above the heads of these people, we had to go to the top, we had to go to the King of England. It had no effect on the King of England. Then the government here had a lopsided majority and started doing a lot of things they had not said they would. People had had enough. We had that little explosion up around the corner of Eglinton and Yonge, 150 years ago to the day, the likes of which have never been seen in this country since.

I know times have changed, but I say beware anyway. I am all in favour of committees. I was the chairman of a committee hearing myself—

The Chairman: Mr. Peterson, I am going to let you go on for another minute and then I am going to get down to the brief at hand. Quite enough, thank you very much.

Mr. Allmand: Is this part of the brief?

Mr. Peterson: This is part of the brief.

The Chairman: Perhaps you might take a seat then, sir.

A Voice: Why? This is part of the presentation. They can give it whatever way they want. Do you not believe in democracy?

Mr. Peterson: Obviously not.

[Translation]

M. Eric Peterson (dans le rôle de William Lyon Mackenzie): Je suis désolé de cette interruption, mais j'ai été irrésistiblement attiré ici. J'ai senti quelque chose, quelque chose que je connais bien, ici, aujourd'hui, dans ce pays; c'est le doux parfum troublant de la révolte, de la fierté du Canada, de la lutte pour l'indépendance du Canada.

Je sais que les temps ont changé. Nous avions quelque chose qu'on appelle le pacte de la famille, et qui était indissociable des Conservateurs à l'époque. Ils passaient leur temps à se distribuer et à distribuer à leurs parents des places au gouvernement, des emplois de faveur, les meilleurs affaires foncières et commerciales. Je suis donc heureux que les temps aient changé.

Je dois reconnaître que j'ai toujours eu du fil à retordre avec les Conservateurs. Ils m'ont traité de traître. En fait, ils ont même envoyé une bande d'apaches saccager le bureau de mon journal et jeter l'imprimerie dans la baie de Toronto. Je crois savoir qu'il y a maintenant là-bas un journal intitulé *The Toronto Star*. S'ils m'avaient demandé mon avis, je leur aurais conseillé de ne pas s'installer si près de l'eau.

J'ai un conseil à vous donner, à vous aussi. N'essayez pas d'étouffer la volonté du peuple ou de vous y opposer. De mon temps, le gouvernement m'a expulsé de mon siège à l'assemblée quatre fois, et quatre fois le peuple m'y a réinstallé. Avantage au peuple.

Nous avons tout essayé. Nous avons présenté une pétition de griefs d'un demi-mille de long. Cela n'a eu aucun effet sur le gouvernement, et nous nous sommes donc dit qu'il fallait passer par-dessus la tête de ces gens-là, qu'il fallait aller tout au sommet, trouver le roi d'Angleterre. Cela n'a servi à rien. Notre gouvernement avait une majorité écrasante et commençait à réaliser une foule de choses dont il n'avait pas parlé auparavant. Le peuple en eut assez. Nous eûmes une petite explosion au coin d'Eglinton et Yonge, il y a exactement 150 ans, comme on n'en a jamais revu depuis.

Je sais bien que les temps ont changé, mais je tiens malgré tout à vous mettre en garde. Je suis tout à fait favorable aux comités. J'ai moi-même présidé à une audience de comité. . .

Le président: Monsieur Peterson, je vais vous laisser encore une minute, et je vais ensuite en venir au mémoire. Ceci est amplement suffisant, merci beaucoup.

M. Allmand: Cela fait partie du mémoire?

M. Peterson: Oui.

Le président: Dans ce cas, vous feriez peut-être bien de vous rasseoir.

Une voix: Pourquoi? Cela fait partie du mémoire. Ils peuvent le présenter comme ils en ont envie. Vous ne croyez pas à la démocratie?

M. Peterson: De toute évidence, non.

[Texte]

The Chairman: Go ahead, please continue.

Mr. Peterson (*Continues in persona of William Lyon Mackenzie*): No, I am in favour of government committees. As I said, I was chairman of one myself—The Assembly for Upper Canada Grievance Committee, I am proud to say. I made sure all the facts came before that committee and everybody had a chance to say what they wanted to say. I am not so sure that is happening here.

The other thing I would like to say is that this is an actor speaking, not William Lyon Mackenzie. This actor is from Saskatchewan, a place I have never heard of. He likes playing me, but he also likes playing other Canadian parts. He has played Billy Bishop all over the world. He plays a Canadian lawyer. I did not trust lawyers much myself, but he is playing on television.

As I say he likes playing these Canadian parts, but he is afraid those kinds of parts will cease to exist under this deal you are discussing. The less we have of a country, that is, the more it becomes like something else, the less we will have plays to write about, or television to do.

Mr. Crosby: Maybe Nova Scotia will give you a best new actor of the year award like Upper Canada gave Rita MacNeill after 17 years in the arts.

Mr. Peterson: Perhaps. That is all I had to say. Thank you very much.

Mr. Marrocco: Thank you, Mr. Chairman, members of the committee. We obviously decided since it was your last day and since you had been on the road for a long time, that something a little different might have revitalized your interests in what some of us have to say.

The Chairman: May I say personally I would have preferred Billy Bishop, but that is fine.

Mr. Marrocco: Thank you. If it ever happens again, we will keep that in mind.

• 1540

There are many historical images we could bring to you today: Mackenzie and Louis Joseph Papineau and their fight for an independent Canadian nation; John A. Macdonald, a Tory Prime Minister who brought us the national policy; Laurier and the 1911 election fought on the issue of reciprocity with the United States.

Mr. Eric Peterson is currently starring in one of the CBC series. He is one of our distinguished actors who has brought us Mackenzie because of the spirit he represents and the fact that it was exactly 150 years ago that he led a rag-tag band of farmers and others in an armed insurrection against the tyranny of the Family Compact.

[Traduction]

Le président: Allez-y, continuez, je vous en prie.

M. Peterson (*toujours dans le rôle de William Lyon Mackenzie*): Non, je suis pour les comités du gouvernement. Comme je le disais, j'en ai moi-même présidé un—le Comité des griefs de l'Assemblée du Haut-Canada, je suis fier de le dire. Je veillais à ce que tous les faits soient soumis au comité et à ce que chacun eût la possibilité de s'exprimer. Je ne suis pas certain que ce soit le cas ici.

J'aimerais aussi vous préciser que c'est un acteur qui vous parle, et non pas William Lyon Mackenzie. Cet acteur vient de la Saskatchewan, un endroit dont je n'ai jamais entendu parler. Il aime jouer mon rôle, mais il aime bien aussi jouer d'autres rôles de Canadiens. Il a joué celui de Billy Bishop dans le monde entier. Il joue celui d'un avocat canadien. Je ne fais guère confiance moi-même aux avocats, mais il en représente un à la télévision.

Encore une fois, il aime bien jouer ces rôles de Canadiens, mais il a peur de les voir disparaître avec cet accord dont vous discutez. Moins nous aurons un pays, c'est-à-dire plus il ressemblera à autre chose, moins nous aurons de pièces à écrire ou de rôles à jouer à la télévision.

M. Crosby: La Nouvelle-Écosse va peut-être vous décerner un prix du meilleur nouvel acteur de l'année, comme le Haut-Canada le fit pour Rita MacNeill après 17 ans de carrière.

M. Peterson: Peut-être. C'est tout ce que j'avais à dire. Merci beaucoup.

M. Marrocco: Merci, monsieur le président, et mesdames et messieurs les membres du Comité. Nous nous étions dit que puisque c'était votre dernier jour et que vous voyagez depuis longtemps, cette petite présentation originale relancerait peut-être un peu votre intérêt pour ce que nous avons à vous dire.

Le président: Je dois dire personnellement que j'aurais préféré Billy Bishop, mais soit.

M. Marrocco: Merci. Si le cas se présente à nouveau, nous nous en souviendrons.

Aujourd'hui, nous pourrions évoquer maints personnages de notre histoire: Mackenzie et Louis-Joseph Papineau luttant pour une nation canadienne indépendante; John A. Macdonald, premier ministre conservateur et auteur de la National Policy; ou encore Laurier, qui a fait porter les élections de 1911 sur la question de la réciprocité avec les États-Unis.

M. Eric Peterson joue actuellement un rôle clé dans un téléroman de Radio-Canada. Si cet acteur reconnu a choisi d'incarner Mackenzie, c'est à cause de l'esprit qui, voilà exactement 150 ans, a poussé ce grand homme à formenter une jacquerie contre l'autocratie du *Family Compact*.

[Text]

One of the historical themes which recurs throughout Canada's development is that whenever Canadians have been faced with a choice, we have always chosen independence. We have always been prepared to pay the costs of being Canadian, whatever those might be. ACTRA is convinced this will is as strong today as it was in 1837, 1867, and 1911. Accordingly, we have urged the Prime Minister to put his free trade deal to the ultimate test—a general election. We join the thousands of Canadians in repeating that call today.

ACTRA is not an expert in matters economic and therefore we do not want to talk to you today about what we got in return for trading our cultural sovereignty. We leave that part of the debate to the economists, politicians and the other public intervenors; nor do we want to talk about the realities of international trade. The experts will do that. But we do feel it is important to review with you our knowledge of the cultural sector and our concerns for it.

Together with the musicians, visual artists, poets and others, it is the job of Canada's writers and performers to reflect the spirit of Canada. It is our job to show Canadians who we are, to reflect the regions of Canada to each other. This is a difficult job in a country like Canada, with a small population existing in two languages within a vast geographical space. It is made even more difficult by the fact that we live next door to one of the most powerful nations in the world. We cannot help but be overwhelmed and somewhat mesmerized by the enormous influence of the United States entertainment industry. In the past, ACTRA has argued that Canada is a culturally occupied country.

But a number of us have persevered over the years and we believe we are finally beginning to counter this influence. In our books, in our music, and even in our films, we are seeing more quality Canadian material. Artists are finally being given a chance to reach the Canadian audience, but it has been a process which has required substantial government intervention in the form of economic encouragement and protection against the aggressive marketing and inadvertent spillover from south of the border. This battle against the predominant influence from our giant neighbour is vital.

But there is a lot more work to do. We are making progress, but we still find a situation in 1987 in which less than 4% of the screen time in Canadian cinemas is devoted to Canadian movies. In television, only 28% of the material available on our screens is Canadian and yet we spend almost 24 hours per week in front of the television set. The opportunities for regional expression in Canada today are almost non-existent, particularly in the critical areas such as drama and variety.

[Translation]

Depuis les débuts de notre pays, chaque fois qu'il a fallu choisir, nous avons toujours opté pour l'indépendance; c'est un phénomène qui s'est reproduit très souvent. Nous avons toujours été prêts à payer le prix fort pour rester Canadiens. Notre alliance a la certitude que cette volonté est aussi prononcée aujourd'hui qu'elle l'a été en 1837, en 1867 et en 1911. Aussi avons-nous conseillé vivement au Premier ministre de mettre son accord de libre-échange à l'épreuve ultime: une élection générale. En réitérant cette demande aujourd'hui, nous joignons notre voix à celle de plusieurs milliers de Canadiens.

Notre alliance n'est pas un regroupement d'experts en économie. Nous ne voulons donc pas entamer aujourd'hui une discussion des avantages que nous nous serions procurés en échange de notre souveraineté culturelle, une question sur laquelle nous laisserons se pencher les économistes, les politiciens et d'autres intervenants du domaine public. Nous n'avons pas non plus l'intention de discuter des réalités du commerce international, un sujet que nous laissons volontiers aux experts dans le domaine. Ceci dit, nous trouvons important de revoir avec vous nos connaissances et préoccupations en ce qui concerne le secteur de la culture.

Tout comme les musiciens, les artistes d'expression visuelle, les poètes et autres artistes, les écrivains et créateurs du Canada ont comme mission d'exprimer l'esprit du Canada. Notre mandat est de montrer aux Canadiens leur nature, de dire chaque région aux autres. C'est un projet de taille dans un pays comme le Canada, dont le peuple peu nombreux évolue en deux langues et sur de vastes espaces, d'autant plus que nous vivons à côté d'un des plus puissants pays au monde. L'influence massive de l'industrie américaine du divertissement ne peut que nous fasciner et même nous submerger. Notre alliance a déjà soutenu du point de vue de la culture, le Canada est un territoire occupé.

Néanmoins, avec les années, certains d'entre nous avons persisté et croyons enfin remonter ce courant. Il y a de plus en plus de bons livres, de bonne musique et même de bons films canadiens. Les artistes ont enfin l'occasion de rejoindre le public canadien, mais cette réalisation a nécessité une intervention considérable du gouvernement, c'est-à-dire des mesures d'encouragement économique et une protection pour parer à la publicité opiniâtre et l'influence sournoise en provenance des États-Unis. Il est primordial de contrecarrer cette influence dominante de notre puissant voisin.

Il nous reste toutefois beaucoup à faire. Malgré le progrès qui se fait, en 1987, le temps de projection consacré aux films canadiens dans les cinémas du pays ne dépasse toujours pas 4 p. 100. Malgré le fait que nous passons presque 24 heures par semaine devant la télévision, il n'y a guère que 28 p. 100 des émissions disponibles au petit écran qui sont canadiennes. Surtout dans des domaines de production importants comme les téléromans et les émissions de variétés, l'expression des

[Texte]

Mme Hogarth-Griffiths: Les victoires que nous avons gagnées à ce moment de notre histoire sont vraiment petites. Il y a toujours une pénurie de sujets canadiens pour une société à l'esprit mûr. Nous avons fait du progrès, car nous utilisons de plus en plus les ressources formidables qui nous appartiennent. Il y a eu du progrès, mais il y a toujours du chemin à faire. Il y a un nombre incalculable de statistiques démontrant nos échecs.

Il n'y a que 4 p. 100 de films canadiens dans nos cinémas. Moins de 5 p. 100 des dramatiques à la télévision sont canadiennes. Également, dans notre métier, les possibilités d'expression régionale diminuent de plus en plus, et nous ne pouvons pas nous parler l'un à l'autre, d'un côté à l'autre de notre propre pays. Les Canadiens méritent un plus grand choix de livres, de revues, de films, de musique; ils méritent un meilleur choix à la radio et à la télévision. Nous n'avons jamais su choisir nos propres histoires, des histoires d'Halifax et de Vancouver, des histoires de nos fermes acadiennes, des histoires de Terre-Neuve et de la vallée de l'Outaouais, des histoires de l'Est et du Nord.

• 1545

Et qu'est-ce que le gouvernement fera pour remédier à cette situation déplorable? Proposera-t-il des règles plus sévères sur le contenu canadien? Adoptera-t-il une loi sur le cinéma? On sait que 97 p. 100 des profits sur les films gagnés au Canada disparaissent à l'étranger. Nous devons commencer à renverser cette tendance odieuse. Le gouvernement accordera-t-il une aide plus généreuse à Radio-Canada et aux producteurs indépendants qui se lancent dans une existence périlleuse? Mais non! Au contraire, on nous offre le libre-échange.

Nous voyons dans cette affaire une attaque contre notre vie culturelle, nos programmes culturels et notre travail. De plus, nous avons peur d'être victimes des contre-mesures des Américains dans le cas où nous essaierions un tant soit peu de promouvoir notre propre développement artistique.

Il est bel et bien question des affaires culturelles dans ce texte final, bien qu'on parle de leur exclusion. Par exemple, la subvention postale pour les revues canadiennes est déjà perdue,

the retransmission right for U.S. and Canadian producers will be implemented, tariffs on records, tapes and cassettes will be eliminated, the "printed in Canada" requirement in the Income Tax Act provision governing deductibility of advertising costs will go.

On avoue que toutes ces choses ne seront pas exclues du libre-échange.

Les artistes ont de la difficulté à oublier la réforme fiscale de Michael Wilson qui a modifié la disposition sur les allocations de frais de capital au détriment de la création indépendante de films au Canada. Est-ce que cela

[Traduction]

réalités régionales au Canada ne trouve aucun débouché ou presque.

Ms Hogarth-Griffiths: At this point in our history, the victories we have won are really insignificant. For a mature society, there is still a shortage of Canadian topics. We have made progress: we are making increasing use of our tremendous resources. There has been progress, but we still have a long way to go. There are innumerable statistics to document our failures.

Only 4% of films shown in theatres in this country are Canadian. Less than 5% of TV drama programs are Canadian. And another thing: the opportunities for regional expression in our industry are becoming increasingly rare; we are unable to communicate with Canadians in other regions. Canadians deserve a wider choice of books, magazines, films and music; they deserve a better selection of programs on radio and television. We have never had access to our own stories: stories from Halifax or Vancouver, stories about Acadian farms, stories from Newfoundland, the Ottawa Valley, the East or the North.

And what is the government going to do about this disgraceful situation? Will it propose stricter Canadian content rules? Will it pass legislation on films? We know that 97% of the profits earned on films in Canada leave the country. We should begin to stem this scandalous outflow. Will the government grant increased support to the CBC and independent producers who venture into an industry fraught with dangers? No! What do we get instead? Free trade.

We see this agreement as an attack on our cultural life, our cultural programs and our work. We are also afraid of being victimized by American protectionist measures if we dare to promote our own artistic development.

Culture is well and truly included in the final text, even though culture was not supposed to be on the table. For example, the postal subsidy for Canadian magazines has already been lost,

un droit de reprise sera exigé des producteurs américains et canadiens, on verra l'élimination des tarifs sur les disques, les bandes sonores et les cassettes, la déductibilité aux fins d'impôt des coûts de publicité prévue par la loi de l'impôt sur le revenu ne sera pas limitée à la publicité «imprimée au Canada».

It is an acknowledged fact that none of these elements will be unaffected by the free trade agreement.

Artists find it hard to forget Michael Wilson's tax reform amending the capital cost allowance provision to the detriment of independent film production in Canada. Is that also included in the agreement? And what about

[Text]

fait aussi partie de l'accord? Et où est la loi sur le cinéma qui nous a été promise, d'abord en mai, puis en septembre et ensuite en décembre? Toujours des promesses, mais jamais d'action législative! C'est dur à avaler, messieurs.

Pour moi, le plus grand affront, c'est l'article qui donne aux États-Unis le droit tacite de prendre des mesures contre une initiative culturelle canadienne,

the right to take an action against a Canadian cultural program that "would have been inconsistent with this agreement, but for the provisions of paragraph 1", which provision is alleged to exclude the cultural industries from the free trade deal.

J'ai de la difficulté à comprendre. Il n'est pas étonnant que même les avocats ne puissent pas déchiffrer un tel texte.

Mr. Marrocco: Perhaps the greatest concern about the text of the agreement thus far released is this explicit understanding that the United States can retaliate against cultural measures we institute to begin to capture our own market. While such programs will have an impact only within Canada, the United States can take action against them.

We are not talking here about the so-called unfair subsidies that allow Canadian shakes and shingles to be sold more cheaply in the United States than American ones, nor about Canadian fish or potash allegedly dumped in the United States because we have unemployment insurance or other measures. No, we are talking here about finding a place for Canadian movies on our own screens, about making television and radio programs for our own consumption. Does this clause permit the United States to retaliate against Canadian cultural programs in non-cultural fields? Do we risk a tariff on beef exports if we require private Canadian television broadcasters to spend more money on Canadian drama?

In the cultural industries, it is not United States protectionism we fear. It is not life or death for us if we sell our product to that market. Let us all understand that the challenge for Canada's film and television producers, the challenge for all of Canada's cultural community, is not to secure access to the United States market; our challenge is to have access to our own market. Our major fear is not U.S. protectionism, it is the Mulroney-Reagan trade deal and the sellout of Canada's cultural sovereignty. Thank you.

• 1550

Mr. Axworthy: I express my appreciation to the group from ACTRA for enlivening as well as enlightening the last dregs of this afternoon. I for one am glad Mr. Peterson did not play Billy Bishop; I understand the character in the play uses a machine gun. I would say,

[Translation]

the legislation on films that we were promised in May, in September and most recently in December? We get lots of promises, but no legislative action! Gentlemen, it is hard to take.

In my opinion, the biggest insult is the clause that gives the United States the tacit right to take action against a Canadian cultural program,

le droit de prendre des mesures contre une initiative culturelle canadienne qui «serait incompatible avec le présent accord, si ce n'était du paragraphe 1», une disposition qui est censée exclure le secteur culturel de l'accord du libre-échange.

I have difficulty understanding that. It is hardly surprising that even lawyers can make neither head nor tail of this type of text.

M. Marrocco: Cette entente explicite, selon laquelle les États-Unis pourront prendre les mesures contre des initiatives culturelles canadiennes qui ont pour objet la conquête de notre propre marché est peut-être ce qui nous inquiète peut-être le plus dans le texte publié actuel de l'accord. Même si ces initiatives ne visent que le Canada, les États-Unis pourront les contrecarrer.

Nous ne faisons allusion ni aux subventions soi-disant injustes permettant la vente des bardeaux de cèdre canadiens aux États-Unis à un prix inférieur à celui des bardeaux américains, ni au poisson canadien ou à la potasse canadienne que nos programmes d'assurance-chômage, entre autres, nous auraient permis de vendre trop bon marché aux États-Unis. Au fait, pour nous, il est question de trouver une place pour les films canadiens dans les cinémas du Canada, de produire des émissions de radio et de télévision pour l'auditoire canadien. Ce paragraphe permet-il aux États-Unis de parer aux initiatives culturelles canadiennes au moyen de contre-mesures visant d'autres domaines? Exiger que les télédiffuseurs privés canadiens dépendent davantage sur les téléromans canadiens entraînerait-il un tarif sur nos exportations de boeuf?

Nous qui oeuvrons dans le secteur culturel ne craignons pas le protectionnisme américain: que nous vendions nos produits sur ce marché-là n'est pas une question de vie ou de mort. Comprenons-nous: pour les cinéastes du Canada, enfin pour le milieu culturel canadien tout entier, le défi n'est pas l'accès au marché américain, mais bien l'accès au nôtre. Ce que nous craignons surtout, ce n'est pas le protectionnisme américain, c'est l'accord commercial Mulroney-Reagan et la braderie de la souveraineté culturelle du Canada. Merci.

M. Axworthy: Je suis reconnaissant au groupe de l'ACTRA d'avoir apporté un peu de vie et d'animation au dernier moment de notre séance d'après-midi. Personnellement, je suis heureux que M. Peterson n'ait pas joué le rôle de Billy Bishop; je crois savoir qu'il se

[Texte]

however, that if you are looking for modern-day inspiration for this committee, you might look at *Monty Python's Flying Circus* as a proper source.

I think the questions you raised are very crucial. We have been told and have been given assurances by government spokespersons that culture is not going to be touched and that those fears have been alleviated. You represent the largest group of performers in this country, and you take issue with this.

As I understand it, you are particularly concerned about the notwithstanding clause, which says, all things besides, we can be hammered for these reasons. I would like to ask in which areas you see further government policy would be useful or required in order for you to gain access to our own market, which you think is the real issue, free from retaliation or prohibition, if future governments wanted to go ahead and do it.

Ms Hogarth-Griffiths: I think the very first thing we could start with is the cinema act.

Mr. Axworthy: I am asking you to think into the future. We had the Canadian content rules in the past. What other things do you think are useful government policy that might be put on the shelf because of the fear of this?

Mr. Garry Neil (General Secretary, Alliance of Canadian Cinema, Television and Radio Artists): A couple of weeks ago ACTRA was one of the sponsoring organizations of a day of action for Canadian programming. We established some objectives we felt are absolutely necessary in order to achieve the levels of production we think a mature nation needs to have. There is a whole range of things, from a look at the Canadian content regulations, revisions to the Broadcasting Act, the cinema act, new commitments for funding for the CBC, which has been faced with massive cutbacks over the past couple of years from the current government, and a whole range of other matters.

The income tax provisions Mr. Marrocco referred to are really vital to us. Private investment for independent film and television production is really in great jeopardy. This has been a fundamental component to the recent boom in Canadian production. This has really put at risk the whole level of production that has resulted in the kind of things we have begun to see, like *Anne of Green Gables*, *My American Cousin* and *The Decline of the American Empire*.

Mr. Axworthy: You have probably followed the hearings of this committee and discourse in the House of Commons. There is constantly the refrain that those who support this agreement are those who have confidence; they are prepared to go into the big American market, to be tough and rough and to compete and do all these kinds of things.

[Traduction]

sert à cette occasion d'une mitraillette. Je dois dire toutefois que si vous cherchez une inspiration contemporaine pour le Comité, vous pourriez judicieusement vous tourner vers le *Monty Python's Flying Circus*.

Je crois que vous avez posé des questions parfaitement cruciales. Les porte-parole du gouvernement nous ont dit et affirmé que la culture demeurerait intacte et que ces craintes n'avaient pas lieu d'être. Vous représentez le plus grand groupe d'acteurs de notre pays et vous contestez cette affirmation.

Vous êtes, je crois, particulièrement préoccupé par la clause nonobstant, qui stipule, indépendamment du reste, les raisons pour lesquelles nous pouvons être écrasés. J'aimerais vous demander dans quel domaine vous pensez que la politique gouvernementale pourrait vous permettre d'accéder à notre propre marché, ce qui est la question principale à vos yeux, sans crainte de représailles ou d'interdictions, si les gouvernements futurs le voulaient.

Mme Hogarth-Griffiths: Je crois que nous pourrions commencer par le cinéma.

M. Axworthy: Je vous demande de songer à l'avenir. Naguère, nous avions les règles de contenu canadien. Quels autres éléments utiles de la politique gouvernementale faudrait-il, à votre avis, affirmer face à cette crainte?

M. Garry Neil (secrétaire général, Alliance of Canadian Cinema, Television and Radio Artists): Il y a une quinzaine de jours, l'ACTRA a parrainé avec d'autres organisations une journée d'action pour la réalisation canadienne. Nous avons énoncé des objectifs qui nous semblent indispensables pour parvenir au niveau de production que mérite à notre avis une nation en pleine possession de ses moyens. Il y a toute une gamme de choses, de l'étude de la réglementation sur le contenu canadien aux révisions à la Loi sur la radiodiffusion et à la Loi sur le cinéma, en passant par de nouveaux engagements de financement pour la société Radio-Canada à laquelle le gouvernement a imposé de lourdes compressions budgétaires depuis deux ans et bien d'autres questions encore.

Les dispositions fiscales dont M. Marrocco a parlé sont vitales pour nous. Les investissements privés dans la réalisation indépendante de films et d'émissions télévisées sont vraiment très menacés. Or, ils ont été un élément fondamental de l'essor récent des réalisations canadiennes. On menace en fait tout l'effort de production qui a débouché sur le genre de choses que nous commençons à voir, comme *Anne des Pignons verts*, *My American Cousin* et *Le déclin de l'empire américain*.

M. Axworthy: Vous avez probablement suivi les audiences du Comité et les délibérations de la Chambre des communes. C'est toujours la même rengaine: Ceux qui sont pour cet accord, ce sont les audacieux, ceux qui sont prêts à affronter le gros marché américain, à jouer des coudes face à la concurrence, etc.

[Text]

Those who are not are the cowards and weaklings of Canadian society. Are you cowards and weaklings? Are you afraid of competing with those Americans out there?

Mr. Marrocco: No, I think we are proud Canadians. I think we are Canadians who have been struggling since the beginning of time to find our own identity. We are at a point in the history of movie-making where we are now starting, as I said before, to make very good Canadian productions reflective of the Canadian style of living and Canadian society.

We are terrified as Canadians, first of all, that the opportunity for us to learn about ourselves... We all know about the difficulties we face in Canada because it is a great, vast country and is so sparsely populated that we had difficulties communicating with each other. A lot of Canadians will never have the opportunity to move outside their own immediate territory to know what people in Quebec or Vancouver or other parts of the country are like. We feel that the Canadian film industry and the Canadian television industry can make that possible for all of us. The Canadian industry can educate us as Canadians about each other.

• 1555

If the Americans take over to any greater extent than they already have... All of us, if we were to be honest with ourselves, would have to admit that our lives and our behaviour are governed to a great extent by what we see in American programs on our own Canadian channels. We would like to control that. We would like to stop it, if possible. We would like Canadians to have an opportunity to make movies about themselves so we as Canadians can be proud of ourselves.

When I was in grade school the books we had for history, geography and whatever else we had in those days were American books. I learned nothing about Canada when I was in grade school. It was not until some years later that this changed. I do not want to go back to that.

Mr. Axworthy: We could not listen to Canadian music either, because we did not have concert—

Mr. Marrocco: That is right.

Mr. Crosby: Mr. Marrocco, colleagues, welcome to the committee.

One of the difficulties I have in listening to your presentation is an analysis of the situation that exists in Canada at the moment in the arts and culture community, and I assume that ACTRA plays a substantive role in representing that community. We have heard evidence from people in the arts and culture community: Christopher Pat in Newfoundland, Margaret Atwood, Mordecai Richler. When Mordecai Richler gave evidence he said of Mel Hurtig—and he referred to him as “Captain Canada”—that he had never, to his knowledge, published a new Canadian novelist or poet. A national

[Translation]

Ceux qui sont contre, ce sont les lâches et les gringalets de la société canadienne. Êtes-vous des lâches et des gringalets? Avez-vous peur de vous frotter à la concurrence des Américains?

M. Marrocco: Non, je crois que nous sommes canadiens et fiers de l'être. Nous sommes des Canadiens qui se battent depuis toujours pour trouver leur identité. Nous sommes à un tournant de notre histoire où nous décollons dans le domaine du cinéma, comme je viens de vous le dire, et où nous commençons à réaliser des films canadiens vraiment représentatifs du mode de vie et de la société du Canada.

Nous avons terriblement peur en tant que Canadiens premièrement, que cette occasion de nous découvrir nous-mêmes... Nous connaissons tous très bien les difficultés que connaît le Canada du fait de son immensité géographique, de sa très faible population et de ses problèmes de communication. De nombreux Canadiens n'ont jamais l'occasion de sortir de leur région immédiate et de découvrir leurs compatriotes de Québec, de Vancouver ou d'ailleurs. Nous pensons que l'industrie canadienne du film et de la télévision peuvent nous en donner la possibilité. Cette industrie peut aider les Canadiens à se découvrir les uns les autres.

Si les Américains intensifient leur présence... honnêtement, nous devons bien reconnaître, tous autant que nous sommes, que notre vie et notre comportement sont en grande partie influencés par les émissions américaines que nous voyons sur nos propres chaînes au Canada. Nous aimerions freiner, et même, si possible, bloquer cette tendance. Nous souhaiterions que les Canadiens puissent faire des films sur eux-mêmes de façon à être fiers d'eux-mêmes.

Quand j'étais à l'école primaire, nos livres d'histoire, de géographie et autres étaient à l'époque des livres américains. Je n'ai rien appris sur le Canada à cette époque-là. Ce n'est que plus tard que les choses ont changé. Je n'ai aucune envie de retourner à cet état de choses.

M. Axworthy: On ne pouvait pas non plus écouter de musique canadienne, car il n'y avait pas de concert...

M. Marrocco: C'est vrai.

M. Crosby: Monsieur Marrocco, chers collègues, bienvenue.

Ce qui me chagrine quand je vous écoute, c'est l'analyse que je fais de la situation actuelle des arts et de la culture au Canada, et je présume que l'ACTRA est en grande partie représentative de ce monde des arts et de la culture. Nous en avons entendu des représentants: Christopher Pat à Terre-Neuve, Margaret Atwood, Mordecai Richler. Quand Mordecai Richler a témoigné, il a dit que Mel Hurtig—qu'il a appelé «Capitaine Canada»—n'avait jamais à sa connaissance édité un nouveau romancier ou poète canadien. Une organisation nationale du Canada a octroyé à Rita MacNeill un prix

[Texte]

organization in Canada gave a new-performer award to Rita MacNeill. She has been earning her living in the arts field for 17 years.

Do you not think there are a few problems in the arts and culture community? Do you not think some difficulties arise now in Canada, forgetting about free trade?

Mr. Neil: Absolutely.

Mr. Crosby: Let me just put this to you so you can answer it. In 1976 I sought to publish a novel. I was told by a person that you could not publish a novel in Canada and get any substantial monetary return. You would have to market it in the United States, I was told. Has that changed?

Mr. Neil: You are absolutely correct. The status quo for us is not acceptable. There are not enough opportunities for regional expression in television and film and there is not enough opportunity for anyone in this country to have that kind of outlet. That which exists has required a great deal of government activity, a great deal of government intervention, precisely because of the so-called economies of scale.

To go back to a question Mr. Axworthy had, the realities of television and film production are that it is very expensive to put together a world-class product. There are only two countries in the western world that can recoup that kind of investment in their domestic marketplace: one is the United States; the other is India. Everybody else requires, to one degree or another, combinations of government support and intervention in order to encourage their own cultural development, and the marketing of that product abroad.

But then we come to the United States, which is the most reluctant buyer of any non-American project in television and film of any country in the world. Less than 1% of their time on television is occupied by foreign programming. They do not buy foreign programming.

Gino said in his opening statement that the challenge for us in Canada is not to get access there but to get access in our own marketplace. That requires government intervention in various forms, and we fear that the ability for the government to take those kinds of measures is considerably weakened by the deal before us.

Mr. Crosby: Do you not think your problem is convincing Canadians not to watch *Dallas*?

Mr. Marrocco: With all due respect, one of the largest audiences in Canadian television-viewing history was when *Anne of Green Gables* was aired.

Mr. Crosby: Which proves that you can do it, that it can be done.

[Traduction]

décerné à un nouvel acteur, alors qu'elle fait carrière dans ce domaine depuis 17 ans.

Vous ne trouvez pas qu'il y a des problèmes dans le monde des arts et de la culture? Indépendamment du libre-échange, vous ne pensez pas que certains de ces problèmes ont leurs racines au cœur même du Canada?

M. Neil: Si, absolument.

M. Crosby: Je vais formuler cela de façon à vous permettre de répondre. En 1976, j'ai essayé de publier un roman. On m'a dit qu'il était hors de question d'espérer faire de l'argent en publiant un roman au Canada. Il fallait le publier aux États-Unis. Les choses ont-elles changé?

M. Neil: Vous avez parfaitement raison. Le statu quo est inacceptable. Il n'y a pas assez de possibilités d'expression régionale à la télévision et au cinéma, ni de possibilités partout au Canada d'avoir ce genre de débouché. Tout ce que nous avons n'a pu se réaliser que grâce à un vaste effort, une vaste intervention du gouvernement, précisément pour les fameuses économies d'échelle.

Pour revenir à une question posée par M. Axworthy, il est vrai que la réalisation d'un produit de classe mondiale à la télévision et au cinéma coûte très cher. Deux pays seulement dans le monde occidental sont capables d'amortir ce genre d'investissement sur leur marché intérieur: les États-Unis et l'Inde. Partout ailleurs, le gouvernement est obligé dans une certaine mesure d'apporter son aide et d'intervenir pour stimuler le développement culturel et assurer la commercialisation de ses produits à l'étranger.

Seulement, il y a les États-Unis, qui sont les plus réticents à acheter des réalisations cinématographiques ou télévisées non américaines, quelle que soit leur provenance. Ils consacrent moins de 1 p. 100 de leur temps de télévision à des émissions étrangères. Ils n'achètent pas d'émissions à l'étranger.

Gino a dit au début que le défi à relever par le Canada n'était pas d'obtenir l'accès au marché américain, mais d'obtenir l'accès à notre propre marché. Pour cela, il faut que le gouvernement intervienne de diverses façons, et nous craignons que l'accord envisagé n'affaiblisse considérablement ces possibilités d'intervention du gouvernement.

M. Crosby: Vous ne pensez pas que le gros problème, c'est de dissuader les Canadiens de regarder *Dallas*?

M. Marrocco: Je vous fais respectueusement remarquer qu'*Anne des pignons verts* a obtenu l'un des plus gros chiffres d'écoute jamais enregistrés à la télévision canadienne.

M. Crosby: Ce qui prouve que vous pouvez le faire, que c'est possible.

[Text]

Mr. Marrocco: Yes.**Mr. Crosby:** How many other times? Tell us about the other attempts at an *Anne of Green Gables*.**Mr. Marrocco:** I think the point we are trying to make is that if we had the opportunity to financially be able to produce a first-rate product, we have the talent in Canada. We have the talent in writing and performing and directing and in all areas. The talent is there. What we lack is the financial ability to compete with the United States.

You have to appreciate that Canada, unlike any other country, is in a very unique situation in that we are so close to the United States, that most Americans and a lot of Canadians think we are one and the same, that there is no border. It is extremely difficult for us to compete. We speak the same language, we eat the same foods, we do not have the built-in protection of another country which, even though it may be an English-speaking country, has a very distinct identity. We do not have that here.

• 1605

Mr. Crosby: Do you think if you had a few more Lucy Maud Montgomerys you might overcome that? That was an interesting presentation, but you forgot the genesis of *Anne of Green Gables*. That novel was known world-wide before that producer got hold of it and put it on anybody's screen.**Ms Hogarth-Griffiths:** Yes, but one of the reasons Rita MacNeill is receiving a reward—I agree it is 16 years too late, but she accepted it with grace—is that we have Canadian-content rules in our broadcast media that allow for the development of a Canadian music industry. One of the problems with you having your novel published is the problem Garry mentioned about the economies of scale.**Mr. Crosby:** Let us just get something straight now. Rita MacNeill has wowed audiences in Japan. She enthralled 15,000 people at Expo in August 1986.**Ms Hogarth-Griffiths:** But she has been a working musician in Canada for over 20 years.**Mr. Crosby:** She was not known in Upper Canada; that is where she was not known.**Mr. Blaikie:** Mr. Chairman, I want to thank the witnesses for the timely interruption and say that my only regret was that it was almost the case today that I had my own pipes with me, because I was bringing them down to Ottawa for another occasion. If I had had them here, having more than once piped in people such as Tommy Douglas and John Diefenbaker, I would have been glad to

[Translation]

M. Marrocco: Oui.**M. Crosby:** Combien de fois encore? Parlez-nous des autres tentatives de réalisation d'un autre *Anne des pignons verts*.**M. Marrocco:** Ce que nous essayons de dire, c'est que si l'on nous donne les moyens financiers de réaliser un produit de première classe, nous avons les talents nécessaires pour cela au Canada. Nous avons les talents littéraires et artistiques et les réalisateurs dans tous les domaines. Nous avons le talent. Il nous manque simplement les moyens financiers pour affronter les États-Unis.

Il faut bien comprendre que le Canada occupe une situation très particulière, puisqu'il est voisin des États-Unis et que la majorité des Américains et de nombreux Canadiens sont persuadés que nous formons un tout et qu'il n'y a même pas de frontière. Il nous est très difficile de concurrencer les Américains. Nous parlons la même langue, nous mangeons la même chose, nous n'avons pas la protection fondamentale d'un pays, même anglophone, qui ait son identité propre. Pas nous.

M. Crosby: Pensez-vous que si vous aviez d'autres écrivains comme Lucy Maud Montgomerys, vous pourriez surmonter cet obstacle? Votre exposé a été très intéressant, mais vous avez oublié la genèse du livre *Anne des pignons verts*. Ce roman était connu dans le monde entier avant que ce producteur ne décide de le mettre à l'écran.**Mme Hogarth-Griffiths:** Oui, mais si Rita MacNeill reçoit un prix—c'est vrai qu'il arrive 16 ans trop tard, mais elle l'a tout de même accepté de bonne grâce—c'est que nous avons des règles dans le secteur de la radiodiffusion sur le contenu canadien—règles qui ont d'ailleurs permis l'établissement d'une industrie musicale au Canada. Le problème qui se pose quand on veut faire publier un roman, c'est le problème que Garry a déjà mentionné au sujet des économies d'échelle.**M. Crosby:** Permettez-moi de faire une petite précision. Rita MacNeill a emballé les Japonais quand elle s'y est produite en spectacle. La réaction de 15,000 personnes à l'exposition d'août 1986 a été tout aussi enthousiaste.**Mme Hogarth-Griffiths:** Oui, mais elle travaille comme musicienne au Canada depuis plus de 20 ans.**M. Crosby:** Elle n'était pas connue dans la partie centrale du Canada; voilà où elle était inconnue.**M. Blaikie:** Monsieur le président, j'aimerais remercier les témoins de cette interruption opportune et leur dire que mon seul regret, c'est de ne pas avoir ma cornemuse avec moi aujourd'hui, mais j'ai bien failli l'avoir, car je l'ai emportée avec moi à Ottawa pour une réception. Si je l'avais avec moi, comme j'ai déjà eu l'occasion de jouer en l'honneur de Tommy Douglas et de John Diefenbaker,

[Texte]

have added William Lyon Mackenzie to that list, even though it might have been in dramatic form.

I think it is important to learn from history. We had another witness in Nova Scotia who wanted us to consider the relationship between Scotland and its large southern neighbour. She commended that story to us. Unfortunately it may be the case, as my Old Testament professor here in Toronto once told me, that the only thing we learn from history is that we do not learn from history. I hope we can transcend that limitation.

About access, your point, which I think is so well made, about your wanting access to our own market—why? So Canadians can tell each other their own story, whether it be their regional story or their, so we can come to know and understand each other better. I always find it odd as a Winnipegger, for instance, that a watershed political event in the history of Canada, the Winnipeg general strike in 1919, is a story that yearns to be told more fully in film and all other media. Yet many young Canadians probably know more about significant political events in the United States. They can watch series on the greys and the blues in the Civil War and all kinds of things before they will ever see films about significant Canadian events. That is one of the things I have been excited by over the last 10 years or so, when I have seen more movies about places that are actually in Canada.

On your comment about finally getting off American textbooks and getting books from Ontario and the West, we are finally glad to be getting off Ontario books and getting western Canadian readers, so the trees finally look like trees that are in Saskatchewan and Manitoba and not these beautiful big, round maples you get down here in Toronto. I could never figure that out—why there were no trees like that in my neighbourhood.

About the cultural exemption, we had someone before us in Winnipeg who noticed what I think you noticed, that the cultural exemption is qualified in this conundrum in a way that beer is not. The exemption for beer is unambiguous. It is just exempted. It might be useful to explore the relationship, with all due apologies to the McKenzie brothers, between beer and culture, and why it is that everything except beer as part of our culture was exempted in this qualified way. These do not add up to questions, but perhaps you would want to elaborate on some of the things I have touched upon.

[Traduction]

J'aurais été très heureux d'ajouter le nom de William Lyon Mackenzie à cette liste—même dans un contexte purement littéraire.

À mon avis, il est important de tirer la leçon des événements historiques. Nous avons reçu en Nouvelle-Écosse un autre témoin qui voulait qu'on tienne compte des rapports entre l'Écosse et son grand voisin du sud. Elle nous a recommandé cette leçon. Malheureusement, comme le disait mon professeur à Toronto, qui était spécialiste de l'Ancien Testament, la seule chose que nous apprenions des événements historiques, est peut-être qu'il n'y a rien à en apprendre. Mais j'espère que nous pourrions surmonter cet obstacle.

Au sujet de l'accès, votre argument—que vous avez très bien défendu d'ailleurs—concernant la nécessité d'avoir accès à notre propre marché—pourquoi? Eh bien, afin que les Canadiens puissent raconter leur propre histoire, qu'il s'agisse d'un événement régional ou d'un événement personnel, afin que nous puissions arriver à mieux nous connaître. Je trouve curieux, en tant qu'originaire de Winnipeg, par exemple, que la grève générale de Winnipeg en 1919, un événement politique d'importance cruciale pour l'histoire du Canada, n'a toujours pas été traitée ni à l'écran ni dans d'autres médias, malgré son grand intérêt. Bon nombre de jeunes Canadiens connaissent probablement mieux les grands événements politiques de l'histoire américaine. Ils peuvent regarder les feuilletons sur les Gris et les Bleus pendant la Guerre civile et toutes sortes d'autres émissions, mais rares sont les films sur les grands événements canadiens. Voilà pourquoi, je trouve tellement excitant de voir depuis dix ans des films sur des endroits ou des événements canadiens.

Pour répondre à ce que vous avez dit au sujet des manuels scolaires américains et du fait que nous employons de plus en plus des manuels canadiens de l'Ontario et de l'Ouest, eh bien, nous, de notre côté, nous sommes très heureux de nous débarrasser enfin des manuels ontariens et d'avoir enfin des manuels faits dans l'Ouest du Canada; enfin les arbres ressemblent à ceux qu'on trouve en Saskatchewan et au Manitoba plutôt que ces beaux grands érables que vous avez à Toronto. Je ne comprenais absolument pas pourquoi on n'avait pas de ces arbres dans mon quartier.

Quant à l'exemption pour les industries culturelles, un témoin à Winnipeg a remarqué justement ce que vous avez souligné, c'est-à-dire que cette exemption est limitée, alors que celle pour la bière ne l'est pas. L'exemption pour la bière est sans ambiguïté. Elle est tout simplement exclue. Il serait peut-être utile d'étudier le rapport entre la bière et la culture—et là, je m'excuse auprès des frères McKenzie—et les raisons pour lesquelles tout ce qui est culturel a été exclu dans certaines conditions, sans que ces mêmes conditions s'appliquent à la bière. Je sais que ce ne sont pas vraiment des questions, mais peut-être aimeriez-vous nous donner vos idées sur certains des points que j'ai soulevés.

[Text]

[Translation]

• 1610

Some hon. members: Oh, oh!

Mr. Blaikie: This is called stream of consciousness, à la James Joyce.

Mr. Marrocco: I will start answering some of your questions, and Garry can jump in, but before I do that, may I say to Mr. Crosby that although we do represent writers, we do not represent writers who write novels. They belong to another union, so we could not have done anything for you in any case.

We have a number of movies that some day will probably become classic Canadian movies, that deal specifically with Canadian life. Three come to mind almost immediately here, *Rowdyman*, *Going Down the Road*, *John and the Missus*. Those movies were very popular with television audiences in Canada when they were shown on television. They told us something about Canadian life but they could not be distributed outside of Canada. Americans do not care about the Newfie guy down in Newfoundland who is struggling with... It is not of interest to them. It is not going to result in huge profits for them.

Going Down the Road—it was done 15 years ago now. It was back on TV last week and it was watched by as many people, if not more now, than it was 15 years ago. It is a movie about Canadians struggling to survive within their own country, struggling to find a place for themselves. You will not get this.

We are afraid that if the notwithstanding part of the agreement is left in there, we do run the risk of making it impossible for Canadians to make these kinds of movies because they are not going to be box office hits. They are not going to make a lot of money at the box office. And while we appreciate that everybody would like to produce nothing but box office successes, we also have to understand that in Canada we are way, way behind most other countries in knowing about ourselves, in telling each other about ourselves. So we feel it is important for this process to be allowed to grow to the point where we may some day be able to compete without any kind of subsidy from the government. But right now the reality of life is that we cannot do it, the industry in Canada cannot survive without whatever form of subsidies are now available.

Mr. Neil: Just one quick comment, if I could. I think there is a definite reason that the notwithstanding clause exists in culture and not with respect to beer, because in fact you have some of the largest corporations in the United States which have direct interests in the whole entertainment industry. Coca-Cola, for example, which now owns one of the major studios, and you have a direct line between that very powerful, very large industry and

Des voix: Oh, oh!

M. Blaikie: Cela s'appelle le courant de conscience, à la James Joyce.

M. Marrocco: Je vais commencer par répondre à certaines des questions que vous avez soulevées, et Garry pourra continuer après, mais je voudrais tout d'abord dire à M. Crosby que même si nous représentons des écrivains, nous ne représentons pas des romanciers. Ils font partie d'un autre syndicat, alors quoi qu'il en soit, nous n'aurions rien pu faire pour vous.

Il existe déjà un certain nombre de films canadiens qui deviendront un jour des classiques et qui traitent spécifiquement de la vie canadienne. Je songe à trois films en particulier, à savoir *Rowdyman*, *Going Down the Road* et *John and the Missus*. Ces films ont été très bien reçus par les téléspectateurs canadiens au moment où ils ont passé à la télévision. Ils nous parlaient un peu de la vie canadienne, mais ils n'ont pas pu être distribués en-dehors du Canada. Les Américains ne s'intéressent nullement à un type de Terre-Neuve qui est aux prises avec... Pour eux, c'est sans intérêt. Cela ne va surtout pas leur donner de gros profits.

Le film *Going Down the Road* a été produit il y a déjà 15 ans. Il est passé de nouveau à la télévision la semaine dernière avec une cote d'écoute aussi importante, sinon plus importante qu'il y a 15 ans. C'est un film qui raconte l'histoire de Canadiens qui doivent lutter pour assurer leur propre survie dans leur propre pays, et pour trouver leur place dans ce monde. C'est le genre de chose que vous n'avez plus.

Nous craignons justement que, si les conditions rattachées à cet aspect-là de l'accord sont maintenues, les Canadiens risquent de ne plus pouvoir faire ce genre de film puisqu'ils n'auront pas suffisamment de succès. C'est-à-dire qu'ils ne feront pas recette. Bien que nous comprenions le désir de chacun de voir son film faire recette, il faut également comprendre que nous, au Canada, avons beaucoup de retard sur les autres pays dans la connaissance que nous avons de nous-mêmes et dans la transmission de nous-même à nos compatriotes. Aussi jugeons-nous essentiel que cette évolution puisse continuer jusqu'au point où nous pourrions un jour faire concurrence aux autres sans avoir besoin de subventions gouvernementales. Mais à l'heure actuelle, nous ne pouvons nous en passer et il ne fait aucun doute que l'industrie cinématographique au Canada ne pourra survivre si on lui enlève les subventions actuellement accordées.

M. Neil: Un très bref commentaire, si vous me le permettez. Pour moi, il y a bien une raison pour laquelle les conditions rattachées au secteur de la culture ne s'appliquent pas à la bière; c'est qu'il faut se rappeler que certaines des plus importantes sociétés américaines sont directement intéressées par l'industrie du spectacle. Prenons, par exemple, le cas de la société Coca-Cola, qui est maintenant propriétaire d'un des plus grands studios,

[Texte]

the White House from Reagan's previous career. And it is not, in my view, just accidental that this is the case. The American industry was lobbying very, very hard and we know from our sources in the United States that some of the key issues that were talked about in the negotiation of this free trade deal were cultural issues. That is why you have a notwithstanding clause. That is why we continue to have a fear, because those powerful interests have not changed their position.

Mr. Fretz: I want to refer back to a question raised by Mr. Crosby and the answer that I think you gave him, that preserving or maintaining the status quo really is not good enough or was not good enough. Is that correct?

Mr. Marrocco: Yes.

Mr. Fretz: What in your opinion was wrong with the CRTC?

• 1615

Mr. Neil: The question begs a very long and complicated answer, but let me try to short circuit the answer by saying that in this recent day of action we had to talk about Canadian programming.

We put forward the position that what Canada needs at the present time is approximately 800 hours of original television drama each year, and 50 feature films each year. A country of our size should have that kind of indigenous cultural production, and we have at the moment perhaps 10 or 15 feature films each year, and perhaps 300 hours of original television drama, if that.

What we need to do is to more than double the amount of production we currently have if we are to have enough for, as I say, a mature society. As a point of comparison, Australia with 15 million people has more than 700 hours of original drama production each year, and more than 35 feature films.

Mr. Fretz: How long has Canada been attempting to increase Canadian content through agencies such as the CRTC?

Mr. Neil: I think since the Board of Broadcast Governors was first created. The Canadian-content rules were first introduced in the 1960s, as I understand it. They have not been seriously reviewed in television and radio for many years; in fact we see a very disturbing trend to reduce the Canadian content requirements that the CRTC is currently engaged in. They have reduced the level required of pay television—First Choice and Superchannel—they have reduced the level of Canadian content required of television broadcasters like multilingual television here in Toronto. We fear they are actually moving away, they are moving backwards, they are reducing the levels rather than increasing them, rather than finding other ways of making sure that some of the

[Traduction]

et rappelons-nous en même temps le rapport direct qui existe entre cette grande industrie importante et puissante qu'est la Maison Blanche, à cause de l'ancien métier de Reagan. Selon moi, ce n'est pas par accident. L'industrie américaine a exercé énormément de pressions sur les autorités américaines, et grâce à nos sources aux États-Unis, nous savons que certains éléments clés de l'accord sur le libre-échange étaient justement des questions culturelles. Voilà pourquoi il y a cette restriction. Voilà pourquoi, aussi, nous continuons d'avoir des craintes, puisque ces intervenants puissants n'ont toujours pas changé de position là-dessus.

M. Fretz: Je voudrais revenir sur une question soulevée par M. Crosby et sur la réponse que vous lui avez faite, à savoir qu'il ne suffit pas ou ne suffisait pas de simplement maintenir le statu quo. C'est bien cela?

M. Marrocco: Oui.

M. Fretz: Selon vous, pourquoi le CRTC n'était-il pas efficace?

M. Neil: C'est une question qui demande une réponse très longue et compliquée; mais je vais essayer de court-circuiter en vous disant que tout récemment, nous avons dû parler de la programmation canadienne.

Selon nous, ce qu'il faut au Canada à l'heure actuelle, c'est environ 800 heures de dramatique originale par année, ainsi que 50 longs métrages. Un pays de notre grandeur devrait avoir une production culturelle intérieure de cette importance, alors que pour l'instant, nous avons peut-être 10 ou 15 longs métrages par an, et 300 heures de dramatique originale, au grand maximum.

Il faut donc plus que doubler notre production actuelle si nous voulons être en mesure de répondre aux besoins d'une société mûre, pour reprendre mon propre terme. À titre de comparaison, l'Australie, avec une population de 15 millions, a plus de 700 heures de dramatique originale par an, et plus de 35 longs métrages.

M. Fretz: Depuis combien de temps le Canada cherche-t-il à augmenter le contenu canadien par le biais d'organismes comme le CRTC?

M. Neil: Depuis la création du Bureau des gouverneurs de la radiodiffusion, je crois. Si je comprends bien, les règles sur le contenu canadien ont été appliquées pour la première fois dans les années 60. Mais dans le domaine de la télévision et de la radio, elles n'ont pas été révisées sérieusement depuis bien longtemps; or nous constatons au sein du CRTC une tendance très inquiétante vers une réduction des exigences en matière de contenu canadien. Ils ont réduit les exigences pour la télévision payante—entre autres, Premier choix et Superchannel—tout comme ils l'ont fait pour les radiodiffuseurs multilingues ici à Toronto. Nous craignons qu'ils régressent, puisqu'ils réduisent les niveaux de contenu canadien plutôt que de les augmenter et plutôt que de trouver d'autres moyens

[Text]

enormous money that is generated by television advertising goes to Canadian programming.

Mr. Fretz: Mr. Neil, in your opinion, why has the CRTC and, I guess, other agencies failed to increase Canadian content?

Mr. Neil: We have been moving forward, in my view, I think an actor's view, we have been increasing our ability over the years, it is really only in the last year or two that we have begun to see these disturbing trends in the wrong direction. Why the CRTC has done it, I am not sure. It could perhaps be related to the new chairman. The cutbacks that have been experienced by the CBC are self-evident from your political perspective, but what they have done is to seriously reduce our ability to produce. I think that is why we are seeing a backsliding. That is within the overall context that we are far better able now than we were 15 years ago to present our own stories, but we see some backsliding, and we have a considerable way to go.

Mr. Fretz: What happened under the previous government?

Mr. Neil: In fact, under the Liberal government we saw the first of the cuts to the CBC, so I play no political favourites.

Mr. Fretz: We had Mordecai Richler giving us testimony, and on Friday in St. John's, Newfoundland, Mr. Christopher Pratt was a witness before our committee and spoke very eloquently and glowingly in favour of the free trade agreement. I am sorry I do not have a copy of his brief—he did not have a prepared one so the transcripts will not be ready for awhile or I would quote some of it to you. We also had an important witness in Halifax, and I want to read for you just a couple of his paragraphs:

I would like to say a word about culture. The Maritimes constitute a pretty good example—120 years of Ontario dominance has not destroyed the Maritime culture. How will free trade affect it? We do not need protection for our culture, thank you. It can stand on its own. Does someone suggest that we no longer have highland dancing in Cape Breton or the Highland Games in Antigonish? Will our fiddling championships be taken away? Will the Men of the Deep fall silent? Will they kidnap Rita MacNeill? Will the magnificent weaving ability be lost to Cheticamp? I have run into Maritimers all over the world, and even when they hire on in foreign climes they always remain Maritimers.

[Translation]

pour que les sommes faramineuses générées grâce à la publicité soient investies dans la programmation canadienne.

M. Fretz: Selon vous, monsieur Neil, pourquoi le CRTC et, je suppose, d'autres organismes, n'ont-ils pas augmenté les exigences en matière de contenu canadien?

M. Neil: Nous avons progressé, à mon avis—et c'est l'opinion d'un comédien—puisque nous avons augmenté notre capacité au fil des ans, mais c'est seulement depuis un an ou deux que nous commençons de constater ces tendances très inquiétantes vers une réduction des exigences. Quant à savoir pourquoi le CRTC a pris une telle décision, eh bien, je l'ignore. C'est peut-être lié au fait que le CRTC a maintenant un nouveau président. Les coupures budgétaires au sein de Radio-Canada/CBC sont peut-être indispensables selon vous en raison de vos convictions politiques, mais elles ont tout de même eu pour effet de réduire gravement notre capacité de production. Voilà pourquoi on commence maintenant à constater une certaine régression. Dans l'ensemble, nous sommes peut-être plus en mesure qu'il y a 15 ans de produire et de présenter nos propres histoires, mais maintenant nous constatons cette régression et nous avons encore beaucoup de chemin à faire.

M. Fretz: Que s'est-il passé sous le gouvernement précédent?

M. Neil: En fait, c'est le gouvernement libéral qui a été le premier à couper le budget de Radio-Canada; alors vous voyez bien que je n'ai pas de préférence politique.

M. Fretz: Mordecai Richler a comparu devant nous, et vendredi, à Saint-Jean, Terre-Neuve, M. Christopher Pratt est venu nous parler avec beaucoup d'éloquence et d'enthousiasme de l'accord sur le libre-échange. Je regrette de ne pas avoir une copie de son mémoire—il n'avait pas de texte écrit, et comme le procès-verbal ne sera pas prêt avant quelque temps, je suis dans l'impossibilité de vous citer ses remarques. Nous avons également eu un témoin important à Halifax, et j'aimerais vous lire deux paragraphes de son mémoire:

J'aimerais dire un mot au sujet de la culture. Je crois que les provinces maritimes présentent un très bon exemple—120 ans de domination par l'Ontario n'ont toujours pas détruit la culture de cette région. Comment le libre-échange influera-t-il sur cette culture? Eh bien, sachez que nous n'avons pas besoin de protection pour notre culture. Elle peut se défendre toute seule, merci. Essaie-t-on de prétendre que les danses écossaises n'existent plus au Cap Breton ou que nous n'avons plus les jeux Highland à Antigonish? Est-ce qu'on va nous enlever les concours de violon? Est-ce que ceux qui ne sont plus parmi nous se tairont à plus jamais? Va-t-on kidnapper Rita MacNeill? Est-ce que les magnifiques tisseurs de Cheticamp n'existeront bientôt plus? J'ai rencontré des gens des provinces maritimes un peu partout au monde, et même quand ils s'installent dans un pays étranger, ils restent toujours des gens de chez nous.

[Texte]

• 1620

No, Mr. Chairman, free trade will not affect our culture, and the only reason anyone would believe it could would be that they did not know what is involved.

The former Minister of International Trade, the Hon. Gerald Regan, made that statement before our committee last Wednesday or Thursday.

Ms Hogarth-Griffiths: I wonder if the former Minister ever had to earn his living as an artist in this country.

Some hon. members: Oh, oh!

Mr. Fretz: If I may quickly come to the Minister's defence, I think anyone who has been involved in politics is an actor to some degree. Here I am defending someone from another political persuasion.

Mr. Neil: That is definitely part of culture, but there are many other parts of our culture, too. It is who we are in the cities; it is who we are all across the country. How many times have we seen the men on the deep on Canadian television screens? How many times have we seen a Rita MacNeill on our Canadian television screens? That is precisely what we are saying: There has not been enough opportunity for that kind of regional cultural exchange in our country, and if we are going to get to that, we need stronger government activity, not less government activity.

The Chairman: May I say a word to Miss Hogarth-Griffiths? If I had your French in front of me every day in Ottawa, even the chairman of this committee might understand.

Ms Hogarth-Griffiths: *Merci bien!*

The Chairman: We thank you and your colleagues for joining us this afternoon. We are very grateful.

Our next witness is Doctor Alan Rugman, Professor of International Business, the Faculty of Management at the University of Toronto.

Professor Rugman, we welcome you, and we look forward to the comments and the ability to have an exchange with you.

Dr. Alan M. Rugman (Professor of International Business, Faculty of Management, University of Toronto): Thank you Mr. Chairman. The Canada-United States free trade agreement of October 1987 signals profound changes in bilateral economic relations. The new trade policy outlined in the elements of the agreement will outline both opportunities and challenges for all Canadians.

Basically, I believe there are economic opportunities and political challenges. In my 20 years as an economics and management professor it has become clear to me that

[Traduction]

Non, monsieur le président, le libre-échange n'influera pas sur notre culture, et ceux qui sont convaincus du contraire le sont tout simplement parce qu'ils ignorent la situation.

C'est l'ancien ministre du Commerce international, l'honorable Gerald Regan, qui a fait ces remarques devant le Comité mercredi ou jeudi passé.

Mme Hogarth-Griffiths: Je me demande si l'ancien ministre a déjà eu à gagner sa vie en exerçant le métier d'artiste au Canada.

Des voix: Oh, oh!

M. Fretz: Si je peux me permettre de défendre le ministre, c'est que quiconque a déjà fait de la politique a nécessairement été comédien jusqu'à un certain point. Là je défends quelqu'un dont les allégeances politiques ne sont pas les mêmes que les miennes.

M. Neil: Tout cela fait partie de la culture, sans aucun doute; mais la culture a d'autres aspects également. C'est notre identité dans les villes; c'est notre identité partout au Canada. Combien de fois avons-nous entendu parler de ceux à qui vous avez fait allusion à la télévision canadienne? Combien de fois avons-nous vu quelqu'un comme Rita MacNeill à la télévision canadienne? C'est justement ce que nous essayons de vous faire comprendre: nous n'avons pas suffisamment facilité ce genre d'échanges culturels entre les diverses régions du Canada, et pour ce faire, il faut que le gouvernement joue un rôle encore plus important, plutôt que le contraire.

Le président: Est-ce que je peux faire une petite observation à Mme Hogarth-Griffiths? Si j'entendais un français aussi bon que le vôtre tous les jours à Ottawa, même le président du Comité le comprendrait peut-être.

Mme Hogarth-Griffiths: *Merci bien!*

Le président: Nous vous remercions vous et vos collègues de votre comparaison de cet après-midi. Nous vous sommes très reconnaissants.

Le témoin suivant est le D^r Alan Rugman, professeur du commerce international à la Faculté de gestion de l'Université de Toronto.

Professeur Rugman, bienvenue parmi nous; nous attendons avec impatience d'entendre votre exposé et de vous poser des questions.

M. Alan M. Rugman (professeur de commerce international, Faculté de gestion, Université de Toronto): Merci, monsieur le président. L'accord entre le Canada et les États-Unis sur le libre-échange conclu en octobre 1987 annonce de très profonds changements en ce qui concerne nos relations économiques bilatérales. La nouvelle politique exposée dans les diverses parties de l'accord offre non seulement des débouchés, mais des défis, que tous les Canadiens auront à relever à l'avenir.

Grosso modo, je crois que cet accord offre des possibilités économiques ainsi que des défis politiques. J'enseigne l'économie et la gestion depuis 20 ans et je me

[Text]

Canada cannot afford to ignore the realities of international trade and investment. In my judgment, the free trade agreement is a major step forward for Canada. It is the right agreement at the right price at the right time.

I hope its clear economic advantages will not be lost by short-term political considerations, as I consider there is no reasonable alternative to this agreement.

• 1625

Rather than review my previous writings on the need for a bilateral trade agreement, let me illustrate this point by developing my thoughts on two key aspects of the actual agreement, dispute settlement and investment issues. Under those, I would like to talk about the testimony you heard before about Mexico.

Over the last seven years the United States has developed a system of administered protection. American producers have used the countervailing duty and anti-dumping provisions of U.S. trade law as a weapon of competitive strategy aimed at foreign, including Canadian, corporations. The quasi-judicial nature of the current process of U.S. trade law hearings and investigations is biased in favour of such U.S. plaintiffs and against Canadian exporters. The operation of the system is decentralized and its use is often in conflict with official U.S. trade policy. The result is what some of us have called a form of administered protection which denies Canada secure access to the vital U.S. market.

From Canada's viewpoint the bilateral trade agreement required an effective method to stop the abusive nature of U.S. trade law procedures. The current problems of U.S. trade law being a type of administered protection stem from the process by which investigations are made. The U.S. International Trade Commission and the U.S. Commerce Department no longer pursue technical track investigations; instead, their investigations have become politicized. The free trade agreement of October 1987 is the first step towards resolving these problems.

Since the 1979 U.S. Trade Act made this type of administered protection possible, there have been more than 300 separate countervailing duty cases and about 400 anti-dumping cases in the United States. A number of these, approximately 30, have affected Canadian agriculture, resource, and manufactured exports. The well-known cases included live swine and pork, fish, raspberries, carnation flowers, softwood lumber, potash and steel.

An increasing proportion of these cases, about 70%, result in positive preliminary determinations of material

[Translation]

suis rendu compte progressivement que le Canada ne peut absolument pas se permettre d'ignorer les réalités du commerce et de l'investissement internationaux. Selon moi, l'accord de libre-échange constitue un grand pas en avant pour le Canada. C'est l'accord qu'il nous faut au moment et au prix appropriés.

J'espère que les considérations politiques immédiates n'auront pas pour effet de nous faire perdre de vue les avantages économiques très clairs qu'il offre au Canada, puisque je considère qu'aucune alternative raisonnable à cet accord ne se présentera à nous.

Plutôt que de passer en revue mes oeuvres antérieures concernant la nécessité d'avoir un accord commercial bilatéral, permettez-moi d'illustrer ce que je veux dire en développant deux aspects fondamentaux de l'accord, c'est-à-dire le règlement des différends et les questions touchant les investissements. Ce faisant, je vais faire allusion au témoignage précédent que vous avez entendu concernant le Mexique.

Depuis sept ans, les États-Unis ont mis en place un régime de protectionnisme administré. Les producteurs américains ont recouru au droit compensatoire et aux dispositions anti-dumping des lois commerciales américaines pour faire face à la concurrence des sociétés étrangères, y compris les sociétés canadiennes. La nature quasi judiciaire des audiences et des enquêtes prévues dans les lois commerciales américaines est favorable aux plaignants américains et préjudiciables aux exportateurs canadiens. Le fonctionnement du régime est décentralisé et le recours au régime va souvent à l'encontre de la politique commerciale officielle des États-Unis. Il en résulte ce que certains d'entre nous ont appelé une sorte de protectionnisme administré, qui nie au Canada l'accès garanti au marché américain essentiel pour lui.

Du point de vue du Canada, l'accord commercial bilatéral devait prévoir un mécanisme efficace pour mettre fin aux abus des procédures prévues dans les lois commerciales américaines. Ce problème du protectionnisme administré découle du processus d'enquête. La Commission du commerce international des États-Unis et le ministère du Commerce américain ne font plus d'enquêtes techniques; elles sont politisées. L'accord de libre-échange conclu en octobre 1987 représente le premier pas pour résoudre ces problèmes.

C'est depuis 1979 que la Trade Act des États-Unis a permis ce genre de protectionnisme administré, et il y a eu plus de 300 cas de droit compensatoire et environ 400 cas d'anti-dumping aux États-Unis. Environ 30 de ces cas ont touché les exportations canadiennes dans les domaines de l'agriculture, des ressources et des produits manufacturiers. Les cas bien connus sont, entre autres, le porc sur pied, les poissons, les framboises, les oeillets, le bois-d'oeuvre, le potasse et l'acier.

Dans de plus en plus de ces cas, environ 70 p. 100, il y a des déterminations préliminaires de dommage

[Texte]

injury—this is a decision made by the ITC—and a substantial proportion, more than 30%, result in penalties being imposed to offset alleged foreign subsidies. This aggressive use of U.S. trade law procedures has created great difficulties for many Canadian individuals and corporations exporting to the United States, particularly in our resource-based regions.

Mr. Chairman, I would like to emphasize the next sentence in my brief. I believe it is the most important sentence in here. The administration of U.S. trade law has become the problem, not the laws themselves. Much of the process of investigation and adjudication is automatic and decentralized to producer interests. This leaves relatively little scope for the direction of trade policy by either the President or Congress. Instead, these two branches of U.S. government are frequently in conflict about the nature of trade policy.

This results in an institutional context closer to anarchy than to efficient international trade policy making and execution. With no practical safeguards for the national interest, given the limited power of consumers and the executive, the current administration of trade law in the United States encourages mercantilist tendencies and threatens the welfare of both the country and its trading partners.

It is apparent to me that the Canadian side in the free trade negotiations with the United States made considerable progress towards resolving this problem by insisting on a form of binding dispute settlement mechanism. From January 1, 1989, Canada will have a legally binding appeals mechanism which can be used to offset abusive U.S. trade law procedures.

How this binational tribunal works in practice will depend upon the cases referred to it. The mere existence of the tribunal should deter frivolous and dubious U.S. petitions. Through this mechanism Canada has achieved its primary objective of securing access to the U.S. market.

The breakthrough in terms of international trade law is that in the free trade agreement Canada has obtained, for the first time in history, a legally binding and effective method of resolving trade disputes with the United States. Canada has achieved a system whereby the results of the trade law actions can be reviewed by a binational panel, and Canada's rights to protest the abuses of U.S. trade laws have been established.

Mr. Chairman, now there is a mechanism for Canada to influence and potentially reverse the questionable

[Traduction]

matériel—il s'agit d'une décision de la Commission du commerce international, et dans plus de 30 p. 100 des cas, il y a des sanctions qui sont imposées pour compenser les prétendues subventions étrangères. Le recours agressif aux procédures prévues dans les lois commerciales américaines a entraîné d'énormes difficultés pour beaucoup de particuliers et de sociétés canadiennes qui exportent vers les États-Unis, surtout ceux qui travaillent dans le secteur des ressources.

Monsieur le président, je tiens à insister sur la prochaine phrase de mon mémoire. Je crois qu'elle est la phrase la plus importante. C'est l'administration des lois commerciales américaines qui est devenue le problème, et non pas les lois elles-mêmes. Une grande partie du processus d'enquête et d'arbitrage se fait automatiquement et de façon décentralisée, et tient compte surtout des intérêts des producteurs. Par conséquent, la politique commerciale fixée par le président ou par le Congrès n'entre guère en ligne de compte. Il y a souvent même des conflits entre eux deux concernant la nature de la politique commerciale américaine.

Par conséquent, pour ce qui est de l'élaboration et de l'exécution de la politique commerciale internationale, la situation est anarchique plutôt que bien ordonnée. Étant donné le manque de protection de l'intérêt national, compte tenu du pouvoir limité des consommateurs et de l'exécutif, l'administration actuelle des lois commerciales aux États-Unis encourage des tendances au mercantilisme et menace le bien-être des États-Unis eux-mêmes et de ses partenaires commerciaux.

À mon avis, lors des négociations sur le libre-échange, les Canadiens ont fait beaucoup de progrès dans ce domaine en insistant sur un mécanisme exécutoire de règlement de différends. À partir du 1^{er} janvier 1989, le Canada aura un mécanisme d'appel exécutoire, qu'il pourra invoquer pour contrer les procédures abusives entreprises au titre des lois commerciales américaines.

Le fonctionnement de ce tribunal binational dépendra des cas qui lui seront déférés. L'existence même du tribunal devrait dissuader les États-Unis de présenter des demandes frivoles et douteuses. Grâce à ce mécanisme, le Canada a réalisé son premier objectif d'avoir un accès garanti au marché américain.

La percée, du point de vue du droit commercial international, est que l'accord de libre-échange donne au Canada pour la première fois un mécanisme exécutoire et efficace de règlement des différends commerciaux avec les États-Unis. Le Canada a réussi à mettre en place un système qui permet à un panel binational d'examiner les résultats des mesures prises en vertu des lois commerciales. Le mécanisme donne au Canada également le droit de contester les abus des lois commerciales américaines.

Monsieur le président, nous avons maintenant un mécanisme qui permet au Canada d'influencer sur et

[Text]

investigative practices of the U.S. International Trade Commission and the U.S. Commerce Department in their gathering of data and analysis. This statement assumes that the Canadian negotiators are correct in saying that the economic evidence can be reviewed by the binational panel, a point which has been supported in recent legal opinions by Fraser and Beatty and by Fasken and Calvin.

With the dispute settlement provisions of the elements in place, it is highly likely that the October 1986 Commerce Department decision on softwood lumber would have been overturned on appeal to this new binational panel. The reversal of the Commerce Department's, 1983 decision on general availability reflected political rather than technical-track reasons. I have outlined my reasons for this elsewhere.

Also, it is likely in my opinion, that the standing in the recent anti-dumping case on potash would have been denied to the U.S. petitioners upon appeal to the proposed binational panel. The reason is that the two U.S. petitioners had only 3% of the U.S. market for potash. Similarly, the views of processors and other intermediate users of resource-based products are now likely to be heard by the new binational panel, provided that their information is placed on the record such that evidence can be reviewed in a judicial review by the binational panel.

In the case of the fresh Atlantic groundfish dispute of 1985 to 1986, the desires of U.S. processors and U.S. consumers to have access to cheap Canadian fish may have led to a different outcome in that countervail if a binational panel had recognized their standing. Again, I have written about that elsewhere.

Inevitably, the panel will bring greater objectivity to the process of investigation, even under existing U.S. trade law.

Canada still needs to work to obtain an even more effective bilateral investigative body over the next five to seven years. This will be done under the clause in the trade agreement calling for "the development of a substitute system of laws in both countries for anti-dumping and countervailing duties". In this "substitute regime" we will need to distinguish between acceptable and unacceptable industrial subsidies. But this is not a one-way street.

While Canada has regional development and other generally available subsidies there are similar subsidies in the United States. So if Canadian subsidies in these areas are removed, it would only be in return for the removal of U.S. direct and indirect subsidies in such industries as agriculture and defence.

[Translation]

peut-être même d'annuler les pratiques d'enquêtes douteuses de la Commission du commerce international et du ministère du Commerce des États-Unis pour ce qui est de la collecte des données et l'analyse. Cela suppose que les négociateurs canadiens ont raison de prétendre que le panel binational peut examiner des preuves économiques. C'est un point qui a été soutenu dernièrement dans des opinions juridiques émises par Fraser et Beatty et par Fasken et Calvin.

Si les dispositions concernant le règlement de différends avaient existé en octobre 1986, il est fort probable que la décision du ministère du Commerce concernant le bois d'oeuvre aurait été renversée dans un appel à ce nouveau panel binational. L'annulation de la décision prise en 1983 par le ministère du Commerce concernant la disponibilité générale traduisait des motifs politiques plutôt que des raisons techniques. J'explique cela ailleurs.

De plus, j'estime probable que dans le récent cas d'anti-dumping concernant la potasse, on aurait refusé aux requérants américains la qualité pour contester dans un appel au panel binational proposé. La raison, c'est que les deux requérants américains n'avaient que 3 p. 100 du marché américain de la potasse. De la même façon, les points de vue des traiters et des autres utilisateurs intermédiaires des produits fabriqués à partir des ressources seront probablement entendus maintenant par le nouveau panel binational, pourvu que leur témoignage soit consigné aux procès-verbaux et puisse être examiné dans un examen judiciaire effectué par le panel binational.

Dans le cas du différend concernant le poisson de fond frais de l'Atlantique, qui a duré de 1985 à 1986, et qui venait du désir des traiters et des consommateurs américains d'avoir accès au poisson canadien bon marché, la décision aurait peut-être été différente si un panel binational leur avait reconnu la qualité pour contester. Ici encore, j'ai écrit à ce sujet ailleurs.

Inévitablement, le panel enquêtera de façon plus objective, même en respectant les lois commerciales actuelles des États-Unis.

Le Canada doit poursuivre ses efforts pour avoir un mécanisme d'enquête bilatérale encore plus efficace d'ici cinq ou sept ans. Cela se fera en vertu de l'article de l'accord qui prévoit «la mise au point d'un nouvel ensemble de lois touchant les droits anti-dumping et compensatoires dans les deux pays». Il sera nécessaire de prévoir dans ce nouvelle ensemble de lois la distinction entre les subventions industrielles qui sont acceptables et celles qui ne le sont pas. Mais cela s'applique aux deux pays.

Il est vrai que le Canada a des subventions de développement régional et autres, mais il existe des subventions semblables aux États-Unis. Donc si l'on élimine les subventions canadiennes dans ces domaines, il faudrait que les États-Unis éliminent les subventions directes et indirectes qu'ils donnent à l'agriculture et à la défense, par exemple.

[Texte]

In practice, in my opinion it is doubtful that much progress will be made in removing either Canadian or American subsidies. In that case the "interim" dispute-settlement mechanism may well become permanent, perhaps not a bad outcome for Canada. The bilateral dispute settlement procedure outlined in the elements represent such a vast improvement over the abuse of existing U.S. trade law procedures that it is of significant benefit to Canada.

In a world of global competition and triad power, ready and secure access to the U.S. market remains the basic requirement for Canada's future well being. The free trade agreement moves Canada towards attainment of this long-run economic goal by providing increased opportunities for access to the U.S. market, defended by a legally binding dispute-settlement mechanism.

To finally resolve the problem of U.S. trade law procedures, Canada has to continue to make the running by developing constituencies in the United States which begin to recognize the abusive nature of the administrations of U.S. trade laws and the costs to the United States of this type of invisible protectionism.

Finally, on this topic, let me re-emphasize a point made earlier in this debate; namely, that regional development programs are at risk under the status quo. If, as Mr. John Turner advocated yesterday, the free trade agreement is rejected, then the Atlantic provinces will find that most subsidies and other regional development programs will remain subject to U.S. countervail and anti-dumping actions. A point which I wrote about earlier. Yet in the free trade agreement, the integrity of such programs was guaranteed because they were specifically exempted.

In addition, the binational panel would safeguard such programs on the remote chance that they were still subject to U.S. countervail, since the Canadians on the tribunal would be able to demonstrate that our regional development programs are generally available internal transfer payments rather than specific export subsidies. Mr. Chairman, by the way, this is the answer to the question Professor Rotstein did know when asked earlier today. The definition of "subsidy" is explained in the statement. Only the latter type of targeted subsidies are supposed to be countervailable under U.S. trade law and GATT procedures.

[Traduction]

Je pense qu'en pratique il est douteux qu'on fasse beaucoup de progrès pour l'élimination des subventions du côté canadien ou américain. Dans ce cas, le mécanisme provisoire de règlement des différends risque de devenir permanent, ce qui ne serait peut-être pas si mauvais pour le Canada. La procédure bilatérale de règlement des différends prévue dans les éléments de l'accord représente une telle amélioration par rapport aux procédures abusives actuelles entreprises au titre des lois commerciales américaines, qu'il est très intéressant pour le Canada.

Dans un monde où règne une concurrence globale, l'exigence de base pour le bien-être futur du Canada demeure la possibilité d'avoir un accès facile et garanti au marché américain. L'accord de libre-échange aide le Canada à atteindre cet objectif économique à long terme en lui donnant des possibilités accrues d'accès au marché américain, possibilités qui sont protégées par un mécanisme exécutoire de règlement de différends.

Afin de résoudre définitivement le problème des procédures prévues par les lois commerciales américaines, le Canada doit continuer de sensibiliser les groupes américains pour qu'ils commencent à admettre la nature abusive de l'administration des lois commerciales américaines et les coûts de ce genre de protectionnisme invisible.

Pour terminer mes commentaires sur cette question, permettez-moi de répéter quelque chose que j'ai dit plus tôt: les programmes de développement régional sont en danger même si le statu quo est maintenu. Si, comme M. Turner l'a préconisé hier, l'accord du libre-échange est rejeté, les provinces de l'Atlantique trouveront que la plupart des subventions et d'autres programmes de développement régional continueront de faire l'objet de causes visant l'imposition de droits anti-dumping et compensatoires. J'ai déjà rédigé quelque chose sur cette question. Pourtant, l'accord de libre-échange garantit que ces programmes seront protégés, parce qu'ils font l'objet d'une exclusion précise.

• 1635

De plus, le groupe binational protégerait de tels programmes si jamais ils devaient toujours faire l'objet des droits compensatoires américains, étant donné que les membres canadiens du tribunal pourraient démontrer que nos programmes de développement régional sont des paiements de transfert internes qui sont généralement disponibles, plutôt que des subventions précises à l'exportation. Monsieur le président, je signale en passant, que c'est la réponse à la question qu'a donnée le professeur Rotstein plus tôt aujourd'hui. La définition du terme «subvention» se trouve dans l'exposé. Il n'y a que les subventions à l'exportation qui sont censées faire l'objet de mesures visant l'imposition de droits compensatoires selon les lois commerciales des États-Unis et les procédures du GATT.

[Text]

I would like to turn to the second part of my talk. Perhaps I will omit some of the documentation as I proceed.

In terms of foreign direct investment, critics of the free trade agreement use the thinking of the 1960s rather than the facts of the 1980s. At that time, foreign ownership of the Canadian economy was a legitimate concern. However, in the last 10 years, Canadian direct investment has been growing at over 20% a year. By 1985 the stock of Canadian-owned investment in the United States was \$35 billion, about 60% of the value of the U.S. stock in Canada.

At these rates of growth, there will soon be as much Canadian investment in the United States as there is American investment in Canada. Canada stands to benefit from the national treatment provision of the trade deal just as much as the Americans. In my opinion, this was not a concession to the United States, but a sensible move by our trade negotiators to retain Canadian access to the U.S. market at a time when future U.S. restrictions on inward investment are almost inevitable. This method of securing access to the American market for Canadian investment complements the secure access for Canadian exports achieved in the trade deal.

Mr. Chairman, on the next two pages, I talk about the fact that in Canada we have developed world-class multinational enterprises. I believe these are our keys to the future. This is the area where wealth and jobs will be generated.

I would like to conclude by turning to the top of page 12 and making some brief comments on the testimony to this committee in Edmonton by Mr. John Ralston Saul.

He discussed the U.S. free trade zone along the Mexican border, which uses cheap Mexican labour to assemble products for U.S. multinationals. He stated that this is a gaping hole in the free trade agreement, a hole through which billions of dollars worth of cheap Third World products, which are also sophisticated U.S. goods, will come flooding into Canada. He concluded that Canada's social policies would be undermined by the unleashing of unfettered Third World competition for Mexico.

Mr. Chairman, there is no such hole and Canada's social programs are completely exempted under the free trade agreement. The agreement contains very specific statements about rules of origin. These make it impossible for goods processed in Mexico by U.S. multinationals to escape existing Canadian tariffs on Mexican products.

[Translation]

Je vais passer maintenant à la deuxième partie de mon exposé. Je vais peut-être vous remettre une partie de la documentation.

Pour ce qui est des investissements directs étrangers, ceux qui critiquent l'accord de libre-échange font appel à l'attitude qui prévalait dans les années 60 plutôt qu'aux faits des années 80. A l'époque, le fait que les étrangers possédaient une grande partie de l'économie canadienne était une préoccupation légitime. Cependant, depuis 10 ans, les investissements directs canadiens accroissent à un rythme de plus de 20 p. 100 par an. En 1985, les investissements des Canadiens aux États-Unis ont totalisé 35 milliards de dollars, ce qui était environ 60 p. 100 de la valeur des actions détenues par les Américains au Canada.

Compte tenu de ces taux de croissance, il y aura bientôt autant d'investissements canadiens aux États-Unis que d'investissements américains au Canada. Le Canada risque de profiter tout autant que les Américains, de la disposition concernant le traitement national dans l'accord de libre-échange. A mon avis, il ne s'agit pas d'une concession qu'on a donnée aux États-Unis, mais plutôt d'une mesure sensée prise par nos négociateurs commerciaux pour garder l'accès du Canada au marché américain à un moment où les restrictions américaines sur l'investissement sont presque inévitables. Cette méthode de garantir l'accès de l'investissement canadien au marché américain complète de garantie d'accès offerte par l'accord aux exportations canadiennes.

Monsieur le président, les deux prochaines pages de mon exposé portent sur le fait qu'au Canada nous avons mis sur pied des entreprises multinationales de classe mondiale. A mon avis, ces dernières sont les clés de notre avenir. Ce sont elles qui vont créer des emplois et de la richesse.

J'aimerais terminer en passant à la page 12 et en faisant quelques brèves observations sur les témoignages de M. John Ralston Saul, qui a comparu devant le Comité à Edmonton.

Il vous a parlé de la zone franche américaine, qui se trouve le long de la frontière mexicaine, où l'on fait appel à la main d'œuvre mexicaine bon marché pour assembler des produits pour les multinationales américaines. Il a dit qu'il s'agit d'une lacune très importante dans l'accord de libre-échange, qui permettra l'entrée au Canada de produits bon marché du Tiers monde, qui sont également des produits américains sophistiqués. La valeur de ces produits, à son avis, serait de quelques milliards de dollars. Il a conclu que les politiques sociales du Canada seraient compromises par l'entrée libre de ces produits fabriqués au Mexique.

Monsieur le président, cette lacune n'existe pas, et les programmes sociaux du Canada ne seront pas du tout affectés en vertu de l'accord de libre-échange. L'accord contient des précisions très nettes sur les règles d'origine. Grâce à ces règles, il est impossible pour les biens qui sont traités au Mexique par les multinationales américaines d'éviter les droits de douane canadiens actuellement imposés sur les produits mexicains.

[Texte]

Mr. Saul's analysis is not new. Such offshore assembly platforms with cheap labour have been used by U.S. multinationals for the last 25 or 30 years. U.S. components in the consumer electronics and auto industries had been assembled in southeast Asia long before the Mexican offshore assembly began. When these components are assembled offshore with cheap labour and then reimported into the United States, they pay a tariff determined by the value-added of the offshore production.

It is only in the free trade zone itself that these customs duties can be temporarily avoided; when the goods leave the free trade zone, they pay duty. However, Mexico likes to have the jobs and associated economic benefits of production being done by its workers. The U.S. multinationals like to have low labour costs. This does not mean that there is a U.S.-Mexican free trade area since U.S. tariffs must be paid upon exit from the zone, and it has absolutely no economic impact on U.S.-Canadian trade.

The rules of origin section of the Free Trade agreements state that:

Articles imported under the tariff classification must be sufficiently processed in the importing country to be classified on importation into the other party in another tariff classification. Precise rules by tariff line specify the necessary change. Certain imported articles are also required to incur a specified percentage of their manufacturing costs in one or both of the parties.

Mr. Chairman, this means that goods processed in Mexico, including the U.S. free trade zones there, would not be able to enter Canada duty-free. Goods processed in Mexico are not the same as goods processed in the United States. Goods processed by Mexicans in a U.S. border free trade zone are identified when they leave the zone, leaving a paper trail, which makes it easier for Canadian customs officials to demand documentation to support the entry of U.S. process products into Canada, even when they contain Mexican components.

In all cases, Canadian customs officials retain the right to enforce tariff preferences and to investigate, if necessary, the processing procedures in order to ascertain if rules of origin requirements have been satisfied. The fact that the processing involves a value-added component also means all such products will change tariff classifications, thereby making it even easier to check the

[Traduction]

L'analyse de M. Saul n'est pas nouvelle. Les multinationales américaines utilisent ces zones à l'étranger pour assembler le produit avec la main-d'œuvre bon marché depuis 25 ou 30 ans. Les industries américaines de l'électronique domestique et de l'automobile faisaient monter leurs pièces dans le sud-est asiatique longtemps avant que les entreprises de montage ne soient mises sur pied au Mexique. Lorsque ces pièces sont montées à l'étranger avec une main-d'œuvre très peu chère pour ensuite être réimportées aux États-Unis, il y a un droit de douane à payer sur la valeur ajoutée à l'étranger.

Ce n'est qu'à l'intérieur de la zone franche elle-même qu'on peut éviter ces droits de douane temporairement. Lorsque les produits quittent la zone franche, il est nécessaire de payer les droits de douane. Cependant, le Mexique aime à avoir les emplois et les avantages économiques connexes. Les entreprises multinationales américaines aiment à avoir des coûts de main-d'œuvre très peu élevés. Cela ne signifie pas qu'il y a une zone franche américaine-mexicaine, étant donné qu'il faut payer les droits de douanes américains lorsque les produits quittent la zone franche, et l'existence de cette zone n'a aucune incidence économique sur le commerce entre le Canada et les États-Unis.

La partie de l'accord de libre-échange concernant la règle d'origine dit que:

Les articles importés sous une classification tarifaire doivent être suffisamment transformés dans le pays importateur pour pouvoir recevoir une autre classification tarifaire à leur importation dans l'autre partie. Des règles précises spécifient le changement requis selon la ligne tarifaire. De plus, pour certains articles importés, il faut qu'un pourcentage spécifié des coûts de fabrication ait été engagé dans l'une ou l'autre des parties, ou dans les deux.

Autrement dit, monsieur le président, les produits transformés au Mexique, y compris dans la zone franche américaine, ne pourraient pas entrer au Canada en franchise de douane. Les produits transformés au Mexique ne sont pas pareils aux produits transformés aux États-Unis. Les produits transformés par les Mexicains dans une zone franche près de la frontière sont identifiés lorsqu'ils quittent la zone, ce qui permet aux responsables de la douane canadienne d'exiger des documents pour l'entrée au Canada de produits transformés aux États-Unis, même lorsqu'ils contiennent des éléments mexicains.

Dans tous les cas, les responsables de la douane canadienne ont le droit d'appliquer les préférences tarifaires et de faire enquête, le cas échéant, sur les procédures de transformation afin de savoir si les exigences concernant la règle d'origine ont été respectées. Puisque la transformation va de pair avec la valeur ajoutée, tous ces produits changeront de classification

[Text]

documentation concerning the production history of the goods in question.

Mr. Saul's data are as flawed as his analysis. Mexico does not have 40% of the export of manufactured goods to the United States. The total Mexican exports of manufactured goods to the United States in 1986 were about \$10 billion U.S., which is under 4% of all U.S. imports of such goods.

It is difficult for me to understand how the misinformed arguments by Mr. Saul could have been taken seriously by some members of this parliamentary committee. I am sure the Canadian trade negotiators were well aware of the use of U.S. offshore assembly platforms, when they negotiated the rules of origin provisions of the trade agreement.

All through the agreement, the linkage between trade and investment policy is clearly recognized. That is why it is a good deal. Thank you.

Mr. Allmand: Mr. Rugman, in speaking of this so-called free trade agreement, on page 1 of your brief you state that you hope that its, meaning the agreement's clear economic advantages, will not be lost by short-term political considerations. Without accepting that there are clear economic advantages under this deal, other than lower tariffs—it was pointed out earlier today and in previous briefs, that 80% of our goods go into the States without tariffs anyway—do you consider the fact that, as a result of this agreement, we in Canada will never be able to have a national energy program, not only like the one in the early 1980s, but any kind?

Do you consider the right as a short-term political consideration that we should be willing to give up for these so-called clear economic advantages, the right to screen investments, whether they are good or bad for our country, as we see it, that we are able to have two-price systems for energy in order to help our population or to stimulate secondary industry, whether it is Quebec or Alberta, that we should have the right to marketing boards, which have been put in question by the Grocery Products Manufacturers Association of Canada, as a result of this deal?

I could go on and on. I could refer to Bill C-22, where we were told to either pass that bill as it was, or investment in research and development would not be made in Canada, but in the United States and elsewhere.

Are these the kind of short-term political considerations you think we should willingly give up for the clear economic advantages under the free trade deal?

[Translation]

tarifaire, et il serait donc encore plus facile de vérifier les documents concernant la production des produits en question.

Les données de M. Saul sont aussi imparfaites que son analyse. Le Mexique ne représente pas 40 p. 100 de tous les biens fabriqués qui sont importés aux États-Unis. Les exportations mexicaines de biens fabriqués vers les États-Unis en 1986 totalisaient environ 10 milliards de dollars américains, ce qui représente moins de 4 p. 100 de toutes les importations de biens de ce genre par les États-Unis.

J'ai du mal à comprendre comment les arguments inexacts de M. Saul auraient pu être pris au sérieux par certains membres de ce comité parlementaire. Je suis sûr que les négociateurs canadiens étaient parfaitement au courant de l'utilisation par les Américains de ces chaînes de montage à l'étranger lorsqu'ils ont négocié les dispositions de l'accord de libre-échange concernant la règle d'origine.

On reconnaît partout dans l'accord le lien qui existe entre le commerce et la politique d'investissement. C'est la raison pour laquelle j'estime que l'accord est bon. Merci.

M. Allmand: Monsieur Rugman, vous dites à la page 1 de votre mémoire que vous espérez que les avantages économiques clairs de l'accord ne seront pas perdus à cause de considérations politiques à court terme. Je ne pense pas que cet accord nous donne des avantages économiques clairs, à part les droits de douane réduits—et il a été signalé plus tôt aujourd'hui dans d'autres mémoires que 80 p. 100 de nos produits entrent aux États-Unis sans droits de douane de toute façon. Avez-vous tenu compte du fait qu'en vertu de cet accord, le Canada ne pourra plus jamais avoir de programme énergétique national semblable à celui présenté au début des années 1980 ou de toute autre sorte?

Qualifiez-vous de considérations politiques à court terme le fait qu'on devrait être prêts à abandonner pour des soi-disant avantages économiques clairs, le droit d'examiner les investissements pour savoir si, à notre avis, ils sont bons ou mauvais pour notre pays; le droit d'avoir un régime qui prévoit deux prix différents pour l'énergie afin d'aider notre population ou d'encourager le secteur secondaire, que ce soit au Québec ou en Alberta, et le droit d'avoir des offices de commercialisation, qui sont maintenant contestés par les fabricants canadiens de produits alimentaires?

Je pourrais citer beaucoup d'autres exemples. Je pourrais faire allusion au projet de loi C-22. On nous avait dit que, si on n'adoptait pas le projet de loi tel quel, il n'y aurait plus d'investissement dans le domaine de la recherche et du développement au Canada. Cet investissement se ferait aux États-Unis et ailleurs, nous a-t-on dit.

Est-ce ce genre de droit, que vous qualifiez de considérations politiques à court terme, que, d'après vous, on devrait abandonner de bon cœur afin d'obtenir les

[Texte]

[Traduction]

avantages économiques clairs que nous offre l'accord de libre-échange?

• 1645

Dr. Rugman: Mr. Chairman, basically I am trying to make the point that in my studies of investment decisions made by firms, they prefer to have a stable, well-defined political climate. The paragraph on page 1, Mr. Allmand, is referring to these investment decisions that would be made by firms, and I am concerned about the nature of the public debating Canada such that the two opposition parties indicate they would abrogate an agreement. In my opinion, this is detrimental to the long-term investment decisions I am concerned with. If you ask me a broader question, which I think your comments implied, about the political nature of the trade deal.

Mr. Allmand: Well, that is how I interpreted that sentence.

Dr. Rugman: Let me just respond then by saying that in my opinion this is a free trade agreement that deals with the economics of the trading relationship, and in my opinion it is quite a brilliant political instrument because the very things that you mentioned were exempted in the agreement. The marketing boards, regional development, culture, beer, and other critical industries were specifically exempted, and yet we have emerged, in my opinion as an economist, with a good package deal that will guarantee us access to the U.S. market.

My final comment would be that I disagree with you that we already have moved towards a removal of tariffs. This is, of course, nonsense. We have witnessed in the last ten years the emergence of non-tariff barriers to trade which I talked about in the first 10 pages of this presentation. I classify U.S. trade law procedures as a non-tariff barrier to trade, and I believe that this trade agreement has addressed that issue, and is a reasonable opening towards resolving and removing that non-tariff barrier.

Mr. Allmand: I guess we could debate this at great length, but a great number of witnesses before this committee believe—and I agree with them—that this deal does not deal with non-tariff barriers, and does not remove the worst elements of countervail and anti-dumping legislation in the United States. By the way, Peter Lougheed, the former Premier of Alberta, said that he liked the deal because it would in fact make it impossible to have a National Energy Program again. To say that this is simply an economic deal, when both a large number of those supporting the agreement and those against the agreement have said that it has very serious political implications, I think is hard to believe.

You talked about investment decisions. There was in Montreal on the weekend a seminar on free trade, and a Dr. Manfred Meier Preschany, former senior loans officer of the Dresdner Bank of West Germany, said that this deal would allow Europeans to serve Canada from plants in the United States. He said that if large European firms

M. Rugman: D'après les études que j'ai effectuées sur la façon dont les entreprises décident de leurs investissements, il est évident que ces dernières préfèrent un climat politique stable et bien déterminé. Les décisions en matière d'investissements figurent donc dans ce paragraphe à la page 1. Ce que je trouve plutôt préoccupant, c'est que les deux partis d'opposition ont fait savoir qu'ils abrogeraient l'accord de libre-échange. Ce qui, à mon avis, est préjudiciable aux décisions en matière d'investissements à long terme.

M. Allmand: C'est bien ainsi que j'ai compris cette phrase.

M. Rugman: J'estime que cet accord de libre-échange porte sur les modalités économiques de nos relations commerciales; cet accord est, à mon avis, une brillante réussite justement parce qu'en sont exemptés les offices de commercialisation, l'expansion régionale, la culture, la bière ainsi que d'autres industries d'une importance capitale pour le pays; or, malgré ces exemptions, nous avons maintenant un accès garanti au marché américain.

Enfin, vous avez tort de dire que les droits de douane ont d'ores et déjà été supprimés. Ces dix dernières années ont, au contraire, vu apparaître des obstacles non tarifaires au commerce, obstacles qui font l'objet des dix premières pages de mon exposé. En effet, les lois commerciales américaines constituent un obstacle non tarifaire; or, l'accord sur le libre-échange s'attaque justement à ce problème et devrait éventuellement permettre l'élimination de tous les obstacles non tarifaires.

M. Allmand: Bon nombre de témoins qui ont comparu devant le Comité sont d'accord avec moi pour dire que l'accord ne supprime pas les obstacles non tarifaires, ni les droits compensatoires, ni les mesures anti-dumping mises en place par les États-Unis. M. Lougheed, l'ancien premier ministre de l'Alberta, s'est d'ailleurs prononcé en faveur de cet accord justement parce qu'il rendrait impossible la mise en place d'un nouveau Programme énergétique national. Il ne s'agit donc pas purement et simplement d'un accord économique, les adversaires aussi bien que les partisans de l'accord ayant tous insisté sur ces retombées politiques.

Vous avez parlé des décisions en matière d'investissements. Au cours d'un colloque consacré au libre-échange, qui a justement eu lieu à Montréal le week-end dernier, M. Manfred Meier Preschany, ancien responsable des prêts à la Dresdner Bank, d'Allemagne occidentale, a expliqué que cet accord permettrait aux

[Text]

are given the option of locating a manufacturing plant in either Canada or the United States, they will almost by definition choose the United States because of such factors as transportation costs, taxation rates, market size, labour laws, and so on. Well, now, I do not see how you can consider that just economic. It seems to me it is clearly political as well.

Dr. Rugman: You have had the benefit of listening to the other witnesses, so on energy I really do not want to say anything, except to say that my analysis is based upon the efficiency-driven aspects of economics. I quite accept the argument that at certain times for distributional reasons the government may wish to execute programs. I just want to make the point that these will conflict to some extent with efficiency-driven objectives, and I think that the National Energy Program, in retrospect, clearly did that. We lost over \$30 billion of foreign direct investment due to that specific program. In terms of the in-flows of foreign direct investment, I believe the quote is totally wrong. We will not know what will happen to investment until we can observe this empirically.

• 1650

But if I could just address it in the sense of logic, if there is going to be investment in North America, if we are part of an integrated economic block, yet we remain a distinct nation, we should receive more than our proportionate one-tenth share of all foreign direct investment flows. If I were a Japanese or European investor I would invest in Canada, particularly in this region, because I would have access to an integrated market. But I would be subject to a different political regime. If we apply any simple principle of risk-diversification, there can be a diversification of one's investment portfolio by investing in a different sovereign regime. That is one of the reasons I believe we would have substantial inflows of Japanese and European direct investment, which we would not get under the current system.

Mr. Reimer: I wonder if I might ask you about your comments on Professor Saul. You have cited the rules of origin provisions in the agreement to support your view that Professor Saul's fears are really unfounded. As you may be aware, Professor Saul's views have been rejected by both the TNO and the trade consultant retained by this committee. I also understand that there is an editorial in *The Financial Post* that rejects Professor Saul's views.

Today Professor Saul provided us with a seven-page letter, and I want to just quote to you from that, but you know, it is a bit frustrating to us as committee members. We had Professor Saul before us, and then we noticed that in one of the national newspapers one-third of a page is given to him. It is given to him to spread what I think is totally unfounded. You are coming before us here today

[Translation]

Européens de s'introduire au Canada à partir de filiales américaines. Il a en effet expliqué que, si une société européenne doit choisir entre l'ouverture d'une filiale aux États-Unis ou au Canada, son choix se portera inmanquablement sur les États-Unis où les coûts des transports, les lois fiscales, les lois du travail ainsi que l'importance du marché sont bien plus favorables. Or, ceci est de toute évidence un facteur politique et non pas exclusivement économique.

M. Rugman: Je ne voudrais rien dire en ce qui concerne le secteur énergétique, mon analyse étant fondée exclusivement sur les facteurs de rentabilité de l'économie. Je conçois qu'en certaines circonstances, l'État tienne à prendre certaines mesures pour assurer la distribution du pétrole. Mais ce qui est tout aussi évident, c'est que ces mesures sont contraires à l'efficacité économique, ce qui a notamment été le cas du Programme énergétique national, qui nous a fait perdre plus de 30 milliards d'investissements étrangers. En ce qui concerne l'investissement étranger direct au Canada, je crois que la citation est totalement erronée. Nous ne saurons ce qui arrivera sur le plan de l'investissement que lorsque nous pourrons l'observer empiriquement.

Mais si je puis aborder cela de manière logique, si nous faisons partie d'un ensemble économique intégré tout en restant une nation distincte, nous devrions recevoir plus que notre part proportionnelle de l'investissement étranger, soit un dixième. Si j'étais investisseur japonais ou européen, je placerais mon argent au Canada, et particulièrement dans cette région-ci car j'aurais ainsi accès à un marché intégré, tout en étant soumis à un régime politique différent. Si l'on applique le principe le plus élémentaire de la diversification des risques, on peut diversifier son portefeuille de placements en investissant dans un pays vivant sous un régime souverain différent. C'est l'une des raisons pour lesquelles je pense que nous verrons affluer les capitaux japonais et européens, bien plus que sous le système actuel.

M. Reimer: J'aimerais vous poser une question concernant vos propos au sujet du professeur Saul. Vous avez cité les règles concernant l'origine des produits pour déclarer que les craintes exprimées par le professeur Saul sont sans fondement. Ainsi que vous le savez, sa position a été rejetée tant par le Bureau des négociations commerciales que par l'expert en la matière engagé par notre Comité. Je crois savoir également que le *Financial Post* a publié un éditorial réfutant les vues du professeur Saul.

Aujourd'hui, celui-ci nous a fait parvenir une lettre de sept pages et je voudrais vous en lire un passage, mais vous devez bien savoir que tout cela est un peu frustrant pour nous, membres du Comité. Le professeur Saul a comparu ici et nous avons constaté ensuite que l'un des journaux nationaux lui a accordé un tiers de page pour s'exprimer. Il a pu ainsi répandre des idées qui me

[Texte]

and giving us some very excellent reasons why that is unfounded. I would like to read to you his last paragraph in his seven-page letter that he gave us today:

When I appeared before your committee I suggested only naivete or cupidity could have led our negotiators to ignore the Mexican question. Having read the government's replies I can only wonder if it was not both naivete and cupidity.

I just wonder if you believe our negotiators have acted with naivete and cupidity in negotiating the rules of origins provisions.

Dr. Rugman: Well, sir, I have not had the benefit of the follow-ups to Mr. Saul's testimony that you have seen from the TNO. I did read the editorial by the editor of *The Financial Post*. My comments are simply based on my years in teaching about United States foreign direct investment, and offshore assembly platforms are a well-known strategy for firms to attempt to reduce their costs. The countries that supply the labour like having them because it generates wealth for their workers.

It seems to me that Mr. Saul has just identified what has been going on for a long time. I do not believe the people in the Trade Negotiations Office would have ignored this issue of off-shore assembly. In fact, we have the evidence before our eyes in the elements of the agreement, where it talks about the rules of origin. They must have thought about it. If you are asking me whether they acted in the best interest of Canada, the evidence, as far as I can see it, is yes, they did.

Mr. Reimer: Professor Rotstein was before us a little earlier this afternoon. When I asked him how GATT defines a countervail available subsidy, he declined to answer. He told us he was not a specialist in the area of international trade. I think from your brief sir, it is evident that I would be correct to say you have studied GATT and anti-dumping and countervail duty laws. On page 1 of your brief to us you have this sentence at the end of the second paragraph: "In my judgment the free trade agreement is a major step forward for Canada". You say it is the right agreement at the right price at the right time. I wonder if you would expand on why you say the right agreement, the right price, the right time.

* 1655

Dr. Rugman: Could I just do it in the reverse order of those words. I believe there was no alternative. I believe the Macdonald commission and other analyses indicated the status quo was one of increasing protectionism, and the most dramatic environmental change in the last five to seven years has been the increased use of countervail

[Traduction]

paraissent dénuées de tout fondement. Vous êtes venu aujourd'hui et vous nous avez indiqué quelques excellentes raisons établissant qu'il en est bien ainsi. Je voudrais vous lire le dernier paragraphe de cette lettre de sept pages qu'il nous fait parvenir aujourd'hui:

Lorsque j'ai comparu devant votre Comité, j'ai exprimé l'avis que seule la naïveté ou la cupidité avait pu conduire nos négociateurs à ignorer la question mexicaine. Ayant lu les réponses du gouvernement, je suis forcé de me demander si ce n'est pas à la fois de la naïveté et de la cupidité.

J'aimerais savoir si vous considérez que nos négociateurs ont agi avec naïveté et cupidité lorsqu'ils ont négocié les règles sur l'origine des produits.

M. Rugman: Eh bien, je n'ai pas eu connaissance des réfutations de la position de M. Saul émanant du Bureau des négociations commerciales. J'ai lu l'éditorial du *Financial Post*. Je fondais simplement mes remarques sur les connaissances que je tire des années passées à enseigner aux États-Unis sur le sujet de l'investissement direct étranger, et l'ouverture d'usines de montage à l'étranger est une stratégie bien connue que les entreprises emploient pour réduire leurs prix de revient. Les pays qui fournissent la main-d'oeuvre leur ouvrent les bras car cela crée chez eux des emplois.

Il me semble que M. Saul vient de découvrir là quelque chose qui existe depuis bien longtemps. Je ne pense pas que les négociateurs aient pu ignorer cette question du montage à l'étranger. Au contraire, dans les éléments de l'accord, on peut lire noir sur blanc les dispositions concernant l'origine. Ils doivent y avoir réfléchi. Si vous me demandez s'ils ont agi dans le meilleur intérêt du Canada, à mon avis, tout indique que tel est bien le cas.

M. Reimer: Le professeur Rotstein a comparu ici au début de cet après-midi. Lorsque je lui ai demandé comment le GATT définit les subventions sujettes à droits compensatoires, il a refusé de répondre, nous disant qu'il n'était pas spécialiste en commerce international. À lire votre mémoire, il m'a paru évident que vous avez étudié les règles du GATT et les législations en matière de dumping et de droits compensatoires. À la page 1 de votre mémoire, j'ai retenu cette phrase, à la fin du deuxième paragraphe: «À mon sens, l'accord de libre-échange constitue un progrès majeur pour le Canada». Vous dites que c'est le bon accord qu'il fallait conclure, qu'il intervient au bon moment et que nous le payons à son juste prix. Pourriez-vous nous expliquer un peu ces trois éléments: le bon accord, le bon moment, le juste prix.

M. Rugman: Si vous le permettez, je vais les passer en revue dans l'ordre inverse. Je crois que nous n'avions pas le choix. Je pense que le rapport de la commission Macdonald et les autres analyses ont bien montré que le statu quo allait dans le sens d'un protectionnisme accru, et le changement le plus spectaculaire dans nos relations

[Text]

anti-dumping. As I have explained, the process is the problem, not the actual statutes themselves.

The U.S. trade law statutes are broadly consistent with the GATT, that is why I believe we cannot fix them through the GATT. Also, as is well known, the GATT process is quite lengthy. So I believe this was the time to consider a serious bilateral agreement.

Secondly, I said it was the right price. In my opinion we did not pay a price. We have gained from getting access for our investment as well as for our export of traded goods. I believe our producers benefit from various provisions in the deal.

Thirdly, I think it was the right agreement because, as I said earlier, there are elements of a political nature in this deal. The agricultural sector clearly indicated marketing boards had to be exempted. The cultural sector clearly indicated that had to be exempted, and regional development programs were exempted. These involved tremendous political trade-offs, and this has resulted in a very satisfactory deal in my opinion.

Mr. Langdon: Mr. Rugman, it is a pleasure to welcome you here. Have you undertaken yourself any direct research on the Maquiladora area of Mexico?

Dr. Rugman: I am a former President of the North American Economics and Finance Association.

Mr. Langdon: That is not the question I asked you. As an academic, have you undertaken any direct—

Dr. Rugman: No, but I am familiar with this issue.

Mr. Langdon: Whereas Mr. Saul has. So I think perhaps as a fellow academic it might be worth your while to at least hesitate in your condemnations until you have had a chance to examine his evidence, which was gathered firsthand, as opposed to your impressions that come from reading a document that does not even deal with the area itself.

You make a great point about the tremendous increase in Canadian investment in the United States. Do you consider that a good development for the Canadian economy?

Dr. Rugman: If I could briefly reply to the preface, Mr. Chairman, I consider that a specific case as part of the general set of officer-assembly platforms is well within my expertise to comment on. I have been studying multinationals for some 15 to 20 years and this, as I said in my presentation, is not something new which Mr. Saul discovered.

I do respect his ability to interpret the evidence as he sees it. I have not seen his total presentation, merely the column reproduced in *The Globe and Mail* upon which

[Translation]

commerciales avec les États-Unis durant les cinq à sept dernières années a été le recours accru aux droits compensatoires et à la législation anti-dumping. Ainsi que je l'ai expliqué, le problème réside dans le processus lui-même, plutôt que dans les textes.

Les lois commerciales américaines sont parfaitement conformes aux prescriptions du GATT, et c'est pourquoi je pense que nous ne pourrions pas les contourner en misant sur le GATT. En outre, c'est bien connu, les négociations au sein du GATT sont très longues. Je pense donc qu'il était temps d'envisager sérieusement un traité bilatéral.

Deuxièmement, j'ai dit que nous l'avons payé le juste prix. À mes yeux, il ne nous coûte rien. Nous bénéficions d'un meilleur accès pour nos investissements, ainsi que pour nos exportations. Je trouve que l'accord est avantageux pour nos producteurs à divers titres.

Troisièmement, c'est le bon traité car, comme je l'ai déjà dit, il contient des éléments de nature politique. En agriculture, les offices de commercialisation sont très clairement exemptés, de même que sont exemptés le secteur culturel et nos programmes d'expansion régionale. Cela a nécessité de difficiles compromis politiques et ce sont eux qui font que nous avons conclu une affaire très satisfaisante.

M. Langdon: Monsieur Rugman, c'est un plaisir que de vous recevoir parmi nous. Avez-vous entrepris personnellement des recherches sur le secteur de Maquiladora au Mexique?

M. Rugman: Je suis un ancien président de la North American Economics and Finance Association.

M. Langdon: Ce n'est pas la question que je vous ai posée. En tant qu'universitaire, avez-vous entrepris des recherches directes. . .

M. Rugman: Non, mais je connais bien la question.

M. Langdon: Alors que M. Saul l'a fait. Je pense donc que, en tant que confrère, il serait peut-être sage de ne le condamner qu'après avoir pu examiner les données qu'il a rassemblées, de première main, au lieu de nous livrer vos impressions qui reposent uniquement sur un document qui ne traite même pas de cette région en particulier.

Vous insistez beaucoup sur l'augmentation énorme de l'investissement canadien aux États-Unis. Y voyez-vous une bonne chose pour l'économie canadienne?

M. Rugman: Si je puis d'abord répondre brièvement à la première remarque, monsieur le président, cette région constitue un cas particulier qui s'inscrit dans un cadre général, celui des usines de montage à l'étranger, que je connais bien. Cela fait 15 à 20 ans que j'étudie les entreprises multinationales et, comme je l'ai dit dans mon exposé, M. Saul n'a rien découvert de nouveau.

Je respecte son aptitude à interpréter les données, telles qu'il les voit. Je n'ai pas vu l'ensemble de son texte, uniquement le passage reproduit dans le *Globe and Mail*,

[Texte]

my comments were based. So if there is additional evidence, it may cause me to refine my opinion.

Mr. Langdon: He did make a direct presentation to this committee, which you refer to throughout, yet I take it you have not actually read that directly.

Dr. Rugman: No, I have read this document here.

Mr. Langdon: It was not the presentation that was made to the committee.

Dr. Rugman: So I agree, my comments are based entirely upon that. If that were not a representative document, I would be prepared to reconsider my statements. Could I comment on the—

Mr. Langdon: Yes, I would like you to comment on the Canadian investment point.

Dr. Rugman: The significance of the Canadian investment in the United States is that we live today in an interdependent global economy where we have two-way flows of investment. Therefore, the increase in Canadian investment in the United States reflects the maturity of the Canadian economy and the efficient management of some of our world-class multinational firms. I think your question deals with the social implications of this.

Mr. Langdon: No, actually it deals with the economic implications of it. You suggested that the increased stock has increased at over 20% per year, which, as I calculate the statistics, is a much more rapid increase than the increase here in Canada of American investment. I asked, is this a good thing for the Canadian economy?

• 1700

Dr. Rugman: The facts are that Canadian investment in the U.S. has been growing three times as fast as U.S. investment in Canada. Both of them have been growing. This reflects the fact that foreign direct investment has become more and more important as a form of international exchange.

The economics of it is a good thing for the Canadian economy, if you want to have access to the U.S. market in a period of increasing non-tariff barriers to trade, as we have experienced in the last seven years, yes, it is a very good thing for the Canadian economy because it keeps access to that market and it generates wealth and jobs for Canadians.

Mr. Langdon: A great part of that investment has been the Reichmann's buying much of New York City. In what sense is that an attempt to penetrate the U.S. market and jump over non-tariff barriers? Surely a great proportion of this investment has been in the real estate area.

Dr. Rugman: If you would like to know the precise amount, it is 15%. I have the study for the C.D. Howe

[Traduction]

et c'est là-dessus que je fonde mon argumentation. S'il existe des données additionnelles, elles pourraient m'amener à nuancer ma position.

M. Langdon: Il est venu nous faire un exposé à ce Comité, vous y faites référence tout au long, et cela sans l'avoir lu en entier.

M. Rugman: Non, j'ai lu ce document ici.

M. Langdon: Ce n'est pas le texte de l'exposé qu'il a fait au Comité.

M. Rugman: Je suis d'accord, mes propos sont entièrement fondés sur ceci. Si ce texte ne traduit pas fidèlement son argumentation, je suis prêt à nuancer ma position. Pourrais-je maintenant parler de...

M. Langdon: Oui, oui; j'aimerais que vous me disiez ce que vous pensez de l'investissement canadien à l'étranger.

M. Rugman: L'investissement canadien aux États-Unis est une chose importante car nous vivons aujourd'hui dans une économie globale interdépendante où les capitaux circulent dans les deux sens. Par conséquent, l'augmentation de l'investissement canadien aux États-Unis traduit la maturité de l'économie canadienne et la qualité de la gestion de certaines de nos sociétés multinationales de catégorie mondiale. Je pense que votre question intéresse plutôt les conséquences sociales de cet état de choses.

M. Langdon: Non, en fait ce qui m'intéresse ce sont les conséquences pour notre économie. Vous dites que les placements canadiens ont augmenté de plus de 20 p. 100 par an, c'est-à-dire à un rythme bien plus rapide que l'investissement américain au Canada. Je vous demande si c'est une bonne chose pour l'économie canadienne?

M. Rugman: L'investissement canadien aux États-Unis a crû trois fois plus vite que l'investissement américain au Canada. Tous deux sont en croissance. Cela traduit le fait que l'investissement étranger direct est devenu une forme d'échange international d'importance croissante.

L'effet global sur l'économie est positif, dans la mesure où c'est un moyen d'accéder au marché américain en contournant les barrières non douanières que nous avons vu s'élever au cours des sept dernières années, et cela crée indirectement des emplois et des richesses pour les Canadiens.

M. Langdon: Une large part de ces investissements sont ceux de la famille Reichmann qui s'offre une bonne partie de la ville de New York. En quoi s'agit-il là d'une tentative de pénétrer le marché américain et de contourner les barrières non douanières? Une bonne partie de cet investissement concerne le secteur immobilier.

M. Rugman: Si vous voulez le chiffre précis, c'est 15 p. 100. Et j'ai l'étude que j'ai réalisée pour l'Institut C.D.

[Text]

Institute where I break it out by line. You are quite correct, the Reichmann's investments are in that real estate. But I am interested in the other 85%.

Mr. Langdon: In what way does this help Canada?

Dr. Rugman: If you want to talk about 15% of it, we can do that. Most of my comments are determined by the 85%, which is the major flow which is of interest. The 15%, I believe—

Mr. Langdon: Let us concentrate on that then. The 85%, you are saying, is tariff-hopping, despite the fact we have evidence which has been given to us by a great many people that the tariff levels involved with the United States trade at the moment are quite low. I do not know of a great deal of evidence that shows that—

Dr. Rugman: It is the non-tariff barriers.

Mr. Langdon: With respect to those non-tariff barriers, I would be hard-pressed to identify a lot of investments in the groundfish area, or even in softwood lumber which one might see more. . . Certainly there has been none that I know of with respect to potash, especially steel—

Dr. Rugman: Let me give you one example to illustrate it. I used to live in Halifax. If you talk to Gordon Cummings, the Chairman of National Sea Products, he will tell you that this resource-based firm, which is the same as our other resource-based industries, if they have to face the threat and the harassment under U.S. trade law of future countervails, they as businessmen will make the rational decision of opening processing plants in New England. That is the far direct investment substituting for export.

Mr. Langdon: I am sorry, you are talking about the past, and now suddenly you have started talking about the future.

Dr. Rugman: If we have the free trade agreement, I agree that this will stop, but we do not have the free trade agreement yet.

Mr. Langdon: But this 20%—

The Chairman: We are running out of time. I am going to move now to Mr. Lesick, please.

Mr. Lesick: Professor Rugman, it is a pleasure to have you here. You are straightening out many things that had to be straightened out. It is significant that you should be the last one, especially here in Toronto.

I would like to quote from page 5, the second paragraph:

The breakthrough in terms of international trade law is that in the free trade agreement Canada has obtained for the first time in history a legally binding and

[Translation]

Howe, qui indique la ventilation détaillée. Vous avez tout à fait raison les placements de la famille Reichmann sont surtout dans l'immobilier. Mais ce sont les autres 85 p. 100 qui m'intéressent.

M. Langdon: En quoi sont-ils favorables pour le Canada?

M. Rugman: Si vous voulez parler des 15 p. 100, nous pouvons le faire. Mes propos intéressent surtout les autres 85 p. 100, c'est-à-dire la majeure partie qui nous est propice. Les 15 p. 100, à mon sens. . .

M. Langdon: Parlons donc du reste. Vous dites que les 85 p. 100 sont un moyen de contourner les barrières douanières; or, quantité d'experts nous ont affirmé que les barrières douanières s'opposant à l'entrée de nos marchandises aux États-Unis sont en ce moment extrêmement réduites. A ma connaissance, rien n'indique. . .

M. Rugman: Je parlais des barrières non douanières.

M. Langdon: En ce qui concerne celles-ci j'aurais bien du mal à trouver des investissements dans le secteur de la pêche, ou même du bois d'oeuvre que l'on puisse qualifier de. . . il n'y en a certainement pas eu dans la potasse ni dans la sidérurgie.

M. Rugman: Permettez-moi de vous donner un exemple, en guise d'illustration. J'ai habité Halifax. Si vous parlez à Gordon Cummings, le président de National Sea Products, il vous dira que son entreprise, qui exploite comme beaucoup d'autres les richesses naturelles, devra prendre la décision rationnelle d'ouvrir des usines de conditionnement en Nouvelle-Angleterre si elle continue à faire l'objet de harcèlement et à être menacée de droits compensatoires qui seraient imposés en vertu des lois commerciales américaines. Ce serait donc là un investissement direct qui viendrait se substituer à l'exportation.

M. Langdon: Je suis désolé, vous parliez du passé et maintenant vous parlez tout d'un coup de l'avenir.

M. Rugman: Si nous avons effectivement le traité de libre-échange, cela ne sera plus nécessaire, mais nous ne l'avons pas encore.

M. Langdon: Mais ces 20 p. 100. . .

Le président: Le temps qui vous était imparti est écoulé, je vais donner la parole à M. Lesick.

M. Lesick: Monsieur le professeur, c'est un plaisir de vous recevoir à notre comité. Vous avez établi un grand nombre de faits qui devaient l'être. C'est une bonne chose que vous soyez le dernier à comparaître ici à Toronto.

Je vais vous lire une de vos phrases, qui figure en haut de la page 5, deuxième paragraphe:

La percée sur le plan du droit commercial international est que, dans le traité de libre-échange, le Canada a obtenu pour la première fois dans l'histoire

[Texte]

effective method of resolving trade disputes with the United States.

Would you kindly explain, but quite succinctly, what you mean by breakthrough?

Dr. Rugman: This is the first time the United States has agreed that foreigners can review the decisions made by their agencies. The decisions of the International Trade Commission and the decisions of the Department of Commerce are the ways the Americans investigate countervailing and anti-dumping procedures.

• 1705

These investigations are done in a quasi-judicial system. If we as Canadians were unhappy with the decisions, we could only appeal them through the U.S. courts. What Mr. Reisman has brought home for the first time in history is involvement of a foreign nation in the appeal process. The decisions of the binational panel will be binding. I believe nearly every other nation in the world would give an arm and a leg for the same binational panel that Canada has achieved through this agreement.

• 1710

Mr. Lesick: You mention on page 7 that the investigative body will be worked at for the next five to seven years, and then a little further down in the paragraph you say:

While Canada has regional development and other generally available subsidies, there are similar subsidies in the United States. So if Canadian subsidies in these areas are removed it would only be in return for the removal of U.S. direct and indirect subsidies in such industries as agriculture and defence.

Why is this an improvement over the status quo?

Dr. Rugman: Under the present system, U.S. trade law is a one-eyed jack. It says that only the foreign subsidies are going to be investigated. As everyone in this room knows, and as has been said quite correctly, the Americans are engaged in subsidies. What we would like is to challenge the net difference between the subsidies.

What we would get out of the definition of "subsidy", I believe, is a binational investigative body—not just an appeal body, but an investigative body whereby they would look at the net difference in the subsidies. I believe that would mean that no countervailing or anti-dumping actions would be brought against Canada, because, if we go back to the fish case, clearly the New England fishermen are subsidized. If we go back to most of the countervail and anti-dumping cases, the American subsidies, which are not investigated at present, would be investigated if we could get a joint subsidies code and the definitions properly worked out.

[Traduction]

un mécanisme efficace de règlement des différends commerciaux avec les États-Unis, et les décisions rendues seront exécutoires.

Voudriez-vous nous expliquer succinctement ce que vous entendez par «percée»?

M. Rugman: C'est la première fois que les États-Unis ont accepté que des étrangers puissent contester les décisions de leurs organes gouvernementaux. Les décisions de la International Trade Commission et du ministère du Commerce sont les moyens par lesquels les États-Unis appliquent les procédures en matière de droits compensatoires et anti-dumping.

Ces enquêtes se font selon une procédure quasi judiciaire. Lorsque nous étions mécontents de ces décisions, notre seule possibilité était d'introduire un recours devant les tribunaux américains. Ce que M. Reisman nous a donné pour la première fois de notre histoire, c'est le droit de regard d'un pays étranger dans la procédure d'appel. Les décisions du tribunal binational seront exécutoires. Je pense que n'importe quel autre pays au monde donnerait n'importe quoi pour bénéficier du même avantage que le Canada vient d'arracher.

M. Lesick: Vous dites à la page 7 que le mécanisme d'enquête fera l'objet de négociations durant les cinq à sept prochaines années, et un peu plus loin vous avancez:

Si le Canada distribue des subventions à l'expansion régionale et de caractère général, il en existe de similaires aux États-Unis. Si les subventions canadiennes de cette nature sont supprimées, cela ne sera qu'en échange de la suppression des subventions directes et indirectes américaines dans des secteurs tels que l'agriculture et l'armement.

En quoi cela serait-il meilleur que le statu quo?

M. Rugman: Dans le système actuel, la législation commerciale américaine est borgne. Elle ne s'intéresse qu'aux subventions du partenaire. Or, comme tout un chacun ici le sait, ainsi qu'on l'a répété bien des fois, les Américains aussi distribuent des subventions. Ce qu'il faut voir, c'est la différence nette entre les subventions respectives.

Ce que nous obtiendrons par le biais de la définition de «subvention», c'est un organisme d'enquête binational—non pas seulement un tribunal d'appel, mais un organisme d'enquête qui déterminera la différence nette entre les montants des subventions. L'effet en serait que nul droit compensatoire ou anti-dumping ne serait appliqué au Canada car, pour reprendre l'exemple du poisson, les pêcheurs de Nouvelle-Angleterre sont eux aussi manifestement subventionnés. Je regarde la plupart des affaires de droit anti-dumping ou compensatoire, et les subventions américaines, qui ne sont pas prises en ligne de compte en ce moment, devraient l'être si nous avions

[Text]

Mr. Lesick: On pages 8 and 9 you said:

In addition, the binational panel would safeguard such programs on the remote chance that they were still subject to U.S. countervail, since the Canadians on the tribunal would be able to demonstrate that our regional development programs are generally available internal transfer payments rather than specific export subsidies. Only the latter type of targeted subsidies are supposed to be countervailable under U.S. trade law and the GATT procedures.

Would medicare and UI in this case be countervailable?

Dr. Rugman: Not under the new system. At the moment there is a great danger that the UI and medicare could be countervailable. Indeed, in the fresh Atlantic groundfish case of 1985 to 1986, the UI was specifically mentioned as a subsidy. The Department of Commerce reserved judgment on that in their preliminary. On the final the Department of Commerce had the good sense to say that UIC was generally available to all Canadians and was therefore not a targeted export subsidy.

However, given what the Department of Commerce did on softwood lumber—it reversed its decisions when nothing had changed—I would not like to be living under the current system. I would be really worried that unemployment insurance and medicare could be subject to future U.S. trade law actions. Therefore I believe the binational panel, and then, in the long run, the evolution of a proper subsidies code, will prevent that, as I have said here.

Mr. Lesick: Professor Rotstein mentioned earlier that we gave away more than we received, and I think I heard you say earlier that was not the case, that you disagreed with the professor. I would like to know if you could enlarge on that aspect and why you feel we got a good deal rather than a poor deal.

Dr. Rugman: In my opinion we did not make concessions to the United States. What we got out of the trade agreement was secure access for our goods and our investment. Many people have misinterpreted the investment provision, thinking that was a concession. According to all my analyses, we are the big winners on investment, because, if you think of the world in 10 years' time with foreign ownership becoming a problem in America, it is quite clear they would introduce a screening agency. We will be the only country exempted from that.

[Translation]

des définitions et un code commun régissant les subventions.

M. Lesick: Au bas de la page 8 et en haut de la page 9, lis ceci:

En outre, le tribunal binational préserverait ces programmes, dans l'éventualité peu probable où ils continueraient à être soumis à des droits compensatoires américains, car les Canadiens qui y siègent pourraient établir que nos programmes d'expansion régionale sont des paiements de transfert internes de caractère général et non des subventions spécifiques à l'exportation. Seul ce dernier type est censé faire l'objet de droits compensatoires aux termes de la législation commerciale américaine et des procédures du GATT.

Est-ce que l'assurance-maladie ou l'assurance-chômage pourraient donner lien à l'imposition de droits compensatoires?

M. Rugman: Pas avec le nouveau système. A l'heure actuelle, ce danger est très présent. En fait, dans le cadre du poisson de fond de l'Atlantique en 1985-1986, l'assurance-chômage a été expressément qualifiée de subvention. Dans son jugement préliminaire, le ministère américain du Commerce a réservé son jugement à ce sujet. Dans sa décision finale, il a eu le bon sens de reconnaître que l'assurance-chômage est un avantage social généralement offert à tous les Canadiens et ne peut donc être considéré comme une subvention à l'exportation.

Cependant, vu ce qu'il a fait dans le cas du bois d'oeuvre—il a inversé sa décision sans que rien n'ait changé dans les faits—je trouve inconfortable de vivre sous le régime actuel. Je m'inquiéterais beaucoup du fait que l'assurance-chômage et l'assurance-maladie puissent donner lieu à l'adoption de mesures protectionnistes futures. Je pense, de ce fait, qu'à long terme le tribunal binational et l'adoption d'un code des subventions appropriées nous protégeront de cela.

M. Lesick: Le professeur Rotstein a dit tout à l'heure que nous avons donné davantage que nous n'avons reçu, et vous-même tout à l'heure avez contesté cela en disant que tel n'est pas le cas. Pourriez-vous nous expliquer pourquoi vous pensez que ce traité est pour nous une bonne affaire?

M. Rugman: A mon sens, nous n'avons pas fait de concessions aux États-Unis. Ce que nous avons obtenu, c'est un accès garanti pour nos marchandises et nos investissements. Un grand nombre de personnes ont donné une interprétation erronée de la disposition sur les investissements, y voyant une concession; d'après toutes mes analyses, nous sommes les principaux gagnants en matière d'investissements car, si vous songez à ce qui se passera dans dix ans, la propriété étrangère commençant à devenir un problème aux États-Unis, il est évident que l'on va y créer un organisme de contrôle. Nous serons le seul pays exempté.

[Texte]

[Traduction]

• 1715

I do not see the problem Professor Rotstein and other people have with this agreement. We did not pay twice or three times. I do not think we paid at all. This was a good deal, based on economics and principles of commerce. We exempted the politically sensitive sectors. My conclusion is that this is a very sensible deal for Canada, and it is a good deal at the right time.

The Chairman: Professor Rugman, thank you for joining us this afternoon. We appreciate the comments you have made and the way you have answered our questions.

The committee is adjourned.

Je ne vois pas du tout le problème que discernent le professeur Rotstein et d'autres. Nous ne payons pas deux ou trois fois le prix. Je trouve que nous ne payons rien du tout. C'est une excellente affaire, si l'on en juge d'après les principes de l'économie et du commerce. Nous avons obtenu l'exemption des secteurs qui pouvaient poser un problème politique. Ma conclusion est que c'est là une excellente affaire pour le Canada, et elle intervient au bon moment.

Le président: Monsieur le professeur Rugman, je vous remercie de vous être joint à nous cet après-midi. Nous avons apprécié votre contribution et la façon dont vous avez répondu à nos questions.

La séance est levée.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Canadian Government Publishing Centre,
Supply and Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Centre d'édition du gouvernement du Canada,
Approvisionnement et Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9

WITNESSES

From the Canadian Life and Health Insurance Association:

Gerald M. Devlin, President;

Alan Morson, Vice-Chairman, Crown Life.

From the Manufacturers Life Insurance Company:

Jalynn H. Bennett, Vice-President, Corporate Development.

Professor Abraham Rotstein, Economist, University of Toronto.

From ACTRA (Alliance of Canadian Cinema, Television and Radio Artists):

Gino Marrocco, National President;

Eric Peterson, Member, ACTRA Performers Guild;

Meg Hogarth-Griffiths, Member, ACTRA Performers Guild;

Garry Neil, General Secretary.

Alan M. Rugman, Professor of International Business, Faculty of Management, University of Toronto.

TÉMOINS

De l'Association canadienne des compagnies d'assurances de personnes:

Gerald M. Devlin, président;

Alan Morson, vice-président, Crown Life.

De la Manufacturers, compagnie d'assurance sur la vie:

Jalynn H. Bennett, vice-président, Développement corporatif.

Professeur Abraham Rotstein, économiste, Université de Toronto.

De l'Association des artistes canadiens de la télévision et de la radio:

Gino Marrocco, président national;

Eric Peterson, membre, Guilde des artistes;

Mag Hogarth-Griffiths, membre, Guilde des artistes;

Garry Neil, secrétaire général.

Alan M. Rugman, professeur de commerce international, Faculté de gestion, Université de Toronto.

XC 11
-E 91

HOUSE OF COMMONS

Issue No. 65

Tuesday, December 8, 1987

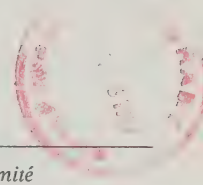
Chairman: William C. Winegard

CHAMBRE DES COMMUNES

Fascicule n° 65

Le mardi 8 décembre 1987

Président: William C. Winegard



*Minutes of Proceedings and Evidence of the
Standing Committee on*

External Affairs and International Trade

*Procès-verbaux et témoignages du Comité
permanent des*

Affaires étrangères et du commerce extérieur

RESPECTING:

Pursuant to Standing Order 96(2) consideration of
the Canada-U.S. Free Trade Agreement tabled in
the House of Commons on October 5, 1987

CONCERNANT:

En vertu de l'article 96(2) du Règlement, étude de
l'Accord de libre-échange entre le Canada et les
États-Unis déposé à la Chambre des communes le 5
octobre 1987

WITNESS:

(See back cover)

TÉMOIN:

(Voir à l'endos)

Second Session of the Thirty-third Parliament,
1986-87

Deuxième session de la trente-troisième législature,
1986-1987

STANDING COMMITTEE ON EXTERNAL AFFAIRS
AND INTERNATIONAL TRADE

Chairman: William C. Winegard

Vice-Chairman: Clément Côté

Members

Warren Allmand
Lloyd Axworthy
Bill Blaikie
Howard Crosby
Girve Fretz
Steven Langdon
Bill Lesick
Don Ravis
John Reimer—(11)

(Quorum 6)

Maija Adamsons
Clerk of the Committee

COMITÉ PERMANENT DES AFFAIRES
ÉTRANGÈRES
ET DU COMMERCE EXTÉRIEUR

Président: William C. Winegard

Vice-président: Clément Côté

Membres

Warren Allmand
Lloyd Axworthy
Bill Blaikie
Howard Crosby
Girve Fretz
Steven Langdon
Bill Lesick
Don Ravis
John Reimer—(11)

(Quorum 6)

Le greffier du Comité
Maija Adamsons

MINUTES OF PROCEEDINGS

TUESDAY, DECEMBER 8, 1987
(97)

[Text]

The Standing Committee on External Affairs and International Trade met at 11:05 o'clock a.m., this day, in Room 209, West Block, the Chairman, William C. Winegard, presiding.

Members of the Committee present: Warren Allmand, Lloyd Axworthy, Clément Côté, Howard Crosby, Girve Fretz, Steven Langdon, Bill Lesick, Don Ravis, John Reimer, William C. Winegard.

Other Member present: Mary Collins.

In attendance: From the Parliamentary Centre for Foreign Affairs and Foreign Trade: Peter Dobell, Study Director; Peter Clark, Philip Rourke, Committee Researchers. Barbara Arneil, Liberal Staff Representative. Bruce Campbell, N.D.P. Staff Representative. James McIlroy, P.C. Staff Representative.

Witness: From the Trade Negotiations Office: Kevin Gore, Working Group Head, Tariffs and Customs Matters.

Pursuant to Standing Order 96(2) the Committee resumed consideration of the Canada-U.S. Free Trade Agreement tabled in the House of Commons on October 5, 1987.

Kevin Gore made a statement and answered questions.

In accordance with a motion of the Committee at the meeting on Wednesday, October 15, 1986, the Chairman authorized that the Memorandum from Peter Clark to the Chairman re: Mr. Saul's letter of December 7, 1987 be printed as an appendix to this day's *Minutes of Proceedings and Evidence* (See Appendix "EXTE-2").

At 12:12 o'clock p.m., the Committee adjourned to the call of the Chair.

Maija Adamsons
Clerk of the Committee

PROCÈS-VERBAL

LE MARDI 8 DÉCEMBRE 1987
(97)

[Traduction]

Le Comité permanent des affaires étrangères et du commerce extérieur se réunit, aujourd'hui à 11 h 05, dans la pièce 209 de l'Édifice de l'Ouest, sous la présidence de William C. Winegard, (*président*).

Membres du Comité présents: Warren Allmand, Lloyd Axworthy, Clément Côté, Howard Crosby, Girve Fretz, Steven Langdon, Bill Lesick, Don Ravis, John Reimer, William C. Winegard.

Autre député présent: Mary Collins.

Aussi présents: Du Centre parlementaire pour les affaires étrangères et le commerce extérieur: Peter Dobell, directeur de l'étude; Peter Clark, Philip Rourke, chargés de recherche du Comité. Barbara Arneil, déléguée du personnel du parti libéral. Bruce Campbell, délégué du personnel du parti néo-démocrate. James McIlroy, délégué du personnel du parti conservateur.

Témoin: Du bureau des négociations sur le libre-échange: Kevin Gore, chef, Groupe de travail, Questions tarifaires et douanières.

Conformément aux dispositions du paragraphe 96(2) du Règlement, le Comité examine de nouveau l'accord de libre-échange entre le Canada et les États-Unis, document déposé sur la Table de la Chambre des communes le 5 octobre 1987.

Kevin Gore fait une déclaration et répond aux questions.

Conformément à une motion adoptée, par le Comité, à la réunion du mercredi 15 octobre 1986, le président a autorisé que le mémoire de Peter Clark au président concernant la lettre de M. Saul, en date du 7 décembre 1987, figure en appendice aux *Procès-verbaux et témoignages* de la journée (Voir Appendice «EXTE-2»).

À 12 h 12, le Comité s'ajourne jusqu'à nouvelle convocation du président.

Le greffier du Comité
Maija Adamsons

EVIDENCE

[Recorded by Electronic Apparatus]

[Texte]

Tuesday, December 8, 1987

• 1104

The Chairman: Pursuant to Standing Order 96(2), we will today resume consideration of the Canada-U.S. free trade agreement tabled in the House of Commons on October 5, 1987.

• 1105

This meeting will deal specifically with the customs procedures for the Mexican free trade zone. From the Trade Negotiations Office we welcome Mr. Kevin Gore, who is the working group head of tariffs and customs matters, and Madam Mireille Lessard, who is a senior analyst of the Trade Negotiations Office.

We welcome the two of you; we know you have an opening statement. Perhaps, Mr. Gore, you might proceed.

Mr. Kevin Gore (Working Group Head, Tariffs and Customs Matters, Trade Negotiations Office): Thank you very much, Mr. Chairman. We are pleased to be here this morning to try to provide some comment and explanation about what is clearly a very technical and detailed issue, but yet a very, very important issue, which is the question of the rules of origin that will be put in place when the free trade area agreement comes into effect on January 1, 1989.

What we have essentially is a tariff regime between the two countries which will, over a period of 10 years, see that there will be no duties on goods traded between the two countries, on goods of Canadian or U.S. origin.

Our task in the negotiations was to try to determine and to work out an agreed set of rules, which would determine precisely when a product was Canadian or American and when it was not. In setting about this task we wanted to try to ensure that as many benefits as possible would flow to Canadian and U.S. manufacturers, so that in developing the rule of origin our first focus was to say that anything produced in Canada or in the United States, or a combination of both, would be entitled to the benefits of the free trade area agreement.

The next step was then to determine how to handle those goods which include offshore materials in the products that flow between the two countries, and where to draw the line—when do those products become Canadian or U.S. We first went through a process of examining the different rules in effect around the world where we have rules of origin. We were looking for a system that would provide transparency, certainty for the business community, a system that could be administered

TÉMOIGNAGES

[Enregistrement électronique]

[Traduction]

Le mardi 8 décembre 1987

Le président: Conformément à l'article 96(2) du Règlement, nous reprenons aujourd'hui l'étude de l'accord de libre-échange entre le Canada et les États-Unis déposé à la Chambre des communes le 5 octobre 1987.

Lors de notre réunion ce matin, nous discuterons exclusivement de la zone de libre-échange mexicaine et des droits de douane afférents. Nous accueillons ce matin deux représentants du Bureau des négociations commerciales: M. Kevin Gore, chef du Groupe de travail sur les droits de douane et les douanes, et M^{me} Mireille Lessard, analyste principal.

Bienvenue. Monsieur Gore, je vous invite à faire part de vos commentaires.

M. Kevin Gore (chef, Groupe de travail, Droits de douane et douanes, Bureau des négociations commerciales): Merci beaucoup, monsieur le président. Nous sommes heureux d'être des vôtres ce matin pour vous renseigner sur une question qui est non seulement fort technique et compliquée mais également très importante; en effet, nous sommes venus vous parler des règles d'origine qui entreront en vigueur en même temps que l'accord de libre-échange le 1^{er} janvier 1989.

L'accord proposé représente un régime douanier dans le cadre duquel les deux pays s'engagent, pendant une période de dix ans, à ne pas imposer de droits de douane sur les marchandises vendues d'un côté et de l'autre de la frontière; seuls les marchandises et les produits d'origine canadienne et américaine sont visés par cette disposition.

Dans le cadre des négociations, nous avons dû essayer d'établir des règles et des paramètres qui nous permettraient de déterminer quand un produit est un produit d'origine canadienne ou d'origine américaine. Nous voulions assurer le plus d'avantages possibles aux fabricants canadiens et américains; ainsi, nous avons décidé qu'il fallait que tout produit fabriqué au Canada ou aux États-Unis, ou dans les deux pays, soit visé par les dispositions portant sur la zone de libre-échange.

Nous avons ensuite dû nous entendre sur le traitement des produits dont des composantes sont originaires de pays tiers et qui sont vendus au Canada ou aux États-Unis. Il nous fallait déterminer dans quelles circonstances ces produits seraient considérés comme produits d'origine américaine ou canadienne. Pour ce faire, nous avons d'abord étudié les règles qui existent actuellement dans les pays qui ont des dispositions à l'égard des règles d'origine. Nous voulions en arriver à un système transparent, facile

[Texte]

in a very straightforward manner, one that would allow the business community the ability to make judgments in their own plants as to when the products they were making would or would not qualify for FTA status.

In the course of this process we consulted very, very closely with the business community in Canada and have developed a system which would use the tariff nomenclatures of both countries to determine whether or not a product would be eligible for this FTA status. In effect, this means that the businessman in Canada, the exporter who does import some offshore material, will be able to determine very easily where that product was classified when he brings his product in to customs. He knows, therefore, the tariff classification of that imported product. He also will know very easily where his finished product is going to be classified on export to the United States. And knowing these two tariff item numbers, with the schedule on the rules of origin, he will be able to determine whether or not his product qualifies as a Canadian product.

A great help in moving in this direction, of course, is the fact that both countries are moving to the new harmonized system tariff nomenclature, so we will both have, in effect, the same dictionary in determining where goods are classified. This move to the HS is a move that has been agreed to by both governments in the context of our international work in the GATT.

This is the basic framework of how we have decided to proceed. There is a supplementary element in the tariff nomenclature provisions which, for some products, would say that you also have to achieve a minimum 50% cost of production in order for the goods to achieve FTA status.

• 1110

The particular issue we wanted to focus on this morning was the question of the Maquiladora system and how it fits into these rules of origin. To begin with, this issue was raised early in the negotiations as a result of our consultative work with the business community. It is not something that just popped up at the end of the negotiations. Unfortunately, this issue would have missed the mark if, indeed, the problem identified was of real concern.

I would have thought it should have been brought to our attention earlier, which would give us some time to deal with it in the negotiations. However, as a practical matter, we were aware of it, and we did deal with it with the Americans and they agreed.

Provisions have been introduced in the rules of origin, which would in effect say that if a product is semi-produced in the United States and moves to Mexico for

[Traduction]

à comprendre pour le monde des affaires, un système qui pourrait être mis en oeuvre de façon directe, et qui serait suffisamment simple pour permettre aux hommes d'affaires de savoir lorsqu'ils fabriquent un produit si ce dernier fera partie des produits d'origine canadienne ou d'origine américaine et s'il serait donc admissible aux dispositions de l'ALE.

Nous avons collaboré étroitement avec les milieux d'affaires et nous avons pu créer un système qui utiliserait les nomenclatures de droits douaniers des deux pays afin de déterminer l'admissibilité d'un produit aux dispositions de l'ALE. Ainsi, l'homme d'affaires canadien, l'exportateur qui importe certaines composantes d'un pays tiers, pourra connaître très facilement la classification de son produit lorsqu'il l'apportera au bureau des douanes. Il connaîtra donc la classification de droits douaniers pour ce produit importé. Il saura donc ainsi quelle sera la classification douanière du produit qu'il fabriquera en utilisant cette composante lorsqu'il le vendra aux États-Unis. Puisqu'il connaîtra les numéros douaniers des produits et qu'il pourra consulter les documents sur les règles d'origine, il pourra savoir si son produit sera considéré comme un produit d'origine canadienne.

La mise en oeuvre de ce système sera simplifiée, car les deux pays adoptent progressivement une nouvelle nomenclature de droits de douane harmonisée; ainsi, les deux pays se serviront des mêmes documents de base pour classer les produits. Les deux gouvernements ont convenu d'adopter ce système harmonisé dans le cadre des négociations du GATT.

Voici donc ce qui s'est passé. Les dispositions de la nomenclature sur les droits douaniers précisent que, dans certains cas, un minimum de 50 p. 100 du coût de fabrication des produits devra être engagé dans le pays d'origine; ce n'est que dans ces circonstances que le produit sera visé par les dispositions de l'ALE.

La principale question dont nous voulons parler ce matin porte sur le système Maquiladora et sur le traitement douanier des composantes provenant de la région. Puisque la question avait déjà été abordée lors de nos consultations avec le secteur des affaires, nous avions décidé de la soulever dès le début des négociations. Ce n'est pas un problème dont nous sommes devenus conscients à la fin des négociations. Malheureusement, nous aurions raté le coche si cette question nous préoccupait vraiment beaucoup.

J'aurais pensé qu'on nous aurait fait part du problème plus tôt de façon à nous donner plus de temps pour en discuter lors du processus des négociations. Cependant, nous étions de toute façon conscients du problème et nous en avons discuté avec les Américains. Nous nous sommes entendus là-dessus.

Aux termes des dispositions sur les règles d'origine, si un produit semi-fini fabriqué aux États-Unis est expédié au Mexique pour y être terminé—ce qui se produit

[Text]

finishing—which happens often in the apparels textile area—then comes back into the United States, that product loses its U.S. status entirely. It does not qualify as a product of the FTA at all, and the Americans had accepted that early on.

Another point—and this is a more common situation—is where a product may move in component form to Mexico where it will have value added to it. This product will then move back to the United States where it may have further work done to it. In these sorts of situations, it has been agreed in the rules of origin that the U.S. components, which move to Mexico at that time, lose their status as American components. They become Mexican components.

In effect, we treat these components as goods produced in Mexico when they come back into the United States. We have tried to ensure there is equity between, say, Mexico and any other country around the world that ships unfinished goods to either Canada or the United States for further fabrication.

It is important in Canada's case that we have a rule of origin that does permit the importation of components for further fabrication in this country. Our industrial structure is such that we rely more than the U.S. on importing components for finishing. If you look at the textile and apparel industry, we make considerable use of offshore imports in the production of goods, and we attached importance to ensuring we had rules of origin that would recognize this. The rules do cut both ways. We think we have a very good balanced package to go into the FTA.

Another point I would like to make, Mr. Chairman, is that we are not moving into the FTA overnight.

As far as the tariffs are concerned, for a large range of products where there are not sensitivities and where our industry wants free entry, we will achieve this in one step on January 1, 1989. For other products, which are sensitive to industry, where an adjustment is required, we are phasing in the tariffs over a period of years. At the outset, the first tariff reductions will provide an opportunity for the business community to adjust to those tariff reductions and to the rules of origin.

I would like to leave it at that and would be prepared to answer any questions on how you see these rules and how we might provide some elaboration.

The Chairman: Thank you very much, Mr. Gore. Mr. Axworthy.

Mr. Axworthy: Mr. Chairman, I thank Mr. Gore for that opening explanation, but let me raise some questions he did not address that I think are important to put forward.

[Translation]

souvent dans le domaine des textiles par exemple—et qu'il est ensuite retourné aux États-Unis, il n'est plus considéré comme produit d'origine américaine. Il ne s'agit donc pas d'un produit admissible en vertu des critères de l'ALE. Les Américains ont accepté dès le début cette distinction.

De plus, et c'est une situation qui se produit plus souvent, un produit peut être envoyé au Mexique avant d'être assemblé car la valeur ajoutée est plus élevée dans ce pays. Ce produit est ensuite renvoyé aux États-Unis où il subit parfois d'autres transformations. Dans ces circonstances, nous avons convenu aux termes des règles d'origine que les composantes américaines, qui ont été envoyées au Mexique, ne sont plus jugées composantes américaines. Elles deviennent des composantes mexicaines.

Ainsi, ces composantes reçoivent le même traitement que les produits fabriqués au Mexique et ensuite vendus ou exportés aux États-Unis. Nous avons essayé d'assurer une certaine équité entre, par exemple, le Mexique et les autres pays qui envoient des produits non finis soit au Canada soit aux États-Unis, où se déroule la dernière étape de la fabrication.

Il est important, pour le Canada, que les règles d'origine autorisent l'importation de composantes utilisées dans la fabrication de certains produits. Compte tenu de notre structure industrielle, le Canada dépend plus que les États-Unis des composantes importées. Il suffit par exemple de mentionner le secteur du textile et du vêtement; en effet, nous nous servons beaucoup, dans la fabrication de vêtements et de textiles, de produits importés d'un pays tiers. C'est pourquoi nous voulions nous assurer que les règles d'origine reconnaîtraient cette situation. Ces règles présentent par conséquent des avantages pour les deux pays. Je crois que nous avons prévu des paramètres et des règles qui sont fort pertinentes dans le cadre de l'ALE.

J'aimerais rappeler, monsieur le président, que nous n'avons pas décidé du jour au lendemain d'adopter l'ALE.

Pour ce qui est des droits douaniers, pour une vaste gamme de produits qui peuvent déjà faire face à la concurrence, et pour lesquels notre secteur veut une franchise, les droits seront éliminés le 1^{er} janvier 1989. Quant aux secteurs où il faudra une certaine période de rajustement, les droits seront éliminés par étapes, au fil des ans. Les premières réductions des droits de douanes permettront aux milieux d'affaires de s'adapter aux réductions et aux règles d'origine.

Ma collègue et moi-même sommes maintenant à votre disposition pour répondre à vos questions et vous donner, au besoin, de plus amples informations.

Le président: Merci beaucoup, monsieur Gore. Monsieur Axworthy.

M. Axworthy: Monsieur le président, je tiens à remercier M. Gore pour ses remarques liminaires. J'aimerais cependant poser des questions sur certains aspects qu'il n'a pas soulevés mais que je juge néanmoins importants.

[Texte]

First, the rationale offered for this trade agreement has been that this will provide for "new competition"—that we can, by becoming lean and mean, get into and secure new niches or places in that big U.S. market.

• 1115

One of the issues raised by the Maquiladora process, combined with the substantial industrial shift in manufacturing in the United States from the northern-tier states to the southern-tier states, is that they have gone into areas of right-to-work laws, minimum wages, and reduced social costs, which, combined with that combination of manufacturing in the United States with low wage values in Mexico, means that increasingly more and more of the manufactured articles coming forward are based upon an input cost substantially lower than those we would achieve in this country.

Now, on face value. . .

The Chairman: Mr. Axworthy, I just want to remind everybody what we are here about today. I do not know quite where you are going.

Mr. Axworthy: Well, why do not you wait and let me come to a conclusion.

The Chairman: I would just as soon make this announcement and make it very clear.

Mr. Axworthy: Oh, oh.

The Chairman: We are talking about goods coming out of this Mexican trade zone, and how they are affected by the free trade agreement. We are not talking about what—

Mr. Axworthy: Mr. Chairman, I will raise the question—

The Chairman: —happens in the United States.

Mr. Axworthy: I will raise the questions dealing with this particular matter as I see fit, Mr. Chairman, which is the right of members of this committee, because it is very important. You may see it one way; we may see it from another standpoint.

The Chairman: Mr. Axworthy, we have an agreement as of yesterday. I just want to make—

Mr. Axworthy: Yes, we have an agreement.

The Chairman: —sure you stick to that agreement.

Mr. Axworthy: I intend to, Mr. Chairman—

The Chairman: Thank you.

Mr. Axworthy: —but I will raise the questions that I intend to raise.

The Chairman: Thank you. You may well be ruled out of order if you keep—

Mr. Axworthy: Well, if you do, you will have a hell of a fight in your hands, Mr. Chairman.

[Traduction]

Les tenants de cet accord de libre-échange disent qu'il nous offrira une «nouvelle concurrence»—qu'il nous permettra de rationaliser nos activités et de créer des créneaux sur le marché américain, ou tout au moins d'avoir un meilleur accès à celui-ci.

Le problème que pose le système Maquiladora, combiné à une forte tendance du secteur manufacturier aux États-Unis à se déplacer des États du nord vers les États du sud, où règnent les lois sur le droit au travail, les salaires minimum et des services sociaux réduits, donc un mélange de fabrication aux États-Unis et de faibles salaires au Mexique, c'est que de plus en plus, les produits manufacturés ont un coût de revient considérablement inférieur à tout ce que nous pouvons faire au Canada.

Or, à première vue. . .

Le président: M. Axworthy, je tiens à vous rappeler à tous pourquoi nous sommes ici aujourd'hui. Je ne vois pas très bien où vous voulez en venir.

M. Axworthy: Pourquoi ne pas attendre et me permettre de finir.

Le président: Je préfère le dire tout de suite.

M. Axworthy: Oh, oh.

Le président: Nous sommes ici aujourd'hui pour parler des produits en provenance de la zone franche du Mexique dans le cadre de l'accord de libre-échange. Nous ne sommes pas ici pour parler de. . .

M. Axworthy: Monsieur le président, je vais soulever la question. . .

Le président: . . . ce qui se passe aux États-Unis.

M. Axworthy: Je vais soulever les questions, monsieur le président, que je juge pertinentes, comme c'est le droit des membres de ce comité et parce que c'est très important. Vous envisagez peut-être les choses de votre façon; nous les envisageons différemment.

Le président: Monsieur Axworthy, nous nous sommes entendus hier. Je veux simplement m'assurer. . .

M. Axworthy: Oui, nous nous sommes entendus.

Le président: . . . que vous respectez cet accord.

M. Axworthy: J'en ai l'intention, monsieur le président.

Le président: Merci.

M. Axworthy: . . . mais je vais poser les questions que j'ai l'intention de poser.

Le président: Merci. Vos propos seront peut-être jugés irrecevables, si vous continuez. . .

M. Axworthy: Si c'est ça que vous décidez ainsi, monsieur le président, vous risquez toute une bagarre.

[Text]

Let me come back to my point.

The Chairman: Oh boy, I am frightened, Mr. Axworthy.

Some hon. members: Oh, oh!

Mr. Axworthy: Now I want to raise this question.

I do not care whether you are frightened or not, just start acting like a proper chairman.

The Chairman: That is what I am trying to do.

Mr. Axworthy: Well, you are actually. . .

The Chairman: I am trying to enforce the agreement we had yesterday.

Mr. Axworthy: Let me come back to the question. We are trying to deal with this introduction of goods through Mexico, where component parts, or semi-finished parts, can be made out of the low wage-base area that will substantially reduce input costs, and end up as "made in America" goods. Now question number one is whether we have done any evaluation to determine whether our competitive position is going to be undermined as a result of that new industrial arrangement.

The second question deals with the rules of origin issue, which is the second part of the same issue. Many of the components put together in Mexico itself enter into the American industrial inventory as machinery parts or as small components of frigidaires, or circuit boards, going into a wide variety of machinery that are not necessarily tagged under the circumstances you outlined. They become simply a part. When the American manufacturer brings in the circuit boards from Mexico they may not know which of a wide range of industrial products those circuits may be incorporated as part of. They have lost their identity.

Therefore by the time they move into that pipeline, and then come out the other end as an export product coming into Canada, the capacity or ability to identify them as part of that is gone. First it may be a time lapse of several months. The components would require, I presume, a very high degree of care in keeping records of inventory by American manufacturers, which they themselves may not even be capable of after that original point of entry across the border.

I raise two points then. First, is there not therefore a very clear danger the so-called competitive edge or comparative advantage that under theory would be available by Canada-U.S. trade would be undermined by the fact that many of those products are now being generated out of low-wage market areas?

Secondly, once that happens the entry into Canada and the enforcement of the rules of origin become very difficult, considering the way in which many of those components parts are developed.

[Translation]

Permettez-moi de revenir à ce que je disais.

Le président: Vous me faites très peur, monsieur Axworthy.

Des voix: Oh, oh!

M. Axworthy: Voici donc la question que je veux soulever.

Il m'importe peu que vous ayez peur ou non, mais commençons donc à vous comporter comme doit le faire un président.

Le président: C'est ce que j'essaie de faire.

M. Axworthy: Eh bien, en fait, vous. . .

Le président: J'essaie d'appliquer l'accord que nous avons conclu hier.

M. Axworthy: Je reviens à ma question. Nous essayons d'examiner quelles seront les répercussions de l'introduction de produits provenant du Mexique où les pièces ou les pièces semi-finies peuvent être fabriquées à bon compte, ce qui réduit considérablement le coût des intrants tout en permettant d'apposer une étiquette *made in America* sur ces produits. Je veux d'abord savoir si nous avons fait la moindre analyse pour déterminer si notre position compétitive se trouvera réduite à la suite de cette nouvelle entente industrielle.

La deuxième question porte sur les règles d'origine, ce qui touche à la même question. De nombreuses pièces fabriquées au Mexique sont versées au stock industriel américain sous forme de pièces de machinerie ou de petites composantes de réfrigérateur, de plaquettes de circuit, toute une gamme de pièces qui ne répondent pas nécessairement aux définitions que vous nous avez données. Il s'agit simplement de pièces. Lorsque le fabricant américain importe des plaquettes de circuit du Mexique, il ne sait pas nécessairement à la fabrication de quel produit ces circuits serviront. Ils ont perdu leur identité.

Une fois dans le circuit, une fois transformés et exportés au Canada, il devient impossible de les identifier puisque leur origine a disparu, notamment parce que plusieurs mois peuvent s'être écoulés. Il faudrait sans doute, je présume, maintenir les dossiers d'inventaire des fabricants américains avec beaucoup de soin, ce que ceux-ci ne sont peut-être pas en mesure de faire une fois la pièce importée aux États-Unis.

Je soulève donc deux points. Tout d'abord, ne risquons-nous pas très manifestement de perdre ce que l'on appelle notre avance ou notre avantage compétitif que devrait en théorie favoriser le libre-échange entre le Canada et les États-Unis, puisque plusieurs de ces produits sont déjà fabriqués dans un milieu où les salaires sont très bas?

Deuxièmement, à cause de cette situation, il devient extrêmement difficile de surveiller l'entrée de ces produits au Canada et d'appliquer les règles d'origine vu la façon dont sont fabriqués nombre de ces pièces.

[Texte]

Mr. Gore: I think the answer to both questions is no. In the first instance, the United States does indeed have the ability to reduce its tariffs and border measures vis-à-vis the offshore, vis-à-vis third countries. This they do retain under the FTA, as we do.

Mr. Axworthy: Yes.

Mr. Gore: I would say we rely to a considerably greater extent on offshore inputs in making us competitive in the Canadian market. That to me is a critically important factor. We need to have those offshore inputs until at some future date the FTA may encourage we are at the point to have companies switch to sourcing materials in the United States, which will, coupled with access to that big North American market, give us the strength and the longer production runs to be able to better compete with these offshore countries.

• 1120

Yes, the FTA has to be seen as a stepping stone toward trade liberalization on a multilateral basis. It gives us the opportunities to do that. And tariffs, being phased in the way they are, we believe provide that—

Mr. Axworthy: You have not answered the first question.

Mr. Gore: Well, the first question is essentially the American ability to reduce their barriers to offshore goods from LDCs, the same mechanism we have open to us. . . will not undermine the FTA.

Mr. Axworthy: Well, I am sorry. You may assert that, but you have not proven it. My point is that you have a combination of a very substantially changed industrial arrangement in the United States, where first a large part of the industrial manufacturing is going into southern states.

Mr. Gore: It is there already.

Mr. Axworthy: It is there now. That is my point. It is already there now.

Mr. Gore: We are living with it.

Mr. Axworthy: Yes, that is right.

Mr. Gore: What we are doing is reducing costs with tariff reduction for our manufacturers into the American market. It is bound to have a positive impact—

Mr. Axworthy: But we are also bringing down the tariffs on our side, which means that those goods can come into our markets.

Mr. Gore: Those goods—

Mr. Axworthy: It works both way, Mr. Gore.

Mr. Gore: Well, that is the second point of your question. Those goods—

[Traduction]

M. Gore: Je pense qu'il me faut répondre non à vos deux questions. Dans un premier temps, les États-Unis peuvent certainement réduire leurs droits de douane dans le cas de produits provenant de l'étranger, provenant de pays tiers. Ils continuent à exercer ce droit en vertu des dispositions sur la ZLE, tout comme nous.

M. Axworthy: Oui.

M. Gore: A mon avis, nous dépendons davantage que les Américains des pièces importées de l'étranger pour être compétitifs sur le marché canadien. C'est là mon avis un facteur de première importance. Nous avons besoin de ces pièces importées de l'étranger jusqu'à ce que nous trouvions dans la ZLE suffisamment d'encouragement pour nous approvisionner plutôt aux États-Unis, ce qui, associé à l'accès aux marchés nord-américains plus vastes, nous donnera la force et le volume pour faire une concurrence plus acharnée à ces pays étrangers.

Oui, la ZLE peut être considérée comme le premier pas vers la libéralisation du commerce multilatéral. Cela nous ouvre la voie. Et le fait que les droits de douane seront progressivement éliminés nous permettra. . .

M. Axworthy: Vous n'avez pas répondu à ma première question.

M. Gore: Votre première question portait essentiellement sur la capacité qu'auront les Américains d'abaisser leurs barrières dans le cas des produits provenant des PMA, par un mécanisme semblable à ce que nous avons. . . et qui ne sapera pas la ZLE.

M. Axworthy: Pardon. Vous pouvez l'affirmer, mais vous ne l'avez pas démontré. Comme je l'ai dit, on constate aux États-Unis un changement profond dans la structure puis, qu'une grande partie de la fabrication industrielle s'implante dans les États du Sud.

M. Gore: Elle y est déjà.

M. Axworthy: Elle y est maintenant. Justement. Elle y est déjà maintenant.

M. Gore: Nous nous en accommodons.

M. Axworthy: Oui, en effet.

M. Gore: Nous réduisons les coûts de nos fabricants grâce à la réduction des droits de douane à l'entrée sur le marché américain. Cela aura certainement un effet positif. . .

M. Axworthy: Mais nous réduisons également nos droits de douane, ce qui signifie que ces produits pourront également entrer dans nos marchés.

M. Gore: Ces produits. . .

M. Axworthy: Cela fonctionne dans les deux sens, monsieur Gore.

M. Gore: C'est là le deuxième point de votre question. Ces produits. . .

[Text]

Mr. Axworthy: Let me finish the question. You have that combination, this new industrial arrangement in the southern states, combined with incredibly... I mean, you may talk about some things like blue jeans or apparels. The fact—

Mr. Gore: I did not talk about blue jeans.

Mr. Axworthy: —is that there are 300,000 some-odd workers in that Maquiladora corridor making highly sophisticated items, including automobiles, and it is becoming a basic and fundamental form of corporate operation in the United States to use that significance.

Now, what I am asking you is: Where have we done the comparative analysis between the cost structures coming out of that system and what we are being able to develop in our own industrial manufacturing system?

Mr. Gore: The studies, the views, the representations have been coming to us constantly over the period of the negotiating process.

Mr. Axworthy: Do you have them? Can you make them available to us?

Mr. Gore: A lot of it is confidential information which is given to the government from companies. A lot of it is oral information provided in the course of our work with the SAGITS.

Mr. Axworthy: We therefore do not have any document that you can use to—

Mr. Gore: I do not have any document that I could table—

Mr. Axworthy: You do not have a document.

Mr. Gore: —which would show any comparative study—

Mr. Axworthy: You do not.

Mr. Gore: —in one package.

Mr. Axworthy: It is another leap of faith we are going on, is it?

Mr. Gore: It is not a leap. I did not say that. No, sir.

The Chairman: Surely, the issue is the second question, Mr. Axworthy.

Mr. Axworthy: No, no. The issue is both questions, Mr. Chairman, because they both affect the operation of a trade arrangement.

The Chairman: We were going to talk about the Mexican goods in the particular zone and how they would affect the specific point made in the first presentation. That was: Could goods come into this country labelled as United States goods and come in under the free trade agreement?

Mr. Axworthy: Mr. Chairman, if you look at Mr. Saul's presentation in Edmonton, he made two points. One was that the claim that competition and the opening of the market would give us greater access for Canadian goods is

[Translation]

M. Axworthy: Permettez-moi de finir ma question. Il y a donc cette combinaison, cette nouvelle structure industrielle dans les États du Sud et, associé à l'incroyable... Vous pouvez bien se parler de blue jeans ou d'accessoires. Le fait... .

M. Gore: Je n'ai pas parlé de blue jeans.

M. Axworthy: ... C'est qu'il y a quelque 300,000 travailleurs dans ce corridor de Maquiladora qui fabriquent des articles très compliqués, y compris des automobiles et que de plus en plus, les entreprises aux États-Unis fonctionnent essentiellement là-bas.

Voici donc ce que je vous demande: où est l'analyse comparée des coûts entre les fruits de ce système et ce que nous pouvons mettre au point dans notre propre réseau manufacturier?

M. Gore: Les études, les opinions, les observations nous sont parvenues constamment pendant la période de négociation.

M. Axworthy: Les avez-vous? Pouvez-vous nous les fournir?

M. Gore: Il s'agit en grande partie de renseignements confidentiels que les entreprises transmettent au gouvernement. Il y a aussi beaucoup de choses qui nous ont été dites au cours de nos rencontres avec les membres des GCSCE.

M. Axworthy: Il n'y a donc pas de documents que vous pouvez utiliser pour... .

M. Gore: Je n'ai aucun document que je puisse déposer... .

M. Axworthy: Vous n'avez pas de document.

M. Gore: ... qui donnent une étude comparée... .

M. Axworthy: Vous n'en avez pas.

M. Gore: ... dans un tout.

M. Axworthy: Il nous faut encore faire acte de foi?

M. Gore: Ce n'est pas un acte de foi. Je n'ai rien dit de tel. Non, monsieur.

Le président: Mais l'important, c'est ce qui ressort de votre deuxième question, monsieur Axworthy.

M. Axworthy: Non, non. Les deux questions sont importantes, monsieur le président, car les deux touchent au fonctionnement de l'accord.

Le président: Nous étions censés parler des produits mexicains fabriqués dans cette zone particulière et de leur incidence sur le point précis dont nous avons parlé dans le premier exposé. C'est-à-dire: ces produits peuvent-ils être importés au Canada sous étiquette américaine, dans le cadre de l'accord de libre-échange?

M. Axworthy: Monsieur le président, si vous examinez l'exposé de M. Saul à Edmonton, vous verrez qu'il faisait valoir deux points. En premier lieu, la prétention selon laquelle la concurrence et l'ouverture du marché

[Texte]

substantially undermined or offset by this quite different industrial arrangement, this partnership between southern and Mexican manufacturing systems now emerging. Therefore there would be a real surge of low-cost goods, which would put pressure on our own system to reduce social-labour costs accordingly.

The second point he made was the transfer of goods under the rules of origin. Those are the two points in the presentation. Those are the two points I am addressing, and those are the two points that were made, if you read the brief carefully. That is exactly what it says, and that is what we are trying to get to the point, as to. . .

We do not have any studies to make the comparison. On the second question, what about the component-part issue, where there is not a finished product? There is a whole series or range of components that have been made in the southern states, maybe assembled in Mexico, and then are inserted into a wide variety of consumer goods or whatever, without any particular tagging going on.

Mr. Gore: To begin with, I think there are a number of products that will flow like that, where we may not even be producing goods in Canada. You are not really concerned about that. What you are talking about is those areas where there is production, and where there may be sensitivity in terms of our ability to compete.

What we believe we have done is to provide a very strong basis to allow the Canadian customs authorities, in co-operation with U.S. customs authorities, to enforce a rule that would prevent any American componentry being considered American in determining the rule of origin for those sorts of goods. In other words, the Mexican part of those goods coming to Canada, including whatever is American, will be treated as foreign, will be treated as offshore.

• 1125

I am not addressing the enforcement question at this time. I am just addressing what we negotiated as the rule of origin. We believe we ensured that anything coming from Mexico, if it had an American element in it, would be treated as Mexican. What this means, in effect, is those components would be treated like components from Brazil or Japan or the European community, and they would be offshore elements. That would mean the product would not qualify unless there were an offsetting, additional element of at least 50% of the cost incurred in the United States or Canada. To us that is an equitable position to have in determining origin.

Your second point, which I think is very important, is how do you enforce this sort of system. Our customs authorities, and maybe the committee would want to speak with these people on how they plan to proceed, assure us they will be able to respond in any area of the

[Traduction]

signifient un meilleur accès pour les produits canadiens est neutralisée par tout un nouveau jeu d'ententes industrielles, c'est-à-dire cette association entre les États du Sud et les fabricants mexicains. Par conséquent, il y aura une inondation de produits peu coûteux avec pour résultat des pressions sur notre propre système, en vue de nous faire réduire nos coûts sociaux et les salaires.

Il a fait valoir en deuxième lieu qu'il serait difficile d'identifier des produits par application des règles d'origine. C'étaient les deux points de son exposé. Ce sont les deux points que je soulève ici, ces deux points qu'il faisait valoir comme vous le verrez si vous lisez attentivement son mémoire. C'est exactement ce qui y est dit, et c'est pourquoi nous essayons de faire ressortir. . .

Nous n'avons aucune étude comparée. Justement dans le cadre de ma deuxième question, qu'arrive-t-il des pièces, lorsqu'il ne s'agit pas d'un produit fini? Il y a toute une gamme de pièces fabriquées dans les États du Sud, assemblées peut-être au Mexique, et ensuite utilisées pour fabriquer une grande variété de biens de consommation sans le moindre étiquetage.

M. Gore: Tout d'abord, je pense qu'il y aura plusieurs produits de ce genre, mais que nous ne fabriquons même pas au Canada. Nous ne nous en préoccupons donc pas vraiment. Ce qui vous intéresse, ce sont les produits que nous fabriquons ici et où nous verrons peut-être diminuer notre capacité compétitive.

Nous pensons avoir donné toute la latitude voulue aux autorités douanières canadiennes qui, de concert avec les responsables américains, pourront appliquer une règle qui empêchera toute pièce américaine d'être considérée comme américaine dans le cas de produits de ce genre. Autrement dit, les marchandises importées au Canada seront réputées être des marchandises étrangères et traitées comme telles si elles comportent des pièces fabriquées au Mexique, et cela même si elles comportent aussi des pièces fabriquées aux États-Unis.

Laissons de côté pour l'instant la question de l'application de cette règle. Je décris uniquement la règle d'origine que nous avons négociée. Nous croyons avoir garanti que toute marchandise importée du Mexique sera réputée être originaire de ce pays même si elle renferme des composantes fabriquées aux États-Unis. Ce que cela signifie, en pratique, c'est que ces composantes seraient réputées avoir été fabriquées à l'étranger au même titre que les composantes venant du Brésil, du Japon ou de la Communauté européenne. Ainsi, le produit ne serait pas admissible à moins que 50 p. 100 des coûts du produit fini n'aient été engagés aux États-Unis ou au Canada. Cette façon d'établir l'origine nous apparaît équitable.

Votre second point m'apparaît très important: comment peut-on faire respecter de telles règles? La Douane canadienne, ou encore votre Comité, pourraient communiquer avec les intéressés afin de déterminer comment ils entendent procéder, comment ils pourront

[Text]

economy where there is a problem that needs to be addressed: to ensure products do not flow into Canada as American; to ensure where a product does have a Mexican component in it, it will be properly identified; and through post-audit and pre-audit procedures, to ensure it either meets the rule of origin and hence is entitled to treatment just as our products going the other way will, or that it does not, and then continues to receive the benefits of the existing tariff provisions.

Mr. Axworthy: Can I just ask this question, Mr. Gore? Take a fridge or a dishwasher which comes in from an American manufacturer and the rules of origin allow 40%-50% offshore components to it. Let us say it is 50% North American.

The customs inspector is going to have to take those washing machines and first determine whether there is a 50% North American content to it and which parts were made offshore. All those examinations will have to be made by customs officials at our border. What does that mean in terms of manpower and resources?

Mr. Gore: No. It does not.

Mr. Axworthy: I am asking you. You say there are two things happening. One is that we are going to be allowing substantial content coming out of Mexico which will have a very low-cost base to it.

If you are paying workers \$1 or \$1.15 an hour, which is the going rate in those areas, to build machinery in Mexico, it already has a substantially lower wage rate than a comparable Canadian article.

Secondly, are you going to have to check that at the border or get some kind of certificate from all the manufacturers designating which of those components are made somewhere else? Is that the way it is going to work, Kevin?

Mr. Gore: To answer the first part, the low wages paid in Mexico would not of course apply to the value of the American components that go there. They would be costed on the basis of their high U.S. value, and that value would be considered foreign value.

Therefore, if you send a bunch of components to Mexico from the US, they would carry that American value. They would have added to them presumably some relatively low Mexican value, but the sum total of those two coming back would be considered Mexican. Now the American producer would then have to add at least half

[Translation]

nous garantir leur intervention dans tout secteur de l'économie où un problème pourrait surgir, de façon à garantir que les marchandises renfermant des composantes mexicaines n'entrent pas au Canada sous étiquette américaine. Ces marchandises devront être accompagnées d'une description fidèle de sorte que les procédures de vérification préalables et ultérieures permettent de déterminer si elles sont conformes aux règles d'origine et donc admissibles au traitement qui sera réservé à nos exportations. Faute de quoi elles continueront d'être assujetties aux dispositions tarifaires existantes.

M. Axworthy: Puis-je vous poser une question, monsieur Gore? Prenons, à titre d'exemple, le cas d'un réfrigérateur ou d'un lave-vaisselle exporté au Canada par un fabricant américain sous le régime des règles d'origine qui permettent une teneur de composantes fabriquées à l'étranger, située entre 40 et 50 p. 100. Supposons qu'il s'agisse d'un contenu nord-américain de 50 p. 100.

L'inspecteur des douanes devra examiner ces lave-vaisselle afin de déterminer s'ils comportent 50 p. 100 de contenu américain et quelles sont les composantes fabriquées à l'étranger. Toutes ces vérifications devront être faites par des agents de douane à la frontière. Qu'est-ce que cela exigerait en termes de main-d'oeuvre et de ressources?

M. Gore: Non. Ce n'est pas nécessaire.

M. Axworthy: Je vous pose la question. Vous dites que deux choses vont se produire. D'abord, nous permettrons l'importation de marchandises comportant une proportion appréciable de composantes fabriquées au Mexique où les coûts de production sont très faibles.

Si les travailleurs mexicains sont payés 1\$ ou 1.15\$ l'heure—et c'est ce qu'ils touchent actuellement dans ces régions—pour construire des machines, c'est déjà un taux de rémunération beaucoup plus faible que celui versé au Canada pour la fabrication de marchandises comparables.

Ensuite, vous devrez soit effectuer des vérifications à la frontière soit obtenir de tous les fabricants un certificat indiquant quelles composantes ont été fabriquées ailleurs. Est-ce bien ainsi que fonctionnera le système, Kevin?

M. Gore: Je vous signale, en réponse à la première partie de votre question, que les salaires très faibles payés au Mexique n'entreraient pas dans le calcul de la valeur des composantes fabriquées aux États-Unis qui entrent dans la fabrication de marchandises mexicaines. Le coût de celles-ci serait calculé en fonction de leur forte valeur ajoutée aux États-Unis et celle-ci serait réputée avoir été ajoutée à l'étranger.

Par conséquent, les composantes envoyées du Mexique aux États-Unis se verraient imputer la valeur ajoutée aux États-Unis. Même si les marchandises fabriquées au Mexique avec des composantes américaines ne comportent qu'une faible valeur ajoutée au Mexique, elles seront réputées être mexicaines. Il faudrait alors que le

[Texte]

of the cost of production in the U.S. of the fully finished product.

Mr. Axworthy: How is all of this going to be certified?

Mr. Gore: What we have agreed to do on the enforcement side is to have the customs authorities of both countries, and this is in the agreement itself, co-operate in enforcement. Right now everything is left to the importing country in terms of goods moving between the two countries. If we are not satisfied with the rule of origin, we would stop the goods at the border and ensure that the product either met or did not meet the rule.

• 1130

The way it will be is that we will have an agreement whereby the American customs authorities will go at our request and visit the plants in the United States to determine the costs involved in this particular operation and to determine whether or not they do meet the rule of origin. They will provide this information to the Canadian customs. They will also have to have legislative changes, which are being sought, to ensure they have the force of law to carry out such an investigation.

Mr. Axworthy: It is verification as on an arms control agreement or something.

Mr. Gore: It is the sort of verification you said—

Mr. Axworthy: I would like to clarify this point. Under this new co-operative arrangement, we were told we were going to have this kind of border free movement of goods. Everybody had this notion you were going to be running from Fargo up to Winnipeg with all these fridges and VCRs. You are going to have in fact a system of inspections in the thousands upon thousands of industrial plants in the United States that ship goods into Canada over a year's time.

Mr. Gore: No.

Mr. Axworthy: You just said we are going to have to verify all these components—

Mr. Gore: No, I did not say this.

Mr. Axworthy:—back in their home factory.

Mr. Gore: No, no, no. What we are talking about as a practical matter are those industrial sectors where there are problems. If we are importing VCRs, for the sake of argument, and if we do not produce VCRs—we are importing now from Japan—under the FTA, we will be removing the tariff.

Mr. Axworthy: Let us look at refrigerators, for example, which we do manufacture, or did.

Mr. Gore: How many companies are we talking about? Not thousands upon thousands. In the United States, how

[Traduction]

producteur américain engage au moins la moitié des coûts de production aux États-Unis pour la fabrication du produit fini.

M. Axworthy: Comment fera-t-on pour attester tout cela?

M. Gore: Nous avons convenu que les administrations des douanes des deux pays—et cela se trouve dans l'accord même—veilleront en collaboration au respect des règles. À l'heure actuelle, c'est le pays importateur qui doit déterminer si les échanges entre les deux pays contreviennent aux règles. Si nous sommes mécontents de l'application des règles d'origine, nous pourrions arrêter les marchandises à la frontière afin de vérifier si elles contreviennent aux règles.

Aux termes de l'accord, les agents américains de la douane iront, à notre demande, visiter les usines américaines afin de vérifier les coûts de production de certaines marchandises et leur conformité aux règles d'origine. Ils transmettront ensuite les renseignements à la douane canadienne. Toutefois, les Américains devront d'abord obtenir des modifications législatives, déjà demandées, afin d'être habilités à effectuer de telles vérifications.

M. Axworthy: Nous parlons de vérification comme s'il s'agissait de contrôle des armements ou de quelque chose du genre.

M. Gore: C'est le genre de vérification dont vous avez dit...

M. Axworthy: J'aimerais avoir un éclaircissement. On nous a dit que ce nouvel accord de coopération allait permettre la libre circulation des marchandises. Tout le monde s'est imaginé que nous pourrions expédier sans entraves de Fargo à Winnipeg tous ces réfrigérateurs et tous ces magnétoscopes. Or, il faudra effectuer des vérifications dans les milliers d'usines industrielles américaines qui expédient des marchandises au Canada sur une période d'un an.

M. Gore: Non.

M. Axworthy: Vous venez de nous dire que nous devons vérifier toutes ces composantes...

M. Gore: Non, ce n'est pas ce que j'ai dit.

M. Axworthy:... là où elles sont fabriquées.

M. Gore: Non, non, non. Nous ne parlons que des secteurs industriels où il y a des problèmes. Si nous importons sous le régime de l'accord commercial des magnétoscopes, à titre d'exemple, que nous ne produisons pas ici—nous les importons actuellement du Japon—nous supprimerons les droits de douane.

M. Axworthy: Prenons plutôt le cas des réfrigérateurs que nous fabriquons ici ou que nous fabriquons plutôt.

M. Gore: Combien y a-t-il de fabricants? Pas des milliers et des milliers. Et aux États-Unis, combien y a-t-il

[Text]

many companies are we talking about? How many companies are moving product in?

Mr. Fretz: Four or five.

Mr. Axworthy: How many factories does this involve?

Mr. Gore: We go to those four or five factories. It is not thousands: it is four or five. We audit their books and verify them in advance of the action, before the tariff is even cut.

Mr. Axworthy: Incredible.

Mr. Reimer: Could you please describe your position in the Trade Negotiations Office?

Mr. Gore: I was responsible, as the chairman indicated, for the negotiations on tariffs and customs issues, which include rules of origin, draw-back, and border issues of this sort.

Mr. Reimer: I understand you have also worked with the Department of Finance.

Mr. Gore: Yes. I was the director of tariffs. I was involved before this in the trade negotiations for the Tokyo Round in Geneva for four years.

Mr. Reimer: How long have you worked on international trade and tariffs?

Mr. Gore: Too long, I guess.

Mr. Reimer: Mr. Saul told us he had contacted officials in Ottawa. Did Mr. Saul contact you about his concerns about the rules of origin?

Mr. Gore: No. The first I heard of it from him was after the negotiations had been concluded. The first I heard was the report that came out of your committee's work, in Edmonton I believe.

Mr. Reimer: Mr. Saul told us in Edmonton he thought that the rules of origin were unadministratable when applied to goods that contain the Maquiladora components entering into Canada. Do you believe the rules of origin are unadministratable when applied to U.S. goods that contain the Maquiladora components and then enter Canada?

Mr. Gore: No.

Mr. Reimer: Also in Edmonton he told us there is a gaping hole in the free trade agreement, a hole through which billions of dollars worth of cheap Third World products, which are also sophisticated U.S. goods, will come flooding into Canada. Then when we look at the Elements of Agreement and read under the section on customs, it says:

Articles imported under one tariff classification must be sufficiently processed in the importing country to be

[Translation]

de fabricants de réfrigérateurs? Combien d'entreprises en exportent au Canada?

M. Fretz: Quatre ou cinq.

M. Axworthy: Et de combien d'usines parlons-nous?

M. Gore: Nous irions effectuer des vérifications sur place dans quatre ou cinq usines. Il n'y en a pas des milliers; il n'y en a que quatre ou cinq. Nous vérifierons leurs livres dès le départ, avant même que les droits de douane ne soient supprimés.

M. Axworthy: C'est incroyable.

Mr. Reimer: Pouvez-vous nous dire quel est votre rôle au Bureau des négociations commerciales?

M. Gore: Comme l'a indiqué le président, j'étais responsable des négociations portant sur les questions tarifaires et douanières, y compris les règles d'origine, les remises de droits et les questions touchant les échanges transfrontaliers de ce genre.

Mr. Reimer: Je crois savoir que vous avez aussi travaillé au ministère des Finances.

M. Gore: Oui. J'étais directeur de la Division des tarifs. Avant cela, j'ai participé pendant quatre ans aux négociations commerciales du *Tokyo Round* à Genève.

M. Reimer: Depuis combien de temps travaillez-vous dans le domaine du commerce international et des tarifs?

M. Gore: Depuis trop longtemps, il me semble.

M. Reimer: M. Saul nous a dit qu'il avait communiqué avec des fonctionnaires à Ottawa. M. Saul vous a-t-il fait part de ses inquiétudes en ce qui a trait aux règles d'origine?

M. Gore: Non. Il n'en avait pas soufflé mot avant la fin des négociations. J'en ai pris connaissance, pour la première fois, après les audiences que votre Comité a tenues à Edmonton.

M. Reimer: M. Saul nous a dit à Edmonton qu'à son avis, les règles d'origine seraient impossibles à administrer dans la mesure où elles s'appliquent à des marchandises exportées au Canada qui renferment des composantes fabriquées dans la zone Maquiladora. Pensez-vous que les règles d'origine seront impossibles à administrer lorsqu'elles s'appliqueront à des marchandises américaines exportées au Canada, qui renferment des composantes fabriquées dans la zone Maquiladora?

M. Gore: Non.

M. Reimer: M. Saul nous a aussi dit, à Edmonton, qu'il y a dans l'accord de libre-échange une faille béante, une faille par laquelle pourront passer des produits bon marché fabriqués au Tiers monde—qui sont aussi des produits américains haut de gamme—dont la valeur pourrait s'élever à plusieurs milliards de dollars et qui inonderaient le marché canadien. Si nous nous reportons aux Éléments de l'accord et si nous lisons le texte sous la rubrique Douanes, voici ce que l'on trouve:

Les articles importés sous une classification tarifaire doivent être suffisamment transformés dans le pays

[Texte]

classified on importation to the other Party in another tariff classification. Precise rules, by tariff line, specify the necessary change. Certain imported articles are also required to incur a specified percentage of their manufacturing costs in one or both of the Parties.

• 1135

Yesterday the final witness before us was Mr. Rugman. Commenting on the couple of sentences I quoted from the agreement, he said:

What this means in simpler language is that goods processed in Mexico, including the U.S. free trade zones there, would not be able to enter Canada duty free.

Is Mr. Rugman's brief summary correct and there is no gaping hole in the free trade agreement as suggested by Mr. Saul?

Mr. Gore: Yes, his view is correct. It is in line with what I indicated earlier.

Mr. Reimer: With the rules-of-origin clause, it is a simple issue; there simply is no hole.

Mr. Gore: Over time the administration will have to take account of where there are sensitivities, but our point is that the administration will be able to respond and react to these areas.

If we are being asked whether the system will be put in at the border to scrutinize everything coming into the country, of course not. We do not do it now with automotive trade coming in from the United States. We are not being hurt by Mexican goods, which also come duty free into Canada under the Auto Pact provisions.

Since the Auto Pact our employment in the industry in Canada has doubled. We are up to about 100,000 employees in the auto industry, despite the fact that we have free entry and the ability for the industry to bring in components from Mexico tariff free.

Mr. Langdon: To note the Auto Pact, safeguards exist in that case, do they not?

Mr. Gore: The Auto Pact safeguards are at such low levels now and the industry is working so far above them that even at this level—

Mr. Langdon: They do not operate on an industry level, do they? The safeguard provisions operate on a company-by-company level. To talk about industry levels is not especially relevant.

Mr. Gore: If you talked about companies, I am sure you could make the same conclusion.

Mr. Langdon: You could not, because companies like Chrysler have been for years very close to the line and,

[Traduction]

importateur pour pouvoir recevoir une autre classification tarifaire à leur importation dans l'autre Partie. Des règles précises spécifient le changement requis selon la ligne tarifaire. De plus, pour certains articles importés, il faut qu'un pourcentage spécifié des coûts de fabrication ait été engagé dans l'une ou l'autre des Parties, ou dans les deux.

Le dernier témoin que nous avons entendu hier est M. Rugman. Voici ce qu'il a déclaré au sujet des deux phrases de l'accord que je viens de citer:

Cela veut dire tout simplement que les marchandises transformées au Mexique, y compris dans les zones de libre-échange avec les États-Unis, ne pourront pas être importées en franchise au Canada.

Cette brève explication de M. Rugman est-elle exacte, et n'y a-t-il aucune faille dans l'accord de libre-échange, comme l'a laissé entendre M. Saul?

M. Gore: En effet, il a raison. Son explication est conforme à ce que j'ai dit plus tôt.

M. Reimer: Grâce à la disposition relative aux règles d'origine, il n'y a pas de problème: aucune échappatoire n'est possible.

M. Gore: Avec le temps, le gouvernement devra tenir compte des questions épineuses, mais nous sommes convaincus qu'il sera à même d'y remédier en prenant les mesures qui s'imposent.

Si vous voulez savoir si nous prendrons des dispositions à la frontière pour passer au crible tous les produits importés dans notre pays, il va sans dire que nous ne le ferons pas. Nous ne le faisons pas pour les automobiles provenant des États-Unis. Les produits mexicains qui sont également importés en franchise au Canada, en vertu des dispositions du Pacte de l'automobile, ne nous font pas de tort.

Depuis l'entrée en vigueur du Pacte de l'automobile, l'emploi a doublé au Canada dans ce secteur. L'industrie automobile emploie près de 100,000 personnes, malgré le libre accès à notre marché et le fait que l'industrie ait pu importer en franchise des pièces du Mexique.

M. Langdon: Vous parlez du Pacte de l'automobile, mais il existe des garanties dans ce cas, n'est-ce pas?

M. Gore: Les garanties prévues au Pacte de l'automobile sont si minimes à l'heure actuelle et la production automobile dépasse tellement les taux prévus que même à ce niveau...

M. Langdon: Elles ne s'appliquent pas au niveau de l'industrie, n'est-ce pas? Les garanties prévues s'appliquent aux différentes sociétés. Il est donc inutile de parler de la situation dans toute l'industrie.

M. Gore: Si vous examinez le cas des sociétés, je suis sûr que vous arriverez à la même conclusion.

M. Langdon: Je ne le pense pas, car des sociétés comme Chrysler sont très proches de la limite depuis des années

[Text]

for most of the period since 1980, have been below their 60% Canadian content. That is why they were forgiven as part of the agreement with AMC, which took place this summer. Is that correct?

Mr. Gore: I am sorry; I got distracted. Could you repeat it?

The Chairman: In terms of the safeguards, I think the question is that a lot of foreign material is coming in and can you track that material.

Mr. Langdon: No, that was not the question, Mr. Chairman. Thanks for trying. Perhaps if you paid attention rather than listening you would not be distracted, Mr. Gore.

The Chairman: Just a minute. When before this committee, witnesses have every right to take advice, but I do not think it has been the practice of this committee to tell witnesses what they may or may not do.

Mr. Langdon: Mr. Chairman, I was responding to the dialogue that was going on between the witness and—

The Chairman: Would my colleagues please let the questioner and the witness respond.

Mr. Langdon: We have a situation where, in the case of the auto trade, this is not a relevant question, firstly, because safeguards exist which have been important on a company-by-company basis and, secondly, we have a situation where we apply the Auto Pact rules in such a way that any qualifying company can bring its goods from any place.

Mr. Gore: That is correct.

Mr. Langdon: I would like to ask a couple of quick factual questions. It was suggested by Mr. Saul that there are something like 300,000 workers in the Maquiladora segment of Mexico. Would that be correct?

• 1140

Mr. Gore: I am not aware of the number of employees who work there.

Mr. Langdon: Have you, yourself, actually visited this area, made any first-hand investigation of it?

Mr. Gore: I have not enjoyed the benefit of that sort of trip, no.

Mr. Langdon: Are you therefore talking very much from an abstract position, without detailed knowledge of the size of the activities involved or the way in which the activities are organized?

Mr. Gore: If consultations with the business community are considered abstract, I guess you are right. However, I do not believe—

Mr. Langdon: Second-hand, let us say, in that case.

Mr. Gore: That is correct.

Mr. Langdon: Yes.

[Translation]

et n'ont pas respecté le taux de contenu canadien de 60 p. 100 pendant presque toute la période allant de 1980 jusqu'à nos jours. C'est pourquoi il ne leur en a pas été tenu rigueur lors de l'entente conclue cet été avec la société AMC. Est-ce exact?

M. Gore: Je regrette, j'étais distrait. Pouvez-vous répéter la question?

Le président: En ce qui concerne les garanties, nous nous demandons si vous pouvez suivre la trace des nombreuses pièces qui proviennent de l'étranger.

M. Langdon: Non, ce n'était pas là ma question, monsieur le président. Je vous remercie de votre effort. Si vous faisiez attention au lieu de vous contenter d'écouter, monsieur Gore, vous ne seriez pas distrait.

Le président: Un instant. Lorsqu'ils comparaissent devant notre comité, les témoins peuvent recevoir des conseils, mais nous n'avons pas eu pour habitude de leur dicter leur conduite.

M. Langdon: Monsieur le président, je donnais suite au dialogue qui a eu lieu entre le témoin et...

Le président: Je demanderai à mes collègues de nous permettre d'entendre la question et la réponse du témoin.

M. Langdon: En ce qui concerne le commerce de l'automobile, la question n'est pas pertinente, tout d'abord parce qu'il existe des garanties importantes qui s'appliquent au niveau des sociétés et, deuxièmement, étant donné la façon dont les règles du Pacte de l'automobile sont appliquées, toute société admissible peut importer ses pièces de n'importe quel pays.

M. Gore: C'est exact.

M. Langdon: Je voudrais vous poser une ou deux brèves questions de fait. M. Saul a déclaré que près de 300,000 travailleurs sont employés dans la zone Maquiladora au Mexique. Est-ce exact?

M. Gore: Je ne sais pas combien de personnes travaillent dans ce secteur.

M. Langdon: Êtes-vous allé personnellement sur place voir comment les choses se passent?

M. Gore: Non, je n'ai pas eu l'occasion de faire un tel voyage.

M. Langdon: Ce que vous nous dites est donc essentiellement théorique, puisque vous ne connaissez pas précisément l'étendue et l'organisation des activités dans cette région?

M. Gore: Si les consultations avec le monde des affaires vous semblent théoriques, je suppose alors que vous avez raison. Toutefois, je ne crois pas...

M. Langdon: Disons alors que vous êtes renseigné par personne interposée.

M. Gore: C'est exact.

M. Langdon: Je vois.

[Texte]

I have a quote from one of our Canadian businessmen, Mr. Jimmy Pattison, who, in a February speech this year, said:

We are looking at manufacturing along the Mexican border and shipping into Canada; and if we do that, we will shut down plants in Canada and transfer to Mexico.

Did you hear similar quotes from other Canadian entrepreneurs you talked with?

Mr. Gore: Certainly there is concern in the business community about imports from developing countries, but the concern has not been generally directed at the Mexican operation you speak of. It is a more broadly based concern. There is an awful lot of import penetration and they fear it will increase. It is causing difficulty in some products, and the FTA does provide a helpful way of competing with these offshore inputs. However, to answer your question, no, specifically on the Maquiladora. I guess our main concerns were pretty well limited to areas such as textiles and apparel.

Mr. Langdon: With respect to a very recent example that has emerged in Canada, American Industries, which owns Rexdale Mufflers, has just announced that it plans to close its plant here in Canada, which employs 210 workers, and to shift that operation into the Maquiladora industrial zone in Mexico. It will, as I say, result in the loss of over 200 jobs. This is a company that was originally a Canadian-owned company. It was purchased first by another American company. It now has been purchased by a second American company and is being shut down with this sort of plan in mind.

Can I ask you if you investigated at all, with respect to the Maquiladora impact, cases of that possibility taking place?

Mr. Gore: Again, as far as our rules under the FTA are concerned, the Maquiladora system would be neutralized or offset. The example you cited, I think, indicates the sort of activities that are taking place currently with the trading situation we now have and obviously—

Mr. Langdon: It is very much in anticipation of this trade agreement, let us be clear. The announcement has just been made.

Mr. Gore: I cannot comment on that, then. I am not aware of that specific example. You know, these decisions are made; jobs are changing, plants are shutting and opening—more are opening than shutting.

Mr. Langdon: I guess what worries me and, frankly, what was expressed as a concern by Mr. Saul in his letter to the committee, was that, as you stated earlier, you seem to have a view of this zone, Mexico, which sees it contributing just in areas of things like garments and textiles. According to Mr. Saul, who has done firsthand

[Traduction]

Voici ce qu'a déclaré un homme d'affaires canadien, M. Jimmy Pattison, dans un discours prononcé en février dernier:

Nous envisageons de fabriquer nos produits et articles le long de la frontière mexicaine et de les expédier au Canada; dans ce cas, nous fermerons nos usines au Canada et les transférerons au Mexique.

Avez-vous entendu la même chose lors de vos discussions avec d'autres hommes d'affaire?

M. Gore: Bien sûr, les hommes d'affaires s'inquiètent au sujet des importations provenant de pays en développement, mais pas précisément à cause des activités mexicaines dont vous parlez. Ils s'inquiètent de façon générale. Un grand nombre d'importations pénètrent sur notre marché et ils craignent une augmentation de ces dernières. Cela crée des problèmes dans certains secteurs et l'accord de libre-échange est un bon moyen de soutenir la concurrence des importations étrangères. Toutefois, pour répondre à votre question, la zone de Maquiladora ne les inquiète pas particulièrement. C'est plutôt l'industrie du textile et du vêtement qui nous préoccupe le plus.

M. Langdon: Je voudrais vous citer un exemple qui s'est produit récemment au Canada, où American Industries qui possède Rexdale Mufflers vient d'annoncer son intention de fermer son usine au Canada, laquelle emploie 210 personnes, et de la transférer dans la zone industrielle de Maquiladora au Mexique. Je le répète, 210 emplois seront perdus au Canada. Au départ, cette société appartenait à des intérêts canadiens. Elle a d'abord été rachetée par une société américaine qui l'a elle-même vendue à une autre société américaine, laquelle va fermer ses installations comme je viens de vous le dire.

J'aimerais savoir si vous avez fait des recherches au sujet des entreprises susceptibles de transférer également leurs installations dans la zone de Maquiladora?

M. Gore: Je le répète, les règles prévues dans l'accord de libre-échange permettront de neutraliser ou de compenser les problèmes relatifs à la zone Maquiladora. L'exemple que vous avez cité nous donne une idée des activités qui ont lieu dans le contexte actuel du commerce extérieur et manifestement. . .

M. Langdon: C'est plutôt en prévision de cet accord commercial, je tiens à le préciser. L'annonce vient à peine d'être faite.

M. Gore: Je ne puis rien dire à ce sujet, puisque je ne connais pas le cas d'espèce dont vous parlez. Vous savez, on prend ces décisions, les emplois changent, des usines ferment leurs portes et d'autres sont créées—en fait, il y a plus d'ouvertures que de fermetures d'usines.

M. Langdon: Ce qui m'inquiète et, en toute franchise, M. Saul a également abordé le problème dans sa lettre au comité, c'est que, comme vous l'avez dit plus tôt, vous avez l'impression que la production de cette zone au Mexique se limite aux industries comme le textile et le vêtement. D'après M. Saul, qui a effectué des recherches

[Text]

research on the zone, we are talking about a whole range of extremely sophisticated product areas; a whole set of electronic, automotive, electrical parts which are being transferred—a very intricate transfer process back and forth between the two countries. It seems to me that some very detailed firsthand investigation and study should surely have been undertaken by this government on a potential threat like this, and yet you say that no such firsthand study was undertaken.

• 1145

Mr. Gore: I said that I was not involved in a firsthand study.

Mr. Axworthy: You said that there were none.

Mr. Gore: Well, there were no studies I could make available that would—

Mr. Langdon: Was in fact some firsthand study undertaken by the government, by the TNO, by any department of government in this area?

Mr. Gore: To this particular program? To my knowledge, there was not a specific study undertaken, getting back to the point that going into the free trade area of negotiations we took the view that we wanted to retain the right in Canada to continue our tariff regimes, our tariff programs vis-à-vis the offshore, and we expected that the Americans would maintain their right to remove their tariffs on offshore goods as well.

Mr. Langdon: With respect, that is not the issue I have been asking you about. The question in front of us is the impact of having this sort of open-ended zone with much lower wage levels: quotes suggest 69¢ per hour, \$35 per week, even at the new Ford company that has been established in the zone. It is a question of the impact of that zone's existence with respect to the whole trade agreement with the United States, and I am frankly very surprised, shocked, to discover that firsthand investigation was not undertaken by the Trade Negotiations Office, with its 120 people that are employed, or by one of the departments of the government which would have looked carefully and directly and gotten firsthand and detailed information about what is actually occurring in this particular zone between the United States and Mexico.

Mr. Gore: We have not done, to my knowledge, firsthand studies. We have many studies of the 806, 807... the outward processing system of the United States, and these have been used in our work. The American government has—

Mr. Langdon: However, these are not studies you undertook yourself, either, are they?

[Translation]

sur place dans cette zone, il s'agit de toute une gamme de produits extrêmement sophistiqués: électronique, automobile, composantes électriques qui subissent une transformation... il s'agit de tout un système très complexe de transferts de part et d'autre de la frontière entre les deux pays. J'estime que le gouvernement aurait dû effectuer lui-même des enquêtes et des études très approfondies sur une menace éventuelle d'une telle ampleur et vous nous dites pourtant que vous ne l'avez pas fait.

M. Gore: Je vous ai dit ne pas avoir participé à une telle étude.

M. Axworthy: Vous avez dit qu'une telle étude n'a pas été réalisée.

M. Gore: Enfin, je ne saurais vous faire parvenir des études qui...

M. Langdon: Une telle étude a-t-elle été réalisée par le gouvernement, le Bureau des négociations commerciales ou un ministère, quel qu'il soit?

M. Gore: Sur ce programme en particulier? Pour autant que je sache, aucune étude spécifique n'a été faite et cela me ramène à ce que j'ai déjà dit. Quand nous avons entrepris les négociations de libre-échange, nous sommes partis du principe que nous voulions préserver le droit du Canada d'avoir son propre régime tarifaire, ses propres programmes tarifaires à l'égard des marchandises fabriquées à l'étranger, et du principe que les Américains voudraient préserver leur droit de supprimer eux aussi leurs droits de douane sur les marchandises fabriquées à l'étranger.

M. Langdon: Sauf votre respect, ce n'est pas la question que je vous pose. Nous discutons plutôt de l'incidence que pourraient avoir les marchandises fabriquées dans une telle zone de libre-échange où les salaires sont beaucoup moins élevés: certains parlent de 69¢. l'heure, soit 35\$ par semaine, même à la nouvelle usine Ford qui vient de s'installer dans cette zone. Il s'agit de savoir quelle incidence aura l'existence de cette zone sur l'accord commercial que nous venons de négocier avec les États-Unis. Et je vous avoue bien franchement être estomaqué d'apprendre qu'aucune étude n'a été faite sur place ni par le Bureau des négociations commerciales, qui compte 120 employés, ni par l'un des ministères du gouvernement, qui aurait pu vérifier *de visu* ce qui se passe exactement dans cette zone de libre-échange entre les États-Unis et le Mexique.

M. Gore: Nous n'avons pas, à ma connaissance, réalisé de telles études. Nous disposons d'un grand nombre d'études réalisées sur les dispositions 806 et 807... sur le système américain de transformation à l'étranger et nous les avons utilisées dans le cadre des négociations. Le gouvernement américain a...

M. Langdon: Il ne s'agit toutefois pas d'études que vous avez réalisées vous-même, est-ce bien cela?

[Texte]

Mr. Gore: No. However, a related point is that there are these programs like the 806, 807 program that the Americans have that do improve the competitiveness of Mexico in the American market. They also have the general system of preference, which they extend to other developing countries, that enhances the ability of developing countries around the world to move into the American market, in the same way we do. You could very well make the case that those benefits that they have given to these other countries will make it more difficult for us to get into the American market, and I guess that is right. However, they are there now. The Maquiladora operation is there. What we are saying is that we are going into the FTA knowing that there is that competition in the American market.

• 1150

Mr. Langdon: But not having a sense of what that competition is going to consist of—

Mr. Gore: Or the magnitude of it—

Mr. Langdon:—or how broad it is.

Mr. Gore: Yes, we know the product lines. As a matter of fact, if you look at some of the specific product areas, motor vehicles and parts, machinery, television sets, radios, and office machines would make up the vast majority of what is taking place in these areas. We have looked at that—

Mr. Langdon: It is not textiles and garments, as suggested earlier.

Mr. Gore: Textiles and garments are a particularly sensitive area for the industry in Canada. That is what the industry has told us.

It is interesting to note that in these areas, leaving motor vehicles aside because of the special nature of the sector, if you look at machinery, televisions, radios, and office machines, the Canadian industry in these areas is very competitive or not producing. In fact, if you look at our tariff phase-out—

Mr. Allmand: Then they will never produce, I guess.

Mr. Gore: Well, they will. New opportunities will be around for new production to come into place. However, the point I am trying to make is that the industry in Canada in these product sectors is competitive. With office machinery we were able in many areas to remove the tariff in one step, on January 1, 1989. They wanted us to. They wanted the American tariff to go in one step on January 1, 1989. With computers they want that. They believe they are competitive. They know what is happening in the marketplace in the United States. If indeed the Maquiladora system is causing them problems now, they certainly would have flagged that to us.

[Traduction]

M. Gore: Non. Je vous signale toutefois qu'il y a d'autres programmes, comparables aux 806 et 807, qui ont été mis sur pied par les Américains pour améliorer la compétitivité des produits mexicains sur le marché américain. Ils ont aussi adopté, comme nous, le système généralisé de préférences qui vise à encourager l'expansion des exportations des pays en développement en facilitant l'entrée de leurs produits sur le marché américain. Vous pourriez très bien faire valoir que ces concessions qu'ils ont accordées à ces autres pays rendront plus difficile notre accès au marché américain, et ce ne serait pas tout à fait faux. Toutefois, tout cela existe à l'heure actuelle. La zone Maquiladora existe actuellement. Ce que nous disons, c'est que nous avons conclu l'accord commercial en sachant pertinemment que la concurrence existe sur le marché américain.

M. Langdon: Mais sans savoir réellement en quoi consistera cette concurrence. . .

M. Gore: Ni la vigueur. . .

M. Langdon: . . . ni son ampleur.

M. Gore: Oui, nous savons sur quelle gamme de produits elle s'exercera. De fait, si vous vous reportez à la liste de produits, vous constaterez que les véhicules automobiles et les pièces, la machinerie, les téléviseurs, les radios et du matériel de bureau comptent pour la grande majorité des marchandises fabriquées dans ces zones. Nous avons examiné. . .

M. Langdon: Il ne s'agit pas uniquement de textiles et de vêtements, comme on a voulu nous le faire croire plus tôt.

M. Gore: L'industrie canadienne du textile et du vêtement est particulièrement vulnérable. Voilà ce que nous ont dit les porte-parole de l'industrie.

Il importe toutefois de signaler que, mis à part les véhicules automobiles en raison de la nature très spéciale de ce secteur, les fabricants canadiens de machines, de téléviseurs, de radios et de matériel de bureau sont très compétitifs ou absents du marché. De fait, si vous vous reportez aux dispositions touchant la suppression graduelle des droits de douane. . .

M. Allmand: Ils resteront toujours absents du marché, j'imagine.

M. Gore: Je le concède. Nous pourrions saisir les occasions qui se présenteront de créer de nouvelles industries. Enfin, ce que j'essayais de vous faire comprendre, c'est que les fabricants canadiens de ces produits sont compétitifs. En ce qui concerne le matériel de bureau, nous avons pu prévoir la suppression des droits de douane en une seule étape à compter du 1^{er} janvier 1989. C'est ce que voulaient les fabricants canadiens. Ils voulaient que les droits de douane américains soient carrément supprimés le 1^{er} janvier 1989. Les fabricants d'ordinateurs en réclamaient autant. Ils sont convaincus d'être compétitifs. Ils savent ce qui se

[Text]

Mr. Fretz: Mr. Langdon cited Mr. Pattison a few minutes ago and mentioned that Mr. Pattison's views were expressed in February, before the free trade agreement was initiated. He also spoke of a muffler company's decision to produce in Mexico. Would it be fair to say that even without the FTA, companies would be producing in Mexico?

Mr. Gore: Yes.

Mr. Fretz: Mr. Saul told us:

In 1969, only 2% of the manufactured goods imported by the United States came from Mexico. Now it is 40%. Mexico, not Canada, is the largest exporter to America of manufactured goods.

Do you agree with Mr. Saul's figures?

Mr. Gore: Did you say manufactured product exports to the United States? Certainly Canada would have. . .

Mr. Fretz: Just to clarify my thinking—I will be paraphrasing what you said; I took some notes—I would like to run past you two statements that I felt were the nub or the nut of what you wanted to share with us: that the provisions and rules of origin state that semi-finished goods moving to Mexico and then back to the United States do not qualify.

Mr. Gore: That is true. The bulk of them, yes. There will be situations where there could be some qualification if sufficient work is done in the United States.

Mr. Fretz: The second point I wrote down was that components going from the United States to Mexico and then returning to the United States lose United States status. Is that correct?

Mr. Gore: Yes, that is correct.

Mr. Fretz: Following that, then, I would like to read for you perhaps a couple of sentences from Mr. Saul's letter dated December 7, to the chairman:

These Maquiladora elements then disappear into the forest of the American industrial infrastructure, the greatest industrial force in the world. What incentive is there for the producing corporation to engage in the painstaking, labour-intensive operation which would be needed to track the origins of its own components, just in case some of them end up on the Canadian border? None at all.

• 1155

Could you comment on that?

Mr. Gore: If indeed the companies cannot determine where their raw materials or components originate, their

[Translation]

passer sur le marché américain. Si le système Maquiladora leur cause effectivement des problèmes maintenant, ils nous l'auraient certainement signalé.

M. Fretz: Lorsqu'il a cité M. Pattison, il y a quelques minutes, M. Langdon a mentionné que ces observations de M. Pattison remontent au mois de février, avant que ne soit paraphé le texte provisoire de l'accord commercial. Il a aussi dit qu'un fabricant de silencieux avait décidé d'aller installer son usine au Mexique. Serait-il faux de dire que même sans l'accord commercial, il y aurait des entreprises qui iraient s'établir au Mexique?

M. Gore: Non.

M. Fretz: M. Saul nous a dit et je cite:

En 1969, 2 p. 100 seulement des produits manufacturés importés par les États-Unis provenaient du Mexique. Il y en a aujourd'hui 40 p. 100. C'est le Mexique, et non le Canada, qui est le plus gros exportateur de produits manufacturés à destination des États-Unis.

Êtes-vous d'accord avec les chiffres cités par M. Saul?

M. Gore: Avez-vous bien dit les exportations de produits manufacturés à destination des États-Unis? Le Canada doit certainement. . .

M. Fretz: J'aimerais m'assurer d'avoir bien compris et je vais donc paraphraser ce que vous nous avez dit, en me servant des notes que j'ai prises. J'aimerais reprendre deux observations que vous avez faites et qui me semblent refléter l'essentiel de votre message: selon les dispositions de l'accord et les règles d'origine, les produits semi-finis exportés au Mexique et réimportés aux États-Unis ne sont pas admissibles.

M. Gore: C'est exact. Dans la majorité des cas, non. Il y aura des exceptions si les produits subissent une transformation suffisante aux États-Unis.

M. Fretz: J'ai aussi noté que les composantes fabriquées aux États-Unis, exportées au Mexique et réimportées aux États-Unis, seront réputées ne pas avoir été fabriquées aux États-Unis. Est-ce exact?

M. Gore: Oui, c'est exact.

M. Fretz: Cela étant dit, j'aimerais maintenant vous lire quelques phrases tirées de la lettre qu'adressait M. Saul au président le 7 décembre:

Les pièces en provenance de la zone Maquiladora disparaîtraient ensuite dans l'infrastructure industrielle américaine, la plus grande force industrielle du monde. Quel intérêt aurait alors le fabricant à entreprendre le travail pénible et exigeant beaucoup de main-d'œuvre que représente la recherche des origines des composantes d'un produit, pour parer à l'éventualité où ce dernier passerait la frontière canadienne? Aucun.

Qu'avez-vous à répondre?

M. Gore: Si effectivement les entreprises ne peuvent pas déterminer d'où viennent les matières premières ou

[Texte]

products will not be entitled to FTA status on entry into Canada. There has to be a certification carried out by the exporter if he wants his products to certify.

For many products in the United States market that are just there, I assume that if they do happen to move up to Canada without certification they will receive the same sort of treatment they are receiving today.

Mr. Fretz: Just another statement regarding Mr. Saul. I should qualify this: this was a statement by Alan Rugman, referring to Mr. Saul's statement. Mr. Rugman made a presentation to us yesterday in Toronto and I am referring to his brief to us. It says:

He concluded that Canada's social policies would be undermined by the unleashing of unfettered Third World competition from Mexico. In fact, there is no such hole and Canada's social programs are completely exempted under the free trade agreement.

Mr. Gore: There are two separate elements there. The second point certainly is accurate. Could you repeat the first point?

The Chairman: I want to warn members of the committee that I do not want to get into anything which is off what we are talking about here today. I think the issue is the Mexican trade zone and how it affects the free trade agreement with Canada.

Mr. Fretz: Thank you very much, Mr. Chairman.

The Chairman: I will go to Mr. Allmand for a five-minute question and then back to Mr. Ravis for a five-minute question. We will then pack it up.

Mr. Allmand: Thank you, Mr. Chairman.

Mr. Gore, did I understand you correctly when you said in answer to Mr. Axworthy that to enforce these rules of origin Canadian customs officials will be able to visit American plants, the ones that are considered to be problem areas, and to look at the books and so on to try to verify whether or not the rules of origin are being complied with? If you said that, is this right of Canadian officials to enter American plants—I suppose it is vice versa—and to look at books and so on something that has been agreed to in this new agreement? Or is this under some other legal authority or treaty that we may not be aware of?

Mr. Gore: At the present time the customs authorities of both countries do visit plants in the other country to obtain information needed to ensure compliance with different pieces of legislation. That has always been the case.

Of course, if the authorities concerned in the other country did not wish to have these customs people involved in their country, they could say do not come in. The consequences of that of course would be that they

[Traduction]

les composantes d'un produit, ce produit ne pourra pas passer la frontière canadienne aux termes de l'accord de libre-échange. L'exportateur doit procéder aux accréditations nécessaires s'il veut que son produit soit admissible.

Nombre de produits sur le marché américain sont écoulés sur place et si d'aventure certains étaient acheminés vers le Canada sans accréditation, ils recevraient le même traitement qu'aujourd'hui.

M. Fretz: Voici un autre commentaire concernant les déclarations de M. Saul. Voici ce dont il s'agit: il s'agit d'un commentaire d'Alan Rugman, à propos des affirmations de M. Saul. M. Rugman est venu témoigner hier à Toronto et voici un extrait du mémoire qu'il nous a présenté:

Il en conclut que les politiques sociales canadiennes seraient sapées par une concurrence débridée du Tiers monde, du Mexique en l'occurrence. En fait, cette échappatoire n'existe pas et les programmes sociaux canadiens sont totalement préservés en vertu de l'accord de libre-échange.

M. Gore: Il y a deux éléments dans cette affirmation. Le deuxième est absolument vrai. Pouvez-vous répéter le premier?

Le président: Je tiens à signaler aux membres du comité qu'il ne faut absolument pas déborder le cadre du sujet à l'étude aujourd'hui. Nous discutons de la zone de commerce mexicaine et de ses répercussions sur l'accord de libre-échange avec le Canada.

M. Fretz: Merci beaucoup, monsieur le président.

Le président: La parole est à M. Allmand, pour cinq minutes, après quoi M. Ravis disposera lui aussi de cinq minutes. Nous leverons ensuite la séance.

M. Allmand: Merci, monsieur le président.

Monsieur Gore, ai-je bien compris ce que vous avez dit tout à l'heure en réponse à une question de M. Axworthy? Pour appliquer les règles d'origine, les douaniers canadiens pourront se rendre dans les usines américaines, quand ils soupçonneront des difficultés, et ils pourront y vérifier les livres afin de déterminer si les règles d'origine sont respectées? Si c'est ce que vous avez dit, est-ce qu'en effet les autorités canadiennes pourront se rendre dans les usines américaines, et inversement, pour y vérifier les livres afin de voir si les éléments de ce nouvel accord sont respectés? Ou y a-t-il un autre traité officiel, un autre pouvoir, qui nous serait inconnu, et qui autoriserait cette pratique?

M. Gore: Pour l'instant, les douaniers des deux pays peuvent visiter les usines de l'autre côté de la frontière pour obtenir les renseignements nécessaires afin de garantir le respect de diverses lois. Cela se fait depuis toujours.

Bien entendu, si les autorités de l'un des deux pays refusent la visite des douaniers, elles peuvent s'y opposer. Cela signifie bien entendu que les renseignements nécessaires concernant l'admissibilité des produits ne

[Text]

would not have the information needed to determine whether the products would qualify for whatever they were seeking, so the goods would not be eligible, presumably, for FTA status.

However, the point I was trying to make earlier was that under the FTA what we have tried to do was develop a system whereby not the Canadian customs officer would visit the American plant, but that the American customs people would visit the American plant where they would use their authority to obtain the information that was necessary to make it a rule of origin determination, and this information would be passed back to the Canadian customs authorities.

Mr. Allmand: Mr. Saul, in looking at that type of enforcement, says that in fact the rules of origin will be self-enforced by U.S. corporations, because there is a deregulation, privatization, cutting of officials both in Canada and the United States, self-enforcement by U.S. corporations who (a) do not agree that such barriers should exist, (b) support the agreement because it removes such barriers, (c) believe in the use of cheap, unprotected labour to reduce costs, (d) are conscious that such regulations cannot be enforced, and (e) that enforcement would have to come from themselves. I guess what you are telling me is American officials will try to find out whether or not the rules of origin are being enforced or not and they will hand that information over to Canadian officials, and Canadian officials might go to the plants and ask the companies—not have the right. I do not think you meant to say that they would have the right to insist on looking at books, such as in Canada, for income tax purposes.

• 1200

Mr. Gore: You will in Canada, of course.

Mr. Allmand: Oh, yes, in Canada, but I am talking about in the United States. I want you to comment on that; and also, do you make a distinction between processing and assembling? Let us say all the component parts are made in the United States, they are all sent to Mexico and just assembled, that only the labour is done in the United States. Were you telling us that is a Mexican good, despite the fact all the manufactured parts are manufactured in the United States and only the assembling is done in Mexico?

Mr. Gore: If the assembling is done in Mexico, the components from the United States would become Mexican for purposes of rules of origin. They would lose their status as American-produced goods.

Mr. Allmand: What is your comment with respect to the self-enforcement?

Mr. Gore: Well, I do not agree. It is not a question of self-enforcement at all. I think it will turn into self-

[Translation]

pourraient pas être obtenus si bien que ces produits ne seraient pas admissibles, aux termes de l'accord de libre-échange.

Toutefois, lors des négociations de l'accord de libre-échange, nous avons voulu prévoir un régime suivant lequel ce ne serait pas les douaniers canadiens qui visiteraient les usines américaines, mais les douaniers américains eux-mêmes qui exerceraient les pouvoirs qu'ils détiennent pour obtenir les renseignements nécessaires à la vérification des règles d'origine, renseignements qui seraient alors transmis aux autorités douanières canadiennes.

M. Allmand: M. Saul, à propos de cette pratique, dit que les règles d'origine seront appliquées par les entreprises américaines de leur propre chef, à cause de la déréglementation, de la privatisation, des compressions de personnel au Canada comme aux États-Unis, si bien que l'application incombera aux sociétés américaines qui a) s'opposent à l'existence de barrières, b) appuient l'accord parce que les barrières sont levées, c) emploient de la main-d'œuvre à bon marché, non syndiquée, pour réduire leurs coûts, d) se rendent compte que de tels règlements ne peuvent pas être appliqués, et e) que l'application leur en incombe à elles-mêmes. Je suppose que vous vouliez dire que les autorités américaines vont essayer de déterminer si les règles d'origine sont appliquées et elles vont ensuite donner les renseignements obtenus aux autorités canadiennes. Les autorités canadiennes pourront alors se rendre dans les usines et demander aux entreprises... et le droit leur en sera refusé. Je ne pense pas que vous vouliez dire que les autorités canadiennes auraient le droit d'exiger une vérification des livres, comme cela se fait au Canada, pour l'impôt.

M. Gore: Elles en auront le droit au Canada, bien entendu.

M. Allmand: D'accord, au Canada. Je parle des États-Unis. Pouvez-vous nous donner des précisions? En outre, faites-vous une différence entre la transformation et l'assemblage? Prenons le cas d'un produit dont les pièces sont fabriquées aux États-Unis mais qui est assemblé au Mexique, même si tout le travail de fabrication se fait aux États-Unis. Voulez-vous dire qu'il s'agit là d'un produit mexicain quand toutes les pièces fabriquées le sont aux États-Unis et seul un assemblage est fait au Mexique?

M. Gore: Si l'assemblage est fait au Mexique, les pièces provenant des États-Unis deviennent mexicaines avec l'application des règles d'origine. Un tel produit n'aurait pas le statut de produit américain.

M. Allmand: Et qu'avez-vous à nous dire concernant l'application des règles par les fabricants américains?

M. Gore: Je regrette mais il ne s'agit pas du tout de l'application par les fabricants eux-mêmes. Les choses

[Texte]

enforcement if the system works properly and there are not competitive pressures, if the business community is functioning in the way we hope it will. If there are sensitivities in particular areas, the enforcement will be, accordingly, by the Canadian customs authorities in co-operation with the American customs authorities. If they were not to receive co-operation from the American customs authorities, then clearly our people take the decisions on what to do, and that means that those goods do not receive FTA treatment.

Mr. Allmand: When Britain went into the Common Market, I understand the other Common Market partners asked the British that in ending the Commonwealth preferential system they change the system of enforcement to assure this kind of thing was not taking place. Did Canada make a request to the United States to introduce new enforcement measures which would assure, in a more credible way, that this type of production in Mexico, or assembling in Mexico, would not be used as a way of circumventing the rules of origin? Did you make any request—

Mr. Gore: The legal changes we requested were on the enforcement side. They will have to introduce changes to their domestic laws so their customs authorities are empowered—and we will too on our side—to go to the plants to determine this information that is needed under the rules of origin so that a determination can be made by our customs authorities.

Mr. Allmand: Mr. Chairman, I just want to say that considering the fact that governments in both Canada and the United States are now cutting their civil services, and cutting back on inspectors and enforcers, one wonders really what this all means. The credibility of it remains very much in doubt.

Mr. Ravis: Welcome, Mr. Gore.

I do not know if you have a copy of the elements of the agreement with you. If not, I will give you a copy, because I want to track through a couple of things, and you may wish to follow along.

Mr. Chairman, I think it is rather disappointing that Mr. Saul—I am reading from his letter—is suggesting that Mr. Clark, a consultant here who was apparently detailed to reply, should attempt to minimize the government's failing by misrepresenting the nature of this particular issue here. I think it has been a useful discussion this morning to find out where we really stand on this, but my goodness. . . Obviously a lot of thought has been given to this, from what you told us this morning. We were told in Edmonton—I mean, there is this gaping hole—that this big discovery has just been made that we have been had. Well, I do not think we have been had, and I am satisfied to hear, as I am sure all of us are around this table, that in fact this has been under consideration for. . . How long?

Mr. Gore: About a year.

Mr. Ravis: In any case, let me go to page 6:

[Traduction]

évolueront dans ce sens si le régime fonctionne comme il se doit et s'il n'y a pas de pressions concurrentielles, si le milieu des affaires répond à nos espérances. S'il y a des choses qui clochent dans certains secteurs, l'application se fera au besoin par les autorités douanières canadiennes en collaboration avec les autorités américaines. Si les autorités douanières américaines ne faisaient pas preuve de toute la coopération souhaitée, manifestement, les nôtres prendraient les décisions qui s'imposent, c'est-à-dire que ces produits ne pourraient pas entrer ici en franchise de droits.

M. Allmand: Quand la Grande-Bretagne a adhéré au Marché commun, les autres partenaires du Marché commun, si je ne m'abuse, ont demandé aux Britanniques de modifier leur régime d'application en même temps qu'ils supprimaient le régime préférentiel du Commonwealth pour éviter ce genre de bavures. Le Canada a-t-il demandé la même chose aux États-Unis, à savoir de nouvelles mesures d'application qui garantiraient, de façon vérifiable, que des produits ainsi assemblés au Mexique ne puissent pas permettre de passer outre aux règles d'origine? Avez-vous fait cette requête. . .

M. Gore: Les modifications législatives que nous avons demandées portaient sur l'application. Les Américains devront modifier leurs propres lois pour que leurs autorités douanières aient le pouvoir de se rendre dans les usines pour recueillir les renseignements exigés par les règles d'origine afin que les choses soient bien claires aux yeux de nos autorités douanières. Et nous ferons la même chose chez nous.

M. Allmand: Monsieur le président, étant donné que les gouvernements canadien et américain réduisent leur Fonction publique respective, qu'il y a moins d'inspecteurs et de responsables de l'application, on se demande ce que cela signifie. On est en droit de mettre en doute la crédibilité de ce régime.

M. Ravis: Bienvenue, monsieur Gore.

Je ne sais pas si vous avez entre les mains un exemplaire de l'accord. Si vous n'en avez pas, je vais vous en donner un, car je vais m'y reporter, et vous voudrez peut-être suivre le texte.

Monsieur le président, j'ai ici entre les mains une lettre de M. Saul. Il y accuse M. Clark, un documentaliste ici présent à qui on a du reste demandé de répondre, d'avoir essayé de camoufler une erreur gouvernementale en dénaturant les choses dans le cas qui nous occupe. La discussion de ce matin a servi à mettre les choses au point, mais, mon Dieu. . . on constate aisément qu'on a bien réfléchi à la question comme en témoigne ce que vous avez dit ce matin. On nous avait dit à Edmonton qu'il existait une faille béante, et qu'on venait tout juste de découvrir que nous avions été floués. Je ne pense pas que nous ayons été floués, et je suis content d'apprendre, comme mes collègues, qu'effectivement on réfléchit à cette question depuis. . . combien de temps?

M. Gore: Environ un an.

M. Ravis: Dans ce cas, je me reporterais à la page 6:

[Text]

Importers will base their claims for tariff treatment under the agreement on a written declaration from the exporter that the good being imported meets the rule of origin of the agreement.

• 1205

Now, is that not suggesting that the onus is on the exporter?

Mr. Gore: On the customs side of the agreement we have been trying to put the onus and the rights on the exporter so that he will be in a better position, from a Canadian perspective, to take advantage of export opportunities in the American market. We were looking for ways of saying to him that where there is not a requirement to have the customs inspector on the import side stopping the goods, and where he has the proper documentation, then, at the export side, the goods will more freely flow.

Mr. Ravis: Right. If the exporter cannot satisfy the customs officials, then what happens?

Mr. Gore: If the exporter cannot satisfy U.S. customs officials, then the Canadian customs officials would have to proceed on the basis of the best information they have available, and that would mean ultimately denying FTA status.

Mr. Ravis: That is the hammer.

Mr. Gore: If they cannot get the information, they have to assume that the product is non-originating.

Mr. Ravis: I think that is a very, very serious safety valve for those people who are concerned about this issue.

Mr. Gore: Yes, definitely.

Mr. Ravis: It states that:

Upon request, an exporter will be required to supply his written declaration to the customs administration in the country of exportation. False declarations by either the exporter or the importer will be subject to penalties imposed by the respective governments.

Now, again, it seems to me that this is another pretty serious safety valve.

Mr. Gore: Right. In cases of fraud or false declarations there will be penalties, as there are now under both regimes.

Mr. Ravis: So under the FTA, would we be dealing with both regimes, or would there be a sort of combined penalty imposed? We would still be looking at—

Mr. Gore: We would have our own separate legislation to deal with it, and we would determine how we best want this penalty system to apply.

Mr. Ravis: That would not necessarily be integrated then.

[Translation]

Aux termes de l'accord, les importateurs fonderont leurs demandes de traitement tarifaire sur une déclaration écrite de l'exportateur attestant que la marchandise importée satisfait à la disposition de l'accord sur la règle d'origine.

Cela ne revient-il pas à dire que la responsabilité en incombe à l'exportateur?

M. Gore: Dans les dispositions de l'accord relatives aux douanes, nous nous sommes efforcés de donner la responsabilité et les droits à l'exportateur, pour qu'il soit mieux à même, du point de vue canadien, de profiter des possibilités d'exportation sur le marché américain. Nous cherchons un moyen de lui faire comprendre que si l'inspecteur des douanes n'est pas tenu de vérifier les marchandises à l'importation, et s'il justifie des documents voulus, les marchandises à l'exportation circuleront plus librement.

M. Ravis: Très bien. Si l'exportateur ne peut pas satisfaire les responsables des douanes, que se passera-t-il?

M. Gore: Si l'exportateur ne peut pas satisfaire l'administration douanière américaine, les douaniers canadiens devront agir à la lumière des renseignements à leur disposition, mais en dernier ressort les marchandises ne seront pas admises en franchise en vertu de l'accord de libre-échange.

M. Ravis: C'est là le problème.

M. Gore: Si les douaniers ne peuvent pas obtenir les renseignements, ils devront supposer que le produit n'a pas été fabriqué dans le pays d'origine.

M. Ravis: C'est à mon avis une soupape de sûreté très importante pour ceux que cette question préoccupe.

M. Gore: Absolument.

M. Ravis: Voici ce que prévoit l'accord:

Les exportateurs remettront sur demande cette déclaration écrite à l'administration douanière du pays d'exportation. Les fausses déclarations faites par l'exportateur ou par l'importateur seront passibles des peines imposées par les gouvernements respectifs de ces derniers.

Il s'agit là encore, selon moi, d'une soupape de sûreté assez sérieuse.

M. Gore: C'est exact. En cas de fraude ou de fausse déclaration, il y aura des sanctions, ce qui est déjà prévu dans le cadre des deux régimes.

M. Ravis: Aux termes de l'accord, donc, les deux régimes s'appliqueront-ils ou imposera-t-on une sorte de sanction combinée? Nous envisagerons toujours. . .

M. Gore: Nous adopterons une loi distincte où ces sanctions seront prévues ainsi que les mécanismes d'application de ces dernières.

M. Ravis: Elles ne seraient donc pas nécessairement intégrées dans l'accord.

[Texte]

Mr. Gore: No.

Mr. Ravis: We would deal with our respective pieces of legislation.

Mr. Gore: Yes. It is just co-operation in ensuring that we can try to get the information.

Mr. Langdon: There is a question that has puzzled me, as I have looked through the elements of the agreement. There is continual reference to North American content. For instance, there is reference to the auto trade requirements, its North American production, with reference to rules of origin. What exactly is meant by North American in this context? The usual meaning of North America is Mexico, Canada, and the United States. Are we in fact talking about Canada-U.S. content?

Mr. Gore: In developing these rules, we are certain concerned with Canada-U.S. content.

Mr. Langdon: You do not see any chance of U.S. firms challenging that in the courts, do you?

Mr. Gore: No, not at all.

The Chairman: I wonder if I might ask a question, just to elicit some information. I presume that the customs and tariffs people and the whole organization understand the concept of statistical control.

Mr. Gore: Yes.

The Chairman: I wanted to make one other comment to the committee. I think in the letter from Mr. Saul, he makes a statement—it was just raised by Mr. Ravis—about Mr. Clark. I have asked Mr. Clark if he would be good enough to table with the committee a direct response to that comment, which I find most extraordinary. I believe a distinguished researcher to this committee should have the opportunity to table with the committee his response to that sentence. I have asked Mr. Clark if he would be good enough to do so in writing.

Thank you very much. We are adjourned until 3.30 p.m.

[Traduction]

M. Gore: Non.

M. Ravis: Chaque pays adoptera des lois de son côté.

M. Gore: Oui. Il s'agit simplement d'une collaboration en vue d'obtenir les renseignements nécessaires.

M. Langdon: J'ai examiné les éléments de l'accord et une question me sidère. Il y est fait continuellement mention du contenu nord-américain. Par exemple, au sujet des règles d'origine, on parle des exigences relatives au commerce de l'automobile et de la production nord-américaine. Qu'entend-t-on exactement par nord-américaine dans ce contexte? En général, l'Amérique du Nord englobe le Mexique, le Canada et les États-Unis. S'agit-il réellement du contenu canadien et américain?

M. Gore: En élaborant ces règles, nous nous préoccupons essentiellement du contenu canadien et américain.

M. Langdon: Vous ne craignez pas que des entreprises américaines contestent cette disposition devant les tribunaux?

M. Gore: Non, pas du tout.

Le président: Si vous le permettez, je voudrais poser une question pour obtenir quelques éclaircissements. Je suppose que les douaniers et toute l'administration douanière comprennent le principe de la vérification statistique.

M. Gore: Oui.

Le président: J'ai une autre remarque à faire aux membres du comité. Dans la lettre qu'il nous a envoyée, M. Saul fait une remarque—dont vient de parler M. Ravis—au sujet de M. Clark. J'ai demandé à ce dernier d'avoir l'obligeance de communiquer au comité une réponse directe à cette observation, qui me paraît des plus incroyables. À mon avis, nous devrions permettre à l'un de nos éminents attachés de recherche de répondre à cette remarque devant le comité. J'ai demandé à M. Clark s'il voulait bien le faire par écrit.

Je vous remercie. La séance est levée. Nous nous retrouverons cet après-midi à 15h30.

APPENDIX "EXTE-2"

MEMORANDUM

TO: Dr. William Winegard, M.P. 1288/000
Chairman
Standing Committee on External Affairs
and International Trade

FROM: Peter Clark
Special Trade Counsel to the Committee

DATE: December 8, 1987

RE: Mr. Saul's letter of December 7, 1987

I have the following comments on Mr. Saul's letter.

First, my factual report on the Maquiladora program does not suggest there is a major flaw in the Canada/U.S. Pact.

Second, I am not a government official effortlessly confirming anything. My task is to try to provide the Committee with an accurate base for their deliberations.

I have not, as Mr. Saul suggests, in paragraph 2 misrepresented the Maquiladora system to the Committee. The example I gave was a simple one.

I explained that other products would be different than the jean example. I provided two published accounts on the Maquiladora program in Annex 9. One of those lists some 103 product groups produced under the program.

Mr. Saul objects to the description he refers to in his third paragraph. The description he objects to is on page 8 of my memorandum. The introduction to that section on page 7 indicates the source, complete with footnote. The relevant extract is contained in the Report. These are not my views. They are the view's of the United States International Trade Commission. As noted, I have provided in Annex 9 a list of the industries involved in the program.

At the bottom of the fourth page of Exhibit 9(a) the product range is explained:

Products suited for maquila processing

Products that appear best suited to the Mexican maquila operations include electronics, electrical equipment, ceramics, automotive parts, and toys. All of these industries involve numerous operations which require manual dexterity. Consequently, females whose average age is 21 years make up a majority (approximately 75 percent) of the maquila workforce. Following is a list of products with which, according to the Instituto Mexicano de Comercio Exterior, Mexico's maquila plants have a significant comparative advantage:

Then we have the list I referred to above. I have not chosen to describe, as Mr. Saul suggests, in his third paragraph "the Maquiladora program as it existed 20 years ago." I provided the Committee with the most recent published description available to me in the time frame available. The Analysis is from December 1986. This is analysis by the U.S. International Trade Commission.

As for the second paragraph on page 2, my illustration was an illustration not an argument. I provided the Committee with an illustration of how the system worked. The nature of the program is described in Annex 9.

One might wonder why labour saving factors are being installed in Mexico, as Mr. Saul notes, when the main attraction he claims is cheap labour.

If Mr. Pattison said what he said, he said it.

Ford can now import parts and autos from Mexico or anywhere in the world and import them into Canada free of duty, if they meet their company specific letter of intent. That has not been changed by the FTA.

How do we prevent this short of abrogating the Auto Pact? Canada's system of duty waivers to implement the Pact must be extended to all countries on a non-discriminatory basis to meet the Most Favoured Nation principle and obligations of GATT.

If Canada were to abrogate the Auto Pact, what would be the alternative?

There has been much confusion about the rules of origin in the Pact and the ability to identify content when a product is re-exported.

I have attached to this memo the U.S. Customs rules for Articles Assembled Abroad with U.S. components. I refer to you to rule 10:22 which relates to marking.

It states:

Assembled articles entitled to the exemption are considered products of the country of assembly for purposes of the country of origin marking requirements of section 304, Tariff Act of 1930, as amended (19 U.S.C. 1304). If an imported assembled article is made entirely of American-made materials, the United States origin of the material may be disclosed by using a legend such as "Assembled in --- from material of U.S. origin," or similar phrase.

The paragraph split at the bottom of page 2 and top of page 3 reflect Mr. Saul's views. Does Mr. Saul have any evidence to support these views? I cannot comment on them.

The first full paragraph on page 3 reflects Mr. Saul's view of economic integration between Mexico and the United States. I do not have his analysis nor his assumptions.

His next paragraph comments on a statement by Ambassador Ritchie who is quite capable of responding himself.

The comments on the formation of the European Common Market do not correspond to my view understanding of the politics of that situation. But it is clear that a common market requires a common external tariff and leads to other common policies. My analysis was directed at the Free Trade area being developed between Canada and the United States. The Canada-USA arrangement is not a common market nor a customs union in the sense of GATT Article XXIV.

The next paragraph is a comment by Mr. Saul on suggestions he attributes to the Prime Minister. It is my function to advise and inform the Committee on request. It is not to defend or comment on the alleged views of the Prime Minister.

The last paragraph on page 3 directed at me, suggested that I have "a more frightening lack of understanding" because I asked a question - to which the answer appeared obvious. If I can now sell something for \$110 and after the FTA I will be able to sell at \$100, why would I not be more competitive?

Mr. Saul suggests the Mex-Tex Connection renders tariff meaningless. Where is the analysis which shows, by product:

- (a) The labour component of cost;
- (b) Transportation cost differentials; and
- (c) Tariff benefits.

I cannot comment on Mr. Saul's views if he does not reveal the basis on which he developed them.

Mr. Saul complains in the next paragraph that "Canadian tariffs are in themselves not a satisfactory protection. The status quo is not the answer".

What is the answer? There are a few possible answers:

- impose anti-dumping or countervailing duties if the products are dumped or subsidized;
- introduce quotas or surtax, consistent with Article XIX of GATT if such imports causes serious injury to Canadian producers.

These rights are still available to Canada. They will still be after the FTA.

I did not comment on Mr. Saul's concerns about the balance of advantages in the tariff deal. I was asked to comment on his concerns about Mexico. These concerns I have addressed in the context of the rules of origin.

I will pass on the third and fourth paragraphs on page 4, the latter paragraph is directed at Ambassador Ritchie.

The next paragraph Mr. Saul takes exception to my comment that he seems to be assuming that "U.S. producers would claim fraudulent origin." I assume that his comment "But that is not the point" means that he is in fact assuming fraud.

I invite you to examine the Customs rules and the statements required in respect of Section 807 products. They are attached to this memorandum. If Mr. Saul had phoned U.S. Customs officials he would have found that these rules are enforced. If he had phoned Revenue Canada Customs, he would find that Canadian Customs drawback rules are enforced and returns are audited.

I attach also to this memorandum a background paper on my experience.

I wanted to refer to this before commenting on the ability of Canada Customs to enforce the rules of origin.

I have been a Customs officer and a Customs investigator.

I am very actively involved as a consultant to a range of Canadian and foreign interests in matters related to Canadian Customs. In my work for foreign firms I have become familiar with drawback systems in a number of countries. There is hardly a week which goes by that I do not have some kind of contact with Customs authorities. I know what they do because I am involved on a regular basis in making representations to them on behalf of clients.

I have written a manual for the United Nations on Canadian Trade laws, their administration and application. I regularly participate in United Nations missions and seminars in developing countries to lecture on these issues and to provide technical assistance to developing country governments.

Since the beginning of 1986 I have appeared before the Canadian Import Tribunal representing inter alia:

Canadian Cattlemen against European subsidized beef,

Canadian Corn Growers against U.S. subsidized corn,

Canadian drywall screw producers,

Korean T.V. producers,

Brazilian steel producers,

Canadian corn and agricultural interests using imported urea fertilizers.

I have been appearing regularly before the Tribunal since 1982.

I have represented the Japanese Steel industry in detailed negotiations with Revenue Canada Customs.

I have successfully defended the Korean yarn industry against allegations of dumping of spandex yarns.

I wished to assure the Committee that I do have some expertise in this area before I get into the complexities verifying origin.

Mr. Saul's assessment of the opportunities for fraud assume that producers neither can nor want to keep track of the sources of their components.

This has not been my experience. In the case of electrical goods, every component, indeed in some cases, every screw, has a part number. Each product requires a specific number of parts or materials. Cost accounting records are maintained. The input data goes back to purchasing records.

Revenue Canada, Customs, can and does review and verify through access to source documents the cost of production whenever they conduct an anti-dumping investigation. They are good at their jobs. I suggest read, the attached statement of reasons in support of their preliminary determination of dumping in the Hyundai case particularly the references to costs. I find it surprising Hyundai could not provide these details. My Korean clients in yarn and T.V. sets had no problem in doing so.

Any producer who is exporting keeps track of this imports of components because if he exports them in a finished product, he claims a drawback of the duty paid on the component when it is imported. He must be able to establish that the imported components were used in the exported products. The Mexican inputs do attract duty when imported into the USA. FTA drawback will be available for 5 years. But there will be drawback available for U.S. exports to other markets for some time to come. These records will be available for verification.

As Mr. Gore noted, the exporters, if challenged, will have to establish the origin of the goods through this detailed checking and verification process.

The comments on page 5 of Mr. Saul's letter reflect his concerns about administration. As a practitioner, I do not share his concerns. He should address them to Revenue Canada, Customs and Excise.

His views about the motives and ethics of businessmen are his views. I do not share them.

The last paragraph on page 5 expresses a concern about administration which I am not convinced reflects an adequate knowledge of Customs practices and procedures.

The comments on page 6 and 7 are derived from Mr. Saul's views on which I have already commented. I did not address these views in my report to the Committee.

I must object to the suggestion that any part of my report to the Committee was a misrepresentation.

As Mr. Saul's letter was aired in an open meeting I request that this memorandum be included in the text of the proceedings of that meeting.

APPENDICE "EXTE-2"

NOTE

A : Monsieur William Winegard, député
 Président
 Comité permanent des affaires étrangères
 et du commerce international

DE : Peter Clark
 Conseiller commercial spécial du Comité

DATE : 1e 8 décembre 1987

OBJET : La lettre du M. Saul en date du 7 décembre 1987

Je voudrais faire les observations suivantes sur la lettre de M. Saul.

Premièrement, mon rapport factuel sur le programme Maquiladora ne laisse pas entendre qu'il y a une faille importante dans l'accord canado-américain.

Deuxièmement, je ne suis pas un fonctionnaire qui confirme facilement quoi que ce soit. Mon travail est d'essayer de fournir au Comité une documentation exacte sur laquelle fonder ses délibérations.

Contrairement à ce que M. Saul indique au deuxième paragraphe de sa lettre, je n'ai pas présenté le système Maquiladora au Comité sous un faux jour. L'exemple que j'en ai donné était simple.

J'ai expliqué que les autres produits diffèreraient de l'exemple des jeans. A l'annexe 9, j'ai joint deux exposés sur le programme Maquiladora qui ont été publiés. L'un d'entre eux contient une liste d'environ 103 groupes de produits qui sont fabriqués dans le cadre de ce programme.

M. Saul critique la description qui se trouve à la page 8 de ma note. L'introduction de cette section précise la source de ces informations; il y a même un renvoi en bas de page. L'extrait en question est contenu dans le rapport. Il n'exprime pas mon opinion personnelle, mais celle du Tribunal du commerce international des États-Unis. Comme je l'ai déjà dit, j'ai joint à l'annexe 9 la liste des industries qui participaient au programme.

L'éventail des produits est expliqué au bas de la quatrième page de l'appendice 9 a) :

(Traduction libre)

Produits qui se prêtent au traitement maquila :

Les produits qui semblent se prêter le mieux aux opérations maquila comprennent les produits électroniques, le matériel électrique, les

produits céramiques, les pièces d'automobile et les jouets. Toutes ces activités industrielles comportent de nombreuses opérations qui requièrent de la dextérité. Par conséquent, la main-d'oeuvre se compose principalement (à 75 % environ) de femmes dont l'âge moyen est 21 ans. Voici la liste des produits pour lesquels, selon l'Instituto Mexicano de Comercio Exterior, les usines maquila du Mexique jouissent d'un important avantage par rapport à leurs concurrents :

Suit la liste dont j'ai fait état précédemment. Contrairement à ce que M. Saul soutient au troisième paragraphe de sa lettre, je n'ai pas choisi de décrire le programme Maquiladora tel qu'il existait il y a 20 ans. J'ai remis au Comité la description publiée la plus récente que j'ai pu trouver dans le délai fixé. L'analyse date du mois de décembre 1986 et elle vient du Tribunal du commerce international des États-Unis.

Quant au deuxième paragraphe de la page 2, mon exemple n'était qu'un exemple et non un argument. J'ai fourni au Comité un exemple du fonctionnement du système. La nature du programme est décrite à l'annexe 9.

Comme le signale M. Saul, on pourrait se demander pourquoi le Mexique adopte des moyens destinés à réduire les besoins en main-d'oeuvre lorsque, soutient-il, son grand attrait est justement sa main-d'oeuvre bon marché.

Si M. Pattison a tenu ces propos, ils sont de lui.

La société Ford peut maintenant importer des pièces détachées et des automobiles du Mexique ou de n'importe quel autre pays et les importer au Canada en franchise des droits de douane à la condition de respecter sa lettre d'intention. L'Accord de libre-échange n'y change rien.

Quelles mesures pouvons-nous prendre pour empêcher les importations de ce genre, sauf abolir le Pacte de l'automobile? Le système que le Canada a adopté pour exécuter le Pacte et par lequel il renonce à ses droits de douane doit être appliqué à tous les pays sans distinction si le Canada veut respecter le principe de la nation la plus favorisée et ses obligations aux termes du GATT.

Si le Canada annulait le Pacte de l'automobile, quelle serait la solution de rechange?

Il y a eu une grande confusion au sujet des règles d'origine qui sont prévues dans le Pacte et de la possibilité d'identifier le contenu d'un produit lorsqu'il est réexporté.

J'ai joint à la présente note les règles douanières des États-Unis qui s'appliquent aux produits montés à l'étranger avec des pièces fabriquées aux États-Unis. Je vous prie de vous reporter à la règle 10:22 qui traite du marquage.

Il y est précisé :

(Traduction libre)

Les objets montés auxquels l'exemption s'applique sont considérés comme des produits du pays où ils ont été montés aux fins de l'article 304 de la Tariff Act de 1930, dans sa forme modifiée (19 U.S.C. 1304), régissant l'indication du pays d'origine. Si un produit monté qui est importé se compose exclusivement d'intrants faits aux États-Unis, l'origine américaine des intrants peut être indiquée au moyen d'une mention comme "Produit monté au à partir de matières d'origine américaine" ou une autre formule semblable.

Le paragraphe qui commence au bas de la page 2 et se termine en haut de la page 3 exprime l'opinion de M. Saul. M. Saul a-t-il des preuves pour étayer sa thèse? Je ne peux pas faire d'observations sur cette opinion.

Le premier paragraphe complet de la page 3 reflète ce que M. Saul pense de l'intégration économique du Mexique et des États-Unis. Je n'ai pas son analyse ni ses hypothèses de base.

Au paragraphe suivant de sa lettre, M. Saul fait des observations sur une déclaration de l'ambassadeur Ritchie qui est parfaitement capable de répondre lui-même.

Les observations de M. Saul sur le Marché commun ne correspondent pas à la façon dont je comprends les éléments politiques de cette association. Cependant, il est clair qu'un marché commun requiert un tarif extérieur commun et conduit à l'adoption d'autres politiques communes. Mon analyse visait la zone de libre-échange qu'on est en train de créer entre le Canada et les États-Unis. L'accord canado-américain n'est pas un marché commun ni une union douanière au sens de l'article XXIV du GATT.

Au paragraphe suivant de sa lettre, M. Saul fait des observations sur des allusions qu'il attribue au Premier ministre. Mon devoir est de renseigner et de conseiller le Comité lorsqu'il me le demande. Il ne m'incombe pas de défendre ni de commenter les prétendues opinions du Premier ministre.

Au dernier paragraphe de la page 3, qui me vise directement, M. Saul affirme que je montre une lacune effrayante dans ma compréhension de la situation parce que j'ai posé une question dont la réponse semblait évidente. Si je vend maintenant un objet 110 \$ et qu'après l'Accord de libre-échange je pourrai le vendre 100 \$, pourquoi ne serais-je pas plus compétitif?

M. Saul indique qu'avec la filière Mex-Tex, les tarifs douaniers ne veulent rien dire. Où est l'analyse qui montre, par produit :

- a) la part des frais de main-d'oeuvre dans le coût;
- b) la différence entre les frais de transport; et
- c) les avantages des droits de douane.

Je ne peux pas faire d'observations sur l'opinion de M. Saul s'il ne révèle pas les données de base sur lesquelles son opinion repose.

Au paragraphe suivant, M. Saul se plaint de ce que les droits de douane canadiens ne constituent pas en soi une protection suffisante. Il ajoute que le statu quo n'est pas la solution.

Quelle est la solution? Il y a quelques solutions possibles :

- imposer des droits antidumping ou des droits compensatoires si les produits étrangers sont vendus sur notre marché à bas prix ou sont subventionnés;
- établir des contingents ou une surtaxe, en conformité avec l'article XIX du GATT, si ces importations causent un grave préjudice aux fabricants canadiens.

Le Canada possède ces droits et les conservera après l'Accord de libre-échange.

Je n'ai pas traité des préoccupations qu'exprime M. Saul quant au bilan des avantages que comporte l'entente douanière. On m'a demandé de commenter ses préoccupations concernant le Mexique et j'ai abordé ce sujet dans le contexte des règles d'origine.

Je saute les troisième et quatrième paragraphes de la page 4. Ce dernier paragraphe vise l'ambassadeur Ritchie.

Au paragraphe suivant, M. Saul s'indigne d'une remarque que j'ai faite, à savoir qu'il semblait supposer que les fabricants américains feraient des déclarations frauduleuses du lieu d'origine de leurs produits. Je présume qu'en ajoutant "Mais là n'est pas la question", il suppose effectivement que des déclarations frauduleuses seront faites.

Je vous prie d'étudier les règles douanières et les déclarations à présenter aux termes de l'article 807 - produits. Ces documents sont joints à la présente note. Si M. Saul avait communiqué avec des fonctionnaires des Douanes américaines, il aurait constaté que ces règles sont appliquées. S'il avait communiqué avec l'administration douanière de Revenu Canada, il aurait constaté que le régime du drawback est appliqué et que les déclarations sont vérifiées.

A la présente note, je joins également un précis d'information sur mon expérience.

Je voudrais aborder cette question avant de faire des observations sur la capacité de l'administration douanière du Canada à appliquer les règles d'origine.

J'ai travaillé comme douanier et comme enquêteur de douane.

En qualité d'expert-conseil, je m'occupe très activement d'affaires concernant l'administration douanière du Canada pour le compte de toute une gamme d'entreprises canadiennes et étrangères. Mon travail auprès d'entreprises étrangères m'a amené à me familiariser avec les régimes du drawback de plusieurs pays. Une semaine passe rarement sans que j'ai des rapports quelconques avec les autorités douanières. Je connais leur travail parce que je fais régulièrement des démarches auprès d'elles pour le compte de mes clients.

J'ai écrit un manuel pour les Nations Unies sur la législation commerciale du Canada, son administration et son application. Je participe régulièrement à des missions et des colloques organisés par les Nations Unies dans des pays en voie de développement pour y donner des conférences sur ces sujets et pour fournir une aide technique aux gouvernements de ces pays.

Depuis le début de 1986, j'ai témoigné devant le Tribunal canadien des importations en qualité de représentant, notamment :

des éleveurs canadiens de bétail qui s'opposaient aux importations de boeuf subventionné des pays d'Europe;

des producteurs canadiens de maïs qui s'opposaient aux importations de maïs subventionné des États-Unis;

des fabricants canadiens de vis pour panneaux muraux;

des fabricants coréens de téléviseurs;

des aciéries du Brésil;

des producteurs canadiens de maïs et autres producteurs agricoles qui utilisent des engrais importés à base d'urée.

Je me présente régulièrement devant le Tribunal depuis 1982.

J'ai représenté l'industrie japonaise de l'acier dans des négociations détaillées avec Revenu Canada, Douanes.

J'ai défendu avec succès l'industrie coréenne des filés, accusée de faire du dumping de spandex.

Je voulais assurer le Comité que je possède effectivement certaines connaissances spéciales dans ce domaine avant de passer à la question complexe de la vérification de l'origine.

La façon dont M. Saul voit les possibilités de fraude suppose que les fabricants ne peuvent pas et ne veulent pas tenir un relevé des sources de leurs intrants.

Mon expérience personnelle ne m'a pas mené à ces constatations. Dans le cas des produits électriques, chaque composant, voire chaque vis dans certains cas, porte un numéro de nomenclature. Chaque produit requiert un nombre précis de pièces ou de matières. Des livres comptables sont tenus sur le prix de revient. Les données de base sont reportées dans les livres des achats.

Chaque fois que l'administration douanière de Revenu Canada fait une enquête antidumping, elle peut examiner et vérifier le coût de production en consultant les documents de référence, et c'est effectivement ce qu'elle fait avec une grande compétence. Je vous conseille de lire l'exposé ci-joint des motifs sur lesquels repose le jugement préliminaire de dumping dans l'affaire Hyundai, et notamment les parties qui traitent des coûts. Cela m'étonne que Hyundai n'ai pas pu fournir ces précisions. Mes clients coréens qui fabriquent des filés et des téléviseurs n'ont eu aucune difficulté à le faire.

Tout fabricant qui exporte tient un relevé de ses intrants importés car s'il les exporte sous la forme d'un produit fini, il demande le remboursement des droits de douane qu'il a payés à l'entrée des intrants. Il doit pouvoir établir que les intrants importés ont servi à la fabrication des produits exportés. Les intrants mexicains sont assujettis à la douane lorsqu'ils sont importés aux États-Unis. Le régime du drawback prévu dans l'Accord de libre-échange s'appliquera pendant cinq ans. Par ailleurs, les produits américains exportés dans d'autres marchés bénéficieront du drawback pendant plusieurs années à venir. Ces documents pourront être vérifiés.

Comme M. Gore l'a signalé, les exportateurs, si leurs déclarations sont contestées, devront établir l'origine de leurs marchandises par ce processus détaillé de contrôle et de vérification.

Les observations que M. Saul fait à la page 5 de sa lettre reflètent ses préoccupations concernant l'administration. En tant que praticien, je ne partage pas ses inquiétudes. Il devrait les adresser à Revenu Canada, Douanes et Accise.

L'opinion qu'il exprime sur les motifs et la conduite morale des hommes d'affaires est son opinion personnelle. Je ne suis pas de son avis.

Le dernier paragraphe de la page 5 fait état d'une préoccupation concernant l'administration qui, à mon avis, reflète peut-être une connaissance lacunaire des pratiques et procédures des Douanes.

Les observations formulées aux pages 6 et 7 ont leur source dans les opinions de M. Saul que j'ai déjà abordées. Je ne les ai pas traitées dans mon rapport au Comité.

Je proteste contre l'insinuation qu'une partie quelconque de mon rapport au Comité présentait les faits sous un faux jour.

Puisque la lettre de M. Saul a été lue à une réunion publique, je demande que la présente note soit jointe au procès-verbal de la réunion en question.



If undelivered, return COVER ONLY to:
Canadian Government Publishing Centre,
Supply and Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9

En cas de non-livraison,
retourner cette COUVERTURE SEULEMENT à:
Centre d'édition du gouvernement du Canada,
Approvisionnement et Services Canada,
Ottawa, Canada, K1A 0S9

WITNESS

From the Trade Negotiations Office:

Kevin Gore, Working Group Head, Tariffs and
Customs Matters.

TÉMOIN

Du bureau des négociations sur le libre-échange:

Kevin Gore, chef du groupe de travail, Questions
tarifaires et douanières.

JUL 19 1989

